



Il finit par se laisser tomber sur un banc. (Page 2.)

LE GUET-APENS[1]

I

Daniel Laruelle promenait lentement ses rêveries sur le quai de la Sauvenière. Lorsqu'il se rapprochait du cloître de Saint-Jean en l'Ile, il portait involontairement son regard vers quelques arbres qui élevaient leurs couronnes au-dessus d'un grand mur de l'autre côté de l'eau. Ces arbres répandaient leur ombrage sur le jardin de Warfusée, et Daniel se souvenait avec douleur des heures délicieuses qu'il y avait passées avec la douce et naïve Claire, avant qu'elle eût donné son cœur à un homme plus heureux et sans doute plus digne d'elle.

Cependant, il poursuivit son chemin, traversa le pont d'Ile et se dirigea, avec une hésitation de plus en plus marquée, du côté de la place Saint-Jean.

Arrivé là, il s'arrêta, les yeux fixés de loin sur la demeure du comte, secouant la tête avec regret comme s'il lui était impossible d'accomplir un projet qu'il avait formé.

Depuis la tentative avortée des chiroux, l'amitié qui unissait son père au comte de Warfuzée était devenue beaucoup plus intime et plus confiante. Il était résulté de là que Warfuzée invitait presque

1. Le premier épisode de cette histoire porte le titre du *Bourgmestre de Liège*.

tous les jours le jeune homme à renouveler ses visites chez ses filles; mais Daniel avait, jusqu'alors, inventé mille prétextes pour décliner cet honneur.

Il savait que le jeune baron de Saizan fréquentait plus que jamais la maison du comte, et il ne se sentait ni l'envie ni la force de courir au-devant du chagrin que la vue du bonheur d'autrui devait infliger à son cœur. Toutefois, la veille encore, Warfuzée avait tant insisté, que Daniel, sans commettre une grossière impolitesse, ne pouvait plus se dispenser de rendre aux demoiselles de Warfuzée la visite qu'elles attendaient de lui. C'était déjà la seconde fois, ce jour-là, qu'il venait jusqu'à l'entrée de la place Saint-Jean pour remplir ce pénible devoir. Après avoir hésité quelques instants encore, il prit la direction de la rue des Célestins, passa le pont d'Avroy, erra quelque temps sous les arbres, et finit par se laisser tomber sur un banc, tout irrésolu et découragé.

Ce qui le retenait ainsi, c'était l'idée qu'il n'y aurait pas seulement quelque chose de douloureux, mais aussi quelque chose de ridicule dans sa situation chez le comte de Warfuzée. Sans doute il allait y retrouver Frédéric de Saizan en conversation intime avec Claire. Que pouvait-il aller faire là? Ne rougirait-il pas à chaque mot, et ne serait-il pas, pour lui-même et pour les autres, un objet de raillerie et de pitié?

Il avait beaucoup souffert et son cœur saignait encore. Pourquoi rouvrir cette blessure à demi fermée. Pourquoi aller mesurer encore l'étendue de la perte qu'il avait faite et des illusions qu'il était condamné à combattre? Tandis qu'il se désolait ainsi et se plaignait de la rigueur du sort, un frisson l'agita soudain. Il détourna la tête pour échapper à une vue pénible; mais, lorsqu'il entendit qu'on s'approchait de lui, il fit un suprême effort pour donner à son visage une expression d'indifférence et salua avec une politesse calme le jeune baron de Saizan qui venait de s'asseoir à côté de lui sur le banc et lui avait pris la main en disant :

— Ça, mon bon Daniel, on ne vous voit plus; ce n'est pas bien d'abandonner ainsi sans raisons vos meilleurs amis. La pauvre Claire s'était tellement accoutumée à votre présence, qu'elle parle tous les jours de vous. Elle est un peu malade; pourquoi ne venez-vous pas la consoler? Vous ne me croyez pas? Mais la naïve enfant ne prend aucun plaisir à ce qu'on appelle les entretiens de cour. Entre elle et vous, il y a une certaine affinité de caractère. Il n'est donc pas étonnant qu'elle aime tant à causer avec vous. Car, au milieu de ses sœurs, elle vit, pour ainsi dire, dans un complet isolement.

Daniel murmura quelques excuses banales.

— Nous pourrions si bien nous distraire ensemble, reprit le jeune baron. Je vais presque tous les jours deux fois chez le comte; j'y passe habituellement mes soirées. Viendrez-vous? Promettez-le-moi en ami; Claire en sera enchantée. Quand pouvons-nous attendre votre bonne visite?

— J'irai probablement aujourd'hui présenter mes respects à mesdemoiselles de Warfuzée, répondit Daniel avec embarras.

— C'est parfait, venez ce soir, nous passerons quelques instants agréables. Je vous trouve singulier, mon cher Laruelle. Vous n'êtes pas malade, j'espère? J'en serais désolé. Je vous dirais bien quelque chose, Daniel; un secret, mais vous vous moqueriez de moi, je le crains.

Il se pencha vers l'oreille du jeune Laruelle et murmura :

— Daniel, j'ai laissé prendre mon cœur, je suis amoureux.

Il ne remarqua pas l'impression profonde que ces paroles produisirent sur Daniel; car celui-ci cacha son émotion sous un rire moqueur, et demanda :

— Vraiment, vous êtes amoureux, et l'on vous paye de retour?

— Oui, j'en suis aussi certain que de mon existence.

— Alors, vous devez être bien heureux, murmura Daniel d'une voix étranglée.

— Heureux? répéta l'autre. Oui et non. Si j'étais tout à fait maître de moi, je reprendrais mon cœur; mais, vous le savez, ou vous ne le savez pas, l'amour est un implacable tyran. La chose est faite, et, quels que soient les obstacles, je suis résolu à les surmonter. Lucie est une jolie fille, elle est intelligente, spirituelle, et l'éclat de ses grands yeux noirs...

— Que dites-vous, Lucie! s'écria Daniel, dont l'œil étincela. Lucie? vous aimez Lucie?

— Pourquoi vous en étonner si fort? N'est-elle pas digne de mes hommages?

— Sans doute, sans doute, Frédéric, elle les mérite de tous points. Et elle vous aime, dites-vous? Répétez-le-moi, pour que je le croie.

— M'enviez-vous donc son amour? demanda de Saizan, tout surpris. C'est impossible! Il y a un malentendu. J'aurais cru plutôt que, si vous aviez éprouvé quelque penchant pour une des demoiselles de Warfuzée, c'eût été pour Claire. Mais, pour Lucie, qui s'en fût douté!

Daniel, en proie au plus grand trouble, aurait volontiers sauté au cou de Frédéric pour le remercier de cette confidence inattendue, mais il se contint, prit les deux mains de son ami, et répondit :

— Oui, baron, oui, mon cher ami, ma surprise était l'effet d'un malentendu. C'est bien mademoi-

selle Lucie que vous aimez et qui n'est pas indifférente à votre amour? Je ne puis le croire.

— Et pourquoi?

— Parce que je m'étais persuadé que Claire était l'objet de votre affection.

— Claire? Allons, allons, vous n'y pensez pas, Daniel. Sans doute elle est jolie, et son cœur est excellent; mais c'est presque encore une enfant, sans expérience du monde, tandis que Lucie a été à la cour et possède toutes les qualités nécessaires pour briller dans le monde.

— Vous parliez d'obstacles, reprit Daniel, quels obstacles peut-il y avoir entre vous? Mademoiselle Lucie n'est-elle pas comme vous d'un sang noble?

— Oui, mais le comte de Warfuzée se trouve dans une position équivoque. Tous ses biens sont sous séquestre. Mon père ne pourrait pas actuellement consentir à un mariage, et moi-même, je ne l'accepterais pas; nous sommes esclaves de l'honneur de notre maison. Il faudra donc que j'attende jusqu'à ce qu'il soit statué dífinitivement sur les affaires du comte de Warfuzée. Combien de temps? Hélas! je n'en sais rien... Ainsi, à ce soir; nous causerons encore de ceci à l'occasion. Tout n'est pas rose à mes yeux; mais, quand on peut épancher ses inquiétudes dans le cœur d'un ami, cela nous rend un peu de patience et de courage. Il faut que j'aille au val Benoît m'acquitter d'un message de mademoiselle Lucie. A ce soir!

Après avoir donné à Daniel une cordiale poignée de main, il le quitta, et continua son chemin le long du quai.

A peine s'était-il éloigné que Daniel se leva en étouffant un cri de joie. Ses yeux brillaient d'une ardeur nouvelle et il respirait à pleins poumons comme un homme dont la poitrine est soulagée d'un grand poids.

— Elle ne l'aime pas! Il aime Lucie! disait-il à voix basse. O Dieu, que j'ai souffert! Fatale erreur de mon esprit! J'errais sans but dans la vie, comme à travers la plus sombre nuit, et voilà que le soleil reparaît tellement radieux, que sa lumière m'éblouit.

Il fit rapidement quelques pas, puis il s'arrêta, retenu par une réflexion subite et murmura :

— Oui, oui, si radieux, que sa lumière m'éblouit et m'aveugle! Claire m'aimera-t-elle plus pour cela? Mon sang est-il devenu plus noble? Oh! n'importe! il y a dans le cœur de l'homme des forces cachées auxquelles rien ne résiste, ni la volonté, ni la raison, ni la crainte des humiliations. Le sort en est jeté, quel sera son arrêt? Le bonheur ou d'éternels regrets? Oh! je le saurai; le doute affreux qui me rongeait le cœur a du moins disparu.

Et il reprit son pas alerte jusqu'à ce qu'il fût près de la porte d'Avroy, où l'affluence des passants le rappela à la conscience de lui-même.

Il ralentit peu à peu sa marche, son esprit se calma et il se mit, autant que son agitation le permettait, à chercher comment il justifierait sa longue absence aux yeux des demoiselles de Warfuzée. Il se demanda aussi ce qu'il dirait à Claire, si, selon ses habitudes, elle lui fournissait l'occasion de lui parler en toute confiance, sans que ses sœurs l'entendissent.

Il se sentait porté à avouer franchement les causes de son chagrin, et à lui arracher aussi une explication qui lui permît d'espérer, ou lui ôtât toute illusion vaine. Mais le jeune homme, si courageux dans les autres circonstances de la vie, était faible dans les choses du cœur. Un pareil aveu l'effrayait d'avance, et, rien que d'y penser, le cœur lui battait violemment.

Sa main tremblait lorsqu'elle souleva le marteau de fer de la porte du comte.

— Ah! bonjour, monsieur Laruelle! s'écria Gobert qui vint lui ouvrir. Entrez! Quel plaisir de vous revoir!

Daniel demanda si les demoiselles de Warfuzée étaient chez elles.

— C'est-à-dire, répondit le valet, les trois aînées sont sorties en voiture avec leur père, mais elles ne tarderont pas à revenir. Entrez au salon, monsieur Laruelle, vous y trouverez mademoiselle Claire. Elle sera bien joyeuse, car, depuis que vous ne venez plus ici, toute sa gaieté a disparu.

Daniel, hésitant, balbutia quelques excuses; mais bientôt il rassembla tout son courage et dit d'un ton résolu :

— Soit, Gobert, conduis-moi auprès de ta jeune maîtresse.

Le valet le précéda dans le vestibule, ouvrit une porte et annonça :

— M. Daniel Laruelle!

Le cœur du jeune homme battait violemment; il se sentait oppressé par une crainte indéfinissable; mais, avant qu'il eût le temps de s'avancer jusqu'au milieu de l'appartement, Claire, qui était assise auprès de la fenêtre, s'élança vers lui en poussant un cri de joie, lui prit les deux mains et lui dit avec émotion :

— Ah! monsieur Daniel! vous voilà enfin! que je suis heureuse! Venez, venez, près de la fenêtre, il faut que je vous gronde. Asseyez-vous... Pourquoi m'avez-vous fait souffrir ainsi et laissée devenir malade, tandis que votre seule présence suffisait pour me consoler et me guérir?

Sa voix s'altéra; les larmes lui vinrent aux yeux et un profond soupir souleva sa poitrine.

— Daniel, poursuivit-elle, que vous ai-je fait pour que vous ayez repoussé les instances de mon

père? Oui, oui, bien cruellement repoussé; car mon père vous a dit combien j'avais de chagrin; il vous a supplié de venir me consoler, et vous, vous m'avez sans pitié abandonnée à mes douleurs. Si j'ai, sans le savoir, prononcé un mot qui ait pu vous blesser, oubliez-le, et pardonnez-moi.

Daniel, tout tremblant, regardait la jeune fille dont les yeux humides étaient fixés sur les siens. Il était si ému, qu'il lui fallut faire un violent effort pour retenir ses larmes.

— Claire, répondit-il, si la fatalité m'a rendu cruel envers vous, j'étais bien plus cruel envers moi-même. Ce que j'ai souffert, ma douleur, mon désespoir, je ne saurais les dépeindre.

— Vous! pourquoi, Daniel?

— Pourquoi, pourquoi! balbutia-t-il, je me croyais le plus malheureux des hommes; je portais un poignard dans mon cœur.

— Ciel, vous m'épouvantez! dit la jeune fille.

— C'était une erreur de mon esprit, Claire; mais cette erreur me rendait tellement malheureux, que je voulais mourir.

— Pauvre Daniel! Vous auriez donc souffert plus que moi. Mais la raison?

— La raison, Claire? Je croyais que vous m'aviez repris votre amitié.

— Quelle idée! Serais-je donc coupable de quelque?...

— Je croyais que vous me haïssiez, Claire.

— Mais comment est-il possible de se tromper ainsi! Moi, vous haïr, Daniel? Vous si bon, si généreux, vous le sauveur de mon père? Oh! ce n'est pas bien, Daniel, de me croire capable de tant d'ingratitude et d'injustice! Je devrais me fâcher; que vous ai-je jamais dit ou fait qui vous donne le droit d'avoir si mauvaise opinion de mon cœur et de mon caractère? Je croyais, monsieur Daniel, que vous aviez plus d'estime et d'affection pour votre pauvre amie. Hélas! moi qui étais si heureuse de vous revoir, et voilà que vous me déchirez le cœur sans pitié.

Elle cacha son visage dans ses mains pour ne pas laisser voir ses larmes.

Daniel ne trouvait pas un mot; sa tête se perdait, il regardait en silence la jeune fille tout en pleurs et essayait de trouver le courage nécessaire pour lui faire l'aveu qu'il avait sur ses lèvres. Il respira avec force et dit d'une voix dont le trouble trahissait une émotion profonde :

— Claire, ne pleurez pas, et pardonnez-moi la douleur que je vous cause malgré moi. Je voudrais vous expliquer les motifs de mon égarement; mais je n'ose... et pourtant ce serait le seul remède à nos maux, le seul qui puisse faire cesser le malentendu qui vous a si cruellement fait souffrir et qui vous ferait souffrir encore davantage s'il se prolongeait. Ah! si j'osais vous ouvrir mon cœur!

— Parlez, Daniel, parlez, s'écria-t-elle, vous me faites trembler.

— Eh bien, j'essayerai de vous faire toucher du doigt la plaie dont mon cœur a saigné. Mais, je vous en supplie, Claire, si mon espérance vous paraît trop ambitieuse et vous blesse, pardonnez à ma pauvre âme exaltée... Souvenez-vous qu'un jour, dans le jardin de M. de Saizan, vous m'avez parlé du château de Warfuzée : vous m'avez attendri par le tableau touchant de la douce vie que vous y avez menée. Depuis lors, mon esprit s'égare en des rêves enchantés. Je me vois riche, en possession d'un beau château, sur une haute montagne, non loin des bords de la Meuse qu'il domine. Tout ce qui peut réjouir les yeux et le cœur s'y trouve réuni : montagnes et vallées, eaux vives, fontaines jaillissantes, rochers abrupts, campagnes fertiles, bois épais, oiseaux et fleurs, air et espace, soleil radieux et frais ombrages... C'est là que je vis en imagination, loin du bruit de la ville, loin de toute lutte, de toute haine, heureux dans un paradis de paix, d'amitié, d'amour, plein de reconnaissance envers Dieu...

A cette peinture enthousiaste, Claire avait découvert son visage et écoutait avec émotion. Elle poussa enfin un cri de joie et dit :

— Ah! Daniel, quel rêve enchanteur!... Et... vous vivez tout seul dans ce paradis terrestre?

— Non, Claire. Dans mon rêve, j'ai une compagne qui ne me quitte jamais. Ses idées sont les miennes, son cœur bat à l'unisson du mien. Elle est plus belle que les roses qui s'épanouissent sous nos pas, plus pure que les lis qui ouvrent leurs calices pour attirer un de ses regards, plus tendre que la tourterelle, vivante image de l'amour sous les ombrages de la forêt...

La jeune fille se leva, recula d'un pas, et balbutia d'une voix à peine intelligible :

— Cette femme, cette femme si complètement heureuse?...

— Pardonnez, Claire, dit le jeune homme en lui tendant les mains, pardonnez. Cette femme adorée, c'est vous!

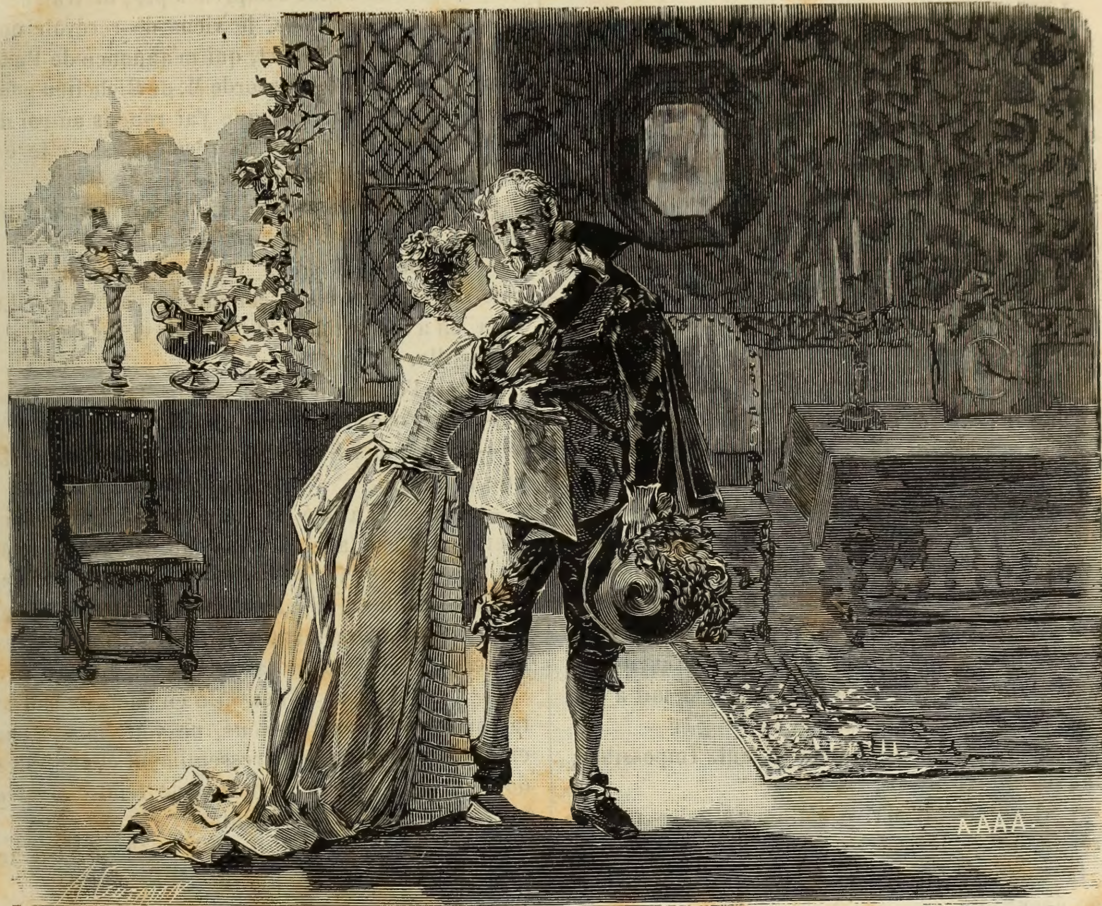
Claire jeta un cri et s'affaissa sur une chaise.

— Moi, murmura-t-elle, moi! cette femme l'objet de vos rêves, c'est moi, moi, Claire de Warfuzée!

— Ma hardiesse et mon orgueil vous blessent! dit Daniel en soupirant d'un air découragé. Je comprends; mon sort est décidé. Plus de paix, plus de consolation pour moi ici-bas. Je vous ai donné le droit de me haïr.

Et sa tête retomba sur sa poitrine.

— Que dites-vous, Daniel? s'écria Claire. Vous haïr? Ah! cela me serait impossible, lors même



Elle se jeta au cou du bourgmestre. (Page 11.)

que vous me feriez du mal. Votre paradis n'est qu'un rêve, mais je rends grâce au ciel que, même dans un rêve, vous ayez pensé à moi.

Une vive rougeur couvrit son front et elle baissa les yeux.

— Merci! ô merci! murmura Daniel à qui l'émotion coupait presque la parole : ainsi, vous me croyez digne de tant de bonheur? Vous ne m'interdiriez pas l'espoir de voir ce rêve se réaliser un jour?

Claire se leva soudain; l'expression de son visage était calme et grave.

— Daniel, dit-elle, vous avez un noble et sensible cœur. Vous comprendrez donc que nous ne pouvons causer plus longtemps de ces choses-là. Quittez-moi pour aujourd'hui, je ferai connaître à mon père mes vœux et les vôtres. C'est à lui seul de décider si votre rêve peut devenir une réalité.

— Quoi! Claire, vous consentiriez?...

— A jouir du bonheur que vous avez si poétiquement dépeint, à mener une vie si douce, si heureuse et si tranquille? Ah! Daniel, qui pourrait le refuser?... Mais partez maintenant, mon ami, soyez raisonnable.

— Eh bien, je pars, dit le jeune homme, je m'en vais le cœur inondé de reconnaissance. Mais il me vient une idée. Ne vaudrait-il pas mieux, Claire, que mon père vînt d'abord parler à M. le comte? car il pourrait s'élever certains obstacles matériels que nos parents seuls peuvent lever...

— Ah! j'entends la voiture qui revient, s'écria la jeune fille. Restez, Daniel; si une occasion se présente, je parlerai à mon père en votre présence... Vous semblez effrayé? Pourquoi donc?

— Je vous en prie, Claire, attendez encore, jusqu'à ce que mon père en ait parlé au vôtre. La chose n'est pas si simple ni si facile que vous le croyez.

— Maintenant, Daniel, soyez calme et tenez-vous bien; voici mes sœurs.

Les demoiselles de Warfuzée, suivies de leur père, saluèrent le jeune homme avec de bruyantes félicitations sur son retour. Warfuzée lui serra cordialement la main et le remercia d'avoir enfin tenu sa promesse.

Daniel, encouré par ces témoignages d'amitié, se sentit fort et répondit de son mieux aux questions qu'on lui adressa. Il se défendit même, sans trop de timidité, contre les remarques moqueuses des jeunes filles, qui prétendaient que Claire et lui avaient l'air sérieux comme s'ils s'étaient querellés.

Le comte, après ces premières politesses, sonna et demanda à Gobert si l'on n'avait pas apporté de lettres pour lui.

Le valet lui en remit deux ou trois.

— Excusez-moi, mon cher Laruelle, dit le comte qui avait pris un siége; dans un instant je suis à vous. — Ah! ah! mesdemoiselles, contina-t-il en regardant la première enveloppe. Une lettre de votre frère Albert.

Les jeunes filles le regardèrent avec curiosité; mais lui, après avoir ouvert la lettre, se mit à lire avec une agitation croissante.

— Qu'est ceci? dit-il en pâlissant. Impossible; une pareille trahison!

— O ciel! est-il arrivé malheur à notre pauvre frère?

Le comte se leva, et se fit violence pour cacher son épouvante.

— Non, non, ce n'est rien, répondit-il. Ces affaires politiques, des secrets d'État qui me préoccupent et m'inquiètent. Ne me demandez rien pour le moment. Je m'expliquerai tout à l'heure. Il faut que je sorte sur-le-champ. — Monsieur Daniel, veuillez m'excuser.

Il se dirigea vers la porte et dit à Gobert dans le vestibule :

— Non, je n'ai pas besoin de la voiture. Dételez, je reviens à l'instant.

Il traversa rapidement la rue Saint-Adalbert et la place Saint-Paul en grondant sourdement, et s'arrêta bientôt devant la maison du résident français.

Sans laisser au valet le temps de l'annoncer, il pénétra dans les appartements et vint avec colère à M. de Mouzon qui s'était levé pour le saluer.

— Ah çà! monsieur le résident, pouvez-vous me donner l'explication d'une trahison aussi inouïe? A-t-on perdu la tête à Paris, ou est-ce Satan lui-même qui les inspire? Bien fou serait celui qui servirait le roi de France à ce prix. Mieux vaut être alors son ennemi que son ami.

— Mais, mon digne comte, dit de Mouzon, qu'est-il arrivé? Je ne vous comprends pas.

— Ah! vous ne me comprenez pas, fit Warfuzée avec une ironie amère, je viens de recevoir une lettre de mon fils Albert, qui m'annonce de Paris la récompense que m'accorde M. de Richelieu pour les importants services que j'ai rendus au roi de France. Elle est belle, la récompense, elle est brillante, elle est royale!

— Vous la trouvez trop faible, seigneur comte, et vous en êtes mécontent?

— Mécontent? répéta Warfuzée avec un sourire aigre. Vous ne la connaissez pas? Non? Eh bien, on a arrêté mon fils à Paris et on l'a mis à la Bastille.

— Sur l'ordre du cardinal-ministre?

— Sur l'ordre du roi, murmura le résident.

— Pourquoi? S'est-il rendu coupable de quelque méfait!

— Non, on l'a jeté à la Bastille comme prisonnier d'État, en otage, pour répondre de ma fidélité. Mais c'est égal, le roi peut faire périr mon fils, s'il le veut. Je me vengerai. On saura là-bas qu'on ne peut pas impunément insulter le comte de Warfuzée dans son propre sang.

— C'est une triste nouvelle en effet, monsieur le comte; mais calmez-vous, ne vous laissez pas emporter par votre juste ressentiment et par votre douleur. Il y aura bien moyen de rendre à votre fils son honneur et ses dignités.

— Vous croyez, monsieur le résident? On ne sort pas si facilement de la Bastille.

— Oui, monsieur le comte, mais j'ai des raisons particulières de croire qu'il y a un malentendu; et, quand je l'aurai prouvé là-bas...

— Vous voyez donc bien que vous aviez connaissance de cette infâme trahison, s'écria Warfuzée avec méfiance et en lui jetant un coup d'œil plein de reproche.

— Non, répondit le résident sans se laisser émouvoir par la vivacité du comte, non, je ne savais absolument rien de ce triste événement; mais j'ai reçu aussi des lettres de Paris et je devine quelles sont les causes de l'arrestation de votre fils, les causes alléguées, bien entendu.

— Et ces causes, ces prétextes sont?...

— Vous ne le croirez pas, mon digne comte, je n'ose presque pas vous le dire, car je reconnais que vous avez le droit de considérer comme une sanglante injure la seule pensée d'une pareille accusation.

— Mais pourquoi tant de détours? interrompit Warfuzée. Vous me mettez à la torture, monsieur le résident; de quelle accusation parlez-vous?

De Mouzon regarda le comte en face sans intention apparente, et répondit :

— Vous savez comme moi, mon cher Warfuzée,

que l'Espagne entretient partout des espions, même à la cour de France, si bien que le cardinal-ministre lui-même n'est pas sûr de la fidélité de ses serviteurs. Mais vous êtes également convaincu, je pense, que mon roi est aussi à même de savoir ce qui se passe à la cour de Bruxelles, et vous étonnerai-je en disant qu'il a même à son service des gens qui serveillent à Bruxelles l'emploi des fonds du Trésor?

Le comte eut un léger tressaillement; mais il cacha son inquiétude sous un éclat de rire et s'écria :

— Mais, monsieur le résident, à quoi bon toutes ces cérémonies pour me dire une chose que je sais parfaitement? Qu'est-ce que le Trésor de Bruxelles peut avoir de commun avec mon fils à Paris?

— Vous allez le comprendre, ou du moins vous pressentirez le malentendu qui a amené l'arrestation de votre fils. On a reçu à Paris la nouvelle qu'une somme de dix mille livres est sortie de la caisse des fonds secrets de l'Espagne à Bruxelles, et que cette somme a été envoyée à Liège par l'intermédiaire de certaine personne. Ah! vous avez des raisons de vous indigner, mon cher comte. Ce n'est presque pas croyable, mais c'est ainsi : on croit que cet argent, ces dix mille livres, sorties des caisses du Trésor à Bruxelles, vous étaient destinées. Je sais bien que cela ne peut pas être vrai, mais vous comprenez qu'une pareille nouvelle, quoique fausse, a dû mettre le cardinal-ministre dans une violente colère.

Warfuzée, qui jusque-là avait écouté, pâle, immobile et les dents serrées, éclata tout à coup en reproches, et, malgré les efforts du résident pour le calmer, il donna un libre cours à sa colère. Il répondit qu'en effet il avait reçu de l'argent de Bruxelles, mais en payement d'une ancienne créance; il pouvait nommer la personne, une personne honorable et connue, un négociant qui ne s'occupe que de son commerce... Mais, puisqu'on osait lui faire une si grave offense par cette supposition blessante, il croyait au-dessous de sa dignité de donner de plus amples explications. En un mot, il accusa, il menaça, il parla de vengeance avec une indignation si bien jouée, qu'il parvint à éveiller des doutes dans l'esprit de Mouzon, et peut-être à le tromper complètement.

Quoi qu'il en fût, le résident l'assura qu'il allait écrire immédiatement à Paris de la façon la plus pressante, pour affirmer à Richelieu que l'avis qu'il avait reçu était faux et qu'il fallait mettre sans retard le fils de Warfuzée en liberté. Par la même occasion, il rappellerait les éminents services que le comte venait de rendre, et demanderait la récompense qu'ils avaient méritée.

Après avoir reçu du résident les plus brillantes promesses, Warfuzée se laissa calmer en apparence, mais il prétexta qu'il avait besoin de repos après une si vive agitation et qu'il lui fallait rentrer chez lui. Il ajouta qu'il attendrait avec confiance le résultat des démarches de de Mouzon, persuadé que ce dernier saurait bien lui faire rendre la faveur du roi et faire mettre son fils en liberté.

Ils se serrèrent la main et se quittèrent de la façon la plus cordiale.

Warfuzée, arrivé au bout de la rue des Clarisses, tourna à droite du côté de la Meuse, et se mit à marcher avec agitation le long des quais. Mais, même sur cette promenade déserte, il y avait encore trop de monde. Il voulait respirer en pleine liberté, loin des oreilles qui pouvaient entendre les sourdes imprécations échappées à sa colère, loin des yeux qui pourraient voir la tempête qui grondait dans son sein.

Il dépassa le pont des Arches et marcha jusqu'au quai Saint-Léonard. Là, sous l'ombrage des arbres, à moitié caché à la vue des rares promeneurs, il s'assit sur un banc de pierre et laissa ses regards errer au fil de l'eau. Il y resta une grande heure, haletant et plongé dans des réflexions qui devaient être bien tumultueuses, à en juger par les paroles sans suite et les interjections furieuses qui sortaient de sa poitrine, tandis qu'il se passait la main sur le front.

Naturellement le nom de de Mouzon revenait de temps à autre dans son monologue; mais comment se faisait-il qu'il y mêlât avec presque autant d'amertume le nom de son ami et protecteur Laruelle? Quel sombre projet formait-il donc?

Depuis quelque temps, il se tenait immobile sans qu'un mot ou un geste vînt trahir ce qui se passait dans son esprit, lorsque tout à coup il se leva et s'écria avec les signes de la joie la plus vive :

— Oui, oui, le moyen est trouvé, ah! l'on saura ce qu'il en coûte de m'offenser et de se moquer de moi, et alors je serai remis en possession de mes biens, de mes honneurs, de mes dignités. Le sort propice me ramènera dans la voie que je n'aurais jamais dû quitter. Si je réussis, le monde sera étonné de mon habileté et de mon courage.

Il retourna le long des quais, traversa rapidement les rues de la ville et atteignit bientôt sa maison.

— Gobert, dit-il, ne laisse entrer personne, je ne veux être troublé en aucune façon, entends-tu?

Il se mit à écrire sans ôter son chapeau ni son épée; sa main courait sur le papier sans qu'il eût besoin de s'arrêter pour chercher ses phrases, car, lorsqu'il signa sa lettre au bout d'un quart d'heure, il n'avait pas hésité une seule fois. Avant de la cacheter, il la parcourut encore une fois des yeux

et, arrivé à la dernière page, il lut à voix basse :

« Comme je vous le disais, venez par le bateau de Namur. Il y a une raison. Faites-vous descendre à Quinquempoix, vous m'y trouverez et je vous dirai l'affreuse trahison qui se trame ici contre le roi d'Espagne. Je ne veux confier ce secret à personne autre que vous. Si vous ne venez pas, Liège est perdu à jamais pour le prince-évêque. Ainsi, écrivez-moi immédiatement, mon digne monsieur Devriése, quel jour et à quelle heure je puis vous attendre. Je vous en prie, ne refusez pas. Votre bonheur, votre élévation et la mienne en dépendent. »

Il écrivit sur l'adresse le nom de « M. Dupuis, marchand à Namur », cacheta sa lettre, se leva et sonna.

— Gobert, dit-il, tu sais bien ce magasin de draps de la rue Féronstrée, où il y a un éléphant d'or?

— Sans doute, monsieur n'a pas oublié que j'y suis déjà allé une fois.

— Eh bien, tu remettras cette lettre entre les mains du marchand lui-même. Mais non, donne, je dois sortir, la rue Féronstrée est sur mon chemin; je veux faire connaissance avec le marchand.

Il prit la lettre des mains de Gobert, qui le suivit d'un air étonné, tira la porte après lui, et disparut sous les arbres de la place Saint-Jean.

II

Daniel était assis sur le banc rustique dans le jardin de son père et ses yeux se fixaient sur la porte de la maison.

Une vieille dame entra dans le jardin. Le jeune homme se leva, alla à sa rencontre et lui serra la main avec tendresse en disant :

— Eh bien, ma chère mère, vous apportez une bonne nouvelle, n'est-ce pas? Mon père a consenti? Vous secouez la tête : aurait-il refusé?

— Ni l'un ni l'autre, répondit-elle. Ton père veut mûrement peser la chose avant de prendre une décision. Je ne te le cache pas, Daniel : il espère pouvoir t'amener par ses conseils à renoncer à un mariage qu'il ne juge ni avantageux ni convenable.

— O ma mère, s'écria le jeune homme, ce serait me condamner à une vie amère et inconsolable! Vous, à qui j'ai entièrement ouvert mon cœur, vous en êtes toujours convaincue!

— Oui, mon fils, aussi je ne doute pas que nous ne réussissions, si tu te tiens ferme dans ta résolution, si tu ne laisses pas croire à ton père que le temps et les conseils pourraient triompher de ton amour. Va maintenant auprès de lui, aie bon courage. J'ai, autant que possible, préparé le terrain.

— Mais, ma mère, murmura-t-il, maintenant mon père est encore agité, il peut être mal disposé; si j'ajournais ma tentative jusqu'à ce soir ou demain matin?

— Non, Daniel, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. D'ailleurs, ton père t'attend... On dirait vraiment que tu as peur. Un homme comme toi, qui n'a pas tremblé en voyant la mort en face! Mais, dans les affaires de cœur, le plus fort devient pareil à un enfant craintif. Il en est toujours ainsi... Allons, allons, en avant... Cela ira bien.

Et elle le poussa vers la maison en riant.

Daniel la remercia par un tendre regard et répondit en s'arrêtant devant la porte de la maison :

— Ma chère mère, que vous êtes bonne pour moi! Si Dieu me donne le bonheur rêvé, comme nous vous aimerons tous deux!

— Bon, bon, je le sais bien, flatteur, dit-elle tout émue. Entre, je t'attendrai ici avec autant d'inquiétude et d'espoir que si c'était moi qui désirais me marier.

Daniel entra. A la porte du cabinet de son père, il s'arrêta un instant pour recueillir ses idées et son courage, puis il poussa la porte avec résolution.

Le bourgmestre regarda son fils avec un léger sourire et dit :

— Eh bien, mon pauvre Daniel, quelle idée étrange! du moins, à en croire ta mère, car son amour pour toi la porte sans doute à exagérer les choses. Une Warfuzée! peste! on pourrait être plus modeste dans son choix.

— Par pitié, mon père, ne plaisantez pas, dit le jeune homme. Vos paroles me font mal. Mon amour est si profond et si sincère, que la moindre moquerie de votre part me déchire le cœur.

M. Laruelle secoua la tête et parut surpris de l'altération de la voix de Daniel. Il lui dit d'un air pensif et comme se parlant à lui-même :

— Oui? En sommes-nous là? J'aurais dû le prévoir; mais les soins politiques, les nombreux devoirs de ma place ne me laissent, hélas! pas le temps de veiller sur ma propre maison. Je supposais bien qu'il devait y avoir une certaine inclination entre toi et la plus jeune des demoiselles de Warfuzée. Mais j'étais assez simple et assez confiant pour croire qu'un sentiment calme, fondé sur la reconnaissance et sur une certaine analogie de caractères, n'aurait jamais éveillé en toi des vœux si ambitieux et si dangereux. Je le pense encore. Tu as un bon cœur et un esprit raisonnable. Après avoir pesé et examiné la chose avec moi, tu renonceras peut-être à un projet qui peut devenir pour

toi une source de déceptions amères, et pour moi, de grandes humiliations.

— Ne l'espérez pas, mon père, répondit tristement Daniel. Toute ma vie est là pour témoigner de mon respect pour vous, mais aujourd'hui je ne puis pas suivre votre conseil. Si vous me refusez le bonheur que j'implore de votre amour, je me soumettrai; mais vous m'aurez condamné à un désespoir immense et à une douleur éternelle.

— Ah! mon cher Daniel, tu prends la chose au tragique, répondit le bourgmestre avec bonté. On parle toujours ainsi lorsqu'on est touché au cœur; mais, si profonde que soit cette blessure, le temps et la raison la guériront.

— Pourquoi, mon père, vous montrer si impitoyable? cela ne vous est pas naturel. Si vous saviez combien votre incrédulité me fait souffrir? Accusez-moi d'égarement, de témérité et d'orgueil, mais ne doutez pas de la profondeur, de la force de mes sentiments. Et dire que, hier encore, je croyais que le choix de mon cœur vous réjouirait.

— Me réjouirait? reprit le bourgmestre étonné.

— Oui, mon père; n'avez-vous pas, en ma présence, depuis qu'elle est ici, parlé cent fois avec éloge de Claire de Warfuzée? N'avez-vous pas exprimé votre admiration pour sa beauté, son amabilité, sa candeur, pour le charme inexprimable qu'elle exerce, sans le savoir, sur tous ceux qui l'approchent, et qui lui gagne tous les cœurs? Ce sont vos propres paroles; et si, à votre âge, chargé de soins et de travaux comme vous l'êtes, vous n'avez pu rester insensible à tant de séductions, comment aurais-ju pu, moi qui suis jeune, résister à un pareil enchantement?

— Tu es éloquent, Daniel, dit le bourgmestre, et, certes, s'il n'y avait pas de raisons pour étouffer la voix du cœur, je bénirais Dieu d'avoir choisi pour compagne à mon fils unique un ange si pur. Ce n'est pas là l'obstacle. Elle est de sang noble; nous ne sommes que des bourgeois...

— Mais cela n'est pas un obstacle, mon père, objecta le jeune homme. Moi-même, je l'ai cru lontemps et j'en ai souffert plus que je ne puis dire. Ma crainte était vaine. Claire n'y attache aucune importance. Au contraire, elle désire une vie tranquille et modeste.

— Oui, Claire, c'est possible; l'amour est aveugle; mais son père, Daniel, oubliera-t-il la distance?

— Il donnera son consentement avec joie, dit le jeune homme.

— Tu le crois?

— Ne voit-on pas souvent de pareils mariages à Liège, mon père?

— A Liège, oui, dans la noblesse liégeoise; mais le comte de Warfuzée appartient à une autre espèce de gentilshommes. Il a passé presque toute sa vie à la cour des souverains. Sa maison est alliée par le sang aux plus grandes familles des Pays-Bas. Je suis certain qu'il regrettera profondément d'être forcé de repousser une proposition comme la tienne; car le monde considère un tel refus comme une injure; mais que peut-il y faire, si le respect de son nom et l'opposition de toute sa famille l'y obligent?

— Ne me découragez pas ainsi, mon père, dit Daniel en soupirant. Il est votre ami, vous lui avez rendu les plus grands services. Il se rappellera que j'ai versé mon sang pour le délivrer des mains des Espagnols...

— Lui demander son consentement comme payement de ces services? jamais cela, Daniel!

— Mais, mon père, le comte de son côté a préservé la ville de Liège d'un danger imminent et renversé les projets de méchantes gens qui voulaient vous tuer. Il n'y a donc plus rien à payer entre vous; votre amitié réciproque écartera seule tous les obstacles.

M. Laruelle secoua la tête avec une expression de tristesse.

— Allons, mon père, soyez généreux! supplia le jeune homme; accordez-moi le bonheur que j'implore de votre bonté! ma reconnaissance sera éternelle.

Le bourgmestre ne répondit que par une interjection sourde; il luttait contre des réflexions qui lui causaient une émotion pénible; au bout d'un instant, il reprit avec une nuance d'amertume :

— Le comte refusera... Il peut refuser. Comprends-tu cela, mon fils? Vois-tu ton père, le chef du libre peuple de Liège, murmurer une timide prière devant un gentilhomme? Entends-tu comment on lui dit ou comment on lui fait comprendre que sa demande est inacceptable, parce que ses parents étaient des marchands, et que ce n'est que du sang roturier qui coule dans ses veines?

— Vous avez trop d'humilité, mon père, et vous méconnaissez votre propre valeur. Le bourgmestre de Liège est l'ami des souverains et des rois, qui le respectent et le flattent!

— Trop d'humilité? répéta Laruelle en levant la tête. Je n'ai pas d'humilité, mon fils; c'est un sentiment de fierté qui m'anime. Si les nobles ont à garder l'honneur de leur race, nous, bourgeois, nous avons également notre dignité à garder. Ce mariage, s'il pouvait avoir lieu, je ne le considérerais pas comme un honneur. Mais puisqu'il y a encore tant d'inégalité entre les hommes, il vaudrait mieux que chacun restât à son rang. Toi, Daniel, qui es tout mon espoir, — toi que mes rêves paternels voient à la tête du peuple liégeois et qui dois être un jour le premier bourgeois de

cette noble ville libre, tu supplies pour devenir le dernier parmi les gens qui s'imaginent avoir reçu en naissant le droit de mépriser les enfants du travail, de l'industrie et du commerce? Quel lot serait le tien, mon pauvre Daniel? Tu ne serais parmi eux qu'un intrus à qui son nouvel état n'aurait apporté qu'une tache ineffaçable.

Le jeune homme laissa retomber ses bras et parut entièrement découragé. Dans ses yeux plaintifs, qu'il tenait fixés sur son père, brillaient deux larmes.

Laruelle le regarda un moment avec compassion; puis il lui prit la main et dit avec douceur :

— Allons, mon fils, il faut être plus fort. Si mes paroles t'attristent, c'est parce qu'elles contiennent une vérité qui, je le comprends, ne peut être que bien pénible pour toi.

— Non, mon père, ce n'est pas une vérité, du moins à mes yeux; ce qui me tourmente, c'est votre rigueur envers moi.

— Ma rigueur?

— Oui, mon père; ce matin, le cœur me battait de joie; je me berçais d'un doux espoir que vous approuveriez mon projet... Et s'il pouvait s'élever quelque obstacle, j'espérais que vous, si généreux et si bon, vous m'auriez consolé et encouragé. Comme je me suis trompé! Vos paroles sont autant de poignards qui me percent le cœur.

Laruelle était profondément ému. Il craignait d'avoir été trop loin.

— Mais, mon pauvre Daniel, dit-il, encore une fois, ce n'est pas moi qui te fais souffrir; c'est la vérité, l'inflexible vérité.

— Puis-je vous démontrer que vous vous trompez tout à fait, mon père?

— Certainement, je ne demande pas mieux.

— Eh bien, mon père, écoutez-moi sans prévention. Vous rêvez pour moi un lot comme le vôtre. Si votre désir s'accomplissait, je serais un bourgmestre de Liège. Moi, au contraire, je prie Dieu de détourner de mes lèvres ce calice d'amertume. Oui, je vous vois, mon père, depuis de longues années, employer votre temps, votre travail, votre intelligence, toute votre existence enfin au salut et au bien de tous. Quelle est votre récompense? L'inquiétude perpétuelle, l'ingratitude, la haine, la calomnie, les tentatives d'assassinat! Vous n'avez pas un moment de tranquillité. Vos jours et vos nuits sont troublés par les alarmes et la crainte, sinon pour vous-même, du moins pour les intérêts publics dont vous êtes le gardien, et, si les oppresseurs triomphent jamais du peuple liégeois, ce même peuple profanera peut-être le tombeau du défenseur de sa liberté... Je ne veux pas d'une pareille vie. Mon âme n'est pas assez forte pour se charger volontairement d'un tel fardeau. Elle veut le bonheur calme, le repos, la paix.

— En effet, défendre le droit contre la force, c'est se charger les épaules d'une lourde croix! soupira Laruelle. Mais, si nous raisonnions tous de la sorte, le genre humain ne serait-il pas condamné à un esclavage éternel? Et n'y a-t-il pas quelque douceur dans la conviction qu'on se sacrifie à l'accomplissement d'un devoir difficile!

— Vous dites, mon père, que je serai exposé aux humiliations des gentilshommes? Cela pourrait être si je fréquentais leur compagnie; mais non, notre plan est fait : Claire ne veut pas que notre bonheur dépende d'autre chose que de nous-mêmes. Nous habiterons une campagne sur les bords de la Meuse; nous y vivrons humblement, mais tranquillement, ne prenant que Dieu pour juge, et la nature pour témoin de nos actions; et, pendant que d'autres se fatiguent et s'exténuent sur la mer orageuse des passions humaines et des luttes politiques, nous jouirons de la douce paix de deux âmes qui ne connaissent d'autre source de bonheur que le repos et l'amour.

Laruelle écoutait en silence les paroles enthousiastes de son fils. Lorsque le jeune homme eut fini, le père resta encore sans répondre.

Daniel, qui se croyait déjà triomphant, saisit la main de son père et poursuivit d'un ton caressant :

— Allons, mon père, prenez une généreuse résolution et chassez les rêves que vous inspirent votre tendresse et votre fierté paternelles. Que serait-ce si de pareils rêves se réalisaient, si je devenais bourgmestre, échevin, ou chef de parti? Éloigné des affaires publiques, vous craindriez et vous souffririez encore pour votre propre fils, qui aurait pris votre place dans la lutte incessante des intérêts humains; triste vie, où l'on n'attend le repos que de la mort! Accordez-moi, par votre consentement, le moyen de préparer une retraite à vos vieux jours. Vous continuerez à vous fatiguer, à vous sacrifier pour la défense du peuple et de la liberté. Je le sais, votre âme forte ne désertera pas le combat. Mais, après chaque effort, après chaque lutte pénible, vous viendrez vous reposer dans notre paradis de paix et d'amour. Le doux sourire et l'aimable parole de ma Claire rempliront votre cœur de lumière et de joie; mes enfants — Dieu vous donnera des petits-enfants, mon père! — essuieront la sueur de votre front, grimperont sur vos genoux, vous délasseront par leurs baisers... Et ainsi, sous l'ombre séculaire des grands arbres, entouré et aimé de tous ceux qui vous sont chers, vous jouirez avec ma mère d'une douce et heureuse vieillesse, récompense légitime d'une vie laborieuse et pénible.

— Daniel, murmura Laruelle, profondément

ému, n'essaye pas de m'entraîner. Oui, je le sais, une vie aussi agitée que la mienne n'est pas le bonheur... Et tu crois que le comte de Warfuzée consentirait?

— J'en suis presque sûr, mon père, mon cœur me dit qu'il acceptera avec joie votre proposition.

— J'en doute...

— Mais essayez, du moins! Je n'en demande pas davantage.

— Eh bien, dit Laruelle, j'essayerai. Cela me coûte beaucoup; mais, puisque tu penses que ton bonheur en dépend, je le ferai!

— Je vous remercie, mon père, s'écria Daniel, soyez béni pour votre bonté! Quand irez-vous chez le comte?

— Quand? Puisque j'y suis résolu, j'irai tout de suite. Il me reste encore quelques heures avant la réunion du conseil échevinal. Si j'y allais maintenant? Nos doutes seraient bientôt éclaircis...

— Je vous en prie, mon père, écoutez cette bonne inspiration!

Le bourgmestre se leva, appela Jaspar et demanda son manteau et son épée.

En sortant, il dit à son fils :

— Je ne compte pas sur un succès, Daniel; mais crois bien que j'agirai avec un ardent et sincère désir de t'apporter une bonne nouvelle. Continue donc à espérer; mais fortifie aussi ton cœur contre un échec possible.

Il sortit et se dirigea vers le cloître Saint-Jean. Il n'avait pas beaucoup de temps pour réfléchir à ce qu'il allait tenter, car son habitation n'était pas loin de la place Saint-Jean. Aussi, quelques minutes plus tard, il frappait à la porte de Warfuzée.

Il demanda si le comte était à la maison et pouvait lui accorder un entretien particulier; Gobert répondit par un signe affirmatif, mais il ajouta qu'en ce moment le comte était en conversation avec quelqu'un et qu'il avait défendu qu'on le dérangeât; mais cette défense ne pouvait concerner le bourgmestre. Gobert lui ouvrit donc la porte du salon et le pria d'attendre quelques minutes.

A son entrée, Laruelle entendit un petit cri de joie ou de crainte. Il aperçut la jeune Claire de Warfuzée, qui, toute confuse et le front rougissant, se tournait vers lui et lui faisait une profonde révérence.

Le bourgmestre, un peu surpris de cette rencontre, s'approcha de la jeune fille, et lui dit avec un sourire :

— Mes sincères amitiés à ma chère demoiselle de Warfuzée. Si j'entrais sans me faire annoncer, c'est la faute de Gobert. Ma présence semble vous avoir surprise? Pardonnez-moi, je vous prie.

— Non, non, c'est la joie, monsieur le bourgmestre, bégaya-t-elle.

— La joie, mademoiselle? reprit-il, étonné de la franchise de la jeune fille.

— Ah! voici qui modère mon premier mouvement, reprit la jeune fille avec une moue charmante. Vous me dites : « Mademoiselle, » cela m'attriste. Avant-hier encore, lorsque je vous ai rencontré sur la place Saint-Laurent, vous m'avez appelée une dizaine de fois Claire, tout court. Vous voyez bien que je les ai comptées.

Le bourgmestre la regarda un instant avec une tendresse réelle. Elle souriait. C'était comme une conversation des yeux que tous deux comprenaient clairement.

— Douce enchanteresse! murmura-t-il à part lui. Ah! il n'est pas étonnant que votre regard seul ouvre le ciel à un cœur digne de vous.

Puis, adressant de nouveau la parole à la jeune fille, il reprit :

— Claire, — Claire, puisque vous le désirez, — vous êtes si franche avec moi, que je voudrais bien vous demander quelque chose. Je suis venu ici pour parler à votre père. Comprendrez-vous le but de ma visite? Oui sans doute, puisque vous m'avez salué avec un cri de joie; ce que mon fils me disait est donc la vérité? Si votre père consentait, voudriez-vous rendre Daniel heureux en devenant mon enfant? Vous semblez émue? Répondez-moi, je vous en prie.

— Oh! la réponse est sur mes lèvres, depuis que mes yeux vous ont vu, dit-elle; mais je n'ose pas. Vous me trouveriez hardie et inconvenante.

— Ne craignez rien, Claire, votre franchise me charme.

— Eh bien, recevez donc ma réponse... Sur tout, pour toujours! s'écria-t-elle.

Et elle se jeta au cou du bourgmestre, le serra dans ses bras, et le baisa si tendrement, que le brave homme, tout attendri, se sentit venir les larmes aux yeux.

Le domestique annonça à M. Laruelle que son maître l'attendait dans son cabinet. Le bourgmestre, encore tout ému, suivit le valet; Warfuzée vint au-devant de lui, lui serra les mains et le combla des marques de l'amitié la plus vive.

Lorsque tous deux furent assis, Warfuzée demanda :

— Maintenant, mon cher Laruelle, qu'est-ce qui me procure le plaisir de votre agréable visite? Une affaire grave?

— Oui, seigneur comte, une affaire très grave et si difficile à expliquer, que je ne sais par où commencer, répondit le bourgmestre.

— Vous savez, mon ami, que je suis prêt à tout, même à donner ma vie pour la ville de Liège et son noble peuple...

— Ce n'est pas cela, seigneur comte, ce ne sont

pas des affaires d'État qui m'amènent. Je viens vous parler de mon fils Daniel et de votre fille Claire.

Warfuzée le regarda avec étonnement.

— Oui, seigneur comte, ce n'est pas le bourgmestre, c'est le père qui vous parle. Vous avez accueilli mon fils avec une bienveillance extrême. Il a eu de fréquentes occasions de se trouver avec mademoiselle Claire; votre fille est douce et belle. N'avez-vous jamais supposé que mon fils pût devenir sensible à tant de charmes?

— Avec quel sérieux vous me le demandez? dit Warfuzée. Vous m'inquiétez!

— En effet, seigneur comte, nous n'avons pas été prudents. Nous aurions dû prévoir que deux jeunes gens, tous deux candides et sans expérience, ne pourraient rester longtemps indifférents l'un à l'autre et que petit à petit ils se sentiraient attirés par une sympathie qui jetterait dans leur cœur de profondes racines. Une pareille inclination, si pure qu'elle soit...

— Ah çà! mon bon ami Laruelle, s'écria Warfuzée en riant, si je ne me trompe, vous employez tous ces détours uniquement pour m'apprendre que M. Daniel est amoureux de Claire?

Le bourgmestre secoua la tête en signe d'affirmation.

— Eh bien, qu'y a-t-il là de si étonnant et de si terrible? Il me semblait aussi l'avoir remarqué; mais, depuis que Daniel avait mis fin à ses visites, je croyais m'être trompé.

— Non pas, comte, il avait peur de ses propres sentiments et il s'efforçait de les vaincre. Dans cette lutte, il a souffert cruellement, mais cela n'a servi qu'à redoubler son amour.

— Ainsi, Daniel aime Claire? demanda Warfuzée.

— Oui, éperdument.

— Et Claire?

— Elle l'aime aussi; je crois même que, à cet égard, il n'y a entre eux aucune différence.

— Et c'est là ce qui cause votre inquiétude, mon cher Laruelle? s'écria Warfusée. Nos enfants s'aiment? Tant mieux!

— Tant mieux? reprit le bourgmestre stupéfait.

— Eh oui! ils sont au printemps de la vie; l'amour est la fleur du cœur. Et, puisque nous, leurs pères, nous sommes unis si étroitement par l'amitié, laissons nos enfants être amis de la façon la plus naturelle à leur âge.

Le bourgmestre se tut un instant et reprit :

— L'amitié, seigneur comte, peut durer éternellement sans amener un changement dans notre état; l'amour, au contraire, ne peut mener qu'au malheur et à la douleur, lorsqu'il ne peut pas atteindre son but légitime.

— Son but légitime? dit Warfuzée. Soyez donc franc, bourgmestre. Est-ce un mariage entre Daniel et Claire que vous venez me proposer?

— Je voulais vous demander, seigneur comte, si mon fils peut se flatter qu'un jour ses désirs s'accompliront, ou bien s'il doit étouffer dans son cœur un amour sans espoir?

— Donnez-moi la main, mon bon Laruelle! s'écria le comte. Vous semblez craindre que je ne fasse des difficultés! Vous vous trompez, je consens.

— Au mariage de votre fille avec mon fils?

— Certes. Vous me regardez d'un air incrédule? Ce que je vous dis est sincère. Si je n'avais pas pensé à tort que l'amour de Daniel pour Claire s'était affaibli, je serais allé moi-même vous prier d'accepter cette union entre nos deux maisons. Je vous étonne? Vous prévoyiez des difficultés?

— Je ne vous le cache pas, seigneur comte : la différence de nos positions sociales...

— J'y penserais bien par rapport à d'autres personnes, mais pour vous, impossible! Vous êtes bourgmestre de Liège, vous êtes mon meilleur ami. C'est donc une affaire entendue... Cependant, les jeunes gens devront prendre un peu de patience. Je ne puis laisser ce mariage s'accomplir sans en donner connaissance aux principaux membres de ma famille; à mon frère de Renesse surtout, et à ma sœur Laure, qui est abbesse en France.

— Et s'ils s'y opposaient? demanda Laruelle.

— Ils ne s'y opposeront pas, vu les circonstances où je me trouve. En tout cas, ce n'est qu'une formalité pour me conformer aux usages. Je n'ai pas besoin de leur consentement. Ce n'est qu'aux sentiments de mon frère et de ma sœur que j'attache quelque importance. Leurs objections, d'ailleurs, ne m'empêcheraient pas de faire ce que j'ai résolu. Pensez-vous, bourgmestre, qu'il y ait quelque chose au monde d'assez puissant pour me faire oublier ce que je vous dois? Me croyez-vous capable de vous infliger, à vous et à votre fils, un outrage sanglant? Ne vous inquiétez donc de rien et regardez ce mariage comme conclu.

— Je vous suis profondément reconnaissant de cette preuve d'amitié, dit Laruelle. Croyez que je ferai tout ce qui est en moi pour que votre enfant soit heureuse. Daniel est mon unique héritier, il sera riche...

— Mais, monsieur le bourgmestre, à quoi pensez-vous? Allez-vous parler d'argent? entre nous!

— Soit, vous êtes vraiment un noble caractère, seigneur comte; je vous demanderai encore une faveur. Daniel attend votre réponse avec une anxiété bien naturelle, sa joie sera inexprimable. Permettez-moi d'aller à l'instant même lui porter l'heureuse nouvelle.



Le cavalier tire de dessous son manteau un pistolet. (Page 19.)

Le comte se leva de son fauteuil.

— Je comprends votre impatience paternelle, dit-il, et je vais également surprendre Claire. Mais, monsieur le bourgmestre, puisque vous voici, permettez-moi de vous dire un mot d'une autre affaire. Avez-vous appris que les chiroux, à peine vaincus, sont de nouveau en relations avec les Espagnols de Navagne et d'Argenteau, afin de préparer de nouvelles attaques?

— Je ne pourrais le croire, cela me fût-il assuré par un témoin oculaire, répondit Laruelle.

— C'est ainsi pourtant, mon ami; mais, soyez tranquille, je veille, et je tiendrai bientôt les fils de cette intrigue. Déjà, j'ai trouvé deux ou trois chiroux qui viennent me dire ce qu'on fait dans ces assemblées secrètes, et, dussé-je me faire passer moi-même pour un chiroux, ma reconnaissance pour la ville de Liège me rendrait capable de jouer un pareil rôle... Je vous en préviens, parce que quelquefois on voit sortir de ma maison un chiroux bien connu... Si par hasard on vous en parlait, riez-en dans votre barbe; vous savez ce que cela signifie.

— Vous vous donnez vraiment trop de peine, murmura Laruelle. Je crains seulement que vous ne vous exposiez à de graves désagréments. Rien ne vaut mieux, selon moi, que de combattre ouvertement les ennemis de la ville et de la liberté.

— Oui, pour vous, mon ami; mais, moi, je suis un diplomate.

— Permettez-moi maintenant de vous quitter, dit Laruelle; je suis sur des charbons ardents.

— Promettez-moi avant tout de venir passer la soirée chez moi, avec madame Laruelle et Daniel.

— J'accepte avec reconnaissance et avec joie. Adieu donc, seigneur de Warfuzée, à ce soir.

Le bourgmestre, après lui avoir serré la main, se dirigea vers la rue.

Warfuzée l'accompagna jusqu'à la porte, le suivit des yeux un instant, puis rentra dans son cabinet, le visage animé d'une expression singulière; on eût dit un défi de haine ou un sourire ironique de triomphe.

III

Madame Laruelle et son fils étaient dans le grand salon de leur demeure et surveillaient des ouvriers qui apportaient de nouveaux meubles.

C'étaient des fauteuils, des chaises et des canapés en noyer sculpté, recouverts en velours d'Utrecht vert, et une table massive, admirablement travaillée. Daniel regardait ce magnifique mobilier avec un sourire de satisfaction, mais il était en même temps si absorbé et répondait si peu aux joyeuses exclamations de sa mère, que celle-ci le crut dominé par quelque pensée mélancolique. Elle laissa partir les ouvriers et demanda à son fils :

— Daniel, est-ce que ce beau mobilier ne te plaît pas? Ton père lui-même en a choisi le dessin; il n'y avait rien de plus cher.

— Il me plaît beaucoup, ma mère, répondit Daniel, et je suis bien certain que Claire n'en sera pas moins satisfaite. Vraiment vous êtes trop bons: nous voulons vivre sans luxe, et vous allez nous meubler une maison, comme si nous étions des enfants de princes. Cette pendule et ces candélabres ne sont-ils pas trop grands, trop riches et trop beaux pour orner l'habitation d'un bourgeois?

— Cela ne regarde personne, dit-elle en riant, pourvu que, Claire et toi, vous en soyez contents. Laisse-moi faire, Daniel; je ferai en sorte que Claire ne regrette pas ce qu'elle a vu dans la maison de son père!... Je croyais remarquer, mon fils, que tu étais triste. Ce sont toujours les mêmes pensées qui te chagrinent?

— Oui, mère, toujours; mais n'y faites pas attention. Vous le savez, j'ai un esprit très impressionnable. Cette nuit, mon sommeil a été troublé par des rêves inquiétants. Il vous faut de meilleurs raisons, n'est-ce pas? Eh bien, voilà déjà un mois de passé, et pas encore de décision! le frère du comte qui ne répond même pas aux lettres qui lui sont adressées! Si le bonheur allait m'échapper!

— Daniel, tu te tourmentes sans motif. Le frère du comte est en Allemagne; on ne sait dans quel pays. Il ne peut donc pas recevoir les lettres; mais il reviendra bientôt. De plus, le comte ne te dit-il pas qu'il ne demande ce consentement que pour se conformer à l'usage? Rien ne peut plus empêcher ton mariage, mon fils. Toute la ville le sait.

— Oui, mais cela traîne si longtemps, ma mère! soupira le jeune homme.

— Longtemps? Écoute-donc, un mariage, ce n'est pas une affaire de semaines, mais de mois. D'ailleurs, c'est depuis hier seulement que nous l'avons trouvé une habitation, et elle ne sera vide que dans deux mois. Tu vois donc bien que l'affaire s'arrange au mieux et qu'en attendant tu ne perdras rien.

— En effet, ma mère, répondit-il, mes inquiétudes n'ont sans doute aucun fondement; mais je ne puis empêcher mon imagination de travailler : je suis si étonné de mon bonheur, que j'ai peine à y croire. Vous avez vu la maison de M. Xhovemal? Est-elle belle?

— Dix fois depuis hier que tu me fais répéter la même chose. Attends que le comte vienne avec sa voiture, nous irons la visiter tous ensemble. Prends patience, une demi-heure tout au plus. D'ailleurs, tu n'y demeureras que jusqu'au jour où, la paix signée, on pourra aller habiter la campagne sans danger. Tu demandes si elle est belle? Mais elle est située sur le mont Saint-Martin, non loin de celle du baron de Saizan. Elle a un jardin d'où l'on a vue sur toute la ville et sur le mont Cornillon. Que peux-tu désirer de plus? J'ai même idée qu'une fois installé, tu ne voudras plus la quitter.

— Ah! que le frère du comte se hâte donc de donner son consentement! murmura Daniel à part lui.

— Rêveur opiniâtre! s'écria madame Laruelle, ce consentement n'est pas nécessaire, tu le sais bien, mais tu es impatient et tu voudrais être marié dès demain, n'est-ce pas?

— Ah! j'entends une voiture s'arrêter devant la porte, s'écria le jeune homme dont les yeux brillaient de joie. Peut-être le comte.

— Oui, et Claire! Viens à leur rencontre.

La porte s'ouvrit, et le comte de Warfuzée, suivi de ses quatre filles, entra dans le salon. Après l'échange des saluts d'usage, madame Laruelle dit:

— Eh bien, mesdemoiselles, vous qui avez fréquenté la cour et qui êtes habituées à voir tant d'objets de luxe, ne trouvez-vous pas ce mobilier de bon goût? J'attache beaucoup de prix à votre opinion ; mais je suis bien sûre d'avance de votre approbation.

On fit quelques pas dans le salon. Claire trouvait tout trop cher et trop beau, tant elle était enchantée. Elle remercia madame Laruelle et son fiancé dans des termes pleins de douceur et d'amabilité. Ses sœurs, excepté l'aînée, rendirent aussi justice à la richesse et au choix de l'ameublement. Quant à Élisabeth, elle pinça les lèvres et haussa les épaules.

— Y manque-t-il quelque chose, mesdemoiselles? demanda la mère de Daniel; veuillez me le dire. Il nous sera peut-être possible de suivre votre bon conseil.

— Oui, madame, répondit Élisabeth, ce bois de noyer sombre, sans aucune dorure, et ce velours vert foncé me paraissent trop bourgeois.

Le comte lui jeta un regard sévère.

— Mais que dis-je ? où ai-je donc l'esprit ? s'écria-t-elle, je me crois encore à la cour. Certes, ce mobilier est magnifique, et, quant au dessin et à la forme, ils sont irréprochables. D'ailleurs, cette splendide pendule, ces candélabres, ces glaces et ces cadres ont bien assez de dorures.

Pendant ce temps, Daniel faisait à Claire une description poétique de la maison située sur le mont Saint-Martin. Il insistait surtout sur l'agrément d'avoir un jardin au sommet de la montagne, comme celui du baron de Saizan, où il avait causé un jour avec elle de son enfance paisible et des beautés de la nature.

Claire se tourna vers ses sœurs et dit à haute voix :

—Toutes ces belles choses méritent certainement qu'on les regarde longtemps. Mais nous sommes venues ici pour aller voir la maison du mont Saint-Martin. Je suis d'une impatience qui n'étonnera personne. Si madame Laruelle est prête, je la prierai d'être assez bonne...

— M. le bourgmestre est-il à la maison? demanda le comte.

— Non, il est au conseil.

— Eh bien, madame et mesdemoiselles, dit-il, je mets la voiture à votre disposition. Quant à moi, j'ai à terminer une affaire pressée et je vous quitte, en vous souhaitant beaucoup de plaisir dans votre visite à la maison des fiancés... — Restez, restez, madame, ne vous dérangez pas.

Mais la mère de Daniel le suivit jusque dans le vestibule et demanda :

— Seigneur comte, excusez mon indiscrétion : n'avez-vous pas encore eu de réponse de votre frère?

— Il n'est pas revenu d'Allemagne, madame, répondit-il.

— C'est que les jeunes gens deviennent impatients et se chagrinent de cette longue attente! s'il y avait moyen d'abréger cette incertitude, je vous en serais très reconnaissante. Vous comprenez, n'est-ce pas? une mère est heureuse et souffre avec ses enfants!

— Mais, ma chère dame, s'écria-t-il en riant, de quoi vous inquiétez-vous? Je désire que mon frère ait connaissance de ce mariage avant qu'il soit conclu; je suis certain de son consentement; mais, le refusât-il, peu importe. Ce n'est qu'un délai très naturel. On ne se marie pas en poste. Le jour viendra assez vite. Que les jeunes gens dorment sans inquiétude, et vous aussi, madame. Le mariage est résolu et il se fera. N'y pensez pas et gardez votre bonne humeur. A demain, madame; je viendrai probablement voir M. le bourgmestre.

Devant la porte, il donna quelques ordres au cocher, et appela son valet Gobert, qui se tenait à côté de la voiture. Suivi de celui-ci, il se dirigea vers la porte d'Avroy et côtoya quelque temps le quai le long de la Meuse, dans la direction du Val-Benoist. Une fois qu'il se vit loin de tous les promeneurs, il s'arrêta jusqu'à ce que son valet fût à côté de lui; alors, il lui demanda, en reprenant sa marche :

— Gobert, as-tu apporté une bonne dague, comme je te l'avais recommandé?

— Oui, monsieur; mais cette précaution me rend inquiet... Nous n'allons pas nous battre, n'est-ce pas?

— Non, c'est une mesure de précaution. Hélas! mon bon Gobert, peut-être ne le sais-tu pas, mais de grands dangers me menacent. Il y a des conspirations pour m'ôter la vie. Un ami de Bruxelles vient exprès à Liège, pour me donner des renseignements complets; nous allons à sa rencontre.

— Au Val-Benoist?

— Non, nous traverserons la Meuse et nous nous promènerons dans le bois Saint-Laurent. Mon ami arrive de Namur par la barque. Il en descendra à Quinquempoix. Quant à toi, ne fais semblant de rien, suis-nous à une courte distance et veille sur moi. Si j'appelle à l'aide, accours, et prépare-toi à me défendre.

— Je ne comprends pas très bien, monsieur, observa le valet. Cet ami vient de Bruxelles à Liège pour vous rendre un service, et vous craignez qu'il n'en veuille à vos jours!

— Ah! le monde est si pervers et si faux, qu'on ne peut plus même se fier à son propre frère, dit en soupirant Warfuzée. Entouré de dangers que mes meilleurs amis me suscitent, je regarde autour de moi et je suis même étonné de conserver une si ferme confiance dans ton sincère dévouement, Gobert.

— Monsieur, toute ma vie en est le gage! s'écria le valet. Bon gré, malgré, en bien ou en mal, dans ce qui était juste et même dans ce qui ne l'était pas, je vous ai toujours servi avec fidélité.

— C'est vrai, et je t'ai loyalement et richement récompensé.

— Cela est vrai aussi, monsieur, et je continuerai à vous servir avec le même dévouement jusqu'à ce que vous ayez triomphé des difficultés de votre position actuelle.

— Je le sais, Gobert. Sois tranquille, le sort te fournira bientôt l'occasion de me donner des nouvelles et plus grandes preuves de ta fidélité. Marchons un peu plus vite. La barque pourrait être

passée ; l'heure approche et la navigation n'est pas très régulière.

Ils arrivèrent au passage d'eau, au bas du Val-Benoist et entrèrent dans une nacelle. A peine avaient-ils atteint l'autre rive, qu'ils virent la barque paraître dans le lointain et qu'on fit signe au batelier de la nacelle de venir chercher un voyageur qui voulait être passé.

Warfuzée et son valet s'arrêtèrent et regardèrent la barque. Ils virent bientôt la nacelle revenir. Elle ne contenait qu'un seul passager très simplement et très bourgeoisement vêtu ; il portait un manteau noir et un chapeau avec une plume sombre, presque invisible. Warfuzée et le passager se reconnurent très bien, mais ils ne le laissèrent point paraître. Lorsque la nacelle ne fut plus éloignée du rivage que de quelques brasses, Gobert s'approcha de son maître et lui souffla à l'oreille :

— C'est M. Devrièse! Maintenant, je comprends votre crainte. En effet, de tels amis ne méritent pas...

— Tais-toi, Gobert, murmura le comte; fais comme si tu ne le connaissais pas, et n'oublie pas ce que je t'ai recommandé.

A ces mots, il se retourna et prit le chemin qui menait au château de Quinquempoix, le long de la Meuse, vers le village d'Ougrée.

Pendant ce temps, la nacelle avait abordé et déposé son voyageur. Celui-ci suivit pendant quelques minutes la même route que le comte, et parut ne pas faire attention aux deux personnes qui marchaient devant lui. Bientôt Warfuzée arrêta son valet, revint un moment sur ses pas, et dit à Devrièse :

— Ici, il n'y a plus rien à craindre, nous sommes complétement en sûreté. Suivez-moi, je vous conduirai dans le bois. Là, nous pourrons causer en liberté, sans danger d'être surpris par personne.

— Mais cet homme-là, qui est-il? murmura Devrièse.

— C'est mon valet de chambre, Gobert. Vous devez l'avoir connu à Bruxelles.

— En effet, mais osez-vous bien confier vos plus importants secrets à vos domestiques?

— Gobert est chez moi depuis quinze ans, c'est un serviteur éprouvé, qui se laisserait plutôt tuer que de rien faire qui pût me nuire. En tout cas, il n'est ici que pour veiller à notre sûreté et il n'entendra pas un mot de notre conversation.

Ils dépassèrent le valet, qui devait les suivre à quelque distance, et se dirigèrent vers le bois Saint-Laurent, qui couvrait de ses arbres serrés et touffus une chaîne de collines voisines.

Au moment où ils allaient atteindre les premières broussailles, Warfuzée dit :

— Je vous remercie de tout cœur, mon cher Devrièse, d'avoir bien voulu entreprendre, à ma prière, un si long voyage et de vous être fié entièrement à moi, au point d'être venu sans épée.

— Je suis prêt à tout pour le service de mon roi, vous le savez bien. D'ailleurs, comte, un bon poignard vaut autant qu'une épée, et qui voudrait m'attaquer devrait être bien agile; sinon, il serait étendu à mes pieds, avant de m'avoir touché.

— Je plaisantais, répondit Warfuzée; il n'y a pas le moindre danger ici, à moins qu'une troupe de pillards espagnols ou une bande de proscrits errants... Mais depuis longtemps on n'a plus signalé leur présence auprès de la ville.

Devrièse s'arrêta et dit d'un ton grave :

— Avant que je consente à aller plus loin, je vous demanderai si vous répondez de ma vie sur votre tête?

— Certainement, sans le moindre doute. Pourquoi cette question, faite sur un ton si expressif?

— C'est pour vous avertir que l'on a pris des mesures contre toute trahison. Si après-demain je ne suis pas de retour à Bruxelles, ou si je n'ai pas fait connaître les raisons de mon absence, vous ne vivrez pas huit jours de plus. Le poignard qui doit vous frapper dans cette hypothèse est déjà prêt.

Un frisson de crainte et d'indignation fit frémir le comte. Il murmura d'un ton amer :

— C'est donc ainsi que vous récompensez ma confiance? Vous n'avez pas foi dans ma sincérité?

— Moi! une pleine foi, vous le voyez bien, mon bon ami, c'est le président qui l'a voulu ainsi.

— Me tuer! dit le comte en ricanant. Qui me tuerait? Il n'y a pas dans toute la ville de Liège une seule personne qui voudrait toucher à un cheveu de ma tête.

— Oui, mais nous avons, au quartier principal du général Jean de Weert, des hommes qui vont à Liège presque tous les jours et qui sauraient bien choisir le moment favorable. Un entre autres, un homme adroit et rusé que vous vous rappeleriez bien, si je vous le nommais...

— Gilles de Pas? demanda Warfuzée.

— Gilles de Pas? je n'ai jamais entendu prononcer ce non.

— Grandmont, alors?

— Vous savez que Grandmont vient souvent à Liège?

— Tiens, tiens, mon cher Devrièse, c'est Grandmond qui me tuerait?

— Non pas lui, seigneur comte, mais il préparerait et assurerait le coup.

— Comme vous vous trompez! Grandmont est mon meilleur ami.

— Votre ami?

— Oui, et il n'est pas rare que je l'emploie pour des affaires difficiles, au profit du roi, bien entendu.

— Comment est-ce possible? Il n'y a pas quinze jours qu'il a été à Bruxelles et qu'il a causé longtemps avec moi de la situation de Liège et de la vôtre. Il n'a rien dit des relations qu'il avait avec vous.

— C'est parce que ce sont des affaires pendantes, indécises, qu'on devait vous dire seulement quand notre but serait atteint; mais maintenant il y a des faits dont l'extrême importance me force à tout vous dire et à invoquer votre assistance. Encore quelques pas et nous trouverons un bon endroit. Avez-vous apporté les fonds demandés?

— Oui, mais je suis chargé de vous les remettre seulement après que vous m'aurez confié vos secrets.

— Soit, je suis très tranquille. Voyez là-bas derrière cet épais fourré une chapelle autour de laquelle il y a des bancs; nous pourrons y causer en toute liberté.

Il fit quelques pas en arrière vers son valet, et lui ordonna de se promener dans le chemin autour de la chapelle et de regarder de tous les côtés pour que personne ne pût les troubler. Du plus loin que quelqu'un se montrerait, il devait en avertir son maître.

Quelques moments après, le comte était assis à côté de son compagnon sur un des bancs de la chapelle.

— Eh bien, dit Devrièse, parlez maintenant. Votre lettre obscure nous a tous frappés de crainte à Bruxelles. Vous m'écriviez que, si je refusais de venir, la ville de Liège et la principauté seraient irrévocablement perdues pour le roi et pour le prince-évêque Ferdinand de Bavière.

— Avant tout, vous devez me promettre, mon bon ami Devrièse, que personne que vous, le président et le marquis, n'aura connaissance de ce secret. S'il en était autrement, il en transpirerait toujours quelque chose et cela me coûterait la vie, sans aucun profit pour mon roi. D'ailleurs, si nous sommes prudents, nous pourrons partager entre nous deux seuls les fruits de cet inappréciable service, et je suis bien sûr qu'il vous fera faire un grand pas dans la faveur du roi... Voici donc la grave affaire, grave et fatale, si je n'étais pas là pour payer l'injustice et la persécution par une fidélité inébranlable et un dévouement sans bornes. Vous savez que je suis venu à Liège en fugitif pour me soustraire à l'échafaud dressé par mes ennemis. Le bourgmestre Laruelle m'a accueilli très cordialement et m'a soutenu de son influence et de son argent. Naturellement, je me suis trouvé obligé d'approuver sa manière de voir et de me montrer dévoué en apparence au parti français. J'ai même, pendant quelque temps, eu l'idée de devenir tout à fait partisan de la France, et peut-être le serais-je devenu, si les intrigues et la trahison que je découvris n'eussent réveillé en moi avec plus de force mon amour pour mon roi. Depuis ce temps, j'ai fait semblant d'être plus porté pour la France que les autres. Cette conduite m'a acquis toute leur confiance et ils m'ont mêlé comme un associé actif à leurs conversations les plus secrètes. Tant qu'il ne s'est agi que de mots ou de choses sans importance, j'ai tout enduré avec patience; mais, aujourd'hui qu'on veut trahir mon roi, mon indignation est à son comble, j'ai résolu non seulement d'entraver leur odieux projet, mais en même temps de les punir de leur trahison de telle sorte qu'on n'aura plus rien à craindre d'eux.

— En vérité, seigneur comte, vous me faites peur, interrompit Devrièse; dites-moi donc, pour l'amour de Dieu, quel grand danger nous menace à Liège.

— Quel grand danger? Le bourgmestre Laruelle, le résident de Mouzon, le baron de Saizan et quelques-uns des principaux grignoux ont ourdi secrètement une conspiration pour livrer la principauté et la ville de Liège au roi de France, non pas pour un temps déterminé, mais d'une manière définitive. Liège resterait en apparence libre sous la protection du roi de France, et recevrait une garnison française. Vous comprenez : on déclarerait que l'empereur et le prince-évêque sont déchus de leurs droits, et une puissante armée française pénétrerait dans la principauté pour exécuter cette décision. Un si petit pays ne peut pas conserver son indépendance, sous la protection d'un grand État; on l'absorbe petit à petit, puis on l'annexe une bonne fois. J'avais donc raison de dire que le prince-évêque, le roi et l'empereur allaient perdre irrévocablement une de leur plus belles possessions, au profit de la France.

— Le bourgmestre Laruelle! s'écria Devrièse avec étonnement. Impossible! Il n'est pas favorable à l'Espagne, c'est vrai, mais nous savons à Bruxelles qu'il veut avec la plus grande énergie faire respecter la neutralité de la principauté.

— Erreur! tout cela n'est que ruse et fausseté, dit Warfuzée. Laruelle est la tête et l'âme de la conspiration.

— En êtes-vous bien certain, seigneur comte?

— Comment n'en serais-je pas certain? Je suis un des conjurés. D'ailleurs, le bourgmestre me confie ses pensées les plus secrètes. La récompense de chacun est déjà fixée et promise par le roi. Laruelle sera fait noble avec le titre de baron. De Mouzon devient ambassadeur; de Saizan, gouverneur d'un duché.

— Il faut bien le croire, quelque incroyable que cela me paraisse. Et ce projet est mûr et arrêté?

— Oui, mûr et arrêté. Le roi de France forme déjà l'armée qui doit venir occuper la principauté.

Devrièse secoua la tête en soupirant.

— C'est grave! murmura-t-il. Aurons-nous encore le temps de détourner ce coup fatal?

— Fiez-vous-en à moi. Je veux rendre à mon roi un service si éclatant, qu'il réparera l'injustice dont je suis victime, et m'accordera les faveurs qu'on ne donne qu'à ses plus dévoués, à ses plus fidèles serviteurs. Non seulement j'empêcherai que la France ne puisse se réjouir du triomphe de sa diplomatie, mais je veux extirper le mal jusqu'à la racine, ramener le prince-évêque triomphant dans sa principauté et faire en sorte que la population tout entière se déclare pour l'Espagne et contre la France.

— Mais ce serait un miracle, mon bon Warfuzée!

— Ce miracle, je le ferai!

— S'il y avait ici un autre bourgmestre que Laruelle, murmura Devrièse d'un air incrédule, peut-être croirais-je plus facilement à votre prédiction; mais lui qui, d'un seul geste, peut faire marcher le peuple comme il veut, comment l'écarter de notre route?

— C'est là mon secret, du moins le seul secret que je veuille conserver pour moi. Que diriez-vous, si je vous livrais le bourgmestre, de Mouzon, de Saizan et d'autres encore?

— Comment serait-ce possible? s'écria Devrièse.

— J'y engage ma vie, répondit le comte avec une nuance d'orgueil.

— Mais le peuple de Liège?

— Tout le peuple n'appartient pas au parti du bourgmestre. Je suis en relations avec les principaux chiroux et je mènerai si bien mon jeu, qu'il doit infailliblement réussir. Nous n'aurons pas à craindre l'influence du bourgmestre, car il sera entre mes mains et ne pourra parler à personne. En cas de besoin même, je puis donner des ordres au peupie en son nom dans le sens de mon projet.

— Mais les moyens, les moyens? demanda Devrièse; car vous ne pouvez pas être seul le meneur et l'exécuteur de ce plan.

— C'est pour avoir ces moyens, mon cher Devrièse, que je vous ai appelé à Liège. Voici ce qu'il me faut absolument pour réussir. L'empereur d'Allemagne doit me donner un plein pouvoir pour faire et ordonner ici en son nom et pour son service ce que je jugerai utile. Il me faut cette pièce pour avoir tous les chiroux à ma disposition et pour pouvoir réclamer l'aide du général Jean de Weert, sans qu'il ait le droit de la refuser ou de demander à quoi elle doit servir.

— Voulez-vous donc appeler à Liège les soldats des frontières? Il n'y en a pas beaucoup en ce moment.

— Non, non; je ne sais pas encore au juste si j'aurai besoin d'en déranger un seul; en tout cas, s'il me fallait du secours de ce côté, il consisterait seulement en quelques hommes choisis. Croyez-vous votre influence assez grande pour me procurer ce plein pouvoir?

— Je n'en doute pas, seigneur comte; pour prévenir un si grand danger, on se montrera certainement prêt à tout. Mais vous désirez sans doute que ce plein pouvoir vous soit donné par l'empereur?

— Par l'empereur même.

— Cela exige quelques semaines; pouvez-vous attendre aussi longtemps?

— Oui, mais pas trop longtemps. Je sais que le roi de France a fait savoir qu'il ne peut être prêt avant la première moitié du mois de mai. Nous sommes au commencement de mars, encore deux mois tout au plus. Il faut donc se hâter, car sans ce plein pouvoir je ne puis ni ne veux rien entreprendre d'important.

— C'est bien, dit Devrièse, dès que j'arriverai à Bruxelles, j'en donnerai connaissance au président et au marquis, et avec leur assentiment je partirai le lendemain matin pour Bonn, afin d'y parler au prince-évêque.

Warfuzée regarda son compagnon dans les yeux et demanda :

— Dites-moi maintenant, la main sur le cœur, mon ami, si j'exécute tout ce plan comme je viens de vous l'expliquer, quelle récompense puis-je attendre de notre gracieux roi?

— D'abord, la revision de votre jugement, la déclaration de votre innocence et la restitution de vos biens.

— Ne me trompera-t-on pas de nouveau?

Devrièse tira de sa poche un portefeuille et y prit un papier qu'il déplia et donna à Warfuzée.

— Tenez, lisez, dit-il; c'est un écrit du marquis d'Aytona par lequel il s'engage à vous donner la récompense promise. Je ne devais vous le montrer qu'après avoir reçu vos explications.

Un sourire de satisfaction illumina la figure du comte.

— C'est bien, c'est loyal, s'écria-t-il. On réparera le tort que l'on m'a fait, et l'on me rétablira dans mes dignités à la cour. Je le mérite bien; car ce que je vais tenter doit réussir, sinon, j'y perdrai la vie. Vous avez apporté de l'argent, monsieur Devrièse?

— Oui, des ordres de payement sur le banquier Isaac Abrahams.

— Isaac Abrahams! Mais cet homme est-il bien sûr? Le résident français sait que vous avez envoyé à Liége cinq mille florins.

— Oui, c'est bien possible ; mais nos précautions pour l'avenir sont prises. Il y avait au Trésor à Bruxelles un serviteur infidèle. Il est destitué et mis en prison. Le résident ne sait pas d'ailleurs à qui l'argent était destiné. Ne vous méfiez pas d'Isaac Abrahams, c'est un homme éprouvé.

A ces mots, il donna quelques papiers au comte, qui les examina les uns après les autres, puis les mit dans sa poche et dit en se levant :

— Ainsi le but de notre entrevue est atteint pour le moment. Promenons-nous un peu dans le bois et causons comme de vieux amis.

— Je dois m'excuser, répondit Devrièse. Tout me force à vous dire adieu. Ce que vous venez de me confier est si grave, que je veux être ce soir à Bruxelles. Il faut que je me hâte.

Ils marchèrent tous deux dans la direction de la Meuse.

— N'attendez-vous pas le retour de la barque de Namur? demanda Warfuzée.

— Non, je vais directement vers la prévôté de Saint-Gilles. J'ai là un bon ami qui me procurera une voiture pour me conduire sur la grande route de Bruxelles.

Lorsqu'ils furent près de la nacelle, le comte dit, en serrant la main de son compagnon :

— Recevez ici mes adieux, cher ami ; il faut que nous n'ayons pas l'air de nous connaître; un seul mot surpris pourrait être dangereux, et pour la réussite de notre entreprise, et pour notre propre sûreté. Vous ne sauriez croire combien les Liégeois sont méfiants et soupçonneux.

— Eh bien, comte, soyez certain que je n'épargnerai rien pour aider à l'accomplissement de vos souhaits. Au revoir.

Dès ce moment, ils marchèrent à quelque distance l'un de l'autre et entrèrent l'un après l'autre dans la nacelle sans avoir l'air de se connaître.

Sur l'autre rive, le comte et Devrièse échangèrent encore un salut. Le premier, avec son domestique, suivit le cours de la Meuse ; l'autre se dirigea par un chemin de terre vers les collines qui s'élevaient sur la gauche et montaient jusqu'aux hauteurs de Saint-Gilles.

IV

M. Xhovemal, le propriétaire de la maison que Daniel devait habiter après son mariage, avait l'intention de quitter Liége, pour fixer sa résidence à Bruxelles. Il était même parti depuis la veille pour la capitale des Pays-Bas espagnols, afin d'y chercher une habitation convenable. En attendant, il avait rassemblé ses meubles dans une partie de la maison et mis l'autre partie, notamment le salon du rez-de-chaussée et trois chambres du premier étage, à la disposition du bourgmestre. M. Xhovemal n'avait eu cette complaisance que pour satisfaire l'impatience visible de madame Laruelle et de son fils qui ne lui cachaient pas leur vif désir de faire des embellissements à la maison.

La joie de Daniel fut grande lorsqu'il apprit cette bonne nouvelle. Sur ses instances, ses parents consentirent à l'accompagner dans sa nouvelle demeure, afin de convenir des dispositions à prendre pour l'ameublement.

En revenant de là, comme ils approchaient, en causant gaiement, du pied de la Basse-Sauvenière. leur conversation fut interrompue par l'apparition d'un cavalier qui semblait avoir peine à contenir son cheval.

Le bourgmestre et sa suite se rangèrent contre les maisons pour se garer, et regardèrent avec inquiétude le cavalier, qui courait risque d'être jeté à terre.

Cependant, le cheval parut se calmer et s'avança d'une allure régulière vers l'endroit où se trouvait la famille Laruelle.

Tout à coup le cavalier tire de dessous son manteau un pistolet, en braque le canon sur la poitrine du bourgmestre... et, tandis que Jaspar, voyant le danger, s'élance en avant et frappe de sa canne le bras de l'assassin, une détonation retentit dans la rue; le cavalier pique des deux et disparaît avec la rapidité de l'éclair.

Daniel, pâle de frayeur, courut vers son père; quelle angoisse terrible le saisit, lorsqu'il vit sa mère tomber en jetant un cri de détresse et le sang inonder ses vêtements: la balle l'avait frappée à la tête. Il se jeta à genoux près d'elle, souleva sa tête sur son bras, arrosa de ses larmes sa pâle figure, couvrit son front de ses baisers inquiets et s'écria avec l'accent du plus profond désespoir :

— O mon père, plus de bonheur pour nous! Elle est morte... morte, ma mère! Si la balle m'avait frappé, du moins! mais ce doux ange... Ma mère!... ma mère!

Attirés par le coup de pistolet, beaucoup de gens des rues environnantes étaient accourus, et en un clin d'œil la rue fut pleine de monde.

Le spectacle de la douleur et des larmes du bourgmestre, de Daniel et de Jaspar toucha la foule et fit naître en elle des sentiments de fureur et de vengeance. On entendait déjà quelques voix crier que le sang des chiroux payerait cent fois

cet odieux forfait, dont la nouvelle fut bientôt répandue dans toute la ville.

On avait porté madame Laruelle dans une des maisons voisines et l'on avait couru chercher un chirurgien.

Heureusement, il y en avait un très renommé au coin de la rue Montagne; on courut le chercher et il vint à l'instant.

Il trouva madame Laruelle sans connaissance, étendue sur plusieurs oreillers, et entourée du bourgmestre qui essayait d'étancher avec un linge le sang qui coulait de la blessure, de Daniel qui tenait sa froide main contre ses lèvres et la mouillait de ses larmes, et de Jaspar qui s'arrachait les cheveux en maudissant la méchanceté des hommes.

A son entrée, le chirurgien fut salué avec un cri d'espoir et on s'éloigna un peu du lit pour lui laisser le champ libre; mais tous les yeux étaient fixés sur lui, tous les cœurs battaient d'inquiétude, attendant son premier mot comme un bienfait ou comme une condamnation. Le chirurgien se fit apporter du linge et de l'eau. Il lava la blessure, l'examina attentivement, la banda avec précaution et dit :

— Monsieur le bourgmestre, et vous, mon jeune ami, ne vous désespérez pas ainsi ; l'événement est certainement inouï, mais les suites n'en seront pas graves pour madame Laruelle. La balle l'a frappée de côté et a glissé sur le crâne, qui n'est même pas atteint. Il n'y a donc pas le moindre danger pour sa vie ; seulement, la peur l'a fait tomber en défaillance.

Daniel sauta au cou du chirurgien et le remercia avec la même ardeur que s'il avait sauvé sa mère d'une mort certaine.

Puis le chirurgien approcha un flacon des narines de la malade et lui tâta le pouls.

— Son cœur commence à battre ; elle revient à elle, dit-il. Soyez calmes, je vous prie, ne l'agitez pas.

En effet, un instant après, madame Laruelle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle d'un air inquiet, comme si sa première pensée était de chercher ceux qui lui étaient chers.

Le bourgmestre et son fils se tenaient à côté d'elle et la regardaient avec tendresse.

— Ah! soupira-t-elle avec un doux sourire, ah! Laruelle, vous êtes là! La Providence soit bénie! — Mon cher Daniel, j'ai cru mourir de peur, parce qu'une balle avait frappé ton père; mais je m'étais trompée.

Ces mots arrachèrent des larmes d'attendrissement et d'admiration à tous les assistants : l'épouse dévouée, la tendre mère ne pensait pas à elle-même! Seulement, après un instant, madame Laruelle porta la main à sa tête et regarda son mari d'un air interrogateur.

Lui et Daniel lui expliquèrent le fait et la rassurèrent en disant que sa blessure était légère et serait guérie en quelques jours. La bonne femme le comprit bien et témoigna le désir de retourner chez elle.

Une voiture attendait devant la porte et son vœu fut accompli. Après avoir remercié les gens de la maison de leur bonté, le bourgmestre et son fils voulurent porter la blessée dans la voiture; pour les rassurer, la malheureuse femme refusa leur secours; mais elle était encore si tremblante, qu'elle ne put se passer de l'aide qu'on lui offrait. Son mari et son fils se placèrent à ses côtés, et, sur les instances du bourgmestre, le chirurgien monta avec eux pour veiller à tout ce qui pourrait arriver, bien qu'il affirmât que sa présence était inutile.

La voiture ne pouvait aller qu'au pas, car la rue s'était encombrée d'une foule immense, et de tous côtés la population continuait d'affluer.

L'attitude de tous ces curieux offrait un coup d'œil étrange. Ils s'interrogeaient les uns les autres avec une agitation fébrile et jetaient autour d'eux des regards effrayés. Quelques-uns avaient les larmes aux yeux; d'autres grinçaient des dents et serraient les poings; mais tous montraient la même tristesse et les mêmes regrets, comme si leur propre mère avait été frappée d'une balle meurtrière. Daniel tenait la main de sa mère dans les siennes et la serrait avec bonheur; il était tout entier à sa joie.

Il ne voyait ni ne savait rien de ce qui se passait autour de la voiture. Le bourgmestre, au contraire, commençait à craindre de nouveaux malheurs. Il connaissait ses compatriotes. Le morne silence de la foule, le sourd murmure qui s'élevait parfois de son sein, pareil à un bruit souterrain, ses regards étincelants, éclairs précurseurs de l'orage, ses bras qui menaçaient, ses poings serrés, tous les signes d'une émeute près d'éclater l'inquiétaient profondément, et en ce moment il avait presque entièrement oublié sa femme, pour ne penser qu'à la conservation du repos public et à la sûreté de ses propres ennemis. Près du pont, la voiture fut obligée de s'arrêter. Les flots du peuple y fermaient le passage, et d'autres voitures arrêtées formaient un encombrement qu'il fallait d'abord laisser écouler.

Laruelle profita de cette occasion pour descendre de voiture et pour exhorter le peuple à la tranquillité. Il dit à la foule compacte dont il fut immédiatement entouré :

— Amis, je vous remercie du fond du cœur de l'affection que vous me montrez ainsi qu'à ma



Les soldats, au commandement. (Page 30.)

femme; car sans doute votre agitation n'a d'autre source que votre attachement pour nous; mais vous vous alarmez à tort; ma femme est si légèrement blessée, que dans peu de jours elle sera complètement guérie.

La plupart écoutèrent avec respect; seulement, un groupe d'ouvriers, parmi lesquels se trouvaient quelques mineurs, ne semblait pas disposé à suivre le conseil du bourgmestre; l'un de ces derniers qui, à la nouvelle d'un coup de pistolet tiré sur le bourgmestre, était accouru avec sa *havresse* (pioche), leva cette arme terrible et répondit d'une voix sombre :

— Oui, bourgmestre, vous êtes toujours trop bon, nous le savons bien, c'est votre seul défaut; mais nous, nous ne voulons pas qu'on vous tue comme on a tué notre père Beekman. Il est bien certain qu'aussi longtemps qu'il restera un de ces maudits chiroux à Liège, nous ne pourrons pas travailler sans craindre qu'on vienne nous apporter sous terre la nouvelle d'un assassinat. Comment préserver de leurs lâches embûches les défenseurs de notre liberté? Le moyen est bien simple. Qu'on massacre d'un seul coup toutes ces bêtes venimeuses, pour qu'elles disparaissent à jamais de notre sol.

— C'est vrai, mort aux chiroux! Ils veulent du sang? Que le sang coule! s'écrièrent ses compagnons.

Le bourgmestre éleva la voix :

— Vous êtes mes amis, n'est-ce pas? Vous ne voudriez rien faire qui pût m'affliger? Vous ne refuserez pas d'écouter une prière que je vous adresse au nom de votre liberté même? Eh bien, je vous dis que, si vous troubliez la tranquillité de la ville par quelque violence, vous agiriez, sans le savoir, en ennemis de la liberté et en ennemis de votre bourgmestre. Retournez chez vous et restez calmes. Si vous ne voulez pas le faire parce que je

vous le demande en ami, obéissez au moins à l'ordre que je vous donne comme magistrat de Liège.

Tous se montrèrent prêts à obéir aux injonctions du bourgmestre, excepté le mineur.

A ce moment, le passage du pont étant libre, Jaspar vint prier son maître de remonter en voiture.

Quelques voix crièrent : « Vive Laruelle! » et ce cri se fût sans doute propagé dans la foule, si le bourgmestre, n'eût, d'un geste, imposé silence. La voiture atteignit bientôt la rue Saint-Jean.

On conduisit madame Laruelle dans son appartement.

A peine Daniel l'eut-il déposée sur un fauteuil, que le comte de Warfuzée, qui, grâce à son titre de familier de la maison, avait forcé la consigne, parut avec ses quatre filles. Claire poussa un cri d'angoisse et voulut se jeter au cou de madame Laruelle; mais la vue des linges sanglants la retint. Elle regarda un instant ce spectacle effrayant, puis elle posa la tête contre la poitrine de la mère de Daniel, tandis qu'un torrent de larmes s'échappait de ses yeux.

La bonne dame s'efforça de faire comprendre à Claire que la blessure n'était pas grave et qu'elle avait tort de s'attrister si fort. Daniel se joignit à sa mère; mais, malgré tout ce qu'ils lui disaient pour la consoler, ses larmes continuaient à couler et ses sanglots attestaient l'angoisse de son cœur.

Le comte contemplait la blessure avec une sorte d'horreur. Était-ce l'inquiétude ou la colère qui lui arrachait des exclamations entrecoupées? Était-ce sa pitié pour madame Laruelle, ou sa haine contre le meurtrier qui faisait pâlir son visage et frémir tout son être? Tout à coup on entendit un grand bruit de voix devant la porte : ces cris annonçaient que le peuple s'agitait et demandait vengeance.

Le bourgmestre causa un instant à voix basse avec son fils, puis il dit à Warfuzée :

— Seigneur comte, ces bonnes demoiselles veilleront sur ma femme. Vous êtes mon ami et vous ne me refuserez pas votre aide dans ces circonstances graves. Veuillez m'accompagner, je vous prie.

— Je suis tout à votre disposition, répondit Warfuzée, ma vie est à vous.

Ils trouvèrent dans le vestibule et dans l'antichambre plusieurs membres du conseil communal et des chefs des serments qui, à la nouvelle de l'attaque et voyant le peuple prêt à se remuer, étaient accourus prendre les ordres du bourgmestre. Laruelle leur donna des instructions précises, afin d'appeler sous les armes les chefs des métiers et de protéger les demeures des chiroux contre toute attaque. Il pria aussi toutes les personnes présentes qui avaient quelque influence sur le peuple de parcourir la ville et de calmer les esprits par de sages conseils.

Lorsque la plupart d'entre eux, obéissant à cette invitation, se furent éloignés, Warfuzée demanda :

— Eh bien, monsieur le bourgmestre, je suis prêt; quel service puis-je vous rendre?

— Mes intentions sont remplies en grande partie. Cependant, seigneur comte, si je ne craignais d'abuser de votre complaisance, je vous prierais d'aller à l'hôtel de ville. Vous avez une grande influence sur le peuple et vous pourriez contribuer à détourner des calamités imminentes. Voulez-vous vous assurer si l'on exécute mes ordres, et venir me dire ensuite comment tournent les choses sur les places publiques et dans les rues? vous m'obligeriez infiniment. De mon côté, je descendrai dans la rue pour haranguer le peuple.

— Je ferai tout mon possible pour accomplir votre désir, répondit Warfuzée en serrant la main du bourgmestre. Comptez sur moi comme sur votre ami le plus dévoué.

Le comte traversa la foule pressée sans prêter beaucoup d'attention aux questions qui lui étaient adressées. Il semblait plongé dans de profondes réflexions, et descendit toute la rue Saint-Jean.

Au lieu de prendre la rue du Pot-d'or et de se diriger vers le milieu de la ville, il alla vers la porte d'Avroy et arriva sur le quai, où il se mit à marcher à grands pas, en murmurant à voix basse :

— Quel bonheur, que ce stupide assassin ait manqué son coup! — De quelles infimes circonstances dépend la fortune des hommes! — Formez un projet avec la plus grande prévoyance, avec une prodigieuse habileté, et un accident inattendu peut tout renverser! La balle était dirigée vers la poitrine du bourgmestre. Si elle avait atteint son but, tout eût été perdu; plus d'espoir pour moi : honneur, considération, faveur, richesse, s'évanouissaient pour toujours!... Qui me dit que ce maladroit attentat ne se renouvellera pas? Oh! si j'avais une réponse de Devrièse!... Il faut me hâter... le bourgmestre mort, on n'aurait plus besoin de moi...

En parlant ainsi, il se retourna vers l'intérieur de la ville et se rendit, sans parler à personne, à l'hôtel de ville, où il demanda en toute hâte quelques renseignements sur l'exécution des ordres du bourgmestre. Puis il porta ses pas vers le pont d'Ile et atteignit bientôt la place Saint-Jean. Là, près de rentrer chez lui, il s'arrêta tout à coup avec un sourire étrange, et, regardant d'un air de doute quelqu'un qui marchait sous les arbres, en lui tournant le dos :

— Oui, c'est lui, murmura Warfuzée. Il vient à point nommé.

Et, dépassant rapidement le promeneur, il lui souffla à l'oreille :

— Suivez-moi, j'ai à vous parler.

Puis il frappa à sa porte.

Lorsque Gobert ouvrit à son maître, il lui dit mystérieusement :

— Grandmont est venu ici cet après-midi ; il avait à vous communiquer quelque chose de pressé.

— C'est bien, répondit le comte, il me suit. Conduisez-le dans mon cabinet.

Quelques minutes après, Grandmont se trouvait devant le comte.

— Savez-vous qui a voulu tuer le bourgmestre? demanda ce dernier.

— J'étais venu pour vous annoncer que le fait allait arriver, répondit Grandmont, mais je ne vous ai pas trouvé chez vous. Il était donc trop tard; je n'ai pas d'autres nouvelles.

— Mais qui était l'auteur?...

— Je sais seulement que le meurtre a été comploté dans la forêt d'Hertogenwald; l'auteur doit être un proscrit. Le roi, prince-évêque, et le général n'en savent pas plus que vous, seigneur comte.

— L'assassin est échappé?

— Oui, il était sorti de la ville avant que personne eût songé à lui barrer le passage.

— Pensez-vous, Grandmont, que les mêmes dangers puissent encore menacer le bourgmestre?

— C'est possible. Si les proscrits ont résolu de l'assassiner, qui peut dire si, dès demain, ils ne feront pas une nouvelle tentative?

Warfuzée se leva, prit la main de Grandmont et dit :

— Vous êtes mon ami, j'ai des preuves de votre attachement et de votre fidélité. Vous connaissez M. Devrièse? il m'a dit lui-même que vous alliez quelquefois à Bruxelles pour lui rendre compte de vos démarches dans la principauté.

— Devrièse vous à dit cela?

— Lui-même, mon cher Grandmont. J'attends un service de vous. Voulez-vous aller à Bruxelles, chez Devrièse, avec un message de moi? Mais il faudra partir à l'instant.

Grandmont s'excusa en alléguant que sa présence à Liège était indispensable. Mais le comte ouvrit sa caisse, lui remit dans la main une poignée d'or et dit :

— Ceci est pour vos frais de voyage ; vous savez, n'est-ce pas, que je récompense largement les services qu'on me rend.

— Je suis prêt à tout, s'écria Grandmont, parlez et je vole accomplir vos désirs.

— Voici donc votre mission : Devrièse a promis de me procurer certains papiers qui me sont nécessaires pour l'exécution d'une entreprise d'une grande importance. Vous donnerez connaissance à M. Devrièse de l'attentat dirigé contre le bourgmestre. Dites-lui que, s'il ne m'envoie pas le plus tôt possible ces papiers, tout sera perdu à Liège pour le roi. Si les papiers sont prêts, apportez-les-moi. S'ils ne sont pas prêts, pressez-le et attendez à Bruxelles, fût-ce une semaine entière. Je vous récompenserai généreusement. Plus tard, je vous dirai en quoi consiste l'entreprise. J'aurai besoin de vos services pour des affaires très graves. Votre fortune en dépend, mon cher Grandmont. A votre retour, je parlerai plus clairement, du moins si vous m'apportez les papiers. Avez-vous compris ce que je désire de vous?

— Parfaitement, seigneur comte, dans une heure, je serai en route pour Bruxelles.

— Eh bien donc, je vous souhaite un heureux voyage! Je retourne auprès du bourgmestre : il m'attend. Laissez-moi passer devant, je suis pressé.

A ces mots, il sortit de sa demeure et courut vers la rue Saint-Jean.

V

Le comte de Warfuzée se promenait à grands pas dans son cabinet, comme un homme en proie à une vive impatience. Au moindre bruit, il s'arrêtait et tournait les yeux vers la porte; mais, chaque fois, en voyant son attente déçue, il reprenait sa promenade précipitée. Enfin, se sentant fatigué, il s'approcha de la table et murmura :

— Si Grandmont rencontrait des obstacles à Navagne? Si le général Jean Van de Weert faisait des difficultés pour exécuter mes ordres? Impossible, impossible! Je suis le représentant de l'empereur et chacun me doit obéissance comme à l'empereur lui-même!

Cette réflexion, qui plaisait à son orgueil, calma un instant son impatience. Il se jeta dans un fauteuil et feuilleta à la hâte quelques papiers qui étaient classés sur la table dans un dossier.

— Oui, oui, reprit-il d'un air de triomphe, je suis bien le représentant de l'empereur dans la principauté de Liège. Ma volonté fait loi; personne ne peut la méconnaître, pas même le général, car je suis commandant en chef, même de son armée. Quelle puissance! Ah! Warfuzée, si votre projet réussit, vous monterez au faîte des honneurs et des dignités, votre renommée et votre grandeur écraseront les envieux qui osaient contester votre habileté et vos talents diplomatiques! Voici mon pouvoir signé de la propre main de l'empereur et scellé du sceau impérial!... Hier seulement, Grandmont me l'a remis. Comment ai-je employé depuis lors mon temps, si précieux? Mes chevaux en savent quelque chose.

Après un moment de réflexion, il reprit :

— Quelle idée! On donnera à cette ville et à la principauté d'autres lois et une toute autre organisation. Tous ces ridicules droits populaires, toutes ces franchises seront annulés. Le prince-évêque, qui ne peut pas séjourner en même temps à Bonn et à Liège, établira ici, pour l'administration temporelle, un lieutenant-gouverneur. Qui sera le gouverneur? Quel autre que moi? Ah! ah! alors j'aurai une cour comme un petit roi et des courtisans et des serviteurs et des flatteurs! et, si l'un de ces fiers bourgeois ose me regarder sans respect...

Il entendit ouvrir la porte cochère. Il poussa une exclamation de joyeuse surprise et se leva pour aller à la rencontre du visiteur.

Grandmont entra dans son cabinet. Warfuzée demanda :

— Eh bien, eh bien, mon cher Grandmont, comment le général a-t-il accueilli mon ordre?

— Avec le respect qu'il vous doit, répondit Grandmont. Il m'a permis de choisir moi-même les hommes. De vrais lions, seigneur comte, qui sont prêts à tout pour mériter la récompense promise. Avec des gaillards aussi déterminés, j'irais, s'il le fallait, jusqu'en enfer arrêter le diable lui-même.

— Et combien sont-ils?

— Soixante et quinze.

— Pour quand?

— Pour cette nuit. Je les irai chercher moi-même et serai leur conducteur. Tout est bien calculé.

— On peut être assuré que cette nuit même ils seront à Liège?

— A minuit; j'en réponds sur ma tête.

— C'est bien, je vous remercie, Grandmont, vous êtes un homme énergique et intelligent; plus tard, je vous élèverai selon vos mérites.

— Me serait-il permis de prendre une chaise, seigneur comte? demanda Grandmont. Je suis très fatigué, et, comme je dois retourner à Navagne, je voudrais bien me reposer un peu.

— Certainement, mon cher Grandmont, ne vous gênez pas, répondit Warfuzée. Ainsi tout est prêt, c'est demain le grand jour; demain, l'autorité légitime des princes triomphera...

— Oui, comte, demain le peuple séditieux sera mis sous les chaînes... ou nous n'aurons plus d'yeux pour voir l'insuccès de la tragédie.

— Que voulez-vous dire, Grandmont?

— Je ne sais, seigneur comte; mais il me semble que cette affaire est poussée avec trop de précipitation. Le fruit n'est pas mûr... et c'est pour cela qu'il pourrait bien avoir un goût amer.

— Auriez-vous peur?

— Moi, peur? répondit Grandmont en riant. C'est un mot que je ne connais pas. Mais, parce que l'on n'a pas peur de la Meuse qui coule sous le pont des Arches, est-ce une raison pour s'y jeter?

— Parlez-donc clairement!

— Je veux dire, seigneur comte, qu'en voyage on a le temps de réfléchir. Tenter une pareille entreprise à Liège, tout seul, sans être assuré d'aucun concours de la population... Je me demande ce qui se passera une fois que nous aurons pris le bourgmestre et ses principaux partisans. Il me semble voir le peuple furieux délivrer nos prisonniers par la force et nous écraser sans pitié sous ses pieds.

— Mais vous n'avez donc aucune confiance dans ma prévoyance et mon esprit? s'écria le comte blessé. Me croyez-vous donc innocent comme un enfant? Hier, j'ai vu plus de cinquante des bourgeois les plus influents, des nobles, des échevins et d'autres personnes puissantes. Tous sont prêts à nous venir en aide pour exécuter la volonté de l'empereur... Je vais vous lire un écrit qui vous prouvera combien ma prévoyance est grande. Écoutez! « Je promets sur ma foi et mon salut de ne rien publier de ce que M. le comte de Warfuzée m'a communiqué touchant le bourgmestre Laruelle, de Mouzon et leurs complices; je promets en outre de l'aider en tout et pour tout dans l'exécution de son projet. »

— Qui a signé cette déclaration? demanda Grandmont.

— Qui? l'avocat Marchand, l'échevin Fléron et plusieurs autres encore.

— Comment! est-ce possible? Ils ont donc tous, avec la même naïveté, ajouté foi à cette fable qui attribue au bourgmestre l'intention de vendre la ville de Liège aux Français?

— Une fable? reprit Warfuzée avec un air d'étonnement. Comment! vous pensez que le complot de vendre la ville de Liège au roi de France n'existe pas réellement?

— Je parle très sérieusement, seigneur comte, répondit Grandmont. Que de Mouzon et d'autres peut-être soient disposés à entrer dans un pareil complot, je n'en doute pas; mais M. Laruelle vendre l'indépendance de la ville de Liège, ou seulement la mettre en danger de son plein gré, c'est impossible! Je sais aussi bien que vous, peut-être mieux, seigneur comte, à quel point le bourgmestre est resté inébranlable et inaccessible à toutes les intrigues et à toutes les ruses qu'on a employées pour l'y déterminer.

— Eh bien, s'écria le comte en tirant son portefeuille, puisque vous êtes incrédule, voici un écrit du bourgmestre lui-même. Lisez-le, vous verrez qu'il me donne connaissance de la marche du complot et m'apprend que le roi de France a accepté les conditions de la cession.

Grandmont jeta un instant les yeux sur l'écrit; un sourire de pitié parut sur ses lèvres. Il tira de son portefeuille une feuille de papier qu'il plaça à côté de celle que Warfuzée lui avait présentée et dit :

— Voici une lettre que le bourgmestre a écrite au général pour se plaindre d'un acte de pillage commis sur le territoire liégeois. Comparez les deux pièces, seigneur comte, l'écriture que vous me montrez est contrefaite, maladroitement contrefaite. Si vous aviez eu recours à mon art, je vous aurais procuré une contrefaçon plus habile et plus exacte.

Warfuzée paraissait indigné et grommelait entre ses dents.

— Calmez-vous, seigneur comte, dit Grandmont, très calme lui-même, tout cela m'est bien indifférent, puisque je ne fais qu'obéir à ceux qui ont le droit de me commander; mais je cours les mêmes dangers que vous, même de plus grands; et je suis froissé de voir que vous ne m'employiez que comme un instrument passif, me cachant la vérité et me supposant assez simple, assez niais pour ne pas découvrir les trames secrètes que vous employez dans cette affaire, afin d'atteindre votre but. Pourquoi jugez-vous nécessaire de me tromper?

— Vous tromper? murmura Warfuzée d'un air confus. Est-ce que je trompe le roi et l'empereur en réduisant leurs ennemis à l'impuissance par un moyen hardi et risqué? Ne voyez-vous pas que le bourgmestre est l'ami de tous ceux qui sont favorables à la France? Et supposons même que la conspiration n'existe pas telle que le pense l'empereur, ne peut-on l'induire naturellement de la conduite du bourgmestre? D'ailleurs, comment eussé-je obtenu de pleins pouvoirs, si je n'avais pas prouvé par des faits précis et concluants les dangers qui existent réellement? Après cette franche explication, je puis espérer, je crois, que vous ne m'offenserez pas plus longtemps par une pareille méfiance?

— Puisque vous appelez cela une explication franche, je la prendrai comme telle, dit Grandmont en haussant les épaules. En effet, elle est assez claire pour celui qui sait la comprendre. Quoi qu'il en soit, seigneur comte, je remplirai fidèlement la mission que j'ai acceptée.

Il se leva et fit mine de partir; puis comme s'il se rappelait quelque chose :

— C'est donc pour demain? Vous en êtes bien sûr, seigneur comte? Car une pareille entreprise ne se risque pas deux fois!

— Pourquoi douter encore, Grandmont?

— C'est que, voyez-vous, seigneur comte, je réfléchis que madame Laruelle n'est pas encore entièrement rétablie de sa blessure. En pareille cirsconstance, il n'est pas probable que le bourgmestre accepte une invitation à un banquet. Cela est tout à fait contraire aux usages. Et, si Laruelle refuse de venir chez vous, que faire alors?

— Bah! bah! mon trop prévoyant ami, ne vous inquiétez pas de cela, dit Warfuzée en riant. J'ai un moyen infaillible de vaincre sa résistance. Partez donc pour Navagne, sans perdre de temps, afin que vous puissiez vous y reposer avant le voyage de cette nuit. Moi, pour la bonne réussite de notre entreprise, il faut que j'aille sur-le-champ en ville faire mes invitations, surtout chez les personnes qui ne sont pas encore averties. Ma voiture est prête depuis une heure, je vous serre la main et vous souhaite bon voyage!

Dès que Grandmont fut sorti, le comte sonna et dit à son valet :

— Gobert, donne-moi mon manteau et mon épée. Les chevaux sont attelés, n'est-ce pas?

Pendant que le domestique lui plaçait son manteau sur les épaules, Warfuzée continua :

— Gobert, le moment solennel approche : ton pauvre maître va tenter une lutte décisive contre ceux qui ont juré sa mort. Je puis me fier à toi, n'est-ce pas? Tu m'aideras et tu exécuteras mes ordres sans hésiter?

— Oui, sans hésiter, répondit-il. Je me suis enchaîné à votre fortune, et peu m'importe ce que vous me commanderez : je suis prêt à vous obéir aveuglément.

— C'est bien, Gobert; ce soir, je te donnerai d'autres explications. Ne dis rien à mes filles qui puisse leur faire supposer qu'il y a sous jeu quelque chose de grave.

Il monta en voiture et fit arrêter devant la maison du bourgmestre. Là, il fut introduit par Jaspar dans une pièce où Laruelle était assis sur un fauteuil à côté de sa femme. Madame Laruelle avait encore un linge autour de la tête et ne paraissait pas guérie, car elle avait peine à faire un mouvement.

— Eh bien, monsieur le bourgmestre, comment va notre chère malade? s'écria Warfuzée. Mieux, mieux, je le vois, Dieu soit béni!

— Je souffre encore beaucoup, mais je ne vous en remercie pas moins de votre généreux intérêt, répondit la mère de Daniel.

— Allons, allons, ma bonne dame Laruelle, il faut vous fortifier et vous dépêcher de guérir pour que le mariage de nos enfants ne soit pas remis : tous les obstacles sont écartés.

— Ah! quelle bonne nouvelle! votre frère a-t-il donné son consentement?

— Mieux que cela, madame... — Mais, avant de continuer, j'ai à demander autre chose.

Il se tourna vers le bourgmestre et dit :

— Le comte de Warfuzée invite son digne ami à venir dîner chez lui demain.

— Oh! seigneur comte, vous n'y pensez pas, dit le bourgmestre en regardant sa femme. Certes, je vous suis reconnaissant, mais vous m'excuserez pour cette fois; aller à un banquet pendant que ma femme...

— Taisez-vous, taisez-vous, bourgmestre, interrompit Warfuzée avec une expression de triomphe. En d'autres circonstances, je vous donnerais raison, mais ici pas de refus possible; et madame même vous forcera de satisfaire à mon désir.

— Je ne lui obéirais pas, dit le bourgmestre en secouant la tête.

— Eh bien, mon bon Laruelle, nous verrons! J'ai reçu le consentement de mon frère et de ma sœur au mariage de nos enfants; oui, ils se montrent très satisfaits d'une alliance qui me permet de reconnaître les grands services que vous m'avez rendus. Demain, je donne un grand banquet, une fête de fiançailles. Nos amis de Mouzon et de Saizan y seront, de plus l'avocat Marchant et quelques chanoines; en un mot, des convives choisis de tout état; en même temps M. Daniel et ma fille Claire avec ses sœurs; mais personne ne saura à quelle intention particulière je donne cette fête. Je ferai en sorte qu'on y soit gai; au dessert, je me lèverai comme pour porter une santé; mais, au lieu de cela, je proclamerai devant toute l'assistance que ma fille Claire devient la fiancée de M. Daniel Laruelle, et, en même temps, j'annoncerai aux heureux fiancés que tout obstacle a disparu et que le mariage se fera avec la plus grande célérité. J'en ai rêvé toute la nuit, bourgmestre. Le cœur me battait à l'idée de la joie de nos enfants... Seriez-vous assez cruel pour me priver de ce bonheur?

— Ce que vous dites est assez beau pour entraîner le cœur d'un père, dit le bourgmestre. Je regrette sincèrement d'être obligé de m'excuser; que tout se fasse comme vous l'avez projeté; mais permettez-moi de tenir compagnie à ma femme.

— Sans vous, ce n'est pas possible, dit Warfuzée. Il s'agit de la solennité des fiançailles. Elles ne peuvent pas être célébrées sans que le père du fiancé soit présent.

— Allons, Laruelle, dit la malade. Accomplissez le souhait de M. le comte...

— Vous ne connaissez que la moitié de mon projet, interrompit Warfuzée avec animation. Aussitôt que nous aurons vidé quelques verres au bonheur des fiancés, nous viendrons tous ensemble porter nos félicitations à leur respectable et tendre mère. Apprêtez quelques bouteilles de votre meilleur vin. La joyeuse fête des fiançailles continuera ici, de sorte que madame Laruelle aura sa part de la joie commune. J'ai tout prévu. Si vous continuez à refuser, bourgmestre, le mariage de nos enfants court risque d'être ajourné encore longtemps. Allons, mon cher ami, un peu de complaisance pour ce rêve de mon cœur paternel. Puisque madame Laruelle elle-même vous prie de ne point rejeter ma prière, eh bien, dites-moi que vous consentez.

— Vraiment, il n'y a pas moyen de vous refuser, répondit le bourgmestre. Eh bien, seigneur comte, j'accepte votre aimable invitation. Que ce pauvre Daniel sera content; il est capable de faire des folies!

— Oui, mais vous devez me promettre tous deux que Daniel n'en saura rien d'avance; Claire n'en saura rien non plus. Vous comprenez, n'est-ce pas, mes bons amis? Sinon la fête manquerait entièrement son but. Ainsi, demain à midi, j'attends M. Laruelle avec son fils. Je puis y compter, n'est-ce pas, mon cher bourgmestre?

— N'en doutez pas, seigneur comte. Une parole est une parole. Et l'affaire étant ainsi arrangée, je ne voudrais manquer pour rien au monde à la fête qu'on peut nommer réellement heureuse, puisque ma femme en aura aussi sa part. Je reconnais la bonté de votre cœur, seigneur comte, elle m'inspire la plus vive gratitude.

— Ne parlons pas de cela, mon ami, reprit Warfuzée. Pardonnez-moi de vous quitter, j'ai encore quelques invitations à faire.

— Je sors avec vous, dit le bourgmestre. On m'attend à l'hôtel de ville.

— Je vais justement de ce côté, dit Warfuzée. Montez dans ma voiture, nous causerons encore quelques minutes.

En sortant, le bourgmestre dit à Jaspar d'annoncer à Daniel que sa mère était seule, et de le prier de lui tenir compagnie.

Daniel se hâta de descendre, car Jaspar lui avait dit que le comte de Warfuzée avait causé longtemps avec ses parents, et que son père, qui était sorti avec le comte, semblait très satisfait.

— Ma mère, vous paraissez contente! s'écria-t-il. M. de Warfuzée aurait-il apporté une bonne nouvelle?

— Une bonne nouvelle? murmura-t-elle. Non, mon fils, il n'a parlé que de politique.

— Et n'a-t-il rien dit de son frère, de ce mariage qui, hélas! ne s'accomplira peut-être jamais?

Elle secoua la tête.

— Rien, pas un mot, ma mère?

— Pas un.

Daniel s'assit à ses côtés, prit une de ses mains et laissa tomber sa tête sur sa poitrine sans prononcer une parole.

La bonne dame essaya de lui donner du courage

en lui faisant espérer que ses incertitudes finiraient bientôt; mais elle lui avait tant de fois répété la même chose, que ses paroles restèrent sans effet. Elle sentit trembler la main de son fils et elle entendit des soupirs étouffés soulever sa poitrine.

Laisser souffrir ainsi son fils quand elle pouvait le consoler d'un seul mot, cette idée lui était pénible. Elle était mère et, par conséquent, faible contre une pareille dureté.

— Daniel, dit-elle, promets-moi de ne laisser voir à qui que ce soit que tu aies connaissance de ce que je vais te communiquer.

— O ciel ! ma chère mère, que signifie?

— Cela signifie que je veux te rendre heureux, répondit-elle; mais fais-moi la promesse que je désire.

— Je promets, ma mère, d'être muet comme la tombe.

— Eh bien, le comte de Warfuzée a reçu une lettre de son frère.

— Elle renfermait le consentement de son frère?

— Une lettre favorable.

— Le consentement?... s'écria le jeune homme.

— Oui; maintenant, il n'y a plus aucun obstacle.

Daniel, transporté de joie, leva les mains comme pour rendre grâce à Dieu.

La porte s'ouvrit... Claire de Warfuzée entra.

Daniel, sans lui laisser le temps de parler, courut au-devant d'elle en ouvrant les bras et s'écria :

— Ah ? Claire, ma bien-aimée, ma chère fiancée!

La jeune fille, effrayée, recula d'un pas et regarda la mère et le fils d'un air étonné qui ramena le pauvre Daniel au sentiment de la réalité. Il balbutia quelques excuses inintelligibles.

— Allons! Claire, venez ici près de moi, ma fille, dit madame Laruelle avec attendrissement. Que votre cœur n'accuse pas Daniel. Venez, je vous dirai ce qui l'agite ainsi.

Elle serra la jeune fille contre son cœur et lui glissa quelques mots à l'oreille.

— Ah! que Dieu soit béni! et vous aussi, ma mère, ma chère mère! s'écria Claire en couvrant de ses larmes le front de la malade.

Madame Laruelle appela son fils et l'étreignit, ainsi que sa future fille, dans un tendre embrassement.

. . . .

Cette nuit-là même, un peu avant que la cloche de Saint-Lambert fît retentir douze fois ses sons frémissants sur la ville endormie, une bande de soldats descendait, à la faveur des ténèbres, de la porte Saint-Martin vers le bas de la ville; ils suivaient les chemins détournés en dehors des remparts sans ralentir ni assourdir leur marche, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la rue de la Fontaine; ils tenaient leurs armes cachées sous leurs manteaux. Sur le quai des Boyards, presque en face du cloître Saint-Jean, il y avait une barque qui avait servi à transporter un chargement de charbon jusqu'à la porte du jardin de Warfuzée. Rampants et muets comme des spectres, tous les soldats entrèrent dans la barque.

Le seul matelot qui s'y trouvait fit avancer la barque au moyen d'une perche vers l'autre bord de la Sauvenière, sans dire un mot. Un des hommes de la bande s'approcha de lui dans l'obscurité et lui demanda à l'oreille :

— Gobert, tout est-il prêt?

— Oui, monsieur Grandmont, répondit-il; vous trouverez là deux ou trois lits, de la paille, du vin et des vivres en abondance. Défendez à vos hommes de faire le moindre bruit. La maison est vide, mais les murs touchent à d'autres habitations.

— Je le sais, Gobert; dis à ton maître qu'il peut être tranquille.

La barque s'approcha d'une porte ouverte. Toutes les ombres noires s'y glissèrent.

Gobert repoussa du pied la barque au milieu de la Sauvenière et disparut, à quelques pas plus loin, sous la porte de derrière de la maison de son maître.

Aucun bruit n'avait trahi ce voyage nocturne. L'obscurité et la tranquillité restèrent complètes, tout dormait dans les environs.

Le comte de Warfuzée seul veillait et attendait que son valet vînt lui dire :

— Ils sont là.

VI

Daniel s'était habillé ce jour-là comme s'il devait conduire sa femme à l'autel. Son cœur battait d'impatience et de bonheur. En effet, l'heure solennelle était proche. Pendant qu'il serrait les mains de sa mère, il parlait avec enthousiasme de la belle vie qui l'attendait; dans un mois il serait marié et demeurerait sur le mont Saint-Martin. Sa mère y viendrait tous les jours; son père y trouverait le repos et la paix après les travaux de son administration; la douce Claire en ferait pour eux un paradis d'amitié, de joie et d'amour... Mais la cloche l'interrompit en sonnant douze fois, et le bourgmestre entra vêtu de ses plus beaux habits.

— Allons, Daniel, dit-il, il faut nous hâter, sinon nous serons en retard. Ce ne serait pas poli, mon fils.

Le bourgmestre et le jeune homme quittèrent leur demeure et marchèrent à pas pressés par la rue Saint-Jean. Ils étaient suivis du fidèle Jaspar, qui, d'après la coutume du temps, devait se tenir à table derrière son maître pour le servir.

La porte du comte était ouverte à deux battants. Gobert, qui remplissait l'office d'introducteur, conduisit le bourgmestre et son fils dans une cour découverte où jaillissait une fontaine.

Presque tous les invités étaient présents.

Le comte, suivi de ses quatre filles, alla à la rencontre du bourgmestre et l'accueillit avec les marques d'amitié les plus vives; il l'embrassa comme s'il avait pour lui la tendresse d'un frère.

L'avocat Marchant, qui, du banc où il était assis, observait cette démonstration insolite frémit, et se détourna. Peut-être savait-il que ce baiser n'était qu'un baiser de Judas.

Warfuzée conduisit le bourgmestre vers le banc de repos, s'assit à côté de lui, et ne cessa de le combler de témoignages d'affection et d'estime.

La conversation devint bientôt générale; seul, l'avocat Marchant restait pensif et morne; mais, comme il était habituellement sérieux, on n'y prit pas garde.

Daniel se tenait entre les filles de Warfuzée, et s'efforçait, autant que possible, de prendre part à la conversation frivole des demoiselles de la cour.

Mais, pendant que ses lèvres prononçaient des paroles banales et indifférentes, ses yeux parlaient à Claire un langage éloquent et expressif, qui appelait sur le front de la jeune fille un charmant incarnat.

Quelques minutes après, le baron de Saizan fut introduit avec la baronne et son fils. La compagnie était complète.

Après l'échange des saluts d'usage, le comte de Warfuzée invita ses hôtes à le suivre dans la salle à manger.

Quelques serviteurs prirent les manteaux et les épées des hommes, et circulèrent avec des aiguières d'argent contenant de l'eau pour se laver les mains.

On prit place à table. Le comte avec l'avocat Marchant du côté de la porte; le bourgmestre avec le résident français en face d'eux; la baronne de Saizan avec les chanoines Lintermans, Berkhem et Nys du côté droit; Daniel Laruelle, Frédéric de Saizan et Gottin, chapelain de Saint-Jean, du côté gauche; les dames étaient assises entre les convives d'après leur libre choix. Claire se trouvait presque vis-à-vis de Daniel.

Derrière le bourgmestre se tenait Jaspar, son valet; le baron de Saizan était servi par son jeune page. Le valet de de Monzon, qui était réputé bon cuisinier, était resté dans la cuisine à la prière du comte; tous les autres serviteurs appartenaient à la maison de ce dernier.

La salle à manger était une grande et vaste pièce qui donnait sur le jardin, mais toutes les fenêtres étaient grillées, suivant la coutume du temps, de barreaux de fer rapprochés. Le dîner commença. Dès le premier service, les convives en apprécièrent la somptuosité et la splendeur vraiment royales.

Warfuzée faisait verser incessamment les vins les plus recherchés et excitait tout le monde à boire.

Bien que ses hôtes fissent de leur mieux pour lui tenir tête, les uns par goût, les autres par politesse, Warfuzée les querellait sur leur sobriété, et ses reproches s'adressaient surtout au chanoine Nys et au chapelain Gottin, qui avaient la réputation d'être de fins gourmets. Il s'ensuivit une discussion fort gaie, qui fit rire plusieurs fois toute la table aux éclats. Le bourgmestre lui-même, ordinairement très sérieux, se laissa entraîner et prit part à la gaieté générale. Il risqua même un éloge du vin de Bourgogne; mais Warfuzée était si animé, qu'il coupa la parole à son ami, pour tenir lui-même le dé de la conversation; ce qui fit que plusieurs convives le regardèrent en souriant, comme s'ils le croyaient déjà sous l'influence de ses nombreuses libations.

Deux convives seulement n'entendaient rien de ce qui se passait autour d'eux. Que le dîner leur semblait long! Ils comptaient les plats et jetaient de temps en temps un regard sur les aiguilles de la pendule, puis se regardaient avec un sourire, pour se plaindre de la longueur du repas. Cependant, si prolongé qu'il fût, le dîner approchait de sa fin. Le dessert allait bientôt être apporté, et c'était alors que Warfuzée devait annoncer solennellement le prochain mariage de Daniel et de Claire. Après avoir dit quelques mots à l'oreille de Gobert, Warfuzée se leva et dit :

— Messieurs, j'aurai l'honneur de vous proposer une santé, que vous accueillerez tous avec de chaleureux applaudissements, j'en suis sûr; faites-moi raison, je vous prie, car je ne souffrirai pas que personne laisse une goutte de vin dans son verre, pas même les dames, quoique nous les ayons épargnées jusqu'à présent.

Les cœurs de Daniel et de Claire commencèrent à battre violemment, et le regard qu'ils échangèrent était plein d'éloquence. Laruelle aussi jeta à son fils et à sa future belle-fille un clin d'œil d'intelligence.

Gobert revint avec quelques bouteilles de vin mousseux dont les bouchons sautèrent contre le plafond avec de bruyantes détonations.



Ils attachèrent une corde aux pieds du corps. (Page 35.)

Lorsque les verres furent remplis, le comte leva le sien et dit :

— Messieurs, je bois à Louis le Juste, puissant roi de France, l'ami du noble peuple de Liége! Videz votre verre jusqu'au fond, et criez avec moi :

— Vive le roi de France !

Quelques-uns, par sympathie véritable, et d'autres pour ne pas blesser le comte, applaudirent et répétèrent à haute voix :

— Vive le roi de France !

Mais, comme si ce cri avait été un signal convenu, on entendit tout à coup dans le vestibule des pas lourds et un cliquetis d'armes.

Les convives, étonnés de ce bruit singulier, tournèrent les regards vers la porte et virent entrer dans la salle plus de vingt soldats.

Les uns portaient des mousquets, mèche allumée, d'autres avaient des sabres nus. A leur grande taille, au hâle de leur teint brûlé du soleil, à leur visage froid et sévère plus encore qu'à leur uniforme, il était facile de reconnaître des soldats espagnols.

Ils étaient conduits par Grandmont, qui, aussi muet et aussi calme que ses compagnons, s'arrêta au milieu de la salle, une grande épée au poing.

D'abord les convives s'imaginèrent que l'arrivée de ces soldats était une comédie, un divertissement de l'invention du comte ; mais leur erreur fut courte, car ils virent bientôt les canons de cinquante autres mousquets s'abaisser entre les barreaux des fenêtres et menacer toute l'assistance d'un carnage général.

Chacun regardait le comte avec angoisse pour lui demander l'explication de ce qui se passait.

Warfuzée leva de nouveau son verre et s'écria avec ironie :

— Ah ! ah ! traîtres, vous avez bu avec tant de joie à la santé du roi de France. Maintenant

autre chanson. Je bois à la santé de l'empereur d'Allemagne, du roi d'Espagne et du prince de Liége, dont je suis le plénipotentiaire et le lieutenant. Que chacun m'obéisse comme à l'empereur lui-même! — Soldats, faites votre devoir. Qu'on fasse prisonniers le bourgmestre et ses partisans, accusés de haute trahison!

— Me faire prisonnier? s'écria le bourgmestre en se levant. Et c'est vous, vous, comte de Warfuzée, qui me faites arrêter? Impossible, c'est une erreur, une folie!

— Allons, allons, pas de vaines paroles, interrompit Warfuzée. — Capitaine, exécutez les ordres de l'empereur.

Et les soldats, au commandement de Grandmont, s'élancèrent vers le bourgmestre, vers son fils Daniel et son fidèle Jaspar.

Tous trois se débattirent avec énergie, mais, accablés par le nombre, ils furent réduits à l'immobilité. On leur lia les bras derrière le dos, au moyen de cordes dont les soldats étaient munis, et on les traîna vers la porte de la salle avec une impitoyable barbarie.

Claire avait un moment contemplé cette scène avec un mélange de stupeur et d'effroi; elle se croyait sous l'empire d'un horrible cauchemar; mais le bruit de la lutte et un regard indescriptible que le pauvre Daniel lui lança la réveillèrent. Elle poussa un grand cri, s'élança vers son fiancé, lui jeta les bras autour du cou, et essaya de l'arracher des mains des soldats.

— Contenez-la, murmura Warfuzée, la malheureuse qui n'a pas craint de se déshonorer en donnant son amour à un ennemi de l'empereur! Ah! ah! on vous donnera un bourgeois, un maître pour époux! La voilà, la noce attendue.

La jeune fille qui, dans l'excès de son désespoir, n'avait peut-être pas compris le sens de cette horrible raillerie, se jeta aux pieds de son père et implora sa pitié en levant vers lui ses mains tremblantes. Ses autres filles aussi gémissaient et criaient grâce. Mais Warfuzée, furieux, les repoussa dans la salle et dit à Grandmont avec un regard étincelant :

— Capitaine, vous connaissez mes ordres. Pourquoi ne les exécutez-vous pas? Tous ceux qui feront du bruit, faites-les taire par la force, mes filles aussi bien que les autres. Je ne veux rien entendre. Emmenez les prisonniers, à l'instant.

Claire, contenue par les rudes mains des soldats, se débattait encore pour suivre son malheureux fiancé; mais elle succomba sous le sentiment de son impuissance, se laissa tomber sur une chaise en poussant un grand cri et couvrit son visage de ses mains pour cacher ses larmes qui coulaient en abondance.

Les chanoines, blêmes de terreur, les dames, plus mortes que vives, n'osaient plus remuer, car, au moindre mouvement, ils voyaient les mousquets des soldats s'abaisser et les menacer de la mort. Le baron de Saizan et son fils, mais surtout l'abbé de Mouzon, étaient moins découragés, et, quoique entourés d'une dizaine de soldats espagnols, ils se plaignaient à haute voix de ce guet-apens, et criaient que le roi de France tirerait une sanglante vengeance de cette violation du droit des gens. Ils adressèrent au comte de violents reproches et l'accusèrent de les avoir entraînés comme un nouveau Judas dans cette lâche et perfide embûche.

Warfuzée se tenait à quelques pas d'eux, les bras croisés sur la poitrine, les regardant avec son méchant sourire. Il ne répondit pas à leurs cris d'indignation, ni aux plaintes et aux prières de ses filles. Mais il tira de sa poche une pancarte, la montra aux chanoines et dit à haute-voix :

— Moi, comte de Warfuzée, je représente ici l'empereur, le roi et le prince. Voici mon plein pouvoir signé de la propre main de l'empereur. Tout le monde doit m'être soumis. Dans une heure, dix mille hommes seront prêts à obéir à mon premier signe. Le bourgmestre Laruelle, le baron de Saizan et le résident de Mouzon sont mes prisonniers par ordre de l'empereur.

— Mais, pour l'amour de Dieu, seigneur comte, dit le chanoine Nys, laissez-nous retourner chez nous.

— Ne craignez rien, mes révérends, répondit Warfuzée; il ne vous sera fait aucun mal; mais personne ne peut quitter cette salle. Tenez-vous tranquilles; car, si vous faisiez le moindre effort pour sortir avant ma permission, un coup de sabre ou de mousquet pourrait vous rappeler que l'on ne méconnaît pas impunément les ordres de l'empereur. — Quant à vous, là-bas, maudits Français, dit-il à de Mouzon et à de Saizan, qui ne lui épargnaient ni les reproches ni les menaces, si vous ne vous tenez pas tranquilles, je vous ferai lier les bras sur le dos, comme aux autres, et les soldats vous feront rentrer les paroles dans la bouche avec la crosse de leurs mousquets. Vous voilà avertis!

Il fit un signe à l'avocat Marchant, qui avait assisté à toute cette scène en spectateur muet, mais libre.

Ils sortirent ensemble suivis de Gobert, et trouvèrent dans un coin de la cour une dizaine de soldats qui gardaient Laruelle, son fils et Jaspar, toujours garrottés. Combien Daniel devait souffrir! Tout son avenir brisé, son bonheur détruit, son pauvre père enchaîné comme un scélérat... par les mains mêmes qui devaient lui donner un ange pour compagne! Quel rêve et quel terrible réveil!

Pourtant il tâchait encore de consoler son père, et, comme il ne pouvait faire un mouvement pour lui serrer les mains ou l'embrasser, il avait posé

sa tête sur l'épaule du bourgmestre *et* pleurait silencieusement sur sa poitrine.

Toutes les issues, même la porte de la cuisine, étaient gardées par des hommes armés.

Warfuzée s'approcha du bourgmestre et dit d'une voix altérée par la haine :

— Ah! traître, je te tiens enfin en mon pouvoir.

Il montra une porte ouverte dans le vestibule et dit en espagnol aux soldats :

— Enfermez les prisonniers; vous répondez d'eux sur votre tête; que personne ne communique avec eux.

Il les suivit des yeux un instant avec un sourire d'ironie triomphante. Puis il se tourna vers Gobert, et lui dit :

— Va maintenant au couvent des dominicains demander un confesseur pour quelqu'un qui est mourant. Dépêche-toi et pas d'explications!

A peine Gobert était-il parti pour accomplir son message, que l'avocat Marchant s'écria :

— O ciel! ai-je bien compris? Un confeseur? Pour qui?

— Pour le bourgmestre, répondit Warfuzée, le traître doit mourir.

— Mais vous ne m'avez pas parlé de cet horrible projet, balbutia Marchant, muet de stupeur.

— C'est l'ordre de l'empereur; il est condamné à mort.

— Impossible! Je vous en supplie, montrez-moi cet ordre!

Le comte tira un papier de son portefeuille et le montra.

— Mais ceci, c'est votre plein pouvoir, dit Marchant. Il ne parle pas de la mort de Laruelle ou d'aucune autre personne.

— Qu'est-ce qu'un plein pouvoir? reprit Warfuzée; ne suis-je pas revêtu de la puissance impériale, et ne dois-je pas agir comme si j'étais moi-même l'empereur? Laruelle a mérité la mort et je prononce sa condamnation.

— Hélas! hélas! vous m'avez trompé, dit Marchant, moi et l'échevin Fléron, et tous ceux qui vous ont promis leur secours pour l'arrestation du bourgmestre! Nous auriez-vous, par hasard, trompés aussi sur une conspiration qui n'existe pas? Qui sait?

— La trahison de Laruelle est avérée; je vous donnerai tantôt la preuve que le bourgmestre et ses partisans ont vendu la principauté de Liège au roi de France.

— Mais alors faites-le juger et condamner par une cour de justice régulière.

— Allons, allons, mon bon Marchant, je ne suis pas avocat comme vous, moi; je suis homme d'État et diplomate. Tant que Laruelle vivra, les grignoux se croiront forts; mais, lui mort, tout soutien leur manque de même que tout espoir. Il *doit* mourir pour le bien de la patrie.

— Ah! je vous en conjure, seigneur comte, laissez-moi sortir! dit Marchant, je suis rempli de crainte...

— Sortir? reprit Warfuzée; personne ne peut sortir. Promenez-vous dans le jardin ou dans la salle à manger, faites ce que vous voudrez, mais toutes les portes sont bien gardées; vous m'avez promis de me soutenir jusqu'au bout dans mon entreprise. Si vous tentez de me quitter, je ne réponds pas de votre vie; ce que j'ordonne se fait par la volonté de l'empereur et sous ma propre responsabilité. Vous n'avez donc rien à craindre.

L'avocat alla jusqu'à la fontaine et s'assit, tremblant et découragé.

A ce moment, la porte s'ouvrit et Gobert rentra avec un père et un frère de l'ordre des dominicains.

Warfuzée s'avança vers eux et les salua de l'air le plus aimable.

— Seigneur comte, dit le père Antoine Evrard, votre serviteur m'est venu chercher en votre nom pour entendre la confession d'une personne qui est en danger de mort. Je suis prêt; où est le malade?

Warfuzée lui pris les mains et dit :

— Un malade, mon cher frère? Il ne s'agit pas d'un malade : c'est un traître au pays, condamné à mort par l'empereur. Allez là dans la chambre; vous y trouverez le bourgmestre Laruelle; écoutez sa confession. Il doit mourir.

Le moine ne semblait pas le comprendre et le regarda avec étonnement.

— Allons, pas d'hésitation, mon père! s'écria Warfuzée. Il faut vous dépêcher. Si je vous ai appelé, c'est uniquement pour sauver une âme. Si vous ne voulez pas faire votre devoir, je fais tuer le bourgmestre sans confession et la faute en retombera sur vous.

— Tuer le bourgmestre! murmura encore le moine. Mais c'est impossible, je suis le jouet d'un rêve affreux.

— Vous refusez donc? dit Warfuzée d'un ton menaçant.

Le prêtre se jeta à genoux devant le comte pour implorer la grâce du bourgmestre; mais Warfuzée recula d'un pas et dit à Grandmont qui s'était approché :

— Capitaine, choisissez quelques hommes intrépides; qu'ils se tiennent prêts à exécuter la sentence à mon premier mot. — Et vous, père Évrard, voulez-vous le laisser mourir sans confession? Voulez-vous sauver son âme ou ne le voulez-vous pas? Hâtez-vous! dans cinq minutes, il sera trop tard!

Le pauvre moine comprit qu'il n'y avait plus

rien à espérer. En effet, la voix du comte était sourde et menaçante comme si la soif du meurtre lui désséchait la gorge; ses yeux étaient hagards, et il trépignait d'impatience et de fureur comme un homme sous le coup d'une attaque de folie. Le moine entra à pas lents dans la chambre où les trois prisonniers se tenaient debout l'un près de l'autre; Daniel et Jaspar pleuraient; le bourgmestre semblait plus résigné à son sort. Pourtant il ne put retenir un cri d'effroi, lorsqu'il vit paraître le dominicain.

— Vous ici, révérend! dit-il. Vous, père Évrard, mon ami! Hélas! votre visage me dit ce que vous venez faire ici. Oui, je comprends. Ce monstre, ce Judas veut mon sang; je suis condamné à mort. Ah! mon pauvre fils, ma pauvre femme! Voici la récompense amère de toute une vie de travail et de sacrifice! Ah! il y a un Dieu qui me vengera!

Le moine, tout en pleurs, s'efforça de relever son courage et de le fortifier par l'espérance que, mourant comme un martyr, il trouverait dans le ciel la réparation de l'injustice des hommes. Mais ces paroles étaient couvertes par les gémissements désespérés de Daniel et de Jaspar. Le malheureux jeune homme faisait des efforts surhumains pour se débarrasser des cordes qui le liaient; ses yeux étaient injectés de sang et ses dents grinçaient à se briser.

Grandmont parut à la porte et ordonna de faire sortir le jeune homme et le domestique.

Daniel s'écria qu'il voulait se confesser aussi et mourir avec son père; et, quoi que le bourgmestre pût lui dire pour l'engager à se soumettre à la nécessité et à ne pas enlever à sa pauvre mère sa dernière consolation, il se débattit si énergiquement contre les soldats, qu'ils furent obligés d'employer la force pour l'entraîner hors de la chambre.

On le transporta dans la cour sous la surveillance de quatre soldats. Le jeune homme avait la tête baissée sur la poitrine et semblait calme, ou du moins accablé par le sentiment de son impuissance.

Tout était donc tranquille pendant que le bourgmestre s'était retiré avec le prêtre dans un coin de la chambre et se préparait à dire adieu à ce monde faux et méchant.

Mais, sans que personne le sût, il se passait dans la maison quelque chose qui aurait pu donner à la malheureuse victime un dernier et faible espoir de salut, si elle en avait eu connaissance.

Le valet de l'abbé de Mouzon, qui était resté dans la cuisine par l'ordre du comte, avait vu entrer les moines et entendu Warfuzée leur dire que le bourgmestre devait mourir. Ce domestique, craignant le même sort pour son maître, était remonté jusqu'aux chambres des domestiques, et, après avoir cherché longtemps, avait enfin trouvé une lucarne ouvrant sur le toit. Il s'y réfugia, et là il se livra à une pantomime désespérée dans le but d'implorer le secours des passants et de leur faire comprendre qu'un meurtre allait se commettre dans la maison.

On ne comprit pas d'abord ses signes. Les uns le prenaient pour un insensé; les autres, saisis d'une vague inquiétude, supposaient bien qu'il devait se passer dans la maison du comte quelque grave ou terrible événement; mais, dans le doute, ils se bornaient à se communiquer leurs conjectures. Il y eut bientôt un grand rassemblement de monde sur la place Saint-Jean et sur le quai des Bogards; Grandmont, qui se tenait près de la porte pendant que le prêtre administrait ses consolations à Laruelle, entra et dit :

— Mon révérend, il faut partir, votre mission est terminée. Voulez-vous être présent à la sanglante tragédie?

— Oui, si cruel, si terrible que soit ce spectacle, je resterai, répondit le prêtre.

— Impossible. J'ai l'ordre de vous faire sortir de la chambre; il faut obéir; larmes et prières sont inutiles.

Il dit un mot à l'oreille d'un caporal, et celui-ci, avec un autre soldat, prit le moine par les deux bras, et le conduisit dans le jardin. Grandmont sortit également.

— Çà, monsieur le bourgmestre, récitez votre acte de contrition, dit un soldat, votre dernière heure est venue.

— Mes amis, dit Laruelle, vous êtes des soldats, mais non des bourreaux. Comment pouvez-vous donc assassiner froidement un homme qui jamais n'a fait de mal ni à vous ni à personne? Songez que nous sommes tous chrétiens et frères. J'ai une femme; vous avez vu mon pauvre fils. Sauvez-moi! Oh non! vous ne voudrez pas tremper vos mains dans mon sang!

— Plût à Dieu que vous fussiez loin d'ici et nous aussi, monsieur! lui répondit-on; mais nous sommes solats; nos armes sont au service de notre roi.

Le comte Warfuzée s'approcha de la porte en grondant et cria en espagnol :

— Comment, il vit encore? Dois-je douter de votre courage? Frappez le traître à mort.

— Nous ne sommes pas chargés d'exécuter la sentence, lui dit un des soldats. M. Gilles de Pas est allé cherché les bourreaux.

En effet, à ce moment Grandmont parut avec quatre ou cinq sbires dont le visage farouche et stupide exprimait la plus froide cruauté.

— Mais qu'est-ce que tout cela signifie? cria Warfuzée en frappant du pied. Pourquoi n'exécu-

tez-vous pas mes ordres, les ordres de l'empereur? Je vous donne encore deux minutes, et, si tout n'est pas fini, malheur à vous!

— Soyez tranquille, seigneur comte, répondit Grandmont, avant une minute son âme aura commencé le grand voyage. Voici des gaillards qui ne manqueront pas leur coup.

— Allons, qu'on se dépêche!

Grandmont entra avec ses hommes.

— Faites votre devoir! dit-il.

A peine ces mots étaient-ils sortis de sa bouche, que Sébastien Laruelle, le libéral et vertueux bourgmestre de Liége, reçut un coup de sabre qui lui fit une profonde entaille à la tête. La victime chancela sur ses jambes, mais s'écria avec force :

— Dieu! oh Dieu! grâce! grâce!... Je meurs!

Ce cri perçant, ce cri de mort retentit jusqu'aux oreilles de Daniel. Il y répondit par un hurlemnnt de désespoir; et, par un effort suprême, il tendit si fortement les cordes qui le liaient, qu'elles entrèrent dans ses chairs et finirent par se rompre, au grand étonnement de ses gardiens.

Rapide comme la foudre, il fit irruption dans la chambre et avança les mains pour retenir le sabre qui, pour la seconde fois, allait retomber sur la tête sanglante de son père... Mais un terrible coup de crosse l'atteignit dans le cou; il tourna sur lui-même, ouvrit les bras et roula contre le mur, où il resta étendu sans mouvement comme un cadavre.

Au même instant, quatre des bourreaux tombèrent à la fois sur le bourgmestre mourant : ils lui hachèrent la tète et le corps à coups de sabre, et, comme la vie ne semblait pas le quitter assez vite, un de ces tigres alla demander à Grandmont sa longue épée et en perça plusieurs fois le corps du bourgmestre.

Warfuzée, qui attendait le dénoûment de son infâme trahison, s'approcha de la porte, regarda le corps du bourgmestre étendu dans une mare de sang, poussa un éclat de rire triomphant, se frotta les mains comme s'il venait d'accomplir un acte admirable, et courut à la salle du festin, où il apparut comme un insensé, les mains levées au-dessus de sa tête et criant :

— Vive l'empereur! vive le roi! vive le prince de Liége!

Mais personne ne lui répondit; tous étaient là debout, pâles, tremblants et craignant de rencontrer le regard de ce monstre. Les deux dominicains y étaient aussi et avaient sans doute raconté l'affreuse condamnation; le dernier cri de la victime avait retenti jusque dans la salle.

Claire gisait inanimée dans les bras de Lucie sa sœur, et la baronne de Saizan elle-même, presque morte de frayeur, essayait de rappeler la pauvre fille à la vie. Seul, l'abbé de Mouzon avait conservé assez de force et de hardiesse pour crier au comte, malgré les soldats qui l'entouraient :

— Ah! vil serpent! Judas! tu oses te dire noble, toi qui n'es qu'un lâche! Tremble, tu payeras cent fois ton forfait inouï. En ma personne, tu as insulté le roi de France, que je représente ici. Dût-il réduire en cendres la moitié de l'Europe, il vengera sur toi la blessure de son honneur, misérable scélérat!

— Encore un mot, et je vous fais égorger aussi, s'écria Warfuzée. — Soldats, si ce bavard maudit ne se tait pas, jetez-le là-bas, dans la chambre, et couchez-le à côté de l'autre.

De Mouzon, qui ne doutait pas que cet ordre ne fût exécuté à l'instant, commença à trembler et se tint tranquille. Alors, Warfuzée éleva de nouveau la voix et dit aux chanoines et à l'avocat Marchant, qui, la tête basse, étaient groupés, dans un coin :

— Vous, messieurs, vous n'avez rien à craindre. Le bourgmestre Laruelle est mort par l'ordre de l'empereur, il s'est bien confessé et a montré un profond repentir de ses péchés. Maintenant, l'autorité méconnue des princes est rétablie à Liége; maintenant, je suis vengé de toutes les calomnies de mes ennemis; maintenant, je suis rétabli dans mes honneurs, dans mes biens, et je deviens gouverneur de Liège, au nom de votre prince Ferdinand de Bavière... — Vous, soldats, mes intrépides amis, vous verrez comment je récompense le courage et le dévouement; il n'en est pas un parmi vous que je n'élève au grade de capitaine et qui ne reçoive en outre une somme d'argent assez grosse pour l'enrichir. Ayez bon courage : il y a dix mille hommes, qui ont les armes à la main pour me soutenir et m'aider dans mon entreprise! Ah! je sais bien que le roi de France, pour se venger de moi, fera assassiner mon fils Albert à Paris; eh bien donc, qu'il meure, si c'est pour le plus grand honneur de l'empereur et du roi d'Espagne.

Les chanoines et les dominicains le prièrent de les laisser partir.

— Oui, messieurs, vous allez être libres, dit-il. Si je vous ai fait venir ici aujourd'hui, ce n'était point pour vous faire du mal; j'avais seulement à réclamer de vous un service. Ce service, vous allez me le rendre.

Il ouvrit sa poche de cuir, en tira tout un paquet de lettres fermées et en donna une à chaque chanoine.

— Voici, dit-il, des lettres par lesquelles je donne connaissance au chapitre de Saint-Lambert, aux membres du collège échevinal, et à d'autres personnes notables dont les noms s'y trouvent, des ordres de l'empereur qui condamnent le bourgmestre... Allez, messieurs, publiez sur-le-champ ces ordres et vous verrez bientôt que Sébastien

Laruelle était le seul obstacle à la réconciliation du peuple de Liège avec ses princes légitimes. N'oubliez pas que je vous ordonne, au nom de l'empereur, de remplir fidèlement ces message. Messieurs, je vais vous faire ouvrir la porte.

Le départ des chanoines laissa les autres assistants en proie à une vive frayeur, ils pensaient que leur dernière heure allait sonner. La baronne de Saizan, à demi folle de douleur, saisit le chanoine Kerekhem par les habits comme pour le retenir; mais un soldat, excité par les cris furieux de Warfuzée, donna à la baronne un si terrible coup de crosse dans la poitrine, qu'elle faillit tomber à la renverse. Les trois filles aînées de Warfuzée remplirent la salle de leurs cris perçants et se jetèrent à genoux sur le plancher en criant à leur père :

— Grâce ! grâce !

— Je ne connais que mon devoir envers l'empereur, s'écria le comte; il n'y a ici ni fils, ni filles, ni amis. — Soldats, faites taire ces femmes, et, si elles n'obéissent pas, massacrez-les sans pitié.

Après ces dernières paroles, il sortit de la salle avec les chanoines, les prêtres et l'avocat Marchant.

Quelque temps après, les prisonniers entendirent sur la place Saint-Jean un grand tumulte; des clameurs confuses, peut-être des cris de détresse, attestaient qu'une foule nombreuse était rassemblée devant la maison du comte.

— Ah ! ah ! s'écria de Mouzon avec un espoir soudain, le jugement de Dieu est proche ! Les chanoines ont dénoncé le traître au peuple. Il va s'élever une terrible tempête. Peut-être m'emportera-t-elle aussi; mais du moins le sang du perfide Judas aura payé son forfait.

Pendant que chacun regardait au loin et s'efforçait de percevoir les moindres bruits du dehors, tremblant à la fois de crainte et d'espérance, Daniel entra dans la salle du festin; un rire convulsif crispait son visage, le feu d'une joie délirante brillait dans ses yeux hagards, et il agitait les mains au-dessus de sa tête comme un homme qui crie victoire.

— Ah! ah! je vais me marier! s'écria-t-il : aujourd'hui les fiançailles; demain le mariage! le beau, l'heureux mariage!... Montagnes et vallées, eaux vives, oiseaux et fleurs, paix, amour... sur le mont Saint-Martin... Venez, venez à nous, ange de bonté ! le prêtre nous attend à l'autel !

Il prit la main de madame de Saizan et voulut l'entraîner de force vers la porte de la salle.

— Claire, Claire, venez, s'écria-t-il.

Cette voix, ce cri tirèrent la pauvre Claire de son long évanouissement.

Elle se leva comme en sursaut et s'élança vers Daniel en prononçant son nom, prête à lui sauter au cou.

Il recula d'un pas, et la frappa d'immobilité par la haine ardente qui étincelait dans ses yeux.

— Arrière, vipère! cria-t-il d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. Regardez, regardez, vous n'êtes que sang de la tête aux pieds ! Vous, c'est vous qui avez assassiné mon père! Horreur ! horreur ! c'est le cœur du martyr que vous tenez là ! que Dieu vous maudisse dans l'éternité, vous et tout ce qui porte le nom de Warfuzée !

Claire était tombée à la renverse en poussant un cri étouffé. Le jeune homme, hors de lui, l'écume aux lèvres, s'élança vers elle et s'écria :

— Va, meurs Judas ! meurs, assassin!

Et il leva le pied pour écraser la tête de la malheureuse jeune fillle; mais les soldats le saisirent et l'entraînèrent vivement de l'autre côté de la salle. Il se débattait avec une telle fureur, que les quatre hommes pouvaient à peine le contenir, et il mordit si cruellement un des soldats à la main, que le sang jaillit de sa blessure.

— Il est fou; liez-le, liez-le! crièrent ses compagnons.

En un clin d'œil, les bras du jeune homme furent liés derrière son dos; et on lui garrotta aussi les jambes.

On le laissa là, jeté le long d'un mur, comme une bête sauvage, se débattant et hurlant... et de l'autre côté, Claire était de nouveau étendue sans connaissance, la pâleur de la mort sur le visage.

Ce qui se passait à ce moment sur la place Saint-Jean donna aux prisonniers tant d'espoir et aux soldats tant d'inquiétude, que leur attention se détourna des deux victimes. On entendait frapper violemment contre la porte; peut-être essayait-on de la briser, car les coups résonnaient dans toute la maison.

Tout à coup de Mouzon s'écria avec joie :

— Grâce à Dieu, nous sommes sauvés! Regardez, regardez là-bas dans le jardin : des bourgeois armés, nos sauveurs!

En effet, un certain nombre de Liégeois, parmi lesquels trois ou quatre seulement portaient des mousquets, avaient escaladé le mur du jardin, du côté de la Sauvenière, et s'étaient avancés jusqu'à la salle à manger sans être aperçus des soldats, qui tous étaient rassemblés derrière la porte de la rue.

Le baron de Saizan dit d'un ton solennel aux soldats, qui se trouvaient dans la salle :

— Mes amis, vous voyez bien ce qui se passe : le peuple liégeois va prendre d'assaut cette maison. Je plains votre sort. Vous serez taillés en pièces; mais déposez les armes, et je vous promets la vie sauve.

Les Espagnols, qui croyaient que des milliers d'hommes allaient faire irruption par le jardin, jetèrent leurs armes et se rendirent prisonniers.

Aux cris des femmes qui, à travers les barreaux des fenêtres, imploraient le secours des bourgeois, ceux-ci entrèrent dans la salle et demandèrent ce qui s'était passé dans la maison du comte; les femmes, effrayées, tombèrent à genoux devant eux et s'écrièrent :

— Sauvez-nous! notre vie est en danger.

— Pour l'amour de Dieu, emmenez-nous d'ici, conduisez-nous en sûreté!

Et elles entraînèrent les bourgeois armés vers le jardin. Le jeune baron, aidé de son domestique, souleva de terre le corps inanimé de la malheureuse Claire, et la porta hors de la salle. De Mouzon délia les bras et les jambes de Daniel, pour qu'il pût s'échapper; mais le jeune homme, frappé de démence et qui jusqu'alors n'avait pas cessé de parler de mariage, de bonheur et d'amour, se mit à danser au milieu de la salle, et ne voulut pas suivre son sauveur.

Grandmont entra dans la salle du festin.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit-il aux soldats, dont les armes étaient encore à terre. Où sont les prisonniers?

— Des bourgeois armés sont arrivés, lui fut-il répondu. Ils ont délivré les prisonniers et sont partis avec eux.

— Par où ?

— Par la porte du jardin.

— Allons, pas de lâcheté! Prenez vos armes, courez à cette porte, tuez tout ce qui s'y présentera. Hâtez-vous! S'il nous faut mourir, vendons au moins notre vie comme il convient à de vieux soldats.

Les soldats n'obéirent qu'en murmurant, parce qu'il jurait de percer de son épée le premier qui hésiterait. Il fit barricader solidement la porte de la rue sur laquelle on frappait à coups redoublés et courut rejoindre dans la cour le comte de Warfuzée, qui tremblait de peur, pâle comme la mort et la tête cachée dans ses mains.

— Ah çà! seigneur comte, pourquoi êtes-vous là comme un enfant désespéré, s'écria-t-il avec fureur. Où sont donc les dix mille hommes qui, à la nouvelle de l'assassinat de Laruelle, devaient courir aux armes pour faire réussir votre entreprise? Il y a là sur la place Saint-Jean dix mille Liégeois qui ont soif de notre sang. Vous m'avez voué, ainsi que mes hommes, à la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse.

» Vous vous vantez de votre esprit, de votre génie, de votre habileté ? Vous êtes stupide, méchant et lâche!

Warfuzée balbutia quelques excuses et répondit que rien n'était perdu encore si l'on pouvait défendre la porte jusqu'à ce que ses lettres fussent arrivées à destination. Mais Grandmont, qui, comme un vrai soldat, sentait grandir son courage avec le danger, lui jeta quelques paroles de mépris et courut de nouveau vers la porte. Warfuzée, dans le cœur duquel chaque coup frappé sur la porte retentissait comme un arrêt de mort, recula jusque près de la fontaine.

Là gisait encore, les mains liées derrière le dos, Jaspar, le fidèle serviteur du bourgmestre. Il pria le comte de lui rendre la liberté parce que lui, simple domestique, ne pouvait pas être coupable de crimes d'État.

Tout à coup une lueur d'espoir brilla dans les yeux du comte de Warfuzée. Il délia les mains de Jaspar et lui dit :

— Je ne vous ai jamais voulu de mal, mon ami; ce que j'ai fait, c'était pour obéir aux ordres de l'empereur. Vous pouvez encore tout sauver. Venez, suivez-moi. Le peuple vous connaît et vous estime. Montez sur le balcon et parlez aux bourgeois : dites-leur et faites-leur comprendre que Sébastien Laruelle est mort par ordre de l'empereur et du prince de Liège. Attestez qu'il avait vendu le pays à la France, et que, dans sa confession, à l'article de la mort, il a déploré sa trahison.

En disant ces mots, il conduisit Jaspar à l'étage supérieur et lui montra de loin le balcon, car lui-même n'osait pas se montrer au peuple.

Jaspar parut au balcon et remua les lèvres, mais sans dire un mot, car, malgré sa terreur, il ne se sentit pas la force d'accuser faussement son maître assassiné.

— Tu ne dis rien, Jaspar? s'écria Warfuzée. Je t'en prie, mon ami, sers-moi, je te ferai riche comme un gentilhomme.

— Seigneur comte, ils sont trop loin et ne m'entendraient pas.

— Essaye, pour l'amour de Dieu !

— Ils dirigent leurs mousquets vers le balcon, seigneur comte.

— Sont-ils nombreux, Jaspar ?

— Toute la place est pleine de monde.

— Hélas ! hélas ! soupira Warfuzée, n'y aurait-il donc plus d'espoir ?

Tout à coup Jaspar quitta le balcon et murmura tout tremblant :

— Fuyez, fuyez, on amène sur la place un grand canon, on le dirige vers la porte! Fuyez, fuyez, encore un instant et le sang va couler à flots.

Pendant quelques minutes, un silence de mort régna dans le maison du comte et sur la place.

Puis un coup de canon fit trembler le cloître Saint-Jean sur ses fondements; la porte, frappée par le boulet, tomba à l'intérieur, et le peuple furieux se rua comme un torrent dans la maison. Les soldats espagnols, rassemblés dans une chambre du rez-de-chaussée, essayèrent encore

de se défendre en dirigeant un feu bien nourri contre les bourgeois, mais rien ne put retenir les flots de la multitude. Le premier qui tomba fut Grandmont, atteint dans le cou par la pioche d'un mineur. Les autres ne lui survécurent qu'un instant. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, ils furent renversés sur le sol, baignés dans leur sang et foulés sous les pieds du peuple furieux.

A quelques pas s'éleva soudain un affreux tumulte : des cris de désespoir mêlés de cris de vengeance. — On versait des larmes, on s'arrachait les cheveux, on criait :

— Malheur, malheur à la ville de Liège ! Malheur, malheur ! notre père est mort !

Quel spectacle dans cette fatale chambre ! Le corps informe du bourgmestre, et à côté de ce cadavre, agenouillé dans le sang, un jeune homme qui riait et qui criait qu'il allait se marier ! Le capitaine du serment de Saint-Pholien dit à l'un de ses hommes :

— Nous pleurerons plus tard, mes amis ! maintenant, ne songeons qu'à la vengeance. Il nous faut Warfuzée l'assassin ; venez, cherchons dans toute la maison et, au besoin, fouillons-la jusqu'à ses fondements !

Jaspar, qui descendait en ce moment, dit au capitaine :

— Vous cherchez le comte de Warfuzée ? Suivez-moi, je vous montrerai le traître.

Les arquebusiers montèrent avec le valet. Jaspar montra du doigt une alcôve :

— Là, là, dans le lit, caché sous la couverture, là est le Judas ! dit-il.

Vingt mains à la fois se jetèrent sur le comte, et l'arrachèrent du lit si violemment, qu'il tomba à terre comme une masse.

Déjà on levait les sabres et les crosses des fusils pour lui briser la tête, mais le capitaine retint ses hommes.

— Non, non, ne le tuez pas encore, dit-il, ce serait trop vite fini ; le scélérat doit souffrir, souffrir longtemps et beaucoup, pour expier son abominable forfait.

Warfuzée s'était jeté à genoux et demandait grâce en joignant les mains. Il parla de l'empereur et de haute trahison ; il offrit des trésors et des faveurs ; mais, pour toute réponse, il ne reçut qu'un coup de poing furieux sur la bouche.

— En bas, en bas ! s'écria le capitaine.

Warfuzée fut pris par les jambes ; on le traina en bas de tous les degrés jusque dans la cour, où on le jeta par terre.

Cent hommes furieux voulaient le mettre en pièces sur l'heure ; mais le capitaine le fit entourer de ses compagnons et lui ôta son escarcelle de cuir dont il tira quelques papiers.

— Ciel, est-ce possible ! s'écria le capitaine. L'avocat Marchant et l'échevin Fléron, complices de ce monstre ! Ils promettent de le seconder dans son entreprise contre le bourgmestre. Voici leur promesse écrite de leur propre main.

A ce moment, Jaspar se fraya un passage à travers les arquebusiers jusque près du comte, et lui dit :

— Seigneur de Warfuzée, vous avez accusé mon maître d'un horrible forfait, vous avez dit qu'il avait vendu sa patrie à la France. La mort est devant vos yeux ; vous allez paraître devant Dieu. Osez-vous répéter votre accusation ?

— Non, non, mes amis, bégaya-t-il, Sébastien Laruelle est resté fidèle au peuple et à la patrie ; mais l'empereur avait ordonné...

La parole expira dans sa gorge : un coup d'épée lui perça le côté. Il tomba à genoux et voulut se relever ; mais, comme si ce premier coup eût été un signal, les arquebusiers furent poussés les uns sur les autres, et les haches, les sabres et les crosses des mousquets tombèrent sur l'assassin comme la grêle.

Cependant, cette scène de vengeance sauvage ne dura pas longtemps. Quelques hommes, ayant aperçu une corde par terre, l'attachèrent aux pieds du corps, et, s'y attelant comme à un char de triomphe, ils traversèrent la place Saint-Jean en poussant des cris de joie jusque sur le marché, devant l'hôtel de ville. Là, ils pendirent par les pieds le comte René de Warfuzée à la potence...

Après avoir couvert de boue ses restes déjà refroidis et méconnaissables, tant ils avaient reçu de coups d'épée et de hache, les meneurs coururent vers la demeure de l'avocat Marchant, de l'échevin Fléron et de tous ceux dont les noms figuraient sur les papiers qu'on avait trouvés dans la poche du comte.

Ce jour-là, on massacra à Liège bon nombre de gens à demi coupables ou innocents. Les maisons furent pillées, démolies et brûlées... Il était déjà près de minuit, et le peuple, parcourant toujours les rues et les places, cherchait encore à la lueur des maisons incendiées, de nouvelles vengeances et de nouvelles victimes.

Et longtemps après minuit on portait à travers les rues de Liège un pauvre jeune homme, qui, épuisé par le délire et mourant de fatigue, était tombé sans connaissance sur les marches de l'église Saint-Lambert.

FIN DU GUET-APENS



Hors d'ici ! (Page 6.)

LA FOLIE D'UNE MÈRE

I

Le vieux monsieur Somers se promenait avec agitation dans le large vestibule de sa maison de campagne, située non loin d'Auderghem, écoutant avec impatience s'il n'entendait pas devant la grand'porte d'autre bruit que le piaffement des chevaux et le sifflotement du cocher.

M. Somers devait être fort inquiet, et des pensées de nature différente devaient se croiser sans doute dans son esprit, car tantôt il arpentait son vestibule en frappant violemment du pied, tantôt il se passait la main sur le front d'un air abattu, et laissait échapper ces mots prononcés à voix basse :

— Pauvre Frédéric, comme il doit souffrir !

En ce moment une porte intérieure s'ouvrit et un domestique parut dans le vestibule, portant un sac de voyage.

M. Somers l'arrêta en demandant :

— Eh ! bien, Baptiste, mon fils partira-t-il enfin ? Il y a plus d'une demi-heure que la voiture est attelée.

— Dame ! monsieur, c'est qu'il lui en coûte, allez ! répondit le domestique en secouant la tête d'un air de compassion. Mon jeune maître était presque fou de chagrin : mais à présent cela va un peu mieux. Il s'est habillé et il descend. Il va partir à l'instant, dit-il.

— A la bonne heure ! murmura le vieux monsieur

avec un sourire de satisfaction ; puis il se remit à marcher dans le vestibule et ouvrit une porte latérale.

Il entra dans une petite salle dont tous les murs étaient garnis de bibliothèques vitrées, s'assit devant un bureau et dit en soupirant :

— Hélas, si l'amour est quelquefois la source de bien douces émotions, que de fois aussi nous cause-t-il d'indicibles douleurs et de sombres désespoirs? Pauvre garçon ! c'est un cœur excellent, une vive intelligence; mais comme il est impressionnable et facile à désespérer!... Cette nuit je ne pouvais pas fermer l'œil. N'étais-je point torturé par la crainte qu'il ne fît un mauvais coup? Mais Dieu merci, je me trompais... Ah ! le perfide Van Hoogveld me le paiera! Lui, en apparence mon meilleur ami, oser me faire une sanglante injure et briser le cœur de mon fils! Je me vengerai. Oui, je me vengerai ! mais comment?... Tiens, tu es encore là, Frédéric? Je te croyais déjà parti.

Un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans venait d'entrer dans l'appartement, et s'était laissé tomber sur une chaise près de la fenêtre. Il ne répondit que par un profond soupir à la question qui lui était adressée.

— Allons, allons, mon fils, dit le vieux monsieur, montre que tu es un homme et sois ferme. Vas à Gand, chez ton oncle; restes-y quelques jours; cherche des distractions à ta douleur...

— Ah ! mon père, répondit le jeune homme, si vous saviez combien je suis malheureux! Toute la nuit des idées désespérées m'ont traversé le cerveau. La tête me tourne, je suis malade... Avez-vous réellement fait sentir à M. Van Hoogveld qu'il me donnait le coup de la mort?

— Certes, j'ai fait auprès de lui tout ce que pouvaient m'inspirer mon amour pour toi et la profonde douleur qu'il m'a infligée.

— Et lui, mon père, il a refusé impitoyablement? Mais pourquoi donc, ô mon Dieu! Nous nous aimons, nous appartenons l'un et l'autre à une famille honorable, la fortune que nous avons à espérer est égale de part et d'autre. Pourquoi donc condamne-t-il sa pauvre Pauline et moi-même au plus amer désespoir?

— Je n'en sais rien, mon fils. Comme je te l'ai déjà dit, M. Van Hoogveld n'a répondu que ces seuls mots « C'est impossible » et chaque fois que j'insistais de nouveau, il m'a répété : « C'est impossible » ; et quand je me suis fâché et que je lui ai fait des reproches, il a courbé la tête tristement, d'un air confus, et répété encore en soupirant : « Impossible, ce que vous demandez est tout à fait impossible ».

— Ainsi, mon père, dit le jeune homme en appuyant ses deux mains sur sa poitrine, ainsi il n'y a plus d'espoir pour moi ? Tous mes rêves de bonheur sont évanouis ! Ah ! ma pauvre Pauline en mourra... surtout si son père la contraint à épouser le jeune baron de Corteback !... Elle le hait; il est laid. Hélas, hélas? elle mourra de douleur et de désespoir.

— Ah ! tais-toi, mon pauvre Frédéric ! interrompit M. Storms. Pourquoi donc, sans la moindre raison, t'enfoncer dans le cœur le poignard de la jalousie? j'ai interrogé M. Van Hoogveld au sujet de ce M. de Corteback, et il m'a répondu qu'il aimerait mille fois mieux donner la main de sa fille à toi qu'au jeune baron.

— Il vous trompe ou il se trompe lui-même, répliqua le jeune homme. M. Van Hoogveld tes, dit-on, d'origine noble.

— Mais il le conteste, mon fils, et il m'a assuré que ses ancêtres n'ont jamais été autre chose que des marchands et des bourgeois notables de la ville de Bruxelles. Vraiment je ne le comprends pas. Il parle de toi avec les plus grands éloges, et il affirme que tu es un garçon d'esprit et de cœur qui rendrait certainement sa fille heureuse.

— Et il me repousse ?

— Il pense que Pauline ne se mariera jamais ou très tard.

— Ne jamais se marier? Mais pourquoi donc, ô ciel ?

— Pourquoi? Parce que c'est impossible. Je n'ai pas pu tirer autre chose de lui... Ainsi, mon pauvre enfant, suis mon conseil; reste quelques jours à Gand; laisse tes esprits se calmer; l'amour malheureux fait cruellement souffrir, mais on n'en meurt pas. Le temps guérira ce mal-là comme tous les autres.

Le jeune homme se leva, s'approcha de son père la larme à l'œil, et lui serra la main sans rien dire. Il s'éloigna après cet adieu muet; mais il s'arrêta près de la porte et dit en soupirant :

— C'est donc décidé, mon père, je suis irrévocablement condamné ? Pauline deviendra malade et en mourra peut-être ?

— Non, non, Frédéric. Il ne faut pas mettre toutes choses au pis. Tâche de te distraire et de t'amuser à Gand ; le courage te reviendra peu à peu.

— Et vous, mon cher père, pendant mon absence ne tenterez-vous rien pour me consoler et me rendre un peu d'espoir... ?

— Que pourrais-je te promettre, mon enfant? Ce matin, avant de descendre, j'ai envoyé un messager à M. Van Hoogveld avec une longue lettre où je lui demandais, sur tous les tons, compte de sa cruauté, de sa fausseté, de son manque absolu d'égards. Après lui avoir rappelé que depuis quatre ans nous étions des amis de cœur — de son côté du

moins il paraissait l'être — je l'ai menacé de mon mépris, de mon éternelle inimitié et de ma vengeance s'il ne me donnait pas au moins l'explication des raisons qui l'ont déterminé à faire une si cruelle blessure à ton cœur et à ma propre dignité. M. Van Hoogveld répondra peut-être à ma lettre. Et qui sait si de cette réponse ne sortira pas pour nous un moyen de le faire revenir sur son refus grossier? Ce n'est qu'une faible espérance, mais accepte-la toujours comme un adoucissement à ta douleur.

— O mon père, s'écria Frédéric dont les yeux s'animèrent tout à coup, ce simple rayon de lumière, si faible qu'il soit, me rend un peu de courage. Si Dieu, dans sa miséricorde, pouvait nous être propice ! Je pars pour Gand. Mon cher père, je remets entre vos mains le bonheur de ma vie. Par la mémoire de ma défunte mère, je vous en conjure, faites encore quelque chose pour moi... et pour la pauvre Pauline, qui mourrait certainement de chagrin si... Adieu, adieu !

M. Somers accompagna son fils jusqu'à la porte, le vit monter en voiture et le suivit du regard jusqu'à ce que le cabriolet eut disparu au tournant de la route.

Alors il retourna dans sa bibliothèque et se rassit devant son bureau.

Après s'être absorbé un instant dans ses pensées, il murmura en lui même :

— Non, c'est inexplicable. Il reconnaît que mon fils est un bon parti pour sa fille et qu'ils seraient heureux ensemble... et il refuse de les unir! Ce mariage est impossible, dit-il. Il y a quelque chose là-dessous; un secret peut-être qui pèse sur cette famille! maintenant que j'y pense, je serais assez disposé à le croire. Madame Van Hoogveld retombe tout à fait en enfance. Elle ne dit, le plus souvent, que des choses ridicules ou qui n'ont pas de sens. Elle a certainement perdu l'esprit. D'où vient que M. Van Hoogveld et Pauline seuls ont l'air de ne pas le savoir? Ils se conduisent du moins comme s'ils ne s'en étaient jamais aperçus. Quand madame Van Hoogveld fixe sur Pauline son œil vitreux et s'absorbe dans de profondes rêveries, le père fait des efforts visibles pour la délivrer de ces fantômes. Il lui témoigne amour et respect, comme si elle pouvait le comprendre: il épie ses moindres souhaits pour tâcher de les satisfaire. Est-ce bien volontairement qu'il se fait ainsi l'esclave d'une folle? Au commencement j'ai été bien des fois sur le point de lui en toucher un mot. Mais le regard suppliant de mon ami clouait la parole sur mes lèvres, et je compris bientôt que la discrétion était pour moi un devoir impérieux. Que signifie tout cela? Oui, oui, peut-être y a-t-il là un secret, un terrible secret — qui sait?... Un crime, une condamnation? Une tache ineffaçable sur eux ou sur leur famille? Ainsi s'expliqueraient les mots « c'est impossible, » et mon pauvre fils devrait renoncer à toute espérance... Terrible incertitude!... Ah! qu'est ceci? Le domestique de M. Van Hoogveld? Une réponse à ma lettre?

En effet à travers la porte ouverte il vit s'approcher un domestique.

Celui-ci lui remit, de la part de son maître, un assez gros paquet, puis s'éloigna.

M. Somers rompit avec précipitation l'enveloppe du paquet, qui contenait un certain nombre de feuilles de papier.

Une lettre reconnaissable à sa teinte bleuâtre, tomba hors du paquet par terre. M. Somers la ramassa et se mit à la lire avec une curiosité et une surprise croissantes :

« Très honoré Monsieur Somers,

» Vous m'accusez de fausseté, d'orgueil, de cruauté envers vous, et vous me traitez comme si j'étais l'homme le plus vil et le plus méchant de la terre. Songez à ce que je dois souffrir de ces sanglants reproches, quand je vous affirme dans toute la sincérité de mon âme qne je vous aime et vous estime, vous et votre fils, comme des gens honnêtes, bons, généreux, à l'amitié desquels j'attache le plus grand prix ! je vous pardonne cependant : Car vous êtes père, et je puis juger, par l'immense douleur de ma pauvre Pauline, du désespoir de votre Frédéric.

» Vous me haïrez et me mépriserez éternellement, dites-vous, si je ne vous révèle pas les raisons de mon refus? que n'eussé-je pas donné pour tenir ces raisons secrètes jusqu'au décès d'une personne qui m'est chère par-dessus tout ! Mais je commence à prévoir que ce mystère ne pourra pas être gardé si longtemps. Et d'ailleurs, pour écarter cette explication, il faudrait rendre ma Pauline malheureuse et la condamner pour toute sa vie au célibat et à l'isolement. Un pareil égoïsme de ma part, un pareil sacrifice de la part d'une innocente et douce créature m'épouvantent.

» Quelles que puissent être les suites de ma confidence, je vais vous expliquer pourquoi le mariage de ma Pauline avec votre cher Frédéric est impossible. Peut-être ne me rendrez-vous pas votre amitié ; mais, dans tous les cas, vous reconnaîtrez que ce n'est pas de mon plein gré et volontairement que je vous ai offensé.

» Voici donc le secret de mon refus ; Pauline n'est pas notre fille : elle est la fille d'un pauvre apprenti maçon, de Beersel, près de Bruxelles... »

M. Somers laissa échapper la lettre de ses mains et poussa un cri de surprise.

— Qu'est ceci? s'écria-t-il. Mademoiselle Pauline la fille d'un manœuvre? Elle est donc pauvre et ne possède rien? Mais pourquoi nous a-t-on...?

Il ramassa la lettre et continua sa lecture :

« Cette confidence inattendue vous indigne, n'est-ce pas? vous me prenez pour le plus faux des hommes et vous supposez sans doute que je vous ai caché l'humble origine de Pauline dans l'espoir calculé que votre fils une fois bien épris d'elle, ne pourrait plus renoncer à son amour? Les apparences vous trompent : J'ai vu leur mutuel amour avec chagrin, car j'étais convaincu qu'un mariage entre eux ne pouvait avoir lieu.

» Mais, allez-vous demander, pourquoi ne m'avez-vous pas révélé plus tôt cette circonstance! C'est parce qu'une autre raison plus puissante m'empêchait de parler. Ce qui pèse sur moi et sur ma femme, c'est un autre et bien cruel secret, dont la révélation m'effraie encore et me fait hésiter même en ce moment.

» Ce secret, je ne saurais vous le dévoiler dans cette lettre, car cette explication est l'histoire de ma vie entière. Dans ma jeunesse je me suis adonné à la littérature, et j'ai même publié un volume de poésies. Cette disposition d'esprit m'a poussé à décrire les douloureuses émotions que ma femme et moi avons eu à supporter dans notre triste vie. Lisez, je vous en prie, à votre aise et avec bienveillance le manuscrit ci-joint. S'il vous paraît trop long, commencez à la page 35. Vous y apprendrez l'origine et l'histoire de Thérèse Blompap (c'est ainsi que s'appelle Pauline) et en même temps cette lecture vous donnera la conviction que j'avais des motifs de la plus haute importance pour hésiter devant la confidence de mon secret. Espérant que, quelle que soit d'ailleurs votre décision, vous me rendrez au moins votre amitié je reste votre serviteur et ami.

« David Van Hoogveld. »

Les yeux perdus dans le vague, M. Somers resta un instant plongé dans ses réflexions après la lecture de cette lettre.

— Thérèse Blompap! murmura-t-il. Cette jeune fille si jolie, si spirituelle et si bien élevée, la fille d'un apprenti maçon! C'est incroyable...! Et il m'a caché cela jusqu'au dernier moment? Un pénible devoir l'obligeait à se taire, dit-il. Il y a un mystère étrange qui pèse sur lui et sur sa femme : qu'est-ce que cela peut être? Allons, allons, ce manuscrit va me l'apprendre.

Il étendait la main pour prendre le cahier sur son bureau où il l'avait posé, lorsqu'un domestique entra dans la bibliothèque avec un plateau qu'il plaça devant son maître.

— Monsieur, dit-il, voilà votre café. J'attendais vos ordres, mais l'heure habituelle est déjà passée...

— Merci, Baptiste, répondit le vieux monsieur. J'ai un travail pressé, et je veux rester seul pendant quelque temps sans être dérangé. Si l'on vient, n'importe qui, pour me parler, vous direz, jusqu'à nouvel ordre, que je n'y suis pas. Avez-vous bien compris?

— Oui, monsieur, vos ordres seront exécutés, dit le domestique en s'éloignant :

M. Somers but à la hâte une gorgée de café, prit le manuscrit, et murmura en lui-même :

— Voyons ce que tout cela signifie. Peut-être ce prétendu secret n'est-il pas très effrayant. Thérèse Blompap! quel nom fâcheux.

Il se mit à l'aise dans un fauteuil, et lut ce qui suit :

II

NOTRE VIE

Je suis né à Bruxelles, dans la rue Bodenbrouk. Mon père était marchand de dentelles et avait gagné par son commerce une fortune suffisante pour assurer à son fils unique une existence libre et indépendante.

Comme ma mère était morte lorsque j'étais encore enfant, je restais la seule créature sur laquelle mon père pût reporter toute l'affection de son cœur aimant. Aussi n'épargna-t-il ni soins ni frais pour assurer mon éducation et la rendre complète.

Lorsque j'eus vingt-quatre ans, je rentrai à la maison avec le diplôme de docteur en droit. Mon intention n'était pas de plaider devant les tribunaux, car je n'avais pas besoin de gagner de l'argent. Mon seul but était de vivre tranquille et de charmer les loisirs de ma vie par l'étude, la culture des arts et des sciences.

A peu près vis-à-vis de notre porte demeurait M. Steurs, un riche fabricant de bronze, qui, depuis de longues années, était l'ami intime de mon père.

Il avait une fille, un peu plus jeune que moi, dont j'avais souvent partagé les jeux dans mon enfance.

Plus tard, à l'université, j'avoue qu'à certaines heures d'isolement, l'image de la douce enfant s'offrait à mon esprit comme un riant souvenir.

De retour à Bruxelles, j'eus l'occasion de revoir Marie Steurs. J'étais devenu un jeune homme sérieux, et elle, une jeune fille charmante. L'im-

pression du premier regard que nous échangeâmes fut pour tous les deux comme la révélation de tout un avenir d'amour et de bonheur. Et l'étincelle de notre amitié d'enfance devint dans nos cœurs une flamme vive et douce.

Pendant plusieurs mois nous gardâmes ce secret d'amour vis-à-vis l'un de l'autre. Nous ne nous abordions qu'en tremblant, craignant de laisser voir notre double émotion. Cent fois l'aveu de ce que je sentais me vint aux lèvres; mais je ne sais, la sincérité, la pureté de mon affection, le respect que j'éprouvais pour Marie me rendaient timide comme un enfant.

Nos parents s'apercevaient bien de ce qui se passait dans nos cœurs; et lorsqu'ils pensèrent que le moment était venu, ils rompirent eux-mêmes la glace, nous arrachèrent le premier aveu, et témoignèrent la joie que leur causait notre mutuelle inclination.

Ils s'occupèrent sans délai des apprêts de notre union, qui devait se célébrer au bout de quelques mois. Notre bonheur était infini, et nous ne cessions de remercier Dieu de sa bonté.

Mais hélas! un nuage noir vint bientôt obscurcir notre beau ciel.

C'était en l'année 1830. La Hollande et la Belgique étaient encore unies sous le roi Guillaume Ier. Depuis longtemps il y avait dans les états-généraux un parti qui, prenant en main les griefs des provinces du Midi contre celles du Nord, tendait à séparer la Belgique de la Hollande. Dans le peuple, on appelait les partisans de l'unité « des orangistes » et les adversaires du gouvernement Hollandais « des patriotes ».

Mon père était devenu petit à petit un ardent patriote, et comme son ami M. Steurs était au fond du cœur un orangiste déterminé, cette divergence d'opinion amena d'abord des discussions vives, puis des reproches amers, et enfin une irréconciliable inimitié. L'aveugle esprit de parti les entraîna si loin qu'ils rompirent notre projet de mariage, et jurèrent que jamais ils ne consentiraient à s'unir à la famille de leur mortel ennemi. M. Steurs paraissait encore le plus acharné des deux.

Nous qui ne comprenions pas comment un autre sentiment que l'amour peut prendre possession du cœur humain, nous essayâmes de lutter contre notre arrêt. Mais tous nos efforts furent vains. Nos parents étaient impitoyables, et tellement opiniâtres dans leur haine réciproque, qu'ils nous auraient vus sans pitié, me semble-t-il, mourir de chagrin.

Ah! ce fut pour nous une cruelle période de tristesse et de désespoir. La pauvre Marie Steurs, enfermée dans la maison de son père comme dans une prison, ne faisait que pleurer sur notre bonheur perdu. Quant à moi, je ne saurais dire de quel coup douloureux mon cœur était frappé. Je pleurais, je maigrissais à vue d'œil et, à mon grand effroi, je sentais croître en moi-même un sentiment de répulsion contre ces deux pères inhumains qui, n'écoutant que leur passion aveugle, sacrifiaient leurs enfants sur l'autel du fanatisme politique. Dans mon désespoir, je formai secrètement le projet d'abandonner mon père et mon pays. Je voulais partir pour les Indes Orientales ou pour l'Amérique, sans jamais revenir dans une partie du monde où tout me semblait haïssable.

Par bonheur les événements politiques se déroulèrent avec une telle rapidité que je fus obligé de retarder mon départ.

La révolution de 1830 éclata; tout Bruxelles était sens dessus dessous. Bientôt le roi envoya une armée pour réprimer l'insurrection par la force des armes. Durant trois jours le canon tonna et le sang coula dans le haut de la ville.

Pendant la soirée du dernier jour, j'étais seul dans ma chambre qui prenait jour sur la cour de notre maison, loin de la rue par conséquent. J'écoutais le sourd grondement des canons et le crépitement des feux de peloton; chaque détonation me faisait frémir comme si les bombes et les balles devaient creuser une tombe au fond de laquelle le bonheur de ma vie s'engloutissait de plus en plus.

En effet, mon père avait armé quelques-uns de nos ouvriers, et s'était mis à leur tête avec son fusil de chasse pour les conduire au feu... Était-il un héros ou un factieux? Cette question ne se posait pas dans mon esprit. Je ne pensais qu'à ma pauvre Marie, qui tombée malade depuis plusieurs jours, était menacée de consomption!

Tout à coup j'entends la voix d'un de nos serviteurs qui m'appelle précipitamment; et avant que j'aie eu le temps de courir à la porte, il entre, et me dit avec une extrême agitation :

— Monsieur David, suivez-moi, vite. Prenez vos pistolets et votre couteau de chasse : votre père m'envoie vous chercher.

Comme je secouais la tête en signe de refus il m'apprit qu'il y avait devant la porte de notre voisin le fabricant de bronze un attroupement de gens furieux et à moitié ivres. Quelques-uns avaient même pénétré de force dans la maison. Ils criaient qu'ils allaient pendre à la lanterne M. Steurs, le gredin d'orangiste, et mettre le feu à sa maison. Mon père, qui se trouvait sur les lieux et qui voulait empêcher ces actes de sauvagerie, me faisait appeler à son aide.

— O ciel, Marie, Marie! m'écriai-je.

Je décrochai mes pistolets de la muraille, m'ar-

mai de mon couteau de chasse, et suivis le domestique.

Nous perçâmes la foule menaçante, et pénétrâmes dans la maison de M. Steurs.

Une bande de furieux voulaient en effet s'emparer de sa personne et vociféraient contre lui les plus terribles menaces, tandis que mon père, avec quelques hommes qui le reconnaissaient pour leur chef essayait de le défendre et de faire entendre raison à ces enragés. Je l'entendis leur dire à plusieurs reprises qu'il était indigne de gens intelligents et de véritables patriotes de déshonorer ainsi la plus sainte des causes par des actes de violence, et de la souiller du sang de leurs concitoyens.

— A bas l'orangiste! à la lanterne l'orangiste! lui répondit la foule en hurlant.

Quoique peu batailleur de mon naturel, je me sentis une forte envie de brûler la cervelle aux plus acharnés de ces forcenés, et je portai même la main à mon pistolet. Mais mon père me retint et me fit signe de rester tranquille.

M. Steurs, dont la vie était ainsi menacée, se tenait tremblant à côté de mon père, il était pâle comme un cadavre. Il attendait sans doute le moment fatal où on allait le saisir pour le traîner dehors et le livrer à la populace furieuse.

Heureusement mon père et ses amis, par leur courageuse attitude, inspiraient encore un peu de respect aux ennemis de M. Steurs, sans cela c'eût été bientôt fait de lui.

En ce moment M. Steurs remarqua que deux ou trois de ses ennemis ouvraient une porte latérale. Le malheureux père m'adressa un regard suppliant et murmura à voix base :

— Ciel, ma fille! David, David, protégez ma fille.

Je compris et me précipitai derrière les deux hommes.

— O David, vous venez à mon aide! Dieu soit loué! s'écria Marie en me voyant paraître. Les deux servantes qui se tenaient à côté d'elle tendaient des mains suppliantes pour implorer ma protection. Mais moi, sans faire attention à elles, j'armai mon pistolet, me tournai vers les deux hommes et leur criai :

— Hors d'ici! Vite, hors d'ici! tout de suite, ou vous êtes morts!

— Là, là! grommelèrent-ils, nous vous connaissons, M. Van Hoogveld; vous n'avez pas besoin de nous menacer ainsi : ce ne sont pas des femmes que nous cherchons.

Et, sans ajouter un mot, ils sortirent de la chambre.

Marie, à demi morte de peur et ne sachant plus ce qu'elle faisait, me sauta au cou et se mit à pleurer en se lamentant sur le sort de son pauvre père. Je compris à ses paroles qu'elle savait parfaitement quel terrible danger il courait.

J'essayai de la consoler et de lui rendre courage et je ne sais comment cela se fit, mais nous en vînmes à causer de nous-mêmes, de notre bonheur perdu; et dans notre amour égoïste nous entrevîmes même comme une lueur d'espérance que les terribles événements qui se passaient auraient pour nous une heureuse issue, si Dieu, dans sa miséricorde, détournait le danger dont nous étions menacés.

Pendant ce temps nous entendions sans cesse des imprécations et des disputes à l'étage inférieur, et je voulus alors descendre auprès de mon père pour voler à son secours. Mais Marie, effrayée, me jeta les bras autour du cou et me supplia si tendrement de ne pas la laisser seule, que je n'eus pas le courage de m'éloigner d'elle. D'ailleurs le bruit cessa presque aussitôt, et l'on n'entendait plus de clameurs que dans la rue.

Mon père entra avec M. Steurs dans la chambre de Marie, et dit :

— Me croyez-vous, maintenant? Voilà votre fille. Vous voyez bien que mon fils l'a protégée?

— Ah! je lui en serai éternellement reconnaissant, dit M. Steurs.

— Venez tous maintenant et suivez-moi, dit mon père. Nous avons réussi à faire sortir ces furieux, et quelques hommes dévoués gardent la porte; mais la foule hurle et menace encore au dehors. M. Steurs et sa fille ne sont pas en sûreté ici. Nous les ferons passer par le jardin et nous les conduirons dans notre demeure dont nous barricaderons solidement l'entrée. Viens, David, venez, Mademoiselle...

Tout à coup je vis sur le plancher une grande tache de sang et je remarquai qne mon père tenait sa main gauche cachée derrière son dos, je m'approchai vivement de lui en m'écriant :

— Vous êtes blessé, mon père? votre sang coule?

— Ce n'est rien, répondit-il; un léger coup de baïonnette reçu dans la dernière mêlée. Je me panserai à la maison. N'y faites pas attention, mes enfants, et hâtez-vous de quitter cette maison avec moi.

Nous le suivîmes à travers le jardin, et nous arrivâmes sans aucun obstacle dans un salon au fond de notre maison.

— Restez ici bien tranquilles, dit mon père à M. Steurs. Pour moi, je vais sortir et chercher du renfort contre cette populace qui s'obstine à stationner devant votre porte en hurlant vengeance. A force d'excitations cette foule inconsciente pourrait se laisser entraîner à de nouveaux actes de violence; mais ne craignez rien, je reviendrai

avec une force suffisante pour vous protéger ainsi que votre maison contre toute attaque. N'ouvrez la porte à personne, à personne, entendez-vous. J'ai la clef.

Et, après nous avoir fait ces dernières recommandations, mon père nous quitta.

M. Steurs se mit à exprimer son admiration et sa profonde reconnaissance pour la générosité de mon père, qui avait, disait-il, exposé sa vie et versé son sang pour protéger un ennemi politique. Il priait Dieu d'accorder à son sauveur la récompense de tant de magnanimité.

Marie et moi nous l'écoutions avec des battements de cœur, car nous attendions de sa bouche quelques mots favorables à notre avenir. Peut-être les eût-il prononcés, car en ce moment il y paraissait disposé; mais tout à coup nous entendîmes retentir dans la rue de nouveaux cris de vengeance et en même temps le choc d'une poutre ou de quelque machine puissante contre la porte de la fabrique de bronze.

Ce bruit terrible et menaçant coupa la parole à M. Steurs; il pâlit et écouta en frémissant les coups sourds qui ébranlaient sa maison et faisaient trembler la nôtre jusque dans ses fondements.

Même après que ces violences eurent tout à fait cessé, M. Steurs ne pouvait encore maîtriser son effroi. Il considérait sans doute le silence absolu qui y avait succédé comme l'avant-coureur d'un nouveau péril, et dans son agitation fiévreuse il murmurait qu'on avait enfoncé la porte de sa maison et qu'on était en train de la mettre au pillage. Nous essayâmes de lui donner du courage et de le rassurer, mais il avait l'air de ne pas nous comprendre.

Tout à coup, à notre grande joie, nous entendîmes la clef tourner dans la serrure, et mon père entra dans la pièce où nous étions, avec un papier dans sa main et un sourire de satisfaction sur son visage.

— Dieu soit loué, tout danger est passé ! s'écria-t-il. Je suis venu avec cent hommes au moins qui ont dispersé la populace et qui gardent l'entrée de la rue. Voilà un sauf-conduit avec le timbre du gouvernement qui ordonne à tout le monde de respecter M. Pierre-Jacques Steurs et sa famille, et même en cas de besoin, de leur prêter aide et protection contre toute attaque. Ainsi, M. Steurs, et vous mademoiselle Marie, vous pouvez rentrer chez vous en toute sécurité et vous livrer au repos sans la moindre inquiétude. Vous n'avez plus rien à craindre. Toute le nuit et la journée de demain on veillera sur votre maison.

Marie, émue jusqu'au fond de l'âme, prit la main de mon père, et la baisa avec reconnaissance en l'arrosant de ses larmes.

M. Steurs, délivré de toute crainte, regarda mon père bien en face, et lui dit, après un moment de silence solennel :

— O Van Hoogveld, comment pourrais-je jamais reconnaître votre noblesse et votre générosité? Pardonnez-moi les torts que j'ai eus envers vous. La passion politique avait fait de moi votre ennemi, et vous, vous avez bravé la mort pour nous sauver, moi et mon enfant!

— C'est vrai, vous êtes un mauvais patriote, murmura mon père avec une nuance de dépit; mais c'est égal, vous n'aviez pas mérité un si cruel traitement... Et quel mal votre pauvre Marie a-t-elle fait pour souffrir de votre malheur? D'ailleurs, lorsque je vous ai vus en danger, je ne me suis rappelé que notre ancienne amitié ; par malheur il ne peut plus y avoir d'amitié entre nous; mais enfin lorsque, depuis leur enfance, deux hommes se sont portés mutuellement une profonde affection, il en reste toujours quelque chose au fond du cœur.

— Bon Van Hoogveld, dit le père de Marie avec un accent de supplication, vous m'avez aujourd'hui sauvé la vie. Accordez-moi un second bienfait pour me rendre tout à fait heureux ; oubliez ce qui s'est passé entre nous, et rendez-moi votre affection!

— Impossible, Steurs; vous n'aimez pas votre patrie !

— Ah! je croyais l'aimer bien sincèrement! soupira M. Steurs. On ne change pas de conviction à volonté; mais je vous donne ici ma parole de ne plus jamais dire un mot de politique, et de ne plus me mêler des affaires du pays. Allons, Van Hoogveld, soyez généreux jusqu'au bout; donnez-moi cette main, que j'ai serrée des milliers de fois avec la plus sincère amitié !

Mon père, quoique visiblement ému, recula d'un pas et murmura en secouant la tête :

— Je ne serre la main qu'à des gens qui veulent le bien de leur patrie et qui ne refusent pas de tra-travailler à son affranchissement.

— Eh bien, soit! s'écria M. Steurs. Par reconnaissance pour vous, et pour regagner votre précieuse amitié, je ferai violence à mon esprit et à mon cœur. Disposez de moi et de mon argent comme vous l'entendrez pour le bien de notre patrie : Je suis et je reste patriote, comme vous.

Mon père, ivre de joie, sauta au cou de l'ami qu'il venait enfin de retrouver.

Marie s'était laissée tomber à genoux et remerciait Dieu, moi aussi je levais les mains vers le ciel; nos cœurs battaient d'espérance et de joie.

— Ainsi, Van Hoogveld, demanda M. Steurs vous me rendez toute votre amitié? Tout sera remis entre nous sur le même pied qu'auparavant?

— Tout à fait comme auparavant.

— Quel que soit le résultat de la révolution?

— Oui, ami Steurs, soyez patriote avec moi; nous triompherons ensemble, ou nous souffrirons ensemble dans nos sentiments patriotiques,

— Et ce bon David, et ma pauvre Marie? notre inimitié les a presque fait mourir de chagrin. Allons-nous les faire languir encore longtemps?

— Vous consentez? s'écria mon père triomphant. Eh bien, ils se marieront le plus tôt possible! Venez Marie, viens, David, sur mon cœur, que j'embrasse mes heureux enfants.

Nous tombâmes dans les bras de mon père en poussant un cri de joie; et nous témoignâmes, avec la même effusion, notre reconnaissance et notre amour à M. Steurs. Les larmes de nos deux pères se mêlèrent aux nôtres... Et ce jour, qui avait menacé d'anéantir notre bonheur par le meurtre et l'incendie, fut au contraire, pour nous tous, le plus beau et le plus heureux de notre vie...

III

Trois mois après j'étais l'heureux époux de ma chère Marie.

Nos parents avaient acheté pour nous une maison de campagne, pas loin de Bruxelles, dans les environs d'Uccle et nous avaient assuré une pension suffisante pour nous garantir une aisance. Il y avait, en outre, dans la maison de mon père, beaucoup de chambres à notre disposition, de sorte que nous pouvions jouir à volonté des plaisirs bruyants de la capitale et des calmes loisirs de la vie champêtre.

Peu à peu cependant nous délaissâmes presque la ville, et si ce n'eût été pour visiter de temps en temps nos chers parents, nous n'eussions jamais quitté notre beau paradis d'Uccle, où nous vivions recueillis dans notre amour comme deux âmes réunies dans le ciel. Il ne saurait y avoir sur terre de gens plus heureux que nous ne le fûmes pendant les deux premières années de notre mariage.

Mais insensiblement il s'éleva dans nos esprits une pensée affligeante, douloureuse même, qui couvrit d'un nuage sombre l'azur de notre ciel. Et quoique ma bonne Marie ne se plaignît jamais en ma présence, je voyais trop souvent dans ses yeux les traces des larmes qu'elle avait versées secrètement.

Nous n'avions pas d'enfants, et rien ne nous permettait d'espérer que Dieu nous en donnerait.

La troisième année, Marie devint de plus en plus triste. Comme mon père était retenu au lit depuis plusieurs mois par sa goutte et ses rhumatismes, je dus me rendre souvent à Bruxelles pour inspecter les affaires de notre maison de commerce. La plupart du temps Marie refusait de m'accompagner en ville, et bien des fois elle resta des journées entières seule à Uccle.

Cet isolement ne contribua pas peu à rendre sa mélancolie plus profonde encore, et je finis par redouter pour elle une maladie de langueur. Il manquait quelque chose à sa vie, un objet sur lequel elle pût répandre tous les trésors de tendresse qui débordaient en elle.

C'était un désir presque maladif, le besoin d'avoir à soigner une petite créature dans l'existence de laquelle nos deux existences eussent été confondues.

Parfois notre maison de campagne fourmillait de petits enfants, la plupart demeurant dans la cité ouvrière établie à côté d'une fabrique voisine.

Marie les attirait en leur distribuant sans cesse des jouets et des friandises. Elle les prenait sur ses genoux, elle les caressait et les embrassait, et alors ses yeux se remplissaient de larmes.

Dans tous les environs madame Van Hoogveld était réputée comme une dame d'un cœur excellent, qui adorait les enfants; en même temps les plus pauvres femmes d'ouvriers, si ignorantes et si simples qu'elles fussent, trouvaient dans l'orgueil de leur cœur maternel la cause de la tristesse de ma pauvre femme, et elles disaient souvent avec compassion :

— Pauvre madame Van Hoogveld! Comme elle est malheureuse! Elle n'a pas d'enfants.

Qui pourrait décrire la joie immense, le bonheur infini de ma chère Marie, lorsqu'elle eut la certitude que Dieu avait enfin exaucé les ardentes prières qu'elle lui adressait depuis des années, et que tout autour d'elle lui cria d'avance: mère, mère!

Ah! ce nom si doux on l'achète souvent au prix des plus cruelles souffrances. Marie fut mise à deux doigts de la tombe, mais, même à demi-morte, elle plongeait encore ses regards dans les yeux bleus de l'enfant qu'elle serrait convulsivement sur sa poitrine haletante.

Cependant elle se rétablit peu à peu.

Comment le cœur d'une femme peut-il contenir de pareils trésors de tendresse? Certes une mère ne vit que pour son enfant, et chaque battement de son cœur est consacré au petit être dans lequel elle se sent revivre. Mais combien Marie chérissait, aimait et bénissait l'homme dont elle retrouvait l'image dans les traits de l'enfant si longtemps attendu!

Le plus brillant avenir s'ouvrait de nouveau devant nous, et nous étions redevenus les plus heureuses gens du monde.

Notre enfant était une petite fille. Nous l'avions



Il portait dans ses bras un petit enfant. (Page 16.)

baptisée Pauline, en souvenir de la mère de Marie.

Elle grandit rapidement et devint très forte. A mesure que les traits de son visage s'accentuaient et prenaient des contours arrêtés, elle devenait si jolie que tous ceux qui la voyaient ne pouvaient s'empêcher de se récrier sur sa beauté et sa gentillesse. Elle avait des yeux d'un bleu d'azur, des cheveux blonds bouclés, des joues roses et des lèvres rouges comme le corail, si bien dessinées et si charmantes que leur moindre mouvement vous ravissait comme le sourire d'un ange.

Nous exagérions peut-être, dans notre orgueil de parents, les charmes de notre petite Pauline. Quiconque eût osé contester, ou seulement douter en présence de ma trop heureuse femme, que notre enfant fût le plus beau du monde entier, eût été considéré par elle comme un insensé ou comme un ennemi.

Mais toute médaille a son revers en ce monde; les enfants plus encore que les autres biens. Si leur possession apporte des joies ineffables, que d'angoisses, de soucis et de souffrances ne cause-t-elle pas aussi aux parents? Et comme les joies, ces souffrances sont infinies.

La dentition, la rougeole, la coqueluche, les coliques, les rhumes et cent autres maux plus graves encore qui menacent incessamment l'enfance, quelle source d'angoisses maternelles et d'inquiétudes sans cesse renaissantes!

Si le bonheur et l'orgueil de ma femme étaient immenses, immenses aussi étaient sa frayeur et son chagrin au moindre symptôme d'indisposition chez son enfant. Si notre Pauline pâlissait, sa mère pâlissait en même temps; l'enfant avait-il la fièvre, aussitôt la mère frissonnait; toussait-il, elle se sentait mal à la gorge.

Insensiblement ces perpétuelles angoissses se changèrent, chez ma pauvre Marie, en une sorte

d'égarement maladif qui lui rendit les nerfs si sensibles qu'à la moindre indisposition de notre Pauline elle pleurait, gémissait et se lamentait comme si la vie de l'enfant était en danger. Je crus que mon devoir d'homme et de père était de réagir contre ces exagérations de tendresse maternelle, et je feignis plus d'une fois une tranquillité que je n'avais point, si bien qu'un jour Marie m'accusa, en versant des larmes amères, de ne pas aimer notre enfant autant qu'elle.

La petite Pauline atteignit cependant l'âge de deux ans, sans que ses indispositions passagères eussent exercé une influence défavorable sur sa santé. Elle était, nous semblait-il, devenue encore plus belle et plus forte. Elle avait maintenant les joues rouges comme une fille des champs, elle était gaie et intelligente, et elle babillait déjà comme une petite pie... Aussi ne faut-il pas demander si elle était dorlotée, admirée et adorée par sa mère.

Vers cette époque eut lieu un incident dont je ne parlerais pas, s'il ne devait pas servir à expliquer des événements ultérieurs.

Un jour que j'étais allé à Bruxelles pour les affaires de commerce de mon père, quelques personnes de nos connaissances étaient venues rendre visite à ma femme dans notre maison de campagne. Tandis que Marie les recevait et causait avec elles, elle avait envoyé la bonne se promener au jardin avec notre petite Pauline. Pendant plusieurs jours le temps avait été froid et pluvieux; mais en ce moment le soleil se montrait radieux, et une promenade au grand air ne pouvait que faire du bien à l'enfant.

Les visiteurs restèrent au moins deux heures auprès de ma femme. Dès qu'elle fut débarrassée de leur présence, elle courut au jardin et se mit à appeler de toutes ses forces Christine, la bonne. Mais personne ne répondit à sa voix.

Elle s'inquiéta, car le soleil se cachait déjà derrière les arbres, l'air fraîchissait, et le soir n'allait par tarder à tomber.

Immédiatement elle envoya des domestiques à la recherche de Christine dans le jardin qui était très vaste; mais personne ne trouva la bonne. Elle devait, croyait-on, être sortie du jardin, car la grille du fond était ouverte. Probablement elle était allée jaser quelque part dans la cité ouvrière avec des femmes, et elle oubliait l'heure en bavardant.

Cachant la profonde inquiétude qui commençait à l'agiter, Marie mit tous nos gens en campagne dans le voisinage; mais ils revinrent tristes et effrayés; personne n'avait vu la bonne. Il est facile de se figurer l'épouvante qui s'empara alors de ma pauvre femme redoublée encore par cette circonstance que depuis une couple de mois, on avait volé plusieurs enfants dans les environs de Bruxelles. Du moins, il courait parmi le peuple des histoires d'enfants volés.

Comme il était visible que la nuit allait venir, Marie ne douta plus de son malheur, et elle tomba en syncope en prononçant mon nom avec un cri perçant.

Un domestique sauta à cheval et accourut au grand trot à Bruxelles pour me prévenir.

Il est inutile de parler ici de ma propre épouvante. Je fis atteler ma voiture en toute hâte et vingt minutes après mon cheval, blanc de sueur et d'écume, s'arrêta devant la porte de notre maison de campagne.

Je trouvai ma femme avec la petite Pauline sur ses genoux. Elle l'embrassait avec une joie fiévreuse, mais son visage était pâle et ses yeux brillaient d'une sorte d'égarement maladif.

On m'expliqua que la bonne avait été attirée hors de la grille par un soldat de son village qui avait été son ami d'enfance. Elle l'avait accompagné en causant pendant quelque temps, et elle était entrée avec lui dans un cabaret pour boire un verre de bière. Enfin, comme la nuit tombait elle était revenue. L'enfant n'avait souffert aucun mal, car elle riait en revoyant sa mère.

Cet événement laissa une profonde impression dans l'esprit de ma femme. Bien que sa santé n'en parût pas atteinte, il était clair pour moi que sa surexcitation nerveuse en était encore augmentée.

Dès ce moment il lui fut impossible de goûter un moment de repos, à moins que sa fille ne fût sur ses genoux ou ne jouât à ses côtés. Souvent, la nuit, je l'entendais rêver et appeler au secours, comme si elle voyait des bandits qui voulaient lui voler son enfant adoré.

A part cela, elle était charmante, et très bonne pour moi : jamais impatiente, toujours douce comme un ange, et même, dans ses heures de bonne humeur, gaie, spirituelle et séduisante.

IV

Pendant plus de la moitié d'une année rien ne vint plus troubler le calme de notre vie, et je voyais avec joie que la sensibilité maladive de ma femme commençait à diminuer.

Un jour nous reçûmes inopinément la triste nouvelle que le vieux monsieur Steurs avait succombé à une attaque d'apoplexie.

Ce coup inattendu frappa cruellement Marie; elle fut inconsolable, et pleura pendant bien des jours, car elle aimait beaucoup son père.

Je craignais que cette rude secousse n'agitât de nouveau ses nerfs, et n'aggravât son état. Mais je me trompais heureusement. Il semble, en effet, que deux grandes douleurs qui nous atteignent en même temps, loin d'écraser complètement notre esprit, lui donnent au contraire un plus grand ressort d'énergie pour supporter chacune d'elles en particulier.

Au bout de quelques mois, il ne restait plus à Marie, de ce violent chagrin, qu'un souvenir attendri du mort chéri que nous avions pleuré ensemble.

Nous eûmes encore une année entière de bonheur. Notre petite Pauline avait achevé sa quatrième année et croissait en beauté et en gentillesse, pareille à une rose du Bengale. Elle était notre joie, notre espérance, notre orgueil. Marie ne vivait, pour ainsi dire, que pour et par son enfant adoré.

Hélàs! derrière notre horizon d'amour et de bonheur se formait une nuée chargée d'orage!

Par une chaude journée de l'année 1837, nous étions allés en voiture à Bruxelles pour voir mon père qui souffrait cruellement de la goutte.

Comme il prenait beaucoup de plaisir à voir la gentillesse de notre petite fille, nous restâmes auprès de lui plus longtemps que de coutume, et nous ne retournâmes à Uccle que lorsqu'il faisait déjà nuit. Le vent du Nord soufflait violemment; le temps était âpre et froid; on aurait cru qu'il allait neiger.

Nous eûmes beaucoup de peine à préserver notre petite Pauline des atteintes de ce vent furieux. Marie enveloppa son enfant dans son châle et la cacha si bien dans une couverture que la pauvre petite ne pouvait presque pas respirer.

Nous arrivâmes cependant sans encombre à Uccle, et quand nous vîmes Pauline prendre aussitôt ses jouets et se mettre à trottiner joyeusement autour de la chambre, notre inquiétude s'évanouit tout à fait. Nous allâmes nous coucher bien tranquilles, après avoir mis Pauline dans son petit lit.

Vers le matin, aux premières clartés du jour, Marie m'éveilla. Elle était debout devant le lit déjà tout habillée, et me dit, le front chargé d'angoisse :

— David, David, n'as-tu pas entendu? Non? En effet, tu dors si profondément!

— Qu'as-tu donc qui t'inquiète, ma chère? demandai-je.

— Notre enfant est malade. Elle s'agite dans son lit : elle tousse, elle pâlit parfois, elle a peine à respirer... Ah! J'ai si peur!

— Allons, allons, Marie, répondis-je, il ne faut pas t'alarmer si légèrement. Tu te trompes sans doute; et, en tous cas, si Pauline avait pris froid hier soir dans la voiture, il n'y aurait pas encore sujet de s'inquiéter. Combien de rhumes un enfant ne doit-il pas traverser avant d'être grand?

Tout en disant ces mots je me levai et je passai ma robe de chambre. J'allai jusqu'au petit lit, et je considérai notre fille. L'enfant dormait et je ne lui voyais rien de particulier, si ce n'est peut-être qu'elle respirait avec une certaine difficulté. Je m'efforçai, à voix basse, de dissiper les inquiétudes de ma femme, qui n'avaient, lui disais-je, aucun fondement, mais mes paroles restèrent impuissantes. Elle était convaincue que son enfant était sérieusement indisposée, et menacée peut-être d'une grave maladie. Il fallait sur-le-champ faire appeler le médecin.

Notre médecin ordinaire était M. Vloebergs, un de mes bons amis, avec lequel j'avais fait mes études à l'Université, et qui s'était, depuis lors, fixé à Bruxelles. Il avait beaucoup d'expérience et de pratique; on le considérait comme un docteur fort habile. Ma femme surtout avait en son savoir une pleine confiance.

J'offris d'aller moi-même à Bruxelles afin de le ramener dans ma voiture; mais Marie, effrayée à l'idée de rester seule avec notre enfant, me pria d'envoyer un domestique à la ville avec une lettre pressante pour M. Vloebergs.

Lorsque j'eus satisfait à son désir, je retournai auprès d'elle et je ne cessai pas de la consoler et de l'encourager.

J'y réussis en partie pendant une couple d'heures; car l'enfant continuait à dormir, et hormis un peu de fièvre et un petit sifflement imperceptible dans sa poitrine, on ne découvrait en elle aucun symptôme alarmant. Cela nous aida à prendre patience; autrement la longue absence du domestique nous eût attristés et inquiétés. Il aurait déjà dû être de retour depuis une heure, et les autres domestiques que nous avions envoyés sur la route pour guetter son arrivée, n'apercevaient pas encore notre voiture.

Tout à coup nous pâlîmes tous les deux... La petite Pauline s'était agitée convulsivement dans son lit et faisait visiblement des efforts pour respirer. Elle toussa... et, comme si cet effort avait donné de l'air à sa poitrine, elle resta en place et continua à dormir.

Mais cette toux avait quelque chose de si pénible, de si déchirant que nous frissonnâmes tous deux; on eût cru entendre l'aboiement bref d'un jeune chien qui rêve.

Marie ne put retenir ses larmes et elle s'écria d'une voix étranglée que je devais courir en toute hâte à Ruysbroeck pour aller y chercher un autre médecin aux soins duquel nous avions déjà eu recours dans un cas d'urgence.

Je mis mon paletot et pris mon chapeau pour

suivre son conseil; mais au moment où j'allais sortir, je vis une voiture s'arrêter devant la porte. C'était sans doute le docteur!

J'ouvris la porte de la chambre pour aller au-devant de M. Vloebergs, mais le domestique se présenta seul et répondit à ma question :

— Le docteur était déjà sorti lorsque je sonnai à sa porte; je l'ai cherché pendant longtemps et je l'ai rencontré dans sa voiture, près du Parc. Il était désolé de ne pas pouvoir venir immédiatement à Uccle, mais il était attendu pour une consultation auprès d'une dame qui est en danger de mort; mais il a ajouté que cette consultation ne pouvait pas durer longtemps, et il m'a bien assuré que, coûte que coûte, il serait ici dans une heure. C'est-à-dire, monsieur, dans une bonne demi-heure, car bien que j'aie pressé le cheval, il m'a fallu au moins vingt minutes pour venir de Bruxelles jusqu'ici.

Ce contretemps nous fut très pénible; mais la certitude que M. Vloebergs tiendrait sa promesse nous consola et nous donna un peu de courage, d'autant plus que la petite Pauline paraissait dormir tranquillement.

Mais au bout d'un quart d'heure la pauvre enfant eut un nouvel accès. Elle ouvrit les yeux et regarda d'un air suppliant et plaintif à la fois sa mère qui frémissait; son visage disait qu'elle voulait pleurer; mais aucun bruit ne sortit de sa gorge, jusqu'à ce que cette affreuse toux, cet horrible jappement retentît à notre oreille et glaçât notre cœur d'effroi...

Délivrée momentanément de son oppression et épuisée par l'effort qu'elle venait de faire, la pauvre malade laissa tomber sa tête sur le côté, et parut se rendormir.

Marie jeta ses bras autour de mon cou et versa des larmes sur ma poitrine. Elle ne disait rien mais je la sentais trembler, la pauvre mère...

Tout à coup le pas d'un cheval retentit sur le pavé de la cour, M. Vloebergs était là!

En effet, avant que j'eusse eu le temps de faire un mouvement pour aller à sa rencontre, il ouvrit la porte de notre chambre en souriant :

— Allons, allons, mes amis, que signifie cet air triste, ce front rembruni? Un rhume, un simple froid? Nous l'aurons bientôt guéri.

Marie lui prit la main, et le supplia de conserver la vie à son enfant. Le docteur qui connaissait les exagérations de sa sensibilité, ne prenait pas ses paroles au sérieux, et parlait comme s'il ne pouvait pas y avoir le moindre motif d'inquiétude.

Il prit une chaise, alla s'asseoir auprès du lit de l'enfant et se mit à tâter le pouls et à écouter le bruit de sa respiration.

Ma pauvre femme ne quittait pas des yeux le visage du docteur, pour surprendre ses moindres pensées. Tout autre sentiment semblait éteint en elle.

— Eh bien! mes amis, ne soyez pas trop inquiets, disait-il par intervalles. Il est clair que votre enfant a pris un gros rhume; mais nous n'aurons pas de peine à en triompher.

L'enfant se remua soudain et fit de violents efforts pour prendre haleine. Elle toussa d'une façon plus effrayante encore que les deux premières fois; d'une toux creuse et sèche comme le cri d'un coq enroué...

Le docteur releva la tête avec un frémissement involontaire. Ma femme poussa un cri affreux et se jeta dans mes bras en pleurant et en sanglotant, pendant que ses lèvres tremblantes balbutiaient le mot de « mort ».

— Mais, madame, dit le médecin qui paraissait avoir repris tout son calme, sa présence d'esprit, vous avez tort de vous tourmenter ainsi. Sans doute, l'indisposition de la petite Pauline semble grave; mais les enfants, s'ils sont très accablés par la moindre maladie, en reviennent très vite aussi. Je vais écrire une ordonnance pour dégager sa respiration. C'est un remède que vous lui ferez prendre par cuillerées, de demi heure en demi-heure, jusqu'à mon retour. Je vais immédiatement à Bruxelles chercher un autre médicament dans lequel j'ai la plus grande confiance. Je ne resterai que le temps strictement nécessaire, et je reviens au grand trot.

Tout en parlant il écrivait son ordonnance. Puis il se leva et se dirigea vers la porte. Marie tendit vers lui ses mains tremblantes et s'écria d'un ton à déchirer le cœur :

— Oh! docteur, docteur! sauvez-moi la vie, guérissez ma pauvre enfant!

Mais M. Vloebergs sortit rapidement de la chambre, comme s'il n'avait pas entendu ces supplications.

Moi, sous prétexte de le reconduire, je le suivis pour lui demander de quelle terrible maladie notre enfant était atteinte. Il essaya d'abord d'éluder mes questions par des explications vagues et des paroles évasives; mais lorsque je lui dis que lui-même avait frissonné en entendant l'affreuse toux de la petite, il me prit la main et me dit d'un ton profondément ému :

— Oui, mon pauvre ami, votre Pauline est gravement, dangereusement malade. Je conçois les angoisses de votre cœur paternel! mais n'oubliez pas que c'est vous qui êtes l'homme et que vous devez vous tenir ferme, du moins en apparence, pour soutenir et consoler votre trop faible femme. Faites-vous violence pour ne pas lui laisser voir la réalité dans toute sa tristesse.

— Hélas! hélas! qu'a donc ma pauvre enfant? demandai-je avec désespoir.

— C'est ce que je pourrai vous dire tout à l'heure, répondit-il. Je reviendrai accompagné du docteur Poels, le plus habile médecin des enfants de tout Bruxelles. A nous deux nous combattrons le mal de votre enfant par tous les moyens que fournissent la science et l'expérience. Bonjour, ne me retenez pas plus longtemps.

Il sauta dans sa voiture et cria à son cocher ;

— Vite, vite, à fond de train, chez le docteur Poels.

J'étais là, tremblant de frayeur, écrasé sous le plus noir pressentiment. Je ne pouvais pas réfléchir longtemps. Que faisait ma pauvre Marie en m'attendant? Le docteur me l'avait dit avec raison, j'étais l'homme, et si cruellement que je fusse tourmenté au fond de l'âme, je devais feindre la tranquillité pour donner à ma pauvre femme un peu de force contre ses mortelles angoisses.

Je trouvai Marie la tête appuyée sur le lit de notre fille. L'oreiller était humide des larmes qu'elle avait versées.

Malgré tous les efforts qu'elle fit pour savoir de moi de quelle maladie notre petite Pauline était menacée, je ne pouvais pas le lui dire, et j'essayai de lui donner un espoir que je n'avais plus moi-même, pour ne pas la décourager tout à fait. Prévoyant bien que l'apparition d'un second médecin lui causerait une frayeur terrible, puisque les consultations indiquent le plus souvent des cas désespérés, je lui fis accroire que c'était à ma prière que notre ami Vloebergs allait amener le docteur Poels.

Nous envoyâmes chercher le remède prescrit par le médecin, et nous le fîmes prendre à notre enfant; mais ses souffrances n'en parurent pas soulagées, au contraire.

Ah! que ces heures furent douloureuses et terribles! quelle éternité d'angoisse et de désespoir avant que le docteur revînt!

Je ne saurais le décrire. Le mal augmentait avec une effrayante rapidité, et bientôt notre pauvre enfant haleta convulsivement comme si elle allait étouffer.

Marie se démenait comme une folle : elle appelait tous les domestiques, voulait les envoyer à la recherche des médecins, puis leur ordonnait de rester, se jetait sur le petit lit, remplissait la chambre de ses cris de détresse, puis se laissait tomber pesamment sur un siège, prête à s'évanouir. Mais lorsqu'elle sentait ses forces faiblir, elle se levait de nouveau par un effort violent et se mettait à courir autour de la chambre en poussant des gémissements affreux.

Parlerai-je de moi même? Dans quel abîme de douleur n'étais-je pas plongé, moi qui étais menacé de perdre à la fois un enfant adoré et une femme chérie! Et pourtant je trouvai, dans mon amour et dans le sentiment de mon devoir, la force de feindre le calme et le courage.

Les médecins arrivèrent enfin. Ils paraissaient très graves et même très sombres. Leur premier mot fut de prier ma femme de sortir un instant de la chambre; et, comme elle refusait, ils le lui ordonnèrent avec sévérité.

Quoi que nous pussions lui dire, il fut impossible de l'éloigner. Elle voulait rester auprès de son enfant, disait-elle; aucune puissance humaine ne pouvait la contraindre à l'abandonner dans ses souffrances; et si Dieu devait rappeler à lui la pauvre petite, sa mère serait là pour recueillir son dernier souffle dans un dernier baiser. Rien ne put la faire fléchir : mes conseils, mes prières, tout fut inutile.

Alors les deux médecins, les yeux fixés sur l'enfant, se mirent à parler latin, et je remarquai avec effroi que chacune de leurs paroles et chacun de leurs gestes faisait frissonner ma femme de la tête aux pieds. Elle ne pleurait plus. Ses yeux étaient vitreux et étincelaient. On eût dit qu'elle considérait les médecins comme des ennemis et qu'elle voulait les foudroyer du regard.

La consultation ne dura pas longtemps. Et presque aussitôt les docteurs me dirent qu'ils désiraient me parler en particulier et m'invitèrent à les conduire dans une autre pièce.

Je les conduisis à l'extrémité du corridor, dans une chambre où il y avait un lit. Le vieux docteur Poels prit alors la parole.

— Monsieur, me dit-il, veuillez rassembler tout votre courage pour écouter ce que j'ai à vous apprendre. Ne perdez pas de temps à vous plaindre, chaque minute qui s'écoule peut anéantir la dernière chance de guérison. Votre enfant a le croup.

Je le regardai avec étonnement, comme si je ne comprenais pas.

— Votre enfant a le croup, répéta-t-il, et le mal est si grave et si rapide, qu'elle peut succomber en un quart d'heure. Il nous ne reste qu'un seul moyen de la sauver, ou du moins de tenter de la sauver, s'il n'est pas déjà trop tard. Y consentez-vous?

— Mon Dieu, que voulez-vous faire, balbutiai-je.

— Nous voulons lui faire une incision dans la gorge, pour la faire respirer artificiellement sans cela elle suffoquera infailliblement. Voulez-vous me prêter aide?

— S'il le faut... Hélas! malheureuse mère, pauvre Marie!

— Nous allons retourner auprès de l'enfant, et tâcher encore d'éloigner votre femme; car il est certain qu'elle nous gênerait, et dans tous les cas

elle ne verrait pas, sans danger pour elle-même, couler le sang de sa fille. Écoutez bien, et comprenez votre devoir d'homme et d'époux. Si madame refuse encore de nous laisser seuls, j'épierai le moment pour prendre l'enfant hors de son lit et pour m'enfuir avec elle dans cette chambre. Vous la retiendrez, fallût-il employer la force; vous ôterez la clef de la serrure, après avoir fermé la porte à double tour, et vous ne la rouvrirez que lorsque nous aurons fini notre triste besogne. La vie de votre enfant peut être le prix de votre fermeté. La force vous manquerait-elle à cette idée?

L'excès de ma douleur et l'imminence du danger me rendirent du courage.

— Non, non! m'écriai-je. Vite, messieurs, je vous montrerai que je comprends mon devoir.

Ils me suivirent dans notre chambre à coucher. Les choses se passèrent comme l'avait prévu le vieux docteur : ni prières ni violence ne purent décider Marie à s'éloigner. Peut-être son cœur de mère devinait-il ce qui allait arriver.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'elle se jeta de nouveau à mon cou comme pour demander aide, le vieux médecin prit l'enfant hors de son lit et s'enfuit avec elle.

Ma femme poussa un cri affreux. Elle avait deviné l'intention des médecins. Furieuse et rugissante comme une lionne à laquelle on a volé son lionceau, elle se précipita derrière M. Poels; mais je l'entourai de mes bras; M. Vloebergs et une robuste servante me prêtèrent aide, et nous parvînmes à la retenir. Lorsqu'elle vit disparaître le vieux docteur avec sa fille, elle poussa encore un cri, un cri déchirant comme si son cœur se brisait dans sa poitrine, et elle tomba inanimée et sans force entre nos bras.

— Placez-la sur une chaise, dit M. Voelbergs en s'éloignant, laissez-la quelques instants tranquille, humectez-lui les poignets et le front avec de l'eau froide. Fermez la porte à l'intérieur. Si vous ne voulez pas exposer sa vie, empêchez-la de quitter cette chambre.

J'étais assis à côté de mon infortunée Marie, étendue sous mes yeux pâle, et comme morte. Je ne pleurais pas; mes dents étaient serrées : J'étranglais... L'immensité de ma douleur me poussa à m'insurger contre la cruauté du sort, et cette réaction me prêta une sorte de fermeté factice ou plutôt maladive.

Au bout de quelques instants nous essayâmes, avec de l'eau et du vinaigre, de tirer ma femme de son profond évanouissement. Pendant longtemps nos efforts restèrent infructueux; je ne savais pas bien ce que je faisais : mon esprit était auprès de mon enfant qu'il me semblait voir torturer. Et je ne pouvais pas sortir pour la défendre du moins contre des cruautés inutiles!

Enfin je remarquai, à quelques légers tressaillements, que Marie allait revenir à elle. Je fis part à la servante de mon intention, je lui recommandai de fermer la porte dès que je serais sorti, de cacher la clef dans sa poche, et de faire croire à ma femme que j'avais mis le verrou en dehors.

Je volai à travers le corridor et en quelques enjambées j'atteignis la chambre fatale où étaient les médecins... Grand Dieu! quelles ténèbres obscurcirent mes yeux! Je tombai sur un siège et me serrai le front à l'écraser. Mes regards avaient-ils bien vu? Oui, oui, tout était fini. Mon enfant était étendue sur le lit, la face décolorée et les lèvres bleues! Comment douter encore! Mon ami Vloebergs lui-même, pâle d'angoisse et de chagrin, voulut me consoler, et ses paroles me percèrent le cœur comme des poignards.

— Un peu de courage, malheureux Van Hoogveld, dit-il. Il était, hélas! trop tard! Dieu a rappelé à lui votre enfant; c'est aujourd'hui un ange du ciel.

Alors mon énergie factice m'abandonna. Je cachai ma tête dans mes mains et j'éclatai en sanglots.

Tandis que le vieux docteur s'efforçait de faire disparaître les traces sanglantes de l'opération, Vloebergs me prodiguait ses consolations, mais je ne l'écoutais pas, et, dans mon profond désespoir, je répétais machinalement les noms de Pauline et de Marie.

Tout à coup la voix plaintive de ma femme retentit dans le corridor, M. Vloebergs s'élança pour fermer la porte; mais il fut prévenu par Marie qui se précipta dans la chambre, les cheveux épars, les dents serrées, et qui, menaçant le vieux docteur de ses deux poings fermés, lui cria :

— Ravisseur, bourreau, monstre, mon enfant, mon enfant!

Le vieillard montra le cadavre.

— Cela, mon enfant, ma Pauline? ricana Marie. Ah! ah! quel abominable mensonge! Vous l'avez emportée, ma Pauline, je le sais bien. Vous me la rendrez, ou je vous arrache les yeux! Vite, vite, mon enfant! mon enfant! Et comme M. Poels montrait de nouveau le lit d'un geste muet, Marie se jeta sur lui, lui égratigna les joues jusqu'au sang et lui mit ses vêtements en lambeaux.

Nous eûmes beaucoup de peine à l'arracher de ses mains : Dans sa rage aveugle elle l'eût assassiné...

Horrible, horrible! Elle était folle! Rien ne put la calmer. Elle ne connaissait plus personne. M. Vloebergs et moi-même, elle nous prenait pour les ravisseurs de sa fille.

Comment décrire cette affreuse scène? Pour empêcher la malheureuse folle de se porter aux dernières extrémités sur les autres ou sur elle-même, nous dûmes avoir recours aux moyens les plus violents et les plus redoutables... Une heure plus tard j'étais debout, anéanti et sans force dans le corridor, ma tête cachée dans mes mains frémissantes. A ma droite, la chambre où gisait le cadavre de mon enfant : A ma gauche, celle où ma femme, ma pauvre femme, se débattait sur le lit où il avait fallu l'attacher avec des cordes, et poussait des hurlements effroyables... Ah! Comment l'homme peut-il survivre à de pareils coups!

V

Le lendemain les médecins avaient réussi à calmer en partie, par des médicaments énergiques, l'effroyable agitation à laquelle Marie était en proie, et je commençais à espérer que sa folie ne serait que passagère. Même, vers midi, nous la débarrassâmes de ses liens, et elle me reconnut. Mais ce qu'elle disait n'avait aucun sens; son esprit était complètement obscurci.

Notre espoir, hélas! fut promptement déçu. Marie eut un nouvel accès de folie, et voulut se jeter sur moi, me prenant pour le médecin qui lui avait volé son enfant.

Cette situation grave dura une couple de jours, avec des intermittences de calme relatif et de fureur de plus en plus exaspérée.

Nous crûmes remarquer que le petit lit, les vêtements et les jouets de l'enfant, et même les endroits où il avait joué à côté de sa mère agissaient fâcheusement sur Marie. Les médecins prétendaient qu'il ne fallait pas espérer de guérison aussi longtemps qu'elle verrait des personnes ou des objets qui pouvaient lui rappeler son malheur.

Si pénible que me fût cette détermination, il fallut consentir à placer pour quelque temps ma femme dans une maison de santé.

Il y avait un établissement de ce genre à un quart de lieue de notre maison de campagne. On me dit que ma femme y serait entourée de tous les soins désirables, et traitée avec la plus grande douceur; qu'elle aurait sa chambre à part et la jouissance d'un petit jardin pour elle seule, et qu'elle ne serait jamais en contact avec d'autres aliénées. C'était le seul moyen qui nous offrît des chances de guérison; le changement de lieu, l'isolement prolongé pouvaient seuls apporter le calme à ses nerfs surexcités. Il n'y avait pas à hésiter, chaque heure de retard ne pouvait contribuer qu'à fortifier les racines du mal.

Date à jamais fatale dans ma vie, que le jour où j'accompagnai le matin au cimetière le corps de mon enfant, et l'après-midi ma pauvre Marie à cet autre tombeau qu'on appelle la maison de fous!

Accablé de désespoir, je rentrai dans notre villa! Comme la solitude qui y régnait partout m'épouvanta.

Et le lendemain, et tous les jours suivants devaient être encore plus terribles pour moi. Je ne pouvais pas aller voir ma femme. Elle devait rester au moins deux semaines, peut-être davantage, sans voir personne de tous ceux qu'elle avait connus.

Je m'enfuis de ma maison et m'en allai à Bruxelles, chercher quelques consolations auprès du lit de mon père malade. Que pouvait le bon vieillard, sinon pleurer sur mon enfant et sur le misérable sort de ma femme?

Un attrait irrésistible me ramena à Uccle. Je ne pouvais vivre si éloigné de Marie; le troisième jour j'étais de retour chez moi.

Pour trouver, s'il était possible, des distractions aux idées noires qui me poursuivaient, je me promenais dans les champs, et toujours mes pas m'entraînaient du côté de la maison de santé. Je passais devant la porte, je revenais, je contemplais les fenêtres avec des battements de cœur et je pleurais à l'idée que ma chère Marie était retenue là, comme une prisonnière... peut-être sans espoir, ô Dieu!

Le cinquième ou le sixième jour après mon retour de Bruxelles, j'étais encore allé me promener du côté de la maison de fous, et j'avais sonné à la porte pour demander au directeur des nouvelles de ma femme. Il n'avait pas de réponse consolante à me donner. Au contraire, la veille au soir, Marie, dans un accès de fureur, l'avait pris pour le ravisseur de son enfant, et l'avait violemment frappé à la tête. Maintenant elle était plus calme; mais on ne pouvait pas se fier à ce calme apparent. Je comprenais bien qu'il y avait peu d'espoir de guérison.

Lorsque je le pressai de me dire s'il ne connaissait pas d'autres moyens à essayer, fallût-il sacrifier toute ma fortune, il murmura tristement :

— Rien, je ne connais rien que les soins, la douceur, la tranquillité, et plus tard des distractions : l'éloignement de ses tristes souvenirs. Si sa maladie avait une autre cause ?... si on pouvait lui rendre ce qu'elle a perdu... mais non!... la mort garde impitoyablement ce qu'elle a saisi.

Il me fallut partir avec cette désespérante réponse. Je m'éloignai par des chemins solitaires, car mon cœur était gros et j'avais besoin de pleurer.

Comme j'errais au hasard d'un pas lent et incertain, j'aperçus de loin un vieillard, probablement un pauvre paysan assis sur un arbre abattu le

long de la route. Ce qui fixa sur lui mon attention et ce qui même m'émut vivement, c'est qu'il portait dans ses bras un petit enfant qu'il caressait et consolait.

Lorsque je m'approchai de lui, il posa par terre l'enfant qui me regarda avec des yeux pleins de larmes.

Pourquoi m'arrêtai-je frémissant et comme frappé d'un coup subit? Qu'est-ce qui fit éclore sur mes lèvres un sourire de surprise et de secrète joie? Vis-je réellement mon enfant, ma Pauline, sous ces humbles habits? C'étaient bien ses yeux bleus, sa bouche de corail, et ses cheveux blonds bouclés... le même âge, la même expression !... Elle paraissait un peu plus pâle que d'habitude, mais n'était-ce pas naturel? la pauvre petite créature avait tant souffert!

J'étais le jouet d'une cruelle illusion, je le sentais et le savais bien; et cependant, la ressemblance me paraissait si frappante que quelques minutes s'écoulèrent avant que je fusse délivré de mon doute insensé.

Alors, maitrisant mon agitation, je m'approchai du vieux paysan et lui demandai avec intérêt.

— Vous êtes triste, mon ami? votre enfant a pleuré? qu'est-ce qui vous afflige?

— Ah ! monsieur, répondit-il, j'ai pitié de notre bonne petite Thérèse. Son père, mon fils, est mort depuis longtemps, et sa mère est morte il y a deux semaines. La voilà sans parents, et il faut qu'elle aille aux hospices; car moi, voyez-vous, monsieur, je suis estropié de la jambe gauche; j'habite une petite chambre grande comme une boîte, et je gagne à peine assez pour ne pas mourir de faim.

Tandis qu'il me parlait, je ne pouvais détourner mes regards du doux visage de l'enfant; l'éclat de ses beaux yeux bleus me charmait, et je me demandai de nouveau si je ne revoyais pas devant moi ma petite Pauline, pleine de vie et de santé. C'étaient d'étranges idées qui me traversaient le cerveau; c'était une illusion singulière, et comme une espérance qui descendait dans mon cœur.

— Maintenant, continua le vieillard, je sens bien vivement combien il est malheureux d'être pauvre; je suis son grand-père, je devrais pourvoir à ses besoins, et je ne le puis pas, hélas! Ma pauvre petite Thérèse ira à l'Orphelinat. Il y fait peut-être bon pour les enfants, mais...

Et il recommença à pleurer silencieusement.

La petite Thérèse lui jeta les bras autour du cou, et but ses larmes dans un baiser.

Je pris place à côté de lui sur le tronc d'arbre, et saisis sa main, non par compassion, car une autre idée me dominait entièrement.

— Comment vous nommez-vous, mon ami, lui demandai-je, et où demeurez-vous?

— Je m'appelle Thomas Blompap, monsieur; je demeure à Bruxelles, allée des Crapauds, et je suis aide-maçon de mon état, comme l'était aussi mon fils, le père de Thérèse.

— Ne pouvez-vous éloigner l'enfant pendant quelques instants? lui murmurai-je à l'oreille, j'ai à vous parler d'une chose qui vous fera probablement plaisir.

L'homme me regarda avec étonnement, mais il obéit néanmoins.

— Thérèse, dit-il, vois-tu là-bas, dans la prairie de l'autre côté du chemin, toutes ces belles fleurs? Va, cueilles-en quelques-unes jusqu'à ce que je t'appelle. Ce monsieur aime beaucoup les fleurs.

— Oui, ma chère enfant, ajoutai-je, apportez-moi tout à l'heure un bouquet, et je vous donnerai une belle et grande poupée.

La petite fille ne se le fit pas dire deux fois et courut en bondissant vers la prairie.

— Brave homme, dis-je, vous voyez en moi un homme si malheureux que son chagrin ne saurait se décrire. J'avais un enfant, une jolie petite fille comme votre Thérèse. Elle était la lumière de nos yeux, la joie de notre âme. La rose printanière n'est pas plus fraiche ni plus saine qu'elle ne l'était. Il y a dix jours elle tomba subitement malade, et mourut... Ma pauvre femme en reçut une secousse si terrible qu'elle en perdit l'esprit, et nous fûmes obligés de l'enfermer dans une maison de santé pour éviter de plus grands malheurs. Pour moi, vous pouvez penser, brave homme, à quel point la vie m'est devenue amère et insupportable. Maintenant je suis seul dans ce monde, comme dans un désert.

— Ah! monsieur, que vous devez être malheureux! soupira le vieillard avec compassion.

— Votre petite Thérèse, repris-je, ressemble tellement à ma défunte petite fille, que j'ai douté un instant si je ne la voyais pas revivre devant mes yeux. Vous plaignez le sort de votre Thérèse qui n'a plus de parents; moi je pleure la perte de mon enfant. C'est Dieu, peut-être qui vous a placé sur mon chemin. En effet, mon ami, il y aurait, je crois, un moyen d'assurer le bonheur de votre petite Thérèse pour toute sa vie, un moyen de me rendre en même temps un peu d'espoir et d'illuminer de nouveau la sombre solitude de ma vie.

Je repris sa main et lui dis d'un ton presque suppliant :

— Cédez-moi votre petite Thérèse; je l'aimerai comme ma propre enfant, je l'élèverai et lui ferai donner de l'éducation. Elle aura de beaux habits, des joujoux, des bonbons; elle demeurera dans un château, elle roulera en voiture, elle sera servie par de nombreux domestiques...

Le visage du vieillard s'était assombri; ma pro-



Maman ! chère maman ! (Page 21.)

position paraissait l'effrayer, et il secouait la tête d'un air pensif.

— Refuseriez-vous? m'écriai-je; pourriez-vous donc refuser pour votre petite Thérèse un sort si enviable? Vous préférez la mettre chez les Orphelins? Et vous croyez l'aimer!

— Ce n'est pas cela, monsieur, murmura le vieux maçon. Qui êtes-vous? vous céder l'enfant de mon fils? je ne vous connais pas.

— Vous savez peut-être qu'il y a là-bas, à côté du chemin, à dix minutes d'ici, une maison de campagne avec deux lions de pierre devant la porte?

— Sans doute, répondit-il; j'y ai travaillé au mûr de clôture du jardin. C'est M. Van Hoogveld qui demeure là.

— Ces Van Hoogveld, sont-ils de braves gens, pensez-vous?

— Les meilleurs du monde; madame surtout est renommée pour sa douceur, sa bienfaisance, et les aumônes qu'elle distribue dans les environs.

— Eh bien, mon ami, l'homme qui vous parle est M. Van Hoogveld lui-même.

— Vous, vous, M. Van Hoogveld, le propriétaire du château! Et vous voulez adopter ma petite Thérèse? s'écria le vieillard ému jusqu'aux larmes. Elle deviendrait si riche et si heureuse! Oh! Dieu soit loué, de vous avoir inspiré cette heureuse idée!

— Vous consentez donc?

— Je baise vos mains de reconnaissance.

— Mais ce n'est pas tout, ajoutai-je. Je n'ai pas d'enfants, et ma fortune me permet de veiller aussi à votre sort. Vous êtes vieux et infirme. Le travail doit vous être pénible. Vous gagnez tout au plus deux francs par jour?

— Pas tous les jours, monsieur.

— C'est égal : dès aujourd'hui, et tant que la

petite Thérèse restera chez moi, vous recevrez toutes les semaines quinze francs, et, sans être assujetti à aucun travail, vous pourrez passer vos vieux jours en repos. Je tâcherai même de vous procurer une place de gardien, et ce que cela pourra vous rapporter augmentera d'autant votre bien-être... Vous paraissez douter? Voici une pièce d'or de vingt francs. C'est pour votre première semaine. Considérez le surplus comme le denier à Dieu.

Le vieux maçon regarda un instant la pièce d'or d'un air stupéfait. Puis, lorsqu'il releva son visage vers moi, il avait une expression pleine d'inquiétude.

— Quelle crainte subite vous émeut?

— Ah! monsieur, soupira-t-il, ne pourrai-je donc plus jamais revoir ma petite Thérèse?

— Vous la verrez autant que vous voudrez, répondis-je. Présentez-vous au château toutes les semaines si cela vous plaît, vous y serez toujours bien accueilli. Seulement, je vous prierai de ne pas y paraître pendant la première quinzaine, et j'ai pour cela une grave raison; d'ailleurs l'enfant doit d'abord s'habituer un peu à sa nouvelle position, sans cela elle aurait peine à se familiariser avec nous.

Le maçon mit sa rugueuse main dans la mienne avec un profond sentiment de reconnaissance, et dit :

— Cela va, monsieur Van Hoogveld. Vous êtes honnête et généreux, je le sais. Soyez donc le père de ma chère petite Thérèse, et que Dieu, dans le ciel, vous récompense de votre bonté!

Je causai encore quelque temps avec lui pour régler les détails de cette convention. J'inscrivis son adresse sur mon carnet et lui remis une carte sur laquelle se trouvait le nom du notaire de Bruxelles qui lui remettrait chaque semaine la petite rente pomise.

Enfin je lui fis comprendre pourquoi je désirais que Thérèse Blompap se nommât désormais Pauline Van Hoogveld, sinon en réalité, du moins en apparence. Je le priai en même temps d'expliquer à l'enfant le changement inattendu qui allait se faire dans sa position, et de la préparer à accepter avec joie et avec amour sa nouvelle position.

— Oh! monsieur, ne craignez rien à ce sujet, répondit-il. La mère de Thérèse était une bonne et charmante créature. La petite fille n'a reçu d'elle que de bons instincts; elle est douce comme un ange, et vous le verrez, par reconnaissance, l'enfant vous caressera et vous chérira tant qu'elle vous aura bientôt ensorcelés. Laissez-moi la rejoindre dans la prairie, et quand je reviendrai vers vous, elle saura que Dieu lui a donné un nouveau père, qui veut la rendre heureuse pour toute sa vie. Le vieillard se leva et alla dans la prairie retrouver la petite fille.

Je tombai dans de profondes méditations, car j'avais formé un projet hardi, qui me souriait comme un moyen de salut pour ma malheureuse Marie. Mon esprit s'assombrissait bien parfois lorsque je considérais le peu de chances de réussite; mais, dans ma fatale situation, la moindre étincelle d'espoir était comme un rayon de lumière à travers les ténèbres.

Je restai longtemps plongé dans ma rêverie. J'en fus tiré par un bruit de pas qui m'annonçait le retour du maçon. Il tenait la petite Thérèse par la main. Un doux et timide sourire entr'ouvrait les lèvres de l'enfant. Elle approchait en hésitant et s'arrêta à quelques pas. Sans doute mon regard sérieux l'intimidait; dans cette idée, je lui souris d'un air engageant et lui tendis les bras en disant : Viens, viens, mon enfant!

Thérèse, rassurée et encouragée par le vieillard, accourut à moi, grimpa sur mes genoux, jeta ses petits bras autour de mon cou, m'embrassa tendrement, et me dit d'une petite voix douce qui me remua jusqu'au fond de l'âme :

— Père, cher père, je vous aimerai bien et toujours.

Ce qui se passa en moi quand j'entendis ce mot de père ne saurait se décrire. Je serrai l'aimable enfant sur mon cœur, je lui rendis ses baisers, puis je fondis en larmes, larmes de joie, je puis le dire; car l'ineffable impression que je ressentais ranimait mon courage en me donnant l'espoir de réussir.

Je restai quelque temps si absorbé dans mon émotion que je paraissais à peine faire attention aux caresses de l'enfant et aux paroles du vieillard.

Enfin je me calmai, j'embrassai encore à différentes reprises la gentille petite Thérèse, puis je me levai pour retourner à ma maison de campagne avec l'enfant et son grand'père.

Chemin faisant, la petite fille me donnait la main. Je lui dis que j'étais son nouveau papa et qu'il fallait m'appeler ainsi. Je lui parlai des belle poupées, des magnifiques joujoux que j'allais lui donner, et du beau jardin plein de fleurs où elle irait se promener tous les jours. Je ne tardai pas à gagner toute la confiance de l'enfant. Elle se mit à l'aise avec moi et me charma tout à fait par la joie qu'elle montrait d'avance à l'annonce de tant de bonheur, et par la gentillesse de son naïf babil.

Arrivé dans ma villa, j'appelai tous mes domestiques dans la pièce où j'avais introduit le vieillard, et leur dis très sérieusement :

— Voici une petite fille qui demeurera désor-

mais au château. Je désire et je veux que vous l'aimiez et la traitiez comme ma propre enfant. La petite Pauline est douce et intelligente...

— Pauline! murmurèrent les servantes en jetant sur l'enfant des regards effarés et surpris.

Je me réjouis sincèrement de voir que le visage de Pauline — car c'est ainsi qu'elle devait s'appeler dorénavant — faisait sur mes domestiques la même impression que sur moi-même. Je ne leur laissai pas le temps de m'adresser à ce sujet, en présence de l'enfant, des questions ou des observations insdiscrètes. J'ordonnai à la cuisinière de conduire le vieillard à la salle à manger, et de lui servir à dîner : puis je dis à notre plus vieille servante, une femme intelligente et fidèle, de me suivre avec la petite Pauline.

Arrivé dans la chambre où la petite fille que j'avais perdue passait la plus grande partie de la journée, je mis Pauline en possession des poupées et des nombreux jouets qui s'y trouvaient. La petite fille fut si joyeuse à la vue de ces trésors enfantins qu'elle s'assit sur le tapis en battant des mains, et resta plongée dans l'admiration silencieuse de toutes ces belles poupées avec leurs yeux de verre et leurs cheveux blonds frisés.

Notre vieille servante, qui adorait les enfants, causait avec Pauline et la caressait tendrement; mais j'appelai la bonne femme près de moi et lui expliquai mes intentions à l'égard de l'enfant. Je lui dis enfin qu'elle devait laver soigneusement la petite fille et la revêtir des vêtements que mon autre enfant avait portés dans les derniers mois de sa vie. « Dépêchez-vous, ajoutai-je, car mon ami le docteur Vloebergs va bientôt venir, et je tiens à ce qu'il ne voie Pauline que vêtue comme je le désire. »

Elle m'assura qu'elle m'avait parfaitement compris, et je descendis au rez-de-chaussée pour aller retrouver le maçon.

Le brave homme avait fini son repas et me remercia de mon bon accueil.

Je le menai au jardin, et m'y promenai quelque temps avec lui. Nous parlâmes du sort de Thérèse Blompap, — devenue maintenant Pauline Van Hoogveld — et je lui promis une récompense qui dépassait de beaucoup mes promesses, s'il voulait se prêter complaisamment et avec discrétion, aux projets que j'avais formés. Puis nous entrâmes dans la maison pour lui permettre de voir encore une fois l'enfant, et de lui dire adieu. Je lui recommandai de se contenir et de ne pas témoigner de chagrin, ajoutant qu'il reviendrait nous voir dans quinze jours et que si, dans l'intervalle, il avait besoin de quelque chose, il pouvait aller à Bruxelles trouver mon notaire qui recevrait l'ordre de satisfaire à toutes ses demandes raisonnables.

Lorsque nous montâmes au premier étage, l'enfant était là, vêtue d'une robe de soie blanche, avec des bottines rouges; ses cheveux blonds tombaient en boucles soyeuses sur ses épaules. Debout devant une grande glace, elle se souriait, s'admirait et tournait la tête avec fierté.

Lorsque je l'appelai de son nouveau nom. « Ah! papa, dit-elle en se retournant. » Je poussai un cri de surprise; j'étais si ému que je me laissai tomber sur une chaise et contemplai en frémissant la petite fille, comme si j'avais devant les yeux ma propre enfant sortie de sa tombe!

Le vieux maçon prit congé de la petite fille. Elle l'embrassa, sans se montrer trop chagrine de son départ, tant elle était absorbée par ses joies nouvelles! et quand le grand'père lui déclara qu'elle ne le reverrait pas avant quinze jours, ce délai ne parut pas l'effrayer. Les enfants, heureusement, ne savent pas mesurer le temps!

Je descendis avec le vieillard et le reconduisis jusqu'à la grand'route, où je lui dis au revoir.

L'heure que le docteur Vloebergs avait fixée pour sa visite quotidienne depuis notre malheur était arrivée. J'avais maintenant des motifs pour l'attendre avec impatience, et je regardais au loin sur la route, quand j'aperçus sa voiture : et j'allai l'aider à descendre devant ma porte.

Lorsque nous eûmes échangé une poignée de main, je le conduisis dans le jardin qui précédait notre habitation, et lui dis avec une agitation qui l'étonna :

— O mon ami, il m'est arrivé une aventure étrange, inconcevable, qui m'a presque fait perdre la tête d'espérance et de joie. Peut-être ma pauvre Marie pourra-t-elle encore guérir.

— Guérir, guérir, répéta le docteur en secouant tristement la tête; parlez, que voulez-vous dire?

— Permettez-moi de vous mener d'abord en haut pour vous montrer mon dernier espoir. En suite je vous expliquerai le plan que j'ai formé.

Il me suivit sans faire aucune observation.

L'enfant était encore devant la glace et tournait le dos à la porte.

— Paulinette, m'écriai-je, voici M. le docteur qui voudrait te donner la main.

Elle se retourna et vint à nous.

Le docteur poussa un cri, recula de deux pas, et leva les bras en signe d'étonnement. Son regard interrogateur allait de l'enfant à moi; mais je posai un doigt sur mes lèvres pour lui recommander la discrétion. Lui aussi murmura tout stupéfait :

— Paulinette? que se passe-t-il ici, grand Dieu?

La petite fille s'approcha de lui et le regarda

dans les yeux d'une façon qui le fit frémir. Alors elle vint à moi, leva les bras pour m'embrasser, et me dit avec une caresse :

— Cher papa, il faut que je vous demande quelque chose : il y a longtemps que j'y pense. Grand'père m'a dit que j'allais avoir aussi une nouvelle maman. Où est-elle ? Je voudrais tant la voir ! Est-ce une dame avec de beaux habits ?

— Oui, oui, répondis-je, une belle dame, très bonne et très aimante. Continue à jouer, Paulinette; tu verras probablement ta mère aujourd'hui.

— Ah ! que je serais contente, s'écria-t-elle en battant des mains.

Je descendis avec le docteur, à qui je racontai tout et je le consultai en tremblant sur le point de savoir si la forte secousse que j'avais ressentie moi-même et la vive impression qu'il avait aussi éprouvée ne nous donnaient pas des raisons d'espérer que l'apparition de cette orpheline, vêtue comme notre Pauline, et lui ressemblant comme une sœur, ne produirait pas sur l'esprit de ma femme une commotion salutaire.

Il réfléchit un instant, puis, relevant sur moi un regard où brillait un rayon d'enthousiasme, il me répondit :

— Oui ! Il faut essayer. Dans l'état désespéré de votre femme, il n'y a aucun risque... et qui sait ? La science en a vu des exemples... Il n'y a pas de temps à perdre, mon ami. Je me rends à la maison de santé pour avertir le directeur, et m'entendre avec lui.

Pendant ce temps préparez la petite fille, afin que la secousse soit aussi forte et aussi profonde que possible. Elle doit témoigner de l'amour à votre femme, la caresser et la nommer du nom de mère.

— Ne vous inquiétez pas de cela, répondis-je, l'enfant est d'une douceur et d'une amabilité charmante, et, comme vous l'avez entendu, elle chérit déjà d'avance sa nouvelle mère. Soyez tranquille, docteur; je lui apprendrai parfaitement son rôle; le bonheur de ma vie, le salut de ma pauvre Marie en dépendent.

— Eh bien, s'écria joyeusement monsieur Vloebergs, j'y vais. Si votre femme est dans ses heures de calme, nous risquerons aujourd'hui même cette tentative suprême.

VI

A peine le docteur m'eut-il quitté pour aller parler au directeur de la maison de fous, que je retournai auprès de Pauline.

Je fis connaître mon intention à la vieille servante, et, avec son aide, j'essayai de faire comprendre à l'enfant ce que je désirais. Je lui dis qu'aujourd'hui même elle verrait probablement sa nouvelle maman; qu'elle devait lui montrer de l'amitié, l'embrasser, la caresser, et surtout l'appeler du nom de mère. La pauvre femme, ajoutai-je, avait été gravement malade et avait eu beaucoup de chagrin. Elle n'était pas encore tout à fait guérie, et en revoyant l'enfant qu'elle aimait tant, elle serait peut-être émue, et paraîtrait peut-être un peu folle. Pauline ne devait s'en montrer ni étonnée ni effrayée; au contraire, pour consoler la pauvre malade, il fallait lui témoigner encore plus d'affection.

Nos recommandations étaient surperflues. Pauline, qui désirait vivement voir et embrasser sa nouvelle maman, nous comprit parfaitement, et se prêta de la meilleure grâce du monde au succès de notre projet.

— Oui, mon père, répéta-t-elle. Conduisez-moi tout de suite auprès de ma chère maman; je m'assiérai sur ses genoux, et je l'embrasserai tant et tant qu'il faudra bien qu'elle croie que je l'aime de tout mon cœur.

Le docteur revint au bout d'une bonne demi-heure, ajoutant que le directeur avait consenti à l'épreuve et qu'il nous attendait dans son établissement. Il était prudent de ne pas perdre de temps, car ce matin madame Van Hoogveld semblait très calme, et l'on ne pouvait pas savoir combien de temps durerait cet état favorable.

Je fis en toute hâte achever la toilette de l'enfant, et donnai l'ordre d'atteler la grande voiture.

Quelques minutes après nous roulions vers la maison de santé.

Mon cœur battait d'espérance, et je regardais le ciel avec joie, comme pour remercier Dieu d'un bienfait accompli. J'allais tirer ma bonne Marie du sombre abime de la folie! J'allais la revoir à mes côtés, avec la conscience de l'amour que j'avais pour elle, ma vie allait retrouver la lumière de sa douce présence!

Pour n'être pas compris de l'enfant, je parlais français avec le docteur. Il s'effrayait de la fermeté de ma foi dans la réussite de notre tentative, et s'efforça même de me prémunir contre une désillusion très possible; mais il ne réussit pas à faire naître le doute dans mon esprit exalté.

Bientôt nous aperçûmes les bâtiments de la maison de santé. Nous répétâmes à Pauline toutes nos recommandations précédentes; la bonne petite fille nous rassura complètement sur la façon dont elle jouerait son rôle dans cette épreuve, et nous descendîmes, tout émus, devant la grande porte.

Le directeur, qui nous attendait, nous introduisit

dans un salon, fit asseoir l'enfant, et nous appela dans un coin pour régler avec nous les détails de l'entrevue.

D'après lui, il était prudent d'avertir la malade dans sa chambre, avec certaines précautions, que son enfant était retrouvée. Il craignait que sans cela une impression trop brusque ne déterminât une secousse dangereuse. D'un autre côté, si elle reconnaissait qu'on voulait la tromper en lui présentant une enfant étrangère, ne deviendrait-elle pas furieuse et ne voudrait-elle pas se venger? Elle pouvait se laisser entraîner à des actes de violence et faire de la petite fille innocente la victime de sa fureur.

Mais le docteur et moi nous lui fîmes comprendre que toute notre espérance se fondait précisément sur cette violente secousse qui devait produire, par sa soudaineté même, une révolution complète dans l'esprit de la malade.

Le directeur leva les épaules et dit d'un ton incrédule :

— Vous voulez l'essayer, messieurs? sous votre propre responsabilité, alors! Fasse Dieu que vous n'ayez pas à regretter cette témérité. Madame Van Hoogveld est plus malade que vous ne croyez. Dans ses accès de fureur elle est si forte que deux hommes robustes peuvent à peine l'empêcher de faire un malheur. Il sera donc nécessaire de la mettre, même dans ce salon, sous la surveillance de quelques-uns de mes serviteurs. Pour ce qui vous regarde, messieurs, vous aurez, en cas de nécessité, à protéger l'enfant contre les violences de la pauvre folle... Tenez-vous donc prêts, je vais chercher madame Van Hoogveld.

Ses paroles décourageantes avaient glacé mon sang dans mes veines; je baissais la tête et frémissais. Que l'esprit humain est donc mobile! Maintenant j'avais peur de son arrivée.

— Attention, les voilà! dit le docteur au bout de quelques minutes.

En effet, j'entendis un bruit de pas dans le corridor. Par un suprême effort sur moi-même je rassemblai tout mon courage, bien résolu, coûte que coûte, à pousser jusqu'au bout l'épreuve que nous avions préparée.

Je vis mon infortunée Marie s'approcher entre deux gardiens. Qu'elle était pâle, la pauvre femme! Comme ses yeux étaient vitreux et sans pensée! Je sentis une larme de douleur et de compassion rouler sur ma joue... cependant je surmontai mon émotion.

Marie me contemplait de loin. Un sourire vint errer sur ses lèvres. Mon cœur tressaillit de joie à l'idée qu'elle me reconnaissait, mais ce signe imperceptible de reconnaissance s'évanouit bientôt. Elle s'approcha indifférente, et paraissait seulement demander du regard ce que lui voulaient ces étrangers.

Je lui pris la main, l'attirai dans la chambre, et m'écriai avec chaleur :

— Marie, ma chère Marie, reconnais-moi, je suis ton mari, ton ami. Je t'apporte une heureuse nouvelle : notre enfant, notre Pauline est retrouvée, fraîche et bien portante comme une rose. Vois, vois, voilà notre petit ange, il te tend les bras avec amour.

Marie sauta en arrière en poussant un cri sourd. Elle tenait son regard enflammé fixé sur l'enfant, un rire de mépris faisait trembler ses lèvres, et elle tendait les mains en avant comme pour repousser la trompeuse apparition.

Je poussai un cri étouffé, tous les spectateurs de cette scène douloureuse étaient pâles. Si la nuit régnait dans l'esprit de la pauvre insensée, il faisait trop clair encore dans son cœur de mère. Hélas! hélas! notre tentative suprême avait échoué! Elle devinait la tromperie!

Alors, sur un signe du docteur, la petite Pauline s'approcha en hésitant de la malade. Celle-ci recula jusqu'à la muraille avec une expression de haine et de terreur. Nous encourageâmes l'enfant, malgré notre crainte, à accomplir ce que nous lui avions appris.

L'enfant parut prendre tout à coup une résolution; elle tendit les bras, fit encore quelques pas vers ma femme et s'écria de sa petite voix douce et suppliante :

— Ah! maman, chère maman, ne soyez pas fâchée contre moi, je vous aime tant!

Le mot de mère toucha vivement et profondément Marie. Elle se mit à trembler comme un roseau, regarda encore un instant la petite Pauline, poussa un cri de joie qui retentit jusque dans le corridor, la serra contre son cœur, l'embrassa avec effusion, et, se soutenant à peine tant l'émotion la faisait chanceler sur ses jambes, elle se laissa tomber sur une chaise comme si elle allait s'évanouir.

Le directeur s'avança vers elle; mais elle, craignant qu'il ne lui enlevât la petite Pauline, se leva d'un bond et s'enfuit dans un autre coin du salon.

— Mon enfant, ma chère petite Pauline! s'écria-t-elle en l'embrassant convulsivement. Tu vis, tu vis encore, douce et charmante comme auparavant! Laisse-moi t'embrasser, t'embrasser toujours, mon petit ange. Ah! loué soit Dieu qui m'a rendu la lumière de mes yeux, la joie de mon âme! Mon enfant, mon enfant, noue encore tes bras autour de mon cou. Reste ainsi toujours, toujours, sur le cœur de ton heureuse mère.

Nous gardions le silence pour la laisser épancher en paix sa joie et son amour. La petite Pau-

line ne paraissait plus effrayée : on eût dit au contraire qu'elle était contente et fière de la tendresse fébrile que sa nouvelle mère lui témoignait.

Je ne savais pas ce que je pouvais espérer; le doute me causait des souffrances inexprimables. Déjà plus d'une fois j'avais fait un mouvement pour m'approcher de ma femme; mais chaque fois le docteur m'avait retenu.

Ciel! comme mon cœur se mit à battre! voilà que Marie prononçait mon nom! Elle me reconnaissait donc? La violence du choc avait-elle ramené la clarté dans son esprit?

Le directeur avait voulu de nouveau s'approcher d'elle; et, comme s'il lui inspirait une vive frayeur, elle me cria d'un ton suppliant.

— David, ô David, protège-moi contre cet homme. Il veut voler notre enfant; mais qu'il vienne, qu'il vienne! Il m'arracherait plutôt la vie!

J'allai à elle, je m'assis sur une chaise à côté d'elle, je pris sa main, et j'essayai de la persuader doucement qu'elle avait tort de craindre le moindre mal de la part des personnes présentes qui étaient toutes de nos amis. Je lui dis qu'elle avait été malade de chagrin à cause de la perte supposée de notre enfant; mais qu'à présent elle guérirait infailliblement et que probablement elle était déjà guérie. Elle m'écouta avec attention et avec joie. Elle reconnut aussi le docteur et lui serra amicalement la main.

Petit à petit sa frayeur se dissipa tout à fait. Elle tenait toujours l'enfant étroitement serrée sur sa poitrine, mais elle causait très tranquillement avec nous et même avec le directeur. A ses nombreuses questions pour savoir où et comment nous avions retrouvé la petite Pauline, nous lui racontâmes une histoire dont nous étions convenus d'avance, et dont les détails lui firent de nouveau couvrir l'enfant de baisers.

Ce que disait ma pauvre Marie n'était pourtant pas de nature à me rendre heureux. De ses paroles décousues il résultait clairement pour tout le monde qu'elle était encore aussi insensée qu'auparavant. S'il s'était produit quelque changement dans les dispositions de son esprit, ce changement ne consistait que dans un calme relatif qui nous permettait d'espérer qu'elle ne serait plus sujette à des accès de fureur. En effet, la cause de son désir de vengeance n'existait plus maintenant, du moins dans son imagination.

J'aurais dû me féliciter et remercier Dieu de cette notable amélioration; et je faisais, hélas! de pénibles efforts pour retenir mes larmes. Ma pauvre Marie resterait donc folle! Quelle pensée désolante et désespérante!

Si triste que je fusse, je remarquai cependant avec un certain soulagement que le calme se faisait de plus en plus dans son esprit. Maintenant elle se promenait en tenant sa petite Pauline par la main. Sa présence d'esprit lui revenait un peu; elle nous rappela plusieurs particularités des derniers jours qui avaient précédé sa maladie, elle parla de notre maison de campagne, des servantes, de mon père; mais tout cela avec une innocence si enfantine et avec tant d'incohérence, que ma douloureuse conviction se confirma encore davantage.

Lorsque, au bout d'une couple d'heures, il nous fallut songer à quitter l'établissement, nous nous trouvâmes dans un grand embarras. Il venait de nous être prouvé clairement que sous aucun prétexte Marie ne se laisserait séparer de l'enfant; et si nous tentions d'employer la violence, elle aurait probablement de nouveaux accès de fureur et de désespoir. Un pareil coup suffirait pour étouffer en elle jusqu'à la dernière étincelle d'intelligence, et même peut-être pour la tuer. Le docteur et moi, nous nous retirâmes dans une chambre voisine avec le directeur pour délibérer sur le moyen de trancher cette difficulté, et malgré les objections du dernier, nous résolûmes d'emmener ma femme à la maison. Ce parti pouvait être dangereux, surtout la nuit, mais nous prendrions nos précautions. Il fut convenu que le directeur nous enverrait le plus robuste et le plus courageux de ses gardiens pour passer la nuit dans notre maison de campagne, et que je ferais coucher au premier étage nos deux servantes et même un domestique, pour qu'ils fussent prêts à nous prêter secours en cas d'urgence... et enfin s'il n'y avait pas moyen de faire autrement, nous ramènerions ma malheureuse femme à la maison de santé.

Cette résolution prise, nous rentrâmes dans le salon et je dis à ma femme d'un ton joyeux :

— Marie, nous retournons à la maison. Tu pourras te promener dans notre beau jardin avec Paulinette; tout sera comme auparavant.

Elle poussa un cri de joie, et se jeta à mon cou.

— O David! s'écria-t-elle, tu me délivres? Je puis rentrer à la maison avec mon enfant? Ah! me voilà guérie, je n'osais pas encore l'espérer; mais, David, mon cher David, tu es si bon, et tu m'aimes toujours, n'est-ce pas? Ah! que nous serons heureux! Viens, Paulinette, viens, j'ai dans ma commode une magnifique robe en satin bleu de ciel que tu n'as pas encore vue. Elle est pour toi. Je veux t'en revêtir, te poser sur la tête une couronne de boutons d'or, et te faire une paire d'ailes en dentelles. Tu seras charmante, et tu pourras voler comme les anges du ciel!

C'est en déraisonnant ainsi qu'elle nous suivit dans la cour où l'on était en train d'atteler notre voiture.

Elle serra la main au directeur, salua amicalement ses gardiens, tout en regardant bien attentivement si Pauline montait en voiture. Évidemment elle craignait encore d'être séparée de son enfant.

Pendant le trajet elle fut très gaie; elle se disait pressée de revoir sa maison. Tout en parlant elle s'occupait de l'enfant, arrangeait ses vêtements, roulait les boucles de sa chevelure autour de ses doigts, et ne cessait de la caresser. La petite Pauline devait être réellement une enfant très intelligente, car elle se prêtait de la meilleure grâce du monde à ces marques fiévreuses d'affection, et quand ma femme disait ou demandait quelque chose qui pouvait compromettre notre secret, Pauline se taisait ou détournait sa conversation. La bonne petite fille avait retenu sa leçon et jouait son rôle avec une étonnante sagacité.

Nous fîmes monter ma femme et la petite fille au premier étage, et nous les y laissâmes jouer et s'amuser à leur aise; car réellement c'étaient deux enfants, et la plus jeune n'était pas la plus innocente.

Tous les jouets, tous les vêtements, tous les colliers, les bracelets de perles et de corail de ma pauvre fille défunte furent remis au jour. Pauline fut parée, attiffée et coiffée de vingt différentes manières. Ma pauvre Marie battait des mains, chantait et dansait avec un abandon si enfantin que la vue même de son bonheur me brisait le cœur.

Je m'enfuis dans une autre pièce, où je versai, dans la solitude, un torrent de larmes amères. Le docteur vint me rejoindre et réussit à me rendre un peu de courage. Il essaya de m'inspirer l'espoir que la raison de ma femme reviendrait insensiblement. Elle resterait probablement longtemps encore faible d'esprit, me disait-il, mais peu à peu elle se rétablirait de telle sorte que toute crainte de violence de sa part se dissiperait. Le principal n'était-il pas, d'ailleurs, qu'elle fût heureuse et tranquille? Il avait raison, au fond, mon excellent ami; mais ô ciel, folle pour toujours!

Le docteur nous quitta pour aller voir d'autres malades.

J'envoyai les servantes à l'étage supérieur avec mes instructions et je donnai à chacun de mes domestiques les ordres les plus sévères non seulement pour qu'ils fissent bonne garde la nuit, mais encore pour leur recommander la discrétion la plus absolue. Je les prévins que je renverrais immédiatement et sans miséricorde celui qui oserait prononcer une parole imprudente en présence de ma femme, ou qui ne se comporterait pas comme si Pauline était réellement ma fille miraculeusement retrouvée.

Pendant cette journée, je me tins presque toujours dans l'appartement où ma femme se trouvait avec l'enfant. Elle m'embrassa plus d'une fois en prononçant des paroles de reconnaissance; plus d'une fois aussi j'essayai d'engager une conversation suivie avec elle; mais hélas, au bout de quelques phrases elle s'égarait en de véritables enfantillages. qui eussent sans doute fait rire un indifférent, mais qui me faisaient frémir d'angoisse et de désespoir.

Quand la soirée fut assez avancée, et que l'enfant, fatiguée de jouer, se fut endormie sur le tapis, Marie la coucha dans son lit. Je tâchai, sous différents prétextes, de la décider à aller se coucher dans une chambre voisine: mais, comme je m'y attendais, du reste, il n'y eut pas moyen de l'éloigner. Elle se mit au lit également, et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil tranquille.

La nuit se passa sans accident. Deux fois Marie se leva pour aller regarder l'enfant; mais elle retourna paisiblement se coucher.

Le matin, aux premiers rayons du soleil, je les retrouvai toutes les deux en train de jouer gaîment.

Bien des jours, bien des semaines même se passèrent ainsi sans qu'il se fît dans la situatian d'esprit de Marie d'autre changement qu'un apaisement de plus en plus sensible.

Je comprenais bien que son bonheur et même sa vie dépendaient de la prolongation de son illusion; je ne doutais pas même qu'elle ne retombât dans ses accès de fureur, si jamais elle avait un jour conscience de la pieuse supercherie, dont on avait usé envers elle.

Dans cette conviction je pris toutes les précautions possibles pour la protéger contre la moindre indiscrétion. Je n'avais pas encore quitté un seul instant notre maison de campagne, et je surveillais mes domestiques avec une attention qui finit par me fatiguer beaucoup, et par me rendre très nerveux.

Chaque jour, il nous arrivait de Bruxelles ou des environs, des personnes de notre connaissance qui insistaient beaucoup pour voir ma femme. Elles avaient appris la mort de notre enfant, et savaient probablement, sur notre double malheur, plus que je ne le supposais. S'il m'était pénible de lutter contre la curiosité de ces visiteurs, et d'avoir à répéter chaque fois les mêmes explications; souvent aussi je tremblais à l'idée qu'il ne me serait pas toujours possible de veiller aux côtés de ma femme.

Je n'avais pas encore mis le pied hors de chez moi, mon père malade me suppliait d'aller le voir, et le soin de mes intérêts exigeait ma présence à Bruxelles. Et cependant je n'osais pas m'éloigner un instant de Marie. En effet, la moindre question

indiscrète, la moindre imprudence pouvait la mettre sur la trace du terrible secret et briser son cœur sous le coup d'un désespoir mortel.

La nécessité me réduisait à prendre enfin une résolution suprême. Je fis venir mon notaire, et je lui dis que je désirais acheter quelque part, loin de Bruxelles, dans la Flandre occidentale par exemple, une autre maison de campagne, je me proposais de congédier tous nos domestiques, excepté notre vieille servante, et de ne prendre chez nous que des personnes qui ne connaîtraient rien de notre vie passée. Ainsi tout à fait éloigné du monde, je voulais consacrer ma vie au repos et au bonheur de ma femme, écarter de son chemin tout ce qui pouvait troubler ce repos, la défendre contre toute révélation ennemie... et tâcher d'être heureux moi-même par la conscience de mon sacrifice.

Les recherches du notaire ne furent pas longues... Nous partîmes le 17 août 1836 pour la Flandre occidentale . . . .

. . . .

22 Mai 1850.

Note ajoutée pour M. Somers.

Il y a aujourd'hui quatorze ans que j'ai écrit l'histoire de mes malheurs. Depuis lors les choses se sont passées pour ma pauvre Marie comme l'avait prédit mon ami Vloebergs. Insensiblement son esprit est redevenu plus calme, et la conscience des choses journalières de la vie est revenue; si bien qu'aujourd'hui je ne crains pas de lui laisser voir des personnes discrètes, de bons amis tels que M. Somers, qui remarquent bien certainement l'innocence enfantine de ma femme, mais qui, par générosité et par compassion, font semblant de ne s'apercevoir de rien.

La première fois que M. Somers amena avec lui son fils, je m'alarmai à l'idée de la sympathie naturelle qui pouvait naître entre Frédéric et Pauline. Hélas, pourquoi n'ai-je pas coupé court dès l'origine à cet amour naissant? Mon ami Somers m'eût probablement compris et aidé.

Mais par intérêt pour Pauline, qui vivait si isolée, et dans l'espoir que cette sympathie ne deviendrait pas un amour ardent, j'accueillis de mon mieux le jeune M. Somers.

Lorsque je m'aperçus que je m'étais trompé, il était trop tard : Je ne pouvais plus interdire à Frédéric l'entrée de ma maison sans faire, du moins en apparence, un affront à son père, et sans perdre l'amitié de tous les deux.

Quelle devait être la suite inévitable de ma faiblesse? une demande en mariage, n'est-ce pas? Cette pensée m'a effrayé pendant des mois entiers, et bien souvent elle troubla mon sommeil. En effet, depuis quelque temps, ma femme semble devenir plus inquiète, plus agitée, et je tremble de voir son état s'aggraver. Le mariage de Pauline rendrait nécessaires des publications légales; tout le monde lirait le nom de Thérèse Blompap, et apprendrait ainsi que Pauline n'est pas notre enfant.

Peut-être y aurait-il un moyen de dérober à ma femme la connaissance de ces publications; mais ne faut-il pas hélas, qu'elle signe l'acte de mariage? Le nom de Thérèse Blompap, qui ne manquera pas de frapper ses yeux, ne détruira-t-il pas l'illusion qu'elle a toujours conservée, et sur laquelle reposent depuis quinze ans son bonheur, sa santé et sa vie? Quel coup mortel pour elle et pour moi! Je frémis pendant que ma plume trace ces terribles réflexions. Puisse mon ami Somers pardonner la douleur et le désespoir de son bon Frédéric à un homme qui a souffert si cruellement et qui est encore la victime d'un sort impitoyable? . . . .

. . . .

M. Somers avait terminé la lecture du manuscrit. Mais son regard y restait attaché, et son esprit s'absorbait dans de profondes réflexions.

Au bout d'un instant, il parut se réveiller comme d'un songe, se frotta les yeux, et regardant sa main humide :

— J'ai pleuré! murmura-t-il. Triste histoire en effet. Malheureux Van Hoogveld, quelle vie! Toujours veiller une malade! Et je ne tenterais pas l'impossible pour empêcher que ce fatal dévouement ne fasse de nouvelles victimes? Mais le bourgmestre est mon ami. Par bonté, pour prévenir des malheurs, il consentirait à tout pour nous venir en aide... oui, quelque ruse innocente... De cette façon Madame Van Hoogveld ne soupçonnera rien. Oui, oui... Mais ce nom malsonnant? Thérèse Blompap! Ah! s'il n'y avait pas d'autre empêchement que ce nom! mais il y a un nœud plus difficile à dénouer...

Il se leva, s'approcha de la porte, et cria à haute voix :

— Baptiste, Baptiste, apporte-moi ma redingote et mon chapeau? Je veux sortir sur-le-champ.

— Me voici, monsieur! répondit Baptiste.

M. Somers s'habilla à la hâte et sortit en courant avec le manuscrit sous son bras.

VII

Deux heures plus tard, M. Somers quittait la maison de campagne de son ami et retournait chez lui tout pensif.

Au détour du chemin il aperçut de loin un jeune homme qui marchait la tête basse, et la démarche incertaine.

— Ciel! s'écria-t-il, c'est mon fils! Je le croyais à Gand, qu'est-ce que cela signifie? Pauvre garçon, il a l'air tout consterné. Comment recevra-t-il la confidence de ce secret? Je dois être prudent. Aujourd'hui l'amour le rendrait aveugle; mais s'il allait regretter plus tard... Je suis son père; je dois y voir clair pour lui.

Tout en se parlant ainsi à lui-même il se rapprocha de son fils et le tira de sa rêverie en lui disant :

— Tiens, tiens, Frédéric, c'est toi? que viens-tu faire ici?

— Oh! mon père, soupira le jeune homme d'une voix altérée, j'ai été très loin sur la route de Gand mais l'idée que je m'éloignais de ma Pauline me faisait trop cruellement souffrir. Présente à mes yeux, je la voyais implorer mes consolations et mon aide; elle pleurait, elle se désolait, elle était malade! Ma volonté a été la plus faible : j'ai lutté pendant longtemps, mais j'ai fini par succomber. C'est ici, où elle souffre, que je dois vivre; ailleurs l'air me suffoque... Ah! mon père, donnez-moi du courage, rendez-moi un peu d'espoir! je suis si malheureux que j'en perdrai l'esprit, soyez-en sûr!

— Allons, allons, mon fils, calme-toi, répondit M. Somers. Les choses ne sont peut-être pas aussi désespérées que tu le crois. Je viens de chez M. Van Hoogveld.

— Vous l'avez-vu? vous lui avez parlé?

— Oui, et il y a du nouveau.

— Ah! Dieu soit loué, de bonnes nouvelles? s'écria joyeusement le jeune homme en sautant au cou de son père.

Mais celui-ci se dégagea de cette étreinte passionnée, et, prenant la main de son fils, lui dit d'un ton très sérieux :

— Frédéric, je ne puis te faire part de cette nouvelle, bonne, ou mauvaise, comme elle peut l'être, à moins que tu ne me promettes d'y réfléchir avec le plus grand calme. Nous retournerons chez nous en nous promenant. Écoute attentivement et sans passion ce que je vais t'apprendre. Si tu dois te laisser emporter par les élans irréfléchis de ton cœur, je me tairai, et je remettrai l'explication à un autre jour.

— J'écoute, j'écoute, mon cher père, répliqua le jeune homme, en faisant un suprême effort sur lui-même pour maîtriser son impatience.

Lorsqu'ils eurent fait quelques pas côte à côte dans le chemin de terre, M. Somers s'exprima ainsi :

— Frédéric, le mariage est un lien pour toute la vie. Une alliance que l'on contracte sous l'impulsion d'un amour irrésistible ne peut plus se briser lorsque l'amour s'en va, et que le bandeau tombe de nos yeux.

— Je le sais, mon père, dit le fils.

— Une des sources les plus fécondes des chagrins et des regrets de la vie, c'est bien certainement une union entre des personnes dont les positions sociales sont par trop inégales. Tu aimes Pauline et tu aspires à sa main, mais n'hésiterais-tu pas à te marier avec la fille d'un... d'un aide-maçon?

Le jeune homme regarda son père d'un air hébété; il ne paraissait pas comprendre ce que celui-ci voulait dire.

— Il en est ainsi, continua M. Somers. Elle n'est pas la fille de M. Van Hoogveld, elle est née à Beersel, près de Bruxelles, d'un pauvre manœuvre.

— Parlez-vous de mademoiselle Pauline? balbutia le jeune homme.

— Oui, oui, de cette belle demoiselle, si spirituelle et si bien élevée. Cela semble t'étonner et t'attrister?

— Cela me surprend, mais cela ne m'afflige pas; non, non, Dieu soit loué! s'écria gaîment Frédéric. Ah! ah! maintenant je ne crains plus le baron Van Cortebach! C'est un ambitieux; il n'aime Pauline que pour sa fortune. Ce n'est pas de l'argent que je désire, c'est elle... Au contraire, lui prouver que mon amour est pur et désintéressé, être son protecteur, la rendre heureuse, sans autre récompense que sa douce affection! quelle existence enviable et bénie! Et, dussé-je travailler pour elle, comme je bénirais ce travail!

— Travailler? qui te parle de travailler? répondit le père. La question d'argent n'est pas ce qui m'inquiète, mais son nom malsonnant : elle s'appelle Thérèse Blompap...

— Thérèse Blompap! répéta Frédéric un moment interloqué. Thérèse Blompap!

Mais bientôt il secoua la tête pour chasser une idée importune, et répondit :

— Qu'importe le nom, mon père; c'est la personne qu'il faut considérer. Ne connaissons-nous pas un banquier très estimé qui se nomme Poulaupot?

— Le nom ne fait pas grand'chose en effet, dit M. Somers; mais si plus tard nos parents, nos connaissances, allaient à ce sujet...

— Oh! mon père, comment pouvez-vous parler avec une pareille froideur? s'écria Frédéric. Pauline Van Hoogveld, ou Thérèse Blompap, — peu m'importe — si elle devient ma femme, ne portera-t-elle pas honorablement et dignement

votre nom? quelle femme l'emporterait sur elle en intelligence, en douceur, en charmes de toute espèce? Tout en elle ne respire-t-il pas la pureté, la noblesse de cœur? Si vous pouviez choisir dans le pays entier, voudriez-vous donner une autre femme à votre fils? Vous me l'avez répété si souvent, mon père!

— C'est vrai, murmura M. Somers, à demi convaincu.

— Et maintenant, reprit le jeune homme, parce qu'elle serait pauvre ou de condition misérable, nous la repousserions, et nous la condamnerions à mourir de chagrin? Notre cœur serait-il donc impitoyable, mon père? Votre amitié, mon amour n'étaient-ils que mensonges?

M. Somers, attendri, prit la main de son fils et répondit en la serrant tendrement dans les siennes:

— Frédéric, mon bon Frédéric, tu souhaites donc que Pauline, que Thérèse devienne ta femme? Pour moi, je le désire du plus profond de mon cœur. Mais toi, as-tu bien réfléchi?

— Oui, oui, mon père; mon amour pour elle est impérissable; et maintenant que je sais qu'elle est pauvre, je me mépriserais moi-même si j'étais capable de changer.

— Alors je te dirai une chose qui n'est certainement pas de nature à affaiblir ta résolution. Thérèse n'est pas pauvre; au contraire, elle recevra une dot considérable, et elle sera l'unique héritière des Van Hoogveld. Ce sont de bonnes nouvelles, n'est-ce pas?

— Je n'en sais rien, mon père; peut-être? Cela m'enlève, dans tous les cas, un bien beau rêve... Mais monsieur Van Hoogveld consent-il à notre mariage?

— Il y consent, et il te le répétera lui-même. Il nous attend; nous nous rendrons chez lui demain matin, aussitôt que...

— Demain! demain, ô ciel! Pauline sait-elle qu'un si grand bonheur nous attend?

— Elle ne le sait pas, mon fils. Je devais d'abord connaître ta décision.

— Oh! encore cette longue et triste nuit à passer pour elle! Et si, dans l'intervalle, elle succombait à son chagrin?

— Elle est souffrante, en effet, mon fils.

— Malade, elle est malade, mon père! Et nous la laisserions souffrir jusqu'à demain, nous l'abandonnerions à son désespoir, sans consolations, tandis qu'un seul mot de notre bouche suffirait pour lui rendre la santé et le bonheur! quelle cruauté! Venez, venez, mon père, allons chez M. Van Hoogveld, courons : chaque minute qui s'écoule est un siècle de douleur pour ma pauvre fiancée.

Et, malgré la résistance de son père, le jeune homme l'entraîna en avant, et l'embrassa, et le supplia tant et si bien qu'à la fin M. Somers, après quelques recommandations de prudence, se rendit à son ardent désir.

Ils disparurent tous deux entre le feuillage touffu des tilleuls qui bordaient l'avenue de la propriété de M. Van Hoogveld.

Quelques semaines plus tard, on célébrait une noce joyeuse, quoique sans grand apparat.

Et, dans la soirée de ce beau jour, une mère à demi folle s'agenouillait, dans un moment de lucidité, devant l'image du Sauveur, et bénissait le bon Dieu qui avait permis que son enfant adorée fût si heureuse.

FIN DE LA FOLIE D'UNE MÈRE



Il fut blessé par un sanglier... (Page 1.)

LA SORCIÈRE FLAMANDE

I

Dans les anciens temps de la chevalerie régnait, sur le pays compris entre l'Escaut et la mer, un puissant et vaillant roi.

Il tenait sa cour dans un palais nommé Zonneburg et situé à l'est d'Harlebeke, qui était alors une grande ville fortifiée.

Un jour qu'il était à la chasse dans la Forêt-sans-merci, il fut blessé par un sanglier, et il succomba aux suites de sa blessure.

En mourant, il confia la tutelle de son fils âgé de douze ans à sa femme, Mattabruna, qui devait gouverner le pays jusqu'à la majorité du jeune roi.

Ce prince, nommé Oriand, acquit en peu d'années une très haute taille et devint très fort pour son âge. Dès qu'il se sentit en état de porter l'épée et le glaive, il se mit à courir nuit et jour à travers les bois, à la recherche des bêtes féroces pour les combattre et les tuer. Ni pluie, ni neige, ni tempête, ne pouvaient le retenir. Tout ce qui ne se rapportait pas aux exercices du corps ne lui inspirait que de l'aversion; il ne voulait entendre parler que de chasse, de maniement d'armes, de lutte et de tournois.

Si parfois quelque vieux et fidèle serviteur de son père essayait de lui faire sentir qu'il avait besoin d'apprendre encore autre chose pour gouverner son royaume en bon et sage monarque,

Oriand repoussait ses conseils avec obstination et avec mépris.

Mattabruna, qui était une femme ambitieuse, avait fait de bonne heure ses secrets calculs. Elle s'était dit que si son fils restait étranger aux affaires de l'État, il deviendrait incapable de régner en réalité, et que par conséquent ce serait elle qui régnerait sous son nom. Aussi encourageait-elle le jeune prince dans ses penchants, affectait d'admirer sa force musculaire, et portait aux nues la violence de son caractère comme une marque de sa royale origine.

Pour le pousser plus avant dans cette voie, elle lui donna pour compagnon assidu un certain chevalier Marcus qui lui était dévoué corps et âme. Elle lui confia ses secrètes espérances et promit de l'élever aux plus hautes fonctions s'il l'aidait à atteindre son but. Pour cela le chevalier n'aurait rien de mieux à faire que de suivre partout le roi, de le flatter constamment, et d'entretenir chez lui le goût de toutes les occupations violentes et cruelles.

Cette vie sauvage et matérielle ne tarda pas à porter ses fruits : Oriand devint de plus en plus brutal et colère, et peu à peu la violence de son caractère se développa à tel point, qu'à la moindre contrariété il entrait dans des accès de rage furieuse qui faisaient reculer les plus intrépides devant le feu de ses regards.

Mattabruna seule conservait toujours une grande influence sur lui, et avait le pouvoir de calmer ces tempêtes.

Les choses se passèrent comme l'ambitieuse reine l'avait espéré. Lorsque Oriand atteignit sa majorité, il se laissa couronner; mais il pria sa mère de garder les rênes du gouvernement et de lui épargner des soins dont il ne pouvait ni ne voulait se charger, d'autant plus que l'Empereur, dont il était le vassal, avait réclamé son aide, et qu'il était prêt à partir pour guerroyer en Allemagne, avec la plupart de ses chevaliers et de ses hommes d'armes.

Mattabruna resta donc absolument maîtresse. Son fils n'était pas ambitieux et personne à la cour ne l'était pour lui. Qui donc eût voulu d'un monarque si emporté en même temps et si incapable? Une seule crainte agitait la régente : Oriand était majeur, il pouvait être charmé par une femme, et faire monter une nouvelle reine sur le trône. Celle-ci n'enlèverait-elle pas à la mère son influence sur son fils, et son autorité sur le pays?

Mattabruna, il est vrai, avait pris depuis longtemps quelques précautions contre cette éventualité menaçante en inspirant à son fils une sorte d'aversion générale pour les femmes. Et elle croyait y avoir assez bien réussi pour pouvoir espérer que l'insensible cœur d'Oriand resterait fermé au doux sentiment de l'amour... Mais qui, cependant, pouvait prévoir?...

Quoique, depuis plusieurs semaines, elle n'eût plus reçu de nouvelles du roi, elle ne doutait pas que tout ne se passât bien à l'armée; s'il survenait d'ailleurs quelque événement capable de traverser ses projets, elle savait bien que Marcus, assidu compagnon du roi, s'empresserait de lui envoyer un message secret par un de ses plus fidèles serviteurs, un certain Savary.

Elle s'était retirée dans son appartement pour se livrer à ses méditations ordinaires, lorsqu'elle entendit derrière elle le son d'une voix bien connue. Elle se retourna toute surprise et vit debout devant elle le chevalier Marcus lui-même.

— Ah! béni soit Dieu qui vous ramène vers moi, mon cher Marcus, s'écria-t-elle. Quelles nouvelles?

— De bonnes nouvelles, madame, répondit-il. Le roi revient. Je l'ai quitté non loin d'ici pour vous prévenir de son arrivée.

— Que signifie ceci, seigneur chevalier? Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé plus tôt votre messager, pour me donner le temps de préparer au roi une réception solennelle?

— Le roi l'a strictement défendu, madame. Il désire qu'on ne célèbre son retour que dans trois jours.

— Désir étrange, Marcus.

— Oui, madame, le roi ne rêve que de chasses. Quelques jours avant son départ pour l'Allemagne il avait poursuivi, dans la Forêt-sans-merci, un ours gigantesque qui lui avait échappé. Il veut se remettre à sa poursuite, dès demain matin, et ne fera qu'une courte halte au château.

— Soit. Et en ce qui nous concerne, Marcus, tout va bien?

— Parfaitement, madame. J'ai même acquis la conviction que désormais nous n'aurons plus à craindre sur lui l'effet enchanteur des femmes. Le cœur du roi est fermé à l'amour.

— Vous en a-t-il donné des preuves? demanda Mattabruna avec un sourire de joyeuse espérance.

— Soyez heureuse et fière d'être sa mère, madame, dit Marcus. Notre roi Oriand a accompli tant de faits héroïques, et battu si complètement l'ennemi, que l'Empereur a fait le plus grand éloge de sa force et de sa bravoure. Grâce à son irrésistible vaillance et à son audace sans pareille, la guerre a été promptement terminée. Nous sommes revenus triomphants à Augsbourg où l'on a organisé de brillants tournois. Oriand, dont la renommée s'était déjà répandue au loin, a remporté le prix dans toutes les épreuves; il a été cou-

ronné six fois par les plus nobles demoiselles de l'Allemagne. Vous auriez eu plaisir à voir, madame, comme chacune d'elles semblait implorer un regard de votre fils, — car le roi est, hélas ! un homme superbe. La plus jeune des filles de l'Empereur, la jeune Aleïdis, essaya même plus que les autres d'attirer son attention. J'avais vraiment peur, car l'amour rayonnait dans ses yeux charmants...

— Vous me faites trembler, Marcus ! murmura Mattabruna.

— Votre inquiétude eût été bien plus grande, madame, si vous aviez entendu comme moi l'Empereur, en termes fort peu voilés, offrir à notre roi la main de la jeune princesse.

— Et lui ?

— Tout en exprimant sa profonde reconnaissance pour son suzerain, il osa affirmer son invincible éloignement pour toutes les femmes et déclara qu'il ne porterait jamais les chaînes de l'hymen. Les nobles dames, dépitées de son insensibilité, l'ont surnommé le « roi sauvage ».

— Dieu merci ! voilà ma poitrine soulagée d'un lourd fardeau ! s'écria joyeusement Mattabruna.

— Vous comprenez, madame, que j'ai contribué pour ma part à préserver le roi de toute séduction en lui parlant de liberté, d'orgueil masculin, de combats et de chasses; en lui faisant comprendre qu'une fois devenu l'esclave d'une femme, il devrait dire adieu à cette vie aventureuse et indépendante.

— Bon et fidèle ami, dit Mattabruna, soyez certain que je ne serai pas ingrate. Le domaine de Wolveghein est un beau fief, n'est-ce pas ? J'engagerai mon fils à vous le donner.

Marcus s'inclina et baisa la main de sa protectrice avec une vive émotion.

Il se disposait à lui témoigner sa gratitude en des termes chaleureux, lorsqu'il fut interrompu par des sons de trompe qui retentirent dans le lointain.

— Le roi approche, dit-il.

— Courons vite à sa rencontre ! s'écria Mattabruna.

Lorsque tous deux arrivèrent à la porte du palais, Oriand parut dans la cour d'honneur, à la tête de ses chevaliers et de ses valets d'armes qui marchaient en silence et n'osaient manifester leur joie, de crainte de déplaire à leur maître.

Mattabruna courut vers son fils, et lorsqu'il eut mis pied à terre, elle se jeta à son cou. Il la serra tendrement dans ses bras, car il aimait et honorait sa mère.

Alors s'approchèrent ses courtisans et principaux serviteurs pour souhaiter la bienvenue à leur seigneur et maître.

Oriand prêta un moment l'oreille à leurs vœux, mais il ne tarda pas à s'impatienter, et les congédia froidement.

Il avait soif d'un plaisir dont il avait été privé si longtemps. Il n'était préoccupé que de sa grande chasse du lendemain.

Comme ses chevaliers et ses hommes d'armes devaient être fatigués, il donna des ordres pour qu'ils pussent passer la nuit au palais et dans les environs, et qu'on leur offrît une hospitalité royale.

Quant à lui, il s'occupa d'abord de choses qui lui tenaient plus à cœur. Rassemblant autour de lui tous les employés de sa vénerie : les forestiers, les piqueurs, les sonneurs de trompe, les valets de chiens, les batteurs d'estrade, les porteurs de gibier, etc., il leur distribua des ordres pour qu'ils se tinssent prêts à partir, le lendemain au point du jour, pour la Forêt-sans-merci.

Lorsqu'un des forestiers lui dit que, la semaine précédente, le terrible ours avait encore enlevé la chèvre d'un pauvre bûcheron, la passion du roi fut tellement surexcitée qu'il eut un moment envie de pousuivre immédiatement la bête féroce; mais il écouta les conseils de sa mère et résolut de modérer son impatience jusqu'au lendemain.

Il donna donc à chacun la permission d'aller boire et se divertir avec ses amis, et il se disposait lui-même à rentrer au palais, lorsqu'il vit accourir de loin, au grand trot de leurs chevaux, cinq ou six cavaliers qui poussaient des cris de détresse et appelaient au secours.

Le roi s'arrêta étonné; l'armure de ces chevaliers, en partie brisée, était couverte de sang et de boue; leurs chevaux étaient blancs d'écume et ruisselants de sueur.

Arrivés à quelques pas du roi, ils mirent pied à terre, s'approchèrent en courbant la tête, et se laissèrent tomber à genoux, les mains tendues vers lui, en s'écriant :

— Aide, aide ! ayez pitié de nous, ô puissant prince ! nous sommes vos fidèles vassaux; vengez la cruelle injustice qui vous est faite par un ennemi qui ose vous mépriser.

Blessé de ces derniers mots, le roi répondit rudement :

— Relevez-vous ! qui êtes-vous, téméraires qui ne craignez pas d'exciter mon courroux ?

Un très vieux chevalier à cheveux blancs prit la parole.

— Honneur et respect à vous, seigneur roi. Vous connaissez votre humble serviteur. Je suis le maréchal du palais de votre marraine, la noble veuve Van Halkyn.

— En effet ! Et c'est pour elle que vous invoquez mon aide ?

— Pour elle, puissant seigneur.

— Parlez donc ! Que lui est-il arrivé ?

— Vous savez, seigneur roi, reprit le vieux chevalier dont l'œil se mouilla de larmes, que mon maître, le sir Van Halkyn, a perdu la vie au service de votre père. Sa veuve, depuis ce malheur, a vécu seule et pour ainsi dire cloîtrée, consacrant tous ses soins à élever convenablement et chrétiennement son unique enfant. Cet enfant est devenu une vertueuse jeune fille, et comme elle est merveilleusement douée et que Dieu lui a donné toutes les grâces de la femme, déjà de nombreux chevaliers ont demandé sa main ; mais elle ne veut pas quitter sa mère...

— Que vous êtes prolixe ! murmura le prince.

— Excusez-moi, seigneur roi, balbutia le vieillard effrayé ; je suis vieux...

— Eh bien, abrégez !

— Oui, seigneur, j'abrégerai autant que possible. Il y a un chevalier qui voulait employer la violence pour contraindre ma maîtresse, votre marraine, à lui accorder la main de sa fille ; mais le dévouement de tous ses serviteurs, qui restent armés jour et nuit pour la défendre, l'ont empêché de réaliser son dessein. Alors il a eu recours à la calomnie, et répandu le bruit que la dame Van Halkyn est une sorcière.

— Ah ! ah ! ma marraine, la bonne dame Van Halkyn une sorcière, dit le roi en riant, quelle sottise !

— Malheureusement, seigneur roi, la vie retirée de ma maîtresse a pu donner une apparence de vérité à ces odieuses accusations, et le peuple a cru cette sottise.

— Et après, après ! parlez donc !

— Après, seigneur roi ? Lorsque le méchant chevalier supposa que ma maîtresse était assez haïe de ses sujets pour ne pouvoir plus compter sur leur secours, il se mit en campagne pour assiéger le château Van Halkyn, pour brûler vive la prétendue sorcière, comme il l'appelle, et pour emmener sa fille à Celles, par delà l'Escaut.

— Quoi ! ce ravisseur est Waleran de Celles ?

— Oui, seigneur, il investit en ce moment le château de Halkyn. C'est à peine s'il s'y trouve encore soixante fidèles chevaliers et hommes d'armes prêts à verser leur sang pour la défense de ces deux nobles femmes. Ils ne pourront pas tenir longtemps contre les forces supérieures de l'ennemi. Vous seul, seigneur roi, pouvez encore la sauver, celle qui vous a tenu tout enfant sur les fonts baptismaux, et qui maintenant tend vers vous ses mains suppliantes pour implorer votre secours.

— Ah ! c'est ainsi ! grommela le roi d'une voix rauque. Waleran ose, sur mon territoire, assiéger le château d'une de mes vassales, de ma propre marraine ? Il ne craint donc ni mon pouvoir ni ma colère ?

— Dans notre détresse nous avons invoqué votre nom, seigneur roi ; mais lui, qui espère le secours du comte de Hainaut, s'est moqué de vous.

— L'impudent ! Il mourra !

— Oui, seigneur, mais ayez pitié de nous et d'elles ; leur vie est en danger ; demain peut-être il sera trop tard.

— Qui vous parle de demain ? Allez tous à l'office ; mangez, buvez et préparez-vous à me suivre.

Et, se tournant vers le palais, il cria d'une voix de stentor qui éveilla tous les échos d'alentour :

— Garde à vous, trompettes... Qu'on sonne le boute-selle ! aux armes ! à cheval !

Et comme le mouvement ne s'opérait pas assez vite à son gré, il proféra quelques jurons énergiques et frappa du pied avec impatience.

Les chevaliers et les gens d'armes qui le virent de loin accoururent en toute hâte, et se placèrent chacun à son rang, sous les ordres de leurs chefs.

Après avoir embrassé sa mère, le roi sauta à cheval, brandit son épée, et cria à ses hommes :

— Gens des pays de l'Escaut, de la Lys et de l'Iser, des ennemis téméraires souillent notre sol natal ; ils se moquent de votre roi et le bravent ; nous allons les écraser tous jusqu'au dernier. Courage ! En avant, en avant !

Et l'armée se mit en marche au son des trompettes, au bruit des hennissements et des cris de guerre, et disparut bientôt du côté de l'Orient, derrière les arbres de la forêt prochaine.

II

Il y avait huit jours déjà que le roi Oriand s'était dirigé avec son armée vers les frontières du Hainaut, et Mattabruna n'avait pas encore eu de ses nouvelles.

Elle s'en étonnait bien un peu, sans cependant s'en affliger. Car en l'absence du roi elle régnait seule, et administrait les affaires de l'État selon sa libre volonté. C'est à elle que l'on soumettait les cas les plus graves, à elle que s'adressaient les suppliques des sujets, à elle que l'on rendait les honneurs royaux. C'en était assez pour son cœur froid et ambitieux. Le reste la laissait, au fond, assez indifférente.

Le matin du neuvième jour cependant, poussée sans doute par la curiosité, elle envoya à l'armée un messager à cheval, avec une lettre pour son fils.



Grâce, grâce pour moi ! (Page 12.)

Puis elle se rendit à la salle d'audience où à cette heure, beaucoup de chevaliers, de bourgeois et de villageois attendaient respectueusement sa venue, pour lui adresser leur plaintes ou leurs prières.

Mattabruna gravit les degrés du trône, et laissa les plaignants ou les solliciteurs s'agenouiller tour à tour devant elle, renvoyant chacun d'eux avec une faveur ou un refus, avec un mot d'espoir ou une sentence de condamnation.

Il y avait plus d'une heure qu'elle donnait audience lorsqu'un homme armé entra dans la salle, s'approcha du trône et plia le genou devant elle.

— Ah! vous êtes Savary, le chasseur de Marcus, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

— Et le plus humble de vos serviteurs, princesse. Je viens de l'armée, et je suis envoyé par mon maître Marcus.

— Eh bien, quelles nouvelles m'apportez-vous?

— Notre roi a écrasé tous ses ennemis; il n'en reste pas un; mais...

— Parlez donc! dit Mattabruna avec impatience. Ce triomphe a l'air de vous attrister...

— C'est, princesse, balbutia Savary, que mon maître m'a confié des choses que...

Et il leva les épaules en désignant du regard la foule des assistants.

— Gardes! s'écria Mattabruna, faites évacuer la salle. L'audience est ajournée à demain.

Elle descendit de son trône et dit tout bas au chasseur :

— Je comprends; vous avez un message secret : suivez-moi.

Elle conduisit Savary dans son appartement, ferma la porte, et dit :

— Maintenant, vous pouvez parler librement et sans crainte... Vous hésitez? C'est donc bien terrible? Est-il arrivé malheur au roi?

Le chasseur fit un signe d'affirmation.

— Quel malheur donc? s'écria Mattabruna, irritée des hésitations du messager.

Celui-ci tira de son escarcelle une lettre cachetée et la remit à Mattabruna qui posa le parchemin sur la table.

— Une dépêche de mon fils? dit-elle. Je me la ferai lire tout à l'heure. Vous savez ce qu'elle contient? Dites-le-moi.

— Princesse!... le roi est marié.

— Marié? le roi marié? répéta Mattabruna pâle de surprise et d'angoisse, et reculant d'un pas. Vous moquez-vous de moi, malheureux? mon fils marié!

— Devant Dieu, et avec la bénédiction du prêtre, princesse.

Mattabruna tomba assise sur un siège, tremblante de frayeur en même temps que de rage; mais le regard compatissant de Savary la rappela au sentiment de sa position. Cet homme n'était que le serviteur de son serviteur, et peut-être même n'était-il pas né libre. Elle ne pouvait pas le laisser lire dans son cœur; car elle ne le connaissait pas assez pour être sûre de sa fidélité et de son dévouement.

Elle se fit violence, maîtrisa son trouble, et dit d'un ton très calme en apparence :

— Le roi a atteint l'âge où l'on doit prendre femme. Ce qui m'a fait de la peine, c'est l'inattendu de cette nouvelle. Mais s'il a choisi une épouse de haute naissance, nous l'accueillerons avec honneur et l'aimerons comme notre fille... Vous riez, je crois? Êtes-vous las de la vie, impudent valet?

— Moi, rire, princesse? Si j'étais coupable d'un pareil manque de respect, je me percerais le cœur.

— Soit; il me semblait avoir surpris un sourire sur vos lèvres... Et quelle est l'heureuse épousée de mon fils?

— Elle s'appelle Béatrice Van Halkyn.

— Béatrice Van Halkyn! grommela Mattabruna. La fille d'une sorcière avec qui Lucifer...

— Oh! c'était une odieuse calomnie, princesse! s'écria Savary avec indignation.

Mattabruna lui saisit la main et demanda en grinçant des dents :

— Une calomnie, imbécile? Comment pouvez-vous le savoir.

— Je ne le sais pas, noble princesse, bégaya le chasseur tremblant. Si vous croyez que c'est vrai, ce doit être vrai, et je le crois aussi. Mais, je vous en supplie, ma mission est terminée, permettez-moi de rentrer chez moi.

— Et votre maître Marcus ne vous a pas donné d'autres instructions? N'avez-vous plus rien à me dire?

— Plus rien, princesse.

— Ceci est un mensonge; c'est vous qui mentez, ricana Mattabruna. Parlez, accomplissez votre mission, sinon vous jouez votre vie!

Le pauvre diable était tellement troublé par la frayeur qu'il fit de vains efforts pour articuler quelques mots,

Mattabruna alla jusqu'à un petit coffret posé sur la table et revint vers Savary auquel elle mit quelques pièces d'or dans la main. Savary n'en pouvait croire ses yeux.

— Vous me croyez méchante? dit-elle en souriant. Tenez, voilà une preuve de ma bienveillance. N'ayez donc plus peur.

— Peur, moi peur? s'écria le chasseur qui retrouva subitement l'usage de la parole, et mit l'or dans sa poche. Ce qui m'effrayait, princesse, c'était la désespérante perspective d'encourir votre disgrâce. Demandez-moi mon sang, je le répandrai pour vous avec bonheur...

— Assez, assez, je ne vous en demande pas tant. Asseyez-vous là, et répétez-moi ce que Marcus vous a ordonné de me dire.

— Il m'a chargé, princesse, de vous raconter comment s'est passée l'affaire de ce mariage inattendu.

— C'est précisément ce que je désire savoir. Racontez-moi tout.

—Princesse, lorsque nous arrivâmes à Halkyn avec l'armée, Waleran de Celles avait déjà assiégé et pris le château, e ses hommes d'armes, unis au peuple révolté, avaient brûlé vive la dame douairière Van Halkyn...

— Naturellement, comme sorcière!

— Comme sorcière? Oui, puisque vous le croyez, princesse. Nous arrivâmes devant le château, nous donnâmes l'assaut et nous escaladâmes les murailles en massacrant tout ce qui osait nous résister. Nous croyions avoir anéanti tous les ennemis dans l'intérieur du château, et notre roi reprenait déjà la campagne pour poursuivre les fuyards, lorsqu'il aperçut tout à coup un chevalier qui sortait par une poterne du château, emportant sur son cheval une femme évanouie, et prenant la fuite avec la rapidité de l'éclair. Notre roi piqua des deux, atteignit Waleran, lui fendit la tête, et délivra ainsi la demoiselle Van Halkyn des mains de son ravisseur; il la porta dans le château, sans permettre que personne l'aidât, baigna lui-même d'eau froide son visage pâle comme un linge, et lui prodigua mille soins jusqu'à ce qu'elle revînt à elle et rouvrît les yeux. Je ne saurais décrire la puissance enchanteresse de ces yeux bleus comme le ciel.

— Oui, oui, enchanteresse! Naturellement! murmura la reine.

— De ce moment, princesse, notre roi ne quitta plus la belle Béatrice, et se montra si doux, si aimable et si joyeux avec elle qu'on eût dit un enfant à côté d'un autre enfant. Le moindre sourire d'elle le comblait de joie, et si parfois un accès de mécontentement venait encore s'emparer de lui, un simple regard de Béatrice suffisait pour le rendre doux comme un agneau, et pour lui faire demander pardon à genoux de son emportement. Notre roi n'était plus reconnaissable.

— Ensorcelé! grommela Mattabruna.

— En effet, ensorcelé par le charme inexprimable de la noble demoiselle et par la douceur de ses grands yeux bleus! Nul de nous ne pouvait résister à ce regard. Quiconque le rencontrait se sentait sous l'empire d'une mystérieuse domination, du respect, de la sympathie, de l'admiration.

— Oui, oui, par une puissance secrète, murmura Mattabruna, c'est clair... Vous aussi, en parlant, vous êtes encore sous le charme.... Avez-vous déjà vu d'autres femmes avec un pareil regard?

— Jamais, princesse.

— C'est de la sorcellerie, de la magie.

— De la magie? En effet, cela y ressemble! dit Savary en soupirant.

— Et le roi mon fils est épris de Béatrice Van Halkyn?

— Oui, princesse.

— Et elle?

— Elle témoignait aussi une vive affection à son sauveur.

— Je puis deviner le reste, gronda la reine avec une rage contenue et une ironie haineuse. Mon fils, ensorcelé par une puissance mystérieuse et poussé vers un but déterminé, lui a offert sa main et sa couronne. Le consentement de Béatrice était assuré d'avance, et l'on a trouvé, dans un village voisin, un prêtre, un saint homme! pour bénir ce mariage.

— Comme vous dites, princesse.

— Et tout cela est arrivé en présence de votre maître Marcus? Il n'a donc rien tenté pour préserver le roi de la séduction?

— Je le crois, princesse, mais je ne le sais pas.

— N'a-t-il pas pu faire comprendre à mon fils ou au prêtre, qu'il était le jouet d'une puissance occulte, d'une illusion infernale, œuvre du démon?

— Oh! princesse, n'accusez pas mon maître, répondit tristement Savary. Un chevalier, le vieux Warnfried Van Drieslhem, osa murmurer le mot « sorcellerie » à l'oreille du roi. Maintenant je comprends le sens terrible de ce mot. Le roi sauta debout comme s'il venait d'être mordu par une vipère. Il leva son épée en rugissant, et il allait fendre la tête à Warnfried, lorsque heureusement, Béatrice retint son bras et parvint à le calmer. Warnfried démontra ensuite au roi qu'il s'était mépris sur le sens de ses paroles, et l'irrésistible douceur de Béatrice fit si bien que notre roi demanda pardon à Warnfried et l'embrassa en signe de réconciliation. Mon récit vous est pénible, princesse?

— Un tel pouvoir sur mon fils! dit Mattabruna. Ah! mon cœur se serre! Qu'il vienne avec son infernale sorcière! Elle saura qui je suis.

— Avec votre permission, princesse, voici ce que mon maître m'a surtout chargé de vous dire : Le roi, en faisant grâce à Warnfried, a juré solennellement, en présence de ses nombreux chevaliers, qu'il ferait mettre à la torture et à mort quiconque prononcerait encore un seul mot qui sonnerait mal aux oreilles de Béatrice Van Halkyn, et ne lui témoignerait pas le plus profond respect. Il a juré qu'il la préserverait du moindre chagrin au prix de sa couronne et de sa vie, et qu'il la défendrait contre le monde entier.

— Mais contre moi? Je suis sa mère!

— Même contre sa mère, princesse. Il l'a dit formellement, de manière à être entendu de tous.

Mattabruna ne pouvait plus contenir sa rage. Elle murmurait des malédictions en grinçant des dents; mais le sentiment de son impuissance confondit son orgueil, et elle courba la tête avec désespoir. Honteuse de son agitation en présence d'un valet, elle s'écria enfin :

— Pourquoi votre maître Marcus n'est-il pas venu lui-même m'apprendre ces affreuses nouvelles?

— Un autre devoir l'a retenu, princesse, répondit Savary. Le roi lui a ordonné de rester constamment auprès de la reine, pour veiller sur elle et faire qu'on obéisse à son moindre geste. Mon maître doit se montrer serviable et respectueux envers la reine; de cette façon il gagne ses bonnes grâces et conserve la confiance du roi. Il vous conseille d'agir de même jusqu'à...

— Jusqu'à quand? demanda Mattabruna étonnée de son hésitation.

— Jusqu'à ce que mon maître vous ait parlé lui-même. Ma mission est remplie maintenant, princesse.

Mattabruna lui donna encore une couple de pièces d'or et lui montra la porte.

— Votre très humble et très dévoué serviteur, dit Savary en sortant à reculons. Si ma vie peut vous être utile, parlez. Je verserai mon sang pour vous avec bonheur.

— C'est bien, allez en paix! murmura Mattabruna. Qui sait? Peut-être vous le demanderai-je un jour. Si le courage ne vous manque pas alors...

— Pour une si aimable princesse, je traverserais le feu de l'enfer ! dit le chasseur en sortant.

Mattabruna resta seule, la tête appuyée dans ses mains, et calcula longtemps le danger qui la menaçait et les moyens de le détourner. D'abord elle ne rêva que violences et catastrophes sanglantes; mais petit à petit elle en vint à cette conclusion que Marcus avait raison, qu'il fallait recourir à la ruse, dresser séduction contre séduction pour soustraire Oriand au pouvoir de sa nouvelle épouse. Il faudrait du temps, peut-être; mais en agissant avec patience et mystère... Car à la moindre imprudence, la fureur du roi, pareille à un ouragan déchaîné, pouvait semer la mort et le carnage à la ronde, même dans le palais, jusque sur le trône! N'avait-il pas juré qu'il n'épargnerait pas même sa mère ?

Mattabruna appela le secrétaire de la cour et se fit lire la lettre de son fils. Elle contenait la nouvelle de son mariage et annonçait qu'il n'arriverait que dans huit jours avec la nouvelle reine. Ce délai avait pour cause l'indisposition dont elle souffrait encore à la suite de toutes les émotions, mais surtout le désir du roi de préparer à sa femme une réception solennelle, et de donner à chacun le temps de faire ses préparatifs. Il avait envoyé des messagers spéciaux dans tous les comtés pour convier les chevaliers à la fête, et il priait sa mère de n'épargner de son côté ni peines ni argent, afin de donner à l'entrée de la jeune reine tout l'éclat et toute la cordialité possible.

A la lecture de cette lettre, Mattabruna fut émue un instant, et un sourire de satisfaction parut même sur ses lèvres. Les expressions dont son fils se servait étaient si tendres et si affectueuses! Plus de six fois, Oriand la nommait sa chère mère, sa très chère mère, et au lieu de commander avec rudesse, il s'excusait de mettre tant d'instances dans ses désirs, et suppliait comme un solliciteur qui implore une faveur.

Mais bientôt elle se dit avec dépit que la douceur inaccoutumée de son fils n'était que la preuve de l'incompréhensible pouvoir de Béatrice sur son esprit. Son cœur se gonfla de fiel et de haine, et chaque mot de tendresse pour elle que renfermait la lettre, lui sembla un coup de poignard.

Elle renvoya le secrétaire avec une colère mal dissimulée, et sortit de l'appartement afin de rassembler tous les serviteurs de la cour et leur donner les ordres pour la réception solennelle de leur nouvelle reine.

III

Le grand jour était arrivé.

Des draps d'or et des draperies rouges ornaient la façade du palais; à toutes les fenêtres, et jusqu'au sommet des tourelles, flottaient des bannières, des oriflammes et des drapeaux de différentes couleurs.

A droite de la cour d'honneur, on avait élevé un trône sur une grande estrade. De riches tapis couvraient le sol depuis cette estrade jusqu'au pont-levis, et ce chemin d'honneur était jonché de roses et de fleurs de toute espèce. Et les plus doux parfums de l'Orient brûlaient dans les coquilles dorées de deux rangées de trépieds d'airain.

Les chevaliers et leurs hommes, chacun avec sa bannière, étaient rangés autour de la cour. Les rayons du soleil faisaient étinceler d'un éclat éblouissant, l'or, l'argent et l'acier des armures, des casques et des boucliers, le vent agitait doucement les panaches et les crinières, et les flammes des milliers de pennons dont les lances des chevaliers étaient ornées.

Sur l'estrade, à côté du trône, Mattabruna se tenait debout, entourée d'un essaim de nobles dames en habits de fête, et attendant le moment d'aller au-devant de la jeune reine.

Des deux côtés du trône, se déployaient deux rangs de trompettes qui, leur instrument aux lèvres, se tenaient prêts à faire retentir dans les airs la fanfare de bienvenue, dès qu'ils verraient paraître les souverains.

En attendant, une escorte d'honneur composée des principaux chevaliers était allée au-devant du prince.

Une foule grouillante composée de citadins et de villageois, couvrait les deux côtés du chemin par où le roi devait arriver, et attendait avec une impatience fébrile l'apparition de la reine qu'on disait d'une beauté merveilleuse.

Tout à coup, un frémissement joyeux parcourut cette foule ; on voyait étinceler dans le lointain les casques et les harnais, et l'on entendait les sons aigus des clairons. C'était le cortège du roi et de la reine.

Des applaudissements et des vivats bruyants s'élevèrent du sein de cette foule. Sur le passage des souverains, éclataient les témoignage de la joie universelle; toutes les mains s'agitaient fièvreusement, toutes les bouches criaient vivat ! Et quand le cortège arriva sur l'esplanade du palais, le son des trompettes et les acclamations des chevaliers, des hommes d'armes et de la foule, formèrent un formidable ensemble qui éveilla les échos endormis des forêts voisines.

Qu'elle était belle et charmante, la jeune épousée du roi, avec ses yeux bleus comme l'azur du ciel, ses cheveux blonds, sa taille svelte, et son joli visage encore un peu pâle ! Elle était vêtue de blanc. Un doux sourire entr'ouvrait ses lèvres

vermeilles, si doux et si aimable qu'on se sentait ému d'un sentiment irrésistible de sympathie et d'admiration. Et avec quelle élégante aisance et quelle grâce elle manœuvrait sa haquenée, dont son long manteau, blanc comme neige, couvrait entièrement la croupe et les flancs! Vraiment il était impossible de rêver une plus ravissante image de vierge!

Mais ce qui étonnait bien plus encore les chevaliers, c'était l'inexplicable changement qu'on remarquait dans la personne du roi. Lui, toujours si froid et d'un abord si rude, il avait maintenant un salut gracieux et un mot aimable pour chacun.

L'amour et le bonheur brillaient dans ses yeux. Oh! combien il devait être heureux! Quel merveilleux pouvoir le premier sentiment d'amour avait exercé sur lui, pour avoir transformé le chasseur sombre et sauvage en un jeune homme aimable et bon!

Lorsqu'ils furent tous descendus de cheval au milieu de la grande cour, le roi prit sa fiancée par la main et la conduisit vers le trône.

Mattabruna descendit de l'estrade, courut à la rencontre de sa bru, la serra dans ses bras, et la baisa plusieurs fois sur les deux joues.

Oriand en fut tellement enchanté qu'il embrassa sa mère et sa femme dans une même étreinte.

— Je vous honorerai et je vous aimerai, madame, murmurait Béatrice : Dieu m'a ravi ma bonne mère; laissez-moi être votre fille.

— Vous êtes mon enfant, je vous aime, répondit Mattabruna. O vous, noble et charmante épousée de mon fils, que je sente encore battre votre cœur contre le mien!

Et elle attira de nouveau Béatrice sur sa poitrine et la baisa, en apparence, avec une ardente tendresse.

— Venez, ma chère fille, dit-elle enfin en la prenant par la main. Montez au trône qui vous attend comme reine, et régnez à côté de mon fils. C'est avec orgueil que nous nous dirons les serviteurs d'une si noble créature, que Dieu a douée de tous les dons du corps et de l'esprit!

Béatrice était heureuse; l'amour et la reconnaissance brillaient dans le doux regard qu'elle fixait sur les yeux de Mattabruna.

Elle se laissa conduire au trône et s'y assit à côté du roi avec une dignité si naturelle qu'il semblait qu'elle fût née pour l'occuper. Mattabruna en fit la remarque avec un secret dépit, et le roi, ravi de tant de grâce, ne pouvait se retenir malgré la solennité du jour, de lui serrer la main à la dérobée et de lui faire comprendre combien il l'aimait et combien il était content de l'excellent accueil qu'elle avait rencontré chez sa mère.

Alors les chevaliers et les nobles dames vinrent chacun à son tour rendre hommage à la nouvelle reine. Nul ne descendait de l'estrade sans se demander quel pouvait être le secret de l'étrange pouvoir que la jeune souveraine exerçait sur tout ce qui l'entourait; ses douces paroles, si timidement qu'elles parussent prononcées, résonnaient au plus profond des cœurs; son regard doux et lent, qui semblait implorer la sympathie et l'amitié pénétrait doucement jusqu'à l'intérieur de l'âme.

Loin du trône et des oreilles du roi, on murmura bien, en cachette, dans quelques groupes de chevaliers et de bourgeois, le mot malsonnant de sorcellerie. La plupart cependant n'entendaient par là que le charme inexplicable, quoique naturel, que la jeune reine exerçait autour d'elle; mais d'autres aussi racontaient avec effroi que sa mère avait été brûlée vive comme convaincue de sorcellerie et de magie... Et longtemps avant que la cérémonie ne fût terminée, cette calomnie courait déjà de bouche en bouche, sans qu'il fût possible de savoir qui, le premier, avait répandu ce venin parmi la foule.

Après les fatigues de cette pompeuse journée, Oriand conduisit la jeune reine dans le palais où un magnifique banquet de quatre cents couverts était préparé en son honneur.

Au dehors, le vin coulait à flots, et la gaieté la plus bruyante régnait partout.

Pendant toute cette journée Mattabruna combla sa bru de témoignages d'affection et d'amour; chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion, elle caressait la reine et la louait sans mesure de sa grâce, de son esprit, et de tout ce qu'elle disait et faisait.

C'est ainsi qu'elle gagna la confiance illimitée de la naïve Béatrice qui, au moment de monter à sa chambre pour se reposer des fatigues de cette rude journée, se jeta encore au cou de Mattabruna, en s'écriant :

— Ma mère, ma chère mère, je vous remercie de votre bonté infinie! Je bénis Dieu qui m'a permis de devenir votre enfant pour me consoler de mon affreux malheur. Je dirai votre nom dans mes prières.

Dès que le roi fut rentré dans ses appartements et que Mattabruna en eut entendu fermer les portes, elle se dirigea vers une autre partie du palais et ouvrit la porte basse d'une salle où un chevalier était assis auprès d'une lampe.

— Eh bien, Marcus, le calice de mon humiliation contient-il assez de fiel? demanda-t-elle.

— Parlez plus bas, princesse, murmura le chevalier.

— Vous êtes devenu timide? ricana Mattabruna. L'enfant de l'enfer vous a-t-elle ensorcelé aussi.

— Nous devons être prudents, princesse, car l'humeur du roi est un volcan assoupi qui peut reprendre son éruption au premier choc.

— N'avez-vous donc plus de conseil à me donner? Parlez, que pouvons-nous faire, croyez-vous, pour nous venger?

— Rien pour le moment, rien. Attendre jusqu'à ce que l'amour du roi s'affaiblisse et que le bandeau lui tombe des yeux.

— Impuissants? nous serions impuissants? gronda sourdement Mattabruna en se tordant convulsivement les bras. Quoi! Je ne verrais pas seulement une femme étrangère usurper ma place sur le trône, il faudrait me courber devant elle, obéir, n'être plus qu'une sujette vulgaire, dédaignée, sans voix, sans autorité; mais elle me prendrait encore l'amour et la confiance de mon fils, et elle régnerait en souveraine jusque dans son cœur? Non, non, Mattabruna n'est pas née pour s'humilier devant personne! Non, non, Béatrice Van Halkyn disparaîtra de mon chemin, dussent les moyens les plus affreux, les plus détournés, dût même le poison!

Marcus se leva d'un bond et mit la main sur la bouche de la princesse furieuse.

— Pour l'amour de Dieu, calmez-vous, dit-il avec effroi. Si l'on vous entendait, ce palais pourrait être souillé d'un parricide, et celui qui vous est dévoué ne verrait plus le soleil de demain.

— Et cependant, elle sera précipitée du trône, murmura Mattabruna. Songez-y, tant qu'elle occupera ma place, vous devez renoncer à toutes les faveurs que je vous ai promises.

— Je le sais, princesse. Eh oui! la haine brûle dans mon cœur comme dans le vôtre. Nous nous vengerons. Je vous le promets, l'obstacle sera écarté de notre chemin; mais je veux marcher vers notre but prudemment, lentement, patiemment s'il le faut, mais sûrement, et sans nous exposer, ni vous ni moi, à la colère du roi.

— Mais le moyen?

— Le moyen s'est offert de lui-même dès aujourd'hui.

— Ah! vous me rendez la joie! Oui, vous avez raison. En effet, il vaudrait mieux que nous puissions nous venger sans être connus... Et ce moyen est?...

— Mon écuyer Savary s'est promené pendant toute la journée parmi la foule des chevaliers et des bourgeois, pour écouter ce qui se disait. On y parlait mystérieusement de l'horrible mort de la veuve Van Halkyn, et l'on se demandait avec stupeur si l'étonnant pouvoir que la reine exerce sur notre souverain et sur tout le monde est bien naturel...

— Ah! soyez-en sûr, Marcus, cette Béatrice paraît être un ange, mais ce n'est au fond qu'une infâme sorcière, s'écria Mattabruna.

— Non, non, sa mère était une très vertueuse femme, et elle est pure comme une colombe, répliqua le chevalier. Mais quand ces rumeurs viendront aux oreilles du roi, il commencera à douter. Cette calomnie, sans cesse renaissante, sans cesse renouvelée, finira par lui troubler l'esprit et par tuer l'amour dans son cœur. Alors seulement, princesse, viendra pour vous le temps d'attiser ce feu, et de le faire flamber si ardemment qu'il dévorera notre roi.

— Mais comment Oriand apprendra-t-il ce que disent les chevaliers et le peuple?

— Ah! c'est ce que je ne sais pas pour le moment. Il vaut mieux qu'il ne l'apprenne que plus tard; car aujourd'hui il est tellement aveuglé sur le compte de son idole qu'il n'hésiterait pas à verser des flots de sang pour atteindre tous ceux qui donneraient créance à cette rumeur accusatrice. Il n'épargnerait personne, ni chevaliers, ni nobles dames, ni moi... ni même vous, sa mère, s'il pouvait supposer que nous eussions prêté l'oreille à la calomnie.

— Vous êtes donc d'avis d'ajourner provisoirement notre vengeance?

— Oui, nous devons dissimuler notre haine, affecter hautement le dévouement et le respect pour la reine, et attendre qu'un heureux hasard, auquel nous serons ou paraîtrons entièrement étrangers, porte ce bruit fâcheux jusqu'aux oreilles du roi.

— Mais, Marcus, si le bruit se dissipait et expirait de lui-même?

— La calomnie ne meurt pas d'elle-même, princesse, quand on sait la ranimer à temps; et si celle-là restait trop longtemps ignorée du prince, nous pourrions chercher des moyens de faire pénétrer le poison jusqu'à son cœur. Mais en attendant, il faut dissimuler, user de ruse, et faire croire à tout le monde que personne n'aime plus la reine que nous, et ne lui est plus sincèrement dévoué... Maintenant, princesse, je vous baise les mains et vous souhaite une bonne nuit.

— Allez, mon fidèle ami, répondit Mattabruna à demi consolée. Soyez assuré que si je reprends jamais ma place sur le trône, je vous comblerai de faveurs et de biens.

— Je vous remercie. Dieu soit avec vous, princesse! murmura Marcus en sortant de la salle.

IV

Si, au jour de l'entrée solennelle, on avait été surpris du changement complet de l'humeur du roi, cette surprise ne fit que croître à mesure

qu'Oriand, sous l'influence de sa douce compagne, sembla devenir un autre homme.

Il laissa bientôt voir qu'il comprenait dans toute leur étendue les devoirs de la royauté, il administrait lui même ses États, se faisait rendre compte de la façon dont les fonctionnaires s'acquittaient de leurs attributions, rappelait chacun au sentiment de la justice, protégeait les faibles, ramenait les forts par de paternels avis, punissait seulement, et comme malgré lui, quand cela était indispensable, et se conduisait en roi véritablement chrétien.

Béatrice jouissait de son amour sans aucun nuage. Le moindre regard de ses yeux était un ordre pour lui. Mais elle n'usait de ce pouvoir que pour secourir les pauvres, défendre les opprimés, consoler les souffrants, et par ses œuvres de bienfaisance, répandre autour d'elle la paix et le bonheur.

Six mois durant, les bonnes dispositions du roi se prolongèrent sans qu'il eût un seul accès de colère. Son regard et sa parole étaient aussi clairs et aussi doux que le premier jour, et son amour pour Béatrice semblait grandir encore. Car il lui savait gré de l'influence bienfaisante qu'elle exerçait sur son âme autrefois si rude et si emportée.

Il n'était plus en proie au besoin des plaisirs sauvages, et s'il allait encore à la chasse dans ses forêts, c'était en compagnie de son épouse bien-aimée et avec toute sa cour de chevaliers et de nobles dames, comme à une fête joyeuse.

Ce bonheur général, ce contentement universel des esprits exaspérait l'ambitieuse Mattabruna. Souvent, quand elle était seule avec Marcus, elle demandait avec des grincements de dents, si elle resterait condamnée à souffrir éternellement, et à être humiliée sans cesse? Une telle vie ne pouvait pas se prolonger. Il fallait absolument chercher un moyen de faire tomber des yeux du roi le bandeau qui l'aveuglait, et de perdre Béatrice.

Mais Marcus, avec sa prudence habituelle, et craignant, avant tout, de s'exposer inutilement ne cessait de lui conseiller la patience et la temporisation. Mattabruna se trompait, disait-il, lorsqu'elle se figurait que la calomnie contre la reine était éteinte; elle avait tort de se décourager. Il le savait mieux que personne; Savary venait lui annoncer tous les jours que le peuple, la bourgeoisie et même la noblesse murmuraient encore tous les jours le sinistre mot de sorcière.

Et en effet, quels souverains, si bons et si généreux qu'ils soient, peuvent avoir la prétention de satisfaire tout le monde? Ne doivent-ils pas, pour rendre heureux le plus grand nombre de leurs sujets, en désobliger un certain nombre d'autres? Un hasard, un mécontentement, un malentendu, un rien, pouvait chaque jour déchaîner la calomnie comme un orage sur la tête de la princesse. Il fallait donc demeurer tranquilles, attendre le moment favorable et se tenir prêts, dans l'ombre et le mystère, à verser le venin dans la blessure du roi, dès que son cœur aurait reçu cette blessure inévitable.

C'est ainsi que Marcus berçait la princesse irritée d'une espérance dont la réalisation, à son grand chagrin, semblait devenir de plus en plus douteuse.

Mais quelle rage, quelle haine nouvelle lui déchirèrent le cœur, lorsque Béatrice, un certain soir, lui annonça que le ciel avait béni son union et qu'elle allait bientôt donner un enfant au roi Oriand... Et si ce pouvait être un fils, un héritier du trône, comme le roi et le pays entier adresseraient à Dieu leurs actions de grâces!

Mattabruna cacha le dépit et l'angoisse qui la rongeaient, et affecta de se réjouir avec sa bru de cette heureuse nouvelle; mais bientôt elle feignit d'être indisposée et courut s'enfermer dans son appartement, où elle fit appeler Marcus en toute hâte.

A son arrivée, elle éclata en malédictions et l'accusa de lâcheté et même de trahison. Maintenant il était probablement trop tard pour songer encore à la vengeance, et ils étaient condamnés à une humiliation éternelle; car si Béatrice donnait un héritier à son mari, le roi ne serait-il pas indissolublement attaché à elle par ce nouveau lien? Ne serait-elle point sanctifiée à ses yeux par sa maternité? Maintenant rien ne pouvait plus briser la puissance de la reine, si ce n'est un assassinat! Et s'il fallait en venir là, c'était Marcus qui en était la cause; son manque de courage serait probablement la cause de leur perte à tous les deux...

Sans laisser au chevalier le temps de placer un seul mot, elle ne s'arrêta dans ses reproches et ses imprécations que lorsqu'elle eut déchargé son cœur de tout le fiel qui le gonflait. Marcus cependant paraissait peu sensible à ses reproches, et se contentait de sourire.

— Vous riez? s'écria-t-elle. Vous vous moquez donc de mes maux? Ah! vous avez oublié mes bienfaits, et maintenant vous abandonnez une pauvre femme impuissante dont vous n'attendez plus ni bien ni mal? Vous vous trompez: Mattabruna n'est pas encore morte, elle vivra pour la vengeance!

— Oui, je ris, oui, je suis gai, je suis heureux, princesse, répondit le chevalier dès qu'il put placer un mot. Car notre vengeance est proche.

— Comment? que dites-vous? murmura Mattabruna dont les yeux s'enflammèrent à cet espoir; notre vengeance est proche?

— Oui, demain l'orage que j'ai préparé éclate. Le sénéchal vient d'arrêter dans un quartier écarté de la ville une femme accusée d'avoir dit publiquement que la reine est une sorcière et qu'elle est possédée par les esprits infernaux. Dans son interrogatoire, cette femme en a dénoncé une autre qui aurait, la première, répandu ce bruit si horrible, et cette seconde en indiquerait encore d'autres comme ayant recueilli ces accusations à leur source. Le sénéchal, croyant faire son devoir et être agréable au roi, a mis en prison ces femmes au nombre de cinq. Demain elles paraîtront devant les juges, et seront infailliblement condamnées au bûcher. Cette arrestation a provoqué une grande émotion parmi le peuple, et rien ne peut empêcher que l'affaire arrive aux oreilles du roi. Vous voyez d'ici l'immense impression qu'il en ressentira, princesse? Il apprendra que dans tout le pays on parle ainsi de la reine. Une crainte, un doute va s'élever dans son esprit; c'est à nous d'attiser secrètement ce premier feu, et en peu de temps nous atteindrons notre but, sans nous être exposés au moindre danger. Je vois déjà la reine répudiée et bannie...

— Tuée de sa main...

— Maudite par tout le monde.

— Brûlée comme une sorcière.

— Et vous, princesse, je vous revois sur le trône, et jouissant d'un pouvoir sans limites.

— Oui, oui, et vous récompensant de votre fidélité par des biens et des honneurs.

Pendant longtemps, ils s'applaudirent ainsi de la chute probable de l'innocente reine, et ils délibérèrent sur le rôle que chacun aurait à jouer dans ce drame, jusqu'à ce qu'enfin l'heure du repos vint les séparer.

Le lendemain, dans la matinée, le sénéchal se rendit à la cour et fit prier le roi de lui accorder une audience particulière, en annonçant qu'il avait à lui communiquer des choses graves.

Oriand lui accorda gracieusement ce qu'il demandait, et lui serra même amicalement la main lorsque ce fonctionnaire dont il connaissait la fidélité, parut une heure après en sa présence.

Mais à peine le sénéchal eut-il raconté qu'on avait arrêté des femmes qui portaient contre la reine la terrible accusation de sorcellerie, que le roi, rugissant comme un lion, mit la main à son épée et jeta sur le sénéchal un regard si foudroyant, que celui-ci, frappé de terreur, fit deux pas en arrière et s'écria en tendant vers Oriand ses mains tremblantes :

— Grâce, grâce pour moi, seigneur roi! Je croyais remplir mon devoir. Ce que je faisais, c'était par amour pour vous, par respect pour la reine.

La colère d'Oriand devait être terrible; car, ainsi qu'autrefois en pareilles circonstances, cet excès de courroux lui donna la force instantanée de maîtriser son agitation. Ses lèvres frémissaient bien encore; une étincelle menaçante brillait encore dans son regard sombre, mais il parut calmé tout à coup et sut paraître tout à fait tranquille pendant que, les yeux fixés au sol, il mesurait toute l'horreur de l'injustice faite à la reine et à lui-même.

Il releva la tête, tendit la main au sénéchal abasourdi, et lui dit :

— Ce n'est pas contre vous que je suis irrité. Vous avez fait votre devoir. Mais, excepté vous, ceux dont la bouche se sera souillée de cette lâche injure, mourront dans les plus cruels supplices. Ah! dussé-je faire du pays un vaste bain de sang, j'écraserai la tête de toutes ces vipères. Venez, sénéchal, soyez assuré de ma reconnaissance; suivez-moi et taisez-vous.

Le roi marchait à pas pressés vers la sortie du palais. Près du grand escalier, il appela du geste le commandant de ses gardes du corps, et lui dit :

— Wilbaut, écoutez, sur votre vie. Aussi longtemps que je serai absent, vous ne laisserez personne entrer au palais. Envoyez vingt hommes d'armes et vingt chevaliers au tribunal, et faites avertir les bourreaux, qu'on aura besoin d'eux là-bas.

Et le roi, suivi du sénéchal, traversa l'esplanade. D'ailleurs, aucun signe de colère ne lui échappa, rien ne trahissait l'effroyable tempête qui grondait dans son cœur, excepté le frémissement convulsif de ses doigts.

Il entra dans l'intérieur de la prison, et pénétra dans une salle où l'on avait l'habitude de rendre les jugements quand les pluies diluviennes et les tempêtes de neige empêchaient de siéger en plein air. Il s'assit dans un fauteuil, et demanda :

— Les bourreaux sont-ils prêts?

— Pas encore, seigneur roi; ils viennent, répondit le sénéchal.

— Et les hommes d'armes, les chevaliers?

— Quelques-uns sont déjà dans la cour devant le tribunal.

Oriand mit son menton dans ses mains et fixa son regard vague dans l'espace, souriant parfois d'un sourire amer, comme s'il jouissait d'avance de sa vengeance.

Quelques valets de justice et le commandant des hommes d'armes étaient entrés dans la salle; mais personne n'osait remuer et tout le monde regardait avec respect le roi, dont le visage trahissait une sourde irritation.

— Seigneur roi, les bourreaux sont arrivés, dit enfin le sénéchal.

— Qu'ils mettent le feu au bûcher, commanda



Tout à coup un animal... (Page 19.)

Oriand. Maintenant, que l'on amène les accusées en ma présence, et que le greffier note fidèlement tout ce qu'il entendra.

Lorsque les cinq pauvres femmes parurent dans la salle du tribunal, elles tombèrent toutes ensemble à genoux, et implorèrent leur grâce en gémissant. Elles appartenaient à l'humble classe des serfs, et elles étaient vieilles.

— Asseyez-vous, et demeurez tranquilles! dit le roi en faisant un signe aux huissiers.

— Vous, là-bas, au coin du banc, s'écria-t-il, levez-vous et avancez... Vous avez dit que la reine est une sorcière?

— Ah! roi miséricordieux, ce n'est pas moi! gémit la femme. Je l'ai entendu raconter le soir dans une veillée de fileuses.

— Qui était présent à cette veillée?

La prévenue nomma un grand nombre de ses voisins.

— Qu'on fasse chercher ces gens-là par des hommes d'armes, ordonna le prince, et qu'on les amène sans retour. Et vous, continua-t-il, vous avez, lâchement et méchamment, répété ce bruit perfide?

— Ma bouche n'a jamais prononcé cette terrible parole, seigneur roi, répondit la femme; mais c'était Gertrude, qui est là. Elle nous a dit que la nuit, quand douze heures sonnaient, on avait vu le diable sortir par une des fenêtres de la chambre à coucher de la reine.

La femme désignée se leva et se mit à en accuser à son tour beaucoup d'autres. Et bientôt toutes les cinq finirent par se disputer entre elles.

Chose étrange! le roi les laissa faire, et semblait même prendre un secret plaisir à écouter leurs récriminations. Elles nommaient beaucoup d'autres coupables, et livraient ainsi, sans le savoir, de nouvelles victimes à sa vengeance.

L'une des prévenues accusa enfin une autre femme d'avoir dit et affirmé que, presque toutes les nuits on voyait le diable en personne sortir, de la chambre de la reine, sous la figure d'un grand bouc noir.

Le pauvre roi n'eut pas la force de supporter plus longtemps ces calomnies infâmes.

— Vipères immondes, s'écria-t-il, qui souillez de votre venin impur l'ange que Dieu vous a donné pour reine, vos langues aiguës ne piqueront plus personne! Gardes, entraînez-les, et livrez-les au bourreau. Qu'elles meurent dans les flammes, lentement, à petit feu, afin qu'elles aient, avant de quitter la terre, un avant-goût de l'enfer qui va les engloutir! Obéissez, sans pitié, et hâtez-vous.

Les pauvres femmes éperdues se répandant en cris et en sanglots, demandaient grâce à genoux et se traînaient vers le siège de leur juge impitoyable pour implorer sa clémence; mais les gardes les refoulèrent brutalement et les entraînèrent en masse hors de la salle.

On entendit longtemps des cris de détresse retentir dans les airs. Le feu avait déjà reçu une ou plusieurs victimes.

— A d'autres, maintenant! dit le roi.

Quelques minutes après, huit femmes et trois hommes furent amenés dans la salle du tribunal. Parmi ces derniers il y avait deux bourgeois, et même une femme noble; mais le prince impitoyable ne tint aucun compte de leur condition, et il se mit à les interroger comme les précédents.

La même scène recommença; ils s'accusèrent les uns les autres et dénoncèrent beaucoup d'autres personnes qui n'étaient coupables, comme eux, que d'avoir répété ce qu'elles avaient entendu dire. Et immédiatement encore des hommes d'armes et des huissiers furent envoyés à la recherche de ces nouveaux criminels, avec l'ordre de les amener dans la prison.

Le roi termina cette seconde audience par ces mots terribles :

— Au bûcher, tous!... A d'autres maintenant!

Et c'est ainsi que, pendant une grande partie du jour, on fit comparaître devant lui de nombreux groupes d'accusés qui furent tous condamnés aux flammes. Il semblait que cet holocauste ne dût plus s'arrêter, la calomnie avait étendu secrètement ses ramifications sur la ville, sur ses environs, et peut-être sur tout le pays. Néanmoins, le roi ne cessait pas d'accomplir son inexorable tâche. Il jugeait cette rigueur nécessaire pour venger l'honneur outragé de la reine, et croyait pouvoir étouffer ainsi jusque dans son dernier germe de vie, cette hydre aux mille têtes sans cesse renaissantes.

Tandis qu'il prononçait sentence sur sentence, plus de cinquante individus étaient rassemblés dans un coin de la cour intérieure de la prison, attendant la mort. Le bûcher, si grand qu'il fût, ne pouvait recevoir plus de trois ou quatre condamnés à la fois, et les malheureux, auxquels le même sort était réservé, devaient, en attendant que leur tour arrivât, et que les aides du bourreau les jetassent dans le foyer incandescent, assister à l'horrible supplice de leurs compagnons d'infortune.

D'abord ils avaient rempli les airs de leurs plaintes et de leurs gémissements; mais à la fin, convaincus que rien ne pouvait les sauver, ils avaient courbé la tête et pleuraient en silence, en poussant de temps en temps un faible cri de détresse, et en levant vers le ciel leurs mains désespérées.

Tout à coup la reine, suivie de quelques nobles dames, apparut dans ce lieu d'horreur.

Prévenue peu d'instants auparavant de ce qui se passait, elle était accourue à la hâte.

A sa vue un rayon de lumière pénétra dans le cœur des malheureux, et tous tombèrent à genoux, implorant le secours de celle qu'ils avaient calomniée.

— Pauvres gens, quelle affreuse destinée! s'écria la reine éperdue et pouvant à peine se soutenir. Espérez encore, Dieu me soutiendra et me rendra forte... Où est le roi?

— Il est là, dans la salle du tribunal, princesse, répondit le chef des hommes d'armes.

Béatrice, tremblante d'angoisse et d'horreur, se tourna vers les bourreaux et leur dit :

— Arrêtez! Plus personne au bûcher. Otez cette femme du bûcher. Quoi! vous hésitez? Je suis responsable devant le roi. Attendez de nouveaux ordres!... Qu'on me montre la salle du tribunal.

Quelques minutes après elle était prosternée aux pieds d'Oriand et fondait en larmes en demandant grâce.

Son époux lui tendit les mains; mais elle affirma qu'elle ne se relèverait point avant qu'il ne lui eût promis la vie de tous les malheureux condamnés.

Le roi, irrité et mécontent, repoussa sa prière.

— Ah! mon cher Oriand, s'écria-t-elle, quel mauvais génie vous a poussé à cette cruauté païenne? Nous sommes chrétiens; les condamnés sont des hommes. Ne nous a-t-il pas donné, sur sa croix sanglante, l'exemple du pardon et de la miséricorde, le divin Sauveur qui, en mourant pour nos péchés, demandait encore grâce pour ses ennemis? Oh! ne chargez pas votre conscience du poids d'une affreuse vengeance; ne troublez pas pour jamais votre âme par un si sombre souvenir! Gardez, gardez la paix du cœur; n'empoisonnez pas pour jamais votre vie!

— Pas de grâce! dit sèchement le roi. La mort

fermera jusqu'à la dernière ces gueules de serpent qui ont bavé leur détestable venin.

— C'est moi qu'ils ont calomniée, répliqua la reine. Je le leur pardonne, à l'exemple du Christ : ils ne savent ce qu'ils font. Réfléchissez que ces pauvres gens ont répété sans en avoir conscience quelques propos imprudents. Un roi doit être grand par sa magnanimité; le plus grand triomphe qu'il puisse remporter, c'est de dompter sa propre colère... Oh! je vous en supplie, Oriand, accordez-moi leur grâce. Je vous en aimerai davantage, et vous bénirai jusqu'à mon dernier jour!

Le roi paraissait ébranlé; cependant il secoua encore la tête en signe de refus.

Béatrice se releva en poussant un cri d'espérance, jeta les bras autour du cou de son mari, et, l'embrassant avec tendresse, elle murmura à son oreille d'une voix si douce et si insinuante qu'elle eût attendri une pierre :

— Oriand, vous paraissez cruel, et cependant votre cœur est plein de miséricorde. Que peut nous faire cette calomnie partie de si bas? Le Seigneur qui est là-haut ne lit-il pas au fond de nos âmes? Allons, allons, montrez que vous êtes un roi chrétien et que vous m'aimez. Accordez-moi la vie de ceux que vous croyez mes ennemis. Dieu vous en récompensera dans son paradis!

Et, plongeant ses regards étincelants dans les yeux de son époux, elle attendit avec angoisse une réponse favorable.

— Béatrice, dit enfin le roi, vous êtes toute-puissante. Rien ne peut vous résister, ni l'orage de la colère qui gronde dans ma poitrine, ni la soif de la vengeance, ni le sentiment du devoir, ni la raison... rien...! Eh bien, faites de vos ennemis ce que vous voudrez : leur vie est dans vos mains.

La reine, ivre de joie, courut à la cour intérieure, et cria aux condamnés qui levaient vers elle leurs mains suppliantes.

— Sauvés! sauvés! Retournez chez vous, pauvres gens, vous êtes libres. Bénissez pour votre délivrance la miséricorde de Dieu et la magnanimité du roi.

Et sans écouter leurs exclamations de joie et de reconnaissance, elle retourna dans la salle de justice et s'élança au cou de son mari.

— Oriand, dit-elle, oh! merci, merci; cet acte de mansuétude chrétienne vous sera payé en contentement de vous-même...

— Je le sens déjà, vous avez raison, mon bon ange, murmura le roi en souriant doucement.

— Venez, maintenant, fuyons ce lieu fatal, et cherchons dans notre amour, dans la conviction de notre devoir accompli, dans la joie de notre miséricorde, le repos que votre esprit avait perdu.

Le roi, satisfait, quoique encore troublé et songeur, donna l'ordre de suspendre toutes poursuites ultérieures, et se laissa ramener au palais.

Depuis ce jour, une souffrance secrète continua à lui ronger le cerveau; et, quoi qu'il fît pour étouffer ces retours involontaires, il retombait souvent dans de sombres pensées dont il se réveillait comme d'un mauvais rêve, aux paroles encourageantes de sa femme. Était-ce le regret d'avoir été arrêté dans l'accomplissement de sa vengeance?... ou bien la défiance, pareille à une couleuvre venimeuse, s'insinuait-elle dans son cœur par des chemins inconnus?

Insensiblement pourtant cette fatale impression s'usa presque tout à fait, sous l'influence de la charmante candeur de Béatrice. L'espoir, la conviction que le ciel allait bientôt lui donner le bonheur d'être père entourait à ses yeux d'une auréole de sainteté la mère de ses futurs enfants, et cette auréole la défendait contre le soupçon.

Mattabruna était visiblement triste et désolée. Elle essaya bien de faire croire que les calomnies qu'on avait répandues sur le compte de la reine étaient l'unique source de son chagrin; mais ce qui l'affligeait profondément, ce n'était que l'insuccès de sa perfide ruse contre Béatrice. Dans les dispositions actuelles du roi, ni Mattabruna ni Marcus n'osèrent réveiller ni attiser de nouveau la calomnie; car cette fois Oriand, pour se venger, n'aurait pas hésité à répandre la mort autour de lui, et qui pouvait savoir s'il n'eût pas cherché ses victimes jusque sur les marches du trône.

Un jour on vit arriver soudain à Harlebeke des envoyés de l'Empereur qui venaient apprendre au roi comment les Burgondes et les Lombards avait conclu une secrète alliance avec les Hongrois, pour attaquer l'Empire de deux côtés à la fois. L'Empereur convoquait Oriand à lui venir en aide avec toutes ses forces, chevaliers, hommes d'armes, etc. La chose requérait célérité, et il fallait commencer immédiatement les préparatifs d'une grande guerre qui coûterait probablement beaucoup de sang, et qui pouvait se prolonger fort longtemps.

Le roi, naguère si affamé de luttes et de périls, parut affligé et effrayé. Le soir, lorsque retiré avec Béatrice dans une des chambres de son palais, il parla de son prochain départ pour l'armée, une larme brillait parfois dans ses yeux tandis que ses paroles laissaient deviner à sa femme qu'il était en proie à une secrète inquiétude, et comme à un sombre pressentiment de quelque terrible malheur.

Bien qu'elle fût près de succomber au chagrin et à la crainte des dangers qu'allait courir Oriand,

Béatrice s'efforçait de le consoler et de lui donner des forces pour remplir son devoir de roi et de chevalier. Elle promettait de prier Dieu sans relâche pendant son absence, et elle témoignait l'ardente conviction que le ciel protégerait son Oriand bien-aimé. Il devait rester le héros invincible d'autrefois, et puiser du courage dans cette douce et consolante pensée qu'à son retour un petit enfant lui sourirait en lui tendant les bras.

Le langage enchanteur de Béatrice ranima si heureusement l'esprit du roi, qu'il accepta avec résignation l'arrêt du sort cruel qui le séparait de sa femme, et hâta presque gaîment les préparatifs de sa longue expédition.

Mattabruna feignit d'éprouver une profonde tristesse à l'approche du départ de son fils, et en même temps elle accablait Béatrice de démonstrations d'amitié et de consolations maternelles. Mais chaque fois qu'elle pouvait regarder la reine de côté sans être vue, un éclair de haine brillait dans ses yeux. Ah! le roi allait s'éloigner pour longtemps! Béatrice allait rester seule et sans secours, exposée à sa vengeance! Qu'est-ce qui pourrait encore s'opposer à l'exécution du projet infernal que la méchante et ambitieuse femme avait forgé avec Marcus?

Oriand voulait que, pendant son absence, la jeune reine régnât à sa place; mais Béatrice, dont la santé était devenue chancelante depuis quelque temps, refusa cet honneur suprême et supplia même son mari de confier à l'ancienne régente, à la reine mère Mattabruna, le gouvernement du pays.

Celle-ci, en cédant au vœu de son fils, obtint de lui que Marcus ne le suivrait pas en Allemagne : elle affirmait que l'aide et les conseils d'un si fidèle et si dévoué serviteur lui seraient d'une ressource infinie, pour alléger le poids de la lourde tâche dont elle consentait à se charger.

Le jour du départ de l'armée, Oriand recommanda encore une fois sa femme aux soins bienveillants de sa mère, et les serra toutes les deux sur son cœur avec la plus vive tendresse. Il leur dit adieu d'une voix étranglée, puis s'élança à cheval, fit sonner les trompettes, et se mit en route à la tête de son armée.

Béatrice, dont le cœur battait violemment, suivit des yeux le héros tant aimé, aussi longtemps que ses regards purent distinguer le panache rouge qui ondoyait sur son casque étincelant. Alors seulement elle fondit en larmes, et s'abandonna à toute son émotion. Elle chancelait sur ses jambes et paraissait près de défaillir.

Mattabruna la soutint et la ramena au palais en lui prodiguant d'hypocrites caresses.

Lorsque, quelques instants plus tard, elle eut quitté Béatrice et qu'elle rencontra son fidèle Marcus dans une galerie solitaire, elle le tira à part et murmura à son oreille d'un ton triomphant :

— Son sort est décidé! Rien ne peut plus la sauver... Elle mourra de sa main à lui, chargée de honte et de malédiction.

— Ainsi soit-il! répondit Marcus en se frottant joyeusement les mains.

Sans doute des ennemis secrets avaient attendu le départ du roi pour ranimer le feu couvant de la calomnie contre la reine. Car à peine était-il parti depuis une quinzaine de jours pour l'Allemagne, que toute sorte de bruits étranges commencèrent à circuler dans le peuple sur les apparitions nocturnes et les fantômes qui, disait-on, se montraient de nouveau autour du palais.

D'abord on en parla timidement et avec des précautions infinies; mais lorsque quelques courtisans firent part de ces bruits à Mattabruna, celle-ci, sans manifester la moindre indignation, se contenta de lever légèrement les épaules et laissa supposer qu'elle n'était pas éloignée de se prêter elle-même à de certaines suppositions de ce genre.

Cette attitude de la cour enhardit dans leur crédulité superstitieuse les chevaliers, et plus encore les bourgeois, et finit par les mettre tellement à l'aise, que tout le monde causait publiquement sur les marchés et dans les rues, de ces mystérieuses et effrayantes apparitions.

L'un parlait de feux-follets et de flammes vertes qui dansaient à l'entour des tourelles du palais; un autre savait pertinemment qu'on avait vu voler dans la chambre de la reine un dragon noir avec des yeux de feu; un troisième avait vu s'agiter derrière les rideaux de la même chambre des ombres de diables et de diablesses.

Et ainsi de suite. On parlait de cent apparitions différentes, et le plus souvent ces récits confus étaient absolument impossibles et contradictoires, mais de toutes ces affirmations, il en resta une que beaucoup de gens acceptèrent sinon pour vraie, du moins pour vraisemblable : c'est que, presque toutes les nuits, un jeune et beau chevalier, enveloppé dans un manteau rouge, sortait de l'appartement de la jeune reine, quittait le palais et disparaissait au milieu du jardin. Ce chevalier ne pouvait être que le diable en personne, à ce que l'on croyait, car les murs et les portes fermées n'était pas des obstacles pour lui, et à l'endroit où il avait disparu, on sentait encore le lendemain une odeur de soufre et de poix; une sentinelle avait même remarqué qu'il avait le pied fourchu!

Tandis qu'on amoncelait ainsi sur la tête de l'innocente Béatrice les nuages d'où sortirait

l'orage qui devait l'engloutir, elle était assise, souffrante et maladive, dans une chambre écartée du palais, attendant le moment solennel où Dieu lui accorderait un enfant et un héritier du trône. Jusque-là sa plus grande consolation était la tendre affection de Mattabruna qui l'encourageait par toute sorte de bonnes paroles, surtout en lui dépeignant sans cesse l'immense joie dont le cœur d'Oriand serait rempli lorsqu'il recevrait l'heureuse nouvelle...

Le grand jour, croyait-on, était enfin arrivé.

Dans la salle du trône du palais, beaucoup de personnes étaient rassemblées : des chevaliers, des dames nobles et des bourgeois notables, qui, silencieux et impatients, attendaient, avec une curiosité inquiète, l'heure de la solennelle délivrance. Ils épiaient avec des battements de cœur le moindre bruit... mais tout restait tranquille, et un silence de mort régnait dans le palais...

Pendant ce temps, Savary, enveloppé d'un large manteau, était assis dans une petite chambre, près de l'escalier dérobé qui descendait dans le jardin.

Marcus se promenait lentement, en assourdissant ses pas, dans le corridor sur lequel s'ouvrait la porte de l'appartement de la jeune reine. Lui aussi écoutait de toutes ses oreilles; mais depuis longtemps aucun bruit ne s'était fait entendre. Que signifiait donc cet étrange et complet silence?

Tout à coup la porte s'ouvrit, et Mattabruna sortit de la chambre. Elle plaça sur les bras de Marcus un objet enveloppé dans un linge blanc, et murmura :

— Vite, vite, ne faites pas de bruit...

Marcus marcha sur la pointe du pied jusqu'à la petite chambre où se tenait Savary, et lui dit :

— Silence, pas un mot! descendez vite au jardin. Un cheval tout sellé vous attend. Courez ventre à terre, loin, bien loin... Votre fortune est assurée. Mais n'oubliez pas qu'il y va de votre tête.

Il vit Savary descendre l'escalier... et revint à la hâte, avec un sourire triomphant, vers la salle du trône, où il invita par geste les chevaliers et les bourgeois à faire silence, en leur laissant entendre que tout était fini, et qu'ils ne tarderaient pas à recevoir la nouvelle si impatiemment attendue.

En effet, ils entendirent bientôt, au sommet du grand escalier, la voix de Mattabruna qui poussait des gémissements plaintifs. Tout le monde se mit à trembler. Était-il arrivé un malheur?

Mattabruna parut dans la salle, portant sur ses bras un objet enveloppé dans un linge blanc. Elle était pâle, des larmes brillaient dans ses yeux, et tout en elle trahissait une profonde douleur et un violent désespoir.

Elle s'avança jusqu'au milieu de la salle, et s'écria :

— Oh! malheur, malheur! Plaignez mon fils, votre pauvre roi, dont l'honneur est terni pour jamais. Oh! plût à Dieu qu'elle ne fût jamais venue au monde, celle que la malédiction du ciel a fait régner sur son cœur et sur tout le pays! Voyez, voyez, voilà l'enfant qu'elle donne à votre roi, voilà l'héritier qu'elle donne à la race de vos souverains! C'est affreux, affreux! Je me sens mourir de honte!

Et en exprimant cette effroyable accusation, elle posa sur un fauteuil le paquet qu'elle portait dans ses bras, et le découvrit!...

Tous les assistants reculèrent d'horreur, et frémirent d'indignation.

— Un chien, un chien! s'écrièrent-ils. Un enfant de l'enfer! Maudite soit la reine, la sorcière, la diablesse! Vengeons notre roi et notre pays; il faut qu'elle meure, qu'elle meure sur-le-champ!

Et tous ces esprits crédules, excités depuis longtemps par la calomnie, en vinrent à un tel état d'exaspération et de vengeance, que mille forcenés, tirant leurs épées ou leurs poignards, se disposèrent à monter en masse à la chambre de la reine, pour laver l'injure du roi dans le sang de l'impie Béatrice. Mais un pareil dénouement n'entrait pas dans les projets de Mattabruna.

Marcus avait rassemblé à la hâte une escouade d'hommes d'armes, et fait garder tous les passages qui donnaient accès à la chambre de la reine.

Ainsi, les traîtres, après avoir assassiné moralement leur victime, défendaient la vie de la reine contre les violences du peuple furieux, en donnant pour prétexte que nul autre que le roi lui-même n'avait le pouvoir de la juger et de la punir.

La foule, obéissant à leurs ordres répétés, s'écoula lentement hors du palais.

Une demi-heure après, toute la ville retentissait de malédictions contre la perfide sorcière qui avait imprimé à la couche royale une souillure indélébile!

Dans la même journée on apprit, avec un renouvellement d'horreur, que la femme qui avait assisté la reine dans sa maladie, était morte de peur.

Pendant ce temps Mattabruna était retournée dans l'appartement de la reine avec le jeune chien emmaillotté pour faire connaître à Béatrice son malheur lorsqu'elle sortirait de son évanouissement.

Elle attendit longtemps, ses yeux étincelants fixés sur la reine inanimée, et triomphant en elle-même à l'idée de l'inexprimable douleur qui allait atteindre Béatrice... car la malheureuse n'avait

pas conscience de ce qui s'était passé et devait croire à sa honte.

La reine sortit enfin de sa syncope ; et dès qu'elle eut repris ses esprits, elle tendit les mains, et s'écria en souriant tendrement :

— Mon enfant, oh ! donnez-moi mon enfant, afin qu'il reçoive sur ses lèvres le premier baiser de sa mère.

Mattabruna demeura silencieuse et feignit d'essuyer ses larmes avec son mouchoir.

— Mon enfant, mon enfant ! répéta Béatrice. C'est ici qu'il doit reposer, sur mon sein.

— Paix, paix ! pour l'amour de Dieu, taisez-vous ! murmura Mattabruna.

— Mon enfant, placez-le dans mes bras, supplia la mère. C'est un fils, n'est-ce pas? Mon cœur, qui bat de bonheur et d'orgueil, me le dit...

— Hélas ! hélas ! quel malheur! gémit Mattabruna.

— Un malheur, ô ciel? Est-ce que la mort... Mais non, non, dans le berceau, là sous ce linge, je le vois remuer; il a peut-être soif. Donnez-le moi, je vous en prie, donnez-le-moi. Je meurs d'envie de l'embrasser. Ah ! ne laissez pas souffrir ainsi une mère !

Mattabruna se leva et se dirigea vers le berceau. Là, elle s'arrêta, et dit en versant des larmes qui n'étaient pas feintes :

— Pauvre Béatrice, ce serait un bonheur pour vous si vos yeux ne pouvaient jamais contempler l'enfant que vous avez donné à Oriand. Mais vous le voulez, n'est-ce pas ! Je ne puis pas le faire disparaître?

— Le faire disparaître, mon enfant ! balbutia Béatrice à demi morte d'anxiété. Ici, vite, donnez-le-moi !

Et Mattabruna, tirant du berceau le linge qui le couvrait, montra un jeune chien noir.

— Infortunée Béatrice ! dit-elle, ne mourez pas de douleur. Voilà votre enfant.

Un effroyable cri de détresse, un cri à déchirer l'âme retentit à travers la chambre. Béatrice tomba à la renverse sur son oreiller. La pâleur de la mort se répandit sur son visage, elle ferma les yeux et parut avoir perdu la vie sous la mortelle atteinte de ce coup de foudre.

Mattabruna s'effraya d'abord à cette idée, car il entrait dans ses projets de réserver de plus cruelles souffrances encore à son ennemie; mais elle réfléchit bientôt que, de quelque manière que la reine descendît dans la tombe, sa mort devait avoir pour conséquence de rendre vacante la place qu'elle occupait sur le trône à côté du roi, et par conséquent, c'était elle, Mattabruna, qui reprendrait en main le sceptre, peut-être pour toujours.

Béatrice pouvait donc revenir à elle ou rester dans cette crise, peu importait à Mattabruna. Elle rejeta le chien dans le berceau et se rassit sans rien dire au chevet du lit.

VI

Dans la même matinée, un homme enveloppé d'un vaste manteau chevauchait au grand trot, par des chemins détournés, vers la Forêt-sans-merci.

Pendant la première heure surtout, dans la crainte de rencontrer des passants, il éperonnait violemment les flancs de sa monture ; mais bientôt il arriva dans un pays boisé et peu frayé où il se dit que les voyageurs étaient rares.

Alors il mit son cheval au pas et s'abandonna à ses rêveries et à ses réflexions. Souvent il riait dans sa barbe en pensant à la récompense considérable qui l'attendait. Son maître, le chevalier Marcus, et la reine mère elle-même lui avaient promis des trésors et des honneurs. Il devait être nommé d'abord piqueur dans les équipages de chasse du roi, puis centenier dans la garde du corps. On lui donnerait un château fort ; et, comme il était maintenant le confident, le complice de la reine mère, il finirait par monter, de dignités en dignités, jusqu'au pied des marches du trône ; car était-il possible de refuser quelque chose à un homme qui pouvait, d'un seul mot, disposer de la vie de Mattabruna et de Marcus?

De temps en temps, cependant, il secouait la tête avec inquiétude. Si le roi venait à savoir quelque chose de cette lâche trahison? Hélas, alors le pauvre Savary serait écartelé tout vif, et ses membres, réduits en cendres, seraient jetés aux quatre vents du ciel.

Tandis qu'il envisageait ce côté désagréable du sort que l'avenir pouvait lui réserver, son attention fut subitement attirée par une colonne de fumée noire et par des flammes qu'il vit s'élever dans le lointain aux environs d'une petite église. Il s'imagina qu'il y avait là tout un village en feu, et retint un moment son cheval pour regarder à son aise.

Un vieil homme, portant une hache sur l'épaule, sortit des profondeurs du bois et déboucha sur le chemin.

— Eh ! l'ami, que se passe-t-il là-bas? J'entends un bruit de voix confuses. L'église brûle-t-elle? lui demanda Savary.

— Non, seigneur, répondit le bûcheron ; c'est une femme qui est condamnée au feu et qu'on étend sur le bûcher. Les voix que vous entendez retentir jusqu'ici, ce sont les malédictions du peuple contre la coupable.

— Quel méfait a-t-elle donc commis pour qu'on

la haïsse et la maudisse jusque dans son agonie?

— Elle a assassiné un petit enfant, seigneur.

Savary ne demanda pas de plus amples renseignements. Un frisson glacial avait parcouru ses veines, et il avait éperonné son cheval en étouffant un cri d'angoisse.

Pendant une heure au moins il continua sa course rapide et fiévreuse, avant de se reposer et de remettre de nouveau son cheval au pas.

Il avait déjà pénétré bien avant dans les massifs de la Forêt-sans-merci; pas assez loin toutefois pour que l'ordre de son maître fût exécuté complètement, mais arrivé là du moins il ne courait plus guère d'autre danger que la rencontre de quelque bête féroce.

Pendant cette longue course il s'était remis si souvent devant les yeux l'horrible châtiment de cette femme meurtrière d'un jeune enfant, qu'à force d'y penser, cette pénible impression s'était peu à peu affaiblie dans son esprit et qu'enfin il avait résolu d'accomplir aveuglément et sans pitié la tâche dont il s'était chargé pour mériter la brillante récompense qu'on lui avait promise.

Il entr'ouvrit son manteau et les linges qui enveloppaient l'enfant.

— On dirait, pensa-t-il, que le sort veut me favoriser. L'enfant dort, comme s'il prenait le trot de mon cheval pour le balancement de son berceau.

Il baissa la tête et regarda plus profondément sous son manteau.

— Bel enfant, en vérité, dit-il, et d'une taille peu ordinaire. Il ressemble vraiment à notre roi, ou du moins il lui ressemblerait, j'en suis sûr. Pauvre petite créature! si tu étais née dans une pauvre hutte, tu te réveillerais maintenant sous les tendres baisers de ta mère... Mais ton front doit porter une couronne, c'est pour cela que tu vas mourir le premier jour de ta misérable vie!... Dors, dors, la mort ne sera pour toi qu'un sommeil sans réveil.

En achevant ces mots il referma son manteau.

— Et moi, moi, Savary, je me suis chargé de tuer cet innocent enfant, le fils de mon roi, et de jeter son corps en proie aux bêtes féroces! Si jamais on découvre ce forfait inouï, quel supplice égalera mon crime? Ah! si je pouvais revenir sur ma promesse!... mais comment? Mattabruna est toute-puissante: si je voulais la trahir, elle me ferait périr dans les plus cruelles souffrances... Et d'ailleurs, si je ne tue pas le pauvre enfant, il n'en est pas moins condamné; rien ne peut le sauver. Acceptons avec docilité et résolution le triste sort qui nous est fait. Plus de réflexions: d'un côté, la fortune et les dignités; de l'autre, le poison, la potence, le bûcher. En avant, en avant!

Il poussa de nouveau son cheval, et suivit au grand trot le cours d'un ruisseau qui coulait à travers la forêt, jusqu'à ce qu'il jugeât qu'il était arrivé assez loin.

Alors il tourna à droite, traversa avec peine un fourré très épais, et arriva enfin dans une clairière close de tous côtés par des buissons serrés.

Là, il descendit de cheval, et, s'approchant du pied d'un chêne gigantesque, il déposa par terre son fardeau, ouvrit les linges, et contempla une dernière fois en silence l'enfant qui dormait toujours.

Il tira lentement son épée, et l'éleva au-dessus de sa tête; mais il hésitait et tremblait de tous ses membres.

— Allons, allons, pas de faiblesse, murmura-t-il en se parlant à lui-même. L'enfant d'un roi n'a pas deux âmes. Un seul coup suffit, tout comme pour l'enfant d'un mendiant..... Mais que m'arrive-t-il? Il me semble que je ne peux pas frapper. Qui donc retient mon bras?

Et il regarda avec inquiétude derrière lui.

— C'est étonnant, dit-il, une anxiété secrète me paralyse... J'ai vu là-bas une mare profonde. Si j'y jetais l'enfant? Du moins je n'aurais pas à verser son sang, et il ne mourrait pas sous mes yeux.

Mais en ce moment l'enfant s'éveilla. Agitant ses petites mains autour de lui, comme s'il cherchait le sein maternel, il poussa un double cri, assez fort pour être entendu à une certaine distance.

— Vite, vite, grommela Savary. Finissons ce jeu dangereux; sans cela je finirai par me trahir.

Il revint près de l'enfant, s'agenouilla devant lui, lui ferma la bouche de la main gauche, et leva son épée de la main droite pour fendre la tête de la pauvre victime.....

Tout à coup un animal grondant lui sauta sur les épaules avec tant de violence qu'il tomba la face contre terre. Il se releva cependant et recula de quelques pas pour se défendre contre le monstre qui ressemblait à un grand loup.

L'animal ne lui laissa pas le temps de respirer, car à peine eut-il fait un mouvement pour lever de nouveau son épée, qu'il sentit des dents longues et pointues s'enfoncer dans ses chairs et lui écraser le poignet.

Savary, fou de terreur, laissa tomber son arme, et voulut sauter à cheval pour se dérober par la fuite aux atteintes de son redoutable ennemi. Mais le cheval, aussi effrayé que lui, courait déjà bien loin à travers le bois.

Avant qu'il eût fait dix pas l'animal s'était de nouveau précipité sur lui, l'avait saisi par le cou, et jeté par terre où il se mit à lui dévorer la gorge avec rage. Le sang qui lui remplissait la bouche l'empêchait de crier à l'aide.

..... Tout à coup il vit apparaître dans la clairière un vieillard à cheveux gris enveloppé dans une longue houppelande de drap grossier et usé, et qui portait à la ceinture une corde avec un petit crucifix de bois. C'était probablement un ermite.

Le nouvel arrivant poussa un cri d'effroi, et s'écria, en courant au secours de Savary :

— Bold, Bold, que fais-tu? Arrière, paix!

Et le chien, — car c'était un chien-loup apprivoisé, — se traîna en rampant aux pieds de son maître, s'assit sur ses pattes de derrière, et se mit à hurler, comme pour lui faire comprendre que sa colère était injuste.

L'ermite s'agenouilla auprès de Savary évanoui, lui releva la tête, lui lava la figure avec de l'eau qu'il portait dans une gourde de grès pendue à sa ceinture, lui donna à boire, et s'efforça de le faire revenir à lui.

Au bout d'un instant il y parvint. Savary ouvrit les yeux et considéra, stupéfait et gémissant, le vieillard qui lui adressait de si douces et de si réconfortantes paroles.

— Oh! merci, qui que vous soyez! murmura-t-il, mais, mon Dieu... tout espoir de vie semble perdu pour moi : oui, je le sens, le froid de la mort se glisse déjà jusqu'à mon cœur!

— Malheureux ami! dit l'ermite, vous avez sans doute attaqué mon chien; car Bold est incapable de se porter, sur une personne inoffensive, à des.....

— Écoutez-moi, je vous en prie, interrompit Savary d'une voix suppliante. Votre chien est un instrument de la vengeance céleste. Puisse-t-il y avoir encore là-haut quelque miséricorde pour moi! Je me repens; laissez-moi me confesser à vous, et donnez à un pauvre pécheur l'absolution et le pardon au nom de Dieu. Peut-être... qui sait? Ah! penchez votre tête vers moi, et écoutez... sinon, il sera trop tard.

L'ermite, touché de cette prière solennelle, approcha, sans rien dire, son oreille de la bouche du mourant.

Savary lui raconta, à mots entrecoupés, et en entremêlant son récit de douloureux soupirs et de larmes amères, l'histoire de Béatrice et de Mattabruna, et lui dit comment son maître Marcus, complice de la reine mère, l'avait chargé d'aller tuer l'enfant dans la Forêt-sans-merci, et comment le chien-loup, envoyé par la divine Providence, avait sauvé l'enfant en l'attaquant lui, le meurtrier, au moment même où il levait son épée pour fendre la tête au pauvre innocent... Il demanda à l'ermite sa bénédiction et ses prières. Il reconnaissait que malgré son profond repentir il méritait de brûler dans les flammes éternelles de l'enfer; mais à présent qu'il s'était confessé, il ne mourrait pas sans quelque espérance en la bonté infinie de Dieu.

Épuisé par l'effort qu'il avait dû faire pour achever ce long récit, il laissa retomber sa tête en arrière et demeura immobile et râlant.

L'ermite essaya d'arrêter son sang et le consola en même temps en lui faisant espérer que sa blessure ne serait pas mortelle. Il ajouta que pour attirer sur lui la miséricorde divine, il voulait réparer au plus tôt le mal déjà fait par Savary, en reportant immédiatement l'enfant à Harlebeke, et en le rendant à sa mère.

Ces dernières paroles parurent effrayer le mourant. Un frémissement convulsif parcourut ses membres, et rouvrant ses yeux, il murmura d'une voix affaiblie :

— A Harlebeke? Oh non, non! ce serait tuer l'enfant! Mattabruna est toute-puissante. Dût-elle le tuer elle-même... et vous aussi... et tous ceux qui connaissent quelque chose de sa trahison... Mon cœur se glace... Ah! sauvez l'enfant... Tenez-le caché... Adieu, je meurs!...

L'ermite joignit les mains, courba la tête en soupirant et dit une prière pour la pauvre âme en peine qui avait commencé son voyage vers l'éternité.

— Bold! s'écria-t-il en se relevant, viens ici, mon fidèle compagnon; j'ai été injuste envers toi.

Le chien sauta sur sa poitrine, et lui lécha les mains en agitant la queue, pour remercier son maître de son approbation.

L'ermite resta encore quelques instants en contemplation devant le corps de Savary.

— Les bêtes féroces ne vont pas chercher leur proie au milieu du jour, murmura-t-il d'un air pensif. Allons d'abord à l'enfant qui doit être couché là-bas au pied du grand chêne.

— Le chien courut en avant comme pour lui montrer le chemin. Au surplus, cela n'était pas nécessaire, car on entendait crier l'enfant de loin.

Bientôt le vieillard le vit lever ses petites mains, il pressa le pas et s'agenouilla devant la petite créature. Celle-ci, à force de crier, était devenue presque bleue. L'ermite en fut effrayé : il songea que l'enfant n'avait pas encore reçu les eaux du baptême. Il prit sa gourde de grès, versa de l'eau dans le creux de sa main, prêt à rendre l'enfant chrétien par cette ablution; mais une difficulté l'arrêta. Quel nom donnerait-il à ce descendant des rois?

— Une inspiration du ciel! dit-il en levant les yeux vers la voûte céleste. Il est couché sous les rayons éclatants du soleil; que cette œuvre



Elle portait sur ses bras un enfant. (Page 23.)

admirable du créateur soit témoin de ce qui se passe ici : nommons l'enfant Hélie.

Et, aspergeant d'eau la petite tête du fils d'Oriand, il prononça les paroles sacramentelles :

— Hélie, je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Alors il prit l'enfant dans ses bras, l'embrassa avec tendresse, et le porta à travers le taillis, jusqu'à ce qu'il atteignît une partie moins épaisse de la forêt, où une petite rivière coulait entre deux rives verdoyantes.

Au bout de cette étroite plaine s'élevait une sorte de maisonnette, construite grossièrement de branches d'arbre et d'argile, et sur la façade de laquelle se dressait une croix.

C'était la demeure solitaire de l'ermite qui, entendant bêler une chèvre, s'écria en souriant :

— Ah ! ah ! Griselle, tu veux sortir ? D'autres soins m'occupent maintenant. Tais-toi, tout à l'heure tu iras dans la prairie. Maintenant il n'est pas encore temps !

A ces mots il entra dans son ermitage, s'assit sur un banc de bois, et prit une écuelle de terre remplie de lait.

Le pauvre homme se trouva dans un grand embarras, ne sachant pas comment s'y prendre pour désaltérer l'enfant, car celui-ci ne pouvait pas boire à même l'écuelle, et quand on lui mouillait les lèvres avec le doigt, il fermait la bouche et se mettait à crier.

Le chien, assis sur ses pattes de derrière, regardait curieusement ce que faisait son maître. Tout à coup l'animal se prit à aboyer.

— Tu as pitié de moi, n'est-ce pas, Bold ? dit l'ermite. Va, tu as bien raison ; mon front est trempé de sueur. Ce malheureux enfant devra-t-il donc mourir de faim et de soif sur mes genoux ? O mon

Dieu, inspirez-moi, donnez-moi conseil!... Ah! peut-être; qui sait?

Il coucha l'enfant sur une peau de renard, ouvrit une petite porte, et s'écria :

— Griselle, Griselle, viens!

Une chèvre blanche, tachetée de gris, sortit de sa petite étable en sautant et en gambadant.

L'ermite la caressa, et la plaça sur la peau de renard à côté de l'enfant qui, au bout d'un instant étanchait sa soif à longs traits sans que la chèvre fît la moindre résistance; au contraire elle paraissait prendre plaisir à cette manière plus naturelle d'être délivrée de son lait.

L'ermite contempla ce spectacle avec un sourire triomphant, et en se frottant joyeusement les mains.

— Étrange mère pour un fils de roi! murmura-t-il. Béni soit le bon Dieu qui m'a inspiré ce moyen; sans cela, mon pauvre Hélie, c'en était bientôt fait de toi; tandis que maintenant, tu vivras.

Il prit un outil qui ressemblait à une bêche usée, le mit sur son épaule, et dit à son chien, en sortant de sa cellule :

— Bold, fais bien attention. Tu veilleras sur la chèvre et sur l'enfant jusqu'à mon retour.

Le chien fit entendre un aboiement bref, pour dire qu'il avait compris.

Lorsque le vieillard arriva à l'endroit où il avait laissé le corps de Savary étendu sur le dos, il se mit à creuser au plus vite une tombe.

Quand il eut fini ce travail, il s'agenouilla, marmotta quelques oraisons sur le mort, le descendit dans la fosse qu'il referma, et y planta une croix faite de deux branches de chêne.

Alors il retourna à son ermitage, et lâcha la chèvre qui alla en sautillant brouter l'herbe drue sur les bords du petit ruisseau, puis il prit sur ses genoux l'enfant qui s'était endormi de nouveau.

C'est alors seulement que son attention fut attirée par un lion couronné artistement brodé en soie rouge dans un coin du linge blanc dans lequel l'enfant avait été enveloppé. Il se promit de garder soigneusement cet objet qui pouvait, au besoin, servir de preuve pour établir l'origine royale d'Hélie.

Cette circonstance fit qu'il se demanda de nouveau s'il ne ferait pas mieux d'aller à Harlebeke et d'y tout révéler. Mais le roi était en Allemagne, à ce que lui avait dit Savary mourant, et Mattabruna, qui souhaitait vivement la mort de l'enfant jouissait d'un pouvoir sans bornes.

D'ailleurs, plus il regardait le petit Hélie, plus il se sentait plein d'une secrète affection pour la noble et malheureuse créature. Et bientôt il lui sembla que s'il devait le perdre, il le pleurerait comme un père à qui on arrache son enfant.

Dans son irrésolution, il prit le parti de recourir à la prière, avec l'espoir que le ciel enverrait la lumière dans son esprit incertain. — Il posa l'enfant sur la peau de renard, et s'agenouilla devant une espèce de crucifix qu'il avait érigé dans le fond de sa cellule.

Il resta longtemps, la tête courbée sur sa poitrine, absorbé dans la prière. Alors il se leva et dit à son chien :

— Bold, l'enfant reste avec nous. C'est la volonté du ciel. J'élèverai Hélie dans la crainte de Dieu; et si c'est la volonté du très-Haut qu'il ne porte jamais sur cette terre la couronne de la puissance et de l'autorité, il portera du moins dans le ciel la couronne de la vertu et de la béatitude. Bold, le pauvre enfant ne peut pas rester tout nu. Je vais lui faire une chaude robe de peaux de lapins. Ainsi, mon bon Bold, en chasse, en chasse!

Le chien aboya trois fois et disparut dans la forêt.

VII

Dans une vaste plaine, sur les bords du Danube, l'armée de l'Empereur était campée depuis près de quinze jours; on attendait que les Hongrois vaincus se remissent en campagne avec de nouvelles forces. Les tentes des troupes impériales, et les pavillons de leurs chefs, remplissaient toute la vallée sur une lieue de largeur.

Le roi Oriand avait établi ses hommes dans un château fortifié dont les murailles et les tours dominaient tout le campement.

A peine, ce jour-là, le soleil avait-il paru à l'horizon, qu'Oriand se promenait vivement, de long en large, dans la grande salle du château fort, en se parlant à lui-même avec beaucoup d'animation.

Il devait être excité par des idées d'une nature riante; il relevait la tête avec fierté, et ses yeux noirs brillaient de joie.

Il était réellement beau et imposant ainsi. Non seulement ses membres puissamment musclés, et son regard étincelant attestaient une force corporelle et un courage peu ordinaires, mais quand il s'approchait des armures d'acier dressées de distance en distance contre les murailles, sa taille dépassait de plus d'un pied celle du plus puissant chevalier.

De temps en temps il s'arrêtait, comme pour saisir un bruit lointain; mais n'entendant rien que l'appel éclatant des clairons et les hennissements des chevaux, il reprenait sa promenade avec une visible impatience.

Enfin il se laissa tomber sur un fauteuil, près de la table, en poussant un profond soupir. Ses

lèvres se contractèrent en un sourire amer, comme si une réflexion désagréable lui venait tout à coup à l'esprit.

Mais son visage s'étant peu à peu rasséréné, il frappa trois coups sur la table avec la croix de son épée.

Sur le seuil de la porte parut le vieux Warnfried de Driesthem qui avait gagné, depuis peu de temps, toute la confiance du roi, et qui était devenu, pour ainsi dire, son ami de cœur.

— Vous m'appelez, seigneur?

— N'est-il pas arrivé des messagers cette nuit? demanda Oriand.

— Pas la moindre nouvelle, seigneur roi, répondit le nouveau venu.

— Et cependant, Warnfried, s'il n'est pas arrivé de malheur là-bas, je dois être devenu père depuis un mois.

— Il faut à peu près ce temps-là pour venir d'Harlebeke jusqu'ici. Les messagers peuvent avoir rencontré en route des obstacles qui les auront retardés... Et, d'ailleurs, si le seigneur roi se trompait dans son espérance? Cela est dossible.

— Oh! non, Warnfried, je suis certain de la chose. Et, qui plus est, c'est un fils que le ciel m'a donné : le plus bel enfant que l'on ait jamais vu!

— J'en remercie Dieu et je vous félicite, seigneur roi, murmura le vieux chevalier d'un air de doute. Le roi a donc reçu cette nuit des nouvelles d'Harlebeke?

— Une révélation de là-haut! répondit Oriand en levant vers le ciel ses yeux où rayonnait la joie. J'ai vu mon enfant, et j'ai déposé un baiser sur ses lèvres.

— Vu? vous avez vu votre enfant? demanda Warnfried stupéfait.

— Oui; asseyez-vous là, près de cette table, et partagez ma joie. Cette nuit, pendant que je dormais, il m'a semblé qu'une vive lumière éclairait ma chambre. Dès que mes yeux furent habitués à cette clarté extraordinaire, je vis tout à coup Béatrice s'approcher de moi, plus belle encore qu'elle ne m'était jamais apparue, elle qui est la beauté même, n'est-il pas vrai? Elle portait sur ses bras un enfant qu'elle me présenta, en s'écriant avec une joie triomphante : — Oriand, Dieu a béni notre union; tu es père, tu as un fils, un héritier de la couronne! Voilà notre enfant. Donne-lui le premier baiser! — Je contemplai mon fils; il était grand et fort; son visage était un heureux mélange de mes traits et de ceux de ma Béatrice bien-aimée. Fou de joie et d'orgueil, je serrai mon fils dans mes bras. L'émotion fit évanouir ce beau rêve; quand je me réveillai, tout avait disparu.

— C'est étrange! murmura le chevalier. Serait-ce Dieu lui-même qui, par cette vision nocturne, vous envoie l'heureuse nouvelle?

— J'en suis convaincu, Warnfried. Dès ce moment il m'a été impossible de fermer l'œil une minute. Je crois fermement qu'aujourd'hui même il vous arrivera des messages d'Harlebeke; et, depuis l'aube du jour, il me semble que chaque bruit me les annonce! Ah! que ne suis-je déjà de retour dans mon palais pour voir réellement mon fils et pour bénir Béatrice! Comme je vais l'aimer et l'honorer, elle qui était déjà auparavant la lumière de mes yeux, et qui est devenue maintenant la mère de mon enfant? Par ma couronne, quiconque oserait encore prononcer une parole outrageante contre elle, encourrait des peines terribles.

— Qui voudrait le faire, seigneur roi? qui l'oserait? Notre reine est bonne et vertueuse comme un ange.

— La calomnie est un mal dont on ne sait comment venir à bout, grommela Oriand; on ne peut pas plus l'extirper que les mauvaises herbes; il en reste toujours quelque part un bout de racine. Si Béatrice ne m'avait pas retenu, j'aurais peut-être étouffé toutes les vipères dans un vaste bain de sang!...

— Seigneur roi, ne laissez pas assombrir votre esprit par ces amères pensées. Ces tristes rumeurs sont pardonnées et oubliées.

— Non, hélas! non, Warnfried. Moi-même je ne peux pas les oublier; et quoi que je fasse pour arracher de ma mémoire ces douloureux souvenirs, ils se représentent parfois encore à mon esprit d'une façon si importune et si précise que mon sang bout dans mes veines...

— Seigneur, écoutez! que signifient ces sons du cor qui retentissent? s'écria le chevalier en marchant vers la fenêtre avec une joyeuse surprise.

— Des nouvelles, des nouvelles d'Harlebeke! dit Oriand qui s'était levé tout à coup.

En effet, un huissier vint annoncer qu'une dizaine de personnes, se disant chargées d'un message pressé pour le roi, demandaient la permission d'être admises en sa présence.

Oriand donna l'ordre de les introduire immédiatement.

Lorsque les messagers parurent dans la salle, le roi, poussé par son impatience, fut sur le point de courir à leur rencontre; mais je ne sais quel triste pressentiment le retint, et le fit même reculer avec un frémissement secret. Il regarda en silence les messagers qui de leur côté hésitaient à s'approcher de lui.

Ils étaient au nombre de douze; à leur tête se

trouvaient Marcus et le vieux Conrad, le chef des échevins de la ville d'Harlebeke.

Ce qui avait produit sur le roi une impression pénible et inquiétante, c'étaient les visages affligés de tous ces envoyés. Marcus et quelques autres avaient même les yeux pleins de larmes.

— Eh bien, Marcus, demanda Oriand, vous m'apportez de mauvaises nouvelles, n'est-ce pas? Mon pauvre enfant est-il mort!

Le chevalier secoua la tête en signe de dénégation.

— La reine?...

— Hélas, hélas! gémit Marcus en cachant sa figure dans ses mains.

— Parlez, parlez, je le veux! ordonna Oriand avec impatience. Votre silence me torture cruellement.

— Seigneur roi, balbutia Marcus, ma bouche se refuse à vous faire cette triste révélation. Mon attachement, mon respect pour vous, ma pitié pour votre malheur...

La parole semblait expirer sur ses lèvres; on eût dit qu'une angoisse suprême le prenait à la gorge et l'empêchait de parler. Il ne lui resta, en apparence, que la force de désigner son vieux compagnon Conrad.

— Mon malheur? s'écria Oriand. Sur votre vie, Conrad, dites-moi quelle catastrophe m'a frappé.

— Je remplirai auprès de vous le message dont votre honorée mère m'a chargé, répondit le vieillard avec une légère hésitation; mais, seigneur roi, ce que j'ai à vous apprendre est si terrible, que d'abord je vous demande la promesse que vous ne vengerez pas sur nous, messagers de malheur par devoir, la colère et la souffrance que vous allez éprouver quand vous saurez ce que j'ai à vous apprendre.

— Parlez donc, accomplissez votre message, sur-le-champ, sans détour, dit le roi en frappant du pied le sol de la salle avec tant de violence que les murs en tremblèrent sur leurs fondements.

Le vieillard se taisait cependant et courbait la tête.

— Allez, je vous pardonne d'avance et je promets de vous écouter avec calme, dit le prince, qui savait bien que Conrad était un homme courageux qui ne se laissait pas intimider par de dures paroles.

— Seigneur roi, dit le vieillard, tout votre royaume retentit de cris de douleur; partout on voit couler les larmes, larmes de désespoir et de honte; partout s'élèvent des malédictions contre celle qui a déshonoré notre souverain et sa couronne...

Les yeux du roi commençaient à lancer des éclairs; il se tordait les mains, grinçait des dents; mais gardait pourtant le silence.

— La reine vous a donné un enfant, poursuivit le vieillard, mais, ô ciel, seigneur roi, comment ma bouche prononcera-t-elle le mot terrible... Mon cœur tremble dans ma poitrine... et cependant, il faut bien que quelqu'un remplisse ce triste devoir... cet enfant, ô mon roi, cet enfant était... un jeune chien.

Un cri de rage folle déchira la poitrine du roi et retentit dans la salle. Il tira son épée et s'élança vers le vieux Conrad, en s'écriant avec un rugissement rauque :

— Un chien! Mon enfant un chien! Tu mens, monstre! Je laverai cette injure dans ton sang! Tu mourras! Qu'on appelle le sénéchal et les bourreaux!

— Calmez-vous, calmez-vous de grâce, seigneur roi, dit le vieux Warnfried d'une voix suppliante; vous avez donné votre parole de roi; elle est sacrée. Les messagers remplissent le mandat dont votre mère les a chargés.

— Ils mentent! hurla Oriand écumant. Gardes! que pas un ne quitte cette salle; vous répondez d'eux sur votre tête.

Et les hommes d'armes ramenèrent de force ceux qui, gémissant de terreur, avaient déjà pris la fuite.

— S'il vous plaisait d'entendre les envoyés, dit Warnfried, peut-être pourriez-vous découvrir ce qu'il y a de vrai ou de faux dans cette incroyable nouvelle. Une fois en état de discerner qui est coupable, oh! alors que votre vengeance soit implacable; car il n'y a point de doute que quelqu'un vous a trompé et frappé d'une sanglante injure... mais qui? Voilà la question.

Ce froid raisonnement donna le temps à Oriand de dompter l'irritation de ses nerfs, et il redevint, selon son habitude, subitement calme, du moins en apparence, car l'orage, pour être renfermé dan son sein, n'en grondait pas moins violemment.

— Vous avez raison, Warnfried, murmura-t-il; un roi doit être un juge et non pas un bourreau. Eh bien, qu'on ferme la porte de la salle. J'ouvre l'audience, et je veux examiner l'affaire mûrement et de sang-froid. Faites avancer les messagers.

Il s'approcha de la table, prit place dans un fauteuil et laissa tomber sa tête sur sa main, tandis qu'il regardait dans le vide en souriant convulsivement.

Les messagers s'avancèrent, pâles et tremblants d'effroi; seul le vieux Conrad paraissait sans crainte, bien qu'il vînt à peine d'échapper à la mort.

Marcus avait la tête appuyée contre un des piliers

de la salle, versait des larmes, et paraissait plongé dans une douleur immense.

— Ma mère vous a envoyés, dit le roi. Vous remplissez votre mission. Ce que vous m'avez annoncé est si affreux, si inouï, que l'agitation de mes sens ne doit pas vous étonner. Maintenant c'est fini. Personne de vous n'a rien à craindre, et il ne vous sera fait aucun mal. Je veux tout savoir, tout! Vous, Conrad, qui êtes un homme sage, prenez la parole le premier et ne me cachez rien.

— J'obéis à votre volonté, seigneur roi, dit le vieillard. Dès le premier mois, après votre retour de Van Halkyn, beaucoup de personnes prétendaient avoir vu des apparitions étranges s'envoler nuitamment par les fenêtres de la chambre de la reine. Quelques-unes ont expié cette révélation sur le bûcher; mais si le feu peut tuer les hommes, il n'a pas le pouvoir de tuer la vérité...

Le roi fit entendre un grondement sourd, mais il se calma aussitôt, d'après les conseils et les supplications de Warnfried qui était assis à côté de lui.

— Ne faites pas attention à ma légitime indignation, Conrad, dit-il. Continuez sans crainte.

— Depuis lors, ô mon prince, reprit le vieillard, la voix du peuple n'est plus parvenue jusqu'à vous, pour vous apprendre ce qui se passait; sans cela vous auriez su que chaque nuit le diable lui-même, sous la figure d'un jeune et beau chevalier, pénétrait à minuit dans la chambre de la reine, et en sortait sur le coup d'une heure.

— Le diable? répéta Oriand en riant d'un rire ironique, mais en pâlissant toutefois, comme s'il était frappé d'une terreur soudaine.

— Oui, le mauvais esprit. Beaucoup de personnes l'ont vu, entre autres Barwolf, qui est ici à côté de moi.

— En effet, seigneur roi, répondit le chevalier désigné, je l'ai vu, et je ne suis pas le seul : il y en a cent autres. Et on pouvait s'assurer bien facilement que c'était le diable à ses yeux flamboyants et à ses pieds fourchus.

— Après, après? s'écria Oriand qui se faisait une extrême violence pour se contenir.

— Vous devinez le reste, ô mon prince, reprit le vieux Conrad. Le peuple crie vengeance contre la reine qu'il accuse de sorcellerie et de commerce avec les esprits infernaux. Dieu, pour la punir, a rendu sa honte publique... Nous étions tous réunis, le cœur palpitant d'espérance, prêts à saluer par nos vivats et nos cris d'allégresse la naissance de votre enfant... lorsque hélas!... éternelle honte pour vous et pour notre pays! votre mère fondant en larmes et faiblissant sous le poids de sa douleur, nous a présenté un monstre noir, un fils de l'enfer, que nous avons étouffé avec terreur et avec horreur.

— Pour oser produire d'aussi épouvantables accusations, vous devez être bien certains, tous, que vous dites la vérité, dit Oriand avec un ricanement amer. Vous comprenez bien que si cela était faux, pas un de vous n'échapperait aux plus affreux supplices, n'est-ce pas?

— Seigneur roi, nous tous qui sommes ici réunis devant vous, nous sommes témoins. La femme qui soignait la reine est morte de peur au premier coup d'œil qu'elle a jeté sur le monstre. Je suis l'organe de tous vos fidèles sujets. Nous exigeons la mort de la sorcière. Que son sang coupable lave, autant qu'il est possible, la souillure de votre couronne!

— Oui, oui, la mort, la mort pour la sorcière impie, pour la compagne du diable! s'écrièrent les autres envoyés.

Le roi demeura un instant silencieux et les yeux cloués au sol; il paraissait se parler à lui-même, car ses lèvres remuaient. Comme il tenait la main sur son épée dont il serrait convulsivement la poignée, les envoyés se remirent à trembler, craignant un nouvel accès de son aveugle colère, et les moins courageux regardaient déja du côté de la porte pour se soustraire au danger par la fuite.

Mais le prince releva la tête, et, se tournant vers Marcus, il lui demanda tristement :

— Ma douleur, l'injure faite à votre roi, vous affligent, n'est-ce pas? Marcus, vous êtes mon serviteur dévoué, mon ami; n'avez-vous aucune parole de consolation à m'adresser? Pas un mot pour excuser, pour justifier la reine?

— Ah! je vous en prie, permettez-moi de me taire, seigneur roi, dit Marcus en joignant les mains d'un air suppliant. La vérité est trop affreuse.

— Lui aussi, ô ciel! gémit Oriand à voix basse.

Et par un dernier et puissant effort, ayant réussi à maîtriser sa douleur, il ajouta :

— C'est bien. Allez tous trouver mon maître d'hôtel et dites-lui qu'il vous serve comme il convient; si j'ai besoin de vous, je vous ferai appeler... Warnfried, fermez la porte de la salle derrière eux.

Le chevalier emmena les envoyés, et, après avoir fermé la porte derrière eux, il revint au milieu de la salle... Mais alors il laissa échapper un cri de douloureuse surprise. Oriand, le fort, le courageux, l'héroïque Oriand était couché, la tête sur la table, versant un torrent de larmes, et gémissant comme un enfant!

Warnfried essaya de le consoler; et comme le chevalier croyait à la vérité de la terrible nouvelle, il se disposa à exciter la colère du roi contre Béatrice, convaincu qu'il pouvait alléger sa douleur en tournant sa pensée vers la vengeance à tirer de la coupable.

Mais, pour le moment du moins, Oriand y

paraissait insensible, car toutes les paroles qu'il prononçait à travers ses larmes brûlantes étaient des plaintes sur la perte de sa confiance en Béatrice et sur la rupture de la douce chaîne d'amour dans laquelle il avait trouvé le bonheur de sa vie.

— Perfide et infâme calomnie ! s'écriait-il. Béatrice, la pure, la pieuse Béatrice, une sorcière ! Non, quand je le verrais de mes yeux, je ne pourrais pas le croire !... Et vous, Warnfried, vous qui honoriez la reine et lui étiez dévoué, croyez-vous donc à la vérité de cette affreuse accusation ? O ciel, vous aussi ? Vous me faites signe que oui ?

— Seigneur roi, répondit tristement Warnfried, l'esprit malin est sans cesse aux aguets pour tourmenter et tenter la faiblesse humaine. Des pièges et des maléfices tels que ceux qu'il vous a tendus ne sont pas rares.

— Ainsi vous croyez réellement que Béatrice, par des sortilèges ou avec l'aide du diable, m'aurait ensorcelé et trompé ?

— Des centaines de personnes affirment l'avoir vu, et s'exposent à votre vengeance pour témoigner de la vérité. Parmi ces personnes il y a votre propre mère, et le chevalier Marcus, votre fidèle serviteur. Et la femme qui soignait la reine, n'est-elle pas tombée morte de peur, à la vue du monstre, fruit de ce commerce infernal ? Je donnerais volontiers ma vie pour être certain que l'accusation est l'œuvre de faux témoins, d'ennemis de la reine. Mais, seigneur roi, connaissez-vous quelqu'un au monde qui soit l'ennemi de la reine ?

— Non, personne, personne ! s'écria le roi avec éclat. Ce serait donc la vérité ? Malédiction ! Que faire ! Tremper mes mains dans son sang ? Ah ? ce serait comme si je perçais mon propre cœur !

— Non, seigneur, je ne ferais point cela, dit le sage Warnfried. Je ne doute nullement de la culpabilité de la reine ; mais le jugement des hommes est toujours faillible. Enfermez la reine dans une forteresse et laissez-la, si elle ne prouve pas son innocence, séparée du monde entier, finir ses jours dans le deuil et dans les larmes.

Le roi resta pendant quelques moments absorbé dans ses pensées. Les larmes jaillirent de nouveau de ses yeux. Il était visible qu'il soutenait en lui-même une lutte suprême et qu'il combattait sa propre irrésolution. Son cœur profondément blessé le poussait à exercer une vengeance impitoyable ; mais perdre Béatrice ! Ne plus jamais puiser le bonheur de sa vie dans ces yeux aimants et purs comme la source la plus limpide ! Renoncer à tout ce qu'il avait rêvé depuis le premier jour où il l'avait pressée sur son cœur, si chaste et si radieuse !...

A la fin cependant l'amour succomba dans cette affreuse lutte.

Il se leva et dit à son confident :

— Warnfried, vous me croyez faible, n'est-ce pas ? Cela vous étonne que je n'aie pas encore juré cent fois la mort de celle qui m'a séduit et fasciné ? Vous me croyez insensible à l'ineffaçable flétrissure dont elle a souillé ma couronne ? Eh bien, vous vous trompez. C'est l'excès de ma fureur, de ma douleur qui me fait paraître calme... Mais attendez, un orage terrible s'amoncelle dans mon cœur. La tempête éclatera, et alors, malheur à la perfide, à la trompeuse ! Ma vengeance la frappera et la brisera comme la foudre : elle mourra.

— Que [votre volonté s'accomplisse ? murmura Warnfried.

— Allez de ma part trouver l'empereur, di Oriand. Apprenez-lui qu'une affaire urgente et de a plus haute importance me rappelle dans mes États. Je laisserai mon armée à son service, sous le commandement du maréchal, et je ne prendrai avec moi que ma garde du corps. Faites savoir au commandant de cette garde qu'il ait à faire immédiatement tous ses préparatifs pour notre départ.

Warnfried sortit pour aller exécuter les ordres du roi.

Lorsqu'il eut disparu, Oriand se laissa tomber sur un siège et s'écria avec un accent profondément désolé.

— Béatrice ! Béatrice ! est-ce là le prix de mon amour sans bornes ? Oh ! tu mourras, tu mourras de ma main !

Il y eut un moment de silence, puis il s'écria de nouveau :

— Te perdre, te perdre ! ô Dieu, laissez-moi succomber à ma douleur ! Changez ma honte en un poison mortel. Je vous en supplie, faites-moi mourir ; que mes yeux ne la voient plus sur cette terre maudite !

Il cacha sa figure dans ses mains et demeura longtemps abîmé dans de terribles méditations.

VIII

Depuis deux jours Marcus était de retour à Harlebeke.

Cette fois il avait obtenu du roi, sous différents prétextes, la permission de prendre les devants et de le précéder dans sa capitale. Et comme, à raison de certaines circonstances, il éprouvait une vive inquiétude, il s'était tellement pressé en route, qu'il avait gagné une avance de quatre à

cinq jours sur le roi, qui voyageait pourtant passablement vite.

Il était assis, la tête appuyée sur sa main, près d'une table devant Mattabruna. Il venait de lui raconter que, la nuit précédente, il avait eu des rêves effrayants, et il se plaignait d'en être encore troublé profondément, et même épouvanté, malgré tout son courage.

Mattabruna, après s'être moquée d'abord de sa crédulité, essaya de relever ses esprits en lui mettant sous les yeux le succès complet que leurs projets avaient obtenu jusqu'à cette heure. Béatrice allait mourir d'une mort honteuse, ne laissant après elle qu'un nom maudit. Elle, Mattabruna, reprendrait donc sa place sur le trône, et régnerait sur tout le pays avec un pouvoir illimité. Un de ses premiers actes serait de donner à Marcus le beau château de Wolveghem.

— Et ce ne sera pas la seule récompense de vos services, ajouta-t-elle en manière de conclusion. L'avenir vous en réserve d'autres. Le maréchal est vieux; il ne vivra plus longtemps, et, dans tous les cas, je puis le décider à résigner ses fonctions en lui accordant d'autres faveurs. Que diriez-vous si je vous faisais élever à cette dignité suprême?

Mais Marcus, plongé dans ses réflexions, écoutait à peine les nouvelles offres de sa complice et répondit :

— Vous êtes véritablement trop bonne pour moi.... Et il est bien vrai que la reine prétend avoir entendu le premier cri de son enfant?

— Elle n'en a parlé qu'une seule fois; mais il ne m'a pas été difficile de la convaincre qu'elle avait rêvé.

— Et depuis ce jour-là on n'a plus rien appris au sujet de mon écuyer Savary? Rien?

— Je vous l'ai déjà répété plusieurs fois, pas autre chose que ceci : son cheval est arrivé ici d'une course si effrénée, qu'il a renversé et blessé quatre ou cinq personnes.

— Si Savary avait sauvé l'enfant, s'il voulait nous trahir? dit Marcus en frémissant.

— Éloignez ces folles idées!

— Il peut avoir chassé lui-même son cheval en le frappant à grands coups, afin de vous tromper.

— Non, non, votre crainte est sans fondement, répliqua Mattabruna. Le cheval était ensanglanté et portait de nombreuses blessures; on pouvait très bien voir qu'il avait été attaqué par des bêtes féroces.

— Ainsi, vous vous tenez pour pleinement convaincue, princesse, que Savary et l'enfant ont été dévorés dans la Forêt-sans-merci par les loups ou les ours?

— Tout à fait convaincue, Marcus. Cet événement semble encore vous inquiéter?

— Oui, cette inexplicable disparition...

—Est ce qui pouvait nous arriver de plus heureux; car de cette façon nous sommes débarrassés du seul témoin qui pouvait nous accuser.

Elle baissa la voix et se pencha à l'oreille du chevalier.

— Votre écuyer Savary était un lâche et un imbécile, murmura-t-elle avec un sourire; j'avais si peu de confiance en sa discrétion que je tenais en réserve pour lui la petite fiole dont la garde-malade de la princesse Béatrice a bu quelques gouttes.

Marcus contempla Mattabruna avec anxiété. L'expression glaciale de son visage le faisait frémir. Il baissa les yeux et se tut.

— Eh bien, eh bien, mon pauvre Marcus! dit Mattabruna. Comment un homme de courage tel que vous peut-il se laisser abattre par de vains rêves? Vraiment, vous me faites pitié.

— Je ne sais, madame, murmura Marcus, mais il y a quelque chose qui me trouble et m'inquiète. C'est comme un pressentiment de malheur. Je veux croire avec vous, princesse, que Savary a été dévoré par les bêtes féroces. Mais il y a encore d'autres réflexions qui ne me tourmentent pas moins. L'âme du roi a de si étranges retours! tantôt il laisse éclater sa fureur et s'écrie que la reine ne périra que de sa main. Tantôt il appelle « Béatrice, Béatrice!» avec l'accent de la plus vive tendresse, et les yeux pleins de larmes, tantôt il pousse des plaintes amères, comme s'il avait oublié sa honte pour ne plus penser qu'à son bonheur perdu. Assurément, princesse, il aime encore l'enchanteresse de toutes les forces de son être; qui sait si l'amour ne finira point par triompher de la vengeance? Il lui pardonnerait! et alors, tant de peines, tant de soins, d'anxiétés et de..... crimes seraient devenus inutiles!

— Lui pardonner! s'écria Mattabruna avec un rire triomphant. Ah! ah! ah! quelle idée folle! Mes précautions sont prises depuis trop longtemps et trop bien calculées. Il y a déjà six semaines que la reine n'ose plus sortir de sa chambre. Elle n'ose même plus se montrer à la fenêtre, car dès qu'on l'aperçoit du dehors, mille malédictions s'élèvent aussitôt contre elle, et les cris de : « à mort la sorcière! à mort la diablesse! » vont la terrifier en frappant ses oreilles. Vous comprenez bien qu'à l'arrivée du roi ces mêmes cris de vengeance retentiront de toutes parts aussi à ses oreilles, — j'y ai pourvu d'avance — et que cet ensemble d'anathèmes excitera sa fureur jusqu'à la frénésie.

— En effet, princesse, c'est vous qui avez raison. Sur ce point mon inquiétude était sans fondement.

— J'ai pensé encore à autre chose, continua Mattabruna. Béatrice veut attendre le roi dans sa chambre. Seule avec lui, elle tomberait à ses pieds, elle l'attendrirait par ses pleurs, elle l'ensorcellerait de nouveau par ses perfides marques d'amour. Nous ne pouvons pas courir ce danger; c'est sous le ciel bleu, au milieu du peuple, que le roi doit la rencontrer d'abord.

— Et si elle refuse de quitter sa chambre!

— Bah! la pauvrette est crédule comme un enfant; on lui fait accroire tout ce que l'on veut. Je l'ai déjà fait chanceler dans sa résolution; et ce matin je la déciderai tout à fait à suivre mon conseil. Vous m'y faites penser! Il est déjà tard, et elle m'attend. Je suis son unique consolation, Marcus; car les nobles dames de la cour, et même les servantes, les mercenaires, toutes la fuient ou ne s'approchent d'elle un instant qu'en tremblant, pour disparaître le plus vite possible, comme si elle était le diable en personne.

Elle se leva en riant et tendit la main à Marcus.

— Je me hâte de retourner auprès de la reine, dit-elle. Revenez ici cet après-midi; je vous ferai part de ce que nous aurons résolu... A tout à l'heure, seigneur de Wolveghem, maréchal, généralissime de l'armée du roi.

Marcus déposa un baiser sur la main de sa protectrice.

Tous deux sortirent de l'appartement et s'éloignèrent dans des directions opposées.

Lorsque Mattabruna entra dans l'appartement de la reine, elle la trouva agenouillée devant un crucifix, les mains levées vers le ciel, et versant un torrent de larmes.

Béatrice se leva, embrassa en soupirant son ennemie intime et pencha sa tête sur la poitrine de Mattabruna.

— Ah! ma chère mère, gémit-elle, pourquoi venez-vous si tard ce matin? Moi, malheureuse, haïe et conspuée par tout le monde, je n'ai personne que vous pour me consoler!

Mattabruna conduisit la reine à un fauteuil et s'assit à côté d'elle.

— Pauvre Béatrice! dit-elle, il ne faut pas désespérer. Ce ne sera pas si grave que vous croyez.

La reine continuait de sangloter. Comme l'innocente victime de la plus infâme trahison était pâle et amaigrie! On eût cru voir un cadavre. Et cependant ces joues décolorées, ce front blanc comme l'ivoire, ces grands yeux bleus, loin d'avoir perdu leur charme, empruntaient à cette apparence même de fantôme une attraction sympathique qui fascinait et faisait frémir en même temps. Mattabruna le savait bien; et c'était pour cela surtout qu'elle ne voulait pas laisser le roi seul avec Béatrice, de peur qu'il ne succombât à l'irrésistible puissance de ses yeux et de toute sa personne.

— Toujours le même désespoir, ma fille? dit-elle. Allons, ayez confiance dans l'amour et dans la magnanimité d'Oriand.

— Ah! pour moi-même je ne crains rien, ma chère mère. Je ne sais pas quel destin me réserve le Seigneur tout-puissant; quel qu'il soit, je l'accepte avec résignation, comme une martyre... Mais ce qui me fait verser des pleurs jour et nuit c'est la navrante idée que mon pauvre Oriand est condamné à un malheur éternel. Son déshonneur est ineffaçable aux yeux du monde; et lors même qu'il me croirait innocente, le ver empoisonné de la calomnie continuerait à ronger son cœur fier et magnanime. Si ma mort pouvait rendre à son âme le repos qu'elle a perdu, ah! combien je supplierais Dieu, combien je le bénirais qu'il me permît, dans sa bonté, de mourir pour mon Oriand bien-aimé.

— Espérez que votre époux entendra la voix de la raison, murmura Mattabruna en lui prenant la main. Nous lui ferons comprendre que de mystérieux événements tels que celui-là n'arrivent que par l'impénétrable volonté du ciel. Probablement le roi arrivera demain ou après-demain. Nous irons ensemble à sa rencontre.

— Moi, aller à sa rencontre! Oh! ma mère, s'écria Béatrice, en détournant vivement son visage, je n'oserai jamais!...

— Pourquoi donc?

— Le peuple m'accablera de malédictions devant lui!... devant lui!

— Tant mieux, Béatrice, sa générosité sera indignée! l'âme de mon fils se révoltera en votre faveur.

— Mais si la foule me jetait de la boue, comme on le fait déjà autour de mes fenêtres. Je suis encore reine!

— N'ayez aucune crainte à ce sujet, Béatrice, j'ai pris d'avance mes précautions. Un cordon serré d'hommes d'armes formera la haie tout le long du chemin que nous suivrons, et le commandant a reçu de moi l'ordre formel de vous préserver de tout affront.

— Ah! je ne sais, dit Béatrice, mais il y a quelque chose en moi qui me fait redouter cette démarche publique!

— Vous avez tort, ma fille. Si vous n'allez pas à la rencontre d'Oriand, il croira que vous vous reconnaissez coupable, et, avec son caractère emporté, il n'en faudrait pas davantage pour le pousser à des violences déplorables. Vous devez épargner ce terrible danger à mon pauvre fils.

On frappa doucement à la porte.



Il arriva dans la matinée du deuxième jour. (Page 33.)

Mattabruna alla ouvrir elle-même et se tint en dehors.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle à un officier de la garde qui attendait dans la galerie.

— Princesse, répondit celui-ci, il y a en bas un messager qui nous annonce que le roi n'est plus loin d'ici, et qu'il arrivera peut-être dans une heure.

— C'est bien; que le messager m'attende dans la salle d'audience! Envoyez des trompettes de tous côtés pour annoncer le retour du roi.

— Béatrice, dit-elle en rentrant dans la chambre, hâtez-vous de faire un peu de toilette et de passer une robe de cérémonie; le roi arrive. J'ai encore quelques ordres à donner pour sa réception. Nous irons à sa rencontre la main dans la main. Soyez sans crainte.

Tandis que Mattabruna était redescendue et s'occupait de tout préparer pour atteindre son but coupable, le roi Oriand chevauchait lentement sur la grande route qui conduisait d'Audenaerde à Harlebeke.

Le roi avait traversé à grandes journées toute l'Allemagne et les pays qui s'étendent le long des rives du Rhin. A mesure qu'il se rapprochait de l'endroit où il devait retrouver Béatrice, il sentait peu à peu une angoisse secrète lui serrer le cœur, et il poussait son cheval en avant avec une hâte fiévreuse. Non pas, hélas! qu'il doutât le moins du monde de la culpabilité de Béatrice; au contraire, la pénible conviction de sa faute avait jeté de profondes racines dans l'esprit d'Oriand, et il avait soif de vengeance; mais en même temps il sentait résister encore en lui l'invincible sentiment d'amour qu'il avait éprouvé pour celle qui, la première, avait fait battre son cœur, et ouvert devant lui un paradis de joies inconnues.

Son confident Warnfried chevauchait derrière

lui. A quelques pas en arrière marchaient une centaine de cavaliers composant sa garde du corps! Tous cheminaient en silence et tenaient les yeux fixés sur leur souverain. Car ils ne doutaient pas qu'il ne dût bientôt se passer quelque chose de terrible; et comme ils voyaient déjà s'élever au-dessus des arbres les tours des églises de la ville, le malheur redouté devenait imminent.

Oriand semblait plongé dans un rêve, et sa main ouverte laissait flotter les rênes sur la crinière de son coursier.

Le cortège arriva ainsi dans un des faubourgs de la ville; les habitants, en habits de fête, étaient répandus dans la rue; ils accueillirent le prince avec des cris de joie et de respect; mais il ne parut pas y faire la moindre attention.

Hors de la porte Orientale d'Harlebeke, les chevaliers, les bourgeois et les serfs s'étaient massés en un groupe compact sur le chemin que le roi devait suivre.

A son approche, ils poussèrent de longues acclamations de bienvenue. Ils s'écrièrent à pleins poumons :

— Vive, vive notre roi!

Mais en même temps de toutes les parties de cette foule s'éleva un concert de malédictions confuses contre la reine.

— Vengeance, vengeance! criait-on sans cesse; vengeance contre la sorcière! A mort, la trompeuse, au bûcher la diablesse! Au feu, au feu!

Le roi, frémissant de colère, releva la tête, et porta ses regards à la ronde sur le peuple menaçant. Partout où se fixait son œil plein de flamme, le bruit cessait; mais pour se reproduire avec plus de force du côté opposé.

Oriand sentait bien qu'il n'aurait pas le pouvoir d'étouffer ces imprécations de la foule, lors même qu'il le voudrait. Son départ, sa honte, sa fureur se fondirent, dans son cœur anxieux, en une rage fébrile. Cependant pas un geste ne trahit ce qui se passait en lui; seulement un rugissement étouffé qu'entendit seul le fidèle Warnfried donna à ce chevalier la mesure des souffrances que son malheureux maître endurait.

Le cortège pénétra ensuite dans l'enceinte du palais.

Au milieu de la cour d'honneur se tenait Mattabruna tenant la reine tremblante par la main.

Oriand la vit.

Un cri de colère qui retentit jusque par dessus les tours sortit de sa poitrine, et il sauta à bas de son cheval.

Levant au-dessus de sa tête son glaive qui lançait des éclairs il courut sur la malheureuse Béatrice qui était tombée à genoux et qui tendait vers lui ses mains suppliantes. Il éclata en reproches confus, car dans ses paroles inintelligibles on ne distinguait que les mots de honte, de sang et de mort... Mais au moment où il allait fendre la tête à la reine son regard tomba sur ses beaux yeux si doux qui l'imploraient tendrement, et le roi furieux resta tout tremblant, le bras levé, comme si réellement une force surnaturelle s'échappait du regard de Béatrice.

— O mon pauvre Oriand, gémit-elle, vous êtes bien malheureux! Que Dieu, dans sa grâce, ne vous rende pas responsable de ma triste et misérable mort!

Le roi recula de deux pas.

— Hélas! mon fils, s'écria Mattabruna en feignant de le retenir, notre honte est éternelle!

Ces derniers mots rallumèrent la rage du roi. Il s'élança de nouveau en brandissant son épée dans sa main crispée.

— Meurs, meurs, infernale trompeuse! — s'écria-t-il. Mais le regard de Béatrice brisa de nouveau ses forces et sa volonté.

Rugissant comme un lion qui dévore des yeux la proie qu'il ne peut atteindre, Oriand recula en chancelant, appela son confident, et lui dit avec le plus grand trouble :

— Warnfried, je ne veux pas son sang. Je ne veux pas la frapper; mon âme s'épouvante à l'idée de sa mort... mais qu'on l'éloigne de ma vue... sinon... que sais-je? Je serais capable peut-être de lui demander pardon, moi, lâche, à elle qui m'a si indignement avili! Prenez des gardes, et emmenez immédiatement la sorcière au fort de Fauconpierre! Vous veillerez sur elle jusqu'à nouvel ordre, et vous m'en répondez sur votre tête! Allez vite, ôtez-la de mes yeux.

A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il courut, suivi de sa mère, fou de douleur et de colère, vers le palais, gravit le grand escalier et disparut sous la grande porte, probablement pour aller cacher dans la solitude sa honte brûlante et son mortel chagrin.

Dès que le roi se fut éloigné, la foule voulut se précipiter vers la reine et l'entourer; mais Warnfried l'avait déjà enfermée dans un cercle d'hommes d'armes. Pour le moment le peuple exaspéré dut se borner à l'accabler de malédictions et de menaces.

Le bruit était si violent et si confus que Warnfried avait peine à se faire entendre de la reine.

— Princesse, lui dit-il, le roi notre maître m'a donné l'ordre de vous conduire au fort de Fauconpierre. Veuillez m'accompagner dans mon château, hors de la ville; et là je vous ferai monter en voiture.

La malheureuse Béatrice, qui était toujours à genoux et priait avec ferveur, se leva et suivit le

chevalier sans proférer d'autre parole que celle-ci.

— Oriand, mon cher Oriand, que Dieu te protège !

Lorsque la prisonnière eut dépassé l'enceinte du palais, et que le peuple ne craignit plus d'être en vue du roi, il se mit de nouveau à l'accabler des injures les plus basses et les plus grossières; il alla même jusqu'à lui jeter de la boue, à tel point que Warnfried fut obligé de donner à ses hommes d'armes l'ordre de frapper au hasard dans les rangs de la foule, pour mettre fin à ces indignités.

Un quart d'heure plus tard, Béatrice montait dans une voiture et commençait, sous une escorte de gens armés, son long et triste voyage vers le sombre fort de Fauconpierre.

IX

Durant les premiers mois qui suivirent la captivité de la reine, Oriand fut en proie à une singulière agitation d'esprit. On eût dit qu'une violente fièvre ne le quittait plus, car il était tellement irritable, tellement emporté que presque personne n'osait l'approcher. Tourmenté par un vague soupçon de trahison occulte, il examinait avec méfiance la conduite et les actes de tous ceux qui l'entouraient, il punissait impitoyablement la moindre faute; il fit même mettre à mort dans son égarement des gens tout à fait innocents.

Mais, à la fin de la première année, cette violence maladive s'éteignit peu à peu, et il devint faible et irrésolu, marchant la tête baissée, et paraissant courbé sous le poids d'une profonde tristesse.

Une lutte sans trêve contre lui-même obscurcissait son esprit et épuisait ses forces. Il fuyait la société des hommes et pleurait des journées entières dans la solitude la plus complète, se parlant à lui-même, et répétant tout bas le nom de la reine. On eût dit qu'il avait perdu la raison.

Les chevaliers et le peuple d'Harlebeke, prévoyant avec anxiété que l'esprit de leur héroïque souverain se perdrait dans cette sombre mélancolie, ne s'en montraient que plus animés dans leur haine et dans leur soif de vengeance contre Béatrice, car ils tenaient pour indubitable que, du fond même de sa prison, la reine exerçait encore un pouvoir diabolique sur son malheureux époux.

Les ennemis secrets de Béatrice n'avaient rien négligé pour faire partager cette conviction par le roi : on venait souvent lui annoncer qu'on avait encore vu des fantômes effrayants, des spectres et des apparitions nocturnes errer autour du fort de Fauconpierre, ou s'envoler de la tour où la sorcière était prisonnière. Il était donc évident que Béatrice, même dans son cachot, continuait à avoir commerce avec le diable, et qu'elle y était servie par les esprits infernaux.

Mattabruna qui, seule, jouissait encore de la confiance de son fils, et que l'on eût pu croire à peu près satisfaite, puisqu'elle régnait sous son nom, était en secret agitée de craintes sérieuses. Oriand ne lui parlait pas d'autre chose que de Béatrice. Tout ce qu'elle entendait sortir de sa bouche étaient des plaintes sur son bonheur perdu, et il reconnaissait lui-même, avec terreur, que son cœur, son cerveau, tout son être était obsédé par le souvenir de sa douce société et de son charme irrésistible.

Dès lors, Mattabruna appréhendait toujours que le roi, poussé par son indomptable amour, n'allât tirer lui-même Béatrice de sa prison, pour la rétablir sur le trône en dépit de tout et de tous. Pour parer à ce danger incessant, elle résolut de pousser la reine dans la tombe d'une manière ou d'une autre; elle ne négligea d'abord aucune occasion de conseiller à son fils de convoquer une haute cour de justice, afin de faire interroger et juger Béatrice sur les faits de sorcellerie qui lui étaient reprochés. Mais Oriand, s'effrayant à cette idée qu'un arrêt de mort pût mettre entre elle et lui l'abîme de l'éternité, ne voulut pas entendre parler de jugement, et prit soin d'ajourner toute décision à cet égard.

Dans le courant de la deuxième année, le bruit vint tout à coup à son oreille que la reine avait été fort malade dans son cachot, et que même elle avait failli mourir à la suite d'une tentative d'empoisonnement que l'on aurait pratiquée sur elle. Un chien et un chat qui avaient mangé les restes du repas de la prisonnière étaient morts sur-le-champ. Mais lorsque le roi fut informé de ce fait, la reine était déjà rétablie.

Cette nouvelle tira subitement Oriand de sa torpeur. Il voulait courir en toute hâte à Fauconpierre pour se venger de ceux qui, malgré sa sévère défense de faire le moindre mal à Béatrice, avaient osé attenter à ses jours.

Mattabruna le détourna de ce parti violent. S'il revoyait la sorcière et rencontrait son regard, n'était-il pas à craindre qu'il ne succombât au pouvoir de ses enchantements et à la puissance du démon?

Le crédule Oriand qui, n'étant guère plus au-dessus des superstitions de son siècle que le peuple lui-même, ne pouvait se défendre d'une secrète horreur pour celle qu'il aimait éperdûment, écouta l'avis de sa mère; mais il envoya une troupe d'hommes d'armes, sous la conduite de Marcus, à Fauconpierre, pour en ramener tous ceux qui, jusqu'alors, avaient gardé la reine.

Marcus exécuta les ordres du roi et fit venir à Harlebeke la garnison et la maison de bouche de Fauconpierre, à l'exception d'un seul marmiton qui, dit-il, s'était échappé la nuit dans les bois.

Oriand les interrogea tous lui-même; mais ils affirmèrent, l'un après l'autre, qu'ils ne savaient absolument rien, et qu'ils étaient innocents d'un attentat qu'ils réprouvaient profondément.

Fou de rage de ne pouvoir découvrir les coupables, le roi fit appeler les bourreaux et leur donna l'ordre de trancher la tête à tous les hommes d'armes et à tous les serviteurs de Fauconpierre.

Sa mère et ses courtisans eurent beau le supplier et lui demander la grâce des condamnés, il resta inflexible, et ne quitta l'esplanade que lorsque la dernière victime fut tombée sous ses yeux dans une mare de sang.

Dès ce moment Mattabruna n'osa plus rien entreprendre contre la vie de Béatrice. D'autant plus que son fils avait confié la garde de Fauconpierre à un chevalier dévoué qui s'était engagé, sur sa tête, à répondre de la prisonnière.

Près de quatre années se passèrent ainsi sans qu'il survînt le moindre changement dans l'état du roi. Il restait toujours solitaire et triste. Sa fureur s'était bien calmée, à la vérité, mais qu'il eût fallu peu de chose pour en ranimer les éclats!

L'unique sacrifice que Mattabruna pût encore obtenir de lui, c'était qu'il s'abstînt de se rendre à Fauconpierre, malgré l'attraction secrète qui le poussait à revoir encore une fois Béatrice. Sans Mattabruna, il n'y aurait pas résisté.

Vers ce temps-là arriva à la cour du roi l'octogénaire Odon, abbé de Saint-Bertin, à Saint-Omer. Il avait à se plaindre d'une criante injustice faite à son couvent par certains chevaliers. Ce vieillard était renommé à la ronde pour sa piété et sa sagesse; il jouissait d'une grande autorité, et souvent des rois et des seigneurs allaient lui demander conseil dans les circonstances difficiles.

Mattabruna résolut d'essayer, par l'intervention de cet abbé, un dernier effort pour faire condamner à mort Béatrice. Elle lui raconta à sa manière tout ce qui s'était passé et elle supplia le prêtre, pour le bien de son fils et de tout son royaume, de décider Oriand à rompre le lien secret qui l'unissait toujours à la sorcière impie.

L'abbé, admis à un entretien particulier avec le roi, lui dit :

— Seigneur roi, votre vie est sombre et pénible; vous pensez sans cesse à votre femme, qui vous a ensorcelé par diablerie. Votre salut est en danger. Pourquoi ne pas vous délivrer d'une si coupable affection?

— Ah! si je pouvais en être délivré! Mais comment? soupira Oriand.

— Traduisez la sorcière devant le tribunal, afin que sa culpabilité ou son innocence y soit démontrée.

— On l'y condamnerait au bûcher!

— Oui, si elle le mérite!

— Mais, mon révérend père, je ne le veux pas. Je ne puis pas le vouloir! s'écria Oriand avec désespoir. Je l'aime toujours autant que le premier jour, plus encore s'il se peut, hélas! L'idée de sa mort me fait frémir. Il me semble que je ne pourrais plus vivre si elle avait quitté la terre.

Le vieux prêtre, d'un ton paternel, essaya de lui faire comprendre combien une pareille possession de son âme devait être coupable aux yeux de Dieu, alors même que cet amour aveugle n'eût eu pour objet qu'une femme vertueuse. Mais comme il s'adressait à une sorcière, à une servante des esprits infernaux, comment ne pas frémir d'angoisse à la pensée que le roi exposait son salut pour nourrir dans son cœur une passion lâche et impie?

Mais l'abbé eut beau déployer toutes les ressources de son onctueuse éloquence, Oriand ne voulait pas consentir à faire comparaître la reine devant des juges qui la condamneraient infailliblement au bûcher. Il ne prétendait pas que l'abbé eût tort, mais il affirmait qu'il ne se sentait pas la force de suivre son conseil.

Quelques paroles du prêtre donnèrent enfin une autre direction à ses pensées.

— Mais, révérend père, demanda-t-il, n'y a-t-il pas de pardon pour tous les péchés, si graves qu'ils soient? Si Béatrice reniait le mauvais esprit et revenait à Dieu?

— En effet, répondit l'abbé, en secouant la tête, notre saint-père le pape.....

— Le pape? Le pape peut la délier? Lui pardonner? s'écria Oriand. Quelle lumière, ô ciel! Béatrice pourrait encore m'être rendue! Innocente et pure? Ah! s'il le faut, j'irai à Rome.

— Calmez-vous, seigneur roi, dit l'abbé, le pape lui-même, si étendu que soit son pouvoir, n'a point de pardon pour le pécheur qui n'avoue pas sa faute, et qui s'obstine dans sa méchanceté. Si la reine voulait se confesser, montrer du repentir, et se déclarer prête à accepter la pénitence qui lui sera imposée, alors, oui, alors le saint-père pourrait l'absoudre.

Le roi se leva et dit avec une grande animation :

— Merci, merci, vous faites renaître dans mon cœur l'espérance perdue; vous rallumez la lumière devant mes yeux. Vous êtes un saint homme, puissant dans l'église. Vous recevrez la confession de la reine.

— Je dois retourner à Saint-Omer, seigneur roi.

— Restez deux ou trois jours de plus, je vous en supplie! Ne vaut-il pas mieux sauver une pauvre âme que de lui fermer la voie du salut par la mort?

— Sans doute, mais je ne pourrais dans tous les cas recevoir la confession de ses fautes et de ses péchés que provisoirement, et sous réserve expresse de la ratification pontificale.

— Il n'importe, révérend père; j'irais à Rome avec elle, la ville sainte fût-elle au bout du monde?... Béatrice, Béatrice, je te sauverais pour la seconde fois! Tu redeviendrais la douce et pure compagne de ma vie, et tu resterais à mes côtés jusqu'au tombeau!... Ainsi, mon bon père, vous restez? Je cours à Fauconpierre. Béatrice m'aime d'un amour ineffable; elle m'écoutera. — Vous êtes mon hôte très honoré, seigneur abbé : disposez de tout dans ce palais. Au moindre signe, chacun s'empressera de vous obéir.

Lorsque Oriand entra dans la chambre de sa mère, et lui donna avec joie connaissance de son projet, celle-ci frémit à l'idée que sa belle-fille pourrait un jour remonter sur le trône; mais elle réfléchit bientôt que leur prisonnière, étant tout à fait innocente, ne pouvait évidemment avouer sa faute. Par conséquent, son fils serait inévitablement déçu dans son attente, et cette opiniâtreté forcée de la reine pouvait exciter sa colère à un tel point, qu'il se résoudrait peut-être à la mettre à mort.

Mais aussi, le charme tout-puissant de Béatrice pourrait-il l'entraîner, malgré la résistance de sa mère, à quelque résolution inattendue. Afin d'être en mesure, autant que possible, de veiller sur lui et de prévenir un pareil résultat, Mattabruna pria Oriand de lui permettre de l'accompagner à Fauconpierre. Elle avait, disait-elle, toujours eu la confiance particulière et les sympathies de la reine, et elle espérait, avec l'aide de Dieu, l'amener à reconnaître sa faute.

Sur ses instances, Oriand promit en outre de rester froid et impitoyable, si Béatrice se montrait rebelle, et de ne se laisser entraîner à aucune faiblesse, ni par la voix enchanteresse de sa femme, ni par le souvenir de son bonheur passé, ni enfin par un moyen de sorcellerie quelconque.

Le roi, accompagné de sa mère et de quelques fidèles chevaliers, voyagea toute la nuit et arriva dans la matinée du deuxième jour, devant le pont-levis de Fauconpierre.

Le veilleur, sur sa tour, reconnut son souverain et sonna du cor.

On leva la herse et l'on ouvrit la porte. Le cortège entra dans le fort.

Oriand appela du geste le châtelain ou commandant de la garnison, et lui dit :

— Conduisez-nous, ma mère et moi, dans un salon de ce château, et amenez ensuite la reine en ma présence. Pour vous, messires, dit-il en se tournant vers les chevaliers, faites mettre vos montures à l'écurie, et reposez-vous jusqu'à ce que je vous appelle.

Il suivit le commandant de la garnison dans une salle basse, où l'on voyait quelques fauteuils disposés autour d'une table, s'assit à côté de sa mère et suivit du regard, en tremblant, le châtelain qui s'éloignait pour aller chercher la reine.

Comme le cœur lui battait! Il y avait plus de cinq ans qu'il ne l'avait plus vue. Cette pauvre Béatrice! Elle avait gravement péché contre Dieu et contre lui! mais n'était-ce pas plutôt un malheureux égarement de son esprit qu'un acte de sa libre volonté? Ah! si elle pouvait consentir à l'aveu de sa faute, il la serrait dans ses bras et lui crierait : Béatrice, vous êtes sauvée, tout est oublié et pardonné.

Mattabruna qui, pendant tout le voyage, avait essayé indirectement d'exciter son fils contre la reine, et qui n'y avait que trop bien réussi, lisait maintenant sur son visage la dangereuse révolution qui s'opérait dans son esprit. Aussi s'empressa-t-elle de lui adresser quelques observations, auxquelles il répondit d'une voix sombre :

— Oh! ne craignez rien, ma mère, je veux rester ferme et sévère. Si elle s'opiniâtre, si elle se montre endurcie, il n'y a plus de grâce pour elle.

Un léger bruit se fit entendre.

— Soyez homme, mon fils, et armez-vous contre la séduction, murmura Mattabruna. La sorcière approche.

Alors, l'innocente victime, marchant d'un pas lent et incertain, parut dans l'ouverture de la porte. Elle était toujours pâle et maigre, mais elle ne paraissait plus malade.

Une longue robe de toile grossière sans aucun ornement, tombait de son cou jusqu'à ses pieds : une corde lui servait de ceinture. Comme on ne lui avait pas laissé le temps de tresser ou de lier ses abondants et magnifiques cheveux blonds, ils tombaient sur ses épaules et la couvraient comme un long manteau de soie.

Elle poussa un cri étouffé, leva les yeux au ciel, et s'écria :

— Merci, ô mon Dieu, qui permettez que mes yeux le voient encore une fois ici-bas!

Elle s'avança lentement jusqu'à la table, qu'elle considérait comme un tribunal dont elle n'avait pas autre chose à attendre qu'un arrêt de mort.

Oriand frémit. Il avait rencontré ses regards, et, épouvanté de leur puissante expression, il avait courbé la tête. Son cœur battait si fort qu'on en entendait distinctement les battements.

— Seigneur roi, dit Béatrice avec une douce effusion, vous avez daigné lever la pierre du tombeau où je me croyais murée pour toujours, soyez béni. Je puis vous contempler encore une fois; le vœu suprême de mon âme est rempli. Prononcez maintenant, mon seigneur et maître, sur le sort de votre humble servante.

Le roi, profondément ému, faillit s'évanouir aux premiers accents de sa voix.

— Béatrice, ah! Béatrice, s'écria-t-il, ayez pitié de votre Oriand.

Mais un regard de reproche, et un mot de sa mère le rappelèrent à la conscience de sa situation et de son devoir.

— Pitié? répondit la reine à l'exclamation d'Oriand, ah! ma pitié est infinie! oui, mon cœur me crie sans cesse que je ne suis pas la plus malheureuse de nous deux. J'accepte le sort que les décrets impénétrables de la Providence m'imposent, et cependant je pleurais dans mon cachot, non pas sur mes propres souffrances qui me seront comptées dans le ciel, mais sur vous, seigneur roi, dont le cœur aimant et magnanime doit, je le sens, être si cruellement déchiré!

— Eh bien, Béatrice, soulagez ma douleur amère, soupira Oriand suppliant.

— Parlez, seigneur roi, si j'avais vingt existences, je les donnerais toutes pour vous épargner un seul jour de chagrin.

Mattabruna poussa du coude le bras de son fils; mais il n'y fit pas attention, et répliqua :

— Béatrice, il y a un moyen de nous tirer tous les deux de l'abîme de douleur où nous sommes plongés. La paix, l'amour, le bonheur sur terre sont encore possibles pour nous. Acceptez le secours d'un prêtre, reconnaissez votre déplorable égarement, reniez les esprits infernaux. Nous ferons ensemble le voyage de Rome, et le pape vous remettra vos péchés, et vous rendra pure de toute souillure.

La reine le regarda avec stupeur, et secoua la tête sans rien dire.

— Hélas, hélas! vous refusez, s'écria-t-il. Vous restez endurcie dans le mal? Ne craignez-vous pas, insensée, que votre entêtement n'étouffe en moi toute pitié?

— Vous souhaitez que je m'avoue coupable, seigneur roi! Vous exigez la seule chose qu'il m'est impossible de faire. L'agneau sans tache pourrait-il reconnaître qu'il dépasse en méchanceté le loup cruel?

— Ainsi, vous ne voulez pas confesser votre crime?

— Quel crime?

— Que vous êtes sorcière.

— Je suis chrétienne, j'aime Dieu, et la certitude que, dans sa bonté, le seigneur me tiendra compte de mon martyre, m'élève au-dessus de la plus vile et de la plus infâme calomnie.

Oriand, consterné de ce calme refus, s'agitait sur son fauteuil. Il luttait visiblement contre la colère qui s'enflammait dans sa poitrine. Il s'écria une dernière fois d'une voix triste et suppliante :

— O Béatrice, soyez mieux inspirée, n'enlevez pas à mon âme désolée sa dernière espérance! Avouez que vous êtes coupable et que vous voulez renier le mauvais esprit!

— Vous vous trompez, seigneur roi, je suis innocente! répondit-elle.

Le roi fit entendre un rugissement rauque.

Béatrice le regarda avec une pitié mêlée de tristesse.

— Pauvre Oriand! dit-elle en soupirant, votre sort est plus cruel que le mien. Je le savais; je n'ai cessé de prier Dieu dans ma prison pour qu'il adoucisse vos amères souffrances.

Des larmes brillaient dans les yeux du roi.

Mattabruna, qui épiait sur son visage les moindres mouvements de son âme, jugea qu'il était temps de rompre le charme qui commençait déjà à le subjuguer. Elle prit donc la parole.

— Mon fils, dit-elle, laissez-moi faire un effort sur elle... Béatrice, nous sommes venus ici pour vous délivrer, pour vous rendre la liberté et le bonheur perdus; mais cela nous est impossible si vous refusez de confesser vos péchés et de montrer du repentir. Le monde entier est convaincu que vous êtes une sorcière. Que vous coûte-t-il d'en convenir? Le pardon vous est offert.

— Je suis aussi innocente que l'enfant qui vient de naître, répondit la reine.

— Comment expliquez-vous alors la toute-puissance mystérieuse de votre regard?

— Mes yeux sont le miroir de mon âme. Dieu les a faits ainsi.

— Ce n'est pas une réponse, cela, ma fille; vous devez être franche et ne pas nous tromper. N'a-t-on pas, pendant plusieurs mois, vu sortir toutes les nuits par les fenêtres de votre chambre des spectres et des apparitions noctures?

— Je l'ai ouï dire.

— Mais tout le monde l'a vu.

— Tout le monde? c'est possible. Excepté moi, pourtant.

— Il y a cependant un fait que vous ne pouvez nier; un fait que tout le monde considère avec raison comme une punition du Seigneur, comme une révélation de votre vie coupable. Tout le pays espérait un héritier du trône. Et qu'est-ce que l'enfer a envoyé à mon malheureux fils? Un horrible monstre! Parlez, qu'avez-vous à dire pour expliquer un si affreux mystère?

— Qu'on ait vu errer autour du palais des spectres, des apparitions nocturnes, cela est possible, puisque tant de personnes l'attestent, répondit Béatrice avec le plus grand calme : et je ne puis fournir aucune explication à ce sujet. Mais quant à ce qui concerne le fait du monstre, je le considère comme une infâme tromperie.

— Malheureuse ! que voulez-vous dire ? murmura Mattabruna effrayée.

— Ma mère, continua-t-elle, souvenez-vous que, le jour même, j'ai soutenu devant vous que j'avais entendu le premier vagissement de mon enfant ! Vous me fîtes croire que je l'avais rêvé, dans le délire de la fièvre. Mais depuis, durant la longue solitude de ma prison, mon esprit a remonté le cours des années, et ce souvenir vague s'est réveillé en moi avec une clarté et une certitude complètes. Je déclare ici, devant Dieu, et devant le roi mon seigneur et maître, avec une conviction entière et inébranlable, que j'ai entendu résonner à mon oreille le premier cri de mon enfant.

— Perversité inouïe ! s'écria Mattabruna. Vous voulez donc faire accroire au roi qu'on vous a enlevé votre enfant ?

— Menacez-moi de la mort la plus épouvantable : je ne sais pas mentir. Ma réponse à votre question est : Oui, l'on m'a enlevé mon enfant.

— Qui ?

— Je n'en sais rien.

— La femme qui était auprès de vous n'est pas sortie vivante de votre chambre. Nul autre que moi n'était présent. La vile calomnie n'empoisonne-t-elle pas vos lèvres ? C'est donc moi que vous accusez d'avoir volé votre enfant ?

— Non, non ; mais il y a cependant quelqu'un qui l'a fait, balbutia Béatrice.

Mattabruna jeta ses bras autour du cou de son fils, et s'écria en versant des larmes hypocrites :

— Mon fils, mon fils, elle m'accuse devant vous d'un crime horrible ! La perfide sorcière, inspirée par le diable, espère vous pousser à un parricide ! Si vous me croyez coupable, voici mon sein, frappez ! Percez-moi le cœur. Sinon, défendez votre mère indignement outragée.

Oriand se leva, se tourna en rugissant vers la porte de la salle et s'écria :

— C'en est trop. La mesure est comble. Il faut qu'elle meure. Châtelain ! châtelain !

Il frappa du pied avec violence, et demanda au commandant de la garde qui parut à son appel :

— Avez-vous ici sous la main un homme qui soit capable de remplir l'office de bourreau ?

— Sans doute, seigneur roi, chacun est prêt à exécuter vos ordres, quels qui soient.

— Eh bien, faites-le venir. Non, non, cela doit se passer avec plus d'apparat et de solennité. Le pays entier doit voir comment le roi Oriand punit le plus affreux des crimes. Elle aura des juges ; elle sera punie publiquement... Ramenez la sorcière dans son cachot ; vous m'en répondez sur votre tête.

Et, montrant le poing à la reine, il ajouta :

— Insensée, tu l'as voulu ! Entre Dieu et son ennemi, entre ton malheureux époux et le mauvais esprit, tu choisis Lucifer ! Eh bien, soit ! Tu iras le retrouver à travers les flammes. Tu périras par le bûcher. Venez, ma mère, quittons cette place maudite.

Mattabruna suivit son fils, non sans se retourner encore une fois vers Béatrice lorsqu'elle fut près de la porte, pour lui jeter un dernier regard de haine, de menace et de triomphe.

X

Pendant que Béatrice passait ses tristes jours entre les murailles nues de sa prison, attendant une mort cruelle et ignominieuse, Hélie, son enfant, vivait à côté de l'ermite, sans se douter qu'il était né sur un trône.

En vue de préparer à son fils adoptif un trône plus beau dans le royaume des cieux, l'ermite lui parlait continuellement de Dieu, et lui faisait passer la plus grande partie de ses journées dans la prière ou dans la contemplation. Mais quelle que fût la crainte du Seigneur qu'il avait inspirée à Hélie, l'enfant ne pouvait pas se soustraire aux mouvements tumultueux de son sang qui seuls auraient suffi pour trahir sa royale origine.

L'exercice de ses muscles au grand air, les courses dans la forêt, la poursuite des lapins et des autres bêtes sauvages étaient ses plaisirs et ses amusements favoris. Il s'était même fabriqué, à défaut d'autres armes, une fronde et un arc, à l'aide desquels il savait déjà atteindre les oiseaux dans leur vol.

Des bêtes féroces il n'avait rien à craindre, car le chien-loup les avait depuis longtemps chassées des environs, et le fidèle Bold suivait d'ailleurs partout son jeune maître et ami.

Un jour qu'Hélie se promenait dans la forêt, il entendit tout à coup la voix d'un oiseau inconnu, si douce et si charmante, qu'il en fut profondément ému. D'abord il écouta d'un air rêveur le chant mélodieux, mais bientôt la curiosité le poussa en avant à la recherche de cet admirable chanteur.

Après avoir suivi pendant quelque temps à travers les bois et les taillis la voix qui semblait s'éloigner constamment à mesure qu'il tâchait de la rejoindre, il aperçut enfin, sur la plus haute

branche d'un hêtre, un oiseau grand comme une tourterelle, mais avec des plumes rouges, bleues et jaunes, comme si le pauvre égaré eût émigré des pays du soleil en ces contrées moins hospitalières.

A peine Hélie eut-il regardé avec des battements de cœur, et admiré le bel oiseau, que celui-ci ouvrit les ailes, et disparut dans les airs au-dessus des arbres. L'enfant poussa un soupir de regret, mais bientôt le chant enchanteur résonna de nouveau dans le lointain, comme si l'oiseau appelait un compagnon resté en arrière.

Hélie marcha du côté du chant; mais toujours l'oiseau s'envolait plus loin, tant et si bien qu'à la fin le petit garçon impatienté mit une flèche sur la corde de son arc pour abattre le chanteur qui avait l'air de le défier.

Mais voici qu'il entendit Bold, son chien fidèle, gronder sourdement, comme pour l'avertir d'un danger imminent.

Il dirigea son regard du côté que lui indiquait le museau du chien et vit dans l'éloignement quelque chose qui le frappa de surprise et lui fit tomber la flèche des mains.

Cela lui paraissait être un homme d'une taille gigantesque avec un corps d'argent, monté sur de hautes jambes, pareilles à celles d'un animal.

D'abord cette étrange apparition l'effraya, et il regardait déjà du côté des taillis voisins, pour s'y dérober à la rencontre de cet être inconnu; mais lorsque celui-ci se fut rapproché un peu, et qu'Hélie put le voir à son aise, il se mit à réfléchir, et se rappela ce que son père, l'ermite, lui avait raconté si souvent des chevaliers et des héros qui, assis sur le dos d'un animal, vont lutter dans les tournois ou combattre à la guerre. Ce qu'il voyait devait donc être un chevalier; l'argent qui étincelait sur sa poitrine était sans doute une cuirasse; l'or enflammé sur sa tête était un casque; et l'oiseau blanc qui, avec ses ailes ouvertes, servait de cimier à ce casque était l'image d'un cygne, comme on en voit beaucoup, pendant l'hiver, nager sur les étangs.

La conviction qu'il ne se trompait pas tranquillisa Hélie; même il sentit une secrète envie d'aller à la rencontre du chevalier, afin de l'examiner de plus près; tant son père lui avait raconté de choses merveilleuses de leur courage et de leur magnanimité!

Un sentiment de respect le retint, et il resta, frémissant de curiosité, arrêté sur la lisière du bois de hêtres.

Lorsque le chevalier fut arrivé lentement à une certaine distance, il arrêta son cheval et considéra avec curiosité cet enfant tout habillé de peaux de lapins, et qui, la main appuyée sur une lourde massue, l'examinait si attentivement! Le chien qui se tenait un peu plus loin, assis sur ses pattes de derrière, lui parut être un loup, et l'enfant un petit homme sauvage, perdu peut-être depuis sa naissance dans la forêt, et élevé par une louve. On avait déjà vu de pareilles choses, s'il fallait en croire les légendes de la forêt. Ce serait faire œuvre méritoire, pensait le chevalier, que de ramener dans le monde ce jeune sauvage qui n'avait probablement aucune notion de Dieu, et de le faire baptiser chrétien.

Il fit signe à l'enfant, qui, à sa grande surprise, accourut vers lui avec un gai sourire.

— Qui es-tu, mon ami? demanda le chevalier.

— Je suis Hélie, Hélie de l'ermitage, répondit l'enfant.

— Et tu demeures dans la Forêt-sans-Merci?

— Là-bas, derrière cette montagne... Et vous, seigneur, vous êtes un chevalier, n'est-ce pas? un noble guerrier, sans peur et sans reproche! Que le Christ, dont vous êtes le fidèle serviteur, vous bénisse et vous donne toujours gloire et honneur!

L'inconnu comprit bien à ces mots qu'il s'était trompé.

— Mon gentil garçon, dit-il, je te remercie bien cordialement de tes bons souhaits. Vous, qui courez ainsi dans la forêt, vous pourrez sans doute me désigner un endroit où je trouverai de l'eau pour donner à boire à mon cheval, et un peu de gazon pour le laisser brouter; car nous sommes en marche depuis ce matin, et la pauvre bête est presque épuisée de faim et de soif.

— Là-bas, derrière le bois de sapins, il y a des prairies et des étangs, répondit Hélie.

— Montre-moi le chemin, mon enfant.

— Mais, seigneur chevalier, fit observer le petit garçon plus près encore, à côté de l'ermitage de mon père, coule un clair ruisseau et il y a de verdoyantes prairies. Mon père aime et estime les pieux chevaliers. Nous avons du lait, du fromage et des gâteaux de froment. Mon père sera très content de vous voir et de vous donner tout ce qu'il a.

— Eh bien, j'accepte l'hospitalité que tu m'offres de si bon cœur. Par où dois-je aller?

— Par ici, de l'autre côté de la montagne, près du grand chêne. Dès que nous l'aurons dépassé, nous verrons l'ermitage de mon père dans une verte vallée.

L'inconnu mit son cheval au pas, tandis qu'Hélie trottinait à côté de lui. Bold, le chien fidèle, paraissait très tranquille et courait en avant de son jeune maître en remuant la queue.

Le chevalier, étonné de cette singulière rencontre, regardait en silence l'enfant dont la beauté extraordinaire venait seulement d'attirer son at-



Confessez votre fausseté... (Page 44.)

tention. Il avait de grands yeux noirs, où brillait une étincelle de force et de résolution ; et en même temps la douceur de son sourire indiquait un cœur aimant et un bon naturel. Les boucles de ses longs cheveux bruns flottaient sur ses épaules ; son front était large, ses membres robustes, et sur tout son visage rayonnait quelque chose de noble qui disposait à la sympathie.

Hélie ne disait plus rien non plus ; il examinait le chevalier et sa monture de la tête aux pieds, avec une stupéfaction croissante. Tout ce qu'il voyait était absolument nouveau pour lui ; souvent, à la vérité, il avait entendu son père lui parler, dans ses récits, d'épées, de casques, d'armures et de boucliers ; mais combien ces descriptions étaient pâles auprès de ce qu'il voyait maintenant, car le chevalier était éblouissant d'or, d'argent et d'acier.

Le sang royal parlait chez l'enfant, car tandis qu'il marchait à côté de l'inconnu, il se disait qu'une fois devenu homme il chevaucherait aussi sur un grand cheval, casque en tête, et lance au poing, et irait lutter dans les tournois.

Lorsqu'ils arrivèrent au sommet de la montagne, le chevalier demanda :

— Cette maisonnette qu'on voit là-bas et qui ressemble à une église, c'est la maison de ton père ?

— Oui, seigneur.

— Je vois là une prairie close avec des épines. Avez-vous donc du bétail ?

— Nous avons deux chèvres.

— Votre père est aussi laboureur ? Je vois, derrière son ermitage, ondoyer les épis d'un champ de blé.

— Oui, seigneur, répondit Hélie. Il y a aujourd'hui deux étés, mon père resta trois nuits absent et revint avec une deuxième chèvre et un sac de

semence. Nous avons semé ce grain sur la terre, et maintenant nous mangeons des gâteaux de froment.

— Tu n'as donc jamais vu des hommes?

— J'en ai bien vu de loin, des chasseurs ou des bûcherons, mais je les fuis.

— Pourquoi?

— Mon père le désire ainsi.

— Je suis un homme comme eux, mon enfant; et cependant tu ne t'es pas sauvé de moi.

— Oh! un chevalier, un noble guerrier, c'est bien autre chose! s'écria Hélie avec enthousiasme. J'aurais couru toute une journée pour voir un chevalier. Maintenant je suis heureux, mon souhait est accompli. Mon père vous accueillera avec autant de cordialité que de respect! Tenez, le voilà qui se montre sur la porte de notre ermitage.

Et Hélie, agitant ses mains en l'air, courut vers l'ermite en criant :

— Mon père, mon bon père, soyez content, voici un chevalier avec son cheval! Ils ont faim et soif. Vite, vite, du lait, du gâteau et du fromage.

Le vieillard vint à la rencontre de l'étranger avec un sourire aimable, le salua respectueusement et l'aida à descendre de cheval, en lui offrant tout ce qu'il possédait.

Le cheval fut conduit dans la prairie, et le chevalier, après avoir déposé sa lance contre la porte, entra dans l'ermitage.

Il s'assit sur un banc de bois, posa son casque et son manteau sur la table faite de planches grossières, et remercia l'ermite et son enfant de leur cordiale hospitalité.

Pendant ce temps on lui avait servi du lait et du fromage.

Le petit Hélie dévorait des yeux le casque d'or et le cygne d'argent qui le surmontait; poussé par une irrésistible curiosité, il tâta le précieux objet, et alla même jusqu'à prendre en main l'épée du chevalier et à la brandir dans les airs, comme s'il se croyait déjà dans la lice en champ clos.

L'inconnu le laissa faire, et dit en souriant à l'ermite:

— Le beau garçon! Vous habitez maintenant une chaumière dans la forêt Sans-Merci, mais vous êtes de noble naissance, n'est-ce pas?

— Comment savez-vous cela, seigneur? demanda l'ermite surpris.

— Je ne le sais pas, répliqua le chevalier, mais il m'est facile de le deviner par les penchants de votre fils. Il ne s'est jamais trouvé en contact avec les hommes, et ne sait même pas ce que signifie mon armure, et cependant il se sent attiré vers elle. N'est-ce pas, vous descendez d'une souche chevaleresque?

— En effet, répondit le vieillard après une certaine hésitation. Je suis noble de naissance. Comme fils cadet d'une vieille maison chevaleresque, j'ai été élevé pour être prêtre et pour servir Dieu sur ses autels. Mon cœur s'égara et ma volonté succomba. Je péchai, et je me retirai du monde pour fuir la tentation dans cette solitude, et pour obtenir, par une longue expiation, mon pardon et ma place dans le paradis.

— Je ne me suis donc pas trompé : si vous n'êtes pas chevalier, du moins votre sang est noble.

— Puis-je vous demander aussi, seigneur, qui j'ai le bonheur de recevoir dans ma chaumière? demanda le vieillard. Je vois sur la poitrine de votre cuirasse l'image d'un calice entouré d'une auréole lumineuse. C'est quelque signe extraordinaire. Appartenez-vous à l'église?

— Je suis un chevalier de la Table-Ronde, répondit l'inconnu. Je ne puis pas vous révéler le nom de mon père; mais dans la garde du Saint-Graal, on m'appelle le chevalier du cygne.

— Le Saint-Graal? répéta l'ermite; qu'est-ce que cela, seigneur?

— Il faut savoir, répondit le chevalier, que lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ fut mis en croix pour les péchés des hommes, un soldat romain, nommé Longimus, perça le flanc du Sauveur d'un coup de lance. Joseph d'Arimathie recueillit le sang dans un calice de diamant. Ce calice, précieux monument des souffrances de Notre-Seigneur, resta perdu pendant plusieurs siècles, et on vient seulement de le retrouver il y a quelques années. Pour garder dorénavant cette relique d'un prix inestimable, le Saint-Graal, on a institué l'ordre des chevaliers de la Table-Ronde. Ils montent la garde près du Graal et exécutent les moindres ordres de leur chef. Je suis un de ces chevaliers, et je voyage maintenant à travers le monde pour accomplir une mission dont le Saint-Graal m'a chargé.

Le petit Hélie avait avancé un escabeau, et s'était assis devant les genoux du chevalier qu'il regardait, la bouche béante. Une histoire de chevalerie, pleine de mystères et presque incompréhensible, était une chose qui absorbait complètement l'attention de son esprit enfantin.

— Le but de votre voyage est-il lointain, seigneur? demanda l'ermite.

— Je l'ignore, répondit le chevalier. Depuis huit jours, je suis à cheval du matin au soir, et je marche toujours du côté du couchant, comme j'en ai reçu l'ordre. Je dois sauver une personne qui est victime d'une criante injustice, et qui se trouve en danger de mort.

— Vous connaissez sans doute le malheureux qui attend votre secours?

— Pas le moins du monde, mon bon père. Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Il y a de cela près de dix jours ; j'étais assis avec mes compagnons qui n'étaient pas de garde, près de la Table-Ronde, à causer paisiblement, lorsque tout à coup la cloche du Mont-Salvat se mit à tinter, et ce signal nous avertit que quelqu'un, un juste, en danger de mort, avait invoqué le secours de Dieu par l'amère passion de Jésus-Christ. Là-dessus, je fus désigné par le Saint-Graal pour parcourir le monde et devenir le sauveur de la malheureuse victime de la méchanceté des hommes. Je sais que c'est une femme de haute naissance, que je trouverai près d'un bûcher, dans lequel elle sera sur le point d'être précipitée.

— Une femme de haute naissance ? O mon Dieu, est-ce possible ! s'écria le vieillard, pâlissant d'émotion.

— Qu'avez-vous, mon bon père ? demanda le chevalier étonné. Est-ce que mes paroles vous affligent ?

— Rien, rien, une idée, balbutia l'ermite. Ciel ! si le Saint-Graal vous avait conduit dans mon ermitage pour y apprendre un terrible secret ? Qui sait ?

Et se tournant vers l'enfant : — Hélie, dit-il va-t'en dans la prairie, et veille sur le cheval du seigneur chevalier.

— Ah ! mon père, laissez-moi rester ici ! C'est si beau ce que raconte le chevalier, dit l'enfant d'un ton suppliant.

— Non, sois sage et obéis, mon fils. Ne reviens pas avant que je t'appelle.

Le petit Hélie s'éloigna les larmes aux yeux.

— Seigneur chevalier, demanda l'ermite ému, avez-vous jamais entendu parler du roi Oriand ?

— Certes. On le renomme comme le plus vaillant des vassaux de l'empereur.

— Eh bien, l'enfant dont vous avez deviné la noble origine, est l'enfant du roi Oriand, son fils unique, l'héritier légitime de sa couronne.

— Quoi ! que dites-vous ? le petit garçon qui était là tout à l'heure devant moi ?

— Oui, seigneur ; c'est un descendant de race royale. Sa grand'mère Mattabruna, une femme méchante et ambitieuse, a enlevé à la reine son enfant qu'elle a fait conduire dans la Forêt-sans-Merci par un meurtrier chargé de l'assassiner ? mais Dieu a empêché le crime, j'ai élevé secrètement l'enfant.

Pendant quelques instants le chevalier contempla le vieillard en silence. Il secouait la tête et semblait ne pas pouvoir ajouter foi à ce qu'il venait d'entendre.

— Cet enfant, le fils unique du roi Oriand ? Impossible.

Alors l'ermite lui raconta avec les détails les plus circonstanciés comment son chien Bold avait sauté à la gorge de Savary l'assassin, et ce que le pêcheur mourant lui avait révélé touchant la reine Béatrice, Mattabruna et son complice Marcus. Il ajouta que plus tard il s'était rendu un jour dans un village voisin d'Harlebeke, et qu'il y avait appris que la pauvre reine, accusée de sorcellerie et de commerce avec le diable, était emprisonnée pour toute sa vie dans la tour d'un château-fort, tandis que Mattabruna, sa persécutrice, était toute-puissante, et régnait sur le pays, et sur le roi lui-même. Il finit en exprimant l'opinion que le Saint-Graal avait envoyé le chevalier pour délivrer l'innocente Béatrice.

— Vous vous trompez sans doute, répliqua le chevalier. La reine Béatrice, comme vous le dites, est condamnée à une prison perpétuelle, et elle est enfermée dans une tour. La femme que je dois délivrer va seulement comparaître devant un tribunal et être condamnée au bûcher... Mais, mon bon père, pourquoi n'allez-vous pas à Harlebeke rendre son fils au roi Oriand ?

— Je n'ose pas. L'enfant m'est cher comme la prunelle de mes yeux. Mattabruna le ferait mourir. Oh ! si j'étais un chevalier exercé au maniement des armes !

— Que feriez-vous ?

— Quoi, seigneur, ce que je ferais ! Ne voyons-nous pas d'une part une pauvre princesse, une femme innocente, persécutée et torturée ? Et de l'autre, un fils de roi qui devrait s'asseoir sur un trône et qui est réduit par des traîtres à passer sa triste vie dans la Forêt-sans-Merci ? N'est-il pas du devoir des chevaliers de le défendre ? Et si quelqu'un était assez courageux et assez fort pour délivrer la pauvre Béatrice et rétablir son enfant dans son héritage, dans son patrimoine, quel acte de chevalerie pourrait être plus méritoire et plus agréable à Dieu ?

— En effet, en effet, murmura le chevalier du Cygne d'un air pensif, mais ma mission ? Je ne puis pas négliger, pour courir d'autres aventures, le devoir que le Saint-Graal m'a imposé.

— Mais si c'était là la volonté du Saint-Graal ? Ah ! ayez pitié de l'innocent fils de roi !

— Le sort de Béatrice et de son fils m'émeut profondément, mon bon père, dit le chevalier. Je consulterai le Saint-Graal, et ce qu'il m'inspirera, je le ferai. Mais le jour s'obscurcit. Laissez-moi passer la nuit dans votre chaumière. Avant de me livrer au repos, je prierai Dieu avec ferveur afin qu'il fasse descendre la lumière dans mon esprit ; et si le Saint-Graal est satisfait de me voir aller à Harlebeke, sa réponse me dictera mon devoir.

— Ah! merci, merci! Mon pauvre Hélie vous devra peut-être une couronne royale.

— Si l'inspiration d'en haut est favorable, vous me suivrez à Harlebeke avec l'enfant, et vous tiendrez caché pour tout le monde que le fils du roi vous accompagne, jusqu'à ce que j'aie contraint les traîtres à avouer leur forfait. Il se peut que je me trompe sur les intentions du Saint-Graal et que cette erreur me fasse succomber dans ma lutte contre le mal. Dans ce cas vous pourrez, sans obstacle, retourner avec l'enfant dans la Forêt-sans-Merci, et y attendre des temps meilleurs.

Tout à coup il fut interrompu par la voix du petit Hélie qui semblait appeler du secours à grands cris. Épouvantés à l'idée de quelque pressant danger, ils sortirent tous deux en courant, et pleins d'inquiétude.

Ils virent Hélie, les cheveux au vent, monté sur le cheval qui passa comme un éclair. Le petit garçon se tenait cramponné à la crinière, et poussait de grands cris, soit de joie, soit de frayeur.

Le chevalier du Cygne de son côté éleva la voix de toute sa force pour appeler son cheval. L'animal s'arrêta court, puis revint lentement vers son maître.

Hélie avait sauté à terre. Il s'approcha du chevalier, craintif et tremblant, se laissa tomber à genoux devant lui, et dit en joignant les mains :

— Ah! pardon, pardon, seigneur! je savais que je faisais mal, mais ce n'est pas ma faute. Ce cheval m'ensorcelait, j'étais dessus sans le savoir et, tout d'un coup, il est parti comme une flèche. Ne soyez pas fâché contre moi, je ne le ferai plus jamais.

Le chevalier du Cygne, attendri par le regard suppliant de ses grands yeux noirs pleins de feu, leva le noble fils du roi dans ses bras, le pressa sur son cœur et le tranquillisa tout à fait par de douces paroles.

Il ramena son cheval dans la prairie; et pendant qu'il retournait à l'ermitage, il dit encore au vieillard :

— L'enfant m'ensorcèle également. J'ai hâte de savoir si le Saint-Graal me permet d'exposer ma vie pour le petit Hélie et sa malheureuse mère. Je vois là un sacrifice. Je vais me prosterner et me mettre en prière. Laissez-moi seul, mon bon père. Promenez-vous dehors avec l'enfant, jusqu'à ce que je vous rappelle. Cela peut durer longtemps, mais le but à atteindre est si important!

Le vieillard, sans répondre un mot, prit Hélie par la main et sortit de sa chaumière.

Le chevalier du Cygne s'agenouilla devant le crucifix et leva les mains vers le ciel. Bientôt après ses bras retombèrent, et il courba la tête, absorbé dans une fervente et silencieuse prière.

XI

L'attente d'un événement considérable avait, ce jour-là, mis sur pied de grand matin toute la population d'Harlebeke.

La vaste esplanade, devant le palais, fourmillait de chevaliers, d'hommes d'armes et de bourgeois. Jusque sur le sommet du mur d'enceinte, entre les créneaux des tours et dans le feuillage des arbres, on voyait les milliers de têtes des paysans et des serfs.

Tous regardaient avec impatience du côté des trompettes qui, le clairon aux lèvres, paraissaient attendre le signal pour annoncer l'arrivée du roi.

Le plancher de bois, sur l'esplanade, avait été élevé de nouveau, comme s'il s'agissait d'une grande solennité en plein air; mais au lieu du fauteuil royal, on voyait, sous le dais du trône, un vaste siège en bois de chêne sculpté, large comme un banc, au milieu de plusieurs rangs de chaises moins lourdes, mais non moins somptueuses.

Au bas de l'estrade, en cercle autour des degrés, on avait disposé trois bancs de gazon, pour y installer un tribunal. Le banc du milieu devait, suivant la coutume, servir de siège à l'accusé. Le banc de gauche, à l'accusateur ou *demandeur*, et le banc de droite au défenseur, ou *défendeur*.

Une cause solennelle allait donc se juger, et le roi lui-même devait prononcer l'arrêt d'un criminel de haute naissance.

Ce jugement pouvait être terrible; c'est ce que prouvaient suffisamment les nuages de fumée qui s'élevaient d'un bûcher dans un coin de l'esplanade, bûcher dont le foyer était constamment entretenu et attisé par les aides du bourreau.

Déjà le soleil était très haut dans le ciel, et la foule commençait à faire entendre des murmures d'impatience, lorsque enfin le son éclatant des trompettes retentit par-dessus le palais.

Le roi sortit à la tête d'un long cortège.

Deux pages, portant chacun un coussin de velours rouge marchaient en avant. Sur l'un de ces coussins reposait une épée nue, et sur l'autre un bâton terminé par une main de justice.

Derrière le prince venaient les jurisconsultes, les greffiers, les chevaliers et les nobles dames. Tous, suivant leur rang et leur dignité, prirent place sur l'estrade.

Mattabruna était assise à quelques pas du fauteuil du grand juge, entourée des principales dames nobles de sa cour. Dans ses yeux brillait une joie qu'elle ne cherchait point à cacher, et sur ses lèvres on voyait naître un sourire de triomphe.

Le visage du roi, au contraire, était sombre et

triste, comme si son esprit et son cœur s'épouvantaient de ce qui allait se passer.

Lorsque tous furent assis, Oriand prit la main de justice sur un des coussins, et l'éleva au-dessus de sa tête.

A ce signal, les trompettes sonnèrent de nouveau une longue fanfare, et le sénéchal s'écria à voix haute :

— Je déclare ouvert le lit de justice, au nom de notre gracieux seigneur roi, pour faire droit à quiconque le demandera.

La foule tournait ses regards du côté de la ville, où se trouvait la prison des nobles; car il était hors de doute que de là allait sortir la coupable pour être conduite devant le tribunal.

En effet, on entendit bientôt un roulement lent et sourd de tambours, et peu après parut, au bout de l'esplanade, un peloton de soldats au milieu desquels se traînaient en chancelant deux femmes dont on ne pouvait distinguer les traits, tellement elles tenaient la tête basse.

L'une était la reine Béatrice qui, d'après sa propre conviction, partagée d'ailleurs par tout le monde, n'était traduite devant ce tribunal que pour entendre prononcer son arrêt de mort. La seconde était la fille du châtelain de Fauconpierre.

Cette jeune fille, à laquelle n'avaient pas manqué les occasions de voir la reine et de causer avec elle, s'était sentie prise d'une si profonde pitié pour Béatrice, que depuis quelque temps, elle avait partagé sa prison avec la permission du roi, non pas seulement pour la consoler, mais même pour la servir. Elle était peut-être la seule personne en Flandre qui crût à l'innocence de la reine, excepté toutefois la haineuse Mattabruna et le perfide Marcus.

Elle soutenait maintenant la malheureuse princesse et essayait de lui faire espérer que le tribunal, faute de témoignages positifs, l'acquitterait et la mettrait en liberté.

Mais Béatrice ne doutait pas du sort qui l'attendait, et tenait pour certain que ce jour devait être le dernier de sa triste vie. Chaque pas qu'elle faisait la rapprochait de la mort la plus ignominieuse, elle, la reine, elle, la femme de haute naissance.

Lorsqu'elle fut arrivée à un certain point de l'esplanade, le vent chassa vers elle un nuage de fumée. L'odeur du bois brûlé la frappa d'une terreur secrète. Elle devint plus pâle encore, et dit en gémissant :

— Être réduite en cendres sur un bûcher! O mon Dieu, pourquoi ne puis-je pas mourir comme les rejetons d'une noble famille par le glaive?

— Pauvre princesse, songez à votre mère, dit sa compagne. Elle était innocente comme vous, et c'est aussi le feu qui lui a ouvert le chemin du ciel.

— C'est vrai! murmura Béatrice. Ah! que la nature humaine est fragile! Je tremble, j'ai peur...

Un peu plus loin les crépitements du bois se tordant dans les flammes frappèrent son oreille, et elle sentit même sur ses joues le reflet brûlant du foyer. Elle étouffa à grand'peine un cri de détresse.

— Malheureuse reine, pensez au Sauveur, dit sa compagne. Dieu tout-puissant et homme innocent, il a souffert une mort affreuse pour nos péchés.

— C'est vrai, c'est vrai! soupira Béatrice. Eh bien, qu'il soit fait de moi selon sa sainte volonté. J'accepte mon triste sort; non sans effroi, mais du moins avec résignation et avec patience.

Un silence absolu régnait parmi la foule innombrable des spectateurs; tout le monde tenait les yeux fixés sur la reine avec une expression de curiosité cruelle, de haine ou de pitié; mais personne ne poussait un cri; personne ne parlait à voix haute ; car on avait annoncé à son de trompes et de clairons, que quiconque troublerait par le moindre bruit l'audience du tribunal suprême, serait immédiatement pendu haut et court. Même il y avait çà et là dans les rangs de la foule, des hommes d'armes tenant l'épée nue pour s'emparer de ceux qui transgresseraient les ordres du roi, et les livrer aux bourreaux.

Le roi Oriand n'avait jeté sur l'accusée qu'un regard furtif, puis il avait immédiatement baissé les yeux, et ne les relevait plus. Son cœur battait violemment. Car si intérieurement qu'il fût convaincu de la culpabilité de sa femme, un amour insurmontable luttait encore en lui contre le sentiment de la vengeance et de la justice. Il craignait encore la puissance magique de ce doux et séduisant visage, car rien n'avait pu altérer les charmes de Béatrice, ni les traces de la souffrance, ni sa maigreur de spectre, ni son humble vêtement de toile. Ses yeux d'un bleu céleste étaient toujours aussi beaux et rayonnaient avec le même éclat vif et doux sous son front blanc comme l'albâtre; et maintenant, avec ses membres fluets, avec ses longs cheveux épars sur ses épaules, elle ressemblait à un être immatériel, à un idéal éthéré.

Les gardes la menèrent jusque sur le banc des accusés, et forcèrent sa compagne à la quitter, personne ne pouvant s'asseoir sur ce banc à côté d'elle, si ce n'est une complice.

Béatrice s'y laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assît et tint la tête baissée, comme si elle n'avait plus conscience de ce qui se passait. Elle aussi frémissait à l'idée qu'elle allait rencontrer le regard du roi. Et c'était pour elle une torture presque aussi cruelle que la mort même, de voir dans l'homme

qu'elle aimait de toutes les forces de son âme, son juge égaré et son impitoyable bourreau.

Oriand, sans lever les yeux, fit un signe avec la main de justice.

Les trompettes firent résonner un long appel; et le sénéchal cria à voix haute :

— Au nom de mon gracieux seigneur le roi, qui se présente ici contre la plaignante?

Le chevalier Marcus descendit de l'estrade, marcha jusqu'au banc de gauche, le banc des demandeurs, et répondit en levant la main :

— Moi, Marcus, seigneur de Wolveghem, je me présente contre cette femme.

— Répétez et justifiez votre accusation contre elle, commanda le sénéchal.

Le perfide chevalier commença sa déposition contre la reine, disant qu'il le faisait à regret et à contre-cœur, mais qu'il croyait remplir un devoir impérieux envers Dieu, le roi et la justice. Il répéta comment la veuve douairière Van Halkyn, mère de la reine, avait été brûlée comme une sorcière impie par le peuple indigné, et il osa soutenir que sa fille, dès sa plus tendre enfance, avait été vouée aux esprits infernaux. Que la mystérieuse et irrésistible beauté de Béatrice fut un don du démon et un piège tendu à la droiture du roi Oriand, cela n'était que trop bien prouvé par cette circonstance que le jeune prince au premier regard jeté sur elle, avait été frappé d'une aveugle et inexprimable passion. Il parla longuement des mystérieuses apparitions que beaucoup de gens avaient vues, des allées et venues nocturnes des diables et des esprits dans la chambre de la reine. Il insista surtout sur la tache honteuse dont elle avait souillé la couronne, et qui était devenue publique par la naissance d'un horrible monstre. Plus loin il montra comment l'impie, endurcie dans sa perversité, avait refusé obstinément de se confesser, et repoussé avec mépris le pardon qui lui était offert à cette condition. Il était convaincu, dit-il, que du fond de sa prison l'accusée avait encore, avec l'aide des démons et des esprits infernaux, dominé l'esprit du roi, et lui avait fait endurer par là d'inexprimables souffrances. Pour tous ces motifs il accusait la reine Béatrice de magie et de sorcellerie, et il exigeait, pour l'honneur du pays et pour le bonheur de ses souverains, qu'elle fût mise à mort par le feu.

Durant ce long réquisitoire Oriand n'avait pas cessé de regarder Marcus et d'écouter ses paroles avec la plus religieuse attention; mais le visage du roi, bien loin d'exprimer une conviction satisfaite, devint de plus en plus sombre, et enfin ses lèvres serrées et ses dents contractées donnèrent à supposer qu'il se faisait violence pour maitriser la colère qui grondait en dedans de lui-même. Il souffrait d'entendre d'aussi graves accusations produites contre la reine avec tant d'éloquence et de feu.

Nourrissait-il au fond de l'âme l'espérance de pouvoir encore sauver la vie à la victime? Qui sait? Peut-être était-ce le dernier combat de l'amour dans son cœur? Il ne doutait pas de la culpabilité de Béatrice. Pourquoi donc ce cœur battait-il si fort maintenant lorsqu'il la regardait, assise devant lui sur le banc d'infamie, immobile et la tête basse, comme si elle était étrangère à ce qui se passait?

— Accusée, dit le sénéchal à voix haute en s'adressant à la reine, vous avez entendu de quels terribles crimes on prétend que vous vous êtes rendue coupable. Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

— Je suis innocente, répondit Béatrice.

— Est-ce là tout?

— Des ennemis du roi ont fait de lui et de moi leurs victimes, reprit-elle. J'ai entendu le premier cri de mon enfant nouveau-né. On me l'a enlevé par trahison.

— Les preuves?

— Hélas! je n'ai pas de preuves, dit la malheureuse princesse en soupirant.

— Et vos témoins?

Béatrice leva les épaules et ne répondit pas.

— Qui est votre défenseur?

Elle tourna un regard désolé vers le troisième banc qui était inoccupé. Qui pourrait la défendre! L'univers entier la croyait coupable et la repoussait!

— Ainsi vous ne connaissez personne qui veuille soutenir votre innocence contre votre accusateur? demanda le sénéchal. Nous allons donc, suivant le droit et la coutume, faire trois appels successifs, afin de voir s'il ne se présentera personne pour vous défendre et soutenir votre innocence. Si ces appels restent sans réponse, alors vous êtes convaincue du crime, et vous serez, par l'arrêt du roi, condamnée à la peine des sorcières, c'est-à-dire que vous mourrez par le feu, et que les cendres de votre corps criminel seront, pour l'exemple, jetées aux quatre vents du ciel, et dispersées dans tous les coins de cette immense plaine.

Au signal qu'il donna, les trompettes sonnèrent un appel retentissant et il s'écria avec force :

— Qui se présente pour être le défenseur de cette femme? Une fois!

Il attendit un moment sans que l'on remarquât le moindre mouvement dans la foule. Alors il fit un second signe, les trompettes sonnèrent de nouveau, et il cria :

— Qui se présente pour être le défenseur de cette femme? deux fois!

Béatrice se laissa tomber à genoux et leva les mains au ciel. La mort qui s'approchait l'épouvantait sans doute, et plus encore peut-être, l'éternelle honte qui allait rester imprimée à son nom, si elle était condamnée à mourir sans que personne crût à son innocence. Ce qu'elle implorait du ciel à mains jointes, on ne pouvait pas l'entendre; car quoique ses lèvres remuassent visiblement, il n'en sortait aucun son distinct.

Sans doute le roi prenait part à ses souffrances et à sa prière ; car ses yeux se promenaient sur la foule avec angoisse, comme s'il attendait encore l'arrivée d'un homme qui voulût ou qui pût la défendre.

La figure de Mattabruna rayonnait d'une joie sinistre. Encore quelques minutes, et la victime de sa haine aurait succombé sous les coups de sa vengeance triomphante!

Les accents des trompettes retentirent pour la troisième fois à travers l'esplanade et le sénéchal cria d'une voix plus puissante :

— Qui se présente pour être le défenseur de cette femme? Trois fois!

— Dieu tout-puissant, s'écria Béatrice, les yeux et les bras levés vers le ciel, c'est donc votre volonté que je meure innocente? Oh! accordez-moi la force de souffrir cette mort affreuse sans faiblesse, et en bénissant votre saint nom.

Comme épuisée et à bout de forces, elle tomba de côté, la tête sur le banc; un torrent de larmes jaillit de ses yeux; lutte suprême de la nature humaine contre l'anéantissement de son existence.

Le sénéchal se tourna vers le roi, afin de le prier, comme juge suprême, de prononcer son arrêt et de décider du sort de l'accusée...

Mais au même instant on vit, à l'extrémité la plus éloignée de l'esplanade, un grand mouvement se produire dans la foule et, malgré la défense formelle du roi, un murmure confus s'éleva dans les airs, et attira, sur ce point, l'attention générale.

Du sein du peuple sortit un chevalier inconnu qui marcha droit vers le tribunal. Un grand manteau de pourpre l'enveloppait de la tête aux pieds, et l'on ne voyait pas autre chose de son armure que le casque d'or auquel un cygne d'argent aux ailes déployées servait de cimier.

Il se dirigea sans hésitation vers le banc inoccupé, d'où il salua en silence le roi et les nobles dames.

— Qui êtes-vous? quelles sont vos intentions? demanda le sénéchal étonné.

— Je suis le chevalier du Cygne, répondit-il; je viens ici, devant Dieu et le roi, attester et maintenir, en face de quiconque prétend le contraire, que cette femme, que cette noble reine est innocente et pure; j'exige qu'elle soit rétablie dans son honneur, et que ses perfides accusateurs subissent la peine de leur méchanceté!

— Vos preuves? demanda le sénéchal avec un sourire d'incrédulité.

— Il n'est pas besoin de preuves. D'après les lois de la chevalerie, j'en appelle au jugement de Dieu. Que l'accusateur, qui, heureusement, est chevalier comme moi, descende avec moi en champ clos! Je me déclare le champion de la reine.

— Soit! — s'écria Marcus, dont ce défi enflamma le courroux, et qui feignait d'être indigné. Il devait d'ailleurs faire montre de courage, car il ne lui était pas permis de refuser le combat sans s'exposer à la honte.

Un sourire subit avait illuminé la physionomie du roi, et dans ses yeux brillait une étincelle de joyeuse espérance.

Béatrice jeta d'abord un regard de surprise et de reconnaissance sur son défenseur inconnu, puis elle se laissa retomber à genoux, pour remercier Dieu à mains jointes de ce secours inattendu, et implorer sa protection toute-puissante pour ce généreux chevalier.

A l'apparition de ce champion étranger, Mattabruna avait frémi; mais elle maîtrisa bientôt sa terreur secrète et s'écria en riant d'un rire ironique :

— Il refuse de nous dire qui il est, d'où il vient. Le diable n'a pas de nom humain. Nous sommes les jouets d'une nouvelle sorcellerie.

— Votre nom, quel est votre nom? demanda le sénéchal, dans l'esprit duquel les paroles de Mattabruna avaient fait naître un doute. Nous avons besoin de savoir qui vous êtes, et il nous faut la preuve que, dans ce combat singulier, vous n'appellerez pas à votre aide la magie ou la sorcellerie.

Le chevalier du Cygne, d'un geste solennel, détacha son manteau et le jeta sur le banc, et se montra à tous les yeux entièrement couvert d'une armure brillante d'acier argenté...

Montrant du doigt le calice nimbé qui rayonnait sur sa poitrine, il répondit :

— Je suis un serviteur de Dieu, un chevalier de la Table-Ronde, un gardien du Saint-Graal! Est-il nécessaire que je vous en dise davantage?

Un frémissement de respect parcourut les rangs de tous les nobles personnages qui avaient entendu ces paroles; car les chevaliers de la Table-Ronde jouissaient d'une réputation de piété et d'intrépidité qui leur donnait le droit de prétendre à la vénération et même à l'admiration du monde entier.

Mattabruna pâlit, dissimulant avec peine la profonde inquiétude qui venait de s'emparer

d'elle; elle regardait son complice d'un air suppliant, comme pour l'engager à ne pas s'effrayer, et lui faire comprendre que leur salut à tous deux dépendait uniquement de son courage; mais Marcus, comme frappé de stupeur par la révélation du chevalier, ne faisait aucune attention à Mattabruna.

Le roi leva sa main de justice et dit :

— Ce chevalier se déclare le champion de la reine et réclame le jugement de Dieu. D'après les lois de la chevalerie et le droit populaire, nous ne pouvons pas refuser de lui accorder ce qu'il demande. Que l'on fasse donc place nette pour un combat en champ clos, et que le ciel soit juge!

Immédiatement, des officiers et des hommes d'armes firent reculer la foule, afin de déblayer, devant le tribunal, un espace de terrain suffisant pour le combat qui allait se livrer.

XII

Tandis qu'on établissait ces préparatifs, un certain mouvement se produisit dans la partie orientale de la plaine; une partie des assistants se pressaient de ce côté-là, mais, de l'estrade, on ne pouvait distinguer ce qui s'y passait

On avait vu paraître, au milieu de la foule, un vieillard à la longue barbe blanche, portant une robe de bure serrée à la ceinture par une corde au bout de laquelle pendait un crucifix. Il tenait par la main un beau petit garçon de cinq ou six ans, vêtu entièrement de peaux de lapins, et dont les cheveux bruns tombaient en boucles soyeuses sur ses épaules.

Cet enfant, avec ses grands yeux noirs et son étrange costume, excitait l'admiration générale; aussi, la multitude, curieuse jusqu'à l'importunité, aurait peut-être, en le serrant de trop près, compromis sa sûreté, si la présence du vieillard, que l'on considérait comme un expiateur et un saint homme, n'eût imposé le respect, et tenu la foule à distance.

D'ailleurs, les trompettes sonnaient de nouveau, et l'on reconnut, à la fanfare guerrière qu'elles faisaient entendre, que c'était le signal de la lutte en champ clos. Chacun s'efforça de se glisser près de la lice et l'on ne fit plus aucune attention au bel enfant ni à son vieux guide.

Au moment où le combat devait commencer entre les deux chevaliers, le sénéchal se tourna vers Marcus et lui dit :

— Accusateur, acceptez-vous le combat?

— Question outrageante! répondit Marcus. Un chevalier l'a-t-il jamais refusé?

— Quelles sont vos armes?

— Cela m'est indifférent, sénéchal.

— Vous êtes le provoqué : C'est à vous qu'appartient le choix.

— L'épée, alors.

— Vous l'entendez, chevalier du Cygne, votre adversaire choisit l'épée.

— Soit, Seigneur! L'épée. J'accepte toutes ses conditions.

Les deux chevaliers furent conduits aux deux extrémités opposées de l'espace libre, et l'on vérifia leurs épées et leurs boucliers, pour s'assurer qu'ils ne descendaient dans la lice qu'avec des armes loyales et sans tromperie.

Au premier abord Marcus n'avait pu se défendre d'une terreur secrète; mais comme le courage naturel ne lui faisait pas défaut, et qu'il savait bien, d'ailleurs, qu'il n'y avait pas de choix à faire entre vaincre ou mourir, il s'était raidi contre le sort, et il puisait une certaine force dans sa ferme résolution de combattre avec une aveugle intrépidité et l'énergie du désespoir.

Aussi, lorsque le signal de l'attaque fut donné, il s'élança en avant en rugissant, et donna un si terrible coup sur le bouclier de son adversaire que celui-ci parut chanceler un instant, mais aussitôt un deuxième coup retentit, et l'épaulière de l'armure de Marcus vola en éclats dans les airs.

Alors commença une lutte fiévreuse qui devint à chaque instant plus vive. Les épées des deux champions s'entrechoquaient au-dessus de leurs têtes en lançant des éclairs, les boucliers frappés résonnaient lourdement, et de douloureux gémissements s'échappaient de la visière de celui dont la chair meurtrie saignait sous le casque ou sous l'armure.

L'angoisse et l'épouvante faisaient battre les cœurs de tous les assistants; une étincelle d'espoir s'allumait dans les yeux du roi; Mattabruna regardait les combattants, pâle et frémissante; Béatrice tenait constamment les mains levées au ciel et restait absordée dans une fervente prière.

Tout à coup un bruit sourd, pareil à un cri étouffé, s'éleva au-dessus de la foule. Marcus avait reçu dans le cou un formidable coup d'épée, et l'on voyait son sang ruisseler sur son épaule. Le traître, pliant sur ses genoux, recula jusque contre l'estrade et là, sous les yeux du roi, il tomba par terre en jetant un grand cri.

Le chevalier du Cygne se précipita sur lui l'épée levée, et lui dit, en le menaçant de l'achever :

— Confessez votre fausseté : reconnaissez que la reine est innocente, ou je vous fends le crâne.

— Le roi! ah! le roi! s'écria Marcus suppliant, en tendant les mains. J'ai été coupable envers lui : qu'il entende ma confession!... Vite, car je vais mourir!

Oriand, agité par le pressentiment d'une grave révélation, descendit rapidement les degrés de l'estrade, et pencha la tête vers les lèvres du chevalier frappé à mort.

— O mon prince, gémit Marcus, j'ai mérité mille fois la mort! Ma bouche a calomnié la reine. Elle est un ange de piété et de vertu. Toutes mes accusations contre elle n'étaient que fausseté : Les apparitions nocturnes, fausseté ; la naissance d'un monstre, fausseté. Votre mère Mattabruna lui a enlevé son enfant, et l'a confié à mon... à mon écuyer Savary... pour l'emporter dans la Forêt... dans la Forêt-sans-Merci... et là...

Le mourant paraissait n'avoir plus la force de continuer sa confession; le roi le contempla en tremblant pendant quelques secondes; puis la poitrine du prince furieux laissa échapper un cri de vengeance semblable au rugissement d'un lion blessé. D'un seul bond il escalada l'estrade, courut à sa mère, laissa sa main pesante tomber sur l'épaule de Mattabruna, et s'écria en la secouant rudement :

— Infâme vipère, abîme de scélératesse, c'est toi, toi qui as empoisonné ma vie, et qui as voulu faire de moi l'assassin de ma pauvre et pure Béatrice!

Mattabruna, plus morte que vive, était tombée à genoux et criait d'une voix étranglée :

— Grâce, grâce!

— Parle, mère dénaturée, parle, qu'as-tu fait de mon enfant? hurla le roi.

Mattabruna se tut.

— Où est mon enfant, mon enfant! répéta le roi furieux, en secouant sa mère avec une nouvelle violence.

— Je ne le sais pas! répondit la misérable d'une voix à peine intelligible.

Les chevaliers et les nobles dames qui étaient assis à côté de la reine-mère s'étaient écartés d'elle et tremblaient de frayeur. Le peuple, qui de tous côtés pouvait voir ce qui se passait sur l'estrade, haletait d'angoisse et de curiosité. Tous frémissaient à la pensée qu'un parricide allait peut-être se commettre.

— Mon enfant, mon enfant! vociféra le roi pour la seconde fois.

— Perdu dans la Forêt-sans-Merci, balbutia Mattabruna.

Le roi, hors de lui, saisit sa mère par les cheveux et la jeta par terre. Alors il leva son épée et s'écria :

— Mon enfant, mon enfant, ou je te brise la tête.

— Arrêtez, seigneur roi, cria tout à coup une voix puissante; voyez, voyez, voilà votre enfant qui approche!

Cette annonce, faite d'un ton solennel par le chevalier du Cygne, frappa le roi d'une telle stupeur, que l'épée lui tomba des mains.

Pâle et frémissant, il vit s'approcher un vieillard à barbe blanche, tenant par la main un beau petit garçon de cinq ou six ans, entièrement vêtu de peaux de lapins, et dont les cheveux bruns ondoyaient sur ses épaules. Son fils! ce petit sauvage pouvait-il être son fils? Peut-être!... N'avait-on pas perdu son enfant dans la Forêt-sans-Merci?

Béatrice n'eut même pas cette fugitive incertitude; la voix de la nature parla tout de suite au fond de son cœur. Elle se leva en poussant un cri de joie immense, s'élança vers le petit garçon, le prit dans ses bras, le serra sur son cœur, et s'écria en versant des larmes de béatitude maternelle.

— Mon enfant, mon pauvre enfant, que tu as souffert, que nous avons souffert! Mais que nos âmes bénissent le Seigneur au plus haut des cieux! Il compense aujourd'hui, par un bonheur inexprimable, toutes les souffrances de notre triste vie. Mon enfant, mon cher et charmant fils, comment ta mère te nommera-t-elle?

— Il s'appelle Hélie, princesse, dit l'ermite.

— Hélie! nom charmant! nom chéri! Viens, Hélie, laisse-toi encore embrasser par ta mère. Elle a soif de tes baisers; ces cinq années de martyre, d'humiliation, de honte, ton amour doit les lui faire oublier!

En ce moment elle entendit la voix du roi qui l'appelait; elle se leva, courut à la rencontre de son époux, et voyant qu'il lui tendait tendrement les bras pour l'embrasser, elle tomba sur sa poitrine, à moitié folle de joie.

— Ma bonne Béatrice, dit-il, de méchantes gens, des traîtres perfides, inspirés par l'enfer, m'avaient trompé et aveuglé. Je t'ai cruellement fait souffrir, quoique mon cœur n'ait jamais cessé de t'aimer ardemment. Ah! pardonne-moi. Toute ma vie sera consacrée à te rendre heureuse.

Béatrice lui donna le baiser de paix, et murmura :

— Oui, oui, Oriand, tout est oublié et pardonné. Que le beau paradis de votre premier et pur amour s'ouvre de nouveau devant nous, et que notre vie à tous les deux soit consacrée au bonheur de votre enfant! Le voilà, le voilà! Beau comme le jour, fier et fort comme son père! C'est Dieu lui-même qui vous l'a rendu... Embrassez-le maintenant... Ciel, vous semblez douter? Il vous ressemble tant qu'on ne saurait s'y tromper. Il a vos yeux, vos cheveux, votre bouche... C'est ainsi que vous avez dû être dans votre enfance.

— J'ai déjà été si cruellement trompé! balbutia

le roi en secouant la tête. La joie de retrouver mon enfant serait si vive en moi qu'une nouvelle désillusion me briserait le cœur... Parlez, saint homme, d'où tenez-vous cet enfant?

— Seigneur roi, répondit l'ermite, je demeure dans la Forêt-sans-Merci. Un jour — il y a aujourd'hui plus de cinq ans, — un chien-loup que j'ai élevé et apprivoisé a surpris un homme au moment où il levait son épée nue sur un enfant qui venait de naître. Mon chien-loup lui sauta à la gorge et l'étrangla. J'ai reçu la confession du meurtrier. Il m'a déclaré que cet enfant était le fils du roi Oriand, et, pour preuve de la vérité de son récit, voici le linge dans lequel l'enfant était enveloppé. Ce lion couronné, brodé en or et en soie rouge dans un des coins, ce doit être votre écusson, seigneur roi.

A peine Oriand eut-il jeté les yeux sur l'objet indiqué, qu'il poussa un formidable cri de triomphe. Il prit l'enfant dans ses bras, le serra sur sa poitrine, et l'accabla du plus tendre amour.

Béatrice eut sa part de ces démonstrations de tendresse, et le roi étreignit la mère et l'enfant dans un chaleureux embrassement. Des larmes de bonheur obscurcissaient sa vue; son cœur battait si violemment dans sa poitrine, qu'on en entendait distinctement les battements, et de temps en temps il levait les yeux au ciel pour témoigner à Dieu sa reconnaissance.

Dès qu'il se fut livré à ces premiers épanchements de sa joie, des pensées d'une autre nature s'éveillèrent dans son esprit. Il était roi et juge. La trahison inouïe que l'on avait ourdie contre lui et contre tout ce qui lui était cher ne pouvait pas rester impunie. Le bûcher brûlait encore dans un coin de l'esplanade. Les flammes ne dévoreraient pas la victime innocente de la plus infâme perfidie; mais ne devaient-elles pas être l'instrument d'une vengeance légitime, et recevoir leur proie?

Le roi se tourna vers l'ermite, et lui demanda :

— Vous avez entendu la confession du meurtrier, dites-vous, saint homme? Qui lui avait donné l'ordre de tuer l'enfant?... Vous hésitez?

— Je n'ose point parler, seigneur.

— Vous le devez. Je vous l'ordonne. Je veux savoir la vérité, toute la vérité.

— Un certain chevalier Marcus lui avait donné l'ordre de commettre cet assassinat, et il avait reçu cet ordre de votre mère Mattabruna...

— Ah! par ma couronne, ils mourront tous les deux! — hurla le roi; mais Béatrice lui jeta les bras autour du cou et s'efforça, par ses larmes, ses supplications, de le faire renoncer à son affreux projet. Elle lui dit que Mattabruna, si coupable qu'elle fût, était sa mère, et qu'il ne trouverait plus de repos sur terre s'il osait verser le sang de celle qui l'avait nourri de son lait.

Et comme Oriand aveuglé par la fureur s'arrachait de ses bras en répétant que ces infâmes traîtres mourraient à l'instant même par le feu qu'ils avaient allumé eux-mêmes, Béatrice tomba à ses pieds et embrassa ses genoux, implorant la grâce de Mattabruna, et versant un torrent de larmes.

— Ah! Oriand, s'écria-t-elle, ne nous plongez pas de nouveau dans le chagrin et dans le deuil. Ne souillez pas ce beau jour par un parricide. Permettez à celle qui vous a donné la vie de se retirer dans un cloître; là, dans la solitude, qu'elle expie ses péchés et qu'elle se réconcilie avec Dieu. Ne restez pas impitoyable. Accordez-moi cette grâce en récompense de tout ce que j'ai souffert. Par la tête de notre cher enfant! je vous en conjure, épargnez la vie de votre mère!

— Mais je suis justicier, murmurait le roi ébranlé. Le peuple pourra-t-il donc dire qu'il suffit d'être assis sur le trône pour commettre impunément les crimes les plus épouvantables? Non!

A ce moment, le petit Hélie, profondément ému par les larmes de celle qui l'appelait si tendrement « mon enfant », leva les mains vers le roi, et s'écria :

— Mon père, mon père! écoutez ma pauvre mère. Je vous aimerai bien pour cela, et je vous chérirai de tout mon cœur. Mon père, mon père, soyez bon!

Cette douce et puissante parole, ce nom de père répété si souvent et d'une voix si insinuante, fit tomber la colère du roi comme par enchantement. Des larmes brillaient dans ses yeux, et il répondit, vaincu cette fois :

— Eh bien, ma chère femme, mon enfant bien-aimé, je me rends à vos souhaits, bien que cela me semble une faiblesse tout à fait contraire à la justice. Ma mère ira finir ses jours dans un couvent. Viens, maintenant, Béatrice, recevoir les hommages dus à ton innocence, à tes souffrances, à ta vertu. Reprends, dans tout l'éclat de ta beauté, ta place sur ce trône où notre enfant doit monter un jour en souverain.

— Mais nous oublions de remercier mon sauveur, murmura la reine en jetant les yeux autour d'elle. Où est le chevalier du Cygne?

— Le chevalier du Cygne est parti, répondit l'ermite.

— Parti? Je ne pourrai donc pas le bénir pour le service qu'il nous a rendu, pour le bienfait dont nous lui sommes redevables?

— C'est ainsi que procèdent toujours les chevaliers du Saint-Graal, dit le roi. Chaque fois

qu'ils ont accompli quelque action héroïque, ils disparaissent... Viens, suis-moi, Béatrice. Que ce jour, qui devait être pour toi sombre comme l'éternelle nuit, devienne pour toi un jour de gloire, de joie et de triomphe !

En se rapprochant de l'estrade il remarqua avec satisfaction que l'on avait emporté le corps de Marcus, et en même temps que Mattabruna avait disparu. Sans doute elle était retournée au palais pour y cacher sa honte, et y attendre son arrêt.

Il conduisit Béatrice et son fils sur le trône, et les y fit asseoir à ses côtés, puis il donna l'ordre de faire sonner les trompettes.

Quoique le peuple et les chevaliers se sentissent coupables envers la reine et qu'ils eussent à cœur de lui en témoigner leurs regrets, aucun cri cependant ne s'était encore élevé du sein de la foule; car la défense du roi n'était pas levée, et l'aspect de la potence qui s'élevait à côté du bûcher rappelait à chacun qu'il pouvait payer de sa vie la moindre clameur.

Dès que le dernier son des trompettes se fut évanoui dans les airs, le roi se leva et dit d'une voix puissante, qui se fit entendre sur toute la surface de la vaste plaine :

— Hommes d'Harlebeke et de Leyegan, nous nous sommes laissé égarer par de méchantes gens, et nous avons commis une grave injustice. Votre bonne reine, pure comme une colombe et pieuse comme un ange, nous l'avons accusée, dans nos cœurs et par nos lèvres, du crime de sorcellerie ! Mon pauvre enfant a été conduit dans la Forêt-sans-Merci pour y être mis à mort. Le maître des cieux les a sauvés l'un et l'autre d'une mort cruelle et d'un crime épouvantable. Que ferons-nous maintenant pour faire oublier à ces innocentes victimes de notre égarement tout le mal que nous leur avons fait ? Ah ! jurez avec moi que tous désormais, nous aimerons notre vertueuse reine et son enfant, votre futur roi, de toutes les forces de notre âme, tant que nos cœurs battront dans nos poitrines ! Remercions le Dieu clément de ses bienfaits. Vive Béatrice ! Vive mon fils retrouvé ! Haut les cœurs ! Vivat ! vivat !

En achevant ces mots, le roi agita ses mains dans les airs.

La défense était levée et le signal donné. Des milliers de voix joyeuses s'élevèrent et poussèrent des acclamations formidables. Les bonnets et les chapeaux volaient en l'air au-dessus d'un océan de têtes; des larmes coulaient de tous les yeux. Les murs du palais frémissaient sous le tonnerre de ces cris mille fois répétés... Mais lorsqu'on vit le roi serrer sa femme et son fils sur son cœur et les embrasser avec feu, les acclamations redoublèrent, et les voix des chevaliers, des bourgeois et des paysans s'unirent en un seul et gigantesque cri :

— Vive le roi ! Gloire et honneur à notre reine, vive leur noble fils, notre futur souverain ! Vivat ! vivat ! vivat !

FIN DE LA SORCIÈRE FLAMANDE



Il m'inspecta des pieds à la tête. (Page 6.)

L'ONCLE JEAN

I

Je suis né en 1768 à Landeghem, un village entre Gand et Bruges.

Quand je n'avais pas encore deux ans, une servante, qui m'apprenait à marcher, me laissa tomber près d'un chaudron plein d'eau bouillante, où se plongea mon bras gauche. Je perdis ainsi deux doigts, et les trois autres, réunis en une sorte de moignon, restèrent pliés en dedans, et tout à fait inertes. A part cela j'étais, au dire de chacun, un joli et agréable enfant.

Mon accident me rendait incapable de travail. Je ne pouvais devenir ni prêtre ni soldat. On résolut donc de faire de moi un maître d'école, profession que l'on commençait à estimer beaucoup, depuis que l'impératrice Marie-Thérèse avait exprimé l'intention d'accorder désormais sa puissante protection à l'instruction du peuple.

Mes parents étaient de pauvres gens qui habitaient une petite maison au milieu du village. Autrefois mon père avait été tisserand ; car en ce temps-là, chaque ménagère filait, avec ses filles et ses servantes, le fil nécessaire à l'entretien et au renouvellement du linge de toute la famille. Son salaire était mince, et il devait, depuis le point du jour jusque bien avant dans la soirée, rester assis devant son métier, pour gagner de quoi nourrir sa famille et payer le loyer de notre maison.

Mais depuis trois ou quatre ans mon père ne travaillait plus, et laissait son métier inactif. Il restait des journées entières assis sur une chaise devant notre porte, fumant sa pipe en prenant des prises, pendant qu'il arrêtait les passants, causait avec eux, et leur offrait généreusement, comme un homme riche, leur part du meilleur tabac qu'on eût jamais goûté dans notre commune.

Ma mère aussi avait cessé de travailler. Elle était très pieuse, et passait la plus grande partie de son temps à l'église ou lisait presque constamment chez elle dans un livre de prières imprimé en grands caractères. Une femme de peine du village venait tous les jours faire l'ouvrage de la maison.

Cependant mes parents restaient humbles dans leur manière de vivre et dans leurs vêtements. Ils n'avaient presque rien changé à leurs habitudes d'autrefois, mais à part cela ils paraissaient fort à leur aise; eux qui, précédemment, auraient peut-être accepté une aumône avec reconnaissance, ils avaient maintenant assez d'argent pour aider par-ci par-là un nécessiteux.

J'étais mieux habillé et plus proprement tenu que les autres petits garçons du village, et même en cela le fils du riche brasseur ne l'emportait pas sur moi. De plus, ce qui devait donner une plus haute idée de l'aisance de mes parents, c'est que j'avais presque toujours les poches pleines de bonbons et de sucreries dont le goût, la forme et le luxe étaient inconnus dans notre commune. En outre, j'avais souvent des jouets si rares et si coûteux qu'ils semblaient avoir été fabriqués pour un petit prince plutôt que pour un fils de paysans.

J'étais d'un caractère aimant et doux, et je partageais volontiers mes richesses avec mes camarades de classe. On avait du respect pour moi, et la plupart se disputaient l'honneur d'être mes favoris. Mais les envieux, lorsqu'ils parlaient de moi en mon absence, m'appelaient « la petite patte » de Kobe le tisserand, et même me poursuivaient du sobriquet de « l'estropié ».

Cela blessait vivement mon amour-propre et m'affligeait profondément; aussi, dès lors grandit dans mon cœur un sentiment de honte de mon infirmité, qui exerça une irrésistible influence sur ma façon d'être et d'agir.

Mon père expliquait avec une sorte de vanité, à tous ceux qui voulaient écouter ses vanteries, le secret de notre bien-être apparent.

Il avait un frère aîné, nommé Jean, qui demeurait quelque part sur les frontières de France, et qui, à ce que prétendait mon père, était aussi riche que la mer était profonde. Ce frère — l'oncle Jean — avait été soldat dans sa jeunesse, et il avait fait la guerre en Allemagne contre les Prussiens et les Français. Il avait assisté à maintes batailles, reçu cinq blessures et accompli des exploits incroyables. Selon mon père, il n'y avait pas au monde un homme plus fort, plus adroit que l'oncle Jean; et la preuve qu'il ne manquait pas non plus d'industrie, c'est que, depuis qu'il avait quitté le service, il avait gagné tant d'argent dans le commerce qu'il aurait pu acheter la moitié de notre village s'il en avait eu envie. C'était l'oncle Jean qui accordait à mes parents un petit revenu annuel qui leur permettait de ne plus travailler, et de subvenir à mon entretien et à mon éducation.

Ce riche oncle Jean était mon parrain. La seule fois qu'on l'avait vu à Landeghem, c'était lorsqu'il y était arrivé dans une belle voiture à deux chevaux pour me tenir sur les fonts baptismaux. Les gens qui se souvenaient encore de lui affirmaient que c'était un homme de grande taille et d'un extérieur imposant.

Mon père et ma mère étaient si fiers de leur Jean, que du matin au soir ils avaient son nom à la bouche. Ils ne parlaient d'eux-mêmes qu'avec humilité; mais l'oncle Jean était pour eux l'homme le plus étonnant, le plus intelligent et le plus fort du monde. Parlait-on d'une chose qui paraissait difficile ou impossible, leur premier mot était :

— Oh! cela n'arrêterait pas l'oncle Jean une minute.

Ma mère m'avait bercé avec ce nom-là. Pour mon imagination d'enfant, l'oncle Jean était une sorte de génie protecteur à côté de mon ange gardien. Plus tard il était devenu pour moi saint Nicolas, car la veille de la fête de ce grand saint, je plaçais mon petit panier sous le manteau de la cheminée, et le lendemain matin je le trouvais plein de friandises et de jouets. Alors mes parents me disaient que c'était un cadeau de l'oncle Jean, et cependant je croyais que saint Nicolas l'avait apporté. C'est ainsi que, dans mes premières années, les deux images se confondaient en une seule dans mon esprit.

Lorsque j'eus huit ans et que j'allai à l'école, un changement complet se fit dans mes idées touchant la personnalité de l'oncle Jean. Tous les jours on m'encourageait à bien étudier, pour faire plaisir à l'oncle Jean; si j'étais paresseux ou méchant, on me menaçait de le faire savoir à l'oncle Jean. Et comme on me donnait des bonbons et des jouets en proportion de mon application, l'idée de punition ou de récompense finit par devenir, dans mon esprit, inséparable de l'oncle Jean. Je devais l'aimer plus que mes parents eux-mêmes, me disait-on, car si je continuais à mériter sa protection par ma bonne conduite il me ferait un jour riche et heureux.

A la longue, cette intervention constante de

l'invisible oncle Jean, qui, à ce que me disait ma mère savait tout ce que je faisais, et me punissait ou me récompensait, fit sur mon esprit une impression si profonde, que je n'étais pas loin de confondre ce protecteur mystérieux avec la divine Providence elle-même. Et ce qui y contribuait encore, c'est que tous les soirs on me faisait ajouter à mes prières ordinaires, une prière spéciale pour l'oncle Jean.

Je me souviens encore qu'un jour je vis le fils du bailli monté, devant la maison de son père, sur un beau cheval à bascule ayant du poil véritable, avec une crinière et une queue, une selle et une bride, comme un cheval vivant. Le désir d'en posséder un semblable me poursuivit pendant plusieurs jours. Mes parents avaient ri de mon désir insensé, le cheval à bascule coûtant pas mal de couronnes, mais moi, plein de confiance dans la bonté et dans l'omniscience de l'oncle Jean, je me rendis à l'église, où je m'agenouillai dans un coin, et je priai pendant une demi-heure avec autant de recueillement que de ferveur. Mais ce n'était pas au ciel que j'adressais mes prières; c'était à l'oncle Jean, et je ne doutais nullement qu'il ne les exauçât. Après une longue attente, ne voyant point apparaître le cheval à bascule, j'attribuai cette déception à moi-même et à mon peu d'application à l'étude; aussi je me mis à travailler avec ardeur et je fis réellement de rapides progrès.

Je n'étais pas seul à me faire une si grande idée de l'oncle Jean; j'avais inspiré la même pensée à mes camarades d'école.

Comme je ne pouvais pas me battre contre les autres petits garçons à cause de mon infirmité, j'étais naturellement très pacifique, et je tâchais, par ma douceur et ma patience, de gagner l'amitié de tout le monde. Mais il y avait des écoliers envieux et grossiers qui parfois me menaçaient et voulaient même me battre. Alors je me dressais sur mes ergots et je leur criais :

— Attendez, méchants gamins, que mon oncle Jean vienne au village. S'il le veut, d'un seul revers de main il vous jettera par-dessus le moulin du père Sanders.

Mais le nom de l'oncle Jean suffisait pour me protéger et me défendre. Car à peine l'avais-je prononcé que mes ennemis reculaient épouvantés.

Oui, lorsque pendant les récréations, nous nous amusions à regarder des images, entr'autres l'histoire d'Ourson et Valentin, nous nous demandions si, comme Ourson, l'oncle Jean ne saurait pas lever une meule de moulin, et déraciner un chêne; questions que nous résolvions affirmativement, sans hésiter. Tout ce qu'un être humain avait jamais accompli, l'oncle Jean le pouvait naturellement encore mieux.

Je passais de préférence mes heures de loisir dans la maison du père Sanders, le meunier, qui avait quatre enfants d'un caractère très doux, j'étais intime surtout avec Rosette, une fillette de huit ans, à qui je donnais plus de joujoux et de bonbons qu'aux autres.

Il y avait une certaine analogie d'humeur entre ce ménage et le nôtre. Si nous nous vantions sans cesse du puissant oncle Jean, eux, de leur côté, vantaient leur oncle Charles comme l'homme le plus savant et le plus saint de la terre. Cet oncle Charles, le frère cadet de leur père, avait été *primus* à l'Université de Louvain, et était maintenant curé au pays wallon.

J'avais atteint l'âge de dix ans, et mon esprit commençait à s'ouvrir. Je m'étonnais quelquefois que moi, qui entendais parler de l'oncle Jean à chaque heure du jour, et qui pensais sans cesse à lui, je n'eusse jamais eu le bonheur de le voir. Un désir ardent de le contempler au moins une fois grandit dans ma cervelle; mais mes parents, j'ignorais alors pourquoi, — combattaient ce souhait comme une chose défendue.

Tout à coup il arriva une lettre de l'oncle Jean. Mes parents, troublés, et ne sachant pas lire l'écriture, me la firent lire tout haut. Elle ne contenait que ces mots :

« Frère,

» Je suis gravement malade. Venez me voir, mais venez seul.

» Votre frère.

» JEAN ROOBECK. »

Comme je pensais que l'oncle Jean n'avait voulu qu'épargner à ma mère un pénible voyage, j'exprimai le désir d'accompagner mon père. Je voulais saisir cette occasion de voir au moins une fois mon parrain, et de le remercier de tous les cadeaux qu'il n'avait pas cessé de m'envoyer.

Mais mon père refusa, et comme j'insistai et me pris à pleurer, il se fâcha. Et ce soir-là, pour expier ma méchanceté, je dus me coucher sans souper.

Le lendemain, aussitôt le soleil levé, toute la maison fut en l'air pour les apprêts du départ de mon père, car à cette époque-là c'était une affaire importante, effrayante même, d'entreprendre un pareil voyage de vingt lieues.

Nous nous rendîmes ensemble, de très bonne heure, à l'auberge des *Sept Étoiles*, sur la chaussée, pour attendre la diligence de Gand.

Je pleurais tout bas de ne pouvoir accompagner mon père. Je me figurais que le séjour habité par l'oncle Jean devait être quelque chose comme le

paradis terrestre. Mais, malgré mon chagrin, je n'osais plus rien dire, seulement, au départ de la malle-poste, quand je vis ma mère, les larmes aux yeux, serrer mon père dans ses bras, lorsqu'il me pressa à mon tour sur son cœur, comme s'il nous disait un dernier adieu, le courage me manqua; et je me mis à pleurer et à hurler si fort, qu'on eût dit que j'allais mourir de chagrin.

Mon père était parti, et, toujours sanglotant et pleurant, je me laissai traîner par ma mère jusqu'à la maison. Là elle essaya de me faire comprendre que l'oncle Jean avait défendu à mon père d'amener quelqu'un avec lui, et que je devais respecter cette volonté avec patience et résignation, comme un sage enfant, jusqu'à ce que je devinsse un grand garçon. Alors mon oncle viendrait me chercher dans sa voiture, et me prendrait chez lui comme son propre fils.

Mon père revint au bout de trois jours, avec la bonne nouvelle que l'oncle Jean était sur pied, et presque guéri. Il avait commis l'imprudence de manger un lièvre entier à lui tout seul, ce qui lui avait donné une si violente indigestion que pendant trois jours on avait craint pour sa vie; mais à présent le mal était passé.

L'oncle Jean envoyait de nouveaux jouets et de beaux livres à images pour moi. Il était très satisfait de mon application et de mes progrès. Mais il y avait en moi quelque chose qui ne lui plaisait pas; j'étais beaucoup trop doux, à son avis; mes parents m'élevaient comme un enfant gâté, comme une petite fille timide. Il avait appris que je ne me défendais pas contre mes petits camarades qui me tourmentaient. Cela lui déplaisait, je devais, avait-il dit, montrer plus de courage, courir sus à mes ennemis, et taper dessus avec la main qui me restait.

Quelque mal que je me donnasse, à partir de ce jour-là, pour me comporter selon le vœu de l'oncle Jean, cela ne me réussit pas. Après avoir gagné à cette lutte inégale un œil bleu, un nez en sang et une veste déchirée, j'y renonçai, et revins forcément à mon naturel pacifique.

En novembre 1780 arriva dans notre village la triste nouvelle de la mort de l'impératrice Marie-Thérèse. On célébra en son honneur dans l'église, des funérailles solennelles où tous les villageois et tous les écoliers assistèrent. La tristesse publique était si générale, et l'on versa tant de larmes que nous, gamins, nous nous mîmes à pleurer aussi, et à gémir sans trop savoir pourquoi.

Peu de jours après ma mère fut atteinte d'une maladie dont elle ne devait plus se relever. Je l'entends encore me dire, en me tenant étroitement serré sur sa poitrine, que je devais aimer l'oncle Jean de toutes les forces de mon âme; car si elle s'en allait au ciel tranquille et rassurée, c'est qu'elle avait la certitude que son enfant ne manquerait jamais de rien ici-bas, et que le bon oncle Jean veillerait sur moi.

Elle mourut en paix au bout de quelques mois.

Cette mort fut un coup fatal pour mon père. Il commença à décliner, et à la fin de la même année il s'endormit du dernier sommeil.

On m'avait conduit au bout du village, chez notre femme de peine. Pendant deux jours je ne fis que pleurer, je n'avais pas encore douze ans, et je restais seul au monde! Qu'allais-je devenir?

Un rayon de lumière pénétra à travers mes larmes. L'oncle Jean, mon parrain, ne m'abandonnerait pas.

On lui avait annoncé par lettre la mort de mon père, et l'on avait écrit sur l'enveloppe : « vite, vite, vite » comme pour le presser davantage. Viendra-t-il?

Nous étions déjà au matin du troisième jour. Les cloches secouaient leur glas lugubre sur le village, pour annoncer l'enterrement de mon père. Le moindre bruit dans la rue me faisait tressaillir, et je me tenais prêt à sauter au cou de mon bon et seul protecteur. Mais hélas! il ne vint pas.

Une couple d'heures plus tard, un monsieur de haute taille entra dans la chambre où j'étais affaissé sur une chaise, tout en larmes. Son visage était sévère, très hâlé, et zébré de rides profondes. Ses yeux, quoique cachés à demi sous d'épais sourcils en broussaille, étincelaient comme des charbons ardents. Il portait un habit de soie bleu foncé, un long gilet à fleurs, une perruque blanche, des bas de soie noire, et des souliers à boucles d'argent.

Je le regardai avec appréhension. Cet homme dont le regard dur et froid me glaçait, pourrait-il être mon oncle Jean?

C'était lui, cependant; car il me dit d'une voix creuse, presque sans me regarder :

— Mon garçon, je suis ton parrain Jean. Tu ne peux pas rester ici, et je viens pour t'emmener.

Ma frayeur disparut en partie, et je me levai, tendant les bras pour l'embrasser, en m'écriant :

— Mon oncle Jean! Mon oncle Jean! mon bon parrain!

Il m'écarta doucement, en disant :

— Bon, bon, c'est bien, je le sais. Tiens-toi tranquille, mon garçon, et prépare-toi à m'accompagner. Dans une demi-heure je viendrai te chercher.

Et il ajouta à part lui, mais pas assez bas pour que la femme de peine et moi ne pussions l'entendre :

— Heureusement que je suis là! sans cela, qu'adviendrait-il de ce pauvre manchot? Mon frère



On eût dit que tout le pays s'était levé... (Page 14.)

ne laisse rien. Les frais de maladie et de funérailles l'ont tellement endetté que son misérable mobilier ne vaut pas encore la moitié de ce qu'il faut pour tout payer. J'y pourvoirai.

Femme, ajouta-t-il, je cours chez le notaire. Conduisez ce garçon dans la maison mortuaire; mettez-lui ses plus beaux habits, et enveloppez un peu de linge dans un mouchoir. Je viendrai le prendre avec ma voiture... Et toi, Félix, sois fort et tranquille; tu ne manqueras de rien. Mais pleurer et gémir en ma présence, non, non, de par le diable, non, entends-tu ?

Là-dessus il sortit sans m'avoir adressé un sourire, sans même m'avoir bien regardé une seule fois.

J'en conservai une pénible impression. Si la femme de peine, en me ramenant à la maison, ne s'était pas mise à m'entretenir avec exaltation du sort enviable qui m'attendait, j'aurais certainement fondu en larmes, malgré la défense de l'oncle Jean. Que mon parrain m'eût parlé si haut et de si étrange façon, il n'y avait pas là, disait-elle, de quoi m'affliger ni m'effrayer. Il ne l'avait fait que pour rire, car il paraissait en réalité avoir le meilleur cœur du monde. J'allais rouler en voiture, habiter un château, être riche comme un prince, recevoir par charretées des jouets et des friandises.

Cette brillante esquisse de mon bonheur futur fit sur mon jeune esprit une impression favorable, et j'attendis, à demi consolé, le retour de l'oncle Jean.

II

Une heure plus tard, une voiture ouverte, attelée de deux chevaux de poste, — qu'on nom-

mait dans ce temps-là une chaise à timon, — s'arrêta devant notre porte.

Mon oncle y était déjà. On me hissa sur la banquette de devant à côté de lui. Lui, sans dire un mot, se leva, et alla s'asseoir sur la seconde banquette, au fond de la voiture.

Le fouet claqua, et nous partîmes. Lorsque, en me retournant encore une fois, j'aperçus bien loin derrière nous le clocher du village qui paraissait de plus en plus petit, mon courage faiblit. Ce départ loin de ce petit coin de terre où j'avais vécu si heureux avec mes bons parents, cet adieu qui pouvait être éternel me serra le cœur, et je sentis les larmes me monter aux yeux. Mais je comprimai violemment ces marques de douleur. L'oncle Jean pouvait s'en apercevoir, et il me l'avait sévèrement défendu!

A une demi-lieue de notre village, il s'écria soudain :

— Halte! une minute, cocher.

Il se leva et grommela :

— Je ne suis pas bien ici, au fond de la voiture. J'ai toujours ce garçon devant les yeux! Je ne veux pas ça! ça m'ennuie. Viens, Félix, changeons de place; tâche de dormir dans ce coin. C'est ce que tu as de mieux à faire pendant ce long voyage.

Je m'assis sur la banquette du fond; le cocher fouetta ses chevaux qui reprirent leur course rapide.

Peu après midi, nous entrions à Gand. Les églises gigantesques, les innombrables maisons, les brillants magasins, les rues sans fin de la grande ville me firent tourner la tête à droite et à gauche. J'écarquillais les yeux, et me demandais, bouche béante, qui pouvait avoir construit tout cela, et s'il y avait autant de gens au monde que j'en voyais grouiller sur une grande place que nous traversions.

Nous nous arrêtâmes devant l'hôtel des postes, « le Cornet d'or, » pour prendre des chevaux frais. L'oncle Jean descendit et me fit apporter dans la voiture une couple de tartines fourrées de viande froide, avec un petit verre de bière.

Au bout d'un quart d'heure nous repartions de Gand avec la même vitesse. Mon parrain ne m'adressait pas la parole; tout ce que j'entendais de lui, c'étaient des imprécations contre le nouveau postillon qui, d'après lui, avait une tendance à ralentir l'allure de ses chevaux. Cela impatientait souvent l'oncle Jean, et alors il éclatait contre le cocher en reproches si violents que j'en tremblais de peur derrière lui. Une fois même je fis le signe de la croix sans qu'il le vît. L'oncle Jean avait juré par le diable!

A la fin de l'après-midi nous arrivâmes à Audenaerde, où nous devions passer la nuit dans un grand hôtel sur la place.

Mon oncle me recommanda aux soins de l'hôtesse, et je ne le revis plus de toute la journée; du reste je n'avais pas à me plaindre. On me servit un bon dîner avec du vin doux, et une servante me promena dans les rues de la ville. L'oncle Jean lui avait remis de l'argent pour m'acheter tout ce dont j'aurais envie. Je n'abusai point de cette bonté; je n'achetai que quelques bonbons et deux ou trois images.

Pendant la nuit, je rêvai de mon père, de ma mère et de l'oncle Jean, mais la fatigue du voyage me fit dormir à poings fermés jusqu'à ce qu'on vînt m'appeler.

La voiture était déjà attelée. J'avalai, à la hâte, une jatte de café avec une tartine, et repris ma place de la veille derrière mon oncle. Nous nous remîmes en route. Pour quel endroit? je n'en savais rien.

Je n'avais sans doute pas pris assez de repos, car je m'endormis bientôt, et ne me réveillai que lorsqu'un roulement sourd interrompit mon sommeil. Nous roulions sur un long pont de bois.

— Frotte-toi les yeux et tiens-toi bien, dit mon parrain. Notre voyage est à sa fin; nous sommes à Tournai. C'est ici que tu demeureras jusqu'à ce que tu sois un homme.

C'étaient les premières paroles qu'il m'adressait depuis notre départ de mon village natal.

Nous nous arrêtâmes devant un grand bâtiment percé de beaucoup de fenêtres dont la rangée inférieure était garnie de barreaux de fer.

On nous conduisit dans un parloir. Un ecclésiastique, au visage froid et sévère, vêtu à peu près comme le curé de notre paroisse, vint nous recevoir. Il m'inspecta des pieds à la tête d'un coup d'œil perçant, et leva les épaules d'un air peu satisfait, en échangeant quelques mots en français avec l'oncle Jean. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient car, quoique passablement instruit dans ma langue maternelle, je ne savais pas un mot de français.

Tous deux sortirent du parloir et me laissèrent seul.

Tremblant de peur sur mes jambes, je regardai lentement autour de moi. Dans la petite pièce où j'étais, il n'y avait que trois ou quatre chaises, un grand crucifix, un bénitier avec sa branche de buis bénit, et, sur la cheminée, une effrayante statuette de la mort comptant les heures sur un cadran avec son doigt recourbé.

Qu'est-ce que mon oncle voulait faire de moi? où étais-je? Et que pouvait être ce murmure confus de voix qui venait jusqu'à moi, à travers les murs, et où je percevais parfois un cri plus élevé, comme un gémissement ou une plainte? Étais-je dans une prison? L'image de l'enfer, qui me vint tout à coup

à l'esprit, me donna la chair de poule. Mais ce ne pouvait pas être l'enfer. Notre curé ne nous avait-il pas appris que l'abîme des peines éternelles est un lieu souterrain?

Quoique cette réflexion me rassurât un peu, mon cœur battait violemment. De profonds soupirs soulevaient ma poitrine oppressée; j'aurais pleuré volontiers, si j'avais... Lorsque mon oncle revint au bout d'un quart d'heure avec l'ecclésiastique, il me dit :

— Tu es dans un collège. Tu resteras ici quelques années pour continuer tes études. Apprends bien, et sois sage. Quoique loin de toi, je veillerai, et j'aurai soin de toi. Il ne te manquera rien. Donne-moi la main en signe d'adieu.

Je lui tendis la main avec émotion, et je sentis, à ma grande joie, qu'il la serrait tendrement, pendant que je lui promettais, les larmes aux yeux, de faire de mon mieux pour mériter ses bienfaits. Mes paroles semblèrent l'émouvoir, car il sortit précipitamment en secouant la tête et en balbutiant des mots sans suite.

Immédiatement après j'entendis le bruit de sa voiture qui s'éloignait. Je me sentais si seul, si abandonné!... Je laissai retomber ma tête sur la poitrine, et donnai un libre cours à mes larmes longtemps retenues.

L'ecclésiastique qui avait accompagné mon oncle jusqu'à la porte, revint et me parla en français. Comme je ne le comprenais pas, il me fit signe de le suivre. Je le suivis à travers plusieurs couloirs, et gravis un escalier. Hélas! quel serait mon sort, si loin de mon village, au pays wallon, au milieu de gens dont je ne comprenais pas la langue? Pauvre orphelin! Je sentais bien maintenant que tout le bonheur de ma vie s'était éteint avec mes bons parents. Je sanglotais silencieusement; les larmes ruisselaient sur mes joues.

L'ecclésiastique ouvrit une porte au bout d'un corridor au premier étage, et nous pénétrâmes dans une petite chambre. Il me montra un siège, me fit asseoir, me fit entendre par signes que je devais attendre là, et sortit en fermant la porte derrière lui.

L'aspect de cette chambre était si riant, que je respirai plus à l'aise, et repris courage. Les murs étaient tendus de cuir doré, où des oiseaux de diverses couleurs prenaient leur vol parmi des feuillages d'argent et d'azur. Sur l'entablement de pierre de la fenêtre ouverte, des fleurs odorantes poussaient parmi des plantes grimpantes. Dans un coin pendait une jolie volière avec deux chardonnerets. Près d'un bureau il y avait d'un côté un clavecin, et de l'autre une bibliothèque pleine de livres. Le soleil qui pénétrait par la fenêtre ouverte, et dont les rayons étaient tamisés par le feuillage et les fleurs, inondait toute la pièce de teintes si douces et si variées, que la petite chambre me parut un coin du paradis terrestre.

Je ne m'ennuyais point à attendre, et j'étais occupé à regarder un des chardonnerets qui, de son bec pointu, semblait vouloir briser un des fils de fer de sa cage pour venir à moi, lorsque la porte se rouvrit pour livrer passage à un autre ecclésiastique.

Celui-ci était jeune encore, — trente-cinq ans peut-être. Il avait une figure douce, des yeux noirs pleins de feu, des joues un peu creuses, et une taille élancée.

Je me levai avec respect. Il me prit la main et me dit d'un ton aimable, en flamand.

— Vous avez pleuré, mon petit homme? Allons, ne vous chagrinez pas davantage. Il fait bon ici; vous y serez bientôt habitué! Il y a dans notre établissement plus de cent flamands qui y viennent, comme vous, pour apprendre le français; vous trouverez parmi eux de braves garçons et de bons amis. Ils sont en classe maintenant. Dans vingt minutes commence la récréation. Alors je vous mènerai auprès d'eux pour vous présenter à vos nouveaux camarades. Causons un peu en attendant.

Il remarqua ma main mutilée et murmura avec un accent de pitié :

— Pauvre enfant!... Il ne faut pas que cela vous afflige trop, pourtant. Le bon Dieu, lorsqu'il nous ôte une force corporelle, nous donne toujours, en compensation, des facultés intellectuelles. Apprenez bien; vous pouvez, par le savoir, vous élever bien au-dessus de ceux qui ne sont point poussés, par quelque accident, au développement de leurs facultés morales. Plus tard, je prendrai plaisir à vous aider dans vos études, car vous me semblez un brave et candide enfant.

Ces paroles amicales, prononcées d'une voix pleine de douceur, furent comme un baume pour mon cœur. Des larmes de reconnaissance brillaient dans mes yeux, et j'aurais voulu sauter au cou du bon prêtre, mais le respect me retenait.

Il me fit rasseoir, s'assit lui-même, et demanda :

— Vous êtes Gantois, n'est-ce pas?

— Je suis de Landeghem, pour vous servir, monsieur.

Ses yeux noirs étincelèrent, et un sourire illumina ses traits.

— De Landeghem? Vous êtes de Landeghem! s'écria-t-il. Et quel est votre nom?

— Félix Roobeck, monsieur.

— Félix Roobeck? Vous êtes donc le fils de Jacob, le tisserand?

Je fis un signe affirmatif.

— Et comment va-t-il, le brave père Roobeck?

— Mes parents sont morts, répondis-je d'une voix étranglée.

Le prêtre secoua un instant la tête en silence.

— Pauvre Jacob! Hélas! mon enfant, c'est le lot de tout le monde, dit-il en soupirant.

Mais il surmonta immédiatement cette tristesse, et il reprit :

— Connaissez-vous aussi le vieux fermier Sanders, du bien d'Azeldouck?

— Le père Sanders? Certainement. Il me racontait toujours des histoires, monsieur, répondis-je joyeusement, et la mère Sanders, sa femme, bourrait toujours mes poches des pommes et des poires de son verger.

Il me reprit la main avec émotion.

— Ah! Il y a un an que je ne les ai plus vus. Sont-ils toujours bien portants et contents!

— Oui, monsieur. Père Sanders vient tous les jours à l'église avec sa petite béquille; la mère Sanders, il n'y a pas quinze jours, a engagé une course de vitesse dans son verger avec Rosette et avec moi, nous avons perdu.

Le visage du prêtre rayonnait de joie; ma frayeur avait complètement disparu.

— Rosette? Vous connaissez aussi Rosette Sanders?

— Nous jouions tous les jours ensemble, monsieur, et le dimanche, nous allions avec ses frères et sœurs au bien d'Azeldouck, manger un plat de riz au lait que grand-mère Sanders préparait pour nous.

Alors il me fallut lui parler encore du père de Rosette, le meunier Sanders, de la meunière, et de chacun de leurs enfants en particulier. Je vantai avec exaltation la douceur et l'application de Rosette; mais lorsque j'ajoutai que si elle était si sage, si bonne et si pieuse c'était pour être agréable à son oncle Charles, il s'attendrit visiblement.

— Les bons cœurs! Ils pensent donc encore beaucoup à l'oncle Charles! demanda-t-il.

— Rosette l'aime tant! Elle parle toujours de lui, répondis-je.

— Et grand'père Sanders? Et sa femme?

— Tous, tous, monsieur, du matin au soir.

Il se tut un moment et sourit avec joie.

— Vous avez donc entendu parler aussi de cet oncle Charles? reprit-il. Eh bien, mon enfant, c'est moi qui suis l'oncle Charles, et les vieilles gens qui habitent le bien d'Azeldouck, c'est mon père et ma mère.

Je le regardai avec stupeur, en tremblant de respect, car Rosette m'avait appris à considérer l'oncle Charles comme le plus saint et le plus savant homme du monde. En même temps j'étais enchanté de savoir que le protecteur dont les douces paroles m'avaient tiré du chagrin et du découragement, était l'oncle de Rosette, et le fils des bonnes gens qui m'avaient si souvent pressé dans leurs bras avec tendresse. Il y avait donc entre moi et ce saint homme une sorte de lien sympathique. Je n'étais plus seul.

Les sons d'une cloche retentirent dans le bâtiment.

— Voici l'heure de la récréation, dit le prêtre en se levant. Écoutez comme les étudiants se précipitent gaiement dans le jardin. Venez, Félix Roobeck, je vais vous faire faire connaissance avec vos nouveaux camarades... Je m'appelle le professeur Charles. Nommez-moi ainsi désormais.

Je le suivis à travers le corridor. Chemin faisant il me dit :

— Je crois, Félix, que vous êtes fort timide et craintif. Cela changera avec le temps. En attendant, il ne faut pas vous attrister des espiègleries de vos condisciples, et au commencement, vous devez même supporter patiemment leurs taquineries. Si cela allait trop loin, ne vous fâchez pas en leur présence, mais venez vous plaindre à moi. Vous êtes de mon village; mon père et ma mère vous aiment; je serai votre protecteur, et au besoin votre défenseur. Si vous désirez quelque chose que je puisse vous donner, vous connaissez maintenant la chambre du professeur Charles.

Il me conduisit au jardin, ou plutôt à la cour où s'entrecroisaient une foule d'élèves de tout âge, parmi lesquels il y avait des jeunes gens tout formés.

Mon apparition fit retourner toutes les têtes, et ils accoururent par groupes pour me regarder de près. Mais sur un signe de mon guide, ils restèrent à distance.

L'aspect de ces centaines de jeunes garçons, leurs cris, leurs regards hardis, m'auraient en d'autres circonstances rempli de confusion et de crainte; mais, conduit par la main de l'oncle Charles, — du professeur Charles, veux-je dire, — je me sentis fort, et même je dus réprimer en moi un mouvement d'orgueil. Je ne sais comment j'avais pu changer si subitement; je tenais bien soigneusement cachée ma main mutilée, mais j'étais tout à fait à mon aise, et je regardais en face, sans crainte et en souriant, les plus hardis de mes futurs camarades.

Après que nous eûmes traversé presque toute la cour, le professeur Charles appela par leur nom une dizaine d'élèves, et tous s'empressèrent d'obéir à cet appel. Ils se rangèrent autour de nous, tête nue.

— Messieurs, dit le professeur, voici un nouveau camarade, un garçon des environs de Gand, comme vous. Il est simple et bon; je le recommande à

votre amitié. Comme il ne sait pas le français, vous pourrez dans les commencements parler flamand avec lui. Aidez-le, en attendant, à apprendre bien vite assez de français pour qu'il puisse jouer avec les autres élèves. Vous, Christophe De Reus, et vous, Baptiste Mouton, qui êtes les plus âgés, je vous constitue ses mentors et ses protecteurs. Et vous tous, messieurs, je vous prie d'être aimables et bons pour votre nouveau condisciple. Qui lui fera du mal m'affligera; qui le traitera bien me fera plaisir. Maintenant, Félix Roobeck, mon garçon, bon courage, et jouez, le cœur léger, avec vos nouveaux camarades.

En achevant ces mots il s'éloigna. J'étais là debout au milieu de ceux aux soins desquels il m'avait confié. Peu de paroles furent échangées d'abord; nous nous regardions les uns les autres de la tête aux pieds.

Ce qui me sauta tout de suite aux yeux, c'est que mes deux mentors portaient bien mal leurs noms. Celui que le professeur avait nommé Christophe De Reus[1] loin de ressembler à un géant, était un petit bonhomme maigre et tortu, avec une grosse tête qui n'eût pas été déplacée sur les épaules d'un quinquagénaire. Ses yeux profonds étaient ombragés d'épais sourcis; son nez, long et pointu comme son menton, et des deux côtés de sa bouche une ride profonde donnait à son visage une singulière expression d'amertume. Néanmoins il riait continuellement, et tout vivait en lui, tellement il était animé et turbulent.

Baptiste Mouton, au contraire, était un garçon solidement bâti, comme un fils de paysans; on pouvait, selon le proverbe, voir encore la soupe au lait sous la peau tendue de ses joues fleuries. Il avait des mains et des pieds énormes. Ses mouvements étaient lourds, et en le voyant marcher on aurait cru qu'il ne savait pas plier les genoux.

Quant à mes autres compagnons, je n'eus pas le temps de les examiner de près en ce moment, car Christophe me prit la main et me tira en avant en s'écriant :

— Venez, nous allons jouer au jeu du cheval.

Mais Baptiste, voulant me prendre l'autre main, remarqua mon infirmité que j'avais dissimulée jusqu'alors sous le pan de ma redingote.

— Tiens ! qu'avez vous donc à la main? demanda-t-il, tandis que mon autre mentor regardait avec le même étonnement.

— Je suis tombé dans un chaudron d'eau bouillante, soupirai-je.

— Voilà qui est triste, dit le gros Baptiste. Nous ne pouvons pas jouer au cheval, mais j'ai des billes ; je vous en prêterai une douzaine.

1. En flamand *De Reus* veut dire le géant.

Nous commençâmes donc à jouer aux billes. Je n'étais pas adroit à ce jeu-là, et je perdis souvent; je gagnai aussi quelquefois. Mes compagnons paraissaient être de bons cœurs et faisaient tout leur possible pour me rendre agréable cette première heure de récréation, suivant les instructions du professeur Charles.

De temps en temps quelques autres pensionnaires venaient se poser devant nous, curieux de dévisager le nouveau venu. Ceux-là ne se permettaient point de parler flamand avec nous ; c'était défendu par le réglement de l'école. Mais souvent ils riaient entre eux en voyant ma main mutilée, que je ne pouvais pas toujours tenir cachée en jouant.

Baptiste Mouton crut remarquer que cela me faisait de la peine.

— Attendez! grommela-t-il. Que cet imbécile de wallon revienne encore se moquer de vous. C'est un taquin, un querelleur. Qu'il se tienne tranquille, ou je lui allongerai une giffle qui lui fera voir trente-six chandelles.

Au moment où je le priais de ne battre personne à cause de moi, l'élève désigné passa devant nous en ricanant, et s'écria :

— Manchot! Manchot! il n'a qu'une main.

— Tiens! voilà qui n'est pas d'un manchot! dit Baptiste en lui appliquant, de sa grosse main, un violent soufflet qui le fit tomber par terre en criant comme si on l'assassinait.

Deux messieurs en habits bourgeois — des surveillants sans doute, — accoururent immédiatement, et tâchèrent de découvrir quel avait été l'agresseur, et lequel d'entre eux devait être considéré comme coupable.

Le battant et le battu criaient si fort l'un contre l'autre qu'on ne pouvait comprendre ce qu'ils disaient. J'éprouvais une profonde pitié pour le pauvre wallon qui, pour un simple mot, avait reçu une si formidable giffle.

Alors le supérieur arriva, sa seule apparition fit taire tout le monde, chacun fut obligé de s'expliquer à son tour. Baptiste affirma et prouva par témoins que Jules Davreux — c'est ainsi que s'appelait le battu, — s'était moqué de mon infirmité et m'avait, malgré ses avertissements répétés, appelé plusieurs fois manchot. Le professeur Charles avait chargé Baptiste de me protéger, et celui-ci avait scrupuleusement exécuté cet ordre.

Je ne compris rien de tout de cela, car on parlait français. Mais à la fin je vis un surveillant prendre Jules Davreux par le bras.

— On le mène au cachot, souffla Christophe à mon oreille. Je ne savais pas ce que c'était que ce cachot; mais cette peine me parut si injuste, surtout après ce soufflet reçu, que je me mis à pleurer

et me jetai à genoux devant le supérieur pour demander la grâce de Davreux.

Ce spectacle étonna tout le monde et attendrit probablement le supérieur. Il me releva avec un doux sourire, me mit la main sur la tête comme pour m'approuver, et dit quelques mots au surveillant qui lâcha l'élève puni. Celui-ci en parut tout joyeux.

L'instant d'après il vint à moi et me tendit la main en signe de remerciement. J'en conclus que, si moqueur qu'il fût, il avait un bon cœur. D'autres élèves encore me donnèrent des marques d'estime et de sympathie.

Ce simple événement m'avait fait connaître tout d'un coup de mes condisciples, à mon plus grand avantage. Et c'est ainsi que je devins l'ami de la plupart d'entre eux.

La récréation était finie. Un surveillant me conduisit dans une salle où il y avait plusieurs rangs de bancs et une chaire. C'était la dernière classe des Flamands qui venaient à Tournai apprendre les éléments du français. Les professeurs et les surveillants y savaient tous le flamand, mais ils ne se servaient de cette langue que lorsque sans cela leurs explications auraient été inintelligibles.

Après les heures de classe, on nous fit repasser la leçon. Puis vint le souper qui me parut excellent et surtout joyeux à la longue table où je pris place. Il me semblait que je faisais depuis longtemps partie de cette grande famille.

On me désigna, dans le dortoir, un lit clos de rideaux blancs. Nous nous agenouillâmes tous pour la prière du soir, puis nous allâmes nous coucher.

Je pensai encore un peu, quoique avec moins de tristesse, à mon père et à ma mère. Je rêvai que du haut du ciel ils me voyaient dans ma pension, et que cette vue les réjouissait. Je dormis ensuite profondément jusqu'à l'heure où la cloche matinale et le bruit des élèves qui se levaient m'éveillèrent.

Ce jour-là je passai encore une demi-heure dans la petite chambre du professeur Charles, qui me parlait volontiers de notre village, de ses parents, et de tous les amis qu'il y avait connus. Il me fallait lui raconter tout ce dont je pouvais me souvenir. Il termina notre entretien en m'exhortant de nouveau à étudier avec zèle, et en me répétant sa promesse de m'aider et de me protéger, si j'étais sage et studieux.

Ainsi encouragé, je fis de rapides progrès dans la langue française et dépassai la plupart de mes condisciples. En quelques mois, je montai de deux classes; à la fin de la première année j'avais rattrapé les jeunes gens de mon âge, et je prenais place sur les bancs où Wallons et Flamands, assis à côté les uns des autres, recevaient l'instruction des mêmes professeurs.

Ceux-ci étaient fiers de mes rapides progrès. Le professeur Charles surtout, qui m'aimait beaucoup et qui, avec un soin presque paternel, me faisait répéter chaque jour mes leçons, en m'expliquant ce qui, sans cela, fût resté incompréhensible pour moi. Je recevais donc un double enseignement.

Si d'autres élèves que moi avaient été si manifestement honorés de la faveur du supérieur et des professeurs, ils eussent été assurément l'objet du mécontentement et de l'envie de leurs condisciples. Mais avec moi il n'en était pas ainsi; ma douceur, ma patience, mon infirmité même m'avaient rendu le favori de presque tous mes camarades. Arrivait-il parfois que quelqu'un voulût me molester ou me faire du mal, Christophe de Reus et Baptiste Mouton se mettaient immédiatement en devoir de me protéger, et j'avais toutes les peines du monde à empêcher ce dernier de distribuer à droite et à gauche une bonne volée de giffles avec sa grosse main. Deux fois déjà l'excès de son amitié pour moi l'avait fait mettre au cachot, au pain et à l'eau. Quoique nous fussions dans des classes différentes, et que nous ne nous trouvassions ensemble qu'aux heures de récréation, on nous rencontrait toujours prenant part aux mêmes jeux. Jules Davreux aussi était resté notre ami. Les autres nous appelaient en riant « le trèfle à quatre feuilles ».

J'étais donc tout à fait heureux au collège Saint-Paul à Tournai, et les années s'y passaient tranquillement.

Mon oncle pourvoyait largement à tous mes besoins. Je recevais en si grande abondance jouets, bonbons, livres, argent de poche et tout ce qu'il était permis d'apporter au collège, que j'en réservais une grande partie à des camarades moins favorisés, ou dont les parents étaient moins généreux. On me considérait donc comme un garçon de famille, et, dans ce petit monde, cela est aussi important que dans le grand.

J'atteignis ainsi ma seizième année. Je parlais bien le français, et je l'écrivais passablement.

L'année d'après mes études étaient si avancées que je pus passer en réthorique latine. C'était le but de mes efforts les plus ardents, car j'étais là sous la direction immédiate et quotidienne de mon protecteur le professeur Charles. Il est facile de comprendre avec quelle application je travaillai pour lui témoigner ma reconnaissance.

Je recevais peu de nouvelles de mon oncle. Il m'était permis de lui écrire à sa fête, et aux quatre grandes fêtes de l'année. Il ne me répondait jamais directement; mais il envoyait au supérieur une lettre en quatre lignes, d'où l'on me communiquait ces mots :

« Je suis content de mon neveu. Qu'il continue. »
Et cette lettre était accompagnée d'un beau cadeau

pour moi, tel qu'une boîte à compas, une montre, un portecrayon en argent, une boîte à couleurs, des fruits ou des friandises.

Ces présents de l'oncle Jean m'inspiraient une profonde reconnaissance. Mes professeurs ne négligeaient d'ailleurs aucune occasion de me prouver qu'il était de mon devoir d'aimer de tout mon cœur l'homme généreux qui avait pris la place de mes parents, et je n'y manquais point. L'oncle Jean était tout pour moi : je mêlais son nom à toutes mes prières, et j'appelais sur lui toutes les bénédictions du Ciel.

J'étais devenu presque un jeune homme, et je commençais à aspirer après le moment où je pourrais témoigner librement à mon second père tout mon amour et toute ma reconnaissance; cependant je sentais bien que mes études n'étaient pas encore achevées, et, fortifié par l'assurance que dans une couple d'années mon oncle me rappellerait pour demeurer avec lui, je restai au collège sans impatience.

Vers cette époque il se passa dans le monde extérieur des événements qui ne troublèrent pas seulement le repos de nos professeurs, mais qui agitèrent même les esprits des élèves.

Pendant trente ans, depuis l'avènement de Marie-Thérèse une paix générale avait régné sur l'Europe; mais maintenant des idées nouvelles et révolutionnaires surgissaient de toutes parts. Les peuples et les princes semblaient lutter pour bouleverser les bases sur lesquelles le monde reposait depuis des siècles.

Voltaire, que nous considérions comme l'antéchrist en personne, avait, aidé par ses partisans, semé dans toute l'Europe, et jusque sur les trônes, le besoin des changements. Ce n'était pas seulement le peuple de Paris qui se montrait chaque jour plus passionné pour ruiner le vieux monde, notre empereur Joseph II lui-même s'armait de la hache pour saper l'édifice séculaire de nos institutions nationales.

Il supprima les couvents, et subordonna en tout le pouvoir ecclésiastique à sa propre autorité. C'est du moins ce que j'entendais dire alors tous les jours.

Poussés à bout, et encouragés par Vonck et van der Noot, les catholiques des Pays-Bas coururent aux armes, défirent les Autrichiens à Turnhout, et les repoussèrent partout au delà des frontières. Ceci se passait dans les derniers mois de 1789.

Nous eûmes alors, dans notre collège, un jour d'immense joie. Élèves et professeurs s'embrassaient les larmes aux yeux. On nous servit un festin somptueux, et nous chantâmes jusqu'à la nuit en l'honneur de la délivrance du pays.

Mais cet enthousiasme se refroidit bientôt à la nouvelle que l'empereur d'Autriche, irrité, rassemblait une puissante armée pour écraser la Belgique. Le cri « aux armes ! » retentit dans tout le pays, jusque dans les moindres villages. Les riches abbayes équipèrent des régiments de dragons. Tout le monde, jusqu'aux servantes, donna de l'argent pour acheter des canons, et de toutes les communes, de tous les hameaux du pays, les paysans accouraient dans les villes pour recevoir des armes, et se ranger sous les drapeaux des patriotes. On vit des abbés, l'épée à la main, à la tête de leur régiment, et des prêtres qui portaient le fusil.

Cet incendie finit par se propager dans les collèges. Tous les élèves qui avaient la force de brandir un sabre s'en allèrent à l'armée sous la conduite de leurs professeurs, aux cris de : « En avant, en avant, pour Dieu et pour la patrie ! » Je vis avec peine disparaître tous mes camarades : Christophe de Reus et Baptiste Mouton me serrèrent dans leurs bras et je leur dis adieu en pleurant. Moi, estropié, je ne pouvais pas les suivre. D'ailleurs, sans la permission de l'oncle Jean, je n'eusse jamais osé, et, je l'avoue, ma nature pacifique me donnait une profonde horreur non seulement des combats sanglants, mais même de la moindre querelle.

Je fus au désespoir lorsque le professeur Charles quitta à son tour le collège pour rejoindre l'armée. Pendant trois jours je restai inconsolable. Je me sentais de nouveau seul, et j'errais dans la cour déserte du collège, pleurant les amis que j'avais perdus.

J'avais atteint mes vingt et un ans, et j'étais devenu un homme. Ne m'avait-il pas fallu, depuis plusieurs mois, couper avec des ciseaux les poils qui me poussaient au menton? Le temps fixé par mon oncle ne pouvait pas être éloigné.

Tandis que je pensais à cela, sans grand espoir, dans un coin isolé de la cour, le supérieur me fit appeler. Je le trouvai chez lui, tenant un papier.

— Félix Roobeck, me dit-il, j'ai reçu une lettre de votre oncle. Voici ce qu'il m'écrit : « Envoyez-moi mon neveu, mais tâchez de m'annoncer le jour et l'heure de son arrivée dans notre commune. Il ne retournera plus au collège, et demeurera désormais avec moi. Je vous remercie de vos bons soins. » C'est tout. Vous allez donc partir après-demain matin pour Courtrai par la malle-poste; vous y prendrez la voiture pour Menin...

Je chancelai de surprise et de joie, et voulus courir tout de suite au dortoir pour faire mes malles. Mais le supérieur me prit la main et me dit d'un ton grave :

— Écoutez avec attention, Félix, j'ai un bon conseil à vous donner : Jusqu'à présent vous avez toujours vécu comme un enfant naïf. C'est nous, vos maîtres, qui avons pensé pour vous et à votre

place, et vous avons protégé contre le mal. Dès après-demain vous devenez indépendant, et par conséquent responsable. Il vous faudra penser par vous-même et trouver en vous le courage et les forces nécessaires pour ne pas succomber dans le combat de la vie. Vous êtes pacifique et confiant. Certes, la douceur est une belle vertu; mais elle ne doit pas être poussée au point de favoriser les entreprises des méchants et des égoïstes. Vous êtes un garçon de bonne mine; vous possédez l'intelligence et l'instruction; votre oncle est riche, et les ressources matérielles ne vous manquent pas. Vous êtes donc mieux partagé que la moyenne. Ayez désormais conscience de votre valeur. N'ayez jamais ni orgueil ni vanité, mais relevez la tête et ne soyez jamais embarrassé ni confus pour faire une chose que votre conscience approuve. C'est ainsi que votre regard restera clair, et que vous échapperez aux pièges semés sous vos pas. Je n'oserais point donner semblable conseil à des esprits plus hardis; mais vous êtes une nature si simple et si humble que vous rencontreriez dans le monde beaucoup de dangers et vous auriez beaucoup à souffrir, si vous ne disiez pas fermement que vous êtes un homme, aussi digne et peut-être plus digne que les autres. Tâchez de bien comprendre cela, Félix, et plus tard vous me serez reconnaissant de vous l'avoir dit.

Je remerciai le supérieur avec effusion, car je sentais qu'il avait raison. D'ailleurs j'aimais à entendre répéter que j'étais devenu un homme, et je me promis bien de ne pas l'oublier.

Je courus au dortoir, et je me mis à empiler pêle-mêle mes hardes dans un coffre, comme si je devais partir sur l'heure. Puis je les en retirai et recommençai cinq ou six fois, sans trop savoir ce que je faisais.

Mon regard s'arrêta sur la petite glace pendue au mur. Je voulus m'assurer si j'avais bien l'air d'un homme. Vraiment il y avait des jeunes gens plus laids que moi. Mes yeux noirs étaient vifs et brillants. Mon front était large, et, quand je réfléchissais, il s'y creusait deux rides qui marquaient l'intelligence. Mais la teinte délicate de lait et de rose répandue sur mes joues, ma petite bouche aux lèvres rouges et humides, et que je tentais vainement de rendre sérieuse, me donnaient un air de simplicité tel que je me fâchai contre moi-même et me montrai le poing dans la glace.

En outre, lorsque je contemplai ma main gauche si vilainement difforme, le rouge de la honte me monta au visage. Cette difformité, je ne pouvais pas toujours la tenir cachée; ne ferait-elle pas de moi un objet de dégout ou d'aversion?

Mais ces tristes pensées se dissipèrent bientôt et je me livrai sans préoccupation à la joie d'être libre et de voir le monde. Quel bonheur! j'allais voir l'oncle Jean, demeurer chez lui, je pourrais l'aimer et l'honorer comme mon second père, le payer de ses bienfaits par mes bons soins et ma reconnaissance, être la consolation de ses vieux jours, et ne plus le quitter!

Deux jours plus tard, à sept heures du matin, la malle-poste m'emportait hors des murs de Tournai.

III

Ah! que la liberté est pour l'homme un bien précieux! Je m'étais figuré qu'il ne pouvait pas y avoir de plus grand bonheur que de passer sa vie en paix et sans soucis, entre des amis et des protecteurs, comme j'avais passé huit ans au collège Saint-Paul; mais à présent je riais de ma simplicité. Je n'avais été en somme qu'un oiseau prisonnier dans une cage dorée et toujours fournie de graines.

O le vaste monde, la belle nature sans limites où je pouvais maintenant courir en pleine liberté!

Nous étions en avril, et le premier soleil du printemps versait sur les champs sa féconde lumière. Les arbres n'avaient pas encore de feuilles, mais les grains sortaient de terre et étendaient partout leur immense tapis vert. Quelques buissons se paraient de leur première verdure, et les marguerites étoilaient de leurs corolles d'argent le vert des prairies mêlées à l'or des dents-de-loup. Le ciel était bleu, la lumière douce et dorée.

Nous traversions la belle vallée de l'Escaut, bordée à droite de hautes collines au-dessus desquelles le mont Saint-Aubert et la montagne de l'Ermite m'apparaissaient comme deux géants.

Je ne pouvais rassasier mes yeux. N'étais-je pas devenu un homme? Une partie de cette émouvante et belle nature ne m'appartenait-elle pas légitimement?

J'étais tellement absorbé dans cette contemplation et dans ces réflexions, que je ne faisais aucune attention à ce qui se disait autour de moi dans cette étroite malle-poste, quoiqu'on y fît un bruit assourdissant.

Nous étions six dans la rotonde : mes compagnons de voyage étaient deux femmes, un enfant, et deux volontaires patriotes, l'un de mon âge, l'autre d'une quarantaine d'années. Tous deux étaient porteurs d'un fusil. Leurs vêtements me paraissaient riches. Ils portaient un chapeau retroussé avec un panache et une grande cocarde, une tunique ornée de galons en biais, une culotte courte, de grandes guêtres de cuir, de larges buffleteries croisées sur la poitrine, et un sabre au côté. Tout cela était rouge, jaune, vert, bleu, et de nuances si vives que l'œil en était ébloui.



En plein marché... (Page 19.)

C'étaient ces deux patriotes qui faisaient tant de bruit. Avaient-ils bu un verre de trop avec des amis, où était-ce par enthousiasme national qu'ils se vantaient si haut des exploits qu'ils allaient accomplir? A les en croire, les soldats autrichiens n'étaient que les lâches mercenaires d'un tyran. Au premier aspect de l'armée belge ils allaient fuir comme des lièvres. Notre jeune volontaire en avait, à l'entendre, enfilé une dizaine à la pointe de sa baïonnette, et son vieux compagnon, ne voulant pas rester en arrière, en avait assommé une douzaine avec la crosse de son fusil.

Les femmes riaient. Elles ne paraissaient pas douter que la guerre qui allait commencer, — puisque l'armée autrichienne approchait de nos frontières, — ne se terminât de la façon que les patriotes prédisaient avec une conviction si profonde. De temps en temps on me demandait mon sentiment là-dessus; et n'en sachant pas plus, je leur donnais raison. J'essayai même de leur démontrer que tout se passerait comme à Turnhout, où les patriotes avaient, en si peu de temps, vaincu et mis les Autrichiens en déroute.

Comme je flattais l'amour-propre de mes comgnons, ils trouvaient que j'étais plein d'esprit et d'éloquence, et leurs louanges exagérées gonflaient mon cœur de plaisir. J'étais bien positivement un homme. Personne ne semblait remarquer mon extrême jeunesse. On ne m'adressait pas la parole sans m'appeler « monsieur ». Je cachais mon moignon, et n'avais pas à rougir de mon infirmité. J'étais donc de fort bonne humeur, et je causais poliment, mais sans embarras, avec mes compapagnons de voyage.

Dans tous les villages que nous traversions, nous entendions battre le tambour ou sonner le clairon. Partout, le long de la chaussée, nous rencontrions de petites bandes de volontaires,

en costumes bariolés, se dirigeant vers Courtrai, ou Tournai, et même des compagnies entières avec l'étendard de Brabant, précédées de fifres et de tambours. On eût dit que tout le pays s'était levé pour courir aux frontières; et je pris pitié de ces pauvres soldats autrichiens que j'entendais éventrer, fusiller et massacrer par milliers non seulement dans la malle-poste, mais dans tous les villages où nous nous arrêtions.

C'est ainsi que nous atteignîmes Courtrai.

Comme j'avais à y attendre une heure l'arrivée de la voiture pour Menin, je me rendis sur la Grand'Place où j'avais, en passant, remarqué un grand concours de monde.

Quel étrange et étonnant spectacle s'offrit à mes regards! De tous les côté de la place jusqu'à l'église Saint-Martin, on voyait s'exercer des troupes de patriotes. Les chefs à cheval ou à pied, le plumet au chapeau et l'épée à la main, allaient et venaient en donnant leurs ordres. Ici marchait une compagnie précédée de tambours; là trottaient, sur de lourds chevaux de labour qu'ils s'efforçaient de faire manœuvrer, une trentaine de paysans encore sans armes; plus loin des bandes d'enfants coiffés de claques en papier et armés de sabres de bois singeaient leurs parents ou leurs frères. Et au milieu de tout cela grouillait tout un monde de bourgeois surexcités, de femmes et de jeunes filles, la cocarde brabançonne au bonnet ou au chapeau, gesticulant, criant, chantant et faisant un tintamarre à vous faire perdre la tête.

Les chants patriotiques me remuaient profondément, et l'enthousiasme général me gagnait. Avec quel bonheur j'aurais revêtu l'uniforme militaire et versé mon sang pour la patrie! Mais n'ayant qu'une main valide, je n'étais pas apte à porter le fusil, et d'ailleurs, d'autres devoirs ne m'appelaient-ils pas? Ne devais-je pas désormais me consacrer tout entier au bonheur de l'oncle Jean?

Je faisais ces réflexions lorsqu'une nuée d'enfants conduits par quelques hommes d'âge, déboucha d'une rue latérale. Des centaines de petits garçons traînaient un canon auquel ils étaient attelés par des cordes rouges et jaunes. Ce canon, les écoliers de Courtrai l'avaient acheté avec leurs épargnes et ils venaient offrir leur présent, orné de fleurs et de feuillage, aux chefs des volontaires, défenseurs de la patrie.

Mais en ce moment je vis la malle-poste pour Menin tout attelée, et il me fallut, pour y prendre place, quitter cet émouvant spectacle.

Nous entendions encore les cris des patriotes lorsque nous étions déjà sortis des murs de Courtrai, et mes compagnons de voyage ne cessèrent pas, jusqu'à Menin, de se réjouir avec enthousiasme de l'infaillible écrasement de l'armée autrichienne.

Il était midi lorsque nous descendîmes à Menin, et la voiture s'y arrêta une bonne heure, pour laisser aux voyageurs le temps de dîner.

A peine eut-on apporté le dernier service de la table d'hôte que le cocher vint m'appeler pour monter dans la voiture d'Ypres qui, en effet, partit immédiatement.

Je n'avais plus qu'un seul compagnon dans la rotonde : un paysan qui avait l'air aisé, et paraissait toucher à la cinquantaine. Il sortait sans doute de table comme moi, car il s'enfonça dans un coin pour dormir. Mais après quelques efforts infructueux pour se mettre à son aise, il y renonça et me demanda :

— Monsieur va à Ypres?

— Pas si loin, fermier, je vais à Visseghem.

— Alors nous descendrons ensemble. J'habite Visseghem; du moins ma ferme est située au hameau du Pré, qui en dépend. Monsieur voyage-t-il aussi pour « le *patriotique?* » Il n'y a plus rien à faire chez nous : presque tous les garçons sont partis pour l'armée.

— Non, fermier, j'ai à Visseghem un vieil oncle...

— Un vieil oncle? serait-ce par hasard M. Roobeck?

— Précisément, vous le connaissez?

— Si je le connais! Qui ne connaît pas Jean Roobeck? Vous allez le voir?

— Je crois que je demeurerai désormais chez lui.

— Vous allez demeurer avec lui? murmura-t-il en secouant la tête avec un sourire singulier.

— Eh bien, qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

— Rien, monsieur. Avez-vous déjà rendu visite à votre oncle précédemment? non? Alors vous m'en direz des nouvelles dans quelques jours.

— Vous parlez par énigmes, fermier. Mon oncle n'est-il pas un homme comme un autre?

— Non, pas du tout, monsieur. Votre oncle ne ressemble à personne.

— On n'a pourtant pas de mal à dire de lui, je suppose? demandai-je à demi effrayé.

— Du mal? Pas beaucoup de bien toujours. C'est un drôle d'homme, indéchiffrable, dont personne ne comprend les manières ni la conduite. Il n'est jamais d'accord sur rien avec personne. Rien ne va à son gré; c'est un vrai porc-épic; mais en même temps il donne de l'argent à tous ceux qu'il a l'air de haïr, et pour toutes les choses qu'il désapprouve ou qu'il blâme. C'est une énigme vivante que votre oncle.

— Mais, objectai-je, s'il fait du bien à ses en-

nemis, n'est-ce pas la preuve d'une générosité particulière!

— On pourrait l'envisager ainsi, monsieur, s'il ne faisait pas de mal à ses amis. Vous me regardez avec étonnement? Ce que je vous dis est pourtant la vérité. Il y a quatre ans, j'avais parlé durement en public à M. Roobeck, et blâmé vivement sa conduite en certaines choses. Une querelle s'éleva entre nous, et nous en vînmes au point de nous menacer avec nos bâtons, si bien qu'il fallut nous séparer. Que fit votre oncle? Il me loua, pour un fermage modique, dix bonniers d'excellente terre. Lorsque je m'aperçus, au bout de trois ans, que ces terres étaient pour moi une source de profits, je crus de mon devoir d'aller remercier votre oncle. Je lui exprimai ma sincère reconnaissance et l'assurai que je resterais dorénavant son fidèle ami et son dévoué serviteur... Savez-vous ce qui s'ensuivit? Il m'accueillit comme un chien enragé, et me reprit les dix bonniers de terre! Je me suis dit souvent que c'est une chose étrange qu'un homme qui hait ses amis et aime ses ennemis; mais maintenant j'ai acquis la conviction que Jean Roobeck n'a jamais aimé que lui-même, et qu'en donnant son argent il n'a qu'un but : satisfaire son orgueil et ses fantaisies.

Il me semblait clair que l'amour-propre blessé du fermier lui inspirait de la rancune contre mon oncle, et qu'il ne fallait, par conséquent, ajouter aucune foi à ses accusations. Peut-être n'y avait-il rien de vrai dans tout ce qu'il m'avait dit.

Je l'aurais volontiers amené sur un autre sujet.

— Pour donner ainsi tant d'argent à droite et à gauche, mon oncle doit être très riche, murmurai-je en guise d'aparté.

— Riche? Sans doute qu'il est riche! Il possède un tas de fermes, de maisons et de terres, et il doit avoir un trésor d'argent comptant, car sa caisse paraît inépuisable.

— Mais puisqu'il distribue tant d'argent, vous ne pouvez méconnaître qu'au fond il a le cœur généreux, fermier?

— Généreux? Dieu le sait; répondit-il en levant les épaules. Vous pourrez en parler dans quelques jours, monsieur. Pour moi l'explication est dans le proverbe : ce qui vient de la flûte retourne au tambour.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que votre oncle a gagné son argent aussi facilement qu'il le dépense aujourd'hui. S'il avait dû, pour le ramasser sou à sou, piocher au jour le jour, il ne le ferait pas sauter si étourdiment. En tout cas, il n'a pas d'enfants, n'est-ce pas, et comme il vit seul et retiré, il lui reste assez de revenus de trop pour satisfaire toutes ses fantaisies sans écorner son capital.

Je me tus un moment pour réfléchir. Ce que disait mon compagnon de voyage m'étonnait au plus haut point. Mais les particularités qu'il semblait me cacher m'inquiétaient encore davantage.

— Et comment mon oncle a-t-il gagné sa fortune? demandais-je.

— Ne le savez-vous pas, monsieur.

— Non.

— Tout le monde le sait pourtant.

— Oui, mais moi pas.

— Alors je vais vous le dire. Jean Roobeck a été soldat, vous savez cela probablement?

— En effet.

— Eh bien, lorsqu'il est revenu du service, il est resté fraudeur. Comprenez-vous?

— Non.

— C'est-à-dire qu'il faisait la contrebande des marchandises prohibées, tant de France en Belgique que de Belgique en France.

— Mon oncle a fait cela?

— Oui, pendant de longues années. Et si ce n'est pas au service qu'il a gagné son rhumatisme, c'est assurément à ce rude métier qu'il l'a attrapé, car le fraudeur travaille la nuit, par les plus mauvais temps, malgré le froid, la neige ou la pluie... Cependant Jean Roobeck ne pouvait pas gagner beaucoup d'argent de cette façon-là. C'était un homme fort et résolu; il devint le chef d'une bande. Plus tard, lorsqu'il eut amassé quelques ressources, il ouvrit une boutique à Ronsbrugge ou du moins de ce côté de nos frontières, et cette boutique lui servit d'entrepôt pour les marchandises introduites en fraude, ou destinées à l'être sur le territoire français. Il avait alors plusieurs bandes de fraudeurs à son service. C'est ainsi que l'argent afflua dans ses coffres; et bientôt il en eut assez pour venir demeurer à Visseghem et s'y reposer. Comprenez-vous maintenant pourquoi votre oncle ne paraît pas connaître la valeur de l'argent?

— Ah! il serait cruel de me tromper! soupirai-je avec un véritable chagrin. Vos paroles me font peur.

— Pourquoi? Cela ne doit pas vous effrayer. Il y a sur nos frontières tant de fortunes qui n'ont pas d'autre origine. On ne le cache même pas.

Je me tus et baissai la tête. Il me peinait de penser que l'oncle Jean, l'homme que je devais et voulais aimer comme un bienfaiteur, avait exercé un métier si étrange et si douteux. Je ne savais pas bien jusqu'à quel point un pareil moyen de gagner de l'argent était coupable ou malhonnête, mais ma conscience me disait du moins qu'il y avait des voies plus nettes pour faire fortune.

De peur que mon compagnon ne me racontât

sur le compte de mon oncle des choses encore moins agréables, j'avais fermé les yeux et feignais de dormir, mais je pensais à ce que je venais d'apprendre. A la fin j'en vins à cette conclusion qu'il ne m'appartenait pas de rechercher et de juger ce que mon oncle pouvait avoir fait autrefois. Il s'était comporté envers moi comme un second père, mes parents l'avaient aimé et honoré, et depuis mon enfance j'avais profité de ses bienfaits. Mon devoir était donc d'oublier ce que ce fermier m'avait dit, et je me promis de ne pas en aimer moins cet oncle que la reconnaissance et la nature même me commandaient de chérir.

IV

Je continuais à réfléchir les yeux fermés, lorsque mon compagnon me frappa sur l'épaule, en criant :

— Hé ! monsieur, éveillez-vous. Nous approchons. Nous descendons ici. Encore une demilieue à pied, et nous voilà à Visseghem.

La voiture s'arrêta devant une auberge le long de la route ; on descendit ma malle, et le fermier m'aida à la porter dans la maison, d'où on l'apporterait le jour même chez mon oncle.

Je me rendis à Visseghem un sac de nuit à la main en compagnie du fermier.

Nous fîmes quelques centaines de pas, puis, à un carrefour il me montra une enseigne sur laquelle rayonnait un magnifique soleil.

— Il y a là d'excellente bière de la brasserie de Frans Cools, dit-il. Je vous invite à en boire une pinte.

Je refusai. J'avais déjà laissé mon verre plein à l'auberge.

— Je vous remercie cordialement ; vous comprenez bien que j'ai hâte d'arriver chez mon oncle ?

— Hâte ! répondit-il en ricanant. Soyez tranquille, vous y arriverez toujours assez tôt. Mais c'est égal, je vous accompagnerai jusqu'à un cabaret à cinq ou six minutes d'ici. Je dois y entrer absolument pour causer avec le cabaretier de la vente d'une vache... Tenez, cela tombe bien ; voici venir Corneille Sauteriot, le domestique et le jardinier de votre oncle. C'est un malin, il n'y a pas grand'chose à tirer de lui ; mais il n'y a pire eau que l'eau qui dort.

L'homme qu'il me montrait paraissait âgé de soixante ans, il avait les jambes arquées, le dos voûté, et une épaule beaucoup plus haute que l'autre. Lorsqu'il fut plus près je pus distinguer son visage où se lisait l'épuisement. Ses joues étaient pâles et creuses, ses lèvres pendantes ; sous ses épais sourcils brillaient de petits yeux qui semblaient n'avoir rien perdu de leur éclat.

Il me regarda avec méfiance. Son examen me fut sans doute favorable, car il vint à moi en souriant, ôta son bonnet, et demanda :

— Est-ce monsieur Félix Roobeck que j'ai l'honneur de saluer ?

— Oui, mon ami, c'est moi, répondis-je.

Il prit mon sac, et nous continuâmes à marcher.

— Et comment se porte mon oncle ? demandai-je.

— Bien, monsieur ; c'est-à-dire aussi bien que possible.

— Il m'attend ?

— Naturellement, monsieur, puisqu'il m'envoie vous chercher.

— Il n'est pas malade, du moins, mon bon oncle ?

— Malade ? Non, pas malade.

— Dieu soit loué, il est bien portant.

— Bien portant ? Non, pas bien portant.

— Allons, monsieur, laissez-le en paix ! dit le fermier en riant. Corneille Sauteriot est comme un tonneau vide. Frappez dessus tant que vous voudrez, il résonnera ; mais il ne rendra qu'un son creux.

— Je suis un tonneau qui ne se laisse pas mettre en perce par tout le monde, grommela le domestique. C'est pour cela que vous m'en voulez, M. Beks, mais cela ne sert de rien. Le robinet reste fermé.

Nous fûmes rejoints par deux ou trois paysans, dont l'arrivée nous fit taire. Mon premier guide entra avec ses nouveaux compagnons dans le cabaret dont il m'avait parlé, et je restai seul avec le domestique.

Nous fîmes quelques pas en silence. Je croyais que le vieillard était peu communicatif, et pensais à ce que je pourrais lui dire pour le faire parler, lorsqu'il se plaça à côté de moi et prit lui-même la parole.

— Monsieur Félix, dit-il, n'est-il pas vrai que le fermier Beks vous a dit du mal de votre oncle ?

— Beaucoup de mal. Comment pouvez-vous le savoir ?

— C'est son habitude. Il a une grosse rancune contre M. Roobeck : un différend au sujet de quelques bonniers de terre. Il tâche de noircir partout votre oncle.

— Je ne puis donc pas ajouter foi à ses paroles ?

— Un ennemi dit-il jamais la vérité, monsieur ?

J'éprouvai un véritable soulagement. Dieu merci, ma frayeur, mon angoisse n'étaient pas fondées ; mon bon oncle avait été calomnié par un homme que la haine poussait à l'accuser faussement.

— Je le pensais bien, m'écriai-je joyeusement. Ce qu'il me disait de la façon dont mon oncle aurait gagné sa fortune...

— Quoi! Il vous a parlé de cela? La mauvaise langue!

— N'est-ce pas, mon ami, ce sont des mensonges! Mon oncle a honnêtement gagné sa fortune dans le commerce?

— Oui, monsieur, honnêtement, aussi vrai que Corneille Sauteriot marche droit dans ses souliers.

A ces derniers mots, il secoua la tête d'un air singulier, et un sourire convulsif contracta ses traits; mais cela ne dura qu'une seconde. Le pauvre homme souffrait sans doute d'un tic nerveux.

— Le fermier a essayé de me faire croire que mon oncle est un homme brutal. Cela me faisait de la peine de l'entendre parler ainsi, et je ne pouvais pas le croire, moi qui pendant toute ma vie ai joui de ses bienfaits.

— Ce pauvre M. Roobeck souffre fort de son ancien rhumatisme et de sa goutte, répondit le domestique. Il est souvent malade, et par conséquent impatient. M. Beks en tire argument pour le traiter partout de porc-épic. Mais je vous l'assure, monsieur, au fond votre oncle est un excellent cœur.

— Merci, mon ami, je suis heureux d'apprendre que le fermier a voulu me tromper.

— Mais vous comprenez bien que votre oncle ne peut pas être un méchant homme, dit le domestique, puisqu'il se laisse dominer comme un enfant par une faible femme, par une jeune fille.

— Par une femme! Par une jeune fille! répétai-je avec surprise. De qui parlez-vous?

— De votre cousine Marguerite, monsieur. Ne la connaissez-vous pas?

— Une cousine! Il y a une cousine auprès de mon oncle?

— Ne vous a-t-il jamais parlé d'elle dans ses lettres?

— Jamais! Depuis quand est-elle auprès de lui?

— Je vais vous le dire. J'habite, avec ma sœur percluse, la maisonnette de jardinier au bout du jardin; mais je couchais dans un cabinet à côté de la chambre de M. Roobeck pour être prêt à le soigner à toute heure de la nuit. Avant l'arrivée de mademoiselle Marguerite nous avions une servante pour faire le gros ouvrage en bas. Mais j'étais le valet de chambre; M. Roobeck ne voulait être servi et soigné que par moi. Ce n'était pas toujours un service facile, mais je m'en acquittais avec dévouement et gratitude. Il y a environ trois ans, M. Roobeck souffrit si cruellement de la goutte que pendant dix semaines il ne put pas descendre. Il était naturellement un peu impatient. Notre servante, qui était assez volontaire, ne voulut pas souffrir ses observations, et nous quitta. Une seconde resta une semaine, et ne put s'habituer. Elle suivit la première. Il en vint une troisième, puis une quatrième, toutes y renoncèrent au bout de quelques jours, et je restai ainsi tout seul avec mon maître malade. Le pis, c'est que nous ne pouvions plus trouver une autre servante, même avec des gages doubles. Ma sœur est infirme et ne peut pas monter un escalier. Notre situation était pénible. Durant huit jours il nous fallut préparer les repas de monsieur dans notre maisonnette, et nous n'y connaissions rien. Et pendant ce temps-là votre oncle manquait des soins nécessaires. Au moment où notre détresse devenait insupportable, nous vîmes tout à coup apparaître un ange... oui, un ange...

Ici il fut pris d'un tressaillement nerveux si violent qu'il fut obligé de s'interrompre. Le même sourire singulier contracta sa bouche; mais il ne tarda pas à continuer :

— Oui, un ange, aussi vrai que Corneille Sauteriot marche droit dans ses souliers. Cet ange, ce fut Marguerite Rydams, votre cousine, la fille d'une sœur de la défunte femme de votre oncle. Elle avait été, disait-elle, obligée de faire le voyage de Gand à Menin, pour porter quelque argent à son frère qui est soldat. Elle ne voulait pas perdre cette occasion de rendre visite à son oncle et de s'informer de sa santé. M. Roobeck m'avait défendu de laisser jamais un de ses parents s'approcher de lui. Je fis part de cette défense à sa nièce. Cela l'attrista si fort, elle me parut si naïve, si douce, si désintéressée que j'en fus ému. De plus, lorsque je me plaignis des difficultés de notre situation, elle offrit de nous aider et de faire tout l'ouvrage jusqu'à ce que nous eussions une bonne servante. Elle savait la cuisine, et tout ce qui constitue la conduite d'un ménage. C'était par pur dévouement, et par amitié pour son pauvre oncle qu'elle faisait cette offre. Elle ne voulait pas un sou de gage... Je me laissai convaincre, et au risque de fâcher M. Roobeck, je montai pour lui annoncer la visiteuse. Il se mit en fureur, en effet, parce que je n'avais pas mis immédiatement cette effrontée à la porte. Mais, sur mes instances, il consentit à la recevoir un moment, pour lui ôter en même temps, comme il disait, l'envie de revenir l'ennuyer de sa présence... J'introduisis la nièce et m'éloignai. J'entendais d'en bas retentir la voix courroucée de votre oncle. Il parla longtemps et vivement; je prévoyais que sa nièce allait redescendre tout de suite, effrayée et tout en larmes; mais j'entendis avec surprise qu'elle répondait à votre oncle sur un ton non moins vif, et qu'à la fin elle paraissait avoir le dessus. Je percevais bien le bruit de leurs voix, mais je ne distinguais pas ce qu'ils disaient.

Tout à coup mademoiselle Marguerite descendit, aussi calme, aussi tranquille que s'il ne s'était rien passé. Elle me poussa un panier dans les mains et me dit : « Tenez, allez chez le boucher chercher quatre livres de bœuf à la petite côte. Vite, et soyez de retour dans un instant. Ne me regardez pas ainsi; désormais vous aurez à m'obéir; c'est la volonté de l'oncle Jean. » Et depuis ce jour-là, monsieur, elle dispose de tout chez nous. Il y a des gens qui disent qu'elle a ensorcelé M. Roobeck.

— Ensorcelé? répétai-je.

— Oui, monsieur. Ce sont des enfantillages, n'est-ce pas?

— Je sais mieux ce qui en est. C'est par son affabilité, son dévouement, ses soins incessants, en un mot par ses vertus qu'elle a gagné l'estime de mon maître et, depuis près de trois ans, elle l'a conservée tout entière. Il y a encore des envieux qui disent que mademoiselle Marguerite n'a eu en vue que l'héritage de M. Roobeck. Mais, bonté du ciel, cela est faux! La noble fille ne songe pas à pareilles choses. Si elle avait de l'argent elle le donnerait plutôt pour épargner la moindre peine à son cher oncle!

Pendant ses longues explications, le vieux domestique avait eu plus d'une fois son tic nerveux; mais maintenant ses hochements de tête et ses sourires grimaçants devenaient si marqués, que j'en eus grand'pitié.

— Mon ami, vous souffrez cruellement des nerfs, lui dis-je. C'est un mal douloureux, n'est-ce pas?

Il me regarda dans le blanc des yeux, comme surpris de ma question naïve, et leva les épaules sans répondre. Nous marchâmes encore quelque temps.

Quoiqu'il m'eût parlé de ma cousine Marguerite avec grand éloge, le ton de sa voix était pourtant si singulier que je me mis à douter s'il ne me cachait pas à dessein la vérité.

Plus d'une fois je le questionnai pour tirer de lui des explications plus claires, mais il répéta ses premières affirmations de la même manière.

Si son but avait été de me mettre en défiance contre elle, il l'avait parfaitement atteint. Une jeune fille qui en quelques minutes exerce une influence sans bornes sur un vieil homme malade, et se rend maîtresse de son ménage, cela me paraissait tout au moins étonnant. Il n'était cependant pas dans ma nature confiante de soupçonner quelqu'un sur des paroles douteuses, et je luttais en moi-même contre le sentiment défavorable qui voulait se glisser dans mon âme.

— Dites-moi, brave homme, demandai-je, ma cousine est-elle encore jeune?

Il secoua la tête.

— Est-elle vieille?... Pas vieille non plus? Elle doit être pourtant vieille ou jeune.

— Son visage ne porte pas d'âge, monsieur, répondit-il. Mais moi je lui donnerais trente ans environ.

— Est-elle jolie?

— Non, pas jolie.

— Laide, alors?

— Elle est un peu grêlée. Peut-on dire pour cela qu'elle est laide! C'est affaire de goût; mais elle est grande et maigre, et douce, amicale et franche, que c'est à ne pas le dire et c'est une chose merveilleuse que le désintéressement avec lequel elle soigne son vieil oncle, et la tendresse filiale qu'elle a pour lui, aussi vrai que Corneille Sauteriot marche droit dans ses souliers!.

A ces mots il secoua encore nerveusement la tête.

Je ne savais que croire. Cet être incompréhensible était-il faible d'esprit, ou en voulait-il à Marguerite. Elle lui avait repris l'empire qu'il semblait avoir exercé auparavant sur mon oncle. Était-ce cela? Mais il ne parlait d'elle qu'avec les plus grands éloges! Cependant ses paroles ne laissaient pas de m'inquiéter beaucoup.

Nous approchions de Visseghem, la tour de l'église s'élevait un peu plus loin au-dessus d'un épais rideau d'arbres.

Bientôt la route nous mena au milieu d'une cinquantaine de maisons éparses autour d'un moulin à vent.

— C'est le hameau de Blekhout, dit le domestique. Il appartient à notre commune... Cette tête qui nous regarde par une lucarne du moulin, c'est maître Gaspard Vlierings, le roi de la société de Saint-Sébastien, le meilleur archer des environs... La maison là-bas, avec des volets verts et un jardinet devant la porte, est une propriété de votre oncle. C'est là que demeure le maître d'école Thomas Bokstal. Il n'a pas une bonne santé et fait maigre chère, avec ses quatre petits enfants. Il a trop peu d'élèves; la plupart de nos garçons vont à l'école au village, chez le sacristain.

Nous entrions dans une longue rue bordée des deux côtés de jolies maisons bien bâties. Çà et là les gens venaient sur le pas de leur porte et m'examinaient curieusement. Le domestique qui portait mon sac leur faisait deviner qu'il me conduisait chez monsieur Roobeck. Je voyais à leurs regards qu'ils faisaient à ce sujet toute sorte de suppositions. Quelques-uns des plus hardis interpellaient Corneille pour apprendre de lui ce qu'ils désiraient savoir; mais il continuait son chemin sans rien dire.

Nous arrivâmes ainsi au bout de la rue et débouchâmes sur une grande place presque carrée, plantée de tilleuls.

Sauteriot dit en étendant le doigt :

— Voyez-vous là bas, au bout de la place, cette grande maison, — la plus grande de toutes, — avec ses dix fenêtres fermées? C'est la maison de votre oncle. Quand il est malade et ne peut descendre, les volets vers la rue restent toujours clos. Les gens connaissent cela, et ils savent qu'alors il ne veut recevoir personne, même pour affaires urgentes; à droite de la maison c'est la grille de notre jardin; à gauche demeure maître Verdillen, le plus grand ennemi de M. Roobeck.

— Son plus grand ennemi?

— Oui. Il faut savoir que maître Verdillen est charpentier. Le bruit continuel de sa scie et de son marteau ennuyait M. Roobeck. Votre oncle voulait racheter sa maison à un prix très élevé, et le faire ainsi déménager. Mais Verdillen, qui est un homme têtu, et qui a le sac aussi, ne voulait pas en entendre parler. Et de là est venue une grosse querelle. Votre oncle et maître Verdillen se sont, en plein marché, devant tout le monde, jeté un tas d'injures à la tête. Depuis lors ils ne se saluent même plus... Que dites-vous de notre église? Grande et belle pour un village, pas vrai?... Voyez la licorne dorée au-dessus de cette porte ronde. C'est la brasserie de Frans Cools qui fait la meilleure bière des environs. Plus loin c'est l'huilerie de M. Bakkerzeal : Un richard...

Je n'écoutais plus son bavardage. Encore une centaine de pas, et nous allions atteindre la maison de mon oncle. Quel sort m'y attendait? Qu'y avait-il de fondé dans toutes les paroles de mauvais augure qui m'avaient assailli depuis deux heures? Mon oncle était-il un homme dur et égoïste? Cela me semblait impossible... mais la cousine, la cousine?

Plus nous approchions, plus mon cœur battait, et quand le domestique mit la clef dans la serrure et ouvrit doucement la porte pour ne pas faire de bruit, je me sentis trembler.

Il me conduisit, toujours marchant sur la pointe du pied, dans une assez grande chambre éclairée par deux fenêtres s'ouvrant sur le jardin. Il me montra un siège et me dit à demi-voix :

— Veuillez attendre un moment; mademoiselle Marguerite doit être en haut. Je vais l'avertir de votre arrivée.

— Conduisez-moi plutôt près de mon oncle, murmurai-je.

— C'est défendu, répondit-il; M. Roobeck dort probablement ; c'est son heure. Un peu de patience, monsieur, cousine Marguerite va venir tout de suite.

V

Quand le domestique m'eut quitté, je regardai autour de la chambre, qui n'avait rien de particulier. Une table, quatre chaises, une horloge-coucou, quelques estampes encadrées, une grande cheminée avec des chenets, et tout près une petite table avec de la lingerie et une chaise basse pour la lingère.

Sur la table, deux ou trois numéros d'un journal de Bruxelles. J'allais en prendre un lorsque j'aperçus un livre ouvert. Mon œil s'arrêta sur un article VII, et je lus non sans étonnement ce qui suit :

« Tous testaments ou actes de dernière volonté » seront valables s'ils sont écrits de la main du » testateur ou faits par notaire en présence de » témoins... »

Je regardais le titre du livre. Il portait : *Coutumes de la ville et de la banlieue de Courtrai.*

Mon pauvre oncle était-il donc si malade, que lui-même ou d'autres pensassent à son testament?

Je fus tiré de mes réflexions par le son d'une petit voix aiguë qui disait au domestique dans le corridor :

— C'est bien. Je n'ai plus besoin de vous cet après-midi. Allez au jardin, et plantez encore une couche de petits pois. Cela devrait être fait depuis trois jours. Dépêchez-vous. Là-dessus ma cousine Marguerite entra dans la chambre. Elle n'était certes pas belle. La petite vérole l'avait fortement marquée. Cela me donna du cœur; je la saluai en souriant.

Elle me jeta un regard profond, et s'avança vers moi en me disant d'un ton fort doux :

— Soyez le bienvenu, cousin Félix. Il y a bien longtemps que je désire faire votre connaissance. Je suis heureuse de vous serrer la main. Depuis deux ans je m'efforce de décider l'oncle Jean à vous rappeler du collège. Il ne convenait pas qu'il fût soigné dans sa maladie par des gens cupides. Vous voilà maintenant pour m'aider. Nous lutterons d'affection et de dévouement pour rendre ses dernières années aussi douces que possible, n'est-ce pas?

Je ne savais que lui répondre.

— Vous avez conseillé à mon oncle de me rappeler du collège? balbutiai-je? Ah! je vous en suis reconnaissant du fond du cœur, mademoiselle.

— Mademoiselle! Appelez-moi cousine Marguerite; je ne vous appelle pas autrement que cousin Félix.

— Mon oncle est-il gravement malade, ma cousine?

— Oh! non, mon cousin. Il souffre d'un rhumatisme et de la goutte. Mais cela ne l'empêche pas de manger et de boire comme un homme bien portant. Il dort maintenant; vous devrez attendre une heure, peut-être, pour le voir, car il ne supporte pas d'être troublé dans son sommeil de l'après-midi. Il faut que je me dépêche à mon ouvrage. Dès qu'il se réveillera, il m'appellera pour qu'on lui apporte deux petits sacs de sable chaud à placer derrière son dos. Je dois encore les coudre. Asseyez-vous près de la table, cousin, et lisez les nouvelles des patriotes dans les journaux de Bruxelles.

En ce moment elle aperçut seulement le livre ouvert sur la table, car elle l'enleva et l'enferma dans le buffet en disant :

— C'est le livre de l'oncle Jean. Il l'a lu encore ce matin.

Ensuite elle s'assit assez loin de moi sur la petite chaise dans le coin de la cheminée, et se mit à coudre rapidement les sacs de toile, sans lever les yeux de dessus son ouvrage.

Je feignais de lire le journal, mais je regardais attentivement ma cousine du coin de l'œil. Que fallait-il penser d'elle? L'avait-on calomniée par haine ou par envie?

La petite vérole avait marbré son visage de plaques blanches, et légèrement déformé sa bouche. Elle était de taille moyenne, mais sa maigreur peu commune la faisait paraître grande. Sa tête était remarquablement petite : tout en elle était petit. A peine pouvait-on distinguer ses yeux, qui brillaient comme deux perles de cristal brun.

Ses vêtements, d'une grande propreté, étaient très humbles et sans aucun ornement. Elle portait un bonnet blanc à barbes, une longue robe de coton bleu à points noirs et un fichu violet à points blancs. Ce costume lui donnait l'aspect d'une religieuse ou d'une béguine.

Sans doute on avait calomnié la pauvre fille. Assise dans le coin de la cheminée, elle me faisait l'effet d'une créature faible et naïve, incapable de ruse ou de méchanceté. Elle n'était ni jolie ni jeune; elle pouvait bien avoir trente ans en effet; mais il y avait dans toute sa personne quelque chose de fin, de modeste et de réservé qui inspirait la confiance.

J'avais remarqué depuis un instant qu'elle m'observait aussi à la dérobée, des pieds à la tête. Je trouvai cela tout naturel. Ne faisais-je pas la même chose.

Le silence commençait à m'embarrasser.

— Cousine Marguerite, demandai-je pour dire quelque chose, voulez-vous être assez bonne pour me montrer la chambre que je dois occuper? Je voudrais me laver les mains.

— Votre chambre est en haut, à côté de celle de l'oncle Jean, répondit-elle. Il dort encore; nous ne pouvons pas monter avant qu'il appelle. Encore quelques moments de patience, mon cousin... Vous coucherez à côté de l'oncle Jean, pour pouvoir l'aider, s'il avait besoin de quelque chose la nuit. Croiriez-vous que jusqu'à présent Corneille Sauteriot a dormi dans cette chambre? Cela devenait dangereux; cet homme était toujours seul avec notre oncle, et feignait un dévouement exagéré, dans l'espoir d'être sur son testament. M. Roobeck ne pouvait pas rester plus longtemps aux intrigues d'étrangers. Nous seuls, ses parents, nous devons le soigner et le veiller; c'est notre devoir, et aussi notre droit. Puisque vous voilà, cousin, je ne laisserai plus au domestique l'occasion de rester seul avec notre oncle. Je pourrais faire renvoyer ce serviteur dangereux pour nous, mais il a une sœur qui est infirme, et je ne veux pas lui nuire inutilement.

Une sonnette tinta dans le vestibule, et une grosse voix courroucée cria d'en haut :

— Marguerite! Marguerite!

— Ah! l'oncle Jean est réveillé, dis-je.

Mais elle, comme si elle n'avait pas entendu, continua froidement :

— Voici la règle de la maison : nous nous levons à six heures, nous déjeunons à sept, nous dînons à une. L'oncle Jean dort ensuite jusqu'à trois ou quatre heures. C'est le seul moment de la journée où nous sommes libres de faire ce que nous voulons. Nous soupons...

— Marguerite! Marguerite! répéta la voix de mon oncle.

— Le pauvre malade a peut-être besoin de vous, remarquai-je.

— Laissez-le crier, dit-elle en riant; c'est son habitude. Cela lui fait du bien de se secouer la bile. Nous soupons donc à sept heures, et nous nous couchons à neuf.

Nouvel appel, plus impatient que les deux premiers.

— Oui, oui, me voilà, loup garou, répondit-elle assez haut pour être entendue peut-être de mon oncle. Maintenant, cousin, tenez-vous prêt. Dans un instant je viendrai vous dire qu'il désire vous voir... Si vous voulez, nous nous entendrons bien, et nous resterons bons amis, car nos intérêts sont les mêmes.

Elle me laissa stupéfait. Que signifiait l'ironie avec laquelle elle avait écouté ses appels réitérés? Disaient-ils vrai, ceux qui prétendaient qu'elle ne visait que l'héritage? Le flattait-elle en sa présence, et se moquait-elle de lui dès qu'il ne pouvait plus l'entendre? Doute pénible qu'aucun rayon de lumière n'éclairait pour moi.



A mon entrée dans la chambre. (Page 31.)

La voix de ma cousine vint jusqu'à moi :

— Venez vite, cousin Félix, criait-elle. Votre oncle est impatient de vous serrer la main.

Ces derniers mots me donnèrent du courage en me faisant espérer un accueil aimable. Je grimpai rapidement l'escalier et pénétrai dans la vaste chambre. En entrant je tendis les bras vers mon bon parrain, mon généreux bienfaiteur, prêt à lui sauter au cou. Mais son regard froid et sévère me glaça; je laissai retomber les bras et m'arrêtai hésitant.

Mon oncle était à demi couché dans un grand fauteuil, avec deux coussins derrière le dos. Un de ses pieds reposait aussi sur un conssin. Sa grande robe de chambre bordée de fourrure qui lui tombait jusqu'aux pieds le faisait paraître encore plus grand et plus gros qu'il n'était réellement. Il me fit l'effet d'un géant en colère.

Tandis qu'il tenait les yeux fixés sur moi, je sentais son regard perçant me pénétrer jusqu'aux moelles. J'avais peur. Marguerite me poussa par le bras et voulut me faire avancer; mais j'attendais un ordre ou un mot d'encouragement de mon oncle.

— Ah ça, mon drôle de neveu, cria-t-il, êtes-vous une petite fille, ou me prenez-vous pour un ogre. Garçon, garçon, que vous avez l'air simple ! Approchez, donnez-moi la main : je ne vous mordrai pas.

Il riait d'un air aimable, et paraissait joyeux. Rassuré, je courus à lui, je saisis la main qu'il me tendait et l'approchai de mes lèvres avec reconnaissance.

Cette effusion le toucha sans doute, car il retira sa main en grommelant.

— O mon bon oncle, mon cher parrain, m'écriai-je, combien je bénis Dieu qui m'a enfin permis de vous connaître, et de vous témoigner mon amour et ma gratitude! Depuis le berceau

j'ai joui de vos bienfaits; vous avez été le noble protecteur de toute ma vie; je veux par un dévouement sans bornes, par un zèle...

— Qu'avez-vous à rire en dessous, Marguerite? interrompit mon oncle avec colère! Vous croyez que les fadaises de mon innocent neveu m'attendrissent? Pas du tout. Non, mille tonnerres, elles ne m'attendrissent pas!

Surpris et effrayé, je reculai de quelques pas. Le juron de mon oncle retentissait à mes oreilles comme le roulement de la foudre.

— Vous voulez le cacher, ricana ma cousine. Croyez-vous que je ne le vois pas?

— Taisez-vous, effrontée béguine, riposta mon oncle. Vous ne vivez que pour me tourmenter. Otez-vous de mes yeux, je veux rester seul avec mon neveu.

— Pour pouvoir le chagriner à votre aise, n'est-ce pas?

— Maigre Gretchen, ne me faites pas bouillir le sang, tonnerre, ou je me lève de mon fauteuil pour vous tordre le cou! Êtes-vous partie, oui ou non?

— Eh bien, soulagez-vous encore un peu, vous êtes fou, dit Marguerite en riant. Et elle sortit à pas lents.

Je croyais que l'oncle Jean ne tarirait pas sur l'insolence de ma cousine; mais au contraire, il murmura à demi-voix avec admiration :

— C'est une perle, cette fille-là. Elle a bec et ongles, et ne se laissera pas marcher sur le pied. C'est ainsi que j'aime les gens.

Il me désigna une chaise et me fit asseoir devant lui, puis il reprit d'un ton froid et sévère :

— Félix, mon garçon, vous avez encore du lait au menton. Il faudra m'essuyer cela. Je n'aime pas les gens plats. Vous êtes encore terriblement enfant. Ce n'est pas votre faute, et cela changera; mais ne me flattez pas, car nous ne serions pas bons amis. Je ne veux pas entendre parler de reconnaissance et de bienfaits, par le diable. Qu'est-ce que la reconnaissance? Un moyen d'obtenir davantage; et pas autre chose. Silence donc désormais sur ce que je puis avoir fait pour vous et pour vos parents. Vous croyez peut-être qu'il peut être bon de me flagorner pour que je vous couche sur mon testament, au détriment des autres? Inutile, mon garçon. Tout se passera légalement et naturellement, à moins qu'on ne me donne des raisons de changer d'avis. Ma succession se partage en deux : La moitié est pour vous, car vous êtes le fils unique de mon unique frère. Il est inutile, je le répète, de me flatter ou de me flagorner, ou de m'ennuyer des effusions de votre prétendue reconnaissance, et cela peut même vous être nuisible. Tout ce que je désire, c'est que vous ne souhaitiez pas trop ardemment ma mort... Pourquoi faire cette mine déconfite? Est-ce que la plupart des neveux n'aspirent pas après la mort de leur « oncle de sucre »? Allons, allons, pourquoi mettre tant de gants? Quand l'âne est mort, on fait des flûtes avec ses pattes pour faire danser les paysans, n'est-ce pas? Parlez, n'est-ce pas ainsi?

Je me taisais. Les oreilles me tintaient; ses paroles m'avaient glacé le sang dans les veines.

Il était là devant moi, l'homme dont le nom était mêlé à toutes mes prières depuis mon enfance; le second père, le bienfaiteur que j'avais aimé, que j'aimais encore si tendrement! Mon cœur, trop longtemps contenu, avait besoin de s'épancher, et je ne trouvais en lui que rudesse et raillerie! N'était-ce pas un rêve, une erreur de mes sens?

Je poussai un long soupir et deux larmes jaillirent de mes yeux.

— Eh bien, êtes-vous devenu muet? Allez-vous parler? gronda mon oncle dont les yeux lançaient des flammes.

— Ah! mon cher oncle, balbutiai-je, ayez pitié de moi. Vos paroles me percent le cœur. Vous ne me connaissez pas. Dieu nous entend. Je vous assure que je donnerais tout au monde, même mon bonheur, pour que vous viviez jusqu'à cent ans. Votre succession, je n'y pense pas. Fussé-je dès à présent convaincu que je n'hériterai pas un sou, je ne vous en aimerais pas moins. Croyez-moi, c'est mon âme elle-même qui vous parle.

Des larmes roulaient dans mes yeux, et je voulus porter sa main à mes lèvres.

— Mille milliards! s'écria-t-il, qu'est-ce que c'est que ces manières-là? Me prenez-vous pour une femme qu'on gagne par ces sensibleries? Cela ne peut durer ainsi. N'entendrai-je de vous que ces éternelles jérémiades? Nous y mettrons bon ordre.

Marguerite, suivie du domestique, entra dans la chambre et dit en riant :

— Eh bien, vous n'avez pas encore fini de martyriser ce pauvre garçon? Laissez-le en repos, ou vous aurez affaire à moi.

— Allez-vous-en, maigre échine, ou je vous jette cette tasse de café à la tête, vociféra l'oncle Jean en se levant à demi d'un air furieux.

— Taisez-vous, répondit-elle, ou je flanque votre sable brûlant par la fenêtre.

— Oui, oui, du sable chaud, je n'y pensais plus.

— Je le crois bien. Vous prenez tant de plaisir à tourmenter mon bon cousin, que vous oubliez votre mal... Venez, Félix, donnez-moi un coup de main. Soulevez un peu ce gros bœuf que je puisse lui mettre des sacs de sable derrière le dos.

Elle prit les deux petits sacs des mains du domestique et lui montra la porte.

Je m'étais approché de mon oncle et l'avais pris sous les bras, pendant que Marguerite s'apprêtait à arranger les sacs de sable chaud. Il était très lourd, et la crainte de lui faire du mal me privait d'une partie de mes forces. Je réussis cependant à le soulever un peu, mais tout à coup il poussa un tel cri de douleur et se mit à sacrer si effroyablement, que je le laissai retomber dans son fauteuil.

Alors il éclata en injures et me reprocha amèrement ma maladresse. Mon cœur se serra et je sentis la rougeur me monter au front. J'étais là tremblant, immobile, n'osant articuler une syllabe.

— Attendez un moment! s'écria Marguerite, je vais mettre mes gants de velours... Vous, Félix, prenez les sacs et jetez-les derrière son dos, pendant que je vous montrerai comment il faut manier ce malade récalcitrant.

L'oncle Jean se mit à crier à l'aide dès qu'il eut deviné son intention. Mais elle, rassemblant toutes ses forces, le leva de dessus son fauteuil, me fit placer les sacs, et le laissa ensuite retomber comme une masse.

Il poussa un second cri de douleur, puis il se prit à rire tout haut avec Marguerite et parut ravi de la rudesse de sa nièce.

Ce spectacle me stupéfia à ce point que je le contemplai en homme qui ne peut en croire ses yeux.

— Mais, vertudieu ! quel homme êtes-vous donc? s'écria l'oncle Jean. Voyez-le donc, avec ses yeux écarquillés, comme un hibou dans un boulin. Me prenez-vous pour un bonhomme de porcelaine qui se casse au moindre choc?

J'avais la gorge serrée; je respirais à peine. J'employai toute la force qui me restait à refouler mes larmes. Je me sentais profondément malheureux; mon cœur saignait de ces cruelles blessures que mon affection, mon respect et ma gratitude avaient reçues coup sur coup.

Marguerite eut sans doute pitié de moi.

— Venez, Félix, laissez ce grognard seul, et suivez-moi, dit-elle.

— Il restera ici! grommela mon oncle.

— Il vient avec moi, j'ai besoin de lui, répliqua-t-elle.

— C'est ce que nous verrons. Suis-je le maître ici, ou non?

— Maître de martyriser votre neveu? Oui, si je n'y étais pas pour protéger votre victime. Lâchez-le, pour l'amour de Dieu, jusqu'au souper. Il n'a pas encore vu sa chambre; il n'a pas même eu le temps de se laver les mains. Il vient avec moi, vous dis-je.

— Je le défends!

— Et moi, je le veux!

— Eh bien, allez au diable tous les deux!

Marguerite m'entraîna par la main; je la suivis, passif et silencieux, comme un homme à moitié mort.

Dans le corridor, à côté de la chambre de l'oncle Jean, elle me montra une porte ouverte et m'y poussa en disant :

— Voilà votre chambre. On a apporté votre malle; j'ai fait monter aussi votre sac. Arrangez vos effets, et lavez-vous la figure et les mains. Reposez-vous un moment, pour revenir de votre surprise et de votre chagrin. Puis je vous attends en bas. Ne craignez rien, votre oncle ne vous appellera pas; je le lui défendrai.

J'entrai en chancelant dans la chambre que j'allais habiter désormais. Je ne jetai pas un regard sur ce qui m'entourait. Tout m'était devenu indifférent : je restai au milieu de la pièce, immobile, stupide, les yeux cloués au sol. Était-ce possible? Ne rêvais-je pas?... Non, non, c'était la désolante réalité : Toute ma vie j'avais aspiré après cette heure, comme après le paradis... et j'étais en enfer! Je me laissai tomber sur une chaise, je cachai ma figure dans mes mains et donnai un libre cours à mes larmes trop longtemps comprimées.

Combien de temps pleurai-je ainsi? Je n'en sais rien. Peu à peu mes larmes cessèrent de couler, et la lumière revint dans mon cerveau. Je pensais au passé, à mon village natal; mon heureuse enfance, mes bons parents, le professeur Charles, mes camarades Mouton, De Reus et Davreux repassèrent devant mes yeux en me regardant avec compassion. Ils déploraient mon triste sort... Et ce sort ne devait plus changer! Peut-être mon oncle était-il bon au fond; mais moi, élevé avec tant de réserve, pouvais-je m'habituer à cette atmosphère de grossièreté et de froide ironie? Et cependant, ce sort affreux, je devais l'accepter sans murmurer. La reconnaissance même m'en faisait un cruel devoir; mais je prévoyais en frémissant tout ce que j'aurais à souffrir, et combien je serais blessé dans mes sentiments intimes.

J'ouvris ma malle et commençai à ranger mes petites affaires; mais j'étais si troublé et si peu capable d'attention que je ne savais presque pas ce que je faisais. Lorsque j'eus ôté de mon coffre quelques livres, — mes amis de collège, — et que je les eus posés sur la table, mon œil resta longtemps fixé sur leurs titres. Les noms illustres d'Homère, de Démosthènes, d'Horace et de Cicéron me ramenèrent par la pensée au collège Saint-Paul, à Tournai, au milieu de mes professeurs et de mes condisciples; je me rappelais leur affection, leur amitié désintéressée pour le pauvre estropié... Ce souvenir, qui me réjouit d'abord, finit par me déchirer le cœur.

Ne sachant ce que je faisais, et comme pour échapper à ces douloureux souvenirs, je descendis à pas lents, et allai m'asseoir au rez-de-chaussée, dans la chambre vers le jardin, la tête appuyée sur ma main.

VI

J'y étais depuis quelque temps, lorsque Marguerite entra avec un panier de salade qu'elle posa sur la table. Tout en nettoyant sa salade, elle me dit :

— Allons, Félix, prenez courage; bientôt vous envisagerez les choses avec un meilleur aspect. Je comprends votre chagrin, et j'ai vraiment pitié de vous. Vous avez l'air d'un bon garçon, mais vous êtes beaucoup trop naïf, et vous ne connaissez pas encore le monde. Il y a des gens de toute sorte, et l'on doit traiter chacun selon sa nature. Croyez-vous que je sois si impolie au fond que je me montre en présence de l'oncle Jean? Pas du tout; et si nous restons amis, ce dont je ne doute pas, vous verrez que je ne suis pas mal élevée, et que je suis douce de caractère. Mais puis-je faire autrement? L'oncle Jean le veut ainsi. Pour qu'il se fasse un peu de bon sang dans ses vieux jours, je dois non seulement me laisser injurier, mais même lui répondre sur le même ton. Je le fais, autant que possible, par dévouement pour lui. Vous le savez, il a été soldat en Allemagne, et, de plus, il a passé une grande partie de sa vie parmi les gens les plus grossiers qu'on puisse trouver. Être brusque, parler brusquement, tonner, tempêter, faire du tapage, c'est sa vie, son plus grand, son seul plaisir. Quand il est réellement fâché, on s'en aperçoit à quelques mots d'allemand qui lui échappent, et que j'ai entendus cent fois.

— Notre oncle sait-il l'allemand?

— Pas du tout; il n'en a rien retenu, sauf quelques expressions de caserne... Mais s'il a des manies étranges, et d'incompréhensibles lubies, au fond il n'est pas méchant. Le tout est de savoir le prendre. Voici la règle en ce qui vous concerne : S'il se moque de vous ou s'il vous traite durement, ne vous en attristez pas; réjouissez-vous-en plutôt, car c'est un signe de sympathie pour vous. Si, par malheur, il venait jamais à vous haïr ou à être réellement irrité contre vous, vous vous en apercevriez à sa douceur et à sa politesse envers vous. Il est ainsi fait qu'il malmène ses amis et caresse ses ennemis. Vous ne le croyez pas? Voyez Corneille Sauteriot. Quand ce rusé valet était le favori de l'oncle Jean, les oreilles lui tintaient du matin au soir du bruit des injures et des sobriquets que son maître lui jetait à la tête. Mais depuis que j'ai fait comprendre à M. Roobeck que le cupide Corneille n'acceptait tout cela si patiemment que pour être couché sur son testament, au détriment de ses héritiers légitimes, tout a changé. Observez-le : vous verrez que notre oncle parle poliment et amicalement au domestique ; cela signifie qu'il lui en veut. Soyez donc joyeux, au lieu de vous désoler, notre oncle doit vous aimer tendrement, pour vous traiter si mal. Votre bonheur me rendrait jalouse, si j'étais capable d'envie.

J'étais abasourdi. Ce monde où je me trouvais était tellement le contraire de ma nature intime, que je ne savais plus que penser ni que croire. Mon oncle était bon malgré sa brutalité. Ma cousine Marguerite, dont je m'étai méfié, agissait avec moi de la façon la plus généreuse; elle était amicale, polie, douce, et je me sentais pénétré de reconnaissance envers elle.

— Savez-vous, cousin, ce que vous avez de mieux à faire? reprit-elle. Suivez mon exemple; redressez-vous contre votre oncle, rendez injure pour injure, moquerie pour moquerie, payez-le dans sa propre monnaie. Il vous en saura gré.

— Ah! ma cousine, je le voudrais que je ne le pourrais pas. Les paroles me manquent.

— Bah! cousin, vous les apprendriez bien vite, comme je les ai apprises moi-même, et comme vous êtes un homme, vous pourriez aller beaucoup plus loin que moi. Il n'est pas difficile de l'appeler dragon, taureau, podagre, grognard ou radoteur, peu importe, pourvu que cela sonne fort.

— Non, ma cousine, je ne pourrais jamais. Votre conseil est bon, je le sens, mais je ne saurais le suivre. J'aime et j'honore sincèrement notre oncle; mon cœur se déchirerait en l'injuriant; je ne le puis.

— Il se peut qu'il vous faille un certain temps pour vous habituer à cette singulière situation. En attendant, je vous donnerai un autre conseil. Quand l'oncle Jean vous malmènera ou vous insultera, bornez-vous à sourire doucement, comme si vous ne le preniez pas au sérieux. C'est aussi une manière de ne pas le froisser, et vous resterez dans le vrai, car ce qu'il dit ou ce qu'il fait n'est pas sérieux pour lui-même. Par condescendance, par amitié pour lui, vous devez feindre du moins de n'être pas ému de ses invectives. Il ne peut souffrir un visage triste, et les larmes, les larmes, voyez-vous, tombent sur son humeur impatiente comme des gouttes d'eau sur un fer rouge. Que vos yeux ne se mouillent jamais en sa présence, car il serait capable de vous haïr... Vous comprenez bien, Félix, que je ne vous dirais pas tout cela, si ce n'était pour vous rendre service?

— En effet, cousine, répondis-je, vous agissez généreusement à mon égard, et je vous en suis bien reconnaissant.

— Mais quelle est votre résolution?

— Je tâcherai de suivre votre dernier conseil, de supporter tout avec patience, de dissimuler mon chagrin et de paraître insensible à tout ce que mon oncle pourra dire ou faire. Mais en aurai-je toujours la force?

— Essayez-le avec une ferme résolution. Cela ira mieux que vous ne pensez. En tout cas, soyez sans inquiétude. Tant que je vous protège, vous n'avez rien à craindre. L'oncle Jean est sous ma domination. Il ne fait que ce que je veux. Si quelque chose vous gêne, si vous désirez n'importe quoi, dites-le-moi; nos intérêts sont les mêmes. Nous devons rester amis, et nous soutenir l'un l'autre.

— Marguerite, Marguerite! cria l'oncle Jean.

— Cousin, nous montons pour le souper, dit-elle. Portez ce panier plein d'assiettes; moi je porterai le saladier. Vous m'épargnerez la peine de redescendre. Maintenant, attention : ne vous laissez pas troubler, et si l'orage éclate sur votre tête, souriez comme si vous y preniez plaisir.

Je la suivis en portant le panier.

A peine l'oncle Jean me vit-il paraître, qu'il éclata en gros mots contre moi, me reprochant d'avoir fui perfidement sa présence, d'avoir peur de lui, d'être un poltron, un blanc-bec, et d'être mieux à ma place dans une école de petites filles.

J'essayai de sourire, mais mes lèvres tremblaient, mon cœur battait violemment, et mes yeux se fussent certainement mouillés de larmes, sans Marguerite, qui s'en aperçut.

Elle se mit à faire des reproches à mon oncle, et détourna ainsi l'orage chaque fois qu'il voulait décharger sur moi sa colère.

En même temps elle disposait la table pour le souper; elle me désigna une place à la gauche de l'oncle Jean, et se mit en face de lui, avec l'intention visible de me défendre en cas de besoin.

Le souper consistait en une énorme coupe de salade, avec une grosse pièce de rosbeef froid, de la bière et du vin.

Étourdi, aveuglé, ne sachant ce que je faisais, je piquai avec ma fourchette une feuille de salade tombée sur la nappe, et la portai à ma bouche.

— Ah ça! gourmand impie, grogna mon oncle, ne vous a-t-on pas appris à prier au collège?

En achevant ces mots il courba la tête, joignit les mains et marmotta le *benedicite*.

Je l'imitai en silence, mais, dans ma surprise, je ne pouvais m'empêcher de le regarder. Était-ce bien ce même homme, si dur et si brusque en apparence qui, dans l'attitude de la plus profonde piété, me rappelait au sentiment de mes devoirs envers le créateur?

C'était un spectacle consolant pour moi. Sous cette rude écorce, il y avait sans doute un cœur sensible... Mais, hélas! ce doux rêve ne dura pas longtemps. Je n'avais pas encore fini ma prière qu'il s'écriait en ricanant :

— N'avez-vous pas bientôt fini vos oremus? Coupez-là, abrégez, et mangez, mille tonnerres! Quand je vois vos simagrées, je suis prêt à tomber d'apoplexie. Voici de la salade et voilà de la viande. Si vous avez un cœur de fille, montrez au moins que vous avez l'estomac d'un homme.

A ces mots il jeta sur mon assiette un monceau de salade et une tranche de bœuf suffisante pour quatre personnes. Je n'osais plus parler, et fis semblant de manger, quoique je n'en eusse nulle envie. Ce qui m'étonnait, c'était de voir l'oncle Jean, que je croyais vraiment malade, avaler un demi-seau de salade et quatre grosses tranches de bœuf, sans qu'il parût rassasié. Avec cela il buvait de la bière et du vin alternativement, s'interrompant de temps en temps pour me gronder de mon peu d'appétit, ou pour invectiver Marguerite qui s'en mêlait pour me défendre.

Ainsi finit le souper. J'acquis la pénible conviction qu'il n'y avait pas de changement à espérer pour moi, et que dussè-je vivre là des années chaque jour ramènerait les mêmes scènes.

Marguerite desservit la table, alluma deux lampes, et descendit pour achever son ouvrage.

— Ma vue est devenue faible, dit mon oncle. Lisez-moi les journaux de Bruxelles. Ils sont là sur cette commode. Tenez, commencez par l'*Ami des Belges*, mais pas trop lentement, entendez-vous. Je n'aime pas qu'on lambine.

Je me mis à lire. A chaque instant il m'interrompait pour grommeler. Tantôt je lisais trop lentemenent, tantôt trop vite, ou trop haut ou trop bas; mais je ne répondais rien et poursuivais ma lecture, impassible en apparence.

Mon oncle m'arrêtait de temps en temps pour donner cours à ses réflexions sur ce que contenaient les journaux. Il tonnait contre les patriotes autant que contre les ennemis. Van der Noot était pour lui un imbécile, Vonck, un étourneau; tous avaient tort et raison, mais personne n'avait assez d'esprit pour savoir ce qu'il fallait faire, et le monde entier, patriotes, impériaux, Vonkèstes et même Français, n'étaient qu'un tas de fous incapables.

L'oncle Jean me demanda aussi plus d'une fois mon avis sur l'état du pays, et voulut me contraindre par menaces à déclarer ce que je pensais des patriotes et des édits de l'empereur; mais, certain qu'il accueillerait mes paroles avec colère ou avec moquerie, j'éludai ses questions en lui disant que j'étais trop jeune et trop inexpérimenté pour oser exprimer mon propre jugement.

Lorsque j'eus lu presque entièrement deux ou

trois gazettes, il m'ordonna de prendre des cartes pour jouer avec lui. Je ne savais même pas les noms des cartes. En tout cas, mon infirmité ne me permettait pas de le satisfaire.

Après m'avoir demandé avec impatience pourquoi je n'avais pas la main faite comme tout le monde, mon oncle me dit d'apporter le damier.

Je ne connaissais pas non plus le jeu de dames, mais il voulait me l'apprendre; car jouer le soir avec lui devait être désormais ma principale tâche.

Il est facile de deviner que le professeur trouva à chaque instant l'occasion de gourmander son ignorant élève. Ses reproches bourdonnaient si constamment à mes oreilles que je finis par y devenir insensible, tellement j'étais fatigué et découragé. Mon oncle, au contraire, paraissait s'amuser beaucoup. Cela lui faisait sans doute du bien d'épancher ainsi sa bile, comme disait ma cousine.

Le jeu dura si longtemps que Marguerite monta, une lumière à la main, et dit avec étonnement :

— Pas encore couchés? Il est dix heures bientôt. Laissez votre neveu se coucher, pour Dieu! Il en a bien besoin. Je vous souhaite la bonne nuit à tous deux; mais d'abord j'ai quelques mots à dire à Félix. Cousin, ce cordon de sonnette au-dessus du lit de votre oncle aboutit à votre chambre. S'il a besoin de quelque chose, il sonnera. Il y a une veilleuse dans votre chambre, et j'en mets une ici. Aidez votre oncle à se mettre au lit, et allez vous coucher.

L'oncle Jean l'interrompit plusieurs fois, mais quand elle eut disparu, il se montra disposé à se coucher.

Je l'aidai de mon mieux, et quand il fut dans ses draps, il me jeta en guise de remerciements une poignée de reproches sur ma maladresse.

J'entrai dans ma chambre, mais au lieu de me déshabiller, je m'assis, les mains dans les cheveux, et me mis à réfléchir aux événements de cette journée. La tête me tournait, les idées me tourbillonnaient dans mon cerveau... Quand il s'y fit un peu de clarté, j'acquis la conviction que Marguerite m'avait dit la vérité, et mon unique planche de salut était de suivre son conseil. Je résolus donc de le faire, d'enfermer mon cœur comme dans une cuirasse, de cacher mon affection pour mon oncle, de feindre l'insensibilité, en un mot de me comporter comme il semblait le désirer.

Je passai ainsi une grosse heure à rêvasser, puis j'ôtai ma redingote; mais tout à coup la sonnette tinta. Mon oncle m'appelait; je courus en toute hâte à sa chambre.

Il m'ordonna avec colère de placer un livre ou n'importe quel autre objet devant la veilleuse dont la flamme le gênait.

Je retournai dans ma chambre. Je n'étais pas encore à moitié déshabillé que la sonnette retentit de nouveau.

— Marguerite, la méchante vipère, vociféra mon oncle, l'a fait exprès de mal arranger mon lit pour m'empêcher de dormir. Les oreillers n'ont pas été remués. Secouez-les.

Deux fois encore son appel me tira de mon lit. La première fois pour lui donner à boire, la seconde, pour couvrir son pied malade.

Enfin je m'endormis, et ne fut plus troublé jusqu'au matin.

VII

Le lendemain, dès l'aube, je me levai aussi doucement que possible, et commençai à m'habiller.

Mon intention était de descendre pendant que mon oncle dormait encore, de prier ma cousine de faire attention à la sonnette, et de m'avertir si mon oncle m'appelait, pendant que j'irais au jardin respirer librement le grand air.

Malheureusement un de mes souliers s'échappa de ma main et tomba bruyamment sur le plancher.

Un furieux tintement de la sonnette me fit frémir. Je courus, chaussé à demi, dans la chambre de l'oncle Jean. Il me demanda en grommelant ce que je faisais, et pourquoi je troublais son sommeil, et m'ordonna d'aller me recoucher jusqu'à ce qu'il lui plût de m'appeler.

Une heure après, lorsque je m'habillai de nouveau, et qu'il sonna pour la seconde fois, il me fallut essuyer une tempête d'invectives à cause de ma lenteur.

Mais à quoi bon noter jour par jour, heure par heure, les mauvais traitements que j'eus à subir? c'était toujours la même chose; jamais un mot aimable. Et si parfois j'essayais de lui faire comprendre, de façon détournée, combien cela me faisait de peine, alors l'orage se déchainait, et j'étais abreuvé d'injures, de moqueries et d'humiliations. Et nul espoir, hélas! Cela devait durer ainsi toujours.

Certes, j'avais fermement résolu de supporter patiemment mon sort cruel par affection pour mon bienfaiteur, qui semblait heureux d'avoir trouvé quelqu'un sur qui décharger impunément son humeur irritable, mais mon sensible cœur en saignait à chaque instant. Et quelque effort que je fisse pour me le cacher à moi-même, j'étais profondément malheureux!

Pendant que nous déjeunions, le ciel se couvrit de gros nuages, et il plut si continuellement toute la journée, que je ne pus même pas aller au jardin. En tout cas,. cela m'eût été impossible, car mon

oncle ne me laissa pas un instant de liberté, et me força de rester sans cesse en sa présence.

A peine, lorsqu'il s'endormit après le dîner, suivant sa coutume, me fut-il possible de me retirer dans ma chambre pour y rassembler mes idées et me remettre de mon trouble.

Je rangeai encore un peu mes affaires, puis après avoir relu une ode d'Horace pour me distraire je descendis au rez-de-chaussée où ma cousine Marguerite était occupée à coudre.

Comme je me plaignais du mauvais temps qui ne me permettait pas de mettre le pied dehors, elle me répondit :

— Oui, cousin, votre lot est dur... plus dur que le mien. Vous êtes impressionnable; mais avec le temps cela ira mieux. Pour moi, je vous y aiderai de tout mon pouvoir. Par exemple, demain c'est dimanche. Je me lèverai de bonne heure, pour entendre la messe. Après le déjeuner vous pourrez sortir. Vous aurez le temps de faire le tour du village avant que la grand'messe commence. Restez dehors jusqu'à une heure moins le quart. Ne craignez rien. Pour vous épargner des reproches, je prendrai votre service auprès de l'oncle Jean.

Le sacrifice de ma cousine me sembla trop grand; mais elle insista si vivement, et se montra si heureuse de m'obliger, que je finis par accepter avec une profonde reconnaissance.

Le lendemain je sortis avant neuf heures du matin, en me dirigeant vers la place. J'avais mis mes plus beaux habits. Le ciel était pur, et le soleil du printemps répandait sur la nature réjouie sa féconde et bienfaisante lumière.

Comme je respirais à longs traits cet air vivifiant qui m'emplissait les poumons; avec quel bonheur je regardais autour de moi ! je jouissais d'une heure de liberté !

Le village de Visseghem était déjà, à cette époque, une commune populeuse. D'un côté de la vaste place s'élevait l'église avec sa façade gothique et son clocher pointu. Les trois autres côtés étaient bordés de jolies maisons, parmi lesquelles celle de l'oncle Jean, la brasserie *la Licorne*, le cabaret de *la Vache Jaspée* et la grande savonnerie étaient les principales.

Beaucoup de gens humaient l'air et le soleil devant leur porte; quelques-uns se promenaient sur la place; les enfants jouaient en foule sous les tilleuls. Tous me regardaient avec curiosité, et je voyais, non sans orgueil, que ma toilette recherchée, et peut-être aussi l'élégance de ma personne leur inspiraient une sorte d'admiration. Ils ne pouvaient pas voir que j'étais infirme, car je cachais soigneusement ma main gauche dans ma poche ou sous mon habit.

Je fus agréablement surpris en m'apercevant que tout le monde me connaissait déjà. Partout où je passais, le salut amical de : Bonjour, M. Roobeck, bonjour, M. Félix, résonnait à mes oreilles. Les petits enfants mêmes bégayaient mon nom.

Mon arrivée à Visseghem était donc un événement intéressant dont le bruit s'était répandu dès le premier jour dans les moindres demeures. Cette idée ne flattait pas peu mon amour-propre.

Parfois les gens qui se tenaient sur le pas de leur porte m'adressaient la parole et m'invitaient à entrer un instant, surtout dans les maisons où il y avait des jeunes filles; mais si aimable que fût l'invitation, et si doux que fût le sourire des fillettes rougissantes, je passais rapidement en m'excusant en quelques mots.

J'avais la triste conviction qu'aucune jeune fille ne pouvait aimer ni accepter pour mari un homme atteint d'une si vilaine infirmité que la mienne. En effet, ma main gauche était repoussante à voir, je le croyais du moins, et si ridicule que cela puisse être, j'étais plein de confusion chaque fois que quelqu'un remarquait pour la première fois ma main mutilée.

Ce sentiment irréfléchi de honte me poussait loin du marché et me faisait rechercher la solitude. Je me souvins que ma cousine Marguerite m'avait indiqué comme but de promenade une propriété de mon oncle située à un quart de lieue du centre du village, et appelée le « petit jardin ». Naguère, quand l'oncle Jean était moins souvent et moins longtemps atteint du rhumatisme et de la goutte, il gardait pour son agrément personnel cette petite campagne où il passait parfois des journées entières. Mais depuis une couple d'années il l'avait louée à un vieux monsieur de la ville qui vivait très retiré.

Marguerite m'avait prié d'avertir en passant le locataire qu'elle enverrait dans le courant de la semaine des menuisiers pour rattacher les volets que la tempête avait arrachés.

Suivant ses indications je pris un chemin derrière l'église, qui me conduisit par des détours sinueux vers un bois épais dont les arbres encore dépourvus de feuilles se détachaient comme une tache noire sur le ciel bleu.

Ce chemin était, de chaque côté, bordé de taillis dont la verdure commençait à pousser. Les premières fleurs du printemps montraient leurs corolles naissantes à travers le gazon. Les oiseaux bavards faisaient entendre leur ramage sur les branches fleuries des pruniers sauvages, et toute la nature en fête chantait le réveil du printemps.

Je m'abandonnais si complètement à la joie d'être libre et à la douce influence du beau temps, que j'avais oublié la commission dont Marguerite

m'avait chargé. Je venais de me la rappeler, lorsque je fus arrêté par un spectacle étrange.

A une quarantaine de pas du chemin s'élevait un grand tilleul séculaire vers lequel conduisait une avenue de jeunes sapins. Au tronc de cet arbre était attaché un Christ en croix de grandeur naturelle, grossier de forme, à demi vermoulu, noirci par le temps, et si saisissant dans sa simplicité rustique que j'en fus frappé. J'appris plus tard que ce grand tilleul était un but de pèlerinage pour les villageois qui avaient quelque grâce particulière à demander au Ciel.

J'avais envie d'aller m'agenouiller sur le banc placé au pied du tilleul; mais voyant passer près de moi une femme accompagnée de ses enfants, leurs livres de prières à la main, je me dis que je n'avais guère de temps à perdre pour arriver à l'heure de la grand'messe. Je hâtai donc le pas, et en quelques minutes j'atteignis la campagne où j'avais affaire.

Le Petit jardin était une assez grande maison mal entretenue, et qui n'avait plus été blanchie depuis longtemps. Quoique située au bord du chemin, elle paraissait très isolée, car de quelque côté qu'on se tournât, on n'apercevait aucune autre habitation, les premières maisons du village étant cachées derrière un repli montueux du terrain.

Après l'avoir examinée d'un coup d'œil rapide, je m'approchai de la porte, et laissai retomber deux fois le marteau de fer. Une très vieille femme vint ouvrir. Elle me dit que son maître était sorti, et je lui fis mon message, puis je rebroussai chemin et retournai au village aussi vite que possible.

Lorsque j'entrai dans l'église, les prêtres montaient à l'autel, et j'aurais difficilement trouvé place, si dix personnes à la fois ne m'avaient offert leur chaises avec des démonstrations de déférence et de sympathie.

Le neveu, l'héritier du riche Jean Roobeck était sans doute un personnage important à Visseghem. Le respect, l'estime de ces bons villageois me consola et me donna du courage. Je pus donc assister aux offices sans trop songer aux humiliations qui m'attendaient au logis.

La messe finie, je restai dans l'église jusqu'à ce que la plupart des fidèles fussent sortis, car je voulais me dérober à la curiosité de la foule. Mais je fus grandement déçu dans mon espoir.

Dans le cimetière et même bien loin en dehors, beaucoup de gens, principalement des femmes et des filles, s'étaient placés sur deux files pour voir passer le neveu de M. Roobeck et le bien regarder. Je cachai ma main estropiée et passai, la rougeur au front, entre les deux rangs, sans faire attention au salut amical des mères, ni aux agaçantes œillades des filles. Je hâtai le pas, et fus bientôt hors de la foule, et au milieu du Marché.

Là je vis un grand nombre d'hommes et de jeunes gens entrer au cabaret de la Vache Jaspée pour boire leur pinte et se raconter les nouvelles des patriotes. J'avais grande envie de les suivre pour faire connaissance avec la partie masculine de la population, car les hommes m'inspiraient beaucoup moins de timidité que les jeunes filles. Mais l'idée que je ne pourrais cacher mon infirmité au milieu de tant de monde, et qu'il me faudrait donner des explications à ce sujet, me retint et me fit rentrer dans la maison de mon oncle, quoique je n'en approchasse pas sans hésitation. Cette maison n'était-elle pas la sombre prison de mon âme? Et ne devrais-je pas, derrière ces persiennes closes, vider pendant toute une semaine le calice amer de l'humiliation, avant qu'un nouveau dimanche vînt me rendre une heure de liberté?

J'entrai cependant et trouvai ma cousine Marguerite occupée des apprêts du dîner. Je lui dis que je venais la délivrer et reprendre mon service auprès de mon oncle; mais elle ne voulut pas. L'oncle Jean était prévenu que je ne rentrerais que pour dîner. Je devais donc aller me promener, car elle n'était pas sûre de me procurer quelques heures de répit pendant la semaine.

Je me rendis au jardin. Il était plein d'arbres fruitiers, et les parterres ne renfermaient que des légumes. Une haute muraille l'entourait de tous côtés. Dans un coin il y avait une petite maison de jardinier, habitée sans doute par Corneille Sauteriot et sa sœur percluse.

Je n'y vis point de fleurs. Cela m'attrista. L'oncle Jean était-il ennemi des fleurs? Quoi qu'il en fût, je me proposais bien d'apporter dans ce morne jardin des couleurs et des parfums, à moins que mon oncle ne le défendît formellement.

Je me promenai quelque temps en rêvant dans les sentiers du jardin. Plus d'une fois je dirigeai mes pas vers la maisonnette de Corneille Sauteriot, mais chaque fois je rebroussai chemin, repoussé par une secrète aversion. Quoique je n'en fusse pas certain, il me semblait qu'à mon arrivée le domestique avait voulu me dire du mal de ma cousine, et je la trouvais si bonne et si serviable pour moi que je me sentais capable de haïr ceux qui osaient douter de sa générosité.

A la fin j'approchai d'une sorte de berceau encore sans feuillage, disposé à l'extrémité du jardin, et garni d'une table et de deux bancs.

Tandis que j'y repassais dans mon esprit tout ce qui m'était advenu depuis vingt-quatre heures, et que je tâchais vainement de découvrir un rayon de lumière dans mon avenir, Corneille, qui revenait de la messe, entra dans le jardin par la grille,



Je m'étais fait rapporter d'Ypres. (Page 36.)

et s'approcha en se promenant du côté où je me trouvais. Il tourna et retourna quelque temps autour du berceau, attendant évidemment que je lui adressasse la parole, mais je baissai profondément la tête, et feignis de ne pas l'avoir aperçu. Il finit par me dire :

— Bonjour, monsieur Félix. Beau temps, n'est-ce pas? C'est dommage que les clématites, au-dessus de votre tête, soient encore sans feuilles. L'été ce berceau est un frais abri contre le soleil.

Je murmurai quelques mots inintelligibles.

— Monsieur Félix n'a-t-il pas bien dormi ? demanda-t-il d'un ton où je crus démêler de l'ironie. Mademoiselle Marguerite m'a pourtant fait porter dans votre chambre les literies les plus moëlleuses de toute la maison. Votre cousine a bon cœur, pas vrai, monsieur?

Je m'indignai à l'idée qu'il voulait, par son ironie déguisée, me faire douter de la sincérité et du bon caractère de ma cousine.

— Asseyez-vous là sur ce banc, dis-je en lui désignant une place devant moi. J'ai quelque chose à vous demander; vous me direz, j'espère, franchement et sans détours ce que je désire savoir.

Il me regarda, visiblement surpris, mais sans laisser voir aucun trouble.

— Vous me faites trop d'honneur, murmura-t-il; c'est seulement pour vous obéir, monsieur, que j'ose m'asseoir.

— Hier, repris-je d'un ton bref, lorsque vous m'avez amené à Visseghem, vons m'avez parlé de ma cousine Marguerite sur un ton singulier. Vous avez voulu me dire du mal d'elle, n'est-ce pas?

— Du mal ? moi ? de mademoiselle Marguerite? répéta-t-il. Au contraire, monsieur! N'ai-je pas affirmé qu'elle a un excellent caractère?

— Mais votre intention, en me parlant ainsi, n'était autre, ce me semble, que de me mettre en méfiance contre ma cousine.

— Ah! monsieur, quelle supposition! Vous vous êtes trompé. Oserai-je calomnier quelqu'un qui n'a qu'un mot à dire pour nous faire jeter dans la rue, moi et ma sœur infirme? Non, non, mademoiselle Marguerite est la meilleure et la plus noble fille du monde, aussi vrai que Corneille Sauteriot marche droit dans ses souliers.

Et il remua de nouveau la tête avec un violent mouvement nerveux.

— Oui, je vous comprends bien, répondis-je sévèrement, vous craignez la juste colère de ma cousine, et c'est pour cela que vous parlez à double entente. Vous avez contre elle une grosse rancune.

— Comme on est souvent mal récompensé du plus pur dévouement! dit-il en soupirant. Tenez, monsieur, je viens du *Lion Rouge*. Si vous m'y aviez entendu défendre mademoiselle Marguerite contre les méchantes insinuations d'un grossier paysan, vous ne douteriez pas de ma sincérité. Quoique je sois vieux et faible, j'étais prêt à me battre. Mais aussi, monsieur, ce que ces méchantes langues osent dire de vous et de votre cousine Marguerite n'était pas supportable.

— De moi? Eh bien, qu'ont-ils dit?

— Ah! je ne puis ni ne dois vous le répéter, monsieur. Si mademoiselle Marguerite venait à savoir que j'ai osé vous parler de pareille chose, elle comprendrait peut-être mal mon intention et Dieu sait ce qui arriverait.

Il résista longtemps à mes instances; il ne se rendit qu'à mon ordre exprès, et après que je lui eusse répété l'assurance que je ne ferais jamais allusion à cet entretien en présence de ma cousine.

— Vous saurez donc, monsieur, ce que cet effronté paysan s'est permis d'affirmer. Mais je déclare d'avance qu'il n'a fait que mentir, et vous devez en être convaincu pour ne pas vous laisser aller à d'injustes soupçons envers votre cousine... Ne faites pas attention à mes mouvements de tête, monsieur. Ce sont ces maudits nerfs...

— J'écoute! interrompis-je avec impatience.

— D'après ce paysan, reprit-il, votre cousine vous a fait venir à Visseghem parce qu'elle craignait que si vous restiez éloigné de votre oncle, et qu'il devint lui-même mortellement malade, il ne vous instituât son unique héritier. Ce paysan affirmait, à tort sans doute, que M. Roobeck prend en grippe au bout de très peu de temps toutes les personnes qui demeurent avec lui, et que, pour être bien avec lui, il faut autant que possible vivre éloigné. La mauvaise langue n'eut-elle pas l'impudence de prétendre que votre cousine Marguerite ne vous avait fait venir à Visseghem que pour vous faire perdre l'affection de votre oncle.

— Quelle méchanceté! m'écriai-je avec indignation. Mon oncle ne cache nullement ses intentions relativement à sa succession, et ma cousine sait bien que ses intentions sont irrévocables. Le dévouement rare qu'elle montre à notre oncle n'est qu'un sacrifice désintéressé de sa part.

— Oui, oui, vous avez raison, monsieur. — Les nerfs me travaillent terriblement. — Je l'ai si bien dit au paysan qu'il a fini par reconnaître qu'il n'était que l'écho d'autres méchantes langues. Mais, pour nous faire comprendre que pareilles choses ne sont pas impossibles, il nous a raconté alors un événement qui s'est passé dans son village lorsqu'il n'était encore qu'un enfant. C'était l'histoire d'un neveu et d'une nièce qui demeuraient ensemble, comme vous, chez un vieil oncle. Le neveu était un bon et candide jeune homme. La nièce lui témoignait tant d'amitié que le pauvre garçon ne pouvait pas se méfier d'elle. Mais elle travaillait en secret contre lui... et quand le vieil oncle mourut et qu'on ouvrit son testament, le neveu n'eut pas un sou, et la nièce eut tout. Vous voyez, monsieur, combien les gens sont méchants. Ils inventent de pareilles histoires pour nuire à une brave jeune fille. C'est surtout...

Une contraction nerveuse l'interrompit.

Il voulut continuer, mais je le retins d'un geste et lui dis sévèrement.

— Assez! je veux bien croire que vous n'avez pas de mauvaise intention; mais, quoi qu'il en soit, je vous défends, entendez-vous, je vous défends de me parler encore de ma cousine... et si j'apprenais jamais que vous en avez parlé méchamment, je n'hésiterais pas à me plaindre de vous à mon oncle. Tenez-vous pour averti, et laissez-moi.

Il se leva en murmurant :

— Monsieur a tort de se défier de moi, mais je respecterai sa défense. J'espère qu'il ne voudra pas faire de mal à un pauvre vieil homme tel que moi. S'il rapportait à mademoiselle Marguerite ce que de méchantes gens disent d'elle, il l'attristerait inutilement, et l'aigrirait peut-être contre moi.

— Non, ne craignez rien, répondis-je, je me tairai; mais soyez plus prudent désormais.

Corneille Sauteriot s'éloigna profondément affligé de ma sévérité.

Je restai assis le regard perdu dans le vide, réfléchissant à ce que le domestique m'avait dit. Ma pauvre cousine, si innocente et si bonne, était l'objet de la haine de méchantes gens. Cela m'at-

tristait fort. Le désintéressement le plus complet, le dévouement le plus noble ne préservaient donc pas de la calomnie?

Que penser du domestique? Il semblait avoir du respect et de l'affection pour ma cousine; mais ses paroles, sincères ou non, me faisaient mal parce qu'elles m'obligeaient à lutter contre la méfiance qui voulait se glisser dans mon cœur. Vraiment ce domestique, dont l'intention secrète restait un mystère pour moi, m'inspirait de l'aversion, et je résolus d'éviter autant que possible tout entretien avec lui. Au bout d'un quart d'heure de réflexion j'avais tout à fait surmonté ma défiance. Marguerite était ma protectrice; jusqu'à présent je n'avais reçu d'elle que des marques d'amitié; elle était ma seule consolation dans la vie amère à laquelle j'étais condamné. Soupçonner ses intentions eût été une coupable ingratitude.

Je me levai et quittai le jardin.

A peine eus-je mis le pied dans le vestibule que j'entendis la voix tonnante de l'oncle Jean.

— Marguerite! Marguerite! criait-il, où est mon neveu? Qu'il vienne, le fainéant! je lui apprendrai à flâner dans le village tandis que je suis seul ici, à me tordre de douleur! Allez le chercher et ramenez-le par ses longues oreilles... Tonnerre! Me laissera-t-on crever comme un chien!

Je montai en toute hâte.

Il va de soi qu'à mon entrée dans la chambre de mon oncle un nouvel orage éclata, si violent et si prolongé que les roulements en bourdonnaient encore dans mes oreilles lorsque je me mis au lit, ce soir-là, fatigué et découragé, et ne sachant pas si la sonnette ne me réveillerait pas une dizaine de fois.

IX

Quelques mois se passèrent ainsi sans changement.

Ma cousine Marguerite était toujours aussi bonne pour moi, et plus j'apprenais à la connaître, plus j'éprouvais de reconnaissance. Il y avait pourtant dans sa conduite quelque chose qui me faisait penser parfois avec une certaine défiance aux paroles ambiguës de Corneille Sauteriot. Il me semblait que Marguerite prenait beaucoup trop de souci de la succession de notre oncle. De temps en temps, quand nous étions seuls, elle exprimait la crainte que l'oncle Jean ne léguât son bien à des parents éloignés ou à des étrangers. Il semblait bien décidé, pour le moment, à me laisser la moitié de sa fortune. Mais il pouvait bien, sans que personne le sût, faire un testament olographe avec des dispositions tout à fait inattendues. Je devais, dans mon intérêt et dans le sien, saisir l'occasion favorable de donner prudemment à mon oncle la conviction qu'il ne pouvait avantager d'autres personnes que celles qui le servaient et qui le soignaient dans sa maladie. Mais je reculais devant de semblables efforts. Parler de testament et d'héritage à mon oncle, comme si j'attendais sa mort avec impatience, je ne l'eusse pas osé pour tout au monde. Marguerite s'aperçut bientôt qu'en cela je ne pouvais ni ne voulais suivre son conseil, et elle n'insista pas davantage.

Je m'étais presque accoutumé aux gronderies de l'oncle Jean. Mais la contrainte continuelle où je vivais obscurcit mon cerveau, et souvent je m'apercevais avec anxiété que mes idées commençaient à devenir troubles et confuses.

Je ne jouissais d'un peu de trêve que lorsque les journaux nous apportaient des nouvelles inquiétantes de France. A Paris le peuple était depuis longtemps en révolution, et se livrait tous les jours à des actes de violence contre le roi, les nobles et le clergé. Mon oncle, quoiqu'il blâmât la conduite des Français, feignait, pour me contrarier, une vive admiration pour Marat, Mirabeau et les Jacobins. Il convenait que c'étaient des coquins, mais eux seuls montraient du courage, tandis que les honnêtes gens courbaient la tête comme des lâches.

Il en voulait terriblement à maître Verdillen, notre voisin, et non sans raison; car pendant que l'oncle Jean souffrait de sa goutte, l'autre sciait et clouait constamment avec ses ouvriers et faisait tant de bruit que notre maison en tremblait, et que nous avions peine à nous entendre. Parfois, quand le tapage devenait insupportable, l'oncle Jean envoyait ma cousine chez le charpentier pour le prier de faire moins de bruit; mais elle revenait toujours avec un refus grossier. On devine combien mon oncle tempêtait alors contre son ennemi Verdillen, et le menaçait de son implacable vengeance.

Par malheur, pendant plus de quatre mois l'oncle Jean resta affligé de la goutte et des rhumatismes, à ce point qu'il ne pouvait descendre. Mais depuis huit jours son état s'était sensiblement amélioré, et il pouvait faire quelques pas dans sa chambre en s'appuyant sur sa canne.

Cette amélioration me remplit d'espoir. Une fois mon oncle sur pied, je pourrais faire avec lui de longues promenades. Il ne souffrirait plus, et serait probablement d'une humeur plus patiente. Je pourrais quitter ma sombre prison et vivre au grand air.

Nous étions encore en plein été, et toute la campagne était verte... O liberté promise, comme tu me souriais, même dans mes rêves!

Enfin mon oncle se rétablit si bien qu'un soir

il m'annonça qu'il voulait essayer le lendemain une promenade. J'en fus si joyeux que je m'attirai une verte semonce. Cette joie, disait l'oncle Jean, n'était qu'une preuve de mon ingratitude. Si je me montrais si exalté à la seule idée d'une promenade au grand air, c'était parce que j'étais dégoûté de soigner et d'assister dans sa chambre un vieillard malade.

Cette fois ses reproches ne m'émurent guère. L'espoir d'un changement dans ma triste vie me donnait de la force.

Le lendemain je sortis en effet avec mon oncle. Il s'appuyait de la main droite sur une canne, et de l'autre côté je devais le soutenir avec le bras, quoiqu'il eût pu se passer facilement de mon aide.

Tandis que nous traversions la place, beaucoup de gens vinrent sur leur porte pour nous regarder; mais la plupart disparaissaient à notre approche, comme s'ils avaient peur de nous. Deux ou trois seulement osèrent nous attendre et adresser à mon oncle quelques questions sur sa santé.

Ses réponses ne furent pas moins rudes que d'habitude, et je craignais qu'il ne se fît quelque querelle; mais ces personnes, qui le connaissaient bien, ripostaient en riant, et paraissaient exciter à dessein sa colère.

Je hasardai une timide observation.

Mon oncle me répondit avec courroux :

— Quoi! innocent blanc-bec! Vous osez ouvrir le museau pour vous mêler à notre conversation? Quand les grandes personnes causent, les enfants doivent se taire.

Je me tus en effet et baissai la tête avec humilité.

Un peu plus loin l'oncle Jean entra au cabaret de la Vache Jaspée. Je dus lui apporter une chaise, lui mettre son verre de bière dans la main, ramasser sa canne, essuyer la table devant lui, et tous ces ordres me furent donnés si brutalement, et avec un tel accompagnement d'injures que les gens de la maison me témoignaient leur pitié par leurs tristes regards.

Mon oncle resta très longtemps au cabaret. Il y avait rencontré quelques paysans qui ne le craignaient ni ne l'épargnaient guère. Il dut entendre beaucoup de paroles désagréables, mais il paraissait tout heureux de pouvoir y répondre sur le même ton. Quand les paysans partirent, il les remercia de leur amusante société, et leur serra la main comme à ses meilleurs amis.

Nous quittâmes le cabaret. A peine avions-nous fait quelques pas, que nous vîmes arriver le fermier Beks, le même qui m'avait dit tant de mal de mon oncle.

— Ah! ah! je suis charmé de vous rencontrer! s'écria l'oncle Jean. Arrêtez-vous un instant, j'ai à vous parler.

— Laissez-moi en paix, vilain porc-épic, grommela le fermier Beks en passant. Je ne veux plus rien avoir à faire avec vous. S'il vous faut quelqu'un à quereller et à injurier, cherchez ailleurs.

— Malhonnête, rustre, lui cria mon oncle, prenez garde, je vous trouverai bien. Oui, mille tonnerres, vous saurez plus tard comment Jean Roobeck se venge.

Nous vîmes, de l'autre côté de la place, M. Bakkerzeel qui nous saluait de la porte de la grande huilerie, et paraissait nous appeler. Nous allâmes à lui et entrâmes dans sa maison.

Il nous introduisit dans un beau salon et nous offrit des sièges. Je croyais m'asseoir comme mon oncle, mais celui-ci m'en empêcha sous prétexte que j'étais encore trop jeune pour prendre place parmi des personnes raisonnables. Je me levai et restai debout, immobile, tandis qu'ils échangeaient quelques mots sur l'indisposition de M. Roobeck.

— Il faut saluer ma famille, dit M. Bakkerzeel. Ma femme et ma famille m'en voudraient si je ne leur donnais pas cette occasion de vous féliciter de votre rétablissement.

Il sortit à ces mots.

— Pourquoi êtes-vous là comme un écolier qui va recevoir la férule? demanda mon oncle. Levez la tête, et ne faites pas croire aux gens que je vous mets la corde au cou.

Il fut interrompu par le retour de notre hôte qui rentra avec une vieille dame et deux jeunes filles.

Ces demoiselles étaient très jolies, et très élégamment vêtues à la dernière mode française.

Je cachai soigneusement ma main difforme.

Après avoir félicité l'oncle Jean, les jeunes filles daignèrent s'occuper de moi. Elles étaient curieuses de savoir si le village de Visseghem me plaisait, et si, maintenant que mon oncle était guéri, on ne me verrait pas un peu plus souvent. Je devais engager mon oncle, disaient-elles, à honorer quelquefois leur père d'une visite. Elles avaient un beau jardin, et si j'aimais les fleurs, elles se feraient un plaisir de me montrer toutes les nouvelles plantes qu'elles avaient fait venir de Gand au printemps.

Tandis que l'oncle Jean causait avec leurs parents, les demoiselles m'entraînèrent vers la fenêtre pour me faire jeter un coup d'œil sur le jardin. Elles étaient si aimables et si gentilles que j'oubliai mon oncle. Je répondis du mieux que je pus, et il vint même un moment où je parlai tout haut, et où je les fis rire par un mot spirituel.

Cela m'attira tout à coup les railleries de mon oncle. Comment un blanc-bec, un écolier tel que moi osait-il se permettre de badiner avec des demoiselles et de faire le plaisantin? C'était inouï; on

voyait bien que nous vivions en temps de révolution, car il n'y avait plus d'enfants.

Ma bonne humeur était partie : Je me reculai sans rien dire, et restai à côté de mon oncle, la tête basse, comme si j'avais commis quelque méfait.

— Il est temps que nous nous retirions, grommela l'oncle Jean, sans cela le don Juan imberbe pourrait devenir dangereux. D'ailleurs je me sens fatigué; c'est trop pour ma première sortie... Pourquoi restez-vous là comme une bûche? Tendez les mains, et aidez-moi à me lever.

Je frémis. Je ne pouvais pas dissimuler plus longtemps mon infirmité. Je me soumis en soupirant à mon triste sort, et le pris sous les épaules pour le soulever.

Ah! quelle cruelle blessure je reçus dans mon amour-propre! Mon oncle pesta contre ma maladresse, et tandis que les jeunes filles paraissaient désagréablement surprises de mon infirmité, il m'appela manchot.

Il me semblait que j'allais rentrer sous terre de honte. Je ne sais comment je sortis de cette maison. Je crois même que je partis sans saluer.

En chemin, l'oncle Jean m'accabla encore de reproches amers, mais je ne l'entendais plus. Que m'importait d'ailleurs, puisque personne, surtout les demoiselles Bakkerzeel, n'était plus là pour être témoin de mon humiliation?

A peine eus-je, avec l'aide de Marguerite, ramené mon oncle dans sa chambre et dans son fauteuil, que je m'enfuis dans ma chambre sous le premier prétexte venu, et me mis à pleurer pour soulager mon cœur.

Plus de grâce pour moi, mon oncle me rappela à différentes reprises, et quand je reparus, la vue de mes larmes mit le comble à sa fureur; cette journée fut une des plus cruelles de ma vie.

Marguerite, la bonne Marguerite seule, versa un peu de courage et de consolation dans mon cœur brisé.

Bien des mois se passèrent ainsi sans que le moindre rayon vînt éclaircir mon sombre avenir.

Vers la fin de cette année d'importants événements politiques apportèrent un peu de répit à l'amertume de mon sort, quoique j'en fusse profondément affligé.

Après de longues et infructueuses négociations, l'empereur d'Autriche, successeur de Joseph II, avait envoyé vers nos frontières une armée considérable pour réduire de nouveau sous sa domination la Néerlande Catholique.

Les Belges qui, pendant tout l'été, avaient perdu un temps précieux à de furieuses querelles entre les partisans de Van der Noot et de Vonck, s'aperçurent au moment décisif qu'ils avaient aveuglément usé leurs forces, et que maintenant sans unité de vues, et même sans confiance dans leur cause patriotique, ils pourraient difficilement tenir tête à un ennemi supérieur en nombre. Aussi se soumirent-ils après une faible résistance, et la Néerlande accepta sans grande émotion sa rentrée sous la domination autrichienne.

Ces événements n'apportèrent pas d'autre changement dans ma vie que d'occuper pendant quelques semaines l'esprit de l'oncle Jean, et de détourner sur d'autres que sur moi les éclats de sa colère. Auparavant il n'était pas rare qu'il s'élevât contre les patriotes; maintenant il maugréait sans cesse contre les Autrichiens.

Cette hardiesse aurait pu lui attirer de graves désagréments; mais la plupart des villageois partageaient sa haine contre les kaiserliks, et au surplus on le considérait comme un braillard sans conséquence, ou comme une espèce de fou dont les paroles ne signifiaient rien.

Mais à la longue on s'habitua au nouvel ordre de choses, d'autant plus facilement que le gouvernement autrichien traita les Néerlandais avec beaucoup de douceur. L'oncle Jean détourna son attention des affaires politiques, et je redevins, comme auparavant, le principal objet de son incessante mauvaise humeur.

Presque tous les jours, même pendant les froides journées d'hiver, je devais sortir avec lui, quoiqu'il n'eût même plus besoin de canne et qu'il pût se passer de mon aide, mais il semblait indispensable au bonheur de cet être bizarre de pouvoir me traiter devant tous comme son domestique, pour ne pas dire comme son chien.

C'est ainsi qu'il me contraignit plusieurs fois à le suivre à l'huilerie, et chaque fois en présence des demoiselles Bakkerzeel, il m'abreuva d'insultes et de moqueries. Les jeunes filles essayaient de m'en consoler, et cependant j'avais peur d'aller dans leur maison; il semblait presque que l'on me conduisît au supplice.

Je devins stupide, apathique, et à peu près indifférent, du moins en apparence.

A force d'être humilié devant la plupart des habitants de notre commune, un sentiment d'ombrageuse timidité, sinon de misanthropie finit par se glisser dans mon cœur. Même quand j'étais libre, je restais à la maison dans ma chambre, et cherchais des consolations dans les livres que j'avais apportés du collège. Si par hasard je sortais, c'étais par la petite porte du jardin, et à travers les champs, pour ne rencontrer personne.

Parfois mon esprit se révoltait contre le sort. Alors je me demandais s'il n'eût pas mieux valu pour moi dire adieu à mon oncle, et chercher dans l'une ou l'autre ville une place d'instituteur. Mais

toujours je repoussais cette pensée avec indignation. Mes parents et moi n'avions-nous pas joui pendant toute notre vie des bienfaits de mon oncle? Et je l'abandonnerais dans sa vieillesse, et je ne serais plus là pour lui fermer les yeux, quand Dieu trouverait bon de le rappeler à lui.

X

Le long hiver était passé et le long mois de mai avait de nouveau reverdi et refleuri les champs. J'étais si énervé, si découragé, que je ne sortais pas et que je préférais rester assis dans ma chambre. J'étais devenu maigre et pâle, et Marguerite hochait parfois la tête avec pitié lorsqu'elle reconnaissait l'inutilité de ses efforts pour me consoler. Elle craignait que je ne devinsse malade.

Il allait se passer quelque chose d'insignifiant en apparence, mais qui devait avoir une influence décisive et durable sur ma vie.

Une après-midi, pendant que l'oncle Jean était assoupi, ma cousine Marguerite me dit :

— Cousin, je croyais sortir pour aller demander à M. Bokstal, le maître d'école, pourquoi il ne vient pas payer son loyer. Mais j'ai pensé que je ferais mieux de vous charger de ce message. Connaissez-vous maître Bokstal ?

— Je l'ai rencontré quelquefois et échangé un salut avec lui, répondis-je, mais il paraît peu communicatif.

— Sa vue est faible. Je doute qu'il vous ait reconnu. Vous vous plaignez, Félix, de n'avoir personne avec qui causer de livres et de littérature. Thomas Bokstal est un homme instruit. Il a été à l'Université de Louvain pour devenir docteur; mais une grave maladie des yeux l'a empêché de continuer ses études, et l'obligea à devenir maître d'école. Il doit connaître le latin comme vous, et saura, sans nul doute, parler des choses dont vous vous occupez sans cesse. Allez chez lui, sous le prétexte de son loyer, et tâchez de causer un peu avec lui. Ne secouez pas la tête; peut-être me remercierez-vous de vous avoir fourni cette occasion. En tout cas, c'est à essayer. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le payement du logis; il n'y a rien à craindre pour cela ; je sais pourquoi il est en retard. Il faut savoir que Maître Bokstal, qui a cinq enfants, ne peut pas gagner assez avec son école pour nourrir sa famille ; mais il a une fille très instruite...

— Il a une fille ! murmurai-je surpris et presque inquiet de cette particularité.

— Vous avez donc toujours peur des filles? dit-elle en riant. Soyez tranquille pourtant, cousin. La jeune fille en question est depuis trois ans en Allemagne, et qui sait si elle en reviendra jamais. Lorsque les édits de l'empereur Joseph II commencèrent à émouvoir le peuple chez nous, elle était institutrice des enfants du comte d'Unterbach, qui habitait un château, à une demi-lieue d'ici. Elle partit pour l'Allemagne avec la famille du comte. A en croire son père il n'y a pas au monde de meilleur cœur ni d'âme plus noble. Il est certain qu'elle est très bonne, car elle envoie à son père, qui sans cela serait dans le besoin, assez d'argent pour se tirer honnêtement d'affaire; s'il est en retard de payer, c'est probablement parce qu'il n'a pas reçu l'argent que sa fille doit lui envoyer... Allez le voir après quatre heures, sa classe est finie alors. Je dirai à l'oncle Jean que j'ai absolument besoin de vous pour cette commission. Si M. Bokstal pouvait payer tout de suite, voici une quittance acquittée.

A l'heure dite je me rendis au hameau de Blekhout et frappai à la porte de maître Bokstal.

Une petite fille d'environ huit ans m'ouvrit et me salua très poliment avec un doux sourire.

— Veuillez entrer, monsieur Félix, dit l'enfant qui paraissait me connaître. Mon père est au jardin. Il sera content de vous voir; car nous avons si souvent parlé de vous! Suivez-moi, s'il vous plaît, monsieur.

Cette enfant, avec ses yeux noirs et brillants, et ses joues roses, qui était si gentille et parlait une langue si choisie, cette enfant me charma. Je la pris par la main et me laissai conduire dans le petit jardin qui était très bien soigné et plein de fleurs.

Je vis de loin le maître d'école courbé sur un parterre. A la voix de sa petite fille qui m'annonça il vint à moi.

M. Bokstal était un homme d'environ cinquante ans, maigre et maladif, et portait de grandes lunettes. Quoique visiblement usés, ses habits, par leur coupe élégante et leur couleur sombre, lui donnaient l'air d'un homme comme il faut.

Il s'approcha en souriant, me serra la main, et s'écria :

— Quel bonheur pour nous d'être enfin honorés de votre visite ! Venez, M. Roobeck, il fait si bon ici, à l'air. Asseyons-nous sous cette tonnelle, nous causerons un peu.

Lorsque nous fûmes assis sur le banc sous la jeune verdure, il me dit :

— Si vous venez pour me parler du loyer, nous en aurons vite fini. A midi le messager de Courtrai m'a apporté l'argent de notre bonne Hélène. Je vous remettrai le montant du loyer quand vous vous en irez. Causons un peu maintenant... Mais d'abord il faut que ma femme et mes enfants viennent vous saluer.

— Marguerite, cours vite avertir ta mère que M. Félix Roobeck est ici, dit-il à la petite fille. Les

enfants peuvent interrompre un moment leur travail du soir.

Je ne tardai pas à voir apparaître une femme avec quatre charmants enfants, deux garçons et deux filles, de cinq à douze ans.

Tous me saluèrent poliment, et la femme prononça quelques mots pour me témoigner combien elle se sentait honorée de ma visite.

Les enfants, qui me regardaient timidement et en silence, reçurent l'ordre de me donner la main. Mon sourire leur appr.t sans doute qu'ils étaient devant un ami, car ils se précipitèrent à l'envi, et s'aperçurent seulement alors que je n'avais qu'une main à leur tendre.

Pour la première fois de ma vie je ne m'en sentis point confus. Je n'avais pas à craindre de moqueries de ces innocentes créatures ni de leurs parents. Sans hésiter je leur montrai mon infirmité et leur dis :

— Voyez, chers enfants, que mon exemple vous apprenne à être prudents avec le feu. Quand j'étais tout petit, plus petit que vous, je tombai dans un chaudron d'eau bouillante, et vous en voyez les tristes suites.

Cette hardiesse, ou plutôt cette franchise me mit tout de suite à l'aise, et je n'eus plus à m'inquiéter avec ces bonnes gens de cacher ma main sous mes vêtements.

Je causai gaiement avec les enfants, je leur promis des jouets et des friandises, et les caressait l'un après l'autre : Mariette et Jeannot, Toinette et François.

Mon intimité avec les enfants paraissait plaire beaucoup au maître d'école et à sa femme ; mais il y mit bientôt fin en les renvoyant à leurs devoirs. Avant de nous quitter madame Bokstal me fit promettre de renouveler de temps en temps ma visite en passant. Lorsque je fus seul avec le père, il commença à me parler de choses qu'il avait à cœur autant que moi. Il savait que j'avais fait mes humanités au collège Saint-Paul à Tournai, et comme il avait passé lui-même plusieurs années à l'Université de Louvain, nous étions comme deux anciens étudiants qui rappellent avec plaisir leurs souvenirs de la vie scolaire et qui passent en revue les plus beaux morceaux des poètes et des philosophes qu'on leur a appris à admirer. Il était plus avancé que moi en ces matières, mais ma mémoire était plus jeune et plus fraîche, et je pouvais lui tenir tête sans trop d'infériorité.

C'est une chose étonnante combien un sentiment profond, également partagé, rend les hommes égaux. Maître Bokstal avait oublié son âge, et moi ma jeunesse relative. Nous causâmes pendant une heure comme deux compagnons d'études qui sortaient tout fraîchement des bancs du collège.

Notre intéressant entretien passa ensuite à d'autres sujets. M. Bokstal me parla, entre autres choses, de sa fille Hélène, qui était institutrice au château du comte d'Unterbach, près de Prague, en Bohême. Une fois sur ce chapitre, il était difficile de l'en détourner. Son Hélène était son orgueil et son bonheur. Non pas seulement à cause de sa rare instruction (elle savait le flamand, le français et l'allemand,) mais surtout pour sa bonté, sa piété, la noblesse de son cœur. C'est à elle qu'ils devaient de traverser les difficultés de la vie sans avoir à souffrir du besoin.

Tandis que le père reconnaissant parlait avec enthousiasme de sa fille, je croyais pouvoir conclure de ses paroles que son Hélène était une très jolie fille. Il ne le disait pas, mais toutes les qualités morales qu'il me vantait revêtaient dans mon esprit une forme physique analogue : Aussi n'étais-je pas fâché d'apprendre qu'il se passerait encore des années avant qu'Hélène pût revenir, car un pressentiment secret me faisait craindre que sa présence ne m'empêchât de continuer mes visites chez M. Bokstal.

Nous nous promenions dans le jardin tout en causant. Le maître d'école était grand amateur de fleurs et de plantes. Il en connaissait tous les noms, flamands ou latins.

Mais je m'aperçus bientôt que la moindre circonstance évoquait en lui l'image d'Hélène avec son auréole d'amour et de noblesse. Ces belles anémones, elle les avait plantées elle-même ; ces roses mousseuses, près de la maison, elle les lui avait données pour sa fête ; ces grosses pivoines jaunes, elle les avait eues de la comtesse d'Unterbach ; tous les petits parterres du côté du soleil, pour les fleurs d'été, attendaient la semence qu'elle avait envoyée d'Allemagne. En un mot, tout dans ce jardin lui rappelait sa fille chérie : on eût dit qu'il l'avait toujours devant les yeux.

Avant de quitter M. Bokstal, je connaissais donc le caractère de son Hélène, comme si j'avais vécu des années à ses côtés ; mais ce que je ne savais pas, et ce que je n'osai naturellement pas demander, c'était si la beauté de son visage répondait à la beauté de son âme.

En fin de compte, j'avais passé dans ce joli jardin, en compagnie de M. Bokstal, une couple d'heures très agréables. J'avais soulagé mon cœur en parlant poésie, beaux-arts et science ; j'avais été éloquent, et je sentais maintenant que j'étais un homme et non plus un enfant, comme le disait encore l'oncle Jean, et comme j'avais presque fini par le croire à la longue.

Après avoir reçu le prix du loyer, j'entrai dans la maison pour prendre congé de la mère et des enfants.

Ils me témoignèrent beaucoup d'amitié, et me firent promettre de revenir bientôt, ce que j'eusse fait d'ailleurs sans y être invité, car si j'avais été mon maître, j'aurais volontiers, me semble-t-il, demandé à rester avec eux.

Toute la famille m'accompagna jusqu'à la porte et me serra la main. Je fus heureux et fier d'entendre mon nom prononcé avec autant de sympathie que de respect par ces chers petits qui me criaient : Au revoir, M. Roobeck, bonjour M. Félix. »

Je revins à la maison d'un pas léger, fortifié et raffermi; et l'idée d'être raillé ou injurié par mon oncle ne m'attristait plus. Il pouvait s'en donner à son aise; je le souffrirais en silence désormais, sans m'en affliger comme auparavant.

Lorsque je remis l'argent à Marguerite, et qu'elle me demanda si j'avais causé avec le maître d'école, et ce que je pensais de lui, je la remerciai chaleureusement du grand plaisir que son amitié m'avait procuré. Elle me promit qu'elle tâcherait de me donner de temps en temps quelques heures de liberté pour faire une ou deux visites par semaine au maître d'école. C'était assez difficile, car M. Bokstal n'étant libre qu'après quatre heures de l'après-midi, je ne pouvais profiter de la sieste de l'oncle Jean.

Marguerite ayant réussi à me donner quelques heures de liberté quatre jours après, je songeai à tenir ma promesse d'apporter des jouets et des bonbons aux enfants de M. Bokstal. L'argent ne me manquait pas, car mon oncle était fâché de ce que je n'eusse pas dépensé deux schellings, en dehors de quelques vêtements et de quelques livres que j'avais fait acheter par le messager.

Je m'étais fait rapporter d'Ypres deux poupées tout habillées et deux polichinelles, et de plus, pour chaque enfant, un paquet de gâteaux, d'un poids égal, pour ne pas exciter de jalousie entre mes petits amis.

Il avait plu toute la journée, et la rue était couverte de flaques d'eau.

M. Bokstal vint ouvrir lui-même, lorsque je frappai à sa porte. Il m'introduisit dans la salle à manger, en exprimant le regret que le temps ne nous permît pas de nous promener au jardin. Sa femme et ses enfants étaient assis autour d'une table, ayant devant eux qui un cahier, qui un livre, qui une ardoise, et occupés à faire leurs devoirs de classe.

On leur permit de se lever et de me donner la main. J'étalai mes cadeaux et donnai à chaque petite fille une belle poupée et à chaque petit garçon un grand polichinelle qui faisait d'étranges gambades quand on tirait la ficelle.

Je crus que les pauvres enfants allaient devenir fous de joie. Ils me baisèrent la main, remplirent la chambre de leurs cris joyeux et se mirent à danser en rond. Ce fut bien pis quand chacun d'eux reçut un paquet de sucreries représentant des bonshommes et des animaux de toutes couleurs, avec des menues dragées comme on en distribue au baptême des enfants riches.

La première explosion de leur joie étant un peu calmée, M. Bokstal voulut leur faire mettre les jouets et les bonbons de côté, jusqu'à ce qu'ils eussent fini leurs devoirs. Les enfants obéirent sans murmurer et reprirent leurs places autour de la table. Mais il était visible, à leurs regards tristes et distraits, qu'ils n'avaient plus la tête à l'étude. A la prière de la mère, on leur accorda une heure de congé.

Mariette vint me chercher pour m'asseoir à la table et jouer avec eux. Je m'en acquittai avec un vrai plaisir. Je fis parler les poupées et danser les polichinelles. Je racontai une drôlerie à chaque friandise qu'ils tiraient du sac, et je répétai en plaisantant toutes les petites farces, tous les petits tours d'escamotage que j'avais appris au collège. C'était une fête pour ces chers enfants et une fête aussi pour mon cœur, affamé depuis plus d'un an d'affection et d'intime causerie.

Bokstal et sa femme paraissaient aussi heureux que nous, et je lisais sur leur visage combien ils étaient reconnaissants du plaisir que je procurais à leurs enfants. Madame Bokstal surtout était heu reuse, ses yeux se mouillaient de larmes, et elle répéta plusieurs fois que je devais avoir un excellent cœur, puisque j'aimais tant les enfants.

Peu à peu l'attention des enfants passa à d'autres objets. Ils me montrèrent les joujoux qu'ils possédaient déjà, leurs images, leurs livres, et chacun de ces objets amena sur leurs lèvres le nom de leur sœur Hélène. Ce qu'ils disaient d'elle devait être exagéré, car on n'eût pas autrement parlé d'un ange.

A la fin jouets et friandises furent serrés dans un tiroir, et les enfants durent reprendre leur travail du soir.

Monsieur Bokstal me fit monter à son cabinet d'étude et me montra les œuvres de beaucoup de poètes latins, parmi lesquels plusieurs m'étaient totalement inconnus. Nous lûmes, nous causâmes, nous parlâmes littérature et linguistique jusqu'à ce qu'il fût mon heure de retourner au logis. Le maître d'école me remercia des agréables instants que je lui avais fait passer, et je lui exprimai ma profonde reconnaissance pour le bonheur que j'avais éprouvé en sa compagnie.

Nous nous séparâmes avec une cordiale poignée de main, et la promesse de nous revoir bientôt.



Mon père va proposer à votre oncle... (Page 46.)

XI

Chaque dimanche après-midi, et une ou deux fois dans la semaine j'allais voir M. Bokstal, et je passais une couple d'heures à causer avec lui ou à jouer avec ses enfants. J'étais comme de la famille, et les petits, si le respect et la bienséance ne les en eussent empêchés, m'auraient appelé leur frère.

J'avais beaucoup d'amitié et de reconnaissance pour le savant maître d'école, cela se comprend. Je lui devais le réveil de mon esprit et de mon courage. Je ne ressemblais plus à ce que j'étais auparavant. J'étais encore réservé, mais mon excès de timidité avait disparu; j'avais dépouillé l'enfant, et j'étais devenu un homme par la clarté de mon esprit, et la conscience de ma valeur personnelle.

Mon oncle remarquait ce changement avec un courroux réel ou feint, quoiqu'il ne sût pas à quoi l'attribuer. Je m'enhardis d'abord à vouloir lui prouver froidement qu'il avait tort dans telle ou telle circonstance. Mais l'ouragan de gros mots qui se déchaîna chaque fois sur ma tête me décida à renoncer à de pareilles tentatives et à laisser mon oncle grogner tout à son aise.

Souvent, lorsque je rentrais au logis après avoir entendu parler d'Hélène par son père enthousiasmé, l'image de la jeune fille se dressait devant mes yeux. Je la voyais admirablement belle ; et les figures charmantes de ses frères et sœurs, la beauté même à peine flétrie de madame Bokstal autorisaient cette supposition

Mais en réalité Hélène était-elle jolie? Cette question s'imposait à mon esprit avec une irritante importunité. Que m'importait cependant qu'elle fût belle ou laide, cette jeune fillle qui vi-

vait loin de moi, que je ne verrais peut-être jamais, ni ne désirais voir?

Et cependant, j'aurais voulu le savoir.

Le demander à quelqu'un, je ne m'y fusse pas hasardé. Je n'étais sur un pied de familiarité qu'avec M. Bokstal et sa famille. Marguerite ne connaissait pas Hélène.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis que j'avais lié connaissance avec M. Bokstal. Depuis quelques jours il se plaignait de la fatigue de ses yeux, et craignait que cet état n'empirât. Il savait par expérience qu'un mois de repos absolu suffirait à sa guérison. Mais il n'y pouvait pas songer. Si, dans cette saison de l'année, il avait donné un congé de quelques semaines à ses élèves, ils ne seraient plus revenus, et seraient allés à l'école chez le sacristain. Il ne pouvait pas supporter une si grosse perte; car, en dehors de l'argent qu'envoyait Hélène, son école était sa seule ressource pour lui et sa nombreuse famille. Il devait donc ménager sa vue, dans l'espoir qu'elle se rétablirait petit à petit.

L'oncle Jean souvent attaqué de la goutte, était pour le moment en proie à un nouvel accès qui le tenait au lit. Il m'était difficile de le quitter, et je restai six ou sept jours sans aller voir le maître d'école.

Au premier jour de répit, je me rendis chez lui en toute hâte. Je trouvai sa femme et ses enfants tout en pleurs et désespérés. J'appris qu'un grand malheur les menaçait. M. Bokstal était sur le point de devoir fermer son école et renvoyer ses élèves. L'état de sa vue avait empiré, et il était presque aveugle.

Elle me conduisit auprès de lui, et je trouvai mon pauvre ami assis dans sa chambre presque obscure, avec une grande visière devant les yeux.

Je fus si ému de compassion que j'eus toutes les peines du monde à retenir mes larmes. Que j'eusse voulu le consoler! Mais que pouvais-je lui dire, sinon des paroles banales d'espoir et de sympathie.

Il ne doutait pas de sa guérison. Deux ou trois fois déjà il avait été dans le même état, et il s'en était tiré au prix d'un long repos. Ce qui le désolait, lui et sa famille, c'était la nécessité de renvoyer ses élèves et la perte de son gagne-pain.

Son cœur saignait à l'idée que ses enfants pourraient souffrir du besoin et tomber dans la misère. Il connaissait les déplorables conséquences de la fermeture momentanée de son école. Chaque fois qu'il avait dû s'y résigner pour la même cause, il avait perdu la moitié de ses élèves. Et il lui en restait si peu, que la moindre désertion l'obligerait à fermer définitivement. Et alors, que faire à son âge pour entretenir sa famille?

Ses plaintes me touchèrent si profondément que je m'en retournai en soupirant et en ruminant toute sorte de projets pour lui venir en aide. Lui offrir de l'argent? Je le ferais au besoin? Mais à quoi pouvait servir le peu d'argent dont je disposais, s'il devait fermer définitivement son école?

Je racontai son malheur à Marguerite. M. Bosktal et sa famille étaient les seuls habitants de Visseghem dont elle parlait avec estime et avec sympathie. Elle parut prendre pitié comme moi de leur infortune.

— Croyez-moi, ma cousine, lui dis-je pour finir, si j'étais mon maître, je sais bien ce que je ferais pour sauver M. Bokstal et sa famille.

— Et quel moyen emploiriez-vous? demanda-t-elle.

— Un moyen infaillible. Mais c'est une chose à laquelle je ne puis pas penser maintenant. Et pourtant, Dieu le sait, Marguerite, je donnerais mon sang pour montrer à M. Bokstal, dans son malheur, combien je lui suis reconnaissant.

— Et de quel moyen voulez-vous parler, cousin?

— De quel moyen! N'ai-je pas acquis assez d'instruction au collège pour pouvoir la donner à de jeunes garçons! J'en sais dix fois trop. Eh bien, si j'étais libre, je dirais à M. Bokstal: ne renvoyez pas vos élèves: je vous remplacerai jusqu'à votre guérison; votre école restera ouverte et vous ne perdrez pas votre gagne-pain. Mais vous comprenez, cousine, que cela n'est pas possible. Notre oncle ne me le permettrait pas.

Elle garda un moment le silence, puis elle releva la tête et demanda avec un sourire singulier:

— Impossible? Et si l'oncle Jean vous l'offrait lui-même?

— L'oncle Jean me l'offrir! répétai-je incrédule.

— Je l'essayerai, cousin. Si vous receviez l'autorisation ou l'ordre d'aller donner l'instruction pendant une couple de semaines, ou plus, aux élèves de M. Bokstal, consentiriez-vous à passer le reste de vos journées auprès de votre oncle, pour me laisser le temps de faire aussi mon ouvrage?

Je lui certifiai qu'en dehors des heures de classes je ne demanderais pas un moment de liberté; mais j'ajoutai qu'à mon avis tous ses efforts pour obtenir le consentement de l'oncle Jean seraient vains.

Elle monta en courant, et en me disant:

— Attendez-moi ici, je vais le savoir tout de suite.

J'entendis bientôt retentir la voix de mon oncle. Je ne distinguais pas ses paroles, mais mon nom qu'il prononçait au milieu d'un torrent d'injures, me faisait comprendre qu'il ne fallait pas espérer son consentement.

Marguerite ne descendit que longtemps après.

— Ne l'avais-je pas dit, cousine, que c'est impossible? soupirai-je. Voilà mon oncle très irrité contre moi.

— Oui, répondit-elle, il est furieux contre vous parce que vous avez refusé à M. Bokstal le service que ce malheureux implorait de vous.

— J'ai refusé à M. Bokstal le service qu'il me demandait?

— Notre oncle le croit, et maintenant il vous enjoint de remplacer M. Bokstal jusqu'à ce qu'il soit guéri.

Je la regardai avec stupeur. Je savais bien que, pour obtenir quelque chose de mon oncle, le meilleur moyen était souvent de lui demander le contraire; mais je n'aurais pas cru que ce moyen pût réussir à ce point.

— Tenez-vous bien, me dit Marguerite; notre oncle vous accusera d'insensibilité et d'égoïsme. Ne faites semblant de rien; feignez de ne pas vouloir faire la classe de M. Bokstal. N'ayez pas peur d'un petit mensonge, maintenant que vous savez que ce petit mensonge peut seul vous permettre de faire une bonne action... Montez, l'oncle Jean vous attend pour éclater contre vous.

J'obéis lentement, et j'essayai de prendre des forces pour le rôle que m'assignait ma cousine. Je n'étais plus si impressionnable qu'autrefois, et je comprenais qu'avec des gens tels que mon oncle il était parfois nécessaire d'user de dissimulation. Mais si je n'étais pas encore assez cuirassé pour mentir effrontément, je pouvais me taire, et laisser croire à mon oncle, par mon attitude et l'expression de mes traits, que j'avais envers M. Bokstal les dispositions peu charitables qu'il m'attribuait.

Cela se passa ainsi. L'oncle Jean était furieux contre moi. Dans une longue explosion d'indignation il me traita de lâche et de sans cœur. Si j'avais refusé de venir en aide à M. Bokstal, c'était par paresse et par égoïsme.

Je me défendis plus ou moins et balbutiai que je ne pouvais pas, tous les jours, abandonner si longtemps un oncle malade. Mais lui, excité par ma résistance apparente, finit par m'intimer l'ordre d'aller immédiatement avertir M. Bokstal que je ferais la classe à sa place avec tout le zèle et le soin dont j'étais capable, jusqu'à sa complète guérison. Mon oncle me menaça même de sa perpétuelle disgrâce si j'osais hésiter dans l'accomplissement de ce devoir.

Je promis d'obéir, en feignant une tristesse profonde. Mais quand je sortis de chez mon oncle, mes yeux rayonnaient de joie et mon cœur battait de bonheur.

Après avoir remercié Marguerite avec effusion, je courus tout d'une haleine chez M. Bokstal, et lui appris la bonne nouvelle avec une joie sans mélange.

Le brave homme se défendit longtemps d'accepter mon offre. C'était un trop grand sacrifice, disait-il. Un fils n'en eût pas fait davantage. Mais il finit par consentir et me serra dans ses bras en pleurant.

Il appela sa femme et ses enfants qui partagèrent sa joie et me comblèrent de bénédictions. Ils seraient tombés à mes genoux, si je ne les en eusse empêchés. Les enfants me baisaient les mains, et grimpaient sur moi pour me passer les bras autour du cou.

Cette journée fut une des plus heureuses de ma vie, tant la conscience du devoir accompli nous met de joie au cœur.

Au bout d'un quart d'heure les enfants se retirèrent avec leur mère, car il était temps qu'ils allassent se coucher.

M. Bokstal me remit une lettre qu'il avait reçue d'Allemagne, et comme sa mauvaise vue ne lui permettait pas de me la lire, il me pria d'en prendre connaissance.

C'était l'écriture d'Hélène, de cette Hélène dont l'image me poursuivait sans cesse. Ma main tremblait.

La lettre s'était probablement égarée en route, car sa date remontait à plus d'un mois. Elle contenait une nouvelle qui m'inquiéta. Hélène espérait, disait-elle, qu'elle reviendrait dans quelques mois. Elle n'en était pas encore sûre, mais, selon toutes les probabilités, son service chez le comte d'Unterbach deviendrait inutile au commencement de l'année suivante. L'une de ses élèves devait se marier, et l'autre entrer au couvent.

Quand je rendis à M. Bokstal la lettre de sa fille, ma bonne humeur avait presque disparu. Hélène, revenir! Sa présence m'empêcherait de rester dans la maison sur le même pied d'intimitié, et peut-être même de continuer mes visites. Mais dans tous les cas elle devait encore rester plusieurs mois en Allemagne. Cette idée me permit d'écouter sans trop de distractions les paroles de M. Bokstal.

Je reçus de lui toutes les explications dont je pouvais avoir besoin pour faire sa classe dès le lendemain. Il me remit la liste nominative de ses élèves, suivant leur degré d'avancement, me montra les livres dont se servait chaque classe, et me donna tant de détails que je finis par être au courant presque aussi bien que lui.

Le lendemain, lorsque neuf heures sonnèrent au clocher de l'église, les écoliers de M. Bokstal étaient assis sur leurs bancs. J'entrai en classe et leur adressai une courte allocution, moitié sérieuse, moitié plaisante, pour leur apprendre la maladie

de M. Bokstal, et la mission que j'avais de le remplacer en attendant sa guérison.

D'abord les petits garçons m'écoutèrent bouche béante, et avec une visible méfiance. Mais mon ton amical et mes paroles encourageantes amenèrent bientôt le sourire sur leurs lèvres, et avant que j'eusse cessé de parler je pus m'apercevoir que les écoliers n'étaient pas fâchés d'avoir un instituteur si jeune et si affable.

Je passais tous les jours cinq heures, assidûment, dans l'école de M. Bokstal. Je me sentais heureux, et ce bonheur rayonnait au dehors. Mes élèves, charmés et encouragés, faisaient des progrès sensibles, et répandaient dans toute la commune l'éloge du nouveau maître d'école. Au bout de quinze jours, l'école de M. Bokstal avait six nouveaux élèves, et huit autres devaient se présenter encore. Dans l'état de gêne où se trouvait M. Bokstal, c'était une fortune pour lui. Sa vue s'améliorait lentement mais sensiblement, et l'on prévoyait une guérison certaine. Qu'on juge d'après cela de la joie de sa famille, et des témoignages de gratitude dont j'étais comblé!

Dès que la classe était finie, je retournais chez mon oncle au plus vite, pour reprendre mon service et délivrer Marguerite.

Mon oncle, dont le pied était très enflé, souffrait beaucoup et son humeur était fort difficile. Les injures pleuvaient. Mais j'étais si content de moi que je supportais tout sans chagrin.

Au bout de six semaines de repos les yeux de M. Bokstal étaient guéris. Il y avait déjà cinq jours que je l'empêchais de reprendre son service, mais enfin, à bout de prétextes, je ne pus lui résister davantage, et je quittai définitivement son école en le prévenant que je resterais probablement quelques jours sans venir le voir. Mon intention était de rester assidûment à la maison pour que Marguerite pût, à son tour, jouir de sa liberté dont elle avait été privée pendant mon absence.

Six jours se passèrent en effet sans que je sortisse, même pendant la sieste de l'oncle Jean.

Le matin du septième jour Marguerite m'envoya à une métairie située à une demi-lieue du village, et où mon oncle faisait bâtir une nouvelle grange. Je devais m'assurer si les ouvriers s'acquittaient bien de leur travail, et transmettre quelques ordres au maître maçon.

Quand je revins, Marguerite m'entraîna dans la chambre vers le jardin, en me disant :

— Devinez un peu, cousin, qui est venu vous demander :

— Comment puis-je le deviner?

— Essayez.

Je nommai les villageois que je connaissais le mieux, et comme Marguerite se moquait de mon peu de perspicacité, je prononçai même les noms du professeur Charles et de mes camarades de collège. Mouton, De Reus et Davreux.

— Mais qui donc, alors, demandai-je impatienté.

— Qui? Hélène Bokstal.

— Hélène Bokstal? Est-ce possible? ô ciel!

— Elle est arrivée à Visseghem, à l'improviste, hier au soir. Son père lui a raconté ce que vous avez fait pour l'obliger, et elle est venue ce matin avec sa mère pour nous remercier, mon oncle, vous et moi. C'est une fille intelligente, modeste, réservée, aimable et polie. On voit bien, à son langage et à ses manières, qu'elle a passé de longues années avec des gens de haute volée.

— Mais comment est son air, son visage? demandai-je avec hésitation.

— Que vous dirai-je? répondit-elle en levant les épaules. Certes, il y a des femmes plus jolies...

— Ah! dieu merci! elle est laide, m'écriai-je avec joie.

— Laide? je crois que vous rêvez, Félix! La fille de M. Bokstal est au contraire charmante de visage.

Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine en soupirant.

— Qu'est-ce que cela signifie? ricana Marguerite. Cela vous attriste qu'Hélène soit plus ou moins jolie? Auriez-vous mieux aimé qu'elle fût laide? Vous semblez effrayé.

— Je suis triste, répondis-je, très triste. Je n'irai plus voir M. Bokstal comme précédemment.

— Parce que sa fille est assez jolie! Ah, oui, j'oubliais que vous aviez peur des filles, et surtout de celles qui ne sont pas laides. Je le comprends, Félix, vous craignez d'être touché au cœur, et comme votre infirmité vous fait douter qu'on réponde à vos sentiments, vous aimez mieux ne pas vous exposer à pareille désillusion. Il faut accepter votre lot tel qu'il est. Un homme, suffisamment averti, a assez de force et de courage pour arracher de son cœur toute affection qu'il ne veut pas y laisser enraciner.

Je baissai la tête, car les paroles de ma cousine ne me persuadaient pas. Pour ne pas rester muet je demandai :

— Vous dites que mademoiselle Bokstal est venue pour remercier mon oncle. L'a-t-il reçue?

— Non, cela ne se peut pas, vous le savez. Je me suis chargée de lui transmettre ses remerciements; mais je ne le ferai pas. Notre oncle est jaloux : il ne veut pas que nous ayons du dévouement pour personne, hormis pour lui. S'il apprenait que cette Hélène est une jolie fille, il craindrait ce que vous craignez vous-même, et vous empêcherait probablement d'aller encore chez M. Bokstal. Si nous ne pouvons pas lui tenir caché le

retour d'Hélène, je lui ferai croire qu'elle est laide, — cela dépend des goûts. — De votre côté, ne me démentez pas.

— Et mademoiselle Bokstal a-t-elle l'intention de rester longtemps à Visseghem?

— Elle dit qu'elle va s'établir couturière; et comme elle connaît les modes nouvelles et qu'elle est très habile, elle espère que cet état lui fera gagner longtemps sa vie.

— De sorte qu'elle va demeurer ici? demandai-je tristement.

— Allons, allons, Félix, pas d'enfantillages. Je lui ai annoncé qu'aussitôt après le dîner, pendant la sieste de l'oncle Jean, vous iriez la remercier de sa visite... Cela vous répugne-t-il vraiment, cousin? N'irez-vous plus voir du tout votre ami Bokstal? Quelles raisons acceptables donnerez-vous pour expliquer cette rupture?

Je ne savais que répondre, et je reconnus que je ne pouvais pas rompre ainsi brusquement. J'irais donc le voir au moins une fois encore, et, après cette première rencontre avec sa fille, je verrais comment j'agirais désormais.

Je causai avec Marguerite jusqu'à l'heure du dîner.

Les paroles de ma cousine avaient en partie dissipé mes appréhensions : et quand l'oncle Jean fut endormi, je quittai le logis, poussé par elle, pour aller remercier de sa visite la fille du maître d'école.

XII

J'allais donc la voir, cette Hélène que j'avais constamment devant les yeux depuis six mois.

Je marchais à pas lents et la tête basse. D'étranges sentiments m'agitaient, je regrettais sincèrement qu'elle ne fût pas laide... et je me réjouissais en secret qu'elle fût jolie. Plus d'une fois j'eus envie de faire un grand détour, et mes pas suivaient, comme malgré moi, le chemin le plus direct vers Blekhout; je souriais, je soupirais, je me parlais à moi-même.

Deux ou trois fois, en regardant ma main difforme, j'avais rougi de honte. Cacher mon infirmité? A quoi bon? Les frères et les sœurs d'Hélène n'avaient certainement pas manqué de lui faire de moi un portrait fidèle, et de lui parler de mon accident. Si pénible que cela me fût, je résolus de ne rien faire pour détourner l'attention d'Hélène de ma difformité, car ces efforts seraient vains et ne pourraient que me rendre ridicule à ses yeux.

Quoique profondément ému, je feignis d'être très calme, et j'entrai hardiment quand madame Bokstal m'ouvrit la porte et m'invita à la suivre dans la salle commune où je devais trouver Hélène.

Mon premier regard tomba sur le visage de la jeune fille. O ciel, elle était vraiment belle! J'en frémis.

Elle vint à moi avec un doux sourire, et me tendit la main en m'exprimant sa reconnaissance dans un langage ému et choisi. Elle savait tout : mon amitié pour son père, mon dévouement généreux qui l'avait sauvé, lui et sa famille, d'une ruine certaine. Elle avait appris tout cela en Allemagne par les lettres de ses parents, et elle éprouvait un vif désir de connaître le noble cœur qui aimait son père comme un fils.

Certes, ainsi que Marguerite me l'avait fait pressentir, cette Hélène n'était pas une femme ordinaire. Son langage était pur et châtié; tout ce qu'elle disait avait une forme exquise; sa réserve, ses gestes mesurés, l'aisance de ses manières, tout en elle attestait qu'elle avait vécu au milieu de gens haut placés et bien élevés.

Nous prîmes tous place autour de la table, et la conversation roula sur le séjour d'Hélène en Allemagne et sur son projet de se fixer dans le village comme couturière. Puis nous abordâmes une foule d'autres sujets variés.

Hélène ne m'adressait la parole qu'avec les formes d'un profond respect et d'une politesse exquise. Elle semblait ne voir en moi que l'ami et le bienfaiteur de ses parents, et n'était ni timide ni embarrassée. Son aisance me mit à l'aise moi-même. Bientôt je recouvrai toute ma liberté d'esprit et je fus fort étonné que la présence de cette jeune fille me laissât, contre mon attente, aussi libre d'esprit que si j'avais causé avec un jeune homme de mon âge.

Je profitai de l'occasion pour la contempler avec attention. Ses traits, sans être d'une beauté saisissante dans leur ensemble, étaient fins et délicats. Elle avait des cheveux bruns, de grands yeux noirs très expressifs. Elle était de taille moyenne, et de complexion délicate. Il y avait dans toute sa personne quelque chose d'élégant, de distingué, et ses vêtements, malgré leur humilité, confirmaient encore cette impression. Elle ne devait pas avoir vingt ans.

Comme je n'étais venu que pour saluer Hélène, je voulus abréger cette première visite autant que la bienséance le permettait. Aussi, lorsque M. Bokstal eut quitté un instant sa classe pour venir me serrer la main, je me levai pour me retirer.

Hélène et sa mère m'accompagnèrent jusqu'à la porte, et la jeune fille me dit qu'elle espérait que je viendrais voir M. Bokstal comme auparavant. Ce serait un honneur et un bonheur pour elle d'exprimer sa reconnaissance à l'ami de son père.

Je retournai à la maison le cœur léger, content de moi-même, et souriant de ma puérile timidité.

— Eh bien, cousin, comment trouvez-vous Hélène Bokstal? demanda Marguerite en me revoyant.

— Ah! ma cousine, répondis-je, elle est intelligente, aimable et très polie. Comme une éducation choisie peut transformer une humble villageoise, n'est-ce pas?

— Oui, mais je veux parler de son visage.

— Elle n'est pas laide, balbutiai-je, du ton le plus indifférent que je sus prendre. Au contraire, ses traits sont agréables, et elle a de magnifiques yeux noirs.

— Comme vous dites cela, cousin! Vous n'avez donc pas eu peur d'elle?

— Pas du tout. Je ne sais comment expliquer cela, mais je me sentais tout à fait à mon aise avec elle. Ma crainte a disparu. C'est un grand bonheur pour moi. Maintenant du moins je ne devrai pas rompre mes relations amicales avec M. Bokstal, car la présence d'Hélène ne me gêne pas du tout. Je continuerai à voir son père comme auparavant.

— C'est surprenant! Et vous êtes sûr que cela continuera ainsi? demanda-t-elle en riant.

— Très sûr, ma cousine.

Elle me regarda un instant avec un sourire singulier et secoua la tête.

Moi, qui me sentais fort, j'essayai de la convaincre qne ses doutes n'étaient pas fondés. Je savais trop, disais-je, à quel sort me condamnait mon infirmité dans les affaires de cœur, et en tout cas, s'il devenait nécessaire, je suivrais son conseil et chercherais un prétexte pour rompre avec M. Bokstal. Mais à mon avis un tel danger n'était pas à craindre.

Marguerite parut se réjouir de mes paroles. Elle me demanda si Hélène persistait dans son projet de se faire couturière. Je répondis que je l'avais trouvée occupée à couper et à coudre des vêtements pour ses petites sœurs, et qu'elle avait l'intention de faire le lendemain une tournée dans le village pour se recommander à la bienveillance des habitants.

— Et vous seriez bien aise, sans doute, me dit-elle, qu'Hélène trouvât promptement quelques pratiques?

— Naturellement, comme ami de son père je dois le souhaiter, répondis-je; car le fruit de son travail peut seul préserver les Bokstal du besoin.

— Eh bien, Félix, je veux être sa première cliente. Je lui donnerai bien pour quinze jours d'ouvrage à moi seule. Je vais renouveler toute ma toilette des dimanches; manteau, robe, tunique, tout. C'est un bon commencement, n'est-ce pas? Cette Hélène me plaît, et même je le fais par pure amitié pour vous.

— Je vous remercie de tout cœur pour ces braves gens; votre étrenne leur portera bonheur...

— L'oncle Jean appelle. Il est réveillé. Venez, cousin, nous montons. Tout à l'heure j'irai jusqu'à Blekhout pour remettre mes nouveaux habits à Hélène.

Et elle ajouta pendant que nous montions :

— Et je lui dirai que c'est à vous qu'elle doit sa première cliente.

— Non, je vous en prie, ne faites pas cela, murmurai-je.

— Bah! dit-elle en riant. Je croyais que l'opinion d'Hélène vous était tout à fait indifférente.

— Elle l'est en effet, répliquai-je. Agissez comme il vous plaira, cousine; mais je ferai comprendre à Hélène qu'elle doit son premier ouvrage à votre bon cœur seul.

Nous ouvrîmes la porte, et l'oncle Jean nous salua, comme de coutume, d'une bordée d'injures qui dura au moins une demi-heure. Marguerite sortit pour faire son ouvrage, et je restai seul avec mon oncle. Sa goutte le faisait tant souffrir qu'il dut se mettre au lit. A chaque instant il poussait des cris qui se résolvaient en une pluie de reproches contre moi; mais j'étais devenu presque insensible à sa rudesse apparente, du moins quand il n'y avait personne pour être témoin de mon humiliation.

Quatre jours après, seulement, je résolus d'aller voir le maître d'école, quoique Marguerite, par plaisanterie, n'eût cessé de me pousser à y aller plus tôt. Mais la sévère bienséance d'Hélène me retenait. Je ne voulais pas me montrer inférieur à elle de ce côté. Lui imposer trop souvent ma présence pouvait lui paraître une indiscrétion.

Lorsque la mère Bokstal m'introduisit, je vis Hélène assise près de la grande table couverte d'étoffes nouvelles. Autour d'elle, étalés sur des chaises, ou pendus à la muraille, il y avait beaucoup de vêtements de femme faufilés ou prêts à être cousus.

La jeune fille se leva dès qu'elle me vit, et me dit, en me regardant avec des yeux rayonnants de bonheur et de gratitude.

— Merci de votre visite, monsieur. Combien nous la désirions! Depuis avant-hier nous ne pensons qu'à vous...

— A moi, mademoiselle? murmurai-je étonné.

— Oui, monsieur! Je suis si heureuse que je désirais faire part de notre joie au généreux ami de mon père, — et à l'ami de ses enfants, aussi, n'est-ce pas? Voyez, sur la table et sur les chaises, le bel ouvrage qu'on m'a confié. Ah! j'ai eu une bonne idée de m'établir couturière. Je gagnerai

beaucoup d'argent. Je dois chercher des ouvrières et des apprenties. Peut-être mon travail me fournira-t-il plus tard les moyens de permettre à mon père de fermer son école sans avoir à s'inquiéter de l'avenir de mes frères et sœurs. Si tout va bien, je puis ouvrir une boutique, et alors mon pauvre père n'aura plus besoin de s'abîmer la vue, c'est le rêve de ma vie, et avec l'aide du ciel, je le réaliserai. Et ainsi, monsieur, je pourrai rester dans notre cher Visseghem, pour assurer les vieux jours de mes parents. Je bénis le ciel du fond de l'âme de cette heureuse perspective.

Madame Bokstal, émue, ouvrit les bras, et serra sa bonne fille sur son cœur.

J'avais les larmes aux yeux. La voix d'Hélène avait des accents qui allaient au fond de l'âme, et faisaient vibrer les cordes de mon cœur.

Je ne savais que dire. Hélène remarqua mon embarras, et s'imagina sans doute que sa joie l'avait entraînée trop loin, car elle parut se faire violence, et me dit d'un ton plus calme :

— Daignez m'excuser, monsieur. L'idée que je pourrai préserver mon pauvre père d'un danger menaçant me fait perdre mon sang-froid. Il est bien naturel, n'est-ce pas, que je fasse part de notre bonheur à vous, l'ami, le bienfaiteur de mes parents?

— Certes, mademoiselle, répondis-je, je suis bien reconnaissant de vos bons sentiments à mon égard. Ce que j'ai pu faire pour votre père est peu de chose. Mais, croyez-le, si je pouvais contribuer à vous faire toucher ce que vous appelez le but de votre vie, j'en bénirais le ciel autant que vous, car ce serait pour moi un vrai bonheur.

Elle me pria ensuite de remercier en son nom Marguerite pour l'importante commande qu'elle lui avait faite. Son étrenne avait porté bonheur à Hélène, comme je pouvais le voir, et je devais le lui dire, car cela ferait sans doute plaisir à ma bonne cousine.

— Permettez-vous que je continue mon travail, M. Roobeck? demanda Hélène. Veuillez vous asseoir. Les enfants ont congé cet après-midi. Mon père va venir à l'instant. Lui aussi est de bonne humeur. Il aura plaisir à causer avec vous. Tous les jours il allait à la porte voir si vous ne veniez pas. Mon père vous aime comme son propre fils, monsieur, et il a des raisons pour cela.

Elle avait, tout en causant, repris sa place auprès de la table, et cousait une robe de satin bleu destinée, à ce qu'elle me dit, à mademoiselle Béatrice, la fille de M. Bakkerzeel, le fabricant d'huile.

Pour dire quelque chose, je lui demandai si son long séjour en Allemagne lui avait plu.

Elle se mit à me parler du comte d'Unterbach, de ses filles, — ses élèves — du beau château qu'elle avait habité, et de toutes les personnes au milieu desquelles elle y avait vécu. A l'en croire elle n'avait rencontré que de bons et nobles cœurs. Elle faisait l'éloge de tous et en parlait avec une sincère gratitude. Elle nous découvrit aussi d'une façon pittoresque les beaux environs du château; les montagnes, les vallées, les pics rocheux, les cascades murmurantes; et elle nous en fit un tableau si vivant, que je me figurai être avec elle au pied des Alpes saxonnes.

Je ne répondais rien, non par timidité, mais parce que je craignais de l'interrompre par des remarques intempestives.

Quant à madame Bokstal, assise auprès de l'âtre, elle ne quittait pas sa fille des yeux et elle l'écoutait parler avec admiration, comme on écoute une musique délicieuse.

Je subissais le même charme, et les petits enfants qui faisaient leurs devoirs à la petite table, avaient déposé leurs plumes pour mieux écouter leur sœur.

Quand M. Bokstal entra, j'appris de lui que les principaux habitants du village avaient à l'envi apporté leurs plus beaux ouvrages à sa fille. Il en rendait grâce à la protection du ciel; mais je me disais, moi, qu'il y avait encore une autre raison. La politesse extrême d'Hélène, le charme de son langage, la bonté d'âme qui rayonnait dans ses yeux devaient avoir contribué pour beaucoup à lui gagner la faveur des gens.

Probablement pour montrer à sa fille que j'étais un jeune homme instruit, M. Bokstal amena insensiblement la conversation sur les poètes latins, dont les œuvres étaient le sujet habituel de nos entretiens.

Je lui en sus gré, car ce fut alors mon tour de tenir le dé de la conversation.

Ensuite nous passâmes aux grands tragiques français, à Corneille et à Racine dont j'étais enthousiaste, et il m'arriva de dire que, de tous les peuples modernes, les Français seuls avaient une littérature capable, par la grandeur des conceptions et la pureté de la forme, d'entrer en lice avec les œuvres des anciens maîtres de l'art.

Quand je cessai de parler, Hélène me demanda la permission de faire une observation. Elle ne voulait pas, dit-elle, méconnaître les grands mérites des poètes français; mais nous, Flamands, si voisins de la France, nous n'entendions souvent qu'une cloche, et ne savions pas toujours ce qui se passait chez d'autres peuples. Là-dessus elle se mit à nous exposer les heureux efforts qu'on avait tentés depuis quelques années en Allemagne, pour créer une littérature libre de toute influence étrangère, et fondée sur la nature même du peuple allemand. On y comptait une foule d'écrivains d'un vrai mérite, à la tête desquels brillaient Klopstock, Gœthe et

Schiller, dont les noms devaient, d'après elle, acquérir une célébrité universelle. Elle parla encore de Lessing, de Herder, de Jacobi et de Wieland, et nous fit regretter sincèrement que l'éducation incomplète de nos colléges nous laissât ignorants de tout ce qui se passait dans le monde des arts en dehors de la France.

Elle connaissait aussi quelques poésies des maîtres d'outre-Rhin, et nous récita quelques vers pour nous faire apprécier l'harmonie et la richesse de la langue allemande. Entre autres choses elle nous raconta que lorsque le mal du pays la faisait soupirer après ses parents et après son beau pays de Flandre, elle avait trouvé, en Bohême, une véritable consolation à répéter le beau lied de la Mignon de Gœthe.

« Connais-tu le pays où fleurit l'oranger! »

Et, pour sa propre satisfaction sans doute, elle en récita trois strophes en allemand avec des inflexions de voix si tendres, et une si douce expression dans le regard, que nous écoutions encore en silence après qu'elle avait cessé de parler.

Il ne pousse ni orangers ni citronniers en Flandre, mais le village natal, où qu'il soit situé, et ne produisît-il que des ronces et des orties, reste cher au cœur de l'homme. Un italien, disait-elle, n'a pas plus de nostalgie en pensant à sa patrie ensoleillée, qu'elle n'en avait éprouvé elle-même en pensant continuellement à l'humble petit coin de terre où elle avait bégayé pour la première fois le doux nom de mère.

Enfin, pendant que je causais avec Hélène et avec son père, dans un complet oubli du monde entier, le poids du coucou pendu à la muraille en descendant tout à coup avec bruit me tira de mon enchantement, et la sonnerie de l'horloge m'avertit que depuis plus d'une heure j'aurais dû être de retour à la maison.

Je pris congé d'Hélène et de son père, et les remerciai de tout cœur des moments agréables qu'il m'avait été donné de passer en leur amicale compagnie.

XIII

Après cette seconde entrevue, je continuai à faire régulièrement des visites au maître d'école, c'est-à-dire que deux fois par semaine je passais une partie de l'après-midi, et même quelquefois de la soirée dans sa famille.

Pendant les premières semaines, pour satisfaire à ma demande, il me conduisit souvent dans sa chambre où nous restions des heures à causer littérature et sciences. Une timidité secrète m'empêchait de rester longtemps en compagnie d'Hélène; mais bientôt ce dernier reste de ma timidité disparut, et j'osai exprimer le désir de m'asseoir à la table de travail d'Hélène, et de la voir prendre part à nos entretiens, croyant n'avoir d'autre mobile que les agréments de sa conversation.

Souvent je trouvais chez M. Bokstal d'autres habitants du village, principalement des femmes et des jeunes filles, clientes d'Hélène, qui, attirées par son amabilité et son esprit, restaient assises pendant des heures autour de sa table.

Autrefois leur présence m'eût déplu. Maintenant au contraire j'y trouvais du plaisir. Pour moi, habitué à courber la tête sous les humiliations, j'étais flatté dans mon amour-propre lorsque, dans mes discussions avec M. Bokstal et sa fille, je pouvais montrer que j'étais un jeune homme instruit, et jouir de l'étonnement que j'inspirais à mes auditeurs.

Parmi ces nouveaux visiteurs il y en avait deux qui venaient presque tous les soirs, et qui étaient pour ainsi dire les amis particuliers de ses parents, les siens, et un peu aussi les miens.

Le meunier Gaspard Vlierings, qui demeurait dans le voisinage, avait quatre enfants. Nos deux amis étaient son fils aîné Gérard, un garçon de vingt-cinq ans, et sa fille aînée Jeanne, une fille de vingt et un ans.

Tous deux étaient des personnes simples et illettrées qui, vouées au travail, n'avaient pas eu le temps d'aller longtemps à l'école. Il n'était pas bien sûr qu'elles fussent en état de lire le livre de prières avec lequel elles allaient à l'église. Tous deux étaient d'ailleurs de joyeuse humeur, répétaient volontiers les mêmes plaisanteries villageoises, et riaient si fort, si bruyamment et si longtemps, qu'il nous fallait rire avec eux bon gré mal gré.

La sœur était assez réservée, mais le frère, dans sa grosse gaieté, s'exprimait souvent en des termes qui ne s'accordaient pas avec nos idées, et qui faisaient parfois rougir Hélène; mais elle le lui pardonnait volontiers, à cause de son ignorance des usages, et elle se contentait de l'avertir amicalement qu'il risquait de franchir les bornes de la bienséance.

Ce jeune homme travaillait depuis son enfance au moulin de son père et faisait la ronde chez les paysans avec son cheval pour chercher le blé et reporter la farine. Il était large d'épaules, solidement bâti, et il avait de grosses mains calleuses. Sa figure ouverte n'était pas laide, malgré ses gros traits : il pouvait même passer pour un beau paysan.

Si le père Vlierings était roi de la confrérie de Saint Sébastien, son fils Gérard pouvait se vanter



Je me vengerai ! (Page 52.)

d'être, après lui, un des archers les plus adroits de la commune. En outre il faisait partie de toutes les sociétés de tir au blason, de jeu de boule ou de quilles, de jeu de palet, et d'autres encore. Il était partout le boute-en-train, le joyeux compagnon, et chacun l'invitait et l'aimait.

Sa sœur avait des joues fleuries, des yeux bleus très doux et une jolie bouche toujours souriante, même lorsqu'elle croyait avoir des raisons d'être triste. En un mot, Jeanne était une grosse, saine et jolie paysanne.

Bien des mois se passèrent sans qu'il survînt un changement dans ma façon de vivre ou dans celle de mes amis; mais, petit à petit, certaines circonstances éveillèrent mon attention et troublèrent quelque peu la quiétude de mon esprit.

Il me semblait que Gérard commençait à se montrer bien familier avec Hélène et ne se souvenait pas toujours du respect qu'il lui devait. J'éprouvais souvent un certain déplaisir à entendre les louanges grossières qu'il lui adressait sans discernement, et à le voir lui prendre la main ou lui frapper hardiment sur l'épaule en causant avec elle.

Je ne comprenais pas que cela fût possible, et Hélène ne paraissait pas froissée de sa familiarité. Y était-elle indifférente, ou le contact fréquent de ces gens peu délicats lui avait-il déjà fait perdre quelque chose de sa réserve habituelle.

Quoi qu'il en fût, je conçus un sentiment d'aversion pour ce hardi jeune homme. Et comme sa conduite y donnait sans cesse un aliment nouveau, j'aurais sans doute fini par le haïr, si la crainte d'être injuste à son regard ne m'avait fait refouler ce sentiment au fond de mon cœur.

Sa sœur Jeanne, au contraire, me fatiguait par sa trop grande amitié. Était-ce par pur hasard qu'elle finissait toujours par être assise à mes côtés

et très près de moi, quoi que je fisse pour l'éviter? Et pourquoi ne me quittait-elle pas des yeux? Comment se fait-il qu'en me parlant elle fût sérieuse contre son habitude, et qu'au lieu de bavarder bruyamment, elle tâchât de retenir et d'adoucir sa voix?

Je croyais remarquer que l'amitié d'Hélène pour moi diminuait insensiblement, en même temps que son amitié pour le fils du meunier semblait augmenter. Lorsque parfois mes yeux se levaient sur elle et rencontraient le regard profond de ses yeux noirs, il me paraissait qu'un frisson glacé courait dans mes veines sans que je pusse dire pourquoi.

Des questions inquiétantes s'élevaient dans mon esprit, mais je ne pouvais ou ne voulais pas y répondre franchement. Éprouvais-je quelque dépit à cause de la légèreté de Gérard avec Hélène, je l'expliquais par le déplaisir que me causait ce manque de respect envers la noble fille. Si je détournais souvent le regard de son visage, comme si je craignais de rencontrer le sien, c'était, pensais-je, par un reste de timidité. Et c'est ainsi que je tâchais de me tromper moi-même, pour écarter le danger qui me menaçait.

Pendant les quelques mois qui suivirent le retour d'Hélène à Visseghem, mon oncle avait été souvent alité, mais il avait eu cependant, à différentes reprises, quelques semaines de bonne santé, et alors je sortais avec lui pour le soutenir et le guider.

La seule personne du village qu'il voulût bien honorer de sa visite était le riche fabricant d'huile Bokkerzeel, en présence duquel il m'avait si cruellement humilié précédemment. Plus d'une fois depuis j'avais dû l'accompagner dans cette maison, et chaque fois j'y avais rencontré les deux demoiselles Bokkerzeel. L'oncle Jean n'était pas plus aimable avec moi; mais moi, devenu beaucoup plus hardi, je n'y faisais plus attention, d'autant moins que ces demoiselles me montraient surabondamment qu'elles ne prenaient pas les paroles de M. Roobeck au sérieux, et qu'elles considéraient sa grossièreté comme un dada.

Tandis que mon oncle causait avec le fabricant d'huile, ses charmantes filles me conduisaient ordinairement au jardin, pour me montrer les belles fleurs, objet de leur prédilection. Elles étaient fort aimables avec moi, surtout Béatrice, une très gentille personne, spirituelle, instruite et bien élevée, et assez au courant des poètes français pour en parler avec moi. Dans les derniers temps celle-ci m'avait témoigné une amitié si particulière, que sa compagnie m'était devenue pour ainsi dire à charge. A mon avis cette jeune fille avait des manières trop libres et l'esprit trop léger. Quand je la comparais parfois à Hélène Bokstal, Béatrice me paraissait bien inférieure, quoiqu'elle eût les traits plus réguliers. Mais il lui manquait les beaux yeux noirs d'Hélène, son esprit, sa distinction, sa réserve et probablement aussi sa délicatesse des sentiments.

Depuis quelques jours l'oncle Jean était de nouveau sur pied, il m'ordonna de le suivre chez l'huilier.

A peine avions-nous échangé les compliments d'usage que M. Bokkerzeel témoigna le désir de causer un moment seul avec l'oncle Jean. Les jeunes filles m'invitèrent à les suivre au jardin.

Anna ne se tenait pas de joie, et battait des mains en me regardant avec malice. Béatrice, quand je l'interrogeai du regard pour avoir l'explication de cette gaieté insolite, rougit jusqu'aux oreilles et balbutia des mots inintelligibles. Il était clair qu'on me cachait un secret; quelque chose de grave se tramait entre mon oncle et M. Bokkerzeel; mais qu'est-ce que ce pouvait être?

On résista pendant quelque temps à mes pressantes questions, puis je vis Anna faire à la dérobée un signe à sa sœur, et Béatrice, sous prétexte d'arroser une fleur, s'éloigna jusqu'à l'autre bout du jardin.

Anna me dit mystérieusement :

— Soyez content, Félix; le bonheur vous sourit. Aujourd'hui même le vœu le plus doux de votre cœur sera sans doute rempli.

Je la regardai avec étonnement.

— Ne devinez-vous pas ce que mon père veut demander à votre oncle?

— Nullement, mademoiselle; je n'en ai aucune idée.

— Allons, ne feignez pas, Félix, c'est inutile; mon père va proposer à votre oncle de vous marier à Béatrice.

Cette révélation me fit pâlir, et mon visage exprima si clairement ma stupeur, qu'Anna se prit à douter si elle ne s'était pas trompée sur mes sentiments envers sa sœur.

— Vous aimez ma sœur Béatrice, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

— Moi! aimer votre sœur? murmurai-je. Pas du tout, mademoiselle : je n'y ai jamais pensé. Je l'estime et je la respecte : j'ai beaucoup d'amitié pour elle. Mais je n'ai point d'amour.

— Ainsi, si M. Roobeck consentait à votre mariage avec Béatrice... ?

— Je refuserais, mademoiselle.

— Ciel! monsieur, vous seriez assez cruel pour nous faire cet affront?

— Oui. Je ne veux pas me marier.

— Mais votre oncle pourrait vous forcer.

— J'aimerais mieux m'enfuir de Visseghem et n'y revenir jamais.

Et comme je voyais que mes paroles l'affligeaient profondément, je dis d'un ton plus doux :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, si mes paroles vous blessent. Il m'est impossible d'agir autrement. Ne voyez-vous pas comme la seule idée de ce mariage me fait trembler?

Elle marcha lentement vers sa sœur et lui fit part de ma résolution. Je vis Béatrice sortir d'un sentier, les larmes aux yeux et les mains étendues. Vraiment je souffrais de devoir payer ainsi les sympathies de la pauvre fille.

Mais j'étais dominé par une irrésistible aversion, et je n'eusse pas accepté la main de Béatrice pour tout l'or du monde. Mais que lui dire? Ma situation était si terrible que je frémis à son approche.

Heureusement j'entendis la voix furieuse de l'oncle Jean résonner au même instant. Il m'appelait, et me semblait d'une impatience extrême.

Je courus à lui en balbutiant quelques excuses aux deux jeunes filles : il était déjà dehors. Il se parlait à lui-même en grommelant.

— Tonnerre! il me le paiera, l'avide huilier! Ah! il attend ma mort. Il a beau calculer, ma fortune lui passera devant le nez, mille milliards!... j'aimerais mieux me casser la jambe que de remettre les pieds dans sa baraque... Il ose dire que je donnerai mon consentement bon gré mal gré! Si c'est cela que Béatrice attend, il peut la conserver dans du sel, sa fille.

L'oncle Jean devait être furieusement en colère, car il jurait en allemand, et il oubliait de me demander mon appui. Comme je marchais derrière lui, il se retourna, et éclata :

— Ici, séducteur hypocrite! Vous ne me l'aviez pas dit, n'est-ce pas, que pendant que je causais avec Bokkerzeel, vous jouiez l'amoureux avec ses filles?

— Moi, mon oncle, bégayai-je. Qui vous a dit cela?

— Ne faites pas l'innocent, manchot ridicule. N'avez-vous pas avoué à Béatrice que vous êtes follement épris d'elle?

— Pas du tout, mon oncle. Je ne l'aime nullement.

— Et vous ne désirez pas vous marier avec elle?

— Je n'y ai jamais pensé.

— Vous me trompez, coquin.

— Je vous en prie, mon oncle, ne persistez pas dans cette erreur.

— Ainsi, vous osez soutenir que vous ne désirez pas épouser Béatrice Bokkerzeel? c'est une jolie petite et son père est riche.

— Quand même il serait un Crésus et elle une Vénus, je ne le voudrais pas encore, m'écriai-je.

— Et si je vous l'ordonnais? demanda-t-il avec un regard sévère qui me fit frémir.

Je n'osai pas répondre.

— Ah! vous vous taisez! ricana-t-il. Vous espérez?... Eh bien, pourquoi restez-vous là muet comme un poisson?

— Je crains, balbutiai-je, que par un mouvement de votre impénétrable volonté, vous ne me condamniez à cette union...

— Et si je vous ordônnais en effet d'épouser Béatrice?

— Je refuserais, mon oncle. Je ferais tout pour vous être agréable, mais épouser mademoiselle Bokkerzeel, jamais!

— Et si je vous menaçais de vous déshériter?

— Pas davantage, mon oncle. Mon unique souhait est de rester auprès de vous, libre de tout lien, fût-ce pendant quarante ans.

— Bravo! mon garçon, alors je serais plus que centenaire, dit-il avec un bon sourire qui m'étonna. Mais, Dieu merci! je ne durerai pas si longtemps. Je suis cependant content de vous, Félix. Je craignais que vous n'eussiez l'ingratitude de m'abandonner pour une femme. Cela m'était fort pénible. Je suis bien aise que vous m'épargniez ce chagrin. J'ai foi en votre franchise, Félix. Le rusé Bokkerzeel a voulu me tromper, mais il saura pourquoi, l'imposteur!

Nous fîmes quelques pas, puis il reprit d'un ton très amical :

— Croiriez-vous, Félix, que ce gros sac d'écus m'a affirmé sur tous les tons que vous aimiez sa fille depuis longtemps, et que vous seriez au comble du bonheur de pouvoir l'épouser? Il supputait, couronne par couronne, ma fortune et la sienne et de plus il avait l'impudence d'ajouter que j'irai bientôt dans le royaume des vers. L'imbécile! Il a raison peut-être; mais on ne dit pas aux gens des choses si désagréables en face. Je ne trouvais pas étonnant, mon garçon, que vous vous fussiez laissé ensorceler par Béatrice. Elle a reçu sa part quand le créateur a fait la distribution des jolis visages. Mais qu'une fille comme elle puisse aimer un estropié tel que vous, c'est une histoire à conter aux oies. L'argent seul, et la perspective d'un gros héritage, inspirent Bokkerzeel et sa fille. N'a-t-il pas eu la folle hardiesse de rire de ma colère? Jusqu'au dernier moment il a osé soutenir que mon refus n'était pas sérieux, que je reviendrais sur ma décision, et qu'au besoin vous, Félix, vous m'y contraindriez par vos instances et vos larmes. Heureusement le pauvre homme est fou... car n'oubliez jamais, mon neveu, que si une femme devait se mettre entre nous, non seulement je vous déshériterais sans pitié, mais je vous bannirais pour toujours de ma présence. Cette menace a l'air de vous faire de la peine? Allons, ne craignez rien. Vous n'oublierez pas votre devoir, je le sais bien.

Jamais il ne m'avait parlé si doucement, et j'en étais profondément touché. Aussi je l'assurai de mon dévouement d'une voix attendrie et les larmes aux yeux.

Cela parut lui déplaire, car il se remit à grogner et à me traiter d'enjôleur et de blanc-bec, et nous n'étions pas encore rentrés à la maison qu'il avait repris son ton habituel. Le soir, rentré chez moi, je réfléchis à tout cela et je me réjouis de ce moment d'expansion de mon oncle. Il avait donc du cœur? Mais ne jamais me marier tant qu'il vivrait. Cette défense absolue n'était pas faite pour me plaire.

XIV

Le lendemain, je m'éveillai en sursaut, et plus tôt que d'habitude, le front trempé de sueur. Impossible de me rendormir. Je me levai tout doucement et me mis à la fenêtre.

Pourquoi étais-je agité et tout tremblant? Que m'était-il arrivé?... Il me semblait avoir rêvé toute la nuit de Béatrice et d'Hélène; dans le premier moment mes souvenirs n'étaient pas bien clairs.

Mais peu à peu la mémoire me revint. J'avais rêvé que j'étais à l'église, devant l'autel; Béatrice était agenouillée à côté de moi, coiffée de la couronne de fiancée. L'orgue résonnait, et le prêtre implorait la grâce divine pour le jeune couple que sa bénédiction allait unir pour la vie. Toute l'église était pleine de monde, nos amis et connaissances... Le prêtre descendit de l'autel et commença la cérémonie nuptiale; mais lorsqu'il me demanda si j'acceptais Béatrice Bokkerzeel pour ma femme, au moment où j'allais prononcer le oui fatal, j'entendis retentir sous les voûtes de l'église un cri d'angoisse, le cri d'un cœur qui se déchire, et une voix bien connue me crier : « Félix, Félix, ayez pitié de moi, ne me tuez pas! » Je courus vers l'endroit d'où le cri était parti... je vis Hélène Bokstal étendue par terre, immobile et pâle comme un cadavre!... C'est sans doute à ce moment que je me réveillai, car je ne me rappelais rien de plus.

Je me demandai dans quels mouvements de mon âme ce rêve avait pris sa source. Il avait évidemment sa cause prochaine dans la proposition que M. Bokkerzeel avait faite à mon oncle. Mais pourquoi Hélène s'y trouvait-elle mêlée et d'où pouvait me venir l'idée qu'elle souffrirait si j'épousais Béatrice? Elle aimait Gérard Vlierings, c'était assez visible, et depuis six mois j'en étais convaincu.

Je ne pouvais méconnaître qu'un amour naissant pour Hélène ne se fût éveillé dans mon cœur; mais tout espoir m'était défendu à cet égard. Cet amour, lors même qu'il eût été partagé, où nous aurait-il conduits? Au chagrin et au désespoir. Je n'avais pas le droit d'aimer; je ne pouvais pas me marier! L'oncle Jean avait prononcé un arrêt irrévocable. Je ne m'effrayais pas beaucoup de la menace qu'il m'avait faite de me déshériter; mais être banni de sa présence et poursuivi de la haine de mon bienfaiteur! Ah! oui, mon cœur devait rester fermé!... A force de me pénétrer du sentiment de ce devoir, je finis par me persuader que ce que j'éprouvais pour Hélène n'était que de l'estime et de l'amitié. J'essayais ainsi de me tromper moi-même, et j'y réussis assez bien pour retrouver ma liberté d'esprit.

L'après-midi je me rendis chez le maître d'école.

Madame Bokstal vint m'ouvrir et me conduisit dans la pièce commune où Hélène travaillait. Elle échangea avec moi un salut amical et un doux sourire, mais petit à petit elle devint si taciturne que je fis de vains efforts pour ranimer la conversation. Pourquoi étions-nous maintenant si embarrassés tous les deux?

Je ne pouvais naturellement pas lui parler de mon rêve; et j'avais peu d'envie de lui parler du projet de l'huilier.

Tandis qu'elle continuait son travail en silence, je la contemplais involontairement avec plus d'attention que d'habitude. Qu'elle était belle! quelle douceur dans ses traits fins et charmants! Je détournai la tête en frémissant, sans oser la regarder davantage.

Ce long silence que la mère Bokstal essaya vainement d'interrompre, augmenta encore mon embarras. Et pour dire quelque chose, je demandai à Hélène si elle avait du chagrin.

Elle me répondit qu'elle avait la migraine depuis le matin, ce qui lui arrivait fréquemment maintenant... mais pourquoi soupira-t-elle en même temps?

La conversation tomba de nouveau, et j'avais envie de m'en aller, lorsque Gérard Vlierings et sa sœur Jeanne entrèrent gais et riants.

Le jeune meunier s'approcha hardiment d'Hélène, lui serra les mains, et se mit immédiatement à débiter une foule de plaisanteries plus ou moins spirituelles.

Je fus aussi peiné que surpris de voir avec quelle promptitude Hélène avait oublié son mal de tête en présence du jovial Gérard. Avec moi, malgré tous mes efforts, elle avait à peine échangé quelques mots, et avec lui elle retrouvait toute sa gaieté et toute sa volubilité. Je remarquai en outre que, même pour me répondre quand je lui parlais, elle tournait la tête vers le fils du meunier.

Dépité, et voulant peut-être me venger un peu,

je me mis à causer très familièrement avec Jeanne. Nous riions, nous plaisantions, et je feignais de ne plus faire aucune attention à Hélène ni à Gérard.

Quand cette comédie eut duré quelque temps, Hélène dit tout à coup que sa migraine empirait et devenait insupportable. Elle nous pria de l'excuser, mais il fallait qu'elle se retirât dans sa chambre pour se remettre un peu par le silence et le repos. Jeanne resterait auprès d'elle, Gérard et moi, nous ne pouvions faire autrement que de lui dire adieu jusqu'au lendemain, en lui souhaitant d'être promptement rétablie.

Madame Bokstal nous dit qu'elle ne savait pas ce qui rendait Hélène si triste et si concentrée depuis quelques jours. Elle craignait que sa fille ne tombât malade. Après l'avoir rassurée de mon mieux, je sortis avec Gérard Vlierings.

Une fois dehors, il me dit mystérieusement :

— Félix, vous êtes l'ami d'Hélène et le mien, n'est-ce pas ? J'ai quelque chose sur le cœur que je voudrais vous confier. Je vous en prie, venez faire un bout de chemin avec moi dans les champs.

Je le suivis sans répondre, et quand nous fûmes assez loin, il m'arrêta et me dit avec plus de sérieux que je ne lui en avais jamais vu.

— Vous êtes un homme instruit, Félix, et vous avez plus d'esprit dans votre petit doigt que moi dans tout mon corps. Depuis quelque temps j'ai la tête si vide que j'en perds l'appétit, et que je ne dors plus. C'est pour cela que je veux vous demander conseil avant de prendre une résolution grave... Hélène Bokstal est une fille aimable et spirituelle, honorable, soigneuse, laborieuse, et à qui son état de couturière peut rapporter gros. Il me semble qu'à tous égards elle est faite pour rendre heureux l'homme qu'elle acceptera pour mari. N'est-ce pas aussi votre avis ?

Je le regardai avec stupeur, comme si je ne l'avais pas compris.

— Je ne veux point parler de sa beauté, poursuivit-il. Cela ne gâte rien, mais je fais beaucoup plus de cas de son bon caractère, de son esprit et de son instruction que des charmes de son visage que la moindre maladie peut détruire. Ne croyez-vous pas aussi, Félix, que je serais heureux avec elle ?

— En effet, répondis-je sans bien savoir ce que je disais, la beauté de l'âme n'a rien à craindre du temps ni de la maladie...

— Vous êtes donc également convaincu, Félix, que le jeune homme qui prendra Hélène pour femme n'aura pas plus tard à regretter son choix? Vous vous taisez? Parlez, quelle est votre pensée? Cela exige-t-il tant de réflexion? La chose vous paraît-elle douteuse?

— Mais pourquoi me demandez-vous tout cela? murmurai-je avec une impatience que j'essayais de dissimuler autant que possible.

— Ne le comprenez-vous pas ? répondit-il en souriant malicieusement. Voyons, Félix, ne dissimulez pas avec moi. Vous avez bien remarqué, n'est-ce pas, ce qui se passe depuis plusieurs mois entre Hélène et moi ?

Je levai les épaules.

— Vous êtes donc aveugle comme une taupe pour ces choses-là? Je vais donc parler franchement et en deux mots. Voici la chose : j'aime Hélène Bokstal si ardemment et si profondément que j'en deviendrais malade ou fou si je devais continuer à vivre ainsi. Le seul remède est le mariage. Je n'ai pas encore osé en parler à mon père; ma sœur Jeanne sait où le bât me blesse. J'ai longtemps hésité, et j'hésite encore; mais puisque vous exprimez ainsi là conviction que je serai heureux avec elle, j'épierai une occasion favorable, fût-ce aujourd'hui ou demain, pour obtenir le consentement de mon père... et, cet obstacle écarté, le reste ira comme sur des roulettes, car je ne doute pas plus d'Hélène que de moi-même.

J'étais sur des charbons ardents. Que n'eussé-je pas donné pour être loin ! Je m'étais cru fort, peut-être avec raison ; mais je n'étais pas armé contre un pareil coup. Chaque mot du jeune meunier me perçait le cœur, et je ne pouvais rien laisser paraître !

Rassemblant péniblement mes forces, je trouvai assez de calme pour répondre avec une feinte indifférence :

— Pourvu que vous ne vous fassiez pas illusion, Gérard ! Il me semble qu'Hélène ne peut pas se marier, lors même que son plus ardent souhait serait de devenir votre femme. Vous savez aussi bien que moi qu'elle veut et qu'elle doit travailler pour ses parents, et qu'elle fera même en sorte que son père puisse fermer son école pour ne pas se rendre aveugle en travaillant.

— Oui, Félix, mais cela n'est pas un empêchement. Mon père, outre quelques pièces de terre, a un gros sac plein de couronnes, et il n'est pas avare. De plus quand nous serons deux à travailler pour maître Bokstal, cela ira plus facilement encore. Hélène demeurera au moulin avec moi...

Je secouai la tête en murmurant :

— Cela me paraît très douteux, Gérard ; mais puisque vous croyez si fermement pouvoir compter sur son consentement...

— Compter? répéta-t-il d'un air triomphant. Compter? Elle consentira en pleurant de joie. Ne le croyez-vous pas? Je l'aime à la folie, mais elle m'aime encore beaucoup plus... Tiens, pourquoi mes paroles vous font-elles pâlir ? Bon, voilà que

vous rougissez! qu'est-ce que cela signifie, Félix? seriez-vous jaloux? Envieriez-vous mon bonheur, par hasard?... Allons, c'est pour rire, ce que j'en dis. C'est impossible. Hélène ne pourrait jamais devenir votre femme, à vous le plus riche héritier de la commune. Elle est pauvre, et d'ailleurs... ne vous fâchez pas, elle ne vous aime point. Supposez qu'il en fût autrement, et que le maître d'école vous offrît la main de sa fille. Que feriez-vous?

— Je refuserais, répondis-je la gorge serrée.

— Naturellement, je le sais bien, reprit-il. Vous n'avez pas assez de confiance en moi pour m'avouer que votre cœur est pris ailleurs, en meilleur lieu. J'ai entendu raconter hier à la Vache Jaspée que vous allez épouser Béatrice Bokkerzeel. C'est une demoiselle de votre condition : riche et très jolie. Vous secouez la tête, et voulez me faire croire qu'il n'est pas question de mariage entre elle et vous? L'huilier l'a dit lui-même à maître Verdilleu le charpentier, et c'est celui-ci qui l'a raconté en ma présence. Voyons, soyez franc avec moi : convenez qu'ils ne mentent pas.

Son long bavardage m'avait laissé le temps de surmonter mon trouble, et je saisis avec joie l'occasion qu'il m'offrait d'échapper à son pénible interrogatoire.

— Non, ils ne mentaient pas, répondis-je. Il y a en effet quelques mots de mariage échangés entre M. Bokkerzeel et mon oncle; mais ils resteront probablement sans résultat.

— Oui, Félix, nous connaissons ce refrain, dit-il en riant. On parle toujours ainsi au commencement : mais la femme mûrit avec le temps, et le mariage aussi. Je vous félicite de tout cœur, car mademoiselle Bokkerzeel est une bonne et charmante fille.

Je lui fis comprendre que je n'avais pas le loisir de causer plus longtemps, parce que mon oncle m'attendait. Il me serra la main, et dit en s'éloignant :

— *Motus* sur cette affaire avec tout le monde, et surtout avec Hélène. Elle ne sait rien de mes intentions. Mes parents doivent d'abord bâcler la chose. Le reste, je puis le considérer comme fait. Ne soyez donc pas étonné, Félix, si dans une couple de semaines, dans quelques jours peut-être, vous apprenez qu'Hélène Bokstal devient ma femme. Adieu.

Je restai un instant immobile. Les paroles de Gérard me bourdonnaient encore aux oreilles. Puis je repris le sentier qui se dirigeait vers la place à travers champs, le long des tilleuls du saint Calvaire. Ce sentier solitaire était depuis un certain temps mon chemin habituel quand j'allais chez maître Bokstal.

Je chancelais, je m'arrêtais, je parlais tout haut! je me sentais profondément malheureux. Gérard aimait Hélène, et elle l'aimait avec une tendresse infinie! Je le savais depuis des mois; pourquoi donc mon cœur battait-il si fort? Ce n'était pas la jalousie, non; mais voir Hélène devenir la femme de Gérard! Ne plus pouvoir m'approcher d'elle sans être coupable, du moins devant Dieu! Me voir privé de ses causeries, ne plus voir briller ses yeux noirs, lui devenir tout à fait étranger! Je n'exigeais ni ne souhaitais son amour; mais il me semblait que j'en mourrais.

Je luttais en vain contre la lumière qui pénétrait dans mon cerveau. Je ne pouvais plus longtemps me mentir à moi-même. Je poussai un profond soupir, et m'écriai en essuyant deux larmes.

— Malheureux que je suis! Oui, oui ma conscience me le crie : je l'aime follement, autant qu'il est possible d'aimer! Hélas! que faire pour arracher de mon cœur cette passion victorieuse?

En ce moment j'approchais des tilleuls. Obéissant à un sentiment secret, je m'agenouillai sur le banc de bois, et priai Dieu d'éclairer mon esprit.

Lorsque je quittai enfin cet endroit isolé, je me sentis plus calme. La tempête de mes idées s'apaisa, et ma raison reprit le dessus. Hélène n'était-elle pas libre de disposer de son cœur et de sa main? Et puisqu'elle aimait Gérard Vlierings, quel droit avais-je d'assombrir le ciel de leur bonheur par l'aveu de mon amour insensé? Ne me rendrais-je pas ridicule aux yeux de tous, si quelqu'un pouvait supposer que j'aimais une jeune fille fiancée à un autre? Comment me comporter dans ma triste situation? Quel était mon devoir? Ah! si pénible que fût le sacrifice, je ne pouvais méconnaître la vérité. Je devais étouffer dans mon cœur cet amour sans espoir qui deviendrait plus tard un sentiment coupable; et en attendant, il fallait cacher mon secret à tout le monde, me taire et dissimuler ma faiblesse, non seulement pour me soustraire à la honte, mais pour ne pas laisser ternir l'honneur d'Hélène par les vains propos des bavards.

Oui, je ferais ainsi; il n'y avait pas d'autre moyen. Et dans l'hypothèse où Hélène m'eût aimé au lieu d'aimer le jeune meunier en quoi cela eût-il changé ma position? Je ne pouvais pas me marier; je devais rester libre auprès de mon oncle, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de l'appeler à lui. Cela valait donc mieux ainsi; je serais seul à souffrir, et Hélène du moins serait heureuse.

Cette dernière réflexion changea le cours de mes idées, et me fit secouer la tête avec inquiétude.

— La bonne fille serait-elle bien heureuse comme elle le mérite? murmurai-je. Pauvre amie!

vous avez reçu une éducaton soignée; vous êtes douce, sensible, délicate, polie, instruite, spirituelle... et le sort vous donne pour fiancée, pour compagne à un brave garçon qui sait à peine lire, qui est ignorant, grossier et lourd!... J'essaierai d'oublier ce que mon cœur éprouvait pour vous; mais quand j'aurai triomphé de mon égarement, l'idée du triste sort qui vous attend me poursuivra encore comme un mauvais rêve...

Perdu dans ces réflexions, je regagnai notre demeure, fermement résolu à cacher à tout le monde le chagrin que me causait l'idée seule du mariage d'Hélène.

Ce qui m'affligeait surtout, c'était de penser qu'il ne me serait plus possible de rendre visite à M. Bokstal. Quelle attitude pouvais-je garder en présence de sa fille? Et, lorsqu'elle m'annoncerait son mariage avec Gérard, mon émotion ne lui révélerait-elle pas le secret qui devait rester éternellement enfoui dans mon cœur comme dans un tombeau?

Mais comment justifier cette rupture soudaine d'une si longue amitié? Feindre une maladie et gagner du temps pour habituer M. Bokstal à mon absence? Oui, je pouvais chercher des prétextes, du moins jusqu'au jour où Héléne quitterait la maison paternelle pour aller demeurer au moulin avec son mari. Alors je pourrais encore de temps en temps, en son absence, rendre visite à maître Bokstal.

XV

Conformément à ma résolution prise, je feignis d'être indisposé, tant pour l'oncle Jean et pour Marguerite que pour les autres. Le second jour Corneille Sauteriot alla dire à M. Bokstal que je ne me sentais pas bien et qu'il ne devait pas s'étonner si je restais quelque temps sans aller le voir.

J'étais fort triste et ne pouvais chasser l'image d'Hélène, qui me poursuivait jour et nuit; mais malgré les révoltes de mon cœur blessé, le sentiment du devoir me donna la force de ne pas chanceler dans ma résolution.

Je restai à la maison une semaine entière sans sortir.

Le huitième jour, pendant que mon oncle faisait sa sieste, je dis à Marguerite que j'avais besoin d'air et que j'allais me promener un peu dans la campagne derrière notre jardin. Je m'étais éloigné peut-être d'une dizaine de minutes et je me trouvais dans un chemin, immobile, la tête basse, et le regard perdu dans une ornière comme si je demandais à la terre le secret de mes souffrances.

Tout à coup j'entendis la voix de quelqu'un qui semblait m'appeler avec colère. Je frémis à l'idée que l'oncle Jean pouvait me surprendre là, mais je me trompais. C'était Gérard Vlierings qui s'approchait, les poings fermés, avec des gestes furieux. Il paraissait avoir l'intention de m'attaquer, mais lorsqu'il vit avec quel froid étonnement je le regardais, il s'arrêta à deux pas de moi et s'écria :

— Je ne sais ce qui me retient de vous tordre le cou, hypocrite! Pendant des mois entiers vous avez attendu le moment de me piquer mortellement comme un reptile venimeux.

— Savez-vous bien, Gérard, répliquai-je irrité, que vous poussez la grossièreté trop loin ou bien êtes-vous devenu fou?

— Fou, furieux, enragé! Remerciez Dieu de n'avoir qu'une main, et de ne pouvoir vous défendre, sans cela un de nous deux ne sortirait pas de ce chemin.

— Mais que voulez-vous dire? demandai-je. Que vous ai-je fait, qui vous fâche à ce point?

— Vous m'avez trompé, vous avez détruit mon bonheur à jamais; et si je viens à me noyer dans quelque étang, ne vous en prenez qu'à vous. Vous serez la cause de ma mort.

Des larmes coulaient de ses yeux et il paraissait en proie au plus grand désespoir.

— Mais, Gérard, je ne vous comprends pas, lui dis-je avec une compassion sincère. Apprenez-moi la cause de votre chogrin, je tâcherai de vous consoler.

Il répondit en sanglotant, d'une voix étranglée :

— Il n'y a plus d'espoir pour moi; je suis un homme perdu. J'avais obtenu le consentement de mon père; il était allé chez M. Bokstal, qui lui avait répondu qu'il laissait Hélène entièrement maîtresse de sa résolution. Il ne fallait donc plus que le oui d'Hélène pour me rendre l'homme le plus heureux du monde... Hélas! Hélène a refusé! Mon père et ma sœur l'ont suppliée de m'épargner ce coup mortel : Je me suis agenouillé devant elle en pleurant... Rien, rien. Elle ne sera jamais ma femme, dit-elle. Pourquoi, elle ne veut pas le dire; elle reste muette; des soupirs et des larmes sont sa seule réponse.

Surmontant mon émotion, je répondis avec un calme affecté.

— Je vous plains, Gérard. Oui, votre chagrin doit être grand. Mais quels motifs croyez-vous avoir de me menacer comme si j'étais cause de votre malheur?

— Vous dissimulez encore, j'en suis certain, s'écria-t-il. Si vous n'existiez pas, Hélène accepterait ma main avec joie.

— Comment pouvez-vous vous mettre pareille folie en tête, Gérard? Puisqu'Hélène vous aime,

mon sentiment sur ce mariage, si je l'avais exprimé, devait lui être tout à fait indifférent.

— Oui, c'est moi qu'elle aime, moi seul... et cependant vous êtes cause que je mourrai de désespoir.

— Allons, Gérard, le chagrin vous égare. Vous vous trompez. Je suis si peu mêlé à cette affaire que, depuis notre dernière rencontre, je n'ai plus été chez M. Bokstal, et j'avais fermement résolu de ne plus voir Hélène avant le jour de votre mariage.

Il semblait porté à croire à ma sincérité. Pourtant après un moment d'hésitation il reprit avec un redoublement de colère :

— Que vous soyez innocent, cela ne fait rien à l'affaire. Hélène n'en est que plus coupable. Ah! je sais bien ce qui la pousse à ce refus impitoyable quoiqu'elle m'aime. C'est la cupidité, le désir de votre héritage. Elle doit s'appeler madame Roobeck, habiter un château, rouler en voiture. Un paysan tel que moi est beaucoup trop commun pour elle, et que ce paysan meure de chagrin, elle n'en versera pas une larme, tant la cupidité gâte le cœur humain. Les écus, les terres, les fermes de votre oncle lui donnent dans l'œil, et mon bonheur, son amour, elle sacrifie tout à cet espoir d'être riche... Mais, aussi vrai que je vis encore, je me vengerai, je me vengerai cruellement! Elle ne connaît pas encore Gérard Vlierings. Ah! elle me livre à la risée du monde. Eh bien, elle saura ce qu'il en coûte, oui, elle le saura!

En achevant ces mots il s'enfuit en grommelant.

D'abord un joyeux sourire éclaira mon visage! Hélène avait refusé sa main! Elle resterait donc libre; il n'y aurait pas de mari entre elle et moi pour m'éloigner d'elle.

Mais cette illusion de mon esprit se dissipa promptement. Si Hélène, malgré son amour pour Gérard, n'avait pas consenti, c'était sans doute parce qu'elle ne pouvait ou ne voulait pas quitter ses parents sitôt. Ce n'était qu'une affaire de temps, et en tout cas, quelle influence ce refus pouvait-il avoir sur mon sort ou sur ma conduite? Plus encore qu'auparavant je devais m'éloigner d'Hélène, car a toutes les raisons que j'avais pour cela venait se joindre la crainte de donner quelque apparence de fondement aux soupçons du vindicatif Gérard.

Je retournai à la maison, ne dis pas un mot à Marguerite de ma rencontre, et fis semblant d'être plus malade.

Quand j'eus passé quatre jours de tristesse dans la solitude, Marguerite alla une après-midi au village pour différentes commissions. Elle resta longtemps dehors, et quand elle rentra, elle m'appela du bas de l'escalier.

Lorsque j'arrivai auprès d'elle, elle me regarda avec un sourire étrange, où je pouvais lire en même temps l'étonnement ou la moquerie.

— Eh bien, cousin, innocent garçon que vous êtes, s'écria-t-elle, voilà douze jours que vous restez au logis, sans soupçonner ce qui se passe dehors. Tout le village est monté contre vous.

— Contre moi, ma cousine?

— Oui, vous exercez terriblement la langue des gens. Tout le monde s'occupe de vous. Il paraît que vous n'ensorcelez pas seulement Hélène, mais aussi Béatrice Bokkerzeel, Jeanne Vlierings et d'autres filles encore. Vous ne pouvez cependant avoir donné votre cœur qu'à une seule, et bien, sûr, c'est à Hélène Bokstal. Hypocrite! Je vous en veux. Moi, votre amie, votre protectrice désintéressée, vous me l'avez caché! ce n'est bas bien, Félix, ce n'est pas bien.

— Mais, cousine, répondis-je avec embarras, tout cela, mais ce sont de pures suppositions. Hélène aime le fils du meunier. Jamais un mot n'a été échangé entre elle et moi qui pût faire croire pareille chose. C'est Gérard Vlierings qui, dans son dépit, répand ces sottes accusations contre moi. Le désespoir le rend fou.

— En effet, j'ai causé avec Gérard. Il prétend qu'Hélène l'aime ardemment, et qu'elle désire cependant se marier avec vous. Le pauvre garçon ne sait plus ce qu'il dit, et il est vraiment à moitié fou. Cela n'empêche pas que les gens l'écoutent et qu'il monte tout le village contre vous.

— Dit-on du mal de moi, ma cousine? Demandai-je.

— De vous pas autant que d'Hélène Bokstal. Il y en a qui sont tellement exaspérés contre elle qu'ils ne parlent de rien moins que de la chasser de la commune.

— Ciel! est-ce possible? m'écriai-je. Pourquoi cette injuste colère contre une innocente jeune fille?

— On la traite de séductrice, de trompeuse... et celui qu'elle aurait séduit n'est autre que vous-même, Félix. — Vous me regardez avec stupeur! c'est pourtant ainsi. Tenez, je n'ai pas beaucoup de temps, et je veux vous expliquer la chose. Gérard Vlierings, du moins à ce qu'il dit, très sûr de l'amour d'Hélène pour lui, l'a fait demander en mariage par son père. Elle a refusé, fermement refusé, sans laisser le moindre espoir au pauvre garçon.

— Ce n'est pas étonnant, interrompis-je. Hélène veut rester auprès de ses parents pour travailler. Vous le savez bien, Marguerite, elle ne peut pas se marier.



Mes cris de détresse avaient été entendus... (Page 57.)

— Gérard l'accuse de cupidité. Selon lui elle refuse sa main pour vous épouser. Moi je n'en sais rien, mais les autres se laissent exciter contre Hélène. Gérard a beaucoup d'amis qui croient devoir tirer sur la même corde. Tout le village est monté contre Hélène. Et, bien sûr, sa réputation est perdue pour toujours à Visseghem, ou du moins fortement entamée. Déjà quelques clientes lui ont retiré leurs commandes.

— Pauvre Hélène ! soupirai-je. Ainsi, la plus grande bonté, le meilleur cœur ne préservent pas de la calomnie! Qui aurait pu supposer que Gérard Vlierings fût un si méchant homme?

— Ce n'est pas lui seul qui excite le village contre Hélène. L'huilier et ses filles se mettent de la partie, aidés de Jeanne Vlierings, de Thérèse Moers, de Catherine Vedels et de beaucoup d'autres qui crient comme si on leur avait volé leur bien. Il paraît que vous faites des miracles sans le savoir, Félix : Toutes les filles de Visseghem sont folles de vous ou de votre héritage... Et vous n'en saviez rien vraiment?

— Sauf le dernier entretien de mon oncle et de l'huilier, rien, absolument rien, Marguerite. La tête m'en tourne. Je n'y comprends rien, mais je n'ai pas besoin de vous dire combien tout cela m'afflige. M. Bokstal en sera bien malheureux, lui qui aime Hélène comme la prunelle de ses yeux. La réputation de sa fille perdue; son gagne-pain compromis! Ah ! c'est un grand malheur pour ces braves gens... Je n'oserai plus aller voir mon pauvre ami maintenant.

— Pourquoi pas, cousin?

— Je donnerais un nouvel aliment à la médisance.

— Et vous laisseriez donc le maître d'école sans consolation, précisément quand vous croyez qu'il est très malheureux? Moi, à votre place, je rirais

des vains propos, et je n'écouterais pas ces bavardages de paysans. N'êtes-vous pas indépendant? Qui a le droit de vous demander compte de vos actions? Il faut aller voir M. Bokstal aujourd'hui même : C'est votre devoir de le consoler et de le conseiller, si vous pouvez. Ainsi vous saurez du moins ce qui se passe chez lui, et vous jugerez en connaissance de cause comment vous devez vous comporter dorénavant. Dans une heure j'aurai fini mon ouvrage; je viendrai vous remplacer auprès de notre oncle, et vous enverrai dehors sous un prétexte quelconque. Allez droit à Bleckhout et tachez de rendre un peu de courage à votre ami. Peut-être la malveillance des gens se calmera-t-elle plus vite que nous ne pensons. Si vous voulez réellement rompre avec Bokstal et sa fille, dites-leur du moins vos raisons et prenez congé d'eux... Non, non, ne répliquez pas, vous avez tort. N'êtes-vous pas un homme? Et si rien ne charge votre conscience, que craindriez-vous? Remontez maintenant jusqu'à ce que je vienne vous délivrer.

J'eus à essuyer un torrent d'injures de mon oncle, Il nous accusait, non sans raison cette fois, de ne pas faire attention à ses cris pour bavarder à notre aise; mais ses reproches ne m'émurent pas : mon esprit était ailleurs.

Marguerite tint parole. Elle vint bientôt me délivrer et m'envoya dehors sous prétexte d'aller surveiller des maçons qui construisaient un nouveau puits.

Quoique je ne sortisse que pour obéir à Marguerite, l'idée de me retrouver en présence d'Hélène me rendait heureux. Je devais rassembler mes forces, fermer mon cœur, et composer mon visage pour que personne ne pût deviner mon secret.

Je sortis par le jardin et pris par des chemins détournés pour ne rencontrer personne.

Au moment où j'approchais de la maison du maître d'école, je sentis tout à coup quelqu'un me prendre la main. C'était Mariette, la petite sœur d'Hélène, qui s'écria toute joyeuse :

— Bonjour, monsieur Félix! Je suis bien contente que vous veniez chez nous! Il y a si longtemps que nous ne vous avons vu. Mon père sera content, et Hélène aussi... Hélène est si malade, monsieur!

— Malade, votre sœur est malade! répétai-je avec inquiétude.

— Oui monsieur, elle pleure toujours. Elle a tant de chagrin!

— Pourquoi donc, Mariette? dites-le moi?

— Je n'en sais rien, monsieur.

Et, comme si l'enfant voulait chercher une explication, elle regarda un moment à terre, puis elle me demanda à mon grand étonnement :

— Est-il vrai, monsieur Félix que vous allez vous marier avec Béatrice Bokkerzeel?

— Qui vous a dit pareille chose?

— C'est Hélène qui me l'a dit, monsieur.

— Et c'est pour cela qu'elle est si triste?

— Non pas pour cela, monsieur. C'est Gérard qui lui fait du chagrin. Il vient toujours lui dire de vilaines choses. Mais maintenant Hélène ne travaille plus en bas.

Nous étions devant la maison, et je suivis l'enfant dans la salle commune où je ne trouvai personne en effet.

— Montez, monsieur, dit Mariette en me prenant par la main. Ma sœur sera joyeuse.

J'hésitais à paraître devant Hélène sans être annoncé et je demandai à l'enfant où était son père. Il descendait justement.

Il me salua profondément, avec une sorte de solennité.

— Monsieur Roobeck, dit-il, nous sommes devenus très malheureux depuis votre dernière visite. Je dois vous dire quelques mots en particulier. Ayez la bonté de me suivre.

Je le suivis passivement, le cœur serré. Pourquoi cette solennité insolite? Savait-il mon secret et allait-il m'accuser?

Il ferma la porte derrière nous et me montra un siège.

— Veuillez vous asseoir, dit-il. Ce que j'ai à vous demander m'est pénible, mais vous êtes bon et généreux, et vous comprendrez la crainte et le souci d'un pauvre père. Écoutez-moi avec bienveillance, je vous en prie.

Il se mit à me raconter et à m'expliquer ce que je savais déjà : la demande du meunier, le refus d'Hélène, et l'irritation du village contre elle et contre ses parents.

— Je supposais bien, dit-il, qu'Hélène ne consentirait pas à se marier déjà. D'ailleurs je la laissais entièrement libre. Son refus ne m'étonna donc pas, et, pour consoler Gérard, je lui fis espérer que plus tard Hélène pourrait prendre une décision plus favorable; mais l'irascible jeune homme ne voulut rien entendre et menaça de se venger. Il l'a fait cruellement, et il a excité contre nous tous ses amis et connaissances. Hélène a perdu plus de la moitié de ses pratiques; déjà cinq élèves ont quitté mon école. Nous étions si reconnaissants à Dieu du bonheur qui nous était promis, et maintenant, hélas, peut-être est-ce la misère qui nous attend.

— Espérons, balbutiai-je avec embarras, que cette pénible situation ne durera pas longtemps. Les villageois, égarés par Gérard, s'apercevront bientôt que leur irritation est sans fondement.

— Savez-vous, monsieur, de quoi on accuse Hélène ?

Je répondis que je le savais.

— Comment est-il possible que l'on croie pareille chose de ma bonne Hélène ? Depuis que vous nous honorez de vos visites, s'est-elle jamais écartée du respect qu'elle vous doit ?

— Jamais. Sa réserve ne s'est jamais démentie.

— Et l'on prétend dans le village qu'elle a employé des artifices pour vous séduire, non par amour pour vous, mais par intérêt ! La perte de notre gagne-pain est certes un grand malheur. Mais voir ternir la réputation de ma chère et noble Hélène, cela me fait tant de peine que je crains d'en perdre la raison. Que faire, ô ciel, pour la défendre contre la calomnie ?

Je balbutiai quelques consolations banales, car vraiment j'avais beau chercher, je ne trouvais rien de raisonnable à dire. En tout cas le maître d'école, tout à ses propres pensées ne m'écoutait pas.

— Oui, reprit-il, j'en perdrai la tête... J'avais oublié ce que je voulais dire. Votre compagnie m'était précieuse, monsieur Félix ; elle m'a consolé et rajeuni. Je ne doute pas que vous n'ayez aussi trouvé du plaisir en notre société. Rompre ces douces relations est une résolution qui me déchire le cœur ; mais l'honneur de ma fille est pour moi le bien suprême, et aucun sacrifice ne me coûte pour le garder intact. Ne vous étonnez donc pas de ce que je vais vous demander ; pardonnez-le-moi ; mes sentiments n'ont pas changé, mais mon devoir de père, le bonheur de ma fille... Il avait les larmes aux yeux. J'eus pitié de lui, et l'interrompant :

— Il est convenable, croyez-vous, M. Bokstal, pour faire taire la médisance, que je cesse mes visites et ne parle plus à Hélène.

— En effet, monsieur Félix, c'est douloureux pour tous deux, mais ce sacrifice prouvera aux gens qu'ils se trompent et l'orage se calmera peu à peu.

— Vous avez raison, maître. Quoi qu'il m'en coûte, j'obéirai.

— Et vous n'en voudrez ni à moi ni à mes enfants ?

— Nullement ; je vous garderai la même estime et la même amitié.

— Merci, monsieur Félix. Aujourd'hui que tout le monde est contre nous, vous êtes notre seul ami, et si je devais perdre aussi votre amitié...

— Non, non, ne le craignez pas, dis-je en me levant pour lui serrer la main. Jamais je n'oublierai votre bonté, et je me tiendrai toute ma vie pour votre obligé. Les temps peuvent changer. J'aurai peut-être un jour les moyens de vous prouver ma gratitude autrement qu'en paroles. Ne redoutez donc pas trop la pauvreté. J'ai une grosse dette envers vous, et je ne l'oublierai pas.

— Noble cœur ! soupira le maître d'école d'une voix émue. Je vous crois, mais il ne peut pas être question de pareilles choses entre nous. Vous dites que les circonstances peuvent changer ? Oui, et plus vite que nous ne le pensons. Hélène ne pourra peut-être pas continuer son état de couturière. Elle chercherait alors une place d'institutrice et devrait quitter le village. Si elle part, nous pourrons encore causer ensemble comme auparavant.

L'idée qu'Hélène pourrait être forcée de s'éloigner m'attrista.

Le maître d'école le remarqua, et dit :

— Ce n'est qu'une crainte qui ne se réalisera peut-être pas. Si Hélène conserve assez de pratiques elle restera à Visseghem.

Il se leva et me prit la main.

— Ainsi, monsieur Félix, sans adieu. Nous continuons à nous aimer, malgré notre séparation forcée.

— Mon amitié pour vous et les vôtres est inébranlable, maître.

Nous étions émus jusqu'aux larmes. Il m'accompagna dans le vestibule et me répéta son adieu. Je m'arrêtai, le regard fixé sur la porte de la salle commune.

— Hélène ? demanda-t-il. Voudriez-vous la voir encore une fois ?

— Il serait si cruel, répondis-je, d'être venu ici et de partir sans l'avoir saluée.

— En effet, vous pourriez lui dire pourquoi vous ne viendrez plus la voir désormais. Elle le trouverait moins triste ; car elle aussi a besoin de causer de temps en temps avec des personnes intelligentes et bonnes. Suivez-moi, monsieur, et ayez la bonté de ne rester qu'un moment auprès d'Hélène.

Il me précéda et ouvrit la porte de la pièce où travaillait sa fille.

Elle était pâle et ses yeux étaient rougis par les larmes. A mon apparition inattendue, elle se leva, et il me sembla que ses mains tremblaient ; mais je m'étais trompé sans doute, ou bien elle maîtrisa sur-le-champ son émotion. Du moins je n'aperçus rien dans l'expression de son visage et dans son attitude qu'un grand abattement, qui s'expliquait suffisamment par le chagrin que devait lui causer la calomnie dont elle était l'innocente victime.

Elle fit un pas vers moi, et balbutia un bonjour amical.

— Vous êtes malade, mademoiselle ? demandai-je.

— Non, monsieur, je ne suis pas malade, dit-elle d'une voix très faible.

— Monsieur Roobeck vient vous dire adieu pour quelque temps, Hélène, dit le maître d'école. Je l'ai prié de suspendre ses visites. Il ne s'en formalise pas, et reconnaît avec nous que cela est nécessaire pour convaincre les gens que Gérard est un calomniateur. M. Roobeck n'en restera pas moins notre bon et fidèle ami.

— Toujours, mademoiselle, affirmai-je. Quoi qu'il arrive, mon estime pour vous et votre père ne s'affaiblira pas.

Un sourire qui ressemblait à une triste ironie plissa ses lèvres.

— Qu'il me soit permis de féliciter M. Roobeck, dit-elle. Je prierai Dieu de bénir son union avec Béatrice Bokkerzeel.

— Vous vous trompez, mademoiselle, il n'en est pas question, m'écriai-je.

— Votre oncle aurait-il refusé son consentement ?

— Ce consentement n'était pas nécessaire ; j'ai refusé.

— Béatrice est pourtant une très jolie fille, et fort bien élevée.

— Qu'importe ? Je n'ai pas la moindre inclination pour elle.

— Ah ! que doit-on... que peut-on croire de tout ce que disent les gens, bégaya-t-elle en cherchant de la main le dossier d'une chaise pour s'appuyer.

Elle se retourna vers moi, et reprit avec un sourire dont la vivacité m'étonna :

— Le chagrin me rend un peu maladive. J'éprouve parfois une faiblesse soudaine, mais cela passe vite. Adieu, M. Roobeck, je ne puis rester longtemps debout. Adieu, excusez-moi, il faut que je m'asseoie.

Le maître d'école me prit par la main et m'entraîna dehors.

— Pauvre Hélène, dit-il, elle n'est pas moins triste que moi, d'en être réduite par la calomnie, à se priver du plaisir de vos visites. Mais il le faut, nous devons en prendre notre parti et nous consoler.

Je me laissai reconduire sans répondre, et quittai la maison de M. Bokstal en balbutiant quelques mots sans suite, dont l'accent désolé put convaincre le brave homme que cette séparation ne me faisait pas moins de peine qu'à lui.

XVI

J'étais content de n'avoir plus à chercher de prétextes pour rester éloigné d'Hélène, et je ne doutais pas que la blessure de mon cœur ne fût bientôt guérie. Mais hélas ! combien j'avais mal calculé mes forces. L'image d'Hélène me poursuivait si obstinément qu'on eût dit que pour moi il n'y avait plus qu'elle au monde.

D'après les informations que je recevais de Marguerite et du domestique, l'exaspération des villageois contre Hélène n'avait pas diminué. Elle n'avait presque plus de pratiques ; son père avait perdu la moitié de ses élèves... Qu'allaient-ils devenir ? Tomber dans la misère et lutter contre le besoin ? Eux, si dignes, si bons, si nobles ?... Et moi, qui leur devais le seul bonheur de ma vie, je ne pouvais ni les consoler, ni les aider ! Comment espérer que, devant la calomnie qui nous poursuivait, M. Bokstal accepterait mes secours, et même comment oserais-je lui offrir de l'argent ?... Cette idée seule me faisait frissonner.

Le sentiment de mon impuissance devant leur détresse me torturait si cruellement, qu'au bout de six semaines j'avais perdu tout mon courage. Je ne sortais plus ; j'évitais même la présence de Marguerite, pour rêver à mon aise, seul dans ma chambre. Car ma cousine, qui ne soupçonnait pas sans doute le mal qu'elle me faisait, ne se lassait pas de me parler d'Hélène, de vanter sa beauté et son esprit, de plaindre son malheur, et de raviver ainsi mon amour et ma pitié pour la fille du maître d'école.

Une après-midi, pendant que mon oncle dormait, je sortis par la porte du jardin. La veille au soir, il m'était venu le désir d'aller revoir les tilleuls du Calvaire. Une force secrète me poussait malgré moi vers le sentier qui y conduisait.

J'avançais machinalement la tête baissée ; mes pieds me portaient sans que ma volonté y fût pour rien.

Tout à coup il me sembla que j'entendais soupirer près de moi. Je levai la tête et regardai vers le crucifix... Je me mis à trembler comme la feuille. Un cri expira sur mes lèvres ; mon émotion était si forte que je ne pus articuler aucun son, et je demeurai cloué au sol.

Là, au pied du Tilleul, à dix pas de moi, une jeune fille était agenouillée, la tête basse, et si profondément absorbée dans sa fervente prière, qu'elle ne m'avait pas entendu approcher.

O ciel, c'était Hélène Bokstal !

Je retins mon souffle, et tâchai de comprimer les battements de mon cœur. Hélène tenait la tête un peu sur le côté, et je la voyais de profil. Elle pleurait amèrement ; ses larmes roulaient sur ses joues comme de grosses perles.

Je croyais n'avoir pas bougé, et cependant, malgré moi, je m'étais avancé si près d'Hélène,

qu'en étendant le bras j'aurais pu lui toucher l'épaule.

Tout à coup elle fit un mouvement : elle leva les bras vers la croix, et dit en sanglotant :

— Dieu miséricordieux, exauce ma prière ! Pour détourner de moi la calomnie, pour sauver mes parents de la misère, je dois accepter la main d'un homme que je n'aime pas. Je suis prête... mais, Seigneur, donne à mon âme la force d'accomplir ce douloureux sacrifice.

Avais-je bien entendu ? N'était-ce pas un rêve ? Hélène n'aimait pas Gérard : elle le confessait devant Dieu. Il y avait donc place dans son cœur pour une autre inclination ?

Quel espoir vint luire à mes yeux ! Mais ce ne fut qu'un éclair. Hélène ne venait-elle pas de dire qu'elle voulait se sacrifier pour épouser son persécuteur, si cruel que dût être son avenir ?

Ces réflexions traversèrent mon esprit avec une rapidité foudroyante. L'émotion me rendait fou ; je ne savais plus ce que je faisais. Je m'écriai avec force :

— Hélène, chère Hélène !

Elle, au son de ma voix, se leva d'un bond, et poussa un cri d'effroi, en me regardant avec une étrange impression de terreur. Frémissante, et faisant un pas en arrière, elle s'écria :

— Vous ici, monsieur ? Vite, éloignez-vous. Si quelqu'un vous voyait, je serais perdue pour toujours... Non, non, je vous en supplie, partez.

Au lieu d'obéir, je me rapprochai, uniquement pour justifier ma présence en cet endroit ; mais elle, voyant mon intention, voulut fuir. J'ouvris les bras pour la supplier de m'écouter un instant. Elle crut sans doute que je voulais la retenir de force, car elle devint pâle comme une morte, et ses jambes se dérobèrent sous elle. Elle poussa un cri déchirant, et serait infailliblement tombée, si je n'avais étendu le bras pour la soutenir.

Ma position était cruelle. Hélène était dans mes bras sans mouvement, les yeux fermés et les lèvres décolorées, comme si elle avait cessé de vivre. J'avais peine à me tenir debout. La force allait me manquer... Que faire ?... Et pas de secours, mon Dieu !

Je regardai autour de moi avec angoisse, et me mis à crier de toutes mes forces. Mes cris résonnaient dans la campagne... En même temps j'appelais Hélène par son nom en murmurant de douces consolations à son oreille. Mais elle restait inanimée et pesait de tout son poids sur mon bras... Si la vie l'avait réellement abandonnée ! si c'était son cadavre que je soutenais en frémissant !

Dans mon désespoir, je jetai un regard de détresse sur le crucifix en implorant l'assistance du Très-Haut.

Il vint du secours. Mes cris de détresse avaient été entendus d'une dizaine de villageois, hommes et femmes, qui travaillaient aux champs. Ils approchaient en courant, craignant un malheur.

Lorsqu'ils me reconnurent, et qu'ils reconnurent aussi celle que je soutenais, ils s'arrêtèrent étonnés, et me regardèrent avec des yeux où brillaient l'indignation et la haine. Je devinai leurs soupçons, qui me percèrent le cœur, non pas pour moi, mais pour la pauvre innocente Hélène.

— Mes amis, leur dis-je, votre arrivée me remplit de joie. Je passais par hasard. Mademoiselle Bokstal est tombée en syncope. Soyez bons ; ne restez pas immobiles ; je vous en supplie, secourez la pauvre fille. Allez chercher de l'eau.

Une des femmes, moins insensible que les autres, s'approcha et prit Hélène dans ses bras. A sa demande un des hommes lui tendit une bouteille pleine d'eau. Au moment où elle allait humecter le visage de la jeune fille, celle-ci fit un mouvement et reprit ses sens.

Elle regarda d'un air surpris et inquiet les gens qui l'entouraient, détourna de moi ses yeux effarés, jeta un cri, et fit quelques pas en disant à la femme qui la secourait :

— Par pitié, soutenez-moi, ramenez-moi à la maison. Hélas ! Dieu m'a abandonnée.

La peur lui donnait des forces ; elle courait plutôt qu'elle ne marchait, et disparut bientôt à un coude de chemin.

Je demeurai un instant anéanti : mais les rires insultants des paysans, leurs murmures à travers lesquels je croyais entendre de méchantes accusations contre Hélène, me rappelèrent au sentiment de la réalité, et je m'éloignai à pas précipités.

En rentrant je ne dis rien à Marguerite. Il me restait encore une demi-heure avant le réveil probable de mon oncle. Je m'enfermai dans ma chambre pour réfléchir à ce qui venait de se passer.

J'étais effrayé et profondément affligé... Et pourtant je riais parfois malgré moi, et mon cœur battait joyeusement comme s'il m'était arrivé un bonheur inattendu. Hélène n'aimait pas Gérard Vlierings ! Et si elle en aimait un autre ; qui cela pouvait-il être ? Moi ? Mais alors pourquoi avait-elle ainsi peur de moi ? Pourquoi ma vue l'avait-elle effrayée ? Parce qu'elle craignait la médisance ? Probablement. Quoi ! elle pourrait m'aimer !... Ah ! je me berçais d'un vain espoir. C'était impossible : sans cela, ne m'en fussé-je point aperçu auparavant ? Jamais Hélène, ni par ses paroles, ni

par l'expression de son visage, ne m'avait donné le droit de croire qu'elle éprouvât pour moi autre chose que du respect et de l'amitié...

En tout cas, à quoi ces décevantes réflexions pouvaient-elles me conduire? Hélène allait accepter la main de Gérard. Si elle avait pour moi plus que de la sympathie, c'était un malheur pour elle, car ce sentiment empoisonnerait sa vie, à moins qu'elle ne l'étouffât immédiatement. Pauvre Hélène, être réduite à épouser un homme qui avait agi envers elle comme un bourreau, qui avait terni sa réputation, qu'elle haïssait peut-être!... Et si elle m'aimait, moi? Ah! que pouvais-je faire? Je n'étais pas libre : sans cela, qui m'eût empêché de demander sa main et de l'arracher au malheur qui la menaçait? Mais c'était une idée insensée; il m'était interdit de songer au mariage. Je ne pouvais rien pour elle. La conscience de cette cruelle impuissance m'arrachait des larmes et des soupirs, mais la tristesse et le désespoir ne m'étaient d'aucun secours.

C'est ainsi que ballotté entre des sentiments contraires, passant de l'espoir au découragement, je passai toute cette journée, et pour comble de disgrâce, mes distractions m'attirèrent les reproches et les injures dont mon oncle était si prodigue.

XVII

Le lendemain, dans l'après-midi, comme j'étais assis au jardin, sous la tonnelle, réfléchissant au malheureux sort d'Hélène, je m'entendis appeler. Je reconnus la voix de Marguerite, qui revenait du village et avait probablement quelque chose de particulier à m'apprendre. Dès que je l'eus rejointe dans la salle basse, elle me dit :

— Félix, mon garçon, si vous saviez ce qui s'est passé cette nuit, vous ne seriez pas si tranquille.

— Que s'est-il donc passé! murmurai-je en comprimant violemment mon émotion.

— Est-il vrai, cousin, que vous avez eu hier un rendez-vous secret avec Hélène Bokstal sous les tilleuls du Calvaire?

— Un rendez-vous? Nouvelle calomnie. Je passais par là sans me douter de rien!

— Comment se fait-il alors, Félix, qu'une douzaine de témoins vous aient surpris tenant Hélène dans vos bras?

— Cela peut paraître inexplicable en effet. A mon apparition inattendue, Hélène poussa un cri d'angoisse. Elle devint pâle comme une morte, et serait tombée si je n'étais accouru pour la soutenir. Elle était évanouie; j'ai crié au secours, et les gens sont accourus.

— N'aviez-vous réellement rien dit qui pût la terrifier?

— Rien.

— Et Hélène.

— Pas un mot non plus, ma cousine.

— C'est incompréhensible, grommela-t-elle en secouant la tête. Ainsi, vous ne saviez pas qu'Hélène devait venir là?

— Comment pouvais-je le savoir? Depuis plus de deux mois je n'ai plus rien appris d'Hélène, sinon par vous ou par le domestique... et encore, rien que des bruits de rue.

— Quoi qu'il en soit, cousin, Hélène est perdue maintenant, dit Marguerite avec un soupir. Aucun malheur plus grand ne pouvait lui arriver; et vous, conscient ou non, vous en êtes la cause... J'ose à peine parler... Félix, hier au soir, les garçons du village ont donné à Hélène un charivari assourdissant. Jusque bien avant dans la nuit ils ont fait un vacarme infernal devant la maison du maître d'école, adressé des injures à Hélène : ils l'ont traitée de « scandale du village, » et lui ont juré qu'ils ne lui laisseront point de repos jusqu'à ce qu'elle ait quitté pour toujours Visseghem qu'elle déshonore par sa conduite.

Je blêmis d'indignation. Un charivari; à elle? Elle, déshonorée, insultée, bannie! c'était horrible. Je poussai un cri de désespoir, et laissai tomber ma tête sur ma poitrine, muet, consterné, anéanti.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire? ricana Marguerite. Vous voyez qu'on veut porter le coup de la mort à la pauvre Hélène, votre amie, le cœur le plus pur, le plus noble, et pour l'assister, pour la sauver, vous ne savez que soupirer, et larmoyer peut-être en secret?

— Inutile, répondis-je avec dépit. Hélène fera taire la calomnie et cesser la persécution. Elle va épouser Gérard.

— Ah! ah! vous êtes fou! répliqua Marguerite. Ce sont les amis de Gérard, instigués par lui, qui ont donné un charivari à Hélène. Et elle épouserait son persécuteur!

— Croyez-le, Marguerite, je dis la vérité.

— Mais comment pouvez-vous le savoir?

— D'une façon singulière. Pendant qu'Hélène priait au pied du crucifix, je l'ai entendue demander au ciel le courage et la force d'accepter la main de Gérard. Elle disait qu'elle ne ne l'aimait pas, et que cependant elle voulait l'épouser pour sauver ses parents de la honte et de la misère.

— Une pareille abnégation! s'écria Marguerite. Oui, elle en est capable, la noble fille! Pauvre victime!

Je me laissai tomber sur une chaise. Des larmes coulaient de mes yeux. Marguerite me regarda un

moment sans rien dire; puis elle posa sa main sur mon épaule, et me dit :

— Allons, Félix, ne soyez pas si abattu. Tout n'est pas perdu. Montrez un peu de courage. Vous êtes un homme, et vous pleurez comme une faible femme.

— Oui, m'écriai-je, je suis un homme, et j'ai honte de pleurer. Mais si vous saviez, cousine, combien je suis malheureux !

— Est-ce la calomnie et le chagrin d'Hélène seuls qui vous désespèrent ainsi?

— Hélas! non, Marguerite, pas cela seul.

— Ah! vous êtes franc enfin! Vous n'avez pas besoin de me faire un aveu plus complet. Depuis longtemps, cousin, j'ai lu dans votre cœur, mais j'ai respecté votre secret, puisque vous vouliez me le cacher. Maintenant le moment de feindre et d'hésiter est passé. Si vous reculez encore devant une résolution ferme et énergique, vous devenez le véritable bourreau d'Hélène. Dites-moi, Félix, voulez-vous la sauver de la misère, elle et ses parents? Voulez-vous lui rendre l'honneur?

— Ah! ma bonne cousine, si c'était possible, je le ferais au prix de mon sang, de ma vie, m'écriai-je.

— Eh bien, répondez-moi franchement. Vous aimez Hélène?

Je fis un signe affirmatif.

— Profondément, cousin?

— Plus que je ne puis dire.

— Hélène le sait-elle?

— Elle ne peut le savoir; nous ne nous sommes jamais parlé qu'avec la plus grande réserve.

— Vous aime-t-elle?

— Je ne le sais pas non plus, Marguerite.

— Et moi, cousin, je n'en doute pas. Tout dans sa conduite semble attester que son cœur et le vôtre saignent de la même blessure.

— Ah! cousine, c'est une simple supposition de votre part.

— En effet, je n'en suis pas tout à fait sûre. Mais quoi qu'il en soit, c'est votre devoir de secourir la pauvre fille. Il faut à tout prix empêcher qu'elle devienne la victime de la méchanceté, de l'égoïsme et de la sottise de Gérard.

— Si cela m'était possible j'en bénirais le ciel!

— Oui, il faut du courage, poursuivit-elle en réfléchissant. Si vous hésitez, Hélène est perdue, condamnée à un malheur éternel, et vous aurez toujours le remords de ne pas l'avoir sauvée quand vous le pouviez.

— Mais le moyen, cousine?

— Il n'y en a qu'un, et il est souverain, répondit-elle, mais oseriez-vous y recourir? Voilà la question.

— Ah! parlez, parlez, je suis prêt à tout. Ce moyen, quel est-il?

— Vous marier : épouser Hélène.

Je me sentis trembler et pâlir. Me marier! Cette idée jetée à l'improviste dans mon esprit, me remplit d'effroi. Je baissai la tête et ne répondis point.

— Vous hésitez? votre courage faiblit? murmura Marguerite avec un accent de mépris. Ainsi, vous abandonnez Hélène à son malheureux sort?

— Mais, ma cousine, vous le savez bien, balbutiai-je; je ne dois pas, je ne peux pas me marier.

— Pourquoi pas?

— Mon oncle ne m'a-t-il pas défendu de songer au mariage tant qu'il vivra?

— Bah! n'est-ce que cela? Je me fais forte d'obtenir son consentement.

— Il refusera inexorablement!

— Vous vous trompez, Félix. Je m'expose à sa colère, oui; mais que sa résistance soit insurmontable, ne le croyez pas; je peux tout sur lui.

Dans un transport de joie que je ne pus contenir, je saisis la main de Marguerite, et, la regardant avec des yeux étincelants, je m'écriai :

— O Marguerite, que vous êtes bonne et généreuse! Vous feriez consentir l'oncle Jean à mon mariage avec Hélène? Je pourrais sauver ma pauvre amie et la rendre heureuse! Comme nous vous bénirions!

— Mais, m'écriai-je tout à coup, pris d'une terreur soudaine, si Hélène ne m'aimait pas?

— Je ne doute pas de son amour pour vous; mais avant de faire une démarche auprès de notre oncle, nous devons avoir une certitude sur ce point.

— Mais comment? cousine.

— Rien de plus facile : vous allez trouver M. Bokstal et lui demander la main de sa fille. Hélène ne pourra cacher ce qu'elle ressent pour vous : amour ou indifférence. L'idée d'une pareille démarche vous fait frémir? Pourquoi? N'allez-vous pas leur apporter le bonheur, si elle vous aime, comme je le crois? plus que le bonheur même, le salut. Réfléchissez bien, Félix. Si vous êtes publiquement reconnu pour son fiancé, on n'osera plus médire d'elle à la légère, car ce sera votre droit et votre devoir de la défendre. L'argent ne vous manquera pas pour traduire au besoin Gérard et les autres mauvaises langues devant les tribunaux. Le bailli est très irrité du tintamarre de cette nuit, et sur votre plainte, il ne négligerait rien pour mettre un terme à de pareilles algarades. Voilà pour l'honneur d'Hélène. Pour ce qui regarde le sort de son père et de sa famille, vous pourrez l'améliorer à votre guise quand vous serez marié. L'oncle Jean vous donnera une pension suffisante. Je veillerai à cela... Maintenant, cousin, il ne dépend que de vous de sauver Hélène et de réaliser le plus cher désir de votre cœur. Vous irez

demain à Bleckhout, n'est-ce pas, pour demander la main d'Hélène?

Une telle hardiesse m'effrayait. Je secouai encore la tête avec hésitation.

— N'en auriez-vous pas le courage? dit-elle avec colère. Seriez-vous assez lâche, oui, assez lâche pour reculer devant une bonne action dont la récompense doit être le bonheur de toute votre vie?... souhaitez-vous peut-être que je fasse la démarche pour vous? Mais cela serait ridicule; vous avez vingt-quatre ans et je ne suis pas votre mère.

— Eh bien, c'est décidé! m'écriai-je. Vous avez raison, Marguerite, je rassemblerai mon courage, et demain j'irai à Bleckhout. Mais je vous en prie, ma cousine, si l'oncle Jean...

On frappa doucement à la porte de la rue.

— Voici quelqu'un, dit Marguerite. Probablement on m'apporte encore des mauvaises nouvelles d'Hélène. Ne remontez pas encore, je vais voir qui c'est.

Marguerite revint avec une vieille femme : à ma grande surprise je reconnus la mère d'Hélène.

— Voici madame Bokstal qui désire vous parler, me dit ma cousine. Prenez une chaise, madame... Félix, j'entends appeler l'oncle Jean, et je vais auprès de lui. Ne causez pas trop haut. Je tiendrai les portes closes là-haut.

En s'éloignant elle me fit signe des yeux et de la main que je ne devais pas négliger de saisir l'occasion si favorable qui s'offrait à l'improviste.

C'était ma ferme résolution. Cependant j'approchai de la mère d'Hélène, si ému et si hésitant que je devais avoir l'air d'un coupable devant son juge.

— Madame Bokstal, vous êtes malheureuse, n'est-ce pas? bégayai-je. Ah! les gens sont bien méchants et bien cruels! Mais il est consolant de pouvoir espérer que cette persécution ne durera plus longtemps.

Elle se mit à me décrire en pleurant, les tristes scènes de la nuit. Maintenant Hélène était au lit et le médecin redoutait une forte fièvre. Dès qu'elle serait guérie elle quitterait la commune et chercherait une autre place d'institutrice dans l'une ou l'autre ville. Ses parents devraient la suivre, car ils ne pouvaient plus gagner leur vie à Wisseghem.

Elle pleurait si amèrement que moi-même j'avais besoin de toutes mes forces pour retenir mes larmes.

— Mais puisque Hélène consent à épouser Gérard? dis-je.

— Quoi! vous savez, monsieur? s'écria-t-elle avec une surprise mêlée d'inquiétude. Hélène vous en a-t-elle parlé.

— Non, pas Hélène, répondis-je avec embarras. Mais je le sais.

— Hélas! oui, monsieur, la pauvre enfant est prête à se sacrifice par amour pour nous; mais nous ne le voulons pas. Dieu nous punirait si nous étions assez inhumains pour livrer Hélène au méchant homme qui, par vengeance, parce qu'elle ne peut pas l'aimer, a lâchement terni son honneur, son seul bien sur terre... Mais mes sens s'égarent. Qu'est-ce que je vous dis là? J'oublie pourquoi je suis venue.

Elle reprit d'un ton suppliant :

— Monsieur Roobeck, pardonnez à une pauvre mère la prière qu'elle vous adresse. Ayez pitié de nous et d'Hélène! Ne faites plus un pas pour la voir, ce serait donner de nouvelles armes à la calomnie. C'est par amitié, par plaisanterie seulement, n'est-ce pas, que vous avez voulu surprendre ma fille près du crucifix? Le danger auquel elle s'exposait sans le savoir l'a presque fait mourir de peur. Hélas! son pressentiment ne la trompait pas; avec quelle cruauté on nous a tous punis de votre imprudence! Nous ne resterons plus longtemps à Visseghem; mais je vous en conjure, monsieur, soyez généreux pour nous : Jusqu'au jour de notre départ, tâchez d'oublier que vous nous avez connus.

Elle se tut. Le moment solennel avait sonné. Je le sentais, et je faisais de si grands efforts pour recueillir le courage nécessaire, que je ne répondis point à son accusation. Elle aussi croyait donc que j'avais volontairement surpris sa fille sous les tilleuls; mais je jugeai inutile de la convaincre du contraire. Mon parti était pris, j'allais parler, parler franchement.

— Asseyez-vous encore un instant, madame Bokstal, dis-je, et écoutez-moi. Ce que j'ai à vous apprendre vous étonnera peut-être, c'est un secret que j'ai religieusement caché à tout le monde, même à Hélène. Mais son bonheur, le vôtre et le mien peuvent dépendre de mon courage : je n'hésite plus,.. madame, j'aime votre fille... je l'aime d'un amour sans bornes.

— O mon Dieu! vous aimez ma fille, s'écria-t-elle, quel malheur! maintenant elle partira de Visseghem dès qu'elle pourra se lever. Vous ne pouvez plus la voir; ce serait la déshonorer.

— La déshonorer! Je ne vous comprends pas.

— Un pareil amour sans but légitime est coupable aux yeux de Dieu et des hommes?

— Calmez-vous, je vous prie. Mon amour pour Hélène n'est pas sans but, et pour vous en convaincre, je vous dirai que j'avais l'intention d'aller chez vous en plein jour, au vu de tout le village...

— Oh! ne le faites pas, monsieur!

— Pour demander à M. Bokstal la main de sa fille.

Elle me regarda toute stupéfaite, en ouvrant de grands yeux; elle semblait douter qu'elle eût bien



Je tombai à genoux. (Page 71.)

compris; et cependant un sourire de bonheur éclairait son visage.

— Vous vouliez demander à mon mari la main d'Hélène, répéta-t-elle? Vous feriez d'elle votre femme?

— Mon vœu le plus cher est de consacrer toute ma vie à son bonheur et au bonheur des siens.

La mère Bokstal prit ma main en tremblant, et la serra tendrement en disant :

— Soyez béni, monsieur!... mais n'allez pas à Bleckhout : Il ne faut pas qu'Hélène apprenne cette bonne nouvelle sans y être préparée.

— Puis-je espérer qu'elle accueillera ma demande?

Madame Bokstal leva les épaules.

— Je ne sais pas, répondit-elle : peut-être hésitera-t-elle de crainte de justifier, du moins en apparence, les méchants propos des gens.

— Hélas! elle ne m'aime donc pas?

— Ah! ne parlez pas ainsi, monsieur Félix; ne vous a-t-elle pas toujours témoigné la plus profonde estime et la plus vive amitié?

— De l'amitié et de l'estime, oui; mais ce n'est pas assez. Peut-être ferais-je mieux de renoncer à ma vaine espérance. Me marier sans amour!

— Taisez-vous, monsieur; taisez-vous, dit-elle avec une sorte d'indignation. Si vous aviez souffert comme notre pauvre Hélène, si le chagrin vous avait rendu malade, vous ne douteriez pas. Ah! vous levez les épaules et ne voulez pas me comprendre? Vous exigez un aveu suprême de la bouche d'une mère! Trahir le secret d'Hélène! Je n'ose pas...

— Parlez, je vous en supplie; m'écriai-je respirant à peine.

— Félix, j'ai fait mal peut-être en vous le disant, répondit-elle, encore hésitante; personne au monde n'est aimé plus que vous.

Et, en achevant ces mots, elle s'affaissa sur une chaise en pleurant, comme si elle était à bout de forces.

Je lui sautai au cou et l'embrassai tendrement.

— Ne soyez pas triste, chère mère, dis-je en lui tenant la main. Nous serons tous heureux. Hélène ne peut refuser. Je deviens votre fils. Mon oncle me donnera les moyens de faire honneur à son nom. Hélène ne travaillera plus. Avant de songer à m'allier à lui, j'ai promis à maître Bokstal de pourvoir à son avenir, à celui de ses enfants. Je tiens parole... Vous n'avez plus rien à craindre, chère mère, ni misère ni calomnie, car Hélène trouvera en moi et en mon oncle des défenseurs naturels, et, croyez-moi, je remplirai mon devoir avec tout le dévouement dont je suis capable... Maître Bokstal agréera-t-il ma demande?

— Pas tout de suite, monsieur; lui aussi hésitera; mais je suis mère et le bonheur de mon enfant passe avant tout. La crainte de justifier la médisance ne peut m'arrêter. Je convaincrai mon mari qu'il doit accepter votre généreuse proposition. Ne doutez donc pas davantage, monsieur.

— J'ajournerai donc ma visite à Bleckhout et parlerai d'abord à mon oncle.

— Ciel, qu'entends-je? s'écria la mère Bokstal, avec une subite inquiétude. Est-ce possible? Votre oncle ne sait rien de votre projet? Hélas! monsieur, vous m'avez cruellement trompée.

— Mais non, vous avez tort de vous inquiéter, mon oncle donnera son consentement, soyez-en sûre. Cela coûtera peut-être quelque peine, mais je ne reculerai pas, et lui ferai comprendre que son refus me réduirait au désespoir. Marguerite m'aidera; mon oncle ne lui refuse jamais rien; elle peut tout sur lui. Vous concevez bien que je ne pouvais parler de ce mariage à mon oncle avant de savoir si Hélène m'aimait assez pour m'épouser... Il est trois heures, mon oncle m'attend. Rentrez chez vous, madame,et faites part de mon projet à votre mari et à Hélène. Demain ou après-demain je viendrai vous dire que mon oncle a consenti. Laissez les calomniateurs répandre leur venin : ils sont impuissants contre nous. Que le spectacle de notre bonheur à tous soit leur punition!

La mère Bokstal se leva et se dirigea vers la porte. Elle ne paraissait pas tout à fait convaincue que les choses s'arrangeraient si facilement et si bien.

Je lui posai la main sur l'épaule en ajoutant :

— Soyez tranquille, chère mère, et bon espoir! Nous avons tous bien souffert, mais un bel avenir nous sourit. Demain peut-être je pourrai presser maître Bokstal sur mon cœur en l'appelant mon père.

Je la reconduisis jusqu'à la porte, et avant de monter je m'arrêtai un moment dans le vestibule. « Personne n'est plus aimé que vous. » Ces douces paroles résonnaient encore à mon oreille, car elle l'avait dit, et une mère ne peut mentir. Il n'y avait plus d'obstacle. Hélène accepterait ma main; Marguerite obtiendrait le consentement de mon oncle; il ne pouvait rien lui refuser; mon bonheur était donc certain... Le ciel allait s'ouvrir pour moi.

Je montai d'un pas léger pour délivrer ma cousine. Elle vint à ma rencontre et me demanda à voix basse :

— Eh bien, cousin, avez-vous demandé Hélène en mariage?

— O ma cousine, répondis-je, que je vous baise les mains! Hélène m'aime.

— Je le savais, Félix. Et votre mariage?

— Ils consentent... Tout mon espoir repose en vous. Je n'ose en parler moi-même à mon oncle. Il refuserait certainement.

— Vous n'avez pas à vous en mêler, laissez-moi faire. J'épierai le bon moment, car, soit dit entre nous, c'est une entreprise difficile. Mais par amitié pour vous je la mènerai à bonne fin, n'en doutez pas. Allez auprès de l'oncle Jean, maintenant, et ne faites semblant de rien. Tâchez de le satisfaire en tout et de vous le rendre favorable. Ce soir, dès qu'il sera couché, et qu'il vous aura donné la permission de vous retirer, descendez, je vous attendrai; car avant de faire la démarche décisive, je dois vous faire connaître mes conditions et vous demander aussi un important service. Jusque-là plus un mot sur cette affaire.

Elle descendit l'escalier et me laissa stupéfait et inquiet. Elle voulait me poser des conditions et me demander un service important! Qu'est-ce que cela pouvait être? Et si je ne pouvais pas lui rendre ce service? Hélas! Je le sentais bien, un nouveau danger me menaçait.

Je n'eus pas le temps d'y réfléchir longuement, car l'oncle Jean m'appelait; et maintenant surtout je ne pouvais pas le laisser attendre...

Que les aiguilles de l'horloge pendue à la muraille me paraissaient lentes et paresseuses! Avec quelle impatience j'attendais le moment où l'oncle Jean se mettrait au lit!

Enfin il me rendit ma liberté, et je me hâtai de descendre.

XVIII

Ma cousine était assise près de la table dans la salle basse, et m'attendait. Elle me montra un siège en face d'elle et me dit.

— Asseyez-vous, cousin. C'est toute une histoire que j'ai à vous raconter. Je veux être franche

avec vous, et vous confier les désirs les plus intimes de mon cœur. La fierté et les réticences ne conviennent qu'aux personnes faibles ou méchantes, et je ne suis ni méchante ni faible, écoutez-moi avec patience.

Dès que je fus assis, elle commença :

— Vous le savez, cousin, je suis née à Loochristy, près de Gand, de pauvres ouvriers que je perdis dès le berceau. Comme j'étais gentille, fraîche et rose, je fus recueillie par la femme d'un riche notaire sans enfants, mais au bout d'un an il leur vint une petite fille qu'ils nommèrent Claire. Nous fûmes élevées ensemble, et j'aurais été très heureuse si je ne m'étais pas aperçue, quand je n'avais pas six ans, que Claire était beaucoup mieux habillée et mieux traitée que moi. J'en conçus du chagrin et de l'envie. Quand Claire allait atteindre sa dixième année, sa mère la conduisit un jour dans un château voisin où il y avait un enfant atteint de la petite vérole. Elle rapporta le germe de la contagion. Nous en fûmes atteintes l'une et l'autre, et marquées toutes les deux; Claire fut même plus grêlée que moi, quoique chacun autour de nous ne parût remarquer que ma laideur à moi. A partir de ce moment ma situation devint pire. Le notaire, que ma jolie figure avait séduit d'abord, regrettait sans doute d'avoir constamment sous les yeux un visage défiguré. Sa femme seule restait bonne pour moi. Cela fit que petit à petit je demeurai confinée à la cuisine. Claire prit l'habitude de me commander et me traita comme sa servante. Il va sans dire que la différence entre nos toilettes s'accentuait de plus en plus... Nous étions devenues grandes filles, et le notaire parlait de chercher pour Claire un bon mari. Dans ma simplicité je considérais ce projet comme insensé. J'étais convaincue que laides comme nous étions — elle encore plus que moi, — nous ne pouvions inspirer de l'affection à aucun homme. Hélas! cela n'était vrai que pour moi. Le notaire se mit à donner des dîners et des soirées. Vingt jeunes gens, aimables et beaux, s'empressaient autour de Claire et vantaient à l'envi ses qualités : ils louaient son esprit, sa tournure élégante, la douceur de ses yeux bleus, et semblaient heureux d'un de ses regards. Ah! je comprenais bien : elle était riche, et cet avantage suffisait pour qu'on fermât les yeux à la laideur de son visage... et moi; pauvre créature repoussée, personne, pas même un valet, ne m'accordait un sourire de sympathie... Je supportais patiemment mon sort en apparence mais l'envie me rongeait le cœur. Non pas contre Claire, car je me serais volontiers sacrifiée pour la voir heureuse, mais parce que j'étais convaincue que ma pauvreté serait pour moi une cause éternelle d'humiliation. De temps en temps un rayon d'espoir perçait cependant à travers cette sombre perspective : peut-être serais-je riche un jour, plus riche que Claire... Je comptais dans les environs une douzaine de cousins et de cousines par lesquels j'avais appris que nous avions à Visseghem un oncle maladif dont la fortune dépassait un million, à ce qu'ils disaient. Nous devions hériter de lui, nous étions nombreux, il est vrai, mais un million partagé entre quatorze laisse encore une jolie somme à chacun... Je serais donc riche! Cela devint chez moi une idée fixe, un rêve continuel, où je puisai la force de dévorer mon chagrin... Claire fut conduite à l'autel par le fils de notre bailli. Sa mère ne survécut que six mois à ce mariage, et un an après le notaire se remaria avec une vieille dame de Gand très riche, qui semblait m'avoir prise en aversion. A chaque instant elle me reprochait ma laideur...

— Mais, ma cousine, interrompis-je avec impatience, vous êtes trop sévère pour vous-même. Vous parlez comme si...

— Oui, oui, ne disputons pas là-dessus, cousin, répondit-elle en riant. Mais pour qui me haïssait, il n'était pas difficile de me trouver affreuse... mais, ne m'interrompez pas, ce serait trop long. Cette nouvelle maîtresse me traitait si durement que je ne pus le supporter. Je me révoltai un beau jour, et ne lui épargnai pas les paroles amères. J'osai même lui dire : « Parce que vous êtes riche, madame, vous vous croyez d'une autre pâte que moi, et vous me traitez en esclave; mais mon sang est aussi noble que le vôtre, et s'il plaît à Dieu, je serai un jour plus riche que vous, et j'aurai le droit de vous rendre vos mépris!... » La suite de cette sortie fut que le notaire me montra la porte, et que tout le village me taxa d'ingratitude. Que faire maintenant? Entrer en service? J'en avais assez, ce n'était pas une existence pour une personne destinée à devenir riche. Je voulais rester indépendante et vivre de mon travail. Mais le notaire et sa femme m'avaient rendu cette tâche presque impossible, tant ils avaient dit du mal de moi. Le peu d'argent que j'avais épargné fut bientôt épuisé, et plus d'une fois j'eus faim et froid dans la petite chambre que j'avais louée. Dans ma misère j'eus l'idée d'écrire à mon oncle. Je travaillai pendant deux jours entiers à composer une lettre où je lui racontais mes malheurs, et où je lui donnais des assurances, vingt fois répétées, de mon amour et de mon dévouement, le tout sur un ton si désolé que je ne doutais pas qu'il n'en fût ému jusqu'aux larmes. Je ne lui demandais pas de secours, mais je le suppliais de me permettre d'aller le voir pour lui exposer ma détresse... Huit jours après le docteur m'apporta cent florins et une lettre de mon oncle. Cent florins! c'était

un trésor pour moi. Cet oncle millionnaire existait-donc réellement? Mais la lettre? Que pouvait-il m'écrire? Sans doute il me permettait d'aller le voir, et alors, qui sait? Peut-être me tirerait-il définitivement de la misère. Je courus m'enfermer dans ma chambre, et décachetai la lettre d'une main fiévreuse. Voici ce qu'elle disait : « Ma nièce, je vous envoie cent florins. Ne m'écrivez plus, car je jetterai au feu vos sottes lamentations sans les lire. Si vous osez venir à Visseghem, je vous déshérite. » Il n'y avait pas un mot de plus. Je pleurai de dépit et de chagrin; mais je fus bientôt consolée par la certitude de ne pas m'être bercée de vains rêves. Je serais tout de même riche un jour! Je n'exigeais pas davantage du sort... Je végétai ainsi pendant quelques mois. Alors arriva à Loochristy une femme qui avait été pendant trois ans au service de l'oncle Jean, et qui l'avait quitté par impatience et par colère. Je me fis son amie et la fis jaser sans perdre un mot de ce qu'elle me racontait de Visseghem et de l'oncle Jean. En moins d'une semaine je connaissais notre oncle, son caractère et ses faiblesses comme si j'avais vécu chez lui depuis mon enfance. Ce qui m'inquiétait, c'était de savoir que mon oncle jetait son argent par les fenêtres de telle façon que s'il vivait encore longtemps, il ne lui en resterait pas grand'chose. Il donnait des sommes considérables à l'église, au bureau de bienfaisance, il avait fait parer une route à ses frais, et distribuer des bannières et des prix à des sociétés d'archers et de joueurs de boule. Il manifestait l'intention de faire un testament pour appeler amis et ennemis à sa succession. Il y avait auprès de mon oncle un certain domestique qui paraissait avoir aussi beaucoup de chances d'obtenir une bonne part de l'héritage. Je serais donc dépouillée par des étrangers, et mon légitime espoir s'évanouirait en un vain rêve. Non, non, cela ne pouvait pas être. J'avais du courage et l'esprit inventif. L'inquiétude qui me tourmentait depuis une semaine l'aiguisa encore. Sitôt mon projet formé, je l'exécutai sans hésiter, sans faiblesse mais non sans feinte, avec une volonté inébranlable. J'avais un but : devenir riche, et je ne le manquerais pas... Quelques jours plus tard je me présentais ici, dans cette maison. Le domestique se laissa persuader et me conduisit auprès de mon oncle. Je savais comment je serais reçue, mais je savais aussi comment il fallait s'y prendre pour le dompter. Dès ce moment je fus maîtresse de lui... Ah! si quelqu'un mérite d'être récompensé du dévouement le plus absolu, c'est bien moi! Pour plaire à l'oncle Jean j'ai renié mon caractère et tout mon être; j'ai feint d'être méchante et grossière, j'ai appris des mots injurieux, je me suis faite son esclave, et voilà quatre ans que je passe dans une situation dont un chien perdu ne voudrait pas; mais tout cela n'est rien pourvu que je devienne riche... et je le deviendrai coûte que coûte.

Marguerite se leva.

— Tant parler altère, dit-elle. Attendez, Félix, je cours à la cave chercher un broc de bière. Nous allons parler de vous. Vous le voyez, je ne tourne pas autour de la question et me montre à vous telle que je suis. C'est parce que vous êtes un bon garçon, et que j'ai de l'amitié pour vous. Je suis incapable de vous tromper, d'ailleurs, nous avons le même intérêt, et mes efforts sont peut-être plus à votre avantage qu'au mien.

Elle sortit. Je ne savais que penser de ses confidences. Son furieux désir d'être riche me semblait une passion quelque peu blâmable, mais combien j'aimerais et j'enviais sa force de caractère! Quel mal faisait-elle? S'il était vrai que, sans elle, l'oncle Jean eût disposé de sa fortune aux dépens de ses parents, la lutte qu'elle avait engagée n'était qu'une légitime défense, et tous ses cohéritiers devaient lui en savoir gré, car c'était leur cause qu'elle défendait en même temps que la sienne.

Lorsqu'elle revint avec la bière je lui dis :

— Ma cousine, j'admire votre courage. Sans vous, je le reconnais, je n'aurais pas pu passer six mois dans cette maison. Je me fusse enfui, ou mon oncle m'eût chassé, et dans les deux cas j'aurais perdu mon héritage. Je vous dois beaucoup, et vous serai éternellement reconnaissant.

Elle se rassit et reprit ses explications.

— C'est ce que nous allons voir. Écoutez encore. Vous croyez, Félix, que l'oncle Jean me porte une véritable affection? Il me haïrait, que je ne m'en étonnerais pas; cependant je ne crois pas que cela aille si loin. Mais une chose dont je suis sûre, c'est qu'il n'aime qu'une personne au monde, après lui, et cette personne, c'est vous.

— Réellement, cousine? Cela me réjouit fort. Mais n'êtes-vous pas trop modeste et injuste envers vous-même?

— Ne m'interrompez pas. N'est-il pas naturel que l'oncle Jean n'aime que vous, le fils de son frère unique? Tous ses autres collatéraux sont, comme moi, des descendants de frères ou sœurs de feu sa femme. Ils ne sont pas réellement de son sang. L'oncle Jean m'a souvent parlé de vous comme d'un jeune homme simple qu'il ne voulait pas mander auprès de lui, parce qu'il n'espérait pas que vous supporteriez ses grossièretés. A la fin de la troisième année il me vint à l'esprit de le forcer à vous appeler à Visseghem.

— Et je vous en remercie de tout mon cœur, cousine.

— Non, ne me remerciez pas, Félix. Ce que

j'en faisais, ce n'était point par amitié pour vous, car je ne vous connaissais pas, et comme nous sommes cohéritiers, je devais vous considérer comme un ennemi plutôt que comme un ami. Mais j'avais spéculé sur votre caractère, et jusqu'à présent je ne me suis, je dois le reconnaître, trompée en rien dans les jugements favorables que j'avais portés sur vous. Voici maintenant mes mobiles : D'après l'intention qu'avait plus d'une fois exprimée notre oncle, vous devriez hériter de la moitié de ses biens, et quant à l'autre moitié il voulait la partager entre ses quatorze collatéraux d'une part, et des légataires étrangers d'autre part. Or, à ce compte que devait-il me revenir? J'en ai fait très exactement le calcul. La fortune de notre oncle peut s'élever au plus haut à quarante-quatre mille couronnes impériales, soit environ deux cent quarante-cinq mille francs. La moitié étant pour vous, reste cent vingt-deux mille francs. Déduisez encore la moitié pour les legs, reste soixante et un mille, qui doivent être partagés entre quatorze héritiers. Il me reviendrait donc la somme ridicule de sept cents couronnes, ni plus ni moins que les cousins qui n'ont jamais vu l'oncle Jean. Ne trouveriez-vous pas cela scandaleusement injuste, Félix, que moi qui depuis plus de quatre ans vis dans cette prison, qui me laisse invectiver et maltraiter du matin au soir, qui m'épuise à embellir les vieux jours de mon oncle, et qui ai résolu de rester son esclave impassible, dût-il devenir centenaire, je ne reçusse pour ma récompense rien de plus que des inconnus qui n'ont jamais rien fait pour être utiles ou agréables à l'oncle Jean?

— Certes, cousine, ce serait une scandaleuse injustice, affirmai-je. Mais votre crainte n'est pas fondée. Malgré sa grande rudesse notre oncle est un noble cœur, incapable de ne vous laisser qu'une aumône pour prix du dévouement avec lequel vous le servez.

— Eh bien, vous vous trompez. Maintes fois j'ai tâché de lui faire entendre raison là-dessus. C'est la seule chose à laquelle il refuse obstinément de prêter l'oreille. Il m'est difficile de parler pour moi-même : je sens bien que j'y manque d'autorité. Quand l'oncle Jean m'accuse d'avidité et d'égoïsme, je ne sais presque que répondre. Quelqu'un d'autre doit plaider pour moi. Et qui le pourrait avec plus de chances de réussite que le fils de son frère, que la seule personne qu'il aime au monde? C'est pour cela que j'ai contraint l'oncle Jean à vous mander à Visseghem, Félix. Que n'ai-je pas fait pour mériter votre bienveillance et votre amitié? Je vous ai consolé, encouragé, protégé : j'ai porté votre chaîne avec la mienne, et je me suis privée de toute liberté pour vous en procurer un peu. J'ai tâché de deviner vos moindres désirs et les vœux les plus secrets de votre cœur pour aider à leur accomplissement. J'ai vu que vous seriez devenu malade de tristesse et d'ennui. Je vous ai fait lier connaissance avec la famille Bokstal, et j'ai protégé vos relations avec elle au prix de mon propre repos. Vous le dirai-je, Félix? dès ce moment j'entrevis dans Hélène une consolation et une force pour vous. Si cette inclination a eu des fruits amers pour elle et pour vous, la faute en est à votre timidité. Mais je suis toujours convaincue qu'il n'y a pour Hélène et pour vous d'autre espoir de salut et de bonheur qu'un prompt mariage. Ce mariage, je vais le rendre possible. C'est un effort qui peut me faire perdre entièrement les sympathies de l'oncle Jean, mais j'invoque à mon tour votre protection et veux la mériter par cette preuve de dévouement. Le moment est venu pour moi de demander la récompense de tout ce que j'ai fait pour vous. J'espère que vous ne me la refuserez pas.

— Tout ce que vous pouvez désirer, ma cousine, m'écriai-je. Mettez-moi à l'épreuve. Je serai trop heureux de vous prouver ma profonde reconnaissance.

— Voici donc le service que j'attends de vous. Je veux être riche après la mort de l'oncle Jean, et je le serai. Pour me faire atteindre ce but de tous mes efforts, il n'y a qu'un seul moyen : Vous aurez la moitié de l'héritage ; les autres collatéraux auront un quart... Il me faut le quatrième quart! Cela ferait onze mille couronnes; mais je me contenterais de dix mille. Il resterait à l'oncle Jean environ deux mille couronnes à léguer à l'église et aux pauvres, s'il en a réellement l'intention. Jusqu'à présent je n'ai réussi qu'à ébranler plus ou moins la volonté de l'oncle Jean. A vous, Félix, de le retourner en ma faveur. Le ferez-vous?

— J'essaierai, Marguerite, répondis-je.

— Essayer? répéta-t-elle avec un sourire amer. Hésitez-vous déjà? Vous devez convaincre notre oncle avec une volonté ferme et une persistance inflexible qu'il serait injuste, cruel et ingrat s'il me donnait moins de dix mille couronnes. Vous devez lui faire écrire sur son testament dans ce sens, ou du moins lui arracher la promesse qu'il le fera ainsi. Notre oncle ne manque jamais à une promesse faite. Le reste me regarde. Allons, Félix, donnez-moi l'assurance que vous tenterez sincèrement et résolument de me faire obtenir cette récompense.

Je répondis que j'attendrais la première occasion favorable. Dans le fait, la seule idée de parler de son testament à mon oncle me faisait frémir.

— Attendre? ricana-t-elle. Non, non, cousin, pas de délai. Avant que je force l'oncle Jean à consentir à votre mariage, il faut au moins qu'il se

soit lié par une promesse formelle envers vous et envers moi. Sans cela il serait bien capable de me déshériter tout à fait. La nécessité exige que je reste inflexible sur ce point. Je ne veux pas vous faire violence, Félix; vous pouvez vous décider librement; mais si vous hésitez ou si vous refusez, plus de mariage. Hélène et ses parents quitteront Visseghem, et iront lutter ailleurs contre la misère, comme des porscrits... Et vous, cousin, vous serez et vous demeurerez malheureux, avec la conscience de n'avoir eu ni le courage ni la volonté nécessaires pour les sauver.

Effrayé par cette menace, je promis à Marguerite de faire tous mes efforts pour réaliser son désir.

Elle me fit comprendre que je devais surtout m'armer contre les feintes colères de l'oncle Jean, et ne pas reculer devant ses criailleries et ses brutalités. Je devais épier le moment propice, et alors entamer la lutte avec l'inébranlable résolution de ne pas la cesser avant d'avoir atteint mon but. Et le lendemain ou le surlendemain au plus tard elle lutterait à son tour pour le faire consentir à mon mariage. Il ne dépendait donc que de moi de hâter le moment où je pourrais annoncer l'heureuse nouvelle à Hélène et à ses parents.

— Je pense, Félix, dit-elle en se levant, que vous m'avez tout à fait comprise. Il est très tard, nous devons aller nous coucher. Si vous tenez courageusement votre promesse, avant la fin de la semaine nous pourrons nous dire heureux tous les deux... A demain, cousin.

Elle prit la lampe et s'éloigna par une porte latérale, car elle couchait au rez-de chaussée. Tout étourdi d'une fermeté de conduite et de langage si nouvelle pour moi, je montai tout doucement et ouvris ma chambre sans faire de bruit.

Assis sur une chaise près de mon lit, je pesai les paroles de Marguerite et la promesse que je lui avais faite. Si dure que me parût la nécessité de parler à mon oncle de choses qui devaient lui montrer que sa mort entrait dans nos calculs, je ne pouvais m'y soustraire. Le bonheur d'Hélène et le mien en dépendaient. Et plus j'y réfléchissais, plus mon angoisse augmentait, et ma conscience commençait à me reprocher que j'allais peut-être commettre une grande injustice, une action coupable. En effet, que Marguerite méritât d'être récompensée pour son dévouement, cela n'était pas contestable; mais si je décidais mon oncle à lui laisser dix mille couronnes, ne faisais-je pas tort d'autant aux autres cohéritiers? N'aidais-je pas à dépouiller secrètement des absents? Cette réflexion me fit trembler, et je formai même le projet d'annoncer nettement à ma cousine que je refusais de tenir ma promesse. Mais ensuite l'image d'Hélène, malheureuse et repoussée, se dressa devant moi et me fit hésiter de nouveau. Enfin j'eus une inspiration qui me parut tout concilier. Mon oncle voulait me laisser plus de vingt mille couronnes. Je n'avais pas besoin d'une si forte somme pour être heureux. Si c'était nécessaire, je le supplierais de m'en reprendre la moitié pour la donner à Marguerite, et réaliser le vœu de toute sa vie : être riche!

Après avoir formé ce plan je m'endormis tranquillement.

XIX

Dès le matin du lendemain, Marguerite me poussa à remplir ma promesse. Peine superflue, car mon parti était pris de tenter résolument l'essai, et de ne reculer devant rien pour atteindre mon but.

Je saisis un moment où mon oncle paraissait de bonne humeur pour me poster devant lui, et lui dire très sérieusement.

— Mon oncle, j'ai à vous demander une chose à laquelle j'ai le plus grand intérêt. Je vous en prie, écoutez-moi sans colère.

— Ah! ah! que signifie cette mine de croque-mort? Est-il arrivé un malheur? Taisez-vous, je ne veux pas entendre votre billet de faire part.

— J'attendrai, mon oncle, jusqu'à ce que vous me permettiez de parler. Mais cette fois je ne me tairai pas.

— Et si je vous ordonnais de tenir la bouche close?

— Je n'obéirais pas, mon oncle.

Mon sang-froid parut surprendre péniblement l'oncle Jean. Il me regarda en face et me dit en ricanant.

— Vous n'obéiriez pas? Mille tonnerres, c'est trop fort? Vous lisez trop les journaux, garçon. Le jargon des Parisiens affolés vous trouble la tête... Ah! vous voulez vous révolter aussi contre votre roi? Prenez garde, vous regretteriez cette folie. Si les dents du vieux lion sont usées, il sait mordre encore... Allez vous asseoir là-bas dans le coin, près de la petite table, et laissez-moi la paix.

Je ne bougeai pas.

— Avez-vous juré de me faire avoir une attaque? Est-ce que je vis trop longtemps à votre gré? Arrière, ingrat, et faites ce que je vous ordonne... Vous me bravez?

— Mon oncle, soyez bon pour moi. Je suis vraiment désolé de vous déplaire, mais j'ai à faire appel à votre justice, à votre droiture, pour une personne qui vous rend les plus grands services avec un dévouement aussi rare que désintéressé.

— Vous voulez parler de votre cousine Marguerite?

— Oui, mon oncle.

— Désintéressé, elle? Ah! vous me faites rire malgré ma colère. Cette affreuse vipère, désintéressée? Elle ne rêve que salaire et héritage. Innocent que vous êtes, on vous fait accroire ce qu'on veut. Ainsi: vous croyez que Marguerite me sert par pur dévouement? Croyez-vous aussi que l'abatteuse donne à manger au cochon par pur amour pour la bête.

Je compris que j'avais dit une sottise, et mal engagé l'affaire, mais la froide cruauté des derniers mots de mon oncle me donna la force de triompher de mon hésitation.

— Si vous vouliez avoir un peu de patience et m'entendre, mon oncle, je vous démontrerais que vous risquez d'être cruel envers ma cousine. Peut-être me trompai-je, car je ne doute nullement de votre générosité. Quoi qu'il en soit, Marguerite m'a rendu également beaucoup de services, et la reconnaissance me fait un devoir de la défendre contre une injustice possible. Ce devoir, je le remplirai auprès de vous, mon oncle, maintenant, tout à l'heure ou demain. Vous pouvez me faire taire autant de fois que vous voudrez, je parlerai toujours une fois.

Mon ton résolu étonna mon oncle.

— Je veux être pendu si je comprends quelle mouche vous pique, grommela-t-il? Heureusement pour vous, je suis curieux de savoir ce que vous pouvez avoir à dire en faveur de cette hypocrite.

— Vous m'écouterez avec patience, mon oncle?

Il laissa retomber sa tête contre le dossier de son fauteuil, et répondit d'un ton railleur:

— Nous allons bien voir. Commencez, et tâchez de ne pas m'endormir par vos sornettes.

Je dépeignis avec une expression profondément sentie, et à la fois avec une éloquence enthousiaste, l'abnégation de ma cousine, son dévouement pour l'oncle Jean, son affection, sa patience, son désir de rendre la vie agréable à son oncle. Je préparai ainsi mon oncle à l'idée qu'un pareil dévouement méritait une récompense spéciale, et qu'il ferait bien de léguer une bonne part de son bien à Marguerite.

Il m'avait interrompu à différentes reprises pour faire une sortie contre ma cousine, se moquer de son désintéressement, mais il ne m'avait pas interrompu dans mon panégyrique. Cependant le mot testament parut l'avoir frappé désagréablement. Il se dressa dans son fauteuil et s'écria:

— Testament? Testament? Croyez-vous donc, mille tonnerres, que je sois à la mort? Je vous vois là tous deux, vous et votre belle cousine, attendant la mort du vieux baudet, et calculant ce que vaut sa peau, et quel morceau vous pourrez en emporter. Mais je me tiendrai bien, sacrebleu! et je vivrai jusqu'à quatre-vingt-dix ans, ne fût-ce que pour me venger d'elle et de vous.

Je sentais que le courage allait me manquer, je refoulai violemment les larmes qui me montaient aux yeux.

— Ah! cher oncle, vous me faites saigner le cœur! soupirai-je. Pourquoi me dire cela? Je vous assure de nouveau que, si c'était possible, je donnerais vingt ans de ma vie pour prolonger la vôtre. Si vous ne croyez pas à la sincérité de mon affection dites-le moi franchement. Je m'en irai loin d'ici, je renoncerai à votre héritage, et déplorerai éternellement l'injustice d'un homme que j'ai appris à aimer et à bénir dès mon berceau.

Et je fis réellement un pas en arrière, comme si j'abandonnais la partie.

Mes paroles avaient ému ou effrayé l'oncle Jean.

— Restez, dit-il. Approchez une chaise, et mettez-vous là devant moi. Vous êtes un étourneau; mais je veux vous parler une bonne fois. Félix, mon garçon, je n'ai rien contre vous; je sais, je crois du moins que vous me portez une affection sincère. Il ne manquerait plus que ça, que le fils de mon frère souhaitât impatiemment ma mort!... Mais, dites-moi donc, la maligne bigote ne vous a-t-elle pas pressé ou même forcé de parler en sa faveur.

— Oui, mon oncle, Marguerite m'en a prié; mais, qu'est-ce que cela fait à l'affaire, si ce que je vous dis est la vérité? Dans votre droiture vous devez reconnaître que ma cousine mérite bien plus une récompense que des gens qui vous sont étrangers et qui n'ont fait peut-être que vous desservir.

— En cela vous n'avez pas tout à fait tort, Félix, dit-il avec une douceur inaccoutumée, et depuis longtemps mon intention est de ne pas oublier cette circonstance dans mon testament. Je ferai quelque chose pour Marguerite; mais elle ne sera pas contente. Savez-vous ce qu'elle désire?

— Je le sais, mon oncle, et je vous en supplie, réalisez généreusement son désir.

— Mais c'est impossible, s'écria-t-il. J'ai promis à ma femme, sur son lit de mort, que je laisserais au moins un quart de ma fortune à ses parents. Irais-je donc les déshériter au profit de Marguerite?

— Non, mon oncle, il n'est pas nécessaire de déshériter personne, ni de changer vos intentions. Vous m'avez dit plus d'une fois que vous avez l'intention de me laisser la moitié de votre fortune. Je n'en désire pas tant. Je suis jeune, et puis augmenter mes ressources en enseignant. Donnez à Marguerite la moitié de la part que votre bonté m'avait destinée... Cher oncle, ne repoussez pas ma prière.

L'oncle Jean me regarda avec stupeur.

— Êtes-vous fou ou ensorcelé? me demanda-t-il en secouant la tête. Quoi! vous renonceriez à la moitié de votre fortune en faveur de Marguerite? Savez-vous bien à quel chiffre s'élèvera votre part?

— Je ne sais pas avec certitude, mon oncle, mais j'estime que ma cousine recevrait au moins dix mille couronnes.

— Parlez-vous sérieusement? Avez-vous mûrement réfléchi?

— Très sérieusement, mon oncle, et je suis fermement décidé à vous prier jusqu'à ce que vous accédiez à ma prière.

Il courba la tête et parut réfléchir profondément. Au bout d'un instant il reprit :

— Dix mille couronnes! C'est une somme considérable, et cependant je pensais que Marguerite désirait beaucoup plus. Croyez-vous, Félix, qu'elle s'en contenterait?

— J'en suis convaincu, mon oncle; elle vous bénirait.

— Ah! cela m'inquiète peu ; mais elle m'a, en effet, rendu de bons services, et mon intention était de ne pas la laisser sans récompense après ma mort. Dix mille couronnes! Comment pourrai-je disposer de pareille somme sans nuire à d'autres personnes, là est le nœud.

— Mais mon oncle, si vous vouliez les prendre sur ma part...?

— Ta, ta, ta, laissez là ces sottises. J'irais déshériter le fils de mon frère pour enrichir à ses dépens une parente éloignée? non, non, Félix. Je trouverai bien quelqu'autre moyen. Et si je devais rogner votre part, ce serait de bien peu.

— De sorte que je puis espérer que ma cousine aura ses dix mille couronnes!

— Oui, pour vous satisfaire, elle les aura.

— Positivement, mon oncle?

— Quand ai-je manqué à mes promesses?

Je lui pris la main en m'écriant :

— Ah! mon cher oncle, vous feignez parfois d'être insensible, mais que votre cœur est noble et bon! Merci! Croyez bien que ma cousine et moi nous prierons Dieu pour qu'il prolonge vos jours au delà du terme ordinaire. Nous tâcherons de deviner...

Il retira sa main et m'interrompit en grommelant :

— Assez! cette ridicule comédie a trop longtemps duré. Je ne veux pas qu'on m'ennuie. Lisez-moi le journal. Je veux savoir si les Parisiens continuent à s'entre-dévorer... Plus un mot de Marguerite, de testament ni d'héritage, ou je retire ma promesse.

J'obéis, de crainte qu'il ne reprît sa parole, et me mis à lire rapidement pour ne pas lui laisser le temps de réfléchir. Heureusement le journal contenait une nouvelle qui me fournit le moyen de fixer toute l'attention de mon oncle sur la politique.

L'Assemblée nationale de France avait publié un décret contre les émigrés, prononçant la peine de mort et la confiscation de leurs biens, contre tous ceux qui ne seraient pas rentrés en France avant le 1er janvier 1792.

Je savais que mon oncle était généralement très hostile aux nobles. Quoique je sentisse au coutaire une profonde pitié pour les Français émigrés, j'avais l'habitude de me taire lorsque mon oncle blâmait leur conduite, et approuvait leur persécution par les Jacobins. Mais cette fois je combattis son opinion, j'invoquai les services éminents rendus à la France par les membres des familles nobles, et je rappelai qu'ils avaient, pendant des siècles, versé leur sang sur les champs de bataille pour la grandeur et la gloire de leur patrie. Et combien leur sort était horrible! Restaient-ils émigrés, ils étaient condamnés à mort; rentraient-ils en France, ils se livraient à la rage d'un peuple égaré qui avait soif de leur sang.

L'oncle Jean les accusait d'orgueil, d'égoïsme et d'oppression, et affirmait que leur libertinage et leur tyrannie étaient les seules causes de l'effroyable révolution qui avait changé la France en un volcan; et menaçait d'engloutir le trône et le pauvre roi Louis XVI.

Je soutins mon opinion avec une certaine énergie, et je réussis, non sans essuyer quelques épithètes malsonnantes, à occuper mon oncle jusqu'à l'heure où Marguerite monta pour mettre le couvert.

Elle m'interrogea du regard, mais je n'osai pas lui faire signe, car il me semblait que mon oncle épiait mes mouvements, et il pouvait être dangereux de lui fournir l'occasion de revenir sur une chose décidée.

Le dîner fut plus calme que d'habitude. Car, sauf quelques sarcasmes à l'adresse de Marguerite, mon oncle se montra gai, et je pensais qu'il était content de m'avoir fait cette bonne promesse.

Dès qu'il se fut assoupi dans son fauteuil, je descendis l'escalier quatre à quatre.

— Eh bien, cousin, demanda Marguerite, avez-vous tenté la chose?

— Oui, ma cousine, répondis-je. L'oncle Jean a consenti : vous aurez dix mille couronnes.

— Bien sûr! je ne peux pas le croire! Racontez-moi ce qu'il vous a dit. Pourvu que vous ne vous soyez pas laissé berner par quelques paroles ambiguës.

— Non, ma cousine : il me l'a promis formelle-



Tout à coup je vis une femme s'élancer. (Page 75.)

ment. Je lui répétai toute ma conversation avec l'oncle Jean, qui, m'avait-il affirmé, n'avait jamais failli à sa parole.

— Non, non, jamais! s'écria Marguerite. Ah! je serai riche! Et vous, Félix, vous me resterez reconnaissant, n'est-ce pas, quand j'aurai rendu possible votre mariage avec Hélène? mais votre reconnaissance ne sera jamais égale à la mienne. Vous m'avez aidée à atteindre le but de ma vie; il n'est pas de sacrifice que je ne sois prête à faire pour vous.

Nous étions enchantés tous les deux. Elle, de la certitude d'obtenir ses dix mille couronnes, moi de l'espoir qui me souriait, car Marguerite m'assurait qu'elle était absolument certaine d'obtenir le consentement de mon oncle et de triompher de sa résistance. Notre oncle ne souffrait pas beaucoup de sa goutte pour le moment. Elle ne voulait pas lui parler de la chose aujourd'hui, mais elle le ferait dès demain matin s'il était encore de bonne humeur.

Nous entourâmes notre oncle de prévenances jusqu'au soir; son humeur resta la même, et quand Marguerite lui eut souhaité le bonsoir, elle murmura à mon oreille, en se retirant chez elle :

— Demain, Félix, demain vous serez heureux.

XX

J'écoutais sans rien dire les sorties de l'oncle Jean contre les émigrés, contre le roi et contre les Jacobins, car selon lui personne n'avait raison, et Paris révolté n'était qu'une maison de fous furieux.

Marguerite monta. Elle me demanda du regard si le moment était favorable, et quand je lui eus fait signe que oui, elle dit à voix haute :

— Mon oncle, permettez-vous que Félix descende à la cave pour une demi-heure? Il faut qu'il aide le domestique à ranger le vin qu'on vient de mettre en bouteilles. Sans cela on ne s'y retrouvera pas.

— Brouiller mon vin? grogna l'oncle Jean! pardieu! je voudrais voir ça! allez, Félix, et veillez à ce que Corneille ne fasse pas de mauvaise besogne.

Je compris que ce n'était qu'une invention de Marguerite pour rester seule avec mon oncle. Elle allait donc engager la lutte pour moi!

Je descendis. La cave était fermée, et le domestique sorti.

Assis dans la salle basse, je tendis l'oreille. D'abord je n'entendis rien. Marguerite et mon oncle parlaient donc sans passion ni colère de mon mariage? Cette pensée rassurante me remplit d'espoir; peut-être l'oncle Jean avait-il consenti tout de suite... Mais cette illusion ne fut pas longue. Tout à coup mon oncle éclata. Ses paroles, que je ne distinguais pas, roulaient comme un tonnerre sourd au premier étage, et à travers ses grondements s'élevait de temps en temps la voix aigüe de Marguerite.

Une lutte acharnée se livrait au-dessus de ma tête. Je tremblais, car c'était le salut et le bonheur d'Hélène qui étaient en jeu. Qu'allait-il sortir de là?

Le bruit dura plus d'une demi-heure, et ne fit que croître en intensité. A la fin j'entendis mon oncle frapper si violemment sur la table que toute la maison en fut ébranlée.

Quoique mon cœur battît à se rompre, je n'avais pas perdu tout espoir. Je savais par expérience qu'on ne pouvait obtenir rien d'important de mon oncle avant qu'il eût épanché complètement son mécontentement réel ou feint. Si furieux qu'il parût, l'issue pouvait être favorable, et je le croyais d'autant plus que depuis un moment le bruit de la lutte s'affaiblissait sensiblement... sans doute mon oncle avait consenti! Cette espérance me fit sauter debout.

Je vis Marguerite descendre précipitamment l'escalier. Elle était pâle, et des larmes roulaient sur ses joues. Elle se laissa tomber sur une chaise avec les signes du plus profond découragement. Je la regardai en tremblant et lui demandai avec angoisse :

— Eh bien, ma cousine, qu'est-il arrivé?

— Ah! Félix, dit-elle, croyez bien que j'ai fait tout ce que j'ai pu, mais il n'y a plus d'espoir! l'idée que vous pourriez le quitter pour une femme ne le rend pas seulement furieux mais l'afflige profondément. Je ne l'ai jamais vu ainsi. Il a pleuré, lui qui paraît avoir un cœur de pierre! Je me suis enfuie, craignant que, si j'insistais, il n'eût un coup de sang. Renoncez à vos vœux, Félix; ne pensez plus à ce mariage, du moins pour quelque temps. Car si nous insistions maintenant, nous hâterions peut-être la mort de l'oncle Jean, et cela ne se peut pas, je ne le veux pas, ni vous non plus..... Écoutez, il sonne, et vous appelle. Ne le faites pas attendre, ayez pitié du pauvre vieillard. Plus tard, insensiblement, je tâcherai de le disposer mieux.

Sans répondre un mot, je montai l'escalier. Mes jambes se dérobaient sous moi, et je me sentais trembler. Lorsque je fus entré je fis quelques pas en avant et m'arrêtai devant mon oncle la tête basse comme un coupable qui attend son arrêt.

— Approchez, monsieur, dit-il d'un ton amer mais calme, quoique ses yeux fussent pleins d'éclairs. Ainsi, voilà ma récompense! Je vous ai aimé, protégé, élevé depuis votre enfance, et je vous chérissais tant que, pour vous épargner un chagrin, je vous ai tenu éloigné de moi, quand j'aspirais après votre présence! je me considérais comme votre père, et je n'avais à cœur que de vous rendre heureux.....

— Mon oncle, mon cher oncle, pardon? m'écriai-je suppliant.

— Taisez-vous! je ne vous crois plus. Qui pourrait-on croire encore, quand vous, le fils de mon frère, vous avez recours à de pareilles faussetés pour me tromper? Vous me faites des protestations d'amitié, de dévouement, de fidélité, et en même temps vous complotez contre moi avec Marguerite. Vous voulez m'abandonner pour une femme! ah! je sais bien ce que vous allez me dire pour pallier votre ingratitude. Hélène Bokstal est une bonne fille, n'est-ce pas? Vous serez deux à m'aimer, à me soigner? sottises que tout cela : vous ne savez pas ce que c'est que le mariage. Personne ne peut servir deux maîtres, et le pauvre vieillard quinteux serait bientôt oublié pour la jeune épouse. En tous cas, je ne veux pas de femme entre nous. Vous pouvez vous marier, je n'ai pas le droit de vous en empêcher.

J'essayai de parler, mais il m'interrompit immédiatement.

— Au contraire, je vous donnerai un millier de couronnes comme dernier gage de mon affection, poursuivit-il, mais à partir d'aujourd'hui il n'y aura plus rien de commun entre nous. N'hésitez pas, Félix, puisque votre cœur a fait son choix. Abandonnez-moi sans remords aux mains de gens avides : je ne vivrai plus longtemps d'ailleurs, je le sens bien. Ce coup de poignard était inutile. J'ai beaucoup péché : je mourrai sans qu'une main amie, sans que le fils de mon frère soit là pour me fermer les yeux. Ce sera ma punition!

Des larmes jaillirent de ses yeux.

Je ne pouvais plus comprimer mon angoisse et mon émotion. Je tombai à genoux devant lui, en m'écriant :

— Mon oncle, mon cher oncle, écoutez-moi. Je ne me marierai pas : je ne veux pas me marier. Plutôt que d'abréger vos jours, je veux être malheureux...

Ces paroles imprudentes l'impressionnèrent péniblement. Il me repoussa, et me dit qu'il ne voulait plus m'entendre et que je devais m'éloigner pour ne pas le frapper d'un coup de sang.

Je fis quelques pas pour lui obéir, mais avant de sortir je m'affaissai sur un fauteuil, et cachant ma figure dans mes mains, je me mis à sangloter tout haut.

Il se passa quelque temps sans que l'oncle Jean rompît le silence. Puis il reprit d'un ton plus doux :

— Félix, mon garçon, parlons raison. A tout péché miséricorde. Venez ici, près de la table, et asseyez-vous. Vous n'êtes plus un enfant, et moi je ne le suis pas encore redevenu. Pourquoi la vérité nous effrayerait-elle ? après l'avoir reconnue, ne restons-nous pas libres de faire ce que nous voulons. Soyez franc. Aimez-vous beaucoup Hélène Bokstal ?

— Je n'ose pas mentir, mon oncle, répondis-je en hésitant.

— Et vous souhaitez ardemment de l'épouser?

— Je le souhaitais très ardemment, mon oncle, non seulement par amour, mais plus encore par compassion pour elle et pour ses parents; et laissez-moi vous dire mes raisons, je vous prie.

Je recommençai à lui raconter tout ce qui s'était passé; mais il m'interrompit aux premiers mots.

— Je sais tout cela, me dit-il. Marguerite, votre avocat retors, m'a dit là-dessus plus que vous ne pourriez m'en dire vous-même. Je connais cette histoire dans tous ses détails. Ce que je veux savoir de vous catégoriquement, c'est si vous désirez encore vous marier, maintenant que vous savez que ce mariage abrégerait peut-être ma vie, et l'empoisonnerait à coup sûr.

— Mon cher oncle, répondis-je, si j'avais pu supposer que ma demande vous affligeât si fort, jamais je n'aurais osé ni voulu penser à cette union. Croyez-moi, je suis prêt à tout sacrifier à votre repos, au bonheur de vos vieux jours. Oui, j'aime Hélène Bokstal, et le sort affreux qui la menace m'inspire la plus profonde pitié; mais oublier ce que je dois au frère de mon père, à mon bienfaiteur, jamais.

— Ainsi, vous renoncez à ce mariage ?

— Oui, mon oncle.

— Sans chagrin ?

— Non, pas sans chagrin.

— Et vous souffrez dans votre cœur cet amour qui me porte ombrage ?

— Ah ! mon oncle, dis-je en pleurant, pourquoi me forcer à vous tromper ? Est-on maître de soi au point de pouvoir arracher de son cœur un sentiment qui y a grandi ?

— Que voulez-vous dire ? demanda mon oncle avec méfiance.

— Je resterai près de vous libre et sans lien, tant que cela pourra contribuer à votre bonheur. Mais vous promettre d'oublier Hélène? Cela ne serait pas sincère.

— Soit. Mais consentez-vous à ne plus voir Hélène Bokstal, à ne plus lui parler ? Vous hésitez ?... Ce que vous ferez après ma mort, je ne m'en mêle point et ne m'en soucie pas davantage; mais jusqu'à ce que je m'en aille *ad patres*, je ne veux pas de femme entre nous. Vous devez le savoir : je ne vous force pas. Choisissez en pleine liberté. Elle ou moi ! c'est mon dernier mot.

Je me fis violence, et répondis d'une voix étranglée :

— Mon oncle, mon choix ne peut être douteux. Je remplirai mon devoir envers vous. Mais ce sacrifice me coûte beaucoup... Ah ! mon cœur se déchire! Ne plus voir Hélène; ne plus lui parler ! La fuir ? L'abandonner sans secours ! C'est cruel, mon oncle, et cependant je le ferai par amour pour vous. Je n'implore qu'une grâce de votre bonté : Permettez-moi de lui écrire une dernière fois pour lui faire part de ma résolution et pour justifier mon incompréhensible conduite.

— C'est bien, faites-le, Félix; mais pas de faiblesse, pas de détours, entendez-vous. Puisque vous êtes si franc avec moi, est-il vrai que Marguerite vous a poussé à ce mariage, et que, sans cela, vous n'y auriez point pensé ? Vous secouez la tête ? Elle me l'a avoué elle-même.

— Par générosité, mon oncle, pour m'excuser auprès de vous.

— Et vous vous êtes laissé prendre à ce piège ? Aveugle qui ne voyait pas qu'elle ne voulait que s'assurer son aide ! service pour service, naturellement Ah ! c'est un grand bonheur pour vous et pour elle que vous renonciez volontairement à ce mariage; car s'il avait dû s'accomplir, je me serais vengé sur tous les deux.

J'avais baissé la tête et ne disais plus rien.

— A quoi pensez-vous ? Regrettez-vous déjà votre promesse ?

— Ce que je fais est inhumain ! répondis-je. Je suis libre de disposer de mon bonheur; mais ma résolution condamne maître Bokstal et sa famille à la misère. Je suis la cause de leurs

souffrances, et je n'aurais pas de remords en les abandonnant sans secours à leur sort? j'y pense avec horreur, mon oncle.

— N'est-ce que cela, Félix? j'y ai pensé plus que vous. Pour la dernière fois, répondez-moi : Vous ferez tout pour ne plus voir Hélène? Vous ne lui écrirez plus qu'une seule lettre; vous ne lui parlerez plus? Est-ce bien convenu entre nous? Alors donnez-moi la main.

Ce fut en hésitant que je mis ma main dans la sienne.

— Eh bien, dit-il, j'assisterai moi-même Bokstal et sa famille, pour vous récompenser de votre bon vouloir.

— Vous ne le pouvez pas, répondis-je tristement. Ils n'accepteront d'argent de personne, et de mon oncle moins que d'un autre.

— Je le comprends, Félix, mais qui vous parle d'argent?

— C'est égal, mon oncle. De nous ils refuseront tout. Ils sont très susceptibles pour tout ce qui touche à l'honneur ou aux convenances; et comme les villageois les ont calomniés, ils ne permettront pas...

— Bah! Bah! Je n'ai pas besoin de leur consentement. Tout à l'heure, Félix, vous irez chez M. Neefs, le président du bureau de bienfaisance, et le prierez de venir me voir le plus tôt possible.

— Le bureau de bienfaisance? m'écriai-je avec indignation. Mon oncle, est-ce possible? Vous voulez faire assister maître Bokstal par le bureau de bienfaisance?

— Voilà que vous montez comme une soupe au lait. Attendez jusqu'à ce que vous connaissiez mon projet, étourneau. Je voulais le cacher à tout le monde; mais je vous le dirai à vous, à condition que vous vous taisiez, même pour Marguerite. Combien d'élèves y a-t-il dans l'école de M. Bokstal?

— Peut-être vingt-cinq.

— Et combien y en avait-il avant ces bavardages?

— Un peu plus de quarante.

— Eh bien, quand M. Neefs est venu dernièrement me demander un don pour les pauvres, il s'est plaint qu'il y eût dans la commune plus de cinquante enfants qui courent les rues sans aller à l'école. Leurs parents voudraient bien les instruire; mais la caisse des pauvres n'est pas assez riche pour payer les frais d'études. Si je donne assez d'argent pour cela, à condition qu'on les envoie à l'école de maître Bokstal, il aura soixante élèves sans se douter à qui il les devra. Comprenez-vous?

Je lui pris la main et l'approchai de mes lèvres avec une émotion profonde, mais il la retira vivement.

— Assez d'enfantillages, dit-il. Je me suis laissé toucher une fois par votre sotte conduite; cela suffit; ne croyez pas que désormais je me laisserai prendre à vos pleurnicheries. Non, mordieu, je me tiendrai ferme, ni plus ni moins qu'avant... Je n'ai pas fini. Ces quarante ou cinquante nouveaux élèves augmenteront notablement les ressources de M. Bokstal. Je fournirai des pratiques à Hélène, qui a perdu les siennes à ce que m'a dit Marguerite. Vous me regardez avec étonnement? Un vieux grognard comme moi procurer du travail à une couturière! Jugez par là de mon affection pour vous. Elle me rend ingénieux. Dans quelques mois les enfants font leur première communion; je me suis mis en tête d'habiller à mes frais toutes les jeunes filles pauvres comme des petites demoiselles. Et toutes ces robes, savez-vous qui les fera?

— Mon oncle, votre bonté est sans bornes! m'écriai-je. Hélène et son père ne connaîtront peut-être pas leur bienfaiteur. Mais moi je le bénirai!

— Allez-vous recommencer? Si vous m'ennuyez encore, je ne fais rien. Demain, Félix, vous irez prier le curé de vouloir bien venir me voir. Je m'entendrai avec lui sur cette affaire. Êtes-vous content de moi, maintenant?

Je recommençai à vanter sa générosité et à lui témoigner ma reconnaissance.

— Assez! vous chantez toujours le même ennuyeux refrain, dit-il. Je n'en veux plus entendre un mot. Je vous répèterai seulement une chose : Si vous n'observez pas fidèlement le traité que nous venons de conclure, je retire ma parole, et je laisse maître Bokstal et sa fille se tirer d'embarras comme ils pourront. C'est bien compris une fois pour toutes, n'est-ce pas? Descendez maintenant, et dites à Marguerite qu'elle vienne ici. Je pensais ne pas lui faire part de mes intentions; mais je réfléchis que la futée bigote ne tarderait pas à surprendre le secret. Il vaut mieux que je lui en parle moi-même.

J'obéis et sortis de sa chambre.

XXI

J'avais le cœur brisé! Mon doux rêve s'était évanoui sans retour. J'étais séparé d'Hélène peut-être pour toujours.

Je devais lui annoncer le refus définitif de mon oncle, et lui expliquer l'inexorable nécessité dont j'étais la victime.

Je recommençai vingt fois ma lettre sans parvenir à écrire quelque chose qui me satisfît. Toujours ma lettre finissait par des protestations

d'amour que je n'avais ni le droit ni la volonté d'adresser à Hélène. Je passai ainsi une partie de la nuit.

Après quelques heures d'un sommeil agité, je descendis et fis part à Marguerite de mon embarras. Elle me conseilla d'écrire à madame Bokstal, à qui je pouvais parler plus librement, et elle me promit de porter ma lettre le matin même, et de profiter de l'occasion pour causer avec Hélène.

Je suivis son conseil, et Marguerite partit pour Blekhout.

Midi sonnait quand je la vis revenir. Quel que fût mon désir de savoir le résultat de son message, je n'osai pas descendre, car j'étais occupé à faire avec mon oncle, et sous ses yeux, le compte de ses recettes et dépenses. Quand Marguerite monta pour dresser la table, elle me fit entendre par signes qu'elle avait causé avec Hélène. Cela excita ma curiosité, et dès que mon oncle fut assoupi, je descendis précipitamment.

— Marguerite, Marguerite, avez-vous vu Hélène? demandai-je.

— Oui, je l'ai vue et lui ai parlé.

— Seule?

— Seule, pendant plus d'une heure.

— Sa mère lui avait-elle dit que j'allais demander le consentement de mon oncle?

— Naturellement. Mais laissez-moi vous raconter tout. J'ai remis votre lettre à la mère Bokstal en présence de son mari. Hélène était en haut. Monsieur Bokstal a lu votre lettre tout haut. Il secouait tristement la tête et disait qu'il n'avait pas douté un instant du refus de M. Roobeck. Sa femme, au contraire, se mit à pleurer. Elle envisageait ce mariage comme l'unique moyen de sauver sa fille non seulement de la calomnie, mais de la maladie, de la consomption.

— O mon Dieu! pauvre Hélène! soupirai-je.

— Taisez-vous, ce n'est pas si grave. J'ai demandé alors à voir Hélène sans témoins, pour qu'elle m'ouvrît son cœur, et que je pusse la consoler et lui donner du courage. Ils y consentirent. Je montai auprès d'Hélène que je trouvai à l'ouvrage. Dès qu'elle me vit, elle courut à moi les bras ouverts. « Ah! Marguerite, s'écria-t-elle, vous apportez de bonnes nouvelles, je serai sa femme! » Mais mon attitude lui fit comprendre qu'elle se trompait. Je lui appris avec tous les ménagements possibles l'insuccès de nos efforts; dès qu'elle connut le refus de votre oncle, elle s'affaissa sur une chaise et fondit en larmes. Longtemps elle resta sourde à mes consolations. Mais à la fin elle reprit un peu de calme et répondit à mes questions. Elle me dit qu'elle avait eu tort de se bercer d'un vain espoir. Elle se soumettra à son sort avec résignation, mais si elle ne peut pas devenir votre femme, elle ne se mariera jamais, et son cœur ne battra jamais que pour vous. Elle quittera Visseghem. Elle part demain pour Gand avec sa mère pour y chercher une place d'institutrice.

J'interrompis ma cousine par mes lamentations. Elle allait partir demain! Et si elle trouvait une position à Gand, la reverrais-je jamais? D'ailleurs, puisque mon oncle voulait venir à son secours, qu'avait-elle besoin de partir?

— Mais je ne pouvais pas lui dire cela, cousin. Et d'ailleurs, il vaut mieux qu'Hélène s'éloigne pour quelque temps. Si elle restait à Visseghem, son esprit n'aurait point de repos, et elle y deviendrait gravement malade. Elle est déjà bien maigrie et bien pâle.

Je secouai tristement la tête.

— Allons, Félix, soyez homme et prenez courage. Que font quelques mois et même quelques années, quand vous êtes sûr de la fidélité d'Hélène? Notre oncle est inabordable sur ce point, et nous devons nous taire; mais je le connais, il ne restera pas inébranlable, et je ne laisserai passer aucune occasion favorable de l'habituer petit à petit à l'idée de votre mariage. Ayez un peu de patience; l'étoile du bonheur peut se lever pour vous, et peut-être plus tôt que vous n'osez l'espérer.

Elle continua longtemps sur ce ton. Je ne croyais pas à ses prédictions; j'étais convaincu que l'oncle Jean ne consentirait jamais à mon mariage.

Pendant une semaine entière je fus moralement comme perdu. Mon état était affreux. Tant que mon oncle vivrait, toute espérance m'était interdite. Sa mort seule pouvait me rendre le bonheur. Sa mort, ô ciel!... Et j'aurais donné ma vie pour prolonger la sienne! Et néanmoins, malgré moi, l'idée de cette mort m'apparaissait comme le signal de ma délivrance. Cette monstrueuse pensée, que je ne pouvais chasser, m'effrayait et m'inspirait de l'horreur contre moi-même. Cette lutte affreuse entre mon cœur et ma conscience me torturait cruellement.

Mon oncle pénétra sans doute les raisons de mon insurmontable tristesse; mais, s'il me reprochait parfois de ne pas tenir complètement ma promesse, il ne le faisait qu'avec douceur, et acceptait mes excuses sans objections. Sa bonté, et la certitude du chagrin que je lui causais me donnèrent la force de cacher autant que possible ma douleur, et même de feindre la bonne humeur.

Ce qui me permit de le faire avec quelque succès, ce fut la nouvelle que m'apporta Marguerite : Hélène n'avait pas trouvé de place à Gand,

et grâce au travail que lui avait procuré mon oncle sans qu'elle s'en doutât, elle ne songeait plus à quitter Visseghem. Quarante enfants pauvres étaient entrés dans l'école de M. Bokstal, et le curé avait commandé à sa fille une partie des vêtements destinés aux jeunes communiantes. Les moyens d'existence de la famille Bokstal étaient assurés pour longtemps. Une autre nouvelle me réjouit encore davantage : M. Neefs, le président du bureau de bienfaisance, était allé chez le bailli, à la demande de l'oncle Jean, pour se plaindre de la conduite de Gérard Vlierings envers Hélène. Le bailli avait fait venir Gérard et son père, et les avait menacés tous deux de l'amende et de la prison s'ils se permettaient encore de nouvelles diffamations contre Hélène et ses parents. Gérard avait promis non seulement de les laisser en paix, mais encore de réparer, tant par lui-même que par ses amis, le mal qu'il avait fait dans un moment de dépit et d'égarement.

La certitude qu'Hélène n'aurait plus à lutter contre le besoin, ni à chercher dans une ville étrangère ses moyens d'existence me donna le courage de cacher ma tristesse à mon oncle.

C'est ainsi que se passèrent les mois d'hiver.

Pendant les premiers beaux jours du mois de mars mon oncle fut débarrassé de sa goutte; mais son genou droit était ankylosé au point qu'il ne pouvait marcher sans s'appuyer sur une béquille.

Je l'accompagnais presque tous les jours à la promenade, et parfois nous allions par les champs jusqu'à une demi-lieue de distance; mais, par un accord tacite, nous ne dirigions jamais nos pas du côté de Blekhout. Un beau jour le repos de Visseghem fut troublé par le passage de deux régiments de soldats autrichiens. Un bataillon resta dans notre commune et fut logé chez les habitants. Nous reçûmes deux officiers avec leurs domestiques.

C'étaient des Croates ou des Pandours, et la plupart ne connaissaient même pas l'allemand. Ils se croyaient déjà sans doute en pays ennemi, car ils étaient brutaux et grossiers, et n'hésitaient pas à donner des coups de plat de sabre aux villageois qui ne comprenaient pas ce qu'ils désiraient.

Heureusement un des deux officiers logés chez nous parlait passablement le français, et nous servait d'interprète auprès de ses compagnons. Sans cela un malheur fût vite arrivé, car l'oncle Jean qui ne pouvait se défaire de ses formes bourrues grognait souvent contre les officiers, et employait des gros mots allemands, dont il ignorait lui-même la portée.

Comme j'avais averti l'officier qui parlait français de ces façons de mon oncle, et lui avais dit qu'il ne devait pas y prendre garde ; comme, d'autre part, Marguerite leur servait chaque jour deux ou trois repas choisis, et que j'avais sans cesse à la main la clef de la cave d'où je leur apportais les vins les plus fins, ces officiers et leurs gens nous prirent en telle affection qu'ils se seraient jetés au feu pour nous.

On disait que tous les villages sur nos frontières étaient ainsi remplis de soldats.

L'Assemblée législative de France retentissait d'excitations à la guerre. Les chefs du mouvement révolutionnaire sentaient qu'une guerre extérieure était le seul moyen de sauver Paris d'un bouleversement sanglant, et les journaux et les conseillers du peuple ne dissimulaient pas que la Néerlande autrichienne devait servir de pont aux armées françaises pour envahir le nord de l'Europe. Il est vrai que le roi Louis XVI se déclarait contre la guerre ; mais pendant combien de temps ce faible monarque pourrait-il résister au courant qui entrainait son peuple ?

L'empereur d'Autriche, préparé depuis longtemps à de pareilles éventualités, avait envoyé une puissante armée pour protéger nos frontières et pour repousser au besoin une attaque des Français.

XXII

Il y avait environ dix jours que les Pandours campaient à Visseghem lorsque, une nuit, un orage mêlé de grêle et de neige, de vent et de tonnerre, tel qu'on n'en avait pas vu de mémoire d'homme, éclata sur notre village. Cependant on n'eut pas de malheur à déplorer. Tout se borna à la chute de quelques cheminées. Mais à un bon quart de lieue de l'église, passé le hameau de Blekhout, la foudre avait frappé, dépouillé de son écorce et fendu jusqu'au pied un chêne séculaire, et creusé en terre un trou de six pieds de profondeur. Tous les villageois et beaucoup de soldats étaient allés contempler ces effets étonnants du feu du ciel.

Mon oncle eût voulu y aller aussi, mais le temps resta contraire jusqu'à la fin de la semaine. Alors il se mit au beau, et l'oncle Jean m'ordonna de l'y conduire.

Je lui fis remarquer en hésitant qu'il prenait le chemin de Blekhout, mais il répondit :

— Bah, bah, quel enfantillage! il n'y a pas moyen d'arriver au grand chêne par un autre chemin. Si vous avez peur de votre faiblesse, fermez les yeux ou détournez la tête et vous ne verrez rien.

Nous passâmes à côté de la maison de M. Bokstal. Comme le cœur me battait, et que d'efforts il me fallut faire sur moi-même pour en détourner mes regards! Heureusement nous ne vîmes personne.

Nous arrivâmes au chêne foudroyé. Après avoir examiné les effets de la foudre, nous nous reposâmes encore quelques instants contre le talus du chemin; car, malgré tout son courage, mon oncle marchait très difficilement avec sa béquille.

Il se leva enfin, et nous reprîmes le chemin de Blekhout. Au moment où nous allions atteindre ce hameau, nous entendîmes tout à coup un grand tapage derrière nous, et nous vîmes quatre ou cinq Pandours, le sabre nu, sortir d'une maison de paysans. Ils traînaient avec eux un homme qu'ils bourraient de coups de poing et de coups de pied; mais il nous était impossible de deviner, à leurs cris, de quel méfait on l'accusait et ce qu'on avait l'intention de faire de lui.

Le premier mouvement de l'oncle Jean avait été de courir sus aux auteurs de ces mauvais traitements; mais, à ma prière, il se tint tranquille et hâta le pas pour ne pas se laisser emporter par la colère.

Au moment où les soldats allaient nous dépasser avec leur prisonnier, nous n'étions plus qu'à une demi-portée de flèche de l'école.

Le paysan épouvanté essaya de résister et de se dégager des mains de ses bourreaux; mais les Pandours, excités par la boisson, le frappaient rudement avec leurs sabres.

Je sentais mon oncle frémir d'indignation, car j'avais passé mon bras sous le sien, pour pouvoir le retenir au besoin; mais il se dégagea brusquement et s'écria avec colère :

— Ciel! c'est François Devilder, le plus brave homme de la commune! gredins, ivrognes, lâchez-le. Mille tonnerres, imbéciles, pensez-vous avoir affaire à des esclaves? Si je n'étais pas perclus, je vous romprais le cou avec ma béquille, lâches mangeurs de chandelles! lâchez-le, mille milliards!

Les soldats, surpris et blessés de sa sortie téméraire, tournèrent la tête vers nous et nous menacèrent de leurs sabres en vociférant.

Mon oncle répéta ses défis; mais lorsqu'il leur adressa en allemand l'épithète de misérables, la rage des Pandours ne connut plus de bornes.

L'un d'eux retint le paysan; deux autres me prirent par les bras et m'entraînèrent à quelques pas plus loin. Le quatrième, un gaillard haut comme un géant, voulut saisir l'oncle Jean. Mais le courageux vieillard lui asséna sur la tête un coup si violent de sa béquille qu'il en fut presque renversé. Mais aussitôt le Pandour hors de lui se rua sur mon oncle, le jeta par terre, et leva son sabre pour lui fendre la tête. Je voyais le danger; je n'étais pas à cinq pas, mais tout ce que je pus faire fut de pousser un cri d'angoisse, car les deux Pandours me tenaient si fort que, malgré mes efforts désespérés, je ne pus faire un mouvement. Mon oncle était perdu!...

Tout à coup je vis une femme s'élancer, prendre le Pandour à bras le corps, et l'arracher de mon oncle.

Mon Dieu, c'était Hélène! n'allait-elle pas payer sa témérité de sa vie?

Non! Elle harangua les soldats en un allemand si pur qu'ils la regardèrent tout étonnés, et l'écoutèrent avec une sorte de respect. Ils essayèrent cependant de lui faire comprendre que le vieillard qui était encore étendu par terre leur avait adressé une sanglante injure, et qu'ils avaient le droit de le tuer.

Pendant cette explication, si courte qu'elle fût, beaucoup d'habitants du hameau avaient eu le temps d'accourir, et quelques soldats et sous-officiers étaient sortis également. Lorsque ces derniers s'aperçurent que leurs camarades avaient trop bu, ils les prirent par le bras et les emmenèrent moitié par persuasion, moitié par force.

Je courus auprès de mon oncle. Hélène essayait de le relever; mais il était presque évanoui, et comme inanimé. Il avait vu la mort suspendue sur sa tête!

M. Bokstal et deux ou trois voisins vinrent à notre secours. Nous conduisîmes l'oncle Jean dans la maison d'école, et l'assîmes doucement dans un fauteuil. Il était très pâle; nous regardait d'un œil égaré, et ne prononçait pas une parole. Nous craignions tous que son émotion excessive n'eût des suites fatales.

Hélène lui témoignait la plus tendre sollicitude; elle lui serrait les mains, murmurait à son oreille de douces et affectueuses paroles, et lorsqu'elle vit qu'il remuait les lèvres comme un homme qui a soif, elle courut chercher un verre d'eau fraîche qu'elle approcha de ses lèvres.

Malgré l'épouvante qui me faisait frémir, je conçus un peu d'espoir. Hélène avait sauvé mon oncle d'une mort certaine. Ne l'accepterait-il pas volontiers pour nièce? Notre bonheur pouvait résulter de ce terrible événement.

L'oncle Jean avait bu avec avidité, et avait repris ses sens.

— Chien de sauvage, grommela-t-il! Mille tonnerres, je te...

— Soyez calme, mon bon monsieur Roobeck, lui dit Hélène, en l'entourant de son bras. Vous allez mieux. Dieu soit loué! ce ne sera rien.

Alors seulement mon oncle regarda attentivement l'aimable fille. Un sourire éclaira son visage; il lui prit la main, et lui dit doucement :

— Vous m'avez sauvé, n'est-ce pas? Oui, je le sais, vous vous êtes jetée entre son sabre et moi. Je vous dois la vie, je veux vous récompenser; je

suis riche : demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous le donnerai.

Personne ne disait mot. Nous étions tous pâles, et tremblants d'angoisse.

— Qui êtes-vous, vous qui m'avez si courageusement défendu? demanda-t-il. Je ne vous connais pas.

— Je suis Hélène Bokstal, répondit-elle.

— Hélène Bokstal? Vous êtes Hélène Bokstal? Sans vous je ne serais plus qu'un cadavre. Hélas! mon enfant, il y a cependant une chose que je ne peux pas vous donner. Je vous en supplie, ne me la demandez pas!

Hélène, déçue dans son espérance, se laissa tomber à ses pieds, posa sa tête sur ses genoux, et fondit en larmes.

— Mon cher oncle, ayez pitié de nous! m'écriai-je. Elle vous a sauvé la vie. Un seul mot de vous peut la rendre heureuse!

La mère Bokstal tomba à genoux à côté de sa fille. Le vieux maître d'école joignit les mains... Mon oncle parut ébranlé.

— Vous l'aimez comme un fils; laissez-moi aussi vous appeler mon père, dit Hélène en levant vers lui ses yeux baignés de larmes.

— C'est donc là ce que vous voulez de moi? Je ne puis pas vous payer ma dette autrement? dit-il d'un ton plaintif. C'est un cruel sacrifice; mais soit! Je compte pour bien peu de chose. Eh bien, je donne mon consentement. Que Félix devienne votre époux!

Nous poussâmes un cri de triomphe. Hélène sauta au cou de mon oncle, l'embrassa avec effusion, l'appela son bon père, et arrosa son visage de ses larmes. Je l'embrassai à mon tour, et les parents, les frères et les sœurs d'Hélène le comblèrent des marques de leur reconnaissance.

Le visage de l'oncle Jean s'assombrit promptement. Je le compris; son cœur répugnait à de pareils épanchements. Aussi m'efforçai-je de faire entendre à Hélène et à ses parents qu'ils devaient se modérer; mais ils avaient grand'peine à contenir l'expression de leur joie. Et d'ailleurs, il était trop tard; il s'était déjà fait un revirement complet dans l'humeur de mon oncle.

— Où est ma béquille? demanda-t-il, donnez-moi ma béquille.

Et, remarquant notre étonnement, il ajouta :

— Oui, oui, c'est ainsi. Je veux retourner à la maison tout de suite.

Nous parlâmes de faire chercher le cabriolet de l'auberge; mais il s'opposa avec impatience à cette proposition.

Lorsque je lui eus rendu sa béquille, il se leva non sans peine, et fit quelques pas pour sortir. Mais voyant que sa froideur affligeait Hélène et ses parents, il lui prit la main, et lui dit d'un ton moitié rude, moitié aimable.

— Oui, je suis ainsi fait. Il faut me prendre comme je suis. Qu'importe après tout, mille tonneres! Ce n'est pas moi que vous épousez, n'est-ce pas? En tout cas, mon enfant, je n'ai qu'une parole. J'ai donné mon consentement à votre mariage, que voulez-vous de plus? Soyez tranquille, Félix vous dédommagera de ma brusquerie.

Il serra la main à M. Bokstal et à sa femme, et sortit en murmurant quelques paroles d'adieu.

Je le soutenais du mieux que je pouvais; il marchait péniblement; sa jambe malade lui faisait très mal, disait-il; mais comme je le plaignais, il m'envoya une bordée d'injures et me demanda si je le prenais pour une petite fille incapable de supporter le moindre mal.

Un peu plus loin il se mit à parler de mon mariage avec beaucoup de calme, mais non sans tristesse. Puisqu'il n'y avait pas à revenir sur une résolution qu'un concours fatal de circonstances lui avait arraché, il désirait que je hâtasse le plus possible mon mariage. Il allait y penser sérieusement, et me ferait connaître le lendemain ses intentions au sujet des moyens d'existence qu'il voulait nous assurer. Jusque-là il me défendait de lui reparler de mon mariage, car il en avait plus qu'assez pour ce jour-là.

J'essayai pourtant de lui faire comprendre que si Hélène et moi demeurions avec lui, nous n'avions besoin de rien, mais il me ferma la bouche avec colère, et répéta qu'il ne voulait plus être ennuyé de cette affaire jusqu'à demain.

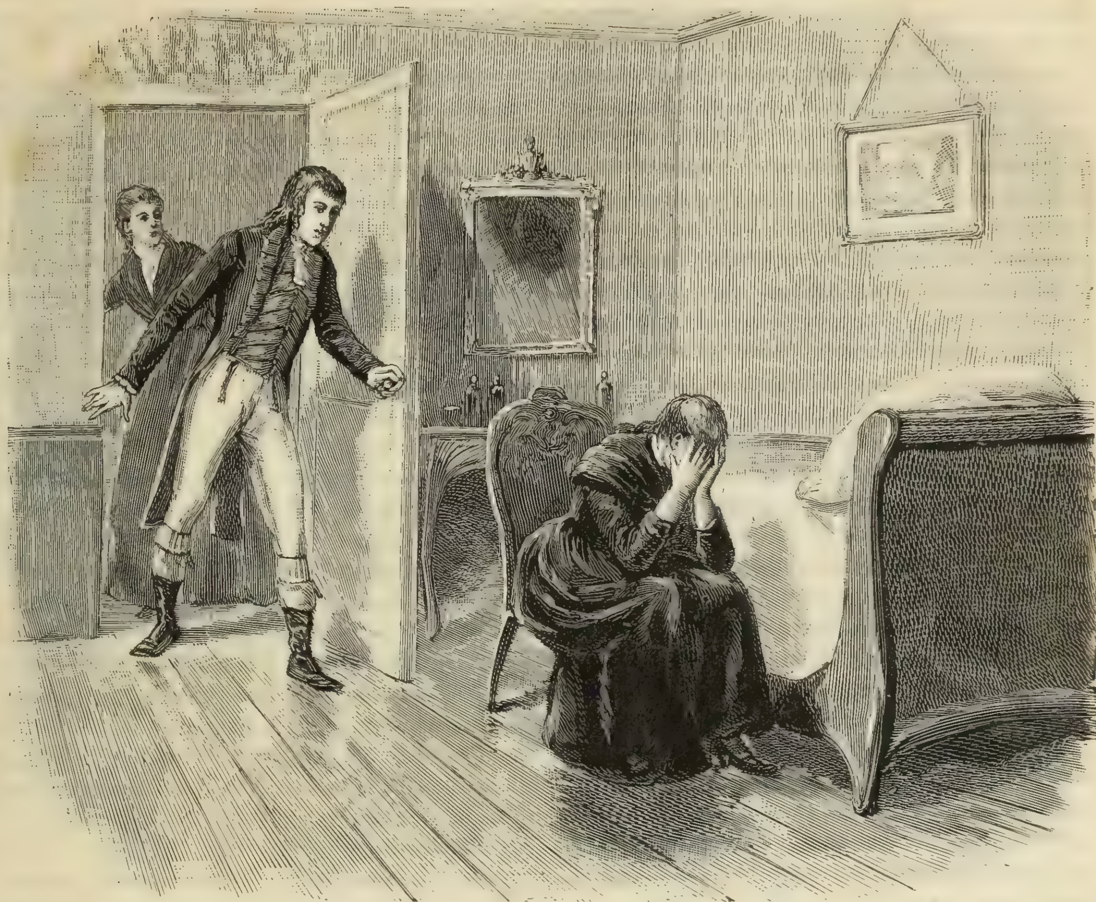
Nous rentrions à la maison. Aidé de Marguerite je conduisis mon oncle à sa chambre, puis je racontai à ma cousine tout ce qui venait de se passer. Marguerite en parut plus heureuse encore que moi, et toute la journée elle se montra d'une joie folle.

XXIII

Le lendemain l'oncle Jean resta au lit; son genou était enflé, et il devait souffrir beaucoup, car je le voyais parfois grincer des dents. Je lui conseillai, je le suppliai de faire chercher le médecin, mais il ne le voulut pas. Ce n'était qu'une suite de sa fatigue, et cela passerait tout seul, disait-il.

Après avoir grogné quelque temps contre les Autrichiens et les Pandours, il me fit asseoir près de son lit, et me dit d'un ton très sérieux.

— Écoutez! Félix, je vais vous faire part du résultat de mes réflexions, et vous faire connaître ma volonté. Soumettez-vous-y sans me contredire, car moins longtemps j'aurai à m'occuper de votre mariage, et moins je me chagrinerai. Vous vous



No is la trouvâmes dans sa chambre. (Page 87.)

marierez le plus tôt possible, c'est-à-dire dans le mois. Je chargerai Marguerite de vous remettre tout l'argent dont vous pouvez avoir besoin pour vos habits de noce et votre première installation ; rien de luxueux ni d'extravagant, mais tout ce qui est convenable. Ne m'en parlez donc plus dès aujourd'hui. Marguerite est votre caissier et me rendra compte de vos dépenses. Elle fera arranger la petite ferme qui est vide depuis quinze jours. Vous l'habiterez avec votre femme...

Cette dernière décision m'arracha un cri de désappointement. Mon rêve était de demeurer chez mon oncle avec Hélène, et de consacrer tous nos soins à embellir ses vieux jours. Je ne doutais pas qu'Hélène ne gagnât bientôt son affection et ne l'amenât à se féliciter de ce qu'il regrettait si fort maintenant. Mais il repoussa mes instances avec colère et avec impatience.

— N'est-ce pas assez que je consente à votre mariage? grommela-t-il. Osez-vous exiger que j'aie sous mes yeux une femme qui m'est restée inconnue jusqu'à présent? Une femme par qui le fils de mon frère... Mais vous voulez donc me rendre enragé ? Tenez, si je pouvais supposer que vous ou votre femme vous ne vous soumettriez pas à ma volonté, je retirerais mon consentement. Oui, oui, je le retirerais. Si vous voulez l'éviter, parlez-moi d'elle le moins possible, et qu'elle renonce à venir m'importuner de ses témoignages de gratitude. Je le veux ainsi : mariez-vous et laissez-moi en paix.

Je courbai la tête, et répondis en soupirant :

— Cela me fait de la peine, mon oncle, mais que votre volonté soit faite.

— Un dernier mot touchant vos moyens d'existence. Je ne veux pas que la femme de mon neveu travaille pour autrui. Je ne le veux pas, entendez-vous? Vous recevrez de moi cent florins de change

par mois. Vous n'avez pas de loyer à payer; cela vous suffira pour vivre à votre aise. Marguerite vous remettra cette somme d'avance chaque mois. C'est tout ce que j'ai à vous dire. Par conséquent, plus un mot là-dessus... En passant ici vos journées auprès d'un malade, vous n'avancerez pas beaucoup vos propres affaires. D'autres devoirs vous appellent. Vous n'osez peut-être pas me le dire, mais votre cœur est à Blekhout, n'est-ce pas? Naturellement! Ne devez-vous pas vous entendre avec votre fiancée et avec ses parents sur les mille préparatifs de la cérémonie, et sur l'arrangement de votre maison? Ne devez-vous pas vous réjouir ensemble de mon consentement inespéré? Il n'y a plus de repos ni de bonheur pour vous ailleurs qu'à Blekhout, n'est-ce pas? Non, non, n'essayez pas de me le cacher : même pendant que vous êtes ici assis à côté de moi, votre esprit est ailleurs.

— Je conviens, mon oncle, que j'irais volontiers à Blekhout aujourd'hui, mais j'attendrai jusqu'au moment de votre sieste.

— Non, non, je ne le veux pas. Je me soumets à la nécessité, faites de même. Allez à Blekhout sur-le-champ... Ne répliquez pas, je le veux! Et restez-y tant que vous en aurez envie. Ce n'est pas cela qui me rendra plus triste; le grand coup est porté maintenant... Dites à Marguerite d'ouvrir si on sonne et partez tout de suite... Ah ça! allez-vous obéir?

J'obéis à contre-cœur en apparence, mais au fond j'étais très reconnaissant de cet ordre que je considérais comme une preuve de la bonté de mon oncle. Oui, j'étais heureux qu'il me laissât aller à Blekhout. Et comment pouvait-il en être autrement? Depuis que l'oncle Jean avait consenti, je n'avais pas pu échanger une parole avec Hélène; je ne l'avais même plus vue. Aussi, après avoir averti Marguerite, je me dirigeai en toute hâte vers la demeure de maître Bokstal.

Il serait superflu de décrire la joie d'Hélène et de ses parents. Je leur fis part des intentions de mon oncle au sujet de notre demeure et de notre pension. Cette petite ferme qu'il nous donnait pour habitation, avec peu de peine nous pouvions en faire une sorte de petit château. Il y avait un grand jardin, que nous remplirions de fleurs rares. Et avec cent florins par mois, nous pouvions bien nous procurer quelques petites douceurs.

Hélène eût préféré vivre chez M. Roobeck, comme elle l'avait espéré; non pas pour avoir la vie facile, mais pour pouvoir donner ses soins à mon oncle et lui témoigner sa reconnaissance.

Cela me fournit l'occasion d'expliquer longuement le caractère, les habitudes et les manies de mon oncle, qu'ils ne connaissaient que par sa réputation, bien méritée d'ailleurs, de bizarrerie qu'il avait à Visseghem, et de prémunir Hélène contre ses épanchements.

Puis nous nous mîmes à parler des préparatifs de notre mariage et de l'arrangement intérieur de notre future demeure.

L'heure passa si vite que la mère Bokstal oublia de préparer son dîner, et qu'il était midi et demi quand le maître d'école vint nous avertir.

Je leur serrai les mains et m'éloignai à la hâte, en promettant de revenir le soir si mon oncle pouvait se passer de moi.

Le lendemain l'enflure du genou de l'oncle Jean avait disparu; mais il nous dit qu'il allait avoir une violente attaque de goutte. Il en était certain: et son pressentiment ne l'avait jamais trompé.

En effet, quelques jours après la goutte lui vint aux deux pieds; mais il ne voulut pas rester au lit, malgré ses souffrances, et quand nous l'eûmes placé dans son fauteuil, il y resta immobile. Quoiqu'il eût l'esprit libre et vif, il paraissait triste, et porté au silence, contre sa coutume. Ce qui m'étonnait fort, c'est qu'il ne parlait jamais de mon mariage, et qu'il n'y faisait jamais la moindre allusion. Au bout de cinq ou six jours il était si affaissé et si tiré que Marguerite n'hésita pas à faire chercher un médecin sans le prévenir.

Mon oncle le reçut fort mal, mais le docteur ne l'en examina pas moins, et le résultat de son examen fut que, à part sa goutte, M. Roobeck n'avait qu'une surabondance de sang et de santé.

Cependant, par l'ordre exprès de mon oncle, les apprêts de mon mariage furent poussés avec activité. Chaque jour je courais plusieurs fois à Blekhout, et j'y passais plus de temps que chez mon oncle. Je me le reprochais même quelquefois, mais il le voulait ainsi. Et d'ailleurs, les bons soins ne lui manquaient pas, car Marguerite me remplaçait avec dévouement. Elle avait même, malgré sa défiance, permis à Corneille Sauteriot de rester de temps en temps seul avec l'oncle Jean dans l'espoir que celui-ci prendrait plaisir à quereller son domestique comme autrefois, et qu'un épanchement de bile lui ferait du bien.

Mais rien ne pouvait tirer mon oncle de son affaissement, et malgré nos efforts pour le distraire, il restait souvent des heures entières la tête basse, le regard fixe, et gardant le silence. Plus de gros mots ni d'explosions de colère. Il ne parlait plus qu'avec douceur.

De quelle nature étaient donc les sombres pensées sous le poids desquelles il s'affaissait? Mon mariage? Mais il n'en parlait jamais, sinon pour m'en faire hâter la conclusion.

Le grand jour arriva enfin. L'oncle Jean m'avait ordonné de faire, avec ma femme, un voyage de plaisir de quinze jours, à Paris ou à Bruxelles.

C'était l'usage, disait-il, et il ne voulait pas qu'Hélène ou moi, lui fissions le sacrifice de notre plaisir.

Je conduisis ma fiancée à l'autel, et la bénédiction du prêtre nous unit pour toujours.

J'avais atteint le comble du bonheur. Dans sa toilette d'une blancheur de lys, avec sa couronne de vierge sur ses beaux cheveux noirs, et ses grands yeux où brillaient l'amour et la reconnaissance, Hélène me paraissait si charmante que parfois je croyais rêver. Était-ce bien vrai ? Moi, le pauvre estropié, j'étais ardemment aimé de cette créature angélique : Elle était ma femme et m'appartenait pour toujours !

Au sortir de l'église nous nous rendîmes chez mon oncle en traversant les rues jonchées de fenouil et de fleurs, entre deux rangs de villageois en liesse qui formaient la haie. Marguerite nous introduisit.

J'avais recommandé à Hélène de se garder de toute effusion en présence de mon oncle et elle me l'avait promis.

Lorsque nous entrâmes, nous trouvâmes mon oncle assis dans son grand fauteuil près de la table avec une bouteille de vin de liqueur et quelques verres devant lui. Nous approchâmes et le saluâmes en silence. Il jeta sur Hélène un regard d'une fixité singulière; sans doute sa beauté peu commune lui faisait de l'effet, car il paraissait frappé d'admiration. Après avoir secoué fiévreusement la tête comme pour se soustraire à cette impression, il dit à Hélène :

— Venez ici, mon enfant, donnez-moi cette douce main, que je la serre dans ma rude poigne. Vous êtes madame Roobeck n'est-ce pas ? Je pourrais vous en vouloir, car, si vous m'avez sauvé la vie, vous m'enlevez aussi une chose à laquelle je tenais plus qu'à la vie. Mais ce n'est pas votre faute... Prenez ce verre. Je veux boire à votre santé... et pour la dernière fois peut-être, car je sens bien que je ne vivrai plus longtemps.

Hélène et les autres personnes présentes voulaient l'interrompre ; mais je leur fis signe de ne pas commettre cette imprudence.

— Que ce verre soit donc vidé à votre santé et en votre honneur, madame Roobeck ! continua l'oncle Jean. Puissiez-vous être heureuse dans la mesure du bonheur que j'ai perdu.

Sa voix s'était altérée, et des larmes roulaient sur ses joues.

Hélène ne pouvait plus maîtriser son émotion. Elle ouvrit les bras, et sauta au cou de mon oncle en lui adressant de douces paroles inspirées par son bon cœur.

Ce doux épanchement, loin d'émouvoir l'oncle Jean, parut l'irriter. Il repoussa lentement Hélène, et grommela en nous regardant d'un œil courroucé :

— Assez ! Ayez pitié d'un vieillard malade. Si vous ne voulez pas que j'aie un coup de sang, allez-vous-en. Laissez-moi seul, je vous en supplie. Au revoir, bon voyage !

Nous descendîmes l'escalier en pleurant. C'était un triste commencement que cet accueil déchirant. Mais d'un autre côté notre bonheur était si grand et je donnais à Hélène de si bonnes raisons que sa tristesse s'était presque dissipée, quand nous montâmes dans la chaise de poste qui devait nous conduire à Gand, après avoir dit un dernier adieu aux parents de ma femme.

La séparation ne se fit pas sans quelques pleurs, mais ils furent bien vite séchés quand la voiture eut dépassé les dernières maisons de Visseghem.

XXIV

Nous passâmes deux jours à Gand, puis nous partîmes pour Bruxelles. Notre voyage de noce était assombri par l'acceuil froid et le triste adieu de mon oncle. Nous étions désolés que notre mariage fût la cause de son chagrin et nous craignions qu'il ne devînt gravement malade en notre absence. Marguerite savait, à la vérité, dans quel hôtel nous descendions, et elle avait promis de nous écrire, mais nous ne pouvions nous empêcher d'être inquiets.

Nous résolûmes de ne rester que quatre ou cinq jours à Bruxelles et cette résolution nous rendit un peu de calme. Nous prîmes plaisir à visiter les monuments et les promenades de la capitale.

Le troisième jour nous allâmes nous promener au parc, dont les grands arbres se paraient de leurs premières feuilles. Le beau temps et le clair soleil y avaient attiré des milliers de promeneurs.

En ce moment, je vous l'avoue, j'avais complètement oublié mon oncle. J'étais fier de l'admiration qu'Hélène excitait sur son passage, et je me disais avec orgueil que cette charmante jeune femme que j'avais au bras était la mienne et m'appartenait pour toujours.

En rentrant à l'hôtel nous trouvâmes une lettre dont les premiers mots nous arrachèrent un cri d'angoisse. Voici quel en était le contenu :

« Mon cher cousin,

» L'oncle Jean a eu hier une attaque. Le docteur, qui l'a fortement saigné, assure que pour le moment, elle n'aura pas de suites graves. En effet, notre oncle est remis, et on dirait, qu'il ne lui manque rien. Peut-être eussé-je mieux fait de ne

pas troubler votre voyage par cette nouvelle fâcheuse; mais je suis pleine d'inquiétude et c'est mon devoir de vous avertir. Corneille Sauteriot est la cause de tout. Il a fâché tellement l'oncle Jean, et l'a si fort agité, que le pauvre vieillard a presque succombé. Maintenant Sauteriot n'est plus chez nous : nous avons un autre domestique. Je n'ai pas le temps d'en écrire plus long. L'oncle Jean m'appelle. Je vous raconterai tout cela en détail.

» Votre dévouée cousine,

» MARGUERITE. »

Nous n'avions pas une minute à perdre, il fallait partir immédiatement. Nous fîmes chercher une chaise de poste, et nous nous mîmes en route.

Malheureusement la nuit était proche, et nous eûmes plusieurs retards. Nous avions à traverser Alost, Andenaerde et Courtrai, et quelque diligence que nous fissions, il était plus de midi lorsque nous aperçûmes, le lendemain, le clocher de Visseghem.

Je descendis ma femme chez ses parents et me ocfisnduire près de la place; car c'était l'heure de la sieste de mon oncle, et je ne voulais pas risquer de l'éveiller par le roulement de la chaise de poste.

Quand Marguerite m'ouvrit la porte, elle me dit :

— Ne soyez pas inquiet, cousin. L'attaque n'a pas eu de suites, quelque menaçante qu'elle parût. Notre oncle est tout à fait guéri, et s'il ne souffrait pas de sa goutte, il serait mieux portant qu'auparavant. Il dort tranquillement selon sa coutume; entrez dans la chambre basse; il pourrait nous entendre, et vous savez que son sommeil ne doit pas être troublé.

Je la suivis. Elle ferma la porte, et me dit :

— Ciel, que j'ai eu peur, cousin! Je croyais qu'il allait passer dans mes bras. Dieu soit loué, c'était une fausse alerte!

— Et c'est Corneille qui a été la cause de tout? demandai-je.

— Vous doutiez parfois que j'eusse des raisons de me méfier de ce perfide valet? C'est un coquin fieffé, un hypocrite, un traître, qui feint d'être dévoué à notre oncle, et qui n'a pas hésité à mettre en danger de mort le pauvre vieil homme parce qu'il espérait atteindre ainsi son misérable but. Je vous l'ai toujours dit : Corneille voulait être couché sur le testament, pas pour peu de chose, mais pour des milliers de couronnes.

Je manifestai ma surprise par un murmure d'incrédulité.

— C'est ainsi, reprit Marguerite. Laissez-moi vous raconter toute l'affaire. Espérant que l'oncle Jean serait satisfait d'être servi par Corneille, j'ai fait coucher celui-ci dans votre chambre, mais à condition qu'il ne parlerait jamais à M. Roobeck d'héritage ni de testament. Il le promit, mais avec le projet bien arrêté d'abuser de ma confiance. Vous étiez parti depuis deux jours. J'étais allée dans le village faire quelques courses et j'avais laissé le domestique seul avec notre oncle. Quand je revins, je rentrai par la grille du jardin sans faire de bruit, poussée par je ne sais quel sentiment de méfiance. A peine eus-je mis le pied dans le vestibule que j'entendis retentir à l'étage la voix de Corneille, et, par intervalle, celle de l'oncle Jean. Ce colloque était d'une vivacité qui m'étonna. Je montai à pas de loup. La porte n'était pas bien fermée, et ce que j'entendis me fit dresser les cheveux d'indignation. Je me tins tranquille pour mieux entendre : Corneille Sauteriot vomissait un torrent d'injures et de reproches contre son vieux maître, parce qu'il refusait de lui léguer je ne sais combien de mille couronnes. A un moment donné notre oncle poussa un cri de détresse. J'entrai brusquement et je vis le domestique qui le secouait violemment par l'épaule. Je menaçai d'avertir immédiatement le bailli et de faire jeter le domestique en prison; mais notre oncle me défendit de faire intervenir la justice. Corneille Sauteriot partirait sur le champ, et ne pourrait jamais reparaître devant nos yeux. Il ne voulait pas qu'il fût puni autrement, surtout par pitié pour sa sœur infirme. Jugez combien notre oncle est bon et généreux; il me fit compter cinquante couronnes à l'hypocrite. Le même jour je pris un autre domestique. C'est un vieux berger d'une de nos fermes, un homme très simple, de qui nous n'avons rien à craindre. Il s'appelle Bruno Taffelinx. Vous le verrez tantôt; il est en haut.

— Qu'il y a donc de méchantes gens au monde! soupirai-je. Qui eût supposé cela de Corneille? Il était donc devenu fou ou enragé? Et notre pauvre oncle, mis hors de lui par cette affreuse ingratitude de son domestique, est tombé en syncope?

— Pas tout de suite, cousin. Le soir seulement. Pendant tou tel'après-midi il resta la tête cachée dans ses mains. Je voulais aller chercher le médecin, mais il me le défendit. Pendant que j'étais descendue pour préparer le souper, j'avais chargé Bruno de veiller sur l'oncle Jean. Tout à coup j'entends pousser un cri et tomber un meuble. Je cours, et vois l'oncle Jean étendu par terre à côté de son fauteuil... En moins de deux minutes, aidée de Bruno, je l'avais replacé sur son lit, et Bruno courait chercher le médecin. Je lavai les tempes et les mains de l'oncle Jean avec de l'eau froide, et il avait déjà rouvert les yeux avant que le médecin ne parût, et ne donnait plus aucun signe d'indisposi-

tion. Néanmoins le médecin lui tira un grand bassin de sang, et cela parut lui faire beaucoup de bien, car une demi-heure après il ne voulait plus rester au lit, et me força de l'aider à l'asseoir dans son fauteuil. Et maintenant il n'y a plus de trace de rien, sauf la tristesse que vous aviez déjà remarquée avant votre départ.

— Je ne suis pas tranquille, cousine, dis-je. Cette saignée m'inquiète. Si notre pauvre oncle avait eu une attaque d'apoplexie?

— Non, interrompit-elle. Tout à l'heure je dissiperai vos craintes à ce sujet. Le temps me manquerait pour vous donner une plus heureuse nouvelle... L'oncle Jean a fait son testament et me l'a donné à garder.

— Son testament? ô ciel! m'écriai-je. A-t-il donc le pressentiment qu'il va mourir?

— Non, cousin, il n'y a pas de danger de mort, mais tout est possible, n'est-ce pas? Et il est légitime que l'on prenne ses précautions à temps. En tout cas, la tentative de Corneille Sauteriot, qui aurait pu réussir, m'y poussa. Je saisis le moment où l'oncle Jean était de bonne humeur pour lui rappeler la promesse qu'il avait faite en ma faveur. Il reconnut le fondement de ma demande, et écrivit sous mes yeux le testament que je vais vous montrer.

Elle tira une clef de sa poche, ouvrit un tiroir, et me remit un papier en me disant joyeusement :

— Ah! il est en règle, cousin; écrit tout entier de la main de l'oncle Jean, daté et signé de son nom. Il me donne les dix mille couronnes promises. Il voulait m'en donner encore davantage, mais j'ai refusé. Il laisse mille couronnes à l'église, deux mille aux pauvres, et huit cent cinquante à chacun des cousins et cousines. Tout le reste vous est attribué; plus de vingt mille couronnes assurément.

Quoique la question d'héritage me laissât fort indifférent en ce moment, je crus cependant devoir remercier ma cousine; mais nous entendîmes retentir la sonnette. Mon oncle était réveillé, et j'avais hâte de me montrer.

— Pas un mot de ce testament, dit Marguerite. Je ne crains pas qu'il change d'avis, mais il est prudent de ne pas lui en parler.

Je montai l'escalier quatre à quatre. Quand il me vit paraître, l'oncle Jean me regarda avec un sourire étrange qui me fit croire pourtant que mon retour lui faisait plaisir. Je déplorai son accident, et remerciai le ciel de son prompt rétablissement, qui nous permettait d'espérer que nous le conserverions longtemps encore.

Il m'écouta sans rien dire, en levant de temps en temps les épaules; mais lorsque je m'indignai de la méchanceté de Corneille Sauteriot, il me dit avec le même sourire :

— Oui, c'est ainsi, malheureusement. On ne peut plus se fier à personne; les âmes les plus candides, les plus pures en apparences, débordent d'ingratitude.

Ces mots me firent frémir, car je pensais qu'il faisait allusion à mon mariage. J'essayai, d'un voix émue, de le convaincre que ma reconnaissance et mon dévouement pour lui n'avaient pas diminué. Je lui rappelai ses bienfaits et l'assurai que jamais je n'oublierais ce qu'il avait fait pour mes parents et pour moi.

Il m'interrompit çà et là par une exclamation ironique, ou par un mot dont l'accent d'incrédulité ou d'indifférence m'attristait profondément. Mais quoi que je fisse pour le toucher, il m'écouta avec le même sourire sarcastique, sans me répondre, jusqu'à ce que, ne sachant plus que dire, je me laissai tomber sur une chaise, découragé, et la tête dans les mains, pour cacher mes larmes que je ne pouvais retenir.

Après un court silence, il dit d'un ton aimable :

— Allons, Félix, ne pensons plus à ces tristes choses. On ne se fait pas soi-même, et il faut savoir subir son sort. Retournez chez vous. Pourquoi laisser votre femme seule le jour de votre retour? Je me sens très bien, et n'ai pas besoin de votre aide.

Je me plaignis amèrement de son froid accueil, et le suppliai de me permettre de passer la plus grande partie de la journée auprès de lui comme auparavant.

Il insista pour que je m'en retournasse; mais voyant que je ne voulais pas lui obéir.

— Eh bien, soit, mon neveu, dit-il, je ne m'y oppose pas; mais je me fatigue à parler. Il y a un autre moyen de passer le temps. Depuis plusieurs jours je n'ai plus lu les journaux. Lisez-moi les principaux.

Je m'empressai de prendre les quatre ou cinq journaux qui étaient sur le buffet, et pris place devant mon oncle pour accomplir la tâche qu'il m'imposait.

Je tombai heureusement sur un passage qui parut intéresser beaucoup mon oncle.

La Chambre française s'occupait de l'insurrection des esclaves qui avait ensanglanté l'île de Saint-Domingue à la fin de l'année précédente, et les orateurs faisaient une description si terrible des cruautés des noirs, que la seule lecture en faisait frémir.

Puis, quand j'eus lu tout ce que les journaux disaient à ce sujet, mon oncle se fit lire tous les détails de l'effet produit sur le peuple de Paris par la défaite des armées françaises. C'était une véritable rage. On accusait les généraux, les nobles, mais surtout le roi de trahison et d'intelligence

avec l'ennemi, et dès ce moment l'on pouvait prévoir la chute du trône et la proclamation de la République.

L'oncle Jean avait souvent interrompu ma lecture pour dire son avis sur les événements. Parfois aussi il me demandait le mien, ce qui amenait une longue discussion. Je m'étais donc trompé? Mon oncle me rendait peu à peu toute son affection.

Les heures s'écoulèrent ainsi, et le soir arrivait quand je déposai le dernier journal. M. Roobeck voulut me forcer à le quitter. Il savait que ma femme était chez ses parents, et que je devais aller l'y chercher pour la ramener au logis. Il trouvait qu'il était peu convenable de la faire attendre ainsi... Je pouvais revenir le lendemain, si j'en avais envie. Il ne pouvait ni ne voulait pas m'empêcher de passer quelques heures auprès de lui.

Je lui dis que le lendemain, avant sept heures, je viendrais attendre son réveil; puis au risque de le fâcher, je lui pris la main et la serrai chaleureusement. Il me laissa faire sans donner la plus légère marque d'impatience, et je courus, heureux et content, à Blekhout, pour chercher Hélène.

XXV

Il me fallut causer quelque temps avec les parents de ma femme et partager leur souper; puis nous partîmes, Hélène et moi, pour la petite ferme qu'un ménage d'ouvriers avait gardée en notre absence.

Nous congédiâmes ces braves gens et prîmes possession de notre nouvelle demeure. Nous allumâmes des lampes et visitâmes en détail toutes les chambres, que nous avions garnies de notre mieux. Puis nous redescendîmes au rez-de-chaussée, et je racontai gaiement l'accueil amical que j'avais reçu de mon oncle, ce qui fit espérer à Hélène que le dépit qu'il avait conçu de notre mariage se dissiperait bientôt. Je lui parlai aussi du testament que Marguerite m'avait montré.

La soirée se passa rapidement, et l'aiguille de la pendule marquait dix heures, qu'Hélène était encore occupée à me conseiller de ne point me montrer moins assidu auprès de mon oncle, au risque de la laisser un peu seule au logis. Elle trouverait d'ailleurs à s'occuper dans son ménage et dans notre joli jardin, sans avoir le temps de s'ennuyer.

Je la remerciai de ses bons conseils que j'avais d'ailleurs l'intention de suivre. Puis nous fermâmes bien toutes les portes, et montâmes à notre chambre à coucher. Nous n'étions pas encore au milieu de l'escalier, lorsque nous entendîmes frapper violemment à la porte de la rue. Je reconnus la voix de Bruno, le nouveau domestique de mon oncle, et courus ouvrir. Hélène m'avait suivi.

Bruno entra et me dit en essuyant la sueur qui perlait sur son front :

— Ah! monsieur Roobeck, il faut venir tout de suite, votre oncle vient d'être frappé d'apoplexie. Il est peut-être déjà mort.

Ma femme et moi, nous poussâmes un cri d'angoisse.

— Est-il possible, ô ciel! m'écriai-je. Mon bon oncle, mort!

— Non, pas encore mort, monsieur; mais il paraît bien mal.

— Vite, vite, Hélène, courons!

Et nous prîmes en courant le chemin du village, sans même prendre le temps de fermer notre porte à clef.

Chemin faisant le domestique nous apprit que mon oncle, mieux disposé que de coutume ce soir-là, avait peut-être trop mangé et trop bu. Au moment de se mettre au lit, il était tombé sans mouvement. On l'avait couché, et Marguerite, espérant le faire revenir à lui comme la première fois, lui avait baigné les tempes et les mains avec de l'eau froide. Mais l'inutilité de ses efforts, et la respiration sifflante de l'oncle Jean lui firent craindre tout à coup qu'il ne fût en danger de mort, et elle avait envoyé immédiatement Bruno chez le médecin et chez le curé. Il pouvait bien y avoir une heure que mon oncle avait eu son attaque.

Je n'écoutais pour ainsi dire pas le domestique et ne faisais qu'exhorter Hélène à presser le pas. Des larmes tombaient de mes yeux; j'avais la poitrine oppressée et le cœur serré, je craignais de ne pas arriver à temps pour trouver l'oncle Jean encore en vie.

Quand nous débouchâmes sur la place, nous aperçûmes devant sa porte la lumière des flambeaux. On venait de lui apporter les derniers secours de l'Église.

A cette vue je poussai un cri de désespoir, et, sans attendre ma femme, je m'élançai en avant. La porte était ouverte. Dans le vestibule je rencontrai une dizaine de voisins, hommes et femmes, qui, à mon aspect, se mirent à pousser des plaintes et des gémissements. Au bas de l'escalier Marguerite pleurait. Elle m'empêcha de monter; le curé était auprès de mon oncle pour recevoir sa confession, et personne ne pouvait entrer dans sa chambre. Malgré sa douleur qui était immense, elle essaya de me consoler et de me donner du courage. Le docteur avait encore pratiqué une

saignée, et quoique le sang eût peu coulé, le résultat avait été favorable, car notre oncle était revenu un peu à lui, et pouvait prononcer quelques paroles. Nous pouvions donc avoir de l'espoir.

Le curé descendit. Je n'osais lui parler. Mais lui, lisant dans mes yeux la question que j'hésitais à lui faire, secoua la tête d'un air si découragé que je frissonnai de tous mes membres.

Je montai avec ma femme, Marguerite et d'autres encore. Le docteur nous suivit.

Je me penchai sur le lit et baisai le visage pâle de mon oncle : Je l'appelai par son nom et serrai sa main glacée. Je plaignis ses souffrances, je parlai de guérison, et le comblai de témoignages d'affection. Mais il demeura immobile et ne m'entendit pas. Sa respiration haletante, l'éclat vitreux de ses yeux ouverts à demi, les frémissements convulsifs de ses joues, me frappèrent d'épouvante. Hélas! il râlait peut-être dans une lutte suprême avec la mort, et mourrait sans m'avoir reconnu !

Je posai mes lèvres sur sa main que j'arrosais de mes larmes silencieuses, sans m'inquiéter de ce qui se passait autour de moi.

Pendant ce temps, Marguerite et Hélène aidaient en pleurant le docteur à faire une dernière tentative. Elles posaient des linges mouillés d'eau froide, entouraient ses pieds de synapismes, et tâchaient de lui faire prendre une potion.

Tout à coup je remarquai avec surprise que l'oncle Jean remuait la main. Je regardai son visage; il ouvrait les yeux, leva vers le ciel un regard sombre, et murmura distinctement.

— O Félix, Félix !

Chacun retenait son haleine, croyant que le malade revenait à lui et voulait parler. Mais ses yeux se refermèrent, et il ne remua plus.

— Comme il vous aime, monsieur ! murmura le médecin à mon oreille. Il pense, et ses pensées ne trouvent qu'une expression : votre nom chéri.

La voix de mon oncle ne m'avait pas fait la même impression. Il me semblait qu'elle avait un accent de reproche... Mais l'espoir de le voir revenir à lui tout à fait, et peut-être même guérir, suspendait cette expression pénible, et je ne le perdis point des yeux.

Tout à coup il remua violemment les bras et les jambes, et nous poussâmes tous un cri de joie... mais un râle douloureux lui monta à la gorge, ses membres se détendirent et ne bougèrent plus...

— Mes amis, priez pour son âme, il est devant Dieu ! dit le médecin.

Nous tombâmes à genoux et récitâmes en sanglotant la prière des morts.

Nous passâmes toute la nuit à prier et à veiller. J'étais inconsolable, et quoi que pussent me dire Hélène et Marguerite pour alléger mon désespoir, elles n'y parvinrent point.

Ce n'était pas seulement la mort de mon pauvre oncle qui me faisait souffrir. Sa voix résonnait sans cesse à mon oreille, et mon nom, prononcé avec cet accent de reproche que j'avais cru remarquer, me faisait frémir. Mon imagination frappée complétait la phrase qu'il n'avait pas eu la force d'achever : « ô Félix, Félix, qu'avez-vous fait? Je vous avais dit que votre mariage me rendait malheureux, et cependant vous vous êtes marié ! Vous m'avez donné sans pitié le coup de la mort ! »

Je luttais contre les douloureuses révoltes de ma conscience, et je tâchais de me persuader que ce n'était qu'une illusion maladive de mes sens. L'oncle Jean n'avait-il pas en effet voulu lui-même ce mariage? N'était-ce pas lui qui m'avait ordonné de hâter autant que possible le jour de la cérémonie ?

Mais tous mes efforts pour chasser ces pénibles pensées restèrent infructueux, et à la fin je courbai la tête sous la conviction que je n'étais pas tout à fait innocent de la mort prématurée de mon oncle, cet homme généreux qui m'avait protégé depuis ma naissance, et qui, maintenant encore, me laissait par testament une fortune considérable.

Nonobstant sa sincère tristesse, ma cousine Marguerite ne perdait pas la tête, et dès le point du jour elle commença à prendre les dispositions rendues nécessaires par le décès de l'oncle Jean. Elle courut à la cure et régla les funérailles qui devaient être très riches. A son retour elle écrivit des lettres à tous ses cousins et cousines pour leur annoncer le décès de M. Roobeck et le jour de l'enterrement.

Elle fit poser les scellés dans la maison mortuaire et remit au juge de paix les comptes tenus par elle, où l'on pouvait voir ce qu'il devait se trouver d'argent comptant. Cet argent, un peu plus de mille couronnes, — était enfermé dans un tiroir de l'armoire. Elle voulait donner à tout le monde la preuve qu'elle ne retenait pas un florin et qu'elle avait servi son oncle par pur dévouement sans aucune rétribution. Elle dit au juge que le défunt lui avait confié son testament, pour le remettre au notaire quand le moment serait venu; et, sur la demande qu'il lui en fit, elle déclara que dans ce testament mon oncle m'attribuait la moitié de toute la succession, et à elle dix mille couronnes.

Apparemment le juge et son greffier n'avaient pas jugé nécessaire de garder le secret sur le contenu de ce testament, car dès le lendemain les deux dispositions principales en étaient connues de la plupart des habitants de Visseghem. En ce qui me concernait, on ne trouvait pas exorbitant que je reçusse la moitié de l'héritage. En effet, je

représentais seul la branche masculine : mais que Marguerite se fût fait attribuer une si grosse part au détriment des autres héritiers, de telle sorte qu'il ne restât presque rien pour les autres neveux et nièces, voilà ce que l'on considérait comme une scandaleuse captation.

Forte de sa conscience et des dispositions définitives du testament qu'elle avait entre les mains, Marguerite se souciait peu des criailleries et des calomnies des villageois, et elle allait son train sans s'inquiéter, disposant tout pour la cérémonie de l'inhumation et pour les services religieux qui devaient la suivre.

Le troisième jour, trois ou quatre de ses cousins étaient arrivés à Visseghem. Elle en avait d'abord reçu un, et elle avait écouté patiemment les reproches et les accusations qu'il lui avait adressés; mais dès qu'elle se fut débarrassée de celui-là, elle défendit de laisser entrer aucune personne qui ne fût pas de Visseghem, et elle aposta dans le vestibule deux hommes solides chargés de faire respecter sa défense.

Vers le soir les cloches commencèrent à sonner, annonçant la triste cérémonie du lendemain. Le glas funèbre, qui se prolongea pendant une grosse heure, et s'entendait jusque dans la pièce la plus reculée de notre nouvelle demeure, me remplit d'angoisse et d'effroi.

XXVI

Le lendemain, un peu avant dix heures, tous les parents, amis et connaissances étaient réunis dans la maison mortuaire, attendant le clergé qui allait venir chercher la dépouille mortelle de mon oncle.

Les héritiers furent avertis par le notaire que, lorsqu'ils auraient assisté à l'enterrement, ils devaient revenir pour entendre la lecture du testament du défunt.

Enfin, les prêtres entrèrent dans la maison et montèrent au premier avec le sacristain et quatre hommes vêtus de noir.

Après avoir récité quelques prières, ils descendirent le lourd cercueil, le posèrent sur une civière devant la porte, et le couvrirent d'un somptueux drap funéraire.

Le triste cortège se mit en route. Les prêtres, le sacristain et les enfants de chœur, avec la croix et les bannières précédaient le cercueil en chantant des psaumes. Je marchais derrière entre ma femme et Marguerite, suivi de mes cousins et cousines. Un grand nombre d'amis, de voisins et de connaissances fermaient le cortège.

Je pleurais à grosses larmes et sanglotais tout haut. Hélène et Marguerite devaient me soutenir car les forces m'abandonnaient, je chancelais sur mes jambes. Je devais sans doute exciter la pitié de tout le monde. Si l'on avait pu lire dans mon cœur, on aurait vu quel sentiment de regret, quelle accusation contre moi-même me torturaient.

L'église était si remplie que le cortège eut grand'peine à se frayer un passage jusqu'au chœur. On nous donna des chaises près du cercueil qui fut placé sur une estrade, au milieu d'une multitude de cierges.

Dirai-je quel sentiment de tristesse éveillèrent dans mon âme les accords désolés de l'orgue, le chant funèbre des prêtres, et le déchirant *requiescat in pace?*

Au cimetière, lorsque le cercueil fut descendu dans la fosse béante, et que j'entendis la terre retomber dessus avec un bruit sourd, je poussai un cri de désespoir et tombai à demi évanoui dans les bras de ma femme.

On me transporta dans une maison voisine, et l'on me lava les tempes avec de l'eau fraîche. Je revins à moi petit à petit, et me sentis un peu raffermi. Que pouvais-je contre la fatalité? Tout était fini maintenant...

Après m'être reposé encore un moment, je retournai à la maison mortuaire avec Hélène et Marguerite. Les héritiers étaient déjà réunis dans la grande salle, il y avait même quelques voisins et connaissances, au nombre desquels je reconnus avec étonnement Corneille Sauteriot, et maître Verdilleu, le plus grand ennemi de mon oncle.

La pâleur de mon visage, la rougeur de mes yeux semblèrent toucher tout le monde, et l'on se découvrait devant moi avec des marques de sympathie et de respect, mais dès que l'on aperçut Marguerite un murmure peu flatteur vint attester l'antipathie générale.

Elle n'en fut point troublée, regarda hardiment tout le monde en face, et prit place sur une chaise auprès de la fenêtre, sans avoir l'air de s'émouvoir.

Le notaire n'était pas encore là. D'après l'habitude qui régnait alors en Flandre, nous aurions peut-être longtemps à l'attendre, car les notaires n'étaient rien moins qu'exacts. Mes idées tristes se dissipèrent un peu par l'examen de tous ces inconnus qui me saluaient du nom de cousin. Ils pouvaient être une vingtaine, car quelques-uns d'entre eux avaient amené qui leur femme, qui un fils ou une fille. Quatre ou cinq seulement paraissaient appartenir à la classe des cultivateurs, tous les autres avaient l'air d'être des ouvriers. Beaucoup d'entre eux étaient si pauvrement et si misérablement vêtus, qu'on les eût pris pour des mendiants. Ils se tenaient près de la porte en un groupe serré, comme des gens qui ne se sentaient pas à leur place dans

un salon si richement meublé. Comme ils devaient avoir appris par la rumeur que Marguerite et moi nous devions recueillir les trois quarts de la succession, ils craignaient sans doute de n'en recevoir qu'une part infime. Quelques hommes serraient les poings avec colère, et deux ou trois femmes geignaient en pleurant à chaudes larmes. Corneille Sauteriot se tenait auprès d'eux, mais il paraissait tout découragé et tenait les yeux baissés.

Pendant quelque temps nos cousins et nos cousines murmurèrent entre eux à voix basse, jetant de temps en temps sur Marguerite un regard enflammé; mais leurs murmures devinrent peu à peu plus bruyants et parfois une parole injurieuse pour Marguerite parvenait distinctement à nos oreilles.

Tout à coup une de nos cousines, une femme longue, maigre, maladive, et qui avait l'air d'avoir la jaunisse, se mit à gesticuler fiévreusement et à éclater en plaintes et en reproches. Les autres voulaient la retenir, mais elle se dégagea, s'avança vers Marguerite, et lui dit d'une voix tremblante de colère, et en la menaçant du poing :

— Oui, oui, vous qui faites ici la maîtresse, vous nous avez scandaleusement volés! Vous n'avez pas plus de droits que nous; mais par vos manœuvres hypocrites, vous avez égaré et trompé le vieillard malade. N'êtes-vous pas honteuse de nous ôter le pain de la bouche, à nous, pauvres gens que nous sommes? Dix mille couronnes pour la voleuse!... et pour nous, pour les honnêtes gens, rien du tout peut-être! Ah! vous serez riche et vous pourrez faire la grande dame, avec notre argent, avec notre sang : mais Dieu vous... Quoi, vipère, vous osez rire de moi! Attendez, que je vous arrache les yeux...

Hélène et moi, voyant que cette folle allait réellement exécuter ses menaces, nous nous plaçâmes devant Marguerite pour la préserver des mauvais traitements de sa cousine. Quelques-uns de nos cousins et cousines proféraient des injures et criaient qu'Anna Dooms avait raison; mais les autres, moins déraisonnables, vinrent à notre secours, et éloignèrent de force cette héritière exaspérée.

Marguerite, très calme, s'avança et dit :

— Mes amis, vous ne savez pas ce que vous faites. Je m'inquiète peu de vos injustes criailleries. Mais puisque vous ne pouvez pas attendre jusqu'à ce que le notaire lise le testament, laissez-moi parler; je vous dirai ce qu'il contient, et vous reconnaîtrez que vous n'avez pas la moindre raison de vous plaindre ou de m'accuser.

Chacun se tut et écouta.

— Monsieur Roobeck, poursuivit Marguerite, était convenu avec sa femme de laisser aux neveux et nièces de celle-ci le quart de sa fortune. Le quart pouvait s'élever à onze mille cinq cents couronnes. Eh bien; dans son testament il ne vous a pas seulement laissé votre part, mais encore la mienne. Vous recevrez chacun huit cent cinquante couronnes. Cela fait plus de quatre mille sept cents francs. Vous m'accusez! Mais si je l'avais voulu, le nom d'aucun de vous n'eût été mentionné dans le testament.

— Oui, mais combien de milliers de couronnes avez-vous mendiées ou extorquées d'avance à M. Roobeck? s'écria un gros paysan qui paraissait assez à son aise.

Marguerite ne lui répondit que par un sourire de mépris.

Les autres cousins et cousines paraissaient diversement impressionnés par ses explications. Quelques-uns des plus pauvres, qui avaient probablement déjà perdu tout espoir, paraissaient enchantés; car, en réalité, une somme de cinq mille francs était pour eux une fortune considérable. Mais la plupart des héritiers, qui pendant des années avaient entendu parler de millions, et qui avaient bâti sur le décès de l'oncle Jean des espérances insensées, ne cachaient pas leur déception. Cependant, la certitude de recevoir du moins quelque chose avait triomphé de leur dépit, et ils parlaient entre eux de l'affaire avec moins de passion.

Marguerite s'était rassise près de la table, et causait tranquillement avec ma femme.

Une chose attirait mon attention : maître Verdilleu, notre plus proche voisin, qui s'était toujours montré l'ennemi de mon oncle, était présent; il écoutait et regardait tout en clignant de l'œil, et en souriant d'un air malin. Les injures adressées à Marguerite paraissaient lui avoir particulièrement fait plaisir, et lorsqu'elle avait parlé avec tant de calme et de raison à ses cohéritiers, il avait secoué la tête en ricanant.

L'air de défi de l'homme qui avait causé tant de chagrin à mon oncle m'indignait profondément et j'avais envie de le faire sortir du salon; mais j'étais si abattu, et je me sentais moi-même si coupable, que le courage me manquait pour lui faire des reproches.

Le notaire entra, et prit place devant la table dans un fauteuil qu'on lui avait préparé. Il promena silencieusement son regard sur l'assistance, et lorsqu'il eut regardé chacun des pieds à la tête, il tira de sa poche un grand portefeuille de cuir, qu'il ouvrit et posa sur la table. Puis il rangea ses plumes, son papier, et tout ce qu'il fallait pour écrire.

Nos cousins et cousines le regardaient avec une attente anxieuse, car ils croyaient qu'il avait le testament sous les yeux et qu'il allait leur en faire connaître le contenu; mais le notaire qui

semblait braver à dessein leur impatience, se tourna vers son clerc et se mit à causer avec lui à voix basse, si tranquillement et si longtemps qu'il paraissait avoir oublié pourquoi il était venu.

Les héritiers témoignaient leur mécontentement par des murmures sans cesse grandissants. Alors le notaire se leva et dit à Marguerite :

— Mademoiselle Rydams, veuillez me remettre le testament que M. Roobeck vous a confié... Et vous tous là-bas, je vous conseille de vous taire, car au moindre bruit, je cesse ma lecture. Donc, si vous ne voulez pas rester ici jusqu'à demain, tenez-vous tranquilles.

Il prit le testament que lui tendait Marguerite, et le déplia. Tous écoutaient de toutes leurs oreilles, et avec des battements de cœur.

— Écoutez donc la dernière volonté du défunt. Nous commençons, dit le notaire à haute voix.

Mais en ce moment le charpentier Verdilleu s'avança, et dit avec un sourire triomphant, en posant devant le notaire un papier scellé :

— Inutile, monsieur, de lire ce testament. Il ne vaut rien. En voici un qui est meilleur.

— Un autre testament? dit le notaire étonné. Entre vos mains? Comment en êtes-vous détenteur?

— Cela ne fait rien à l'affaire, répondit maître Verdilleu. Je vais pourtant vous le dire. M. Roobeck voulait sans doute se soustraire à certaines intrigues, et il a écrit secrètement un testament. Lorsque le curé était auprès de lui pour entendre sa confession, il lui a donné ce testament avec prière de me le remettre. Je ne sais pas ce qu'il contient. Ayez la bonté de nous le lire, monsieur le notaire, alors nous le saurons tous.

— Oui, mais il reste à voir quel testament est le bon, dit le notaire. Nous allons examiner la chose.

Et après avoir comparé un instant les deux écrits, il déclara d'une voix assurée :

Le testament que m'a remis mademoiselle Rydams porte la date du 21 mai 1792, l'autre est daté du 24 mai, donc, trois jours plus tard, et un jour seulement avant la mort de M. Roobeck. Reprenez donc votre pièce, mademoiselle; elle n'a plus absolument aucune valeur.

Je regardai ma cousine : elle paraissait impassible. Son visage n'exprimait pas la moindre agitation.

— Silence maintenant, et attention! s'écria le notaire. Écoutez, vous allez connaître la dernière volonté de M. Roobeck.

Et, très lentement, et appuyant sur chaque mot, il lut ce qui suit :

« Ceci est mon testament :

» J'annule tous mes testaments antérieurs. Je » donne à l'Église de Visseghem (où je veux être » enterré) pour fonder une messe annuelle pour » le repos de mon âme, avec distribution de pain » aux pauvres qui y assisteront, une somme de » *mille couronnes*.

» Je donne au bureau de bienfaisance de la » même commune *deux mille couronnes*.

» Je donne à Corneille Sauteriot, qui m'a servi » à mon entière satisfaction pendant de nombreuses » années, *trois mille couronnes*. »

Lorsque Sauteriot entendit cela, il poussa un grand cri et chancela un instant sur ses jambes. Puis il jeta son bonnet en l'air, et se mit à courir de droite et de gauche, comme un fou, en criant :

— Trois mille couronnes! pour moi! trois mille couronnes! Près de dix mille florins! J'achète un château, je roule carrosse, je bois du vin! Ah! ce bon monsieur Roobeck! Trois mille couronnes! Tenez-moi, ou je deviens fou... Ah! ma pauvre sœur, que va-t-elle dire?

Et sans ramasser son bonnet, il sortit en sautant, et en agitant les bras comme les ailes d'un moulin.

— Silence! dit le notaire : nous reprenons la lecture du testament.

« Je donne à Martin Bekx, fermier à Visseghem, » sur le pré, en souvenir de notre amitié, *mille* » *couronnes*. »

Chacun regarda pour voir Martin Bekx, mais il n'était pas présent.

Le notaire ne s'était pas laissé troubler et continua :

« Je laisse aux personnes suivantes, enfants du » frère et des deux sœurs de feu ma femme Cornélie Dooms :

» 1°. Josse Dooms.
» 2°. Catherine Dooms.
» 3°. Anna Dooms.
» 4°. Jean Charles Snelvœt.
» 5°. Thérèse Snelvœt.
» 6°. Christine Snelvœt.
» 7°. Frans Snelvœt.
» 8°. Mathilde Belleman.
» 9°. Jeanne Belleman.
» 10°. Marie-Claire Belleman.
» 11°. Elisabeth Belleman.
» 12°. Théodore Belleman.
» 13°. Ursule Belleman.

» Je laisse, dis-je à chacune de ces treize per» sonnes, par tête, *deux mille cinq cents couron*» *nes*. »

Des cris de joie éclatèrent dans la salle. Nos cousins et cousines, surpris à bon droit et enchan-

tés de cette libéralité inattendue, s'embrassaient l'un l'autre avec effusion. Des larmes de bonheur coulaient de leurs yeux, et ils restèrent uu moment sourds à la voix du notaire qui voulait les réduire au silence et annonçait que la lecture du testament n'était pas terminée.

Lorsqu'il crut avoir obtenu un peu de silence, il reprit :

« Et je nomme et institue pour mon légataire » universel... »

— Voulez-vous vous taire, malhonnêtes? cria-t-il avec colère à nos cousins et cousines qui ne pouvaient pas contenir leur joie. C'est ainsi, ingrats, que vous reconnaissez la bonté de M. Roobeck? Écoutez du moins avec respect sa dernière volonté... Allons, nous reprenons la lecture du testament.

« Et je nomme et institue pour mon légataire » universel et pour exécuteur de mes dernières » volontés Joseph Verdilleu, maître charpentier, » demeurant à Visseghem, sur la Place.

» Fait et écrit de ma main à Visseghem, le » vingt-quatre mai de l'année dix-sept cent no- » nante deux.

» Jean Roobeck. »

Il y eut un moment de silence, comme si l'on doutait que le testament fût à sa fin. Marguerite et moi, nous n'y étions pas nommés. L'oncle Jean nous avait complètement déshérités. Il donnait des libéralités à ses ennemis, et nous ne recevions rien !

Je regardai ma cousine. Elle était pâle comme une morte, et ses lèvres tremblaient comme si elle avait la fièvre ; mais elle ne disait rien, et ne répondait même point par un soupir aux efforts que ma femme faisait pour la consoler.

Tout à coup, un de nos cousins, un brutal et grossier paysan, se mit à la plaisanter et à se moquer d'elle. Elle se leva et sortit du salon.

— Venez, Félix, me dit Hélène, c'est une triste déception, sans doute ; mais elle ne nous empêchera pas d'être heureux. Nous travaillerons, et nous trouverons daus notre profonde et mutuelle affection la force d'oublier cette injustice imméritée.

J'étais anéanti, mes idées tourbillonnaient dans ma tête, et je me laissai conduire par Hélène comme un homme privé de sentiment. Ma femme crut que la perte de mon héritage était la cause de ma grande tristesse et essaya de me rendre un peu de courage en me disant que par notre travail et notre savoir nous n'aurions pas de peine à gagner honnêtement notre vie. Mais un autre ver me rongeait le cœur. Hélas! je m'étais marié contre le gré de mon oncle. Cela l'avait rendu malheureux, en abrégeant sa vie, et il avait exécuté ses menaces. Il ne s'était pas vengé sur moi seul ; il avait impitoyablement fait expier à ma pauvre cousine l'appui qu'elle m'avait prêté pour obtenir son consentement. Lui, le frère de mon père, le bienfaiteur de ma jeunesse, il était donc mort en me haïssant, en me maudissant, peut-être.

Je n'écoutais pas les consolations de ma femme. Quand nous eûmes traversé la moitié de la Place, elle m'arrêta en me disant :

— Mais, Félix, où sont nos esprits? Nous oublions cette pauvre Marguerite. Dieu sait si elle ne s'est pas évanouie. Nous ne pouvons pas la laisser sans secours. Elle ne peut pas rester dans la maison mortuaire. Seule ainsi, on l'accablerait d'outrages. Allons la chercher. Elle ne nous a jamais fait que du bien.

Le sentiment du devoir, la pitié ramenèrent la lumière dans mon esprit.

— Oui, hâtons-nous, répondis-je. Ma cousine ne saura pas où passer la nuit. Nous l'emmènerons avec nous dans notre demeure, et nous la consolerons, si c'est possible.

Nous retournâmes à la maison de mon oncle, et cherchâmes inutilement Marguerite dans la chambre basse et dans le jardin. Enfin nous la trouvâmes dans sa chambre à coucher, assise près de son lit, la tête dans les mains.

— Venez, ne perdez pas courage, Marguerite, dit ma femme en lui prenant la main. M. Roobeck a été injuste envers vous et envers nous ; mais il n'y a rien à y faire ; et il faut nous soumettre à notre sort...

— Ah ! c'est fini de moi ! gémit Marguerite. Ma vie est sans but. Que vais-je devenir en ce monde, laide et pauvre, c'est-à-dire portant la plus affreuse malédiction qui peut peser sur la tête d'une femme? Où demeurer? Chassée d'ici, on ne me recevra nulle part. Ah! si Dieu voulait écouter ma prière et me faire mourir, combien je le bénirais de ma délivrance !

Nous lui fîmes comprendre que nous, du moins, en amis reconnaissants, nous n'oublierions jamais ce qu'elle avait fait pour nous, et que nous ne cesserions pas de l'aimer et de l'estimer. Nous ajoutâmes qu'elle ne pouvait pas rester plus longtemps dans la maison mortuaire, où elle n'avait à attendre que des affronts et du chagrin ; qu'elle devait venir avec nous à la petite ferme et y rester jusqu'à ce qu'elle trouvât une autre situation ; et si elle voulait nous faire l'amitié de demeurer avec nous comme une sœur, nous en serions fort heureux.

Après une longue résistance elle consentit et se

montra prête à nous suivre. Dès le lendemain, disait-elle, elle voulait fuir le village où on la méconnaissait si injustement, et cacher ailleurs son désespoir, jusqu'à ce que la mort vînt la délivrer d'une vie qui lui était à charge.

Nous sortîmes de sa chambre. Marguerite traversa le vestibule au bras de ma femme.

Alors quelqu'un cria en ricanant, en s'adressant à elle et à moi :

— Oui, oui, jouez la tristesse; vous ne tromperez personne. Votre part, vous l'avez reçue ou prise d'avance, n'est-ce pas? A combien de milliers de couronnes s'élève-t-elle bien?

Nous passâmes sans répondre à ces impertinentes accusations, et traversâmes la place, où nos cousins et cousines se tenaient réunis, épanchant leur joie.

— Ahou! Ahou! crièrent-ils derrière nous.

. . . .

. . . .

Je vous raconterai peut-être quelque jour la suite de ce récit.

FIN DE L'ONCLE JEAN



J'aperçus bientôt une chaise à timon. (Page 4.)

LE TRÉSOR DE FÉLIX ROOBECK

I

Mon oncle m'avait déshérité au profit de ses ennemis. Il avait pu me reprocher de l'avoir affligé par mon mariage; mais de quoi pouvait-il accuser ma cousine Marguerite? N'avait-elle pas passé auprès de lui ses plus belles années, victime résignée de ses brutalités et de ses lubies? Ne l'avait-elle pas soigné avec un dévouement filial?... Et, pour la récompenser, il l'avait déshéritée comme moi-même de sa part légitime.

Notre pauvre cousine était assise dans notre demeure, les mains sur ses yeux, sourde à nos consolations, et accablée de désespoir, — à ce que nous croyions, du moins, — malgré son énergie habituelle. Peu de temps après notre retour chez nous, mon beau-père le maître d'école et sa femme arrivèrent, et se mirent à nous plaindre de notre malheur. Ils se montraient indignés de la cruauté de mon oncle; je compris, quoiqu'ils n'en laissassent rien paraître, qu'ils avaient compté pour leur fille sur la richesse, et pour leurs autres enfants, sur notre assistance pécuniaire. Leur déception était profonde et douloureuse.

Comme ils nous trouvèrent assez indifférents, Hélène et moi, à cette perte d'argent, ils s'imaginèrent que le bruit public disait vrai en affirmant que Marguerite et moi, nous avions reçu largement notre part en argent comptant avant la mort de

mon oncle, ce qui expliquait que nous ne fussions pas nommés dans son testament. Une circonstance qui rendait cette croyance vraisemblable, c'est que mon oncle avait toujours passé pour être en possession d'une très grosse somme en pièces d'or; et comme, à son décès, on n'avait trouvé chez lui que très peu d'espèces sonnantes, on en concluait que notre oncle, avant de mourir, avait partagé entre nous cet or. C'était la seule supposition qui pût expliquer notre incompréhensible exhérédation.

Lorsque j'essayai de convaincre M. Bokstal et sa femme que tout le village se trompait complètement, je vis bien dans leurs yeux qu'ils avaient de la peine à croire à ma sincérité.

On me demanda ce que j'avais l'intention d'entreprendre pour gagner ma vie et celle de ma femme; le loyer de notre petite ferme serait trop lourd pour nous, car elle serait naturellement vendue avec les autres biens de la succession de M. Roobeck, et j'avais à chercher non seulement des moyens d'existence, mais encore un logis moins cher.

Nous répondîmes que nous travaillerions sans chagrin ni découragement pour gagner notre pain quotidien, mais que nous n'avions encore pris aucune détermination.

Marguerite, qui jusqu'alors n'avait pas prononcé une parole, releva la tête et nous dit, à Hélène et à moi :

— Mais à quoi servent toutes ces hésitations, mes pauvres amis? Le parti que vous pouvez et devez prendre est très simple. Rester à Visseghem est un rêve irréalisable, vous y chercheriez inutilement des moyens d'existence, et même si vous en trouviez dans une certaine mesure, la défiance et l'inimitié des gens seraient pour vous une source perpétuelle d'humiliation et de tristesse. La première chose que vous avez à faire est donc de quitter Visseghem, et de partir pour Gand ou pour Bruxelles.

Ces paroles nous arrachèrent un murmure d'étonnement et de désapprobation. M. Bokstal et sa femme s'effrayèrent à l'idée d'être bientôt oubliés et abandonnés sans secours dans leurs vieux jours, si nous nous éloignions aussi d'eux.

— Mais Marguerite, dit Hélène, que ferions-nous à Gand?

— Chercher sans retard une occupation, répondit-elle. Et si vous n'en trouvez pas assez vite, il reste toujours Bruxelles comme dernier refuge. Des personnes telles que vous, jeunes, instruites, parlant plusieurs langues, bien élevées et peu exigeantes trouvent toujours le moyen de faire honorablement leur chemin dans le monde.

Sans combattre son avis, nous exprimâmes l'opinion qu'il y aurait fort peu de chance pour nous de trouver une place à Gand ou à Bruxelles, et que nous chercherions peut-être longtemps avant de réussir.

— Votre crainte pourrait être assez fondée, répliqua-t-elle avec un sourire, car vous manquez tous les deux de hardiesse et de confiance en vous-mêmes; mais je vous aiderai. Il est très facile d'avoir de la hardiesse pour autrui. Ma ferme résolution était de partir demain matin par la première poste pour ne jamais revoir ce village. Toutefois, comme je vois clairement un but à poursuivre, je puis attendre encore. Je resterai ici trois ou quatre jours, jusqu'à ce que vous soyez prêts à me suivre à Gand. Là, avec ou sans vous, je me mettrai en course et ferai les démarches nécessaires pour vous créer des relations avec quelque maison d'éducation. Si, par malheur, nous devions partir pour Bruxelles, je vous accompagnerais et n'entrerais pas au couvent avant de vous avoir aidés tous les deux à réussir.

— Entrer au couvent? Vous voulez vous faire religieuse?

— Oui! mon parti est irrévocablement pris là-dessus. Laide comme je suis, et sans aucune chance de pouvoir racheter cette disgrâce par la richesse, je n'ai à attendre ici-bas que chagrin et humiliation. Avec le peu d'argent que je possède et le produit de mes bijoux et de mes vêtements, je rassemblerai bien de quoi me faire admettre dans un couvent. Je veux désormais oublier le monde dans la solitude et dans la prière.

Nous essayâmes de la dissuader de cette résolution extrême; mais en vain. Sur ce point comme sur notre départ pour Gand, elle nous opposa des raisons si victorieuses que nous ne sûmes bientôt plus que dire, et que nous fûmes forcés de reconnaître qu'au fond elle voyait juste.

Marguerite avait vraiment un étrange caractère. Une heure auparavant nous la croyions abattue et sans force : maintenant elle parlait librement, souriant et plaisantant même parfois, comme si l'injustice de notre oncle n'avait laissé aucune impression dans son esprit.

Comme nous laissions percer notre étonnement, elle nous dit :

— Vous me croyiez tout à fait anéantie, mes amis? Je cherchais à envisager froidement l'avenir. Les plaintes et les larmes n'ont jamais assisté personne. Réfléchir avec calme et agir avec énergie, voilà l'unique moyen de salut et en même temps le véritable devoir de l'homme.

Enfin, après que nous eûmes répété plusieurs fois la promesse d'aider les parents de ma femme selon nos moyens, en quelque lieu que nous fussions établis, les braves gens finirent par donner

— à contre-cœur — leur approbation au projet que Marguerite avait formé pour nous.

Il nous quittèrent consolés et se dépêchèrent de rentrer chez eux, car il était midi sonné.

A peine étaient-ils sortis que Marguerite s'écria en riant :

— *Sursùm corda*, mes amis! Ne courbez pas la tête plus longtemps sous ce coup immérité. Courage et confiance, voilà le vrai trésor. Oublions ce que nous avions espéré. Les choses iront mieux que vous ne pensez... Mais les estomacs vides ne font pas les cœurs résolus; songeons un peu au dîner. Qu'y a-t-il à cuisiner ici? Venez, Hélène, je vous aiderai.

Et prenant ma femme par la main, elle l'entraîna à la cuisine.

Je restai seul et me laissai aller peu à peu à de douloureuses pensées. Je revoyais mon oncle mourant, et dans ses yeux noyés je lisais une accusation contre moi; j'entendais sa dernière plainte : « O Félix! Félix! » me reprochant mon ingratitude. Mes yeux se mouillaient de larmes et je me sentais trembler. Étais-je coupable? Mon mariage avait-il abrégé ses jours? Aurais-je pu agir autrement? Était-ce par égoïsme que j'avais contracté cette union qui devait lui porter le coup mortel? Ma conscience troublée ne savait que répondre et me laissait ployé sous le poids du doute.

Je restai longtemps plongé dans cette douleur muette. En entendant le pas de ma femme qui venait mettre le couvert, j'essuyai rapidement deux larmes et dissimulai de mon mieux. Marguerite suivait de près Hélène, et au bout de quelques minutes le dîner était servi.

Comme il n'y avait qu'un seul service, et qu'aucun de nous n'avait grand'faim, nous eûmes vite fini. Marguerite se leva et annonça qu'elle allait à la maison mortuaire pour retirer tout ce qui lui appartenait. Nous pensions qu'elle ferait mieux d'attendre un jour, pour ne pas se rencontrer dans la maison de mon oncle avec maître Verdilleu, son légataire universel. D'ailleurs, les villageois, encore attroupés sur la place, étaient excités contre elle , et lui adresseraient peut-être quelques paroles injurieuses.

Mais elle répondit en souriant fièrement :

— On dirait, amis, que vous ne connaissez pas encore la pauvre Marguerite Rydams. Ma conscience ne me reproche rien, je ne crains personne.

— Et si on vous contestait le droit d'emporter les objets qui sont à vous? demandai-je.

— Ah! ah! je voudrais voir ça! D'ailleurs, maître Verdiller peut être un homme emporté et brutal, mais il est honnête, et je n'ai pas à craindre de lui une injustice aussi inutile. J'ai hâte de pouvoir oublier l'ingratitude de notre oncle... Mais vous, Félix, n'irez-vous pas avec moi pour rapporter ici vos malles et vos livres? Une fois nos effets rentrés en nos mains, nous n'avons plus rien de commun avec ces gens-là, et nous devenons tout à fait libres. Notre calme, notre assurance les convaincront qne nous nous mettons au-dessus de leurs sottes suppositions.

Hélène lui donna raison. Tout sera fini en un jour, et nous pourrons fixer, sans crainte d'empêchements, le jour de notre départ pour Gand. Je consentis, et nous nous rendîmes tous les trois à la maison mortuaire où maître Verdiller, loin de nous susciter des difficultés, nous prêta même deux de ses ouvriers pour emporter nos malles et ma bibliothèque.

II

Le soir, assis devant notre porte à la clarté des étoiles qui brillaient par milliers dans le ciel bleu, nous prenions le frais en causant avec confiance de l'avenir qui nous attendait.

Ma bonne Hélène n'avait pas peu contribué à remonter mon courage. Les paroles de Marguerite lui avaient donné tant d'espoir, qu'elle faisait briller à mes yeux de séduisantes perspectives, et en même temps elle se montrait prête à tout supporter. N'était-elle pas la compagne de ma vie, et tout ne devait-il pas être commun entre nous?

Nous étions donc d'aussi bonne humeur que possible dans notre situation incertaine.

Aucun de nous n'avait envie d'aller se coucher, sur toute la nature régnait ce silence solennel, précurseur ordinaire de l'orage; mais la fraîche brise du soir agissait d'une façon si bienfaisante sur notre cerveau, que nous hésitions à rentrer quoique de forts éclairs commençassent à sillonner l'horizon, et que leur éclat aveuglant nous obligeât à fermer les yeux.

Vers neuf heures le tonnerre se mit à gronder. Nous rentrâmes, mais sans nous mettre au lit, car nous prévoyions qu'un violent orage allait éclater.

Il ne se fit pas longtemps attendre; au bout de quelques minutes les éclairs, le tonnerre, la pluie et la grêle faisaient rage au-dessus de notre tête.

L'orage dura longtemps. Au moment où Marguerite allumait sa lumière pour aller se coucher, nous entendîmes tout à coup frapper légèrement à la porte de la maison.

Nous poussâmes un cri de surprise. Marguerite, avant d'ouvrir, demanda de l'intérieur qui était là. Une voix craintive et retenue lui répondit en français :

— Ayez pitié d'un pauvre voyageur! Je suis égaré dans les ténèbres, l'eau ruisselle de mes

habits; donnez-moi un abri, ne fût-ce que pour quelques instants.

— Cet homme n'a pas de mauvaises intentions, nous dit tout bas Marguerite. Il est malheureux; sa voix trahit une inquiétude réelle.

Et, sans attendre mon consentement, elle ouvrit.

Un homme déjà vieux, vêtu comme un paysan, d'une blouse bleue qui dégouttait de pluie et lui collait au corps, entra en hésitant et en regardant autour de lui avec méfiance. Lorsqu'il aperçut le crucifix et le bénitier, un sourire brilla dans ses yeux, et son inquiétude parut se dissiper.

— Ah! vous croyez encore en Dieu! dit-il. Vous êtes chrétiens et vous ne refuserez pas de secourir ceux qui sont dans la détresse... Mais vous ne me comprenez pas, hélas?

— Si, si, nous comprenons et nous parlons le français, répondîmes-nous tous ensemble, émus de pitié.

— Quel bonheur! s'écria-t-il. C'est le ciel qui m'a conduit ici. Écoutez, le temps est précieux. A une portée de flèche d'ici, dans le chemin de terre, il y a une voiture où se trouve un fermier français, un homme à son aise, avec sa femme et un enfant de deux ans. Nous nous sommes égarés, et nous avons essuyé cet épouvantable orage. L'enfant de ma maîtresse est très malade, peut-être en danger de mort. Ayez pitié de la pauvre créature et de sa mère désespérée. Donnez-lui un abri sous votre toit, aidez-la à sauver son enfant, Dieu vous bénira.

— Vite, Félix, allez chercher la pauvre femme, dit Hélène en pleurant de compassion.

Marguerite avait déjà allumé la lanterne qu'elle me mit dans la main. Je suivis l'homme, éclairant le chemin avec ma lanterne.

J'aperçus bientôt une chaise à timon avec sa capote relevée, attelée de deux chevaux ruisselants de pluie et fumants de sueur. Je ne pouvais pas distinguer les personnes assises dans la chaise et qui essayaient de se cacher, par frayeur. Je remarquai seulement que l'homme était aussi vêtu d'une blouse bleue, et portait autour du cou un mouchoir rouge à fleurs.

Lorsque nous fûmes tout près, j'entendis le fermier demander à son domestique à voix basse :

— Eh bien, y a-t-il espoir de secours?

— Le ciel soit béni! ce sont de bons chrétiens qui demeurent là-bas. Voici le maître de la maison, qui vous offre généreusement l'hospitalité. Je conduirai les chevaux jusqu'à sa porte.

Chemin faisant le valet me demanda si nous avions une écurie pour les chevaux et une remise pour la voiture. Je lui répondis que nous avions une écurie vide derrière la maison, mais que pour remiser la voiture, il n'y avait que quelques grands châtaigniers contre le pignon.

Ce dernier détail parut l'inquiéter; mais nous arrivions à notre porte et l'entretien fut interrompu. Comme je tenais la lanterne de ma seule main valide, j'appelai Hélène et Marguerite pour aider à descendre la mère et l'enfant. Mais le fermier, avec une force surprenante, saisit sa femme et l'enleva hors de la voiture.

Hélène prit l'enfant des bras de sa mère avec les plus vifs témoignages de pitié et d'intérêt, et dit en le couvrant de baisers.

— Ne pleurez pas si fort, ma bonne femme. Ce ne sera rien, votre enfant guérira!... Oh! le joli petit garçon!... Il a froid. Vite, faisons du feu.

Et elle rentra vivement avec l'enfant.

Marguerite avait pris la fermière française par la main, et lui disait en la conduisant vers notre demeure :

— Pauvre femme : consolez-vous; du courage. Vous êtes chez de braves gens qui vous offrent volontiers l'hospitalité. Quel effroyable orage vous avez essuyé! Votre enfant est devenu malade de peur, de froid, de faim peut-être, mais nos soins l'auront bientôt guéri.

La fermière continuait à pleurer en silence, et se laisait conduire sans répondre un mot.

Je restai dehors avec les deux hommes, pour les éclairer. La voiture fut traînée sous les châtaigniers, à une trentaine de pas du chemin de terre, et je montrai l'écurie où les deux chevaux pouvaient se reposer. Je n'avais que de la paille à leur donner, mais il y avait dans le coffre de la voiture un petit sac plein d'avoine, de sorte qu'ils eurent à la fois bonne litière et bonne provende.

Au moment où, les arrangements étant pris, nous allions entrer dans la maison, je vis le fermier faire tout bas, avec un air d'inquiétude et de mystère une recommandation à son domestique. De la réponse de ce dernier je n'entendis que ces mots : Je reste ici pour veiller, soyez tranquille.

J'entrai avec le fermier et lui offris une chaise, sur laquelle il se laissa tomber avec accablement.

Hélène avait déshabillé l'enfant et l'avait enveloppé dans une camisole de flanelle; elle le berçait sur ses genoux et le baisait avec une tendresse toute maternelle, tandis que Marguerite se dépêchait d'allumer le feu et de faire bouillir la marmite.

Je m'approchai pour examiner l'enfant. C'était un petit garçon de deux ans à peine, avec des cheveux presque noirs, et des traits d'une finesse et d'une distinction angélique. Ses yeux étaient clos, et on aurait pu croire qu'il dormait; mais la pâleur de ses joues, les frissons convulsifs qui parcouraient parfois ses petits membres, et surtout les cris étouffés qu'il poussait, montraient assez que le



Ramenés du jardin par d'autres dragons. (Page 10.)

pauvre petit être endurait de cruelles souffrances.

— Veux-je courir au village chercher le médecin? demandai-je. Je serai de retour en moins d'une demi-heure.

— Oh ! je vous en prie, ne faites pas cela ! s'écria l'étranger.

La mère aussi, malgré les remerciements dont elle comblait Hélène, semblait préoccupée d'une autre idée, en proie à une crainte plus grande. Au moindre bruit elle tremblait de tous ses membres et regardait vers la porte en blêmissant. Malgré la violence qu'elle se faisait pour cacher son angoisse, je m'aperçus qu'elle redoutait un grand danger. Qu'est-ce que ce pouvait être ? Dans ma demeure elle n'avait, me semblait-il, rien à craindre.

Ma curiosité était grande, et j'eusse volontiers demandé à mes hôtes qui ils étaient et par quelles circonstances ils se trouvaient au milieu de la nuit dans un chemin de terre où il ne passe jamais d'autre voiture qu'une charrette de paysan. Mais comme il me semblait qu'ils aimaient mieux se taire là-dessus, je respectai leur réserve.

Cette attitude nous causa à tous un certain embarras, et bientôt il régna entre nous une sorte de silence pénible. J'en profitai pour regarder plus attentivement l'étranger, qui était assis en face de moi et tenait presque constamment les yeux baissés. Il avait les traits assez réguliers, le nez aquilin, la bouche fière, le front haut. Les traits de sa femme étaient encore plus nobles. La blancheur mate de ses joues, la pureté de son teint, sa bouche mignonne, sa petite main... et surtout la distinction et la douceur de son langage qui ressemblait à une musique, éveillèrent en moi des idées singulières.

Le valet avait dit, et leurs vêtements semblaient confirmer, que c'étaient des paysans; mais ce n'était là sans doute qu'un moyen de garder l'in-

cognito, car il était difficile de croire que ce fussent des paysans, dès qu'on avait jeté un coup d'œil sur leurs visages. Mais que pouvaient-ils être? Des nobles, des personnages de familles illustres fuyant la France pour échapper aux violences populaires?

Une pensée soudaine me fit frémir! Le roi Louis XVI, retenu prisonnier par le peuple de Paris, avait, l'année précédente, tenté de fuir avec la reine et ses enfants. Mais on les avait reconnus à Varennes et ramenés à Paris. Ils y étaient exposés à de terribles dangers. Il était connu que depuis ce jour-là beaucoup de fidèles serviteurs, des gentilhommes surtout, avaient préparé de nouveaux moyens de fuite pour le roi. Combien de ceux-là avaient payé leur dévouement de la vie?... Ciel, si c'était le roi de France qui avait cherché un asile sous mon toit!... Mais cet enfant malade ne pouvait pas être le dauphin. Je me rappelai que le fils du roi avait près de six ans lorsqu'on le retint à Varennes avec son père... Quel énigme avais-je donc devant les yeux?

Tandis que ces pensées traversaient mon esprit, l'étranger avait remarqué sans doute avec inquiétude que j'étais plongé dans des réflexions dont il était l'objet. Il crut devoir combattre mes suppositions.

— Vous vous demandez qui nous sommes et d'où nous venons? dit-il.

— Nullement, monsieur.

— Pardonnez-moi, je croyais lire cette question dans vos yeux; je me serai trompé. En tous cas, monsieur, je dois vous dire à qui vous donnez l'hospitalité, et je vais m'acquitter de ce devoir. Nous sommes de malheureux habitants de... Tout à coup, il tressaillit. Ciel! qu'entends-je?

— Dieu nous assiste! gémit la mère en étendant les mains pour reprendre son enfant.

— Ce n'est rien, répondis-je : une fenêtre du grenier qui n'est pas bien fermée et qui bat. Il fait sans doute beaucoup de vent.

J'eus peine à les convaincre qu'ils n'avaient rien à craindre et qu'ils étaient parfaitement en sûreté sous mon toit. L'étranger allait reprendre son récit, quand Marguerite, ayant fini de préparer une boisson, s'écria joyeusement :

— Rien de meilleur contre la colique des enfants; c'est souverain, vous verrez, fermière. A peine le petit ange en aura-t-il pris quelques cuillerées, qu'il s'endormira, pour se réveiller demain frais et souriant.

Elle offrit en effet quelques cuillerées de son infusion de têtes de pavots à l'enfant qui, à la grande surprise de sa mère, les prit sans rechigner, puis il pencha la tête sur le côté et ne tarda pas à s'endormir.

La mère demanda qu'on le plaçât sur un lit; mais Hélène répondit qu'elle préférait le garder sur son giron, berceau naturel et préféré des enfants. Puis, regardant toujours l'enfant, elle exprima aux parents ses sympathies et sa compassion en des termes si touchants, que les étrangers émus échangèrent entre eux un regard mêlé d'inquiétude et de reconnaissance.

Marguerite avait suspendu la bouilloire au-dessus de la flamme de l'âtre pour faire du café. Il y avait du pain frais dans la huche, du beurre frais dans le buffet, cela suffisait pour restaurer nos hôtes. Mais ceux-ci refusèrent en la remerciant. Ils n'avaient ni faim ni soif; la femme demanda seulement à se reposer un peu. Elle était harassée, disait-elle, et sentait que ses forces allaient la trahir.

Nous lui offrîmes notre propre lit, placé dans la pièce voisine. La pauvre mère embrassa son enfant en pleurant, secoua tristement la tête, comme si elle doutait de sa guérison, et suivit alors Marguerite, qui la précédait avec une lampe. L'étranger accompagna sa femme, mais il revint immédiatement et reprit sa place en face de moi.

— Je voulais vous dire, monsieur, qui nous sommes, commença-t-il. Ne vous étonnez pas si j'hésite; je fais peut-être une imprudence qui peut devenir fatale pour nous et — qui sait? — fatale pour vous-même. Vous avez deviné que nous ne sommes pas des paysans, n'est-ce pas? En effet, nous sommes... des citadins, des bourgeois français. A tort ou à raison — peu importe — je fus accusé d'avoir conspiré pour délivrer notre malheureux roi des mains de ses sanguinaires oppresseurs. Ma tête devait rouler sur l'échafaud. Averti à temps j'ai pris la fuite avec ma femme et mon enfant, car la guillotine n'épargne personne. Depuis deux jours et deux nuits nous sommes en route, et comme nous touchions la terre étrangère sans rencontrer d'obstacles, nous pensions être sauvés; mais nous fûmes retenus par les douaniers, et l'on nous annonça qu'on allait nous ramener prisonniers à Paris, c'est-à-dire à l'échafaud. Seulement l'hésitation des douaniers et plus encore l'épouvantable orage qu'il faisait, nous fournirent l'occasion et le moyen de nous échapper encore et d'atteindre le sol des Pays-bas Autrichiens. Mais en même temps nous entendions derrière nous le bruit d'une troupe de cavaliers, et nous ne doutions pas que ce ne fussent des soldats français envoyés à notre poursuite, et qui n'hésiteraient pas à violer le territoire autrichien pour ramener d'innocentes victimes. Fous de peur, nous poussâmes nos chevaux, à travers les ténèbres, dans le premier chemin de terre que nous rencontrâmes, et nous nous cachâmes sous les arbres

d'un petit bois. Les cavaliers, dépistés, continuèrent leur course par la grand'route... Peu de temps après, l'indisposition croissante de notre enfant nous contraignit à remonter en voiture et à chercher du secours. C'est alors que nous avons aperçu la lumière de votre habitation, et résolu de vous demander asile pendant quelques heures. Vous nous avez accueillis avec une bonté fraternelle. Au nom du Seigneur, soyez bénis.

Je lui exprimai chaleureusement combien nous nous sentions heureux de pouvoir faire quelque chose pour de nobles et fidèles gentilshommes qui n'hésitaient pas à affronter la mort afin de donner une preuve de leur amour pour leur Dieu, leur roi et leur patrie, et je fis une sortie indignée contre les *sanguinaires* Jacobins.

Mes paroles semblaient lui faire du bien. Il me prit la main et la serra avec émotion. Mais ses idées prirent immédiatement un autre cours.

— Des soldats français franchissent-ils quelquefois vos frontières ? demanda-t-il.

— Il n'en a point encore paru aux environs de notre village; répondis-je : mais plus loin, du côté de Westoutre et de Reningelst, ils causent beaucoup de dommages aux pauvres paysans. Il est aussi arrivé, précédemment, que les dragons ont poursuivi de nobles fugitifs bien loin au delà de leur pays, sans respect des droits de notre Empereur, et les ont ramenés en France.

L'étranger pâlit.

— N'y a-t-il donc pas de troupes impériales sur ces frontières ? demanda-t-il.

— Pour le moment il n'y en a qu'à Menin et à Ypres. Le gros de l'armée est dans le Hainaut, près de Tournai.

— Comment pourrai-je joindre l'armée autrichienne ?

— C'est fort difficile dans votre situation. Il faudrait traverser Courtrai. Jusqu'à Menin, l'unique route côtoie sur une longueur de quatre lieues, l'extrême frontière. Au surplus, d'ici à Tournai, la distance est de plus de douze grands milles. Il vaudrait mieux aller d'abord à Ypres. Dans cette ville forte il y a une garnison autrichienne, et, de plus, il y a là une chaussée qui conduit à Menin. Il y a d'autres bons chemins qui, si vous le préférez, conduisent dans l'intérieur du pays.

— La route qui mène à Ypres est-elle facile à trouver ?

— Ne vous inquiétez pas de cela, monsieur, répondis-je. Vous pouvez rester sous mon toit tant que vous voudrez; mais dès qu'il vous plaira de continuer votre voyage, je vous servirai de guide et vous mettrai sur la route d'Ypres.

— Merci, je profiterai de l'hospitalité jusqu'à ce que ma pauvre femme se soit un peu remise en prenant du repos. Dans tous les cas il faut que je parte avant la pointe du jour.

Il se leva et alla regarder son enfant. Il reposait sur les genoux d'Hélène et paraissait profondément endormi. L'étranger le contempla longtemps d'un air triste.

— Vous croyez qu'il dort ? demanda-t-il. Fasse Dieu que vous ne vous trompiez pas, bonnes gens! Mais si grave que soit la maladie de mon pauvre enfant, que pouvons-nous, malheureux que nous sommes, sinon prier et espérer...

En achevant ces mots avec une douleur contenue, il s'éloigna et descendit le petit escalier menant à la chambre où sa femme s'était jetée tout habillée sur notre lit.

Elle ne dormait pas, car nous l'entendîmes immédiatement engager une conversation animée avec son mari. Mais malgré toute l'attention que nous y prêtions, nous ne pûmes rien distinguer de ce qu'ils se disaient.

L'étranger remonta et prit un siège. L'expression solennelle de son visage semblait annoncer qu'il voulait nous dire encore quelque chose d'important.

— Monsieur, et vous, nobles femmes, dit-il, je vous supplie d'accueillir ma prière. Dans une couple d'heures il faut que je quitte avec ma femme cette maison hospitalière. Notre pauvre enfant, dangereusement malade peut-être, ne peut pas nous suivre. Refuserez-vous de le garder ici jusqu'à ce qu'il soit guéri ?

Nous répondîmes tous les trois que nous étions prêts à tout, que nous garderions l'enfant aussi longtemps qu'il serait nécessaire, et que nous le traiterions avec autant d'affection et de tendresse que si c'était notre propre fils.

— Dès que nous serons partis, vous ferez venir des médecins, n'est-ce pas ? Les plus savants, les plus habiles, fallût-il les payer au poids de l'or.

Nous les regardâmes avec étonnement, car de l'or nous n'en avions guère.

— Ce petit garçon est notre unique enfant, notre seul héritier, reprit l'étranger. Il était destiné à se trouver un jour à la tête d'une grande fortune; mais maintenant, nos biens en France seront confisqués et vendus. Il ne lui reste que l'argent que nous avons pu emporter dans notre fuite. Je ne sais pas quels dangers peuvent nous menacer encore avant que nous nous trouvions en sûreté loin de la France. Cet argent me gêne; je crains de le perdre et je veux vous le confier en vous priant de le garder. Vous en prendrez ce qu'il faudra pour faire soigner mon enfant. Le restant, ma femme ou moi viendront vous le redemander dès que nous pourrons nous rapprocher sans

danger des frontières de notre patrie. J'ai une confiance absolue en votre honnêteté, en votre loyauté. Dites-moi, mes amis, que vous acceptez cette charge, par pitié, par humanité.

Sur notre réponse affirmative il me pria d'allumer la lanterne et de l'accompagner au dehors. Il réveilla le domestique qui sommeillait à demi, assis sur une des banquettes de la voiture.

Le domestique obéit sans observations aux ordres de son maître. Ils tirèrent avec effort du fond de la voiture une malle en cuir, qu'ils portèrent dans la maison et déposèrent sur notre table. Le domestique se retira immédiatement.

L'étranger ouvrit sa malle et en tira un sac de toile qu'il vida sur la table. Il en sortit une vingtaine de cartouches enveloppées de papier. Après avoir défait le papier d'un de ces rouleaux, il compta une à une, sous nos yeux, les pièces d'or qu'il contenait.

— Vous le voyez, dit-il, chaque rouleau est composé de cinquante louis d'or, et a par conséquent une valeur de douze cents livres; dans chaque sac il y a vingt-cinq rouleaux, et la malle contient trente sacs. Toute la somme que j'ai l'intention de vous confier, s'élève donc à 240.000 francs.

Nous restions ébahis, regardant la malle sans prononcer une syllabe. Moi surtout, je devais avoir le visage pâle et l'air effrayé, car je frémissais à l'idée que je pourrais être rendu responsable d'un si énorme trésor. Je murmurai vaguement un refus.

— Oh! je vous en supplie, rendez-moi encore ce service, dit-il. Mon sort est incertain. Là où sera mon enfant, doit être son héritage. Qui sait si dès demain je ne tomberai pas entre les mains de nos ennemis? Ah! consentez pour notre pauvre petit. Prenez hardiment de cet or ce qu'il vous en faudra pour le bien-être de notre fils, et cachez le reste, dussiez-vous, pour plus de sûreté, l'enfouir dans la terre.

J'hésitais encore; mais à la fin, vaincu par les prières de ma femme et de Marguerite, je consentis, à condition que l'étranger accepterait de moi une reconnaissance écrite du dépôt de cette somme.

Il ne le voulait pas; mais je tins bon, je pris du papier et une plume, et lui demandai son nom, pour pouvoir dire dans mon récépissé par qui le dépôt m'avait été confié.

— Mon nom? répondit-il avec embarras, je dois le taire. La vie de mon enfant et votre propre vie sont à ce prix. Avant que le foyer incandescent de la révolution soit éteint, les armées françaises viendront plus d'une fois peut-être, envahir votre pays et s'y établir pour longtemps; mon nom ne serait donc pas seulement un arrêt de mort pour mon fils, mais il pourrait vous exposer tous, vous qui donnez l'hospitalité au proscrit, à la vengeance de nos ennemis. Ni vous ni personne ne pouvez connaître ce nom tant que le danger existe.

— Mais alors, comment rédiger cet écrit? demandai-je.

— Je n'ai pas besoin d'écrit, et je n'en veux pas, répondit-il. Les écrits trahissent nos secrets. Dites-moi seulement votre nom à vous.

— Félix Roobeck, monsieur.

— Et le nom de votre village?

— Visseghem.

— Félix Roobeck... Visseghem. C'est bien cela, n'est-ce pas? Je répéterai ces noms à ma femme. Nous les graverons dans notre mémoire. Là, du moins, aucun persécuteur ne les prendra... Dites-moi, où croyez-vous pouvoir cacher l'argent?

Je n'avais pas d'autre cachette à lui montrer qu'une armoire pratiquée dans le mur de notre chambre, au premier étage, et qui avait probablement déjà servi à cacher de l'argent précédemment.

Il replaça les rouleaux d'or dans la malle, la reboucla, et me fit signe de l'aider à la porter en haut, car il pouvait être dangereux de laisser tant d'argent dans une pièce du rez-de-chaussée.

La malle était très lourde, et comme je ne pouvais me servir que d'une main, la charge était trop pesante pour moi. Marguerite, qui s'en aperçut, accourut, me donna la lumière à porter, et saisit, avec la force d'un homme, une des oreillettes de cuir de la malle.

J'éclairai les deux porteurs, je les vis déposer la malle au fond de l'armoire scellée dans la muraille, et je mis en tremblant la clef dans ma poche.

Nous redescendîmes, et alors l'étranger nous dit :

— Notre enfant reste donc ici jusqu'à ce que nous revenions le chercher. Personne ne peut savoir qu'il appartient à des émigrés français; car cela suffirait pour le mettre en danger de mort. Ne dites donc pas un mot, pas un seul, de notre court séjour dans votre demeure. Allez demain déclarer aux autorités que vous avez trouvé un enfant dans vos environs, et que vous voulez le garder et en prendre soin par compassion et par charité. Comprenez-vous l'urgente nécessité de ces précautions, mes amis?

Nous lui donnâmes l'assurance que nous nous conformerions à ses intentions avec une religieuse ponctualité, car nous aussi nous sentions que la discrétion la plus absolue pouvait seule préserver le pauvre enfant de tous les dangers à venir.

Après un moment de silence, l'étranger poursuivit :

— Il est impossible de pénétrer les décrets de Dieu. Dans ces tristes jours de tourmente, personne n'est sûr de vivre encore demain. Il faut prévoir le pis. Supposez, mes amis, que nous tombions entre les mains de nos ennemis, que nous restions plongés durant des années dans de sombres cachots, que la mort nous ait frappés... Cette affreuse pensée vous fait frémir, et vous secouez la tête avec incrédulité, mes amis? Alors, supposez seulement que pendant quelques années vous ne receviez pas de nouvelles de nous. Voici ce que, en pareil cas, j'attends de votre bonté pour mon enfant. Vous ne le laisserez manquer de rien, vous l'élèverez dans la crainte de Dieu; vous lui donnerez des maîtres, surtout vous le ferez instruire avec soin dans sa langue maternelle, en un mot, vous n'épargnerez rien pour développer toutes ses facultés. Vous pouvez prélever sur le trésor que je vous confie, tout ce que vous jugerez nécessaire à cette fin, car l'argent appartient à l'enfant... Oh! oui, tout est possible. Nous pouvons mourir sans revoir notre fils, et il faut cependant qu'il sache quels étaient ses parents et sa famille.

Il se leva, s'approcha de ma femme, et nous montra un médaillon que l'enfant portait sous sa chemise.

— Vous voyez ce médaillon, dit-il, et les emblêmes qu'il porte? Une grande étoile avec cinq étoiles plus petites entre ses rayons? Le bijou n'est qu'en étain, pour détourner tous les soupçons. Il paraît très mince, mais il est double cependant, et contient un petit morceau de parchemin sur lequel sont écrits, à côté de notre enfant, les noms et le domicile de ses parents. Je vous prie de lui laisser toujours ce médaillon au cou... S'il arrivait que la révolution fût étouffée, et que le roi occupât de nouveau le trône de ses ancêtres avant que vous n'eussiez entendu parler de nous, prenez un couteau, ouvrez le médaillon, faites connaître à mon fils sa famille, et mettez-le en possession de ce qui restera du trésor.

Nous combattîmes ces sombres prévisions et il reconnut qu'il mettait les choses au pis; mais la prudence lui commandait de prévoir toutes les éventualités.

Après nous avoir fait répéter la promesse de lui obéir en tout point et de garder un secret absolu, il demanda la permission d'aller se reposer pendant une couple d'heures.

Dès qu'il se fut retiré, nous nous mîmes à causer de cet étrange événement, et nous prîmes, les uns envers les autres, l'engagement de garder fidèlement les secrets qui venaient de nous être confiés.

Hélène avait roulé l'enfant dans des couvertures de flanelle et le serrait contre sa poitrine pour le tenir chaudement.

L'étranger reparut sur le petit escalier et la pria de descendre avec l'enfant, pour permettre à la mère de le voir et de l'embrasser encore une fois. Hélène le suivit, et resta pendant plus de vingt minutes en conversation avec l'étrangère.

Lorsqu'elle revint près de nous avec l'enfant, elle paraissait en proie à la plus vive émotion. La mère l'avait suppliée en pleurant de bien veiller sur son enfant et de n'employer que pour lui le trésor que son père nous confiait; Hélène en avait fait le serment. Nous approuvâmes ce qu'elle avait fait et nous nous considérâmes comme liés par le même engagement.

Peu à peu nous devînmes silencieux. Le sommeil alourdissait nos paupières, et nous laissions tomber nos têtes sur nos poitrines, pour trouver un peu de repos dans un assoupissement passager.

III

Le plus profond silence régnait autour de nous. Nous pouvions entendre distinctement la respiration embarrassée de l'enfant.

Mais il ne nous fut pas donné de jouir pendant longtemps de ce repos relatif. Tout à coup le valet apparut à la porte qui s'ouvrait sur le jardin. Il était pâle et tremblant.

— Vite, vite, bégaya-t-il. Où est mon maître? Il y a des cavaliers, beaucoup de cavaliers sur la route.

Nous lui montrâmes la chambre de ses maîtres et nous l'entendîmes qui leur conseillait rapidement de fuir sans perdre une minute. Il n'y avait pas d'autre espoir que de s'échapper par le jardin, car on frappait violemment à la porte extérieure de notre maison, et l'on nous criait que si nous ne l'ouvrions pas sur-le-champ, on l'enfoncerait à coups de crosse.

Pâles comme un linge, l'étranger et sa femme descendirent en courant. Ils ne savaient que faire, et paraissaient fous de terreur.

Marguerite, qui seule avait conservé toute sa présence d'esprit, s'élança vers la porte et nous dit d'un ton impérieux :

— Personne de nous ne comprend le français, pas un mot, entendez-vous?

Elle jeta un regard sur la porte du jardin pour s'assurer que les étrangers s'étaient échappés par là, puis elle répondit à voix haute aux gens qui frappaient au dehors :

— Oui, oui, un peu de patience, on y va.

Quatre dragons, le sabre nu, firent irruption dans la pièce, et jetèrent autour d'eux des regards enflammés en criant :

— Où sont-ils, où sont-ils, ces damnés aristocrates? Parlez, ou nous vous fendons la tête.

— Ah! vous faites semblant de ne pas comprendre le français et de ne rien savoir, vociféra celui d'entre eux qui paraissait être leur chef. Leur voiture n'est-elle pas à côté de votre maison? Et pourquoi cette lumière ici passé minuit?

Il avait déjà saisi Marguerite par l'épaule et menaçait de la frapper effectivement de son sabre. Je poussai un cri et m'élançai à son secours... mais en ce moment les infortunés fugitifs, ramenés du jardin par d'autres dragons, rentrèrent dans la maison.

Le chef traîna l'étranger près de la table pour que son visage fût éclairé par la lumière de la lampe, et le prenant à la gorge lui dit.

— Qui es-tu? Quel est ton nom? Parle.

— Je suis un paysan de la Normandie, répondit le gentilhomme, et mon nom est Jacques Vannier.

— Ah! tu es un paysan? ricana le brigadier. Et cette dame-là, c'est une paysanne aussi? Allons, allons, levez-vous, madame, et confirmez les mensonges de votre mari. Levez-vous, vous dis-je!

A ces mots il se dirigea vers l'étrangère pour la contraindre à se lever; mais la pauvre mère était tombée en syncope, et sa tête roulait inanimée sur la table au milieu des cris des soldats impitoyables.

Je remarquai avec joie qu'Hélène avait caché tout à fait l'enfant sous ses couvertures de laine, et ne faisait aucun mouvement qui pût trahir la présence d'une quatrième victime.

— Ah! ah! ricana le dragon, pas mal imaginée cette syncope, mais nous n'avons pas le temps de nous amuser ici. Voyons si vous êtes réellement des paysans.

Il déchira par bandes la blouse bleue de l'étranger, et lui arracha aussi une espèce de veste grossière. Un pénible soupir souleva la poitrine du gentilhomme à demi défaillant. Il était là, exposé aux regards de ses ennemis, avec une chemise dont le jabot et les manches étaient garnis de dentelles; des pierres précieuses étincelaient au ruban de sa montre.

— Nous en savons assez, dit le dragon. Prenez ces aristocrates par le cou, camarades, et évanouis ou non, en route pour la justice parisienne! Ils ont pris soin eux-mêmes d'amener leur voiture et leurs chevaux; ils n'auront pas besoin de se fatiguer, vite, ne perdons pas un instant : quatre hommes avec moi.

Sans pitié, sans égards pour la pauvre dame inanimée, les trois étrangers furent saisis et traînés ou portés dehors.

Nous, à demi morts de peur, nous tremblions de tous nos membres, et nous ne trouvions ni force ni courage pour exprimer notre angoisse par un seul mot.

— Il n'y a plus d'aristocrates dans votre maison? demanda le dragon; vous me le jurez sur votre vie?

Marguerite leva les épaules, comme si elle ne le comprenait pas; nous restâmes muets.

— Ignares, imbéciles, oisons! grommela le soldat. Ça demeure sur les frontières de France, et ça ne comprend pas le français! Suivez-moi, mes hommes, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

En achevant ces mots il prit la lampe, monta l'escalier, visita toute la maison du grenier à la cave, et, lorsqu'il revint, nous dit d'un ton menaçant :

— Vous n'êtes pas encore Français; mais prenez-y garde, vous le serez un jour, et alors gare aux imprudents qui ont osé héberger les ennemis de la France. Mais à quoi bon donner ces avis à des esclaves qui n'entendent pas un mot de la langue de la liberté?... En route, camarades.

Quelques minutes après nous entendîmes les cavaliers s'éloigner, et le roulement des roues et le claquement des fouets nous arracha un cri d'angoisse; car cela nous apprenait que les malheureux étrangers commençaient ce terrible voyage que le dragon avait appelé le « voyage » vers la Justice parisienne. Muets et frémissants, nous nous regardions les uns les autres, craignant toujours de voir les soldats revenir sur leurs pas.

Marguerite rompit la première le silence.

— Les tigres sont déjà loin, dit-elle. Pauvres gens, quel terrible sort! L'enfant du moins est sauvé : le ciel l'a visiblement protégé. S'il perd sa mère, il en retrouvera deux autres. Quant à moi, je jure Dieu que si cet enfant reste confié à nos soins, je me dévouerai à son bien-être jusqu'à mon dernier soupir. Ce sera désormais le but de ma vie.

— Ah! je l'aimerai comme mon propre fils, dit Hélène, s'effrayant déjà à l'idée d'avoir à partager cette noble tâche avec une autre.

— Je comprends, murmura ma cousine. Tant qu'il n'aura pas besoin de mes soins, je l'abandonnerai entièrement à votre amour! mais il nous est confié à tous, et je remplirai tant que je vivrai la tâche que j'ai acceptée.

Les deux femmes échangèrent encore bien d'autres paroles pour se disputer la plus grande part de cette œuvre d'humanité...

Comme le sort cruel se rit des espérances humaines! Hélène et Marguerite venaient de se mettre d'accord et embrassaient à l'envi la pauvre petite créature abandonnée, lorsque tout à coup nous entendîmes se rapprocher le galop d'une troupe de cavaliers.

Avant que nous eussions le temps de faire un mouvement, notre porte fut enfoncée, et quatre dragons firent irruption chez nous. L'un d'eux s'écria d'un ton de menace, pendant que ses regards fouillaient tous les coins de l'appartement :

— Il y a un enfant dans cette maison. Où est-il? Vous ne répondez pas ? Allons, pas de bêtises, notre temps est précieux. Il me le faut, livrez-le moi! Ah! vous ne comprenez pas le français! C'est inutile, d'ailleurs; cette femme que voilà tient le moutard sur ses genoux. Faut-il que j'emploie la violence pour le lui prendre? Eh bien, soit!

Il tendit les mains vers la pauvre victime, pour s'en emparer. Hélène recula jusqu'à la cheminée, implorant le dragon avec des larmes de pitié! Folle de terreur, elle oublia le sage conseil de Marguerite : elle parla français sur tous les tons, elle dit que c'était son propre enfant, et qu'on ne le lui arracherait qu'avec la vie.

— Qu'espérez-vous d'une pareille comédie? ricana le dragon? La femme de l'aristocrate ellemême, lorsqu'el'e est revenue à elle, a crié et gémi pour avoir son enfant... Je ne suis ni méchant ni cruel, mais j'ai des ordres précis de mes supérieurs. Ne me forcez pas à verser le sang pour les exécuter.

Il saisit l'enfant et l'arracha des bras de ma femme. Elle poussa un cri déchirant et se jeta en pleurant à mon cou.

Marguerite s'élança sur les pas du soldat au moment où il allait sortir avec sa proie; elle fut assez téméraire pour le saisir par les épaules et tenter de le faire rentrer dans la chambre; mais deux autres soldats la repoussèrent si violemment, qu'elle tomba la tête contre la muraille.

Le trot sonore des chevaux nous apprit bientôt que le pauvre enfant malade allait rejoindre ses parents, pour les accompagner dans ce terrible voyage.

Accablés de douleur et d'effroi, nous restâmes pendant quelque temps silencieux, nous regardant mutuellement avec angoisse; des larmes coulaient de nos yeux.

Une pensée soudaine me fit frémir; je me souvins du trésor. J'allai fermer la porte encore ouverte, puis je poussai le verrou. Dans le vestibule je heurtai du pied un objet que je ramassai et que j'approchai de la lampe.

C'était une pipe dont le fourneau, en porcelaine fine, portait un couvercle attaché par des chaînettes d'argent. Sur ce fourneau on avait peint une tête de mort coiffée du bonnet rouge des Jacobins, et au-dessous on lisait ces mots : *Liberté, égalité, fraternité, ou la mort.*

Dans un premier mouvement de colère je me disposais à briser cet emblême sur le sol, mais Marguerite qui s'en aperçut me prévint et m'arracha la pipe en disant :

— Qu'allez-vous faire, imprudent? Et si les dragons revenaient chercher la pipe?

Je la jetai sur un buffet.

Marguerite attira notre attention sur les habillements de l'enfant qu'on nous avait laissés. Ils consistaient en une paire de souliers et de bas, en un corsage, et une petite jupe de dessus. Nous examinâmes longtemps ces divers objets avec une grande attention; mais nous eûmes beau chercher pour y découvrir quelque marque ou quelque initiale, nous perdîmes nos peines.

— Ciel! quelle affreuse situation! m'écriai-je. Les malheureux émigrés sont en route pour Paris; l'enfant nous est enlevé; le trésor seul, un trésor immense, reste entre nos mains. Nous ne savons pas quelles sont ces personnes. Cet argent m'épouvante. Que devons-nous en faire? Si je le remettais à l'autorité?

— Perdez-vous la raison, riposta Marguerite. Notre devoir est simple et clair : ne revéler à personnne au monde ce secret, et rester fidèles à nos promesses. Ces malheureux nobles peuvent encore échapper à la mort; la femme et surtout l'enfant peuvent trouver grâce devant les juges, qui n'ont point de motifs pour verser le sang de créatures innocentes. Les hasards de la guerre peuvent ramener les Français dans notre pays. Si nous révélions ce secret à quelqu'un, le trésor serait confisqué comme bien d'émigrés. Que répondrions-nous plus tard, quand les légitimes propriétaires viendront nous redemander l'argent? Nous devons être muets comme la tombe.

— Marguerite a raison, dit Hélène. L'enfant est enlevé à notre affection, mais nous avons à veiller sur son héritage avec un soin jaloux. Nous en avons fait serment.

— Si nous savions seulement le nom de ses parents! murmurai-je. Cette complète ignorance m'effraie.

— Si j'étais un homme, dit Marguerite, je saurais dès demain quels sont ces gens.

— Et que feriez-vous donc? demandai-je.

— C'est bien simple : dès le point du jour je suivrais les traces des chevaux, j'interrogerais les gens sur mon passage s'il le fallait, et je saurais par quel chemin les dragons et leurs victimes sont rentrés en France. Sans doute on a mis ces malheureux en prison dans quelque ville-frontière. On y connaîtra leur nom, ou on les aura forcés de le décliner. Avec un peu de prudence et de ruse, — dussé-je, pour réussir, me faire passer pour le plus sanguinaire des Jacobins. — je finirais bien par savoir ce qu'ils sont.

Je déclarai que j'étais prêt à essayer cette tentative difficile et peut-être dangereuse. Cependant l'idée d'avoir à suivre en France, bien loin peut-être, le fatal cortége, m'inspirait une profonde terreur, car comment justifier mes recherches aux yeux des Français méfiants? Témoigner quelque intérêt aux nobles arrêtés pouvait me coûter la liberté et même la vie.

Nous réfléchîmes pendant quelques instants à cette grave difficulté.

— Ah! il y un moyen, s'écria joyeusement Marguerite. La pipe, la précieuse pipe! Emportez-la; les dragons l'ont perdue en route, et vous en cherchez le propriétaire, afin de pouvoir la lui rendre. On considérera ce soin comme une preuve de vos sympathies pour les soldats français... Et maintenant, mes amis, assez de tristesse et d'effroi. Pensons à aller nous coucher; nous avons besoin de toutes nos forces et de toute notre présence d'esprit pour arrêter définitivement notre plan de conduite. Notre embarras est grand, je le reconnais.

Au moment où nous étions prêts à aller nous coucher, elle ajouta encore :

— Ne négligez pas, Félix, de prendre assez d'argent avec vous, cela peut être utile, et même nécessaire. Je veux supporter ma part dans les frais, car je me tiens pour engagée de moitié dans cette triste affaire. N'épargnez rien, et ne revenez pas avant d'avoir atteint votre but... Maintenant, bonne nuit; je me lèverai de bonne heure, et j'aurai soin que votre déjeuner soit prêt au point du jour.

J'allai m'assurer encore une fois que les portes et les fenêtres étaient bien fermées, puis je me mis au lit.

Hélène eut peine à s'endormir. A la fin cependant j'entendis, à sa respiration égale, que le sommeil avait vaincu ses émotions. Quant à moi, je ne pus fermer l'œil. Toutes sortes d'images effrayantes tourbillonnaient dans mon cerveau, mais c'était surtout la pensée du trésor qui m'agitait, ce trésor qui était caché dans la chambre au-dessus de ma tête. Quelle terrible responsabilité pesait sur moi! Si jamais cet argent nous était volé!

Que se passait-il en moi? J'entendais constamment des bruits de mauvais présage; oui, il me semblait même qu'on essayait au-dessus de moi de forcer l'armoire où le trésor était renfermé... Marguerite? Oh! cela ne se pouvait pas! Des voleurs? Je me trompais sans doute, mais le bruit sourd qui résonnait dans mes oreilles était si distinct que je devins à moitié fou d'angoisse, et que je ne pus supporter l'incertitude plus longtemps.

Je me levai tout doucement pour ne pas éveiller ma femme, et je descendis pieds nus dans l'obscurité. Je prêtai l'oreille avec une attention fébrile, et dans le silence de la nuit, je n'entendis que les battements précipités de mon cœur. Je remontai, et j'écoutai à la porte de la chambre de Marguerite. Je l'entendis dormir d'un sommeil tranquille. Je m'approchai en chancelant de l'armoire où était caché l'argent des émigrés, et la tâtai de ma seule bonne main, dans les ténèbres. La serrure était intacte. J'avais rêvé tout éveillé. Le bruit inquiétant n'avait existé que dans mon imagination.

Rassuré momentanément, je revins me mettre au lit, et peu de temps après je tombai dans un pesant sommeil.

IV

Tout à coup je me réveillai tout tremblant, et je m'écriai avec épouvante :

— Hélène, des voleurs, des voleurs!

— Mais calmez-vous donc, Félix, vous rêvez, dit ma femme. C'est Marguerite qui vient vous éveiller.

En effet j'entendis ma cousine frapper à la porte, et me crier qu'il faisait jour et que le déjeuner m'attendait.

Je m'habillai et descendis à la salle à manger, bientôt suivi d'Hélène.

Pendant que nous prenions le café tous les trois, ma cousine ne négligea pas de me donner une foule de conseils pour l'accomplissement de ma mission. Je devais être extrêmement prudent pour ne pas faire soupçonner que nous avions des relations avec les proscrits français. Je ne devais reculer devant aucune espèce de sacrifices, pécuniaires ou autres, pour découvrir le nom du malheureux émigré. S'il était nécessaire de mal parler du roi ou des nobles, Dieu me pardonnerait cette imposture en faveur de la pureté de mes intentions.

Je mis la pipe dans ma poche, pris mon bâton de voyage, et me mis en route, plein de crainte et d'inquiétude, mais fermement résolu à faire tout ce qui serait possible pour éclaircir l'intolérable situation où me plaçait la possession de ce trésor sans propriétaire connu.

Il ne me fut pas difficile de découvrir, sur le sol détrempé, les traces de pas des chevaux et des roues de la voiture. Il eût fallu être à moitié aveugle pour ne pas les distinguer, même de loin.

Je les suivis donc d'un pas rapide, et la tête haute, sans avoir l'air de les regarder. A cette heure matinale tout dormait encore dans les villages et les hameaux, et il n'y avait personne sur les chemins; mais personne ne devait savoir, et je ne pouvais laisser soupçonner à âme qui vive, que j'avais une raison particulière pour m'attacher aux pas des Français fugitifs. Les traces de pas des



Cette populace en délire... (Page 20.)

chevaux me conduisirent sur le grand chemin de terre vers Messines. Je le suivis pendant une demi-heure sans que rien vînt retarder ma recherche précipitée. Je rencontrais bien de temps en temps quelques paysans qui s'en allaient travailler aux champs, mais je passais rapidement en leur souhaitant le bonjour.

Près de Messines, les dragons avaient tourné à droite, en évitant cette petite ville, et avaient pris la grand'route qui mène à Waesten. Ils avaient usé des mêmes précautions aux environs de Waesten, pour traverser la Lys sur le Pont-Rouge.

J'étais là sur la frontière, et je fus retenu par les douaniers et les soldats, parce que je n'avais pas de sauf-conduit. Je leur montrai la pipe de porcelaine avec la tête de mort, en leur disant que je voulais la restituer à un dragon français qui l'avait perdue aux environs de Visseghem, et ils me laissèrent passer sans difficulté.

A peine eus-je fait une demi-lieue sur le territoire français que je commençai à douter si je n'avais pas perdu la piste. Comme je me trouvais sur la large chaussée qui conduit à Lille, je ne pouvais naturellement plus apercevoir la trace des roues de la voiture; mais, jusque-là, j'avais distinctement reconnu les empreintes des pieds des chevaux, et je les avais suivies avec certitude.

A cet endroit les cavaliers avaient sans doute pris le pavé, car les chaussées de terre ne portaient plus aucune trace. Avaient-ils passé par un chemin de traverse?

Mon incertitude était grande; je ne vis pas d'autre moyen d'en sortir que de demander des renseignements à la première maison que je rencontrerais.

J'arrivai bientôt à un cabaret. J'y entrai et me fis servir un verre de bière. Je demandai à la vieille hôtesse si pendant la nuit elle n'avait pas entendu passer une troupe de cavaliers.

— Comment savez-vous cela, monsieur? demanda-t-elle avec étonnement.

— J'ai entendu dire au Pont-Rouge que les dragons ont, cette nuit, ramené de Frandre des nobles fugitifs et les ont conduits à Lille.

— C'est la vérité, monsieur, répondit-elle. Nous en avons été assez effrayés. Figurez-vous que nous dormions paisiblement, sans soupçonner que nous pouvions être éveillés ainsi à l'improviste... Tout à coup on frappe à coups de sabre sur notre porte, et l'on nous oblige à descendre et à allumer de la lumière. Une vingtaine de dragons font irruption dans notre maison, et tandis que la plupart se mettent à boire, les autres sortent et ramènent avec eux trois prisonniers : un monsieur en manches de chemise, un paysan et une paysanne. La paysanne était pâle comme une morte, et elle devait avoir beaucoup pleuré, car ses yeux étaient tout rouges. Elle semblait près de s'évanouir, et elle s'affaissa comme une masse sur la chaise qu'on lui offrait. Ni elle ni ses compagnons d'infortune ne prononcèrent pas une parole. Les dragons m'ordonnèrent de servir à boire et à manger aux prisonniers; mais la pauvre femme, presque suffoquée par les larmes, refusa tout... Lorsque les dragons eurent bu tout leur soûl et donné quelque argent à mon mari pour payer leur écot, le chef s'écria avec colère : Assez de repos! emmenez les aristocrates! à cheval, à cheval! — Ah! monsieur, ce chef avait l'air d'un homme impitoyable. — Je les suivis avec la lampe, et vis qu'on jetait brutalement ces malheureux dans la voiture. Une de ces pauvres victimes, le paysan, profita de l'occasion pour tenter de s'échapper. Il sauta hors de la voiture du côté opposé à la maison, et voulut s'enfuir dans les ténèbres. Il y fût peut-être parvenu s'il n'avait pas trébuché dans le fossé qui borde la chaussée. Je l'entendis pousser un grand cri de détresse et demander grâce. Avait-il reçu un coup de sabre? Je n'en sais rien, monsieur. Quoi qu'il en soit, malgré ses gémissements, il fut de nouveau jeté dans la voiture, et le triste cortège reprit au grand trot le chemin de Lille. — Horrible temps, monsieur! c'est à vous faire trembler jour et nuit!

— Mais, madame, répliquai-je, on m'a dit que ces fugitifs avaient avec eux un enfant, un petit enfant. L'avez-vous vu?

— Ils n'avaient pas d'enfant, monsieur?

— Il était peut-être resté dans la voiture?

— Je ne le crois pas, monsieur; car pendant que les dragons étaient ici occupés à boire, l'un d'eux, qui disait avoir perdu sa pipe, a forcé mon mari à l'accompagner dehors avec sa lanterne. Ils ont cherché vainement partout, même dans la voiture. Mon mari n'a pas vu d'enfant. Non, non, monsieur, soyez-en sûr, ils n'avaient pas d'enfant.

Je payai mon verre de bière et me remis en route. Qu'est-ce que cela signifiait? Où l'enfant était-il resté? Les dragons, voyant que l'innocente créature était dangereusement malade, l'avaient-ils laissée par pitié dans quelque village de la Flandre pour y être soignée! En pareil cas, il ne nous serait pas difficile, pensais-je, de découvrir son asile, puisque je connaissais exactement le chemin que les dragons avaient suivi.

Je réfléchissais encore à cette circonstance inattendue, lorsque quelque chose de particulier attira mon attention. Devant les maisons d'un village ou d'un hameau que j'allais atteindre, beaucoup de gens étaient rassemblés, et semblaient causer avec étonnement ou avec inquiétude de quelque fait grave.

M'étant approché, j'ai appris d'eux que l'on avait, ce matin même, trouvé un cadavre près de la route. Le mort paraissait être un paysan; il avait la tête fendue d'un coup de sabre.

Très ému, mais ne soupçonnant pas encore quelle pouvait être la victime, je pénétrai avec d'autres curieux dans la maison où l'on avait déposé le cadavre sur la paille; ses vêtements étaient posés sur une chaise.

Je fus pris d'un frémissement; je l'avais reconnu du premier coup d'œil; c'était le domestique des émigrés. A mes prudentes questions pour savoir si l'on connaissait ce mort, il me fut répondu qu'on avait fouillé ses vêtements, mais qu'on n'y avait rien trouvé qui pût indiquer son nom ou sa condition. On avait entendu la nuit un bruit de chevaux, et l'on supposait que le meurtre avait été commis par les cavaliers. Le bailli était parti pour Lille pour dénoncer le crime, si crime il y avait et en faire rechercher les auteurs.

Je poursuivis mon voyage les larmes aux yeux, et j'atteignis la ville de Lille vers onze heures du matin. Je me rendis dans le quartier où se trouve la prison, car je ne doutais pas que les dragons n'eussent fait descendre là leurs prisonniers.

Comment allais-je faire maintenant pour tâcher de savoir le nom des nouveaux venus? Je me fis servir un verre de bière et un morceau de viande froide dans un cabaret voisin, et en causant avec les gens de choses bien indifférentes, j'acquis la certitude que je ne m'étais pas trompé. Les dragons avaient réellement amené, vers le matin, des émigrés prisonniers; mais depuis plus de deux heures ceux-ci étaient repartis pour Paris avec beaucoup d'autres, dans trois voitures fermées escortées par une nombreuse troupe de dragons, pour y être incarcérés et jugés.

Les fugitifs étaient partis pour Paris! me faudrait-il donc retourner à la maison sans aucun éclaircissement? Si je pouvais seulement savoir leur nom, mon but serait du moins atteint.

Je quittai le cabaret, et j'errai par les rues, irrésolu, ne sachant que faire, les yeux sans cesse tournés vers la porte de la prison que je voyais s'ouvrir de temps en temps, ou vers les soldats qui se tenaient devant leur corps de garde.

Je ne pouvais pas faire autre chose que de questionner le portier; mais que lui dire, pour expliquer ma curiosité? Après m'être longtemps et inutilement creusé la tête à cet effet, je m'arrêtai à une résolution insensée; celle de faire semblant de croire que les émigrés eux-mêmes pouvaient avoir tué leur domestique, et de dire que si je cherchais à savoir leurs noms, c'était uniquement pour les dénoncer à la justice.

Quelqu'un sonna en ce moment à la porte de la prison. Je m'approchai, et lorsque le battant s'ouvrit, je me glissai prestement par l'ouverture ; mais le portier, me regardant avec des yeux irrités, me retint et me demanda ce que je venais faire là. Il écouta avec un sourire d'incrédulité l'histoire que je lui débitai sur le meurtre du domestique; sans me répondre, il fit signe aux soldats du corps de garde, leur dit à l'oreille que j'étais un espion, assez téméraire et assez fou pour venir s'informer auprès de lui du nom des émigrés.

Les soldats me prirent brutalement au collet et m'entraînèrent en m'adressant une série d'injures qui me firent comprendre que mes allures étranges avaient tout de suite éveillé leur attention, et qu'ils ne m'avaient pas un instant perdu de vue. On me poussa dans le corps de garde, où je fus immédiatement interrogé par un sergent aux grandes moustaches et à la figure rébarbative.

— Qui êtes vous? Quel est votre nom? Où demeurez-vous? me demanda-t-il sévèrement.

— Je suis Flamand; je demeure de l'autre côté de la frontière, près d'Armentières, et je m'appelle Félix Roobeck, répondis-je.

— Que venez vous faire en France, et à Lille?

Je lui racontai, d'une voix aussi assurée que possible, qu'un dragon français avait perdu près de la frontière une pipe de prix, et enfin toute l'histoire que j'avais forgée en route, et qui était vraie en partie.

Et pour preuve de la vérité de mon récit, je tirai la pipe de ma poche. Le sergent et les hommes qui l'entouraient la regardèrent avec une admiration mêlée de convoitise. Ce qui les ravissait le plus, ce n'était pas le couvercle et les petites chaînettes d'argent, c'était la tête de mort coiffée du bonnet rouge des Jacobins.

Le sergent mit la pipe dans sa poche en riant, et me dit :

— C'est bien; je connais le dragon et lui remettrai sa pipe. Et maintenant, en avant, arche, passez votre chemin, si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur.

Son projet ne m'échappait point; il voulait s'approprier la belle pipe; mais moi qui croyais en avoir besoin pour ma sauvegarde, je la réclamai avec insistance, je finis même par le menacer d'aller me plaindre à ses chefs.

— Mille tonnerres! s'écria le sergent furieux, c'est ainsi que tu le prends et que tu me remercies de ma bonté? Attends un peu, imbécile de Flamand, tu vas payer cher ton audace... Caporal, veillez au grain. Deux hommes avec moi pour conduire ce gredin-là chez le commissaire extraordinaire. Je fus conduit, ou plutôt poussé à force de bourrades à travers deux ou trois rues, jusqu'à ce que je me trouvasse dans l'antichambre ou dans la salle d'attente d'un grand bâtiment. Les deux soldats me gardèrent à vue, tandis que le sergent entra, probablement pour aller me dénoncer comme espion.

Je m'étais laissé tomber sur une chaise, et je réfléchissais, la tête cachée dans les mains, au terrible sort qui m'attendait. On allait sans doute me jeter en prison, me conduire à Paris comme tous les condamnés, et... peut-être ! Ma pauvre Hélène, qu'allait-elle devenir?

J'avais les yeux pleins de larmes, et l'inquiétude me faisait trembler de tous mes membres.

Le sergent revint, et l'on me fit entrer dans une pièce où un monsieur était debout derrière un grand pupitre. Il me regarda d'un œil sévère et inquisiteur.

— Pourquoi cache-t-il sa main gauche sous son habit? demanda-t-il. Que cachez-vous là?

Sans rien dire, je lui montrai ma main mutilée, dont la vue provoqua chez le commissaire un geste de commisération.

— Pourquoi rôdez-vous comme un espion autour de la prison? Pourquoi témoignez-vous de l'intérêt pour des gens qui sont traîtres à leur patrie?

Je lui dis que j'avais vu un cadavre à une lieue de Lille environ ; que d'après les dires des villageois, je devais supposer que le meurtre avait été commis par des émigrés qui avaient passé par là sous une escorte de dragons ; que ce crime m'avait pendant la nuit indigné, et que j'étais venu à Lille pour le dénoncer, après que j'aurais appris du portier de la prison les noms des coupables.

Le commissaire, étonné de ce récit invraisemblable, fit une moue de mauvaise augure. Je sentis le péril de ma situation, et j'y puisai la force de continuer à jouer mon rôle difficile.

— C'est peut-être une sottise que j'ai faite, monsieur, balbutiai-je, mais il ne m'est pas venu à l'esprit de croire de braves soldats comme les

dragons coupables d'un pareil méfait. Si je me suis trompé, veuillez me le pardonner.

— Vous demeurez en Flandre?

— Tout près des frontières, monsieur.

— Et quand vous avez vu le cadavre, vous étiez déjà à plusieurs lieues en deçà. Que veniez vous faire en France?

Je répétai l'histoire de la pipe trouvée et j'affirmai que je n'étais venu en France que pour en retrouver le propriétaire; et j'ajoutai comme conclusion que le sergent qui était devant lui avait mis la pipe dans sa poche et refusait de me la rendre.

Le commissaire extraordinaire ordonna au sergent de lui remettre la pipe. Était-elle pour lui la preuve de la sincérité de mes explications, ou avait-il pitié de mes angoises ? Quoi qu'il en fût, il serra la pipe dans son pupitre, en disant qu'il allait en faire rechercher le propriétaire, et ajouta d'un ton fort calme.

— Vous avez été imprudent, très imprudent. Les émigrés dont vous parlez ne sont pas coupables de ce prétendu meurtre. Je connais toute l'affaire par l'enquête qui a été faite cette nuit même. L'homme dont vous avez vu le cadavre a voulu s'échapper, et c'est à cette occasion qu'il a reçu ce malheureux coup de sabre. Les émigrés, dont il était en effet le domestique ou le cocher, ont obstinément refusé de décliner leur nom; mais à Paris, on trouvera bien moyen de leur délier la langue.

Se tournant ensuite vers les soldats, il dit d'un ton sévère :

— Sergent, retournez à votre garde, et dorénavant gardez-vous bien de vous approprier encore des objets perdus, sinon vous aurez affaire à moi. Que vos hommes conduisent ce Flamand hors des murs de la ville.

— Et vous, imprudent, ajouta-t-il, remerciez le sort de ce que j'ai eu pitié de vous, et ne remettez jamais les pieds en France tant qu'elle sera menacée par des ennemis de toute sorte. Si vous retombiez entre mes mains, je serais sans pitié pour vous, et je vous ferais jeter dans un cachot comme convaincu d'espionnage. Si vous n'avez pas envie de contempler de près le couperet de la guillotine, ne méprisez pas mon sage conseil.... et maintenant courez à votre maison sans regarder derrière vous.

Les soldats me conduisirent hors de la ville, et me mirent alors en liberté. J'avais déjà fait cinq lieues à pied ce jour-là, et je me sentais fatigué; de plus, la crainte d'être arrêté encore me faisait désirer d'atteindre la frontière le plus tôt possible. Cela me donna l'idée de louer une voiture dans le faubourg populeux où je me trouvais. La première personne à qui j'en parlai me conseilla d'attendre la malle-poste qui part tous les jours de Lille à trois heures, et qui correspond à la frontière avec la malle-poste flamande pour Commines, Wervick et Menin; cette voiture allait passer dans dix minutes.

Je suivis lentement la chaussée, et quand la malle-poste arriva, je fis signe d'arrêter et j'y montai.

Reconnu à la frontière par les douaniers, on me laissa passer sans difficulté, et je me dépêchai de retourner à la maison par les chemins les plus courts. J'y arrivai vers le soir.

Le récit de mes mésaventures en France fit plus d'une fois pleurer Hélène. Nous étions fort affligés parce que ce voyage, au lieu de nous apporter quelque lumière, n'avait fait qu'augmenter nos incertitudes. Où pouvait être resté le pauvre enfant malade?

Marguerite était d'avis que je me remisse en route dès le lendemain matin pour interroger les gens tout le long de la route par laquelle les dragons avaient passé. Elle convenait que c'était difficile, car je devais éviter prudemment toute allusion qui pourrait faire soupçonner nos rapports avec les émigrés. Cependant il fallait le risquer, il n'y avait pas d'autre moyen, pas d'autre chance de découvrir où les dragons avaient laissé l'enfant héritier du trésor qu'on nous avait confié.

Avant de me coucher je voulus aller m'assurer de mes propres yeux que la malle qui contenait l'argent était encore dans l'armoire. Marguerite se moqua de moi, mais je n'en persistai pas moins, donnant pour raison mon rêve inquiétant de la nuit précédente, et mon désir de ne plus en avoir de semblable.

La malle était toujours à sa place, telle que l'étranger l'avait mise; on n'y avait certainement pas touché.

Cela me rassura tout à fait, et je passai une nuit tranquille.

V

Le lendemain, une heure après que le soleil avait paru sur l'horizon, je pris mon bâton et me mis en route pour rechercher l'enfant. Je parlai à toutes les personnes que je rencontrai, j'entrai dans toutes les maisons et fermes le long de la route. Comme je n'osais pas poser de questions directes, je donnai à tout le monde la même explication de ma curiosité.

— Je viens d'entendre raconter tout à l'heure par un passant, disais-je avec une indifférence affectée, qu'hier des dragons français ont abandonné un enfant dans un village des environs. On ne sait rien de cela à Visseghem. C'est une histoire comme

on en répand tant dans ces temps troublés, n'est-ce pas?

On me regardait avec étonnement et méfiance, et malgré toutes les peines que je me donnai, je ne trouvai personne qui eût entendu parler de cela.

Lorsque je rentrai le soir, harassé et découragé, je ne rapportai aucun renseignement.

Marguerite s'imagina que mes recherches n'avaient pas été assez minutieuses, je fus obligé de lui indiquer le plus exactement possible le chemin que les dragons avaient pris, parce qu'elle voulait se mettre en quête elle-même le lendemain matin.

Elle partit en effet, et le soir elle revint, comme moi, sans avoir rien découvert.

Les jours suivants nous fîmes de nouvelles recherches, chacun de notre côté, mais toujours sans le moindre succès. Nous en vînmes naturellement à douter que la vieille aubergiste m'eût donné des renseignements exacts en me disant que les émigrés n'avaient pas d'enfant avec eux. Il pouvait bien être resté endormi au fond de la voiture sans que son mari l'eût remarqué. En ce cas, on l'eût conduit à Paris avec ses parents.

Nous nous vîmes donc réduits à cesser nos infructueuses recherches, avec l'espoir de recevoir plus tard des nouvelles.

Alors se posa naturellement la question de savoir ce que nous avions à faire non seulement en ce qui concernait le trésor, mais encore relativement à nos propres moyens d'existence.

Je possédais environ deux cents couronnes; mais cette somme ne pouvait pas toujours durer, et nous ne devions l'employer qu'avec parcimonie, car elle était notre seule ressource pour attendre une amélioration dans notre position. Aller à Gand, il n'y fallait pas songer, du moins pour le moment. La malle était trop pesante pour être emportée, et en tous cas, il n'y avait pas moyen de la cacher en voyage. Un pareil trésor en notre possession éveillerait naturellement les soupçons, et que pourrions-nous répondre si quelqu'un nous demandait où nous avions ramassé ce tas d'or? Non, le trésor devait rester là où le gentilhomme français l'avait déposé, et nous ne pouvions pas nous éloigner de la cachette.

Mais que faire, alors? Notre situation pouvait rester la même pendant des mois, des années même. De quoi vivions-nous alors, et comment payer le fermage de notre petite métairie. Puiser dans la malle et employer le contenu à notre entretien? nous repoussâmes cette pensée avec horreur; nous avions juré de conserver le dépôt à ses propriétaires, et nous étions résolus à tenir ce serment, dussions-nous souffrir le besoin et même la misère.

Marguerite persistait dans sa résolution d'aller dans un couvent à Gand. Je la suppliai de renoncer à ce projet, du moins pendant quelque temps; car je m'effrayais à l'idée de rester seul avec ma femme pour garder le trésor, et de voir s'éloigner une personne qui partageait avec nous ce secret redoutable. Pour la convaincre, je lui dis que sa promesse lui imposait, autant qu'à nous, un devoir grave, mais librement accepté. Elle le reconnaissait, mais pour toute réponse elle me dit qu'elle réfléchirait; peut-être y avait-il encore un moyen pour nous de sortir d'embarras.

Le lendemain en déjeunant elle nous dit:

— Mes amis, j'ai trouvé un moyen. Il n'est pas brillant, mais j'ai eu beau me casser la tête, je n'ai pas trouvé mieux. Il nous permettra en tous cas d'attendre des temps meilleurs. Voici la chose: J'ai une proposition à vous faire. Hélène est couturière, et les gens de Visseghem ont appris à estimer son habileté et son goût. Je suis également assez adroite en fait de couture, vous le savez; qui nous empêche de reprendre l'état de couturières?

— Ah! les habitants de Visseghem nous en veulent; ils ne nous donneront pas d'ouvrage, dit Hélène en soupirant.

— Vous ne connaissez pas les gens, répliqua Marguerite; qui a des ennemis trouve des amis par cela même. D'ailleurs, ceci est mon affaire, je chercherai des clients, et vous pouvez être certaine que je vous en amènerai; dans les commencements, pas beaucoup, sans doute, mais insensiblement assez pour nous mettre à même de payer notre loyer et notre entretien avec le fruit de notre travail. Ne considérez cela que comme une ressource momentanée; dès que nous saurons quelque chose des émigrés, et de ce qu'il faudra faire pour leur rendre le trésor, chacun de nous reprendra sa liberté. Vous, vous chercherez alors un autre moyen d'existence, et j'entrerai dans un couvent.

Après une courte discussion nous approuvâmes son projet et nous l'adoptâmes.

— Maintenant, je dois vous dire comment je comprends la chose, dit-elle: Les bons comptes font les bons amis. Nous partageons tout ce que nous gagnons, et nous supportons chacun notre part dans les frais du ménage.

— Naturellement, dit Hélène, la moitié de ce que nous gagnerons vous appartiendra légitimement. Pensez-vous, cousine, que nous aurions pu avoir une autre intention?

— Vous ne me comprenez pas, répondit Marguerite, ce n'est pas la moitié qui m'appartiendra, mais le tiers. Ne sommes-nous pas trois?... Ne vous y opposez pas, mes amis, il y a une com-

pensation; vous payerez les deux tiers de la dépense.

— Mais moi, je ne peux pas travailler avec vous, objectai-je.

— Vous chercherez une occupation, répliqua-t-elle. Pas maintenant, un peu plus tard; nous devons savoir d'abord si l'état de couturière nous rapportera de quoi gagner notre vie. Alors, ce que vous gagnerez, vous le verserez comme nous dans la caisse commune, de cette façon, les droits seront parfaitement égaux entre nous. Nous nous aiderons et même nous nous servirons l'un l'autre; mais personne ici ne sera servante ni domestique. Dites-moi maintenant si vous approuvez mon plan.

Nous ne pouvions qu'accepter avec reconnaissance sa généreuse proposition, et cet entretien se termina par une chaleureuse étreinte entre ma femme et Marguerite.

Une heure après, Marguerite s'en allait déjà au village pour annoncer à tous qu'Hélène reprenait son état de couturière, et pour lui chercher des pratiques.

Vers midi, elle revint avec deux commandes qui, à la vérité, n'étaien pas bien importantes, mais qui donnaient bon espoir pour l'avenir. Marguerite nous raconta tout ce qu'elle avait dit et fait pour inspirer aux gens de l'intérêt pour nous. Partout elle avait eu à lutter contre la croyance enracinée que nous devions avoir beaucoup d'argent, que nous étions riches, et que nous ne feignions d'être pauvres que pour faire cesser les cancans des paysans. Nous prouverions bien plus tard, affirmaient pourtant les gens du village, que notre oncle ne nous avait déshérités qu'en apparence. Marguerite avait réussi à convaincre quelques personnes que ce soupçon n'avait rien de fondé; elle en avait ébranlé d'autres, bien qu'elle dût convenir que chez la plupart elle avait fait de vains efforts pour ôter cette fausse idée de leurs dures têtes. Mais cela ne faisait rien, pensait-elle. Si nous faisions de bon ouvrage, si nous fournissions de jolies robes, d'une bonne coupe et d'une couture solide, les clients ne s'inquièteraient plus de savoir s'ils étaient servis par des ouvrières riches ou pauvres.

VI

Avant la fin de la semaine Marguerite avait raccolé deux ou trois nouvelles pratiques, et obtenu même la façon d'une robe de gala pour la fille de M. Backerzeel, le fabricant d'huile. Si je pouvais, de mon côté, trouver quelque occupation fructueuse, les ressources ne nous manqueraient probablement pas pour continuer à habiter la petite ferme, et à y attendre des nouvelles des émigrés français ou de leur enfant.

Dans le courant de la seconde semaine, je me rendis chez le notaire pour lui offrir mes services en qualité de commis ou d'expéditionnaire. A sa première réponse, je sautai de joie : Son clerc venait précisément de solliciter une meilleure place chez un notaire de Courtrai, et avant huit jours il saurait s'il était accepté? Si cela réussissait — et c'était probable — il quitterait Visseghem, et le notaire ne demandait pas mieux que de m'admettre dans son étude pour succéder à son clerc.

Durant une semaine nous nous berçâmes de ce doux espoir, car le clerc du notaire recevait de beaux appointements... Mais, hélas ! lorsque j'allai demander, le dixième jour, si l'on n'avait pas encore de nouvelles, je fus cruellement déçu, le clerc s'était trompé dans son attente : la place de Courtrai était donnée à un autre. Notre notaire ne pouvait donc pas m'employer...

Je revins au village à pas lents et les larmes aux yeux. J'avais perdu tout espoir de gagner quelque chose de mon côté : car le bailli m'avait dit qu'il ne pouvait me donner du travail. Ma situation vis-à-vis d'Hélène et de Marguerite m'était pénible et m'humiliait profondément. Rester ainsi à la charge de deux femmes, et vivre à leurs frais sans apporter un sou dans le ménage, moi, le seul homme de la communauté ! Cette idée me faisait rougir.

Pendant que j'étais plongé, la tête basse, dans ces tristes réflexions, quelqu'un me frappa tout à coup sur l'épaule; je levai la tête et vis le vieux secrétaire de notre commune arrêté devant moi en souriant.

— Je viens de chez vous, me dit-il. J'avais une proposition à vous faire. Vous cherchez un emploi de commis, n'est-ce pas? Je sais depuis hier que le clerc de notre notaire ne quittera pas Visseghem. Il y a aujourd'hui trente ans que je passe toutes mes journées à écrire, courbé sur un pupitre en qualité de secrétaire communal. Un héritage m'a donné le moyen et le droit de prendre du repos; mais je ne voudrais pas abandonner mon titre de secrétaire. Comprenez-vous ce que je veux vous proposer? Vous m'aiderez dans mes écritures. Vous ne serez obligé de vous trouver à votre bureau que deux heures par jour; le reste de votre besogne, vous pourrez le faire chez vous. Parce que c'est vous, je vous donnerai quinze florins par mois. Ce n'est pas une fortune que je vous offre, j'en conviens; mais il n'est pas certain que vous trouveriez ailleurs de plus gros appointements. Eh bien, qu'en dites-vous?

Je me montrai enchanté, et j'acceptai sa proposition avec la plus vive reconnaissance. Cela parut lui faire plaisir.

— Eh bien, dit-il, battons le fer pendant qu'il est chaud. Venez avec moi, je vous mettrai à l'œuvre tout de suite. Vous ne rencontrerez point de difficulté, je serai toujours là pour vous dire ce que vous avez à faire et pour vous donner des conseils.

Je restai avec lui à la maison commune jusque sur le coup de midi. Alors je retournai chez moi heureux comme un prince, avec mes papiers sous le bras; car, à moins que le secrétaire ne me fît appeler, je ne devais pas retourner au village dans l'après-midi.

Je ne pouvais pas souhaiter une meilleure place. Elle ne m'assurait qu'un modique salaire, mais elle ne m'imposait que peu de travail et me permettait de disposer de la plus grande partie de mon temps, chose que j'envisageais comme un avantage considérable; car je m'inquiétais sans cesse lorsque j'étais absent de ma demeure, à cause du trésor qui s'y trouvait caché, et cela ne me laissait pour ainsi dire pas de repos.

Ce fut une grande joie à la maison lorsque je fis part de mon bonheur à Hélène et à Marguerite. Nous étions donc certains désormais de pouvoir attendre des nouvelles du gentilhomme français, sans être obligés de toucher au trésor qu'il avait laissé entre nos mains, et même sans entamer nos petites économies.

Notre lot était donc devenu supportable, et nous continuâmes à vivre ainsi tout doucement.

Deux ou trois journaux étaient envoyés à la maison commune, et le secrétaire m'avait permis d'en emporter un chez moi tous les jours. Le soir, à la lumière de notre petite lampe, je lisais cette gazette à haute voix à Hélène et à Marguerite, de la première ligne jusqu'à la dernière, car nous espérions toujours y trouver quelque chose qui pourrait nous mettre sur la trace du nom ou du sort des malheureux que nous cherchions. Par les nouvelles quotidiennes de Paris que nous apportait cette feuille, nous acquîmes la conviction qu'en ce moment l'échafaud y faisait peu de victimes; mais on opérait beaucoup d'arrestations et les prisons regorgeaient de monde.

Comme nous ne pouvions reconnaître les propriétaires de notre trésor dans les rares proscrits dont on publiait les noms et la profession, et que d'ailleurs on n'avait décapité aucune femme depuis le séjour des émigrés dans notre maison, nous pensions pouvoir être sûrs qu'ils languissaient à Paris dans quelque prison. Nous n'étions point étonnés de ne pas recevoir de leurs nouvelles, car un message, de quelque nature qu'il fût, pouvait être surpris et faire tomber l'héritage de leur enfant entre les mains de leurs ennemis.

Un jour, en allant à la maison commune, je vis, au coin de la Grand'Place, une grande affiche annonçant la vente des biens de la succession de mon oncle. Dans quelques semaines, les maisons, les fermes, les terres, les prés, les bois, et même la petite ferme que nous habitions allaient être vendus publiquement.

La lecture de cette affiche ne me surprit point et ne m'affligea pas davantage. La vente devait avoir lieu, je le savais bien, et quel que fût notre nouveau propriétaire, en lui payant un loyer raisonnable, nous nous mettions à l'abri d'une expulsion.

Sans que je m'en fusse aperçu, le maréchal-ferrant, quittant sa forge, était venu se placer à côté de moi. Il me dit d'un ton un peu gouailleur.

— Ah! ah! monsieur Roobeck, vous ne pourrez pas cacher plus longtemps désormais que votre oncle ne vous a pas tout à fait déshérité.

— Pourquoi donc, maître Mook? demandai-je.

— Vous allez acheter la petite ferme, n'est-ce pas?

— Moi? avec quoi? je n'ai pas d'argent.

— Bah! vous allez donc déménager? mais il n'y a pas une seule maison vacante.

— Déménager? je ne sais pas pourquoi. Le nouveau propriétaire sera content d'avoir un bon locataire; car, qui voudrait habiter une petite maison si écartée et si mal entretenue.

— Qui? L'acquéreur lui même.

— Mais cela n'est pas possible, murmurai-je visiblement inquiet.

— C'est ainsi : Jean Platteel, le charpentier, l'achètera et y continuera son commerce. Il va transformer le jardin en chantier pour y déposer des piles de bois, et il y élèvera des magasins pour y enfermer des écorces de chêne. Il me l'a dit lui-même, et il espère pouvoir acheter la ferme à bon marché, si vous n'enchérissez pas contre lui. En ces temps incertains, on ne trouve pas beaucoup d'amateurs pour des propriétés de ce genre.

— C'est une mauvaise nouvelle que vous m'annoncez là, dis-je tristement, mais qu'y puis-je faire? je n'ai pas d'argent, hélas!

— Oui, faites accroire cela aux oies, grommela le maréchal entre ses dents, pendant que je me dirigeais vers la maison commune.

Pendant toute cette matinée mon travail fut troublé par de cruelles distractions : Qu'allions-nous faire maintenant? S'il était vrai que le marchand de bois eût résolu d'acheter la petite ferme pour l'occuper lui-même, il nous faudrait déguerpir. La seule question pour nous était de savoir non pas si nous trouverions une autre maison, mais comment, en ce cas, nous transporterions la malle pleine d'or sans que son poids extraordinaire

éveillât l'attention des gens curieux. Et si nous étions obligés d'aller dans une autre commune, peut-être éloignée, comment les émigrés, qui avaient eu de la peine à retenir mon nom, pourraient-ils nous retrouver?

Lorsque je revins à la maison et que j'annonçai la mauvaise nouvelle, ma femme poussa un cri de douloureuse surprise. Marguerite en parut moins troublée. Tandis que nous continuions à nous plaindre, que nous voyions tout en noir, et que nous augmentions notre tristesse par de sombres prévisions, notre cousine avait caché sa tête dans ses mains, geste qui lui était habituel lorsqu'elle réfléchissait profondément.

— Bah! bah! dit-elle, nous sommes fous. Il n'y a pas de raisons de se désespérer : la chose est toute simple, au contraire; nous devons acheter la petite ferme.

— L'acheter? Et avec quoi?

— Avec l'argent de la malle.

Cette idée nous fit reculer avec épouvante, ma femme et moi. Prendre de l'argent dans la malle, commettre un vol!

Mais Marguerite ne nous laissa pas le temps de donner cours à notre indignation. Elle nous regarda avec un sourire tranquille, et nous dit en secouant la tête :

— Mais quelles gens êtes-vous donc? Me croyez-vous capable d'une action malhonnête? Vous ai-je jamais donné des prétextes pour le supposer. Vous vous laissez toujours emporter par votre premier mouvement. Vous feriez mieux de réfléchir comme moi, et de tâcher de voir clair dans vos affaires. L'émigré n'a-t-il pas dit que nous devions prendre du trésor tout ce qui serait nécessaire à l'entretien et à l'éducation de son enfant! Il n'a point exigé, par conséquent, ni même supposé que le trésor restât matériellement identique. Si nous achetons la petite ferme pour son compte, agissons-nous dans notre intérêt personnel?... non, n'est-ce pas? c'est au contraire pour pouvoir mieux conserver le trésor qui nous est confié?... Vous ne paraissez pas vouloir comprendre mes raisons? Est-il donc nécessaire d'être inintelligent pour rester honnête? Pensez-vous que l'émigré nous désapprouvera s'il revient? Les propriétés sont aujourd'hui fort au-dessous de leur valeur réelle, et en restituant plus tard la petite ferme à l'émigré, nous lui rendrons plus que nous n'aurons emprunté à son trésor pour l'acheter. Et, croyez-le ou ne le croyez pas, il me semble que cette partie de l'argent sera ainsi beaucoup mieux gardée que les espèces monnayées qui sont là-haut et qui peuveut être découvertes par des voleurs ou par des maraudeurs français. On ne peut pas voler des maisons ni des terres.

Après une résistance de plus en plus molle, nous finîmes par consentir, à condition que le montant du loyer de notre demeure serait versé religieusement dans la malle; j'y joindrais une déclaration signée de nous, attestant notre intention bien arrêtée de restituer le bien au propriétaire du trésor.

Je ne devais laisser soupçonner à personne que nous avions envie d'acheter la petite ferme; car alors les amateurs feraient monter le prix, et il était de notre devoir de tâcher d'acquérir au meilleur marché possible.

Restait la question de savoir comment j'expliquerais cette acquisition anx habitants de Vissegem. Le matin même j'avais répété au forgeron que nous étions pauvres et que nous ne possédions pas d'argent. Que dirais-je donc aux villageois étonnés?

— Eh bien! expliquez-vous le moins possible, répondit Marguerite. Si vous ne pouvez pas éluder leurs questions, insinuez-leur qu'une personne qui veut rester inconnue vous a prêté l'argent.

... Oui, vous avez raison, Félix, c'est un mensonge en effet, mais est-ce pour votre intérêt ou votre plaisir que vous le proférerez? La solennelle promesse que nous avons faite par humanité, par bonté d'âme, ne nous oblige-t-elle pas à ce pieux mensonge, surtout s'il a pour effet de sauvegarder le trésor commis à notre garde?

Il n'y avait rien à répondre aux raisons de Marguerite; nous décidâmes donc d'acheter la petite ferme pour le compte de l'émigré.

Le soir, lorsque je lus le journal à Hélène et à Marguerite, nous fûmes vivement émus par le récit d'une émeute terrible qui avait éclaté à Paris. Je lus notamment ce qui suit :

« Paris. 21 Juin 1792. L'émeute, préparée secrètement depuis longtemps déjà par le maire Pétion et par les Girondins, a éclaté hier. Une foule furieuse d'au moins 30,000 personnes de tout âge et de toute profession a parcouru les rues comme un torrent déchaîné. Au-dessus de leurs têtes ils agitaient de grands drapeaux portant cette inscription : *La Constitution ou la mort! Vivent les Sans-culottes!* Et sur la pointe d'une pique on portait un cœur saignant avec ces mots « Ceci est le cœur de l'aristocratie. » Des bandes d'hommes et de femmes du peuple ivres de vengeance et de haine plus encore que de vin et d'eau-de-vie, dansaient à l'entour, en chantant le *Ça ira* et la *Carmagnole*. Cette populace en délire, que rien ne pouvait retenir, s'approcha du palais, gravit les escaliers et envahit les appartements du roi. Louis XVI, entouré tout d'un coup par une nuée d'hommes furieux, les regarda avec un calme si imposant que la majesté de sa personne fit hési-



Un cri d'horreur déchira ma poitrine. (Page 28.)

ter les plus hardis. Une vocifération assourdissante remplit la salle, et le roi eut peine à comprendre ce qu'on exigeait de lui. Il sut bientôt cependant qu'on venait lui demander l'approbation trop longtemps refusée du décret contre les prêtres, et l'autorisation d'établir un camp près de Paris. Mais pendant qu'on dirigeait contre lui sabres et piques et que la mort le menaçait, le roi, sans rien perdre de son calme, refusa de se laisser arracher un décret d'une telle façon et en un pareil moment. Un ouvrier ivre lui tendit un bonnet phrygien rouge : le roi, souriant, se coiffa du redoutable emblème. Un second lui présenta une coupe; et quoique le malheureux roi fût depuis longtemps averti qu'on tenterait de l'empoisonner, il but sans montrer la moindre inquiétude. Pendant ce temps, la foule égarée cherchait la reine et les membres de son auguste famille. La princesse Élisabeth, sœur du roi, prise pour la reine par les émeutiers, fut accablée d'outrages et de malédictions. On lui tendit un bonnet de Jacobin, et elle, peut-être pour détourner de plus graves dangers, le posa sur la tête du Dauphin âgé de sept ans. Le naïf enfant souriait, tandis que sa sœur, un peu plus âgée, pleurait sur le sein de la reine... A la fin, par l'intervention de meneurs influents et de Pétion lui-même, la foule fut éloignée du palais, et le soir seulement, à huit heures, on eut la certitude que, pour cette fois du moins, le roi et sa famille avaient échappé au danger de mort. »

La lecture de ce récit nous avait tellement émus, que nous restâmes quelque temps silencieux; Hélène versait des larmes, Marguerite grondait d'indignation : moi, j'étais plongé dans de douloureuses pensées. Était-il bien possible? Le plus puissant roi de la terre, l'auguste fils de la noble dynastie de France, l'homme vertueux que l'on vantait pour sa bonté, avait été forcé de vider le calice d'amer-

tume, le bonnet rouge de la liberté sur la tête !

Nous tirâmes naturellement de là la triste conviction que, dans l'état fiévreux des esprits à Paris, nous ne pouvions espérer de recevoir de sitôt des nouvelles de l'émigré, et que nous n'avions qu'à attendre avec patience qu'il plût à Dieu d'améliorer la situation de la France.

VII

Le jour était enfin venu où les biens de la succession de mon oncle allaient être vendus publiquement.

Je me rendis dans la grande salle de la maison commune où la vente devait avoir lieu. Elle était entièrement remplie de gens de Visseghem et d'amateurs des villes et villages voisins.

Un grand nombre d'assistants m'adressèrent la parole, les uns pour tâcher de pénétrer mes intentions, les autres pour me plaindre ; car le marchand déclarait à qui voulait l'entendre qu'aujourd'hui même la petite ferme lui appartiendrait. Je le laissai jaser et ne fis que des réponses évasives ou insignifiantes. Cette dissimulation forcée m'était extrêmement pénible, et je me sentais rougir de honte, surtout lorsque je fus obligé de n'opposer qu'un silence confus aux tristes réflexions de maître Bokstal, mon beau-père.

Ce qui me blessa encore plus profondément, ce furent les paroles de quelques-uns des habitants du village. Ils riaient et ricanaient entre eux de ma prétendue pauvreté, et continuaient à affirmer que j'avais reçu de mon oncle, pendant sa vie, beaucoup de milliers de couronnes, et que je ne tarderais pas à le laisser voir. J'étais forcé, en acquérant la petite ferme, de leur donner raison, du moins en apparence, et de reconnaître, pour ainsi dire, que j'étais un hypocrite et un menteur ! Quelle honte ! quelle humiliation ! Il n'y avait pourtant pas à hésiter : le devoir ne me permettait pas de me soustraire à cette nécessité cruelle.

Malheureusement cette position pénible devait se prolonger ; car j'appris, par la lecture du cahier des charges de la vente, que la petite ferme serait mise en vente la dernière, comme étant la propriété la moins importante.

On adjugea donc d'abord les métairies, puis les terres et les prairies séparées, et après cela trois maisons d'habitation situées à Visseghem. Tous ces biens furent, à cause des circonstances défavorables, adjugés fort en dessous de leur valeur.

Enfin vint le tour de la petite ferme. Elle fut mise à prix pour la somme dérisoire de mille florins ; mais il apparut bientôt qu'un grand nombre d'amateurs en avaient envie ; car de tous côtés on enchérit sur le marchand de bois, et le prix monta bientôt à 2,500 florins. Alors le nombre des enchérisseurs diminua petit à petit, et trois ou quatre seulement tinrent bon.

Jusque-là je m'étais tû, mais je sentais que le moment décisif approchait. Le cœur me battait et j'étais troublé comme si j'allais commettre une mauvaise action. Je gardai encore un moment le silence, mais le marchand de bois restant seul en lice à 3,000 florins, le notaire cria :

— Trois mille florins... Personne ne dit un mot ? Une fois, deux fois. — Personne ?

— Trois mille cent ! balbutiai-je.

Il y eut un mouvement général dans la salle ; tout le monde me regardait, les uns avec colère, les autres en ricanant, tous avec étonnement.

— Félix, êtes-vous fou ? qu'allez-vous faire ? murmura le maître d'école à mon oreille.

Mais le marchand de bois, irrité de mon intervention inattendue, avait mis deux cents florins d'une seule enchère.

— Trois mille cinq cents ! m'écriai-je à mon tour.

Nous poussâmes ainsi l'un contre l'autre jusqu'à ce que le prix atteignît la somme considérable de 4,200 florins. Le marchand de bois, renonçant à l'affaire, se retira en grommelant dans un coin de la salle, où il se répandit en invectives contre moi ; mais le notaire, fatigué de cette longue séance, se dépêcha de faire les derniers appels et me déclara acquéreur.

J'étais donc, aux yeux de tous, devenu le légitime propriétaire de la petite ferme.

Je ne laissai point voir combien j'étais blessé par les rires et les regards triomphants des assistants, et je me disposais à quitter immédiatement la place ; mais je fus entouré par quelques-uns des principaux habitants du village qui me félicitèrent avec des semblants d'amitié ; mais je m'apercevais bien qu'ils n'étaient pas moins étonnés que les autres de ce qui venait de se passer.

Parmi eux se trouvait le secrétaire communal. Je ne pouvais pas laisser ce dernier sans une réponse satisfaisante, et c'est alors que je déclarai pour la première fois, non sans hésiter, qu'au dernier moment j'avais trouvé une personne généreuse qui m'avait offert de me prêter l'argent nécessaire à cette acquisition.

Cette explication ne parut pas convaincre tout le monde ; il y avait beaucoup de gens qui secouaient la tête en riant, ayant l'air de dire que ma déclaration n'était qu'un prétexte pour cacher que j'avais reçu de mon oncle de grosses sommes d'argent.

Je sortis pour retourner chez moi au plus vite. Au milieu de la grande place le maître d'école

m'arrêta et tâcha de savoir de moi quelle était la personne qui m'avait prêté l'argent. Et comme je lui répondais invariablement qu'elle voulait rester inconnue, maître Bokstal s'éloigna avec un murmure de mécontentement. Ainsi, chacun m'accusait de mensonge, même mon beau-père, ce brave et excellent homme!

Pendant toute cette journée je restai confus et humilié. Marguerite me gronda de ma faiblesse et soutint que mon manque de hardiesse était la seule cause des soupçons persistants des villageois. Elle ajouta qu'elle irait au village dans l'après-midi, pour réparer le mal que j'avais fait par mes hésitations.

En effet, lorsque j'arrivai sur la place le lendemain, je pus remarquer un grand changement dans les dispositions et l'attitude des gens à mon égard. La plupart semblaient maintenant admettre comme vrai qu'une personne que je ne pouvais pas nommer m'avait avancé l'argent nécessaire pour acheter la petite ferme.

Je m'habituai bientôt à cette situation nouvelle, et tout en évitant autant que possible de plus amples explications, je n'hésitais plus quand on me questionnait au sujet de mon acquisition.

Une quinzaine de jours plus tard, il arriva de Paris des nouvelles si effrayantes, qu'elles firent sans doute retentir par toute l'Europe un cri d'épouvante et d'horreur.

Le peuple révolté avait, dans son délire sanguinaire, envahi pour la seconde fois le palais, massacré par milliers les gardes du roi, et tout brisé et déchiré dans la demeure royale. Le roi avait été déposé et enfermé dans une prison.

Si le récit de ces terribles événements nous fit frémir, nous fûmes encore plus émus peut-être par un article que je lus à ma femme quelques jours plus tard dans un journal de Bruxelles. Les Prussiens et les Autrichiens avaient réuni une armée de 130,000 hommes, y compris 6,000 émigrés français, qui descendait de Coblence pour entrer en France, afin de protéger le roi Louis XVI contre son peuple révolté. Cette nouvelle répandue à Paris enflammait les esprits de fureur et de passion de vengeance, et comme on accusait généralement d'intelligence avec les puissances étrangères les nobles et les prêtres qui restaient encore en France et surtout ceux qui étaient prisonniers, on entendait crier dans les rues de Paris qu'il fallait étouffer dans le sang des coupables toutes ces intrigues et ces trahisons.

Dans les clubs, on excitait la populace, par des déclamations furibondes, à exiger la mise en jugement immédiate des détenus. La guillotine, en faisant tomber les têtes des aristocrates ennemis du peuple et des prêtres fanatiques, pouvait seule, prétendait-on, détruire cette ivraie sans cesse renaissante. Pour avoir les mains libres contre l'ennemi du dehors, il fallait purger Paris de tous les ennemis du dedans. Mais comme les tribunaux ordinaires étaient encore infectés de haine contre la liberté, et dans tous les cas trop lents à prononcer leurs jugements, on érigeait un tribunal révolutionnaire composé d'amis connus du peuple, et ce tribunal prononçait sommairement, sans égard et sans pitié, sur le sort des détenus ou des accusés.

Ce terrible tribunal était nommé maintenant et allait commencer son œuvre.

Le journal terminait sa nouvelle par ces paroles de mauvaise augure :

« L'atmosphère à Paris respire le sang humain. On sait quel sort les pauvres gentilshommes ont à attendre des commissions d'enquête ou des tribunaux où siègent seuls leurs implacables ennemis. Que Dieu tout-puissant les en préserve, sans cela l'Europe épouvantée verra avant peu les têtes des plus illustres enfants de la France tomber sur l'échafaud. »

La vie des émigrés auxquels appartenait notre fameux trésor était donc menacée. Et s'il arrivait que l'affreux présage du correspondant parisien se réalisât, comment pourrions-nous jamais savoir à qui nous aurions à en faire la restitution?

Cette réflexion nous remplit de tristesse. Nous avions juré de conserver soigneusement l'héritage de l'enfant des émigrés, et nous étions décidés à tenir ce serment, si longtemps qu'il nous fallût pour cela. Qu'avions-nous à attendre à présent? Devant ce trésor énorme, devant ce tas d'or, il nous fallait mener une vie mesquine et misérable, sans pouvoir même aller chercher une existence plus large dans un milieu plus peuplé! ma femme devait donc toujours rester couturière, et moi, commis de bureau?

Nous passâmes toute la soirée à parler tristement du danger auquel la vie des émigrés semblait exposée, et de la terrible incertitude où leur mort pouvait nous jeter. Ils étaient bien pénibles les rêves qui vinrent troubler mon sommeil cette nuit-là.

Le lendemain matin, Marguerite nous dit d'un ton qui nous fit prévoir qu'elle avait pris une résolution importante.

— Mes amis, j'ai mûrement réfléchi aux choses graves que nous avons apprises hier par le journal. S'il arrivait que l'on mît réellement à mort à Paris la plupart des nobles qui sont détenus dans les prisons, nous perdrions toute chance de savoir jamais à qui le trésor appartient. Si, au contraire, quelqu'un de nous pouvait être présent à Paris quand les émigrés comparaîtront devant le tribunal, il reconnaîtrait assurément le gentil-

homme ou sa femme, et entendrait probablement appeler leur véritable nom.

— Aller à Paris? Vous voulez que j'aille à Paris? m'écriai-je avec effroi.

— Non, pas vous, Félix, répondit ma cousine. Pour remplir une pareille mission, vous manquez de hardiesse. D'ailleurs, les allées et venues, les faits et gestes d'un homme éveillent trop facilement le soupçon. C'est moi qui irai à Paris, et soyez certains que si la chose n'est pas absolument impossible, je vous rapporterai des nouvelles de nos émigrés. J'ai assez de temps pour préparer mes plans en route; et dussé-je, à Paris, hurler avec les sanguinaires tricoteuses et danser la carmagnole, je n'hésiterai pas un instant, si cela peut m'aider à atteindre mon but.

Nous fîmes de vains efforts pour la dissuader de cet étrange et téméraire projet; Marguerite, selon son habitude, resta inébranlable dans sa résolution.

— Mais, objecta ma femme, un voyage à Paris coûte beaucoup d'argent. Tout ce que nous possédons y suffirait à peine.

— Bah! vous voilà encore avec vos bizarres scrupules? répliqua Marguerite. N'est-il pas juste et naturel que celui dans l'intérêt duquel nous agissons paie les frais de nos efforts? Je prendrai l'argent dans la malle.

Nous déclarâmes d'abord que nous nous y opposions de toutes nos forces, et que si notre cousine voulait entreprendre ce périlleux voyage, nous consentions à faire le sacrifice de toutes nos économies; mais disposer ainsi librement d'une partie du trésor, sans l'approbation et à l'insu du propriétaire, cela nous paraissait, sinon tout à fait malhonnête, du moins imprudent et blâmable.

Lorsque Marguerite eut combattu victorieusement toutes nos objections, et nous eut affirmé en guise de conclusion qu'elle répondait personnellement de l'emploi de cet argent et qu'elle prenait le fait sur sa conscience, nous ne sûmes plus que répondre.

— Je lui remis, contre un reçu signé de sa main, la somme considérable de cinquante louis d'or, — 1 200 francs, — pris dans la malle, puis elle remplit de ses meilleurs vêtements deux grands coffres de bois.

Elle nous dit que si nous étions amenés à expliquer son absence, nous n'avions qu'à répondre qu'elle avait reçu une lettre lui annonçant qu'une vieille tante à elle était mourante à Paris, et la suppliait de venir immédiatement si elle voulait voir encore une fois la malade.

Je procurai à Marguerite un certificat de domicile et de bonne conduite délivré par l'autorité communale.

Deux jours plus tard nous la conduisîmes jusqu'à la malle-poste. Lorsque nous lui serrâmes les mains pour lui dire adieu, nous avions les yeux pleins de larmes, et nous admirions sincèrement la courageuse femme qui n'hésitait point à entreprendre un si long voyage, et à aller s'exposer à Paris à un danger certain, sans autre espoir que de découvrir la trace des propriétaires du trésor dont nous avions la garde.

A peine Marguerite fut-elle partie que je sentis combien sa présence m'était devenue nécessaire; tout mon courage, toute ma confiance avaient disparu avec elle; à mon bureau je n'avais plus ma tranquillité d'esprit, je pensais continuellement au trésor exposé à l'avidité des voleurs ou des rôdeurs de frontières. La nuit, j'entendais toute sorte de bruits étranges, et quoique je reconnusse que ce n'était qu'une illusion de mes sens, je passais la plus grande partie de mes nuits sans sommeil.

Hélène essayait de combattre mon inquiétude, mais je m'apercevais bien que l'absence de notre énergique cousine la laissait également livrée à mille angoisses.

Après dix longs jours nous aspirions au retour de Marguerite comme à notre délivrance d'une situation intolérable.

Tout à coup notre village se remplit de bruits effrayants venus de Paris, de nouvelles terrifiantes qui nous firent oublier le trésor en nous faisant trembler pour les jours de notre malheureuse cousine. Le peuple de Paris, égaré, avait forcé les prisons et, pendant deux jours entiers, s'était livré à des scènes de meurtre; le sang des nobles, des prêtres et des bourgeois suspects avait coulé à flots; des milliers de personnes avaient été les victimes des vengeances populaires.

Nous connaissions l'intrépidité de Marguerite; nous ne doutions pas que, même au milieu de ces effroyables massacres, elle n'eût fait des prodiges pour atteindre son but. N'aurait-elle pas été comprise dans ces égorgements, et n'aurait-elle pas payé son dévouement de sa vie?

Nous vécûmes quatre jours dans cette affreuse anxiété. Nous nous demandions déjà s'il n'était pas de notre devoir de partir aussi pour Paris. Peut-être Marguerite y était-elle malade ou blessée; peut-être languissait-elle dans quelque prison? Nous savions dans quel hôtel elle était descendue. Pouvions-nous l'abandonner à son sort sans tenter quelque effort pour sa guérison ou pour son élargissement?

M'éloigner pour si longtemps de Visseghem, laisser le trésor à la garde d'une faible femme, cela me paraissait impossible, et je frémissais à la seule idée d'une telle imprudence.

Hélène, très inquiète à cause des dangers que je pourrais courir à Paris, luttait autant que moi contre la dure nécessité de ce voyage.

Néanmoins nous décidâmes que je partirais le lendemain matin, et pendant mon absence, ma femme prierait son père de venir coucher chez nous.

Je passai l'après-midi à prendre quelques dispositions en vue de mon départ. Aidé de ma femme je traînai une grande garde-robe devant le placard où le trésor était caché, et je montai notre lit dans la même chambre, où Hélène devait coucher, tandis que son père coucherait à l'étage inférieur, car on ne pouvait lui révéler l'existence du trésor. Je n'emporterais avec moi que l'argent de nos économies, sans toucher à l'argent de la malle.

Il faisait presque nuit quand tous ces préparatifs furent terminés, et pendant que j'adressais à ma femme mes dernières recommandations, la porte s'ouvrit tout à coup.

Un triple cri de joie retentit, et Marguerite se jeta dans nos bras.

VII

Après les premiers épanchements de la joie que nous causait cet heureux retour, Marguerite prit un siège et s'assit. Elle était pâle et paraissait malade, ou extrêmement fatiguée. Néanmoins nous l'accablâmes de questions, mais elle nous supplia de lui accorder quelques instants de repos; elle avait tant de choses effrayantes à nous raconter, qu'avant de commencer elle avait besoin de reprendre haleine.

— Avez-vous des nouvelles de notre émigré? lui demanda Hélène après un moment de silence.

— Je l'ai vu, répondit-elle.

— Vous l'avez vu? O ciel! quel bonheur! nous écriâmes-nous tous deux en levant les mains. Et savez-vous son nom?

— Non, je ne le sais pas; mais ce que je crois pouvoir vous apprendre, c'est que nous devons probablement nous attendre à recevoir avant peu la visite de la femme de l'émigré... Mais ne m'interrogez pas davantage; je me sens maintenant assez forte pour vous raconter tout mon voyage. Écoutez donc, mes amis, et ne m'interrompez pas, le récit serait trop long. Je dois l'abréger moi-même autant que possible, sinon il durerait jusqu'à demain matin... Quel pays que cette France! Gigantesque en tout, en bien et en mal. Ah! il s'y passe actuellement plus de choses terribles en une semaine que dans toute l'Europe en dix ans.

Elle but une gorgée du café froid qu'Hélène lui avait versé, et commença son récit en ces termes :

— En partant d'ici j'avais pris place dans la malle-poste. Combien de fois je fus obligée de montrer mon passeport, et combien de petites contrariétés j'eus à subir en route, ce sont des détails dont il ne vaut pas la peine de vous entretenir. Ce qui me préoccupait le plus, c'était de trouver un bon prétexte pour justifier ma présence et ma démarche à Paris. Je finis par m'arrêter à l'histoire suivante : mon père, disais-je, était un vieux patriote emprisonné par les Autrichiens à cause de son amour pour la liberté et de ses sympathies pour la France. Moi, entraînée par son exemple, je haïssais les aristocrates et les tyrans. Les persécutions des Autrichiens avaient fait perdre à mes parents toute leur fortune, et une de mes sœurs, nommée Claire, s'était vu réduite à chercher un emploi de femme de chambre. Elle était venue à Paris avec ses maîtres qui, à ma connaissance, étaient barons, et s'appelaient de Lombal ou de Plombal. Nous avions reçu en Flandre, il y a huit jours, la nouvelle qu'on avait jeté ma sœur en prison avec ses maîtres, malgré ses sentiments patriotiques, et je venais à Paris pour tenter d'obtenir son élargissement. Peines, dangers, rien ne pouvait me faire reculer, pas même la mort.

— Lorsque je descendis à Paris, à l'hôtel de la Croix d'or, je racontai cette histoire à mon hôtesse avec des larmes feintes, et non seulement je gagnai sa confiance, mais encore sa compassion et son amitié. D'après son opinion, on ne me croirait pas; j'étais trop bien habillée, et j'avais plutôt l'air d'une riche dame que de la sœur d'une servante. — Je ne m'arrêtai guère, d'abord, à cette observation, et je commençai mes démarches. Je voulais notamment aller rôder autour des prisons et me rendre compte par un coup d'œil, de ce que je pouvais tenter. Je trouvai Paris comme un volcan qui se repose pour éclater avec d'autant plus de violence. Quoique les rues fussent sillonnées d'hommes armés qui couraient dans toutes les directions, et qu'on entendît les cris de : « Aux frontières, aux frontières! La patrie est en danger! », un silence de mort régnait partout parmi les bourgeois inquiets. De terribles événements étaient dans l'air; mais lesquels? Personne ne pouvait l'expliquer. — J'échouai complètement dans cette première tentative. Comme l'hôtesse me l'avait dit, mes vêtements, de grosse soie d'Anvers, inspiraient de la méfiance à la populace qui seule régnait et était maîtresse dans Paris. Deux fois déjà, lorsque j'avais adressé la parole à un homme ou à une femme du peuple, on m'avait montrée au doigt en prononçant le nom d'aristocrate. — Ma résolution fut bientôt prise. Je me rendis à un marché public nommé le Temple, où l'on voyait étalés toutes sortes de vieux habits et même des loques indescriptibles. J'y fis

l'emplette d'un habillement complet, usé et sans forme, qui devait me donner l'air d'une balayeuse de rues ou d'une marchande de quatre saisons. Mon hôtesse approuva ma résolution et m'aida à compléter mon travestissement. J'avais noirci mon visage, naturellement assez laid. Le miroir où je me regardais me dit que je passerais sans peine pour appartenir à ce peuple souverain qui était le maître de Paris.

» Une demi-heure plus tard j'étais assise, coiffée du bonnet phrygien, dans l'arrière-boutique d'un marchand de vins, près de la prison de l'Abbaye, au milieu d'un groupe d'hommes et de femmes déguenillés, et je criais aussi fort que les autres contre les tyrans et les aristocrates. Quelques litres de vin bleu que je payai à mes voisins me concilièrent les sympathies et la confiance de la plus furieuse de ces femmes et de son mari, aussi monté qu'elle. Je leur débitai l'histoire de ma sœur Claire, et ils jurèrent de m'aider à la délivrer si c'était possible. Ils avaient, disaient-ils, beaucoup d'influence sur certains membres de la Commune et me promirent de parler en ma faveur. Le soir, j'assistai avec eux à la séance d'un club populaire. Ce que j'entendis là me fit dresser les cheveux sur la tête et m'inspira un profond dégoût, et cependant, — que Dieu me pardonne cette erreur d'un moment, — certains hommes y montraient tant de courage, de hardiesse, d'abnégation et de mépris de la mort, les mots de liberté et de patrie y retentissaient avec une force si irrésistible, que frappée d'admiration, j'applaudis avec un enthousiasme sincère ces gigantesques exterminations de la tyrannie. — L'heure était déjà très avancée, et la séance allait finir faute d'orateurs, lorsqu'un homme, dont l'apparition fut saluée par des bravos et des cris de joie, escalada la tribune et dit d'une voix entraînante : « Amis, le temps n'est plus aux délibérations; il faut agir, agir hardiment. Notre liberté est menacée, non pas seulement par les troupes mercenaires de la tyrannie étrangère, mais plus encore par les intrigues des aristocrates qui vivent au milieu de nous. Le sort en est jeté ; qu'ils reçoivent le prix de leurs lâches attentats. Le canon d'alarme va tonner : courez chercher vos armes, et rendez-vous dans vos sections. Aujourd'hui même la France écrasera les serpents qui répandent leur venin sur son sein maternel... Et s'il faut que le sang coule, qu'il retombe sur la tête des tyrans! » — Tous les assistants sortirent en tumulte pour obéir à ce commandement. Je restai auprès de l'affreuse mégère, ma nouvelle amie, et nous nous promenâmes ensemble pendant une partie de la nuit à travers les rues de Paris, dans l'attente de ce qui allait arriver. Les sons répétés de la cloche d'alarme frémissaient dans l'air; de temps en temps un coup de canon grondait; des milliers d'hommes armés se pressaient sur toutes les places. Mais quoique chacun eût le pressentiment de quelque sanglant événement, personne ne savait au juste pourquoi l'on avait ainsi appelé tout le peuple aux armes au milieu de la nuit. — Nous nous trouvions sur la place de Grève, devant l'Hôtel de ville; mon amie m'avait prise par la main et entraînée de force au milieu d'un groupe de femmes furieuses. Nous dansions, en agitant nos bonnets rouges et criant vengeance, l'affreuse carmagnole, lorsque tout à coup quatre ou cinq cents hommes armés, appartenant visiblement à la lie du peuple, et accompagnés de porteurs de torches, quittèrent l'Hôtel de ville en criant : A l'Abbaye! à l'Abbaye! mort aux aristocrates! et faillirent nous renverser. Je cachai autant que je pus l'effroi que m'inspiraient ces cris, et, suivie de mon amie, je me précipitai sur les pas des hommes armés. Devant la porte de l'Abbaye, leur chef, un certain Maillard, les arrêta, et ils commencèrent à débattre entre eux, à haute voix, comment ils rempliraient le mieux la mission qui leur était confiée. Une dizaine des meneurs entreraient à l'Abbaye, et là, s'érigeant en juges, ils feraient comparaître successivement devant eux les prisonniers, rechercheraient ce qu'il y avait à leur charge, et prononceraient immédiatement sur leur sort. On ferait croire aux condamnés qu'on leur rendait la liberté, et on leur ouvrirait la porte; mais dans la cour ils trouveraient le reste de la bande le sabre nu, prêt à exécuter la sanglante sentence.

» La chose se passa ainsi. Ma bouche se refuse à raconter toutes les horreurs dont je fus témoin. Sachez seulement qu'une heure plus tard plusieurs centaines de nobles, de prêtres, de bourgeois et même de femmes étaient renversés sous mes yeux dans leur sang, et qu'on avait à peine le temps d'enlever les cadavres avant que de nouvelles victimes fussent livrées à l'insatiable rage de cette double rangée de bourreaux. Moi, plus morte que vive, et cependant riant, hurlant et applaudissant pour mieux jouer mon rôle, je ne détournais pas les yeux du visage des condamnés, dans l'espoir de reconnaître notre émigré ou sa femme. La populace qui s'était, comme moi, faufilée jusque dans la cour de la prison, commençait à murmurer sous prétexte qu'on achevait trop promptement les aristocrates, et que leur mort était trop douce. Les chefs ordonnèrent au premier rang des bourreaux, de ne frapper les condamnés qu'à coups de plat de sabre, et de laisser à ceux du second rang le soin de leur donner le coup mortel. Quoique à la lueur des torches aucune victime ne pût échapper à mon examen, que lors même que je reconnaîtrais notre émigré je n'ap-

prendrais pas pour cela son nom; et à quoi me servait alors d'assister à ces horribes scènes de meurtre, puisque je voyais le peuple ivre de sang se disputer les cadavres, et les traîner dans les ténèbres dans toutes les directions, après les avoir percés de coups et rendus méconnaissables? Je dis à mon amie qu'à l'intérieur le spectacle devait être bien plus intéressant, et que la comparution des aristocrates devant le terrible tribunal devait procurer des émotions plus vives, et je la décidai à tâcher de pénétrer avec moi dans la prison. Nous y parvînmes. Ce n'est pas sur les juges, — sur les tigres, pour mieux dire — que se porta mon attention; car, dès mon entrée dans la salle, je me mis à trembler sur mes jambes, et j'étouffai à grand'peine un cri d'angoisse. Là, au fond de la salle, dans un groupe considérable d'infortunés qui attendaient leur tour, se tenait l'émigré, le propriétaire du trésor qui nous est confié! Il n'y avait pas de doute possible! il me reconnut aussi, je le voyais à son regard qui restait fixé sur mes yeux. J'allais donc apprendre qui il était, car lorsque son tour viendrait, on appellerait son nom. Malheureusement mon exemple avait été suivi; beaucoup de spectateurs avaient pénétré dans la salle, et leur nombre était si grand que le président ordonna avec colère de nous éloigner, fût-ce à coups de sabre. Nous fûmes expulsés de force, et des sentinelles furent placées à l'entrée de la salle. Je me retrouvais à mon ancienne place, attendant avec des battements de cœur l'apparition de l'émigré. Je vis égorger sous mes yeux, presque avec indifférence, une vingtaine de personnes; leurs cris de détresse, leurs dernières plaintes furent étouffés sous les hurlements de la multitude massée par milliers de furieux dans la cour de l'Abbaye et dans les rues avoisinantes. Tout à coup l'émigré parut dans la cour, et à la vue des bourreaux dégouttants de sang, il voulut rentrer dans la prison, mais on le poussa de force entre les deux rangs des hommes armés. Avant que j'eusse pensé à faire un mouvement, il tomba par terre, l'échine brisée. Je me précipitai vers lui pour tâcher de détourner les sabres levés pour le frapper; mais il fut arraché aux mains des égorgeurs, percé de vingt coups de pique, et enlevé par une bande acharnée d'une cinquantaine d'individus qui traînèrent son corps inanimé par les rues en chantant et en dansant. Je fis semblant de faire partie de cette bande, et je la suivis dans les ténèbres en poussant des cris de joie comme les autres. Dans quel but? Je ne le savais pas bien moi-même, mais on eût dit que ce cadavre exerçait sur moi une attraction irrésistible. Pendant près d'une heure ce triste reste fut traîné dans la boue, percé de coups et foulé aux pieds, jusqu'à ce qu'enfin la bande se dispersât peu à peu et que les derniers, fatigués de ce jeu barbare, abandonnassent le cadavre dans un trou. Je restai toute seule, car j'avais perdu mon amie dès le commencement de cette scène de carnage. Je tâchai de m'assurer dans les ténèbres s'il n'y avait pas moyen de retirer le corps du trou où on l'avait jeté. C'était une excavation qu'on avait creusée dans le sol pour y asseoir les fondations d'une maison en construction. A force de chercher je trouvai un moyen de m'approcher du mort. Il était étendu sur le dos. Le dernier espoir qui m'avait amené là, c'est que l'émigré porterait peut-être quelque papier ou quelque bijou, ou quelque autre objet qui pourrait m'apprendre son nom. Malgré l'horreur que m'inspirait le sang dont il était couvert, je fouillai tous ses vêtements avec une curiosité fiévreuse. Je ne trouvai rien qu'un étui à lunettes en cuir que je cachai dans ma poche. J'aurais continué longtemps mes recherches, mais un bruit de roues et la lueur de torches qui s'approchaient me firent quitter la place en toute hâte. Je m'éloignai un peu, et je me tins, indifférente en apparence, sur un trottoir, d'où je vis qu'on tirait le cadavre du trou où il était jeté, qu'on le chargeait sur un tombereau avec d'autres, et qu'on l'emportait. Je suivis pendant quelque temps la charrette; mais voyant à un grand bâtiment que j'étais près de mon auberge, je cessai de suivre le sinistre convoi, et je pris une rue latérale. Revenue au logis, je racontai à mon hôtesse encore levée — personne ne dormit à Paris cette nuit-là — les choses affreuses qui se passaient et je lui dis que j'éprouvais le besoin d'aller me coucher. Elle me donna une lampe et je montai à ma chambre. Là, je tirai de ma poche l'étui à lunettes et je le regardai à la lumière. J'avais espéré que des armoiries ou une inscription quelconque m'auraient fourni le moyen de découvrir le nom de l'émigré; mais rien, pas même le moindre indice. J'allais jeter l'étui à lunettes comme inutile, lorsque l'idée me vint de regarder à l'intérieur. Un papier très mince attira mon attention. Je le tirai de l'étui, le dépliai, et j'y lus quelques lignes qui doivent nous donner l'assurance que la femme de l'émigré se trouve en sûreté, et qu'elle a l'intention de venir nous voir un de ces jours. Voici l'écrit... La vue de ces deux taches brunes vous fait reculer? Hélas! oui, c'est du sang, de son sang, en effet : la trace de mes doigts lorsque je pris l'étui sur son cadavre sanglant. Puisque cela vous effraie, rendez-moi le papier, je vous en lirai le contenu.

Et reprenant le papier de ma main tremblante, elle lut :

« Mon cher, je vis hors des murs du sépulcre, et j'espère trouver bientôt l'occasion de quitter aussi le grand cimetière. Ayez confiance. J'irai chez le manchot, et je tirerai beaucoup de sang de la peau de veau pour te guérir. Quand le temps s'éclaircira, nous irons ensemble à la recherche du petit chat qu'on nous a pris. Si le maître de toutes choses nous le fait retrouver, nous oublierons le fiel qui rend notre calice si amer.

» Nupta. »

Nous regardâmes Marguerite avec stupeur, car quoique nous eussions le pressentiment de l'importance de ce billet, nous n'en comprenions cependant pas le véritable sens.

— Ces paroles sont écrites par la femme de l'émigré, dit Marguerite, en doutez-vous?

— Non, répondis-je. Elle a signé, car *Nupta* en latin signifie épouse! Mais que veut-elle dire avec ces mots énigmatiques?

— C'est bien facile à comprendre, et il ne faut pas réfléchir longtemps pour en pénétrer la signification, reprit Marguerite. Le sépulcre c'est Paris, le grand cimetière, c'est la France, la peau de veau c'est la malle, où elle prendra de l'argent pour guérir son époux prisonnier, c'est-à-dire pour le délivrer. — Il est trop tard, hélas! Le manchot, c'est vous, Félix, et le petit chat, c'est leur fils qu'on leur a pris.

— C'est vrai! nous comprenons parfaitement, Dieu soit loué, la noble dame est encore en vie, et elle viendra nous redemander le trésor!

Sans se laisser distraire par nos exclamations, Marguerite reprit :

— Je m'étais sentie forte tant que je m'étais trouvée mêlée à ces scènes de meurtre et que j'avais une mission à remplir; mais alors mes nerfs se détendirent, et je perdis toute mon énergie. Je ne pouvais plus dormir; ces fantômes sanglants se dressaient devant mes yeux; je frissonnais comme si j'avais eu de l'eau glacée dans mes veines. Un dernier spectacle devait me donner le coup de grâce. Aux premières lueurs du matin, j'étais devant ma fenêtre, le front appuyé contre les vitres, pour rafraîchir mon cerveau brûlant. Tout à coup je vis paraître au bout de la rue une horde furieuse hurlant et criant derrière un homme qui portait au bout d'une longue pique un hideux trophée de victoire. C'était une tête de femme avec des cheveux très longs, et fort belle encore, malgré la lividité de la mort. Tandis que, frémissant d'horreur et presque hors de moi, je tenais les yeux fixés sur ce triste reste d'une victime peut-être illustre, mon hôtesse monta dans ma chambre en criant : « Malheur! malheur! c'est la tête de la princesse de Lamballe, la plus belle femme de France! » En ce moment l'homme à la pique nous aperçut et poussa la tête sanglante jusque contre la fenêtre. Un cri d'horreur déchira ma poitrine, et je tombai à la renverse, sans connaissance, dans les bras de mon hôtesse qui me déposa sur mon lit.... Lorque je revins à moi, j'avais une forte fièvre nerveuse qui, pendant cinq jours, mit ma vie en danger. Grâce aux soins presque maternels de la vieille aubergiste, je fus bientôt sur pied et je me hâtai de quitter une ville où les clameurs des meurtriers et l'odeur du sang ne cessaient de me poursuivre. Enfin, Dieu soit béni, mes amis, me voici près de vous saine et sauve.

Nous causâmes pendant longtemps, ce soir-là, du récit de Marguerite et de l'espoir qu'elle nous donnait d'être bientôt délivrés de la garde de ce trésor qui nous avait déjà causé tant de soucis.

Le lendemain, maître Bokstal et beaucoup d'autres personnes qui avaient appris le retour de Marguerite vinrent chez nous pour avoir des nouvelles de sa santé et des événements de Paris.

Elle leur raconta à tous la même chose; que sa parente était guérie; qu'elle avait passé tout son temps à son chevet, et que de tout ce qui s'était passé à Paris elle ne savait rien que par ouï-dire.

Ces continuels mensonges qu'il me fallait souvent confirmer m'attristaient; mais qu'y pouvais-je faire? Poussés par la rigueur du sort dans la dissimulation, nous devions nous soumettre avec résignation à cette pénible nécessité.

IX

Marguerite n'avait dépensé dans son voyage qu'une couple de cents florins. Le reste de la somme qu'elle avait emportée fut remis dans la malle. Nous résolûmes alors, pour établir notre compte avec le trésor, de tenir un livre particulier, où nous désignerions notre créancier inconnu, propriétaire de la malle, sous le nom de M. Van der Malen; de porter à son crédit le loyer de la petite métairie, et à son *debet* les frais de voyage à Paris de Marguerite. Par prudence, nous ne ferions pas mention, dans ce registre, des 240,000 francs.

Quoique nous prissions des précautions comme si le trésor devait rester longtemps encore commis à notre garde, nous attendions chaque jour la visite annoncée de l'émigrée, et pendant des semaines et des mois cette espérance fut l'objet de nos préoccupations.

A peine accordâmes-nous quelque attention à la nouvelle que la république venait d'être proclamée à Paris. Certes, le renversement de la monarchie en France était un événement qui, en d'autres circonstances, aurait rempli les Pays-Bas et toute l'Eu-



C'était elle qui devait prendre la place. (Page 38.)

rope d'effroi pour l'avenir; mais l'attaque victorieuse des puissances alliées inspirait à chacun la confiance que la révolution aurait bientôt une fin. En effet, les Prussiens et les Autrichiens avaient envahi la France du côté des frontières allemandes, et avaient déjà forcé les villes fortes de Longwy et de Verdun à se rendre. L'armée française, sous le commandement du général Dumouriez, essayait bien de les retenir; mais que pouvait, croyait-on, un ramassis de gens recrutés à la hâte, contre les troupes exercées de l'Autriche et de la Prusse?

Comme on se trompait cependant ! L'approche des ennemis fit frémir la France d'indignation et de vengeance jusque dans les derniers recoins de son territoire. On eût dit que de son sol menacé surgissaient des légions de héros.... Et en moins de trois semaines les alliés furent forcés de reculer. Alors les Français prirent l'offensive à leur tour. Non seulement ils envoyèrent leurs intrépides cohortes sur le Rhin et s'emparèrent de la forteresse de Mayence, mais il disposèrent encore de forces suffisantes pour jeter une autre armée en Flandre.

Une après-midi que nous causions avec inquiétude de tous ces graves événements, sans redouter cependant des maux immédiats, nous entendîmes retentir dans le village des sonneries de trompettes, et une demi-heure plus tard, à notre grand effroi, six dragons s'arrêtèrent devant notre demeure.

Ils nous poussèrent dans les mains, avec force jurons, un billet de logement. Ils avaient faim et soif et leurs chevaux n'étaient pas moins affamés. Il fallait se hâter de pourvoir à tous leurs besoins; sans cela, criaient-ils, ils sauraient bien nous apprendre à coups de plat de sabre, même à coups de pointe, comment les soldats de la République entendent être servis par les esclaves du despotisme.

Tandis que je leur montrais l'endroit où ils pouvaient loger leurs chevaux, Hélène et Marguerite se dépêchèrent d'allumer du feu dans l'âtre. Nous avions justement dans le garde-manger des œufs frais et un bon morceau de lard.

Lorsque je rentrai dans la maison avec les dragons, après les premiers soins donnés aux chevaux, une bonne odeur d'omelette nous saisit aux narines, et nous entendîmes le lard rissoler dans la poêle. Cela parut surprendre agréablement nos hôtes; ils se frottèrent les mains en souriant; l'un d'eux me frappa amicalement sur l'épaule et s'écria :

— A la bonne heure! voilà qui promet. Continuez ainsi, mon gaillard, et vous verrez que les républicains sont de bons garçons quand on les traite bien.

Ils se laissèrent tomber sur des sièges en attendant que le repas fût prêt, et se mirent à adresser un tas de plaisanteries à ma femme et à Marguerite. Leurs paroles étaient parfois assez triviales, mais je vis avec plaisir que tous ces hommes, sauf un seul, paraissaient retenus par un sentiment de respect pour les femmes; du moins, ce qu'ils disaient ne blessait pas la décence, et ils s'efforçaient visiblement d'être polis.

Je les examinais en silence. C'étaient pour la plupart des hommes de belle taille, avec des traits fortement marqués et de longues moustaches pendantes; et comme ils se sentaient mis en belle humeur par la perspective d'un bon repas, leur physionomie ne me semblait ni dure ni désagréable.

Un d'entre eux cependant me paraissait d'une autre nature que ses camarades. C'était un rude gaillard à la tête carrée, aux cheveux roux, avec des yeux profondément enfoncés dans l'orbite, de grosses lèvres et de grandes dents saillantes comme celles d'une bête féroce. Il avait l'air méchant et hargneux. Loin de prendre part aux joyeuses plaisanteries de ses compagnons, il n'avait pas cessé de grommeler et de jurer à part lui parce que l'omelette n'était pas assez promptement servie à son gré.

Enfin le repas fut prêt, les dragons se jetèrent dessus avec un appétit surprenant et ne manquèrent pas de témoigner leur satisfaction. Seul, l'homme roux trouva l'omelette trop salée et le pain pas assez blanc. Lorsque ma femme leur offrit à chacun un verre de bière, il s'écria en frappant du pied :

— De la bière? Donnez cela à nos chevaux. Du vin! Il nous faut du vin!

Marguerite lui dit que nous n'avions pas de vin dans la maison et s'efforça de le calmer; mais le dragon grossier se leva et me força de le suivre à la cave. Il connaissait la ruse, grommela-t-il, et saurait bien trouver du vin.

Je descendis avec lui dans la cave en tremblant; car nous avions du vin en effet; quatre bouteilles de vieux Bordeaux dont mon oncle m'avait fait cadeau à l'occasion de mon mariage. Elles étaient cachées sous un tas de sable dans un coin de la cave, et nous les avions soigneusement conservées jusqu'à ce jour pour n'y toucher que si l'un de nous tombait malade.

Quoique fort effrayé j'espérais encore que le dragon ne trouverait pas les bouteilles; mais le gaillard semblait avoir l'habitude d'éventer les cachettes; il jeta tout sens dessus dessous dans la cave, ne laissa pas un petit morceau de bois en place, et finit par découvrir les bouteilles.

Tout en grognant contre moi, il les tira du sable, en prit une dans chaque main, en mit une sous chaque bras et s'écria :

— Stupide hypocrite, tu crois pouvoir tromper les soldats de la République? Attends, attends, on t'apprendra une autre danse.

Et ne pouvant se servir de ses poings pour se venger de moi, il m'écrasa presque contre le mur en me poussant avec son épaule.

Lorsqu'il fut remonté, il versa le vin dans de grands verres et excita ses compagnons contre nous en nous accusant de mensonge et de trahison.

Marguerite essaya de nous excuser en disant que nous gardions ce vin en cas de maladie, mais le soldat aux cheveux roux jura qu'il fouillerait notre maison de haut en bas, et qu'il bêcherait même le jardin pour nous convaincre de mensonge, et que nous n'avions caché notre vin que pour en priver les soldats de la République.

Cette menace de perquisitions dans toute notre maison nous fit frémir. Le farouche et probablement cupide soldat pouvait découvrir le trésor...

Nous ne parvînmes à le faire renoncer à ce projet qu'en lui promettant de faire tout ce qui serait possible pour les satisfaire, ses compagnons et lui, et de leur procurer tous les jours une bouteille de vin de Bordeaux, bien que nous n'eussions plus à la maison. Cela parut les contenter, et à partir de ce moment-là nous n'eûmes plus à essuyer de grossièretés ni de mauvais traitements.

Mais nos économies disparaissaient comme par enchantement. Il fallait à ces hommes, outre le vin, trois repas par jour, dont deux avec de la soupe et de la viande fraîche. Nous devions satisfaire leurs moindres désirs, et le dragon aux cheveux roux ne savait qu'inventer pour nous rendre cette satisfaction difficile et coûteuse. Nous devions acheter tout au village à des prix excessifs, car toutes les maisons étaient pleines de soldats, et

il s'ensuivait que les denrées alimentaires, devenues insuffisantes, se payaient pour ainsi dire au poids de l'or.

En quinze jours nos ressources avaient diminué de moitié, et ce n'était pas là la principale cause de mon inquiétude. Les allures du dragon roux m'inquiétaient bien davantage; j'en perdais le sommeil, et mon cœur palpitait nuit et jour comme si j'étais en proie à une fièvre continuelle. Ce méchant homme rôdait sans cesse dans ma maison et autour de mon jardin, toujours cherchant et furetant, comme s'il espérait découvrir des choses cachées; il ne se privait pas d'ouvrir les tiroirs et les armoires. Marguerite seule se risquait parfois à le gronder de cette indiscrétion; mais lui, se considérant comme tout à fait maître chez nous, n'y faisait point attention, ou bien il répondait par des insolences.

Il va sans dire qu'à la maison commune, où j'avais beaucoup à travailler en ce moment, je ne pouvais faire ma besogne qu'avec distraction. Mon esprit était près du trésor.

Un matin que les dragons étaient, comme d'habitude, partis à cheval pour le village afin d'y prendre part aux exercices militaires, je remarquai que notre chercheur, sous prétexte d'indisposition, allait rester seul au logis. Je me rendis à la mairie à contre-cœur et mon inquiétude ne me permit de rien faire de bon.

Un pressentiment m'agitait; dans mon esprit troublé je voyais le dragon ouvrir la malle et bourrer ses poches de louis d'or. Le trésor était découvert et perdu.

Ne pouvant surmonter mes préoccupations, je courus à la maison. Marguerite était sortie. Je m'informai du dragon roux auprès de ma femme; il n'y avait qu'un instant, me dit-elle, qu'il était venu manger un morceau de viande froide, et il était probablement rentré dans sa chambre pour astiquer son fourniment.

Je le cherchai dans sa chambre, puis dans l'écurie, dans le jardin, et dans tout le rez-de-chaussée de ma demeure, où pouvait-il être puisque je ne l'avais rencontré nulle part et que je ne l'apercevais pas dans la campagne, de quelque côté que je portasse mes regards.

Comme j'étais entré à tout hasard dans la chambre de Marguerite, j'entendis à l'étage supérieur un bruit qui mouilla mon front d'une sueur froide et me fit trembler sur mes jambes. Il était clair pour moi qu'on y faisait des efforts pour briser une serrure et pour ouvrir une armoire.

Dissimulant mes craintes autant que possible, je montai l'escalier à pas de loup et regardai dans la pièce où le trésor était renfermé. Je poussai un cri : le soldat était en train de déplacer la grande garde-robe, et il l'avait déjà en partie écartée de la muraille. La cachette ne pouvait pas échapper à ses regards s'il continuait.

A ce cri il m'aperçut et s'emporta en jurant :

— Mille tonnerres! Pourquoi tout est-il fermé à clef ici, comme s'il y avait de l'or caché dans tous les meubles? Qu'y a-t-il dans cette armoire? Je veux le savoir, ouvrez-la tout de suite.

Je n'avais pas autre chose à faire que d'obéir. Je tirai la clef de ma poche et j'ouvris la garde-robe. Il jeta par terre quelques vêtements usés, vida un panier plein de vieux chiffons, et voyant qu'il n'y avait plus rien à en tirer, il grommela :

— Vous nous donnez du genièvre : de la saleté, du poison! Je parie que vous cachez ailleurs quelques bouteilles de vieux cognac. Ah! ah! Je les trouverai bien, soyez-en sûr.

— C'est du cognac que vous cherchez, mon ami? bégayai-je avec une lueur d'espoir. Nous n'avons pas de cognac, mais on peut s'en procurer de très bon au village. Pourquoi ne dites-vous pas que vous désirez du cognac? J'irai au village cet après-midi, et je vous en rapporterai une couple de bouteilles.

— Pas cet après-midi, tout de suite, répondit-il.

Le laisser seul en ce moment dans cette chambre? Cette idée m'effrayait fort. Je tirai deux couronnes de ma poche, et je les lui tendis en disant:

— Tenez, mon ami, moi je ne sais pas faire la différence entre le bon et le mauvais cognac. Si vous vouliez y aller vous-même, on ne pourra pas vous tromper, et vous me rendrez un grand service, car j'ai à terminer un travail très pressé pour la Commune.

La vue de mes deux couronnes le dérida pour la première fois depuis qu'il était arrivé chez moi. Il mit l'argent dans sa poche, murmura entre ses dents que s'il y avait un choix de cognac dans le village il me ferait goûter une liqueur divine, et descendit l'escalier en courant.

Respirant à peine dans la crainte qu'il ne revînt, je me laissai tomber sur une chaise et j'essuyai, tout haletant, la sueur froide qui perlait sur mon front. Au bout d'un instant je me levai, je m'assurai que la serrure de la cachette était restée intacte, puis, poussant le meuble pesant de toutes mes forces avec mon épaule, je parvins à le remettre à sa place, et je redescendis, après avoir surmonté suffisamment mon émotion pour pouvoir raconter l'incident à ma femme sans l'effrayer inutilement.

Le dragon revint avec une seule bouteille, et ne parla plus du reste de l'argent; mais il se montrait extrêmement satisfait.

Depuis quelques jours il était arrivé des nou-

velles qui, tout en enflammant la vaillance des soldats, semblaient lenr inspirer cependant certaines inquiétudes. On avait appris notamment que les Autrichiens, après avoir considérablement renforcé leur armée, descendaient des Pays-Bas avec toutes leurs forces pour entrer en France. Une grande bataille se livrerait donc sur nos frontières. De cette lutte décisive dépendait le maintien de la République et — qui pouvait le savoir — la liberté, achetée au prix de tant de sang, allait peut-être disparaître.

Nos dragons grillaient d'impatience à chaque rumeur concernant l'approche de l'ennemi, et ils murmuraient parce qu'on ne leur donnait pas l'ordre de partir qu'ils attendaient à chaque instant.

Une après-midi que l'un d'eux était allé à cheval au village s'informer s'il n'y était pas arrivé quelque nouvelle, et que les autres, assis autour de notre table, causaient avec inquiétude, nous entendîmes tout à coup retentir un coup de canon. Surpris par cette détonation inattendue, nous nous levâmes tous ensemble et courûmes à la porte. La cloche sonnait au village; ses tintements étaient si précipités qu'on pouvait les prendre pour un tocsin d'alarme; les clairons sonnaient également, mais leur sonnerie ressemblait plutôt à une fanfare joyeuse qu'à un appel.

Nos dragons se demandaient ce que tout cela pouvait signifier, et ils auraient sellé leurs chevaux pour se rendre en toute hâte au village, si leur camarade n'avait point paru sur la route, faisant des démonstrations de joie et agitant son shako en l'air. Il arrivait au grand trot, et de loin il cria à ses compagnons :

— Vive la République ! victoire, victoire !

Il sauta à bas de son cheval, presque hors d'haleine d'émotion et d'enthousiasme.

— Vive la République ! Les tyrans sont battus, la liberté a triomphé ! Une grande bataille a été livrée à Jemmapes, en Hainaut. Les Français ont culbuté l'ennemi, et l'ont mis en déroute. Venez vite au village, camarades ; on y commence une fête patriotique ; le vin va couler à flots... Victoire, victoire !

Les autres répétèrent joyeusement son cri de triomphe ; ils s'embrassèrent les uns les autres avec ivresse, et quelques minutes plus tard ils partaient tous en chantant.

Comme j'avais à travailler à la maison, je les suivis une demi-heure après. Au village toutes les maisons étaient pavoisées ou ornées de branches de verdure.

Au milieu de la place les dragons rassemblés et le verre à la main trinquaient avec allégresse, et chantaient la Marseillaise avec une telle force que toutes les vitres des maisons voisines en tremblaient dans leurs châssis. Quelques-uns des plus pauvres habitants du village buvaient avec les soldats à la santé de la République, mais il était visible que la grande majorité des villageois contemplaient la folle joie des dragons avec une crainte secrète et même avec dégoût, et si leurs maisons étaient pavoisées et ornées, ce n'était qu'un effet de la contrainte et de la peur.

Le dragon roux m'aperçut sur la place et vint à moi. Il me tendit un gobelet que je n'osai pas refuser, et me dit lorsque j'eus bu :

— Mille tonnerres ! on dirait que la victoire de la République vous attriste ! nous verrons ça ce soir, quand nous rentrerons à la maison. Tâchez seulement d'avoir du vin et du cognac en abondance, car nous amènerons des amis. Un bon souper nous attestera aussi votre dévouement à la République.

Et, retournant auprès de ses camarades, il répéta en criant les vers de la Marseillaise qui retentissaient de nouveau dans les airs avec un redoublement de sonorité :

« Qu'un sang impur abreuve nos sillons. »

Qu'allait-il se passer chez moi ce soir-là ? Ces libations réitérées pouvaient pousser ces soldats à quelque folie, et le roux était capable de faire un malheur.

J'achevai à la hâte la partie la plus urgente de mes écritures, et je me procurai à prix d'or deux bouteilles de cognac et plusieurs bouteilles de bordeaux, puis je retournai bien vite à la maison afin d'avoir le temps de tout préparer pour faire bon accueil aux dragons.

Hélène et Marguerite se mirent à cuisiner ; je disposai les bouteilles sur la table, et nous attendîmes ainsi, avec des battements de cœur, l'arrivée de nos hôtes incommodes.

Le soir commençait à tomber ; nous entendions encore dans le lointain le bruit de la fête et, de temps en temps, une fanfare de trompette ou un redoublement de chants de triomphe ; mais le souper, qui était prêt depuis longtemps, desséchait sur la cendre chaude.

J'allai encore une fois à la porte pour m'assurer si nos soldats ne revenaient pas. Tout à coup je les vis accourir au pas de course ; il me semblait que queques-uns d'entre eux titubaient, même le vilain rousseau s'étendit sur le sable de son long ; mais cet accident ne retarda pas leur entrée.

— Nous partons, nous allons à Bruxelles ! me cria l'un d'eux. Vite, donnez-nous un coup de main, et les femmes aussi. Apportez-nous tous nos effets, car l'ordre est pressant, nous n'avons pas une minute à perdre.

Pendant qu'ils sellaient leurs chevaux, je me hâtai de rentrer pour annoncer l'heureuse nouvelle de leur départ. Joyeux et remerciant le ciel du fond du cœur, nous nous empressâmes de leur donner le coup de main qu'ils demandaient. Sans rien oublier, nous leur apportâmes devant la porte, où les chevaux étaient déjà prêts, tout ce qui leur appartenait.

Nous serrâmes avec un sentiment de reconnaissance la main de ces hommes qui ne nous avaient fait volontairement aucun mal. Seul, le dragon aux cheveux roux, déjà en selle, ne répondit à nos adieux que par une sorte de grognement.

Ses camarades sautèrent également à cheval et ils étaient déjà loin lorsque nous entendions encore distinctement leur chant :

« Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé. »

X

Beaucoup d'autres troupes, cavalerie et infanterie, passèrent successivement la frontière, et nous avions presque chaque jour de nouveaux hôtes à héberger. En leur donnant tout ce qu'ils désiraient, nous traversâmes ces épreuves sans autre chagrin que celui de voir s'épuiser presque complètement nos ressources.

Enfin le passage des Français cessa tout à fait, et notre village fut délivré momentanément des soldats étrangers.

La bataille de Jemmapes avait eu en effet de graves conséquences, car nous apprîmes, quelques jours plus tard, que le général Dumouriez était entré à Bruxelles, et que les autorités autrichiennes s'étaient réfugiées à Ruremonde. La France avait conquis notre pays. Nous éprouvâmes bientôt ce que nous avions à attendre de nos nouveaux maîtres. La Convention Nationale — c'est ainsi qu'on nommait l'assemblée législative française — décréta que toutes les autorités des pays conquis étaient révoquées et tous les privilèges de la noblesse et du clergé abolis. Les citoyens devaient procéder librement à l'élection d'autorités nouvelles. Quiconque oserait résister à ces nouvelles mesures, quiconque refuserait d'user de ces nouveaux droits populaires, quiconque resterait en rapport avec les princes ou avec des émigrés, ou ferait quelque chose soit pour les protéger, soit pour les rappeler, serait traité comme un ennemi de la République.

Le vieux secrétaire de la commune fut remplacé par un étranger, et je perdis ma place de commis.

Une terreur générale se répandit en Flandre. Toutes les transactions s'arrêtèrent; à peine pouvait-on se procurer des provisions chez le boulanger et le boucher.

Il va de soi que dans de pareilles circonstances peu de gens avaient envie de se faire faire de nouveaux vêtements. Ceux qui avaient de l'argent l'enfouissaient ou le cachaient d'une autre manière.

Je possédais encore à peu près une trentaine de couronnes. Marguerite pouvait avoir de son côté quelques réserves. Mais nous n'étions pas en arrière de moins de trois cents couronnes, et nous voyions avec inquiétude s'approcher la misère.

Un après-midi que je réfléchissais, en l'absence de Marguerite, à l'avenir menaçant qui se préparait pour nous, maître Bokstal entra chez nous et nous demanda, les larmes au yeux, de venir à son aide. Depuis que les premiers dragons avaient paru dans le village, tous les élèves avaient abandonné son école, et il n'avait plus reçu ni gagné un sou. Le notaire lui avait envoyé divers avertissements pour le paiement de ses loyers arriérés, et le nouveau propriétaire menaçait de l'expulser s'il ne payait pas immédiatement les loyers échus depuis la vente de l'immeuble. Mais ce n'était pas encore là le plus grave : depuis plusieurs jours sa famille et lui avaient souffert la faim, et la veille ils avaient dû aller se coucher sans souper. Tant que cela lui avait été possible, il avait différé de venir me demander assistance; mais maintenant il ne pouvait plus attendre; l'impitoyable nécessité était là et il venait nous supplier de ne pas laisser dans la misère nos vieux parents et leur famille. Il ne doutait pas que je ne possédasse de l'argent. Sa détresse pouvait durer longtemps, et d'ailleurs il avait son loyer à payer. Je le sauverais si je voulais lui prêter une couple de cents francs.

Son chagrin et ses prières m'arrachaient des larmes de pitié, et quoique nous eussions à craindre pour nous-mêmes, nous lui offrîmes une trentaine de couronnes. Cela ne lui suffisait pas; convaincu que nous pouvions disposer d'une plus forte somme il insista pour avoir quarante couronnes. Je finis par lui donner tout ce qu'il nous restait, et, à mon grand chagrin, je vis qu'il s'en allait cependant à demi mécontent, avec la persuasion que nous n'avions pas fait pour lui tout ce que nous pouvions faire.

La première conséquence de sa visite fut de nous obliger à prier Marguerite de nous prêter un peu d'argent. Heureusement elle avait gardé un peu plus de cent couronnes. Nous devînmes donc ses débiteurs, mais avec l'espoir de nous acquitter bientôt dès que les temps deviendraient meilleurs.

Hélas! nos souffrances ne faisaient que commencer. Une nuée de délégués avides de la République, ou plutôt du club des Jacobins, se répandit sur les Pays-Bas, et quelques-uns d'entre eux se montrèrent aussi à Visseghem. Ils avaient en apparence pour mission de nous inculquer l'amour de la liberté et de l'égalité; aussi commencèrent-ils en poussant les habitants de Visseghem au scrutin électoral à coups de plat de sabre et de baïonnette; mais ils ne montraient que plus clairement par là quelle était leur mission véritable. Durs, impitoyables, prêts aux sanglantes violences, ils emportaient de nos maisons tout ce qui avait quelque valeur. Chaque jour amenait une réquisition nouvelle. Tantôt ils exigeaient trois cents matelas ou lits de plume, tantôt six cents couvertures de laine, puis encore quatre ou cinq cents sacs d'avoine ou de froment, puis des chevaux et du bétail.

Les autorités choisies par nous sous la pression des baïonnettes étrangères répartissaient la charge de ces fournitures entre les habitants, et quiconque n'apportait pas immédiatement et sans murmurer à la mairie les objets réquisitionnés, courait le risque d'être sabré, ou tout au moins d'être emmené en France et jeté en prison.

Notre maison était presque vide; nous étions réduits à coucher sur des paillasses, chose qui contristait profondément Hélène; car nous avions l'espoir que Dieu allait nous donner bientôt un enfant, et la santé de ma femme paraissait très chancelante.

Enfin la mesure de la bienveillance de nos protecteurs malgré nous fut comble. Il fut annoncé que Visseghem était frappé d'une contribution de guerre de soixante mille francs, que la municipalité devait répartir entre les habitants selon leur fortune présumée. L'argent devait être versé dans les trois jours, et quiconque ne se hâterait pas d'acquitter cette dette serait poursuivi comme un ennemi de la République.

Par suite de la fausse idée qu'on se faisait de ma fortune, je fus compris parmi les imposés, et je reçus l'ordre de verser entre les mains de la municipalité la somme de cinq cents francs.

Marguerite courut à la mairie et essaya de convaincre le commissaire de la République que l'on s'était trompé sur notre situation véritable, et que nous étions même dans le besoin. Toutes ses peines demeurèrent infructueuses; et même la hardiesse de ses paroles irrita tellement les commissaires, qu'on avait déjà donné l'ordre de la jeter en prison comme une aristocrate. Elle échappa néanmoins à ce danger à la faveur d'un jugement qui nous condamna à payer mille francs de contribution au lieu de cinq cents. Et si l'argent n'était pas livré avant le soir, on nous enverrait une dizaine d'hommes sans pitié, pour faire une perquisition chez nous, et emporter tout ce qui pouvait acquitter notre dette.

Lorsque Marguerite revint à la maison et nous fit part du terrible résultat de nos efforts, nous nous mîmes à trembler d'angoisse. On exigeait mille francs de gens qui ne possédaient rien du tout! Et si nous ne les donnions pas tout de suite, notre maison serait prise d'assaut et pillée par des gens qui ne reculaient pas devant des actes de sanglante violence! Nous levâmes les mains au ciel avec désespoir, et nous implorâmes l'assistance divine.

— Il ne sert de rien de se plaindre, dit Marguerite; le plus honnête homme ne fait que ce qu'il peut, et non pas ce qu'il désire. Nous prendrons les mille francs dans la malle... Oui, oui, récriez-vous tant que vous voudrez. Si ces hommes viennent ici faire une perquisition, le trésor sera perdu certainement. Pour le sauver, nous devons payer immédiatement Nous pouvons donc conclure que cette contribution doit tomber légitimement à la charge du trésor même. Mais je conseus, Félix, que vous la preniez à notre débit envers M. Van der Malen. Si nous en avons jamais les moyens, nous remettrons les mille francs dans la malle.

Si pénible que me fût l'idée de ne pas pouvoir rester fidèles à notre serment, les dernières conditions posées par Marguerite diminuèrent cependant notre effroi. Et d'ailleurs qu'y faire? Nous n'avions pas d'autre ressource.

Je montai avec ma cousine et j'ouvris la malle. Elle y prit un rouleau d'or et se rendit au village.

Ce qu'elle nous dit à son retour nous fit redouter de nouveaux dangers. La vue des pièces d'or presque neuves avait fait sourire non pas seulement les commissaires de la République, mais aussi certains bourgeois de Visseghem qui se trouvaient présents. On avait dit en plaisantant que ces jaunets n'avaient probablement pas vu le jour depuis longtemps et qu'ils avaient reposé au milieu d'un grand tas de camarades. Nous devions donc les conserver soigneusement jusqu'à ce que la République nous fît l'honneur de venir nous les demander.

Il est facile de comprendre combien, à partir de ce moment-là, notre vie devint anxieuse et inquiète. Chaque jour nous nous attendions à quelque contribution extraordinaire, ou à quelque réquisition d'objets que nous ne pouvions nous procurer qu'au prix de sommes considérables.

En effet, cinq semaines plus tard, une nouvelle exigence des commissaires de la République nous

força de prendre dans la malle une vingtaine de louis. Comment pourrais-je justifier, aux yeux des propriétaires du trésor, ces emprunts qui menaçaient de se répéter? Car notre livret de comptes ne pouvait pas entrer dans tous les détails de notre triste situation. Cette idée me poursuivit pendant quelque temps et m'amena à écrire une courte relation de tout ce qui nous était arrivé depuis que les émigrés avient fait leur apparition dans notre demeure, et à continuer cette relation pour ainsi dire jour par jour. Cela pouvait m'être utile à moi-même, pour me fournir les raisons qui devaient justifier ma conduite; et de plus ce récit pouvait faire connaître à mes enfants, lorsqu'ils seraient devenus grands, le secret et les particularités de cette triste période de la vie de leurs parents.

Nous ne pensions plus que la femme de l'émigré vînt nous rendre visite dans cette époque troublée, et nous n'avions aucune espérance de voir survenir prochainement un changement favorable dans la situation de notre malheureux pays, ni de l'Europe en général. Les armées françaises avaient franchi le Rhin, s'étaient emparées de la Suisse et de la Savoie, et partout elles étaient restées victorieuses. Mais en ce moment, comme la gelée et les mauvais temps étaient venus entraver les opérations militaires, les armées des deux camps avaient pris leurs quartiers d'hiver, et, de fait, il régnait entre elles une sorte d'armistice.

XI

L'année 1793 commença sous les plus terribles auspices. Un jour vint où, dans le secret des familles, on poussa de pénibles soupirs et on versa de douloureuses larmes. Un coup mortel avait frappé l'Europe et l'humanité tout entière. Le roi de France, le bon et vertueux Louis XVI, était monté sur l'échafaud à Paris, et sa tête auguste était tombée sous le couperet de la guillotine.

Les commissaires de la république eux-mêmes, malgré leur cruauté et leur haine de la royauté, paraissaient stupéfiés par cette épouvantable nouvelle. L'un d'eux dit à la mairie, en ma présence :

— Non, Louis Capet n'était pas un méchant homme; son seul crime est d'être né roi, et son seul malheur est d'avoir vécu à une époque où le volcan préparé et allumé par les erreurs et les crimes de ses prédécesseurs, devait infailliblement faire éruption. Il était bon, juste et généreux, et il aimait son peuple; mais depuis des siècles ses aïeux et leurs complices, les nobles et les courtisans, avaient opprimé la France, par leur tyrannie, et l'avaient épuisée par leurs exactions et leurs débauches. Louis Capet expie fatalement des crimes auxquels il n'a pas pris la moindre part; le salut des peuples et l'affranchissement du monde doivent sortir de son sang répandu.

Quoique je ne pusse méconnaître que les réflexions de ce chaud républicain renfermassent un grand fond de vérité, cependant ses dernières paroles me remplirent de douleur et d'indignation. Comment pouvait-on pousser l'aveuglement de la passion politique au point d'oser croire que le plus grand forfait qui eût jamais été commis, et qui criait vengeance au ciel, pût devenir la source du bonheur du peuple?

Longtemps nous déplorâmes le sort du malheureux roi dont le sang avait coulé sur l'échafaud, tandis que ses sujets égarés l'accablaient d'outrages et de malédictions. Dans ces douloureuses réflexions nous oubliâmes presque l'horreur de notre propre situation, et nous y puisâmes du courage, ou du moins de la résignation. Car de quel droit nous fussions-nous considérés comme très malheureux, alors que le plus puissant monarque du monde avait subi le martyre sans se plaindre?

D'ailleurs, un rayon d'espoir passa pour ainsi dire sur l'Europe haletante. L'Angleterre était entrée dans la ligue contre la France, et les puissances coalisées allaient rouvrir la campagne avec de puissantes armées. Chacun prévoyait la défaite des Français, et l'on annonçait déjà la soumission des républicains sanguinaires comme une punition du ciel pour le meurtre du roi.

Ces prévisions consolantes se réalisèrent bientôt en grande partie. Au milieu du mois de mars les armées ennemies se rencontrèrent à Neerwinde, sur les frontières de Limbourg. La bataille fut si fatale pour les Français que, quelques jours après, ils évacuaient notre pays.

Tous les républicains disparurent comme par enchantement, et avec eux les autorités qu'ils avaient établies ou celles qu'on avait élues sous leur influence. L'ancien secrétaire communal reprit son emploi, et on me rendit ma place de commis.

La France n'était pas cependant définitivement vaincue; une nouvelle levée de 300,000 hommes fut décrétée par la Convention nationale, et la guerre, quoique favorable aux coalisés, se poursuivit lentement.

Pendant ces temps incertains et troublés, ma femme mit au monde une fille à laquelle nous donnâmes le nom d'Emma. Mon beau-père et Marguerite la tinrent sur les fonts baptismaux.

A cette occasion nous avions transporté notre lit

au premier étage, et celui de Marguerite dans la chambre même où se trouvait le trésor.

Après tant d'angoisses et de souffrances nous nous sentions tous heureusement soulagés. Non seulement le plus cher de nos vœux était rempli, mais je touchais de nouveau mon traitement de commis : la délivrance du pays et le sentiment de l'indépendance recouvrée donnaient une vie nouvelle au commerce, et nous ne tardâmes point à recevoir quelques commandes pour la confection de nouveaux vêtements. Marguerite travaillait déjà avec zèle, et bientôt ma femme pourrait l'assister. Nous allions donc retrouver dans les fruits de notre travail des moyens suffisants d'existence, et peut-être pourrions-nous restituer au trésor, florin par florin, ce que la nécessité nous avait contraints de lui emprunter.

Chacun vivait dans la consolante persuasion que les Pays-Bas, si cruellement éprouvés, ne seraient plus envahis par les armées républicaines; car, quoique les alliés eussent rencontré une résistance énergique et ne pussent avancer que pas à pas sur le territoire français, on espérait que les désordres inouïs qui ne cessaient d'agiter Paris finiraient par briser la force de la République.

Au milieu du mois d'octobre, la reine Marie-Antoinette avait porté sa tête sur l'échafaud. Après de longues dissensions entre les Girondins et les Jacobins, après des émeutes et des assassinats répétés, les premiers auteurs de la révolution furent également livrés, comme trop puissants, à la vengeance populaire. Vingt-neuf Girondins montèrent sur l'échafaud. Leurs amis et leurs partisans furent traqués, emprisonnés et massacrés dans toute la France. Les républicains en arrivaient à s'entre-dévorer, et la lutte devait continuer, pensait-on, jusqu'à ce que la révolution, épuisée d'émeutes et de meurtres, tombât enfin sans force.

Hélas! le terme des épreuves de la France n'était pas encore arrivé. Les farouches Jacobins s'étaient emparés du gouvernement, et l'effroyable époque qu'on a désignée sous le nom de la Terreur venait de commencer. Dans tous les départements les « suspects » furent impitoyablement poursuivis et incarcérés. La guillotine fonctionnait nuit et jour, et là où elle ne pouvait pas suffire assez vite à la besogne, on noyait les victimes par milliers ou on les fusillait par masses. C'est ainsi que, selon les Jacobins, on devait purger le sol français des ennemis et des traîtres. De tous côtés les personnes menacées tentaient de fuir au delà des frontières, mais on leur faisait une chasse si acharnée que bien peu d'entre elles réussissaient à se soustraire à leur sort, même lorsqu'elles avaient atteint le territoire néerlandais.

Nous apprîmes un matin, d'un paysan qui passait, qu'un drame effroyable avait eu lieu pendant la nuit à une demi-lieue environ de notre demeure, au hameau de Kruyshock. Les dragons français y avaient arrêté une famille d'émigrés; les malheureux gentilshommes, après s'être défendus à coups de pistolet et avoir tué deux dragons, avaient été impitoyablement sabrés. Une troupe de cavaliers autrichiens, accourus au bruit des coups de pistolet, avait mis les dragons en fuite. Les cadavres avaient été déposés dans la ferme voisine du fermier Koorhals, où l'on pouvait les voir.

Marguerite fut d'avis que je devais y aller. Ce qui la poussait à me donner cet étrange conseil, elle ne pouvait pas l'expliquer clairement; mais je compris par ses paroles qu'elle ne croyait pas impossible que cette fuite, dans la direction de notre demeure, eût quelque rapport avec la femme de l'émigré ou avec le trésor qui nous avait été confié. Il était de notre devoir de ne négliger aucune chance, si petite qu'elle fût; Marguerite se serait rendue elle-même sans hésiter sur le théâtre de cette scène de carnage, si elle n'avait été retenue par les soins à donner à Hélène et à son enfant.

Je me dirigeai donc, à contre-cœur je l'avoue, vers la ferme indiquée par le paysan. On y voyait, étendus sur la paille dans la grange, les corps sanglants d'un monsieur, d'une dame, d'un jeune homme, de deux jeunes filles et d'un dragon. Je tins un moment, en frissonnant, le regard fixé sur ces cadavres. Leurs visages m'étaient tout à fait inconnus, et j'étais intimement convaincu qu'aucun d'eux ne pouvait avoir rien de commun avec l'objet de mes recherches.

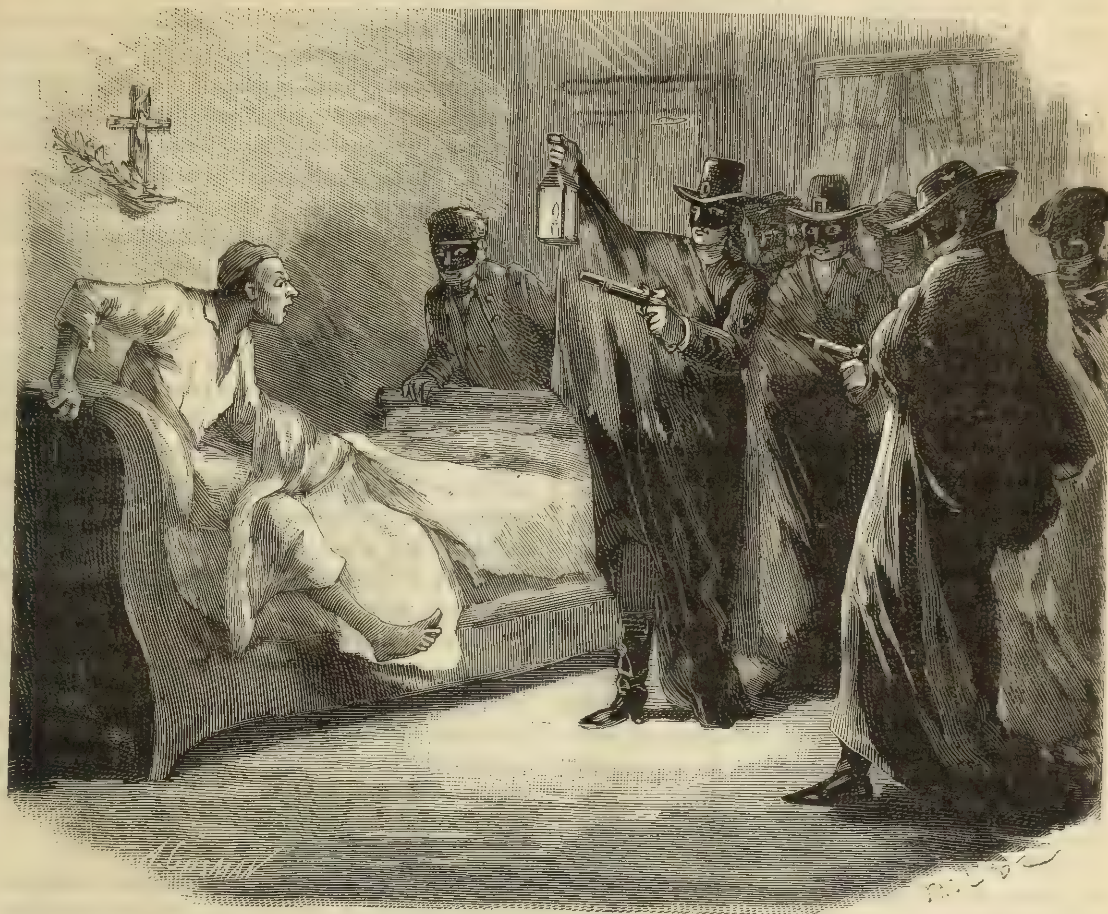
Je me disposais à quitter la ferme, et près de la porte je dis à la fille de la maison.

— Votre voisin Thomas m'avait parlé de deux dragons tués. Il s'est trompé, n'est-ce pas?

— Non pas, répondit-elle; il y en a un second, mais il n'est pas encore mort, quoiqu'il n'en vaille guère mieux. Mon frère est allé à Dranoutre chercher le médecin... Voulez-vous voir le blessé, M. Roobeck? Il est couché sur une paillasse dans une pièce vers le jardin.

Lorsque j'entrai dans la chambre avec elle je vis de loin, couché sur le dos, un soldat dont les vêtements étaient couverts de sang et près duquel une servante priait à mains jointes.

Je ne pus bien distinguer les traits du moribond que lorsque j'arrivai près de lui. Au premier coup d'œil que je jetai sur son visage altéré, je reculai tout tremblant et j'eus peine à retenir un cri d'angoisse. Devais-je en croire mes yeux? Non, ce n'était pas une illusion : j'aurais reconnu entre mille l'homme qui avait arraché des bras de ma



Quel affreux réveil m'attendait! (Page 40.)

femme en pleurs l'enfant de l'émigré et l'avait emporté au grand trot de son cheval.

Il était étendu là, les yeux à demi ouverts et s'efforçait d'étendre la main vers moi comme pour implorer mon assistance. Entraîné par une espérance soudaine, je me laissai tomber à genoux à côté de lui, et sans prendre garde à la présence des femmes, je lui demandai en français, en lui prenant la main :

— Mon ami, m'entendez-vous? Pouvez-vous me comprendre?

— Oui... oui... répondit-il d'une voix très faible.

— Vous souvenez-vous, lui dis-je à l'oreille, qu'un jour vous avez enlevé un enfant d'émigré d'une maison pas loin d'ici?

— Oui... un enfant.

— Eh bien, cet enfant, où est-il resté?

Il se taisait et paraissait privé de sentiment.

— Parlez, pour l'amour du ciel! où est l'enfant :

— France... en France, balbutia-t-il.

— Où, où en France? m'écriai-je en tremblant d'espoir.

Le blessé fit un effort visible pour parler, mais les sons expiraient sur ses lèvres. A la fin je devinai au frémissement de sa bouche, que l'explication attendue allait m'être donnée.

— L'enfant vit? Où? où? répétai-je.

— Oui, l'enfant vit... sauvé... par compassion, murmura-t-il d'une voix à peine intelligible, et, comme si cette dernière réponse avait épuisé ses forces, il demeura sourd à toutes mes autres questions.

Le fermier revint avec le médecin, et celui-ci, haussant les épaules d'un air qui ne présageait rien de bon, se mit à examiner les blessures du dragon. Une balle avait pénétré dans sa poitrine

et traversé le poumon. L'épanchement interne du sang devait l'étouffer, et le malheureux soldat, déjà en pleine agonie, n'avait plus une heure à vivre.

Cette triste prédiction devait même se réaliser plus tôt, car à peine eut-on soulevé le blessé par l'ordre du médecin, pour lui glisser un oreiller sous la tête, qu'un râle se fit entendre dans sa gorge, et le médecin nous dit :

— Priez pour l'âme du pauvre pécheur, mes amis, il est devant le tribunal de Dieu.

Quelques instants après je quittai la ferme et retournai à la maison. Marguerite et ma femme poussèrent des cris de joie en écoutant mon récit. Nous savions du moins maintenant que l'enfant de l'émigré était encore en vie. L'avait-on confié aux soins de quelque femme du peuple, comme tant d'autres enfants nobles? L'avait-on peut-être rendu à sa mère? En tout cas, notre devoir était tout tracé : nous devions conserver son héritage jusqu'à des temps meilleurs.

Oh! combien le bonheur de l'homme est incertain et variable!... Ma femme et ma cousine avaient du travail; je gagnais un modeste traitement et maintenant que nous savions que l'enfant de l'émigré avait échappé, comme sa femme, à la fureur de leurs ennemis, nous envisagions l'avenir avec confiance et avec satisfaction. Et cependant, au milieu de cette situation relativement favorable, une nouvelle terrifiante vint tout à coup troubler pour longtemps notre joie. Les armées françaises avaient définitivement vaincu les alliés à Fleurus, et notre pays était de nouveau annexé à la France.

XII

Nos autorités furent encore une fois remplacées par de chauds républicains.

Comment se fit-il que notre vieux secrétaire communal ne fut pas révoqué de nouveau, c'est ce que je compris seulement quelques jours plus tard, lorsque se trouvant seul avec moi il répondit à une de mes observations.

— Oui, Félix, mon garçon, il n'y a pas d'amélioration à espérer de longtemps. Pourquoi resterions-nous toujours les victimes des plus malins? Il faut savoir hurler avec les loups. Ils se figurent maintenant que j'approuve leurs rubriques et que je leur suis dévoué; mais vous et tous ceux qui me connaissent, vous savez bien ce que j'en pense. Par cette apparence de bonne volonté je conserve du moins le pouvoir et les moyens de protéger les intérêts de notre commune et d'épargner à nos pauvres concitoyens beaucoup de vexations. Et si vous désirez aussi conserver votre place de commis, gardez-vous bien de laisser voir à personne ce qui se passe au fond de votre cœur.

Mon traitement m'était tellement indispensable, que, pour ne pas le perdre, je promis sincèrement de suivre son conseil, quoiqu'il n'y eût peut-être pas une seule personne à Visseghem qui eût plus que moi l'horreur de l'oppression et surtout des impiétés inouïes qui furent immédiatement prescrites et imposées par la nouvelle administration.

Tous les décrets portés par la Convention nationale pendant la très courte période d'indépendance que nous venions de traverser, furent déclarés obligatoires, en Flandre et dans les autres provinces conquises. La religion catholique fut abolie, et les églises furent fermées, après avoir été mises au pillage. Il était défendu de fêter le dimanche, on ne baptisait plus, les morts étaient ensevelis sans prières; les prêtres, pour éviter la prison ou la guillotine, devaient fuir ou se tenir cachés. Il vint même un jour où les cœurs les moins sensibles frémirent d'horreur et de crainte de la vengeance céleste.

On avait rouvert notre église, non pas pour permettre aux prêtres de remonter à l'autel, mais pour profaner le temple par l'inauguration d'un culte tout à fait nouveau. Cette solennité, annoncée et préparée longtemps d'avance, devait avoir lieu le second décadi de messidor, c'est-à-dire un des jours de repos républicains de l'ancien mois de juillet.

La veille au soir on avait ordonné aux habitants des maisons qui entourent la place, d'orner leurs façades et de les pavoiser aux trois couleurs. Il y eut des roulements de tambour, des sonneries de clairon, des détonations d'armes à feu et, soit crainte, soit curiosité, soit contrainte, lorsque vint l'heure de la cérémonie, le peuple atterré se tenait sur deux rangs de chaque côté de la place.

Au moment annoncé, les deux petites couleuvrines du serment de Saint-Antoine furent déchargées, et l'on vit apparaître au bout de la place une dizaine d'hommes coiffés de grands chapeaux à claques, ceints de larges écharpes tricolores, et traînant d'immenses sabres. Au milieu d'eux marchait une jeune femme, en costume d'héroïne grecque, et couronnée de fleurs. C'était elle qui devait prendre, sur l'autel de l'église, la place du Dieu éternel. On l'appelait la déesse de la Raison, et elle était l'image de la seule autorité que les Jacobins insensés voulussent encore reconnaître... Et, — je rougis encore au souvenir d'un pareil scandale, — cette femme devant laquelle beaucoup de personnes, par égarement ou par par peur, allaient s'agenouiller, n'était autre qu'une certaine Lollepot, dont les mœurs plus que légères et les

dérèglements avaient depuis quelque temps scandalisé le village.

Je n'assistai pas plus longtemps au spectacle de cette profanation, et je retournai à la maison le cœur brisé. On me raconta le lendemain que cette étrange déesse avait été réellement élevée sur l'autel, qu'on l'avait encensée, qu'on s'était prosterné à ses pieds, et qu'on avait chanté, en guise de psaumes, des chansons républicaines.

Quant à la situation morale de cette époque, elle n'est pas à décrire. La violence, la duperie, l'exaction, la dissipation, la débauche, l'ivrognerie régnaient sans aucun frein; c'était une ivresse générale, et certes, si les choses avaient dû continuer longtemps ainsi, la civilisation et l'esprit humain auraient disparu dans cet effroyable cataclysme.

Mais le ciel sembla prendre en pitié les maux de l'humanité! Quelques jours plus tard nous reçûmes de Paris la nouvelle que les principaux chefs des Jacobins, Robespierre, Saint-Just et Couthon, étaient montés sur l'échafaud.

La terreur était finie, et une période moins sanglante allait commencer. Car le premier effet de la disparition des cruels tribuns fut l'élargissement de plus de dix mille détenus, et par conséquent le salut d'un très grand nombre de prêtres, de nobles et de bourgeois suspects, qui étaient destinés à servir de pâture à l'insatiable guillotine.

La forme républicaine subsista, mais ce qui prouvait que l'on avait à attendre plus de justice et un traitement plus doux, c'étaient les paroles hardies qu'osa prononcer au sein de la Convention nationale un des membres de cette assemblée. Lorsque les Jacobins s'efforcèrent de conserver à l'impitoyable Fouquier-Tinville les fonctions d'accusateur public, Fréron s'était écrié, aux applaudissements de la grande majorité de l'assemblée :

« Et moi, au contraire, je propose de purger la terre de ce monstre et d'envoyer Fouquier-Tinville en enfer pour y lécher tout le sang qu'il a versé. »

Quoi qu'il en fût, l'espoir fondé d'un peu de repos après de si dures épreuves fortifiait notre courage. Le commerce reprit un essor relatif, et, du moins en apparence, les choses rentrèrent dans un cours régulier.

Maintenant plus que jamais nous espérions recevoir la visite de la femme de l'émigré. Après une longue et vaine attente nous prîmes patience en nous disant que si l'on avait mis en liberté les détenus, la tête des émigrés restait mise à prix, et qu'aucun fugitif ne pouvait fouler notre sol sans danger de mort.

Ma femme et Marguerite gagnaient beaucoup d'argent, et en y joignant mon traitement nous pouvions vivre sans faire de dettes. Maître Bokstal avait retrouvé un assez grand nombre d'élèves, et sa femme était guérie. Notre petite Emma, qui avait deux ans, était une jolie et charmante enfant, et nous l'aimions et nous la caressions tous les trois à qui mieux mieux. Nous nous trouvions donc aussi heureux que la situation le comportait.

Mais bientôt de nouveaux nuages couvrirent le ciel à peine rasséréné. L'hiver de 1795 venait de commencer avec une rigueur extraordinaire, et les suites de la longue stagnation des affaires se firent tristement sentir. Notre commune fut comme envahie par des bandes de mendiants qui, parfois, menaçaient d'employer la violence pour obtenir un morceau de pain. Aussi le bruit se répandit bientôt que des voleurs et des brigands commençaient à répandre la terreur dans les villages circonvoisins. On racontait même qu'à Dickebusch, à deux heures de marche de notre maison, une ferme avait été pillée nuitamment et qu'on avait trouvé le lendemain le fermier, sa famille et ses domestiques, solidement garottés dans l'écurie.

Le récit de ces brigandages nocturnes me causa une telle inquiétude que j'en eus la fièvre. N'était-on pas persuadé, dans notre commune, que je devais avoir de l'argent, beaucoup d'argent? Et si cette particularité attirait l'attention des voleurs, ne pouvaient-ils pas être facilement amenés à diriger leurs expéditions contre mon habitation isolée!

Marguerite riait de ma frayeur, qu'elle trouvait fort exagérée. Pourquoi ces bandits seraient-ils précisément venus voler chez nous, à proximité du village? C'était d'autant moins vraisemblable qu'on s'occupait d'organiser et d'armer un corps de veilleurs de nuit.

Ses réflexions rassurantes ne me tranquillisaient point. Pour ce qui regarde ma femme, elle semblait moins accessible que moi à ces craintes incessantes. Cela s'explique : d'une part sa confiance en la protection divine était très grande, et d'autre part elle subissait l'influence de notre intrépide cousine dont l'exemple soutenait son courage.

Marguerite ne devait cependant pas être aussi tranquille qu'elle voulait bien le prétendre, car une couple de jours plus tard elle revint du village avec deux pistolets chargés, et me dit en m'en tendant un :

— Regardez, Félix, ceci vaut mieux que de trembler et de se plaindre. Ce sont des pistolets de cavaliers autrichiens; je les ai achetés du garde-champêtre. Prenez-en un : je tiendrai l'autre dans ma chambre à coucher... et si quelque voleur vient nous faire une visite nocturne, avec l'aide de Dieu je lui brûle la cervelle.

Je reçus le pistolet avec un sourire de satisfaction.

— Oui, ma cousine, vous avez eu là une bonne idée, lui dis je. On n'a pas besoin de ses deux mains pour décharger ce pistolet, et la possession d'une pareille arme me met de pair avec tout autre homme. Merci! si le malheur voulait que des voleurs vinssent ici, vous verriez que je ne reculerais pas et que je m'en servirais sans hésiter pour la défense de notre vie et de notre trésor.

Je parlais sincèrement; la possession du pistolet avait singulièrement ranimé mon énergie, mais ce qui me donnait encore plus de tranquillité, c'était l'organisation effective de la garde rurale. Tous les villageois, de vingt à cinquante ans, devaient chacun à leur tour prendre les armes et parcourir durant toute la nuit, par petites bandes, toutes les dépendances de la commune. On disait bien que ces hommes, armés de piques et de vieilles arquebuses, avertiraient les voleurs de leur présence par le bruit qu'ils faisaient, au lieu de parvenir à les prendre; mais on pensait néanmoins que cette continuelle surveillance suffirait pour tenir les malfaiteurs nocturnes éloignés du territoire de notre commune. D'ailleurs, depuis l'attaque de la ferme à Dickebusch on n'avait plus entendu parler de vols. Toutes mes craintes à cet égard s'évanouirent donc peu à peu, et je retrouvai bientôt assez de tranquillité d'esprit pour goûter un sommeil paisible pendant presque toute la nuit.

Mais hélas! quel affreux réveil m'attendait!... Un soir, après une joyeuse causerie, nous étions allés nous coucher de bonne heure, et je dormais peut-être depuis quatre heures, rêvant que la femme de l'émigré venait nous voir et que nous lui rendions le trésor, lorsque je crus tout à coup entendre du bruit, et j'ouvris les yeux. Devant mon lit se tenaient une dizaine d'hommes, aux visages noircis, armés chacun d'un pistolet ou d'un long poignard. Un de ces fantômes portait une lampe dont il dirigeait la lumière sur moi. Je croyais avoir le cauchemar; mais on ne me laissa pas le temps de la réflexion, car au même instant l'un d'eux m'appliqua un bâillon sur la bouche ; d'autres me saisirent à bras le corps et m'arrachèrent de mon lit. Tandis qu'on m'emportait, je vis qu'on tenait un pistolet armé devant les yeux de ma femme mortellement effrayée, et j'entendis qu'on la menaçait en français de la tuer si elle osait proférer le moindre cri.

On me porta dans la pièce du rez-de-chaussée, où une lumière était également allumée, et on me plaça près de la table, sur une chaise, avec beaucoup de précautions et sans dire un mot. Six hommes, horribles et noirs comme des démons, m'entouraient. Celui qui paraissait être le chef m'ôta le bâillon, et, braquant sur moi son pistolet, me dit à voix basse, également en français :

— Pas un cri, pas un mouvement, ou je te loge une balle dans la tête. Où sont les clefs de tes armoires et de tes coffres?

J'étais naturellement plus mort que vif, et je ne pus pas répondre immédiatement. Cependant la pensée que j'avais eu la précaution de cacher sous mon oreiller la clef de la cachette du trésor traversa mon esprit comme un éclair. Je répondis en bégayant à la question du brigand :

— Les clefs? Dans la poche de mon habit bleu, près de mon lit.

Le chef fit un signe. Un de ses hommes sortit et alla chercher mon trousseau de clefs.

— Veillez sur lui, camarades, grommela le chef. Au moindre bruit qu'il fait, tuez-le comme un chien; à l'ouvrage, les autres; suivez-moi!

Et ils commencèrent tout de suite à ouvrir notre grande commode et à fouiller dans les tiroirs...

Pendant ce temps j'étais affaissé sur ma chaise, tremblant comme un roseau. Ah! ma pauvre Hélène! Ne succomberait-elle pas à son épouvante? Et mon enfant qui était couché à côté d'elle? Dormait-il encore, et les brigands ne l'avaient-ils pas découvert? Et Marguerite, qu'était-elle devenue? A ces douloureuses pensées je sentais mes forces m'abandonner, et je serais probablement tombé en faiblesse, si l'apparition inattendue de Marguerite n'avait éveillé mon attention et mes esprits.

Notre cousine avait paru sur l'escalier le pistolet au poing; mais à la vue de tant d'hommes elle avait reconnu sans doute que la résistance était impossible, et elle était remontée précipitamment, poursuivie par trois ou quatre brigands. J'entendis immédiatement retentir un coup de pistolet dans la partie supérieure de notre maison, puis le bruit sourd d'une lutte, et puis plus rien. Avait-on massacré la pauvre Marguerite, ô ciel?

Un des brigands redescendit et murmura quelque chose à l'oreille du chef. Celui-ci parut inquiet et dit à voix haute :

— Nous allons le faire court et bon. Vite, allumez le feu!

Son ordre n'était pas difficile à exécuter, car il y avait des copeaux et du petit bois dans un coin de la cheminée.

Il y eut un moment de silence. Alors le chef se tourna vers moi :

— Tu vois la flamme qui sort de l'âtre, dit-il avec un ricanement féroce. Si tu ne veux pas qu'on te rôtisse les pieds, parle sans détour. Où ton argent est-il caché?

Lui indiquer le trésor, cela n'était pas possible. Quoiqu'une sueur froide coulât sur mon front, il

me restait un espoir vague que sa terrible menace n'était que pour m'effrayer et ne serait pas mise à exécution.

— Nous n'avons pas d'autre argent, répondis-je, qu'une dizaine de couronnes qui sont renfermées dans ce pupitre.

— Dix couronnes? Penses-tu nous amadouer avec ça, imbécile? Tu as beaucoup d'argent; tu as des tas de louis d'or dans ta baraque. Veux-tu montrer ton trésor, oui ou non? Parle.

Je balbutiai que je n'avais pas d'autre argent. Il fit signe à ses hommes qui rapprochèrent ma chaise du feu et me forçèrent d'étendre les pieds. Un frisson mortel parcourut tout mon corps lorsque je sentis la première chaleur. Mon courage m'abandonna, et je bégayai d'une voix affaiblie :

— Oh! ne me brûlez pas les pieds! je parlerai.

Mais au même instant trois ou quatre coups de fusil retentirent du côté du village, et un homme entra précipitamment en criant :

— Vite, vite, fuyez : la garde rurale est là!

Je reçus une violente bourrade dans le côté, et je tombai par terre. Avant que j'eusse pu me relever, les chauffeurs, épouvantés par les coups de fusil, avaient pris la fuite. Je vis les deux derniers descendre l'escalier et sortir en courant de notre maison.

Marguerite descendit immédiatement après. Obéissant à la même inspiration, nous courûmes tous deux au premier étage, sans avoir échangé une parole. Ma femme était évanouie; mon enfant dormait encore. Nous poussâmes un cri de joie et de reconnaissance envers Dieu en voyant qu'aucun des deux ne portait de trace de mauvais traitements.

Marguerite prit une jatte d'eau et se mit à humecter le front de ma femme. Au même instant la garde rurale entrait chez nous, et malgré notre trouble et notre agitation il nous fallut faire le récit de l'événement.

Le plus clair de ce récit, c'est que nous devions notre salut à la présence d'esprit de Marguerite. Lorsque, en remontant l'escalier, elle s'était vue poursuivie par les brigands, elle avait grimpé jusqu'au grenier et déchargé son pistolet par la fenêtre ouverte. C'était le bruit de cette détonation qui avait fait accourir la garde de ce côté, et les paysans, en apercevant deux hommes devant la maison, avaient déchargé leurs fusils. Les chauffeurs avaient jeté Marguerite par terre et l'avaient réduite à l'immobilité en lui mettant le couteau sur la gorge.

Tandis que ma cousine faisait d'infructueux efforts pour rappeler ma femme à elle, j'avais pris mon enfant dans mes bras. Au bruit que faisaient autour de nous les paysans de la garde rurale, il s'éveilla et se mit à crier. Cette chère voix résonna dans le cœur de la mère, et Hélène ouvrit les yeux. Elle regarda autour d'elle surprise et effrayée: mais lorsqu'elle vit qu'elle n'était environnée que d'amis et que je lui présentais sa fille en riant, elle leva les yeux et les mains au ciel pour remercier Dieu de nous avoir tous préservés.

Nous restâmes longtemps encore sous l'impression de la frayeur que nous avions ressentie, mais cet événement n'eut de conséquences fâcheuses pour personne.

Pendant toute la journée notre maison fut visitée par les messieurs de l'administration et par une grande affluence de curieux qui nous accablèrent de questions. Chacun tâchait de nous consoler et de nous rassurer. Le maire nous affirma que nous n'avions plus rien à craindre désormais, parce qu'il donnerait à la garde rurale l'ordre de surveiller et de parcourir durant toute la nuit cette partie de la commune.

Ce fut seulement le soir que je pus causer de notre situation avec Hélène et Marguerite. Notre cousine y avait mûrement réfléchi. A nos premières observations elle répondit :

— Vous êtes d'avis que nous devons quitter cette demeure isolée et aller habiter la partie fréquentée du village? Et vous croyez que le trésor y serait mieux en sureté? Mais les voleurs peuvent également atteindre leur proie au milieu d'un village. N'a-t-on pas essayé l'année dernière, la nuit de la Saint-Pierre, de forcer la caisse du notaire? D'ailleurs, il n'y a pas de maisons vides au village, et que ferions-nous de la petite ferme? Prendre à notre charge un double loyer ne nous est pas possible. J'en reviens à ma première idée, et maintenant plus que jamais je la crois raisonnable et fondée. Nous ne pouvons pas rester esclaves d'un trésor qui nous a presque coûté la vie cette nuit-ci, et qui nous condamne à sacrifier notre repos et notre bien-être tant qu'il sera dans notre maison. Ce serait une folie et une injustice envers nous-mêmes. Nous devons, aussitôt que possible, éloigner cet argent de notre demeure. Il y a pour cela un moyen sûr : Je vous le répète, il est impossible de voler des terres et des immeubles, mon sentiment, ma conviction, c'est que nous devons sans retard employer le trésor à acheter des fermes et des terres de labour pour le compte de l'émigré ou de ses héritiers. Nous en ajouterons le revenu annuel au capital. De cette façon nous ne ferons pas seulement fructifier cet argent au profit des propriétaires, comme des gens sages et raisonnables; mais nous-mêmes, délivrés de toute entrave, nous serons libres de chercher ici ou ailleurs une meilleure existence.

Quoique l'événement de cette affreuse nuit dût

nous faire souhaiter également l'éloignement du trésor, et qu'il y eût peu de chose à répondre aux saines raisons de ma cousine, Hélène fit encore quelque résistance. Elle s'affligeait de ne pas pouvoir tenir à la lettre la promesse qu'elle avait faite à la femme de l'émigré. Elle finit cependant par consentir, mais sous la condition expresse qu'on ne songerait jamais à acheter des biens nationaux.

— Mais comment pouvez-vous craindre, répliqua Marguerite, que je veuille employer l'argent des émigrés à acheter des biens dont on a spolié leurs compagnons d'infortune ou les couvents? Non, rien que des biens patrimoniaux, d'une origine absolument irréprochable, voilà ce que nous chercherons. Par exemple, dans dix ou quinze jours, je ne le sais pas au juste, la grande métairie le *Renard Bleu* sera mise en adjudication publique. Ma proposition est que nous commencions par là. Le *Renard Bleu* a environ soixante-dix hectares de bonne terre et de prairies grasses. Il y a vingt ans cette belle exploitation a été vendue 60,000 florins. Aujourd'hui, eu égard aux circonstances actuelles, il est probable qu'elle ne sera pas poussée au delà de 80,000 francs. Avec deux ou trois acquisitions de ce genre nous serons délivrés du trésor, et nous recouvrerons notre entière liberté.

Alors se présenta la question de savoir ce que nous dirions aux gens pour expliquer la possession de si fortes sommes. Après de longues réflexions nous fûmes d'avis que ce que nous avions de mieux à faire, c'était de laisser croire aux gens, sans explications, que nous avions réellement reçu de notre oncle de grosses sommes d'argent en avancement d'hoirie. Puisque cette croyance semblait assez généralement répandue, sa confirmation ne pouvait rien changer à notre situation.

Il fut donc résolu que nous achèterions la ferme du *Renard Bleu*, si aucun empêchement inattendu ne venait se mettre en travers.

XII

Au jour fixé pour l'adjudication publique de la ferme en question, je me rendis au village en compagnie de ma cousine.

Comme on allait être étonné en nous entendant offrir jusqu'à 80,000 francs pour cette vaste propriété? Et comme on allait m'accabler de questions auxquelles je ne pourrais répondre que par des explications mensongères! Mon appréhension était grande, et je montrais encore une certaine hésitation.

— Je ne vous comprends vraiment pas, cousin, me dit Marguerite. Il y a mensonge et mensonge. Si l'on voulait pousser le rigorisme de la morale, les scrupules de l'honnêteté un peu plus loin encore, alors le conte le plus innocent, la plus simple histoire que l'on invente pour endormir les enfants ou pour amuser les grandes personnes seraient de gros péchés contre la conscience. Ce que nous avons en vue est un acte de dévouement et de générosité; nous ne faisons de tort à personne, et bien loin d'agir par égoïsme ou par amour du luxe, nous souffrons dans nos intérêts les plus chers pour rester fidèles à la promesse faite aux émigrés. Pourquoi hésiterions-nous ou rougirions-nous dans l'accomplissement de ce devoir? Laissez-moi faire; c'est moi qui répondrai aux gens, et soyez-en certain, avant que nous retournions chez nous, on ne croira ni plus ni moins que ce qui peut être nécessaire à la réalisation de notre projet.

Un peu plus loin elle dit encore :

— Supposez, Félix, que nous achetions le *Renard Bleu* pour 80,000 francs. Les frais d'acte et les droits s'élèveront bien à 10,000 francs environ. Nous inscrivons à notre livre de comptes « emprunté de M. Van der Malen. » Pour nos acquisitions ultérieures nous faisons la même chose: et ainsi il viendra un moment où nous n'aurons plus à conserver d'argent comptant; mais le trésor, avec les revenus des biens achetés, figurera expressément sur notre livre de compte comme étant le montant de notre dette envers M. Van der Mal... Voyez, Félix, combien il y a de monde devant la porte de la fabrique d'huile et ils rapprochent leurs têtes d'un air si inquiet! que peut-il s'être passé chez M. Bakkerzeel?

Nous approchâmes et nous apprîmes que le fabricant d'huile, rentrant chez lui il y avait un quart d'heure à peine, était tombé sans connaissance au milieu de la place. Quelques-uns disaient qu'il avait été frappé d'apoplexie, d'autres prétendaient que ce n'était qu'un simple évanouissement. Le médecin venait d'entrer dans la maison, et l'on saurait bientôt ce que l'on pouvait craindre ou espérer.

M. Bakkerzeel était un homme aimable et bon. Beaucoup de personnes le plaignaient et souhaitaient ardemment qu'il fût sauvé pour le bonheur de sa famille et de ses nombreux ouvriers. Mais quelques-uns des villageois les plus pauvres parlaient de lui avec moins de respect.

— Oui, oui, disait un vacher en ricanant, voilà ce que c'est que de rester chaque jour trois heures à table, à boire du bon vin, et à manger des chapons et des perdreaux. Dieu n'a pas réservé toutes les maladies pour les pauvres gens. Je suis sûr que Lievin, le scieur de long, et Jacob, le tuilier, qui sont là, ne mourront ni de la goutte ni d'un coup de sang.

Une servante sortit; elle fut immédiatement entourée et interrogée sur l'état de son maître. On l'avait saigné, et il avait repris connaissance. Il avait bien eu une légère attaque d'aboplexie, mais le docteur pensait qu'elle n'aurait pas de conséquences fâcheuses.

Cette nouvelle fut saluée d'un cri général de contentement, et les moins curieux s'éloignèrent rassurés.

Nous, qui avions été retenus assez longtemps par cet incident, nous nous dépêchâmes de gagner la grande salle de la maison commune, où allait se faire la vente du *Renard bleu*.

Le notaire étai déjà assis à sa table, en train de disposer ses papiers. Notre apparition inattendue produisit un mouvement de surprise visible dans l'assistance, assez nombreuse; tous les regards étaient fixés sur nous. Trois des plus hardis vinrent et le fermier Beckx, qui demeure sur le pré, me demanda en ricanant :

— M. Félix Roobeck a-t-il par hasard encore trouvé quelqu'un qui lui prête assez d'argent pour acheter quelques hectares de terre?

Ce fut Marguerite qui lui répondit :

— Quelques hectares de terre? nous verrons ce que nous avons à faire. Mais si nous voulions acheter toute la métairie, qui nous en empêcherait?

— Qui? qui? grommela le fermier Beckx. Personne; mais on n'achète pas un bien aussi considérable avec des noyaux de cerise. Votre oncle, — que Dieu veuille avoir son âme ! — vous a donné largement votre part, et à M. Félix aussi, cela semble certain. Mais qu'il vous ait donné des sommes aussi fortes que celles qui seront nécessaires ici, c'est ce dont vous me permettrez de douter.

— Doutez tant qu'il vous plaira, riposta Marguerite; notre oncle, pendant sa vie, n'était pas obligé d'afficher l'état de sa fortune au nez de tout le monde, et s'il avait eu le moyen et la volonté de donner beaucoup plus encore à M. Félix, son unique héritier direct, et à moi qui l'ai soigné, qui oserait s'arroger le droit de l'en blâmer!

La hardiesse de ma cousine eut l'effet qu'elle attendait. Immédiatement les têtes se rapprochèrent, et l'on se mit à raisonner comme s'il était incontestablement établi que nous avions reçu de notre oncle des sommes énormes, mais comme quelques-unes de nos meilleures connaissances nous accablaient de questions insidieuses, pour être à même d'évaluer le chiffre de notre héritage, nous ne leur fîmes, Marguerite et moi, que des réponses évasives.

Le notaire commença la lecture des clauses de l'adjudication. On allait d'abord offrir en vente la ferme avec une dizaine d'hectares de terres, puis séparément les autres terres de culture et les prairies, sous réserve pourtant de faire ensuite une masse du tout.

Nous laissâmes l'adjudication des lots partiels suivre son cours, sans faire semblant de nous en soucier; mais Marguerite, qui inscrivait sur un carnet les prix atteints par chaque lot, me dit à la fin :

— Le tout se monte ensemble à soixante-dix mille francs. Demandez maintenant qu'on fasse une masse et mettez le tout à prix pour soixante-quinze mille francs.

Lorsque, suivant son conseil, je fis part au notaire de mon intention, un cri de surprise s'éleva parmi les assistants, et ils oublièrent presque ce qui allait se passer, pour nous regarder ou raisonner entre eux de l'énorme fortune que nous devions posséder pour acheter d'un seul bloc un marché de soixante- quinze mille francs.

Le notaire annonça le total de la masse de notre enchère. Deux fois déjà il avait fait appel aux amateurs sans que personne ne se présentât, mais alors un vieux monsieur s'avança, un habitant de Lille, qu'on nous avait désigné comme un richissime fournisseur des uniformes de l'armée française. Il haussa de cinq mille francs à la fois, et j'enchéris de même contre lui.

Lorsque le prix fut monté à quatre-vingt-dix mille francs, je n'osai plus parler, et le notaire était prêt à adjuger le bien au Lillois; mais Marguerite me poussa si souvent le bras, que j'ajoutai encore mille francs.

Le Lillois déclara avec un grognement de mécontentement qu'il renonçait à toute surenchère, et au bout de quelques instants je fus déclaré acquéreur du *Renard bleu* et des soixante-dix hectares de terre qui en dépendaient. On nous entoura, on nous félicita, et on ne se priva pas de faire toute sorte de réflexions et même de plaisanteries blessantes sur l'existence d'une fortune que nous avions tenue secrète pour des raisons inconnues.

Malgré la hardiesse de Marguerite, notre situation devenait difficile, et même pénible pour moi; mais l'attention générale fut détournée par un homme qui entra dans la salle en apportant la triste nouvelle que M. Bakkerzeel venait de mourir des suites de son apoplexie, et nous saisîmes l'occasion pour sortir de la maison commune sans faire beaucoup de compliments.

Sur la place nous vîmes encore beaucoup de gens rassemblés devant l'huilerie. M. Bakkarzeel venait d'avoir une seconde attaque, à laquelle il avait succombé.

Chemin faisant Marguerite me dit d'un air pensif :

— M. Bakkerzeel possédait, entre autres, un certain nombre d'hectares de bonnes prairies le

long de la Dauw. Si ces propriétés étaient mises en vente à la suite de son décès, ce serait une bonne occasion pour nous.

— Oui, et derrière sa maison il y a de grandes pièces de terre de labour et de beaux pâturages, ajoutai-je.

— En effet, Félix ; mais ceux-ci appartiennent à l'huilerie, et comme, depuis quelques années, madame Bakkerzeel dirigeait seule les affaires de son mari, elle ne manquera pas de continuer cette industrie qui lui donne de gros bénéfices. Ce que je considère comme possible, c'est que son fils marié et sa fille aînée, qui habitent Bruges, lui suscitent des difficultés pour avoir la disposition d'une partie de la succession de leur père. Alors elle serait obligée de vendre les prairies ; mais cela est très douteux. Pour le moment nous n'avons pas autre chose à faire que de tenir l'œil aux affiches et aux annonces, et d'acheter sans hésiter dès qu'il se présentera quelque part une grande propriété patrimoniale à vendre. Plus tôt nous serons délivrés de la garde du trésor mieux cela vaudra. Et alors nous délibérerons mûrement sur la question de savoir si vous ne feriez pas bien d'aller à Gand ou à Bruxelles pour y chercher une meilleure position. Si vous préférez rester à Visseghem, vous êtes libre : pour ce qui me regarde, je dis adieu au monde et j'entre dans un couvent.

Nous fûmes bientôt chez nous, et je fis tous mes efforts pour détourner Marguerite de l'exécution de son projet. Hélène joignit ses prières à mes raisons, mais notre cousine demeura inébranlable et nous dit, pour se résumer :

— Tant que le trésor a été en danger et qu'il a fallu le surveiller, j'étais obligée de rester ici par notre promesse solennelle. Mais une fois que le numéraire des émigrés sera converti en bonnes et solides propriétés, ma présence ici n'aura plus de raisons d'être. Depuis mon enfance, vous le voyez, mes amis, le but de ma vie était de devenir riche pour faire oublier la laideur de mon visage. Ce but, je l'ai manqué, et je ne vois plus la chance de l'atteindre jamais ; sans cela, je serais encore capable d'efforts qui vous étonneraient. Mais le temps est passé pour moi ; il est trop tard... Je renonce à toute espérance, et ne veux plus ni lutter ni souffrir dans un monde qui n'est qu'une éternelle lutte des désirs de chacun contre l'avidité de tous, combat dans lequel je n'ai plus le moindre intérêt.

Il n'y avait pas à convaincre notre cousine pour le moment ; mais comme il pouvait encore s'écouler des semaines, et peut-être des mois, avant que l'occasion s'offrît à nous d'employer tout le trésor à l'acquisition de biens immeubles, nous espérions que Marguerite, qui n'envisageait pas notre séparation sans tristesse, pourrait encore changer de résolution. Ce qui pouvait y contribuer, c'était sa sincère affection pour Hélène, et surtout son tendre amour pour notre petite Emma dont elle était la marraine.

La nouvelle que j'avais acheté la ferme du *Renard Bleu* se répandit rapidement dans la commune. Maître Bokstal et sa femme vinrent le jour même nous demander si ce n'était pas un conte qu'on leur avait fait. Et quand nous leur répondîmes que c'était la vérité, il nous reprochèrent amèrement d'avoir dissimulé notre fortune non seulement aux autres mais à eux-mêmes, et surtout de les avoir laissés souffrir de misère et de faim pendant les jours difficiles, tandis que nous avions des monceaux d'or à notre disposition. Quelle que fût la somme que mon oncle nous eût laissée en héritage, personne ne pouvait nous en contester la propriété. Mon unique raison pour en faire mystère à nos parents ne pouvait donc avoir été que la crainte d'avoir à leur venir en aide. Maître Bokstal déclara, les larmes aux yeux, que jamais il ne se fût attendu à une si injurieuse méfiance et à une si froide avarice de la part de quelqu'un qu'il estimait et qu'il aimait tant. La mère Bokstal et Hélène pleuraient aussi ; quant à moi, je restais silencieux et je baissais les yeux, car je ne savais que répondre.

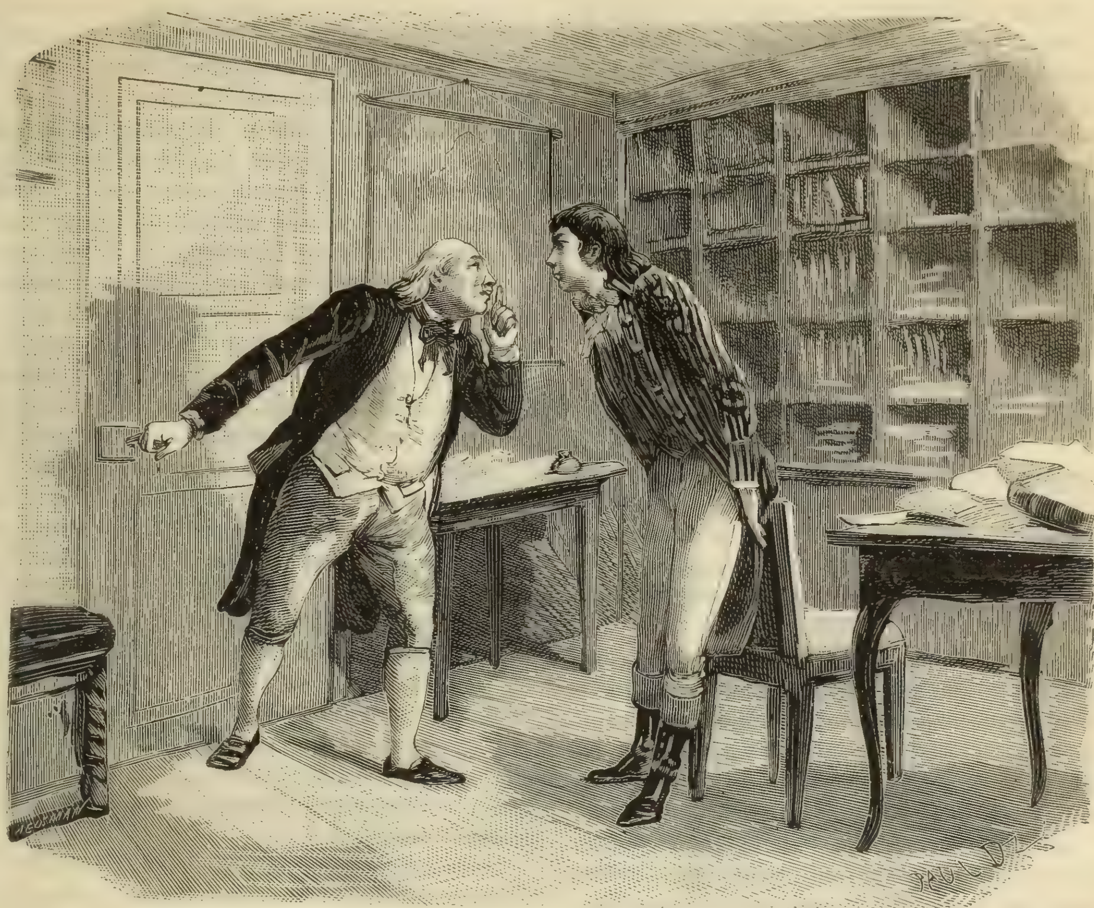
Marguerite essaya de leur faire comprendre qu'ils avaient tort de m'accuser parce que nous avions été contraints d'en agir ainsi par des raisons impérieuses ; elle était certaine que M. Bokstal, sa femme et tous les autres approuveraient notre conduite, s'ils en connaissaient le mobile. Nous ne pouvions pas encore nous expliquer là-dessus ; mais bientôt peut-être on saurait tout ; cela ne dépendait pas de notre volonté.

Nos beaux parents finirent par se laisser persuader ; mais ce ne fut pas sans un nouveau sacrifice de notre part. Maître Bokstal avait encore quelques dettes, et nous ne pouvions pas refuser de lui prêter l'argent nécessaire pour se libérer envers tout le monde.

Je pris vingt louis dans la malle, et je les lui mis dans la main. Et le soir, j'inscrivis, le cœur brisé, ces vingt louis à notre *débet*.

Notre dette envers M. Van der Malen, en n'y comprenant pas les frais du voyage de Marguerite à Paris, s'élevait déjà à dix-huit cents francs. Pourrions-nous jamais gagner assez d'argent pour restituer une si grosse somme ?

L'acquisition du *Renard bleu* devait encore nous causer de plus douloureuses épreuves que nous n'avions nullement prévues. Le secrétaire communal se montrait également irrité contre moi parce que je m'étais fait passer pour pauvre, et je comprenais trop bien qu'il m'aurait congédié



Il me conduisit dans son bureau. (Page 52.)

sur-le-champ s'il avait pu se priver de mes services. Dans le village c'était encore pis. Le fils aîné du garde champêtre, qui était passablement instruit, et qui cherchait de l'occupation depuis plusieurs mois, profita de l'occasion pour se plaindre partout de ma cupidité et de ma basse avarice. J'étais immensément riche, et j'occupais un emploi de quinze florins par mois! Je prenais le pain des pauvres diables pour qui de pareils appointements seraient une fortune!

Chacun me blâmait et s'élevait contre moi; la situation n'était plus tolérable, et, bien qu'une pareille résolution me fît trembler, je me vis contraint de donner ma démission de commis du secrétaire communal. De plus, nous nous aperçûmes bientôt que les villageois et les paysans n'auraient plus grande envie de faire faire leurs vêtements par des gens que la rumeur publique proclamait millionnaires.

Ces revers inattendus nous frappèrent d'inquiétude et de découragement, ma femme et moi. Marguerite en tira cette unique conséquence que nous devions nous dépêcher de convertir tout le trésor en acquisitions d'immeubles, et de partir pour Gand ou pour Bruxelles. C'était peut-être, pensait-elle, un décret de la Providence qui voulait nous forcer à prendre une résolution avantageuse. A Visseghem, nous n'avions plus de bien-être à espérer, et plus tard nous remercierions le ciel des contrariétés qui nous affligeaient si profondément à présent.

Si inquiets et si tristes que nous fussions, nous n'avions qu'à courber la tête, car nous ne pouvions pas nous soustraire à notre sort.

Quelques jours plus tard je fus mandé chez le notaire pour recevoir les titres de notre acquisition et en payer le prix. Pour ce dernier objet je fis deux ou trois voyages avec Marguerite, et nous

apportâmes ainsi au notaire une somme de plus de cent mille francs en or, sans avoir éveillé l'attention des indiscrets.

J'allai avec ma femme visiter la ferme du *Renard bleu*. C'était une belle métairie, fort bien entretenue, et non moins bien cultivée. Le fermier, en homme à son aise, nous offrit toutes les garanties pour le paiement exact de son fermage, qui s'élevait, outre toutes les contributions, à près de trois mille francs, soit environ trois pour cent. Personne ne pouvait donc prétendre que nous avions fait un mauvais placement de l'argent qui nous avait été confié.

XIV

A partir de ce moment nous ne fûmes préoccupés que d'une seule idée, celle de nous débarrasser le plus promptement possible du reste du trésor et de recouvrer ainsi notre pleine liberté, afin d'aller chercher ailleurs des moyens d'existence.

Mais nous avions beau aller aux renseignements dans les communes voisines, nous ne trouvions rien; on n'annonçait aucune adjudication publique, si ce n'est des adjudications de biens nationaux ou de petites pièces de terre éparses qui ne répondaient pas à ce que nous avions en vue.

Près de deux mois se passèrent ainsi; et comme nous étions maintenant sans place et que l'atelier de couture ne rapportait presque plus rien, nous fûmes obligés, hélas! à deux reprises différentes, d'emprunter quelques louis au trésor de l'emigré, pour ne pas mourir de faim.

Notre dette envers M. Van der Malen était déjà si considérable que nous n'avions aucun espoir de pouvoir l'amortir jamais, et elle ne faisait qu'augmenter de jour en jour. Il est facile de concevoir combien nous étions attristés et effrayés d'une semblable situation. Aussi résolûmes-nous de ne plus y regarder de si près quant à la nature des biens à acquérir, pourvu qu'ils fussent d'origine patrimoniale.

Poussé par cette nouvelle détermination, j'étais allé du côté de Dickebusch, pour visiter une ferme qui devait être mise en vente dans un mois. Je n'y trouvai que des terres marécageuses et de maigres prairies, grevées de rentes. De plus, les bâtiments de la ferme tombaient pour ainsi dire en ruine, et le nouveau propriétaire aurait sans doute de très grands frais à faire pour les rendre habitables.

Une pareille propriété ne me paraissait offrir à l'acquéreur que des désavantages, et, en tous cas, n'être nullement à notre convenance, car elle nous imposerait pendant plusieurs mois de lourdes charges, et notamment celle de surveiller les ouvriers. Nous ne serions donc pas encore libres et il nous faudrait vivre aux dépens du trésor. Et pourtant, peut-être valait-il encore mieux passer par-dessus toutes ces difficultés.

Je retournais chez moi la tête pleines de tristes réflexions, et j'avais déjà dépassé le village de Kemmel, lorsque je vis un homme sortir d'une maison à une centaine de pas devant moi, et prendre le chemin de Visseghem. Je le connaissais très bien; du vivant de mon oncle, et même depuis, j'avais souvent causé avec lui. C'était le contre-maître de la fabrique d'huiles, un travailleur actif et dévoué, et je me souvenais encore avec reconnaissance qu'il avait été l'un des rares villageois qui avaient cru à ma sincérité, et qui m'avaient plaint sans arrière-pensée lorsque le testament de mon oncle avait été connu.

Je hâtai le pas pour le rejoindre. Mon intention était de lui demander des nouvelles de la santé de madame Bakkerzeel, parce que j'avais ouï dire qu'elle était indisposée. Mais avant que je l'eusse rattrapé il se retourna, m'attendit, et me salua en me souriant amicalement.

— Je vous rencontre à propos, M. Roobeck, me dit-il. Je comptais aller chez vous dimanche matin pour vous parler d'une affaire importante.

— Comment se porte cette bonne madame Bakkerzeel? demandai-je.

— Bien, très bien : elle est tout à fait guérie... Voici, monsieur, l'affaire dont je voulais vous entretenir. C'est une idée étrange qui vous étonnera peut-être, mais elle n'est pas insensée du moins. Vous allez à Visseghem comme moi, n'est-ce pas? Eh bien, nous pouvons causer chemin faisant.

— Parlez. De quelle idée avez-vous à me faire part?

Il tira de sa poche une tabatière de bois, huma une prise, et me dit :

— Vous croyez que madame Bakkerzeel veut continuer l'huilerie? Chacun le croit comme vous, mais il n'en est rien. Pour satisfaire aux exigences de son fils, mais surtout pour jouir en paix de sa fortune, elle a l'intention de tout vendre et d'aller demeurer à Bruxelles. Maintenant elle cherche quelqu'un qui veuille reprendre l'huilerie de la main à la main, telle qu'elle se comporte. Si elle n'y parvient pas promptement, elle la fera mettre en vente publique avec tous les biens qui en dépendent. Vous comprenez, monsieur, que cette résolution chagrine fort nos ouvriers, et moi surtout; car peut-être l'huilerie se réduira à rien, ou, si elle se soutient, Dieu sait quels nouveaux maîtres nous aurons? Assurément pas de meilleurs que ces généreux Bakkerzeel... et quand on est

habitué depuis vingt ans à ces braves gens... Mon inquiétude est si grande que je ne dors presque plus... Mais il y a aujourd'hui deux jours que je me suis éveillé en sursaut en poussant un cri de joie. J'avais rêvé, et ce rêve que je considérais comme une inspiration des cieux, c'est la drôle d'idée dont je voulais vous parler.

— Eh bien, Jean, qu'avez-vous rêvé? demandai-je avec une curiosité croissante.

— Vous ne le devineriez pas en cent ans, répondit-il. J'ai rêvé que vous aviez repris l'huilerie, et que vous étiez devenu mon maître.

— C'est un drôle de rêve, en effet, Jean, dis-je en riant.

— Oui, monsieur, mais un rêve raisonnable, et je ne sais pas pourquoi il ne pourrait pas se réaliser.

Aliéner la plus grande partie de l'argent qui nous était confié pour l'employer à mon profit personnel, et le risquer dans une entreprise qui pouvait ne pas réussir, une pareille résolution me paraissait insensée et contraire à nos obligations envers les propriétaires du trésor. C'était, à mes yeux, un abus de confiance.

— Moi, fabricant d'huile, Jean? répondis-je. Où sont vos esprits?

— Puis-je vous poser une question, monsieur? Ne vous en formaliserez-vous pas?

— Nullement, mon ami; je sais que vos intentions sont bonnes.

— Eh bien, veuillez me répondre. On vous dit très riche. Votre dessein est-il de vivre désormais sans rien faire?

— Non, sans doute, Jean. Riche ou non, je veux gagner ma vie par mon travail.

— Pourriez-vous disposer de trente ou quarante mille francs d'argent comptant?

— Pour reprendre l'huilerie? Non... Pour acheter une métairie ou de bonnes terres, oui.

— Eh bien, j'ose vous dire, monsieur, que vous auriez tort de laisser échapper une si belle occasion. Vous ne pouvez contester que l'huilerie ne soit une bonne industrie : les Bakkerzeel y ont amassé une belle fortune; et s'ils n'avaient pas, il y a quatre ans, eu le revers d'une baisse prolongée des huiles, ils seraient encore beaucoup plus riches.

— Ah! murmurai-je, les Bakkerzeel ont subi des pertes? de grosses pertes?

— Très grosses, monsieur, je ne veux pas vous le cacher. Ils auraient pu sombrer tout à fait. Heureusement la hausse est arrivée à temps pour les sauver.

Je secouai la tête d'un air pensif.

— Mais qu'importe? reprit le contre-maître. S'ils ont supporté ce coup et s'ils ont conservé encore une fortune considérable, cela ne prouve-t-il pas que l'huilerie est une exploitation très productive? Madame Bakkerzeel sera raisonnable. On évaluera tout à l'amiable, un peu en dessous de la valeur réelle naturellement, et vous entrerez dans l'huilerie en maître et seigneur, sans que les moulins cessent de tourner un seul jour. Je reste votre contre-maître; vous le savez, monsieur, je connais mon métier, et personne n'a jamais révoqué en doute mon dévouement ni mon zèle. Tous mes compagnons sont des ouvriers éprouvés. Vous ne devez vous inquiéter de rien; quand bien même vous n'auriez pas vu une huilerie de votre vie, vos affaires marcheraient comme sur des roulettes, ni plus ni moins que sous M. Bakkerzeel... Hein, qu'en dites-vous?

— Que dirais-je? L'achat de l'huilerie peut, en effet, être une bonne affaire pour d'autres, mais elle ne me convient pas à moi.

— Je vous en prie, monsieur, dit-il d'un ton presque suppliant, ne prenez pas une résolution prématurée. J'avais le ferme espoir de voir mon rêve se réaliser. Devenir votre employé, travailler pour vous me sourirait comme un bonheur. Laissez-moi espérer encore. Réfléchissez mûrement, et vous changerez d'avis, soyez-en sûr.

— Eh bien, Jean, pour vous satisfaire, je réfléchirai; mais je ne crois pas que l'envie me vienne jamais d'acheter l'huilerie. Il y a des obstacles qui, lors même que tel serait mon désir, resteraient insurmontables.

— Puis-je venir chez vous dimanche matin pour connaître votre décision et faire valoir au besoin d'autres raisons?

— Vous serez toujours le bienvenu, Jean.

Le contre-maître m'invita encore à réfléchir mûrement, et s'éloigna par la grande route. Moi je pris un sentier qui abrégeait mon chemin.

Je ne pensais naturellement qu'à la proposition qu'il venait de me faire, et, mon caractère inquiet ne m'en faisant voir que les mauvais côtés, je fus amené à la conclusion inévitable que ce serait folie de m'atteler à une entreprise si chanceuse que celle qui avait failli causer la ruine de M. Bakkerzeel.

En parlerais-je à Marguerite! Cette idée m'effrayait. Je connaissais son caractère, plus une entreprise offrait de hasards et de difficultés, plus elle devait lui sourire, du moment qu'elle présentait d'autre part quelques chances de réussite. Je me tenais pour suffisamment convaincu que nous ne devions pas songer à reprendre l'huilerie; mais Marguerite, quand elle croyait avoir le bon bout, était si têtue! Ne nous contraindrait-elle pas — oui, contraindre est le mot propre — à nous rallier à son avis?

Je n'étais cependant pas certain qu'elle regarderait la reprise de l'huilerie comme avantageuse, et lui cacher une chose qu'elle apprendrait dans tous les cas par d'autres me semblait un manque de franchise et même de prudence. Je résolus donc de lui parler de mon entretien avec le contre-maître.

En arrivant à la maison je racontai à ma femme et à ma cousine ce que m'avait dit le contre-maître, et j'insistai sur les dangers que présentait l'exercice du commerce des huiles à cause des vicissitudes auxquelles il était soumis, et sur l'impossibilité morale où nous étions d'employer l'argent de l'émigré à une entreprise qui, loin d'en assurer la conservation, l'exposerait à de nombreuses chances de perte.

Marguerite m'avait écouté sans rien dire. Ce qui m'inquiétait, c'est qu'elle avait l'air de réfléchir profondément, et qu'elle mettait sa main sur ses yeux. C'était sa manière habituelle lorsqu'une chose lui semblait importante et qu'elle voulait y penser sérieusement pour prendre ensuite une résolution inébranlable. Quelle serait cette résolution?

— Eh bien! cousine, demandai-je, n'êtes-vous pas de mon avis? Qu'en pensez-vous?

— Ce que j'en pense? répondit-elle en redressant la tête. Je n'en pense rien, si ce n'est que la communication du contre-maître concerne une affaire qui pourrait être extrêmement avantageuse. Mais je n'ai pas une confiance absolue dans la veuve Bakkerzeel. Je ne veux pas dire qu'elle soit malhonnête; mais elle est habituée à faire des affaires, et il s'agit ici de son propre intérêt et de l'intérêt de ses enfants. Quel sera mon sentiment, je ne pourrai le savoir que quand je connaîtrai sa proposition dans tous ses détails... Je prends mon manteau et me rends immédiatement à l'huilerie, pour parler à madame Bakkerzeel en personne. Différez toute résolution jusqu'à mon retour, mes amis; vous délibéreriez en aveugles; on ne doit jamais se prononcer qu'en pleine connaissance de cause... Ne vous impatientez pas si je reste quelque temps dehors; il est certain qu'à mon retour nous saurons tout, absolument tout.

Et elle sortit en riant d'un rire qui me fit trembler d'avance.

Je me mis alors à causer avec ma femme de cette affaire inquiétante. Hélène partageait tout à fait ma manière de voir, et paraissait même moins rassurée que moi-même. Nous savions depuis longtemps, comme tout le monde du reste, en quoi consiste l'industrie de l'huilerie. Pour y faire quelques bénéfices, il faut saisir le moment où le prix des graines oléagineuses est le plus bas, et en faire de grands approvisionnements; en outre, il faut donner d'assez longs crédits pour les fournitures d'huile. Cela rend très chanceuses les opérations de ce commerce; et si l'on peut y faire de grands bénéfices, on peut y subir aussi de grosses pertes, en faisant abstraction même des faillites et des banqueroutes qui peuvent vous conduire à une ruine complète.

Certes, si l'argent dont nous disposions nous avait appartenu, nous l'aurions probablement risqué dans l'entreprise que l'on nous proposait; mais il n'était pas à nous, et nous ne pouvions pas l'exposer pour notre profit personnel. Hélène avait promis à la femme de l'émigré, en invoquant Dieu, que pas un sou du trésor ne serait employé que pour l'avantage de son enfant. Sous la pression d'une fatalité inexorable, nous en avions détourné déjà plus de deux mille francs. C'était un cas de force majeure, un malheur dont on ne pouvait pas nous faire un reproche; mais que répondrions-nous à la femme de l'émigré et à notre propre conscience si, volontairement et sans nécessité démontrée, nous tirions de la malle quarante mille francs, pour employer cette grosse somme à notre profit personnel?

A la fin de cet entretien nous arrivâmes à la ferme résolution de repousser l'acquisition de l'huilerie, et nous nous encourageâmes l'un l'autre à combattre, sans hésiter cette fois, l'avis et la volonté de Marguerite, si elle voulait réellement nous entraîner dans cette voie dangereuse.

XV

Nous attendions avec une certaine impatience le retour de notre cousine; mais, à notre grand étonnement, elle resta si longtemps dehors que la lampe était déjà allumée lorsqu'elle ouvrit la porte et s'assit en faisant des signes de tête qui signifiaient beaucoup de choses.

— Mes amis, dit-elle, l'affaire est beaucoup plus importante que vous ne pensez : quatre-vingt-seize mille francs...

— Quatre-vingt-seize mille francs! pour l'huilerie? répétai-je avec un rire triomphant. Ah! ah! alors madame Bakkerzeel attendra encore longtemps des acquéreurs...

— Pas de jugements précipités, mes amis. Je vais vous dire comment l'affaire se présente : approchez, et écoutez-moi sans prévention.

Nous rapprochâmes nos siéges, et Marguerite commença son explication.

— Ce que Jean, le contre-maître, vous a dit est la pure vérité, Félix. Madame Bakkerzeel m'a laissé voir ses livres. L'huilerie et le commerce qui en dépend donnent bon an mal an, déduction

faite des frais généraux, un bénéfice net de dix à onze mille francs... Et nous devons reconnaître que les Bakkerzeel sont des gens craintifs et de peu d'activité ! ah ! si j'étais à la tête d'une telle entreprise et que j'en fusse seule maîtresse, avec quelle facilité je doublerais le bénéfice !

— Oui, ma cousine, et vous risqueriez ce qui ne vous appartient pas, murmurai-je d'un air mécontent, car je prévoyais ce qu'elle voulait nous conseiller ou plutôt nous imposer.

— Nous parlerons de cela tout à l'heure, poursuivit-elle. Apprenez d'abord la véritable situation de l'affaire. Madame Bakkerzeel veut nous céder son habitation, le moulin en briques, les hangars, le grand atelier construit à côté, tous les instruments et ustensiles industriels, les chevaux, les graines oléagineuses, les marchandises en magasins, le mobilier, tout enfin, moyennant une somme à fixer par une expertise amiable. J'ai fait cette expertise avec elle et le contre-maître d'après une liste que nous avons signée provisoirement ensemble. Madame Bakkerzeel est très pressée de quitter Visseghem, et comme j'ai fait valoir que, si nous tombions d'accord, nous pourrions la payer immédiatement en beaux louis d'or, elle a été extrêmement accommodante. Notre estimation, déjà fort au-dessous de la valeur réelle des objets à reprendre, s'élevait à la somme totale de soixante-trois mille francs. Sur cette somme elle a fait un rabais de trois mille; reste soixante mille. Mais comme on ne peut pas exploiter avantageusement l'huilerie sans les terres et les prairies qui en ont dépendu jusqu'à présent, j'ai voulu savoir à quelles conditions elle me céderait également ces terres. Après une courte discussion elle a consenti à nous les laisser au taux auquel nous avons acquis le *Renard bleu*, et nous pouvons même prendre aussi aux même conditions les belles et grasses prairies qui longent le Danwbeek. Toutes ces terres comprennent environ vingt-huit hectares, et nous pouvons les avoir pour trente-six mille francs, soit quatre-vingt-seize mille francs pour le tout. Nous ne pouvons trouver ni espérer une meilleure occasion de convertir la plus grande partie du trésor en biens-fonds.

— Tout cela ne fait rien à l'affaire, répondis-je assez sèchement. Nous prévoyons à quelle dangereuse détermination vous voulez nous entraîner. Mais cette fois du moins le sentiment du devoir nous donnera la force de vous résister. S'il ne s'agissait ici que de l'acquisition des terres et des bâtiments, nous serions prêts à donner notre consentement; mais reprendre des effets mobiliers et entreprendre un commerce aléatoire, c'est ce que nous ne pouvons pas faire.

— Félix a raison, ajouta ma femme. Je comprends, Marguerite, qu'une pareille entreprise, qui stimule votre hardiesse, vous sourie au premier abord; mais j'ai le ferme espoir, cousine, qu'après plus mûre réflexion, vous reculerez comme nous devant une aventure aussi dangereuse. Votre conscience doit vous dire que nous violerions notre promesse, notre serment, si nous allions risquer une grande partie du trésor dans notre intérêt personnel.

Marguerite nous regarda quelque temps avec une expression de pitié.

— Pauvre amis, dit-elle, vos cœurs sont purs et généreux, mais en même temps timides comme si vous étiez restés de naïfs enfants. On ne traverse pas le monde ainsi. Ce n'est pas une vertu de se reposer toujours sur l'aide de Dieu, sans oser jamais mettre soi-même la main à la pâte. Le ciel n'aide que ceux qui s'aident eux-mêmes. Je suppose que, faute de courage, vous laissiez échapper l'excellente occasion qui se présente, quel sera notre sort alors? avant que vous ayez retrouvé votre liberté, afin de chercher ailleurs des moyens d'existence, nous aurons peut-être emprunté au trésor trois ou quatre mille francs. Avec cette dette, vous partez pour Gand ou pour Bruxelles. Vous trouvez tous deux de l'occupation dans tel ou tel établissement d'instruction, et vous vivez ainsi jusqu'à la fin de vos jours avec un modeste traitement, serviteurs des autres, qui peuvent vous congédier à la moindre contrariété qu'ils éprouvent, et vous livrer en proie au besoin et à la misère. Est-ce là la vie qu'un homme instruit et intelligent comme vous doit préparer à sa femme sans espoir d'amélioration? Nommez cela honnêteté, mes amis; moi je le nomme petitesse : d'autres diraient lâcheté.

— Cousine, cousine, que vous êtes injuste! m'écriai je blessé. Lâcheté, la fidélité à un serment solennel?

Mais elle ne se laissa pas troubler, et reprit :

— Voyez maintenant quelles chances exceptionnellement favorables vous offre l'acquisition de l'huilerie. Dès la première année nous aurons acquitté notre dette envers le trésor. Avec du courage et une activité infatigable nous amasserons petit à petit une modeste, et peut-être même une grosse fortune. Au lieu d'aller à l'étranger vous mettre au service d'autrui, vous commanderez à Visseghem, dans le pays natal d'Hélène, et vous jouirez de l'estime publique. Les moyens ne vous manqueront pas pour aider convenablement vos parents et adoucir leurs dernières années. Mais ce qui doit vous aller encore plus au cœur, c'est que vous aurez préparé à votre enfant, à votre chère Emma, un sort digne d'envie.

Je remarquai avec déplaisir que les yeux de

ma femme se mouillaient de larmes. Cette perspective de richesse et de bonheur pour son enfant l'avait émue et je craignais qu'elle ne se laissât convaincre.

— Mais, cousine, lui dis-je, il est facile d'éblouir les gens en ne leur montrant que les beaux côtés d'une affaire, et en dissimulant les chances défavorables.

— Quelles chances défavorables?

— Les pertes possibles.

— Il y a des pertes dans tous les commerces. Qui ne risque rien n'a rien; mais peut-on bien parler de pertes dans une entreprise qui, malgré ses inévitables vicissitudes, laisse encore un bénéfice considérable.

— M. Bakkerzeel a perdu presque toute sa fortune d'un seul coup, il y a quelques années, répliquai-je. Vous devez l'avoir vu dans ses livres. Si un pareil malheur venait nous atteindre et nous faire perdre la plus grande partie du trésor?

— Oui, je l'ai vu dans les livres; mais en fait de commerce M. Bakkerzeel n'était pas un aigle. Nous sommes libres d'éviter les fautes qu'il a commises. Le courage n'exclut pas la prudence, et quand on est aussi timide que vous, on ne doit pas craindre de trop risquer. Donc, quoi que vous puissiez dire, l'affaire me paraît excellente et sûre, et nous donnera la fortune en assurant l'avenir de votre enfant. Allons, Félix, soyez homme : dites que vous consentez.

— Je ne consens pas, répondis-je! je ne veux pas exposer l'argent d'autrui en vue de mon profit personnel.

— C'est votre résolution bien arrêtée, cousin?

— Irrévocable, ma cousine.

— Et vous, Hélène, quel est votre avis?

— Je pense comme mon mari. Le sort que vous faites miroiter devant nos yeux est assurément brillant, mais un chrétien ne manque pas à son serment, dût-il, pour y rester fidèle, souffrir la misère toute sa vie.

— Ah! c'est à vous donner la fièvre, grommela Marguerite avec impatience. Qu'avons-nous promis à l'émigré? De conserver intact son dépôt. Eh bien, le seul moyen de tenir cette promesse c'est d'acheter l'huilerie. Vous craignez les pertes? Mais nous pouvons les éviter si nous voulons. Soyons très prudents dans les commencements, et ne procédons qu'avec certitude. Dès que nous aurons remboursé notre dette et que nous aurons acquis quelque chose en propre, nous commencerons à nous lancer; pas plus tôt. Que pouvez-vous craindre ainsi, puisque nous n'exposerons que ce qui nous appartiendrait?

Quoique ses raisons nous eussent ébranlés, Hélène et moi, nous persistâmes dans notre refus.

— C'est bien, dit-elle, je ne veux pas vous contraindre, quoique le devoir de l'amitié exige peut-être que je vous rende heureux malgré vous. La chose est donc rejetée définitivement... J'avais espéré pouvoir demeurer et travailler avec vous, pour améliorer notre sort et assurer l'avenir de votre enfant; mais vous êtes sans pitié; vous obligez la pauvre Marguerite à dire au monde et à vous-mêmes un éternel adieu. Que votre volonté soit faite. Il ne nous reste plus maintenant qu'à convertir les fonds du trésor en acquisitions de biens immeubles. Je m'en mêlerai, et une fois que nous serons débarrassés de la garde du trésor, je pars pour Gand et j'entre immédiatement dans un couvent. Je paierai ma part de la dette commune si j'en ai jamais les moyens. Cela est très douteux, mais à l'impossible nul n'est tenu... Et vous, mes bons mais faibles amis, qu'entreprendrez-vous pour vous tirer d'affaire et élever votre petite fille, ma filleule? Et comment assisterez-vous vos parents dans leur détresse? Affreuse situation! La misère pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers! ah! votre sort me fait pitié!

Ses dernières paroles, surtout celles qui présageaient non sans raison un avenir malheureux à notre enfant et à nos parents, nous émurent si vivement qu'Hélène se jeta en pleurant au cou de ma cousine et la supplia de ne pas nous quitter dans cette pénible conjoncture.

— Je ne demande pas mieux que de pouvoir rester avec vous, répondit-elle les larmes aux yeux, mais que puis-je faire ici? demeurer les bras croisés et en augmentant vos charges, contribuer à faire au trésor de nouveaux emprunts pour ne pas mourir de faim? Il se présente un moyen de payer notre dette, de gagner largement notre vie, et vous le repoussez! que puis-je faire, que m'en aller?

Nous luttâmes longtemps en vain contre une résolution qui nous effrayait. A la fin, désespérés et vaincus, nous déclarâmes que nous étions prêts à suivre le conseil de notre cousine si elle nous promettait de ne jamais exposer l'argent de l'émigré.

— Eh bien, mes amis, vous ne regretterez pas votre consentement, dit-elle toute joyeuse. Jusqu'à la fin de vos jours vous remercierez la pauvre Marguerite... Vous laisser seuls pour cette lourde entreprise, je ne veux pas y penser. Je dois rester avec vous et partager vos bonnes et vos mauvaises chances. Voici comment je comprends la chose.

Elle nous expliqua son projet qu'elle avait combiné avec une étonnante lucidité d'esprit. Nous passerions par devant notaire un acte de société qui serait déposé au greffe du tribunal d'Ypres. J'y entrerais pour deux parts, du chef de ma femme, et Marguerite pour une part. Comme l'achat de la ferme du *Renard bleu*, et celui de l'huilerie et de

ses dépendances devaient absorber quelque chose de plus que deux cent mille francs, il en resterait environ trente mille que nous devions garder disponibles, d'après Marguerite. Car il était possible que la femme de l'émigré, si elle venait nous redemander sa propriété, eût besoin immédiatement d'argent comptant. D'ailleurs, parmi les meubles que nous cédait madame Bakkerzeel, il y avait un solide coffre-fort en fer qui défiait toute effraction.

Nous parlâmes longtemps de tout cela, ma femme et moi, avec une invincible tristesse, et Marguerite avec une grande joie, jusqu'au moment d'aller nous coucher. Ce fut elle-même qui nous y invita.

— Demain matin, dit-elle, Félix et moi nous irons ensemble chez madame Bakkerzeel, et s'il le faut nous travaillerons toute la journée pour terminer l'affaire, car il ne faut pas qu'un autre vienne offrir davantage. Tout est possible, et comme dit le proverbe, entre la coupe et les lèvres il y a place pour un malheur. Je sais bien, mes amis, de quoi je vais rêver cette nuit-ci. Les dix mille couronnes dont la possession a toujours été le but de ma vie vont de nouveau danser devant mes yeux.

— Marguerite, Marguerite, dit Hélène d'un ton de reproche, rêver l'impossible est folie. La plus grande ennemie de la prudence, c'est l'espéraance immodérée.

— Bah ! c'est pour rire, et je n'en pense pas un mot, répondit Marguerite en riant. En tous cas, ce n'est par pour moi seule que je me réjouirais de cette perspective enchanteresse; car si je possédais dix mille couronnes, vous en posséderiez le double, et notre chère Emma serait une des plus riches héritières de la contrée !... mais assez causé ! Bonne nuit, mes amis, dormez bien.

XVI

Trois semaines plus tard nous demeurions dans la jolie maison près de la place; au-dessus de la porte cochère on lisait en grandes lettres : Félix Roobeck et Cie, huiliers.

Les ouvriers n'avaient point interrompu leur travail, de sorte que la fabrique n'avait pas chômé un seul instant; même un domestique et une servante, dont l'aide nous était indispensable pour l'entretien d'une si grande maison, étaient restés à notre service.

Nous avions été embarrassés un moment pour savoir ce que nous ferions de la petite ferme que nos moyens ne nous permettaient pas de laisser vacante. Heureusement Jean Platteel, le marchand de bois, s'offrit pour l'acheter, et voyant que nous étions peu disposés à la lui vendre, il consentit à la prendre à bail de neuf ans, au prix de quatre cents francs l'an.

Tout cela, on le comprend, fit jaser beaucoup sur notre compte dans le village; mais, comme on tenait maintenant pour avéré que notre oncle nous avait laissé des sommes énormes, toutes les premières manifestations de l'envie et l'étonnement public ne tardèrent pas à s'apaiser pour faire place à l'attitude respectueuse que la multitude garde habituellement vis-à-vis des gens riches. Les orgueilleux s'efforcèrent de gagner notre amitié; les humbles semblaient avoir des velléités de se prosterner à nos pieds, mais nous, qui avions la conscience de notre pauvreté et n'envisagions pas l'avenir sans appréhensions, nous tenions à distance tous ces amis ou ces flatteurs, et nous nous entourions de silence, afin de garder fidèlement le secret que nous étions obligés de tenir sur la source de nos apparentes richesses.

Durant trois mois nous ne laissâmes broyer que les graines que nous avait cédées madame Bakkerzeel, et nous nous contentâmes de vendre l'huile que nous en avions tirée. Les prix du marché n'étaient pas favorables. Bien loin de faire ainsi de gros bénéfices, nous avions peut-être perdu après déduction de nos frais généraux. D'ailleurs, nous ne pouvions pas continuer sans renouveler notre provision de graines.

Certes, des gens qui étaient connus comme possesseurs de biens fonds considérables pouvaient acheter à crédit. A cause de l'inquiétude qui continuait à régner à Paris, l'argent était resté très rare, et celui qui pouvait payer en espèces sonnantes obtenait les marchandises à bien meilleur marché.

Marguerite nous soumit ces considérations et nous fit comprendre qu'il était impossible de faire convenablement le commerce sans avoir à sa disposition un capital d'argent roulant. Nous devions, d'après sa conviction, emprunter au trésor une somme de dix mille francs, et inscrire dans nos livres une rente de cinq cents francs à titre d'intérêt annuel, au profit de M. Van der Malen.

Nous essayâmes pendant quelque temps d'échapper à cette nécessité, surtout Hélène; mais une fois entrés dans la voie où notre cousine nous avait entraînés malgré nous, il n'y avait plus moyen de revenir sur nos pas. Nous nous vîmes de nouveau contraints de suivre son conseil, et nous prîmes dans la malle un peu plus de quatre cents louis pour les verser dans notre caisse commerciale.

Nous achetâmes ainsi des graines oléagineuses et même une certaine quantité d'huile, et nous commençâmes à faire le commerce dans de meilleures conditions, mais toujours avec une pru-

dence craintive que Marguerite continuait à qualifier de pusillanimité.

Notre cousine tenait le grand-livre, le livre journal et la plupart des écritures de notre commerce. Elle était sur pied de bon matin jusque très tard dans la soirée, calculant avec une attention fiévreuse toutes les chances qui se présentaient, et elle trouvait encore le temps de parcourir l'huilerie de haut en bas vingt fois par jour, et d'encourager les ouvriers à l'accomplissement de leur tâche.

Moi, de mon côté, je tenais nos comptes secrets envers M. Van der Malen, et j'y inscrivais exactement les fermages que nous recevions pour lui, et que nous avions à lui payer annuellement pour intérêts. Ces comptes étaient très embrouillés, et quoique, à cette époque, leur balance me fît frémir d'angoisse, j'étais comme possédé du l'envie de faire chaque semaine le calcul de notre dette. Hélas! elle s'élevait déjà à plus de dix mille francs.

Aussi, loin de désirer le retour immédiat de la femme de l'émigré, nous priions le ciel de le différer jusqu'à ce que nous eussions eu le temps d'amortir notre dette, ou du moins de la réduire considérablement.

Comme nous avions maintenant des fonds à notre disposition, nous commençâmes à faire des achats considérables, et quoique le succès de nos opérations ne fût pas constant, il se trouva qu'à la fin de l'année, nous avions gagné, tous frais déduits, une somme nette d'environ deux mille francs. Combien nous nous félicitâmes de cet heureux résultat! Marguerite profita de l'occasion pour nous engager à être plus entreprenants. D'après elle, il ne dépendait que de nous de gagner cinq ou six fois autant; mais elle eut beau dire, nous craignions sa témérité, et nous refusâmes de nous départir de la prudence que nous avions prise pour règle de conduite et d'exposer ce qui ne nous appartenait pas.

J'allais habituellement une fois par semaine à Courtrai, à Menin, et de temps en temps à Tournai, pour assister au marché. Lorsque ce voyage me gênait, Marguerite y allait à ma place, et jamais elle ne revenait sans avoir fait plus d'affaires que nous n'en souhaitions. Aussi la prenais-je le moins possible pour suppléante, surtout au moment où l'horizon politique menaçait de s'assombrir. Les nouvelles de Paris devenaient de plus en plus inquiétantes. Il semblait que les deux partis ennemis s'y préparassent ouvertement à une lutte suprême, et qu'on eût l'intention de décider, en versant des flots de sang, qui disposerait désormais des destinées de la France, des Jacobins exaspérés ou de leurs adversaires plus modérés.

Un jour que je m'étais levé de très bon matin pour aller à Lille et que je causais avec ma femme et Marguerite avant mon départ, ma cousine émit l'avis que je devrais bien aller à Lille pour connaître les prix de la mercuriale, mais sans y faire d'affaires. L'exaltation des esprits à Paris faisait craindre des événements graves, et il y aurait probablement une baisse sensible sur toutes les denrées, baisse qui pouvait se prolonger pendant longtemps; il fallait en ce cas nous tenir sur nos gardes, et attendre que la situation s'éclaircît. Moi, au contraire, je soutenais que la baisse des prix avait atteint sa limite extrême, et que nous devions saisir l'occasion d'acheter nos graines aux conditions les plus favorables; Marguerite combattit cependant mes raisons par des paroles qui me parurent dures et blessantes. Elle n'était pas seule maîtresse, pensais-je, et il y avait quelque chose d'humiliant dans l'attitude qu'elle prenait vis-à-vis de moi. Qu'elle eût raison ou non, ce n'était pas un motif pour me traiter comme un enfant sans intelligence.

Cependant cette impression ne tarda pas à s'effacer de mon esprit, et tout en maintenant qu'il pouvait être avantageux pour nous d'acheter une certaine quantité de colza, je promis de suivre le conseil de Marguerite, et je lui serrai la main sans rancune.

A Lille il y avait un riche négociant, M. Sauval, qui était réputé pour ses grandes connaissances commerciales, et en même temps pour le succès étonnant qui couronnait toutes ses entreprises. Il était très bien disposé en ma faveur, me donnait parfois d'utiles conseils, en me favorisant souvent de ses commandes. Aussi ma première visite à Lille était toujours pour lui.

Ce jour-là, arrivant plus d'une heure avant l'ouverture du marché, je me rendis à son bureau et je causai quelque temps avec lui en présence de ses commis; mais lui, se levant du pupitre où il était en train de signer des pièces, m'invita d'un air mystérieux à le suivre.

Il me conduisit dans son bureau, ferma la porte, et tirant de son portefeuille un petit papier :

— Je ne sais, Monsieur Roobeck, me dit-il, si vous êtes convaincu de mon amitié pour vous, en tout cas, je veux vous en donner aujourd'hui une preuve. Comme tout négociant, vous désirez gagner de l'argent, n'est-ce pas?

— Naturellement, monsieur, répondis-je.

— Eh bien, je vais vous en fournir l'occasion certaine... et si la hardiesse nécessaire ne vous fait pas défaut, vous me remercierez de vous avoir fait faire un bénéfice considérable. Vous voyez bien ce petit morceau de papier? Il n'y a pas un quart d'heure qu'il m'a été apporté de Paris par un pigeon. Écoutez ce qu'il contient :



Je vis partout des bourgeois... (Page 61.)

Et, mettant ces lunettes, il lut :

« Barras et Napoléon Bonaparte ont écrasé le peuple révolté. Le pouvoir reste définitivement aux plus modérés. »

Il me regarda en souriant et demanda :

— Ne comprenez-vous pas ce que cela signifie ?

— Napoléon Bonaparte ? ce nom m'est inconnu.

— C'est un jeune officier d'artillerie qui semble appelé au plus brillant avenir... mais vous ne répondez pas à ma question. Ne prévoyez-vous pas quelles suites cet événement doit avoir pour le commerce ? Maintenant que les Jacobins et leurs partisans sont matés pour longtemps, l'espérance va renaître dans tous les cœurs, et la confiance publique va immédiatement relever le prix de toutes choses. Cette nouvelle ne sera encore connue de personne sur le marché ; et si quelques-uns, aussi heureux que moi, en savaient quelque chose, ils se garderaient bien de le faire connaître. Au début du marché les prix seront encore ce qu'ils étaient hier, et celui qui achètera aujourd'hui pourra réaliser dès demain un joli bénéfice. Tirez-en avantage, sans laisser soupçonner rien. Je regrette, Monsieur Roobeck, de ne pouvoir en causer plus longtemps avec vous ; je veux, moi aussi, profiter de l'occasion dans la mesure de mes moyens, et je dois à cet effet faire mes calculs et donner mes ordres. Excusez-moi donc, je vous reverrai au marché. Adieu, à tout à l'heure.

Je le remerciai de son obligeance, et je sortis en réfléchissant à ce que je venais d'apprendre. D'abord, l'idée de risquer une grosse somme malgré la promesse que j'avais faite à Marguerite m'effrayait beaucoup. Certes, M. Sauval était un commerçant plein d'expérience, et les chances qu'il signalait paraissaient incontestables ; mais

s'il arrivait tout à coup un revirement dans la situation de Paris, comme cela s'était déjà vu maintes fois... D'autre part, si l'on y regardait toujours de si près, comment le commerce était-il possible? D'ailleurs, l'idée de faire une bonne affaire sans y être poussé par Marguerite, et même contre son avis, commençait à me sourire et à flatter mon amour-propre.

Je résolus donc de suivre le conseil de M. Sauval, et j'achetai, dès l'ouverture du marché, une quantité de colza qui, pour d'autres, pouvait sembler modique, mais qui était considérable pour moi. Je commençais déjà à craindre d'avoir à regretter amèrement ce premier acte d'indépendance, mais au bout d'une couple d'heures il se produisit tout à coup un grand mouvement sur le marché. On avait reçu des nouvelles de Paris, et bientôt ces nouvelles furent confirmées de divers côtés. Il s'ensuivit naturellement une hausse immédiate de tous les prix, et cette hausse prit de telles proportions qu'une heure avant la clôture du marché le bénéfice des premiers acheteurs s'élevait à dix-neuf pour cent. Était-ce bien possible? sans avoir tiré un sou de ma poche, j'avais gagné six mille francs!

Sans doute la hausse avait été poussée trop loin, car il se produisit d'abord une hésitation, puis une réaction, qui, à ma grande frayeur, fit, dans l'espace d'une demi-heure, baisser les prix de plus de deux pour cent. Je me dépêchai de revendre tout ce que j'avais acheté, et j'obtins ainsi un bénéfice net de plus de cinq mille francs, que je reçus en or après la fermeture du marché.

Combien j'étais heureux et fier quand je quittai Lille dans ma voiture pour apprendre la bonne nouvelle à ma femme et à Marguerite! Je sentais redoubler mon courage et mes forces, et je n'étais pas éloigné de croire que j'avais méconnu mes aptitudes innées, et que j'étais doué particulièrement du génie des affaires. De quel droit Marguerite exerçait-elle une sorte de domination sur moi qui venais de gagner de mon propre chef, en une couple d'heures, plus qu'elle n'avait su gagner en une année, avec toute son expérience?

Heureusement la raison reprit bientôt le dessus pour me faire voir la réalité des choses. M. Sauval n'avait-il pas été le seul inspirateur de ma téméraire entreprise et de mon succès? En tout cas, cette réflexion passablement humiliante pour moi ne diminua point ma joie. Quoi qu'il en fût, les cinq mille francs étaient là dans mes poches que je sentais s'allonger sous leur poids. Marguerite n'en serait pas surprise, et qui sait même si elle n'éprouverait pas de la jalousie et du dépit?

J'étais injuste envers ma cousine. Dès que je lui eus raconté la chose et aligné l'argent sur la table, elle m'adressa les félicitations les plus vives. Elle loua ma conduite, assura qu'elle n'avait jamais douté de mes capacités et de ma finesse, et m'exalta tellement que je finis par lui objecter la part d'intervention de M. Sauval pour rabaisser mon propre mérite.

Hélène était émue jusqu'aux larmes. Nous ne devions plus craindre maintenant l'arrivée de la femme de l'émigré; notre dette envers le trésor non couverte par des garanties solides n'étant plus que de douze cents francs, il nous restait, après l'avoir complètement amortie, environ quatre mille francs que nous pouvions encore consacrer à notre commerce. C'était un grand bonheur pour ma femme, car sa promesse était remplie, elle avait dès lors l'esprit en repos, et entrevoyait un bel avenir pour son enfant. Elle me récompensa par une douce étreinte qui me rendit encore plus heureux et plus fier que les éloges exagérés de Marguerite.

Toute la journée se passa à faire des projets, et la nuit suivante m'apporta les rêves les plus souriants.

Mais quelques semaines plus tard, me trouvant au marché de Courtrai, je risquai une opération importante sans avoir demandé conseil à personne. Des nouvelles de la bourse de Paris amenèrent une baisse subite, et pendant deux heures je fus en perte de neuf mille francs. Et nous ne les possédions pas en propre! Je m'étais cru habile et prévoyant, et ma folle vanité avait causé ma ruine. J'étais désespéré... Heureusement la nouvelle fut démentie en partie, la hausse se fit, et à la fin du marché je m'en tirai avec une perte légère de treize cents francs.

Ce coup rabattit mon orgueil et me ramena dans les voies de la prudence. Marguerite ne me dit rien de désagréable, au contraire; elle me consola et m'engagea à tenter de nouvelles entreprises. Je me défiais trop maintenant de moi-même pour suivre ce conseil, et je me jugeais si peu apte au commerce que je résolus de ne plus risquer désormais une affaire importante sans avoir obtenu d'abord l'assentiment de ma cousine. Elle avait plus d'esprit et de générosité que moi, je m'étais insurgé contre elle, tandis qu'elle me portait une amitié que ni les succès ni les revers ne pouvaient altérer.

XVII

Dès ce moment notre commerce prit une marche régulière. La sagesse était entre la témérité de Marguerite et ma propre timidité. Je la retenais quand elle voulait trop risquer; elle me poussait en avant quand le manque de courage me faisait

hésiter devant l'affaire la plus simple. Nous continuâmes ainsi prudemment mais sûrement, et au bout de la troisième année notre fortune personnelle s'élevait à vingt-deux mille francs.

Nous nous sentions très heureux, car nous avions l'espoir fondé non seulement d'être complètement libérés envers l'émigré, mais encore de posséder en propre au bout de quelques années le moulin et les bâtiments de l'huilerie, ce qui nous permettrait de rembourser intégralement la femme de l'émigré sans être obligés de continuer notre association commerciale.

Ma femme, pleine de confiance dans notre prudence, ne se mêlait plus de la fabrique. Elle avait assez à faire de soigner son ménage, car outre nos nombreux ouvriers qui demeuraient dans le village, nous avions six domestiques hommes et femmes, pour le service de la maison, des écuries et du labour, et tous ces domestiques demeuraient chez nous.

Marguerite et moi nous étions toute la journée au bureau, au moulin, ou en voyage. La soirée seule nous rassemblait tous, et alors, avec notre petite Emma sur les genoux, nous passions des heures délicieuses.

Notre petite fille, qui avait atteint maintenant sa sixième année, était une charmante enfant... un peu trop capricieuse, car ma femme et moi, mais surtout Marguerite, nous l'avions gâtée en la comblant de caresses; mais Emma était si espiègle, si intelligente, et ses grands yeux noirs exprimaient une si grande joie de vivre et un si tendre amour pour nous, qu'on oubliait vite ses petits défauts en voyant son doux sourire et en écoutant son gentil babil.

Nos parents aussi étaient contents et heureux. L'école de maître Bokstal prospérait de nouveau. D'ailleurs, comme nos moyens nous le permettaient maintenant, nous les comblions de cadeaux et nous les faisions participer de toutes façons à notre bien-être, eux et leurs enfants.

Un dimanche, toute la famille Bokstal vint dîner chez nous et resta très tard dans la soirée. On servit des mets de choix, et l'on but, en causant gaiement, quelques verres de vieux vin, tandis que la petite Emma jouait avec ses cousins et ses cousines, dansait et sautait, jusqu'à ce que, fatiguée de ses jeux, elle vînt poser sa tête sur les genoux de sa mère, où elle s'endormit en souriant...

Après avoir tant souffert, nous étions maintenant aussi heureux qu'on peut l'être, et chaque fois que nous songions au passé, nous remerciions le ciel de la grâce qu'il nous avait faite, et du repos dont nous jouissions.

Napoléon Bonaparte, de retour de l'expédition d'Égypte où il s'était couvert de gloire, avait renversé le directoire et s'était mis à la tête du gouvernement avec deux autres hommes énergiques. Toutes les poursuites avaient pris fin, et les nobles pouvaient rentrer en France à condition de ne rien entreprendre contre la sûreté de l'État.

Nous nous attendions donc chaque jour à recevoir la visite de la femme de l'émigré, car aucune crainte ni aucun danger ne pouvait plus l'empêcher, pensions-nous, de venir nous redemander le trésor qui lui appartenait.

Mais comme, après plusieurs mois d'attente, nous n'avions rien appris d'elle, nous nous persuadâmes qu'il était de notre devoir de faire nous-mêmes quelques efforts pour retrouver les propriétaires légitimes de ce trésor, — la femme de l'émigré, son enfant, ou leurs héritiers, car la confiscation des biens des émigrés était définitivement arrêtée. Peut-être pourrions-nous trouver quelque trace de notre proscrit, en faisant des recherches minutieuses dans les archives du tribunal révolutionnaire, ou dans d'autres dépôts de documents publics à Paris. Nous savions du moins qu'il avait été accusé et peut-être déclaré coupable — d'avoir conspiré pour favoriser la fuite du roi. Des dragons français l'avaient arrêté sur la frontière de Flandre avec sa femme et son enfant. Nul autre émigré ne pouvait guère s'être trouvé dans des circonstances absolument pareilles, il était probable qu'en prenant ces particularités pour base de nos recherches, nous finirions par connaître son nom et sa demeure.

Je me rendis donc à Paris la poche bien garnie, avec l'intention d'y rester aussi longtemps qu'il faudrait pour atteindre mon but.

J'y reçus un accueil favorable de la plupart des fonctionnaires, et là où cet accueil me fit défaut, je me conciliai leur bienveillance par quelques cadeaux adroitement distribués.

Mais malgré toutes mes peines et mes démarches sans nombre, il me fut impossible de trouver la moindre trace des émigrés que je cherchais. Beaucoup de registres avaient été volés, lacérés ou brûlés, et dans les autres on ne découvrit aucun indice qui pût me mettre sur la voie.

Au bout de quinze jours de recherches infructueuses, je fus obligé d'y renoncer, et je retournai à Visseghem sans avoir rien appris.

La conscience du devoir religieusement accompli nous tranquillisa. Il ne nous restait qu'à conserver l'héritage avec soin, et à nous en rapporter pour le reste à ce que déciderait la Providence. En attendant, notre commerce prospérait si bien que, malgré quelques pertes légères, nous nous trouvâmes, au bout de cette année, à la tête d'une fortune personnelle de trente mille francs.

Depuis quelque temps je remarquais avec une

certaine inquiétude que Marguerite était de plus en plus avide de bénéfices, et disposée à risquer de fortes sommes. Nous recevions, outre quelques petites feuilles d'annonces, un journal de Lille et un de Bruxelles. Marguerite passait tous les loisirs que lui laissaient les affaires à lire ces gazettes et à étudier les événements politiques et les nouvelles commerciales avec autant d'ardeur que si elle avait eu à exécuter des projets gigantesques.

Au commencement j'essayai de combattre en elle cette tendance que je considérais comme très dangereuse. Mais l'heureux résultat de quelques affaires entreprises contre mon gré, et surtout la perspective d'amasser une grande fortune, qu'elle faisait sans cesse miroiter à mes yeux avec une éloquence persuasive, opérèrent insensiblement en moi un changement radical, et je finis par devenir, en un certain sens, aussi âpre au gain et aussi téméraire qu'elle.

Pour fortifier en moi cette disposition, elle me mettait sans cesse sous les yeux le bonheur dont Hélène, notre enfant et nos parents seraient redevables à ma hardiesse. Quant à elle, son but n'avait pas changé : devenir riche et posséder un jour dix mille couronnes... et ce qui prouvait bien qu'elle ne se laissait pas aveugler par une espérance illusoire, c'était la prospérité croissante de nos affaires, puisque, au milieu de l'année 1801, le bénéfice total de notre association depuis son commencement s'élevait à près de soixante mille francs. Le tiers de ce bénéfice appartenait à Marguerite, et elle était en droit d'espérer, les choses continuant de la même façon, qu'en peu d'années elle verrait son désir le plus cher accompli. Cependant cela n'allait pas assez vite au gré de son impatience, et elle s'en plaignait fréquemment.

Un jour que ma cousine était allée au Marché à Lille, je crus voir briller dans ses yeux une joie extraordinaire, et je m'attendais à ce qu'elle m'annonçât un gros bénéfice. Elle avait au contraire perdu quelques centaines de francs.

Lorsque je l'interrogeai sur sa joie apparente, elle leva les épaules d'un air mystérieux et murmura qu'elle était sur la trace d'un moyen infaillible de gagner pour elle plus de dix mille couronnes, et pour moi plus du double... Mais la chose n'était pas encore assez claire dans son esprit, et les conditions d'un résultat favorable ne pouvaient pas encore être considérées comme existantes actuellement.

J'eus beau insister pour connaître ce prétendu moyen, elle me supplia de ne pas encore lui demander d'explication, l'affaire étant encore douteuse; je ne pourrais donc que m'en effrayer. Elle voulait y réfléchir mûrement, en calculer les moindres chances, l'envisager sous toutes ses faces, et alors elle m'en ferait part, avec la pleine certitude que je l'admettrais sans hésiter comme la combinaison la plus ingénieuse et la plus heureuse pour devenir tout d'un coup très riches. A partir de ce jour, Marguerite fut encore plus absorbée et plus préoccupée que par le passé. Elle attendait avec une impatience fébrile l'arrivée du facteur rural qui nous apportait les journaux, et elle les lisait attentivement depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

Je devinais bien, à quelques observations qu'elle faisait, que c'était surtout sur les nouvelles d'Angleterre qu'elle portait son attention, et je comprenais qu'elle prenait ces nouvelles pour base de ses prévisions en ce qui concernait les variations des prix du colza et des huiles. En effet, jusqu'à ce moment, l'Angleterre, sous la conduite de Pitt, avait fait une guerre acharnée à la France et à Napoléon, et la conséquence de cette guerre avait été la fermeture des mers au trafic international et à l'importation des produits étrangers, d'où une hausse constante dans le prix de toutes choses. Mais Napoléon se trouvait actuellement devant une question d'administration intérieure; mais et d'autre part un nouveau ministère, qu'on croyait devoir être moins belliqueux que le précédent, avait pris, à Londres, la direction des affaires. S'il fallait en croire les journaux, de secrètes négociations de paix étaient engagées et poussées avec activité.

Ces nouvelles, et le sentiment général qui portait à la conclusion d'une paix solide avaient insensiblement amené une baisse appréciable, même sur les huiles et les graines oléagineuses, quoique la récolte eût été mauvaise.

Mais je ne pouvais cependant m'expliquer l'intérêt particulier que Marguerite prêtait aux nouvelles d'Angleterre, que par une conciliation intime entre ces nouvelles et le projet dont elle m'avait parlé.

Et telle était en effet la vérité. Un matin que ma femme était allée à l'église pour la messe du bout de l'an d'un de nos parents éloignés, Marguerite entra dans la salle à manger. Elle ferma la porte, m'offrit un siège, s'assit en face de moi, et m'annonça qu'elle allait me faire part du projet qu'elle avait conçu et mûri. Le moment de l'exécuter était venu, et si je ne manquais pas du courage et de la pénétration nécessaires, avant trois mois nous serions immédiatement riches. Elle parlait avec une telle conviction, et une certitude si joyeuse brillait dans ses yeux, que j'attendais ces explications avec des battements de cœur.

— Vous croyez comme tout le monde, Félix, dit-elle, que la paix sera conclue entre la France et l'Angleterre, et cette croyance générale est la cause

de la baisse des prix. Eh bien, cousin, cette paix est impossible. Les deux peuples, animés l'un contre l'autre d'une haine séculaire, ne sauraient trouver des conditions de paix qui n'humilient pas leur amour-propre. En France, la volonté de fer du premier consul pourrait réduire l'opinion publique au silence. Mais en Angleterre, où le peuple a son franc parler, le ministère serait bientôt renversé s'il voulait conclure alliance avec Bonaparte. D'ailleurs, Félix, ne voyez-vous pas que tandis qu'on s'efforce d'entretenir l'espérance d'une réconciliation possible, on ne cesse cependant pas de faire des préparatifs pour une lutte décisive? Soyez certain qu'après des négociations infructueuses, la guerre éclatera avec plus d'acharnement que jamais. Car, je vous le répète, la paix est absolument impossible... Dites-moi, cousin, quel est votre sentiment là-dessus ?

— Je crois fermement que vous avez raison, cousine, répondis-je. Je n'ai jamais eu confiance dans la conclusion de la paix.

— Ah ! tant mieux; voilà qui facilite ma tâche. Suivez bien mon raisonnement; il est très simple, mais je crains que votre timidité ne vous empêche de l'admettre. La dernière récolte du colza a manqué en grande partie dans notre pays et surtout en France, et cependant les prix ont baissé. Qu'arrivera-t-il si les négociations de paix sont rompues et si la guerre se rallume !

— Les prix monteront naturellement.

— Oui; mais avez-vous une idée nette du taux qu'ils doivent infailliblement atteindre quand, à l'anéantissement des espérances de paix, viendra se joindre la double influence de l'insuffisance des approvisionnements et des approches de l'hiver? Qui oserait prédire que cette hausse ne dépassera pas vingt pour cent? Il ne faut pas songer aux importations étrangères. Toutes les mers seront étroitement fermées. Comprenez-vous où je veux en venir?

— Certes, cousine. Vous voulez dire que nous ferions bien d'acheter du colza et des huiles, pour profiter de l'occasion. Je partage tout à fait votre avis; oui, quoique je n'aie pas autant que vous approfondi la situation, mon intention était de vous parler dans le même sens, et de vous faire part de ma conviction qui est que, si nous agissons prudemment, nous réaliserons un beau bénéfice par la reprise des hostilités.

— Vous croyez en être sûr, cousin ?

— Cela me paraît infaillible.

— Et combien pensez-vous que nous pourrions gagner?

— Cela est difficile à prévoir. Mais si nous gagnions dix mille francs...

— Dix mille francs ! s'écria-t-elle avec un rire de pitié. Dites cent mille francs, deux cent mille francs !

Je la regardai avec stupéfaction, ne pouvant en croire mes oreilles.

— Oui, oui, ne me regardez pas d'un air si étonné, dit-elle. Tel est le projet grandiose qui m'a absorbée depuis mon dernier voyage à Lille. Ce que j'ai lu dans les journaux depuis deux jours a dissipé le reste de mes doutes et m'a convaincue que le moment favorable est venu. Supposez que la reprise des hostilités amène une hausse de vingt pour cent sur les prix actuels, nous gagnerons dix mille francs en opérant sur un capital de cinquante mille; mais si nous opérons avec un capital d'un demi-million, nous gagnerons certainement cent mille francs... et que la hausse soit plus forte, comme c'est probable, notre gain sera de cent cinquante ou de deux cent mille francs.

La tête me tournait à l'idée de toutes ces centaines de mille francs dont Marguerite parlait avec autant de calme et de certitude que si nous les avions déjà gagnées.

— Un demi-million ? murmurai-je. Où le prendrions-nous, cousine ?

— Ce n'est pas difficile, répliqua-t-elle. Il y a encore dans la malle soixante-dix mille francs d'argent improductif. Nous les prendrons à intérêt quelques semaines. Avec ce que nous avons de disponible, cela fait environ cent cinquante mille francs. Le reste nous serait avancé par notre banquier de Lille; mais si nous payons une partie des huiles par des lettres de change, et si nous revendons dans l'intervalle des échéances, nous n'aurons pas besoin de recourir au banquier. Qu'avons-nous à craindre ? Les prix sont aujourd'hui si bas que, vu l'insuffisance de la récolte, ils ne peuvent baisser davantage...

— Comment pouvez-vous le savoir, cousine ? interrompis-je.

— Eh ! quelle est donc la baisse que les huiles pourraient encore subir d'après vous, Félix, dans les circonstances les plus défavorables ?

— Sept à huit pour cent. Cela n'est pas absolument impossible.

— Eh bien, cousin, prenons même dix, pour vous satisfaire tout à fait. Si nous opérons sur un capital d'un demi-million, nous ne pouvons donc perdre, à raison de dix pour cent, que cinquante mille francs. Et comme nous avons actuellement soixante mille francs à nous, peut-on nous reprocher d'exposer au delà de nos véritables ressources ?

Je commençais seulement à me rendre compte de la grandeur de son projet. Je ne doutais pas des chances du gain, mais risquer ainsi tout d'un coup ce que nous avions gagné, cette idée me faisait frémir. Car enfin, tout est possible et personne ne

peut avoir la certitude que l'avenir ne déjouera pas les plans les mieux conçus.

— Ainsi, cousine, dis-je, si je vous comprends bien, vous voudriez acheter pour un demi-million.

— Oui, Félix, dès demain matin, sur les marchés de Lille, de Tournai et de Courtrai, nous ferions aux négociants les plus considérables et les plus honnêtes des commandes d'huile, à livrer le 30 septembre prochain. La hausse des prix, d'ici là, constituera notre bénéfice, et peut-être même, pour mener à bien toute cette vaste entreprise, n'aurons-nous pas besoin de tirer de notre caisse tout notre argent disponible.

J'avais bien envie de consentir à son projet; mais j'étais profondément effrayé et une sueur froide mouillait mon front lorsque, luttant contre mon désir de faire fortune, je réfléchissais à sa séduisante proposition... Nous étions heureux actuellement, et tous les jours nous rendions grâce à Dieu. Si je donnais mon approbation au projet de Marguerite, et qu'un revers inattendu vînt nous atteindre, nous retombions dans la misère d'autrefois. Cette réflexion me fit prendre la ferme résolution de refuser cette périlleuse entreprise, et je déclarai à ma cousine que les plus brillantes perspectives, si probables qu'elles fussent, ne me détermineraient jamais à aventurer dans une seule opération commerciale tout ce qui assurait actuellement l'avenir de ma femme et de mon enfant.

Elle se moqua de mon manque de hardiesse et essaya de triompher de ma résistance en me blessant dans mon amour-propre. Lorsqu'elle vit que ce moyen ne réussissait pas, elle fit éloquemment miroiter à mes yeux la richesse promise. Nous ne risquions que cinquante mille francs — si cela pouvait s'appeler risquer, — contre la chance certaine d'en gagner deux cent mille. Il dépendait de moi de changer cette brillante espérance en une réalité. Alors nous pourrions rembourser le trésor en espèces, capital et intérêts. Et la ferme, le *Renard bleu*, l'huilerie avec ses terres et ses prairies, et le reste nous appartiendraient en pleine propriété; je pourrais suivre le penchant naturel de mon caractère généreux, décharger Bokstal et sa famille de tout souci et de tout travail en leur assurant une pension annuelle de trois ou quatre mille francs; je pourrais fonder un hospice à Visseghem, devenir le bienfaiteur de ma commune, aimé et estimé de tous, et peut-être un jour être nommé maire ou bourgmestre.

Je reconnais que ma cousine, en chatouillant ainsi mon amour-propre et mon ambition, fit plus d'une fois chanceler ma résolution; mais la peur reprenait le dessus et me donnait la force de répéter mon refus.

Marguerite, énervée par l'inutilité de ses efforts, tremblait d'impatience et de dépit. Elle me reprocha d'être un homme timoré et de repousser étourdiment la fortune que m'offraient les circonstances. Pareille chance ne se retrouverait jamais. Ma cousine me reprocherait toujours de n'avoir pas assuré, en en profitant, l'avenir et le bien-être de ma femme, de mes enfants et de nos vieux parents.

J'essayai de me dérober par un détour.

— Je ne prétends pas que vous ayez tort, ma cousine, lui dis-je; et peut-être consentirai-je après avoir mûrement réfléchi à votre projet; mais en tout cas vous ne pouvez pas me refuser le temps de causer de l'affaire avec ma femme.

— En causer avec votre femme? Alors tout est irréparablement perdu.

— Mais, Marguerite, elle y a le même intérêt que nous, et partant le même droit d'exprimer son avis.

— Vous n'êtes pas franc avec moi, Félix. Vous savez bien qu'Hélène reculerait même devant une de nos opérations ordinaires, si on la consultait. Nous en sommes tous si intimement convaincus, que depuis des années nous faisons toutes nos affaires sans lui en dire autre chose que le résultat obtenu. Non, cousin, renoncez à pareille défaite. C'est de votre courage que dépend notre fortune à tous. Et je vous en conjure par votre enfant, prenez une résolution virile.

Voyant que je résistais encore, elle eut recours aux larmes et aux prières, et enfin, à son grand argument, la menace de nous quitter, car il lui était trop pénible de lutter constamment contre quelqu'un dont la timidité était un obstacle à sa fortune et à son bonheur.

Ses larmes, plus encore que ses prières, triomphèrent enfin de ma résistance, et je donnai mon consentement en tremblant.

A partir de ce moment je n'eus plus d'autre volonté que la sienne. Quoique mon esprit effrayé me portât à retirer mon approbation, je n'osais plus montrer d'hésitation, car alors Marguerite aurait eu raison de m'accuser de tergiversation et de lâcheté.

Nous résolûmes donc de commencer dès le lendemain l'exécution de ce projet, sans rien dire de notre intention à Hélène. Cette dernière condition m'était pénible, mais elle était inévitable. D'ailleurs j'étais maintenant tout à fait sous l'influence de Marguerite, non seulement à cause de la domination qu'elle exerçait sur moi, mais à cause de la soif de richesses et d'honneurs qu'elle avait allumée en moi.

XVIII

A la fin de la première semaine, nous avions fait des commandes d'huile pour plus d'un demi-million, à livrer le 30 septembre, à Lille, où nous nous proposions de louer des magasins.

Le motif de cette hâte, c'est que, en moins de quatre jours, les prix avaient monté de deux pour cent, à la suite de quelques rumeurs défavorables relativement aux négociations de paix, et Marguerite commençait à craindre sérieusement que les conditions avantageuses pour l'exécution de notre projet ne vinssent à nous échapper.

Malgré tous les efforts de ma cousine pour dissiper mes appréhensions, je ne pouvais pas trouver de repos, mon sommeil était troublé par des rêves de mauvais présage, et je réveillais ma femme sous toute sorte de prétextes. Je me sentais bien coupable de lui cacher une affaire d'où pouvait dépendre le bonheur de sa vie et l'avenir de notre fille.

Mais au bout de quelques semaines, mon inquiétude s'évanouit tout à fait, et fit place à un sentiment de confiance et même de fierté. Les nouvelles continuaient à être défavorables à la paix, et le prix des denrées montait lentement, mais journellement. Tout me faisait donc prévoir, presque avec certitude, que le projet de Marguerite aurait le brillant résultat qu'elle avait préparé avec tant de sagacité.

Mon esprit était donc délivré de ses soucis, et je causais gaiement de nos affaires avec ma femme sans lui laisser soupçonner que nous eussions risqué de plus grosses sommes que d'habitude.

Sans doute il y avait des alternatives de bonnes et de mauvaises nouvelles, et notre ciel n'était pas sans nuages; mais les prix montaient toujours, si bien qu'au commencement du troisième mois la hausse était de onze pour cent sur le prix auquel nous avions acheté, et notre bénéfice s'élevait déjà à cinquante-cinq mille francs. Que serait-ce donc après la rupture définitive des négociations?

Notre cousine, qui possédait un grand empire sur elle-même, cachait à Hélène les émotions que nous causaient les fluctuations des mercuriales. Tant que mon but n'était que d'épargner à ma femme un souci probablement inutile, la force ne m'avait pas manqué; mais maintenant qu'il s'agissait de lui cacher nos bénéfices, j'éprouvais une véritable peine à ne pas faire part de notre joie à ma bonne Hélène, d'autant plus qu'elle commençait à soupçonner quelque chose d'extraordinaire, et qu'elle me demandait souvent la cause de ma gaieté peu habituelle.

Un jour que j'avais satisfait la curiosité de ma chère Hélène par des explications fausses, je me plaignis à ma cousine de la difficulté que j'éprouvais à garder cette attitude vis-à-vis d'elle, et je lui demandai s'il ne serait pas plus loyal et plus sage de tout confier à ma femme, puisqu'aussi bien nous n'avions plus guère de perte à redouter.

Marguerite partagea mon sentiment, et nous décidâmes de faire connaître à Hélène le résultat de notre brillante entreprise, dès que nous aurions terminé notre travail quotidien.

J'attendis le soir avec impatience; mon cœur battait à l'idée qu'Hélène apprendrait avec une joie enthousiaste la nouvelle d'une grande fortune pour notre enfant, et cela flattait délicieusement mon orgueil.

Lorsque, le souper fini, nous nous trouvâmes tous les trois assis autour de la table, la petite Emma ayant été mise au lit, je commençai à parler à ma femme, avec quelques réticences toutefois, de notre grande entreprise; je lui annonçai qu'avant un mois nous aurions gagné cent mille francs et peut-être même le double. Notre chère Emma pourrait donc être comptée parmi les plus riches héritières de la contrée.

L'effet de mes paroles sur Hélène m'étonna et m'inquiéta. Loin de sauter de joie ou même de sourire, elle pâlit visiblement, et fixa sur mes yeux un regard perçant, comme si elle se préparait à la révélation d'un secret terrible. Ce secret, je ne pouvais pas le tenir caché: il fallut tout lui dire, jusqu'au chiffre de nos engagements.

Elle poussa un cri d'angoisse, se mit à trembler et fondit en larmes. La nouvelle d'un malheur irréparable n'aurait pas pu la toucher plus profondément.

Nous essayâmes de la tranquilliser en lui disant qu'il n'y avait guère de chances de perte, puisque nous pouvions, si nous voulions réaliser immédiatement encaisser un bénéfice d'environ soixante mille francs.

Elle fut sourde à mes paroles amicales. A la fin, levant la tête, elle me dit, les yeux encore pleins de larmes :

— O Félix, Félix ! comme vous me déchirez le cœur ! Ne suis-je donc plus votre femme, votre amie ? Quoi, vous jouez l'avenir et le bien-être de notre enfant, le trésor qui nous est confié, peut-être l'honneur de votre nom, et tout cela sur un simple coup de dés! Et moi, votre femme, vous me laissez ignorer ce danger ! Ah ! si je ne vous connaissais pas, je douterais de votre amour.

Je ne pouvais que lui répondre qu'elle se trompait et qu'elle redoutait un danger qui n'existait pas; mais elle, agitée d'un noir pressentiment, continuait ses plaintes en y mêlant parfois un timide reproche de ma témérité.

Marguerite, pour me disculper, prit sur elle toute la responsabilité en disant qu'elle seule avait conçu ce projet, et que je n'y avais donné mon assentiment qu'après une longue résistance. Elle était prête à répondre victorieusement à tous les reproches de ma femme, et à lui faire partager sa conviction qu'il n'y avait rien à craindre.

— Je supposais bien, cousine, dit Hélène, que c'était vous seule, et non mon bon Félix, qui aviez inventé cette effrayante spéculation ; mais son amour pour moi et pour son enfant aurait dû lui donner la force de repousser votre fatal conseil.

— Un conseil qui, malgré vos craintes puériles, vous donne une fortune! riposta Marguerite.

— Oui, cousine, dites tout ce que vous voudrez, poursuivit Hélène, vos raisons ne peuvent diminuer mes inquiétudes fondées. Vous avez raison de me croire sans expérience des choses du commerce ; mais il n'est pas nécessaire d'être commerçant pour savoir qu'en toutes choses les chances de perte sont aussi grandes que les chances de gain... Hélas, si un malheur imprévu devait nous atteindre, ce n'est pas seulement notre petite fortune qui serait engloutie, mais le trésor aussi!... Ah! Félix, à quel aveuglement vous êtes-vous laissé entraîner, pour n'avoir pas craint de tenter Dieu ! Ne nous a-t-il pas visiblement protégés et favorisés? Et maintenant, possédé de la soif de l'or, vous mettez en jeu notre repos, notre honneur, l'avenir de notre enfant, tout enfin. Ah ! que le ciel vous pardonne cet égarement! Je ne les veux pas, ces cent mille francs que vous faites briller devant mes yeux ; le souvenir du danger que nous avons couru empoisonnerait pour moi la jouissance de cette richesse. Vous pouvez vendre, avez-vous dit? me délivrer de cette frayeur mortelle? Eh bien, je vous supplie, Félix, et vous, Marguerite, vendez, vendez!

Cette prière parut si déraisonnable à ma cousine qu'elle la repoussa avec force. Moi-même je considérais comme impossible le sacrifice d'une fortune que nous tenions déjà pour acquise, et je tâchai d'amener ma femme à envisager l'affaire sous un meilleur jour.

Peut-être eussé-je accédé à ses désirs, en la voyant persister obstinément dans sa désapprobation, mais Marguerite ne voulait pas entendre parler de vente, et défendit notre opération avec tant d'énergie et d'éloquence, qu'Hélène, à demi ébranlée, se résigna et promit d'attendre jusqu'au 30 septembre, jour de l'échéance.

Hélène tint parole ; elle ne fit plus de reproches, et feignit même d'avoir confiance dans l'heureuse issue de notre spéculation ; mais je voyais bien qu'elle dissimulait son inquiétude, car je la surprenais souvent serrant son enfant sur son cœur avec une tendresse fiévreuse, et appelant sur elle la protection du ciel.

Les nouvelles relatives aux négociations de paix étaient si diverses, et les prix si incertains, que ma confiance dans le résultat final commençait à diminuer, lorsque tout à coup le bruit se répandit et fut confirmé par les journaux, que les négociations laissaient peu d'espoir de succès, et qu'avant peu de jours, selon toutes les probabilités, elles seraient définitivement rompues.

Cette croyance amena une telle panique parmi le peuple, et une telle agitation sur le marché, que dix jours avant la fin du mois les prix avaient monté de dix-sept pour cent, et que notre bénéfice présumé atteignait plus de quatre-vingt-cinq mille francs. La situation était donc aussi favorable que possible, et il ne fallait pas douter que les prévisions de Marguerite ne fussent complètement réalisées par la reprise des hostilités.

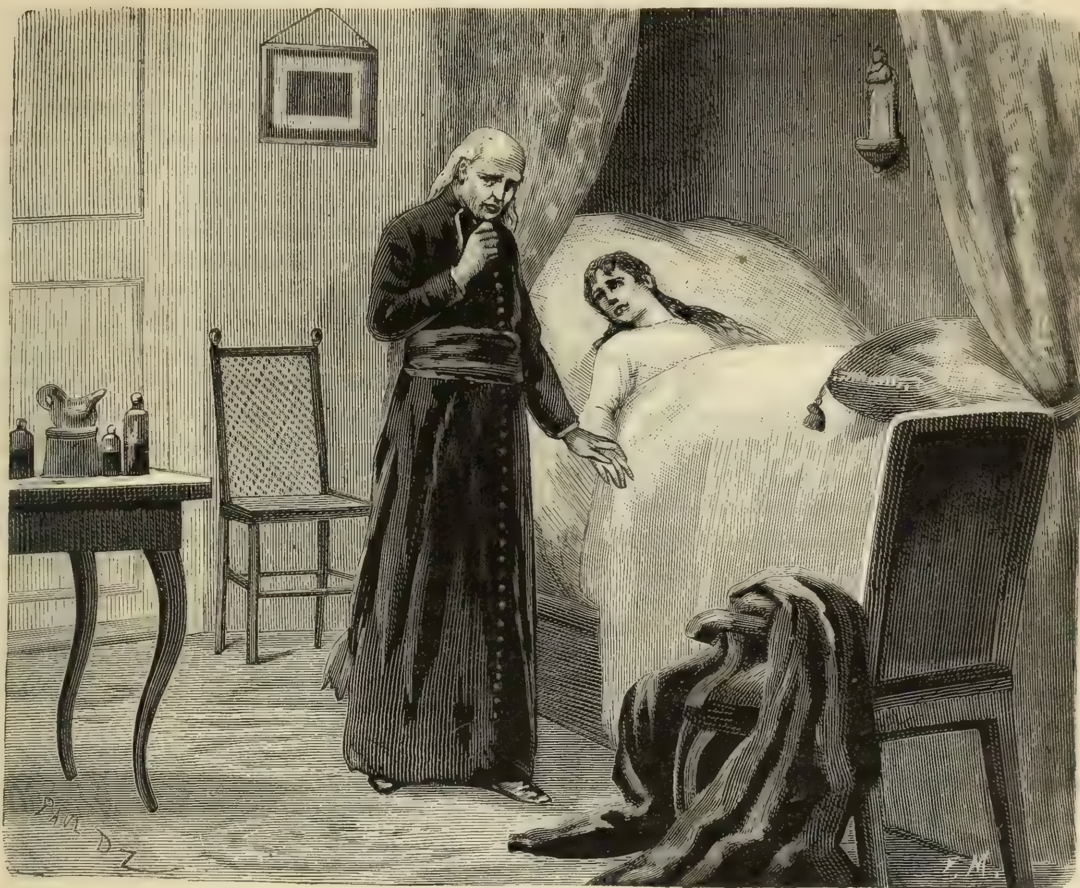
Le 30 septembre je me trouvais à Lille pour prendre livraison des huiles que nous avions achetées. Je payai partie en argent et partie en lettres de change sur notre banquier. Tout se passa à ma satisfaction...

Cinq jours plus tard, léger d'esprit et de cœur, je retournai à Lille pour assister au marché. J'étais bien convaincu que je n'y apprendrais que des nouvelles propres à fortifier nos espérances. Chemin faisant je réfléchissais gaiement à l'emploi que je pourrais faire de la fortune qui allait me tomber en partage. Ma femme et mon enfant avaient naturellement la plus grande place dans ces rêves d'avenir. Je voulais prévenir les moindres souhaits de ma bonne Hélène ; nous mettrions notre maison sur un grand pied ; nous aurions une belle voiture à deux chevaux, nous recevrions nombreuse compagnie, nous irions souvent à Lille, où nous entrerions en relations avec des gens distingués, nous assurerions une vie facile à nos parents, et nous préparerions un brillant mariage à notre fille en lui donnant une éducation exceptionnelle, et en la produisant dans la haute société!

J'étais encore plongé dans cette douce rêverie lorsque les tours de Lille se dressèrent devant mes yeux, et que je vis apparaître les premières maisons du faubourg...

Tout à coup la détonation d'un coup de canon, suivie de plusieurs autres, me fit tressaillir. Qu'est-ce que cela signifiait? Napoléon Bonaparte, le premier consul, était-il arrivé à Lille?

Dans le faubourg, les habitants ne savaient pas plus que moi ce qui se passait; ils s'assemblaient par groupes et s'interrogeaient les uns les autres avec étonnement ; mais bientôt une bande joyeuse sortit des portes de la ville. Les hommes qui la composaient agitaient leurs chapeaux en l'air, en



Le prêtre resta seul avec Hélène. (Page 64.)

poussant des cris dont nous ne distinguions pas encore le sens.

O Dieu! je ne devais apprendre que trop tôt, pour mon malheur, la fête qu'ils célébraient avec tant d'allégresse. Ils s'approchaient de notre côté, et leurs cris devenaient intelligibles.

— Vive la République! vive le premier consul! criaient-ils; la paix, la paix est faite!

Un cri étouffé sortit de ma poitrine. L'avais-je bien entendu? La paix est faite? Tout était perdu? La ruine, la misère, le déshonneur peut-être, pour moi, pour ma femme et pour mon enfant?

Le cocher devait avoir entendu mon cri d'angoisse, car il se retourna et regarda par la vitre de la voiture : son regard interrogateur me fit comprendre que je devais maîtriser et dissimuler mon agitation. Peut-être ces hommes en liesse avaient-ils interprété à leur manière les coups de canon, sans être certains que leur croyance était fondée. Pareille chose n'était pas impossible dans l'état des esprits surexcités par l'attente. Pourquoi donc trembler pour un malheur incertain?

Ce dernier rayon d'espoir s'éteignit bientôt. A peine eus-je franchi la porte que je vis partout les bourgeois occupés à orner leurs maisons de drapeaux tricolores. J'entendais s'élever du sein de la grande ville une rumeur confuse de voix joyeuses, et bientôt le son des cloches domina tous les autres bruits.

Arrivé à mon auberge habituelle, j'ordonnai au domestique de bien soigner les chevaux et de leur donner un bon picotin d'avoine, parce que selon toute apparence je m'en retournerais vers midi. Je n'entrai pas dans l'auberge et je continuai mon chemin à pied vers le milieu de la ville.

Comme mon cœur battait, et comme mes jambes se dérobaient sous moi, à chaque preuve nouvelle qu'il ne me restait plus aucune espérance! Au coin

d'un mur je vis par-dessus la tête d'un groupe de curieux attroupés une affiche dont j'eus le courage d'approcher et de lire le contenu. C'était une proclamation du premier consul pour se féliciter lui-même et le peuple français de la conclusion de la paix qui avait été signée à Londres le 1er octobre 1801.

La mer était donc ouverte et la navigation libre! De tous les pays on allait importer des huiles et des graines oléagineuses, et les prix exagérés d'aujourd'hui allaient baisser en France d'une façon extraordinaire.

La tête me tournait, j'étais mouillé de sueur, mais l'immensité même de mon malheur me donna la force de ne pas succomber à mon angoisse. Je me traînai jusqu'au marché où les marchands se croisaient en désordre, la plupart pâles et agités, quelques-uns le visage joyeux et souriant. Là seulement je pus mesurer la force du coup qui nous frappait; mais pendant la première heure il n'y avait pas moyen de savoir quelque chose de positif. Chacun voulait vendre, n'importe à quel prix; mais personne n'avait envie d'acheter avant que la nouvelle de la paix eût produit ses pleins et entiers effets.

A la fin on commença à faire quelques affaires, et alors je pus constater que, au prix actuel du marché, nous avions perdu près de soixante-quinze mille francs sur notre fatale opération.

J'entendais dire par des marchands qui étaient éprouvés comme moi, mais probablement dans une mesure moindre, que la baisse était évidemment exagérée, et que les cours remonteraient avant la fin du marché.

Si faible que fût cet espoir, je l'accueillis avec un retour de confiance, et je me décidai à rester. Ah! si Dieu pouvait, dans sa miséricorde, m'accorder la faveur d'emporter chez moi la nouvelle d'une perte moins écrasante, quelle consolation dans mon désespoir!

Pour passer le temps sans rester exposé aux questions et à la pitié de mes connaissances, je me promenai par les rues écartées, et j'entrai dans un café quelconque où je restai assis, la tête dans les mains, perdu dans la contemplation de mon affreuse situation. Plusieurs fois je retournai au marché. Hélas! les prix baissaient toujours, et pendant la dernière heure, il ne se présenta plus aucun acheteur. Les huiles restaient offertes.

A la clôture, notre perte se chiffrait par quatre-vingt-dix-huit mille francs!

Je me rendis à l'auberge, je fis atteler, et je quittai Lille pour aller, messager de malheur, annoncer la terrible nouvelle à Marguerite et à ma pauvre femme.

Il serait superflu de dire ce que je souffris durant le trajet. J'étais rencoigné au fond de ma voiture, affaissé, la tête penchée sur la poitrine, et le regard cloué au sol. Devant mes yeux dansaient des chiffres enflammés qui semblaient s'animer pour se réjouir de mon malheur et se rire de moi. Ils tourbillonnaient à me donner le vertige, mais de temps en temps ils restaient immobiles pour former des groupes dont la vue me faisait frissonner jusque dans la moelle des os : cent mille, — deux cent mille! — cinq cent mille! puis ils disparaissaient pour faire place à six lettres noires qui formaient le mot *Voleur*. Je poussai un cri d'horreur, et je mis mes mains sur mes yeux. Hélas! c'étaient mes idées qui, dans la surexcitation de mon esprit malade, revêtaient des formes de fantômes. Lorsque ces visions terribles s'effaçaient un moment, c'était pour m'en montrer une autre plus douloureuse encore. Je voyais passer ma bonne et douce Hélène avec ma pauvre enfant, vêtues comme des mendiantes et tendant la main pour implorer la charité publique. Mon cœur était gonflé de larmes, et je ne pouvais pas pleurer! Le cocher, en tournant la tête, pouvait me voir par la vitre de la voiture...

C'est ainsi que je revins à la maison, et je me rendis immédiatement au bureau, où je pensais trouver ma cousine. Elle y était en effet.

— Ah! cousine, m'écriai-je en me laissant tomber sur une chaise, la paix est conclue! Nous sommes complètement ruinés!

— La paix conclue? reprit-elle. C'est impossible!

— Taisez-vous, cousine, taisez-vous, plus de faux espoir. On a affiché à Lille une proclamation du premier consul. Les canons tonnent, les cloches sonnent.

— Et les cours ont baissé?

— Baissé? Ils baissent encore. Nous perdons déjà quatre-vingt-dix-huit mille francs.

Marguerite, comme écrasée par la fatale nouvelle, courba la tête, cacha son visage dans ses mains, et demeura un moment silencieuse et immobile. Puis elle dit, avec un calme et un abandon qui m'étonnèrent et me blessèrent :

— C'est un grand malheur, Félix. Mais les plaintes et le désespoir n'y peuvent rien changer. Tout négociant est exposé à de pareils revers. Il y en a beaucoup qui sont tombés plus bas encore, et qui sont remontés plus haut qu'avant leur chute.

— Mais, cousine, comment pouvez-vous recevoir aussi froidement un pareil coup? m'écriai-je avec un accent de reproche. Comment payerons-nous les traites? La honte et le déshonneur nous menacent.

— Nous emprunterons à la malle ce qui nous est nécessaire.

— Y pensez-vous, cousine? Après le sacrifice de tout ce que nous possédons, il manquera encore quarante mille, peut-être cinquante mille francs.

— Eh bien, jusqu'à présent nous avions réussi à gagner soixante mille francs; nous y parviendrons encore. La seule différence, c'est qu'au lieu d'être riches, nous resterons encore longtemps pauvres, mais nous aurons payé nos dettes en honnêtes gens. Pourquoi secouez-vous la tête avec cet air incrédule et découragé? Ce qui était possible pour nous hier ne sera pas devenu impossible demain. Allons, Félix, soyez homme : il y a aussi quelque chose de grand et de consolant dans la lutte contre la fatalité...

L'arrivée inattendue de ma femme l'interrompit. Hélène avait ouvert la porte, et elle se tenait là pâle, les mains tendues vers nous, nous regardant fixement, et elle bégaya en tremblant :

— Le garde-champêtre dit... il assure que la paix est faite. Hélas! nous sommes donc pauvres, déshonorés, peut-être?

Je me levai et la serrai dans mes bras. Par compassion je murmurai quelques paroles inintelligibles pour calmer son angoisse. Mais je sentis sa tête se pencher sur mon épaule et ses muscles se détendre. Marguerite accourut pour m'assister. Hélène eut encore la force de repousser notre cousine avec une visible aversion ; les mots : « Mon enfant, ma pauvre enfant! » expirèrent sur ses lèvres, et elle tomba évanouie.

Je la déposai sur une chaise. Marguerite courut chercher de l'eau et du vinaigre et lui humecta le visage.

Pendant que, agenouillé et pleurant, je tenais pressée sur mes lèvres la main glacée de ma femme, Marguerite me dit :

— Cachez votre agitation, par pitié pour cette pauvre Hélène. Nous devons lui dissimuler l'étendue de notre perte. Jusqu'à présent nous n'avons perdu que peu de chose: les prix remonteront. Ne me contredisez pas; confirmez ce que je lui dirai.

Nous ne réussissions pas, malgré tous nos efforts, à la faire revenir à elle, et déjà Marguerite parlait d'aller quérir le docteur en toute hâte, lorsqu'Hélène ouvrit enfin les yeux et éclata en sanglots. Marguerite, et moi à son exemple, nous essayâmes de lui persuader que c'était à tort qu'elle se laissait aller ainsi au désespoir. Notre perte véritable, que nous ne connaîtrions que le 15 du mois courant, serait dans tous les cas peu considérable. Sous la première impression de la conclusion de la paix la baisse des cours avait été évidemment exagérée; ils remonteraient aux marchés suivants et notre malheur se bornerait probablement à une différence qu'une partie de notre argent suffirait à payer. En deux ans nous aurions réparé cette brèche.

Hélène avait l'air de nous croire et, soit qu'elle fût réellement convaincue, soit qu'elle feignît de l'être par pitié pour moi, elle finit par se montrer plus calme. Comme elle se sentait faible et fatiguée, elle manifesta le désir d'aller se jeter sur son lit pendant une couple d'heures.

Marguerite envoya chercher le médecin; il reconnut que ma femme avait une légère fièvre; mais le repos et une potion calmante feraient bientôt disparaître cette indisposition sans gravité.

En effet, vers le soir Hélène se leva et reprit ses occupations habituelles. Elle paraissait pleine de confiance, et me voyant triste et morose, elle essaya de remonter mon courage en me rappelant que nous ne connaîtrions le chiffre de notre perte que le 15 courant, que les cours remonteraient dans l'intervalle, enfin tout ce que je lui avais dit moi-même pour la tranquilliser.

Marguerite avait donné au facteur de la poste l'ordre de remettre désormais les lettres et les journaux non plus à la porte de la maison, mais dans le bureau même, à elle et à moi seulement.

Elle voulait épargner à Hélène les coups qui l'auraient frappée si elle avait vu chaque jour dans les gazettes la baisse continue des prix. Je savais ces cachotteries bien pénibles, et j'aurais préféré tout avouer en puisant des forces dans le partage de mon chagrin avec ma femme; mais quoiqu'un sentiment invincible de dépit et d'amertume s'élevât dans mon cœur contre Marguerite, j'étais encore trop soumis à ses volontés pour ne pas suivre aveuglément son conseil.

XIX

Nos traites échéaient le surlendemain. La baisse continuait, Marguerite était d'avis de vendre sans retard notre approvisionnement d'huile au cours du jour. C'était le seul moyen d'éviter des pertes plus grandes et d'avoir de l'argent disponible pour couvrir le montant des traites chez le banquier.

Je me rendis à Lille pour exécuter cette résolution. Ce que nous avions prévu depuis longtemps se réalisait et, même, la situation du marché à Lille devenait encore plus mauvaise. A mon arrivée je vendis sans hésiter tout le stock d'huile que nous avions en magasin. Au prix du jour, notre perte totale atteignait le chiffre effrayant de cent dix mille francs que, déduction faite des soixante mille que nous possédions en propre, nous ne pouvions acquitter qu'en faisant un nouvel emprunt au trésor.

Voilà le résultat que je rapportais à la maison.

Ma pauvre Hélène! comment lui faire part de notre ruine complète? Avec sa nature de sensitive, ne succomberait-elle pas à un coup si cruel?

Ces douloureuses réflexions ne m'arrachaient pas de larmes cette fois. J'étais anéanti, sans idées, presque insensible. Mon malheur était si grand, j'avais tant souffert dans ces quelques jours, qu'il me semblait que de nouvelles douleurs ne pouvaient plus rien sur les fibres de mon cœur si cruellement meurtri.

Combien je me trompais! J'étais encore à une demi-lieue du village, lorsque je rencontrai un de nos domestiques qui fit arrêter la voiture et ouvrit la portière en me disant les larmes aux yeux :

— Vite, vite, monsieur, on vous attend avec une impatience pleine d'angoisse. Madame Roobeck a eu une attaque. Depuis deux heures elle est sans connaissance.

Je demeurai un instant muet et sans force. Je me sentais défaillir; mais le désir de revoir ma femme me donna la force de dire d'une voix altérée :

— Fouettez les chevaux, et ventre à terre!... O Dieu, ayez pitié de l'innocente victime de ma folie!

Le domestique sauta sur le siége à côté du cocher, et la voiture vola à grande vitesse sur la route.

Lorsque j'arrivai à la maison, je trouvai ma femme au lit, pâle comme une morte, et entourée de ses parents et de Marguerite qui, penchée sur la malade, appliquait sur son front des linges mouillés.

Éclatant en larmes, je saisis la main glacée de ma femme, et l'appelai par son nom avec l'accent du plus profond désespoir. Hélas! elle ne m'entendit pas; on ne voyait en elle d'autre signe de vie qu'un souffle haletant et, de temps en temps, une contraction convulsive et à peine visible de ses membres.

Je jetai à Marguerite un regard acéré. Elle pouvait lire dans ce regard que je l'accusais d'avoir causé ce nouveau malheur en avouant trop tôt l'étendue de notre perte; mais elle me montrait un journal qui gisait par terre tout froissé, et je compris qu'Hélène avait pris ce papier fatal des mains du facteur de la poste, et qu'elle y avait vu toute la grandeur de notre malheur.

Le docteur qui, après une première visite, était retourné chez lui pour chercher un remède énergique, revint en ce moment et considéra la malade avec une attention inquiète. Il répondit à mes questions que jusqu'à présent il ne découvrait pas autre chose qu'une violente fièvre nerveuse. Si le mal se bornait là, il aurait facilement raison de cet accès, mais il craignait une inflammation cérébrale, et cela était grave, très grave. Cependant nous ne devions pas trop nous inquiéter, car la nature fait des miracles.

Ses sombres paroles m'arrachèrent un cri d'angoisse, et je m'agenouillai, la tête sur le bord du lit, en versant un torrent de larmes.

Je n'ai pas la force de décrire toute l'étendue de mes souffrances, dont le souvenir me poursuivra jusqu'à mon dernier jour.

Nous restâmes cinq jours et cinq nuits auprès du lit d'Hélène, sans qu'elle reprît connaissance. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, son regard était vitreux et atone : elle ne voyait pas, elle n'entendait pas, du moins pas assez pour nous reconnaître et nous comprendre.

Le sixième jour seulement, à l'aube, elle parut se réveiller. Elle me regarda comme pour me demander quelque chose, et remua les lèvres sans pouvoir articuler un mot. J'approchai en tremblant mon oreille de sa bouche, et après avoir écouté avec une attention extrême, je crus comprendre enfin ce qu'elle voulait dire; elle prononçait péniblement le nom de notre enfant, que j'avais fait porter à Blekhout pour l'éloigner de ce triste spectacle.

J'envoyai immédiatement quelqu'un pour la chercher.

Lorsque notre petite Emma entra dans la chambre et tendit en pleurant les bras vers sa mère, Hélène retrouva assez de force pour poser sa main sur la tête de sa fille et pour prononcer distinctement son nom. La présence de la chère créature semblait exercer sur elle une salutaire influence; au bout de quelques heures elle eut la force d'articuler quelques mots; son regard était moins terne, et elle put serrer sa fille sur son cœur.

Nous nous réjouissions déjà, et nous bénissions le ciel de nous avoir conservé notre chère Hélène.

Le docteur revint. Au premier aspect de ma femme, un sourire parut sur ses lèvres. Mais après un examen plus attentif, il eut l'air moins satisfait. Il nous dit, avec toute sorte de précautions, que nous ferions bien d'appeler le curé. La malade était évidemment mieux pour le moment; mais le mal pouvait reprendre sa violence première. Ce n'était pas probable, mais qui pouvait savoir? Notre devoir était donc, pendant que ma femme était en possession d'elle-même et en état de parler, de lui assurer les secours et les consolations de la religion.

Une demi-heure après on apporta le viatique, et le prêtre, après nous avoir tous éloignés, resta seul avec Hélène.

J'étais dans l'antichambre, au milieu de nos parents et de nos serviteurs désolés, tenant mon enfant dans mes bras... Bientôt j'entendis, au tintement de la clochette, que le viatique s'éloignait.

Le sacristain ouvrit la porte et me dit :

— Monsieur Roobeck, le curé me charge de vous dire que votre femme désire vous parler en particulier.

Je déposai mon enfant sur les genoux de sa grand'mère, et m'empressai de me rendre au vœu de ma femme.

Hélène chercha ma main par un mouvement incertain, et quand elle la tint entre les siennes, elle me dit d'une voix faible :

— Félix, mon ami... vous pardonne... erreur... pas coupable... notre enfant, pour notre enfant... le trésor... travailler sans relâche... économiser... payer les dettes,.. toute votre vie... promettez-le moi.

Malgré les larmes qui m'étouffaient, j'essayai de la convaincre qu'elle retrouverait la santé.

— Économiser... toute votre vie... promettez-le moi, répéta-t-elle.

— Oh ! ma chère Hélène, ne parlez pas ainsi, répondis-je. Vous guérirez. Nous travaillerons ensemble, et nous épargnerons de quoi payer nos dettes.

— Le trésor, le trésor ! murmura-t-elle.

— Oui, oui, jusqu'au dernier sou. Je vous le promets, par notre amour, par notre enfant !

— Vous le jurez ? devant Dieu ? demanda-t-elle.

— Devant Dieu ! répétai-je en levant la main.

— Je suis contente... conscience tranquille ! dit-elle en souriant. Maintenant mon enfant, ma mère... mon père, Marguerite... vite !

Je courus leur faire part de son désir.

Bientôt nous fûmes tous réunis autour de son lit. Elle fit un effort pour adresser à chacun de nous un dernier adieu; mais la force lui manqua; seulement quand ma cousine s'avança, elle put encore lui tendre la main et bégayer d'une façon inintelligible :

— Vous pardonne... prierai là-haut... pour vous tous.

La femme Bokstal leva Emma au-dessus du lit pour recevoir le dernier baiser de sa mère; mais Hélène, après lui avoir jeté un regard presque éteint, ferma les yeux et ne remua plus.

Hélas ! deux heures après, le ciel s'ouvrait pour l'âme la plus pure qui eût jamais respiré sur la terre... et notre maison retentit de cris de deuil et de désespoir; mais la volonté du ciel était accomplie, et nous, impuissants devant l'impitoyable mort, nous ne pouvions que gémir, pleurer et prier.

Pendant les terribles journées de la maladie de ma femme j'avais évité ma cousine autant que possible, presque sans me rendre compte de l'espèce d'aversion qu'elle m'inspirait; et lorsqu'elle m'adressait la parole, je lui répondais avec une sorte d'impatience. Je ne sais comment cela se fit, mais je sentais grandir en moi un sentiment d'amertume et de colère contre elle, sentiment qui était plus fort que ma raison. L'audacieuse, la téméraire Marguerite n'était-elle pas la cause de notre ruine, et, indirectement, de la mort de ma chère femme ? Hélène, dans sa bonté, lui avait pardonné; mais moi je portais au cœur une blessure qui ne pouvait pas se cicatriser si vite.

Pendant quinze jours je restai absorbé dans ma douleur et dans mon désespoir, et incapable de fixer mon attention sur autre chose. La présence de Marguerite m'était si pénible, que je lui avais laissé pleine liberté de diriger nos affaires, et que je refusais même d'en parler encore avec elle.

Elle respecta d'abord ma douleur légitime, puis elle se mit à tenter des efforts de toute sorte pour triompher de la rancune que j'avais contre elle. Elle n'y parvint pas. A la vérité je ne lui fis pas de reproches directs, mais mon mutisme, ma froideur persistante, mon humeur noire lui faisaient assez comprendre ce qui se passait dans mon esprit à son égard.

Un jour que j'avais pris moins de peine que d'habitude pour lui cacher mon aversion, et que j'avais refusé à diverses reprises de délibérer sur la direction qu'il convenait de donner dorénavant à nos affaires, elle vint me trouver dans la pièce écartée où je m'étais retiré.

Elle prit un siège et me dit d'un ton très calme mais avec une expression acerbe :

— Félix, par dévouement pour vous, je puis supporter beaucoup; mais j'ai un cœur qui est très sensible à l'injustice et à l'ingratitude. Votre esprit m'accuse d'avoir causé la mort de votre femme par mon imprudence; vous êtes monté contre moi... Peut-être haïssez-vous l'ouvrière de votre malheur. Nous ne pouvons pas continuer à vivre ainsi.

Je la regardai avec un froid sourire, mais ne répondis rien.

— Eh bien, Félix, reprit-elle, dites-moi franchement quelles sont vos véritables idées à mon égard. Depuis le terrible coup qui ne m'a pas frappée moins cruellement que vous, vous refusez absolument de vous occuper d'affaires de commerce. Ah ! je vous comprends bien : vous ne voulez plus me permettre de causer avec vous des affaires de notre société. Je donne de mauvais conseils, j'ai la main malheureuse, et je ne puis que vous plonger plus avant dans la ruine. N'est-ce pas ainsi ? Ne préféreriez-vous pas beaucoup rester seul, et, délivré de mes conseils, de ma domination, faire prudemment votre commerce pour pouvoir tenir vos promesses solennelles lentement, mais sûrement ? Pourquoi ne le déclarez-vous pas avec franchise ?

— Et qu'y aurait-il d'étrange à cela? répondis-je. Si j'avais eu le courage de repousser vos projets audacieux et de lutter contre votre volonté qui s'imposait toujours, ma pauvre Hélène ne serait-elle pas encore à mes côtés, heureuse et souriante? Ah! je n'incrimine pas vos intentions, je crois à votre bonté, à votre dévouement; mais votre domination sur moi nous a été funeste; je ne veux plus de vos conseils; ils m'inspirent des craintes... et si je devais les subir encore, je renoncerais à tout espoir d'acquitter notre dette.

— Je prévoyais votre réponse, cousin, dit-elle sans marquer la moindre surprise. Vous avez peut-être raison. D'ailleurs, quoiqu'il m'en coûte d'en venir à cette extrémité, mon parti était pris également. Après-demain, Félix, je quitte votre maison et je pars pour Gand. M'y admettra-t-on dans un couvent, pauvre comme je suis, cela est douteux; mais je veux toujours essayer.

Cette nouvelle imprévue, bien qu'elle s'accordât avec mes vœux secrets, me toucha péniblement et je répondis, faiblement et non sans hésitation, qu'elle n'avait pas besoin de me quitter et que mon seul désir était de pouvoir diriger mon commerce selon mon idée, et non selon la sienne.

Une pareille réponse n'était naturellement pas de nature à l'ébranler dans sa résolution. Elle affirma de nouveau qu'elle partirait le surlendemain, et je ne fis plus aucun effort pour la faire renoncer à son projet. Même l'idée d'être délivré dorénavant de sa pernicieuse influence me souriait beaucoup d'ailleurs. Je ne verrais plus toujours auprès de moi la femme qui avait été la cause involontaire mais incontestable de la mort de ma chère Hélène.

Nous parlâmes ensuite avec un calme apparent du côté matériel de cette séparation définitive. J'offris à Marguerite un peu d'argent pour son voyage; mais loin de l'accepter, elle me dit que de tout ce qui lui appartenait elle ne voulait emporter que quelques hardes et bijoux. Elle voulait vendre ces derniers pour vivre jusqu'à ce qu'elle fût admise dans un couvent ou qu'elle trouvât un autre moyen d'existence, et, quel que fût alors son sort, elle n'oublierait pas qu'un tiers de notre dette était à sa charge. Elle ne pouvait pas faire l'impossible; mais si elle arrivait à posséder de l'argent, si peu que ce fût, elle me l'enverrait. Nous ne deviendrions pas ennemis, au contraire. Elle me porterait la même amitié pendant toute sa vie. Dès qu'elle aurait une demeure fixe, soit à Gand, soit ailleurs, elle me ferait connaître sa résidence. Elle ne m'écrirait pas pour autre chose, sinon quelques lignes tous les ans pour s'informer de la santé d'Emma, sa filleule, et de la mienne. Je ne devais pas craindre qu'elle se hasardât encore à me donner des conseils; j'avais raison de ne vouloir me fier qu'à mes propres forces.

Au jour fixé, tenant ma petite fille par la main, j'accompagnai ma cousine à la malle-poste.

Lorsque je vis partir la voiture, et que Marguerite me fit de loin, par la portière, un dernier signe d'adieu, mon cœur se serra, et je sentis deux larmes rouler sur mes joues.

XX

Je me trouvais donc tout à fait seul et, pour la première fois de ma vie, tout à fait libre et indépendant. Cette situation nouvelle, au lieu de me décourager, me donna un peu de confiance dans l'avenir et la force de volonté qui m'avait manqué jusqu'alors.

La première chose que je fis fut de dresser exactement mon compte envers les émigrés. En voici les chiffres principaux :

Il devait rester dans la malle une somme de fr.	30,201 00
Les loyers et fermages de l'huilerie, des métairies, des terres, et les intérêts des sommes empruntées par nous au trésor s'élevaient au chiffre de.	46,356 74
Donc, au 31 mars 1802, la malle aurait dû contenir fr.	76,527 74
Donc nous en avions dépensé ou perdu.	52,104 00
De sorte qu'il y avait en réalité dans la malle une somme de fr. . .	24, 423 74

J'avais donc à combler un déficit de cinquante deux mille francs. C'était une dette écrasante; mais je ne désespérais pas, si Dieu me laissait vivre assez longtemps, de pouvoir l'amortir avec le temps par une activité infatigable et une économie rigoureuse en toutes choses, et de tenir ainsi la promesse solennelle que j'avais faite à ma femme à son lit de mort.

Il était connu dans le village que la conclusion de la paix m'avait fait subir de grandes pertes, et comme on savait également que ces revers avaient causé la mort de ma femme, on était enclin à en exagérer l'importance. Chacun s'attendait à ma chute définitive et à la vente de l'huilerie ou du moins de la ferme du *Renard bleu*. Mais lorsqu'on apprit que j'avais tout payé en écus sonnants, on en conclut que je devais posséder d'immenses richesses.

Ce revirement de l'opinion publique me contra-

ria et m'affligea d'abord; mais je résolus bientôt de n'y pas faire attention, et de suivre invariablement la règle de conduite que je m'étais tracée. Je chargeai ma vieille servante Thérèse, une femme simple et très dévouée, du soin de mon ménage et de la surveillance de ma fille pendant mes absences; mais je ne lui confiais jamais que quelques francs. Chaque soir elle devait me rendre compte de ses dépenses, et suivre strictement mes instructions à cet égard. Il lui était même défendu d'acheter pour Emma les moindres friandises sans ma permission expresse.

Je congédiai un de nos domestiques. Ma voiture étant vieille et usée, je la conservai ; mais mes chevaux étaient d'une grande valeur. Je les vendis à Lille pour un bon prix, et je les remplaçai par d'autres que je pouvais employer en même temps à des travaux plus lourds.

Je surveillais attentivement mes ouvriers, et j'exigeais d'eux une application si soutenue au travail que plus d'une fois ils s'insurgèrent contre ma sévérité. A la fin, je me vis contraint de renvoyer les deux plus anciens, qui étaient les plus récalcitrants, pour l'exemple des autres, et, bien que leurs femmes et leurs enfants en pleurs vinssent me supplier de leur pardonner, je refusai impitoyablement de les reprendre.

Alors un cri général d'indignation s'éleva contre moi dans le village; cependant je ne changeai rien à ma conduite ni à mes résolutions. C'est ainsi que j'acquis insensiblement la réputation d'un méprisable avare, et j'eus beau déclarer à tout le monde que j'avais dû emprunter de l'argent pour payer mes pertes et que je devais vivre aussi parcimonieusement que possible pour ne pas être réduit à rien, on refusait de me croire, et l'on expliquait mon économie nouvelle en prétendant que ma cousine Marguerite seule m'avait empêché de montrer plus tôt mon avarice. Il était scandaleux, disait-on, qu'un homme qui possédait des fermes et des terres, vécût ainsi comme un pingre et ôtât au pauvre monde le pain de la bouche.

Certes l'inimitié et la mésestime de mes concitoyens m'eussent rendu très malheureux autrefois: maintenant, je n'y étais pas seulement insensible, mais je m'en réjouissais presque, car je m'aperçus bientôt que ces dispositions des villageois élévaient autour de moi une barrière et me préservaient de toute occasion de dépenser.

Je me montrai de plus en plus réservé avec maître Bokstal et sa famille, et je rendis mes relations avec eux aussi rares que possible. Je ne leur témoignais pas moins d'amitié qu'auparavant, mais il n'était plus question de les convier à des dîners fins ni à d'autres parties, puisque mon propre dîner ne se composait que d'un menu fort commun arrosé d'eau claire.

Si j'étais méprisé et peut-être même haï à Visseghem, à Lille, au contraire, parmi les marchands, j'avais gagné plus de confiance et d'estime. Un négociant qui, malgré de si grosses pertes, faisait honneur à sa signature sans rien vendre de ses propriétés immobilières, devait en tous cas être armé contre des coups plus rudes encore. M. Sauval resta mon ami et me conseillait quelquefois de tenter telle ou telle entreprise, qui promettait de gros bénéfices. Mais, les yeux fixés sur le but que je voulais atteindre lentement et sûrement, je refusai toujours ces opérations chanceuses, et je me bornai à faire des transactions peu importantes, mais nombreuses, où il n'y avait pas beaucoup à gagner, mais où il n'y avait pas non plus de risques de perte.

A la fin des douze premiers mois, j'avais diminué ma dette d'environ cinq mille francs.

Le 18 mars 1803, après un an et demi de paix, l'Angleterre déclarait de nouveau la guerre à la France. Par malheur, je n'avais en magasin qu'une petite provision d'huile, sans cela j'aurais pu tirer un grand avantage de la hausse subite des cours. En cette occasion ma prudence me fut très préjudiciable.

Marguerite ne m'avait écrit qu'une seule lettre depuis son départ, pour m'annoncer qu'elle était placée à Gand, au grand béguinage, comme servante ou plutôt comme dame de compagnie d'une vieille dame. Je reçus d'elle une seconde lettre avec un petit paquet contenant un grand pain d'épice et une somme de deux cents francs. Le pain d'épice était un cadeau d'étrennes pour sa filleule; l'argent était destiné à être versé dans la malle pour diminuer ma dette.

Cette somme me parut ridiculement petite eu égard à la part qu'elle avait prise à nos pertes, part qui, intérêts non compris, dépassait dix-sept mille francs; mais je réfléchis qu'en somme elle faisait plus qu'il ne paraissait possible à une servante, et je me sentis ému de compassion. En lui écrivant pour la remercier au nom d'Emma, je lui conseillai de ne pas se priver du nécessaire pour m'envoyer des sommes qui ne pouvaient guère apporter de changement à ma situation. En même temps je lui appris la tournure favorable de mes affaires, et j'exprimai l'espoir que dans dix ou douze ans, si le ciel me préservait des maladies, je pourrais amortir sa dette et la mienne. Elle n'avait pas à s'en inquiéter davantage.

Sa lettre ne contenait qu'une vingtaine de mots. La mienne aussi était brève et sèche, car je craignais, en lui parlant sur un ton plus aimable, de lui donner l'idée de revenir à Visseghem, ce

que j'eusse considéré comme un malheur pour moi.

Je vécus ainsi retiré, ne m'occupant que de continuer prudemment mon commerce et d'épargner l'argent sou à sou. Mon seul bonheur, ma seule consolation, c'était ma fille. Elle avait atteint sa douzième année : elle était aimable et bonne comme sa mère, qu'elle surpassait en beauté et en même temps elle montrait une sensibilité si vive et une intelligence si précoce que j'en étais parfois effrayé.

Sa mère lui avait appris à lire et à écrire en flamand : moi, depuis un an, j'avais commencé à lui enseigner le français et elle y avait fait tant de progrès, qu'elle pouvait déjà soutenir une conversation sur toutes les choses usuelles de la vie.

J'avais fait placer au cimetière, sur la tombe de ma femme, une croix de bois bien simple portant son nom et la date de son décès. Souvent j'y conduisais ma petite Emma, et nous nous y tenions agenouillés à côté l'un de l'autre avec la conviction que du haut des cieux son âme abaissait un regard vers nous.

L'humitité de ce souvenir fut blâmée dans tout le village : l'avarice seule, croyait-on, m'avait déterminé à refuser à la mémoire de ma femme une grande croix de pierre avec une inscription en lettres d'or, comme il convenait à des gens de notre condition.

Je ne me chagrinai point de ces propos : j'avais un moyen plus sûr qu'un monument funéraire d'honorer la mémoire de ma chère morte : c'était de remplir religieusement la promesse que je lui avais faite, et de supporter patiemment la médisance et la calomnie, pour payer intégralement la dette dont le poids avait, jusqu'à son dernier soupir, pesé sur sa conscience.

Mon commerce, tel que je le continuais imperturbablement, amenait presque toujours le même résultat. En 1804, lorsque Napoléon Bonaparte fut proclamé empereur, je gagnai plus de trois mille francs en un seul jour sur les huiles que j'avais en magasin.

Marguerite, malgré le conseil que je lui avais donné dans ma première lettre, m'avait encore envoyé en deux fois cinq cents francs ; je ne pouvais pas concevoir comment elle se procurait cet argent, mais je ne voulais pas le lui demander pour ne pas donner lieu à un nouvel échange de lettres.

Dans tous les cas, ses envois prouvaient qu'elle ne souffrait pas de la pauvreté. Cette certitude me réjouissait, car bien que je crusse nécessaire au but que je voulais atteindre d'empêcher le retour de ma cousine par tous les moyens possibles, je sentais au fond de mon cœur un sentiment d'irrésistible sympathie pour elle.

Lorsque ma fille entra dans sa quatorzième année, je me dis qu'elle ne pouvait pas rester plus longtemps à Visseghem et qu'il était temps de la placer dans un bon pensionnat où elle recevrait une éducation choisie, afin d'être digne de l'heureux sort que je rêvais pour elle dans ma sollicitude paternelle. Elle était très jolie et tout à fait charmante ; et si elle me revenait parée de tous les dons que peut donner une bonne éducation, elle trouverait sans doute un mari assez riche pour lui assurer la brillante existence que je ne pouvais pas lui procurer moi-même.

Emma me chérissait tendrement. Aussi eut-elle un gros chagrin et versa-t-elle un torrent de larmes le jour où je lui annonçai qu'elle allait entrer dans un pensionnat renommé à Tournai, et rester éloignée de moi quelques années. Sa douleur était si touchante et si sincère, que je me serais peut-être laissé fléchir, si le malheur n'avait pas trempé mon énergie et ma volonté ; aussi, malgré l'intervention du père et de la mère Bokstal, qui m'accusaient de cruauté, je demeurai inébranlable dans ma résolution.

Quelques semaines plus tard je conduisis ma fille à Tournai dans un pensionnat de demoiselles fort renommé. Le séjour d'Emma dans cette maison et les frais de son éducation devaient m'occasionner de grandes dépenses. Je le savais, et mon cœur saignait à la pensée de ces sacrifices ; mais c'était pour ma fille, pour l'unique créature dont l'avenir pouvait me faire oublier la promesse que j'avais faite à ma femme à son lit de mort. Son âme pourrait-elle se plaindre de ce que je faisais pour le bonheur de son enfant ? Non, ma conscience me disait non !

Lorsque Emma fut partie, je mis ma maison sur un pied plus étroit encore qu'auparavant, et je vécus positivement comme un pauvre homme. J'avais bien, à la vérité, par le bénéfice réalisé à la suite du couronnement de l'Empereur, diminué ma dette de dix-huit mille francs, mais je restais encore de trente-cinq mille francs en arrière. Cela n'allait pas assez vite au gré de mes désirs, d'autant plus que tous les nobles émigrés qui n'étaient pas au service des puissances étrangères, pouvaient aller et venir librement, et que je devais m'attendre d'un jour à l'autre à la visite de la femme de l'émigré ou à l'apparition de ses parents, pour réclamer le trésor.

Deux ou trois fois chaque semaine j'étais obligé de voyager pour mes affaires, et je profitais de l'occasion pour aller, une fois par mois, voir ma fille à sa pension. Elle y était très contente, et comme elle pouvait me voir et m'embrasser de temps en



C'était un clou rouillé. (Page 71.)

temps, elle ne témoignait plus le désir de revenir à la maison hors du temps des vacances. Elle y avait trouvé pour compagnes deux des filles de mon ami de Lille, M. Sauval. Elles étaient presque du même âge et témoignaient à ma fille beaucoup d'amitié. C'est probablement pour cela qu'Emma, lorsqu'elle vint en vacances à Visseghem au bout de la première année, parut attendre avec impatience le moment de son retour à Tournai.

Je passais habituellement mes journées au milieu de mes ouvriers, et, pour leur donner l'exemple, je travaillais autant que me le permettait mon infirmité; je passais une partie de la nuit à tenir mes livres et ma correspondance : et plus d'une fois il m'arriva de tomber endormi sur mon pupitre, à bout de forces.

J'étais devenu maigre et blême, je sentais avec effroi mes forces s'affaiblir, et je craignais que ce travail acharné n'altérât ma santé. A la fin, je dus me résoudre, à mon corps défendant, à chercher un jeune commis. J'en parlai à Lille à mon ami Sauval, et le priai de m'aider à en trouver un. Il pensait qu'il serait fort difficile de me procurer ce que je désirais. Mon commis devait être très jeune, se contenter d'un salaire très modique, avoir du zèle, de l'activité, de l'exactitude, de la discrétion, de l'instruction, une jolie écriture, et savoir parfaitement calculer; et s'il était possible d'en trouver un qui eût déjà été au service d'un marchand où d'un fabricant d'huile, je n'en aurais que plus de satisfaction.

M. Sauval secoua la tête en entendant l'énumération de toutes ces conditions, pour la réunion desquelles je n'offrais qu'un modeste traitement, mais il promit cependant de s'informer et de m'aider à trouver ce phénix de commis.

J'attendis de ses nouvelles avec impatience. Deux semaines se passèrent sans m'en apporter.

Il ne fallait pas songer à chercher quelqu'un à Visseghem. Je faisais principalement des affaires avec Lille et avec Tournai, et les rares jeunes gens du village qui possédaient quelque instruction ne connaissaient pas assez le français pour me servir comme je le désirais. Je résolus donc de partir pour Lille deux jours après, afin de tâcher d'y trouver moi-même un commis.

XXI

Le lendemain dans la matinée la servante vint m'annoncer qu'un jeune monsieur, porteur d'une lettre de M. Sauval, demandait à me parler.

Ne doutant pas que ce fût un candidat pour la place de commis, je me rendis avec un certain empressement dans l'antichambre où la vieille servante l'avait prié de m'attendre.

Je lui montrai un siège, qu'il refusa. Pendant ce temps je l'examinai à la dérobée, et cet examen ne lui fut pas favorable; il pouvait avoir vingt ans; ses traits étaient réguliers et même beaux, et le regard franc et droit de ses yeux noirs prévenait en sa faveur; mais il était si bien vêtu, son linge était si fin et si blanc, et tout en lui respirait tellement le luxe et l'élégance, que je prévoyais de sa part des prétentions exagérées.

Il s'inclina profondément et me tendit une lettre de mon ami de Lille. Je lus les quelques lignes de recommandation qu'elle contenait, et lui demandai en français :

— Ainsi vous venez vous présenter en qualité de commis?

— Avec votre permission, monsieur, et d'après le conseil de M. Sauval.

— Vous connaît-il ?

— Il m'a vu à l'œuvre dans les bureaux de feu M. Cuvelier, qui est mort tout récemment. La maison de commerce ne continuant pas, je suis sans place. Mes patrons étaient contents de moi.

Je le regardai encore une fois des pieds à la tête et levai les épaules d'un air de doute.

— Je vous crois, mon ami, lui dis-je. Mais à en juger d'après votre mise, vous devez gagner un gros appointement, et je ne peux pas vous le donner. Ne perdons donc pas notre temps à un entretien qui a peu de chances de tourner à bien.

Le jeune homme me répondit avec un sourire un peu triste, et en levant le bras pour me montrer son coude :

— J'ai cru devoir, monsieur, pour une première visite, revêtir mes habits des dimanches. Il est dans mon naturel d'être aussi soigné que possible; mais voyez mes habits; les coutures sont blanchies, et le drap montre sa trame à force d'avoir été brossé. Et si je reste ainsi debout, le pied gauche en arrière, c'est pour dissimuler les trous de mon soulier. Je n'ai pas honte de ma misère, monsieur, mais je ne voudrais point paraître négligé. Il y a déjà deux mois que je suis sans place, et cela m'a mis fort en arrière.

— Vous êtes donc pauvre?

— Pas tout à fait, monsieur; mais j'ai un père presque perclus et une mère maladive, qui ne peuvent se passer de mon assistance.

— Où demeurent vos parents?

— A Vormezeele, monsieur, à deux heures de marche d'ici. Mon père était géomètre-arpenteur à Ypres; mais depuis trois ans il a presque perdu l'usage de ses jambes.

— Vous parlez de Charles Storms, n'est-ce pas? m'écriai-je avec étonnement. Un brave homme, avec un pied tourné en dedans? Je le connais bien : c'est lui qui a mesuré les terres dépendant de la ferme du *Renard bleu*. Et vous êtes son fils?

— Oui, monsieur. Si vous vouliez m'accepter pour commis, je vous serais très reconnaissant. Lille est très loin de Vormezeele, et quand j'y étais employé, je ne pouvais aller voir mes parents qu'une seule fois par mois. Si je demeurais ici, je pourrais les voir tous les dimanches, si vous y consentiez. La certitude de jouir d'un pareil bonheur me ferait faire de grands sacrifices.

Je ne sais pourquoi ce jeune homme commençait à m'inspirer une véritable sympathie, et je voulus essayer de le prendre à mon service, quoique cela me parût difficile.

— Quel était votre appointement chez M. Cuvelier? demandai-je.

— Mille francs, monsieur.

— Mille francs! je ne puis pas offrir cela à beaucoup près.

— Ce n'est pas nécessaire, monsieur. Puis-je savoir si vous avez l'intention de donner à votre nouveau commis la table et le logement?

A cette question je dus répondre négativement; car je ne pourrais pas songer à prendre chez moi quelqu'un dont la présence m'obligerait à changer tout à fait ma manière de vivre et à faire meilleure cuisine. J'y aurais trop perdu.

— Je ne tiens pas à cette condition, poursuivit-il. La vie est à meilleur marché à Visseghem qu'à Lille. Au *Bœuf tacheté* on consent à me donner une chambre et la pension pour un franc par jour; cela fait trois cent soixante-cinq francs par an. A mes parents je ne puis pas donner moins de quinze francs par mois. Ajoutez-y quinze francs par mois pour mes habits, mon linge, mon blanchissage et mes dépenses imprévues. Cela fait ensemble sept cent vingt-cinq francs par an... Si

vous vouliez m'allouer sept cent francs... Cela vous paraît trop, monsieur? Eh bien, mieux encore; prenez-moi à l'épreuve pour un mois, et si vous trouvez que je ne vous rends pas des services pour ce prix-là, congédiez-moi. Mon cœur ne vous reprochera rien; au contraire, je vous serai reconnaissant pour cette première faveur.

J'avais grande envie d'accéder à ces conditions, car quoique son exigence dépassât mes calculs, sa franchise et son amour filial faisaient sur moi une impression des plus favorables.

— Vos parents sont Flamands? Écrivez-vous aussi facilement le flamand? lui demandai-je.

— C'était moi qui faisais la correspondance flamande dans les bureaux de M. Cuvelier.

— Eh bien, j'accepte votre proposition. Voici quelle sera votre tâche chez moi : vous tiendrez mes livres de commerce, vous copierez mes lettres, et quelquefois vous les rédigerez vous-même, si vous croyez avoir assez d'expérience pour cela. Toutes les heures que vous n'emploierez pas au travail de bureau, vous les passerez au moulin à surveiller les ouvriers et à les diriger suivant mes instructions. Votre travail commencera à huit heures du matin et cessera à huit heures du soir, avec une interruption d'une heure à midi. Je suis sévère et impitoyable pour toute négligence; j'exige beaucoup de vous en échange d'un salaire que vous devez considérer comme modique. Par condescendance, parce que vous m'en priez si instamment, je consens à vous prendre à l'épreuve pendant un mois. Mais je doute que cette épreuve aboutisse à un résultat favorable.

— Et moi j'en suis sûr, monsieur! s'écria-t-il tout joyeux.

— Sûr? comment pouvez-vous le savoir?

— Parce que cela dépend de moi, monsieur. Je vous servirai avec tant de zèle, d'exactitude et de dévouement que vous aurez envie de me conserver. Cette affirmation hardie vous paraît peut-être présomptueuse, monsieur, mais je vous en prie, ne me jugez pas d'avance. Vous verrez de quoi me rend capable le bonheur de demeurer aussi près de mes parents.

— Comment vous nommez-vous?

— Victor, Victor Storms, monsieur... Quand puis-je commencer mon service?

— Le plus tôt possible; aujourd'hui même, si vous voulez.

— Permettez-moi alors, monsieur, d'aller avertir les gens du *Bœuf tacheté* que je deviens leur hôte. Dans quelques minutes je serai de retour et je me mettrai immédiatement à l'ouvrage.

Il sortit. Je le suivis des yeux par la fenêtre pendant qu'il traversait l'avant-cour. Quoiqu'il semblât très pressé, il s'arrêta tout à coup, se baissa, ramassa quelque chose par terre, et fit un long crochet pour aller déposer ce quelque chose sur le seuil d'une des fenêtres de l'huilerie.

Curieux de savoir ce que c'était, je descendis dans la cour et allai regarder l'objet qu'il avait ramassé si soigneusement. C'était un clou rouillé, mais qui pouvait encore servir.

Un sourire de satisfaction éclaira mon visage. Le jeune homme était donc d'avis qu'on ne pouvait pas laisser perdre même un objet de si peu de valeur. Son amour pour ses parents qui étaient dans le besoin lui avait appris l'économie. Je n'aurais donc pas à rougir devant lui de ma parcimonie extrême; au contraire, il irait au devant de mes désirs de son propre mouvement.

Cette conviction me disposa si favorablement envers lui, qu'à son retour je lui fis un accueil très amical et l'appelai familièrement par son prénom de Victor: et après qu'il m'eut donné un échantillon de son savoir-faire, je me laissai même entraîner à exprimer l'espoir qu'après le mois d'épreuve terminé, il pourrait rester à mon service.

XXII

Mon commis ne s'était pas trompé dans sa prédiction. Au bout de cinq jours, il n'avait plus à craindre que je le laissasse partir. Je crois même que s'il avait exigé un salaire beaucoup plus élevé, j'aurais été prêt à le lui accorder. Ce jeune homme avait un caractère excellent et un cœur d'or. Il s'acquittait parfaitement de ses écritures, et dès qu'il avait fini cette partie de sa tâche, il allait dans les ateliers surveiller et encourager les ouvriers. Chose singulière : ce que je n'avais pas pu obtenir d'eux par ma sévérité, il l'obtenait sans la moindre peine. Pour faire plaisir à M. Victor, disaient-ils, ils se seraient tués à la peine. Le jeune homme se montrait si aimable envers tout le monde, son gai sourire était si encourageant, une bonne humeur si communicative rayonnait dans ses yeux vifs et respirait dans toutes ses paroles, qu'il exerçait une sorte de charme sur tous ceux qui l'approchaient.

Et il exerçait le même empire sur moi. Non seulement il me déchargeait de tout travail et de toute fatigue, mais il devenait pour moi comme une lumière qui éclairait les ténèbres de mon isolement. Il était très intelligent et très instruit pour son époque, et il avait une rare compréhension de toutes choses. Aussi je prenais un véritable plaisir à causer avec lui.

Souvent je me demandais si les dispositions favo-

rables que j'éprouvais pour lui n'étaient pas le résultat de ses flatteries, car réellement il semblait épier dans mes yeux ce que je désirais... Mais non, il produisit la même impression sur tout le monde, et je suis bien sûr que, après les six premiers mois de son séjour à Visseghem, si quelqu'un avait osé l'attaquer, vieux et jeunes l'auraient défendu avec chaleur, les hommes du moins. Car, pour des raisons que je ne connaissais pas encore alors, il avait parmi les filles de notre commune la réputation d'être très fier.

Pour justifier à ses yeux mon étroite et parcimonieuse manière de vivre, je lui avais dit que les pertes que j'avais subies m'avaient mis fort en arrière, et que, par nécessité et par devoir, j'épargnais pour acquitter mes dettes. Il ne m'avait jamais fourni l'occasion de lui répéter cette explication; car afin de déférer à mes vœux, plus peut-être que je ne le désirais, il était si *regardant* en tout et inspirant à mes ouvriers de telles idées d'économie, qu'ils n'eussent pas perdu une minute de temps ni une goutte d'huile.

Je m'habituai insensiblement à consulter mon commis sur les opérations de mon commerce. Le jeune homme tenait un peu de la nature de ma cousine Marguerite; il était, lui aussi, d'avis qu'un marchand doit oser risquer, et que ce n'est pas en s'effrayant du moindre danger que l'on peut réussir dans le commerce. Mais dès que j'eus exprimé une autre manière de voir, il se tut avec la plus grande discrétion, et me pria de l'excuser, en invoquant sa grande jeunesse et son défaut d'expérience.

Au premier janvier, j'augmentai ses appointements de cent francs de mon propre mouvement. Chaque dimanche après la première messe, Victor Storms partait pour Vormezeele, où il restait avec ses parents jusqu'au soir. Il me parlait continuellement d'eux avec une si tendre affection, et m'apportait si souvent les témoignages de leur reconnaissance pour le bonheur qu'ils prétendaient devoir à ma bonté, que je me décidai à profiter d'un petit voyage à Ypres pour aller rendre visite à ces vieilles gens.

Ils habitaient une toute petite maison au bout du village de Vormezeele. Le père était boiteux et se tenait assis dans un fauteuil avec une jambe paralysée ou du moins hors d'usage; la mère paraissait faible et maladive. Tout était d'une exquise propreté dans leur maisonnette : il y avait des pots de fleurs sur les tablettes des fenêtres, et deux oiseaux chantaient à qui mieux mieux dans des cages que Victor avait fabriquées.

Ces pauvres gens se montraient fort contents de leur sort, et me témoignaient leur gratitude en me baisant les mains

A ma question s'il ne leur manquait rien, ils répondirent qu'ils étaient heureux et à l'abri du besoin. La petite maison qu'ils habitaient était à eux; elle avait un petit jardin qui leur fournissait des légumes et des pommes de terre, et leur cher fils Victor leur donnait tous les mois quinze ou vingt francs qui leur suffisaient non seulement pour leur faire la vie facile, mais même pour mettre quelque chose de côté en prévision des mauvais jours.

Mon commis avait donc donné à ses parents toute l'augmentation de son traitement, sans en rien gardèr pour lui. Je leur en exprimai mon étonnement.

Alors ces braves gens, les larmes aux yeux, se mirent à parler de la générosité et de la tendresse de leur fils avec un enthousiasme qui me toucha. Ils me racontèrent quelques petits traits qui prouvaient le beau caractère du jeune homme, dont la reconnaissance était une des moindres qualités.

Ils n'avaient pas toujours été dans une position si précaire. Avant que le père eût perdu l'usage de sa jambe droite, il gagnait assez d'argent comme arpenteur pour être à même de faire de grands sacrifices pour l'éducation de son fils. Il l'avait mis pendant plusieurs années dans un bon établissement d'instruction publique à Lille; mais l'accident qui lui était arrivé l'avait contraint d'interrompre les études de Victor. Celui-ci, au lieu de s'en plaindre, s'était immédiatement mis en quête d'un emploi de commis, et se montrait maintenant heureux et fier de pouvoir assister ses parents dans leur détresse.

Lorsque je quittai Charles Storms et sa femme, mon estime pour leur fils avait considérablement augmenté...

Peu de temps après, Emma devait venir passer un mois de vacances à la maison. J'annonçai longtemps d'avance à Victor cette nouvelle qui me réjouissait fort, et je vantai, par orgueil paternel, non seulement l'intelligence et l'instruction de ma fille, mais aussi sa beauté et son aimable caractère. Mais je trouvai mon commis si indifférent et si froid pour tous les éloges que je lui faisais d'Emma, que son indifférence me blessa. Lui qui, en d'autres circonstances, était toujours prêt à partager mes émotions, pourquoi restait-il maintenant complètement étranger à ma joie? Était-il jaloux parce qu'une personne qui avait plus de droits à mon affection venait se mettre entre lui et moi? Mais je chassai cette supposition de mon esprit sans hésiter : ce n'était pas possible : une âme si noble et si pure ne pouvait pas éprouver un sentiment si bas.

Quoi qu'il en soit, comme je voulais épargner à ma fille le spectacle de ma parcimonie, je résolus

de donner, le jour de son arrivée, une sorte de festin où je conviai M. Bokstal, sa femme, ses quatre enfants, et mon commis.

Au jour dit, j'allai dans ma voiture la chercher à l'auberge où s'arrêtait la malle-poste.

Emma venait d'atteindre sa quinzième année, et elle était grande pour son âge. Quoiqu'il restât encore quelque chose d'enfantin dans les traits de son doux visage, de loin on l'aurait presque prise pour une jeune femme. Certes, elle était extrêmement jolie, et je ne m'étonnai nullement de voir que partout sur notre passage on la regardait avec admiration; mais ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut de constater que malgré son instruction et son langage choisi, elle était restée simple et modeste.

En descendant de voiture devant notre porte, elle sauta au cou de son grand-père et de sa grand'mère, puis elle monta à la chambre que je lui avais fait préparer avec beaucoup de soin. Elle devait ouvrir ses malles et ses caisses pour faire un peu de toilette avant de descendre pour prendre place à la table.

L'heure fixée pour dîner était déjà sonnée depuis une dizaine de minutes à la tour de l'église, et à mon grand étonnement, je ne voyais point paraître mon commis.

Il arriva enfin lorsque nous avions déjà tous pris place à table. Il s'inclina profondément devant tout le monde, balbutia quelques mots d'excuse, et s'assit au bas bout de la table, sur l'unique chaise qui restait encore inoccupée.

Pendant le premier service, on causa peu. Emma échangeait de temps en temps un mot avec moi ou avec sa grand'mère, et c'était tout... Mais au dessert, un verre de vin vieux délia toutes les langues, et la conversation devint plus gaie et plus générale. Nous adressâmes à Emma toutes sortes de questions sur son séjour à la pension et sur les choses qu'elle avait apprises. Ses réponses étaient si sensées, si spirituelles, et révélaient une éducation si soignée, que je fis naître, avec une joie toute paternelle, toutes les occasions pour lui permettre de faire briller les dons de son esprit.

Je fus désagréablement surpris de remarquer que Victor Storms, au lieu de partager notre admiration, tenait le plus souvent les yeux baissés, et lorsque Emma ou moi nous le tirions de sa distraction pour lui demander son avis sur quelque sujet, il se bornait à une réponse brève et indifférente, pour reprendre de nouveau son attitude préoccupée. Comme je fis plusieurs fois l'éloge de ses capacités pour l'encourager, sans réussir à vaincre sa froideur, ma fille finit par en être blessée, et détournant de lui son attention, elle fit comme si elle ne s'apercevait plus de la présence de ce rêveur taciturne.

Le dîner fini, quand tous nos convives nous eurent quittés et que je me trouvai seul avec ma fille, elle me dit avec un petit sourire dédaigneux :

— Quel singulier personnage que votre commis, il figurait à notre table comme un homme qui ne sait pas compter jusqu'à trois. C'est par bonté, par compassion, n'est-ce pas, que vous vantiez son intelligence? Ce n'est pas sa faute, c'est certain, mais le pauvre garçon à l'air d'un niais ou d'un imbécile.

— Tu te trompes sur M. Storms, répondis-je. Il est très intelligent, au contraire, et tout le monde à Visseghem l'aime pour son inaltérable gaieté.

— Alors, c'est par orgueil qu'il s'est tu. Il était probablement de mauvaise humeur parce qu'il était au bas bout de la table.

— Oh! non, Emma, il est la modestie même en personne. Je ne comprends pas la raison de son étrange attitude; je le questionnerai et je le gronderai à ce sujet.

— Bah! bah! ne faites pas cela, mon père, dit-elle en riant. Que m'importe l'attitude de ce jeune homme? Il pourrait s'imaginer que l'on s'intéresse à ce qu'il fait ou à ce qu'il ne fait pas. Un commis n'est qu'un commis, n'est-ce pas? Je vous en prie, mon père, promettez-moi de le laisser en paix là-dessus. Le dîner auquel vous avez bien voulu l'inviter n'était qu'une circonstance exceptionnelle. La place d'un commis est au bureau; il n'aura donc plus l'occasion de nous ennuyer par son impolitesse et sa taciturnité.

Sans me préoccuper des désirs de ma fille, je demandai le lendemain à Victor Storms ce qui l'avait porté à se montrer si réservé et si maussade à notre table.

— C'est un sentiment de respect, répondit-il visiblement embarrassé et avec une hésitation telle que je ne doutai pas qu'il me cachât la vérité pour la première fois de sa vie. Je ne suis que votre commis, votre serviteur... Il eût été inconvenant de m'enhardir en présence de mademoiselle Roobeck, jusqu'à...

— Victor, Victor, vous n'êtes pas franc, répondis-je en levant le doigt d'un air de reproche.

— Je le reconnais, monsieur, dit-il tristement, je voudrais mentir, mais hélas! je ne peux pas. La vérité est que toutes les filles, toutes les femmes, surtout lorsqu'elles sont jolies, exercent sur moi une influence irrésistible dont la conséquence immédiate est de paralyser ma gaité, mon esprit même, et de m'imposer la plus grande retenue.

— C'est donc un véritable éloignement pour le beau sexe? murmurai-je.

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes ainsi depuis votre enfance?

— Depuis deux ans.

— Mais quelle est la cause d'une si étrange disposition d'esprit?

Il resta muet.

— C'est donc un secret que je ne puis savoir?

— Que je ne puis révéler, répondit-il en soupirant. Soyez assez bon, assez généreux pour ne pas insister. Ce secret est simplement une affaire de famille; il n'a aucun rapport avec rien qui puisse vous intéresser; mais je ne peux pas le faire connaître, et il me serait fort pénible de vous refuser.

Comme il n'y avait pas d'autres explications à tirer de lui, et que j'avais du reste la conviction que son attitude à table n'avait pas eu pour cause un sentiment de fierté blessée, comme ma fille l'avait supposé, je ne lui en parlai plus.

Emma resta un mois entier à Visseghem. Je la conduisis trois fois à Lille et une couple de fois à Courtrai, pour la produire dans le cercle de mes relations. Elle passa le reste du temps à Blekhout, ou dans quelques familles notables de notre commune. Lorsque le jour de son retour au pensionnat fut arrivé, elle n'avait pas eu l'occasion d'échanger une seule parole avec Victor Storms. Le hasard faisait-il qu'ils se rencontrassent dans la cour, mon commis s'inclinait profondément, et ma fille répondait avec une légère inclination de tête. Assurément son jugement sur le jeune homme n'était nullement favorable.

Emma partit pour Tournai, et ma maison reprit son train accoutumé.

XXIII

Mon commerce donnait des résultats si favorables qu'au commencement de l'année 1809 ma dette était réduite à vingt-deux mille francs, malgré les frais considérables occasionnés par l'éducation de ma fille, et malgré les appointements de mon commis que j'avais encore augmenté de cent francs.

Il n'y avait pas eu de changements dans ma vie si ce n'est que j'avais dû faire de nouveaux sacrifices pour venir en aide à maître Bokstal dont l'ancienne ophthalmie était revenue. Heureusement son fils Jean était capable de le remplacer pour donner l'instruction à ses élèves, sans cela l'entretien de tout son ménage eût été à ma charge, ce que j'eusse considéré comme une véritable calamité, car au lieu de se relâcher, mon esprit d'économie ne faisait qu'augmenter, à mesure que j'approchais du terme de mes efforts.

Emma passa les vacances suivantes, avec ma permission, dans une belle villa de M. Sauval située à quelques lieues au-dessus de Lille.

Je m'y rendis deux fois. Elle s'amusait si bien en compagnie de ses deux amies Julie et Adèle Sauval, qu'elle ne témoigna aucune envie de venir à Visseghem avant de retourner à sa pension.

Aux approches du printemps suivant on parla beaucoup dans notre village d'une belle fête qui devait être célébrée par le Serment de Saint-Sébastien, à l'occasion du deuxième centenaire de l'existence de cette société dont je faisais partie ainsi que mon commis.

Depuis quelques mois Victor Storms en avait été nommé secrétaire, et je savais tous les jours par lui ce qui était décidé par le « roi » et par les doyens pour donner à la fête le plus d'éclat possible. Le village serait pavoisé, orné de verdure et d'inscriptions. Les membres de la société revêtus de leurs insignes et précédés de leur drapeau, assisteraient à une messe solennelle, et on leur offrirait un beau bal, à eux et à leurs familles.

Un jour que nous causions des projets de la société, je demandai à Victor s'il savait danser. Sa réponse fut affirmative, car dans la pension dont il avait suivi les cours, la danse faisait partie du programme. Il ferait au bal une courte apparition pour la réception des sociétaires, mais il ne danserait pas. La raison m'était connue; je me moquai un peu de sa crainte des femmes, mais je n'insistai pas pour le faire changer de résolution.

Comme j'avais l'habitude de raconter à ma fille, dans les lettres que je lui écrivais chaque semaine, tout ce qui se passait à Visseghem, je lui parlai plus d'une fois avec une sorte d'enthousiasme, de la fête projetée, qui était fixée au second jour de Pâques.

Une quinzaine avant Pâques, je reçus d'Emma, avec autant de joie que de surprise, une lettre par laquelle elle m'annonçait qn'à l'occasion de ce grand jour, elle viendrait en passer deux ou trois à Visseghem avec les deux demoiselles Sauval. M. Sauval y avait consenti. Elle me priait de faire préparer des chambres convenables pour ses amies. Elles ne tenaient pas beaucoup à de beaux meubles, pourvu qu'elles eussent une bonne table de toilette et une grande glace, car elles avaient l'intention d'assister au bal.

Je satisfis de mon mieux au vœu de ma fille dont j'annonçai l'arrivée à mon commis. L'inquiétude que je lus dans ses yeux à cette nouvelle me fit ajouter :

— Je comprends votre crainte, Victor, mais elle n'est pas fondée. Si vous désirez éviter les occasions de causer avec Emma ou avec les demoiselles Sauval, agissez comme vous le trouverez bon, vous êtes tout à fait libre, je ne vous contraindrai en rien.

Il faisait presque nuit lorsque ma fille et ses

amies descendirent devant la porte de ma demeure, et en prirent possession, riant, sautant et chantant comme des oiseaux échappés de leur cage.

Les demoiselles Sauval étaient de très gentilles jeunes filles, un peu bavardes, un peu hardies, un peu frivoles peut-être; mais aimables et particulièrement douées de cet esprit brillant que l'on peut considérer comme l'apanage des Françaises.

Au souper, après avoir abordé cent sujets divers, ma fille eut l'idée de raconter comment, pendant une de ses précédentes vacances, j'avais invité mon commis à dîner, et comment elle s'était trouvée à table en présence d'un jeune homme qui, au premier aspect, avait l'air d'un personnage bien élevé, mais qui, au fond, n'était qu'un impoli et un ignorant.

J'essayai de défendre le pauvre Victor contre l'injuste prévention de ma fille, et il s'ensuivit naturellement que les demoiselles Sauval devinrent curieuses de connaître ce jeune homme, surtout lorsque Emma répondit à une de leurs questions :

— Ai-je dit que le commis est un vilain garçon? Au contraire, il a de grands yeux noirs, et son extérieur est assez bien. C'est dommage qu'il paraisse avoir la tête si vide.

Je crois que s'il avait été en mon pouvoir de satisfaire immédiatement leur désir, les demoiselles Sauval m'eussent forcé de faire appeler immédiatement mon commis. Mais Victor était, suivant sa coutume, à Vormezeel, chez ses parents.

Elles l'oublièrent bientôt tout à fait, et il ne fut plus question de lui.

Après une soirée passée à toute sorte de distractions agréables, les aimables filles me souhaitèrent le bonsoir et allèrent se coucher.

Le lendemain elles se levèrent de très bonne heure, et témoignèrent le désir d'aller visiter la commune aussitôt après le déjeuner. Il faisait un temps superbe, et elles avaient vu par la fenêtre qu'on était en train d'orner toutes les maisons.

Nous sortîmes pour faire un tour de promenade, au milieu des villageois qui nous regardaient bouche béante, et qui n'admiraient pas seulement les riches toilettes des demoiselles de la ville, mais qui paraissaient stupéfaits de leur gai babil et de leurs rires continuels.

En approchant de l'église, je vis Victor Storms arrêté près d'un arc de triomphe, et dirigeant les ouvriers qui s'occupaient de placer des écussons et des devises.

J'entendis une des demoiselles Sauval dire à ma fille :

— Voyez donc ce jeune homme là-bas. Celui-là du moins n'a pas l'air d'un paysan. C'est probablement le fils du maire?

— Mais non, répondit-elle, c'est le commis dont je vous ai parlé... Venez, Julie, allons de l'autre côté. Il serait capable de nous faire quelque impolitesse.

Elle voulait retenir mademoiselle Sauval ; mais celle-ci s'avança vers le commis sans hésitation, et lui demanda à tout hasard quelques explications au sujet du travail qu'il dirigeait.

Contre notre attente, Victor Storms répondit avec beaucoup d'amabilité, quoique avec réserve, et non sans se servir d'un choix d'expressions tout à fait distinguées. Je lus dans les yeux des demoiselles Sauval que, du moins en ce qui concernait l'esprit de mon commis, leur impression avait été excellente.

Je ne fus donc nullement surpris lorsque j'entendis Julie dire, après que nous nous fûmes éloignés de l'arc de triomphe :

— Cela, un imbécile, Emma? Mais où avez-vous donc la tête? C'est un joli jeune homme, aussi poli que spirituel... On a voulu me faire épouser le fils d'un riche banquier; j'ai refusé. Mais s'il avait seulement ressemblé un peu à votre commis...

Nous assistâmes à la messe solennelle; l'après-midi nous nous promenâmes dans le jardin de la confrérie Saint-Sébastien, pendant le tir de l'oie, puis nous retournâmes à la maison pour souper et pour laisser à ma fille et aux demoiselles Sauval le temps de s'apprêter pour le bal.

La fête devait avoir lieu dans la grande salle du premier étage de la maison communale, qu'on avait décorée avec goût pour la circonstance. On avait fait venir de Lille six musiciens, et comme il ne devait y avoir à ce bal que les membres de la société et leurs familles, avec quelques-uns des principaux habitants de la commune, on pouvait espérer que la compagnie aurait l'air tout à fait comme il faut.

Lorsque j'entrai dans la salle avec ma fille et ses deux amies, le bal avait déjà commencé. Il se fit un grand mouvement, et même pendant un moment les danseurs perdirent le rythme et laissèrent la mesure pour nous regarder. Il y avait bien là quelques dames et demoiselles de notre village qui avaient essayé, en dépensant beaucoup d'argent, de s'habiller à la mode de la ville; mais en comparant leurs toilettes à la mise élégante, simple et distinguée de ma fille et surtout des demoiselles Sauval, elles pouvaient constater combien elles étaient restées loin du but qu'elles avaient visé.

Comme la danse finissait, nous traversâmes lentement la foule, en échangeant des saluts et des poignées de mains avec nos amis et connaissances.

— Des cavaliers comme ceux-là, je ne m'en soucie guères, murmura Julie à l'oreille de ma fille. Ils sont tout ce qu'on voudra, excepté lestes et légers. Mais nous y sommes, et devons faire de

nécessité vertu. Si au moins le commis de votre père était ici, on pourrait espérer que pendant quelques heures...

— Il est là-bas dans le coin, au fond de la salle, répondit Emma.

— Ah! ah! c'est lui qui me fera danser d'abord, s'écria la folle jeune fille.

— Je ne le crois pas, mademoiselle, lui dis-je.

— Il ne sait donc pas danser, M. Roobeck?

— Si fait, mais il ne dansera pas. Il me l'a affirmé lui-même.

— Lui, ne pas danser? Vous vous trompez assurément, monsieur. Venez, vous allez voir.

Elle nous entraina à sa suite au fond de la salle, s'approcha de mon commis et lui adressa la parole avec une aimable étourderie.

— Monsieur Victor, dit-elle, — ou plutôt chanta-t-elle dans son joli langage musical, — on dit grand mal de vous, et cela me fait vraiment de la peine d'entendre de pareilles choses. On ose soutenir que vous refuseriez de danser, même si une demoiselle vous invitait. Pour un homme aussi bien élevé que vous, monsieur, cela me paraît tout à fait impossible. Je voudrais bien prendre votre défense; donnez-m'en le moyen, je vous prie.

— Vous avez vraiment trop de bonté, et je ne mérite pas un pareil honneur, mademoiselle, bégaya Victor tout interdit.

— Pourquoi cette modestie exagérée, monsieur? poursuivit Julie. Calomnier un jeune homme tel que vous? c'est affreux. Vous êtes bon danseur, ne le niez pas, et fermez la bouche aux médisants en devenant mon cavalier.

Victor Storms la regarda avec un sourire tranquille, où semblait briller la reconnaissance. Il balbutia cependant une excuse, et secoua la tête en signe de refus.

— Quoi, c'est donc vrai? dit Julie visiblement dépitée. Vous repousseriez même mon invitation? La danse va commencer, monsieur. Je vous en prie, ne me laissez point partir avec l'idée que vous n'avez pas, ainsi qu'on le dit, de sympathie ni de respect pour les dames.

— Allons, allons, Victor, lui soufflai-je à l'oreille, il y a des prières auxquelles on ne peut pas résister sans impolitesse.

— Eh bien, soit, mademoiselle, murmura-t-il, vaincu. J'accepte avec fierté le grand honneur que vous voulez bien me faire.

Et, prenant immédiatement son parti, il offrit le bras à la jeune fille radieuse, et la conduisit à la danse d'un pas léger.

Aucun autre jeune homme n'ayant encore eu la hardiesse d'inviter ma fille ni mademoiselle Adèle, il ne nous restait rien de mieux à faire qu'à nous rapprocher des danseurs pour voir comment mon commis se tirerait d'affaire. C'était une chose incontestable, — et les murmures approbateurs des assistants en faisaient foi — qu'il eût été difficile de trouver des danseurs plus élégants et plus lestes que Victor Storms. Aussi lorsque, après la dernière mesure de la musique, il revint auprès de nous avec mademoiselle Julie, celle-ci nous dit avec un regard brillant de plaisir :

— A votre tour, chère Emma. Vous verrez quel excellent cavalier que M. Storms.

Mon commis ne disait pas grand'chose, il paraissait tout confus; mais il sentit qu'il ne pouvait pas se dispenser de montrer à ma fille la même attention qu'à son amie; et à peine la musique eut-elle donné le signal qu'il offrit le bras à Emma après un salut respectueux.

Adèle aussi dansa avec lui. Dès qu'il l'eut ramenée auprès de nous, Julie voulut l'avoir de nouveau pour cavalier; mais Victor prétendit qu'il ne se sentait pas bien et supplia sur tous les tons les demoiselles Sauval d'avoir la bonté de l'excuser pour cette soirée. La danse lui faisait mal; elle lui faisait monter le sang au cerveau; il souffrait déjà d'un grand mal de tête, — et une foule d'autres raisons dont je connaissais l'inanité.

— Allons, Julie, un peu de pitié pour les nerfs de monsieur, objecta ma fille avec une espèce d'amertume. Ce n'est pas généreux de vouloir forcer quelqu'un à s'amuser contre son gré. Si M. Storms se sent indisposé, laissez-le en paix.

Cependant tout fut inutile. Julie devina que le commis ne cherchait qu'un prétexte pour pouvoir s'éloigner, et l'attribua à sa modestie excessive. Elle ne voulait pas trop le fatiguer, disait-elle; d'autres jeunes gens qui s'étaient déjà présentés auraient leur tour; M. Storms trouverait alors des intervalles de repos.

A la fin le jeune homme consentit, à condition qu'après trois nouvelles danses il lui serait permis de quitter la fête sans qu'on exigeât plus rien de lui.

Julie donna son approbation à cette condition; mais à peine Victor se fut-il éloigné un peu, qu'elle se vanta de le faire rester jusqu'à la fin du bal. Il ne pouvait rien lui refuser, nous le verrions bien!

Ces paroles lui attirèrent une verte remontrance de la part d'Emma. Ma fille était d'avis qu'elle agissait bien étourdiment, et presque avec inconvenance. Se commettre ainsi aux yeux de tout le monde avec un simple employé de bureau, c'était une légèreté dont on jaserait longtemps dans le village.

Julie répondit par un éclat de rire, et au même instant Victor vint la chercher.

Emma alla s'asseoir sur une banquette le long de la muraille, resta assez longtemps les yeux fixés



Quatre ou cinq jeunes gens se présentèrent. (Page 78.)

au sol, et paraissait tout à fait absorbée dans ses réflexions. Je lui demandai si elle se sentait fatiguée, et si elle n'aimait pas mieux retourner à la maison. Dans ce cas, ses amies pouvaient rester au bal; je viendrais les chercher au bout d'une couple d'heures.

Emma, s'éveillant de ses pensées avec un gai sourire, me répondit qu'elle s'amusait parfaitement, et qu'elle n'avait aucune envie de quitter une fête aussi animée. Elle était bien un peu fatiguée, mais je ne devais pas y faire attention; cela se passerait en dansant.

En effet, quand son tour fut venu et que Victor s'inclina respectueusement devant elle, elle se leva d'un bond, lui prit le bras, et le suivit à la danse avec une joie évidente.

Mais la même rêverie la reprit dès que Victor, après l'avoir ramenée à son banc, se fut éloigné de nous. Je comprenais bien que ma fille, après un si violent exercice, eût peu d'envie de causer; elle était fatiguée et hors d'haleine.

Adèle fut invitée à danser par le « Roi » de la société; il usait de son droit; elle ne pouvait pas le refuser. Petit à petit les jeunes gens de Visseghem s'étaient enhardis, et ils se pressaient maintenant autour de Julie et de ma fille pour prendre rang. Un de ceux-ci qui tâchait de se faire remarquer par Emma plus que les autres, et qui lui adressait des compliments chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, c'était Théodore, le fils aîné du brasseur, un jeune homme qui avait fait ses études et qui se présentait très convenablement. Ses hommages ne paraissaient pas être désagréables à Emma, et comme elle lui répondait toujours avec une affabilité toute particulière, je commençai à croire que le jeune brasseur pouvait bien avoir fait un peu d'impression sur son cœur.

Théodore conduisit ma fille à la danse. Julie les

suivit au bras d'un autre cavalier; de sorte que quand Victor se présenta pour remplir la dernière partie de la tâche qu'il avait acceptée, il me trouva tout seul. Il me quitta bientôt et disparut au milieu des membres du Serment.

Après la danse qui venait de commencer, il devait y avoir un repos pour laisser souffler les musiciens. Ma fille et ses amies revinrent donc en même temps auprès de moi. Après avoir échangé quelques paroles sur le plaisir inespéré qu'elles avaient trouvé à ce bal de village, les demoiselles Sauval commencèrent à chercher des yeux Victor Storms. Il devait encore une danse à Adèle, et d'ailleurs Julie s'était vantée de le faire rester jusqu'à la fin.

Nous ne l'apercevions nulle part dans la salle. Où pouvait-il être?

A la prière de mademoiselle Julie je me vis forcé d'aller m'informer de lui. Sans doute il était descendu au buffet avec ses amis pour prendre un rafraîchissement.

Je revins avec une nouvelle qui ne me surprit nullement, mais arracha aux demoiselles Sauval un cri de désappointement ou d'indignation. Victor Storms s'en était allé et aurait prié la dame de comptoir de l'excuser auprès de nous. Il se sentait si mal à l'aise, disait-il, si indisposé, qu'il ne lui avait pas été possible de rester plus longtemps.

— Mais c'est incompréhensible! murmura Julie. Manquer à sa parole! S'en aller sans nous remercier, sans nous saluer!

— Me faire faire tapisserie! s'écria Adèle! Ah! vous aviez raison, Emma, votre commis manque d'éducation et il est fort impoli.

— Oui, accusez-le, repartit ma fille avec une sorte d'aigreur mal dissimulée. Vous forcez le pauvre garçon à se fatiguer outre mesure, tandis qu'il se sent mal à son aise; vous repoussez sans pitié et même avec ironie ses excuses réitérées, et maintenant qu'il s'en va parce qu'il n'en peut plus et que vous l'avez vous-même délaissé, vous le traitez de grossier et de malhonnête. Si quelqu'un a manqué ce soir de bonté et de complaisance, ce n'est pas lui...

— Tiens, tiens! quelle mouche vous a donc piquée tout à coup? ne dirait-on pas que nous avons été d'une cruauté inouïe envers M. Victor? s'écria l'une des deux sœurs.

— Non, mais votre injustice me révolte, répondit Emma.

En ce moment la musique donna le signal, et quatre ou cinq jeunes gens se présentèrent, dont les trois plus heureux firent danser ma fille et ses deux amies.

La fête joyeuse suivit ainsi son cours jusqu'à ce que le « Roi », beaucoup trop tôt au gré des jeunes gens, annonça qu'il était temps de rentrer chacun chez soi.

Les demoiselles Sauval s'étaient extrêmement amusées, et, dans leur premier enthousiasme, elles me firent promettre que si quelque fête de ce genre devait encore avoir lieu dans la commune, je demanderais pour elles, à leur père, l'autorisation de revenir à Visseghem.

Chemin faisant, et même à la maison, il fut encore question du départ subit de M. Storms et de son indisposition. Au lieu de le blâmer ou de l'accuser encore, on le plaignait maintenant avec beaucoup d'intérêt.

Je savais, ou je croyais savoir, que mon commis n'était nullement indisposé, et je me montrai très rassuré à son endroit, convaincu qu'il se trouverait le lendemain à son poste avec son exactitude habituelle.

Le matin, en me rendant au bureau pour entretenir mon commis de certaines affaires de commerce, je rencontrai dans la cour un garçon du *Bœuf tacheté* qui me remit une lettre de Victor. Il m'apprenait qu'il ne viendrait pas ce jour-là parce qu'il était au lit avec une légère fièvre. Ce n'était pas grave, et le jour suivant il n'y paraîtrait probablement plus. Il était certain que je lui pardonnerais cette absence forcée avec ma bonté ordinaire.

Je devinai facilement que ce billet cachait la vérité. Il ne me contraria point cependant, et je lui fis savoir qu'il pouvait rester chez lui jusqu'à ce que son indisposition fût tout à fait passée.

Le pauvre garçon, pour me faire plaisir et pour ne point paraître impoli envers les demoiselles Sauval mes invitées, s'était fait violence, et avait refoulé en lui-même sa timidité vis-à-vis des femmes; mais insensiblement ce sentiment avait repris le dessus à ce point qu'il s'était enfui du bal. Il désirait probablement ne pas se montrer jusqu'au départ de ses charmantes persécutrices, et je n'avais pas envie de le contrarier.

Ma fille et ses amies passèrent une seconde matinée à Blekhout, et l'après-midi nous allâmes en voiture visiter la ferme du *Renard bleu*, dont la fermière nous régala avec du riz au lait et des tartes.

Le commis paraissait tout à fait oublié, et personne n'en souffla mot.

Le lendemain, lorsque je rentrai chez moi après avoir conduit ma fille et les demoiselles Sauval à la malle-poste, je trouvai Victor Storms à son pupitre, travaillant avec ardeur.

— Quel drôle de corps! m'écriai-je en riant. Vous avez sans doute épié ou fait épier le départ des demoiselles Sauval?

— En effet, monsieur, vous ne vous trompez pas.

— Et votre indisposition n'était qu'un prétexte?

— Absolument, monsieur. J'espère cependant que vous voudrez bien m'excuser, car vous savez quelle raison impérieuse m'a fait agir ainsi.

— Oui, oui, Victor, votre crainte du beau sexe, n'est-ce pas? Allons, ne parlons plus de cela, et occupons-nous de choses plus sérieuses.

XXIV

Deux mois pouvaient s'être écoulés depuis qu'Emma avait assisté à cette fête à Visseghem, lorsque je commençai à remarquer dans ses lettres une certaine nuance de tristesse. D'abord cette tristesse se dissimulait encore sous des protestations d'amour pour moi, pour sa grand'mère et pour son village natal; mais bientôt s'y joignirent des plaintes sur sa santé chancelaute, et enfin l'expression d'un désir irrésistible de pouvoir revenir à la maison.

Je partis pour Tournai, et j'interrogeai les maîtresses du pensionnat. D'après elles, Emma ne m'avait écrit que la vérité. En effet, elle était toujours mélancolique, et de temps en temps souffrante. On connaissait ce mal, qu'on appelait le mal du pays. Il n'y avait d'autre remède que le retour à la maison paternelle; et comme l'éducation d'Emma pouvait être considérée comme terminée, je ne pouvais faire mieux que de lui permettre de clore définitivement ses études.

Je ramenai donc ma fille, persuadé que le séjour de Visseghem lui rendrait bientôt l'incarnat de ses joues et la gaieté de son humeur.

Je ne m'étais pas trompé : elle se montrait extrêmement heureuse; elle avait un plaisir enfantin à faire de jolies toilettes, à chanter, à rire, à courir presque tous les jours à Blekhout; elle y jouait comme une enfant heureuse de vivre, cherchant des amies dans le village, et y charmant tout le monde par son amabilité. L'air de Visseghem exerça une influence si favorable sur sa santé, que non seulement son visage reprit ses fraîches couleurs, mais qu'elle parut même se fortifier.

Vers la même époque je reçus une nouvelle lettre de Marguerite avec cent cinquante francs. Elle s'excusait de la modicité de cette somme, en me disant qu'à force de coudre du matin jusqu'au soir elle avait contracté une ophthalmie; qu'elle était guérie maintenant, et qu'elle tâcherait de m'envoyer davantage la prochaine fois. Je la suppliai, dans ma réponse, de faire trêve à cet excès de travail, et de ne pas compromettre inutilement sa santé, vu que j'approchais sûrement du moment où notre dette envers le trésor serait complètement amortie.

La joie que j'éprouvais de voir Emma reprendre sa bonne humeur ne fut pas de longue durée. Au bout de trois mois, je commençai à m'apercevoir qu'elle redevenait de jour en jour moins gaie. Elle se laissa envahir de nouveau par une mélancolie dont j'essayais vainement de pénétrer la cause, et qui résistait à tout ce que j'imaginais pour en triompher. Ma pauvre fille perdait une seconde fois ses fraîches couleurs et sa belle humeur, et retombait évidemment dans le même état qui m'avait déterminé à la retirer de sa pension. Si je l'interrogeais ou si je voulais égayer son esprit, elle m'assurait que j'avais tort de m'inquiéter d'elle; il ne lui manquait rien; ce n'était qu'une légère agitation nerveuse qui passerait toute seule.

Dans l'idée que Visseghem avait perdu tous ses charmes pour elle, et qu'elle avait besoin de distractions en rapport avec l'éducation qu'elle avait reçue et le développement de son intelligence, je résolus de la conduire dans une société plus choisie. Sans témoigner ni joie ni déplaisir, elle m'accompagnait à Lille presque deux fois chaque semaine, et on nous y recevait à dîner ou à souper avec la plus aimable cordialité.

Chacun rendait hommage au charme de ma fille et à son aimable caractère. Un de mes meilleurs amis, un certain M. Laudeau, avait le privilège de l'amuser par sa conversation spirituelle, et je m'imaginais même qu'Emma éprouvait pour lui une sympathie toute particulière. C'était un négociant très riche. Il approchait de la quarantaine, à la vérité, mais il avait encore toute l'apparence d'un jeune homme, et ses traits étaient réguliers et beaux.

Un jour que je me trouvais seul, avec mon ami Laudeau, à une fenêtre ouverte du salon de M. Sauval, il me parla moitié en riant, moitié sérieusement, de ma fille, et me demanda si je n'avais pas encore songé à la marier. Je répondis qu'Emma était encore beaucoup trop jeune, et lui donnai à entendre que j'avais des raisons matérielles de retarder son mariage autant que possible attendu que dans quelques années seulement je serais en mesure de lui donner une dot convenable. Là-dessus il me fit entendre à mots couverts que bien des personnes riches s'estimeraient heureuses d'obtenir la main de ma fille sans la moindre dot.

Il n'entrait pas encore dans mes projets, pour le moment, de comprendre ses ouvertures. Je feignis donc de ne point pénétrer le sens de ses paroles, et lui répondis qu'il s'exagérait les mérites d'Emma, et que, d'ailleurs, quoi qu'il en fût, je ne consentirais à aucun prix à être déjà privé de la présence de ma fille, mon unique enfant.

L'entretien n'eut pas d'autre suite.

La fréquentation de la bonne bourgeoisie lilloise eut, pendant deux mois, une salutaire influence sur l'humeur de ma fille. Mais insensiblement cet effet s'affaiblit, elle prit moins de plaisir à ces petites excursions, me pria souvent de la laisser au logis, et finit par retomber dans ses idées noires, à tel point que j'en devins inquiet, et que je résolus de consulter le médecin; j'allai le trouver et lui expliquai de mon mieux les symptômes de l'indisposition de ma fille, mais il ne pouvait pas en juger d'après cela, et me promit de venir voir Emma.

Je me trouvais au bureau avec mon commis lorsque le docteur entra, et me dit qu'il avait vu ma fille et causé longtemps avec elle. Il me prit à part, me dit son opinion en quelques mots, puis il me serra la main et me quitta.

Je me tournai vers mon commis et lui demandai :

— Victor, avez-vous entendu ce que le docteur m'a dit?

— Non, monsieur, répondit-il. Fasse le ciel que cela ne soit pas de nature à affliger votre cœur paternel.

— Oui et non, murmurai-je en levant les épaules. L'état d'Emma n'est pas grave, mais il pourrait le devenir. Le docteur prétend qu'elle devrait se marier; l'ennui, l'isolement dans un village aussi tranquille que le nôtre lui est défavorable... Se marier! que pensez-vous de cela, monsieur Victor?

— Ah! monsieur! s'écria-t-il avec vivacité, le docteur a certainement raison; c'est un homme d'une grande expérience.

— Mais Victor, mon garçon, objectai-je, on n'a pas toujours sous la main une dot convenable.

— Je connais quelqu'un, monsieur, qui remercierait Dieu à deux genoux s'il pouvait conduire mademoiselle Emma à l'autel.

— Quelqu'un? murmurai-je en le regardant avec stupeur.

— Oui, monsieur, un jeune homme comme il faut, intelligent, qui depuis la dernière fête de Saint-Sébastien n'a pas cessé de penser à mademoiselle Emma.

— Mais qui? de qui me parlez-vous?

— De Théodore, le fils du brasseur.

— Ah! ah! le fils du brasseur? répétai-je avec un soupir de soulagement, car j'avais un poids de moins sur le cœur.

— Oui, monsieur, Théodore. Le pauvre garçon en devient malade, et hier encore il s'en est plaint à moi. Donnez-lui la main de votre fille, et vous ferez deux heureux.

— Deux heureux? Emma l'aimerait-elle?

— Je n'en sais rien, mais elle se montre toujours très aimable envers lui, si vous consultiez mademoiselle Emma...

— Allons, allons, interrompis-je d'un air mécontent, c'est une idée impossible. Le brasseur a neuf enfants. Ce qu'il peut donner à son fils est très peu de chose, et moi, qui dois travailler péniblement pour amortir mes dettes, que puis-je? Peut-être encore moins. Emma serait pauvre? Je ne peux pas lui préparer un pareil sort, et vous, Victor, vous n'y avez pas bien réfléchi. Je crois que je trouverai un meilleur mari pour ma fille; un homme riche, spirituel, bon et même beau.

— S'il en est ainsi, monsieur, je reconnais que j'ai tort, mon seul vœu est de voir mademoiselle Emma heureuse.

Je sortis du bureau pour aller réfléchir dans ma chambre à un projet qui avait surgi dans ma tête : celui de me rendre à Lille, et d'aller causer avec mon ami Laudeau pour savoir s'il était encore dans les mêmes dispositions. Mais je reconnus bientôt que ses désirs n'étaient pas les seuls à consulter dans cette affaire, et qu'il fallait avant tout m'assurer qu'Emma ne refuserait pas d'accepter sa main.

Ce que j'avais craint se réalisa. Emma montra pour ce mariage une aversion que je n'essayai pas même de combattre, vu la différence d'âge.

Elle ne repoussa pas la main de M. Laudeau seulement, mais lorsque je lui parlai d'autres jeunes gens, et enfin du fils du brasseur, elle me supplia à genoux et en pleurant de ne pas encore l'éloigner de moi; elle reprendrait courage, elle redeviendrait gaie et elle guérirait. Si on l'obligeait à quitter la maison paternelle et à vivre loin de moi, elle deviendrait tout à fait malade.

Je fus donc forcé d'accéder à son désir, et d'attendre le rétablissement de sa santé et le retour de sa gaieté du temps qui guérit tout.

XXV

Depuis l'avènement de Napoléon, l'empire français, dont la Flandre faisait partie, avait joui, du moins à l'intérieur, d'une tranquillité relative : car en dehors des frontières, la guerre avait duré presque sans interruption pour la gloire des armes françaises. Mais au prix de quels sacrifices d'hommes! Vienne, Berlin, Madrid avaient successivement ouvert leurs portes devant l'empereur triomphant...

De toutes les villes, de tous les villages la conscription avait enlevé une foule de jeunes gens; et s'il en revenait quelques-uns, ils étaient boiteux, manchots ou borgnes.

Durant l'année 1811 il y avait eu une trêve; mais les puissances, et surtout l'empereur des

Français, profitèrent de ce court répit pour réunir des forces plus nombreuses et pour les préparer à une lutte décisive; le bruit courait même que Napoléon avait l'intention de porter ses aigles invincibles jusqu'au cœur de la Russie.

Dans tous les départements les conscrits furent appelés sous les drapeaux; même ceux qui avaient obtenu un délai pour cause déterminée, durent rejoindre la grande armée.

Dans ce cas se trouvait Jean Bokstal, qui avait été provisoirement exempté parce que son aide était nécessaire à son père presque aveugle.

Le désespoir de ses parents était indescriptible. J'allai à Lille; je me fis accompagner chez le préfet par des amis influents, et j'obtins pour Jean Bokstal un congé illimité.

Mais un mois ne s'était pas écoulé que le garde-champêtre apportait au pauvre garçon un ordre impérieux de rejoindre le dépôt de son régiment. S'il ne se présentait pas dans la huitaine au bureau du commandant de place à Valenciennes, les gendarmes viendraient le prendre. Il ne pouvait être admis aucun motif de retard.

Il n'y avait donc plus qu'un moyen, c'était de lui procurer un remplaçant; mais ce moyen, les gens riches seuls pouvaient l'employer; et d'ailleurs il restait très peu de jeunes gens disponibles. M. Sauval avait tout récemment dû payer plus de dix mille francs, afin de libérer son fils.

Maître Bokstal et sa femme vinrent implorer mon assistance, et me poursuivirent de leurs larmes parce que je repoussais énergiquement — et cruellement d'après eux — leurs prières, et que je refusais de préserver leur fils d'une mort certaine. Il m'était impossible de leur accorder ce qu'ils espéraient de moi. Ils avaient trouvé un remplaçant : le fils unique du sabotier, un garçon robuste et bien bâti. Les parents étaient prêts à donner leur consentement écrit, et ils ne demandaient que huit mille francs.

Huit mille francs ! Bien loin de pouvoir sacrifier une telle somme, je devais encore quatorze mille francs aux émigrés. Je ne possédais pas ce qu'on me demandait... le prendre dans la malle, le laisser écarter encore du but de ma vie, je n'en avais ni le courage ni la volonté.

Aussi restai-je inexorable, même quand ma fille joignit ses supplications à celles de sa grand'-mère.

Mes beaux-parents, abandonnant tout espoir, quittèrent ma maison avec des plaintes déchirantes, et moi, pour me soustraire à de nouvelles instances, je prétextai une affaire importante qui m'appelait à Menin, je fis atteler, et partis sur-le-champ. Je revins l'après-midi et me rendis dans ma chambre sans même voir ma fille. J'avais réellement pitié du sort de Jean Bokstal et du désespoir de ses parents... mais le sauver avec de l'argent qui ne m'appartenait pas? Prendre huit mille francs dans la malle? Impossible !

J'étais à peine revenu depuis quelques minutes qu'on frappa doucement à ma porte.

— Entrez ! m'écriai-je.

Victor Storms (car c'était lui) entra et me dit avec une visible hésitation :

— Monsieur, pardonnez-moi ma hardiesse. En votre absence madame Bokstal est venue me prier de tenter un dernier effort en faveur de son fils; mademoiselle Emma, les larmes aux yeux, a imploré mon intercession, et moi, j'ai promis de les satisfaire. Il est bien hardi de venir vous importuner encore, mais vous êtes si bon, si généreux...

— Bon, généreux? répondis-je d'un air mécontent. La plus grande générosité ne peut pas commander l'impossible. Tout est dit sur cette affaire, et je ne veux plus en entendre parler.

— Quoi ! monsieur, vous resteriez inexorable? Je ne peux pas le croire, dit-il avec une singulière expression de tristesse et en même temps d'indignation. Ce serait votre résolution irrévocable de laisser partir le pauvre Jean Bokstal pour ne plus revenir? Et vous pourriez voir mourir de chagrin ses malheureux parents qui vous tiennent de si près? Cela n'est pas vrai, monsieur; j'ai affirmé à mademoiselle Emma que cela ne peut pas être vrai...

Et voyant à mon regard sévère que ses paroles me blessaient, il ajouta tout découragé.

— Encore une fois, excusez ma hardiesse. Hélas! je me suis trompé; vous êtes maître de vos résolutions. Mon devoir est de les respecter et de me taire. Je retourne au bureau le cœur brisé.

— Non, parlez! m'écriai-je, effrayé de l'accusation que je lisais dans ses yeux malgré sa soumission. Je prévois, Victor, que vous ne me direz rien de nouveau; mais je ne veux pas refuser de vous entendre.

— Me permettez-vous de parler en toute liberté?

— Naturellement; vous pouvez vous tromper, mais votre intention est bonne, je n'en doute pas.

— Eh bien, monsieur, laissez-vous fléchir. C'est une forte somme assurément, huit mille francs, et je comprends qu'un pareil sacrifice vous soit pénible; mais comme vous le ferez tout de même, pourquoi prolonger inutilement le désespoir de vos parents?

— Mais vous vous trompez complètement, mon ami, grommelai-je avec impatience. Je ne donnerai pas les huit mille francs; je ne veux pas les donner, je ne peux pas les donner.

— Ah! ne vous fâchez pas si j'insiste, reprit-il avec un soupir. Il est presque certain que si Jean Bokstal doit partir, ses parents mourront de chagrin. Qui sait si, avant quelques mois, le pauvre garçon n'aura pas trouvé la mort sur quelque champ de bataille? Huit mille francs, c'est beaucoup; mais qu'est-ce pourtant auprès de la vie et du bonheur de trois personnes, surtout lorsque à deux d'entre elles vous donnez les noms de père et de mère?

Je le regardai sans rien dire.

— A la suite de grandes pertes, vous vous êtes trouvé en arrière, monsieur; mais vous possédez cependant des propriétés considérables. Le sacrifice que l'on vous demande ne peut pas vous appauvrir, et vous épargnerez du moins à votre conscience le remords éternel d'avoir, dans un mouvement d'insensibilité, d'avarice peut-être, poussé dans la tombe trois de vos plus proches parents.

Cette accusation, et principalement le mot d'avarice me choquèrent vivement.

— Victor, Victor, lui dis-je, est-ce ainsi que vous récompensez ma bonté, mon amitié pour vous? Un avare, moi? Ah! mon cœur saigne au sentiment de mon impuissance à venir en aide à mes parents et à leur infortuné fils; mais il saigne peut-être plus encore pour ces injustes reproches de vous, à qui j'ai voué une si grande estime, que j'aimais comme mon propre fils!...

Le jeune homme, comme si mes paroles lui déchiraient le cœur, appuya son front contre la muraille et fondit en larmes.

Je le contemplai un instant avec une compassion croissante, puis je m'approchai et je tâchai de le calmer en l'assurant que ma sympathie pour lui n'avait pas diminué.

— Ah! monsieur, s'écria-t-il sans répondre à ce que je lui disais, consentez! consentez pour mon bonheur.

— Pour votre bonheur, Victor? Qu'est-ce que votre bonheur a de commun avec cette triste affaire?

— Depuis le jour où vous m'avez pris à votre service, je me suis senti attiré vers vous par une sympathie étrange. Malgré tout ce que la médisance murmurait contre vous, je m'étais habitué à vous considérer comme le plus noble et le meilleur des hommes. Me faudra-t-il douter de la bonté de votre cœur? penser que, par amour de l'argent, vous condamnez au désespoir votre malheureuse famille. Ah! par tout ce qui vous est cher, je vous conjure de m'épargner cette pénible désillusion.

— Quoi! si je persistais à refuser, vous me croiriez avare? Vous me mépriseriez, vous me haïriez peut-être? m'écriai-je profondément troublé. Répondez, je le veux!

Il me regarda si bien en face que son regard fit courir dans mes veines un froid de glace.

— Je vous serai éternellement reconnaissant, monsieur, dit-il en soupirant. Vous estimer et vous aimer était mon bonheur. Maintenant... maintenant j'essaierai encore... Peut-être Dieu me donnera-t-il la force de...

Je voyais bien que dans son dévouement pour moi il luttait contre la conviction que j'étais devenu indigne de son estime. Cette pensée le torturait plus que moi-même. Je lui pris la main et lui dis avec une agitation fiévreuse :

— Mais, Victor, mon ami, vous ne savez pas ce que vous dites. Mon cœur n'est ni cruel ni insensible, et ce n'est ni l'égoïsme ni l'avarice qui me pousse. Vous avez un secret qui vous dicte votre conduite; moi aussi je suis esclave d'un secret, et j'obéis à un devoir impérieux.

J'attendis l'effet de cette révélation. Il se contenta de me regarder tristement, en secouant la tête.

— Le sang de Jean Bokstal va couler sur les champs de bataille, dit-il. Ses parents mourront de désespoir... Et vous, mon pauvre maître, vous assisterez à leurs derniers moments! Ah! c'est horrible, horrible!

Sa voix expira dans son gosier, et il cacha sa tête dans ses mains comme pour se dérober à un spectacle plein d'horreur.

Il y eut un court silence. Je pris une résolution soudaine, et lui dis :

— Victor, c'est vous-même qui allez décider si je puis faire le sacrifice que l'on me demande. Votre discrétion est aussi grande que votre dévouement pour moi. Eh bien, je vais vous confier mon secret. Vous y trouverez l'explication de ma prétendue avarice et de mon apparente cruauté.

J'ouvris mon pupitre et j'en tirai un grand cahier que je tendis à mon commis en lui disant :

— Victor, depuis mon mariage j'ai inscrit là-dedans chaque jour tout ce qui m'est arrivé, tout ce que j'ai souffert, ce que j'ai craint, espéré et pensé... lisez... Demain vous me ferez part de l'impression que ces notes auront produite sur votre esprit; et si vous êtes encore d'avis que je puis et dois sacrifier les huit mille francs, je le ferai sans hésiter... A demain. Je vous attends avant huit heures.

Il me jeta un regard de reconnaissance et se retira.

Quant à moi, persuadé qu'après la lecture de mon manuscrit il ne m'accuserait plus d'avarice, et qu'il reconnaîtrait qu'on exigeait de moi un sacrifice impossible, je sentais mon cœur soulagé d'un lourd fardeau.

Pour ne plus me trouver ce soir-là en présence

de ma fille, j'appelai la vieille servante; je lui dis que j'étais très fatigué et que je ne descendrais plus, parce que je voulais me mettre immédiatement au lit.

XXVI

Lorsque j'entrai dans mon cabinet le lendemain matin, j'y trouvai mon commis qui m'attendait.

— Eh bien ! Victor, lui dis-je, avez-vous...

Mais sans me laisser finir ma phrase, il s'élança vers moi, et me prit la main sur laquelle il appuya plusieurs fois les lèvres. Je sentis les larmes couler sur mes doigts.

— Victor, mon ami, qu'est-ce que cela signifie? Qu'est-ce qui vous émeut ainsi?

— Ah! monsieur, laissez-moi m'humilier devant vous, et pardonnez-moi mon erreur! s'écria-t-il. J'ai méconnu le cœur le plus noble, le plus pur, le plus vertueux.

— Vous avez donc lu mon manuscrit? demandai-je avec un sourire de satisfaction.

— Lu, monsieur? Je l'ai dévoré, puis relu et médité. Quel livre émouvant, ce long chemin de la croix de trois nobles âmes, martyres d'un sentiment du devoir exagéré.

— Allons, Victor, lui dis-je, dominez votre exaltation. Ma vie a été très amère; une perte irréparable nous a frappés, mais d'autres en auraient fait autant que nous. Asseyons-nous, mon ami, et causons avec calme. La lecture de mon manuscrit vous a convaincu, n'est-ce pas, que je ne peux pas donner huit mille francs pour racheter Jean Bokstal du service?

— Ma conviction est, répondit-il, que si cet acte d'humanité exigeait le sacrifice d'une somme trois fois plus considérable encore, vous pourriez et vous devriez la donner.

Je le regardai avec stupeur.

— Avez-vous bien lu mon manuscrit sans prévention.

— Sans autre prévention que le désir de pouvoir partager vos sentiments, et, par conséquent, de chasser de mon esprit la supposition qui me torturait.

— Et vous croyez que je dois donner ces huit mille francs.

— Sans hésiter, monsieur. Le sentiment qui vous retient est sans doute très respectable; il serait même au-dessus de tout éloge, s'il ne découlait pas d'une notion exagérée et complètement fausse de la vertu, une exagération maladive, si j'ose m'exprimer ainsi.

— Une exagération maladive? Avez-vous donc oublié la promesse que j'ai faite à ma femme bien-aimée à son lit de mort?

— Monsieur, j'admire votre honnêteté scrupuleuse, et la force que vous avez eue de tout sacrifier à ce que vous croyiez être le devoir; mais vous vous êtes trompé sur l'étendue de ce devoir; et si votre récit m'a arraché des larmes, il m'a donné en même temps la conviction que tant de sacrifices n'étaient pas nécessaires. Un inconnu vous confie deux cent quarante mille francs. Cette somme, vous l'avez toujours eue en votre possession, à très peu de chose près. Mais vous voulez restituer plus qu'on ne vous a confié, et pour y arriver, vous menez une vie d'angoisses et de sacrifices, de douleur... et votre compagne, un ange de vertu, succombe dans la lutte. Une autre femme, douée cependant d'une grande énergie, travaille nuit et jour pour pouvoir vous envoyer chaque année quelques francs, toujours dans le même but. Et pourquoi tous ces sacrifices ? Pour pouvoir rendre aux propriétaires inconnus du trésor ce que vous ne leur devez pas.

— Ce que je ne leur dois pas? répétai-je. Sur quoi fondez-vous cette singulière opinion?

— C'est bien simple, j'ai fait le compte avec le plus grand soin, et je suis bien sûr de ne pas me tromper. On vous a confié deux cent quarante mille francs en espèces, en vous priant de les conserver en espèces et même de les enfouir au besoin. Contraint par les nécessités mêmes de la conservation du trésor de le convertir en immeubles, vous achetez une grande ferme, des champs, des prés, des bois. Vous achetez une huilerie, — celle-ci en partie pour votre profit personnel. Et vous vous croyez débiteur non seulement des fermages, mais encore de l'intérêt des intérêts de l'argent que vous avez temporairement employé. Savez-vous à combien tout cela s'élève? à quatre cent cinquante mille francs, près d'un demi-million. C'est donc quatre cent cinquante mille francs que vous voudriez rendre pour deux cent quarante mille. Et c'est pour aboutir à ce résultat... insensé, que vous avez sacrifié tout le bonheur de votre vie. Ce sentiment de l'honneur est admirable, mais le devoir n'exigeait pas un pareil sacrifice.

— Vous ne pouvez pas soutenir cependant, que nous avions le droit de nous approprier les revenus du trésor; le propriétaire nous en demandera certainement compte.

— Il ne le fera pas. S'il retrouve les deux cent quarante mille francs intacts, il bénira le ciel, et vous témoignera une reconnaissance sans bornes.

— Vous pouvez avoir raison au point de vue de la loi civile; mais ma loi à moi, c'est ma conscience, et mon juge, c'est Dieu. D'ailleurs, vous ne pouvez contester, Victor, que je dois rendre le trésor avec tout ce qu'il a rapporté.

— Eh bien, admettons cela pour un instant; mais

vous avez consacré toute votre vie à la garde de ce trésor. Quel est l'intendant qui se chargerait gratis d'une pareille administration. Ne parlons pas de votre femme, qui a trouvé sa récompense au ciel, ni de votre cousine Marguerite, que mon imagination me représente assise auprès de sa petite lampe et courbée sur son travail de couture. Parlons de vous seulement. Si vous aviez pu prévoir quels soins, quels soucis, quels sacrifices aurait exigés de vous la garde de ce trésor, et qu'on vous eût parlé d'un salaire pour l'accomplisssment de cette tâche, combien auriez-vous exigé?

— Quelle question? m'écriai-je. Accepter sincèrement et volontairement une pareille vie? Pour rien au monde, Victor.

— Je le comprends, monsieur. Mais fixons seulement ce salaire à cinq mille francs par an, cela fait en dix-neuf ans quatre-vingt-quinze mille francs que vous avez le droit de regarder comme vôtres. Vous secouez la tête? Mais si l'affaire venait devant un tribunal, et si vous produisiez un pareil compte, soyez assuré que personne ne le contesterait; il n'est pas juste de vouloir qu'on sacrifie toute sa vie pour des inconnus.

Ces dernières considérations me frappèrent, et sans me convaincre absolument, elles me donnèrent à penser que nous nous étions peut-être exagéré notre devoir.

Je serrai la main du jeune homme et lui dis :

— Je ne veux pas approfondir en ce moment qui de nous deux a tort ou raison, mon ami. Mais je veux cependant vous donner tout de suite une satisfaction partielle : courez à Blekhout, et annoncez à mes beaux-parents que je donne les huit mille francs.

— Merci mille fois, mon bon maître! s'écria-t-il, et il descendit l'escalier en courant.

Je voulais lui dire encore quelque chose et je le suivis; en descendant je l'entendis crier joyeusement :

— Ne pleurez plus, mademoiselle, Jean Bokstal est sauvé, votre père le rachète.

Je vis ma fille lui serrer les mains avec effusion, en lui disant tout attendrie.

— Ah! monsieur Victor, c'est vous qui avez fait cela à ma prière! Dieu vous bénira.

Mais le jeune homme, en m'apercevant, rougit jusque derrière les oreilles, et s'enfuit au plus vite.

XXVII

Je n'eus pas à me repentir d'avoir sacrifié ces huit mille francs, car j'en fus immédiatement récompensé par les marques de sympathie et d'amitie de tous les habitants du village, par la reconnaissance de mes beaux-parents, et surtout par l'heureux effet que cet acte de générosité exerça sur l'esprit de ma fille. Son humeur devint plus gaie, elle reprit ses chansons, et me combla de témoignages de tendresse.

Une chose qui ne laissa pas que de m'inquiéter, c'est qu'Emma, qui n'avait jamais paru s'intéresser à mon commis, parlait souvent de lui maintenant avec une sorte d'enthousiasme qui ne me plaisait nullement. L'intervention de Victor dans le rachat de Jean Bokstal avait-elle fait naître un sentiment tendre pour mon commis dans le cœur de ma fille?

Si mes craintes étaient fondées, quelle pouvait être la suite d'une pareille inclination? Une nouvelle source de chagrin. Victor Storms était un garçon rempli de qualités, que j'aimais comme un fils, mais il était pauvre et destiné à passer sa vie au service d'autrui, et je ne pouvais admettre l'idée d'un mariage entre lui et Emma, pour laquelle j'avais rêvé un sort brillant. Quel malheur si mes craintes se réalisaient! Que de chagrins je prévoyais pour ma fille!

Plus d'une fois je fus sur le point d'interroger son cœur; mais c'était une tâche difficile, et si je me trompais, ne serait-elle pas affligée et blessée de ma méprise?

Je l'observai dès lors avec la plus grande attention, mais rien ne vint confirmer mes craintes. Quand elle parlait de lui, ce n'était que pour le louer de la part qu'il avait prise à la libération de Jean Bokstal, et pour vanter la bonté de son caractère. Et si elle exprimait son admiration avec une certaine chaleur, elle ne faisait en cela que répéter ce que le village entier, et moi tout le premier, avions dit cent fois.

D'ailleurs, Victor Storms se montrait plus réservé que jamais, et semblait éviter avec soin toutes les occasions de causer avec ma fille. De son côté du moins il n'y avait rien qui pût m'inquiéter.

Disposé à croire que ma supposition était fausse, je laissai passer quelques semaines sans me résoudre à interroger ma fille.

Un lundi, comme je revenais de Lille où j'avais réussi, grâce à Victor, dans une opération assez importante, je me rendis droit au bureau pour l'informer du résultat. Au moment d'ouvrir la porte j'entendis avec surprise la voix de ma fille qui se plaignait amèrement.

Emma dans le bureau! Pourquoi? Quel était le motif de ce désespoir, de ces sanglots?

Je poussai la porte; ma fille, assise contre le mur, pleurait à chaudes larmes, et au moment où j'entrai elle criait d'un ton déchirant, en étendant les mains vers mon commis :



Le commis debout devant son pupitre. (Page 85.)

— Oh! Victor, Victor, ayez pitié de moi, j'en mourrai!

Le commis, debout devant son pupitre et lui tournant le dos, ne semblait pas faire attention à son appel; cependant je vis des larmes rouler sur ses joues.

Je tremblais d'inquiétude. Que se passait-il? Qu'avais-je à craindre? Ne sachant rien, je ne pouvais interroger ma fille devant Victor, ni la faire rougir par des reproches immérités.

— Monsieur Storms, lui dis-je en me contenant autant que possible, veuillez m'attendre ici jusqu'à ce que je revienne. J'ai à vous parler sérieusement.

Et, prenant ma fille par la main, je la forçai à se lever, en murmurant avec une colère mal déguisée :

— Suis-moi; ce n'est pas ici ta place; tu vas me dire franchement et sans réticence pourquoi je te trouve dans le bureau.

Je la conduisis dans une autre pièce et fermai la porte. Emma s'affaissa sur une chaise, courba la tête, mit ses mains devant ses yeux et recommença à pleurer.

— Eh bien, vas-tu m'expliquer pourquoi tu étais au bureau, et qu'elle est la cause de ton désespoir?

— Ah! mon père, pitié pour moi! je suis si malheureuse. Plût à Dieu que je n'eusse jamais rencontré M. Storms.

— Mais, au nom du ciel! qu'a donc de commun M. Storms avec ton chagrin?

— Je... je l'aime, mon père, balbutia-t-elle, éclatant en larmes et courbant d'avance la tête devant mon arrêt.

La pitié me donna la force de dompter mon courroux.

— Allons, ma pauvre Emma, lui dis-je d'une voix moins rude, dis-moi tout; sois sincère. Es-tu

déjà, avant aujourd'hui, allée trouver M. Storms dans son bureau?

— Jamais, mon père, jamais.

— Et as-tu eu l'occasion de lui parler seule ailleurs?

— Non, nulle part, mon père.

— T'a-t-il fait connaître ou supposer, d'une autre façon, qu'il ressent pour toi plus que de l'estime?

— Jamais, ni par paroles ni par signes.

Je serrai ma fille dans mes bras avec bonheur, et je tâchai de lui faire comprendre qu'elle avait tort de pleurer et de trembler ainsi. Elle n'avait commis aucune légèreté, elle ne s'était pas compromise.

Mais elle, sans se laisser consoler, retomba sur sa chaise; ses larmes ne cessaient pas de couler.

— Prends courage, ma bonne Emma, lui dis-je. Si ton cœur s'est laissé surprendre par un sentiment dont l'objet ne réunit pas les conditions nécessaires à ton bonheur, ce n'est pas un crime, mon enfant; peu à peu tu trouveras la force de surmonter cette inclination.

Mes paroles semblaient la torturer : elle pleurait plus fort, elle levait vers le ciel des regards désolés.

— Mais, Emma, je ne te comprends pas : d'où vient cette désolation?

— Hélas, hélas! j'en mourrai, mon père!

— Mourir? de quoi, mon enfant?

— Il va partir, pour toujours; nous ne le reverrons plus!

— Qui? M. Storms?

— Oui, mon père. Oh! retenez-le, je vous en supplie, s'il quitte Visseghem, il emporte mon bonheur et ma vie.

— Victor Storms renoncerait à son emploi? Il me quitterait? Cela est absolument impossible.

— Il y est irrévocablement décidé, mon père.

— Comment le sais-tu, Emma? Te l'a-t-il déclaré?

— Je vais vous le dire. Depuis quelques jours M. Storms avait confié comme un secret à l'aubergiste du *Bœuf tacheté* qu'il ne resterait probablement plus longtemps à Visseghem, et qu'il faisait même chercher une autre place à Lille par ses amis. L'aubergiste doit en avoir parlé dans sa famille, car sa fille Jeanne est venue me demander si j'en savais quelque chose. Folle de douleur à cette nouvelle, mais espérant encore qu'on se trompait, j'ai eu la hardiesse d'aller trouver M. Storms dans son bureau pour lui demander si Jeanne m'avait dit la vérité.

— Et il a confirmé la nouvelle?

— Ah! il veut partir aujourd'hui même! Il laissera ce soir sur son bureau une lettre pour vous. Quand vous la trouverez, Victor sera loin pour ne plus revenir. Ayez pitié de moi, mon père, ne le laissez pas partir, car croyez-moi, mon père, j'en mourrai!

— Tu l'aimes donc bien? depuis quand?

— Depuis la dernière fête de Saint-Sébastien, il y a plus d'un an. Ah! père, j'ai bien lutté contre moi-même, j'ai bien souffert, j'ai bien prié Dieu qu'il me donnât la force de triompher de ma faiblesse. Hélas! ç'a été en vain. L'affaire du remplacement de Jean Bokstal nous a rapprochés. A ma prière il est intervenu, il a intercédé auprès de vous : il a été assez éloquent pour obtenir ce que vous aviez refusé à mes prières et aux larmes de ma grand'mère. Depuis ce moment mon sort est décidé; sans lui, il n'y a pas de bonheur pour moi sur terre.

— Tu exagères, mon enfant, répondis-je tristement. Compare ta position et la sienne. Ta brillante éducation t'a destinée à vivre dans les rangs élevés de la société; tu seras riche, car j'espère bien vivre assez longtemps pour te laisser une jolie fortune. Victor, au contraire, est pauvre; sa position est humble. Toi, la femme d'un simple commis, toi pour qui j'ai rêvé la richesse et le luxe!...

— Je le sais, mon père, répondit-elle sans cesser de pleurer. J'ai fait toutes ces réflexions. Soins superflus! Le sentiment que j'éprouve pour lui a résisté à tout et n'en a jeté que des racines plus profondes. Ah! mon père, soyez bon, soyez miséricordieux pour votre Emma. Ne la laissez pas mourir!

— Est-il possible! Tu pourrais consentir à devenir la femme de M. Storms? La perspective de l'humiliation et, qui sait? de la misère peut-être, ne t'effraie pas.

— Vous nous en préserveriez, mon cher père.

— Mais il pourrait survenir des événements qui m'en empêcheraient.

— La pauvreté, la misère avec lui, ce serait encore le bonheur! s'écria-t-elle, les yeux brillants d'enthousiasme.

Je me tus un moment, réfléchissant à ce qu'il me restait à faire. La donner pour femme à mon commis, cette idée blessait singulièrement mon orgueil paternel. Mais si réellement son bonheur et sa santé étaient à ce prix, ne serait-il pas cruel et insensé de les exposer pour des raisons de cette nature. Victor Storms n'était-il pas un noble cœur, une belle intelligence, un jeune homme doué de toutes les qualités qui pouvaient rendre une femme heureuse? Ne serait-ce pas pour moi une satisfaction de pouvoir l'appeler mon gendre?

— Tu serais donc bien contente, Emma, repris-je, si je te laissais espérer que tu pourras épouser M. Storms?

Elle me regarda fixement comme si elle n'avait pas compris.

— Eh bien, ton bonheur est pour moi le plus grand bien. Je ne m'oppose pas à ce mariage.

Elle me sauta au cou et me combla de caresses. Elle me toucha par l'effusion de sa reconnaissance.

Lorsque je pus me dégager de son étreinte :

— Maintenant, mon enfant, lui dis-je, avant de parler à M. Storms de cette importante affaire, je désire savoir comment il accueillera cette proposition. Nourrit-il la même affection pour toi ?

— Je n'en sais rien, mon père, dit-elle en baissant les yeux, mais je l'espère.

— Te l'a-t-il dit?

— Non; mais c'est uniquement à cause de moi qu'il veut partir. Si je lui étais indifférente...

— Et sait-il que tu l'aimes?

— Mon angoisse, mon désespoir à l'annonce de son départ, le lui ont appris, mon père.

— Eh bien, quoi qu'il en soit, Emma, reste ici.

XXVIII

A mon entrée dans le bureau, je retrouvai mon commis devant son pupitre dans la même attitude. En m'entendant venir il se retourna et me regarda sans rien dire, tristement, mais sans aucune apparence de crainte.

J'avais résolu de ne pas lui faire de reproches et de l'interroger sans détours.

— Victor, mon ami, lui dis-je, vous comprendrez qu'une explication franche est devenue nécessaire entre nous. Répondez-moi nettement et sans hésiter. Aimez-vous ma fille ?

Il baissa les yeux et ne répondit pas.

— Aimez-vous Emma? répétai-je. Ne croyez pas que votre aveu m'affligera ou me fâchera, au contraire. Mais vous devez me déclarer sincèrement jusqu'où va votre inclination pour ma fille. Parlez, je vous en prie, je vous l'ordonne.

— Ah! monsieur, dit-il en me suppliant à mains jointes, laissez enseveli au fond de mon cœur un secret que je n'ai révélé à personne, excepté à ma mère, dimanche dernier.

— Mais pourquoi ? murmurai-je ? Ma fille n'est-elle pas digne de votre affection, et votre amour pour elle, jusqu'à présent inavoué, n'est-il pas un sentiment absolument pur?

— Un sentiment sans espoir, soupira-t-il.

— Sans espoir, Victor? Vous vous trompez. Ma fille a pour vous plus que de l'estime et de l'amitié. En doutez-vous ?

— Non, monsieur.

— Vraiment ? Qui vous l'a dit?

— Ses yeux et mon effroi me l'ont fait deviner.

— Mais vous n'avez pas besoin d'être effrayé, Victor, lui dis-je en souriant. Je suis venu pour vous demander si vous voulez devenir le fiancé de ma fille?

Il poussa un cri étrange: il me prit la main, la porta à ses lèvres, puis la laissa retomber et fondit en larmes.

Je le regardai avec étonnement, car certainement l'émotion qui l'agitait n'était pas de la joie.

— Pourquoi pleurez-vous? demandai-je.

— La reconnaissance et l'admiration me suffoquent et m'arrachent des larmes. Votre bonté est sans bornes, monsieur. Quoi, vous n'avez qu'une enfant, douée de tous les charmes, de tous les dons de l'esprit et du cœur, et c'est à moi, votre pauvre commis, que vous voulez la donner pour femme. Hélas! malheur à moi, je dois repousser cette marque de votre grandeur d'âme.

— Vous devez la repousser? répétai-je stupéfait.

— Par reconnaissance, par devoir, continua-t-il. Dieu me punirait si j'étais assez faible pour offrir à mademoiselle Emma une vie de tristesse...

— Mais non, Victor, ne pensez pas à cela, m'écriai-je. Emma s'estimera heureuse de partager vos joies et vos souffrances. D'ailleurs, ne suis-je pas là pour vous assister? Je vous associerai à mon commerce : vous habiterez chez moi; nous ne formerons qu'une seule et heureuse famille. Abandonnez donc toute crainte à ce sujet, et dites-moi que vous acceptez avec joie la main de ma fille. Je ne veux pas laisser aux gens de Visseghem le temps de jaser là-dessus. Dans six semaines la noce. C'est décidé, vous devenez mon fils. Là-dessus, donnez-moi la main.

Il retira la sienne.

— Qu'est-ce que cela signifie? m'écriai-je avec un mouvement de colère.

— Permettez-moi de vous expliquer les raisons de ma réserve, répondit-il. Je sens l'impérieux besoin de me justifier à vos yeux : car partir d'ici et savoir que vous me croyez coupable d'ingratitude, cela empoisonnerait ma vie pour toujours...

— Eh bien, parlez, j'écoute!

— Vous vous souvenez sans doute, monsieur, qu'au dîner où vous aviez eu la bonté de m'inviter, je me suis montré peu poli et fort maussade. Rappelez-vous aussi ma vaine résistance lorsqu'on me contraignait de danser avec mademoiselle Emma et les demoiselles Sauval au bal de la Saint-Sébastien. Je me suis même esquivé sans leur dire adieu, comme un mal appris. Je vous ai déclaré alors, en réponse à vos questions, qu'une raison secrète

m'imposait le devoir d'éviter toutes les jeunes filles : du moins celles dont les mérites pouvaient faire naître un danger que je devais fuir à tout prix. C'est pour cela, monsieur, que pendant un an j'ai évité toutes les occasions de rencontrer mademoiselle Emma, et que, lorsque le hasard me mettait en sa présence, je m'efforçais de lui inspirer de l'aversion et du mépris pour moi par ma froideur, ma maussaderie et ma feinte imbécillité. J'avais peur! le cœur me battait chaque fois que mes yeux rencontraient ceux de mademoiselle Emma. Ah! monsieur, ne m'accusez pas de faiblesse ou d'égarement. Qui peut voir mademoiselle votre fille sans rendre hommage au charme irrésistible qu'elle a en elle?

— Vous accuser, Victor? Au contraire, mon ami, vous me réjouissez! m'écriai-je. Ah! ah! c'est seulement en apparence que vous étiez insensible. Vous aimez Emma, n'est-ce pas? Avouez-le franchement.

— Aimer m'est défendu pour toujours, reprit-il. Ce n'est pas pour moi que je craignais, car le secret qui pèse sur moi est d'une nature telle, qu'il me donnerait la force de cacher mon émotion et de la maîtriser complètement. Ce que je redoutais, c'est qu'il pût se former dans le cœur de mademoiselle Emma un penchant fatal, dangereux pour moi, mais mille fois plus dangereux encore pour elle et pour vous, mon bienfaiteur... Hélas! mon pressentiment ne m'avait pas trompé. Dans les efforts qu'elle a faits auprès de moi avec sa grand'mère, pour obtenir mon intervention en faveur de Jean Bokstal, mademoiselle Emma a laissé échapper des paroles qui pouvaient être insignifiantes pour d'autres, mais qui me révélèrent à moi que mon devoir était de m'éloigner sans retard. Ce soir même je quitte votre service, monsieur. Mes livres sont en ordre ; il n'y manque pas une lettre. En tout cas, si vous aviez quelque chose à me demander à ce sujet, veuillez écrire un mot à mes parents ils vous feront parvenir ma réponse... Croyez, monsieur, que je n'oublierai jamais votre bonté et votre générosité. Ah! que j'eusse été heureux de pouvoir rester avec vous! Mais hélas! Dieu en a disposé autrement ... C'est le cœur brisé que je vous dis un éternel adieu.

Des larmes jaillirent de ses yeux.

Ma tête se troublait : je ne savais que penser. Victor aimait Emma, il n'y avait pas à en douter. Je lui offrais la main de ma fille, ses vœux les plus chers pouvaient se réaliser, et il n'acceptait pas.

— Mais, Victor, repris-je après un moment de réflexion, malgré tous mes efforts, je ne parviens pas à vous comprendre. Je veux vous donner Emma pour fiancée, vous prendre pour fils, pourquoi repoussez-vous ce bonheur?... Y a-t-il donc entre vous et ma fille un obstacle insurmontable?

— Mon secret, rien que mon secret, murmura-t-il.

— Votre secret? Eh bien, confiez-le moi, pour que je juge si votre refus a le moindre fondement.

— Je ne le puis, monsieur. Cette confidence, vous attristerait inutilement et me ferait inutilement rougir.

— Vous rougiriez !... Comment dois-je le comprendre. Si votre gratitude pour moi est réelle vous parlerez clairement ; je l'exige!

— Ah! monsieur, soupira-t-il, il m'est impossible, tout à fait impossible de vous obéir. Si je le faisais, au premier mot vous me renverriez et vous me diriez : allez, éloignez-vous, vous qui portez avec vous la honte et le mépris.

— La honte ! le mépris ! Ciel, y a-t-il une tache sur le nom de votre père?

— Oh! non, mes parents sont les gens les plus honorables et les plus vertueux du monde.

— Sur votre nom, alors? m'écriai-je épouvanté.

Il fit un signe de tête affirmatif.

— Ah! ma pauvre Emma! dis-je le cœur brisé. Plus de bonheur pour elle ; elle mourra de chagrin? Pourquoi donc, M. Storms, qui prétendez porter un nom flétri, vous êtes-vous introduit dans ma famille? Pourquoi nous accablez-vous de tristesse et de désespoir, nous qui ne vous avons fait que du bien? Pourquoi n'êtes-vous point parti dès que vous couriez le danger d'apporter le malheur sous mon toit? Il m'est pénible de vous accuser, mais reconnaissez du moins que vous avez oublié votre devoir envers nous.

— J'ai peut-être méconnu mes forces, monsieur, répondit-il tristement. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas volontairement que je suis devenu la cause de votre chagrin, et je ne puis, pour réparer le mal autant que possible, que sacrifier à votre bonheur mon modeste moyen d'existence. Quand je serai parti et que vous ne me verrez plus, mademoiselle Emma aura bientôt oublié l'inclination qu'elle a eue pour moi.

— Avec quelle froideur vous parlez de cet éternel adieu! m'écriai-je avec une sorte d'indignation.

— De la froideur, monsieur? Si je pouvais en ce moment verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour épargner à mademoiselle Emma le chagrin que je lui cause malgré moi, je mourrais avec joie... mais mon sort est inexorable, et toute espérance est vaine. Dès ce soir je serai loin d'ici.

J'insistai encore pour connaître son secret. La conviction que ma pauvre Emma mourrait de douleur me faisait hésiter, quoique l'idée de la marier

à Victor Storms m'effrayât moi-même maintenant. Mais le jeune homme me répondit avec une résolution inébranlable :

— Cessez ces vains efforts, monsieur. Si je vous confiais mon secret, l'idée que je pourrais devenir l'époux de votre fille vous remplirait d'horreur; vous ne m'admettriez pas une minute de plus en votre présence, et vous me chasseriez de votre maison...

— Eh bien, soit! grommelai-je, allez donc, je ne vous retiens plus. Plût à Dieu que je ne vous eusse jamais connu !

Le jeune homme prit son chapeau, se dirigea lentement vers la porte, et là, se retournant une dernière fois, il me dit, les yeux pleins de larmes :

— Merci, monsieur, merci ! Je vous bénirai jusqu'à mon dernier jour... Adieu, adieu !

Il sortit, et s'éloigna.

Je le suivis un instant des yeux, appuyant mon front brûlant contre la vitre glacée. Puis je me laissai tomber sur une chaise et me plongeai dans de pénibles réflexions. Que dirais-je à ma malheureuse fille ? Lui apprendre tout d'un coup la vérité, cela suffisait pour lui donner un coup fatal. Mon devoir était de dissimuler. Peu à peu, au bout de quelques jours, je lui ferais connaître toute l'étendue de son malheur, et quand elle apprendrait enfin que Victor était parti définitivement et pour toujours, elle supporterait peut-être cette cruelle désillusion avec moins de désespoir.

Après m'être longtemps creusé la tête, je crus avoir trouvé le moyen de préserver ma fille d'une émotion trop soudaine, et je montai à sa chambre où la pauvre enfant m'attendait sans doute avec un joyeux espoir.

J'avais oublié de changer l'expression de mon visage. Dès que j'ouvris sa porte, Emma s'élança d'abord vers moi en poussant un cri de joie; mais en me voyant, elle recula en pâlissant et s'écria :

— O mon Dieu, que dois-je craindre. Mon père, vous êtes triste ! mon espérance n'était pas fondée, n'est-ce pas? Victor n'éprouve rien pour moi ? Il a refusé ?

— Mais non, Emma, tu te trompes, lui dis-je, d'un ton aussi rassurant que possible.

— Ah ! il accepte !

— Pas encore,Emma. La chose n'est pas encore décidée... Pourquoi te remettre à pleurer ainsi, mon enfant? On ne conclut pas un mariage sans avoir rempli certaines conditions. M. Storms n'est pas tout à fait indépendant; il doit naturellement demander le consentement de ses parents.

— Mais lui, mon père, il a sauté de joie et il a dit oui tout de suite, n'est-ce pas?

— Peut-être en avait-il grande envie, Emma; mais il ne l'a pas osé avant d'en avoir parlé à ses parents.

— Dieu merci ! ses parents n'hésiteront pas.

— M. Storms ne paraît pas aussi certain que toi de leur consentement; mais il ne désespère pas de vaincre leur résistance. Nous devons attendre avec confiance le résultat de sa démarche, mon enfant.

C'est ainsi que j'essayai de familiariser ma fille avec l'idée d'un refus possible. Mais, avais-je mal calculé mes paroles ou ne pouvait-elle pas supporter l'incertitude ! Je ne sais. Ce qui est certain, c'est qu'elle fondit en larmes comme si elle était convaincue qu'il ne lui restait aucun espoir.

Je ne savais plus que faire ni que dire pour la consoler. Ses pleurs et ses plaintes me déchiraient le cœur. Je lui fis alors la promesse d'aller dès le lendemain à Vormezeele, parler aux parents de Victor, dont j'obtiendrais sans doute l'aveu, en supposant qu'ils montrassent quelque hésitation.

Cette promesse calma un peu sa douleur, et elle se montra confiante dans le résultat de ma visite aux parents de Victor; mais je devais partir de très bonne heure.

Je m'étonnais de n'avoir pas eu plus tôt l'idée de cette visite. Je n'en avais parlé à ma fille que pour la consoler, mais maintenant je l'envisageais sérieusement comme une planche de salut. En effet, qu'était-ce que le secret qui semblait se dresser comme un obstacle insurmontable entre Emma et Victor. Une chose dont on exagérait l'importance, une faute légère, un enfantillage peut-être? En tous cas, à supposer que ce mariage se présentât dans des conditions défavorables au point de vue de l'opinion publique, cela ne m'arrêterait pas, du moment qu'il s'agissait du bonheur et de la vie de ma fille.

Je partirais donc le lendemain pour Vormezeele, afin de tenter un dernier et suprême effort.

XXIX

Il pouvait être environ sept heures du matin lorsque je fis atteler. Ma fille m'avait fait promettre de ne rien négliger pour assurer son bonheur.

Arrivé à Vormezeele, je laissai ma voiture à l'auberge et me dirigeai à pied du côté où demeuraient les parents de Victor.

A mon entrée, la mère Storms se leva. Son mari ôta son bonnet, mais il resta assis. Tous deux me regardèrent avec une pénible surprise. Ils avaient pleuré, — la femme surtout, — et je vis à leur embarras qu'ils savaient ce qui s'était passé chez moi la veille.

Après leur avoir rendu leur salut, je demandai si leur fils était à la maison.

— Il est parti pour Menin par la malle-poste, monsieur, répondit Charles Storms

— Hélas ! ajouta la femme, le pauvre garçon est sans place et doit chercher un autre gagne-pain.

— Il est si malheureux ! reprit le père. L'idée que vous pourriez l'accuser d'ingratitude, monsieur, le désespère; mais vous serez généreux, n'est-ce pas, et vous lui pardonnerez la conduite que lui dicte une inexorable fatalité.

— Ainsi, vous savez que je lui ai offert la main de ma fille ?... Je l'estimais assez pour le nommer mon fils, et je voulais en faire mon associé. Malgré tout ce que j'ai pu lui dire, il a repoussé mon offre. Connaissez-vous la raison de ce refus incompréhensible?

— Nous la connaissons depuis vingt ans, monsieur.

Il y eut un moment de silence.

Je pris une chaise, l'approchai de Charles Storms, et lui dis avec douceur :

— Voyons, mon ami, causons avec calme. Victor et Emma s'aiment. Si votre fils pouvait devenir le mari de ma fille, cela la rendrait très heureuse, il le reconnaît lui-même, et c'est naturel. Mais il prétend qu'une raison secrète ne le lui permet pas. D'après ce que j'ai pu comprendre, il doit s'être passé autrefois des choses peu honorables pour lui, attendu qu'il dit que son nom est flétri. Je suis sûr que le jeune homme s'exagère la gravité du fait. Et je ne serais pas surpris d'apprendre de vous qu'il s'agit au fond d'un malheur et non pas d'un acte volontaire. En tous cas, je suis prêt à pardonner l'égarement d'un moment. Confiez-moi donc le secret de votre fils; vous verrez que sa crainte n'était pas fondée.

Tous deux me regardèrent tristement sans rien dire.

— Vous êtes des personnes sages, et vous me connaissez assez pour savoir que je suis incapable d'abuser de votre confiance. Parlez donc, je vous en prie.

Je n'obtins pas encore de réponse. Après quelques instants d'un pénible silence, M. Storms parut disposé à déférer à mon désir. Mais sa femme se leva lui imposant silence de la main :

— Charles, vous hésitez, imprudent ! Taisez-vous, taisez-vous.

— Je me tairai, je ne parlerai pas, dit l'homme en se laissant retomber sur son fauteuil.

— Quoi ! ce secret est-il donc si terrible? m'écriai-je effrayé. Victor se serait-il déshonoré pour toujours. A-t-il commis quelque méfait?

— Monsieur ! oh ! monsieur ! s'écria la mère dont les yeux brillèrent d'indignation. Vous, monsieur Roobeck, vous êtes certainement un honnête homme, généreux et bon; mais si votre cœur et votre vie sont restés aussi purs que le cœur et la vie de notre Victor, alors vous pouvez bénir Dieu de la grâce qu'il vous a faite. Lui, un malfaiteur? Un enfant au berceau n'est pas plus innocent que lui.

La tête me tournait; mon cerveau s'obscurcissait. Que devais-je penser? Victor n'avait jamais commis une action blâmable; ses parents non plus ; comment alors pouvait-il y avoir une flétrissure sur son nom ? Et quelle chance me restait-il d'amener ces gens simples à une explication compréhensible?... L'image de ma pauvre fille se dressa devant mes yeux ; je voyais ses pleurs, j'entendais ses sanglots; elle tendait vers moi ses mains suppliantes et me conjurait de la sauver d'un désespoir mortel.

Ne pouvant me résoudre à cesser des instances d'où dépendaient le repos et le bonheur de mon enfant, je repris d'une voix altérée :

— Je comprends que vous ayez pitié pour votre fils; mais serez-vous sans cœur pour ma pauvre Emma et pour moi, dont vous baisiez naguère les mains dans une effusion de reconnaissance? Si je devais partir d'ici sans une parole consolante pour elle, elle en deviendrait malade : elle en mourrait peut-être... Et si vous appreniez plus tard qu'elle a succombé, votre conscience ne vous ferait-elle pas de reproches? Ne craindriez-vous pas que Dieu ne vous demandât compte de votre cruauté?

Le père était profondément ému et visiblement ébranlé.

— Je voudrais pouvoir tout vous dire, monsieur, murmura-t-il tristement. Mais à quoi bon ? A la moindre explication votre chagrin serait mille fois plus grand.

— Oh ! taisez-vous, Charles, taisez-vous ! s'écria sa femme. Si vous parlez, vous porterez à Victor un coup fatal et irréparable, sans profit pour monsieur, car au premier mot il fuira notre maison avec horreur.

Épuisé et découragé, je laissai tomber ma tête dans mes mains et ne pus retenir mes larmes. Le sort était impitoyable pour moi : je ne pourrais pas sauver ma fille ; je la verrais peut-être mourir comme sa mère !

Le spectacle de mes souffrances triompha de la résistance de Charles Storms.

— Vous le voulez, monsieur? dit-il. Eh bien, je parlerai.

— Non, Charles, pour l'amour du ciel, ne le faites pas ! s'écria sa femme.

— Je le veux ! répliqua le mari. Mon cœur

saigne de pitié : je ne puis pas le supporter davantage.

Je le suppliai à mains jointes de suivre sa généreuse inspiration.

— Ah ! Charles, pensez au pauvre Victor ! soupira la mère Storms.

— Mais, Thérèse, si M. Roobeck nous promet de ne jamais répéter à personne, à personne au monde, ce que je vais lui dire.

— Oh ! je vous le jure, braves gens.

— Sur votre parole d'honnête homme?

— Sur tout ce qui m'est cher.

— Eh bien, Thérèse, tenez-vous tranquille et laissez-moi faire. Ne m'interrompez pas, monsieur doit tout savoir et ce sera long.

La femme, évidemment mécontente, s'assit à quelque distance de nous, et Charles Storms commença :

— C'était il y a environ vingt ans : nous demeurions à Laquesnoy, un village au bord de la Deule, pas loin au-dessus de Waesten. J'y étais géomètre et un peu agent d'affaires. Notre maison était, comme ici, à l'extrémité de la commune. Nous étions mariés depuis trois ou quatre ans...

— Mais où allez-vous, Charles? interrompit sa femme. Monsieur n'a pas besoin de savoir tout cela.

— Si, si : un peu de patience, femme : chacun parle à sa façon, et monsieur n'apprendra que trop tôt le terrible secret qui pèse sur notre pauvre Victor. Donc, nous étions mariés depuis trois ou quatre ans, et nous n'avions pas d'enfant. Ma femme en était inconsolable... Vers ce temps-là arriva à Lequesnoy une bande de paysans, vous savez bien, monsieur, de ces gens qu'on appelle en France des Bohémiens. Ils avaient, au nombre d'une dizaine d'hommes, d'autant de femmes et d'une vingtaine d'enfants de tout âge, établi leur campement dans un petit bois, pas loin de notre maison. Les hommes étamaient des chaudrons ou refondaient des cuillères cassées; les femmes tiraient les cartes; les enfants couraient après les passants et mendiaient. C'était là leur gagne-pain apparent, mais c'étaient des voleurs de profession, et ils dérobaient tout ce qui se trouvait à leur portée. Comme ils commettaient leurs larcins loin de notre commune et que les villageois craignaient que si on les chassait ou si on leur cherchait noise, ils ne s'en vengeassent en allumant des incendies, on les laissait en paix, et on leur donnait même du foin et de l'avoine pour leur petits chevaux à longue crinière. Beaucoup de villageois se rendaient dans le petit bois pour contempler cette étrange population dans son campement. La plupart des hommes étaient absents pendant la journée, ou dormaient çà et là à l'ombre : seules, quelques femmes, vieilles et affreusement sales, cuisinaient au milieu d'une fumée suffoquante; mais le campement grouillait d'enfants qui n'avaient sur le corps que des chemises déchirées ou de lamentables haillons, si sordides et repoussants que cette vue soulevait le cœur. Les plus petits se vautraient dans la boue et dans le fumier des chevaux.

— Mais, Charles, vous abusez de la patience de monsieur, dit la femme. Vous n'en finirez jamais !

Je la suppliai par gestes de ne pas interrompre.

— Comme je le disais, reprit Charles Storms, beaucoup de ces enfants bohémiens, malgré leur malpropreté, avaient de charmants visages. La plupart avaient des yeux noirs et brillants, une petite bouche et des dents très blanches. Nous en vîmes un sur les bras d'une vieille femme, qui tendait ses petites mains avec une extrême gentillesse vers un homme très laid, marqué d'une grande cicatrice sur le nez et les lèvres, et qui lui criait le doux nom de « padre, padre ». Nous nous fîmes cette réflexion qu'il était étrange de voir d'aussi laides gens avoir de si jolis enfants. Ma femme plaignait le triste sort de ces pauvres petites créatures; elles n'étaient pas seulement destinées à grandir dans l'ordure et dans la malpropreté; et quels exemples pouvaient-elles recevoir de leurs parents, à demi sauvages et voleurs de profession? Un jour que nous avions été visiter le campement des Bohémiens, nous fûmes réveillés au milieu de la nuit par deux ou trois coups rudement frappés à notre porte. Je ne voulus pas me lever, pensant que c'étaient des Bohémiens qui, au retour de quelque expédition nocturne, s'amusaient suivant leur habitude à jeter des pierres sur les portes. Nous entendîmes ensuite un bruit de pas qui s'éloignaient, puis plus rien... Comme je venais de me rendormir, ma femme se secoua en disant d'une voix inquiète : «Charles, n'entendez-vous pas ces vagissements à notre porte? — Ce sont des chats, répondis-je d'un air de mauvaise humeur. — Non, non, dit-elle, ce sont les cris d'un enfant qui a faim. » Nous regardâmes par la fenêtre, et nous aperçûmes un objet blanc qui avait l'air de se remuer. Nous allumâmes une lumière, et nous allâmes voir. C'était en effet un petit enfant vêtu seulement d'une chemise, et qui, en apercevant le rayonnement de la lumière, tendit vers nous ses petits bras. Ma femme, profondément touchée, le serra sur son cœur et l'emporta dans la maison. Elle était presque folle de bonheur, l'enfant était charmant, et le froid de la nuit ne paraissait pas lui avoir fait du mal. C'était une faveur spéciale du ciel que l'arrivée de cet enfant. Nous étions convaincus qu'il avait été déposé à notre porte par les Bohémiens, car nous croyions l'avoir vu sur les bras

de la vieille Bohémienne dont je parlais tout à l'heure, souriant à l'homme à la cicatrice. Nous résolûmes donc de garder l'enfant, et de l'élever comme notre propre fils...

— Et cet enfant de Bohémiens, c'est Victor? interrompis-je avec une émotion croissante. Vous n'êtes pas ses parents?

— Non, monsieur; mais nous l'avons aimé et élevé comme si c'était notre sang qui coulait dans ses veines; nous nous sommes privés du nécessaire pour lui donner de l'instruction. Mais nous ne le regrettons pas, car Victor est la lumière et la joie de nos vieux jours.

Je n'écoutais plus, et ne pensais qu'à la portée de cette révélation. Tout espoir n'était pas perdu, car Victor n'était pas responsable de son origine. D'ailleurs, des considérations de naissance ne devaient pas me retenir, puisque le bonheur de ma fille était en jeu.

— Mes amis, leur dis-je, la chose n'est pas si terrible que vous vous l'imaginez. Puisque vous avez fait passer Victor pour votre fils et qu'il porte votre nom...

— Vous vous trompez, monsieur; comme nous l'avons trouvé sur le seuil de notre porte, l'autorité a exigé qu'il fût inscrit sous le nom de Victor Lapierre.

— Et vous êtes sûrs qu'il est le fils de ces Bohémiens? demandai-je. C'est peut-être un enfant qu'ils avaient volé, car ses traits ne sont pas ceux de la race bohémienne...

— Écoutez encore, monsieur, je n'ai pas fini. Voici le pire. Après que nous eûmes résolu de garder l'enfant, je me rendis au lieu du campement des Bohémiens pour racheter du père le droit de le garder. Mais les Bohémiens avaient disparu. J'allai au village où j'appris avec épouvante que pendant la nuit on avait dévalisé complètement une ferme dans une commune voisine, et assassiné le fermier et sa femme. On se mit à la poursuite des meurtriers, mais les Bohémiens s'étaient déjà dispersés, et la plus grande partie avait sans doute franchi la frontière. On ne parvint à en arrêter que deux, qui furent convaincus d'avoir pris part au meurtre, et guillotinés... Un an après cet événement nous partîmes pour Ypres, ma ville natale, et depuis quatre ou cinq ans nous habitons Vormezeele... Vous savez tout, maintenant, monsieur, et vous comprenez facilement les raisons que nous avions de cacher à tout le monde l'origine de Victor; sa conduite ne doit plus vous étonner. Victor est un enfant trouvé. Cela seul est déjà une tache : mais que serait-ce si l'on venait à savoir qu'il est le fils d'un meurtrier.

— Victor le fils d'un meurtrier? m'écriai-je. Qui peut vous le faire supposer?

— J'en suis sûr, monsieur, tout à fait sûr. J'ai vu les deux Bohémiens monter sur l'échafaud; l'un d'eux était l'homme à la cicatrice. Et Victor le sait, le malheureux! Il y a trois ans, dans le délire de la fièvre, j'ai laissé échapper devant lui ce terrible secret.

— Mais qu'est-ce qui vous donne la conviction que cet homme était réellement le père de l'enfant que vous avez trouvé à votre porte? n'avez-vous rien fait pour avoir une certitude complète?

— Si, monsieur; j'ai tenté par tous les moyens possibles de voir les Bohémiens dans leur prison : mais on me l'a impitoyablement refusé. Je voulais leur montrer quelque chose, un signe que l'enfant portait au cou quand nous l'avons trouvé : un médaillon en étain, au milieu duquel il y avait une grande étoile...

— Un médaillon? Une étoile? répétai-je pâle et tremblant d'émotion.

— Et cinq étoiles plus petites, monsieur!

— O Dieu miséricordieux, serait-il possible? m'écriai-je. Où est-il? où est-il?

— Je n'en sais rien; perdu probablement.

— Non, non, monsieur, pas perdu, dit la femme. Il est en haut, dans un tiroir, avec les premiers linges de l'enfant.

— Ah! je vous en prie, je meurs d'impatience, allez chercher le médaillon, montrez-le moi.

Elle monta et revint immédiatement. Je poussai un cri de joie, car j'avais reconnu l'objet au premier coup d'œil.

— Un couteau, un couteau! criai-je.

On alla en chercher un; je fendis le médaillon et, à la grande surprise des vieilles gens, j'en tirai un morceau de parchemin sur lequel on lisait :

« Frédéric Delsalle, fils de Paul-Alexandre et de Marie-Caroline-Sébastienne de la Roche, né à Paris le 3 février 1790, chaussée d'Antin, 24, et baptisé le lendemain à l'église de la Madeleine. »

— Ce n'est pas l'enfant des Bohémiens! Volé par des dragons, livré, vendu peut-être par eux à ces misérables! balbutiai-je tout hors de moi. Voyez, son vrai nom est Frédéric Delsalle! ses parents demeuraient à Paris; il est noble de naissance, il est riche!... Ah! Dieu du ciel, mon cœur paternel est comblé de votre grâce infinie. Sauvée, sauvée, ma pauvre Emma!

Je retombai sans force sur ma chaise, incapable de proférer une parole de plus, mais le visage rayonnant de bonheur. Victor était l'enfant de l'émigré, le propriétaire du trésor, et c'était lui qui allait devenir mon fils.

Au bout d'un instant je me levai, et je me dispo-



Une très vieille femme. (Page 98.)

sais à partir au plus vite pour faire part de l'heureuse nouvelle à ma fille, mais Charles Storms et sa femme me supplièrent de leur donner quelques explications.

Je leur racontai en peu de mots l'histoire des émigrés, des dragons, et du trésor qui était resté en ma possession depuis dix-neuf ans. Victor — ou plutôt Frédéric Delsalle, car c'était le nom que nous devions lui donner désormais, leur dirait le reste, car il savait tout aussi bien que moi. Ils n'avaient qu'à lui montrer le médaillon et le morceau de parchemin sur lequel il pourrait lire son propre nom et celui de ses parents. Dès qu'il reviendrait de Menin, ils devaient l'envoyer à Visseghem pour me parler, sinon, je reviendrais moi-même le lendemain matin ; mais, pour le moment, je n'avais ni le temps ni la patience de rester davantage.

Dans mon exaltation j'embrassai les deux vieillards, et leur présageai le bonheur et la richesse, puis je sortis, je fis atteler en toute hâte, et je repris le chemin du logis.

XXX

J'étais un messager de bonheur ; ma poitrine haletait, mon âme nageait dans l'éther... La voiture, lancée à fond de train, ne marchait pas assez vite à mon gré.

Hélas ! mes angoisses et les souffrances de ma pauvre Emma n'étaient pas terminées. Il y avait un quart d'heure que j'avais quitté Vormezeele, lorsqu'une réflexion, qui traversa mon esprit comme un éclair, glaça le sourire de mes lèvres... Ma fille pouvait-elle espérer de devenir jamais la femme de Frédéric Delsalle ? Il était de sang noble et probablement de naissance illustre ; si, par reconnaissance, par amour, il ne reculait pas devant

une pareille alliance, ses parents y consentiraient-ils? Et pouvions-nous profiter des circonstances pour nous élever et nous enrichir par lui! Ces pénibles réflexions me replongèrent dans le découragement dont je venais de sortir... Mais depuis dix-neuf ans j'avais porté ma croix avec courage; à tout prix je voulais remplir mon devoir jusqu'au bout, et j'étais persuadé que ma fille saurait faire le sien, et se sacrifier s'il le fallait au bonheur de Frédéric.

Je trouvai ma fille dans sa chambre, devant la fenêtre. Elle vit sans doute sur mon visage que je ne lui apportais pas de bonnes nouvelles, car elle s'approcha lentement et m'interrogea des yeux sans rien dire.

— Assieds-toi, Emma, lui dis-je. J'apporte des nouvelles si étonnantes, si extraordinaires, que tu auras peine à les croire.

Et je lui racontai aussi brièvement que possible toute l'histoire des émigrés, de leur fils et du trésor.

Son premier mouvement fut de se jeter à mon cou en poussant un cri de joie. Je m'attendais à cette effusion et j'y étais préparé. Aussi pris-je toutes mes précautions pour lui faire comprendre petit à petit qu'elle ne devait pas se faire d'illusions, et qu'une alliance avec Frédéric Delsalle rencontrerait probablement des obstacles invincibles à cause des préjugés de caste et de la distance qui nous séparait de lui.

— Peut-être, lui dis-je en finissant, M. Delsalle passerait-il par-dessus toutes ces considérations de famille et de fortune; mais nous, qui l'aimons, nous devons lui montrer que nous n'obéissons pas à un sentiment égoïste. Et s'il doit s'élever entre lui et nous un combat de générosité, c'est à nous seuls que doit rester la victoire. Ne le penses-tu pas comme moi, mon enfant?

Elle avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine et pleurait en silence.

— Je comprends, Emma, continuai-je, que cette cruelle déception te brise le cœur. Mais si M. Delsalle, par reconnaissance, par amour pour toi, se décidait à une mésalliance, sais-tu quelle destinée serait la tienne?

Je lui fis un tableau effrayant des humiliations et des mortifications qui attendent les filles du peuple qui entrent dans une famille noble. Elle continuait à pleurer à chaudes larmes.

— Ton chagrin, Emma, ton désespoir, me déchirent le cœur. Prends courage, ma pauvre enfant; que l'idée de te sacrifier pour lui te rende forte. Console-moi, dis-moi que tu supporteras avec résignation l'amertume de ton sort, par amour pour lui et par amour pour moi.

Elle releva la tête; ses larmes ne coulaient plus. Elle me prit la main et me dit d'une voix assez calme :

— Cher père, vous avez raison. Tout espoir m'est interdit. Empoisonner sa vie? Le déshonorer aux yeux des gens de sa condition? Non, cela ne sera pas, cela ne doit pas être. Consolez-vous donc, je connais mon devoir et je le remplirai sans murmurer.

— Merci, ma bonne Emma; et tu ne pleureras plus?

— Ne plus pleurer, mon père? — et ses yeux se mouillèrent de nouveau, — Mon cœur se briserait, mais ne faites pas attention à mes larmes, elles n'affaibliront pas ma résolution. Insensiblement, dans quelques jours, je retrouverai mon courage. Désormais je ne veux plus penser qu'à votre bonheur. Pour cela il faut que je sois gaie, n'est-ce pas ?.. Eh bien, je le deviendrai... pour vous, mon père chéri.

Je sentais les larmes me monter aux yeux; mais j'eus la force de les refouler, et je lui dis :

— Emma, la mère de Frédéric, si elle vit encore, habite Paris. C'est à elle que j'aurai à rendre comte du trésor. En tout cas, sa famille y demeure assurément. Je partirai avec lui pour Paris le plus promptement possible. Mon témoignage est nécessaire pour établir sa véritable origine, car jusqu'à présent il n'est encore que Victor Lapierre, et sans une décision de la justice il ne peut pas reprendre son état civil légitime. C'est avec inquiétude, avec angoisse même, que je me vois contraint de te quitter, peut-être pour plusieurs semaines.

— Oh! ne craignez rien, mon père, répondit-elle avec un sourire qu'elle s'efforçait de rendre encourageant. Pendant vingt ans vous avez sacrifié votre repos et votre bonheur pour des gens qui vous étaient inconnus; la force me manquerait-elle pour suivre votre exemple, maintenant que je sais que c'est pour lui, pour son bonheur, pour son bien-être que je me sacrifie?

Elle prononça ces derniers mots avec l'accent d'une résolution si fermement arrêtée, que je l'embrassai avec une émotion profonde mêlée d'admiration.

— Crois-tu utile ou convenable, Emma, lui demandai-je encore tout attendri, que M. Delsalle se retrouve en ta présence avant son départ pour Paris?

— Non, mon père. L'idée de ne plus jamais le revoir peut-être est douloureuse et même terrible, mais à quoi bon une nouvelle entrevue? à nous déchirer le cœur à tous les deux?

— Tu as raison, ma fille. Maintenant, je dois te laisser seule un moment. Il faut que j'écrive à Marguerite, pour la prier instamment de venir à Visse-

ghem. Elle veillera sur toi, et te tiendra compagnie pendant mon absence.

— Oui, mon cher père, faites cela, répondit-elle toute joyeuse; il y a si longtemps que je désire voir ma marraine.

— Ta grand'mère voudra bien rester ici avec toi jusqu'à l'arrivée de Marguerite, tu ne resteras donc pas seule.

Je me retirai dans mon cabinet, où j'écrivis rapidement la lettre suivante.

« Ma chère Cousine,

» Il s'est passé aujourd'hui des choses tellement extraordinaires, et qui ont fait une telle impression sur mon esprit, que je suis incapable de vous écrire avec suite. En me lisant vous n'en pourrez pas croire vos yeux.

» Depuis plus de quatre ans j'avais pour commis un charmant jeune homme, bon et bien élevé. Ma fille et lui s'aimaient. Je consentais à leur mariage, mais il refusait, pour une cause secrète qu'il ne voulait pas me confier. Je me rendis chez ses parents. Sa raison secrète, c'est qu'il était un enfant trouvé. Un enfant trouvé, Marguerite! Est-ce que cela ne vous fait rien pressentir? Eh bien, oui, cet enfant, c'est celui des émigrés, c'est Victor Storms, ou plutôt Frédéric Delsalle. Il sait toute notre histoire, tout ce que nous avons souffert pour lui conserver son héritage. Il parle de vous avec une admiration, un enthousiasme! Je pars demain avec lui pour Paris, pour le faire reconnaître sous son vrai nom. Sa mère vit peut-être encore. Nous savons où elle demeurait jadis. Emma est désolée. Elle ne peut plus songer à épouser Frédéric Delsalle; songez donc! un noble! Nous serons peut-être plusieurs semaines absents. Venez sans retard à Visseghem; votre présence sera une grande consolation pour votre filleule... Venez vite, vous serez reçue à bras ouverts. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage. Pardonnez-moi ma défiance d'autrefois. Je n'ai pas cessé de vous estimer et de vous porter l'affection la plus vive.

» Votre dévoué cousin et ami. »

Ma lettre cachetée, j'envoyais immédiatement un domestique la porter à Wacten, d'où elle pourrait partir encore par la voiture de nuit.

Puis je retournai auprès de ma fille, m'appliquant à la consoler de mon mieux. A chaque instant j'attendais Frédéric Delsalle; mais il n'était pas encore venu quand sonna l'heure de se coucher. Probablement il était revenu trop tard de Menin à Vormezeele.

XXXI

Le lendemain, dès l'aube, j'étais à la fenêtre pour épier l'arrivée de Frédéric. Mon impatience était grande; quatre ou cinq fois je descendis pour aller regarder dans la rue; mais chaque fois je revins à mon poste d'observation, d'où la vue s'étendait plus loin.

Emma vint me rejoindre. Ses yeux étaient rouges, et aux premiers mots que je lui adressai, elle se remit à pleurer. J'essayai de la consoler et de lui donner courage.

— Vous vous trompez, mon père, répondit-elle : j'aurai la force d'accomplir mon sacrifice. Mais la violence que je me fais pour arracher de mon cœur le sentiment qui s'y est enraciné, le fait saigner d'une cruelle blessure. Elle ne peut se cicatriser en un jour. Les larmes sont le baume qui la fermeront lentement mais pour toujours. Ne craignez rien pour moi; je connais mon devoir et n'y faillirai point.

Pendant qu'elle parlait, je regardais de temps en temps par la fenêtre du côté de Vormezeelle. Tout à coup je lui dis vivement, en me retournant :

— Emma, Emma, monsieur Frédéric arrive; je le vois là-bas qui traverse la place. Je cours à sa rencontre. Toi, reste ici : tiens-toi tranquille; s'il insiste pour te voir, je lui dirai que tu dors encore, que tu n'es pas à la maison... que tu es allée à Lille...

En achevant ces mots je descendis à la hâte et me plaçai devant la porte de la maison pour attendre M. Delsalle.

Son visage rayonnait de joie, mais il ne pressait point le pas. Il voulait probablement éviter d'éveiller l'attention curieuse des villageois.

Quand il fut près de moi, je lui tirai mon chapeau et m'inclinai profondément en lui disant :

— Mon salut respectueux à M. Frédéric Delsalle. Tout ce que vous voyez ici, monsieur, vous appartient.

Mais lui, me sautant au cou sans me laisser achever, s'écria :

— Père, mon bon père, taisez-vous, taisez-vous, ne me parlez pas d'argent! Ne troublez pas le bonheur dont mon cœur est inondé. Je devrais m'agenouiller devant vous, qui vous êtes sacrifié pendant vingt ans pour l'enfant des proscrits. Mais l'amour est plus fort en moi que le respect. Dieu me donne un nom, une fortune; mais ce n'est pas de cela que je le bénis le plus sincèrement. Non, c'est parce qu'il me permet d'appeler du doux nom de père mon généreux protecteur, mon bienfaiteur. Voilà mon bonheur, la réalisation de tous les vœux de mon âme.

L'expression enthousiaste de sa reconnaissance m'arracha des larmes. Je le pris par la main et je voulus le conduire au bureau, mais il s'arrêta et demanda :

— Emma! Où est Emma? Qu'elle doit être contente! Je le sens aux battements de mon cœur. Ah! mon père, conduisez-moi près de ma promise!

— Ma fille dort encore, lui dis-je. Les étonnants événements d'hier, vous le comprenez, nous avaient causé une grande agitation, et nous en avons causé très tard avant d'aller nous coucher. Ne troublons pas son sommeil. Venez avec moi au bureau, nous y causerons en liberté : j'ai beaucoup, beaucoup de choses à vous dire.

Il me suivit en murmurant :

— Mais, mon père, est-ce que je ne sais pas tout? n'ai-je pas lu votre manuscrit? Je n'en ai pas oublié un mot. Je le sais par cœur.

J'appelai un domestique et lui donnai l'ordre d'atteler la voiture et de la tenir prête sous le porche.

Arrivé dans le bureau, je présentai une chaise au jeune homme et, m'asseyant à côté de lui, je lui dis :

— Monsieur Delsalle...

— Pour l'amour du ciel, ne me dites plus monsieur! s'écria-t-il. Ce mot dans votre bouche me fait souffrir, mon père.

— Eh bien, soit! Frédéric, vous êtes incontestablement l'enfant des émigrés qui m'ont donné votre héritage à garder. Tout ce que je possède vous appartient, et je suis prêt à vous en rendre compte...

— Je n'ai plus rien à apprendre à ce sujet, mon père. Vous me devez deux cent quarante mille francs, et puis c'est tout.

— Non mon ami, comme mon manuscrit vous l'a appris, ma dette envers vous et votre mère, y compris les immeubles, s'élève à près d'un demi-million. Et ce qui est raisonnable et honnête...

— Vous dites cela, mon père, interrompit-il, en acquit de ce que vous croyez être votre devoir; mais ne sentez-vous pas que vous calomniez mon cœur! Souvenez-vous du jugement que j'ai porté sur cette affaire lorsque j'implorais votre assistance pour Jean Bokstal. Me croyez-vous assez versatile, assez égoïste pour changer de sentiment maintenant que la fortune me sourit? Vous me devez deux cent quarante mille francs, ni plus ni moins. Si le respect ne me retenait pas je vous dirais que je ne veux pas en entendre parler davantage. D'ailleurs, mon père, que signifient tous ces comptes entre nous? Je deviens votre fils : vous êtes seul, nous devons embellir vos vieux jours; nous ne vous quittons pas, et tout devient commun entre nous : argent, heur et malheur, n'est-ce pas ainsi, père?... Mais Emma ne serait-elle pas encore levée? J'entends à peine ce que vous avez la bonté de me dire. L'impatience me donne la fièvre.

Mon but était de gagner du temps pour le préparer à recevoir des communications pénibles.

— Je suis pleinement convaincu, lui dis-je, que vous êtes l'enfant des émigrés et que votre nom est Frédéric Delsalle; mais cela n'est pas suffisant pour vous donner le droit de porter ce nom. Il faut un jugement du tribunal pour lequel mon témoignage est nécessaire. A cet effet nous devons partir pour Paris, car jusqu'à présent, mon ami, aux yeux de la loi vous n'êtes encore que Victor Lapierre, l'enfant trouvé.

— O mon Dieu! s'écria-t-il, la joie m'a empêché de songer à cela. Hélas! mon bonheur devrait donc être retardé jusqu'après ce jugement? Je ne pourrais pas contracter un mariage valable aux yeux de la loi?

— Non, mon ami, aucun, sinon sous le nom de Victor Lapierre.

— Partons pour Paris, mon père, aujourd'hui même.

— Je dois m'apprêter pour ce voyage, Frédéric. Nous partirons demain... Qui sait si nous ne trouverons pas votre mère en vie?

— Ma mère! — Et ses yeux devinrent humides.

— Ah! ne me donnez pas cette espérance vaine! Je n'ai pas cessé, la nuit dernière, de penser à mon pauvre père et à ma mère; j'ai prié et pleuré. Mon père est tombé sous les coups de cruels assassins. Si ma mère n'a pas eu le même sort, elle sera morte de chagrin.

— Comment pouvez-vous le savoir, Frédéric? Nous aussi nous avions des raisons de croire qu'un enfant presque mourant, emporté de chez nous par des soldats impitoyables, aurait succombé... Et voyez! vous voilà devant moi en pleine santé!

— Comment expliqueriez-vous alors que ma mère, qui savait parfaitement où vous demeuriez, ne se serait jamais informée de vous ni de son enfant?

— A cela, Frédéric, je ne saurais vous répondre.

— Hélas! mes parents sont au ciel!

— Rien n'est impossible, mon ami. En tous cas il est probable que nous trouverons à Paris beaucoup de vos parents : des frères et sœurs de votre père et de votre mère, des neveux et des nièces, car les maisons nobles de France ont ordinairement beaucoup de branches.

— Soit, mon père, murmura-t-il avec impatience. Je ferai tout ce que vous me conseillerez; mais, je vous en supplie, allons voir si Emma n'est

pas descendue. Ah ! si je pouvais la serrer dans mes bras sous vos yeux !

— Il était temps, pensai-je, de lui faire comprendre que son vœu ne pouvait pas se réaliser.

— Frédéric, lui dis-je, je suis désolé de vous affliger; mais, vous le savez, toute ma vie j'ai été l'esclave du devoir; j'espère que le même sentiment vous rendra assez raisonnable et assez fort pour vous soumettre avec résignation à la nécessité.

— Ciel ! qu'allez-vous m'apprendre? s'écria-t-il en pâlissant, comme s'il prévoyait la vérité.

— Avant tout, Frédéric, je suis forcé de vous dire que vous ne verrez pas Emma aujourd'hui...

— Je ne verrai pas Emma ? Est-elle malade ?

— Non, mon ami, elle n'est pas malade; mais elle veut, pour votre bonheur et votre honneur, sacrifier ses plus chères espérances.

Il me regarda en tremblant, attendant une explication plus précise.

Je recommençai alors pour lui le discours que j'avais débité à ma fille sur les mésalliances, les unions disproportionnées, les devoirs de son rang, mais il ne voulut pas m'entendre.

— Quoi ! s'écria-t-il, vous offriez la main de votre charmante fille à un pauvre commis ? Et quand vous avez appris qu'il n'était qu'un enfant trouvé, sans famille, sans autre nom que celui de la pierre sur laquelle on l'a ramassé, vous n'avez pas encore hésité à lui donner votre fille en mariage. Et maintenant qu'il y a beaucoup moins de distance entre vous et le fils de nobles inconnus, qu'entre votre fille et l'enfant trouvé, je devrais me croire au-dessus d'elle, être ingrat et lâche, et sacrifier mon bonheur à des usages et à des idées que d'autres peuvent considérer comme légitimes, mais que je considère, moi, comme absurdes ? Non, non, Emma sera ma femme, dussé-je renoncer à mon vrai nom.

La lutte se prolongea pendant quelque temps sans qu'aucun de nous voulût se rendre. Je fis valoir surtout cet argument qu'à Paris nous aurions sans doute besoin de l'intervention de ses parents pour le faire reconnaître, et que nous ne pouvions rien décider quant à son mariage avec Emma avant de les avoir consultés à ce sujet. Comme il restait inébranlable, j'essayai de lui faire admettre que sa mère pouvait encore être en vie, et je m'aperçus enfin avec joie que, sur ce point du moins, j'avais réussi à porter le doute dans son esprit.

— Eh bien, mon ami, lui dis-je, si réellement nous trouvions votre mère vivante, à Paris ou ailleurs ?

— En ce cas, je lui raconterais tout, cher père ; je la supplierais à genoux; elle ne me condamnerait pas à un éternel chagrin.

— Et si une pareille alliance lui répugnait ?

— Non, non, elle ne me refuserait pas son consentement.

— Mais si elle le refusait, Frédéric ? Si elle-même vous suppliait à genoux de ne pas souiller le nom de votre père par une mésalliance ? Seriez-vous assez cruel pour déchirer le cœur de celle à qui vous devez la vie ?

Il courba la tête et parut vaincu.

Il y eut une pause. J'étais ému de pitié, car je sentais que sa douleur était grande. Et pour le consoler un peu, j'ajoutai :

— Allons, Frédéric, du courage, ce que le devoir exige de vous n'est peut-être qu'un retard. Si votre mère ou vos proches consentent à votre mariage avec Emma, moi de mon côté je ne m'y opposerai pas. Je reconnais que je ne prévois pas ce consentement; mais vous, qui croyez en être sûr, que l'espoir vous soutienne; attendez avec patience le résultat de notre entrevue avec vos parents.

— Eh bien, mon père, je me soumets à la triste nécessité, dit-il d'un ton décidé. Nous partons demain pour Paris, n'est-ce pas ?

— Oui, demain à huit heures nous partirons pour Lille où nous prendrons une chaise de poste. En attendant, restez à Vormezeele. J'y viendrai aujourd'hui même.

Je me levai pour le reconduire. Il me regarda avec une pénible surprise.

— O mon cher père, ne me renvoyez pas ainsi le cœur brisé ! Laissez-moi voir Emma, ne fût-ce qu'un moment !

— Impossible, mon ami, répondis-je. Une entrevue avec ma fille ne peut qu'augmenter sa tristesse. Soyez assez généreux pour ne pas insister. D'ailleurs, Frédéric, le sentiment de la bienséance doit vous faire comprendre que je ne puis pas déférer à votre désir.

L'idée de se mettre en route sans revoir Emma le frappa de désespoir. Il me sauta au cou en pleurant et renouvela sa prière avec une ardeur touchante.

Comme je restais inflexible, il courut au pupitre, prit une feuille de papier, et y écrivit fiévreusement quelques lignes. Puis il me le tendit en disant :

— Par pitié pour moi et pour votre enfant, ne refusez pas de lui montrer cet écrit. Ma propre douleur me dit combien elle doit souffrir. Laissez-moi la consoler.

Je jetai les yeux sur le papier, et j'y lus ce qui suit :

« Ayez foi en mon amour, Emma. Nulle autre que la généreuse amie de Victor Storms ne sera jamais la femme de Frédéric Delsalle. Bonne et

chère Emma, espoir et courage jusqu'à notre heureux revoir! »

Après avoir réfléchi que réellement ce billet préserverait ma fille d'un trop profond désespoir, et que je pouvais en tempérer l'effet autant qu'il serait nécessaire, je promis de le remettre à Emma.

M. Delsalle me suivit jusque sous le porche où la voiture l'attendait pour le conduire à Vormezeele.

Il m'embrassa encore une fois, me dit adieu jusqu'à l'après-midi, et monta dans la voiture que je suivis des yeux aussi longtemps que je pus.

Quand je rentrai dans la chambre où se trouvait ma fille :

— Frédéric est parti, n'est-ce pas, mon père? demanda-t-elle tristement. Il a sans doute pleuré amèrement. Partir, peut-être pour toujours, sans me revoir encore une fois, sans pouvoir me dire un dernier adieu!

— Il n'est point parti sans adieu, Emma. Monsieur Delsalle m'a remis une lettre pour toi.

— Une lettre de Frédéric pour moi? s'écria-t-elle en sautant de joie. Ah! donnez, mon père, donnez!

— Du calme, Emma; ce billet, qu'il n'a écrit que par compassion et générosité, contient l'expression d'une espérance que je considère comme vaine, tu le sais. Ne te laisse donc pas aller à des illusions, mon enfant, ne te prépare point de pénibles déceptions... Tiens, lis l'adieu de M. Delsalle.

Elle prit le papier et le regarda un instant.

— O bon Frédéric! murmura-t-elle. Si son sang est noble, son cœur est plus noble encore... Et moi aussi, je ne donnerai jamais mon affection à un autre homme; si je ne puis devenir sa femme, eh bien, fussions-nous séparés par le monde entier, me savoir aimée de lui et l'aimer moi-même, cela suffit à mon bonheur!

Je causai encore un peu avec elle, et, dès que je la vis assez calme, je rentrai dans ma chambre pour m'occuper des préparatifs de mon long voyage.

XXXII

Dans la matinée du troisième jour nous arrivâmes à Paris et nous descendîmes dans un grand hôtel de la rue Montmartre.

L'hôtelier répondit à nos questions qu'il n'y avait plus de Chaussée-d'Antin; qu'au commencement de la révolution cette rue avait porté pendant deux ans le nom de rue Mirabeau, et qu'elle s'appelait maintenant la rue du Mont-Blanc. Sans doute on avait changé souvent les numéros des maisons; mais d'après son idée l'ancien n° 24 devait être à peu près au milieu de la rue du côté gauche.

Notre impatience était si grande que nous prîmes à peine le temps de manger un morceau, et nous sortîmes immédiatement.

La rue du Mont-Blanc n'était pas loin; nous y arrivâmes en peu de temps.

Parvenus à la partie de la rue que l'hôtelier nous avait indiquée, nous demandâmes à plusieurs personnes si elles ne savaient pas où avait demeuré dans le temps un monsieur Delsalle; mais aucune ne put nous donner le moindre renseignement. Je me disais déjà que nous eussions mieux fait de nous adresser à la mairie, lorsque l'idée me vint de m'informer au côté droit de la rue. Je vis un épicier, reconnaissable à son tablier blanc, debout sur sa porte, tout près d'une très grande maison.

Lorsqu'il sut ce que nous cherchions, il nous dit :

— Monsieur Delsalle? Il a demeuré ici à côté, la maison à porte cochère; mais il y a longtemps. Feu mon père m'a raconté plus d'une fois qu'il a été assassiné par les septembriseurs.

— Et qui habite la maison maintenant? demandai-je.

— Toute sorte de gens, monsieur. Elle est louée par appartements.

— Monsieur Delsalle était marié; ne savez-vous pas où demeure sa veuve?

— Je crois qu'elle a été également victime de la terreur, mais je n'en suis pas certain. En tous cas, messieurs, si vous voulez être complètement renseignés, je puis vous en indiquer le moyen. Pas loin d'ici, rue des Moulins, n° 8, au quatrième, demeure une vieille femme de soixante-dix ans, qui vient encore quelquefois à la boutique chez moi, par habitude. Cette femme, nommée Catherine Courtois, était autrefois au service de M. Delsalle, et elle seule peut vous dire ce que vous désirez savoir.

Nous remerciâmes l'épicier pour ses précieux renseignements, nous sautâmes dans une voiture de place, et nous nous fîmes conduire au n° 8 de la rue des Moulins.

Le portier nous dit que Catherine Courtois était chez elle et que nous la trouverions au quatrième étage, la première porte à droite.

Nous grimpâmes l'escalier quatre à quatre.

La porte de la chambre indiquée était ouverte. Une très vieille femme tricotait assise près de la fenêtre. Son mobilier, fort bien entretenu, attestait une certaine aisance.

A notre apparition elle leva la tête et parut étonnée de la visite de deux inconnus.

— Messieurs, vous vous trompez probablement, dit-elle, le musicien demeure en face.

— Excusez-nous, ma bonne femme, répondis-je, c'est à Catherine Courtois que nous désirons parler.

— C'est moi, messieurs, dit-elle en se levant. Veuillez vous asseoir. Que désirez-vous?

— Du temps de la révolution, vous étiez au service d'un certain M. Delsalle, demeurant Chaussée-d'Antin, et qui a péri dans les massacres des prisons.

— Oui, monsieur, j'ai même été au service de ses parents. Mais ceux-ci étaient morts avant la révolution.

— Pourriez-vous nous dire quel a été le sort de sa femme?

— Ah! monsieur, je suis navrée chaque fois que j'y pense. Vous savez peut-être que M. et madame Delsalle étaient accusés d'avoir conspiré pour délivrer le roi des mains des Jacobins? Après une tentative infructueuse de fuite, il fut ramené à Paris avec sa femme et jeté dans un cachot. Ma bonne maîtresse parvint à s'échapper de la prison et de Paris, grâce à des amis dévoués. Elle se tint cachée pendant quelque temps dans les souterrains d'un château aux environs de Montmirail. Mais son asile fut trahi par un domestique infidèle. Elle fut ramenée en prison, et peu de temps après elle périt sur l'échafaud avec tant d'autres martyrs.

Il y eut un silence. Frédéric Delsalle détournait la tête et tenait la main devant ses yeux pour cacher ses larmes.

— Ce n'est pas par moi-même que je sais tout cela, poursuivit la vieille. J'ai appris la trahison du domestique plus tard, par une servante du château de Montmirail. Tandis que madame Delsalle attendait à l'Abbaye son tour de marcher à la mort, j'ai fait, au péril de ma vie, mainte tentative pour pouvoir lui parler. Mais toujours sans succès. La dernière fois que je la vis, — moment fatal! — ce fut quand elle était sur la terrible charrette. Je tombai évanouie, et je restai plusieurs mois malade..

— Vous savez bien, dis-je, que M. Delsalle avait un enfant, un petit garçon d'environ deux ans.

— Si je le sais, monsieur? s'écria-t-elle. Le petit Frédéric? Personne d'autre que moi ne portait le pauvre agneau sur ses bras, du matin au soir. Lorsque mes maîtres s'enfuirent de France, ils le prirent avec eux; je m'en souviens comme si c'était d'hier. J'ai porté l'enfant sous ma mante au milieu de la nuit, jusque sur la route de Saint-Denis, où mes maîtres, travestis en paysans, attendaient avec une voiture. Ce fut une cruelle séparation, monsieur! Dire que mes maîtres devaient porter leurs têtes à la guillotine, et que personne n'entendrait plus jamais parler de leur pauvre enfant! Dieu sait ce qu'il est devenu. Il est mort, sans doute.

— Savez-vous, demandai-je, si cet enfant ne portait pas au cou un signe de reconnaissance?

— Je le lui ai attaché moi-même avec un cordon noir; une petite boîte plate en étain.

Je tirai le médaillon de ma poche et le lui mis devant les yeux.

Elle y jeta un coup d'œil, et recula en joignant les mains.

— Grand Dieu! Est-il possible? Où vous êtes-vous procuré cet objet, monsieur? Frédéric Delsalle vivrait-il encore?

— C'est moi qui suis Frédéric Delsalle, bonne Catherine! s'écria mon compagnon en lui prenant les mains. Oui, je suis l'enfant que vous aimiez tant à porter dans vos bras!

La vieille femme recula encore davantage, et nous regarda des pieds à la tête avec méfiance, craignant évidemment d'être la dupe de deux imposteurs.

— En doutez-vous? demandai-je. Le médaillon n'est-il pas le même que vous avez attaché au cou de l'enfant? Et voici le morceau de parchemin où sont inscrits son nom et celui de ses parents.

— Oui, je reconnais bien tout cela, murmura-t-elle et ce jeune homme a vraiment quelque chose des traits de mes maîtres; je serais si heureuse de pouvoir vous croire; mais qu'est-ce qui me prouve... Oh! il y a un moyen de me convaincre. Le petit Frédéric pouvait avoir quinze mois lorsqu'il fut mordu profondément au bras par un petit kings-charles de madame Delsalle. Le docteur, craignant que le chien ne fût malade, brûla les morsures avec un fer rouge. Le chien n'était pas malade; il n'avait mordu l'enfant que par jalousie. Les cicatrices de ces brûlures ne peuvent pas être effacées... Ah! je vous en prie, monsieur, excusez mon indiscrétion, montrez-moi votre bras, là, près du coude gauche.

A peine M. Delsalle eut-il découvert son bras, que la vieille femme poussa un grand cri de surprise et de joie.

— Oui, oui, vous êtes Frédéric! s'écria-t-elle, vous êtes l'enfant de mes malheureux maîtres! J'ai si souvent baisé vos joues roses; eh! laissez la vieille Catherine vous embrasser encore une fois!

Et elle tomba tout en pleurs dans les bras du jeune homme.

Je restai silencieux jusqu'à ce qu'elle eût donné un libre cours à l'effusion de sa joie.

Alors je continuai mon interrogatoire, et j'appris d'elle qu'il n'y avait plus de parents de M. Delsalle à Paris, et qu'il n'y en avait jamais eu. S'il en exis-

tait encore, il fallait les chercher à Metz ou en Lorraine.

Lorsque je tâchai de savoir par elle si tous les biens de ses maîtres avaient été vendus comme biens nationaux, et si rien n'avait échappé à la confiscation, elle répondit :

— Monsieur Delsalle n'avait pas d'autres propriétés qu'une grande maison dans la rue actuelle du Mont-Blanc, et deux autres plus petites dans la même rue. Sa fortune consistait principalement en espèces, comme le comportait son commerce, car il était changeur, banquier...

— Son commerce, changeur, banquier? s'écria Frédéric. O ciel, quel espoir! Catherine, ma bonne Catherine, mon père n'était donc pas gentilhomme?

—Non, sans doute, monsieur. Votre grand-père était un fils de paysan de Malroy, un village près de Metz, et il avait gagné sa fortune par son travail.

Frédéric m'avait sauté au cou, et, fou de bonheur, pleurait sur ma poitrine en m'appelant son cher père.

Puis il se mit à sauter dans la chambre avec des démonstrations de joie, en criant:

— Béni soit Dieu! je ne suis pas noble! Plus d'obstacle à mon bonheur! Ah! si Emma pouvait savoir ce que nous venons d'apprendre! Comme elle bénirait le ciel! Elle souffre, elle pleure encore, la bonne et chère âme tandis qu'avec un seul mot... Ah! mon père, retournons à Visseghem bien vite. immédiatement, dussions-nous crever vingt chevaux! Donnez-moi de l'argent, de l'or, beaucoup d'or!...

Sans savoir quelle était son intention, je tirai de mon gousset une poignée de louis et les lui remis. Il les posa sur la table en disant :

— Tenez, Catherine, cela vous préservera du besoin pendant quelque temps. J'aurai soin de vous. Vous ne devez plus travailler, je ne le veux pas.

La vieille femme répondit qu'elle n'avait pas besoin d'argent, parce que M. et madame Delsalle, au moment de leur fuite, lui en avaient laissé assez pour lui permettre de vivre tranquillement; mais Frédéric, dans son impatience, ne l'écoutait plus. Il m'avait pris par la main et me suppliait de le suivre à l'hôtel et de quitter immédiatement Paris.

Il me laissa à peine le temps d'obtenir de la vieille femme la promesse qu'elle attesterait devant la justice que Frédéric était réellement l'enfant de ses anciens maîtres.

Naturellement elle s'y montra toute disposée.

Descendu dans la rue, j'essayai de persuader à Frédéric que nous ne pouvions pas retourner à Visseghem sans avoir rien fait pour atteindre notre but. J'obtins du moins qu'il consentît à m'accompagner chez un avocat renommé qu'on nous avait désigné, afin de savoir par lui ce que nous avions à faire et quelles pièces nous aurions à fournir pour faire prononcer la reconnaissance légale de la filiation de Frédéric Delsalle.

Nous sautâmes dans un fiacre et arrivâmes bientôt au domicile de l'avocat. Il était heureusement chez lui et arriva sans retard dans le salon où l'on nous avait introduits pour l'attendre.

Après lui avoir expliqué le but de notre visite, nous répondîmes pendant une heure à ses questions, pendant qu'il notait soigneusement toutes les particularités de notre récit.

La conclusion de notre entretien fut que nous pouvions retourner tranquillement en Flandre. Il se chargeait de tout et nous dirait par écrit quelles pièces nous aurions à lui apporter. Alors nous reviendrions à Paris afin de poursuivre devant les tribunaux la reconnaissance de Frédéric.

Nous retournâmes immédiatement à l'hôtel, nous fîmes chercher une chaise de poste; nous nous munîmes de provisions, de viandes froides, de pâtés et de bouteilles de vin; nous promîmes un bon pourboire au postillon, et nous partîmes au bruit des joyeux claquements de son fouet.

XXXII

Je pensais profiter du voyage pour causer sérieusement avec Frédéric et arrêter définitivement nos comptes respectifs; mais son esprit était à Visseghem, et il était si complètement absorbé par le désir de revoir Emma, que pendant la première journée du moins, il fut incapable de prêter l'oreille à autre chose.

Le deuxième jour je réussis pourtant, malgré lui, à le forcer de m'écouter. Il prétendait que, puisque tout allait devenir commun entre nous, nous n'avions plus besoin de parler de ces ennuyeuses questions d'argent. Mais je parvins à le convaincre qu'il était déraisonnable et imprudent de rester dans le vague sur des questions d'intérêt d'où pouvaient surgir plus tard des complications désagréables, et que je n'aurais point de repos tant qu'il pourrait me rester un doute sur le point de savoir si j'avais bien rempli mon devoir.

Après avoir lutté longtemps, sans aboutir à un résultat, il finit par me dire :

— Père, je veux mettre fin à ce pénible débat.

Ce que je vais vous proposer est mon dernier mot, et si vous continuez à faire de la résistance, je vous déclare formellement que je n'accepterai pas de vous autre chose que le trésor qui vous a été confié par mes parents. Je consens à disposer encore de cinquante mille francs outre les deux cent quarante mille qui forment le montant du trésor. Ces cinquante mille francs, je les emploierai à témoigner ma reconnaissance à ceux qui ont travaillé et souffert pour l'enfant des émigrés.

Il n'y eut pas moyen de le faire changer de résolution; il me fallut consentir à ce qu'il voulait, et comme je ne doutais pas que ces cinquante mille francs ne fussent destinés à assurer le sort de ses parents adoptifs, je n'essayai pas de pénétrer ses intentions, et je ne lui parlai pas davantage de cette affaire d'intérêts matériels.

Nons arrivâmes enfin à la frontière de notre chère Flandre; Frédéric était pâle d'impatience, et je voyais bien, à la fixité de son regard et au mouvement de ses lèvres, que son esprit n'était préoccupé que d'une seule chose : revoir sa chère Emma.

Lorsque nous commençâmes enfin à distinguer la pointe du clocher de Visseghem par-dessus les arbres, il me serra la main en poussant un gros soupir et me dit :

— Mon père, c'est là qu'elle attend ! Ah ! ma pauvre Emma, elle ne sait rien encore ! Elle pleure toujours peut-être... Mais comme elle va être heureuse ! Ah ! si les chevaux avaient des ailes !

Non loin du village nous rencontrâmes Marie Bokstal, la fille aînée de mon beau-père, qui suivait la chaussée un panier à son bras.

Je fis arrêter la voiture, et lui dis :

— Ma sœur, retournez chez vous au plus vite et dites à votre père et à votre mère que je les prie, que je les supplie de venir sans retard chez moi. Ils y apprendront des choses étonnantes.

— Votre cousine Marguerite est chez vous, me dit-elle.

— Ah ! ma cousine est à Visseghem ?

— Oui, depuis trois jours. Notre sœur Trinette est un peu malade, et Marguerite nous a apporté ce matin des herbes pour la guérir.

— Eh bien, courez, et dites à ma cousine que je dois lui parler tout de suite !

Le fouet claqua de nouveau, et les chevaux reprirent leur course rapide...

La chaise de poste n'était pas encore tout à fait arrêtée devant la porte de l'huilerie, que nous sautions déjà dehors et nous précipitions dans l'intérieur.

Dès le vestibule Frédéric fit retentir la maison des accents de sa voix.

— Emma, Emma, je ne suis pas noble ! criait-il ; mon père était un bourgeois, un marchand, comme le vôtre. Nous nous marions, vous devenez ma femme !

Ma fille avait entendu son appel et probablement compris ses paroles, car elle ouvrit elle-même la porte de l'appartement... et avant que j'eusse le temps de l'empêcher, les deux jeunes gens se tenaient étroitement embrassés, pleurant de joie et de bonheur, et remerciant Dieu de sa bonté infinie.

Après ce premier épanchement ils s'assirent et se mirent à causer à voix basse. Emma adressait une foule de questions à son ami, et elle avait l'air de l'écouter très attentivement; mais à chaque instant elle poussait de nouveaux cris de joie en songeant au bonheur qui l'attendait. Plus d'obstacle maintenant ! Elle devenait sa compagne pour toujours, pour toujours !

Tout à coup ma cousine entra avec maître Bokstal et sa femme.

— Frédéric, dis-je, voici Marguerite Rydams, avec qui vous avez fait connaissance en lisant mon manuscrit.

— Ah ! Marguerite, mademoiselle Rydams ! s'écria Frédéric Delsalle qui se leva en lui serrant les deux mains. Je sais ce que vous avez fait et ce que vous avez souffert pour mes infortunés parents et pour moi. Toute l'énergie dont votre belle âme est si abondamment douée, vous l'avez consacrée à la conservation de mon héritage; vous avez sacrifié vos plus belles années pour le bien-être d'un pauvre enfant absent. Chère Marguerite, cœur admirable, je ne sais pas comment vous témoigner ma reconnaissance. Votre vie avait un but autrefois; le ciel me donne le pouvoir de vous aider à l'atteindre. Ces dix mille couronnes, objet constant de vos espérances, vous les recevrez de ma main... Non, je vous en supplie, ne refusez pas ! vous me rendriez malheureux. Demeurez avec nous si vous voulez, je vous en saurai un gré infini; si vous le préférez, gardez votre liberté tout entière ; mais acceptez ce gage de ma reconnaissance, de mon inaltérable amitié... Et quant à vous, mon cher monsieur Bokstal, plus de leçons, plus de classe désormais !... Vous habiterez la petite ferme sans souci du lendemain... car je le veux ainsi. Tous ceux qui m'ont aimé et qui m'ont fait du bien doivent être heureux.

XXXIV

ÉPILOGUE

Trois mois après, lorsque Frédéric Delsalle eut obtenu la reconnaissance légale de son état civil, il conduisit sa chère Emma à l'autel et devint son heureux époux.

Le père Roobeck et Marguerite demeurèrent

avec eux. Les parents adoptifs de Frédéric, le père et la mère Storms, vinrent à Visseghem où on leur donna une jolie maison avec un grand jardin, et une rente annuelle suffisante pour vivre à leur aise.

. . . .

Le manuscrit d'où cette histoire est tirée raconte la vie de Félix Roobeck jusqu'à quelques semaines avant sa mort; mais, comme on peut facilement le concevoir, ses jours furent désormais si calmes, si tranquilles et si égaux, que le tableau de son existence n'aurait pas d'intérêt pour le lecteur.

J'ajouterai seulement, pour finir, que le ciel a comblé de bénédictions l'union de Frédéric Delsalle et d'Emma Roobeck. Ils n'eurent pas moins de huit enfants, cinq garçons et trois filles, dont l'aîné eut l'obligeance de communiquer à l'auteur de ce livre le manuscrit de son grand-père, Félix Roobeck.

FIN DU TRÉSOR DE FÉLIX ROOBECK ET DU TOME SIXIÈME



Un grand gaillard me regarda. (Page 15.)

LE SUPPLICE D'UN PÈRE

Bruxelles, aujourd'hui brillante capitale du royaume de Belgique, n'avait au quatorzième siècle qu'une étendue restreinte, quoique déjà renommée par son industrieuse population et par la résidence des puissants ducs de Brabant.

Ses remparts, commençant au Palais ducal sur le Caudenberg, couraient de là, à travers le terrain où passe aujourd'hui la rue Royale, jusqu'à la route de Louvain. Ils descendaient ensuite derrière Sainte-Gudule dans la direction du Fossé-aux-Loups; puis, après avoir dessiné un angle aigu, vers l'église Sainte-Catherine, ils gravissaient un peu plus loin, longeant le couvent des Sœurs Noires, la Steenporte et la rue Ruy'sbroeck, jusqu'à l'église de Caudenberg, derrière laquelle ils rejoignaient le jardin du Palais des ducs et fermaient ainsi la ceinture des fortifications de la ville[1].

Si le temps a épargné quelques anciennes constructions de la vieille ville de Bruxelles, il en a détruit un assez grand nombre, et à quelques-unes de ces dernières sont attachés de glorieux souvenirs patriotiques.

C'est ainsi que la rue actuelle de Berlaimont n'était, à l'époque citée plus haut, qu'une courte impasse nommée l'*Étengat*, dont les deux côtés

1. Ces détails sur le vieux Bruxelles et ceux qu'on trouvera plus loin, sont en grande partie tirés de *l'Histoire de la ville de Bruxelles*, par Al. Henne et Alph. Wauters. Bruxelles, 1845.

étaient bordés de petites maisons construites en bois, mais dont le fond était occupé par une sorte de château fort ou *steen*. Cet édifice était la demeure de la noble famille des T'Serclaes, riches bourgeois jouissant d'une grande influence et dont le nom brille encore avec éclat dans les annales du Brabant.

La haute façade de cet édifice construit en gros blocs de pierre brune, ne se distinguait que par son énorme masse rocheuse, dont la lourdeur était encore augmentée par deux tourelles placées en saillie à ses deux angles. La porte d'entrée n'apparaissait que comme une baie étroite et profonde à cause de l'épaisseur du mur; quatre fenêtres ogivales, partagées dans leur milieu par un pilier épais, ne laissaient pénétrer dans l'intérieur de la demeure seigneuriale qu'une faible lumière. Quelques meurtrières se montraient çà et là dans la façade, dont le pourtour était couronné de créneaux dentelés; ce qui donnait au *Steen* l'aspect menaçant d'une véritable forteresse.

Ces sortes de maisons fortifiées étaient pour la plupart habitées par les membres des sept *lignages* de Bruxelles, nom sous lequel on désignait certaines familles anciennes et privilégiées qui avaient tout le gouvernement de la ville, et dont les membres avaient droit à certaines fonctions ou dignités. C'est ainsi, par exemple, que les sept échevins de la ville ne pouvaient être choisis que parmi ces familles nobles.

C'était par une matinée du mois d'août 1356.

Le soleil commençait à s'élever dans un ciel pur : tout — dans la nature du moins — promettait une splendide journée.

Devant les maisons de bois de l'Étengat se tenaient quelques groupes composés d'hommes et de femmes. Bien que leurs vêtements fussent très modestes, rien dans leur extérieur n'annonçait la misère, au contraire, quelques-unes de ces personnes, les jeunes filles surtout, étaient habillées avec une certaine recherche et portaient des robes aux couleurs éclatantes, comme pour un dimanche, quoique ce jour ne fût qu'un mardi.

Il devait se passer quelque événement grave, menaçant peut-être, car dans ces différents groupes on se parlait à voix basse avec une animation mystérieuse. Sans doute il était question de quelque péril imminent. De temps à autre une parole plus inquiétante faisait frissonner les femmes; elles levaient les mains en se lamentant : « Malheur! malheur! disaient-elles, Que Dieu nous assiste! » Les hommes robustes grondaient en serrant les dents et en crispant leurs poings avec rage.

Tout à coup une jeune fille s'écria avec joie :

— Voyez donc là-bas, près de la colline Saint-Michel. C'est Jean le batteur d'or; il a été aux remparts pour apprendre des nouvelles; il saura sans doute quelque chose.

— La sotte! comment peut-elle rire en un jour aussi funeste! murmura une autre jeune fille.

— Cela ne m'étonne pas, fit observer une femme plus âgée : quand Gudule voit son batteur d'or, elle rirait, lors même qu'elle aurait déjà un pied dans la tombe.

— Est-ce que cela vous regarde? mauvaises langues, interrompit la mère de Gudule; d'ailleurs ils vont se marier.

— Se marier! Si dans huit jours nous sommes encore en vie, remerciez-en le ciel. Qui sait s'il restera pierre sur pierre dans la malheureuse ville de Bruxelles?

Pendant ce temps, Jean le batteur d'or s'était approché du groupe en se dirigeant tout droit vers la jeune Gudule, dont il serra la main. L'inquiétude se lisait sur son visage.

— Comme vous paraissez troublé! Y a-t-il de mauvaises nouvelles? demanda la jeune fille avec hésitation.

— Des nouvelles? je n'en connais pas, Gudule, répondit le jeune homme : les affaires ne sont pas meilleures... Oh! mes amis, du haut des remparts, près de la porte Sainte-Catherine, on n'aperçoit dans la plaine que des nuages de fumée s'élevant dans l'air. Dilbeck et toutes les fermes environnantes sont en feu. On dit que Lennick, Assche et les principaux villages d'ici jusqu'à Ninove et Alost ont été détruits par les flammes.

— Malheur! malheur à nous, pauvres gens! gémirent les femmes. Quel sort terrible nous menace! O Seigneur, protégez notre malheureuse ville!

— Plaignez plutôt les pauvres campagnards qu'on dépouille de tout et qui sont sans nourriture et sans toit, dit un homme âgé. Ils se réfugient sans doute en foule vers Bruxelles pour y chercher un abri?

— Ils ne le peuvent pas! répondit le batteur d'or : le comte de Flandre occupe avec son armée les hauteurs d'Anderlecht; mais au moyen de ses bandes mobiles, il tient également les chemins fermés.

— Les Bruxellois sont-ils donc devenus si lâches pour se tenir tremblants derrière leurs remparts, comme des lapins dans leur terrier? fit d'une voix tonnante un vigoureux forgeron, aux mains noires, aux bras nus et musculeux. Pourquoi ne pas sortir de la ville en masse, comme des gens courageux, et mettre le comte de Flandre en fuite?

— Oui, Pierre, tu en parles à ton aise, répondit le batteur d'or en secouant la tête. Notre gracieux

duc Wenceslas s'est rendu à Maestricht pour lever en toute hâte des hommes d'armes. On attend son retour.

— Ah oui! c'est bien celui-là qui va tout diriger et organiser! dit un jeune homme en raillant. Jouer, festoyer, écouter les troubadours et dépenser follement un argent que nous gagnons avec tant de peine, voilà tout ce qu'il sait faire.

— Il arrivera quand Bruxelles sera pillée où réduite en cendres, comme le pauvre Dilbeck. Un pareil duc, que le... je ne veux pas achever, mais vous me comprenez.

— Il n'est pas notre duc, il n'est que le mari de notre duchesse Jeanne. Elle seule est notre princesse légitime; nous n'aimons et ne respectons qu'elle.

— Tout cela est bel et bon, mais est-ce une raison pour laisser anéantir tout le duché par le fer et le feu, en contemplant lâchement la destruction, inactifs et cachés derrière nos remparts, jusqu'à ce que le même sort nous frappe à notre tour? Qui sait si dès demain Bruxelles ne sera pas attaquée?

— Non, cela n'est pas encore à craindre, dit le batteur d'or; le comte de Flandre attend ses machines de guerre, qui doivent être amenées de Gand... et avant qu'elles ne soient arrivées et posées...

— Raison de plus pour ne pas lui en donner le temps. Nos échevins sont des lâches, des fous ou des traîtres, s'écria le forgeron.

— Tu né sais pas ce que tu dis, Pierre, répliqua le batteur d'or. Quelques fugitifs venus de la campagne et qu'on a pu laisser entrer, disent que l'armée du comte est forte d'au moins cent mille hommes.

— Sottises! C'est la peur qui les fait parler ainsi.

— Quoi qu'il en soit, que pouvons-nous faire contre une armée aussi formidable et composée de guerriers bien exercés? Nous n'avons dans la ville que notre guilde d'arbalétriers, la guilde de la draperie, qu'on a armée, les archers de Louvain et les hommes d'armes du duc sous le commandement du comte de Berg... Pas six mille hommes peut-être!

— Qu'on donne des armes aux métiers! Nous serons assez forts pour repousser victorieusement l'ennemi hors du duché.

— Tu as raison, Pierre; il en a été parlé plusieurs fois depuis trois jours dans le conseil des échevins. Je sais cela d'un *messager*[1] de la ville. Il paraît que messire T'Serclaes y a fort insisté pour qu'on donne des armes aux métiers; mais les autres échevins ont chaque fois rejeté sa proposition.

— Les poltrons! Ils craignent que plus tard nous ne fassions usage de ces armes pour nous soustraire à leur tyrannie.

— C'est ça même, Pierre.

— Et pour sauvegarder leurs privilèges et maintenir leur domination sur le peuple, ils sacrifient la patrie. Qui peut refuser à un bourgeois le droit de donner son sang pour la conservation de sa ville natale?

— Mais toi, Pierre, qui dois savoir ça, explique-moi donc pourquoi le comte de Flandre vient piller et assassiner en Brabant? demanda une femme encore jeune.

— Si je le sais, je veux être écartelé! grommela le forgeron. Il y a des gens qui disent que c'est parce que notre duc ne veut pas payer ses dettes... mais cela peut-il être vrai?

— Non, il n'en est rien, répondit un autre. Le comte de Flandre est marié avec une sœur de notre duchesse, et, par envie, la comtessse excite son mari contre notre duchesse Jeanne. Une sœur! Est-ce que cela ne crie pas vengeance au Ciel!

Il m'a été raconté autre chose — que je tiens pour vrai — par Geneviève, la fille de l'éperonnier, dit une des femmes; car elle connaît le fils du portier de la Maison de Ville. D'après ce qu'elle m'a dit, notre duc, dans un tournoi à Maestricht, aurait traité le comte de Flandre d'humble valet du roi de France; et c'est pour se venger de cette injure que le comte nous fait la guerre.

— Très bien! et parce que ces grands seigneurs se sont injuriés, il faut que le pauvre peuple soit pillé et massacré! murmura-t-on de tous côtés.

— Mais taisez-vous donc tous; personne de vous ne sait rien, dit le batteur d'or avec une certaine impatience. Écoutez, je vais vous expliquer en quelques mots le motif de cette malheureuse guerre, et si je ne dis pas toute la vérité, je n'y puis que faire. Lorsque notre gracieux duc Jean vint à mourir, il légua à sa fille le titre de duchesse, ainsi que tout le duché, avec charge pour elle, de payer à chacune de ses deux sœurs une indemnité considérable dont je ne connais pas le chiffre. Demoiselle Marguerite est mariée avec le comte de Flandre, comme vous savez; celui-ci a exigé, au nom de sa femme, la part d'héritage qui lui est due. Après avoir longtemps tardé à s'exécuter, après avoir employé tous les moyens possibles pour obtenir un nouveau délai, le duc Wenceslas a enfin avoué qu'il n'était pas en état d'acquitter sa dette. Alors le comte, furieux, nous a déclaré la guerre.

— Que pouvons-nous à cela? dit le forgeron de

1. Espèce de sergent de ville.

sa voix rude. N'avons-nous pas encore assez sué? Les impôts sont devenus intolérables. Où est donc passé notre argent?

— Le duc l'a dissipé en tournois et en fêtes avec ses chevaliers, dirent plusieurs voix.

— Mais, fit une femme, est-il vrai que Bruxelles, Louvain et Anvers ont offert de payer la dette du duc ou au moins de fournir caution pour la somme que réclame le comte de Flandre?

— En effet; mais le comte exige en outre qu'on lui cède un bon tiers de notre duché, ce que les villes n'ont pas voulu faire, ce que Bruxelles surtout n'accordera jamais.

— Eh bien, moi, dit la femme, j'aurais conclu le marché tout de suite, plutôt que de faire répandre tant de sang.

— Allons, Agnès, vous n'entendez rien à cela, répliqua le forgeron. Quoi! nous laisserions morceler notre pays, et comme des lâches, des sans-cœur, nous resterions là, tête basse, sans faire aucune résistance?

— Qu'est-ce ceci? s'écria une jeune fille. Voilà un messager de la ville qui vient de l'Étengat.

— Oh! je le connais, c'est Urbain. Il apporte un message au château de T'Serclaes, dit le batteur d'or. Peut-être y a-t-il du nouveau; je vais lui demander s'il sait quelque chose.

Lorsque l'employé de la ville s'approcha du groupe, tous s'avancèrent vivement à sa rencontre en l'interrogeant d'une voix anxieuse.

— Qu'est-il arrivé? Apportez-vous du nouveau, maître Urbain? Oh! dites-nous quelque chose! Dilbeck brûle-t-il encore? Va-t-on faire une sortie? Le duc vient-il?

— Laissez-moi passer; je ne sais rien et je n'ai pas de temps à perdre, grommela le messager sans s'arrêter.

Jean le suivit jusqu'à la porte du château de T'Serclaes, et échangea avec lui quelques paroles à l'oreille.

Le batteur d'or revint ensuite près de ses compagnons; ceux-ci se rassemblèrent autour de lui et lui demandèrent avec la plus vive curiosité :

— Que sais-tu, Jean? Il a parlé avec toi. Que dit-il?

Le batteur d'or mit son doigt sur sa bouche et parlant à voix basse, répondit :

— Je sais peu de choses; il n'y a pas de nouvelles importantes. Le messager m'a dit cependant que le conseil des échevins a décidé, dans une séance tenue hier soir, d'envoyer quatre de ses membres près du comte de Flandre, pour traiter avec lui, si la chose est possible, afin de faire lever le siège de Bruxelles. Cette ambassade est de retour, et l'on vient annoncer à messire T'Serclaes qu'il doit se rendre à la maison des échevins pour entendre le rapport sur la démarche des envoyés.

— Et quel a été le résultat de leur mission?

— Quant à cela, le messager lui-même l'ignore... Il m'a encore dit que si le temps continue à rester beau, notre gracieuse duchesse se rendra demain vers midi sur les remparts, pour passer en revue les arbalétriers et les hommes d'armes. J'irai voir cela.

— J'irai aussi.

— Et moi.

— Nous irons tous ensemble.

En ce moment le messager de la ville reparut dans la rue; le groupe s'interrompit pour le regarder passer; et lorsqu'il eut disparu en bas de la colline Saint-Michel une femme reprit la conversation.

— Messire T'Serclaes ne faisait donc pas partie de l'ambassade? Il est cependant échevin. C'est surprenant.

— C'est quelque chose que vous ne pouvez comprendre, répondit Jean. Messire T'Serclaes aime son pays avec trop d'ardeur, il est trop l'ami du peuple. Ah! s'il était seul maître, les affaires iraient autrement; mais les prudents, les timides ont la majorité au conseil des échevins.

— Si seulement il n'y avait pas de traîtres parmi eux! ajouta le forgeron avec une expression de sarcasme. On a déjà vu nos grands seigneurs des lignages vendre leur pays...

Soudain un bruit bien connu frappa leurs oreilles; tous se retournèrent avec un sourire de respect mêlé d'affection, et portèrent leurs regards vers le château de T'Serclaes, dont la porte venait de rouler sur ses gonds en grinçant. Deux serviteurs parurent sur le seuil ayant entre eux un homme déjà âgé qui s'éloigna du steen d'un pas grave et lent.

D'une taille haute et imposante, ce bourgeois avec ses longs cheveux, ses yeux profonds et bleus, ses traits empreints d'une majesté calme, commandait le recpect même à ceux qui ne le connaissaient pas.

Il portait une robe de fin drap noir, sous laquelle on voyait briller une cotte de mailles. A sa ceinture, à côté d'une poche de cuir, pendait une longue épée; et, en voyant que le domestique qui suivait à quelque distance portait un casque de fer, on aurait cru que ce bourgeois se rendait au combat, ou au moins se tenait prêt à y prendre part.

Tandis qu'il s'avançait d'un pas assez rapide dans l'Étengat, l'esprit visiblement préoccupé, les femmes et les vieillards se rangèrent avec déférence contre les maisons, en s'inclinant profondément et en murmurant un salut respectueux.

Les hommes jeunes, ou encore dans la force de l'âge, firent au contraire quelques pas en avant et crièrent avec force :



Hâtez-vous, madame ! (Page 19.)

— Des armes ! Nous voulons exposer notre vie pour la délivrance de Bruxelles ! Des armes ! des armes !

— Mes amis, répondit le vénérable échevin, ayez encore un peu de patience et surtout restez calmes. Je sais que vous, qui versez si courageusement vos sueurs pour la prospérité générale, vous donneriez avec la même générosité votre sang pour la défense de notre chère ville natale ; mais les magistrats craignent que, le danger passé, vous ne vouliez plus remettre les armes qu'on vous aurait confiées.

— Au premier signe, messire, sur un seul mot de vous, nous les rendrons jusqu'à la dernière.

— Bien ! Alors ayez confiance en moi et espérez : je ferai tout ce que je pourrai.

— Vive messire T'Serclaes ! vive l'ami des métiers ! Que Dieu soit avec lui ! tels furent les cris joyeux et reconnaissants de ces hommes pleins de patriotisme.

Le vieux T'Serclaes avait repris sa marche avec des signes de vive satisfaction ; mais son visage redevint bientôt soucieux, comme si l'appel aux armes des métiers eût déjà fait le sujet de ses premières préoccupations. Cependant, arrivé au pied de la colline Saint-Michel, il fixa ses regards sur la magnifique église de Sainte-Gudule, qui, comme une colosse, dominait la ville, et un éclair d'orgueil, un sourire de satisfaction illumina ses traits.

Ce majestueux édifice, qui devait exciter l'admiration des siècles futurs, était bien le vrai, l'illustre symbole de sa chère ville de Bruxelles, l'expression élevée de l'amour des arts, de la piété, de la virilité et de la richesse de sa ville natale.

Aussi sa poitrine se gonfla-t-elle d'une noble fierté pendant que ses yeux promenaient leurs regards sur la tour achevée. Il l'examina depuis la base jusqu'au sommet perdu dans les nuages,

laissant errer sa vue à travers les riches et fines sculptures qui décorent l'imposante façade. Bientôt cependant un sentiment de dépit assombrit de nouveau son visage en voyant que la seconde tour du splendide monument n'était élevée qu'à moitié de sa hauteur. Elle était entourée d'échafaudages sur lesquels n'apparaissait aucun ouvrier. Il y avait à peine quelques jours que l'on entendait retentir de toutes parts les coups de marteau des sculpteurs, le bruit de la truelle des maçons, le grincement des grues et des poulies, l'appel des ouvriers demandant du mortier ou des pierres. En ce moment un silence de mort avait succédé à cette animation! Les circonstances critiques, le malheur et l'abaissement allaient peut-être ruiner la puissance de Bruxelles, au point que le chef-d'œuvre de l'art brabançon resterait inachevé.

Cette affligeante pensée arracha un soupir à T'Serclaes; il secoua la tête et poursuivit son chemin. Bientôt il descendit la rue de Berg.

Là, parmi les boutiques des marchands, construites en bois et en pierre, existaient des hôtelleries fameuses, telles que celles du Faucon, du Miroir, des Quatre-Seaux, de Bois-le-Duc et plusieurs autres. On remarquait aussi dans la même rue quelques-unes de ces maisons fortifiées, nommées *Steenen* et habitées par des chevaliers appartenant à l'une ou à l'autre des sept familles patriciennes de Bruxelles.

La rue de Berg était l'une des grandes voies que l'on suivait pour monter des bords de la Senne vers la partie haute de la ville. Aussi était-elle habituellement encombrée de voitures de toute sorte. Marchands et rouliers fourmillaient devant les auberges; mais en ce moment tout commerce était arrêté par cette guerre fatale; de sorte que la rue de Berg, si commerçante, si animée en temps ordinaire, eût été complètement déserte s'il ne s'était formé çà et là, comme dans l'Étengat, quelques groupes de bourgeois et surtout de femmes.

Partout où T'Serclaes passait, il recevait des marques du plus profond respect.

Près de la ruelle qu'on appelait la cité des Vanniers, se trouvait un groupe d'ouvriers du milieu duquel s'éleva le cri :

— Des armes! A bas les nobles! Nous voulons des armes!

T'Serclaes les regarda avec une mine sévère et en secouant la tête comme pour faire comprendre à ces gens qu'ils faisaient mal en criant contre les nobles.

— Des armes! des armes! répétaient-ils.

— Si l'on nous refuse des armes, nous envahirons les arsenaux! fit une voix.

Le vieil échevin passa outre.

De la plupart des maisons seigneuriales on lui adressait aussi des marques d'amitié et de haute estime. Pas de toutes cependant; car, bien qu'il ne le remarquât point, à plus d'une fenêtre on le regardait avec un sourire de mépris, de haine ou de colère. Probablement quelques chevaliers le rendaient responsable des cris séditieux du peuple.

A l'extrémité de la rue de Berg, T'Serclaes passa à côté du Spiegelbeke, ainsi nommé à cause d'un étroit ruisseau qui coulait au milieu de la rue [1]; et bientôt il atteignit la grand'place.

Cette place, de moindre étendue qu'aujourd'hui, était encombrée d'échoppes et de petites boutiques en bois, dans lesquelles, en temps de paix, on exposait en vente toutes les marchandises imaginables; mais ce jour-là elles paraissaient entièrement abandonnées.

Sur le terrain où s'élève maintenant le magnifique et célèbre hôtel-de-ville, se dressaient, à partir de la rue de la Tête-d'Or, dans la direction de l'Étoile, quelques maisons ayant pour enseignes : le Maure, le Château-Rouge, la Cave des Prêtres, le Mercier, le Sanglier et enfin le Meerte, grand et sombre édifice dans lequel les échevins se réunissaient, et qu'on nommait pour cette raison la Maison des échevins.

T'Serclaes, traversant un groupe de hallebardiers et de messagers de la ville, entra dans le palais et pénétra dans une pièce où l'on voyait des épées et des arbalètes rangées le long des murs.

Il déposa aussi son épée sur un banc, et dit au valet qui l'avait accompagné :

— J'arrive un peu tard; les autres sont déjà réunis. Posez mon casque sur cet escabeau, et allez boire un pot de bière à l'*Etoile* en m'attendant.

Il suivit le corridor; un huissier poussa devant lui la salle du conseil.

Une vingtaine de personnes étaient assises autour d'une table large et pesante. D'abord les échevins, membres des lignages, qu'on pouvait reconnaître à la richesse de leurs vêtements. Ceux qui appartenaient à la chevalerie portaient sur leur justaucorps de buffle leurs armoiries brodées en soie de couleur.

L'un d'eux avait le titre de premier échevin. Deux clercs chargés de tenir note des décisions de l'assemblée, étaient assis à la droite du premier magistrat. Près d'eux se tenaient le doyen et le sous-doyen des drapiers; enfin, l'autre côté de la table était occupé par les huit délégués des métiers, qu'on n'admettait aux séances des échevins que dans les circonstances critiques et seulement avec voix consultative.

Tous paraissaient très calmes; mais leurs visages sérieux trahissaient le souci et l'inquié-

1. Aujourd'hui le Marché aux Herbes.

tude. Ils prévoyaient sans doute qu'en ce jour ils allaient avoir à décider sur le sort de Bruxelles et du pays tout entier.

Ordinairement, c'était l'Amman qui présidait de droit le conseil des échevins; mais ce haut fonctionnaire, absent à cause d'une maladie grave, avait été remplacé par le plus âgé des échevins, T'Serarnts.

Ce chevalier, courbé sous le poids des années, ayant remarqué que T'Serclaes, après avoir échangé un salut avec ses collègues, avait pris place sur le siège qui lui était réservé, ouvrit la séance en frappant un coup de maillet sur la table.

Il s'adressa ensuite à l'assemblée :

— Messires les doyens de la guilde des drapiers et les Huit des métiers, le collège des échevins, prévoyant que, par suite de la situation menaçante des affaires, il pourrait être appelé à prendre des résolutions extrêmement importantes, vous a invités à sa réunion, afin de connaître votre opinion et de mettre à profit la sagesse de vos conseils. Notre ville de Bruxelles est bloquée par une formidable armée ennemie et séparée de toute relation avec l'extérieur. Le comte de Flandre n'attend que ses machines de guerre pour attaquer la ville.

Sans doute nous sommes tous disposés à verser notre sang pour la défense de nos propriétés, de nos familles et de notre liberté; mais, vu la faiblesse de nos moyens de défense et le nombre de nos ennemis, il est bien permis de demander s'il n'y aurait pas témérité à courir la chance incertaine des armes. Ne serait-il pas plutôt de notre devoir de chercher, par de grands sacrifices d'argent, à éviter un combat inégal et à préserver ainsi notre chère ville natale de l'assaut et du pillage? Cette considération nous a poussés à tenter une démarche auprès du comte de Flandre afin de connaître ses exigences. Nous avions résolu dans notre séance d'hier soir d'envoyer une députation vers l'armée ennemie, et nous avions nommé, pour la composer, messires Clutinc, Van Heetvelde, Vederman et Meerte. Ces envoyés ont rempli leur mission et sont prêts à en rendre compte. A cet effet je donne la parole à messire Clutinc.

— Mon rapport sera très court, messires, dit le chevalier interpellé. Ce que j'ai à dire est bien affligeant, mais très simple. Nous avons été conduits les yeux bandés, selon l'usage en pareille circonstance, jusqu'à la tente du comte de Flandre. Il nous a reçus au milieu des chefs de son armée et de ses principaux chevaliers. Nous lui avons exposé, dans les termes les plus respectueux, le but de notre mission : nous lui avons offert de lui payer immédiatement, en argent, la plus grande partie de la dette du duc, lui donnant en outre l'assurance que la ville de Bruxelles resterait caution pour le restant de la somme, c'est-à-dire pour la part que devaient payer les autres villes du Brabant. Naturellement nous demandions en retour la levée immédiate du siège et l'évacuation entière du duché. Le comte de Flandre s'est offensé. Comment, dans le misérable état de nos affaires, osions-nous lui poser des conditions? a-t-il répondu avec colère. Dès que ses machines de siège seront arrivées, un jour lui suffira pour s'emparer de Bruxelles. Il exige que la ville se rende à discrétion. Quelques raisons que nous ayons fait valoir, quelques sacrifices que nous ayons offerts, il a tout repoussé avec dédain. Alors messire Van Heetvelde a hasardé de dire, sans doute en son nom personnel, que le peuple de Bruxelles avait peu d'affection pour ses princes et qu'il recevrait le comte avec amour et reconnaissance, s'il voulait consentir à laisser intacts les privilèges et les propriétés des bourgeois. Le langage de messire Van Heetvelde était bien humble, et même déshonorant pour nous; eh bien! en l'entendant le comte et ses chevaliers se sont mis à rire avec la plus insultante ironie.

Un sourd murmure et des cris étouffés s'élevèrent dans l'assemblée; les délégués des métiers surtout, ne pouvant maîtriser leur fureur, grinçaient des dents et serraient les poings.

— Vous ne dites pas tout, fit Van Heetvelde d'une voix rude et avec une aigreur mal contenue.

— Laissez la parole à messire Clutinc! s'écria l'échevin président.

— Non, je ne dis pas tout, reprit Clutinc. Nous quittâmes la tente du comte, profondément humiliés et l'âme oppressée. On nous banda les yeux une seconde fois et l'on nous conduisit hors du camp. Pendant que nous marchions en silence, cherchant à dissimuler notre honte à ceux qui nous escortaient, un messager du comte vint nous rejoindre et nous annonça que messire Van Heetvelde seul devait retourner près du comte. Quant à nous autres, on nous fit entrer dans une tente pour attendre le retour de notre collègue. Ce que notre ennemi mortel lui a dit, il peut, mieux que moi, vous en faire part.

— Messire Van Heetvelde, vous avez la parole.

Van Heetvelde était un homme long et maigre, avec de petits yeux brillants. Sa figure hautaine trahissait une impatience nerveuse; car avant que le premier mot fût sorti de sa bouche, ses lèvres tremblèrent comme s'il eût été agité par une fièvre intérieure.

— Oui, le comte de Flandre m'a fait rappeler seul dans sa tente, dit-il. Je m'estime très honoré d'une telle distinction et je regarde cette marque de considération comme un bonheur pour Bruxelles. Notre députation a été en effet reçue avec colère et

dédain par le seigneur comte; mais il m'a dit à moi qu'il était disposé à respecter nos propriétés et nos libertés, si dans vingt-quatre heures nous avions déposé les armes, ouvert nos portes, et surtout si nous l'acclamions comme notre souverain... Vous murmurez, messires, vous semblez irrités; mais réfléchissez que nous ne sommes pas ici pour perdre le temps en vaines démonstrations de courage. A quoi peuvent nous conduire d'inutiles paroles et des efforts insensés? A voir Bruxelles à feu et à sang, à perdre nos propriétés et peut-être notre vie!

— Vous nous conseillez donc de livrer la ville sans avoir rien fait pour sa défense! s'écria T'Serclaes avec une indignation qu'il essayait en vain de comprimer. Quoi! accepter pour notre souverain un prince étranger!!!

— Bah! vous savez aussi bien que moi que notre duc Wenceslas ne mérite pas qu'on fasse courir à la belle ville de Bruxelles le danger d'être brûlée ou pillée.

— Il n'est pas question ici du duc Wenceslas, reprit T'Serclaes, mais bien de notre duchesse Jeanne, l'héritière de nos anciens ducs, dont les bienfaits nous imposent le devoir de défendre, même au prix de notre sang, leur dernière descendante.

— Ce ne sont que paroles ronflantes, qu'on prononce ici seulement pour flatter le peuple et se poser en héros.

— Ah! je flatte le peuple! répliqua T' Serclaes blessé. Et que faites- vous donc, vous et tous ceux qui partagent votre opinion? Par vos perfides conseils, par votre lâche insouciance, vous enlevez tout courage à la population de Bruxelles toujours si virile; vous la faites hésiter dans l'accomplissement de son devoir.

— Je méprise de telles imputations, répondit l'adversaire de T'Serclaes. Que m'importe l'opinion qu'on peut avoir de moi sur les places publiques et dans les rues! Ce que je mets au-dessus de tout, c'est le bien-être et la conservation de notre ville.

— Mais, reprit T'Serclaes, rappelez-vous donc le serment que vous avez fait avec nous devant notre duc: vous avez juré de défendre sa fille au prix de vos biens et de votre sang. Vous avez renouvelé votre serment au lit de mort de notre souveraine légitime, et cela sans y être invité. Voulez-vous donc aujourd'hui violer cette parole sacrée? Comptant sur notre dévouement fidèle, la duchesse est restée au milieu de nous. Et maintenant vous osez nous conseiller de livrer notre princesse aux mains de l'ennemi, de la vendre lâchement afin de nous soustraire à un danger imaginaire!...

— De mieux en mieux! ricana Van Heetvelde. L'assaut et le pillage de Bruxelles, un danger imaginaire!...

— Ce n'est ni l'assaut ni le pillage que les gens de votre parti redoutent le plus. Avouez- le franchement: ce que vous voulez éviter, même aux dépens de notre honneur et de notre liberté, c'est de donner des armes aux métiers. Vous résistez au cri patriotique de la ville entière; vous restez sourd même aux supplications réitérées de notre gracieuse duchesse, qui sent bien que le courage du peuple peut seul la sauver. Pourquoi cette dangereuse opiniâtreté? Vous craignez que les métiers ne se révoltent de nouveau contre la noblesse et ne cherchent à réformer nos privilèges: mais de tels calculs sont hors de saison, quand le bras puissant du peuple peut seul défendre la ville et la mairie. D'ailleurs, quoi que vous fassiez, la nécessité vous obligera d'armer les métiers.

— Oui, oui, certainement, le peuple doit avoir des armes! C'est le seul moyen qui nous reste, appuyèrent les Huit des métiers.

Cette approbation donnée aux paroles de son adversaire blessa profondément Van Heetvelde: il pâlit de dépit.

—Je parle, moi, en homme libre; je ne suis poussé ni par l'ambition ni par l'intérêt personnel, dit-il avec une raillerie amère. Mais je connais de ces prétendus héros populaires dont l'amour excessif pour notre duchesse n'a d'autre cause que l'espoir d'une récompense: par exemple, la nomination à la haute dignité d'Amman.

— Est-ce à moi que vous faites allusion? Moi, Amman? s'écria T'Serclaes indigné. Jamais je n'y ai pensé; mais je connais des gens, au contraire, qui depuis le maladie sans espoir de messire Jean Van Crainhem, notre Amman, ont employé toutes leurs intrigues pour être nommés à cet emploi élevé et qui, maintenant, exhalent leur haine contre nos souverains, parce que leurs suppliques ont été repoussées.

Le président voyant que s'il laissait continuer ce débat, il allait augmenter de violence, frappa sur la table un coup de marteau si violent qu'il domina tous les autres bruits, et ramena un silence complet; puis il dit:

— Pour l'amour de Dieu, messires, n'oublions pas que nous sommes ici pour délibérer sur les intérêts les plus graves. Suspendez, je vous prie, toute querelle personnelle, et revenons à l'objet important sur lequel nous devons prendre une résolution. Je ne souffrirai pas qu'on s'en écarte de nouveau, et si l'un de vous s'égare encore dans une question étrangère, je lui retirerai impitoyablement la parole... Nous avons envoyé des députés au comte de Flandre. Du récit de leur démarche, il résulte qué nous nous trouvons en présence de

deux moyens extrêmes dont le choix doit faire l'objet de la délibération : faut-il ouvrir nos portes et nous soumettre sans résistance avec l'espoir, avec la certitude même, que la ville, nos propriétés et libertés seront respectées; ou bien faut-il attendres l'attaque, et défendre énergiquement nos remparts, avec l'espoir, bien faible, de pouvoir tenir jusqu'à ce que notre gracieux duc arrive à notre secours avec une armée du Limbourg?

— Le duc n'a pas d'argent et fait d'inutiles effort pour rassembler une armée, objecta Van Heetvelde. On ne l'aime pas plus là qu'ici. Ne savons-nous pas, du reste, qu'il n'est pas encore parvenu à réunir deux mille hommes?

— Dans ce cas, continua le premier échevin, il nous reste seulement à décider si nous nous rendrons avec les conditions les moins dures, ou si nous voulons résister jusqu'à la dernière extrémité; car, avec le peu de force dont nous disposons, il ne peut être question d'attaquer l'ennemi en pleine campagne.

— Là gît précisément le nœud de la situation, dit T'Serclaes. Armez les métiers, et vous devenez tout d'un coup aussi forts que l'ennemi. Les troupes du comte de Flandre se composent de toutes sortes de gens d'armes, d'aventuriers, recrutés un peu partout, des Wallons de la Flandre française, et même des débris de ces fameux pillards appelés les *Bandes Blanches* qui ont servi en France à la solde de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre. Nous, qui avons à défendre nos princes légitimes, notre honneur et notre liberté, ne combattrions-nous pas avec plus de cœur que des aventuriers, des mercenaires attirés seulement par l'appât du butin ou l'espoir du pillage? Nous ne manquons ni d'armes ni de machines de guerre : les tours de nos remparts, les étages au-dessus de nos portes et l'arsenal en sont remplis. Armons le peuple. tout le peuple!

— Oui, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, armons le peuple! répéta le chevalier Clutinc.

— Jamais! s'écria Van Heetvelde, dont la colère éclata sans retenue.

— Non, jamais nous n'adhérerons à cette proposition! dit un des échevins des lignages.

— Je demande la parole, s'écria un des huit, un homme aux muscles puissants, aux larges épaules, au visage d'un rouge ardent.

Lorsque la parole lui fut accordée, il dit avec une sorte d'énergie brutale :

— Je suis boucher; mon état est de tuer des bœufs. Mon affaire est de hacher la viande, de faire des saucisses, et non de prononcer des discours; mais chacun chante suivant la conformation de son bec... Me voilà déjà hors du sujet... Ce que je voulais dire, messires, c'est qu'il faut vous hâter de donner des armes à notre corporation. Mes compagnons savent qne vous devez trancher cette question. Si vous refusez, ils envahissent les arsenaux aujourd'hui même peut-être.

— C'est vrai! ajouta le délégué des cordonniers. Tous les métiers, tout le peuple de Bruxelles veut résister à l'ennemi jusqu'à la dernière extrémité; il demande des armes à grands cris. Jusqu'à cette heure, nous avons pu contenir l'impatience de nos hommes, parce qu'ils espèrent une décision favorable; mais au nom de votre propre intérêt, messires, prenez garde de tromper leur attente. Nos hommes croient que les lignages seuls s'opposent à ce qu'ils défendent la ville. Si le peuple sans armes devait voir commencer l'attaque sans y prendre part, il penserait que la ville est trahie, et, soyez-en bien sûrs, des flots de sang couleraient dans nos remparts mêmes.

Ces paroles parurent faire une profonde impression sur les échevins des lignages. Van Heetvelde seul conservait son air hautain pendant qu'un sourire dédaignenx plissait ses lèvres minces.

— Comment l'homme peut-il être si aveuglé! dit T'Serclaes. Votre désir le plus ardent — comme le mien — est de conserver aux lignages leur privilège et leur légitime autorité. Si le peuple se révolte et se venge dans le sang de nos amis et de nos parents, votre but sera-t-il atteint? Et, en admettant que la révolte soit comprimée par la force, si vous livrez la ville à l'ennemi, ou même si vous la défendez sans succès, le peuple nous regardera comme des traîtres et nous accusera d'avoir vendu la ville et la patrie; il nous maudira et nous vouera une haine éternelle. Oui, oui, les lignages porteraient une flétrissure honteuse et fléchiraient sous le poids de la félonie et de la lâcheté!

— Allons aux voix! cria un des échevins.

— Oui, votez! Tout est dit et pesé. Un temps précieux s'écoule. Aux voix! aux voix! répétaient les doyens des guildes et les délégués des métiers.

Van Heetvelde, qui craignait une décision contraire à son opinion, essaya de présenter encore quelques objections; mais le président lui retira la parole et dit :

— Eh bien, messires, nous passons au vote. Quant à l'armement du peuple, il en sera, s'il le faut, décidé après. — Je mets aux voix la question suivante : rejetterons-nous les exigences du comte de Flandre et défendrons-nous notre ville jusqu'à la dernière extrémité?

Le premier échevin se tourna du côté de Van Heetvelde. Celui-ci s'écria avec force :

— Non!

Le deuxième échevin exprima le même avis négatif; mais à partir de là, la plupart votèrent pour une résistance opiniâtre, en sorte que, des

sept échevins et des deux doyens des guildes, six voix avaient répondu « oui » et trois seulement s'étaient prononcées pour la négative.

Van Heetvelde ne paraissait pas encore avoir perdu tout espoir. Que la majorité des échevins eût voté pour la résistance, cela ne le surprenait pas ; mais il croyait pouvoir être certain qu'ils hésiteraient à décider l'armement du peuple.

Lorsque cette grave question eut subi l'épreuve du vote avec le même succès que la précédente, la majorité et les Huit des métiers bondirent de dessus leurs sièges, levant les mains et criant avec un joyeux enthousiasme :

— Brabant au grand duc ! Vive Bruxelles ! Hourra ! Ils remercièrent ardemment T'Serclaes et lui pressèrent les mains en poussant toutes sortes d'exclamations joyeuses ; car ils étaient persuadés que c'était à son patriotisme et à son grand courage qu'ils étaient redevables de cette résolution.

— Messires, dit Van Heetvelde avec un dépit qu'il cherchait à dissimuler sous son sourire railleur, ma présence ne peut plus être utile ici aujourd'hui. Je laisse la responsabilité et l'exécution de votre fatale décision à ceux qui vous ont poussés à la prendre. Au revoir, et que Dieu garde notre pauvre Bruxelles!

En achevant ces paroles, il quitta la salle du conseil.

Le président frappa un coup de son marteau, puis il dit d'un ton découragé :

— Messires, vous avez voté pour défendre notre ville avec une résolution désespérée, sans vous laisser retenir par la pensée terrible que la destruction de Bruxelles peut être la conséquence de votre témérité. Que votre volonté soit faite ! Mais je suis vieux et je ne puis prendre sur moi la lourde charge de l'exécution. Je propose donc de confier à messire T'Serclaes le soin de tout ce qui concerne le prompt armement des métiers. Les huissiers, les messagers de la ville et les clercs seront à sa disposition et obéiront à ses ordres.

Après que les membres ayant voix délibérative eurent approuvé par acclamation la proposition du président, celui-ci continua :

— S'il survenait quelque incident, sur lequel votre avis nous paraîtrait nécessaire, nous vous avertirions, par des messagers. Maintenant rappelez-vous que demain à onze heures du matin, notre gracieuse duchesse se montrera sur nos remparts et passera en revue nos arbalétriers et les membres de la corporation des drapiers. Notre devoir est d'être présents à cette revue. Je lève la séance... Au revoir, messires.

Après avoir encore échangé quelques paroles entre eux, les échevins quittèrent tous la salle.

Dans l'antichambre, et tandis que T'Serclaes remettait son épée au fourreau, Hugo Clutinc lui dit :

— Van Heetvelde est dans de fâcheuses dispositions. L'envie l'irrite jusqu'à la démence .

— Se figure-t-il vraiment que j'aie fait des démarches pour devenir Amman?

— Allons, T'Serclaes, ne feignez pas d'ignorer le vrai motif de la haine qu'il vous porte. Vous savez bien que c'est sa nièce Sabine Van der Aa. Il est son tuteur, et il désire ardemment la voir épouser son fils Guillaume, mais la duchesse pousse la jeune demoiselle à donner sa main à votre fils Éverard.

— Mais, messire Clutinc, les jeunes gens s'aiment depuis plusieurs années, et ils étaient sur le point d'être fiancés, lorsque la guerre a éclaté tout à coup.

— Van Heetvelde croit que vous avez acquis l'appui de la duchesse par toutes sortes d'intrigues.

— Des intrigues! Qui peut commander au sentiment de l'amour dans les jeunes cœurs? Que faire à cela? Puis-je détruire le bonheur de mon fils et sacrifier son avenir pour plaire à un homme dont le cœur est dévoré par la jalousie?... Mais pardonnez-moi, messire Clutinc, ce n'est pas le moment de parler de ces choses-là.

— Ne venez-vous pas avec moi? Nous ferions un bout de chemin ensemble.

— Non, je vais entrer pour réunir les messagers de la ville, et donner des ordres pour l'armement des métiers. Je serai occupé toute la journée à cet important travail, et j'y consacrerai, s'il le faut, mon repos de la nuit. Je veux faire tout mon possible pour avoir demain, avant midi, presque tous les gens des métiers sous les armes. Ce sera une grande joie pour notre gracieuse duchesse de voir toute la population de Bruxelles préparée à la défendre.

— A demain donc, ami T'Serclaes.

— A demain.

Ils échangèrent une poignée de main. Clutinc se dirigea vers la porte de sortie, et T'Serclaes disparut dans les profondeurs de la maison des échevins.

II

Pendant toute cette matinée l'air avait retenti, sur les tours de Bruxelles, des appels éclatants des clairons et des trompes, les rues avaient fourmillé de gens armés, qui, de tous les quartiers de la ville, se rendaient vers la partie méridionale des remparts.

Vers onze heures, ces bruits avaient cessé, et chaque bourgeois se trouvait sous son drapeau à son rang, pour attendre l'arrivée de la duchesse.

Près de la porte Sainte-Catherine se tenaient les chefs des écuyers, avec les chevaliers et échevins qui n'appartenaient à aucune guilde. On remarquait surtout parmi ce groupe le comte de Berg, mestre de camp du duc et qui, en cette qualité, exerçait le commandement suprême de toutes les forces du Brabant; Bernard Van Borgneval, capitaine des archers de Louvain ; le sire Van Assche, porte-drapeau héréditaire du Brabant, et même Segher Van Heetvelde, l'échevin qui, dans le conseil de la ville, s'était opposé avec tant d'opiniâtreté à l'armement des métiers.

A droite de la porte, à l'intérieur du mur du Fossé-des-Dames-Blanches se trouvaient les écuyers de la duchesse.

A gauche se déployait une masse profonde d'hommes armés d'arbalètes en acier. C'était le grand serment des arbalétriers, dont les bourgeois se faisaient honneur d'être membres. Bien qu'en temps ordinaire le nombre de ces membres fût rigoureusement déterminé, on y avait incorporé, pour la défense de la ville, tous les hommes honorables possédant une arbalète et sachant la manier avec habileté. On y voyait même des jeunes gens appartenant aux familles patriciennes.

Au premier rang de ces derniers on remarquait un jeune homme d'environ vingt-cinq ans. A la richesse de ses vêtements, on pouvait facilement le reconnaître pour le fils d'un bourgeois notable. Il était d'une taille élancée; son beau et mâle visage rayonnait alors d'un joyeux sourire; ses yeux brillaient d'enthousiasme, comme si la vue de toutes ces forces réunies pour la défense de Bruxelles l'eût rendu fier et heureux. Ce jeune homme était Éverard, le fils de l'échevin T'Serclaes.

A quelques pas plus loin se tenait Guillaume Van Heetvelde, le fils de l'ennemi de T'Serclaes et le prétendant malheureux à la main de la ravissante Sabine Van der Aa. Il pouvait compter deux ou trois années de moins qu'Éverard, il était grêle, délicat, pâle et d'une figure très douce. Mais ses yeux bleus, au regard indécis, témoignaient d'une absence complète d'énergie et de volonté. Son caractère ne ressemblait donc nullement à celui de son père, qui était connu pour un homme violent, ambitieux et vindicatif.

A côté des arbalétriers, et jusque bien loin au-delà du couvent des Sœurs Noires, se tenaient les membres de la corporation des drapiers, comprenant les tisserands, les fouleurs, les tondeurs, les teinturiers, très nombreux, et formant une masse que le regard avait peine à embrasser, car l'industrie drapière dans l'ancienne capitale du Brabant, était alors si florissante et si renommée que des princes étrangers même s'habillaient des plus fins tissus de Bruxelles.

Cependant où l'on pouvait voir les Bruxellois armés et rassemblés en une foule tumultueuse de plusieurs milliers d'hommes, c'était sur les remparts intérieurs, derrière l'église Sainte-Gudule, le long du Fossé-au-Gravier et le Fossé-aux-Loups, jusque près de la Senne.

Là stationnaient les différents métiers qu'on avait armés la veille, à la hâte, avec de courts épieux ayant la forme d'une massue garnie de pointes de fers, armes redoutables quand elles étaient maniées par des hommes vigoureux qui pouvaient s'en servir pour piquer ou pour frapper.

Sur la vaste étendue des remparts, couverte de leur foule mouvante, on voyait flotter une cinquantaine d'étendards sur lesquels les produits ou les outils de chaque métier étaient représentés en couleurs brillantes.

Ces signes auraient dû suffire pour indiquer aux membres de chaque corporation leur lieu de réunion; mais organisés si récemment, la plupart ne savaient pas encore dans quel rang ils devaient prendre place. D'ailleurs, la joie de pouvoir contribuer à la défense de la ville, l'espoir que bientôt on attaquerait l'ennemi en rase campagne, l'influence d'une magnifique matinée d'été, toutes ces causes réunies peut-être, remplissaient ces hommes d'animation et d'entrain. Aussi donnaient-ils cours à leur enthousiasme en poussant des cris patriotiques, et leur impatience se manifestait par une agitation qu'il était impossible à leurs chefs ou doyens de contenir. Ce n'était qu'à l'endroit où se montrait le commandant suprême que l'ordre et le silence se rétablissaient dans les rangs, mais pour cesser de nouveau dès qu'il s'était éloigné.

Ce commandant en chef n'était autre que l'échevin T'Serclaes qui, sur les vives instances des métiers, avait consenti à se mettre à leur tête.

Malgré la prodigieuse activité qu'il avait dû déployer, malgré une longue marche sous un soleil ardent, il parcourait d'un pas rapide, sans qu'il parût fatigué, le Fossé-aux-Loups, tantôt corrigeant les dispositions, tantôt donnant des ordres, exhortant les hommes à la discipline et tâchant d'enflammer leur courage par la promesse de délivrer Bruxelles et de venger la patrie.

Il s'approcha ainsi de la porte aux Herbes potagères pour passer en revue les forgerons, les chaudronniers et les fourbisseurs, qui étaient en avant du Fossé-au-Gravier lorsqu'il entendit tout à coup le clairon retentir derrière la colline Saint-Michel.

Il écouta un instant pour s'assurer qu'il ne se

trompait pas, puis s'adressant au doyen des forgerons :

— Faites sonner le signal convenu. Voilà notre gracieuse duchesse.

Une fanfare éclatante, comme une annonce solennelle, vibra dans l'air et fut immédiatement répétée sur toute la ligne des remparts, par les clairons et les trompettes.

T'Serclaes ne s'était pas trompé. En ce moment, la duchesse, avec sa suite, descendait la colline Saint-Michel. Elle était assise seule dans une litière ouverte, sorte de voiture sans roues, munie de longs brancards et portée par deux chevaux, l'un placé devant et l'autre derrière. La princesse, âgée d'environ trente-quatre ans, pouvait encore passer pour une belle femme. La pâleur et la fatigue empreintes sur son visage donnaient à penser que sa position presque royale ne l'avait pas préservée des souffrances. Elle était entièrement vêtue de satin noir, voulant sans doute attester par la simplicité et la couleur sombre de ses vêtements, la part qu'elle prenait aux malheurs du pays. Sa coiffure et son corsage seuls étaient ornés de quelques bijoux.

Une vingtaine de dames nobles suivaient à pied la litière, en même temps qu'une escorte de chevaliers attachés au service de la cour.

Parmi les dames nobles on distinguait au premier coup d'œil la jeune Sabine Van der Aa, charmante demoiselle aux yeux bleus pleins de douceur. Son visage était si frais, la régularité de ses traits si purs, son sourire si plein de charme, qu'elle gagnait le cœur de tous ceux qui l'approchaient. Et puis c'était la plus riche héritière du pays. Aussi n'était-il pas étonnant de voir tant de jeunes seigneurs, enhardis par leur naissance et leur grande fortune, oser élever leurs regards jusqu'à elle et aspirer à sa main ; mais elle n'écoutait que l'inclination de son cœur. Encouragée par la duchesse elle-même, Sabine avait choisi pour son fiancé le fils de l'échevin T'Serclaes. Bien que son tuteur fît tous ses efforts pour empêcher ce mariage, il ne pouvait cependant rien contre les volontés de la mère et de la duchesse. Aussitôt après la levée du siège, elle devait être conduite à l'autel par Éverard T'Serclaes et devenir l'épouse de celui que son cœur avait choisi.

A peine la duchesse eut-elle paru près de la Porte aux herbes potagères, à peine eut-elle été vue par les métiers, qu'une immense acclamation s'éleva de la foule pour saluer sa bienvenue.

— Vive la duchesse ! Brabant au grand-duc ! hourra ! hourra !

Pendant que Jeanne descendait de sa litière et s'avançait à pied jusque près des premiers métiers, les acclamations continuaient avec plus de force ; mais quand le peuple vit la princesse presser la main du vieux T'Serclaes, ce furent des cris, des transports de joie, qui éclatèrent en un tonnerre formidable, se prolongeant au-dessus des maisons de la ville. Tous ces hommes se sentaient fiers de l'honneur fait à leur chef. La duchesse se tourna ensuite vers eux, en souriant et en leur faisant de gracieux signes de tête, pour les remercier des marques de leur attachement.

Peu à peu, le calme se rétablit dans les rangs ; alors la duchesse s'adressant au chef des métiers, lui dit :

— Messire T'Serclaes, croyez à ma sincère reconnaissance ; car je sais avec quelle énergie vous avez combattu le conseil décourageant de certaines personnes qui croient pouvoir, dans ces temps malheureux, séparer leurs intérêts de ceux de leurs souverains, sans porter atteinte à leur honneur. Si je vois ici le peuple de Bruxelles en armes et prêt à répandre son sang pour la ville et pour moi, c'est à vous que nous en sommes redevables. Soyez certain que je n'oublierai pas ceux qui se sont montrés mes vrais amis dans le malheur.

— Gracieuse princesse, dans votre bonté, vous estimez trop haut mes efforts : je ne fais que mon devoir, répondit T'Serclaes.

— Sans doute, messire ; mais s'il n'y a qu'une manière de remplir son devoir, il y a plusieurs manières de le comprendre. Vous, au moins, vous portez le cœur à la bonne place.

Puis, se retournant, elle fit signe à Sabine Van der Aa d'avancer, l'attira par la main en lui disant avec un sourire :

— Allons, saluez donc notre ami, messire T'Serclaes, qui sera bientôt pour vous un père rempli de tendresse. Vous le savez, il aime son bon Éverard comme l'orgueil et la lumière de ses vieux jours ; mais son noble cœur est assez grand pour que la meilleure place y soit donnée à son second enfant, à l'épouse de son fils.

La jeune fille avait d'abord regardé le vieil échevin avec un sourire rayonnant ; mais décontenancée par les paroles de la duchesse, elle baissa les yeux avec timidité.

— Vous vous taisez, Sabine ? dit la princesse en la raillant doucement. La pensée du bonheur qui vous attend vous trouble-t-elle ? Dites donc quelque chose au père d'Éverard !

Pour toute réponse, Sabine jeta ses bras au cou du vieux T'Serclaes et l'embrassa en lui murmurant les plus douces promesses. Les yeux pleins de larmes, l'échevin pressa l'aimable jeune fille sur son cœur avec une tendresse infinie.

Le mestre de camp et les chevaliers, avertis par le bruit des cors et des trompettes de la présence



Pauvre demoiselle ! (Page 27.)

de la duchesse étaient accourus en toute hâte et arrivaient précisément au moment où la belle Sabine Van der Aa était dans les bras de T'Serclaes.

Un sourire amical et approbateur parut sur tous les visages. Seul, Van Heetvelde pâlit, et sa bouche fut contractée par une grimace de haine et de jalousie; mais bientôt, comprimant son émotion, il rendit à son visage le calme et l'expression qui en était habituelle, celle d'une froide et dédaigneuse raillerie.

La duchesse reçut les hommages des chefs et des chevaliers, puis elle se mit à questionner le commandant en chef, le comte de Berg, sur la situation des affaires et les bonnes dispositions des métiers. Elle parcourut ensuite lentement et au milieu des acclamations enthousiastes les rangs pressés des milices populaires, adressant de temps à autre aux capitaines et même aux hommes d'armes un mot gracieux et encourageant.

Après avoir aussi passé en revue les écuyers du duc, elle s'approcha de la porte Sainte-Catherine et manifesta le désir de monter sur le large rempart. Elle voulait voir, puisqu'on lui avait dit la chose possible, la fumée des feux de l'ennemi.

On s'empressa de satisfaire à son désir; on lui montra du haut du rempart, à une lieue de marche de la porte, le camp ennemi établi au-delà du chemin de Dilbeck sur un vaste plaine, qu'on nommait le Haut-Coutre.

Les avant-postes se trouvaient cependant à une distance plus rapprochée, et même des détachements de cavalerie venaient à chaque instant caracoler assez près de la ville, mais hors de la portée des armes des assiégés. La présence de ces cavaliers avait pour but d'ôter à la ville toute communication avec l'extérieur et surtout de lui couper les vivres.

Ce qui éveillait particulièrement l'attention du

commandant et des chevaliers, c'était une longue ligne de chariots et de charrettes pesamment chargés et qui paraissaient être en dehors du camp ennemi. A cette distance, il n'était pas possible de distinguer ce que portaient ces voitures; cependant, d'après l'opinion générale, cela ne pouvait être que les machines et les engins attendus par les Flamands pour commencer l'attaque. Le mestre de camp disait en riant qu'il faudrait encore beaucoup de temps pour dresser ces lourdes machines, et il ajoutait que Bruxelles était prêt à recevoir l'ennemi et à le repousser victorieusement. Il demanda au centenier, qui commandait un poste sur le rempart même, si ces voitures étaient visibles depuis longtemps.

Le centenier répondit que, depuis environ deux heures, il avait remarqué dans le camp ennemi un va-et-vient continuel de voitures et qu'il en avait bien compté deux cents. A force de regarder et de concentrer toute la puissance de sa vue, il avait pu distinguer, croyait-il, que ces différentes véhicules étaient chargés de sacs et de grandes balles.

L'ennemi avait reçu de Flandre, selon toute apparence, des provisions considérables pour les hommes et les chevaux. On n'accorda pas une plus longue attention à ces détails, d'autant plus que la duchesse se trouvant près de quelques machines de siège, paraissait désirer avoir des explications sur leur usage.

Le comte de Berg se hâta de satisfaire à son désir; il lui expliqua comment, avec les *balistes* et les *catapultes*, on pouvait lancer à de grandes distances de longues flèches ou de lourdes pierres. Il lui montra également des marmites de fer suspendues à un appareil mobile et dans lesquelles on faisait bouillir de l'huile et de la graisse qu'on répandrait ensuite sur les assiégeants lorsqu'ils voudraient escalader les murs avec leurs échelles.

Après avoir écouté pendant quelques instants avec intérêt, la duchesse descendit du rempart pour continuer la revue des forces de Bruxelles.

Elle n'était plus bien éloignée des lignes d'arbalétriers où se trouvaient Éverard T'Serclaes et Guillaume Van Heetvelde.

Les deux jeunes seigneurs voyaient approcher la duchesse avec un grand battement de cœur. Leurs regards tâchaient de pénétrer parmi la nombreuse escorte de la princesse, pour y découvrir la jeune demoiselle qui était l'objet de leurs vœux. Sabine accompagnerait-elle la duchesse ce jour-là? se demandaient-ils... Oui, voilà sa charmante figure, brillant comme une rosée printanière au milieu d'autres fleurs moins belles... Elle a même regardé immédiatement de leur côté.

Un sourire ouvert et joyeux fut le salut d'Éverard. Guillaume, au contraire, baissa la tête, jetant par moments un regard timide et furtif vers la jeune fille.

Qu'avait-il à espérer? Elle en aimait un autre. La guerre seule avait retardé son mariage avec Éverard T'Serclaes. Pour lui, dont elle avait repoussé l'amour, il n'y avait plus de bonheur possible en ce monde. Il devait même cacher ce qui torturait son cœur; car il ne voulait pas être un objet de raillerie.

La duchesse appela les deux jeunes gens par leur nom, leur adressa un mot aimable et poursuivit sa marche.

Alors Sabine s'approcha de son ami, lui pressa la main en lui disant d'un ton un peu triste :

— Quelle guerre terrible! Ah! comment finira-t-elle? Vous devrez assister au combat, Éverard; une arme ennemie peut vous frapper. Que deviendrait alors le bonheur que nous avions rêvé?... Oui, vous êtes homme, vos yeux brillent de courage et de fierté; mais, moi, faible femme, craindre, trembler, voilà mon lot! Ne soyez pas téméraire, ami, ne vous exposez pas follement et sans nécessité!

— Ah! chère Sabine, répondit Éverard, pourriez-vous estimer quelqu'un qui reculerait lâchement devant le devoir sacré de défendre la patrie? Je brûle d'exposer ma vie pour notre ville natale et notre gracieuse princesse. Si mon sang coule pour cette noble cause, vous ne m'aimerez que davantage. Et comment ne volerais-je pas au combat? L'ennemi de notre pays est aussi l'ennemi de notre bonheur!

— Vous avez raison, Éverard; faites votre devoir. Je prierai pour que le Seigneur vous protège. Adieu, notre gracieuse duchesse est déjà loin...

Elle s'éloigna avec précipitation, en adressant quelques mots au jeune Van Heetvelde.

— Bonjour, messire Guillaume! Vous aussi, vous êtes arbalétrier? Il est beau de porter les armes pour la patrie...

Le jeune homme frémit d'émotion en entendant cette voix douce. Il releva la tête : dans ses yeux brillaient deux larmes que Sabine ne vit pas, parce qu'elle était déjà trop loin.

Après une demi-heure de promenade la duchesse atteignit, près de la porte Saint-Jacques, l'aile droite de la corporation des drapiers. La revue était terminée. La duchesse témoigna au commandant en chef sa vive satisfaction et le chargea de remercier en son nom toute la milice bruxelloise et les hommes d'armes du Duc, pour leur tenue martiale et les preuves de dévouement qu'ils donnaient au pays et à leurs souverains.

Elle salua ensuite avec une grâce charmante tous les chevaliers qui lui avaient tenu compagnie,

remonta dans sa litière et s'éloigna dans la direction de la halle aux blés.

Le comte de Berg envoya quelques messagers pour porter, tout le long des remparts, aux chefs des différentes compagnies, l'ordre de se réunir immédiatement près de la porte Sainte-Catherine, afin d'entendre de sa bouche ce que la duchesse l'avait chargé de leur dire en son nom. Quelques instants après il se voyait entouré de plus de soixante-dix chefs. Il les invita du geste à lui accorder leur attention, et leur dit :

— Notre gracieuse duchesse est extrêmement satisfaite de votre bonne tenue; elle a été profondément touchée des marques éclatantes d'attachement que nos hommes...

Il s'interrompit et regarda, tout étonné, du côté de la Grue de la ville : un homme portant l'habit et le long bâton de pèlerin venait de se montrer en cet endroit.

Le mestre de camp se pencha vers un chevalier qui s'était constamment tenu à ses côtés et lui souffla à l'oreille :

— N'est-ce pas notre espion Brants qui accourt là-bas avec tant de hâte ?

— C'est lui en effet, répondit le chevalier.

— Il nous apporte sans doute un message pressant.

Un moment après le pèlerin pénétrait hardiment à travers les chefs et s'avançait jusqu'au milieu de leur cercle. Puis s'adressant au comte de Berg d'une voix assez haute pour être entendue de tous, il lui dit ;

— Seigneur, j'arrive de l'armée ennemie. J'ai vu la mort de très près là-bas. Mais, Dieu soit loué ! Un décret du ciel m'a permis de surprendre un important secret. Voulez-vous battre l'ennemi et lui enlever le riche butin qu'il a fait dans le duché ? Préparez-vous à faire une sortie aujourd'hui même; car demain il serait trop tard. Le comte de Flandre lève le camp avec toute son armée et part ce soir avec toutes ses forces pour Gand.

Il est facile de comprendre quel étonnement causa cette nouvelle. Personne ne paraissait croire à la possibilité de ce départ aussi précipité qu'inattendu.

— On vous a trompé, Brants, c'est pour sûr un faux avis, murmura le mestre de camp en secouant la tête.

— Laissez-moi parler, et vous jugerez ensuite, dit l'espion avec l'accent de la plus profonde conviction. Appuyé sur mon bâton de pèlerin, je m'avançais à travers quelques compagnies des gens du comte, tâchant de tirer profit de leurs paroles. A ceux qui me questionnaient je répondais que j'étais un pauvre habitant de Wolverthem allant en pèlerinage à Notre-Dame de Hal pour accomplir un vœu solennel. Je me reposai même au milieu d'un avant-poste, lorsqu'un grand gaillard me regarda tout à coup en pleine figure, m'appela par mon nom propre et affirma que j'habitais Bruxelles, où il m'avait vu, disait-il, parmi les hallebardiers de la ville. Je niai énergiquement et je parvins à faire entrer le doute dans l'esprit de mon homme; néanmoins je fus conduit vers le camp, comme soupçonné d'espionnage. Après avoir subi un long interrogatoire, je fus attaché au poteau d'une tente avec tant de violence et de cruauté, que vous pouvez encore voir à mes poignets les traces bleuâtres des cordes. — Les chefs qui m'avaient interrogé s'éloignèrent pour aller délibérer sur mon sort. En attendant, je pouvais demander à Dieu pardon de mes péchés, comme ils me disaient; car le moins qui pût m'arriver, était d'être pendu au premier arbre venu. Je restai environ une demi-heure absolument seul. Tout était silencieux autour de moi, je n'entendais que les pas des sentinelles placées devant la tente. Tout à coup j'entendis derrière moi un bruit de voix qui s'approchaient peu à peu et devenaient plus distinctes. Ce devaient être les chefs qui s'entretenaient ainsi, car ils se désignaient mutuellement par les noms de comte, de seigneur et de capitaine. J'écoutai avec une attention fiévreuse. Ce que j'entendis me frappa de stupeur, et me fit déplorer ma position qui, par une mort probable, m'empêcherait de vous révéler un secret aussi important. « — Notre situation devient critique, disaient-ils. Nous savons que le duc de Brabant arrive avec une forte armée qu'il a levée dans le Limbourg. Si les Bruxellois font en même temps une sortie, nous sommes pris entre deux forces et certainement perdus. Ce serait folie que de nous exposer à cette dernière catastrophe; le mieux est de sauver notre riche butin. Nous avons de l'or, de l'argent, des étoffes précieuses; cent voitures au moins en sont remplies. En cas d'insuccès, il nous serait impossible de conserver ces richesses immenses. C'est pour cette raison que notre gracieux comte a résolu de lever le camp ce soir et de partir dans le plus grand mystère. »

Un murmure d'étonnement s'éleva parmi les chefs des troupes bruxelloises, quelques-uns crièrent qu'il fallait attaquer l'ennemi à l'instant même et lui arracher son butin; mais le commandant en chef fit signe de garder le silence. Il demanda ensuite à l'espion s'il connaissait encore autre chose et comment il avait pu échapper à une mort presque certaine.

— Les chevaliers qui devaient prononcer sur mon sort sont revenus avec quelques hommes d'armes; on m'a annoncé que j'étais condamné

comme espion à être attaché au gibet. Les hommes d'armes m'ont passé une corde au cou et m'ont traîné comme une bête de somme hors de la tente, puis de là, vers un arbre.

Déjà la corde était attachée à une grosse branche; mes bourreaux s'apprêtaient à me soulever de terre, lorsque deux seigneurs magnifiquement vêtus — des chefs sans doute — s'approchèrent de nous et s'informèrent du motif de l'exécution dont ils voyaient les préparatifs. Ils me questionnèrent de nouveau. Mes gémissements, mes excuses et mes supplications parurent les attendrir; la pensée qu'on allait mettre à mort un pieux pèlerin, peut-être un innocent, leur inspira des craintes qu'ils finirent par faire partager à tous les assistants. On me fit grâce de la vie. On donna l'ordre à quelques hommes d'armes de me conduire loin hors du camp, sur le chemin de Hal, et de m'y laisser en liberté. En effet, je fus conduit à travers les milliers de tentes de l'ennemi. En traversant le camp, j'ai acquis la certitude que j'avais réellement surpris la vérité; car partout on rassemblait sur les charrettes toute sorte d'objets; j'ai vu également les innombrables chariots sur lesquels le butin était chargé et les chevaux à côté prêts à être attelés. Une fois en liberté, vous comprenez si je me suis hâté de regagner la ville; je suis entré par la Steenporte, et maintenant je m'estime heureux de pouvoir vous communiquer le secret de l'ennemi, secret qui deviendra sans doute la cause de sa défaite et de votre victoire [1] ».

— Maintenant je comprends ce que signifie ce mouvement de chariots et de charrettes qu'on aperçoit dans le camp ennemi, murmura le mestre de camp en se parlant à lui-même. Messires, dit-il aux chefs, j'ai une entière confiance dans la vérité des paroles que vous venez d'entendre. Brants a donné des preuves de son patriotisme, et il continue à servir son pays en exposant sa vie dans le dangereux métier d'espion. D'ailleurs certaines circonstances me confirment dans la conviction que le comte de Flandre a réellement l'intention de partir avec son butin. Le laisserons-nous se retirer paisiblement ou lui arracherons-nous les biens dont il a dépouillé notre pays? Ne tirerons-nous pas vengeance de toutes ses insolences et de ses déprédations dans notre patrie ?

— Il faut combattre sans plus attendre ! Nous sommes prêts et forts ! s'écrièrent les chefs.

Il ne vint à la pensée d'aucun d'eux que toute la scène du jugement et de la mise en liberté de l'espion pouvait bien n'être qu'une ruse de l'ennemi, ayant pour but d'attirer les Bruxellois hors de la ville.

Dans leur ardeur à marcher contre l'ennemi, ils voulaient qu'on attaquât immédiatement, certains qu'ils étaient de remporter la victoire. Les troupes du comte, surprises au milieu du désordre de leurs préparatifs de départ, ne pourraient offrir qu'une bien faible résistance.

Seul, le vieux T'Serclaes fut d'un avis contraire; il conseilla de laisser partir le comte de Flandre, plutôt que de hasarder un combat dont l'issue était incertaine. Les métiers qui formaient une partie importante des forces de Bruxelles, avaient été appelés sous les armes depuis la veille seulement. Par conséquent leur organisation était bien incomplète. Avec cette milice sans solidité n'était-il pas dangereux, téméraire même, de marcher contre une armée nombreuse de guerriers expérimentés et bien exercés.

Mais ses observations restèrent sans écho parmi ses collègues. Le mestre de camp lui dit qu'on laisserait les métiers à l'arrière-garde, de sorte qu'ils n'entreraient en ligne de bataille que lorsque le reste de l'armée aurait déjà engagé la lutte d'une manière décisive.

Bien que cet arrangement ne le rassurât guère, T'Serclaes déclara qu'il était prêt à faire son devoir et à conduire les milices des métiers où on le lui commanderait.

Le mestre de camp renvoya les chefs à leurs compagnies, leur recommandant de tout préparer pour l'attaque. Pendant ce temps, il devait réunir son conseil de guerre, afin de prendre les mesures nécessaires pour assurer le succès de la sortie projetée.

A peine les chefs avaient-ils rejoint leurs troupes, qu'il s'éleva au-dessus de la ville un immense cri de guerre. Les hommes, enthousiasmés en apprenant la bonne nouvelle, brandissaient leurs armes et s'écriaient de toutes leurs forces :

— Hourra ! hourra ! Brabant au grand-duc ! Au combat ! au combat !

On voyait de tous côtés les chevaliers et leurs serviteurs se répandant dans les rues de la ville pour aller chercher des chevaux et de meilleures armes.

En moins d'une demi-heure tous les préparatifs furent terminés; le mestre de camp, après avoir distribué ses ordres, donna le signal de la sortie.

Selon l'habitude militaire de ce temps, les arbalétriers, devant commencer l'attaque, furent placés à la tête de l'armée; ils franchirent donc la porte les premiers. Ils étaient suivis de masses profondes armées de glaives; on pouvait reconnaître parmi elles les Louvanistes avec leur chef, le sir de Borgneval.

1. Pour ce qui concerne l'aventure de cet espion bruxellois, voir l'*Histoire de la ville de Bruxelles*, par A. Henne et Alph. Wauters, vol. I, page 117.

Au milieu de cette partie de l'armée chevauchait le commandant en chef, le comte de Berg, accompagné d'une centaine de gentilshommes à cheval. On y voyait aussi flotter bien haut au-dessus des têtes des hommes le grand étendard de Brabant — un lion d'or sur champ de sable porté par le sire d'Assche. Puis venait la confrérie des drapiers et enfin à quelque distance les bandes nombreuses des autres métiers sous le commandement de l'échevin T'Serclaes.

Le silence le plus complet avait été commandé afin que la voix des chefs pût être entendue et comprise.

Les avant-postes et même des détachements assez considérables de l'armée ennemie se replièrent en toute hâte sur le camp à l'approche des Brabançons. Cette retraite précipitée ne fit qu'accroître encore la confiance de ces derniers dans la certitude qu'ils marchaient à une victoire facile.

Les Bruxellois s'avancèrent ainsi sans obstacles jusqu'au moment où ils aperçurent tout à coup une troupe considérable d'arbalétriers et de frondeurs ennemis venant à leur rencontre.

Bientôt l'air fut obscurci par une nuée de flèches et de pierres; cette première attaque parut de bon augure aux Bruxellois ; car ils continuaient d'avancer gagnant toujours du terrain sur l'ennemi, qui battait en retraite.

Cependant bien des hommes tombaient dans leurs rangs, mortellement frappés, et nombreux étaient les blessés et les mourants qu'on voyait portés par leurs compagnons les plus proches vers l'arrière-garde où se tenaient les chirurgiens.

L'échevin T'Serclaes avait beaucoup de peine à empêcher ses troupes de s'élancer en avant; la vue de leurs concitoyens blessés les enflammait de fureur; mais leur chef courait le long des rangs modérant par ses conseils et ses ordres sévères la brûlante impatience de ses hommes.

C'est ainsi que tandis qu'il cherchait à calmer la fureur de la corporation des bouchers, en tournant ses regards vers le champ de bataille, il poussa un cri perçant et pâlit affreusement... Il veut encore douter et frémit en fixant ses yeux épouvantés, sur deux hommes qui arrivent à l'arrière-garde portant un blessé, un mourant peut-être; car le corps pend inerte et inanimé sur leurs bras... Ciel ! il ne se trompe pas : c'est son fils Éverard !

Vaincu par son angoisse paternelle, le malheureux T'Serclaes laisse tomber son épée, court au blessé, embrasse le corps inanimé et baise les lèvres bleues de cet être chéri, en s'écriant, comme si son cœur se brisait dans sa poitrine :

— O Dieu ! mon bon Éverard, mon fils, mon unique enfant, mort ! mort !...

Il ne put en dire davantage: la douleur le suffoquait. Des sanglots étouffés soulevaient sa poitrine, et il arrosait de larmes les joues ensanglantées de son fils.

— Une pierre de fronde l'a frappé au front, dit un des porteurs. La violence du coup l'a étourdi ; mais il n'est pas mort. Voyez ! il remue le bras.

— Pas mort? s'écria T'Serclaes comme fou d'espoir. Il vivrait encore? Vite alors, portez-le à l'ambulance. Je vous aiderai.

Il passa les bras sous le corps de son fils et força presque les porteurs à courir.

A sa voix impérative et suppliante à la fois, deux chirurgiens accoururent. Ils examinèrent la plaie d'un air grave et soucieux, qui fit trembler le vieil échevin; ils lavèrent ensuite la tête du blessé, appliquèrent une emplâtre sur la blessure et lui rafraîchirent le cerveau avec beaucoup d'eau froide.

Le jeune homme commença à remuer les membres ; et pendant que son père haletant d'angoisse, épiait le retour du sang à ses joues, il ouvrit les yeux, et avec un regard égaré, il murmura :

— Père, cher père, est-ce vous? Où suis-je? Qu'est-il arrivé?... Ah ! je sais : un coup là, à la tête. Ce n'est rien : un étourdissement seulement.

— En prononçant ces paroles il essaya de se lever; mais il retomba sur le sol. Aidé de son père, il réussit, après un deuxième effort, à se tenir sur ses jambes. Le vieux T'Serclaes pleurait de bonheur,; il embrassait son fils, le pressait dans ses bras, louant à haute voix le Tout-Puissant qui lui permettait d'espérer que son unique enfant survivrait à ce coup terrible.

Éverard qui présumait trop de ses forces, voulait s'arracher des bras de son père.

— Le combat est engagé, dit-il; l'ennemi recule... Où est mon arbalète ?

— Tu es fou. Que veux-tu faire? demanda T'Serclaes effrayé.

— Je veux retourner au combat ; ma place est au premier rang.

— Ah ! mon pauvre fils, soupira T'Serclaes, tu es si faible que tu peux à peine te tenir sur tes jambes. Tu dois rentrer en ville et retourner à la maison, où l'on te donnera les soins qui te sont nécessaires.

— A la maison, mon père ! Vous n'y songez pas sans doute? Que penserait-on de moi ? Que dirait Sabine, si elle savait que j'ai quitté le champ de bataille avant la fin du combat ?

Ton sang a coulé pour ton pays et tes souverains. Tu as fait ton devoir. Si maintenant, faible et malade comme tu es, tu courais au devant d'une mort certaine et inutile, Sabine blâmerait ta folle imprudence et succomberait à sa douleur. Retourne donc à la maison, je te l'ordonne.

Everard essaya encore, par ses supplications, de fléchir son père : mais T'Serclaes, pour obéir lui-même à un autre devoir, ordonna aux deux porteurs de conduire immédiatement son fils à sa demeure.

Pendant quelques instants, il le regarda s'éloigner, en soupirant; car il remarquait avec quelle peine le jeune homme avançait en chancelant entre ceux qui le soutenaient.

Alors faisant violence à sa profonde douleur, il retourna en courant vers les troupes des métiers, qui avaient suivi l'armée. Le respect pour le malheur de leur chef les avait sans doute engagés à contenir leur impatience ; car elles n'avaient pas encore rompu leurs rangs.

Lorsque T'Serclaes reprit son arme et se remit à la tête des gens des métiers, un frémissement de joie circula parmi eux, qu'ils réprimèrent cependant sur un signe de leur chef vénéré.

Cependant le combat continuait à l'avant-garde entre les archers. Les troupes du comte, bien que reculant toujours, semblaient offrir une résistance plus ferme.

On eût dit que des deux côtés les chefs craignaient de donner le signal de l'attaque générale. Le comte de Berg, préoccupé par la pensée qu'il pouvait devenir victime d'une ruse de guerre, ne laissait avancer son armée que pas à pas et avec précautions.

Arrivé sur une hauteur dont le pied était entouré de bois épais, il redoubla de prudence et regarda avec soin autour de lui. Tout à coup il montra du doigt vers le bout de la plaine, quelque chose que son regard scrutateur venait de découvrir, il dit à un chef qui chevauchait à côté de lui.

— Voyez-vous là-bas, assez loin derrière le bois, ces larges taches noires? Ce sont des troupes.

— En effet, commandant, répondit le gentilhomme; elles sont immobiles. Que font-elles là?

— Dieu soit loué d'avoir vu le danger à temps! Nous étions imprudents. Si, pendant le combat, ces troupes voulaient surprendre la porte et pénétrer dans la ville! Allez, messire Van Vroenberg, volez au galop vers l'arrière-garde, et portez à T'Serclaes l'ordre de retourner avec moitié des métiers vers la porte pour la défendre en cas d'attaque. Que l'autre moitié, sous le commandement du doyen des bouchers, continue d'avancer.

A peine le sir de Vroenberg avait-il donné de l'éperon à son cheval pour aller remplir son message, que les archers du comte entr'ouvrant tout à coup leurs masses épaisses à la manière de deux rideaux gigantesques que l'on écarterait subitement, découvrirent la vraie force de l'ennemi. Les Flamands poussèrent des cris retentissants; toutes les trompes et les cors de leur armée sonnèrent à la fois pour annoncer que le grand combat allait seulement commencer.

Les arbalétriers brabançons se jetèrent de côté... Partout retentissaient les ordres des chefs; l'air tremblait sous les cris des combattants qui se défiaient, les deux armées se ruèrent l'une contre l'autre, altérées de sang et de vengeance. Le combat devint général; blessés et mourants tombaient par centaines, et le sang fumant rougissait la terre altérée.

Au début, la fortune paraissait vouloir favoriser les Brabançons; car, bien qu'ils eussent fort à faire sur les deux ailes, dans le centre ils culbutaient l'ennemi en jetant la confusion dans ses rangs. Les hommes d'armes du comte tombaient sous leurs coups comme les épis sous la faux des moissonneurs. Mais tout à coup ils entendirent éclater derrière eux des cris de triomphe : des deux flancs de la montagne deux nouvelles armées descendaient avec rapidité pour attaquer les Bruxellois. Ainsi entourés, ceux-ci avaient à se défendre de tous côtés contre une armée supérieure.

Le comte de Berg reconnut alors avec effroi et avec dépit que l'ennemi l'avait attiré par ruse hors de la ville.

En effet, la retraite des archers du comte n'avait été qu'une feinte adroite. Les Brabançons étaient allés se jeter dans un filet qu'on avait serré derrière eux et où ils étaient enveloppés. Il était trop tard pour déjouer le piège. Il ne leur restait d'autre moyen pour échapper à un désastre complet que de combattre avec le courage du désespoir.

Animés par leurs chefs, ils luttaient avec fureur, avec rage. Plus d'une fois la victoire parut pencher de leur côté? Qui sait si la bravoure héroïque n'eut pas triomphé à la fin d'un ennemi supérieur en nombre, si chacun eût fait son devoir? Mais lorsque l'avant-garde fut tout à coup assaillie par une nuée de cavaliers qui arrivaient de derrière le bois, le sire d'Assche jeta à terre le grand étendard de Brabant, et prit la fuite.

Soit que cette acte de lâcheté eût paralysé leur courage, soit que l'impossibilité de résister plus longtemps leur eût ôté tout espoir de vaincre, les Brabançons commencèrent à se débander. Il y avait encore des masses qui résistaient avec une fermeté inébranlable, mais aussi des bandes entières jetaient leurs armes et cherchaient leur salut dans la fuite.

Pendant ce temps, T'Serclaes était toujours avec la moitié des métiers devant la porte Sainte-Catherine. Il entendait les bruits du combat, mais il n'en connaissait pas les phases.

Enfin il commença à concevoir des craintes sur le résultat de la bataille; car il voyait errer des fuyards dans toutes les directions, et même ses hommes avaient déjà arrêté quatre ou cinq chevaux de chevaliers bruxellois accourus directement du champ de bataille pour rentrer dans la ville.

Les métiers exprimaient bien haut leur volonté de courir au secours de leurs frères. T'Serclaes eût cédé à leur désir, d'autant plus volontiers qu'il brûlait lui-même de combattre deux forts détachements de l'armée ennemie placés derrière Anderlecht et Molenbeck, qui semblaient épier son mouvement; et leur présence lui faisait comprendre que de son calme dépendait peut-être le salut de la ville.

Tandis qu'il s'efforçait de faire partager cette conviction à ses hommes, l'armée brabançonne succombait dans sa lutte sanglante; la déroute était devenue générale.

Enveloppées dans un nuage de poussière et descendant du haut des collines comme un ouragan, les troupes arrivaient pêle-mêle et en désordre.

Un cavalier qui les précédait de beaucoup et qui voulait entrer dans la ville, fut arrêté par T'Serclaes.

— Malheur! malheur! cria ce cavalier. Tout est perdu! Le sire d'Assche a jeté le grand étendard de Brabant sur le champ de bataille. C'était le signal de la trahison. N'espérez plus rien ; nous sommes vendus. Des milliers d'hommes gisent là-bas dans leur sang. L'ennemi nous poursuit. Sauve qui peut!

Bientôt en effet T'Serclaes put voir l'armée brabançonne en pleine déroute poursuivie de tous côtés par les cavaliers du comte, qui continuaient d'en faire un horrible carnage ; il comprit aussi que dans quelques minutes ces foules en désordre et affolées allaient jeter la confusion dans sa propre troupe.

Il dit quelques mots à voix basse au doyen des tonneliers, qui était son lieutenant, puis s'élança sur l'un des chevaux arrêtés par ses hommes, piqua des deux et disparut comme un trait sous la porte.

Sans ralentir son élan il courut tout d'une haleine jusqu'en haut du Caudenberg, entra dans la cour du palais ducal, et, sans s'arrêter, cria aux premiers serviteurs qu'il rencontra là :

— Des chevaux! sellez des chevaux! à l'instant, sans perdre une seconde!

Puis s'adressant à un dignitaire de la Cour qu'il connaissait :

— Seigneur chambellan, où est la duchesse! pour l'amour de notre malheureuse princesse, conduisez-moi jusqu'à elle!

En pénétrant dans la place où Jeanne se trouvait avec quelques serviteurs et quelques demoiselles d'honneur, il s'écria :

— Hâtez-vous, madame! la bataille est perdue, l'ennemi est peut-être déjà maître de la ville. N'hésitez pas un instant à fuir, ou vous risquez de tomber entre ses mains. Fuyez, oh! fuyez!

Les plaintes, les lamentations ne servaient de rien : les larmes des nobles dames ne pouvaient conjurer le sort menaçant. Le sentiment du danger prêta à la duchesse assez de force pour suivre, sans discussion, le conseil de T'Serclaes. Elle jeta sur ses épaules un manteau de voyage et descendit en toute hâte dans la cour.

Les domestiques avaient déjà tiré quelques chevaux des écuries et étaient occupés à les seller. La duchesse demanda un petit coffret renfermant des bijoux, qu'elle voulait emporter avec elle. La dame qui le lui apporta s'écria avec des larmes dans les yeux :

— Vite madame, vite! Les ennemis paraissent déjà sur la Kalsde; je les ai vus par la fenêtre.

Jeanne se fit mettre en selle et partit, suivie de T'Serclaes et d'une dizaine de chevaliers et de serviteurs. La petite troupe de fugitifs longea le derrière du palais, passa par le Borgendal, la porte de Caudenberg et atteignit sans encombre la campagne.

Le triste cortège s'enfuit avec toute la rapidité possible sans prononcer une parole, et traversa Ixelles jusqu'à ce qu'il eut atteint la grande forêt de Soignes. Arrivés là, les fugitifs n'avaient plus tant à craindre de rencontrer des troupes ennemies.

La duchesse se mit à pleurer et à se plaindre amèrement du sort qui l'accablait. Elle, la fille de princes illustres, elle, qui jamais n'avait fait le moindre mal à personne et qui était aimée de ses sujets pour ses vertus personnelles et les bienfaits de ses ancêtres, elle devait fuir, misérable, sans secours, comme une pauvre proscrite. Dépouillée de sa couronne, elle devrait passer le reste de ses jours dans la tristesse et l'humiliation.

T'Serclaes tâcha de la consoler et de lui rendre quelque courage. Tout n'était pas encore perdu sans espoir, disait-il. Le frère du duc était empereur d'Allemagne, et ce puissant prince ne souffrirait certainement pas que le duché de Brabant fût ravi pour toujours à son plus proche parent.

La duchesse répliqua avec découragement que l'empereur lui-même avait déjà trop à faire en Allemagne, pour engager la guerre contre le comte de Flandre et ses alliés. Alors T'Serclaes lui fit entendre que le peuple des grandes villes, ému de compassion pour son malheur et poussé par l'amour qu'il lui portait, se soulèverait et chasserait

les envahisseurs du duché. Ce n'était qu'une question de temps.

Lorsque l'escorte fut sur le point d'atteindre la commune d'Isque, T'Serclaes pria la duchesse de bien vouloir lui accorder la permission de la quitter. Son fils Éverard, frappé à la tête d'une pierre de fronde était blessé, dangereusement peut-être. Son cœur paternel soupirait après le moment de revoir ce pauvre enfant pour savoir ce qu'il devait craindre ou espérer.

Après quelques paroles de compassion et d'éloges pour Éverard, la duchesse remercia avec la plus vive effusion son fidèle et courageux protecteur. Elle lui serra encore une fois les mains et lui dit d'une voix émue :

— Adieu, mon bon messire T'Serclaes. J'aurais voulu récompenser dignement votre rare dévouement ; mais hélas ! je ne le puis plus. J'espère que le Ciel, en vous accordant une longue et heureuse vie, vous payera la dette de votre malheureuse princesse. Encore une fois, adieu ! et maintenant, avec la grâce de Dieu, reprenons notre fuite vers le Limbourg. En avant !

Le vieil échevin resta encore un instant à la même place, les yeux humides et regardant la duchesse qui fuyait son pays. Puis il tourna son cheval et reprit la direction de Bruxelles.

Une heure après, comme il atteignait la grande route près d'Auderghem, il rencontra beaucoup de pauvres gens et même de bourgeois, des familles entières, qui s'enfuyaient de Bruxelles en emportant ce qu'ils possédaient de plus précieux.

Les plaintes de ces malheureux apprirent à T'Serclaes que le comte de Flandre s'était emparé de la ville et que tout le bas quartier, autour de la porte Sainte-Catherine, était en flammes.

Près du village d'Etterbeek, il vit arriver de loin un gentilhomme à cheval et qui poursuivait son chemin aussi tranquillement que s'il n'avait eu aucun sujet de crainte ; l'échevin le reconnut pour un membre des lignages ; il l'arrêta et s'informa de ce qui se passait à Bruxelles ; il lui demanda surtout s'il était vrai que toute la partie basse de la ville fût en feu.

— Il n'en est rien, répondit le chevalier. Comme adversaire du duc Wenceslas, notre souverain débauché et dissipateur, je n'ai pris aucune part à la téméraire résistance de Bruxelles ; je n'avais donc rien à craindre. Aussi ai-je tout vu. Les vainqueurs ont, dans le premier moment, mis le feu aux environs de la porte Sainte-Catherine ; sauf ce commencement d'incendie, rien n'a été détruit. Le comte de Flandre est entré en ville à la tête de ses troupes et s'est avancé jusque sur la grande place ; il a planté son étendard sur le pignon de l'auberge l'*Étoile*. Une demi-heure après, des hommes ont été envoyés dans toutes les rues, pour annoncer au son du cor et au nom de Louis, comte de Flandre et duc de Brabant, qu'il était donné aux habitants de Bruxelles amnistie générale pour tout ce qui a précédé le triomphe de l'armée du comte.

— Duc de Brabant ! Amnistie générale ! murmura T'Serclaes avec autant de tristesse que d'étonnement. Il veut nous séduire ; il espère donc rester notre duc.

— Oui, et ce qui vous surprendra encore davantage, reprit l'autre, c'est qu'on a aussi annoncé au son du cor qu'il plaisait au nouveau souverain de nommer le sire Segher Van Heetvelde, Amman de Bruxelles, et d'établir sept nouveaux échevins.

— Amman ? Van Heetvelde ? de nouveaux échevins ? La loi, nos privilèges, sont donc foulés aux pieds ?

— Les comtes de Flandre ne sont pas dans l'habitude de respecter beaucoup les droits du peuple, quand ils sont assez puissants pour les méconnaître impunément ; vous le savez bien.

— Mais, objecta T'Serclaes pensif, vous dites que vous n'avez rien à craindre. Pourquoi alors quittez-vous la ville ?

— Par prudence, ami T'Serclaes ; maintenant tout est tranquille ; mais en différents endroits j'ai entendu les hommes du comte, surtout les étrangers à sa solde, se plaindre et manifester leur colère de ne pas pouvoir piller. Leur mécontentement est grand ; ils pourraient bien se mutiner, et qui sait ce qui se passerait dans Bruxelles ! Je vais passer quelques jours ou quelques semaines, si c'est nécessaire, au château de Schoonenberg, chez mon frère. Si vous voulez rentrer en ville, passez par la porte Sainte-Gudule ; vous courrez ainsi moins de risques de rencontrer beaucoup d'ennemis.

— Je vous remercie, votre conseil est bon, je le suivrai. Adieu !

T'Serclaes continua son chemin jusqu'à la grande route de Louvain ; là il laissa son cheval à l'écurie de l'auberge de la *Licorne d'Or* et pénétra à pied dans la ville.

III

La chute de la capitale du Brabant permit au comte de Flandre de faire sans obstacle une marche triomphale à travers le duché.

Après avoir laissé dans toutes les villes et les forteresses des garnisons suffisantes, il retourna à Bruxelles et tint sa cour, en qualité de duc de Brabant, dans l'ancien palais des souverains brabançons, sur le Caudenberg.



En la saluant profondément. (Page 31.)

Le peu d'affection du peuple pour le frivole Wenceslas avait sans doute fait concevoir au nouveau duc l'espérance de pouvoir conserver la couronne ducale, même avec l'assentiment des Brabançons. Aussi, bien qu'il fût connu pour un prince despotique et vindicatif, il se montra disposé à gouverner avec une certaine mansuétude.

Dans les Flandres, il avait impitoyablement fait couler le sang des bourgeois. Tout récemment encore, à Bruges, par un seul jugement, il avait condamné à un exil perpétuel trois cent quatre-vingt-quatre des principaux habitants, et déclaré leurs biens confisqués. A Bruxelles, il agissait d'une tout autre manière : à part la nomination illégale de l'amman et des échevins, il respectait les privilèges des bourgeois et défendait surtout à ses fonctionnaires d'y porter atteinte. L'amnistie était strictement observée, et personne n'était inquiété pour sa fidélité antérieure aux souverains légitimes du Brabant.

Si, dans certaines parties du duché, cette conduite, relativement douce, pouvait avoir pour effet de rendre moins regrettée la chute des anciens princes et de faire supporter avec patience le nouvel état de choses, à Bruxelles elle ne pouvait exercer aucune influence; les esprits étaient trop aigris. On ne pouvait oublier la sanglante et honteuse défaite subie par les troupes brabançonnes; presque tous les habitants brûlaient d'un secret désir de vengeance. Aux yeux des Bruxellois, il était hors de doute qu'ils avaient été vendus à l'ennemi par des traîtres, et, d'après la voix publique, le traître principal n'était autre que Segher Van Heetvelde, dont le souverain mépris pour le peuple était bien connu. En récompense de son méfait, il avait été nommé Amman de Bruxelles. Comme tel, il était le représentant du prince.

Aussi, fier de son titre, il regardait tout le monde, même les bourgeois les plus notables, avec un orgueil insultant.

Cette nomination fut de la part du comte Louis une faute et un mauvais calcul. Bien des gens qui seraient restés indifférents au changement de dynastie, ne pouvaient lui pardonner d'avoir élevé à la dignité d'Amman l'homme qui avait trahi sa patrie. Beaucoup de membres des lignages mêmes, quoique haïs du peuple, se sentaient profondément humiliés de ce choix.

Sans doute les habitants de Bruxelles étaient impuissants à secouer le joug qui pesait sur eux. Le comte Louis avait été obligé de disséminer une grande partie de son armée dans les villes du Brabant ; mais il était encore entouré de troupes assez nombreuses pour réprimer par la force toute tentative de révolte. Le peuple se taisait donc en public et paraissait supporter son sort avec résignation ; mais au sein des familles, dans les réunions des métiers surtout, lorsqu'on croyait n'avoir pas d'espions à craindre, des malédictions et des cris de vengeance éclataient contre le tyran étranger. C'était surtout contre l'Amman que la haine s'exprimait avec une extrême violence. On l'appelait *le traître*, bien que personne ne sût précisément en quoi consistait sa trahison.

Une nouvelle aussi grave qu'inattendue fut un jour apportée au comte de Flandre. Le roi de France venait d'être fait prisonnier par les Anglais dans une bataille près de Poitiers et emmené en Angleterre.

Le dauphin était en défaveur auprès du peuple de Paris, si prompt à se révolter ; il craignait d'être chassé par le roi Charles de Navarre.

Ardent partisan du roi de France, le comte de Flandre ne pouvait pas abandonner le dauphin sans conseil et sans assistance. Il résolut donc de se rendre immédiatement à Paris. Il laissa une forte garnison à Bruxelles sous le commandement de Guillaume Van Reigersvliet, et partit pour la Flandre, d'où il devait gagner la France en toute hâte.

A peine avait-il quitté la ville que le mécontentement du peuple se manifesta ouvertement de différentes manières, avec une violence croissante. On fit parvenir « *au traître* » des chansons où il était cruellement flétri ; on refusa de payer les subsides ; les métiers réclamèrent bien haut des échevins régulièrement nommés. Mais la haine du menu peuple éclata surtout par des rixes et des querelles avec les soldats de la garnison. De temps à autre, on trouvait dans les rues le cadavre de quelque soldat.

L'Amman Van Heetvelde n'ignorait pas qu'il était l'objet de l'aversion des Bruxellois. La résistance qu'il rencontrait de tous côtés le rendit si furieux qu'il proposa au commandant de la garnison de tenter, par un coup hardi, de suspendre les lois et les privilèges, et de punir rigoureusement tout individu reconnu comme rebelle en actions et même en paroles. Si l'un des métiers opposait quelque résistance, on ferait un exemple terrible et sanglant.

Mais le chef de la garnison, se rappelant les ordres du comte, refusa d'adhérer à cette proposition ; il promit seulement de se tenir prêt à faire usage de la force aussitôt que le peuple, par une attitude ouvertement agressive, lui donnerait à craindre pour les intérêts de son maître.

Lorsqu'il quitta l'Amman, celui-ci lui dit d'un ton ironique, en dissimulant son dépit :

— Eh bien, commandant, agissez comme bon vous semble. Ce n'est qu'une affaire ajournée ; avant quinze jours, vous viendrez me dire : « Il est temps d'étouffer la révolte. » Plaise à Dieu qu'il ne soit pas alors trop tard !

Huit jours après cet entretien, le commandant de la place riait des craintes de l'Amman ; celui-ci ne savait que répondre. En effet, il se passait quelque chose d'inexplicable pour lui.

Depuis qu'il avait fait la proposition d'user de rigueur envers le peuple afin de rendre toute révolte impossible, les Bruxellois, en général, se conduisaient aussi paisiblement que s'ils avaient tout à coup accepté de bon cœur le nouvel état de choses : plus de résistance, plus de cris séditieux, plus de querelles avec les hommes d'armes du comte. On eût dit qu'ils obéissaient à un mot d'ordre.

Ce revirement subit dans l'esprit du peuple fit deviner à l'Amman qu'on avait eu connaissance, par quelque espion ou quelque traître, de sa proposition faite au commandant de la place. On veut maintenant, se disait-il, éviter de me fournir des prétextes pour recourir à la force. Quel est l'homme qui possède à Bruxelles assez d'influence pour obtenir des habitants une obéissance aussi prompte, aussi complète ? Il n'y en a qu'un seul : c'est le vieux T'Serclaes !...

Cependant T'Serclaes semblait vivre très retiré et ne plus s'occuper, du moins ostensiblement, des affaires publiques. Malgré tout l'Amman ne pouvait ôter de son esprit la conviction que le vieux patriote ne restait pas inactif. Peut-être sa vie retirée n'était-elle qu'un manteau sous lequel il forgeait des projets et nouait des intrigues pour atteindre le but de sa haine : la révolte du peuple, le rappel de la duchesse Jeanne et par conséquent la démission, l'abaissement et peut-être même la mort de son ennemi, devenu Amman par la faveur du comte.

Mais comment acquérir la certitude que ses soupçons étaient fondés? Et puis, quand même il serait arrivé à la certitude, il était impuissant contre son ennemi, aussi longtemps que celui-ci ne se rendait pas coupable publiquement d'une infraction aux lois; il était protégé par les privilèges existants, que le comte lui-même avait ordonné de respecter.

Ainsi, bien qu'il eût le pressentiment d'un grand danger, l'Amman restait condamné à l'inaction par la conduite prudente des Bruxellois.

Déjà près d'un mois s'était écoulé depuis le départ du duc; les chefs et les soldats de la garnison, n'étant plus traités en ennemis par les habitants, ne montraient plus la moindre inquiétude. L'Amman seul tremblait d'une secrète anxiété; car bien que personne ne le crût, il restait persuadé que ce calme n'était pas naturel et couvait un terrible orage.

En effet, un jour, au matin, c'était le 12 octobre 1356, — Van Heetvelde était allé trouver le commandant de la garnison pour tâcher de lui faire partager ses craintes au sujet de la révolte qu'il croyait imminente. Pendant ce temps le vieux T'Serclaes était assis dans une salle basse de son château, la tête appuyée sur une main et le regard perdu dans le vide.

De profondes et graves pensées devaient l'occuper en ce moment, car souvent il serrait les dents convulsivement; parfois, au contraire, un sourire joyeux éclairait son visage; parfois aussi il crispait ses poings avec colère. Dans d'autres moments, ses yeux brillaient d'orgueil et d'enthousiasme, tandis que les mots *patrie*, *pauvre princesse*, *traître*, *vengeance*, s'échappaient de ses lèvres.

Tout à coup il entendit le roulement d'une voiture... ses regards exprimèrent la surprise, et il parut écouter avec la plus vive attention, comme si ce bruit eût eu pour lui une signification particulière.

Après un instant d'attente, il frappa sur un timbre d'argent, et lorsque le serviteur appelé se montra, il lui demanda :

— André, ne viens-je pas d'entendre une charrette s'arrêter devant la porte?

— Oui, seigneur, répondit le domestique; c'est votre fermier de Wesembeek qui amène du bois.

— Dites-lui qu'il vienne me trouver; je veux le payer.

Le serviteur introduisit le paysan dans la salle. Celui-ci était couvert de vêtements presque sordides, semblait très grossier de manières. Il s'inclina gauchement, en tenant son fouet à la main ; mais dès que le domestique se fut retiré, il changea tout à fait d'attitude. Il alla lui-même fermer la porte de la salle, revint près de T'Serclaes et, ouvrant son vêtement sur la poitrine, il en tira une lettre, qu'il présenta à T'Serclaes en disant :

— De messire Van Beersel, au nom de notre gracieuse duchesse.

T'Serclaes brisa le sceau de la lettre et la lut avec une avidité fiévreuse. Cette lecture ne lui était sans doute pas agréable, car il secouait la tête en signe de mécontentement.

— Qui vous a apporté cette lettre? demanda-t-il.

— Un marchand de bétail que vous connaissez bien, répondit l'autre avec un sourire. Il m'a même acheté une vache; mais il ne viendra la chercher qu'après-demain. Si vous avez une réponse à lui faire parvenir...

— Il aura une réponse... Mon bon Étienne, vous remplissez avec courage et habileté la mission que vous avez acceptée. Si nous réussissons à délivrer la patrie, nos gracieux princes vous récompenseront de votre généreux dévouement. Avez-vous besoin d'argent?

— Non, messire, pas encore. Je possède encore plus de la moitié de la somme que vous m'avez remise dernièrement.

— Vous ne savez pas de nouvelles?

— Le marchand de bétail dit que cela ne va pas trop bien là-bas. Les Liégeois assiègent encore Landen, et notre duc a beaucoup de peine à défendre Limbourg.

— Je le sais, cette lettre me l'apprend. Vous ne connaissez rien de plus?

— Que peut-on apprendre au milieu des champs?

— Partez maintenant, Étienne; on pourrait avoir des soupçons.

— Dieu vous garde, messire! S'il vient encore une lettre, elle vous sera apportée par un paysan de Crainhem.

— Un homme sûr, Étienne?

— Mon propre frère, messire... Adieu!

A peine le messager était-il parti que T'Serclaes relut la lettre, puis il se leva, enferma la missive dans le tiroir secret d'une massive armoire, et se rassit près de la table.

— Nos pauvres princes ne peuvent rien! murmurait-il tout bas; les Liégeois et le comte de Namur sont les alliés du comte de Flandre. Tandis que celui-ci croit tenir en sa possession le duché de Brabant, ceux-là espèrent avoir un morceau du Limbourg et du Luxembourg. Par conséquent pas d'assistance à attendre de ce côté! Si nous voulons ici nous affranchir de la tyrannie étrangère, nous devons seuls et par nos propres forces, briser nos chaînes. Et pourquoi pas?... Le comte est en France... Il faut nous hâter; il peut revenir avec de nouvelles troupes, mais hélas! nous ne sommes pas encore prêts. La nécessité de tenir secrets tous nos efforts retarde notre œuvre...

Il fut interrompu dans ses réflexions par le valet, qui vint lui annoncer la visite du sire Clutinc, membre important de sept familles nobles.

T'Serclaes vint à sa rencontre : Clutinc dit après un salut :

— Avant-hier et hier dans l'après-midi, vous êtes venu chez moi, sans m'y trouver. Je suppose que vous avez quelque chose d'important à me communiquer, et je suis venu moi-même vous voir.

— Veuillez vous asseoir, messire Clutinc, dit T'Serclaes après avoir soigneusement fermé la porte. Quelque chose d'important ? Peut-être : cela dépendra de la manière dont vous envisagerez l'affaire. J'ai à vous dire d'abord que mon cœur est cruellement oppressé. L'humiliation de notre patrie m'afflige à mourir ; et comme maintenant je vis retiré des affaires publiques, je voudrais soulager mon âme en causant avec une personne qui, comme moi, fût sensible au malheur de nos princes légitimes et à l'esclavage sous lequel nous gémissons.

— C'est un sort bien amer, en effet, murmura Clutinc.

— N'est-il pas vrai ? Il est honteux de supporter comme des lâches un pareil état de choses. Nos souverains sont exilés ; le comte de Flandre croit que ses fils règneront sur nous en qualité de ducs ; des mercenaires étrangers nous tiennent sous leur loi ; nous sommes gouvernés par des échevins que nous n'avons pas choisis, et — dérision amère, humiliation la plus avilissante pour un peuple libre — nous devons courber la tête et nous découvrir devant le traître qui a livré son propre pays à l'ennemi ! Votre cœur, comme le mien, ne frémit-il pas d'indignation et de rage à la pensée de notre honte et de l'abaissement de nos souverains ?

— Hélas ! oui, T'Serclaes, répondit Clutinc avec un soupir ; mais que pouvons-nous faire ? Le peuple est découragé et n'a pas d'armes.

— Et s'il était possible de tenter un effort suprême, avec l'espoir de réussir ? Vous avez dit chez sire Roelofs que vous seriez disposé à sacrifier votre fortune et votre vie pour la délivrance du Brabant si vous voyiez seulement une chance de succès.

— Sire Roelofs vous a donc répété mes paroles ? demanda Clutinc avec étonnement.

T'Serclaes ne répondit pas à cette question ; il continua :

— Rappelez-vous, mon ami, le moment où nous nous trouvions auprès du lit de mort de notre vieux duc ; vous vous souvenez sans doute que nous lui jurâmes, la main levée, de défendre sa fille Jeanne contre tout ennemi et contre toute offense. Je suis plus âgé que vous et déjà courbé sous le poids des années ; eh bien, je suis prêt à renouveler ce serment et à le tenir au prix de ma vie.

— Je suis prêt comme vous, dit Clutinc avec énergie. Montrez-moi le moyen de délivrer Bruxelles et disposez de mon sang...

— Me donnez-vous votre parole de chevalier que vous voulez coopérer avec un dévouement aveugle à la restauration de nos souverains légitimes ?

— Que signifie cette question solennelle ? Vous défiez-vous de mon patriotisme ou de mon courage ? Ai-je jamais donné à quelqu'un le droit ou le motif d'en douter ? s'écria Clutinc avec quelque dépit.

— Pas si haut, mon ami, je vous prie. Si je n'étais pas convaincu de la noblesse de votre cœur, oserais-je me risquer à vous entretenir de choses d'où peuvent dépendre la délivrance de notre ville natale ou notre propre vie ? Pour ces cas extrêmes, il faut un serment : donnez-moi votre parole, Clutinc.

— Soit ! je vous la donne.

— Et vous prenez l'engagement de ne révéler aucun des secrets qui peuvent vous être confiés, même quand vous désapprouveriez ce qu'on veut entreprendre ?

— Je ne vous comprends pas. Où voulez-vous en venir ! murmura Clutinc de plus en plus étonné.

— Vous pouvez refuser de me répondre ; vous êtes encore libre. Mais si réellement vous voulez prendre part à la délivrance de notre pays, promettez-moi le secret le plus absolu.

— Il ne me coûte point de vous faire cette promesse.

— Sur votre parole d'honneur de chevalier ?

— Sur ma parole d'honneur de chevalier.

— Eh bien, mon ami Clutinc, écoutez. Vous croyez que le peuple de Bruxelles est découragé, n'est-ce pas ? Vous vous trompez. Cette soumission apparente n'est que le résultat d'un ordre mystérieux que nous avons donné au peuple...

— Nous ? Mais qui donc ?

— Vous le saurez bientôt si vous le désirez. Aujourd'hui, je vous dirai seulement qu'un grand nombre d'ardents patriotes sont occupés à préparer tout pour un effort suprême, un formidable soulèvement populaire. Ils sont secrètement organisés en compagnies de guerre ; les simples soldats savent seulement que c'est un devoir pour eux de se tenir prêts et d'attendre un signe ou un ordre qui leur sera donné. Quant aux vrais chefs, du moins ceux qui connaissent les secrets, ils ne sont qu'au nombre de vingt ; mais leur influence

s'étend sur tous les métiers, de sorte qu'ils sont réellement des milliers.

Les armes ne nous manqueront pas; mais nous n'avons personne parmi nous pour agir puissamment sur les lignages, et cependant beaucoup de leurs membres sont des nôtres, et n'aspirent pas moins que nous à la délivrance de la patrie.

— Mais vous-même, T'Serclaes, n'êtes-vous pas un membre très influent de la noblesse? fit remarquer Clutinc.

— Oui, mais pour le succès de notre entreprise, je suis obligé d'agir en secret. L'Amman est mon ennemi personnel; il se défie de moi et me fait surveiller, il n'en faut pas douter. Mais sur vous, il ne peut avoir le moindre soupçon. C'est donc sur vous que nous avons jeté les yeux; vous avez une grande influence sur la plupart des membres des lignages. Vous êtes intelligent, et votre bravoure est connue. Voulez-vous répandre parmi eux le désir de la vengeance et l'espoir de l'affranchissement, sans révéler le secret de notre conspiration? Vous n'aurez qu'à les entretenir dans cette idée que bientôt sonnera l'heure où ils devront se lever en masse pour courir aux armes.

— Certainement, T'Serclaes, et je commencerai dès aujourd'hui. Maintenant que j'ai moi-même de l'espoir, je ne voudrais reculer pour rien au monde.

— Pour le moment, je n'ai pas autre chose à vous dire. Seulement encore une question; peut-être préférez-vous nous aider sans partager une responsabilité dangereuse? Cependant, si vous consentez à brûler vos vaisseaux, je suis chargé de vous conduire à titre de chef dans notre prochaine réunion. Alors vous aurez connaissance complète de nos secrets.

— Vous me connaissez, T'Serclaes, grommela Clutinc qui paraissait blessé. Votre hésitation m'afflige. Si j'accepte une charge, je veux la remplir sans arrière-pensée; je ne crains aucune responsabilité.

— Alors faites attention à ce que je vais vous dire. Vous connaissez le moulin à eau de maître Grijspeert, le doyen des foulons; ce moulin est situé à l'extrémité du Borgwal, non loin de l'église Saint-Gorix?

— J'y suis déjà allé.

— Tant mieux. Dans quatre jours, par conséquent vendredi à neuf heures du soir, vous frapperez trois coups à la porte. Vous entendrez dans l'obscurité une voix qui demandera : « *Qui moud là?* »; vous répondrez : « *Le vent.* » Alors on ouvrira la porte et l'on vous conduira par la main dans une chambre où vous verrez les chefs, vos confédérés. Là on vous apprendra avec détails ce que je suis chargé de vous communiquer d'une manière générale.

— On me demandera : « *Qui moud là?* » et je répondrai : « *Le vent,* » répéta Clutinc. Dans tous les cas, d'ici à vendredi, je puis venir encore vous voir pour vous demander des instructions.

— Non pas, mon ami. L'Amman pressent en quelque sorte le danger qui le menace, nous le savons. Il est certain qu'il nous fait espionner, surtout moi. Vous ne devez venir ici que très rarement, sinon on concevrait bientôt des soupçons. Je n'irai pas non plus chez vous, sinon pour les cas d'urgente nécessité. Ainsi nos relations resteront secrètes.

Après un moment de silence, Clutinc demanda :

— Votre fils Éverard a-t-il connaissance de ces mystères? Je l'ai rencontré hier près de l'hospice Saint-Jean; il m'a dit que sous peu il se passerait des événements graves; que les métiers sont furieux et qu'on verrait un jour couler le sang dans Bruxelles.

— Mon fils vous a dit cela? s'écria T'Serclaes avec une inquiétude visible. C'est singulier, Éverard ne sait pourtant rien. Ce qu'il vous a dit, il l'a sans doute appris de quelqu'un qui n'est pas des nôtres. Peut-être n'est-ce qu'un soupçon... Rien, absolument rien ne lui a été révélé.

— Je comprends; vous êtes père, vous n'avez qu'un fils et vous l'aimez trop pour...

— Oh! non, mon ami; vous vous trompez. Lorsque nous commençâmes nos mystérieuses opérations pour la délivrance du duché, mon fils n'était pas encore rétabli des suites de sa blessure. Maintenant il est guéri; mais son amour pour Sabine Van der Aa absorbe entièrement son esprit. Il fait mille efforts pour se rapprocher d'elle. Pour cette raison, il est continuellement en rapport avec des gens qui sont secrètement ou ouvertement les partisans de l'Amman; avec le capitaine Goffredo, par exemple, qui a l'air d'être très avant dans les bonnes grâces de Van Heetvelde. Un mot imprudent est si vite lâché! Comprenez-vous le danger d'initier Éverard à nos secrets! L'amour, l'amour contrarié surtout, n'est-il pas aveugle? Autrement, Clutinc, croyez-moi, je confierais à mon fils les mystères les plus importants; car il aime son pays avec passion, son cœur est noble et le mâle courage qui l'enflamme n'en a pas banni la prudence.

— On ne peut donc lui parler de rien?

— Pas un mot, je vous en prie.

Après avoir reçu quelques nouvelles explications, Clutinc prit congé de T'Serclaes, en lui promettant de se trouver à l'heure fixée à la maison du doyen Grijspeert.

Aussitôt qu'il fut parti, T'Serclaes quitta la salle,

gravit l'escalier qui conduisait aux appartements de l'étage supérieur et ouvrit la porte d'une chambre.

— Éverard n'est pas ici! murmura-t-il. Serait-il sorti sans m'avoir donné le salut du matin? ah! je comprends : le temps est doux aujourd'hui et le soleil est clair comme au printemps. Un cœur troublé par l'amour rêve volontiers sous le ciel bleu...

Tout en s'adressant ces paroles à lui-même, il redescendit, entra dans un grand jardin et trouva son fils assis sur un banc, sous les chauds rayons du soleil. Le jeune homme était tellement enfoncé dans ses pensées qu'il ne releva la tête que lorsque son père prononça son nom.

T'Serclaes s'assit à côté de lui.

— Est-il vrai, lui demanda-t-il, que vous avez dit à messire Clutinc que sous peu une révolte sanglante éclaterait à Bruxelles?

— Oui; je lui ai dit au moins quelque chose d'approchant.

— Et de qui savez-vous tout cela?

— C'est un pressentiment, père. Je ne suis pas le seul à penser ainsi.

— Mais ce pressentiment, est-il fondé sur quelque preuve? Personne ne vous en a-t-il parlé d'une manière particulière?

— Non.

— Éverard, vous êtes imprudent, dit T'Serclaes d'une voix grave. Vous oubliez notre situation à tous deux. Bien que je m'occupe très peu des affaires publiques, l'Amman doit penser que je travaille en secret contre lui.

— Eh bien, qu'il le pense, père! Vous ne le craignez pas, sans doute?

— Si fait, je le crains. C'est un homme méchant et haineux, et il serait bien heureux de trouver un motif ou un moyen pour se venger de moi. Ce moyen, il l'aurait s'il pouvait m'accuser de préparer ce soulèvement dont vous parlez à qui veut l'entendre...

— Mais, mon père, s'écria le jeune homme, renoncez-vous donc à la défense de la patrie? Le peuple est profondément agité; cette situation ne peut durer davantage. Quand les métiers essayeront-ils de secouer le joug, je l'ignore; mais cela ne peut tarder. Et alors ne serons-nous pas debout, l'épée au poing, prêts à verser notre sang pour notre liberté et nos princes?

— Oui, mon fils, au moment décisif, si ce moment vient un jour; mais en attendant, nous devons rester calmes et feindre l'indifférence.

— Jusqu'à ce jour vous avez été le chef et l'inspirateur des patriotes, ô mon père, et maintenant vous craignez d'allumer le feu qui doit dévorer les traîtres et les tyrans?

— Vous ne connaissez pas la fourberie et l'astuce de l'Amman, mon fils. Il sent aussi que pour lui la situation devient dangereuse; il est convaincu que si les métiers voulaient une bonne fois réunir leurs forces pour secouer un joug abhorré, ils m'appelleraient à leur tête. Si je reste tranquille, il ne peut rien contre moi; mais si je lui fournis le moyen de m'accuser avec un semblant de raison, il me fait aussitôt arrêter et jeter en prison. Il priverait ainsi le peuple de son chef et aurait plus facilement raison de toute velléité de résistance. L'aiderons-nous, par notre imprudence, à atteindre ce but?

Le jeune homme secoua la tête et garda quelque temps le silence.

— Non, dit-il enfin, je comprends; vous avez raison, père.

— Pour ce qui vous concerne, Éverard, reprit T'Serclaes, vos tentatives pour voir Sabine vous mettent en rapport avec des amis de l'Amman. Si vous prononciez en leur présence un mot suspect, vous m'exposeriez au plus grand danger.

— Ah! mon père, dit Éverard en souriant, vous m'accorderez du moins assez d'intelligence pour éviter cela. Avec les amis de l'Amman, comme vous dites, je suis très réservé. Ce que je pourrais dire à l'avantage de nos souverains légitimes ou contre Van Heetvelde, ne ferait que les irriter; je le sais bien. N'ayez donc aucune crainte à ce sujet, mon père.

— Un mot, cher fils, suffit parfois. Si l'Amman vous entourait d'espions?

— Vous faites allusion au capitaine Goffredo; mais, mon père, si sa tête est légère, il a cependant le meilleur cœur qui soit au monde.

— Vous ne le connaissez pas, Éverard. J'ai pris secrètement des informations sur son compte. Il s'appelle Goffredo Barberi; il est né à Bruges d'un domestique florentin et d'une tricoteuse flamande. Sa vie a été très aventureuse. Il a fait la guerre au service de plusieurs princes. En France, il faisait partie des *Bandes Blanches*, de ces fameux pillards qui étaient à la solde de Charles de Navarre. Il a passé ensuite dans l'armée du comte de Flandre avec le grade de capitaine. Maintenant il est l'ami et peut-être l'agent secret de l'Amman. Je me défie de lui...

— Oh! père, vous vous trompez certainement, répondit le jeune homme. Quant à sa naissance et aux vicissitudes de sa vie, il me les a racontées lui-même bien des fois. Il ne nourrit pas plus d'affection pour le comte de Flandre ou pour l'Amman que d'inimitié pour notre duchesse. Il avoue même qu'il n'a pas de patrie et dit en riant qu'il serait prêt à servir les Sarrasins, s'ils voulaient le bien payer.

— Et vous donnez votre amitié à un pareil aventurier?

— Pas moi seulement, mon père. Le capitaine Goffredo est joyeux compagnon, d'un langage distingué et d'un esprit agréable. Partout, même dans les familles les plus considérables de la noblesse, chez les amis comme chez les ennemis de l'Amman, il est reçu à bras ouverts. Il n'a qu'une passion, une malheureuse passion, c'est vrai : il joue avec un véritable aveuglement. Mais c'est ce que font maintenant bien des bourgeois, d'ailleurs très honorables.

— Dites ce que vous voudrez, Éverard, mais je vous serais bien reconnaissant si vous vouliez rompre résolument avec lui.

— Je souffre d'être forcé de vous refuser cela, soupira Éverard; rompre avec Goffredo m'est absolument impossible. Il tient mon bonheur et celui de Sabine entre ses mains. Le cruel tuteur de Sabine, l'Amman, l'a entourée, elle et sa mère, de domestiques qui lui sont vendus; il fait surveiller ces pauvres femmes comme des prisonnières, afin de les empêcher d'avoir quelque rapport avec moi. Il les menace, les traite avec rudesse et brutalité; son but est de forcer Sabine, à force de la tourmenter, à épouser son fils Guillaume. Combien elle serait malheureuse, et quel serait mon désespoir, si nous ne pouvions jamais rien savoir l'un de l'autre! Un seul homme a su gagner assez la confiance de l'Amman pour avoir libre accès auprès de Sabine et de sa mère, et cet homme n'use de cette liberté que pour nous consoler et nous assister en ami sincère et dévoué, Par lui, je sais que Sabine, bien que cruellement maltraitée et malade, est fermement résolue à ne jamais accepter la main de Guillaume, dùt-elle succomber à son chagrin. Oui, le bon Goffredo porte jusqu'à elle mes paroles de consolation, et à moi, il me rapporte l'assurance de son amour fidèle. C'est pour ainsi dire comme si nous nous voyions tous les jours.

— Mais tout cela est-il bien sincère? murmura T'Serclaes en secouant la tête. Avez-vous la certitude que ce sont bien les paroles de Sabine et non des paroles inventées qu'on vous rapporte?

Éverard ouvrit l'aumonière qui pendait à sa ceinture et tendit à son père un papier plié en disant :

— Goffredo m'a remis cette lettre de Sabine hier soir, chez sire Huygs. Vous connaissez son écriture et son sceau. Voilà de quoi dissiper vos derniers doutes, n'est-ce pas?

Il se tut pour laisser à son père le temps de lire la lettre, puis il demanda :

— Eh bien, père, qu'en dites-vous? Sabine elle-même atteste la noblesse des intentions de Goffredo.

— Pauvre demoiselle! murmura T'Serclaes sans détacher son regard de dessus l'écrit. Quel amour ardent et pur elle vous porte!... Il y a donc demain une grande soirée chez l'Amman? Il veut que Sabine y assiste. Elle a résisté, mais cela n'y peut rien....

— Hélas! soupira Éverard, Guillaume la verra pendant de longues heures et l'affligera sans doute par ses assiduités.

— Quel trésor de tendresse que le cœur de la femme! continua T'Serclaes. Sabine souffre de cruels chagrins à cause de Guillaume, et elle le plaint, elle a compassion de son désespoir!... Sabine exprime l'espoir que vous pourrez vous voir bientôt et vous parler en toute liberté. Malgré les menaces de l'Amman, sa mère consent à cette entrevue. Qu'est-ce que cela signifie?

— C'est une affaire que Goffredo arrangera; il me fera dire, au premier jour, où je dois me rendre pour rencontrer Sabine et sa mère seules. Lorsque vous m'avez surpris tout à l'heure si absorbé dans ma rêverie, il me semblait que j'étais déjà avec elle; sa voix si douce résonnait délicieusement à mon oreille... Vous voyez bien, mon père, qu'il m'est impossible de rompre avec le complaisant Goffredo.

— En effet, c'est difficile; mais soyez circonspect avec lui, je vous en prie, mon fils.

— Oh! ne craignez rien, père.

— Mais, Éverard, je ne comprends pas quel peut être le motif de l'affection que le capitaine Goffredo vous porte?

— Je l'ignore moi-même, père, peut-être est-ce par pure compassion pour le chagrin de Sabine?

— Il brelande, et c'est un joueur passionné, m'avez-vous dit? Vous a-t-il gagné beaucoup d'argent?

— Je ne joue jamais que par complaisance, et je quitte le jeu aussitôt que j'ai perdu deux ou trois florins.

— Vous prêtez peut-être de l'argent à Goffredo?

— En effet, père, je lui ai prêté, de temps à autre, quelques écus; mais en considération des grands services qu'il me rend...

Un domestique entra dans le jardin et dit en s'adressant au jeune homme :

— Messire Éverard, le capitaine Goffredo est dans l'antichambre et désire vous parler immédiatement. Il a un pressant message pour vous.

— Qu'il vienne au jardin, répondit le jeune homme.

Mais T'Serclaes retint le domestique et dit à son fils.

— Attendez un instant. Je n'ai pas besoin d'entendre ce que Goffredo vient vous dire. Soyez prudent, mon fils.

En prononçant ces paroles, il se dirigea vers le

château et disparut bientôt par une petite porte. Presque aussitôt le capitaine Goffredo Barberi se montra à l'entrée du jardin.

C'était un homme d'environ trente-cinq ans, et d'une taille élancée; ses joues étaient brunes, et il avait des yeux noirs et brillants. Il portait avec aisance des habits aux couleurs vives et d'une coupe élégante. Sa tête était couverte d'un joli bonnet de velours orné d'une plume rouge; une courte épée lui battait les jambes.

Il s'approcha en se dandinant, avec des gestes joyeux et un rire éclatant, et saisissant la main qu'Éverard lui tendait, il la secouait familièrement. Puis, lui frappant sur l'épaule, il dit :

— Hé, hé, mon bon Éverard, regardez-moi droit dans les yeux. Est-ce que la joie qui doit y rayonner ne vous dit pas que je vous apporte une bonne nouvelle?

— De la part de Sabine? bégaya Éverard.

— Vous allez la voir, mon ami, la voir seule avec sa mère. Vous pourrez soulager votre cœur, exprimer tout ce qui vous oppresse depuis si longtemps. J'en suis aussi heureux que si j'étais moi-même le fiancé.

— Je la verrai, Goffredo? Quand?

— Aujourd'hui même.

— Oh! merci, mon ami! Dites-moi, où la rencontrerai-je.

— Écoutez! Immédiatement après dîner, et sous prétexte de jouir de la température exceptionnelle qu'il fait aujourd'hui, Sabine et sa mère feront une promenade en voiture; elles iront au Nouveau Bois, hors de la porte de Caudenberg.

Elles feront arrêter leur voiture dans la grande allée du milieu; elles se promèneront ensuite à pied jusqu'à la petite chapelle qui s'élève sous les arbres, du côté de la Léproserie Saint-Pierre. Vous connaissez la chapelle?

— Oh oui! étant enfant, j'allais rêver souvent à l'ombre des hêtres qui l'entourent.

— Eh bien, vers une heure et demie, rendez-vous au bois; promenez-vous d'un air indifférent aux alentours de la chapelle. C'est là que vous les rencontrerez. Entrez avec elles dans une allée latérale et, là, dans la solitude, causez avec Sabine jusqu'à ce que vous n'ayez plus rien à vous dire.

Éverard saisit la main du capitaine et s'écria avec chaleur :

— O mon bon ami, comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance? Vous me rendez heureux au delà de toute expression. Comment ai-je mérité un pareil dévouement?

— Bah! mon cher Éverard, je ne le sais pas moi-même, répondit Goffredo sur le ton de la plaisanterie. Je suis une tête folle, il n'y a pas grand'chose de bon en moi; mais vouloir marier des jeunes gens sans qu'il y ait amour réciproque, m'a toujours paru le comble de la tyrannie. Aussi je me sens heureux quand je puis aider des cœurs qui s'aiment et qui souffrent.

— Et la mère de Sabine a consenti de plein gré à cette entrevue? C'est singulier. Si, pourtant, cela venait à la connaissance de l'Amman...

— Oui, de plein gré. Elle a bien fait quelques objections; mais le chagrin, les prières et les larmes de Sabine et mes conseils l'ont enfin vaincue... Éverard, vous êtes un heureux coquin : être aimé de la plus jolie fille de Bruxelles, qui compte aussi parmi les plus riches héritières du Brabant... N'est-ce pas encore ce qu'il y a de mieux?

— Bah, Goffredo, qu'importe la richesse?

— Qu'importe la richesse? n'en faites pas fi; avec l'argent on achète tout.

— Vous m'affligez, Goffredo; il n'est pas question ici d'argent ou de marché; c'est une affaire de pur sentiment... Comme l'attente de l'heureux moment me rend impatient! Il faut que je m'apprête pour ma promenade au Nouveau Bois...

— Et vous faire bien beau pour paraître avantageusement devant votre idole...

— Vous ne vous trompez pas, Goffredo... Et vous n'avez plus rien à me dire?

— Vous me chassez ainsi sans façon? Je comprends : vous avez encore assez de temps, mais désirez être seul pour rêver au bonheur qui vous attend... Oui, j'ai encore quelque chose à vous dire, mais cela est moins agréable : un petit service à vous demander.

— Parlez, Goffredo; permettez-moi de vous obliger, je vous en serai même reconnaissant.

— Voici l'affaire : Hier, quand vous eûtes quitté la maison de sire Huygs, Henri T'Servranx m'a provoqué à jouer; j'ai perdu. Le comte de Flandre me doit beaucoup d'argent pour un arriéré de solde assez important. Je recevrai cet argent au premier jour; mais, en attendant, je suis un peu à court.

— A quoi bon tant de détours, interrompit Éverard. Que désirez-vous?

— Avec dix écus, je pourrais me tirer d'affaire.

— Il suffit, Goffredo. Attendez un instant, je vais vous les remettre.

Et il s'éloigna en toute hâte.

Le capitaine se frotta les mains et murmura en lui-même :

— La dette du comte de Flandre, comme arriéré de solde, est une merveilleuse invention. Avec cela je puis emprunter hardiment; car personne n'ira demander au comte si je dis la vérité. C'est un drôle de métier que je fais ici : l'Amman me donne de l'argent, la mère de Sabine me prête



Alors se penchant à son oreille. (Page 45.)

de l'argent, Guillaume et Éverard me prêtent de l'argent... et encore s'ils étaient les seuls! Ils se figurent que je leur rends service par amitié, par dévouement. Je me moque d'eux tous, de l'un comme de l'autre. Tout m'est indifférent, tout, hormis l'argent. Cependant celui qui m'inspirerait quelque sympathie, si mon cœur était encore capable d'un pur sentiment, ce serait ce bon et honnête Éverard... Maudit jeu qui me traite si cruellement! j'ai beau gagner d'abord, je finis toujours par tout reperdre. Voilà l'argent!

Éverard lui remit quelques petites pièces d'or en disant :

— Voilà les dix écus; vous me les rendrez quand vous voudrez.

— Oui, aussitôt que le comte de Flandre m'aura payé ou que le jeu m'aura été plus favorable.

— N'ayez aucun souci à ce sujet, capitaine. Je suis heureux de pouvoir vous obliger, et plus longtemps vous resterez mon débiteur, plus il me sera agréable de vous avoir rendu service.

— Adieu donc, Éverard. Je vous remercie. J'irai aussi faire une promenade au Nouveau Bois, assez tard dans l'après-midi. Si vous y êtes encore, vous me raconterez votre bonheur.

Le jeune homme accompagna le capitaine jusqu'à la porte et lui renouvela encore le témoignage de sa reconnaissance.

IV

Longtemps avant l'heure fixée, Éverard franchissait la Steenporte, et, laissant à sa droite la Léproserie Saint-Pierre, il atteignit bientôt le côté gauche du Nouveau Bois, qui faisait autrefois partie de la grande forêt de Soignes et qui aujourd'hui sert de lieu de promenade aux Bruxellois.

Dans son impatience, il se rendit tout droit à la chapelle; son cœur battait fort, et l'espoir brillait dans ses yeux, comme s'il s'attendait à rencontrer immédiatement sa bien-aimée. Mais il ne trouva personne : la solitude et le silence régnaient seuls autour de la petite chapelle.

Éverard, déçu dans son attente, resta un moment à regarder autour de lui; puis il secoua la tête et se mit à rire de sa propre agitation. L'heure fixée n'était pas encore venue : ce qu'il avait de mieux à faire pour tromper son attente, c'était de se promener dans les sentiers écartés du bois.

Cette année-là l'été avait duré plus que d'ordinaire; beaucoup d'arbres, mais surtout les chênes et les taillis, avaient encore leurs feuilles; et, bien que la couronne des vieux hêtres commençât à se dégarnir, on pouvait croire à un regain de belle saison, tant l'air était doux, le ciel pur, le soleil clair et beau.

Éverard avait déjà plusieurs fois parcouru les sentiers du bois; et souvent son cœur palpitant l'avait remené vers la petite chapelle. Il commençait à craindre un empêchement inattendu à la promenade de Sabine. Le capitaine ne l'aurait-il pas trompé pour lui tirer quelque argent? Non, il avait tort sans doute d'admettre une telle pensée. Madame Van der Aa aurait-elle reculé devant une entrevue dangereuse? Elle se laissait si facilement effrayer par les menaces de l'Amman! N'était-ce pas l'effroi que lui inspirait ce méchant homme qui avait rendu impossible toute relation entre lui, Éverard et sa fille? Peut-être l'Amman avait-il lui-même surpris le secret de la rencontre projetée? Tous les domestiques de la maison Van der Aa avaient été choisis par lui et lui servaient d'espions. Hélas! Sabine ne viendrait pas! Le bonheur qu'il s'était promis ne serait qu'un vain rêve!

La tête courbée sous le poids de ces réflexions décourageantes, il se promena encore longtemps autour de la chapelle.

Enfin, bien qu'il sût que ce pouvait être imprudent, il se laissa entraîner par son impatience, et alla jeter un regard furtif dans la grande allée, pour voir s'il n'apercevrait pas dans le lointain la voiture si passionnément attendue.

A peine eut-il mis le pied dans l'allée du milieu, qu'il vit venir en effet, à peu de distance, une voiture fermée. Surpris et regrettant son étourderie, il sauta promptement en arrière, s'enfonça dans le taillis et se dirigea au plus vite vers la chapelle. Le cocher ou le valet de pied l'avait-il remarqué? Il ne le croyait pas; mais cependant la chose était possible. L'Amman pouvait donc apprendre ou soupçonner qu'il avait eu une entrevue secrète avec Sabine et sa mère!

Avant qu'Éverard eût atteint la chapelle, la voiture s'arrêta. Deux femmes en descendirent. La plus jeune dit au valet, qui se disposait à les accompagner :

— Non, Joseph, attendez-nous ici.

— Mais, mademoiselle, fit-il observer, seules, dans le bois, que dirait l'Amman?

— Êtes-vous mon serviteur ou non? dit l'autre dame sur un ton impératif. Nous allons à la chapelle. Ne quittez pas la voiture jusqu'à notre retour.

— C'est bien, madame, grommela le valet, dont le mécontentement était visible. J'obéirai à vos ordres.

Sabine et sa mère s'avancèrent lentement dans une allée latérale.

La jeune fille, que nous avons vue si florissante de santé et fraîche comme une rose quelques mois auparavant, était alors d'une pâleur maladive. Si l'espoir n'avait appelé sur ses lèvres un sourire de bonheur et rendu quelque éclat à ses yeux, elle aurait eu l'air d'une vierge languissante; mais la certitude de voir Éverard et de causer avec lui, — pour la première fois depuis la fuite de la duchesse — avait relevé son courage et lui avait rendu, pour un moment, ses forces perdues.

— Mère, soupira-t-elle, oh! comme mon cœur bat!...

— Sabine, Sabine, quelle dangereuse démarche tu me fais hasarder! dit madame Van der Aa. Un rendez-vous mystérieux avec le fils de l'ennemi de l'Amman!

— O mère, ne parlez pas ainsi. Vous m'avez accordé cette consolation : je vous bénis pour votre bonté.

— Qu'il en soit ainsi, mon enfant! j'y consens par amour pour toi, dans l'espoir que cela relèvera ton courage et ranimera ta santé. Si l'Amman a connaissance de notre sortie, quelle sera sa fureur!

— Il ne saura rien, mère.

— Quant à cela, je ne suis pas entièrement rassurée. Du reste, si ce malheur arrive, nous lui laisserons entendre que le hasard seul nous a fait rencontrer messire Éverard. Mais, chère Sabine, tu peux être sûre qu'après cela il nous fera surveiller avec plus de rigueur que jamais. En tout cas, tu m'as promis qu'après cette unique entrevue avec Éverard, tu ne demanderas plus de le revoir, et que tu attendras patiemment que l'Amman ait renoncé à son projet de te faire épouser son fils.

— Oui, mère, ou que nos princes soient rétablis dans leurs droits.

— N'espère pas cela, enfant; c'est impossible.

— Je le demande cependant dans toutes mes prières. Rien n'est impossible à... O bonheur! le

voilà là-bas près de la chapelle ; mes yeux le voient ! Hâtez-vous, mère.

Et poussant un cri de joie, elle courut jusqu'au jeune homme, qui arrivait à sa rencontre les bras ouverts.

Ils se serrèrent les mains avec la plus vive tendresse en murmurant de joyeuses exclamations. Cent paroles confuses se pressaient sur leurs lèvres; les larmes brillaient dans leurs yeux. Tous deux paraissaient avoir oublié le monde entier; mais la voix grondeuse de la mère interrompit l'épanchement de leur joie.

Éverard fit quelques pas en avant vers la vieille dame, et il lui dit, en la saluant profondément :

— O madame, je vous remercie ! Que le ciel vous récompense pour votre généreuse bonté ! Oui, je comprends ce qu'il a dû vous en coûter pour nous accorder cette consolation. L'Amman peut vous la faire expier cruellement. Mais un jour viendra où il me sera permis de vous donner le doux nom de mère..... Ne haussez pas les épaules : Sabine sera ma femme malgré les envieux et les méchants, si elle me reste fidèle.

— Fidèle jusqu'à la mort ! dit avec énergie la jeune fille, qui s'était approchée.

— Eh bien, mère, chère mère, continua Éverard avec exaltation, alors je serai pour vous un fils rempli d'affection ; je vous payerai au centuple ce que vous aurez souffert pour Sabine et pour moi. Vous aurez deux enfants qui rivaliseront d'égards et de tendres attentions pour vous rendre heureuse jusqu'à la fin de vos jours. Vous bénirez Dieu avec nous pour l'épreuve que nous aurons traversée ensemble.

— Oh, si cela pouvait se réaliser ! murmura madame Van der Aa avec émotion ; mais, hélas ! j'en doute malgré moi.

— Cela dépend de la constance de Sabine, madame.

— Alors ne doutez pas plus longtemps, mère, s'écria la jeune fille. Maintenant je suis forte, la mort même ne me ferait pas chanceler dans ma résolution.

— Ton assurance m'étonne, Sabine ; et demain tu pleureras, tu te désoleras.

— Non, mère, je serai triste sans doute, mais non désespérée.

— Puisses-tu seulement recouvrer la santé, mon enfant ; alors je remercierai réellement le ciel, si courroucé que fût l'Amman contre nous.

— Je resterai courageuse et je recouvrerai la santé ; vous verrez, mère.

— C'est un doux espoir, Sabine... Marchons en nous promenant, mes enfants. Parlez moins haut et ne vous tenez pas ainsi par la main. Le beau temps peut attirer d'autres personnes dans cette partie du bois. Il faut que l'on pense que le hasard seul nous a réunis. Causez maintenant ensemble, car nous ne devons pas rester longtemps ici.

— Oh ! nous avons tant de choses à nous dire ! soupira Sabine.

— Commencez donc tout de suite, ça sera d'autant plus vite fini, répondit la mère en plaisantant et avec un doux sourire.

— Je me sens si heureux, Sabine, disait le jeune homme, que je n'ose presque pas parler de choses tristes ; mais je ne puis m'en abstenir : car votre visage, ma bien-aimée, porte les traces de longues et cruelles souffrances. Votre sort a donc été bien amer depuis notre séparation ?

— Votre maladie, Éverard, a tout d'abord brisé mon courage. Vous étiez mortellement blessé, et je ne pouvais avoir sur votre état des nouvelles certaines ; car comment me fier aux paroles de ceux que je savais vos ennemis ? Dieu soit loué ! vous êtes guéri ; mais mon cœur n'a pas menti : n'est-ce pas, vous étiez dangereusement blessé ?

— En effet, Sabine, lorsque je fus frappé par la pierre d'une fronde et que je dus quitter le combat, je croyais que ma blessure était sans gravité. Le lendemain encore, mon père et moi nous espérions que le coup n'aurait pas de suites fâcheuses ; mais nous nous trompions : ma blessure s'était enflammée. Une fièvre violente se déclara, et pendant longtemps on craignit pour ma vie.

— Voyez-vous, mère ! s'écria Sabine avec indignation : ce qu'on venait nous dire n'était que mensonge. Mais je savais bien, moi, je sentais du moins la vérité.... Dans mon esprit agité, je vous voyais gisant sur votre lit, pâle, haletant et appelant Sabine....

— Quoi ! vous le savez ? interrompit le jeune homme étonné. Rien n'est plus vrai : mon père m'a dit plus tard que, dans le délire, je ne cessais de prononcer votre nom.

— J'entendais votre voix retentir dans mon âme, Éverard ; et hélas ! je ne pouvais voler à votre secours ni vous consoler. Alors je suis tombée malade moi-même.

— Mais un mois plus tard vous avez appris que j'étais entièrement rétabli ?

— Oui, Éverard, je l'ai su par hasard et d'une personne en qui j'avais confiance.

— Mais alors, mon amie, pourquoi cette pâleur qui couvre encore vos joues ?

— Ah ! pour moi la souffrance n'était pas finie. D'abord l'Amman affirma qu'il me tiendrait impitoyablement séparée de vous ; il voulait, disait-il, me préserver moi et sa parenté de la honte et du scandale. Nous ne devions avoir aucune relation avec des gens qui le haïssaient personnellement et qui étaient hostiles aux nouveaux souverains. Puis

il déclara ses véritables intentions : je devais devenir l'épouse de son fils ; et si je refusais, il saurait m'y contraindre par toutes sortes de moyens. Cent fois il a menacé ma pauvre mère, il m'a tenue pour ainsi dire enfermée, il m'a fait endurer un martyre moral si long et si cruel qu'à la fin la peur m'a donné la fièvre.

— La peur ? répéta Éverard en serrant ses poings. Vous craigniez donc qu'il n'employât la violence ? Il ne le peut pas.

— La peur que le oui fatal ne s'échappât de mes lèvres, soupira la jeune fille ; la peur que, malade, sans force et dévorée par l'angoisse, je ne finisse par dire : Je succombe ; que Guillaume soit mon fiancé !

— Mon Dieu, est-il possible ! Voyez comme vos paroles me font trembler, Sabine, dit le jeune homme que l'émotion avait réellement rendu tout pâle. Et si un jour il vous arrachait votre consentement ?

— Maintenant il n'y a plus de danger, je me sens plus forte. En outre, depuis quelque temps l'Amman paraît se relâcher de sa rigueur envers moi. Peut-être commence-t-il à reconnaître que ce n'est pas par la violence qu'on peut me vaincre ; peut-être veut-il essayer des moyens de douceur.

— Ah ! ah ! murmura Éverard entre ses dents, il sent que le sol tremble sous ses pieds. Sa présomption l'abandonne.

— Que dites vous là ? demanda madame Van der Aa qui n'avait entendu ces paroles qu'à moitié.

— Je voulais dire, répondit Éverard avec embarras que le comte de Flandre ne restera pas duc de Brabant. Cette situation contraire aux lois et à la nature aura une fin... Mais, Sabine, comment Guillaume s'est-il conduit dans cette affaire ? Certes ce n'est pas un crime de vous aimer ; mais si jamais il avait manqué au respect qui vous est dû, il me le payerait chèrement ; car lui du moins...

— Non, n'accusez pas messire Guillaume, interrompit la mère de Sabine. C'est un bon jeune homme sans grande énergie...

— Mais il tourmente Sabine avec les marques d'un amour qu'elle repousse.

— Qu'il aime ma fille et qu'il aspire à sa main avec autant d'ardeur que vous-même, Éverard, il n'en faut pas douter ; mais comme il sait qu'il afflige Sabine en lui parlant de son amour, il dévore en secret son chagrin. Il ne se plaint qu'à moi de son amer désespoir ; il pleure et languit.

— Il est donc persuadé, madame, que ses désirs ne seront jamais remplis ?

— C'est ce que je n'affirme pas ; au contraire, il espère que Sabine, touchée de sa résignation et de sa douleur, consentira enfin à faire son bonheur.

— Le téméraire ! quelle folle espérance ! murmura le jeune homme.

— Pourquoi l'appelez-vous téméraire ? répliqua la mère de Sabine. Le jeune homme a la conviction que le comte restera notre duc, et il croit qu'un mariage entre vous et Sabine est tout à fait impossible, puisque son père a le pouvoir et la volonté de l'empêcher. Avouez que si sa croyance est fondée...

— Mais que dites-vous de cela, Sabine ? demanda Éverard visiblement inquiet. Je suis prêt à tout sacrifier, jusqu'à ma vie, plutôt que de renoncer à votre main. Si l'on parvenait à vous persuader, en vous trompant, que jamais vous ne serez ma femme, vous accepteriez donc Guillaume Van Heetvelde pour mari ?

— Moi ? jamais ! répondit la jeune fille avec force. Je serai votre femme, Éverard, ou je descendrai vierge dans la tombe.

— Oh ! répétez-moi ces bonnes paroles ! s'écria le jeune homme en saisissant la main de Sabine.

— Et en outre, reprit-elle, le ciel m'est témoin que je ne voudrais pas faire partie d'une famille dont le chef a aidé à renverser nos souverains légitimes. Notre gracieuse duchesse Jeanne a été ma protectrice et je n'oublierai pas ses bienfaits. Aussi longtemps qu'elle sera malheureuse, je ne puis assister à un repas de fiançailles, quand même vous seriez le fiancé, Éverard.

Le jeune homme se pencha sur l'épaule de son amie et murmura à son oreille :

— Vous avez raison, ma bien-aimée, ce serait une ingratitude coupable ; mais réjouissez-vous, cela ne durera plus longtemps : la délivrance approche.

— Nous devons être prudents, dit madame Van der Aa. Vous avez assez causé, je crois ; il est temps que nous retournions vers notre voiture afin que nos gens ne conçoivent pas de soupçon.

— Mais, ma mère, s'écria la jeune fille, Éverard n'est avec nous que depuis quelques instants. Nous avons encore tant de choses à nous dire !

— Je me sens fatiguée de cette lente promenade. Si vous voulez prolonger votre conversation, allons nous asseoir sur ce banc que je vois là-bas ; mais hâtez-vous, le temps presse.

Ils se dirigèrent vers l'endroit indiqué et s'assirent l'un à côté de l'autre sur un banc de bois placé près de la chênaie sous une espèce de toit que formaient les branches entrelacées.

Pendant qu'ils s'entretenaient ensemble, un jeune seigneur arrivait du côté de la porte de Caudenberg. Il marchait d'un pas allègre. Un joyeux sourire brillait sur son visage et ses yeux étincelaient de désir. A peine eut-il fait quelques pas dans le bois, qu'il tourna la tête dans tous les sens,

paraissant chercher quelque chose. Il laissa échapper un léger cri de joie en apercevant à quelque distance, dans la grande allée, la voiture de madame Van der Aa.

— Ah, les voilà! La suivante m'a donc dit la vérité, murmura-t-il. Feignons d'être venu par hasard... Je n'oserais lui parler de mes peines; mais comme elle est seule avec sa mère, elle ne pourra pas repousser ma compagnie.... Me promener à son côté, dans la plus complète solitude!... Depuis quelque temps elle est moins dure envers moi. O mon Dieu! si seulement elle voulait me laisser quelque espoir, comme je bénirais votre nom!

A mesure qu'il approchait de la voiture il ralentit le pas, et l'expression de sa figure devint grave et réservée, comme s'il redoutait la rencontre qu'il désirait avec tant d'ardeur.

Il demanda au valet de pied d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent :

— Vous avez amené vos maîtresses au Nouveau-Bois, Joseph?

— Oui, messire Guillaume, répondit le valet. Le temps est si beau aujourd'hui!

— Où sont-elles?

— Par là, dans cette allée d'à côté. Elles sont allées prier dans la chapelle.

— Je vous remercie, je les trouverai bien.

Le valet fit quelques pas avec lui comme pour lui indiquer le chemin, et lui parla ensuite d'un ton mystérieux.

— Messire Guillaume, vous ne trouverez pas Sabine et sa mère seules; il y a quelqu'un avec elles.

— Quelqu'un? et qui donc?

— Je ne sais pas au juste. Quand nous sommes arrivés avec la voiture aux environs de cette place, j'ai vu un jeune seigneur dont je n'apercevais pour ainsi dire que la tête à travers le feuillage; il avait l'air d'épier quelque chose. Cela m'a inspiré de la défiance. Malgré la défense de madame, je me suis faufilé à travers les broussailles, et j'ai revu le même seigneur se promenant entre mademoiselle Sabine et sa mère. Il m'a semblé qu'il tenait la main de la demoiselle dans les siennes et lui parlait avec chaleur.

— Ciel! et l'avez-vous reconnu? bégaya Guillaume.

— Il ressemble au jeune seigneur qui venait autrefois frapper si souvent à notre château.

— Éverard T'Serclaes!

— Oui, à moins que mes yeux ne m'aient trompé; car il y avait une certaine distance entre lui et moi; et dans la crainte d'être remarqué de madame, je n'ai pas osé m'approcher davantage.

— C'est bien, je vous remercie pour votre zèle. Je serai bientôt fixé sur ce que vous venez de me dire.

Ce disant, Guillaume continua d'avancer dans l'allée. Quand il eut fait quelques pas, il parut hésiter, s'arrêta un instant, regardant autour de lui comme s'il avait envie de rebrousser chemin.

Il prit enfin une résolution et pénétra dans le taillis. Son intention était sans doute de trouver un endroit d'où il pût voir la chapelle sans être remarqué lui-même.

D'abord il marcha avec une certaine précipitation à travers les buissons, car la chapelle était encore éloignée; mais soudain il s'arrêta et écouta avec surprise.

Il croyait avoir entendu des voix.

En effet, il ne se trompait pas: les personnes qu'il voulait épier devaient être à une portée de flèche à sa gauche, car par moments un murmure de voix de femme venant de cette direction frappait son oreille.

Qu'allait-il faire? Il hésitait et tout son corps était agité d'un léger tremblement. Cet espionnage était assurément indigne d'un gentilhomme. Ne serait-il pas plus convenable de se présenter franchement à eux par l'allée ouverte? Mais que dire alors et comment justifier son indiscrétion?

Il balança encore un instant avant de prendre un parti, secoua la tête, soupira douloureusement et succomba enfin à la tentation dévorante d'acquérir une certitude.

Avec des précautions infinies, il se traîna comme un voleur sous les branches du taillis, marchant d'abord courbé et à la fin rampant tout à fait sur ses mains. Il s'approchait peu à peu de l'endroit, d'où s'élevait parfois un bruit de voix qui lui indiquait la vraie direction. Son cœur battait à se rompre, une sueur froide couvrait son front. Sa conscience lui reprochait l'acte lâche et méprisable qu'il accomplissait; mais l'angoisse, la jalousie, le désespoir, le rendaient aveugle et fou.

Depuis un moment il n'entendait plus rien; il crut même que Sabine, avec son compagnon et sa mère, avaient quitté la place où ils s'étaient reposés pour continuer leur promenade. La pensée qu'ils s'étaient peut-être éloignés soulagea son cœur oppressé; il respira plus librement; l'agitation de son âme s'étant un peu calmée, il continua de se glisser sous le feuillage... lorsque tout à coup il s'arrêta, tremblant, éperdu, comme s'il venait d'être subitement frappé. Là, à quelques pas de lui, les voix s'élevaient claires et distinctes; les paroles arrivaient bien intelligibles à son oreille. Oui, oui, c'était bien Sabine qui répondait aux questions d'Éverard. Et lui Guillaume, n'était

séparé d'elle que par quelques buissons de noisetiers et de mûriers sauvages!

Il retint son haleine, recueillit toute son attention et écouta. Chaque mot qui sortait des lèvres de Sabine et d'Éverard pénétrait dans son cœur comme la lame d'un poignard; car en ce moment les heureux amants, ayant cessé de s'entretenir de préoccupations matérielles, ne parlaient que de leur affection sans bornes; leur conversation n'était que l'expression répétée de leur impérissable amour.

Guillaume sentit son cœur se serrer en entendant ces tendres protestations s'adresser à un autre. Il courba la tête, et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues. Les ténèbres avaient envahi ses esprits, et peut-être n'écoutait-il plus ce qui se disait à quelques pas de lui... lorsque soudain son nom prononcé par Sabine avec une surprenante énergie lui fit relever la tête et prêter de nouveau l'oreille.

Que disait donc la noble demoiselle pour qu'à chacune de ses paroles les membres de Guillaume Van Heetvelde fussent agités de frissons convulsifs, et pour qu'il se tordît les mains comme s'il était en proie à des accès de fièvre?

Anéanti, profondément désespéré, le jeune homme s'éloigna en rampant dans le taillis avec plus de précautions encore qu'à son arrivée. Il n'osa se redresser complètement que bien loin de l'endroit où il avait reçu ce coup fatal.

Il marcha alors à travers les arbres aussi rapidement que le lui permettait le tremblement de ses jambes. Lorsqu'il se crut assez loin, il appuya sa tête contre le tronc d'un hêtre, poussa un cri douloureux et se mit à pleurer à chaudes larmes.

Le cœur un peu soulagé, il essuya ses yeux, et tout chancelant comme un homme ivre, il reprit sa marche à travers le bois jusqu'à une avenue latérale, en exhalant son chagrin en plaintes amères et confuses. Arrivé dans l'allée, il se laissa tomber sur un banc: il était à bout de forces.

Pendant quelque temps il tint son regard fixé sur le sol; puis il soupira d'une voix sourde.

— Plus de bonheur pour moi! tout espoir est perdu! C'est comme une malédiction éternelle qu'elle a prononcée sur moi. Elle ne sera jamais ma femme, fussé-je le fils d'un roi! dût mon père la faire mourir de chagrin! le bourreau, armé de son glaive étincelant fût-il devant ses yeux prêt à lui donner le coup de la mort! Elle sera son épouse! A quoi me sert maintenant cette vie? fais-moi mourir, ô mon Dieu!

En ce moment parut dans la même avenue un homme qu'à son costume aux couleurs éclatantes et à son épée, on pouvait reconnaître pour un chef des troupes du comte. Ce nouveau venu, dès qu'il aperçut Guillaume, haussa les épaules et se dit à lui-même avec un sourire railleur:

— Oh! oh! le fils de l'Amman! Lui aurait-on révélé le secret de cette entrevue? Attention! Quant à moi, j'ignore tout, je ne sais rien de rien.

Il s'approcha de l'Amman malheureux, en lui disant:

— Tiens! messire Guillaume, vous dans le Nouveau-Bois? Quel plaisir de vous rencontrer! Ce sera peut-être le dernier beau jour de l'année. Moi aussi j'ai cédé aux séductions de ce brillant soleil.

Guillaume releva la tête et regarda tristement celui qui lui parlait ainsi.

— Bonjour, capitaine Goffredo, murmura-t-il d'une voix faible.

— O ciel! que signifie ceci? s'écria le capitaine. Est-ce que je me trompe? mais vous avez pleuré! Qu'est-il arrivé! Qui vous a insulté ou offensé? Mon bras et mon épée... vous n'avez qu'un mot à dire.

— Ah! Goffredo, soupira le jeune homme, si vous saviez combien je suis malheureux. Oh! si je pouvais mourir!

— Mourir? Bah! il est toujours temps pour cela. Encore des peines d'amour, sans doute?

— Madame Van der Aa et Sabine sont au Nouveau-Bois.

— Ah!... et vous ne saisissez pas l'occasion de leur tenir compagnie!

— Éverard T'Serclaes est avec elles.

— Tiens! tiens! Que me dites-vous là? fit le capitaine avec une surprise parfaitement jouée. Le beau temps l'aura aussi attiré au bois. Certainement si messire votre père avait connaissance de leur rencontre, il entrerait dans une terrible colère. Mais il n'y a pas là de quoi vous désoler ainsi; c'est un pur effet du hasard, très probablement, mon bon Guillaume... je vais m'asseoir près de vous, car je veux vous consoler.

— Impossible, ma vie est empoisonnée pour toujours. Tout espoir m'est ravi; une mort lente est mon sort inévitable.

— Parce que le hasard a fait se rencontrer Sabine et Éverard? Qu'est-ce que cela change à votre affaire?

— Ah! si c'était la seule cause de mon chagrin! gémit le jeune homme, peut-être douterais-je encore; mais maintenant toute illusion m'est interdite. J'ai entendu mon arrêt de sa propre bouche Une malédiction!

— Elle vous a maudit? Elle, la bonté, la douceur mêmes! Je l'aurais entendu, que je ne le croirais pas encore.

— Hélas! Goffredo, ayez pitié de moi! C'est ainsi. Elle m'a condamné à un désespoir éternel... Je savais qu'elles étaient venues au Nouveau Bois. Ici même j'ai appris de leur valet qu'un jeune seigneur se promenait en leur compagnie, tenant Sabine par la main. J'ai pénétré à travers le feuillage en me dissimulant de mon mieux; je me suis approché de l'endroit que le valet m'avait indiqué. Tout à coup j'ai entendu, derrière un petit buisson, la voix d'Éverard et celle de Sabine. Oh! quelle souffrance j'ai endurée là! L'entendre dire de sa propre bouche qu'elle l'aime ardemment, d'un amour infini! Et pourtant cela n'est rien auprès de ses dernières paroles, qui, comme autant de poignards, ont traversé mon cœur. Goffredo! elle a pris le ciel à témoin qu'elle ne serait jamais ma femme, fussé-je fils de roi. « Quand même le bourreau serait là, armé de son glaive et prêt à me trancher la tête, et qu'il me fût possible de racheter ma vie en consentant à accepter sa main, je refuserais! » Voilà ses propres paroles.

Bien que Guillaume n'espérât rien de l'intervention du capitaine, il lui était cependant très reconnaissant de sa bonne volonté et de la part qu'il prenait à sa douleur. S'il avait été moins simple, moins naïf, il aurait remarqué le sourire perfide qui se jouait sur les lèvres de Goffredo. La singulière expression de ses yeux toujours en mouvement n'aurait pas manqué de lui inspirer de la défiance, et il se serait demandé si les paroles du capitaine n'étaient pas une simple fanfaronnade ou une basse raillerie.

Mais le jeune homme était encore trop inexpérimenté pour douter de la sincérité, de la loyauté d'un homme qu'il regardait comme son ami.

— Bon et généreux Goffredo, murmurait-il ému et en saisissant la main du capitaine, vous voulez tenter l'impossible; mais néanmoins c'est du fond de mon cœur que je vous remercie de votre obligeance.

— L'impossible! répéta le capitaine. Que diriez vous si, avant un mois, Sabine elle-même vous disait d'espérer? En un mot si elle vous laissait croire qu'elle vous aime?

Le jeune homme secoua la tête en signe d'incrédulité.

— Cela coûtera peut-être quelque argent... ajouta le capitaine.

— De l'argent? Oh! que ne puis-je acheter à prix d'or le bonheur et la vie!... Depuis mon enfance j'ai épargné bien des petites sommes; elles forment aujourd'hui un petit trésor : plus de quatre cents écus. Eh bien, je le donnerais volontiers pour un mot encourageant de la bouche de Sabine...

Les yeux du capitaine étincelèrent... Il pâlit ensuite, et parut profondément enfoncé dans ses réflexions.

— Ai-je bien compris? dit-il après un moment de silence. Quatre cents écus : c'est bien la somme que vous dites. n'est-ce pas, mon ami?... Quatre cents!...

— Oui, et peut-être même davantage.

L'expression du visage de Goffredo avait tout à coup changé. Le sourire rusé et malicieux avait disparu de ses lèvres; le ton de sa voix, son regard, tout en lui annonçait une attention profonde, une grande tension intellectuelle.

— C'est un trésor... un vrai trésor... murmurait-il.

Et vous donneriez les quatre cents écus — la somme entière — à celui qui vous mettrait dans la possibilité d'obtenir la main de Sabine?

— Oui, tout ce que je possède... Mais, Goffredo, à quoi bon ces vaines paroles? je suis, hélas! bien certain que personne ne gagnera mes économies.

— Tout est possible, fit le capitaine en se frottant furieusement le front. Laissez-moi réfléchir un instant... Il resta si longtemps silencieux et le regard à terre, qu'à la fin Guillaume se leva en disant :

— Allons, capitaine, ne tourmentez pas inutilement votre cerveau. Je retourne à la maison. J'ai besoin d'être seul.

— Non, restez encore un moment, je vous prie, dit Goffredo en retenant son compagnon et en l'engageant à se rasseoir. Il est incontestable qu'Éverard est l'unique obstacle à votre bonheur; car Sabine m'a souvent laissé entendre qu'elle ne refuserait pas votre main si Éverard n'avait eu le premier sa promesse. C'est à tel point que vos peines lui causent un chagrin sincère. Un jour même, j'ai vu des larmes dans ses yeux. Oseriez-vous affirmer qu'elle vous hait?

— Non; je connais la bonté de son cœur, et je sais qu'elle a du moins compassion de ma douleur; mais à quoi cela peut-il me servir?

— Et si Éverard n'était plus entre vous et Sabine?

— Oh! alors...

— Eh bien! faire disparaître Éverard de votre chemin, voilà le moyen.

Guillaume, effrayé et stupéfait en entendant ces singulières paroles, regardait son interlocuteur en secouant la tête.

— O ciel! murmura-t-il, ai-je bien compris? Un meurtre!...

— Vous rêvez, Guillaume. Qui vous parle de meurtre ou de violences? Non, non. On ôtera à Éverard tout espoir à la main de Sabine sans tou-

cher à un cheveu de sa tête. Certainement il existe des moyens, il y a des moyens pour tout.

— Et vous connaissez un de ces moyens, capitaine?

— Pas encore ; mais quatre cents écus sont un trésor, et pour le gagner je fouillerai mon cerveau jusque dans ses derniers replis, je le trouverai, ce moyen... Allons, moi aussi, je désire rentrer dans la solitude de ma chambre. Retournons ensemble. La nuit me portera conseil. Attendez-moi demain de bonne heure dans la matinée. Si j'ai trouvé le moyen qu'il me faut, j'irai vous en faire part.

Ils se levèrent et reprirent lentement et silencieusement le chemin de la ville. Aucun des deux n'éprouvait le désir de parler. Guillaume n'attachait nulle foi aux promesses du capitaine et se rappelait sans cesse l'arrêt cruel prononcé contre lui. D'un autre côté, Goffredo continuait à se creuser l'esprit pour découvrir le moyen de gagner les quatre cents écus. Parfois ses lèvres murmuraient d'une voix inintelligible :

— Quatre cents écus ! Quatre cents !...

— Depuis quelques semaines un si doux espoir était entré dans mon cœur ! disait Guillaume d'un ton plaintif et comme se parlant à lui-même. Insensé que j'étais ! Je rêvais nuit et jour au bonheur qui me souriait dans un avenir lointain. Sabine était devenue aimable avec moi ; je ne lui parlais plus des vœux ardents de mon cœur, mais parfois je croyais voir briller dans ses yeux un rayon d'affection pour moi. Apparence trompeuse ! Elle voulait seulement me témoigner sa reconnaissance parce que j'avais cessé de l'entretenir de mon ridicule espoir. Elle éprouvait peut-être quelque pitié pour moi, mais son amour était pour l'autre. Hélas ! que vais-je devenir ? Ma vie n'a plus de but : pleurer dans la solitude, m'éteindre lentement dans une tristesse sans remède, voilà mon sort !... Goffredo, tant de fois vous m'avez assuré qu'elle commençait à avoir de l'amour pour moi. Vous n'y croyez plus maintenant, pas plus que moi.

Mais le capitaine, bien que marchant à côté de lui, était si profondément abîmé dans sa méditation qu'il n'avait pas entendu un seul mot de toutes les lamentations du jeune homme.

— Avouez-le, vous vous êtes singulièrement trompé, n'est-ce pas, Goffredo ? interrogea Guillaume.

Pour toute réponse, le capitaine murmura :

— Quatre cents écus ! Et vous donnez toute la somme ? Non, non, ne parlez pas ! Un rayon de lumière vient de jaillir de mon esprit. Ne me dérangez pas dans ma méditation.

Le jeune Van Heetvelde sourit avec une expression de tristesse. Tous deux gardèrent le silence pendant assez longtemps.

Déjà ils pouvaient voir au loin la porte de Caudenberg lorsque le capitaine arrêta tout à coup son compagnon par un mouvement brusque.

— Je l'ai trouvé! s'écria-t-il; je tiens le moyen !... Non, pas encore tout à fait... Attendez un peu... Oui, oui, le moyen est sûr!

— Quel moyen? demanda Guillaume étonné.

Le capitaine regarda de tous côtés, comme s'il craignait que quelqu'un pût l'entendre.

— Le moyen de vous faire devenir l'heureux époux de Sabine, dit-il. Ne me regardez pas ainsi d'un air ébahi : ce que je vous dis est la vérité ! Mais vous me donnerez les quatre cents écus, n'est-ce pas?

— Sans hésiter, quand même vous ne me rendriez que l'espoir perdu.

— Eh bien, j'ai découvert un moyen infaillible pour inspirer à Sabine du dégoût et de l'horreur pour Éverard ; oui, je dis bien, de l'horreur pour Éverard, et de l'amour pour vous.

— Oh! puissé-je vous croire, capitaine. Mais comment produirez-vous ce changement prodigieux, à moins que vous ne soyez sorcier ?

— La sorcellerie aura effectivement quelque part dans le succès du moyen.

— La sorcellerie ? répéta Guillaume avec effroi.

— Vous n'aurez pas à vous rendre coupable de sorcellerie; je prends tout sur moi. D'ailleurs je ne sais si l'on peut appeler magie l'emploi d'un talisman.

Le jeune homme secouait encore la tête en signe d'hésitation.

— Vous êtes un homme sans courage, s'écria Goffredo avec une sorte de colère. Comment osez-vous aimer une jeune fille, vous qui vous effrayez comme un enfant timide au moindre obstacle? Sabine a raison de donner son amour à un homme fort et vaillant... Des milliers de gens, quand ils ont le bonheur de posséder un talisman, en font usage sans inquiétude ni arrière-pensée. Ils ne savent pas cependant si le talisman emprunte son influence à la magie, aux forces naturelles ou divines... Vous doutez encore? Comment! je veux vous donner pour épouse la plus belle, la plus riche demoiselle de Bruxelles, et vous, insensé, vous la jetez dans les bras d'un autre! Soit! Soyez donc malheureux, vous méritez de l'être. Adieu!

Ce qu'il avait espéré arriva : le jeune homme courut après lui et le retint.

— O Goffredo, mon bon ami, supplia-t-il, mes sens sont troublés. Ayez pitié de moi! Vous êtes sûr que Sabine deviendra ma femme?

— Parfaitement sûr.



Il voulut encore parler. (Page 55.)

— Eh bien! je m'abandonne entièrement à vous. Ordonnez, j'obéirai.

— Je n'ai pas grand'chose à vous ordonner. C'est vous qui devez me procurer le talisman. Hors ce seul point, vous n'aurez à vous occuper de rien. Le reste me regarde.

— Dites, Goffredo, que dois-je faire?

— Oh! une chose difficile, dit le capitaine en haussant les épaules, impossible même, si vous manquez de courage.

— Ne craignez rien, je suis disposé à tout.

— C'est ce que nous verrons. Faisons quelques pas hors du chemin; là-bas, entre ces arbres, nous courrons moins de danger d'être entendus ou dérangés.

Arrivé à l'endroit indiqué, le capitaine se posa la main sur le front, et resta un moment silencieux, tenant son regard attaché sur le sol, dans l'attitude d'un homme qui rassemble ses souvenirs. Puis il dit :

— Vous savez sans doute que, dans les premiers jours de l'occupation de Bruxelles, notre chef, le seigneur Van Reigersvliet, vendit à votre père, pour une forte somme, un bijou d'une forme bizarre?

— Naturellement, je sais cela. J'ai vu maintes fois ce bijou entre les mains de mon père. Il y attache un grand prix; même il se propose de faire remonter les pierres pour faire de cet objet un joyau artistement travaillé qu'il veut offrir à la comtesse de Flandre lorsqu'elle honorera Bruxelles de sa première visite.

— Dieu soit loué, Guillaume, de ce que votre père n'ait pas encore exécuté son projet, car le bijou a des vertus cachées que personne ne connaît à Bruxelles, excepté moi. Le bijou est rond, en forme de petite roue, n'est-ce pas? Tandis que le cercle intérieur et les rayons sont ornés de diamants, de rubis et d'émeraudes, au centre et au

revers se trouve une pierre brute et sans éclat; ou plutôt c'est une matière inconnue...

— Elle est bleue d'un côté et brune de l'autre, dit Guillaume.

— C'est justement dans cette pierre que se trouve la vertu mystérieuse du bijou. Cela vous étonne, que je connaisse seul cette vertu? Vous allez comprendre. En marchant sur Bruxelles, nous commençâmes à piller aussitôt que nous eûmes mis le pied sur le territoire brabançon. Tout le long du chemin d'Alost à Bruxelles, nous nous répandîmes dans les campagnes, recueillant comme butin tout ce qui nous convenait et incendiant maisons et châteaux. Un jour j'arrivai avec une petite troupe de nos hommes devant un château-fort fermé. Malgré le peu d'hommes que nous apercevions sur les murs, nous ne pouvions y pénétrer qu'en donnant l'assaut. Je renvoyai donc quelques-uns de mes hommes vers le gros de l'armée pour nous rapporter des échelles, et je m'établis avec le reste de ma troupe à une bonne portée d'arbalète du château. A peine avions-nous posé notre petit campement, que nous vîmes le pont-levis s'abaisser et un homme âgé s'avancer dans la campagne. Il fut amené en ma présence et demanda à me parler en particulier. Je m'éloignai de quelques pas avec lui; alors il me dit que le château était habité par une femme veuve et malade, avec trois enfants encore jeunes. La châtelaine déclarait, par son envoyé, être prête à céder sans résistance tout ce qu'elle possédait, argent et biens; mais elle me suppliait de ne pas incendier le château, parce qu'étant retenue au lit, elle périrait dans les flammes, elle et ses petits enfants. Comme j'avais reçu de mes chefs l'ordre rigoureux de ne pas épargner le château, je ne pouvais exaucer la demande de la veuve. Pour me séduire, le vieillard me parla d'un bijou merveilleux et d'un grand prix que la noble dame possédait et qu'elle me donnerait secrètement comme récompense. Ce bijou avait été acheté ou enlevé par un chevalier dans une expédition contre les Sarrasins en Égypte, il y a de cela environ deux cents ans. Ce précieux objet s'était transmis comme un héritage dans la famille du chevalier, et se trouvait entre les mains de la maîtresse du château. La vertu prodigieuse du bijou consistait en ceci : par quelques manipulations que le vieillard m'expliqua, on pouvait inspirer à une personne quelconque un sentiment de haine implacable contre une autre personne ou bien faire naître dans son cœur l'amour le plus ardent. Le premier effet était produit par le côté brun, le second par le côté bleu de la pierre. — Le sort de la veuve m'émut; le précieux objet me séduisait et j'étais disposé à épargner le château, quand notre commandant vint nous rejoindre et donna l'ordre d'attaquer immédiatement la petite forteresse. Mais on ouvrit les portes sans résistance et nous entrâmes sans coup férir. Tout fut pillé. Quelque empressement que je misse à aller demander le bijou à la noble dame, j'arrivai trop tard : d'autres le lui avaient déjà enlevé.

— Et la pauvre veuve est-elle restée morte dans les flammes? demanda Guillaume avec effroi.

— Non; par compassion pour elle et ses enfants, notre chef ordonna d'épargner les bâtiments. Il ne fut fait aucun mal à la châtelaine. Quelques jours plus tard je vis le bijou entre les mains du seigneur Van Reigersvliet. Il n'en connaissait pas la puissance; je ne lui en dis rien; car dès lors je me proposais de l'acquérir à quelque prix que ce fût. Malheureusement le jeu m'a toujours été si défavorable! Comprenez-vous, Guillaume, pourquoi je vous fais ce récit?

— Pas précisément.

— Le bijou rapporté de chez les Sarrasins, le merveilleux talisman de la châtelaine, c'est ce joyau que votre père a acheté de notre chef. Et il me le faut afin d'enflammer d'amour pour vous le cœur de la belle Sabine. Pouvez-vous me le procurer et me le confier pour deux ou trois jours?

— Je le demanderai à mon père, Goffredo; et à cause de l'usage que vous voulez en faire, il vous le confiera très volontiers.

— Non, non, pas cela. Aucun homme ne doit avoir connaissance de l'affaire, si ce n'est celui qui opère et les personnes pour qui il opère; sinon le talisman est sans vertu.

— Vous remettre en mains le précieux bijou à l'insu de mon père? bégaya Guillaume. Je n'oserais pas.

— Vous n'avez donc pas confiance en mon honneur? Je n'en ai besoin que pour deux ou trois jours : après quoi je vous le rendrai. La difficulté est de savoir comment vous-même vous pourrez l'enlever sans être remarqué; car il est probablement conservé dans un écrin solide?

— Oui, mais cet écrin n'a pas de serrure : pour l'ouvrir il faut connaître un certain secret.

— Et vous le connaissez?

— Oui.

— Vous voyez que le ciel vous favorise. Alors la chose ira toute seule! s'écria le capitaine avec joie.

— J'hésite... je ne sais pas, Goffredo; tout cela m'effraye; comme si une voix m'avertissait que vous voulez m'induire à commettre une mauvaise action. Vous ne me trompez pas pourtant?

— Vous tromper! Outre mon désir de vous voir heureux, mon unique but est de gagner les quatre cents écus promis... Je ne les demande pas aujour-

d'hui; je ne vous les demanderai pas demain, ni après-demain. Vous ne me les donnerez que quand vous-même serez convaincu, non seulement que Sabine n'a plus d'amour pour Éverard, mais qu'elle ne peut plus l'aimer.

— Et vous me remettrez le bijou intact?

— Je le ferai retourner entre les mains de votre père d'une manière surprenante, sans que vous ayez à vous en occuper. Ne craignez rien : votre père vous louera et vous sera reconnaissant de ce que vous aurez fait.

— Bien sûr?

— Sur ma parole d'honneur.

— Eh bien ! les circonstances sont favorables. Vous aurez le bijou aujourd'hui même. Voulez-vous venir avec moi à notre hôtel?

— Oui, il faut absolument que je parle à votre père, et d'ailleurs j'ai à vous entretenir de plusieurs choses qu'il importe que vous connaissiez.

Ils rentrèrent dans le chemin et continuèrent leur marche vers la porte de Caudenberg.

Le capitaine reprit :

— Après-demain il y a une grande soirée chez vous. Madame Van der Aa et Sabine y assisteront. Je vais prier votre père d'y inviter aussi Éverard T'Serclaes.

— Oh ! il ne le fera pas.

— Vous croyez, Guillaume? Laissez-moi faire, et vous verrez.

— D'ailleurs Éverard refuserait. Lui, entrer dans la maison de mon père!

— Il y viendra, vous dis-je. Quant à vous, comme vous ne devez pas laisser soupçonner, pas même par l'expression de votre visage, que vous avez un motif d'être indisposé contre lui, montrez-vous poli ou au moins indifférent à son égard. Ne dites pas non plus un mot de tout ceci à Sabine. Soyez réservé et discret, sinon vous pourriez rendre stériles tous mes efforts. Vous sentez-vous assez fort pour suivre mes conseils?

— Je ferai tout ce que vous voudrez, et je vous obéirai comme un enfant.

— Alors je n'ai plus rien à vous dire. Hâtons-nous de rentrer en ville.

A partir de ce moment ils ne parlèrent que très peu. De temps en temps Goffredo adressait encore quelques mots à son compagnon, pour lui faire comprendre que le succès de l'entreprise pouvait dépendre de son silence et de sa discrétion. De son côté, Guillaume, qui commençait à avoir foi aux promesses du capitaine, lui répétait qu'il suivrait ponctuellement ses avis.

Ils arrivèrent ainsi au pied du Caudenberg, dans une rue large et nommée la *Putterie* ou la *cour des puits*, à cause des nombreuses sources qui jaillissaient en cet endroit.

C'est aussi dans cette rue que se trouvait l'hôtel Van Heetvelde, — vaste édifice formé par une masse énorme de pierres de taille. Devant la porte se tenaient en ce moment un certain nombre d'hommes d'armes du comte, qui veillaient à la sécurité de l'Amman.

Guillaume entra avec le capitaine et le conduisit au premier étage, dans sa propre chambre. Il lui offrit un siège, et lui dit :

— Attendez un moment. La chambre à coucher de mon père est au rez-de-chaussée, dans l'autre partie de l'hôtel. C'est là que se trouve l'écrin. Dans quelques instants, je suis de retour avec le bijou.

Goffredo regarda le jeune homme sortir et écouta un instant le bruit de ses pas allant en s'affaiblissant.

Alors il se frotta les mains, tandis que ses yeux pétillaient de joie.

— Quatre cents écus ! murmurait-il; je les aurai ! Il me semble déjà les voir briller par poignées dans mes mains. Comme la passion de l'argent rend l'esprit inventif! Comme elle aiguise notre intelligence ! En une demi-heure, j'ai baclé une histoire si merveilleuse et racontée avec tant de vraisemblance que j'y croirais moi-même.....

Guillaume me donnera les quatre cents écus; mais le résultat le plus admirable de mon invention, c'est qu'elle va me procurer, de la part de l'Amman, une récompense plus riche encore; car s'il est douteux que Sabine aime jamais son fils, je rendrai néanmoins au père un service qu'il pourrait à peine payer avec un monceau d'or... Guillaume revient. Si vite ! Que signifie ceci ?

— Eh bien, mon ami, avez-vous le bijou ?

— Non ; il y a, dans la chambre de mon père, des ouvriers occupés à poser des rideaux de lit. J'avais oublié cette circonstance. Ils doivent travailler bien tard dans la soirée. Mais ce n'est rien ; demain, aussitôt que mon père sera descendu, j'ouvrirai l'écrin.

— Vous m'inquiétez, grommela Goffredo. Si demain il y avait encore quelque autre empêchement?

— Impossible. Je puis prendre le bijou vingt fois par jour sans être vu.

— Si vous ne l'avez pas demain, peut-être manquerons-nous notre but... pour toujours.

— Vous l'aurez, n'en doutez pas. Venez ici avant midi, je vous le remettrai en main.

— En ce cas je me fie à votre parole, Guillaume. Maintenant je descends en toute hâte pour parler à votre père. A demain !

Le jeune homme accompagna le capitaine jusqu'à la porte, où il le retint encore un instant pour lui dire :

— Goffredo, mon ami, vous conserverez soigneu-

sement le bijou, n'est-ce pas? Si vous le perdiez!...

— Le perdre! répondit le capitaine en ouvrant son pourpoint. Voici sur ma poitrine nue un petit sachet; c'est là-dedans que je le cacherai. Impossible donc de le perdre.

— Il suffit, je suis rassuré. Adieu donc!

Le capitaine descendit l'escalier et se dirigea vers la porte cochère de l'hôtel: il entra dans une salle à côté de la porte et demanda à un valet si messire l'Amman était visible.

— Il n'y a personne avec mon maître. Veuillez attendre un instant, messire Goffredo, répondit le valet.

Goffredo s'assit, posa sa tête appuyée sur une de ses mains et se mit à réfléchir profondément pour préparer ce qu'il allait dire à l'Amman. Il s'agissait de l'amener à inviter Éverard T'Serclaes; mais presque aussitôt il entendit la voix de Van Heetvelde retentir avec une violence terrible dans la salle voisine. Il s'y faisait un vacarme tel, que le plancher en tremblait jusque dans l'antichambre.

Quelqu'un étant sorti, l'Amman aperçut, par la porte ouverte, le capitaine Goffredo. Il lui fit signe d'entrer. Le capitaine fut surpris de l'expression de son visage: ses lèvres tremblaient, il serrait les poings et semblait aussi inquiet que furieux.

— Vous êtes ému, seigneur Amman? dit Goffredo. Y a-t-il de mauvaises nouvelles?

— Oh! j'étouffe de dépit, de colère et de rage, répondit Van Heetvelde avec un geste convulsif. Je suis certain qu'on prépare secrètement une révolte du peuple contre moi. Les signes en sont partout visibles, manifestes; mais les lieux où ce feu s'allume, les organisateurs du complot, les moyens, les projets de mes ennemis, tout cela m'échappe. Notre seigneur le comte devra peut-être rester encore plusieurs mois en France. De ce côté, pas de secours à attendre! Et les meneurs sont si rusés, si adroits, que je ne me vois aucun moyen de les frapper avec une apparence de justice, ni d'étouffer leurs sourdes intrigues. Je suis convaincu qu'un feu menaçant est allumé, et pourtant je devrai le laisser éclater — réduit à l'inaction et à l'impuissance jusqu'à ce qu'il ait tout embrasé autour de moi. Ma situation est effroyable.

— Mais, seigneur Amman, fit observer Goffredo vous connaissez bien celui qui machine contre vous. Il n'y a qu'un homme dans tout Bruxelles qui soit capable de conduire le complot avec tant de prudence et de ruse.

— Oui, oui, T'Serclaes, mon lâche ennemi, interrompit Van Heetvelde, c'est lui qui, dévoré de haine et d'envie, aspire après ma chute; mais l'hypocrite se tient tranquille et rampe dans l'ombre; comme un serpent, il se glisse partout, bavant son poison contre moi et contre notre bon prince Louis. Sans lui, je ne craindrais rien et n'aurais rien à craindre.

— Réjouissez-vous, seigneur Amman, dit Goffredo d'un ton mystérieux, je viens vous faire une proposition qui vous délivrera tout d'un coup de vos soucis... Personne ne peut nous entendre, je suppose?

Il alla s'assurer que la porte de la salle était bien fermée; puis, revenant, il prit un siège et s'avança très près de Van Heetvelde, qui s'était déjà assis.

— Écoutez avec attention ce que je vais vous révéler. Je possède le moyen de réduire le vieux T'Serclaes à l'impuissance contre vous; mieux que cela, je puis le contraindre à travailler dans vos intérets et à vous obéir comme un esclave.

— T'Serclaes, mon ennemi mortel, m'aider? m'obéir? s'écria Van Heetvelde étonné et incrédule.

— Il se traînera à vos pieds, vous priera, vous suppliera et fera tout ce que vous voudrez.

— Mais vous rêvez, Goffredo! Sans un miracle...

— Non, il n'est pas besoin de miracle, seigneur Amman; je suis sûr de mon affaire.

— Mais le moyen d'obtenir ce prodige?

— Si je vous révélais le moyen, mon projet échouerait. Il n'y a pour vous aucune responsabilité. Peut-être qu'après-demain déjà, votre ennemi sera à vos pieds, et tout danger de révolte écarté. Si je tiens ma promesse, ne vous aurai-je pas rendu un grand service?

— Certainement, capitaine; un service inappréciable. Mais je doute que vous ne vous abusiez pas vous-même.

— Pour réussir, j'ai besoin d'argent.

— De l'argent? ah, ah! ricana l'Amman, comme s'il avait prévu cette demande.

— Oui, mais, messire, je ne vous demande pas d'argent d'avance — seulement après que vous aurez vu devant vous le vieux T'Serclaes suppliant et disposé à la plus complète obéissance. Maintenant, si mon projet se réalise, à combien estimez-vous le service que je vous aurai rendu?

— Si T'Serclaes se soumet à ma volonté? Tout ce que vous désirez.

— Eh bien, quelques centaines d'écus, Amman.

— Trois cents.

— C'est trop peu; quatre cents, au moins.

— Soit!... mais vous ne m'exposez à aucun danger?

— En aucune façon, messire Amman. Seulement je réclame de vous une légère assistance, une chose insignifiante en elle-même: je demande que vous invitiez Éverard T'Serclaes à votre soirée de demain.

— Inviter Éverard T'Serclaes à ma soirée? répéta lentement Van Heetvelde. Mais, Goffredo,

vous n'y pensez pas, sans doute : j'ai forcé Sabine d'y assister.

— C'est justement pour cette raison, messire; cela fait partie de mon projet; il est absolument nécessaire que vous témoigniez à Éverard, du moins en apparence, quelque politesse. Il faut qu'il croie que vous êtes devenu moins inflexible à son égard; il faut que l'espoir le séduise. Si Éverard ne paraît pas à votre fête, je suis tout à fait impuissant, et incapable de remplir aucune partie de ma promesse.

— Mais Éverard repousserait avec mépris mon invitation.

— Si je lui dis que Sabine l'a demandée pour lui?

— Et mon pauvre Guillaume, que dirait-il?

— Votre fils ne sera pas mécontent, j'en réponds.

— Vous m'étonnez, Goffredo, à moins que vous ne soyez quelque peu sorcier...

— Peut-être bien, messire; mais c'est mon affaire. Que vous coûte-t-il d'inviter le jeune T'Serclaes à votre fête? Cela pourra étonner quelques-uns de vos amis; mais on considérera cette action comme une preuve de votre magnanimité. Allons, messire Amman, écrivez une invitation pour Éverard, je la lui porterai moi-même, et je suis certain que mon projet aura le résultat prédit.

Dominé par ce ton de parfaite assurance, l'Amman écrivit quelques mots sur une petite feuille de papier qu'il remit ensuite à Goffredo. Celui ci se leva, et tandis que Van Heetvelde le conduisait jusqu'à la porte :

— Soyez maintenant sans inquiétudes, Amman, dit-il. Dans deux ou trois jours, vous verrez toutes mes promesses réalisées. Alors je recevrai la récompense convenue, n'est-ce pas?

— Je n'ai qu'une parole.

— Me donnerez-vous cinq cents écus?

— Si vous exécutez ce que vous avez dit? Avec joie, mon ami.

— Et bien, à demain à votre soirée. Adieu, seigneur Amman.

Goffredo quitta l'hotel Van Heetvelde, la figure souriante et les yeux rayonnants de joie.

V

L'obscurité de la nuit enveloppait Bruxelles depuis une demi-heure; mais les ténèbres qui régnaient dans la rue de la Putterie étaient, à chaque instant, dissipées par la lumière des torches qui venaient de divers côtés et se dirigeaient toutes vers l'hôtel Van Heetvelde. C'était ce soir-là qu'avait lieu chez l'Amman la fête dont il a été parlé. Quelques invités arrivaient dans de riches équipages; des dames du plus haut monde étaient amenées en litière.

Cependant la plupart allaient à pied; mais tous étaient accompagnés de coureurs ou valets portant des torches pour éclairer leurs pas dans les rues, qui, sans cette précaution, eussent été impraticables par leur obscurité.

Près de l'hôtel, ils marchaient entre une double haie d'hommes d'armes, jusque dans le large vestibule où ils déposaient leurs manteaux ou leurs pelisses; de là ils étaient conduits par des domestiques jusqu'à la porte de la grande salle des fêtes. Ici un huissier annonçait à voix haute le nom de chaque arrivant.

L'Amman et sa sœur — qui n'était pas mariée — se tenaient à l'entrée du salon pour recevoir. Après quelques paroles aimables échangées avec le maître de la maison, les invités pénétraient dans la salle, saluaient leurs amis, ou prenaient place sur des sièges disposés le long des murs.

Presque tous cependant employaient les premiers moments de leur entrée à examiner la riche décoration de cette salle d'une magnificence extraordinaire. Les murs et le plafond étaient couverts de fines sculptures, dont les couleurs éclatantes étaient relevées encore par des dorures où les lumières allumaient mille étincelles. Les espaces encadrés par ces sculptures étaient couverts de tapisseriesde haute-lice représentant des scènes de la Bible.

Des girandoles fixées aux murs portaient de nombreuses bougies de cire qui répandaient dans l'air les parfums subtils de l'Orient. Quatre lustres descendaient du plafond et versaient des flots de lumière sur les richesses de toute espèce accumulées dans ce salon, sur les brillants habits des gentilshommes, sur les diamants et l'éblouissante parure des dames.

Deux autres salons de dimension moindre suivaient le premier. Là, se tenaient de préférence les personnes qui fuient le tourbillon des fêtes, et recherchent plutôt les charmes de la conversation; dans le dernier se trouvaient rangées les tables à tapis vert, destinées à ceux qu'attirent les brûlantes émotions du jeu.

Une grande partie des invités étaient présents. L'huissier avait annoncé les noms d'une cinquantaine de nobles et de bourgeois notables, entre autres ceux des sires et des dames Van Oostkerke, Van Quaedrebbe, Van Selleke, Van Redelghem de Meldert, Van der Elst, Van Ophem, Van Beerthem, et ceux des de Beer, Swaef, de Roovere. Rolibuc, de Leeuw, et beaucoup d'autres encore. Outre le commandant de la garnison, Van Reigersvliet, il y avait aussi quelques chefs des troupes comtales.

Guillaume, le fils de l'Amman, était resté jusque-là aux environs de la porte d'entrée, non loin de son père, attendant, dans une agitation facile à comprendre, l'arrivée de Sabine; car le capitaine Goffredo lui avait assuré que la force du talisman avait déjà opéré, et qu'il s'apercevrait bien qu'un sentiment d'amour pour lui commençait à germer dans le cœur de la jeune fille.

Comme madame Van der Aa ne paraissait point, Guillaume devint inquiet; il craignait que Sabine ou sa mère n'eût été empêchée de venir à la fête. Jusqu'à l'avant-veille encore, la noble demoiselle n'avait-elle pas refusé obstinément l'invitation de l'Amman? Le capitaine pouvait s'être trompé dans son espoir.

Tourmenté par ce doute, Guillaume s'avança vers Goffredo qui se trouvait dans le fond du salon en conversation avec quelques dames nobles. Il amusait les assistants par ses joyeux propos et ses saillies spirituelles.

Lorsqu'il aperçut le visage inquiet du fils de l'Amman, il s'excusa près des dames et alla à la rencontre du jeune homme. Il le prit à part, et lui demanda à voix basse :

— Quel air triste, mon cher Guillaume! Qu'est-ce qui assombrit ainsi votre cœur? Doutez-vous déjà de la vérité de mes promesses?

— Elle ne viendra pas! soupira le jeune homme.

— Ne pas venir? J'en donnerais ma tête à couper. Le talisman l'attire de ce côté avec une force irrésistible.

— Pourquoi tarde-t-elle donc si longtemps?

— C'est que sa mère n'était pas prête, sans doute. Vous comprenez, ces vieilles dames : leur toilette n'a pas de fin; tandis que Sabine fût-elle vêtue de toile grossière...

— Et vous êtes sûr qu'elle éprouve déjà plus d'amitié pour moi? interrompit le jeune homme tout rêveur.

— De l'amour... un commencement d'amour qui va croître sans cesse.

— Et son cœur deviendra froid pour Éverard T'Serclaes dans la même mesure?

— Cela, pas encore, vous êtes terriblement pressé, mon ami. Éverard n'est pas encore sous l'influence du talisman. C'est ce soir ici, seulement, que cette influence commencera à opérer sur lui; et demain nous pourrons déjà en remarquer les suites.

— Éverard viendrait-il, capitaine?

— Vous doutez donc de tout? Il me l'a formellement promis. Qu'il paraisse ici assez tard, rien de plus naturel : son arrivée ne peut manquer de produire quelque étonnement, et il veut autant que possible échapper aux explications. Je lui ai fait entendre que Sabine désire ardemment le voir à cette soirée. A Sabine, j'ai conseillé de lui témoigner beaucoup d'amabilité. Tout cela est nécessaire pour le succès de notre entreprise. Soyez donc prudent et suivez ponctuellement mes conseils, sinon...

Il fut interrompu par la voix de l'huissier, qui annonçait avec une expression toute particulière :

— Madame Van der Aa! demoiselle Van der Aa!

Un mouvement se produisit dans le salon, surtout parmi les chevaliers et les jeunes gens, qui, désirant voir ou saluer la belle demoiselle, se précipitèrent tous vers la porte d'entrée.

— Quoi! vous restez là tout interdit! On dirait que vous avez peur, dit le capitaine en poussant doucement le jeune homme en avant. Courez, dites-lui quelque chose d'aimable; vous verrez avec quelle grâce elle accueillera vos compliments!... Regardez comme elle vous sourit!

— Ce serait donc vrai; fit Guillaume avec un joyeux étonnement. O bonheur! jamais son regard n'a été si doux pour moi! Ah! je me sens plein d'espoir et de courage... je cours!

— Pas trop de passion. N'oubliez pas ce que je vous ai dit, souffla Goffredo à l'oreille du jeune homme. Aimable, mais réservé.

Lorsque Guillaume s'approcha de la jeune fille, elle était entourée d'une vingtaine d'invités, au moins, qui se disputaient l'honneur de la saluer et de la complimenter. On vantait surtout l'élégance exquise de sa toilette.

En effet, tandis que sa mère portait un lourd costume de satin fleuronné dont les plis épais rendaient sa taille presque méconnaissable; tandis que la vieille dame avait surchargé sa tête, son cou et ses bras de bijoux et de pierreries, Sabine, au contraire, brillait par sa simplicité et la modestie de sa toilette.

Elle était entièrement vêtue de soie blanche; l'unique objet de couleur voyante dans sa toilette, était un collier à grains de corail d'un rose vif qui entourait son col flexible et blanc comme celui d'un cygne.

C'était probablement à dessein qu'elle s'était habillée si simplement; peut-être même n'avait-elle fait qu'obéir à un sentiment de coquetterie qu'elle ne s'avoua pas à elle-même. Dans tous les cas, son costume était bien propre à faire ressortir les grâces naturelles de sa personne et à montrer qu'elle n'avait pas besoin de riche parure pour briller entre les plus belles.

La pâleur, que de longs chagrins avaient répandue sur son visage, pouvait jeter une ombre sur sa beauté; mais les grains de son collier d'un rose ardent reflétaient sur ses joues un doux incarnat, et donnaient à sa figure aristocratique un fard natu-

rel que la blancheur de sa toilette rendait plus idéal encore.

Guillaume, retenu par le cercle d'invités, fut repris par sa timidité ordinaire. Il n'osait pénétrer jusqu'à la jeune fille; mais elle, l'ayant remarqué, fit quelques pas vers lui en lui tendant la main et prononça, en forme de salut, quelques mots dont le ton particulièrement affectueux remplit l'âme du jeune homme d'une indicible émotion. A peine parvint-il à murmurer une réponse intelligible.

Il fut cependant presque aussitôt séparé de Sabine par le commandant Van Reigersvliet et les chefs des troupes comtales, qui, à leur tour, voulaient présenter leurs hommages à « la rose de ce séduisant parterre, à la brillante étoile de cette soirée », ainsi qu'ils nommaient, dans leurs compliments imagés, la jeune demoiselle.

Un instant après, Sabine et sa mère étaient assises parmi les dames de la noblesse.

Guillaume, tout ému, les yeux brillants d'espoir et de joie, ne la quittait pas du regard. Pourtant son front s'assombrit lorsqu'il remarqua que la jeune fille tournait la tête tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme si ses regards eussent cherché quelqu'un dans la foule. Le motif de cette agitation ne lui échappait point; elle pensait à Éverard T'Serclaes et elle soupirait après son arrivée.

Peut-être Guillaume se fût-il encore abandonné au désespoir; mais il vit que la demoiselle lui faisait signe avec le doigt et lui montrait un siège inoccupé placé à côté d'elle. Palpitant d'une joyeuse surprise, il s'approcha vivement et prit la place indiquée.

Sabine s'entretint d'abord avec un ton très amical; elle parla du beau temps exceptionnel dont on jouissait depuis quelques jours, de la magnificence de la salle, de la société choisie, et d'autres choses insignifiantes. Mais sa voix était si douce, son sourire si séduisant que Guillaume ravi écoutait, perdu dans une rêverie enchantée. Il lui semblait déjà entendre le *oui* solennel s'échapper de cette bouche adorée.

Sabine ayant remarqué que la dame assise à côté de Guillaume avait tourné la tête et était engagée dans une conversation animée avec une personne voisine, saisit ce moment pour se pencher vers son compagnon et lui dire :

— Guillaume, vous me demandiez tout à l'heure à quoi vous deviez attribuer mes marques d'amitié particulière? A un sentiment de profonde et sincère gratitude. Vous avez réellement un cœur noble et généreux; je n'en ai jamais douté, mais on peut très bien avoir une haute estime pour quelqu'un sans que pour cela... Ah! Guillaume, comment vous exprimer ma reconnaissance? Il faut être magnanime pour faire ce que vous avez fait.

— Qu'ai-je donc fait? murmura le jeune homme surpris.

— Oui, cachez-le : vous voulez grandir votre mérite ainsi que ma dette envers vous.

— Positivement, Sabine, je ne comprends pas...

— N'avez-vous pas, pour m'être agréable, engagé votre père, par vos prières et vos supplications, à inviter Éverard T'Serclaes à cette fête.

— Moi?

— Allons, recevez-en mes remerciements, et ne niez pas davantage.

— Mais qui vous a dit cela, mademoiselle?

— Notre bon ami Goffredo m'a tout raconté. Je sais quels efforts vous avez dû faire auprès de votre père pour me procurer ces quelques moments de consolation et de bonheur. Croyez que jamais je n'oublierai votre générosité.

— Ah! Goffredo vous a dit cela? bégaya le jeune homme tout pensif; alors cela doit être vrai.

— Vous l'avouez?

— Oui.

Puis il ajouta avec une joie secrète :

— Mais Éverard ne peut pas venir ici : nous ne le verrons pas à cette soirée.

— Soyez sans crainte à cet égard; il viendra! affirma la demoiselle.

— Vous en êtes sûre?

— Si j'en suis sûre! Mais pour me voir et me parler, Éverard braverait tout, même la mort.

Le cœur faillit manquer à Guillaume. Tout son bonheur s'évanouit, tout son courage l'abandonna. Il comprit alors, ou crut comprendre que Goffredo les trompait tous les deux en même temps, Sabine et lui... Cette douce effusion n'était donc que de la reconnaissance pour un service qu'il n'avait pas même rendu. Mais peut-être que cela faisait partie du projet de Goffredo, et alors ne serait-t-il pas imprudent de témoigner du dépit? Cette réflexion l'effraya. Dès lors il ne répondit plus qu'avec distraction aux paroles de la jeune fille. Enfin ne pouvant supporter plus longtemps cette triste et fausse situation, il prétexta la nécessité d'aller saluer les invités nouvellement entrés. Il put ainsi se diriger vers une autre extrémité du salon.

A peine s'était-il éloigné qu'une vieille dame, qui désirait causer avec Sabine et sa mère, s'assit sur le siège qu'il venait de quitter.

Guillaume, tout découragé, entra dans le second salon, s'affaissa sur un banc de repos, et se mit à rêver sur son amer désenchantement; mais Goffredo, qui l'avait suivi du regard, alla bientôt le rejoindre.

Ce fut sur un léger ton de plaisanterie que le capitaine répondit aux plaintes du jeune homme; entre autres choses il lui dit :

— Vous n'êtes pas raisonnable, ami. Aviez-vous donc espéré que Sabine allait vous sauter au cou

et s'écrier devant tout le monde : « Voici mon fiancé! » Cela ne se passe pas ainsi. L'amour est comme une semence qui germe d'abord, puis pousse des racines, et enfin élève sa tige couverte de feuilles et de fleurs. N'ai-je pas tenu ma promesse? La voix de Sabine a-t-elle jamais été aussi douce pour vous? Son sourire a-t-il jamais été aussi plein de promesses et de tendre affection? C'est le germe de la semence qui jette ses premières racines. Ayez patience, et vous verrez... et surtout, soyez prudent, et ne vous étonnez de rien... Écoutez, voilà que l'on crie le nom d'Éverard T'Serclaes : levez-vous et allez à sa rencontre. Quoi qu'il dise montrez-vous amical et ne manifestez ni surprise ni dépit. La main de Sabine sera infailliblement la récompense de votre courage.

Tous deux rentrèrent dans le grand salon pour saluer le jeune T'Serclaes.

Peu des chevaliers présents avaient osé faire un pas à la rencontre d'Éverard. Beaucoup même avaient reculé de surprise à son apparition ; tous, jusqu'aux dames, s'étaient mutuellement regardés avec stupéfaction, et leurs regards semblaient demander : que vient faire ici cet ennemi du comte de Flandre?

Ils ignoraient cependant si le jeune homme avait déjà donné des preuves d'une opposition quelconque au nouvel état de choses dans le duché; mais il était le fils du vieux T'Serclaes, cet ami dévoué de la duchesse Jeanne, et cela leur suffisait pour exciter leur défiance.

Cependant, lorsqu'ils remarquèrent que l'Amman parlait avec le jeune homme et lui serrait même la main, ils commencèrent à revenir de leurs préventions. L'Amman avait-il ses raisons pour en agir ainsi? Éverard ne partageait-il pas les opinions de son père? Ou bien, à cause de son amour pour Sabine Van der Aa, ne penchait-il pas à embrasser le parti du comte?

Ces pensées ébranlèrent les scrupules de plusieurs des assistants. Entraînés par l'exemple de Van Heetveelde, quelques-uns s'avancèrent et saluèrent Éverard avec des paroles courtoises. Mais les jeunes filles, qui n'avaient pas les mêmes motifs pour se tenir sur la réserve, avaient immédiatement montré leur impression ; sur les lèvres de la plupart parut un aimable sourire à la vue du beau et sympathique jeune homme.

Everard ne semblait nullement déconcerté par cette disposition des esprits : il saluait à droite et à gauche avec une aisance et une grâce parfaites; il adressa quelques paroles aimables aux chevaliers et aux nobles dames de sa connaissance et s'avança directement, a travers le salon, vers madame Van der Aa et sa fille.

Ses révérences profondes et ses paroles graves et mesurées pouvaient faire croire aux personnes présentes qu'il n'accordait aux nobles dames que l'hommage du respect qui leur était dû; mais ses yeux brillants et le sourire rayonnant de Sabine parlaient de bonheur et d'amour: leurs regards exprimaient l'espoir que, dans le cours de la soirée, il surgirait sans doute une occasion pour eux d'épancher dans un doux entretien les sentiments de leurs cœurs.

— A tout à l'heure, chère Sabine, souffla le jeune homme.

— A tout à l'heure, Éverard. Remplissez d'abord vos devoirs de convenance, répondit la jeune fille.

De loin, Guillaume avait tenu son regard fixé sur Sabine et épié, avec un sentiment de jalousie, la manière dont elle accueillerait Everard. Son apparente froideur avait quelque peu soulagé son cœur. Il vit Éverard s'éloigner d'elle et venir droit à lui. Il ne lui coûta aucune peine de serrer la main qui lui fut présentée avec une franche cordialité.

— Ah! messire Guillaume, dit le jeune T'Serclaes, combien votre cœur est grand et noble! Votre générosité me rend tout confus. Si, à mon tour, il m'est jamais possible de faire quelque chose pour vous, ne m'épargnez pas, je vous en prie; je m'estimerai heureux de pouvoir vous prouver ma profonde gratitude.

Guillaume murmura quelques mots inintelligibles.

— Non, non, répondit Éverard. Ce n'est pas un mince service, ainsi que vous le prétendez. Pour mademoiselle Sabine et pour moi qui jusqu'à présent n'avions pu nous voir, c'est un bonheur inappréciable, et c'est à vous, mon bon Guillaume, que nous sommes redevables de ce bienfait. Et cependant vous aviez bien des raisons pour en agir autrement. Oh! c'est réellement si grand, si généreux, que je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance et mon admiration.

— Mais de quoi parlez-vous donc? demanda Guillaume.

— Par compassion pour Sabine et peut-être un peu par amitié pour moi, vous avez insisté auprès de votre père pour qu'il m'invitât à cette soirée, me donnant ainsi l'occasion de voir Sabine et de lui parler? Goffredo m'a tout dit.

— Ah! Goffredo vous l'a dit! bégaya Guillaume. Il exagère mes mérites, ce n'est pas moi qui...

— Allons, allons, pourquoi feindre plus longtemps? Comment me trouverais-je ici si vous n'y aviez pas consenti d'avance?

— C'est vrai.

— Et si vous n'aviez pas sollicité cette invitation inattendue?

Guillaume, dans la crainte de commettre quelque imprudence, n'osa s'exprimer plus clairement;



Le couteau à la main... (Page 59.)

mais mentir effrontément était aussi contraire à son caractère. Pour toute réponse il haussa les épaules en signe de doute.

Transporté par un profond sentiment de reconnaissance et aveuglé par la joie, Éverard prit son compagnon par la main et l'attira dans un coin de la salle.

Alors se penchant à son oreille, il lui dit d'une voix émue :

— Guillaume, mon noble ami, achevez votre œuvre de générosité; rendez-moi heureux ainsi que Sabine. De vous seul dépend qu'elle devienne immédiatement ma femme. Et pourquoi voudriez-vous rester davantage l'unique obstacle à l'accomplissement de nos vœux? Sabine vous estime et vous honore; mais elle m'aime de toutes les forces de son âme. J'aimerais mieux mourir que de la perdre. Oui, fussions-nous menacés de la mort la plus terrible, ni elle, ni moi, nous ne pourrions renoncer à ce mariage, qui est devenu l'espoir de notre vie. Laissez-nous devenir vos amis; obligez-nous à bénir votre nom et à penser à vous avec reconnaissance à chacune des joies que l'avenir nous accordera. Dites à messire votre père que vous renoncez à la main de Sabine.... Vous secouez la tête? Cela vous afflige, n'est-ce pas, d'abandonner toute espérance. Mais pourquoi persister à nourrir dans votre cœur un espoir chimérique? Sabine et moi, nous nous aimons depuis notre enfance. Il n'y a plus dans son cœur de place pour une autre image que la mienne....

Il fut interrompu par l'approche de quelques chevaliers et de quelques officiers de la garnison, parmi lesquels Goffredo se distinguait par son entrain et son langage animé.

— Ah, ah, s'écria le capitaine en riant, c'est très bien; vous causez confidentiellement, comme deux bons amis; on parle sans doute de jeunes filles

et d'amour, n'est-ce pas? Pourquoi de si nobles jeunes gens vivraient-ils dans l'inimitié?

Il ajouta avec un accent singulier et en regardant fixement Guillaume dans les yeux :

— L'union et l'amitié sont les vrais moyens pour atteindre le but des cœurs.

— Quant à moi, dit Everard, je suis prêt à jurer une amitié éternelle à messire Guillaume pour une seule complaisance.

— Allons, vous aurez tout le temps de causer de ces affaires-là durant la soirée, interrompit Goffredo. Suivez-moi, messires; nous allons commencer le jeu. Les écus et les florins vont rouler.

— Pour le moment, je n'ai nulle envie de jouer, murmura Éverard.

— C'est égal; vous regarderez, et aussitôt que l'envie de jouer vous prendra, vous mettrez aussi la main à la poche.

— Mon père m'a fait un signe, il m'appelle, dit Guillaume, trouvant peut-être ce prétexte pour échapper à la continuation de son entretien avec Éverard.

Goffredo le suivit et lui souffla à l'oreille :

— N'ayez pas l'air si triste; au contraire, prenez courage, ayez confiance : le talisman commence à opérer. Demain Sabine ne pensera plus à T'Serclaes qu'avec un sentiment de mépris. N'en doutez pas.

Et revenant à Éverard, il l'entraîna avec lui au salon de conversation.

Guillaume, absorbé dans une rêverie douloureuse, réfléchissait à ce qu'Éverard venait de lui dire. Sabine subirait le martyre plutôt que d'accorder sa main à un autre. Ils espéraient donc que Guillaume faciliterait leur union et travaillerait à leur bonheur!... Il n'y avait donc plus d'espoir pour lui!... Mais le talisman? N'était-il donc pas assez puissant pour changer complètement les dispositions du cœur de Sabine? Goffredo ne venait-il pas de lui affirmer qu'il commençait à opérer? Dès demain Sabine devait l'aimer et mépriser Éverard!

Quoique Guillaume n'eût pas une confiance absolue dans les promesses du capitaine, ces réflexions amenèrent cependant sur ses lèvres un sourire silencieux, et relevèrent son courage abattu. Il s'approcha de quelques-uns de ses amis, avec lesquels il se mit à converser, non sans de nombreuses distractions.

Son cœur le poussait à s'approcher de Sabine; mais un sentiment de honte le retenait. Le talisman n'avait pas encore exercé sur elle une influence assez profonde; sans aucun doute elle lui parlerait d'Éverard, et son cœur serait de nouveau blessé par les témoignages de l'ardent amour de la jeune fille pour son rival.

Dès lors Guillaume se tint dans la partie du salon la plus éloignée de l'endroit où Sabine était assise. Souvent même il quittait la brillante réunion et s'enfonçait dans les profondeurs de la vaste habitation de son père; il ne reparaissait qu'après une longue absence.

Van Heetvelde, qui se faisait un devoir d'adresser la parole à chacun de ses invités, allait de l'un à l'autre, cherchant à se rendre agréable à tous. Il ne remarquait donc pas l'abattement et les distractions de son fils. D'ailleurs, quoiqu'il ne connût pas les moyens que Goffredo devait employer, l'Amman avait pleine confiance dans sa promesse; il ne voulait par conséquent rien dire, ni rien faire qui pût déranger les combinaisons du capitaine.

Depuis un moment des domestiques circulaient dans la salle avec des rafraîchissements; les uns portaient, sur des plateaux en argent, des coupes étincelantes, remplies des vins les plus exquis; l'hypocras, le malvoisie, le beaune; les autres présentaient des bonbons ou de fines pâtisseries.

Aussitôt que l'Amman se fut assuré que tous ses invités avaient eu leur part de ces friandises, il fit signe à l'huissier.

Aussitôt une dizaine de musiciens et des ménestrels furent introduits dans le salon. Les premiers portaient différents instruments de musique, tels que violes, flûtes, chalumeaux, clairons et tambours de basque, les autres tenaient de petites harpes. Deux des musiciens prirent place sur des chaises, posèrent sur leurs genoux une sorte de sistre dont ils se préparèrent à faire vibrer les cordes avec des plumes pour accompagner le chant.

Les joueurs de viole, accompagnés des autres instruments, exécutèrent un prélude léger et sautillant, auquel succéda un morceau plus grave et d'un mouvement plus lent. Ensuite vint le tour des ménestrels qui charmèrent l'auditoire par le son de leurs voix et les doux accords de leurs harpes.

Deux heures se passèrent ainsi, avec de courtes interruptions, — la musique alternant avec les chants. — Les excellents artistes s'étaient emparés de toute l'attention, car les conversations avaient cessé; si l'on échangeait çà et là quelques paroles, c'était pour exprimer le plaisir ou l'admiration.

Pendant ce temps, Éverard T'Serclaes était rentré de la salle de jeu dans le salon de fête. Deux ou trois fois déjà il avait adressé la parole à Sabine et à sa mère : mais toujours il s'était éloigné d'elles, par convenance. Tout à coup il remarqua qu'il y avait un siége vacant à la gauche de Sabine.

Alors il s'approcha de la jeune fille, regardant d'un œil suppliant le siége vide. Encouragé par un signe de Sabine — perceptible pour lui seul — il s'assit à côté d'elle et commença un entretien à

voix basse. Ils n'entendaient plus la musique : parler amour, fidélité, avenir, était bien plus doux pour eux que tous les chants du monde. Ils s'abandonnèrent entièrement au sentiment de leur bonheur. Leur regard, leur sourire laissaient deviner aisément ce qui se passait dans leurs cœurs. Enfin ils oublièrent si bien l'endroit où ils se trouvaient, qu'ils se saisirent mutuellement les mains et restèrent ainsi dans une sorte d'extase.

Guillaume Van Heetvelde, qui se tenait dans un coin à l'extrémité du salon, semblait dévorer du regard les deux jeunes gens. Sa foi dans la vertu du talisman s'évanouit tout à fait; il se demanda même si le joyau magique n'avait pas exercé sur Sabine une influence contraire à celle qu'il en attendait; car la jeune fille paraissait éprouver pour Éverard plus d'amour que jamais. Une larme douloureuse coula sur la joue du malheureux jeune homme, il ferma ses regards, comme pour se soustraire au spectacle qui le torturait.

Son père, venant à passer près de lui, lui frappa sur l'épaule et lui demanda :

— Eh bien ! Guillaume, comment se fait-il que vous soyez là, avec cette mine rêveuse ? Vous, qui aimez tant le chant et la musique ? Que signifie ceci? des larmes dans vos yeux? dans une soirée aussi gaie !

— Cher père, répondit le jeune homme d'une voix brisée, oh ! si vous saviez comme je souffre ! Mon cœur se serre dans ma poitrine.

— Pourquoi donc, mon fils?

— Ah! père, tout le monde ici le remarque avec surprise; vous seul ne voyez rien... Ne faites pas voir que j'ai attiré votre attention sur eux, mais regardez Sabine et Éverard : ils ne se cachent pas pour se dire qu'ils s'aiment; ils sont assis là-bas, côte à côte, la main dans la main.

L'Amman se retourna et dirigea son regard sombre vers l'autre extrémité de la salle. Un grondement sourd et guttural s'arrêta à ses lèvres; il serra les poings avec colère.

— Oh! les effrontés! murmura-t-il. Agiraient-ils de la sorte pour m'offenser dans ma propre maison? Qui sait? C'est un T'Serclaes. Si je n'étais retenu par un respect que je dois à mes hôtes, je les chasserais honteusement... mais non, nous devons contenir notre indignation, mon fils. Prenez patience et courage : c'est la dernière fois qu'Éverard T'Serclaes s'approche de Sabine Van der Aa...; cela va trop loin! Se tenir ainsi par la main, en présence de mes hôtes qui savent tous que vous, Guillaume, vous devez êtres le fiancé de Sabine et que T'Serclaes est mon ennemi mortel! Ah! si Goffredo ne m'avait pas... Demain, mon fils, nous serons probablement vengés; en tout cas, Sabine ne rencontrera plus Éverard.

Tandis que l'Amman prononçait ces paroles, il tenait ses yeux attachés sur madame Van der Aa, comme s'il voulait lui demander compte de ce qui se passait à côté d'elle. Son regard enflammé montrait suffisamment qu'une violente colère grondait dans son sein.

Le noble dame remarqua l'expression sévère de la figure de Van Heetvelde; elle dit avec inquiétude à Éverard :

— Messire T'Serclaes, si vous ne voulez pas ruiner pour toujours votre propre bonheur, levez-vous et promenez-vous à travers le salon. En restant constamment assis près de Sabine, vous attirez l'attention, et cela pourrait offenser l'Amman. Il vous regarde d'un air peu amical.

Le jeune amoureux, ramené brusquement à la réalité, comprit que la vieille dame avait raison. Il dit à Sabine qu'il reviendrait dans quelques instants, et, s'éloignant d'elle, s'approcha d'une de ses connaissances qui se trouvait au fond de la salle.

Il remarqua bientôt que l'Amman lui-même occupait le siège qu'il venait de quitter, et paraissait engagé dans une conversation très vive avec madame Van der Aa; mais qu'il y fût question de lui, c'est ce qu'il ne soupçonnait même pas.

Pour passer le temps il se rendit dans le salon des joueurs et se plaça derrière Goffredo; celui-ci, entièrement absorbé par le jeu, paraissait n'avoir plus d'oreilles que pour entendre rouler les dés, et d'yeux que pour compter les points amenés par chaque coup.

Devant le capitaine il y avait un petit tas de florins et d'écus; ses exclamations joyeuses et souvent répétées annonçaient que le sort lui était favorable.

— Ça va bien, seigneur capitaine ? demanda Éverard, en lui frappant sur l'épaule.

— Il y a un instant cela allait mieux encore, grommela Goffredo sans se détourner. Mais ne dites rien, la chance me sourit de nouveau... dix-huit, dix-huit ! Amenez davantage, si vous pouvez... Diable ! vingt ! Encore cinq florins de perdus. Je double et je pose dix florins... Ah! à moi le coup : vingt-deux !

Goffredo continua ainsi de jouer avec une passion aveugle, presque sans faire attention à la présence d'Éverard, tantôt poussant de joyeuses exclamations, tantôt maugréant selon que la chance le favorisait ou lui était contraire.

Le jeune homme suivit un instant le jeu de son ami, puis s'approcha des autres tables, où l'on jouait avec non moins d'ardeur. Les chefs de la garnison étaient là en majorité et jouaient l'un contre l'autre ou contre quelques jeunes gens appartenant aux familles patriciennes. Sur toutes les tables on voyait briller des tas d'or et d'argent.

Après s'être arrêté un instant près de chaque couple de joueurs, Éverard retourna près du capitaine au moment où celui-ci, par suite d'un coup malheureux, voyait passer son dernier florin dans la poche de son adversaire. Naturellement il demanda de l'argent à Éverard T'Serclaes, promettant formellement de le lui rendre au plus tard le surlendemain.

Sans hésiter, le jeune homme vida sa bourse dans les mains du capitaine. Celui-ci provoqua de nouveau son adversaire et jeta avec violence les dés sur la table. Cette fois il gagna et poussa un cri de triomphe.

En ce moment Van Heetvelde entra dans la salle de jeu. Éverard crut voir qu'en passant près de lui, il lui jeta un regard courroucé, mais comme le sire Amman se mit à l'instant au jeu et se montra de bonne humeur, le jeune homme pensa qu'il s'était trompé.

Après avoir perdu en quelques coups une somme assez considérable, Van Heetvelde quitta la salle de jeu.

Éverard qui croyait être resté assez longtemps absent, et qui se sentait de nouveau attiré vers Sabine, sortit bientôt aussi et rentra dans le grand salon. Il vit, en entrant, madame Van der Aa et sa fille debout près de la porte de sortie. Aux saluts qu'elles échangeaient avec leurs connaissances, le jeune T'Serclaes comprit qu'elles étaient sur le point de quitter la fête et de retourner chez elles.

Il s'approcha et leur demanda ce que signifiait ce départ subit. Il se plaignit amèrement de voir cesser si tôt ses courts instants de bonheur; mais il n'obtint que des réponses contraintes. Madame Van der Aa balbutiait qu'elle se sentait fatiguée et craignait qu'en restant davantage elle ne devînt sérieusement malade. Sabine se taisait et semblait avoir envie de plourer.

Troublé et même un peu effrayé, Éverard suivit les deux dames jusqu'à la porte de l'hôtel, où leur litière les attendait.

Là, madame Van der Aa, répondant aux pressantes questions du jeune homme, lui dit :

— Il n'est rien arrivé de particulier, messire T'Serclaes. Il est vrai que je suis fatiguée et indisposée. Cependant je n'aurais pas quitté la réunion, si, par mon départ, je n'avais cru agir pour votre bien et celui de Sabine. Vous connaitrez le motif qui me guide. Ne nous interrogez pas davantage et laissez-nous partir sans plus longues explications. C'est nécessaire pour votre bonheur.

— Mais qu'est-il arrivé? demanda le jeune homme avec anxiété.

— L'Amman a réprimandé ma mère bien durement, dit Sabine avec tristesse. Nous croyions à sa générosité!... Vous vous êtes assis à côté de moi; c'est un crime à ses yeux, Éverard.

— Qu'a-t-il pu vous dire de si affligeant?... Accordez-moi un moment, jusqu'à ce que j'aie pris mon manteau. Je marcherai à côté de votre litière et vous accompagnerai jusqu'à votre hôtel. Cela du moins ne le contrariera pas.

— Ne faites pas cela ! dit madame Van der Aa. Rentrez immédiatement dans la salle, non seulement par convenance et pour saluer au moins votre hôte, mais plus encore pour ne pas laisser croire à l'Amman que vous nous accompagnez. Cela le rendrait encore plus furieux. Dissimulez vos émotions et n'ayez pas l'air d'avoir causé avec nous. Nous lui avons promis de ne rien vous dire de l'explication que nous avons eue avec lui.

— Suivez le conseil de ma mère, je vous en prie, Éverard, supplia Sabine.

— Hélas, qu'il en soit comme vous voulez, j'obéis, soupira le jeune homme avec un profond dépit.

Sabine, déjà assise dans la litière, lui pressa encore la main en lui adressant quelques paroles encourageantes. Éverard la suivit un moment avant de lui dire adieu. Il regarda la litière s'éloigner, jusqu'à ce que la lumière des torches eût disparu à l'extrémité inférieure de la rue de la Putterie.

Il avait l'intention de rentrer à l'hôtel Van Heetvelde; mais il aperçut tout à coup Goffredo qui venait à lui en faisant des gestes de joie.

— Que signifie ceci, capitaine? vous avez votre manteau. Quittez-vous déjà la fête ?

— Dieu soit loué ! vous n'êtes pas parti ! répondit Goffredo. Je vous cherchais partout avec inquiétude. Je pensais que vous aviez accompagné madame Van der Aa jusque chez elle, et j'allais vous y chercher. Je me trouve dans un fâcheux embarras; il faut que vous me rendiez un petit service. A cet effet je vous prie de m'accompagner un bout de chemin.

— Tout à votre service, laissez-moi seulement prendre mon manteau; car l'air frais de la nuit me fait frissonner.

Goffredo ôta son propre manteau et le jeta sur les épaules du jeune homme. Aux objections de celui-ci, il répondit :

— Laissez-moi faire, Éverard. Il est préférable qu'on ne nous revoie pas maintenant à l'hôtel. Tout à l'heure nous y reviendrons ensemble. Un guerrier est endurci contre les froids les plus rigoureux. D'ailleurs je suis chaudement vêtu.

— C'est bien, Goffredo, je vous suis.

Lorsqu'ils furent assez éloignés de la demeure de l'Amman, le capitaine dit à voix basse :

— Éverard, le sort m'a été bien cruel aujour-

d'hui, tandis qu'il a été pour vous d'une bienveillance extraordinaire.

— Ma chance est retournée; j'ai du chagrin, murmura le jeune homme.

— Oui, je sais ce que vous voulez dire. L'Amman m'a dit un mot d'une petite querelle qu'il a eue avec madame Van der Aa. Cela provient d'une méprise. Nous en causerons tout à l'heure. Mon affaire d'abord... Avançons encore un peu; je vous conduirai passablement loin. Voici de quoi il s'agit: j'ai perdu tout mon argent contre le capitaine Bossart, le Lillois, vous savez, ce grand gaillard roux et brutal qui jouait d'abord à la troisième table contre le jeune sire Van Quaedrebbe? Je lui reste encore redevable d'une vingtaine de florins. Je lui ai dit que j'allais retourner à mon logement pour y chercher de l'argent. Comme il est mon ennemi secret, je me sentirais profondément humilié si je devais reparaitre les mains vides... Et pourtant j'aurais beau rentrer à mon auberge et mettre ma chambre sens dessus dessous, je n'y trouverais pas un rouge liard.

— Je regrette qu'il soit si tard. Je vous ai donné tout mon argent. Je devrais éveiller mon père, et je ne sais si j'oserais.

— Non, mon ami, ce n'est pas cela. Vous avez déjà fait bien des sacrifices pour moi. Si je réclame maintenant votre aide, ce n'est que pour pouvoir vous rendre dès ce soir même ce que vous m'avez prêté. Tout bien compté et si j'ai bonne mémoire, ma dette s'élève à trente-deux écus, n'est-ce pas?

— C'est à peu près cela, en effet; mais je ne les redemande pas maintenant; au contraire, je suis heureux de pouvoir vous obliger.

— Et moi je veux vous rendre dès ce soir ce que je vous dois.

— Vous comptez donc en avoir le moyen?

— Cela vous surprend, n'est-ce pas, Éverard? Vous allez comprendre. L'arrogance et l'air ironique du capitaine roux m'ont profondément blessé. Lorsque je lui ai dit que j'allais chercher de l'argent chez moi, il a laissé entendre par son sourire que je ne reviendrais plus. Mon honneur est en jeu... Non, par ici : nous allons traverser la place Pongel et dépasser l'hospice Saint-Jean... Il me faut immédiatement beaucoup d'argent.

— Mais comment en aurez-vous, capitaine?

— Bah! je suis plus riche que vous ne croyez, dit Goffredo en souriant. Me procurer quelques centaines d'écus, ça ne me coûte pas plus de peine que de tourner ma main. Le tout dépend d'une résolution que je prends à contre-cœur, c'est vrai; mais maintenant je ne puis plus hésiter. Arrêtez un moment.

Il ouvrit son pourpoint et retira d'un petit sachet un objet brillant qu'il mit dans la main d'Éverard.

— Tout autre objet, vous ne le verriez pas dans l'obscurité, dit-il; mais ceci trahit sa noblesse et sa valeur par son scintillement. C'est comme si vous teniez en main des étoiles.

— Ce sont des diamants! murmura Éverard stupéfait.

— Comme vous dites, des diamants, des rubis, des émeraudes. En France, sous Charles de Navarre, nous avons, sur son ordre, pillé beaucoup de châteaux-forts, des villages et même des villes. Cet objet précieux m'est tombé en partage après un assaut sanglant. J'y attache beaucoup de prix; car c'est en même temps un talisman qui préserve de toute espèce de fièvre. Je veux cependant l'engager pour cent écus. De cette somme vous aurez vos trente-deux écus, et avec le reste je retournerai à l'hôtel Van Heetvelde.

— Mais qui acceptera votre gage à une heure aussi avancée?

— Qui? Un riche usurier, qui, même après sa mort, sortirait de la nuit du tombeau pour faire son commerce d'usurier et gagner quelques florins. Passé la halle aux blés, il existe, derrière la rue du Chêne, une petite ruelle tortueuse et sans issue. Elle s'appelle l'allée des Chats. La connaissez-vous?

— De nom, oui.

— Eh bien, c'est là que je vais vous conduire. Dans le fond de la ruelle se trouve une petite maison en pierre, dont toutes les fenêtres sont défendues par des barreaux de fer. Là, demeure le Lombard Niceforo. Aussitôt qu'il aura vu le précieux bijou, loin de refuser cent écus, il en voudra prêter trois fois autant, car l'objet ne vaut pas moins de quatre cents écus; et plus Niceforo prête, plus il peut exiger d'intérêts.

— Et vous êtes certain qu'il vous ouvrira sa maison à cette heure?

— Le Lombard connaît son monde; il y a un moyen de le faire sauter du lit à toutes les heures de la nuit. Pour cela on n'a qu'à frapper d'une manière particulière à sa porte : d'abord deux coups; puis après un instant, trois coups; enfin quatre, très doux, car l'avare dort les oreilles et les yeux ouverts... Maintenant que vous connaissez tout cela, voilà le bijou; frappez comme je vous ai dit, et engagez-le pour cent écus. Les conditions du Lombard sont toujours les mêmes; acceptez-les sans objection.

— Moi? Est-ce que je vous comprends bien, Goffredo? murmura le jeune homme comme effrayé. Vous désirez que j'aille chez le Lombard pour engager le bijou?

— C'est le petit service que j'attends de votre amitié.

— Mais vous, capitaine, qui paraissez si bien

connaître le Lombard, pourquoi n'allez-vous pas vous-même faire cette commission?

— Justement parce qu'il me connaît trop bien. Ne comprenez-vous pas? Je dois encore à l'usurier une somme assez considérable. S'il savait que le bijou m'appartient, il le garderait et ne me donnerait pas un écu.

— Mais... mais, je ne sais pas... C'est une singulière commission, bégaya le jeune homme indécis.

— Vous me refuseriez un service aussi insignifiant, à moi, qui, par amitié pour vous, m'expose à la colère de l'Amman et de mon commandant par conséquent? Impossible! Vous ne comprenez pas bien l'affaire, Everard. Vous avez ici un objet qui vaut plusieurs centaines d'écus, vous en demandez seulement cent à titre de prêt sur ce gage. On vous les donne sans objection; vous me les remettez en main... et le lendemain je vais chez le Lombard lui dire que le bijou m'appartient. Quel danger y a-t-il pour vous en cela? Vous avez pour garantie, d'un côté la valeur du bijou même, supérieure à la somme que vous demandez, d'un autre côté ma personne et ma parole. Ainsi, pourquoi vous inquiéter? Je retirerai le bijou aussitôt que j'aurai de l'argent, et tout sera dit.

— Mais la honte? Éverard T'Serclaes aller chez un usurier pour emprunter de l'argent!

— Personne ne le saura. Dans tous les cas, quelle honte peut-il y avoir à rendre un service d'amitié au capitaine Goffredo?

— C'est vrai, soupira Éverard; je ne le fais pas sans effroi. Mais pour vous obliger... Allons, donnez-moi le bijou; je suis décidé.

Le capitaine conduisit Éverard au fond de l'Allée des Chats, jusqu'en face de la porte d'une maison basse, et lui dit tout bas :

— C'est ici que demeure le Lombard Niceforo. Maintenant, frappez deux coups... trois... quatre. C'est ça... Voyez, une petite lumière paraît déjà en haut. Niceforo descend. Je vous attendrai là-bas, à l'entrée de la rue du Chêne. Ne parlez pas de moi.

Il retourna doucement sur ses pas.

Éverard sentit un frisson de honte lui parcourir tous les membres, non pas qu'il crût faire une action mauvaise ou déshonorante; mais à la seule pensée que, comme un dissipateur ou un débauché, il allait entrer chez un usurier, à la faveur des ténèbres, pour emprunter de l'argent, tous ses instincts honnêtes se révoltaient. Il prit cependant la résolution de cacher son émotion au Lombard, de prendre, au contraire, un air hautain et fier, pour ne pas rougir devant cet homme méprisable. Puisqu'il ne pouvait refuser à Goffredo le service qu'il réclamait de lui, il voulait au moins remplir sa commission comme son ami souhaitait qu'elle fût faite.

Il fut tout à coup tiré de ses réflexions par le bruit d'une voix rauque qui se fit entendre pour ainsi dire à son oreille.

— Qui frappe si tard à ma porte? demandait cette voix. Approchez du guichet et répondez.

— Je suis un ami, maître Niceforo, souffla Éverard à travers la petite ouverture. Ouvrez, je vous apporte un gage d'une grande valeur.

— Mais qui êtes-vous, seigneur? Vous ne répondez pas? Bonne nuit alors. Ma porte ne s'ouvre pas pour des gens inconnus.

— Je suis Éverard T'Serclaes, répondit le jeune homme contrarié.

— Le fils de l'ancien échevin?

— Oui.

Les verrous furent tirés, et la porte grinça sur ses gonds.

— Entrez, messire, et suivez-moi, dit le Lombard, qui précéda le jeune homme en l'éclairant avec une petite lampe fumeuse.

Ils suivirent un étroit corridor et arrivèrent dans une place dont les murs étaient entièrement nus et où il n'y avait pas d'autres meubles qu'une grande caisse entourée de lames de fer, un pupitre, sur lequel se trouvait une petite balance, et enfin deux vieux fauteuils.

Lorsqu'ils furent entrés, le Lombard leva sa petite lampe à la hauteur du visage du jeune homme et l'examina un moment sans rien dire.

Everard, que ce regard inquisiteur blessait, soutint avec fierté cet examen, et à son tour il considéra avec hauteur l'usurier de la tête jusqu'aux pieds. L'homme était vieux et gris; il était entièrement enveloppé dans une robe de chambre en soie à fleurs, tout usée. Hors ses petits yeux brillants et ses lèvres excessivement minces, il n'y avait rien de particulier à remarquer dans cette physionomie.

— Voilà un beau manteau, messire, dit Niceforo. Ce velours rouge est bien un peu fripé, mais il a dû coûter cher et il a encore quelque valeur aujourd'hui... Ah, vous êtes le fils du vieux sir T'Serclaes? Superbe jeune homme, en effet! Je connais bien messire votre père. Je vous obligerais avec plaisir, mais l'argent est si rare!...

— Dépêchez-vous, maître, interrompit Éverard. Abrégeons autant que possible. Voici un bijou qui vaut au moins quatre cents écus. Prêtez-m'en cent. Je crois connaître vos conditions, et je les accepte... Maintenant, quelle est votre réponse?

Le Lombard prit le bijou et le considéra longtemps avec un regard d'étonnement et de convoitise.

— Patience, un peu de patience, messire, mur-

mura-t-il. Des diamants, des rubis! Quel éclat! quel scintillement! C'est un objet précieux et étrange en même temps; il a tout l'air d'un talisman oriental... Vous appartient-il, ce bijou, messire?

— Quelle demande! grommela Éverard. Vous dites que vous me connaissez. Cela ne vous suffit-il pas?

— Sans doute, messire; ne vous fâchez pas de ma question. Que ce bijou vous appartienne à vous où à votre père, que m'importe, n'est-ce pas? Vous n'êtes plus un enfant mineur. Et vous voulez m'emprunter cent écus? C'est un gros tas d'argent, cela....

— A quoi bon tant de paroles, si vous avez l'intention de refuser ma demande? Si vous ne pouvez me prêter cette somme, rendez-moi le bijou.

— Pour combien de temps empruntez-vous, messire?

— Pour combien de temps? répéta le jeune homme avec hésitation. Mettons pour un mois.

— Et vous acceptez mes conditions ordinaires?

— Comme je vous l'ai dit.

— Je prends dix du cent pour un mois. Si vous ne dégagez pas l'objet dans le courant du mois, vous devrez renouveler votre emprunt.

— Soit! Mais faisons vite; il se fait tard et je n'ai pas le temps d'attendre.

— Dans un instant vous serez servi, messire, dit l'usurier en ouvrant son coffre de fer.

Il en retira une poignée de petites pièces d'or qu'il déposa sur la table. Ensuite il prit deux morceaux de parchemin et une plume et commença à écrire pennant quelques instants en silence.

Puis tendant au jeune homme une des feuilles écrites et une plume, il lui dit :

— Maintenant, veuillez signer, messire... Vous hésitez? Ceci n'est qu'une reconnaissance, attestant que vous avez engagé ce bijou chez moi pour une somme de cent écus. Il arrive souvent que les agents de l'Amman viennent rechercher jusque dans mon coffre des objets volés; vous comprenez que, si je ne pouvais pas prouver que je ne prête mon argent qu'à des personnes connues et honorables, je pourrais bien faire connaissance avec le gibet ou du moins être mis en prison. Ce n'est certainement pas pour vous que je dis cela... Ciel! vous paraissez effrayé, messire? N'osez-vous pas signer cette déclaration?

— Vous ne savez pas ce que vous dites! répondit Éverard avec colère afin de cacher sa honte. Vos précautions et votre bavardage m'agacent les nerfs.

Tout en prononçant ces paroles, il écrivit son nom au bas de la reconnaissance.

Le Lombard lui compta quatre-vingt-dix écus dans la main et lui remit en même temps l'autre morceau de parchemin. Par cet écrit, il reconnaissait avoir reçu en gage d'Éverard T'Serclaes un bijou orné de diamants, d'émeraudes et de rubis.

— Je suis un honnête homme, dit l'usurier, et chez moi tout se passe régulièrement et légalement. Je demande un intérêt élevé pour me garantir de pertes possibles; mais je ne trompe personne. Si messire T'Serclaes a encore besoin de mes services, il sait où je demeure.

Sans faire attention aux paroles de maître Niceforo, Éverard saisit la petite lampe et entra dans le corridor. Il obligea ainsi l'usurier à lui ouvrir immédiatement la porte, et s'élança dans la rue en murmurant un adieu très bref.

A quelque distance de la maison du Lombard, il trouva Goffredo, qui lui demanda avec empressement :

— Eh bien! ami, avez-vous l'argent?

— Le voilà, tenez : quatre-vingt-dix écus. Niceforo m'en a retenu dix pour l'intérêt, répondit Éverard en remettant l'argent aux mains de Goffredo. Capitaine! capitaine! cela m'a bien coûté. Le Lombard est bavard et indiscret. Il m'a fait signer une reconnaissance...

— Naturellement, dit Goffredo avec vivacité et en se frottant les mains.

— Cela vous réjouit, dirait-on? demanda le jeune homme étonné.

— Que vous ayez pu me procurer cet argent? Oh! cela me rend heureux au delà de toute expression! Mon honneur en dépend... Allons, marchons un peu plus vite; il se fait déjà tard.

— L'affaire est faite à présent, dit Éverard en accélérant le pas. Seulement une crainte me reste : c'est que, si vous retournez au jeu, vous ne perdiez tout.

— Impossible. Donnez-moi votre main, Éverard. J'ai compté ici trente-deux écus, c'est la somme que je vous dois. Tenez, les voilà : maintenant, c'est une affaire réglée.

— Mais je ne les veux pas, Goffredo.

— Acceptez-les, je vous en prie. Au moins vous serez sûr que ceux-là ne seront pas perdus au jeu.

— En effet, capitaine, vous avez raison; mais si vous vous retrouvez en besoin d'argent, les trente-deux écus sont toujours à votre service.

— Merci! vous êtes un ami généreux; et pour vous tranquilliser, je vous donne ma parole d'honneur que ce soir je n'exposerai pas plus de dix écus. Mais une voix me crie que je gagnerai. Allons, dépêchons-nous.

— Dites-moi maintenant ce qui s'est passé entre l'Amman et madame Van der Aa, demanda Éverard après un moment de silence. Sabine paraissait triste et découragée.

— Bah! cela ne signifie rien. L'Amman est très vif, madame Van der Aa n'est pas moins têtue. Du reste ils se querellent habituellement. Voici donc la petite chicane de ce soir : l'Amman a fait remarquer, avec calme, à madame Van der Aa que, pour votre première apparition au milieu de ses amis, vous n'agissiez pas convenablement en restant si longtemps assis à côté de Sabine. La mère a répondu avec aigreur, et tous deux se sont emportés. Je connais l'Amman : demain il regrettera sa vivacité et s'excusera lui-même auprès de madame Van der Aa. N'ayez donc aucune inquiétude au sujet de ce petit incident; il ne change absolument rien à la bonne tournure de vos affaires. Je retourne à la fête pour prendre congé de messire Van Heetvelde.

— Si je le priais de m'excuser pour mon étourderie?

— Oh! ne faites pas cela! s'écria Goffredo, l'Amman est encore pour le moment sous l'impression de la colère; il pourrait vous insulter en présence de ses hôtes; demain il le déplorerait. Mieux vaut donc lui épargner et à vous aussi un chagrin inutile.

— Et mon manteau?

— Prenez-le dans le vestibule, et retournez chez vous.

— Mais j'ai promis à Sabine et à sa mère de ne pas partir sans prendre congé de l'Amman.

— N'ayez aucun souci à ce sujet : j'expliquerai moi-même l'affaire à madame Van der Aa.

— Soit, Goffredo. Je suivrai votre conseil.

Lorsque le jeune homme eut repris son manteau et remis celui du capitaine à la place du sien, il serra une dernière fois la main de son ami en lui souhaitant une bonne nuit.

Pendant un instant Goffredo le regarda s'éloigner; il murmura en lui-même d'un ton joyeux :

— Tout va à souhait : il est pris! Toutes mes promesses se réaliseront. J'admire mon propre génie. L'Amman me comptera cinq cents écus : son fils, quatre cents : presque mille écus! Je suis riche, je puis jouer... Et si j'en gagnais encore autant! En avant! Hâtons-nous!

Il se précipita vers le salon de la fête. Il y trouva encore quelques invités; la plupart des nobles dames étaient parties. Mais du salon de jeu s'échappait toujours le bruit des dés qu'on agitait fiévreusement ou qu'on jetait avec violence sur les tables.

Il s'avança vers la porte de cette place; mais il fut retenu par Guillaume Van Heetvelde, qui lui demanda à voix basse :

— Eh bien, capitaine, puis-je encore espérer? Le talisman a-t-il opéré?

— Prodigieusement opéré, répondit le capitaine.

— Sur Éverard aussi.

— Sur tous les deux avec une force égale.

— Sabine m'aimera?

— Tendrement, avec ardeur.

— Elle deviendra indifférente pour Éverard?

— Bien plus, elle le méprisera.

— Est-ce bien possible? ne me trompez-vous pas?

— Je n'ai pas le temps de vous donner de plus longues explications. Venez demain à mon auberge, sitôt que vous voudrez. Je vous fournirai des preuves incontestables de la vérité de ce que je dis... Apportez-moi ce que vous m'avez promis : quatre cents écus. Laissez-moi vous quitter, Guillaume, je suis pressé : le sol brûle sous mes pieds.

Et pénétrant jusqu'à son ennemi, le capitaine Bossart, il le provoqua, par des paroles pleines d'orgueil, à jouer contre lui. Celui-ci, blessé, accepta avec dépit.

Tout d'abord la chance fut contraire à Goffredo; puis elle pencha tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Enfin elle se fixa décidément du côté de Goffredo. Celui-ci gagnait coup sur coup; et comme, dans sa joie, il accablait son adversaire de ses mordantes railleries, ce dernier finit par se mettre furieusement en colère. Goffredo le traita de paysan mal élevé, de grossier personnage. D'un mot à un autre, ils en arrivèrent à s'adresser mutuellement les injures les plus sanglantes.

Dans cet échange d'insultes, un moment vint où le capitaine Bossart reprocha à l'autre de n'être que le fils d'un valet. Sur ce ils allaient en venir aux mains; mais le sire Van Reigersvliet, leur ayant dit que des hommes d'armes ne vidaient pas leurs querelles d'une manière si vile et si vulgaire, ils reprirent un peu de calme.

Le commandant, qui croyait que le capitaine Bossart avait tort, le pria et lui ordonna de quitter la demeure de l'Amman.

Il obéit, les yeux flamboyants de rage; il s'élança hors du salon en menaçant Goffredo.

— Je te retrouverai, fils de valet, lui cria-t-il.

— Tu n'auras pas besoin de me chercher, répondit l'autre.

Le capitaine Bossart quitta l'hôtel Van Heetvelde, et descendit en courant la rue de la Putterie. Il se disait qu'il irait provoquer Goffredo le lendemain. Un tel affront ne pouvait être lavé que dans le sang.

Mais au moment où il allait atteindre le Spiegelbeke, il entendit quelqu'un venir derrière lui en courant.

— Arrêtez, j'ai à vous parler! criait-on.

Il reconnut la voix de Goffredo; il se retourna pour lui demander :

— Que voulez-vous? Je me proposais d'aller vous rendre visite demain. Vous comprenez, je suppose?



T'Serclaes tira quelques écus. (Page 67.)

— Notre honneur est atteint, il faut du sang! répondit Goffredo. L'épée seule décidera entre nous.

— C'est ainsi que je l'entends. Où? Quand?

— Demain, à sept heures du matin, sur l'Alboem, hors de la porte Sainte-Gudule, près du chemin de Schaarbeek.

— Soit! Sur l'Alboem. A demain donc!

Et tous deux s'éloignèrent dans une direction opposée.

VI

Guillaume Van Heetvelde dormit très peu la nuit qui suivit cette soirée. Son repos fut troublé par toute sorte de beaux rêves. Goffredo ne lui avait-il pas dit que le talisman avait opéré d'une manière prodigieuse? Sabine l'aimerait donc! Il deviendrait son époux!

Il pouvait être environ sept heures lorsque le jeune homme descendit de sa chambre. Il entendit la voix de son père dans une pièce du rez-de-chaussée, il y entra pour lui souhaiter le bonjour.

L'Amman, qui, à cette heure matinale, était déjà en conversation secrète avec un chevalier de ses plus chauds partisans, fut très mécontent de l'apparition inattendue de son fils; mais, dissimulant sa contrariété, il s'écria en souriant :

— Ah! Guillaume déjà sur pied! Il est un peu tôt pour aller se promener.

— Je n'ai pas voulu sortir de l'hôtel, mon père, sans vous avoir souhaité le bonjour, répondit le jeune homme. Le capitaine Goffredo m'a prié d'aller lui rendre visite vers cette heure-ci. Il a quelque chose à me communiquer concernant... concernant mademoiselle Van der Aa, je crois.

— Goffredo s'est peut-être attiré une mauvaise affaire, dit l'Amman. Dieu veuille que sa querelle

avec le capitaine Bossart n'ait pas de suites fâcheuses! Allez, Guillaume; dites à Goffredo que je désire lui parler immédiatement. J'enverrai aussi quelqu'un au capitaine Bossart. Il faut que l'affaire en reste là, coûte que coûte. Dépêchez-vous, mon fils.

Guillaume sortit de l'hôtel. Il remonta la rue de la Putterie, traversa le marché au bois et la rue des Échelles et dépassa l'hospice Terarcken.

A quelques pas plus loin, il entra dans la boutique d'un plombier, dont les murs étaient entièrement garnis de brillants ustensiles en étain : des pots, des cruches, des plateaux, de gobelets, des plats, des cuillers et différents objets de ménage.

Guillaume frappa sur le comptoir en criant :

— Holà! quelqu'un ?

Un homme court et trapu, la tête couverte d'un bonnet de nuit et portant sur la poitrine un tablier de cuir, sortit en courant de la cuisine.

Aussitôt qu'il eut reconnu le jeune homme :

— Eh quoi! Quel honneur pour moi! Vous, messire Van Heetvelde, vous daignez nous rendre visite de si bonne heure?... Il me semble que vous examinez cette boîte : pur étain, messire! c'est pour cela qu'elle brille comme de l'argent. Avez-vous besoin de quelque chose? Vous allez vous marier peut-être? Pourquoi pas? Un jeune chevalier si aimable et de si belle tournure!... Et vous me donnez la préférence? Merci mille fois, messire. Quand vos enfants seront grands, mon étain brillera...

— Taisez-vous donc un instant, maître Cools, interrompit Guillaume impatienté. Vous vous trompez : je viens pour parler au capitaine. Est-il déjà levé?

— Déjà levé? répéta le marchand en riant. Il court déjà les rues? Je ne comprends pas le capitaine : il rentre tard, il sort au point du jour. Réellement cet homme-là n'a pas besoin de dormir. Ah! si j'étais à sa place! Il n'a rien d'autre à faire qu'à tuer le temps, tandis qu'un bourgeois laborieux...

— Il n'est pas à la maison? demanda le jeune homme surpris et désappointé. Et il est sorti au point du jour?

— Non, depuis une demi-heure seulement.

— Adieu alors, maître; dites au capitaine que je viendrai le voir avant midi.

Mais le plombier retint Guillaume en lui disant :

— Restez, messire, restez, je vous prie... Le capitaine m'a dit en sortant qu'il rentrerait dans une heure. Et voilà de cela trois quarts d'heure. Prenez un siège, messire; asseyez-vous un instant. En causant on trouvera le temps moins long. Certainement le capitaine vous attend, et il serait désolé s'il ne vous voyait pas.

Guillaume s'assit, et vit avec une sorte d'effroi que le marchand prenait également un siège. Il fallait donc se résigner à attendre en écoutant les bavardages indiscrets et ennuyeux de cet homme.

Effectivement, celui-ci n'avait pas encore pris place à côté de lui, qu'il commença :

— Le capitaine Goffredo est votre ami, messire; je le sais. Il a pour vous beaucoup d'estime et d'affection. C'est un joyeux compère, un homme habile et un soldat courageux, n'est-ce pas, messire? Si seulement il payait un peu mieux! Ne lui avez-vous jamais prêté d'argent, messire?

— Pourquoi cette question? dit Guillaume avec mécontentement.

— Pourquoi? Je lui ai déjà prêté beaucoup, moi. C'est la faute de ma femme, qui se laisse entortiller par les plaisanteries et le langage doré du capitaine, à ce point qu'elle lui prêterait notre dernier florin. En outre rien de ce qui lui est fourni ici n'est encore payé : il nous doit pour son logement et sa pension. Il dit que le comte de Flandre lui est redevable d'un arriéré de solde très considérable; mais j'ai bien peur que le capitaine ne parte un beau jour sans nous payer autrement qu'avec un sourire et un bon mot.

— Cessez de calomnier ainsi le capitaine Goffredo, interrompit le jeune homme. Si je ne me trompe, il aura demain assez d'argent pour acquitter dix fois la dette qu'il a chez vous.

— Que dites-vous, messire? Puis-je vous croire?

— J'en suis certain.

— Ce n'est pas que je doute de l'honnêteté du capitaine Goffredo, au contraire, j'ai une entière confiance en lui; et la preuve, c'est que, bien que son logement et sa pension ne soient pas encore payés, je lui ai prêté de l'argent, de cet argent que je gagne avec tant de peine. Ah! ah! il me payera demain! Le capitaine est un homme loyal, intelligent et généreux, je le sais; mais s'il remettait à plus tard le règlement de son compte, il pourrait se trouver dans l'impossibilité de me satisfaire, — bien à regret sans doute. Le comte de Flandre est maintenant en France; Dieu sait quand il reviendra. Tout est possible : les Bruxellois doivent commencer à se fatiguer de se voir dominés par des soldats étrangers. Je ne dis pas que cela doive arriver, messire; mais si cela arrivait? Alors, adieu mon pauvre argent!... Mais que signifie ce bruit étrange dans la rue?

Le marchand se leva et se dirigea vers la porte; puis se retournant :

— Il est arrivé quelque chose. Un malheur, peut-être. Venez donc voir, messire. Là-bas, du côté du cimetière Saint-Martin, quel tas de gens! Maintenant vous ne pouvez plus les voir; mais ils portent un brancard sur lequel un homme est étendu,

si je ne me trompe. Probablement un pauvre maçon qui sera tombé des échafaudages de l'église Sainte-Gudule. Ils viennent par ici; nous saurons bientôt de quoi il s'agit.

Lorsque le groupe fut rapproché, un mouvement de la foule permit au regard du plombier de pénétrer au milieu. Il leva les mains au ciel en s'écriant :

— Grand Dieu, est-il possible! Le capitaine! Mon argent, mon pauvre argent!

— Que dites-vous? le capitaine?

— C'est lui qu'on rapporte sur la civière! Malheur! Serait-il mort!

Guillaume, pâle et tout tremblant, s'élança dans la rue et pénétra, à travers la foule toujours grossissante, jusqu'à la civière. Un cri d'angoisse lui échappa : c'était bien le capitaine Goffredo Barberi qui gisait sur le brancard; et le sang qui couvrait son pourpoint et coulait encore, prouvait qu'il avait la poitrine percée d'un coup d'épée. Ses yeux étaient fermés, ses joues étaient pâles et ses lèvres livides; mais il vivait encore, car par intervalles un mouvement convulsif agitait tous ses membres.

On porta le blessé chez le plombier et on le déposa sur un lit, dans l'arrière-boutique.

— Un médecin! un chirurgien! criait Guillaume. Courez, je vous récompenserai généreusement!

— Quelqu'un est déjà allé avertir le médecin, fut-il répondu.

— Oh! le pauvre, le bon capitaine! Si jeune! Il mourrait? gémissait maître Cools. Quel est le scélérat, l'assassin, qui lui a donné un pareil coup?

— Je vous conterai ça, moi, répondit un homme vêtu en campagnard. Je venais de Schaarbeek et je traversais l'Alboem. Voilà que tout à coup j'aperçois deux capitaines des troupes comtales; ils tirent leurs épées et commencent à s'escrimer l'un contre l'autre. Presqu'aussitôt j'entends un cri : un des deux hommes était étendu par terre. L'autre remit tranquillement son épée au fourreau et se dirigea du côté de la ville. Je me suis approché de l'homme qui gisait sur le sol; il m'a dit qu'il était en pension chez vous, et m'a supplié de le ramener ici. J'ai crié au secours; des personnes sont venues; nous nous sommes procuré une civière. Mais en route le blessé s'est trouvé si mal...

Le narrateur fut interrompu par l'arrivée de la femme du plombier; elle était entrée dans la chambre précipitamment et d'un air effaré. Lorsqu'elle vit le visage pâle et les vêtements ensanglantés du capitaine, elle poussa un cri perçant et tomba évanouie.

Maître Cools s'élança au secours de sa femme, la souleva en poussant des lamentations de toute sorte, et avec l'aide de quelques-uns des assistants, il la porta sur un lit dans une autre chambre.

Pendant ce temps, Guillaume se tenait à côté du capitaine mourant; il était comme anéanti; la terreur et l'anxiété se lisaient sur sa figure; des sanglots soulevaient sa poitrine. Il épiait d'un œil égaré le moindre signe de vie donné par le blessé.

Tout à coup Goffredo souleva ses paupières déjà alourdies, et contempla le jeune homme avec un regard d'une fixité étrange.

Guillaume se pencha sur lui et lui adressa quelques paroles d'encouragement.

— C'est fini, murmura le capitaine d'une voix presque éteinte; j'ai reçu un coup d'épée au cœur. J'ai péché... méchant... faux! Le talisman... Éverard... Sabine... Dieu me...

Il voulut encore parler, mais en vain; ses lèvres remuaient, mais il n'en sortait plus aucun son.

Un frisson convulsif lui secoua le corps.

— Je meurs. Adieu...

Ces mots s'échappèrent de son sein avec son dernier soupir. Sa poitrine s'affaissa; il roidit encore une fois ses membres et demeura immobile.

— Hélas! Dieu l'a rappelé à lui; il est mort! soupira Guillaume en proie à une horrible angoisse.

— Comment, mort? s'écria le plombier revenu de la chambre où il avait laissé sa femme. Mort! Et mon argent, ô Ciel! Qui me payera?... Ah, voilà le médecin! Peut-être y a-t-il encore de l'espoir...

Le médecin, ou plutôt le chirurgien, était un homme déjà âgé, dont la longue robe noire était bordée d'une fourrure de couleur fauve. Son bonnet était également en fourrure. A sa ceinture pendait une large trousse d'où sortaient les manches de pinces et de divers instruments tranchants.

Il commença par faire sortir la plupart des personnes présentes; puis il s'approcha du blessé, l'examina en secouant la tête en signe de mauvais augure, et dit en s'adressant à Guillaume Van Heetvelde :

— Trop tard, sans doute! La mort est une ennemie invincible. On ne sait pas pourtant. Je vais ouvrir son pourpoint pour sentir si le cœur bat encore. Aidez-moi un peu, messire.

Aussitôt que le pourpoint et le vêtement de dessus furent ouverts, Guillaume aperçut le petit sachet en cuir dans lequel Goffredo avait caché le précieux talisman.

Le jeune homme étendit la main pour saisir la petite poche; mais le marchand se rapprocha vivement, et à son tour voulut s'en emparer. Pour excuser son geste, il dit :

— Oui, messire, il vous doit de l'argent, mais pas autant qu'à moi. Vous êtes riche, et moi je

suis un pauvre artisan... Ça sonne là-dedans. Peut-être Dieu a-t-il permis que tout ne fût pas perdu.

— Laissez voir ce qu'il y a dans cette bourse! commanda Guillaume.

— Il y a de l'argent, messire... Je ne veux que ce qui m'est dû: s'il y a trop pour moi, vous ferez du reste ce que vous voudrez.

En disant ces mots le marchand versa le contenu de la petite bourse sur la table, et la retourna même complétement.

Guillaume pâlit; le bijou avait disparu!

— Tout espoir est vain; le capitaine est mort et bien mort, dit le médecin. Mon art est inutile ici: un autre malade attend mes soins. Adieu!

Le médecin avait déjà quitté la maison, et Guillaume restait toujours à côté du corps immobile; il avait le regard fixe et semblait plongé dans une méditation profonde.

— Je ne veux pas qu'on me considère comme un détrousseur de cadavres, grommela maître Cools. Vous êtes témoin, messire, que la bourse renferme septante-quatre écus à la croix. Les voilà. J'en rendrai compte aux gens de l'Amman; mais celui qui me les tirera des mains sera un malin gaillard. Septante-quatre écus.

— Fouillez un peu son aumônière, je vous prie, dit Guillaume; et peut-être a-t-il encore dans ses vêtements quelques petites poches secrètes. Je sais qu'il possédait un certain bijou d'un grand prix.

— Un bijou d'un grand prix! s'écria le plombier. Je ne le crois pas, messire; car s'il en avait eu un, il l'eût engagé ou joué à l'instant même. Du reste, nous ne risquons rien à chercher. Qui sait si nous ne trouverons pas encore quelques écus?

Et en disant ces mots le marchand se mit à fouiller tous les vêtements du mort.

— Pas un liard! murmura-t-il. Le diable sait où il a trouvé ces septante-quatre écus! Il aura joué sans doute, et la chance l'aura favorisé, ce qui ne lui arrivait pas souvent cependant. Quant au bijou, s'il vous en a parlé, ce n'était que par fanfaronnade. Le capitaine ne se gênait pas pour se procurer de l'argent; il n'était pas difficile sur le choix des moyens.

— Oui, il m'a peut-être trompé, dit le jeune Van Heetvelde, qui craignait d'en avoir déjà trop dit à cet artisan bavard. Je vais donner à mon père connaissance de la mort déplorable de Goffredo. Vous, maître Cools, envoyez quelqu'un chez le commandant Van Reisgersvliet, afin qu'il fasse enterrer le capitaine avec tous les honneurs dus à son rang. Au revoir.

L'honnête marchand accompagna le jeune homme jusqu'a la porte et lui dit encore :

— Vous témoignerez, n'est ce pas, messire, qu'il y avait septante-quatre écus dans le petit sachet, et rien de plus?

— Oui.

— Et comme le capitaine m'en doit beaucoup plus, j'espère bien qu'on me laissera cet argent.

— Probablement.

— Le pauvre homme? Mourir si jeune! Ma femme en est au lit, malade de chagrin; mais si nous ne perdons pas notre argent, elle se consolera quelque peu. Maintenant, Dieu vous garde, messire!

Guillaume sortit et eut grand'peine à percer la foule qui s'était amassée devant la boutique du plombier. Il s'éloigna ensuite en toute hâte pour échapper aux questions dont tous ces curieux l'accablaient. Cependant, après avoir tourné le coin de l'hospice Terarcker, il ralentit un peu le pas et se mit à réfléchir avec terreur à la nouvelle situation qui pouvait résulter pour lui de la mort inattendue du capitaine.

Où était le bijou? Goffredo avait dit qu'il le ferait retourner aux mains de l'Amman d'une manière surprenante. Si ce malheur n'avait pas suspendu l'influence du talisman, le précieux objet reviendrait de lui-même en la possession de son propriétaire, Guillaume serait dispensé d'avouer qu'il l'avait enlevé de la chambre à coucher de son père, comme un voleur vulgaire. Puis Éverard et Sabine auraient subi complètement l'action du merveilleux talisman, et lui, devenu l'objet chéri des pensées de la belle Sabine, penserait avec reconnaissance au pauvre capitaine auquel il devrait le bonheur de sa vie.

Cette dernière réflexion modéra sa douleur; cependant il tremblait encore en songeant que le talisman pouvait rester perdu. En ce cas, dirait-il à son père qui avait soustrait le bijou? Oh! il n'oserait jamais! Et puis à quoi bon? Si les promesses du capitaine ne se réalisaient pas, mieux valait pour tous laisser l'affaire ensevelie dans le plus profond mystère.

L'esprit occupé de ces pensées, Guillaume se rapprochait lentement de la demeure de son père. A peine eut-il franchi la porte, qu'un vieux domestique vint à lui, en levant les mains et en disant :

— Oh! messire Guillaume, si vous saviez ce qui est arrivé ici! on a volé dans la chambre à coucher de votre père, cette nuit même, un bijou précieux! L'Amman est furieux.

— Où est mon père? demanda le jeune homme devenu pâle comme la mort. J'ai une nouvelle encore plus terrible à lui annoncer.

— Encore plus terrible, messire?

— Le capitaine Goffredo, vous savez, celui qui venait si souvent ici?

— Qui ne connaît pas le joyeux capitaine ?... Eh bien, messire ?

— Il s'est battu et il est mort !

— Mon Dieu, mon Dieu ! est-il possible ! exclama le vieux serviteur. Votre père est là, dans le petit salon... Hier encore si gai, si spirituel, et maintenant un cadavre. Ce que c'est pourtant que de nous !

Sans écouter davantage les lamentations du domestique, Guillaume ouvrit la porte de la salle indiquée, et les yeux pleins de larmes, il s'écria :

— Mon père, mon père, je suis un messager de malheur ! Goffredo s'est battu avec le capitaine Bossart sur l'Alboem ce matin...

— Et il est blessé ? interrompit l'Amman.

— Il est mort d'un coup d'épée en pleine poitrine. Ah ! cela me brise le cœur, car c'était un ami sincère, et il m'a rendu bien des services.

— Le capitaine est mort ? Le capitaine est mort ? répétait l'Amman d'une voix sombre et en portant les deux poings à son front. C'est le plus grand malheur qui pût m'arriver en ce moment. Êtes-vous bien certain que le capitaine soit mort ?

— Hélas ! père, je l'ai vu expirer. Son corps est dans son logement, chez maître Cools le plombier.

— Le capitaine Bossart a tué Goffredo d'un coup d'épée ? murmura l'Amman. Le commandant ne laissera certainement pas cette mort impunie. La garnison n'est pas placée sous ma juridiction, sans cela... Mais que dis-je ? si le combat s'est passé loyalement... Et peut-être Goffredo était-il lui-même l'agresseur ? En tout cas la vengeance quelle qu'elle fût ne lui rendrait pas la vie... Ah ! quel jour néfaste ! Vous ne savez pas, Guillaume ? on a volé à l'hôtel, cette nuit. L'écrin qui était dans ma chambre à coucher a été ouvert, et le bijou que j'avais acheté au sire Van Reisgersvliet en a disparu. Comment cela a-t-il pu se faire ? c'est ce que je ne comprends pas. Quelqu'un des invités a-t-il commis ce méfait pendant notre soirée ? Évidemment le voleur devait savoir que je possédais ce bijou et connaître la place où je le gardais — ce que ne savait aucun de nos serviteurs. A Goffredo seul je l'avais montré une fois. Le capitaine était un joueur passionné ; pour se procurer de l'argent, il aurait vendu son âme. Malgré moi, un soupçon s'est emparé de mon esprit, et le capitaine...

— Mon père, mon père, c'est impossible ! soupira le jeune homme.

— C'est ce que je me dis à moi-même, continua l'Amman ; mais songez donc qu'hier au soir le capitaine avait perdu tout son argent et celui qu'Éverard T'Serclaes lui avait prêté. Quelques instants après, j'ai moi-même quitté la société pour aller chercher de l'argent, car j'avais également perdu. J'ai trouvé Goffredo dans une pièce presque obscure à côté de ma chambre ; il a paru surpris et m'a dit qu'il cherchait Éverard T'Serclaes ; et m'a demandé si je n'avais pas vu le jeune homme.

— Un pur hasard, père. Goffredo a réellement cherché Éverard. N'étions-nous pas tous étonnés de la disparition inexplicable d'Éverard ?

— Oui, mais Goffredo est resté absent plus d'une heure ; puis il est revenu les mains pleines d'écus. Où les avait-il trouvés ? Nous savons bien qu'il n'avait pas d'argent à son logement.

— O mon père, croyez-moi, le bon Goffredo était incapable d'une action malhonnête, protesta le jeune homme avec une singulière expression de terreur. Il est mort, le malheureux ! Que sa mémoire ne soit point entachée d'un soupçon aussi injuste !

— Dans tous les cas, Guillaume, j'espère connaître bientôt la vérité. J'ai envoyé deux ou trois de mes hommes les plus adroits. Si le bijou a été enlevé par un joueur, il aura été engagé ou vendu immédiatement... Que Goffredo soit coupable ou non, sa mort m'afflige plus encore que la perte de dix bijoux semblables à celui qu'on m'a dérobé. Il m'avait promis de mettre à exécution certains projets de la plus haute importance ; maintenant il est probable que... Qu'est-ce ceci ?

— Comment, maître Scoens, déjà de retour ?

Un des agents de l'Amman venait d'entrer dans le petit salon.

— Messire, dit-il, vous voudrez bien me pardonner, car j'ai une bonne nouvelle à vous apporter ; le bijou est retrouvé !

— Retrouvé ? le bijou ? répéta Van Heetvelde stupéfait. En êtes-vous bien sûr ?

— Je l'ai vu, messire Amman ; je l'ai eu en main : un singulier objet rond, bizarre, ayant la forme d'une petite roue, et orné de diamants et de pierres rouges et vertes.

— C'est bien cela ! s'écria Guillaume dont la figure exprima tout à coup la joie la plus vive.

Le jeune homme crut voir dans cette découverte du bijou la réalisation de la prédiction de Goffredo. Le talisman allait donc revenir de lui-même dans les mains du propriétaire sans que lui, Guillaume, dût faire l'aveu de sa mauvaise action.

— Et où l'avez-vous trouvé ? demanda l'Amman.

Mais l'agent resta silencieux et fixa son regard sur le jeune Van Heetvelde d'une façon très significative.

— Eh bien ? fit l'Amman avec impatience.

— Messire, répondit l'agent, ce que j'ai à vous révéler est un secret si important et si étrange,

que je regarde comme un devoir de ne le communiquer qu'à vous seul.

— Vous entendez, Guillaume? dit l'Amman. Allez dans votre chambre. Pleurez la mort du capitaine; mais que ce malheur, si grand qu'il soit, ne vous rende pas inconsolable. Nous n'en sommes nullement cause, et notre douleur ne peut ressusciter le malheureux Goffredo.

Guillaume était déjà levé et avait atteint la porte, lorsque son père prononça ces dernières paroles.

L'Amman se retourna vers son employé.

— Que savez-vous donc de si important?

— Messire, quand je vous aurai appris ce que j'ai découvert, c'est à peine si vous y croirez, répondit l'agent presque à voix basse. Le bijou a été engagé pour la somme de cent écus, hier au soir entre neuf et dix heures, chez le Lombard Nicéforo de l'Allée des Chats.

— Hier, à neuf heures, pendant ma soirée! s'écria l'Amman. Mes soupçons étaient donc fondés! Celui qui a été engager l'objet en question n'était autre que Goffredo, n'est-ce pas?

— Non, non, messire, vous ne devineriez jamais le nom de cette personne, quand même vous chercheriez cent ans.

— Oh! vous m'effrayez! quelle pensée!

Un horrible soupçon fit dresser les cheveux sur la tête à l'Amman.

— Mon fils? interrogeait-il d'une voix étranglée.

L'agent se rapprocha davantage encore de Van Heetvelde et lui dit d'une voix à peine saisissable :

— Le voleur, celui qui a engagé le bijou, c'est Éverard T'Serclaes!

— Plait-il? Que dites-vous là? s'écria l'Amman en faisant un bond en arrière. T'Serclaes, Éverard T'Serclaes? Impossible, on vous a trompé.

— Certainement, messire, c'est inouï, et je refusais aussi d'y croire; mais le Lombard m'a montré, sur une feuille de parchemin, la déclaration d'Éverard T'Serclaes, par laquelle il reconnaît avoir engagé le bijou.

— Et cette déclaration est signée?

— Signée de sa propre main, messire.

Profondément agité par cette nouvelle, l'Amman se laissa tomber sur une chaise et regarda un instant vers le sol d'un air méditatif. Puis se levant :

— Laissez-moi seul quelques moments, maître Scoens. Je vous récompenserai largement de votre zèle. Allez dans l'antichambre et attendez-y mes ordres. Ne dites pas un mot à personne de ce que vous m'avez appris. Pas un mot, entendez-vous?

Lorsque l'agent fut sorti, l'Amman commença à se promener de long en large dans la salle, agité par mille pensées confuses.

Enfin la lumière se fit dans son esprit troublé; il s'arrêta un instant et murmura à voix basse tandis qu'un sourire de satisfaction éclairait son visage :

— Éverard T'Serclaes m'a volé! La preuve incontestable de son crime est en la possession du Lombard! Dieu! combien vous me rendez fort contre mon ennemi mortel! Quelle baguette magique en mes mains! Comme tout va maintenant plier sous ma volonté. Mais si le vieux T'Serclaes avait vent de ce terrible secret? S'il rachetait la déclaration à prix d'argent? Non, non, c'est moi qui la posséderai. Nul talisman au monde ne peut être plus puissant que ce morceau de parchemin. Je n'ai plus rien à craindre. A moi la victoire!

En achevant ces mots, l'Amman s'élança hors du salon.

VII

Il pouvait être environ neuf heures. La nuit était si obscure qu'il eût été impossible de rien distinguer dans les rues de Bruxelles.

Pendant les derniers jours on avait joui d'une température exceptionnellement douce; mais le vent avait tourné tout à coup au nord et avait amené un brouillard épais et froid, qui remplissait l'atmosphère.

Depuis longtemps déjà, les bons bourgeois étaient allés prendre du repos; un silence de mort régnait dans toute la ville. Si l'on apercevait çà et là, dans l'intérieur des maisons, la flamme d'une petite lampe, elle brillait à peine comme un ver luisant.

En ce moment une ombre humaine enveloppée d'un manteau de couleur sombre avec le capuchon rabattu sur la tête, parut à côté du Poids de la ville et suivit lentement et en silence la rue des Pierres. Ce promeneur nocturne se dirigeait vers la Senne; il traversa le pont et s'avança avec précaution vers le Borgwal, rue étroite qui aboutissait au moulin de maître Gryspeert, le doyen des foulons.

Au moment de tourner le coin de la rue, ce personnage qui s'entourait de tant de circonspection, s'arrêta tout à coup, se baissa comme pour chercher à pénétrer à travers le brouillard, et murmura sourdement :

— Quelqu'un! Est-ce un ami ou un ennemi? Que faire? Mon couteau est ouvert dans ma poche... et si c'était un espion de l'Amman...

Il reprit sa marche et s'avança vers l'église Saint-Gorix, d'où il entendit encore des pas qui se rapprochaient; mais sans doute cet autre promeneur craignait aussi d'être espionné ou reconnu, car tout bruit cessa soudainement. Et le premier des deux hommes eut beau tendre l'oreille et ouvrir l'œil, il n'entendit rien et ne vit personne.

— Il s'est donc enfoncé sous terre? grommela

le mystérieux personnage. Serions-nous réellement espionnés? Oh! si j'en étais sûr et si je tenais le gaillard dans mes mains! Aussi vrai que je suis le doyen des bouchers...

Après un moment de réflexion, il tourna à gauche, passa le pont des Juifs, monta la rue des Teinturiers et revint ainsi sur ses pas.

N'entendant plus rien, il tourna le coin du Borgwal, et s'apprêtait à frapper au moulin de maître Gryspeert, lorsqu'il entendit de nouveau un bruit de pas et aperçut une petite ombre noire qui comme lui s'approchait du moulin en rasant les maisons.

Maugréant d'impatience et de colère, le doyen des bouchers se dirigea, le couteau à la main, vers l'inconnu, et lui demanda à voix basse, mais d'un ton bref et impérieux :

— Qui moud là?

— Le vent! fut-il répondu.

— Comment! c'est vous, maître Lankhals?

— Oui, maître Pex, c'est moi.

— Heureusement que vous êtes un ami! J'avais déjà mon couteau à la main.

— Votre couteau? Il serait dangereux d'en faire usage dans cette rue. Nous devons rester calmes. Il se fait déjà tard. Venez, ami Pex, entrons.

Ils s'approchèrent de la porte de la foulerie et frappèrent trois fois.

— Qui moud là? demanda-t-on très bas et à travers le guichet.

— Maître Lankhals, le doyen des forgerons. La porte parut s'ouvrir et se fermer d'elle-même ; car le domestique, caché dans l'obscurité, resta muet.

Une petite veilleuse qui scintillait dans le lointain au bout d'un long corridor, leur montra la direction qu'ils devaient suivre.

Lankhals arrêta son compagnon en chemin et lui fit cette question :

— Maître Pex, n'avez-vous pas revu le sire de T'Serclaes depuis notre réunion?

— Deux fois.

— A-t-il parlé à Clutinc?

— Oui, Clutinc a accepté et a donné sa parole d'honneur.

— C'est fâcheux. Nous regretterons cette décision quand il sera trop tard, ami Pex. Nous, gens de métier ou bourgeois commerçants, nous ne devons pas recevoir de chevaliers parmi nous, au moins dans notre conseil secret.

— Vous avez raison, maître Lankhals. Comme vous, je me déclare contre cette innovation; mais T'Serclaes a proposé la chose, et ce que T'Serclaes désire, les autres l'acceptent avec une soumission d'esclaves.

— C'est humiliant pour nous ! Cette lâcheté me blesse et m'irrite. Les nobles sont nos ennemis nés, et lorsque l'occasion s'en présente, nous ne savons que leur obéir servilement. Ne méritons-nous pas d'être méprisés et opprimés par ces gens orgueilleux ? Et pourquoi toujours ce T'Serclaes? N'y a-t-il donc pas dans les métiers des hommes intelligents et de bon conseil ?

— Certainement, il y en a. Vous-même, maître Lankhals...

— Je ne parle pas de moi; mais nous laisser toujours conduire par le nez comme des enfants, c'est honteux ! Par exemple, avons-nous besoin de chevaliers pour nous mener au combat? Qui est plus intrépide que vous, maître Pex ?

— Que je ne recule jamais devant aucun danger, c'est une chose que tout le monde connaît; mais pour ce qui concerne T'Serclaes, nous devons le supporter, car sans lui nous ne pouvons rien.

— Vous le croyez ! C'est une erreur.

— Non, non. T'Serclaes est trop puissant sur le peuple et même sur les doyens des métiers.

— Ce sont des fous ! Toujours ils se mettent sous les ordres des gens des lignages, bien qu'ils sachent, par expérience, que ces hommes hautains trahissent le peuple au dernier moment... Et cela ne m'étonnerait pas que T'Serclaes lui-même... On frappe à la porte. Nous ne sommes pas les derniers. Entrons.

Arrivés au bout du corridor les deux doyens pénétrèrent dans une chambre spacieuse, une sorte de magasin, qui n'était éclairée que par une seule lampe, dont les rayons atteignaient à peine les extrémités de la vaste pièce.

On voyait de tous côtés, contre les murs nus, des piles de pièces de drap. Dans les coins gisaient en désordre des cadres en bois et des outils de foulon.

Autour d'une table de planches grossièrement jointes, étaient assises une vingtaine de personnes, les unes sur des bancs, les autres sur des pièces de drap empilées en guise de sièges.

Ces dispositions avaient sans doute leur raison d'être. En effet, à la moindre alerte, les conjurés pouvaient s'enfuir le long de la Senne, sans laisser dans ce magasin aucune trace de leur présence.

Les membres de cette réunion étaient, pour la plupart, des doyens des métiers ou d'autres gens notables appartenant à la classe des artisans ou à la bourgeoisie commerçante. A l'exception de T'Serclaes, on ne remarquait aucun membre des lignages.

T'Serclaes était assis au centre ; il était justement en train d'expliquer à l'assemblée le résultat de sa démarche auprès de Clutinc, lorsque Pex et Lankhals firent leur entrée, il recommença ses explications, et quoique Lankhals l'interrompît de temps à autre par une sorte de grognement

désapprobateur, son discours fut accueilli avec acclamation par tous les autres assistants.

— Je répète que nous avons commis une imprudence, dit le doyen des forgerons d'un ton bourru. Rappelez-vous, messires, que j'ai voté contre l'admission de Clutinc. Quoi ! confier nos secrets, notre vie, à un membre des lignages, à un ennemi héréditaire de la bourgeoisie ?

— Mais, qu'est-ce qui vous donne le droit de parler de la sorte ? répliqua T'Serclaes d'un ton sévère. N'y a-t-il pas parmi les lignages un grand nombre d'hommes qui n'ont jamais hésité à verser leur sang pour le pays et le souverain ?

— A la condition qu'ils restassent les maîtres et nous les esclaves !

— C'est vrai, appuya Pex.

— Mais, moi, ne suis-je pas des lignages ? dit T'Serclaes.

— Oui, mais vous, c'est autre chose, répondit le doyen des forgerons. D'ailleurs nous verrons comment tout cela se terminera. Le sire Clutinc n'est pas ici... et il connaît notre association !

— Vous le verrez à cette séance ; il ne tardera pas à paraître, dit T'Serclaes. Je lui ai parlé avant-hier : je lui ai conseillé de venir assez tard, afin que nous fussions tous présents à son entrée. C'est un homme ferme et actif, et depuis que je l'ai initié à nos projets, il est déjà parvenu à rallier à notre cause une dizaine de chevaliers. Tous ont fait la promesse solennelle qu'au moment décisif, ils courraient aux armes avec leurs gens, pour la délivrance du Brabant.

— Promesses de chevaliers ! Comptez là-dessus ! dit Lankhals d'un ton railleur. Et si l'on nous trahit?...

— Ah ! mes amis, ne nous laissons pas arrêter par des pensées aussi haineuses, interrompit T'Serclaes avec une certaine tristesse. Ne tenons pas nos regards fixés à côté du but, ni au delà, mais juste au but même. Qu'en temps ordinaire vous luttiez contre les lignages pour leur disputer certains privilèges, on peut comprendre cela ; mais il ne s'agit pas ici du plus ou du moins d'autorité des lignages. Nous voulons d'abord délivrer notre patrie et rendre à la fille de nos anciens ducs le trône qui lui a été ravi par trahison. Voilà notre but unique ; et quiconque veut travailler pour l'atteindre, qu'il soit chevalier, bourgeois ou artisan, doit être le bienvenu parmi nous. Certainement trop de confiance peut être nuisible ; mais une défiance systématique, qui ne voit partout que perfidie et trahison, est également funeste.

Lankhals et Pex paraissaient mécontents de cette admonition, qu'ils savaient dirigée contre eux. Le doyen Gryspeert grommelait aussi en signe de désapprobation. Mais le reste des membres de l'assemblée appuyait pleinement les paroles de T'Serclaes.

— Ne nous querellons pas pour de pareilles niaiseries, reprit ce dernier, et continuons à travailler avec ensemble et avec union à la délivrance de notre ville. La dernière fois, mes amis, nous n'avons pas osé fixer le grand jour. Reprenons maintenant la délibération sur ce point capital. Quel jour et quelle heure arrêtons-nous pour l'effort décisif? Qui demande la parole?

— Je désire parler, messire président, dit un gros brasseur. Depuis la dernière réunion, il s'est écoulé plus d'une semaine. Nos hommes nous accusent de lâcheté. Chaque jour pour nous vaut de l'or. On ne sait ce qui peut arriver. Je dis donc : le plus tôt ce sera le mieux.

— Dans deux ou trois jours, dit Pex.

— Ce sont toutes paroles en l'air, fit le doyen des boulangers. Les métiers ne sont pas assez préparés ; le levain n'est pas encore mûr.

— Trop mûr, beaucoup trop mûr, voulez-vous dire, répliqua le brasseur. La bière fermente furieusement ; si vous ne lui donnez pas une issue, le vase éclatera. Si le peuple se met en révolte sans attendre nos ordres tout est perdu.

— Tous nos hommes sont remplis d'ardeur et attendent avec impatience le signal du combat, ajouta le doyen des forgerons. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud ; car si on le laisse refroidir...

— Vous exagérez l'impatience des métiers, et d'ailleurs nous ne sommes pas prêts, interrompit un marchand de drap.

— Pas prêts? dit Lankhals. Que nous manque-t-il donc? Vous voulez sans doute attendre que le comte soit de retour pour vous faire serrer le frein un peu plus fort.

— Le comte ne reviendra pas avant longtemps, reprit le marchand de drap. Sans armes en nombre suffisant — trois ou quatre cents arbalètes au moins — il serait téméraire de donner le signal de la révolte. Attendons que nous nous soyons procuré les armes qui nous manquent. Songez que nous ne pouvons risquer qu'une seule tentative ; si elle échoue, notre affaire est faite. Pour lutter pendant la nuit contre des soldats bien exercés, il nous faut absolument un certain nombre d'arbalètes ; sans cela nos hommes se feront tous battre avant d'avoir pu approcher des soldats du comte.

— Et quel délai croyez-vous nécessaire? demanda une voix.

— Au moins trois semaines.

Des éclats de rire et des murmures bruyants s'élevèrent du côté de la table où se trouvaient Lankhals et ses amis.



Il saisit la main de son père. (Page 70.)

— Trois semaines! criaient-ils. Mais alors le comte sera certainement de retour!

— Si nous ne connaissions parfaitement maître Jacques Grols, dit Pex avec ironie, nous croirions que c'est l'Amman qui parle par sa bouche. Trois semaines! Autant nous conseiller de courber pour toujours la tête sous le joug de l'étranger et de renoncer à toute tentative d'affranchissement.

— Il espère que, d'ici à cette époque, notre duc Wenceslas arrivera avec une armée du Limbourg, objecta un teinturier.

— C'est vrai, avoua le marchand de drap. Nous serions sûrs de réussir : le duc au dehors, les métiers au dedans, l'ennemi serait écrasé entre deux armées.

— Mais c'est insensé de revenir toujours sur cette espérance qui n'a aucun fondement, répondit Gryspeert. Nous sommes certains que notre duc ne viendra pas. S'il lui était possible de défendre le Limbourg contre les Liégeois et le comte de Namur, il s'estimerait déjà bien heureux.

— Mes amis, accordez-moi un moment la parole, dit T'Serclaes. En effet, nous ne sommes pas encore tout à fait préparés; mais dans quelques jours nous posséderons des armes en suffisance. Des arbalètes, au nombre de deux cents, sont cachées en différents endroits. Avec cela nous mettrons notre avant-garde en état de tenir tête aux archers ennemis. Il est facile de fabriquer d'autres armes. Dans toutes les forges et les boutiques des charpentiers de nos amis, on fait des objets sans forme bien déterminée, mais qui deviendront des épieux, des piques, des massues. Avant huit jours nous en aurons huit cents. Ajoutez à cela les épées, les poignards, que les couteliers tiennent à notre disposition, et les armes que beaucoup d'entre nous ont soustraites aux recherches de la police lors des visites domiciliaires; vous trouverez que nous

pouvons être tranquilles sous le rapport de l'armement.

— Eh bien! que ce soit pour après-demain! s'écria Lankhals.

— Laissez-moi continuer, reprit T'Serclaes. Nous n'avons à attendre aucun secours de notre gracieux duc Wenceslas. Que le comte de Flandre revienne prochainement de France, je ne le crois pas; mais je sais que l'Amman soupçonne quelque chose de notre trame secrète. Si d'un côté nous ne pouvons risquer l'effort suprême avant d'être suffisamment préparés, d'un autre côté nous ne devons pas, par nos hésitations et nos atermoiements, laisser à l'ennemi le temps d'enrayer nos efforts. Quelques-uns de nous, comptant sur un appui du dehors, veulent attendre indéfiniment. Cette opinion repose sur une illusion bien dangereuse. Je veux vous faire une proposition qui est de nature à satisfaire tout le monde. Nous sommes le 16 du mois. Dans huit jours c'est la fête de saint Crépin. La veille, les cordonniers, les tanneurs et autres gens qui travaillent le cuir, célèbrent la fête annuelle de leur patron. Ces réjouissances occasionnent un certain mouvement, une certaine agitation dans quelques quartiers de la ville, sans que, pour cela, l'attention de l'Amman ou de la garnison soit mise en éveil; je propose donc de fixer, pour le jour de la révolte, la veille de la fête de Saint-Crépin, à dix heures du soir. A cette heure les écuyers du comte dorment depuis longtemps. Eh bien, je vous prie de délibérer avec calme sur cette proposition.

La grande majorité de l'assemblée approuva par acclamation; mais aux deux extrémités de la table des murmures de mécontentement se firent entendre. Lankhals et ses amis trouvaient trop long un délai de huit jours. Le marchand de drap et le doyen des boulangers estimaient qu'il y aurait témérité et danger à risquer le coup alors qu'on n'était pas entièrement prêt.

— Ce point a été suffisamment traité dans la dernière réunion! Nous sommes assez éclairés!... Notre président a raison! — Votons! crièrent plusieurs membres.

T'Serclaes mit la proposition aux voix. Le résultat du vote fut que quatorze membres se prononcaient pour et six seulement contre. Elle était donc irrévocablement acceptée.

— Maintenant, mes amis, dit T'Serclaes, je vais vous donner un bref aperçu de la façon dont l'exécution de notre projet peut être dirigée. Tous nos hommes doivent être bien avertis d'une chose : c'est qu'un signal sera donné la veille de Saint-Crépin, à dix heures du soir. Ce signal sera le tocsin qui sonnera d'abord à l'église Saint-Nicolas. D'autres églises, des cloîtres et des hospices répondront à cette sonnerie. Les gens des métiers — beaucoup plus nombreux qu'à l'ordinaire — prendront part à la fête des cordonniers et des tanneurs. Ils connaîtront les endroits du voisinage où des armes sont cachées. Dans les autres quartiers de la ville, on se tiendra également prêt. Soudain les cloches commenceront à sonner le tocsin, les clairons et les trompettes répondront à cet appel. Tous les hommes armés se rendront en foule vers le marché et s'empareront de la maison des Échevins. Les rues qui avoisinent la place seront occupées. La place du Marché deviendra notre forteresse, notre rempart. Nous enverrons de fortes bandes dans toutes les directions pour repousser les soldats du comte qui viendraient pour disperser la foule ameutée...

T'Serclaes fut tout à coup interrompu dans ses explications par l'arrivée de Hugo Clutinc.

Après avoir salué l'assemblée et serré les mains aux doyens qu'il connaissait, ce chevalier s'adressa à voix haute à T'Serclaes.

— Je suis allé frapper à votre hôtel quelques minutes après neuf heures. Vous étiez déjà sorti. Je me suis mis en route en toute hâte pour me rendre ici; mais arrivé près de l'église Saint-Nicolas, j'ai rencontré deux chevaliers de mes amis qui revenaient d'une veillée passée en ville. Ils voulaient savoir où j'allais et refusaient de me quitter. Je craignais d'exciter leurs soupçons; ce n'est qu'après avoir fait avec eux une longue promenade que je suis parvenu, non sans peine, à me débarrasser de leur société, car ils étaient d'une humeur très gaie. Voilà pourquoi j'arrive si tard.

Il plongea ensuite sa main dans sa poche et en retira une lettre fermée, en disant :

— Messire T'Serclaes, j'ai une commission pressante pour vous. A peine étiez-vous sorti de votre hôtel qu'un messager a apporté cette lettre, avec recommandation de vous faire chercher et de vous la remettre immédiatement. L'affaire paraissait extrêmement grave, et votre domestique était dans un grand embarras. Comme je devais me rendre ici, je me suis chargé de vous apporter la lettre. Chose singulière! elle vous est adressée par l'Amman!

— Par l'Amman! s'écrièrent les conjurés stupéfaits. Qu'est-ce que cela peut signifier?

Pex et ses amis se regardaient l'un l'autre en murmurant, et leurs regards trahissaient les soupçons qui leur venaient à l'esprit. T'Serclaes serait-il en relation secrète avec l'Amman? Ou cet écrit n'était-il qu'une tentative pour amener l'ex-échevin à trahir la cause du peuple?

Leur défiance s'accrut encore quand ils virent T'Serclaes hésiter à ouvrir la lettre.

— Lisez tout haut! nous voulons savoir ce que l'Amman peut vous dire! s'écria le doyen des forgerons.

— Oui! oui, tout haut! répétèrent plusieurs voix.

— C'est aussi mon intention, mes amis, de vous donner connaissance du contenu de cette lettre dont l'envoi m'étonne plus qu'aucun de vous, répondit T'Serclaes en brisant le sceau. Depuis le malheur de notre patrie, voilà le premier mot qui m'ait été adressé par Van Heetvelde. C'est sans doute quelque ruse... Au reste, écoutez, vous allez apprendre ce qu'il m'écrit.

T'Serclaes lut lentement et non sans une certaine émotion ce qui suit :

« Moi, Amman de Bruxelles, je prie le sire T'Serclaes père de se rendre chez moi demain, vers huit heures du matin. J'ai à lui communiquer un secret terrible et de la plus grave importance. S'il vient, il me remercira de l'avoir averti; s'il ne vient pas, il s'en repentira toute sa vie. »

La lettre ne disait rien de plus.

Pendant un moment, un silence profond régna parmi la petite assemblée: on se regardait étonné, stupéfait.

— Un secret terrible? Qu'est-ce que cela peut être ?... L'Amman, rendre un service au sire T'Serclaes! Il sont donc amis? murmurait-on.

— Eh bien! le président n'a-t-il aucune explication à nous donner? demanda Lankhals avec aigreur.

— Des explications? répondit T'Serclaes : je ne sais absolument rien. Certainement, c'est une fourberie. Quelle autre chose peut-on attendre du scélérat qui a vendu le Brabant et ses souverains, pour devenir Amman?

— Mais vous irez néanmoins le voir demain? fit Pex de sa voix maussade.

— Non, la pensée seule de me trouver en présence du traître me fait frémir d'indignation.

— Puis-je dire un mot? demanda Clutinc. Selon moi, messires, vous avez tort. Bien loin de détourner T'Serclaes d'aller chez l'Amman, je le prierais, moi, de s'imposer au contraire cette visite désagréable pour le bien de notre entreprise. Qui sait si Van Heetvelde lui-même, tout en voulant peut-être tromper T'Serclaes, ne lui révèlera pas des choses d'une extrême utilité pour nous? Si cela arrivait, ne serions-nous pas imprudents, coupables même, de n'avoir pas profité des fausses démarches de l'ennemi pour pénétrer ses intentions? On murmure ici à ma gauche. Se défie-t-on de messire T'Serclaes? Je me sens indigné d'une pareille injustice. Quel est celui qui ose affirmer qu'il aime plus ardemment que lui le pays et nos princes? S'il en est un, qu'il parle! Bien que je ne sois initié à votre œuvre que depuis ce soir, j'exprime mes opinions avec la liberté d'un cœur sans reproche. Je propose que l'assemblée prie T'Serclaes — et au besoin lui ordonne — de se rendre demain chez l'Amman.

— Il essayera de le corrompre! dit Lankhals.

— Il l'induira en erreur et le fera tomber dans quelque piège, ajouta Pex.

— Mais prenez-vous donc messire T'Serclaes pour un enfant? répliqua Clutinc. Averti comme il l'est, il ne se laissera pas surprendre par son ennemi. S'il y a entre eux une lutte de finesse et d'habileté, je ne doute pas que T'Serclaes n'en sorte vainqueur. Alors nous connaîtrons cet important et terrible secret dont parle ce billet mystérieux et nous pourrons en tirer profit; tandis que l'ignorance où nous sommes à ce sujet pourrait être fatale à notre entreprise.

Après un nouveau débat sur la proposition de Clutinc, le vote fut réclamé.

T'Serclaes supplia d'abord l'assemblée de ne pas lui imposer cette tâche. Van Heetvelde était son ennemi mortel. L'aversion qu'il éprouvait pour celui qui avait vendu la patrie lui ôterait peut-être tout son calme, toute sa prudence.

Mais il finit par reconnaître que Clutinc et ceux qui l'engageaient à risquer cette visite pouvaient avoir raison; et cédant, à leurs sollicitations il se déclara prêt, si l'assemblée l'exigeait, à subir une démarche aussi odieuse.

Malgré l'opposition de Pex et de ses partisans, il fut décidé, à une très forte majorité, que T'Serclaes se rendrait le lendemain chez l'Amman.

— Soit, j'obéirai, dit T'Serclaes. Ce point est donc réglé. Continuons maintenant notre délibération. Pendant les huit jours qui nous séparent de la veille de Saint-Crépin, il faudra des décisions sur une foule de détails qui ont aussi leur importance Nous ne pouvons pas nous réunir tous les jours; il y aurait à cela trop de danger. C'est pourquoi je propose d'élire trois membres, auxquels on donnera pleins pouvoirs pour décider et ordonner en votre nom. Il me semble que c'est le seul moyen d'imprimer une vive impulsion à notre entreprise et de diriger nos patriotiques efforts avec cet ensemble qui seul garantit le succès.

La proposition fut acclamée avec chaleur, et quelques voix crièrent :

— T'Serclaes et Clutinc! — Maître Grols! — Varinx! — De Bruyn! — Lankhals.

— Oui, oui, continuez, interrompit Pex avec colère. Je vois où l'on veut en venir. Parmi les trois membres qui seront comme nos chefs suprêmes, vous allez nommer deux chevaliers! on dirait que vous agissez ainsi pour inspirer de la défiance et de l'irritation aux métiers. Que le sire Clutinc ne s'en

offense pas, je remplis franchement mon devoir patriotique. Qu'il me permette donc de lui dire qu'il est encore trop nouveau parmi nous et que nos hommes recevraient mal ses ordres.

— Vous avez raison, maître Pex, répondit Clutinc. Je remercie les membres qui ont prononcé mon nom, mais je déclare être convaincu que de nous tous je suis le moins apte à faire partie de ceux que vous voulez investir de pleins pouvoirs.

— Assez! votons! s'écria la majorité.

— Je demande la parole! hurla Lankhals.

Et, sans attendre qu'elle lui fût accordée il dit avec une colère mal contenue:

— Je m'oppose à ce qu'on vote! Il sera toujours temps de commettre une erreur fatale. Vous avez décidé que notre président ira faire une visite à l'Amman. Nous ne savons pas ce qui se dira entre eux ni quel sujet y sera traité. Dans tous les cas cette visite peut avoir pour conséquence de nous obliger à modifier nos plans et peut-être d'avancer ou d'ajourner le moment fixé pour notre dernier effort. Dans cette incertitude, il est prématuré de prendre une résolution quelconque. Il faut d'abord qu'il nous soit rendu compte de ce qui se sera passé entre notre président et l'Amman. Si les autres sont tranquilles à cet égard, mes amis et moi ne le sommes pas. Je propose donc de lever la séance et de décider que demain à la même heure nous nous réunirons ici de nouveau. Dès que messire T'Serclaes nous aura fait part de son entretien avec l'Amman, nous pourrons continuer nos délibérations en connaissance de cause et prendre les résolutions qui nous paraîtront bonnes et utiles.

Cette fois, la plupart des membres et même T'Serclaes et Clutinc partagèrent l'opinion de Lankhals. Au vote, l'assemblée se prononça unanimement en faveur de sa proposition.

— Voilà qui est décidé, dit T'Serclaes: nous nous retrouverons ici demain. C'est selon moi une sage mesure. Le secret que le traître peut me confier me pèserait lourdement sur le cœur. Je remercie maître Lankhals de m'avoir fourni le moyen de m'en décharger en votre présence... Levons la séance, et quittons la demeure de maître Grijspeert avec les précautions habituelles; c'est à dire l'un après l'autre, avec un court intervalle. Chacun de nous sait de quel côté de la ville il doit se rendre en sortant d'ici. Je prie messire Clutinc de passer par le cimetière Saint-Garix, et de traverser le pont sur la Senne près de la Grue. Ces précautions sont nécessaires, messire, pour ne pas éveiller de soupçons et pour tenir nos réunions secrètes. A présent, mes amis, permettez-moi de partir le premier. Je vous salue tous et de tout cœur. A demain!

T'Serclaes jeta son manteau sur ses épaules et quitta la réunion.

VIII

Après une nuit troublée par les agitations de la colère et de l'inquiétude, le vieux T'Serclaes s'était levé avec le jour.

Il n'était pas encore sept heures lorsqu'il sortit de son hôtel, le manteau sur les épaules, pour rendre à l'Amman la visite qui lui avait été imposée.

Il gravit la colline Saint-Michel et commença à descendre la rue de Bergh.

Le sourire qui, jusqu'à ce moment, avait erré sur ses lèvres, disparut pour faire place à une expression plus sombre.

Dans quelques instants, il allait paraître devant son ennemi, devant le traître qui avait vendu le Brabant, devant l'homme qu'il méprisait le plus et qui le haïssait mortellement de son côté. Qu'est-ce que l'Amman pouvait avoir à lui dire? Voulait-il lui tendre un piège, ou l'amener par la ruse à divulguer les importants secrets des conjurés? Le traître n'y réussirait pas; car ce serait une absurdité que d'être sincère et loyal avec cet homme faux et perfide; et lui, T'Serclaes, n'hésiterait pas, si cela était nécessaire, à tromper un pareil fourbe.

Lorsqu'il eut atteint la rue de la Putterie et qu'il vit de loin l'hôtel Van Heetvelde, ses yeux se mirent à lancer des éclairs; un sourire amer et plein de mépris plissa ses lèvres: il redressa la tête comme si un sentiment de fierté eût tout à coup gonflé sa poitrine.

En effet, il se rappelait la morgue de son ennemi, et dans la crainte que celui-ci n'essayât de l'humilier, il s'arma de tout le dédain dont il était capable, pour opposer à l'Amman une attitude aussi fière que la sienne.

Il entra dans l'hôtel et ordonna à un domestique d'avertir son maître; mais le valet avait sans doute reçu des ordres d'avance, car il ouvrit la porte du salon et cria d'une voix retentissante:

— Messire T'Serclaes!

Les deux ennemis, se trouvant soudain en présence, s'inclinèrent légèrement et se saluèrent à voix basse.

Tous deux firent quelques pas en avant et se regardèrent en croisant leurs yeux comme des épées: T'Serclaes avec un regard froid et fier, Van Heetvelde, avec une expression de triomphe et un sourire indéfinissable où la pitié hypocrite se mêlait à la raillerie.

T'Serclaes rompit le silence le premier.

— Le seigneur Amman a désiré recevoir ma visite, dit-il d'un ton sec. Me voici. Qu'a-t-il de si important à me communiquer?

— Veuillez vous asseoir, messire T'Serclaes, dit Van Heetvelde en avançant un siège.

— Votre politesse est superflue : un entretien entre nous ne peut être long.

— Vous vous trompez, messire, et vous reconnaîtrez vous-même votre erreur. Veuillez faire comme moi; prenez un siège.

Tous deux s'assirent en face l'un de l'autre, et T'Serclaes dit d'un ton sec :

— Soit, mais je vous prie d'être bref; car je n'ai pas beaucoup de temps à perdre ici.

— Nous sommes ennemis depuis longues années, je le sais, commença l'Amman. Il y a autant de distance entre nos idées qu'entre les pôles; si vous pouviez me faire du mal, beaucoup de mal, vous n'en laisseriez pas sans doute échapper l'occasion. Mais il se présente dans la vie humaine des circonstances si terribles, si douloureuses, que, si notre ennemi le plus implacable en devient la victime, nous nous sentons malgré nous pris de compassion pour son sort.

— Vous mettez ma patience à une rude épreuve! s'écria T'Serclaes. Laissez de côté tous ces détours, et venons au fait.

— Soyez calme, mon pauvre T'Serclaes. Ce que j'ai à vous dire doit vous frapper si cruellement dans ce que vous avez de plus cher au monde, que je voudrais par pitié vous préparer à recevoir courageusement ce coup affreux.

Pendant qu'il prononçait ces mots, Van Heetvelde tenait son regard attaché sur celui de T'Serclaes avec une expression de joie féroce, comme un tigre jouant avec sa proie avant de la déchirer.

T'Serclaes se leva vivement et s'écria :

— Vos paroles ne sont pas sérieuses, Amman. Vous poussez la plaisanterie trop loin. Ça ne prendra pas! Soyez bref et précis, sinon je vous quitte à l'instant.

— Toujours orgueilleux! murmura Van Heetvelde. Vous méconnaissez ma générosité. Eh bien, soit! Écoutez. J'ai donné avant-hier une soirée. Pendant cette fête, on a pénétré dans ma chambre à coucher; on a ouvert un écrin et volé un bijou orné de diamants et de rubis qui vaut au moins cinq cents écus.

— Qu'ai-je besoin de savoir cela? grommela T'Serclaes. Serait-ce un de vos invités qui aurait dérobé ce bijou?

— Comme vous dites.

— Si vous invitez des gens à l'honneur desquels on ne peut se fier...

— Ne raillez pas, T'Serclaes, la vérité est terrible, écrasante pour vous... Non, ne soyez pas impatient; encore quelques mots, et vous saurez tout. Celui qui, à la faveur des ténèbres, a pénétré dans ma chambre à coucher... comment le nommerai-je?... le voleur, est allé le même soir engager le bijou pour cent écus chez un juif de l'Allée des Chats, vous savez : Niceforo? Il a comparu deux fois devant vous pour fait d'usure, lorsque vous étiez encore échevin, et nous lui avions...

— Vous connaissez le voleur? interrompit T'Serclaes. Condamnez-le et faites-le pendre ainsi qu'il le mérite. Mais quel intérêt ai-je dans cette affaire?

— Il faut je vous dise le nom du voleur. Mon cœur est ému de compassion; je n'ose pas! dit l'Amman avec une douleur parfaitement jouée.

— Allons, vous jouez un jeu ridicule avec moi, fit T'Serclaes. Si vous n'avez pas d'autre secret à me révéler que le nom d'un misérable coquin, dites-moi ce nom afin que je m'en aille.

— Ce nom, malheureux père!... J'hésite, je tremble; car vous qui aimez votre fils comme la lumière de vos yeux... Ah! que Dieu vous garde contre le coup terrible... Le voleur, c'est... Éverard T'Serclaes!

Un moment de silence régna dans le salon; les deux ennemis échangèrent un regard aigu comme la pointe d'un poignard. Van Heetvelde goûtait d'avance la mortelle blessure de T'Serclaes. Quant au vieux père, il restait stupéfait, comme s'il n'avait pas compris ce qu'on venait de lui dire.

Mais tout à coup il poussa un éclat de rire strident :

— Mon fils! mon fils, le voleur! s'écria-t-il. Mon fils, si bon, si honnête, si généreux, il aurait volé un bijou? Ah, vous êtes monstrueusement fou! Il volerait pour cent écus, lui qui en possède des centaines de mille du chef de sa mère? De plus, je suis son trésorier; il n'a qu'à me demander autant d'argent qu'il voudra. Quelle absurdité! Et vous, vous Van Heetvelde, vous avez osé croire à cette stupide calomnie? Mon fils, mon noble Éverard, un voleur de nuit? Ah! ah! Vous me faites mourir de rire!

Il y avait quelque chose de forcé dans le rire nerveux de T'Serclaes. L'Amman le laissa ricaner un moment, puis il dit :

— Je comprends que votre cœur de père se refuse à croire une révélation aussi épouvantable; mais je vous ai dit la vérité : lui, lui seul a dérobé le bijou dans ma chambre à coucher.

— Vos sens sont troublés, Amman. Si vous me disiez qu'un voleur a emporté la tour de Sainte-Gudule, je vous croirais plutôt que d'admettre que mon fils a pu s'approprier malhonnêtement un seul florin.

— Mais il y a des preuves, des preuves indiscutables.

— Des preuves? répéta T'Serclaes avec une expression d'incrédulité railleuse.

— Le juif a fait signer une déclaration à celui

qui a engagé mon bijou. J'ai cette déclaration dans ma poche; je vais vous la montrer... Sur le bout de parchemin que j'ai là, dans ma main se trouve écrit ce qui suit : « Moi, Éverard T'Serclaes, reconnais avoir déposé en gage, chez maître Niceforo, certain bijou orné de diamants, de rubis et d'émeraudes, sur lequel j'ai reçu cent écus. »

— Et c'est signé? deman la T'Serclaes.

— Voyez, regardez. Ne connaissez-vous pas la signature de votre fils?

T'Serclaes tint un instant ses yeux fixés sur le parchemin, et pâlit visiblement. Les yeux de l'Amman brillaient d'une joie triomphante.

— Vous voyez bien, n'est-ce pas, que votre fils a signé cette déclaration.

— Mais non! s'écria T'Serclaes s'arrachant au doute qui l'oppressait; non, l'impossibilité ne peut pas être possible. La signature est très bien imitée, en effet. Mais c'est un faux: c'est une ruse infernale qui ne réussira pas. Mon noble enfant est à cent coudées au-dessus d'un soupçon aussi vil! Ah! c'est là le fameux secret que vous aviez à me révéler?

— Calmez-vous, je vous prie, T'Serclaes. Je veux vous aider à sauver l'honneur de votre fils. Écoutez-moi d'abord avec une juste bienveillance, Vous serez libre après d'agir comme il vous plaira. En ma qualité d'Amman, je suis obligé, au nom de mon gracieux seigneur, le comte de Flandre, de poursuivre tous les malfaiteurs, et je devrais, ayant en main une pareille pièce, faire arrêter immédiatement votre fils et faire prononcer contre lui une sentence de mort.

— Il est innocent, vous dis-je!

— Supposons-le pour le moment. Je devrais néanmoins, le faire retenir en prison jusqu'à ce qu'il eût prouvé son innocence... Et ce fait seul attacherait à votre nom et au sien une flétrissure qu'un acquittement même ne pourrait effacer. Vous le savez bien.

T'Serclaes regarda un moment Van Heetvelde dans le fond des yeux. Il pénétra la scélératesse de son ennemi, et comprit avec effroi quelle force cette apparence de preuve lui donnait pour porter à son fils et à lui-même un coup mortel. Cette conviction brisa sa fierté. Prenant un ton de supplication plus amer que la mort, il murmura :

—Amman! vous ne serez pas assez injuste ni assez inhumain pour faire arrêter mon fils et l'accuser publiquement avant d'être parfaitement certain qu'on ne vous a pas trompé?

— Pour le moment, mon intention est, en effet, de tenir l'affaire secrète, et j'ai même ordonné sévèrement, au juif et à l'agent qui m'a mis sur les traces du coupable, de garder le silence le plus complet. Mais que votre fils ne soit pas emprisonné et comdanné, cela dépend entièrement de vous.

— De moi, que voulez-vous dire?

— J'ai des conditions à vous proposer. Puisque nous sommes ennemis, mettons de côté toute feinte et toute arrière-pensée. Une bonne partie de la bourgeoisie et des métiers prépare en secret une tentative de révolte contre le comte de Flandre et contre moi... Vous haussez les épaules? Naturellement, je ne suis pas votre confesseur et vous êtes trop habile pour me faire l'aveu de la conjuration. Mais je dis : vous, T'Serclaes, vous êtes l'âme de ce mouvement populaire, dans tous les cas votre influence et votre pouvoir sur les métiers sont sans limites; et si vous êtes étranger à ces basses intrigues, un mot de vous suffira pour calmer le peuple et le faire renoncer à toute entreprise violente. Je comprends que vous préféreriez me voir massacrer, moi et ceux qui sont attachés au comte, plutôt que de nous aider à faire notre devoir; mais je possède maintenant un moyen tout-puissant pour vous y contraindre. Je vous rends responsable de tout ce qui peut survenir. Aussitôt que le peuple armé descendra dans la rue et tentera une émeute, si peut redoutable qu'elle soit, je fais arrêter votre fils... S'il a pris la fuite, ce n'en sera que mieux : car cette fuite sera l'aveu de son crime. La honte de sa condamnation sera bien plus grande, puisqu'alors personne ne le plaindra, ne doutant plus de sa culpabilité... Vous rejetez mon offre, T'Serclaes? Inutile! Ce morceau de parchemin est un frein d'acier avec lequel je puis vous contraindre à m'obéir et à plier sous ma volonté!... Que parlez-vous de fausseté et de fourberie? Quoi! vous cherchez à briser mon pouvoir, à me faire assassiner peut-être par une populace égarée... et maintenant que le sort me fournit un moyen de vous mater, il ne me serait pas permis d'en faire usage? Dites, lequel de nous deux est dans une position plus pitoyable?

Jusqu'alors T'Serclaes avait écouté les paroles de l'Amman avec une impatience furieuse, et il l'avait interrompu plusieurs fois par des répliques très violentes; mais à la fin, vaincu par l'horreur de sa situation, il perdit tout courage, car il répondit à l'Amman avec plus d'accablement que de colère :

— Mais, seigneur Amman, vous vous méprenez sur l'étendue de mon influence sur le peuple. Si vous aviez réellement des raisons pour redouter quelque émeute populaire, il ne serait pas moins injuste que cruel de m'en rendre responsable.

— Vaines paroles que cela! Vous connaissez mes conditions, je n'y changerai rien. Toute feinte est superflue.

— O ciel ! vous feriez donc emprisonner mon fils innocent si quelque trouble éclatait dans la ville? et sur un simple soupçon vous détruiriez pour toujours son honneur et son bonheur?

— Votre fils est coupable.

— C'est impossible et vous le savez vous-même, seigneur Amman!

— Ce parchemin ne porte-t-il pas sa signature?

— Mais elle est fausse! un fourbe a imité cette signature. Mon fils est l'honnêteté même : personne n'a un caractère plus noble que le sien. Je ne puis en ce moment vous donner des explications sur cette affaire ; mais je vous prie, seigneur Amman, de m'accorder le temps de parler à mon fils et de prendre quelques renseignements. Je suis certain de pouvoir vous démontrer qu'on vous a trompé.

— Autant de temps que vous voudrez; mais n'oubliez pas mes conditions. Je reste inflexible sur ce point.

— Et si je vous prouvais que mon fils est innocent?

— Si vous pouvez me prouver que votre fils *n'a pas signé lui-même*, cette déclaration, je brûlerai ce parchemin sous vos yeux, répondit l'Amman avec un sourire railleur.

— Et bien! messire, je quitte votre hôtel pour chercher ces preuves. Permettez-moi, quand je les aurai trouvées, de venir vous les communiquer.

— Certainement, T'Serclaes; je vous recevrai avec plaisir; mais en attendant, n'oubliez pas, oh! n'oubliez pas mes conditions!

— Au revoir donc ! bégaya T'Serclaes anéanti, écrasé d'humiliation et le rouge de la honte sur le visage.

Lorsqu'il se trouva dans la rue, il s'arrêta un moment et passa vivement la main sur son front pour rassembler ses idées. Les yeux cloués au sol, il lui semblait voir s'ouvrir à ses pieds un abîme de malheur et d'infamie! Il était vaincu, gisait enchaîné comme une victime, comme un esclave impuissant, sous les pieds de son ennemi, du traître à la patrie!... Mais au bout d'un moment une lueur d'espoir se ralluma au milieu des ténèbres qui pesaient sur son âme. Il était impossible que son fils fût coupable; prouver son innocence d'une manière éclatante n'était peut-être pas difficile. Alors l'Amman détruirait ce fatal parchemin.

De quel côté allait-il diriger ses pas? A quoi bon parler de cette affaire à son fils? Éverard ne savait probablement rien. L'unique témoin, dont il avait bien retenu le nom, était Niceforo, le juif. Il pourrait peut-être obtenir de lui quelques éclaircissements qui le mettraient sur la trace du faussaire. Ce qu'il avait donc à faire immédiatement était de se rendre chez le juif.

Poussé par cette idée, T'Serclaes se mit à marcher à pas rapides. Il était si profondément abîmé dans ses réflexions qu'il s'en allait droit devant lui, heurtant les passants qui se trouvaient sur son chemin. Parfois un soupir douloureux s'échappait de sa poitrine; il secouait la tête d'un air découragé; puis ses yeux se ranimaient, il souriait de joie comme s'il était déjà sûr de la victoire. N'était-il pas en effet aussi convaincu de l'innocence de son fils que de sa propre existence? Mais comment le prouver sans réplique? Par quel moyen éclairer l'Amman, cet homme pervers, sans conscience et capable de tout?

Alors la nuit se refaisait dans l'âme du malheureux père, et il laissait retomber sa tête accablée. Si la révolte ne réussissait pas, son fils serait arrêté et condamné... son bon, son noble Éverard... Un T'Serclaes sur l'échafaud !... Mais non, c'était un songe, un affreux cauchemar!... Pourtant qui pouvait savoir comment finirait cet horrible drame?

Sous l'impression de ces dernières pensées, T'Serclaes frappa à la porte du juif, et fut introduit par une vieille femme.

Niceforo, qui était occupé à peser des pièces d'or, se leva vivement et bagaya d'un air surpris et inquiet :

— Messire T'Serclaes dans mon humble demeure! Qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'une pareille visite?

— Vous le devinez bien, dit T'Serclaes. Ne haussez pas les épaules; il est inutile de feindre avec moi.

— Vraiment, messire, je ne vous comprends pas.

— Prenez garde, maître Niceforo, je ne suis pas un homme qu'on peut tromper sans danger! fit T'Serclaes d'un ton sévère et impératif. Répondez-moi! Avant-hier, au soir, on a engagé chez vous, pour la somme de cent écus, un bijou garni de diamants et d'émeraudes. Le niez-vous?

— Je ne sais positivement pas ce que vous voulez dire, messire, répondit le juif. Avant-hier, je me suis couché à huit heures et j'ai dormi jusqu'au matin.

— Et personne n'a troublé votre repos en vous apportant un gage?

— Personne, messire.

— Ah! Niceforo, vous mentez! s'écria T'Serclaes. Je le sais; et quand même je ne le saurais pas, je lirais la vérité dans vos yeux. Je comprends que vous cherchiez à cacher les noms de ceux qui vous remettent des objets en gage, aussi longtemps que vous n'avez aucun intérêt à les révéler...

T'Serclaes tira quelques écus hors de sa poche et les déposa sur la table en disant :

— Voici le moyen de délier votre langue, n'est-ce pas ?

Le juif saisit l'argent, mais garda le silence.

— Eh bien! reprit T'Serclaes, reconnaissez-vous avoir reçu ce bijou?

— Ah! ayez pitié de moi, messire! soupira Niceforo. L'Amman m'a défendu, sous la menace des peines les plus sévères, de parler à âme qui vive de ce précieux bijou.

— Mais je viens de chez l'Amman; il m'a raconté l'affaire dans tous ses détails et maintenant je voudrais savoir de vous si on lui a rapporté la vérité. Vous pouvez donc être tranquille du côté de l'Amman, maître Niceforo. Dites-moi, sans détours, qui est venu engager ce bijou chez vous?

— Puisque vous le savez, messire.

— C'est égal, je veux l'apprendre de votre bouche même.

— Je crains, je n'ose pas, messire; car si vous ne le saviez pas encore...

— Parlerez-vous ?... Je vous l'ordonne! Qui est-ce qui vous a engagé ce bijou?...

— Ah! vous me faites violence, messire! C'est... c'est votre fils, votre fils Éverard ,...

— Mon fils, Éverard! répéta T'Serclaes d'une voix altérée; grand Dieu! dans quel piège infernal suis-je tombé! Quelle œuvre du démon!

Et le malheureux se laissa tomber sur un siége.

Niceforo, craignant que son visiteur ne tombât en défaillance, saisit une cuvette pleine d'eau; mais T'Serclaes se releva et, faisant violence à son émotion :

— Ce n'est pas possible, on vous a trompé, Niceforo. Connaissez-vous mon fils?

— Je ne l'avais jamais vu auparavant, messire.

— Ah!... Et quelle espèce d'homme était celui qui est venu engager le bijou? l'avez-vous bien regardé?

— Je tenais seulement une petite lampe à la main. La chambre était fort peu éclairée; mais il m'a semblé que c'était un jeune chevalier, un bel homme.

— Son âge?

— Je ne sais pas : vingt-cinq, trente ou trente-cinq ans... élancé de taille, avec des yeux noirs et brillants et un nez assez grand, mais bien fait.

Une sueur froide perlait au front de T'Serclaes. Ce n'était pas absolument le portrait de son fils que venait de faire le vieil usurier; mais il n'y avait cependant rien de cette esquisse qui fût en désaccord avec les traits d'Éverard.

— Hélas! hélas! quelle torture! se dit T'Serclaes. Une pareille incertitude dans le cœur d'un père! L'enfer même est moins horrible!... Ses cheveux, la couleur de ses cheveux? continua-t-il désespéré.

— Je n'ai pu voir sa chevelure, messire, il avait son capuchon rabattu sur la tête.

— Son habillement alors! Comment était-il vêtu?

— Je ne l'ai pas très bien remarqué non plus. Le jeune homme était entièrement enveloppé dans un manteau rouge.

— Merci, ô mon Dieu! exclama T'Serclaes en levant ses mains vers le ciel. Ce n'était pas lui! Ah! de quel poids vous me soulagez... Son manteau était rouge!... rouge, n'est-ce pas, maître Niceforo.

— Oui, messire, rouge, couleur de feu.

T'Serclaes riait, ses yeux brillaient et dans sa joie, il pressait la main du juif et lui disait avec effusion.

— Merci, maître Niceforo! vos dernières paroles m'ont rendu la vie. Continuez à garder pour tout le monde le secret que l'Amman vous a imposé. Dès que cette affaire sera terminée, je vous récompenserai généreusement.

— Mais messire n'a donc pas interrogé son fils sur cette affaire? Il peut mieux que tout autre vous dire s'il est venu chez moi avant-hier soir.

— En effet, j'aurais dû commencer par là; je me serais épargné bien des angoisses... Maintenant je vous quitte; peut-être me reverrez-vous avant peu. Vous témoignerez que celui qui a engagé le bijou avait un manteau rouge. Depuis son enfance, mon fils n'a jamais porté que des manteaux noirs ou d'un vert sombre. Au revoir!

En prononçant ces mots, T'Serclaes sortit de chez le juif et marcha d'un pas léger; il courut pour ainsi dire jusqu'à l'extrémité de l'Allée des Chats; il ne ralentit son allure qu'à l'entrée de la rue du Chêne.

Il se frottait gaiement les mains et poussait de temps en temps de joyeuses exclamations. Parfois aussi un éclair d'indignation ou de colère brillait dans ses yeux. Quelle trame on avait ourdie autour de lui pour le faire tomber lui et son fils dans un abîme de honte! pour le jeter aux pieds de l'Amman comme un esclave et pour inspirer à Sabine de la haine et du mépris pour Éverard! Mais Dieu soit loué! cela ne réussirait pas! Il possédait déjà une preuve que le bijou avait été engagé par un autre que par son fils. C'était un indice qui le mettrait sans doute sur la trace du faussaire. En ce moment, T'Serclaes inclinait à croire que l'Amman avait été trompé lui-même; qu'il se servirait du parchemin contre le vrai coupable ou le déclarerait; et ainsi ce malheur serait écarté. Tandis qu'il traversait le marché aux Herbes, l'esprit plein de ces pensées consolantes et répétant fréquemment « un manteau rouge, un manteau de velours rouge », un éclair traversa tout à coup son



D'un regard farouche... (Page 87.)

cerveau. Il poussa un cri et s'arrêta immobile et comme cloué sur place.

— Un manteau rouge, se dit-il, portant la main à son front. Mais deux ou trois fois j'ai vu un manteau de cette couleur sur les épaules de Goffredo. Comment ne me suis-je pas rappelé cela plus tôt? Ah, voilà le mystère éclairci! En effet quel autre que lui pouvait imiter la signature d'Éverard d'une manière parfaite? Il servait de messager entre Éverard et Sabine; il a donc eu en main plusieurs lettres de mon fils.... Maintenant, hélas! l'audacieux faussaire est mort et enterré!... Mais, si je mets le juif en présence de mon fils et qu'il affirme ne l'avoir jamais vu auparavant? Et puis le fait du manteau rouge? Allons, allons, mon inquiétude n'était pas fondée. Je veux parler de l'affaire à Éverard, il me mettra peut-être en mesure d'obtenir des preuves complètes.

Et, tout en réfléchissant et en se parlant à lui-même, il remonta la rue Bergh et atteignit bientôt son hôtel.

Il apprit avec joie que son fils était à la maison; il entra immédiatement dans la pièce où se trouvait le jeune homme.

Il s'avança vers lui les bras ouverts, et s'écria vivement ému et les yeux remplis de larmes :

— O mon cher Éverard, venez, que je vous embrasse! Oh! je suis si joyeux!

— En effet, père, vous paraissez très heureux, dit le jeune homme surpris et très ému lui-même. Avez-vous une bonne nouvelle pour moi?... Sabine...

— Non, mon fils, mais depuis ce matin un terrible danger était suspendu sur nos têtes; vous et moi étions menacés de ruine et d'infamie. A présent, Dieu soit béni! cet affreux danger est écarté. Vous aurez peine à croire ce que je vais vous dire. Et cependant cela est vrai. Avant-hier

un bijou de grand prix a été volé chez l'Amman. On a osé vous accuser d'être l'auteur de ce larcin. Ah! Ah! Ah! quelle folie, n'est-ce pas?

Tous deux, le père et le fils, éclatèrent de rire.

— Moi? dit Éverard continuant à rire. Mais ils sont fous ou enragés ceux qui disent cela! A qui peut venir une semblable idée?

— Les apparences étaient contre vous, mon fils. Ce bijou volé a été déposé par un faussaire chez le juif Niceforo, de l'Allée des Chats, et la déclaration du dépôt porte votre signature parfaitement imitée. Cette preuve apparente se trouve entre les mains de l'Amman, et avec cette preuve il croit pouvoir nous poursuivre en justice.

— Mais tout cela est l'effet d'une méprise, dit le jeune homme qui ne cessait de rire. En effet, père, j'ai engagé le bijou chez Niceforo pour cent écus.

— Vous, mon fils? s'écria T'Serclaes pâle comme la mort. O mon Dieu! et vous avez signé le fatal parchemin?

— Oui, mon père, par amitié pour....

Un cri de désespoir sortit du sein du malheureux père, qui tomba lourdement sur un fauteuil.

— Malheureux! qu'avez-vous fait? soupira-t-il. Nous sommes déshonorés, perdus pour toujours. Hélas! devais-je vivre jusqu'à cet âge pour voir ce jour fatal!

Éverard, extrêmement effrayé de l'incompréhensible émotion de son père et de sa pâleur mortelle, lui saisit les mains et lui dit avec des larmes dans les yeux :

— Mon père, mon cher père, calmez-vous. On vous a trompé. Ce que j'ai fait n'était pas un crime, ce n'était qu'une simple complaisance pour Goffredo, un petit service que je lui rendais. Je vous expliquerai l'affaire, et vous verrez que vous avez tort de vous laisser émouvoir ainsi.

Et il se mit à raconter à son père, sans omettre la moindre circonstance, le détail le plus minime, comment Goffredo, ayant perdu beaucoup d'argent au jeu à la soirée de l'Amman, l'avait prié d'aller engager le bijou pour son compte chez maître Niceforo. Le capitaine, d'après ce qu'il affirmait, avait obtenu ce précieux objet, pour sa part de butin dans le pillage d'une ville de France. Éverard avait bien hésité et même éprouvé une certaine appréhension, surtout quand le juif lui avait présenté une déclaration à signer; mais alors il ne pouvait plus reculer. Qu'y avait-il de si singulier dans ce fait? Et l'on considérait comme un crime l'action d'avoir obligé, par un léger service, un ami, un officier des troupes comtales?

— Songez, père, dit-il en terminant son récit, à ce que Goffredo avait fait en dernier lieu pour moi. Non seulement il avait consenti à servir de messager entre moi et Sabine, mais il m'avait ménagé une rencontre avec Sabine et sa mère au Nouveau-Bois. De plus, il avait si bien disposé l'Amman, que j'avais obtenu une invitation pour sa soirée. N'était-ce pas un bien léger service en comparaison de ceux qu'il m'avait rendus, que d'aller engager un bijou afin de lui procurer de l'argent? Pouvais-je refuser; vous faites signe que non; Ah! vous reconnaissez que je devais agir ainsi et qu'à ma place, en pareille circonstance, vous eussiez fait de même? N'est-il pas vrai, mon père?

T'Serclaes avait d'abord écouté son fils en silence, le cœur navré et rempli du plus profond désespoir; mais peu à peu cependant il reprit courage, en acquérant la conviction que son fils était tout au plus coupable d'imprudence; et un rayon d'espoir éclaira la nuit sombre de son âme. Oui, il était forcé de reconnaître que n'importe qui, en pareille occasion, eût agi comme Éverard; car qui eût pu soupçonner de vol un capitaine?

— Mais le juif m'a dit que celui qui a déposé le bijou portait un manteau rouge? demanda T'Serclaes pensif.

— En effet, mon père, répondit le jeune homme. J'avais suivi madame Van der Aa et Sabine jusqu'à la porte de l'hôtel. Le froid du soir me faisait frissonner; Goffredo m'attacha son propre manteau sur les épaules.

— Doute épouvantable! soupira T'Serclaes. On ne peut certainement pas mettre à votre charge une accusation fondée. Mais quelle obscurité dans cette affaire pleine de mystère! Vous êtes le jouet du sort ou la victime d'une intrigue infernale. Goffredo était-il l'instrument de l'Amman ou n'avait il pour but que de se procurer de l'argent par un vol honteux?

— Je ne sais pas, mon père, murmura le jeune homme. La tête me tourne. C'est une énigme indéchiffrable. Si le capitaine a réellement volé le bijou, il aura obéi à son aveugle passion pour le jeu et à la cupidité en même temps... Mais pourquoi tant s'attrister au sujet de cette affaire? Pourquoi avoir peur? Racontez à l'Amman comment la chose s'est passée; puisque le coupable échappe à toute poursuite, la justice n'a personne à punir. Nous rembourserons les cent écus au juif, et, puisque l'Amman est rentré en possession de son bijou, tout sera dit.

— Oui, puisse l'affaire se terminer ainsi! murmura T'Serclaes en secouant la tête. Vous ne connaissez pas Van Heetvelde, mon fils. Il est méchant, faux et vindicatif. Votre déclaration signée est, entre ses mains, une arme puissante contre nous. Il ne la cédera pas. Hélas! que faire? S'il tient réellement cette preuve apparente suspendue comme un glaive au-dessus de nos têtes... Et

vous, mon pauvre enfant, si vous devez renoncer à l'espoir de votre vie; car Sabine serait sans doute perdue pour vous....

— O ciel! mon père, que dites-vous! s'écria le jeune homme avec épouvante. Sabine perdue pour moi?

— L'Amman peut vous forcer à renoncer à sa main; il peut faire douter Sabine de votre honneur...

— C'est impossible, père, vos sens sont troublés; vous voyez les choses trop en noir...

— Ah! puissiez-vous avoir raison, mon fils! Mais n'oubliez pas que notre ennemi possède une pièce terrible dont il peut user contre vous. S'il ne veut pas croire ou s'il feint de ne pas croire ce que vous m'avez raconté, comment pourrons-nous prouver que vous dites la vérité? Goffredo, le coupable et l'unique témoin, est mort... Oui, il y a bien encore un autre témoin, le juif Niceforo; mais celui-ci ne peut déclarer qu'une chose: c'est que vous, mon fils, vous avez engagé chez lui le bijou volé et que vous avez reçu cent écus sur l'objet. La conséquence à tirer, c'est que c'est vous qui devez être le voleur!

— O ciel! vous me faites trembler, mon père! s'écria Éverard en reculant d'un pas. Mais non, je m'effraye à tort: qui croirait que votre fils soit coupable d'une action aussi vile, aussi méprisable? Ne sait-on pas que nous sommes assez riches tous les deux pour ne pas convoiter le bien d'autrui? L'Amman n'est pas un démon, un monstre de fourberie. C'est un homme, et il est père. Je vais immédiatement le trouver et lui expliquer le fait dans toute sa simplicité. Vous verrez: il reconnaîtra mon innocence, et l'affaire n'aura aucune suite. Prenez courage, je vous rapporterai la certitude que c'est sans raison que vous vous êtes si cruellement inquiété.

— Oui, nous avons besoin de courage, de beaucoup de courage dans notre triste situation, dit T'Serclaes avec un soupir douloureux. J'irai moi-même trouver l'Amman, mon fils. Je le lui ai promis. Dieu veuille que votre espoir se réalise! Maintenant, restez et attendez mon retour avec confiance. Peut-être me trompé-je dans mon angoisse. Nous le saurons aujourd'hui même.

En disant ces mots, T'Serclaes sortit du salon et quitta son hôtel.

D'abord il marcha assez vite; mais il avait à peine dépassé la colline Saint-Michel qu'il ralentit son pas; il chancelait, tenait sa tête penchée sur sa poitrine et n'avançait qu'avec peine, comme si ses pieds eussent refusé de le porter à cette maison maudite où l'attendaient la douleur, l'humiliation et la honte. Ce n'était plus l'homme fier dont les yeux brillaient naguère à la seule pensée de son ennemi. En ce moment, son cœur battait avec angoisse, et les paroles qu'il préparait étaient une humble prière pour fléchir l'Amman. Il le suppliait d'avoir pitié de son fils, dont il tenait la vie et l'honneur entre ses mains.

Il arriva ainsi à l'hôtel Van Heetvelde, et demanda humblement au domestique de vouloir bien annoncer sa visite à son maître.

Comme la première fois, il était attendu, car le valet l'introduisit immédiatement au salon.

— Eh bien, quelle nouvelle, T'Serclaes? interrogea Van Heetvelde. N'est-ce pas votre fils qui a signé la déclaration?

— Hélas! oui, seigneur Amman, répondit T'Serclaes.

— Je le savais bien. C'est un grand malheur pour vous, qui aimez si tendrement votre fils, votre fils unique.

— Mais, seigneur Amman, on vous a néanmoins induit en erreur, du moins l'apparence vous a trompé. Mon fils avait reçu le bijou des mains de Goffredo, et c'est à la demande du capitaine qu'il est allé l'engager pour lui rendre service.

— Oh! oh! Que dites-vous là? fit Van Heetvelde avec un sourire d'incrédulité.

— Messire, ayez la bonté de m'écouter avec bienveillance. Je vous raconterai le fait dans tous ses détails, et par l'ensemble des circonstances vous acquerrez la conviction que je ne vous dis que la pure vérité.

— Prenez une chaise, je vous écoute, dit l'Amman avec un sans-façon blessant qui ôta à T'Serclaes tout espoir d'une issue favorable, et lui causa une peine cruelle.

Il rassembla cependant tout son courage et répéta mot pour mot ce que Éverard lui avait appris concernant l'engagement du bijou. Il termina en suppliant l'Amman, qu'il croyait avoir convaincu, de laisser tomber cette affaire et d'empêcher que le vieux et glorieux nom de T'Serclaes ne fût terni par un soupçon calomnieux.

Van Heetvelde répondit avec un sourire vénéneux :

— Ah ! le capitaine, qui est maintenant en terre, a volé le bijou ! Il ne niera certainement pas. Le conte est bien trouvé.

— Mais, seigneur Amman, dit T'Serclaes, que l'angoisse faisait trembler, vous ne croyez donc pas à ce que je vous affirme ? Me supposez-vous capable de recourir au mensonge pour disculper mon fils ? Que vous me haïssiez, soit ! mais que vous me méprisiez aussi profondément, c'est impossible !

— Je ne vous accuse pas, T'Serclaes; au contraire, je vous plains. Lorsqu'un père voit son fils menacé d'un déshonneur éternel, d'une mort infa-

mante même, il se raccroche à la moindre planche de salut qui s'offre à lui. Dans un pareil cas, le mensonge même n'est-il pas légitime ?

— O mon Dieu ! m'avez-vous abandonné ? s'écria T'Serclaes en levant les mains vers le ciel. Ah ! seigneur Amman, ayez compassion de mon angoisse. Vous voulez donc accuser mon fils au banc des échevins, l'accuser de vol ?

— Moi? pas du tout. Vous vous trompez. Que votre fils soit coupable ou non, je ne demande pas mieux que de laisser l'affaire ensevelie dans le plus profond secret. Cela dépend de vous, de vous seul.

— Et qu'exigez-vous de moi?

— Vous le savez bien! mes conditions sont encore les mêmes. Et, puisque vous semblez les avoir oubliées, écoutez attentivement, je vais vous les redire. Aussi longtemps que le peuple de Bruxelles restera tranquille, personne ne saura rien de l'affaire du bijou ; mais aussitôt qu'une émeute éclatera, ou si je découvre que vous excitez contre moi les chevaliers, les bourgeois ou les gens des métiers, je porte contre votre fils une accusation de vol de nuit et je le fais condamner au gibet ou à l'échafaud.

— Oh! ce sera pour moi un martyre de tous les instants! soupira T'Serclaes les larmes aux yeux. Je devrai donc craindre qu'à la moindre dispute entre les gens des métiers et les soldats du comte, vous ne mettiez à exécution votre terrible menace?

— Non, non; je saurai bien distinguer entre une simple querelle et une tentative sérieuse d'émeute ou de révolution. Vous connaissez mon but : c'est de vous empêcher de continuer à tramer contre moi. Vous vous figurez peut-être que c'est la crainte qui me pousse à prendre ces précautions, et vous espérez encore qu'une révolte populaire dans Bruxelles pourrait réussir? Alors je deviendrais votre victime, et Éverard resterait libre de toute poursuite : c'est une espérance absolument chimérique ! Nous savons bien ce qui se brasse en secret dans les métiers, et nous sommes sur nos gardes. Au moindre mouvement populaire, nous étouffons pour toujours l'envie des émeutes dans le sang des coupables; mais il est juste que pour épargner le sang des sujets de mon prince, je cherche à prévenir la révolte; et pour cela je possède maintenant un moyen infaillible. La petite feuille de parchemin sur laquelle votre fils à mis son nom est un lacet autour de son cou et au vôtre. J'en tiens un bout dans ma main, et je ne le lâchera qu'après le retour de mon gracieux seigneur, le comte de Flandre. Si tout reste calme jusqu'alors, je vous donnerai ce précieux parchemin en récompense de votre soumission ; si, au contraire, vous continuez à conspirer en secret, si les gens des métiers descendent en armes dans la rue, alors, oh! alors, pas de grâce pour votre fils! Sa tête tombera sous la hache du bourreau!... Allez maintenant, T'Serclaes, vous connaissez mes conditions. Si vous y mettez de la bonne volonté, si vous usez de votre influence pour tenir le peuple tranquille, vous pouvez être sans inquiétude... Mais vous savez que je puis établir d'une manière incontestable la culpabilité de votre fils au sujet du vol, et n'oubliez pas que le bourreau attend une victime! Au revoir!...

T'Serclaes, à moitié fou d'horreur et de désespoir, avait écouté les cruelles paroles de l'Amman, la tête basse, et se faisant violence pour retenir les sanglots qui l'étouffaient.

Succombant sous le poids de son malheur, il se retira sans saluer et quitta la salle en chancelant, comme un homme ivre.

Van Heetvelde l'accompagna jusqu'à la porte, et le regarda s'éloigner avec un sourire de triomphe.

En rentrant, Van Heetvelde fut très surpris d'y trouver son fils Guillaume, qui était entré par une porte latérale.

— Eh bien, que faites-vous ici, Guillaume? et pourquoi cette triste figure? demanda-t-il. On dirait que vous êtes transi d'effroi.

— O mon père, soyez indulgent pour moi! répondit le jeune homme d'une voix suppliante. Mon amour aveugle pour Sabine m'a fait commettre une action coupable. J'ose à peine vous l'avouer... mais, comme vous voulez punir un innocent pour moi...

— Que me chantez vous là, Guillaume? Je n'ai pas le temps d'écouter vos plaintes d'amoureux. Dites en trois mots ce que vous avez sur le cœur.

— Mon père, j'étais descendu pour vous demander quelque chose, et j'avais la main à la porte pour l'ouvrir, lorsque tout à coup je vous ai entendu prononcer le nom de T'Serclaes. J'ai cru qu'Everard T'Serclaes était en votre présence. J'ai écouté. Vous parliez d'échafaud et de bourreau. J'ai compris avec horreur que vous vous adressiez au vieux T'Serclaes et que vous le menaciez de poursuivre son fils pour le vol du bijou qui a disparu de votre chambre à coucher. Everard est mon rival en amour, père ; et je pouvais le haïr avec raison, car il est le seul obstacle à mon bonheur ; mais le laisser accuser comme voleur, le laisser déshonorer et condamner à une mort infamante peut-être? Non ! Dieu me punirait. Le seul coupable c'est moi, mon père !

— Vous, le coupable? dit l'Amman en riant. Quel imbroglio est ceci? Vous n'allez pas prétendre que c'est vous, mon fils, qui avez dérobé mon bijou?

— Si fait, père, moi, et personne autre que moi.

— Ciel! est-ce possible! s'écria Van Heetvelde profondément troublé. Malheureux! ne le dites à personne, sinon vous serez la cause de ma ruine... de ma mort peut-être!

— Cher père, accordez-moi votre pardon, je vous en supplie. L'amour, l'amour seul...

— Il ne peut pas être question ici d'amour ni de pardon. Se taire, ne souffler mot à personne de tout ceci, voilà ce que vous avez à faire, ou sinon ma colère éclatera sur vous d'une manière terrible. Ni vous, ni moi, ni le juif, ni T'Serclaes surtout, personne ne doit savoir qu'Éverard T'Serclaes n'a pas volé le bijou.

— Et vous le ferez condamner, mon père? balbutia Guillaume.

— Non, si vous gardez bien le secret. Si j'ai menacé le père avec une cruauté feinte, c'était pour l'empêcher d'exciter le peuple de Bruxelles à la révolte.

— Vous avez bien raison d'être mécontent de moi, mon père. Ce que j'ai osé faire était une coupable témérité. Ah! je me suis exposé à vous faire perdre le bijou, peut-être!

— Bah! le bijou n'est pas perdu, et dans tous les cas je me serais peu affligé de cette perte, répondit Van Heetvelde préoccupé d'autres pensées, je devrais être en effet irrité contre vous; mais puisque, sans le savoir, vous m'avez rendu un service inestimable, je suis plutôt porté à vous louer et à vous remercier.

— Et vous n'exigez aucune explication, mon père? C'est singulier!

— Eh bien, dites-moi ce qui vous a poussé à dérober mon bijou; ce ne peut-être la cupidité n'est-ce pas?

— Non, mon père; c'est Goffredo qui m'a excité à commettre cette imprudence. Il prétendait que le bijou était un talisman à l'aide duquel il pourrait inspirer à Sabine un vif amour pour moi.

Le jeune homme raconta à son père comment il avait entendu l'entretien d'Éverard et de Sabine dans le Nouveau-Bois; comment, tandis qu'il pleurait de rage et de désespoir, il avait rencontré Goffredo, et comment celui-ci, pour l'amener à dérober le bijou, lui avait promis que, par la vertu de ce merveilleux talisman, Sabine concevrait une aversion insurmontable pour Éverard T'Serclaes.

— Je crois bien; il disait la vérité! murmura Van Heetvelde.

— Goffredo disait la vérité? Le bijou m'aurait donc gagné l'amour de Sabine?

Le jeune homme ne reçut pas de réponse. L'Amman était visiblement préoccupé de toute autre chose. Ses yeux brillaient de joie.

Il soupçonnait probablement que Goffredo l'avait trompé lui et son fils. Mais il ne pouvait s'empêcher d'admirer avec quelle perspicacité diabolique le capitaine avait prévu les conséquences de sa fourberie. Toutes ses paroles s'étaient réalisées! Le vieux T'Serclaes, l'homme populaire si puissant, si orgueilleux, ne gisait-il pas à ses pieds? Ne l'avait-il pas supplié à mains jointes, pour obtenir grâce et pitié. Et si lui, Amman, voulait faire usage du parchemin accusateur, Sabine pourrait-elle conserver son affection à un homme déshonoré par une action infâme?

— Ah! mon fils, dit l'Amman en sortant de sa méditation, le capitaine Goffredo était un grand esprit, un vrai génie; et, s'il vivait encore, j'engagerais certainement notre gracieux seigneur, le comte de Flandre, à faire de lui son conseiller intime; mais il est mort, et le tombeau ne rend pas sa proie. Consolons-nous cependant : son bienfait nous reste. Si vous savez vous taire, Guillaume, Sabine sera certainement votre fiancée. Ayez encore un peu de patience. Avant de rien décider, il faut que notre gracieux prince soit de retour de France.

Un domestique parut à l'entrée de la salle :

— Le veldheer Van Reigersvliet! annonça-t-il.

— Ah!... Mon fils, je ne puis faire attendre le commandant, dit l'Amman.

Guillaume salua son père et se hâta de disparaître par la porte latérale.

IX

Le soir du même jour, entre huit et neuf heures, T'Serclaes était assis dans sa chambre à coucher, près d'une petite lampe, tenant sa tête appuyée sur ses deux mains.

Un silence sépulcral régnait dans l'hôtel.

Le cœur du vieux T'Serclaes battait tumultueusement, tantôt avec lenteur, tantôt à coups précipités. Par moments, un frisson glacial parcourait tous ses membres. Son agitation augmentait à mesure qu'approchait l'heure redoutée où il devait se présenter à la réunion des conspirateurs, pour leur rendre compte de sa visite chez l'Amman.

Quelle attitude allait-il prendre devant ses amis? Devait-il leur faire part de ce terrible secret du vol et de la déclaration signée par son fils? Non! il ne pouvait pas dire un seul mot qui pût faire soupçonner seulement une accusation aussi déshonorante.

Que leur dirait-il alors?

Cette pensée, bien qu'elle fît perler la sueur sur son front, n'était pas la plus douloureuse.

Laisserait-il éclater la révolte du peuple, dans

l'espoir que le succès préserverait son fils de cette injuste accusation?... Mais hélas! l'angoisse où il se débattait lui avait ôté toute confiance. l'Amman était averti et se tenait sur ses gardes. Une tentative de révolte serait étouffée à l'instant... et le lendemain même son fils innocent serait arrêté. La fatale déclaration constituerait un témoignage suffisant; une sentence de mort serait donc prononcée contre lui. Son noble Éverard monterait sur l'échafaud... le bourreau abattrait cette tête si chère... un déshonneur éternel serait attaché au nom de la famille!

A ces pensées, qui se présentaient pour la centième fois à son imagination comme autant de spectres effrayants, T'Serclaes tremblait, et de pénibles soupirs soulevaient sa poitrine.

Ensuite il se torturait l'esprit pour se persuader qu'une révolte populaire ne réussirait pas et qu'il serait imprudent, téméraire, audacieux de risquer en ce moment une tentative pour délivrer Bruxelles. Mais une voix mystérieuse, celle de sa conscience, sans doute, l'accusait de chercher des raisons spécieuses pour sacrifier la délivrance de la patrie au salut de son fils.

Horrible alternative! Lui, T'Serclaes, qui avait provoqué ce mouvement populaire, qui l'avait entretenu et excité pendant des mois, il reculerait et temporiserait au moment même où tout était prêt pour une lutte formidable et décisive?... Et si la victoire devait être la récompense du dévouement des patriotes, il aurait empêché ce triomphe! Trahir sa patrie! Condamner ses princes à un exil perpétuel!

Avec ce remords, sa conscience pourrait-elle avoir encore une heure de tranquillité?

Mais que faire, ô ciel! Livrer à la haine de l'Amman son fils unique, innocent comme l'agneau du sacrifice? Voir rouler sa tête sur l'échafaud? Laisser flétrir sa mémoire? Il ne le pouvait pas...

Trahir son pays et ses souverains? Il ne le pouvait pas non plus!

Le malheureux T'Serclaes flottait ainsi entre deux impossibilités, ballotté par les vagues houleuses d'une mer de doute. Il avait beau se frapper le front et creuser toute sa puissance d'imaginative, il ne pouvait arriver à une solution.

Tout à coup il crut entendre un bruit de pas au-dessus de lui. Il leva la tête, puis, le bruit ayant cessé, il murmura :

— Pas encore au lit! Mon pauvre Éverard! il est très inquiet de mon triste état et craint que je ne tombe malade. Cela ne sera pas surprenant. Avec quelle affection il s'est efforcé de me rassurer. Il ne croit pas l'Amman assez pervers, assez injuste, pour l'accuser devant le banc des échevins, et il prétend que mon anxiété est exagérée. S'il savait dans quelle situation affreuse est son malheureux père,... Mais à quoi bon la lui faire connaître? Je ne puis lui révéler le secret de la conspiration; et d'ailleurs, qu'y pourrait-il faire? Rien que du mal... — Il s'offrirait lui-même comme une victime et me pousserait à une résolution désespérée. Hélas, de quelque côté que je me tourne, pas d'issue, pas d'espoir,... Seigneur, Dieu miséricordieux, ayez pitié de moi : éclairez mon esprit plongé dans le chaos.

Il laissa retomber sa tête sur ses mains, et resta longtemps immobile, les regards baissés vers le sol.

La porte de la chambre s'ouvrit doucement; un vieux serviteur entra et dit à voix basse :

— Messire, vous m'avez dit que vous vouliez sortir à neuf heures. Je viens vous avertir qu'il est neuf heures.

T'Serclaes se leva en poussant un léger cri de surprise.

— Où sont donc mes esprits! soupira-t-il. André, dépêche-toi; donne-moi mon manteau... Ne fais pas de bruit : il ne faut pas qu'Éverard sache que je m'absente à une heure aussi avancée.

Le domestique attacha lui-même le manteau sur les épaules de son maître; il l'accompagna jusqu'à la porte, qui fut ouverte et refermée le plus lentement possible, afin qu'elle ne grinçât pas sur ses gonds.

Les rues de la ville étaient plongées dans une obscurité complète; T'Serclaes pouvait donc marcher librement sans crainte d'être remarqué. Chemin faisant, mille pensées contradictoires vinrent de nouveau assaillir son esprit; mais, malgré tous ses efforts pour sortir de son indécision, il ne put arriver à une détermination énergique et bien arrêtée.

Lorsqu'il se demandait si ce n'était pas pour lui un devoir austère de sacrifier son fils à sa patrie, l'échafaud se dressait tout à coup dans les ténèbres; il croyait voir le bourreau armé de son glaive, un jeune homme agenouillé, une tête roulant dans le sang... Et alors son angoisse paternelle lui arrachait un cri étouffé; il murmurait en soupirant :

— Jamais! Jamais! L'honneur et la vie de mon fils pour une chance incertaine de victoire? Oui, chance incertaine, car l'Amman connait nos projets. Oh! malheur! mon bon Éverard à genoux sur l'échafaud? Non, jamais, cela ne sera pas!...

Ces paroles semblaient annoncer qu'en ce moment T'Serclaes en était venu à une résolution, mais encore vague, sans consistance, et mal affermie dans son esprit.

Il atteignit enfin la foulerie de maître Grijs-

peert. La porte s'ouvrit dés qu'il eut murmuré le mot d'ordre à travers la petit guichet.

Il s'arrêta encore un instant, irrésolu, dans le corridor.

Qu'allait-il dire à l'assemblée des conjurés? Aucune réponse ne s'offrait à son esprit tourmenté. Il tremblait, il pâlissait. Et l'heure était déjà passée. A l'intérieur, on devait être très étonné de son long retard. Situation terrible! Mais impossible de s'y soustraire...

D'une main tremblante, il ouvrit la porte du magasin. Un cri général d'étonnement, accompagné de murmures, de reproches d'un côté, et de joyeuses exclamations de l'autre, salua son entrée.

Il s'arrêta troublé et comme frappé par les regards étincelants fixés sur lui et qui semblaient l'interroger, — peut-être même l'accuser...

L'expression de tous les visages changea cependant lorsqu'on eut remarqué sa pâleur et son air de profond accablement. Pour sûr, il avait dû apprendre un secret bien important, bien terrible. La curiosité et une vague inquiétude étouffèrent tout autre sentiment. Chacun s'écarta pour laisser T'Serclaes s'approcher de son siège de président.

Hugo Clutinc s'avança vers lui et lui serra la main en demandant d'un ton amical :

— Mais, T'Serclaes, qu'avez-vous donc? Vous êtes d'une pâleur... Êtes-vous malade?

— Malade? bégaya T'Serclaes. Malade? Je ne sais pas... Non, non, cela se passera.

— Allons, asseyez-vous et reposez-vous un instant avant de prendre la parole.

Clutinc conduisit vers le siège présidentiel son ami dont le trouble visible intriguait tant les membres de la réunion.

Un court espace de temps s'écoula dans le plus profond silence. T'Serclaes hésitait, portait la main à son front comme pour réveiller ses souvenirs.

Lankhals prit la parole :

— Nous sommes tous impatients d'apprendre ce que messire notre président doit nous communiquer au sujet de sa visite chez l'Amman. Quant à moi et à mes amis, nous nous sommes opposés de toutes nos forces à cette visite, et maintenant encore nous soutenons que ça été une décision dangereuse de mettre notre président en rapport avec le traître. Quel était le secret que celui-ci avait à lui révéler? Parlez, messire T'Serclaes!... Vous semblez reculer devant la communication que vous avez à nous faire, à nous vos amis, vos conjurés, liés par le même serment! Ce doit être bien terrible!... Dieu nous préserve de la fourberie et de la trahison!... Mais parlez donc, messire T'Serclaes!

— Oui, parlez! Qu'est-ce que l'Amman vous a dit de si terrible? crièrent plusieurs voix.

— Ce que l'Amman m'a dit? répéta T'Serclaes. Ah! chers amis, je ne puis vous le révéler.

Un murmure de mécontentement s'éleva dans la petite assemblée, et les conspirateurs se regardèrent l'un après l'autre avec stupeur.

— Nous ne devons pas le savoir! Que signifie ceci? murmurait-on avec étonnement.

— Soyez indulgents, mes amis, je vous en prie. Je me trouve dans une situation qui vous inspirerait à tous la plus vive compassion, si vous la connaissiez.

— Mais le secret! le secret! cria-t-on de tous côtés.

— Le secret m'est tout à fait personnel et n'a aucun rapport avec le but que nous poursuivons. Le devoir, un devoir inexorable me réduit au silence. N'insistez pas, mes amis, pour apprendre de moi quelque chose concernant cette affaire; car ce secret est d'un caractère tel que je ne le révélerais pas même en face de la mort!

Ces paroles provoquèrent une véritable tempête de murmures; mais les réclamations s'élevaient surtout avec énergie du côté où Pex et ses amis étaient assis. Déçue dans son ardente curiosité, l'assemblée témoigna bien haut son mécontentement.

T'Serclaes, courbé sous le poids de sa confusion, essaya d'expliquer et de faire excuser son silence; mais il le fit en termes si embarrassés et si mystérieux qu'il ne réussit qu'à augmenter la défiance des assistants. Maître Lankhals l'interrompit et s'écria en ricanant :

— Vous voyez maintenant les conséquences de votre imprudente décision! Il fallait envoyer notre président chez l'Amman pour qu'il tombât dans le piège qui lui était tendu. Quand le traître n'eût pas atteint d'autre but que celui de jeter la défiance entre nous, ce serait encore un malheur irréparable. Comment! vous envoyez notre président chez l'Amman pour y apprendre un secret important; cette dangereuse visite faite, nous demandons à l'envoyé compte de ce qui s'est passé entre lui et notre tyran, et l'on vient nous dire : « Vous n'en pouvez rien savoir! » On nous prend donc pour des enfants en la discrétion desquels on ne peut avoir confiance?

— Messieurs, restez calmes et laissez parler notre président, dit Hugo Clutinc. L'Amman a révélé à messire T'Serclaes un secret tout personnel. Quel droit avons-nous de l'obliger à nous en faire part, si ce secret ne touche en rien au but de nos efforts? J'avoue, messieurs, que cette affaire, telle qu'elle se présente, est surprenante et tout à fait étrange; mais écoutons avec calme les explications de messire T'Serclaes. Je suis certain qu'aucun sentiment de défiance à son égard

ne persistera dans cette assemblée. Son patriotisme éprouvé et la fierté de son caractère nous sont de solides garants de sa sincérité.

— Eh bien! qu'il parle! Nous écoutons! s'écria maître Grijspeert.

— Je dois me taire! murmura T'Serclaes d'une voix brisée.

— Ainsi vous n'avez décidément rien à nous communiquer au sujet de votre visite chez Van Heetvelde, dit Lankhals toujours raillant. Pas la moindre explication à nous donner? Vous avez parlé avec l'Amman du mauvais temps et de la cherté des céréales? Pas un mot n'a été échangé entre vous sur l'état des esprits à Bruxelles et dans le Brabant? Et vous pensez que nous allons croire cela?

— Je suis malade, mon esprit est troublé; vous ne me laissez pas le temps de rassembler mes idées, répondit T'Serclaes d'un ton mortellement abattu. Oui, l'Amman m'a parlé des affaires du pays, et je puis vous faire part, sans arrière-pensée, de ce qu'il m'a dit.

— Écoutez! écoutez! murmuraient les conjurés avec la plus vive curiosité.

— Ce que je vais vous communiquer est une nouvelle bien affligeante, mes amis, reprit T'Serclaes avec une hésitation et un effroi visibles. Van Heetvelde m'a dit... et il m'a donné des preuves qu'il sait... qu'il connaît à fond nos projets, et qu'il est sur ses gardes... Il m'a reproché de préparer une révolte parmi le peuple et m'a assuré qu'il était averti de ce qui se passait en secret parmi les métiers; qu'il se tenait prêt pour étouffer la moindre tentative de révolte dans des torrents de sang. Ces explications, mes amis, sont de nature, me semble-t-il, à vous faire reconnaître qu'il serait prudent d'ajourner l'exécution de notre projet à un temps plus propice.

— Ah!... nous y voilà! s'écria maître Pex. Le traître a fait tomber notre président dans ses filets; il lui a fait peur et lui a ôté tout courage et toute confiance.

— Si ce n'est pas pis encore! insinua maître Grijspeert à demi-voix. Il y a de la trahison dans l'air!

— Tiens! tiens! messire T'Serclaes, qui nous poussait toujours à hâter nos efforts, croit maintenant que nous devons ajourner le soulèvement à des temps plus propices! dit Lankhals avec une amère ironie. Comment comprend-il cela? un temps plus propice? Veut-il attendre que le comte de Flandre soit de retour avec une nouvelle armée?

— Non, répondit T'Serclaes; mais seulement jusqu'à ce que notre duc Wenceslas nous ait envoyé des secours du Limbourg.

— Conseillez-nous plutôt de renoncer à toute espérance et de subir l'esclavage avec résignation! Il ne viendra pas d'époque plus propice. Ne nous avez-vous pas dit vingt fois et hier encore, que nous ne devons compter sur aucun secours du duc? Si nous n'avons pas brisé nos chaînes avant quinze jours, c'en est fait pour toujours de la liberté du Brabant, répliqua avec véhémence le doyen des chapeliers.

— Laissez-moi poser une question à notre président, reprit Lankhals. Qu'est-ce que l'Amman vous a donc appris de si surprenant pour que nous changions une décision prise solennellement? Il soupçonne que le peuple se prépare à un soulèvement : on lui a rapporté qu'une fermentation menaçante règne parmi les métiers. Mais qui, à Bruxelles, ne sait pas cela? La question est de savoir si l'Amman a connaissance de notre conspiration et de nos réunions secrètes; s'il sait que nous avons résolu de donner le signal de la révolte le soir qui précèdera la Saint-Crépin? Je demande, j'exige, que messire T'Serclaes réponde clairement et sans détour à ces deux questions.

— Notre conspiration? Le jour du soulèvement? bégaya T'Serclaes comme s'il hésitait à répondre. L'Amman ne m'a pas parlé de cela, je crois... Non, il ne sait rien de ces choses-là.

— Eh bien! qu'y a-t-il de changé dans l'état de nos affaires? Nous n'en avons que plus de raisons de persister dans notre première résolution. Nos ennemis ne peuvent pas soupçonner que la révolte qu'ils craignent tant, doive éclater si tôt. Nous avons donc la chance de les surprendre. Si nous négligeons cette circonstance si favorable, elle ne se représentera jamais; et nous, comme des lâches, nous aurons condamné volontairement notre patrie à un perpétuel esclavage? L'Amman peut avoir effrayé notre président par ses paroles artificieuses; qu'est-ce que cela nous fait, à nous? Je suis d'avis, j'ai l'intime conviction, que notre effort suprême doit rester fixé à la veillée de Saint-Crépin.

— Oui, oui, à la veillée de Saint-Crépin! c'est décidé, et il ne sera rien changé à cette résolution! s'écrièrent avec enthousiasme la plupart des membres.

— J'espère, reprit maître Lankhals avec une intention blessante, que messire T'Serclaes, comme chacun de nous, se soumettra à la volonté de la majorité et qu'il nous aidera de toutes ses forces et de tout son pouvoir à exécuter notre décision.

— Je ne puis pas, hélas! je ne puis pas! répondit T'Serclaes.

— Quoi! que dit-il? s'écria maître Grijspeert. Et votre serment, vous voulez donc le violer?



Au secours ! (Page 92.)

— Je suis forcé de refuser, oui, forcé de refuser ma participation : une puissance irrésistible me domine. Oh ! mes amis, ayez pitié de la situation où je me trouve ! supplia T'Serclaes avec abattement.

— Mais que signifie cette conduite incompréhensible ? s'écria Lankhals en frappant sur la table. Voulez-vous travailler contre nous peut-être ? nous trahir ? L'Amman vous a-t il ensorcelé ? Vous qui connaissez tous nos secrets, vous, un traître ! C'est impossible, et pourtant !...

Jusqu'alors T'Serclaes était resté dans l'attitude d'un coupable devant ses juges. Sa conscience tourmentée par le remords lui disait qu'il était en voie de sacrifier la délivrance de sa patrie ; mais aussi son cœur paternel, livré à des angoisses, lui criait encore plus haut qu'il devait sauver son fils d'une mort ignominieuse. Ce combat intérieur entre la honte et le remords d'un côté, l'effroi et la douleur de l'autre, lui avait ôté toute son énergie et toute sa lucidité d'esprit ; mais le mot de traître, qui lui avait percé le cœur comme un coup de poignard rougi au feu, lui fit redresser la tête avec une apparence de courage et d'indignation.

— Ah, vous êtes cruels envers moi ! dit-il. Traître à mon pays, moi, qui serais heureux de verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour aider à délivrer le Brabant !

— Mais nous n'en demandons pas tant, fit Pex ; rien que votre participation loyale et sincère.

— Allons, T'Serclaes, mon ami, soyez mieux inspiré, dit Hugo Clutinc. Ne nous refusez pas votre concours.

— Je dois refuser...

Ces mots furent arrachés plutôt que prononcés par le malheureux père.

— Pourquoi ?

— Oui, donnez-nous des motifs clairs et plausibles de votre abstention. Si vous croyez avoir

raison, tâchez de nous faire partager votre opinion, dit un tanneur qui jusqu'alors avait eu une confiance illimitée en T'Serclaes. Vous, si éloquent, vous paraissez reculer devant toute explication. C'est incompréhensible !

— Je vous ai déclaré mes raisons, répondit T'Serclaes. L'Amman est averti : mon avis est que la révolte ne peut réussir maintenant.

— Mais les preuves ? s'écria Lankhals. L'Amman ne vous a rien dit que tout le monde ne sût déjà... Vous vous taisez, T'Serclaes ? Ah ! il vous a révélé un secret qui vous est personnel et qui n'a aucun rapport avec le salut de la patrie ! Mais ne voyons-nous pas tous d'une manière évidente que ce secret seul vous empêche de parler ? que, s'il ne vous rend pas traître, il vous fait du moins agir en traître ?... Vous nous refusez votre concours et vous violez votre serment. Voulez-vous réellement pousser la déloyauté jusque-là ? Répondez-moi : travaillez-vous contre nous ? Devons-nous craindre que vous ne révéliez nos secrets ?

— Je resterai inactif... parce qu'une loi inexorable m'y force, râla T'Serclaes. Nos secrets, je les tiendrai enfermés dans mon cœur comme dans un tombeau... Mais, mes amis je vous en conjure, ajournez la révolte. Cette tentative, si elle a lieu la veille de la Saint-Crépin, c'est pour moi... O mon Dieu ! si j'osais parler ! Oui, le secret que l'Amman m'a confié me condamne à l'inaction et m'oblige même à vous supplier de remettre à plus tard l'exécution de notre projet. Ah ! faites-le par pitié pour moi !... Vous refusez ? Si vous connaissiez cet affreux mystère !

— Eh bien ! révélez-nous-le. Ne sommes-nous pas vos amis ? Donnez-nous des raisons que nous puissions apprécier et juger.

— Impossible, impossible ! gémit T'Serclaes épuisé et s'affaissant écrasé sur son siége.

Lankhals et ses amis, auxquels se joignirent plusieurs membres autrefois modérés, se réunirent en conciliabule et échangèrent quelques paroles pleines de colère. Ils paraissaient avoir pris une prompte résolution ; car Lankhals prit bientôt la parole et d'un ton solennel il dit :

— Messieurs, cette malheureuse dispute doit avoir une fin. Notre temps est trop précieux pour le gaspiller de la sorte. Au nom de beaucoup d'entre nous, je demande à l'assemblée si quelqu'un est d'avis de reculer le moment fixé pour le soulèvement général ? Pour T'Serclaes, nous connaissons déjà son opinion ; mais parmi les autres ? Que ceux qui veulent maintenir notre première décision se lèvent !

T'Serclaes seul resta assis. N'était-il pas singulier que les paroles de l'Amman rapportées par T'Serclaes eussent eu pour effet de faire naître, même chez les moins ardents, la conviction qu'il fallait se hâter et que tout délai serait fatal pour la patrie !

— Ainsi, reprit Lankhals, nous sommes unanimes à reconnaître que notre effort suprême doit rester fixé à la veillée de Saint-Crépin. Messire T'Serclaes nous refuse sa participation, soit ! Qu'il garde seulement nos secrets, nous nous passerons de son assistance. Comme nos opérations doivent être conduites avec énergie et activité, T'Serclaes, dans les dispositions où il se trouve, comprend lui-même qu'il ne peut plus être notre président, notre chef. Je propose qu'on choisisse trois membres qui auront pleins pouvoirs pour décider de tout en notre absence. Choisissez, je vous prie, des hommes énergiques, intrépides et capables de remplir la lourde charge que vous allez leur imposer.

Plusieurs noms furent mis en avant de divers côtés, surtout ceux des plus exaltés ; et lorsqu'enfin on put distinguer clairement les intentions de l'assemblée, il fut reconnu que Lenkhals, Pex et Grijspeert étaient nommés chefs avec pleins pouvoirs. Une seule voix, celle de Clutinc, prononça le nom de T'Serclaes, et ce nom n'excita que des sourires moqueurs.

T'Serclaes avait regardé distraitement toute cette scène, plongé dans ses réflexions, comme s'il n'avait pas eu conscience de ce qui se passait sous ses yeux. Mais à la vue de ces sourires insultants, il parut recouvrer tout à coup la pleine connaissance de sa position ; car il se leva vivement et dit :

— Messires, il m'est impossible de rester plus longtemps ici. Vos soupçons m'affligent cruellement. La force me manque pour vous prouver que vous devez remettre à plus tard le mouvement projeté. J'ai la conviction, oui, la certitude que votre tentative échouera. Ne reculez-vous point devant une effusion de sang qui sera inutile ? Ne tremblez-vous point à la pensée que, par ce soulèvement prématuré, vous pouvez rendre à jamais impossible la délivrance du Brabant ? Oh ! je vous en supplie à mains jointes, délibérez avec calme sur cet objet en mon absence ! Je n'ai pas perdu tout espoir en votre prudence...

Personne ne répondit. Les mêmes sourires railleurs accueillirent les paroles de T'Serclaes. Hugo Clutinc s'approcha de ce dernier et manifesta l'intention de quitter l'assemblée avec lui ; car T'Serclaes paraissait si ému, si profondément troublé et avait l'air si malade, que son ami crut devoir lui offrir son aide pour le reconduire ; mais T'Serclaes le remercia et dit qu'il préférait retourner seul.

Puis, bégayant un salut à peine intelligible, il quitta, en chancelant, la demeure de maître Grijspeert ; mais aussitôt qu'il eut fermé la porte der-

rière lui, il se mit à courir à travers les rues obscures comme un homme qui se croit poursuivi ou qui tâche d'échapper à un grand danger.

Peu à peu cependant il ralentit le pas. De temps en temps il poussait de profonds soupirs, murmurait des plaintes confuses, invoquant l'aide de Dieu; il n'avançait qu'en trébuchant. Le malheureux! seul, dans ces rues désertes et ténébreuses, il sanglotait à se briser la poitrine...

Il atteignit ainsi son hôtel et frappa très doucement à la porte. Le vieux serviteur, qui veillait dans le vestibule, l'ouvrit et dit :

— Messire, votre fils est dans votre chambre à coucher; il attend votre retour.

— O ciel! soupira T'Serclaes effrayé, sait-il donc que je suis sorti?

— Il est descendu presque en même temps que vous quittiez l'hôtel. Il a affirmé avoir entendu ouvrir la porte. J'ai eu beau nier, il n'a pas voulu me croire, il est entré dans votre chambre à coucher pour s'assurer si vous étiez au lit. Ne vous y trouvant pas, il a poussé un cri d'angoisse et s'est laissé tomber sur une chaise. Je n'ai pu savoir ce qui lui causait cet effroi : il paraissait croire que vous étiez menacé de quelque maladie grave; car il pleurait et s'écriait sans cesse : « Mon Dieu, protégez mon malheureux père ! » Il n'a pas voulu quitter votre chambre, où il est assis, pleurant peut-être encore.

T'Serclaes n'avait pas proféré un seul mot pour interrompre les explications de son domestique.

— Quelle lumière ! murmura-t-il en lui-même. Une inspiration du ciel!... Je vous remercie, André, dit-il au valet. Allez vous reposer. Je n'ai plus besoin de vos services.

Et, en achevant ces paroles, il entra dans la maison.

Il se dirigea vers sa chambre à coucher et en ouvrit la porte.

Éverard s'élança à sa rencontre, les bras étendus, en s'écriant :

— Ah ! merci, mon Dieu! C'est vous, mon père! Oh! comme j'ai tremblé pour vous!

Il voulut embrasser son père; mais en remarquant la pâleur de son visage et les traces des larmes qu'il venait de répandre, le jeune homme se retint. Il saisit la main de son père et dit en soupirant :

— Mon père, mon pauvre père, où avez-vous été si tard dans la nuit ? Vous êtes malade, vous avez pleuré, vous, mon père ? Ah ! combien vous devez être malheureux !

— Oui, mon fils, répondit T'Serclaes, je suis malheureux, désespéré, écrasé sous le poids d'une affreuse fatalité!

— Venez, asseyez-vous sur ce fauteuil... Là! reposez-vous quelques instants... Est-ce la crainte de l'Amman qui vous cause ces cruelles souffrances ?

— Cette crainte et d'autres choses encore plus terribles. J'ai le cœur comme écrasé... je ne puis parler! Je ne puis même pas prendre conseil ni trouver consolation auprès de vous. Cette situation est intolérable : le plus fort y succomberait comme moi... Asseyez-vous là près de moi et écoutez avec calme. Je vais vous révéler le secret de ma honte et de mon désespoir. En épanchant une partie de mon chagrin dans votre cœur, peut-être trouverai-je quelque soulagement.

Le jeune homme, vivement ému par l'accent solennel et sombre de son père, s'assit en face de lui sans dire un mot.

— Éverard, commença T'Serclaes, ce que je vais vous révéler est un secret que j'avais juré de garder. En vous le confiant, à vous qui êtes mon sang, je ne serai parjure que si vous le laissez échapper de vos lèvres. Promettez-moi donc, sur la tendre affection que vous avez pour moi, que jamais vous ne le trahirez, soit volontairement, soit par imprudence.

— Je vous le jure, mon père, répondit le jeune homme : votre secret descendra avec moi dans la tombe.

— Eh bien ! écoutez. Je vous ai dit que l'Amman m'a menacé de vous faire arrêter et de vous faire monter à l'échafaud, si le peuple venait à se révolter. Or, jugez de ma terreur; il est décidé que, dans peu de jours, un soulèvement des métiers éclatera! J'étais réellement, comme l'a deviné l'Amman, l'âme et l'organisateur de cette tentative, entreprise pour affranchir le Brabant et remettre notre princesse sur son trône. Mais, soit que la peur ait troublé mon jugement, soit que mon angoisse paternelle m'ait fait voir clair au fond des choses, j'ai la triste conviction que nous ne sommes pas assez forts pour risquer un soulèvement avec quelque chance de réussir. L'Amman exécuterait donc sa menace. O Éverard, je vous voyais déjà agenouillé sur l'échafaud... je voyais le glaive du bourreau briller sur votre tête...

— Pauvre père ! soupira le jeune homme.

— Sachez maintenant que moi et une vingtaine de doyens des métiers, avec d'autres ardents patriotes, nous avions formé une conspiration secrète, pour préparer la délivrance de notre pays. Avant-hier, dans une séance tenue pendant la nuit, nous avions résolu que le signal du soulèvement général serait donné la veille de Saint-Crépin, à dix heures du soir, par le son des cloches : c'était donc dans huit jours. Telles étaient

nos dernières dispositions, lorsqu'une lettre de l'Amman me fut remise; par cette lettre, le traître m'invitait à me rendre chez lui pour y recevoir communication d'un secret très important. L'assemblée m'ordonna de me rendre à cette étrange invitation. Vous savez quel secret terrible et fatal il m'a révélé, et comment il m'a juré de vous faire comparaître devant le banc des Échevins dès que le repos public serait troublé à Bruxelles... Le soir il y avait encore une réunion des conjurés; je devais leur rendre compte de mon entretien avec l'Amman. Le vrai secret — l'accusation de vol dirigée contre vous et appuyée par votre déclaration — je ne pouvais le leur révéler. Ils sont opiniâtres et violents dans leur amour de la patrie; la crainte d'être trahis les rend méfiants... Que pouvais-je leur dire? J'ai dû leur conseiller de remettre le mouvement à une époque indéterminée, malgré le danger de voir revenir le comte de Flandre. C'était en quelque sorte les engager à renoncer pour toujours à l'espoir de la délivrance. Voilà ce que j'ai fait... et... le cœur me saigne encore... Éverard, mon fils, comprenez ma honte et ma douleur : des accusations injurieuses se sont élevées contre moi. J'ai vu les yeux de mes amis briller d'indignation; ils ont accueili mes supplications par des rires moqueurs... L'affreux mot de traître a retenti à mes oreilles et, comme un poignard, a percé mon cœur!

De grosses larmes jaillirent de nouveau des yeux du vieux T'Serclaes, et il courba la tête sur sa poitrine.

— Traître! on vous a appelé traître? s'écria le jeune homme. Grand Dieu! maintenant je comprends votre mortel chagrin, ô mon malheureux père!

Éverard se mit aussi à pleurer; ses yeux fixes et ses lèvres frémissantes trahissaient la violence de ses émotions.

— Non, vous exagérez le sens de mes paroles, reprit T'Serclaes. Ils ne m'ont pas appelé traître; mais ils ont voulu dire qu'un traître n'agirait pas autrement que moi. Ce mépris, je l'aurais subi avec résignation; cette croix, je l'aurais portée sans faiblir, si la crainte de votre déshonneur et de votre mort ignominieuse avait été détournée de moi. Mais, Éverard, mon malheureux enfant, ils vous ont condamné, malgré mes prières, malgré mes supplications à mains jointes, malgré mon sacrifice! Ils ont de nouveau décidé de courir aux armes dans la nuit de la Saint-Crépin. Maintenant, si je ne puis coopérer à leur œuvre, les divisions éclateront parmi eux : les membres des lignages refuseront leur concours. Ah! il n'y a nul espoir de réussir! Terrible et affreuse situation! Être traître peut-être et pourtant ne pouvoir sauver mon enfant! Nous sommes bien malheureux, n'est-ce pas, mon pauvre Éverard?

Le jeune homme restait silencieux et paraissait réfléchir.

Soudain il releva la tête, et ses yeux s'enflammèrent d'un sentiment sublime.

— Père, dit-il, vous savez qu'après Dieu, vous êtes l'être que j'aime et respecte le plus; mais je puis parler librement, sans crainte de vous affliger ou de vous blesser, n'est-ce pas?

— Parlez, mon fils; entendre votre voix est pour moi une consolation.

— Eh bien, père, ma conviction est que vous seul êtes dans l'erreur : vos amis avaient raison.

— Ils avaient raison? s'écria T'Serclaes étonné

— Laissez-moi m'expliquer jusqu'au bout, je vous prie, mon père. Votre amour pour moi et votre inquiétude ont obscurci en vous le sentiment du devoir. Réfléchissez avec calme. Vous avez allumé le courage et le désir de la vengeance chez les métiers; vous avez tout préparé pour un formidable mouvement populaire; le jour en est fixé, tous les cœurs battent d'espoir et sont remplis du désir de voler au combat. Et, au moment même où la délivrance du pays va devenir une vérité, vous venez, vous, T'Serclaes, vous, le plus ardent défenseur de la souveraine du Brabant, vous venez briser le courage de vos amis en leur disant : « Courbez la tête et supportez avec résignation le joug de l'esclavage! » Certainement c'était une erreur. L'angoisse paternelle a troublé votre esprit. Revenez à vous-même et reconnaissez votre devoir!

— Que devais-je donc faire?

— Mon père, la pensée que l'Amman pourrait déshonorer notre nom et peut-être me faire mourir sur l'échafaud vous a fait oublier que nous avons des devoirs envers la patrie... Mais le sort que, sans le savoir, vous vouliez me préparer est une honte bien plus grande... Comment! je serais la cause de l'esclavage du Brabant, la cause du perpétuel exil de notre malheureuse princesse! Et je vivrais avec cette pesante responsabilité? Non, non, plutôt mille fois la mort!

— Vous croyez donc, mon fils, que je devais, sans hésiter, vous laisser monter sur l'échafaud? murmura T'Serclaes avec une douloureuse ironie. Ah! vous ne connaissez pas le cœur d'un père.

— Mais non, répondit le jeune homme que ses propres paroles enthousiasmaient; il y a un autre moyen d'échapper avec certitude à l'échafaud. Écoutez ce que je vais vous dire. Voici ce que je puis faire pour vous délivrer de cette perplexité qui vous rend faible et impuissant et voici ce que vous devez faire pour rester fidèle à votre serment, pour remplir votre devoir envers votre

souveraine et envers votre pays. Demain je quitte la ville et je me rends à Maastricht auprès de notre duchesse...

— L'Amman ne vous fera pas moins condamner, dit T'Serclaes en soupirant.

— Non, Dieu protégera le Brabant; le peuple vaincra... Et d'ailleurs qu'importe qu'on me condamne injustement? Ils n'oseront pas porter la main sur moi. Je ferai connaître là-bas à notre princesse l'infâme intrigue que le misérable traître a tramée contre moi. Quoi qu'il arrive, l'oppression du Brabant cessera un jour. Alors je reviendrai avec nos princes, et, au lieu d'être déshonoré à leurs yeux, ils m'estimeront et m'aimeront en proportion de ce que j'aurai souffert pour eux et de ce que vous, mon père, vous aurez fait pour leur cause. Avec tout le respect possible, j'ose vous dire : Voilà votre devoir. Pas plus tard que demain, vous allez trouver vos amis, vous leur donnez l'assurance que vous êtes toujours le même patriote ardent; vous leur promettez un concours sans bornes pour préparer, pour exécuter toutes les mesures à prendre pour le grand jour; vous fortifiez leur courage, vous ranimez leur confiance. En un mot, vous redevenez T'Serclaes, l'intrépide, le fier T'Serclaes, pour vous-même et pour tous. Ils vous acclameront avec joie, ils vous remercieront et vous honoreront comme auparavant... Et, si le peuple triomphe, ainsi que j'en ai le pressentiment, votre nom sera signalé dans les chroniques comme celui du libérateur de la patrie; car Bruxelles, en secouant le joug, rend la liberté au Brabant tout entier.

Sans dire un mot, T'Serclaes se jeta au cou de son fils et l'embrassa en pleurant; mais les larmes qu'il versait en ce moment étaient de joie et d'admiration. En effet, les énergiques paroles de son noble fils avaient relevé son âme abattue et ranimé dans son cœur le courage et la confiance.

— Merci, merci, Éverard. Votre pauvre père était plongé dans un abîme de chagrin et de honte; vous l'en avez retiré, vous l'avez sauvé; vous avez fait luire à ses yeux une lumière nouvelle. La sagesse parle par votre bouche... Oui, oui, mon fils, je redeviens T'Serclaes, digne d'un fils comme vous et prêt à verser la dernière goutte de mon sang pour le Brabant! Nous vaincrons! Et, si nous succombons dans la lutte, l'histoire dira que nous sommes tombés glorieusement pour l'honneur et la liberté du pays.

— Ainsi, mon père, vous approuvez mon projet? Je puis partir demain?

— Oui. Avant le lever du jour je serai sur pieds et j'enverrai André en avant avec nos deux meilleurs chevaux. Vous partirez un peu après lui et vous sortirez de la ville par la porte aux herbes potagères, comme si vous alliez vous promener dans la campagne. Vous rejoindrez, par quelques détours, la route de Louvain; vous marcherez ensuite jusqu'à Ternooi. Arrivé là, vous entrerez au *Lion d'Or*, où vous trouverez notre fidèle André avec les chevaux... Vous voyez, la clarté revient dans mon esprit!... Mais peut-être avez-vous un meilleur plan? Comment trouvez-vous le mien? Pourquoi secouez-vous la tête, mon fils?

— C'est que, mon père, je pense à Sabine. La quitter ainsi, sans prendre congé d'elle, sans un mot d'adieu! Et, si l'Amman m'accusait près d'elle et lui montrait la déclaration? Elle pourrait douter de mon honneur, me mépriser peut-être?

— Ne craignez pas cela, Éverard.

— Dans tous les cas, il serait cruel de soumettre le courage de Sabine à une pareille épreuve. La force humaine a des limites. Si elle apprenait que je me suis enfui sans lui dire adieu, sans le moindre avis... comme un vrai coupable... Non, non, cela ne se peut pas. Demain, avant de partir, je tâcherai de voir Sabine. Je corromprai les valets avec de l'argent, beaucoup d'argent s'il le faut, ou je pénétrerai de force dans l'hôtel.

— Oh, mon fils, si l'Amman l'apprenait, il pourrait vous faire immédiatement arrêter.

— Que non, mon père. Je comprends bien son désir et ses intentions. Entre ses mains, la crainte de mon arrestation est comme une épée de Damoclès qu'il tient suspendue sur nos têtes. S'il mettait la main sur moi, il sait très bien que vous n'auriez plus rien à ménager et que vous hâteriez même le moment de la révolte pour me tirer de prison. Il ne brisera pas si sottement l'instrument de sa force.

— Soit, mon fils, prenez congé de Sabine, si vous réussissez à la voir. Vous voulez lui parler du bijou volé et de la déclaration écrite? Faites-le avec prudence au moins, et ne dites rien, rien qui puisse lui faire soupçonner la conspiration ou le projet de soulèvement.

— Soyez sans inquiétude, il ne sortira pas de ma bouche un seul mot sur ce sujet. L'amour brûle dans mon cœur, mais il ne me fera pas oublier mes devoirs envers mon père et envers mon pays.

— Il est déjà tard, fit remarquer T'Serclaes; me voici consolé et rendu à la joie; mais les terribles émotions de ce jour ont brisé mes forces. Je dois me lever de bonne heure. Demain, nous reparlerons de votre départ. Que je vous embrasse encore une fois et que je vous bénisse, mon bon, mon noble fils, et puis nous irons nous reposer.

Ils s'embrassèrent avec toute leur âme, puis Éverard quitta la chambre de son père.

X

Dans la rue de l'Étuve, aux environs du coin des Foulons et parmi de modestes maisons de gens de métier ou de petits marchands, s'élevaient les formidables tours et la façade crénelée d'un solide château fort.

Cet édifice devait prendre jour par derrière, sur un jardin; car on n'apercevait, du côté de la rue et à une grande hauteur, que deux ou trois petites fenêtres défendues par des barreaux de fer. La porte de ce château fort était tellement renfoncée de plaques de fer fixées par d'énormes clous, qu'elle avait l'air d'un giganstesque bouclier.

C'est à cette porte que frappa Éverard T'Serclaes un peu avant huit heures du matin.

Il s'y serait présenté plus tôt, s'il n'avait craint que Sabine ne fût pas encore levée.

Son cœur était oppressé et il secouait la tête en signe de doute, pendant qu'il attendait que la porte s'ouvrit.

Depuis un mois il s'était présenté bien souvent à cette porte, et toujours il avait obtenu la même réponse décourageante : *On était absent.* Comment allait-on le recevoir? sans doute de la même façon. Et pourtant, coûte que coûte, il devait voir Sabine et lui parler.

Recourir à la violence, passer sur le corps aux domestiques et pénétrer dans l'hôtel, c'était un moyen extrême et dangereux ; néanmoins, si le jeune homme ne pouvait réussir autrement, il était décidé à faire usage de ce moyen.

Il entendit grincer les verrous et se tint prêt.

La porte fut entrebâillée doucement, avec précaution ; mais, avant que le valet fût sur ses gardes, Éverard était entré.

Le domestique stupéfait le regarda avec colère, et, sans attendre une question; il dit au jeune homme :

— Messire T'Serclaes, vous venez encore une fois pour rien : madame Van der Aa n'est pas à la maison ni mademoiselle non plus. Vous m'exposez inutilement. Mes maîtresses et messire l'Amman m'ont défendu de laisser franchir la porte de l'hôtel par qui que ce soit. On me punira.

— Oh! pour cette fois, soyez sincère, je vous prie, dit Éverard. Vos maîtresses sont à la maison.

— Je vous assure qu'elles n'y sont pas. Hier matin, elles sont parties en voiture. Pour où, c'est ce que j'ignore. Allez-vous en messire; j'ai à faire une besogne très pressée.

— Écoutez-moi. J'apporte aux dames Van der Aa une nouvelle très importante d'où peut dépendre leur avenir. Si vous m'empêchez d'arriver près d'elles, vous serez la cause d'un grand malheur.

— Ah! oui, une importante nouvelle! Vous voulez me tromper, messire.

— Annoncez-moi, et elles vous récompenseront généreusement; moi, de mon côté, je saurai reconnaître votre complaisance. Voici un petit à-compte.

En disant ces mots, Éverard mit trois écus dans le main du domestique. Celui-ci considéra avec surprise les brillantes pièces d'or et murmura :

— Ce que vous avez à communiquer à madame Van der Aa peut être, en effet, très important, messire ; mais croyez-moi, je vous ai dit la vérité ; mes maîtresses ne sont pas à la maison.

— Hélas! ce serait bien fâcheux si je ne pouvais pas leur parler aujourd'hui. Pour leur bonheur, dites-moi, je vous prie, où elles se trouvent. Il faut absolument que je les voie. Tenez, voilà encore trois écus.

— Écoutez, messire, fit le valet à voix basse; mais que jamais personne n'apprenne de qui vous l'aurez su : mes maîtresses sont allées à la messe à l'église des Frères Notre-Dame, rue du Chêne. Ne faites semblant de rien ; promenez-vous de ce côté, vous les rencontrerez certainement.

— C'est bien, je vous remercie.

Le jeune T'Serclaes se hâta de quitter l'hôtel. Il traversa la rue de l'Étuve et tourna le coin de la rue du Chêne.

Le grand couvent des Frères Notre-Dame s'offrit à sa vue juste au moment où la foule sortait de l'église. Il s'arrêta et regarda.

La foule des fidèles avait disparu dans différentes directions et il commençait à craindre que le valet ne l'eût trompé, lorsqu'enfin il vit sortir de l'église madame Van der Aa et sa fille, suivies d'une femme de chambre et d'un domestique.

De loin Sabine lui souriait, et ses yeux brillaient d'une joyeuse surprise : sa mère, au contraire, le regardait avec sévérité et d'un air de reproche. Mais lui, sans hésiter, s'approcha des deux femmes, les salua vivement: puis, d'une voix assez basse pour n'être pas entendu des domestiques, il dit à la mère de Sabine :

— Madame, il faut que je vous parle à l'instant même.

— Oh! messire T'Serclaes, vous agissez avec imprudence et témérité, répondit la vieille dame. Vous oubliez vos promesses. Pourquoi exciter la colère de l'Amman? Soyez raisonnable; laissez-nous passer et poursuivez votre chemin.

— Un sort inexorable me poursuit, madame, et m'oblige à vous désobéir. Vous m'écouterez. J'ai un secret terrible à vous révéler.

— Un secret terrible! soupira Sabine.

— Eh bien, j'écoute, dit la mère. Dépêchez-

vous, soyez bref. Déjà vous nous avez arrêtées trop longtemps, les domestiques nous épient.

— Je ne puis parler ici dans la rue, madame. Permettez que je vous suivre à votre hôtel.

— A notre hôtel ? Impossible!

— Il le faut, dit Éverard. Je vais partir, je fuis ma ville natale et même mon pays. Le déshonneur, une honte éternelle, la mort même me menace! Qui sait si je vous reverrai jamais. Sabine et vous, madame, vous devez connaître la cause de ma fuite. A vos yeux du moins, je ne veux pas être déshonoré.

Bien qu'une vive terreur se peignît sur ses traits, la noble dame hésitait encore.

Sabine joignit les mains et supplia sa mère avec des larmes dans les yeux.

— O mère! consentez, je vous prie! Ne vous laissez pas retenir par la crainte de l'Amman. Éverard fuir ! Menacé de mort! Oh! mon Dieu, c'est impossible !

— Soit! messire T'Serclaes, accompagnez-nous jusqu'à notre hôtel, dit enfin madame Van der Aa; confiez-nous ce terrible secret. Oh! vous m'effrayez! Sabine, ma pauvre enfant, la vie n'a donc pour vous que des chagrins?

Le petit groupe se dirigea vers la demeure de madame Van der Aa. Le trajet se fit sans qu'une parole fût échangée entre les trois personnes. Les domestiques, qui suivaient à une courte distance, parlaient au contraire avec une certaine animation.

— Oui, oui, c'est messire T'Serclaes, disait le valet, je le connais bien. Il est venu frapper à notre porte bien des fois. Si nous lui avons tenu l'hôtel si bien fermé, c'était pour l'empêcher de voir mademoiselle. Dans quelle colère l'Amman va entrer en apprenant cette rencontre !

— Mais il ne l'apprendra pas, Michel.

— Ne pas l'apprendre, Catherine? Aussitôt que je pourrai m'échapper, je courrai lui dire ce qui s'est passé.

— Fi, fi, causer du chagrin à notre pauvre demoiselle !

— Je sais bien à quelles conditions l'Amman m'a fait entrer au service de madame Van der Aa. Le devoir est le devoir... Mais mes yeux ne se trompent-ils pas? messire T'Serclaes entre dans notre hôtel. Oh ! si l'Amman le savait !

En effet, au grand ébahissement des domestiques, Éverard suivit les nobles dames à travers le long vestibule de l'hôtel et pénétra avec elles dans un salon.

La porte fut fermée à l'intérieur.

— Parlez, Éverard, je vous en supplie ! s'écria Sabine. Vous allez quittez votre patrie! Oh! je meurs de frayeur et d'angoisse !

— Oui faites-nous vite connaître ce secret et quittez notre demeure, ajouta la mère. Dieu veuille qu'il ne soit pas aussi terrible que vous nous le faites craindre !

— Veuillez vous asseoir, mesdames, dit Éverard; mes explications exigent du temps... Moins terrible, dites-vous, madame? Je devrais pleurer et trembler; mais mon cœur se soulève d'indignation contre l'injustice, la basse intrigue et la scélératesse qui m'ont choisi pour victime... Un moment de patience, vous allez tout savoir.

Lorsque le jeune homme fut assis entre Sabine et la mère de celle-ci, il se mit à raconter dans tous ses détails l'histoire du bijou volé, du capitaine Goffredo, du juif de l'Allée des Chats, et des menaces de l'Amman.

— Vous allez comprendre, Sabine, continua Éverard, comment la méchanceté et la haine ont su exploiter contre moi, contre vous et contre mon père, une action si simple... Le lendemain de sa fête, Van Heetvelde a envoyé ses agents les plus habiles à la recherche du bijou. L'un d'eux l'a retrouvé chez le juif Niceforo; et la déclaration signée par moi a été remise aux mains de l'Amman. Celui-ci alors a invité mon père à se rendre chez lui et lui a montré la déclaration, en affirmant que j'étais le coupable, que c'était bien moi qui avais volé son bijou. Quelque énergie que mon père ait mise à protester contre un soupçon aussi infâme, l'Amman n'en a pas moins persisté dans son accusation. La déclaration, prétendait-il, était une preuve accablante, et, en sa qualité de chef de la justice, au nom du comte, il se voyait obligé de me faire arrêter.

Les figures des deux nobles dames exprimaient le plus vif étonnement; mais ce qu'elles entendaient leur paraissait tellement impossible qu'un sourire d'incrédulité parut sur leurs lèvres. Le regard de Sabine brillait d'indignation.

— Vous, Éverard, capable d'une action aussi vile! s'écria la jeune fille. L'Amman sait fort bien que c'est impossible, soyez-en sûr. Il veut seulement vous effrayer, vous causer du chagrin, par pure méchanceté.

— En effet, Éverard, ne vous laissez pas troubler par cette vaine accusation, dit madame Van der Aa. Vous faire arrêter? Mais il devrait alors vous faire comparaître sans délai au banc des échevins. Qui, dans Bruxelles, croirait qu'Éverard T'Serclaes, si riche, si honorable, est un voleur? L'Amman ne réussirait qu'à s'attirer la haine publique; la honte serait pour lui seul. Est-ce la crainte d'une poursuite aussi ridicule qui vous pousse à quitter votre pays? Alors restez tranquillement.

— Oui, restez, Éverard, ne sortez pas de

Bruxelles. Vous n'avez rien à redouter : l'Amman n'oserait pas mettre à exécution son odieuse menace.

— Je vous suis reconnaissant, profondément reconnaissant, répondit le jeune homme. Un soupçon aussi injurieux pour moi ne peut trouver le chemin de vos nobles cœurs. C'est pour moi une bien douce consolation et la source d'un courage invincible; mais écoutez-moi encore un instant avec calme. Votre cœur pur ne comprend pas tout de suite jusqu'où peut aller la soif de la vengeance chez un homme ambitieux. L'Amman a dit qu'il me ferait arrêter, comparaître au banc des échevins et condamner à l'échafaud, à la mort infamante des voleurs de nuit. Mon père et moi nous avons ri d'abord de cette menace, vaine en apparence; mais, après réflexion, nous avons été terrifiés de sa gravité. Goffredo, l'unique personne qui pût prouver mon innocence, est mort. La déclaration de dépôt témoigne contre moi; les échevins sont d'ardents partisans de l'Amman et de plus ses instruments aveugles. Si j'étais cité au banc des échevins, ma condamnation serait certaine...

Sabine ne put retenir un léger cri de terreur, et se prit à pleurer.

— Mais non, vous vous trompez, répartit madame Van der Aa. Je connais bien l'Amman; il est opiniâtre, en effet, et n'est pas très scrupuleux sur l'emploi des moyens pour atteindre son but; mais tout sentiment d'honneur ne lui est pas devenu étranger. Qu'il vous menace, cela ne m'étonne pas; mais qu'il ose réaliser une perfidie aussi inouïe, cela me paraît incroyable.

— N'oubliez pas, madame, qu'en ceci l'Amman vise un triple but — d'une triple importance pour lui... Il est l'ennemi mortel de mon père : il croit, à tort ou à raison — il ne m'appartient pas d'examiner cela — que mon père excite le peuple à la révolte contre lui et le comte de Flandre. Se venger, frapper le père dans le fils, et, en déshonorant la famille, ôter à son chef toute influence, toute considération; me charger de honte, souiller pour toujours mon nom d'une tache ineffaçable, et ainsi — du moins il l'espère — rendre impossible un mariage entre Sabine et moi, n'est-ce pas suffisant pour pousser à une action d'une iniquité révoltante un homme aussi fourbe, aussi ambitieux que l'Amman?

— C'est horrible! murmura madame Van der Aa, persuadée cette fois que l'Amman serait capable d'exécuter ses menaces.

— O mon pauvre Everard! gémit Sabine en versant des larmes amères, notre vie, depuis le malheur de nos souverains, n'est qu'angoisse et que souffrance... Vous, au banc des échevins! Vous condamné comme voleur! c'est impossible! J'en mourrais certainement.

Le jeune homme saisit la main de la jeune fille et dit d'un ton consolant :

— Ce qui me tourmentait le plus, c'était l'affreuse pensée que vous, que votre mère peut-être, auriez pu douter de mon honneur. Tout témoigne contre moi, et la calomnie est un serpent qui répand son venin dans les cœurs les plus nobles. Mais maintenant que je vous ai parlé et que je suis bien sûr qu'une accusasion comme celle qui pèse sur moi ne m'ôtera pas votre estime ni votre affection...

— Vous souffrez parce que vous m'aimez, Éverard, interrompit la jeune fille. Cette injuste persécution vous rend doublement cher et doublement digne à mes yeux. Si l'Amman se figure pouvoir nous séparer l'un de l'autre par la calomnie, il se trompe. Je vous resterai fidèle jusqu'à la mort!

— Merci, oh! merci, bonne Sabine!... Et vous, madame, me refuseriez-vous la main de Sabine, parce qu'une accusation sans fondement aurait jeté, en apparence, une tache sur mon nom?... Répondez-moi, je vous en supplie; j'ai assez de courage pour ne pas ployer sous ma destinée, si amère et si accablante qu'elle soit.

— O Éverard! vous êtes au-dessus d'une calomnie aussi insensée, dit la vieille dame. Je continuerai à vous porter la même estime qu'auparavant, et je considérerai toujours comme un bonheur et un honneur de vous voir un jour l'époux de ma fille et de vous nommer mon fils.

— Oh! que ces bienfaisantes assurances me rendent fort! s'écria le jeune homme. Consolez-vous donc toutes deux. Dieu me protégera. Il nous éprouve durement; mais il ne laissera pas le mal triompher. Des jours de bonheur luiront pour nous Sabine. Ayez confiance et ne vous attristez pas en mon absence. Si je quitte Bruxelles et le Brabant, c'est pour mettre l'Amman dans l'impossibilité de me faire emprisonner. Je me rendrai dans le Limbourg, auprès de notre duchesse Jeanne. J'expliquerai tout à nos souverains. Si je conserve leur estime et leur faveur, peu m'importe l'opinion des ennemis de mon pays. Je resterai avec notre duchesse jusqu'à ce qu'elle rentre dans le Brabant... Allons, ne pleurez pas si amèrement, Sabine; ne vous laissez pas effrayer par l'idée de mon départ : mon exil ne sera pas long... Quel bruit! Que signifie ceci? Cette voix? dit-il en écoutant tout surpris et en se levant avec précipitation.

— Ah! mon Dieu! l'Amman dans notre hôtel, dit madame Van der Aa, devenue toute pâle.

— Sauvez-vous, Everard. Vite cachez-vous! s'écria Sabine en courant vers une porte.

— Me cacher, oh! non, jamais!

— Nos domestiques nous ont trahis, dit la mère



Il s'arracha de ses bourreaux. (Page 96.)

de Sabine. Au moins restez calme, Éverard, contraignez-vous, ne l'irritez pas davantage.

— Je serai calme, madame : c'est pour moi un devoir. Ne dites pas que je veux quitter la ville...

— Le voilà, ô ciel !

En effet la porte s'ouvrit et l'Amman entra, les yeux enflammés de colère.

Le jeune homme s'inclina profondément devant lui, et le regarda sans dire un mot, sans orgueilleuse bravade mais aussi sans crainte.

— Votre présomption et votre imprudence, messire T'Serclaes, m'étonnent au delà de toute expression, commença l'Amman, dominé en quelque sorte par le regard tranquille du jeune homme. Vous savez qu'en vous trouvant ici, je dois être furieux contre vous. Dans la situation où vous êtes, vous osez risquer de me pousser à bout? Quelle audace!... Que faites-vous ici?

— Le soin de mon honneur m'a fait prendre la résolution de pénétrer dans cet hôtel et même d'employer la violence à cette fin si c'eût été nécessaire, messire l'Amman, répondit Éverard avec calme. On pouvait m'accuser ici ; j'ai voulu prévenir la calomnie.

— Comment ! vous avez été assez téméraire pour oser parler du bijou à ces dames ?

— Je leur ai tout dit, messire.

— Ah, ah, ricana l'Amman. Elles savent donc que pendant la soirée que j'ai donnée, un bijou de haut prix a été volé dans ma chambre à coucher et que c'est vous qui, le même soir, avez engagé ce bijou chez un juif pour cent écus?

— Oui, messire; elles savent également que le capitaine Goffredo m'a prié d'aller engager le bijou pour son compte...

— Rien ne le prouve ; la déclaration du dépôt au contraire...

— Oh ! Van Heetvelde, comment est-il possible?

interrompit la vieille dame en s'avançant vers l'Amman et en levant ses bras au ciel. Oseriez-vous affirmer que réellement vous croyez à la culpabilité de messire Everard? Non, comme nous, vous êtes certain que Goffredo a dérobé le bijou.

— Pas du tout, madame.

— Et vous croyez qu'Éverard T'Serclaes...? Cette pensée seule est une affreuse calomnie!...

— C'est une monstrueuse iniquité! dit Sabine dont l'indignation avait séché les larmes.

— Heureusement, messire, Dieu sait lire dans nos consciences, dit le jeune homme.

Ce langage hardi blessa l'Amman. Il répondit avec un sourire sarcastique :

— Je n'ai pas à examiner de plus près cette affaire. La déclaration de dépôt est un témoignage irréfutable; — pour vous être agréable, je dirai que c'est une présomption accablante. Mais mon opinion personnelle ne signifie rien. Si c'est moi qui réclame, au nom de mon maître, les rigueurs de la justice contre les malfaiteurs, ce n'est pas moi qui juge. Quel que soit le vrai coupable, mon devoir exige que je fasse comparaître messire Éverard T'Serclaes au banc des échevins. Jusqu'aujourd'hui j'ai hésité; mais qu'on n'abuse pas de ma patience, sinon je serai sans miséricorde! La déclaration ne me laisse aucun doute sur la nature de de la sentence que le banc des échevins prononcerait. L'échafaud, le bourreau, un nom à jamais déshonoré.. ..

Ces paroles firent trembler Sabine comme une feuille et lui arrachèrent un cri d'angoisse. Surmontant l'aversion qu'elle éprouvait pour son persécuteur, elle s'élança vers lui, se laissa tomber à ses genoux et levant ses mains vers lui, elle implora sa justice et sa pitié; mais ses supplications respiraient tant de tendresse et d'amour pour Éverard qu'au lieu d'émouvoir Van Heetvelde, la jeune fille ne réussit qu'à augmenter sa colère.

Sa mère se joignit à elle, et toutes deux, par leurs larmes et leurs prières, essayèrent de toucher l'Amman.

— Grâce, pitié! Il est innocent! ne le faites pas comparaître au banc des échevins! s'écriaient-elle au milieu de leurs larmes.

Mais l'Amman s'éloigna d'elles avec impatience, et se tournant vers le jeune homme, il lui dit :

— Savez-vous ce que j'ai dit à votre père?

— Oui, messire, je sais tout, répondit Éverard avec un sang-froid parfait.

— Comment alors osez-vous venir me calomnier ici et effrayer inutilement des femmes innocentes? Oui, je devrais vous faire arrêter et condamner. Et que fais-je au contraire? Je vous offre un moyen infaillible d'éloigner de vous tout soupçon et même d'anéantir la déclaration de dépôt. Votre sort est entre vos mains, ou du moins dans celles de votre père. Je suis sûr que vous m'avez accusé devant ces nobles dames de fourberie, de méchanceté et de soif de vengeance; et moi, qui possède le moyen de vous ruiner pour toujours, vous et votre père, je consens à en laisser échapper l'occasion et je veux épargner à votre nom la flétrissure honteuse qui est sur le point de le souiller? Avez-vous fait aussi connaître à ces dames à quelles conditions j'écarterais de vous deux le malheur qui vous menace?

Le jeune homme secoua la tête en signe de dénégation. Sabine et sa mère le regardaient d'un air étonné et interrogateur.

— Alors je le leur dirai, reprit l'Amman. Madame Van der Aa et sa fille jugeront lequel de nous agit avec le plus de sincérité et d'honnêteté. Votre père, messire, est pour moi un ennemi acharné depuis bien des années. Je sais qu'il profite de l'absence du comte pour exciter secrètement le peuple contre notre souverain et contre moi. Il espère que les métiers courront aux armes, et que, s'ils triomphent, ma tête roulera sur l'échafaud — la tête du *traître*, n'est-ce pas? — J'ai montré à votre père la reconnaissance signée par vous et je lui ai dit : « Le sort que vous me préparez, je puis le faire subir à votre fils. Eh bien! je consens à croire à son innocence, même j'anéantirai sous vos yeux cet écrit qui peut vous être fatal, si vous tenez les métiers en repos jusqu'au retour de notre gracieux seigneur et comte. Mais si, au contraire, les métiers se révoltent et descendent en armes dans la rue, oh! alors je me venge sur votre fils; et, obéissant à la loi, je le fais saisir et paraître comme voleur au banc des échevins. » Vous voyez, nobles dames, que je ne suis ni si cruel ni si faux qu'on voulait bien vous le faire accroire. N'ai-je pas le droit, le devoir sacré de défendre ma propre vie et la couronne de mon souverain? Le vieux T'Serclaes peut tout sur son peuple. Donc, si son fils est cité au banc des échevins et frappé d'une condamnation déshonorante, à qui la faute? A moi? Pas du tout; mais bien au vieux, à l'opiniâtre T'Serclaes.

Ébranlée par ces paroles, madame Van der Aa portait sur le jeune homme un regard interrogatif comme pour demander une explication. Mais Éverard, n'osant parler dans la crainte de trahir les secrets de son père, se contentait de hocher la tête avec dédain.

Ce silence parut étonner Sabine elle-même.

— Et maintenant que ces nobles dames savent tout, reprit Van Heetvelde, je vous invite à quitter sur l'heure cet hôtel, et vous défends formellement d'y remettre jamais les pieds; sinon vous aurez tout à craindre de ma colère.

Éverard avait déjà fait quelques pas en arrière et s'apprêtait à adresser un dernier adieu à Sabine et à sa mère; mais l'Amman le retint d'un geste et lui dit :

— Encore un mot cependant. Portez à votre père un avis de ma part. Il m'a été rapporté qu'il entretient des relations secrètes avec notre ci-devant duc Wenceslas. Hier encore un messager envoyé par lui a dû partir pour le Limbourg. Je devine parfaitement sa ruse, car il veut me tromper. Il feindra de tenir le peuple en repos, mais seulement jusqu'au moment où Wenceslas enverra des bandes armées dans le Brabant. Alors les métiers pourraient se soulever et vaincre peut-être. N'est-ce pas là son espoir? espoir chimérique, car le comte de Namur et les Liégeois ont mis en campagne de nouvelles troupes; et il y a peu de jours, l'armée ducale a encore subi deux défaites. Wenceslas voit ses soldats passer en masse à l'ennemi, parce qu'il n'a pas de quoi les payer. Les banquiers tiennent leurs caisses fermées pour lui, et personne ne veut plus rien lui prêter. Il ne peut même pas suffire à ses propres besoins. Avant peu, il devra renoncer à toute nouvelle tentative faute d'argent. N'est-ce pas folie d'espérer qu'il puisse jamais ressaisir son duché perdu? Dites-le à votre père et conseillez-lui de renoncer à une espérance illusoire. S'il le fait sincèrement, vous pourrez être sans inquiétude et vous échapperez au terrible danger suspendu sur votre tête. Allez maintenant et ne méprisez pas mes paroles si généreuses, ou le châtiment ne se fera pas attendre.

— Mesdames, dit le jeune homme, le respect seul pour mon père, et mon désir de ne pas irriter messire Van Heetvelde m'empêchent de répondre. Il me suffit de faire remarquer que mon innocence ressort clairement de ses paroles mêmes. Quant au reste, j'en appelle à la justice de Dieu et à la vôtre. Recevez mes adieux. Au revoir, je l'espère!

D'un regard farouche, Van Heetvelde lui montra la porte.

Sabine semblait prête à s'élancer pour lui serrer encore une fois la main, mais l'Amman la retint d'un signe impérieux. Elle s'arrêta, les yeux pleins de larmes.

— Votre père tient en ses mains votre bonheur et votre vie; qu'il ne l'oublie pas! cria l'Amman, s'adressant à Éverard.

Celui-ci quitta l'hôtel et se dirigea en toute hâte vers la Grand'Place.

Lorsqu'il eut atteint l'extrémité de la rue de la Colline, aux environs dn Spiegelbeke, il ralentit peu à peu son pas rapide, et marcha les yeux baissés, comme plongé dans une profonde méditation. Mais cet air d'abattement fit bientôt place à une vive expression de courage et de confiance. Ce fut presque en courant qu'il gravit la rue de Berg et atteignit son hôtel au fond de l'*Etengat*.

Lorsqu'il entra dans la grande salle, son père vint à sa rencontre en disant :

— Comme vous êtes resté longtemps, Éverard! Avez-vous vu Sabine?

— Oui, mon père; j'ai vu aussi l'Amman.

— l'Amman! Où donc?

— A l'hotel de Van der Aa.

— Et que vous a-t-il dit?

— Sabine et sa mère savent tout. Quoi qu'il arrive, Sabine me restera fidèle; la calomnie ne pourra rien sur son cœur.

— Mais l'Amman vous a-t-il parlé du bijou?

— Oui, mon père; il n'a fait que répéter, en présence de madame Van der Aa et de sa fille, les menaces qu'il vous a faites.

— Il veut vous accuser au banc des échevins?

— Si le peuple ne reste pas tranquille.

— Oh! vite, partez, mon fils!

— Non, mon père; je n'ai pas besoin d'y mettre tant de précipitation. L'Amman ne songe pas encore à me faire arrêter... Il m'a chargé d'une commission pour vous.

— Une commission pour moi? De sa part?

— L'Amman prétend savoir que vous entretenez des relations secrètes avec notre duc Wenceslas.

— C'est vrai, mon fils.

— Et il croit que vous tiendriez le peuple en repos jusqu'à ce que le duc pénètre dans le Brabant avec une armée; mais, selon Van Heetvelde, cet espoir est insensé, attendu que nos souverains sont complétement impuissants, qu'il sont à bout de ressources et qu'eux-mêmes souffrent du manque d'argent. Leurs soldats n'étant pas payés passent à l'ennemi; et, il y a peu de temps, leur faible armée a encore subi deux défaites.

— N'ajoutez pas foi à ces mauvaises nouvelles, mon fils, dit T'Serclaes avec accablement. Van Heetvelde exagère les difficultés de la position du duc. Sans doute, il souffre du manque d'argent; mais cette détresse ne va pas cependant si loin que l'Amman veut bien le dire.

— Quoi qu'il en soit, mon père, les paroles de notre ennemi ont fait naître en moi une résolution que vous approuverez, j'en suis sûr. La pauvre princesse Jeanne a été notre bienfaitrice quand elle était dans la prospérité; maintenant elle se trouve dans le malheur, je suis riche; mon héritage maternel m'a mis en possession de grands biens. Je veux tout sacrifier, tout engager, tout convertir en argent, pour venir en aide à mes souverains.

— Mais, mon fils, l'Amman ne vous a pas dit la vérité. Nos souverains ne souffrent pas personnellement du manque d'argent. Seulement ils

n'en ont pas assez pour payer leurs soldats et surtout pour recruter un nombre d'hommes suffisant.

— C'est égal, mon père. Dans ce cas, je consacre ma fortune à lever de nouvelles troupes dans le Limbourg même et aux frontières d'Allemagne. J'en demande l'autorisation à notre souverain, et je me place moi-même a la tête de mes soldats. Je marche contre l'ennemi et j'expose ma vie cent fois s'il le faut; je presse le duc d'agir avec vigueur; nous battons le comte de Namur et les Liégeois, que nous forçons à évacuer le Limbourg... Et, si l'insurrection n'a pas réussi ou n'a pas encore éclaté, nous entrons triomphants dans le Brabant et nous délivrons tout d'abord Bruxelles!

T' Serclaes contemplait son fils avec admiration ; ses yeux brillaient d'enthousiasme ; cependant son inquiétude paternelle l'empêchait de se laisser gagner tout à fait par l'ardente confiance du jeune homme.

— Cependant, mon fils, objecta-t-il, si le duc venait à échouer dans cette entreprise? Votre héritage maternel serait perdu.

— Oui mon père. Eh bien, en ce cas je partagerais le sort de nos souverains. Après avoir combattu courageusement à leurs côtés, je saurais souffrir avec eux les tristesses de l'exil... en conservant l'espoir qu'un jour le Brabant recouvrera sa liberté...

T'Serclaes secouait la tête en réfléchissant, mais en même temps un clair sourire illuminait son visage.

— Vous approuvez mon projet, mon père ? demanda Éverard avec une légère teinte de tristesse.

— Quoi qu'il arrive, mon fils, je veux être de moitié dans votre sacrifice, et je cherche dans mon esprit les moyens de vous aider à exécuter votre généreuse résolution.

— Ces moyens sont très simples, père. Je prendrai avec moi tous mes titres de propriété. Le riche banquier Oberstein, qui a suivi nos princes, à Maestricht, me prêtera, sur de bonnes et soldes garanties, tout l'argent que je voudrait.

— C'est le vrai moyen. Je vous remettrai une lettre pour le banquier allemand; au besoin, j'engagerai chez lui une partie de mes biens. Vous avez raison, mon fils : l'enjeu que nous exposons dans cette partie n'est pas seulement le bonheur de nos souverains et la liberté de notre patrie; c'est en même temps notre propre honneur et notre propre vie. En donnant tout notre or et tout notre sang pour ces biens si précieux, nous ne les payons pas trop cher... Voilà la clef de ma caisse; vous y trouverez les titres. Prenez autant d'argent que vous pouvez en cacher sur vous. Pendant ce temps, je vais écrire la lettre pour le banquier Oberstein... Allons, mon fils, hâtez-vous ; le jour s'avance; il est temps de vous mettre en route.

Éverard prit la clef et sortit du salon.

T'Serclaes avait écrit la lettre et l'avait scellée de son sceau, quand Éverard rentra dans la salle. Le jeune homme ne portait aucun paquet apparent et n'avait sur ses épaules qu'un léger manteau. Rien ne faisait soupçonner qu'il allait entreprendre un long voyage.

— Voici la lettre, dit le père; je me procurerai encore quelque argent dans Bruxelles même et je vous le ferai parvenir le plus tôt possible. A la cour du duc, vous rencontrerez messire Van Beersel. Quand vous aurez quelque chose à me mander, vous pouvez le lui confier. Il connaît une voie sûre pour me faire parvenir secrètement lettres et nouvelles. Dieu veuille que notre tentative de la veillée de Saint-Crépin réussisse; si nous manquons notre coup ou s'il est impossible de le hasarder, alors, mon fils, tout notre espoir reposera sur vous.

— Je ferai mon devoir, mon père. Soyez tranquille, vous entendrez parler de moi. Oh ! si je pouvais devenir le principal artisan de la délivrance du Brabant, comme vous seriez fier de moi ! Je tâcherai qu'il en soit ainsi, mon père, et je ne reculerai devant rien, ni devant la puissance de l'ennemi, ni devant le danger, ni devant la mort.

— Allons, Éverard, mon noble fils, que je vous presse encore une fois sur mon cœur pour vous dire adieu.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et échangèrent un long et ardent embrassement.

— Dieu vous garde, cher père !

— Qu'il vous conduise, mon fils !

— Adieu !

— Adieu !

Éverard quitta la salle pour commencer son périlleux voyage. Son père ne l'accompagna pas jusqu'à sa sortie, mais il le regarda s'éloigner en soupirant.

XI

La veillée de la Saint-Crépin était enfin arrivée. Encore une heure, et le signal du soulèvement allait retentir au milieu des ténèbres.

T'Serclaes était dans une salle de son hôtel, tenant en main une longue épée. Ses yeux brillaient de joie; il considérait, en souriant, l'arme étincelante, et paraissait absorbé dans une rêverie profonde.

Un léger coup frappé à la porte vint le sur-

prendre au milieu de ses réflexions; il posa son épée sur une cotte de mailles étendue sur la table.

Un homme entra; il arrivait directement du dehors, car il était entièrement enveloppé dans un manteau brun et avait encore le capuchon rabattu sur la tête.

— Eh bien, Roelof, comment vont les affaires? Toujours bien? demanda T'Serclaes.

— Très bien, messire, répondit l'autre en s'inclinant. Je ne suis pas resté longtemps dehors, et pourtant j'ai rempli entièrement ma mission.

— Avez-vous parlé à Jean, le batteur d'or?

— Oui, messire, et aussi à Pierre le forgeron. Leurs compagnons sont devenus si nombreux, depuis ce matin, qu'à défaut de glaives et de piques, on les a armés de haches, de couperets et même de barres de fer. Tous se tiennent prêts, et au premier coup de la cloche de Saint-Nicolas, ils se précipiteront vers le Marché. Ils se mettront en ordre en face du *Sanglier* et attendront votre arrivée ou vos ordres.

— Savent-ils que les Bruxellois, pour se reconnaître dans l'obscurité, doivent crier: Saint-Michel! Saint-Michel!

— Ils le savent, messire, et ils pousseront ce cri avec tant de force, que la ville en frémira. Ils brûlent de courage et sont impatients de voler au combat. Soyez sûr, messire, qu'il n'épargneront pas leur sang... Hourra! hourra! Aujourd'hui Bruxelles redevient libre!

— Du calme pourtant, mon bon Roelof, fit T'Serclaes touché de l'enthousiasme de son serviteur. Quel est l'aspect de la ville? Tout est-il tranquille?

— Je me suis rendu à la fête des cordonniers. La société y est extrêmement nombreuse. Devant la porte du *Pand* il y a beaucoup de curieux, et même parmi eux quelques soldats du comte regardent en riant. Pauvres mercenaires de l'oppresseur étranger! ils ne voient pas le glaive suspendu sur leurs têtes! J'ai passé quelques moments dans le *Pand*. On y chante et l'on y danse, comme s'il ne se tramait rien; mais, au premier tintement qui partira de la tour Saint-Nicolas, la fête s'éteindra comme par magie, et tous les danseurs se jetteront sur leurs armes.

— Ainsi nous pouvons espérer que notre secret a été gardé et que l'Amman ne soupçonne rien?

— Il ne soupçonne absolument rien, messire. En revenant, j'ai passé devant le palais des princes, la porte Sainte-Gudule et la porte aux herbes potagères. Nulle part un seul homme de plus que la garde ordinaire; nulle part aucun mouvement; les soldats qui ne sont pas de faction dorment sur leurs lits de camp.

— Je vous remercie pour votre fidélité et votre zèle patriotique. Oui, Roelof, demain Bruxelles sera libre! Vous pourrez être fier et heureux d'avoir coopéré à la délivrance du pays. Votre dévouement ne restera pas sans récompense. Allez maintenant, dites à Lucas de monter à la tour du château et d'écouter attentivement afin de m'avertir dès qu'il entendra le signal; car ici, dans cette salle, le son de la cloche ne m'arriverait peut-être pas assez tôt. Roelof, retournez en ville, promenez-vous à travers les rues. Si vous apprenez quelque chose de particulier, venez me le dire. Au premier signal, les autres domestiques doivent se rendre, chacun de son côté, en évitant autant que possible de se faire remarquer et en cachant soigneusement leurs armes sous leurs manteaux. Vous m'avez compris?

— Soyez tranquille, messire, vos ordres seront ponctuellement exécutés, répondit Roelof en quittant la salle.

Vivement ému par ces bonnes nouvelles, T'Serclaes s'assit sur une chaise, la figure souriante. Peu à peu son regard prit cette fixité qui annonce que l'âme est tout entière absorbée par ses réflexions; puis le vieux patriote se mit à murmurer en lui-même :

— Ah! l'Amman ne soupçonne rien! Le traître est maintenant en repos : il croit m'avoir enveloppé si étroitement dans ses filets qu'il m'est impossible de remuer et que je suis complètement impuissant. En ce moment il réfléchit sans doute aux moyens de faire condamner mon fils et de déshonorer notre nom. Grand Dieu! combien le méchant se trompe! S'il échappe à la vengeance de ce peuple qu'il a vendu, demain il sera enfermé dans une prison, et le sort qu'il voulait faire subir à mon fils innocent, le frappera lui-même en récompense de sa scélératesse... Oui, oui, nous vaincrons! A la nouvelle de notre victoire, tout le Brabant se lèvera comme un seul homme. Louvain est prêt; Anvers, la ville de l'Escaut qu'on a si maltraitée, gronde sourdement et ressemble à un volcan près d'éclater... Nous appelons nos princes et nous envoyons une armée à leur rencontre... Éverard est déjà depuis quatre ou cinq jours avec eux; il leur aura remis une somme d'argent considérable. Peut-être est-il déjà parti contre les Liégeois avec une nouvelle troupe... Dieu miséricordieux, épargnez sa vie! Comme il bénira votre saint nom en apprenant la délivrance de Bruxelles! Les intrigues de l'Amman dévoilées, l'honneur d'Éverard, sa vie, son amour sauvés, lui, revenant avec notre princesse Jeanne et acclamé par Sabine, sa douce, sa fidèle fiancée si cruellement éprouvée, quel triomphe!

Peut-être T'Serclaes se serait-il encore laissé

longtemps bercer par son beau rêve ; mais un serviteur ouvrit la porte et annonça l'arrivée de Hugo Clutinc.

Le chevalier entra immédiatement dans le salon et posa son manteau sur le dossier d'une chaise. Sa brillante cotte de mailles et la longue épée attachée à son côté, prouvaient qu'il était prêt à marcher au combat.

— Je viens de recevoir un ordre singulier de la part de maître Lankhals, dit-il. Un messager mystérieux m'a apporté un bout de papier sur lequel il était écrit qu'on m'interdisait de quitter ma demeure lorsque les cloches sonneraient, et que je devais attendre un ordre spécial de maître Lankhals. Savez-vous ce que cela signifie. T'Serclaes?

— Non, Clutinc. Le messager ne vous a donné aucune explication?

— Je lui en ai demandé; mais il m'a répondu que telle était la volonté du commandant. Vous devez obéir comme nous, a-t-il ajouté. C'est tout ce que j'ai pu tirer de cet homme.

— Il avait raison, mon ami... Et pourtant vous avez quitté votre hôtel.

— Bah ! nous ne devons cependant pas obéir comme des esclaves à ces manants, grommela Clutinc. Je serai à neuf heures chez moi et j'y attendrai les ordres de maître Lankhals. C'est humiliant pour nous, T'Serclaes, de devoir obéir à un Lankhals, à un Pex et à un Grijspeert, qui, gonflés de leur pouvoir éphémère, osent nous traiter comme leurs inférieurs et leurs valets. Depuis notre dernière réunion à la foulerie, ils s'enveloppent du plus profond mystère, ne demandent conseil à personne et ne font que donner des ordres. Nous sommes leurs instruments, nous ne savons rien...

— Mais, mon ami, vous avez tort de parler ainsi. Le message qu'on vous a adressé sans y joindre aucune explication, vous a un peu blessé, je l'admets; mais c'est que probablement on veut vous charger d'une mission importante ou vous confier un commandement, par exemple, surveiller le palais des princes ou l'attaquer. Dans tous les cas, par devoir ou par patriotisme, nous devons obéir à l'autorité choisie par nous, ou du moins par la majorité. N'est-ce pas moi-même qui ai proposé de choisir parmi nous trois membres qui devaient être revêtus de pleins pouvoirs? Si je n'ai pas été élu, c'est ma faute, vous le savez. C'est dans le secret des mesures prises que gît notre force. J'aurais agi comme maître Lankhals. Ce que nous avons besoin de connaître, nous le connaissons. tout à l'heure, au premier tintement de la cloche de Saint-Nicolas, nous nous rendons de toutes les parties de la ville vers le Marché...

— Et alors, T'Serclaes?

— Alors nous agirons d'après les ordres de maître Lankhals.

— Lankhals, un forgeron, pour notre commandant; et Pex un boucher, Grijpeert un foulon, pour nos chefs! dit Clutinc avec un dédain mêlé de tristesse.

— Qu'importe qu'ils n'appartiennent pas aux lignages? répliqua T'Serclaes. Comme doyens de leurs métiers, ils ont beaucoup d'influence sur une partie considérable du peuple. Ce sont des gens courageux, intrépides, qui verseront sans hésiter leur sang pour la délivrance de leur ville natale. J'aurais dû être le chef de l'armée populaire, je le sais ; mais peu m'importe par qui et comment les chaînes de la patrie seront brisées, pourvu que je puisse saluer la résurrection de la liberté dans mon pays... Allons, ami, chassez ces sombres pensées et ouvrez votre cœur à l'espoir. Tout va à souhait; avant minuit le Lion brabançon flottera sur la Maison des échevins !

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi, fit Clutinc avec un soupir. Si l'on ne me demande que de combattre et de risquer ma vie, je ferai mon devoir avec joie ; mais je crains, T'Serclaes, qu'il ne nous soit pas permis ni à vous ni à moi de tirer aujourd'hui l'épée pour la délivrance du pays.

— Comment? Que voulez-vous dire? s'écria T'Serclaes.

— Nous sommes des gens des lignages. N'avez-vous pas compris, au langage de Lankhals et de ses amis, que, même à l'approche de l'effort décisif, ils ne savaient pas contenir leur haine contre les lignages? S'ils l'osaient, ils proclameraient bien haut qu'ils se défient de nous et qu'ils nous regardent comme capables de trahir. Si l'ordre de Lankhals n'était qu'un moyen de me faire rester comme prisonnier dans ma demeure pendant le soulèvement ?

— Quelle idée ! Non, non, vous vous trompez. Soyez certain, ami Clutinc, qu'on veut vous charger d'une mission particulière ; vous verrez. Ne suis-je pas membre des lignages ? Eh bien, quoique je leur aie donné de sérieux motifs de mécontentement, ils m'ont cependant confié le commandement des teinturiers, des tondeurs, des blanchisseurs et des charpentiers. Ajoutez à cela un certain nombre de gens de mon quartier. Je crois que je me trouverai à la tête de cinq cents hommes, au moins... Ah , Clutinc, le poids des années commence à me peser sur les épaules ; mais l'espoir, la certitude que nous allons sortir glorieusement de l'esclavage, me rajeunit et donne à mon bras une nouvelle vigueur ! Rendre la liberté au pays, replacer notre bonne duchesse

Jeanne sur le trône de ses ancêtres, chasser l'oppresseur étranger de notre patrie, punir celui qui a trafiqué du Brabant, n'est-ce pas un but assez noble, assez grand, pour qu'on foule aux pieds quelques petites révoltes d'amour-propre ?... Allons, mon ami, faisons notre devoir sans nous soucier d'autre chose que de la délivrance du pays !... Retournez à votre hôtel, Clutinc.

— Il y a encore près d'une demi-heure...

— Non, il doit être plus tard. Si le messager de Lankhals ne vous trouvait pas à la maison ! On pourrait vous accuser d'avoir violé votre serment; car, ainsi qu'il vous a été dit, nous devons une obéissance aveugle à ceux qui ont reçu des pleins pouvoirs.

— Soit, je retonrne chez moi, murmura Clutinc en secouant la tête. Vous paraissez plein de confiance, T'Serclaes. Oh ! puissiez-vous ne pas vous tromper ! Si nous reconquérons l'indépendance de notre patrie, fût-ce même au prix de nos privilèges, je me consolerai facilement de cette perte. Au revoir donc, à tout à l'heure ou à demain.

T'Serclaes accompagna son ami jusqu'à la porte de la salle et tous deux échangèrent une chaleureuse poignée de mains.

Revenu près de la table, le vieux patriote resta un instant debout, la tête courbée, réfléchissant aux paroles de son ami.

— Je sais ce qui inquiète Clutinc, dit-il. Il craint qu'après la victoire, les métiers n'exigent la réforme des privilèges de la noblesse. Les gens des métiers veulent, en effet, qu'une partie des échevins soit choisie dans leur sein. Quel grand mal y aurait-il à cela? Du reste, j'ai conservé assez d'influence sur le peuple et sur nos souverains pour empêcher l'accomplissement de toute injustice...

Il continua encore un moment à réfléchir de la sorte, puis il dit :

— L'heure approche sans doute; ne nous laissons pas surprendre par le son des cloches.

Il agita une petite sonnette d'argent et au bout d'un instant un homme se présenta à l'entrée de la salle. Cet homme, bien que revêtu de la livrée de valet, portait à son côté l'épée de chevalier.

— Christian, le signal retentira bientôt, lui dit T'Serclaes.

— Encore un quart d'heure, messire, répondit le domestique.

— Nous pouvons tromper sur l'heure. Vous-même êtes déjà armé. Allons, Christian, aidez-moi à revêtir ma cotte de mailles.

Le valet s'approcha de son maître, déploya la cotte de mailles et la lui jeta sur les épaules en faisant passer la tête par l'ouverture; puis il arrangea soigneusement autour du corps de son maître le vêtement préservateur. Il était encore occupé de ce soin, lorsqu'un autre valet entra.

— Messire, dit-il, plusieurs hommes que je ne puis distinguer dans l'obscurité frappent à la porte. Ils se disent porteurs d'un message pressant.

— Connaissent-ils le mot d'ordre?

— Oui, messire, et ils viennent de la part de maître Lankhals.

— Alors ouvrez sur-le-champ et amenez-les dans cette salle.

— Y aurait-il quelque fâcheux contre-temps? grommela T'Serclaes. Je ne sais pas, Christian! mais le cœur me bat terriblement. Je pressens de mauvaises nouvelles. L'Amman serait-il averti ? Vient-on nous annoncer que le mouvement est ajourné ? Le ciel nous préserve d'un tel malheur!

— Impossible, messire, fit le domestique avec la plus parfaite confiance. On vous apporte sans doute des instructions sur la manière dont l'affaire doit être conduite. J'entends les messagers dans l'antichambre; vous allez apprendre le motif qui les amène.

La porte s'ouvrit. Dix ou douze hommes vigoureux, aux regards farouches et armés de différentes manières, pénétrèrent dans la salle. La plupart étaient des bouchers ou des forgerons. En voyant leurs bras nus, leurs larges mains toutes noires, les couperets qui brillaient à leurs poings, on devinait aisément à quelles corporations ils appartenaient.

L'un d'eux, qui était armé d'une épée et qui paraissait être le chef ou le conducteur des autres, se détacha du groupe après fait un signe à ses hommes, et tendit une petite feuille de papier à T'Serclaes, qui ne cherchait pas à cacher son étonnement.

Il commença à lire le message qu'on venait de lui remettre; mais à peine y eut-il jeté un coup d'œil, qu'il pâlit et frémit de tous ses membres.

Tout à coup il laissa tomber le billet, porta les mains à son front, et, en poussant une exclamation de douleur et de désespoir, il s'affaissa sur un siège.

— O mon Dieu ! je n'ai pourtant pas mérité ce dernier coup! gémit-il en levant ses bras vers le ciel comme pour prendre Dieu à témoin de la nouvelle injustice qui venait de l'atteindre. Moi, prisonnier! N'être pas présent au combat! Savoir que le sang coule pour la délivrance du Brabant, entendre les rumeurs de la bataille, et rester ici dans l'inaction, comme si j'étais un lâche ou un traître! Non, non, mon obéissance ne peut aller jusque-là — jusqu'au dernier degré de l'opprobre! Christian, ils nous trompent : mon épée! mon épée!

Le vieux patriote, le regard enflammé, s'élança pour saisir son glaive, mais à l'instant il fut en-

touré par cinq ou six hommes et réduit à l'immobilité, pendant que les autres désarmaient le domestique et le traînaient hors de la salle.

T'Serclaes essaya encore de résister à cette violence et fit des efforts désespérés pour s'échapper des mains de ses gardiens. Il paraissait hors de lui; ses cheveux blancs se hérissaient, il grinçait des dents avec rage...

— Lucas, Godfried, Stoffel, Régnier, mes fidèles serviteurs, au secours! au secours! criait-il.

Mais le chef de la bande lui posa la main sur la bouche en disant :

— Tenez-vous tranquille, messire T'Serclaes; tous vos efforts seraient inutiles. La porte de votre hôtel est gardée par mes hommes. Vos domestiques sont déjà enfermés et gardés dans une chambre.

— O ciel! est-ce un songe affreux? Je ne puis donc exposer ma vie pour ma patrie. Si Bruxelles recouvre sa liberté, on pourra dire que je n'ai pas combattu pour sa délivrance? Hélas! hélas! quelle douleur, quelle honte pour moi!

— C'est un ordre de maître Lankhals; soyez fidèle à votre serment et obéissez sans réplique, ou bien ce couperet vous y contiendra, gronda un des bouchers.

— Mais vous ne savez donc pas, mes amis, reprit T'Serclaes, que ma présence sur la place du Marché est de la plus grande urgence. Je dois prendre le commandement d'au moins cinq cents hommes. S'ils restent sans chef, la victoire peut nous échapper.

— On a pourvu à cela, répondit le chef de la bande. Maître Halin, le doyen des teinturiers les commandera.

— Calmez-vous, messire T'Serclaes; soumettez-vous avec docilité à l'ordre de notre commandant, et il ne vous arrivera aucun mal. N'espérez pas pouvoir sortir de votre hôtel avant la fin du combat. Nous sommes aussi bien que vous liés par notre serment et obligés à une obéissance aveugle. Il nous serait certainement bien pénible de maltraiter un seigneur aussi considérable que vous; mais, pour remplir la mission qui nous a été imposée, nous ne reculerions pas devant la nécessité de verser votre sang.

T'Serclaes retomba sur sa chaise, immobile et consterné, en poussant un soupir déchirant qui exprimait tout le désespoir dont son âme était remplie. Il se couvrit la figure de ses mains crispées. Au bout de quelques minutes, le chef fit signe à ses hommes de reculer au fond de la salle; lui-même prit une chaise et s'assit à côté de son prisonnier.

Soudain l'air frémit sous le tintement répété d'une cloche.

— Hourra! hourra, le tocsin! le signal de la révolte! Saint-Michel! Saint-Michel! crièrent ces hommes en brandissant leurs armes, comme obéissant à un même élan d'enthousiasme.

T'Serclaes se dressa debout et supplia ses gardiens à mains jointes.

— O mes amis, au nom de la patrie, au nom de notre liberté, laissez-moi partir! Je veux verser la dernière goutte de mon sang pour la liberté du Brabant. Je vous en conjure, ne me retenez pas!

Le couperet du redoutable boucher apparut de nouveau menaçant aux yeux de T'Serclaes. Le chef le prit par l'épaule et le contraignit à se rasseoir, en lui disant brutalement :

— Messire, ne bougez pas : nos ordres sont formels.

— Mais, dites-moi, quelles sont donc les raisons de cette violence? demanda T'Serclaes avec colère. N'ai-je pas donné, depuis ma première jeunesse, des preuves nombreuses de mon ardent amour pour la patrie et pour le peuple? Quel crime ai-je donc commis?

— Allons, allons, ce sont des malices, tout ça, fit le boucher en ricanant. Votre conscience n'est pas bien nette. Une fois déjà vous avez eu l'intention de nous vendre à l'Amman. Qui sait si vous ne nous trahirez point!

Un cri d'horreur s'échappa des lèvres de T'Serclaes.

— Vendre, trahir! s'écria-t-il avec l'accent d'un désespoir navrant! On craint ma fausseté! Voilà donc le mot. Je suis un traître! Oh! puissé-je succomber sous ce coup! Laissez-moi mourir, ô mon Dieu!

Il laissa tomber sa tête sur la table, comme s'il renonçait à tout espoir et ne bougea plus. Sans les mouvements de sa poitrine haletante qui montraient qu'il souffrait et qu'il vivait, ses gardiens auraient pu se demander si le ciel n'avait pas exaucé sa prière.

Cependant le bruit des cloches allait toujours croissant, et le vent soufflant du côté de l'hôtel de T'Serclaes, prisonnier et gardiens entendaient parfaitement d'autres églises prendre part l'une après l'autre à ce tintement d'alarme.

Bientôt les sons éclatants des clairons et des trompettes se mêlèrent aux grandes voix des cloches et aux mille bruits d'un furieux combat. Une fois même, les gardiens du malheureux T'Serclaes crurent distinguer au milieu de cris formidables et confus, le mot de ralliement des Bruxellois : Saint-Michel! Saint-Michel! et, pensant que leurs camarades saluaient déjà la retraite de l'ennemi, ils brandirent leurs armes et se pressèrent les mains avec enthousiasme.

T'Serclaes, écrasé sous le poids de la honte et plongé dans le désespoir, avait posé sa tête sur ses

mains et tenait ses regards mornes et baissés vers le sol.

Le chef de ses gardiens tenta de relever son courage. Mais T'Serclaes, insensible à ces consolations, ne répondit pas.

Les gardiens, certains que leur prisonnier ne songeait plus à faire résistance ou à tenter de s'échapper de son hôtel, portèrent toute leur attention sur les bruits qui, comme un orage lointain, mugissaient sourdement au-dessus de la ville.

— Entendez-vous ces cris retentissants? Ce sont ceux de nos hommes qui attaquent le palais de Caudenberg.

— Non, cela ne vient pas de si loin. On doit se battre avec fureur sur la Madeleine, au Cantersteen.

— Le bruit augmente toujours. Nos hommes poursuivent les soldats sur la chaussée de la Madeleine.

— Écoutez ce piétinement. C'est la cavalerie qui se met de la partie.

— On n'entend plus rien. Aurions-nous déjà remporté la victoire?

— Impossible! La ville rententirait de nos cris de triomphe.

— Ah! voilà que ça recommence.

Ils continuèrent à écouter ainsi pendant une demi-heure, jusqu'à ce qu'enfin les cloches cessèrent l'une après l'autre de sonner et que les rumeurs s'éteignirent peu à peu.

Alors ils commencèrent à être saisis de crainte. Que signifiait ce silence lugubre?

Tandis qu'ils se regardaient les uns les autres avec inquiétude, la porte s'ouvrit et un de leurs compagnons parut.

— Maître, dit-il au chef, il y a devant la porte un homme qui se dit blessé et prétend venir de la place du Marché; il sait comment vont les affaires et demande à entrer.

— Des nouvelles! Nous aurons des nouvelles! Laissez-le entrer, s'écrièrent les hommes de la salle.

— Connaît-il le mot d'ordre? interrogea le chef.

— Oui, maître.

— Eh bien, ôtez-lui ses armes et amenez-le en ma présence.

Tous se précipitèrent avec une curiosié anxieuse au-devant du porteur de nouvelles. T'Serclaes lui-même se leva.

Alors il vit entrer dans la salle un homme dont le visage était ensanglanté.

— Approchez, commanda le chef, et dites-moi ce que vous savez.

— Vous, Roelof, mon fidèle serviteur! vous êtes blessé! s'écria T'Serclaes.

Sans tenir compte de l'ordre du chef, Roelof s'élança vers son maître, et, levant les mains vers lui:

— Ah! mon pauvre maître, tout est perdu! dit-il.

— Tout est perdu! Grand Dieu! l'étranger a donc vaincu? L'Amman, le scélérat, le traître triompherait?

Le serviteur raconta ce qui suit.

— Peu d'instants après les premiers coups de cloche, la place du marché fourmillait de gens armés, et les cris: « Saint-Michel! Saint-Michel! » faisaient pour ainsi dire trembler l'air. Nous courions tous ensemble autant que possible, chaque métier occupant la place qui lui avait été assignée. Ce qui est arrivé ensuite, je ne le sais pas fort bien. On disait qu'il y avait désaccord entre nos chefs. Il paraît que maître Grijspeert refusait d'obéir aux ordres de maître Lankhals. Quoi qu'il en soit, nous sommes restés très longtemps sur la place sans faire un pas... Pendant ce temps, nos cris et surtout le son des cloches avaient éveillé nos ennemis. Le fatal désaccord leur avait donné le temps de s'armer et d'arriver sur nous. Aussi, lorsqu'enfin nous avons reçu l'ordre de nous porter vers les entrées des rues pour aller à la rencontre des ennemis, il était trop tard. Partout nos hommes se heurtaient à des masses profondes de soldats. Ce qui est arrivé ailleurs, je l'ignore. La troupe à laquelle j'appartenais, forte d'environ cinq cents hommes et commandée par le doyen des teinturiers, se porta sur la Madeleine, afin d'attaquer le palais ducal; mais à peine nous étions arrivés au Cantersteen, qu'une nuée de flèches s'abattit sur nos rangs en frappant mortellement un nombre considérable des nôtres... Au cri de: « Saint-Michel! » nous gravîmes la montagne, malgré la pluie de flèches qui coutinuait à tomber sur nous. Nous espérions culbuter les archers ennemis, mais nous trouvâmes le chemin barré par une masse si profonde de soldats, qu'après trois ou quatre attaques désespérées, nous reconnûmes notre impuissance; et l'ordre fut donné de battre en retraite. Notre petite troupe, bien affaiblie, regagna enfin la place du Marché par la rue de la Colline, que, tout en combattant, nous avons barricadée avec des chariots, des tombereaux, des literies et tout ce qui nous tombait sous la main... Les autres métiers n'avaient pas été plus heureux que nous. Déjà plusieurs compagnies en déroute complète étaient revenues comme nous sur la place du Marché et le reste de notre armée revint également s'y réfugier et se rallier. Toutes les issues de la place sont barricadées sur une longueur de vingt pieds, et les plus vaillants des nôtres, surtout les arbalétriers, trop peu nombreux hélas! ont été placés derrière les barricades pour

repousser l'ennemi. Cependant une grande confusion régnait sur la place. Personne ne voulait plus écouter les ordres des chefs. Lankhals est mort, dit-on; Grisjpeert est blessé et se trouve à l'auberge du *Sanglier*. Les gens des métiers criaient: « T'Serclaes! T'Serclaes! » Oh! messire, ils le sentaient bien, ils le savaient bien : si vous eussiez été à la tête du peuple, maintenant on entendrait nos cris de triomphe retentir dans les rues de notre pauvre ville... Mais vous n'y étiez pas!... Alors maître Pex a pris le commandement en chef et est parvenu à se faire obéir du plus grand nombre. Bloqués comme nous l'étions, il nous était impossible de tenir, bien que nous eussions déjà repoussé plusieurs assauts de l'ennemi contre nos barricades. Notre commandant Pex décida alors de quitter la place avec les meilleures troupes pour aller prendre l'ennemi par derrière, si la chose était possible. Je faisais parti de la troupe qu'il destinait à cet effort suprême... Nous avons donc démoli les barricades de la rue de la Colline et nous avons quitté la place du Marché par cette sortie. Les ennemis, qui occupaient cette rue, nous les avons refoulés jusqu'à l'entrée de la rue de Bergh; mais là, nous avons été pris par derrière par un fort détachement de soldats qui descendait de la Madeleine. Pour ainsi dire écrasés entre deux forces, nous avons été battus et complètement dispersés. Je me suis sauvé en remontant la rue de Bergh, et quoique j'aie été longtemps poursuivi, j'ai pu échapper à la mort. Voilà le récit de notre défaite. A présent l'ennemi est sans doute maître de la place du Marché, et tout est fini.

T'Serclaes voulut s'élancer vers la porte; mais le chef le saisit d'une main vigoureuse et le retint.

— Ah! laissez-moi courir sur la place! supplia T'Serclaes, les yeux pleins de larmes. Les métiers m'appellent. Tous m'obéiront. Venez avec moi. Peut-être pourrons-nous encore sauver la patrie!

— Asseyez-vous et restez calme! commanda le chef. Si cet homme a dit la vérité, vous ne pourriez arriver sur la place; mais la peur lui fait sans doute exagérer les choses. Tout n'est pas fini. La chance peut tourner... Écoutez, voilà qu'elle revient déjà! Quel est ce bruit? Quels sont ces nouveaux cris qu'on entend si près d'ici... à la porte aux herbes potagères, dirait-on?...

Tous prêtèrent l'oreille avec la plus grande attention, la figure rayonnante de joie et d'espérance; mais peu à peu le doute pénétra de nouveau dans leurs cœurs. Bien qu'ils ne pussent distinguer au milieu de ces bruits confus la signification des cris qui parvenaient à leurs oreilles, ils reconnurent cependant que ce n'était pas leur cri de guerre qui retentissait en ce moment dans les rues de Bruxelles.

Mais ces rumeurs s'éloignèrent insensiblement; enfin on n'entendit plus rien, qu'un murmure sourd comme celui de la mer dans le lointain.

T'Serclaes, retombé sur son siège, avait repris son attitude muette et résignée. Des larmes coulaient lentement sur ses joues, tandis qu'il se disait à lui-même :

— Tout est perdu! L'Amman triomphe... Maintenant il pourra accuser mon fils devant le banc des échevins. Hélas! pourquoi n'ai-je pu tomber dans la lutte?

A cette dernière pensée, T'Serclaes eut un mouvement fiévreux de révolte et de fureur; mais bientôt il retomba dans une complète immobilité.

Cependant le chef et ses hommes, se reprenant à espérer, écoutaient les bruits qui venaient de recommencer tout à coup avec un redoublement de force.

Mais, après quelques instants, les rumeurs s'affaiblirent, et un silence de mort régna de nouveau dans la salle; puis les cris se firent entendre encore une fois, grossissant toujours et s'approchant évidemment de la demeure de T'Serclaes.

— L'ennemi!

— Aux armes! s'écria le chef. Si nous sommes attaqués, montrez que vous êtes des hommes. Mourons plutôt que de nous rendre!... Qu'est-ce que j'entends? Ce cri : « Brabant au grand duc! » Ce n'est pas le cri des gens des métiers... Il me semble qu'on ouvre la porte!

Pendant qu'il parlait encore, on entendit dans l'hôtel même des cris de triomphe, qui bientôt retentirent aussi dans la salle.

— Brabant au grand duc! Hourra! hourra! Vive Éverard T'Serclaes! la victoire est à nous.

Le chef et ses hommes voulurent s'élancer hors de la salle; mais ils en furent empêchés par une foule d'hommes armés qui y pénétraient, et l'un d'eux, courant vers T'Serclaes, s'écria :

— Dieu soit loué! mon noble maître, nous sommes vainqueurs. Les étrangers, battus et rejetés en désordre hors de la ville se sont enfuis par la porte Sainte-Catherine. On les poursuit encore, Bruxelles est délivré et c'est à votre vaillant fils qu'il doit sa liberté.

— Que dites-vous, André? Mon fils, le libérateur de Bruxelles? s'écria T'Serclaes chancelant sous le poids de son émotion.

— Oui, oui, messire, c'est notre sauveur.

— Je rêve, sans doute, dit T'Serclaes. Comment serait-il possible, ô mon Dieu!

— N'en doutez pas, messire, c'est ainsi, dit André. Vous nous avez envoyés dans le Limbourg pour y chercher du secours, n'est-ce pas? Mon maître Éverard y a promptement recruté une troupe d'hommes courageux; le duc lui a même

permis de choisir dans sa garde ses soldats les plus intrépides. Mon maître savait que, cette nuit, on devait se battre dans Bruxelles. Il nous a conduits dans les ténèbres à travers les bois jusque sous les murs de Bruxelles. Quelques-uns d'entre nous ont escaladé les murs près de la porte aux herbes potagères; ils ont surpris la garde et nous ont ensuite ouvert la porte[1]. Nous avons couru du côté de la Grand'place; nous sommes tombés sur les derrière de l'ennemi dans la rue de la Colline, au cri de : « Brabant au grand duc ! » et nous l'avons culbuté.

Une nouvelle acclamation s'éleva à l'entrée de l'hôtel; les cris: « Vive le libérateur de Bruxelles ! hourra ! Vive Éverard T'Serclaes ! » remplissaient les airs.

Le vieux patriote ouvrit ses bras en s'écriant :

— Éverard! Éverard ! mon noble enfant !

Le fils et le père tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

T'Serclaes, détachant ses bras du cou de son fils, leva les mains vers le ciel :

— O Dieu ! s'écria-t-il, que votre saint nom soit béni! Vous avez eu pitié de nous. Non content d'avoir rendu la liberté à notre patrie, vous avez choisi mon fils pour l'instrument de votre clémence! Merci, merci !

— Venez, mon bon père, suivez-moi, dit Éverard. Tout n'est pas fini. Nous devons assurer les fruits de notre victoire. Le peuple est sans chefs. La soif de la vengeance peut le pousser à toute sorte de désordres et même au crime. Il faut que la loi ait immédiatement ses représentants. Vous, si sage et si expérimenté, vous êtes nécessaire là-bas. Allons à la maison des échevins.

Au milieu des acclamations incessantes des habitants qui les accompagnaient, les deux T'Serclaes sortirent de leur hôtel et descendirent la rue de Bergh.

Ils virent, à quelque distance, des nuages de fumée s'élever dans les airs et les flammes d'un incendie refléter leurs lueurs sinistres et sanglantes sur le ciel sombre.

— Hélas! soupira Éverard, faut-il donc que le peuple gâte toujours les causes les plus justes !

— L'hôtel Van Heetvelde est en feu ! s'écria un homme qui montait la rue de Bergh. Les bouchers se sont emparés de l'Amman et vont le pendre.

— Vite, vite, mon père ! dit Éverard. Que notre délivrance ne soit pas déshonorée par un meurtre. Quelque coupable que l'Amman ait été, il n'y a que des juges légalement institués qui puissent prononcer sur son sort. Le combat est fini, pas d'inutile effusion de sang !

A l'extrémité de la rue de Berg, ils rencontrèrent un groupe d'hommes dont quelques-uns étaient munis de torches. A leurs cris de vengeance, Éverard et son père comprirent qu'ils traînaient quelque victime à la mort.

— A la Grand'Place ! Au gibet le traître ! A mort, à mort, celui qui a vendu le Brabant!

Éverard pénétra jusqu'à ce groupe de forcenés en repoussant quelques bouchers aux figures féroces. L'Amman et son fils étaient liés ensemble avec des cordes. Les deux malheureux avaient subi toute sorte de mauvais traitements : on les avait roués de coups, et maintenant on les traînait au supplice. Leurs vêtements étaient en lambeaux, ils tremblaient de tous leurs membres, et l'angoisse de la mort se peignait sur leurs visages.

Aussitôt que Van Heetvelde eut aperçu le jeune T'Serclaes et son père, il s'arracha violemment à ses bourreaux et se jeta à genoux.

— Je suis coupable, je vous ai fait du mal, gémit-il, mais ayez pitié de nous! Grâce! Grâce!

Éverard, sans hésiter, bondit en avant et coupa avec son poignard les cordes des prisonniers.

— Levez-vous, messire Van Heetvelde, dit-il, rassurez-vous et ne craignez plus pour votre vie. Je fends la tête au premier qui ose encore vous toucher sans mes ordres... André, où êtes-vous?

— Me voici, messire.

— Prenez une dizaine de nos compagnons Limbourgeois et conduisez ces seigneurs à la prison de la Steenporte; veillez sur eux jusqu'à ce que je vous fasse relever de garde. Qu'on ne touche pas à un de leurs cheveux.

Les Limbourgeois se présentèrent bientôt. André dit aux prisonniers :

— Suivez-moi, messires. Si vous n'essayez pas de vous échapper, nous vous protégerons contre toute injure et tout mauvais traitement.

Au moment où on l'emmenait, Van Heetvelde passa sa main sous sa cuirasse et dit à Éverard, en lui tendant quelque chose :

— Votre générosité est grande, messire T'Serclaes. Dans ma situation actuelle, je ne puis vous témoigner ma reconnaissance qu'en vous remettant ce parchemin. Recevez mes remerciements.

Il suivit ensuite ses conducteurs et gravit avec eux la chaussée de la Madeleine.

Tout frémissant de joie, Éverard considéra un instant le morceau de parchemin. Il s'approcha de son père et le lui montra en manifestant la joie la plus vive.

— Ma reconnaissance! dit-il à voix basse. Oh bonheur! La crainte de la calomnie et du dés-

1. Le fait est rapporté tout au long à la page 55 du tome II de la Chronique *Les Gestes du Brabant*.

honneur est écartée. Je vais anéantir cette cause de tout notre chagrin et de toutes nos souffrances.

Et, joignant l'action à la parole, il exposa la feuille de parchemin à la flamme d'une torche et en jeta la cendre au vent.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la Place, ils la trouvèrent couverte d'une foule innombrable. Un murmure joyeux s'élevait du sein de cette masse d'hommes; on arborait sur la maison des échevins l'étendard du Brabant. Quand le vieux lion brabançon apparut au-dessus de l'édifice, ce furent des cris de joie frénétique.

Aussitôt qu'on aperçut Éverard T'Serclaes et que le bruit de sa présence circula dans cette foule, une acclamation immense, indescriptible, salua le libérateur de Bruxelles.

Le jeune homme fit signe à ceux qui l'entouraient qu'il voulait parler; et, lorsqu'il eut enfin obtenu un peu de silence, il dit :

— Amis, l'usurpateur étranger est hors de nos murs ; mais un ennemi non moins dangereux peut nous ravir les fruits de notre victoire. Le désordre et l'anarchie sont toujours les meurtriers de la liberté. La ville est sans gouvernement. Il faut pourtant qu'il y ait quelqu'un revêtu du droit de faire respecter les lois jusqu'au retour de notre duchesse.

— Oui, oui, soyez le chef de la commune! cria-t-on de tous côtés.

— Non, cela ne serait pas raisonnable, répondit Éverard. Je suis jeune et sans expérience. L'homme qui depuis bien des années prend part à l'administration des affaires de la ville, qui, en toute circonstance a montré l'amour le plus sincère pour le peuple, qui est renommé pour sa sagesse et aimé pour sa justice, votre vieil ami, mon vénérable père en un mot, voilà celui que nous devons prier de mettre la main au gouvernail et de préserver de la tempête le vaisseau de nos libertés...

— Hourra! hourra! vive T'Serclaes! Qu'il soit notre chef! C'est à lui que nous voulons obéir!

Le vieux T'Serclaes semblait vouloir refuser, et fit quelque résistance.

Mais il fut tout à coup soulevé de terre par quelques hommes vigoureux, qui le portèrent sur leurs épaules à la maison des échevins, pendant qu'un tonnerre d'applaudissements éclatait partout sur leur passage.

Éverard, haletant d'émotion, considéra un instant ce spectacle imposant de la joie de tout un peuple.

Lorsque les cris eurent en partie cessé, le jeune homme traversa la place sans s'occuper davantage des ovations que lui faisait la foule et s'engagea dans la rue de l'Étuve.

Il s'arrêta devant la porte de l'hôtel de madame Van der Aa.

Il ne doutait nullement que, dans cette nuit terrible, tous les habitants de l'hôtel ne fussent encore sur pied.

En effet, la porte s'ouvrit à demi, aussitôt qu'il y eut heurté.

— Madame Van der Aa et votre jeune maîtresse sont-elles encore levées? demanda-t-il.

— O ciel! c'est vous, messire T'Serclaes. Vous, le sauveur de Bruxelles! s'écria le domestique en ouvrant la porte au large. Venez, entrez messire. Mes maîtresses veillent. Elles savent tout. Comme elles seront heureuses en vous voyant! Suivez-moi, messire, suivez-moi.

Un instant après, Sabine et sa mère étaient dans les bras d'Éverard et versaient sur sa poitrine des larmes de bonheur et d'enthousiasme.

CONCLUSION

Huit jours plus tard, le duc Wenceslas et la duchesse Jeanne faisaient leur entrée solennelle dans leur bonne ville de Bruxelles.

Éverard T'Serclaes et Sabine Van der Aa furent unis par les liens du mariage en présence des souverains. Et les chroniques du Brabant racontent avec de grands détails les honneurs et les dignités dont les nouveaux époux furent comblés par la reconnaissance des souverains.

FIN DU SUPPLICE D'UN PÈRE



Bonsoir, dit le garçon. (Page 6.)

HISTOIRE

DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS

I

Cette grande maison, avec ses cent fenêtres, que l'on voit sur le pont du Moulin, à Gand, est la fabrique de coton de M. Raemdonck. Quoique le jour baisse, tout y est encore en pleine activité. La lourde bâtisse tremble jusque dans ses fondements, sous le mouvement des mécaniques que fait marcher la vapeur.

C'est d'abord le *diable*, cette puissante machine dans laquelle le coton est battu, secoué et foulé jusqu'à ce qu'il soit expurgé de tout corps étranger. Puis les cordes, les instruments de tension et les lanternes ou pots tournants qui, tous ensemble, changent la laine végétale en flocons de neige, la mêlent, la divisent et la préparent, pour être convertie par les machines à filer en un fil mince comme un cheveu. Puis les cardeuses, et enfin les métiers des tisserands et les barres des fileurs avec leurs broches et leurs bobines innombrables. Tout, du haut en bas, se meut, court et s'agite avec une rapidité fiévreuse. C'est une infinité d'essieux qui pivotent, de roues qui tournent, d'engrenages qui grincent, de courroies qui se déroulent, de métiers qui s'agitent et de fuseaux qui ronflent. Chaque mouvement produit un bruit qui se mêle aux autres bruits pour former une espèce de roulement de tonnerre, un grondement énervant si intense et si continu, qu'il absorbe

toute la pensée du visiteur que le hasard amène en ces lieux, et l'étourdit comme le sifflement des vents déchaînés sur une mer furieuse.

Tandis que le fer et le feu y remplissent tout de leur vie et de leur voix, l'homme erre comme un muet fantôme parmi les gigantesques machines que son génie a créées. Il y a là des hommes, des femmes, des enfants en masse; ils surveillent la marche des rouages, ils rattachent les fils rompus, ils placent du coton sur les bobines et fournissent sans cesse des aliments au monstre à cent bras qui semble dévorer la matière avec une avidité insatiable.

Voyez comme tous, hommes et femmes, vont et viennent entre les rouages presque sans précaution! comme les enfants passent en rampant sous les moulins à filer! Et cependant qu'une courroie, une dent, une de toutes ces choses qui pivotent, touche leur blouse... et le fer impitoyable arrachera leurs membres ou broiera leur corps, et ne le lâchera que pour le rejeter plus loin comme une masse informe. Ah! combien d'imprudents ouvriers ont été dévorés par cette force brutale et aveugle, qui ne fait pas de différence entre le coton et la chair humaine!

Mais un coup de cloche a retenti! Le chauffeur arrête la machine, il ôte aux mécaniques la respiration et la vie... et au bruit formidable, au grondement assourdissant, succède le silence de la solitude et du repos...

C'était par une soirée de l'été de 1832; les ouvriers de la fabrique de M. Raemdonck, avertis par le son de la cloche, cessèrent leur travail et se réunirent dans une cour intérieure, pour y attendre, devant le guichet pratiqué dans l'une des fenêtres du bureau, le payement des salaires de la semaine qui venait de finir.

Bien qu'entremêlés, ils formaient toutefois quelques groupes. On pouvait voir que les femmes, les enfants et les hommes étaient portés à former des groupes séparés; même les tisserands et les fileurs se trouvaient à des côtés différents de la cour.

Les femmes furent payées d'abord; car, parmi elles, il y avait beaucoup de mères dont les nourrissons attendaient peut-être depuis des heures leur nourriture. Pauvres petits, confiés pendant des jours entiers à des mains étrangères; vivant depuis leur naissance dans la détresse et le besoin; victimes d'un vice social qui, contre la nature et la volonté de Dieu, arrache la femme à l'accomplissement de ses devoirs de mère, suprême loi de son existence sur la terre!

Une certaine animation régnait parmi les ouvriers; ils paraissaient joyeux parce que la longue semaine était écoulée et que le repos du lendemain leur souriait.

Un gaillard solidement bâti, qui se tenait parmi les fileurs, se distinguait par ses propos bruyants. Des mots plaisants et de grossiers lazzis tombaient de sa bouche, au point que plus d'une fois il avait provoqué les éclats de rire de ses camarades.

A ce moment, il aperçut un ouvrier qui sortait de la fabrique et s'approchait de l'extrémité du groupe des rieurs; il se dirigea vers lui, fit signe qu'il avait à lui parler, l'entraîna à quelques pas de ses camarades et dit :

— Ah çà! Adrien, ce soir, tu es des nôtres, n'est-ce pas? Comme nous rirons! comme nous nous amuserons!

— Des vôtres, Jean? Je ne sais rien, répondit-il.

— Comment! tu ne sais pas que Léon Leroux célèbre ce soir son jubilé?

— Quel jubilé?

— Il y a vingt-cinq ans qu'il est fileur!

— Léon travaille-t-il déjà depuis si longtemps? Impossible, cet homme n'est pas encore assez vieux.

— Pas assez vieux, Adrien? Il était rattacheur de fils dans la filature de Liévin Bauwens, dans la toute première fabrique qui fut établie à Gand. C'était en 1800, et Léon avait alors quinze ans. Il le sait encore au bout du doigt comme s'il avait un almanach dans la tête. Il est devenu fileur en 1807, chez M. Devos. Compte donc sur tes doigts; sept de trente-deux, reste vingt-cinq.

— En effet, on ne le dirait pas : Léon ne paraît pas avoir quarante ans.

— C'est qu'il comprend la vie et prend le temps comme il vient. S'il avait été un ronge-l'âme, il y a longtemps qu'il serait couché dans le cimetière. Une bonne pinte de bière, une tranche de lard et, de temps en temps un coup de genièvre, cela rajeunit le sang, mon garçon. Eh bien, en es-tu? Un demi-franc de mise; nous chantons, nous buvons, nous rions jusqu'à minuit. D'ailleurs, c'est demain dimanche. En outre, il y aura quatre lapins gras à croquer : un festin extra à *la Chèvre bleue*, chez notre camarade Pierre Lambin.

L'autre réfléchit un moment, secoua la tête et répondit :

— Je n'en ai pas envie, Jean.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria son camarade stupéfait. Refuseras-tu cinquante centimes pour célébrer le jubilé d'un vieil ami?

— Ce n'est pas à cause des cinquante centimes, Jean. Je connais à peine Léon Leroux, et, je le dis ouvertement, boire pendant la moitié de la nuit, cela ne me tente plus; je ne le supporte plus, j'en deviens malade.

Ces paroles, prononcées d'un ton quelque peu craintif, firent éclater Jean d'un fou rire, il prit les deux mains de son ami et dit :

— Damhout, Damhout, mon garçon, j'ai pitié de toi. Jadis tu étais toujours le boute-en-train, et il n'était jamais trop tard pour toi de retourner à la maison; mais, depuis que tu es marié, je l'ai observé dès la première année, depuis que tu es marié, tu te retires peu à peu derrière les jupons de ta femme; tu n'oses plus bouger, tu deviens un radoteur, un avare, un capucin. Fi ! tu oublies que tu es un homme, et tu es comme un enfant sous le joug de ta femme. Tu serais bien des nôtres, je le sais, cela te ferait plaisir; mais tu dois d'abord avoir la permission de madame Damhout, et Dieu sait si tu oses seulement la lui demander !

— Wildenslag, je ne veux pas me fâcher, balbutia Damhout. Je sais que tu n'as pas de mauvaises intentions, bien que tu sois injuste envers moi.

— Eh bien, nie alors que tu refuses à cause de ta femme.

— Au contraire, je le reconnais ; mais, si c'était par égard pour elle et par amour pour mes enfants?

— Oui, Damhout, tes enfants! tu en feras de beaux merles, de tes enfants! Habille-les seulement comme de petits rentiers; laisse-les aller à l'école : aussi longtemps qu'ils sont jeunes, ils te coûteront plus que tu ne peux gagner. Ils feront les beaux messieurs et les paresseux, tandis que, toi, pauvre diable, après avoir travaillé toute la semaine comme un esclave, tu ne pourras seulement pas boire une pinte de bière avec tes amis. Donne-leur tes sueurs et ton sang, abîme ta santé et abrége ta vie : et, lorsqu'ils seront devenus grands, ils ne voudront plus reconnaître ni regarder leur père, le pauvre ouvrier usé.

Ces paroles n'étaient pas sans faire impression sur l'esprit d'Adrien Damhout. Il parut triste et réfléchit un moment. Puis il dit en hésitant :

— Cependant, Wildenslag, l'instruction est un trésor, une puissance qui rend l'homme propre à tout; et, puisque nous ne pouvons laisser d'autre héritage à nos enfants...

— Des contes, des rêves de ta femme! reprit l'autre. Que veux-tu donc, pour l'amour du ciel, qu'un fileur ou un tisserand fasse de l'instruction? Que nous servirait maintenant de savoir lire et écrire? As-tu gagné moins, parce que, toi, aussi bien que moi, tu ne distingues pas un A d'un B? Allons, allons, ce n'est qu'orgueil et radotage. Nos parents ont travaillé dès leur plus tendre jeunesse, nous avons travaillé comme eux, et nos enfants n'ont qu'à travailler aussi; alors, il n'y a rien à dire. Crois-tu que j'élèverai mon petit bétail de ma sueur jusqu'à ce qu'il soit habitué à l'oisiveté? Halte-là! Il y en a déjà un à la fabrique, et les autres suivront. Cela met du beurre dans les épinards de tous côtés, mon ami, et alors on peut boire une pinte de bière et faire de temps en temps une partie de plaisir... Eh bien, que dis-tu? Célèbres-tu avec nous le jubilé de Léon Leroux? Allons, tu ne dois pas avoir si grand'peur de ta femme; laisse-la grogner un peu; et, si la chose va trop loin, montre que tu es homme et que tu as du cœur au ventre.

Adrien Damhout mit la main dans sa poche, en tira une pièce de cinquante centimes et la donna à son camarade.

— Ainsi, ce soir, à neuf heures précises, à *la Chèvre bleue*, chez Pierre Lambin, dit Wildenslag. Ça chauffera, et on y mènera une vie dont tu parleras encore dans tes vieux jours.

— Je tâcherai de venir, mais je n'en suis pas certain, bégaya l'autre.

— Oui ! tu ne seras pourtant pas assez bête pour laisser boire ton argent par d'autres. Alors, je dirais certainement que tu as changé de vêtements avec ta femme... Impossible, Adrien, tu n'en es pas encore là.

A ce moment, on appela du bureau quelques numéros, et les deux amis comprirent que leur tour pour recevoir leur salaire de la semaine était arrivé.

Jean Wildenslag reçut le premier son argent; mais il attendit encore pour s'en retourner avec son camarade. Lorsque Adrien Damhout vint au guichet, on lui dit qu'il devait rester avec quelques autres, afin de prêter un coup de main pour lever un essieu.

Wildenslag lui pressa encore la main et dit en partant :

— A ce soir donc. Si tu ne viens pas, je fais une croix sur ton dos. Prends garde, prends garde, ami, chacun doit avoir sa part de la vie en ce monde. Sacrifie-toi pour ta femme et tes enfants, ils te dépouilleront et t'épuiseront sans pitié, jusqu'à ce que ta santé soit entièrement altérée. Mets la voile au vent, après nous la fin du monde! Hourra! vive la joie !

Il poussa un éclat de rire, battit un entrechat et s'élança dans la rue, suivi des jeunes fileurs, auxquels il devait distribuer leur salaire, sous le premier bec de gaz.

II

A l'extrémité d'une étroite ruelle, dans le quartier au delà du pont Neuf, s'élevaient une tren-

taine de petites maisons de forme semblable et bâties évidemment pour être louées à des ouvriers ou à d'autres petites gens.

Dans une de ces petites maisons, une femme était occupée à laver du linge et des habillements d'enfants dans une cuvelle.

Elle semblait être encore dans toute la force de l'âge. Sans doute elle avait été belle; peut-être l'était-elle encore; mais la malpropreté de ses vêtements, le manque de soin et la négligence dont tout, sur elle et autour d'elle, portait les traces flagrantes, ne pouvaient éveiller d'autres sentiments que la tristesse et le dégoût. Elle travaillait avec grande hâte, plongeait ses bras nus dans la cuvelle, secouait et tordait le linge avec tant de brusquerie et de rudesse, que l'eau se répandait à flots sur le sol et formait comme une mare autour d'elle.

Toute la chambre était remplie de la vapeur fétide de la lessive, et la lampe qui était pendue contre la cheminée ne répandait qu'une lumière faible et presque maladive.

A côté d'elle, sur le poêle, le souper cuisait dans une casserole de terre. De temps en temps, elle ôtait ses mains de la cuvelle, prenait une cuillère de bois et remuait dans la casserole, pour que le souper ne brulât pas au fond.

Quatre enfants, garçons et filles, malpropres, négligés et les habits déchirés, étaient assis ou couchés sur le plancher dans un coin. Ils s'amusaient à jouer. Souvent ils se tiraient par les cheveux, se battaient, criaient ou prononçaient des paroles grossières qu'on était tout étonné d'entendre sortir de la bouche de jeunes enfants.

Jusqu'ici la femme n'y avait pas prêté beaucoup d'attention; mais il vint un moment où le tapage insupportable des enfants et les cris : « Mère, au secours! au secours! » lui firent perdre patience. Elle s'élança vers eux, donna au premier venu un coup de pied, au second un coup de poing, et aux autres quelques soufflets retentissants.

Alors elle retourna vers le poêle, remua encore une fois les pommes de terre et éclata indignée contre les enfants, dans un langage si grossier, que les pauvres petits n'y pouvaient puiser qu'une leçon de brutalité.

— Maintenant, vous voilà bien avancés méchants vauriens! cria-t-elle. Les pommes de terre sont brûlées. Le père va encore faire le diable à quatre et me jeter un tas de paroles aigres à la tête. Vous et lui, vous croyez que je suis votre esclave et ne vis que pour travailler et être injuriée du matin au soir. Ah bien, oui! s'il n'est pas content, il n'a qu'à aller se faire pendre ailleurs. Où reste-t-il, votre fameux père? A *la Chèvre bleue*, chez Pierre Lambin assurément. Il a reçu sa paye et l'ivrogne est déjà en train de se verser l'argent dans le gosier. Attendez un peu, je vais le traîner jusqu'ici. Ne touchez pas à la casserole pendant mon absence, ou je vous casse le cou à tous, tourments de vos parents que vous êtes!

A peine la mère avait-elle quitté la maison, que les enfants commencèrent à danser à pieds nus dans la lessive répandue à terre, de sorte que le mur et les meubles furent entièrement remplis de taches bourbeuses.

Ils se séparèrent effrayés, lorsque leur père se montra soudain sur le seuil. L'odeur des aliments brûlés lui fit pousser un grognement de mécontentement; la vapeur de la lessive et l'eau fangeuse répandue sur le sol le firent frémir, et son visage prit une expression de dégoût et de tristesse.

— Où est la mère? demanda-t-il.

— A *la Chèvre bleue*, chez Pierre Lambin, répondirent les enfants.

— Chez Pierre Lambin?

— Pour vous chercher, papa.

— Ah! vous voilà, sale charogne! dit-il, lorsqu'il vit sa femme entrer. Qu'est-ce que cette écurie-ci? Pourquoi lavez-vous ces linges sales le soir lorsque je reviens à la maison? Vous avez sans doute couru toute la journée et été bavarder près des voisines comme toujours?

— Tiste, va appeler ta sœur Godelive, dit la femme à un des enfants, sans paraître faire attention aux reproches de son mari.

— La fièvre me prend dès que je mets un pied dans ton étable à porcs, reprit celui-ci. J'ai envie de m'enfuir et de ne plus jamais revenir. Travaillez donc toute la semaine, échinez-vous et suez sang et eau pour apporter quelque argent dans le ménage : puis, le samedi, vous trouvez des pommes de terre brûlées et un bazar infect qui vous fait tourner le cœur de dégoût. Vas-tu répondre!

— Bah! répondre, reprit la femme d'un ton railleur; je ris de tout ce que tu dis. Crois-tu que tu m'aies prise à ton service et que je sois ta servante? Si la chère te déplaît, n'y touche pas; si la maison n'est pas assez propre à ta guise, nettoie-la toi-même, si tu en as l'envie, stupide radoteur!

L'homme leva la main et fit un geste menaçant.

— Tiens, tiens! dit-elle, le poing te démange. Allons, cher Wildenslag, calme-toi un peu... As-tu envie de retourner encore une fois à la fabrique avec la figure pleine d'égratignures? Tu n'as qu'à le dire; je suis prête, si une petite peignée peut te faire plaisir. Tais-toi et mange en paix : les pommes de terre ne sont qu'un peu brûlées; d'ailleurs, les cris, les injures et les coups ne les rendront pas meilleures.



Damhout prit la lampe. (Page 12.)

En ce moment, une jeune fille de sept ans entra lentement dans la chambre. Elle était maigre et paraissait maladive; mais ses yeux bleus brillaient comme des perles, et sa fine petite bouche avait une expression étrange : quelque chose de souffrant et de suppliant, comme si l'enfant était une vivante prière. Quoique de forme ordinaire et d'étoffe commune, ses vêtements étaient d'une grande propreté, et, dans cette sale maison, elle répandait comme un parfum d'innocence et de pureté virginale.

Elle alla vers l'homme, mit d'un geste caressant sa main dans la sienne, le regarda avec un sourire muet mais profond, et murmura :

— Bonjour, cher père!

Le son argentin de cette petite voix et le regard d'amour de son enfant mélancolique touchèrent l'ouvrier.

— Bonjour, ma bonne Godelive! répondit-il en pressant sa fille contre son cœur. Vas-tu un peu mieux? Es-tu encore malade?

— Encore un peu, papa, répondit-elle. Madame Damhout m'a fait boire de la tisane, et cela m'a rafraîchie.

— M. Damhout est-il déjà de retour de la fabrique, demanda Wildenslag.

— Non, papa, pas encore.

— Viens, assieds-toi, Godelive, et mange, mon enfant; car ces gloutons sont déjà en train. Ils ne laisseraient rien pour toi.

La petite fille se mit à table, fit le signe de la croix et pria en silence; après quoi, elle commença à manger avec une réserve remarquable et d'excellentes manières.

Wildenslag trouva les pommes de terre extrêmement mauvaises; il mangea sans appétit, grommela à voix basse et fit la mine; mais il comprima son dépit et n'éclata plus en insultes, comme si la

présence de son enfant avait éveillé en lui l'instinct des convenances. Enfin, il dit avec un soupir:

— Mais, Lina, sans nous disputer, ne pourrais-tu pas tenir ta maison un peu plus propre, et donner à tes enfants de meilleurs exemples? Vois comme madame Damhout sait s'arranger. Son mari est un ouvrier comme moi; il n'a rien de plus que son salaire journalier, et cependant, dans sa maison, on mangerait sur le carreau, tellement tout y est propre.

— Que parles-tu de madame Damhout? répondit-elle d'un ton aigre. C'est une bonne et brave femme, je ne le nierai pas; mais les Damhout ne sont pas des gens comme nous. Sois-en certain, Wildenslag, ils ont des biens ou de l'argent placé, quoiqu'ils le cachent.

— Non, non, ils n'ont rien de côté. Il n'entre pas dans la maison un centime qu'Adrien Damhout n'ait gagné à la fabrique. Ils ont, au contraire, moins que nous, puisque notre garçon gagne déjà quatre francs par semaine.

— Joli sujet! Il reste sans doute dans l'un ou l'autre bouchon. C'est le digne fils de son père, il ira loin, je te le promets.

— Non, non, il a suivi la retraite... Sois-en sûre, Lina, madame Damhout fait son ménage avec moins que toi. Et, comme elle l'arrange, tu peux le faire aussi.

—Allons, allons, Wildenslag, chacun se chausse à son pied, et il est difficile d'apprendre à un vieux singe de nouvelles grimaces. Assez là-dessus, ça ne sert de rien. Sais-tu ce que le propriétaire de la maison dit de madame Damhout? Qu'elle est soigneuse et propre, parce qu'elle sait lire.

— Le propriétaire dit cela pour rire. Madame Damhout ne sait lire que dans un almanach et dans son livre de prières. Elle n'apprendra certainement pas le ménage dans ces livres-là.

— C'est donc parce que Damhout dépense moins d'argent et reste à la maison, tandis que tu passes des nuits entières au cabaret à boire ou à jouer?

— Cela est bien possible, répondit Wildenslag en secouant la tête avec impatience. Qui te dit que je ne resterais pas à la maison, du moins pendant la semaine, si tout ici n'était pas dégoûtant comme dans une écurie, et si je pouvais seulement y trouver une figure amicale; mais, toi, avec ta brutalité et ton manque de soin, tu chasserais un ange d'ici.

La femme, offensée, mit les poings sur les hanches et se disposait à faire une sortie furieuse; mais la porte s'ouvrit avec fracas et un garçon de quatorze ans, dont les vêtements étaient remplis de flocons de coton, entra en dansant; il achevait le refrain d'une chanson obscène, quoiqu'il tînt une pipe allumée entre ses lèvres.

Il se mit immédiatement à table et commença à manger des pommes de terre brûlées; mais, après la première bouchée, il jeta la fourchette sur le plat en grommelant et éclata en aigres reproches contre sa mère.

Au lieu de le corriger, le père lui donna raison.

— Voilà ma paye, dit le garçon en jetant trois francs sur la table. Ces pommes de terres sont brûlées et sentent la lessive. Je m'en vais; j'irai manger ailleurs, là où l'on ne risque pas d'être empoisonné.

On se disputa violemment, parce que le fils avait retenu un franc de sa paye; cette scène se renouvela, lorsque le père remit également son argent. Néanmoins, après beaucoup de dures et grossières paroles, la tempête se calma.

— Bonsoir, dit le garçon avec joie, je vais à *la Chèvre bleue*, manger une tranche de jambon.

— Attends, Alexandre, je t'accompagne, dit le père. Il ne fait pas bon ici. Après toute une semaine de travail, nous pouvons bien un peu nous divertir.

— Ah! s'ils s'imaginent que je vais m'embêter toute la soirée à la maison, tandis qu'ils vont s'amuser à *la Chèvre bleue* et s'en donner à cœur joie? murmura la femme, lorsque son fils et son mari furent partis; j'aime aussi le jambon. Godelive, va pour une heure chez madame Damhout. Je te ferai appeler.

Elle fouilla violemment dans le poêle avec le crochet pour étouffer le feu; mais, comme cela n'allait pas assez vite à son gré, elle versa un bassin de lessive sur les charbons ardents, de sorte que la chambre fut remplie d'une fumée infecte.

— Eh! vous, là-bas, polissons! cria-t-elle aux enfants, prenez garde de ne pas toucher à la lampe et de ne pas jouer avec le feu, ou je vous casse le balai sur les os!

A ce moment, elle vit que l'aîné des garçons tirait l'une de ses sœurs par les cheveux, et elle entendit un bruit pareil à celui d'une étoffe qu'on déchire.

— Finis donc, bourreau! grommela-t-elle. Attends un peu, vilain fainéant, tu n'auras plus longtemps à paresser ici. La semaine prochaine, tu vas à la fabrique. Quand je rentrerai, je te ficherai une petite raclée qui ne sera pas pour rire; ça t'apprendra à déchirer encore une fois la robe de ta sœur.

— Ce n'est pas vrai, cria le garçon.

— Je l'ai vu! riposta la mère.

— Vous mentez! beugla l'enfant.

Et, comme si cette monstrueuse insolence n'avait eu rien d'insolite, la femme ne parut point y faire attention ou ne pas l'entendre; car elle sortit en

courant de la maison et ferma bruyamment la porte derrière elle.

Pauvres enfants! que pouvaient-ils devenir sous la conduite d'une telle mère? Rien, assurément, que des êtres sauvages et incultes dépourvus de tout sentiment de dignité humaine. Ce n'était pas leur faute; mais était-ce bien la faute de leur mère?

Cette femme, lorsqu'elle était enfant elle-même, avait passé ses premières années sous la surveillance d'une vieille femme ignorante et grossière, au milieu d'enfants abandonnés, dont les mères, ainsi que la sienne, devaient travailler toute la journée àla fabrique. Là, elle n'avait appris qu'un langage brutal et impoli; elle avait grandi sans la moindre notion des devoirs que l'homme a à remplir en cette vie envers Dieu, envers la société et surtout envers lui-même. Comme elle n'avait atteintalors que l'âge de neuf ans, il y avait encore de l'espoir qu'elle recevrait quelques reflets des lumières de la civilisation; qu'avant de devenir femme, elle sentirait naître en elle l'instinct de la dignité personnelle et de la modestie virginale. Mais, avant que le dixième printemps commençât pour elle, elle était déjà à la fabrique, attachée à une machine tournant éternellement, livrée à la compagnie des femmes et d'hommes encore plus ignorants qu'elle. Plus tard, elle s'est mariée; après la naissance de son troisième enfant, elle resta à la maison et donna là, à ses enfants, la seule instruction qu'elle eût reçue : ignorance, grossièreté, abaissement et abâtardissement de la nature.

Et nous qui parlons du perfectionnement moral de l'ouvrier, nous donnons à ses enfants une pareille mère! Et nous qui blâmons l'ouvrier parce qu'il fuit sa demeure, parce qu'il boit et court les cabarets, nous lui donnons une pareille compagne!

Oui, le progrès gigantesque de l'industrie est un des phénomènes les plus surprenants et les plus salutaires de notre siècle; mais le penseur, le philanthrope, ne verra pas ce progrès irrésistible sans une terreur secrète, aussi longtemps qu'il arrache la femme, la mère du sein de la famille, et fait de l'enfant l'esclave de la matière, dans un âge qui est destiné à son développement moral et intellectuel.

Si l'on veut civiliser et perfectionner la classe ouvrière, il faut commencer par la femme. Cette loi est impitoyable. Si l'homme règne sur le monde matériel, l'éducation morale dépend uniquement de la mère, et elle règne sur le cœur et l'esprit de la génération naissante, avec toute la puissance de l'ange ou du démon, selon l'élévation ou la bassesse de son âme.

L'humanité commence à le comprendre. Du fond des consciences s'élève un cri de détresse, une voix prophétique qui dit: « Sauvez le monde de l'abaissement moral par la femme! Instruction pour la femme! Éducation pour la femme! Lumière, dignité et notion du devoir dans le cœur des mères du peuple! Sinon, ténèbres, abaissement, injustice et sanglante vengeance du monde à venir. »

III

Beaucoup plus loin, dans la rangée des maisons d'ouvriers, il y avait une maisonnette qui se distinguait par sa propreté.

Le sol était semé de sable blanc jusqu'à la rue. Trois ou quatre pots de fleurs répandaient leur parfum sur les fenêtres, derrière des rideaux blancs comme la neige. La cheminée était ornée d'une image de la sainte Vierge entre deux perroquets de plâtre, dont le plumage rouge, jaune et vert flattait agréablement le regard. Les petits ustensiles duménage, les plats et les tasses étaient étalés sur une armoire et brillaient et étincelaient comme s'ils étaient fiers de leur propreté. Les grossières chaises de jonc n'avaient pas une tache; la table de bois blanc était lavée, le poêle frotté à la mine de plomb.

Cette habitation d'ouvrier était aussi pauvre que les autres; les objets les plus étincelants n'avaient coûté que quelques centimes... et cependant il y régnait une apparence de paix, de contentement et de bien-être; l'air y était si pur, tout y était si souriant, que l'aspect de cette humble maisonnette suffisait pour faire comprendre comment un ouvrier peut aimer sa demeure tout aussi bien qu'un richard qui s'enorgueillit de son palais.

Dans une chambre au rez-de-chaussée, une femme était occupée à travailler près d'une lampe. Elle cousait à une blouse bleue, et, comme il y avait encore beaucoup de ces blouses pliées sur une chaise, il était à supposer qu'elle travaillait pour un magasin. Elle pouvait avoir vingt-huit ou trente ans; ses vêtements de coton, communs et pâlis par le lavage, étaient d'une grande propreté et même arrangés avec une simplicité qui ne manquait pas d'une certaine élégance.

A côté d'elle, près de la table, était assis un petit garçon de huit ans avec des cheveux bruns et de grands yeux vifs. Il avait devant lui un livre ouvert et remuait les lèvres, en même temps que, du bout d'un petit bâton, il montrait les lettres qu'il s'efforçait de lire.

Dans un coin, sur des tabourets de bois, étaient assises deux petites filles de trois à quatre ans.

Elles jouaient avec des poupées et s'amusaient en silence, élevant de temps en temps la voix pour gronder les poupées en riant doucement entre elles.

Depuis un instant, le petit garçon paraissait embarrassé, son petit bâton ne remuait plus et il secouait la tête avec impatience.

— Qu'est-ce, Bavon? demanda la femme. Cela ne va-t-il pas, mon enfant?

— Ah! mère, dit-il, le maître m'a donné à apprendre une leçon dans laquelle il y a un mot si difficile, si difficile! J'en ai chaud, mais je n'en sors pas. Lis-le donc, toi, mère!

Il se rapprocha, lui mit le livre sous les yeux et montra le mot qui l'arrêtait.

Mais la femme, après un long effort, bégaya avec découragement :

— Ab.... be... né... abné... ga... Je ne sors pas du reste, Bavon. Sont-ce là aussi des mots pour un enfant comme toi? Tu n'as qu'à le passer et à le demander demain à ton maître.

L'enfant tenait le regard attaché sur le livre; ses traits se contractaient, ses yeux étaient fixes, et il tendait évidemment toutes les forces de son esprit.

— Non, laisse, mon enfant, dit la femme, ne te casse pas inutilement la tête : le mot est trop difficile.

— Trop difficile? balbutia le petit. Il faut que je le lise, je le veux... Ah! mère, paix, paix! tu m'as aidé, cela ira... Abe... né... ga... ga... abnéga... ti... o... tion! Tiens, tiens, chère mère, le mot est abnégation.

Un cri d'admiration échappa à la femme; elle prit son fils dans ses bras et déposa un long baiser sur son front. Ce qui la touchait ainsi, c'était la persévérance précoce et la volonté presque virile qu'elle croyait découvrir dans son fils. Que rêvait-elle en lui donnant ce baiser? Elle ne le savait pas, et néanmoins elle remerciait Dieu du fond du cœur.

L'enfant, encouragé par la tendre approbation de sa mère, avait repris son livre; mais la femme, encore émue, lui dit :

— Cher Bavon, il faut bien t'instruire; plus tard, dans la vie, tu commenceras à comprendre comme il est beau et utile de savoir lire et écrire. Celui qui ne sait pas lire n'est un homme qu'à demi, et il est condamné, fût-il même né avec de l'esprit, à rester toujours ignorant. Tu seras mieux et plus instruit que moi, Bavon, et tu en seras plus heureux sur la terre. Ah! pourquoi mon parrain est-il mort sitôt! Sans cela, je saurais très bien lire et écrire; mais il n'y avait personne qui pût me protéger, il me fallait aller à la fabrique. Je me suis encore un peu instruite par moi-même; mais, lorsqu'on a travaillé toute la journée, cela ne va pas bien le soir. Oui, Bavon, si chacun savait lire, il n'y aurait pas tant de mauvaises gens; car quiconque sait lire sait qu'il est homme et se respecte soi-même. Malheureusement, il n'y a que peu d'enfants d'ouvriers qui aient l'occasion ou les moyens de s'instruire; les parents, qui sont eux-mêmes ignorants, ne comprennent pas combien il est beau et utile d'être instruit. Toi, mon enfant, Dieu continue à accorder la santé à ton père, tu pourras apprendre beaucoup de choses. Bavon, n'oublie jamais que tu devras ce bonheur à ton père, qui travaille du matin ou soir pour élever honorablement ses enfants, qui ne va pas au cabaret et qui, pour ainsi dire, se retient de manger pour que tu puisses aller à l'école. N'est-ce pas, Bavon, tu ne l'oublieras jamais? Quoi qu'il t'arrive dans la vie, tu continueras toujours à aimer et à respecter ton père?

— Toujours! toujours! et toi aussi, chère mère! dit le petit garçon en lui caressant les joues.

A ce moment, la porte s'ouvrit et un homme entra. Ses vêtements, couverts de coton et de poussière, étaient usés et paraissaient sales dans un lieu aussi propre. L'expression de son visage trahissait une sorte de regret, et il semblait être de mauvaise humeur.

Mais voilà que le mot : « Père! père! » résonna sous tous les tons à ses oreilles, et, avant qu'il eût fait deux pas dans la chambre, on lui saisit les mains, et de douces voix d'enfants lui souhaitèrent la bienvenue avec les plus tendres paroles. Bavon courut à sa rencontre en agitant un petit morceau de papier au-dessus de sa tête :

— Cher père! cher père! cria-t-il, vingt bons points! Deux baisers pour moi et deux sous pour ma tirelire!

Et, en disant ces paroles, le jeune garçon avait fait un bond et s'était suspendu au cou de son père pour recevoir la récompense de son application.

Pendant ce temps, la femme était occupée à étendre la nappe sur la table et à servir le souper. Elle sourit amicalement à son mari et lui adressa également quelques joyeuses paroles.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, Damhout, dit-elle. Vous devez avoir faim, et les pommes de terre seraient bientôt refroidies. J'ai acheté une excellente sole pour vous, à bon marché, et toute vivante. Allons, mes enfants, à table, à table!

Adrien Damhout ne fut pas insensible aux témoignages d'affection de ses enfants; les rides disparurent de son front et un tranquille sourire illumina son visage. Il donna à son fils les deux sous promis et tendit sa paye à sa femme, qui, sans la compter, laissa glisser l'argent dans sa poche.

Alors tous prirent place à la table, couverte avec autant de propreté et de coquetterie que si ces pauvres gens allaient manger des mets exquis sur des assiettes de porcelaine et avec des cuillers en argent. Et cependant ils n'allaient manger que des pommes de terre étuvées, dans des assiettes grossières, avec des fourchettes de fer; sans compter la petite sole frite, qui répandait un fumet appétissant et qui occupait le milieu de la table comme une pièce d'honneur ou plutôt comme un cadeau d'amitié.

Tous ensemble firent le signe de le croix et remercièrent Dieu en silence; après quoi, ils se mirent à manger avec appétit. Seulement, lorsque le poisson allait être entamé, le silence fut un peu troublé. Damhout ne pouvait pas se décider à manger à lui seul la sole, si petite qu'elle fût; il voulait partager sa friture avec sa femme et ses enfants; mais la femme prétendait qu'elle l'avait achetée pour lui seul et qu'il lui ferait de la peine en insistant plus longtemps. Quoique les enfants, prévenus par la mère, insistassent avec elle, la discussion se termina à l'amiable par le partage du poisson entre tous les membres de la famille.

Immédiatement après le souper, la nappe fut pliée et tout disparut en un clin d'œil de la table.

La femme s'assit à la droite de son mari et commença à parler avec lui du travail et de la fabrique; les deux petites filles grimpèrent sur les genoux du père. Bavon se tenait à sa gauche, le livre à la main, et attendait que ses parents eussent fini de causer.

C'était un spectacle simple et émouvant que de voir cet ouvrier, dans ses vêtemets usés et souillés par le travail, tenant sur ses genoux deux petits anges si propres et si souriants, entre une femme chérie et un fils studieux qui levait vers lui un regard respectueux et suppliant.

— Cher père, puis-je lire? demanda enfin le petit garçon. Nous avons reçu aujourd'hui une si belle leçon! Je ne sais pas si je la sais bien, mais je ferai de mon mieux.

— Oui, Bavon, lis ta leçon devant ton père, dit la femme.

Le fils ouvrit son livre et lut avec une certaine difficulté et quelques interruptions, mais assez distinctement pour être compris :

« Mes enfants, voulez-vous être bénis de Dieu sur la terre, honorez votre père et votre mère. Ils vous chérissent comme la lumière de leurs yeux; ils travaillent pour vous du matin au soir; le seul but de leurs efforts, de leurs soins et de leurs prières n'est que votre bonheur. Aimez-les tendrement, soyez-leur soumis et restez-leur reconnaissants; devenez le soutien et la joie de leurs vieux jours, et récompensez ainsi l'amour paternel, cette abnégation pure et presque divine. »

Cette lecture parut faire une mauvaise impression sur l'esprit de Damhout; elle lui rappelait ce que Wildenslag lui avait dit et donnait de nouvelles forces à la crainte que son ami avait, pour la vingtième fois, réveillée en lui. Son visage devint sérieux et il secoua la tête d'un air pensif.

— Bavon, comprends-tu ce que tu viens de lire? demanda-t-il après un instant de réflexion.

— Oui, cher père, répondit l'enfant. Cela veut dire que vous travaillez pour moi, et que je dois toujours vous aimer, vous et ma mère.

— Jusque dans nos vieux jours, Bavon.

— Oui, père, jusque dans vos vieux jours, aussi longtemps que je vivrai.

— Et le feras-tu, mon enfant?

Le petit garçon regarda son père d'un air étonné, mais ne répondit pas, comme s'il ne concevait pas son doute.

— C'est bien, Bavon, dit Damhout; tu es sage. Reste toujours ainsi et n'oublie jamais ce qui est écrit dans ton livre; sinon, Dieu te punira.

Il y eut un moment de silence; la femme épiait la physionomie de son mari, qui semblait absorbé dans de sombres pensées.

— Adrien, murmura-t-elle, qu'as-tu donc, cher homme? Tu parais si pensif! Je l'ai remarqué dès que tu es entré. Tu as quelque chose en tête. As-tu du chagrin?

— Je n'ai pas de chagrin, Christine, répondit-il; mais il y a pourtant quelque chose qui me chiffonne. Les camarades vont quelquefois boire ensemble une pinte de bière; ils rient, causent et s'amusent un peu après le long travail de la semaine. Je suis toujours à la maison comme si j'étais d'un autre monde, et les amis se moquent de moi. Peut-être est-ce insensé de sacrifier ainsi toute sa vie, sans savoir ce qu'il adviendra par la suite.

Quoique ces paroles l'étonnassent, la femme prit une pièce d'argent de sa poche et la tendit à son mari en souriant amicalement.

— Mon cher Damhout, dit-elle, tu ne dois pas te priver pour moi : voici de l'argent. Si tu désires passer quelques heures avec tes camarades, satisfais ton envie. Va, cela me fera plaisir, de savoir que tu t'amuses.

Mais l'homme, comme honteux de son murmure, repoussa doucement sa main.

— Non, garde l'argent, dit-il, mon envie est passée... Cependant, Christine, ce soir, les amis célèbrent le jubilé de Léon Leroux, parce qu'il y a aujourd'hui vingt-cinq ans qu'il est fileur. Wildenslag m'a prié d'y être présent; je lui ai promis de venir, si c'était possible.

— Eh bien, Damhout, c'est possible : tu dois tenir la promesse.

— Oui, mais je ne sais pas, il me semble que je préférerais rester à la maison avec les enfants.

— Non, non, Damhout, c'est demain dimanche, jour où nous sommes ensemble du matin au soir. Fais-moi ce plaisir et prends cet argent; va à *la Chèvre bleue* et divertis-toi avec les amis. Je t'attendrai contente et de bonne humeur; reste aussi longtemps que tu le voudras. Va, je t'en prie.

Elle le pria encore pendant quelques instants et lui fit en quelque sorte violence pour l'obliger à se lever. Alors elle l'accompagna jusqu'à la porte et lui souhaita une joyeuse soirée. Elle retourna à la table et reprit sa couture.

Quelques instants après, la porte s'ouvrit doucement, et une petite fille entra.

— Bavon, voici Godelive, dit la mère.

Le petit garçon se leva d'un bond, courut à la petite fille, lui prit la main et la conduisit près de la table, disant avec une grande joie :

— Ah! Godelive, c'est bien, de venir encore! Je suis las d'étudier; jouons un peu, Veux-tu jouer à la boutique comme hier? C'est si amusant!

— Oh! non, Bavon, tenons une école! demanda la petite fille.

— Oui, oui, une école! reprirent les deux petites sœurs en battant des mains.

Bavon alla chercher quelques livres, qu'il avait conservés des premiers mois qu'il allait à l'école; il plaça Godelive sur l'un des bancs et ses petites sœurs sur l'autre, prit la petite canne des dimanches de son père, et commença à aller et venir, la tête droite et avec un sérieux comique en criant de temps en temps d'un ton courroucé :

— Silence dans la classe, ou je vous mets dans le coin. Quiconque ne connaît pas sa leçon devra manger le pain sec. Godelive Weldenslag, attention! Quelle lettre est celle-ci? — Bon! Et celle-ci? Et celle-là? — Vous savez votre leçon. Vous avancerez d'une classe. Tournez la page de votre livre. Qu'est-ce qui est écrit sur la deuxième ligne?

— Da, de, di, do, du, dit Godelive à haute voix.

— Oui, vous connaissez cela par cœur, je le sais bien; mais là, sur l'autre page, là?

La petite fille fit un violent effort pour épeler la syllable qu'on lui montrait, mais elle ne put y parvenir.

— Courage, faites bien attention, dit Bavon. Ces deux voyelles O et U forment le son...

— Ou, ou! dit Godelive avec une joie triomphante.

— Très bien, mon enfant, vous y êtes! dit le jeune instituteur avec joie. Godelive Wildenslag reçoit dix bons points.

La mère avait vu cette scène en souriant et avec plaisir.

— Chers enfants, dit-elle avec émotion, vous jouez là un jeu sérieux. Croiriez-vous que Godelive finira par apprendre à lire sans aller à l'école?

Le petit garçon et la petite fille la regardèrent avec étonnement.

— C'est comme je vous le dis. Pourquoi cela vous étonne-t-il? Tenez, Godelive, sans le savoir, connaît toutes ses lettres et elle commence déjà à épeler. Si Bavon voulait se donner un peu de peine, sois certaine, Godelive, que tu saurais bien vite lire.

— Vous dites cela pour rire, n'est-ce pas, madame Damhout? murmura la petite fille d'un air de doute.

— Serait-il possible, chère mère? demanda Bavon, dans l'œil duquel brillait une étincelle de résolution.

— Possible? Mais, mon enfant, c'est presque fait, tu le vois bien!

— Ah! ah! Godelive, nous jouerons toujours au jeu de l'école. Tu apprendras à lire!

— J'apprendrai à lire! reprit Godelive avec une joie contenue.

— Tu l'apprendras, s'écria Bavon. Dieu! que ça sera amusant, lorsque nous pourrons lire à deux dans le même livre. — Allons, Mademoiselle, rasseyez-vous sur le banc, et faites attention... ou je vous fais apprendre par cœur deux grandes leçons de catéchisme!

Bavon continua à jouer son rôle de maître d'école avec un redoublement de zèle. Bien qu'en même temps, il montrât les lettres à ses petites sœurs et les leur nommât avec une impatience simulée, il s'occupait le plus souvent de Godelive. Il lui adressait de si douces paroles d'encouragement et faisait de si grands efforts pour l'instruire, que ce naïf jeu d'enfant devenait un travail sérieux, un véritable bienfait.

Cela dura si longtemps qu'enfin les deux petites sœurs, tête à tête, s'étaient endormies sur le banc.

Alors, la classe fut finie. La mère déshabilla les deux petites endormies et les mit dans leur lit.

Bavon et Godelive retournèrent à la table et feuilletèrent un livre plein d'images.

Pendant que madame Damhout continuait son ouvrage, les deux enfants causaient ensemble à voix basse de l'espoir que Godelive apprendrait à lire, quoiqu'elle ne pût aller à l'école; puis encore d'autres belles choses. Un doux sourire était pour ainsi dire en permanence sur leurs lèvres; leurs yeux étincelaient d'amitié et de con-

tentement, et quelquefois ils se serraient affectueusement la main.

Enfin on entendit au dehors une voix d'enfant crier le nom de Godelive, et la petite fille, après avoir souhaité le bonsoir à Bavon et à sa mère, se disposait à s'en aller; mais madame Damhout prit un seau et dit :

— Viens, Godelive; je dois aller chercher de l'eau à la pompe ; j'irai avec toi.

Lorsqu'elle revint dans la chambre, elle trouva Bavon endormi et déposa enfin un long et ardent baiser sur ce front uni, comme si la bonne femme croyait qu'un baiser maternel pouvait réchauffer et faire fructifier les germes de l'intelligence dans le cerveau de son enfant.

A peine avait-elle repris sa couture, que son mari entra dans la chambre.

— Déjà de retour? si vite? demanda-t-elle avec étonnement. Ce n'est pas pour moi, n'est-ce pas, Adrien? J'en serais au regret.

— Non, Christine, répondit-il pendant qu'il s'asseyait près de la table. Je ne puis plus me plaire à ces amusements bruyants. Les amis sont de braves garçons, je ne veux pas le méconnaître; mais ces manières brutales et ces paroles grossières ne me vont plus. Il fait meilleur ici, à la maison, entre toi et mes enfants. Pense un peu, à *la Chèvre bleue*, ils sont maintenant tous en train de se disputer. Assurément Léon Leroux se battra encore ce soir avec Jacob le marchand de sable. Ils se reprochent des choses telles, que les cheveux s'en dresseraient sur la tête. Je regrette infiniment d'avoir été aujourd'hui à *la Chèvre bleue*.

— Je le crois, Adrien ; mais tu ne pouvais pas savoir qu'on s'y disputerait et s'y insulterait.

— Ce n'est pas pour cela; mon cœur est triste.

— Comment cela? T'est-il arrivé quelque chose?

— Wildenslag m'a fait peur ; il me fait toujours peur... Et peut-être a-t-il raison; peut-être ne faisons-nous pas bien en voulant élever notre Bavon au-dessus de ses parents.

— Encore cette mauvaise idée !

— Mauvaise idée, Christine? Qui peut le savoir? Que notre Bavon aille pendant des années entières à l'école communale, et qu'il devienne instruit, il nous coûtera bien plus d'argent qu'un autre enfant et, en outre, il ne nous apportera jamais un centime dans le ménage; et, lorsqu'il sera grand et qu'il gagnera de l'argent, il le dépensera à s'acheter de beaux habits et sera honteux du pauvre ouvrier qui aura donné sa sueur pour faire de lui un monsieur.

— Ah ! comment peux-tu parler ainsi, les yeux fixés sur ton innocent enfant? soupira la mère. Bavon deviendrait ingrat et méconnaîtrait ses parents? Jamais, jamais ! son cœur n'est qu'amour et reconnaissance.

— C'est un bon enfant, je le sais, répliqua Damhout. Ils sont tous bons, Christine, aussi longtemps qu'ils sont tout petits; mais, aussitôt qu'ils deviennent hommes, ils vont leur train et ne s'inquiètent plus de leurs parents. Oui, lorsqu'ils se sont un peu élevés dans le monde, ils abaissent quelquefois leur regard avec dédain sur ceux qui se sont imprudemment sacrifiés pour eux.

— Cela n'arrivera pas à notre Bavon, Damhout, répondit la femme en comprimant sa douleur. Son cœur est pur, j'y veillerai. Tu crains que, plus tard, notre enfant n'ait une meilleure destinée que nous? Mais, si cela arrivait, ton cœur de père ne battrait-il pas de joie? Ne dirais-tu pas avec orgueil : « C'est mon fils; pour lui j'ai travaillé avec plaisir ; son bonheur est mon ouvrage? »

— De belle choses, Christine; mais, si mon fils restait ouvrier, comme je le suis, je ne craindrais pas que, plus tard, il ne fût honteux de son père.

— Et qui te dit qu'il ne deviendra pas ouvrier? N'y a-t-il pas des ouvriers, d'excellents ouvriers qui savent lire?

— Pas beaucoup de fileurs, du moins.

— Mais il y a d'autres métiers, Adrien. Ceux de mécanicien, de charpentier, de menuisier et cent autres, où, avec de l'instruction et de la bonne conduite, on peut faire son chemin.

— Vois-tu bien, Christine, que tu as résolu de ne pas laisser aller notre Bavon à la fabrique!

— Il ira où il voudra ou bien où il pourra, dit la femme avec une énergie croissante. Nous ne pouvons rien en décider d'avance. Cela dépend de son application, de notre amour et de la volonté de Dieu. Tes amis t'effraient, parce qu'ils disent que je veux faire de Bavon un monsieur. Ce que je veux, c'est que mon enfant devienne un homme et ne soit pas condamné par l'ignorance à l'impuissance et à l'esclavage éternel. S'il devient un monsieur, tant mieux !

— Christine, Christine, soupira l'ouvrier, si tu savais combien tes paroles m'attristent! L'orgueil est un mauvais conseiller.

— L'orgueil ? s'écria la femme indignée. Crois-tu donc que le bonheur de mes enfants m'effraie? Je ne devrais pas avoir de cœur. Ah! peut-être ne me comprendras-tu pas, mais je te dis, Damhout, que, si plus tard nos enfants pouvaient abaisser leurs regards vers moi, je remercierais Dieu de les avoir élevés dans le monde. Ne secoue pas la tête. Si, au prix de ma vie, je pouvais faire de Bavon un roi ou un empereur, je mourrais de joie devant le trône de mon enfant!

Elle était très émue et semblait trembler : il y

avait quelque chose d'inexprimable dans son maintien et dans son regard; le sentiment maternel avait rendu cette humble femme imposante et belle.

Adrien Damhout subit l'influence de ses paroles enthousiastes; il courba la tête comme vaincu, et se tut un moment. Puis il reprit :

— Au fond, tu as peut-être raison, Christine; mais réfléchis avec calme. Maintenant cela ne va pas mal, il y a beaucoup d'ouvrage et de bon ouvrage. Nos autres enfants sont encore petits. Plus tard, tu voudras peut-être aussi que les filles aillent également à l'école?

La femme fit un signe affirmatif.

— Pourrons-nous bien continuer, sans aucun secours de nos enfants, à supporter cette charge? Cela me paraît impossible.

— Je travaillerai un peu plus, Adrien.

— Toujours travailler comme des esclaves, se sacrifier entièrement toute sa vie!

— Ah! c'est seulement alors que je sens que je suis mère, quand je sais que je me sacrifie pour le bonheur de mes enfants.

— Bon! mais si un jour l'ouvrage venait à manquer pour longtemps; si l'un de nous devenait sérieusement malade, que ferions-nous alors?

— Alors, Adrien, nous nous arrangerions suivant la volonté de Dieu. Nous ne pouvons faire l'impossible.

— Et, s'il devenait nécessaire que Bavon gagnât quelque argent, le laisserais-tu aller à la fabrique?

— Pourquoi pas, si le besoin l'exige?

— Et à quoi lui servirait alors l'instruction?

— A quoi elle lui servirait? Comment peux-tu demander cela, Adrien? Il serait du moins un homme, un excellent ouvrier, propre à tout, et, avec un peu de chance, il serait certain de devenir contre-maître.

— Vois-tu, Christine, dit l'homme avec une certaine satisfaction, dès que tu me dis que tu n'es point opposée à ce que Bavon devienne un artisan, je suis tranquille.

— Jamais, Adrien, je n'ai eu d'autre idée; mais, si c'est son sort de faire son chemin dans le monde, je n'empêcherai pas son bonheur par égoïsme.

Après un moment de silence, elle reprit avec une douce amitié :

— Cher homme, ne nous tourmentons pas de tout cela. Pourquoi nous attristerions-nous par une crainte prématurée, tant que nous nous portons bien et que nous ne manquons de rien? Si l'adversité nous frappe, nous nous arrangerons selon la nécessité. Dans tous les cas, quoi qu'il arrive, si nos enfants savent lire et écrire, nous leur laisserons un précieux héritage, bien que nous ne soyons que de pauvres ouvriers. Ceux qui te blâment ne peuvent pas en dire autant. Mets la main sur ta conscience, Adrien, et sens si tu n'es pas fier et heureux de te dire que, devant Dieu et devant les hommes, tu remplis ton devoir de père. Sois content et n'écoute plus les mauvais conseils de gens ignorants. Viens, mon ami, je prendrai Bavon dans mes bras. Allons nous coucher.

Et Adrien Damhout prit la lampe et éclaira sa femme, qui montait derrière lui l'escalier avec son fils entre ses bras.

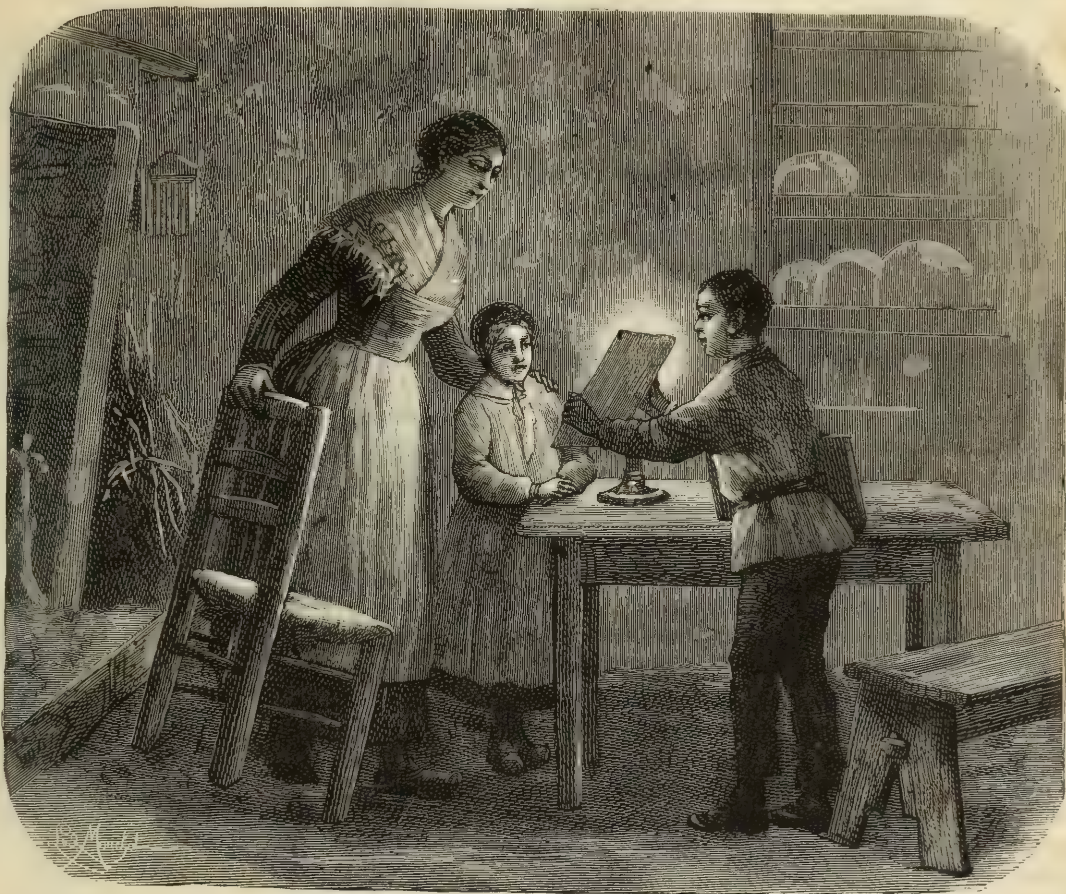
IV

Depuis que Bavon avait acquis la conviction qu'il pourrait apprendre à lire à Godelive, il n'avait pas laissé passer un seul jour sans l'exercer à épeler pendant plusieurs heures. Il y avait quelque chose de surprenant dans la persistance et le zèle du jeune garçon. Quelquefois il fatiguait tellement sa petite amie, que sa tête s'embrouillait et qu'elle demandait grâce.

Outre la bonté du cœur qui portait Bavon à faire participer Godelive aux bienfaits de l'instruction que sa mère lui avait fait envisager comme un véritable trésor pour l'enfant d'un ouvrier, il avait une raison spéciale qui le pressait. Il savait que, dès que cela serait possible, sa compagne de jeu serait obligée d'aller à la fabrique; et il craignait qu'alors elle n'eût plus le temps d'apprendre; peut-être même ne pourraient-ils plus jouer que très rarement ensemble.

En effet, le père Wildenslag était ennemi de l'instruction. Dans son opinion (qui, hélas! est partagée par beaucoup d'ouvriers ignorants), les enfants ne sont mis au monde que pour procurer à leurs parents un avantage pécuniaire, et tout sacrifier pour eux est une sottise, dès qu'il y a moyen de s'y soustraire. Quoiqu'il aimât sa petite Godelive plus que ses autres enfants, il n'aimait pas à la voir assise dans la maison avec un livre sur ses genoux et ressembler à une demoiselle par sa propreté et ses manières choisies. C'était, d'après lui, un mauvais exemple dans un ménage où chacun était destiné à travailler sans relâche depuis le berceau jusqu'à la tombe, sans espoir d'un sort meilleur.

Godelive était trop jeune et trop faible pour aller déjà à la fabrique; mais il y avait dans le voisinage une maison où l'on apprenait aux petites filles à faire de la dentelle. Elle pourrait y gagner chaque jour quelques sous, et ce serait autant de plus dans le ménage. D'ailleurs, elle comprendrait qu'elle était née pour travailler comme



Il tira une feuille de papier. (Page 1J.)

les autres, et la paresse, *la demoisellerie*, comme il disait, n'aurait pas le temps de grandir en elle. Plus d'une fois, il avait parlé de ses intentions avec sa femme; mais madame Wildenslag l'avait toujours décidé à en retarder l'exécution en lui faisant comprendre que Godelive était encore faible et souffrante.

Cependant ce motif lui fit défaut au bout de quelques mois, car Godelive paraissait devenir mieux portante, et elle s'était sensiblement fortifiée en peu de temps.

Un après-midi, la décision lui fut signifiée, et on lui dit qu'elle irait le lendemain, à six heures, à la fabrique de dentelles.

La jeune fille s'y serait soumise sans le moindre chagrin, car elle ne savait pas ce qui l'attendait dans sa nouvelle condition; mais le père lui fit comprendre le plus mauvais côté de son sort, lorsqu'il lui dit :

— Alors, Godelive, c'en est fini d'apprendre à lire. Tu en sais déjà trop pour une pauvre fille d'artisan. Tâche de l'oublier; sinon tu pourrais plus tard concevoir des pensées qui te conduiraient sur une fausse route. Plus de livres dans la maison : ne songe qu'à travailler.

Godelive sortit silencieusement de la maison et resta à la porte la tête courbée. Longtemps elle médita. Elle ne pourrait plus apprendre à lire! Cette pensée lui arracha des larmes et elle se dirigea lentement et comme égarée vers la demeure de madame Damhout.

Elle parut dans la chambre son tablier devant les yeux. Adrien Damhout était déjà parti pour sa fabrique; mais, comme c'était jeudi, jour de congé, Bavon était encore assis à table à côté de sa mère.

Le petit garçon sauta de sa chaise, prit la jeune fille par la main et lui demanda :

— Godelive, tu pleures! Qui t'a fait du mal?

Mais Godelive se mit à pleurer plus fort; elle paraissait inconsolable.

— Eh bien, Godelive, parle, que t'est-il arrivé? Ce ne doit pas être grave, dit madame Damhout.

— Ah! je ne peux plus apprendre à lire! soupira l'enfant.

— Comment? Pourquoi? Ça ne se peut! balbutia Bavon avec une expression d'incrédulité et en même temps de révolte.

— Non, je ne peux plus lire, plus jamais! Bavon, je sais déjà presque lire, et maintenant je dois faire des efforts pour l'oublier!

— Qui dit cela? s'écria le jeune garçon.

— C'est mon père qui le dit, et il n'y a rien à y faire, répondit Godelive avec tristesse.

— Ton père? reprit Bavon avec épouvante.

— Oui, et demain, à six heures, je dois aller à la fabrique de dentelles, et je ne peux plus jamais prendre un livre en main que mon père ne le voie. Dieu, que je suis malheureuse!

Elle recommença à pleurer de plus belle; les larmes ruisselaient entre ses doigts. Bavon, touché de compassion, laissa tomber sa tête sur la table et se mit également à pleurer.

Pendant quelque temps, madame Damhout fit des efforts pour consoler les deux enfants; mais elle n'y réussit pas. Pour leur donner un peu de courage, elle promit d'aller parler à madame Wildenslag, et exprima l'espoir qu'elle pourrait peut-être changer cette triste résolution.

Elle arrangea tout dans la chambre, puis elle dit à la petite fille :

— Es-tu bien sûre, Godelive, que tes parents aient décidé de te placer dans une fabrique de dentelles?

— Certes, madame Damhout, dès demain matin.

— Ils ne savent pas ce que c'est qu'une fabrique de dentelles?

— Je crois bien qu'ils le savent. Cela n'est rien, madame Damhout; je veux bien aller à la fabrique de dentelles, j'y ferai mon possible; mais ne plus pouvoir apprendre à lire, voilà ce qui m'attriste.

— Eh bien, reste ici; je vais chez ta mère. Ne pleure plus; peut-être reviendrai-je avec de bonnes nouvelles.

Quelques moments après, madame Damhout entra dans la demeure de Wildenslag.

— Bonjour, Christine; quel bonheur de vous voir ici! dit la mère de Godelive. Êtes-vous à la promenade? Cela ne vous arrive pas souvent. J'ai justement versé le café, parce que le feu était allumé! Nous allons en boire une excellente tasse ensemble... Et vous, là-bas, sales vauriens, hors d'ici jusqu'à ce que je vous appelle; sinon, il tombera des atouts sur vos épaules!... Maintenant, asseyez-vous, Christine, nous sommes seules et nous pouvons causer à notre aise.

— C'est pour causer avec vous que je suis venue, répondit madame Damhout en s'asseyant. Est-ce vrai que vous avez résolu de placer votre Godelive dans une fabrique de dentelles?

— C'est vrai, Christine. Je l'aurais laissée encore quelque temps à la maison : l'enfant n'est pas des plus fortes; mais mon mari ne cesse de gronder, et il a peut-être raison. On n'habitue jamais trop tôt les enfants au travail. Alors, ils apportent bientôt quelque chose dans le ménage. Vous faites une singulière mine, Christine. Cela vous étonne-t-il que nous envoyions notre Godelive à la fabrique de dentelles?

— Cela m'attriste.

— Pourquoi donc?

— Je m'en vais vous le dire, Lina, et, puisque vous êtes mère et que vous avez un bon cœur, vous me comprendrez, je l'espère du moins. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'une fabrique de dentelles? Je le sais, moi, j'y ai été une couple d'années clouée sur une chaise, et j'y aurais peut-être trouvé une mort prématurée, si feu mon parrain, que Dieu ait son âme! ne m'en avait fait retirer pour m'envoyer à l'école. Tenez, Hélène, dans une fabrique de dentelles les pauvres petites filles sont courbées, depuis le matin jusqu'au soir, sur un carreau de dentellière. On ne leur permet pas de prendre haleine un moment. Ne jamais lever les yeux, ne jamais bouger, toujours travailler, les membres courbés et la poitrine écrasée, cela rend les enfants pâles et maladifs. Un grand nombre en deviennent contrefaits, quelques-uns même bossus, et le pis, c'est qu'en leur enfonçant la poitrine petit à petit, on leur fait contracter les germes de la phthisie. Oh! si vous saviez, Lina, combien on enterre de jeunes femmes qui ont reçu le coup de la mort dans les fabriques de dentelles!

— Ciel! vous m'effrayez! soupira madame Wildenslag. Est-ce bien vrai, tout ce que vous dites-là?

— Du moins en grande partie, Lina. Je le sais, il y a des enfants robustes qui ne sont pas devenues malades, bien qu'elles aient été à la fabrique de dentelles; mais, si j'avais une enfant aussi faible que Godelive, je ne risquerais pas d'altérer sa santé et d'être peut-être la cause de sa mort. Je suis mère...

— Mais, moi aussi, je suis mère! s'écria madame Wildenslag.

— Je le sais, Lina, répondit l'autre avec douceur. Si j'avais douté de votre amour pour vos enfants, vous ne m'auriez pas vue ici aujourd'hui.

Godelive est venue me dire que vous aviez décidé de l'envoyer demain à la fabrique de dentelles. La chose ne me concerne pas personnellement; mais vous me pardonnerez si j'aime votre enfant. Elle est si aimable et si intelligente, elle a un cœur si bon et si pur! Cela me fait peine de penser que le pauvre agneau aura peut-être la poitrine enfoncée, et qu'elle en mourra.

— Mais, Christine, elle n'ira pas à la fabrique de dentelles! dit madame Wildenslag avec une sorte d'indignation. Je suis pauvre et ignorante, je le reconnais; mais j'ai aussi un cœur de mère. Je ne laisserais pas ruiner la santé de mon enfant, quand on me donnerait un monceau d'or.

— Cela vous honore à mes yeux, Lina, dit madame Damhout. Vous aimez véritablement votre pauvre Godelive... Mais votre mari?

— Mon mari? qu'a-t-il à s'en mêler? Godelive est une fille, et, quant aux filles, la mère est seule maîtresse. Qu'il fasse de ses vauriens de garçons ce qu'il voudra. Soyez sans crainte, Christine, quand il remuerait le ciel et la terre, notre Godelive n'irait pas à la fabrique de dentelles. C'est décidé : je ne sais pas si vous avez tout à fait raison; mais, grâce à la peur que vous m'avez inspirée, je ne plierais pas, même devant le roi.

Les deux femmes se serrèrent la main; madame Wildenslag paraissait très flattée des louanges et de l'amitié de sa voisine, et ce fut avec une joie franche qu'elle l'engagea à boire encore une tasse de café.

Enfin elle dit d'un air pensif :

— Certes, Godelive n'ira pas à la fabrique de dentelles; mais elle ne peut pourtant pas courir les rues. Son père gronde tous les jours à cause de cela, et il n'a pas tort. Elle est encore trop jeune pour aller à la fabrique. Que ferais-je de l'enfant, Christine?

— Si je pouvais vous donner un bon conseil...

— C'est un bon conseil que je vous demande.

— A votre place, je laisserais aller Godelive à l'école pendant une couple d'années.

— Aller à l'école? notre Godelive à l'école? Où sont donc vos sens, Christine? s'écria madame Wildenslag comme stupéfaite. Avons-nous, pauvres ouvriers de fabrique, les moyens de faire de notre fille une demoiselle qui ne voudrait ni ne pourrait plus travailler?

— Vous ne me comprenez pas, Lina, repartit madame Damhout. Godelive sait, pour ainsi dire, déjà lire; si elle allait encore pendant deux années à l'école, elle serait instruite et saurait très bien écrire et calculer. Alors, je la placerais chez une couturière ou chez une modiste. Elle apprendrait, par conséquent, à travailler, mais elle ne serait pas irrévocablement condamnée à rester simple ouvrière et servante des autres. Avec son instruction, elle deviendrait certainement fille de boutique, et, plus tard, elle pourrait peut-être ouvrir une boutique à son compte et devenir maîtresse à son tour. Cela vous étonne? L'instruction, Lina, rend l'homme propre à tout. Pour nous, ouvriers illettrés, il n'y a plus d'amélioration possible; ce que nous sommes, nous devons le rester jusqu'à la mort; mais, si nous donnons l'instruction à nos enfants, nous leur ouvrons le monde entier, et nous écartons de leur tête l'ignorance maudite, qui les condamnait à une vie sans espoir.

Madame Wildenslag écoutait en ouvrant de grands yeux; elle paraissait ne pas bien comprendre ce que sa voisine lui disait.

— Supposez, Lina, reprit celle-ci, que Godelive devienne fille de boutique et plus tard même maîtresse, qu'elle gagne beaucoup d'argent et qu'elle soit habillée comme une demoiselle, est-ce que cela vous ferait de la peine? Est-ce que le bonheur de son enfant n'est pas la plus grande joie d'une mère? Oh! si vous pouviez vous dire, la main sur la conscience, que vous êtes la seule cause de son succès dans le monde, cela ne vous rendrait-il pas fière?

— Oui; mais continuerait-elle à aimer ses parents pauvres?

— Pourquoi pas? La reconnaissance est-elle l'ennemie de l'amour? Au contraire, je suis bien certaine que Godelive n'oublierait jamais ce bienfait, et qu'elle se dirait jusque dans ses vieux jours : « C'est à ma mère que je suis redevable de mon bonheur, de ma prospérité. » Elle bénirait votre nom toute sa vie et prierait Dieu pour qu'il vous donne dans son paradis la récompense de votre bonté.

Madame Wildenslag était touchée; ses yeux étaient humides d'émotion.

— Et alors, voyez-vous, Lina, les gens sensés vous approuveraient et vous estimeraient. Ils diraient : « Cette demoiselle, la maîtresse de ce beau magasin de modes, est la fille de madame Wildenslag. La pauvre femme d'ouvrier a montré du courage; elle a donné de l'instruction à sa fille et assuré son bonheur. »

— C'est bien beau, ce que vous dites-là, répondit avec un soupir la mère de Godelive; mais cela ne se passera pas toujours ainsi.

— Eh! quand bien même la chose serait incertaine, condamneriez vous pour cela Godelive à une pauvreté éternelle, lorsque vous connaissez le moyen de lui procurer un sort meilleur? N'êtes vous pas mère, et la conviction d'avoir rempli votre devoir ne vous rendrait-elle pas heureuse et fière?

— Aller à l'école, c'est facile à dire, murmura

madame Wildenslag en secouant la tête; mais l'argent, les frais?

— Cela ne vous coûtera rien, Lina. Chez les sœurs de Nonnenbosch, derrière l'église Sainte-Anne, on recevra votre enfant avec joie, et on l'instruira gratis aussi longtemps que vous voudrez. Qu'est-ce que ces deux années? Godelive d'ailleurs ne peut encore rien gagner, et, une fois instruite, elle sera d'autant plus capable de gagner un bon salaire. Soyez certaine que, si vous suivez mon conseil, vous m'en remercierez plus tard.

Madame Wildenslag baissa la tête et ne répondit pas.

— Eh bien, que pensez-vous de mon conseil? demanda sa voisine.

— Laissez-moi réfléchir; c'est une affaire importante. Oui, je suis mère, et le bonheur de mon enfant...

Tout à coup, elle se leva, courut à une armoire, mit un bonnet blanc et jeta un manteau sur ses épaules.

— Allons, Christine, dit-elle, venez avec moi.

— Que voulez-vous faire? demanda madame Damhout étonnée.

— Ce que je veux faire? J'ai une bonne pensée maintenant, et j'ai peur qu'elle ne change. Je suis ainsi faite : je dois agir tout de suite, sinon cela ne se fait plus. Nous allons chez les sœurs, pour voir si elles veulent recevoir ma Godelive dans leur école.

— Ne devez-vous pas d'abord consulter votre mari à ce sujet?

— Ne vous inquiétez pas de cela. Un peu de tapage et de reproches ne me rendra pas malade. Godelive est mon enfant, et, une fois la chose terminée, j'aurai plus facilement raison de son père. Venez, venez, ne perdons pas de temps! Vous savez parler poliment, Christine; si vous prenez la parole chez les sœurs, nous réussirons tout de suite, si c'est possible.

Les deux femmes sortirent ensemble et disparurent bientôt derrière l'angle de la ruelle.

Sur ces entrefaites, Bavon et Godelive attendaient avec une impatience fiévreuse le retour de madame Damhout. D'abord, ils s'étaient soutenus l'un l'autre par l'espérance d'une bonne nouvelle; mais, comme la mère de Bavon restait longtemps absente, ils commençaient à perdre courage.

Depuis une demi-heure, ils pleuraient en silence, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et livra passage aux deux mères. Ils se levèrent tout tremblants. L'espoir et la crainte se lisaient dans leurs yeux.

— Godelive, dit madame Wildenslag avec une grande joie, tu n'iras pas à la fabrique de dentelles. Demain, tu vas à l'école chez les sœurs de Nonnenbosch, et tu apprendras à lire comme Bavon.

L'heureuse Godelive poussa un cri de joie : elle embrassa sa mère et madame Damhout; elle prit Bavon par les mains et se mit à danser avec lui autour de la chambre.

— Je puis aller à l'école et apprendre à lire comme Bavon, s'écriait-elle en battant des mains. Quel bonheur!

Et elle se jeta sur le sein de sa mère, lui caressa les joues des deux mains et murmura avec l'accent de la plus profonde reconnaissance :

— Ah! ma chère mère, ma chère mère, que vous êtes bonne pour votre pauvre Godelive! Oh! que je vous aime et que je vous aimerai toujours!

Madame Wildenslag essuya une larme. Jamais elle n'avait été si fière, jamais elle n'avait ressenti une joie plus sincère et plus pure. Il lui semblait que quelque chose de noble s'était éveillé en elle. Elle avait du moins ce sentiment de satisfaction intérieure qui s'élève en nous comme la première récompense du devoir accompli.

— Viens, Godelive, dit-elle, retournons à la maison. Il faut que j'examine tous tes habillements et que je t'achète une nouvelle paire de souliers. A l'école, tous les enfants sont très propres, et je ne veux pas qu'il y ait quelque chose à dire sur toi.

En sortant, elle serra avec force la main de madame Damhout en lui disant pour tout salut :

— Merci! merci!

Godelive fut mise à l'école chez les sœurs. Comme la pauvre enfant se sentait heureuse et fière lorsqu'elle traversait la rue avec ses petits livres et son ardoise dans la main! Elle allait recevoir de l'instruction et serait donc une créature privilégiée entre tous les pauvres enfants d'ouvriers qui ne pouvaient pas aller à l'école. La certitude qu'elle était l'objet d'une faveur inattendue et particulière l'animait d'un zèle extraordinaire. Chaque soir, elle répétait ses leçons avec Bavon. Comme elle avait l'esprit vif et la mémoire excellente, elle fit en moins d'un an des progrès si rapides, que ses institutrices mêmes en furent étonnées. En outre, elle était si obéissante, si reconnaissante, si caressante, que les sœurs la traitaient avec une préférence marquée et étaient fières des fruits surprenants que leurs leçons avaient portés chez cette pauvre enfant d'ouvriers.

Le père Wildenslag n'avait jamais franchement consenti à laisser sa fille aller à l'école. Il grondait encore tous les jours contre ce qu'il appelait une dangereuse folie; et, quand il en parlait avec sa femme, il n'épargnait pas les paroles amères. C'était une idée enracinée chez lui, que l'instruc-

tion doit infailliblement mener à sa perte un enfant d'ouvrier; car, d'après lui, l'instruction engendrait le goût de la toilette, la vanité et beaucoup d'autres mauvaises choses. Le moindre mal était que les enfants, élevés ainsi au-dessus de leur état, regardaient leurs parents de haut en bas. D'ailleurs, pendant qu'on étudie on ne gagne rien, et c'est autant de dérobé aux parents, qui ont droit au salaire de leurs enfants. Il n'était pas seul de cet avis; sa femme pouvait le demander à tous ses voisins, excepté à madame Damhout, tous parleraient comme lui. Dans les premiers temps, à force de répéter la même chose et de faire de sinistres prédictions, il avait jeté le doute dans l'esprit de sa femme; mais, petit à petit, ses paroles étaient devenues impuissantes sur elle.

Godelive assistait souvent aux entretiens où son sort était mis en discussion; elle écoutait et voyait en tremblant comment sa mère la défendait, et comme elle avait à souffrir pour que sa fille pût continuer à aller à l'école. L'enfant savait trouver des paroles si touchantes et de si tendres caresses pour consoler sa mère; elle exprimait sa reconnaissance avec tant de sentiment et de force, que madame Wildenslag pressait souvent contre son cœur sa chère Godelive et l'embrassait avec attendrissement.

Par gratitude pour sa mère, Godelive cherchait tous les moyens de se rendre utile. Elle se levait dès l'aube du jour, arrangeait, nettoyait et récurait si bien, que la maison de Jean Wildenslag avait pris peu à peu un aspect moins repoussant. Elle parlait avec sa mère de ce qu'elle apprenait à l'école et des belles leçons de morale et de bienséance que les sœurs lui donnaient. L'enfant commença ainsi, sans s'en douter, l'éducation de sa mère, et jeta dans son cerveau les premiers rayons de lumière qui y eussent jamais pénétré.

Madame Wildenslag, malgré son ignorance et sa grossièreté, avait un bon cœur et un esprit droit. Quand elle était seule avec Godelive, et qu'elle entendait l'enfant parler si simplement et si bien de choses qui lui étaient absolument étrangères, de piété, de morale, de devoir, elle se sentait comme transportée dans une autre atmosphère, et il lui semblait que son âme s'élevait et s'épurait au contact de son enfant.

Aussi disait-elle souvent à sa voisine :

— Voyez-vous, voisine Damhout, nous autres pauvres gens, nous croyons que nous sommes bêtes et méchants, cela n'est pourtant pas vrai. Le bien est en nous, mais personne ne l'en a vu sortir. Si mes parents m'avaient mieux élevée et m'avaient envoyée à l'école, je serais devenue une autre femme; car maintenant, je le sens bien, je ne suis pas aussi bouchée qua je le croyais moi-même. Ah! si c'était à refaire! Mais il est trop tard, voisine. Du moins, j'ai le bonheur de savoir que ma Godelive sera instruite. C'est un petit ange dans ma maison; et mon mari peut me faire peur tant qu'il voudra, je suis certaine que mon enfant ne me causera que de la joie aussi longtemps que je vivrai. Pour ce qui regarde ses frères et sœurs, grands et petits, il n'y a rien de bon à attendre d'eux : ils se regimbent contre moi, comme si j'étais née pour être leur esclave. J'ai fait tout au monde pour obtenir que les plus petits aillent aussi à l'école; mais Wildenslag saute au plafond de colère dès que j'en parle.

Peut-être la satisfaction de madame Wildenslag avait-elle encore une autre cause. Elle était allée à l'école de Godelive; les sœurs l'avaient reçue avec une grande politesse et avec une joie visible, l'avaient félicitée des progrès surprenants de son enfant et de la résolution qu'elle avait prise, elle, pauvre femme d'ouvrier, d'envoyer son enfant à l'école; mais ce qui la flattait surtout, c'est que les sœurs l'avaient invitée à prendre le café avec elles.

Naturellement un tel honneur et de tels éloges lui avaient tourné la tête, et elle était sortie de chez les sœurs avec le ferme dessein de laisser Godelive chez elles aussi longtemps que possible. Il s'ensuivit que, après les deux ans écoulés, elle imagina mille moyens détournés et résista même ouvertement à son mari, pour que Godelive pût aller à l'école quelques mois de plus.

Cependant tout n'était pas plaisir dans la vie de Godelive. Ses frères et sœurs, dont trois déjà travaillaient dans la fabrique, avaient conçu une espèce de haine contre elle. Cela leur paraissait une criante injustice que Godelive, sans apporter de l'argent dans la maison, pût vivre à ne rien faire. Certes, c'était une injustice des parents de ne pas avoir fait instruire tous leurs enfants; mais ceux-ci ne le comprenaient pas de la sorte. Ils croyaient devoir se venger sur Godelive seule. Ils l'appelaient ironiquement *mam'selle,* la traitaient de fainéante et de pique-assiette, la malmenaient, déchiraient ou souillaient ses livres et paraissaient avoir fait un complot pour tourmenter la pauvre enfant.

Godelive supportait tout avec une patience angélique; seulement, quand on salissait ses livres et ses cahiers, elle pleurait en silence, parce qu'elle craignait d'être grondée par les sœurs.

Chaque jour, dès le souper fini, elle allait avec ses livres à la maison de la femme Damhout. Là elle lisait et écrivait à côté de Bavon, elle recevait ses leçons et ses corrections avec une amitié reconnaissante; puis ils jouaient quelques instants; mais, le plus souvent, elle causait avec son jeune

ami de ce qu'ils se proposaient de faire par la suite, et de ce qu'ils attendaient l'un et l'autre de l'avenir.

Madame Damhout travaillait sans relâche à confectionner des blouses ou d'autres vêtements de toile. Comme, depuis peu, sa fille aînée allait également à l'école, elle devait tâcher de gagner un peu plus d'argent, pour que son mari ne s'aperçût pas que l'instruction des enfants, quoique gratuite, exigeait cependant quelques sacrifices.

Souvent, lorsque Adrien Damhout s'était trouvé en compagnie de Jean Wildenslag, il revenait à la maison avec un visage sombre, et alors il lui échappait des remarques peu agréables qui laissaient percer l'inquiétude qu'il conservait touchant l'éducation que sa femme donnait à ses enfants.

Peut-être la pauvre mère elle-même n'était-elle pas exempte de crainte ni d'incertitude, car elle ne cessait de louer devant Bavon et Godelive, sous toutes les formes et en toute circonstance, l'amour et la reconnaissance des enfants envers leurs parents comme le plus saint des devoirs.

Comme si, par une inspiration secrète, elle sentait que l'instruction seule ne suffit point, elle déposait avec la plus touchante et la plus tendre sollicitude, dans les cœurs de Bavon et de Godelive, les germes des plus pures vertus et le plus profond sentiment du devoir.

Depuis des années, elle était habituée à la présence de la petite Godelive ; elle trouvait son bonheur dans l'amitié des deux enfants l'un pour l'autre et dans leur application studieuse. Elle considérait, pour ainsi dire, la bonne petite fille comme sa propre enfant. N'était-ce pas grâce à elle que Godelive allait à l'école, et ce bienfait ne lui donnait-il pas le droit de l'aimer comme sa fille?

Godelive la récompensait de son amour, non seulement par une vive gratitude, mais aussi par un sentiment d'estime et de respect qu'elle reportait même sur Bavon ; car, quoiqu'elle vécût à ses côtés comme sa sœur et son égal, il restait à ses yeux un être supérieur qui lui accordait son amitié et sa noble protection dont elle n'était pas digne.

Enfin, lorsque Godelive eut fréquenté l'école pendant trois ans, sa mère ne put pas résister plus longtemps à son mari, et il fut résolu qu'au commencement de la semaine suivante, la jeune fille quitterait l'institution des sœurs.

Wildenslag avait l'intention de l'envoyer immédiatement à la fabrique, où elle gagnerait tout de suite quelques sous par jour, tandis qu'en lui apprenant un métier, il se passerait au moins deux années avant qu'elle rapportât à la maison plus de deux sous par semaine. Le résultat le plus clair à ses yeux de cette perte d'argent, c'était un verre de bière de moins pour lui et un plat de viande de moins sur la table. Il était blessé d'ailleurs par l'idée de voir sa fille faire un métier de demoiselle et n'être pas ouvrière de fabrique comme ses parents.

Cependant, sur ce point, il ne put avoir raison. Dans l'esprit de sa femme, l'avenir de Godelive était tout tracé, comme la mère de Bavon le lui avait montré; elle deviendrait couturière, fille de boutique et enfin maîtresse. Il n'y avait rien à y faire, et son mari pouvait gronder et pester tant qu'il voudrait.

Lorsque Godelive apporta à Bavon cette nouvelle inattendue et lui annonça qu'elle allait quitter l'école, la première impression fut la stupeur, suivie d'une douleur muette. Les enfants ne voyaient aucun moyen de s'y opposer et se résignaient; mais leurs yeux, quand leurs regards se rencontraient, parlaient avec éloquence, et, de temps en temps, un gros soupir soulevait la poitrine de Godelive. Elle était si bien chez les sœurs! On l'aimait tant, et elle portait une si vive affection à ses maîtresses! Dire un éternel adieu à ses bienfaitrices lui paraissait dur et cruel. Mais il le fallait bien; elle était pauvre et devait apprendre un métier; elle le savait bien.

Madame Damhout dit à sa voisine qu'elle ne pouvait pas se dispenser d'aller prévenir les sœurs de sa résolution, et, par la même occasion, de les remercier mille fois du fond du cœur de leur bonté.

Comme Lina avait été accueillie dans l'institution avec une cordialité toute particulière, elle suivit le conseil de sa voisine.

Celles qui parurent le plus surprises et le plus affligées de cette nouvelle inattendue, ce furent les sœurs.

Godelive était une élève dont elles étaient fières, mais toutes lui portaient une affection particulière à cause de sa bonne conduite et de son zèle, et plus encore, peut-être, à cause de sa touchante reconnaissance. D'ailleurs, depuis quelques mois, Godelive leur avait déjà été utile pour apprendre à lire aux petites filles.

Après que les sœurs eurent entendu les raisons de madame Wildenslag, elles rapprochèrent leurs têtes et se parlèrent quelques instants à voix basse.

Alors la plus âgée dit :

— Madame, cela nous ferait de la peine de perdre sitôt notre meilleure élève. Nous étions fières d'elle, et nous aurions désiré la garder encore un an, pour montrer de quoi nous sommes capables quand nos leçons tombent sur une terre fertile. Ne pourriez-vous pas la laisser encore un peu dans notre école?

— Impossible, mes sœurs, répondit madame Wildenslag avec un soupir. Je le voudrais bien aussi, puisque je n'ai qu'un seul enfant qui ait pu aller à l'école, je voudrais la laisser s'instruire aussi longtemps qu'elle le pourrait; mais il n'y a pas moyen de persuader mon mari. Nous ne pouvons pas vivre ainsi. Les enfants coûtent de l'argent; je n'en ai pas moins que six, et, croyez-moi, ils nous mangent littéralement la laine sur le dos. Si les enfants ne pouvaient pas gagner leur vie dès qu'ils sont grands, les gens de notre classe seraient tous sur la liste des pauvres.

— Et quand croyez-vous que Godelive, en apprenant l'état de couturière, puisse commencer à gagner sa nourriture?

— Pas bien vite, mes sœurs, je le sais; peut-être dans deux ans, petit à petit.

— Eh bien, nous voulons vous faire une bonne proposition. Laissez Godelive continuer à fréquenter l'école. Elle dînera et elle soupera ici, et même elle y déjeunera, si vous voulez. Nous mettrons tous nos soins à lui apprendre à bien coudre, et, dès qu'elle aura treize ou quatorze ans et qu'elle sera bien instruite, nous la placerons nous-mêmes dans un atelier, chez une maîtresse qui la protègera et la fera avancer. Elle regagnera ainsi amplement le temps perdu. Cette proposition vous plaît-elle?

— Ah! chères sœurs, que vous êtes bonnes pour ma pauvre enfant! s'écria la mère, les larmes aux yeux. Que Dieu vous récompense de votre bienfaisance! Oui, oui, certes, j'accepte de tout mon cœur votre offre généreuse.

C'est ainsi que Godelive, malgré les résistances de son père, resta à l'école des sœurs.

Pour ce qui regarde Bavon, il se distinguait entre tous ses condisciples de l'école communale. Il était beaucoup plus avancé que Godelive; il avait une belle écriture, il était très exercé dans le calcul, et même il avait déjà fait quelques progrès dans la langue française. Ses maîtres prenaient plaisir à voir son application et la vivacité de son intelligence, et étaient fiers de ses progrès rapides.

Comme ses parents le destinaient au métier de mécanicien ou de charpentier, il suivait depuis cinq ou six mois les leçons de l'académie de dessin, et tout faisait supposer qu'il irait également très loin dans cette nouvelle branche.

Avec toutes ses occupations, et bien qu'il ne rentrât à la maison qu'à huit heures du soir, il trouvait encore le temps d'aider Godelive, en jouant, dans ses premières études de la langue française qu'elle avait commencé à apprendre à l'école.

Une année entière s'écoula ainsi, sans qu'aucune contrariété vînt troubler le bonheur tranquille de madame Damhout et des deux enfants. Un seul événement (si le mot événement peut s'appliquer à si peu de chose) était de nature à se graver dans leur souvenir.

Bavon avait montré depuis quelque temps un singulier penchant à la solitude. Deux fois, quand, le dimanche, ses parents avaient voulu le prendre avec eux à la promenade, comme d'habitude, il était resté seul à la maison, sous prétexte qu'il avait beaucoup de besogne à achever. Sa mère l'avait surpris un jour, lui cachant quelque chose avec une précipitation inquiète.

Qu'est-ce donc qui pouvait tant l'occuper? Il ne voulait pas le dire; il évitait toute explication à ce sujet, et madame Damhout n'était pas sans inquiétude, quoiqu'elle ne sût pas au juste ce qu'elle craignait.

Un certain soir, Bavon, revenant de l'école, parut entièrement joyeux. Il courait d'un bout à l'autre de la chambre avec une impatience visible en répétant :

— Godelive n'est-elle pas encore venue? Où donc reste-t-elle? Si elle ne venait pas ce soir!

Et, comme madame Damhout lui demendait ce qui le préoccupait ainsi, il répondit en riant :

— Tu le verras tantôt, chère mère, et tu sauras alors ce que je te cachais. Ah! ah! voilà Godelive! s'écria-t-il.

La jeune fille le considéra avec étonnement et regarda autour d'elle pour deviner ce qui le rendait si joyeux.

— Quel jour du mois sommes-nous? lui demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, balbutia-t-elle. Nous sommes dans le mois de juillet.

— Eh bien, consulte cet almanach, le 6 du mois, quelle sainte est-ce?

— Sainte Godelive! dit la jeune fille avec surprise.

— Oui, Godelive, c'est ta fête, dit-il. Je vais te fêter, j'ai un cadeau pour toi. J'y ai travaillé en secret pendant tout un mois. Tu ne dois pas en rire, ni maman non plus. J'ai fait ce que j'ai pu.

Il ouvrit un grand cahier, en tira une feuille de papier, la posa sur la table et dit :

— Tiens, mère! tiens, Godelive! voilà mon cadeau!

Sur le papier, on voyait les figures de deux enfants peintes au lavis, un jeune garçon et une jeune fille, la main dans la main et tenant chacun dans celle qui restait libre, un livre ouvert. Tout autour on avait peint un bord tricolore, et ces couleurs variées lui donnaient un grand éclat. Sans doute, Bravon s'était efforcé de faire son propre portrait et celui de Godelive. Les vêtements res-

semblaient à peu près; mais l'ensemble était une œuvre si grossière et si imparfaite, qu'il eût été difficile de deviner l'intention de l'auteur, s'il n'avait écrit au-dessous en grandes lettres : *Bavon et Godelive.*

Surpris et presque triste, parce que la petite fille restait immobile et ne donnait pas de signes de joie, il dit d'un ton confus :

— Oui, Godelive, ce n'est pas bien fait, je le sais bien. Je l'ai fait pour rire; c'est un souvenir du temps où nous apprenions à lire ensemble.

Godelive pencha la tête et commença à pleurer en silence; les larmes tombaient de ses joues comme des perles.

— Qu'est-ce que cela? murmura le jeune garçon avec étonnement. Pourquoi pleures-tu?

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Parce que tu es si bon pour moi!

— Allons, allons, ce n'est qu'un jeu, dit Bavon. Si j'avais su que la petite image dût te faire pleurer, je l'aurais déchirée en mille morceaux.

— Oh! la déchirer! s'écria Godelive avec frayeur. Ne fais pas cela! Donne-la-moi, s'il te plaît.

— Mais c'est pour toi que je l'ai faite, Godelive.

— Merci, Bavon; je conserverai précieusement le souvenir de ton amitié.

Elle prit le papier, et comme si elle craignait encore que l'image ne lui fût enlevée, elle s'élança hors de la maison en disant qu'elle voulait la montrer à sa mère.

V

Enfin le temps était venu où Bavon allait quitter l'école pour être placé comme apprenti dans un atelier de mécanicien. Il avait plus de quatorze ans et son éducation était terminée.

Lorsque l'instituteur en chef fut informé de cette résolution, il vint lui-même dans la demeure de Damhout pour conseiller aux parents de son élève de laisser leur fils aller encore à l'école, du moins jusqu'à la prochaine distribution des prix. Il ne doutait pas que Bavon ne remportât tous les premiers prix de la première division. Sortir premier de l'école serait pour lui un grand honneur, et pourrait être plus tard un titre à la protection. L'instituteur en chef aimait beaucoup Bavon à cause de son bon cœur et de son esprit vif, et il ne cacha pas aux parents qu'il tenait à voir obtenir par son élève préféré l'honneur et la gloire d'un triomphe.

Il fut, par conséquent, décidé que Bavon resterait à l'école.

Depuis un mois, Godelive avait été placée chez une bonne couturière par ses institutrices. Comme protégée des sœurs, elle gagnait dès le commencement un franc par semaine. A cause de l'exiguïté de ce salaire, Wildenslag reprochait souvent à sa femme sa sottise et tâchait d'obtenir d'elle que Godelive allât à la fabrique.

Là, les enfants ne doivent pas passer de longues années en apprentissage, et ils y gagnent immédiatement beaucoup plus d'argent que dans tout autre métier. Néanmoins, quoiqu'il ne cessât de manifester son opinion enracinée à ce sujet, sa femme ne voulait pas en entendre parler.

Le soir, après les heures de travail, Godelive venait chez madame Damhout. Elle avait trop à souffrir de ses frères et de ses sœurs à la maison, et sa mère, elle-même, l'engageait à chercher la paix et le plaisir tranquille qu'elle ne pouvait trouver chez elle.

Par habitude et par affection, elle prenait encore part aux leçons de Bavon, en se réjouissant avec lui de l'honneur et du bonheur qui l'attendaient à la prochaine distribution des prix.

Il survint des événements inattendus qui mirent l'industrie gantoise, et par conséquent aussi les ouvriers, à de grandes épreuves. Beaucoup de questions soulevées par la révolution de juillet en France, et par les journées de septembre en Belgique, étaient restées indécises. Les négociations entre les puissances n'ayant pu amener une résolution, quelques-unes menacèrent de faire valoir leurs droits par leurs armes. Tous les peuples, dans la crainte d'une guerre européenne, rassemblèrent avec grande hâte leurs forces militaires. Cela éveilla une panique générale, dont le commerce et l'industrie devinrent, comme d'habitude, les premières victimes. La surabondance des approvisionnements d'étoffe dans les magasins, quelques grandes banqueroutes à Londres et à Paris, l'augmentation du coton brut, résultant de la prévision d'une interruption dans les transports maritimes, tout cela eut pour effet que les fabricants ne pouvaient faire travailler qu'avec perte, et que la plupart fermèrent leur fabrique.

A Gand seul, vingt mille ouvriers furent sans ouvrage. Comme l'artisan, même lorsqu'il gagne beaucoup d'argent et n'a pas d'enfants, ne pense ordinairement pas au lendemain, tous ces malheureux tombèrent tout à coup du bien-être dans la plus profonde misère. Au commencement, ils trouvèrent encore quelque chose à crédit chez les boutiquiers et les boulangers; mais, au bout de quinze jours, cette ressource était épuisée, et alors la faim et la véritable détresse vinrent assaillir ces milliers d'ouvriers avec femmes et enfants. On les voyait stationner en groupes nombreux sur les places ou errer dans les rues, le visage pâle et le



Ils se prirent les mains. (Page 28.)

regard éteint, murmurant et menaçant, et paraissant prêts à sortir de l'extrême misère par la violence.

Émus de pitié ou espérant que cette situation grave ne se prolongerait pas, quelques fabricants offrirent à leurs ouvriers de travailler avec une certaine réduction de salaire, et, de cette façon, plus de moitié des établissements industriels se rouvrirent.

Mais un grand nombre de fileurs et de tisserands rejetèrent avec indignation les conditions posées et reprochèrent aux fabricants de vouloir, par égoïsme, profiter des circonstances pour abaisser le salaire du travail. Après s'être excités pendant deux ou trois jours, égarés par l'ignorance et par la faim, ils coururent en bandes furieuses vers les fabriques ouvertes et essayèrent par la violence de les réduire à l'inactivité. Ils maltraitèrent leurs camarades, qui, pour rapporter du pain à leurs femmes et à leurs enfants, avaient accepté la réduction; ils endommagèrent les bâtiments et les métiers, et se livrèrent à des actes de violence qui nécessitèrent l'intervention de la force armée. Ces scènes de désordre inspirèrent aux fabricants une grande frayeur et un profond regret; les fabriques se fermèrent de nouveau et des milliers de ménages d'ouvriers furent plongés dans une affreuse misère.

C'était surtout dans la demeure de Wildenslag qu'on ressentait le besoin et les privations, car il y avait beaucoup d'enfants, et l'on avait l'habitude de dépenser au jour le jour, sans prévoyance de l'avenir, tout ce que l'on gagnait. Madame Wildenslag avait une vie amère et cruelle. Tout le chagrin et toute la mauvaise humeur de son mari et de ses enfants retombaient sur elle, et elle n'entendait toute la journée que des reproches et des injures, comme si elle était l'esclave destinée à supporter dans le ménage le mécontentement de tous les autres.

Godelive, qui avait aussi sa part dans les brutalités de ses frères et sœurs, était l'unique consolation qui restât à sa mère; car cette enfant, du moins, la chérissait et versait des larmes d'amour et de piété sur sa poitrine, lorsque les autres l'avaient injuriée et maltraitée.

Dans la demeure des Damhout, la misère ne se fit pas sentir si vite. Les boutiquiers avaient plus de confiance en eux et leur donnèrent un plus long crédit, parce qu'ils avaient la réputation de gens économes. D'ailleurs, madame Damhout, à qui la couture ne faisait pas défaut, travaillait dès l'aube du jour jusqu'à onze heures du soir sans relâche. Peut-être la vaillante femme avait-elle un petit magot. Son zèle, son désir d'empêcher que son mari eût jamais à se plaindre de l'instruction donnée aux enfants, permettaient de supposer qu'elle avait mis quelque chose de côté pour les nécessités imprévues. Au commencement du mois, rien ne manquait dons son ménage; elle invitait même souvent la pauvre Godelive, qui avait peut-être faim, à venir souper chez elle. Mais, chaque fois, la jeune fille rougissait en recevant cette invitation et refusait en tremblant, comme si la pensée de recevoir une aumône dans cette maison la frappait de honte et d'effroi.

Les ouvriers affamés continuaient à errer dans les rues de Gand. Habitués dès l'enfance à une seule espèce de travail et à un mouvement uniforme et limité, ils étaient incapables de recourir à un autre labeur. L'idée ne leur en vint même pas, et ils se seraient plutôt laissés mourir de faim avec toute leur famille que de chercher une ressource provisoire dans une autre occupation

La longue durée de l'interruption du travail finit par faire sentir aussi le besoin à la famille Damhout. En effet, ce que la femme pouvait gagner par son travail opiniâtre de couture ne pouvait pas suffire pour payer le loyer et la nourriture de cinq personnes, et dans les boutiques on commençait à faire des difficultés pour accorder un plus long crédit.

Soutenu par le courage de sa femme, qui, comme il le disait lui-même, travaillait à s'user les doigts, Damhout s'efforçait de trouver du travail en ville pour gagner quelque chose. La première semaine, il n'y réussit pas, car la crainte de la guerre avait paralysé plus d'une industrie, et il y avait des centaines de malheureux qui cherchaient de l'ouvrage et du pain. Enfin cependant, et quoiqu'il lui en coûtât, il accepta avec quelques autres de curer et d'approfondir un fossé bourbeux.

Sa femme s'attrista profondément de le voir entreprendre un pareil ouvrage et essaya de lui persuader qu'il devait l'abandonner, en lui disant qu'ils trouveraient bien moyen de vivoter jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelque chose de mieux. Mais le mari, qui était désespéré de son oisiveté et ne voulait pas laisser peser plus longtemps sur son excellente femme les charges du ménage, lui résista et commença dès le lendemain l'ouvrage si mauvais pour lui.

Il le soutint pendant la première semaine; à la vérité, il était triste au fond du cœur, et tous ses membres étaient comme rompus; mais il n'en laissait rien voir, et, devant sa femme et ses enfants, il se montrait de bonne humeur.

Un après-midi cependant, il revint au logis, se laissa tomber sans force sur une chaise et dit que la fièvre froide s'était emparée de lui. Il était très pâle en effet, et, de temps à autre, un frisson violent parcourait ses membres. Une expression de frayeur secrète, une altération de son visage qui ne présageait rien de bon, firent craindre à madame Damhout que son mari ne fût atteint d'une grave et dangereuse maladie. Elle comprima ses larmes pour ne pas l'inquiéter, l'obligea à aller se coucher et lui prépara de la tisane, en le consolant par l'espoir d'une guérison rapide

Mais l'état d'Adrien Damhout empirait à chaque instant, il avait un grand mal de tête, toussait avec un bruit sourd et se plaignait d'un violent point de côté.

La femme, inquiète, ne savait que faire; elle n'osait pas laisser son mari seul, et cependant il fallait en toute hâte chercher le médecin. En allant et venant, elle dit tout bas à sa petite fille d'aller appeler madame Wildenslag. Lorsque, quelques instants après, elle entendit ouvrir la porte, elle descendit l'escalier, raconta à sa voisine que son mari était rentré malade et la pria de veiller auprès de son lit jusqu'à ce qu'elle eût prévenu le médecin.

Par bonheur, madame Damhout trouva le docteur chez lui et prêt à sortir; elle n'eut pas besoin de le prier pour le décider à venir promptement. Il jugea, d'après ses explications, qu'il s'agissait probablement d'une pleurésie aiguë, maladie souvent mortelle lorsqu'on ne la combat pas immédiatement.

Son pressentiment était fondé; arrivé auprès du malade, il reconnut une inflammation de la plèvre, et, en conséquence, son premier soin fut d'ouvrir une veine du malade, et de lui tirer du sang en si grande quantité qu'il tomba en défaillance.

A la vue du sang de son mari, madame Damhout ne put retenir sa douleur; elle fondit en larmes et continua à pleurer en se cachant la figure dans les mains, pendant que madame Wildenslag aidait le docteur dans son ministère.

Lorsque le médecin vit que le malade revenait à lui, il écrivit une ordonnance et dit :

— Qu'on aille chercher cela chez le pharmacien, et qu'on lui en donne toutes les heures une cuiller à café. Il ne faut pas vous désespérer ainsi, femme; la maladie est grave lorsqu'on ne la prend pas à temps; mais vous avez bien fait de venir m'appeler tout de suite. Maintenant, je suis presque certain que je guérirai votre mari. Mais il peut se passer des semaines avant qu'il soit tout à fait rétabli. Il aura probablement envie de dormir, ne le dérangez pas et ne lui adressez point la parole, il a besoin de repos. Descendez, vous entendrez bien s'il désire quelque chose . Surtout qu'on ne lui donne aucune nourriture, cela pourrait être mortel pour lui.

Et, lorsqu'il fut descendu avec les deux femmes, il dit encore avant de partir :

— Ayez bon courage; je reviendrai ce soir voir comment va le malade.

Madame Damhout se laissa tomber sur une chaise et recommença à pleurer à chaudes larmes. On ne distinguait à travers ses sanglots que ces mots :

— Mon malheureux mari! mes pauvres enfants!

Sa voisine essaya de la consoler et de lui donner du courage. Soit qu'elle réussît, soit que la conscience de ses devoirs de mère et d'épouse rendît des forces à madame Damhout, toujours est-il que celle-ci cessa de pleurer.

— Oui, Lina, dit-elle, vous avez raison; je ne dois pas me laisser aller à la tristesse et à l'inquiétude. Je suis seule, seule pour tout. Ah! mon pauvre Bavon! comment lui dire que l'on a tiré tant de sang à son père? Mais je ne dois pas parler ainsi; je tâcherai de le lui cacher. Voilà l'ordonnance, Lina; je ne puis pas quitter mon mari. Auriez-vous la bonté d'aller chercher la petite bouteille?

— Quelle demande! répondit madame Wildenslag. Sans doute on murmure et on gronde en ce moment contre moi, parce que je suis sortie; mais, pour rendre service, j'en supporterais bien d'autres. Vous ne pouvez pas demeurer ainsi seule; je vous enverrai quelqu'un qui vous sera peut-être plus utile qu'une servante à gages.

Madame Damhout, restée seule, écouta, le cœur palpitant, au bas de l'escalier, et monta même jusqu'à l'étage pour apaiser son inquiétude. Elle entendit respirer son mari, fit à dessein quelque bruit; mais le malade ne remuait pas et paraissait dormir.

Cela lui donna un peu de courage; elle redescendit, s'assit sur une chaise, joignit les mains et commença à prier en levant les mains au ciel.

Godelive entra dans la chambre, tenant à la main une petite bouteille qu'elle posa sur la table; puis elle s'approcha de madame Damhout, l'embrassa affectueusement et se mit à pleurer en silence sur sa poitrine.

La tendre compassion de la petite fille arracha de nouvelles larmes à madame Damhout; mais, après s'être apitoyée pendant quelques instants sur le malheur de son mari, elle devint maîtresse d'elle-même et demanda :

— Godelive, tu ne vas donc pas à ton atelier, puisque tu es allée chercher la bouteille?

— Ma mère y est allée; elle est venue à notre magasin et a causé avec mademoiselle. Je puis rester à la maison aussi longtemps que je voudrai, fût-ce pendant plus d'une semaine.

— Pourquoi rester à la maison? murmura madame Damhout, qui commençait à soupçonner la vérité.

— Vous êtes si seule! pour vous aider à soigner maître Damhout, et pour faire vos commissions.

— Non, non, mon enfant; c'est trop de bonté à toutes deux; je ferai rester Bavon à la maison. Tu ne peux pas interrompre ton apprentissage; cela pourrait te faire du tort.

La jeune fille joignit les mains en suppliant, et dit :

— Vous avez toujours été si bonne et si affectueuse pour moi! C'est à vous que je dois d'avoir pu apprendre à lire. Je vous en prie, ne refusez pas mes petits services. Ma mère et ma maîtresse m'ont permis de rester près de vous aussi longtemps que je puis vous être utile. Laissez Bavon à son école, sinon il ne pourra pas remporter des prix. Ce serait pour lui, pour vous et pour son père un nouveau et grand chagrin.

Et, sans attendre une réponse, elle remit les chaises à leur place et prit un balai pour nettoyer la chambre.

Madame Damhout la regarda un moment, le cœur battant, alla à elle et l'embrassa en murmurant :

— Eh bien, ma pauvre Godelive, j'accepte ton aide pendant une couple de jours, jusqu'à ce que mon mari aille un peu mieux. Dieu te récompensera pour ta gratitude et ton bon cœur.

Le soir, lorsque Bavon et sa sœur Amélie revinrent à la maison, on leur dit que leur père avait la fièvre et qu'on ne pouvait pas troubler son repos. Le jeune garçon voyait bien, à la tristesse de sa mère et au silence de Godelive, que la maladie de son père était grave. Il versa des larmes silencieuses jusqu'à ce que le docteur, qui était venu pour visiter encore une fois le malade, descendit l'escalier et dit d'un ton joyeux :

— Soyez tranquille, femme, la maladie n'aura pas de suites fâcheuses; mais, pour le moment, pas la moindre nourriture et le repos le plus absolu. — Ne pleure pas, mon garçon, ton père guérira, n'en doute pas.

Cette certitude leur donna à tous du courage et de l'espoir; et dès lors leur chagrin et leur anxiété diminuèrent.

Bavon et sa petite sœur allaient à l'école, comme par le passé. Godelive travaillait comme une véritable servante; elle arrivait chez madame Damhout de très bon matin, balayait et arrangeait la chambre, allait chercher l'eau, versait le café et faisait toutes les commissions, de telle sorte que la pauvre femme pouvait consacrer à la couture, son seul gagne-pain, les heures qu'elle ne passait pas auprès du lit de son mari.

En cela surtout la présence de Godelive était un bienfait pour les Damhout, mais, malgré le salaire de l'aiguille, les privations se faisaient vivement sentir, et la pauvre Christine luttait contre une misère croissante. La maladie de son mari lui occasionnait des dépenses extraordinaires; elle avait déjà même en secret engagé ses boucles d'oreilles et autres petits bijoux. Que serait-il arrivé si elle n'avait pas eu le temps de travailler du tout!

Godelive comprenait comment elle pouvait se rendre le plus utile. Elle travaillait avec une persévérance étonnante, et, lorsqu'elle ne savait plus que faire, elle prenait le fil et l'aiguille et aidait à coudre le plus gros ouvrage.

En quelques jours, l'état d'Adrien Damhout s'était sensiblement amélioré, mais sa guérison complète avançait très lentement. En effet, après le premier jour, le docteur l'avait saigné deux fois; en outre, il lui avait défendu de prendre la moindre nourriture. Rien d'étonnant donc que le pauvre homme devînt bientôt aussi maigre qu'un squelette, et si faible qu'il pouvait à peine parler.

Aussitôt que son état permit qu'on lui tînt compagnie, madame Damhout et Godelive allèrent coudre auprès de son lit, l'encouragèrent et le consolèrent par toute sorte de tendres paroles. C'était aussi auprès de son père que Bavon restait une partie de la soirée.

Il se passait quelque chose d'étrange dans le jeune garçon. Il était sombre et découragé; les autres, certains que le malade guérirait, montraient de la joie et souriaient à des temps meilleurs; mais aucun sourire n'entr'ouvrit plus les lèvres de Bavon. On eût dit que quelque chose lui pesait sur le cœur.

Cette disposition d'esprit ne faisait qu'augmenter et se changeait en une sorte de dépit secret, quand sa mère, au lieu d'aller se coucher, continuait à travailler seule très avant dans la nuit.

Souvent elle lui disait qu'elle ne pouvait faire autrement; que, puisque le père ne pouvait pas travailler, elle devait tâcher de gagner quelque chose pour lutter contre le besoin.

Le jeune garcon ne répondait pas, mais allait se coucher mécontant et murmurant.

Quelques jours plus tard, Bavon avait retrouvé sa gaieté. C'était lui, maintenant, qui donnait du courage aux autres. Comme depuis peu il allait à l'école beaucoup plus tôt que de coutume, on supposait qu'il avait réussi dans les concours pour les prix, et il ne démentait pas ces suppositions. Chacun se réjouissait donc avec lui de son triomphe probable.

Lorsque Adrien Damhout fut tout à fait hors de danger, le docteur jugea qu'il était temps de restaurer graduellement ses forces. Un lundi donc, il dit à madame Damhout qu'elle devait préparer un bon bouillon de bœuf, et en faire boire de temps en temps une tasse à son mari.

Grands furent le chagrin et la honte de la bonne femme. Elle était en arrière de deux mois de loyer; elle avait donné tout entier au boulanger son salaire de la semaine, pour obtenir encore un peu de crédit. Il n'y avait plus rien dans la maison qui eût assez de valeur pour être mis en gage. Et voilà qu'il fallait de la viande, de bonne viande de bœuf, pour rendre des forces à son mari. Comment se procurer cette viande sans argent? Elle pensa au bureau de bienfaisance; elle songea à implorer la charité de quelque personne riche; mais ces moyens lui inspiraient de l'effroi, et la seule pensée d'aller demander une aumône la faisait trembler.

En faisant ces tristes réflexions, elle ouvrit machinalement le tiroir de la commode, où elle enfermait son argent au temps où elle avait de l'argent. Elle poussa un cri de surprise : depuis quinze jours, le tiroir était vide... et maintenant une pièce de cinq francs y étincelait à ses yeux.

Comment cette pièce était-elle venue là ? Était-ce Dieu lui-même qui avait eu pitié de sa détresse?

Mais non, il ne pouvait pas être question de miracle.

Godelive? Mais Godelive n'avait pas d'argent, et ses parents étaient dans le plus affreux dénuement. On pouvait lire sur leur visage pâle et sur leurs joues creuses que la faim les rongeait. D'ailleurs, Lina Wildenslag ne cachait pas qu'ils restaient souvent des journées entières sans manger. Et madame Damhout lui avait même fait accepter quelques sous pour le salaire de la petite Godelive. Sans doute, en toute autre circonstance, Lina eût refusé; mais elle avait dit, les larmes aux yeux, que la misère la forçait d'oublier qu'elle avait un cœur.

D'où pouvait donc venir cette pièce de cinq francs?

Madame Damhout, sans chercher plus longtemps une explication qu'elle ne pouvait trouver, se dit à elle-même :

— Quel que soit notre bienfaiteur inconnu, que Dieu le bénisse! Ah! quelle bonne soupe je vais pouvoir faire! Et, si quelque chose peut guérir mon pauvre mari, ce sera bien certainement ce secours, qui nous arrive d'une façon si généreuse et si mystérieuse à la fois.

Bientôt après, le bouillon chauffait sur le poêle; toute la maison était remplie d'une odeur appétissante, et le malade, dans son lit, se réjouissait du régal qui lui était annoncé.

Madame Damhout raconta à son mari et à Godelive l'apparition ds cette pièce de cinq francs qui n'avait jamais été dans sa commode, et qui y était sans doute tombée du ciel. On ne parla que de cela toute la soirée; personne ne put rien lui apprendre qui l'aidât à découvrir quel était le bienfaiteur inconnu; Bavon se creusa également la cervelle; il ne trouva rien.

Cependant, on reçut des nouvelles plus favorables concernant l'état politique de l'Europe; on disait que la paix ne serait pas troublée, et l'on annonçait que plusieurs fabriques allaient recommencer à travailler.

Le dimanche suivant, de très bonne heure, pendant que Bavon était allé à la première messe, madame Damhout, voulant prendre quelques sous dans son tiroir pour acheter du café, vit dans un coin, rangées les unes à côté des autres en évidence, quatre pièces d'un franc.

Sa stupéfaction fut grande; elle considéra l'argent pendant quelques instants, ferma le tiroir et sortit lentement en secouant la tête.

Dans la boutique, pendant qu'on lui servait le café, l'épicier lui dit :

— Les temps sont durs, n'est-ce pas, madame Damhout? Espérons que cela changera bientôt. On dit qu'il y a de bonnes nouvelles de Paris et qu'on ne fera pas la guerre. Votre mari est bien, maintenant; Dieu soit loué ! il sera guéri quand l'ouvrage reprendra. Mais je vous plains pour une chose, c'est que la nécessité vous ait obligée de retirer Bavon de l'école avant la distribution des prix. C'est dommage : le brave garçon aurait eu beaucoup d'honneur.

— Vous vous trompez : notre Bavon va toujours à l'école.

— Pas du tout; il a quitté l'école depuis plus de deux semaines.

— Mais vous vous trompez; ce n'est pas possible, s'écria madame Damhout avec un grand étonnement.

— Quoi! a-t-il cessé d'aller à l'école à votre insu? dit la boutiquière. Je l'ai appris d'un sous-maître qui était hier dans la boutique de mon frère le tailleur. Depuis quinze jours, on n'a plus vu votre Bavon à son école. Ces garçons, ces garçons ! lors même qu'on leur mettrait une bride, ils s'écarteraient encore du bon chemin !

Madame Damhout quittait la boutique, elle avait le cœur brisé et devait se faire violence pour comprimer les larmes qui gonflaient sa poitrine oppressée. Bavon avait quitté l'école depuis si longtemps à l'insu de ses parents! Le pauvre garçon avait-il été en mauvaise compagnie ? Était-il engagé dans une voie qui devait le conduire au mal et au vice? Mais cela lui paraissait impossible. Quel mystère y avait-il donc dans cette inexplicable conduite de son enfant? Un second malheur la frapperait-elle ? L'instruction aurait-elle produit de si mauvais fruits? Quelle désillusion ! Quelle lourde responsabilité pour elle envers son mari!

Tandis qu'elle était en proie à cette cruelle incertitude, Godelive entra. La mère comprit qu'elle ne pouvait pas accuser son fils en présence de cette jeune fille: elle ne voulait pas non plus inquiéter son mari avant d'avoir reçu de Bavon lui-même l'explication de sa conduite.

Godelive remarqua bien que madame Damhout était triste et agitée, et, lorsqu'elle eut appris que le malade continuait à aller bien, elle ne sut plus que penser et n'osa pas s'informer davantage.

Il en fut de même de Bavon qui, en revenant de l'église, trouva quelque chose de dur dans le regard de sa mère et voulut savoir d'elle ce qui l'attristait.

Sa mère ne fit que des réponses brèves et évasives jusqu'au momeut où Godelive sortit à son tour pour aller à l'église. Alors elle prit la main de son fils, le regarda d'un air sévère et solennel, le conduisit dans un coin de la chambre, loin de l'escalier, et lui demanda d'une voix tremblante :

— Bavon, est-il vrai que, depuis quinze jours, tu n'as plus été à l'école?

L'enfant rougit jusque derrière les oreilles et courba la tête.

— Parle, Bavon, ne me laisse pas dans un doute pénible. Est-ce vrai?

— C'est vrai, ma chère mère, répondit Bavon.

— Malheureux garçon! s'écria la mère; tu as quitté ton école depuis deux semaines. Je tremble, je n'ose pas te demander en quelle compagnie tu as passé ces dix jours. Ah! Bavon, moi qui croyais que tu m'aimais! Mon Dieu ! il faut pourtant que je le sache, si terrible que ce soit. Parle, mon fils, dis, qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?

Bavon la regarda hardiment en face et répondit avec une sorte d'orgueil :

— Mère, je travaille dans une fabrique.

— Tu travailles dans une fabrique?

— Dans une fabrique de bougies, depuis quinze jours.

Une clarté soudaine se fit dans l'esprit de madame Damhout; ses yeux étincelèrent; elle étendit sa main tremblante vers la commode, et demanda:

— Cet argent, cette pièce de cinq francs, ces quatre francs?...

— C'est mon salaire, balbutia-t-il.

Christine, avec un cri de joie, jeta les bras autour du cou de son fils, le serra sur sa poitrine et mouilla son front de ses larmes.

L'enfant essaya de lui faire comprendre qu'il ne méritait pas une si grande récompense et qu'il n'avait fait que son devoir. Son seul regret était de n'avoir pas trouvé le moyen de gagner davantage et d'épargner à sa pauvre mère la fatigue de travailler la nuit.

Lorsque l'émotion de la mère fut un peu calmée, elle attira son fils sur une chaise à côté d'elle et lui demanda de raconter tout.

— Je vous voyais toujours, toujours travailler, toi et Godelive, répondit-il. Lorsque j'allais me coucher après avoir veillé avec toi jusque passé minuit, tu restais encore assise et tu continuais à coudre. Mon père était malade, le besoin se faisait sentir dans la maison. Moi seul, je ne faisais rien pour t'assister; ma conscience n'était pas tranquille, mon cœur me reprochait ma lâche oisiveté. Après quelques jours de honte et de désespoir, j'allai trouver l'instituteur en chef, mon maître, et lui dis, sans rien cacher, ce qui se passait dans notre maison, et comment j'avais résolu de quitter l'école pour chercher un peu d'ouvrage et pour aider dans leur misère mon pauvre père et ma bonne mère. Je lui dis également que, pendant quelque temps, je te cacherais ma résolution parce que j'étais convaincu que, si tu la connaissais, tu m'empêcherais de la mettre à exécution. Je croyais qu'il désapprouverait mon projet; mais non, il me serra les mains et loua beaucoup ce qu'il appelait mon courage et mon sentiment du devoir. Lorsqu'il comprit que je ne savais pas où chercher de l'ouvrage, il me promit d'en parler lui-même à quelques-unes de ses connaissances; et, dès l'après-midi, il m'avait trouvé une place dans une fabrique de bougies. Je n'avais pas autre chose à y faire qu'à lier les bougies en paquets, à les arranger dans des caisses de bois, et enfin à marquer quelques lettres et quelques chiffres sur ces caisses. Je gagnais soixante centimes par jour, et, à la fin de la semaine, on me donna encore une gratification parce qu'on était satisfait de mon travail. Oh! mère, cette pièce de cinq francs, premier fruit de mon travail, m'a rendu si heureux! Elle devait vous secourir et vous consoler dans votre détresse. Vous ne vous en êtes pas aperçue, mais, lorsque je vis mon pauvre père manger en souriant le bouillon fortifiant, et que je l'entendis prédire que cela le guérirait certainement, je suis descendu et je suis allé me cacher au bout de la ruelle, derrière un mur, pour laisser couler les larmes de joie qui gonflaient mon cœur. Le premier argent que j'avais gagné en travaillant allait aider à rendre la santé à mon père! Cette idée me comblait de bonheur... Ne me loue donc pas, mère chérie, je suis assez récompensé...

Madame Damhout, émue jusqu'au fond de l'âme, se leva et monta précipitamment à l'étage sans faire attention aux prières de Bavon, qui étendait les mains pour la retenir.

Peu après, la voix du père Damhout résonna avec force jusqu'au bas de l'escalier.

— Bavon! Bavon! criait-il; viens, viens.

Le jeune garçon ne pouvait résister à l'appel de son père; il monta en hésitant, et, comme il voyait deux bras tremblants étendus vers lui, il embrassa son père avec une joyeuse effusion.

Damhout remercia et loua son fils pour sa belle et courageuse action; sa plus grande joie était que Bavon fût devenu ouvrier de son propre mouvement. A la fin cependant, il exprima quelque regret, parce que son fils travaillait dans une fabrique de bougies; cela ne lui paraissait pas précisément le meilleur état.

A cette remarque, le jeune garçon répondit que, avec l'intervention de l'instituteur en chef, il avait obtenu de l'ouvrage dans la filature de M. Verbeeck. Là il éplucherait pendant quelque temps le coton et en séparerait les différentes qualités, puis il serait placé à la première machine, et ainsi de suite, pour s'exercer et avancer petit à petit.

Tout cela remplit de joie le père Damhout, car c'était en effet le meilleur moyen de faire son chemin dans une fabrique de coton. Bavon deviendrait un jour contre-maître, l'heureux père n'en doutait pas.

Lorsqu'on eut repris assez de calme pour parler de choses moins émouvantes, on décida que, dès le lendemain, Godelive retournerait à son atelier. En effet, Damhout n'avait plus besoin d'être gardé constamment, car, ce jour-là même, il pouvait se lever pendant quelques heures. Avec les quatre ou cinq francs par semaine que Bavon gagnait maintenant, il devenait possible d'attendre des jours meilleurs.

L'après-midi, pendant que Bavon était occupé à apprendre quelque chose à Godelive dans un livre, madame Damhout monta, s'assit auprès du lit de son mari, et dit d'un air triomphant :

— Eh bien, Damhout, crois-tu encore que l'in-

struction conduit les enfants d'ouvriers à l'orgueil et à la fainéantise? Quels enfants, dans toute notre ruelle, sont aussi aimants, aussi raisonnables et aussi bons que Bavon et Godelive? Et tout cela, c'est parce qu'ils sont instruits et qu'ils savent discerner ce qui est bon de ce qui est mauvais.

Les yeux de l'artisan se mouillèrent de larmes.

— Non, non, Christine, dit-il en saisissant la main de sa femme, ce n'est pas là la seule cause de leur bon caractère; c'est ton cœur, ton bon et noble cœur qui bat dans leur poitrine. Une mère comme toi, c'est la bénédiction de Dieu dans un ménage.

Au commencement de la semaine suivante, quelques fabriques se rouvrirent; mais, en attendant des nouvelles certaines touchant la paix européenne, elles ne reçurent qu'un nombre limité d'ouvriers.

Bavon travaillait dans la filature de M. Verbeeck; il portait maintenant ses plus mauvais habits, et comme, à cause de la nature de son travail, il était constamment couvert de flocons de coton, il ne paraissait plus à beaucoup près aussi bien soigné que d'habitude. Cela donnait souvent sujet de rire à Godelive, quand elle revenait le soir de son ouvrage, et elle se moquait de lui en l'appelant arbre à coton. Mais lui, au lieu de s'en fâcher, ne faisait qu'en rire, et il était fier de servir à quelque chose et de pouvoir venir en aide à ses parents.

Malgré le besoin et la lente convalescence du père Damhout, tout le monde était heureux dans cette maison. Le cœur de la mère surtout était rempli d'un sentiment d'orgueil et de béatitude.

Le père Wildenslag et ses fils, quoiqu'ils allassent frapper à la porte de toutes les fabriques pour trouver de l'ouvrage, n'avaient pas réussi à en trouver. Ils s'étaient fait remarquer dans la dernière émeute par leur violence et leur fureur; et, comme maintenant les fabricants ne choisissaient que les meilleurs ouvriers, aucun d'eux ne voulut recevoir dans son établissement les fauteurs de la coalition contre les fabriques.

Il paraît qu'en France, l'industrie avait repris plus vite et avec plus de puissance; car on vit arriver à Gand quelques envoyés chargés d'embaucher de bons ouvriers pour les villes du département du Nord.

Wildenslag et ses fils accueillirent avec joie cette occasion favorable d'échapper à la détresse et acceptèrent leurs conditions. On leur payerait leurs frais de voyage et ils gagneraient en France un salaire plus élevé qu'en Belgique.

Certes, dans d'autres circonstances, la pensée de quitter sa ville natale aurait effrayé et attristé madame Wildenslag; mais aujourd'hui elle se réjouissait de ce voyage comme d'un bonheur inattendu! En effet, elle sortait de l'abîme de la plus profonde misère. D'ailleurs, dès que le travail abonderait à Gand, ils reviendraient. Leur absence se prolongerait tout au plus pendant quelques mois.

Lina Wildenslag alla annoncer son départ pour la France avec grande joie à toutes ses voisines.

Lorsqu'elle arriva dans la demeure des Damhout, elle était accompagnée de son mari, qui avait retrouvé toute sa bonne humeur, et il se vanta du salaire élevé qu'on gagnait en France.

— Là, disait-il, un ouvrier mange de la viande deux fois par jour et boit de la bière et quelquefois du vin, absolument comme un riche. Ce sera une vie amusante et une éternelle bombance!

Madame Damhout reçut cette nouvelle avec tristesse. La pensée que Godelive suivrait ses parents et qu'elle ne la verrait plus de longtemps l'attristait! mais, comme elle ne pouvait envisager le départ de Wildenslag que comme une chose très naturelle et comme un moyen d'échapper à la misère, elle ne fit aucune objection; seulement elle plaignait Godelive d'être obligée de quitter son atelier, où elle était si bien et où elle pouvait espérer un prompt avancement.

Madame Wildenslag le regrettait aussi; mais elle pensait qu'il était possible de trouver en France un autre bon atelier pour Godelive.

Là-dessus Wildenslag répondit :

— Bah! bah! avec ton atelier! Godelive est devenue assez forte. Lorsqu'elle verra comment ses frères et sœurs gagnent de l'argent, elle voudra d'elle-même travailler dans une fabrique.

Après que ses voisins l'eurent quittée, madame Damhout médita longtemps sur les paroles de Wildenslag. Elle ne savait pas pourquoi l'idée que Godelive irait dans une fabrique l'affligeait. En vérité, elle avait rêvé pour la chère enfant un tout autre avenir; mais son propre fils ne travaillait-il pas dans une fabrique? Ce n'était pourtant pas la même chose : Bavon pouvait devenir contremaître.

Surmontant sa tristesse, elle se dit que madame Wildenslag s'arrangerait probablement pour que sa Godelive continuât en France l'état de couturière; l'absence de ses voisins ne serait pas longue; puisque tout faisait supposer que le travail reprendrait bien vite à Gand. D'ailleurs, il n'y avait rien à y faire. Les Wildenslag avaient raison d'accepter avec joie la planche de salut qui leur était tendue.

Lorsque, le soir, Bavon revint à la maison, sa mère lui dit que les Wildenslag avaient résolu de partir le surlendemain au point du jour pour la France.

Cette nouvelle émut Bavon d'une étrange façon; il courba la tête, baissa les yeux sans rien dire et

ne répondit même pas lorsque sa mère lui demanda pourquoi il s'affligeait de ce qui était, en définitive, un bonheur pour les parents de Godelive. Enfin il dit d'un ton résigné :

— En effet, mère, c'est un bonheur pour eux. J'étais tellement habitué à trouver Godelive ici le soir... Maintenant, je serai seul, toujours seul avec toi; mais je ne suis plus un enfant... Si Godelive réussit et est heureuse en France, je ne m'attristerai pas trop de son absence. Tu as raison, mère, l'homme doit se raidir contre le sort. D'ailleurs, qui sait si nos voisins ne reviendront pas dans quelques mois?

Bavon s'affaissa sur une chaise, resta longtemps plongé dans de profondes réflexions, le regard fixe et poussant de temps en temps un gros soupir, comme si un lourd fardeau pesait sur sa poitrine.

Il était déjà tard lorsque Godelive parut dans la chambre, tenant son tablier sur ses yeux, et annonça avec des pleurs et des sanglots son prochain départ pour la France.

Malgré le chagrin qu'il éprouvait lui-même et qu'il avait toutes les peines du monde à dissimuler, Bavon essaya de consoler la jeune fille. Damhout et sa femme se joignirent à lui, mais Godelive était inconsolable.

Enfin, quand Godelive eut la force d'articuler quelques paroles intelligibles à travers ses sanglots, elle dit pourquoi ce départ l'effrayait et l'affligeait si profondément. Elle se rappelait la bonté infinie que madame Damhout avait toujours eue pour elle, l'amitié que Bavon lui avait vouée; elle parla de bienfaits, de générosité et de pitié pour une pauvre enfant repoussée; elle nommait madame Damhout sa bonne mère et Bavon son professeur et son frère. Tout cela, elle allait le perdre. Le monde deviendrait un désert pour elle; tout ce qu'elle avait aimé le plus, elle allait le quitter, peut-être pour toujours.

La petite fille avait des paroles si douces, si tendres et si attendrissantes; l'amour de son cœur pour ses bienfaiteurs s'épanchait si ingénument et si ardemment que chacun en fut ému jusque dans l'âme.

Madame Damhout serra l'enfant contre sa poitrine, et s'efforça de la consoler par des marques de vive affection.

Bavon avait posé la tête sur la table et pleurait amèrement; sa douleur était muette, aucune plainte ne sortait de sa poitrine, car il savait qu'ici on ne pouvait résister à la nécessité.

On continua à pleurer jusqu'à ce que madame Wildenslag vint chercher sa fille.

Le lendemain, cela alla un peu mieux. Fatiguée de pleurer, consolée et encouragée par les paroles amicales de madame Damhout et de Bavon, Godelive avait commencé à envisager peu à peu la chose avec moins de désolation, grâce à l'espoir qu'elle avait de revenir bientôt à Gand avec ses parents.

Lorsque le ménage Wildenslag, homme, femme et enfants, tenant chacun un paquet à la main, quitta la ruelle dès l'aube du jour, pour commencer leur voyage vers la France, Bavon accompagna sa jeune amie.

Il marchait à côté de Godelive et portait son paquet. Ils ne pleuraient pas et parlaient peu, ils avaient le cœur gros; ils n'ouvraient la bouche que pour tâcher de se consoler réciproquement; car ils sentaient tous deux que cette séparation, si courte qu'elle fût, leur serait pénible. Et, dans leur naïveté, ils s'engageaient l'un l'autre à ne pas trop penser au plaisir tranquille et au calme bonheur qu'ils avaient goûtés ensemble pendant les beaux jours de leur enfance.

On arriva à la porte de la ville, et, comme il était temps pour Bavon d'aller à sa fabrique, il ne pouvait pas accompagner plus loin les Wildenslag.

Bavon et Godelive, obéissant à un même mouvement, se prirent les mains, échangèrent un long regard, dont ils ne comprenaient pas eux-mêmes la signification, et murmurèrent d'une voix étranglée :

— Adieu, Bavon! — Adieu, Godelive! — Au revoir!

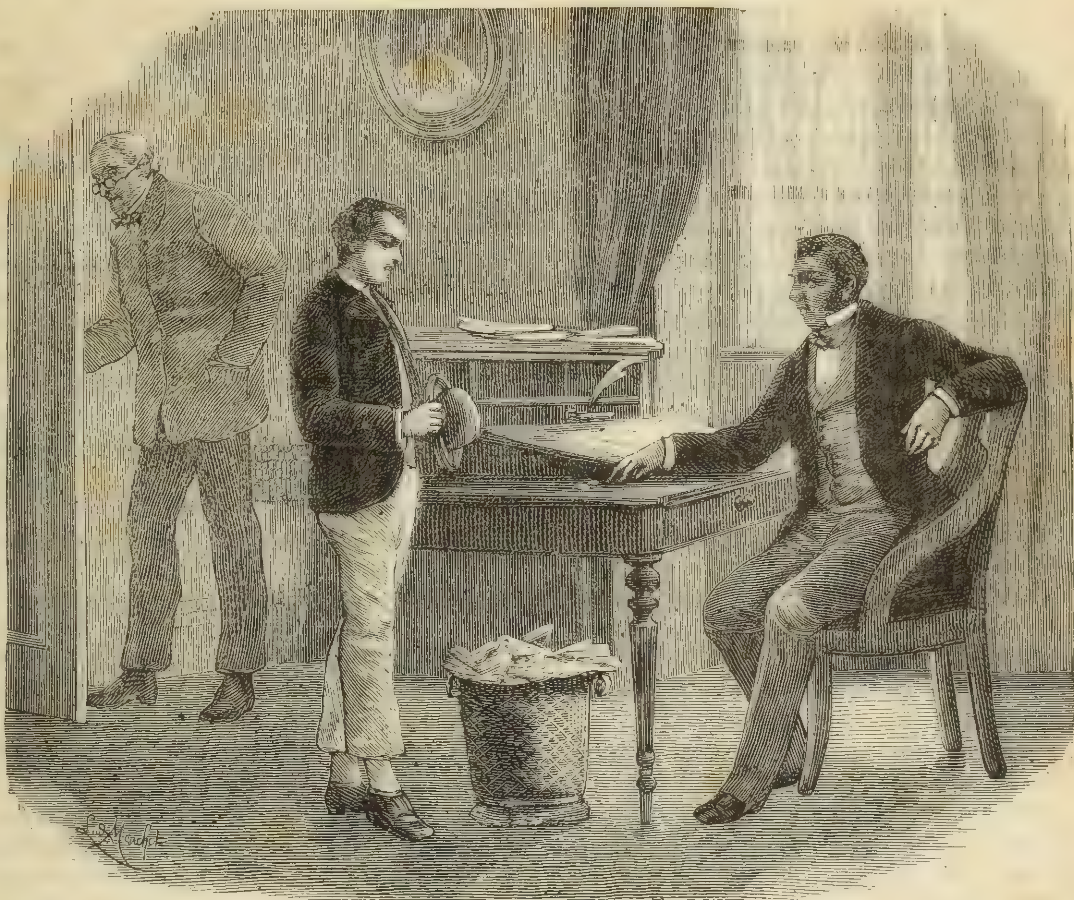
Des larmes jaillirent de leurs yeux; mais la jeune fille, sentant faiblir son courage, poussa un cri de douleur, et courut rejoindre ses parents, qui étaient déjà plus avant sur la route.

Bavon resta immobile, il suivait des yeux la pauvre Godelive, qui se traînait derrière ses parents la tête basse et chancelant. Il espérait qu'elle retournerait encore une fois la tête vers lui; mais les voyageurs arrivèrent au tournant de la route et tous disparurent à la vue de Bavon.

Alors, il lui sembla que quelque chose se déchirait violemment dans son cœur. Le vide affreux qui s'était fait tout à coup en lui et autour de lui le frappait de stupeur, et il secouait la tête comme s'il se demandait l'explication du trouble de ses sens.

Il rebroussa chemin et se dirigea vers la fabrique. L'image de Godelive le suivait partout, avec l'étrange regard qu'il avait vu dans ses yeux. Le mot « adieu! » résonnait sans cesse à ses oreilles; mais le travail est un puissant consolateur, il prête à l'homme une force extraordinaire contre les fantômes qui le poursuivent.

Avant la fin du premier jour, la douleur de Bavon avait déjà diminué, et, quoiqu'il rêvât encore à Godelive et à son départ, le calme et la paix étaient rentrés dans son âme.



Tenez, prenez ceci. (Page 34.)

Le soir, lorsqu'il revint à la maison, il prit ses livres, comme d'habitude, mais il arriva plus d'une fois qu'il levait tout à coup la tête et regardait sans le savoir autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un des yeux; parfois il se levait au moindre bruit et allait à la porte. Quelque chose lui manquait, et, quoique sa propre distraction le fît rire, sa mère était inquiète de la singulière agitation de son fils.

Aussi elle parlait peu de Godelive avec lui; et, lorsqu'il la forçait de parler de l'amie absente, elle rompait la conversation aussitôt que possible. Son amour maternel lui disait qu'elle ne devait pas donner d'aliment à la profonde tristesse de son fils, bien qu'elle pensât plus à Godelive que son fils lui-même.

Il s'écoula ainsi une quinzaine de jours. Bavon paraissait consolé de l'absence de Godelive, et, s'il en parlait encore, c'était avec calme et avec raison.

Le père Damhout était à peu près guéri. Il s'était déjà rendu à la fabrique de M. Raemdonck pour y être accepté. Encore une semaine et il reprendrait son métier de fileur.

Un jour, un professeur de l'école communale vint chez eux pour les inviter tous, au nom du directeur, à la distribution des prix, qui était fixée au lundi suivant. Il était bien vrai que Bavon, n'ayant pas continué à fréquenter l'école, n'avait pas droit aux prix; mais les instituteurs avaient décidé que son zèle, ses progrès et surtout sa belle conduite méritaient une récompense publique. Bavon remporterait donc un prix extraordinaire. Lui-même et ses parents ne pouvaient pas négliger d'assister à la solennité de la distribution des prix. Ils reviendraient sans aucun doute contents et fiers à la maison.

VI

La salle où la distribution des prix de l'école communale allait avoir lieu était comble. Les assistants étaient pour la plupart les pères et mères des élèves, et, par conséquent, de très petits bourgeois et des artisans. Cependant, tout en avant, on remarquait aussi quelques dames et quelques messieurs qui, inspirés par un noble sentiment, venaient honorer par leur présence la distribution des prix de l'école gratuite.

Adrien Damhout et sa femme Christine étaient assis au cinquième ou sixième banc, au milieu du public; leur fils Bavon se trouvait parmi les écoliers, à la place que les instituteurs lui avaient assignée.

Tout était prêt, et les cloches de l'église avaient déjà annoncé l'heure depuis un moment, lorsque la porte s'ouvrit soudain avec bruit. Le bourgmestre de Gand, accompagné de quelques échevins et conseillers, entra et s'avança jusque près de l'estrade, où de grands fauteuils étaient réservés aux autorités.

Adrien Damhout murmura avec un joyeux étonnement à l'oreille de sa femme :

— N'as-tu pas vu, Christine, que M. Raemdonck, est entré avec le bourgmestre?

— M. Raemdonck, le maître de la fabrique?

— Oui, regarde, devant nous, sur le deuxième siége près du bourgmestre, à sa gauche. C'est M. Raemdonck lui-même.

— Cela se comprend, Adrien, puisque M. Raemdonck est depuis un an dans le conseil de la ville.

— Oui, et il doit y avoir beaucoup d'occupation, car maintenant il ne se mêle plus autant de la fabrique; c'est le vieux commis qui dirige presque tout. Ah! je ne sais pas, Christine, mais cela me fait beaucoup de plaisir, de voir M. Raemdonck ici.

— Et à moi aussi, Adrien. Maintenant, ton maître verra que tu es un bon père et que tu as fait instruire tes enfants.

Leur entretien fut interrompu par le bruit de la sonnette qui annonçait le début de la solennité.

Un des conseillers avait gravi l'estrade et prononça un discours d'ouverture. Il parla de la nécessité de l'instruction pour toutes les classes de la société, et engagea surtout les ouvriers à ne pas laisser leurs enfants dans l'impuissance et l'esclavage de l'ignorance.

Il dit en terminant sa harangue.

— Écoutez, mes amis, comment un typographe bruxellois, M. Dauby, parle à ses camarades :

« L'instruction, dit-il, est actuellement une nécessité pour chacun, quelle que soit la carrière ou la profession qu'on s'est choisie. N'être pas instruit quand d'autres le sont, place l'homme dans une situation très inférieure. Les avantages de l'instruction ne consistent pas seulement à savoir lire, écrire et calculer, mais aussi à éclairer l'esprit, développer l'intelligence et former la raison; elle apprend à observer et à comparer; elle donne à l'homme des lumières et de la force pour remplir ses devoirs et défendre ses droits. Vous le savez, camarades, l'industrie se transforme incessamment : chaque jour apporte de nouvelles améliorations. Tout progresse; l'ouvrier doit progresser aussi et suivre le pas des autres, s'il ne veut pas rester en arrière et être écrasé. Si les mécaniques lui enlèvent son travail corporel et matériel pour ne plus lui laisser que le travail de l'esprit, c'est aussi un perfectionnement, mais seulement à condition que l'ouvrier sache s'élever à la hauteur de sa nouvelle tâche. Qui l'aidera à cela? L'instruction, la science, qui développe l'esprit et donne à l'homme de nouvelles forces, des forces bien plus puissantes que celle de son bras, parce qu'elles ne craignent ni la fatigue, ni les années; la science, qui lui ouvre de nouvelles routes, qui lui procure un meilleur salaire avec moins de fatigues physiques; la science, qui diminue l'antique inégalité entre les hommes et peut contribuer beaucoup plus à la faire disparaître entièrement que les rêves insensés de ceux qui voudraient le partage des richesses, dont le résultat le plus sûr serait l'égalité de la pauvreté. Bénissons donc, comme artisans, le progrès des écoles, la diffusion des lumières, comme la plus belle gloire de notre siècle. Quant à nous, nous considérons chaque école comme un temple élevé à la dignité et au bien-être de la classe ouvrière!

» Voilà, mes amis, les nobles paroles qui vous sont adressées par un de vos camarades. Gravez-les dans votre cœur et suivez le sage conseil qu'elles renferment; car il vous montre le moyen de doubler vos forces, d'accroître votre bien-être et, dans l'avenir, d'élever et d'ennoblir le travail et l'ouvrier. »

Ce discours, prononcé avec force et conviction, avait produit une profonde impression sur l'esprit des auditeurs. Ce ne fut qu'après un moment du plus religieux silence que les applaudissements éclatèrent. Parmi ceux qui applaudissaient et criaient bravo avec enthousiasme, on remarquait surtout madame Damhout. La bonne Christine avait entendu justifier éloquemment sa façon de penser, et elle sentait que les paroles du conseiller étaient un éloge de sa propre conduite envers ses enfants.

— Eh bien, Adrien, demanda-t-elle d'un air

triomphant, avais-je raison, oui ou non? Ce monsieur en sait plus que Jean Wildenslag, n'est-ce pas? Et tu entends bien qu'il y a des ouvriers intelligents qui pensent comme moi sur l'instruction des enfants?

Damhout fit avec la tête un signe affirmatif; mais il n'avait pas le temps de lui répondre, car les exercices des écoliers commencèrent immédiatement et furent prolongés sans relâche.

On récita quelques vers et des fables, et l'on joua même une amusante comédie, aux applaudissements répétés des spectateurs, qui étaient stupéfaits et fiers de l'instruction de leurs enfants.

Enfin on procéda à la distribution des prix. Un grand nombre de garçons de tout âge, les petits d'abord, furent appelés tour à tour et reçurent un ou plusieurs livres.

Beaucoup de mères versèrent des larmes de bonheur et d'orgueil; quelques-unes serrèrent publiquement leurs enfants sur leur cœur et firent redoubler, par ce naïf épanchement d'amour de et joie, les applaudissements des spectateurs émus.

Lorsqu'on fut venu aux élèves de la première classe et que Bavon vit les livres disparaître un à un de la table, une légère crainte s'empara de lui. S'il avait continué à aller à l'école, il eût remporté assurément la plus grande partie de ces prix. Tout l'honneur qu'on avait fait maintenant à ses anciens camarades lui serait tombé en partage. Comme ce triomphe public, en présence du bourgmestre et des autres magistrats, aurait rendu sa bonne mère et son pauvre père heureux. Maintenant il ne recevrait qu'un prix, un petit prix, puisqu'il n'y avait plus de grand livre sur la table.

Bavon devint encore plus triste, lorsqu'il vit partir le dernier prix; mais il fut tiré de ses sombres pensée par l'apparition de l'instituteur en chef qui s'avançait sur l'estrade pour parler au public.

L'orateur était un homme à cheveux gris; il y avait dans son beau et imposant visage une expression de bonté, de conviction et d'amour, qui faisait supposer que ce vieillard envisageait l'instruction des enfants comme une sorte de sacerdoce.

Il commença son allocution d'un ton calme, mais profondément senti. Ses premières paroles étonnèaent chacun et attirèrent tout particulièrement l'attention, car il raconta une anecdote d'artisans, un père et une mère qui, au prix de beaucoup de sacrifices, avaient fait instruire leur fils, et qui, même au milieu de la misère, des maladies et de la détresse, avaient préféré souffrir de la faim que de retirer leur enfant de l'école, il loua beaucoup ces parents, les nomma de nobles et dignes personnes, et les cita comme exemple à tous ceux qui l'écoutaient.

Comme il ne nommait personne, on crut que c'était une invention de sa part; mais le courage et les sacrifices de ces parents imaginaires arrachèrent néanmoins dos larmes d'admiration des yeux de tous les assistants.

Christine Damhout tenait la tête baissée pour cacher son émotion. Son cœur battait violemment et elle paraissait honteuse.

— Dieu a récompensé ces bons parents, poursuivit le vieil orateur, et, dans le fait que je vais vous raconter, vous trouverez la preuve que l'instruction, associée à l'éducation morale, ennoblit le cœur de l'homme et lui donne aussi, avec la conscience de son devoir, le courage et la force de le remplir. Le fils de ces parents était un de nos élèves. Il était le plus fort et le plus instruit de la première classe, et il aurait remporté certainement tous les premiers prix. Personne n'en doutait, ni nous, ses professeurs, ni ses condisciples, ni lui-même. Il aspirait après le jour de la distribution des prix, pas pour lui-même, mais pour son père et sa mère, que son beau triomphe devait rendre heureux. Alors, vint la stagnation des fabriques; son père tomba dangereusement malade; la misère et les souffrances accablèrent ses pauvres parents. Que fit le garçon? Il renonça à tous ses prix, à l'honneur longtemps rêvé, pour remplir un devoir impérieux. Il quitta l'école sans l'oser dire à ses parents, chercha et trouva de l'ouvrage dans une fabrique, mit en secret son salaire dans la commode de sa mère et sauva ainsi ses parents, comme un bienfaiteur invisible, de la plus profonde misère... En quittant l'école avant le temps, le bon fils a perdu son droit aux prix; mais nous, ses professeurs, avec l'assentiment de M. le bourgmestre et le secours d'un généreux protecteur des écoles populaires, nous avons résolu de reconnaître son zèle, son instruction et surtout sa noble conduite par une récompense particulière.

Il prit derrière un rideau un grand livre in-quarto et une couronne de lauriers. Le livre était relié en cuir rouge et doré sur tranche. L'instituteur l'ouvrit, et on vit qu'il était rempli de vignettes. Il portait pour titre : *la Mécanique appliquée à l'industrie.*

Tous les spectateurs s'étaient levés et ouvraient de grands yeux pour deviner à qui ce magnifique livre pouvait être destiné.

L'instituteur en chef se tourna du côté des élèves et dit avec une profonde émotion :

— Venez, Bavon Damhout, mon ami, recevez ce gage de l'estime de vos maîtres; qu'il vous soit un précieux souvenir et un encouragement pour continuer à marcher dans le sentier de la vertu et du devoir. Vous êtes ouvrier; mais, dans cette utile carrière, l'avenir est ouvert pour vous. Soyez

un exemple pour vos camarades, et montrez-leur pendant votre vie, dans votre conduite et dans vos succès, les fruits inappréciables de l'instruction!

Bavon était pâle et il tremblait; il semblait ne pas avoir la force de gravir l'estrade, tellement cet honneur inattendu l'émouvait en présence de ses parents. Un des instituteurs lui prit le bras et le conduisit sur l'estrade. Son vieux maître l'embrassa, lui posa la couronne de lauriers sur la tête et lui remit le grand livre.

La salle trembla sous un tonnerre de bravos; beaucoup de spectateurs essuyaient des larmes, les femmes surtout portaient leur mouchoir à leurs yeux.

Devant l'estrade, se trouvaient le bourgmestre et les autres magistrats, prêts à féliciter le jeune homme couronné; mais Bavon, sans y prêter attention, dès qu'il se vit en possession de son prix, se retourna, éleva le livre et la couronne des deux mains en l'air, et s'écria avec exaltation :

— Mère! mère! mère!

Puis il s'élança comme un fou ou comme un aveugle entre les bancs et le public, jeta le livre et la couronne sur les genoux de sa mère, lui sauta au cou et l'embrassa avec effusion. Il embrassa aussi longtemps et ardemment son père.

— Vous avez travaillé et souffert pour me faire instruire, dit-il. Père, père, je travaillerai pour vous. Oh! que Dieu me protège! vous le verrez, vous le verrez!

Ces gens simples, dans leur bonheur, dans leur émotion, avaient oublié le monde entier et ne paraissaient pas savoir qu'une foule de personnes, les larmes aux yeux et des paroles d'admiration sur les lèvres les entouraient et contemplaient l'épanchement de leur allégresse.

Damhout se leva le premier et dit à sa femme :

— Viens, Christine, viens, on nous regarde. C'est fini; le bourgmestre est déjà parti. Allons-nous-en à la maison.

A la froideur simulée de ses paroles, on aurait pu supposer que le père Damhout était moins sensible au triomphe de son fils; mais on se serait tout à fait trompé. Son cœur était plein d'orgueil, car, lorsqu'il fut sorti des bancs, il était facile de voir qu'il faisait tous ses efforts pour rester à côté de Bavon, afin que chacun sût bien qu'il était le père de ce jeune homme.

Bavon semblait depuis un moment saisi par un sentiment de confusion; il tenait la tête baissée et marchait en chancelant entre ses parents.

Lorsqu'ils allaient atteindre la porte de la salle, Christine dit à son fils :

— Cher Bavon, tu ne dois pas être confus; au contraire, lève la tête, on voudrait te voir en face, c'est par amitié...

Le jeune garçon, comme s'il se réveillait en sursaut, poussa un soupir et murmura avec une singulière émotion à l'oreille de sa mère :

— Ah! si Godelive avait pu voir cela!

Ils furent poussés hors de la porte par les flots de la foule, et ils se trouvèrent dans la rue.

— Christine, dit le père Damhout, là-bas se trouve M. Raemdonck; il nous regarde et semble vouloir me parler.

— En effet, Adrien, c'est naturel, il te félicitera. Quel honneur, n'est-ce pas? Ton propre maître! Qui se serait attendu à autant de bonheur? Ce bon et cher Bavon!

M. Raemdonck appela Damhout d'un signe. Tandis que Bavon et sa mère restaient au milieu de la rue, entourés d'une foule de curieux, Adrien alla à son maître la tête découverte. Celui-ci lui serra amicalement la main et lui dit :

— Je vous félicite, Damhout. Remettez votre casquette, je vous en prie. Que vous étiez un ouvrier bon et zélé, je le savais depuis longtemps; mais avoir, comme un père sage et éclairé, fait instruire votre fils jusqu'à ce qu'il eût passé toutes les classes de l'instruction primaire, cela vous honore grandement à mes yeux.

— Ah! c'est ma femme, Monsieur, répondit l'ouvrier ému.

— Votre femme?

— Oui, Monsieur. C'est pourquoi je dois remercier Dieu de m'avoir donné la femme la meilleure et la plus sensée qu'on puisse trouver sur la terre.

— Soit, mon ami; vous y avez néanmoins contribué par votre travail. J'ai promis au bourgmestre de faire quelque chose pour vous récompenser, si c'est possible. Dites-moi, que vous proposez-vous de faire de votre fils?

— Il est à la fabrique de M. Verbeeck.

— Qu'y fait-il?

— La semaine prochaine, il sera placé au premier *diable*, Monsieur.

— Oui, cela n'est pas mauvais; avec le temps, il pourra devenir maître ouvrier. Voulez-vous me faire un plaisir, Damhout? continua M. Raemdonck. Envoyez-moi votre fils; je veux aussi lui donner un prix, un cadeau. Retournez chez vous avec votre fils, et, dès qu'il aura déposé son livre et sa couronne et qu'il se sera un peu reposé, faites-le venir chez moi, je l'attendrai.

Damhout retourna vers sa femme et lui raconta avec un joyeux étonnement ce que son maître lui avait dit. Il lui avait parlé si amicalement et même serré la main!

Les Damhout, regardés, loués et enviés par tout le monde, arrivèrent enfin à leur petite ruelle, devant la maison où les Wildenslag avaient demeuré. Bavon parut vouloir s'arrêter, et éleva

même, par un mouvement involontaire, son prix et sa couronne, comme pour les montrer à une créature invisible; mais il poussa un soupir et suivit ses parents dans leur demeure.

Après les avoir embrassés de nouveau, Bavon sortit de la ruelle pour se diriger en toute hâte vers la maison de M. Raemdonck, où l'attendait un nouveau présent. Quel serait ce présent? Un livre, peut-être autre chose!

Bavon sonna chez M. Raemdonck. La servante le conduisit dans le bureau. Un homme déjà âgé, le premier commis sans doute, vint à lui en souriant amicalement.

— Je vous félicite, mon garçon, dit-il en lui prenant la main. On vous a fait un honneur que vous méritez bien. J'étais présent et je me suis senti profondément ému. Cela vous portera bonheur, d'aimer ainsi vos parents.

Bavon prononça le nom de M. Raemdonck.

— Oui, je le sais, dit le commis, monsieur vous a fait venir; mais il est dans la fabrique avec un marchand et il vous prie de l'attendre un peu. Asseyez-vous, mon ami, M. Raemdonck voudrait vous faire du bien, si c'est possible. Il voudrait connaître ce que vous savez et jusqu'à quel point vous êtes instruit, et il m'a chargé de vous mettre à l'épreuve si vous y consentez.

— Je lui en suis bien reconnaissant et ferai tout ce qui vous plaira, répondit Bavon.

— Eh bien, placez-vous devant ce pupitre; voici la minute d'une lettre, écrivez-la au net, de votre mieux et sans faute. Ne soyez pas intimidé. Vous avez là un modèle pour la forme de la lettre. Commencez, pendant ce temps, je continuerai mon propre travail.

Un silence complet régna dans le bureau jusqu'au moment où Bavon, en levant la tête et en se retournant, fit comprendre que la lettre était écrite.

Le commis s'approcha, regarda le papier un instant et dit avec étonnement :

— Oh! oh! mon garçon, quelle main ferme! quelle belle écriture!... et pas de faute! Bavon! je ne m'y serais pas attendu. Cela fera plaisir à M. Raemdonck, car il vous porte un véritable intérêt, parce que vous êtes le fils d'un de nos plus anciens et de nos meilleurs ouvriers. Savez-vous bien calculer aussi?

— J'étais le plus fort de toute la classe pour le calcul, Monsieur, du moins au dire de mes maîtres.

— Eh bien, voici une colonne de chiffres : additionnez-les d'abord, multipliez le total par 365 et divisez le tout par 514.

En quelques minutes, Bavon avait fait le calcul, et le commis vit avec une satisfaction sincère qu'il ne s'était pas trompé.

— Attendez encore un instant ici, mon ami, dit-il; je vais avertir M. Raemdonck de votre arrivée.

Il laissa Bavon seul dans le bureau, ouvrit une porte et entra, au bout d'un corridor, dans une salle où le propriétaire de la fabrique était assis devant une table et feuilletait des papiers.

— Eh bien, Vremans, quelle est l'instruction du jeune homme? demanda-t-il. Pourriez-vous l'employer?

— C'est un phénomène, répondit le commis. Il a à peine quinze ans, et il a une écriture aussi ferme et aussi jolie que celle d'un vieux commis. Il sait bien calculer, il a une intelligence prompte et il est capable de tout, du moins de tout ce qu'il peut avoir à faire dans le bureau sous ma surveillance.

— Vous ne prétendez pas, n'est-ce pas, qu'il pourrait remplacer le commis que vous avez renvoyé avant-hier!

— Non, Monsieur, je n'oserais l'affirmer, quoique je sois convaincu que cet élève de l'école communale me rendrait plus de services; mais il est trop jeune et on ne doit pas le gâter dès le commencement par des appointements trop élevés.

— En effet, l'autre commis avait mille francs. Que pourrions-nous donner au fils de Damhout? Vous savez que je veux récompenser ses parents.

— Le tiers, Monsieur; trois cents francs, par exemple. Ce serait suffisant pour commencer. J'aiderai le jeune homme et le mettrai au courant. S'il reste zélé et fidèle, nous pourrons augmenter successivement ses appointements.

— C'est bien, Vremans, je vous remercie. Envoyez-moi le jeune homme, mais ne lui dites rien.

Quelques minutes après, Bavon entra et se tint debout, la casquette à la main, devant M. Raemdonck.

Celui-ci, après l'avoir considéré quelques instants avec bienveillance, lui dit :

— Ç'a été un beau jour pour vous, mon ami! vous vous êtes acquis beaucoup de protecteurs, et, si vous continuez comme vous avez fait jusqu'à présent, vous ferez probablement votre chemin; mais, quoi qu'il vous arrive, n'oubliez jamais que vos parents, pauvres ouvriers de fabrique, se sont sacrifiés pour vous donner de l'éducation.

— Je ne l'oublierai pas, Monsieur, répondit Bavon d'une voix émue, mais avec un sourire plein de volonté dont l'expression étonna M. Raemdonck.

— Ah! c'est bien, dit-il, que vous soyez pénétré de tout ce que vos parents ont fait pour vous, votre père surtout, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur, mon père a travaillé pour

moi; c'est pour moi qu'il s'est rendu malade. Ma mère a passé des nuits sans dormir pour me laisser aller à l'école.

— Et vous les chérirez, et, si vous le pouvez, vous les récompenserez dans leurs vieux jours?

— Oui, Monsieur, aussi longtemps que je vivrai.

— Vous êtes maintenant dans la fabrique de M. Verbeeck, et, la semaine prochaine, on vous placera au *diable* en qualité d'aide. C'est un bon moyen d'arriver à quelque chose. Mais cela va bien lentement, mon garçon. Avec votre instruction, on peut trouver peut-être un chemin plus court.

— Je deviendrai contre-maître, Monsieur.

— Et alors?

— Alors, Monsieur, mon père ne travaillera plus, ni ma mère non plus.

— Vous êtes un brave garçon, dit M. Raemdonck touché. Que gagnez-vous à présent? Quatre ou cinq francs par semaine, n'est-ce pas? Ce n'est pas assez. Je veux vous aider à atteindre le noble but que votre cœur vous montre, en vous ouvrant une carrière où, avec votre instruction et votre bonne volonté, on peut avancer beaucoup plus vite. J'avais l'intention de vous donner un livre; mais tous les livres de ma bibliothèque seront à votre disposition. Je veux vous faire un cadeau. Voulez-vous être commis dans mon bureau? Si vous restez dans les bonnes idées où vous êtes, je vous pousserai et je vous traiterai comme mon fils.

— Oh Monsieur! tant de bontés! s'écria Bavon en levant les mains vers lui. Que ma mère sera contente!

— Vous acceptez donc la place?

— Je puis à peine parler... Oh! oui, oui, je ferai de mon mieux.

— Mais vous ne demandez pas ce que vous gagnerez. Si vous vous rendez utile et travaillez avec zèle, j'augmenterai bientôt vos appointements, cela dépend de vous. Maintenant, et pour le moment, vous toucherez quatre cents francs; c'est au moins deux fois autant que votre salaire actuel.

Bavon fondit en larmes; il bégaya quelques paroles entrecoupées, bénit son bienfaiteur, et parla de son père et de sa mère; mais il était trop ému pour prononcer des phrases suivies.

M. Raemdonck ouvrit un tiroir de son pupitre, y prit quelque chose, s'approcha de Bavon tout étourdi, et lui dit:

— Venez demain dans le grand bureau; le premier commis est un brave homme et un noble cœur, il aura de l'amitié pour vous et vous poussera. Je veux vous donner un denier à Dieu. Tenez, prenez ceci, portez-le à votre père avec la bonne nouvelle, et tâchez de rester digne de ma protection; vous assurerez votre propre bonheur et le bonheur de vos parents. Adieu, mon garçon, et à demain.

Bavon n'y voyait plus; la tête lui tournait; il se trouva dans la rue sans le savoir. Quatre cents francs! Il allait gagner quatre cents francs! Quelle richesse! et, comme sa mère allait être stupéfaite et heureuse à cette nouvelle! Il ne pouvait pas y croire; il rêvait peut-être? Non, non, c'était bien vrai!

Alors seulement il sentit quelque chose dans sa main et l'ouvrit. Deux pièces d'or de vingt francs étincelèrent à ses yeux.

Il poussa un cri de joie, et, sans faire attention aux passants qui le regardaient avec étonnement, il se mit à courir de toutes ses forces jusqu'à la maison de ses parents, en levant la main au-dessus de sa tête.

— Mère, père, s'écria-t-il, je deviens commis dans le bureau de M. Raemdonck. Je gagne quatre cents francs, bientôt je gagnerai davantage. Voilà mon denier à Dieu. Père, père! nous serons riches; vous vivrez sans travailler; ma mère ne sera plus obligée de coudre la nuit. Pas tout de suite, mais cela viendra; oui, oui, avec le temps cela viendra, dussé-je succomber à la peine.

Et, épuisé d'émotion, il se laissa tomber sur une chaise, riant et pleurant à la fois.

Les parents contemplaient avec stupéfaction les deux pièces d'or que leur fils avait jetées sur la table; eux aussi semblaient ne pouvoir y croire.

Tout à coup Damhout se jeta au cou de sa femme, la serra sur son cœur et bégaya les larmes aux yeux:

— O chère Christine! que Dieu te bénisse! C'est à toi, à toi seule que nous sommes redevables de ce bonheur. Tu es plus qu'une mère pour tes enfants, plus qu'une femme pour moi; tu es notre ange gardien.

Bavon se leva soudain et se mit à crier, en courant vers la porte:

— O Godelive, Godelive!

Sa mère courut derrière lui en poussant un cri d'angoisse.

— Ciel! mon pauvre fils, que t'arrive-t-il? dit-elle.

Mais Bavon, rouge de confusion, se jeta dans ses bras et répondit:

— Ce n'est rien, ma chère mère; je rêve; la joie me fait perdre la tête.

VII

Le lendemain, Bavon se rendit à son bureau; il était si joyeux et si plein d'enthousiasme, qu'il

était entièrement absorbé par son nouveau travail. Le soir, il apporta des écritures avec lui et resta assis, la plume à la main, jusqu'au moment où ses parents lui rappelèrent qu'il était temps d'aller se coucher. Il ne parla même plus de Godelive ni des regrets qu'il avait parce qu'elle n'avait pu voir son triomphe.

Mais, après quelques jours d'exaltation, le calme rentra dans son esprit. Le souvenir de son amie absente lui revint avec autant de force qu'auparavant, et il pria instamment sa mère d'écrire à Godelive. La pauvre fille se réjouirait de son bonheur, et ce serait sans doute une consolation à ses chagrins.

Une soirée entière fut consacrée à la rédaction de la lettre; car, quoique Bavon tînt la plume pour sa mère, il y épancha toute la joie de son propre cœur, et décrivit complaisamment la distribution des prix et la visite à M. Raemdonck. Godelive devait tout savoir, absolument comme si elle avait été présente. Il n'oublia pas non plus de se féliciter du bel avenir qui l'attendait et de la protection divine qui, si elle ne le quittait pas, lui permettrait de rendre ses parents riches et heureux. Elle devait répondre tout de suite et dire quand son père reviendrait à Gand; toutes les fabriques s'étaient rouvertes, et le travail ne manquait pas; car elle devait bien penser que, malgré leur joie, ses parents et lui étaient désolés de ne plus la voir.

La lettre fut mise à la poste, et, dès ce moment, Bavon attendit la réponse avec une fièvre d'impatience. Une semaine se passa, deux semaines, un mois entier. Chaque midi et chaque soir, quand Bavon quittait son bureau, il courait en grande hâte à sa maison et sa première parole était :

— Eh bien, eh bien, mère, n'est-il rien arrivé ?

— Rien, rien encore, mon fils, répondait la femme Damhout avec un soupir.

Bavon devint peu à peu triste et découragé, et souvent il restait assis le soir pendant de longues heures, la tête appuyée sur sa main, ou il causait avec sa mère des raisons probables du silence de Godelive. Était-elle malade? Lui était-il arrivé malheur? S'étaient-ils trompés en écrivant l'adresse de la lettre ? Mais cela n'était pas possible, puisque Godelive elle-même, avant son départ, leur avait donné cette adresse.

Heureusement Bavon trouvait dans le travail une distraction à ses tristes pensées. En effet, le sentiment du devoir était très puissant en lui. Tant qu'il était dans son bureau, il tendait toutes les forces de sa volonté et luttait victorieusement contre le chagrin qui assombrissait son esprit, et l'on ne pouvait deviner d'après son travail que des soucis cuisants le tourmentaient sans cesse.

Un soir, le vieux commis lui dit avec une douceur toute paternelle :

— Bavon, mon garçon, vous ne devez pas travailler avec tant d'efforts; vous finirez par vous rendre malade. Je vois depuis plusieurs jours que vous êtes triste et mélancolique. Ne craignez rien, vous faites mieux et plus qu'on ne pouvait attendre de vous. M. Raemdonck est très content, vous le savez bien. Allons, allons, quand on remplit consciencieusement son devoir, on doit avoir le cœur léger et joyeux; sans cela, le travail devient ennuyeux et pénible.

Le pauvre garçon retourna fort contrit à la maison; il considérait cette exhortation amicale comme un reproche indirect, car elle prouvait que le premier commis avait remarqué les sombres dispositions de son esprit, et peut-être y avait-il eu une faute dans ses écritures. D'ailleurs, Godelive ne répondait pas... Déjà six longues semaines s'étaient écoulées. Aurait-il jamais de ses nouvelles?... Peut-être était-elle dangereusement malade! peut-être était-elle morte! car, après une si courte absence, il n'osait pas douter de sa reconnaissance, de son fidèle souvenir.

Lorsque, triste et soupirant, il entra dans la ruelle, il poussa tout à coup un cri de surprise et de joie. Il vit de loin, sur le seuil de la porte, sa mère tenant à la main un papier qu'elle avait l'air de lui montrer.

Il bondit en avant, entraîna sa mère dans la maison et s'écria :

— Une lettre de Godelive?

— Oui, de Godelive ou de ses parents. Elle vient de France.

— Et que referme-t-elle, mère?

— Tu sais, Bavon, que je sais pas lire l'écriture.

— Donne, donne, je la lirai pour toi... Elle est de Godelive même. Écoute, mère. Ah ! je tremble d'impatience.

« Bonne madame Damhout... »

— Tiens, pourquoi m'appelle-t-elle madame, maintenant? s'écria Christine étonnée.

— Eh bien, c'est par respect, mère. D'ailleurs, en France, on appelle toutes les femmes « madame ». Mais laisse-moi lire, ne m'interromps pas, je te prie.

« Bonne madame Damhout,

» Pardonnez-moi si je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre. Mon père l'avait reçue à sa fabrique et oubliée dans sa poche. Lorsque ma mère voulut raccommoder sa veste, elle l'a trouvée... Je vous remercie, ainsi que Bavon et M. Damhout, du plus profond de mon cœur, pour l'amitié que vous

continuez à porter à la pauvre Godelive. Votre lettre nous a rendus si heureux que, ma mère et moi, nous avons pleuré de joie, et béni Dieu de sa bonté envers vous. Pour ce qui me concerne, j'ai beaucoup de chagrin, car je pense sans cesse à vous tous; je pleure parce que je ne vous vois plus, et que je ne sais même pas si je vous reverrai jamais de ma vie. Mon père dit souvent qu'il ne retournera plus jamais au pays; car il y a ici du travail en abondance et le salaire est très élevé. Ma mère n'a pas encore pu trouver d'atelier pour moi. Je travaille dans une fabrique et gagne six francs par semaine. Ah! si ma mère pouvait me trouver un atelier! Les gens qui travaillent dans la fabrique sont si grossiers et si mal élevés! Ils jurent et s'injurient, et, comme ces grossièretés me répugnent, il se moquent de moi et me font souffrir. J'en suis devenue presque malade; mais maintenant cela va un peu mieux. Mon frère Baptiste à perdu l'œil gauche dans une rixe entre des ouvriers flamands et des ouvriers français. On se bat ici presque tous les jours. Que Bavon fera son chemin dans le monde et que vous deviendrez tous riches, c'est ce dont j'étais déjà convaincue quand j'étais encore tout enfant; mais, dans votre bonheur, vous penserez quelquefois à la pauvre Godelive, n'est-ce pas? Quoi que je devienne, ouvrière de fabrique ou couturière, je me rappellerai votre bonté pour moi avec une reconnaissance mêlée de respect. Mais soyez certains que, si Godelive vivait cent ans, elle prononcerait encore sur son lit de mort le nom de celui qui a appris à lire à la pauvre enfant malade, et de celle qui, comme une seconde mère, la conduite à l'école.

» Votre humble servante,

» GODELIVE WILDENSLAG. »

Bavon laissa tomber sa tête sur la table et se mit à pleurer; madame Damhout avait également les larmes aux yeux. Cependant, elle essaya de faire comprendre à son fils qu'il avait tort de s'affliger si fort. Qu'y avait-il donc de si malheureux dans le sort de Godelive? Elle était triste parce qu'elle devait vivre loin de son pays natal et loin de ses amis. Cela n'était-il pas naturel? D'ailleurs, Bavon pouvait être bien certain que les Wildenslag reviendraient un jour à Gand.

Mais telle n'était pas la raison de la tristesse du jeune garçon. Ce qui l'effrayait, c'était de savoir que Godelive travaillait dans une fabrique, au milieu de gens grossiers et brutaux, et c'était pour cela qu'il était inconsolable. Il craignait que Godelive, par le contact de ces gens ignorants, ne perdît sa modestie et la pureté de son cœur; ce qui serait, d'après lui, le plus grand malheur qui pût lui arriver. Sa désolation renfermait peut-être un sentiment d'égoïsme; mais il le cachait sous la compassion pour la compagne de sa jeunesse et soupira plusieurs fois avec un profond désespoir :

— Pauvre Godelive! pauvre Godelive!

Adrien Damhout revint à la maison. Bavon comprima son chagrin; car, en présence de son père, il n'osait pas épancher si librement les émotions de son cœur.

Après avoir causé pendant quelque temps de la lettre de Godelive, on résolut de lui écrire encore le même soir, pour la consoler et lui donner du courage. En outre, on mettrait, dans la lettre à elle adressée, une autre lettre pour sa mère, où l'on engagerait celle-ci à se hâter de chercher un atelier pour sa fille.

Lorsque ces deux lettres furent écrites, Bavon devint un peu plus tranquille. Il avait maintenant trouvé un moyen de parler avec Godelive; c'était en quelque sorte comme si elle était encore présente; la preuve de sa reconnaissance, la certitude qu'elle pensait encore à leur douce amitié, lui faisait du bien au cœur. Avec ces pensées consolantes, le jeune homme se mit au lit, et son sommeil ne fut pas troublé.

Il attendit pendant des mois entiers une deuxième réponse de Godelive, mais il ne vint pas de nouvelles. On écrivit une autre lettre et même une troisième, mais ce fut en vain.

Bavon en conclut que le père Wildenslag détruisait les lettres. Comme on les adressait à la fabrique, attendu qu'on ne connaissait pas l'adresse des Wildenslag, il les recevait toujours à son ouvrage. La lettre dans laquelle Damhout pressait Godelive de quitter la fabrique avait probablement décidé Wildenslag à rompre toute relation entre son ménage et les Damhout. Peut-être les gens mal élevés au milieu desquels Godelive était condamnée à vivre avaient-ils déjà exercé sur elle une influence pernicieuse! peut-être sa mémoire s'était-elle obscurie et avait-elle oublié ses anciens amis! Mais cela ne se pouvait, du moins pas si vite!

Un soir que Bavon causait avec sa mère, il lui échappa quelques paroles tristes, qui parurent surprendre madame Damhout. Ce qu'elle lui répondit pour le consoler fit monter le rouge de la honte au front de Bavon. Il balbultia quelques excuses et continua à réfléchir en silence; puis il prit un livre et évita ainsi la conversation, aussitôt qu'il remarqua que sa mère le regardait avec attention.

De l'amour?... Sa pitié serait de l'amour?... Il aimerait Godelive, autrement que comme une compagne de jeu, comme une sœur? Sa mère ne l'avait pas dit; mais pourquoi alors avait-elle parlé d'un secret penchant du cœur, d'un senti-



Voilà un gâteau d'amandes. (Page 43.)

ment qu'il devait tâcher de dominer et de vaincre?

Dès ce moment, Bavon devint discret avec sa mère pour tout ce qui concernait Godelive. Chaque fois qu'elle prononçait le nom de la jeune fille, et cela n'arrivait plus souvent, il détournait la conversation. Cela n'empêchait pas qu'il ne fût triste au fond de l'âme et ne regrettât son amie absente.

Chaque fois qu'il rentrait à la maison, il espérait que sa mère lui montrerait une lettre; mais les mois s'écoulaient et l'on n'entendait plus parler de Godelive.

Le père Damhout avait bien rencontré un jour un ouvrier qui venait de France et qui lui avait donné des nouvelles des Wildenslag. Mais ses paroles n'étaient pas de nature à réjouir Bavon ni sa mère. D'après son dire, les Wildenslag gagnaient beaucoup d'argent, beaucoup trop d'argent même, car ils étaient connus pour les plus grands buveurs et les plus grands dépensiers de toute la ville. Ils étaient toujours en dispute avec tout le monde, et paraissaient trouver leur plaisir dans les rixes et les querelles. Revenir à Gand, c'est ce qu'ils ne feraient assurément pas, ils avaient pour cela beaucoup trop bonne vie en France. Quant à Godelive, il ne la connaissait pas : mais il savait que tous les Wildenslag, parents et enfants, travaillaient à la fabrique.

Malgré la tristesse constante qui pesait sur son esprit, Bavon accomplissait si bien ses devoirs dans son bureau, qu'il obtenait de plus en plus la faveur de M. Raemdonck et du premier commis. On avait déjà élevé ses appointements à six cents francs, et, comme son père continuait à travailler et que sa mère n'avait pas cessé de confectionner des blouses, il y eut bientôt tant d'aisance dans la maison, qu'on résolut de quitter la ruelle et d'aller demeurer dans une rue moins obscure.

Ils auraient déménagé beaucoup plus tôt, si

Bavon ne s'était efforcé de retarder cette résolution. Il ne cachait pas qu'il s'éloignerait avec regret des lieux où avait été son berceau, et où s'étaient passés les beaux jours de son enfance. Ne lui disaient-ils pas et ne lui répétaient-ils pas chaque jour combien sa mère l'avait aimé, et combien elle l'avait encouragé de ses efforts pour apprendre à lire? Tous les souvenirs de sa vie n'étaient-ils pas attachés à cette humble chambre?

Cependant, à la fin, il ne put plus résister à sa mère. On loua une jolie petite maison et l'on avait déjà commencé à y transporter les meubles.

On dîna pour la dernière fois dans l'ancienne demeure. Bavon était assis à table entre ses deux petite sœurs, en face de ses parents. Il ne parlait pas, il était très mélancolique; ses yeux erraient parfois autour de la chambre comme pour dire adieu à ces murs qui avaient si souvent entendu les voix joyeuses des enfants.

Tout à coup un homme entra dans la chambre et cria à quelqu'un qui se trouvait au dehors :

— Oui, oui, je viens! Quelques minutes seulement. Va à *la Chèvre bleue*, chez Pierre Lambin. je te retrouverai là.

Et, s'approchant de la table, l'homme saisit la main de Damhout et dit :

— Bonjour, Adrien. Je ne voulais pas être venu à Gand sans t'avoir vu. Tu as du bonheur, je le sais, et je m'en réjouis, car tu es un brave homme.

— Tiens, Étienne Geerts! s'écria Damhout. Il y a au moins quatre ans que je t'ai vu pour la dernière fois. Où es tu resté?

— Je viens de France. On y trouve toujours beaucoup de travail.

— De France?

— Oui, de Wazemmes, près de Lille.

— De Wazemmes? s'écrièrent les parents et Bavon avec une joyeuse surprise.

— Pourquoi cela vous étonne-t-il? demanda Étienne.

— Et comment vont les Wildenslag? Ils demeurent aussi à Wazemmes, n'est-ce pas? demanda madame Damhout.

— C'est-à-dire, répondit l'autre, ils y ont demeuré quelque temps, d'après ce que j'ai appris des amis; mais ils sont partis de là pour Douai. Je les ai vus pendant huit ou dix jours, car j'ai travaillé pendant six mois à Douai. Mais, la semaine après mon arrivée, les Wildenslag en sont partis subitement. Les amis disent qu'ils ont accepté du travail pour une ville du milieu de la France, pour Rouen, peut-être; mais je ne le sais pas bien.

— Et les Wildenslag étaient toujours bien?

— Bien? Oui, beaucoup trop bien. Il vaudrait mieux pour eux souffrir un peu de misère. Il n'y a pas de plus grands vauriens au monde que ces Wildenslag. Si vous pouviez les voir maintenant, Adrien! Il ne font que boire et bambocher pendant la moitié de la semaine, et en outre les amis les évitent, car ils sont d'un caractère très brutal et ne font que chercher noise à tout le monde.

Adrien et sa femme secouèrent la tête avec tristesse et sans rien dire. Voyant que Geerts prenait la main de son mari pour lui dire adieu, madame Damhout demanda :

— Ne pourriez-vous pas nous dire, Étienne, comment va Godelive Wildenslag? Vous ne la connaissez peut-être pas?

— N'est-ce pas une fille maigre et délicate, avec des cheveux blonds et des yeux bleus vifs?

— Oui.

— Ah! je la connais bien; du moins, je ne l'ai que trop bien vue! Elle est encore pire que les autres. Tous les Wildenslag, grands et petits, sont des gens grossiers.

— Que voulez-vous dire, ô ciel?

— Figurez-vous, je viens dans la ruelle où demeurent les Wildenslag, pas pour eux, mais pour un ami, car je ne voulais pas avoir affaire à ces brutes. Savez-vous ce que je vois? Un tas de femmes, au milieu desquelles se trouvait la mère Wildenslag, en train de se disputer avec fureur. Tout à coup Godelive, le sabot à la main, s'élance hors de la maison et se met à frapper à droite et à gauche avec tant de violence, qu'il fallut la saisir à quatre pour s'en rendre maître. Les vilaines paroles qu'elle prononçait me rendirent honteux, quoique je n'aie pas peur d'une petite querelle. J'étais révolté de voir cette faible et délicate jeune fille, au visage frais et joli, parler un langage si grossier, et j'avais envie de donner quelques taloches à cette fille mal embouchée.

— Godelive? Mais cela n'est pas possible! dit madame Damhout avec un profond soupir. L'avez-vous vue réellement?

— De mes propres yeux. Peut-être était-elle hors d'elle-même parce qu'on attaquait sa mère... Maintenant, Adrien, portez-vous bien, et vous aussi, madame Damhout, jusqu'à ce que je revienne encore à Gand.

L'ouvrier sortit. Son départ fut suivi d'un moment de profond silence; les Damhout se regardaient, puis regardaient leur fils avec une douloureuse stupéfaction. Bavon paraissait irrité. Un feu sombre étincelait dans ses yeux et ses lèvres tremblaient.

Comme sa mère se disposait à lui adresser quelques paroles pour le consoler et disculper Godelive, le jeune homme se leva et dit avec force :

— Ma mère, mon père, ne me parlez plus jamais de Godelive. Je veux l'oublier, oublier toute mon

enfance, pour ne plus penser à elle. Qu'une personne ignorante perde à ce point le respect d'elle-même, cela peut se comprendre; mais elle sait lire, est instruite, elle n'a reçu de vous, mère, que des leçons de vertu et de morale. Votre bonté, nos bienfaits, notre amitié, elle a tout oublié. Elle est doublement coupable. Oh! j'étoufferai avec effort son souvenir dans mon cœur. Mère, fais venir des ouvriers tout de suite, que tout soit porté dans notre nouvelle demeure. Je ne veux plus coucher ici, je ne veux plus mettre le pied dans la ruelle. Je t'en prie, que je trouve tout prêt quand je reviendrai à la maison; tu me rendras heureux. Adieu; je vais à mon bureau, je ne puis plus rester ici. Ce soir, je sonnerai à la porte de la maison de l'autre rue.

Il allait partir; mais, comme il remarqua que sa mère était inquiète et voulait le retenir, il lui dit d'une voix moins émue :

— Sois tranquille, mère, ce n'est que pour un moment; demain, je ne penserai plus à rien. C'est fini : j'avais du chagrin, mais maintenant je suis guéri, guéri pour toujours.

Il serra tendrement les mains de sa mère et sortit de la maison.

Ces fâcheuses nouvelles de Godelive parurent avoir délivré Bavon d'une préoccupation secrète, et, sous ce rapport, elles lui avaient réellement fait du bien. Comme si cet événement avait fait disparaître tout ce qu'il y avait encore en lui d'enfantin, son esprit devint plus sérieux, et il prit plus qu'auparavant la physionomie d'une personne posée, qui ne s'occupe que de choses utiles.

Dès ce jour, il travailla avec plus de zèle dans son bureau, et tous ses efforts tendaient à se rendre familières l'industrie et la direction de la fabrique.

M. Raemdonck et le vieux premier commis prenaient plaisir à le faire avancer. Le dernier surtout l'aimait beaucoup et se déchargeait sur lui d'une grande partie de sa besogne, afin de lui donner l'expérience de tout. Il ne lui cachait même pas qu'il le faisait avec une intention particulière.

— Je puis devenir malade, disait le premier commis; je puis avoir une autre place; mon oncle le tanneur peut mourir. Alors, j'hérite une fortune, et je vais vivre dans mon village natal. Je veux vous rendre capable de me remplacer au besoin dans mes travaux, s'il arrive que vous soyez assez âgé pour obtenir ma place chez M. Raemdonck.

Cette perspective fut un nouvel aiguillon pour Bavon. Avec le consentement de son maître, il emporta chez lui des livres de la bibliothèque, étudia la mécanique, suivit les inventions nouvelles, dessina, médita; il avait déjà contribué à introduire dans les instruments de travail de la fabrique une amélioration qui rapportait de beaux bénéfices. Ses appointements s'élevaient au chiffre de mille francs, lorsqu'il atteignit sa dix-neuvième année.

Il ne parlait plus de Godelive ni de son enfance, et paraissait ne plus attacher de prix à ces souvenirs. Cependant il y avait encore des moments où l'image de Godelive se dressait devant ses yeux, et où il pensait avec plaisir à la compagne de ses premières années. Non pas à Godelive, l'ouvrière de fabrique, qui s'était laissé entraîner à la grossièreté et à l'abaissement moral par les mauvais exemples; non, mais à la gentille petite Godelive, à la pure et naïve enfant qui avait grandi avec lui et qui avait partagé tous ses plaisirs et toutes ses espérances. Dans son travail opiniâtre, dans ses études constantes, il entendait parfois encore une petite voix argentine murmurer son nom; et son doux visage avec des yeux bleus brillants lui apparaissait encore de temps en temps, tel qu'il l'avait vue pour la dernière fois à la porte de la ville. Ce n'était là que des rêves qui n'avaient plus rien de commun avec la réalité, il le savait bien.

Le père Damhout avait plus d'une fois engagé son fils à faire prendre des renseignements sur les Wildenslag par M. Raemdonck ou par son premier commis, mais Bavon avait repoussé ces tentatives avec effroi, et sa mère lui avait donné raison.

En effet, que pouvait-il y avoir désormais de commun entre lui et Godelive? Il se sentait appelé à s'élever jusqu'à la bourgeoisie et à vivre parmi les gens comme il faut. Si les Wildenslag revenaient à Gand, ne serait-il pas honteux d'avoir vécu en ami et en frère avec des gens qui méritaient plutôt le mépris que l'estime du monde? Non, non, on ne pouvait plus lui parler des Wildenslag; ils l'avaient blessé dans sa sensibilité, et il était aigri contre eux.

C'étaient pour ainsi dire les mêmes réflexions qui engageaient sa mère à étouffer ses propres souvenirs. Cinq ou six ans auparavant, elle avait bien pensé quelquefois que Bavon et Godelive étaient peut-être destinés à être unis par le mariage. Ce rêve lui avait même souri comme une chose possible; mais maintenant il y avait tant de distance entre Bavon et Godelive, qu'on ne pouvait plus penser, sans un secret sentiment de honte, à l'intimité passée avec les Wildenslag.

On finit donc par ne plus parler du tout de Godelive, quoique dans le cœur de Bavon et dans celui de sa mère s'éveillât un sentiment sans cesse renaissant de tristesse et de pitié pour la malheureuse enfant.

Bavon, qui approchait de sa majorité, se familiarisait sans relâche avec tout ce qui concerne le commerce et la fabrication du coton. Avec le consentement du premier commis, il passait une

partie de la journée dans la fabrique même, non seulement pour connaître la pratique du travail, mais aussi pour surveiller les ouvriers et soigner les intérêts de M. Raemdonck. Il remplissait ce dernier devoir avec tant de zèle et d'intelligence, que le premier commis, qui était fier de son élève, disait parfois à M. Raemdonck :

— Soyez certain que Bavon Damhout vous fait faire chaque année pour plusieurs milliers de francs de bénéfice. Les ouvriers l'aiment et l'estiment, et ils ont soin que rien ne soit brisé ou perdu, uniquement pour lui faire plaisir.

En effet, Bavon était très affable et très doux envers tout le monde, et son savoir et ses progrès étonnants étaient de nature à lui assurer la considération des ouvriers ; mais ce n'était pas là la principale raison de leur affection pour lui.

Son propre père, leur vieux et brave camarade, était employé à filer, et le jeune homme devait lui donner, comme à eux-mêmes, des ordres ou des indications. Cela eût pu avoir quelque chose de pénible, un vieux tisserand qui se voit donner des ordres, dans sa propre fabrique, par son jeune fils. Mais Bavon ne s'approchait de son père que la tête découverte, lui adressait la parole avec le plus grand respect, lui souriait et lui serrait si tendrement la main, que tous les ouvriers se sentaient touchés. Il ne leur en coûtait donc pas d'obéir à un fils d'ouvrier, qui avait acquis le droit de commander par son expérience, et qui gagnait la respectueuse affection de chacun par sa douceur et par son respect pour son vieux père.

Bavon ne se contentait pas de ce qu'il y avait à apprendre pour lui dans la fabrique de M. Raemdonck. Il avait obtenu de son maître qu'il s'abonnât aux publications nouvelles sur la fabrication et l'industrie ; il suivait les cours publics du soir que de savants professeurs donnaient sur cette matière. Il visitait, chaque fois qu'il en avait l'occasion, les meilleures fabriques de Gand.

Il acquit ainsi insensiblement une profonde connaissance de tout ce qui concerne l'industrie du coton et ses perfectionnements.

Il était heureux, car tout le monde autour de lui l'appréciait et le chérissait... Cependant son ciel n'était pas tout à fait sans nuages. Son père travaillait toujours à la fabrique. Le rêve du jeune homme n'était donc pas encore réalisé, le but de sa vie était encore loin de se trouver atteint. Il aurait bien voulu que son père cessât de travailler ; mais ses parents et lui étaient habitués maintenant dans leur nouvelle demeure à un certain bien-être. On ne pouvait pas abandonner cette position pour reprendre un genre de vie moins aisé, et ses appointements seuls n'étaient pas suffisants pour subvenir aux frais de ménage. Ces réflexions étaient quelquefois pour lui les causes d'un chagrin passager... et, en outre, lorsqu'il était seul et se laissait aller à ses rêveries, ses pensées le ramenaient souvent aux beaux jours de son enfance. Alors il sentait dans son cœur un vide, une insurmontable tristesse, un ver qui le rongeait doucement, il est vrai, mais qui ne voulait pas mourir.

Un matin que Bavon était entré dans son bureau et s'était mis à écrire en l'absence du premier commis, une servante vint l'avertir que M. Raemdonck désirait lui parler et l'attendait au salon.

Lorsqu'il se présenta devant le propriétaire de la fabrique, celui-ci le fit asseoir et lui dit :

— Monsieur Damhout, lorsque, sur la recommandation de M. le bourgmestre et d'après mon propre mouvement, je vous ai reçu dans mon bureau, j'espérais que vous vous montreriez reconnaissant de ma protection par votre application et votre zèle. Je ne me suis pas trompé ; au contraire, vous m'avez pleinement satisfait et vous m'avez même procuré de grands avantages dans mes affaires. Votre amour pour vos parents m'a inspiré, en outre, une profonde estime et une véritable amitié pour vous. En un mot, vous êtes un brave jeune homme, et je suis extrêmement content de vous. Je sais que votre plus beau rêve, le but de tous vos efforts, est de délivrer votre père du travail et de récompenser votre mère de ses sacrifices passés par le bien-être et l'aisance. Le moyen de vous faire toucher ce but se présente en ce moment, et, quoique vous soyez très jeune encore, je veux cependant vous prouver que j'ai confiance en votre expérience. L'oncle de mon premier commis est mort hier. M. Vremans donne sa démission et va demeurer dans son village natal. Vous sentez-vous capable d'être mon premier commis ?

— Oh ! Monsieur, babutia Bavon, si je n'en étais pas capable, je le deviendrais par reconnaissance de votre extrême bonté.

— C'est que, mon ami, il y a des appointements de plus de trois mille cinq cents francs qui sont attachés à cette place ; oui, de quatre mille francs avec quelques profits. C'est beaucoup pour un jeune homme de vingt-deux ans. Cette augmentation considérable ne vous sera-t-elle pas funeste ? Vous êtes dans l'âge le plus dangereux.

— Éprouvez-moi, je vous en prie, Monsieur, fût-ce durant une année entière, dit Bavon. Ce que vous m'offrez, c'est le bonheur que j'ai rêvé pour mes parents. Oh ! si je me montre jamais indigne de cette générosité, chassez-moi, méprisez-moi : mais non, non, je ferai tous mes efforts et, si c'est possible, je vous prouverai que votre bienfait a doublé mes forces.

— Je vous crois, mon ami ; l'amour filial sera

votre ange gardien. Soyez donc mon premier commis, et que le noble but de votre vie soit atteint. Vous pouvez prendre quelqu'un du petit bureau pour écrire les lettres, jusqu'à ce que nous ayons trouvé quelqu'un pour vous remplacer.

M. Raemdonck se leva et serra la main du jeune homme en lui disant :

— Je vous félicite, monsieur le premier commis; allez à la fabrique, maintenant, car vous brûlez sans doute d'impatience d'apprendre cette bonne nouvelle à votre père.

Bavon ne s'en allait pas : il restait debout et pensif devant son maître.

— Eh bien, avez-vous encore quelque chose à me dire ? demanda celui-ci,

— Monsieur, je voudrais vous adresser une prière.

— Parlez, mon ami.

— Elle est assez singulière; mais vous êtes si bon pour moi !... Je désire que, pendant quelques mois, personne ne sache rien de ma position, pas même mes parents. Que l'on suppose du moins que mon traitement courant n'est pas augmenté.

— Quelle singulière idée est cela ? s'écria M. Raemdonck avec étonnement. Pourquoi ce mystère ?

— C'est, Monsieur, parce que je veux faire une surprise à mes parents, et, pour cela, il faut que je puisse épargner pendant quelque temps sans qu'ils le sachent.

— Quelle surprise ?

— Je ne le sais pas encore, Monsieur, un cadeau, quelque chose qui les rendrait heureux tout d'une fois. Je vous le dirai et vous demanderai votre bon conseil dès que j'aurai pris une décision à ce sujet... Et, si j'étais obligé de vous demander une avance sur mes appointements...?

— Ah ! pour atteindre un si noble but, il ne faut pas m'épargner : ma caisse vous est ouverte, du moins tant que vous resterez dans des limites raisonnables.

Bavon, après avoir chaleureusement exprimé sa reconnaissance, sortit du salon et se rendit à son bureau. Il fit venir un aide du petit bureau, et le mit immédiatement à l'œuvre. Il se prit à penser à ce qu'il avait dit à M. Raemdonck et à la surprise qu'il avait l'intention de faire à ses parents. Son projet était arrêté dans sa tête depuis bien des années; mais il n'avait pas osé le dire à son maître, dans la crainte qu'il ne vînt encore lui-même à changer d'idée. Après de longues réflexions, il persista cependant dans sa première résolution.

Au dîner, lorsqu'il se mit à table avec ses parents et ses sœurs, il raconta que le vieux premier commis avait donné sa démission parce que son oncle, qui venait de mourir, lui avait laissé une riche succession. M. Raemdonck était tout disposé à donner sa place à Bavon; mais, à cause de sa jeunesse, il voulait d'abord le mettre à l'épreuve pendant quelques mois.

Il fit briller ainsi aux yeux de ses parents l'espoir de le voir obtenir bientôt une augmentation considérable; et il ne leur cacha pas que, si ce bonheur lui arrivait, il ne souffrirait pas un instant que son père continuât à travailler. Il trouverait alors, dans l'élévation de ses appointements, les moyens de procurer à sa mère tout le bien-être possible et de lui permettre de vivre comme une véritable rentière. Il était si content et si joyeux, qu'il associa tout le monde à son bonheur.

Enfin il raconta que le neveu de M. Raemdonck, qui avait séjourné longtemps à Paris et qui s'y était marié depuis peu, allait venir demeurer à Gand. M. Raemdonck cherchait une maison pour son neveu. La maison ne devrait pas être grande, mais jolie et commode : il voulait la garnir de beaux meubles et l'approprier entièrement pour l'arrivée de son neveu et de sa jeune femme. Bavon en parlait parce que son maître l'avait prié de chercher, parmi les maisons à louer, celles qui pourraient convenir à son neveu, et le jeune homme, qui n'avait pas beaucoup de temps, engagea sa mère à aller se promener un peu dans les plus belles rues, pas loin de la fabrique, pour voir s'il n'y avait pas de maisons convenables à louer.

Le soir même, en revenant de la fabrique, sa mère lui apprit qu'il y avait de jolies maisons bourgeoises à louer dans la rue Maguelonne, dans la rue Lange-Meern et dans la rue de la Croix, près de l'église Saint-Bavon. Cette dernière était peut-être un peu petite, mais elle était de construction moderne, et l'écriteau annonçait qu'il y avait un jardin.

Deux jours après, Bavon apporta à sa mère les remerciements de M. Raemdonck, qui avait trouvé à son gré la maison située dans la rue de la Croix, près de l'église Saint-Bavon, et l'avait immédiatement louée.

Depuis lors, Bavon parla souvent encore de cette maison; il vantait le luxe des meubles que son maître y faisait placer et l'arrangement plein de goût de toute la maison. M. Raemdonck l'y avait déjà mené deux fois et lui faisait l'honneur de le consulter sur l'ameublement et sur la disposition du jardin.

Les descriptions répétées du jeune homme éveillèrent la curiosité de sa mère à tel point, qu'elle exprima le désir de voir la belle maison à l'intérieur. Bavon promit d'en demander la per-

mission à son maître; mais il fallait encore attendre quelques semaines, jusqu'à ce que la demeure des nouveaux mariés fût entièrement en ordre.

Enfin, un samedi soir, il montra tout joyeux une grande clef et annonça que M. Raemdonck leur permettait de visiter la maison du haut en bas, et même de passer l'après-dînée entière dans le beau jardin : il y apprêterait une bonne bouteille de vin et il invitait Bavon à la vider avec ses parents à sa santé. C'était le lendemain, dimanche : dès qu'on aurait dîné, on se rendrait dans la maison de la rue de la Croix pour y passer une heure ou deux. Ce serait une véritable fête.

En effet, le lendemain, à peine se donna-t-on le temps de dîner, tellement les sœurs étaient impatientes. On se dirigea en causant gaiement de ce qu'on allait voir, du côté de Saint-Bavon. Quand on fut arrivé dans la rue de la Croix, on s'arrêta devant la maison pour contempler la façade. Il y avait un petit balcon où des fleurs de différentes couleurs s'entrelaçaient en guirlandes. Il y avait aussi des fleurs devant les fenêtres, ce qui fit faire à la mère Damhout la remarque qu'elle avait toujours eu une sorte de prédilection pour ces clochettes d'un rouge de corail.

Lorsque la porte fut ouverte, Bavon dit à ses sœurs, qui voulaient ouvrir tout de suite les portes des chambres :

— Non, non, pas ainsi! le plus beau pour la fin, sinon nous n'aurions pas grand plaisir de notre visite. Allons d'abord au jardin; notre mère aime tant les fleurs!

— Et moi donc! interrompit Adrien Damhout; lorsque j'étais plus jeune, mes parents demeuraient à Ludeberg. Nous avions un petit jardin pour lequel j'oubliais le boire et le manger. Pendant tout l'après-midi, le dimanche, j'étais à l'œuvre et j'avais les plus belles giroflées et les plus beaux œillets de tout le voisinage.

Ils entrèrent dans le jardin : il n'était pas très étendu, mais les sentiers y serpentaient gracieusement; le soleil versait ses rayons caressants sur une partie du sol, et il y avait une telle abondance de fleurs, que les petites filles s'élancèrent en avant, les mains étendues, et se mirent à crier :

— Ah! qu'il fait beau et frais ici, et quelle bonne odeur!

Bavon, plus calme en apparence, se promenait avec ses parents dans les sentiers, leur montrait les fleurs, cueillait pour eux celles qui répandaient le meilleur parfum, et les conduisit ainsi sous un berceau de verdure, où ils s'assirent en riant pour jouir un moment à leur aise de la vue du jardin.

Là, il y avait sur la table un pot en porcelaine avec du tabac, et à côté quatre ou cinq longues pipes hollandaises.

— Tiens! murmura Adrien étonné, je savais que M. Raemdonck fume quelquefois un cigare; mais il est vrai que, comme on le dit, beaucoup de messieurs fument la pipe chez eux.

— Vous ne comprenez pas, père, remarqua Bavon; M. Raemdonck a fait mettre là le tabac et les pipes pour que vous puissiez y fumer à votre gré.

— Impossible, Bavon.

— Il me l'a dit lui-même, mon père. Vous devez fumer pour lui faire plsisir.

— Quelle bonté! Alors, je me risque; car le tabac paraît très bon. Deux ou trois bouffées... rien que pour contenter notre généreux maître.

Il alluma sa pipe, fit monter la fumée en petits nuages jusqu'à la verdure de la voûte et dit alors en souriant, et d'un air joyeux :

— Excellent tabac! Que les gens riches sont heureux! Tenez, comme cela, sur ce banc, le visage tourné vers ce beau jardin et la pipe à la bouche, je voudrais passer ma vie.

— Vous vous trompez, cher père, repartit Bavon. Il y a encore quelque chose que vous feriez.

— Oui, aller à la pêche, n'est-ce pas? J'aime beaucoup cela, en effet; cela me servirait à varier un peu mes amusements.

Pendant ce temps, les petites filles se plaisaient à comparer les fleurs entre elles, et discutaient sur leur beauté et leur parfum.

Le père Damhout déposa sa pipe en disant qu'il la reprendrait plus tard; car sa femme était impatiente de visiter la maison.

Bavon les conduisit d'abord dans une couple de chambres qui étaient très bien ornées, mais qui n'offraient rien de particulier. Dans la cuisine, la femme Damhout admira le beau fourneau luisant et les chaudrons étincelants, les pots et les poêles à frire, qui s'étalaient le long des murs.

Dans la cave, il y avait un tonneau de bière sur son chantier; un banc maçonné contenait un certain nombre de bouteilles de vin, et il s'y trouvait même un grand pot de grès, qui contenait assurément une provision de beurre.

Cela fit dire aux Damhout que M. Raemdonck n'avait rien oublié, et que son neveu trouverait tout prêt, absolument comme s'il avait lui-même occupé la maison depuis longtemps.

Au grenier, sur des cordes à sécher, on avait étendu quelques filets de pêche de formes diverses, tout neufs et fabriqués avec beaucoup de soin. Le père Damhout, qui était connaisseur, les prit en main, essaya la solidité du fil et murmura en lui même :

— Heureuses gens, ils ont tout ce que leur cœur peut désirer!

— Maintenant, au salon, à la plus belle chambre! cria Bavon. Là vous verrez des choses autrement belles; et nous allons y boire, à la santé de M. Raemdonck, l'excellente bouteille de vin qu'il a donnée pour nous.

Lorsque Bavon ouvrit le salon en question, tous poussèrent un cri d'admiration. Tous les meubles étaient en bois de mahoni massif; les gravures, dans des cadres dorés, suspendus aux murs; un moelleux tapis à fleurs rouges sur le parquet; une pendule dorée et des candélabres assortis sur la cheminée; des chaises rembourrées et des fauteuils à dossier qui tendaient leurs bras capitonnés et semblaient dire : « Je suis si commode, venez, reposez-vous sur moi. » C'est ce que firent les petites filles d'abord et les parents ensuite; mais Bavon prit sa mère par le bras et lui montra une petite table dont la tablette, pouvait se lever. Sous cette tablette, dans un petit coffre, on voyait briller une quantité d'objets en acier destinés à la couture et à la broderie, qui éblouirent les yeux de madame Damhout et de ses petites filles.

— Maintenant le verre de vin à la santé de... de... nous allons voir... A table!

Il ouvrit une armoire, y prit une bouteille et des verres et versa le vin. Chacun voulut saisir son verre pour boire en l'honneur de M. Raemdonck; mais Bavon les retint.

— Attendez un moment, dit-il, il y a aussi quelque chose à manger. Voilà un gâteau d'amandes que M. Raemdonck n'a pas donné, ce n'est pas non plus à sa santé que nous allons boire d'abord...

— Qu'est-ce que cela? s'écria Amélie, la fille aînée : ces lettres en sucre sur le gâteau? Sais-tu, mère, ce qu'on y lit?

— Ah! ah! vive Christine, notre bonne mère! s'écria Bavon en levant son verre. C'est aujourd'hui sa fête! Puisse-t-elle vivre longtemps, longtemps!

Et tous les autres répétèrent en chœur :

— Puisse-t-elle vivre longtemps, longtemps!

— Quelle singulière idée de Bavon de te fêter dans cette maison, s'écria Amélie. C'est bien drôle!

— Et maintenant, mère, dit le jeune homme d'un ton solennel et les yeux pleins de larmes d'attendrissement, maintenant, celui qui te doit tout, son instruction, son bonheur, son avenir, va te faire un cadeau, auquel il a rêvé depuis son enfance, à toi et au pauvre ouvrier de fabrique, qui a souffert et qui s'est épuisé pour son fils! Tu as vu cette maison, ce jardin, ces fleurs, ces filets? Tout cela t'appartient. J'ai loué la maison, j'ai acheté les meubles. Tu demeureras ici; mon père ne travaillera plus; il fumera sa pipe, soignera les fleurs et ira pêcher. Nous sommes riches, je suis premier commis, je gagne quatre mille francs! Dieu soit béni de m'avoir permis de récompenser ton amour. Père, mère, mettez-vous à votre aise, vous êtes chez vous!

Madame Damhout était si profondément touchée, qu'elle s'appuya sur la table pour ne pas tomber! Mais elle se releva, sauta au cou de son fils et le pressa sur son cœur maternel avec une tendresse fiévreuse. Damhout, muet de stupeur, versait des larmes de joie; les petites filles battaient des mains et dansaient avec ivresse.

Le soir, Bavon, assis à côté de sa mère, était silencieux et triste. Il lui dit qu'il était très fatigué; mais madame Damhout voyait bien qu'il avait autre chose dans l'esprit.

Elle murmura enfin d'une voix contenue :

— Bavon, tu songes à quelqu'un. Moi aussi, mon fils. Lorsqu'on est heureux, n'est-ce pas, on voudrait que tous ceux qu'on a aimés le fussent aussi?

— Oui, mère, répondit-il, l'homme n'est pas toujours maître de ses pensées; mais ce n'est rien. C'est un souvenir de mon enfance qui surgit dans mon cœur malgré moi.

Un dimanche, à la nuit tombante, une femme déjà âgée et une jeune fille sortirent de l'étroite ruelle où les Damhout avaient demeuré jadis. Leurs vêtements déguenillés, leur pas incertain et leur appréhension visible, tout en elles témoignait non seulement d'une grande misère, mais aussi d'un profond découragement. Elles marchaient lentement, silencieuses et la tête baissée, le long des maisons, comme écrasées sous un sentiment de honte ou de frayeur secrète.

Il y avait cependant une différence remarquable dans leur aspect. Tandis que la femme, comme une personne depuis longtemps habituée à la pauvreté, était, pour ainsi dire, couverte de haillons, la fille avait probablement fait tous ses efforts pour cacher, autant que possible, les signes extérieurs de la misère. Ses vêtements, bien que très usés, étaient d'une extrême propreté; et son bonnet, quoique rapiécé et recousu, était aussi blanc que la neige.

Lorsqu'elle levait par hasard la tête pour éviter un passant, on la regardait avec surprise, comme si l'on était étonné de trouver de pareils traits sous ces misérables habillements.

En effet, la pauvre fille était très jolie; dans ses yeux bleus, quoique maintenant obscurcis par le chagrin, brillait une étincelle d'intelligence et de sensibilité; ses joues étaient fraîches et son front d'un blanc de lis. En outre, il y avait dans la coupe de ses habillements, dans l'élégance de ses formes et dans la modestie de son allure, quelque chose de particulier qui ne permettait pas de douter que la jeune fille n'eût reçu une bonne éducation.

Quelque douloureux événement avait précipité cette malheureuse d'une position plus élevée dans

une misère si profonde, qu'on devait la prendre, elle et sa compagne, pour des femmes qui demandent leur pain à l'aumône.

Sans échanger une parole, elles avaient atteint le bas Escaut et s'approchaient du pont de la Vigne. La femme dit d'une voix altérée :

— Aie bon courage, mon enfant. Tu vas si lentement, as-tu peur?

— Oui, mère, je ne sais pas, mon cœur bat avec angoisse, soupira la jeune fille.

— Oh ciel! crains-tu que les Damhout ne repoussent notre prière? Cela me fait trembler. Hélas! qu'adviendrait-il donc de nous?

— Madame Damhout nous aidera, mère; il ne faut pas en douter. Un cœur comme le sien ne peut pas rester insensible à notre malheur; et lorsque, les larmes aux yeux, j'invoquerai son affection d'autrefois pour la pauvre Godelive...

— Sans doute; et, puisqu'ils sont encore plus riches qu'on ne nous l'avait dit à Lille... Ah! Godelive, la tentative que nous allons faire est bien pénible, surtout pour toi, je le sais; mais la faim est une impitoyable nécessité.

— Les Damhout sont riches, très-riches! répéta la jeune fille d'une voix sourde, dont le tremblement étrange surprit sa mère.

— Mais c'est tant mieux, Godelive, dit-elle. Dieu soit loué de leur avoir donné les moyens de nous venir en aide?

— Aller demander l'aumône, mère? aux Damhout? moi, la petite Godelive qu'ils ont aimée si tendrement, qui osait faire avec eux des rêves d'avenir? O ma belle enfance, avec quels reproches vous vous dressez devant mes yeux! Mendiante? Godelive une mendiante?

— Non, mon enfant, ne sois pas si sévère pour toi-même. Nous venons demander assistance, c'est vrai; mais nous ne sommes pourtant pas des mendiantes.

Elles passèrent devant l'église Saint-Bavon. La jeune fille paraissait poussée par une force secrète vers la petite porte du temple, et s'étaient retournée à moitié, peut-être sans le savoir.

La femme la retint et dit :

— Mais, Godelive, que fais-tu? Nous devons aller tout droit; la rue de la Croix est là-bas.

— La honte, l'effroi, mère; mon âme veut prier et demander des forces; car, maintenant que nous approchons de l'endroit où je tendrai ma main suppliante à... à madame Damhout, tout mon courage m'abandonne.

— La nuit tombe, Godelive; nous ne pouvons pas attendre jusqu'à ce qu'il fasse tout à fait noir. Viens, mon enfant, c'est un moment pénible, en effet; mais il sera bientôt passé. Nous viendrons ici, près du saint sépulcre, remercier Dieu de sa miséricorde, ou... ou verser des larmes de désespoir sur le même banc où nous sommes agenouillées tant de fois. Viens maintenant, cela ne durera pas longtemps.

Elles poursuivirent leur chemin jusque dans la rue de la Croix, où elles se mirent à regarder autour d'elles pour reconnaître la maison qu'on leur avait décrite dans la ruelle. Comme il faisait à moitié obcur, elles ne parvinrent pas à trouver tout de suite ce qu'elles cherchaient. Enfin, la femme dit :

— C'est là, Godelive. Cette jolie porte ronde, ce balcon. Quelle belle maison! Que les Damhout doivent être heureux! Ils le méritent aussi, n'est-ce pas? Ah! puissent-ils exaucer notre prière? Il y y a déjà de la lumière dans la chambre du rez-de-chaussée. Godelive, prends courage, mon enfant; jette-toi aux pieds de madame Damhout, coujure-la par les bontés qu'elle a eues pour toi; elle nous sauvera, sois-en sûre.

— Oui, mère, la lutte est finie, je sens que j'ai repris un peu force.

Comme elles approchaient de la maison, Godelive vit, à travers les carreaux, qu'un homme, un monsieur, se tenait dans l'appartement éclairé. Quoiqu'il tournât le dos vers la rue, cette vue la frappa d'une incompréhensible frayeur; mais, au même instant, le monsieur fit un mouvement et se tourna vers la fenêtre, de façon que la jeune fille put reconnaître son visage.

Elle poussa un cri étouffé, se mit à trembler sur ses jambes et s'appuya contre la muraille pour ne point tomber.

Elle vit sa mère étendre la main vers la sonnette. Elle s'élança en avant, écarta de la porte sa mère stupéfaite, la conduisit, par une sorte de violence fiévreuse, du côté sombre de la rue, et cacha en pleurant son visage dans la poitrine de madame Wildenslag, tandis qu'elle s'écriait :

— Mère, mère, il est là!

— Qui?

— Bavon.

— Eh bien, Dieu soit loué! il exhortera sa mère à la miséricorde envers nous. Viens, surmonte la honte...

— Impossible, ma mère, sanglota la jeune fille. Oh! épargne-moi cette souffrance, cette humiliation, ce désespoir! demander l'aumône en sa présence, à lui, hélas! mon cœur se brise, je m'évanouirais à ses pieds, peut-être j'en mourrais!

— Veux-tu donc que j'aille seule?

— Je te bénirai et je t'en serai reconnaissante toute ma vie, chère mère. L'idée seule de lui tendre la main me remplit d'une angoisse mortelle.

— Mais ils t'aiment plus que moi; et, s'ils



A moi, l'amie de mon enfance! (Page 52.)

repoussent ma prière parce que tu n'es plus avec moi... ?

— Alors, répondit la jeune fille avec une agitation extrême, alors, j'étoufferai toute honte et toute sensibilité dans mon cœur. J'irai à lui, je me prosternerai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je les arroserai de mes larmes. Oh! il nous donnera plus que ce qu'il nous faut, mais quelque chose sera mort en moi! C'est égal, je me sacrifierai, pour racheter la honte et sauver notre honneur.

— Eh bien, je suis plus endurcie que toi contre la honte; j'essayerai.

Godelive joignit les mains et dit d'un ton suppliant :

— O ma mère! aie pitié de moi. Ne prononce pas mon nom en sa présence, cache-lui que je suis venue avec toi, ne lui parle pas du tout de moi. Je vais m'agenouiller devant le saint sépulcre dans l'église Saint-Bavon. Avec quelle ferveur je prierai! Dieu te protégera! Dans sa grâce infinie, il m'épargnera peut-être le fatal sacrifice de ma dignité, l'unique bien dont la conservation me donnait des forces et me permettait de lutter contre l'affreuse amertume de ma vie. Va, mère, j'attendrai avec angoisse devant le saint sépulcre. Ne me nomme pas, ne me nomme pas!

En murmurant ces dernières paroles, elle s'éloigna rapidement dans la direction de Saint-Bavon.

La femme la suivit un instant des yeux, secoua la tête et se dit à voix basse, en traversant la rue :

— Je le craignais. Pauvre Godelive! Elle est doublement malheureuse. Je comprends que son cœur saigne cruellement... Sans cela, elle ne me laisserait pas aller seule, elle qui, par amour, par bonté, sacrifierait sa vie pour détourner de moi la douleur d'une humiliation. Eh bien, j'aurai du

courage pour deux. Affront, honte, salut ou joie, qu'est-ce qui m'attend là dedans, ô ciel?

Elle sonna, et dit à la servante qui vint lui ouvrir qu'elle désirait parler à M. Damhout.

La servante, qui était dans la demi-obscurité, ne remarqua sans doute pas ses mauvais habits, car elle ouvrit la porte de la chambre vers la rue, et l'introduisit auprès d'un jeune monsieur qui lisait, assis devant une table.

Il leva la tête et considéra avec une surprise désagréable cette femme mal vêtue. Il lui dit sans se lever :

— Vous venez demander de l'ouvrage dans la fabrique, Madame? Présentez-vous demain matin au bureau, je verrai s'il y a de la place pour vous. Maintenant, je ne puis pas vous l'assurer.

— Je voudrais parler à M. Damhout, balbutia la femme.

— M. Damhout, c'est moi-même.

— Non, à votre père ou à votre mère, Monsieur.

— Ils sont allés passer la soirée chez des amis, à l'autre bout de la ville. Vous ne pourrez pas les voir aujourd'hui ; revenez demain avant midi.

— Hélas! soupira la femme, moi qui arrive de France et qui dois partir demain de bon matin!

— De France? vous venez de France? murmura Bavon en regardant la femme en plein visage avec une agitation croissante.

— Vous ne me reconnaissez pas, Monsieur? En effet, vous étiez encore jeune, et la longue adversité vieillit les gens avant le temps.

— Madame Wildenslag! Vous seriez la mère de...? la femme de Jean...? Lina Wildenslag? Impossible! Vous avez donc été malade?

— Malade et malheureuse, Monsieur.

Le jeune homme avait peine à se contenir ; il s'était levé et avait fait un mouvement pour lui tendre la main ; mais un nouveau regard jeté sur ses misérables vêtements, le souvenir de la conduite des Wildenslag, le retinrent, et il se laissa retomber sur sa chaise.

— Vous devrez attendre jusqu'à demain, à moins que vous ne vouliez me confier à moi-même ce que vous avez à leur dire, répondit-il.

— Je venais me jeter à leurs pieds et implorer leur secours, Monsieur. Nous sommes dans une terrible détresse; nous n'avons plus d'autre ressource que la générosité de vos parents. Sans doute, dans notre misère, nous n'avons pas le droit de nous souvenir de l'amitié qu'ils nous ont accordée autrefois, et que nous ne méritions pas; mais ils pardonneront à des gens profondément malheureux d'oser encore espérer en la charité de votre bonne mère.

— Une aumône! s'écria Bavon comme terrifié.

— Plus qu'une aumône, Monsieur, nous sauver de la honte.

— Je ne vous comprends pas, dit-il, avec méfiance. Où sont donc vos fils, vos filles, votre mari? Ils gagnaient beaucoup d'argent.

— Mon mari est mort, Monsieur. Mes fils... l'un est soldat en Afrique, un autre demeure à Rouen, un troisième à Mulhouse. Ils ont des enfants et ne pensent plus à leur pauvre mère. Un seul, le plus jeune, est avec nous... avec moi, à Lille. C'est pour lui, Monsieur, que je viens implorer le secours de vos parents. Il avait obtenu du travail dans le magasin d'une fabrique. Hier, on l'a envoyé porter un paquet au chemin de fer. Le malheureux s'est arrêté en route dans un cabaret; il s'y est oublié avec des camarades, et a perdu le paquet qu'on lui avait confié. Le maître de la fabrique prétend que mon fils a volé le paquet et l'a vendu. Il veut le faire arrêter par les gendarmes, et condamner comme voleur à cinq années de galères. Ah! Monsieur, nous avons peut-être mérité notre misère par une vie de désordre et de dissipation. Le malheur me le dit; cependant nous restons honnêtes, et mon pauvre fils n'est pas coupable d'autre chose que d'une grande négligence. Au fond, c'est un bon garçon; il a un cœur sensible, il respecte sa mère. Que la pauvreté reste notre lot, je la supporterai patiemment comme une juste punition; mais le déshonneur d'une condamnation! mon fils aux galères! Je suis mère et je ne survivrais pas à un pareil coup, et mon... Oh! Monsieur, vous pouvez nous sauver avec si peu de chose, du moins avec si peu de chose pour vous qui êtes riche! Le maître de la fabrique veut bien tout oublier et accepter sa justification, si demain avant midi nous lui rendons le paquet ou cent francs! Pour vous, ce n'est presque rien; pour nous, c'est plus que la vie. Laissez-vous toucher par mes larmes, ayez pitié de gens qui, malgré l'éloignement et l'adversité, n'ont pas passé un seul jour sans songer avec reconnaissance à vos parents.

Elle tomba à genoux au milieu de la chambre et tendit vers le jeune homme ses mains tremblantes.

Celui-ci ne pouvait rester maître de son émotion, quelques efforts qu'il fît pour y parvenir. Il alla à elle et la releva en disant :

— Calmez-vous, Madame; je comprends votre anxiété et votre malheur. Cent francs peuvent vous sauver, dites-vous? Consolez-vous, je vous les donnerai. Asseyez-vous sur cette chaise, j'ai quelque chose à vous demander. Vous parliez de vos fils... mais vos filles?

— Mes filles? balbutia la femme Wildenslag avec embarras.

— Oui, vos filles, que leur est-il arrivé?

— Monsieur, elles demeurent bien loin en France. Elles sont mariées.

— Mariées! s'écria Bavon avec une profonde angoisse dans le regard.

Il regarda pendant quelque temps avec un mécontentement visible la femme effrayée, qui courbait la tête sur sa poitrine et demeurait sans parole.

— Oui, je vous aiderai, ne craignez rien, répéta-t-il; mais, si ma compassion pour votre douleur maternelle ne m'avait pas vaincu, je serais resté insensible à vos supplications. Bien plus, je me serais vengé sur vous, et vous aurais fermé impitoyablement la porte; car vous, Madame, vous avez, sans le savoir, empoisonné ma vie et troublé mon bonheur.

— Moi, Monsieur? Vous vous trompez assurément.

— Non, je ne me trompe pas. Ma mère avait déposé dans le cœur de votre Godelive les germes de la vertu et du sentiment du devoir. Moi, enfant encore innocent, j'avais partagé avec elle les premières notions de l'instruction ; de l'instruction qui devait la préserver de l'abaissement moral et de la perversité du cœur. Vous, sa mère, qu'avez-vous fait de votre bonne et pure Godelive? Vous l'avez envoyée dans une fabrique, pour qu'elle vous rapportât de l'argent; vous avez exposé cette tendre fleur au rude contact de gens grossiers...

— Monsieur, Monsieur, ce n'est pas vrai! s'écria madame Wildenslag en frémissant.

Mais Bavon, hors de lui, l'interrompit et continua :

— Laissez-moi parler jusqu'au bout; c'est la dernière fois que son nom sortira de ma bouche. Je le répète avec indignation, qu'avez-vous fait de votre pauvre Godelive? Ah! il est inutile de répondre, puisque, au bout de deux ans, on la surprend dans une ruelle de Douai, le sabot à la main, se battant, injuriant et prononçant des paroles qui firent reculer de dégoût un simple ouvrier de fabrique. Voilà ce que vous avez fait de votre pauvre Godelive. Maintenant elle est égoïste, insensible, et il n'y a plus en elle aucune délicatesse; maintenant elle hait sans doute la mère qui a vendu pour un peu d'argent la pureté de son âme.

— Oh! non, non, Monsieur, ayez pitié de moi. Godelive est la seule de mes enfants qui m'aime encore véritablement, mon seul soutien dans le malheur!

— Soit, Madame; peut-être un bon sentiment a-t-il survécu en elle; peut-être vous a-t-elle pardonné le mal que vous lui avez fait; mais, moi, je ne vous le pardonne pas, je ne puis pas vous le pardonner... Tenez, voici les cent francs que vous demandez. Allez, maintenant, et puisse Dieu ne pas vous punir plus longtemps de votre fatale erreur à l'égard de vos enfants.

En prononçant ces mots, il avait plongé la main dans un tiroir de son pupitre et compté cinq pièces d'or sur la table.

Madame Wildenslag contempla l'argent avec des yeux hagards, et ses lèvres tremblantes murmurèrent.

— Oh! Dieu! si je pouvais repousser ce secours! Mais non, l'honneur de mon fils, l'honneur de ma pauvre Godelive... Je dois courber le front comme une esclave sous une criante injustice, entendre accuser de bassesse, de perversité du cœur, mon angélique enfant... Ah! le courage me manque. Je succombe...

Elle se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer amèrement.

— Une criante injustice? répéta Bavon, étonné de ces exclamations. Mes reproches, si sévères qu'ils soient, ne sont-ils pas fondés?

— Ils sont faux, entièrement faux! s'écria madame Wildenslag à travers ses larmes. Qui a été assez lâche pour venir vous dire qu'il a vu ma Godelive se battre et proférer de grossières injures?

— C'est Étienne Geerts, qui l'a vue à Douai frapper avec ses sabots qu'elle tenait à la main.

— Ah! je me souviens de cette triste affaire; ce n'était pas Godelive, c'était sa sœur Thérèse, qui lui ressemble, en effet, du moins par les traits du visage. Godelive, Monsieur! jamais une vilaine parole n'est tombée de ses lèvres; elle a été maîtresse d'école; elle a de l'esprit, elle est bonne comme un ange, et son cœur est encore aussi pur que lorsque vous lui appreniez à lire.

— Ciel! que dites-vous, madame! balbutia Bavon saisi par le doute. Et elle est mariée?

— Et elle n'a jamais permis, Monsieur, qu'un homme la regardât sans respect. Et elle n'est pas mariée.

— Mais expliquez-vous, vous me faites mourir d'impatience. Dites-moi, je vous en supplie, quel a donc été le sort de la pauvre Godelive pendant ces huit longues années?

— Eh bien, je comprimerai ma douleur, dit madame Wildenslag en levant la tête. Pour défendre ma noble enfant, ma bonne Godelive, je trouverai du courage et des forces. Écoutez, Monsieur, vous apprendrez quel a été notre sort et le sien depuis que vous nous avez dit un douloureux adieu à la porte de la ville. Nous allâmes à Wazemmes, près de Lille, et y trouvâmes beaucoup de travail et un bon salaire. Comme mes efforts pour faire recevoir Godelive dans un atelier de couture ne réussirent pas, son père la fit aller à la fabrique. La pauvre enfant ne put pas s'y habituer

et tomba malade de chagrin. Elle fut longtemps avant de reprendre quelques forces; alors, pour gagner quelque chose, elle commença chez nous une petite école pour apprendre à lire aux enfants des Flamands, nos voisins.

— Et nos lettres, pourquoi les avez-vous laissées sans réponse?

— Vos lettres? Nous n'en avons reçu qu'une, et Godelive y a répondu.

— Nous en avons écrit trois autres.

— Je ne sais rien de cela, Monsieur.

— Votre mari les recevait à la fabrique. Les aurait-il gardées ou détruites?

— C'est possible, Monsieur; il croyait qu'il valait mieux pour Godelive n'avoir plus de relations avec des gens beaucoup au-dessus de notre état; car nous savions par une personne de Gand que vous étiez devenu commis chez M. Raemdonck, et Godelive disait toujours que vous ne manqueriez pas de devenir riche.

— Et pourquoi Godelive ne nous écrivait-elle pas pour avoir de nos nouvelles?

— Nous, pauvres et humbles ouvriers de fabrique? Et cependant j'ai souvent engagé Godelive à vous écrire. Mais elle n'osait pas, il y avait trop de distance entre vos parents et nous.

— Continuez, Madame, je ne vous interromprai plus.

— Ah! notre histoire est courte, Monsieur, reprit madame Wildenslag. Mon mari et mes fils menaient une vie de désordre. Ils restaient souvent la moitié de la semaine sans travailler, de sorte qu'ils se virent interdire l'accès de beaucoup de fabriques. Nous partîmes tous ensemble pour Rouen. Là, Godelive tint encore une école chez nous et y instruisit les enfants des ouvriers français; car, à force d'entendre parler le français, elle avait fait des progrès rapides dans cette langue. Elle avait beaucoup à souffrir de la brutalité de ses frères et de la jalousie de ses sœurs, parce qu'elle était toujours convenablement habillée, que tout le monde l'estimait, et qu'on la citait comme un modèle de politesse et de bonnes manières. Une dame de la ville lui procura enfin une bonne place de sous-institutrice dans un pensionnat de jeunes demoiselles. Elle y resta deux années entières, ne retenant de son traitement que ce qui lui était absolument nécessaire pour s'acheter les vêtements dont elle aurait besoin pour être habillée à peu près comme les autres institutrices. Elle nous donnait tout le surplus pour nous venir en aide, car son père était devenu malade, et la plupart de mes autres enfants, mariés ou non mariés, étaient allés demeurer séparément, et les deux garçons qui restaient avec nous nous donnaient moins de leur salaire que le coût de leur nourriture et de leur entretien. Le mal de mon mari empirait insensiblement; c'était une maladie de langueur qui épuisait chaque jour ses forces et nous faisait craindre qu'il ne guérit plus. Alors il arriva un événement qui devait nous plonger dans la plus affreuse misère. Un de mes fils, qui depuis s'est engagé et est parti pour l'Afrique, un brutal, un bambocheur fini, avait été déjà plusieurs fois, à la honte de la pauvre Godelive, sonner à la porte de son pensionnat pour lui demander de l'argent. Cela déplaisait fort à la directrice de l'établissement; cependant, par affection pour Godelive, on avait pris patience. Mais, un jour, mon mauvais sujet de fils, aveuglé par la boisson, pénètre violemment dans le pensionnat, et, là, à force d'injures et de menaces, veut contraindre sa sœur à lui donner une grosse somme d'argent. Il effraya si fort les institutrices et inspira aux élèves une si profonde terreur, que Godelive perdit sa place, et revint à la maison à demi-morte de honte et de désespoir. Son frère, qui sentait bien qu'il nous avait rendus tous malheureux, partit le lendemain pour prendre du service dans la légion étrangère en Afrique. Godelive, dont le courage et le dévouement sont inépuisables, commença immédiatement à chercher de nouvelles élèves et de l'ouvrage de couture, mais elle n'y parvint pas assez vite. La pauvreté était devant notre porte, et nous étions épouvantés du triste sort qui nous menaçait. Peut-être mon pauvre mari avait-il un pressentiment secret qu'il ne vivrait plus longtemps; car un désir irrésistible de retourner en Flandre s'allume tout à coup en lui. Nous essayâmes de le détourner de ce projet; Godelive surtout tremblait, je ne sais pourquoi, à la seule idée que nous reverrions la ville de Gand. Il n'y avait rien à y faire, car il nous suppliait en pleurant à chaudes larmes de ne pas le laisser mourir sur la terre étrangère. L'air de la Flandre devait le guérir, il en était convaincu. Nous vendîmes nos meubles et tout ce que nous possédions, et nous partîmes un beau matin pour notre pays natal. De tous nos enfants, aucun ne voulait nous suivre, excepté la seule Godelive. Mon mari avait trop espéré de ses forces. Quoiqu'il menaçât de succomber en route, il ne voulut pas s'arrêter; mais, lorsque nous atteignîmes le faubourg de Lille, il ne pouvait pas aller plus loin et tomba sans connaissance dans une auberge, où nous nous étions fait déposer. Il revint un peu à lui après quelques heures de repos. Nous restâmes deux jours dans cette auberge; mais nos faibles ressources tiraient à leur fin. Nous trouvâmes, pas loin de là, une petite maison d'ouvriers qui était vide, nous la louâmes et nous y transportâmes notre pauvre malade. Un mauvais lit, une couple de chaises, un vieux poêle et deux

ou trois pièces de batterie de cuisine absorbèrent, jusqu'au dernier franc, tout ce que nous possédions... Écoutez maintenant, Monsieur, je vous en prie, et puissiez-vous admirer comme elle le mérite la force d'âme et la bonté de mon enfant ! Une cruelle misère pesa sur nous; je devins presque folle de douleur et de chagrin. Pas de vivres, pas de secours pour mon mari mourant; pour toute perspective, la faim pour nous et une mort affreuse pour lui. Comment décrirai-je la conduite angélique de Godelive? Elle apporta de l'argent dans la maison, fit venir le médecin et paya les médicaments. Je n'osais pas lui demander où elle en cherchait les moyens; mais je remarquai bien que ses boucles d'oreilles, d'abord, puis sa croix d'or, puis, les uns après les autres, ses meilleurs vêtements disparaissaient; si bien qu'il ne lui resta plus que des objets sans valeur. Enfin il fullut sacrifier aussi mes habits des dimanches. Je parlai de demander qu'on reçut mon mari à l'hôpital; mais il demanda grâce en pleurant, et Godelive ne voulut pas en entendre parler. Alors, nous écrivîmes à Rouen pour demander des secours à nos enfants. Mon plus jeune fils seul répondit qu'il viendrait travailler pour nous; mais il s'était grièvement blessé au bras dans sa fabrique, et nous fit attendre jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Cela dura presque tout un mois, Monsieur, un mois durant lequel Godelive passa presque toutes les nuits, assise au chevet du lit de son père, le consolant, lui parlant de guérison, de la miséricorde de Dieu, et de la vie meilleure qui nous attend au ciel. Jamais une plainte ne sortait de sa bouche; elle riait, elle était gaie, pour nous donner du courage. Oh! Monsieur, les paroles me manquent pour vous dire tout ce que Godelive a fait pour nous dans ces jours terribles. Jugez-en. Pendant la dernière semaine de sa vie, mon pauvre mari, abusé par les tendres soins, par les douces consolations de son enfant, la prit pour un ange, et ne lui parla plus que comme à une créature envoyée par Dieu pour adoucir son agonie et lui montrer le ciel. Et, Monsieur, ce n'était pas parce que l'esprit de son père était affaibli par la maladie ; non, moi, sa mère, j'étais près de partager la même erreur. Il vint un moment où ses sacrifices me firent tomber à ses pieds et où, folle de reconnaissance et d'admiration, je m'agenouillai devant mon enfant, comme devant l'image la plus pure de la bonté divine. Ah ! si vous aviez vu mourir mon mari, contemplant sa fille d'un regard bienheureux, et embrassant encore, en signe d'adieu, la main de son ange de consolation !

Elle fondit en larmes et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Le jeune homme avait écouté ce récit avec une émotion croissante; l'expression de son visage était un singulier mélange de compassion et de fierté secrète, de douleur et de joie. A la fin, cependant, la pitié pour le triste sort des Wildenslag l'emporta. Depuis un instant, de silencieuses larmes coulaient sur ses joues.

Il se leva, alla à madame Wildenslag, lui prit la main et dit :

— Pauvre femme, que vous avez souffert ! Je vous accusais cruellement, oh ! pardonnez-le moi !... Soyez remerciée ; car je comprends, à vos paroles, à votre émotion maternelle, que vous avez contribué à maintenir votre Godelive dans la voie que sa vertu et son instruction lui montraient. Allons, consolez-vous, je parlerai de vous à mes parents ; nous vous aiderons, la misère du moins ne vous visitera plus.

— Soyez béni ! murmura la femme en sanglotant; votre bonté m'arrache de nouvelles larmes. Ah ! vous avez le cœur de votre mère... un cœur généreux comme celui de Godelive !

Bavon fit un pas vers son pupitre et y prit un peu d'argent.

— Avec les cent francs qui sont là, dit-il, vous pouvez payer le prix du paquet perdu. Cette triste affaire ne doit donc plus vous inquiéter. Voici encore cent francs, afin de pourvoir à vos premiers besoins. Je chercherai avec ma mère les moyens de vous assurer un sort moins pénible. Si nous pouvions procurer à Godelive une place d'institutrice à Gand ! Pour votre fils, j'ai un ouvrage avantageux. Puisqu'il a un cœur sensible, je le ramènerai dans le bon chemin. Tenez, prenez l'argent, Madame; ne soyez pas honteuse pour cela. Je vous dois de la reconnaissance; vous m'avez délivré aujourd'hui d'un grand chagrin et d'une profonde tristesse qui me rongeaient le cœur depuis bien des années. Oui, c'est ainsi. La pensée que la bonne et douce Godelive, l'amie de mon enfance, l'ange qui a veillé au lit de mon père malade, s'était perdue, cette pensée m'était pénible, et ma compassion devenait petit à petit une douleur amère. Maintenant, je suis tranquille là-dessus. Je suis heureux de savoir qu'elle a conservé, outre la pureté, la noblesse et la bonté de son cœur.

Madame Wildenslag, ayant ramassé l'argent sur la table, joignit les mains et dit au jeune homme, les yeux humides de pleurs :

— Oh ! Monsieur, votre bonté, votre générosité me confondent. Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance. Demain matin, avant notre départ, nous reviendrons. Godelive vous remerciera à genoux.

— Godelive ! demain ? s'écria le jeune homme hors de lui. Où est donc Godelive ?

— Je n'ose pas vous tromper plus longtemps,

Monsieur : elle est dans l'église Saint-Bavon, à prier devant le saint sépulcre.

— Et pourquoi n'est-elle pas avec vous ?

— La pauvre fille a eu peur, Monsieur.

— Peur ? de moi ?

— Elle est honteuse, Monsieur. Pour payer les frais de notre voyage à Gand, nous avons été obligées de vendre les seuls vêtements qui avaient encore quelque valeur. Godelive craignait de se présenter devant vous...

— Et pourtant je voudrais la voir ! s'écria Bavon avec agitation. Après huit années d'absence ! Que font les habits ? Ne témoignent-ils pas de son dévouement, de son amour pour ses parents ! Ah ! si je pouvais souhaiter une récompense, ce serait de la consoler en lui donnant du courage.

— J'irai la chercher, Monsieur... Moi aussi, j'étais honteuse de la tentative que j'avais à faire auprès de vous; mais les bienfaits des nobles cœurs tels que vous n'humilient pas, au contraire. Je le ferai comprendre à Godelive, Monsieur. Elle viendra vous remercier.

A ces mots, madame Wildenslag sortit.

Bavon, succombant sous le poids de ses émotions, se laissa tomber sur une chaise et cacha son visage dans ses mains. L'expression de sa physionomie trahissait une lutte intérieure contre des pensées qui le troublaient malgré lui. Cependant, après quelques minutes, il parut avoir triomphé de la révolte secrète d'un sentiment qu'il croyait dompté, car il releva la tête et se dit avec un sourire un peu ironique :

— Ce sont des songes que la réalité dissipe. Pas de rêves impossibles ! Oui, c'est notre devoir de reconnaître et de récompenser ce que la bonne petite Godelive a fait autrefois pour mon père malade. Si nous la laissions dans le malheur, ce serait une cruelle ingratitude; notre devoir est très simple et facile à remplir. Nous les aiderons et nous les protégerons, jusqu'à ce que Godelive ait trouvé à se placer avantageusement dans un établissement d'instruction, jusqu'à ce qu'elle ait les moyens de vivre tranquillement et à son aise. Nous veillerons sur eux de manière à les préserver du malheur.

Il courba de nouveau la tête et fixa ses regards sur le parquet. Après un moment d'immobilité, il reprit avec un soupir :

— C'est étrange. On dirait que l'homme renferme en lui une double créature... Mais non ; son cœur et sa volonté ne sont pas toujours d'accord. Et cependant je dois chasser cette pensée, puisque entre elle et moi s'est élevée une impossibilité sociale, je dois oublier mon enfance. Son malheur me prescrit le respect : ne blessons pas son cœur sensible. Ah ! l'on sonne. La voilà ! Comme mon cœur bat ! Il faut que je reste maître de moi... Pauvre petite Godelive, était-ce ainsi que je devais te revoir !

Madame Wildenslag entra dans la chambre, suivie de sa fille.

Godelive, confuse, tenait la tête baissée comme une condamnée, et n'osait pas lever les yeux. Elle tremblait visiblement, et ce n'est que lorsque sa mère la prit par le bras qu'elle s'avança jusqu'au milieu de la chambre.

Bavon avait laissé échapper un cri étouffé et il avait fait un pas pour s'approcher de la jeune fille et lui prendre la main. Mais il se retint et dit :

— Godelive, pardonnez moi. Je souhaitais si ardemment vous revoir ! Ne soyez pas honteuse ; je sais ce que vous avez souffert et ce que vous avez fait pour vos parents. Ces mauvais vêtements vous rehaussent à mes yeux, et le seul effet qu'ils produisent sur moi, c'est de m'inspirer un sentiment de profond respect pour le noble cœur qu'ils couvrent.

La jeune fille leva la tête et dit d'une voix calme, mais avec un accent solennel :

— Monsieur, je vous remercie du fond de mon âme, plus encore de vos bonnes paroles que de vos bienfaits. Vous ne nous délivrez pas seulement d'une crainte affreuse, vous nous sauvez de la misère. Soyez béni ! A toutes mes prières je mêlerai votre nom et le nom de vos parents, afin que Dieu vous rende aussi heureux que vous le méritez.

Bavon paraissait interdit, un éclat étrange brillait dans son regard. Sa main tremblante s'appuyait sur la table comme s'il avait eu besoin d'un soutien. Ces grands yeux bleus si languissants et si pleins de reconnaissance, qui se fixaient sur lui ; ce joli visage, ce front pur, où la pudeur et la confusion répandaient un nuage rosé !... oh ! elle était plus belle encore que l'angélique Godelive de ses rêves. Quel combat violent il livrait contre son cœur ! Mais il fallait maîtriser ses sens égarés ; le respect de lui-même, le respect de la malheureuse Godelive le lui commandaient. Un soupir étouffé souleva sa poitrine oppressée ; il se laissa choir sur une chaise et dit avec un calme apparent :

— Vous revoir après huit années d'absence, Godelive, est pour moi une grande joie. Cela me remue. C'est naturel, n'est-ce pas ? Les souvenirs de l'enfance vivent dans le cœur de l'homme et s'y réveillent toujours avec une nouvelle force !... Ah ! je vous laisse là debout au milieu de la chambre. Excusez-moi ; prenez un siége.

— Monsieur, balbutia-t-elle, ayez compassion d'une malheureuse jeune fille. Votre bonté est

infinie. Je suis émue, je me sens malade, et mes forces m'abandonnent... Accordez-moi comme une grâce de quitter cette maison aujourd'hui. Demain matin, je serai plus calme et je pourrai exprimer à madame votre mère ma reconnaissance sans bornes.

— Vous voulez partir, Godelive? s'écria le jeune homme avec chagrin. Oh! non, je vous en prie, encore un instant.

Poussée par sa mère et pour déférer à ce vœu, la jeune fille s'assit et baissa de nouveau la tête. On eût dit que le regard de Bavon lui inspirait de l'effroi, et, en effet, chaque fois qu'elle l'avait rencontré, elle avait tressailli.

— Dites-moi, Godelive, dans votre pénible existence, avez-vous quelquefois pensé à notre heureuse enfance? demanda Bavon.

— Ma seule consolation en ce monde, soupira la jeune fille, était le souvenir de votre bonté pour la pauvre enfant malade.

— Et pour moi, Godelive, l'unique mais amère douleur de ma vie, c'était de penser que la douce compagne de mon enfance errait perdue et malheureuse par le monde.

Il y eut un court silence.

— Godelive, demanda tout à coup le jeune homme comme poussé par une émotion violente, Godelive, je vous ai donné un souvenir. L'avez-vous conservé?

Il n'obtint pas de réponse.

— L'image de Bavon et de Godelive avec leur livre à la main, dit-il; naïf dessin qui a coûté au petit Bavon au moins un mois de travail. Vous m'aviez promis de le conserver.

— Mais, Godelive, comment peux-tu laisser ainsi M. Damhout sans réponse? s'écria la mère Wildenslag. Oui, oui, Monsieur, elle l'a conservé. Ne me retiens pas, Godelive... Si bien conservé, Monsieur, que, depuis des années, ce dessin se trouve sous le crucifix devant lequel Godelive a l'habitude de prier.

— Ah! merci, merci de votre fidèle souvenir! dit Bavon.

— Pourquoi cela vous étonne-t-il, Monsieur? dit la jeune fille avec dignité. Si je voulais prier toute ma vie pour le bonheur de celui qui m'a appris à lire, pouvais-je faire mieux que de placer son image à l'endroit où je m'agenouille chaque soir pour élever mon âme à Dieu?

Bavon lui prit les mains, et, d'une voix profondément émue :

— Toujours le même ange!... Venez, Godelive, consolez-vous et prenez courage, vous ne serez plus malheureuse; nous vous protégerons. Nous chercherons pour vous une bonne place d'institutrice. Ma mère vous chérira de nouveau et vous assistera. Je serai votre ami, comme lorsque nous étions encore enfants... c'est-à-dire, je ne sais pas, mon agitation me trouble l'esprit; mes sens sont égarés...

La jeune fille, effrayée, lui arracha sa main avec une vivacité si fiévreuse, qu'il se sentit blessé au fond de ce mouvement, et qu'il recula d'un pas avec stupeur.

Godelive releva lentement la tête: quoiqu'on vît briller des larmes dans ses yeux, il y avait dans son regard tant de fierté virginale, et dans l'expression de son beau visage tant de noblesse, que Bavon la considéra avec respect.

— Je vous en supplie, Monsieur, dit-elle, ayez pitié de moi. La mort même ne saurait me faire oublier ce que vous avez fait pour moi lorsque j'étais enfant, et ce que vous faites aujourd'hui pour nous tirer de l'abîme; car, dans le sein de Dieu même, mon âme se souviendra encore de votre bonté. Mais ne cherchez pas de place pour moi à Gand. Après la journée de demain, je ne foulerai plus le pavé de ma ville natale. Je connais la noblesse de votre cœur. Vous me comprenez, j'en suis sûre.

— Mais non, je ne vous comprends pas, murmura Bavon.

— Vous ne comprenez pas l'inexorable devoir qui m'oblige à chercher une position en France?... reprit Godelive. Ah! s'il n'y avait pas entre vous et moi de profonds, d'ineffaçables souvenirs, je voudrais, par reconnaissance, devenir la servante de votre mère et votre propre esclave. Maintenant il ne peut y avoir d'autre lien entre nous que le bienfait d'un côté et l'éternelle gratitude de l'autre. J'ai beaucoup souffert, amèrement souffert, sans que mon courage se soit brisé. Si je devais un instant perdre votre estime, j'en mourrais. Oui, oui, Bavon, l'âme de la pauvre Godelive a soif de votre respect, et elle le gardera avec sa reconnaissance jusqu'au tombeau. Adieu, Monsieur; à demain.

Et, se levant, elle prit le bras de sa mère et l'entraîna vers la porte. Le jeune homme étendit la main pour la retenir; mais les paroles solennelles de la jeune fille l'avaient rappelé si énergiquement au sentiment de la réalité et à la conscience du devoir, qu'il resta comme cloué au plancher jusqu'au moment où il entendit la porte de la rue se fermer. Alors, muet et les yeux hagards, il leva les bras au ciel en murmurant des paroles inintelligibles. Son esprit était agité et ses idées étaient confuses.

Enfin, après un moment de repos, il se dit :

— Qu'elle est belle! Sous ces mauvais vêtements, elle me paraissait fière et imposante comme une reine. Elle a su conserver la pureté et la déli-

catesse de son cœur au milieu de gens grossiers et ignorants, malgré le besoin, la faim et la misère! Ah! l'instruction! C'est moi qui ai donné à cette âme la lumière, la force de résister à la corruption, à l'avilissement moral. C'est ma mère qui lui a inspiré l'amour de la vertu et du devoir. Rose au milieu des épines, lis fleurissant sur un fumier! Et le lis est resté pur, et la rose a répandu son parfum comme un baume sur les souffrances de ceux qui l'entouraient. Il faut qu'elle soit noble parmi les plus nobles, pour ne pas avoir succombé sous de pareilles épreuves. Merci, mon Dieu, vous qui avez fait fructifier les germes déposés dans son cœur et dans son esprit par un enfant comme elle!

Il s'essuya le front et se mit à marcher autour de la chambre pour se soustraire au tourbillon de ses pensées. Tout à coup il s'écria :

— Impossible, impossible!... Le monde, mes parents... ses frères, ses sœurs... le seul bonheur qui doit m'être refusé sur terre... Mais est-ce sa faute? Elle ira loin de sa ville natale, elle aura du chagrin, elle en mourra peut-être! Oui, oui! je ne me trompe pas; sa confusion, sa pudeur alarmée, ses dernières paroles... Elle aussi a souffert; elle aussi porte dans son cœur un ver qui la ronge cruellement.

Il s'affaissa sur une chaise, mit ses mains devant ses yeux, et murmura avec désespoir :

— Hélas! hélas! cela ne se peut pas; elle a raison, je ne dois plus la voir après la journée de demain. Moi aussi, je veux respecter le souvenir de mon enfance et le conserver jusqu'au tombeau. Elle l'a dit : il n'y a désormais plus d'autre lien possible entre nous que le souvenir du passé, le bienfait et la reconnaissance.

Après un moment de silence, il se leva de nouveau.

— Je la perdrais pour toujours? s'écria-t-il. Cette belle âme, ce cœur aimant irait languir dans des pays lointains? Il y a un autre lien, un lien sacré, un lien éternel. Il y a un remède pour son chagrin et pour ma tristesse... Oh! je n'en puis plus; il faut que je parle à mon père, à ma mère, à mon maître. Le monde entier me condamnât-il, le bonheur de ma vie est à ce prix. A moi, à moi l'amie de mon enfance! à moi la douce et pure Godelive!

Et, en achevant ces paroles, il sortit, courant comme un fou.

CONCLUSION

Il y a une couple d'années, il me vint à l'idée d'écrire un récit tiré de la vie des ouvriers de Gand. Dans le but de rassembler quelques premiers renseignements à ce sujet, je sonnai un après-midi à la grille d'une des grandes fabriques de Gand.

J'avais une lettre de recommandation, je la remis aux mains du directeur de l'établissement, un homme d'environ trente-cinq ans, dont les habits, quoique indiquant l'aisance, étaient couverts de flocons de coton.

A peine eut-il lu mon nom dans la lettre, qu'il se montra tout joyeux de ma visite, me dit qu'il était grand ami de la littérature flamande et se mit entièrement à mon service.

Il me conduisit pendant des heures à travers les vastes salles et les ateliers de la fabrique, me montrant et m'expliquant tout et répondant à mes questions avec une si rare obligeance, que je ne savais comment le remercier de son cordial accueil.

Ce n'était certes pas un homme ordinaire. Il parla de l'industrie, de ses progrès et de l'organisation du travail, non seulement avec une connaissance approfondie, mais même avec une sorte d'enthousiasme poétique qui m'étonna.

J'avais déjà, auparavant, sans autre mobile que la curiosité, visité quelques autres établissements du même genre; mais nulle part je n'avais trouvé autant d'ordre ni de propreté. Les salles et les ateliers étaient larges et hauts; on avait établi en nombre suffisant de puissants ventilateurs pour chasser la poussière; partout où les rouages, où les courroies pouvaient saisir et estropier le travailleur imprudent, il y avait des plaques de zinc pour le préserver de ces malheurs; partout il y avait de l'espace et de l'air en abondance, et l'on s'apercevait qu'on avait veillé avec une sollicitude toute paternelle à la santé et au bien-être des ouvriers. Les femmes, les hommes et les enfants, que je vis au travail en grand nombre, étaient tout autres que je ne me l'étais figuré. Pas de vêtements malpropres ou déchirés; de la gravité et de la retenue; quelque chose de digne dans le regard; et, quand on leur adressait la parole, de la politesse et de la convenance.

Je félicitai sincèrement le directeur et lui dis qu'il pouvait être fier du bel établissement dont il avait la conduite.

— En effet, répondit-il, j'en suis déjà un peu fier : mais j'espère qu'avec le temps, j'introduirai encore d'autres améliorations, surtout en ce qui concerne le sort des ouvriers. Il y a une chose dont je suis plus orgueilleux...

Il regarda sa montre et dit :

— Encore quelques minutes et je vous le montrerai. Voyez-vous, Monsieur, on peut faire du travailleur tout ce que l'on veut; mais il faut na-

turellement un peu de patience, car on doit d'abord triompher de l'ignorance, qui, tant qu'elle subsiste, est un obstacle invincible au perfectionnement des classes ouvrières.

Un instant après, une cloche sonna. Je vis çà et là des enfants et des jeunes garçons quitter les moulins à filer et sortir de l'atelier.

— L'heure du repas est-elle venue pour eux? demandai-je.

— Non, ils vont à l'école, répondit le directeur. De deux fileurs, l'une quitte le travail pour une heure. Pendant ce temps, l'autre servira seul le moulin, ce qui ne lui est pas difficile, attendu que son camarade, avant de partir, a tout préparé autant que possible. Il en est de même des enfants qui sont occupés à d'autres travaux. Chacun a son tour, et celui qui ne peut pas quitter son travail pendant la semaine reçoit l'instruction le dimanche et le lundi, pendant le temps où les travaux cessent. C'est seulement depuis huit ans que j'ai fondé cette école avec l'autorisation des propriétaires de la fabrique, et maintenant je puis me vanter que plus de la moitié de nos ouvriers, tant hommes que femmes, savent lire et écrire. On s'aperçoit bien, n'est-ce pas, que l'instruction leur a inspiré un sentiment de dignité personnelle? C'est mon rêve de voir, avant que je meure, qu'il n'y a plus un seul ouvrier illettré dans toute la fabrique. Vous pourriez croire, Monsieur, que des enfants d'ouvriers n'ont pas l'esprit subtil et qu'une heure de classe ne peut pas produire en eux des fruits appréciables; veuillez me suivre, je suis sûr que ce que vous entendrez vous étonnera et vous fera plaisir.

En disant ces dernières paroles, il se dirigea vers une porte qui donnait sur la cour intérieure, et me conduisit un peu plus loin dans une grande salle remplie de rangées de pupitres, derrière lesquels étaient assis une soixantaine de garçons de huit à quinze ans.

Le directeur dit quelques mots à l'instituteur, et celui-ci me pria, puisque les écoliers avaient précisément commencé à écrire, de vouloir bien jeter un coup d'œil sur leur écriture.

Il y en avait beaucoup, en effet, qui avaient une belle main. J'en entendis quelques-uns lire avec une pureté de prononciation que j'avais rarement rencontrée dans d'autres écoles.

Alors suivirent une foule d'exercices conduits, cette fois, par le directeur lui-même, pour me faire juger du développement de l'intelligence de ces pauvres enfants d'ouvriers.

On posa des questions sur l'industrie et la division du travail, sur la tisseranderie en général et le coton en particulier; sur les principes de la mécanique et la nature des forces physiques que l'homme emploie à faciliter son travail; sur les caisses d'épargne et les associations de secours mutuels, et enfin sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers son prochain; en un mot, sur tout ce dont la connaissance pouvait faire de ces enfants d'habiles ouvriers, de bons pères de famille et des citoyens éclairés d'une patrie libre.

Mon étonnement fut grand lorsque j'entendis répondre à ces questions sans hésiter, et avec une remarquable clarté, par beaucoup d'enfants; mais je fus encore plus surpris de les entendre résoudre pendant une demi-heure, sur une ardoise ou simplement de tête, les problèmes les plus compliqués de l'arithmétique.

A peine pouvais-je croire que j'avais vu ces mêmes garçons rattacher des fils derrière le métier à filer. Le directeur et l'instituteur étaient fiers de ma stupéfaction et des louanges que je leur adressai, ainsi qu'à leurs élèves.

Après que j'eus pressé cordialement et avec reconnaissance la main de l'instituteur, je suivis le directeur, qui me pria de me hâter, parce que, autrement, il n'aurait pas le temps de me montrer encore une autre école.

Lorsque nous eûmes traversé la cour, il ouvrit une petite porte. Nous passâmes dans un jardin rempli de fleurs et entouré de murs. Au loin, près d'un berceau de verdure, je vis trois ou quatre enfants, dont les deux plus petits étaient assis dans un petit chariot. A cette jolie voiture on avait attelé deux agneaux. Le conducteur était un petit garçon d'environ dix ans. Des deux côtés de la petite voiture marchait une vieille dame, pour préserver les enfants de tout accident.

Dans le berceau de verdure était assis un vieillard qui ne pouvait avoir plus de soixante ans. Il fumait une pipe et était occupé à filocher un filet à pêcher.

Tout le monde riait et prenait plaisir à l'amusement des enfants.

Le directeur jeta, avec un sourire de bonheur, un regard sur cette scène, sans toutefois interrompre sa marche.

Mais à peine l'eut-on aperçu de loin, que les enfants assis dans la voiture tendirent les mains, tandis que les cris de « Père! père! » résonnaient dans le jardin. Le petit garçon abandonna les agneaux, accourut en bondissant et sauta au cou du directeur. Il baisa l'enfant et le renvoya, avec la promesse de revenir bientôt, ajoutant qu'il devait montrer la fabrique à l'étranger.

— Tenez, monsieur, me dit le directeur avec une certaine émotion, tout ce que j'aime le plus au monde est là. Ce vieillard est mon père; de ces deux dames, l'une est ma mère, et l'autre la mère

de ma femme. Ces petits anges sont mes enfants. Dieu m'a comblé de bonheur. Seulement, ma femme n'est pas ici; je sais où elle est, vous allez la voir.

Il se dirigea vers une autre issue et ouvrit bientôt la porte d'une salle, où une cinquantaine de petites filles étaient assises devant des pupitres, comme dans l'autre école.

Outre l'institutrice, qui se tenait entre les pupitres, il y avait, à l'extrémité supérieure de la classe, une dame richement vêtue, qui semblait occupée à donner une leçon particulière à quatre ou cinq des plus grandes filles. Le directeur me conduisit près d'elle et me la présenta comme sa femme.

— Live, dit-il, ce monsieur est une de nos bonnes vieilles connaissances. Cent fois, dans les longues soirées d'hiver, il nous a fait passer des heures rapides et agréables. Il n'y a pas huit jours qu'il nous a fait verser des larmes de compassion sur le sort des pauvres conscrits.

La dame prononça mon nom avec surprise; ses grands yeux bleus étincelaient de joie; elle me combla de témoignages d'amitié et me toucha profondément par la douceur extrême de sa voix et l'affabilité de ses paroles.

A la demande de son mari, elle fit faire aux petites filles des exercices pour me montrer que, là aussi, l'instruction était convenablement organisée et portait des fruits. Après quoi, je continuai à suivre le directeur. Chemin faisant, je lui dis :

— Ah! monsieur, à quel noble but vous avez, vous et votre charmante femme, consacré vos efforts! Pourquoi toutes les personnes qui ont de l'autorité sur l'ouvrier ne comprennent-elles pas leur mission comme vous?

— Sans doute, répondit-il, l'instruction est le seul moyen de tirer les classes laborieuses de l'abaissement moral. L'intérêt bien entendu des patrons exige qu'on ne laisse pas plus longtemps la partie la plus utile et la plus nombreuse de la société plongée dans les ténèbres de l'ignorance. Mais ce ne sont pas là les seuls mobiles qui nous poussent, ma femme et moi, à répandre parmi les ouvriers, dans la mesure de nos forces, l'instruction, la notion du devoir et le sentiment de la dignité personnelle. Non, monsieur, nous payons une dette, une dette sacrée à l'instruction populaire. Nous sommes enfants de pauvres ouvriers de fabrique. L'instruction dont nous avons pu profiter fut le premier lien entre nos cœurs, et, pendant que, encore enfant, j'apprenais à lire à celle qui est aujourd'hui la mère de mes fils, le germe d'une affection pure et durable est né dans son cœur. Mes bons parents m'ont donné l'instruction au prix de nombreux et amers sacrifices. C'était mon plus beau rêve de les récompenser de leur amour en leur apportant le bonheur dans leurs vieux jours. Grâce à l'éducation qu'ils m'ont donnée, j'y suis parvenu. Dans sa jeunesse, ma femme a été éprouvée par le malheur et l'adversité; si elle avait été ignorante, elle eût perdu assurément, au milieu des gens grossiers et vils parmi lesquels elle était obligée de vivre, la noblesse de son cœur et la délicatesse de son esprit; mais l'instruction l'a préservée de la corruption morale, et me l'a rendue pure, noble et dévouée comme un ange d'amour et de bonté. L'instruction populaire nous a donc faits ce que nous sommes; et, si du fond de notre cœur nous rendons grâce à Dieu pour tout le bonheur dont il nous a comblés, nous devons reconnaître que le Seigneur s'est servi de l'instruction pour nous en gratifier. Ne vous étonnez donc pas davantage, si nous nous consacrons à l'instruction des pauvres enfants de la fabrique. Comme je vous le disais, nous payons une dette, une dette sacrée.

J'avais écouté cette longue explication avec une sorte de distraction. J'étais obsédé de l'idée que la vie du directeur de cette fabrique renfermait peut-être le sujet d'un récit intéressant et instructif; et j'étais déjà occupé en imagination à le composer et à l'écrire. Mais mon guide, tout en continuant de parler, m'avait conduit dans un salon de sa demeure, et il me dit en me présentant un siège :

— Veuillez vous asseoir, je veux boire un verre de vin avec vous. Ne me refusez pas, je vous en prie... Je vous offrirai ce que j'ai de meilleur dans ma cave.

Il tira un cordon de sonnette et dit à la servante, qui parut à la porte :

— Apportez deux verres et quelques biscuits... Je vais moi-même à la cave, car elle ne trouverait pas le vin que je veux vous faire goûter.

Depuis que j'étais entré dans ce salon, un certain objet avait attiré mes regards. Outre quelques tableaux, on voyait, suspendue à la muraille, une espèce d'estampe coloriée, qui me paraissait grossière et enfantine comme ces images dont s'amusent les enfants. Cependant, les maîtres du logis devaient y attacher un grand prix, car le cadre doré dont on l'avait entourée était extrêmement riche et avait coûté beaucoup plus évidemment que les cadres des autres tableaux.

Un sentiment de curiosité me fit me lever. Je m'approchai de l'estampe et vis, mieux qu'auparavant, qu'elle ne pouvait être que l'œuvre d'un enfant qui s'était donné beaucoup de peine pour dessiner les figures d'un petit garçon et d'une petite fille se tenant par la main, et portant chacun

un livre ouvert. Sous les figures, on lisait en lettres ornées ces deux noms :

Bavon et Godelive.

— Cette image vous fait sourire, n'est-ce pas? dit le directeur, qui rentrait avec un bouteille de vin.

— Sourire? répondis-je très gravement. Non pas; il me semble que cette esquisse enfantine cache toute une histoire.

— En effet, lorsque j'étais petit garçon, j'essayai un jour de dessiner les figures de deux enfants dont les cœurs naïfs avaient conçu une profondes et durable affection, en même temps que leurs esprits recevaient les premières leçons. Aujourd'hui, ils sont unis par le mariage et leur plus beau, leur plus précieux souvenir, c'est cette grossière image.

— Quel beau récit on pourrait en faire! m'écriai-je en acceptant un verre de vin. Oh! je vous en prie, monsieur, racontez-moi votre histoire.

— Mais je ne désire pas que ma vie soit rendue publique.

— On peut l'écrire avec des changements de détails et de noms, de façon qu'on ne reconnaisse pas les personnages.

Mon interlocuteur hésitait. Je fis un dernier effort en lui disant que l'histoire de sa vie serait une force et un exemple, un encouragement pour les uns, un stimulant pour les autres, et qu'elle aiderait peut-être puissamment à la fondation de nouvelles écoles.

— C'est une affaire grave, dit-il; j'en veux causer d'abord avec ma femme. Il n'y a qu'un moyen, c'est que vous soupiez avec nous. Ne me refusez pas, sinon vous ne connaîtrez certainement pas notre histoire.

Je me laissai persuader; je passai cette soirée entre Bavon et Godelive. En face de moi étaient assis le vieux Damhout, Christine, sa femme, et la mère Wildenslag; à l'autre bout de la table se tenaient quatre charmants enfants : deux garçons et deux filles.

Je quittai cette maison, la tête remplie de doux rêves, le cœur plein de paroles d'amitié, de bonheur et d'amour, et la mémoire pleine de la simple et touchante histoire que j'ai racontée dans ce livre.

FIN DE L'HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS



Ils chantaient et bavardaient sans cesse. (Page 1.)

LE MARCHAND D'ANVERS

I

Un rapide appel de cor retentit dans la station de Malines, et le train qui venait d'arriver de Bruxelles reprit sa course du côté d'Anvers. Le cheval de fer, attelé à une trentaine de voitures, gémit un instant avec un pénible effort; mais bientôt il triompha de la résistance de son fardeau, et, sillonnant l'espace, vola à travers les champs avec la rapidité de l'éclair.

Malgré la respiration bruyante de la locomotive qui dominait le bruit du fer, on entendait distinctement les éclats de plusieurs voix animées.

L'avant-dernier wagon était rempli de voyageurs qui avaient été en partie de plaisir à Bruxelles, et que la chance avait favorisés à un concours de tir à l'arc. La plupart tenaient encore leurs arcs à la main. Il y en avait deux qui ne cessaient délever en l'air, l'un une cafetière, l'autre un pot au lait en argent; les autres portaient presque tous de petites cuillers à café attachées à leur boutonnière.

Leur victoire inattendue et la bière dont ils l'avaient arrosée les transportaient d'une joie folle. Ils chantaient et bavardaient sans cesse et se racontaient en criant les faits héroïques du concours.

Un seul voyageur, assis dans un coin de la voiture, paraissait n'être point de leur compagnie. C'était un jeune homme très convenablement vêtu de noir, et dont l'extérieur annonçait sinon la richesse, du moins un grand soin de sa personne. Son habit de

drap fin dessinait élégamment sa taille, sans faire un seul pli ; sa cravate était nouée avec art, et ses gants glacés enfermaient ses doigts, qu'un pénible travail n'avait pas endurcis.

Comme il tenait les yeux baissés et souriait à peine par moments, quelques-uns des joyeux archers avaient d'abord eu envie de s'amuser aux dépens du jeune rêveur ; mais, lorsqu'il leva la tête et regarda ses compagnons de voyage, sa physionomie leur fit une profonde impression, et, sans savoir pourquoi, tous se sentirent portés vers un sentiment de respectueuse sympathie pour l'inconnu.

Le visage du jeune homme était régulier; un sang pur colorait ses joues, et ses cheveux noirs se bouclaient élégamment autour de sa tête expressive; mais ce qui avait frappé les archers, c'était je ne sais quoi d'étrange dans ses grands yeux, un regard plein de feu et de fierté et de confiance en soi, mais en même temps si doux, si franc et si bon qu'il devait inspirer à chacun de l'estime et de l'amitié.

Les tireurs s'étaient remis à chanter avec une nouvelle énergie, et le jeune homme, plongé dans ses réflextions, avait de nouveau courbé la tête, lorsque le train atteignit la station de Duffel et s'arrêta,

La bande joyeuse sortit bruyamment de la voiture, le cor retentit, et la machine reprit sa course.

Un sourire illumina la figure du jeune homme; il regarda autour de lui, comme s'il était surpris de son isolement soudain.

Il releva la tête, tira de la poche de son habit un portefeuille et y prit un paquet de billets de banque qu'il compta et feuilleta à plusieurs reprises, évidemment dans le seul but de toucher ce trésor; une étincelle brillait dans son œil noir, et de temps en temps un cri de joie imperceptible soulevait sa poitrine.

Après avoir remis le portefeuille en poche, il se posa la main sur le front, comme s'il voulait concentrer sur un seul objet toute l'énergie de sa pensée. Sans doute, ce qu'il voyait ou ce qu'il croyait voir dans le vague remplissait son âme de béatitude, car ses yeux étaient grands ouverts et son visage était radieux.

Enfin, rappelé à des pensées plus matérielles, mais qui cependant devaient être en rapport direct avec ses rêves de bonheur, il se mit à compter sur ses doigts et à murmurer le mot *café*, accompagné de noms bizarres, tels que Khéribou, Saint-Domingue, Brésil, Bahia et Maracaïbo. Puis il releva la tête et respira avec force, comme s'il s'applaudissait d'une victoire remportée.

Il y avait je ne sais quoi de remarquable dans les gestes de ce jeune homme. Ses mouvements étaient anguleux et brefs, et malgré cela lents et tranquilles. C'est qu'entre chacun de ses gestes il y avait une pause, comme s'ils étaient l'expression d'une pensée mûrement réfléchie. Cela donnait au jeune homme un air sérieux et réservé, intelligent et calme, quoique la rapidité énergique de ses mouvements accusât un cœur courageux et passionné.

Il venait de sortir de sa rêverie et s'était avancé vers la portière. Il regarda les champs, et suivit quelque temps des yeux l'ombre de la fumée, qui, comme un serpent monstrueux, se déroulait parallèlement au convoi; mais, en réalité, de tout cela il ne voyait rien, car son esprit était ailleurs, et il n'avait d'yeux que pour contempler des choses qui étaient loin de lui, ou qui peut-être étaient encore cachées dans les mystères de l'avenir.

Après quelques instants il reprit son portefeuille, y jeta un coup d'œil et le remit en poche sans l'avoir ouvert. Sa tête se pencha lentement sur sa poitrine, et il resta longtemps plongé dans une contemplation secrète, jusqu'à ce que, enfin il levât les bras au ciel, les yeux étincelants d'espoir, et prononçât, avec un accent de prière, le nom de Félicité. Ce nom, comme s'il l'avait dit sans le savoir, colora ses joues d'une ardente rougeur. Il parut se reprocher quelque chose et il hocha la tête avec mécontentement... lorsque le sifflement aigu de la locomotive le tira de son oubli et lui annonça qu'on arrivait à la station du Conlich.

On ne s'arrêta que quelques instants et le train allait reprendre sa course vers Anvers, lorsque tout à coup la portière de la voiture s'ouvrit, et un homme sauta sur le marchepied.

— Ah ! bonjour, l'ami François ! cria le jeune homme à son nouveau compagnon de voyage.

Mais celui-ci, visiblement contrarié de la rencontre, ne répondit point et fit un pas en arrière, avec l'intention de chercher une autre place. Mais, comme le train était déjà en marche, il fut poussé contre son gré dans le wagon par le garde-coupé, et il se vit obligé de prendre place en compagnie de celui qui lui avait si amicalement souhaité le bonjour.

Le nouveau voyageur était aussi un jeune homme : assez bien de visage, avec des cheveux blonds et une mise distinguée, quoique moins élégante que celle de son camarade.

Celui-ci, étonné de l'expression amère et du silence du nouveau venu, le regarda un instant et demanda en riant.

— Ah ! ça, mon cher François, je me trompe, sans doute ? Tu parais fâché contre moi. C'est impossible. En tout cas, je suis content de te rencontrer. Où as-tu été ? Il y a bien trois semaines que je ne t'ai vu.

— Laisse-moi tranquille ! murmura l'autre avec un sourire haineux.

— Moi qui avais l'intention d'aller lundi à ta re-

cherche! Car tu ne viens plus à notre bureau...

— J'aime mieux négliger la chance de quelques bonnes affaires, que de me trouver en présence d'un faux ami. Dieu sait si je resterais maître de moi!

— Eh! qu'as-tu donc? demanda le jeune homme avec surprise, mais sans colère. Je serais un faux ami? Prends garde, François; il y a ici quelque erreur. Je ne sais rien. D'ailleurs, on ne condamne pas un bon ami sans lui demander au moins des explications.

Mais le calme du jeune homme parut exaspérer l'autre; car il pâlit et ses lèvres frémirent, tandis que le mot « hypocrite » s'échappait de sa bouche.

Son camarade, blessé de cette insulte, leva lentement la tête et jeta sur lui un regard étincelant; mais il se calma avec effort et dit :

— Hypocrite! moi! quel aveuglement te frappe? Allons, soyons hommes, François. Si nous devons être ennemis, que ce ne soit qu'après de suffisantes explications. Quant à moi je ne crois pas avoir quelque chose à me reprocher.

François répliqua avec ironie :

— N'est-ce pas, Raphaël, que la fille de l'épicier Spelt est une belle fille?

— Certainement, une belle fille.

— Et aimable?

— Très aimable.

— Il serait bien heureux, celui qui l'obtiendrait pour femme?

— Sans doute; elle a beaucoup d'esprit et de cœur.

François, en entendant sortir cette louange de la bouche de son interlocuteur, jeta un cri rauque.

— Et son père a beaucoup d'argent, dit-il d'un ton ironique. Lucie serait un bon parti. Un tel mariage donnerait à un commis de magasin les moyens de devenir lui-même négociant. Cela vaut la peine de trahir un ami et d'empoisonner sa vie pour toujours; n'est-ce pas M. Raphaël Banks?

— Je ne comprends pas; tu es fou, répondit Raphaël avec une impatience contenue.

— Je deviendrai fou peut-être; mais ce ne sera pas sans m'être vengé d'abord! répondit François avec désespoir. Mes parents et les parents de Lucie étaient amis; elle a joué mille fois avec nous, alors qu'elle n'était qu'une enfant. Nous avons été élevés ensemble pour être unis un jour par le mariage. Notre amour a grandi jusqu'à ce jour. Je me suis fait commis voyageur. J'ai tenté le commerce, j'ai couru, travaillé, et j'ai amassé ainsi de quoi procurer à ma femme une position honorable dans le monde. Et, au moment où je crois atteindre le but de ma vie, mon propre ami vient anéantir tout mon bonheur! Il se glisse dans la maison, flatte et caresse le père et se met à ma place, sans réfléchir que par cette trahison il porte un coup mortel à son meilleur ami. Mais c'est égal; ça n'ira pas si facilement. Il se passera des choses affreuses avant que mon malheur soit consommé.

Un sourire paisible ent'rouvrit les lèvres de Raphaël.

— Tu as du chagrin, François dit-il, je le vois. Je devrais me fâcher de tes paroles amères, mais tu es bon garçon, et j'ai compassion de ton égarement. C'est une erreur inexplicable qui t'a monté ainsi contre moi. Je ne vois pas la moindre apparence de fondement dans ton accusation.

— Dis que tu n'aimes pas Lucie!

— J'ai beaucoup d'estime pour elle, mais nullement de l'amour.

— Et si son père lui-même venait t'offrir sa main, tu l'accepterais en toute hâte, n'est-ce pas?

— Non, François, je refuserais.

— Une si jolie fille, spirituelle, bonne, et avec cela une assez belle fortune.

— Fût-elle beaucoup plus belle et son père possédât-il dix fois plus d'argent, je refuserais encore.

Il y eut un instant de silence, François parut avoir la conviction qu'il avait accusé son ami à tort.

— Est-ce bien la vérité que tu me dis là? balbutia-t-il avec l'éclair de la joie dans les yeux.

— Me connais-tu pour un honnête homme, François? répondit Raphaël. As-tu confiance dans mes sentiments d'honneur? Eh bien, je déclare que tes soupçons n'ont pas de fondement, et que tu te laisses attrister par de vaines apparences. Je te donne là-dessus une loyale poignée de main d'ami.

François serra ardemment la main de son ami, et s'écria :

— Merci, mon cher Banks. Ah! tu me délivres d'un terrible chagrin! La frayeur et le désespoir m'assaillent depuis trois semaines. Pardonne-moi les paroles amères que j'ai osé t'adresser, pardonne-moi l'égarement de mon esprit. La jalousie m'avait aveuglé; mais, sois-en sûr, ce n'était pas de ma faute. A mes yeux, tout parlait contre toi.

Raphaël Banks s'etait assis à côté de son ami, et lui dit en souriant :

— Allons, François, explique-moi ce qui témoignait contre moi; car vraiment je ne comprends pas un mot de cette affaire.

— Eh bien, je vais te la faire comprendre. Tu sais que M. Spelt, le père de Lucie, fait de temps en temps quelques affaires de commerce. Sur mon conseil, il acheta dernièrement un lot de café Java dans l'espérance de gagner une bonne petite somme. Eh bien! il y a perdu, au contraire. Tout cela est une grosse épine dans son pied, et il ne peut pas me le pardonner. Je suis tombé en dis-

grâce, et peut-être vais-je voir ma Lucie se marier avec un autre. C'est à en devenir fou. Voudrais-tu croire, Raphaël, que je me suis arraché hier trois cheveux gris ?

— Impossible, tu n'as pas encore vingt-six ans.

— C'est ainsi pourtant; la jalousie vieillit un homme en quelques semaines.

— Mais, François, ton explication me laisse encore mon ignorance. Quel rapport ai-je avec tout cela ?

— En effet, je veux te le dire. Soit que M. Spelt le fasse pour me tourmenter, soit qu'il le pense vraiment, il semble s'être mis dans la tête que toi, toi, Raphaël Banks, tu dois devenir l'époux de Lucie.

— Moi, le mari de Lucie Spelt? Quelle idée!

— Oui, toi, mon ami. Il y a déjà quatre semaines qu'il m'a défendu l'entrée de sa maison; mais Lucie vient raconter ses chagrins à sa mère. Son père ne lui parle plus que de toi. Il vante ta modération, ton esprit, tes excellentes aptitudes pour le commerce, ta toilette élégante, oui, même tes cheveux noirs et tes grands yeux. En outre, il s'évertue à faire comprendre à Lucie que tu serais un bon mari pour elle, et hier il lui a annoncé qu'il allait te parler de ce mariage. Sais-tu ce qu'il dit de moi? Je suis un fou, un démocrate, et jamais, aussi longtemps qu'il vivra, je n'aurai la main de sa fille. Conviens que j'avais au moins des raisons apparentes d'être bien monté contre toi, Raphaël... et tiens! la main sur le cœur, je ne suis pas encore tout à fait tranquille.

— Allons, allons, dit l'autre en riant, tu vois bien que tu as tort. Je ne me marierai pas de sitôt, mon ami, et, dans tous les cas, ce ne sera pas avec Lucie. A ce mariage, il y a un obstacle insurmontable.

— Quel obstacle ?

— C'est une affaire de sentiment.

— Tu aimes une autre femme? s'écria François avec une grande joie. En effet, Lucie avait déjà quelques soupçons. Elle dit qu'une de ses amies parle toujours de toi avec beaucoup d'éloges.

— Ciel! serait-il possible ? Félicité?...

Raphaël rougit jusque sous ses cheveux noirs, et, malgré ses efforts pour surmonter son émotion, il resta un instant silencieux.

François, convaincu qu'il avait surpris le secret de son ami, lui dit :

— Tu es ému. Pardonne-moi.

— Quelle supposition! répondit Raphaël. Tu oublies que Félicité est la fille du négociant mon maître, et que je ne suis qu'un pauvre commis!

— Commis-chef, Raphaël.

— Cela diminue-t-il la distance entre elle et moi? En outre, notre demoiselle n'a pas encore dix-sept ans, c'est encore une naïve enfant.

— Une naïve enfant? murmura l'autre en lui-même.

— Tu comprends, François, le respect, la reconnaissance...

— Pauvre ami, je te plains!

— Pourquoi? demanda Banks effrayé. Ainsi, tu crois qu'en effet, je...

— Je suis fâché, Raphaël, d'avoir, sans intention, levé le voile qui couvrait probablement le secret de ton cœur. Peut-être ne le savais-tu pas toi-même? Quoi qu'il en soit, permets-moi de te donner un conseil. Peut-être mon mariage avec Lucie serait-il encore menacé; mais c'est égal, je suis ton ami. Comment? tu as laissé pénétrer dans ton cœur un sentiment d'amour pour Félicité Verboord! Cette affection te causera bien du chagrin. Ouvre les yeux avant qu'il soit trop tard, et ne t'embarque pas sur une mer qui ne promet qu'écueils et dangers. Le père de Félicité est riche; tu ne possèdes rien.

— J'ai dix mille francs.

— Tiens, depuis quand?

— J'arrive de Bruxelles; une de mes cousines éloignées vient de mourir; j'ai hérité.

— Mais qu'est-ce qu'une pareille somme ?

— Elle me permettra de commencer le commerce pour mon propre compte.

— Et puis?

— Et puis... Qui connaît l'avenir? Qui peut dire si je ne deviendrai pas riche comme beaucoup d'autres le sont devenus? Jusqu'alors aucune femme n'entendra sortir de ma bouche un mot d'amour et, quelque sentiment qui naisse en moi, personne ne le saura.

Son ami hocha la tête avec une expression d'étonnement et murmura :

— Pauvre Banks! je souhaite que ton espoir puisse se réaliser, mais je sais ce que c'est que le chagrin d'amour, et j'ai pitié de toi. C'est donc vrai : Félicité!

Raphaël prit la main de son ami et dit d'une voix émue.

— Crois en ce que tu veux, tu te trompes en grande partie; mais, quoi qu'il arrive, tu comprends, François, que le moindre mot relatif à ceci serait une injure pour mon maître et pour mademoiselle Félicité. Je t'en supplie donc par tout ce qu'il y a de plus cher, ne prononce jamais une parole qui puisse faire soupçonner chez moi une pareille pensée.

— Sois-en sûr, répondit François. Dès ce moment, ma bouche restera close, et je tâcherai d'oublier que M. Verboord a une charmante fille. Mais, Raphaël, la blessure est-elle donc incurable que tu ?...

— Parlons d'autre chose, je t'en prie, interrompit Raphaël.



Ses regards ne quittèrent pas Félicité (Page 13.)

— Tu le veux? Soit; je ne sais plus rien.

Après quelques instants d'un pénible silence, Banks demanda avec distraction :

— Le café semble avoir perdu de son activité. Qu'en penses tu, François? Hausserait-il encore?

— Il y a un calme complet depuis quelques jours. Personne ne veut vendre. Les nouvelles d'Amérique font prévoir la hausse, et cependant la bourse de Londres est plus faible encore que la nôtre.

— Il court des bruits vagues d'une spéculation gigantesque que quelques grandes maisons de banque ont entreprise ou entreprendront sur le café. Si cette nouvelle est fondée, nous verrons sous peu des changements de prix. Je plains les victimes, car il y en a toujours dans ces agitations orageuses du commerce.

— En effet, Raphaël, ton maître a une quantité considérable de café dans ses magasins; qu'il prenne garde!

— C'est vrai. Cependant celui qui a les moyens d'attendre la fin de la tempête en sort le plus souvent avec profit... La machine siffle : nous sommes à Anvers. Comme ce voyage m'a semblé court!

— Je le crois bien, une pareille conversation...

Le convoi s'arrêta et les deux amis descendirent de la voiture. Lorsqu'ils furent sortis de la station, le commis voyageur dit :

— Allons, bonjour, Raphaël; je te remercie sincèrement de m'avoir consolé. J'ai à terminer une affaire ici dans le faubourg. Tu pourrais me rendre un grand service, mais je n'ose presque pas t'en parler.

— Pourquoi pas? Doutes-tu de mon empressement?

— Le père de Lucie te fait quelque fois entrer en passant?

— En effet, depuis quelques semaines.

— C'était justement pour cela que j'étais si malheureux. Et, s'il t'appelle encore, iras-tu chez-lui ?

— Je dirai que je n'ai pas le temps.

— Bien sûr !

— Oui, François, et d'une façon qui lui fera sentir que j'aime mieux passer devant sa maison sans être arrêté.

— Oui : mais il viendra te chercher chez toi ou à ton bureau. Quand il a une chose en tête, il n'en démord pas, Raphaël, si tu voulais être généreux pour ton malheureux ami...

— Et bien, je ne demande qu'à l'être.

— Je t'en prie, persuade à M. Spelt qu'il doit me laisser épouser Lucie. Tu es si éloquent, et il a une si grande confiance en toi !

— Sois tranquille François. J'essayerai.

— Donne-moi la main. Je suis content, tu es un bon garçon et un véritable ami. Lundi, je viendrai à ton bureau comme auparavant pour montrer mes échantillons à ton patron. Adieu !

Raphaël se dirigea vers la porte. Il y avait beaucoup de monde qui se promenait hors de la ville, car il avait fait très chaud dans la journée, et, à cette heure où le soleil s'inclinait vers l'ouest, les bourgeois venaient humer l'air du soir sur les boulevards.

Le jeune homme traversa la foule et tourna à droite dans une rue solitaire. Il allait lentement et d'un air pensif ; il hochait même la tête avec une expression d'inquiétude ; mais il chassa ces sombres pensées, un sourire parut sur ses lèvres et il releva la tête avec fierté.

Il était arrivé à la rue de l'Empereur ; et de loin, tenait les yeux fixés sur une grande maison bourgeoise ; c'était assurément la demeure d'un commerçant ; car, à côté de la porte d'entrée, il y avait une grande porte noire devant laquelle stationnait un chariot chargé en partie de balles et de caisses.

Raphaël Banks hâta le pas et se dirigea vers les ouvriers occupés à charger ; cependant un homme sortit d'une maison voisine et lui barra le passage, en disant familièrement :

— Ah ! mon cher monsieur Raphaël, vous êtes donc de retour ? Entrez un moment, je vous en prie.

— Pardonnez-moi, monsieur Spelt, je n'ai pas le temps.

— Ah ! mais je ne vous lâche pas. Ça ne tiendra pas à quelques minutes : M. Verboord n'est pas là, d'ailleurs. Allons, entrez, vous dis-je. De gré ou de force, Raphaël, vous devez venir avec moi. Ce que j'ai à vous dire est trop important pour vous et pour moi.

— Vous ne me forcerez pas, cependant, M. Spelt ?

— Si pardieu ! je vous tiens.

— Mais, pour l'amour du ciel que voulez-vous de moi ?

— Tiens, tiens, mon garçon, nous nous fâchons. Cela ne servira de rien ; j'ai besoin de votre conseil et vous ne me refuserez pas.

Raphaël se rappela la promesse qu'il avait faite à son ami ; et l'idée que le moment était peut-être favorable pour la remplir, le fit entrer chez M. Spelt.

— Pardonnez-moi, je vous en prie, murmura-t-il. La hâte que j'ai d'être à mon bureau est la seule cause de mon refus. Vous aurez la bonté de ne pas me retenir longtemps.

L'épicier conduisit le jeune homme à travers sa boutique, jusque dans une belle chambre.

— Je suis justement seul, dit-il ; Lucie et la servante sont allées se promener. C'est à cause de cela que j'ai tant insisté pour vous faire entrer. L'affaire dont je veux vous entretenir exige que nous soyons seuls. Asseyez-vous, mon ami : je vais chercher une vieille bouteille de mon meilleur vin.

— Ne faites pas cela, monsieur ; je ne boirai pas de vin maintenant.

— Et si notre conversation a une heureuse fin ?

— Dans aucun cas, monsieur.

— Ah ! ah ! nous verrons.

— Si vous vouliez me dire sur quoi vous désirez un conseil ?

— Eh bien ! soit, asseyons-nous, vous allez le savoir. Votre cœur ne bat-il pas un peu ? Si vous pouviez deviner ce que je vais vous demander ! Vous devriez savoir, c'est-à-dire vous pourriez savoir... Ah ça, ce n'est pas cela. Votre précipitation bouleverse mes idées. — Bah ! bah ! allons droit au but. Voici l'affaire. Je suis d'avis de marier ma fille Lucie. Elle est encore jeune et pourrait attendre, mais on ne sait pas comment la tête d'une jeune fille peut tourner. J'aime mieux en finir tout de suite. Je voudrais lui trouver un bon mari, un jeune homme qui fût calme, qui connût le commerce et qui pût se présenter avantageusement dans le monde. En un mot, un jeune homme beau, spirituel et sérieux, qui eût un bel avenir devant soi. Naturellement, il devrait aimer ma Lucie ; mais qu'il ait de la fortune ou non, je n'y regarderais pas. Ne connaissez-vous pas un pareil mari pour ma fille ?

Et l'épicier regarda Raphaël avec un sourire malin, en ajoutant :

— Certes, vous êtes modeste, mon ami. C'est une vertu qui convient aux jeunes gens ; mais, si moi-même je vous encourage à être sincère... Allons, parlez franchement ; je suis sûr que vous connaissez ce mari.

— En effet, répondit Raphaël, j'en connais un.

— Eh bien, nommez-le moi sans crainte, s'écria M. Spelt en se frottant les mains dans une attente joyeuse.

— François Walput.

— François Walput? fit l'épicier étonné.

— Certainement, monsieur; c'est son portrait que vous venez de me faire.

— Pas du tout, il n'y ressemble pas.

— En effet, vous n'avez pas énuméré tous ses mérites.

— Mais c'est impossible. Vous n'avez pu dire ce que vous pensez, Raphaël. Dans une affaire de cœur, un jeune homme est toujours embarrassé.

— Ce n'est pas cela, monsieur; j'ai la conviction que François Walput est le seul homme qui puisse rendre mademoiselle Lucie heureuse.

— Ainsi, mon cher Raphaël, si je lui donnais ma fille en mariage, vous m'approuveriez?

— Je m'en réjouirais pour vous, pour votre fille et pour mon ami Walput; car je suis certain qu'aucun de vous ne se plaindrait jamais de ce mariage.

M. Spelt croisa les bras sur sa poitrine et regarda le jeune homme d'un air de doute et d'étonnement.

— Vous ne parlez pas franchement, dit-il en secouant la tête. Je vous forcerai bien à me déclarer sincèrement vos sentiments. Mais supposez un instant que je me sois trompé, pourquoi me donnez-vous un mauvais conseil?

— Un mauvais conseil, monsieur?

— Oui, votre ami Walput est un imbécile qui n'a pas la moindre notion du commerce; que deviendrait-il? Il ne sait pas se présenter convenablement dans le monde. D'ailleurs, il a des opinions politiques qui ne me conviennent pas, et dernièrement encore il m'a fait perdre quelques milliers de francs. Je ne veux plus entendre parler de ce garçon stupide; jamais, jamais il ne deviendra l'époux de ma fille.

Raphaël vit que le moment favorable était arrivé pour remplir sa promesse. Les accusations amères contre son ami l'avaient blessé. Ce fut avec chaleur qu'il dit :

— Quelle erreur, monsieur, vous rend injuste à ce point envers quelqu'un qui vous respecte et vous aime? François Walput stupide! Mais tout le monde vante la sagacité de son esprit et sa perspicacité dans les affaires de commerce. Que prouve une erreur de sa part? Walput est déjà à la tête d'un certain capital. N'est-ce pas une preuve de sa capacité? Moi qui le connais très bien, je suis convaincu que, plus que tout autre, il a la chance d'acquérir avec le temps une belle fortune. Quant à la considération, monsieur, vous devez reconnaître qu'il jouit de l'estime et de la confiance particulières des commerçants. S'il était ignorant et incapable, tout le monde lui porterait-il de l'estime et de l'amitié?

L'épicier secoua la tête, mais ne répondit pas.

— Pour les opinions politiques de François Walput, continua le jeune homme, il aime sa patrie et la liberté comme nous tous; ensuite l'exercice de son commerce ne lui a pas laissé le temps de s'occuper des questions politiques. Ah! monsieur Spelt, vous le savez aussi bien que moi : son cœur est bon et généreux, son activité exemplaire et son caractère toujours égal. En outre c'est un bon garçon, et il ne lui manque aucune qualité pour plaire à une femme et pour assurer son bonheur. Votre fille et lui s'aiment depuis leur jeunesse, vous avez longtemps encouragé cette affection. Soyez bon et ayez compassion de deux jeunes gens qui sont plongés maintenant dans l'inquiétude et le chagrin. Pourquoi les faire souffrir inutilement, puisque vous êtes convaincu que Walput est un bon garçon et mérite entièrement votre estime?

— Vous me conseillez donc?... balbutia l'épicier absorbé dans ses pensées.

— Je vous conseille de les marier sans retard, et, si vous refusez plus longtemps votre consentement, vous vous mettez en danger de commettre, comme père une imprudence, et peut-être, comme homme, une mauvaise action!

Raphaël avait parlé avec tant de feu, que l'épicier en fut bouleversé et murmura à part lui :

— Comment ai-je pu me tromper ainsi? Il ne paraît pas deviner ce que je veux lui dire? Walput n'est pas un méchant garçon, et il a déjà fait quelques bonnes affaires... Faute de mieux... C'est singulier pourtant...

— Permettez-moi de me retirer, monsienr Spelt, dit le jeune homme.

— Est-ce bien votre avis, franchement, sans arrière-pensée? demanda l'épicier. Vous désirez que je laisse François Walput épouser Lucie?

— Je vous en serai reconnaissant, monsieur, dans la pensée que j'ai pu faire quelque chose pour hâter cet heureux mariage... Laissez-moi partir maintenant. Il faut que j'aille à mon bureau, et il fait déjà nuit.

— Je ne vous retiens plus, répondit héroïquement l'épicier.

Pourtant, dans la boutique, il arrêta encore Banks et il demanda :

— Ah çà! Raphaël, la main sur le cœur, ne sentez-vous pas quelque remords en votre conscience?

— De quoi?

— Du conseil que vous venez de me donner.

— Aucun.

— Il y a des gens pourtant qui m'ont fait croire que vous aviez quelque affection pour ma fille. En effet, vous la saluez toujours avec une amabilité particulière.

— J'ai beaucoup d'estime pour elle, elle le mérite; mais de l'affection, comme vous semblez l'entendre, pas du tout, monsieur.

— Comme vous parlez froidement d'elle. Je parie que, si je vous offrais ma fille en mariage, vous refuseriez.

— Je refuserais.

— Pas possible!... C'est une jolie fille, elle aura une belle dot, elle est mon unique héritière. Ce que je vous offrirais, c'est une femme aimable et les moyens pour vous de commencer le commerce sur une très grande échelle, en un mot, le bonheur et la fortune.

— Je le sais, monsieur, et je vous serais reconnaissant de votre offre généreuse; mais je refuserais cependant...

— Alors vous avez un autre amour au cœur, ou votre conduite est inexplicable, s'écria M. Spelt en se frappant le front avec la main.

Raphaël Banks salua brièvement et sortit précipitamment de la boutique.

A quelques pas de là, il sonna à la porte de la maison devant laquelle il y avait eu un chariot chargé. En ce moment, la rue était solitaire et noire.

— Ah! bonjour, monsieur Banks, dit la servante qui ouvrit. Comment le voyage s'est-il passé?

— Très bien, merci, Thérèse, répondit le jeune homme en entrant dans le vestibule. Les commis sont-ils encore au bureau?

— Ils viennent de s'en aller.

— M. Verboord est-il à la maison?

— Non, il est à la Philotaxe.

— Et madame?

— Madame est encore à Brasschaet avec mademoiselle. Il fait un temps superbe; elles resteront jusqu'à lundi à la maison de campagne. C'est dommage que vous rentriez si tard de voyage. Monsieur vous aurait sans doute invité à l'accompagner demain à Brasschaet. Vous savez que c'est demain le jour de la fête de madame? Il y aura fête à la maison de campagne.

— J'ai encore une petite demi-heure à travailler au bureau, dit Raphaël. Voulez-vous me donner de la lumière, Thérèse?

— Voici la lampe que j'ai prise au bureau. Monsieur reviendra peut-être pendant que vous serez occupé.

— C'est possible; sinon j'irai le chercher à la Philotaxe, car j'ai quelque chose de particulier à lui annoncer.

En achevant ces mots, le jeune homme traversa le corridor. Il ouvrit une porte et entra au bureau.

Après avoir placé la lampe sur un large pupitre, il resta pensif au milieu de la chambre. Il songeait sans doute à ce qui lui était arrivé, et ses réflexions n'étaient pas exemptes de tristesse, car il hochait la tête en prononçant tout bas les noms de Félicité et de François.

Bientôt cependant il chassa toutes ses idées sombres et s'approcha du pupitre. Il prit successivement quelques grands registres, compara leur contenu, écrivit des chiffres, compta et recompta, puis enfin il referma tous les livres avec un sourire de contentement, en se disant à lui-même:

— Le second commis est un garçon exact. Tout est en règle. Je crois vraiment que dès aujourd'hui il pourrait mener tout le bureau. Je ne resterai probablement plus longtemps ici. Il me remplacera. J'en suis content pour lui; il le mérite... Maintenant, j'ai fini. Monsieur ne vient pas. Irai-je à la Philotaxe? Pourquoi pas? Je dois lui annoncer que j'ai hérité; il était curieux de savoir comment ça se passerait à Bruxelles... Ah! on ouvre la porte. C'est lui.

En effet, quelques secondes après, le marchand parut dans le bureau.

M. Verboord était un homme d'une taille assez haute, mais très maigre. Quoiqu'il n'eût pas dépassé de beaucoup la cinquantaine, son dos paraissait un peu voûté, ses cheveux et ses favoris étaient gris; presque blancs; son front montrait des rides profondes et ses joues étaient creuses. Tout disait que cet homme avait beaucoup travaillé et qu'il était souvent chargé de soucis. Cependant, il y avait dans ses yeux un calme majestueux, quelque chose comme une étincelle de supériorité qui donnait à sa physionomie beaucoup d'énergie et de dignité.

— Encore ici, monsieur Banks? dit-il en entrant. Vous avez voulu vous convaincre que tout était en règle. Votre zèle est louable, mon ami; mais, quand on revient si tard de voyage, on peut bien se reposer jusqu'au lendemain.

— C'est aujourd'hui samedi, monsieur, répondit le jeune homme. En outre, j'avais à vous annoncer une chose qui vous fera plaisir; car vous êtes infiniment bon pour moi. J'ai hérité, monsieur.

— Hérité? De cette cousine inconnue? Quelques centaines de francs?

— Non, non, monsieur, dix mille francs.

— Ah! tiens, tiens! Dix mille francs? Une jolie fortune pour un jeune homme. C'est un premier capital. Plus d'un de ceux qui maintenant sont riches n'en avait pas autant à son début.

— Oui, monsieur, et je les ai ici dans mon portefeuille.

Le négociant réfléchit un instant en silence, puis il reprit d'un air songeur :

— Dix mille francs! Cela change votre position dans le monde, mon bon Raphaël. Si vous savez faire un emploi convenable de ce capital, vous pouvez tout attendre de l'avenir. Nous en reparlerons tout à l'heure... Raphaël, il n'y a pas encore de nouvelles de Charleston.

— Je l'ai remarqué, monsieur.

— Ce retard commence à m'inquiéter.

— Je ne vois pas de raisons pour cela. Il y a eu de violentes tempêtes sur l'Océan, et il faut si peu de chose pour retarder l'arrivée d'un navire d'une vingtaine de jours !

— Je le sais bien; mais pour le dernier envoi de coton à la Caroline du Sud, j'ai pris des engagements à terme; ces promesses échéent dans le courant de la semaine prochaine. S'il ne me vient pas un envoi d'argent d'Amérique, comment ferai-je honneur à ma signature?

Raphaël resta muet et parut réfléchir.

— J'ai peut-être eu tort, reprit le négociant, de risquer ainsi la plus grande partie de ma fortune dans une seule affaire.

Le jeune homme hocha la tête d'un air pensif.

— Que voulez-vous, Raphaël ! mon correspondant m'écrivait que l'article était très demandé, et il me pressait de lui envoyer sans retard toute une cargaison des meilleurs tissus de coton. On ne refuse pas d'accomplir les ordres d'une pareille maison, et en outre c'était très profitable pour moi... Mais pourtant je ne suis pas content.

— Pardonnez-moi, monsieur, je ne comprends pas votre inquiétude. Votre correspondant est à la tête d'une maison ancienne et solide. Vous-même, vous me l'avez dit souvent : cette maison est connue honorablement depuis cinquante ans, et elle n'a même pas été ébranlée, lorsque des centaines de maisons de commerce américaines ont sombré dans une banqueroute générale. Pour l'amour du ciel, monsieur, ne craignez rien de ce côté.

— Non, Raphaël, il n'y a rien à craindre de ce côté... Mais, si l'argent ne vient pas bientôt, je devrai chercher un moyen de tenir les promesses que j'ai faites.

— Vous avez ce moyen sous la main, monsieur.

— Vous êtes inventif, mon bon Banks; mais je doute que votre conseil me tire facilement de cet embarras. Dites, qu'en pensez-vous?

— Vous avez une provision considérable de café dans vos magasins. Vendez-le et réalisez-en la valeur.

— J'y perdrais. Le prix haussera encore dans le courant de la semaine prochaine.

— C'est possible, monsieur; mais le contraire peut arriver aussi. L'état du marché me paraît inconstant et dangereux. Dans tous les cas, monsieur, je ne voulais que vous montrer que vous aviez un moyen de trouver en un instant l'argent nécessaire, et que vous pouviez attendre avec toute tranquillité d'esprit l'arrivée de votre correspondance d'Amérique.

— Au fond, vous avez raison. Raphaël. C'est du moins une assurance. Je suis un peu inquiet de ma nature, vous le savez. Jusqu'ici, il ne m'est arrivé aucun malheur dans le commerce, et cependant il y a des jours où une inquiétude secrète me poursuit. Mes nerfs s'agitent bien vite; c'est une maladie qui empire avec l'âge. Cependant quelques paroles suffisent souvent pour éloigner cette crainte. Venez, mon ami, la servante a fait mon thé; vous en boirez une tasse avec moi, et nous causerons sérieusement de votre avenir; vous savez que j'ai beaucoup d'affection pour vous et que je ne souhaite que de vous voir réussir.

Le jeune homme suivit son patron et se mit à table avec lui.

Lorsque le thé fut versé et que la servante eut quitté la chambre, le négociant reprit :

— Ainsi, mon ami, vous possédiez dix mille francs? Je n'ai pas à vous conseiller d'être économe. Je suis bien sûr que vous avez destiné cet argent au commerce.

— En effet, monsieur.

— Je pourrais bien vous dire : placez votre argent dans ma maison, vous aurez votre part des profits généraux; mais un jeune homme comme vous doit essayer ses propres forces et se faire une libre carrière dans le monde. J'ai une confiance sans bornes dans votre intelligence et dans votre habileté; et certes, si un homme a jamais eu la chance de faire fortune, c'est vous, Raphaël. Je suis donc d'avis qu'au moyen de ces dix mille francs, vous essayiez le commeree pour votre propre compte : doucement, prudemment, surtout dans le principe. Trouvez-vous que mon conseil soit bon?

— Ah! monsieur, comment pourrais-je vous remercier de l'intérêt que vous daignez prendre à ma réussite! Oui, j'ai résolu de tenter le sort du commerce, prudemment comme vous le dites, mais avec courage, avec activité. Car, voyez-vous, monsieur, il y a une passion incompréhensible en moi. Je veux être riche en peu de temps, en quelques années, et, si je ne réussis pas... Mais je réussirai, au moins dans une certaine mesure. C'est non seulement une espérance, c'est une foi, une sorte de certitude. La confiance en soi-même est une source de courage et peut-être de clairvoyance dans les entreprises; mais, quand on trébuche dans ce chemin, on tombe de haut... Il n'y a qu'une chose qui me tourmente, une chose qui me fait de

la peine ! soupira le jeune homme : je devrai donc renoncer à ma place de commis? Je puis bien encore rester quelque temps, mais à la fin il faudra cependant quitter votre bureau... Si j'avais pu finir ma vie ici, à votre service, dans votre maison!

— Ça ne se peut pas autrement, mon ami. D'ailleurs le second commis, formé par votre exemple, est actif et capable.

— Si j'avais pu faire quelque chose pour reconnaître les services que vous m'avez rendus, monsieur ! dit Banks avec tristesse. Mais, si je ne puis payer votre générosité par un dévouement sans bornes, croyez que Raphaël Banks remerciera jusque sur son lit de mort celui qui l'a tiré de la misère et traité avec une bonté toute paternelle.

— Ah çà ! mon cher Banks, remarqua M. Verboord en riant, vous vous exagérez le peu que j'ai fait pour vous. Je vous ai pris dans mon bureau, et puis je vous ai fait commis-chef parce que vous le méritiez et que j'y avais de l'intérêt. Si j'ai senti pour vous plus d'amitié qu'on n'en témoigne ordinairement à ses commis, c'est que vous êtes un jeune homme exemplaire : instruit, distingué, honnête, reconnaissant. Vraiment, je souhaiterais que le ciel m'eût donné un tel fils avec votre caractère, votre physionomie et votre intelligence.

Raphaël, profondément ému par ces paroles, s'écria :

— Oh ! monsieur, c'est trop !

— Mais non, mon garçon, vous vous méconnaissez vous-même.

— Je m'en souviendrai jusqu'à la fin de ma vie, reprit Banks. J'étais l'unique soutien de ma vieille mère. La maison de commerce allemande où j'étais alors quatrième commis fut transportée à Cologne, et je perdis ma place. Ma mère tomba malade. Je courus en vain pendant des mois entiers dans tous les bureaux. Impossible de me faire accepter nulle part. Alors vinrent les dettes; ma mère manquait du nécessaire, j'étais tout découragé et je ne voyais qu'humiliation et misère. C'est alors que je trouvai l'occasion de vous faire part de ma détresse. Ma position malheureuse vous fit pitié. Vous m'admîtes dans votre bureau, vous me donnâtes plus que je n'avais jamais gagné, vous fîtes soigner ma mère... Et lorsque Dieu, hélas ! la rappela à lui, vous avez adouci sa dernière agonie. Je la vois encore, la veille de sa mort; elle savait bien qu'il n'y avait plus d'espoir, et pourtant elle riait, elle était joyeuse. Une riche dame lui disait des paroles consolantes, et un ange, un enfant, une jeune fille, la comblait de douceurs et de caresses ! C'est vous, monsieur, qui aviez envoyé à ma mère ces anges consolateurs. Par bonté pour moi, par compassion pour une pauvre femme malade, vous aviez envoyé votre femme et votre enfant chez votre commis. Oh ! que Dieu me refuse tout bonheur en ce monde, si je l'oublie jamais!

Raphaël paraissait très agité, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire... M. Verboord, profondément touché par le son de sa voix, avait courbé la tête.

Il y eut un instant de silence.

— Vous exagérez, mon ami, dit enfin M. Verboord. Ce qui alors m'inspirait déjà de l'estime pour vous, c'était votre profond amour pour votre mère. Ma femme et ma fille visitent maintenant encore des gens qui ont besoin de secours ou de consolations. Ne parlons plus de ces choses-là. Cela m'agite les nerfs... Voyons, revenons au sujet de notre conversation. Vous allez faire le commerce, tout de suite?

— Je resterai encore chez vous, répondit Raphaël, un mois, six semaines ou plus longtemps, jusqu'à ce que le second commis soit bien au courant et que je puisse quitter mon poste sans inconvénient. En attendant, si l'occasion se présente, je pourrai faire quelques petites affaires.

— Et vous voulez devenir riche en quelques années? C'est une idée hardie. Les commencements sont toujours difficiles; je m'y connais un peu, Raphaël. Comme vous, je suis entré avec un petit capital dans la carrière. J'ai travaillé pendant plusieurs années sans avancer beaucoup. Puis soudain, j'eus un capital considérable à ma disposition : le mariage m'apporta ce secours. Je me mariai avec la fille d'un riche passementier; et ma position dans le monde, mon crédit comme négociant furent assurés. Vous qui êtes joli garçon, Raphaël, vous avez plus de chance qu'un autre de faire un beau mariage. Faites quelques bonnes affaires, gagnez la confiance publique et cherchez alors une femme avec une dot suffisante.

Le jeune homme regarda silencieusement le négociant avec une expression d'étonnement et d'inquiétude.

— Ah ! ah ! comme vous me regardez avec incrédulité, dit Verboord en riant aux éclats. Voulez-vous une femme comme cela? Je crois qu'il ne vous serait pas difficile d'en trouver une tout de suite. Il y a l'épicier Spelt : toutes les fois qu'il me voit, il me parle de vous avec beaucoup d'éloges, et il me demande des choses qu'on ne cherche à savoir que quand on a des idées sérieuses sur quelqu'un... Vous paraissez fâché, mon cher Banks?

— Lucie Spelt? Jamais ! jamais ! murmura le jeune homme d'une voix tremblante.

— Ce n'est qu'une plaisanterie de ma part, dit M. Verboord. L'épicier ne possède pas ce qu'il pense; et vraiment, si vous attendez quelques

années, jusqu'à ce que vous ayez une maison de commerce à votre compte, vous aurez droit d'élever les yeux beaucoup plus haut.

Le regard du jeune homme étincela, et un sourire illumina son front.

— Je le dis, parce que je le pense, continua le négociant. Vous êtes jeune et vous avez le temps d'attendre; votre figure est agréable et distinguée, vous vous présentez bien, vous êtes éloquent. Supposez que vous ayez du bonheur, que votre capital s'augmente, un homme tel que vous ne pourrait-il pas prétendre à la main d'une riche héritière, appartînt-elle au plus haut commerce? Qu'en pensez-vous?

Raphaël était tout transporté de cette prédiction; il sourit d'une façon étrange et ne parut pas entendre ce que M. Verboord lui demandait.

— Un pareil avenir vous sourit, n'est-ce pas? reprit celui-ci en plaisantant. Vos pensées se portent haut, mon garçon, mais vous avez raison : à ce sujet, du moins, vous ne connaissez pas votre propre valeur. Ayez bon courage. Qui sait ce que le sort vous réserve.

Raphaël ne répondit pas encore; le négociant le regarda étonné, mais avec bonté.

La pendule sonna onze coups.

— Onze heures! s'écria M. Verboord. Je devrais déjà être au lit. Nous reparlerons demain de vos affaires avec plus de calme. Raphaël, mes conseils vous seront utiles, au commencement du moins.

Il se leva, et Banks suivit ce mouvement; mais le jeune homme, au lieu de partir, resta debout et parut hésiter.

— Il vous vient une idée : vous avez encore quelque chose à me dire? observa le négociant.

— En effet, monsieur. Madame et mademoiselle ne sont pas à la maison. Je voulais vous prier de leur annoncer demain à Brasschaet mon heureux héritage.

— Où donc ai-je la tête! s'écria M. Verboord. Asseyez-vous encore un moment. J'allais commettre un fâcheux oubli. Ma femme et ma fille m'ont chargé expressément de vous inviter à venir demain à Brasschaet. En outre, c'est aussi mon désir. Demain, nous aurons une fête à la maison de campagne; c'est la Saint-Laurent, la fête de ma femme. Nous allons lui donner de beaux cadeaux. Le savez-vous?

— Oui, monsieur, dit Banks avec quelque crainte. Ne prenez pas ma hardiesse en mauvaise part; j'ose vous demander la permission d'offrir aussi un cadeau à madame Verboord.

— Vous? un cadeau à ma femme? s'écria le négociant étonné. L'héritage vous brûle-t-il déjà les mains? Impossible.

— Non pas, monsieur. J'ai vu cette semaine, chez M. Van Gaerl, quelques jolies fleurs, et la pensée m'est venue de les offrir à madame Verboord le jour de sa fête, si vous aviez la bonté de me le permettre.

— Quelques fleurs? C'est autre chose. Pour cela, vous n'aviez pas besoin de ma permission, Raphaël... Ma femme n'aime pas beaucoup les fleurs; Félicité, au contraire, en est folle. Votre cadeau sera donc le bienvenu, près de ma fille surtout. Je crois que la nouvelle de votre héritage réjouira madame Verboord plus que tout le reste; et, si j'étais à votre place, je ne lui annoncerais l'heureuse nouvelle qu'au moment où nous lui offrirons nos présents. L'amour que vous avez montré pour votre mère malade lui a inspiré beaucoup d'estime et d'affection pour vous...

— Oh! madame n'est ni moins bonne, ni moins généreuse que vous! s'écria le jeune homme.

— Eh bien! ne lui dites rien avant que l'heure des souhaits soit arrivée. Elle ne sait pas que vous avez été à Bruxelles.

— Je ferai selon votre désir, monsieur.

— Raphaël, vous partirez demain par la diligence; dites là-bas que je ne viendrai que pour le dîner. Je veux attendre le courrier de onze heures.

— Laissez-moi rester, je vous prie, monsieur, dit le jeune homme. Vous ne prenez pas assez de repos. Épargnez votre santé.

— Non, je dois encore achever quelques affaires et causer avec quelques personnes. Demain, à Brasschaet, je vous montrerai les plans des changements que je veux faire à la maison de campagne, c'est-à-dire du bâtiment que je veux y ajouter. Maintenant il n'y a qu'un pavillon de chasse, c'est insuffisant. J'espère renoncer un jour au commerce et passer mes vieux jours en repos à Brasschaet. C'est pourquoi je veux m'y préparer une agréable retraite, quelque chose comme un petit château moderne. Vous me donnerez vos conseils; vous avez le goût artistique. Moi, je n'y entends rien; le commerce remplit tout mon cerveau.

Il posa la main sur l'épaule de Banks, qui s'était levé, et lui dit en le reconduisant jusqu'à la porte :

— Maintenant, bonne nuit, heureux mortel! Dormez bien et ne rêvez pas trop de la fortune que vous avez à attendre, et surtout de la douce, belle et riche épouse qui vous sourit dans l'avenir.

Le jeune homme était tellement ému, qu'il n'eut pas la force de prononcer un salut intelligible et se trouva dans la rue sans le savoir.

Il resta comme perdu dans l'obscurité, se frappa le front avec ses deux mains, et s'écria d'une voix sourde :

— O mon Dieu! est-ce possible? La douce, belle

et riche épouse qui me sourit dans l'avenir! Je divague... Ah! ma pauvre tête! Commerce, fortune, oui, oui, et puis, le bonheur, le bonheur...

Il s'élança comme un fou et disparut dans les ténèbres.

II

La malle-poste d'Anvers vers la Hollande ne s'était arrêtée qu'un moment devant l'auberge du *Cygne*, à Brasschaet, et avait repris immédiatement sa course.

Raphaël Banks avait quitté la chaussée et s'avançait par un chemin de traverse dans la campagne.

Il était vêtu avec plus d'élégance et de soin que la veille; ses gants blancs et sa cravate blanche indiquaient qu'il se rendait à quelque solennité extraordinaire.

Une joie sincère brillait dans ses yeux; un sourire plein d'enthousiasme rayonnait sur son visage; il respirait à longs traits la brise printanière qui lui apportait le parfum pénétrant des sapinières et des bruyères lointaines.

C'était une magnifique journée de mai. La nature, jeune comme lui, ne respirait que joie, reconsance et bonheur. La lumière du soleil se jouait avec mille teintes différentes entre le feuillage transparent des arbres. Ces étincellements, ces éclats étaient, comme les pensées du jeune homme, joyeux, imprévus et d'une douceur magique. Le chant des oiseaux cachés dans les buissons retentissait dans les airs. Il comprenait bien ce qu'ils chantaient, car les mêmes chants et les mêmes souhaits s'élevaient dans son cœur palpitant. Les fleurs ouvraient leur calice à la bienfaisante lumière du printemps, des papillons voltigeaient en l'air en se poursuivant... miroir de son cœur, image de ses émotions et de ses espérances.

Raphaël s'arrêta ému et frappé d'admiration et embrassa dans un long regard d'amour toute cette magnifique nature; il reprit sa marche, en se frottant les mains et en souriant à ses propres pensées, comme s'il ne voyait dans l'avenir que bonheur et joie.

Après avoir suivi quelque temps le sentier, il tourna le regard vers une maison qui, à moitié cachée entre les arbres touffus, montrait sa blanche façade derrière une grille de fer. Quelques maisons rustiques, éparses à l'entour, et une petite chapelle près de la route, annonçaient que c'était là le hameau de Brasschaet. La maison, blanche, propre, mais peu élevée, semblait n'être guère qu'un pavillon de chasse, car elle était évidemment insuffisante pour servir de villa à toute une famille aisée.

Raphaël Banks, après avoir essuyé la poussière de ses souliers et de ses habits, s'avança vers la grille qui était ouverte, et entra dans la cour.

Une jeune servante qui sortit lui demanda avec étonnement:

— Vous êtes seul, monsieur Banks? Est-il arrivé quelque chose d'imprévu? Monsieur sera ici avant le dîner, n'est-ce pas?

— Oui, Marie, du moins avant midi; c'est à deux heures, n'est-ce pas? M. Verboord avait encore quelque chose à faire en ville.

— Nous sommes en train de faire un excellent dîner. Il y aura fête aujourd'hui. Vous le savez sans doute, monsieur Raphaël, car notre demoiselle a déjà été une dizaine de fois sur la route pour voir si vous ne veniez pas encore.

— Si je ne venais pas encore? balbutia le jeune homme profondément ému, mais cachant sa surprise avec effort.

— C'est-à-dire, fit remarquer la servante, que mademoiselle regardait au loin sur la route pour voir si son père ne venait pas; mais, comme elle pensait qu'il vous amènerait...

Raphaël, pour détourner la conversation, jeta un coup d'œil vers la maison, et demanda d'un ton mystérieux:

— Madame est-elle là, Marie?

— Non, elle est revenue de l'église avec mademoiselle. Elles sont restées pendant une demi-heure ici, devant la grille, pour voir si monsieur ne venait pas encore... Puis, lasses d'attendre, elle sont sorties du jardin par la porte de derrière pour se promener dans la bruyère.

— Voulez-vous me rendre un petit service, Marie?... Un homme va venir avec un panier de fleurs couvert. Faites-le déposer à l'ombre sous le hangar. Otez la natte du panier et arrosez prudemment les fleurs.

— Je comprends : c'est un cadeau de monsieur à madame. Ne craignez rien, j'en aurai bien soin.

— Par où madame est-elle allée?

— Je vous l'ai dit, dans les bruyères, par la porte de derrière du jardin. Vous les trouverez facilement... Mais, si vous le désirez, j'irai à sa recherche, et je lui annoncerai votre arrivée.

— Non, merci, Marie; je ne veux pas interrompre sa promenade; j'irai la chercher moi-même.

Il traversa le jardin, puis quelques maigres champs de seigle, et atteignit bientôt un sentier sinueux qui serpentait entre quelques jeunes sapinières. Parfois il arrivait à une surface nue, toute empourprée par les fleurs des bruyères, puis le sentier le ramenait dans des bois épais.

Il s'étonna beaucoup de ne pas apercevoir madame Verboord et sa fille, quoiqu'il regardât de tous les côtés et prêta l'oreille au moindre bruit; mais



Vous n'agissez pas bien avec nous. (Page 22.)

enfin, en quittant de hautes broussailles, il vit madame Verboord sur la bruyère, et à côté d'elle Félicité qui causait.

Un profond soupir ou un cri contenu s'échappa de la poitrine de Raphaël, et il courut en avant comme un homme poussé par une impatience irrésistible; mais un sentiment de respect, la voix du devoir peut-être, le retint tout à coup. Il ralentit le pas et se fit violence pour donner à sa physionomie une expression de calme et de modération.

L'heureuse nouvelle de son héritage imprévu avait été sur ses lèvres; mais il se rappela la promesse de M. Verboord, et se décida à renfermer sa joie jusqu'à ce que l'heure fût venue de la montrer. Ses regards ne quittaient pas Félicité. Malgré ses efforts pour maîtriser son émotion, ses yeux étincelaient et son cœur battait violemment. La taille svelte de Félicité, ses boucles blondes agitées par la douce haleine de la brise des champs, sa blanche robe qui glissait comme un nuage transparent sur le tapis des fleurs de pourpre des bruyères, tout cela le remplissait d'admiration et le plongeait dans une sorte d'extase.

Mais soudain le sourire disparut de ses lèvres et sa figure devint sérieuse, car Félicité s'était retournée et avait prononcé son nom. Il vit les deux dames courir à sa rencontre avec des signes de satisfaction, et il remarqua, presque en tremblant de joie, que Félicité tirait impatiemment sa mère par le bras pour le rejoindre plus vite.

Mademoiselle Verboord était une jolie fille, avec des yeux bleu clair et des traits d'une douceur remarquable. Quoiqu'elle eût la taille d'une femme faite, ses joues fraîches étaient couvertes du duvet velouté de la jeunesse, son sourire était ouvert et naïf, et sa démarche n'avait pas perdu le laisser aller naturel des premières années.

En apercevant Raphaël Banks, elle avait poussé un léger cri, et son doux visage s'était illuminé d'une expression de bonheur non contenue et rayonnant comme le sourire d'un enfant. La mère, au lieu de s'étonner de ces témoignages d'amitié pour le commis, regardait sa fille avec orgueil et semblait se dire :

— Que ma Félicité est charmante, quand une joie imprévue fait étinceler ainsi ses yeux bleus!

Madame Verboord n'était pas belle; la petite vérole avait laissé des traces sensibles sur ses joues, et cependant il y avait une ressemblance saisissante entre elle et sa fille. Cela faisait qu'elle aimait son enfant avec une sorte d'aveuglement. Comment en eût-il été autrement? Dans Félicité elle se voyait revivre elle-même, non seulement comme elle était maintenant, mais comme elle eût été si la cruelle maladie ne lui avait ravi sa beauté. Depuis la naissance de Félicité, elle ne l'avait pas quittée un seul instant, et il n'y avait qu'une couple de mois qu'on avait résolu de conduire quelquefois la jeune fille dans le monde.

Cette vie retirée et l'amour sans bornes de madame Verboord faisaient que Félicité, quoique douée de beaucoup de sentiment et d'intelligence, avait le caractère d'une enfant naïve et sans aucune expérience.

— Ah! Raphaël, vous voilà! Que je suis contente! s'écria la jeune fille. Comme nous allons nous amuser! Je sais bien qui aura une mine étonnée — et vous le savez aussi, n'est-ce pas? — Ah! ah! nous ne pouvons pas parler de cela; mais ce sera bien...

Le commis, frémissant d'émotion, n'osa pas répondre. Il s'inclina devant madame Verboord et sa fille, en murmurant quelques paroles de respect.

— Nous sommes contentes de vous voir, monsieur Banks, dit la mère de Félicité. Je commençais déjà à craindre qu'une affaire imprévue n'empêchât mon mari de venir à Brasschaet. Je le remercierai de s'être rappelé sa promesse en vous invitant à venir passer le dimanche avec nous.

— Je suis confus, madame, de votre bonté pour moi, murmura Raphaël. Comment pourrais-je jamais vous remercier de l'honneur que vous me faites?

— Mais non, monsieur Banks, nous sommes au contraire vos débiteurs, il y a quelque égoïsme dans notre satisfaction à votre arrivée. La vie solitaire de la campagne n'a pas beaucoup d'attraits pour moi, parce que j'ai toujours vécu en ville; mais, lorsque j'entends quelqu'un qui, comme vous, adore la campagne, il me semble que je deviens aussi sensible aux moindres beautés de la nature. Quant à Félicité, ça se comprend; quoiqu'elle aime infiniment sa mère, la conversation d'une vieille femme doit finir par lui paraître monotone. La pauvre enfant désire ardemment la présence d'un cœur jeune et avide de jouir de la vie comme le sien.

Pendant que madame Verboord adressait à Raphaël ces paroles amicales, Félicité avait reculé d'un pas et faisait, derrière sa mère, des signes bizarres au jeune homme. Elle montrait ses oreilles et ses bras, comme si elle y attachait quelques bijoux, et dessinait un collier sur ses épaules; elle agitait les mains au-dessus de sa tête et ouvrait la bouche, comme si elle applaudissait à haute voix. Tous ces gestes disaient d'avance ce qui se passerait au repas de fête; comment on ferait cadeau à la mère de boucles d'oreilles, de bracelets, d'une parure complète; comment on crierait avec une joie triomphante : « Vive Laurence! » et combien madame Verboord serait surprise et heureuse.

La figure de la jeune Félicité, illuminée par l'éclat de sa joie naïve, était d'une beauté touchante; ses yeux étaient si doux et si familièrement attachés sur les yeux de Banks, que le jeune homme n'écoutait plus ce que lui disait madame Verboord. Il était fou de bonheur, et cependant son cœur était oppressé. Il sentait qu'il devait rassembler toutes ses forces pour ne pas trahir ce qui se passait dans son cœur; et cette lutte violente lui était presque douloureuse.

— Ah çà! qu'est-ce que cela signifie? Vous ne m'écoutez pas, s'écria madame Verboord en se retournant avec un étonnement joué. Il me semble que Félicité vous fait des signes mystérieux? Qu'y a-t-il donc entre vous que je ne puisse savoir?

Raphaël devint cramoisi et balbutia quelques paroles confuses, comme si vraiment il se reconnaissait coupable.

Pauvre Banks! En toute autre circonstance, c'était un homme franc et hardi; mais, en présence de cette naïve jeune fille, il devenait timide et sensible comme un enfant et la moindre parole le faisait frissonner.

Madame Verboord eut pitié de son émotion.

— Ne prenez pas mes paroles au sérieux, mon ami; je plaisantais, dit-elle. Félicité était folle et je suis bien certaine que vous ne comprenez rien à ses gestes étranges. — Viens, mon enfant, rentrons pour embrasser ton père; il pourrait croire que nous sommes indifférentes...

— J'oubliais de vous dire, madame, que mon maître est encore en ville, interrompit Raphaël. Il a quelques petites affaires à terminer ce matin, et il ne sera pas à Brasschaet avant le dîner.

— Ainsi, encore deux heures? dit la dame en soupirant. Pauvre Verboord! il est toujours plein

de soucis et de préoccupations. Quoique j'eusse peu de goût pour la vie de campagne, je l'ai poussé à acheter ici une propriété, dans l'espoir que ce serait une distraction pour lui. Mais je ne puis le faire venir à Brasschaet et il y est à peine une couple d'heures qu'il se sent attiré vers la ville. Pourvu qu'il ne perde pas sa santé à réfléchir et à calculer toujours.

— Oh ! aujourd'hui cependant il restera très tard dans la soirée, s'écria Félicité. Il me l'a promis et il tiendra parole, maman, soyez-en sûre.

— Eh bien, puisque nous ne sommes pas pressées, nous continuerons notre promenade dans les bruyères et dans les bois. M. Banks nous accompagnera et il nous racontera ce qu'il y a de nouveau à Anvers depuis que nous en sommes parties.

Ils continuèrent lentement leur chemin à travers les landes. Les signes mystérieux que Félicité ne cessait de lui faire empêchèrent plus d'une fois le jeune homme de répondre sans distraction aux questions de madame Verboord. Les yeux de Raphaël brillaient d'un éclat singulier; il y avait sur sa physionomie une expression étrange de béatitude et d'enthousiasme, et par moments il regardait, sans le savoir, madame Verboord et sa fille avec un regard incompréhensible, tout à fait étranger à la conversation et même aux naïfs témoignages de joie de la jeune fille.

— Vous savez quelque chose, Raphaël, que vous ne voulez ou n'osez nous dire, fit madame Verboord avec un sourire qui semblait dire qu'elle croyait connaître le secret.

— Oui, oui, il nous cache quelque chose ! s'écria Félicité; mais il a bien raison, maman, de ne pas vous le dire. Vous le saurez assez tôt.

— Croyez-moi, je ne sais rien, répondit le jeune homme avec embarras.

Félicité vint se placer tout près de lui, et, le regardant dans les yeux avec une ironie enfantine, elle dit :

— Tiens, tiens, monsieur, vous ne savez rien? Regardez-moi donc un peu dans les yeux! Ah ! ah! c'est une chose qu'il me dira tout à l'heure, à moi seule.

Raphaël frissonna sous ce long regard et détourna la tête avec une émotion profonde.

— Vous vous trompez, mademoiselle, bégaya-t-il. Que vous cacherais-je?

— Allons, allons, ne feignez pas, Raphaël; c'est inutile, répliqua-t-elle. Si vous ne saviez rien d'extraordinaire, pourquoi souririez-vous ainsi en vous-même? pourquoi votre figure rayonnerait-elle d'une joie mystérieuse?

— En effet, il y a quelque chose d'extraordinaire en vous; moi aussi, je l'ai remarqué, affirma madame Verboord.

Le jeune homme ne savait plus que répondre, et cependant son cœur avait besoin d'épanchement. Il rassembla tout son courage, et il dit d'une voix qu'il voulait rendre calme, mais qui tremblait d'une joie intime :

— Oui, madame, je suis ému et heureux; mais il n'y a rien d'étonnant dans ma joie. Être assis pendant tout un mois devant un pupitre et rester enfermé entre des murs étroits; puis, tout à coup, être appelé à la campagne par la bonté de ses maîtres, et pouvoir déployer librement ses ailes, au grand air, comme un oiseau mis en liberté; se voir entouré d'une nature grandiose ; promener son regard sur un horizon sans bornes; respirer l'air embaumé des bruyères ; n'entendre que des chants joyeux; ne voir que de la verdure et des fleurs !... et en outre être comblé de preuves d'estime et d'amitié par la femme et la fille de mon bienfaiteur, par les anges charitables qui ont consolé ma mère à sa dernière heure! N'est-ce pas assez pour remplir mon âme de joie et de reconnaissance et pour l'élever vers Dieu, qui a fait sa création si splendide et mes maîtres si généreux?...

La voix de Raphaël était devenue peu à peu claire et sonore. Cet éloge des landes lui offrait le moyen de donner cours à son émotion sans en trahir la cause, et il s'était livré à une admiration sincère de la nature. Félicité le regardait étonnée. Elle avait fait plus d'attention au son de sa voix qu'au sens de ses paroles.

— Maman, que Raphaël est éloquent, n'est-ce pas? murmura-t-elle. On dirait qu'il chante!

— C'est un plaisir de vous entendre parler des beautés de la nature, dit madame Verboord. Vous avez un cœur poétique, monsieur Banks. Les poètes, les artistes ne voient pas les choses comme les autres hommes, et, n'en soyez pas froissé, il y a peut-être bien quelque chose d'exagéré dans votre enthousiasme. Par exemple, vous vantez toujours l'horizon des landes. Il me semble, à moi, gris, triste et monotone.

— Vous avez raison, madame, répondit en souriant Raphaël, qui avait perdu tout son embarras. Oui, cet horizon lointain est gris et nébuleux; mais permettez-moi de vous faire remarquer une chose : il est sans bornes, comme la mer. Tandis que notre vue se perd aussi de tous côtés dans un ciel sans fond, il s'éveille dans notre cœur un sentiment d'espace, de puissance et d'immensité. Comment cela se fait, je ne puis vous l'expliquer; mais c'est comme si notre vie devenait plus intense, comme si notre esprit s'éveillait à de plus hautes pensées. Peut-être, madame, n'est-ce que la notion confuse de l'idée majestueuse de l'infini.

— Je comprends, monsieur. Ce ne sont ni les couleurs, ni les formes des choses qui vous

séduisent; elles ne sont belles pour vous que dans la mesure de leur effet sur votre âme, c'est-à-dire suivant la nature des pensées qu'elles font naître dans votre esprit.

— Oui, madame, je n'aurais pas su l'expliquer aussi bien que cela.

— Vous êtes sans doute pour la même raison l'admirateur des landes. Elles me semblent pourtant très monotones.

— En effet, madame; mais la monotonie et le silence éternel d'une étendue si vaste font une profonde impression sur l'âme. Si l'on contemple ces innombrables existences qui se développent ici et se renouvellent toujours sans l'intervention de l'homme, n'est-ce pas, madame, qu'alors on se sent pénétré d'un respect mystérieux comme si l'on sentait d'une manière claire et palpable la présence de Dieu au milieu de cette libre et vierge nature?

— Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites. Il y a des moments où cette pensée surgit dans mon esprit. Vous finiriez, monsieur, par me faire aimer les bruyères.

— Je ne vous donne pas raison, Raphaël, s'écria Félicité d'un ton de reproche. Vous n'avez d'admiration que pour tout ce qui est grand et émouvant, et vous ne faites pas attention aux petites choses; mais, dites-moi : qu'y a-t-il de plus beau que les fleurs? de plus enchanteur que le chant du rossignol?

— Oh! mademoiselle, vous vous trompez sur ma manière de penser; répondit le jeune homme. Il n'y a rien dans la nature, si petit que ce soit, qui n'ait sa beauté, et dont la contemplation ne puisse devenir une source de jouissances. Quant aux fleurs, que vous aimez, mademoiselle, soyez sûre qu'elles ont en moi un ardent admirateur.

— Ah! Ah! s'écria tout à coup Félicité, mon père va bientôt arranger définitivement le jardin, après qu'il aura bâti le château. Il y aura des parterres pour moi. J'aurai des fleurs de toute espèce, et vous m'en direz les noms, Raphaël, car vous connaissez leurs noms, n'est-ce pas?

— De quelques-unes seulement; mais votre désir suffit pour me faire apprendre le nom de celles que je ne connais pas. Je me promène souvent dans le jardin de Van Geerl, et, avec un peu d'attention, je puis m'y familiariser avec les noms de beaucoup de plantes.

— Tiens, vous m'y faites penser, Félicité, dit madame Verboord. Je veux causer un peu avec M. Banks de la construction du petit château, pour voir ce qu'il en dira, car il est certain que nous n'y connaissons rien personnellement. Raphaël, M. Verboord vous a-t-il montré le plan du bâtiment?

— Non, madame; mais il veut me le montrer aujourd'hui sur les lieux.

— Si vous faisiez bâtir ici pour votre usage un petit château, comment voudriez-vous la façade?

Le jeune homme parut réfléchir et ne répondit pas.

— Vous devez le savoir; vous êtes presque un artiste, ajouta madame Verboord.

— Comment je voudrais la façade? Monsieur m'a dit que la façade ne sera pas grande. Dans ce cas, je la ferais très simple, élégante, svelte, presque unie, avec quelques ornements seulement autour des portes et des fenêtres.

— Vois-tu bien, Félicité, s'écria madame Verboord. Ton père parle de colonnes grecques au-dessus de la porte, et ce qu'il nous dépeint me paraît ressembler à l'entrée du musée. Ce serait trop lourd pour une petite maison de campagne.

— Oui; mais, maman, si papa le veut ainsi, cela doit être ainsi.

— Certainement, mon enfant, il est le seul maître. Cependant il a beaucoup de confiance dans le bon goût de M. Banks. L'intérieur du bâtiment ne me plaît pas beaucoup non plus.

Félicité, que cette conversation n'amusait guère et qui était peut-être dépitée de voir sa mère absorber tout à fait l'attention du jeune homme, s'éloigna un peu de côté et s'arrêta même pendant quelques instants. Elle cueillit çà et là une fleur et l'effeuilla avec agitation; mais elle se fatigua bientôt de son isolement, et son regard resta fixé sur Raphaël avec une sorte d'impatience.

Celui-ci, étonné de la disparition de la jeune fille, retourna la tête. Elle lui fit de nouveau des signes pour lui dire d'interrompre cette conversation peu amusante, de rester en arrière et de tâcher d'échanger quelques paroles en secret avec elle.

Raphaël Banks était très ému; tous ces témoignages d'amitié et de sympathie le remplissaient de joie et le faisaient rêver d'avenir et de bonheur. Cependant il fit semblant de ne pas comprendre les signes de la jeune fille, et détourna la tête pour répondre à une nouvelle question de madame Verboord.

Félicité sauta en avant, arrêta sa mère et lui dit avec un sourire étrange :

— Chère mère, voilà longtemps que vous parlez avec Raphaël, puis-je aussi lui dire un mot?

— Pourquoi pas; ma fille?

— Oui; mais toute seule avec lui. C'est une chose que vous apprendrez bientôt, maman, mais que vous ne pouvez savoir maintenant.

— Soit : confie ton secret à Raphaël, dit la mère en riant.

— Venez, venez, s'écria Félicité en prenant le jeune homme par le bras.

Mais Raphaël, embarrassé et craintif, regarda madame Verboord d'un air interrogateur.

— Soyez complaisant pour une enfant capricieuse, monsieur Banks, répondit celle-ci. Satisfaites à son désir. Son secret, soyez-en sûr, n'est pas terrible.

Les deux jeunes gens avancèrent de quelques pas dans le sentier. Dès qu'ils furent assez éloignés de la vieille dame pour ne pas être entendus d'elle, Félécité se mit à rire et dit avec une joyeuse animation :

— Raphaël, il y aura une fête aujourd'hui, une belle et joyeuse fête! Ma mère ne soupçonne pas pourquoi je suis si folle et si ravie. Qu'elle sera étonnée! Nous avons acheté toute sorte de jolies choses pour elle. Le cadeau de mon père, une paire de boucles d'oreilles en diamants; mon cadeau, un bracelet d'or ciselé et un joli col de dentelles. En outre j'ai un morceau de chant plein de sentiment pour piano; il est intitulé : *la Fête d'une mère bien-aimée.* Quand elle se verra comblée de tous ces cadeaux, quand nos souhaits retentiront à ses oreilles, et surtout quand je chanterai les tendres paroles de ma chanson, ma mère pleurera d'émotion et de bonheur... et nous, nous rirons et nous danserons de joie; je voudrais que le moment fût déjà venu; je meurs d'impatience... Mais qu'avez-vous donc, Raphaël? vous paraissez bien sérieux. Moi qui ai désiré si ardemment votre présence pour que vous partagiez ma joie!...

— Ah! je suis trop heureux, mademoiselle, murmura le jeune homme embarrassé. Votre bienveillante attention, votre bonne amitié...

— Non, il faut rire et être gai aujourd'hui. C'est vrai, je pense à une chose! Vous seul n'avez pas de cadeau; vous seriez là les mains vides comme un étranger, ça ne se peut. Je vous donnerai le bracelet en or, et vous le donnerez à ma mère comme un cadeau de vous.

— Merci, mademoiselle, j'ai un cadeau.

— Vous? pour ma mère?... Tiens! qu'est-ce donc?

— Un panier de fleurs.

— De belles fleurs?

— Des plus belles qu'il y avait dans la grande pépinière de M. Van Geerl.

— Ah! c'est bien, comme ma mère sera surprise! Votre cadeau lui fera peut-être plus de plaisir que les nôtres; car elle ne s'y attend certainement pas, Raphaël. J'oublie encore une chose, et ce n'est, à dire vrai, que pour cela que je voulais vous parler. Vous savez chanter, ne le niez pas, vous avez fait partie de la société chorale *la Concorde.*

— Je ne connais pourtant pas grand'chose en musique.

— Il n'est pas nécessaire que vous soyez un musicien consommé. Vous avez une belle voix; cela suffit. Dans le morceau que je veux chanter, il y a un refrain, deux vers seulement qui doivent être répétés par une voix d'homme. Quelque chose comme un écho ou une réponse, venez Raphaël; la pensée que nous chanterons ensemble en l'honneur de ma bonne mère me comble de joie.

Raphaël baissa les yeux. Les paroles amicales de la jeune fille l'avaient profondément ému, et il n'osait plus regarder ces yeux éclatants, au fond desquels semblait briller, à travers leur expression naïve, l'étincelle d'un sentiment sérieux.

— Vous ne pouvez refuser, reprit Félicité. Ce que vous avez à chanter est très facile; vous n'avez qu'à répéter plus bas que moi les paroles suivantes :

Et elle chanta d'une voix contenue

Mère chérie, mère chérie,
Pour mon bonheur, vivez longtemps !

— Me répondrez-vous cela, Raphaël?

— Jamais, jamais, mademoiselle, je n'oserais! bégaya Raphaël tout étourdi et comme effrayé.

— Pourquoi?

— Je ne puis vous le dire. Ce ne serait pas respectueux de parler à madame Verboord comme si elle était ma mère...

— Quelle étrange lubie est-ce là! s'écria la jeune fille; c'est ainsi dans la chanson ; mais chacun sait bien que vous parlez en mon nom... Ah! ah! le pauvre Raphaël! il est toujours timide et poltron.

Et elle se mit à se moquer, à railler impitoyablement l'embarras du jeune homme, et à battre des mains.

Madame Verboord, qui n'était plus qu'à une dizaine de pas derrière eux, regardait en souriant sa fille et semblait prendre plaisir à la voir si joyeuse. Elle connaissait sans doute le secret que Félicité devait révéler à Banks. Elle n'avait pas la moindre inquiétude. Raphaël était toujours réservé, respectueux et même remarquablement froid.

En ce moment, elle vit le jeune homme venir à elle et Félicité le suivre en riant aux éclats.

— Quelles raisons ma fille a-t-elle donc de rire ainsi, monsieur Banks? demanda-t-elle.

— Des choses sans importance, madame, répondit-il. Mademoiselle est très gaie aujourd'hui. Et, en effet, ce n'est pas sans...

— Taisez-vous, Raphaël, s'écria la jeune fille en se mettant le doigt sur la bouche. C'est notre secret, ne le trahissez pas.

— Allons, je ne veux rien savoir, répliqua madame Verboord. Comme tu as confié ton secret à

M. Banks, je causerai encore un peu avec lui de la construction du petit château.

— Non, non, maman, pas cela. J'ai encore beaucoup de choses à dire à Raphaël; mais cette fois du moins, vous pouvez les entendre si cela vous plaît. Vous le savez d'ailleurs, je veux lui parler de la soirée de M. Dorneval.

Elle se plaça entre sa mère et le jeune homme, le repoussa un peu, et lui dit d'une voix contenue :

— Ah ! vous ne savez pas, Raphaël, quel plaisir j'ai eu. La tête m'en tournait. C'était la veille de notre départ pour Brasschaet, je ne vous ai plus revu depuis lors. J'ai désiré bien des fois votre arrivée pour vous raconter cela. Vous connaissez le riche négociant qui demeure au Grand-Marché?

— Certes, M. Dorneval, je le connais très bien.

— C'est chez lui que nous avons été en soirée. On a fait beaucoup de musique et nous avons dansé. C'était splendide! J'étais tout en blanc et je portais une couronne de marguerites qui étincelaient comme une auréole d'étoiles autour de ma tête. Il y avait beaucoup de jeunes gens, très élégants et très aimables. Tout le monde me disait que j'étais charmante; les oreilles me tintent encore de toutes les louanges et de tous les compliments qui m'ont été adressés. Vraiment, j'étais comme dans un paradis! Pourquoi baissez-vous les yeux d'un air si sérieux, Raphaël? Mes paroles vous font-elles de la peine?

— Non, mademoiselle, murmura Banks avec une tristesse mal déguisée. Je vous vois dans mon esprit entourée de tous ces jeunes gens, et il me semble que j'entends tout ce qu'ils vous disent.

— Impossible, Raphaël. Il y en avait un qui ne m'a presque pas quittée de toute la soirée : un beau jeune homme, éloquent, spirituel et avec de grands yeux noirs comme vous. Il m'a dit une foule de jolies choses que j'ai prises pour des plaisanteries; mais, à la fin, il m'a demandé très sérieusement si je voudrais consentir à devenir sa femme... bien entendu si mes parents le permettaient. A cette singulière question, j'éclatai de rire. En me voyant rire ainsi, il devint tout triste et ne m'adressa plus la parole; il se contenta de me jeter de loin des regards si désolés, que je sentis mon cœur battre de pitié. Maintenant encore, quand je me représente sa figure attristée, je m'en veux de lui avoir fait de la peine par mes rires... Mais aussi, comprenez-vous, Raphaël? venir me parler ainsi à brûle-pourpoint de mariage! Je suis beaucoup trop jeune... Pourquoi ne répondez-vous pas? Vous ne faites pas attention à ce que je dis. C'est très mal.

— Et ce jeune homme, quel est-il? demanda Banks, d'une voix qui avait le ton d'un long soupir.

— Qui? Vous le connaissez. C'est Alfred, le fils aîné de M. Dorneval... Que murmurez-vous donc tout bas? Pourquoi hochez-vous si singulièrement la tête?

Banks était plongé dans de douloureuses pensées, et il resta muet. Il ne respirait presque plus et son cœur battait avec agitation. L'image d'Alfred Dorneval était sans cesse devant ses yeux. Ce jeune homme appartenait à l'une des plus riches et des plus honorables familles d'Anvers; il semblait avoir fait une profonde impression sur l'esprit de Félicité. Depuis cette soirée, elle pensait continuellement à lui. Elle l'aimait peut-être... Et il lui avait parlé mariage! Quel voile obscur descendait tout à coup entre Raphaël et ses rêves brillants!

La jeune fille ne comprenait pas son émotion, et elle allait lui adresser une nouvelle question, lorsque madame Verboord s'écria :

— Félicité! Félicité! ton père qui vient là-bas.

La jeune fille sans attendre sa mère et Raphaël, qui la suivaient, courut comme une biche à travers la lande à la rencontre de son père, et lui sauta au cou en jetant des cris de joie. Elle l'embrassa à plusieurs reprises et dit :

— Ah ! Dieu soit loué, vous voilà, mon bon père! Votre absence prolongée m'attristait. Maintenant, je suis heureuse. Tout est prêt; maman ne sait rien. Nous aurons tant de plaisir!

— Oui, oui, beaucoup de plaisir, répondit M. Verboord. Tu es dans l'âge des plaisirs et tu dois en profiter, ma fille, car plus tard, plus tard... M. Banks est-il ici ?

— Certainement, il est là-bas avec maman... Mais, papa, vous avez l'air triste! Par amour pour moi, oubliez un moment vos affaires de commerce! Depuis longtemps je rêve à ce beau jour, et je me réjouis à l'idée de vous voir partager notre gaieté. Et vous voilà encore soucieux et inquiet! Allons, allons, papa, chassez ces sombres pensées.

— Tu te trompes, mon enfant, dit le négociant avec un sourire qu'il s'efforça de rendre joyeux. Je suis content et libre d'esprit : mais je ne puis pas danser et folâtrer comme une jeune fille.

— Est-ce bien vrai, mon père, que vous êtes joyeux et de bonne humeur?

— Bien vrai !

— Oh ! alors je suis contente.

A ce moment, la mère et Raphaël les rejoignirent. Après avoir embrassé sa femme et sa fille, le négociant se mit à parler de choses indifférentes. Madame Verboord lui raconta ce que Raphaël avait dit du plan du petit château, et elle entra dans des explications assez longues. Au commencement, M. Verboord prêta quelque attention à ce qu'elle disait; mais bientôt ses idées prirent un autre cours.

De son côté, Raphaël, absorbé dans ses réflexions moroses, répondait avec distraction

chaque fois que madame Verboord invoquait son témoignage.

Cette conduite singulière avait déjà arraché à Félicité plus d'un reproche, lorsque le négociant dit tout à coup :

— Laurence, l'heure du dîner approche. N'irez-vous pas voir si l'on servira bientôt? J'ai à entretenir M. Banks de quelques affaires, et je voudrais être un instant seul avec lui. Félicité vous suivra.

Cet ordre parut attrister la jeune fille.

— Mon père, s'écria-t-elle, à peine ai-je le bonheur de vous voir, que déjà vous me renvoyez pour parler d'affaires. Vous ne tenez pas parole.

— Je ne te chasse pas, mon enfant, je te prie seulement de me laisser un instant seul avec M. Banks. Tu es trop bonne et trop raisonnable pour ne pas satisfaire à mon désir.

Félicité courba la tête sans répliquer et suivit sa mère, qui s'en retournait par le sentier.

M. Verboord regarda son commis et demanda :

— Vous avez l'air triste, Raphaël. Vous connaissez peut-être la fâcheuse nouvelle?

— La fâcheuse nouvelle? répéta le jeune homme. Non, monsieur ; mais je lisais sur votre visage que quelque chose vous causait de la peine.

— En effet, je suis effrayé. J'ai rencontré ce matin M. Dorneval; il me porte beaucoup d'amitié, et m'a montré un télégramme de Londres, par lequel on prédit pour demain une forte baisse sur le café. Cette tendance à la baisse était déjà sensible il y a deux jours; mais il paraît qu'il va s'opérer une vraie débâcle. Si les avis de M. Dorneval sont fondés, je suis menacé d'une grosse perte. Voyons, que me conseillez-vous, que feriez-vous à ma place.

Banks répondit après quelques instants de réflexion.

— A votre place, monsieur, ce que je ferais? J'attendrais jusqu'à demain. Si la bourse était encore passablement bonne et si je pouvais, sans perte notable, trouver un acheteur, je me déferais de mon café; mais, si le cours baissait considérablement, je garderais mon café et j'attendrais la hausse.

— Et si la baisse continue?

— C'est une chance, monsieur, je le reconnais. Le commerce n'est que vicissitudes.

— Ainsi, vous croyez que l'article pourrait revenir au cours d'il y a huit jours?

— Je crois pouvoir vous le prédire, monsieur. D'après vos paroles et d'après le sentiment général, la baisse annoncée serait l'œuvre d'une coalition de puissantes maisons anglaises. Une fois que les prix seront très bas, elles les relèveront, pour se défaire, avec un grand bénéfice, des marchandises achetées; s'il en est ainsi, ceux qui auront gardé leur café auront leur part de gain.

M. Verboord se frappa le front en poussant un pénible soupir et dit :

— Mais, mon cher Banks, je n'ai pas le temps d'attendre. Vos prévisions fussent-elles fondées, il s'écoulerait peut-être des mois entiers avant qu'on remontât à un cours favorable. J'ai besoin d'avoir cette semaine de grandes, très grandes sommes à ma disposition. Et l'envoi de fonds d'Amérique qui n'arrive pas!

— Il peut arriver demain, monsieur. Peut-être aussi la baisse annoncée sur le café ne se déclarera-t-elle pas encore demain. Alors vous pourrez vendre.

— Mon Dieu! s'écria M. Verboord avec une agitation fiévreuse, ce sont des suppositions qui ne peuvent me donner qu'un espoir douteux. Je reconnais, mon cher Raphaël, que je suis très abattu et très effrayé. Le pressentiment d'un grand malheur me poursuit. Je ne sais pas pourquoi; mais c'est ainsi.— Il m'est impossible de rester à Brasschaet. Il viendra des lettres; on peut m'envoyer des télégrammes de Londres et d'Amsterdam. Je n'aurai pas un instant de repos ici. J'ai donné ordre au cocher de préparer les chevaux; je retourne immédiatement à Anvers; mais comment faire comprendre cela à ma femme et surtout à Félicité?

Une étincelle de joyeuse surprise illumina les yeux de Raphaël. Ce que Félicité lui avait dit lui avait fait une blessure au cœur. Il sentait bien qu'à la fête la force lui manquerait pour cacher sa douleur et feindre la gaieté. Et que répondrait-il pour expliquer son insurmontable mélancolie? Aussi saisit- il avec une joie secrète cette occasion de fuir un lieu où il ne pouvait trouver, ce jour-là, ni repos ni plaisir.

— Monsieur, dit-il, je vous en prie, donnez-moi un nouveau témoignage de votre bonté. Si vous partez, mademoiselle Félicité pleurera. Il y a si longtemps qu'elle attend cette fête avec une joyeuse impatience. Madame Verboord ne sera pas moins triste. La diligence va passer tout à l'heure dans le village. Laissez-moi aller à Anvers.

— Non, mon ami, cela ne se peut pas.

— Je vous en supplie, monsieur, jouissez au moins en paix de la joie de ce beau jour!

— Mais votre départ, Raphaël, ne me délivrera pas de mes inquiétudes Que feriez-vous à Anvers?

— S'il vient des lettres ou des nouvelles, monsieur, je les recevrai et les ouvrirai, comme vous me permettez ordinairement de le faire en votre absence. S'il y a quelque chose d'important dans ces dépêches, je prendrai une voiture et je vous les apporterai. De cette manière, vous pourrez rester

ici sans inquiétude très tard dnas la soirée, et même jusqu'à demain ; car, si je ne viens pas, c'est qu'il n'y aura rien qui puisse vous inquiéter.

Le négociant secoua silencieusement la tête.

— Peut-être pourrais-je vous rendre un service, reprit le jeune homme. Si je trouvais un acheteur, monsieur, me permettriez-vous de céder le café au cours d'hier?

— C'est aujourd'hui dimanche, Raphaël.

— En effet, je n'ai qu'un faible espoir, monsieur, mais qui sait! J'ai la main heureuse.

— Certainement, je vendrais le café à ce prix; mais il ne faut pas y penser, mon ami, en présence des mauvaises nouvellles.

— Et puis, monsieur, il y a fête ce soir, à la Grande-Harmonie. J'y trouverai des courtiers et des commis-voyageurs, et je tâcherai de savoir d'eux quel est le sentiment général. De cette manière, demain matin, à l'ouverture des bureaux, nous connaîtrons l'état des affaires et nous pourrons, en connaissance de cause, décider ce qu'il reste à faire.

M. Verboord réfléchit pendant quelque temps. Puis prenant la main de son commis :

— Raphaël, vous êtes un brave et un dévoué jeune homme. En effet, ma fille pleurerait à mon départ imprévu ; ma pauvre femme serait désolée. Soit, retournez à Anvers et faites comme vous venez de dire. Mais je puis être bien sûr qu'à la moindre nouvelle importante vous accourrez à Brasschaet?

— Bien sûr, monsieur.

— Venez alors; nous ne pouvons savoir combien ces dames vous retiendront encore, et vous devez profiter du passage de la diligence.

Le négociant, suivi de son commis, se dirigea en toute hâte à travers les landes vers la maison ; mais, lorsqu'ils eurent marché pendant quelque temps en silence, il ralentit peu à peu le pas et pencha sa tête sur sa poitrine. Au bout de la dernière sapinière, il dit à Raphaël d'un ton singulièrement ému :

— C'est étonnant, mon ami, comme ces idées noires me poursuivent et me tourmentent ! Je crains de me voir tout à fait ruiné, pauvre et misérable.

— Mais, monsieur, quel fondement ont donc ces mauvais rêves ? s'écria Banks effrayé.

— Aucun fondement, je le sais. Ah ! c'est pénible! Avoir travaillé toute sa vie comme un esclave sans un instant de repos; avoir été assez heureux pour amasser une fortune considérable pour son enfant, et puis dans sa vieillesse trembler qu'un seul coup du sort ne vienne tout vous ravir !... Mais, comme vous le dites, il n'y a pas de fondement à de pareilles idées, du moins pas encore maintenant.

En disant ces mots, il pressa de nouveau le pas, jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant le jardin. Là il s'arrêta et demanda à son commis :

— Et vos fleurs, Raphaël? Les avez-vous déjà données à Félicité ou à sa mère?

— Non, monsieur, répondit le jeune homme, elles sont sous le hangar à côté de l'écurie.

— Je les donnerai en votre nom à madame Verboord. Avez-vous parlé de votre succession ? Pas encore. Eh bien je communiquerai l'heureuse nouvelle au moment favorable. N'en parlons plus maintenant, sinon vous ne pourriez pas partir à temps. Tenez-vous bien et ne laissez pas soupçonner la cause de votre départ imprévu.

Ils s'approchèrent de la maison et virent Félicité assise sur un banc, à côté de sa mère.

La jeune fille sauta debout et courut à la rencontre de son père en jetant des cris de joie. Elle le prit par la main, le tira à part et lui dit:

— Ah ! Dieu soit loué! vos affaires de commerce sont terminées. Maintenant vous voilà à la joie de ce jour heureux. Papa, je vous en prie, trouvez un moyen pour éloigner maman pendant quelques minutes. Je vais me mettre au piano avec Raphaël pour lui apprendre le refrain d'une chanson. Ne faites semblant de rien. Voici maman!

— Je suis fâché, ma fille, de te faire de la peine, dit le négociant, mais le commerce a des rigueurs inexorables. M. Banks ne dînera pas avec nous : il doit partir immédiatement pour Anvers.

Félicité recula en poussant un cri.

— Comment? quoi! s'écria-t-elle, Raphaël partirait? O cher père ! pourquoi m'effrayez-vous inutilement?

— Non, non, ça ne se peut pas. C'est pour rire, dit madame Verboord. Le dîner va être servi.

— C'est ainsi, je le regrette mais; il n'y a rien à y faire, affirma le negociant. Raphaël doit partir sans retard pour ne pas manquer la diligence.

La jeune fille comprit au son de la voix de son père qu'il restait peu d'espoir de le faire changer de résolution. Elle courba la tête et dit avec abattement :

— Hélas! moi qui, depuis plus d'une semaine, était si contente parce que Raphaël devait passer cette journéé avec nous. Je me promettais tant de plaisir, tant de bonheur ... Ah chère maman, dites une parole pour que Raphaël puisse rester. S'il part, je n'aurai plus que du chagrin aujourd'hui.

Le cœur de Banks battait violemment. Les paroles de la jeune fille étaient comme un baume sur sa blessure, et il commençait à s'accuser d'étourderie et d'injustice; mais l'image du jeune M. Dorneval se présenta à ses yeux, et il courba de nouveau la tête avec découragement.

Madame Verboord tenta un effort près de son mari, pour que Raphaël pût, du moins, assister au



M. Verboord prit vivement la main qu'on lui tendait. (Page 31.)

dîner; mais la réponse sévère qu'il lui fit la convainquit qu'il fallait se soumettre à la nécessité.

— Ne restez pas plus longtemps, mon ami, dit le négociant à l'oreille de son commis. Partez à l'instant, sans autres explications. C'est le seul moyen de mettre fin aux plaintes de Félicité.

Raphaël balbutia un salut et se dirigea vers la grille. Lorsqu'il atteignit la rue, il entendit Félicité crier son nom. Il se retourna et vit la jeune fille lui tendre les mains avec les yeux pleins de larmes.

Il y avait dans son regard quelque chose qui l'émut jusqu'au fond de l'âme, une affliction immense, une douleur vraie de son départ... peut-être l'étincelle d'un amour ignoré!

Le pauvre jeune homme oublia la recommandation de son patron et s'arrêta avec hésitation, tandis qu'un sourire indéfinissable errait sur ses lèvres... Mais à ce moment il vit le négociant lui faire des signes d'impatience. Il poussa un cri étouffé, sortit en toute hâte du jardin et disparut entre les arbres du chemin.

III

Trois jours après, M. Verboord était assis avec sa femme et sa fille, dans une chambre de sa maison, autour de la table où était servi le déjeuner.

La physionomie du négociant trahissait une grande inquiétude, ses joues étaient plus pâles que d'habitude, il avait le regard fixe d'un homme qui est plongé dans ses pensées jusqu'à l'oubli, et autour de ses lèvres se creusait le pli de la réflexion anxieuse.

De temps en temps il mangeait une bouchée, évidemment sans savoir ce qu'il faisait, puis il ouvrait un portefeuille et feuilletait pour la dixième

fois certaines dépêches importantes; puis encore il écrivait des chiffres sur l'enveloppe des lettres et hochait la tête avec découragement devant le résultat défavorable de ses calculs.

Madame Verboord regardait son mari avec un mélange de compassion, de tristesse et de mécontentement.

Des larmes contenues étincelaient dans les yeux de Félicité, et elle semblait vouloir parler à son père; mais chaque fois la parole expirait sur ses lèvres.

Depuis un quart d'heure, un silence complet régnait dans la chambre, lorsque madame Verboord dit d'un ton de reproche :

— Verboord, mon ami, vous n'agissez pas bien avec nous. Il y a quelque chose qui vous chagrine; on croirait qu'un malheur vous a frappé. Et vous nous refusez toute explication à ce sujet! Que sommes-nous donc pour vous, si vous nous refusez le droit de vous consoler ou du moins de partager votre douleur? Allons, expliquez-moi ce qui vous tourmente, versez votre inquiétude dans le cœur de votre femme...

Le négociant fit un mouvement d'impatience, il répondit cependant sans se fâcher :

— Laurence, ma chère, vous m'importunez inutilement, je ne sais ce que vous voulez dire. Naturellement, je pense à mon commerce, et vous avez tort de vouloir me distraire.

— Il est probable que votre inquiétude n'a aucune cause importante, reprit madame Verboord; mais ne comprenez-vous pas combien votre dissimulation doit nous désoler et nous effrayer? Hier au soir, lorsque nous revînmes de Brasschaet, vous étiez déjà triste comme maintenant; vous ne nous avez pas accordé un moment; vous êtes sorti tout de suite; ce matin encore, vous êtes si inquiet, que l'expression de votre figure seule suffirait pour nous remplir d'inquiétude. Cependant, quelques bonnes et sincères paroles pourraient nous rendre le repos du cœur.

— Oui, mon père, une seule bonne parole! supplia Félicité.

— Il y a des choses que vous ne comprenez pas; dit M. Verboord! Vous vous imaginez qu'un négociant peut toujours sourire et être gai comme un rentier. Qu'est-ce que sa vie, sinon une perpétuelle préoccupation et un éternel calcul? Ne lutte-t-il pas sans cesse contre le sort, et ne peut-il pas chaque jour succomber à l'imprévu dans cette lutte? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que le danger soit toujours présent à ses yeux, et qu'il concentre toutes les forces de son esprit sur les chances d'y échapper?

— Vous êtes réellement menacé d'un grand danger? dit sa femme en soupirant.

— Un négociant est toujours menacé; mais pourquoi croire maintenant que je crains un malheur irréparable? Il n'en est rien. Allons, laissez-moi réfléchir en liberté, et prenez votre déjeuner, Laurence, sans vous inquiéter en vain.

Il tourna la tête et tira de nouveau son portefeuille, comme s'il voulait reprendre ses calculs interrompus.

Félicité se leva, lui saisit la main et dit du ton le plus doux de sa voix :

— Ah! cher père, j'ai bien du chagrin! Le jour de la fête de maman n'a pas été très heureux, car alors aussi, vous étiez mélancolique et pensif. J'espérais que cela passerait et que je vous reverrais de bonne humeur. C'est pourquoi j'ai insisté près de maman pour revenir en ville; hélas! à peine m'avez-vous dit quelques paroles! Oui, pour la première fois de votre vie, cher père, vous ne m'avez pas embrassée! Oh! laissez-moi vous consoler.

M. Verboord, absorbé dans ses réflexions, ne parut pas faire attention à cette tendre prière. Au lieu de répondre, il se frappa le front, se leva et prit son chapeau.

— Vous allez sortir? demanda sa femme étonnée.

— Oui, je dois sortir immédiatement pour quelques minutes, dit-il. J'ai oublié une chose, une chose importante. D'ici à une demi-heure, je serai de retour.

— Mais vous n'avez pas fini de déjeuner, Verboord!

— Je n'ai pas d'appétit. A tout à l'heure! Soyez toutes les deux sans inquiétudes, il n'y a pas de raisons pour craindre un malheur...

A ces mots il sortit en toute hâte.

Félicité se mit à pleurer à chaudes larmes. Ses pleurs augmentèrent l'angoisse de madame Verboord, plus effrayée qu'auparavant par les dernières paroles de son mari. En effet, pourquoi parlait-il de désastre et de malheur? Le danger qui le menaçait devait donc être bien grave.

Elle essaya pendant quelque temps de convaincre sa fille qu'elle s'était alarmée à tort; mais Félicité, qui n'avait pas osé pleurer en présence de son père, soulageait son cœur de larmes contenues, et restait sourde aux bonnes paroles de sa mère.

Poursuivie par sa propre anxiété, madame Verboord se dit que son mari n'avait pas le droit de lui cacher ainsi la cause de sa douleur. Ce n'était point par curiosité, mais par un sentiment du devoir qu'elle désirait la connaître. N'avait-elle pas la mission de partager et d'adoucir le chagrin de son mari? S'il avait du chagrin, ce n'était que par amour pour elle et pour sa fille; car M. Verboord n'estimait l'argent et la fortune que parce qu'il as-

surait, par là, le sort de celles qu'il aimait pardessus tout. Elles, qui étaient le but de ses soins et de ses inquiétudes, ne pouvaient-elles donc pas le consoler et relever son courage? Pour ne pas les attrister, il cachait ses souffrances; mais elles n'accepteraient pas ces généreux sacrifices et exigeraient leur part légitime dans son chagrin.

Madame Verboord se dirigea vers l'angle de la chambre.

— Thérèse, allez au bureau, dit-elle à la servante qui se présenta quelques instants après, et dites à M. Banks que je désire lui parler.

Ce nom fit lever la tête à Félicité, et un sourire plein d'espoir brilla à travers ses larmes.

A peine madame Verboord fut-elle assise de nouveau, que Raphaël Banks se présenta dans sa chambre.

L'appel bienveillant de madame Verboord l'avait surpris agréablement; car il espérait voir Félicité, et cette espérance suffisait pour faire battre son cœur de joie.

Lorsqu'il vit couler des larmes sur les joues de la jeune fille, il fut pris de pitié. Elle lui adressa un regard de douceur. Il resta au milieu de la chambre et balbutia un salut.

— Veuillez vous approcher, monsieur Banks, dit madame Verboord d'un ton sérieux. Prenez cette chaise et asseyez-vous près de la table. Ce que j'ai à vous dire est important, et je ne saurais parler à mon aise, si vous étiez debout devant moi.

Le jeune homme s'assit.

— Monsieur Banks, reprit-elle, mon mari est fort triste; il paraît craindre un danger menaçant ou regretter un malheur accompli. Connaissez-vous la cause de son chagrin?

Raphaël, surpris par cette question inattendue, hésita un moment, comme un homme qui cherche une réponse. Enfin il murmura :

— Madame sait bien que monsieur est très soucieux depuis trois mois; c'est le résultat d'une agitation nerveuse.

— Oui, cela est très pénible pour moi et pour ma Félicité; mais ce n'est pas ce que je vous demande. Nous sommes convaincues que M. Verboord a en ce moment une raison particulière d'être inquiet, et qu'il nous cache cette raison pour ne pas nous causer du chagrin. Nous voulons la connaître pour le consoler, comme c'est notre devoir. Vous connaissez sans doute cette cause, puisque vous jouissez de toute sa confiance. Eh bien, nous vous prions, monsieur, de nous dire ce que nous désirons ardemment savoir :

Cette prière mit Raphaël dans le plus grand embarras; il murmura en balbutiant :

— Madame, je vous prie de m'excuser. Ce que mon patron a cru devoir vous cacher, je ne puis, contre son gré, vous le dire.

— Il y a donc quelque chose d'extraordinaire, quelque chose de grave? Et vous le savez, monsieur?

— Soyez assez bonne et assez généreuse, madame, dit le commis, pour ne pas insister davantage. Je crois savoir, en effet, pourquoi mon maître est inquiet depuis son dernier voyage à Brasschaet; mais, puisqu'il ne vous en a pas parlé, vous comprendrez sans doute que je n'oserais jamais révéler ce qu'il veut garder secret.

— C'est donc bien terrible? s'écria madame Verboord avec angoisse. Un malheur, un désastre menaçerait mon mari, et je ne pourrais pas le savoir?

— Mais non, madame, il ne s'agit pas de désastre ni de malheur, du moins dans ma pensée, dit Raphaël ému de compassion et presque poussé à l'indiscrétion par le regard doux et suppliant que Félicité fixait sur lui.

— Consolez-nous tout à fait, mon bon monsieur Banks, supplia madame Verboord; dites-nous ce qui inquiète mon mari, nous vous en serons reconnaissantes comme d'un bienfait.

Le jeune homme secoua la tête avec hésitation.

Félicité s'approcha de lui, tint ses yeux remplis de larmes fixés sur les siens, leva les mains vers lui, et dit d'un ton suppliant :

— Ah! Raphaël, soyez bon! Si vous persistez dans votre mystérieux silence et si vous partez, j'aurai beaucoup de chagrin et je serai convaincue qu'un grand danger menace mon père. Vous qui êtes si bon, ayez pitié de notre douleur. Tranquillisez ma mère; donnez-moi le moyen de consoler mon père à son retour! Vous refuseriez? Dois-je donc croire que mes larmes vous laissent insensible? que vous n'avez pas la moindre amitié pour moi?

— Eh bien, madame, dit le commis, profondément ému et tout à fait vaincu, j'espère que monsieur me pardonnera cette indiscrétion. Ce que je vais vous dire vous délivrera du moins de votre appréhension; c'est mon excuse. Vous savez que mon patron a une partie considérable de café dans ses magasins. Dimanche, déjà, les nouvelles faisaient prévoir une forte baisse de l'article; c'est pourquoi je quittai si inopinément la maison de campagne. Depuis ce moment, la baisse a fait des progrès continuels; et, si nous devions vendre aujourd'hui, M. Verboord perdrait en effet une partie de sa fortune.

— O ciel! s'écria madame Verboord, je comprends le chagrin de mon mari!

— Pauvre père, soupira Félicité.

— Avec votre permission, madame, votre crainte

n'est pas fondée. Je vais tâcher de vous le prouver. D'après certains bruits confus qui circulent depuis une quinzaine de jours, quelques-unes des grandes maisons de commerce de Londres doivent avoir formé une coalition pour accaparer la plus grande partie du café disponible de tous les marchés de l'Europe. Naturellement, pour réussir dans cette entreprise, il faut produire une forte baisse sur le prix de l'article à bon marché. Plus tard ils feront monter le café à un cours exagéré, et ils réaliseront de grands bénéfices. Pour de petits commerçants, cette baisse peut devenir ruineuse; en effet, hier déjà deux maisons peu importantes ont sauté en ville; mais celui qui peut attendre le moment favorable, au lieu de perdre, gagnera beaucoup. Mon patron n'a pas besoin de vendre, il peut garder le café jusqu'à ce que le cours soit favorable. Donc, madame, je ne vois pas de raisons d'être très inquiet.

Les deux femmes le regardèrent d'un regard incertain, comme si elles n'avaient pas compris tout à fait son explication.

Après un instant de réflexion, madame Verboord dit en hochant la tête :

— Oui, si la baisse est le résultat d'une pareille association, alors le prix du café remontera, je le comprends; mais en êtes-vous bien sûr, Raphaël?

— Dans le commerce, madame, on n'est jamais sûr d'aucune chose : on doit toujours se mettre à l'œuvre sur des calculs plus ou moins fondés. J'ai examiné toutes les dépêches qui me sont arrivées, il y a des mois, et j'ai suivi et combiné tous les mouvements de prix des principaux marchés. Le stock du café à Amsterdam et à Londres n'est pas plus grand qu'à la même époque de l'année passée; la récolte des pays producteurs a été plutôt insuffisante qu'abondante; la vente publique de la Société commerciele néerlandaise est encore éloignée. Donc, la baisse doit avoir une cause tout à fait extraordinaire, et, d'après mon opinion, on la trouve dans une coalition des maisons de Londres. Cependant, si je me trompais, continua-t-il, il serait encore certain que le prix du café ne peut pas rester si bas, vu que nulle part il n'y a un stock dépassant les besoins de la consommation.

— Ah! Raphaël, il faut dire tout cela à mon père, interrompit Félicité avec un sourire joyeux. Il vous écoute volontiers; son inquiétude disparaîtra tout à fait.

— J'a fait ces calculs avec monsieur votre père, mademoiselle, répondit le commis, et je lui ai dit tout ce qui me semblait pouvoir le tranquilliser.

— Et pourquoi ne vous croit-il pas?

— Il me croit et me donne raison, mademoiselle; mais, un moment après, il doute et retombe peu à peu dans ses premières inquiétudes. Il y a des heures où l'homme, sans le savoir, se sent porté à ne regarder les choses que par leur côté le plus grave; mais cette sombre disposition d'esprit est passagère, et je suis bien sûr que mon patron ne restera pas longtemps inquiet.

— S'il pouvait en être ainsi que vous l'espérez! dit madame Verboord. Certes, la perte de quelque argent n'aurait en elle-même rien de très pénible pour nous; mais voir mon mari si plein d'anxiété, cela m'ôte tout mon courage. Vous parlez sincèrement, n'est-ce pas, mon ami? Ce n'est pas seulemeut pour nous consoler que vous montrez une si grande confiance?

— Je puis vous donner une preuve de ma sincérité, répondit le jeune homme. Monsieur vous a dit probablement que j'avais hérité. Cet argent doit m'être cher, car tout mon avenir est fondé sur sa conservation. Eh bien, madame, j'en ai employé une bonne partie à acheter quelques balles de café. Si la crainte de mon patron se réalisait, je serais presqu'à moitié ruiné par mon premier essai. Il faut donc que j'aie une grande confiance dans la hausse des prix, puisque j'ose y exposer le bonheur de ma vie.

Madame Verboord secoua affirmativement la tête; Félicité applaudit aux paroles du jeune homme.

— Maintenant, dit Raphaël en saluant, je demande la permission de retourner à mon bureau. Il vient beaucoup de monde, et, comme monsieur n'est pas à la maison, il faut recevoir les gens. Soyez certaine, madame, qu'il n'y a aucun danger réel, et que vous pouvez attendre tranquillement des circonstances plus favorables.

Il se retourna et fit quelques pas vers la porte; mais la jeune fille courut à lui et dit d'une voix étouffée :

— Oh! merci, merci, Raphaël, pour la bonne consolation que vous venez de donner à ma mère! Parlez-en encore à mon père, et dites-lui qu'il n'a pas de raisons d'être inquiet. Votre parole douce et persuasive le délivrera de sa crainte, et moi, Raphaël, je n'oublierai jamais votre dévouement et je vous serai toujours reconnaissante.

Le jeune homme frémit; car Félicité, pour l'encourager, lui serrait amicalement la main. Tout ému de joie, il sortit de la chambre en murmurant des paroles sans suite.

Dans le bureau, il y avait quelques personnes qui attendaient, la plupart des courtiers et des commis voyageurs qui venaient montrer des échantillons de différentes marchandises ou demander le prix des articles de la maison Verboord.

Comme Raphaël n'avait pas reçu d'ordres spéciaux pour les affaires, il satisfit en peu de temps aux demandes des visiteurs, et bientôt le dernier quitta le bureau.

Le jeune homme s'approcha ensuite des autres commis, leur distribua leur ouvrage; puis il se mit à écrire en silence à son pupitre. Sa plume s'arrêtait souvent, tandis qu'un sourire venait errer sur ses lèvres. Il pensait à Félicité, à son regard si doux, à sa poignée de main amicale, et son esprit se perdait peut-être dans la contemplation d'un avenir radieux.

Il y avait quelque temps que personne ne s'était présenté au guichet, lorsqu'un jeune homme accourut dans le bureau en riant et en se frottant les mains.

— Tu parais bien content, l'ami Walput? dit Raphaël. Y a-t-il de bonnes nouvelles ?

— Comment! tu ne sais pas ? s'écria joyeusement le commis voyageur. Une hausse soudaine sur le café! La baisse était causée par de fausses nouvelles. Il est arrivé sur le marché des ordres d'acheter de grandes quantités de café. On annonce une importante amélioration d'Amsterdam. Deux liards par livre, Raphaël ! Je suis accouru d'abord ici pour voir si M. Verboord voulait se défaire de sa provision de café.

— Il n'est pas à la maison, François, répondit le commis. Dans tous les cas, il ne voudra pas. Il y aura encore trop de perte pour lui ; et, comme le prix est à la hausse maintenant, il voudra naturellement attendre.

— Et tu le garderas aussi, n'est-ce pas ? Tu as raison. Quoi qu'il en soit, sur le café que je t'ai vendu avant-hier, tu gagnes déjà quatre cents francs.

— Je te le vends ! s'écria le jeune homme avec une joie subite.

— Pourquoi si vite ? Le prix montera encore.

— C'est mon premier gain, François. J'ai hâte de le réaliser. Il me semble que j'ai trouvé un trésor !

— En effet, je me rappelle encore combien la première affaire heureuse que je fis — et elle était encore plus minime — m'émut et me fit plaisir. Ainsi, tu cèdes ton café à deux liards de bénéfice. Je le prends; il est vendu.

Contenant sa voix, il murmura à l'oreille du commis :

— J'ai peu de temps, car il y aura beaucoup de mouvement dans les bureaux. Cependant je voudrais te parler un instant en particulier si c'est possible.

Raphaël sortit du bureau et le conduisit devant une des portes du vestibule.

— Voici le cabinet de monsieur, dit-il en l'ouvrant. Nous pouvons y causer en sûreté. Il me semblait bien que la hausse des prix du café n'était pas la seule cause de ta gaieté. Si je ne me trompe, tu n'avais pas même de café. Je parie que tu vas me parler de Lucie Spelt.

— Justement ! reprit François. Il y a une nouvelle, une grande nouvelle. Sera-t-elle favorable, je ne le sais pas; mais je suis content comme s'il devait m'arriver un grand bonheur aujourd'hui. C'est un pressentiment, et, quoi que je fasse pour devenir raisonnable et modérer mon espérance, tout se teint de rose à mes yeux. Ah ! quel service inestimable tu m'as rendu pour tes bonnes paroles chez M. Spelt. Le père de Lucie a fait savoir hier à ma mère, par une lettre très aimable, qu'il se proposait de venir lui parler ce matin d'une affaire importante. C'est la première fois que M. Spelt s'annonce si cérémonieusement. Que dis-tu de cette nouvelle, ami Raphaël ?

Le commis prit la main de François et répondit avec une sympathie sincère :

— Allons, allons, c'est une affaire conclue ; on va fixer les conditions de ton mariage. Cela me fait autant de plaisir, François, que si j'étais le futur époux.

— Il y a cependant une chose qui ne me paraît pas très claire, murmura le commis voyageur. Si, par hasard, nous vendions d'abord la peau de l'ours? Je me demande pourquoi M. Spelt n'a rien laissé soupçonner de son intention à Lucie. Voudrait-il dire à ma mère que je dois renoncer à tout espoir ?...

— Pas du tout, François. S'il veut parler à ta mère, en particulier, c'est pour régler avec elle les conditions matérielles de ton mariage. Oui, oui, ami Walput, tous tes désirs vont être accomplis, n'en doute pas...

— Je voudrais douter, que je ne le pourrais vraiment pas, s'écria joyeusement François. Ah ! Lucie Spelt, ma femme ! Tiens, Raphaël, je dispose de toi sans demander ta permission. Tu seras mon témoin... et fasse Dieu que je puisse te rendre bientôt le même service.

— Bientôt, bientôt ! répéta le commis avec un sourire d'incrédulité sur les lèvres.

— Qui sait ? s'écria Francois. Depuis avant-hier, je crois que l'impossible est devenu possible. Ce que M. Verboord m'a dit de toi.

— Comment ! M. Verboord t'a parlé de moi ? interrompit Raphaël avec une émotion subite.

— Oui, et d'une façon qui m'a donné beaucoup à réfléchir. Le cœur me battait de joie pour toi.

— Mais, pour l'amour du ciel, François, que disait-il de moi?

— J'étais au café, près de la Bourse, lorsque M. Verboord entra et se plaça à la même table que moi. Il est très bienveillant envers moi, tu le sais. Nous causions des affaires de commerce, lorsque par hasard je prononçai ton nom à propos des quelques balles de café que je t'ai vendues. Là-dessus, M. Verboord s'est mis à porter aux nues

ton intelligence et ton activité; il a dit que tu deviendrais très riche un jour et que, mieux que personne, tu mérites d'être heureux. En un mot, Raphaël, il n'y a aucune qualité du cœur ni de l'esprit dont il ne te reconnaisse doué, et il parle de toi en des termes si flatteurs, que je crus entendre un père qui vantait les vertus d'un fils aimé. Alors j'ai compris ton espérance, et je me suis réjoui à la pensée que les douleurs d'un amour malheureux te seront probablement épargnées.

Le cœur de Raphaël battait violemment en écoutant les paroles de son ami. Il resta silencieux comme s'il était plongé dans un rêve.

— Allons, dit Walput, du moins je ne serai pas seul content. Ceci non plus n'est pas une mauvaise nouvelle, n'est-ce pas? Adieu, Raphaël!

Le commis lui serra chaleureusement la main, l'accompagna jusqu'à la porte du cabinet, et lui dit d'un ton profondément ému :

— Merci, merci, pour ta bonne amitié.

Lorsqu'il fut seul, Raphaël entra dans la chambre et resta un instant immobile, le regard fixé vers la terre; mais bientôt il poussa un cri de joie, et ses yeux étincelèrent.

— Quatre cents francs, murmura-t-il. J'ai gagné quatre cents francs! Quelle impression me fait ce premier gain! Si Félicité le savait! Cette nouvelle la convaincrait, elle et sa mère, que la crainte de M. Verboord n'est pas fondée.

Il quitta le cabinet et entra dans le vestibule, au bout duquel il frappa à une porte, et l'ouvrit après avoir reçu une réponse.

— Excusez-moi, madame, s'écria-t-il avec un enthousiasme contenu, je crois que je vous ferai plaisir en vous apprenant une bonne nouvelle. Il y a une hausse subite sur le prix du café!

Les deux femmes, surprises, se levèrent et s'approchèrent de lui.

— Dieu soit loué, s'écria Félicité, de délivrer ainsi mon père de ses inquiétudes.

— Les prix sont-ils donc montés tout d'un coup à un cours favorable? demanda la dame avec quelque incrédulité.

— Pas tout à fait, madame, répondit Raphaël, mais ils montent encore et mon maître pourra probablement vendre le sien avec avantage. Moi qui ai acheté le café à un cours moins haut, je l'ai vendu et j'ai gagné quatre cents francs.

Cette nouvelle n'eut pas le résultat que le commis en attendait. Un léger sourire plissa les lèvres de madame Verboord; la jeune fille le regarda avec étonnement, comme pour lui demander comment un gain si minime pouvait le ravir de joie.

— Ah! s'écria Raphaël, je suis commerçant, Dieu bénira mes efforts. Je travaillerai, je courrai, je suerai sang et eau, je forcerai le sort à me devenir favorable. Ce premier pas décide de toute ma vie; il me montre dans l'avenir un but brillant, et je l'atteindrai, quels que soient les obstacles qui s'élèvent devant mes pas.

— C'est donc bien vrai que vous allez devenir négociant? demanda la jeune fille d'un ton de mécontentement. Vous serez donc aussi soucieux et inquiet? Ne faites pas cela, vous vous en repentirez. Je deviens toute triste rien qu'à vous entendre dire cela.

— En effet, mon ami, ajouta madame Verboord, vous pourriez peut-être choisir une carrière plus agréable.

— Mais, madame, je me sens appelé au commerce, répliqua le jeune homme, poussé par une irrésistible vocation. S'il est vrai que Dieu m'ait donné quelques qualités d'esprit, c'est certes pour cette partie-là, et je ne reconnaîtrai pas ses dons avec ingratitude. Je veux devenir riche, très riche, et je le deviendrai, soyez-en certaine.

— Pauvre Raphaël! soupira Félicité comme effrayée. Que lui arrive-t-il donc!

— Calmez-vous, monsieur, dit la mère. Certainement, nous vous félicitons de votre bénéfice; mais quatre cents francs ne sont pas une fortune.

Le commis devint rouge de honte; il lui sembla qu'il s'était laissé aller trop loin, et surmontant son agitation :

— Excusez-moi, madame, balbutia-t-il. J'ai tort et je dois vous paraître insensé, mais c'est pour moi une foi inébranlable que la fortune ne me refusera pas ses faveurs. En tout cas, si j'échoue, ce ne sera pas faute de zèle et d'activité... Et cependant... non, je ne me trompe pas.

— Je le vois, dit madame Verboord en hochant la tête, les bons conseils n'y feraient rien. Vous êtes possédé du démon du commerce. J'admets que ces calculs continuels et ces luttes incessantes contre le sort aient quelque chose d'attrayant pour un homme; mais cela ne fait certainement pas une vie agréable et à la femme et aux enfants; et vraiment, monsieur Banks, j'aimerais mieux vous voir entrer dans une autre carrière.

— Je vous en prie, Raphaël, ne vous faites pas commerçant! murmura Félicité.

Le jeune homme était très ému, le cœur lui battait violemment. Que signifiaient les paroles de madame Verboord? Pourquoi semblait-elle inquiète du sort réservé à sa future femme? Quel était le sentiment qui poussait Félicité à le supplier de renoncer au commerce? La prédiction de son ami François Walput se réaliserait-elle? Mais le commerce était le seul moyen de faire fortune.

Toutes ces idées traversèrent son cerveau avec la rapidité de l'éclair. Ce fut avec hésitation qu'il répondit :

— Madame, le mobile le plus puissant d'un commerçant, le but de tous ses soins et de toutes ses inquiétudes, c'est le sort de sa famille. Quelle plus grande preuve d'amour peut-on donner à ceux qui nous sont chers, que de consacrer toutes les forces de son esprit, toute sa vie à leur bien-être? Et quand Dieu bénit nos efforts et que la fortune les récompense, à quoi nous sert l'argent gagné? A rendre notre femme et nos enfants heureux, à les entourer de luxe et de délices, et à pouvoir dire : » Voici le fruit de mon zèle et de mon amour! »

La mère de Félicité regardait le jeune homme avec étonnement, et elle allait lui faire une remarque; mais tout à coup la porte s'ouvrit, et M. Verboord entra dans la chambre.

Il paraissait tout à fait changé; sa physionomie était éclairée par une expression de joie, il riait même à son entrée. Il feignit de s'étonner de la présence du commis, et dit en s'arrêtant à quelques pas :

— Tiens, tiens, il me semble que vous usez agréablement le temps. Moi qui croyais que M. Banks ne quittait jamais le bureau en mon absence!

— Madame aura la bonté de m'excuser près de vous, monsieur, murmura le commis en s'inclinant profondément.

Il voulait se diriger vers la porte, mais le négociant le retint par la main.

— Non, restez, dit-il, j'ai à vous parler.

— Ne soyez pas fâché parce que Raphaël a quitté le bureau, dit madame Verboord. Je l'ai fait appeler pour lui demander la cause de votre inquiétude. C'était une heureuse inspiration, car il nous a apporté de bonnes nouvelles et nous a consolées.

Sans faire en apparence attention à cette explication, le négociant s'approcha de sa fille, prit sa tête entre ses mains et lui appliqua un tendre baiser sur les joues.

Félicité, surprise par cette douce caresse, sauta au cou de son père.

Dès qu'il put se dégager de l'étreinte de la jeune fille, M. Verboord s'approcha de sa femme et, lui serrant les mains :

— Ma bonne Laurence, je vous ai fait de la peine? Il faut me le pardonner. Il y a de bonnes nouvelles, et nous pouvons penser que tout danger est passé. Je ne suis pas fâché contre Raphaël. Je sais peut-être ce qu'il est venu vous annoncer.

— La hausse du prix du café.

— Ah! mon garçon, dit-il en menaçant le commis du doigt, vous parlez des affaires de commerce avec les femmes. Ce n'est pas prudent... Néanmoins, puisque vous avez consolé ma femme et ma fille, je vous remercie. Heureux coquin qui ose risquer son argent à l'étourdie, et qui tire immédiatement profit de son imprudence! Car si vous voulez vendre, Raphaël, vous gagnez déjà quelque chose sur votre café.

— J'ai vendu, monsieur, répondit Banks avec un regard où brillait une fierté contenue.

— Déjà! ce n'est pas raisonnable.

— J'ai gagné quatre cents francs, monsieur.

— Mais si vous aviez attendu? Maintenant que les prix sont à la hausse...

— En effet, monsieur; mais la pensée d'un premier gain m'ensorcelait.

— Dites donc, mon père, s'écria Félicité, n'est-il pas vrai que Raphaël a tort de se faire commerçant?

— Pourquoi donc, mon enfant?

— Je ne sais pas, papa; il me semble que c'est une triste profession, et vraiment si j'étais libre de mon choix, je ne voudrais jamais devenir la femme d'un commerçant.

— Au contraire, ma chère, dit M. Verboord en riant, j'espère bien que tu n'auras jamais d'autre mari qu'un commerçant. Tu ne vois que le revers de la médaille; mais, mon enfant, si je n'avais jamais fait de commerce, comment m'aurait-il été possible d'amasser une fortune et de vous assurer un sort convenable dans le monde? Le commerce est le seul moyen de s'enrichir.

Il mit sa main sur l'épaule de Raphaël et dit :

— Et voici un gaillard, Félicité, qui ira peut-être plus loin que ton père, s'il veut être prudent.

— Oh! monsieur, je vous remercie mille fois de l'intérêt que vous me témoignez, murmura le commis osant à peine parler, de peur de montrer quelle orgueilleuse et téméraire croyance était descendue dans son cœur.

Le négociant comprit à ses yeux étincelants qu'il acceptait la prédiction avec une confiance sans bornes.

— Vous ne devez cependant pas trop espérer, dit-il, surtout ne pas espérer trop vite. Le commerce a ses vicissitudes, et il faut beaucoup de temps et beaucoup de bonheur pour amasser son premier capital; mais ayez courage, vous êtes jeune, et, dussiez-vous souffrir quelques revers, à la fin, je le crois, vous gagnerez de quoi faire de grandes affaires... Maintenant j'ai quelque chose à vous dire à la hâte... Dans deux minutes je suis de retour, Laurence.

Le négociant conduisit le commis jusque dans le corridor; là, il s'arrêta et lui dit :

— Ainsi vous connaissez le mouvement qui s'opère sur le café?

— Oui, monsieur, François Walput m'a donné deux liards de gain par livre.

— La hausse est déjà à deux et demi, et elle continuera. Je commence à espérer que je me tirerai avec avantage de cette affaire. J'ai même tant de confiance, que j'achèterais encore du café, si j'avais de l'argent disponible.

— Dans deux ou trois jours peut-être, monsieur, le café reviendra à son haut cours de la saison, remarqua Raphaël. Alors, nous pourrions payer les effets sans devoir attendre l'envoi d'argent d'Amérique.

— C'est justement de cela que je veux vous parler, interrompit M. Verboord. J'ai trouvé un moyen tout prêt. Un bon ami, qui n'a pas besoin de se déranger pour un ou deux millions, m'a offert ses services. Bien que je ne lui aie pas encore dit que sa bienveillance me deviendrait nécessaire, je suis bien sûr qu'il consentira immédiatement à tout ce que je demanderai. Ne vous inquiétez donc plus de cette affaire.

— Monsieur est bien sûr que l'argent sera prêt? demanda Raphaël.

— Certainement. Puisque le riche négociant Dorneval m'a prié avec insistance de lui offrir l'occasion de m'obliger.

— M. Dorneval! murmura Raphaël avec un léger frisson.

— Eh bien, qu'y a-t-il d'étonnant dans ce nom? demanda M. Verboord en riant.

— Rien, monsieur, répondit Raphaël se contenant avec effort; mais si vous attendiez jusqu'à demain. Qui sait? vous n'aurez peut-être pas à implorer le service d'autrui.

— Non, je veux ôter ce souci de ma tête; aujourd'hui même, je vais parler à mon ami Dorneval. Allez au bureau, et, s'il y a quelque chose d'extraordinaire, faites-moi avertir.

Raphaël fit un pas pour accomplir l'ordre de son maître; mais, poussé par une singulière pensée, il se retourna et dit :

— Monsieur, je possède maintenant dix mille quatre cents francs. Je serais heureux que vous eussiez la bonté de les employer.

Le négociant éclata de rire, et, tandis qu'il poussait son commis avec une ironie amicale, il s'écria :

— Bien, bien, est-il possible? Il m'offre un prêt, comme un grand capitaliste! Merci, mon garçon, de votre bonne intention, mais nous n'en sommes pas encore là.

IV

M. Verboord se promenait dans une vaste salle d'une maison du Grand-Marché. Il paraissait attendre quelqu'un; car il regardait avec distraction des gravures pendues à la muraille et tournait la tête vers la porte au moindre bruit qu'il entendait dans le vestibule; mais son extérieur ne trahissait point une préoccupation pénible.

Un monsieur entra avec une hâte visible, courut au négociant et lui prit la main.

— Ah! mon bon ami Verboord, vous m'excuserez de vous avoir fait attendre quelques instants, le banquier Schorul me retenait. Que je suis heureux de vous voir! J'avais l'intention d'aller vous voir demain. Vous me prévenez, je vous remercie. Nous allons traiter d'une affaire importante, n'est-ce pas?

— Importante, oui et non, répondit Verboord. Pour moi, peut-être, mais pas pour vous.

— Je parie que j'ai deviné le but de votre agréable visite.

— C'est impossible, monsieur Dorneval.

— Impossible? Vous venez me parler d'une belle et charmante demoiselle qui, à ma soirée, a ébloui les yeux de tous les jeunes gens.

— Vous vous trompez, M. Dorneval.

— En un mot, de la charmante mademoiselle Félicité Verboord?

— Pas du tout, je viens vous parler d'affaires matérielles, d'argent, de fonds.

— Tiens, tiens, c'est autre chose! murmura Dorneval avec une légère nuance de déception. Asseyez-vous, j'écoute.

— Permettez-moi, commença M. Verboord, de vous donner quelques explications nécessaires, avant que je vous dise pourquoi je suis venu aujourd'hui. Mes affaires sont un peu embrouillées.

— Vos affaires embrouillées? Vous m'effrayez! interrompit Dorneval avec une grande surprise.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire, reprit le père de Félicité en souriant. Jugez-en. Sur l'ordre exprès de mon correspondant de Charleston, — la maison Christoval Ortado, — j'ai envoyé presque toute une cargaison de tissus de coton. L'époque à laquelle on devrait en faire le paiement est échue.

— Et vous n'en recevez pas de nouvelles?

— En effet... Comment savez-vous cela, monsieur Dorneval?

— C'est que, par le même vaisseau, j'ai envoyé à la maison Christoval Ortado une partie de soie et que j'attends aussi un envoi d'argent. La navigation a été très difficile dans la mer d'Amérique par les violentes tempêtes. La maison Ortado remplit toujours exactement ses engagements.

— Et votre envoi était-il considérable? demanda M. Verboord avec quelque inquiétude.

— Très considérable; une grande quantité de soie. Mais achevez, mon ami.

— Le prix d'achat de cette cargaison de coton reprit Verboord, a fait naturellement un vide dans



Il prit le bras de Banks. (Page 34.)

ma caisse. Par hasard, une autre partie de mon capital est immobilisée dans un stock de café que je ne puis vendre maintenant sans grandes pertes. J'ai fait des traites qui échéent lundi prochain. S'il arrivait que le retour de mes fonds d'Amérique tardât jusqu'après cette date...

— Ah ! je comprends, interrompit l'autre. Il vous faut quelque argent comptant.

— Pour quelques jours. Peut-être n'en aurai-je pas besoin.

— Et vous ne voulez pas invoquer la bienveillance de votre banquier, pour sauvegarder votre crédit de toute atteinte.

— C'est cela, monsieur Dorneval. Jusqu'ici, je n'ai rien perdu ; tout mon capital est intact ; il y a toute sûreté.

— Et c'est à moi que vous venez demander ce service ? Eh bien ! je vous remercie du fond du cœur de cette preuve d'amitié.

— Que voulez-vous dire? demanda M. Verboord en le regardant avec un air de doute.

— C'est tout simple. Vous n'avez pas besoin de tant de détours. Envoyez-moi des promesses de payement à un mois ou plus longtemps, comme vous voudrez, je ferai les fonds. Ma confiance en vous est illimitée, et je suis charmé d'avoir trouvé l'occasion de vous prouver ma bonne volonté ; disposez librement de ma fortune.

M. Verboord était profondément touché de la façon aimable et généreuse avec laquelle Dorneval lui accordait le service demandé. Il lui prit la main et le remercia chaleureusement, puis se leva comme s'il se disposait à partir.

— Non, asseyez-vous et restez encore, dit Dorneval. Moi aussi j'ai à vous parler d'une affaire importante.

— Si je pouvais vous montrer combien je suis sensible à votre bonne amitié! murmura M. Verboord.

— Vous le pouvez, répondit Dorneval : et je ne doute pas que vous ne le fassiez. Comme vous, je crois qu'une petite explication est nécessaire.

— Voici l'affaire, continua M. Dorneval ; madame Verboord et votre fille Félicité étaient à ma dernière soirée. Si je ne me trompe, c'était la première apparition de votre charmante fille dans le monde. Pourquoi donc, mon ami, tenez-vous ce trésor si longtemps caché ? On ne peut pas être si égoïste à l'égard de ses enfants. Quoi qu'il en soit, les yeux de tous les jeunes gens ont été, pendant toute la soirée, fixés sur mademoiselle Félicité. On raconte des merveilles de son naturel, de sa simplicité et de son esprit.

— Vous êtes trop bon, monsieur, et vous exagérez, pour flatter mon orgueil paternel, dit M. Verboord avec un sourire de vanité.

— Pas du tout ; et la preuve de ma sincérité, c'est que mademoiselle Félicité a rendu mon fils Alfred, qui est sérieux comme un grand livre, amoureux jusqu'à la folie. Depuis ce jour, le pauvre garçon en a perdu le sommeil, fait des pâtés dans mes livres, commet des bévues, écrit des bêtises dans mes lettres et n'est même pas en état de faire une addition sans fautes. J'ai vraiment compassion de lui, et je commence à craindre, que si cela durait, il ne restât idiot pour toute sa vie. — Vous paraissez étonné ? Il y a de quoi, je le reconnais. Je lui ai dit de faire plus ample connaissance avec mademoiselle Félicité; mais il n'ose risquer aucune démarche à cet effet. Pour le commerce, il n'y a pas d'homme plus exact et plus entreprenant que lui ; mais quant aux affaires d'amour, il est timide et ignorant comme un enfant de sept ans. Je croyais le conduire demain chez vous. Il tremblait déjà d'avance. Puisque vous êtes ici, je profite de l'occasion pour vous demander votre opinion là-dessus.

M. Verboord attendit quelque temps avant de répondre. Puis il murmura avec hésitation :

— Mon opinion sur quoi ?

— Mais sur une intimité plus grande entre nos familles, peut-être sur un mariage prochain entre mon Alfred et votre Félicité ?

— Est-ce sérieusement que vous parlez ? demanda Verboord avec incrédulité.

— Certes, très sérieusement ! on ne plaisante pas avec le bonheur de ses enfants. Ainsi, vous consentez à ce que je vienne, de temps à autre, vous voir avec mon fils ?

— Je suis vraiment confus, monsieur Dorneval. Que vous dirais-je ? J'ai les larmes aux yeux. Comment ! vous accepteriez ma Félicité pour votre belle-fille ? Ma famille serait unie à la vôtre par les liens du sang ? Je n'aurais jamais osé espérer un tel honneur, un tel bonheur.

— N'exagérez pas, mon bon monsieur Verboord, dit M. Dorneval en lui serrant joyeusement la main. Certes, ma maison jouit d'une belle renommée, et, sous ce rapport, je m'estime heureux qu'une alliance entre nous puisse aussi favoriser vos affaires. Vous êtes un brave et honnête homme pour qui j'ai toujours eu une estime particulière ; mais, à parler franchement, il n'y a pas de générosité dans l'offre que je vous fais. Supposez que ma fortune soit cinq fois plus grande que la vôtre. J'ai six enfants, et vous n'avez qu'une fille unique ; vous avez donc de l'avance sur moi. N'est-ce pas ainsi ?

— Il vous plaît de faire un tel calcul, balbutia M. Verboord. Vraiment, votre offre généreuse me confond ; je puis à peine croire que je ne rêve pas. Ah ! j'aime Félicité plus que ma vie, plus que ma fortune. Un pareil mariage pour elle dépasserait tous mes souhaits.

La conversation resta un instant interrompue. Tout à coup, M. Dorneval dit en se frottant les mains :

— Ah çà ! mon ami, puisque cette union entre nous ne vous sourit pas moins qu'à moi, je vous demande pourquoi nous tarderions tant à nous décider ? Si je dois conduire souvent mon fils chez vous, nous allons être dérangés dans nos habitudes, et nous perdrons un temps précieux. Alfred restera distrait et rêveur ; je crains qu'il n'embrouille mes affaires dans le bureau. D'ailleurs, pourquoi le laisser souffrir inutilement ? Ne vaudrait-il pas mieux fixer immédiatement le mariage ? Qu'en dites-vous ? Est-ce que vous y consentez ?

Verboord était ému, et il ne répondit que par des signes affirmatifs.

— Eh bien ! voici mes conditions, reprit Dorneval. Je donne à mon fils un intérêt dans ma maison pour une quote-part de cent mille francs et de plus un traitement annuel de six mille francs, comme premier commis dans mes bureaux. Vous donnerez également à votre fille un intérêt de cent mille francs. Si plus tard nos enfants veulent élever une maison de commerce à leur compte, nous mettrons chacun de notre côté le capital de leur dot à leur disposition. Acceptez-vous ces conditions ?

— Sans hésitation, avec bonheur ! répondit M. Verboord.

— J'ai encore trop besoin de mon fils pour ne pas désirer qu'il reste près de moi. Il est mon premier commis, et il me remplace pendant mon absence ; il deviendra mon associé. Félicité demeurera donc chez moi. Je ferai approprier tout l'arrière-corps de logis, et le ferai orner avec assez de luxe pour qu'il soit digne de la femme de mon

fils aîné. Soyez tranquille, Félicité sera aimée et fêtée ici comme une reine. Et puis, Verboord, cela nous donnera l'occasion de nous voir tous les jours et de devenir de bons amis... Est-ce décidé? Topez là! avant huit jours nous signerons le contrat.

M. Verboord prit vivement la main qu'on lui tendait :

— Merci, merci, dit-il. Ah! que ma bonne Félicité sera contente! Comme sa mère se réjouira d'une union si honorable pour son enfant!

Dorneval se leva et M. Verboord fit de même.

— Ainsi, demanda le premier, comme s'il se rappelait une circonstance oubliée, vous ne doutez pas que mademoiselle Félicité n'accepte avec joie la main de mon fils?

— Soyez tranquille. Elle parle avec tant d'enthousiasme de votre soirée, du plaisir qu'elle y a eu, et surtout de l'amabilité de votre fils, que, sur ma parole, j'avais déjà pensé qu'une subite affection s'était emparée des deux jeunes gens.

— Ah! tant mieux! Mon Alfred est un garçon qui semble né pour le bonheur : tout lui réussit, si vous ne vous trompez pas. Félicité est encore jeune...

— En effet, mais un mariage si favorable, si brillant! M. Alfred est un jeune homme beau, aimable, intelligent, et qui est déjà bien vu dans le commerce. Tout conspire donc ici pour nous faire regarder ce mariage comme une faveur particulière du sort. N'ayez aucune crainte, monsieur Dorneval, je connais ma fille. La chose se présentât-elle sous des conditions moins belles, il suffirait que je la désirasse pour la faire accepter par Félicité.

— Vous ne pourrez encore rien me dire à la Bourse; le temps vous manquera pour parler à votre fille.

— Peut-être. Je cours tout d'une haleine à la maison pour annoncer la joyeuse nouvelle.

— Dans tous les cas, Verboord, je vous verrai ce soir à la Philotaxe. Portez-vous bien. Jusqu'à l'heure de la Bourse ou jusqu'à ce soir!

Ils allèrent ensemble jusqu'à la porte de la maison, et se serrèrent encore une fois la main.

M. Verboord traversa en toute hâte le Grand-Marché et atteignit sa demeure en quelques minutes.

Dans la cage de l'escalier, il s'arrêta pensif, et, tandis qu'il essuyait la sueur de son front, il murmurait en lui-même :

— Calmons-nous. Une joie trop subite pourrait la rendre malade; il faut un peu de prudence.

A ces mots, il ouvrit la porte de la chambre, courut à Félicité et la serra sans mot dire contre son cœur, tandis qu'une larme brillait dans ses yeux. Il vint embrasser sa femme de la même façon; mais lui dit quelques paroles à l'oreille.

Madame Verboord recula et leva les mains au ciel. Sa figure rayonnait de bonheur. Ses lèvres remuaient, et elle semblait vouloir parler; mais, sur un signe de son mari, elle se contint.

Félicité, stupéfaite et émue de la joie de ses parents, courut à eux et s'écria :

— Pour l'amour du ciel, mon père, dites-moi ce qu'il y a. Vous paraissez si content, que le cœur me bat d'émotion.

Le négociant jeta un profond regard dans les yeux de sa fille.

— Ne puis-je pas savoir ce qui vous rend si heureux? demanda-t-elle avec une sorte de dépit.

— Tu peux et tu dois le savoir, répondit son père; mais il y a des affaires qui ne s'expliquent point par un seul mot.

Et, lui prenant la main, il poursuivit :

— Allons, mon enfant, soyons calmes. Assieds-toi là, à côté de moi; modère ta surprise et ta joie : tu vas tout savoir.

Il la conduisit près d'une chaise, s'assit devant elle; et, tout en gardant sa main dans les siennes, il dit d'un ton demi-sérieux, demi-comique :

— Sois sincère, Félicité, et réponds-moi sans crainte. A la soirée de M. Dorneval, il y avait beaucoup de jeunes gens qui t'ont dit mille galanteries et t'ont fait la cour. Une jeune fille, si distraite et si indifférente qu'elle puisse être, fait toujours une distinction entre ceux qui lui rendent hommage. Allons, dis : parmi les jeunes gens qui étaient à cette fête, quel est celui qui t'a semblé le plus aimable?

— Quelle question! bégaya la jeune fille embarrassée. Je n'ai pas pensé à cela, mon père.

— Je le crois; mais penses-y un peu.

Félicité se tut; elle ne comprenait pas l'intention de son père et le regarda avec un sourire de doute.

— Allons je t'aiderai, dit monsieur Verboord. Si je ne me trompe, il y avait entre autres, à cette fête, les fils de M. Daelmans, les frères Stevens, les jeunes MM. Van Tricht, Verlaet, Wens, Van Heurel, Richter et Williamps... Est-ce un de ceux-là qui t'a paru le plus aimable?

La jeune fille fit signe que non.

— Alors, c'est un autre; mais qui? Allons, réponds-moi sincèrement. Lequel t'a paru le plus élégant, le plus aimable, le plus distingué?

— Ah! mon père, puisque vous voulez connaître mon sentiment à ce sujet, dit la jeune fille en riant, je vous le dirai.

— Eh bien, qui est-ce?

— C'est Alfred Dorneval.

Un double cri de joie retentit dans la chambre.

— Ah! je le savais bien! s'écria le négociant en pressant la main de sa fille. Écoute maintenant, Félicité, tu vas tout savoir; mais reste calme, ne te laisse pas trop émouvoir. — Je viens de chez M. Dorneval, j'avais un grand service à lui demander; il me l'a accordé avec une bonne grâce sans pareille. Cette affaire terminée, il m'a parlé de toi et de son fils. Il paraît que M. Alfred, depuis qu'il t'a rencontré à cette fête, ne pense plus qu'à toi; tu lui as fait une telle impression, qu'il en perd la tête et qu'il menace de devenir malade.

—Pauvre jeune homme! dit en soupirant Félicité.

— Alfred a confié à son père la cause de son chagrin et lui a demandé la permission de se marier. Comprends-tu?

Les yeux de la jeune fille étincelaient d'un naïf orgueil; elle paraissait bien comprendre, mais elle hésitait dans sa croyance.

— De se marier? demanda-t-elle. Avec qui?

— Ah! ah! s'écria Verboord en riant, avec celle dont le charme l'a enchanté : avec toi, mon enfant.

— Ce bon Alfred! murmura la jeune fille touchée, sa vive amitié pour moi n'était donc pas feinte.

— Certainement non; depuis, elle s'est changée en un pur et profond sentiment d'amour. Son père, pour ne pas laisser longtemps le jeune homme plongé dans son chagrin, m'a demandé mon consentement à ton mariage. Et tu comprends bien que je n'ai pas hésité un instant. Félicité, mon enfant, dans un mois on te saluera du nom de « madame Dorneval »!

Et, transporté de joie, il la pressa contre son cœur, sa mère aussi l'embrassa en pleurant.

Quand les parents ravis rendirent à la jeune fille la liberté de ses mouvements, elle se laissa tomber sur une chaise sans mot dire. Elle était très émue et paraissait trembler; une étincelle de fierté brillait même dans son regard et un léger sourire entr'ouvrait ses lèvres.

Ses parents s'étaient assis à côté d'elle, et se mirent tour à tour à lui parler avec enthousiasme des avantages de ce mariage, sans lui donner le temps de parler.

— O ma chère Félicité, s'écria la mère, que tu seras heureuse! Tu porteras un nom honoré et respecté, et tu brilleras dans le monde parmi les plus riches et les plus notables de toute la ville. Quel honneur!

— Oui, interrompit le père, tu auras des diamants, une riche voiture, une maison royale; car M. Dorneval veut que vous demeuriez chez lui, du moins quelque temps.

— Ah! Félicité, ce sera toi désormais qui recevra le monde aux fêtes de M. Dorneval. Je te vois déjà régner dans ces magnifiques salons, dont tu vas devenir le plus bel ornement.

— Tu seras fêtée et adorée, non seulement par ton mari, mais aussi par ce bon et généreux M. Dorneval.

— Ta vie sera un délice éternel, ma chère Félicité; les fleurs du plaisir pousseront à tes pieds à chaque pas que tu feras.

— Ah! s'écria le négociant, et, dans mes vieux jours, je verrai ma fille à la tête d'une des plus puissantes maisons de commerce du pays.

Tandis qu'ils essayaient ainsi de faire partager leur joie à Félicité, la jeune fille était tombée peu à peu dans une profonde rêverie.

— Eh bien, mon enfant, tu ne dis rien? demanda la mère. Un pareil lot n'est-il pas digne d'envie.

— Trop beau! je n'ose pas y croire, murmura Félicité.

— Tu es aussi contente que nous; avoue-le franchement, dit M. Verboord en riant.

— Oui, oui, je suis contente, papa, répondit-elle avec hésitation; mais, mais...

— Quoi, mais? Tu m'étonnes!

— Mais déjà quitter ma mère... Je suis encore si jeune!..-

— N'est-ce que cela? Tu ne demeureras qu'à un pas d'ici. Nous serons ensemble tous les soirs; les deux ménages n'en formeront qu'un.

— Ne pense pas à cela, dit madame Verboord. Je me sens rajeunie de dix années à l'idée seule de cet heureux mariage.

— Songe un peu, Félicité : ton mari reçoit une dot de cent mille francs, je te donne aussi la même somme. En outre, M. Alfred jouit d'un traitement de six mille francs. Dès le premier jour de ton mariage, tu auras donc un revenu de seize mille francs au moins. Et comme les capitaux sont placés dans le commerce, je puis dire de vingt mille francs. Et, en outre, la jouissance libre d'une maison, de belles voitures et d'un château avec le plus beau parc que l'on puisse trouver. Ah! Félicité, te voilà devenue riche comme une petite reine.

La jeune fille sourit, pour ne pas attrister ses bons parents dans leur joie; mais elle resta visiblement pensive et distraite.

— Ce qui surtout doit te rendre heureuse, Félicité, dit son père d'un ton sérieux, c'est que ton mariage va me délivrer pour toujours de mes inquiétudes et de mes maux de nerfs. Car, une fois que le sort de mon enfant est assuré, je n'ai plus de raison d'avoir des soucis. Je me dépêcherai de faire bâtir à Brasschaet la maison de campagne, je pourrai y consacrer plus d'argent. Au lieu d'un château tu en auras deux. Je comprends ton émotion, le mariage est un événement important dans la vie d'une jeune fille, et je te laisserais bien le

temps de te calmer; mais il faut que je sorte à l'instant; l'heure de la Bourse est là. Allons, je puis dire à M. Dorneval que tu acceptes avec joie, n'est-ce pas?

Le négociant fut obligé de répéter sa question, car Félicité resta muette, comme si elle ne l'avait pas entendue. Elle répondit sans émotion apparente :

— Cher père, je ferai tout ce que vous désirez.

— Très bien! tu es une bonne fille, je le sais; mais à quoi penses-tu ainsi? On dirait qu'il te reste une arrière-pensée.

— Non, mon père, mais je me demandais ce que Raphaël dira de cette nouvelle subite? Il sera bien surpris, n'est-ce pas?

— Le bon garçon sera tout joyeux. Lui qui se réjouit au moindre bonheur qui m'arrive. Je parie que les larmes lui viendront aux yeux en apprenant ce brillant mariage. Tu le verras; je lui dirai en sortant que tu désires lui parler. Allons, à tantôt, je reviendrai peut-être avec le vieux M. Dorneval. — Dans tous les cas, veille à ce que le dîner soit présentable : on ne peut pas savoir...

Il était déjà sorti de la chambre, lorsqu'il prononça ces dernières paroles.

En entrant dans le vestibule, il fit signe à son premier commis; celui-ci, croyant que son patron l'appelait pour l'accompagner à la Bourse, vint à lui le chapeau à la main

M. Verboord s'avança silencieusement vers la porte d'un cabinet et l'ouvrit; mais, se croyant assez loin du bureau, il resta sur le seuil et dit à Raphaël à demi-voix :

— Raphaël, j'ai à vous annoncer quelque chose qui vous fera plaisir.

— Ah! monsieur, le café a-t-il encore monté?

— Non, non, je ne pense pas au café, mon ami. C'est une tout autre affaire... Félicité va se marier.

Un frisson nerveux parcourut le corps du jeune homme; mais, quoique sa physionomie exprimât un étonnement extraordinaire, quelque chose comme un espoir mystérieux semblait briller dans ses yeux.

— Mademoiselle Félicité va se marier? murmura-t-il.

— Un riche et brillant mariage! Son mari est jeune et beau; il appartient à une des plus importantes maisons de commerce de la ville. Son père possède des millions. Cela vous étonne, n'est-ce pas? Comme vous me regardez! Vous voudriez bien savoir qui va devenir mon gendre. Je n'ai pas le temps maintenant. Entrez au salon, Félicité vous attend; elle-même vous dira le nom de son futur mari. Oh! elle est bien contente.

En disant ces mots, il avait reculé de quelques pas. Lorsqu'il eut fini, il se retourna tout à fait et se dirigea en toute hâte vers la porte.

Raphaël resta immobile, comme s'il était frappé d'un coup de foudre. Il ne poussa pas le moindre soupir et l'expression de son visage ne changea même point pendant quelques instants; mais bientôt il revint à lui et il rentra tout effrayé dans le cabinet, en fermant machinalement la porte derrière lui.

Là il se laissa tomber sur une chaise et mit sa tête dans ses deux mains, comme s'il ne pouvait plus porter le poids de son cerveau.

A la fin pourtant, la clarté se fit dans son esprit, les battements de son cœur se ralentirent, il se leva et regarda dans l'espace d'un air égaré; puis il murmura en lui-même :

— Un riche et brillant mariage! Son mari appartient à l'une des principales maisons de la ville! Son père possède des millions! Et elle est bien contente. Elle-même veut m'annoncer le nom de son futur mari! Oh! je le craignais! Alfred Dorneval! Tous ces rêves séduisants, toutes ces douces émotions, tout cet espoir enchanteur, ce n'était que de la folie, de l'orgueil... de l'ingratitude peut-être! et son sourire, le regard de ses yeux, les paroles de son père, tout cela n'était que fausse illusion! Et moi, pauvre fou, j'ai cru que le sort me préparait un heureux avenir, tandis qu'il ne faisait que se moquer de ma ridicule présomption! Mon Dieu, si j'étais coupable, en effet, je suis cruellement puni. Mon cœur saigne, mon âme est déchirée par l'angoisse, le désespoir et la honte, tout est noir!... Mon avenir, un sombre précipice où je ne vois rien que des éclairs menaçants... Et elle, elle est contente!

Cette pensée cuisante le fit sauter debout pendant qu'il murmurait encore :

— Contente!... heureuse!... Mais si je rêvais? si mes yeux s'étaient tout à coup égarés?

Il se frotta un instant le front, puis murmura avec un profond découragement :

— Non, non l'orgueilleux serviteur qui ose lever ses regards jusque sur la fille de son maître, reçoit la récompense méritée de sa vanité. Je suis un commis, un misérable. Hélas! pourquoi l'ai-je oublié? Félicité, la femme d'Alfred Dorneval! Quelle joyeuse nouvelle! Ah! on se réjouit, on triomphe, toute la ville donne des fêtes, l'épousée est chargée de fleurs, les souhaits de bonheur retentissent à sa rencontre. Elle, elle nage dans un sentiment de béatitude infinie... Et moi, je languis de douleur, je meurs oublié, et je descends dans la tombe avec le secret de mon égarement et de mon amour téméraire.

Après un instant de silencieuse réflexion, il reprit d'un ton plus résigné :

— Mourir! mais tout n'est-il pas mort en moi? Que me font le commerce, la fortune, l'avenir? Pour qui ou pour quoi vivrais-je? Seul en ce monde sans espérance, sans courage, sans but... O mon Dieu! pourquoi ne m'avez-vous pas laissé au moins ma pauvre mère, afin que je puisse aimer et travailler pour quelqu'un!

Cette dernière pensée lui arracha des larmes.

Mais bientôt il poussa un cri d'angoisse.

— Ciel! s'écria-t-il avec effroi, des larmes sur mes joues! On m'attend, on peut venir m'appeler. Oh! non, ne trahissons pas notre coupable faiblesse. Ce serait une injure sanglante pour elle et pour son père. Il est mon bienfaiteur; je suis homme; cachons ce douloureux secret dans le repli le plus profond de notre âme torturée... Fuyons loin d'ici... On vient!

Il ouvrit la porte du cabinet et marcha sans se retourner jusque dans la rue; là, il tourna à droite et à gauche, comme quelqu'un qui cherche son chemin, puis il courut tout à coup dans une direction qui, s'il continuait à la suivre, devait le conduire aux remparts de la ville.

Il sentait un besoin absolu de solitude et d'espace; après avoir marché devant lui pendant quelques minutes, il tourna à droite dans la rue Sainte-Anne, et sortit rapidement par la porte Borgerhout.

Non loin du chemin de fer, il revint sur le boulevard, sans remarquer que, dans la direction de la station, il y avait un homme qui lui faisait des signes joyeux et courait après lui.

Cet homme le suivit sur le boulevard; et, lorsqu'il l'eut atteint, il se jeta à son cou avec des cris de joie.

— O mon cher Banks, s'écria-t-il, que je suis heureux de te rencontrer! ma mère a causé avec M. Spelt. Lucie devient ma femme, tout est décidé. Dans six semaines, la noce. Mille mercis, mon ami, de ton secours généreux. M. Spelt assure que tu es la cause de mon bonheur. Tu lui as dit tant de bien de moi! Mais que vois-je? Est-ce que je me trompe? As-tu du chagrin?

Il recula étonné.

— Tu es pâle, tes yeux semblent rouges. Tu as pleuré! Qu'est-ce que cela signifie?

— Ne me demande rien, dit Banks en soupirant, mon cœur est brisé, j'ai la mort dans l'âme; c'en est fait de moi.

— Mais parle donc clairement, Raphaël; tu me fais trembler d'inquiétude.

— Oh! je t'en prie, laisse-moi, je dois être seul, ou je deviens fou.

— Un terrible malheur a-t-il frappé ton maître?

Le commis secoua la tête.

— As-tu fait une mauvaise affaire, perdu ton héritage?

— Non, François.

— Ou perdu ta place chez M. Verboord? Non plus? Dis-moi donc pour l'amour de Dieu, ce qui te désespère ainsi, que je puisse te venir en aide ou du moins te consoler.

— Me consoler? Impossible. Le poignard qui m'a percé le cœur m'a blessé mortellement. Tout espoir est perdu.

— Mais pourtant la voix de ton ami...

— Il y a des secrets que l'homme emporte avec lui dans la tombe.

Le commis voyageur se tut un instant; un sourire presque imperceptible passa sur ses lèvres.

— Ah! je le soupçonnais! s'écria-t-il. En effet, ce sombre chagrin, ce profond désespoir! je connais par expérience ce mal douloureux. Mais, mon ami, faut-il croire que le bonheur est perdu parce qu'un nuage noir a paru dans le ciel? Cette maladie guérit au moindre rayon du soleil. Allons, verse ton chagrin dans mon cœur. Pourquoi me cacher ce que je sais depuis longtemps?... Félicité, n'est-ce pas?

— Elle va se marier, dit Raphaël en soupirant.

— O ciel! se marier? Avec qui?

— Avec Alfred Dorneval.

— Est-ce bien vrai? Le mariage est-il décidé?

— Irrévocablement.

Le commis voyageur pâlit; il prit le bras de Banks, et lui dit :

— Maintenant je comprends ton chagrin. Oh! c'est un terrible martyre d'être frappé ainsi d'une désillusion mortelle... Mais tu te trompes peut-être? Ce mariage n'est encore qu'un projet? La moindre circonstance peut en empêcher la réalisation? Alors tu aurais souffert inutilement cette douleur cruelle.

— Félicité est contente; elle envisage ce mariage avec bonheur, murmura le commis avec une amère ironie.

— Contente? Elle? Elle est jeune, naïve et pure. On ne trahit pas si subitement son premier amour.

— Ah! tais-toi, tu me déchires le cœur, dit le jeune homme. Je me suis trompé. L'orgueil m'avait aveuglé. Dans son doux sourire, dans sa poignée de main amicale, je croyais voir des témoignages de son affection; l'extrême bonté de ses parents pour moi me paraissait un encouragement. Hélas! elle ne se doutait même pas de mon espoir téméraire. Elle va se marier; ce mariage doit me faire mourir... Et son père vient me l'annoncer avec la conviction que cette nouvelle me transportera aussi de joie. Et elle, Félicité, elle veut elle-même me dire le nom de son futur, pour que je prenne part à sa joie et à son triomphe!

Pauvre fou! je rêvais d'amour, de bonheur, d'avenir; je voyais au loin s'ouvrir devant mes yeux un paradis... Et je me réveille, l'âme ulcérée, le désespoir dans le cœur et la tombe béante à mes pieds!...

François Walput conduisit son ami près d'un banc et le força de s'y asseoir.

— Allons, Raphaël, dit-il, tâche de te calmer un peu, et parlons en hommes raisonnables. Suppose qu'en effet ce mariage ait lieu; mais une blessure, quelque douloureuse qu'elle soit, se guérit peu à peu. Tu es jeune, tu te consoleras, et un temps viendra où tu ne penseras plus à ce coup du sort.

— Jamais! jamais! murmura Raphaël d'une voix rauque. Il n'y a plus de repos, plus d'espoir, plus de bonheur possible pour moi. C'est ma vie que l'on a brisée.

— Le désespoir donne de pareilles idées, Raphaël. Le temps, d'autres affections, les soucis du commerce guériront la maladie de ton âme.

— Il ne reste plus de place dans mon cœur pour un autre amour; le commerce m'est odieux. C'est pour elle que je voulais devenir riche, pour qu'elle ne regrettât jamais son amour pour moi, pour que je fusse à même de lui rendre ce qu'elle m'aurait sacrifié. Pour qui travaillerais-je maintenant? Pour moi? Dans quel but? je n'ai plus d'ambition, plus de courage. Tout le monde m'est devenu indifférent. Il ne me reste plus qu'à partir, et à aller languir et mourir loin d'elle.

— Comment! s'écria Walput, tu veux quitter Anvers? Quelle folie! Non, non, demain tu auras déjà trouvé quelques forces contre le désespoir et tu auras déjà surmonté cette fatale tentation.

— Sois raisonnable à ton tour, mon ami, dit Raphaël. Je verrais entrer M. Alfred Dorneval dans la maison de mon maître sans trembler d'effroi et peut-être de jalousie? Il me faudrait compter un à un les jours qui s'écouleront jusqu'à l'heure où il conduira Félicité à l'autel? Est-il possible que j'assiste jusqu'au bout aux préparatifs de mon malheur, et que j'attende qu'on se réjouisse autour de moi d'un événement qui me fera haïr la vie? N'est-ce pas que mon cœur saignerait mille fois? On ne peut cependant pas exiger cela d'un homme?

Walput hocha la tête avec découragement.

— Pauvre Banks! dit-il en soupirant, quelque raison que tu aies de te croire malheureux, tu juges l'affaire plus noire qu'elle ne l'est réellement. Si aujourd'hui tu restes sourd à toute consolation, demain tu envisageras ton état avec plus de clarté et de calme. Et quant à ton projet de quitter Anvers, je suis bien certain que tu ne l'exécuteras pas.

— Mais, quand je ne voudrais pas l'exécuter, j'y serais forcé, répliqua Raphaël. M. Verboord a agi généreusement avec moi; sa femme a consolé ma mère sur son lit de mort. Si un fol égarement m'a fait méconnaître le devoir de la reconnaissance, je n'oublie pas cependant ce que je dois à mes bienfaiteurs. Qui sait si, après son mariage, Alfred Dorneval ne viendra pas demeurer dans la maison de M. Verboord? Il serait donc mon maître et me donnerait des ordres? Et si je quitte ma place de commis avant cette époque, ne la rencontrerai-je pas tous les jours dans une riche voiture et à côté de celui qui m'a ravi la lumière de ma vie? Non, je pourrais révéler ce que j'ai osé espérer un jour. Ce serait une honte sanglante pour les âmes généreuses qui ont droit à ma reconnaissance.

Le commis voyageur regarda sa montre et dit avec douceur :

— La Bourse est déjà ouverte, je ne puis m'empêcher d'y aller. Viens avec moi, Raphaël; tu dois dîner et alors il sera temps d'aller à ton bureau.

— Je ne vais plus à mon bureau, répondit Banks.

— Comment! tu as renoncé à ta place?

— Non, mais c'est égal.

— Je ne puis cependant pas te laisser seul, dans une telle disposition d'esprit, Raphaël. Allons, sois homme. Viens avec moi en ville, je te conduirai à ta chambre, et après avoir passé par la Bourse, je reviendrai te chercher. Nous irons nous promener et nous causerons jusqu'à ce que ton désespoir soit un peu calmé. Je dirai à M. Verboord que tu as un grand mal de tête et que tu lui demandes la permission de rester chez toi. Ainsi du moins, ton absence n'étonnera personne aujourd'hui.

Le commis resta muet.

— Tu veux donc me faire manquer la Bourse? demanda Walput. Soit! M. Spelt, qui croit qu'il me rencontrera à la Bourse, le prendra comme il voudra, je ne te quitterai pas.

Raphaël se leva.

— Tout m'est égal, dit-il; il ne faut pas t'exposer pour moi à des désagréments. Allons, je te suis.

Ils tournèrent derrière un bosquet de lilas et se trouvèrent dans la grande allée. Le commis marchait la tête basse. Walput l'arrêta tout à coup et dit :

— Nous avons le temps, Raphaël; en moins d'un quart d'heure j'ai fini à la Bourse. Je suis dans une grande indignation et le sang me bout.

— Contre moi? demanda Banks avec surprise.

— Non, contre Félicité et ses parents. Leur conduite envers toi est blâmable et cruelle. Comment! on reçoit dans la famille un jeune homme beau et sensible comme toi; on le laisse causer librement avec une jeune fille; on fait naître comme à dessein les occasions de lui inspirer une espérance flatteuse? Et puis, parce qu'un richard offre sa main,

on sacrifie le malheureux à l'ambition et on lui brise le cœur sans la moindre pitié! Si j'étais à ta place, je me vengerais par un profond mépris.

Cette sortie de Walput n'était peut-être qu'une indignation feinte par laquelle il voulait éveiller dans le cœur ulcéré de son ami un sentiment de dépit et de colère, dans la conviction que c'était la meilleure arme contre son désespoir.

Raphaël le regarda avec un triste sourire et répondit :

— C'est encore une enfant naïve, François ; elle n'a jamais soupçonné que je ressentais pour elle ou que j'espérais d'elle autre chose que de l'amitié. La bonté de ses parents les a aveuglés. Ils n'ont pas remarqué ce qui se passait dans mon cœur. Contre qui me fâcherais-je? Qui est coupable? Qui a quelque chose à se reprocher, sinon moi seul?

François renouvela ses tentatives; mais Raphaël, absorbé dans de douloureuses pensées, ne semblait plus écouter et regardait la terre.

Pendant qu'ils se trouvaient dans l'allée solitaire, ils n'aperçurent pas une calèche découverte qui accourait au grand trot de deux chevaux anglais pur sang.

Comme ils n'entendaient pas le bruit des roues sur le sable uni, la personne qui conduisait la voiture leur cria de toutes ses forces de se garer.

Ils firent un saut de côté, et, pendant que la voiture passait comme un éclair en les enveloppant d'un nuage de poussière, ils entendirent le mot « maladroits! » prononcé par une voix railleuse.

— Alfred Dorneval! s'écria le commis voyageur avec colère.

— Oh! la prédiction! s'écria Raphaël en frissonnant. Tiens, voilà l'avenir, voilà ce qui m'arrivera, et elle, elle sera assise à côté de lui... Non, non, arrière! tout un monde entre elle et moi!

Walput prit la main de son ami et mumura :

— Allons, allons, malheureux ami. Il pourrait revenir : partons!

Et les deux jeunes gens disparurent dans un sentier, derrière un massif de lilas en fleurs.

V

Le lendemain, d'assez bonne heure, Félicité était debout près de la fenêtre de sa chambre, la tête penchée sur sa poitrine et le regard tourné vers la terre. Elle était plongée dans une rêverie profonde et resta pendant longtemps immobile comme une statue, sans que le moindre geste vînt trahir les émotions de son cœur.

Madame Verboord, qui était entrée depuis un instant dans la chambre, regarda la jeune fille en souriant et en hochant la tête, comme si elle savait la cause de la distraction de sa fille.

Elle s'approcha de la fenêtre en disant :

— Allons, mon enfant, tu ne peux pas...

Félicité tressaillit et se mit à trembler; mais elle reconnut sa mère et dit en soupirant, pendant qu'une légère rougeur colorait ses joues.

— O chère mère! c'est vous! Comme vous m'avez effrayée!

Sa mère la regarda cette fois avec étonnement.

— D'où te vient cette frayeur? demanda-t-elle. Que crains-tu donc, mon enfant?

— Je ne sais pas, ma mère, bégaya la jeune fille avec tristesse. J'étais absorbée dans mes pensées, votre voix m'a surprise, et j'ai eu peur comme si quelque mal me menaçait.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria madame Verboord en riant; on dirait que tu as du chagrin?

— Ah! maman, dit plaintivement Félicité, je suis fatiguée et émue; une inexplicable mélancolie pèse sur moi.

— Asseyons-nous, mon enfant; je t'aurai bientôt consolée... La nuit a été un peu fatigante, parce que tu n'as pas dormi, n'est-ce pas?

— J'ai rêvé, maman, rêvé continuellement.

— Sans doute, cela en vaut bien la peine. Tu as rêvé de ton heureux mariage. Tu as assisté en imagination aux préparatifs de la noce, essayé ta riche toilette et tes bijoux, et tu t'es peut-être vue toi-même avec ton fiancé au pied de l'autel.

— Oui, ma mère, soupira la jeune fille, je crois que j'ai rêvé de tout cela, que je vous ai vue, vous, mon père, M. Dorneval, et encore d'autres personnes : mais il ne m'en reste dans la mémoire qu'un souvenir vague et confus.

— Mon enfant, ce qui te rend un peu mélancolique ce matin, ce n'est que la fatigue. Je suis bien certaine que tes rêves étaient doux et agréables.

— Non, maman, je dois avoir pleuré et tremblé dans mes rêves; car je me suis réveillée pleine de crainte, et, maintenant encore, une inquiétude secrète, que je ne puis surmonter, me poursuit.

— Mais, enfin, qu'as-tu donc rêvé?

— Je n'en sais rien; des choses affreuses, sans doute. Il me semble pourtant qu'une voix mystérieuse a murmuré toute la nuit à mon oreille : « Renonce à ce mariage qui doit te rendre malheureuse. »

— Par exemple! quel enfantillage! s'écria madame Verboord. Dans tous les cas, tu sais qu'on doit toujours prendre les rêves dans le sens opposé? Donc, ceci veut dire positivement que tu seras très heureuse. Et qui pourrait en douter un moment?

— Ce qui se passe en moi, ma mère, est étrange



Ah çà ! s'écria M. Verboord, en se levant... (Page 44.)

et inexplicable. Ce mariage vous fait tant de plaisir, à vous et à mon père, qu'il ne saurait que m'être avantageux. Et cependant cette union m'effraye.

— Des idées de jeune fille, nous connaissons cela ! répliqua madame Verboord. Tiens, Félicité, avant mon mariage, j'avais eu pendant longtemps le loisir de connaître et d'apprécier à sa valeur le caractère de ton père. Il m'aimait et je lui portais une affection très vive. Mon désir le plus ardent était d'être unie à lui pour toujours. Eh bien, lorsque mon père m'annonça que j'allais me marier avec M. Verboord, je fus tellement surprise par cette nouvelle, que je me mis à trembler comme une feuille. J'allai me cacher dans ma chambre et je versai des larmes pendant toute la journée. J'étais heureuse ; pourtant j'avais peur et je pleurais. C'est la même chose pour toi.

Félicité soupira.

— C'est assez compréhensible, reprit madame Verboord. Une jeune fille vit à côté de sa mère dans une naïveté enfantine, aimante, joyeuse, insouciante et sans la moindre responsabilité. Elle sait bien que, pour la plupart de nous, le mariage est une nécessité de la vie, et elle soupire après l'époque où un mari de son choix viendra lui donner un nom et une position dans le monde. Mais, vienne le moment désiré, alors elle regarde avec anxiété tout ce qu'elle va quitter : sa naïve joie d'enfance, son indépendance virginale, la maison où fut son berceau, ses parents bien-aimés... D'ailleurs, l'inconnu de l'avenir l'effraye ; les nouveaux devoirs d'épouse et de mère qu'elle accepte, la vie avec une responsabilité personnelle et beaucoup d'autres réflexions de cette nature inquiètent son esprit. Mais, Félicité, il en est ainsi de tout le monde. Tout cela n'empêche pas que nous ne soyons heureuses et que nous remercions Dieu de sa bonté pour nous.

La jeune fille ne parut pas tout à fait convaincue.

— Ne me crois-tu pas? demanda madame Verboord. Attends un peu et tu verras!

— Ce que vous me dites est sans doute la vérité, répondit Félicité. Cependant, pour moi, ce n'est pas tout à fait la même chose. Vous, chère mère, vous aviez eu le temps de bien apprendre à connaître mon père, et vous désiriez depuis longtemps vous marier avec lui. Hier, j'étais encore une naïve enfant, qui n'avait jamais pensé à des choses aussi importantes. M. Dorneval est assurément un jeune homme aimable; mais je ne l'ai vu qu'une seule fois...

— C'est assez, puisque ce peu d'instants a fait naître dans vos cœurs une affection réciproque.

Félicité hocha négativement la tête.

— Quelles lubies sont-ce là? s'écria madame Verboord d'un ton de reproche. Pourquoi cacher que tu as été sensible aux preuves de l'amour timide d'Alfred?

— Je le croyais hier, maman, murmura Félicité.

— Et maintenant ?

— Maintenant, il me semble que je ne pourrai jamais l'aimer. Je ne sais pas d'où cela provient, mais, quand je pense à lui, mon cœur se serre.

Madame Verboord jeta sur sa fille un regard presque courroucé.

—O chère maman ! ne sois pas fâchée contre moi. Ce sont de folles idées, n'est-ce- pas? et j'ai certainement tort. Cela se passera. Mais puis-je implorer une faveur?

— Eh bien, parle.

— Me faut-il quitter si subitement ma mère chérie et mon bon père? Cette pénible séparation est sans doute la cause de ma tristesse et de ma crainte. Ah! je vous en supplie, maman, dites une bonne parole à mon père, pour que le mariage soit un peu retardé. Que ma prière ne vous fâche pas; seulement quelques mois, quelques semaines, si peu que ce soit, pour que je puisse m'habituer à l'idée de vous quitter!

Madame Verboord, touchée de ce témoignage d'amour filial, répondit avec douceur :

— Puisque tu le désires si ardemment, mon enfant, je veux bien conseiller à ton père de ne pas trop hâter le mariage. Cependant, il entendra parler de remise avec chagrin. Ne disait-il pas qu'il avait demandé et obtenu un grand service de M. Dorneval ? Et si le père d'Alfred insiste? Ton père ne voudrait ni n'oserait peut-être pas lui résister. Tu ne voudrais cependant pas faire de la peine à ton père, Félicité ?

— Non, maman.

— Et s'il insiste ?

— Alors je me soumettrai et je ferai ce qu'il désire.

— Sans te plaindre n'est-ce pas ?

— Sans me plaindre, maman; mais tâchez cependant d'obtenir un délai.

— Je ferai ce que je pourrai, mon enfant. Sois consolée maintenant et chasse les pensées qui t'inquiètent. Tiens, prends ta broderie, tu y trouveras une distraction.

— Maman, dit la jeune fille, quand je suis descendue, j'étais décidée à aller à l'église. Je sens le besoin de prier. Cela me calmera et me consolera.

— Va donc à l'église, Félicité. En effet, la prière est le seul moyen de rendre la paix aux cœurs agités.

La jeune fille jeta un châle sur ses épaules, prit son livre de prières, et se disposait à sortir, lorsqu'une pensée soudaine la retint.

— Maman, dit-elle, M. Banks est-il au bureau ?

— Je n'en sais rien, répondit madame Verboord. Les bureaux ne sont pas ouverts, il est encore trop tôt.

— Serait-il gravement malade, maman ?

— Non; une migraine ne signifie rien, le lendemain on n'en ressent plus rien. Si, par hasard, il ne venait pas au bureau, nous enverrions quelqu'un savoir comment il se porte.

— A tantôt, maman, dit Félicité en sortant d'un air rêveur.

Lorsqu'elle fut dans la rue tout près de la maison de M. Spelt, Lucie, prête à sortir, parut sur le seuil de la porte. La fille de l'épicier courut à son amie en souriant, et dit :

— O Félicité, que je suis aise de te rencontrer! Nous avons été ensemble au pensionnat et nous sommes toujours restées amies. Le bonheur qui m'arrive te réjouira donc aussi. Tu ne sais pas ! Je vais me marier avec Fançois Walput. Qu'en dis-tu ?

— Moi aussi, je vais me marier, répondit Félicité.

— Toi aussi, tu vas te marier ? Ah ! ah ! l'heureuse nouvelle ! Que ce bon Banks doit être content! Je suis sûr qu'il en est à moitié fou.

— Mon père dit qu'il est tellement surpris et joyeux, qu'il n'a pu dire un seul mot.

— C'est donc d'une douce émotion qu'il est tombé malade ?

— Tu sais qu'il était malade ? demanda Félicité étonnée. Mon père l'avait invité et il n'est pas venu. Il avait été pris d'une migraine subite et il a envoyé son ami, M. Walput, pour l'apprendre à mon père.

— Je sais tout cela, répondit la fille de l'épicier, et il s'en est fallu de peu que mon père ne se fâchât à cause de cela, d'une façon qui aurait

peut-être fait encore remettre mon mariage. On avait décidé que François Walput viendrait prendre le café chez nous avec sa mère. Mon père avait monté son meilleur et son plus vieux vin. A la Bourse, Walput s'approcha de lui en disant qu'il lui serait impossible de venir, parce que son ami Raphaël Banks était très malade et avait besoin de son aide.

— Ciel! Raphaël serait-il si gravement malade? s'écria Félicité effrayée.

— Non, c'est l'effet de l'émotion. Ne sois pas inquiète, mon amie. Ce sera passé aujourd'hui. — D'abord, mon père fut très fâché contre François, parce que notre petite fête devait être remise, cependant, comme il porte une estime particulière à M. Banks, il a tout pardonné et remis la fête à après-demain.

— Je ne comprends pas, murmura Félicité pensive, comment Raphaël peut être si ému.

— Dam ! un tel mariage ! Ah ! quand pendant des années on a aimé en secret, sans oser en rien dire, presque sans espoir, et qu'on entend tout à coup le père de celle qu'on aime, vous dire : « Soyez heureux, je vous donne la main de mon enfant unique. »

Félicité regarda la fille de l'épicier avec un grand étonnement. Elle se tut un moment, puis demanda :

— Mais, Lucie, de qui parles-tu ?

— Comment, de qui je parle ? Mais de M. Banks.

La pauvre jeune fille courba la tête pour ne pas montrer la rougeur qui colorait son front.

— Que signifie ceci ? s'écria Lucie étonnée.

— J'ai à peine vu une fois mon futur époux ! soupira Félicité.

— N'est-ce pas avec Raphaël que tu vas te marier ?

— Non, Lucie; c'est avec Alfred Dorneval, le fils du riche négociant du Grand-Marché.

— Est-ce que je rêve, ou suis-je éveillée? murmura Lucie en tressaillant de surprise. Alfred Dorneval? Oh ! maintenant, je comprends la maladie du pauvre Raphaël. Il en mourra certainement !

— Il en mourra? répéta Félicité. Non, non, Lucie, puisque mon mariage lui fait plaisir.

— Arrêtons-nous un peu ici, sur le marché, dit Lucie. Je suis tout étourdie, les oreilles me tintent. Alfred Dorneval ? Ce n'est pas possible !

Elle conduisit son amie vers le côté le plus solitaire du marché, et lui demanda d'une voix émue :

— Ce mariage est-il décidé, irrévocablement décidé?

— Oui.

— Comme tu dis cela tranquillement, Félicité !

— Mes parents croient que je serai heureuse. Que puis-je contre leur volonté ?

— Ainsi tu pourrais donner sans chagrin le coup de la mort à Raphaël ? Lui qui t'aimait si ardemment, qui ne voyait que toi, n'espérait qu'en toi, ne voulait vivre que pour toi ?

— Pour l'amour du ciel, Lucie, ne me dis pas ces choses-là! balbutia Félicité émue. Tu me fais frissonner. Que Raphaël ait de l'amitié pour moi et qu'il eût traversé le feu pour m'être agréable, je le sais bien... Mais ce que tu t'imagines? Non, tu te trompes assurément.

— Comment, est-il possible ? s'écria Lucie. Il faut donc te convaincre que Raphaël t'aime de toutes les forces de son âme? Tu ne l'as jamais remarqué? Tu ne l'aimes donc pas du tout, le malheureux jeune homme? Eh bien, écoute, je puis te donner une preuve. Mon père était tellement engoué de Raphaël, de son beau et noble visage, de son intelligence et de son air distingué, qu'il avait décidé de me marier avec M. Banks.— Cela t'étonne, n'est-ce pas? C'est pourtant ainsi. —Mon père a appelé Raphaël chez nous et lui a offert positivement ma main. Raphaël n'a pas de fortune, il a beaucoup de chance de devenir riche un jour, à ce que croit mon père et le tien aussi, Félicité ; mais pour cela il lui faut un premier capital. En acceptant ma main il obtenait largement ce capital. En outre, sans me flatter, je ne suis pas des plus laides. Ce mariage devait donc être pour lui un bonheur inattendu. Eh bien, il a refusé net.

— Il a refusé ! soupira Félicité d'un ton singulier.

— Oui, et sais-tu pourquoi? Il l'a dit à son ami François, qui, du reste, l'avait déjà deviné, parce qu'il portait au cœur un autre amour, un amour si profond qu'il lui ferait refuser toutes les richesses de la terre, pour ne pas y être infidèle. Qui pouvait-il aimer? Ses yeux ne te l'ont-ils pas dit cent fois. D'ailleurs, il n'y a pas à en douter, il l'a dit à François Walput.

Félicité était profondément émue. Elle ne pouvait en croire ses oreilles. Cette révélation ne la blessait pas cependant, car, tandis qu'elle était plongée dans ses pensées, un sourire imperceptible entr'ouvrait ses lèvres.

Lucie reprit avec compassion :

— Pauvre Banks, qui a fait si généreusement mon bonheur et celui de son ami Walput ! qu'est-ce qui lui est réservé désormais en ce monde ? Une vie de tristesse et de désespoir, sans doute une courte vie, car il languira et mourra de chagrin. Félicité, tu peux encore le sauver. Tes parents t'aiment tant ! Ils ne résisteraient pas à tes larmes et à tes supplications. Oh ! que ne puis-je le préserver de ce terrible coup et lui rendre ainsi le bien qu'il nous a fait avec tant de désintéres-

sement ! Tu ne parles pas, Félicité ! Ton cœur est donc impitoyable pour ses souffrances !

A ce moment, une vieille femme accourut de l'autre côté du marché et se jeta au cou de Lucie.

— Ah ! ah ! ma chère nièce, on va donc se marier avec celui qu'on avait choisi depuis si longtemps ? Je le connais; c'est un brave jeune homme, d'une famille honnête et d'une bonne réputation : ça suffit. Sa mère a été mon amie dans le temps. Ton père m'a fait savoir cela hier, et je suis arrivée par la première diligence. Viens avec moi à la maison ; j'ai tant de choses à te dire !

— Je viens, je viens, chère tante ! murmura Lucie avec embarras.

— Tiens, qu'a donc cette demoiselle ? s'écria la vieille dame étonnée. Si jeune et avoir déjà du chagrin.

Lucie prit sa tante par le bras et l'amena de l'autre côté du marché; elle se retourna encore une fois et vit que Félicité lui demandait le silence. Lucie la rassura par un signe et disparut avec sa tante.

La fille de M. Verboord continua sa route à pas chancelants et tout absorbée dans ses tristes réflexions. Elle ne savait que croire ; elle craignait d'ajouter foi à la révélation qu'on venait de lui faire ; mais la lumière descendit peu à peu dans son esprit ; et, lorsqu'elle entra dans l'église, elle sentit que ses larmes débordaient. La sainteté du lieu lui prêta cependant la force de surmonter les signes extérieurs de son émotion.

Elle s'agenouilla sur une chaise, ouvrit son livre de messe et s'efforça de prier.

Mais, quelque effort qu'elle fît pour élever ses pensées vers le ciel, elle ne pouvait s'empêcher de songer à ce que Lucie lui avait dit. De temps en temps le tintement de la sonnette à l'autel la tirait de ses rêveries, et alors elle essayait de suivre la prière du prêtre ; mais les paroles de son amie ne cessaient de résonner à son oreille.

Alors sa jeunesse, comme si elle était peinte sur une toile magique, passa lentement devant ses yeux. Elle se rappela avec une lucidité étrange tous les jours, tous les instants où Raphaël s'était trouvé en sa présence, ses moindres paroles, son plus léger sourire, le tremblement de sa voix et l'éclat de ses yeux. — C'était donc bien vrai ; le malheureux jeune homme l'avait caché, — et maintenant elle allait se marier ! La seule annonce de ce mariage l'avait rendu malade ! Il mourrait peut-être parce qu'il l'avait aimée.

La jeune fille frissonna et rassembla ses forces pour ne pas fondre en larmes. Ce qui l'effrayait plus encore, c'était une voix intérieure qui lui criait : « Et toi aussi, Félicité, tu l'aimes ! » mais elle étouffa cette voix, et elle s'efforça de se persuader que cette pensée était une illusion de son esprit agité. Mais la voix la poursuivait comme un mauvais rêve.

Enfin la jeune fille reconnut, avec un soupir d'angoisse, que la voix mystérieuse ne lui reprochait que la douloureuse vérité.

Les sons répétés de la sonnette annonçaient que le curé en était à la communion.

Félicité baissa la tête et se frappa trois fois la poitrine; mais, quoiqu'elle élevât ardemment et sincèrement son esprit vers Dieu, une figure humaine se mêla peu à peu à son adoration, et, lorsque le prêtre descendit de l'autel, elle suppliait le ciel d'avoir pitié du pauvre Raphaël et de le protéger.

Félicité se leva et quitta l'église. Dans la rue, elle marcha la tête baissée. Il lui semblait que le regard des passants la ferait rougir de honte ; elle craignait que chacun ne lût sur son visage la cause de son émotion. Tout l'effrayait : les maisons et les hommes. Pour elle, il n'y avait de consolation et de refuge que dans le cœur de sa bonne mère.

Mais elle ne trouva pas sa mère dans la salle à manger. Elle se laissa tomber sur une chaise, mit ses mains devant ses yeux et se mit à pleurer abondamment.

Elle resta longtemps ainsi à soulager son cœur de son angoisse, jusqu'à ce qu'une douce voix lui dit :

— Tu pleures, Félicité ?

La jeune fille attira sa mère contre son cœur, et dit en soupirant :

— Oh ! chère mère, aide-moi, console-moi ! Ta pauvre enfant est bien malheureuse !

— Malheureuse ? répéta madame Verboord, très étonnée du ton désespéré de Félicité. Tu as donc oublié ce que je te disais ce matin ? Cela se passera. Toutes les jeunes filles qui vont se marier sont ainsi émues et effrayées.

— Non, ma mère, ce n'est pas cela. Un secret, un pénible secret qu'on m'a révélé...

— Confie-moi ce secret si important.

Félicité ouvrit la bouche pour parler ; mais elle hésita et murmura quelque chose d'inintelligible.

— Eh bien, mon enfant, j'écoute, dit madame Verboord avec un sourire d'incrédulité.

— Je n'ose pas, ma mère ; voyez comme je tremble. Ah ! j'ai peur que vous ne me grondiez ; mais soyez certaine qu'avant aujourd'hui je n'en avais jamais rien su. Vous êtes si bonne pour moi !

— Mais explique-toi donc, Félicité ; ce que tu veux me dire est une énigme.

La jeune fille se tut encore un instant comme pour rassembler ses forces et son courage ; puis elle reprit d'une voix plus ferme.

— Je suis innocente ; vous êtes ma mère, et, si

je ne pouvais verser mon chagrin dans votre cœur compatissant, où chercherais-je des consolations? Ma mère, cela vous frappera de surprise, cela vous attristera peut-être aussi : Raphaël est tombé subitement malade; c'est parce que... parce que Raphaël... la douleur.., le chagrin...

— Eh bien, qu'y a-t-il? Raphaël?...

— Il m'aime, ma mère.

Madame Verboord éclata de rire; mais le regard suppliant et les mains levées de Félicité lui firent pitié.

— Allons, mon enfant, on t'a fait accroire cela pour se moquer de toi, murmura-t-elle avec calme.

— O maman, ne riez pas! dit Félicité d'un ton solennel. Par votre tendresse pour votre unique enfant, je vous en supplie, croyez-moi, c'est la vérité.

Madame Verboord, qui commençait à douter, pâlit de surprise. Elle prit la main de sa fille.

— On t'a trompée, Félicité. Parle, qui t'a dit cela?

— Lucie Spelt.

— Qu'est-ce que Lucie peut savoir de cela?

— Son père voulait lui faire épouser Raphaël, et Raphaël a refusé parce qu'il avait un autre amour au cœur, et il a avoué à son ami Walput que... c'est moi... qu'il aime.

— Quelles choses inouïes me contes-tu là? s'écria madame Verboord. Raphaël aurait donc perdu toute... Mais je ne puis ni ne veux le croire. Ce sont des contes de voisins.

— Et, lorsque mon père lui a dit hier que j'allais me marier, il est tombé tout à coup malade, si dangereusement malade que François Walput a dû veiller toute la journée près de son lit!

Il y eut quelques instants de silence. Madame Verboord se parlait à elle-même et semblait agitée par une profonde indignation. Elle se fit cependant violence pour se calmer, s'assit à côté de sa fille, et lui dit d'un ton sévère :

— Non, mon esprit refuse de croire à un tel égarement. Raphaël, que nous regardions comme un jeune homme dévoué et reconnaissant, dont l'esprit sérieux, dont la modestie, dont l'humilité respectueuse nous inspiraient une confiance sans bornes, Raphaël aurait oublié à tel point ce que nous avons fait pour lui! Non seulement il aurait osé lever les yeux jusqu'à la fille de son patron, mais encore il aurait parlé à d'autres personnes de sa folle espérance! Lui, nous outrager ainsi, nous qui ne lui avons fait que du bien! Cela ne se peut; avec un cœur comme le sien, on ne devient pas ingrat en un jour.

La jeune fille, les yeux remplis de larmes, implorait le pardon de Raphaël en murmurant d'une voix presque inintelligible :

— O maman, ne sois pas impitoyable pour lui!

Madame Verboord, comme s'il s'était opéré une réaction dans ses réflexions, hocha la tête avec un sourire et dit :

— Eh bien, supposons qu'on ne t'ait pas trompée. Quelle signification la folie de Raphaël peut-elle avoir pour toi, mon enfant? S'il s'est préparé lui-même une amère déception, c'est sa propre faute; nous ne devons pas nous en inquiéter. Tu te marieras; M. Banks quittera notre maison, et, avant peu de temps, il ne pensera même plus à son égarement, sinon pour regretter d'avoir ainsi oublié son devoir.

— Non, non, maman, sanglota la jeune fille en versant un torrent de larmes, le chagrin le rendra malade, le désespoir le tuera. Ah! cette pensée m'épouvante. Lui, le bon, le généreux jeune homme, il mourrait parce qu'il aurait eu trop d'amour pour moi? Quel avenir horrible! Je n'aurais plus jamais de repos sur la terre; son visage apparaîtrait dans mes rêves, je le verrais pâle, languissant et m'accusant d'être la cause de sa mort prématurée! Ma mère, ma mère, ne le faites pas mourir!

Madame Verboord allait se répandre en reproches; car il y avait dans les paroles de Félicité quelque chose qui avait blessé son cœur maternel. Les larmes amères et l'excessive angoisse de sa fille la touchaient néanmoins et retinrent son indignation. D'ailleurs, elle craignait de se tromper et voulait encore douter.

— O mon enfant! dit-elle. Dieu fasse que mon soupçon ne soit qu'une crainte vaine! Tu regrettes que M. Banks ait du chagrin au moment où tu vas devenir heureuse. Naturellement, jusqu'ici il s'est montré dévoué à tes parents et bienveillant, respectueux et serviable pour toi. Je comprends que ton cœur soit sensible à la douleur que tu crois que ton mariage lui causera. Mais, ma chère Félicité, ta compassion n'est que de l'amitié, n'est-ce pas!

La jeune fille rougit jusqu'aux oreilles et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Parle, parle, Félicité! s'écria madame Verboord avec angoisse. Ne me laisse pas dans ce doute pénible. Tu ne ressens pour M. Banks que de l'amitié, n'est-ce pas? S'il a oublié ce qu'il devait à ses bienfaiteurs, toi, du moins, tu n'as pas laissé pénétrer dans ton cœur un penchant secret? Allons, dis, parle franchement, je te l'ordonne!

— Ma mère, ma mère, pardonnez-moi! soupira la jeune fille en tremblant.

— Te pardonner? Pourquoi, ô ciel?

— Je crois que j'aime Raphaël...

— Non, non, ce n'est pas vrai? tu te trompes, c'est une illusion de tes sens!

— Je l'ai confessé à Dieu lui-même dans l'église, ma mère.

— C'est incroyable! et depuis quand mon enfant m'aurait-elle trompée ainsi?

— Trompée, ma mère! Félicité vous tromper? Ah! quel reproche cruel! Hier encore je ne savais pas ce que signifiait le mot amour, et je croyais n'aimer personne que vous ou mon père... Mais mon mariage, ce changement complet dans ma vie, mes rêves affreux de cette nuit, sa maladie, son désespoir, tout cela a fait briller dans mon esprit la fatale clarté.

Les dernières paroles de la jeune fille avaient calmé l'effroi et l'indignation de madame Verboord. Elle ne doutait pas de la vérité de l'explication de Félicité, car la naïve enfant n'avait jamais menti, et la révélation même était une preuve convaincante de sa sincérité. Après un instant de silence elle dit avec douceur à sa fille, qui n'avait pas cessé de pleurer :

— Félécité, mon enfant, chasse ces idées de ton esprit. Calme-toi, reviens à la raison, à la conscience de ton devoir. Pense à ton bon père. Qui sait si, nerveux comme il est, il n'en tombera pas malade de chagrin?

— Oh! je vous en supplie, ne lui dites pas, ma mère!

— Mais pourras-tu lui cacher l'émotion qui te fait verser des larmes au moment le plus heureux de sa vie?

— Mon père ne saura pas ce qui m'effraye; mais pour vous, ma mère, je ne pourrais pas avoir de secrets, fussé-je coupable.

— Je te remercie, Félicité, de ton affection pour moi. Ainsi je puis espérer que tu n'attristeras pas ton père; que par respect, par amour pour lui, tu surmonteras ta douleur, et que tu te montreras contente quand il parlera de ton mariage? Ah! si tu ne faisais pas cela, il en tomberait certainement malade.

— Vous avez promis, ma mère, de faire retarder ce mariage

— Oui, j'essayerai.

— Et je tâcherai de m'habituer peu à peu à l'idée de notre séparation.

— Et d'oublier ton erreur?

— Et d'oublier Raphaël! sanglota la jeune fille.

Un pas pesant se fit entendre dans le vestibule.

— Ciel! j'entends ton père! s'écria madame Verboord d'une voix étouffée. Il ne doit pas te voir aussi pâle et les yeux remplis de larmes. Viens dans ta chambre jusqu'à ce que ton émotion soit calmée.

Elle prit sa fille par le bras, et disparut avec elle par une porte latérale.

Pendant que madame Verboord était occupée à consoler et à encourager sa fille, le négociant était assis dans son cabinet devant une table chargée de livres et de papiers. Il avait aussi quatre ou cinq journaux devant lui. Il en avait un en main et tenait l'œil fixé avec attention sur l'avant-dernière page, où étaient indiqués le cours des marchandises et la cote des actions industrielles des principaux marchés de l'Europe.

Les nouvelles devaient être favorables, car il souriait et hochait la tête avec contentement.

Lorsqu'il fut au bout de la feuille qu'il lisait, il tira sa montre et murmura :

— Déjà dix heures! J'oublie que j'ai promis à M. Dorneval d'aller ce matin chez lui pour régler définitivement les conditions du contrat de mariage. Je dois encore m'habiller. Dépêchons-nous; il ne faut pas me faire attendre.

Comme il allait se lever, on frappa à la porte.

— Ah! mon cher Banks, s'écria-t-il, vous êtes guéri? J'en suis charmé; car si vous étiez resté souffrant, tandis qu'on était dans la joie ici, cela m'aurait fait beaucoup de peine... Mais vous êtes encore malade, très malade, mon pauvre Raphaël. Quelle pâleur! On dirait que vous avez maigri depuis hier. La fièvre, n'est-ce pas? Retournez chez vous, jusqu'à ce que votre indisposition soit guérie. Votre dévouement pour moi ne doit pas vous faire négliger votre santé.

Le visage du jeune homme portait, en effet, les signes que la fièvre laisse ordinairement après une violente attaque. Ses joues étaient creuses, son front ridé et ses yeux éteints. Mais il y avait dans son expression je ne sais quoi d'indéfinissable qui contrastait avec l'abattement répandu sur sa physionomie. Il tenait la tête levée, son regard était ferme et résolu; près de ses lèvres serrées se creusait le léger pli qui est un signe de résolution et de volonté.

— Allons, asseyez-vous, mon ami, je vais faire chercher une voiture pour vous ramener chez vous, dit M. Verboord.

— O monsieur, restez encore un instant avec moi! supplia le jeune homme. Ma maladie est passée; je me sens assez fort pour implorer une grâce de votre bonté. Quoique ma demande vous étonne, j'espère cependant que vous me l'accorderez.

— Tout ce qui me sera possible, Raphaël. Je veux vous donner un souvenir de mon estime, à l'occasion du brillant mariage de ma fille. Si vous aviez un service important à me demander, cela me serait très agréable. Parlez donc sans crainte. Que désirez-vous?

— Monsieur, répondit Banks, je viens vous supplier de m'accorder ma démission et d'accepter ma reconnaissance éternelle pour la générosité avec laquelle vous m'avez toujours traité.

Le négociant le regarda étonné.

— Je ne vous comprends pas, murmura-t-il. Nous avons décidé, n'est-ce pas, que vous quitteriez le bureau dans un mois ou six semaines, pour entreprendre le commerce à votre propre compte. Que signifie donc votre demande?

— Je vous en prie, monsieur, accordez-moi ma démission immédiate.

— Ainsi vous voulez me quitter aujourd'hui.

— Cet après-midi, monsieur, je veux vérifier les livres et les papiers au bureau et donner au second commis toutes les indications, de manière que mon absence n'entraîne pas le moindre inconvénient.

— Mais, mon pauvre Banks, s'écria M. Verboord, vous êtes plus malade que vous ne le croyez. Cette voix creuse, ce regard singulier... Vous avez besoin de repos, soyez-en sûr. Je ne puis vous retenir contre votre gré dans mes bureaux; vous êtes tout à fait libre, mais ne parlons pas de cela, retournez chez vous. Dès que vous serez rétabli, nous en parlerons avec calme.

— C'est impossible, monsieur, dit le jeune homme en arrêtant le négociant par un geste suppliant.

— Comment, impossible? reprit celui-ci. Je ne sais pas, Raphaël, mais votre langage solennel m'effraie! Qu'est-ce qui vous empêche de prendre le repos nécessaire avant de décider une affaire si importante?

— C'est, monsieur, que je suis venu pour vous dire adieu. J'entreprends un lointain voyage, et je ne suis pas certain de revoir encore mes bienfaiteurs.

— Vous quittez le pays?

— Et l'Europe.

— Tenez, Raphaël, croyez-moi, vous avez encore la fièvre, et vos sens sont encore un peu agités.

— Non, monsieur, vous vous trompez. Je ne suis pas malade, et il y a une clarté complète dans mon esprit. Je savais bien que cette nouvelle inattendue vous surprendrait; mais je ne pouvais pas quitter ma patrie sans vous dire adieu et vous remercier encore une fois de votre bonté.

— On peut partir toutes les semaines, presque tous les jours d'Anvers pour les quatre coins du monde. Votre impatience est au moins inexplicable. Dites, pourquoi êtes-vous si pressé, que quelques jours vous semblent un trop long retard?

— Une circonstance particulière, répondit Raphaël. Un bon ami, un condisciple que je voudrais bien accompagner, part avec moi. J'ai réfléchi toute la nuit à ce projet, et je suis fermement décidé à l'exécuter. Le commerce va trop lentement ici pour mon impatience. L'Amérique est la partie du monde où je veux tenter la fortune.

Quoiqu'il y eût dans la froide énergie du commis quelque chose d'affecté, le négociant commença à croire qu'il s'était trompé. Il prit le jeune homme par la main, le fit asseoir et lui dit :

— Maintenant, parlons avec calme de votre étrange résolution. Vous voulez donc aller en Amérique?

— Oui, monsieur.

— Pour y faire le commerce? Avez-vous bien réfléchi à toutes les suites possibles d'une pareille décision.

— J'y ai réfléchi et je les ai calculées.

— Non, ce n'est pas possible. Écoutez un instant, Raphaël. Savez-vous comment vont les choses en Amérique? Là, chacun a soif de faire vite, de faire immédiatement fortune. C'est une lutte ardente, sans repos, sans trêve, de chacun contre tous pour gagner de l'argent, et, dans ce torrent de gens avides, on emploie tous les moyens possibles pour triompher. On écrase ses concurrents, on trompe, on s'élève, on retombe, on fait vingt fois banqueroute, et, sans prendre garde aux victimes qui tombent, on continue sans pitié cette lutte aveugle. Vous avez dix mille francs. Avant que vous touchiez le sol d'Amérique, une bonne partie de ce petit capital aura disparu. Vous vous trouverez donc dans un pays étranger sans moyens d'entreprendre quelque chose de sérieux. Vous vous verrez immédiatement entouré de toutes gens qui, avec les offres de service les plus amicales, n'auront pour but que de devenir maîtres du peu d'argent que vous possédez. Votre cœur généreux et confiant vous exposera à la séduction et à la tromperie. Dans peu de temps probablement, vous vous verrez manquant de tout; et vous devrez implorer là-bas, loin de votre patrie et de vos amis, une place de commis dans quelque bureau, pour ne pas tomber dans la misère.

M. Verboord avait sans doute exagéré et assombri avec intention la peinture du commerce fiévreux des Américains, pour faire impression sur l'esprit du jeune homme. Quand il eut fini, il le regarda avec des yeux interrogateurs.

— J'ai pensé à tout cela, répondit Raphaël avec indifférence. Cette lutte, ce combat, c'est la vie que je désire. Ils ne tombent pas tous, ceux qui vont tenter le sort en Amérique. Il y en a aussi qui, en peu de temps, amassent de grandes richesses.

— Mais, combien n'en trouve-t-on pas qui reviennent en Europe sans un sou, désespérés, désenchantés et malades d'esprit et de corps? Le bonheur ne vous sourit-il pas assez en Belgique, que vous vou-

liez mettre la mer entre vous et votre chère patrie? Votre première affaire vous a rapporté un beau bénéfice; j'aurai plaisir à vous aider et à vous soutenir par mes actes et mes conseils, maintenant surtout que le mariage de Félicité me délivre de tout souci. Ah! mon ami, c'est une grande folie que de courir après une ombre, quand on a l'ojet de ses désirs sous la main. Tenez, je vous le dis, si vous exécutiez votre projet, j'en serais fort triste, je vous suivrais en imagination et je croirais que vous êtes malheureux. Non, non, restez à Anvers; je vous assure une prompte réussite. N'est-ce pas, vous renoncez à votre folle résolution?

Raphaël était profondément ému: cependant il se contint et dit :

— Monsieur, votre bonté est sans bornes; si je pouvais payer ma dette envers vous, je n'hésiterais pas un instant; mais je ne puis renoncer à mon voyage en Amérique. Recevez, je vous prie, mes adieux?

— Ah çà! s'écria M. Verboord, en se levant, je ne vous comprends plus du tout. Vous persistez, vous voulez partir malgré mon conseil. Nous verrons! Venez avec moi, vous allez bientôt parler autrement.

Et il entraîna le jeune homme par la main jusque dans le vestibule, et se dirigea vers une porte double.

Là, Raphaël résista un peu en murmurant:

— Ciel! monsieur, que voulez-vous faire?

— Ce que je veux faire? Vous conduire dans la salle à manger.

— Je vous en supplie, laissez-moi aller! s'écria le commis d'une voix étouffée.

— Bon, qu'est cela, maintenant? demanda M. Verboord très étonné. Voudriez-vous partir sans dire adieu à ma femme et à ma fille?

— Non, non, monsieur, ce n'est pas cela, balbutia Raphaël. Vous avez raison, monsieur. Ne faites pas attention à mon agitation. Je vous suis.

En disant ces mots, il tremblait de tous ses membres et était pâle comme un mort.

Un soupir de joie souleva sa poitrine, lorsqu'il vit que madame Verboord était seule.

— Où est Félicité? demanda M. Verboord.

— Elle est un peu indisposée, répondit madame Verboord, dont les yeux était fixés sur Raphaël. Elle avait un violent mal de tête, et elle est allée prendre du repos; mais ce n'est rien.

M. Verboord jeta un regard sur la pendule et dit :

— Il faut que je m'apprête pour aller chez M. Dorneval. Je suis en retard. — Voyez-vous M. Banks, Laurence, figurez-vous que l'envie lui a pris tout à coup de partir pour l'Amérique. Je le laisse avec vous pour que vous le fassiez renoncer à ce sot projet. Il est entêté pour la première fois de sa vie; mais s'il ose résister à vos conseils, appelez Félicité : Elle vaincra bientôt sa résistance. En descendant, je prierai notre jeune rêveur de faire un bout de chemin avec moi. A tantôt. Et vous, Raphaël, n'oubliez pas que nous sommes tous des bons amis, et que nous vous aimons bien sincèrement.

A ces mots, il sortit.

Madame Verboord avait d'abord jeté sur le jeune homme un regard sévère; mais la douleur qu'elle lisait écrite sur son visage la toucha et lui fit pitié. La nouvelle du projet de Raphaël de quitter immédiatement Anvers, la confirma dans l'idée qu'il était incapable d'oublier ses devoirs, de propos délibéré.

— C'est donc vrai que vous partez pour l'Amérique, monsieur? demanda-t-elle.

— C'est vrai, madame, répondit le jeune homme. Recevez les adieux respectueux de celui que vous avez si généreusement protégé. Le souvenir de votre bonté et de vos bienfaits restera dans ma mémoire jusqu'à mon dernier soupir. En quelque endroit que je me trouve, croyez-le, je prierai pour vous et je demanderai à Dieu qu'il vous accorde une longue et heureuse vie. Ah! je vous en supplie! n'essayez pas de changer ma résolution; je serais trop affecté de ne pouvoir suivre vos conseils.

— Vous craignez que je ne veuille vous retenir? demanda madame Verboord. Oh! non, au contraire; votre départ me prouve que je ne m'étais pas trompée sur vous. Votre résolution est louable, et je l'approuve.

Raphaël rougit et pâlit, il regarda en tremblant madame Verboord.

— Oui je sais que, sans vous en douter peut-être, vous avez laissé grandir dans votre cœur une espérance impossible. Je devrais, comme mère, vous accuser; mais puisque vous comprenez votre devoir et que vous vous sacrifiez généreusement pour le repos de ceux qui ont toujours désiré votre bien-être, je ne puis que vous plaindre. Allez, monsieur, cherchez dans un voyage lointain l'oubli de votre égarement. Nous penserons à vous avec pitié pour votre chagrin et reconnaissance pour votre dévouement.

Le jeune homme ému regardait le plancher et restait muet. Il tremblait visiblement.

Madame Verboord reprit d'un ton compatissant :

— Ne perdez pas courage, Raphaël, la fortune vous sourira sans doute dans l'industrieuse Amérique. Si cependant il arrivait que le sort vous fût défavorable, rappelez-vous toujours qu'il y a à Anvers des amis qui ne souhaitent que de vous voir heureux.

— Merci, merci! mon cœur vous bénit! murmura le jeune homme.

— Ce qui vous désole maintenant, continua



Vite, au secours, un médecin ! (Page 52.)

madame Verboord d'un ton plus amical, est un sentiment qu'on croit incurable, mais qui s'affaiblit bien vite et s'efface tout à fait avec le temps. Dans quelques mois, vous aurez même oublié que...

Raphaël, vaincu par une émotion soudaine, leva la tête et dit en soupirant, tandis que ses yeux lançaient des flammes :

— Oublier ? Oh ! non, non, jamais !... La tombe seule...

— Ne continuez pas, monsieur ! interrompit madame Verboord avec un geste impératif. Cette folie vous quittera. Cachez dans le plus profond de votre cœur un secret que vous ne pouvez révéler à personne ; que Verboord surtout ne soupçonne rien, cela lui ferait trop de peine.

Il y eut un nouveau silence.

— Et quand comptez-vous partir ? demanda-t-elle.

— Demain, après-demain, je ne sais pas, madame, répondit Raphaël. Dès que ce sera possible

— Demain, après-demain ? répéta-t-elle avec étonnement. Non, non, cela ne se peut. Cela détruirait peut-être l'effet de votre généreuse intention. Mon mari, vos amis, demanderaient pourquoi ils apprennent le même jour et votre départ inattendu et une autre nouvelle importante. Allons, Raphaël, montrez qu'il n'y a pas de sacrifice qui vous soit trop lourd pour nous garder d'un danger ou nous épargner un grand chagrin. Restez encore quelque temps, ne fût-ce que quelques semaines. Je vous en prie, ne refusez pas ! Le repos de mon mari, l'honneur d'une personne qui m'est plus chère que la vie, sont ici dans la balance. N'est-ce pas, vous retarderez votre voyage jusqu'à ce que vous puissiez partir sans éveiller le soupçon ?

— Je tâcherai de satisfaire à votre désir, madame, répondit Raphaël avec un soupir. Mais cela dépend d'autres circonstances : de ma force

ou de ma faiblesse. Que Dieu me donne le courage de résister à la puissance inexorable qui me domine !

— Voilà M. Verboord qui descend, dit madame Verboord. Par tout ce que nous avons pu faire pour vous, Raphaël, cachez-lui la cause de votre départ !

Le négociant entra en se frottant les mains et en souriant.

— Eh bien, nous avons triomphé, n'est-ce pas ?

— En partie, du moins, répondit madame Verboord.

— J'achèverai la tâche, Laurence. — Venez, mon garçon ; vous allez m'accompagner jusqu'au Grand-Marché. Je ferai valoir en route tant de raisons irréfutables, que vous ne saurez plus que dire. Nous restons à Anvers, mon cher Banks, au moins jusqu'après la noce. Pendant ce temps, il passe beaucoup d'eau dans l'Escaut et les idées des jeunes gens tournent du blanc au noir. Ah ! je vous apprendrai à quitter ainsi tout à coup votre patrie !

En disant ces mots, il conduisit le jeune homme jusqu'à la porte.

Madame Verboord s'était levée et l'avait suivi. Elle prit la main de Raphaël, la serra tendrement et dit :

— Courage, monsieur, courage ! et soyez inébranlable dans le sentiment du devoir.

— Merci, merci, que Dieu vous récompense, madame ! murmura Banks, les larmes aux yeux, en sortant derrière le négociant.

VI

— Comme tu as peu d'énergie, ma bonne Félicité, dit madame Verboord à sa fille, qui était assise près de la table, muette et rêveuse. Tâche donc d'effacer cette triste expression de ton visage. Tu as vu comme ton père était inquiet en rentrant hier au soir. Je tremblais de peur. S'il avait appris quelque chose, ou s'il avait conçu quelques soupçons ! Ton père va redescendre. S'il te trouve ainsi pensive, il voudra connaître la cause de ta mélancolie. Je t'en prie, mon enfant, ne lui donne pas de raisons de t'interroger.

— Ne craignez rien, ma mère, dit la jeune fille, je me sens forte.

— Fais-toi violence, mon enfant, pour que la paix du cœur te soit entièrement rendue. C'est bien nécessaire, puisque M. Dorneval et son fils Alfred viennent dîner aujourd'hui avec nous. Si tu ne te maîtrises pas, comment pourras-tu recevoir convenablement ton futur ? Je comprends que cette première visite de M. Alfred t'effraye un peu. Dans des circonstances ordinaires, elle te troublerait aussi ; mais je t'en supplie, Félicité, n'oublie pas que le repos et le bonheur de ton père peuvent dépendre de ton courage.

— Soyez sans inquiétude, maman, si la nuit m'a assombri l'esprit, ce nuage aura disparu avant midi ; et j'aurai tout à fait surmonté l'angoisse qui remplit mon cœur.

— Comment ! que signifient ces paroles ? s'écria madame Verboord d'un ton de reproche. Ton cœur est rempli d'angoisse ? Ah ! Félicité, est-ce ainsi que tu te soumets au devoir ? Malgré tes bonnes promesses, tu te laisses encore dominer par ton fatal sentiment.

— Ce n'est pas cela, maman, dit Félicité en soupirant. Ce qui m'agite n'est que la compassion. Pauvre Raphaël, il est malade !

— Mais non, mon enfant, ton imagination crée des fantômes. Tu te tourmentes inutilement. Raphaël a compris qu'il s'était laissé tromper par une coupable espérance, et il a pris une courageuse et sage résolution. Dans quinze jours, il partira pour l'Amérique. Que sa soumission au devoir te soit un exemple, Félicité. Il a trouvé consolation et force dans la résignation.

— Hélas ! mon père lui a fait hier, sans le savoir, une blessure mortelle.

— Tu auras rêvé cela, Félicité.

— Maman, rappelez-vous les paroles que papa nous a dites hier au soir à son retour. Ne racontait-il pas qu'il avait annoncé à Raphaël la visite de M. Dorneval ? Mon père n'a-t-il pas dit à Raphaël qu'il avait eu un instant l'intention de l'inviter à dîner, mais que cela n'était pas convenable maintenant ?

— Eh bien n'est-ce pas naturel ? interrompit madame Verboord.

— Une telle humiliation ! soupira Félicité.

— Humiliation ? Pas du tout. L'affaire qui doit être traitée ici rend la présence d'autres personnes tout à fait impossible.

Une expression douloureuse, un pli pareil à un léger sourire ironique comprima les lèvres de la jeune fille.

— Mon père a dit, reprit-elle, qu'il le ferait appeler sous un prétexte quelconque au dessert, pour vider un verre de vin à mon heureux mariage. Croyez-vous, ma mère, que le cœur fier et sensible de Raphaël ne soit pas brisé ? Lui, en présence de M. Alfred, admis au dessert comme un domestique, pour boire à sa propre humiliation... peut-être à sa mort prochaine ?

— Mais il ne viendra pas.

— Non, maman, il ne viendra pas ; mais il a reçu le coup cruel, et son cœur saigne affreusement.

— Félicité, Félicité, tu avais promis de ne plus

penser à lui. Te voilà encore plus faible qu'hier.

La jeune fille courba la tête.

— Chère mère, vous vous trompez murmura-t-elle. Je l'oublierai. Je serais déjà assez forte pour dominer le sentiment, qu'avec trop de raison vous nommez un penchant fatal; mais la compassion ramène malgré moi son image devant mes yeux.

Madame Verboord hocha la tête avec chagrin. Elle regarda sa fille sans mot dire; puis elle reprit au bout d'un instant :

— Ma pauvre Félicité, tu souffres, n'est-ce pas! Ah! je comprends ton chagrin, mon enfant. Combats tes émotions, lutte contre tes pensées, que la conscience du devoir te soit une arme contre l'emportement de ton cœur. Oh! étouffe un sentiment qui répandrait un deuil éternel sur ta vie, qui te rendrait malheureuse, toi, ton père, ta mère et ton mari! Non, non, tu ne peux accepter le lien sacré du mariage avant d'avoir triomphé de ta faiblesse. Je demanderai un délai et je l'obtiendrai, par quelque moyen que ce soit. Mais aujourd'hui, Félicité, aujourd'hui tu dois rassembler toutes tes forces?

— Soyez tranquille, maman, vous serez contente de moi, répondit la jeune fille avec résolution.

— Eh bien, montre que tu veux et que tu sais remplir ta promesse. J'entends descendre ton père. Qu'il ne remarque pas ta tristesse.

M. Verboord entra. On lisait l'inquiétude et le souci sur sa physionomie. Sa femme lui souhaita le bonjour. Félicité le salua à voix basse et tâcha de sourire.

Mais le négociant vit sans doute qu'il y avait quelque chose de contraint dons ces témoignages de leur affection. Il cacha sa propre inquiétude, et dit d'un ton léger et sans s'asseoir :

— Je ne sais, mais vous êtes toutes deux incompréhensibles. Toi ma fille, tu vas saluer aujourd'hui comme fiancé l'homme qui doit te donner dans le monde une position brillante avec un nom honoré. Vous, Laurence, vous pourrez serrer dans vos bras celui à qui vous confiez le bonheur de votre fille, avec la certitude qui lui rendra la vie douce et enviable. Et vous voilà toutes les deux muettes et pensives, comme s'il allait se passer quelque chose de désagréable.

— Mais vous vous trompez, Verboord. Nous sommes contentes et satisfaites.

— Vous devriez être folles de joie, continua M. Verboord. Prenez-moi pour modèle. Il y a de mauvaises nouvelles du café. Dans une autre circonstance, cela m'effrayerait et me causerait du chagrin. Aujourd'hui cela ne m'émeut guère. Un brillant mariage, Félicité, est un si heureux événement, qu'il me fortifie contre tout souci, Je comprends bien qu'une jeune fille, dans un cas pareil, cache la joie qui l'agite. Soit, mon enfant; mais il faut néanmoins te montrer gaie et aimable, surtout envers le père de ton fiancé. Tu souris? Allons, allons, cela ira; tu as de l'intelligence et tu es charmante quand tu le veux. Pour vous, Laurence, je n'ai pas besoin de vous dire que, comme mère de la fiancée, vous êtes responsable du repas. Je ne doute pas que vos ordres ne soient déjà donnés.

— Ne vous inquiétez pas de cela, répondit-elle. Ayez pleine confiance en moi; vous serez satisfait.

Le négociant entra dans son cabinet où il s'assit devant une table. Il ouvrit un journal et se mit à lire l'avant-dernière page. Bientôt il tomba dans une profonde réflexion. Sa physionomie était sombre et ses lèvres étaient serrées; par moments un soupir soulevait sa poitrine. Peu à peu cependant sa figure s'éclaira et il murmura avec un sourire :

— Oui, tout semble présager que la baisse du café va recommencer; mais pourquoi m'effrayer? Puisque M. Dorneval me promet son crédit, je ne dois pas me soucier du paiement des effets. D'ailleurs, dès que les fonds arriveront de Charleston, je suis au-dessus de mes affaires. Maintenant que le sort de mon enfant est assuré, j'aurais bien tort de me laisser attrister par la crainte de quelque perte.

Il reprit sa lecture; mais, comme la première fois, il laissa retomber bientôt son journal et s'enfonça de nouveau dans ses pensées.

— Ce sont de mauvaises prédictions qui se trouvent dans la correspondance de Londres, murmura-t-il. Si elles se réalisaient, je perdrais une partie de ma fortune.

Il hocha anxieusement la tête.

— La baisse n'est pas encore très forte, reprit-il après un instant de silence. Je ferais peut-être mieux de vendre mon café. Certes, ce serait une affaire très désavantageuse ; mais je serais assuré contre une plus grande perte, mais cette inquiétude me quitterait... Sacrifier tant d'argent! Peut-être le cours reviendra-t-il à la hausse demain. Une dépêche d'Amsterdam le prédit... Mais toutes les autres annoncent une nouvelle baisse. Que faire! Et je n'ai pas le temps d'hésiter. Si le cours est encore stable ce matin, je dois saisir le moment, car à la Bourse il peut survenir des changements subits. Il faut se décider immédiatement.

Il se leva et sonna. Un commis parut à la porte du cabinet.

— Dites à M. Banks qu'il vienne.

— M. Banks n'est pas encore au bureau, répondit le commis.

— Il m'avait pourtant promis d'être ici à neuf heures, murmura Verboord mécontent. Soit; il va venir tout de suite, sans doute... Henri, allez immédiatement à la poste chercher mes lettres, vous

m'obligeriez de vous dépêcher. Dites au bureau que je veux voir Banks dès qu'il viendra.

— Dans un instant je suis de retour, monsieur, répondit le commis.

Le négociant reprit encore le journal et se mit pour la troisième fois à lire les nouvelles du cours du café sur les différents marchés. Il hochait la tête et regardait de temps en temps vers la porte avec impatience.

Enfin le commis rentra et tendit à son patron tout un paquet de lettres et de journaux.

— Et M. Banks?

— Il n'est pas encore arrivé,

— C'est bien, Henri. Vous lui direz que je désire lui parler immédiatement.

Le commis sortit.

Dans son impatience de connaître les nouvelles qu'apportaient les journaux étrangers, M. Verboord jeta les lettres sur la table, et il allait ouvrir un journal anglais, quand son regard fut tout à coup attiré par la forme extraordinaire et les timbres d'une lettre.

— Ah! d'Amérique, de Charleston! s'écria-t-il avec une joyeuse surprise.

Et il ouvrit vivement la lettre.

Mais à peine eut-il lu les premières lignes que sa main se mit à trembler et qu'il pâlit, tandis qu'un cri sourd s'échappait de sa poitrine.

— O ciel! qu'est cela? soupira-t-il. Non, ce n'est pas possible! Une pareille nouvelle! La maison Ortado impuissante à remplir ses engagements!

M. Verboord se leva et se mit à arpenter son cabinet avec tous les signes de la plus vive agitation.

Enfin il se laissa retomber sur une chaise et dit en regardant la lettre:

— Mais pourquoi cette crainte mal fondée? Oh! les nerfs! Que ne puis-je rester maître de moi? La maison Ortado est solide et puissante. Des circonstances particulières l'obligent à me demander un délai. Dans un mois elle sera en état de faire honneur à tous ses engagements. La vente des cotons envoyés allait très lentement, contre toute attente; mais elle commence à devenir meilleure. Quelques banqueroutes dans les États-Unis ont mis la maison Ortado dans un embarras passager. Qu'y a-t-il là de si désespéré? L'aide de M. Dorneval me donne le moyen d'attendre. Certes, ce n'est pas une bonne nouvelle; mais je m'effraye à tort, je ne perdrai probablement pas un florin avec la maison Ortado.

Le négociant réfléchit ainsi jusqu'à ce que sa frayeur eût fait place à d'autres pensées. Il prit alors un journal anglais et jeta les yeux sur les nouvelles du commerce.

Tout son corps fut pris d'un tremblement nerveux et il redevint pâle.

— La baisse du café fait des progrès à Londres! murmura-t-il d'une voix sourde. Le malheur me menace donc de tous côtés? O mon Dieu, c'est à en devenir fou!... Tête folle! je meurs d'effroi comme si des malheurs irréparables étaient venus fondre sur moi. La nouvelle baisse n'atteint que 2 p. 100..., mais elle ne s'arrêtera pas là! Ah! il faut prendre une décision, maintenant qu'il est encore temps. Banks!... Où est-il donc?

Et, poussé par son impatience, il sortit du cabinet et jeta un coup d'œil dans le bureau.

— Il n'est pas encore là! murmura-t-il avec une expression de dépit.

Le négociant se dirigea de nouveau vers le cabinet; lorsqu'il fut près de la porte, il se retourna et marcha vers la salle à manger, où étaient sa femme et sa fille.

Au milieu de la chambre il s'arrêta et se frappa le front avec étonnement, en murmurant d'un ton mécontent:

— Que viens-je faire ici? Toutes ces inquiétudes égarent mon esprit.

Sa femme et Félicité avaient remarqué combien sa physionomie était agitée. Elles s'élancèrent toutes deux vers lui; sa fille lui jeta les bras autour du cou et s'écria:

— Mon pauvre père, que vous est-il arrivé? pourquoi êtes-vous si affligé? Pour moi, n'est-ce pas? Par amour pour votre enfant? Oh! calmez-vous, vous vous rendrez malade! Que le souci de mon avenir n'abrège pas votre vie; votre santé, mon bon père, vaut plus pour moi que tous les trésors de la terre.

Madame Verboord, de son côté, tâcha de consoler son mari par de douces paroles et de lui donner de la force contre le malheur inconnu qui devait l'avoir frappé; car il y avait dans le profond abattement de son mari je ne sais quoi d'extraordinaire qui l'effrayait.

M. Verboord vit avec douleur qu'il ne pouvait échapper à une explication. Il se laissa tomber sur une chaise, se fit violence pour donner du calme à sa voix, et répondit:

— Vous vous trompez toutes deux. Je suis fatigué de réfléchir et de calculer. La vie d'un négociant n'est que souci et crainte. Les autres ont des moments de tranquillité et de repos; mais nous, pendant que la fortune nous sourit d'un côté, nous ne pouvons pas savoir si de l'autre elle ne prépare pas un coup qui doit nous frapper cruellement. Est-ce donc étonnant si quelquefois, en apprenant des nouvelles défavorable si je suis plus inquiet que d'habitude?

Cette explication, au lieu de tranquilliser sa femme et sa fille, augmenta leur anxiété. Les yeux de Félicité versaient des larmes silencieuses.

— Ah! vous nous cachez la cause de votre dou-

leur, soupira madame Verboord. Il y a donc des nouvelles défavorables? Elles doivent être bien graves pour vous frapper ainsi d'effroi!

— Mais non, Laurence, répliqua le négociant : ma physionomie vous trompe, c'est une suite de l'agitation de mes nerfs. Puisque vous voulez absolument savoir ce qui est arrivé, je vous le dirai, quoique ces affaires ne soient pas de nature à être confiées à des femmes. Mon correspondant de Charleston, qui devait me faire un envoi d'argent considérable, me demande un sursis d'un mois. Cela m'aurait mis dans le plus grand embarras, si M. Dornival ne m'avait pas promis son aide; car, dans le courant de la semaine prochaine, j'ai de très gros effets à payer. Mais je puis attendre un mois, même plus longtemps; qu'une maison de commerce demande un sursis, c'est une chose qui est bien de nature à donner des inquiétudes; mais, pour le moment, je n'ai rien à craindre.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria Félicité.

— Est-ce tout? demanda madame Verboord d'un ton de doute.

— Encore autre chose qui me rend pensif, en effet, Laurence, répondit le négociant. C'est assez pénible pour en être ému. Il est survenu une perturbation dans le prix du café. Je suis menacé d'une grande perte.

La jeune fille poussa un soupir.

— Calme-toi, mon enfant, dit-il; dans d'autres circonstances le mal serait certainement grand, mais maintenant je suis en état de le supporter sans grande peine. Ton heureux mariage me fortifie contre toutes les adversités. M. Dorneval met sa gigantesque fortune et son crédit immense à mon service. Aussi, Félicité, je t'en prie, sois très aimable au dîner, qu'un sentiment de reconnaissance te pousse à montrer au vieux M. Dorneval que nous savons apprécier sa générosité à sa juste valeur.

La jeune fille promit à son père qu'elle ne négligerait rien pour le satisfaire.

M. Verboord était retombé peu à peu dans ses pensées.

Sa femme lui prit la main.

— Allons, Verboord, dussions-nous être frappés de quelque perte, ce n'est pas une raison pour se rendre malheureux par une perpétuelle inquiétude. Ce ne sera pas grave, et, quoi qu'il en soit il nous restera assez de temps pour faire honneur à notre position. Gagner, perdre, puis regagner, n'est-ce pas la chance du commerce?... Vous restez muet, mon ami? A quoi pensez-vous donc?

— A quoi je pense? murmura-t-il en relevant la tête. Je calcule et je me demande s'il ne serait pas prudent de vendre mon café ce matin même. La baisse semble vouloir continuer. C'est une décision difficile, et je ne sais vraiment que faire. Et M. Banks ne vient pas! Je ne sais, Laurence, mais il me semble que Raphaël commence à perdre de son activité. Il m'avait bien formellement promis d'être ici à neuf heures. Si quelque chose l'empêchait de tenir parole, il devait m'en avertir, ne fût-ce que par convenance. Et je dois et veux lui parler!

A ces mots, il tira le cordon de la sonnette.

— Thérèse, allez au bureau, ordonna-t-il à la servante qui ouvrit la porte. Dites à M. Henri qu'il se rende immédiatement chez M. Banks et lui fasse savoir que je l'attends avec impatience.

— C'est bien, monsieur, répondit la servante en tendant une lettre à son maître. M. Walput, le commis voyageur, m'a donné cela avec prière de vous le remettre en main propre?

M. Verboord regarda l'adresse de la lettre et l'ouvrit en disant avec surprise :

— De M. Banks? Que signifie ceci?

Ces mots avaient produit un effet différent sur les deux femmes.

La mère s'était levée avec anxiété. Sur la physionomie de Félicité s'était montré un sourire qu'elle avait réprimé aussitôt.

Tout à coup, M. Verboord frappa si violemment du pied, que le plancher en fut ébranlé; des paroles de colère et des accusations confuses contre Raphaël lui échappèrent.

— C'est inouï! Obligez donc un jeune homme, faites-lui du bien, aimez-le, occupez-vous de son avenir comme si c'était votre fils : à la fin, vous êtes récompensé par la plus cruelle indifférence.

— O ciel! que contient cette lettre? s'écria madame Verboord effrayée.

— Ce qu'elle contient? De belles choses en effet : écoutez, Laurence. Vous verrez que Banks, comme beaucoup d'autres, n'était dévoué qu'en apparence. Sa lettre est non seulement un oubli de ses devoirs envers moi; mais elle est, en outre, grossière et impolie par sa brièveté.

Et il lut les lignes suivantes en tremblant de colère :

« Monsieur,

» La force me manque pour remplir ma promesse. La fatalité et l'inexorable devoir me dominent. Ne m'accusez pas d'ingratitude; mon âme vous portera reconnaissance éternelle. Pardon pour un malheureux. Que Dieu vous protège! Adieu! »

— Eh bien! eh bien! que dites-vous d'un tel égarement? « Je pars! Adieu! » voilà tout. Oh! être récompensé ainsi pour sa bonté! Mais il est peut-être encore temps.

Il rappela sa servante.

— Walput est-il encore au bureau?

— Je crois que oui, monsieur.

— Allez et dites-lui que je le prie de venir ici ; je veux lui parler.

Un instant après, François Walput entra dans la chambre. Il se doutait probablement de ce que M. Verboord désirait savoir de lui, car son visage resta froid et sérieux.

— Qui vous a donné cette lettre, monsieur Walput? demanda Verboord, qui ne pouvait contenir sa colère et son impatience.

— Mon ami Raphaël Banks, répondit le commis voyageur.

— Où vous a-t-il donné cette lettre?

— Chez lui, cette nuit.

— Cette nuit? s'écria le négociant. Vous étiez donc avec lui cette nuit?

— Oui, monsieur.

— Et il veut réellement partir?

— Il est parti. Ce matin, à l'aube du jour, je l'ai accompagné au paquebot anglais. Il est depuis longtemps en mer...

M. Verboord se mordit les lèvres de rage.

— Comme vous êtes resté toute la nuit avec votre ami Raphaël Banks, vous connaissez sans doute la cause de son départ insensé?

— Je la connais, monsieur.

— Eh bien, dites-la moi, je vous en prie.

François Walput courba la tête et resta muet. Ce silence exaspéra Verboord.

— Vous direz ce que vous savez! s'écria-t-il. Je vous l'ordonne!... Vous refusez? N'attachez-vous donc aucun prix à mon estime, à ma bienveillance?

— Veuillez vous calmer, monsieur, dit le voyageur avec la même froideur. La cause du départ de Raphaël est un secret que personne ne sait ni ne saura jamais, que lui et moi. Épargnez-moi le chagrin de vous désobéir. Aucune puissance de la terre ne me ferait révéler ce que mon ami m'a confié.

— Allez, monsieur! s'écria le négociant tout hors de lui. Votre ami est un ingrat, qui, pour suivre de folles idées, oublie le bien qu'on lui a fait!

Le commis voyageur se tourna vers la porte et dit d'une voix dure avant de quitter la chambre :

— Mon ami est un homme généreux ; et ceux qui l'accusent si cruellement devraient bien lui être reconnaissants de ce qu'il a eu le courage de sacrifier son avenir et son bonheur à son devoir.

M. Verboord voulut demander au commis voyageur la signification de ces paroles ; mais le jeune homme se hâta de sortir et ne parut pas entendre qu'on le rappelait.

Félicité, dominée par un sentiment qu'elle ne pouvait surmonter, avait appuyé sa tête sur la table et cachait ainsi les larmes qui coulaient de ses yeux. Sa mère, qui, pendant cette conversation, avait tremblé de crainte, respirait plus librement maintenant que son mari avait échappé au coup de la révélation.

Le négociant frappait du pied le plancher et grommelait des reproches contre Raphaël et contre son ami Walput. Sa colère était grande.

— Mais comprenez-vous quelque chose à ces folies, Laurence? s'écria-t-il enfin en se retournant vers sa femme. Des secrets, d'impénétrables secrets! Le sacrifice de son bonheur à son devoir! Il est reconnaissant, et il me quitte, malgré la promesse solennelle qu'il m'avait faite hier! Qui sait quelle vile hypocrisie se cache sous tout cela? Si Raphaël, en apprenant la baisse constante du café et le retard de l'envoi des fonds de Charleston, s'était imaginé que l'adversité allait m'atteindre? En récompense de ma bonté pour lui, il me trahirait donc lâchement!

Un cri d'horreur sortit de la poitrine de Félicité. Madame Verboord s'écria :

— O Verboord ! ne soyez pas injuste ! M. Banks peut être fou, malade ou égaré, mais il ne sera jamais ingrat et lâche. Soyez certain que, s'il eût pu vous épargner quelque grand chagrin au prix de sa vie, il l'aurait donnée sans hésiter !

Félicité se leva, s'élança au cou de sa mère et cacha ses larmes dans son sein.

Une pensée secrète parut surgir dans l'esprit du négociant. Il hocha la tête et dit avec calme :

— En effet, ce départ imprévu me fait beaucoup de peine, la colère me rend sans doute injuste. Ne pleure plus, Félicité. Tous ces malheurs l'un sur l'autre m'ont étourdi ; mais maintenant c'est fini. Assieds-toi, mon enfant, et sois consolée.

Il mena sa fille au canapé et retourna près de sa femme, qui pâlit sous son regard.

— Laurence, dit-il d'un ton solennel, il se passe ici des choses qu'on me cache. Vous les connaissez pourtant, et Félicité aussi peut-être. Allons, quel est ce terrible secret que je ne puis connaître?

Madame Verboord haussa les épaules en tremblant et resta muette.

— Et vous aussi ? s'écria le négociant étonné.

En ce moment un commis ouvrit la porte et dit:

— M. Dorneval est au bureau et m'a prié de vous annoncer qu'il désirait vous parler.

— M. Dorneval? murmura M. Verboord avec impatience. Eh bien, Henri, faites-le entrer ici.

— Il désire être seul avec vous, monsieur; je l'ai conduit au salon.

M. Verboord alla au-devant de Dorneval, en lui souhaitant la bienvenue et lui tendant la main.

Le père d'Alfred ne donna sa main que très lentement et qu'à demi. Son sourire était si contraint et sa figure si sérieuse, que M. Verboord en fut grandement surpris.

— Vous désirez me parler? murmura ce dernier. Asseyez-vous, je vous en prie.

Dorneval le regarda avec défiance et demanda :

— N'avez-vous pas reçu des nouvelles de Charleston?

— Oui, de mauvaises nouvelles.

— Très mauvaises; je vous plains, Verboord.

— Il n'y a rien à y faire. Heureusement je puis attendre jusqu'à ce que la maison Ortado soit de nouveau en état de continuer régulièrement ses affaires.

— Quelles sont donc vos nouvelles?

— On m'écrit que, par suite de la faillite de quelques comptoirs dans les États-Unis et à cause de la stagnation du commerce, la maison Ortado rencontre une difficulté passagère, et l'on me demande un sursis d'un mois.

— J'ai aussi reçu une pareille demande.

— Cela ne sera rien; nous en serons quittes pour la peur. N'est-ce pas aussi votre opinion, monsieur Dorneval?

— Ces nouvelles sont fausses, répondit le père d'Alfred. J'ai reçu par le même courrier une lettre d'un de mes bons amis qui demeure à Charleston. Il m'annonce que la maison Ortado a cessé entièrement ses payements...

— Ciel! s'écria M. Verboord reculant d'effroi.

— Et que les renseignements les plus favorables font croire que les créanciers peuvent espérer à peine la moitié du montant de leurs créances. Il paraît que les affaires de la maison Ortado étaient depuis quelque temps fort embrouillées. Mon ami avoue qu'il lui a été difficile d'obtenir des déclarations sincères. Maintenant, Verboord, ayez courage et ne vous effrayez pas trop. C'est une grande perte, mais nous y sommes tous exposés chaque jour. Une faveur du sort peut vous en rendre auautant.

M. Verboord avait appuyé ses coudes sur la table, et sa tête était cachée dans ses mains.

— C'est en effet un coup bien dur pour vous, poursuivit M. Dorneval. Vous perdez au moins cent mille francs, n'est-ce pas?

— Cent mille francs? Beaucoup plus, vous le savez bien!

— Si la maison Ortado paye cinquante pour cent, vous recevrez la moitié de votre créance. Vous pouvez donc compter sur cinquante mille francs au moins. Votre fortune sera un peu diminuée; mais vous n'êtes pas ruiné pour cela, mon ami; et je ne vois vraiment pas pourquoi vous perdriez courage.

M. Verboord, touché de ces paroles sympathiques, lui serra chaleureusement la main.

— Hélas! soupira-t-il, le sort me frappe cruellement, mais je remercie Dieu de m'avoir donné votre bonne amitié. Merci, merci, pour vos consolations. Je le sens, elles me donnent assez de forces pour ne pas succomber à mon chagrin. Soyez assuré de mon éternelle reconnaissance.

Dorneval resta quelques instants muet. Il semblait embarrassé de dire une chose qui lui pesait sur le cœur et qui était peut-être le seul but de sa visite.

— Monsieur Verboord, reprit-il enfin, je regrette d'avoir à vous dire qu'il nous sera impossible de venir dîner aujourd'hui chez vous. Le mariage auquel nous avions pensé est une affaire, vous le comprenez bien, n'est-ce pas? qui doit naturellement être remise.

— Comment! vous refusez la main de Félicité pour votre fils? s'écria M. Verboord consterné.

— Pas du tout, répondit Dorneval; mais nous attendrons que l'affaire de Charleston ait reçu une solution définitive. Si votre perte n'est pas trop considérable, nous pourrons reprendre les négociations pour le mariage de nos enfants. Si, au contraire, votre fortune souffre une brèche importante, nous ne parlerons plus de l'affaire.

Le négociant ne se sentait pas loin de devenir fou. Ce qui, jusqu'à cette heure, lui avait laissé un peu de courage, c'était l'heureuse conviction qu'au moins le sort de sa fille était assuré et qu'elle aurait une position honorable dans le monde. Cet espoir était arraché avec violence de son cœur saignant: car les paroles du père d'Alfred signifiaient bien la rupture définitive de ce mariage. M. Verboord puisa de nouvelles forces dans l'excès de sa douleur et dans l'amertume de sa désillusion, et ce fut avec une indignation difficilement contenue qu'il dit :

— Mais notre convention, monsieur? Le contrat que nous avons passé hier ensemble? La moindre infortune qui me survient suffit donc pour vous faire retirer la parole que nous nous étions donnée? Je ne croyais pas qu'un ami...

— Mais, mon cher Verboord, interrompit l'autre, nous sommes commerçants. Une convention verbale qui perd la base sur laquelle elle reposait, tombe naturellement d'elle-même. Actuellement, vous êtes incapable de remplir les conditions que nous avions fixées.

— Comment croyez-vous cela? Si c'est nécessaire, je compterai en argent les cent mille francs qui font la dot de ma fille.

— Oui? Auriez-vous des fonds secrets?

— Non; mais en vendant mon café, je puis immédiatement réaliser la somme.

— En effet; mais n'avez-vous pas besoin de cet argent pour payer les lettres de change dont vous m'avez parlé ?

M. Verboord fit un bond en arrière, les deux mains dans ses cheveux; un cri de désespoir lui échappa.

— Vous me refusez votre aide ? Vous m'abandonnez sans pitié à mon mon triste sort ?

— Ce n'est pas ma faute, mon pauvre ami, dit M. Dorneval en haussant les épaules. Je m'estimerais heureux de pouvoir vous venir en aide; mais je suis impliqué dans l'affaire de la maison Ortado pour une somme considérable, et il se fait aussi un vide dans ma caisse qui va me causer à moi-même beaucoup de difficultés.

— Grand Dieu ! soupira M. Verboord frissonnant de tous ses membres. Je serai donc tout à fait ruiné et déshonoré ? Les traites ! les traites !

— Si vous vendez votre café...

— Mais il y a bien loin de compte ! Il me faudra renier ma signature, et appeler la honte sur la tête de ma femme, sur la tête de mon pauvre enfant ! J'y succomberai, c'est ma mort !

Et, rassemblant ses dernières forces, il vint se mettre les mains jointes devant le père d'Alfred et dit d'une voix suppliante :

— Je vous en conjure, par tout ce qui vous est cher, ne me laissez pas sans secours dans un pareil moment. Je possède encore quelques biens; je les grèverai. Oh ! prêtez-moi la somme qui me manquera après la vente de mon café ! Que je devienne pauvre; mais que je puisse faire honneur à ma signature; que mon nom, le nom de mon enfant, reste pur de toute tache !

— Voyons, murmura Dorneval, je pourrais peut-être vous rendre ce service...

— Pour l'amour de Dieu, secourez-moi, je me sens mourir !

La porte du salon s'ouvrit tout à coup, après qu'on eut frappé avec précipitation. Un commis tendit un papier et dit :

— Un télégramme de Londres pour monsieur.

M. Verboord, qui peut-être avait l'espoir secret qu'une nouvelle favorable allait lui rendre quelque confiance, prit le papier plié, regarda le commis jusqu'à ce qu'il se fût éloigné, puis brisa le cachet de la dépêche.

— Malheur ! malheur ! pitié ! s'écria-t-il d'une voix déchirante comme si son cœur s'était brisé dans sa poitrine. Ortado en fuite, une banqueroute frauduleuse : tout est perdu !

Et il tomba dans un fauteuil, pâle comme un linge et tremblant comme si une attaque d'apoplexie le menaçait.

Dorneval avait ramassé le papier qui était tombé à terre et l'avait lu. Il s'approcha de Verboord, lui prit la main et lui dit :

— Je vous plains de tout mon cœur, Verboord. Si vous voulez venir chez moi après que votre émotion sera calmée, je chercherai avec vous s'il n'y a pas moyen de venir à votre secours. Maintenant, il faut que je vous quitte. Cette nouvelle m'appelle chez moi, je perds presque autant que vous. Adieu !

A ces mots, il sortit lentement du salon.

M. Verboord était étendu sur un fauteuil et semblait avoir perdu toute conscience de lui-même.

Il était là depuis quelque temps sans mouvement, lorsqu'une crise soudaine agita ses nerfs. Il courut vers la salle à manger, dont il ouvrit violemment la porte.

Son apparition et surtout la terrible altération de son visage arrachèrent aux deux femmes un cri d'effroi. Elles accoururent vers lui les bras levés; mais il les repoussa amèrement et s'écria :

— Laissez-moi; je deviens fou ! Ruiné, pauvre, méprisé ! Plus de fortune, plus d'honneur, plus de mariage ! c'est fini !

Et il se laissa tomber dans les bras de sa femme, qui l'assit dans un fauteuil en poussant des lamentations.

Tandis que Félicité lui jetait les bras autour du cou et arrosait sa poitrine de ses larmes, il soupira d'une voix faible :

— Raphaël, Raphaël !... Abandonné... abandonné par lui !... Les traites, oh ! les traites !... Je meurs...

Et il ferma les yeux et retomba inanimé sur son siège.

Madame Verboord courut vers la porte et cria de toutes ses forces :

— Thérèse ! Marie ! Henri ! Vite, au secours, un médecin !

VII

Il pouvait être cinq heures du matin. Le soleil avait paru à l'horizon, et inondait les bruyères et la campagne de la blonde lumière de ses premiers rayons. Sur le feuillage brillaient les perles de la rosée de la nuit; les fleurs n'avaient pas encore ouvert leur calice; un léger brouillard était suspendu sur les prairies et au pied des bois.

Mais l'alouette matinale planait déjà dans les airs au-dessus des grains ondoyants; les moineaux, sous l'influence du doux mois de mai, folâtraient et pépiaient dans la tendre verdure des tilleuls; les vaches mugissaient pour demander leur pâture, et le diligent laboureur s'en allait, en chantant et en sifflant, à son champ qui attendait son fécondant labeur.



Les voilà, les fantômes qui me poursuivent ! (Page 60.)

Malgré ces signes d'un réveil général, un silence complet régnait encore dans le hameau derrière Brasschaet; comme les fermes y étaient très éloignées les unes des autres, le bruit de l'activité des habitants ne pouvait troubler le repos de la nature.

Le pavillon de chasse que le commerçant Verboord avait eu l'intention de transformer en un petit château moderne, n'avait pas changé. Il était encore là, derrière la grille de fer, avec sa façade blanche et ses contrevents verts; mais il avait un certain air négligé et abandonné. Ses murs n'avaient pas été repeints depuis des années, et le temps, aidé de la pluie et de la poussière, l'avait couvert à certains endroits de taches noires ou grisâtres.

A ce moment, on ouvrit la porte de la maison, et une jeune femme, un balai à la main, se mit à balayer avec hâte le chemin pavé qui s'étendait de la maison jusqu'à la grille de fer.

Cette jeune femme semblait être, à première vue, une fille de paysans aisés. Son costume était très simple et sans la moindre recherche; elle portait un petit bonnet de percaline, blanc comme la neige, un tablier de toile bleue et un fichu bigarré avec de petites fleurs rouges sur fond vert.

Après un examen plus attentif, on aurait cependant remarqué que sa robe était d'une façon qui n'appartenait pas au costume ordinaire des paysannes; ce qui faisait supposer que la jeune fille devait avoir habité la ville; peut-être avait-elle appartenu à un rang élevé de la société. En effet, la coupe de ses humbles habits, l'extrême élégance de ses moindres gestes, quelque chose qu'on ne pouvait s'expliquer, témoignaient au moins qu'elle avait reçu une bonne éducation.

Ses traits, quoique un peu maigres et brunis par le soleil, étaient remarquablement fins et réguliers, et dans ses grands yeux bleus et dans le sourire

imperceptible qui plissait ses lèvres, vivait une âme douce et sensible.

Après avoir balayé le chemin, elle entra dans une chambre du rez-de-chaussée et continua un ouvrage commencé. Un silence complet l'entourait; elle était tout à fait seule et aucun bruit ne vint trahir la présence d'une créature vivante, — jusqu'à ce que le bêlement d'une chèvre se fit entendre derrière la maison.

Alors la jeune fille murmura tout bas :

— Oui, oui, Mieken, je ne t'oublie pas, ma bonne petite bête, mais tout doit avoir son temps. Aujourd'hui, tu pourras te régaler autant que tu voudras. C'est demain le dîner solennel... Le 21 mai, sainte Laurence! Ah! il y a quatre ans, quatre ans! Je le voyais partir; il était là bas à la grille de fer. Il tremblait, et ses yeux étincelants me disaient quelque chose. Hélas! je ne le comprenais pas! Et maintenant, maintenant, il est mort peut-être...

Elle poussa un soupir. Émue par cette douloureuse pensée, elle interrompit son travail, alla à la muraille où était attaché un petit crucifix, et resta là les mains jointes...

Cette chambre avait un air singulier et montrait, comme le costume de la jeune fille, les traces d'une richesse disparue. Près du foyer où flambait et pétillait un feu de bois de bouleau, tout paraissait simple. Il y avait deux ou trois chaises communes et une table en bois blanc; mais plus loin dans la chambre, devant un pupitre en mahoni surchargé de papiers, on remarquait un grand siège à dos sculpté et à coussins de velours d'Utrecht, fripé par un long usage.

Beaucoup de petits objets, appartenant au luxe des riches, et des ornements évidemment faits par des mains de femme, prouvaient que les habitants de la maison faisaient tous leurs efforts pour donner à cet appartement un air de gaieté et de confortable.

La jeune fille se retourna et reprit le balai. Sa prière l'avait sans doute consolée, car l'expression de son visage était sereine, et elle souriait en balayant activement la chambre.

Elle épousseta soigneusement le pupitre, arrangea un peu les papiers éparpillés, versa de l'eau bouillante dans une cafetière, mit celle-ci dans la cendre chaude, y plaça deux ou trois jattes, et se mit à couper quelques tartines d'un grand pain de seigle; puis elle tomba dans une rêverie profonde.

— Quel singulier rêve, dit-elle en s'éveillant, qui m'a arraché des larmes de joie cette nuit! Il était revenu; il se trouvait devant moi avec le même regard profond, avec le même soupir craintif. Sa voix était douce et émue. Rien ne s'était passé; mon père était en bonne santé et riche... Il faut chasser ces folles images... C'est bien consolant pourtant d'espérer que son amour pour moi ne l'aura pas rendu tout à fait malheureux. Oh! fasse Dieu qu'il m'ait bientôt oubliée! Serait-ce possible? La première impression d'une âme encore vierge... Où peut-il être? Vit-il encore?

Sa voix s'affaiblit et devint presque indistincte pour elle-même.

Toujours rêveuse, elle sortit lentement par la porte de derrière, prit une faucille qui pendait au mur et entra dans le jardin.

Là, un changement notable s'était opéré. De tous les arbres et de toutes les plantes de luxe qui ombrageaient les sentiers sinueux, il n'était resté que quelques seryngas, au pied du mur élevé qui entourait tous le jardin. Le sol était divisé en carrés par des chemins droits, et converti en jardin potager. On y voyait des pommes de terre, des fèves, des pois, de la salade et d'autres légumes; mais pas le moindre arbrisseau, pas de fleurs, sinon dans le lointain un très petit arbuste, dont les fleurs rouges pendaient en grappes vers le sol.

Au bout du jardin, la jeune fille s'arrêta, le dos tourné vers un banc de verdure sur lequel une place usée indiquait que quelqu'un venait habituellement s'y asseoir.

A ses pieds, près d'un carré de salades entouré d'une bordure de buis, croissaient une dizaine de fleurs simples et de différentes formes, au milieu desquelles s'élevait un charmant arbuste, dont la couronne était si abondamment surchargée de fleurs pendantes, qu'on eût dit une pluie de perles rouges comme du corail.

C'est sur ce *fuchsia* soigneusement cultivé que la jeune fille tenait fixé en ce moment son regard immobile. Un éclat extraordinaire illuminait son visage, son sourire était plein d'enthousiasme, et, quoique son expression fût calme et rêveuse, toute son âme semblait être dans ses yeux.

Elle était assurément sous l'influence d'un puissant souvenir; — car elle se pencha bientôt vers le joli arbuste, cueillit une fleur, la porta en tremblant à ses lèvres, la mit dans son sein, puis leva les mains et les yeux vers le ciel. Peut-être implorait-elle la protection de Dieu pour un ami absent dont le souvenir vivait dans ces fleurs?

Elle poussa un soupir et secoua la tête avec chagrin, comme s'il lui était pénible de quitter cette place; mais le devoir l'ordonnait : elle avait à s'occuper des soins du ménage.

Elle entra dans un autre sentier et s'agenouilla dans un petit champ de trèfle Elle y coupa avec autant d'adresse que si elle l'avait fait toute sa vie, une quantité de trèfle, en forma une botte et la porta dans la petite étable derrière la maison.

La chèvre, en l'entendant venir, se mit à bêler

— Tiens, ma bonne Mieken, dit la jeune fille en jetant la nourriture à l'animal impatient, voilà ton gâteau de kermesse, aussi tendre que du beurre ! Tu as toujours peur que Félicité t'oublie ! Ah ! bien oui ! Toi qui donnes à mon père le lait frais qu'il aime tant ! Mange autant que tu veux ce matin, c'est la fête de ma mère... Mais je suis en retard. Je vais te traire, ma petite bête.

Elle sortit de l'étable et revint avec un vase. Agenouillée sur une botte de paille fraîche, elle se mit à traire la chèvre et dit, comme si elle se parlait à elle-même :

— Chut, Mieken, je ne te ferai pas de mal... Tu ne sais pas ? Nous allons essayer encore une fois si mon père ne pourrait être guéri par de bons docteurs. Demain, quand la diligence de Hollande passera, il partira pour la ville avec maman, afin d'aller consulter le meilleur médecin. Cela coûte beaucoup, Mieken, beaucoup ; mais qu'est-ce que maman peut faire de ses bijoux ? Dans notre solitude nous ne voyons personne... Et cet après-midi, Mieken, je vais fêter maman. Elle ne s'attend certainement pas à un cadeau ; mais j'ai, sans qu'elle le sût, travaillé la nuit, et hier j'ai acheté à la ville un beau fichu avec l'argent que j'ai gagné. Elle sera bien étonnée et versera des larmes de joie... Et puis, si le médecin de la ville lui donnait bon espoir, oh ! alors, la Sainte-Laurence de cette année serait encore un beau jour dans notre vie !... Là ! j'ai fini, Mieken.

Elle se leva et entra dans la maison.

— Déjà descendue ? s'écria-t-elle. Bonjour, chère maman. Avez-vous bien dormi ?

Madame Verboord était assise près de la fenêtre. Devant elle, il y avait deux chaises, auxquelles était attaché quelque chose comme une frange en soie. Elle était occupée à faire des nœuds dans les fils qui pendaient, et en formait un joli tissu.

Félicité plaça la cafetière sur la table et dit :

— Maman, déjeunons, pour que je puisse aussi travailler un peu aux franges avant que papa s'éveille.

— Avancez un peu la table, Félicité, répondit madame Verboord. Je puis prendre mon café en travaillant.

— Allons, allons ! s'écria la jeune fille mécontente, ça ne tient pas à cinq minutes ; vous pouvez bien respirer en déjeunant, chère mère.

— C'est pour ton pauvre père, mon enfant. Le médecin de la ville coûtera tant ! M. Drooms, le médecin du village, était raisonnable dans ses exigences ; mais ton père est fâché contre lui et ne veut plus en entendre parler.

— Il a raison, maman. M. Drooms ne fait que lui tirer du sang, sans autre résultat que lui ôter des forces.

— C'est vrai, Félicité ; mais nous trouverons bien difficilement de quoi payer le médecin de la ville.

— Je ne veux pas, maman, que vous travailliez en mangeant. Je suis jeune et forte. S'il le faut, je puis travailler la moitié de la nuit. Que deviendrions-nous, si vous alliez aussi perdre votre santé !

Madame Verboord s'assit près de la table et dit d'un ton très triste :

— Je n'ai pas dormi, Félicité ; la nuit a encore été mauvaise pour ton père. Il a rêvé presque sans discontinuer et à haute voix. Je l'ai entendu prononcer six ou sept fois le nom de Raphaël. C'est un mauvais signe. Quand il rêve de Raphaël, il grince des dents et se débat convulsivement en murmurant des reproches. Je ne sais pas, Félicité, mais je perds courage.

— Ah ! maman ! vous êtes triste parce que vous n'avez pas dormi, interrompit la jeune fille. Papa n'est-il pas toujours ainsi ?

— Non, non, son état empire visiblement depuis quelques mois.

— Allons ! allons ! ne désespérez pas, maman. N'allons-nous pas essayer de nouveau si les soins des médecins ne pourraient pas le guérir ? Je suis presque certaine que cette fois cela réussira ! S'il en était ainsi, il me semble que je trouverais encore la vie belle et douce, comme si aucun malheur ne nous avait frappés.

Madame Verboord reprit son travail ; Félicité cacha les jattes et le pain noir dans une armoire, plaça une tasse en porcelaine dorée sur la table et coupa des tartines de pain blanc. Elle prit aussi un sucrier et mit une cuiller d'argent dans la tasse.

Ensuite elle alla s'asseoir à côté de sa mère et se mit à nouer les franges avec des mouvements précipités.

— Quel bonheur encore, mon enfant, que mon père fut passementier et que j'aie appris un travail qui nous est une ressource dans le besoin ! Nous gardera-t-il d'une misère complète ? J'en doute.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? murmura Félicité d'un ton de reproche. Nous gagnons beaucoup d'argent à faire ces franges, et il paraît que la mode fera augmenter le salaire des ouvrières, maman. Hier, lorsque j'ai été reporter notre ouvrage, la dame m'a dit qu'elle me donnerait autant de franges à faire que nous en voudrions.

— Oui ; mais pourrons-nous gagner assez pour payer le médecin ? Car il faudrait continuer jusqu'à ce que nous sussions s'il y a espoir de guérison, oui ou non. Nous devons tâcher d'économiser, surtout, Félicité. Ne crois-tu pas qu'il soit possible de renoncer au journal *le Précurseur ?* Il nous coûte soixante francs : une grande somme pour nous !

— Pour l'amour de Dieu, maman, ne parlez pas de cela, s'écria Félicité avec douleur. Papa attend tous les matins la poste avec impatience, et, dès qu'il a son journal, il devient plus calme et plus content. Ne lui ôtez pes cette consolation! Vous êtes de mauvaise humeur aujourd'hui, maman.

— L'avenir m'effraye, mon enfant. Notre existence devient de jour en jour plus difficile; les vêtements et les meubles que nous avons gardés s'usent, et tous nos bijoux ont disparu.

— Mais nous possédons cette maison et le jardin. N'est-ce pas une assurance contre le besoin, maman!

— Hélas! voilà la crainte qui me poursuit! dit madame Verboord en soupirant. Si nous étions jamais forcés de vendre ce reste de notre fortune passée, ton père devrait signer cette vente. Ce serait certainement un coup de mort pour lui!

— Mais, chère maman, nous ne sommes pas menacés d'un tel malheur, dit la jeune fille d'une voix à laquelle elle tâchait de donner un ton de gaieté et de courage, quoique son cœur fût accablé d'inquiétude. Nous avons encore assez de vêtements. Quand je vais à la ville et que je m'habille bien, nul ne peut remarquer que nous avons des embarras matériels. Dans le jardin il y a tout ce dont nous avons besoin tous les jours. D'ailleurs, je puis encore travailler plus que je ne le fais maintenant. Ayez bon courage, il ne nous manquera rien, et papa guérira, soyez-en sûre!

Il y eut un instant de silence. Madame Verboord regarda sa fille avec un regard singulier. Ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Ma pauvre Félicité, dit-elle, pour toi c'est encore pire. Nous, nous sommes vieux; et si le soir de notre vie est triste et douloureux, la tombe est là qui mettra un terme à nos souffrances. Toi, mon enfant, tu as encore longtemps à rester sur la terre. Tes jeunes années se passent dans une solitude désolée sans autre avenir en perspective. D'autres jeunes filles, riches ou pauvres, jouissent cependant des plaisirs de la vie, liberté, amitié, affection de cœur. Elles espèrent au moins que Dieu leur fera rencontrer un jour le fiancé qui doit les protéger..., Félicité, entre deux vieilles gens malades, tu es réduite à nourrir ton âme affligée d'un pénible souvenir! Oh! de pareilles pensées sont cruelles pour le cœur d'une mère!

Et, comme elle se mit à pleurer, Félicité se jeta à son cou et l'embrassa avec tendresse.

— Votre amour pour moi vous trompe, ma bonne mère, dit-elle. Je ne suis pas malheureuse, au contraire. Que papa se guérisse et que vous ne vous affligiez pas à tort, c'est tout ce que je désire. Le souvenir dont vous me parlez est ma seule consolation. Je sais que c'est un sentiment enfantin; mais cette chimère est pour moi une source de courage et de forces. Pourquoi? Je ne puis le dire. Peut-être uniquement parce qu'elle est une distraction pour mon esprit et qu'elle m'empêche de sentir ma solitude. C'est une bizarrerie, maman; vous savez bien que je n'espère rien. Raphaël ne vit plus, sinon il aurait écrit à ses amis ou à ses connaissances d'Anvers. Depuis son départ, personne n'a rien appris de lui; mais son affection pour moi fut la cause de son malheur. Je veux garder sa mémoire jusque dans la tombe. Le plus pénible pour moi, c'est que papa se met en colère chaque fois qu'il entend le nom de Raphaël, même lorsque ce nom tombe de ses propres lèvres. Ainsi je ne puis jamais parler de lui avec papa, et je dois cacher que je pense à lui... Allons, maman, tout cela n'est rien. Travaillons vite, le travail est bon et facile; nous y gagnerons un bon salaire, et, que vous le vouliez ou non, ce soir, quand vous serez couchée, je ferai encore quelques aunes. De cette manière nous pourrons facilement payer le médecin. Ayez pleine confiance.

Elles restèrent quelque temps muettes; leurs mains se mouvaient avec agilité, et l'ouvrage avançait rapidement. Sans doute madame Verboord n'espérait pas grand'chose des soins du médecin; car, pendant qu'elle réfléchissait, elle poussa un soupir.

Félicité, pour combattre la tristesse renaissante de sa mère, s'écria tout à coup d'un ton léger :

— Ah! maman, j'ai oublié de vous dire quelque chose. Hier, en revenant de la ville, j'ai rencontré, non loin de la poste, quelqu'un qui se promenait sur les remparts extérieurs. Devinez qui? Lucie Spelt, c'est-à-dire madame Walput, avec une bonne et deux enfants, un garçon et une fille. De si jolis enfants! Des anges! Qu'elle doit être heureuse!

— Très heureuse, sans doute.

— Et savez-vous comment se nomme le petit garçon? Raphaël, il se nomme Raphaël! Je n'ai pas osé l'embrasser; madame Walput aurait sans doute remarqué mon émotion.

— Que t'a-t-elle demandé, et que lui as-tu dit? murmura madame Verboord avec quelque inquiétude.

— Elle s'est plainte, maman, de la mauvaise réception que nous lui avons faite, lorsqu'elle est venue nous voir ici, il y a trois ans. Elle a dit qu'elle avait envie de venir avec son mari et ses enfants à Brasschaet.

— Ciel! tu l'as fait renoncer à cette visite, n'est-ce pas, mon enfant? Ton père est aussi irrité contre M. Walput que contre Raphaël lui-même. Il croit que Walput a donné de mauvais conseils à son ami. D'ailleurs, la présence d'étrangers agite terriblement les nerfs de ton père.

— Je le sais, maman. Aussi j'ai répondu de façon à faire sentir à madame Walput que nous ne désirions pas sa visite. Je lui ai dit que papa était malade et ne voulait voir personne. Il m'était pénible de repousser aussi froidement l'amitié de madame Walput, car soyez certaine, maman, qu'elle nous porte une amitié sincère. Grâce à Dieu, elle est heureuse. Elle aussi, elle pense tous les jours au pauvre Raphaël, qui fut la cause de son mariage avec François Walput. C'est pour cela sans doute qu'elle a fait baptiser son joli petit garçon sous le nom de Raphaël. J'avais envie de lui baiser les mains pour ce souvenir; mais j'ai craint de trahir mon émotion et je l'ai quittée précipitamment.

— Ne t'a-t-elle pas parlé de Raphaël? elle sait peut-être où il est.

— Non, maman, elle ne le sait pas; car elle m'a même demandé de ses nouvelles. Elle croit aussi qu'il est mort; il y avait deux larmes dans ses yeux. M. Walput n'a pas cessé de faire toute sorte de démarches pour obtenir des nouvelles de Raphaël; mais jusqu'aujourd'hui ses efforts ont été infructueux... Ah! j'entends descendre papa.

Félicité se leva pour prendre le pot au lait, puis elle courut au-devant de son père et l'embrassa avec tendresse, le conduisit à la table et resta près de lui jusqu'à ce qu'elle fût assurée que rien ne lui manquait et qu'il ne désirait rien.

Puis elle alla se rasseoir et reprit son ouvrage, sans cependant quitter son père des yeux.

M. Verboord avait beaucoup vieilli; ses cheveux gris étaient devenus d'un blanc d'argent, sa tête penchait un peu sur l'épaule gauche, et il y avait quelque chose de pénible, quelque chose d'égaré, dans son regard distrait. A part cela, il ne montrait aucun signe de maladie, sinon une remarquable maigreur. Son linge était fin et très blanc et son costume du moins ne trahissait ni la gêne ni la pauvreté.

Il était évident que sa femme et sa fille s'efforçaient avec une affectueuse sollicitude de le préserver de tout ce qui eût pu lui faire sentir la perte de sa fortune. Pour lui il y avait du pain de froment; il avait une cuiller et une fourchette en argent; ses vêtements étaient toujours soignés et même élégants, et il se voyait toujours entouré de meubles qui avaient garni son cabinet de commerçant.

Il avait bien murmuré longtemps contre l'étrange existence de sa femme et de sa fille, contre leur mise simple et contre la métamorphose du jardin anglais en jardin potager; mais elles lui avaient fait accroire qu'elles avaient conçu tout à coup une passion pour la vie de campagne, et qu'elles trouvaient grand plaisir à s'y livrer. Quoique M. Verboord se crût plus riche qu'il ne l'était, il savait bien que sa fortune avait considérablement diminué. Il admirait le dévouement des deux femmes, quoiqu'il n'en comprît pas la nécessité, et il avait renoncé à les contrarier dans leur singulier penchant.

Lorsque Félicité l'avait embrassé, il avait serré la jeune fille contre son cœur avec un sourire et lui avait dit quelques douces paroles; puis sa figure était devenue sérieuse. Il s'était assis près de la table et s'était mis silencieusement à déjeuner, pendant que les deux femmes cherchaient à lire sur sa physionomie jusqu'à quel point l'insomnie avait agité ses nerfs.

Tout à coup il leva les yeux sur elles et les regarda un instant en silence.

— Ah çà! Laurence, demanda-t-il, quand cet ouvrage sera-t-il donc terminé? Ces franges n'ont donc pas de fin?

— C'en sont d'autres, répondit madame Verboord. Encore quelques semaines. Cela n'avance pas beaucoup, en effet; mais à quoi passerions-nous notre temps ici, si nous ne nous amusions pas à travailler?

— Et pour qui est donc cette nouvelle frange!

Madame Verboord hésita et chercha une réponse.

— Pour la fille aînée de Lavens, qui demeure derrière l'église dans les prairies.

— Elles font des franges pour tout le village. Quel goût étrange! se dit M. Verboord. Il y a une histoire d'une certaine Pénélope; celle-là était reine, et elle travaillait encore à une frange sans fin... S'il y avait beaucoup d'argent à gagner avec cela, je le comprendrais... Gagner de l'argent? Pourquoi pas? Tout n'est-il pas inconstant dans ce monde? Un seul coup du sort peut nous ravir toute notre fortune; mais un seul sourire du sort peut nous rendre dix fois plus riches... Le cours du café haussera. Certes, certes, il est faible maintenant, mais les nouvelles d'hier était favorables. Attentention, Verboord, profite de la chance! il y a de brillants bénéfices à faire!

En prononçant ces mots, il s'était dirigé vers le pupitre.

Il prit un numéro du journal *le Précurseur* et lut les nouvelles commerciales sur l'avant-dernière page. Ce qu'il y trouva ne lui fit pas plaisir. Il ouvrit tout un paquet de vieux journaux et se mit à chercher quelque chose qu'il ne trouva pas; car il devint peu à peu très chagrin, et commença à se lamenter d'une voix sourde. Ses nerfs paraissaient très agités, car il tremblait visiblement et la sueur de l'impatience brillait sur son front.

Les deux femmes se tenaient tranquilles et continuaient à travailler, en se regardant de temps en temps avec tristesse.

— Ah ! ah ! j'y suis, s'écria tout à coup le vieillard avec un enthousiasme maladif. Voilà ! voilà ! La coalition des maisons de commerce de Londres a déprécié fortement le cours du café ; maintenant elles vont le faire monter à un cours exagéré. J'ai gardé mon café ! Je gagnerai cent mille francs... Je veux mettre toute ma fortune dans le café ; oui, oui, il y a moyen de gagner un million, deux millions... beaucoup de millions !

Et, avec un sourire égaré, il regarda fixement le journal qui lui apportait une nouvelle si favorable.

Les femmes n'osaient pas le détromper de son erreur, car Félicité dit d'une voix étouffée :

— Pauvre père ! il n'est pas bien aujourd'hui, ses nerfs sont très agités. Heureusement, il ira avec vous à la ville ; le médecin lui donnera quelque chose pour le calmer.

— Hélas ! c'est toujours la même chose, dit madame Verboord. Quand il est ainsi très agité, il trouve chaque fois quelque chose qui l'agite davantage. Le journal qu'il a en main est *le Précurseur* d'il y a quatre ans. Les nouvelles qui le réjouissent tant s'y trouvent réellement, il les regarde comme tout à fait fraîches. Il faut faire disparaître ce journal, mon enfant.

— Oh ! non, maman ! supplia la jeune fille avec effroi. Papa le chercherait sans cesse ; il n'aurait plus de repos.

— C'est vrai, soupira madame Verboord, ce serait encore pis. A la grâce de Dieu !...

Elle fut interrompue par un cri perçant sorti de la poitrine de son mari. Ses cheveux étaient droits sur sa tête et son visage était livide : il dit d'une voix altérée qui passa successivement à la colère et à la fureur.

— Quoi ! est-il possible ? un tel malheur ! La maison Ortado en faillite ? Ma fortune perdue ? Les lettres de change, les lettres de change ! Le nom de ma pauvre enfant terni pour jamais ! Non, non, je vendrai mon café ; je ferai de l'argent, j'échapperai à la honte. Il faut se mettre immédiatement à l'œuvre. Banks ! Banks !... où est-il ? Je lui ai fait du bien, je l'ai aimé ; lui, il m'a abandonné et trahi au jour de l'adversité. Dieu le punira de son ingratitude. Oh ! voilà les traites, le déshonneur, la honte ! Grâce, grâce, je suis impuissant ! Prenez mon sang et ma vie ; mais par pitié ne déshonorez pas le nom de ma femme et et de ma fille !

Il laissa tomber lourdement sa tête sur le pupitre et continua de soupirer.

Les deux femmes avaient assurément assisté plusieurs fois à pareilles scènes ; car, bien que leurs yeux fussent humides, elles ne pleuraient pas et continuaient silencieusement leur ouvrage.

Le vieillard resta longtemps sans faire un mouvement, il ne soupirait plus. Cette immobilité complète effraya Félicité. Elle se leva en disant :

— Maman, je vais au jardin avec papa. L'air vif le rafraîchira, et je tâcherai de détourner son esprit de ces pénibles pensées.

Elle s'approcha du pupitre, prit le bras du vieillard et dit :

— Venez, cher père, nous allons nous promener dans le jardin. Il fait une délicieuse journée de printemps.

M. Verboord se leva et suivit sa fille, sans aucune observation. Sa physionomie était calme, comme s'il ne se rappelait plus ce qui venait de l'agiter si violemment.

— Félicité, dit-il en entrant dans le jardin, mes nerfs sont malades ; je ne suis pas bien aujourd'hui.

— Maman ira avec vous chez le médecin, répondit Félicité ; il vous guérira, papa.

— Eh bien, partons tout de suite. Pourquoi attendre ?

— Mais, cher père, vous savez bien que vous ne trouverez le médecin chez lui que demain. Il doit aller aujourd'hui à Bruxelles en consultation. Il m'a dit hier lui-même qu'il connaissait des remèdes infaillibles contre les maladies de nerfs. Allons, mon père, continuons notre promenade. Le soleil est si chaud et le ciel si bleu ! Restez à côté de moi, le chemin est assez large, et j'aime me promener bras dessus, bras dessous avec mon bien-aimé père. La lande nous envoie ses senteurs embaumées ; le vent d'ouest joue dans le feuillage ; ne sentez vous pas, mon père, l'air circuler autour de votre tête comme un courant rafraîchissant ? N'est-il pas vrai que cela vous fait du bien au cerveau ?

— Oui, oui, certes, ma bonne Félicité, répondit M. Verboord ; mais je n'ai plus envie des petits pois.

— Tiens, pourquoi !

— Parce que cette terre a bu la sueur de mon enfant, soupira-t-il. Ne le nie pas, Félicité, je le sais bien. Je t'ai vue, travaillant comme un homme ; la sueur coulait de ton front. Depuis lors, je déteste les petits pois.

— Mais vous vous trompez, papa, répliqua la jeune fille. Votre amour pour moi vous fait mal voir les choses. Vous savez bien que le vieux jardinier Étienne vient faire tout l'ouvrage ici.

— Il y a longtemps que je ne l'ai vu.

— Eh bien ! j'étais déjà à la grille pour aller lui dire de venir planter nos pois quand une idée folle m'a passé tout à coup par la tête. « Mon père, me dis-je, adore les petits pois. Ils lui paraîtront bien meilleurs quand il saura que Félicité les a plantés. » Cette pensée me plaisait.

Cinq minutes après je tenais la bêche à la main. Je n'ai pas caché mon travail; car je désirais être vue de vous. Le rouge de mon front, c'était l'animation de la joie. Oh ! je voudrais déjà les voir sur votre table. C'était pour mon père. Qui sait si je ne pleurerai pas de joie, la première fois que vous me direz: « Qu'ils sont tendres, les pois que ma Félicité a plantés pour moi ! »

Le vieillard porta la main à son front et dit en continuant à marcher:

— Le cerveau! Oui, oui, le cerveau. C'est là qu'est l'âme humaine, dit-on... Mais la pauvre âme y vit beaucoup trop à l'étroit. C'est pour cela qu'elle veut souvent ouvrir sa demeure avec violence ; et c'est alors que les yeux s'obscurcissent, et que les pensées tourbillonnent et roulent comme dans un précipice sans fond qui va tout engloutir... C'est affreux, affreux ! Là où devrait rayonner le soleil de l'intelligence, règne une obscurité éternelle !... Des souvenirs confus, des idées sans suite, de vaines chimères, des illusions, des fantômes. C'est donc là ce qu'on nomme l'âme, ô mon Dieu !

Il voulut hâter le pas, comme pour fuir une réflexion pénible; mais Félicité l'arrêta et cria avec une joie enfantine :

— Ah ! ah ! cher père, le beau temps arrive ! Voyez, les jeunes pois sont déjà en fleurs. Vous les aimez tant ! Les premiers sont toujours pour vous. Dans peu de jours ils seront mangeables. Et puis, les jeunes pommes de terre suivront peu après. Des pommes de terre nouvelles, des pois verts, du beurre frais... Quelle fête dans la cuisine ! C'est un don généreux du Seigneur, mon père, que les premiers fruits de la nature, qui chargent la table du riche et du pauvre des mêmes délices.

Ces naïves marques d'amour et la douceur de la voix de Félicité touchèrent le vieillard et ramenèrent le calme et la clarté dans son cerveau.

Il s'arrêta, prit les deux mains de sa fille, la regarda dans les yeux et dit avec une émotion presque solennelle :

— Comme ton cœur est pur et ton amour sincère! Tu veilles comme un ange gardien près de l'âme troublée de ton père. Tu lui sacrifies non seulement tes goûts, mais ta jeunesse, ton avenir, ta vie. Oh! je le sais! Il ne fait pas toujours noir là dedans... Hélas ! je suis impuissant, le sort m'a brisé; mais ce n'est rien, Félicité. Il y a quelqu'un au ciel qui paye les dettes des pères aux enfants. S'il punit sans pitié les ingrats, il récompense aussi ceux qui font plus que leur devoir. Espère en lui, Félicité... Oui, oui, ma douce et généreuse enfant, crois à la parole de ton père: un jour, tu seras heureuse; car Dieu est juste et il n'oublie rien.

La jeune fille émue sauta à son cou et l'embrassa avec transport; mais il lui sembla que ses yeux recommençaient à briller d'un éclat extraordinaire. Elle connaissait ce symptôme. Elle se contint, resta calme en apparence, prit le bras de son père et continua sa promenade.

Elle savait qu'une forte émotion rendait bien à l'esprit de son père une clarté momentanée, mais qu'un égarement plus grand en était la suite habituelle. Ce qui faisait sur lui l'effet le plus favorable, c'était une conversation douce et gaie sur des choses matérielles et quasi indifférentes.

Elle se mit donc à lui parler des légumes qu'ils voyaient dans leur promenade. La moindre chose lui donnait matière à causerie; un papillon sur une feuille de chou, les abeilles sur les féveroles, l'alouette au-dessus du champ voisin, la fleur perdue entre les mauvaises herbes, la petite fourmi dans le sentier; l'air, l'espace, le soleil, la bonté de Dieu proclamée par toute la nature.

M. Verboord avait écouté d'abord avec plaisir le gai babil de Félicité; mais peu à peu ses pensées s'étaient égarées dans une rêverie vague, et il lui échappait de temps en temps un geste qui répondait à autre chose qu'aux paroles de sa fille.

Celle-ci s'était aperçue de sa distraction et c'était pour la combattre qu'elle avait passé à des ordres d'idées de plus en plus élevés.

Lorsqu'ils eurent atteint pour la quatrième fois le bout du jardin et qu'ils repassèrent devant le banc de verdure, le vieillard dit:

— Asseyons-nous un peu ici, mon enfant, et garde le silence pendant quelques instants ; je suis très fatigué.

Ils s'assirent tous deux. Félicité respecta le désir de son père. Il y eut un long silence.

— Voulez-vous vous promener encore un peu? demanda la jeune fille.

— Oh ! je suis bien malade, soupira le vieillard. Il y a dans ma tête quelque chose qui tourne toujours et qui m'étourdit.

— C'est sans doute votre maladie nerveuse, papa, répondit-elle en lui baisant les mains; mais vous en serez bientôt délivré.

— Crois-tu, en effet, Félicité, que le médecin pourra me guérir?

— Certainement... Les nerfs attaqués, dit-elle, ne se calment ordinairement que par beaucoup de soins; mais le docteur possède des moyens particuliers et a déjà soulagé une vingtaine de personnes qui étaient plus malades que vous.

— S'il pouvait me guérir, Félicité !

— Oh ! oui, cher père, espérons en la bonté de Dieu. Nous aurions une heureuse existence ! Tout nous sourirait. Je chanterais du matin jusqu'au soir, et je serais contente comme les anges dans le ciel!

— Comme je te récompenserais de ton amour ! s'écria M. Verboord avec transport. Je ferais de nouveau le commerce, je saurais gagner de l'argent, devenir riche... La première chose que je veux faire, c'est un grand et beau jardin de plaisance pour ma Félicité, un jardin de plusieurs hectares... Ne crains rien ; puisque tu aimes tant à cultiver les légumes, je ne toucherai pas au potager ; mais là derrière, le long du ruisseau, je ferai tracer un parc royal... pour toi, ma Félicité, pour toi seule, parce que tu as veillé sur ton pauvre père malade. Le ruisseau passera au milieu du jardin et amènera de l'eau fraiche dans les étangs. Une vaste pelouse, comme un tapis, s'étendra jusque dans le lointain horizon. Là, sur une colline, il y aura un temple ouvert, avec un groupe sur un piédestal, comme un autel... Mais que représente le groupe ? C'est une affaire difficile... Ah ! je le sais : Un vieillard malade, qui s'appuie sur l'épaule d'une belle jeune fille. La jeune fille portera une torche dans la main, la flamme de l'amour. Et elle ôtera ainsi les chardons et les épines du chemin du vieillard... Nous appellerons cette élégante construction *le Temple de l'Amour filial*... Et quand il fera obscur dans notre cerveau et que nous oublierons ce qui s'est passé, nous viendrons ici pour nous souvenir.

Le pauvre vieillard tremblait d'émotion ; des larmes brillaient dans ses yeux, et il resta absorbé dans la contemplation du paradis que son esprit égaré avait créé.

Félicité n'osait ouvrir la bouche, de crainte de donner de nouveaux aliments à l'agitation de son père.

— Eh bien, mon enfant, reprit-il enfin, que dis-tu de cela ? C'est bien beau, n'est-ce pas !

Très beau, mon père, répondit-elle ; mais maintenant je n'ai qu'un désir : que le médecin vous guérisse. Le reste, jusqu'alors au moins, me trouvera indifférente.

M. Verboord n'écoutait déjà plus, se parlait à lui-même et se frottait le front, comme un homme qui s'efforce d'éveiller un souvenir.

— Oui ! c'est cela, dit-il avec joie. Je savais bien que j'avais oublié quelque chose. Un jardin de plaisance sans demeure ! Quelle folie ! Il y aura un château avec une façade sculptée, un grand escalier de marbre devant la porte, et une portique à hautes colonnes des deux côtés. Un palais princier ! C'est orgueilleux, n'est ce pas ? oui, mais, quand on est riche, riche à millions ! Ah ! qu'il y a-t-il de trop beau sur la terre pour ma Félicité ? Le temps est court. Il faut saisir la chance au vol, on est riche aujourd'hui, pauvre demain. Il faut prendre une décision immédiate. Et Banks qui ne vient pas ! Je dois le consulter sur le plan. Il m'avait pourtant promis de se trouver ici pour neuf heures. Où peut-il être ? Le sais-tu, Félicité ?

Tout à coup il fut pris d'une violente attaque de nerfs, ses traits se contractèrent, et il s'écria furieux :

— Banks ! Banks ! Il m'abandonné et trahi, parce que le malheur m'a frappé. Mon amour pour lui, mes bienfaits, mon malheur, il a tout oublié, tout ! Vous, ô mon Dieu, vous lui demanderez compte de son ingratitude.

Félicité tâcha de le calmer. Elle voulut le faire lever pour retourner à la maison, et dit en pleurant que sa mère l'avait déjà appelée deux fois ; mais le vieillard ne l'entendit pas et s'écria tout à coup avec désespoir :

— Pauvre, ruiné, déshonoré ! Raphaël, Raphaël, qu'as-tu fait ?

» Les voilà, les voilà, les fantômes qui me poursuivent, la mort qui me menace ! Fuyons... Les billets ! les billets !

Sa crainte chimérique le poussait si vite que la pauvre jeune fille ne le rejoignit qu'au moment où il rentrait dans la maison.

VIII

Il avait fait très chaud dans la journée. Le soleil baigné dans la poupre et l'or, descendait vers l'ouest et allait disparaître derrière les polders flamands. Ses rayons obliques se miraient encore dans l'eau agitée de l'Escaut et faisaient ressembler le fleuve à un torrent de métal en fusion. Les maisons, le long des quais, étaient tout empourprées ; leur carreaux de vitre étincelaient comme des rubis ; l'air même semblait rougeâtre.

Des milliers de bourgeois de toute classe et de tout âge se promenaient en ce moment pour respirer la brise du soir le long des quais. Rien de particulier n'attirait leur attention ; les travaux étaient finis et, hors deux ou trois grands vaisseaux à l'ancre au milieu du fleuve, l'Escaut était tout à fait libre et tranquille.

Tout à coup un certain mouvement se fit parmi les promeneurs. Beaucoup s'arrêtèrent et se montrèrent une colonne de fumée noire, qui devenait visible derrière la *Tête de Flandre*. Le bateau à vapeur de Londres allait paraître devant la ville. Certainement on voit ces choses-là plusieurs fois par jour à Anvers ; mais, pendant le silence du soir, quand tout mouvement a cessé, c'est un spectacle saisissant que l'arrivée du gigantesque steamboat de Londres. Il fend l'onde comme un colosse triomphant ; un long nuage marque sa trace ; il tousse bruyamment et vole en avant sur un lit de vagues écumantes. Son pont fourmille de monde.



Demain, je le saurai. (Page 68.)

Quelques-uns des passagers, qui viennent d'Amérique ou des Indes orientales et revoient peut-être leur ville natale après une longue absence, brandissent leurs chapeaux et lèvent les mains.

Ce jour-là, le steamer avaient beaucoup de passagers à bord, et il y avait sur son pont une foule de messieurs et de dames, qui essayaient d'avancer leurs bagages pour être visités avant les autres par les douaniers.

Il y avait un voyageur avec des favoris noirs, qui montrait plus d'impatience que les autres et empêchait chacun de mettre ses malles devant les siennes. Il calmait les uns par sa politesse, aux autres il inspirait du respect par son regard hardi et son air décidé.

Il avait évidemment l'habitude de vivre dans une foule sauvage, car, au milieu des cris de ses compagnons, il restait indifférent et regardait la foule avec un tranquille sourire. Ce passager paraissait encore jeune. Sa figure était brûlée par un long séjour dans les pays chauds, et on voyait au premier coup d'œil qu'il avait traversé l'Océan.

Son costume était riche, et il le portait avec une élégance particulière; cette distinction, jointe à la noblesse de ses traits, à la dignité de son langage et de son maintien, le fit prendre pour un personnage important. Aussi ses bagages furent-ils visités d'abord, et on lui accorda immédiatement la permission de quitter le bateau à vapeur.

Il entra dans une voiture et cria au cocher :

— Place Verte, hôtel Saint-Antoine !

A la porte de l'hôtel, on lui annonça qu'il n'y avait de libres que quelques petites chambres au dernier étage et un appartement somptueux au premier, sur la rue. Le prix en était très élevé; mais l'étranger, sans autre remarque, répondit d'un ton indifférent :

— C'est bien, madame, qu'on me conduise à l'appartement du premier.

— Monsieur soupera-t-il?

— Non, dit-il, pas aujourd'hui ; j'ai soupé suffisamment sur le steamer. Qu'on monte mes malles.

Dans sa chambre il changea de costume pour sortir.

Il descendit bientôt et demanda l'annuaire du commerce qui indique la demeure des principaux bourgeois et industriels.

Lorsqu'il eut trouvé ce qu'il cherchait, il murmura en lui-même.

— Walput-Spelt, négociant, rue de l'Empereur. Ah ! je comprends !

Il sortit de l'hôtel, se promena lentement et regarda autour de lui avec un visage souriant, comme si chaque maison éveillait en lui un souvenir.

Lorsqu'il eut atteint la place Verte, il ralentit le pas, son cœur battait, et il retint un cri d'admiration.

Il faisait nuit, et l'on avait déjà allumé les becs de gaz; mais, du côté du couchant, le ciel était encore un peu éclairé, et sur ce fond pâle se détachait la majestueuse tour Notre-Dame comme une sombre pyramide.

L'étranger était sans doute un fils de la belle ville d'Anvers ; autrement, son cœur n'aurait pas battu si fort à la vue de ce chef-d'œuvre de l'architecture ogivale. Pour un Anversois, cette tour est l'emblème du foyer paternel. Depuis son enfance il a toujours vu, de tous les coins de la ville et même des campagnes éloignées, s'élever ce géant de pierres qui domine la ville comme un phare. C'est ainsi que la tour est mêlée à tout ses souvenirs; et, quand il la revoit, après une longue absence, ses yeux se mouillent et toute sa vie passe devant lui en une seule minute.

L'étranger laissa son émotion se calmer et continua alors sa promenade; mais il s'arrêta tout à coup, le regard tourné vers une haute maison.

Dix minutes se passèrent sans qu'il eût fait le moindre mouvement. Il tenait le regard fixé sur la maison, mais il aurait été impossible de deviner ce qui attirait là son attention, car dans cette maison on ne voyait pas de lumière, et rien n'y remuait.

Enfin l'étranger s'assit sur le banc qui se trouvait derrière lui sous les tilleuls, et il murmura :

— C'est donc là qu'elle demeure ! riche, contente, heureuse, adorée de son mari, fêtée par chacun !... Et elle ignore qu'il y a quelqu'un sur la terre qui a payé chacune de ses joies d'un chagrin mortel !... Blessure incurable du cœur! rien n'y a fait. Il me semblait que j'étais devenu assez fort pour ne me rappeler cet amour que comme un égarement de ma jeunesse, et mon âme est émue, et je tremble ici de crainte et de tristesse au souvenir de mes rêves anéantis! O mon Dieu! je m'étais créé un paradis sur terre. Vous m'avez puni de tant d'orgueil, et vous m'avez condamné à une vie triste et solitaire, sans espérances et sans but. J'ai imploré de vous la richesse, lorsque les trésors pouvaient me donner le bonheur. Maintenant, je suis riche... mais il est trop tard : tout l'or du monde ne peut combler le précipice creusé entre elle et moi pour l'éternité!

Il vit alors qu'il y avait de la lumière dans une chambre du premier étage. Une ombre de femme, portant un enfant sur les bras, passa derrière le rideau transparent. L'ombre disparut aussitôt.

Quelques instants après, l'étranger soupira :

— Oui, elle vit devant mes yeux. Elle est assise là avec deux enfants sur ses genoux. Quel amour dans ses beaux yeux! Comme son noble visage rayonne d'orgueil maternel! Son mari, Alfred Dorneval, est près d'elle. Qu'il est heureux, hélas! hélas!...

Il courba la tête et s'enfonça dans de sombres pensées. Tout à coup il murmura :

— Que signifie cette larme sur ma joue? Je rêve encore, comme si la fatalité n'avait pas irrévocablement anéanti mes illusions. Elle aurait été la mère de mes enfants. O folie! Ce lieu me fascine... C'est comme si quatre années de douleurs et de souffrances avaient été sans effet sur moi. L'homme fort qui a lutté contre la fortune comme un athlète désespéré, cet homme soupire ici au souvenir d'un espoir évanoui! Combien ce premier sentiment d'amour est indestructible!

Il se leva et marcha du côté des maisons. Il fut obligé de se garer, car une voiture arrivait; et, comme il vit que la voiture s'arrêtait devant la grande maison, il se retourna et se rapprocha un peu de la porte.

Il fut pris d'une émotion qu'il ne put surmonter lorsqu'il vit descendre un monsieur qui offrit la main à une charmante jeune femme.

Le monsieur était Alfred Dorneval. Il avait le visage tourné vers l'étranger et celui-ci le connaissait très bien ; mais la dame avait un voile de dentelles, et ses traits étaient restés invisibles.

Cependant l'étranger crut l'avoir reconnue, car un nom lui échappa :

— Félicité ! murmura-t-il.

Le monsieur et la dame étaient déjà entrés, et la voiture avait aussi disparu sous la porte cochère.

Une servante sortit pour fermer les persiennes.

L'étranger s'approcha d'elle et lui demanda :

— Mademoiselle, c'est M. Alfred Dorneval qui vient de rentrer là, n'est-ce pas?

Il reçut une réponse affirmative.

— Et la jeune dame?

— C'est ma maîtresse, la femme de M. Alfred, dit la servante.

— Merci.

Et l'étranger s'éloigna dans la demi-obscurité en poussant un soupir.

Quelques instants après il atteignit la rue de l'Empereur et s'arrêta devant une maison de belle apparence, comme s'il doutait de ce qu'il ferait,

— Si j'allais voir Walput? dit-il... Ce ne serait pas convenable, il est trop tard. Demain matin... Ne fût-ce que pour annoncer mon arrivée? Oui, oui. Walput demeure ici près, chez son beau-père. Je veux serrer aujourd'hui même ce bon François dans mes bras...

Il avança encore de quatre ou cinq maisons et tira la sonnette.

— C'est ici que demeure M. Walput? demanda-t-il à la servante qui vint ouvrir.

— Oui, monsieur, mais il n'est pas à la maison.

— Et madame?

— Madame non plus.

— C'est dommage, J'aurais été si heureux de le trouver à la maison! Et resteront-ils longtemps dehors!

— Mes maîtres sont allés chez madame Walput mère. Dans un quart d'heure ils seront de retour. Veuillez les attendre; entrez, monsieur.

Une voix d'enfant criant dans une chambre contiguë.

— Catherine, Catherine! ma sœur Victoire veut voir les images toute seule!

— Ah! M. Walput a des enfants? s'écria l'inconnu avec une joie singulière

— Deux petits anges, répondit la servante. Vous allez voir, monsieur.

Dans la pièce où ils entrèrent il y avait un petit garçon et une petite fille de trois ans, deux jumeaux sans doute, occupés près de la table à regarder des images dans un grand livre. Le petit garçon avait des cheveux bruns frisés, des joues roses et de grands yeux étincelants, la petite fille était blonde et un peu pâle, mais sa figure était fine et charmante.

— Qu'il doit être heureux! se dit l'étranger. C'est son portrait, il revit dans son fils... Et ce petit bouton de rose-là, c'est Lucie!

— Mes enfants, dit la bonne, venez avec moi dans une autre chambre. Ce monsieur veut attendre le retour de votre père.

— Je vous en prie, n'éloignez pas ces petits anges! dit l'étranger. Ils n'auront pas peur de moi.

— Monsieur aime les enfants? demanda la servante en riant.

— Oh! infiniment; ceux-ci surtout.

— Puisque vous le désirez, monsieur, je vais donc rester ici pour les garder.

— Je vous en saurai gré.

A l'apparition du monsieur aux favoris noirs et aux joues brunes, les deux enfants s'effrayèrent légèrement et ils le regardèrent avec suprise d'un air interrogateur; mais le sourire qui animait son visage était si plein d'amitié et de tendresse, que le petit garçon se mit aussi à lui sourire comme s'il avait été une vieille connaissance.

La servante se tourna vers le petit garçon et lui dit :

— Donnez la main à monsieur, Raphaël.

— Raphaël? s'écria l'étranger en levant les mains; il se nomme Raphaël, ô mon Dieu!

Mais il se contint, prit la main de l'enfant, qui, timidement, s'était approché de lui, et il se mit à le couvrir de caresses.

Il prit une chaise, plaça l'enfant sur ses genoux et l'embrassa avec autant de tendresse que si c'eût été son propre fils, en répétant toujours :

— Raphaël! Mon cher ange, tu t'appelles Raphaël! Oh! sois béni pour le bonheur que tu me causes!

Étonné de l'impression que le nom du petit garçon avait faite sur l'étranger, la servante dit avec intention :

— Savez-vous, monsieur, pourquoi il s'appelle Raphaël? Ma maîtresse me l'a raconté plus d'une fois. Son père a eu un ami qui est parti il y a quatre ans pour l'Amérique et y a sans doute péri, car on n'a jamais rien appris de lui. Il paraît que cet ami était très aimé de mes maîtres. En mémoire de lui, ils ont nommé leur fils Raphaël.

L'étranger tenait l'enfant serré contre son cœur et l'embrassait avec effusion. Des larmes brillaient sur ses joues et ce ne fut qu'après quelques instants qu'il put répondre :

— Cet ami regretté, c'est moi, Raphaël Banks.

— Et mes maîtres qui vous croient mort! s'écria la servante. Oh! qu'ils seront contents.

Raphaël ne fit pas attention à cette exclamation, et promit mille cadeaux à l'enfant. Il n'y avait rien de trop beau pour le petit Raphaël; il aurait un cheval de bois, une petite voiture avec deux agneaux vivants, des livres avec des images, des sucreries et des bonbons à profusion. La petite fille, qui entendait parler de ces choses merveilleuses, s'approcha timidement et fut bientôt sur l'autre genou de l'étranger, partageant ses caresses et ses promesses.

Pauvre Banks! il n'avait pas d'enfants, lui, et le sort l'avait condamné à ne jamais porter le doux nom de père. L'espérance de sa jeunesse était perdue pour toujours; la seule femme qu'il eût aimée était mariée, et la loi du devoir et de l'honneur lui défendait même de rien faire pour la revoir. Sa vie était donc fermée; il n'aimerait plus jamais et resterait sans enfants, lui qui cependant les aimait tant!

Voilà les pensées qui lui passaient en ce moment par la tête.

Pendant qu'il oubliait le monde en tenant les deux enfants sur ses genoux, une clef grinça dans la serrure de la porte.

— Voilà mes maîtres, dit la servante.

L'étranger mit les enfants à terre et se dirigea vers la porte; mais M. et madame Walput parurent sur le seuil.

Walput regarda un instant l'inconnu qui lui souriait si singulièrement. Tout à coup il ouvrit les bras et s'élança :

— O ciel! En croirais-je mes yeux? s'écria-t-il, Raphaël! Raphaël!

— François, mon bon François! s'écria Banks.

Et il se jeta avec des cris de joie dans les bras de son ami.

Lucie l'embrassa aussi. Des larmes coulaient de tous les yeux. Au bout d'un instant, Walput s'écria :

— Mon cher Banks, nous avons si souvent pleuré votre mort... et vous vivez! Vous voilà de retour dans votre patrie, en bonne santé!

— Je me suis souvenu de vous tous les jours dans mes prières, dit madame Walput. Dieu soit loué de m'avoir exaucée!

— Vous avez prié pour moi? balbutia Raphaël profondément ému. Une amitié si vive et si constante! Ah! comment ai-je mérité cela!

— Mais, mon cher monsieur Banks, ne savez-vous donc plus ce que nous vous devons? reprit madame Walput. Vous êtes la cause de mon mariage avec celui que mon cœur avait choisi. Depuis lors, la fortune n'a pas cessé de nous sourire; notre existence est un vrai paradis. Voyez ces enfants, notre espoir et notre orgueil! Sans votre aide, nous eussions été malheureux. Ah! mon fils s'appelle Raphaël. Ainsi, votre souvenir continuait à vivre dans ce que nous avons de plus cher au monde!

— Épargnez-moi, chers amis, balbutia Banks les larmes aux yeux. Je croyais qu'une existence rude et fatigante avait émoussé ma sensibilité; mais je me suis trompé : votre amitié me trouble jusqu'au fond de l'âme.

— Mais, Raphaël, dit Walput, votre figure est bien brunie! Vous avez probablement vécu dans les pays chauds. D'où venez-vous? Le sort vous a-t-il été favorable? Allons, satisfaites notre curiosité. Racontez-nous quelque chose de vos aventures.

— C'est une longue histoire, dit Banks en souriant. Je suis un peu fatigué...

— En peu de mots, supplia Lucie. Nous voulons savoir ce qui vous est arrivé. Vous ne pouvez pas nous refuser cette satisfaction.

— Qu'il en soit ainsi, puisque vous le désirez, répondit Raphaël. Je tâcherai de vous donner une esquisse complète de mes aventures. Plus tard, nous aurons le temps d'en parler amplement; alors, je vous raconterai des choses étonnantes. Écoutez donc, mes amis...

— Pardon, encore un instant, interrompit madame Walput en se levant. Mes enfants doivent aller se coucher et demandent un baiser de M. Raphaël.

L'ami les serra à plusieurs reprises contre son cœur; Lucie regardait Banks avec orgueil. Son cœur battait en entendant l'éloge qu'il fit de la beauté et de l'amabilité de ses enfants.

— Çà, ami Raphaël, s'écria M. Walput, nous oublions les lois de l'hospitalité. Avez-vous soupé?

— Oui, il y a plus d'une heure.

— Ne prenez-vous rien?

— Rien.

— Une bouteille de vin alors, à votre heureux retour; j'ai d'excellent *hockheimer*.

Le vin fut versé, M. et madame Walput rapprochèrent leurs chaises et Raphaël commença ainsi :

— Tu sais, François, dans quelle disposition d'esprit je me trouvais quand tu me conduisis au bateau à vapeur. Je restai quelques jours à Londres, assis dans ma chambre, la tête dans mes mains, jusqu'au jour où je partis pour New-York sur le paquebot transatlantique... A peine en mer, je tombai gravement malade. C'était une espèce de délire, qui devenait parfois si violent qu'on devait me lier sur mon lit. Tout ce que j'avais espéré, tout ce que j'avais craint, tout ce qui s'était passé dans ma vie tourbillonnait dans ma tête comme un courant vertigineux. On m'avait tiré beaucoup de sang et je refusais toute nourriture. Dans ma folie, je voulais me laisser mourir de faim. Ce mal s'aggrava tellement que l'on prédisait déjà que le lendemain je serais couché au fond de la mer. Il y avait sur le steamer un vieux Hollandais qui cachait, sous une apparente froideur, un cœur sensible. Lui seul avait compassion de moi, et était nuit et jour près de mon lit, combattant la maladie qui me minait. La fièvre m'abandonna enfin; mais je restai si faible, qu'à notre arrivée à New-York, on dut me porter hors du navire. Le Hollandais, qui avait veillé sur mon bagage et sur mon argent comme sur son propre bien, me chercha un logement chez d'honorables bourgeois, et remit à la voile pour Mexico, où il allait tenter la fortune qui lui avait été défavorable dans sa patrie. — J'étais encore très malade, surtout de la tête. Du matin au soir, et même la nuit, je ne pensais qu'à la blessure qui saignait dans mon cœur. J'espérais mourir, la vie était pour moi un douloureux fardeau. Cependant, après un mois ou deux, mes forces

se rétablirent tout à fait, et à la fin du troisième, je me sentais plus fort que je n'avais jamais été. Je ne pouvais rester inactif. J'éprouvais un irrésistible besoin de mouvement et d'activité. Je voulais échapper au désespoir qui m'oppressait et m'étouffait comme un manteau de plomb. Assurément, c'était un reste de ma folie; car je résolus de risquer les neuf mille francs que je possédais encore, dans une seule affaire. L'idée de devenir pauvre et d'avoir à lutter contre la misère me souriait. New-York ne me plaisait pas. Le souvenir du bon Hollandais me poussa vers le Sud. J'achetai à New-York pour huit mille francs de bijoux en cuivre doré; boucles d'oreilles, bagues, chaînes, petites croix et autres bijoux de femmes. Avec tout cela, je me mis en route pour Mexico dans l'espoir d'y retrouver mon sauveur, le Hollandais. A Vera-Cruz, je fus atteint de la fièvre jaune et la mort tendit encore une fois ses bras vers moi... Je lui échappai, et je me dirigeai avec quelques compagnons de voyage dans l'intérieur du pays, pour me rendre par les montagnes à Mexico, la capitale. En route, nous fûmes attaqués par des bandits. Un de nous resta mort et je reçus une balle dans le bras...

— Ciel ! s'écria Lucie.

— Ce n'était pas grave, poursuivit Raphaël. En quelques semaines la plaie fut guérie. Nous mîmes les voleurs en fuite après un combat acharné. Plus tard, je vous raconterai cela dans tous les détails. — Arrivé à Mexico, je ne retrouvai pas mon Hollandais. Je fis des affaires magnifiques avec mes bijoux en cuivre doré. Je les vendis pour de l'argent ou les échangeai dans les villages ou les fermes isolées, contre de la cochenille, de l'indigo, de la vanille et autres marchandises précieuses. Ainsi, j'obtins de mes bijoux cinq ou six fois leur prix d'achat. Au bout de quelques mois, je me vis en possession de plus de cinquante mille francs. C'était fabuleux ! Je faisais toute sorte d'affaires; les plus hasardeuses et les plus mauvaises les premières. Je voulais braver le sort; mais c'était comme un enchantement : quoi que j'entreprisse, tout m'apportait des bénéfices considérables. J'étais sûr d'amasser à Mexico, en peu d'années, une fortune considérable; mais j'appris par quelques voyageurs que le Hollandais demeurait à San-Francisco en Californie, et y faisait le commerce. Je m'embarquai à Acapulco et débarquai bientôt à San-Francisco, où je retrouvai le Hollandais en bonne santé. Ce fut le seul moment de joie que j'eus depuis mon départ d'Anvers; car tout, heur ou malheur, m'était indifférent. Le Hollandais était un ancien négociant, qui avait failli en Europe par un grand malheur. Il tentait de nouveau la fortune et avait vu monter son capital à environ quarante mille francs. C'était un homme très entreprenant et très hardi; mais son apparente témérité était fondée sur une grande expérience et un calcul exact des chances. Nous nous associâmes sous la raison Pieters et C[ie]. C'est sans doute parce que mon nom était ainsi caché sous celui du Hollandais que vos efforts pour apprendre quelque chose de moi sont restés sans résultat. Quant à moi, je ne voulais plus avoir de rapports avec l'Europe, et je ne vous écrivis pas... Pardonnez-le moi; c'était une suite de mon désespoir, quelque chose comme une résolution maladive. Notre principal commerce consistait à transporter aux mines toute espèce de provisions, outils et vêtements, et à les vendre là aux chercheurs d'or ou aux boutiquiers. Moi, toujours poursuivi par une insurmontable tristesse, je devins le voyageur de la maison. Je ne m'accordai pas un seul jour de repos. Un jour, j'étais dans les mines, au pied des montagnes neigeuses; le lendemain j'étais à San-Francisco, puis dans la Sonora, puis dans le Texas, puis enfin aux îles Sandwich. Je voyageais, j'achetais, je vendais et je donnais à notre maison une étonnante activité. Nous gagnâmes énormément d'argent... Le Hollandais avait dans l'intervalle combiné une affaire qui devait nous enrichir en un seul jour. Il y avait à San-Francisco, un Suisse qui, lors de la découverte des mines d'or, possédait un vaste terrain à l'autre extrémité de la ville. Ce Suisse, qui était un ami de mon associé, voulait retourner en Europe, et offrit de vendre son terrain, de la main à la main, pour vingt-sept mille piastres, ce qui fait en notre monnaie deux cent mille francs. Le marché fut conclu. Le Hollandais divisa immédiatement sa propriété en lots et la fit vendre publiquement comme terrain à bâtir. Le produit atteignit presque un million. Que vous dirai-je encore ? Nous eûmes quelques malheurs qui ralentirent l'augmentation de notre fortune; cependant, au bout de trois années, nous avions chacun un capital de six cent mille francs.

— Vous possédez six cent mille francs? murmurèrent ses auditeurs stupéfaits.

— En ce moment, je possède déjà beaucoup plus. La fortune m'a favorisé en peu de temps d'une façon si étonnante, que je suis riche de plus de huit cent mille francs. Mais écoutez encore un instant : je dois vous dire pourquoi je suis revenu à Anvers, quoique j'eusse décidé de ne jamais rentrer dans ma patrie. — Le temps avait presque guéri la plaie de mon cœur, je le croyais du moins. Je pensais encore à l'amère déception qui m'avait fait quitter l'Europe, mais il n'y avait plus rien de pénible dans ce souvenir; au contraire ma seule

joie consistait à me rappeler les rêves de ma jeunesse et à vivre en imagination dans ce monde d'illusions et de douces émotions. Puis, lorsque je me vis à la tête d'une assez belle fortune, je pensai à mon ancien maître Verboord. Ma mère m'avait dit sur son lit de mort :

« Mon fils, n'oublie jamais la générosité de ces bonnes gens; paye-leur ma dette, si cela est possible, et sois-leur reconnaissant jusqu'à la fin de ta vie. » Ces paroles que ma mère avait prononcées en me bénissant, résonnaient toujours à mon oreille. Mais je ne savais que décider. Les Verboord sont riches. Que pourrai-je faire pour eux ?

— Les Verboord ! interrompit Walput, ils sont pauvres !

— Pauvres ! répéta Banks. Que voulez-vous dire !

— L'affaire est toute simple. La maison Ortado de Charleston a fait banqueroute et a entraîné M. Verboord dans sa chute. En outre, le café a baissé sensiblement, et le prix est resté pendant longtemps à un taux très bas. Verboord est tout à fait ruiné et il a fait vendre tout ce qu'il avait pour satisfaire ses créanciers. — Comme cette nouvelle t'émeut, Raphaël !... Le malheur le Verboord ne me toucha pas beaucoup, moi, je l'avoue. Ces gens t'ont fait trop de mal, et je regardais leur chute comme une punition du ciel. Calme toi, ne te laisse pas trop affecter par leur désastre : ils ne le méritent vraiment pas.

Raphaël n'avait pas entendu les dernières paroles de son ami.

— C'était donc, en effet, la voix de ma mère qui me pousssit vers l'Europe, murmura-t-il. Dieu m'a fait amasser des trésors, uniquement pour payer une dette de reconnaissance.

Lorsqu'il releva la tête, il était pâle ; mais un joyeux sourire se dessinait sur ses lèvres.

— Vous dites que M. Verboord est pauvre ? demanda-t-il. Où est-il maintenant ? Pourrai-je encore le voir aujourd'hui ?

— Il n'est pas très pauvre, répondit Walput. Lorsque tous ses créanciers furent payés, il resta encore quelque chose à Verboord, car il a gardé sa petite maison de Brasschaët, et il y demeure sans rien faire. Personne ne sait de quoi il vit. Il paraît qu'il est malade et souffre d'une grave maladie nerveuse.

— Une maladie nerveuse! soupira Banks. En effet, ses nerfs étaient très sensibles.

— Les Verboord sont orgueilleux...

— Ah ! j'ai le pouvoir de le guérir ! s'écria Raphaël. Demain, il oubliera son malheur ; je lui rendrai ce que le sort lui a ravi : ma mère se réjouira dans le ciel.

— Comment ! vous sacrifieriez votre fortune pour celui qui vous a rendu la vie si amère ?

— Mais c'est le seul but de mon arrivée en Europe. Je voulais nouer des relations commerciales avec Verboord. Il nous aurait fait de grands envois de toute sorte de marchandises ; nous les aurions vendues là bas en Californie ou au Mexique pour son compte ou pour le nôtre. Mon intention était de doubler en peu de temps la fortune de M. Verboord ; car l'argent m'est tout à fait indifférent, et quel meilleur emploi aurais-je pu en faire que d'exaucer la dernière prière de ma mère mourante ? Maintenant qu'un grand malheur l'a frappé, je dois nécessairement changer ma première résolution... Voici ce que j'ai l'intention de faire. Je vais proposer à mon ancien patron de devenir mon associé sous la raison Verboord et Cie, à Anvers. Je monterai une autre maison à San-Francisco. Avec huit cent mille francs, de l'expérience, de nombreuses relations et une activité infatigable, on doit réussir. De cette façon, je rendrai à mon bienfaiteur non seulement sa fortune, mais encore sa position dans le commerce anversois. C'est la panacée qui doit le guérir de sa maladie nerveuse. Oh ! maintenant je sens la valeur de l'argent.

Walput hocha la tête avec étonnement d'un air mécontent. Il se fit un instant de silence.

— Mais il y a une chose qui me paraît incompréhensible, s'écria tout à coup Raphaël. Comment M. Dorneval a-t-il laissé tomber mon pauvre patron sans venir à son aide ? Et Félicité ?

— En effet, vous ne savez pas, répondit M. Walput avec un sourire singulier. Ceci est au moins une juste punition. M. Verboord et sa femme vous ont laissé nourrir un espoir fallacieux, Félicité se montrait sensible à votre affection... jusqu'à ce qu'une grande fortune vint les séduire. Alors, ils vous ont sacrifié sans pitié à la richesse, ils vous ont rendu malheureux et presque fait mourir de désespoir. Eh bien ! ils ont été tous déçus. Les Dorneval ont rompu le mariage projeté.

— Ciel ! elle n'est pas la femme de M. Alfred ? s'écria Raphaël en pâlissant. Ce n'est pas elle que j'ai vue ?... Elle n'est pas mariée ?

— Non elle n'est pas mariée.

— Quelle nouvelle ! j'en suis étourdi ; tout tourne devant mes yeux.

— Raphaël, mon ami, comme cette nouvelle vous trouble ! Vous tremblez ? ne vous trouvez-vous pas bien ?

— Elle n'est pas mariée, pas mariée ! murmura Banks. Mon désespoir, mes souffrances, ma haine pour la vie, tout cela n'était qu'une illusion ! Si j'avais su ! Félicité n'est pas mariée, ô mon Dieu !

Walput et sa femme s'approchèrent et lui prirent les mains. Ils craignaient qu'il n'arrivât quel-

que mal a leur ami, et essayèrent de le calmer par de douces paroles.

Il resta un instant insensible à leurs marques de tendresse. Seulement, lorsque Walput lui rappela encore que Félicité avait agi cruellement avec lui et ne l'avait jamais aimé, il poussa un soupir et dit avec un triste sourire :

— Ah ! mes bons amis, ayez un peu de compassion pour le pauvre Raphaël ! La blessure de son cœur n'est pas encore guérie : elle ne guérira jamais. En effet, Félicité ne m'a pas aimé... Je respecte trop le premier amour de ma jeunesse, pour accepter un bonheur que l'argent seul me donnerait. Mon émotion est le réveil d'illusions passées ; mais le rêve est évanoui !

— Vous allez demain à Brasschaët ? demanda Lucie avec hésitation. Comme Félicité sera surprise de vous revoir ! Et vous, Raphaël, pourrez-vous rester maître de vous?

— Je vous comprends, répondit Banks. N'ayez aucune crainte. Je suis homme, et s'il est nécessaire, le sentiment du devoir me donnera la force de maîtriser mes émotions. Je verrai probablement Félicité. Je ne serais pas généreux, si, dans la position où elle se trouve envers moi, je lui témoignais autre chose que du respect. Mon intention n'est-elle pas d'offrir de l'argent à son père sous une forme déguisée ? Dans tous les cas, en rendant à son père son bien-être passé, j'améliorerai également son sort à elle. L'idée que Dieu m'a permis de faire quelque bien à celle que j'ai aimée de toute mon âme, m'est une récompense suffisante.

— Puis-je te donner un conseil d'ami? demanda Walput. Ta générosité t'aveugle. Il est probable que, pour toute récompense, tu n'auras qu'une pénible déception. Les Verboord sont des gens fiers, je dirai même des gens méchants.

— Je t'en supplie, François, cesse d'accuser injustement ceux qui furent mes bienfaiteurs, soupira Raphaël avec douleur. Qu'un sentiment enraciné dans l'homme est indestructible ! la veille de mon départ et pendant la nuit même, j'ai fait valoir mille raisons pour arracher de ton cœur tes préventions contre les Verboord, mais en vain. Tu as tort, pourtant. Moi seul, je m'étais trompé. Félicité ne m'aimait pas ; elle ne savait pas que mon espérance allait plus loin que l'amitié. M. Verboord ni sa femme ne connaissaient mes désirs ambitieux.

— Tu le crois? répliqua ironiquement Walput. Pourquoi alors te haïraient-ils, toi qui ne leur a jamais fait de mal ?

— Me haïr, impossible, François !

— Je n'ai jamais pu pardonner aux Verboord leur conduite envers toi. Cependant, sur les instigations de Lucie, j'avais résolu de leur rendre service, si c'était nécessaire, de venir même à leur secours. Nous sommes allés les voir à Brasschaët dans cette intention. Ils nous ont très mal reçus, et nous ont fait sentir que nous leur ferions plaisir en n'y retournant jamais. Verboord est sorti peu après notre arrivée sans nous avoir adressé la parole, et nous ne l'avons plus revu, même pour prendre congé de lui.

— Je ne comprends pas, murmura Raphaël. Eux qui, plus que tous les autres, étaient pleins d'affabilité pour chacun?

— Demande-le à ma femme, dit Walput; elle a toujours plaidé en faveur des Verboord ; mais depuis avant-hier qu'elle a causé avec Félicité, elle a tout à fait changé d'idée.

— Vous avez causé avant-hier avec Félicité ? s'écria Banks.

— En effet, répondit madame Walput. J'en suis fâchée, mais je dois avouer que sa conduite a fait une mauvaise impression sur moi... J'exprimais l'intention d'aller la voir avec mes enfants à Brasschaët. Eh bien ! elle m'a fait entendre clairement qu'elle aimait mieux que je ne vinsse pas. Une autre chose cependant m'a encore plus indignée. Je croyais que Félicité, que depuis trois ans je revoyais pour la première fois, m'aurait demandé des nouvelles de Raphaël Banks, ou m'en aurait donné. Elle s'en allait sans avoir prononcé votre nom. Je la rappelai et lui racontai quels vains efforts nous avions fait pour apprendre quelque chose de vous. Les larmes me vinrent aux yeux, en pensant que vous étiez mort peut-être. Félicité écouta avec indifférence, cessa tout à coup la conversation et s'éloigna en murmurant un salut glacial.

— Que peut signifier cela ? murmura Raphaël. Craindraient-ils le regard des hommes ? Ils cachent peut-être une triste misère ?

— Non, répliqua Walput, ils ne sont pas pauvres, puisqu'ils possèdent encore la maison de campagne et le terrain y attenant. Je vais te dire ce que cela signifie. Ils ont fait du mal et le savent très bien. Comme cela arrive d'ordinaire, ils haïssent leur victime et nous aussi parce que nous sommes tes amis dévoués.

— Mais, pour l'amour de Dieu, mon ami, ne me parle pas ainsi ! me haïr ! pourquoi !

— Je te l'ai dit: c'est leur conscience qu'ils veulent faire taire. Verboord t'a appelé en ma présence, ingrat, et t'a accusé de l'avoir abandonné parce que tu prévoyais le malheur qui allait le frapper.

Raphaël poussa un soupir et pencha sa tête sur sa poitrine.

— Cela t'étonne peut-être, reprit Walput, que je te dise en ce moment des choses si tristes? Mais je suis ton ami et je fais mon devoir, quelque désa-

gréable qu'il soit. Tu vas demain à Brasschaët. J'ai une double crainte. D'abord, il est très possible que les Verboord te traitent avec une froideur outrageante et refusent tes secours avec fierté. C'est contre de telles épreuves que j'ai voulu t'armer. La pensée que tu aurais à rougir devant les Verboord m'effraye. Ensuite, il est possible que la richesse les tente assez pour les pousser à cacher leur vengeance. Dans ce cas, tu deviendrais la victime de feintes et de tromperies.

— Mais non, non! s'écria Raphaël d'une voix étouffée, ce n'est pas possible. Tu es sans doute le jouet d'une fatale illusion. Que Félicité ne m'ait pas aimé, que son père ait blâmé mon départ sous le coup de ses malheurs, ah! je comprends cela... Mais qu'ils puissent me haïr, qu'ils puissent me tromper? Ils sont aussi incapables de nourrir un sentiment de haine que de commettre une mauvaise action. Ces anges de bonté auraient-ils donc perdu tout à coup tous les dons du cœur? Il y a un mystère là-dessous, te dis-je. Demain, je le saurai; demain, mon ami, tu auras à regretter une erreur qui ne prend sa source que dans ton affection pour moi.

— Je le souhaite, Raphaël. Si je me suis vraiment trompé, suis l'inspiration de ton cœur, je t'applaudirai. Mais, dans l'incertitude, sois prudent. Épargne-toi le chagrin et la honte d'un refus outrageant. Tu as été victime de leur égoisme, ne sois pas la victime de leur orgueil.

La persévérance avec laquelle Walput renouvelait ses accusations contre les Verboord attristait beaucoup Raphaël. Celui-ci secoua la tête avec dépit, se leva et dit :

— Cher ami, ce que j'ai appris ici a troublé toutes mes idées. Je suis fatigué et j'aspire après un peu de tranquillité et de repos. Il est onze heures passées. Permettez-moi de vous quitter. Demain, à mon retour de Brasschaët, je viendrai ici.

— Dans quel hôtel êtes-vous logé? demanda madame Walput.

— A l'hôtel Saint-Antoine.

— Jusqu'à demain seulement, dans tous les cas.

— Tu feras porter tes effets ici, et tu demeureras avec nous, n'est-ce pas, Raphaël?

— J'accepte avec reconnaissance votre amicale proposition, répondit Banks. Je vous souhaite la bonne nuit, vous bénissant du fond du cœur pour votre généreux souvenir et votre sincère amitié...

M. et madame Walput lui serrèrent la main avec toute sorte de protestations d'amitie, et l'accompagnèrent jusqu'à la porte.

Raphaël marcha vite, comme quelqu'un qui se hâte d'atteindre un but.

Il passa presque en courant devant l'église des Jésuites, mais alors sa marche devint lente et chancelante. Il poussa un soupir et se frappa le le front.

Il luttait sans doute contre des pensées qui le poursuivaient et le dominaient, car il s'arrêta subitement dans un coin obscur, et murmura :

— Pas mariée! Félicité n'est pas mariée! Hélas! si jamais elle avait eu quelque affection pour moi, tout ce que j'ai osé rêver dans mon orgueil, se réaliserait maintenant. Mon avenir s'éclaircirait tout à coup. Non, non, pas de folle espérance! Que mon cœur ne soit pas pour la seconde fois déchiré horriblement. Elle me hait! impossible! Mais elle ne m'a jamais aimé! Je ne veux pas acheter le bonheur à prix d'argent. Elle n'est pas mariée, elle est libre! O mon Dieu! si elle m'avait aimé!

En poussant cette plainte douloureuse, il traversa le Marché au Lait.

Quelques minutes après, il disparut sous la porte de son hôtel.

IX

Il était à peu près neuf heures du matin, lorsque Raphaël arriva à Brasschaët. Il descendit de sa voiture et commanda au cocher d'aller l'attendre à l'auberge du Cygne.

Il y avait une teinte de tristesse sur le visage du jeune homme; sa marche était lente et il semblait en proie à d'amères pensées.

C'était cependant une magnifique journée de mai. Les oiseaux chantaient dans les arbres, les feuilles étincelaient au soleil, l'air était chargé de l'odeur balsamique des bruyères. La saison, le temps, la riante nature, étaient tout à fait les mêmes que quatre ans auparavant, lorsque le jeune homme, plein d'illusion et d'espoir, suivait ce chemin pour prendre part à la fête de madame Verboord.

Insensible aux beautés qui l'avaient charmé jadis, Raphaël marchait d'un air rêveur.

N'était-ce pas le jour de cette fête qu'il avait entendu pour la première fois des lèvres de Félicité le nom d'Alfred Dorneval? Son cœur n'avait-il alors pas reçu la blessure qui devait saigner jusqu'à la fin de sa vie?

Hélas! la nuit, avec ses sombres inspirations, l'avait entièrement découragé. Ses amis avaient sans doute dit la vérité. Les Verboord devaient être irrités contre lui.

Quel accueil Raphaël attendait-il? Les Verboord oublieraient-ils et pardonneraient-ils au point d'accepter les secours de celui qu'ils avaient, pendant des années, accusé d'ingratitude?



Je pars. (Page 74.)

La pauvreté et l'abaissement rendent de nobles cœurs défiants et soupçonneux. Si les Verboord refusaient sa proposition et tout secours venant de lui, il ne pourrait donc pas remplir les derniers souhaits de sa mère ! A quoi lui servait alors son voyage en Europe, et que lui importait la fortune? Deux rêves avaient rempli toute sa vie. Le premier avait été affreusement brisé lorsque la nouvelle du mariage de Félicité lui fit découvrir l'entraînement de son cœur ; le second s'était élevé en lui par un sentiment de gratitude. Si ce dernier but disparaissait aussi devant ses yeux, alors aucune clarté ne pouvait éclairer son obscur avenir. Il resterait peu de jours près de son ami Walput, lui accorderait une marque de son affection et repartirait pour l'Amérique, pour ne jamais rentrer dans sa patrie.

C'est en roulant ces pensées dans son esprit que Raphaël arriva jusqu'à la grille ouverte du pavillon de chasse. Il entra dans le vestibule, et contempla ce qui l'entourait. Les taches grises sur les murs, les herbes potagères dans les parterres où autrefois brillaient toute sorte de fleurs, l'apparence de la gêne qui se voyait partout, le toucha douloureusement.

Son cœur commença à battre lorsqu'il approcha de la porte du logis. Encore un moment, et il allait être dans la demeure de son vieux maître ; encore un moment, et il allait voir Félicité !

Il hésitait, plein de crainte ; il lui semblait que déjà des reproches et des accusations s'élevaient contre lui. Il rassembla son courage, puisa des forces dans la conviction qu'il venait payer une dette de reconnaissance, et marcha d'un pas ferme vers la maison.

Il frappa, il appela ; mais tout resta muet, et rien ne lui répondit que le bêlement plaintif d'une chèvre.

Il fit un pas, puis encore un, et il se trouva sur le seuil de la chambre où les Verboord se tenaient habituellement. Il n'y avait personne, et aucun bruit ne rompait le silence qui régnait dans cette demeure.

Alors, attiré par certains objets qui lui rappelaient les temps passés, il avança jusqu'au milieu de la pièce. Il voyait le pupitre de mahoni qui avait été dans le cabinet de son maître, des papiers et des journaux, comme auparavant, le fauteuil en velours et beaucoup de petites choses qui ornaient le mur de la chambre.

Il était clair que les Verboord n'étaient pas tout à fait pauvres, autrement ils n'eussent pas conservé ce riche mobilier. Les papiers et les journaux semblaient indiquer que M. Verboord s'occupait encore de commerce. Et dans ce petit commerce, il trouvait peut-être assez de ressources pour les besoins de son ménage, sans être obligé d'avoir recours à personne.

Cette pensée ranima Raphaël, et un sourire passa sur son visage; mais bientôt son expression redevint triste, car il se dit que cette position favorable des Verboord lui laissait moins d'espoir d'accepter son secours.

Il détourna les yeux et regarda de l'autre côté de la chambre. Là, son regard tomba sur les chaises communes, sur la table en bois blanc, sur le foyer avec son feu de bois de saule et avec sa batterie de cuisine. Plus de fauteuil de velours; il y avait seulement trois chaises et une table. C'était donc sur ces planches nues que les Verboord dînaient et sur une de ces chaises de paille que s'asseyait Félicité.

Un soupir souleva sa poitrine.

Après avoir attendu quelque temps, il frappa plusieurs fois contre la porte et fit du bruit, espérant qu'on l'entendrait dans une partie de la maison; mais le même silence régnait toujours.

La porte de derrière, qui donnait sur le jardin était ouverte.

Certainement les Verboord n'étaient pas à la maison, et la servante, qui était dans le jardin, avait oublié de fermer la porte.

Raphaël traversa la chambre et regarda dans le jardin. Il découvrit dans le lointain une jeune paysanne qui, agenouillée dans un sentier avec une faucille à la main, enlevait les mauvaises herbes d'un parterre de laitues.

Cette paysanne avait le dos tourné vers lui et ne s'aperçut de sa présence que quand il lui demanda :

— Eh! la fille! M. Verboord n'est-il pas à la maison?

Elle se leva et regarda l'étranger avec une expression de mécontentement. Ses yeux semblaient lui reprocher de l'avoir surprise; mais tout à coup la faucille lui tomba des mains, et un cri perçant sortit de sa poitrine :

— Raphaël! s'écria-t-elle.

— Félicité! murmura Banks.

Et tous deux levèrent les bras comme pour s'embrasser; mais un même sentiment les retint et leur fit vaincre l'émotion de leur cœur.

Ils se regardèrent un moment avec stupeur et s'efforcèrent de lire dans les regards l'un de l'autre.

Ce rapide examen les remplit de découragement, car tous deux poussèrent un profond soupir, comme s'ils étaient frappés d'un amer désenchantement.

Alors Félicité se souvint qu'elle portait ses habits de tous les jours. Une vive rougeur colora ses joues, elle jeta un regard de honte sur son grossier tablier, et le laissa tomber à terre.

— Mademoiselle, dit Raphaël encore bégayant d'émotion, pardonnez-moi, je vous prie, de vous avoir surprise... J'ai frappé à la porte, mais personne ne m'a répondu. Je viens d'Amérique, pour voir encore une fois votre père, mon vieux maître, et lui parler... Il n'est probablement pas à la maison. Ayez la bonté de me dire quand il pourra me recevoir : je reviendrai, mademoiselle.

Félicité tremblait, ses sens étaient troublés. Comme la douce et suppliante parole de Raphaël l'avait touchée! C'était toujours la même voix fraîche et pure qu'elle écoutait jadis avec une joie enfantine comme une musique enchanteresse; mais il l'appelait mademoiselle, et il y avait quelque chose de si réservé, de si respectueux dans son accent, qu'elle en fut toute bouleversée; le temps avait donc rompu ces premiers liens... et peut-être le souvenir de ce penchant n'existait-il même plus dans le cœur de Raphaël.

— Mon apparition inattendue vous attriste, mademoiselle? reprit Raphaël. Excusez-moi, je reviendrai bientôt.

— Mais non, Raph..., non, monsieur, bégaya la jeune fille en relevant la tête. Je suis désolée... mon père est à la ville, avec ma mère; ils ne reviendront qu'après midi. Voulez-vous vous reposer un peu, monsieur? Pourquoi partir ainsi tout de suite? Voilà quatre ans que vous avez abandonné le pays pour aller en Amérique. Ah! que le sort de l'homme change!

En achevant ces mots, elle se dirigea vers la maison.

Raphaël la suivit, le cœur palpitant et si absorbé dans ses pensées, qu'il n'essaya pas de rompre le silence. Félicité était encore belle. Plus belle peut-être qu'autrefois. Son costume simple lui allait si bien, la teinte brune de ses joues, la fermeté de son regard avaient fait de la jolie enfant une

femme remarquable. De plus, il l'avait surprise avec la sueur du travail au front; embarrassée et rougissante, elle avait ôté son tablier de grosse toile. Elle était honteuse de sa pauvreté à cause de lui. Cela avait frappé de douleur le jeune homme. La pitié redoubla la force de son amour, et il se dit tout bas en levant les yeux au ciel :

— O Dieu! si elle m'avait aimé!

Alors sa conscience lui cria que la pauvreté de M. Verboord lui imposait le plus grand respect, et que ce serait une cruauté de laisser voir à Félicité ce qui se passait dans son cœur.

Lorsqu'ils furent entrés dans la maison, elle essaya de parler, mais son regard s'attacha sur Raphaël. Elle frémit et pâlit, des larmes ruisselèrent sur ses joues. Elle se laissa tomber sur une chaise avec un cri de désespoir et couvrit sa figure de ses mains. Ainsi, tandis qu'elle, dans son isolement, n'avait pensé qu'à lui, tandis que son amour pour lui n'avait fait que grandir et s'était changé en une sorte de foi mystérieuse, lui l'avait oubliée. Il la revoyait après quatre longues années d'absence, et son regard était froid, et sa parole polie, comme avec une femme quelconque.

Il fallut à Raphaël un effort suprême pour cacher sa pitié; il attribuait à la honte de sa pauvreté la douleur de la jeune fille.

Les yeux humides et le cœur gros, il tenta quelques efforts pour la consoler, mais il ne laissa pas échapper un mot qui ne fût plein de respect. Il n'osa pas même faire une allusion directe à la situation de M. Verboord.

Félicité, qui avait en partie surmonté son trouble, essuya ses larmes et dit avec un sourire :

— Ne faites pas attention, monsieur, c'est fini. Merci de la part que vous prenez à... Vous venez d'Amérique; le sort vous-t-il été favorable? N'avez-vous pas beaucoup souffert, si loin de votre patrie et de vos amis? Pour nous, un terrible malheur nous est arrivé. Vous le savez peut-être? Ah! depuis lors, notre vie est bien amère et bien douloureuse.

Raphaël se dit qu'il n'atteindrait point son but par des paroles vagues; il rassembla tout son courage pour surmonter l'agitation de son cœur; le découragement de la jeune fille lui prêta la force nécessaire, et il répondit d'un ton ferme et décidé :

— Oui, mademoiselle, je connais depuis hier au soir la fatalité qui a frappé mon bienfaiteur; certes, cette nouvelle m'a rempli de douleur, mais à cette douleur se mêlait un sentiment de joie et de reconnaissance envers Dieu, qui m'a donné le pouvoir de rendre à mon bon maître tout ce qu'il a perdu.

— Impossible, impossible, soupira Félicité en secouant la tête.

— Croyez-moi, mademoiselle, reprit Raphaël, le seul désir de revoir mon ancien maître et de lui être utile, m'a ramené en Europe. Je n'oublie pas ce que vous et lui, et madame Verboord, avez fait pour consoler ma mère à son lit de mort; je n'ai ni femme, ni enfants, ni famille...

Félicité respira longuement.

— Ma mère — vous étiez à son chevet, mademoiselle! — m'a répété plusieurs fois la même prière et m'a laissé pour héritage une éternelle reconnaissance envers votre père. J'ai donc ici à payer une dette sacrée; du moins, je supplie le ciel qu'on me la laisse payer. Les moyens ne me manquent pas, car je suis riche de plus d'un demi-million...

— Vous êtes riche!... O mon Dieu! il est riche! murmura Félicité pâlissant de nouveau et d'un ton désespéré.

Cette exclamation surprit Raphaël; il n'en soupçonna pas toutefois la signification. Du reste, Félicité releva bientôt la tête avec une sorte de fierté dans le regard.

— Monsieur votre père, mademoiselle, doit avoir beaucoup de chagrin et être très malheureux, non seulement à cause de la perte de sa fortune, mais encore parce que lui, qui était habitué à une vie laborieuse, se voit maintenant obligé de languir dans une pénible inaction. Eh bien! je suis venu pour le lui rendre tout ce qu'il regrette, du moins pour lui offrir comme une preuve de ma reconnaissance. Je viens lui proposer de devenir mon associé; nous monterons un magasin à Anvers, il en sera le chef, car je pars de nouveau pour l'Amérique, afin d'élever sous la même raison sociale une seconde maison de commerce à San-Francisco. Je possède là-bas les moyens de donner à chaque maison une grande extension, et monsieur votre père ne doit rien accepter de moi, puisque sa part dans nos profits sera assez grande pour lui permettre de vivre comme un grand commerçant. Oh! puissé-je ne pas rencontrer de refus. Vos bons parents, mes bienfaiteurs, reprendraient leur position dans le monde. — Et, ajouta-t-il d'une voix hésitante, vous, mademoiselle, vous trouveriez sans doute un époux qui serait digne de vous et qui vous rendrait heureuse.

Des larmes brillaient dans les yeux de Félicité, d'abord des larmes d'admiration pour la générosité du jeune homme, puis des larmes de douleur parce que ses dernières paroles lui avaient déchiré le cœur.

— Puis-je espérer que M. Verboord acceptera ma proposition? demanda Raphaël.

— Que Dieu vous récompense pour tant de générosité, soupira-t-elle. Hélas! mon père refusera.

— Refuser?

— Inexorablement.

— Me serais-je trompé, mademoiselle? Peut-être

monsieur votre père a-t-il pu sauver une bonne partie de sa fortune et n'a pas besoin d'assistance?

— Ah! nous sommes pauvres, nous gagnons le pain quotidien à la sueur de notre front.

— Pauvres! et il refuserait! Mon ami Walput m'a donc dit la vérité. Mon bienfaiteur me hait?... O Dieu! vous le savez, je ne l'ai pas mérité, et, si je me suis laissé aller à une illusion des sens, j'ai expié assez amèrement cette erreur de jeunesse.

— Mon père, en effet, est irrité contre vous, monsieur, dit Félicité d'une voix étouffée. Il pense que vous l'avez quitté parce que vous prévoyiez que le malheur allait le frapper.

— Mais je suis parti avant qu'il fût possible de prévoir son malheur. Personne ne m'a-t-il donc justifié près de lui? Me croyait-on capable de tant d'injustice? N'y avait-il donc pas une seule personne qui eût foi dans l'honnêteté, dans la pureté de mon âme?

Pendant qu'il disait ces mots, une sorte de reproche muet étincelait dans son regard; sa voix était frémissante et semblait accuser Félicité.

La jeune fille tremblait sous son regard; elle essaya de parler, mais elle ne balbutia que des paroles inintelligibles. Peut-être l'aveu qui était sur ses lèvres l'effrayait-elle.

Tout à coup, un torrent de larmes ruissela sur ses joues, et, levant ses mains suppliantes vers le jeune homme, elle s'écria d'un ton déchirant:

— Raphaël, Raphaël, pardonnez l'injustice de mon pauvre père: il est fou!

— Fou!... répéta Raphaël pâlissant. Mon bon maître, fou!

Cette affreuse nouvelle l'interdit; il mit sa main devant sa figure pour cacher les pleurs qui le gagnaient également. Maintenant, il comprenait tout. La haine de son maître contre lui était une pensée maladive; Félicité ne partageait pas cette haine, puisqu'elle l'appelait une injustice. L'isolement où vivaient madame Verboord et sa fille, leur crainte de la visite d'étrangers, leur refus de s'expliquer avec les Walput, tout cela avait sa source dans un sentiment d'amour pour un malheureux époux, pour un père infortuné; sans doute elles espéraient encore sa guérison et ne voulaient pas qu'il eût à rougir de l'égarement de ses sens. Mais l'aliénation mentale est le plus souvent un mal incurable. Ainsi, Raphaël, qui avait traversé l'Océan pour obliger Verboord, resterait peut-être impuissant. Cette pensée l'avait tout d'abord plongé dans le désespoir.

Félicité se leva et s'approcha. Elle vit que des larmes tombaient de ses yeux. Une émotion irrésistible la dominait; elle lui prit la main et dit:

— Raphaël, vous pleurez de pitié sur mon pauvre père? Hors ma mère et moi, vous êtes la première personne qui ait versé une larme sur son malheur. O mon ami, soyez béni pour votre générosité!

Le jeune homme frémit sous l'étreinte de cette main. Le mot « ami » prononcé avec une si douce voix l'avait ému jusqu'au fond de l'âme, et il s'était levé, regardant la jeune fille d'un œil étonné et interrogateur; mais Félicité, honteuse de ce moment d'oubli, avait repris sa première expression.

— Fou! M. Verboord fou! répéta-t-il avec angoisse. Oh! tranquillisez-moi! Il est irrité contre moi; François Walput dit qu'il me hait. Mon départ aurait-il ajouté à son désastre? Dois-je m'accuser moi-même d'être la cause d'un malheur si funeste? Impossible! Ce serait trop cruel!

— Non, monsieur, répondit-elle. Le mal de mon père a d'autres causes que vous pouvez deviner. Lorsque mon père apprit, le même jour, la chute de la maison Ortado et la baisse extraordinaire du café, il reconnut que sa fortune entière était perdue... Craignant pour l'avenir de ma mère et le mien, il succomba sous le coup du sort. Il tomba dans une grande faiblesse, d'où il ne sortit que pour rester des mois entiers sur un lit de douleur. Il a tout fait vendre pour satisfaire ses créanciers. Nous sommes venus demeurer ici. Rien ne nous était resté. Mon père semblait guéri; son corps du moins n'était plus malade; mais bientôt nous remarquâmes que son cerveau se troublait. Ce mal empira de jour en jour. Il parlait d'affaires de commerce, de grandes entreprises; il voulait gagner de l'argent; il écrivait, il comptait, il calculait le cours du café.

— Ah! c'est cela! dit Banks avec joie.

— Il fallait le laisser faire, continua Félicité, car, à la moindre contrariété, il devenait malheureux et ses nerfs commençaient à travailler. Toutes les fois qu'il arrivait quelque chose qui lui était désagréable, il était tellement agité, que nous devions le conduire dans sa chambre et le mettre au lit pour lui rendre un peu de calme. La figure d'une autre personne qui nous avait connus avant notre ruine suffisait pour lui faire de la peine et pour troubler sa tête pendant plusieurs jours. C'est ce qui l'a condamné, lui et nous, à la plus grande solitude.

— Maintenant je comprends ce que madame Walput me disait, murmura Raphaël.

— Oui, elle m'accuse d'impolitesse, n'est-ce pas? Hélas! je pense presque toujours à elle; je sais qu'elle est fidèle à notre amitié passée, et je lui suis reconnaissante pour ce souvenir. Je ne l'ai vue que deux fois, et deux fois j'ai pleuré toute la journée en silence parce que j'étais obligée de repousser ses bontés avec une froideur apparente.

— Mais la folie de votre père est une maladie

qui a ses intervalles de lucidité. Puisqu'il se souvient que j'ai quitté brusquement Anvers, le trouble de son cerveau ne peut pas durer toujours... Il guérira, soyez-en sûre.

Félicité dit d'un ton désespéré, pendant que deux larmes coulaient lentement sur ses joues :

— Non, non, mon pauvre père est comdamné à cette affreuse vie jusqu'au tombeau.

— Comment! s'écria Raphaël Banks épouvanté, il ne guérirait pas... Ma reconnaissance, des trésors, la science des médecins les plus renommés, tout cela serait insuffisant? Non, non, un nouveau but m'est indiqué. Un cruel ennemi s'est levé devant moi, je lutterai et je combattrai jusqu'à ce que j'en aie triomphé.

La jeune fille secoua la tête.

— Je suis riche, j'ai du courage, votre père était mon bienfaiteur, reprit-il, je consacrerai ma fortune entière, toutes mes forces, toute ma vie, à cette lutte. Je ne retournerai pas en Amérique avant que mon pauvre maître ait recouvré la santé. Vous voyez bien, Félicité..., vous voyez bien, mademoiselle, que la principale cause de sa maladie est le désespoir de ne plus faire de commerce. Je lui rendrai des occupations. Ah! puisse-t-il accepter ma proposition! la lumière lui reviendrait tout de suite dans son esprit.

— Oui, mon ami, puisse-t-il accueillir votre noble projet! soupira-t-elle; mais il refusera.

— Non! non! pour toucher son cœur, j'implorerai mon pardon, et, s'il le faut, je le supplierai, à genoux, de me laisser payer la dette de ma mère. Non, il ne repoussera pas mes larmes, il aura pitié de moi; la voix de celui qu'il aimait comme un fils le touchera. Oui, Dieu m'exaucera; votre père guérira! Vous pleurez, mademoiselle! Votre cœur est-il donc fermé à tout espoir?

— Non, monsieur, dit-elle avec une singulière expression d'enthousiasme; votre parole a, au contraire, fait briller un rayon d'espoir dans mon cœur. Ce n'est probablement qu'une consolante illusion; mais, quoi qu'il en soit, votre noble conduite me remplit de reconnaissance et d'admiration. Il y a eu un triste jour dans votre vie : tout autre que vous aurait accusé mon père. Vous, vous traversez l'Océan, uniquement pour le payer de ce que vous nommez ses bienfaits. Votre âme courageuse a oublié tous les chagrins, toutes les souffrances, pour ne plus se souvenir que de son amitié et de sa bonté. Oh! soyez béni, au nom de mon malheureux père!

— Vous savez que j'ai souffert, que j'ai horriblement souffert? dit Banks en faisant des efforts pour se contenir. Excusez mon émotion, je vous prie, mademoiselle; qui vous a dit cela?

— Certes, monsieur, continua-t-elle, les émotions de la jeunesse s'affaiblissent à la longue et finissent par s'évanouir entièrement; mais, au commencement, le calice du désespoir est bien amer à vider!

— Avez-vous donc reçu quelques nouvelles pendant mon absence?

— Aucune.

— Mais commnet alors savez-vous que j'ai souffert?

Félicité baissa la tête et ne répondit pas.

Raphaël paraissait très agité, ses yeux étincelaient et un sourire d'espoir illuminait son visage; d'une voix tremblante, il renouvela sa demande.

Une vive rougeur colora les joues de la jeune fille, pendant qu'elle murmurait :

— J'ai jugé d'après mon propre cœur; j'étais malheureuse, j'étais brisée par la douleur.

— Hélas! oui, les Dorneval vous ont cruellement offensée! soupira le jeune homme.

— Les Dorneval? dit Félicité avec une expression de mépris.

— En effet, ils ont rompu votre mariage.

— Mon mariage? J'ai béni Dieu parce qu'il m'a du moins épargné le lien dont la seule pensée me remplissait de crainte et d'horreur. Certes, je me serais soumise à la volonté et au souhait de mon père; mais...

Elle semblait frémir.

— Mais?... mais?... reprit Raphaël avec une impatience fiévreuse.

Son émotion la rappela à la conscience de son état. Le ton de sa voix changea, elle reprit avec un calme surprenant :

— Je vous dis ceci, monsieur, pour vous prouver que, depuis lors, je n'étais pas insensible à votre chagrin. Vous êtes si magnanime, que je ne veux pas paraître ingrate à vos yeux. Quatre ans se sont écoulés depuis ce moment. Le temps a guéri la plaie; et, si j'en parle librement devant vous, c'est parce que ces choses-là ne sont pour vous qu'un souvenir de jeunesse.

Raphaël ne put se contenir plus longtemps :

— O mademoiselle! balbutia-t-il, si dans mes paroles quelque chose pouvait vous blesser je vous prie, pardonnez-le moi! Je ne sais pas, je suis étourdi; on dirait qu'un rêve obstiné me tient sous le charme. Oh! ce sentiment qui m'a porté à la tristesse et à la douleur, qui a fait de ma vie un long et inconsolable regret, ce sentiment m'a poursuivi malgré ma volonté, malgré mes efforts; il ne me laissait point de repos, il remplissait mon cœur. Pas un moment l'ange de ma jeunesse ne m'a quitté : sa douce image était toujours devant mes yeux, durant ces quatre tristes années. Hier, aujoud'hui, toujours. Raphaël doit porter ce sentiment jusque dans la tombe, et, soit qu'il se con-

sume de désespoir, soit qu'il lutte, votre cher nom, Félicité, s'échappera encore de ses lèvres avec son dernier soupir.

La jeune fille était assise la tête courbée, le regard attaché au sol : des larmes silencieuses coulaient sur ses joues.

Effrayé de ses propres paroles, le jeune homme la regarda un moment et reprit :

— Je vous ai offensé, mademoiselle? Soyez généreuse : pardonnez-le moi.

— Raphaël, Raphaël, je n'ai rien à vous pardonner, soupira-t-elle d'une voix presque inintelligible et sans lever les yeux.

— Cet aveu de ma faiblesse ne vous a pas blessée? Vous souriez à travers vos larmes? O Félicité, ayez pitié de moi! ma tête se perd. Ne restez pas indifférente à ma souffrance. N'avez-vous pas oublié ces jours de doux enchantement et d'innocentes joies? Pensez-vous encore au pauvre Raphaël? Répondez, répondez-moi! Dieu m'a accablé de chagrin; mais, s'il a seulement laissé vivre dans votre cœur mon souvenir, si faible qu'il soit, je tomberai à genoux et je bénirai son saint nom avec transport. Ah! par grâce, Félicité, un mot, un seul mot!

La jeune fille se leva et jeta sur Raphaël un singulier regard. Une flamme secrète brillait dans ses yeux, le sourire avait disparu de ses lèvres, son expression était solonnelle.

— Raphaël, dit-elle, je ne fais peut-être pas bien de vous donner la réponse que vous me demandez, mais votre cœur est noble; vous êtes venu pour secourir mon pauvre père; vous vous efforcerez de le guérir, n'est-ce pas?... Peut être, en effet, cette réponse peut vous rendre joyeux. Eh bien, écoutez... Je vis ici dans une triste solitude, entre un père fou et une mère désolée. Tout est noir et désespéré autour de moi... et cependant mon âme ressent encore de la joie, et cependant il y a pour moi une source de consolations et de courage. Je me suis fait un autel de souvenir, et devant cet autel je viens toujours prier pour quelqu'un dont je pleurais la mort, ou rêver aux plus beaux jours de ma jeunesse.

— Ah! Félicité, serait-il possible! Encore un mot... l'espoir, le doute, troublent mes sens.

Elle prit une petite fleur fanée sous son fichu et dit :

— Vous ne connaissez pas cette fleur? Tous les matins, j'en cueille une sur l'autel du souvenir, et elle se fane ainsi sur mon cœur, me parlant de celui qui me l'a donnée. Suivez-moi, Raphaël, je vous montrerai le banc que les genoux de Félicité ont déjà profondément usé.

Elle sortit par la porte de derrière et dirigea ses pas vers la partie basse du jardin.

Raphaël jeta un regard étonné sur le petit parterre, qui était entouré d'une bordure de buis, et au milieu duquel s'élevait un beau fuchsia.

— Ici, je viens prier, murmura-t-elle, pour celui qui, dans un jour de joie, a donné cette fleur à ma mère.

— O mon Dieu! sainte Laurence! cria Raphaël. Votre prière était pour moi, Félicité, chère et bonne Félicité!

Et il ouvrit les bras pour presser la jeune fille sur son cœur; mais elle recula de nouveau dans le sentier, et joignit des mains suppliantes. Il la comprit, et faiblissant sous son émotion, il se laissa tomber sur le banc, haletant, et n'ayant pas la force de dire un mot. Félicité s'assit à côté de lui et reprit avec douceur :

— Raphaël, mon ami, soyez calme. Je me suis fiée à votre générosité et aussi à votre force d'âme. Souvenez-vous que mes parents ne vous ont pas encore vu. Je suis seule, je ne sais pas comment mon père va vous recevoir.

Le jeune homme ravi tint un moment ses yeux fixés sur les yeux de la jeune fille; un sourire illuminait son visage, il doutait encore de son bonheur; dans le trouble de ses sens, il semblait prêt à se jeter au cou de son amie.

La jeune fille se leva de nouveau et dit avec un accent de reproche :

— Lorsque vous pensiez que je vous avais oublié, vous me témoigniez du respect, Raphaël.

— Oh! donnez-moi la force de me vaincre moi-même, soupira-t-il. Un mot, un signe! Vous, Félicité, vous avez aimé le pauvre Raphaël? vous l'aimez encore?

Elle montra les fleurs en se taisant.

— En effet, s'écria-t-il, aucune parole ne vaut cette preuve de votre pure, de votre durable affection. Merci, merci!

— Raphaël, accordez-moi une grâce?

— Toute, ma vie même!

— Maintenant que vous connaissez le secret de mon cœur, nous ne pouvons pas rester seuls ensemble.

— Vous abandonner déjà? soupira le jeune homme. Vos parents ne reviennent qu'après midi; personne ne peut nous voir ni nous entendre.

— Ma conscience, le respect que vous me devez, dit-elle doucement, mais avec un accent de fermeté. Je ne peux plus vous parler avant que mon père ou ma mère sache ce que j'ai osé vous avouer.

— Vous avez raison, vous êtes un ange, murmura-t-il en se levant. Eh bien! Félicité, je vous obéis, je pars.

Et ils retournèrent tous deux par le sentier.

— O Félicité! s'écria Raphaël, que le Dieu de miséricorde me fasse grâce devant votre père!

— Je tâcherai de le préparer à votre vue, répondit-elle. Accordez-moi pour cela le temps nécessaire. Revenez seulement à trois ou quatre heures... Espérons, Raphaël.

— Puissé-je réussir! Oh! je n'abandonnerais plus jamais votre père; je vivrais entre votre mère et vous. Ce serait un paradis sur la terre!

Lorsqu'ils furent rentrés dans la chambre et que la jeune fille murmurait déjà un adieu, le jeune homme sembla hésiter, il la contempla en silence et le cœur palpitant. Qu'elle était belle! quelle âme noble et pure brillait sur cette aimable figure! C'était bien le doux ange de ses rêves et de ses douleurs. Le temps, le malheur étaient restés impuissants sur cette fleur virginale. Si Dieu l'avait gardée pour lui, s'il pouvait un jour la conduire à l'autel comme une épouse adorée!...

— Un peu de courage, Raphaël, dit-elle. Le cœur doit rester soumis au devoir.

— Je pars! soupira-t-il. Adieu, adieu, Félicité! A cet après-midi.

Et il sortit sans se retourner, comme s'il avait craint que le moindre regard en arrière ne lui ôta la force de s'éloigner.

La jeune fille le suivit du regard, jusqu'à ce qu'il eût disparu entre les arbres du chemin; alors, elle poussa un grand cri, fit quelques pas dans la chambre, et, vaincue par une émotion irrésistible, elle se laissa tomber assise près de la table, et demeura immobile, les traits contractés par un rire nerveux et le regard perdu dans l'espace.

X

Félicité était sans doute en proie à une grande impatience, car pour la cinquième fois elle était allée à la grille voir si personne ne venait par la route de Brasschaët.

Elle avait étendu une nappe sur la table et préparé les assiettes ponr le dîner. Sur les cendres du foyer, il y avait deux ou trois casseroles qui fumaient.

Au moment où elle sortait pour la sixième fois, elle poussa un cri de joie en voyant paraître ses parents.

Après avoir embrassé son père avec une tendresse plus grande que de coutume, elle lui dit en le ramenant dans la maison :

— Cher père, vous riez et vous paraissez content, votre bonne humeur m'enchante. J'ai prié Dieu ardemment de donner au médecin le pouvoir de guérir votre maladie nerveuse. Vous paraissez mieux; je ne me sens pas de joie.

— Je te remercie, ma bonne Félicité, dit Verboord. En effet, mon nouveau médecin est un homme plein de science et de cœur; il ma donné quelque chose pour calmer mes nerfs, et depuis lors je suis assez tranquille. Qui sait? Peut- être me guérira-t-il?

— Oui, oui, mon père, ayez bon courage.

— Qu'y a-t-il, Félicité? demanda la mère. Tu sembles bien émue.

— Oui, maman, émue de joie. Mais silence là-dessus! Tout à l'heure...

Ils s'assirent, et Félicité s'empressa de servir le dîner. M. Verboord mangea avec un plaisir visible les petits pois préparés par les mains de sa fille. Il était d'une humeur charmante, comme s'il n'y avait plus aucune ombre dans son esprit, et Félicité, qui épiait tous ses mouvements, paraissait au comble de la joie. Lorsque le dîner fut fini, Félicité traîna le fauteuil de velours devant le pupître sur lequel elle plaça un journal ouvert.

— Venez cher père! le voyage doit vous avoir fatigué; le courrier est arrivé pendant que vous étiez parti. Vous n'avez pas encore lu *le Précurseur*. Asseyez-vous et reposez-vous un peu. Pendant ce temps, j'irai terminer un ouvrage en haut. Après cela, vous me raconterez comment le voyage s'est passé et ce que le docteur a dit.

Dès que son père fut assis et tint son journal en main, elle sortit et monta l'escalier. Sa mère la suivit immédiatement.

Félicité lui prit les deux mains et s'écria avec une émotion profonde :

— Mère, mère, pendant que vous étiez parti, Raphaël est venu ici.

— Qui? Raphaël Banks?

— Oui, mère, Raphaël Banks, dont nous regrettions la mort.

Madame Verboord regarda sa fille avec stupéfaction, comme si elle doutait de la vérité de ce qu'elle venait d'apprendre.

— Raphaël est riche, mère, de plus d'un demimillion.

— Béni soit Dieu d'avoir conservé ce bon jeune homme!

— Et savez-vous pourquoi il est revenu d'Amérique? Vous pleurerez d'admiration quand je vous l'aurai dit. Ah! mon père avait bien raison autrefois de l'aimer comme un fils. Raphaël a le cœur le plus pur et le plus noble qui ait jamais battu dans la poitrine d'un homme.

Elle raconta ensuite tout ce que Raphaël lui avait dit, et ce récit fit couler plus d'une fois les larmes de madame Verboord.

— Ce bon Raphaël! dit-elle, je n'ai jamais douté de la noblesse de son cœur.

— Eh bien! ma mère, il reviendra dans une heure. Je lui ai promis de préparer mon père à sa

visite. C'est une chose difficile, j'en tremble de peur. Heureusement mon père est maintenant de bonne humeur, je l'embrasserai, le prierai et le supplierai... Le Dieu de miséricorde donnera de la force à mes paroles. Hélas! si mon père, dans un accès de folie, repoussait le bon Raphaël!

Madame Verboord hocha tristement la tête.

— Vous désespérez, ma mère? soupira Félicité.

— J'ai peu d'espoir, mon enfant. Tu sais que le nom de Banks suffit pour le mettre hors de lui, Que sera-ce lorsqu'il le verra en personne? Peut-être sa maladie s'en aggravera-t-elle!

— Raphaël ne peut pourtant pas retourner en Amérique sans avoir vu mon père et lui avoir dit ce qu'il avait résolu dans sa reconnaissance. Non, non, ce serait trop cruel! Cette entrevue sera peut-être pénible à mon père. Mais, qui sait? peut-être aussi aura-t-elle sur lui une salutaire influence. S'il le faut, Raphaël se jettera à ses genoux. Si mon père, touché de ses prières, lui pardonne, l'une des causes de sa maladie aura cessé. Et l'idée de se trouver à la tête d'une grande maison suffira peut-être pour le faire guérir sur-le-champ. Banks l'a dit : L'activité de l'esprit, les occupations constantes, et le maniement de l'argent sont les seuls remèdes qui puissent rendre la raison à mon père.

— Banks a raison, assura madame Verboord; mais comment donner à ton père le calme et la modération?

— Je l'essayerai, ma mère. Il y a quelque chose qui m'encourage et qui me fait espérer.

— Eh bien! soit, Félicité; il est de bonne humeur et tu as beaucoup d'influence sur lui. S'il ne repousse pas Banks, quels heureux effets cette rencontre aura pour lui! Sa guérison, son repos, la joie de ses vieux jours! Va, Félicité, parle-lui de de l'arrivée de Raphaël; mais peu à peu, avec prudence. Sois tendre et caressante; ne le contrarie pas, et donne lui toujours raison... Ah! peut-être triompheras-tu de sa colère.

— Bonne mère, il y a une chose que je ne t'ai pas encore dite.

Madame Verboord, étonnée de son embarras, la regarda d'un air interrogateur.

— O ma mère! s'écria-t-elle, je suis si heureuse, que ma joie me semble un rêve insensé... mais je suis impuissante contre le sentiment qui m'entraîne. Raphaël m'aime encore de toute l'ardeur de son âme!

Il y eut un moment de silence; madame Verboord médita cette révélation inattendue et secoua la tête en soupirant.

— Il t'aime encore? murmura-t-elle.

— Oui, il me l'a dit, tremblant et les larmes aux yeux; et moi, chère mère, vaincue par sa générosité et son désespoir, je l'ai mené près de mes fleurs, et là, pardonnez-le moi, pour la première fois de ma vie, ma bouche a prononcé un aveu. J'ai voulu le récompenser de l'affection qu'il porte à mon malheureux père, et je lui ai dit : « Félicité vous a aimé dès sa jeunesse, et elle vous aime encore! »

— Mon enfant, mon enfant, dit madame Verboord d'un ton sévère, c'est un oubli blâmable! Toute seule avec lui! Est-il resté longtemps ici?

— Non, non, bonne mère, ne soyez pas fâchée contre lui. Si vous aviez vu Raphaël, respectueux et craintif, les mains jointes élevées vers moi, implorant un mot consolant, vous l'auriez vous-même tiré de son désespoir. Quoique mon aveu le comblât de joie, il n'a pas même osé toucher mes mains; et, lorsque je lui ai dit qu'après l'aveu qui m'était échappé, je ne pouvais rester plus longtemps seule avec lui, il a obéi comme un enfant et a quitté notre maison sans répliquer. Oh! chère mère, Raphaël est toujours le même, il a l'âme noble et le cœur pur comme un ange!

— Félicité, dit madame Verboord avec un certain mécontentement, tu as été imprudente. Hélas! que peut-il advenir d'un tel penchant!

La jeune fille sauta à son cou en l'embrassant.

— Si Dieu nous est miséricordieux, Raphaël guérira mon père, et ne nous quittera plus. Venez maintenant, le temps pourrait nous manquer.

Félicité descendit en courant et aborda son père avec un sourire. M. Verboord sourit de son côté.

Elle s'assit à côté de lui, mit son bras sur son épaule et le regarda un moment avec tant d'amour, que le vieillard en fut touché.

— Ma douce Félicité, dit-il avec émotion, tu es bien heureuse de me voir un peu mieux! C'est étonnant, en effet, comme le remède du docteur a calmé tout à coup mes nerfs! Ah! si je pouvais guérir! Je ferais le commerce, j'entreprendrais de grandes affaires, je gagnerais beaucoup d'argent et je te récompenserais de ton immense affection.

La jeune fille frémit secrètement, à l'idée qu'un mot désagréable suffirait pour troubler entièrement l'esprit de son père. Il parlait d'affaires de commerce et de gagner de l'argent. C'était un très mauvais signe.

Elle se tut quelques instants, pour que son père eût le temps d'oublier ce qu'il venait de dire. Elle hésita même un moment, — mais reculer n'était plus possible. Raphaël allait bientôt revenir, et les suites de son apparition seraient plus graves, si son père n'en était pas averti.

Elle se mit à caresser et à embrasser le vieillard, et, lorsque celui-ci fut profondément ému et la pressa sur son cœur, elle murmura d'une voix suppliante :



— Partez, partez ! (page 81.)

— Cher père, je voulais vous demander quelque chose. Certes, vous êtes la bonté même, et, si vous me promettiez la grâce que j'implore, je serais heureuse et vous bénirais pour cette preuve de votre amour ; mais je n'ose pas...

— Parle, mon enfant, répondit-il ; demande tout ce que tu veux ; si ce n'est pas absolument impossible, tes souhaits seront accomplis.

— Oh ! puis-je l'espérer !

— N'en doute pas ; pour faire plaisir à ma Félicité, je donnerais volontiers tout mon sang.

— Mais, cher père, si ma prière vous était désagréable, me le pardonneriez-vous ? resteriez-vous calme et tâcheriez-vous de maîtriser vos nerfs ?

— Ne crains rien ; je me sens fort. Aujourd'hui est un bon jour pour moi.

Félicité tourna un regard joyeux vers sa mère, qui feignait de travailler et écoutait la conversation, le cœur palpitant. Elle fit un signe d'encouragement à sa fille. Celle-ci reprit :

— Ainsi, vous exauceriez ma prière, si cela ne vous est pas tout à fait impossible ?

— Sois-en sûre, mon enfant. Tu me rends curieux. Parle ! que souhaites-tu donc de si étonnant ?

— Mon père, si je vous disais qu'une vieille connaissance désire nous voir, et si je vous suppliais de lui faire un bon accueil ?

Le vieillard pinça des lèvres, et son visage s'assombrit.

— Ah ! mon père, soupira Félicité avec découragement, je viens à peine de dire un mot, et déjà vous êtes mécontent ! Je sais que les visites vous sont très désagréables ; mais, si vous vouliez m'accorder la grâce que j'implore de votre bonté, vous trouveriez bien, dans votre cœur généreux, la force de surmonter pour une fois votre répugnance.

— En effet, Félicité, je trouverai cette force dans mon désir de te satisfaire.

— Dites non, mon père, et je me soumets, et je ne parle plus jamais de pareille chose.

— J'accueillerai le visiteur avec politesse, avec affabilité, puisque cela peut te faire plaisir; mais ne m'en demande pas trop. Qu'il ne reste pas longtemps.

— Et si c'était une personne... dont vous eussiez à vous plaindre?

L'expression du vieillard redevint triste; mais le regard suppliant de sa fille le vainquit.

— Walput? répondit-il. Soit, je cacherais ma répugnance. Certes, Félicité, il me sera difficile de feindre de l'amitié pour cet homme; mais je me sens plus fort que d'habitude, et puisque tu attaches tant de prix à un bon accueil pour lui, je veux te montrer que rien ne me coûte pour t'être agréable.

— Ce n'est pas M. Walput qui viendra? balbutia la jeune fille avec crainte.

— Si ce n'est pas Walput, qui cela peut-il être? M. Dorneval? Celui-là ne s'est pas conduit très généreusement envers nous, en effet; mais il a agi comme un marchand et il ne me devait rien. Qu'il vienne!

Félicité ne répondit pas et regarda à terre; une sueur froide mouillait son front, et son cœur s'oppressait d'anxiété. Le moment suprême était arrivé; elle allait prononcer le nom de Raphaël, et elle craignait que son père ne fût pris d'une attaque de nerfs en entendant prononcer ce nom.

Alors il ne resterait plus de raison en lui, et tout espoir serait perdu.

Après avoir lutté un moment contre le découragement, elle rassembla tout son courage. Elle cacha son accablement, caressa son père avec une extrême tendresse et reprit :

— Écoutez, mon père, soyez bon pour moi, écoutez avec calme. Il y a quelqu'un qui, une fois en sa vie, a commis une action blâmable, et qui, du moins en apparence, méconnut votre bonté infinie. Vous ne connaissez pas les raisons de sa conduite, vous l'avez accusé avec raison d'ingratitude. Il était pourtant resté reconnaissant... et il est venu à travers l'Océan, de plusieurs milliers de lieues, pour vous demander pardon... Oh! mon Dieu, ne vous chagrinez pas, mon père! Je me tais, je me tais!

A ces dernières paroles, une émotion croissante avait vaincu le vieillard, ses yeux étincelaient et ses dents étaient serrées; il balbutia :

— Impossible! Dieu l'a puni : il est mort depuis longtemps.

— Oh! ne soyez pas inexorable, mon bon père! dit-elle avec les mains jointes. Il implorera votre miséricorde à genoux. Ayez pitié de sa douleur, écoutez son humble prière, donnez-lui son pardon!

— C'est de lui que vous parlez? s'écria-t-il.

— C'est de lui.

— De Raphaël Banks?

— De Raphaël, soupira-t-elle d'une voix presque inintelligible.

Elle mit sa tête sur ses genoux, prit sa main, la couvrit de baisers, et resta ainsi courbée sans proférer une parole et sans oser regarder son père.

Le nom de Raphaël avait produit l'effet redouté. Elle sentit la main de son père trembler sous ses lèvres, elle entendit des reproches amers s'échapper de sa bouche; sa voix avait le ton rauque de la fièvre nerveuse et ses idées commençaient à se brouiller.

Le cœur de la pauvre fille se serra; un torrent de larmes lui monta aux yeux, mais elle savait que la vue de ses larmes abattait le courage de son père; elle savait également que le silence le plus absolu était le seul moyen de l'apaiser.

Madame Werboord tenait les yeux fixés sur son mari, et épiait avec anxiété le moindre mouvement de son visage. Lorsqu'elle se fut assurée que le choc qui l'avait touché s'était affaibli sensiblement, elle se leva et s'approcha de lui avec un sourire indifférent. Elle feignit de ne pas remarquer son émotion et d'attacher peu d'importance à ce qui était arrivé.

— Ne faites pas attention au chagrin de Félicité, dit elle. Vous savez, Verboord, combien elle est sensible aux douleurs des autres. Certes, Raphaël ne s'est pas bien conduit envers vous et envers nous; mais un jeune homme ne sait pas toujours ce qu'il fait: l'entraînement, le goût des longs voyages, les conseils de mauvais amis le poussent à des actes dont il ne comprend pas l'énormité. Sans doute, il en a été ainsi de Raphaël, puisqu'il vous est encore reconnaissant et vient d'Amérique uniquement pour obtenir son pardon. Dieu nous donne l'exemple de la miséricorde. Félicité craint que vous ne repoussiez Raphaël. Ce n'est pas bien de sa part d'avoir si peu de confiance dans la générosité de son père. Quelle pensée! Vous seriez plus inexorable que Dieu même, et vous refuseriez d'oublier les maux soufferts, lorsqu'on reconnait sa faute envers vous et qu'on implore humblement votre compassion? Oh! Félicité, tu ne connais pas le cœur de ton père. Lui qui, plus que tout autre, est bon et bienfaisant, se montrerait implacable pour un pauvre jeune homme souffrant! Impossible. Puisque Raphaël est malheureux parce qu'il a offensé son bienfaiteur, et se repent d'un moment d'égarement, qu'il espère dans la bonté de ton père. Sois certaine, mon enfant, qu'il ne par-

tira pas d'ici sans être consolé. N'est-ce pas, Verboord, vous vous montrerez tel que vous êtes : bon et généreux?

Le maintien de Félicité et les paroles de sa mère étaient calculés pour apaiser l'émotion du vieillard et lui donner le temps de se dissiper insensiblement.

Probablement avaient-elles, contre toute attente, atteint leur but; car le vieillard dit sans se hâter :

— Vous avez raison, Laurence, l'homme ne peut garder impitoyablement une vieille rancune dans le cœur, si légitime que soit son aigreur. Vous dites qu'il reconnaîtra sa faute? Laissez-le venir.

Félicité se leva en sautant de joie et embrassa son père avec un redoublement de tendresse. Elle le combla de marques d'amour et des plus tendres caresses. Bientôt la figure du vieillard devint sombre.

— Je ne sais pas, dit-il, le cœur me bat violemment, je suis effrayé. Pourrais-je supporter la figure de l'ingrat?

— Il vous est reconnaissant, mon bon père, dit sa fille avec crainte. Le repentir et son amour pour vous le font revenir d'Amérique, pour s'humilier devant vous et implorer son pardon.

— Ce pardon, je le lui donnerai, balbutia M. Verboord; mais alors il s'en ira, n'est-ce pas, tout de suite, immédiatement?

— Dès que vous le voudrez, mon père. Dites un mot, et il partira en vous bénissant. Écoutez-le, si c'est possible; il vous dira des choses qui peuvent nous rendre heureux, vous, ma mère et moi.

Un sourire d'incrédulité plissa les lèvres du vieillard.

— Il vous a séduites par ses vaines promesses murmura-t-il. Vous savez pourtant avec quelle légèreté il les viole.

— Ce n'est pas cela, mon père. Je vous en prie, laissez-moi vous dire ce que Raphaël veut vous proposer. Resterez-vous calme et tranquille? Sans votre consentement je n'oserais pas en parler, et Raphaël encore moins. A votre première parole, tout le monde se taira. Par conséquent, si la proposition ne vous plaît pas, vous pouvez nous fermer la bouche d'un signe.

— Parle, mon enfant, dit-il; tromperie ou non, je t'écoute avec calme.

— Voyez-vous, mon père, Raphaël a fait le commerce en Amérique; il a eu une chance favorable; il est riche d'un demi-million...

— Riche! ricana Verboord. Dieu est juste : le bonheur des méchants s'évanouira comme la fumée.

— Oui, mon père, c'est ainsi; mais Raphaël regrette son égarement, et Dieu est miséricordieux. Quoique la fortune lui ait souri, il n'a pas oublié ce que vous avez fait pour lui. Il pensait toujours à son généreux maître; et sa seule préoccupation était de trouver un moyen de vous prouver sa reconnaissance. Il croit avoir découvert ce moyen, du moins il espère que vous lui permettrez de reconnaître vos bienfaits... Restez donc calme, père; vous êtes tout à fait libre de rejeter ma demande. Si louable que soit l'intention de Raphaël, il se soumettra en toute humilité à votre décision.

Félicité savait par expérience quels étaient les moyens de combattre l'émotion de son père. Elle parlait avec douceur et sans élever la voix; elle allait doucement à son but, comptait ses paroles, pour faire comprendre au vieillard que personne ne voulait le contrarier.

Après un moment de silence, elle dit en soupirant :

— Vous aimez mieux ne pas savoir ce qu'il espère vous proposer, mon père; je n'en parlerai plus.

— Non, parle mon enfant.

— Eh bien! puisque vous le désirez, Raphaël, qui veut repartir pour l'Amérique, a projet d'élever une grande maison de commerce à Anvers. Il vient vous demander de l'aider en cela... Il vous offre de devenir son associé et d'accepter la direction de la maison anversoise. Il mettra pour cela trois cent mille francs et plus à votre disposition.

Le vieillard poussa un cri rauque et ses membres se contractèrent convulsivement. Félicité avait prévu cette crise; aussi elle baissa la tête et garda le silence.

Madame Verboord s'approcha de son mari, et dit :

— Mon ami, c'est une simple proposition : rejetez-la, si vous êtes insensible, et personne n'en dira rien. Certes, il y a des raisons qui rendent difficile l'acceptation de cette proposition ; mais il y en a aussi d'autres qui nous conseillent de bien examiner avant de refuser positivement. Par exemple, comme directeur d'une grande maison, vous pourriez mettre à profit vos profondes connaissances commerciales; cette activité de l'esprit guérirait sans doute mieux votre maladie de nerfs que les soins du docteur. Nous reprendrions dans notre ville natale notre position sociale ; — et votre cœur de père, mon cher Verboord, n'aurait plus rien à regretter pour l'avenir de son unique enfant...

— C'est terrible ! balbutia Verboord d'un air sombre. Il m'a rendu la vie amère; il m'a fait haïr l'homme comme une créature ingrate, et maintenant il vient me présenter de l'argent, pour payer mes douleurs ! Après quatre ans de malheur et de chagrin, devrai-je recevoir une aumône de mon commis? Taisez-vous, taisez-vous ! Je mourrai pauvre, Dieu l'a voulu; mais je marcherai la tête haute jusqu'au tombeau !

Félicité soupirait et sanglotait, les larmes l'étouffaient ; elle rassembla toutes ses forces pour ne pas pleurer, et se tint immobile.

Après quelques instants sa mère dit :

— Certes, Verboord, vous avez raison, nous subirons notre sort avec courage et sans rougir. Personne ne peut nous humilier... Mais Félicité s'est mal exprimée ou vous ne l'avez pas comprise. M. Banks a besoin de votre secours, et, puisque vous parlez d'une aumône, c'est lui qui vous la vient demander. Il veut élever une maison à Anvers, et, comme il doit retourner en Amérique, il a besoin, pour surveiller tout ce qui lui appartient, de quelqu'un qui soit versé dans le commerce. Ses conditions sont larges et belles ; il associera le directeur de sa maison anversoise à tous ses bénéfices. Appréciant vos grandes connaissances et votre générosité, il a cru que vous lui accorderiez cette grâce. Vous ne pouvez pas lui en vouloir, parce qu'il a trop de confiance dans votre bonté. Repoussez sa proposition, rejetez son offre, si vous voulez ; mais ne refusez pas de l'écouter, ne fût-ce que pendant quelques minutes. S'il devait repasser l'Océan sans vous avoir vu, il serait malheureux pour toute sa vie, et vous, cher ami, vous regretteriez peut-être ce moment de cruauté.

Félicité avait relevé la tête, et, tout en caressant doucement la main de son père, elle le regardait d'un air suppliant. Il dit avec abattement :

— Je voudrais faire ce que vous désirez de moi... En effet, partira-t-il à ma première demande ? Vous dites qu'il m'obéira... Mais hélas ! la pensée seule que mes yeux le verront, m'effraye et agite tous mes nerfs.

— Mon Dieu ! dit Félicité avec une terreur subite, il est là ! il est là !

Elle embrassa son père, demanda si Raphaël pouvait entrer, lui arracha un consentement douteux et s'élança hors de la chambre en s'écriant :

— Ma mère, ma mère, fortifiez mon père dans sa bonne résolution.

Elle courut au devant de Raphaël, lui prit la main, le tira à l'écart, et lui dit :

— O Raphaël ! je suis bien heureuse. Mon père est plus calme que d'habitude. En d'autres circonstances, il n'aurait jamais pu supporter de telles émotions. Il a consenti à vous recevoir. Si son esprit reste présent, il vous recevra avec bienveillance.

— Merci, merci, Félicité, répondit Raphaël. Depuis que je vous ai vue, mon cœur déborde de bonheur ; tout rayonne devant mes yeux. Votre père me recevra avec bonté. Votre doux espoir se réaliserait ? Je pourrais payer la dette de ma mère et la mienne ? Je pourrais nommer mon bienfaiteur d'un nom plus doux ? Venez, venez, je brûle de me précipiter dans les bras de mon vieux maître ; venez, que je sente battre son cœur sur le mien !

— Non, Raphaël, pas encore ; restez encore un moment. Ma mère doit avoir le temps de fortifier mon père contre l'émotion de votre arrivée. Ma joie vous trompe. Que mon père ait consenti à vous voir, c'est un bonheur si inattendu qu'il m'égare. Il ne faut pas vous montrer ému. Vous voulez vous jeter dans ses bras, Raphaël ? Oh ! ce serait assez pour briser tout notre espoir ! Je suis accourue vers vous pour vous avertir. Mon père est malade, et ses nerfs sont extrêmement surexcités. Ne l'oubliez pas : une violente émotion peut troubler son cerveau et obscurcir son intelligence. Votre apparition seule sera pour lui une dangereuse épreuve ; mais, si vous vous tenez calme, si vous laissez s'effacer cette impression, il vaincra probablement cette première secousse. Soyez prudent, Raphaël, calme et réservé, observez avec soin les mouvements de mon père, pour juger de ce que vous pouvez lui dire. Pour le disposer favorablement, nous lui avons fait croire que vous venez pour implorer son pardon. Ne parlez, pour commencer, que de cela. Humiliez-vous, reconnaissez-vous coupable envers lui, montrez-vous reconnaissant. Après, s'il ne vous ordonne pas de partir, parlez peu à peu de votre projet comme d'un service que vous lui demandez. Vous avez un cœur délicat ; vous ferez ce qu'il faut pour réussir. Laissez d'abord la parole à mon père et ne parlez pas beaucoup. C'est le moyen de le préserver d'une subite agitation.

— C'est bien, Félicité, je comprends, répondit-il avec un soupir. Hélas ! est-ce comme cela que je devais revoir mon bienfaiteur ?

— Non, non, ne perdez pas courage, dit-elle tout nous est favorable ; ce que nous avons déjà obtenu me semblait ce matin impossible. J'avoue que j'ai entrepris l'effort sans espoir ; mais le bon Dieu a exaucé ma prière. Il aura pitié de mon pauvre père et de nous, Raphaël. Venez maintenant, venez ; qui sait si ce jour ne sera pas un jour de délivrance et d'ineffables joies.

Le jeune homme était très ému et très affligé ; les paroles de Félicité lui avait laissé peu d'espoir. Lorsqu'il fit le premier pas dans la chambre et qu'il aperçut son vieux maître, il se mit à trembler. La vue des cheveux du vieillard, blancs comme la neige, et de la maigreur de ses joues le frappa plus douloureusement que le regard sévère de ses yeux étincelants. Banks pencha la tête sur sa poitrine et baissa les yeux. Il resta ainsi silencieux, dans la position d'un homme qui se reconnaît coupable et qui implore miséricorde. Félicité joignit les mains en suppliant. Le vieillard tremblait de tous ses membres, et il était visible qu'un combat acharné se livrait en lui. Il ne succomba pas à son agitation ;

l'humble maintien de Raphaël semblait même lui donner une force inespérée. Après avoir tenu un moment les yeux fixés sur son commis, il dit :

— Ah! vous êtes là, monsieur? Vous savez donc que vous avez mal agi envers moi? Votre conscience vous a fait des reproches et avec raison, certes! Moi qui vous aimais comme mon fils unique, moi qui souhaitais votre bonheur comme si vous aviez été l'enfant de mon frère, vous m'avez abandonné au moment où le malheur me frappait et où vous pouviez m'aider et me consoler! N'essayez pas de vous excuser. On dit que vous vous repentez de votre ingratitude. Vous êtes venu d'Amérique pour me demander pardon? Eh bien! je vous donne ce pardon. Soyez en paix avec votre cœur et votre conscience. Quittez maintenant cette maison : je suis malade; votre présence irrite mes nerfs et me fait du mal.

— Un mot! accordez-moi la grâce de dire un mot! soupira Banks, qui remarquait avec frayeur que le visage de son maître était très pâle et que ses lèvres tremblaient.

— Parlez, mais soyez bref! répondit Verboord. Ma patience touche à sa fin.

— O mon bon maître! vous savez que je suis coupable envers vous, et vous me pardonnez généreusement. Que Dieu vous bénisse! Je m'en irai, le cœur rempli de reconnaissance et de joie... Mais laissez-moi vous dire que Raphaël Banks n'a jamais cessé de respecter et d'aimer le bienfaiteur de sa jeunesse. S'il eût su qu'un malheur vous avait frappé, s'il eût seulement pu présumer que sa présence vous aurait été de quelque utilité, la mort menaçante n'aurait pas été assez puissante pour le tenir éloigné de vous.

— Pourquoi alors êtes-vous parti malgré votre promesse? interrompit le vieillard.

Cette demande mit Raphaël dans l'embarras; il hésita et balbutia des paroles inintelligibles.

— Pourquoi? pourquoi? reprit Verboord avec une fiévreuse impatience.

— Une passion irrésistible pour les lointains voyages... quelque chose comme une fièvre... un égarement des sens.

— La passion des voyages! s'écria Verboord avec la gorge sèche. Une bagatelle, une folie! Et, pour cela, vous oubliez toute mon affection pour vous! et, pour cela, vous m'abandonnez dans le malheur! et, pour cela, vous me livrez au chagrin, sans secours et sans consolation! pour satisfaire un caprice! Ce que vous dites est faux... Partez, partez! votre présence me fait mal. Arrière! ne me touchez pas, ne me touchez pas! vous me tueriez!...

Il tomba étendu dans son fauteuil, ses yeux étincelaient et tournaient affreusement sous ses sourcils abaissés; une terrible émotion l'avait saisi, le fauteuil tremblait sous lui. Raphaël était tombé à genoux; et, à côté de lui, Félicité et sa mère, et tous ensemble demandaient pardon. Mais Verboord, tout à fait troublé, se leva, étendit une main menaçante et cria, hors de lui-même :

— Je devrais vous maudire : mais je ne le veux pas. Dieu vous punira! Ne me regardez pas avec ces yeux faux comme une vipère qui va cracher du venin. Ce rire sur vos lèvres, c'est lâcheté, tromperie, duplicité. Vous voulez m'offrir une aumône, m'outrager dans ma misère, vous réjouir de la honte de votre victime! Allez, allez! je vous prie, je vous supplie, ayez compassion de mon douloureux sort! Ah! je succombe, je meurs, vous m'assassinez pour la seconde fois!

Et il tomba à la renverse sur son fauteuil et demeura là, convulsif, haletant et sans force. Les deux femmes étaient accourues vers lui. Pendant que Raphaël était au milieu de la chambre, la tête sur la poitrine et comme anéanti, elles prirent le vieillard à moitié défaillant par-dessous les bras et le conduisirent en haut dans sa chambre. Au pied de l'escalier, la jeune fille fit signe à Raphaël de quitter la maison.

— Pour l'amour de Dieu, partez, monsieur, supplia la mère.

Et, du haut de l'escalier, on entendit encore la voix tremblante du vieillard :

— Allez, allez, ou je vous maudis, cruel assassin de mon âme!

Mais Raphaël n'entendait et ne voyait plus rien; sa tête tournait, et il lui semblait qu'il allait aussi perdre la raison. Il fut soudain réveillé de sa méditation par la voix de madame Verboord qui était à côté de lui et qui lui disait avec anxiété :

— Encore ici, Raphaël? Je vous en supplie, partez! M. Verboord peut descendre. Dans son égarement, ses idées et sa volonté changent à chaque moment. S'il vous trouvait ici, ô ciel!

— Oui, je le sais, il me maudirait, répondit Raphaël. Il ne peut plus me voir : ma présence est un supplice pour lui. Je pars, madame; mais avant que de m'éloigner, j'ai quelque chose à vous dire. Faites-moi la grâce de m'entendre; ayez la bonté de me suivre en un lieu où nous puissions parler en sécurité. Seulement quelques mots.

Madame Verboord restait silencieuse et semblait hésiter.

— Oh! je vous en prie, ne refusez pas! soupira le jeune homme.

— Eh bien! venez, et ne me retenez pas longtemps, dit-elle. Il y a, au bout du jardin, une petite porte. Venez par là dans les champs.

Elle prit une clef et sortit par la porte de derrière. Raphaël la suivit.

— Madame, dit-il d'un ton grave, vous savez

pourquoi j'ai quitté subitement Anvers. Vous m'avez même encouragé à ce départ, parce que vous saviez que je n'obéissais qu'à la voix de mon devoir. Je peux donc espérer que vous croyez à ma sincérité et à mon amour désintéressé pour mon pauvre maitre?...

— Oui, Raphaël, je connais votre cœur, et je n'ai jamais cessé de vous aimer.

— Merci, madame, vous me donnez le courage nécessaire pour accomplir mon projet; et vous m'aiderez, n'est-ce pas? Écoutez donc ce que j'ai résolu. Je pars d'ici pour n'y plus revenir avant que mon bienfaiteur soit guéri; mais, quoique absent, je veillerai sur lui, sur vous et sur mademoiselle Félicité, comme si Dieu m'avait imposé cette tâche. Désormais ma vie n'a plus qu'un but : triompher de la terrible maladie de mon bienfaiteur! Je vais à Paris, à Londres, à Vienne, s'il le faut, pour rechercher les plus savants médecins et les consulter. Je ferai venir à Brasschaët des hommes qui sont renommés par toute la terre... Espérez donc, madame; consolez mademoiselle Félicité et donnez-lui du courage. Quoique loin d'ici, je serai toujours avec vous; et je trouverai moyen d'être instruit chaque jour de l'état de M. Verboord. Maintenant, madame, j'ai encore à vous parler de quelque chose; j'ai une grâce à vous demander; mais j'hésite et ne sais comment exprimer mon souhait, sans vous blesser. Mon maître devrait avoir une vie plus douce; sa demeure devrait être ornée; son jardin rempli de fleurs; en un mot, tout autour de lui devrait réjouir ses yeux et empêcher qu'il ne se souvienne de la perte de sa fortune. Pour cela, il faut de l'argent : j'ai 10,000 fr. dans mon portefeuille, et si madame...

— Oh! ne parlez pas de pareilles choses! soupira madame Verboord avec le rouge de la honte sur les joues. Laissez-nous, du moins, à vos yeux, Raphaël, conserver l'orgueil de la pauvreté!

— Je prévoyais ce refus, madame, et je tâcherai de remplir cette partie de mon projet d'une autre façon. Maintenant je vous quitte. Je pars pour Paris. Je reviendrai bientôt. Ne parlez plus de moi à M. Verboord; que mon nom ne frappe plus son oreille. Épargnez-lui soigneusement toute cause d'émotion. Ce que j'aurais encore à vous dire, vous l'apprendrez par d'autres personnes... Adieu, madame, je commence la lutte et la continuerai jusqu'à ce que je sois vainqueur. Il n'y a plus de place dans mon esprit pour une autre pensée. Avant la pointe du jour je serai dans la capitale de la France. Espérons dans le secours de Dieu!

Il se leva et se dirigea vers la porte du jardin. Madame Verboord émue le suivit, ouvrit la porte et dit :

— Raphaël, je vous bénis comme épouse et comme mère. Puissiez-vous réussir dans votre généreux projet! Puissions-nous vous revoir dans de moins douloureuses circonstances!

— Oui, madame, vous me reverrez lorsque mon pauvre maître sera guéri!.....

Il s'était écoulé douze jours depuis la visite de Raphaël. La violente scène qui s'était passée entre lui et le faible vieillard, n'avait pas fait l'effet redouté sur l'âme de ce dernier.

Le souvenir de cette douloureuse rencontre avait peu à peu disparu et l'on eût pu croire que son esprit n'en avait pas conservé la moindre impression, si ce n'est qu'il était tombé de plus en plus dans un sombre silence et qu'il restait quelquefois des jours entiers sans dire un seul mot. Depuis la veille pourtant, son mal avait tout à coup empiré. Il avait beaucoup parlé et avec précipitation; pendant toute la nuit, il avait rêvé à haute voix de commerce et de richesses; il avait prononcé le nom de Banks en grinçant des dents. C'étaient les signes habituels d'une attaque de nerfs imminente et l'on ne pouvait la prévenir que par un silence absolu. Tout à coup le vieillard poussa un cri de joie et frappa sur le pupitre :

— Ah! ah! oui, c'est cela! Je l'ai trouvé! Nous serons riches à plusieurs millions! Il est venu un ange du ciel, qui m'a donné la puissance de voir dans l'avenir.

Il se frotta les mains, rit un moment dans la contemplation de sa fortune future, puis il reprit :

— Vous pensez que je rêve? Je l'ai cru aussi; mais c'est une erreur. Quoi de plus facile que d'amasser de l'argent par tas, quand on sait d'avance ce qui arrivera dans le monde?... Dans le courant du mois prochain, le cours du café haussera comme il n'a jamais haussé. C'est infaillible; les causes m'en ont été révélées cette nuit. Je les ai calculées et cherchées dans leurs sources. Dès demain, je commence à acheter tout le café qui est à Anvers; j'envoie mes commandes à Londres, à Amsterdam, au Havre-de-Grâce, à Hambourg, oui, même sur mer aux pays de production... Et alors, quand la hausse du prix sera à son comble, je réalise et je gagne une couple de millions, trois, quatre millions, beaucoup de millions! Eh bien! Laurence, que dites-vous de çà? Et toi, ma chère Félicité? Devenir si riche en quelques mois, c'est beau, n'est-ce pas?

Les deux femmes essayèrent de sourire, mais ne dirent pas un mot. Les pensées du vieillard prirent une autre direction et son visage s'assombrit.

— M'oser offrir une aumône! murmura-t-il. L'ingrat! Il pense donc que nous sommes tombés dans la misère? que je n'ai plus ni intelligence ni courage, pour tenter encore le sort et regagner ce que j'ai perdu? Il verra! il verra!

Après quelques moments, il s'écria avec un sourire de bonheur :

— Demain, je fais venir mon maître maçon avec des centaines d'ouvriers de tout état. Le château doit s'élever comme par enchantement. Nous prenons les bois et les champs qui sont derrière notre jardin; l'on creuse, l'on voiture, l'on plante! Il y aura ici, dans quelques semaines, un beau parc! Ma bonne Félicité va se marier avec le fils du plus riche négociant d'Anvers. Le château et le parc seront sa dot... Pour ma chère Laurence, je fais bâtir une maison en ville, grande et belle comme un palais... Oui, oui! ma joie ne consiste qu'à travailler au bonheur de toutes deux; et je le ferai avec zèle, courage et amour, jusqu'à la fin de ma vie... O! Dieu miséricordieux, soyez loué de m'avoir du moins laissé assez d'esprit et de force pour remplir mon devoir d'époux et de père!

Il reprit sa plume en tremblant et recommença à chiffrer avec une précipitation maladive. Il haletait; ses dents étaient serrées; tout à coup il parut épouvanté. Probablement un rayon de lumière traversait son esprit. Le pauvre vieillard doutait s'il n'était pas le jouet d'une illusion, et doutait contre un douloureux désenchantement. Se tournant vers les deux femmes, il cria :

— Mon journal? Où est *le Précurseur* d'aujourd'hui? Donnez-le moi immédiatement. J'en ai besoin!

— Cher père, le facteur viendra tout à l'heure, répondit Félicité. Il apportera votre journal.

— Ciel! qu'il ne reste pas longtemps! soupira Verboord. Notre fortune, notre bonheur peut dépendre de sa diligence!

Il se frappa le front avec dépit, comme quelqu'un qui s'efforce inutilement de renouer le fil rompu de ses idées. Après un moment de vains efforts, il dit d'un ton découragé :

— Laurence, tous ces travaux de mon esprit sont pour votre bonheur et pour le bonheur de notre chère Félicité. Laissez-moi pour quelque temps seul, je vous prie.

Avant qu'il eût achevé, madame Verboord sortit par la porte de derrière, et Félicité la suivit.

Elles se dirigèrent vers le banc près du parterre de fleurs, s'assirent et reprirent leur travail.

Il y avait des larmes dans les yeux de la mère; de profonds soupirs soulevaient sa poitrine oppressée.

Félicité surmonta sa propre douleur et essaya de consoler sa mère, en lui assurant que Raphaël triompherait de la maladie de son père; elle décrivit la vie douce et agréable que l'avenir leur gardait, et dit avec le rouge de la confusion sur les joues :

— J'ai rêvé aussi cette nuit; et j'ai plus de droit que mon pauvre père de penser qu'un ange du ciel m'a révélé l'avenir. J'entrais dans une grande église; vous et mon père me teniez chacun par la main. Nous passions entre des milliers de personnes; on m'admirait, j'étais belle, une couronne de fleurs d'oranger ornait ma tête. J'allais me marier. Le prêtre nous attendait à l'autel... Raphaël devenait mon époux et vous pressait, comme une mère chérie, sur son cœur. Mon mari, le compagnon de ma vie, devenait le sauveur de mon père! ce noble et généreux cœur... Je dois me taire, ma mère, les larmes me suffoquent!

Il y eut un court silence.

— Ce bon Banks! soupira la dame. Que le Dieu miséricordieux le bénisse pour sa reconnaissance!

— Vous voyez bien, ma mère, que la bonté du cœur trouve tôt ou tard sa récompense.

— Ah! mon enfant, ce que ton père a pu faire pour Raphaël est bien peu. Nous eussions peut-être fait la même chose pour tout autre. Par conséquent, Raphaël ne nous doit pas tant. Pouvons-nous accepter le sacrifice de toute sa fortune?

— Acceptez l'offre de Raphaël, ma mère : ses dons ne découlent-ils pas des deux sources les plus pures du cœur humain, la reconnaissance et l'amour? Oh! j'accepterais tout avec orgueil : ses bienfaits, sa fortune, son nom, dans l'assurance, ma mère, qu'un refus le rendrait malheureux.

— En es-tu bien certaine, mon enfant?

— Pourquoi rester si incrédule, ma mère? Soyez-en sûre, Raphaël sera pour vous un fils affectueux. Ayez donc bon espoir, maman... O ciel! qu'est ceci? Ce cri de détresse! Ce cri effroyable! C'est papa! Hélas? que lui est-il arrivé?

Elles se levèrent et s'élancèrent vers la maison, pâles et tremblantes. A leur entrée dans la chambre, elles virent M. Verboord tombé en arrière, la tête contre le dossier de son fauteuil. Il y avait des journaux et des papiers, qu'il avait laissé échapper en tombant. Félicité prit les mains de son père, et l'appela par son nom. L'inutilité de ses efforts lui arracha des cris de désespoir. Madame Verboord courut à la cuisine chercher de l'eau, mouilla la tête et les mains de son mari, et dit à sa fille :

— Félicité, n'aie pas peur, mon enfant. Tu vois bien que ton père est évanoui. Cela lui est déjà arrivé. Il échappera ainsi à une attaque de nerfs. Ne pleure pas. Aide-moi : tiens les mains de ton père dans le bassin : la fraîcheur de l'eau le rappellera à lui. Longtemps leurs efforts restèrent sans effet; le vieillard était étendu sans mouvement comme un mort. Bientôt une anxiété extrême s'empara d'elles. La mère, voyant comme sa fille tremblait, lui dit avec une feinte tranquillité :

— Tu as tort, Félicité. Sois donc raisonnable.

Un évanouissement dure quelquefois une heure entière; il reviendra. Si nous pouvions le mettre au lit, ce serait bientôt fini ; mais ceci dépasse nos forces. Attendons son réveil. Prends une chaise, Félicité, et assieds-toi. Nous prierons.

— Ma mère, je cours chercher le docteur! M. Dooms est chez lui à cette heure, il viendra...

— Non, reste ici; M. Dooms tirerait du sang à ton père, et tu sais que le docteur de la ville l'a défendu, sous quelque prétexte que ce soit. De plus, ton père est aigri contre M. Dooms. S'il le voyait à côté de lui à son réveil, cela suffirait pour lui donner une attaque de nerfs. Notre situation est bien pénible, mon enfant; mais nous devons subir notre sort avec patience, dans la certitude que le Dieu miséricordieux ne nous abandonnera pas dans nos misères.

Il y eut un long silence. Pendant quelque temps, madame Verboord continua ses efforts pour faire revenir son mari ; mais, enfin, fatiguée et désespérée, elle prit tout à coup la main de sa fille, et dit :

— Félicité, va chez le docteur; hâte-toi, hâte-toi, il est temps!

Félicité se leva et s'élança vers la porte; mais, avant qu'elle l'eût atteinte, un cri puissant, de joie ou d'épouvante, la retint.

— Reviens, reste! s'écria la mère d'une voix étouffée. Merci, ô mon Dieu! il revient! Sa main a remué. Regarde ses joues; la pâleur diminue; assieds-toi, ne le fâchons pas; cachons nos larmes, qu'il ne voie ni notre tristesse ni notre frayeur!

Elles allèrent se placer à quelques pas du malade, le cœur palpitant et tenant l'œil fixé sur lui.

Le vieillard remua les doigts, d'un mouvement presque imperceptible; le sang recommença à circuler sous le tissu de la peau. La couleur revint peu à peu à ses joues et sa poitrine commença à se soulever; mais ses yeux restaient fermés.

Après un moment qui, pour elles, avait duré un siècle, le malade rouvrit les yeux et contempla, muet et troublé, sa femme et sa fille. Cette dernière n'avait pas été assez puissante pour étouffer un cri d'angoisse et d'effroi. Elle se leva et regarda son père, comme s'il arrivait quelque chose d'inexplicable.

En effet, les yeux de son père, quoique exprimant le trouble, étaient tout à fait autres qu'auparavant. Il lui semblait qu'une âme y respirait, qu'une intelligence sans voiles y brillait. Son père étendit les deux mains, et dit d'une voix faible :

— Ah! vous êtes là, mes bons anges, qui ne m'abandonnez jamais? Venez, venez!

Elles allèrent toutes deux à lui, prirent ses deux mains et les pressèrent avec tendresse.

— Ma bonne Félicité! ma chère Laurence! soupira-t-il. Ah! que je suis content de vous revoir! Que m'est-il arrivé! C'est comme si je sortais du tombeau!

— Rien, Verboord, répondit sa femme; une syncope. Maintenant c'est fini. Vous vous trouvez mieux qu'auparavant?

— J'ai dormi, n'est-ce pas? demanda le vieillard sans faire attention à ses paroles; longtemps et profondément dormi. Il me semble que je suis ainsi, depuis une année, endormi dans ce fauteuil. Quels rêves! J'avais perdu ma fortune; oui, j'étais devenu pauvre...; mais il vint une nouvelle d'Amérique... Quelle nouvelle était-ce?... Ah! je sais! La maison Ortado allait payer ses dettes; on me rendrait toute ma fortune. Je rêvais encore que j'avais été fou, et de joie... Mais non, non, ce n'était pas un rêve! La poste est arrivée? Parlez, parlez : n'est-ce pas? la poste est venue et m'a apporté une lettre? une lettre de Charleston, d'Amérique, de Londres? et de l'argent, beaucoup d'argent? Mais où est cette lettre? Où est cet argent? Serait-ce un rêve? Oh! délivrez-moi de ce doute mortel! Dites, dites, suis-je insensé ou est-ce la vérité?... Regardez à côté du pupitre; sous ces papiers, peut-être!

Et il voulut se lever; mais il retomba sur son siège, tenant la main étendue et montrant du doigt les journaux qui étaient tombés à terre.

Madame Verboord s'efforça de le calmer. Félicité, pour contenter son père, ramassa les journaux.

— Là, là! cria Verboord joyeusement, la lettre, les bank-notes! Donnez, donnez, mon enfant. Oh! Dieu soit loué, je ne suis pas insensé!

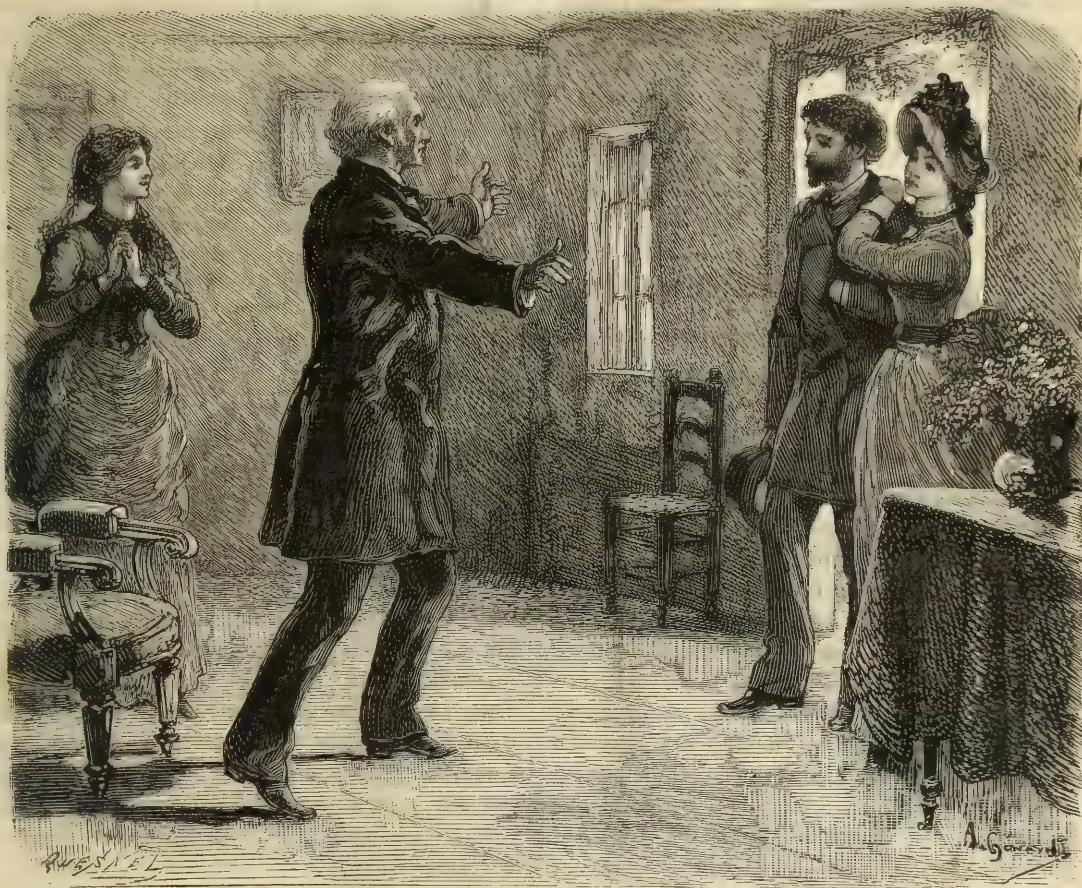
Il prit la lettre et les bank-notes des mains de sa fille et pressa ces objets sur sa poitrine en disant:

— Paix, paix, je vous prie! Laissez-moi reprendre haleine, laissez-moi; le cœur me bat avec violence. Ah! ah! ce n'était pas un rêve! Le bonheur de ma bonne femme! l'avenir de ma chère enfant!

Et des larmes tombaient de ses yeux.

Madame Verboord était pâle et muette; Félicité chancelait sur ses jambes. Elles doutaient encore si tout cela n'était pas une illusion, qui serait suivie d'un cruel désenchantement; mais la lettre était bien là, et c'étaient bien des bank-notes, beaucoup de bank-notes, que Félicité avait ramassées.

— Venez maintenant! dit le malade après un long silence. C'est un si grand bonheur, qu'on pourrait en mourir de joie; mais je me sens reposé et calmé. Vous me regardez d'un air étonné. Je comprends : vous ne pouvez pas croire que nous sommes redevenus riches, et vous désirez savoir comment cela se fait. Je l'avais presque oublié; mais maintenant ma mémoire est revenue. Écoutez, Laurence! écoute Félicité! tous vos doutes disparaîtront, et vous bénirez le Seigneur pour son bienfait inattendu.



M. Verboord lui tendit les bras. (Page 91.

Elles s'approchèrent, il ouvrit la lettre en disant :

— J'étais seul, je me le rappelle bien. Le facteur est venu et m'a donné une lettre. La nouvelle qu'elle renfermait m'a secoué si fortement que je suis tombé sans connaissance. Je veux vous lire la lettre; vous serez alors assurées de notre bonheur. Écoutez; je me suis mépris ; la lettre vient d'Anvers; elle m'est envoyée par le banquier Wulf, chez lequel j'avais autrefois placé mes fonds. Voici ce qu'il dit :

« Anvers, le 15 juillet 1857.

» Monsieur,

» Par les ordres de la maison de banque Stanhope et Cie de Londres, j'ai l'honneur de vous informer qu'Henri Ortado, fils de Cristoval Ortado, de Charleston, a résolu de payer les dettes que feu son père avait laissées. Vos créances, suivant les livres restants, s'élèvent à la somme de 43,000 dollars.

» Dans l'attente d'un règlement définitif, je vous envoie ci-jointe, en papier belge, la somme de 4,000 dollars, que MM. Stanhope m'ont prié de vous remettre immédiatement. La maison Ortado acquittera ses dettes en dix termes, autant que possible en payements trimestriels.

» Veuillez agréer l'assurance de toute ma sympathie.

» Wulf et Cie. »

— Comprenez-vous bien, Laurence! c'est une fortune de deux cent vingt et un mille francs qui nous est rendue... Vous ne semblez pas ravie, ma bonne Laurence?

— Certes, je remercie Dieu, et je suis très heu-

reuse, répondit-elle; mais l'homme doit être raisonnable et rester calme dans le bonheur comme dans le malheur.

— Malheur, malheur? répéta Verboord, regardant doucement autour de la chambre.

Madame Verboord dit d'une voix profondément triste :

— Mon ami, accordez-moi une grâce.

— Une grâce, Laurence? Vous me demandez une grâce? Commandez, je vous obéirai avec joie.

— Eh bien! mon désir est que vous restiez tranquille. Tenez-vous calme, ne parlez pas tant, cela pourrait vous faire mal.

Le vieillard regarda sa femme avec étonnement et en faisant des efforts visibles pour surmonter son émotion. Enfin il demanda, comme s'il se parlait à lui-même :

— Que m'est-il arrivé? O ciel! La lettre est datée de juillet 1857. Quatre ans? Où sont-ils? N'ont-ils eu pour moi que la durée d'un seul jour?... J'ai été malade. Étonnante maladie, un sommeil de quatre ans! Et je ne me rappelle rien, plus rien de ce qui m'est arrivé. O Laurence! quel mal incompréhensible m'avait donc frappé, qu'un abîme d'oubli a interrompu ma vie.

— Un mal qui n'est pas du tout extraordinaire, répondit la dame, une fièvre nerveuse;... elle est guérie; mais vous devez rester calme, mon cher Verboord.

Il baissa la tête et retomba dans ses pensées.

Madame Verboord commença à craindre qu'une nouvelle attaque de nerfs ne le plongeât de nouveau dans la folie; elle prit la main de son mari et dit :

— Verboord, prenez un peu de repos.

— Je vous remercie, bonne Laurence, répondit-il. Je n'osais pas le demander; mais je sens, plus que je ne puis vous le dire, le besoin de silence et de solitude.

Au pied de l'escalier, il s'arrêta et dit :

— Il y a quelque chose qui vous effraye, n'est-ce pas? Je devine ce que c'est. Ayez bon espoir. Vous allez me laisser seul avec mes pensées; je serai délivré du doute qui me trouble les sens. Soyez toutes deux tranquilles; votre crainte disparaîtra pour toujours.

Et, soutenu des deux femmes, il monta l'escalier.

Quelques moments après, elles descendirent sur la pointe des pieds; mais elles n'eurent pas plus tôt fermé la porte, qu'elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en versant d'abondantes larmes.

Félicité se dégagea la première de ces fiévreux embrassements et s'écria :

— Papa guérira! papa guérira! Nous sommes de nouveau riches! Oh! que dira Raphaël lorsqu'il apprendra ceci?

Mais sa mère lui mit la main sur la bouche et murmura :

— Mon enfant, mon enfant, ne prononce plus ce nom. Ton père pourrait l'entendre. Tu as vu comment ce nom l'agite et le travaille.

— Oui, oui, répondit Félicité, c'est vrai, ma mère.

— Félicité, dit madame Verboord la prenant par la main, n'oublions pas d'où l'homme reçoit tout bonheur et tous biens. Élevons nos âmes vers Celui qui nous a exaucées.

— O Dieu miséricordieux, que votre nom soit sanctifié! dit Félicité.

Les deux femmes tombèrent à genoux devant le crucifix, et baissèrent la tête dans une silencieuse mais ardente prière.

XI

Félicité était à la fenêtre qui donnait sur la grille. Son extérieur était tout à fait changé. Elle portait une robe de soie élégante, reste soigneusement conservé d'une prospérité passée, et avait enroulé ses tresses blondes autour de sa tête comme une couronne. Un gai sourire entr'ouvrait ses lèvres, et son visage rayonnait de bonheur. Une jeune et robuste paysanne sortit de la cuisine, et dit d'un ton respectueux :

— Mademoiselle, j'ai fini de nettoyer. Commencerai-je à plumer le poulet?

— Oui, Marianne, si vous n'avez pas d'autre ouvrage. Ma mère va descendre, et vous dira ce que vous aurez à faire.

La servante murmura un remerciement.

Madame Verboord descendait l'escalier.

— Eh bien, ma mère, comment se porte papa? demanda Félicité.

— Toujours calme. Plus de signe de maladie.

— Mon père est guéri. Oh! si Raphaël pouvait le savoir!

— Il a dormi toute la nuit sans la moindre agitation, reprit madame Verboord.

La jeune fille ravie sauta au cou de sa mère, et s'écria entre deux baisers :

— Oh! Dieu soit loué. Papa est guéri, décidément guéri!... Vous secouez la tête, ma mère? Doutez-vous encore? Non, non, regardez avec confiance dans l'avenir. Il n'y aura pas sur la terre de gens heureux comme nous.

— Certes, Félicité; nous avons des raisons de l'espérer; mais on ne peut pas, après un seul jour, se livrer entièrement à la joie.

— Mais, ma chère mère, pourquoi vous attrister inutilement ? Papa est guéri, croyez-moi.

— Sa résolution inexplicable d'aller à la ville m'inquiète, Félicité. Tu ne l'as pas remarqué, parce que la joie t'aveuglait; mais il y avait dans les raisons par lesquelles il voulait justifier son voyage à Anvers, quelque chose de secret, qui me faisait douter que son esprit fût bien réellement tout à fait sain.

— Vous vous trompez, ma mère, reprit Félicité avec dépit. Mon père déclare sa résolution d'une manière très naturelle. Par amour pour nous, il désire faire immédiatement usage de l'argent qu'on nous a envoyé; mais il ne veut pas en disposer avant d'avoir parlé au banquier et donné une quittance. Mon père était aussi minutieux en affaires de commerce et d'argent, avant de devenir malade. C'est une preuve qu'il est effectivement guéri.

Madame Verboord poussa un profond soupir.

— Ah ! ma mère, vous me faites trembler ! sanglota Félicité. Me cacheriez-vous la vérité ? Papa n'est-il pas bien aujourd'hui ?

— Comme je te le dis, il va mieux encore qu'hier; mais, malgré mes supplications, il refuse de me laisser l'accompagner; c'est là une chose qui ne me semble pas naturelle. Ne reviendra-t-il pas avec une fatale agitation? S'il avait seulement consenti à t'emmener avec lui, Félicité, il y aurait du moins quelqu'un qui veillerait sur lui... Mais tout à fait seul !

— Je suis habillée, dit la jeune fille. Si je lui demandais de l'accompagner ! Hier, je n'ai pas fait de sérieux efforts.

— Non, mon enfant; cela l'impatienterait et le chagrinerait. Tu ne sais pas te maîtriser. A la moindre parole amicale de ton père, tu te laisses emporter par la joie.

— Je vous en demande pardon, ma mère, balbutia la jeune fille, dont les joues s'empourprèrent. Vous avez raison : hier, j'étais hors de moi-même; mais aujourd'hui je serai calme, et je ne dirai pas un seul mot qui puisse affliger papa. Laissez-moi tenter encore un effort. Il ne me refusera pas : il est si bon pour moi !

— Soit, mon enfant; tente un dernier effort; mais n'insiste pas trop... Je l'entends qui descend, sois prudente.

M. Verboord parut au pied de l'escalier et salua sa fille avec une tendresse particulière.

— Eh bien ! Laurence, demanda-t-il, avez-vous envoyé la fille au village ? La voiture sera-t-elle prête ?

— La fille est partie depuis quelque temps. Je ne doute pas que vous ne trouviez le cheval attelé en arrivant à la chaussée.

— Au revoir, mes chers enfants ! à cet après-midi ! dit M. Verboord.

Félicité lui jeta les bras autour du cou en murmurant :

— Cher père, vous ne vous fâcherez pas si je vous demande une grâce ?

— Certes non, mon enfant. Si quelque chose peut t'être agréable, dis-le sans crainte.

— O mon père ! laissez-moi aller avec vous à la ville; je vous en serai reconnaissante.

Sans montrer le moindre dépit, le vieillard demanda avec un sourire :

— Tu désires quelque chose de la ville ? Un bijou, une étoffe ? Quoi que ce soit, Félicité, je serai heureux de te l'apporter.

— Non, je voudrais vous accompagner, papa.

— Impossible. Demain, mon enfant.

— Je me soumets, cher père, soupira la jeune fille avec abattement.

Madame Verboord tenait un regard suppliant sur son mari. Elle semblait profondément émue.

Le vieillard sonda certainement les raisons cachées de leur désir, car il les contempla alternativement d'un regard étrange, prit la main de chacune d'elles, et dit :

— Vous ne serez pas inquiètes et affligées pendant mon absence, n'est-ce pas ? Votre amour pour moi vous rend craintives ? Vous vous trompez, Dieu ne m'a pas accordé un demi-bienfait; mon mal a disparu et ne reviendra plus, j'en suis convaincu.

Félicité poussa un cri de joie.

— Voyez-vous bien !... reprit son père. Vous doutiez toutes deux de ma guérison et vous vouliez m'accompagner pour veiller sur moi. Ce n'est plus nécessaire, croyez-moi. J'ai en ville une certaine affaire à arranger, pour laquelle je dois être seul. Je ne puis vous dire ce que c'est; mais, à mon retour, vous le saurez. Restez donc calmes et tâchez de passer le temps en pensant à tout ce que nous achèterons, pour nous donner l'aisance dont vous avez si longtemps dû vous priver.

Il leur serra encore une fois les mains, et sortit.

. . . .

— Eh bien ! eh bien ! ma mère ! s'écria Félicité incapable de contenir sa joie, croyez-vous encore que papa ne soit pas guéri ?

— C'est étonnant ! Ton père est guéri, en effet. Dieu soit béni ! murmura madame Verboord.

— C'est comme s'il n'avait jamais été malade !

Madame Verboord se laissa tomber sur une chaise et resta un moment sans parler.

— Douteriez-vous encore, mère ! demanda Félicité étonnée.

— Non, mon enfant, toute ma crainte a disparu; c'est la joie, l'émotion. Laisse-moi un peu me cal-

mer. C'est comme un rêve. En un même jour, ton père guéri de son mal et notre fortune retrouvée! Le ciel nous a donc voulu combler de ses grâces. Quel avenir nous sourit!

— Oui, ma mère, plus beau encore que vous ne le pensez, s'écria joyeusement Félicité. Notre bonheur sera à son comble; rien n'y manquera. En effet, mon père reviendra généreux et juste, tel que Dieu l'a fait. Il ne peut pas rester plus longtemps irrité contre Raphaël; peut-être le recevra-t-il avec joie, parce que sa raison lui dira qu'il mérite son amitié et son estime.

Madame Verboord essuya une larme.

— Puisse ton espoir se réaliser! Tu le mérites bien, et ce bon Raphaël aussi... Mais, mon enfant, ne vas pas parler si tôt à ton père de Raphaël. Ce serait dangereux; nous devons donner le temps à sa raison de s'affermir.

— Je serai prudente, ma mère, et j'attendrai. Mais, quand le moment sera venu, j'avouerai franchement toute la vérité à mon père. Certes, une fille hésite toujours à révéler les secrets de son cœur; mais moi, ma mère, je ne cacherai point mon amour et je dirai avec orgueil à mon père que j'ai aimé Raphaël depuis mon enfance.

— Probablement, mon enfant, ton père consentira à tout ce qui peut te rendre heureuse; mais qui sait? Il était déjà bien fâché du départ inattendu de Raphaël avant que son esprit se troublât. Si ce sentiment, malgré sa guérison, survivait en lui.

— Impossible, ma mère. Je lui dirai pourquoi Raphaël est parti.

— Aie patience, mon enfant, et sois prudente. Il faudra peut-être encore beaucoup de temps avant que nous puissions parler à ton père de Raphaël. Je t'aiderai; c'est la tâche naturelle d'une mère.

— Bonne mère, dit la jeune fille, comme Raphaël vous aimera!

— Mais, Félicité, si ton père rêvait pour toi une autre destinée? Sa fortune lui est rendue. Peut-être il se souviendra que Raphaël était son commis.

Félicité resta un moment sans parler.

— Commis? Mon père se souviendrait de cela, sachant ce que Raphaël voulait faire pour lui et pour nous? Ne le croyez pas, ma mère... Toutefois, si un sentiment de respect humain rendait mon père injuste, eh bien! je le contrarierais pour la première fois avec courage et persévérance. Je prierais, je supplierais, je pleurerais jusqu'à ce que j'eusse vaincu sa résistance.

Madame Verboord prit la main de sa fille.

— Calme-toi, ma chère Félicité, dit-elle. Tu te laisses trop facilement émouvoir. Laisse-moi faire.

La conversation prit bientôt une autre tournure; insensiblement la mère et la fille se laissèrent aller à des pensées moins tristes et s'occupèrent de projets d'avenir. Une fois sur cette pente, leur imagination marcha à grands pas, et elles parlaient déjà de la maison où Félicité demeurerait avec son mari Raphaël, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit doucement, et la jeune fille s'écria en bondissant sur sa chaise?

— Raphaël! Raphaël!

En effet, le jeune homme était devant elle et souriait sans rien dire. Elle ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche, et, lui prenant les mains:

— Raphaël, vous ne savez pas? s'écria-t-elle avec des yeux étincelants, nous sommes redevenus riches!

— Et votre père, mademoiselle? demanda Banks avec un sérieux assez extraordinaire.

— Mon père? Mon père est guéri!

— Tout à coup?

— Oui, subitement; une lettre qui lui rendait la richesse, lui a rendu en même temps la santé.

— Il est tout à fait guéri? redemanda le jeune homme.

— Tout à fait; il ne retombera plus malade, je l'espère; une clarté étonnante illumine son esprit.

Raphaël leva les mains au ciel avec des yeux remplis de larmes; et s'écria:

— Merci, merci, ô Dieu d'avoir béni mes efforts! ma ruse a réussi!

— Votre ruse? que voulez-vous dire? demandèrent les deux femmes avec frayeur.

— Cette lettre et cette fortune étaient feintes. Ortado est mort insolvable, en prison... Mais comme cette révélation vous attriste! Vous avez cru aussi que c'était vrai? Ah! je n'avais pas pensé à cela. Pardonnez-moi; je ne pouvais faire autrement. Guérir mon maître était mon but suprême, et je n'avais pas le temps de vous prévenir...

Madame Verboord et sa fille le regardèrent sans parler et en tremblant. Il prit une chaise, s'assit et reprit:

— Daignez m'écouter, je vous expliquerai tout et vous m'excuserez... Comme je vous l'avais dit, je suis, le soir même de ma visite, parti pour Paris. J'étais affligé et poursuivi par une impatience fiévreuse. Je commençai à croire que j'eusse mieux fait d'aller directement à Londres.

» Sans doute poussé par une secrète inspiration, j'abandonnai à Lille le chemin de fer de Paris et pris la route de Calais, d'où je partis par le premier bateau pour Londres. Le médecin que je voulais consulter était en voyage.

» Il s'écoula quatre longs jours avant que je pusse le voir, il m'interrogea une heure entière

sur la nature du mal et sur la personne qui en était atteinte. Lorsqu'enfin, après de longues méditations, il dit son opinion, je poussai un cri de désespoir. Suivant lui une guérison complète devait être regardée comme impossible, parce que la maladie avait duré quatre ans et qu'elle avait une cause qui ne pouvait être anéantie. Pendant que j'écoutais ses explications, le cœur brisé, il lui échappa une parole qui me fit trembler d'espoir et de joie. Il dit qu'un seul événement... une aventure impossible... offrait quelque chance de guérir le malade; c'est-à-dire que, si le sort lui rendait tout à coup sa fortune perdue comme il la lui avait enlevée, peut-être alors... Ma résolution fut prise instantanément, et je l'expliquai au docteur. Il la trouva bonne et m'accompagna chez le banquier, qui, après quelques difficultés et après avoir reçu des garanties, me permit de me servir de son nom pour cet acte d'humanité. Je revins à Anvers. Le banquier Wulf, qui a été un ami de M. Verboord, consentit également à m'aider. J'avais peu d'espoir ; ce matin, le banquier Wulf envoya quelqu'un chez M. Walput pour m'inviter à venir tout de suite chez lui. J'y courus, prévoyant des nouvelles de l'effet de notre lettre. En effet, le banquier me dit que M. Verboord venait de quitter son bureau et lui avait donné une quittance de la somme envoyée. Comme les paroles du banquier m'émurent! Suivant lui, il n'y avait ni dans les pensées, ni dans le langage de M. Verboord la moindre trace de folie. Au contraire, il avait interrogé M. Wulf avec une remarquable lucidité d'esprit, sur les moindres circonstances du retour inattendu de sa fortune, et il eût certainement embarrassé le banquier, si nous n'avions pas pris nos précautions avec un soin extrême. M. Verboord avait dit qu'il resterait en ville jusqu'à midi au moins; je savais donc que je ne le trouverais pas ici. Le doute et l'incertitude me tourmentaient. Je pris une voiture et volai vers Brasschaët.

Madame Verboord tenait la tête baissée; et Félicité contemplait le jeune homme avec des yeux remplis de larmes; elle était pâle et semblait consternée.

— Vous pleurez, Félicité, dit Banks étonné. Et ce n'est pas de joie? La guérison de votre père n'est elle donc pas la plus grande grâce que le ciel puisse vous accorder?

— Non, non, ce n'est pas cela, sanglota la jeune fille. Si nous devons redevenir pauvres, que la volonté de Dieu soit faite; mais, lorsque mon père apprendra qu'on l'a trompé...

— Alors son esprit se troublera entièrement et pour toujours! gémit la mère.

— Oh! non, madame, reprit Raphaël, votre crainte n'est pas fondée. M. Verboord ne peut pas découvrir notre ruse. Nos mesures son trop bien prises... Je conçois, madame, que votre délicatesse se soulève contre la pensée que cette fortune, dont vous devez nécessairement faire un libre emploi, appartient à Raphaël Banks. Mais, n'y eût-il entre nous d'autres liens que ma reconnaissance et le vœu de ma mère mourante, est-ce que le but sacré que nous voulons atteindre ensemble ne vous ferait pas accepter cette fortune comme le secours d'un ami ou d'un frère?

— Bon Raphaël, noble cœur! dit madame Verboord en prenant les mains du jeune homme, oh! je vous bénis pour tant de générosité! Mais s'il nous était impossible de reconnaître vos bienfaits? si M. Verboord, ne sachant pas ce que vous faites pour lui, continuait toujours à croire qu'il a des raisons d'être fâché contre vous?

Un frisson parcourut les membres de Raphaël et il pâlit visiblement.

— Oh! ma mère, ma mère, ne soyez pas si cruelle pour lui! supplia Félicité. Mon père n'est plus malade; il redeviendra bon et indulgent comme il l'était auparavant.

— Certes, madame, dit Raphaël, mon âme espère une récompense, et je sais que ma vie ne serait plus qu'un long chagrin, si l'étoile resplendissante qui s'était levée devant mes yeux, devait de nouveau disparaître...

— Ne désespérez pas, mon noble ami, murmura Félicité avec des larmes dans la voix. Si mon père ne sait pas ce que vous faites pour lui, moi, je le sais. Quel que soit le sentiment qui inonde mon cœur, admiration, reconnaissance ou amour, il me prêtera la force de remplir mon devoir envers le sauveur de mon père...

Raphaël jeta un regard attendri sur Félicité, et continua :

— Madame, dit-il, la fortune qui vous est rendue est une restitution; et si vous, M. Verboord et Félicité vouliez la refuser, vous ne le pourriez pas. Qui peut me défendre de payer les dettes de la maison Ortado? Au besoin, j'irais à Charleston et je donnerais ma fortune entière au fils de Cristoval Ortado, à condition qu'il paierait les dettes de son père. Refuseriez-vous alors de recevoir ce qui vous appartient légitimement?

Félicité et sa mère le regardaient avec admiration. Il leva les mains en suppliant, et dit :

— O madame, de grâce, recevez le prix de vos bienfaits, le prix de votre amour pour ma mère!

Madame Verboord ne put contenir plus longtemps, son émotion. Elle se leva, sauta au cou du généreux jeune homme, et, l'embrassant avec effusion, elle s'écria en sanglotant :

— O Raphaël! vous aimez mon pauvre mari plus

que s'il était votre père. Allons, soyez un fils pour mon cœur reconnaissant... Espérons que bientôt un lien sacré nous unira : mais, quoi qu'il en soit, commandez, nous vous obéissons. Cette fortune, nous la recevrons de vous !

Raphaël tremblait, il sentait que quelqu'un effleurait sa main de ses lèvres et les arrosait de chaudes larmes. Il recula et balbutia d'une voix à peine intelligible :

— O Félicité ! que faites-vous?

Il eut un moment de silence solennel ; tous trois semblaient près de succomber à leur violente émotion. Banks revint le premier à lui.

— Madame, dit-il, je vous remercie; maintenant je suis tranquille. Asseyons-nous et parlons avec calme. Je ne peux pas rester longtemps ici, et il serait dangereux que M. Verboord, à son retour, soupçonnât que vous avez été si vivement émues. Écoutez, je vous prie. Une cure pareille n'est pas terminée en un jour ; avant que la raison du malade soit fortifiée et à l'abri d'un nouveau trouble, nous devons prendre garde de lui faire le moindre chagrin et éloigner de lui toute impression désagréable. Vous lui laisserez, par conséquent, la libre disposition de l'argent qu'il a reçu et de celui qui lui sera envoyé régulièrement, suivant le contenu de la lettre. Soyez joyeuses surtout, et ne parlez jamais de quelque chose qui puisse lui faire faire de sérieuses réflexions... Vous ne me reverrez probablement de longtemps, et je veillerai à ce que M. Verboord ne me rencontre point. Ne vous inquiétez donc pas de moi. Si vous avez quelque chose à m'annoncer, M. Walput, chez lequel je demeure, recevra votre commission. Sa femme, Lucie Spelt, qui sait maintenant, Félicité, que vous êtes toujours restée son amie au fond du cœur, brule d'impatience de vous presser, votre mère et vous, dans ses bras.

Le bruit d'une canne résonna sur le seuil ; madame Verboord tourna la tête vers la fenêtre.

— O ciel, mon mari ! dit-elle d'une voix étouffée. Il parait affligé, il est pâle. Que lui est-il arrivé?

— Fuyez ! fuyez ! s'écria Félicité.

Banks fit un pas vers la porte; mais la jeune fille le retint, et l'entraînant vers la cuisine, elle dit :

— Non, non, pas par là, il vous verrait ! Dans le jardin ! vite, il est là ! Mon Dieu, reprit-elle, la petite porte est fermée. Allez vous asseoir sur le banc là-bas, on ne peut pas vous voir d'ici. Attendez, maman vous portera la clef...

Et, pendant que Raphaël se hâtait pour atteindre le fond du jardin, elle retourna et entra dans la chambre au moment où son père ouvrait la porte.

Le vieillard était fort pâle, et son visage portait les traces d'une grande consternation. Sa femme et sa fille le contemplèrent en tremblant de frayeur; car elles ne doutaient pas qu'il ne lui fût arrivé quelque chose de fâcheux. Peut-être sa folie était-elle revenue. Il se laissa tomber sur une chaise, comme s'il était accablé de lassitude, respira un moment pour reprendre haleine, et dit :

— Laurence, Félicité, un amer désenchantement m'a déchiré le cœur. La fortune ne m'est pas rendue. Je suis pauvre et impuissant comme auparavant.

Les deux femmes restèrent muettes, tout en se réjouissant de voir que leur terrible appréhension n'était pas fondée.

— Cette fortune, reprit-il, était une invention, un stratagème pour me guérir.

Félicité l'embrassa.

— O cher père ! dit-elle, ne soyez pas désolé. Ce qui nous rendait malheureuses, ce n'était pas notre humble vie. Votre maladie seule nous faisait souffrir... Vous êtes guéri, guéri pour toujours ! Toutes les richesses du monde ne valent pas ce bonheur suprême...

— Mais, mon amie, la lettre du banquier Wulf et les vingt mille francs qui sont là dans le secrétaire !... dit madame Verboord.

— Nous rendrons cet argent à mon sauveur.

— A votre sauveur ! Qui est-il ?

— Je ne sais pas.

— Vous vous laissez tromper par quelque apparence, Verboord.

— Non, jugez vous-même, Laurence. Je vais vous expliquer comment ce secret m'a été révélé. Depuis hier au soir, il m'est venu une certaine frayeur. La lettre me semblait étrange; l'envoi d'une si grosse somme, sans un seul avis, me paraissait peu naturel. Ce que le banquier Wulf répondit à mes demandes n'était pas de nature à me tranquilliser.

» Je remarquais qu'il était embarrassé et qu'il s'efforçait d'échapper à des objections logiques. Je me rendis chez Dorneval. Il fut étonné de ce qu'il appela ma crédulité, et me dit que Cristoval Ortado était mort insolvable dans sa prison. Le fils de M. Dorneval est allé à Charleston et y a acquis la certitude qu'on ne pouvait espérer aucun payement, si petit qu'il fût, parce que Ortado n'avait laissé ni enfants ni parents qui pussent faire quelques sacrifices pour réhabiliter son nom... Vous voyez donc que la lettre et l'envoi d'argent sont des choses feintes, un stratagème pour me guérir. C'est Dieu même qui a inspiré cette ruse à l'homme généreux qui a vu le seul moyen de rendre la lumière à mon esprit troublé !

— Et ne savez-vous pas qui il est, mon père? s'écria Félicité, incapable de contenir son émotion.

— Qui il est? Je n'ai que des soupçons. Dorne-

val, lorsque je l'ai informé de ce qui était arrivé, a prononcé le nom de Raphaël.

— De Raphaël Banks ? reprit Félicité.

— Oui, mon enfant, Raphaël a acquis en Amérique une grande fortune, et il est revenu à Anvers. Si l'opinion de M. Dorneval était fondée, je serais donc redevable de ma guérison à Raphaël? Je pensais avoir des raisons de le haïr. Pendant ma maladie, son image se présentait dans mes rêves comme celle d'un traître. Et il serait mon sauveur?... Non, non, il m'a abandonné dans le malheur; c'est un ingrat...

Félicité lui mit la main sur la bouche, et étouffa ainsi l'accusation qui allait tomber de ses lèvres.

— Taisez-vous, taisez-vous, cher père ! cria-t-elle. Raphaël vous a béni! Jamais il n'a cessé de vous aimer et de vous bénir. Sa fortune entière, sa vie même, il voulait tout sacrifier pour nous voir heureux.

Et, effrayée de cet aveu involontaire, elle se laissa tomber à genoux à ses pieds et éleva ses mains suppliantes vers lui. Madame Verboord tremblait d'émotion.

— C'est à Raphaël que je serais redevable du retour de ma raison?... balbutia le vieillard avec un trouble inexprimable.

— A Raphaël, mon père; lui seul vous a sauvé, par reconnaissance, par amour!

— Oh! mon Dieu, pardonnez-moi! Il voulait se sacrifier pour mon bonheur, et moi qui le haïssais! moi qui, dans l'égarement de mes sens, l'ai peut-être maudit!

— Et maintenant, maintenant, mon père? demanda Félicité.

— Maintenant, mon enfant, maintenant je le bénis, maintenant j'admire sa générosité, maintenant je suis heureux de pouvoir de nouveau l'aimer, lui que je chérissais comme un fils.

— Et, s'il paraissait devant vous, mon père?

— Je le presserais sur mon cœur...

La jeune fille, à moitié folle de joie, se leva en poussant un cri de triomphe et sortit en courant. Le vieillard la suivit des yeux et regarda sa femme.

— Où court Félicité? Que signifie cette fuite? demanda-t-il étonné.

— Elle va appeler Raphaël.

— Raphaël est ici?

— Oui, Verboord, il venait pour s'informer du résultat de ses efforts. Surpris par votre apparition et craignant que sa vue ne vous fût désagréable, il est allé au jardin.

— Oh! qu'il vienne!

Banks se montra à la porte, hésitant et craintif, mais M. Verboord lui tendit les bras et cria :

— Raphaël, mon ami, mon sauveur!

Et il étreignit le jeune homme dans un embrassement fiévreux. Après la première effusion, le père de Félicité dit d'un ton solennel :

— Mon ami, vous m'avez rendu la raison et la vie. C'est un bienfait pour lequel je vous bénirai jusqu'à ma mort. Vous me parliez de fortune et de richesse? Je sais jusqu'où vont vos sacrifices pour votre ancien maître; mais je ne veux pas profiter de votre générosité...

Raphaël l'interrompit.

— O vous qui fûtes mon bienfaiteur, dit-il, qui avez assisté ma mère à ses derniers moments, accordez-moi le bonheur de savoir que ma fortune vous rend la vie douce! Permettez-moi, du moins, de vous offrir les moyens de rouvrir la carrière que la fatalité a fermée pour vous. Devenez mon associé, acceptez comme un prêt une partie de ce que je possède.

— Impossible, dit M. Verboord, je me sentirais coupable dans ma conscience. Vous voulez adoucir mon sort; et, sans le savoir, vous me rendriez malheureux. Croyez-le, ma plus grande douleur est de ne pouvoir reconnaître votre généreux sacrifice.

— Vous le pouvez, monsieur! s'écria Banks avec l'accent d'une subite résolution.

— En acceptant votre proposition ?

— Non, monsieur; par un bienfait d'une autre nature, en m'accordant une plus grande faveur.

— Allons, parlez, mon ami.

— Daignez m'entendre avec calme et bonté, monsieur, reprit Banks. Peut-être trouverez-vous mes paroles hardies et mon espoir orgueilleux; mais, je vous en prie, excusez ma franchise, vous prononcerez, et je me soumettrai avec respect à votre arrêt, dût-il me condamner pour toute ma vie au chagrin et au désespoir. Vous ne savez pas, monsieur, pourquoi je partis en Amérique et vous abandonnai, malgré ma promesse. Votre enfant, votre Félicité allait se marier, ce mariage devait me déchirer le cœur et me rendre pour toujours malheureux... Un amour secret avait grandi en moi et jeté dans mon cœur des racines profondes, j'aimais votre enfant...

— Vous aimiez mon enfant? reprit le père stupéfait, en tournant les regards vers sa femme et sa fille, qui, la tête courbée et tremblantes, n'osaient lever les yeux.

— Je quittai ma patrie, reprit le jeune homme, avec la pensée qu'une vie rude et agitée, dans des pays lointains, guérirait la plaie de mon cœur. Vain espoir! Pendant quatre ans, je luttai inutilement contre mon chagrin. Le souvenir de vos bienfaits me fit revenir à Anvers; je voulais doubler votre fortune par des moyens vrais ou feints, et reconnaître ainsi ce que vous avez fait pour ma mère et pour moi. Je trouvai mademoiselle Félicité non encore mariée et

mon vieux patron malade. La première circonstance fit renaître tout mon espoir avec de nouvelles forces, la seconde l'anéantit cruellement. C'était décidé, je résolus de consacrer ma fortune et ma vie à votre guérison. Une voix secrète me disait: « Sauver le père, peut-être la main de sa fille sera la récompense! » O monsieur, ayez pitié de mes longues douleurs! Si votre fierté refuse les dons d'un étranger, acceptez le secours d'un fils, accomplissez le plus ardent souhait de votre chère enfant, de votre douce et bonne Félicité!

M. Verboord ne pouvait croire à ce qu'il entendait et regardait sa fille avec stupeur. Elle tomba à genoux et s'écria en étendant les mains vers lui:

— Mon père, mon père, pardonnez-moi! Je l'aime, je l'ai toujours aimé!...

Le vieillard regarda un moment dans l'espace; mais un clair sourire se dessina sur ses lèvres, et bientôt sa figure rayonna de bonheur. Tremblant d'émotion, il étendit les mains et balbutia:

— Venez, venez, mes enfants, sur mon cœur!

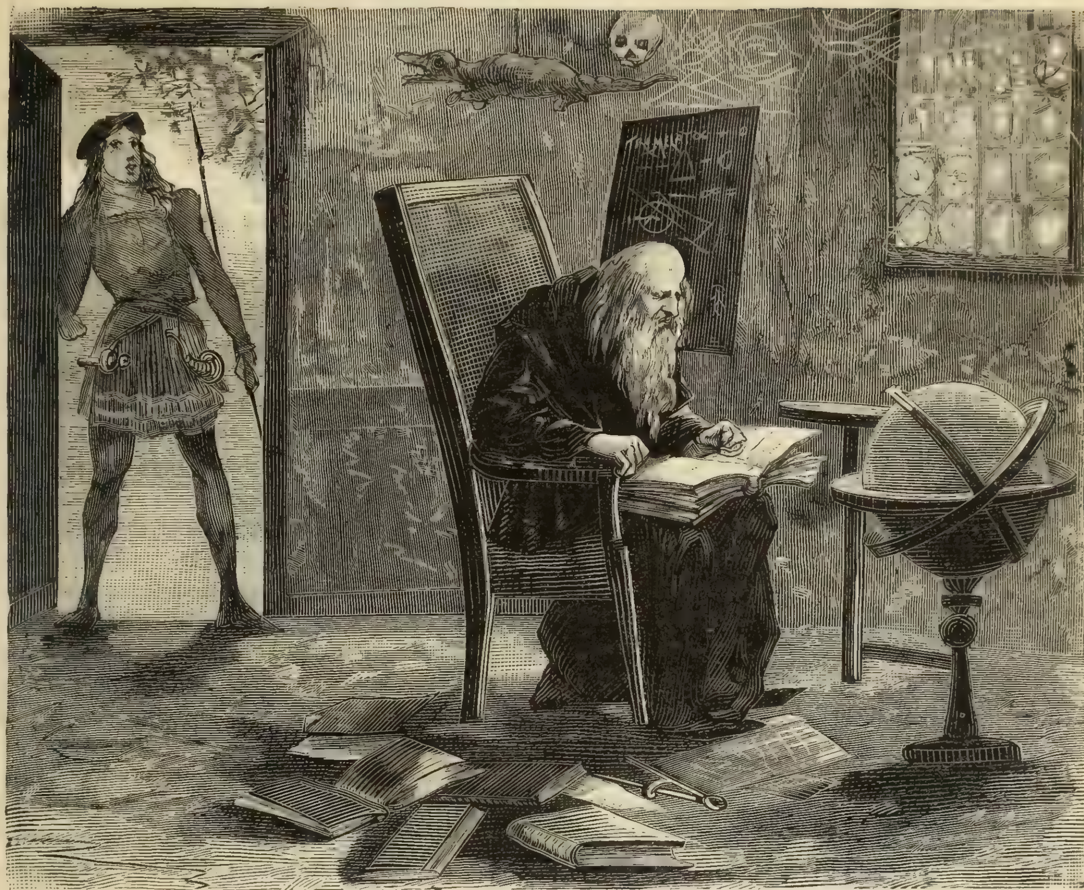
Et, les embrassant tous deux avec tendresse:

— Raphaël, voilà donc la récompense que vous demandez! rendre ma Félicité heureuse? Oui, devenez le soutien de ma vieillesse. Félicité vous payera, par une affection inaltérable et sans bornes, la dette de son père. Ah! que nous serons heureux! Rien ne pourra nous séparer. Le lien qui nous unit est formé des plus purs sentiments de l'âme humaine: amour, gratitude, sacrifice, générosité... Venez, venez, ma bonne Laurence, donner le baiser maternel à l'époux de votre enfant!

Madame Verboord s'approcha et reçut les mêmes étreintes.

Le vieillard leva au ciel ses yeux remplis de larmes et adressa à Dieu une ardente prière.

FIN DU MARCHAND D'ANVERS



.. Un vieillard avec des cheveux blancs... (Page 4.)

LE SORTILÈGE

I

LE BURG D'ISERSTEEN

Combien d'années, combien de siècles se sont écoulés depuis la véridique histoire que nous allons raconter? Nul ne saurait le dire.

Bien des forêts séculaires ont disparu dans l'intervalle, bien des villes populeuses, des forteresses imprenables sont tombées en ruine, et le sol des Flandres, transformé par les vicissitudes du sort, a passé par de nombreuses périodes de richesse et de misère, de grandeur et d'abaissement.

Dans la partie la plus fertile de l'Isergau s'élevait alors une grande et belle forteresse, nommée Isersteen. Ce n'était pas un de ces nids d'aigle des châtelains farouches de ce temps-là, répandant au loin la terreur : Isersteen, au contraire, semblait sourire au voyageur et lui offrir une noble et cordiale hospitalité.

A la vérité, ce burg était entouré, suivant la coutume, d'une forte ceinture de pierres : les meurtrières, les créneaux et les archers, qui se laissaient voir derrière ses embrasures, témoignaient assez qu'on y veillait à la sécurité du seigneur; mais le pont-levis était baissé, la porte était ouverte, et les hommes d'armes, avec leurs arbalètes ou leurs pertuisanes, se promenaient sur les rem-

parts avec un air nonchalant et superbe, mais nullement menaçant.

Si l'on gravissait une des tours qui s'élançaient vers le ciel aux quatre coins du château, la vue s'étendait sur une vaste plaine qui, d'un certain côté se prolongeait jusqu'aux limites de l'horizon. C'était comme un immense tapis de velours vert parsemé de boutons d'or, de marguerites blanches et de mille autres fleurs bariolées.

Là, entre deux rives bordées de joncs frémissants, la rivière appelée Iser, grande artère de la contrée, coulait tranquillement, semblable à un ruban d'argent replié sur lui-même.

Partout on voyait paître dans les vertes prairies de grands bœufs roux, de belles vaches tigrées et d'innombrables troupeaux de moutons; partout on entendait résonner le chant des oiseaux mêlé aux voix joyeuses des bergers et des paysans.

Le comte Foucard van Isersteen, seigneur du burg, était un homme d'un aspect imposant. Sa taille était haute et son corps bien formé semblait d'une vigueur peu commune. En le voyant, on eût tremblé devant son regard fixe et sévère, si de temps à autre un sourire affable n'était venu éclairer son visage aux traits fortement accusés. Aimant passionnément la chasse, le maniement des armes et tout ce qui peut exercer et fortifier la force musculaire, jaloux de son autorité, très susceptible sur le point d'honneur, il était cependant ennemi de la violence et ami de la justice.

Sa femme, une très noble dame, qui dans sa jeunesse devait avoir été d'une beauté remarquable, avait sans doute puissamment contribué, par l'extrême douceur de son caractère, à modifier la rudesse native de son mari. Elle ne prenait plaisir qu'aux joies de la vie domestique, recevait volontiers des étrangers à sa table, surtout des poètes et des troubadours. Elle aimait à entendre, pendant des soirées entières, les récits de chevalerie, les ballades et les chants d'amour.

Dieu n'avait béni qu'une fois l'union du comte et de la comtesse, en leur donnant un fils qui s'appela Wilfried. Au moment où commence notre histoire, ce jeune héritier d'Isersteen était près d'atteindre sa vingtième année.

Que ses parents eussent concentré toute leur tendresse et toutes leurs espérances sur ce fils unique, il n'y avait pas à s'en étonner. Wilfried réunissait en lui la force héroïque de son père et la grâce séduisante de sa mère. Leurs traits à tous deux pouvaient facilement se reconnaître dans les traits du jeune homme, et leurs caractères se retrouvaient aussi dans celui de Wilfried, si bien que leurs deux êtres semblaient confondus dans un seul. Si le père l'avait rendu fort à tous les exercices du corps et au maniement des armes, s'il lui avait fait partager sa passion pour la chasse et les exploits chevaleresques, la mère lui avait inspiré le goût des plaisirs tranquilles, du chant et de la poésie, à tel point qu'il eût pu être lui-même un troubadour renommé, et que, dans les longues veillées, il tenait tout le monde suspendu à ses lèvres lorsqu'il se mettait à raconter des histoires.

Wilfried répondait à l'amour de ses parents par une affection sans bornes : sa mère surtout lui était chère et c'eût été pour lui un mortel chagrin que de se trouver dans la nécessité de l'affliger.

Vers cette époque il s'opéra dans la conduite de la comtesse Van Isersteen à l'égard de son fils un changement inexplicable. Auparavant elle n'avait jamais montré la moindre inquiétude lorsque Wilfried allait à la chasse, soit seul, soit avec son père. Pourvu qu'il lui tînt compagnie le soir, elle était contente.

Mais alors, au contraire, chaque fois que son fils témoignait l'envie de chasser ou d'assister à quelque tournoi dans un burg voisin, la comtesse devenait agitée et paraissait en proie à quelque mystérieuse inquiétude.

Plusieurs fois, pour déférer à son désir, le jeune homme était resté quelques jours de suite au château, jusqu'à ce que l'ennui de l'inaction lui arrachât enfin une plainte involontaire, et le portât à insister auprès de sa mère pour connaître la cause de ce singulier caprice.

— Ah! mon cher Wilfried, lui répondit-elle, le cœur de ta mère est tourmenté d'une crainte secrète. Comment te l'expliquer? Je ne sais, mais j'ai la conviction qu'un grand danger te menace. La nuit, je m'éveille en sursaut, je fais des rêves affreux : je ne vois que du sang et des cadavres, des voix inconnues me crient : « Veillez, veillez sur votre enfant; un sort cruel est suspendu sur sa tête... » et ces voix me poursuivent encore pendant le jour, me font trembler et assombrissent mon esprit. Sois bon et indulgent pour ta pauvre mère, Wilfried! Elle croit avoir à redouter quelque sanglant malheur, soit à la chasse, soit dans un tournoi... Peut-être ses terreurs ne sont-elles pas fondées, mais ne la rends pas malade d'inquiétude. Wilfried, mon cher fils, je t'en supplie, reste encore quelques jours auprès de moi.

Le jeune homme, bien qu'il ne considérât la crainte de sa mère que comme une disposition d'esprit maladive et passagère, se soumit docilement à son vœu.

Cependant, lorsqu'au bout d'une nouvelle semaine passée au château, il remarqua que la terreur inconcevable de sa mère augmentait au lieu de diminuer, il fut pris peu à peu d'un si

profond ennui, qu'il ne put se défendre de lui demander quelques heures de liberté.

Sa mère le retint aussi longtemps qu'elle put; et peut-être eût-elle triomphé bien des jours encore de son besoin d'activité, mais un matin le chef des veneurs de son père vint trouver le jeune homme et lui dit avec une extrême agitation :

— Vite, seigneur Wilfried, à cheval! Une admirable chasse vous attend. Nous avons levé hier, dans la forêt d'Ever, un cerf si grand et avec des bois si prodigieux que certainement on n'a pas vu son pareil en Flandre de mémoire d'homme.

Wilfried sauta et battit des mains comme s'il venait d'être frappé d'une baguette magique. Il tremblait de désir et ses yeux brillaient de joie et d'ardeur.

— Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, ajouta le veneur, c'est que le pelage de l'animal est marqué de grandes taches blanches. Nous l'avons déourné et nous savons au juste où il se tient rembuché. Le comte, votre père, auquel nous voulions réserver l'honneur d'une si rare capture, est assez souffrant et ne peut suivre la chasse.

Wilfried, transporté d'enthousiasme, sauta au cou de sa mère et implora son consentement en termes si passionnés que la comtesse Van Isersteen, malgré ses craintes et sa tristesse, sentit bien qu'elle ne pouvait pas retenir son fils plus longtemps.

— Va, Wilfried, lui dit-elle les larmes aux yeux : Que Dieu te garde! Je prierai pour toi...

II

LA CHASSE

Le jeune homme poussa un cri de triomphe.

— Vivat! vivat! s'écria-t-il. Qu'on selle *Ouragan* mon meilleur cheval! Qu'on détache les chiens! A nous, à nous, le cerf dix cors.

Il embrassa encore une fois sa mère, monta à la chambre de son père pour le serrer dans ses bras, et redescendit en toute hâte dans la cour, où il entendait les hennissements de son vaillant coursier au milieu des aboiements des chiens et des appels retentissants des cors qui sonnaient le départ.

Il sauta en selle, excita son cheval de la voix et de l'éperon, et se dirigea au petit galop vers la porte en criant :

— Qu'on me suive? Marche à la forêt d'Ever. En avant, en avant !

Il passa le pont avec la rapidité de l'éclair, et s'élança à travers les prairies, suivi d'une douzaine de piqueurs et d'une meute ardente de chiens dont les aboiements furieux résonnèrent en écho jusqu'aux extrémités de la plaine.

Wilfried était heureux; il riait, il respirait à pleins poumons, il agitait parfois les mains en l'air, et mêlait ses cris de joie aux abois frénétiques de ses limiers.

Après une demi-heure de cette course folle, on approcha de la lisière de la forêt. Le jeune homme se vit alors contraint malgré lui de ralentir son premier élan, parce qu'il ne savait pas dans quelle direction se trouvait le gîte du cerf. Il se fit donc précéder de deux veneurs pour lui montrer le chemin, et les suivit non sans de vifs battements de cœur.

Après avoir marché pendant quelque temps à travers une futaie très serrée, ils arrivèrent dans une clairière entourée de jeunes taillis.

— Haro! haro! hali! hala! cria-t-on de toute part, et les chevaux reçurent de l'éperon dans le ventre, et les chiens éclatèrent en abois enragés, et les chasseurs dressés sur leurs étriers, couchés sur le cou de leurs montures, s'élancèrent, rapides comme le vent, sur les traces du cerf. La bête venait de sortir de la forêt à quelques pas d'eux, et fuyait à travers la clairière.

La passion délirante qui poussait le jeune comte Van Isersteen à la poursuite du magnifique dix cors ne saurait se décrire. Son cheval lui-même semblait animé de la même ardeur, et n'avait plus besoin d'être aiguillonné par la parole ou par l'éperon. Il fendait l'air comme une nuée d'orage et ses pieds semblaient ne plus toucher la terre.

Bientôt il devint impossible aux chiens et à la plupart des chasseurs de suivre le jeune homme; aussi restèrent-ils en arrière, épuisés et découragés... Et, lorsque le dernier piqueur dut y renoncer, il murmura en lui-même avec stupeur :

— Dieu me pardonne! Voilà qui n'est pas naturel. Sir Wilfried est ensorcelé : le malin esprit l'entraîne.

Mais le jeune comte ne pensait guère à ses serviteurs. Son œil ardent était fixé sur le cerf aux taches blanches, au bois gigantesque, et il n'aspirait qu'à l'atteindre. Parfois il gagnait du terrain sur l'animal et s'applaudissait déjà de sa victoire; mais alors le cerf dévorait de nouveau l'espace avec une rapidité surnaturelle et reprenait l'avantage.

Si Wilfried n'eût pas été aveuglé par la fièvre de la passion, il se serait probablement demandé s'il n'était pas le jouet d'une illusion, car le cerf semblait l'égarer avec une sorte de calcul. Mais il était tout à fait hors de lui, et quoique son cheval devançât de loin tous les autres, Wilfried lui enfonçait encore les éperons jusqu'au sang, et l'excitait à tenter l'impossible.

Il galopa ainsi sans se retourner, laissant derrière lui montagnes et vallées, mares et fossés, taillis et bois, jusqu'à ce que la sueur ruisselât sur son front,

et que son cheval fumant fût couvert d'une écume blanche comme des flocons de neige.

Cette course enragée dura longtemps, très longtemps. Il avait fait plus de dix lieues lorsqu'il arriva dans une contrée inconnue, dont le sol était comme bouleversé par un tremblement de terre et où tout portait les traces d'une affreuse destruction.

A l'extrémité d'une plaine rugueuse, dans la direction que suivait évidemment le cerf, il aperçut une éminence qui ressemblait de loin à une montagne de rochers. Mais bientôt la forme en devint plus distincte, et il reconnut que ce qu'il avait pris d'abord pour une montagne devait être un vieux burg en ruines. Du milieu des décombres amoncelés sortaient encore çà et là des pans de murailles à créneaux, et même d'un côté émergeait aussi une large tour, à demi écroulée, mais encore entière dans sa partie inférieure. A l'endroit où avait existé le burg détruit, tout semblait enseveli sous les ruines. Des plantes sauvages y avaient poussé des racines, et leurs rameaux grimpants et flexibles se balançaient jusqu'au sommet de la tour ébréchée.

Wilfried n'avait jeté qu'un regard furtif sur ces murailles, car depuis quelques instants il paraissait gagner beaucoup sur le cerf, et, enflammé par l'espoir de l'atteindre enfin, il fouetta cruellement son cheval. L'animal, rugissant de douleur et de rage, dévora l'espace avec une telle vélocité que le jeune cavalier, tout étourdi, sentait l'haleine lui manquer... Le cerf n'avait qu'une avance de cent pas; il chancelait sur ses jambes et semblait à bout de forces. Wilfried allait le joindre et l'abattre!..

Mais, ô ciel! que veut dire ceci? L'animal, rapproché de l'enceinte du vieux burg, disparait tout à coup comme enfoncé dans la terre!

Stupéfait, incertain, Wilfried arrête son cheval et met pied à terre. Alors il aperçoit, à l'endroit où le cerf a disparu, une espèce de caverne qui paraît s'étendre très loin sous terre.

C'était une issue voûtée du vieux burg : la voûte s'était sans doute effondrée çà et là, car on voyait dans le lointain la lumière du jour extérieur filtrer par plus d'une ouverture, et éclairer le sol humide.

La certitude que le cerf harassé avait cherché un asile dans ce souterrain ralluma le désir du jeune homme et rappela sur ses lèvres un sourire de triomphe.

Il attacha son cheval à un arbre, dans un endroit où poussait une herbe épaisse, et pénétra, résolu et plein d'espoir, dans le passage souterrain. D'abord il marcha à travers les décombres, et trébucha plus d'une fois contre de grosses pierres, ou glissa sur l'argile détrempée; mais bientôt il remarqua d'un côté du souterrain, un chemin tracé par le pas des hommes. Le vieux burg était-il encore habité, ou bien un visiteur de hasard, comme lui, avait-il laissé ces traces?

Cependant, cette réflexion ne l'arrêta point; il remarqua en même temps les empreintes des sabots du cerf, et cela suffit pour le pousser irrésistiblement à la poursuite de sa proie.

Au bout du souterrain son pied rencontra un escalier de pierre à demi ruiné, qui le conduisait sans doute dans la partie de la tour restée debout. On ne voyait pas d'autre issue. Il fallait donc gravir cet escalier, ou renoncer à la poursuite.

III

LE SORCIER NYCTOS

A peine fut-il arrivé au- dessus de la voûte qu'il fut frappé de stupeur et demeura immobile devant une chambre ouverte, comme s'il ne pouvait en croire ses yeux.

Ce qu'il voyait lui semblait inexplicable. Aux murs lézardés de cette chambre, sur des planches grossières, et çà et là sur le sol, se trouvaient une multitude d'objets étranges et dont la plupart lui étaient inconnus : des tableaux représentant le soleil, la lune et les étoiles ; des squelettes, de vieux livres usés, des fourneaux, des pots, des fioles, des sabliers, de petites figures de cire, le tout dans un singulier désordre, détraqué, brisé, couvert de poussière et de toiles d'araignée.

Mais ce qui, après le premier coup d'œil, tint son attention irrésistiblement fixée, ce fut la statue d'un homme assis au milieu de la chambre. Il était courbé sur les pages d'un grand livre ouvert sur ses genoux, et comme absorbé par sa lecture.

Cette statue, à ce que pensait Wilfried, représentait un vieillard avec des cheveux d'un blanc d'argent et une longue barbe grise. Si l'artiste avait mis au front et aux joues un peu de couleur de chair, on aurait pu croire que la statue vivait; mais la teinte jaunâtre de sa peau ridée comme un vieux parchemin, indiquait assez qu'il n'y avait pas de sang sous cette pierre.

Le jeune homme dut reconnaître, cependant, que cette image imitait admirablement la nature.

Poussé par la curiosité, il fit un pas pour s'approcher de la *figure*... mais il recula stupéfait lorsqu'il la vit tourner un feuillet de son livre.

C'était une figure vivante!

Elle se pencha encore plus sur son livre, comme absorbée plus profondément encore dans sa lecture, et n'ayant nul soupçon de la présence d'un étranger.

Après un moment d'hésitation et de silence, Wilfried éleva la voix et dit :

— La paix soit avec vous, brave homme ! Lancé à la poursuite d'un cerf, j'ai pénétré...

— Loué soit celui dont je suis indigne de prononcer le saint nom ! Oh ! seigneur chevalier, votre arrivée est pour moi un bonheur inexprimable ....

— Vous me connaissez ? murmura le jeune homme étonné. Il me semble que je ne vous ai jamais vu.

— Ni moi non plus, seigneur, je ne vous ai jamais vu, et cependant je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Vous êtes sir Wilfried, le fils unique de Foucard, comte d'Isersteen, et de Judith de Fleurichamp, sa femme.

— En effet; mais pourquoi mon arrivée vous réjouit-elle si fort ?

A cette question, le vieillard parut subitement troublé, il secoua la tête avec hésitation.

— Est-ce un secret ? demanda Wilfried de plus en plus surpris.

— Un secret ? s'écria le vieillard. Oh ! oui, un secret si terrible, si affreux, que ma bouche refuserait à le révéler, si votre vie ne dépendait de cette révélation. Hélas, pauvre infortuné chevalier ! Je vais vous frapper de désespoir, vous glacer d'horreur, briser votre cœur d'angoisse, et peut-être vous faire maudire l'heure de votre naissance... Mais je le dois; il faut que je parle lors même que la pitié pour votre triste sort m'arracherait des larmes de sang !

En achevant ces mots, le vieillard s'affaissa sur son siège et se mit à sangloter.

Wilfried ne savait que croire ni que penser. Cet homme était-il fou ? La sombre prédiction qu'il avait laissé pressentir avait-elle quelque fondement ? Il connaissait pourtant son père et sa mère. Que pouvait être ce sort affreux qui le menaçait.

Il contemplait avec compassion le vieillard tout en larmes. Celui-ci finit par comprimer ses sanglots, et, montrant au jeune homme un banc de bois, il lui dit :

— Veuillez vous asseoir, seigneur chevalier. Ce que j'ai à vous dire est si horrible et si peu vraisemblable que je tremble que vous ne refusiez d'ajouter foi à mes paroles... Et cependant vous devez me croire et vous me croirez, car sinon, vous feriez mourir votre père et votre mère de la mort la plus affreuse, et vous même éperdu de honte et de désespoir, vous vous perceriez le cœur de votre propre main... Mais j'espère que le souverain Arbitre exaucera la prière de votre mère... Tenez, la voilà agenouillée dans la chapelle d'Isersteen... elle lève vers le ciel ses mains suppliantes...

Le jeune comte regarda dans la direction que lui désignait le doigt du vieillard; mais son œil ne rencontra que le mur gris du caveau.

— Je comprends, murmura-t-il : vous voulez dire que vous voyez ma mère dans votre esprit ?

— Non, seigneur, je la vois réellement.

— Ma mère sait-elle donc le danger qui me menace ? demanda Wilfried au comble de la surprise.

— Elle ne le sait pas ; c'est une inquiétude vague, une crainte que j'ai éveillée en elle, pour que sa puissante prière m'aidât à vous délivrer. Les dernières paroles qu'elle vous a adressées aujourd'hui n'étaient-elles pas celles-ci : Je prierai pour toi ?

— Vous entendez d'ici ce qu'on dit à Isersteen ? s'écria le jeune homme. Qui êtes-vous donc ?

— Votre père vous a dit mon nom aujourd'hui, répondit le vieillard. Lorsque vous l'avez quitté ce matin, ne vous a-t-il pas dit en se frappant le front d'un air de doute : « Le cerf tacheté ? Je m'en souviens maintenant : J'en ai entendu parler. C'est la bête de garde de Nyctos le sorcier. Reste à la maison, Wilfried, c'est une bête que personne ne peut forcer » ? Vous n'avez pas écouté le conseil de votre père. Au contraire, ces paroles n'ont fait que vous exciter davantage ; et la passion, que je tâchais d'enflammer en vous jusqu'à l'aveuglement et jusqu'à la frénésie, vous a conduit ici pour apprendre de ma bouche la plus effrayante révélation.

— Un sorcier ? Vous êtes Nyctos, le sorcier ? soupira Wilfried. Et vous prenez intérêt à moi ? Pourquoi ? que peut-il y avoir de commun entre nous ?

— Ah ! je voudrais vous sauver, vous et vos parents, innocentes victimes d'un enchantement maudit; mais ce n'est pas tout encore : de votre délivrance dépend aussi le salut ou la damnation éternelle d'une âme qui m'est chère comme l'âme de ma mère. Aujourd'hui encore je suis Nyctos le sorcier... demain, si vous écoutez mon conseil, je romps avec les sciences occultes et avec ma vie coupable... et, dût le restant de mes jours être un cruel martyre, j'accepterai l'expiation, pour pouvoir approcher de Celui que ma bouche n'ose pas nommer.

— Eh bien, parlez ! murmura le jeune comte avec impatience. Expliquez-moi clairement ce que j'ai à craindre.

— Me croirez-vous, seigneur chevalier ?

— J'y suis disposé ; ne savez-vous pas les choses les plus cachées ?

— Oh ! Je vous en conjure, n'hésitez pas, sinon je vous le répète, vos parents et vous serez condamnés à la mort la plus affreuse !

— Parlez, je vous croirai.

Le vieillard garda un moment le silence comme pour rassembler ses souvenirs, et commença la révélation en ces termes :

IV

LE SECRET DU SORTILÈGE

— A quatre heures de marche d'ici, du côté de la mer, il y a un burg qu'habitait, il y a une trentaine d'années, sir Ingelram de Fleurichamp. Ce vaillant chevalier avait une fille, belle comme le jour, douce comme une colombe, parée, par le Créateur, de tous les dons de l'esprit et du corps. — Judith de Fleurichamp est maintenant votre mère, seigneur; mais alors elle était encore une jeune demoiselle chantée par les troubadours et recherchée par les jeunes chevaliers du pays. Parmi ceux qui prétendaient à sa main, il y avait un certain Evermar Wolfhout, être chétif, sans force ni courage, envieux et hypocrite, dans les sens duquel l'amour avait allumé un feu dévorant. La belle Judith, qui ne l'aimait point, repoussa son hommage et choisit pour époux votre père, le beau Foucard van Isersteen. Furieux de jalousie et de honte, Evermar résolut de tirer de cet affront une effroyable et sanglante vengeance; mais comme il était trop faible pour entrer en lutte ouverte contre le vaillant Foucard van Isersteen, et même trop lâche pour s'attaquer à lui, pendant des mois entiers il se rongea, il se déssécha et l'on crut même que le cœur lui crèverait d'envie et de haine. Enfin il se rendit chez un certain astrologue de mes amis, espérant que celui-ci lui fournirait un moyen magique d'assouvir sa rage vindicative. L'astrologue, dont je ne peux pas dire le nom, ne s'était occupé jusque-là que d'interroger les astres et de chercher la pierre philosophale; mais, séduit par les offres brillantes de sir Evermar, il se laissa entraîner à mettre en œuvre la magie noire et la nécromancie. Une vengeance ordinaire, si sanglante qu'elle fût, ne suffisait pas au cœur aigri d'Evermar. Que sir Foucard Van Isersteen et sa femme, et même l'enfant que celle-ci allait mettre au monde, fussent frappés de mort, ce n'était pas assez pour le satisfaire; cette mort devait être un chef-d'œuvre extra-naturel de torture et d'horreur... Par quelles recherches, par quelle mystérieuse inspiration de l'esprit des ténèbres arrivèrent-ils à concevoir le projet infernal auquel ils finirent par s'arrêter, cela serait trop long à raconter en ce moment. Sachez seulement, sir Wilfried, qu'ils résolurent de jeter sur vous, qui n'étiez pas encore né, un sort par lequel vous deviez être condamné à faire périr de votre propre main votre père et votre mère, dès que votre bras aurait la force de porter une épée...

— O mon Dieu, qu'entends-je! s'écria le jeune chevalier pâle et frémissant. Mais ils ne l'ont pas fait, n'est-ce pas?

— Ils l'ont fait, répondit le vieillard en courbant la tête. J'ai passé bien des années à chercher un moyen de combattre leurs sortilèges et de rompre leur conjuration. Hélas! je n'ai pu y parvenir.

— Ah! moi aussi je me vengerai! gronda Wilfried en serrant convulsivement les poings. Ce lâche et traître Evermar, où vit-il?

— Le juge suprême l'a déjà puni. Il a été déchiré à la chasse par ses propres chiens, et les corbeaux ont, fibre à fibre, arraché la chair de ses os.

— Et le perfide sorcier? Je le forcerai, le poignard sur la gorge, de lever la malédiction qu'il a fait peser sur moi...

— Il ne le pourrait pas.

— Il ne le pourrait pas? Eh bien, du moins, je noierai ma vengeance dans son exécrable sang.

— Il est... il est mort aussi, balbutia le sorcier en hésitant.

Un cri rauque sortit de la gorge de Wilfried, et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine avec consternation.

— Tout espoir n'est pas perdu, seigneur chevalier, dit le vieillard. Ce que je fais, ce qui se passe aujourd'hui n'est qu'un suprême effort pour vous sauver. Écoutez ce que j'ai encore à vous dire : il le faut, pour que vous compreniez ce que vous pouvez faire pour échapper au maléfice. Écoutez avec attention. Le sort doit vous avoir été jeté pendant le court espace de temps qui s'est écoulé entre votre naissance et le moment où l'eau du baptême a coulé sur votre front. Alors, pendant une nuit sombre et orageuse, Evermar vint trouver le sorcier pour lui apprendre que vous veniez de naître. Il ne le trouva pas chez lui, et il se passa plus de cinq heures avant que la conjuration pût commencer. Chaque quart d'heure de cette incantation représente une année. Ainsi vingt années de votre vie étaient déjà perdues pour la vengeance d'Evermar; mais, depuis votre vingtième année jusqu'à la fin de vos jours, la malédiction devait peser sur vous, du moins à ce que pensaient vos ennemis, parce qu'ils savaient que vous ne seriez baptisé que le lendemain en grande cérémonie. Ils se trompaient cependant. Peu d'heures après votre naissance vous eûtes de terribles convulsions, et dans la crainte de vous voir mourir, on vous baptisa immédiatement, c'est-à-dire juste une heure et quinze minutes après que le sorcier avait commencé sur vous son incantation. Il en résulte que le sort ne pèsera sur vous que durant cinq ans. Aujourd'hui on célèbre la saint Corneille. Demain, au point du jour, vous accomplirez votre vingtième

année et serez l'esclave de votre sort cruel, jusqu'au jour où commencera votre vingt-sixième année. Si vous pouvez rester aussi longtemps sans vous rapprocher de vos parents, alors, — mais seulement alors, nous pouvons espérer que vos mains ne se teindront pas de leur sang.

— Ne plus voir ma mère, ni mon père pendant cinq années! murmura Wilfried avec désespoir.

— Écoutez bien et gravez mes paroles dans votre esprit comme si elles y étaient marquées par un fer rouge, dit le vieillard : si vous approchez encore votre père ou votre mère avant l'expiration des cinq ans, une rage aveugle s'emparera immédiatement de vous et, sans savoir ce que vous ferez, vous leur briserez le crâne, ou vous leur percerez le cœur. Il faut fuir, fuir loin d'ici, afin de vous soustraire au danger de rencontrer vos parents.

— Ah! quel sort affreux! gémit Wilfried en crispant ses doigts dans ses cheveux. S'il le faut pourtant par amour pour ma mère, je me soumettrai... Mais que deviendront mes pauvres parents? Ne succomberont-ils pas à leur chagrin en ne me voyant pas revenir et en supposant qu'il m'est arrivé un accident à la chasse?

— Ils souffriront moins que vous, seigneur.

— Comme vous vous trompez! si vous connaissiez le cœur de ma mère!... Mais je lui enverrai un messager pour la rassurer...

— Sur votre vie, ne faites pas cela, seigneur! s'écria le vieillard. Vous appelleriez la mort sur eux et sur vous-même. Soyez certain qu'ils s'efforceraient de découvrir votre retraite, ils vous chercheraient dans le monde entier... et ils vous trouveraient probablement pour mourir de votre main; car n'oubliez pas que le pouvoir de l'incantation pèse sur eux comme sur vous, et travaille sans cesse à vous rapprocher les uns des autres.

— Hélas, hélas! que faire? soupira le jeune homme terrifié.

— Je vous le répète, partir, fuir immédiatement, inconnu et caché loin, bien loin, par delà les montagnes et les rivières, sans jamais tenter de savoir quelque chose de vos parents, ou de leur faire savoir quelque chose de vous; votre délivrance est très douteuse, dans tous les cas, la seule chance de vous soustraire au sort qui vous menace est de suivre strictement mon conseil.

Wilfried succombant sous le poids de son malheur, laissa tomber sa tête sur sa poitrine et répandit d'abondantes larmes.

— Prenez courage, seigneur chevalier, dit le vieillard profondément ému lui-même; si vous acceptez la lutte contre le sort avec une soumission complète et une volonté virile, il y a beaucoup d'espoir pour vous d'atteindre sans accident le premier jour de votre vingt-sixième année. Mais retenez bien ce que je vous dis : plus vous approcherez du terme de votre délivrance, plus le danger deviendra menaçant pour vous. Le dernier mois, si vous évitez le danger jusque-là, le dernier mois, le dernier jour, la dernière heure sont les plus à redouter. Si vous ne suivez pas mon conseil, si vous faiblissez un seul instant dans votre résolution, alors vous êtes perdu... Et, par votre imprudent amour, vous tuez vos parents, votre pauvre mère que vous aimez si tendrement.

— Je suivrai votre conseil, je fuirai, articula d'une voix sourde le jeune comte, mais laissez-moi respirer un peu. Le coup est si cruel que je sens mon cœur se briser.

— Merci, jeune homme, dit le sorcier. Ah! Je savais bien que je ne m'adresserais pas en vain à votre courage. Moi aussi, je vais partir, moi aussi, je veux aller loin, plus loin que vous, à Rome, à Jérusalem et, versant sur le Saint-Sépulcre le torrent de mes larmes, je prierai pour vous et pour la pauvre âme de celui qui vous a condamné par ses artifices impies.

Le vieillard se tut un instant, puis il s'écria tout à coup :

— Sir Wilfried, hâtez-vous de partir. Je vois, à une demi-lieue d'ici, un nuage de poussière s'élever dans la plaine. Ce sont vos serviteurs; les chiens sont sur votre piste. Ils arrivent au grand trot... Vite, vite, à cheval, et partez sans vous retourner. Personne de ceux qui vous connaissent ne doit vous rencontrer.

Le jeune homme se leva de son banc en chancelant, se tourna lentement vers l'escalier, tandis que sa bouche bégayait un triste adieu.

Le vieillard le suivit et lui dit à l'oreille d'une voix sombre et menaçante :

— Wilfried van Isersteen, tuerez-vous votre mère de vos propres mains? Ne l'aimez-vous pas assez pour avoir du courage, quand le courage seul peut la préserver de la sanglante catastrophe? Va, reste ainsi lâche et irrésolu, et cours au devant de son horrible sort!...

Ces paroles furent comme un coup de fouet pour le jeune homme hésitant. Il franchit l'escalier en trois bonds et traversa d'une haleine le couloir voûté. Arrivé dehors, il saisit rapidement la bride de son cheval, sauta en selle, piqua des deux et partit comme une flèche par monts et par vaux à travers les taillis et les bois vers la forêt qui se perdait à l'horizon lointain.

V

LA FUITE

Bientôt le cheval de Wilfried ralentit insensiblement sa course sans que le jeune homme parût s'en apercevoir. Il était perdu dans ses pensées orageuses : une noire nuée pesait sur son esprit.

Maudit depuis sa naissance! Tuer ses parents de ses propres mains! Répandre le sang chéri de sa mère! Était-ce bien possible? n'était-il pas le jouet d'un rêve affreux? ou bien Nyctos le sorcier l'avait-il choisi pour l'abuser par une vaine hallucination? Irait-il, effrayé par un faux présage, fuir sa patrie et laisser croire qu'il avait été dévoré par des bêtes féroces? Sa pauvre mère survivrait-elle à un pareil coup? Oh! si du moins il avait pu la serrer encore une fois dans ses bras! Mais s'éloigner d'elle ainsi, sans adieu, avec la crainte de la voir succomber à sa douleur! qu'avait-il donc fait pour être condamné à une si terrible destinée?

Pendant qu'il s'abandonnait à ses sombres rêveries, en essuyant de temps à autre ses yeux rougis de larmes, son cheval avait déjà pris deux fois un chemin latéral; et marchait dans une direction qui devait le ramener infailliblement à Isersteen.

Wilfried ne savait pas que l'animal, dominé par une puissance mystérieuse, avait changé de direction. Des larmes plus pressées coulaient de ses yeux. Les plaintes de sa mère lui déchiraient le cœur; son imagination lui montrait son père se tordant les mains de désespoir. Il entendait son nom retentir, comme un cri de détresse à travers les champs et les bois...

Mais le son lointain du cor et les aboiements sourds des chiens le tirèrent soudain de sa triste rêverie...

Il vit, droit devant la tête de son cheval, le soleil briller à l'extrémité de l'horizon. Il marchait donc à l'ouest? du côté d'Isersteen? Comme un somnambule brusquement réveillé, il reprit tout à coup ses sens, — il se souvint!...

La malédiction travaillait donc secrètement sur l'animal comme sur lui-même? Au moment où il se sentait disposé à douter de la prédiction et à retourner auprès de sa mère, le cheval inconscient avait subi la même influence!... Cependant, Dieu dans sa miséricorde ne l'avait pas abandonné! Il était temps encore de fuir, — mais il n'y avait pas un instant à perdre; car les chasseurs, dont il entendait sonner le cor, pouvaient être les serviteurs de son père.

Ces idées avaient traversé l'esprit de Wilfried avec la rapidité de l'éclair. Déjà il avait tourné son cheval, et, après l'avoir rudement châtié, il piqua des deux, et partit à fond de train du côté de l'orient.

Peu de temps après il disparut dans la sombre forêt qui bornait tout le pays comme une chaîne de noires montagnes.

Dans l'espoir d'échapper ainsi avec plus de certitude à la poursuite des gens d'Isersteen et à la rencontre de tous ces voyageurs, il quitta le chemin frayé et força son cheval à chercher une route vers le nord-est, à travers les arbres de haute futaie, les taillis et les broussailles. A la fin il mit pied à terre et conduisit lui-même son cheval, en le tenant par la bride, pendant plus d'une heure.

Le soir commençait à tomber; sous la voûte épaisse des arbres séculaires il faisait déjà si sombre que Wilfried fut forcé d'interrompre sa marche, et il se demanda comment il passerait la nuit dans cette solitude sauvage.

Quelques minutes de crépuscule lui restaient encore, il en profita pour chercher une place découverte où il y eût de l'herbe pour son cheval épuisé.

Tout à coup il entendit d'abord dans le lointain, puis de plus en plus rapprochés, les hurlements sourds des loups, et peut-être aussi le grondement des ours. Aurait-il à défendre sa vie contre les bêtes féroces? Il n'avait pour toute arme qu'un simple couteau de chasse!... Pour ce qui le concernait, il pouvait grimper sur un arbre et y attendre le jour en sécurité! mais son cheval? Sans doute la pauvre bête serait mise en pièces s'il l'abandonnait à son triste sort.

Heureusement Wilfried, comme tout bon chasseur, portait dans sa poche une pierre à feu, un morceau d'acier et de l'amadou, et il savait qu'un feu flambant dans la nuit sombre effraie et tient éloignés tous les animaux féroces.

Il ramassa donc, avec une activité fiévreuse un tas de feuilles sèches et de branches tombées. Longtemps, il travailla pour y mettre le feu... Pendant qu'il battait le briquet avec rage, les hurlements des loups et la basse grondante des ours devenaient plus distincts; déjà il entendait leur course à travers la forêt lorsque, ô bonheur! son feu s'alluma! il se fit un grand silence... Le premier danger était donc conjuré, puisque les fauves ne deviennent hardis que quand la nuit est bien noire, et il avait le temps de prendre ses précautions pour se garder de leurs attaques.

Il se mit sur-le-champ à abattre autour de lui des branches d'arbre et à entasser une grande quantité de bois mort. Il en fit trois bûchers à une certaine distance autour du premier, et y mit aussi le feu. De sorte qu'il se trouvait avec son cheval au milieu d'une espèce de forteresse flamboyante



Il tomba dans une rêverie pleine d'angoisse. (Page 18.)

dont l'éclat devait éloigner toutes les bêtes féroces.

Lorsqu'il eut achevé ce dur travail, la nuit était déjà très avancée, et la forêt résonnait au loin du cri strident des fauves cherchant leur proie.

Wilfried s'assit près du feu du milieu, son couteau de chasse sur les genoux, prêt à se défendre contre toute attaque. Mais lorsque, après une longue attente, il fut convaincu qu'il n'avait plus rien à craindre, il jeta quelques nouvelles brassées de bois sur les feux, et oublia les bêtes féroces pour ne plus penser qu'à son misérable sort et à son triste avenir.

Qu'allait-il faire maintenant? Il devait errer dans des pays lointains ; se condamner pendant cinq années, au plus affreux exil, puisqu'il n'aurait aucune nouvelle de ses parents. Il était en outre dépourvu de tout secours. Comment et de quoi vivrait-il? Dans son empressement à partir pour la chasse, il avait oublié de mettre de l'argent dans son escarcelle. Il ne pouvait pourtant pas mendier, ni s'engager au service d'un seigneur, car il avait besoin de rester son maître pour voyager constamment et changer souvent de contrée, pour rester inconnu et ne pas trahir son secret.

A la fin, après de longues et pénibles réflexions, ses lèvres furent effleurées par un triste sourire, et il murmura en lui-même :

— Les troubadours et les poètes sont bien accueillis partout et reçus avec joie dans les burgs et dans les châteaux. Les chevaliers et les nobles dames mettent leur honneur à protéger les arts et les poésies, et souvent ils font de riches présents au troubadour qui les a divertis... On m'a toujours vanté jusqu'à présent comme un bon trouvère ; je connais beaucoup de beaux récits et je suis versé dans la gaie science. C'est une inspiration du ciel. Je me ferai troubadour. Je divertirai les chevaliers et les nobles dames par mes chants et par les ac-

cords de mon luth, et ainsi je pourrai parcourir le monde à l'abri de tout besoin.

Il passa toute la nuit à repasser ce projet dans son esprit, et à penser à son avenir; plus d'une fois il versa des larmes en pensant à la douleur de ses parents, et l'aube matinale le retrouva pensif à la même place.

Les bêtes féroces avaient enfin cessé leur concert sauvage et étaient rentrées dans leurs tanières. Alors seulement Wilfried osa fermer les yeux. Succombant à la fatigue qui accablait son esprit et son corps, il tomba dans un sommeil profond, mais lourd et troublé par des rêves effrayants.

Il se réveilla très tard dans la matinée, et regarda ses mains en frémissant, pour voir si réellement elles étaient teintes de sang. Il avait rêvé que dans un accès de fureur aveugle il avait fendu le crâne à ses parents, et jeté leurs cadavres mutilés dans les fossés du burg.

Il lutta pendant quelque temps pour chasser de son esprit cette affreuse vision. Peu à peu il revint au sentiment de sa situation. Bridant aussitôt son cheval, il le conduisit du côté du nord-est à travers les taillis. Il avait le cœur gros, soupirait fréquemment et levait parfois vers le ciel ses yeux plaintifs comme pour le prendre à témoin de sa profonde misère!

Après avoir poursuivi pendant plus d'une heure sa marche laborieuse à travers les broussailles, il aperçut un chemin frayé. Il sauta sur son cheval, l'éperonna et l'excita encore de la voix, pour hâter autant que possible sa course vertigineuse.

VI

LE TROUBADOUR ERRANT

Le soleil avait déjà fourni plus de la moitié de sa carrière lorsque Wilfried, sortant enfin de la forêt, aperçut devant lui une vaste plaine traversée par une belle rivière aux eaux limpides. Il vit dans le lointain une haute tour carrée qui s'élevait au milieu de nombreuses maisons. C'était sans doute une grande ville. Il y trouverait peut-être ce qui lui était nécessaire pour commencer sa vie de troubadour.

La première personne qu'il rencontra répondit à ses questions que la ville s'appelait Harlebeke et la rivière la Lys.

Ce n'est pas sans crainte ni surtout sans précautions que Wilfried s'approcha de cette résidence des puissants comtes de Flandre. Si ce souverain y tenait sa cour en ce moment, le jeune homme ne pouvait-il pas y rencontrer des chevaliers qui l'avaient vu soit à Isersteen même, soit dans quelque tournoi?... Ne ferait-il pas mieux d'attendre, pour entrer dans les murs de la ville, que le crépuscule fût venu, pour être moins facilement reconnaissable?

Dans cette idée il entra dans le faubourg et s'arrêta devant la première auberge de bonne apparence qu'il aperçut.

Après s'être fait servir un repas frugal et un verre de vin, il dit à l'hôtelier qu'il avait l'intention de vendre son cheval. L'aubergiste qui avait admiré la noble bête, si harassée qu'elle parût, lui en offrit un prix fort au-dessous de sa valeur, que Wilfried accepta néanmoins.

Le soir il entra dans la ville, vendit à un fripier lombard son riche couteau de chasse, ses éperons d'or, sa légère cotte de mailles, et tous les attributs chevaleresques qu'il portait sur lui, et acheta en même temps des vêtements plus pacifiques, comme il convenait à un troubadour, ainsi qu'une mandore ou petite harpe ovale, pour accompagner ses chansons.

Alors il retourna à son hôtellerie où il dormit d'un profond sommeil, jusqu'à ce que le chant du coq, les aboiements des chiens et le bruit des passants dans la rue vinssent le réveiller.

Il entra encore une fois dans l'écurie, caressa son cheval, lui dit adieu les larmes aux yeux, et s'éloigna le cœur bien gros.

Sans retourner dans l'intérieur de la ville, il se fit passer, dans une barque, de l'autre côté de la rivière. C'en était fait : le sacrifice était accompli. Poussant un profond soupir et levant les yeux au ciel, il commença son voyage de troubadour à travers le monde.

Lorsqu'on le recevait dans un château, et qu'il y chantait, de sa voix pure et touchante, ses chansons et ses ballades, on lui faisait le plus souvent bon accueil, et parfois on tâchait de le retenir des semaines entières.

Mais les chevaliers et les nobles dames ne lui offraient pas toujours la même hospitalité; quelquefois même il se voyait refuser grossièrement l'entrée des châteaux, soit parce que le seigneur était absent, soit parce que l'on n'était pas disposé à la gaieté. Ces chances de rude accueil le blessaient si profondément, que tant que dura son argent, il préféra passer la nuit dans quelque auberge de village.

Bientôt arriva le moment où il vit disparaître sa dernière pièce de monnaie. Dès lors, et quelque humiliation qu'il en ressentît, il fut obligé d'aller de château en château, comme un véritable troubadour, pour gagner son pain en chantant et en s'accompagnant sur sa harpe... Et soit qu'on lui fît bon accueil, soit qu'on l'écoutât avec distraction

et qu'on le renvoyât les mains vides, il devait faire bon visage à tout venant.

Cette humiliation de son âme fière, la crainte perpétuelle de voir s'accomplir la malédiction, le souvenir de ses chers parents et la pensée de leur mortel chagrin, tout cela courbait son front sous une profonde tristesse et lui enlevait tout son courage.

Depuis bien des mois il errait ainsi sans autre but que de s'éloigner d'Isersteen et de ses parents, de parcourir des contrées presque désertes et de rester inconnu à tout le monde.

Après une suite de mauvais jours passés dans des châteaux inhospitaliers où il avait à peine de quoi apaiser sa faim, il entra dans une petite ville, espérant y être plus heureux.

En effet, on y célébrait les fiançailles du margrave van Arlen avec la chevalière van Wiltz, et l'on promettait un beau cadeau à tout troubadour qui donnerait des preuves d'imagination et d'habileté.

Quoique hésitant et plein de crainte, Wilfried se présenta à la fête. Lorsque son tour vint, il chanta une si belle chanson en l'honneur des dames en général et de la noble fiancée en particulier, qu'on le combla de louanges et de remerciements.

Mais en ce moment, à l'extrémité de la salle, un vieux chevalier se leva de table et se mit à considérer le troubadour triomphant. Dans son regard, obstinément fixé sur lui, se peignait une vive surprise.

Quelle fut la terreur de Wilfried, lorsqu'il reconnut en ce chevalier le seigneur van Hoogstade, un ami de son père! Il pâlit et devint tout tremblant, car le chevalier vint à lui et lui dit avec un accent d'amer reproche :

— Malheureux, que faites-vous ici? Ah! ne me regardez pas de cet air étonné, vous êtes Wilfried van Isersteen!

— Moi, Wilfried van Isersteen? balbutia le jeune homme en secouant la tête.

— Quoi? N'avez-vous donc plus de cœur, fils ingrat et insensible? continua le chevalier. Vous êtes ici dans la joie d'une fête, vous chantez, vous vous enivrez des louanges qu'on vous prodigue, tandis que vos parents, désespérés de votre perte, languissent dans la plus amère douleur!

Des larmes montèrent aux yeux du troubadour; mais comme il voyait que tout le monde avait les regards fixés sur lui, le sentiment du danger lui donna la force de comprimer son émotion, et il répondit tout bas :

— Oui, seigneur van Hoogstade, je suis Wilfried van Isersteen. Ce que je fais est l'accomplissement d'un vœu, si j'y manque, je dois mourir. Je vous expliquerai ce terrible secret ce soir, après la fête. Je couche au château. Ne troublons pas la cérémonie. Dites que vous vous êtes trompé ; vous saurez tout.

Le chevalier retourna à sa place silencieux et plein d'inquiétude. A ceux qui l'interrogeaient il répondit qu'il avait cru reconnaitre le troubadour, mais qu'il avait été trompé par une ressemblance.

Dès ce moment, il sembla à Wilfried que le sol lui brûlait les pieds. Que n'eût-il pas donné pour être à cent lieues de là? Mais il voyait que le sire van Hoogstade ne le quittait pas des yeux. Il devait donc cacher sa frayeur et son impatience, s'il ne voulait pas se trahir.

D'autres troubadours chantèrent encore des lieds ou des ballades, jusqu'au moment où le châtelain donna l'ordre de les conduire tous dans une grande chambre à côté de la cuisine et de leur y servir un bon repas arrosé de vins vieux.

Wilfried suivit ses compagnons sans montrer la moindre hâte, car il sortit de la salle le dernier en saluant silencieusement.

Les mets furent servis; mais bien qu'il eût un grand appétit, Wilfried ne put manger une seule bouchée. La crainte lui donnait la fièvre. Le sire van Hoogstade, de retour en Flandre, ne révèlerait-il pas qu'il l'avait rencontré là? Et Nyctos, le sorcier, n'avait-il pas dit que si ses parents recevaient quelque nouvelle de lui, le sortilège s'accomplirait? Hélas! hélas! se pouvait-il que ce fût vrai? Tremperait-il ses mains dans le sang de sa mère?

Il prit un grand parti. Malgré le trouble de son esprit, il prétendit qu'il se sentait un peu indisposé et qu'il avait besoin de prendre l'air.

Il sortit, se promena quelques instants dans la cour d'un air indifférent, s'approcha peu à peu de la grande porte qui se trouvait ouverte, et passa le pont-levis... Il était libre! car à quelques pas de là, se trouvait la lisière d'un grand parc pleins d'arbres touffus et de buissons épais,

Tout à coup il prit sa course et disparut au plus épais des taillis. Si l'on s'apercevait de sa fuite on ne manquerait pas de le poursuivre, car le sire van Hoogstade dirait sans doute son nom à tout le monde, et raconterait ses torts supposés envers ses malheureux parents. S'il était repris, qui sait si on ne le ramènerait pas de force en Flandre?... et alors, ô ciel! alors il deviendrait le meurtrier de ses parents!

Sous l'impression de ces effrayantes pensées, Wilfried poursuivit sa course, comme une bête fauve traquée par les chasseurs, cherchant les endroits les plus touffus, se déchirant les mains et le visage aux broussailles et aux branches d'arbres, suant, haletant, soufflant, jusqu'à ce que, à bout de force, il se réfugia vers le soir dans une grotte où il se laissa tomber à demi mort.

Lorsqu'il en sortit, après un repos de quelques heures, il vit que la lune, alors dans son plein, répandait sa blanche lumière sur les champs et les bois.

Il reprit sa course effrénée sans savoir où il se trouvait ni vers quel endroit le portaient ses pas. Il lui suffisait d'espérer qu'il s'éloignait du château fatal où le vieux chevalier l'avait reconnu, et qu'on ne découvrirait pas ses traces.

En effet, il n'avait rencontré ni suivi aucun chemin frayé, il n'avait aperçu ni château ni cabane. Maintenant il se trouvait dans un pays plat et stérile, entrecoupé çà et là de ravins rocheux, que traversaient des ruisseaux ou des rivières, et où l'on ne voyait aucune trace de culture.

Pendant sa marche nocturne au clair de la lune, il avait vu étinceler deux ou trois fois derrière lui les yeux ardents d'un loup; mais cette apparition ne l'avait pas inquiété, car il savait que les loups isolés, surtout en été, sont lâches et craintifs, et qu'il suffit du moindre bruit pour les mettre en fuite. Il n'avait eu qu'à pincer les cordes de sa harpe pour se débarrasser de ce fâcheux compagnon de voyage.

Dans la matinée il rencontra une bande de chasseurs au faucon, qui lui firent chanter quelques chansons et lui donnèrent un morceau de pain et la moitié d'un ramier rôti. Il dormit une couple d'heures en plein soleil puis il reprit son pénible voyage à travers un pays désert et abandonné.

Vers le soir il aperçut dans un fond, à côté d'un torrent, une toute petite hutte dont la cheminée qui fumait trahissait la présence d'êtres humains.

Il descendit donc de rocher en rocher dans l'étroite gorge et trouva devant la hutte un vieux homme et une vieille femme occupés à travailler dans un petit potager qu'ils avaient au bord du torrent.

— Bonnes gens, dit-il, je suis un malheureux voyageur, un pauvre troubadour égaré dans cette contrée sauvage. Soyez-moi miséricordieux. Je meurs de fatigue et de faim. Permettez-moi de me reposer un peu, et donnez-moi quelque chose à manger, le seul objet de valeur que je possède, je vous le donnerai par reconnaissance.

A ces mots il tira de sa poche un couteau à manche sculpté garni en argent et le tendit au vieillard.

Celui-ci et sa femme le contemplèrent avec étonnement et avec curiosité : l'homme regardait surtout avec attention les emblèmes gravés sur le couteau.

— Trois faucons d'or sur champ d'azur? murmura-t-il. Vous êtes un noble chevalier, seigneur?

Cette question fit frémir Wilfried.

Il eut peine à dissimuler son agitation, il répondit :

— Non, ce couteau m'a été donné par un chevalier et maintenant je vous l'offre en échange d'un peu de pain.

— Il me semble que j'ai déjà vu ces armoiries, dit l'homme en se frottant le front, tandis que Wilfried le considérait en pâlissant d'inquiétude. Oui, je m'en souviens : c'était à Lille, en Flandre. Il y a plus de trente ans. Un chevalier, portant ces trois faucons d'or sur son écusson, y remporta le prix dans une passe d'armes. J'étais alors serviteur et valet d'armes du noble comte de Chiny... Attendez donc... comment mon maître nommait-il le vainqueur du tournoi? Ah ! J'y suis : il s'appelait Foucard van Isersteen. Le connaissez-vous ?

Wilfried murmura une réponse inintelligible.

— Vous pâlissez, seigneur! s'écria l'homme. Pourquoi mes paroles vous font-elles trembler ?

— Ah ! c'est de tristesse et de deuil ! balbutia le jeune homme. Sir Foucard van Isersteen était mon généreux protecteur... Il est mort sous mes yeux, d'un accident à la chasse.

— Pourquoi pleurer? Ne devons-nous pas tous payer cette dette suprême?.. Tenez, reprenez votre couteau. Je n'en veux pas. Le peu que j'ai, je veux le partager gratis avec vous. Entrez sous mon toit, et acceptez mon humble hospitalité.

Immédiatement on lui servit du pain avec une sorte de brouet, et puis du fromage, car les pauvres gens avaient une chèvre. Il dévora ce misérable repas avec un appétit d'ogre; ses yeux brillaient de plaisir, et il remercia ses hôtes avec la plus sincère effusion. Mais l'abondante nourriture qu'il venait de prendre alourdit tellement sa tête que ses yeux se fermèrent sous le poids du sommeil.

Les bonnes gens le conduisirent dans une autre chambre et lui montrèrent leur propre lit, en l'invitant à s'y reposer. Wilfried s'y jeta à demi habillé et dormit tout d'un trait jusqu'au lever du soleil.

Combien il se fût estimé heureux de pouvoir rester longtemps dans cette pauvre cabane isolée! Mais le nom de son père y avait été prononcé; l'homme pouvait concevoir des soupçons, l'accabler de questions, et peut-être découvrir son secret. Le fouet du sort impitoyable le chassait encore une fois, et malgré les instances des deux vieilles gens pour le retenir jusqu'au lendemain, il voulut continuer son chemin.

Il demanda dans quelle direction il devait marcher pour traverser la contrée la plus déserte du pays. On lui indiqua le nord.

Il serra encore les mains de ses hôtes en leur exprimant sa vive gratitude, passa la courroie de sa lyre sur son épaule, et remonta le versant rocheux du ravin, pour regagner la plaine.

La première chose qu'il fit lorsqu'il se trouva

seul fut d'effacer les armoiries gravées sur son couteau en les frottant avec une pierre, et de faire disparaître ainsi la dernière trace de sa noble origine. Il réfléchit en même temps à ce qui lui était arrivé les deux jours précédents, et il crut devoir en conclure avec effroi qu'une puissance mystérieuse l'accompagnait et le poussait à son insu dans les lieux où son secret pouvait se trahir. Mais il reconnut en même temps que, grâce au ciel, une autre puissance l'avait, jusqu'à présent, du moins, protégé et défendu contre l'influence de la malédiction.

Il reprit son triste voyage avec un peu plus de courage, le continua sans interruption jusqu'à la nuit, et trouva à se loger dans une cabane de pauvres charbonniers.

A la fin du deuxième jour, se sentant de nouveau très fatigué, il éprouva un certain désir de se procurer une chère un peu meilleure que celle des pauvres habitants du pays.

Il vit surgir tout à coup, adossés contre le flanc d'un rocher très élevé, les tours et les murs d'un grand château-fort que les ondulations du terrain lui avaient dérobé jusque-là.

Au pied de ce château coulait une rivière rapide sur les bords de laquelle quelques maisons rustiques montraient leurs toits de chaume et leurs murailles d'argile.

A cette vue Wilfried se sentit en disposition d'essayer s'il aurait encore quelque succès comme troubadour. Dans cette forteresse, perchée comme un nid d'aigle sur le flanc d'un rocher dans un pays sauvage, il ne courait pas le risque de rencontrer des gens qui le connussent. Peut-être le seigneur et la châtelaine étaient-ils hospitaliers et charitables et lui donneraient-ils non seulement un repas substantiel, mais quelques jours d'une hospitalité complète... Mais si, au contraire, il ne trouvait qu'humiliation et dédain ?... En tout cas, il ne risquait rien d'essayer. Supporter plus longtemps une aussi misérable vie lui semblait impossible.

VII

LE CHATEAU DE ROTSBUBG

En roulant ces pensées, il s'approcha de la large chaussée creusée dans le roc, qui, par des circuits escarpés, conduisait jusqu'à la porte du château.

Pendant qu'il hésitait encore, ne sachant s'il devait monter, il vit descendre de la hauteur un homme habillé de vert auquel il demanda comment se nommait le château, et qui l'habitait.

— C'est Rotsburg, lui répondit-on, le séjour de sir Gonthier de Rotsburg, dont je suis le veneur.

— Est-il au château?

— Certes; il est à table, et il a de la compagnie.

— Accueillera-t-il un troubadour avec bienveillance?

— Avec joie, avec grande joie, si ce chanteur montre un art véritable : car sir Gonthier est un amateur éclairé de l'art des trouvères, et sa fille, noble demoiselle Basilissa, laisserait le boire et le manger pour une belle chanson ou un joli fabliau. Vous venez fort à propos, maître. La compagnie, là-haut, a fini de dîner, et elle est en train de vider les brocs. Le chant, la musique et le vin vont bien ensemble. Venez avec moi, je vous annoncerai à mon maître.

Wilfried le suivit dans l'intérieur du burg et attendit au parloir. Bientôt le veneur vint lui annoncer que sir Gonthier lui permettait d'égayer ses convives par quelques chansons.

Le jeune homme entra dans la salle du banquet, s'inclina profondément, et attendit en silence un mot du châtelain. Pendant ce temps, il passa en revue, avec une curiosité inquiète, les convives qui ne se composaient que de sept ou de huit chevaliers déjà âgés. Ils paraissaient très animés, et, comme ils tenaient à la mains des coupes remplies, il était à supposer que le noble jus de la treille leur avait déjà échauffé la tête et réjoui le cœur. L'un d'eux paraissait plus excité que les autres : ses yeux brillants et ses joues colorées attestaient qu'il était grand amateur de bon vin.

Deux valets, le broc à la main, se tenaient prêts à remplir les coupes au premier signe des convives.

— Eh bien, maître chanteur, connaîssez-vous de beaux chants ? demanda sir Gonthier de Rotsburg.

— Le gracieux châtelain et ses nobles hôtes jugeront si mon humble science est digne de leur approbation, je ferai de mon mieux, répondit Wilfried.

— Commencez donc, nous écoutons.

Après avoir accordé sa harpe, le jeune homme entama un chant dont la mélodie langoureuse et le mode mélancolique appelèrent une grimace de mécontentement sur les lèvres de ses auditeurs. Le chevalier aux joues cramoisies surtout s'agitait en grommelant. Ce n'était pas là un chant fait pour égayer l'auditoire!... Mais bientôt il subit, ainsi que ses compagnons de table, le charme pénétrant de la voix du troubadour. Il y avait dans les accents plaintifs et doux de sa chanson quelque chose d'émouvant, d'enchanteur, qui tenait toute l'assistance suspendue à ses lèvres. Il chantait ce qui suit :

LA PRIÈRE DU TROUBADOUR

I

« Si beau qu'il soit de vivre comme un héros, de lutter contre la violence et l'injustice et d'accomplir de hauts faits d'armes, l'arc ne peut pas toujours rester tendu. Quand on a chassé, lutté, bataillé toute la journée, la musique et le chant doivent avoir leur tour. Aussi j'accorde ma lyre pour chanter de mon mieux devant de vaillants chevaliers. Mais si ma voix est triste, ne vous en étonnez pas. L'amertume de mon âme vibre dans mes chants.

II

» O vous qui m'écoutez avec compassion, excusez le poète qui trouble votre joie. Je veux chasser ma peine pour vous complaire. Mon cœur aspire après le soulagement et la lumière : mais mon noir chagrin s'épanche malgré moi dans mes chants : pour espérer encore, je cherche des forces nouvelles dans l'expression de mes propres douleurs. Mon cœur affligé trouve une consolation dans mes accents plaintifs. »

Il y eut un moment de silence, les chevaliers se regardaient l'un l'autre comme pour s'expliquer l'impressoin singulière que ces strophes avaient produite sur eux. Elles avaient jeté un nuage sur leur gaieté, et cependant ils les avaient écoutées avec un mélange de plaisir et d'admiration.

— Maître, votre voix est belle, vous êtes un un charmant artiste, dit sir Gonthier. Mais ne connaissez-vous pas quelque chose de plus gai, de plus entraînant?

— En effet, s'écria le chevalier aux joues cramoisies, un chant funèbre peut être très beau ; mais cela n'a rien de réjouissant; cela n'est bon qu'à nous porter en terre.

— Que les paroles de mon bon ami, sir Adalbert de Mirewart, ne vous blessent pas, dit le châtelain. Il n'a pas mauvaise intention, et son cœur est noble et généreux.

— Je suis malheureux et j'ai de grands chagrins, répliqua Wilfried;mais je tâcherai de monter ma lyre sur un ton plus gai.

— Ça n'ira pas! ça n'ira pas! dit sir Adalbert en riant. Ah! je comprends : le chanteur a soif. Qu'on lui verse du vin; qu'il boive quelques bons coups, et je suis sûr qu'il se trouvera de lui-même au diapason de la gaieté.

Les valets lui présentèrent une grande coupe; il la vida avec un véritable plaisir et sentit comme un feu vivifiant circuler dans ses veines. Il se disposait à rendre la coupe, mais sir Adalbert fit un signe aux valets et leur cria : « Encore! encore! » jusqu'à ce que Wilfried l'eût vidé trois fois.

— Que désirent maintenant ces nobles seigneurs? demanda le jeune homme, dont les yeux brillaient d'un vif éclat, en préludant sur les cordes de sa lyre. Un doux chant d'amour, ou un joli fabliau?

— Un chant d'amour, répondit le châtelain.

— Non, une chanson à boire : l'éloge du vin! s'écria sir Adalbert.

— Oui, maître, oui, l'éloge du vin, répétèrent les autres convives.

— Eh bien, je satisfais à votre bienveillant désir, dit Wilfried.

Et d'une voix énergique il entonna une chanson joyeuse dont le refrain fut répété en chœur par tous les chevaliers qui entrechoquèrent leurs coupes.

Sir Adalbert, s'approchant du chanteur, lui serra les mains, et lui dit que, s'il voulait venir à son château de Mirewart, il y serait accueilli avec joie, et richement récompensé.

Tous exprimèrent leur admiration pour le talent de Wilfried et voulurent pour le remercier, lui faire boire encore de meilleur vin; mais il refusa, et leur fit entendre qu'il aimerait mieux satisfaire son appétit, car il n'avait rien mangé depuis le matin.

— Pourquoi ne le disiez-vous pas tout de suite, mon beau chanteur? s'écria sir Gonthier. Mais maintenant il vous faudra attendre un peu, et gagner votre dîner par une nouvelle chanson ou par un fabliau. Ma fille Basilissa raffole de la musique et du chant. Il faut qu'elle vous entende. Accordez votre luth; je vais la chercher et donner des ordres à la cuisine pour qu'on vous prépare tout de suite un bon souper.

Quelques minutes plus tard, sir Gonthier rentra dans la salle tenant sa fille par la main.

VIII

BASILISSA

C'était une merveille de beauté : le regard droit et franc de ses yeux bleus et le sourire enjoué de ses lèvres roses lui donnaient encore la grâce naïve d'une enfant, bien qu'à la noblesse de sa démarche, on pût voir qu'elle approchait de sa dix-huitième année.

— Basilissa, lui dit son père, voici un admirable chanteur. Il touche si profondément les cœurs, qu'aux accents de sa voix, tantôt douce et caressante, tantôt vigoureuse et entraînante, on oublierait le monde entier. Que n'as-tu pu l'entendre pendant qu'il célébrait les vertus du vin écumant dans les coupes.

— Je l'ai entendu de loin, cher père, répondit-elle. Ah! je me sentais émue; ses sons pénétrants résonnaient dans mon cœur.

Peut-être le vin qu'il avait bu avait-il, pour un instant, fait oublier au jeune homme l'amertume de sa destinée, car il répondit aux paroles flatteuses de la jeune fille :

— Loué soit Dieu qui a conduit mes pas dans ce château où battent des cœurs nobles par la naissance mais plus nobles encore par leur sensibilité et leur amour des arts! O damoiselle, quelle récompense plus précieuse peut recevoir ici-bas un humble chanteur, que l'éloge de votre bouche si gracieuse, si aimable, si...

La parole expira sur ses lèvres. Il craignait de laisser deviner, par la hardiesse de son langage, qu'il n'était pas un troubadour ordinaire. Si son chant avait ému la jeune fille, la voix douce et sympathique de Basilissa faisait sur lui une impression bien plus profonde encore.

— Le gentil trouvère voudrait-il chanter encore quelque chose pour moi? demanda Basilissa en regardant le jeune homme avec un sourire si charmant que tout son être en frissonna.

— Ordonnez, noble damoiselle, ce sera un bonheur pour moi de pouvoir satisfaire à un de vos désirs.

— Je n'ai pas d'ordres à vous donner, maître; c'est une simple prière que je vous adresse.

Elle alla s'asseoir auprès de son père et lui dit :

— Mon père, le troubadour ne restera-t-il pas quelques jours à Rotsburg?

— Mon intention est de lui offrir l'hospitalité jusqu'au jour de ma grande chasse où nous recevrons nombreuse compagnie.

— Il est bien élevé et parle avec grâce, n'est-ce pas, mon père? Nous ne recevons pas souvent de pareils artistes à Rotsburg.

— Non, et je m'étonne d'y voir celui-ci. Il est malheureux et il a du chagrin, dit-il. Si je dois en croire son premier chant, il serait banni de son pays. Pourquoi? mais écoutez, voilà qu'il prélude de nouveau.

En effet, Wilfried se mit à chanter une chanson étrange qui semblait sortir du fond de son cœur : car elle s'inspirait d'une foule d'allusions charmantes à la noble damoiselle dont le doux sourire l'avait visiblement ému.

Il soupirait d'une voix sonore et mélodieuse cette ballade dont le refrain était :

« Ce qu'il y a de plus puissant et de plus doux sur la terre, c'est le sourire d'une femme. »

Basilissa, emportée comme sur les ailes d'un rêve, ne pouvait détourner ses regards du beau chanteur et restait suspendue à ses lèvres. Déjà, depuis quelques instants, Wilfried avait cessé de se faire entendre, et cependant elle l'écoutait encore. Elle fut tirée de sa rêverie par les amis de son père qui l'entouraient, et qui applaudissaient bruyamment le chanteur. Le vin avait inspiré de la courtoisie aux vieux chevaliers : « Sa chanson n'avait rien d'exagéré, disaient-ils : mais si elle était vraie pour toutes les femmes en général, combien elle s'appliquait mieux encore à la belle Basilissa dont le sourire, pouvait-on dire avec raison, était la plus douce chose qu'il y eût au monde. »

La jeune fille accepta ces flatteries avec un plaisir enfantin; elle paraissait heureuse et ne cessa de vanter le talent du troubadour.

Pendant ce temps, les valets avaient mis le couvert pour Wilfried, et, comme il avait grand appétit, il avait pris place à table avant que les mets ne fussent servis.

— Mon père, dit Basilissa, ne dois-je pas remplir les devoirs de l'hospitalité envers le troubadour? Il n'est entouré que de valets.....

— Oh! oh! Mademoiselle! dit un des vieux chevaliers. Un troubadour? prenez garde : il n'est pas de noble naissance!

— En effet, sir Gérull, répondit-elle; mais Dieu ne l'a-t-il pas anobli, en lui donnant un si beau talent?

— Anobli, pas tout à fait, Basilissa, répondit son père; mais l'art élève l'homme au-dessus de la foule vulgaire. Va, mon enfant, rends-lui les honneurs qu'il mérite.

La jeune fille s'approcha du poète, le servit, lui versa à boire, l'invita à manger, et s'efforça de montrer à Wilfried et aux valets, par ses paroles aimables, que les habitants de Rotsburg honoraient l'art et les artistes.

Wilfried était tellement en admiration devant sa charmante hôtesse qu'il ne songeait plus à manger. D'abord il l'avait regardée en toute liberté, mais bientôt il fut forcé de baisser les yeux, car les regards de la jeune fille, malgré leur angélique candeur, faisaient battre son cœur avec trop de violence.

Son repas touchait presque à sa fin, lorsque Basilissa lui dit tout à coup :

— Maître, mon père vous invitera pour sûr à passer quelques jours avec nous. Vous accepterez, n'est-ce pas?

— Oh! avec joie, avec bonheur, répondit le jeune homme.

— Nous parlerons longtemps à Rotsburg de votre talent et de vos beaux lieds. Nous sera-t-il permis de savoir votre nom? Dites-le moi, je vous en prie.

— Mon nom! balbutia le jeune homme; mon nom, Mademoiselle?

— Oui, comment vous nommez-vous?

— Ah! ne me le demandez pas!

— Qu'est-ce que cela signifie, maître? Vous voulez rester inconnu pour échapper à la renommée que vous méritez? Mais moi, je veux vous connaître. Vous m'affligeriez en me refusant.

— Je m'appelle... Je m'appelle Wilfried, répondit le jeune homme avec un profond soupir, comme s'il avait peur de ses propres paroles.

— Wilfried? répéta joyeusement la jeune fille, oh! quel joli nom! J'avais un frère qui s'appelait aussi Wilfried, mais hélas! il est mort en héros au service de l'empereur. Que Dieu ait son âme!... Et après, maître, après?

— Après? répéta le troubadour avec inquiétude.

— Oui, où êtes-vous né? Quel est le nom de votre père?

— Soyez pitoyable et miséricordieuse! murmura Wilfried. Un secret inviolable pèse sur moi. Je ne puis vous dire qui je suis, ni d'où je viens. Ne me le demandez pas, je vous en serai reconnaissant au fond de mon cœur, et je vous comblerai de bénédictions.

Et il leva vers elle ses mains suppliantes et ses yeux humides de larmes.

— Soit, répondit Basilissa étonnée, avec une nuance de mécontentement. Je respecte votre secret. Maintenant je retourne auprès de mon père, et j'espère que maître Wilfried voudra bien nous donner quelques nouveaux échantillons de son talent.

Le jeune homme resta encore longtemps à table; lorsqu'il eut fini de souper, il avait la tête penchée sur sa poitrine, et de tristes réflexions assombrissaient son esprit. Regrettait-il d'avoir dit son prénom, ou craignait-il que le charme irrésistible de la jeune fille ne le poussât à de dangereuses révélations?

Sir Adalbert de Mirewart le tira de sa rêverie.

— Holà, maître chanteur, dit-il, il n'est pas encore temps de dormir. Racontez-nous, s'il vous plaît, quelques aventures chevaleresques, quelques hauts faits d'armes. Connaissez-vous l'histoire de Goedroen?

— Oui, seigneur, répondit Wilfried, je connais l'émouvante histoire de Goedroen, et beaucoup d'autres encore.

— Eh bien, racontez-nous-en quelques-unes, maître, et pour ne pas trop vous fatiguer en parlant, rapprochez-vous de la table et prenez un fauteuil.

Le troubadour obéit et s'assit en face du châtelain et de sa fille.

Il se mit à raconter comment Goedroen, la belle fiancée d'Herwig, fut faite captive et emmenée par le fils du roi Hartmoed... Elle refusa de l'accepter comme époux et fut condamnée à faire, pendant des années, les grossiers et répugnants ouvrages d'une servante. Sa fermeté et sa fidélité pour Herwig furent à la fin récompensés, ses frères vainquirent le fils d'Hartmoed, la délivrèrent de l'esclavage, et la ramenèrent en triomphe dans les bras de son fiancé.

Il avait fait ce récit tantôt en prose tantôt en vers, soutenant parfois sa voix d'une accompagnement de sa harpe, mais toujours avec un sentiment profond et une poésie colorée; ses auditeurs étaient sous le charme : Basilissa surtout se sentait profondément touchée par la peinture des souffrances de la belle Goedroen. Des larmes de pitié coulaient de ses yeux.

— Allons! allons, jeune homme, s'écria Adalbert de Mirewart, quelque chose de plus gai, de plus amusant; quelque chose pour rire!

Alors Wilfried raconta la singulière histoire de Carl, le grand empereur, et d'Elegast, le coupeur de bourses, qui força son souverain à aller voler avec lui; — puis l'histoire de l'ours Wisselan, — puis celle du vaillant chevalier Roland qui périt si misérablement dans sa lutte contre les infidèles.

Il était évident pour tout le monde que ce jeune homme, malgré tous ses efforts, ne pouvait point parvenir à être gai. Dans tout ce qu'il disait ou chantait il régnait un accent de mélancolie que les chevaliers attribuaient au malheur dont il leur avait parlé dans sa première chanson.

Épuisé par la longue marche qu'il avait faite depuis le matin, et fatigué de chants et de récits, Wilfried exprima le désir d'aller prendre du repos. Le châtelin appela un valet pour conduire son hôte à sa chambre.

Tous les vieux chevaliers lui dirent adieu, car ils devaient partir le lendemain au point du jour, et n'auraient plus l'occasion de lui serrer la main. Tous, l'un après l'autre, l'invitèrent à venir visiter leur château, et lui promirent bon accueil.

Basilissa le regardait avec des yeux humides et tristes.

— Ah! que vous êtes bons et généreux pour moi, Messires, et vous, noble demoiselle, soupira Wilfried ému. La force m'abandonne, et cependant je veux encore, en manière d'adieu, vous faire entendre quelque chose de plus gai. Je reprends donc ma lyre pour vous chanter le « bonsoir du Troubadour ».

Et il leur chanta une ronde dont le refrain était.

Sur la tour du nord
Résonne le cor
Du garde.
Le jour fuit,
Dieu vous garde.
Chevalier, bonne nuit.



L'étalon se dressa. (Page 23.)

Et pendant qu'il s'éloignait, Basilissa et les chevaliers répétèrent en chœur :

Beau chanteur, bonne nuit.

IX

AMOUR IMPOSSIBLE

Les premières lueurs de l'aube matinale se montraient à l'orient, lorsque Wilfried fut tiré de son profond sommeil par un bruit de chevaux qui piaffaient dans la cour du château.

Il se souvint que les vieux chevaliers devaient partir avant le jour. Sans doute sir Gonthier de Rotsburg était encore au lit.

Comme il faisait encore presque nuit, et que le jeune homme se sentait très fatigué, il tourna la tête sur l'oreiller et essaya de dormir ; mais il ne put y réussir, car il songeait involontairement à son affreuse situation et aux circonstances plus menaçantes que jamais que lui avait rappelées la soirée de la veille.

Il se leva, s'habilla, et se laissa tomber tout pensif sur une chaise près du chevet de son lit. Qu'avai.-il donc rêvé pendant son sommeil ? Le souvenir n'en était pas bien présent à son esprit; ce qu'il savait bien, c'est que durant toute la nuit il avait vu la douce image de Basilissa qui lui souriait. Pourquoi le simple souvenir de ce sourire, qui n'était qu'une illusion de ses rêves, lui causait-il tant d'émotion? était-ce de l'amour? Mais il n'avait vu la jeune fille que pendant quelques instants. Dans sa simplicité enfantine, elle avait voulu honorer le chanteur dont le talent l'avait charmée, et elle lui avait témoigné de l'amitié. Elle ne pouvait éprouver de la sympathie pour un homme

qu'elle croyait de naissance obscure... Mais où l'entraînaient ses idées? Tout sentiment d'amour ne lui était-il pas interdit, à lui, inconnu, qui devait errer sans cesse à travers le monde, et qui était condamné à repousser même les liens les plus faibles de l'amitié?

Un sourire entr'ouvrit ses lèvres; il se moquait de sa propre agitation comme d'un enfantillage... Mais l'instant d'après il trémit d'inquiétude. L'image de la douce Basilissa était sans cesse présente à ses regards ; sa voix résonnait encore à son oreille, et, sous l'empire de ses charmes et de sa grâce irrésistible, son cœur battait involontairement.

Mais, ô doute affreux! dans cet enchaînement, ne fallait-il pas voir encore le pouvoir de la malédiction qui pesait sur lui, qui peut-être l'avait conduit à Rotsburg pour le faire tomber dans un piège?

Que faire? Il n'y avait pas à hésiter, il fallait fuir encore, quitter Rotsburg en toute hâte, recommencer sa vie errante et misérable.

Il se leva et se mit à marcher à grands pas en gémissant. Le soleil s'était élevé au-dessus des cimes. Mais on n'entendait d'autre bruit que les aboiements de quelques chiens. Les maîtres du château dormaient sans doute encore.

Wilfried sortit de sa chambre et descendit par un escalier de pierre sur une terrasse gazonnée, entourée d'une balustrade également en pierre, d'où l'on dominait tout le pays.

La vue dont on jouissait en cet endroit était des plus pittoresques, et le jeune homme ne pouvait s'arracher à la contemplation de cet admirable paysage. Deux sentiments contraires se combattaient dans son cœur, le désir de profiter de la généreuse hospitalité qu'on lui offrait à Rotsburg, et de rester auprès de la charmante Basilissa, et la crainte de s'exposer à un péril d'autant plus redoutable qu'il était inconnu.

Enfin il prit une résolution énergique :

— Je partirai, s'écria-t-il. Le soleil de midi ne me retrouvera plus à Rotsburg.

Mais cette résolution lui arracha un cruel soupir et au moment de s'éloigner pour toujours, il tomba dans une rêverie pleine d'angoisse.

X

FUIR OU RESTER?

Il en fut tiré tout à coup par une voix douce qui résonna à son oreille. Basilissa était debout devant lui, et son sourire enchanteur le fit frémir.

— Le beau chanteur a-t-il bien dormi? demanda-t-elle. Non, sans doute, puisque je le rencontre ici de si bonne heure.

— Grâce à votre noble hospitalité, mademoiselle, j'ai passé une bonne nuit. Je vais aller saluer le Seigneur votre père...

— Non, maître, dit-elle en le retenant du geste; mon père est levé peut-être, mais il n'est pas descendu. Asseyons-nous, je veux vous raconter un rêve que j'ai fait. S'il pouvait se réaliser, j'en bénirais le ciel, mon père, et vous surtout, maître Wilfried.

Le jeune homme obéit et balbutia :

— J'écoute, mademoiselle. Les rêves d'une douce et noble jeune fille telle que vous doivent être aussi charmants que la plus belle poésie.

— Ah! ah! maître, vous avez sans doute fréquenté la cour des princes, pour connaître ainsi la flatterie. Mon rêve était beau sans doute; mais pour moi seule. Écoutez ; j'ai rêvé que mon père vous avait invité à rester longtemps ici, et que vous aviez accepté son hospitalité. Mon père désirait que je prisse de vous des leçons de chant et de harpe, et vous me répétiez vos beaux lieds avec une patience admirable. J'étais assise à côté de vous, et je vous écoutais avec une attention charmée. J'y mettais tant de zèle que bientôt je pus marier ma voix à la vôtre, et nous chantâmes à l'unisson si doucement et si bien que mon père en pleura de plaisir. Mais enfin, hélas!..

— Mais enfin? répéta Wilfried avec une sorte d'effroi.

— Mais enfin vous êtes parti à mon grand chagrin. C'était bien naturel, n'est-ce pas? J'aurais donné beaucoup pour recevoir vos leçons pendant plusieurs mois encore, mais vous ne pouviez pas vous arrêter plus longtemps à Rotsburg et vous deviez partir. Mon père vous donna une ample récompense et un beau costume neuf. Vous étiez content, et cependant, chose étrange, dans mon rêve je pleurais comme une enfant, quand je vous vis disparaître de loin derrière ce rocher, là-bas... que dites-vous de ce rêve, maître?

Wilfried tenait son regard fixé sur les yeux de la jeune fille, même lorsqu'elle avait cessé de parler. Il l'écoutait attentivement, non pour ce qu'elle dirait, mais pour le seul son de sa voix qui l'enchantait comme une musique céleste.

— Ah! ah! mon rêve se réalisera, le commencement du moins; n'est-ce pas, maître?

— Impossible, impossible! soupira le jeune homme.

— Comment? Ai-je bien entendu? s'écria-t-elle avec une douloureuse surprise. Vous refuseriez de m'enseigner votre art?

— Ce ne serait pas seulement un grand honneur, ce serait une immense joie pour moi, mademoiselle : mais je dois partir, je le dois.

— Partir, ô ciel!

— Aujourd'hui même.

— Mais hier vous promettiez de rester !

— En effet, mais la générosité de votre accueil, et peut-être votre amabilité charmante m'avaient fait oublier la rigueur de mes devoirs. Je suis l'esclave d'une fatalité cruelle. Elle m'ordonne de vous dire adieu aujourd'hui même, et quel que soit le regret que j'en éprouve, je dois obéir.

— Mon beau rêve ne serait donc qu'une vaine illusion ! gémit Basilissa.

— Hélas, oui, mademoiselle. Croyez que j'en suis horriblement malheureux, mais il m'est impossible de vous satisfaire.

— Et moi qui venais vers vous de si bonne heure, pour trouver une si amère désillusion !.. Ah ! si vous voulez partir absolument, je ne puis pas vous retenir malgré vous... mais il me reste encore un espoir.

— Abandonnez-le, mademoiselle, je vous en prie : cet espoir ne peut se réaliser...

— Nous verrons bien, maître. Je suis une faible jeune fille, et je ne sais comment vous faire sentir que vous n'agissez pas bien en ne tenant pas vos promesses ; mais mon père est éloquent ; il aura plus de pouvoir sur vous.

— Plus de pouvoir sur moi, murmura Wilfried d'une voix basse et frémissante ; qu'est-ce qui aurait plus de pouvoir sur moi que le sourire d'une demoiselle qui...

— Maître, veuillez me suivre, interrompit Basilissa. Mon père doit être descendu. Tenez, voilà Rigaud, notre serviteur, qui vient m'annoncer qu'il nous attend pour déjeuner.

Wilfried la suivit dans la salle à manger où en effet sir Gonthier était déjà à table.

— Bonjour, maître chanteur, dit-il au jeune homme qui le saluait. Avez-vous bien dormi ? Oui ? Cela me fait plaisir. Nos convives sont partis ce matin dès l'aube. Nous voici seuls, et nous pourrons nous amuser librement à causer et à chanter. Basilissa, avance un fauteuil, que notre hôte prenne place à table avec nous. Tant qu'il restera à Rotsburg, il peut se considérer comme étant de la famille.

Basilissa obéit, servit à déjeuner au troubadour, et dit tristement :

— Mon père, nous nous sommes trompés dans notre espoir. Maître Wilfried doit nous quitter aujourd'hui.

— Quoi ? qu'est-ce que cela signifie ? s'écria sir Gonthier avec un rire d'incrédulité. Ne m'as-tu pas dit hier que le troubadour avait consenti avec joie à profiter pendant quelques jours de notre hospitalité ?

— Oui, mon père, mais il a changé d'idée ; il veut partir.

— Partir ? impossible. Ma fille dit-elle vrai, maître ?

— Oui, Seigneur ; je regrette profondément de devoir refuser votre offre généreuse. Je suis sous l'empire d'une puissance tyrannique, et quand elle commande, je dois obéir comme un esclave.

— Déjeunons, dit sir Gonthier avec une nuance de dépit. Cette nouvelle inattendue pourrait gâter notre appétit. Tout à l'heure nous en reparlerons sérieusement, maître ; mais si vous espérez partir, vous vous trompez... à moins cependant que vous n'ayez d'autres raisons à donner que des paroles vagues.

Il y eut un long silence. Basilissa semblait fort triste : elle tenait ses yeux baissés et respirait avec peine. Wilfried souffrait cruellement à l'idée que son refus affligeait la noble jeune fille qui lui faisait un si aimable accueil, bien qui ne fût pour elle qu'un humble artiste de naissance obscure.

Quand le déjeuner fut fini, sir Gonthier reprit la parole.

— Depuis hier au soir, maître, je n'ai fait que penser à vous. D'où vient cette préoccupation, je l'ignore, car votre talent ne suffit pas pour l'expliquer. Vous m'inspirez un étrange intérêt, et il me semble que je serais heureux de pouvoir faire quelque chose pour vous. Excusez donc mon indiscrétion, car elle est une preuve de ma sympathie. Vous ne me paraissez pas un troubadour ordinaire. Votre langage élevé, votre attitude, quelque chose de digne dans toute votre personne me font douter si vous n'êtes pas né dans un château. Ma supposition est-elle fondée ?

Wilfried, qui depuis quelques instants prévoyait cette question, avait eu le temps de s'y préparer.

— Votre supposition m'honore, mais elle n'est pas fondée, seigneur, répondit-il, très calme en apparence. Mon père est bien un homme libre, mais il gagne son pain en faisant le commerce. Dans mon enfance j'ai eu de bons maîtres, et depuis, en fréquentant les châteaux et même les cours des princes, j'ai pris quelque chose de leur langage et de leurs manières.

Le jeune homme avait dû se contraindre si fort pour dissimuler ainsi la vérité, que de profonds soupirs soulevèrent sa poitrine.

— Soit, maître, je vous crois ; mais veuillez m'expliquer alors ce que signifient ces mots de votre premier lied : « Je dois errer toujours, comme un maudit. »... Vous ne répondez pas ? Je comprends, vous êtes un banni. A tort ou à raison, — je ne puis pas le savoir, naturellement, — on vous a exilé de votre patrie. Eh bien, maître, j'ai cru voir hier que vous êtes réellement malheureux, et que vous avez de grands chagrins. Expli-

quez-moi les causes de votre condamnation ; je suis puissant, j'ai beaucoup d'amis, même à la cour de l'empereur ; je ferai de sérieux efforts pour faire rapporter l'arrêt qui vous a proscrit.

— Merci de la généreuse protection que vous m'offrez, seigneur, dit Wilfried, mais vous vous trompez. Je ne suis pas un banni.

— Qu'êtes vous donc ? Mon esprit se refuse à croire que vous vous seriez rendu coupable de quelque méfait dans votre patrie.

— Ah ! vous avez bien raison, seigneur ! s'écria Wilfried très ému. Jamais, que je sache, je n'ai fait de tort à personne.

— Mais pourquoi fuyez-vous donc votre pays ? Pourquoi devez-vous errer comme un maudit ? Pourquoi ne pouvons-nous pas, nous qui voulons être vos protecteurs, vos amis, savoir comment vous vous nommez et qui vous êtes ? Vous doutez donc de notre sincérité, puisque vous nous refusez toute confiance ?

Le jeune homme était en proie à une douloureuse hésitation. Il était bien résolu à garder son secret, mais le regard triste et suppliant que Basilissa fixait sur lui l'ébranla.

— Je commets peut-être une fatale imprudence, répondit-il, mais votre bonté, seigneur, fait succomber mes résolutions. Je ne peux pas vous dire tout. Sachez seulement qu'un sort cruel, terrible, pèse sur moi ; supposez, si vous voulez, qu'il s'agit d'une promesse, d'un vœu, d'un serment ou d'un charme ; mais la vérité est que pendant cinq ans je suis obligé de rester inconnu. Si quelqu'un découvrait le lieu de ma naissance et mon nom, je mourrais d'une mort affreuse. Le sort impitoyable a prononcé cet arrêt, et rien n'en pourrait empêcher l'exécution.

— Ah ! le pauvre jeune homme ! s'écria Basilissa en pâlissant. Qu'il est malheureux !... Et il n'a jamais fait de tort à personne !

— Jamais, mademoiselle !

Sire Gonthier secoua la tête d'un air pensif, mais il ne fit aucune observation.

— Comprenez-vous maintenant, seigneur, demanda Wilfried pourquoi, malgré vos instances, je dois refuser de vous révéler le secret d'où dépend ma vie ? Pourquoi, hier au soir, j'ai pu accepter, pour quelques jours, votre généreuse hospitalité, tandis qu'aujourd'hui j'entends la voix sévère qui m'ordonne de partir tout de suite.

— Oui, maître, je comprends du moins les motifs qui vous poussent à nous quitter. Je le regrette profondément. Dans cinq jours nous avons ici une grande chasse à laquelle assisteront beaucoup de mes amis. Le soir il y aura un joyeux festin. Je me réjouissais et je m'enorgueillissais d'avance à l'idée de présenter à mes hôtes un artiste de votre talent... mais puisqu'il vous paraît impossible de de déférer à mon désir, et que vous êtes décidé à partir, que Dieu vous conduise !

— Mon cher père, soupira Basilissa, ne dites pas encore adieu à maître Wilfried. Pourquoi ne resterait-il pas quelques jours ? Nous ne lui demanderons plus rien. S'il était convaincu que nous respecterons complètement son secret, il n'aurait plus de motif de quitter si précipitamment Rotsburg.

— En effet, mon enfant, mais comment le convaincre, puisqu'il reste sourd à mes instances et à tes prières ?

Basilissa joignit les mains et adressa au jeune homme un regard qui le remua jusqu'au fond de l'âme.

— Oh ! maître Wilfried, dit elle d'une voix enchanteresse, je vous en supplie, soyez bon pour nous ! Restez quelques jours ; apprenez-moi de belles chansons et de jolis fabliaux, je serais si heureuse, et je vous en garderai tant de reconnaissance !... Vous secouez la tête et restez impitoyable ? Hélas, personne ne m'a jamais rien refusé... vous seul !

Le jeune homme, comme ensorcelé par la douce prière de Basilissa, chancelait visiblement dans sa résolution.

— Eh bien, eh bien ? s'écria-t-elle les yeux brillants d'espoir.

— Eh bien, murmura-t-il vaincu, eh bien, je resterai !

— Dieu soit loué, il reste ! s'écria la jeune fille en battant des mains.

Sir Gonthier prit la main du jeune homme et lui dit :

— Je vous remercie, maître. Puis-je être assuré que vous charmerez mes amis par votre art le soir de notre grande chasse ?

— A une condition expresse, inviolable, répondit Wilfried ; personne ici, directement ni indirectement, ne cherchera à savoir qui je suis ni d'où je viens. Quoi qu'il advienne ou quoi que je fasse, on observera vis-à-vis de moi une discrétion absolue. Au moindre mot, à la plus légère allusion qui me ferait craindre que mon secret fût en péril d'être découvert, je partirais sans explication et même sans adieu. Et vous, mes nobles protecteurs, pour qui j'ai autant de respect que de reconnaissance, ne m'accusez pas alors d'ingratitude ni d'impolitesse. Dites-moi que vous acceptez, que vous remplirez cette condition, et je profiterai avec confiance de votre hospitalité jusqu'au jour de la grande chasse.

— Nous acceptons, maître, répondit sir Gonthier.

— Pas une parole indiscrète ne sortira de nôtre bouche, ajouta Basilissa.

— Donc, maître, reprit le châtelain, considérez-vous à présent comme étant de la famille. Vous apprendrez à ma fille quelques lieds et quelques fabliaux ; et le reste du temps, nous le passerons à causer amicalement. Vous partagerez tous nos repas, tant que nous n'aurons pas de convives étrangers; car vous comprenez, n'est-ce pas, que de nobles chevaliers...

— Certes, seigneur ; un troubadour de naissance obscure, tel que moi, ne doit pas méconnaître sa place. Ne craignez de moi ni importunité, ni inconvenance, ni indiscrétion. Mon secret même m'impose l'humilité et la réserve.

— Venez maintenant, maître, le temps est beau, le ciel est clair et le soleil vif. Nous ferons une promenade autour du château. Basilissa est éprise de la nature et vous montrera, avec plus d'enthousiasme que moi, les beautés du pays.

Ils sortirent et se promenèrent pendant plusieurs heures dans les environs, s'asseyant de temps en temps sur la crête d'un rocher, pour se reposer ou pour jouir de la perspective des profondes vallées.

Basilissa était heureuse. Elle prenait plaisir à faire admirer au troubadour les sites les plus pittoresques du beau paysage qui se déployait de tous côtés sous leurs yeux, gracieux ou imposant, entremêlé de verdure, de fleurs et de rochers sauvages.

Au retour, il y avait des moments où, fatigués d'admirer, ils ne prêtaient plus guère d'attention aux beautés de la nature. Sir Gonthier causait alors avec Wilfried de mille sujets divers qui fournirent au jeune homme l'occasion de faire briller ses nombreuses connaissances.

Sir Gonthier sentait grandir de plus en plus son estime pour son hôte. Ce qui lui plaisait surtout en lui, c'était son extrême modestie, et la délicatesse de ses sentiments ; car Basilissa se montrait très familière avec le troubadour et causait librement avec lui comme un frère; mais le jeune homme n'oubliait jamais la distance qui existait entre lui et l'héritière de Rotsburg. Il lui témoignait un profond respect et lui répondait dans un langage toujours choisi, réservé et digne, qui semblait très surprenant dans la bouche d'un vilain. Mais sir Gonthier n'osait plus risquer de réflexion à ce sujet, et se l'expliquait, à part lui, par l'habitude qu'ont les troubadours de fréquenter des personnes de naissance noble.

On rentra au château, et Wilfried partagea le dîner de ses hôtes.

Plus d'une fois le jeune homme s'absorba dans ses pensées, et Basilissa le plaisanta doucement sur ses distractions. Elle ne savait pas, l'innocente jeune fille, qu'elle en était la seule cause. Son regard le troublait, sa voix lui faisait battre le cœur. Aussi baissait-il souvent les yeux pour se soustraire au charme qui l'envahissait.

Après le dîner, il commença à enseigner à Basilissa ses chansons et ses fabliaux. Il y mit tant de zèle, et il trouva en elle une élève si docile, qu'à la fin du jour elle savait déjà deux chansons et quatre fabliaux.

Elle avait une voix pure, sympathique, avec un profond sentiment musical. Aussi le comte de Rotsburg fut-il en entase quand il entendit sa fille chanter avec Wilfried.

Lorsque vint la nuit, Wilfried se rendit à sa chambre à coucher. Il s'assit sur une chaise et se mit à penser à tout ce qui lui était arrivé pendant cette journée,

D'abord, sa situation lui sembla très dangereuse; car il avait beau vouloir se le cacher, il sentait bien que l'empire que la jeune fille exerçait sur lui était quelque chose de plus que le charme naturel de la femme. Et, si en effet, son cœur était près d'être profondément atteint, où cette passion pouvait-elle le conduire? Ne devait-il pas craindre et éviter tout lien d'affection? Ah! il s'était bien imprudemment laissé entraîner à Rotsburg. Et cependant, il ne pouvait plus à présent partir avant la grande chasse. Si le châtelain et sa fille respectaient les conditions de son séjour il devait aussi tenir sa promesse! Hélas, n'était-ce pas un piège tendu par la puissance occulte qui le poursuivait?

Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et demeura longtemps plongé dans une pénible perplexité; mais insensiblement l'image de Basilissa se dressa souriante devant ses yeux, et il murmura en lui-même :

— Qu'importe que son regard m'agite et que son image me poursuive, si jamais cette faiblesse de mon cœur n'est visible pour personne? Encore cinq jours, et je recouvre ma liberté. Alors je partirai de Rotsburg, et je voyagerai bien loin au delà du Rhin, et jamais je ne me hasarderai à revenir dans ce pays. Ma crainte est vaine... quatre jours sont bien vite passés! Entre Basilissa et moi il ne subsistera rien qu'un doux souvenir. Ayons confiance en Dieu, et livrons-nous au repos en bénissant son saint nom!

Pendant quelques instants, il tint les yeux levés au ciel comme pour implorer sa protection, puis il se jeta sur son lit.

De doux rêves bercèrent son sommeil, sans troubler son repos.

XI

LE CHEVAL DOMPTÉ

Quatre jours encore s'écoulèrent sans que Wilfried van Isersteen eût une nouvelle raison de regretter son séjour à Rotsburg.

Basilissa connaissait déjà beaucoup de chansons, de lieds et de fabliaux. Elle en était fort reconnaissante envers Wilfried, et lui témoignait une amitié expansive. Sir Gonthier prenait beaucoup de plaisir à sa conversation, et avait insisté plus d'une fois pour le retenir après la grande chasse. Mais Wilfried avait énergiquement refusé. En effet le jeune homme ne pouvait se dissimuler plus longtemps que son cœur était pris, et qu'il devait partir au jour fixé s'il ne voulait pas s'exposer à trahir ce qui se passait en lui.

Le jour de la grande chasse allait poindre. Wilfried avait déjà été éveillé deux fois par le cor du garde et il comprit que ce signal annonçait l'arrivée des invités.

Il s'habilla et se mit à la fenêtre. Il vit quelques nobles chevaliers arriver le long de la rivière avec leurs veneurs et leurs serviteurs à cheval.

Il pensa avec une profonde tristesse au château paternel d'Isersteen, à sa pauvre mère, à son respectable père... et enfin il s'absorba dans le souvenir des brillantes chasses qu'il avait conduites lui-même comme maître et seigneur. Il voyait en imagination la sombre forêt d'Ever, et les loups, les ours, les cerfs, les sangliers qui fuyaient devant lui, il piquait de l'éperon les flancs de son coursier, courait ventre à terre par monts et par vaux, atteignait les fauves, les abattait... Et tandis que l'air résonnait des cris de haro ! haro ! hali ! hala ! il sonnait sur son cor de chasse le hallali triomphant...

Quand cette vision se fut dissipée, il secoua la tête avec découragement.

— O doux printemps de ma vie ! soupira-t-il, beau ciel où le tendre sourire de ma mère rayonnait comme un soleil toujours clair ! Liberté, puissance, plaisirs, exploits chevaleresques, vous êtes perdus pour le pauvre Wilfried. Mais votre souvenir est encore un bonheur.

Il acheva sa toilette et descendit.

Après le déjeuner il se rendit avec sir Gonthier et Basilissa dans la grande cour, pour assister aux derniers préparatifs de la chasse.

Une dizaine de chevaliers y étaient déjà réunis avec leur suite. Il y régnait une animation fiévreuse. Les chevaux, qu'on avait mis à l'écurie pour les laisser reposer, furent de nouveau sellés et harnachés. On ouvrit le chenil. Les chasseurs essayèrent leurs cors dont les sons aigus firent hennir les coursiers et aboyer les chiens.

Tous ces bruits excitants agitèrent tellement Wilfried, qu'il ne prêtait presque aucune attention aux douces paroles de Basilissa qui, debout à côté de lui, lui expliquait quelles bêtes féroces on rencontrait parfois dans les forêts de Rotsburg. Le jeune homme avait la fièvre du chasseur ; le sang bouillonnait dans ses veines, et son cœur battait à se rompre.

Lorsque tout fut prêt, et que l'on se disposa à monter à cheval pour le départ, sir Gonthier dit en riant au troubadour :

— Je regrette, maître, que vous ne puissiez pas du moins suivre la chasse de loin. Cela en vaut la peine pourtant pour quelqu'un qui n'a jamais assisté à pareil spectacle ; mais vous ne montez probablement pas à cheval ?

— Je vous demande pardon, seigneur, répondit Wilfried avec un regard fier : je suis un assez bon cavalier.

— Vraiment ? Voulez-vous essayer, maître ? Je serais heureux de vous voir avec la compagnie.

Sir Gonthier ordonna à un piqueur de mettre pied à terre et de donner à Wilfried son cheval qui était doux et maniable.

Le chasseur en parut fort désappointé, forcé qu'il était de rester au château, vu qu'il n'y avait pas d'autres chevaux disponibles.

— Vous êtes contrarié, Martin, dit sir Gonthier, de ne pouvoir suivre la chasse ? Il n'y a pas moyen, mon ami... à moins que vous ne vouliez monter l'étalon, au risque d'un accident ?

— Oh ! seigneur, vous savez bien que cela est impossible, répondit le piqueur. Je me casserais le cou avant d'être sorti du château. Personne n'a jamais pu se tenir sur le dos de ce diable enragé.

Ces paroles excitèrent l'attention de Wilfried, et piquèrent sa curiosité.

— Qu'on me donne ce cheval rétif, dit-il. Je veux essayer si je ne le forcerai pas à m'obéir.

Sir Gonthier et ses compagnons cherchèrent à le dissuader de ce projet téméraire. Basilissa, très effrayée, joignait ses instances à leurs observations mais le jeune homme, emporté par l'ardeur de son désir, montra une si ferme confiance, que l'on consentit à lui laisser tenter l'épreuve. Sir Gonthier était convaincu, d'ailleurs, qu'en voyant approcher l'étalon, le trouvère renoncerait à son audacieuse entreprise.

Wilfried boucla solidement sur son pied un éperon très pointu qu'on lui donna, sans même paraître écouter les conseils de prudence que lui donnait doucement Basilissa.

Deux valets amenèrent de l'écurie, tout sellé et

bridé, l'étalon fougueux qu'ils appelaient *le diable*. C'était un bel animal, impatient et plein de feu, mais cependant assez maniable tant qu'il ne sentait pas un cavalier sur son dos. Il tendit le cou, regarda autour de lui d'un œil étincelant, et poussa un hennissement si terrible qu'il éveilla les échos d'alentour, et fit frémir tous les autres chevaux.

Wilfried alla se placer devant la tête de l'étalon, et lui parla d'une voix dont le ton imposant étonna tout le monde.

— Gare à toi! tu t'appelles le diable; mais quand même tu serais le mauvais esprit en personne, aujourd'hui tu trouveras ton maître. Tiens-toi bien, sinon je te fais périr sous moi!

Il refusa l'aide des valets; d'un bond il sauta en selle et enfonça l'éperon dans le flanc de sa monture.

L'animal furieux et hurlant se mit à ruer et à se cabrer de tous côtés, avec des mouvements de reins si violents et des soubresauts si brusques qu'il semblait impossible que Wilfried pût se tenir en selle. Les chevaliers se portèrent en masse sur le grand escalier du château pour jouir de cet effrayant spectacle.

L'étalon, exaspéré par l'inutilité de ses efforts et par les coups d'éperon répétés, se dressa et marcha pendant plusieurs minutes sur ses pieds de derrière en donnant de terribles secousses pour se débarrasser de son cavalier.

Tous les spectateurs frémissaient, craignant à chaque instant de voir le troubadour jeté par terre et foulé aux pieds. Basilissa poussait des cris d'effroi et levait les mains au ciel... Mais lorsqu'elle eut vu le cheval, après s'être cabré une dizaine de fois, retomber sur ses pieds sans parvenir à désarçonner le cavalier qui semblait rivé sur sa selle, sa frayeur se changea en admiration, et ses yeux s'allumèrent de joie et d'orgueil au spectacle de la victoire de l'héroïque jeune homme.

Les chevaliers éprouvèrent la même impression. Le troubadour, luttant ainsi, avec une puissance victorieuse, contre l'animal furieux, était vraiment beau et imposant. Ses yeux étincelaient de fierté; sa voix retentissante, ses gestes énergiques, tout en lui annonçait l'habitude de commander et de faire exécuter ses volontés.

L'étalon continuait à faire des écarts à droite et à gauche, et à se cabrer d'une manière effrayante. Mais, loin de redouter sa violence, Wilfried, en se jouant, lui donnait de furieux coups d'éperon, le harcelait sans relâche, et le faisait hurler de rage et de douleur.

Après une demi-heure de cette lutte acharnée, une écume rougie sortait à gros flocons de la bouche du cheval, et le sang coulait de son flanc labouré... Alors, épuisé de forces, haletant, fumant de sueur, frissonnant de tous ses membres, il s'arrêta tout à coup et baissa honteusement la tête. Il était dompté.

Les chevaliers stupéfaits et les valets même félicitèrent le troubadour.

Ces félicitations rappelèrent Wilfried au sentiment de la réalité; il reconnut qu'il venait de commettre une grave imprudence qui pouvait compromettre son secret. Son agitation se calma. Il comprit qu'on allait l'accabler de questions sur son habileté à dompter les chevaux. Mais qui sait? peut-être, d'un autre côté, était-il poussé par le secret espoir d'entendre son éloge dans la bouche de Basilissa.

Il jeta la bride à un palefrenier, sauta à terre, et se dirigea vers les chevaliers qui se tenaient toujours sur le perron du château. Sir Gonthier le combla de louanges; les chevaliers lui exprimèrent leur admiration... Basilissa balbutia quelques mots à peine intelligibles pour exprimer la frayeur et l'émotion que lui avait causées ce spectacle. Chose inexplicable, la jeune fille, au lieu de joindre ses félicitations à celle des autres, tenait les yeux baissés, et paraissait triste et confuse.

Un des chevaliers s'écria en secouant la tête:

— Vous prétendez être un troubadour, seigneur? Vous êtes libre assurément de cacher votre véritable condition... mais je vous rends hommage et vous offre mon amitié, bien convaincu que je serre la main d'un homme noble et d'un vaillant chevalier!

Le jeune homme qui s'attendait à cette explication, répondit en riant:

— Je vous remercie, seigneur chevalier, de votre aimable supposition. Très souvent on a commis à mon égard cette méprise si flatteuse pour moi, mais il me suffira de quelques mots pour vous faire reconnaître votre erreur. Mon père est un marchand de chevaux. Dès mon enfance, et presque sans m'en douter, j'ai appris à monter et à dompter les chevaux les plus rétifs. J'ai été pour ainsi dire élevé à cheval. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que je sache monter comme un chevalier, quoique je sois de naissance obscure?

Il n'y avait rien à répondre à cette explication et on l'accepta sans contradiction. Si l'attention des chevaliers n'avait pas été entièrement concentrée sur le troubadour, ils auraient vu que ses dernières paroles avaient arraché à Basilissa un soupir étouffé.

— A cheval, à cheval, messieurs! s'écria sir Gonthier. Nous avons perdu du temps. Le soleil est déjà fort élevé sur l'horizon... Piqueurs, sonnez le départ.

Les chevaliers se mirent en selle. Wilfried sauta

sur l'étalon, et celui-ci, reconnaissant la main et la voix de son vainqueur, se laissa mener comme un mouton.

La chasse sortit du château au son des cors, aux aboiements des chiens et aux hennissements des chevaux.

Basilissa était restée sur l'escalier, immobile comme une statue, et absorbée dans de profondes pensées. Mais bientôt, poussée par une réflexion soudaine, elle rentra en courant, monta à la tour du Nord et, par la fenêtre ouverte, suivit des yeux le chemin sinueux qui, franchissant la rivière comme un pont, conduisait jusqu'au sommet de la chaîne de rochers.

De là elle apercevait la chasse et distinguait parmi les chevaliers, à la haute taille de son cheval, le troubadour dont les vêtements humbles et sombres tranchaient sur les brillants costumes des seigneurs.

Oubliant le monde entier, elle ne cessa de regarder par la fenêtre jusqu'à ce que la chasse, parvenue sur le plateau, disparût à ses regards. Elle descendit lentement, entra dans sa chambre à coucher, se laissa tomber sur une chaise, et laissa ses yeux errer longtemps dans le vide. Tantôt un sourire glissait sur ses lèvres, tantôt elle soupirait douloureusement, tantôt un frisson nerveux parcourait tous ses membres... A la fin elle mit ses mains sur ses yeux et se prit à pleurer abondamment.

XII

L'OURS

Pendant ce temps, la chasse courait du côté du nord vers la sombre forêt qui couvrait au loin le plateau.

Parfois le chemin était très pénible et les chevaliers étaient obligés de chevaucher à la file. Alors Wilfried resté en arrière pensait à l'étrange attitude de Basilissa qui ne lui avait pas adressé la moindre félicitation, et qui, au contraire, avait paru mécontente de sa victoire sur l'étalon indompté.

La dernière fois que, solitaire, il traversa ainsi une étroite gorge, il secoua la tête après avoir longtemps réfléchi, et murmura en lui-même :

— Son âme douce et pure a peut-être horreur de tout ce qui ressemble à la violence? Oui, ce doit être la cause de son air soucieux. Elle considère de pareilles preuves de force et de courage comme la manifestation d'un cœur dur et insensible qui imposerait son implacable volonté même à une faible femme. Comme elle se trompe pourtant! Je voudrais obéir au moindre regard de ses yeux comme le plus humble esclave... mais, ô ciel! où m'emportent mes pensées? Suis-je fou? Ah! Dieu merci, demain je recouvre ma liberté, et je dis adieu à Rotsburg pour n'y plus jamais revenir.

Et pourtant, il poussa un profond soupir et tomba dans une sombre rêverie. Il ne revint à lui que quand le cortège des chasseurs se déploya dans un chemin plus large, et qu'il se retrouva au milieu des cavaliers.

Ceux-ci ne cessaient de s'extasier sur la hardiesse et la vigueur dont le troubadour avait fait preuve et lui posaient toute sorte de questions sur le lieu de sa naissance, sur ses parents et son éducation : car il leur semblait inexplicable qu'un jeune homme, que sir Gonthier leur vantait comme un chanteur et un artiste consommé, montrât en même temps une audace et une habileté qu'on ne pouvait attendre que des chevaliers les plus exercés.

Embarrassé par leurs questions et forcé de répondre, Wilfried avait d'abord hésité, puis prenant son parti, il leur avait fait mille récits sur ses parents et sur le lieu de sa naissance; mais ce qu'il leur disait n'était naturellement que pure invention. Il s'exprima avec tant de simplicité, et il entra dans des détails si précis et si vraisemblables, qu'à la fin personne ne suspecta sa sincérité, et ne douta qu'il ne fût réellement le fils d'un simple marchand de chevaux. Dès ce moment on se montra toujours aimable envers lui, mais on oublia moins la distance qui séparait l'artiste de naissance obscure des nobles chevaliers.

Après plus d'une heure de marche on atteignit un grand plateau boisé dans quelques-unes de ses parties, et où l'on croyait trouver du cerf ou du sanglier.

Une grande partie de la journée se passa avant que l'on découvrît une bête digne d'être chassée.

On commençait à perdre courage et à croire que l'on rentrerait au château sans une seule pièce de gibier, lorsque tout à coup retentirent les cris de : « Haro! haro! hali! hala! » Les cors sonnèrent joyeusement, et toute la chasse s'élança sur la piste d'une biche qui était sortie des broussailles et traversait le plateau avec la rapidité de l'éclair.

On courut ainsi très longtemps sans gagner beaucoup de terrain sur l'animal; mais comme on ne le perdait pas de vue, la certitude qu'on le forcerait enflammait le courage des chasseurs et le plateau résonnait de leurs cris de triomphe, des appels de cor et des aboiements des chiens.

La biche se dirigea soudain vers la sombre forêt, et disparut bientôt entre les grands arbres. Les chasseurs la poursuivirent avec une passion croissante; mais comme chacun d'eux devait se



Il lui porta un coup... (Page 26.)

frayer un chemin, ils ne purent rester ensemble et furent bientôt séparés en petits groupes.

Sir Gonthier, trois chevaliers, le troubadour et cinq ou six serviteurs n'avaient pas perdu un seul instant la trace de la biche. Ils la poursuivirent pendant près d'une demi-heure, et croyant bientôt l'atteindre, ils s'applaudissaient déjà de sa défaite, lorsque tout à coup l'animal effaré fit un bon de côté et s'enfonça dans un étroit ravin qu'un torrent avait creusé pendant la saison des pluies.

Les chevaliers et leurs compagnons eurent quelque peine à faire descendre leurs chevaux dans cette étroite crevasse; mais une fois qu'ils y furent entrés, ils reprirent leur poursuite avec une nouvelle animation.

Sir Gonthier courait en avant et excitait ses amis de la parole et du geste; il avait de nouveau aperçu la biche, criait-il; elle était à bout de force et ne pouvait leur échapper.

Soudain il poussa un cri de surprise ou d'effroi... Un ours giganstesque se montrait dans l'étroite gorge et accourait aux chasseurs en grinçant des dents et en poussant des grondements épouvantables.

A l'apparition inattendue de la terrible bête, les chevaux saisis d'une terreur folle désarçonnèrent leurs cavaliers, ou les emportèrent irrésistiblement vers la hauteur.

L'étalon noir avait fait un écart comme les autres, mais Wilfried le força immédiatement à faire face au danger... A peine retourné, il poussa un cri d'angoisse et d'horreur; d'un rapide coup d'œil il avait vu sir Gonthier étendu par terre, et l'ours s'approchant, la griffe levée, prêt à lui déchirer les membres. Personne ne pouvait venir à son aide; de ses compagnons et de ses serviteurs les uns étaient trop loin, les autres étaient comme lui sur le sol.

Sans hésiter, Wilfried sauta de son cheval, arracha un épieu des mains d'un varlet, courut à sir Gonthier, et faisant face au monstre, lui porta un coup si violent droit au cœur que la pointe ressortit de l'autre côté.

L'ours, mortellement atteint, poussa un grognement sourd, et essaya encore, d'un coup de son énorme griffe, de déchirer la poitrine du chevalier, mais la force lui manqua ; ses ongles ne purent enlever qu'un lambeau de son pourpoint. Puis il tomba sur le flanc et expira dans une dernière convulsion.

Wilfried croyant que sir Gonthier était grièvement blessé, s'agenouilla auprès de lui, et lui souleva la tête; il avait les larmes aux yeux et plaignait amèrement le sort de son généreux hôte.

Mais sir Gonthier se leva lentement et dit :

— Ne soyez pas inquiet de moi. Si j'ai un peu mal au dos, c'est à cause de ma chute; l'ours ne m'a pas touché. O Wilfried, courageux jeune homme, je vous serre les mains avec reconnaissance. Vous êtes mon sauveur; votre secours m'a préservé de la mort; sans votre admirable présence d'esprit, ma pauvre Basilissa serait orpheline à présent! Comment vous payer un tel service? Demandez-moi tout ce que vous voudrez : si c'est en mon pouvoir, je vous le donnerai avec joie.

Wilfried répondit qu'il n'avait fait que son devoir et qu'il était assez payé par le bonheur de voir son hôte sain et sauf. Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car les chevaliers et les chasseurs s'étaient relevés et entouraient sir Gonthier en regardant avec stupeur le cadavre de l'ours gigantesque qui gisait étendu dans son sang pareil à un taureau abattu. Pendant ce temps les varlets avaient toutes les peines du monde à empêcher les chiens d'endommager la peau de l'animal.

On sonna du cor à différentes reprises pour rassembler les chasseurs, et peu de temps après ils étaient tous réunis dans le ravin.

Sir Gonthier leur raconta ce qui s'était passé et comment le troubadour lui avait sauvé la vie en transperçant l'animal féroce. Ceux qui avaient été témoins de la scène y ajoutèrent des détails et portèrent aux nues le courage du jeune homme. Peut-être quelques-uns des chevaliers étaient-ils jaloux que tant d'honneur fût échu à un troubadour de basse extraction ; mais en tout cas ils cachèrent leur dépit et serrèrent la main au sauveur de leur hôte en le comblant de louanges.

On résolut de cesser la chasse. La journée était très avancée. Beaucoup de chevaliers et de piqueurs s'étaient légèrement blessés en tombant; les chevaux étaient fatigués, et l'ours était une pièce de gibier assez forte et assez extraordinaire pour les contenter.

Les piqueurs devaient charger l'ours sur le plus fort cheval et l'attacher solidement. On rentrerait ainsi triomphalement à Rotsburg, et le soir, au banquet, on boirait à la ronde du meilleur vin des celliers pour célébrer la mort du monstre et le salut de sir Gonthier.

Le retour s'opéra lentement, car le cheval qui portait le butin ne pouvait marcher qu'au pas. On s'entretint encore longtemps du courage et du sang-froid que le troubadour avait montrés pour sauver le seigneur de Rotsburg; puis la conversation prit un autre cours.

Wilfried, qui avait ralenti l'allure de son cheval, et était resté un peu en arrière, pensait à Basilissa. Il avait sauvé la vie à son père ! que dirait-elle? Comment lui témoignerait-elle sa reconnaissance? déjà il voyait en imagination le doux regard qu'elle allait lui adresser, et le sourire céleste qui allait entr'ouvrir ses lèvres. Combien il se sentait heureux d'avoir préservé l'aimable fille d'un chagrin mortel! Le cœur lui battait de joie et d'espérance.

Mais alors il réfléchit qu'il devait quitter le château le lendemain matin, et que probablement il ne reverrait plus Basilissa. Ce départ l'affligeait cruellement, et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine en gémissant. Mais il n'y avait rien à y faire; il était l'esclave de son triste sort.

En ce moment sir Gonthier, qui avait également retenu son cheval, vint se placer à côté de lui, et lui demanda d'une voix légèrement émue :

— Maître, persistez-vous dans votre résolution? Partez-vous toujours demain?

— Oui, seigneur, répondit tristement Wilfried; j'avoue qu'il m'est bien pénible de quitter de si nobles et de si généreux protecteurs, mais j'y suis contraint.

— Contraint? c'est-à-dire que vous le croyez, maître, parce que vous craignez d'être en danger de révéler le secret que vous voulez cacher; mais ne restons-nous pas fidèles à notre promesse? Ma fille ou moi avons-nous prononcé la moindre parole indiscrète?

— Non, et je vous en suis sincèrement reconnaissant; mais vous avez entendu, seigneur, comment les chevaliers, vos nobles hôtes, m'ont accablé de questions. Ils m'ont arraché quelques vérités que j'aurais voulu taire, et, pour le surplus, ils m'ont obligé à faire des mensonges qui m'humilient.

— Mais, maître Wilfried, ces chevaliers quittent mon château demain. Alors je resterai probablement plusieurs semaines sans recevoir de visites, et vous ne rencontrerez rien qui puisse vous inquiéter ou vous être désagréable. J'éprouvais déjà pour vous une sympathie presque inexplicable :

votre conversation me rendait heureux. Maintenant que vous m'avez sauvé d'une mort certaine, je serais affligé de vous voir partir demain. Restez encore quelque temps avec nous.

— Je ne le puis, seigneur : un pouvoir irrésistible me domine.

— N'avez-vous pas pitié de ma fille ? reprit sir Gonthier. La naïve enfant adore la musique et le chant. Vous l'avez rendue heureuse en lui apprenant quelque chose de votre art; mais cela n'a fait qu'accroître son désir d'en savoir davantage. Elle m'a supplié de faire un effort pour vous faire changer de résolution. C'est en son nom, maître, que je vous en prie. Eh bien, que dites-vous ? Vous hésitez ? Dieu soit loué, vous restez, n'est-ce pas ?

— Combien de temps ? murmura Wilfried irrésolu.

— Un mois au moins.

— Oh ! non, non ! cette pensée m'effraie.

— Une couple de semaines, alors.

— Tenez, seigneur, pour vous faire plaisir, à vous et à votre noble fille, je resterai encore cinq jours... Fasse le ciel que je n'aie pas à le regretter! mais à condition que passé ce délai on ne cherchera plus sous aucun prétexte à me retenir.

— Cinq jours c'est bien peu, dit sir Gonthier, mais je ne vous en remercie pas moins de votre condescendance. Personne n'essaiera de vous faire rester plus longtemps, voici ma main, comme gage de ma promesse. Que Basilissa sera contente! Je suis impatient de lui annoncer cette bonne nouvelle... Ne m'en voulez pas mon vaillant sauveur, si je retourne auprès de mes amis : la courtoisie, l'hospitalité exigent que je leur tienne compagnie.

En achevant ces mots, il pressa l'allure de son cheval pour rejoindre ses hôtes.

Wilfried, lorsqu'il se trouva seul, se mit à murmurer en lui-même contre la promesse que sir Gonthier lui avait arrachée, — c'était du moins ce qu'il cherchait à se persuader; mais, au fond du cœur, il était très joyeux; et lorsqu'il songeait que, pendant cinq jours encore, il pourrait voir rayonner le doux regard de Basilissa, un sourire de bonheur lui revenait aux lèvres.

Enfin le cortège redescendit le plateau, passa la rivière et monta, au milieu des fanfares triomphales du cor, la hauteur sur laquelle s'élevait Rotsburg.

XIII

L'AMOUR ET L'HONNEUR

Lorsqu'ils furent dans la cour d'honneur du château, ils y trouvèrent Basilissa qui les y attendait au milieu de ses femmes et des valets, attirés par le joyeux tapage des chevaliers.

Sir Gonthier descendit de cheval, appela Wilfried, et montrant à sa fille l'ours monstrueux, il raconta le danger qu'il avait couru, et comment le troubadour l'avait sauvé d'une mort certaine.

Que Basilissa pâlît et frémît à ce récit, cela ne parut étonnant ni à sir Gonthier ni à Wilfried; mais lorsque ce fut fini, elle resta silencieuse.

— Oh! mon enfant, s'écria le châtelain ému, voici le sauveur de ton père! Sois-lui reconnaissante et bénis-le du fond du cœur; car, sans son courage, tu ne serais plus qu'une pauvre orpheline.

— Je le remercie, je le... bénis, balbutia la jeune fille en baissant la tête et sans regarder Wilfried.

A une remarque de son père, elle répondit en hésitant que l'idée du danger qu'il avait couru la remplissait d'effroi et lui causait une sorte de vertige : d'ailleurs elle avait été indisposée toute la journée, et ne se sentait pas très bien. Un chevalier qui vint demander quelque chose à sir Gonthier interrompit son entretien avec Basilissa.

Wilfried, qui croyait à la sincérité de ses paroles, essaya de consoler et d'encouroger la jeune fille en lui disant que son indisposition ne serait probablement que passagère, et qu'il n'en resterait plus de trace le lendemain, mais Basilissa paraissait distraite, elle regardait du côté de son père et ne répondit que quelques vagues excuses.

— Bah ! bah ! mon enfant, s'écria gaiement sir Gonthier en se retournant vers elle, tu seras guérie tout de suite en apprenant la bonne nouvelle : maître Wilfried reste encore cinq jours avec nous.

La jeune fille frémit au contraire, comme si la nouvelle l'effrayait. Cependant, pour cacher autant que possible son agitation, elle s'efforça de sourire et répondit :

— Maître Wilfried est bien bon pour nous; je le remercie... du fond du cœur.

— Maintenant, messieurs, dit tout haut sir Gonthier, je vais ôter mon pourpoint déchiré et faire disparaître la poussière dont je suis couvert. A ceux d'entre vous qui veulent se rafraîchir et se laver les mains, les valets vont montrer leur chambre. Dans une heure à table ! En achevant ces mots il se dirigea vers le perron du château.

Basilissa le suivit des yeux un instant, puis, comme si elle avait quelque chose de pressé à lui dire, elle courut derrière lui et disparut avec lui sous la porte, à la grande surprise de Wilfried qu'elle laissa ainsi seul sans lui adresser ni une parole ni un salut.

Le jeune homme resta là les yeux cloués au sol. Quelle pouvait être la cause du visible changement de la noble demoiselle à son égard? avait-il dit ou fait quelque chose qui l'avait blessée? Vainement il s'interrogeait et examinait sa conduite : qu'était-ce donc? Une suite de l'indisposition de Basilissa? Ou quelqu'un des hôtes de son père l'avait-il peut-être blâmée de l'amitié qu'elle témoignait à un simple troubadour, à un homme de basse extraction? C'était bien possible. Il se promit donc d'être lui-même plus discret et plus réservé, surtout en présence des nobles hôtes du châtelain de Rotsburg.

Il se dirigea lentement vers le château et monta à sa chambre, dans l'intention de s'habiller pour paraître convenablement au festin, — car il devait y chanter pour amuser la noble compagnie. Maintenant il fallait se montrer humble, et surtout éviter les regards de Basilissa, de peur que le troubadour, encouragé par la bienveillance de ses supérieurs, ne parût plus hardi qu'il ne convenait.

Quelque temps après il descendit, mais au lieu d'entrer dans la grande salle à manger, il ouvrit la porte d'un petit salon, où il attendit, pensif, devant la fenêtre.

Bientôt le bruit d'un pas léger sur l'escalier vint frapper son oreille. Il se retourna, le visage souriant. Basilissa allait paraître. Peut-être s'était-il trompé, et allait-elle lui parler avec son amabilité ordinaire.

Mais la jeune fille, lorsqu'elle l'aperçut, feignit d'avoir oublié quelque chose et retourna précipitamment sur ses pas.

Que signifiait cette étrange conduite? Wilfried en fut si profondément atteint qu'il se laissa tomber sur une chaise, la tête dans les mains, et resta assis tout rêveur jusqu'à ce qu'un valet vînt lui dire que sir Gonthier le demandait

En entrant dans la salle du festin, il vit que tous les chevaliers avaient déjà pris place à table. Basilissa était assise à côté de son père, parée des plus riches atours, couverte d'or et de pierres précieuses; elle semblait une reine : pourtant son visage paraissait triste, et ses joues avaient la pâleur du marbre. Était-elle donc réellement malade?

— Maître Wilfried, dit sir Gonthier, ces messieurs, mes nobles amis, sont d'avis qu'un jeune homme qui a sauvé la vie à son amphytrion est bien digne de s'asseoir à table avec eux. Prenez donc place au milieu de nous, et si vous nous égayez plus tard par vos belles chansons et vos jolis fabliaux, que ce soit plutôt comme convive et comme ami que comme troubadour.

Wilfried balbutia un remerciement et s'assit au bas bout de la table, à la place qu'un valet lui désigna. Il se réjouit d'être éloigné ainsi de Basilissa et de ne pouvoir la regarder que de côté. Il ne courait donc pas le danger de rencontrer son regard, et ni elle ni lui ne seraient obligés de se surveiller pour échapper aux remarques des chevaliers.

Le festin dura longtemps. Le vin avait bien vite réchauffé tous les cœurs et délié les langues. Dès qu'on fut au dernier service, on témoigna de toute part le désir d'entendre quelques lieds.

Wilfried se montra prêt et accorda sa harpe... Mais tout à coup il vit Basilissa se lever et quitter la salle, en baissant la tête...

Sir Gonthier apprit à ses hôtes que sa fille se sentait indisposée et les priait d'excuser sa brusque retraite.

Après un moment d'interruption, on pria de nouveau Wilfried de chanter. Wilfried leur chanta un lied qui n'était pas très gai. On voulut le faire boire, mais il refusa. Alors il reprit sur un rhythme plus vif, et répéta, à la prière du châtelain, l'éloge du vin.

Les chevaliers admirèrent la belle voix et l'expression qu'il savait donner à son chant. Mais sir Gonthier était d'avis que Wilfried ne devait pas être dans une disposition d'esprit favorable, car il montrait moins de talent que d'habitude.

Il finit même par en demander les raisons au troubadour. Celui-ci répondit qu'il avait éprouvé un grand saisissement lorsqu'il avait vu l'ours lever sa griffe sur son noble protecteur, et qu'il s'en ressentait encore ; qu'il restait à table et chantait ses lieds pour faire plaisir aux nobles convives, mais que s'ils voulaient lui permettre de se retirer, il leur en serait très reconnaissant.

Personne ne douta de sa sincérité, et on lui conseilla d'aller prendre du repos sans tarder.

Le troubadour quitta la noble compagnie, et sortit de la salle.

Pendant toute cette nuit-là, Wilfried van Iersteen avait à peine fermé les yeux. Il ne cessait de se demander la cause de l'étrange conduite de Basilissa. Ce problème l'avait tellement intrigué qu'il s'était cent fois retourné sur son lit comme sur un gril ardent.

L'esprit de l'homme est sujet à des revirements bizarres. Jusqu'à la veille au matin, le jeune homme avait cru que Basilissa n'éprouvait pour lui qu'une simple sympathie, provoquée par son amour pour la musique et le chant, et il se réjouissait de ne lui voir au cœur aucun sentiment plus tendre. Maintenant que la jeune fille, par son attitude inexplicable, lui faisait supposer qu'elle était irritée contre lui, il se sentit fort affligé et avait de la peine à retenir ses larmes.

Plus d'une fois il se reprocha sa faiblesse insensée; mais l'instant d'après il retombait dans sa triste rêverie et soupirait péniblement, comme si l'affection de Basilissa était devenue nécessaire à son bonheur.

Vers le matin, il s'était enfin assoupi, vaincu par la fatigue.

Lorsqu'il se réveilla, il faisait jour depuis longtemps. Il rassembla tout son courage pour cacher ses sentiments, et descendit.

Il trouva au salon le châtelain et sa fille qui l'attendaient pour déjeuner.

Après leur avoir souhaité le bonjour, il demanda timidement à la jeune fille si elle avait passé une bonne nuit, et si elle se sentait mieux. A sa grande surprise elle lui répondit avec une amabilité familière. Quoiqu'elle fût encore pâle et ne parlât pas beaucoup, il crut qu'il s'était trompé sur son compte, et que son amitié pour lui était restée la même.

Cette idée ranima tellement sa bonne humeur qu'il lui proposa après le déjeuner de répéter avec elle quelques chansons, et de continuer ses leçons de musique. Mais Basilissa parut s'effrayer de cette proposition et s'excusa en disant que ses nerfs n'étaient pas encore bien calmés, et qu'elle ne pourrait supporter le bruit, que le son de la lyre surtout lui serait pénible.

Un instant plus tard, sous prétexte d'aller faire sa toilette, elle quitta la salle et monta à sa chambre.

Sir Gonthier et Wilfried s'entretinrent avec une certaine inquiétude de son apparente indisposition. Tous deux exprimèrent l'espoir que cet état ne serait pas de longue durée; car ils croyaient y voir déjà une certaine amélioration. Dès que Basilissa descendrait, ils sortiraient ensemble pour aller faire une promenade dans les environs; un peu d'exercice la remettrait sans doute.

Leur conversation durait déjà depuis longtemps lorsqu'une jeune servante vint leur dire que sa maîtresse priait son père et le troubadour de ne pas l'attendre, parce qu'elle avait mal à la tête et qu'elle voulait prendre quelques heures de repos dans sa chambre.

Ils se virent donc forcés d'aller se promener sans elle.

Basilissa assista au dîner. Au commencement elle paraissait beaucoup mieux et s'efforçait de se montrer aimable et gaie, mais sans doute elle devait se faire violence, car bientôt elle redevint triste, baissa la tête, et s'assombrit à mesure que Wilfried essayait de la consoler et de l'encourager.

A peine le dîner était-il fini qu'elle trouva un nouveau prétexte pour se retirer.

Les choses se passèrent ainsi durant les premiers jours. Quand Basilissa pouvait rester seule avec son père, elle était bien triste, à la vérité, mais elle ne témoignait pas le désir d'être seule; mais dès que Wilfried lui adressait la parole, elle devenait inquiète et agitée, puis elle quittait la place sous des prétextes divers et souvent invraisemblables.

Il devint évident pour Wilfried que la jeune fille l'évitait. Un sentiment de haine contre lui s'était donc élevé dans son cœur? Cette idée le faisait souffrir; et lui aussi commençait à montrer un irrésistible besoin de la solitude. Seul dans sa chambre, il pouvait du moins penser à Basilissa et déplorer son changement de manières vis-à-vis de lui.

Encore un jour, et il devait partir! Il ne s'en félicitait plus maintenant, au contraire, cette séparation lui faisait peur... Si la pauvre Basilissa était menacée de quelque grave maladie? Si elle venait à mourir après son départ? ô ciel, quelle affreuse pensée!

Son père n'était pas moins inquiet de sa santé, et plus d'une fois il avait parlé de faire venir un médecin. Mais Basilissa s'y opposait, du moins pour le moment; elle ne voulait y consentir que si elle n'était pas complètement rétablie le surlendemain. Le délai qu'elle fixait ainsi coïncidait précisément avec le jour désigné pour le départ de Wilfried, et cette circonstance étonnait également le châtelain et le troubadour.

Sir Gonthier ne savait que penser; les réponses de Basilissa à ses questions étaient si obscures et si étranges, qu'il ne doutait pas que son mal n'eût une cause secrète; mais la véritable raison était, au point de vue des mœurs chevaleresques de ce temps-là, si peu naturelle et si impossible, qu'il ne pouvait pas la deviner...

Le départ de Wilfried était fixé au lendemain. Depuis la veille au soir on avait décidé de faire une dernière promenade; mais Basilissa se fit encore excuser, et resta à la maison.

Lorsque le châtelain revint après un tour dans le parc, il monta à la chambre de sa fille, et la trouva agenouillée sur son prie-Dieu et fondant en larmes. Ses yeux rougis attestaient qu'elle avait beaucoup pleuré. A l'apparition de son père elle poussa un cri de surprise anxieuse et un sentiment de honte lui fit baisser la tête et cacher son visage dans ses mains.

Sir Gonthier s'approcha d'elle.

— Basilissa, lui dit-il, d'un ton sévère, ta conduite est depuis quelques jours inexplicable, et me fait beaucoup de peine. Un chagrin secret te ronge le cœur ; tu verses d'abondantes larmes dans la solitude, et ton pauvre père, qui voudrait te consoler, ne peut pas savoir ce qui t'afflige.

Est-il donc survenu entre ton père et toi quelque chose qui lui a enlevé ta confiance? Perdrait-il l'affection de son enfant avant de descendre dans la tombe? Hélas, combien un pareil malheur remplirait mes derniers jours d'amertume! Tu trembles, Basilissa? Ah! ma pauvre enfant, ma pitié est plus grande que mon mécontentement. Je voudrais savoir ce qui te chagrine, pour pouvoir te consoler et rendre la paix dans l'âme. Ah! crois que ton père t'aime tendrement, et ferait l'impossible pour dissiper tes peines. Dis-moi, Basilissa, ce qui te fait souffrir.

— Grâce, grâce, mon père! s'écria-t-elle. Pour l'amour de Dieu, ne me le demandez pas.

— C'est donc bien terrible? demanda sir Gonthier.

— Oui, oui, terrible, affreux, répondit-elle. Cela vous frapperait d'horreur et empoisonnerait votre vie. Laissez-moi garder ce fatal secret: j'essayerai de l'étouffer dans mon cœur...

Le châtelain, saisi d'une secrète angoisse, dit d'un air sombre:

— Basilissa, regarde-moi bien en face! Bien en face, te dis-je!

— Je n'ose pas, murmura la jeune fille.

— Tu n'oses pas! qu'est-ce que cela signifie? as-tu donc commis quelque faute si grave que tu n'oses pas l'avouer? Oh! mon Dieu, si je ne connaissais pas la pureté de ton cœur, je te croirais coupable de quelque méchante action. Dis-moi donc que je me trompe, que tu es toujours ma bonne, ma douce, mon innocente Basilissa.

La jeune fille secoua la tête, soupira profondément, et demeura silencieuse.

Sir Gonthier la regarda un instant avec une angoisse croissante; puis, la colère prenant le dessus, il lui dit très durement:

— Basilissa, tu parleras. En vertu de mon droit de père je t'ordonne de m'avouer ce qui te rend malheureuse et malade. Tu restes muette? Alors, au nom de mon affection sans bornes, au nom de ta mère qui n'est plus, je t'en conjure, obéis-moi.

La pauvre jeune fille tremblait de tous ses membres, et courbait de plus en plus la tête.

Sir Gonthier, profondément blessé de sa résistance, la prit par l'épaule et s'écria:

— Parle, parle; je suis ton maître et ton père: je le veux!

Basilissa se retourna, tomba à genoux devant lui et dit en levant vers lui ses mains frémissantes:

— Pardonnez, ô mon cher père, pardonnez à votre pauve enfant.

— Pourquoi, pourquoi?

— Je l'aime; je l'aime avec égarement. C'est affreux, affreux; j'en perds la tête: j'en mourrai...

Sir Gonthier avait fait un bond en arrière, il la regardait sans rien dire, et se frottait le front comme s'il croyait rêver. Une pénible clarté se fit dans son esprit, et il demanda d'une voix étranglée:

— Tu l'aimes? qui?

— Lui, le troubadour, répondit-elle d'une voix éteinte.

— Grand Dieu! est-ce possible? s'écria sir Gonthier avec désespoir. Ma fille, l'héritière de la noble maison de Rotsburg, accorder son amour à un vilain! Hélas! hélas! devais-je vivre assez longtemps pour voir le blason de mes ancêtres souillé d'une pareille tache!

Écrasé de douleur et de honte, il s'affaissa sur une chaise et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Des larmes coulaient sur ses joues.

Basilissa avait appuyé son front sur son prie-Dieu et sanglotait à se briser la poitrine.

Ses larmes calmèrent l'esprit de sir Gonthier, et la pitié reprit peu à peu le dessus. Il s'approcha de sa fille, la prit par le bras, et la releva en lui disant d'une voix douce et triste:

— Malheureuse enfant, comment as-tu pu oublier ainsi la fierté de ton sang? Viens, assieds-toi... Tu dis que tu l'aimes? Lui, le troubadour? Le sait-il?

— Non, mon père, il ne le sait pas.

— Et lui, a-t-il été assez audacieux, assez coupable pour te parler d'amour?

— Jamais, mon père.

— Et penses-tu qu'il soit assez présomptueux pour t'aimer, même dans le secret de son cœur?

— Je n'en sais rien, mon père. Je ne le crois pas.

Le chevalier respira fortement, comme s'il se sentait soulagé d'un grand poids.

— Certes, Basilissa, dit-il, ton amour passager pour un vilain est un penchant blâmable; mais, si personne ne le sait, hormis ton père, et que tu l'étouffes et l'oublies sur-le-champ, il n'en survivra que le souvenir d'un triste égarement. Prends courage, mon enfant, ta douleur ne durera plus longtemps; il part demain, et nous ne le reverrons jamais. Mais que vois-je! L'idée de son départ te fait frémir?

— Mon père, ô mon père, grâce! ayez compassion de votre pauvre enfant! s'écria-t-elle. Faites qu'il reste!

— Le faire rester, ô ciel!

— Ah! j'en mourrai, j'en mourrai!

— Basilissa, malheureuse enfant, es-tu folle? murmura le chevalier avec une pénible surprise.

Elle tendit de nouveau les mains vers lui, et lui dit, les yeux pleins de larmes :

— Mon père, laissez-moi épancher entièrement mon chagrin dans votre cœur. Je ne vous cacherai rien; mais écoutez-moi sans colère. Si je suis coupable, ma volonté n'est pour rien dans ma faute. Ah ! pourquoi le sort cruel a-t-il mis ce troubadour sur mon chemin?... Avant que je l'eusse vu, les sons de sa voix m'avaient déjà inspiré pour lui une secrète sympathie. Lorsque j'ai pu le voir et l'entendre à votre premier banquet d'amis, tout en lui me parut si beau, si noble, si imposant, que dès ce moment son image m'a poursuivie sans relâche. Je n'ai été ni effrayée ni confuse, car je n'avais que de l'amitié pour lui, de l'admiration pour son art, quoique je sentisse souvent battre mon cœur sous le regard de ses yeux limpides. C'est le matin de la grande chasse que j'ai reçu la blessure qui me fera mourir. Une lumière inquiétante se fit dans mon esprit. Ah, mon père, vous l'avez admiré comme moi, lorsqu'il a fait plier ce cheval indompté sous son énergique volonté. Mais avez-vous remarqué comme ses yeux lançaient des éclairs, comme l'éclat du triomphe faisait rayonner son visage, comme son attitude, ses membres robustes, sa voix émouvante, tout enfin lui donnait l'aspect non seulement d'un homme de race noble, mais d'un prince, habitué à commander? N'avez-vous pas aussi, nos hôtes n'ont-ils pas comme vous et moi conçu le même soupçon? Reconnaissez-le, mon père !

— C'est vrai, murmura involontairement sir Gonthier.

— Eh bien, reprit-elle, je ne suis restée qu'une demi-heure dans la conviction que Wilfried était un chevalier de haute naissance, et ce court instant a suffi pour changer mon amitié en un amour puissant et irrésistible. Alors maître Wilfried est revenu vers vous et nous a prouvé à tous que nous nous étions trompés. Il est le fils d'un obscur marchand de chevaux. Ah ! que j'ai souffert depuis ce moment-là ! comme la honte m'a rongé le cœur ! Vous l'avez vu, mon père, je devenais malade, je fuyais maître Wilfried, je frémissais sous son regard, je cachais dans la solitude mon angoisse et mes regrets, même j'ai dissimulé ma reconnaissance au sauveur de mon père; je luttais contre moi-même avec énergie, avec désespoir; je priais Dieu du matin au soir, pour qu'il me donnât la force d'étouffer ma coupable inclination... Tout était inutile ! C'est comme un ensorcellement... Hélas, maintenant il va partir! Cette séparation, mon père, m'épouvante comme un arrêt de mort : il y a des voix secrètes qui me poursuivent et qui murmurent à mon oreille : « S'il part, tu mourras ! »

Sir Gonthier était profondément touché. Il comprenait bien, hélas ! que la volonté de la pauvre enfant n'était pour rien dans son fatal entraînement.

Il lui prit la main et lui dit tendrement :

— Basilissa, ma chère fille, le mal n'est pas si grave que tu le penses. Tu es plus malheureuse que coupable; sans doute maître Wilfried est un jeune homme merveilleusement doué : son esprit, son éducation, son courage, toute sa personne même peuvent faire croire qu'il a été élevé comme un chevalier; mais comme il est né positivement d'un roturier, tous ces mérites ne peuvent pas l'anoblir, pas plus que le fait glorieux d'avoir sauvé la vie à ton père. Réfléchissons avec calme sur cette triste affaire et soyons raisonnables. Tu dis que tu deviendras malade si maître Wilfried nous quitte? c'est l'imagination ordinaire des jeunes filles dont l'amour est contrarié; mais on guérit facilement de ce mal-là, Basilissa; l'absence est un remède tout-puissant. Supposons que maître Wilfried soit déjà parti depuis un jour ou deux. Tu soupires et tu trembles ? Crois tu donc vraiment qu'il serait possible de le retenir encore ? Mais ma pauvre enfant, ce serait pour nous deux une source toujours renaissante de chagrin, et pour notre race une tache ineffaçable.

— Ah ! mon père, mon cher père, que je suis malheureuse ! gémit la jeune fille.

— Juge toi-même, Basilissa, reprit le chevalier; suppose que maître Wilfried reste ici ! quelle sera ta conduite envers lui? Montreras-tu donc, en présence de nos serviteurs, de l'amour pour un obscur trouvère ? alors, oui alors tu mourrais de honte, et ton vieux père n'y survivrait pas. Quelle que soit ta souffrance, tu dois te soumettre à l'inexorable loi de l'honneur. Ainsi personne ne saura rien de ton égarement, et plus tard tu me béniras de t'avoir bien conseillée. Viens, sois courageuse : dis-moi que tu reconnais ton devoir et que tu veux le remplir.

La jeune fille fit encore un peu de résistance; mais elle ne pouvait pas trouver de raison pour excuser sa faiblesse, et elle finit par promettre à son père qu'elle se soumettrait avec résignation à son douloureux sort. Elle versait bien des larmes et semblait redouter la séparation ; mais son devoir était trop nettement tracé ; ce n'est pas elle qui ternirait le blason paternel.

D'après le conseil de son père, elle ne quitterait pas sa chambre ce jour-là. Cependant on ne pouvait laisser partir, sans quelques mots d'adieu, Wilfried à qui l'on n'avait aucun reproche à faire, et qui avait sauvé la vie du châtelain. Il fut convenu que la jeune fille se tiendrait prête le lendemain matin pour le moment de la séparation, et

prendrait congé du troubadour en lui adressant quelques mots de remerciement.

Sir Gonthier, un peu désolé et rassuré, serra dans ses bras sa fille qui pleurait toujours et l'encouragea à rester forte. Puis il descendit auprès de son hôte.

Il le trouva dans la salle à manger, où la cloche du souper l'avait appelé.

Le jeune homme le salua en silence. Il paraissait fort triste. Le châtelain de son côté n'avait guère envie de lier conversation; car maintenant qu'il avait reçu la confidence de sa fille, il se sentait très embarrassé devant le jeune homme.

Ils prirent donc place à table sans se parler, et déjà ils avaient achevé le premier service, lorsque Wilfried demanda en hésitant, avec une visible inquiétude :

— Comment se porte mademoiselle Basilissa, seigneur? Ne descendra-t-elle pas encore ce soir? Hélas! que le bon Dieu la préserve d'une maladie sérieuse!

— Elle a la migraine, mais ce n'est pas grave, répondit sir Gonthier.

— Ne faites-vous pas chercher un médecin, seigneur? L'indisposition de votre fille est bien étrange; je tremble à l'idée que ce pourrait être le symptôme d'une dangereuse atteinte.

— Non, vous vous trompez, maître; je ne suis pas inquiet sur ce point.

Ils se turent de nouveau. Quand le souper fut fini :

— Cette bonne et noble demoiselle! dit Wilfried, comme s'il achevait à haute voix une réflexion commencée. Elle a témoigné tant de courtoisie et d'amitié au pauvre troubadour qui ne le méritait pas! ma reconnaissance est infinie; ses souffrances me feraient pleurer de pitié. Vous croyez réellement, seigneur, que son indisposition n'est pas grave? Fasse le ciel que votre supposition soit fondée! Mais j'ai appris d'un médecin renommé que lorsqu'une personne qui aime la musique s'en dégoûte tout à coup parce que cela lui agace les nerfs, c'est qu'elle est menacée d'une crise sérieuse.

— Cela peut-être vrai dans beaucoup de cas, répondit sir Gonthier avec une feinte indifférence, mais, en ce qui concerne Basilissa, vous vous trompez certainement.

— On ne risque rien toujours d'essayer un remède. Je connais des plantes qui ont une vertu infaillible contre les indispositions nerveuses. Si vous voulez, j'irai en cueillir demain.

— Demain? répéta le châtelain avec surprise. Ne partez-vous pas demain?

Une légère rougeur colora les joues du jeune homme.

— Où sont mes idées? soupira-t-il. Certes, certes, je pars demain!

— Est-ce irrévocablement décidé?

— Je le dois; je vous en prie, seigneur, ne me retenez pas.

— Non, maître, ne craignez rien. Vous avez ma promesse. Partez-vous de bonne heure?

— Tout de suite après le déjeuner, seigneur.

Sir Gonthier se leva de table, et se dirigea vers le fond de la salle.

— Attendez ici un instant, maître, dit-il; j'ai une affaire à régler avec vous, et il n'est pas certain que demain je puisse trouver un moment favorable.

Il disparut par une porte qui donnait accès à la salle d'armes du château.

Wilfried le suivit des yeux avec étonnement. Régler une affaire avec lui? soupçonnait-il son amour pour Basilissa? Allait-il l'en blâmer et l'en punir?

Tandis que le jeune homme se faisait ces questions, Gonthier était entré dans une petite pièce au bout de la salle d'armes. Il ouvrit un coffre fermé par des bandes de fer, serra dans une bourse une poignée de pièces d'or, et la mit dans sa poche.

En rentrant dans la salle à manger, il dit à Wilfried :

— Maître, vous avez égayé mes convives, et votre art m'a fait passer les moments les plus agréables. C'est la coutume des chevaliers de ne pas laisser partir les troubadours de talent sans leur faire un beau présent. Mais j'ai en outre à récompenser l'homme qui m'a sauvé la vie. Ne vous étonnez donc pas de mon cadeau, et acceptez-le comme un gage de ma reconnaissance.

En achevant ces mots, il mit une lourde bourse dans la main du jeune homme.

Wilfried, poussé par un sentiment de curiosité, vida la bourse sur la table. Un amas de pièces d'or étincela sous ses yeux — un gros trésor en vérité pour un troubadour! — Et cependant il contempla un instant tout cet or avec un sourire triste et ironique à la fois.

Le châtelain ne comprenait rien à son air de désappointement et de dédain.

— Vous ne paraissez pas content, maître? demanda-t-il. Voulez-vous davantage?

— De l'argent! de l'argent! soupira Wilfried. Vous me payez! Vous me rachetez le bonheur que j'aurais eu, après mon départ, de penser que j'avais pu vous rendre un important service!

— Mais que voulez-vous donc? demanda sir Gonthier surpris; si vous souhaitez une autre récompense, continua-t-il en hésitant, dites-le-moi, et si c'est possible...

Wilfried sépara trois ou quatre pièces d'or du tas, et repoussa le reste.

—Je vous adresse une prière, seigneur, dit-il. Oh! ne refusez pas de l'exaucer! il m'est dou-



Il tira son épée pour en percer l'ermite. (Page 42.)

loureux, très douloureux de quitter un château où j'ai reçu la plus généreuse hospitalité. Maintenant, pourchassé par le sort inexorable, il faut que je recommence à errer à travers le monde, à souffrir, à endurer des humiliations, loin de ma patrie, de mes parents, de tout ce qui m'est cher ici-bas. L'idée que je vous ai sauvé la vie par reconnaissance, par pur dévouement, serait pour moi une source de courage et de consolation... et vous voulez me payer! Oh! laissez-moi garder pure et entière la mémoire de mon action! Avec trois ou quatre de ces pièces d'or je suis assuré pour longtemps contre le besoin. Gardez le surplus, je vous en prie, seigneur.

— Que je reprenne mon argent? Impossible. Ce serait comme si je recevais un cadeau de vos mains, murmura sir Gonthier avec une nuance de dépit.

— Eh bien, seigneur, croyez-moi : je ne touche plus à cet argent! dit Wilfried dont les yeux brillaient d'une fière résolution. Toute ma vie je penserai avec reconnaissance à votre générosité; mais mon âme a besoin de savoir qu'à Rotsburg aussi on garde un souvenir reconnaissant du pauvre troubadour.

— Vous voulez donc me forcer à la reconnaissance? balbutia sir Gonthier surpris du regard dominateur du jeune homme.

— Vous forcer, non, seigneur; mais vous êtes trop magnanime pour oublier un service impayé, vous fût-il rendu par un vilain.

— L'argent vous est donné; il vous appartient.

— Disposons-en donc ensemble, seigneur, dit le jeune homme. Que mademoiselle Basilissa, qui aime tant à secourir les malheureux, le distribue en aumônes. Ce sera un bonheur pour elle de pouvoir semer tant de bienfaits, et les bénédictions des pauvres me vaudront, dans ma vie amère, les bénédictions du ciel.

— Mais vous êtes pauvre vous-même, dit sir Gonthier ému. La possession d'un pareil trésor vous rendrait riche.

— Riche? répéta Wilfried avec un sourire d'enthousiasme. Savoir que mademoiselle Basilissa pensera à moi chaque fois qu'elle mettra une pièce d'or dans la main d'un malheureux, quelle richesse peut valoir celle-là pour mon âme attristée!..

Le châtelain, quoique ces mots le fissent frémir, essuya une larme d'attendrissement. Il donna son approbation au projet du jeune homme, et reprit les pièces d'or, se promettant bien de ne parler de cet argent à sa fille qu'après la départ du troubadour.

Alors, sous prétexte que sa fille qui se trouvait seule avait besoin de compagnie, il souhaita le bonsoir au jeune homme et le quitta.

Wilfried demeura seul un instant, la tête dans ses mains, puis il monta à sa chambre pour s'abandonner à ses tristes rêveries.

XIV

TRIOMPHE DE L'AMOUR

Wilfried van Isersteen était debout au milieu de la salle, prêt à partir, le visage triste; et tenait les yeux fixés sur la porte.

Pendant le déjeuner, sir Gonthier lui avait dit que Basilissa était encore souffrante et ne descendrait qu'un instant pour lui dire adieu. Le châtelain était allé chercher sa fille, et la séparation était imminente.

Quoique le jeune homme, depuis la veille au soir, n'eût pas cessé de penser à son devoir et crût y avoir puisé la force de cacher son agitation, le cœur lui battait avec violence, et il ne pouvait supporter l'idée qu'il allait voir Basilissa pour la dernière fois.

Il tâcha pourtant de rassembler tout son courage, et leva la tête avec une sombre résolution, comme s'il était résigné à subir l'impitoyble loi de la nécessité.

Il entendit un bruit de pas sur l'escalier! Il frémit et fit un pas en arrière... Et lorsqu'il vit paraître Basilissa au bras de son père, il étouffa un soupir d'angoisse et de compassion.

La jeune fille était très pâle et avait longtemps pleuré. C'est ce qu'attestaient ses yeux rougis et l'expression désespérée de son visage; sa vue eût attendri les cœurs les plus sensibles.. Elle baissait les yeux et semblait ne pas oser s'avancer dans la salle; mais sir Gonthier la conduisit à quelques pas du troubadour, et dit :

— Maître, ma fille, quoique très malade, n'a pas voulu vous laisser partir sans vous remercier une dernière fois de vos excellentes leçons, et surtout du service signalé que vous avez rendu à son père. Excusez-la si elle vous dit adieu par ma bouche. Ses nerfs sont devenus si sensibles que ce serait une trop forte émotion pour elle que de prendre la parole en cette circonstance. Dieu vous garde, maître, et vous accorde un bon voyage!

Le jeune homme, pendant cette allocution, n'avait pas quitté des yeux la jeune fille. Elle tremblait de tous ses membres et avait peine à se soutenir. Comme il restait silencieux, sir Gonthier lui dit d'un ton sévère :

— Maître, ayez pitié de ma fille. Puisque vous devez partir, abrégez les adieux, je vous en prie

D'une voix étranglée par l'émotion, Wilfried bégaya :

— Noble damoiselle, combien il est douloureux pour moi d'emporter l'idée que vous puissiez tomber malade! Jamais, jamais un seul instant de ma vie ne se passera sans que je me rappelle votre généreuse hospitalité. Si Dieu exauce mes ferventes prières, vous guérirez et vous serez heureuse! Pensez quelquefois aussi au pauvre troubadour! adieu, adieu!

Des larmes jaillirent de ses yeux; et, comme si cette faiblesse lui eût fait prendre une résolution soudaine, il marcha rapidement vers la porte sans même serrer la main que lui tendait le châtelain. Mais des cris de douleur et de détresse le firent s'arrêter et se retourner soudain.

Il vit Basilissa se débattre violemment pour s'échapper des bras de son père et accourir vers lui, en criant :

— Restez, restez!... mon père, retenez-le! oh! ne me tuez pas.

A ces cris quatre ou cinq valets et servantes accoururent; sir Gonthier, craignant l'éclat qui le menaçait, lui et sa fille, voulait emmener Basilissa. Mais le désespoir lui donnait une force surhumaine. Elle lui résistait, et criait en tendant les mains :

— Wilfried, pitié! ne me quittez pas! J'en mourrai... Oui, mon père, je sais que je vous fais mal, mais je n'y puis rien... Il emporte mon âme, ma vie! Faites-le rester! Wilfried, Wilfried!

Sur un signe du châtelain, les serviteurs s'approchèrent hésitants... Mais sir Gonthier sentit les membres de la jeune fille se détendre après un frisson convulsif; il ne tenait plus dans ses bras qu'un corps évanoui et sans force. A son tour il poussa un cri, car il craignait pour la vie de son enfant. Cependant le sentiment de son déshonneur étouffa pour un instant son inquiétude paternelle. Sa fille n'avait-t-elle pas poussé en présence de ses gens des cris qui trahissaient sa honteuse faiblesse?

Il prit Basilissa dans ses bras et la porta dans une chambre voisine, suivi de ses serviteurs.

Wilfried se tenait toujours immobile à la même place et dans la même attitude. Il était blanc comme un linge et de temps en temps une larme roulait dans ses yeux. Parfois l'idée qu'il devait fuir et s'éloigner de Rotsburg en toute hâte lui traversait l'esprit; mais on eût dit qu'une puissance mystérieuse le clouait sur place... Basilissa était-elle morte, ô Dieu?

Pendant un instant il ne distingua que les gémissements étouffés des serviteurs derrière la porte fermée de la salle où l'on avait porté la jeune fille. Mais bientôt il entendit la voix retentissante de Basilissa qui criait son nom à plusieurs reprises; il entendit aussi les mots « aimer, languir, mourir ».

Il devint dès lors évident pour lui qu'il n'avait pas souffert seul, et que la jeune fille partageait son amour. Un sourire de bonheur illumina son visage et il leva vers le ciel un regard reconnaissant; mais cette courte illusion dut bien s'évanouir devant l'impitoyable réalité, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine avec accablement.

Tout bruit avait cessé; aucune plainte, aucun soupir, aucun mouvement ne se faisait plus entendre. Ce silence effraya encore plus Wilfried, qu'était-il arrivé? Avait-on conduit Basilissa dans une autre chambre, où était-elle retombée sans connaissance?

Sir Gonthier sortit de la chambre et referma la porte derrière lui, sans doute pour empêcher Basilissa de le suivre. Ses sourcil étaient froncés, ses lèvres serrées. Il paraissait très sombre et très irrité.

Lorsqu'il aperçut le troubadour, il lui dit d'un ton brusque :

— Encore ici! je vous croyais déjà loin de Rotsburg. Pourquoi n'êtes vous pas parti?

— Ah! comment va la pauvre damoiselle, seigneur? demanda Wilfried, comme s'il n'avait pas compris le reproche du châtelain.

— Elle verse des larmes sur son fatal égarement et sur son bonheur perdu, murmura sir Gonthier.

Il y eut un moment de silence. Le chevalier jeta sur le troubadour un regard perçant; mais son cœur se refusait à garder rancune à l'homme qui lui avait sauvé la vie, il se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer.

Wilfried s'approcha de lui et dit doucement d'une voix triste :

— Seigneur, vous êtes affligé et vous m'accusez! Je ne puis partir ainsi. Je sais pourquoi vous pleurez; mais j'oserai vous demander en quoi j'ai eu le malheur de vous offenser?

— Hélas! dit sir Gonthier, plût au ciel que le sort cruel ne vous eût jamais conduit dans mon château! Vous n'êtes probablement pas coupable, maître, et cependant, votre arrivée à Rotsburg a été une malédiction pour moi et ma pauvre enfant... Vous secouez la tête? Ne le comprenez-vous pas? Dois-je donc vous dire tout? mon enfant est déshonorée pour toujours; le blason de mes ancêtres est souillé d'une tache ineffaçable.

— Ah! n'exagérez pas, seigneur! balbutia Wilfried. Moi parti...

— J'exagère? vous parti... répéta sir Gonthier avec une douloureuse ironie. N'avez-vous donc pas entendu ma fille publier son égarement en présence de nos serviteurs. Et le temps fera-t-il jamais oublier que l'héritière de Rotsburg a aimé un troubadour, un homme de basse extraction? Partez, maître, allez à l'autre bout de la terre, ma fille continuera à déplorer sa faiblesse insensée; elle languira, et son pauvre père descendra encore avant elle dans la tombe, pour attendre sa fille coupable dans l'éternel repos. Ah! que n'a-t-elle donné son affection au plus pauvre des hommes pourvu qu'il eût du sang noble dans les veines. Mais reconnaître et proclamer devant nos serviteurs qu'elle se meurt d'amour pour un vilain! Quelle honte! quelle douleur éternelle!

Wilfried avait écouté en silence. Plusieurs fois il avait détourné les yeux et passé convulsivement sa main sur son front, comme s'il luttait contre une résolution terrible.

Il dit en hésitant :

— Seigneur, si vous êtes si malheureux... si vous croyez devoir craindre que votre pure et douce enfant ne meure de chagrin, c'est uniquement parce qu'elle aime un vilain, n'est-ce pas?

— Oui, oui, pour cela seul. Cette raison n'est-elle pas suffisante? Des gens comme nous peuvent-ils vivre sans honneur?

— Eh bien, la reconnaissance, la compassion, l'amour... me poussent à une action téméraire et peut-être fatale!... Je ne sais même pas si je ne la payerai pas de ma vie, et même d'un prix plus précieux encore! Une partie du secret de ma vie va m'échapper... Puisse mon aveu vous consoler et réhabiliter la pauvre damoiselle, du moins aux yeux de son père; votre fille, seigneur de Rotsburg, n'a pas déshonoré votre blason. Celui qu'elle aime n'est pas de naissance obscure. C'est le fils d'une noble maison...

— De qui parlez-vous?

— Je parle de moi-même, seigneur.

— Miséricorde de Dieu, qu'entends-je? s'écria sir Gonthier. Vous êtes de noble maison?

— De haute et noble lignée, affirma Wilfried. Mon père est un puissant comte, renommé pour sa vaillance, et considéré à la cour de l'Empereur

à cause de l'étendue de ses États. Je suis son unique héritier, et, comme tel, j'ai même le droit de porter le titre de comte.

Les yeux de sir Gonthier brillaient d'une joyeuse surprise. Il fit un mouvement pour se lever et tendait déjà les bras au troubadour pour l'y serrer; mais une réflexion soudaine le retint. Il se rassit, et demanda :

— Quel est le nom de votre père? Dans quelle contrée demeure-t-il? Vous ne pouvez pas répondre à ces questions? Je comprends : les mêmes raisons qui vous forçaient à nous tromper sur votre origine vous commandent de nous cacher d'où vous venez et quels sont vos parents. Je vous crois sans la moindre défiance. Tout en vous trahit le sang noble et l'éducation d'un chevalier; mais hélas! si vous devez tenir caché le nom de votre race, qui, en ce monde, acceptera la justification de ma fille? Nos serviteurs ne se moqueront-ils pas en cachette de nos explications? Un troubadour que l'on fait passer pour noble, et dont on ne sait pas même le nom!

— Veuillez m'écouter avec indulgence, seigneur, dit le jeune homme d'un ton presque suppliant. J'ai une humble prière à vous adresser. De votre bonté dépend toute mon espérance de bonheur... et peut-être allez-vous prononcer en même temps sur le sort de votre noble et douce Basilissa. Si vous refusez, tout me sera indifférent, et je m'abandonnerai à mon triste sort, comme une victime résignée.

— Parlez, qu'avez-vous à me demander? murmura sir Gonthier, agité d'une curiosité inquiète.

— Je vous l'ai déjà dit, seigneur, reprit le jeune homme. Un arrêt, prononcé sur moi par une puissance ennemie, me condamne, sous peine de la vie, à errer inconnu à travers le monde pendant quatre années encore. Si ce sort impitoyable ne pesait pas sur moi, je m'enhardirais à vous dire : — Seigneur de Rotsburg, la première fois que mes yeux ont pu contempler votre charmante fille, mon cœur s'est mis à battre avec une violence inconnue. Sa simplicité virginale, sa douce amabilité, la sympathie qui nous poussait irrésistiblement l'un vers l'autre, tout cela alluma bientôt en moi un ardent et pur amour pour Basilissa, et sa douce image s'empara de tout mon être... Ce n'est que depuis ce matin que je sais que ce triste adieu ne me rend pas seul malheureux.

Sir Gonthier secoua la tête et dit en soupirant :

— Hélas, seigneur Wilfried — je vous appelle ainsi quoique je ne sache pas si tel est bien votre nom, à quoi cela peut-il nous aider, tant que ce triste secret pèse sur votre vie?

— Voici ma prière, seigneur. Laissez-moi partir. Une fois que je serai assez loin, dites à votre fille que Wilfried, que celui qui l'aime plus qu'il ne peut le dire, est le fils d'une noble maison, et qu'il a le droit de porter le titre de comte. Cette idée la consolera et lui donnera la force d'accomplir le sacrifice que je lui demande. J'ai encore quatre ans à courir le monde et à rester inconnu. Nous sommes jeunes tous deux. Pour des gens indifférents, quatre années sont bien vite passées. Et pour nous, qui nous aimons, elles passeront vite aussi, si longues qu'elles nous paraissent. Eh bien, seigneur, si vous me donnez votre consentement, je conserverai pur et fidèle mon amour pour votre fille, et si j'atteins sans malheur le jour de ma libération, j'accours vers vous et je vous demande à genoux la main de Basilissa. Ma naissance est assez illustre pour honorer votre blason; je serai pour vous un fils dévoué, et je rendrai votre fille heureuse. Ah! soyez bon et magnanime! Consentez, et dans quatre ans la douce Basilissa deviendra ma fiancée bien-aimée.

Sir Gonthier réfléchit un instant. Tout à coup il se leva, saisit la main du jeune homme, et la serrant avec force :

— Merci, merci! fit-il. C'est comme si vous me sauviez la vie pour la seconde fois. Si Basilissa veut attendre...

— Dieu soit loué! s'écria Wilfried au comble de la joie. Elle attendra! Je le sens bien, le lien qui unit nos cœurs est indissoluble... Maintenant, seigneur, je puis partir. A chaque heure de ma vie je penserai à elle avec amour, avec reconnaissance, et à vous aussi, mon généreux protecteur... mon ami, mon père...

XV

FIANÇAILLES DE BASILISSA

Il serrait déjà la main du châtelain qui se disposait à le reconduire jusqu'au pont-levis, lorsque le jeune homme demanda en hésitant :

— Et mademoiselle Basilissa, ne puis-je une fois encore?...

— Et les serviteurs qui l'entourent? C'est trop dangereux, évitons de nouvelles complications.

— En effet, seigneur, vous lui direz tout; vous la consolerez et lui donnerez du courage, n'est-ce pas? Elle comprendra que je suis dominé par le destin. Maintenant je pars; que le ciel donne la paix à Rotsburg!

Mais peine eut-il fait quelques paz vers la porte que sir Gonthier le retint en disant :

— Restez encore un moment; laissez-moi réflé-

chir... Je vous crois, mais il y va du bonheur de mon enfant, de l'honneur de mon nom... Vous êtes d'une maison illustre? votre père est comte?

— Je ne puis ni ne veux vous tromper, seigneur, répondit Wilfried étonné du ton singulier de cette question. Dès que les quatre ans seront écoulés, je recouvrerai toute ma liberté. Alors je vous dis le nom de mon père, et j'amène peut-être mes parents à Rotsburg. Ma mère, si bonne et si aimante, voudra serrer sur son cœur la fiancée de son fils. Dans tous les cas, vous resterez juge, et si vous trouvez que j'ai exagéré la noblesse ou la puissance de mon père, refusez-moi la main de Basilissa, et punissez-moi du plus grand malheur qui puisse m'arriver! Mais je ne crains rien de pareil, car je suis resté plutôt en deçà de la vérité.

— Quatre ans! murmura sir Gonthier se parlant à lui-même. Ma pauvre enfant se désolera et languira pendant quatre ans!

Il prit la main de Wilfried et lui dit :

— Mais puisque je crois à la vérité de vos paroles, pourquoi vous laisserais-je partir?

— Que voulez-vous dire, seigneur?

— Si je vous donnais Basilissa pour fiancée, resteriez-vous à Rotsburg? Vous ne répondez pas? J'ai besoin d'un compagnon, d'un ami pour égayer ma solitude. Je vous aime; votre esprit, votre instruction, votre art me rendront la vie douce. Devenez mon fils... non pas dans quatre ans, mais maintenant, dans quelques jours : rien que le temps de préparer la cérémonie... Vous hésitez, vous refusez?

— Oh! seigneur, répondit Wilfried, votre extrême bonté me rend confus... mais, mais la fatalité qui pèse sur moi?... Mon nom que je ne dois pas révéler, le secret de ma vie que je ne puis encore trahir?

— Votre secret, chacun le respectera.

— Et Basilissa?

— Ma fille aussi : j'y engage mon honneur!

— Et personne ne me questionnera sur mes parents?

— Personne.

— Ah! Je tremble de joie... et de crainte à la fois; mais soit : Que Dieu me protège! je m'égare; ma tête se perd. Je deviendrai l'époux de la douce Basilissa? Merci, merci pour un bonheur si grand, si inespéré...

— Quant à votre nom de famille, reprit sir Gonthier, j'y ai pensé; jusqu'à ce que vous recouvriez votre liberté, nous vous donnerons un nom d'emprunt. Cela mettra un terme aux recherches curieuses sur votre nom véritable. Voyons... vous vous nommerez Wilfried van Dornedal. Ne l'oubliez-pas... Suivez-moi maintenant; de cette façon, notre angoisse et l'indiscrète curiosité de nos serviteurs prendront fin aujourd'hui même.

Il ouvrit la porte, qu'il avait fermée en entrant, et introduisit le jeune homme dans une vaste pièce où sa fille, au milieu de ses femmes et de ses serviteurs, pleurait à demi couchée dans un fauteuil.

La tête haute, le regard fier et le ton solennel, sir Gonthier s'écria :

— Saluez tous en ce troubadour supposé le noble et puissant comte de Dornedal, votre futur seigneur et maître.

Les serviteurs se rangèrent et courbèrent la tête avec respect.

Basilissa s'était levée à moitié et contemplait le troubadour, tremblante de surprise et d'incertitude.

— Oui, mon enfant, dit son père, le jeune homme qui t'aime ardemment, celui à qui tu as donné ton cœur, est un chevalier de haute naissance. Sois heureuse : dans quelques jours le comte de Dornedal t'appellera sa femme.

La jeune fille poussa un cri de joie et se dressa debout en levant les mains.

— Dieu! mon père! merci! fut tout ce qu'elle put articuler.

Elle voulut se jeter au cou de son père; mais la force lui manqua, et elle tomba évanouie dans les bras de notre héros, en souriant doucement, pendant que ses lèvres décolorées murmuraient à voix basse :

— Wilfried, Wilfried, mon fiancé!

Quelques jours plus tard on célébra dans la chapelle du château le mariage du prétendu comte de Dornedal avec Basilissa van Rotsburg.

A la demande du fiancé, on avait invité très peu de convives, mais la noce n'en fut pas moins gaie; Wilfried chanta ses plus belles chansons et remua tous les cœurs par les poésies touchantes qu'il avait composées en l'honneur de Basilissa et de son noble père.

Durant les six premiers mois, les nouveaux époux furent parfaitement heureux. Wilfried semblait avoir oublié le sort terrible qui le menaçait; il était toujours gai, et se montrait si bon et si tendre pour sa jeune femme et pour son beau-père, que tous deux remerciaient le ciel du fond de leur cœur.

Mais, à dater de ce temps, Wilfried se dégoûta peu à peu de la musique et du chant; Basilissa remarqua qu'il était de plus en plus assailli par une secrète inquiétude. Elle le surprenait de temps à autre plongé dans de profondes pensées, et le regard attaché au sol. Si elle s'approchait de lui dans ces moments-là, il s'éveillait comme d'un songe, et tâchait de lui donner le change sur sa

préoccupation par des causes invraisemblables.

L'idée que son époux n'était plus aussi heureux et avait des chagrins qu'elle ne pouvait partager affligeait profondément Basilissa; mais fidèle à sa promesse, elle ne lui adressait aucune question à ce sujet; inspirée par son amour, elle feignait même de ne rien voir et affectait une gaieté qui était bien loin de son cœur.

A la fin de la première année, un coup terrible vint faire une diversion violente au bonheur du jeune couple. Sir Gonthier, en revenant de la chasse par un temps froid et neigeux, tomba sérieusement malade. Il resta trois mois au lit, souffrant cruellement, avec des alternatives de soulagement et de rechute, mais toujours en état de mort.

Wilfried et Basilissa ne quittaient pas son chevet du matin au soir et le veillaient tour à tour, souvent même ensemble. Ils le consolaient et le soignaient avec un tel dévouement et une si touchante tendresse, que les yeux du vieux chevalier se mouillaient de larmes de reconnaissance. Que de fois ils bénirent le ciel au moindre symptôme de convalescence! Que de fois ils frémirent d'inquiétude à la moindre reprise du mal!... Tant de soins devaient pourtant rester inutiles; sir Gonthier devait succomber; il embrassa ses chers enfants, leur donna sa bénidiction, recommanda Basilissa à l'amour, à la protection de Wilfried, et ses yeux se fermèrent pour toujours.

La mort de sir Gonthier qui était estimé et aimé de tous ceux qui le connaissaient, nobles, vassaux, serfs et serviteurs, jeta pendant longtemps un voile de deuil et de tristesse sur Rotsburg.

Que Wilfried, de même que Basilissa, ne se relevât que lentement et difficilement de ce coup fatal, il n'y avait rien là que de naturel; aussi son extrême tristesse n'inquiéta pas sa jeune femme.

Toutefois le temps, s'il ne guérit pas complètement de si profondes blessures, adoucit peu à peu la douleur; aussi Basilissa sentit insensiblement diminuer sa mélancolie. Alors elle fit tous ses efforts pour tirer Wilfried de sa sombre humeur... mais elle n'y put réussir.

Elle acquit bientôt la conviction que son époux fléchissait sous le poids d'une peine cachée; et comme il tressaillait souvent pendant son sommeil, et poussait en rêvant des cris d'angoisse, il était évident pour elle qu'il était en proie à une terreur étrange et continuelle.

Comme elle ne doutait pas que l'état mental de Wilfried n'eût sa source dans le secret qu'elle avait promis de respecter, elle ne l'interrogea point, et tâcha seulement de l'égayer et de le distraire en se montrant enjouée elle-même.

Mais l'agitation de son époux empira tellement, que souvent il passait des journées entières à prier dans la chapelle du château, ou à songer, à pleurer seul dans sa chambre Il redoutait toute visite et semblait frémir chaque fois que le garde de la tour annonçait l'arrivée de quelqu'un et sonnait de la trompe; il n'allait plus à la chasse, refusait toute invitation des chevaliers ses voisins, et même toute promenade, comme s'il eût redouté quelque grand danger hors du château.

Basilissa lutta longtemps contre le découragement. A la fin, après une journée plus triste encore que de coutume, elle succomba et fondit en larmes, lorsque, seule dans sa chambre, elle pensa à l'amertume de sa vie.

Son mari la surprit le visage caché dans ses mains, et sanglotant tout haut. Lui, profondément ému de pitié, s'assit à côté d'elle, et lui prit la main.

— Basilissa, ma chère femme, dit-il, je te rends malheureuse, n'est-ce pas? Oh! pardonne-le moi! Je suis un infortuné, non seulement parce qu'un sort affreux pèse sur moi, mais plus encore parce que je dois te faire souffrir, toi que j'aime de toutes les forces de mon âme, que j'admire comme la personnification du plus noble dévouement et de la bonté la plus angélique. Je suis sous le poids d'un secret que je ne puis pas trahir, tu le sais bien : ce secret est comme un abîme entre nos deux cœurs, et cela nous rend la vie doublement pénible. Je t'en supplie, prends patience, laisse-moi souffrir sans consolation, et souffre toi-même par amour jusqu'à ce que je recouvre ma liberté. Encore un an et demi! Si Dieu, dans sa miséricorde m'accorde sa protection, je te paierai au centuple pour tout ce que tu auras souffert : Je t'honorerai, je t'aimerai, je consacrerai mon existence entière à ton bonheur.

— Ah! mon pauvre Wilfried, je ne t'accuse pas, murmura-t-elle en lui serrant les mains. Si je pouvais seulement voir parfois un sourire éclairer ton visage!

— Je ne veux pas te tromper, Basilissa, dit-il avec une profonde tristesse. A mesure que le temps de ma délivrance approche, ma terreur augmente. Le danger qui me menace est si terrible, si affreux, que je puis mourir d'angoisse avant l'heure de ma délivrance.

— Oh! mon Dieu! soupira Basilissa en versant de nouvelles larmes.

— Oui, ma chère femme, reprit-il, le sort qui me menace est d'une nature telle, que je crains de plus en plus de le voir se réaliser; chaque jour qui me rapproche du terme fatal augmente le danger! car la puissance ennemie qui me poursuit doit mettre à la fin tout en œuvre pour que sa proie ne puisse lui échapper. Cette conviction m'agite jour et nuit, me fait trembler au moindre bruit,

trouble mon sommeil et me rend incapable de penser à autre chose. Ah! Basilissa, si tu savais ce qui me menace! La perte de ma vie serait certes un immense malheur; mais mon sort serait mille fois plus épouvantable encore si la malédiction devait s'accomplir! Tu soupires et tu frémis, ma chère? Je te brise le cœur, n'est-ce pas? Ce secret entre nous torture ton âme aimante? Oh! que de fois j'ai résolu de te dire tout, pour te permettre de partager mon inquiétude! Mais si cette confidence allait être mon arrêt de mort?

— Non, non, Wilfried, tais-toi! Je t'en supplie, garde ton secret! s'écria-t-elle avec terreur. Un an et demi, c'est long, mais tu ne me verras plus me plaindre ni pleurer. Je ne veux pas savoir ton secret; j'aurai de la patience; je prierai Dieu pour qu'il nous protège, et je me confierai à sa miséricorde. Et toi aussi, prends courage, mon Wilfried; mais quoi qu'il arrive, crois-moi, je respecte ta douleur et ne t'accuse point.

Il remercia son excellente femme et, dès ce jour-là, il montra un peu plus de confiance.

Cependant cette disposition favorable ne dura pas longtemps. Quelques mois plus tard, Wilfried était plus que jamais en proie à la plus affreuse anxiété; chose horrible à penser! En le voyant errer dans le château comme une âme en peine, l'œil fixe, les cheveux hérissés, se parlant à voix basse, Basilissa tremblait que l'excès de la terreur ne lui fît perdre la raison.

Une année presque entière se passa ainsi. Encore six mois, et la cruelle épreuve devait prendre fin.

Certes, l'approche de la délivrance de son époux devait réjouir Basilissa; mais atteindrait-il le terme fixé? Il voulait presque toujours être seul, parlait à peine, maigrissait et pâlissait à vue d'œil et paraissait en proie à une fièvre continuelle.

Wilfried se sentait doublement malheureux. Lui autrefois si fort, si hardi, si téméraire même, abattu maintenant et sans le moindre courage, il rougissait de sa propre faiblesse. Mais il avait beau lutter contre l'horreur qui l'envahissait, il n'y parvenait que pour quelques instants. La nuit il rêvait qu'il assassinait ses parents, et que dans sa fureur aveugle, il mutilait leur cadavre pour tremper ses mains dans leur sang... parfois même cette épouvantable vision venait le tourmenter pendant le jour.

Basilissa ne savait comment s'expliquer cet étrange état. Le mot sorcellerie, que son mari prononçait parfois pour s'excuser de son découragement, la faisait frémir comme une impiété. Mais était-il bien possible que Wilfried, le bon, le noble, le pieux chevalier eût eu commerce avec le démon! Oh! non, non!... Et elle chassait résolûment cette affreuse pensée qui pourtant lui revenait sans cesse.

XVI

L'ERMITE DE LA ROCHE-NOIRE

Un jour les deux époux étaient assis dans la salle à manger, tristes et plongés dans leurs sombres pensées... lorsque le veilleur de la tour annonça l'arrivée d'un hôte.

Selon son habitude, Wilfried montra une grande inquiétude, et voulut quitter la salle : mais un valet vint annoncer que sir Oswald van Maviksberg, un ami de feu sir Gonthier, venait d'arriver au château.

A peine le valet fut-il sorti, que le chevalier Oswald parut. Wilfried, croyant qu'il venait demander l'hospitalité à Rotsburg, voulut le débarrasser de son manteau et de ses armes, et lui faire servir un repas, mais il répondit qu'il ne venait que leur dire bonjour en passant et qu'il repartirait après avoir pris quelques instants de repos.

On appela le sommelier et on lui donna l'ordre d'apporter un broc du meilleur vin. Sir Oswald ne refuserait pas d'en boire un verre.

Lorsque le chevalier fut assis, Basilissa lui dit par politesse :

— O mon bon seigneur van Maviksberg, que je suis aise de vous voir! Depuis la perte cruelle que nous avons faite, voilà la première visite que vous faites à Rotsburg. Quelle est l'heureuse occasion qui nous procure le plaisir de vous voir? Avez-vous été à la cour?

— Non, madame, répondit le chevalier; une douloureuse circonstance m'a conduit à demander aide et secours à l'ermite de la Roche-Noire : c'est de chez lui que je reviens, consolé et plein d'espoir.

— L'ermite de la Roche-Noire? répéta Basilissa surprise.

— Quoi! vous ne connaissez pas ce saint homme? s'écria sir Orswald. La Roche-Noire est à peine à deux heures de marche d'ici, et, si je ne me trompe, elle touche aux limites de votre domaine. Ne recevez-vous donc plus personne à Rotsburg? N'allez-vous plus voir vos amis?

— Nous connaissons bien la Roche-Noire, répondit Basilissa, mais nous ignorions qu'elle servît de retraite à un ermite.

— C'est étonnant, dit sir Oswald; car il n'est question que de sa sainte vie, et la puissance extraordinaire de ses prières est renommée partout. Il ne guérit pas seulement la plupart des maladies du corps par sa seule bénédiction, mais

il défait aussi toutes les œuvres du démon, notamment la sorcellerie, la nécromancie, la male main, la malédiction et les sortilèges. Rien ne résiste à ses prières.

Ces derniers mots éveillèrent tellement l'attention de Basilissa et de Wilfried que tous deux fixèrent sur le vieux chevalier des regards étincelants.

— Vous savez bien, noble dame, reprit celui-ci, qu'Ermelinde, ma fille cadette, a toujours été forte et bien portante? Hélas! depuis plusieurs mois elle est tombée malade, et aucun médecin n'a pu découvrir la cause de son mal. Elle languit, elle pâlit, elle maigrit de jour en jour, et cependant elle n'est pas alitée et ne souffre pas. Je n'ose presque pas le dire : elle est ensorcelée; la male main pèse sur elle. Je suis allé invoquer le secours de l'ermite de la Roche-Noire. Certes, cet homme est un saint. Nuit et jour il est en prière, et se frappe jusqu'au sang avec une discipline. Il ne mange que des herbes, couche sur la dure, et passe sa vie dans l'expiation des péchés des hommes et dans la contemplation de Dieu.

— Et a-t-il promis de guérir votre fille? demanda Basilissa avec un intérêt palpitant.

— Il m'a seulement promis de prier pour elle; il m'a consolé et encouragé. Je suis convaincu que je lui devrai le salut de mon enfant.

— Et ce saint homme demeure à la Roche-Noire? demanda Wilfried pensif.

— Oui, dans le cœur de la roche même, à plusieurs centaines de pieds au-dessus de l'eau, dans une espèce de grotte. On ne le trouverait pas, si une croix de bois n'indiquait sa retraite au passant.

La conversation se prolongea encore quelques minutes, puis le chevalier prit congé. Les maîtres de Rotsburg le conduisirent jusqu'à la herse.

Rentrée dans le château, Basilissa demanda à son mari s'il n'irait pas voir l'ermite de la Roche-Noire, dans l'espoir d'en obtenir aide et consolation.

Wilfried semblait craindre cette démarche. Si elle allait irriter la puissance mystérieuse qui le dominait? Mais Basilissa employa toute son éloquence pour lui persuader que la prière du saint homme lui assurerait la protection du Seigneur.

Il se laissa persuader et promit d'y aller le lendemain. Mais Basilissa, entraînée par l'espoir de sa complète délivrance, le supplia d'entreprendre ce petit voyage le jour même. La journée n'était pas à moitié écoulée; en une heure il pouvait atteindre la Roche-Noire et, si longtemps qu'il restât auprès de l'ermite, il pouvait être de retour avant la nuit.

Wilfried, suivant son conseil, donna l'ordre de seller deux chevaux, et s'apprêta à partir.

Basilissa l'embrassa avec un heureux pressentiment, et essaya de lui communiquer sa joyeuse confiance. Elle l'accompagna jusqu'aux remparts, l'encouragea par ses gestes, et agita son mouchoir tant qu'elle put le voir.

Wilfried, accompagné d'un valet, suivit le cours de la rivière, laissant les rênes flotter sur le cou de son cheval, aborbé qu'il était par ses pénibles rêveries.

Après avoir chevauché pendant environ une heure et demie dans la vallée profonde où la rivière écumante grondait entre deux hautes collines rocheuses, hantées par les corbeaux et les oiseaux de proie, il arriva dans une contrée sauvage où les rocs paraissaient avoir été bouleversés et déracinés autrefois par un tremblement de terre. La rivière se heurtait avec fracas contre les pierres gigantesques qui divisaient son cours. Ses eaux partagées en vingt courants sinueux se glissaient comme des couleuvres entre les rochers et se réunissaient un peu plus loin en cascade torrentielle.

Au milieu de cette nature désolée, la Roche-Noire, plus effrayante encore que l'abîme hurlant, dressait vers le ciel sa crête sombre.

A une centaine de pieds au-dessus de l'eau, Wilfried aperçut, dans le flanc du rocher, un trou noir auprès duquel une croix de bois était fichée dans une fente. Il se demandait comment on pouvait gravir cette hauteur à pic, lorsqu'il aperçut un sentier abrupt creusé dans le roc.

Il réfléchit encore. Il ne pouvait s'expliquer la terreur que lui inspirait cette visite. C'était réellement comme si une mystérieuse influence s'efforçait de l'arrêter; mais était-ce une puissance ennemie, ou un avertissement du ciel?

Il rassembla tout son courage, et résolut de tenter l'épreuve, quoi qu'il pût lui en coûter.

Il montra au valet qui l'avait suivi une berge gazonnée au bord de la rivière, et lui donna l'ordre de l'attendre là.

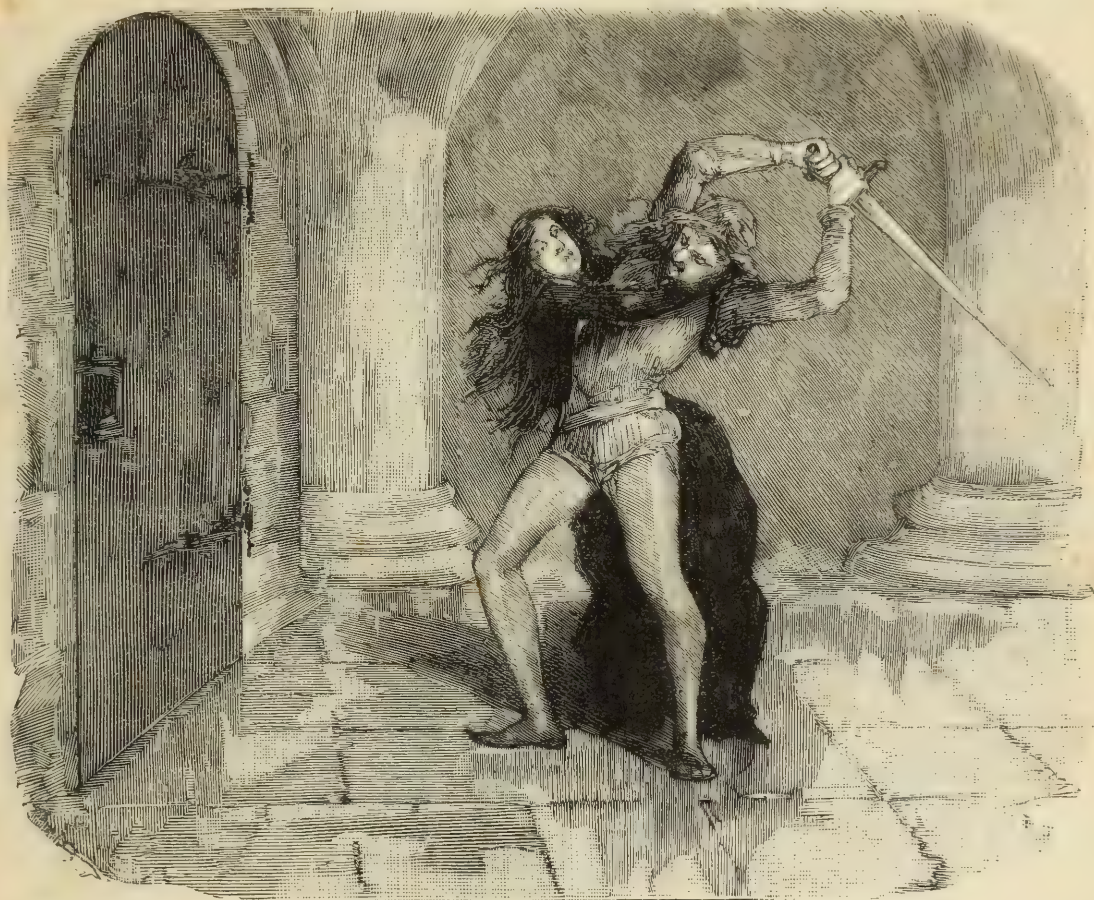
Puis il gravit hardiment le rocher et parvint jusqu'à la grotte.

Ce n'était qu'une ouverture béante dans le rocher, assez profonde, et en forme de voûte. Wilfried s'arrêta et jeta un regard craintif à l'intérieur; mais le jour grisâtre ne lui permettait pas de distinguer les objets.

La première chose qui frappa ses yeux, ce fut une sorte de verge formée de cordes, de courroies, et de pointes de métal, toute ruisselante encore de sang!

Quoique Wilfried n'aperçut pas l'ermite, celui-ci devait se trouver dans la grotte, puisqu'il venait de se mortifier si cruellement.

Le chevalier y pénétra en hésitant; mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il recula terrifié.



Basilissa essayait de le calmer. (Page 48.)

Dans un coin sombre, un corps humain était étendu, inanimé sans doute, mort peut-être, sur un tas de feuilles sèches.

Wilfried, frappé de stupeur, le contempla un instant. Puis, pour sortir de doute, il cria à haute voix :

— Dormez-vous, saint homme?

L'ermite remua les bras, et, autant que Wilfried put s'en assurer, il essaya de se soulever à demi; mais il n'y parvint qu'avec peine. Ému de pitié, le chevalier s'approcha pour l'aider. Mais le vieillard le repoussa du geste, et, s'appuyant sur son coude, il lui dit :

— Non, laissez-moi porter ma propre misère. Qu'est-ce qui vous amène ici, seigneur?

— On vante le pouvoir de vos prières, révérend père, dit Wilfried. Votre bénédiction ne guérit pas seulement les maladies du corps, mais elle détruit aussi les œuvres du démon et rompt les maléfices. Une affreuse malédiction pèse sur moi : je viens supplier...

Le son de voix du chevalier parut émouvoir étrangement l'ermite. Il écouta un instant, et, saisissant la main du chevalier, il l'entraîna vers l'entrée de la grotte.

— Sous la lumière ! balbutia-t-il avec agitation.

A peine l'eut-il regardé à la clarté du jour, qu'il leva les bras au ciel, et s'écria, rayonnant de joie :

— Il vit ! il vit ! Wilfried van Isersteen !

— Oh mon Dieu ! Nyctos !..

— Que votre arrivée me rend heureux ! dit le vieillard. Quelle consolation pour moi ! J'ai souvent tremblé que votre sort ne se fût accompli, et j'ai versé bien des larmes sur votre déplorable fin.

— Vous ne voyez donc plus ce qui se passe loin de vous? murmura Wilfried.

— Non, seigneur, je ne sais plus rien de tout ce qui se passe sur terre, hors de la portée de mes

sens mortels, répondit l'ermite. Je m'efforce de me purifier de toute souillure du péché, et j'espère que Dieu me fera grâce avant que je meure. Mais, sir Wilfried, expliquez-moi votre apparition inattendue dans cette grotte presque inaccessible. Qu'est-ce qui vous a poussé dans cette sauvage retraite? La miséricorde de Dieu?..

—Ou l'enfer, qui veut me faire tomber dans un piège, soupira le chevalier.

— Non, ne le craignez pas, seigneur. Ce n'est pas à la Roche-Noire que le malin esprit enverra ceux qu'il veut perdre... Asseyez-vous, et dites-moi à quel étrange concours de circonstances je dois le bonheur de vous voir.

Wilfried lui raconta toute sa vie. Ce récit fit plus d'une fois frémir l'ermite; mais lorsqu'il fut assuré que personne dans les environs ne connaissait le nom du chevalier, et que sa noble et fidèle épouse respectait son secret, l'inquiétude du vieillard se dissipa, et il ne vit plus dans cette succession d'événements qu'un signe manifeste de la protection du Tout-Puissant.

Wilfried termina son récit en ces termes.

— Et, révérend père, plus le moment approche, plus ma vie devient pénible. Le moindre bruit inconnu ou inattendu éveille dans mon imagination malade la crainte de voir apparaître mes parents. Je les vois, ils sont là devant mes yeux; je les égorge, leur sang rougit mes mains... Oh! aidez-moi! enlevez la malédiction qui pèse sur ma vie, et rendez à mon âme la paix qu'elle a perdue!

Et Wilfried se jeta à genoux devant l'ermite en lui tendant ses mains suppliantes.

Le vieillard le releva et lui dit en souriant doucement :

—Vous implorez mon aide et mes prières? Ah! sir Wilfried, vous ne savez donc pas que chacun de mes actes, que chaque battement de mon cœur vous est consacré! J'ai visité Rome; j'ai arrosé de mes pleurs le Saint-Sépulcre à Jérusalem. J'ai souffert la faim et la soif dans le désert... Pour qui croyez-vous que j'aie souffert ainsi? Pour vous, pour vous seul, seigneur!

— Pour moi! murmura Wilfried stupéfait.

— Pour votre salut, pour détourner de vous le sort qui vous menace, jusqu'à ce que sonne l'heure de votre délivrance.

— Homme généreux, s'écria le chevalier, comment vous témoigner ma reconnaissance?

— Je ne mérite point pareille gratitude, seigneur, dit l'ermite en secouant tristement la tête. Il y a de l'égoïsme aussi dans ce que je fais. Mon salut dépend de votre délivrance.

— Votre salut?

— Si votre funeste sort s'accomplit, si vous trempez vos mains dans le sang de vos parents, mon âme est damnée sans rémission.

— Mais vous vous trompez, mon père: l'âme de votre ami, voulez-vous dire, l'âme du sorcier impie qui m'a jeté un sort.

— J'ai menti! répondit l'ermite, oui j'ai menti. Ce sorcier n'est autre que moi, moi Nyctos...

— Oh! ciel, qu'entends-je! s'écria Wilfried en se levant précipitamment. Ah! Tu vas être enfin puni, fils hypocrite de l'enfer! Tout ton sang suffit à peine à ma vengeance.

Et, sautant en arrière, il tira son épée pour en percer l'ermite... mais celui-ci, découvrant sa poitrine, contemplait le chevalier furieux avec un si rayonnant sourire, que Wilfried hésita et demeura immobile.

— Frappez, seigneur, dit le vieillard, je l'ai mérité. Si je meurs Si votre cœur vous inspire cette vengeance, n'hésitez pas!

Wilfried, vaincu par une si étrange résignation, sentit se dissiper sa colère, et s'effraya à l'idée du meurtre qu'il avait été sur le point de commettre sur un homme qui, par son long repentir, avait mérité son pardon et était devenu un saint aux yeux de Dieu.

Il remit son épée au fourreau, se laissa retomber sur la pierre, et cacha sa figure dans ses mains.

Il y eut un moment de silence.

— Seigneur chevalier, reprit l'ermite, pourquoi vous désespérer? Si vous ne vous sentez pas la force de verser mon sang, c'est sans doute parce que le ciel juge nécessaire que je vive, pour vous assister jusqu'au bout. Si nous sommes deux pour lutter contre l'ennemi commun, n'avons-nous pas plus de chances pour triompher en réunissant nos forces?

— Horrible alternative! murmura Wilfried, implorer l'aide de celui qui m'a maudit!..Mais puisque vous êtes sanctifié maintenant, et que vous pouvez tout par vos prières, détruisez votre propre sortilège; rompez le charme.

— Je ne le puis pas.

— Vous êtes donc impuissant pour le bien, vous si puissant pour le mal?

— La prière est ma seule force. Vous avez tort, seigneur, d'avoir si peu de confiance. Moi, au contraire, je vois dans tout ce qui est arrivé les signes manifestes d'une protection supérieure, et à mesure que l'instant suprême approche, mon espoir grandit. Et même, d'après ce qu'il est advenu de vos parents depuis votre départ...

— Mes parents? interrompit Wilfried. Savez-vous comment ils ont supporté ma perte? Vivent-ils encore?

— Il y a environ un an, répondit le vieillard,

qu'à mon retour d'Orient j'ai visité Iersteen en pèlerin et vu vos parents.

— Dieu soit loué! s'écria Wilfried. Et comment allait ma mère? Mon pauvre père avait-il fort vieilli?

— Le temps a adouci un peu leur désespoir, quoique à chaque heure du jour ils pleurent encore la perte de leur fils bien-aimé.

— Ah! que je suis heureux! s'écria Wilfried. Si j'atteins l'heure de ma délivrance, je pourrai les revoir et les serrer sur mon cœur! J'en pleure de joie... Et mes parents ne me croient-ils pas mort?

— Non, car ils seraient morts de douleur. Après votre disparition, ils envoyèrent des serviteurs de tous côtés pour recueillir du moins votre corps et vous donner une sépulture si vous aviez péri victime d'un accident; mais ces serviteurs ont trouvé votre cheval à Harlebeke, et ils ont su que vous étiez parti du côté de l'Orient, vêtu en troubadour, avec une lyre sur l'épaule. Dès qu'ils reçurent cette nouvelle, votre père se mit en route pour vous chercher. Plus tard, un certain seigneur de Hoochstade est venu leur dire qu'il vous avait vu à Arlon, où vous aviez concouru pour le prix du chant dans une noce. Votre père est immédiatement parti pour Arlon, et a parcouru, pendant plusieurs semaines, tout le pays entre la Meuse et le Rhin. Qui sait s'il n'a pas passé devant Rotsburg. Mais, — ô favorable certitude! — une puissance supérieure vous a dérobé à ses recherches, et il est retourné chez lui après un voyage inutile.

Wilfried écoutait avec des battements de cœur ces premières nouvelles qu'il recevait de ses parents depuis plus de quatre ans.

Pendant plus d'une heure, il continua à questionner l'ermite sur ses parents et sa patrie.

Le solitaire l'encouragea tellement que Wilfried fut tout à fait soulagé de ses terreurs. Le vieillard lui répéta qu'il devait avoir confiance en Dieu et dans l'efficacité de ses prières. Tout présageait qu'il atteindrait l'heure de sa délivrance.

Wilfried ne se reconnaissait plus; son cœur battait librement, et il éprouvait une sincère gratitude pour l'homme qui lui avait rendu la paix de l'âme.

Lorsqu'il fut prêt à prendre congé de l'ermite, il dit en lui serrant les mains :

— Vénérable père, je suis bien fort et bien courageux en ce moment, mais qui sait si, une fois loin de vous, mes terreurs ne me reprendront pas? S'il en était ainsi, me permettez-vous de revenir puiser dans votre parole des consolations et des espérances nouvelles?

— Revenez, sir Wilfried, autant de fois que vous le voudrez. Nous prierons ensemble. Allez, le ciel ne vous abandonnera pas.

Wilfried redescendit dans la vallée, rappela son valet, sauta à cheval et courut vers Rotsburg.

XVII

LA CRISE

Durant plus de six semaines, Wilfried conserva une pleine confiance dans la protection du ciel.

Mais peu à peu des songes effrayants revinrent troubler son sommeil, et des pensées inquiètes le jetèrent dans une nouvelle agitation.

Le seul moyen de chasser ce mauvais esprit était une visite à l'ermitage. Aussi Wilfried allait presque chaque semaine à la grotte de la Roche-Noire et en revenait toujours plus fort et plus confiant.

Cependant, à mesure que s'approchait l'heure de sa délivrance, ces intervalles de tranquillité devenaient plus courts; dans le courant du dernier mois, des terreurs soudaines l'assaillaient jour et nuit, et, malgré les encouragements et les consolations que lui prodiguait Basilissa, il ne pouvait s'en défendre.

Enfin, il atteignit ainsi le jour espéré et redouté de saint Corneille.

Pendant la plus grande partie de la journée, il resta agenouillé avec sa femme dans la chapelle du château, mais, même dans la prière, il cherchait vainement le calme. Des frissons couraient sans cesse dans ses veines glacées; des voix mystérieuses murmuraient à ses oreilles qu'il ne reverrait pas l'aube matinale, et que les efforts de Basilissa et de Nyctos ne le préserveraient pas de l'inévitable catastrophe.

Le soleil descendait rapidement à l'horizon, et le soir allait tomber. Son angoisse devint insupportable; il avait la conviction que son sort s'accomplirait la nuit même, et quoi que Basilissa tentât pour lui rendre un peu de confiance, elle n'y put réussir.

— Ah! Basilissa, soupira-t-il, je suis si malheureux! Mes sens s'égarent, si tu savais quelle immense angoisse me torture! Si tu pouvais seulement supposer quel triple malheur me menace! Tu comprendrais que je meure de peur. Je ne puis te le dire... Ah! pourquoi ne suis-je pas allé aujourd'hui à la Roche-Noire? Pourquoi, pendant cette nuit terrible, ne me suis-je pas mis sous la protection de l'ermite! il m'eût du moins rendu l'espérance, et défendu contre les effroyables fantômes qui me poursuivent.

— Mais c'est peut-être Dieu lui-même qui dans sa grâce t'inspire cette bonne pensée, s'écria Basilissa. Il n'est pas encore trop tard. Je ne crois pas,

Wilfried, que ta crainte ait le moindre fondement : c'est une disposition maladive de ton esprit : mais puisque la présence de l'ermite peut te délivrer de ta souffrance, pourquoi ne vas-tu pas le trouver?

— En effet. Ah! que je suis irrésolu! Merci, Basilissa, de ton bon conseil. Je puis arriver encore à la Roche-Noire avant la nuit. Là, agenouillé à côté de l'ermite, j'attendrai avec confiance la journée de demain et l'heure de ma délivrance.

Rasséréné et réconforté par sa résolution, le chevalier serra Basilissa sur son cœur, sortit du burg, et galopa jusqu'à la Roche-Noire...

Très tard dans la soirée, Basilissa, les mains jointes et priant, était assise près de la table dans la salle à manger.

Il avait fait très chaud ce jour-là. Des nuages épais s'étaient amoncelés à l'horizon du côté du midi, et un terrible orage venait de se déchaîner. Des éclairs effrayants se croisaient dans le ciel et d'épouvantables coups de tonnerre ébranlaient le château jusque dans ses fondements. Une pluie torrentielle fouettait les vitres.

Basilissa pensait à son époux. L'orage avait assombri son esprit ; une angoisse insurmontable la faisait frémir. Mais elle se consolait en pensant que depuis longtemps Wilfried devait être à l'abri de la Roche-Noire, et se trouvait sous la protection de l'ermite.

Bientôt l'orage parut s'éloigner, les éclairs devinrent plus rares, les roulements du tonnerre se perdirent à l'horizon ; seule, la pluie continuait de tomber à flots pressés.

XVIII

LES DEUX PÈLERINS

Le cor du veilleur de nuit retentit tout à coup, quelqu'un venait d'arriver au château. Cela surprit et effraya Basilissa. Son époux revenait-il par ce temps affreux, au lieu de rester à l'abri du saint ermitage?

Son incertitude fut courte. Un valet vint lui annoncer que deux pèlerins harassés de fatigue et mouillés par l'orage imploraient l'hospitalité pour une nuit.

Basilissa consentit à les recevoir et donna au valet l'ordre de les introduire.

Peu après les pèlerins parurent et la remercièrent de sa bonté. Elle les fit asseoir, et leur dit qu'on allait leur servir une collation. Pendant ce temps-là elle les considérait avec curiosité.

C'était un homme et une femme, tous deux très âgés. L'homme était de haute taille et de noble visage ; la femme devait avoir été autrefois fort belle, car malgré les rides de ses joues, sa figure régulière avait conservé beaucoup de charme. Assurément ces pèlerins n'étaient pas de basse extraction.

Quand les pèlerins se furent rassasiés et un peu reposés, Basilissa leur demanda qui ils étaient et comment il se faisait qu'ils arrivassent si tard à Rotsburg.

— Nous n'étions pas égarés, répondit l'homme. L'orage nous a surpris sur le chemin de votre château hospitalier. Nous traversons non seulement les villes et les pays populeux, mais même les contrées les plus désertes, et nous nous présentons dans les châteaux isolés, avec l'espoir de trouver l'objet de notre recherche. Hélas! nos efforts restent vains ; le courage nous manque, et nous craignons bien de descendre au tombeau sans avoir revu notre enfant, notre unique fils, que nous avons perdu. Peut-être est-il mort...

— Non, non, ne perdez pas tout espoir, interrompit sa compagne. Notre fils vit. Mon cœur maternel le sent.

— Vous avez perdu un enfant? dit Basilissa. Que vous devez être malheureuse! Et vous venez le chercher dans ce désert? Demeurez-vous loin d'ici?

— Je demeure en Flandre, noble dame. Je suis chevalier et comte, et mon nom est Foucard van Isersteen.

— Je suis très honorée de recevoir d'aussi nobles pèlerins, dit Basilissa. Mon époux, le comte de Dornedal Rotsburg, est malheureusement absent ; mais il revient demain matin, et il remplira avec joie les devoirs de l'hospitalité... Vous cherchez votre enfant si loin de votre pays? Vous l'a-t-on donc volé?

— C'est une triste et inconcevable histoire, répondit le pèlerin. Nous n'avons qu'un fils. Nous l'aimions comme la prunelle de nos yeux, son affection était tout notre bonheur. Un jour, après que nous l'avions embrassé tendrement, notre fils partit pour la chasse, courre un cerf, et depuis lors nous ne l'avons plus revu!

— Que peut-il être arrivé à la chasse à votre fils? Un malheur? soupira Basilissa avec pitié.

— Mon mari oublie de vous dire, madame, que depuis ce temps-là nous avons eu une fois des nouvelles de notre enfant, dit la comtesse van Isersteen. Nous savons avec certitude que notre fils a vendu son cheval à Harlebeke, et qu'il en est parti librement en pleine santé. Comment a-t-il pu s'y décider, lui, le fils le plus aimant? Comment a-t-il eu le courage de nous faire ce chagrin? Qui nous expliquera ce triste mystère?

— Et ce qui est plus incompréhensible encore, noble dame, ajouta le pèlerin, c'est que notre fils

ne paraît pas s'affliger le moins du monde d'être éloigné de sa patrie, car un chevalier de mes amis l'a vu à Arlon, où il parut dans un concours de troubadours...

— De troubadours? murmura Basilissa.

— Oui, noble dame, et ainsi, au regret de l'avoir perdu, s'ajoute encore pour nous le chagrin de le croire ingrat et oublieux.

— Oh! Foucard, s'écria la comtesse van Isersteen en levant vers lui ses mains suppliantes, ne me déchirez pas ainsi le cœur! Pourquoi, ignorants comme nous le sommes, accuser ainsi notre pauvre Wilfried?

Basilissa se leva d'un bond, et s'écria avec stupeur :

— Wilfried? votre fils s'appelle Wilfried?

Elle se rassit et dit avec un sourire contraint :

— Et il s'appelle Wilfried? J'ai eu un frère qui s'appelait aussi Wilfried. Hélas! il est resté sur le champ de bataille au service de l'empereur... Et l'on a vu votre fils costumé en troubadour?

Le comte et la comtesse d'Isersteen la regardaient avec stupeur.

— Ah! noble dame, dit la comtesse van Isersteen, ne trompez pas notre espérance. Sans doute vous pouvez nous donner des nouvelles de notre fils. Son nom seul vous a profondément émue. Dites-nous ce que vous savez de notre enfant!

Basilissa essaya d'échapper à l'aveu de la vérité par des explications vagues. Elle réfléchit que plus d'une fois elle avait pu comprendre par les paroles de son mari que ses parents ne devaient rien savoir de lui. Si elle allait lui dire que le seigneur de Rotsburg n'était autre que leur fils Wilfried lui-même, ne compromettrait-elle peut-être pas la délivrance de son mari? Demain Wilfried reviendrait, libre et délivré de toute puissance ennemie. Il serait sans doute fou de joie en revoyant ses parents; mais aujourd'hui, révéler son secret pouvait être fatal et devenir peut-être son arrêt de mort.

Fortifiée par ces réflexions, Basilissa résista aux prières des pèlerins, et elle finit par les convaincre qu'elle ne savait rien de leur fils, et que son émotion avait réellement pour cause le souvenir de son frère qu'elle avait tendrement aimé.

La déception de leur espoir affligea beaucoup les pèlerins et ils demandèrent la permission d'aller prendre du repos.

Basilissa les fit monter dans une belle chambre où brûlait une lampe pour la nuit.

Lorsque les pèlerins lui exprimèrent leur admiration pour la richesse de l'ameublement, elle leur dit en souriant :

— Non, il n'y a pas beaucoup de chambres pareilles à Rotsburg; celle-ci est la seule; mais mon mari ne me pardonnerait pas si je ne vous témoignais pas tout l'honneur possible. Vous êtes ici dans ma propre chambre; les autres appartements destinés à nos hôtes ne sont pas prêts. Non, non, ne refusez pas...

Et sans en écouter davantage, elle redescendit.

Elle reprit sa place, et resta pendant près d'une demi-heure, la tête dans les mains, pensant à cet étrange événement. Elle avait donc surpris un secret que Wilfried lui avait caché si longtemps. Son vrai nom était van Isersteen, et le château de ses pères était en Flandre. Mais qu'est-ce donc qui l'avait poussé à fuir son pays et à plonger ses parents dans le désespoir? Une malédiction? De quelle nature, et prononcée par qui? Et demain, ne serait-il pas bien heureux de revoir ses parents? Il n'en fallait pas douter, pensait-elle, puisqu'il serait délivré de son maléfice. Et elle avait bien compris, par ses plaintes navrantes, qu'il chérissait encore ses parents.

Peu à peu le calme se fit dans son esprit, et elle se réjouit à l'idée des transports de Wilfried en serrant sa mère sur son cœur.

Elle monta encore une fois pour s'assurer que ses nobles hôtes étaient couchés; par la porte entr'ouverte elle entendit leur respiration égale, qui indiquait un tranquille et profond sommeil.

Elle redescendit et ordonna à ses gens d'aller se reposer.

Après qu'elle eut respiré un moment de fraîcheur, elle prit la résolution de n'aller se reposer que quand elle aurait passé une partie de la nuit en prières.

Elle laissa la fenêtre ouverte, alluma une lampe, se rendit à la chapelle, s'agenouilla sur le coussin d'un prie-Dieu, et pria longtemps le ciel pour la guérison de son époux...

Elle était encore agenouillée, que déjà Wilfried accompagné de son serviteur suivait le cours de la rivière pour revenir à Rotsburg. Il était harassé de fatigue, presque hors de lui, tout à fait découragé, et en proie à une indescriptible terreur.

Il n'avait pas trouvé l'ermite dans sa grotte, et il l'avait attendu vainement pendant de longues heures. L'orage qui l'y avait surpris avait agi sur ses nerfs comme un funeste présage. Ce qu'il avait à craindre dans la grotte, il ne s'en rendait pas bien compte. Mais il était si épouvanté qu'une sueur froide ruisselait sur son front.

Quand l'orage fut passé, il essaya de trouver un peu de calme dans la prière, mais ce fut en vain. Des voix menaçantes grinçaient à ses oreilles. Des spectres effroyables se dressaient de tous côtés devant ses yeux.

Il ne put résister au désir de se retrouver auprès de sa femme et de puiser des consolations dans ses douces paroles. Il sauta donc à cheval et reprit le

chemin du château sans prononcer une parole.

Lorsqu'il fut près de Rotsburg, il appela les veilleurs. Ceux-ci reconnurent leur maître et ouvrirent la porte.

Wilfried entra dans la salle à manger qu'il trouva, non sans surprise, encore éclairée.

Il déboucla son épée et la plaça près de la cheminée; son intention était de monter près de Basilissa, de la réveiller, de lui faire part de son angoisse, et de lui demander des consolations.

XIX

HORRIBLE TENTATION

Tout à coup son regard tomba sur un chapeau d'homme posé sur le dossier d'un fauteuil, son œil étincela, son front se plissa, ses sourcils se froncèrent, et un sourire amer contracta ses lèvres. C'étaient sans doute des idées de vengeance qui l'agitaient, car plus d'une fois ses regards se tournèrent vers son épée.

Mais cette agitation fut courte.

— Je suis fou, murmura-t-il en secouant la tête. Elle, la douce, la bonne, la fidèle, la chaste Basilissa. Criminelle pensée! Le mauvais esprit est en moi : il accuse un ange... Arrière, ces lâches pensées! Est-ce donc la première fois que des voyageurs, pèlerins ou amis, viennent demander l'hospitalité à Rotsburg?

A ces mots il se leva et monta l'escalier pour rejoindre sa femme. Mais à peine eut-il ouvert la porte de la chambre à demi éclairée, qu'il poussa un cri étouffé. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et il se mit à trembler de tous ses membres... Avait-il bien vu? n'était-ce pas une illusion? Un homme dans son lit? Damnation! Tous les malheurs devaient donc l'accabler à la fois? Ah! c'en était trop!..

Ses yeux s'allumèrent; le sang monta à ses joues; un rugissement de rage déchira sa poitrine, et il jeta sur l'inconnu un regard chargé de haine.

— Pas de bruit, murmura-t-il. Ce sommeil sera pour eux le sommeil de la mort. C'est trop peu de tout leur sang pour payer un tel crime. Mon épée, mon épée!

Il descendit à pas de loup, avec une fureur croissante, ne rêvant que sang, meurtre et vengeance.

Il prit son épée et remontait déjà l'escalier en courant, lorsqu'il entendit une porte s'ouvrir derrière lui, et une douce voix lui demander :

— Déjà de retour, mon cher Wilfried?

Il se retourna et vit Basilissa qui revenait de la chapelle.

— Ciel! qu'est-ce que cela signifie? s'écria-t-il. Mes yeux ne me trompent-ils pas? Est-ce bien toi, Basilissa? Je croyais t'avoir vu là-haut!

— Tu es allé dans notre chambre à coucher? demanda-t-elle avec anxiété.

— Qui donc est dans mon lit? Parle, parle vite! Mon sang bout dans mes veines.

— Ce sont deux pèlerins auxquels j'ai donné l'hospitalité.

— Pourquoi sont-ils dans notre chambre? Cela ne s'est jamais fait.

— Nous leur devons les plus grands honneurs, Wilfried. Demain tu me remercieras de ce que j'ai fait.

— Tu les connais? Je veux savoir qui ils sont! Tu ne réponds pas? Oh! par pitié! Ne vois-tu pas que l'impatience me fait trembler! Je l'ordonne : obéis-moi.

Basilissa s'approcha de lui, lui posa son bras sur l'épaule, et murmura à son oreille :

— Je ne sais pas, mon pauvre Wilfried, si je fais bien; peut-être ma crainte n'est-elle pas fondée; peut-être apprendras-tu avec joie le nom de nos nobles hôtes. Quoi qu'il en soit, j'obéis à ta volonté. Ceux qui reposent là-haut sont le comte et la comtesse van Isersteen.

— Le comte et la comtesse van Isersteen? rugit Wilfried d'une voix terrible. Grand Dieu! Mon père et ma mère! Dans quel moment! Oh, la malédiction!..

Il se laissa tomber sur un fauteuil avec des frissons de fièvre.

— Oh! Basilissa, malheureuse femme, qu'as-tu fait? L'arrêt de mes parents est tombé de ta bouche! Le maléfice va s'accomplir. Sais-tu à quel crime un enchantement impie m'a condamné depuis ma naissance? Si je rencontre mes parents, je dois les égorger de mes propres mains. Il n'y a point de grâce : nulle puissance sur terre ne peut les protéger; je suis un instrument aveugle, un esclave passif du sort qui me domine.

Sa femme épouvantée s'efforça de le rappeler à la raison et de lui faire comprendre la frénésie de ses idées sanguinaires. Mais lui, de plus en plus égaré, semblait lutter avec une violence convulsive contre une influence mystérieuse :

— Tais-toi, s'écria-t-il, tais-toi, Basilissa; tout est inutile, je le sens bien. Mon cerveau brûle, mon sang bout dans mes veines. Fuis, fuis; abandonne-moi à mon terrible sort!

Il se leva d'un bond et saisit avec rage la poignée de son épée.

XX

LUTTE SUPRÊME

Basilissa s'élança vers la porte de l'escalier en poussant un cri d'épouvante, la ferma au double tour, et jeta la clef par la fenêtre. Elle s'était dit que sa chambre à coucher était située dans une tour, et qu'elle ne communiquait avec le reste du château que par cette seule porte ; que, par conséquent, cette porte fermée, son malheureux époux serait dans l'impossibilité de parvenir jusqu'à ses parents.

Wilfried, tout à fait fou, ricanait d'un air féroce et criait que rien au monde ne pouvait le retenir. Il se mit à frapper la porte à grands coups d'épée, mais comme elle était d'un bois de chêne très épais, il comprenait confusément qu'il lui faudrait trop de temps pour la forcer. Cependant il n'en continuait pas moins à frapper de toutes ses forces et tout le château résonnait sous la violence de ses coups.

Le bruit fit accourir cinq ou six serviteurs et gardiens de la porte. Wilfried les menaça de son glaive et jura qu'il abatterait à ses pieds celui qui oserait l'approcher.

Il reconnut parmi eux son valet de chambre, dans le dévouement duquel il avait pleine confiance.

— Rigaud, lui cria-t-il, sur ta vie, obéis-moi ! Prends une torche et cherche là-bas sur la pelouse la clef de cette porte. Si tu la trouves, je te donne cinq marcs d'argent. Si tu ne la trouves pas, demain tu seras pendu.

Et comme Basilissa suppliait à mains jointes le valet de ne pas obéir, Wilfried écumant de fureur hurla en levant son épée :

— Rigaud, si tu hésites encore une minute, je te fends le crâne !

Le pauvre valet saisi d'une frayeur mortelle, répondit qu'il allait obéir, et sortit en toute hâte.

Wilfried recommança immédiatement à hacher le bois de la porte. Basilissa, à moitié folle de terreur, voulait le serrer dans ses bras et essayait de le calmer. Lui, malgré son égarement, ne se livrait à aucun acte de violence contre elle, et se contentait de la repousser doucement.

Le bruit terrible de ses coups avait réveillé les deux pèlerins, ils étaient descendus tout habillés et se tenaient derrière la porte, demandant du secours contre le danger inconnu qui les remplissait de crainte.

Leurs voix plaintives agirent sur la fureur de Wilfried comme de l'huile sur le feu. Il frappait en rugissant sur la porte avec une si terrible violence, que Basilissa craignait réellement qu'il ne réussît à la briser.

La lueur rouge de la torche sur le gazon se refléta sur les vitres de la salle. Wilfried se rua vers la fenêtre, et, penchant la tête en dehors, il cria :

— Rigaud, Rigaud, as-tu trouvé la clef?

— Pas encore, seigneur.

— Dix marcs d'argent pour toi. Il me faut la clef ou ta vie !

Basilissa était tombée sans force sur une chaise, mais la grandeur du péril lui rendit un peu d'énergie. Profitant du moment où son mari parlait avec Rigaud, elle expliqua aux gens de sa maison ce qui se passait, et les supplia d'unir leurs forces pour enlever à Wilfried son épée.

Le respect les fit hésiter; mais, cédant aux instantes prières de Basilissa, ils entourèrent leur maître, lui arrachèrent son épée par surprise, et la jetèrent par la fenêtre, par delà l'enceinte du burg.

— Entraînez-le hors de la salle ! cria Basilissa. Conduisez-le à la prison, au-dessus de la porte. Je l'y accompagnerai. Enfermez-nous là jusqu'au jour, et n'ouvrez la porte du cachot sous aucun prétexte ! N'hésitez pas, vous sauvez la vie à votre maître. Je vous en serai reconnaissante et vous récompenserai richement. Courage, courage!

Les serviteurs unirent leurs forces et s'efforcèrent d'entraîner leur maître. Mais lui, fort comme un géant et furieux comme un lion blessé, luttait avec rage et, frappant de droite et de gauche, renversait plus d'un assaillant. A la fin cependant le nombre l'emporta, et ils l'entraînèrent lentement à travers l'étroit corridor. Il rugissait et grinçait des dents; l'écume blanchissait ses lèvres; mais malgré toute sa résistance, il fut traîné dans la cour, éclairée en plein par la vive lumière de la lune.

XXI

LE SORTILÈGE VAINCU

Lorsque le triste cortège s'approcha de la porte, on venait précisément de l'ouvrir pour laisser entrer quelqu'un.

— O Dieu miséricordieux, soyez béni ! s'écria Basilissa. L'ermite, l'ermite !

— Que se passe-t-il ici ? demanda Nyctos avec stupeur.

— Ses parents sont à Rotsburg, il est fou, et veut les assassiner, répondit Basilissa.

— Ses parents ici ? hélas ! hélas !

— Oui, oui, il faut qu'ils meurent. Le sort le veut. Il n'y a rien à y faire, hurla Wilfried. Tout est inutile. Laissez-moi aller. Place, il me faut leur sang.

— Hélas, révérend père, mon pauvre mari est

allé à votre ermitage; s'il vous y avait trouvé, cet horrible malheur ne se serait pas arrivé.

— J'étais allé à l'église de Marck, prier devant l'autel.

— Et que faire, maintenant, que faire?

— Fuir loin d'ici, sans retard, répondit l'ermite... Mes amis emmenez-le hors de la porte; ne le lâchez pas. Si vous ne pouvez faire autrement, liez-le avec des cordes. Vite, vite!

Et, joignant l'action à la parole, l'ermite saisit le chevalier par le bras, et engagea les autres à l'imiter.

Wilfried se démena si furieusement qu'un moment il repoussa tout le monde, et s'élança vers le château. Mais avant qu'il eût atteint l'extrémité de la cour, il fut saisi de nouveau, et la lutte recommença.

Les rugissements du fou, les gémissements de Basilissa et les cris des serviteurs se confondaient en un effroyable vacarme qui retentissait dans tout le château.

Ne pouvant le réduire autrement, on avait renversé le pauvre Wilfried, et on se disposait à le garotter.

Tout à coup un bruit semblable au coup frappé par un marteau sur l'airain retentit dans les airs. L'ermite poussa un vigoureux cri de joie.

— Minuit!... Arrière, lâchez-le! s'écria-t-il. L'heure de sa délivrance a sonné. Il est libre! Libre et guéri!.. Merci, Dieu miséricordieux! mon âme est rachetée!

— Mon Dieu! Dites-vous vrai? balbutia Basilissa avec incrédulité.

— Laissez-le se lever, vous verrez, répondit l'ermite en se baissant pour venir en aide à Wilfried.

Le chevalier se leva et se frotta un moment le front, comme un homme qui cherche à se rappeler. La mémoire lui revint tout de suite.

— Délivré pour toujours, libre, je suis libre! s'écria-t-il joyeusement en levant les mains au ciel. Basilissa, ma douce compagne, où es-tu?

Elle lui sauta au cou en versant des larmes de joie et de reconnaissance.

— Ma mère, mes parents! reprit Wilfried. Viens, Basilissa, tu dois les embrasser. Ne crains rien, je n'aspire plus qu'à les serrer sur mon cœur. L'accès est passé; je suis calme. Une vive lumière brille dans mon âme. Viens, viens.

Et il l'entraîna dans le château.

Pendant ce temps, Rigaud avait trouvé la clef et ouvert la porte. Le comte et la comtesse van Isersteen étaient dans la salle, toujours effrayés et tremblants.

Wilfried ouvrit les bras, et étreignit ses parents sur son cœur.

— Mon père, ma mère, je vous revois! Je sens battre vos cœurs sur le mien! Dieu soit loué. Vous m'avez accusé, n'est-ce pas? Je n'ai jamais cessé de vous aimer. Un sorcier m'avait jeté un sort. Je vous expliquerai cela... Voici Basilissa, ma noble et fidèle épouse, mon bon ange. Aimez-la comme votre fille; nous vivrons pour vous rendre heureux... et, soit que nous demeurions ici, ou à Isersteen, nous ne nous quitterons plus. Cet ermite, qui bénit le ciel et qui fut un grand pécheur, nous suivra, et attirera sur nous les bénédictions célestes. Plus de chagrin! Désormais la paix, la joie, l'amour et le bonheur nous attendent.

Des cris joyeux retentirent de toute part, et, lorsque les premiers rayons du soleil pénétrèrent dans la salle, ils éclairèrent les embrassements de Wilfried, de Basilissa, du comte et de la comtesse van Isersteen.

FIN DU SORTILÈGE.



— Tais-toi, Jacques... (Page 4.)

L'ONCLE REIMOND

I

Au milieu de l'immense bruyère qui, pareille au lit d'une mer desséchée, s'étend sur un espace de plusieurs lieues, le long de la frontière septentrionale de la province de Limbourg, s'élève une vieille et sombre forêt.

Probablement que, dans les siècles écoulés, il y a eu là un vaste marais, car ce ne sont pas des sapins ou des pins qui y croissent : le chêne, le saule, le peuplier, l'aune et d'autres arbres au feuillage touffu y entrelacent leurs racines dans le sol humide et gras.

Le terrain du bois est si bas, que le voyageur qui traverse la bruyère aperçoit à peine, dans le lointain, les cimes des arbres comme une tache noire sur le désert de sable. Lorsque, fatigué et assombri par le sentiment de cette longue solitude, il approche du bord du ravin, l'aspect de ce feuillage ombreux ne le réjouit pas ; au contraire, il l'arrête surpris et hésitant. Cette impénétrable masse verte, le silence absolu qui y règne, la froide humidité dont les vapeurs s'élèvent vers lui, tout cela le fait rêver à une solitude plus complète encore, à quelque chose d'isolé, de mystérieux, et soit par crainte des malfaiteurs ou de quelque autre péril inconnu, ce n'est pas sans inquiétude qu'il s'aventure sur l'unique sentier qui s'avance dans le bois sombre et silencieux.

C'est à l'endroit le plus profond de ce bois que s'élève le château de Wildenborg.

Les deux tours ébréchées qui surmontent sa façade postérieure et la forme des fenêtres indiquent qu'il avait été construit du temps des Espagnols.

C'est un grand bâtiment carré, en briques rouges, lourd, épais, et sans aucune trace d'art ni de goût.

Assurément, les propriétaires de ce château avaient cessé de l'entretenir depuis plus d'un demi-siècle, car un grand nombre de briques s'étaient détachées; les interstices des pierres étaient profondément creusés; partout, dans la façade, poussaient des plantes sauvages, et en quelques endroits d'épais bouquets de genêts sauvages agitaient au vent leurs branches grêles.

Une vieille vigne noueuse avait couvert une grande partie de la façade; mais, faute d'appuis, elle était retombée et courbait sa tête branchue sans que personne songeât à la relever.

En voyant un pareil abandon, on eût pu croire qu'avant peu Wildenborg tomberait en ruine, d'autant plus qu'une large lézarde avec des angles aigus, portant comme la trace de la foudre, coupait le château du haut en bas.

A une centaine de pas derrière la grille de fer rouillée qui fermait l'entrée, on voyait une petite maison de paysan, avec son étable et son four séparés, laquelle était destinée sans doute à l'habitation d'un jardinier.

Et, s'il y avait là un jardinier, il ne devait pas être fort zélé, car les arbres fruitiers étaient redevenus sauvages; les chemins étaient remplis d'une herbe épaisse, tandis que les pelouses et les parterres étaient envahis par des plantes parasites, telles que les oreilles d'ours, les pieds d'alouettes et les graterons.

Un matin du mois de juillet 1855, une vieille femme se trouvait dans la chambre du rez-de-chaussée de cette maison de jardinier. Elle avait fait du café dans une cafetière d'argent, et venait de placer une jatte de porcelaine dorée sur un plateau en laque. Le luxe de ces objets ne s'accordait guère avec le reste de l'ameublement. Tout y était, sinon malpropre, du moins vieux et usé. On pouvait donc supposer que la cafetière d'argent et la jatte de porcelaine étaient destinées à une personne d'un rang plus élevé.

La vieille femme, après avoir placé sur le plateau un pain de froment, alla vers un bénitier pendu à la muraille, mouilla ses doigts, et fit tristement le signe de la croix. Puis elle tira de sa poche un chapelet, s'assit et se mit à prier.

Longtemps elle remua les lèvres en silence. Elle avait déjà plusieurs fois levé les yeux au ciel, lorsqu'un homme, portant une bêche sur l'épaule, pénétra dans la chambre, et la regarda en silence et comme effrayé.

Cet homme pouvait avoir soixante et dix ans; ses cheveux étaient blancs, son dos était courbé et son visage creusé de rides profondes. Quoique ses yeux fussent vifs encore, l'épaisseur de ses lèvres — chose assez rare à cet âge — lui donnait une singulière apparence de simplicité et de faiblesse d'esprit.

— Pétronille, Nox n'est-il pas encore venu m'appeler? demanda-t-il en déposant sa bêche.

La femme secoua la tête en signe de dénégation.

Ce mutisme parut déplaire au vieux jardinier, car il se laissa tomber sur une chaise en grommelant, et leva les mains au ciel comme pour se plaindre de son malheureux sort.

Un instant après, il dit :

— Mais, Pétronille, regarde l'horloge; l'heure habituelle est passée. Serait-il arrivé quelque accident à monsieur? Mon Dieu, si nous le trouvions mort tout à coup!

— Pour l'amour de Dieu, laisse-moi prier, répondit la femme.

— C'est intolérable! s'écria l'homme. Je meurs de crainte et d'angoisse, et je ne puis obtenir un seul petit mot de consolation ou d'encouragement!... Pétronille, Pétronille, quand tu mourras, tu seras sans doute changée en poisson. Je deviendrais méchant, si je croyais que tu le fais pour me tourmenter; mais non, ce n'est pas ta faute, pauvre femme. C'est une malédiction qui pèse sur Wildenborg. Depuis la nuit fatale, tout ici a perdu la voix. Notre vache précédente ne mugissait plus, et la nouvelle n'était pas ici depuis deux mois, qu'elle avait complètement oublié sa langue. Nos canards ne crient pas une seule fois en quinze jours, qu'il menace de pleuvoir ou non. Dans tout Wildenborg il n'y a pas un oiseau qui chante ou qui gazouille!.. Je ne suis pas sourd; j'entends bien la linotte qui chante dans le pommier; mais ce n'est qu'un oiseau de passage. Si elle reste dans cette contrée maudite, elle aura bientôt oublié ses chansons pour toujours. De même, toi, Pétronille, qui autrefois ne pouvais pas tenir un instant la bouche close, tu m'obliges maintenant à converser avec moi-même, ce qui manque de variété.

La femme haussa les épaules avec une expression d'impatience et de pitié.

Le vieillard lui tourna le nos et grommela à voix basse :

— Non, non, je ne reste pas ici; je n'attendrai pas le jour terrible. Il se passe des choses effroyables à Wildenborg! Que sera-ce quand l'homme noir... Notre-Seigneur préserve tous chrétiens, et surtout le pauvre Jacques Mispels avec

sa vieille femme!... Mon infortuné maître! mourir si jeune, et de quelle mort, ô ciel! Voilà ce que c'est quand l'homme veut en savoir plus que Dieu ne permet, et lit des livres pleins de mystères interdits!... Quand j'y pense, mon cœur descend dans mes bottes, et mes cheveux se dressent sur ma tête. Une fois déjà, dans la nuit fatale, la foudre a entr'ouvert le château. Cette fois, ne s'engloutira-t-il pas avec tous ceux qui l'habitent? Il m'en coûte beaucoup de quitter mon service à la fin de ma vie, mais je ne veux pas attendre jusqu'à ce que l'homme noir vienne ici nous rompre le cou. Non, non, je fuis Wildenborg, car on ne...

Pétronille termina sa prière par un signe de croix. Un soupir étouffé sortit de sa poitrine oppressée.

Le jardinier, frappé d'une terreur subite par ce bruit étrange, se retourna et s'écria tout tremblant :

— Dieu nous protège, Pétronille! L'homme noir est dans la chambre, invisible.

— Qu'est ce qui te prend, Jacques? demanda la femme toute saisie. As-tu vu quelque chose?

— Je n'ai rien vu, mais j'ai entendu derrière moi un soupir rauque comme la voix de Nox. Il est donc présent dans cette chambre, sans que nous le sachions.

— Eh! c'est moi qui ai poussé ce soupir; je suis un peu enrhumée.

— C'est toi qui as soupiré, Pétronille? En es-tu bien sûre?

— Très sûre. Pourquoi m'effrayes-tu toujours inutilement?

— Ton mutisme m'irrite.

— Pourquoi parlerais-je, Jacques? tu ne dis que des niaiseries qui me font tressaillir ou qui m'ennuient. Et que nous sert de parler? Prier, prier toujours est le seul moyen de salut, s'il en reste un encore.

— Oui, et faire des signes de croix. Si nous avions affaire à un esprit ordinaire, je pourrais espérer que nous en triompherions par ce moyen-là; mais, Pétronille, n'y a-t-il pas un grand crucifix dans la chambre où il dort toutes les nuits? s'il dort, bien entendu. Non, non, le mieux est de quitter Wildenborg avant que le jour fatal arrive... Si notre malheureux maître doit mourir, nous, faibles créatures, nous ne pouvons pas l'empêcher. Et je ne me sens pas la moindre envie de l'accompagner dans l'autre monde. Si nous renoncions à notre service aujourd'hui même, Pétronille?

— Fi! quel affreux projet est cela! dit la vieille femme indignée. Nous qui, pour ainsi dire, dès le berceau, avons mangé le pain des Reimond, nous abandonnerions notre pauvre maître maintenant qu'une triste mort le menace? Non, Jacques, quoi qu'il arrive, je ne le quitte pas tant qu'il vivra.

— N'as-tu donc pas peur, Pétronille? ne crains tu pas que l'homme noir...

— J'ai peur et je suis triste, parce que notre maître va mourir. Pour ce qui me regarde, mon âme est en paix avec Dieu. Huit jours sont vite passés.

— Oui, Pétronille; ce n'est pas que j'aie quelque poids sur la conscience : n'ai-je pas été à confesse dimanche? Et j'aurais soin d'aller parler encore une fois au curé la veille du jour fatal.

— Eh bien, alors, Jacques, que crains-tu pour toi-même?

Le vieillard secoua la tête d'un air mécontent.

— Ce que je crains? répéta-t-il. Tout. Ne dirait-on pas, Pétronille, que nous vivons ici en pleine sûreté parmi les anges, tandis que, au contraire, l'atmosphère de Wildenborg fourmille d'âmes damnées et de méchants esprits? Ne hausse pas les épaules, Pétronille; cette nuit, j'ai sué à grosses gouttes. A peine avais-je fermé les yeux, que quelque chose de semblable à une bête velue, les yeux enflammés, grinçant des dents, vint se coucher sur ma poitrine.

— Tu auras trop mangé hier au soir.

— Non, non, le cauchemar, veux-tu dire. Ce n'était pas cela. Je m'éveillai en sursaut, et j'eus beau me retourner, je ne pus me rendormir. Alors, j'allai à la fenêtre, il faisait au dehors noir comme en enfer. Je n'ose te dire ce que j'ai vu entre les arbres.

— Qu'as-tu vu? demanda la femme. Encore quelques billevesées?

— Ce que j'ai vu? Je ne le sais pas moi-même, Pétronille. Des formes blanches et grises, comme des morts sortis de tombeau; une sorte de procession de linceuls avec des squelettes par-dessous, des oiseaux et des bêtes noires indistincts comme le brouillard du matin, mais effrayants à voir.

Pétronille accueillit ces mots avec un sourire de pitié.

— Je connais bien un moyen de sauver notre pauvre maître, dit le jardinier après un instant de silence.

— Un moyen de sauver notre maître? s'écria la femme. Ah! c'est ton bon ange qui te l'a inspiré.

— Non, Pétronille, car j'y pense depuis longtemps, et d'ailleurs, il est impossible de l'exécuter. Si j'osais seulement mêler un peu de poison aux aliments de ce damné de Nox! Monsieur serait délivré de l'influence infernale qui le possède; mais Nox le saurait d'avance, et que nous

arriverait-il ? — Tu ne veux pas quitter le château, Pétronille ? Tu es décidée à rester encore ici toute une semaine et à attendre le jour fatal ? Nous assisterons donc à l'affreuse mort de notre maître ? Pourvu que nous ne mourions pas de frayeur auparavant ! — C'est étonnant que Nox ne soit pas encore venu m'appeler. Il est déjà d'une demi-heure en retard. Si du moins monsieur voulait me permettre de prendre un ou deux veilleurs dans la maison. Mais il ne veut pas en entendre parler. Ni garde-malade ni médecin ne peuvent mettre le pied à Wildenborg. Le curé seul vient ici quelquefois ; mais le curé, lorsque je lui parle de toutes ces choses terribles, se moque de moi...

— Tais-toi, Jacques, Nox est là ! dit la femme.

Un grand chien noir entra dans la chambre. Il devait être très vieux, car il avait perdu une partie de ses poils, et ceux qui lui restaient étaient hérissés et tout mêlés. Il leva la tête vers le jardinier effrayé, le regarda avec ses yeux vitreux, et ouvrit la gueule comme s'il allait parler ou aboyer ; mais le bruit rauque qui sortit de sa gorge ressemblait bien plus à la toux d'un vieillard asthmatique qu'à la voix d'un animal.

Jacques Mispels répondit en tremblant :

— C'est bien, Nox ; dites à monsieur que je viens à l'instant.

Le chien se retourna, et courut vers le château.

— As-tu remarqué, Pétronille, comme Nox m'a regardé avec colère ?

— Oui, j'ai cru qu'il allait te mordre.

— Mordre ? Plût au ciel que nous n'ayons pas autre chose à craindre de lui. Il sait déjà que nous avons mal parlé de lui !

Sa femme lui mit le plateau sur le bras et répondit :

— Va, dépêche-toi ; monsieur sera fâché parce que son café est à moitié refroidi.

Jacques Mispels se dirigea vers le château par le seul chemin encore frayé, traversa un couloir obscur, entra dans une espèce de salon, déposa le plateau sur une table, et dit :

— Monsieur, voici votre déjeuner ; qu'il vous profite !

La personne à qui s'adressaient ces paroles, pour toute réponse montra une chaise sur laquelle le jardinier ému se laissa tomber sans oser faire aucun bruit, parce qu'il voyait que son maître était occupé et ne voulait pas être dérangé.

M. Reimond, le propriétaire de Wildenborg, était assis dans un fauteuil devant une grande table, la main droite posée sur une tête de mort, et les yeux fixés sur les orbites creux du squelette, comme s'ils avaient causé ensemble. Il était silencieux et ne bougeait pas.

Cet homme étrange pouvait avoir atteint la cinquantaine, bien qu'il parût beaucoup plus vieux. Il était si extraordinairement maigre, que les os de son dos et de ses épaules soulevaient l'étoffe de la robe de chambre dont il était enveloppé ; ses manches tombaient sur la table, si plates qu'on ne pouvait les supposer garnies de chair ni d'os. Ses joues étaient creuses, et il avait absolument l'aspect d'un cadavre. Mais ses yeux, si profondément enfoncés qu'ils fussent, étaient encore vifs et brillaient comme si, dans chacun d'entre eux, il y avait eu une étincelle.

Nox, le chien, était assis à côté de lui, le museau sur ses genoux, épiant le moment où son maître cesserait son entretien silencieux avec la tête de mort.

Dans la salle, tendue en vieux cuir doré et bruni, il n'y avait guère d'autres meubles qu'une large table et deux ou trois chaises. Sur des rayons, attachés dans un coin à la muraille, on voyait quelques grands livres reliés en parchemin ; un peu plus haut, une mappemonde, une machine avec des disques de verre, qui avait servi à produire de l'électricité ; une sorte de lanterne magique ou fantasmagorie en cuivre, et deux ou trois squelettes d'animaux, tout détraqués, désarticulés, et couverts de toiles d'araignée et d'une épaisse couche de poussière.

Au-dessus de la cheminée pendait un grand crucifix, sous lequel il y avait une lourde pendule, dont la forme et le mouvement avaient quelque chose de bizarre. On n'y voyait point d'aiguilles ni de balancier : c'était le cadran même qui tournait ; mais à côté, sur un socle, se tenait la statue de la Mort, montrant du doigt le cours des heures.

Jacques Mispels avait d'abord considéré son maître avec une profonde pitié, et il avait même essuyé une larme sur ses joues. Mais bientôt son cœur se mit à battre dans sa poitrine, et il se prit à trembler sur sa chaise. Le silence de son maître durait si longtemps, et cette grande salle paraissait au pauvre homme si déserte et si terrible, surtout à cause de cet affreux chien qui tenait le museau levé vers lui, qu'il en mourrait de peur.

Il poussa un soupir en voyant que son maître levait la main de dessus la tête de mort, et se baissait pour prendre une écuelle de bois placée sous la table.

M. Reimond coupa une partie de son pain, l'émietta dans l'écuelle et la plaça devant son chien qui, par reconnaissance, lui lécha les mains et se mit à avaler sa nourriture avec des grognements de joie.

Les mouvements de M. Reimond étaient singulièrement libres et vigoureux, du moins pour un

homme aussi épuisé. On eût dit, à voir l'éclat de ses yeux et l'expression gaie de son visage, sur lequel se jouait un doux sourire, que, malgré sa maigreur excessive, il était bien portant et qu'il ne lui manquait rien ; il rompit un petit morceau de pain, gros comme le pouce, le trempa dans un peu de café, et le mit dans sa bouche. Alors écartant le plateau :

— Quand l'âme absorbe tout notre temps, il ne reste pas grand chose pour le corps... Jacques, j'ai à te parler.

Le vieux jardinier, qui s'était levé, répondit en étouffant un cri de surprise.

— Ah ! monsieur, est-ce là manger? Voulez-vous vous laisser mourir de faim ? — Je comprends, la crainte... mais vous ne pouvez pas savoir; peut-être y a t-il encore espoir.

— Quel espoir, mon ami? répondit l'autre avec calme. Que mon corps ne mourra pas au bout de ces huit jours? Pourquoi l'espérerais-je? Je ne le désire pas. Asseyez-vous, et demeurez tranquille.

— Ainsi, s'écria Mispels les larmes aux yeux, c'est bien vrai, c'est inévitable? Je vais perdre mon bon maître pour jamais?

— Aujourd'hui, dans huit jours, ou plus tard, qu'importe, Jacques ? La vie n'est rien par elle-même ; c'est une petite partie de notre existence, un seul pas de l'âme dans le chemin de l'éternité.

— Oui, monsieur; mais, avec votre permission, on peut aussi bien faire ce pas plus tard que plus tôt.

— Non, Jacques, l'heure, la minute de ce pas est marquée sur le grand livre des âmes. Et, si vous le désiriez, je pourrais vous dire, sans me tromper, quel jour vous mourrez.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur, ne le faites pas, dit le jardinier d'un ton suppliant. Si je savais l'heure de ma mort, je commencerais à mourir dès à présent, eussé-je même encore vingt ans à vivre.

— Soyez sans crainte, je ne vous le dirai pas, répondit M. Reimond avec un sourire. Votre esprit manque des lumières et votre âme de la force nécessaire pour envisager la mort telle qu'elle est. Votre nature est très imparfaite, et vous devrez revivre plus d'une fois encore, avant d'atteindre le repos et le bonheur éternels.

— Si je ne deviens pas un chien ou un porc, tout m'est égal, pourvu que je vive, murmura le jardinier. Oui, monsieur, ne vous en formalisez pas; mais mon esprit bouché me dit que ce ne serait rien de savoir quand on doit mourir, si l'on savait où l'on va.

— En effet, Jacques, ce serait une grande satisfaction ; mais il y a des secrets que Dieu tient cachés même pour les âmes et les esprits. Plus d'une fois, j'ai interrogé sur mon sort à venir l'esprit qui habite cette tête de mort. Il est toujours resté muet, et m'a fait comprendre qu'il l'ignore ou qu'il ne peut le révéler.

Tout à coup le jardinier sauta de sa chaise, et recula tout épouvanté, comme s'il était mordu par une bête venimeuse. Il avait surpris Nox furetant avec son museau dans la poche de son paletot et, ne sachant ce que voulait l'animal, il s'écria :

— Oh ! monsieur, au secours, au secours ! Le diable, je veux dire le chien ! O ciel, que veut-il de moi ?

Mais Nox, à la voix menaçante de son maître, alla vers lui la queue basse et déposa dans sa main quelque chose qui ressemblait à un morceau de saucisson desséché.

— Ah ! Jacques, Jacques, dit M. Reimond avec un accent de reproche, vous mangez de la viande? Ne m'aviez-vous pas promis d'épargner tout ce qui a vie, et de ne vous nourrir que de plantes et de céréales? Les bêtes n'ont-elles pas d'âme? Le corps n'est-il pas souvent, chez elles comme chez nous, l'enveloppe matérielle d'une créature qui s'achemine vers la perfection par la souffrance et les épreuves ? Et si, par hasard, votre âme devait revêtir la forme d'un cochon, d'un mouton ou d'un autre animal, ne déploreriez-vous pas que le couteau du boucher vînt interrompre ou encombrer votre marche vers l'éternité ?

— Ah ! monsieur, balbutia Mispels ahuri, pardonnez-moi ma simplicité. Pour ce qui regarde ce regrettable déménagement des âmes, il est possible que ce sera comme votre tête de mort, non, comme vous le dites; mais mon esprit est trop bouché pour le comprendre, et, l'eussé-je compris, encore ne pourrais-je vivre sans viande, ou du moins sans graisse ni beurre. J'ai essayé une fois, et m'en suis privé pendant huit ou dix jours. Je ne me reconnaissais plus moi-même dans la glace, et ma pauvre femme ne faisait que pleurer, persuadée que j'était étique.

— Bon ! c'est votre affaire, Jacques; après votre mort, vous vous en repentirez, soyez-en sûr, dit M. Reimond. Parlons d'autre chose qui ne dépasse pas la portée de votre faible intelligence. Approchez votre chaise de la table, et mettez-vous là devant moi. Comme je vous l'ai dit, Jacques, dans la nuit du 31 août au 1er septembre, sur le coup de minuit, mon âme quittera son enveloppe mortelle ; en d'autres termes, je mourrai.

— N'y a-t-il donc plus aucun espoir ? soupira le jardinier.

— Aucun. Cette heure est fatale, immuable et irrévocable.

— Mais, mon pauvre maître, si vous vouliez implorer l'assistance du curé, et l'accepter avec une

âme chrétienne, peut-être chasserait-il les méchants esprits qui vous entourent, et cet étrange serviteur qui ne vous quitte pas un instant, — Nox... Nox, ce n'est pas là ce que je veux dire; mais pourtant, voyez-vous, tous les chiens ne sont pas des bêtes...

Quand il vit le chien, en entendant prononcer son nom, lever le museau vers lui et le regarder d'un œil torve, il n'osa pas continuer et détourna le visage sans rien dire.

— Innocent! où vont vos idées? dit M. Reimond. Les esprits sont plus puissants que l'homme et ne se laissent pas chasser. Comment notre bon pasteur pourrait-il empêcher une chose infaillible?

— Infaillible? oui, si Dieu le permet.

— C'est Dieu lui-même qui a marqué le terme de ma vie présente. Espérez-vous qu'il décidera contre sa propre volonté?

Cette singulière vraisemblance était trop profonde pour le sens obtus du jardinier. Elle le troubla, et lui donna la conviction que rien ne pouvait sauver son pauvre maître de la fatale mort. Il courba la tête ave découragement.

— Allons, mon ami, ne vous affligez pas, dit M. Reimond d'un ton consolant. J'aurai soin que vous n'ayez pas sujet de regretter mon passage dans une autre vie. C'est de cela que je voulais vous parler. Écoutez, et ne m'interrompez plus par des plaintes inutiles. Vous nous avez servis, mon père et moi, avec attachement. Avant de quitter ce monde, je veux récompenser votre dévouement en mettant vos vieux jours à l'abri du besoin. Vous connaissez la ferme derrière Raveghem. Elle rapporte plus de mille francs de fermage annuel. Je vous léguerai, par mon testament l'usurfruit viager de cette ferme. Vous pourrez donc, après ma mort, vivre tranquille avec votre bonne Pétronille, sans travailler et sans inquiétude, jusqu'à ce que l'heure du départ sonne aussi pour vous. Êtes-vous content ainsi, Jacques?

Le vieux jardinier, touché de cette bonté, se mit à pleurer. Surmontant son émotion avec effort, il sanglota.

— Content? Non, non, je ne suis pas content. Je donnerais tous les biens de la terre et tout mon sang pour vous racheter de la cruelle mort qui vous menace. O mon Dieu! un si brave homme, un si généreux maitre, s'en aller ainsi! Vous me comblez de bienfaits, monsieur. Je vous suis reconnaissant du fond de ma pauvre âme, mais pourtant je ne suis pas heureux, et probablement le vieux Jacob Mispels ne vous survivra pas longtemps.

M. Reimond essaya de consoler son vieux serviteur, et, voyant qu'il y avait réussi en grande partie, il reprit :

— Jacques, j'ai encore beaucoup d'autres choses à vous dire. Quand l'âme humaine s'aperçoit qu'une période va finir pour elle, elle songe à régler ses comptes, et, si elle peut augmenter l'avoir de ce compte ou en diminuer la dette, elle se hâte de le faire. J'ai scruté ma conscience et dressé le compte de ma vie présente. Ah! Jacques, je me suis trouvé en déficit. Je n'ai pas été juste envers tout le monde. Peut-être y a-t-il des gens auxquels j'ai fait du mal.

— C'est impossible! s'écria le jardinier. Vous, monsieur, qui ne souffrez pas même qu'on fasse du mal à une mouche, vous en auriez fait à une personne?

— Vous ne me comprenez pas, reprit son maître. Il est vrai qu'il est écrit : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*; mais ce n'est là qu'une partie de la loi, car il est écrit aussi : *Aime Dieu par-dessus tout, et ton prochain comme toi-même*. On n'accomplit que la moitié de son devoir quand on ne fait pas le mal. Tout le bien qu'on néglige de faire est autant de mal que l'on fait, et cela est écrit sur la page sombre du livre de notre vie. Pour être tout seul et pour fuir le contact des hommes, j'ai, depuis quinze ans, rompu complètement toute relation avec les membres de ma famille. La plupart sont morts depuis; il n'en reste que deux. A la vérité, j'ai pourvu à leur éducation par l'entremise de mains étrangères, et maintenant encore, j'assure une petite rente, du moins, au fils de mon frère.

— Pauvre Wilhem! soupira le jardinier. Qu'il doit avoir grandi! Mon cœur aspire à revoir encore une fois le cher enfant que j'ai porté si souvent dans mes bras.

— Vous le verrez probablement; mais ne m'interrompez pas. Toute la nuit, j'ai été assis devant cette table, pensant à Wilhem Reimond; l'esprit de la tête de mort, jusque vers le matin, ne voulait pas me donner de réponse, mais, à la fin cependant, il a parlé clairement et approuvé le vœu de mon âme. Jacques, j'ai l'intention d'écrire à mon neveu.

— Ah! merci, monsieur; alors du moins j'aurai quelqu'un pour me donner des consolations et des forces.

— S'il veut venir.

— Il viendra, tout de suite, sans hésiter, soyez-en certain.

— Espérons-le, Jacques. J'ai aussi l'intention d'envoyer au notaire, à Anvers, une lettre pour la fille de ma belle-sœur. Si Thérèse Dewit vit encore, je veux la revoir avant de mourir.

Le jardinier fit la moue et poussa une sorte de grognement sourd.

— Les Dewit, dit-il, n'ont jamais dit que du

mal de vous, monsieur; ils vous ont blâmé et m'ont persécuté. Ils nous haïssent, vous le savez bien.

— A tout péché miséricorde, répondit Reimond. D'ailleurs, ma nièce Thérèse n'est pas responsable de la faute de ses parents. Mon devoir exige que je continue à veiller sur elle, et, depuis des années, je l'ai tout à fait oubliée. Qu'est-elle devenue? Elle est femme, et le monde est plein de dangers. J'ai été injuste evers elle, et, si la pauvre créature est égarée, mon âme en portera la peine. Je veux le savoir.

— Et vous allez la faire venir à Wildenborg? demanda le jardinier avec une sorte d'effroi.

— Sans doute; elle est mon héritière aussi bien que le fils de mon frère.

— Mais, pour l'amour de Dieu, monsieur, vous n'ôterez pas vos biens à Wilhem Reimond pour les donner à l'ingrate Dewit?

— Les biens que je possède proviennent pour moitié de ma femme, que j'ai, hélas! perdue la première année de mon mariage. L'équité ne veut-elle pas que les biens retournent là d'où ils sont venus?

M. Reimond ouvrit le tiroir de sa table et y prit deux lettres fermées.

— Vous allez courir au village, dit-il, pour jeter ces lettres à la boîte.

Jacques Mispels s'était levé pour prendre les lettres et il se disposait à les emporter, mais le chien les saisit dans sa gueule et les reporta à son maître.

Une expression étrange, un mélange de frayeur et de joie, se peignit sur les traits du vieillard.

— Ah! ah! il a peur de Wilhem! Bon signe! qui sait? murmura-t-il à voix basse.

Reimond reprit les lettres à Nox et les rendit à Jacques, qui les cacha au fond de sa poche et se hâta de quitter l'appartement.

Quand il revint près de sa femme, il lui dit rapidement :

— Il faut que j'aille au village, tout de suite. Donne-moi mon autre paletot. Il vient du monde ici : nous ne serons plus seuls. Je vais porter des lettres pour appeler Wilhem Reimond à Wildenborg, Wilhem Reimond et Thérèse Dewit.

— Thérèse Dewit? s'écria la femme surprise.

— Oui, notre ennemie. Mais, en route, qui m'empêche de perdre la lettre ou de la jeter dans la tourbière?

— Fi! Jacques, pas de pareilles idées. Trahir ainsi ton maître!

— C'est pour rire, Pétronille. Dieu sait où Thérèse Dewit est allée. Peut-être le notaire d'Anvers ignore-t-il aussi sa demeure; alors, elle ne viendra pas du tout. Ce serait un malheur, si elle arrivait ici avant Wilhem Reimond. Nox a peur de Wilhem; il a voulu déchirer les lettres. Il y a quelque chose là-dessous. Peut-être tout espoir n'est-il pas perdu. Au revoir, je cours tout d'une haleine.

II

La vieille Pétronille était près du feu, occupée à faire le café de l'après-midi, quand son mari rentra et s'écria joyeusement :

— Pétronille, il est là. Je l'ai aperçu au bout de l'avenue, du moins si mes yeux ne me trompent pas. Viens, regarde avec moi, tes yeux sont meilleurs que les miens.

Ils allèrent ensemble jusqu'à la grille.

— C'est un monsieur, dit la femme; mais est-ce Wilhem Reimond? C'est ce que je ne puis distinguer de si loin. Le neveu de notre maître était un enfant de dix ans, lorsque nous le vîmes pour la dernière fois. Ce monsieur n'a ni bagages ni bâton de voyage. Il ne peut donc pas venir de si loin.

— Mais quel autre serait-ce? Il ne vient jamais personne à Wildenborg.

— On ne peut pas le savoir.

— Quelle est la couleur de ses cheveux, Pétronille?

— Il me semble qu'il a les chevaux noirs.

— C'est lui, Wilhem Reimond, n'en doute pas. Ah! je tremble d'impatience et d'espoir. Je cours à sa rencontre.

Le personnage qui était apparu au bout de l'avenue était un jeune homme aux cheveux noirs et bouclés, à la physionomie ouverte et souriante. Il pouvait avoir vingt-cinq ans. Quoique ses traits fussent assez fortement accusés, l'ensemble de son visage indiquait un bon cœur et même une certaine poésie dans les idées; car il marchait tout rêveur, la tête baissée, tantôt s'arrêtant pour cueillir une fleur, tantôt pour regarder autour de lui dans le bois.

Tout à coup il entendit un bruit de pas qui s'approchaient; il sortit de sa rêverie, et vit un vieillard qui marchait vers lui à grands pas et en donnant des signes d'impatience.

Mais, soit que le jardinier se fût trompé dans son attente, soit qu'un sentiment de respect le retînt, il s'arrêta, hésitant, à une vingtaine de pas du jeune homme.

Celui-ci, étonné de l'attitude inexplicable du vieillard, le regarda avec plus d'attention. Soudain un souvenir s'éveilla dans sa mémoire; il poussa un cri de joyeuse surprise, s'élança en avant, les bras ouverts, et, se jetant au cou du vieillard, s'écria :

— Mon bon Jacques, tu vis encore? Dieu soit loué! je te revois. Ah! combien de fois j'ai pensé à toi! J'ose à peine te demander comment se porte ta femme Pétronille?

Le jardinier, paralysé par l'émotion, ne pouvait parler. Il prit les mains du jeune homme, les couvrit de baisers, et y laissa tomber deux larmes brûlantes.

— Mais, mon cher Jacques, que fais-tu? murmura celui-ci.

— Non, non, laissez-moi vous baiser les mains, répondit le jardinier attendri. J'étais déjà si vieux quand nous avons quitté Bruxelles, que je ne vous ai pas reconnu, et vous, qui étiez alors un enfant, vous me nommez au premier coup d'œil et vous embrassez un pauvre vieillard, un humble paysan, un domestique! Ah! qu'il est doux de savoir qu'il y a au monde quelqu'un qui nous aime et qui pense à nous!

— Et la bonne Pétronille? répéta le jeune homme. Tu ne me réponds pas. Je comprends, elle est au ciel, n'est-ce pas?

— Non, non. Voyez, elle est là-bas, derrière la grille. Son cœur bat d'impatience. Venez, venez, monsieur Wilhem. Rendez cette pauvre âme heureuse comme moi.

Et, le prenant par la main, il l'entraîna jusqu'à la grille.

— Pétronille, sois contente, cria-t-il de loin; c'est Wilhem! Il ne nous a pas oubliés; il m'a reconnu tout de suite. Que de fois je te l'ai dit : il a les yeux noirs de son père et le cœur aimant de sa mère!

Mais déjà Wilhem tenait la vieille femme serrée dans ses bras et disait avec une profonde joie :

— Pétronille, quel bonheur de te trouver encore bien portante et robuste! Ta vue me ramène aux beaux jours de mon enfance. Mon père et ma mère revivent devant mes yeux. Et comment vas-tu? Tu vis contente ici, n'est-ce pas?

La vieille femme était attendrie et stupéfaite, elle regardait le bon jeune homme avec un sourire reconnaissant qui rayonnait à travers ses larmes.

— Venez, entrez dans notre maisonnette; vous devez être fatigué de ce long voyage, dit le jardinier. Nous ne pouvons pas faire du bruit ici. Femme, détache vite le jambon de la cheminée, M. Wilhem doit avoir faim : l'air de la bruyère est vif. Asseyez-vous, monsieur, et reposez-vous un peu.

— Je ne mangerai pas maintenant, quelque envie que j'en aie, répondit Wilhem ; j'ai hâte de voir mon oncle.

— C'est impossible en ce moment.

— Il n'est peut-être pas au château?

— Si fait.

— Jacques, aie la bonté de le prévenir de mon arrivée. Je ne doute pas qu'il ne m'admette immédiatement en sa présence.

— Non; vous vous trompez. C'est étrange et bizarre; mais vous apprendrez, hélas! à Wildenborg, des choses bien plus étonnantes encore. Vous saurez, Wilhem, que votre oncle s'enferme trois heures tous les matins et trois heures l'après-midi, et que, pendant ce temps, personne ne peut approcher du château. Le roi vînt-il en personne, cela n'y ferais rien ; les portes sont verrouillées en dedans. Vous avez encore deux heures à attendre, par conséquent plus qu'il ne vous faut de temps pour goûter de notre jambon.

Cette nouvelle étonna le jeune homme. Il secoua la tête, et tira une lettre de sa poche en disant :

— En effet, il faut qu'il se passe de singulières choses à Wildenborg. Écoutez, mes amis, ce que mon oncle m'écrit, et donnez-moi, si vous pouvez, l'explication de cette énigme : « Le temps approche où mon âme quittera son enveloppe matérielle. Je désire vous voir. Si c'est aussi votre désir à mon égard, venez à Wildenborg avant la nuit du 31 courant. » — Ces paroles m'ont effrayé. C'est comme si mon oncle m'annonçait sa mort imminente. Il est donc très malade?

— Non, il n'est pas malade.

— Mais, pour Dieu! que signifie cette lettre, alors?

— Elle signifie que votre pauvre oncle va mourir, répondit le vieillard d'une voix étouffée.

— Mourir! Et il n'est pas malade? Sois clair, Jacques, je ne te comprends pas.

— M. Reimond mourra sur le coup de minuit, dans la nuit du 31 août au 1er septembre, pas une une minute plus tôt ni plus tard. Hélas! nous avons assez versé de larmes, et ma femme a prié des mois entiers sans discontinuer; mais tout est inutile.

— Et il n'est pas malade? répéta Wilhem.

— Il est maigre, oui, mais pas plus malade que vous et moi.

— Allons, Jacques, tu me fais souffrir. Ce que tu me racontes là est absurde. Ton imagination ne serait-elle pour rien dans ces idées bizarres? Dis-moi clairement ce qui en est, ou du moins ce que tu crois.

Le jardinier paraissait peu disposé à donner en ce moment l'explication demandée. Voyant que sa femme sortait pour chercher une cruche d'eau fraîche, il répondit :

— Ne me demandez rien là-dessus en présence de ma femme. Elle m'interromperait trop souvent et nous troublerait. Mangez d'abord un peu de jambon, puis nous ferons un petit tour de jardin, et je vous révélerai petit à petit et avec prudence les terribles secrets de Wildenborg, pour préserver votre cœur d'un choc trop inattendu.



La main sur la tête de mort... (Page 14.)

Wilhem n'en demanda pas davantage, et mangea en silence le pain et le jambon que Pétronille lui avait servis. Puis se levant :

— Je vous remercie, dit-il, mes amis; le jambon est excellent, et j'avais si grand'faim, que j'ai mangé comme si je n'avais pas de pensées tristes... Viens maintenant, Jacques, montre-moi le jardin du château.

Ils sortirent ensemble. Le jardinier se dirigea vers le berceau de verdure.

— Eh bien, Jacques, dit le jeune homme, je brûle d'entendre tes explications et d'être convaincu que tu te trompes sur le sort de mon oncle.

— Je suis prêt à vous dire ce que je sais, répondit le vieillard; mais laissez-moi d'abord vous prévenir d'un chose. Je souhaite du fond de mon cœur, et Pétronille aussi, Wilhem, que votre oncle vous accueille avec amitié et ressente de l'affection pour vous. Pour cela, il faut que vous ne fassiez rien qui puisse lui déplaire ou l'affliger. Ne parlez pas de jambon en sa présence; ne lui laissez pas soupçonner que vous avez trouvé ici de la viande de porc, ni surtout que vous en avez mangé.

— Oh! voilà qui est bizarre, murmura le jeune homme! Mon oncle serait-il devenu juif?

— Non, mais il ne veut pas qu'on tue un animal. Je ne puis pas même écheniller les arbres. Ah! vous en verrez bien d'autres!

— Mais tu me remplis d'angoisse. Quelle affreuse pensée! Mon pauvre oncle aurait-il cerveau malade?

— Oh! ne le pensez pas, s'écria le vieillard. Votre oncle a trop d'esprit et de savoir : voilà précisément son malheur. J'ai entendu un jour le curé dire en chaire que pour vivre heureux, on doit être pauvre d'esprit. Autrefois, j'ai médité longtemps là-dessus : mais, aujourd'hui, je le comprends parfaitement.

Ils entrèrent sous un berceau de clématite où deux bancs rustiques étaient encore debout autour d'une table vermoulue.

— Maintenant, mon bon Jacques, tâche d'être précis et aie la bonté de me répondre, dit le jeune homme en s'asseyant. Mon oncle n'est pas malade, et tu prétends néanmoins qu'il mourra précisément dans la nuit du 31 août. Te l'a-t-il annoné lui-même ?

— Plus de cent fois depuis quatre mois.

— Et sur quoi mon oncle fonde-t-il cette inexplicable croyance ? Qui lui a dit que sa mort est si proche ?

— Un esprit.

Malgré ses idées sombres, Wilhem, se mit à rire.

— Un esprit? Bah! il n'y a pas d'esprits; du moins comme tu l'entends.

— Oui, vous venez de la ville, où l'on ne croit à rien et où l'on entraîne les braves gens comme vous, Wilhem, à douter de tout. Ce n'est pas votre faute, mon enfant. Quoi ! il n'y a pas d'esprits? L'air en fourmille, et, pendant que nous sommes ici à causer, il y en a au moins cent dans cette tonnelle qui nous voient et nous entendent.

Le jeune homme considéra le jardinier avec une étrange expression de pitié.

Jacques, blessé de son regard moqueur, releva la tête et reprit :

— Quoi ! il n'y a pas d'esprits ! Ma grand'-mère n'a-t-elle pas, durant des mois, vu paraître l'esprit de sa sœur devant son lit, jusqu'à ce qu'elle eût fait un pèlerinage promis à sa mémoire? A Lommel, l'esprit de l'avare fermier Adrians n'est-il pas revenu, et n'a-t-il pas erré jusqu'à ce que ses enfants eussent déterré l'argent qu'il avait caché ?

— Tout cela n'est que pure imagination, Jacques.

— Vous riez et ne me croyez pas, Wilhem ! Eh bien, écoutez ce que feu mon père a vu de ses propres yeux. Il y avait à Desschel un vieux fermier qui s'était déshabillé avant d'aller se coucher, comme dit le proverbe. C'est-à-dire qu'il avait cédé ses terres et ses fermes à son fils, à charge de lui donner l'entretien et l'habitation jusqu'à sa mort. Mais notre homme vivait trop longtemps pour le fils ingrat. On fit des économies sur ses repas, et on le traita si mal, qu'à la fin il mourut de chagrin. Au lieu de revêtir le mort d'une bonne chemise, on l'ensevelit avec une vieille chemise pleine de trous. Eh bien, qu'est-il arrivé? le mauvais fils, qui ne se laissait manquer de rien, revint ivre, la nuit, d'une kermesse. Sa route le mena à travers le cimetière. Là, l'esprit de son père, debout, l'attendait, et lui jeta la chemise trouée sur la tête. Cette chemise le brûlait comme les flammes de l'enfer. Il cria au secours, et voulut s'enfuir. Mais, avant d'avoir quitté le sol bénit, il tomba raide mort sur le gazon. Le lendemain on y trouva son cadavre, et mon père a aidé à l'emporter. Il était tout noir. Que dites-vous de cela?

— Je dis que probablement cet homme est mort d'un excès de boissons alcooliques. Personne n'était présent lorsqu'il mourut. Comment sait-on ce qui se serait passé entre lui et un esprit? Tu comprends, Jacques, que c'est un conte forgé après coup.

— N'êtes-vous pas encore convaincu? murmura le jardinier étonné. Eh ! tenez, je vous raconterais des centaines d'histoires de revenants, toutes plus vraies les unes que les autres. Par exemple, il y a madame Catherine, la femme du charron...

Wilhem craignit d'avoir encore beaucoup d'histoires de ce genre à entendre. Il avait réfléchi que, s'il continuait à contrarier cet homme simple dans sa croyance aux spectres et aux esprits, il n'en finirait pas, et qu'il n'apprendrait rien de ce qu'il voulait savoir.

Il interrompit son raisonnement en disant :

— Écoute, Jacques, je ne prétends pas qu'il n'y ait absolument point de revenants...

— Ah ! Ah! je savais bien que je vous convaincrais ! s'écria le jardinier tout joyeux. Vous descendez de parents chrétiens, Wilhem.

— Mais, mon cher Jacques, on peut être un bon chrétien sans croire à toutes ces histoires d'esprits et de revenants. Au contraire, la superstition est un grand péché. Mais, assez là-dessus. Tu oublies, mon ami, ce que tu m'as promis de m'expliquer. Mon oncle n'est pas malade et cependant il doit mourir dans quatre jours? Cela me semble aussi un conte; car comment cela se pourrait-il ? Mon oncle, qui, je n'en doute pas, est un homme sensé, n'ira pas se donner la mort?... Qu'as-tu donc, Jacques ? On dirait que tu pâlis et que tu as peur.

— Dieu nous préserve d'une aussi affreuse mort ! soupira le jardinier.

— Mais quelle mort, pour l'amour du ciel? Tu me troubles avec tes énigmes, s'écria le jeune homme impatienté.

Il y eut un court silence, pendant lequel Jacques Mispels parut rassembler tout son courage. Puis il murmura à voix basse :

— O Wilhem ! vous tremblerez et vous pâlirez aussi, mon enfant. Je n'ai pas voulu vous le dire tout de suite, pour ne pas vous causer une émotion trop subite. Mon pauvre maître me fait accroire qu'il a appris par un esprit l'heure de sa mort. Mais cela n'est pas vrai. Je le sais mieux que lui. C'est épouvantable ! Au moment de vous faire cette triste révélation, mon cœur bat dans ma poitrine

comme un marteau... Wilhem, vous allez apprendre pourquoi votre oncle doit mourir. Soyez fort, et comprimez votre douleur. Il n'y a, d'ailleurs, rien à y faire.

Il pencha la tête vers le jeune homme, et murmura à son oreille d'une voix lugubre :

— Votre oncle a vendu son âme au diable, et son heure est marquée.

— Ah! ah! mon bon Jacques, où sont donc tes sens ? Les as-tu encore tous les cinq ? s'écria Wilhem en riant. Que le diable induise les gens à mal, c'est ce dont je ne doute pas; mais qu'il achète les âmes; allons, allons, tu me prends pour un sot!

— Vous ne me croyez pas, encore une fois! s'écria le vieillard avec une nuance de dépit. Ne connaissez-vous donc pas l'histoire du docteur *Faustius* et du diable *Mistoffel*.

— Faust, Méphistophélès, veux-tu dire ? Un conte du bon vieux temps.

— Du vieux temps ? Voulez-vous savoir une chose qui est arrivée il n'y a pas longtemps ? Mon grand-père a connu les personnes. A une lieue d'ici se trouve le hameau de Boterhock. Là demeurait un fermier qui avait eu beaucoup d'adversités. Une année vint où sa moisson réussit à merveille, et le froment était déjà lié en gerbes sur son champ, lorsque la foudre incendia sa grange, qui fut brulée jusqu'au ras du sol. Pas d'impatience, je vous prie, Wilhem, laissez-moi parler. J'en ai besoin, cela me fait du bien. Depuis dix ans, j'ai dû me taire du matin au soir. Nous avons le temps; encore une heure et demie au moins avant que votre oncle soit visible.

— Soit, répondit Wilhem résigné. J'essayerai de te prêter attention.

— Eh bien, le malheureux fermier avait besoin d'une grange pour enfermer sa moisson, et les décombres fumaient encore et les quatre murs chancelaient au vent. Il se promenait, le soir, désespéré, sur son champ, regardant tristement ses gerbes, lorsqu'il vit tout à coup s'approcher un monsieur enveloppé dans un manteau noir. Celui-ci, après lui avoir demandé la cause de sa tristesse, lui dit qu'il lui bâtirait une grange avant que le coq eût chanté, à la condition qu'il signerait un papier que l'homme noir lui présenta.

» L'accord fut fait. Mais le fermier, qui se repentait de son impiété, raconta à sa femme ce qui lui était arrivé. Tous deux se mirent à pleurer et à prier. Ils virent pendant la nuit des briques sortir de la terre et aller se poser les unes sur les autres, comme si la main des hommes les maçonnait; mais ils ne pouvaient voir les maçons, qui, naturellement, étaient des diables. Le toit était déjà posé sur la nouvelle grange; il ne manquait plus qu'un bout de mur tout en haut du pignon. Dans sa fervente prière, la femme eut une idée salutaire : elle prit la lampe et courut au poulailler. Lorsque le coq vit cette clarté subite, il se figura que le jour venait, et chanta. Alors il y eut une secousse pareille à un tremblement de terre; un hurlement épouvantable retentit dans les airs, et l'écrit au bas duquel le fermier avait mis sa signature, tomba aux pieds de sa femme. Le diable avait perdu, parce qu'il n'avait pas fini de bâtir la grange avant le chant du coq, comme il était convenu; et le fermier échappa à l'enfer. Et pour preuve, Wilhem, allez à Boterhock, vous y verrez encore un trou dans le pignon de la grange, et personne n'a encore réussi à le boucher. Ne croyez-vous pas à cette histoire.

— Si tu veux me faire plaisir, au nom du ciel! parle-moi de mon oncle, répondit le jeune homme, visiblement mécontent. Si tu continues ainsi, à la fin de la semaine je n'en saurai pas plus que maintenant. Comment es-tu, ou plutôt comment est-il arrivé à une pareille folie?

— Ah! c'est une bien longue histoire.

— Cela m'est égal, Parle moi seulement de mon oncle, je t'écouterai avec plaisir.

— En effet, vous ne savez pas grand'chose de votre oncle; vous étiez encore trop jeune. Eh bien, ne m'interrompez point par des remarques incrédules : cela n'en ira que plus vite. Voyez-vous, Wilhem, j'étais déjà jardinier à Wildenborg quand M. Reimond vint au monde. Je l'ai porté dans mes bras et lui ai, pour ainsi dire, appris à marcher et à parler. Je ne sais pas pour quelles raisons, son père, en 1820, se fatigua de la vie de campagne. Quoi qu'il en soit, nous quittâmes Wildenborg, et nous nous en allâmes tous ensemble demeurer à Bruxelles. Le petit Charles, votre oncle, était un bon et pieux enfant, laborieux et plein de zèle. Avant qu'il eût quatorze ans, il savait déjà le français et le latin, — et l'anglais aussi, à ce que je crois. Mais cette grande instruction l'a détourné du bon chemin et l'a poussé à lire des livres qu'un chrétien ne devrait jamais ouvrir. Il était aussi occupé alors à faire une machine à éclairs, qu'il appelait une *letristé*, et il avait une boite magique, une *fasmogrie*, pour évoquer des revenants dans l'obsurité.

— L'électricité, la fantasmagorie, veux-tu dire.

— Oui, c'est cela. Connaissez-vous ces vilaines choses ? Eh bien, ce jeune Charles, qui avait atteint sa vingtième année, étudiait nuit et jour. Pourquoi ? Personne ne paraissait le savoir; mais entre nous soit dit, le pauvre garçon voulait apprendre la sorcellerie. Quelques années après, il eut une vive inclination pour une demoiselle de notre voisinage. Il parut oublier ses gros livres et sa fantasmagorie, et se maria. Malheureusement, sa femme mourut avant la fin de la première année

de son mariage. M. Charles était inconsolable et désespéré; il marcha pendant des mois entiers, la tête courbée, et le désespoir le ramena, hélas! à ses livres et à ses déplorables études. Il perdit ses bons parents en peu d'années.

» Cela lui donna des idées encore plus sombres, et lui inspira une singulière tendance à être seul et à rester silencieux. Cela dura ainsi jusqu'au moment où il trouva un ami qui s'occupait aussi de nécromancie. Ce qui se passa alors dans notre maison, je ne puis vous l'expliquer, quoique je ne pusse plus en dormir de la nuit. Il vint alors des messieurs et des dames; ils allaient, muets comme des spectres, s'asseoir sur des chaises autour d'une femme. Un des messieurs, souvent mon maître lui-même, se mettait à remuer les mains devant les yeux de cette femme, jusqu'à ce qu'elle laissât tomber sa tête sur sa poitrine et s'endormît. Alors cette femme, tout endormie, pouvait voir à travers les murailles et les maisons, prédire des choses à venir et raconter ce qui se passait en Amérique... Mais soyez certain, Wilhem, que c'était le diable qui parlait.

» Ils appelaient cet amusement impie *magnétisme*, et la femme *un sujet*. Malgré ma frayeur, mon maître m'obligea une fois de m'asseoir devant lui et de me laisser endormir. Il paraît que l'homme noir n'a pas voulu parler par ma bouche, ou que mon bon ange l'a empêché de venir en moi. Mais ce qui est certain, c'est qu'il fallut me secouer et me tirer une heure, et me jeter de l'eau froide au visage, tant je dormais profondément. Lorsque je m'éveillai enfin, mon maître me dit que j'étais un mauvais sujet; mais ceci est...

— Jacques, tu t'écartes encore de la route; je t'en prie, parle de mon oncle, interrompit le jeune homme.

— Vous avez raison. Parler est tout de même un grand plaisir, n'est-ce pas, Willhem? Eh bien, pour abréger, mon maître s'occupait encore d'autres choses: par exemple, il avait une tête de mort, non pas en bois ou en pierre, mais une véritable tête humaine, qui avait été recueillie dans un cimetière. On avait peint sur le crâne des lignes rouges, jaunes et bleues; et avec cela, en posant la main sur votre tête, on peut dire si vous êtes honnête homme ou voleur, loyal ou menteur, assassin, avare, chrétien ou hérétique, lors même qu'on ne vous aurait jamais vu ni connu auparavant. On a trouvé sur ma tête les bosses du bavardage et de la gourmandise. Si le diable s'en mêlait aussi, je dois reconnaître que, cette fois, il a dit la vérité; car que serait la vie pour un homme simple comme moi, si...

— Parlons de mon oncle, je t'en conjure, répéta le jeune homme en trépignant sur le sable.

— Vous avez raison de me retenir, Wilhem, dit le jardinier. On appelle cet art *fernolgie*.

— Phrénologie, veux-tu dire?

— C'est cela. Plus tard, ce fut bien autre chose encore! ils firent tourner des chaises et des tables, qui parfois se levaient toutes seules sur un ou deux pieds. Ils appelèrent des esprits, et forcèrent l'homme noir de manifester sa présence par des battements mystérieux. A cette époque, j'étais beaucoup plus jeune; sans cela, je n'y eusse pas résisté. Ce n'est pas que je n'aie passé des nuits sans dormir, couvert d'une sueur froide et priant le ciel; mais je suis encore...

— De mon oncle! de mon oncle!

— C'est juste... Malgré toutes ces autres sciences, mon maître continuait à s'occuper principalement d'endormir les gens, c'est-à-dire de faire du magnétisme. Dans les dernières années de notre séjour à Bruxelles, il guérit par cette sorcellerie les maladies les plus incurables. Il avait un sujet, c'est-à-dire une dame, qui, à ce qu'il paraît, pouvait voir en dormant dans le corps des gens, et prescrivait, en outre, les médicaments qui devaient infailliblement les délivrer de leur mal. Les choses étonnantes qu'ils faisaient sont incroyables, Wilhem! Ils ont sauvé en dix minutes des gens qui, depuis dix ans, étaient abandonnés des médecins; ils ont un jour rendu voyant un homme qui n'avait plus d'yeux. Ils ont, en une demi-heure de temps, dégonflé un monsieur qui était hydropique, et l'ont rendu si maigre, qu'il en demandait grâce. Les pédants, — et, à Bruxelles, il y en a pas mal! — prétendaient que mon maître était assez fou pour être renfermé dans une maison de santé. D'autres malins disaient qu'il se laissait tromper par la veuve qui était son *sujet;* mais ils ne savaient pas, comme moi, que mon maître avait commerce avec le diable, et était, hélas! en train de perdre son âme.

— Recevait-il de l'argent pour ces guérisons? demanda le jeune homme pensif.

— Non, il n'avait pas besoin d'argent. J'ai bien vu que la femme acceptait ce qu'on lui donnait pour rémunération; mais votre oncle, au contraire, y a dépensé beaucoup d'argent. Son sujet était une dame qui était tombée dans le besoin, et il lui a, de temps en temps, prêté d'assez jolies sommes.

— Ah! ah! je commence à comprendre, murmura Wilhem.

— Vous commencez à comprendre? quoi? Que le diable s'en mêlait?

— Rien, rien, Jacques; continue, je t'en prie.

— Eh bien, alors il s'est passé quelque chose qui devait avoir une fatale influence sur notre vie à tous. Il y avait un bourgeois distingué qui venait souvent chez nous, et qui était le fidèle ami de mon

maître et de son sujet. Ce monsieur ne savait pas enchanter, mais il était plein d'admiration pour la puissance du magnétisme. Par un temps de pluie et de neige, il fut pris d'un refroidissement qui se porta sur les poumons, et, naturellement, il eut recours d'abord à mon maître... Le *sujet* s'endort et dit ce qu'il devait prendre pour être guéri. Il suit son conseil et prend le médicament en présence de sa femme et de ses enfants; mais il est frappé d'un coup subit, tombe en convulsions, et meurt sans confession! J'ajouterais : Dieu soit miséricordieux à sa pauvre âme! mais que peut la prière pour un homme que le diable a emporté?... Les gendarmes arrivèrent et emmenèrent mon maître et son *sujet* en prison. Votre oncle fut, à la vérité, relâché au bout de huit jours; mais il fut obligé de comparaître au tribunal comme complice d'un homicide involontaire.

Le *sujet* fut condamné à dix-huit mois de prison pour empoisonnement par imprudence. Mon maître fut acquitté, parce que son avocat s'efforça de prouver qu'il était faible d'esprit et que, dans sa simplicité, il s'était laissé duper par le *sujet :* en un mot, il échappa à la peine, parce qu'on le considéra comme à moitié insensé. Son intention était-elle de continuer à habiter Bruxelles? Je n'en sais rien. Mais, dans tous les cas, cela lui eût été impossible, car, partout où il paraissait, on le montrait du doigt et on riait tout haut en le traitant de fou. Il conçut alors une haine profonde contre les hommes, et resta deux mois enfermé sans vouloir voir personne. Puis, tout à coup, il prit le parti d'aller vivre loin du monde...

— Attends! il y a quelqu'un qui nous écoute, interrompit Wilhem. Il me semble que j'ai entendu tousser.

Alors il aperçut le chien, qui se tenait devant la tonnelle, la gueule ouverte et les yeux étincelants, comme s'il voulait parler.

— Dieu! quelle bête est cela? demanda-t-il surpris.

— Je viens, je viens, Nox, répondit le jardinier. Et il se signa dès qu'il vit partir le chien.

— S'il y a un diable à Wildenborg, c'est sans doute ce chien singulier, dit le jeune homme en souriant.

— C'est cela, vous l'avez deviné! répondit le vieillard.

— Quoi! tu crois, Jacques?...

— C'est le serviteur de votre oncle, son *Mistoffel*, le diable lui-même. Je ne puis pas faire attendre monsieur. Tout à l'heure je vous raconterai la curieuse histoire de cette infernale bête. Restez assis pendant quelques minutes encore, je viendrai vous chercher.

Wilhem demeura pensif et méditant. Mais bientôt il releva la tête, et murmura avec tristesse :

— Il est fou, complètement fou, le vieux Jacques! Hélas! mon pauvre oncle aurait-il aussi la cervelle détraquée? Wildenborg serait donc une espèce de maison d'aliénés? C'est impossible, les souvenirs de mon enfance me disent que c'était un homme très instruit. Ma mère admirait sa vaste intelligence et son profond savoir... Mais le savoir ne prémunit pas contre les dérangements du cerveau... Et il va mourir dans quelques jours? C'est en cela probablement que consiste sa folie? Pauvre oncle! Pour la première fois que je puis le revoir après quinze ans, il faut que j'assiste à sa mort, ou que je le trouve en démence! Que la vie humaine est donc pleine de retours et de vicissitudes!

Il fut interrompu dans ses réflexions par l'arrivée du jardinier, et il allait se lever pour le suivre; mais Jacques lui fit signe de rester assis, et lui dit :

— Votre oncle vous attend; mais demeurez encore un instant. Vous savez, Wilhem, que je vous ai porté dans mes bras et que j'ai pour vous la même affection que si vous étiez mon propre fils. Vous écouterez donc avec confiance le conseil de votre vieil ami. Votre oncle est le meilleur homme du monde, il ne ferait pas de mal à une araignée; mais, ainsi que tous les savants, il est très entêté et ne supporte pas la contradiction. Il vous parlera d'âmes et d'esprits. Je ne sais si vous en comprendrez un mot, mais il faut faire semblant de croire à ces choses étranges. Si vous faites avec lui comme avec moi, vous l'attristerez et vous le fâcherez. Il vous dira adieu, et vous ne serez plus admis à le voir, quand vous remueriez ciel et terre. Il faut tâcher de gagner son amitié... Ne haussez pas les épaules; le bonheur de votre vie est en jeu, mon cher Wilhem : votre oncle est très riche, et il pourrait vous déshériter en faveur de quelqu'un qui gagnerait peut-être ses bonnes grâces par la ruse. Vous savez que vous avez une cousine?

— J'en ai problablement plusieurs; mais je ne les connais pas.

— Je ne parle que d'une seule, de Thérèse Dewit, la fille de la sœur de feu madame Reimond.

— Je ne l'ai jamais vue, Jacques.

— Elle aussi est héritière de monsieur. Elle viendra ici avant sa mort, si le notaire d'Anvers peut découvrir à temps ce qu'elle est devenue. Ces Dewit sont de méchantes gens, Wilhem; et s'ils peuvent arriver près de votre oncle, ils feront tout au monde pour le tromper et pour vous escamoter votre héritage. Soyez donc sur vos gardes, mon ami. Pourquoi iriez-vous, faute de complaisance, affliger votre pauvre oncle et vous en faire un ennemi?

— Tu as peut-être raison, Jacques, répondit Wilhem pensif.

— Ainsi, vous suivrez mon conseil?

— Je tâcherai, du moins.

— Merci. Allez maintenant près de votre oncle. Vous voyez cette porte? Entrez par là. Au bout du corridor est une salle où votre oncle vous attend. Ne frappez ni n'appelez : on ne doit pas faire de bruit à Wildenborg. Je ne vous suis pas. Prenez courage et soyez complaisant. Adieu! à tantôt.

III

Lorsque Wilhem atteignit le vestibule du château, le chien vint à sa rencontre et se mit à le flairer. Cet examen fit sans doute une impression favorable sur l'animal, car il courut devant le jeune homme, la queue au vent. Wilhem, étonné de cette amitié inattendue de Nox, le caressa en lui passant la main sur le dos.

En entrant dans la salle, il vit son oncle assis près de la table, la main sur la tête de mort. L'aspect de sa maigreur excessive, et surtout son extérieur de squelette ou de spectre, fit frémir le jeune homme, et il resta debout au milieu de la pièce, saluant en silence, et ne sachant que faire ni comment se comporter envers l'homme étrange qui tenait ses yeux brillants fixés sur lui et l'examinait curieusement de la tête aux pieds.

Nox sauta joyeusement autour de Wilhem, en faisant entendre un petit grognement.

— Mon chien vous aime, c'est bon signe, dit M. Reimond. Venez, approchez, mon ami, et donnez-moi la main.

Le jeune homme prit la main de son oncle et la serra, en disant :

— Dieu soit béni de ce qu'il me permet de revoir mon généreux bienfaiteur, le protecteur de mes parents et de mon enfance! O mon cher oncle, croyez-moi, il ne s'est pas écoulé une heure dans ma vie sans que mon cœur reconnaissant se soit souvenu de vos bontés. Hélas! le ciel n'a pas exaucé mes prières. Vous êtes malade...

— Ne parlons pas de cela... interrompit M. Reimond. Asseyez-vous devant moi, sur cette chaise. La reconnaissance est une belle fleur de l'âme; mais ce sentiment ne doit pas être exagéré. Ce que j'ai fait pour vos parents et pour vous ne vaut pas la peine qu'on en parle.

— Non, ne dites pas cela, mon cher oncle, continua le jeune homme avec émotion. Qu'aurais-je été dans le monde, moi, pauvre orphelin, sans votre aide? Qui eût pris soin de mon éducation? Et n'ai-je pas profité de vos bienfaits jusqu'aujourd'hui?

— Soit, mon ami, mais parlons d'autre chose. Après avoir terminé vos études à l'Athénée, vous êtes entré dans l'étude d'un notaire. Depuis, vous avez quitté votre patron, et vous êtes allé demeurer dans un village près de Malines. Votre premier maître n'était donc pas content de vous?

— Si fait, mon oncle, il était très content, mais j'avais réfléchi que, sans protection auprès du Gouvernement, je ne pouvais jamais espérer un notariat dans une grande ville. Un notaire de village, un ami de mon patron, m'offrit la place de clerc, avec la perspective de devenir un jour son successeur, puisqu'il n'avait pas de parents auxquels il pût laisser son office. J'acceptai avec joie, d'autant plus que, dans un village tranquille, je pouvais mieux continuer mes études.

— Ainsi, vous étudiez encore?

— C'est-à-dire que je consacre toutes mes heures disponibles à la lecture de livres utiles. C'est devenu une nécessité de ma nature de développer mon esprit de plus en plus; et cela vous paraîtra singulier, mon cher oncle, mais vous êtes la cause de cette soif d'apprendre, et, pour vous seul, je me suis évertué à compléter moi-même l'instruction que j'avais reçue.

— Je ne vous comprends pas, murmura M. Reimond.

— Cela peut vous paraître une flatterie, mon oncle, mais pourquoi vous tairais-je la vérité? Feu ma mère me parlait toujours avec une si grande admiration de votre intelligence et de votre profond savoir, que j'ai gardé cette impression de mon enfance, et, poussé par un mobile secret, j'ai cru faire une chose qui vous serait agréable en exerçant mon esprit.

Un sourire d'intime satisfaction éclaira le visage de Reimond, qui considéra d'abord le jeune homme avec bienveillance, puis reporta ses regards sur la tête de mort, sans rien dire, comme s'il voulait la consulter.

Wilhem se disait à part lui que, si son oncle pouvait avoir des idées baroques sur certaines choses, il ne paraissait du moins nullement malade du cerveau. Cette réflexion le réjouit, car il avait réellement au fond du cœur un sentiment de vive reconnaissance, et, malgré cette séparation de quinze ans, il aimait tendrement son bienfaiteur.

M. Reimond, comme s'il avait reçu une réponse positive de la tête de mort, serra la main de son neveu, et lui dit :

— Votre mère était une brave femme. L'âme qui vit dans votre corps a de bons penchants, et elle est dans la voie qui peut la conduire à la perfection finale. Vous n'avez pas de fortune, Wilhem, et cette insuffisance de ressources matérielles vous retarde dans le progrès de vos études. Réjouissez-

vous, mon ami, mon âme va se séparer de son enveloppe mortelle. Je vous laisserai assez d'argent et de biens pour vous garder des soucis de la vie.

— O mon oncle, pourquoi désespérer? dit le jeune homme avec un accent de tristesse. En vérité, je remarque avec un profond chagrin que vous êtes très malade. Mais, avec les médicaments nécessaires, vous pourrez facilement améliorer votre état. Votre solitude, votre vie tranquille vous a probablement dérangé; il dépend de vous de reprendre vos forces par un peu d'exercice et de bon air.

— Je ne suis pas malade, mon ami .

— Ah! vous êtes si extraordinairement maigre, mon oncle!

— C'est parce que la mort approche. Encore quatre jours!

— Ne dites pas cela, mon oncle, c'est une imagination.

— Une imagination? En effet, les secrets du monde immatériel sont encore cachés pour vous. Je mourrai quand expirera la dernière minute du 31 de ce mois. C'est infaillible et irrévocable.

— Le jeune homme secoua la tête avec découragement :

— Vous ne me croyez pas? reprit M. Reimond. Vous ne comprenez pas comment un homme peut connaître si exactement l'heure de son passage à une vie nouvelle? Voilà celui qui, depuis six mois, m'avertit que le moment approche pour moi.

En disant ces mots, il posa le doigt sur la tête de mort.

Wilhem avait les larmes aux yeux, mais il ne savait que dire d'ailleurs. Il n'osait pas contrarier ouvertement son oncle dans ses folles idées, et feindre de croire à ces folies répugnait à sa franchise naturelle.

— Vous me regardez d'un air surpris. Vous croyez, comme les autres, que je suis en démence, n'est-ce pas? murmura l'oncle. Bah! Wilhem, je ne vous en veux pas. Il n'est pas donné à tout le monde d'entrer en communication avec le monde immatériel; de connaître des secrets qui ne sont révélés qu'une fois, de temps en temps, à des âmes purifiées. Si je vous disais que, dans cette tête de mort, demeure un esprit dont le langage est pour moi clair et intelligible; si je vous affirmais que cet esprit a déjà vécu trente fois, sous différentes formes humaines, me croiriez-vous?

— Je voudrais pouvoir vous croire, mon oncle; mais, par manque de connaissance de la chose, cela m'est impossible à présent, répondit timidement le jeune homme.

— Bien répondu, Wilhem. Vous ne niez pas absolument, du moins, l'existance des esprits?

— Non, certes; au dessus de la nature matérielle, il y a des êtres immatériels : la religion nous apprend, et la conscience nous fait pressentir que tout ne finit pas avec cette vie terrestre.

Ces paroles, prononcées avec conviction, parurent plaire singulièrement à M. Reimond. Il fit un signe d'approbation, et reprit :

— Vous croyez donc à l'immortalité de l'âme, à une vie future, à la punition du mal et à la récompense du bien; en un mot, à la justice de Dieu?

— Est-il possible, cher oncle, de douter de vérités aussi évidentes?

— Ah! Wilhem, il y en a qui osent en douter. Mais il y en a infiniment plus qui n'ont de ces vérités qu'une notion vague et confuse. Je ne sais, mais mon âme a pour la vôtre une inclination secrète. Elle pense que la vôtre pourrait être assez pure pour cette haute science. S'il en était ainsi, je quitterais ce monde avec un sentiment de bonheur suprême; non seulement parce que les fruits de mes laborieux efforts ne seraient pas perdus pour l'humanité, mais aussi parce que je pourrais, avant ma mort, vous gratifier d'un bienfait mille fois plus précieux que la fortune que je vais vous laisser... Écoutez, mon cher neveu, voulez-vous apprendre comment on entre en relations avec le monde des esprits? voulez-vous du moins essayer? car il n'est pas certain que votre âme soit déjà assez éprouvée et assez pure.

— Pour vous faire plaisir, j'essaierai tout ce que vous désirez, mon oncle, répondit le jeune homme d'un ton de soumission.

— Eh bien, mon ami, écoutez donc avec attention, et, si le raisonnement vous paraît d'abord un peu compliqué, faites tous vos efforts pour me comprendre. Pénétrez-vous de l'idée que, si je pouvais vous trouver capable d'accepter la succession morale de mon âme, je me considérerais comme payé mille fois du peu de bien que j'ai pu faire à vos parents. Vous allez entendre ce que m'a révélé l'esprit qui vit dans cette tête de mort. Faites attention, je vous en prie.

M. Reimond rapprocha son fauteuil et commença d'un ton lent et solennel :

— Voici ce qu'enseignent les esprits. Avant que notre monde existât, Dieu, le seul être éternel, pur, parfait et tout-puissant, vit que l'espace immense de l'univers était vide. Il créa les anges, en troupe innombrable, pour combler ce vide, donner la vie à l'espace, et le louer, et le servir dans sa majesté. Les anges étaient relativement de purs esprits; mais ils n'étaient point parfaits; sans cela, chacun d'eux eût été autant que Dieu lui-même, qui seul peut être parfait. Il advint qu'un de ces esprits, nommé Lucifer, égaré par l'orgueil, voulut se révolter avec plusieurs millions de ses compagnons, contre le Dieu unique; mais sa témérité reçut une

punition terrible et méritée. Il fut foudroyé et condamné à rester éloigné pour l'éternité de la présence de Dieu, et à souffrir et à pleurer sans fin dans les ténèbres. Alors, Dieu voulut remplir les places vacantes dans les légions de ses serviteurs restés fidèles, mais en ne gardant autour de son trône que des esprits éprouvés. C'est pour cela qu'il créa l'homme. L'homme est un ange imparfait, qui, par la tentation et la victoire, par la souffrance et le courage, par la lutte et la force, en un mot par le travail et la peine, doit atteindre à la perfection et à la pureté absolue, pour autant du moins que des êtres créés peuvent être puissants et purs auprès de Dieu... Comprenez-vous cela, mon ami?

— Très bien, mon oncle, répondit le jeune homme, qui écoutait avec étonnement.

— Eh bien, Dieu aussi créa la terre et l'univers entier, avec ses plantes et ses animaux, avec ses beautés et ses défauts, avec ses séductions, son bonheur, ses désastres, ses joies, ses chagrins, ses inimitiés, ses amours, pour que l'homme, parmi tous ces obstacles, eût à lutter, et pour éprouver et pour épurer sa nature morale par des victoires successives. Voilà la raison de l'existence des esprits : le corps de l'homme n'est que du limon, une forme matérielle qui sert d'enveloppe à l'homme véritable, c'est-à-dire à l'âme. Sans cela, il ne pourrait accomplir sa destinée, car un esprit immatériel n'a pas de sens, et ne peut être en contact avec la matière, ni subir les tentations de la matière. Par conséquent, pour pouvoir souffrir et lutter, l'âme humaine devait revêtir une forme terrestre. Il en résulte que l'homme proprement dit, c'est l'âme, et qu'il peut perdre son corps sans discontinuer d'exister. Saisissez-vous ce raisonnement, mon neveu?

— Il est bien un peu obscur, mon oncle, répondit le jeune homme.

— Je tâcherai d'être plus clair, Wilhem. L'esprit démontre de la manière suivante la destinée de l'homme dans l'éternité : toutes les âmes humaines ont été créées au même moment, mais elles ne reçurent pas toutes en même temps une enveloppe matérielle. Le premier qui subit l'épreuve sur la terre fut Adam, et ensuite après lui, jusque aujourd'hui, un nombre incalculable d'autres créatures. Un homme vit plus d'une vie; il y en a qui ont recommencé l'épreuve cent fois, et qui, faute de force, de vertu ou de progrès, devront revivre bien des fois encore. En un an, il meurt des centaines de mille hommes. Où supposez-vous que vont leurs âmes?

— La religion ne laisse point de doute à cet égard.

— En effet, répondit M. Reimond. A la fin, cela se passera comme la religion nous l'apprend. Mais en attendant la fin du monde?

— Pareilles choses sont difficiles à comprendre, balbutia Wilhem, qui ne savait plus que répondre.

— C'est vrai, mais vous finirez par les comprendre parfaitement, reprit l'oncle d'un ton encourageant. Si, parmi ces cent mille âmes, il en est quelques-unes qui aient atteint la pureté voulue, celles-là sont enlevées au ciel, où chacune d'elles prend la place d'un des anges déchus. Les autres âmes, encore imparfaites, retournent dans l'espace, où elles doivent attendre qu'il plaise à Dieu de leur permettre une nouvelle épreuve, c'est-à-dire une nouvelle vie sur la terre. Toutes ces âmes, tous ces esprits sans corps, vivent dans l'air, où ils se meuvent, lorsqu'ils le veulent, avec la rapidité de la foudre, mais ils préfèrent se tenir près des lieux qu'ils ont habités pendant leur existence antérieure, et dans le voisinage de leurs parents, de leurs enfants ou de leurs amis. Par exemple, pendant que je vous parle ici, plus de vingt esprits nous entourent. Parmi eux, je reconnais mon père et le vôtre; ma femme et votre mère, qui nous écoutent et qui se réjouissent dans l'espoir que vous acquerrez la force secrète et surnaturelle nécessaire pour les voir et converser avec eux.

Un frémissement parut agiter le jeune homme. L'idée que ses parents morts étaient près de lui et le voyaient, lui faisait une singulière impression. Il en avait le cœur oppressé, et un long soupir souleva sa poitrine.

- N'ayez pas peur, mon ami, lui dit son oncle; ces âmes immatérielles ne sont pas nuisibles, et il ne leur est pas permis de faire du mal aux âmes qui souffrent et luttent sur la terre dans les enveloppes mortelles. Sachez, en outre, que certains hommes, parvenus à un haut degré de pureté par des épreuves successives et par la pratique intime de la vertu et de la science, ont la faculté d'entrer en communication avec les âmes qui attendent dans l'espace. En d'autres termes, ils ont la propriété d'évoquer les esprits invisibles et de les forcer à leur communiquer ce qu'ils savent. L'esprit qui habite cette tête de mort a déjà vécu trente existences. Il approche de la pureté requise, et c'est pour cela qu'il peut révéler des choses dont les âmes moins avancées n'ont pas connaissance. Tout cela est bien intelligible pour vous, n'est-ce pas?

— Cela est étrange et surprenant, répondit Wilhem. Mais, d'après vous, tous les hommes, sans exception, deviendraient des anges et iraient au ciel? Cela est contraire à la religion et à la conscience, qui nous apprennent qu'après cette vie, il y aura punition ou récompense.

— Cette contradiction n'est qu'apparente, mon



Il resta immobile comme une statue... (Page 19.)

ami : à la fin, cela se passera en réalité comme on nous l'a enseigné. Après que des centaines de millions d'âmes pures seront entrées au ciel, et que la dernière place des anges tombés aura été remplie, Dieu fera périr le monde ; et les âmes qui alors, malgré les nombreuses épreuves, seront encore impures, méchantes ou en état de péché, seront foudroyées, pour pleurer et souffrir dans les ténèbres éternelles, en compagnie des démons.

Nox, qui, depuis quelque temps, tournait en reniflant autour de la chaise du jeune homme, posa ses deux pattes de devant sur ses genoux, et se mit à fureter avec son museau dans la poche de sa redingote, comme s'il y sentait quelque chose de particulier.

— Nox, ici ! à bas ! s'écria M. Reimond.

L'animal quitta Wilhem, étonné, et rampa jusque devant les pieds de son maître.

— Vous avez de la viande dans la poche de votre redingote ?

— Nullement, répondit le jeune homme en tirant quelques papiers.

— Ah ! je vois ce que c'est, dit en souriant M. Reimond : vous avez là la lettre que je vous ai écrite ; le chien l'a déjà tenue dans sa gueule, et il la reconnaît au flair.

— Quelle bête étonnante ! dit Wilhem. Je comprends que le jardinier en ait peur. On serait tenté de croire que Nox a l'intelligence d'un homme. Tout à l'heure, sous la tonnelle, il paraissait vouloir parler à Jacques.

— C'est une pauvre bête qui m'est restée fidèle et reconnaissante, parce que je l'ai secourue un jour qu'elle se trouvait en danger de mort, répondit M. Reimond. Quant au vieux Jacques, c'est un brave homme et un cœur fidèle ; mais son courage et son intelligence sont bornés. Dans sa simplicité,

il ne rêve que de choses effroyables; et, dès qu'il voit quelque chose qu'il ne comprend pas, il s'imagine qu'il y a en jeu des causes surnaturelles. Quoi d'étonnant que Nox ait appris à aller appeler Jacques, puisque je ne lui donne à manger que quand Jacques est venu? La solitude et le silence perpétuels ont peut-être contribué à modifier quelque peu la nature de la pauvre bête. Peut-être y a-t-il en lui une âme toute prête à subir une épreuve plus élevée et plus heureuse; mais, dans tous les cas, je ne saurais l'affirmer.

— Une âme dans ce chien? une âme humaine? répéta Wilhem avec un sourire d'incrédulité.

— Pourquoi pas? Si Dieu le veut ainsi pour punir des âmes rebelles ou tout à fait vicieuses, et les soumettre à une dure épreuve? Il y a d'orgueilleux tyrans qui sont changés en ânes, pour être humiliés sous le bâton de l'ânier; des femmes vaniteuses qui deviennent des crapauds et qui; sous cette misérable forme, croupissent toute l'année dans la fange; des guerriers qui, pour acquérir de la gloire, ont versé des torrents de sang, et qui sont changés en lièvres pour qu'une crainte incessante calme leur courage féroce, et que le plomb du chasseur fasse aussi couler leur sang. Mais il n'y a pas d'âmes humaines dans tous les animaux, et il n'est pas permis aux esprits de faire à ce sujet des révélations précises... Maintenant, mon bon Wilhem, je vous ai dit ce que je crois nécessaire pour vous donner une idée claire du monde des esprits. Y-a-t-il encore quelque chose d'obscur pour vous? Dites-le; je vous donnerai d'autres explications, si vous le désirez.

— Non, mon cher oncle, j'en sais assez, répondit le jeune homme, dont la voix trahissait la fatigue et la tristesse.

— Tant mieux, mon neveu! alors nous pouvons aborder tout de suite la preuve décisive à laquelle mes paroles vous ont préparé, dit M. Reimond en se levant. Ah! Wilhem, mon ami, peut-être avant une heure serez-vous déjà en communication avec le monde des esprits. Si cela pouvait réussir, je bénirais Dieu de vous avoir accordé cet immense bienfait. Venez, asseyez-vous sur cette chaise devant la tête de mort; je vous montrerai comment vous devez essayer de voir et d'entendre l'esprit qui y demeure.

— Oh! je vous en prie, mon cher oncle, épargnez-moi cette épreuve, dit Wilhem en suppliant. Je ne sais, mon âme n'est probablement pas encore assez pure; cette science secrète m'inspire une sorte d'aversion et d'effroi. Soyez certain que je ne verrais pas l'esprit, quand bien même vous passeriez un jour entier à tâcher de me le montrer.

— Vous le croyez? reprit l'oncle. Vous vous trompez, sans doute. Cet effroi est naturel. L'homme, dans sa forme matérielle, a peur de tous les mystères; mais il faut vaincre cette crainte, et vous prêter, avec une volonté ferme et une confiance absolue, à l'inappréciable leçon que je veux vous donner. Dès que vous verrez l'esprit, dès que vous comprendrez son langage, vous me remercierez du fond du cœur. Ah! il n'y a pas au monde de bonheur plus grand que cette science, qui élargit notre existence jusqu'aux dernières limites de l'univers. Voyons, seyez-vous là...

— Mais, mon cher oncle, ayez la bonté de m'excuser, du moins pour aujourd'hui.

— Non, certes, Wilhem, c'est votre nature mortelle qui lutte pour garder le dessus : ce serait donc une lâcheté de céder à son égoïsme. Vous refusez! Me serais-je trompé? Aurais-je le chagrin de reconnaître en vous, mon neveu, une âme arriérée et encore très faible?

Le jeune homme s'aperçut que sa résistance remplissait de tristesse le cœur de son oncle. Par respect, par déférence pour lui, il résolut de se prêter docilement à tout ce qu'il pouvait exiger de lui. Il se leva et s'assit devant la tête de mort en disant :

— Vous avez tort, mon oncle, de douter de mon courage ou de mon bon vouloir. Je suis sûr que je ne verrai pas l'esprit; mais, puisque vous êtes d'un autre avis, je suis prêt. Que dois-je faire?

— Cela ira, vous ne vous connaissez pas vous-même, Wilhem! s'écria M. Reimond tout joyeux. Ayez confiance : vous ne serez pas seulement l'héritier de mes biens matériels, mais aussi l'héritier de la puissance morale de mon âme. Approchez votre chaise de la table, mettez-vous à votre aise, posez la main droite sur le crâne, regardez dans les orbites creux, au fond, tout au fond, et tâchez de tenir votre regard immobile, de façon qu'aucun des objets qui sont dans cette chambre n'attire ou ne trouble plus votre vue. Pénétrez-vous maintenant de l'idée que vous voulez voir un esprit, un esprit dans sa forme humaine; car ils ne peuvent pas se montrer à nos yeux sous une autre forme. Vouloir, vouloir sans cesse, être convaincu et croire, ne point faiblir, vouloir fermement et irrésistiblement, telle est la baguette magique qui doit ouvrir à nos yeux le monde des esprits. Tâchez donc de donner à votre esprit une tension telle, que, par ce magnétisme propre, il quitte, pour ainsi dire, votre corps et se mêle aux êtres immatériels qui remplissent l'atmosphère... C'est bien ainsi, ne bougez pas, restez muet, et, quoi qu'il en arrive, ne détournez pas votre attention de la tête de mort, ni votre pensée ou votre volonté du but de cette épreuve. Silence, maintenant!

Le jeune homme considérait cette tentative d'évocation des esprits comme une déplorable démence

de son oncle. Cependant, pour ne pas affliger son bienfaiteur malade, il accomplit fidèlement ses désirs, et suivit à la lettre les instructions données. Il resta immobile comme une statue de pierre, et tint ses regards si obstinément fixés sur les yeux creux de la tête de mort, que sa vue se troubla et qu'il en fut tout étourdi.

Il prit patience néanmoins, car il espérait que son oncle se fatiguerait bientôt de ses efforts inutiles et l'en délivrerait. Mais il se trompait grandement : il se passa au moins une demi-heure sans que M. Reimond donnât signe de vie. Au contraire, il semblait retenir son souffle pour ne pas troubler son neveu et ne pas distraire son attention du but poursuivi.

Quant à Wilhem, il souffrait plus qu'on ne saurait le dire; tout paraissait tourner devant lui, et la sueur perlait sur son front. Il sentait qu'il ne pouvait y tenir plus longtemps, et il se demandait s'il n'interromprait pas résolument ce jeu pénible, lorsque son oncle murmura à son oreille d'une voix étouffée :

— Ne détournez pas le regard, Wilhem, vous réussirez. J'ai suivi sur votre visage les signes qui attestent l'expansion croissante de votre âme. Encore une demi-heure de patience, et le grand secret se dévoilera devant vous.

— Encore une demi-heure, ô ciel! soupira Wilhem épouvanté.

— Silence ! soyez ferme, je vous en conjure, mon ami; si vous avez quelque amitié, quelque reconnaissance pour moi, ne laissez pas faiblir votre courage dans ce moment suprême... N'est-ce pas que vous voyez au fond du crâne de petits nuages brumeux qui remuent et qui semblent s'agiter pour prendre une forme déterminée?

— Je vois de petits nuages qui flottent, des anneaux blancs qui tournent, des étincelles qui scintillent, et mille autres choses confuses, murmura Wilhem.

— Ah ! c'est cela. Votre âme commence à devenir voyante. Patience, patience! continuez l'épreuve avec une inébranlable confiance. Paix maintenant, pas un mot, pas une pensée autre que le but!

Durant un long quart d'heure encore, Wilhem tint bon; mais alors, il sentit une invincible somnolence s'emparer de lui. Il bâillait de temps en temps, tout en s'efforçant de cacher ces signes d'ennui en tenant la bouche obstinément fermée. Enfin, il lui fut impossible de contenir les tiraillements fiévreux de ses nerfs, il bâilla à bouche béante, et son souffle retenu s'échappa de sa poitrine avec un bruit douloureux.

— Oh! mon cher oncle, ayez pitié de moi! dit-il en détournant la tête. Je m'endors; je n'ai déjà plus conscience de ce que je fais.

— Encore un peu de patience et de courage, mon ami; nous touchons peut-être au but.

— Non, non, encore une minute, et je tombe endormi sur la table pour ne me réveiller que demain. Ce n'est pas ma faute, mon oncle. Je suis harassé d'avoir marché toute la journée. Vous voyez bien que, malgré cette lassitude, la bonne volonté ne m'a pas manqué.

— En effet, vous étiez déjà bien avancé. Mais, n'importe, on n'obtient pas en une fois cette inappréciable science... Ne désespérez pas, Wilhem, nous reprendrons l'épreuve demain, probablement avec plus de succès. Cessez maintenant, c'est assez pour aujourd'hui. D'ailleurs, il va faire nuit, et l'heure de la solitude approche pour moi. Quant à vous, vous avez besoin de repos. J'ai fait préparer une chambre pour vous dans la partie postérieure du château. Jacques Mispels, le jardinier, vous servira. Il est chargé de vous procurer tout ce qui vous est nécessaire; et, si vous désirez quelque chose qui ne se trouve pas à Wildenborg, Jacques ira le chercher au village. Pendant la nuit, je consulterai à votre sujet l'esprit de la tête de mort; il m'expliquera peut-être comment vous pouvez entrer en communication immédiate avec les âmes. Ayez bon courage, et dormez bien. A demain, mon ami.

Il tendit la main à son neveu. Celui-ci répondit, avec un accent de pitié et de tristesse :

— Ainsi, mon oncle, vous restez dans la terrible idée que vous mourrez dans peu de jours?

— Une idée, Wilhem? C'est une certitude complète.

— Mais si vous souhaitiez vivre?

— Cela n'y ferait rien. D'ailleurs, j'aspire après la mort.

— C'est inconcevable; soupira Wilhem avec découragement.

— Qu'y a-t-il là d'inconcevable?... reprit l'oncle en souriant. Chaque fois que l'homme meurt après une vie passablement bonne, il fait un pas en avant vers la perfection finale qui doit lui donner la béatitude éternelle avec une place auprès de Dieu. Quand on est en route vers le bonheur suprême, désire-t-on être contraint à de long relais? Ne pleurez pas sur ma mort inévitable; vous voyez bien que je ne suis ni effrayé ni affligé.

Le jeune homme vit qu'il ne fallait pas lutter contre l'idée si profondément enracinée de son oncle. Il lui souhaita le bonsoir, et se disposait à quitter l'appartement, lorsque M. Reimond le retint pour lui dire :

— J'ai pensé toute la journée à une affaire difficile. Wilhem, vous avez une cousine éloignée, qui doit hériter de l'autre moitié de mes biens. Je souhaite que Wildenborg, avec les bois, les prés

et les champs qui l'environnent, ne soit pas morcelé; c'est un héritage paternel. Mon intention est de le comprendre dans votre part; mais, comme je désire qu'il soit considéré comme inaliénable et indivisible, la valeur de votre part s'en trouverait amoindrie. Je chercherai le moyen de vous assurer un dédommagement, nous en parlerons demain. Je vous ferai appeler de bonne heure. Allez maintenant, et dormez bien.

Wilhem balbutia un salut et sortit.

Lorsqu'il se trouva sous le ciel bleu, il poussa un long soupir, comme s'il était délivré d'un lourd fardeau. Au lieu d'aller à la maisonnette du jardinier, il entra, poussé par le besoin d'être seul avec ses pensées, sous le berceau de verdure, et, s'assit sur un banc. Il croisa ses bras sur sa poitrine, et, les yeux fixés au sol, il resta longtemps enseveli dans de profondes réflexions.

Enfin, il releva la tête, et murmura avec une expression de surprise :

— Que m'arrive-t-il? Je m'amuse à rêver à la possibilité des choses que mon oncle m'a racontées. Que l'esprit humain est faible, combien l'impression des mystères surnaturels est profonde sur lui! Rester ainsi pendant une heure entière, le regard fixé sur les yeux creux de cette tête de mort, cela trouble le cerveau. Pauvre oncle, il est très malade, son imagination est égarée. Il n'y a malheureusement rien à y faire... Que je suis fatigué! Hâtons-nous de manger un peu, puis allons prendre un peu de repos.

Il quitta la tonnelle, et se dirigea vers la demeure du jardinier. Son esprit était assombri et son cœur découragé. Il trouva Jacques Mispels et sa femme occupés, près du foyer, à préparer le repas du soir; une nappe blanche couvrait déjà la table.

Le jardinier, dès qu'il entendit le salut du jeune homme, courut au-devant de lui, lui prit les mains, et demanda avec une fiévreuse curiosité :

— Eh bien, eh bien! comment cela s'est-il passé? Votre oncle vous a-t-il bien reçu? est-il content de vous?

— Je crois que oui.

— Vous a-t-il parlé de sa mort, de sa terrible mort?

— Oui, plus que je ne le souhaitais.

— Quoi! il vous aurait dit que le diable?...

— Laisse-moi tranquille avec ces sottises, Jacques, murmura Wilhem mécontent. Mon pauvre oncle s'imagine qu'il va mourir, voilà tout.

— Ainsi, vous le croyez? Vous doutez de la vérité de ce que je vous ai dit?

— Ne l'écoutez pas, Wilhem, interrompit Pétronille. Tout ce qu'il raconte n'est que sottises. On finirait par croire qu'il redevient enfant.

— Moi, en enfance? grommela Jacques d'un air menaçant. Tout à l'heure vous me rendrez compte de cette injure.

— Mon oncle est malade, malade de la tête, et il reste peu d'espoir de guérison, soupira le jeune homme.

— Malade de la tête? Fou, voulez-vous dire? le curé paraît croire la même chose; mais ce n'est pas vrai. Mon maître a trop d'esprit et trop de savoir, c'est là la seule cause de son malheureux sort.

Pendant cette conversation, la femme avait servi le souper.

— Monsieur Wilhem, dit-elle, veuillez vous mettre à table. J'ai fait de mon mieux pour vous préparer un bon souper. Le voyage vous aura creusé l'estomac. Puisse la cuisine de la vieille Pétronille vous plaire!

Wilhem la remercia de tout cœur, et se mit à manger avec appétit.

Jacques avait déjà recommencé à parler de son maître et du diable.

— Mais, pour l'amour de Dieu! tais-toi un instant, et laisse monsieur tranquille pendant qu'il mange, lui dit sa femme.

— A quoi sert de se taire? répliqua le jardinier. Quand on mange on écoute d'autant mieux. Tu crois peut-être que je veux laisser dans une erreur regrettable M. Wilhem, l'enfant que j'ai porté sur mes bras, quand je vois la possibilité de le convaincre de la vérité? — Vous croyez, Wilhem, que mon maître n'a pas de relations avec l'homme noir? Vous n'avez donc pas fait attention à Nox, et il n'est pas devenu évident pour vous que Nox n'est pas autre chose qu'un esprit, un *Mistoffel* qui le garde?

— Nox est un chien comme tous les autres chiens.

— Un chien comme tous les autres chiens? Si vous connaissiez l'histoire de ce serviteur infernal, que vous prenez pour un animal, vous parleriez autrement. Mais pourquoi ne vous la conterais-je pas, cette histoire, pendant que vous n'avez pas autre chose à faire que de manger? Écoutez bien, elle est courte, mais terrible. Il y a eu dix ans au 13 juillet. Mon maître vivait bien solitaire, mais les choses n'allaient pas à Wildenborg comme à présent. Une nuit nous fûmes réveillés par un vacarme étrange dans les airs. On eût dit que la terre tremblait, que cent chariots roulaient ensemble dans le ciel. Là-dessus, il commença à tonner et à éclairer, de telle sorte que nous croyions que le monde allait périr. Le feu du ciel était si aveuglant, que nous étions obligés de tenir nos mains sur nos yeux. Plein de terreur et d'angoisse, je courus au château avec ma femme, et nous y trouvâmes monsieur — qui ne s'enfermait pas en-

core alors — en train de lire dans un livre plein de grandes lettres noires... La tempête augmente, les coups de tonnerre font trembler le château sur ses fondements; des grêlons gros comme des œufs de pigeon se mettent à tomber, et les ardoises du toit volent en éclats dans les airs... Nous étions à côté de monsieur, priant et tremblants, lorsque tout à coup un appel plaintif, un cri de détresse comme le cri d'un mourant, se fit entendre hors du château. M. Reimond sauta debout et me dit : « Jacques, il y a quelqu'un devant la grille qui demande du secours. Il implore un abri; va ouvrir, et laisse-le entrer. » On eût voulu me donner dans cet affreux moment un grand chariot plein d'or, que je n'eusse pas mis le pied dehors. Mon maître le voyait bien, car il alla lui-même à la grille, et revint aussitôt avec un chien, c'est-à-dire avec le diable, qui doit devenir son *Mistoffel*. A peine la vilaine bête était-elle entrée, qu'un coup de foudre, pareil à la détonation de cent canons, frappa le château et en déchira le pignon du haut en bas. Je criai au secours, et ma femme tomba sans connaissance sur le plancher. C'est depuis lors que la pauvre Pétronille est devenue à moitié muette. Voilà, Wilhem, l'histoire de Nox. Est-ce ainsi qu'un chien ordinaire se présente? Hélas! dans cette nuit terrible, mon pauvre maître a vendu son âme à l'homme noir, et maintenant son temps est venu. Croyez-vous encore maintenant, Wilhem, que je ne sais ce que je dis? Nox, Nox! Est-ce là le nom du chien d'une personne chrétienne, dites?

— C'est un nom latin qui signifie tout simplement *nuit*, répondit Wilhem en haussant les épaules.

— *Nuit?* Vous voyez bien que Nox doit être un esprit des ténèbres?

Le jeune homme, qui n'avait pas la moindre envie d'écouter plus longtemps l'intarissable Jacques, se leva de table.

— Je vous remercie, dit-il, mes amis, et toi particulièrement, bonne Pétronille. Le souper était excellent, et m'a fait le plus grand plaisir... Il fait bien noir dehors; je me sens fatigué et j'ai sommeil : Jacques, aie la bonté de me conduire à ma chambre.

Malgré les efforts du jardinier pour le faire rester encore et prolonger la veillée en vidant un verre de bière, Wilhem voulut à toute force aller se coucher. En effet, il pouvait à peine tenir les yeux ouverts.

— Eh bien, demain vous serez reposé, dit Jacques; ce qui est différé n'est pas pas perdu. — Pétronille, va dans l'étable chercher la lanterne et allume-la. — Quoi, Wilhem, vous croyez qu'il n'y a pas de diable?

— Je n'ai pas soutenu cela, dit le jeune homme impatienté.

— Mais, du moins, vous ne croyez pas que le diable achète les âmes et emporte les gens? Je sais une histoire qui prouve clairement que vous vous trompez, et je vais vous la raconter.

— Tu es sans pitié pour moi, Jacques. Raconte tant que tu voudras, je ne te répondrai plus.

— Cela m'est égal, pourvu que vous me laissiez parler. Voici la chose : Dans le village de Glabbeck, des garçons de ferme étaient au cabaret un jour de fête, pendant la grand'messe. Ils auraient voulu jouer aux cartes; mais, pour cela, ils auraient dû être à quatre, et ils n'étaient que trois. En ce moment, entre un étranger qui demande un verre de bière. A la première proposition des trois paysans, il consent à faire le quatrième.

Pétronille revint avec la lanterne, Wilhem lui souhaita la bonne nuit, et sortit de la maison suivi du vieux Mispels, qui, chemin faisant, reprit son histoire.

— Ils jouaient avec un plaisir extrême; mais un des garçons de ferme fait tomber la craie avec sa manche, et se baisse pour la ramasser. Que voit-il, ô ciel! Il voit que le partenaire étranger a des pieds de cheval!

Malgré son ennui, Wilhem ne put s'empêcher de rire de la simplicité extraordinaire de son guide.

— Les pauvres paysans ne riaient pas, reprit Jacques Mispels. Ils se levèrent en gémissant, et voulurent fuir; mais un violent coup de tonnerre retentit, et tous les joueurs de cartes avaient disparu. On eût dit qu'on avait brûlé dans cette chambre plus de cent bottes d'allumettes soufrées... Voyez, voilà la petite porte du château par où nous devons entrer. J'ai préparé votre chambre, et j'espère qu'il ne vous manquera rien. Suivez-moi, je vous montrerai le chemin.

Il conduisit le jeune homme jusqu'au haut d'un escalier, devant une porte. Il y avait là par terre deux bâtons à demi brûlés, l'un par-dessus l'autre, en forme d'X.

— Ne marchez pas sur ces bâtons et ne les dérangez pas, dit le jardinier.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Wilhem.

— C'est un moyen infaillible pour vous préserver des malheurs nocturnes. Ces bâtons sont une barrière infranchissable pour tous sorciers, diables, spectres, lutins, farfadets et autre canaille infernale.

Le jeune homme, presque hors de lui à force d'impatience, prit les deux bâtons et les jeta à bas de l'escalier.

— Tu me donnerais la fièvre à la fin, ou tu me rendrais aussi bête que...

— Oh! ne vous fâchez pas, mon cher Wilhem, je l'ai fait dans une bonne intention; mais si vous pré-

férez courir le danger de voir des choses terribles, vous en êtes libre.

— C'est la chambre où je dois passer la nuit, n'est-ce pas? Eh bien, Jacques, retourne à la maison et sois tranquille, il ne m'arrivera rien. Laisse-moi dormir tant qu'il me plaira, et ne m'éveille pas avant le temps. Bonne nuit. Tu ne veux pas partir?

— Si, si, je pars, dit Jacques en descendant les degrés en grommelant : Ces gens de la ville ont la tête dure. Quand je pense à ce qui est advenu au marchand de sable de Hechtel! Il croyait aussi qu'on ne doit pas craindre les fantômes; mais il en fut, hélas! cruellement puni. Une nuit, il voit une forme blanche — comme un squelette avec un linceul blanc sur les épaules — qui l'appelait du doigt. A moitié mort de peur et tremblant...

Il était déjà au bas de l'escalier, et sa voix devint inintelligible pour Wilhem, qui était entré dans sa chambre et s'empressait de se déshabiller. Un instant après, il était couché dans un lit qui lui parut fort doux.

Il ferma les yeux, persuadé qu'il allait s'endormir tout de suite; mais, malgré la pesanteur de sa tête fatiguée, sa mémoire et son imagination travaillaient avec une singulière activtié. Il voyait toute espèce de choses extraordinaires s'agiter devant ses yeux dans les ténèbres : des spectres, des esprits, des chiens noirs, des squelettes, des têtes de mort. Quoiqu'il sût bien que ce n'était qu'une illusion de ses sens troublés, cependant une sueur froide mouillait son visage et son cœur battait sous l'influence d'une angoisse nerveuse.

Enfin la fatigue prit le dessus, et il tomba dans un profond sommeil.

IV

Le lendemain matin, le vieux Jacques s'était levé bien plus tôt que de coutume. Il était visiblement inquiet, il sortait et rentrait sans rime ni raison, comme un homme poursuivi par de sombres pensées. Sa femme resta pendant une heure au moins sans ouvrir la bouche et ne paraissait pas prendre garde à son agitation. Lorsqu'elle lui demanda enfin ce qui le faisait aller et venir, il lui raconta qu'il avait eu un vilain rêve, et qu'il tremblait encore en pensant aux affreuses choses qu'il avait vues.

— Ah! Pétronille, dit-il, je dormais tranquillement. Tout à coup, je m'éveille et j'entends quelqu'un qui crie au secours d'un ton si plaintif et si déchirant, que cela me fit saigner le cœur. Et c'est facile à comprendre, je reconnaissais la voix de Wilhem!... Je saute à bas de mon lit et j'ouvre la fenêtre : mes cheveux se dressent sur la tête; je suis obligé de me retenir pour ne pas tomber de peur! O terrible spectacle qui se présente à mes yeux! Je vois l'homme noir qui vole en ricanant à travers les airs. Une de ses griffes tient un homme par les cheveux, tandis que l'autre lui arrache la chair des membres. La pauvre victime poussait des cris qui retentissaient dans tout Wildenborg. Hélas! c'était Wilhem que le mauvais esprit emportait.

— Pour l'amour du ciel, Jacques, pourquoi me fais-tu toujours trembler avec tes épouvantables histoire? demanda la femme.

— N'as-tu rien entendu, Pétronille?

— Qu'aurais-je entendu, puisque tu as rêvé?

— Mais si c'était un avertissement?

— Laisse-moi tranquille, grommela la femme. Tu te casses la tête la nuit pour pouvoir m'effrayer le jour. Je dois travailler, nettoyer la maison, soigner la vache et penser au déjeuner de M. Wilhem.

— Fasse Dieu qu'il ait encore besoin de notre déjeuner! fit Jacques en soupirant.

— Bavarde tant que tu voudras, je n'écoute plus tes enfantillages, dit la femme en prenant un seau pour se rendre à l'étable.

Jacques resta pensif sur le seuil de la porte et secoua la tête avec mécontentement.

Après une longue attente il se retourna, marcha à pas lents dans le jardin, s'approcha petit à petit des derrières du château, et demeura là, les bras croisés sur la poitrine, regardant en l'air vers une fenêtre fermée.

Il murmura quelques paroles à voix basse, secoua la tête et fit des gestes silencieux; puis, comme prenant une résolution subite, il quitta la place, saisit une bêche sur son chemin, et entra dans nne sorte de potager, où il se mit à retourner une couche de trèfle.

Il était visible que, dans son travail, il était encore poursuivi par des pensées tenaces et pleines d'angoisse, car, maintes fois, il interrompit son labeur pour regarder de loin la fenêtre fermée, et, chaque fois, il laissait échapper un grognement d'impatience et d'inquiétude.

Son indignation devint de plus en plus grande; et, lorsqu'il eut travaillé environ une heure, non sans beaucoup d'interruptions, il planta sa bêche en terre en disant :

— Non; je n'y tiens plus! Il y a plus de trois heures que le soleil est sur l'horizon, et ne pas se lever encore! Cela n'est pas naturel! Mon rêve était-il un avertissement? Je meurs de crainte et d'incertitude... Il m'a défendu de l'éveiller; mais, si mon arrivée lui est par hasard désagréable, qu'est-ce que cela en comparaison de l'inquiétude que je souffre? Et d'ailleurs, en montant sur la pointe du pied, je ne le réveillerai pas, s'il dort réelle-

ment. Allons, il faut que j'ôte ce poids de ma poitrine.

En disant ces mots, il avait quitté le potager et s'était approché de la façade postérieure du château. Il ouvrit la porte avec précaution pour qu'elle ne criât pas sur ses gonds, et traversa le vestibule à pas de loup.

Au bas de l'escalier il s'arrêta tout à coup, leva les mains, recula en pâlissant, et murmura :

— Ciel! cela sent le soufre ici! Serait-il arrivé un affreux malheur? Mon rêve! Fuyons!

Mais, probablement, il douta lui-même de la véritable nature de l'odeur qu'il croyait sentir; car, au bout de quelques instants, il revint vers l'escalier, et monta, pas à pas, jusqu'en haut.

Il remarqua, à sa grande frayeur, que la porte de la chambre était au large ouverte. Cette vue lui donna un affreux pressentiment, et ce fut avec un violent battement de cœur et en hésitant, qu'il pénétra dans la chambre.

Il poussa un cri; il recula, pâle comme un mort, jusque contre la muraille, et se mit à trembler sur ses jambes.

Le lit était vide, et la couverture traînant à moitié par terre, comme si l'on avait arraché violemment le dormeur de sa couche.

Dès que le pauvre jardinier retrouva son haleine et l'usage de ses sens, il s'élança en hurlant hors de la chambre, faillit tomber du haut en bas de l'escalier, enfila la porte, traversa le jardin en courant et se réfugia dans sa maison, où il se laissa tomber sur une chaise en s'écriant d'une voix plaintive :

— Pétronille, Pétronille, de l'eau, du vinaigre! Soutiens-moi, ou je tombe en syncope! Hélas! on ne veut pas me croire; voilà ce que c'est. Ce pauvre Wilhem! s'il n'avait jamais mis le pied dans ce malheureux château. Une pareille fin, si jeune!

— De l'eau et du vinaigre? Qu'y a-t-il? As-tu encore inventé quelque chose pour me faire peur? demanda sa femme en pâlissant.

— Non, non, Pétronille, cette fois, c'est sérieux et vrai, répondit-il.

— M. Reimond est-il plus malade? Hélas! cela devait finir par là. Dieu fasse grâce à sa pauvre âme! soupira Pétronille en portant à ses yeux le coin de son tablier.

— C'est bien pis, bien pis, Pétronille! Laisse-moi reprendre haleine, laisse-moi me remettre un peu. Tiens-toi ferme, ma chère femme. C'est à tomber là et à ne plus se relever.

— Eh bien, s'il n'est rien arrivé à notre maître, quelle nouvelle imagination agite donc tes esprits?

— Tais-toi, ne parle pas ainsi, Pétronille, ton incrédulité pourrait t'attirer un malheur. Pétronille, je suis allé voir dans la chambre... dans la chambre de Wilhem, et, Dieu nous garde! le lit est vide...

— Le lit est vide? Cela est étrange et surprenant, en effet.

— N'est-ce pas? Le pauvre garçon! les couvertures étaient pendantes, défaites, et l'on pouvait voir qu'une lutte terrible... O ciel! mon rêve de cette nuit était donc une réalité?

— Les habits de Wilhem étaient-ils dans la chambre? demanda Pétronille, qui s'efforçait de combattre sa peur.

Le jardinier se frotta le front comme pour éclaircir ses idées.

— Ses habits? répéta-t-il. Non. Je ne les ai pas aperçus.

— Tu vois bien, Jean, que tu te laisse encore égarer par ton imagination, et que tu m'inspires inutilement des frayeurs mortelles.

— Comment cela?

— Mais ne comprends-tu pas, innocent, que si Wilhem avait été surpris pendant son sommeil par l'esprit malin, ses vêtements seraient restés dans la chambre?

— Cela n'est pas certain, Pétronille. Je sais l'histoire d'un forgeron qui vendit son âme à l'homme noir, et lorsque Lucifer vint pour l'emporter, il lui laissa le temps de se lever et de s'habiller d'abord.

— Conte d'enfant! Il était encore de bonne heure, hier, lorsque M. Wilhem alla se coucher. Il aura quitté sa chambre pour faire une promenade matinale. Peut-être est-il dans le bois. Au lieu de rester à trembler ici, va le chercher : tu le trouveras, et tu seras délivré de ta crainte ridicule.

— Tu crois, Pétronille? Puisses-tu ne pas te tromper! J'y vais! j'y vais! je parcourrai tout le château et les environs; j'appellerai, je crierai... Mais, hélas! je crains bien que cela ne serve pas à grand'chose. Pauvre garçon! pauvre garçon!

Et, secouant la tête avec découragement, il sortit en courant.

La femme reprit sa besogne, et versa le café dans le filtre. Elle mit quelques œufs au fond d'un chaudron rempli d'eau bouillante, et plaça la nappe sur la table.

Quoiqu'elle se fût montrée rassurée en combattant la crédulité de son mari, elle n'était cependant pas sans inquiétude. Elle avait fait un signe de croix et marmotait une prière, tandis qu'elle allait et venait pour achever son ouvrage.

— Dieu soit loué! voilà M. Wilhem! s'écria-t-elle tout à coup, en souriant joyeusement au jeune homme.

— Bonjour, Pétronille, dit Wilhem. Comme

mon arrivée te réjouit! Tu parais inquiète et soucieuse?

— Asseyez-vous, monsieur. Avez-vous bien dormi?

— Très bien, à merveille. J'étais si fatigué!

— Et vous n'avez rien vu, rien?

— Qu'aurais-je vu, ma chère Pétronille?

— Ah! mon mari m'a fait peur. Il est allé dans votre chambre, et, voyant votre lit vide, il a cru qu'un terrible malheur devait vous être arrivé.

Le jeune homme haussa les épaules d'un air de pitié.

— Où est Jacques? demanda-t-il.

— Il est allé vous chercher au château, dans les champs, dans le bois. Il me fera mourir de peur avec ses sottises. Voilà votre déjeuner, monsieur. Ne pensez plus à nos folles craintes.

Le jeune homme se mit à table, et mangea lentement le pain et les œufs qu'on lui avait servis avec le café. Son esprit semblait également assombri par de tristes pensées; car il interrompit maintes fois son repas, en soupirant et en secouant la tête :

— Vous êtes triste, mon bon Wilhem, dit la femme. Vous dites pourtant que vous avez bien dormi?

— Oui, Pétronille, je suis triste, répondit-il. Ce matin, quand je m'éveillai, mille idées pénibles sont venues m'assaillir. J'ai quitté ma chambre pour me remettre au grand air. Derrière le château, il y a un grand arbre couché par-dessus le fossé, et que le vent a déraciné : j'ai passé par là dans le bois. Cette promenade m'a découragé... Crois-tu aussi, Pétronille, que mon oncle doive mourir après-demain!

— Hélas! il mourra, répondit-elle avec un soupir.

— Et crois-tu aussi comme Jacques, que le diable, ou je ne sais quelle autre cause surnaturelle, s'en mêle?

La femme secoua la tête en signe de doute.

— Ah! tu ne le crois pas? Tu as un esprit sain, toi, Pétronille! s'écria le jeune homme. Eh bien, quelle est ton idée sur l'incompréhensible maladie de mon oncle!

— Mon idée est que notre pauvre maître a quelque peu dérangé sa cervelle par ses études perpétuelles et son isolement complet. Je l'ai toujours cru; mais mon mari me rend si peureuse avec ses rêves affreux et ses épouvantables histoires, que je ne sais plus bien moi-même si je suis en possession de mon bon sens.

— Pauvre Pétronille, tu ne dois pas avoir eu beaucoup de plaisir en passant ta vie à Wildenborg. N'est-il jamais venu un médecin ici?

— M. Reimond ne veut pas entendre parler de médecins, et il nous a menacés de nous renvoyer de Wildenborg, si nous y laissions jamais entrer un médecin.

— Ainsi, Pétronille, tu es sûre que mon pauvre oncle va mourir, et vous n'avez plus d'espoir pour la conservation de ses jours?

— Hélas! pas le moindre. Le curé du village le dit également; il n'y a rien à y faire.

— Ah! le curé vient quelquefois à Wildenborg?

— Il y vient souvent; c'est la seule personne qui puisse approcher de M. Reimond. Ils sont bons amis. Quand il y a dans le village de pauvres gens dans le besoin, il vient à Wildenborg, et chaque fois il reçoit de notre maître une très libérale aumône. M. Reimond est généreux aussi envers l'Église; il a donné une somme considérable pour acheter un saint ciboire et une croix en argent massif.

— C'est singulier, dit Wilhem; et ton mari croit qu'un homme aussi pieux et aussi bienfaisant a des rapports avec le diable!

— Mon mari est un benêt, répondit Pétronille; il a été ainsi depuis son enfance; il ne rêve que fantômes et revenants. Autrefois, j'en riais, et ses sots contes ne m'émouvaient pas; mais aujourd'hui, je deviens vieille et peureuse, mon bon Wilhem. Cependant, si vous restiez ici, votre présence me rendrait mon courage perdu, j'en suis sûre. Je me sens déjà rajeunie et toute changée depuis que vous êtes au château.

Après un moment de réflexion, Wilhem reprit :

— Le curé croit-il également que mon oncle mourra après-demain? Cela n'est pas possible. Qu'il soit malade, c'est ce qu'on ne peut méconnaître; mais qui pourrait assurer qu'il ne vivra pas plusieurs mois?

— C'est facile à comprendre, répondit la vieille femme; il n'est pas malade, mais il se laisse mourir de faim.

— Quoi! que dis-tu là, Pétronille?

— La vérité, Wilhem. Depuis six mois que monsieur s'est imaginé connaître le jour de sa mort, il a commencé à prendre de moins en moins de nourriture. Ces derniers quinze jours, il n'a pas mangé assez pour soutenir un oiseau.

Mais cela n'est pas suffisant pour le faire mourir justement à l'heure dite.

— Et la tête donc, Wilhem?

— Oui, la tête, répondit le jeune homme en soupirant, la tête, l'imagination. N'y aurait-il plus de remède?

— Je ne le pense pas. Le curé dit que nous devons nous soumettre avec résignation aux décrets de la Providence.

Wilhem se tut pendant quelques instants, comme accablé de tristesse.



Elle, en passant, me fait un salut... (Page 28.)

Tout à coup, le vieux Jacques fit irruption dans la chambre, et se jeta au cou du jeune homme avec de vives démonstrations de joie.

— Le ciel soit loué! s'écria-t-il les larmes aux yeux. Cette fois, du moins, je me suis trompé. C'eût été trop horrible aussi. Wilhem, Wilhem, vous êtes encore en vie; je succombe à la peine!

— Eh bien, mon bon Jacques, dans ta simplicité, tu as cru que le diable...

Mais le jardinier l'interrompit vivement.

— Non, non, ne parlons pas de cela. Il y a déjà un quart d'heure que Nox est venu au jardin me dire que votre oncle vous attend. Allez vite au château, il pourrait être fâché.

Le jeune homme, qui échappait, non sans plaisir, aux niaiseries du jardinier, sortit rapidement et, peu d'instants après, il se trouvait en présence de son oncle. Celui-ci l'accueillit cordialement, l'invita à s'asseoir devant la table, posa la main sur la tête de mort, et dit d'un ton grave :

— Mon ami, j'ai passé presque toute la nuit à délibérer avec l'esprit sur vous et sur votre avenir. Votre âme, pour le moment, n'est pas encore assez forte pour entrer immédiatement en relations avec le monde des esprits. Nous ne recommencerons donc pas inutilement l'épreuve d'hier; mais promettez-moi que, lorsque j'aurai passé dans une autre vie, vous ferez de nouveaux et fréquents efforts pour voir et entendre l'esprit qui demeure dans cette tête de mort. Vous ne répondez pas, Wilhem? Me refusez-vous cette promesse!

— Oh! non, mon cher oncle. J'essaierai, même sans espoir, balbutia le jeune homme.

— L'espoir et la conviction viendront, mon ami. Je vous léguerai cette tête de mort. C'est un des objets les plus précieux que je possède. Maintenant, je veux vous entretrenir d'une révélation surpre-

nante que l'esprit m'a faite cette nuit. Wilhem, pour être heureux sur la terre et pour avancer votre âme dans la voie de la perfection, vous devez vous marier sans délai.

— Me marier? répéta le jeune homme avec stupéfaction.

— Cette idée vous effraye, mon ami?

— Oh! non, mon cher oncle; mais, pour se marier, il faut une femme, et vous reconnaîtrez que le choix n'est pas une chose indifférente.

— Non, sans doute, car de ce choix dépend le bonheur de la vie. Si l'homme savait seulement, dans cette affaire importante, discerner le bien du mal! Mais ses sens matériels le trompent trop souvent, et alors il doit peut-être durant des siècles, pleurer et expier l'erreur d'un moment. L'esprit de la tête de mort a de cela une grande expérience. Savez-vous ce que c'est que le mariage, Wilhem, du moins lorsqu'il se fait dans les conditions voulues? Le mariage est l'accouplement de deux âmes incomplètes, qui apportent et mettent en commun ce qui manque à chacune d'elles, Pour être plus clair, je dirai qu'elles se complètent l'une l'autre, et se soutiennent dans la voie du progrès moral. La beauté du corps et la fortune n'y font rien; au contraire, elles sont bien souvent la cause des plus tristes déceptions. La condition que l'on a à remplir est celle-ci : le caractère de la femme doit être le complément du caractère de l'homme : ainsi, un homme faible doit avoir une femme forte, un avare une prodigue, un homme chagrin une femme gaie, un homme orgueilleux une femme humble, et ainsi de suite.

Si l'on n'était retenu par les obstacles que l'on rencontre dans la vie humaine, on choisirait toujours, et infailliblement, la femme que l'on doit avoir pour compléter son existence morale; car il y a entre les âmes qui se conviennent une attraction secrète pareille à l'attraction que l'électrité nous fait découvrir dans le monde matériel. La femme doit être à l'homme ce que, dans la nature, le pôle positif est au pôle négatif. Comprenez-vous mon ami?

— Sans doute, je comprends très bien, dit Wilhem avec étonnement; j'ai même éprouvé, plus que d'autres peut-être, cette inexplicable attraction.

— Je n'en doute pas, dit M. Reimond; mais vous vous êtes probablement trompé. L'esprit m'a révélé où est la seule âme qui puisse vous rendre heureux et vous mener à la perfection finale. C'est votre cousine Thérèse Dewit.

— Ma cousine Thérèse Dewit! s'écria Wilhem avec une expression d'aversion.

— Vous ne la connaissez pas, n'est-ce pas?

— Non, mon oncle, je ne l'ai jamais vue.

— Tant mieux.

— Je devrais pourtant me convaincre d'abord qu'elle est bien l'âme qui me convient... balbutia Wilhem d'une voix inquiète.

— L'esprit la connaît; il affirme qu'elle seule peut assurer le bonheur de ta vie et de ton voyage à travers l'éternité.

— Mais, mon cher oncle, un mariage, cela ne va pas comme ça!

— Si, cela doit aller ainsi.

Le jeune homme, levant la tête avec une sorte de fierté blessée, demanda :

— Et si je refusais de me laisser imposer pour femme une inconnue?

— Je travaillerais à votre bonheur, même contre votre gré, Wilhem, et vous forcerais de suivre le conseil et d'accomplir la volonté de l'esprit. Le moyen est simple : je changerais mon testament, et je stipulerais que vous et Thérèse Dewit ne pourrez devenir mes héritiers qu'après votre union conclue. En attendant, le bureau de bienfaisance administrerait mes biens et les conserverait jusqu'à ce que vous fussiez soumis tous les deux à votre véritable destinée. Réfléchissez, et ne résistez pas inutilement à l'esprit. Son arrêt est immuable.

Wilhem laissa tomber sa tête sur sa poitrine et resta silencieux, Il pesa rapidement sa situation et l'étrange folie dont on voulait le rendre victime. Son oncle lui avait dit, la veille, qu'il voulait consulter l'esprit sur le moyen de lui laisser sans partage, les biens qui appartenaient à Wildenborg. Cette union était sans doute le moyen cherché. Il devint donc évident pour lui que l'esprit n'était autre que son oncle lui-même, et que celui-ci, dans sa démence, faisait dire à la tête de mort tout ce qu'il désirait entendre. Un espoir surgit cependant dans l'esprit du jeune homme : celui de combattre la résolution de son oncle par les mêmes armes. Il ne voulait pas employer le mensonge; ce qu'il avait rencontré dans sa propre vie ressemblait assez, pensait-il, à la secrète attraction de deux âmes, pour qu'il put le faire valoir contre son mariage avec Thérèse Dewit.

— Ne luttez pas plus longtemps, acceptez votre destinée, reprit M. Reimond, mécontent du long silence de son neveu : perdre votre héritage, ou vous soumettre.

— Je ne lutterai pas, je me soumettrai, répondit Wilhem, si vous me permettez de vous expliquer les motifs de mon hésitation. Si vous, mon cher oncle, — ou si l'esprit — reste ferme dans sa résolution, soit, je croirai que Thérèse Dewit est réellement destinée à me rendre heureux.

— J'écoute, dit M. Reimond.

— Mais, mon cher oncle, c'est passablement

long. M'écouterez-vous patiemment et avec bienveillance?

— Parlez, nous avons le temps.

— Eh bien, mon bon oncle, vous verrez que je n'ai pas eu besoin d'attendre jusqu'aujourd'hui pour être soumis à la secrète attraction des âmes... J'étais presque un enfant, et ma mère vivait encore. Je l'accompagnai un jour dans un faubourg de Bruxelles, où elle avait une vieille amie. Comme c'était la première fois que je voyais la capitale, nous nous promenâmes jusqu'au soir dans les rues les plus animées. Je m'écarquillais les yeux à regarder toutes les richesses et les belles choses étalées à la vitrine des magasins.

» Le lendemain, ma mère était malade de fatigue. C'était la fête de Notre-Dame; je fus obligé d'aller seul à l'église, et, après la messe, j'eus la permission d'aller me promener dans le faubourg jusqu'au dîner. Le ciel était d'une admirable pureté, et un soleil radieux y versait sa lumière. Probablement l'influence de ce beau temps, le sentiment de la liberté ou les belles choses que j'avais vues, avaient fait sur mon esprit une profonde impression. Je ne me connaissais plus, mon cœur battait violemment. Je respirais à longs traits; il me semblait que j'étais devenu plus grand et plus fort au milieu d'une nature dont l'éclat et la splendeur m'émerveillaient. Tout à coup j'entendis de la musique, et je vis la foule courir vers la principale rue du faubourg. Je la suivis et, au moment où j'allais tourner le coin d'une rue latérale, je vis s'approcher la procession de Notre-Dame... Oh! comme tout cela me parut admirable et magnifique, non pas seulement les bannières d'or et les lanternes d'argent, où les rayons du soleil allumaient des étincelles resplendissantes; mais aussi les enfants, au nombre de plus de deux cents, vêtus, les uns comme de petits anges avec de blanches ailes, les autres comme de jeunes vierges couronnées de fleurs, d'autres encore costumés en pèlerins, avec le bâton et la besace, en saints, en prêtres et en cardinaux.

» Tandis que je regardais cet émouvant spectacle, ébloui et n'osant reprendre haleine, je vis s'avancer dans le lointain une troupe d'esprits célestes; c'étaient des jeunes filles un peu plus grandes que les autres enfants. Elles étaient enveloppées, de la tête aux pieds, de dentelles et d'un nuage de tulle blanc comme la neige, et leur voile de gaze, plus léger que l'air, flottait au caprice de la brise. Chacune d'elles portait une espèce de houlette où s'enroulait un verset latin des litanies de la Vierge. En vérité, mon imagination frappée me les fit envisager comme autant de têtes d'anges s'avançant sur de légers nuages blancs, au milieu desquels brillaient les plus belles étoiles du ciel.

» Lorsque cette troupe fut près de moi, je m'aperçus bien que je m'étais trompé, et que tous ces anges n'étaient que des jeunes filles, des enfants, comme les autres qui avaient déjà passé. L'illusion de mes sens ne persista que pour une seule. Elle portait une houlette d'or avec ces mots : *Rosa mystica*. Elle était si admirablement belle, si pure et si angélique, que je la pris pour une créature surhumaine. Ses yeux baissés ne quittaient pas le le sol jonché de fleurs où elle marchait, et pas un seul mouvement ne venait trahir la présence d'un corps matériel sous ce flot de mousseline et de tulle. Je ne m'explique pas encore aujourd'hui ce que je ressentis en la voyant : je tremblais d'admiration; je pouvais à peine respirer; on eût dit que mon âme voulait quitter sa terrestre enveloppe pour voler au-devant de cet ange...

» La *Rose mystique* comme si elle avait entendu la voix de mon âme, leva la tête lorsqu'elle passa devant moi, et me jeta un regard profond et lent, qui suspendit les battements de mon cœur, et me remplit en même temps d'une crainte inexplicable et d'une joie infinie.

» La procession était déjà loin lorsque je me réveillai de mon ébahissement. Poussé par une force irrésistible et brûlant de contempler encore une fois la céleste apparition, je devançai la foule et j'atteignis la porte de l'église au moment où l'étendard se baissait pour entrer sous la voûte. Je revis la *Rosa mystica*, et elle aussi releva son regard sur moi. Elle parut surprise de ma stupeur; mais elle sourit si doucement, qu'il me sembla sentir mon cœur se fondre dans ma poitrine. Espérant la voir une troisième fois, je restai à la porte de l'église. Tous ceux qui avaient suivi la procession sortaient les uns après les autres. *Rosa mystica* seule ne reparut pas, et enfin la porte du temple se ferma. Pour mon esprit troublé, c'était la preuve évidente que je ne m'étais pas trompé, et que l'ange qui m'avait souri si doucement était retourné au ciel.

— C'est étonnant, en effet, murmura M. Reimond. C'était peut-être l'âme d'un enfant qui autrefois avait fait partie du même cortège, et à laquelle Dieu avait accordé d'assister, sous une forme visible, à une cérémonie aimée. La *Rosa mystica* n'était donc pas un ange, mais une de ces âmes qui attendent dans les airs une nouvelle vie.

— Cette chose serait restée pour moi un inexplicable mystère, mon cher oncle, si, plus tard, je ne l'avais revue sous une autre forme que celle d'un ange.

— Vous l'avez revue? demanda M. Reimond, dont la curiosité était surexcitée. Votre histoire m'inspire un vif intérêt. Continuez, je vous en prie.

— Vous ne me croirez peut-être pas, mon cher oncle, mais ce simple événement a exercé une grande influence sur mon caractère et sur ma vie. A partir de ce moment, je devins rêveur et solitaire ; la douce apparition était toujours devant mes yeux, et son ineffable sourire éclairait mes jours et mes nuits. Je devins pieux à l'excès et tellement porté à la prière, que ma mère craignant que ma santé ne vînt à en souffrir, crut devoir combattre cette surexcitation de mon esprit. A quel mobile obéissais-je ? Espérais-je me rapprocher de l'ange en me consacrant entièrement au service de Dieu ? Je n'en sais rien. — Mais les années affaiblirent ce souvenir, et la mort de ma bonne mère, qui me laissa seul au monde, contribua beaucoup à me donner d'autres idées. J'atteignis ainsi l'âge de dix-huit ans : je ne pensais plus à l'ange, sinon dans ces rares instants où l'âme, se repliant pour ainsi dire sur elle-même, déroule devant nos yeux le tableau de notre passé.

» C'est à peu près à cette époque que je devins clerc chez mon premier patron. Un dimanche, je l'accompagnai au village d'Hemixem, où il avait de la famille. J'étais allé me promener seul sur les bords de l'Escaut, et je regardais sans but le bateau à vapeur qui s'avançait vers le quai pour débarquer quelques voyageurs et en prendre d'autres. Tout à coup je poussai un cri étouffé : je contemplai en tremblant une jeune fille qui, du bateau, me regardait avec de grands yeux étonnés. C'était la *Rose mystique*. Ma mémoire ne trouvait pas d'autre nom à lui donner. C'était elle ! Si mes yeux ne l'avaient pas reconnue, les bonds désordonnés de mon cœur m'eussent révélé sa présence.

» Tandis que je rêvais là, immobile comme une statue de pierre, la cloche donna le signal, le bâtiment agita ses roues, et l'apparition disparut pour la seconde fois à mes yeux. — Cette rencontre donna naturellement une nouvelle force au souvenir presque effacé, et je dois reconnaître qu'à compter de ce jour, petit à petit quelque chose de moins surnaturel se mêla à l'incompréhensible inclination que je ressentais pour la *Rose mystique*. Elle ne m'apparaissait plus comme un ange, mais comme une demoiselle, une jeune fille, une créature terrestre comme moi.

» Je restai encore deux ans sans la revoir, et j'avais presque oublié notre seconde rencontre, lorsque, me trouvant en chemin de fer, je la reconnus dans le train qui nous dépassa à la station de Contich. Plus tard, je la vis un jour à Malines, parmi la foule innombrable qui se pressait à l'*ommegang* de Notre-Dame de Hanswyck. Je fendis la foule pour arriver à l'endroit où je l'avais aperçue, mais je ne la trouvai plus ; je parcourus comme un fou les rues et les places jusqu'à la nuit tombante, mais ce fut en vain... Or, il y a environ deux mois, en allant de Waalen à Malines, pour accomplir un message de mon patron, j'entends, derrière moi, un claquement de fouet et le roulement d'une voiture courant rapidement ; je passe sur l'accotement de la route, je me retourne, et que vois-je ? La *Rose mystique* était assise dans une calèche ouverte, une riche calèche, avec une vieille dame et deux demoiselles plus jeunes. Elle, en passant, me fait un salut réservé, mais amical, à ce qu'il me paraît. Moi, saisi d'un sentiment de tristesse, en pensant qu'elle appartenait à une famille riche, je lève machinalement mon chapeau, au moment où mes yeux ne l'aperçoivent déjà plus... Convenez, mon oncle, que tout cela est extraordinaire, qu'il doit y avoir quelque chose qui, après une longue séparation, nous ramène toujours à la même place, pour que nous ne nous oubliions pas l'un l'autre ; en outre, qu'une force secrète, une volonté cachée nous empêche de nous rapprocher et de nous parler avant que l'heure fixée ait sonné.

— En effet, vous êtes tous les deux sous une influence qui paraît surnaturelle, répondit M. Reimond ; mais cela peut être aussi un concours de circonstances fortuites. Votre histoire finit-elle là ?

— Oh ! non, mon oncle. S'il en était ainsi, je ne l'aurais pas jugée digne d'occuper si longtemps votre bienveillante attention.

— Vous l'avez donc encore revue ?

— Oui, et je lui ai parlé, comme vous allez voir. Avant-hier, mon patron me dit qu'il devait aller au château d'Everdael, pour parler à la comtesse de Bernavaux, et il me pria de l'accompagner. Arrivé au château, mon patron entra dans le salon avec la comtesse, et me permit de me promener dans le jardin et dans l'avenue.

» Après une promenade d'une demi-heure sous les grands arbres, j'arrive près d'un mur, derrière lequel j'entendais les voix joyeuses de jeunes filles ou d'enfants qui chantaient et riaient en jouant. Une de ces voix me paraît d'une douceur et d'une suavité délicieuses ; ses accents me charment et me touchent ; je vois paraître trois jeunes demoiselles qui, surprises de ma présence, me regardent d'un air interrogateur. Moi, tout à fait hors de moi et ne sachant ce que je fais, je lève les bras au ciel, et m'écrie *Rosa mystica !* C'était elle ! Confus de ma témérité, je reste debout devant elle, silencieux, et la dévorant du regard.

» Elle rougit de son côté.

— O ciel ! monsieur, murmura-t-elle, il y a déjà douze ans, et vous ne l'avez pas oublié !

— Et vous, mademoiselle ? demandai-je enhardi.

— Et moi non plus, répondit-elle. C'est une chose étrange !

En ce moment la comtesse sortit du château, suivie de mon patron.

— Flore! Flore! s'écria madame de Bernavaux, venez vite, j'ai besoin de vous.

— Elle s'appelle donc Flore?

» Je demandai aux petites filles si Flore était leur sœur; elles m'apprirent qu'elle demeurait au château en qualité de demoiselle de compagnie. Mon patron voulait partir immédiatement; il fallut obéir. En chemin, je fis mille projets.

» Je savais maintenant où elle demeurait, la jeune fille dont le souvenir et l'image avaient dominé toute ma vie. Elle n'était pas riche, pas assez du moins pour m'interdire tout espoir d'union avec elle. Oui, oui, l'idée du mariage se dressa claire et complète dans mon esprit. Elle aussi avait conservé mon souvenir pendant douze ans. C'était un aveu, et j'avais la conviction que, depuis notre enfance, un lien secret avait existé entre nos deux âmes, et que Dieu même nous avait destinés l'un à l'autre. Mon projet était de confier tout cela à mon patron et d'invoquer son généreux appui : mais, lorsque nous arrivâmes à son étude, je trouvai votre lettre qui m'appelait à Wildenborg, et je me mis immédiatement en route. »

Il y eut un moment de silence, pendant lequel M. Reimond secoua la tête et parut lutter contre une pensée importune.

— N'est-ce pas, mon cher oncle, reprit Wilhem, s'il y a jamais eu une attraction entre deux âmes, c'est bien entre Flore et moi. Vous ne voudrez pas méconnaître cette voix surnaturelle, et me forcer à épouser Thérèse Dewit, que je ne connais pas et que je ne puis aimer.

— Vous vous laissez égarer par votre imagination, répondit M. Reimond d'un ton sévère, et, comme font la plupart des hommes, vous comprenez les choses de la façon qui s'accorde le mieux avec vos souhaits. Qu'y a-t-il donc de si étonnant dans votre histoire? Vous voyez un jour une jeune fille qui vous fait quelque impression. En douze ans, vous la rencontrez encore trois ou quatre fois. Savez-vous ce qui est étonnant? C'est que vous ne l'ayez pas rencontrée cent fois.

Wilhem soupira en entendant cette froide explication de son oncle. M. Reimond savait envisager les événements sans se faire illusion, lorsqu'ils ne concernaient pas ses propres lubies. Le pauvre garçon n'avait donc pas atteint son but. Son oncle ne lui laissa pas le temps d'en douter, car il ajouta :

— Vous devez vous marier avec Thérèse Dewit. L'esprit de la tête de mort l'a ordonné : son arrêt est irrévocable.

— Mais, mon cher oncle, s'écria Wilhem avec désespoir, vous ne me condamnerez pas impitoyablement, je pense, à une vie de chagrin?

— Au contraire, c'est vous-même qui voulez briser votre bonheur, non seulement dans la vie présente, mais encore dans un grand nombre d'existences futures. Préférez vous aspirer à la main de Flore et retarder votre âme de mille années peut-être dans le chemin de l'éternité, vous en êtes libre. Moi, de mon côté, je connais mon devoir, et je l'accomplirai. Voyons, parlez : vous soumettez-vous à la volonté de l'esprit, oui ou non?... J'attends une réponse... Vous vous taisez, Wilhem? C'est donc un refus?

L'éclair d'une pensée soudaine illumina tout à coup les yeux du jeune homme.

— Mon oncle, puis-je retarder ma décision jusqu'à demain? demanda-t-il.

— Jusqu'à demain soir, si vous le désirez.

— Je vous remercie. Peut-être cette nuit, par compassion pour moi, l'esprit vous donnera-t-il une inspiration généreuse?

— Ne l'espérez pas, mon ami, et ne vous tourmentez pas vous-même par une lutte contre une chose qui doit rester immuable.

— Ah! peut-être trouverai-je la force nécessaire pour me soumettre.

— Cela me fera grand plaisir, car je vous aime, Wilhem; malgré l'imperfection relative de votre âme, vous êtes un bon et brave jeune homme. Je voudrais voir votre bonheur assuré avant de partir pour une nouvelle vie.

— Vous restez donc toujours dans la terrible idée que vous allez mourir?

— Après-demain, le 31 août.

— Et si, par hasard, vous viviez encore le 1er septembre, ne reconnaîtriez-vous pas alors que l'esprit vous a trompé? Voudriez-vous encore me forcer d'épouser ma cousine?

— Ah! comme je le regretterais! mourir de honte et de chagrin! s'écria M. Reimond avec une sorte d'épouvante. Quoi! toute ma vie n'aurait été qu'une longue démence? ce profond savoir, un délire; les esprits, des ombres créées par mon cerveau malade? Taisez-vous, Wilhem, vous me glacez d'effroi. Heureusement, vous vous trompez. Ma mort, à l'heure fixée, viendra attester l'existence des esprits et la vérité de leurs enseignements.

Le jeune homme, découragé, regarda un instant son oncle avec ébahissement; mais il se leva bientôt, et, secouant la tête comme s'il s'affermissait lui-même dans une résolution prise, il dit :

— Mon oncle, lorsque je suis venu à Wildenborg, j'ai laissé mon bagage à Hasselt. Je n'ai pas de linge ici, et je manque de beaucoup de choses qui me sont nécessaires. Si vous aviez la bonté de me le permettre, je voudrais bien aller à Hasselt, pour chercher ma malle.

— Vous serez de retour demain?

— Oui, mon oncle.

— Eh bien, allez à Hasselt. J'avais précisément l'intention de rester seul toute cette journée. Mon temps devient court ; je dois causer longtemps avec l'esprit et prendre des dispositions pour mon départ vers le monde des âmes. Allez, mon ami, et ne vous attristez point par une lutte inutile contre l'arrêt de l'esprit. Thérèse Dewit sera votre fiancée, que votre âme égarée le veuille ou non.

Le jeune homme serra silencieusement la main de son oncle, et sortit de l'appartement en balbutiant un triste adieu.

Il trouva la femme du jardinier sur le seuil de la porte, et lui dit :

— Pétronille, je vais à Hasselt, et même plus loin, s'il le faut. Je veux savoir s'il n'y a aucun moyen de guérir mon oncle, ou du moins de prolonger sa vie. Songe donc, il veut que je me marie sans retard avec ma cousine.

— Avec Thérèse Dewit? s'écria Pétronille épouvantée.

— Oui ; n'en dis rien à ton mari ; je vais à Hasselt chercher ma malle. Porte-toi bien ; à demain !

Quelques instants après, Wilhem traversait l'avenue pour atteindre le chemin qui court vers la chaussée de Hasselt.

V

Par un beau soleil d'été, deux femmes traversaient la bruyère. Elles étaient précédées d'un paysan qui portait sur l'épaule une petite malle de voyage.

L'une des deux femmes était une jeune fille dont les vêtements légers et de nuances tendres, simples, mais pleins de goût, semblaient annoncer la joie sans nuage d'une conscience virginale.

Elle avait de beaux cheveux blonds dont les boucles soyeuses, ébouriffées de chaque côté du front, formaient deux touffes artistement entremêlées ; ses yeux, petits, mais d'une mobilité extrême, brillaient comme deux perles bleues. Un doux et frais sourire entr'ouvrait ses lèvres vermeilles, comme si elle contemplait avec ravissement la nature primitive qui l'entourait.

Quoiqu'il eût encore quelque chose d'enfantin et de primesautier dans toute sa personne, cependant la promptitude de son coup d'œil et la fermeté de ses mouvements attestaient que cette charmante jeune fille ne pouvait manquer ni de courage ni de vivacité d'esprit.

Pendant assez longtemps, elle parut oublier la présence de sa compagne et de son guide. Curieuse et folâtre, elle bondissait à travers la bruyère, pour aller cueillir une fleur qui lui était inconnue ou poursuivre un papillon, elle se parlait à elle-même, riait ou chantait à haute voix, comme si l'exubérance de sève et de vie lui imprimait un mouvement perpétuel. Lorsqu'elle s'apercevait qu'elle était restée bien loin en arrière, elle prenait son élan et courait, rapide et légère comme une biche, jusqu'à ce qu'elle eût rejoint ses compagnons.

L'autre femme était sans doute une servante ; elle portait de chaque main une grande boîte en carton, et semblait fatiguée. Quoiqu'elle suivît de près le paysan, elle ne lui avait pas adressé une seule fois la parole.

Lorsque la jeune fille vit, de loin, la sombre masse de la forêt s'élever au-dessus du sol nu de la bruyère, elle rejoignit le paysan, et demanda :

— Dites moi, je vous prie, mon garçon, ce que c'est que cela, là-bas. Cela ressemble à une montagne noire.

— Cela? C'est Wildenborg, répondit l'autre.

— Ah ! c'est là que demeure M. Reimond? dans cette sombre forêt?

— Au plus profond de cette forêt.

— Vous connaissez M. Reimond, n'est-ce pas?

— Non, mademoiselle.

— Vous le voyez souvent, du moins, puisque vous êtes du village?

— Je ne l'ai jamais vu, mademoiselle, et j'espère que Dieu m'accordera la grâce de ne jamais le rencontrer.

Ces paroles, prononcées d'un ton singulier, étonnèrent la jeune fille.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle. Je ne vous comprends pas. Avez-vous peur de M. Reimond?

— Tout le monde a peur de lui.

— Pourquoi? Est-il méchant? Fait-il du mal aux gens?

— Au contraire, on dit qu'il fait beaucoup de bien aux pauvres.

— Quelles choses étranges me contez-vous là? s'écria la jeune fille en riant. Vous ne le connaissez pas ; c'est un brave homme, et vous espérez ne jamais le rencontrer? Expliquez-moi donc cette inexplicable énigme.

— Dieu nous garde ! dit la servente en soupirant, je le comprends, moi ; il y a des voleurs des brigands, dans ce vilain bois, et M. Reimond est peut être le chef de la bande.

— Allons, Isabelle, vous êtes folle, dit la jeune fille. Mon oncle, un chef de bandits, y pensez-vous?

— Oui, mademoiselle ; vous ne connaissez pas votre oncle, non plus, répondit la servante. J'ai entendu lire un jour l'histoire d'un capitaine de brigands qui dépouillait les riches pour pouvoir

venir en aide aux pauvres gens. Ce qui est arrivé peut arriver encore. Si j'avais su que nous aurions à traverser une sombre forêt, loin de toute habitation, je serais certainement restée à la maison.

— Eh bien, mon garçon, demanda la jeune fille, pourquoi craignez-vous M. Reimond? Ne parlez pas à demi-mot, vous m'obligerez; j'ai des raisons pour désirer de savoir comment vont les choses, à Wildenbourg. Vous hésitez? C'est donc bien terrible?

— Oui, oui, mademoiselle ; si terrible, que je n'ose pas le dire, répondit le jeune paysan avec un accent de profonde terreur.

— Ah! vous me rendez inquiète avec vos réticences. Parlez clairement je vous en serai reconnaissante.

Le jeune paysan se rendit aux prières de la jeune fille; il raffermit sa voix et répondit :

— Mademoiselle, le château de Widenborg est plein d'esprits et de revenants. D'après ce qu'on raconte, il s'y passe des choses horribles, auxquelles un chrétien ne peut assister sans exposer le salut de son âme.

Les deux femmes le regardèrent avec étonnement.

— Mais qu'est-ce que ce conte pour les enfants a de commun avec M. Reimond? demanda la jeune fille.

— Conte pour les enfants! répéta le paysan. Demandez-le aux plus anciens et aux plus instruits du village, et ils attesteront que c'est la vérité.

— Puisque vous avez peur de M. Reimond, vous vous imaginez peut-être qu'il est lui-même un revenant? dit la jeune fille en riant.

— C'est pis, bien pis, murmura le paysan.

— Quoi donc?

— C'est un sorcier, il a des accointances avec le diable.

Un éclat de rire l'interrompit; la servante, aussi bien que la jeune fille, rit à gorge déployée de sa plaisante explication.

Le paysan les regarda en ouvrant de grands yeux. Cela lui paraissait une chose inouïe, que des femmes pussent être aussi incrédules et rire de choses aussi graves. Il voyait bien, à l'expression compatissante de la jeune fille, qu'elle le regardait comme un innocent ou comme un imbécile: cela le blessa.

— Oui, mademoiselle, dit-il d'un ton fâché, les gens de la ville croient qu'ils savent tout mieux que les gens de la campagne; mais le proverbe dit : « Rira bien qui rira le dernier. » Vous allez au château de Wildenborg. Avant qu'il soit nuit, vous regretterez peut-être ce voyage et votre incrédulité.

— Est-il arrivé quelque chose de mauvais à Wildenborg?

— Personne n'approche du château, répondit-il.

— Et comment peut-on savoir alors ce qui s'y passe.

— Chacun le sait.

La jeune fille vit bien qu'il n'y avait aucune raison à tirer de ce crédule paysan. Elle leva les épaules en souriant, et demeura en arrière pour réfléchir à son aise sur ces étranges renseignements.

La servante n'était pas aussi tranquille, quoique cette histoire de diables et de revenants l'eût peu émue. Son inquiétude avait une autre cause. Elle se tut jusque près du bois, jusqu'au moment où elle vit de près l'impénétrable fourré, au travers duquel le sentier descendait comme dans un précipice. Alors, elle se rapprocha du paysan et lui demanda d'une voix altérée :

— L'ami, dites-moi la vérité, y a-t-il des voleurs ou des bandits dans ce bois? Y aurait-on trouvé des gens assassinés?

— Oui, répondit-il; là-bas, à une centaine de pas d'ici, il y a une croix de pierre. On y a assassiné une femme qui revenait de l'église.

La servante poussa un cri perçant; elle pâlit d'effroi et reprit en tremblant :

— Mon Dieu! que dites-vous là? Une femme assassinée? Je m'en retourne! pour tout l'or de la terre, je ne mettrais pas les pieds dans ce bois.

— Eh bien, qu'as-tu, Isabelle? Pourquoi t'arrêtes-tu! demanda la jeune fille.

— Mademoiselle, répondit la servante, ce bois est un repaire plein de brigands et de bandits. Ils ont inventé les histoires de diables et de revenants pour tenir les gens éloignés et pour pouvoir assassiner librement le voyageur solitaire. Dernièrement encore, ils ont, à cent pas d'ici, massacré une malheureuse femme... Non, non, dites ce que vous voudrez, j'aimerais mieux mourir ici sur la bruyère, sous le ciel bleu, que d'aller me livrer dans ce bois sombre à la cruauté de voleurs sanguinaires.

— Vous avez tort, femme, dit le paysan; la croix de pierre est là depuis plus de cent ans. Depuis lors, on n'a pas ouï dire que quelqu'un ait été attaqué ou maltraité dans ce bois.

— Mais, imbécile, que ne le disiez-vous tout de suite, au lieu de me donner des peurs à bouleverser le sang? C'est égal, je n'irai pas plus loin.

Et, sans vouloir rien entendre, elle avait déposé ses cartons et restait immobile. Les innocentes moqueries de sa jeune maîtresse ne faisaient que l'aigrir davantage, et elle se disposait à retourner sur ses pas, quand le jeune paysan s'écria tout à coup :

— Ah ! voilà M. le curé. Il traversera le bois avec nous, car il se rend au village. Maintenant, il n'y plus rien à craindre.

L'apparition de l'ecclésiastique fit le même effet sur la servante; elle ramassa ses cartons et se montra prête à continuer son voyage en compagnie du prêtre.

Le curé, qui suivait la lisière du bois pour atteindre le sentier, était un homme déjà âgé, avec des cheveux gris. Il cheminait la tête basse et plongé dans ses réflexions, et il n'aperçut les gens qui l'attendaient qu'au moment où leur salut respectueux frappa son oreille.

— Bonjour, mes enfants, dit-il. Il fait bien chaud sur la bruyère; mais, puisque vous semblez vouloir traverser le bois, vous trouverez de l'ombre et de la fraîcheur.

En disant ces mots, il regardait avec une attention particulière et d'un air interrogateur la jeune demoiselle, qui lui souriait avec gratitude.

— Monsieur le curé, dit-elle d'une voix douce, nous avons eu un peu peur. Vous ne serez pas fâché, si nous faisons un bout de chemin avec vous?

— Nullement, mon enfant, répondit le curé. Cela me fera même plaisir de pouvoir causer un peu avec vous. Si je ne me trompe, je vous connais depuis longtemps.

— Vous me connaîtriez, mon révérend? Cela me semble impossible. Je ne sache pas que j'aie jamais eu l'honneur de vous voir.

— Votre nom est Thérèse Dewit?

— En effet, répondit-elle étonnée.

Cependant ils étaient entrés dans le bois.

Le prêtre ralentit sa marche pour laisser le paysan et la servante prendre l'avance; et, comme la jeune fille s'aperçut de son intention, elle resta à côté de lui.

— Mon pressentiment ne m'a donc pas trompé? dit-il. Votre mère était la sœur de la femme de M. Reimond, et vous vous nommez Thérèse Dewit.

— Oui, monsieur le curé. Mais comment pouvez-vous savoir tout cela si exactement?

— Parce que, mademoiselle, dans ces derniers temps, j'ai causé plus d'une fois de vous avec votre oncle, et je savais qu'il devait vous appeler à Wildenborg. Vous ne connaissez pas votre oncle?

— Je me souviens seulement que, quand j'étais une enfant de trois ou quatre ans, je voyais souvent venir chez nous un grand monsieur qui me caressait et me donnait des joujoux et des bonbons. C'était mon oncle. J'ai toujours pensé à lui avec reconnaissance; feu mon père, jusqu'au jour de sa mort, n'a pas cessé de me parler de lui.

— Votre oncle semble avoir été aigri contre vos parents, surtout contre votre père. Il croit que votre père le haïssait. Il doit même avoir manifesté son inimitié par des actes.

— Ah ! mon révérend, répondit la jeune fille, c'est une déplorable erreur de mon oncle. Mon père avait plus d'amitié pour lui que n'importe quel autre. Dans cette affaire, mon père fut victime de son dévouement, Il me l'a raconté assez souvent les larmes aux yeux. Il faut savoir, monsieur le curé, que, dans ce temps-là, M. Reimond s'occupait de sciences occultes, de magnétisme, de tables tournantes et d'esprits frappeurs.

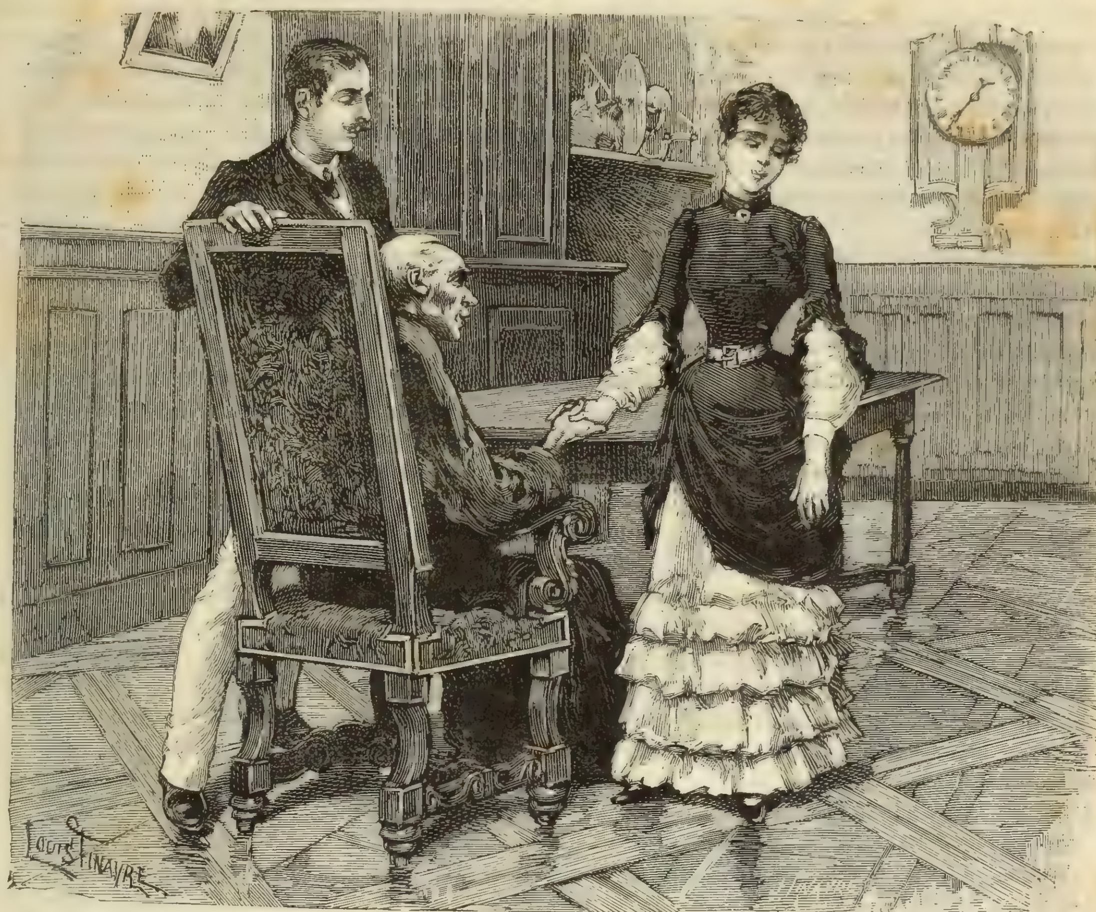
» Il ne rêvait que de choses impossibles, et s'imaginait que l'homme peut découvrir les moyens de changer les lois de la nature et de faire des miracles, comme Dieu lui-même. C'est ce que mes parents m'ont dit. Mon père, qui était un homme d'esprit, remarqua bientôt que mon oncle était entouré d'un tas de fripons, qui l'encourageaient dans ses erreurs pour le rendre de toutes façons victime de leur avidité. Ses efforts pour lui ouvrir les yeux là-dessus restèrent infructueux. M. Reimond avait alors un domestique, ou plutôt un confident, qui avait été autrefois jardinier chez ses parents. Mon père croyait que ce domestique était la principale cause de l'aveuglement de son maître, et il fit de vaines tentatives pour le faire renvoyer par mon oncle dans le Limbourg. Cela réussit si peu, que le jardinier continua à demeurer chez M. Reimond, et depuis lors mes parents n'ont plus revu mon oncle.

— Ce domestique s'appelait Jacques Mispels, n'est-ce pas?

— Vous l'avez connu aussi, mon révérend ? demanda la jeune fille avec étonnement.

— Je le connais encore, mon enfant; il demeure à Wildenborg, et il est jardinier du château. C'est un homme très simple et très ignorant; mais qu'il soit la cause des idées étranges de votre oncle, cela me semble douteux.

— Il se peut, monsieur le curé, que mon père se soit trompé; mais du moins son intention était bonne. Il connaissait M. Reimond depuis son enfance, et il était en état de juger les causes premières de la dangereuse tendance de son esprit. Mon oncle avait été élevé pour ainsi dire par Jacques Mispels, dans la solitude de cette contrée. Du matin au soir, le jardinier avait joué avec l'enfant et avait, par conséquent, exercé une grande influence sur son esprit naissant. D'après ce que disait mon père, il n'y avait pas au monde d'homme plus crédule que ce Jacques Mispels, et il avait tellement farci la tête de mon oncle de contes de revenants et d'esprits, que l'enfant, à douze ans et en plein jour, n'osait plus rester seul un instant. Cette société ne devait-elle pas être très nuisible à M. Reimond, et mon père, qui craignait que l'esprit de



La main qu'elle tendait à son oncle tremblait. (Page 44.)

mon oncle ne fût menacé d'affaiblissement ou d'aliénation, n'avait-il pas de bonnes raisons pour souhaiter l'éloignement de Jacques Mispels?

Le pasteur réfléchit un instant; il inclina la tête en signe d'affirmation.

— Il est possible, en effet, dit-il, que l'état mental actuel de M. Reimond ne soit qu'une modification des idées de son enfance. Il est étrange, à coup sûr, que les premières impressions reçues par le cerveau humain restent si longtemps ineffaçables, et que, chez M. Reimond, les études et la science n'aient pas su étouffer les enseignements d'un jardinier simple d'esprit et complètement ignorant. Oh! mademoiselle, si Dieu vous confie jamais l'éducation des enfants, veillez près de leur berceau et sur leurs premiers pas; car tels ils sortent des mains de leur mère ou de leur nourrice, tels ils resteront probablement.

— Merci de votre bienveillant conseil, monsieur le curé, répondit la jeune fille. Je connais toute la valeur d'une bonne éducation; car je suis institutrice.

— C'est une noble et importante profession, mademoiselle; cependant, je pense que, dès aujourd'hui, vous l'abandonnerez.

— Comment cela, mon révérend? J'espère, au contraire, que je la remplirai encore longtemps.

— Mais, mon enfant, ne soupçonnez-vous donc pas pourquoi votre oncle vous a invitée à venir à Wildenborg? Il veut vous faire connaître son testament. Vous allez hériter d'une fortune assez considérable.

— Moi? s'écria la jeune fille avec joie. Serait-il vrai? Mon plus beau rêve se réaliserait? Oh! si un pareil bonheur m'arrivait, je remercierais Dieu de sa bonté jusqu'à la fin de mes jours!

— Et ce rêve, quel est-il? demanda le prêtre,

légèrement étonné de la joie excessive de la jeune fille.

— Ce rêve, dit-elle, serait d'ouvrir une grande pension pour les jeunes filles. Jusqu'à présent, je n'étais que sous-institutrice, et je devais respecter beaucoup d'erreurs et obéir à bien des règlements surannés ; mais alors je serais libre, et je pourrais réaliser tout le bien que mon cœur m'inspire.

Elle pâlit tout à coup et demanda, avec un accent d'inquiétude:

— Mais, à quoi pensé-je, mon Dieu! Un testament! Mon pauvre oncle va-t-il donc mourir?

Le curé fit un signe affirmatif.

Il est donc très malade?

— Il est difficile de répondre à cette question, dit le vieux prêtre; votre oncle est ce qu'on appelle un malade imaginaire. Son corps n'est pas malade, et cependant il va mourir. S'il ne s'est pas trompé dans son calcul, il ne verra même pas se lever le soleil d'après-demain.

— Mon oncle qui voulait me faire riche et heureuse sans que je m'attendisse à ce bienfait, hélas! il va mourir, dit la jeune fille en soupirant. Je n'aurais pas le temps de lui témoigner ma reconnaissance? Je ne serais venue à Wildenborg que pour prier près de son lit de mort? Oh! non, la fortune me serait pénible et amère. Dieu le laissera vivre.

Et, soupirant profondément, elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Allons, allons, il faut vous consoler et être forte, ma fille, dit le curé. Mourir, c'est le lot de tout le monde; la mort de M. Reimond, si regrettable qu'elle soit, sera une mort très douce.

— Mais, mon révérend, repartit la jeune fille, mon oncle va donc mourir sans être véritablement malade, et parce qu'il se figure que sa fin est venue? Le malheureux n'a-t-il pas trouvé d'amis pour combattre et dissiper cette erreur de son esprit?

— Il a du moins trouvé et accueilli un ami, répondit le prêtre. Cet ami a, depuis cinq ans, fait tout ce qu'il était possible pour ramener son esprit au sentiment de la vérité et de la réalité. Raisons de religions, raisons de science, raisons d'humanité, tout est resté impuissant. Au contraire, la lutte aggravait le mal.

— Et les docteurs, révérend, ne pouvaient-ils pas le secourir?

— Je ne le crois pas, mademoiselle; les maladies de l'imagination se guérissent difficilement. D'ailleurs, M. Reimond vit enfermé et ne veut absolument recevoir personne à Wildenborg, excepté moi. Depuis dix ans il n'a pas reçu d'autre visite que la mienne.

— Je comprends, répondit la jeune fille. C'est terrible; mon pauvre oncle est fou. Hélas! peut-être ne comprendra-t-il même pas mes remerciements. Est-ce ainsi que je devais revoir l'homme qui m'aimait tant lorsque j'étais petite, et qui a si généreusement secouru mes parents lorsque la honte et la misère venaient les menacer!

— N'exagérez pas, ma fille, dit le prêtre. Il y a des gens qui conservent la clarté de leur intelligence en toutes choses, hormis en un point. M. Reimond est de ceux-là... Il a le cœur bon et généreux; il raisonne sensément sur la plupart des sujets; mais, dès que ses idées se tournent vers le surnaturel, il s'égare dans des considérations sans fin et se crée un monde des chimères les plus impossibles. Ne craignez rien cependant, il est la bonté même, et il sera très aimable et très bienveillant pour vous.

— Et il va mourir?

— Oui, je n'en doute pas. Mais ce qui me console, c'est l'espoir, la conviction que Dieu ne lui portera pas en compte l'égarement de sa raison, qui est évidemment la conséquence d'une disposition maladive du cerveau.

La jeune fille fit quelques pas sans parler, puis elle reprit en pesant ses mots :

— Si je vous comprends bien, mon révérend, depuis dix ans mon oncle, à l'exception de vous, n'aurait vu aucune autre personne vivante que Jacques Mispels?

— Et sa femme.

— Mon père avait raison; c'était pour lui une pernicieuse société. Monsieur le curé, vous me trouverez peut-être présomptueuse et téméraire, mais je crois qu'il ne m'eût pas été impossible de guérir M. Reimond, s'il m'avait appelée à Wildenborg seulement quelques mois plus tôt.

Le prêtre secoua la tête avec incrédulité.

— Excusez-moi, je vous en prie, mon révérend. La solitude de M. Reimond, la compagnie du crédule Jacques Mispels, l'isolement du château, tout cela a réduit mon oncle à une vie triste et sombre, dépourvue de toute distraction. Que fallait-il pour éclairer cette nuit? La lumière, la lumière du cœur, la bonne humeur, la gaieté, l'amour. Je lui eusse apporté cette lumière; je suis jeune, j'ai confiance en la bonté de Dieu.

Les yeux de la jeune fille brillaient d'un tel éclat, que le vieux prêtre la regarda avec surprise.

— Peut-être, peut-être, murmura-t-il; mais maintenant il est trop tard, malheureusement.

— Son corps n'est pas malade?

— Non, son imagination seule...

— Et si l'on pouvait triompher de cette imagination?

— Impossible, mon enfant, votre espérance est vaine.

— J'essayerai, pourtant; si je pouvais seulement prolonger sa vie de quelques jours, ce serait déjà un grand bonheur. J'aurais du moins le temps de remercier mon bienfaiteur et de réconcilier son âme avec le souvenir de mon père.

Ils allaient arriver à l'avenue du château.

— Là-bas, je dois vous dire adieu, mademoiselle, dit le curé. Quoique je n'aie pas d'espoir, je prierai Dieu avec ferveur pour qu'il seconde votre tentative charitable. Probablement, vous deviendrez héritière, sinon du château, du moins de différentes propriétés situées dans notre commune. J'ose recommander les indigents de la paroisse à votre bienfaisance.

— Soyez certain, mon révérend, que je n'oublierai pas vos pauvres. Ah! si mon oncle pouvait vivre, je ferais de lui un protecteur de tous ceux qui ont besoin. La bienfaisance est la lumière la plus vive pour les âmes malades.

Comme ils avaient atteint l'avenue du château, le curé prit congé d'elle et continua son chemin à travers le bois.

Ce ne fut pas sans inquiétude que la servante vit disparaître le curé derrière les arbres. Elle hésita un instant; mais lorsqu'elle aperçut la grille de fer à l'extrémité de l'avenue, preuve de la présence d'habitants, elle reprit courage et hâta le pas.

A une demi-portée d'arbalète de la grille, le jeune paysan s'arrêta tout à coup, déposa la malle à terre et dit avec un sérieux comique :

— Je ne vais pas plus loin. C'est la première fois de ma vie que j'ose me risquer aussi près du château. Si je ne savais pas que le curé est encore dans le bois, je n'aurais pas mis le pied dans l'avenue. Payez-moi, je vous prie, et laissez-moi partir.

La jeune fille rit aux éclats de cette étrange façon d'agir; la servante se fâcha et traita le jeune paysan de benêt et d'imbécile. Rien n'y fit : il exigea son salaire, s'éloigna en toute hâte, et laissa les deux femmes, avec leur malle et leurs boîtes, au milieu de l'avenue.

Au bruit de cette courte discussion, Jacques Mispels avait paru avec sa femme derrière la grille.

— Dieu nous garde! grogna-t-il avec dépit, voilà Thérèse Dewit avec un chargement complet d'effets de voyage. Croit-elle donc que Wildenborg est une auberge? Fi! quelle faiseuse d'embarras. Cela est habillé comme une baronne... Sans le secours de M. Reimond, son père aurait vécu dans la misère. Écoutez-la rire, la folle!

— Ne vois-tu pas, Jacques, qu'on t'invite par signes à aider à porter la malle? dit Pétronille. Va donner un coup de main.

— Moi? Pour Thérèse Dewit, qui a voulu nous faire chasser? Compte là-dessus.

— Quelle faute de Thérèse y a-t-il à cela? Elle était encore une enfant innocente lorsque cela est arrivé.

— C'est égal, je ne remue pas un doigt pour cette péronnelle sans le sou. Croit-elle venir faire ici la maîtresse? Nous héritons comme elle. Si elle veut trouver des domestiques, qu'elle les cherche ailleurs.

— Bah! tu es déraisonnable, grommela Pétronille impatientée. Si tu refuses ton aide, j'irai moi-même.

Elle franchit la grille. Jacques, confus apparemment de sa grossièreté, la suivit, et, chemin faisant, murmura à son oreille :

— Il ne faut pas que cette Thérèse Dewit reste longtemps à Wildenborg; qui sait si autrement elle ne mènerait pas M. Reimond à l'injustice, par ses ruses et ses manœuvres! Déjà il veut enlever une moitié de sa fortune au bon Wilhem, pour la donner à cette fille inconnue... Oh! quelle idée! Pétronille, laisse-moi faire, et ne me démens pas. Je lui ferai si grand'peur, qu'elle s'enfuira de Wildenborg comme si elle avait vu le diable en personne. Tu désapprouves mon projet? Ne se passe-t-il pas des choses assez affreuses à Wildenborg, et puis-je mal faire en disant la vérité?

— Allons, laisse là tes sottises, et tâche d'être poli, dit Pétronille.

— Ah! ah! quels gens peureux et singuliers voit-on par ici! s'écria la jeune fille. Le paysan qui a porté notre malle jusqu'ici n'osait pas s'approcher de la grille; il croit que Wildenborg fourmille de spectres et de malins esprits... Mais vous, mes amis, vous paraissez être des gens sensés. Je vous remercie de votre complaisance.

Le jardinier fit le signe de la croix et soupira profondément. Sa femme, qui devina son intention, lui donna un coup de coude et murmura :

— Jacques, veux-tu te tenir coi avec tes niaiseries! Sois convenable, et ramasse la malle.

Les deux femmes suivirent le jardinier dans sa maisonnette. Pétronille leur offrit des chaises, et demanda si elles n'avaient pas envie de prendre quelque chose; mais la jeune demoiselle, après avoir décliné son nom, témoigna le désir d'être conduite sans retard auprès de son oncle.

— Cela ne se peut pas, dit Jacques. Il est en conversation avec les esprits.

Et, comme il voyait que la jeune fille riait de ses paroles, il répéta :

— Votre oncle est en conversation avec les esprits, les âmes errantes, les têtes de mort et les spectres. Les portes du château sont verrouillées à l'intérieur, et si...

— Je vous en prie, ne me faites pas perdre un temps précieux avec ces contes d'enfant, interrompit la jeune fille. Mon oncle m'a fait appeler. Il sera fâché que vous ne m'ayez pas conduite immédiatement près de lui. Allez lui annoncer mon arrivée.

— Impossible.

— Votre femme est plus raisonnable que vous; elle rit également de vos folies. Elle paraît aimable et sensée, et elle ira bien avertir mon oncle.

— Il est effectivement enfermé, mademoiselle. Personne ne peut l'approcher, répondit Pétronille. Si vous voulez, en attendant, manger quelque chose ou prendre une tasse de café, je vous l'offre de bon cœur.

— Je vous remercie, nous avons mangé à l'auberge, près de la chaussée. Tout ce que je souhaite, c'est de voir mon oncle.

— Vous devez attendre jusqu'à ce que les esprits soient partis, grogna Jacques.

— Et cela durera longtemps?

Le jardinier regarda la pendule et répondit :

— Le moment approche. Encore quelques minutes, un quart d'heure, je n'en sais rien. Nox viendra m'avertir.

— Quoi! mon oncle a encore d'autres serviteurs que vous? Nox est un domestique?

— Oui, oui, son Mistoffel, le malin esprit qui le sert.

— Oh! vous êtes fou! reprit la jeune fille avec un accent de dépit. Un homme d'âge comme vous! Comment n'êtes-vous pas honteux de croire à de pareilles sottises? Je me plaindrai de vous à mon oncle, et lui dirai que vous vous êtes moqué de moi.

— Vous n'en aurez pas le temps, mademoiselle, murmura Jacques. Mon pauvre maître a encore un jour et demi à vivre. Alors arrive l'homme noir...

Tout à coup, un grand chien à longs poils se montra dans l'encadrement de la porte. Il ouvrit la gueule, et parut vouloir aboyer; mais il ne fit entendre qu'une sorte de hurlement rauque.

— Tenez, voilà Nox, son serviteur, dit le jardinier avec une expression d'épouvante.

La jeune fille se leva, alla vers le chien la main étendue, et lui dit doucement :

— Viens, Nox, viens, ma petite bête!

Et, à la grande stupéfaction du crédule Jacques, le chien se laissa caresser, grogna amicalement et lécha même les doigts de la jeune fille. Puis l'animal se retourna immédiatement, et sortit.

Le jardinier considéra la jeune fille avec une espèce d'horreur, et recula même de quelques pas lorsqu'elle eut l'air de s'approcher de lui. A en juger par ses yeux écarquillés et son effroi, il devait prendre la jeune fille elle-même pour une créature qui a des relations avec l'enfer.

— Innocent rêveur, dit-elle en riant, vous avez peur d'une bête inoffensive.

— Une bête inoffensive? ricana Jacques. Il n'a jamais témoigné de l'amitié à une personne chrétienne. Il paraît vous aimer et vous connaître, mademoiselle, il doit savoir pourquoi.

— Je parie que vous ne l'avez jamais caressé de votre vie.

— Dieu me protège! je m'en garderais bien!

— Voyez-vous, vous faites peur à cet animal par vos terreurs et vos folles lubies. Mais c'est assez d'enfantillages. Puisque mon oncle est visible, conduisez-moi près de lui.

Jacques sortit en courant et fit signe à Thérèse de le suivre. Elle avait peine à le retenir. Il était visible qu'il voulait rester en avant.

Lorsqu'ils furent arrivés au château et qu'ils eurent atteint l'extrémité d'un corridor obscur, le jardinier s'arrêta près d'une porte ouverte et montra du doigt l'intérieur de la pièce. Il se rangea contre le mur opposé, et se fit aussi mince que possible, pour ne pas être touché par les vêtements de sa compagne.

— Votre oncle est là-dedans, balbutia-t-il.

En achevant ces mots, il retourna sur ses pas.

La jeune fille s'arrêta un instant devant la porte ouverte. Elle avait l'air d'arranger sa robe et sa coiffure; mais, en réalité, elle se demandait comment elle se comporterait avec son oncle, afin de combattre, s'il était possible, la malheureuse idée de sa mort prochaine.

Elle s'élança dans la chambre, en disant d'un ton joyeux :

— Oh! mon oncle, mon cher oncle!

Mais elle s'arrêta, frappée de stupeur, dès qu'elle aperçut l'homme épuisé qui, assis devant sa table, la main posée sur un crâne, fixait sur elle ses yeux brillants et immobiles. Elle embrassa d'un seul et rapide coup d'œil le squelette qui montrait les heures, et les instruments bizarres qui, à moitié cachés sous la poussière et les toiles d'araignées, reposaient sur les planches, le long des murs.

Quoique cette première impression l'eût frappée d'une sorte d'effroi, elle s'efforça de raffermir son courage. Elle y réussit, car un sourire parut sur ses lèvres, et elle traversa la pièce d'un pas hésitant, en bégayant un salut respectueux.

— N'ayez pas peur, mon enfant, dit M. Reimond. Approchez, vous êtes ma nièce Thérèse Dewit, n'est-ce pas? Je suis charmé de vous voir. Il y eut un temps où je me plaisais à vous faire sauter sur mes genoux. Je vous aimais beaucoup alors; votre mère était pour moi une sœur chérie,

et votre père mon meilleur ami; mais ils ont cruellement...

— Oh ! mon bon oncle, vous vous souvenez encore de mon enfance, s'écria la jeune fille qui s'élança vers lui les bras ouverts. L'enfant vous a mille fois embrassé dans sa reconnaissance, permettez à la jeune fille de remplir un devoir qui lui est cher : elle vous embrasse au nom de son pauvre père.

M. Reimond eut beau résister pour empêcher ce tendre épanchement, la jeune fille le serra sur son cœur et lui donna plusieurs gros baisers.

Alors, elle avança une chaise, s'assit à côté de lui, lui prit la main, et, la serrant tendrement, lui dit avec un doux sourire :

— Vous êtes étonné, mon bon oncle ? Peut-être doutez-vous de la sincérité de mon affection? Mes parents ne laissaient point passer un jour sans me parler de vous.

— Ma nièce, reculez un peu votre chaise, murmura M. Reimond avec une nuance d'impatience, quoique d'un ton amical.

— Ah ! mon cher oncle, vous avez si tendrement aimé la petite Thérèse. Il y a quinze ans que je ne vous ai vu. Ne me repoussez pas, je vous en prie. Vous fûtes autrefois le bienfaiteur de mes parents; vous m'avez fait venir pour me donner une dernière et haute marque d'affection. Souffrez que je vous bénisse, que j'épanche devant vous la reconnaissance de mon cœur.

M. Reimond contempla d'un air rêveur cette douce et virginale créature dont le visage semblait illuminé par l'expression d'une profonde gratitude. Et, soit qu'il fût sous l'empire des souvenirs d'autrefois, soit qu'il fût charmé par l'éclat des yeux bleus de la jeune fille, il continua à la regarder en souriant vaguement, jusqu'à ce qu'un frémissement soudain le saisit, comme s'il sortait seulement de sa distraction. Il dégagea sa main et recula sa chaise.

Cette fois, Thérèse se tut et se contenta d'un coup d'œil plaintif.

— Votre père? murmura Reimond. Que parlez-vous de votre père ! Oui, pendant de longues années j'ai ressenti de l'estime et de l'affection pour lui; mais il a été ingrat, et il a fini par me railler et me haïr. Toutefois, ce n'est pas votre fa ue, mon enfant.

— Mon oncle, si les apparences ne vous avaient pas trompé, comme vous seriez injuste ! s'écria la jeune fille. Mon père m'a chargé de vous exprimer sa vive reconnaissance, si j'avais jamais le bonheur de vous voir. Permettez-moi de m'acquitter de cette mission sacrée.

— Remplissez cette mission difficile, ma nièce; essayez, du moins.

La jeune fille prit un linge sur la table et en couvrit la tête de mort.

— Que faites-vous là? s'écria M. Reimond, mécontent, en se levant pour découvrir le crâne.

Mais Thérèse lui retint la main, et dit d'un ton suppliant :

— Non, non, mon cher oncle? laissez cette vilaine chose couverte : elle me fait peur et m'assombrit l'esprit. Je veux être gaie, parce que Dieu me permet de vous voir. Asseyez-vous, et écoutez-moi.

Et, sans faire attention aux observations de son oncle, elle l'embrassa et le ramena sur son fauteuil avec une douce violence. M. Reimond soupira silencieusement, et son visage étonné avait l'air de demander l'explication de l'autorité qu'elle exerçait sur lui. Il n'était pas mécontent cependant, et il souriait comme s'il croyait avoir affaire à une innocente enfant dont il faut excuser les caprices.

Elle lui reprit la main, et dit :

— Mon oncle, vous accusez mon père d'ingratitude. C'est, au contraire, sa reconnaissance et son amitié qui furent les seules causes de votre ressentiment envers lui. Il se figurait — à tort sans doute, mais son intention était pure, que de faux amis vous entretenaient dans une dangereuse erreur, et vous trompaient sciemment et volontairement. Il était également convaincu que la présence de votre jardinier Jacques Mispels vous était fatale.

» Il comprenait très bien qu'il risquait de perdre votre amitié, en commençant la lutte contre des personnes et des choses que vous aimiez; mais, par reconnaissance, par dévouement pour vous, il n'hésita pas à faire ce que son devoir lui commandait. Vous avez rompu toutes relations avec mes parents, et vous leur avez défendu de faire la moindre tentative pour se rapprocher de vous. Ils ont obéi, ils ont respecté votre inexorable volonté; mais si vous saviez combien ils en ont souffert! J'ai perdu ma mère bien jeune; je ne puis vous parler que de mon père. Mille fois il m'a répété combien vous êtes bon, et comment, dans des circonstances pénibles, vous vîntes généreusement à son aide. Souvent je l'ai vu pleurer, non pas seulement à cause de votre colère contre nous, mais plutôt encore par compassion pour vous. Il s'imaginait que vous ne pouviez pas être heureux, et il déplorait votre triste sort... Ah ! mon cher oncle, pour parler franchement et la main sur le cœur, mon pauvre père avait raison. Pardonnez-moi ma hardiesse, vous n'avez pas l'air d'un homme heureux.

— Vous croyez cela ! Eh bien, vous vous trompez, ma nièce, dit M. Reimond avec un rire légèrement ironique. Je suis heureux autant qu'il est permis

à l'âme humaine de l'être dans son enveloppe matérielle.

— Je vois encore mon pauvre père étendu sur son lit de douleur, continua la jeune fille, et j'entends encore ces paroles tomber de ses lèvres pâles : « Mon enfant, je te laisse seule au monde. Celui qui pouvait être ton second père a conçu, hélas ! une haine injuste contre nous. Je prierai Dieu là-haut pour qu'il fasse connaître la vérité à ton oncle, et qu'il te donne un protecteur et un bienfaiteur ici-bas. S'il était ici, près de mon lit de mort, il croirait au témoignage d'un mourant. Cette satisfaction m'est refusée. Peut-être le verras-tu un jour, mon enfant : atteste alors ma reconnaissance envers lui ; dis-lui que je lui ai pardonné son erreur, et demande-lui pardon à lui-même du chagrin que je lui ai causé involontairement. » Ce furent ses dernières paroles, mon oncle; et il est monté vers Dieu avec votre nom sur les lèvres.

La jeune fille pleurait au souvenir de la mort de son père; M. Reimond lui-même s'était laissé aller à l'attendrissement, et quelques larmes étaient tombées de ses yeux. Il étendit les bras et serra sur sa poitrine sa nièce qui sanglotait.

— Consolez-vous, mon enfant ! dit-il; vos parents sont dans un monde de félicité. Mourir ne signifie rien; ce n'est qu'un passage dans une vie meilleure. Je me suis trompé à leur égard; probablement, s'ils ont eu du chagrin, ils en recevront la compensation. Je me réjouis, dans tous les cas, de pouvoir remplir, en partie du moins, le dernier vœu de votre père. L'héritage que je vous laisserai, Thérèse, sera suffisant pour vous assurer contre toutes les nécessités de la vie. Allons, levez-vous et remettez-vous. Vous me remuez trop profondément. Depuis quinze ans, c'est la première fois que mes yeux se mouillent sous le coup d'une émotion du cœur. Je ne sais, mais mon âme doit vous avoir tendrement aimée, puisque votre seule voix agit sur moi avec une inexplicable puissance. Ne pleurez plus, ma chère nièce, et parlons d'autre chose. Savez-vous que je dois mourir demain ?

La jeune fille se rappela son but; elle essuya ses larmes et répondit avec un sourire d'incrédulité complète :

— On m'a parlé de quelque chose comme cela; mais, mon cher oncle, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? Vous, mourir demain ! Et vous êtes là, plein de vie, sans maladie ni indisposition physique ? Vous ne pouvez pas mourir ainsi à une heure fixée, à moins que vous ne vouliez vous tuer vous-même; mais il n'y faut point songer : vous croyez à une autre vie, vous craignez Dieu.

— Ne résistez point à une immuable vérité, ma nièce. Demain, dans la nuit, mon âme quitte son enveloppe mortelle. Je regrette de ne pas vous avoir appelée plus tôt à Wildenborg ; mais il est trop tard maintenant. Lorsque l'instant de notre départ approche, rien ne peut retarder l'heure fatale. Il faut vous y soumettre et vous en consoler, mon enfant.

— Mais, mon cher oncle, qui donc vous a fait accroire que vous alliez mourir demain ? Un trompeur, sans doute ?

— Un trompeur ? Oh ! ma nièce, parlez avec plus de respect. Celui qui m'a révélé l'heure de ma mort, c'est un esprit, une âme pure et clairvoyante, devant qui l'avenir s'étale comme un livre ouvert.

Thérèse regarda son oncle avec un étonnement mêlé de pitié. Après un moment de silence, elle lui prit la main, et dit :

— Je ne sais pas grand'chose des esprits et des âmes, et je n'en veux pas savoir plus que ce que la religion m'a appris. Mais ce que je sais bien, mon oncle, c'est que tout cela n'est qu'une imagination, et que vous ne faites assurément pas bien en altérant votre santé par ces désolantes chimères.

— Je vous pardonne, mon enfant, répondit M. Reimond; ce sont des choses qui dépassent votre intelligence. Nous n'en parlerons plus. Quand vous me verrez mourir demain, à l'heure dite, il vous sera démontré que les esprits savent ce qui est caché aux hommes.

— Si vous me laissiez maîtresse à Wildenborg, c'est moi, au contraire, qui vous prouverais que j'ai plus de puissance que tous vos esprits ensemble ! s'écria la jeune fille.

— Oui ?... Et que feriez-vous ? demanda en riant M. Reimond.

— Ce que je ferais ? je commencerais par renvoyer au cimetière la tête de mort qui se trouve là-dessous, et par reléguer au grenier cette vilaine pendule. Cet appartement serait tendu de papier rose, et j'y ferais placer des rideaux blancs, un tapis bigarré, de jolies chaises, des meubles élégants. Le jardin serait plein de fleurs, et les chemins bien ratissés serpenterait à travers les bosquets. Vous auriez des domestiques et des servantes, une voiture et des chevaux, des oiseaux, des bêtes, des tableaux... Je serais votre fille, je vous aimerais, je vous amuserais, et je ne vous laisserais pas le temps de penser à ces sombres, mystères.

» Nous nous promènerions toute la journée, nous rendrions grâces à Dieu, sous son ciel bleu, des beautés de la nature et de la joyeuse vie qu'il nous ferait. Et, le soir, à notre retour, je ferais de la musique au piano et je vous chanterais les meilleurs morceaux des grands maîtres; car, mon

oncle, je suis bonne musicienne... Ou je vous ferais quelque lecture amusante, ou nous causerions de tout ce que vous voudriez, même des esprits et des âmes, si cela vous faisait plaisir. Ce serait ainsi tous les jours un paradis sur terre, et, chaque soir, nous nous embrasserions et nous prierons ensemble le Ciel de prolonger cette bonne et heureuse vie. Dites, mon cher oncle, cela ne vaudrait-il pas mieux que de mourir en pleine santé? Allons, chassez ces vilaines idées. Souffrez que je sois votre enfant; je ferai luire sur vos vieux jours la lumière de la gaieté, de la reconnaissance et de l'amour.

Elle avait levé les mains et implorait une réponse favorable. Mais M. Reimond, qui était intraitable sur le chapitre de sa mort imminente, la regarda avec un sourire légèrement ironique et murmura :

— Ce que vous dites est beau, ma nièce. Je vous remercie de votre affection. Il n'y a rien à y faire : demain, à minuit, mon heure sonnera... Laissons cela. J'ai à vous parler de quelque chose de particulier. Vous allez hériter de la moitié de mes biens. Pourtant, il y a une condition à remplir. Connaissez-vous votre cousin Wilhem Reimond?

— Non, mon oncle, je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu.

— C'est un joli garçon, il a beaucoup d'esprit et un excellent cœur. Il héritera, comme vous, de la moitié de ma fortune. Vous devez vous marier avec lui, Thérèse.

— Comment dites-vous mon oncle? Je ne comprends pas.

— Vous devez épouser Wilhem Reimond.

— Oh! ceci est grave! s'écria la jeune fille interdite. Me marier avec une personne que je n'ai jamais vue!

— Vous le verrez, aujourd'hui même. Je désire avoir votre consentement définitif avant de mourir.

— O Dieu! qu'exigez-vous de moi! Mon cœur est donné depuis longtemps; je serais malheureuse avec mon cousin. Je ne pourrais jamais l'aimer. Si je devenais sa femmme, toutes les pensées de mon âme continueraient, malgré moi, d'être à un autre, ce serait une vie coupable et un terrible sort.

— Vous vous trompez, ma nièce; si vous n'épousez pas Wilhem Reimond, vous serez malheureuse ici-bas, et, dans l'autre monde, vous aurez peut-être à expier votre erreur durant des siècles.. Non, ne luttez pas inutilement contre votre inévitable sort. L'esprit qui me révèle les vérités cachées me l'a dit que vous épouserez Wilhem Reimond; et aussi longtemps que cette âme errante ne me déclare pas que Dieu a changé son arrêt, il n'y a rien à faire que de se soumettre, car aucune puissance humaine ne peut empêcher que ses décrets ne s'acomplissent.

— Impossible, soupira la jeune fille. Le Ciel même m'a destiné un autre fiancé. Je tremble, j'ai peur; l'idée seule de devenir infidèle au poétique sentiment d'amour qui remplit mon cœur depuis si longtemps, me frappe de crainte et de douleur.

— Eh bien, alors, tout est fini entre nous; et vous n'hésiterez pas! s'écria l'oncle avec amertume.

Thérèse soupira péniblement, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et se mit à pleurer abondamment.

Il y eut un long silence, M. Reimond tenait son regard fixé sur la jeune fille éplorée, avec colère d'abord, puis avec chagrin, et enfin avec pitié,

Elle se leva, se jeta à son cou en pleurant, et lui dit :

— O mon bon oncle, revenez de votre cruelle résolution. Pourquoi exiger un si grand sacrifice d'une innocente jeune fille? Ayez pitié de moi! Ne parlez plus de mariage ni d'héritage. Songeons plutôt aux moyens de vous rendre la santé du corps et la joie du cœur.

— Mais l'esprit, l'esprit? murmura Reimond.

— Votre esprit vous a trompé, ou vous ne l'avez pas bien compris, mon cher oncle; vous êtes généreux, vous ne pouvez pas me condamner à toute une vie de chagrin. Je vous en supplie à mains jointes, ne me contraignez pas à un mariage qui doit me rendre malheureuse.

— L'esprit m'a trompé ou je l'ai mal compris? répéta l'oncle en secouant la tête. Ce dernier point, du moins, n'est pas impossible...

— Merci, merci! s'écria la jeune fille, dont les yeux rayonnèrent de joie.

— Je ne crois cependant pas, ma chère nièce, m'être trompé sur le véritable sens de ses révélations. C'est égal; ma pitié pour vous me force à faire un nouvel essai. Je consulterai encore une fois l'esprit, et l'obligerai à m'expliquer clairement sa volonté. Quelle que soit cette fois sa révélation, vous vous y soumettrez sans murmurer, ou vous quitterez Wildenborg sur-le-champ.

Il découvrit la tête de mort, y posa la main droite, et fixa son regard sur la profonde cavité des yeux en répétant encore :

— Thérèse, prenez patience, quelque longue que puisse être mon épreuve. Je la fais par affection pour vous. Peut-être votre présence sera-t-elle un obstacle; je le saurai bientôt. Dans ce cas, vous me laisserez seul pour quelque temps, et vous irez chez le jardinier jusqu'à ce que je vous fasse appeler. Maintenant, plus un mot.

Le plus profond silence régna dans l'apparte-

ment. M. Reimond remuait les lèvres et paraissait causer avec la tête de mort dans une langue secrète.

Si courageuse que fût la jeune fille, à la fin son cœur s'oppressa, sans qu'elle sût précisément pourquoi. Cependant elle n'osait pas troubler son oncle, dans l'espoir d'une réponse favorable. Elle retint son souffle et demeura immobile, contemplant silencieusement l'homme étrange dont le front se mouillait de sueur, sous l'effort de sa grande tension d'esprit.

VI

Tandis que Thérèse, assise à côté de son oncle, attendait en silence et avec des battements de cœur précipités, la réponse décisive de l'esprit, Wilhem revint de son voyage à Hasselt.

Il fit arrêter devant la grille l'homme qui voiturait sa malle, le paya et appela le jardinier.

Jacques Mispels sortit, porta la malle dans la maison, et dit au jeune homme avec un ton de mystère et d'effroi :

— Wilhem, elle est au château !

— Qui? Ma cousine?

— Elle dit du moins qu'elle est votre cousine et qu'elle s'appelle Thérèse Dewit. Mais, Dieu nous garde! elle paraît être plutôt la cousine ou la sœur de Nox.

— Elle est donc très laide? demanda le jeune homme, pensif.

— Affreuse, Wilhem! Elle a des montagnes de cheveux au-dessus du front; ses yeux étincellent comme des charbons ardents; sa bouche est envieuse et méchante; quand elle vous regarde, son regard vous pénètre jusqu'au fond de l'âme et vous rend froid comme glace.

— Quel portrait me fais-tu là de ma cousine!

— Si c'est votre cousine, Wilhem...

— Tu en doutes? Que veux-tu dire?

— Je ne le sais pas moi-même. Vous vous moquerez de moi comme Pétronille. Depuis que vous êtes au château, il se passe avec ma pauvre femme quelque chose qui me paraît inexplicable. Elle ne croit plus à rien.

— Ce que tu dis, Jacques, me semble encore moins compréhensible. Thérèse Dewit ne serait pas ma cousine?

— Riez de moi, si vous voulez, mais je ne m'étonnerais pas, Wilhem, qu'au lieu de votre cousine, un second diable fût venu à Wildenborg pour être présent à la fête infernale qui sera, hélas! célébrée ici demain.

— Tu vas recommencer tes sottises? Sois donc raisonnable, je t'en prie.

— Des sottises? répéta Jacques Mispels. Le malin esprit n'a-t-il pas pris assez souvent la forme d'une femme pour attirer les hommes dans ses filets? N'est-il pas vrai, peut-être, qu'autrefois un comte de Flandre fut, sans le savoir, marié pendant cinq ans avec le diable ou une diablesse? Ah! mon pauvre Wilhem, j'ai peine à retenir mes larmes. Vous aussi, vous devez vous marier avec cette créature inconnue, qui prétend être votre cousine; vous, l'époux d'un esprit infernal? Cette idée seule me fait frissonner des pieds à la tête.

— Mon oncle t'a-t-il parlé de ce mariage?

— Oui, à mon grand chagrin. Il ne veut entendre ni prières ni supplications. La tête de mort dit que vous devez épouser Thérèse Dewit, et l'homme noir...

Pétronille, qui sortait de l'étable en ce moment, entendit ces derniers mots et s'écria d'une voix courroucée :

— Tais-toi, imbécile que tu es! Je t'avais défendu d'ennuyer M. Wilhem de tes folles lubies, et te voilà encore en train... — Ne le croyez pas, Wilhem. Il vous fera accroire toute sorte de sottises, et vous dira que votre cousine est laide mais il vous trompe. Thérèse Dewit est une belle, élégante et joyeuse fille, et, si l'on pouvait comparer les gens à des êtres surnaturels on dirait plutôt qu'elle est un ange.

— Un ange! Mais où sont donc les esprits, femme? s'écria Jacques avec indignation. Un ange a-t-il ces cheveux dressés, ces yeux étincelants et venimeux? Et n'as-tu pas vu comme Nox lui a léché amicalement les mains, comme s'il était content de retrouver une vieille connaissance?

— Enfantillages que tout cela! reprit Pétronille. Puisque M. Wilhem doit épouser Thérèse Dewit, je le félicite de ce que le sort lui a destiné une si jolie et si charmante femme.

— Je te remercie, ma bonne Pétronille, dit en souriant le jeune homme; mais ton souhait est vain : je ne me marierai pas.

— Bravo! alors, le diable se sera trompé, s'écria Jacques tout réjoui.

— Mais, Wilhem, fit observer Pétronille, si vous refusez de vous marier, votre oncle vous déshéritera. Vous avez grand tort; votre cousine est une délicieuse jeune fille, et cent autres à votre place accepteraient avec joie une si belle fiancée.

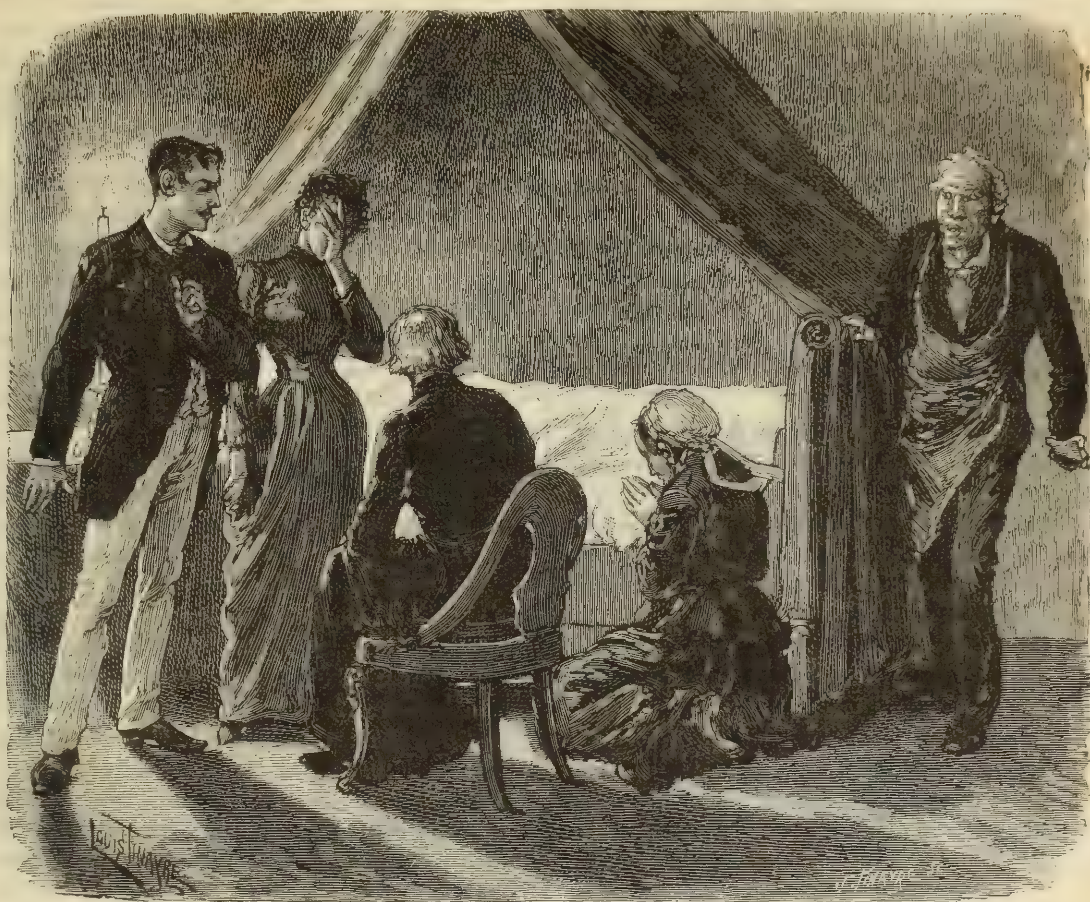
— Belle? grommela Jacques. Elle est laide et repoussante, te dis-je.

— Elle est aimable et charmante.

— Elle a des yeux comme Nox.

— Elle a des yeux bleus très vifs.

— Allons, mes amis, cessez ce débat inutile, interrompit Wilhem; il m'est indifférent que ma cousine soit laide ou non. D'ailleurs, je saurai bientôt lequel de vous deux se trompe.



Le silence de mort qui régnait... (Page 46.)

Le vieux Jacques, qui s'était rapproché de la porte, jeta un coup d'œil au dehors; il recula de trois pas, saisit le jeune homme par le bras, l'attira vers la porte, et dit :

— La voilà! Elle est dans le jardin, je crois même qu'elle vient par ici. Voyez si elle n'est pas vraiment laide.

Mais à peine Wilhem eut-il regardé la jeune fille, qui était arrêtée au milieu du jardin, rêveuse et la tête baissée, qu'il recula à son tour en poussant un cri étouffé. Il était pâle comme un linge, et jetait des regards effarés tout autour de la chambre, comme une personne frappée de stupeur ou d'effroi.

— N'est-ce pas, n'est-ce pas, c'est l'homme noir? vous l'avez reconnu? soupira Jacques. Ah! j'ai la mort dans l'âme. Voyez, je tremble comme une feuille. Dieu nous assiste!

— C'est incompréhensible, murmura Wilhem. Non, ce n'est pas une illusion, mes sens ne sont pas égarés. Se passerait-il vraiment des choses étranges et terribles à Wildenborg? Cette femme, une ombre, une forme menteuse?

En ce moment, Thérèse Dewit entra.

Dès qu'elle eut vu le jeune homme, elle aussi, à son retour, s'arrêta stupéfaite et comme frappée d'une commotion soudaine; elle pâlit également; mais aussitôt un vif incarnat colora ses joues et son front. Un gai sourire entr'ouvrit ses lèvres, et elle s'écria :

— Vous ici, monsieur? Ah! c'est peut-être Dieu même qui vous envoie.

— *Rosa mystica!* exclama Wilhem en tendant les mains. Ma cousine! Impossible impossible! Ma tête se dérange; tout tourne devant ma vue. Oh! délivrez-moi d'un doute affreux. Qui êtes-vous?

— Je suis Thérèse Dewit, et, — le ciel soit loué! — probablement votre cousine.

— Mais non, dit Wilhem avec une agitation fiévreuse. Vous êtes la Rose mystique que j'ai admirée et aimée depuis mon enfance, et votre nom est Flore. Vous ne pouvez pas être ma cousine Thérèse Dewit.

— L'explication de cette énigme est facile, répondit la jeune fille. Lorsque j'arrivai au château d'Everdaal en qualité d'institutrice des demoiselles de Bernavaux, on trouva le nom de Thérèse trop commun, et l'on me nomma Flore.

— Quoi! ce serait donc possible? reprit Wilhem au comble de la joie. Et l'enfant que je pris pour un ange dans la procession, à Bruxelles, la Rose mystique?

— Cette enfant, c'était moi, Thérèse Dewit, votre cousine.

Wilhem courut vers la jeune fille avec un cri de joie, et, tout tremblant, lui serra les mains dans les siennes.

— Vous êtes la fiancée que Dieu même m'a destinée! dit-il. Mon oncle, son esprit, veulent que vous soyez ma femme. Vous ne résisterez pas à la volonté du destin?

— J'ai refusé.

Refusé? Vous briseriez l'espoir de ma vie entière? Oh! ayez pitié de moi.

— Je ne vous connaissais pas et j'avais peur d'un mariage avec un homme que je n'avais jamais vu... Mais vous, monsieur, vous, mon cousin, vous aviez donc accepté la main d'une inconnue?

— Non, non. Mais, maintenant, je vais remercier mon oncle et la puissance surnaturelle qui nous a protégés depuis notre enfance. Si le bon Nox pouvait seulement venir nous appeler! Que notre oncle sera content lorsqu'il saura que nous nous soumettons avec bonheur à la décision de l'esprit!

— O ciel! s'écria tout à coup la jeune fille, notre oncle est en train de consulter la tête de mort. Par pitié pour mon chagrin, il veut demander à son génie imaginaire une nouvelle décision. Si cela arrive, il y aura contre nous une résolution cruelle. Venez, venez! N'attendons pas Nox, courons auprès de notre oncle, avant qu'une nouvelle erreur se soit enracinée dans son cerveau malade,

Et tous deux se précipitèrent hors de la maison.

Jacques Mispels tremblait et essuyait une larme, convaincu que le pauvre Wilhem était sous le charme du diable. Pétronille, au contraire, riait et se réjouissait.

Lorsque les jeunes gens entrèrent dans la salle du château sans y être appelés, M. Reimond leur cria d'une voix ferme :

— Inutile! impossible! vous devez vous marier ensemble, l'esprit le veut!

Wilhem s'élança vers son oncle, l'embrassa avec ardeur, et lui dit :

— Oh! mon cher oncle, ma reconnaissance pour vous est sans bornes. Nous nous soumettons avec joie à la volonté de l'esprit. Je me marie; le plus tôt sera le mieux. La fiancée que vous m'aviez destinée, c'est la Rose mystique dont l'image a dominé toute ma vie.

— Quoi! que dites-vous? interrompit M. Reimond stupéfait. Elle, votre cousine, la Rose mystique dont vous m'avez raconté l'étonnante histoire?

— Oui, elle est l'âme à laquelle mon âme était liée par une chaîne mystérieuse. Merci, merci! je vous bénis! vous me comblez de bonheur; tous mes vœux sont remplis comme par enchantement.

M. Reimond se frotta les mains; ses yeux brillaient d'une joie triomphante.

— Ah! ah! dit-il, c'est ainsi que les esprits manifestent leur savoir et leur puissance! Eh bien, mon fils, doutez-vous encore? La mystérieuse influence qui vous a accompagnés durant toute votre vie pour vous réunir ici à un moment donné, vous fait implorer, comme le suprême bonheur, un mariage depuis longtemps résolu. Pouvez-vous expliquer tout cela sans l'intervention d'êtres qui connaissent les volontés de Dieu?

— C'est étonnant, incompréhensible! murmura Wilhem. Ce bon génie était peut-être mon ange gardien?

— Non, mon ami, c'est une des âmes qui attendent dans l'espace, et qui coopèrent souvent, comme messagères du Seigneur, à l'accomplissement de ses décrets. Vous voyez bien que les révélations de l'esprit doivent infailliblement se réaliser, et que toute résistance est vaine.

— Oui, mon oncle, en ce qui me concerne du moins, la réalisation de ses prédictions s'est accomplie par des voies détournées qui me stupéfient.

— Et conséquemment, mon passage dans un autre monde est aussi irrévocablement résolu. Mais vous, ma nièce, vous vous taisez et vous ne semblez pas contente. Ce mariage n'est-il donc pas d'accord avec le vœu de votre cœur?

La jeune fille répondit avec tristesse:

— J'accepte, non pas des esprits, mais de la main de Dieu, le fiancé que sa bonté m'a destiné depuis longtemps. Mais ma joie est troublée par une crainte douloureuse. Ce qui arrive ici par un concours surprenant de circonstances fortuites, vous affermira peut-être dans la conviction que vous devez mourir demain. J'avais résolu de combattre en vous l'affreuse idée de la mort, et je me réjouissais déjà d'un triomphe probable...

— O fille naïve! pourquoi lutter encore contre une puissance invincible? Si vous saviez comme mon âme impatiente aspire après le moment où

elle pourra monter dans le monde des âmes, sa véritable patrie!

Après quelques moments de silence, Thérèse joignit les mains et dit, les yeux pleins de larmes :

— Mon cher oncle, ayez pitié de moi! L'idée que vous pouvez mourir demain me brise le cœur. Vous à qui nous devons, avec le bien-être matériel, le bonheur de toute notre vie, vous seriez enlevé demain, pour jamais, à notre reconnaissance?... Oh! vous vivrez, il le faut, pour que nous puissions vous payez notre dette.

— C'est inutile, tout est inutile, murmura Reimond.

— Mais, Wilhem, s'écria la jeune fille, ne restez pas ainsi sans bouger; ne me laissez pas lutter seule contre cette cruelle illusion. Notre bienfaiteur, mourir demain? Non, non, cela ne se peut pas, cela ne doit pas être! Nous devons le remercier, l'aimer, le rendre heureux jusqu'à la fin naturelle d'une longue et heureuse vie.

Le jeune homme ne croyait pas qu'il fût encore possible de triompher de l'idée fixe de son oncle; cependant il lui dit:

— Mon oncle, écoutez les instantes prières de Thérèse. Restez sur la terre pour voir votre ouvrage et partager notre bonheur!

— Quelles folles idées obscurcissent votre intelligence! répliqua M. Reimond. Croyez-vous que mon consentement puisse suffire pour faire de l'esprit un menteur? Vous calomniez et vous outragez l'esprit qui a préparé votre bonheur.

Thérèse, dont le cœur reconnaissant s'indignait vivement à la pensée que le protecteur de ses parents, que son généreux bienfaiteur allait devenir victime d'une déplorable folie, releva la tête et reprit avec une certaine hardiesse :

— Mon oncle, excusez-moi et permettez-moi de vous dire ce que je crois la vérité. Il n'y a pas d'esprit dans la tête de mort; votre corps n'est pas malade, et rien ne vous force à mourir. Votre imagination seule est malade.

— Ainsi, vous me prenez pour un fou? murmura M. Reimond avec une amère ironie. C'est ainsi que vous voulez me payer, de même que fit votre père?

— Mon père fit son devoir, et je veux faire le mien jusqu'au bout. Vous ne mourrez pas, vous n'avez ni devant Dieu ni devant les hommes le droit de vous tuer vous-même. Si vous mourez demain, ce n'est pas l'arrêt d'esprits imaginaires qui s'accomplira; non, mais le ciel irrité verra un affreux suicide. Ah! ayez pitié de votre pauvre âme; ne la livrez pas coupable au jugement du souverain juge.

M. Reimond la regarda en secouant la tête.

— Ma nièce, ma nièce, dit-il péniblement affecté, pourquoi me tourmentez-vous en calomniant les esprits? Vos paroles me percent comme des poignards. Je devrais me fâcher, peut-être vous éloigner, pour ne plus entendre un pareil langage; mais je comprends qu'un sentiment de gratitude et d'amour vous égare. Malheureuse enfant, vous ne craignez donc pas que la veugeance des esprits ne détruise tout le bonheur que vous aviez à attendre en ce monde?

— Vous vous trompez, mon oncle, votre imagination s'abuse, répondit-elle.

— Ayez pitié d'elle, mon cher oncle! dit le jeune homme suppliant.

— Vous aussi, Wilhem, vous persistez à nier que l'esprit qui habite ce crâne lise dans l'avenir! dit M. Reimond, surpris et courroucé.

— Non, je ne me sens pas la force de le méconnaître plus longtemps, répondit Wilhem hésitant; mais, pour ce qui concerne votre mort, sa sentence est si cruelle, que le cœur reconnaissant de Thérèse se refuse à l'admettre.

— Wilhem, je vous en conjnre, soyez franc dans cet instant suprême! s'écria la jeune fille. Pourquoi feignez-vous de croire à l'existence de ce malin esprit? Ce n'est pas le moyen de guérir notre oncle de sa fatale erreur.

— Taisez-vous, ma nièce, taisez-vous! gronda Reimond en levant les mains vers le ciel. Imprudente et téméraire enfant, voulez-vous engager une lutte désespérée contre les esprits? Vous succomberez dans cet effort inutile.

— Eh bien, mon oncle, laissez-moi du moins essayer. Je vous prouverai que je suis plus puissante que les esprits. Si vous vouliez suivre mes conseils, avant une semaine vous vous promèneriez joyeux et bien portant avec nous dans le jardin.

— Et que devrais-je faire pour cela? demanda Reimond en ricanant.

— D'abord prendre de bons repas que je vous préparerais moi-même.

— Vous êtes folle, s'écria Reimond avec horreur. Mon corps est déjà à moitié mort; il refuse toute nourriture.

— Laissez du moins venir des médecins à Wildenborg. Wilhem ira voir dans les villages les plus proches...

— Des médecins? Je me révolterais contre les esprits et leur laisserais croire que je doute de l'immuabilité de leurs décisions! Des étrangers à Wildenborg? de faux savants qui invoquent la science humaine, et qui rient de la science des esprits?

— Je vous en supplie, mon cher oncle, ne repoussez pas mes prières. Je vous aimerai et vous remercierai toute ma vie, dit la jeune fille en l'embrassant tendrement.

Mais M. Reimond, profondément blessé de son insistance, se dégagea de son étreinte et répliqua d'un ton sévère :

— Éloignez-vous, ma nièce ! j'ai trop longtemps écouté votre langage insensé ; je ne croyais pas avoir à endurer encore une pareille douleur avant mon départ pour le monde des âmes. Je vous le pardonne, vu votre ignorance. Allez, Thérèse, quittez cette chambre ; votre présence m'est pénible.

La jeune fille, au lieu d'obéir, se laissa tomber sur une chaise, mit ses mains sur ses yeux et se prit à pleurer à chaudes larmes.

— Ah ! mon oncle, dit Wilhem, ayez compassion de ma pauvre cousine. L'idée de votre mort lui déchire le cœur. Tout ce qu'elle a dit lui était inspiré par la reconnaissance, par le désir de contribuer en quelque chose à votre bonheur ici-bas. Maintenant vous la repoussez et la chassez ! Elle peut se tromper, mais elle n'a pourtant pas mérité une si dure punition.

— Allons, ma nièce, ne pleurez plus, dit Reimond. Restez encore avec moi, j'ai à vous parler de choses sérieuses ; mais faites bien attention à la condition que je pose, aussi bien pour Wilhem que pour vous ; si l'un de vous hasarde encore un mot sur cé que vous appelez ma mort, sur la nourriture et sur les médecins, je vous éloigne sans pitié de ma présence. Je veux que cette condition soit respectée, non seulement aujourd'hui, mais encore demain, jusqu'à l'heure fatale. Acceptez-vous, Thérèse ? Répondez-moi, ou sortez à l'instant.

— Hélas ! s'il le faut absolument, je me soumettrai à la cruelle nécessité, répondit Thérèse d'un ton plaintif.

— Écoutez, alors, car je suis très fatigué et j'aspire à être seul. Dans le tiroir de cette table, vous trouverez mon testament, écrit en entier de ma main ; il vous institue tous les deux héritiers de mes biens. Je fais un legs à Jacques Mispels et à sa femme pour récompenser leurs longs et fidèles services ; vous les mettrez en possession de ce don, sans difficultés et sans frais pour eux ; et s'ils veulent continuer à demeurer dans leur petite maison, ne les renvoyez jamais de Wildenborg. Je recommande mon chien Nox à vos bons soins. Il a été mon unique ami dans ma longue solitude ; que rien ne lui manque tant qu'il vivra ; souvenez-vous que si la pauvre bête était maltraitée ou souffrait du besoin, mon âme en serait triste dans l'autre monde. Promettez-vous d'accomplir fidèlement ce souhait ?

— Oui, mon oncle, répondit Wilhem, nous aurons pour Nox tous les soins possibles, non seulement parce qu'il a été le compagnon fidèle et dévoué de notre bienfaiteur, mais aussi parce que nous saurons que nos soins pour lui vous réjouissent dans le monde des âmes.

— Merci, merci, mon bon neveu, dit M. Reimond avec un contentement sincère ; un jour, vous pénétrerez dans les secrets de la science ; votre nature n'est pas loin de la pureté requise. Ah ! quel bonheur, si je pouvais, quoique n'ayant plus d'enveloppe mortelle, être entendu de vous et causer avec vous ! Je vous laisse à vous seul et personnellement cette tête de mort. Gardez-la précieusement ; c'est un objet plus précieux que la couronne d'un roi.

» Lorsque, après votre mariage, vous aurez trouvé le calme et le repos, retirez-vous quelquefois dans la solitude, asseyez-vous devant la tête de mort, et faites avec persévérance et avec un ferme vouloir ce que je vous ai appris. Si vous obtenez la puissance d'entendre et de voir l'esprit qui y séjourne, vous serez en même temps assez puissant pour évoquer mon âme. Je viendrai, et nous parlerons ensemble de choses surprenantes et cachées, et mes conseils vous donneront, à vous et à votre femme, des armes contre tout chagrin et toute adversité. Donnez-moi votre main, enfants, et chassez toute peine : soyez gais comme moi. Le jour de demain est un jour de fête. La séparation d'avec un bon ami qui part pour aller trouver un bonhenr éternel ne doit pas vous être douloureuse... Allons, Thérèse ; vous hésitez à me donner la main ? Ce n'est pas un adieu définitif : demain, nous nous reverrons encore.

La jeune fille s'approcha lentement ; la main qu'elle tendait à son oncle tremblait.

— Prenez courage, ma fille, dit M. Reimond. Votre idée sur le mort est une erreur humaine. Mais assez là-dessus, puisque cela vous attriste... Ma nièce, vous ne pouvez pas coucher au château, et vous devez passer la nuit au village. Il y a là, au *Cheval d'or*, une bonne auberge, tenue par de braves gens. Jacques Mispels vous accompagnera. Je lui donnerai une lettre pour le curé. Ce bon prêtre veillera sur vous ; il vous dira ce que vous avez à faire. Allez, maintenant, mes amis : restez gais d'esprit et tranquilles de cœur jusqu'à demain.

Les deux jeunes gens sortirent silencieux ; Wilhem soupirait, Thérèse pleurait.

Dans le jardin, devant la porte du vestibule, la jeune fille s'arrêta et dit à son cousin :

— Ah ! je ne puis pas m'habituer à la terrible idée de sa mort. Il doit y avoir des moyens de prévenir ce malheur ; mais comment les découvrir ? Vous, Wilhem, vous êtes un homme. N'avez-vous rien trouvé, rien essayé pour conserver la vie à notre pauvre oncle ?

— Je viens de Hasselt et de Louvain : j'ai con-

sulté deux ou trois médecins. Aucun n'a pu rien me conseiller. « Le temps est trop court, ont-ils dit, et l'on ne surmonte pas la maladie en un jour. »

En ce moment, le chien passa comme un trait entre les jambes du jeune homme et faillit le faire tomber. L'animal courut droit à la maison du jardinier.

— C'est Nox qui va appeler Jacques Mispels, dit Wilhem.

— Et les médecins que vous avez consultés croient-ils que M. Reimond mourra demain? demanda la jeune fille.

— Ils le croient possible, ma cousine; mais ils n'en sont pas sûrs. Cependant, d'après les renseignements que je leur ai donnés, ils ont été unanimement d'avis qu'il ne peut plus vivre longtemps.

— Et, suivant eux, quelle maladie le conduit au tombeau?

— La maladie de l'imagination, cousine. Cette maladie, à ce qu'ils croient, doit avoir attaqué depuis longtemps le cerveau de notre oncle et y avoir dérangé quelque chose. Ils considèrent son mal comme présentant fort peu de chances de guérison.

— Et vous, Wilhem, vous paraissez bien découragé!

— Je regarde tous nouveaux efforts comme superflus, et me soumets à la fatalité avec une douloureuse résignation.

Le jardinier s'approcha, suivant le chien vers le château. Le vieillard ouvrit de grands yeux, et regarda le jeune homme avec un mélange de surprise et de tristesse. Il paraissait lui reprocher son imprudence, et murmurait en passant des paroles inintelligibles.

— Hélas! il n'y a donc plus d'espoir! soupira Thérèse. Nous le verrons mourir sans pouvoir rien y faire?

— Le médecin de Louvain m'a bien donné une petite fiole dont le contenu peut, d'après lui, retarder du moins la mort de notre oncle; mais, depuis mon retour au château, toute ma confiance est partie, et même je ne sais pas si j'essaierai ce remède.

— Pourquoi pas, mon cousin? Il faut aller jusqu'au bout.

— C'est que, voyez-vous, ma cousine, il se passe aujourd'hui quelque chose d'inexplicable avec nous. Je vous trouve ici, vous, la Rose mystique de mes illusions d'enfance; vous que je connaissais sous le nom de Flore; voilà que vous êtes devenue tout à coup Thérèse Dewit, ma cousine; le mariage auquel mon oncle voulait me contrainde comble tous mes vœux. Un pareil concours de circonstances étranges, effets de causes secrètes, tout cela est incompréhensible pour moi. Que ce soit la volonté de Dieu, la révélation d'un esprit ou l'arrêt de la fatalité, toujours est-il que nous sommes dominés par une puissance surnaturelle. Et si l'oracle de la tête de mort s'est vérifié pour nous, pourquoi ne serait-il pas aussi infaillible pour notre oncle?

La jeune fille le regarda avec étonnement.

— Que voulez-vous dire? Je ne comprends pas, murmura-t-elle.

— Je veux dire qu'il sera cruel d'entamer une lutte contre la volonté de notre oncle afin de lui faire prendre un remède impuissant. Pourquoi aggraverions-nous son agonie en lui faisant une inutile violence?

— Inutile? répéta la jeune fille stupéfaite. Croyez-vous donc aussi à la science et au pouvoir des esprits, Wilhem?

— Hier encore, j'en riais comme des folies d'une imagination malade. Maintenant, je ne sais plus ce que je crois. La joie profonde, le bonheur, la tristesse, le désespoir : tout cela m'embrouille le cerveau. Il y a des choses qui dépassent l'intelligence humaine. Nous savons si peu de chose du monde immatériel.

— Donnez-moi la fiole, et n'en parlez à personne, surtout à Jacques; il pourrait avertir son maître. Fiez vous à moi : notre oncle prendra le remède, dussé-je lui ouvrir la bouche par force. Je lutterai contre la mort jalouse tant qu'une lueur d'espoir brillera devant mes yeux. Qu'y a-t-il dans cette fiole?

— Je n'en sais rien. Le docteur lui-même n'y avait pas grande confiance, et ne me l'a donnée que comme une chose dont il espérait peu.

Jacques Mispels sortit du château, ôta son bonnet, et dit à Thérèse en se tenant à une certaine distance:

— Mademoiselle, M. Reimond m'a donné l'ordre de vous conduire au village. C'est bien dur pour moi; je suis blessé au pied et je marche avec peine. Si Wilhem voulait nous accompagner? Sans cela, je demanderais ma femme Pétronille. Dans ce bois solitaire, on ne sait pas ce qu'on peut rencontrer. En tous cas, vous ne pouvez rester plus longtemps ici, mademoiselle; monsieur dit que je dois vous conduire tout de suite au village.

Ils suivirent tous deux le jardinier, et disparurent avec lui dans sa maison.

VII

Il faisait nuit. Dans une grande salle, au premier étage du château, M. Reimond était couché sur un lit les yeux fermés. Blanc comme un linge et maigre comme un squelette, il avait tout à fait l'aspect d'un cadavre. A deux pas du lit, sur une table, on voyait un crucifix, un bénitier et deux cierges de cire jaune, dont la flamme vacillante jetait une lumière bla-

farde et douteuse. Au chevet du lit était assis le curé, lisant son brévaire; Thérèse se tenait debout à la tête du lit, et pleurait en silence, le visage caché dans ses mains; Wilhem était à côté d'elle, les yeux baissés; la vieille Pétronille était agenouillée un peu plus loin, et marmottait une prière en dévidant son chapelet.

Dans un coin, le vieux Jacques, le jardinier, était assis dans l'ombre. Ses yeux, ouverts tout grands, tournaient autour de l'appartement avec une expression d'inquiétude et de curiosité. Après cet examen furtif, il détournait la tête et tenait son regard fixé vers l'angle de la salle qui restait plongé dans l'obscurité, et où l'on entendait un bruit assez semblable au râle d'un mourant. Ce râle étrange, lorsqu'il changeait parfois d'accent de ton, faisait frissonner et pâlir le vieux Jacques.

Nox était dans la salle. De temps en temps il s'approchait du lit, y posait les pattes de devant, et léchait la main de son maître qui pendait sur la couverture. Alors le malade remuait les doigts, comme pour montrer à l'animal qu'il vivait encore, et Nox retournait dans le coin obscur de la salle, où il se couchait en grognant.

Ces allées et venues du chien remplissaient le jardinier d'une inexprimable angoisse. Malgré la présence du curé, il ne doutait pas que l'affreuse bête n'apparût sous la figure du diable au premier coup de minuit, pour prendre possession de l'âme de son maître et l'emporter en enfer.

Le silence de mort qui régnait sans interruption, depuis que M. Reimond avait demandé ou enjoint le silence à chacun, ne contribuait pas peu à augmenter sa frayeur.

Et, en effet, les soupirs étouffés de ces gens qui entouraient le lit d'un mourant, muets comme des statues de pierre, les sanglots comprimés de Thérèse, le murmure de Pétronille marmottant sa prière, le bruit monotone et métallique du balancier de la pendule : tout cela ne troublait le silence que pour le rendre plus émouvant et plus mystérieux.

M. Reimond était étendu sans mouvement sur son lit, et semblait déjà mort; mais, avec un peu d'attention, on pouvait remarquer que, de temps à autre, il ouvrait les yeux d'une façon presque imperceptible, pour regarder la pendule et suivre le cours des heures, comme s'il craignait de manquer le moment précis de son départ pour l'autre monde. Cette pendule, c'était la statue de la Mort, qu'il avait fait monter par le jardinier et placer sur la cheminée.

Thérèse tenait aussi depuis longtemps le regard fixé sur cette pendule, car le doigt fatal de la statue approchait insensiblement de onze heures.

La jeune fille alla, en étouffant le bruit de ses pas, vers une petite table placée derrière la tête du lit, versa quelque chose dans un verre d'eau, et revint près du malade.

Elle passa sa main gauche sous la tête de M. Reimond, et la souleva, malgré les efforts qu'il faisait pour s'y opposer.

— Ma nièce, ma nièce, vous êtes impitoyable! soupira-t-il. Laissez-moi subir en paix cette épreuve suprême... Que voulez-vous?

— Mon cher oncle, dit-elle, votre respiration est si oppressée... cela me perce le cœur! Vous mourez de soif. Ah! ne faites pas souffrir inutilement votre pauvre corps! Voici de l'eau, buvez une gorgée.

— Boire? murmura le malade; mon corps est mort. Les âmes boivent-elles? Éloignez ce verre de mes lèvres et n'attristez pas mes derniers instants.

— Par compassion pour moi, je vous en prie, je vous en supplie, mon bon oncle!

— Non, non, je n'ai pas soif! Arrière, ma nièce, vous m'affligez!

— Inexplicable égarement! murmura la jeune fille. Vous refusez de boire parce que vous craignez qu'un verre d'eau ne prolonge votre vie? Et vous croyez au pouvoir des esprits!

— Blasphème! s'écria M. Reimond. Ah! j'ai peur de boire!

Et ses lèvres tremblantes vidèrent le verre jusqu'au fond.

Il regarda sa nièce avec un sourire amer, et lui dit :

— Pouah! que c'est amer! Un remède, à moi? Vous vous obstinez donc à espérer, pauvre folle? Ma mort seule peut vous convaincre? Eh bien! ayez encore un peu de patience : au coup de minuit vous croirez.

La pendule sonna onze fois.

Le malade se souleva à moitié d'un côté.

— Mes amis, approchez. La dernière heure de ma vie terrestre actuelle est commencée; je désire que le son de vos voix ne me trouble plus. Mon âme doit faire de pénibles efforts pour se délivrer de ses liens matériels, et, chaque fois que vous détournez son attention de cette lutte, vous lui faites souffrir une inexprimable douleur. Supposez que je vais mourir à l'instant même, et prenez congé de moi, un congé provisoire et temporaire, car nos âmes se reverront là-haut, dans l'espace.

Il tendit la main au curé, et dit d'une voix claire et raffermie :

— Mon père, je vous remercie du fond du cœur de votre amitié, et de vos bons et loyaux conseils. Si je n'ai pas pu les suivre entièrement, pardon-

nez-le moi. Adieu, souvenez-vous de moi dans vos prières.

Le prêtre voulut répéter ses avertissements, et rappeler le malade à la conscience de son état véritable et de ses devoirs de chrétien; mais M. Reimond l'interrompit en disant :

— Oui, révérend, je le sais bien, vous avez raison : l'homme doit toujours avoir Dieu devant les yeux, et ne peut pas oublier qu'après cette vie l'attend la peine ou la récompense. Mais, soyez tranquille : je meurs confiant en la bonté divine et avec une foi inébranlable en sa toute-puissance et en sa justice. Sans doute, je n'ai pas vécu sans péché et sans faiblesse; je m'en repens trop tard : je devrai l'expier. Il me faudra revivre plus d'une fois, lutter et souffrir, avant d'obtenir la place d'un des anges déchus. Mais qu'importe, si à la fin, fût-ce après mille vies, je puis louer et servir Dieu dans l'éternité?

Il prit successivement la main de toutes les personnes présentes.

— Vous, mon neveu, dit-il, vous trouverez probablement bientôt, par le commerce des esprits, le chemin le plus court vers la perfection finale. Je vois avec plaisir que, vous du moins, vous avez renoncé à un vain espoir, et que vous me laissez croire que vous considérez ma mort comme infaillible. Lorsque vous serez devenu l'époux de votre cousine, aimez-la et chérissez-la. Elle a un bon cœur; et, puisque Dieu vous l'a destinée, vous devez être convaincu que l'esprit de la tête de mort disait la vérité lorsqu'il prétendait qu'elle seule au monde pouvait vous rendre heureux... — Ma nièce, le sentiment de l'amour et celui de la reconnaissance sont puissants en vous; tournez ces forces de votre âme vers votre mari et vos enfants; et, remplissant ainsi les saints devoirs de femme et de mère, vous serez réunie un jour avec lui, avec eux et avec moi dans le sein de Dieu, source de la béatitude parfaite

Le jardinier et sa femme pleuraient tous deux devant le lit. La douleur de Jacques Mispels était si bruyante, que ses sanglots retentissaient dans toute la chambre.

— Mon pauvre Jacques, ma bonne Pétronille, dit le malade, pourquoi pleurer ainsi? Consolez-vous. Si vous saviez comment sont les âmes dans l'autre monde, vous vous réjouiriez avec moi et me féliciteriez. Je ne prends pas congé de vous; demain, je suis de retour ici, sans corps à la vérité, mais beaucoup plus puissant et plus pur. Mon âme demeurera au milieu de vous tous. Je vous verrai et vous entendrai, et me réjouirai de vos plus petits bonheurs... — Nox ! Nox ! Ah ! le voilà, mon vieux compagnon !... Viens que je te voie encore une... encore une... Que m'arrive-t-il? Un nuage passe devant mes yeux... Nox, j'ai pour toi... Mes forces m'abandonnent... L'âme lutte, elle lutte furieusement... furieusement, contre le corps égoïste... Adieu !... adieu !

Et M. Reimond se laissa retomber énervé et sans force sur son oreiller. Il se frotta les yeux, et voulut parler encore, mais les paroles confuses qui tombèrent de ses lèvres s'éteignirent en un murmure inintelligible, et enfin tout mouvement parut s'arrêter en lui.

Ce fut un mouvement de suprême angoisse. Tous, muets et pâlissants, regardaient le malade dans la douloureuse croyance qu'il allait mourir en effet. Jacques Mispels seul souriait, levait les mains au ciel en signe de remerciement, et murmurait à voix basse :

— Ah! il est mort! Dieu soit loué, l'ennemi vient trop tard!

Le curé, la tête penchée sur le mourant, écouta longtemps sa respiration, il lui palpa ensuite la poitrine, et se tourna enfin vers Thérèse et vers Pétronille, qui sanglotaient en se cachant le visage dans leurs mains.

— Non, mes enfants, dit-il, ne vous abandonnez pas encore entièrement à la douleur; le malade s'est épuisé d'avoir longtemps parlé. Je n'y comprends rien; son cœur bat régulièrement, et sa respiration est calme et libre. Ne perdez pas courage, l'agonie n'a pas encore commencé. Prions.

En entendant ces mots, Jacques Mispels soupira douloureusement. Il s'était déjà réjoui de la mort naturelle de son maître et de sa victoire sur l'enfer. Cette révélation inattendue lui fut cruelle, l'idée d'une fin terrible pour M. Reimond s'éleva avec une nouvelle force dans son esprit. Il retourna lentement à sa chaise, et se rassit avec découragement.

Les autres assistants avaient obéi à l'invitation du curé et priaient avec ferveur.

Il se fit donc un nouveau silence; mais, pendant ce temps, le doigt de la Mort s'avançait sur le cadran de la pendule, et allait atteindre bientôt le chiffre redouté.

Il n'y avait personne qui ne crût que M. Reimond mourrait sur le coup de minuit; tous considéraient le pauvre homme comme insensé, et ne doutaient pas que son imagination malade n'eût assez de puissance pour rompre le fil de ses jours au moment fixé.

Jacques Mispels paraissait anéanti; il s'était couvert la figure de ses mains, de peur de voir des choses horribles, et était tout ramassé sur lui-même, comme quelqu'un qui se fait le plus petit possible et courbe le dos sous les coups de son ennemi.

Cependant il regardait de temps en temps la

pendule à travers ses doigts, et frissonnait des pieds à la tête, car le doigt de la Mort touchait presque au chiffre fatal ; aussi tendait-il l'oreille pour saisir le moindre bruit, si imperceptible qu'il pût être. Ce qui l'effrayait outre mesure, c'est que, depuis quelques instants, le grognement de Nox avait cessé. Où était le chien ? était-il en train de changer de forme ?

Tout à coup la pendule fit entendre un son aigu et métallique ; en même temps, un hurlement pénible retentit dans l'ombre de la salle. Le jardinier jeta un cri perçant, se leva d'un bond, et s'enfuit en gémissant ; mais l'obscurité du corridor le fit rentrer dans l'appartement. Il se laissa tomber à genoux et leva vers le ciel ses bras tremblants, tandis que, à moitié mort de peur, il implorait le secours du Ciel en paroles inintelligibles. Chaque coup de la pendule augmentait son angoisse et lui arrachait un nouveau cri de détresse ; mais, lorsqu'il eut entendu s'éteindre la douzième vibration, sans que nulle créature surnaturelle se fût montrée, il respira longuement, comme si un poids écrasant était enlevé de sa poitrine, et un cri de joie se fraya passage à travers sa gorge serrée.

Il se leva, regarda autour de lui en ouvrant de grands yeux, et s'approcha du lit, où les autres assistants, immobiles, muets et respirant à peine, épiaient le malade, attendant son dernier soupir...

Déjà le doigt de la Mort avait dépassé de cinq minutes le chiffre XII sur le cadran de la pendule, et personne n'avait encore prononcé une parole. Quelque chose de semblable à un cri de joie avait entr'ouvert les lèvres de la jeune fille ; mais le curé, d'un geste impérieux, lui avait imposé silence, tandis que sa main suivait sur le cœur du malade le travail de la mort.

— C'est incompréhensible, dit enfin le prêtre : son pouls, quoiqu'un peu affaibli, est encore régulier. Il mourra probablement ; mais ce ne sera pas dans la première heure. Peut-être son agonie durera-t-elle jusqu'à demain. Il paraît sommeiller tranquillement...

Thérèse riait et remerciait Dieu, en levant les mains au ciel, comme si elle tenait son oncle pour sauvé.

Wilhem était stupéfait, n'osant croire que la prédiction que M. Reimond prétendait avoir reçue de l'esprit pût rester inaccomplie.

Jacques Mispels, délivré de sa crainte, avait grande envie de danser et de chanter ; il courait d'un bout à l'autre de l'appartement, et marchait même assez loin dans l'obscurité en faisant du bruit, comme pour défier et braver Nox. Mais l'animal dormait sans doute, car il ne remua pas.

— Silence, enfants ! dit le curé. Si M. Reimond s'est trompé sur l'heure précise de sa mort, cela n'a rien d'étonnant ; mais cela ne doit pas nous faire croire qu'il ne quittera pas le monde aujourd'hui. Maîtrisez votre émotion, mes amis, vous vous préparez de nouveaux chagrins.

Après avoir examiné encore une fois l'état du malade, le curé se tourna vers la jeune fille, et dit :

— Votre oncle paraît dormir ; vous lui avez fait prendre un médicament ; quel était-il ?

— Je n'en sais rien, révérend, répondit-elle. Wilhem l'a obtenu d'un médecin de Louvain.

Elle alla à la petite table, y prit la fiole, et la tendit à l'ecclésiastique, qui l'examina curieusement et finit par s'en verser une goutte sur la langue.

— De l'opium ! murmura-t-il. Maintenant, je comprends tout. Vous avez administré à votre oncle un narcotique... Ne vous pressez pas de vous réjouir, ma fille. S'il ne devait jamais se réveiller de ce sommeil !

— Mais, révérend, s'écria la jeune fille avec une joie qu'elle avait peine à comprimer, c'est une première victoire sur la maladie de l'imagination et sur la mort. Si mon oncle se réveille, il reconnaîtra lui-même que sa confiance dans les esprits l'a trompé ; et, s'il a encore la force de vivre quelques jours, je le guérirai, n'en doutez pas.

— Puisse votre espoir se réaliser, ma fille ! dit le prêtre en secouant la tête ; mais il n'est pas probable que votre vœu charitable soit exaucé. Une pareille maladie de l'imagination ne se laisse pas vaincre par une seule déception. Dans tous les cas, Dieu est tout-puissant ; implorons sa grâce ; notre seul refuge est sa miséricorde pour un pauvre insensé. Prions.

Et le curé fit le signe de la croix, s'agenouilla, et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Les autres suivirent son exemple, et il régna dans la chambre un silence aussi profond que s'il ne s'y était trouvé aucune créature humaine.

VIII

Le soleil s'était levé radieux dans le ciel pur, et sa lumière dorée inondait le château de Wildenborg. M. Reimond n'était pas encore mort. Il est bien vrai qu'il n'avait trahi la vie qui l'animait par aucun mouvement ; mais il respirait toujours comme un homme plongé dans un profond sommeil.

Sur les instances de Pétronille, le curé était allé dans sa maisonnette avec Wilhem, pour y prendre une tasse de café ; car la brave femme comprenait qu'après cette longue veille, ils avaient besoin de quelque réconfortant.

Wilhem s'assit à table, en face du curé, et dit d'un air pensif :

— Combien l'esprit de l'homme est faible ! et comme son imagination peut s'égarer dans des idées extravagantes ! Mon oncle m'a expliqué quel est son système touchant la croyance aux esprits. Ses paroles m'ont étonné ; son système m'a paru logique et conséquent, comme la leçon d'une religion complète. Je me sentais une certaine propension à reconnaître la possibilité de pareilles choses ; et vraiment, révérend, tout en me disant à part moi que la cervelle de mon oncle devait être quelque peu dérangée, je me demandais pourtant si, en réalité, il ne voyait pas plus clair que d'autres dans le monde surnaturel et dans l'avenir. Ce n'était qu'une illusion de mes sens ; maintenant, il m'est surabondamment démontré que les idées de mon oncle n'étaient que des chimères de son esprit malade.

— Oui, mon fils, répondit le curé ; le cerveau de l'homme forme un organe très vaste et très compliqué ; il n'y a aucune de nos sensations, de nos passions, de nos inclinations, aucun de nos besoins qui ne puisse être frappé d'une exagération maladive. J'ai été autrefois, pendant de longues années, aumônier dans une maison d'aliénés. On y voit toute espèce de maladies et de faiblesses, absolument comme dans un hôpital, avec cette différence que ce ne sont pas les membres ni le corps qui sont malades, mais bien les racines des nerfs qui sortent du cerveau. J'ai vu des centaines de fous qui, à force d'orgueil, en étaient venus à se figurer qu'ils étaient empereurs ou rois. J'en ai connu un qui croyait être saint Paul, et un autre qui se croyait Dieu. Il y en avait qui haïssaient tout le monde ; d'autres, philanthropes ardents, partageaient leur charité et leur amour entre les hommes et les bêtes. J'en ai vu qui avaient peur d'une feuille qui remuait, d'autres qui se croyaient des foudres de guerre et des inventeurs des choses les plus mirifiques. Mais la maladie de votre oncle est une maladie toute particulière, très dangereuse, qui n'existait pas autrefois, et qui est propre à notre siècle de doute et d'incrédulité. Si, par une fausse science, on pouvait arracher entièrement du cœur de l'homme l'espérance d'une vie future, ce serait, certes, un malheur immense ; mais la maladie dont souffre votre oncle n'existerait pas.

— Je ne comprends pas, révérend, dit le jeune homme, qui écoutait avec une attention soutenue, et qui oubliait même de manger.

— L'homme est né avec un sentiment intime de l'éternité ; ce sentiment lui dit que tout ne peut pas finir avec cette vie terrestre. Cette conviction fait partie de la nature humaine. Les sauvages mêmes, qui n'ont qu'une notion confuse de la divinité, honorent leurs morts et montrent qu'ils croient à une autre vie. Que fait-on actuellement, sous prétexte de science et de mode ? On nie les mystères de la religion, uniquement parce qu'ils sont des mystères et qu'ils ne peuvent être démontrés par la raison humaine ni par des yeux naturels ; mais on n'étouffe pas si facilement le besoin de notre nature de croire à une vie future, et de chercher notre fin dernière. Il vient alors un moment où ce besoin reprend le dessus et où l'âme, affamée de surnaturel, demande un aliment. Alors, au lieu de retourner à la religion, on reste esclave de la mode qui règne dans une partie de la société, et l'on cherche à atteindre le même but par d'autres chemins : tables tournantes, prophètes dormeurs, esprits parlants et autres extravagances ! Et, tandis qu'on repousse tous les miracles, on se croit soi-même un faiseur de miracles et un évocateur d'esprits. Et quelle est le plus souvent la fin de tout cela ? La maison des fous.

— Il n'en est pas moins étrange, dit Wilhem, qu'un homme instruit et intelligent comme mon oncle ait pu croire à de pareilles chimères.

— Cela n'a rien d'étonnant, mon fils, répondit le curé. Vous avez vu comment le pauvre Jacques Mispels est sans cesse poursuivi de fantômes et de visions. C'est là la crédulité d'un homme naïf et ignorant. Les tables tournantes, les esprits frappeurs et autres choses du même genre constituent la superstition des classes élevées et moyennes de la société, et ces imaginations sont plus ridicules et moins excusables que les rêves du jardinier. Que quelqu'un affirme qu'il a trouvé le moyen de faire parler un chapeau, ou de faire voir un homme endormi à travers un mur, aussitôt tout le monde, non pas seulement des gens simples, mais encore des riches et des savants, des dames du grand monde, des philosophes, des médecins, des hommes politiques, se prêtent par plaisanterie ou par mode à cette manie générale ; mais ils n'en sont pas moins responsables des résultats qui en découlent. Bientôt les maisons de fous pullulent de faiseurs de miracles, et, malheureusement, de toutes les maladies de l'esprit, l'égarement de l'imagination dans les choses surnaturelles est la moins guérissable.

— Ainsi, révérend, vous croyez réellement que mon oncle succombera ? demanda le jeune homme d'une voix triste.

— Je n'ai qu'un très faible espoir, mon fils. Je crains toujours qu'il ne s'éveille pas de son long sommeil, ou qu'il ne s'en réveille que pour mourir.

— Ma cousine est pourtant si heureuse ! Sa joie me déchire le cœur.

— La pauvre fille m'inspire également de la pitié, répliqua le curé en secouant la tête. Elle semble aimer son oncle à l'excès, et elle lutte contre la mort avec une persistance héroïque. Quel coup douloureux la frappera si elle voit son espoir déçu!

En ce moment, le jardinier accourut les bras levés au ciel, et entra dans la chambre en disant :

— Monsieur le curé, monsieur Wilhem, venez, venez! mon maître vit encore : il a remué les mains et il s'est retourné dans son lit!

— Est-il éveillé? a-t-il ouvert les yeux! demanda le prêtre.

— Non, non; mais Thérèse m'envoie vous appeler..

— Peut-être craint-elle que son heure ne soit venue, dit le curé. Venez, mon fils, nous irons voir. Soyez fort, les larmes ni les plaintes ne peuvent chasser la mort lorsque Dieu lui permet d'approcher d'une de ses créatures.

Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre de M. Reimond, ils virent Thérèse qui leur faisait des signes de joie; mais ils ne remarquèrent rien d'extraordinaire, sinon que le malade était couché sur le côté.

— Il a remué, révérend; il va se réveiller, murmura Thérèse à voix basse.

— N'est-ce pas un mouvement convulsif qui l'a saisi? demanda le prêtre sur le même ton.

— Non, non, il s'est lentement et très doucement placé sur le côté. Je voulais appeler; mais je n'osais pas : vous me l'aviez défendu.

Le curé s'approcha de la tête du lit, et dit à voix haute :

— Reimond, m'entendez-vous?

Un frisson parcourut les membres du malade. Il ouvrit les yeux si grands et avec un regard si vitreux, que Jacques Mispels, poussant un cri d'angoisse, se recula vivement, comme s'il avait vu un fantôme.

Il était évident que M. Reimond, quoique ses yeux fussent ouverts, ne voyait pas encore, ou du moins n'avait pas encore retrouvé la mémoire et la présence d'esprit; mais peu à peu la vie reparut dans son regard, et alors, considérant le curé et la jeune fille avec stupeur, il murmura :

— Dans le monde des âmes? vous aussi! Des années se sont écoulées... Vous êtes tous morts!

Thérèse lui passa le bras sous la tête et l'embrassa; puis elle s'écria, en pleurant de joie :

— Non, non, mon cher oncle, nous vivons et vous aussi! Vous êtes sauvé, la mort est vaincue. Dieu vous a conservé à notre reconnaissance, à notre amitié.

— Vous vivez? je vis? exclama Reimond avec une sorte d'horreur. Arrière! laissez-moi! lâchez-moi!

Et, s'asseyant sur son lit, il regarda autour de la chambre avec stupéfaction, sans pouvoir en croire ses yeux.

— Le soleil, le jour, la lumière? murmura-t-il. Six heures? Je ne suis pas mort! Hélas! quel malheur! je ne veux pas vivre, je veux mourir!

Il cacha son visage dans ses mains et versa des larmes de dépit et de chagrin, parce que, au lieu d'être en route pour le monde des âmes, comme il l'espérait, il se retrouvait sur la terre, dans son enveloppe mortelle.

Thérèse le laissa s'abandonner un instant à ses regrets, jusqu'à ce qu'il découvrît son visage. Alors, elle joignit les mains et le supplia d'une voix si douce, qu'il en fut remué jusqu'au fond du cœur.

— O mon bon oncle! ayez pitié de nous! Voyez mes larmes. J'ai prié Dieu si ardemment de vous laisser vivre! Ma prière est exaucée, et vous voulez mourir! Vous vous révolteriez donc contre le ciel même, pour nous accabler de douleur et de désespoir, nous qui vous aimons si sincèrement? Impossible! une pareille cruauté est étrangère à votre excellente nature. Vous ne pouvez plus contester la vérité : puisque vous vivez encore, c'était une erreur de croire que vous deviez mourir.

— Oui, oui, c'est une erreur, balbutia-t-il; mais il y a des esprits qui nous égarent.

Et, prenant la main de son neveu, il continua d'un ton plaintif :

— Wilhem, Wilhem, c'était un esprit moqueur. Il m'a trompé pendant des années. Si je ne puis pas encore m'envoler immédiatement vers le monde des âmes, nous chercherons ensemble un esprit loyal et sincère, et nous le trouverons, soyez en sûr... Mais s'il m'avait trompé également touchant votre mariage? Vous êtes libre, mon neveu; quoique votre cousine soit une bonne et charmante fille, vous n'êtes pas forcé de l'épouser.

— C'est la volonté de Dieu : nous devons être unis pous vous rendre heureux ensemble, bégaya Wilhem, à qui l'émotion coupait presque la parole

— Me rendre heureux! répéta M. Reimond avec un rire légèrement ironique. Vous croyez donc que je resterai encore longtemps sur la terre?

— Oui, oui, mon bon oncle, vons vivrez bien longtemps encore! dit Thérèse en lui jetant les bras autour du cou. Jusqu'à présent, le monde n'a été pour vous qu'une sombre et triste solitude. Nous l'éclairerons autour de vous, nous chasserons toutes ces idées ennemies, et nous vous démontrerons que Dieu a fait la terre assez aimable et assez belle pour que nous y attendions patiemment qu'il nous rappelle à lui. Regardez-moi : ces yeux qui brillent d'affection pour vous, ce front où le découragement n'a encore creusé

aucune ride, cette bouche d'où la reconnaissance vous sourit, ne vous égaieront-ils pas plus que cette grimaçante tête de mort que vous avez regardée pendant de longues années? Acceptez la vie qui vous reste. Oh! je vous en conjure, donnez-moi une parole consolante. Essuyez mes larmes, dites que vous ne voulez plus mourir.

Reimond paraissait à moitié vaincu; cependant, il résistait encore et secouait la tête en signe de doute.

Wilhem s'approcha.

— Mon cher oncle, dit-il d'une voix qui trahissait une profonde émotion, ce que Thérèse vous propose deviendra la vérité. Toute notre vie, tous les instants de notre existence seront consacrés à votre bonheur. Ne résistez pas plus longtemps à ses prières. Chassez l'image de la mort. Pourquoi songer encore aux révélations d'un esprit qui vous a si cruellement trompé?

— Et m'aiderez-vous à chercher un bon esprit?

— Oui, oui, je ferai tout ce que vous désirerez.

— Il est trouvé, le bon esprit, dit Thérèse en battant des mains. C'est moi qui suis le bon esprit. Je vous défendrai contre les enchantements des ennemis de votre âme.

— Eh bien, mes enfants, s'écria Reimond en ouvrant les bras, soyez contents : je vivrai aussi longtemps qu'il plaira à Dieu.

Un cri de triomphe retentit dans l'appartement, et les deux jeunes gens, au comble de la joie, se précipitèrent dans les bras de leur oncle.

Le curé regardait le ciel avec gratitude.

Jacques dansait, Pétronille riait, et Nox courait autour du lit en agitant la queue et en grognant de joie. . . . .

Maintenant, Wildenborg est un joli bien de campagne. On a tracé des chemins et des avenues à travers les bois qui l'entourent. Le château est restauré et se fait remarquer au loin par la blancheur éclatante de sa façade et le vert tendre de ses persiennes. Plus une seule plante parasite dans le jardin; des sentiers qui serpentent, des bosquets, des arbustes partout.

L'air y est imprégné de parfums balsamiques; la solitude est animée par le chant des oiseaux et par les sons d'une douce voix de femme qu'accompagnent, le soir, les accords du piano ou de la harpe. On y voit aller et venir des domestiques, des servantes, des jardiniers. On y reçoit souvent nombreuse compagnie; parfois une véritable procession de pauvres gens s'engage dans l'avenue qui conduit au château, où le curé, au nom des propriétaires de Wildenborg, distribue d'abondantes aumônes.

M. Reimond vit encore; il se promène des journées entières dans le jardin; il est même devenu amateur de fleurs, et sourit souvent à la nature, comme si la vie ici-bas lui était douce.

Il a bien encore, de temps en temps, des idées de solitude, et il lui arrive de se sentir porté à rentrer en communication avec les esprits; mais, dès que sa distraction ou la fixité de son regard trahit ces velléités, des esprits d'un autre genre l'entourent, des anges qui ne lui laissent point de repos et qui luttent contre ses secrètes pensées, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement vaincues et dissipées.

Ces bons génies sont Wilhem et sa femme Thérèse; ces anges gardiens sont leurs quatre jolis enfants, qui ont appris à aimer leur bon oncle, qui le lutinent et grimpent sur ses genoux, qui le caressent et l'embrassent, jusqu'à ce qu'un sourire de satisfaction vienne illuminer son visage.

Jacques Mispels repose maintenant au cimetière; Pétronille demeure encore dans sa maisonnette et a une domestique pour la servir.

Enfin, Nox est à moitié paralysé par l'âge; mais la pauvre bête s'efforce encore de montrer sa reconnaissance à ses maîtres et à leurs enfants, qui tous sont bons pour lui et en prennent soin comme d'un ami.

FIN DE L'ONCLE REIMOND



... Ils se jetèrent à l'eau. (Page 2)

SOUVENIRS DE JEUNESSE

I

A cette époque, la Belgique, réunie à la Hollande sous le nom de royaume des Pays-Bas, obéissait à un seul souverain. Cet état de choses durait depuis 1815.

Peu à peu cependant une certaine rivalité s'était élevée entre les deux nations. Au sein des chambres législatives, les représentants belges opposaient une résistance opiniâtre au gouvernement, qui, guidé par une imprudente partialité, réservait presque exclusivement aux Hollandais les avantages qui pouvaient résulter de la réunion des deux peuples. De vifs débats sur les libertés proclamées par la loi fondamentale et sur la religion vinrent encore attiser la discorde.

Quant à moi, je ne savais rien de ce qui se passait dans les régions de la politique ; jamais un journal ne me tombait sous les yeux, et, d'ailleurs, pendant plusieurs années, les démêlés et les luttes parlementaires n'eurent d'autre but apparent que de mettre un frein à l'injuste supériorité attribuée aux provinces du Nord sur celles du Midi.

Mais, quand, en juillet 1830, arriva en Belgique la nouvelle que le trône des Bourbons avait été brisé en France par une triomphante insurrection, le mot *liberté* fut répété avec enthousiasme tout haut ou tout bas, même dans les écoles.

Liberté! combien ce mot ne devait-il pas parler

à ma jeune âme, à moi qui, depuis quatre années, regardais la vie qui m'était faite comme une intolérable servitude!

A la vérité, ce beau mot, ce mot magique, n'avait pas de sens précis pour mon intelligence. La liberté, c'était pour moi le moyen d'échapper à l'obéissance envers ma belle-mère; la liberté, c'était la possibilité de faire mon entrée dans le monde en homme et de ne pas rester davantage, comme un enfant, courbé sous le joug de la honte et des humiliations...

Ce mot ne disait rien de plus à mon âme; et pourtant il faisait monter le sang à mon cerveau, il relevait ma tête penchée, il gonflait joyeusement ma poitrine; il élargissait tout d'un coup mon horizon, il découvrait à mes yeux éblouis un avenir vague sans doute, mais du moins plus vaste et plus beau que celui que j'entrevoyais auparavant.

Dans la nuit du 25 août 1830, la révolution éclata à Bruxelles; la force armée fut expulsée de la ville, et l'antique drapeau brabançon aux trois couleurs fut arboré en signe de triomphe sur la tour de l'hôtel de ville. Le 23 septembre, le prince Frédéric des Pays-Bas s'approcha de Bruxelles à la tête d'un corps de dix mille hommes, et occupa le parc, voisin du palais royal.

Sur ces entrefaites, de nombreux insurgés, venant de toutes les provinces, mais surtout de la partie wallonne du pays, étaient accourus dans la capitale; et même des corps entiers de volontaires français se rendirent à Bruxelles. On était décidé à tenir tête aux troupes du prince Frédéric.

Après un combat acharné qui dura trois jours sans interruption, l'armée hollandaise fut forcée de battre en retraite et prit la route d'Anvers, dont la forte citadelle, commandée par le vieux général baron Chassé, lui offrait un solide point d'appui. Les Hollandais furent suivis de près par les volontaires bruxellois, et, après différents combats livrés à Duffel, à Lierre et à Waelhem, ils se virent obligés de précipiter encore leur retraite.

Anvers n'avait pas encore pris part à l'insurrection, bien que les esprits y fussent en proie à une vive fermentation. L'institution de M. Delin, où je remplissais les fonctions de sous-maître, était fermée comme tous les autres établissements d'instruction; je me trouvais à Borgerhout, chez mon père, courant tout les jours, du matin au soir, pour recueillir les bruits de la rue, et aspirant à la liberté promise, sans bien comprendre néanmoins comment elle pouvait contribuer à changer ma position.

Un matin que j'étais dans la campagne avec mon frère, nous entendîmes tout à coup le sourd grondement du canon. Un cri de joie nous échappa, et nous nous écriâmes avec enthousiasme :

— Les Belges! voilà les Belges! vive la liberté!

Et, sans savoir ce que nous faisions, nous nous mîmes à courir de toutes nos forces dans la direction de la commune de Berchem, d'où semblait venir le bruit de l'artillerie.

A peine avions nous franchi le pont de la chaussée d'Herenthals, que nous vîmes, non loin de nous, la fumée d'un grand incendie monter vers le ciel en épais nuages, derrière un rideau de haies et d'arbres. Un vieillard, une femme et une jeune fille passèrent auprès de nous en courant et en se lamentant; chacun d'eux tenait une vache en laisse, et ils s'efforçaient, avec mille exclamations d'effroi, de hâter la marche de ces animaux. Ils étaient tellement saisis de frayeur, qu'ils se jetèrent à l'eau dans un endroit où la rivière était peu profonde, tirèrent leurs bestiaux sur l'autre bord, et, comme s'ils avaient été poursuivis, se remirent à fuir dans la direction de Borgerhout.

Cette scène avait détourné un instant notre attention ; mais bientôt nous nous remîmes en route et approchâmes enfin du foyer de l'incendie.

C'était à Zurenberg, entre Borgerhout et Berchem; une grande ferme était tout en flammes : les obus et les bombes lancés par les Belges y avaient mis le feu. Déjà l'étable était entièrement consumée, et les corps à demi carbonisés d'une douzaine de vaches gisaient au milieu des débris de toit de paille sous lesquels couvait encore l'élément destructeur.

Nous rencontrâmes là quelques soldats hollandais occupés à détacher du corps des bestiaux tués par le feu, des lambeaux de chair qu'ils dévoraient à belles dents. Mon frère et moi, nous goûtâmes de ce mets peu appétissant, auquel nous trouvâmes l'amertume du fiel et un affreux goût de paille brûlée.

Comme j'avais l'air d'un enfant, et que mon frère était plus jeune que moi, les Hollandais nous laissèrent sans défiance à proximité de l'incendie. L'un d'eux nous donna néanmoins le conseil amical de quitter la place, parce que nous courions risque de la vie; mais nous nous posâmes en héros et nous demeurâmes, précisément parce qu'on nous engageait à partir. De temps en temps, un obus tombait encore sur la ferme en feu. Nous entendions des milliers de coups de fusil; il était évident que les deux armées étaient aux prises; mais le véritable combat semblait engagé du côté de Berchem.

C'est à cette heure fatale que le jeune et héroïque comte Frédéric de Mérode tombait frappé d'une blessure mortelle, dans les rangs des Belges...

Un obus s'abattit dans un champ, non loin de nous, et s'enfonça à deux pieds environ dans le sol.

A l'exemple des soldats hollandais, nous nous couchâmes par terre, attendant l'explosion du projectile. Assez longtemps après, les soldats se relevèrent, et j'entendis dire que la mèche de l'obus était éteinte. Nous nous approchâmes de l'endroit où il était tombé, et je le déterrai avec les mains.

La possession de l'obus me donna un orgueil extrême; le bras chargé du projectile meurtrier, je vins me planter devant les soldats hollandais, et je relevai la tête avec fierté, comme si chacun eût dû admirer ma bravoure. Les Hollandais semblèrent prêter peu d'attention à moi et à mon obus; le fusil chargé, ils se tenaient en ce moment derrière les murs fumants de la ferme, et paraissaient écouter avec inquiétude un bruit lointain qui semblait les effrayer.

Tout à coup, nous entendîmes le tambour battre la charge derrière un taillis assez éloigné, et immédiatement après, nous vîmes une troupe d'hommes vêtus de blouses bleues, se déployer à quelque distance : c'étaient les Belges qui assaillaient par une vive fusillade cet avant-poste des Hollandais.

Nos soldats, trop peu nombreux pour faire résistance, abandonnèrent la ferme en toute hâte; en les voyant fuir, nous fûmes frappés d'effroi. Mon frère et moi, qui portais toujours l'obus sur le bras, nous nous éloignâmes de la ferme en courant de toutes nos forces, et nous apportâmes à Borgerhout la nouvelle de la victoire des Belges.

En effet, les Belges étaient sortis vainqueurs du combat de Berchem; les forces hollandaises s'étaient retirées dans les murs de la ville.

A midi, une partie des volontaires belges s'étaient déjà installés dans le faubourg et la commune de Borgerhout, avec des billets de logement. Nous reçûmes chez nous deux jeunes Bruxellois qui ne cessaient de s'extasier sur la délivrance probable du pays, et répétaient avec tant d'enthousiasme les mots de patrie, de liberté et d'indépendance, que leur parole inspirée m'arracha des larmes de sympathique admiration.

L'un d'eux n'avait pas deux ans de plus que moi. Lui aussi avait été sous-maître à Bruxelles, et la tournure de son esprit s'accordait assez avec le mien. Dès ce jour, il fut mon ami. Je le suivis partout; je demeurai à côté de lui, même quand il alla, non loin des remparts de la ville, se poster derrière une barricade et tirer sur les soldats hollandais, exposé à une grêle de biscaïens. Je ne le quittai pas jusqu'au moment où il revint avec moi au logis paternel.

Quand on voyait les *Belges* (ainsi les nommait-on) réunis en assez grand nombre, leurs rangs offraient un spectacle étrange et dont on ne peut aujourd'hui se faire une idée. L'uniforme adopté semblait se composer d'une blouse bleue garnie au col et aux bras d'un étroit liséré rouge et d'une sorte de bonnet de police garni de fourure, dont la partie supérieure retombait en pointe. Les officiers et les sergents étaient reconnaissables au nœud de ruban tricolore qu'ils portaient au bras.

Toutefois, ceux qui étaient ainsi vêtus ne formaient pas la majorité; les autres portaient des habillements et des vêtements de toute espèce; au milieu de fracs, de vestes et de blouses grises, on voyait se détacher çà et là l'uniforme d'un soldat hollandais sous le dolman d'un hussard, et chez les volontaires abondaient les chapeaux, les casquettes, les shakos, les colbacks et même les bonnets de coton à raies rouges.

Il en était de même de l'armement de ces hommes. Ceux à qui leurs ressources personnelles avaient permis de s'équiper à leur gré portaient infailliblement, la blouse bleue mentionnée plus haut, mais en toile fine, et le bonnet de police; des guêtres de cuir attachées par des boutons blancs enfermaient leurs jambes jusqu'au genou. Leurs armes étaient de magnifiqueo fusils de chasse à deux coups, ornés de ciselures; le sabre d'officier, à lame recourbée, à fourreau d'acier, traînait par derrière, et leur ceinture était garnie de deux grands pistolets à deux coups.

Plus de cinq cents étaient équipés de la sorte; les autres portaient pour la plupart des armes trouvées dans les casernes et les magasins hollandais, ou enlevées aux prisonniers de guerre et aux déserteurs. Un grand nombre n'avaient pour tout arme qu'un fusil de chasse rouillé et souvent sans chien, un sabre, une pique, une baïonnette, ou même un simple manche à balai.

Les hommes n'étaient pas d'origine moins diverse que les pièces de leur équipement : dans tout groupe de volontaires, quelque peu nombreux qu'il fût, on pouvait entendre les dialectes de toutes nos provinces, et même y reconnaître, à leur langage, des Français et des Allemands.

Partout où les volontaires se trouvaient réunis, ils chantaient sans relâche, et l'on entendait de loin monter dans les airs les refrains que leur inspirait leur humeur martiale. Souvent ils redisaient *la Brabançonne,* mais plus sonvent encore *la Parisienne,* ce refrain de la dernière révolution française :

En avant, marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons
Courons à la victoire!

On entendait rarement *la Marseillaise.*

Tous étaient souillés et couverts de boue; ils semblaient tirer orgueil du mauvais état de leur costume, et se seraient bien gardés de faire dis-

paraître la poudre qui noircissait leur visage. J'en vis même quelques-uns se barbouiller les lèvres avec de la poudre mouillée pour se donner un aspect plus redoutable.

Jamais les volontaires belges n'eussent pu, par leurs propres forces, pénétrer dans la place, solidement fortifiée; mais, tandis qu'ils lâchaient de loin des coups de fusil contre les remparts et perdaient inutilement quelques hommes sous la mitraille et les biscaïens hollandais, le peuple, dans Anvers même, était entré en insurrection.

Le lendemain matin, je me trouvais, avec mon ami le Bruxellois, à Saint-Willibrord, non loin de la barricade élevée tout près de la ville, aux environs de la salle de danse appelée *la Pomme-d'or*. Pendant toute la nuit, on avait entendu retentir dans la ville une vive fusillade, et, en ce moment encore, elle continuait sans interruption.

J'avais un grand pistolet qui avait jadis appartenu à un dragon français, et que j'avais pris à la maison. Je me trouvais au milieu des Belges; je parlais de la liberté et de la patrie, comme si j'eusse pris part à tous les combats de Bruxelles, de Waelhem et de Berchem. Personne ne trouvait à y redire, parce qu'il était impossible de se connaître les uns les autres dans une réunion d'hommes venant de toute part.

Un officier supérieur était sans doute logé chez mon ami Jean Delaet; car je voyais, à tout instant, des gens entrer et sortir avec des lettres, et enfin, lorsque la nouvelle se répandit que les Anversois s'étaient rendus maîtres des deux portes de la ville, le signal de battre le rappel fut donné, à ce qu'il me sembla, de la demeure de Delaet.

Tous les Belges qui se trouvaient dans notre faubourg se réunirent précipitamment, et leur troupe en désordre se mit en marche vers la ville, enseignes déployées. Mon ami le Bruxellois était un téméraire, si jamais il en fut; bien que nous ne sussions pas encore comment nous serions reçus, il s'efforçait de rester au premier rang, je ne le quittai pas un instant, et, tenant d'une main fatiguée mon grand pistolet, je me mis à courir à côté de lui en poussant des cris de joie.

Lorsque nous arrivâmes au pont-levis, nous aperçûmes encore, vers la porte de Borgerhout, des soldats hollandais qui gagnaient la citadelle. Toutefois nous pénétrâmes dans la ville sans rencontrer de résistance sérieuse, et nous y fûmes accueillis par les acclamations des Anversois en armes, qui avaient forcé les Hollandais à la retraite.

A peu de distance de la porte, au coin de la rue dite *Meulenberg*, stationnait un groupe de pauvres femmes qui criaient avec enthousiasme :

— Vivent les Belges!

Elles semblaient ivres ou folles. L'une d'elles, laide et repoussante vieille, m'aperçut; mon air d'extrême jeunesse lui inspira probablement un sentiment d'admiration ou de pitié, car elle s'élança vers moi les bras tendus et en s'écriant :

— Ah! mon cher petit Belge! viens ici, mon enfant; il faut que je t'embrasse, quand même le roi serait-là!

Elle se jeta à mon cou avec tant de vivacité et de brusquerie, que, cédant à cette accolade inattendue, je tombai en arrière sur le sol avec la vieille et me blessai à la tête. Mon ami le Bruxellois chassa cette vieille folle et m'aida à me remettre sur mes pieds.

En ce moment, on apporta du haut des remparts le corps inanimé d'une vivandière hollandaise; le sang coulait encore en abondance sur ses vêtements et le petit baril de genièvre, suspendu à ses courroies, traînait derrière elle.

Cette femme était restée un peu en arrière, lors de la fuite des soldats hollandais; elle passait devant la porte au moment même où les volontaires commençaient à la franchir. Les premiers qui l'aperçurent ne voulurent pas faire feu sur une femme; mais la vivandière leur fit de la main un geste de mépris et de moquerie. Un fusil la mit en joue et la courageuse femme tomba : une balle lui avait traversé le cœur. La vue du cadavre nous arrêta un instant; puis je suivis mon ami le Bruxellois du côté de la grande place, où tous les fusils furent déchargés en signe de réjouissance, au milieu de cris et d'exclamations qui défient toute description.

Mon ami me persuada que je devais tirer aussi, et, pour me mettre en état de le faire, il chargea mon grand pistolet, qui n'avait peut-être pas vu le feu depuis le temps de Napoléon.

Il me le mit en main et m'enseigna comment je devais tenir le bras courbé, à cause du recul de l'arme. Je suivis ses instructions, et je lâchai bravement le coup. Comment la chose se passa, je l'ignore; mais le pistolet fit entendre une forte détonation et me donna une telle secousse, que je me crus anéanti. Le coude et les épaules me faisaient tellement mal, que mon ami pensa éclater de rire en voyant ma piteuse figure.

Cependant la douleur ne tarda pas à se dissiper. Nous restâmes sur la place, aux environs de la grand'garde; les bourgeois apportèrent des vivres et de la boisson, et je puisai à la même marmite que mon ami.

Vers deux heures après midi, nous nous rendîmes à la place Verte, où l'on était en train de piller l'arsenal. Je vis une foule de gens en sortir comme un torrent : chacun d'eux portait sur l'épaule un fusil neuf, et, comme la possession d'un fusil était mon plus vif désir, je priai le Bruxellois d'entrer



Je frappai, mais en vain. (Page 11.)

avec moi dans l'arsenal, pour essayer si je ne pourrais pas aussi m'y procurer une arme.

Après de longs efforts, j'arrivai dans un magasin où se trouvaient empilées un grand nombre de caisses longues; je pris un fusil dans l'une d'elles. Pendant ce temps, mon ami disparut ,et, quelques recherches que je fisse dans l'arsenal, je ne parvins pas à le retrouver.

Je me postai à l'entrée de l'édifice, regardant avec anxiété la foule qui entrait et sortait, et, quand, après une heure d'attente, je n'eus pas revu mon ami, je fus sur le point de pleurer de chagrin. Le Bruxellois était mon courage, ma force; c'était lui qui faisait de moi un homme; après l'avoir perdu, j'étais redevenu un enfant, qui n'était pas même de taille à faire un soldat de la révolution.

Je remarquai seulement alors une particularité dans mon fusil, particularité qui se retrouvait chez tous ceux qui sortaient de l'arsenal; les Hollandais, avant de se retirer dans la citadelle, avaient emporté tous les chiens, de sorte qu'une foule de gens parcouraient la ville avec des armes à feu dont il leur était impossible de faire usage.

J'étais toujours devant l'arsenal, priant Dieu intérieurement de me faire retrouver le Bruxellois; j'entendis tout à coup le bruit sourd et lointain du du canon, et bientôt après retentit, dans toute la ville, ce terrible cri d'alarme:

— Le bombardement! le bombardement!

En effet, lorsque les Belges, malgré un armistice qui avait été conclu, parurent aux approches de la citadelle, et voulurent s'emparer par surprise d'un arsenal situé à l'extrémité de la rue du Couvent et occupé par les Hollandais, le baron Chassé donna l'ordre de lancer sur la ville des bombes et des boulets rouges. Les nombreux bâtiments de guerre qui se trouvaient en rade dans l'Escaut, joignirent leur feu à celui de la citadelle et des forts,

de telle sorte qu'Anvers se trouva assailli dans toutes les directions par une véritable pluie de projectiles destructeurs et de bombes incendiaires.

Sans prendre garde au danger, j'errai jusqu'au soir d'une rue à l'autre, visitant toutes les places et tous les marchés, mon fusil mutilé sur l'épaule, pour découvrir, s'il était possible, mon ami le Bruxellois. Je ne le retrouvait pas, et je ne l'ai jamais revu depuis, ce qui me porte à penser qu'il aura été tué ce jour-là, soit sur le quai, soit dans la rue du Couvent.

A onze du soir, j'étais sur la grande place, près du corps de garde central. Le bombardement avait atteint son plus haut degré d'intensité; la ville tremblaitjusqu'en ses fondemeut sous le retentissement du formidable feu des vaisseaux de guerre... Du sein de la citadelle, d'innombrables bombes s'élevaient dans les airs, décrivaient lentement leur courbe dans l'espace et venaient éclater sur une place ou l'autre, en tuant ou détruisant tout autour d'elles. De temps en temps, le morne silence des rues était troublé par le ricochet d'un projectile qui suivait une épouvantable explosion, et toutes les vitres tombaient en pièces par la violence de la secousse.

L'entrepôt royal, où se trouvaient entassées des marchandises de tous les pays, pour une valeur de plusieurs millions, était tout en feu; l'antique église de Saint-Michel fut aussi dévorée par l'incendie; des flammes gigantesques ondoyaient jusqu'au sommet des tours, comme une mer ardente dont les vagues d'un rouge sanglant auraient été fouettées par un vent furieux. Des nuées d'étincelles et d'énormes débris enflammés s'élançaient comme un torrent du sein de ce volcan, où d'incalculables richesses venues de tous les points du monde se consumaient au milieu des formidables mugissements de l'incendie. Le ciel était sanglant; dans les rues désertes, on pouvait tout distinguer sous les reflets fauves et sinistres de la flamme. La ville entière semblait vouée à une destruction certaine!

En ce moment, un officier vint crier à la grand'-garde :

— Des hommes de bonne volonté!

C'était l'appel usité toutes les fois qu'on avait besoin de bras pour accomplir une tâche ou porter secours quelque part. Rien n'était encore organisé, et chacun agissait à sa guise.

L'officier dit qu'il se trouvait, derrière l'hôtel de ville, trois caissons de poudre qu'il fallait nécessairement conduire hors de la ville, si l'on ne voulait les voir sauter d'un instant à l'autre.

Je m'offris avec quelques autres et nous nous mîmes à escorter les caissons confiés à notre garde.

Nous arrivâmes sans encombre jusqu'aux environs de la porte de Borgerhout; mais là, il nous fut impossible de nous ouvrir un passage à travers la foule épouvantée qui, criant, gémissant, se lamentant, priait et suppliait qu'on lui permît de sortir de la ville. A titre de soldat armé, je pus percer les rangs épais du peuple et me rapprocher de la porte pour voir ce dont il s'agissait. Là, un spectacle que je n'oublierai jamais frappa mes yeux. Je vis des mères portant des enfants malades, de vieilles femmes décrépites, des vieillards, des enfants, tous à genoux, tendant des mains suppliantes et, les yeux pleins de larmes, conjurant la garde de leur ouvrir la porte. Ils offraient tout ce qu'ils avaient d'or et d'argent et jetaient de temps en temps un regard plein d'effroi et d'horreur vers la ville, d'où les lueurs sanglantes de l'incendie venaient frapper leurs yeux.

On en laissa sortir quelques-uns en ma présence; mais, lorsque, sur la demande de notre officier, la porte fut complètement ouverte pour laisser passer les caissons, mille cris de joie s'élevèrent dans la foule, et tous, hommes, femmes, enfants, malades et impotents, se précipitèrent à travers la porte en remerciant Dieu. Comment personne ne fut écrasé sous nos caissons, j'ai peine à le comprendre; car, pour ne pas être repoussés par la garde, une foule de fugitifs se glissèrent en rampant sur les mains au milieu des pieds des chevaux. Pour donner une idée de la terreur qui s'était emparée des habitants, je veux citer en passant un fait dont les témoins vivent encore. Chez un tonnelier de la longue rue Neuve, les gens de la maison s'étaient réfugiés dans la cave pendant le bombardement. Tout à coup un obus ou une bombe tomba non loin de là, dans la rue des Frères-Cellites et abattit une cheminée. Le bruit des pierres qui s'écroulaient sur les toits épouvanta tellement ces gens cachés sous terre, qu'ils quittèrent la cave en toute hâte, la fermèrent, franchirent la porte de la ville, et marchèrent fiévreusement pendant plusieurs heures avant d'oser se croire en sûreté. Sans s'en apercevoir, ils avaient abandonné et enfermé dans la cave un octogénaire, chef de la famille. Quarante-huit heures s'écoulèrent avant que le pauvre homme fût délivré de sa prison par des passants qui avaient entendu ses cris de détresse.

Une fois sortis de la ville, nous traversâmes le faubourg avec nos caissons et nous les conduisîmes jusqu'à une plaine qui porte le nom de plaine de Borgerhout, où nous les installâmes entre une petite auberge et un gigantesque moulin de pierre. Nous fûmes appelés dans l'auberge pour recevoir chacun notre numéro et régler les tours de garde. Sur une demande de l'officier qui nous commandait, je hasardai une timide observation au sujet des chemins qui aboutissaient au lieu que nous occu-

pions. Un des volontaires — je crois que c'était un Anversois — me jeta un regard dédaigneux, et s'écria en frappant le sol de la crosse de son fusil :

— Que dit ce blanc-bec? Je ne veux pas monter la garde avec des enfants, moi!

Et, m'enlevant mon fusil au milieu des éclats de rire des spectateurs, il ajouta :

— Retourne à la maison, mon petit bonhomme, et va demander le sein à ta mère!

Sans répondre un mot à cette humiliante plaisanterie, je quittai le corps de garde, le corps brisé. Si j'eusse eu la hardiesse de répliquer au railleur et de faire valoir mon droit de combattre pour la patrie, on m'eût probablement respecté en me donnant raison. Mais il était alors dans ma nature de céder toujours devant l'*homme*, dès qu'il se posait vis-à-vis de moi, la menace à la bouche. Je pouvais braver le feu, le canon, tous les dangers; je ne redoutais que l'*homme*, en qui je voyais un être supérieur devant lequel je devais m'incliner. Ce sentiment datait de mon enfance et tenait sans doute à ce que ma force physique était restée trop au-dessous des désirs et des aspirations de mon âme.

Le cœur gros de chagrin et de confusion, gémissant sur la perte de mon ami le Bruxellois, je regagnai lentement la demeure paternelle, que je trouvai toute remplie de fugitifs. Dans toutes les chambres, des literies étaient étendues au milieu des bottes de paille. Une trentaine d'habitants de la ville étaient venus demander l'hospitalité chez nous. Il en était de même dans toutes les maisons, les étables et les granges aux alentours d'Anvers ; les villages, dans un rayon de cinq lieues, regorgeaient de familles anversoises. Mon père m'adressa une sévère remontrance pour être resté si longtemps hors de la maison paternelle; mais, quand je racontai, en présence de nos hôtes étrangers, ce que j'avais fait et vu, sa colère se calma, et il trouva bien que j'eusse montré tant d'intrépidité.

Le bombardement avait été suspendu le même jour, à la suite d'un armistice dont le baron Chassé lui-même avait fixé les conditions. La principale stipulation était que les Hollandais resteraient en pleine et tranquille possession de la citadelle, des vaisseaux et des forts, y compris la Tête-de-Flandre au delà de l'Escaut, tant que l'armistice ne serait pas dénoncé par l'une des deux parties.

Le lendemain, j'étais extrêmement triste, mille idées étranges me passaient par la tête : je rêvais d'éclatants faits d'armes et de gloire militaire. Parfois je me voyais moi-même en présence de l'ennemi, au moment où l'on en venait aux mains; je brandissais mon épée et, m'élançant, j'invitais mes compagnons à faire preuve d'héroïsme. Grâce à mon intrépide bravoure et à mon éloquence, l'ennemi était battu et chacun dans l'armée belge, admirait le frêle jeune homme qui avait montré tant de valeur. Après ce beau rêve, venait le désenchantement. Le héros imaginaire se souvenait que, la veille même, il s'était laissé désarmer sans résistance, et qu'on lui avait dit ironiquement de retourner auprès de sa mère. Alors, je me dis très sérieusement que la valeur de l'homme dépend souvent de l'époque où il est né; car, si je fusse né dix ans plus tôt, personne ne m'eut contesté la qualité d'homme, et j'eusse pu éprouver si vraiment une âme de héros faisait battre mon cœur. Le résultat de ces réflexions fut que j'allai me contempler dans une glace en donnant à mon visage un air aussi grave et aussi martial que possible. Je dus reconnaître moi-même qu'extérieurement j'avais encore beaucoup de l'enfant, et, frappant du pied avec dépit, je déplorai le malheur d'être si petit.

Cependant les idées de gloire militaire se réveillaient toujours dans ma tête; j'avais été homme pendant un jour entier; ce souvenir était trop séduisant pour ne pas exercer sans cesse sur moi une irrésistible attraction. Dès le jour même, je déclarai à mon père que je voulais être soldat, afin de combattre pour la liberté et la patrie; il s'efforça de me faire comprendre que j'étais encore trop jeune ; mais je persistai dans mon projet. Il est probable qu'il ne croyait pas à ma résolution, car il me quitta avec un sourire incrédule et moqueur, qui suffisait pour me décourager et faire évanouir en fumée mes rêves belliqueux.

Pendant quatre jours encore, je demeurai indécis, errant à l'aventure, jetant un regard d'envie et de désir sur les Belges qui traversaient notre faubourg pour se rendre aux frontières hollandaises. On m'avait fait dire de me rendre chez M. Delin, pour aider à remettre en état l'école, qui, grâce au bombardement se trouvait toute bouleversée.

Il était une heure très avancée de l'après diner[1], quand je quittai l'école, et, tout rêveur, je me rendis à la grande place et à la place Verte dans l'espoir de voir les Belges. Sur cette dernière place, j'aperçus une maison dont une fenêtre portait cette inscription en grandes lettres : *Bureau d'engagement*. Je demeurai, pendant une bonne demi-heure, immobile, l'œil fixé sur cette maison. Une indéfinissable émotion s'était emparée de moi. Ma poitrine se gonflait, mon cœur battait tumultueusement, mes joues étaient brûlantes. Une lutte fébrile s'engagea en moi. Je pouvais être soldat, et acquérir par là le droit incontestable de de prendre les armes pour la liberté; mais mon

1. On dîne à midi en Flandre.

père y consentirait-il? Déjà je le voyais devant moi; son regard sévère m'ôtait tout courage; sa parole redoutable me faisait trembler... Puis je me rappelais avec tristesse toutes les blessures qu'avait values à mon cœur mon humble condition; je songeais avec anxiété que mon école allait se rouvrir... En même temps, mon âme, ivre de liberté, rêvait la gloire et les actions héroïques. Mes appréhensions cédèrent enfin à la puissance magique de l'émotion qui me dominait, et j'entrai, tout frémissant, dans le bureau.

Quatre ou cinq officiers, parmi lesquels se trouvait un capitaine du nom de Fichaux étaient assis devant un pupitre. Sur ma demande, on me fit signer un engagement de deux ans qui, quatre mois plus tard, fut échangé contre un de cinq ans. J'avais alors dix-sept ou dix-huit ans.

Je reçus un billet de logement qui m'assignait comme gîte la demeure de M. Van Ertborn, sur le Petit-Marché; je n'y trouvai qu'un domestique et une servante. Je demandai une plume et du papier, et me mis à écrire à mon père; je lui dis que j'avais signé un engagement de deux années comme volontaire au service de la Belgique; je le priai de me pardonner dans le cas où la détermination que j'avais prise lui déplairait. Je terminai par un affectueux adieu, en lui annonçant que le lendemain à midi je partais pour la frontière avec une foule d'autres volontaires.

Après avoir passé une nuit sans repos, je me levai au point du jour. Je possédais une pièce d'or dont un de ceux qui avaient cherché un refuge chez mon père m'avait fait présent. Moyennant cet argent, j'achetai à un Belge un vieux sabre sans fourreau et une giberne sans bandoulière : je suspendis celle-ci sur mon épaule avec une corde, et une étroite courroie assura le sabre à mon côté. Ainsi équipé, je me mis à parcourir la ville en tous sens, la tête haute, et le cœur plein d'un joyeux orgueil. Un pareil accoutrement n'avait, à cette époque, rien de ridicule; on voyait courir par les rues une foule de gens qui n'avaient qu'un grand couteau ou un shako hollandais pour prouver qu'ils étaient entrés au service de la patrie.

Ma qualité de soldat légalement engagé, qualité que personne ne pouvait me contester, me donnait beaucoup d'aplomb, et, quand dix heures sonnèrent, j'allai bravement, sur la place Verte, me mettre dans les rangs des volontaires qui, ainsi que moi, devaient être incorporés dans les nouvelles compagnies, et partir, quelques heures après, pour la frontière.

Pendant qu'on faisait l'appel, une vive frayeur me saisit soudain; à quelque distance de là, mon père arpentait la place du haut en bas, tournant la tête de tout côté pour me découvrir. Je voyais, à la sévérité de son regard et au pli qui contractait sa lèvre, qu'il était fort irrité. J'espérais, en me faisant aussi petit que possible, échapper à son œil inquisiteur, quand tout à coup on appela mon nom. Mon père l'avait entendu et marcha droit vers moi. Il me saisit par l'oreille, comme si je n'eusse pas été soldat, m'attira hors des rangs, à la vue de mes compagnons, et me dit d'un ton impératif :

— Allons, suis-moi!

Je crus mourir de honte; mais j'étais si accoutumé à respecter mon père, que, la tête basse, je marchai avec lui jusqu'au palais de justice. Là, il s'arrêta et se mit à me reprocher amèrement, et à haute voix, ce qu'il appelait mon évasion de la maison paternelle. Il assurait que l'engagement que j'avais signé n'était pas valable et voulait absolument m'emmener avec lui: cependant mes supplications parurent enfin le vaincre. Ses idées changèrent soudain de cours.

— Ce n'est donc pas un coup de tête, me demanda-t-il; ce que tu as fait est le résultat d'une mûre réflexion? Eh bien, va te battre pour ton pays. La vie de soldat te fera peut-être du bien et chassera de ton cerveau les songes creux qui t'empêchent de devenir un homme. Viens avec moi, je vais t'acheter une blouse et un bonnet de police, pour que tu ressembles du moins à tes camarades.

Cette fois, mon pére agit avec douceur envers moi; il m'acheta une blouse en fine toile, garnie de lisérés rouges, un beau bonnet de police et un ceinturon laqué.

Tandis qu'on était toujours occupé, sur la place Verte, à former les nouvelles compagnies, je me promenais de long en large avec mon père. Il m'expliquait ce que c'était que la vie de soldat, et s'efforçait de m'aguerrir d'avance contre les mille contrariétés que je rencontrerais. Il me dit entre autres choses :

— Vois-tu, des caractères comme le tien ne sont pas faits pour la vie militaire : tu es trop sensible. Une bonne parole te rend content, mais aussi un mot dur te fait profondément malheureux. S'il t'arrive quelque désagrément, tu tournes et retournes la chose dans ta tête pendant plusieurs jours et, grâce à tes rêveries déraisonnables, tu exagères tout. Il faut te défaire de cette mauvaise habitude et prendre ton parti de l'apparente rudesse que tu rencontreras chez tes camarades et tes supérieurs. Persuade-toi d'avance que les soldats et les officiers même ont recours aux mots les plus énergiques pour exprimer les choses les plus ordinaires. Si tu perds cela de vue, dix fois pour une tu te sentiras blessé, humilié; tu seras son-

geur et triste. Il est temps que tu deviennes homme, puisque tu veux agir en homme

Un roulement de tambour coupa court aux sages conseils de mon père; les volontaires allaient partir.

Lorsque mon père me serra dans ses bras au moment du départ, il murmura encore :

— Henri, souviens-toi toujours de ce proverbe : « Chacun est le fils de ses œuvres. » A partir de ce moment, ton sort est entre tes mains; ton avenir sera ce que tu le feras toi-même.

Il avait les yeux pleins de larmes; je pleurais et sanglotais, et je ne sentis pour ainsi dire pas sa dernière poignée de main.

La pensée de le suivre et de renoncer à la vie militaire surgit en moi; mais les tambours se mirent à battre, et je vis les compagnies s'ébranler pour le départ. Les joues encore humides de larmes, je courus à mon rang, et, un instant après, j'étais en route pour la frontière.

II

Nous séjournâmes pendant quelques jours à Oostmalle, à quelques lieues d'Anvers. Mon père vint m'y voir, dans le but de me gagner la bienveillante protection de mes officiers. Il demeura longtemps avec le capitaine de notre compagnie, qui était Français, parla probablement avec lui du temps de Napoléon, des héroïques faits d'armes des armées françaises et des désastres de la marine impériale; car, lorsque, après avoir reconduit mon père à quelque distance, je revins Oostmalle, le capitaine me frappa amicalement sur l'épaule en me disant :

— Votre père a servi le grand homme; c'est un vieux loup de mer qui a versé son sang pour la patrie. Cela suffit pour que je vienne en aide à son fils chaque fois que je le pourrai : le brave homme n'avait pas besoin de me faire de si pressantes recommandations. Je vous fais caporal; plus tard, nous verrons ce que je puis encore faire pour vous. En attendant, tâchez de devenir un peu soldat, et surtout ne perdez pas courage; je me souviendrai des paroles de votre père et ferai pour vous tout ce qui dépendra de moi.

Six semaines après (30 novembre 1830), étant à Turnhout, je fus nommé fourrier. Le titre de sous-officier, que j'acquérais par là, résonna à mon oreille comme l'heureux présage d'une brillante carrière, et j'écrivis à mon père que je remerciais Dieu de m'avoir non seulement inspiré l'idée de me faire soldat, mais encore accordé la résolution nécessaire pour mettre mon projet à exécution.

Si je me trouvais si satisfait au milieu de mes rudes compagnons, et si je n'avais pas à souffrir trop d'humiliation, je le devais à l'officier qui commandait ma compagnie. Il se nommait Smith et était, disait-on, entré au service dès l'âge de seize ans, dans la jeune garde de Napoléon. Il était de haute taille, bien fait, habile dans l'art de l'escrime aussi bien au sabre qu'à l'épée, chatouilleux sur le point d'honneur, courageux jusqu'à l'extravagance, d'un caractère gai et aimant, toujours prêt à dire le mot pour rire. Avec cela, il avait un excellent cœur et était incapable de faire du mal à qui que ce fût ou de chagriner personne avec intention. En un mot, c'était le véritable type du soldat français, tel que la poésie nous le peint toujours et que la réalité nous le présente quelquefois.

Il m'avait pris visiblement sous sa protection, et veillait, avec une sollicitude toute paternelle et un véritable dévouement sur son *petit fourrier*, ainsi qu'il me nommait toujours. C'est à lui que je devais ma rapide élévation à ce grade.

Mes camarades, les sous-officiers de la troisième compagnie du troisième bataillon des *chasseurs Niellon*, étaient aussi de bons enfants, et l'on eût dit, à leur conduite envers moi, qu'ils s'étaient ligués pour garder leur *petit fourrier* de toute mésaventure. Mon père leur avait aussi parlé à Oostmalle. Parmi mes protecteurs et mes collègues se trouvait le sergent-major Collette, de Bruxelles, et un sergent de Liège, nommé Deguée, qui m'appelait en riant son fils, et de fait, il me portait une affection si sincère et si profonde, qu'il n'eût pas hésité à tirer son sabre pour venger la moindre offense, si l'on eût osé m'en faire une.

Ainsi entouré d'excellents amis, je ne m'aperçus du passage de la vie civile à la vie militaire qu'à l'indépendance absolue dont nous jouissions. Les volontaires sans engagement, qui formaient l'immense majorité de notre régiment, montraient la plus grande répugnance pour toute subordination et défendaient leur liberté personnelle contre la moindre apparence de discipline. Ils retournaient chez eux pendant autant de jours qu'il leur plaisait et rentraient dans les rangs sans qu'on osât les punir. Les officiers n'avaient pas encore de titre régulier; la conservation de leur position dépendait du bon vouloir des hommes qu'ils avaient sous leur commandement. Il résultait de là que chacun agissait selon son bon plaisir, et que tout le régiment ne se composait que de citoyens libres et ne reconnaissant aucune loi militaire. Nous n'avions pas d'uniforme, et nous ne nous exercions pas au maniement des armes. Celui qui paraissait à l'appel deux fois par jour était un homme zélé, et pouvait dire qu'il avait rempli tous ses devoirs. Un bon nombre passaient le reste du temps dans les cabarets; les autres restaient chez les bourgeois ou les

Paysans où ils se trouvaient en quartier, et, comme le patriotisme des Campinois leur inspirait beaucoup de sympathie pour les Belges, ceux-ci étaient considérés et traités comme de véritables membres de la famille.

Les volontaires, qui avaient pris de leur général le nom de *chasseurs Niellon*, restèrent inactifs à Turnhout ou dans les villages avoisinants jusqu'à la fin du mois de décembre. A cette époque, nous nous mîmes en route, par un temps neigeux, vers le Limbourg, afin, à ce qu'on nous dit, d'y attendre l'ennemi, qui avait l'intention de faire occuper, par quelques troupes venues de la forteresse de Maëstricht, les bruyères qui touchent aux frontières de Hollande.

Quoi qu'il en fût, on nous fit arrêter, vers le soir, dans une immense plaine que couvrait un pied de neige au moins. Le vent avait tourné à l'est et était tellement glacial, que, pour ne point laisser geler nos oreilles nous les couvrions de nos mains.

Ordre nous fut donné de passer en cet endroit la nuit au bivac. Cela signifiait que nous pouvions nous coucher dans la neige si nous ne préférions nous réchauffer jusqu'au matin, en frappant la terre du pied ou en nous battant les flancs. Notre surprise fut grande, la mienne surtout. Je n'apercevais rien autour de moi que l'immense plaine dont la monotone blancheur fatiguait la vue. D'un côté seulement, à un quart de lieue de distance, l'horizon était borné par un bois de sapins, derrière lequel surgissait, à une lieue au delà au moins, le clocher d'un village : c'était Balen, sur les frontières de la province de Limbourg.

Nous n'avions rien mangé depuis notre départ de Turnhout. Comme les Belges, depuis la révolution, avaient toujours été en quartier chez les bourgeois ou les paysans, le service des vivres n'était pas organisé dans l'armée, d'où il résultait que nous avions en perspective un jeûne forcé. Aussitôt que les plus déterminés d'entre nous eurent compris la situation, ils avisèrent au moyen de se procurer du feu et des provisions. On organisa des corvées pour aller chercher du bois dans la pépinière voisine. A peine s'était-il écoulé une demi-heure, que des centaines d'hommes revenaient vers le bivac, en traînant chacun un jeune sapin à la remorque. On alluma pour chaque compagnie un feu qui, grandissant par degrés, lança vers le ciel ses flammes, avant même que la nuit fût descendue sur la bruyère.

Cette première nuit passée au bivac fit sur moi une profonde impression; oublieux du froid, je passai plusieurs heures à contempler, dans un muet étonnement, l'étrange et fantastique spectacle qui se déployait sous mes yeux. Dix-huit feux, s'élançant dans les airs du sein des sapins amoncelés, s'étendaient en ligne sur la plaine, au-dessus de nos têtes, le ciel s'empourprait; la neige même semblait prendre feu, tandis que les flammes dansaient capricieusement; les reflets ardents d'une sanglante lumière ondoyaient sur la bruyère, tantôt avec des tons fauves et rougeâtres, si bien qu'on eût cru voir les vagues impétueuses d'une mer de feu envahir la plaine endormie sous la neige... A chaque scintillement, on voyait comme un essaim de démons s'agiter autour du feu, et les volontaires se détacher comme des ombres noires sur un fond rouge, aller et venir, jeter de nouveaux arbres sur le foyer ou l'aviver en secouant violemment les troncs déjà embrasés. Alors des nuées de brûlantes étincelles montaient vers le ciel et s'étendaient sur le camp comme un immense feu d'artifice. Au milieu du silence monotone qui régnait sur la plaine, on entendait le craquement des sapins que les flammes dévoraient comme de minces rameaux. A travers ce bruit dominant, perçait par intervalle la voix des volontaires qui s'appelaient les uns les autres par leur nom; parfois aussi s'élevait au loin le refrain : *En avant, marchons !* Le cri de détresse d'un porc qu'on égorgeait se mêlait aux mugissements plaintifs d'une vache enlevée par nos maraudeurs ou nos pourvoyeurs, dans quelque hameau voisin.

Près de moi, un veau fut sacrifié à coups de sabre et dépecé en un instant. Un sergent me mit dans la main un lambeau de chair, et, suivant l'exemple de mes camarades, je me mis à le faire rôtir devant le gigantesque foyer. L'ardeur du feu nous contraignant à nous tenir à distance, nous piquions la viande au bout de la baïonnette du fusil et la tenions au-dessus de la flamme. Quand la surface extérieure était suffisamment rôtie, nous la mangions à belles dents, et nous répétions ensuite la même opération jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien.

Nous demeurâmes sur pied presque toute la nuit; mais, vers le matin, nous fûmes pris d'un irrésistible besoin de sommeil. Beaucoup d'entre nous s'étendirent, à quatre ou cinq pas du feu, sur le sol glacé, et s'y endormirent aussi parfaitement que sur un excellent lit de plumes.

Je n'avais sur le corps que ma blouse de toile par-dessus une mince veste de drap noir. Abattu par le froid, je regardais autour de moi. Mon visage et ma poitrine étaient brûlants, grâce à l'ardeur du feu, tandis que mon dos, exposé à la violence du vent d'est, était pour ainsi dire glacé. Peu à peu ma tête s'alourdit; je me couchai sur le sol, continuai de regarder les flammes pendant quelques instants, et finis par tomber dans un profond sommeil. Quand, deux heures plus tard, je me ré-

veillai et voulus me lever, cela me fut impossible. On avait laissé le feu s'éteindre, et l'eau qu'avait produite la fonte de la neige s'était congelée sous moi. On dut littéralement détacher ma blouse de la terre à coups de sabre pour que je pusse me mettre sur pied. Je tremblais de froid; mes membres étaient engourdis: j'étais pâle comme un mort et tout à fait anéanti. Nous demeurâmes ainsi campés dans la neige, autour de grands feux, sans autres vivres que ceux que nous procurait la maraude, pendant trois jours et trois nuits. Dès le second jour, l'étrange spectacle que j'ai décrit avait perdu pour moi tout son attrait; mes mouvements étaient lents, et je ressentais comme les symptômes avant-coureurs d'une maladie. Mes amis de la compagnie s'en aperçurent; ils prodiguèrent au *petit fourrier* les soins les plus affectueux, et apportèrent même une botte de foin pour lui servir de couche.

Le troisième jour, mon état empira. J'étais blotti derrière des troncs de sapin qu'on avait élevés comme une barrière contre le vent. Je songeais à mon père, à la vie que je menais à l'ermitage, à mon frère, à tout ce que j'aimais sur la terre...

Le sergent Deguée, mon excellent protecteur, voulut me conduire au médecin du régiment, afin d'en obtenir un ordre qui m'envoyât en quartier à Balen; mais ma fierté fut si profondément blessée de l'idée de céder devant une épreuve à laquelle résistaient la plupart de mes compagnons, que la honte de me trouver si faible me fit souffrir plus encore que mon indisposition. Je m'étais cru un homme, et je succombais, comme un enfant, sous le froid et la privation de la nourriture accoutumée. J'engageai mes amis à ne plus s'inquiéter de moi; je leur dis que le malaise dont je souffrais ne tarderait pas à se passer, et leur débitai mille autres protestations, dernières tentatives de lutte contre un mal qui devait finir par triompher de moi.

Dans l'après-dîner, des chariots chargés de vivres étaient enfin arrivés au bivac, et je fus appelé, en qualité de fourrier, à accompagner les hommes de corvée qui devaient les décharger. Bien que la fièvre me donnât d'affreux frissons et me permît à peine de me tenir debout, bien que je souffrisse d'un horrible mal de tête, je me mis en avant et me montrai prêt à remplir mon service; mais le capitaine Smith ne voulut pas le permettre, et courut chercher lui-même le médecin du bataillon. Celui-ci me donna un billet avec lequel je devais me rendre à Balen. Le bourgmestre, sur la présentation de ce billet, me mettrait en logement dans une maison du village.

Mes yeux se remplirent de larmes, en lisant sur la physionomie de mes amis la profonde commisération que leur inspirait mon triste état. Le sergent-major Colette et le sergent Deguée me forcèrent à accepter quelque argent; un caporal de Verviers, nommé Fabry, fourra une flèche de lard fumé dans mon sac; car, disait-il, il n'y avait plus rien à trouver à une lieue à la ronde, et un peu de viande pouvait m'être de quelque utilité.

Comblé de vœux pour mon prompt rétablissement et de mille preuves d'amitié, je me mis en route pour le village de Balen. Je cheminais lentement et me reposais souvent, et la lassitude se joignant aux frissons de la fièvre, je me trouvai enfin tellement épuisé, que je laissais mes doigts se geler pour ainsi dire sur mon fusil, sans avoir la force de faire passer la pesante arme d'une épaule à l'autre.

La nuit était venue lorsque j'atteignis le village de Balen, en me traînant péniblement. Les maisons étaient closes et je n'aperçus pas un habitant dans les rues; seulement, des volontaires qui s'étaient échappés du bivac rôdaient à l'aventure, et, en poussant des cris, heurtaient aux portes avec la crosse de leurs fusils pour se les faire ouvrir. On m'indiqua la maison du bourgmestre; j'y frappai, mais en vain; on n'ouvrait pas. Enfin on me répondit d'une fenêtre du haut, qu'il n'y avait plus de logement dans le village, et que, d'ailleurs, le général lui-même avait défendu d'y héberger un seul *Belge*.

Je restai un instant anéanti, et peut-être me serais-je affaissé sur le seuil de la porte du bourgmestre; mais la fièvre et le mal de tête avaient diminué, et mon estomac criait famine. Surexcité par le besoin, je frappai successivement à la porte des maisons où je voyais encore de la lumière; de la plupart je ne reçus pas de réponse; les autres étaient remplies de volontaires qui juraient et maugréaient, en assurant qu'ils ne permettraient d'entrer à âme qui vive.

Le désespoir s'empara de mon cœur. A bout de forces, épuisé de fatigue, presque mourant de faim, j'allai jusqu'aux dernières maisons du village; partout je demandai en vain qu'on me laissât entrer... L'énergie nécessaire pour mettre une porte en pièces et contraindre les gens à me recevoir, me manquait d'ailleurs tout à fait.

Tout à coup j'aperçus au loin, dans la campagne, une petite lumière! on rira peut-être, mais, ainsi que dans le *PetitPoucet* et dans d'autres contes populaires de la Flandre, cette petite lumière brilla à mes yeux comme l'étoile de l'espérance. Je marchai droit vers elle et mis à l'atteindre cinq ou six fois autant de temps que je m'y étais attendu. C'était une petite hutte d'argile, construite au bord du chemin de Rolaer. Je frappai et l'on m'ouvrit sur-le-champ. Un cri d'effroi échappa aux habi-

tants quand ils me virent entrer, le fusil à la main, et ils se mirent à me dire, d'une voix pleine de désolation, qu'ils ne possédaient plus rien. On leur avait pris leurs poules et leur unique chèvre; les Belges avaient même enlevé leur dernier pain.

Je leur dis que j'étais malade; je racontai en peu de mots comment j'avais vainement imploré au village un gîte pour la nuit, et je finis par les prier de me donner une petite place dans la chaumière jusqu'au lendemain matin. Ma jeunesse et l'accent plaintif de ma voix touchèrent les bonnes gens; ils m'indiquèrent une chaise près du feu qui couvait sous la cendre, m'aidèrent tous ensemble à débarrasser mes épaules de mon sac, et me dirent, en me prodiguant des marques de sympathie et de compassion, que leur maisonnette était toute à mon service. Ils ne pouvaient me donner un lit; mais il y avait du foin au-dessus de l'étable de la chèvre, et le maître du logis aviserait à ce que je n'eusse pas à souffrir du froid. Il n'y avait d'autres vivres dans la maison qu'un pain de seigle tout noir qu'on avait pu soustraire aux perquisitions des volontaires : on me dit que je pouvais prendre de ce pain autant que je voudrais.

La chaumière avait pour habitants un paysan, sa femme et leur fille : celle-ci avait environ dix-sept ans; elle plaignait à haute voix le pauvre *Belge*, et me contemplait avec une si affectueuse pitié, que son doux regard suffit à verser la consolation dans mon cœur, et m'arracha à mon abattement.

Je voulus donner de l'argent à ces gens; mais l'homme et la femme repoussèrent mon offre en me disant que, s'ils pouvaient, avec la somme que je leur présentais, se procurer quelque chose qui pût m'être utile, ils l'accepteraient, mais qu'il était impossible de rien trouver dans la commune pour or ni pour argent. Alors seulement je me souvins que le caporal Fabry avait mis dans mon sac un morceau de porc. Je me hâtai d'en couper une tranche; la poêle fut mise au feu, et, peu d'instants après, j'étais à table avec mes nouveaux hôtes. Je parlais de mes parents, de ma vie antérieure et de ma mésaventure au bivac. Avant d'aller me livrer au repos, nous étions tous les quatre aussi bons amis, et nous nous connaissions aussi bien que si, depuis mon enfance, j'eusse fait partie de la famille.

L'homme me conduisit au-dessus de la petite étable, creusa un trou dans le foin, m'y fit coucher, me mit sur le corps et sur les pieds une bonne couverture, également de foin, et me souhaita une bonne nuit. Bientôt une douce chaleur pénétra mes membres, et avec elle une nouvelle vie ranima mon cœur. Il me semblait qu'un roi couché sur le plus mou duvet ne pouvait goûter un repos aussi parfait, aussi réparateur, que le pauvre soldat étendu sur le foin hospitalier de l'humble étable. Plein d'une vive reconnaissance, je remerciai Dieu de sa bonté, et, bercé par milles joyeuses pensées, je tombai dans un sommeil voluptueux.

Le matin, on ne m'appela pas; il faisait jour depuis longtemps quand je m'éveillai de moi-même. Lorsque je descendis, je trouvai le café sur la table, et les bonnes gens qui m'avaient attendu pour déjeuner. Mon regard tomba sur la jeune fille; elle m'adressa un sourire si candide et si affectueux en même temps, que je penchai la tête et sentis la rougeur me monter au front.

Vers midi survint un officier accompagné d'un nombreux détachement, et chargé de faire une perquisition dans toutes les maisons, et de ramener les volontaires au bivac. Le billet du docteur me sauva de l'expulsion. La fièvre me reprit au commencement de la soirée, mais avec moins d'intensité, et, après trois accès qui allèrent toujours diminuant, je fus tout à fait guéri.

Je demeurai environ dix jours dans la chaumière le plus souvent assis auprès du feu, sous le manteau de la cheminée; et, absorbé dans une silencieuse et profonde préoccupation, j'avais les yeux fixés sur la jeune fille, qui filait non loin de moi. Quand, au moindre mouvement de sa tête, je pouvais deviner qu'elle allait diriger son regard sur moi, je détournais timidement les yeux. Elle me semblait si belle, la douce et svelte jeune fille, avec ses joues fraîches et ses limpides yeux bleus, si belle et si pure, qu'elle m'apparaissait comme une créature angélique entourée d'une magique atmosphère de chasteté et d'innocence. Dans la simplicité de mon cœur, je souhaitais que Dieu m'eût permis d'être son frère. Quelle bonne et heureuse vie j'eusse passée auprès d'elle!

Le soir, quand le père et la mère étaient assis avec nous autour du feu, il me fallait conter. Comme je savais que cela faisait plaisir à Bethken[1], je faisais appel à toutes les ressources de mon imagination; j'inventais les plus étranges aventures, et ma parole captivait tellement mes auditeurs, que, pendant de longues heures, ils restaient, bouche béante, à m'écouter. Quand la jeune fille me regardait avec ses grands yeux, son âme semblait être tout entière dans son regard; sous l'influence de ce regard d'une pureté céleste, je sentais se doubler la puissance de mon imagination : je devenais poète par l'éveil d'un sentiment qui, jusque-là, m'avait été inconnu!..

Bethken était bien heureuse avec *notre Belge*, comme elle me nommait; elle vantait mon esprit à

1 Abréviation d'Élisabeth.



Un prêtre desservait. (Page 22.)

l'égal d'une merveille; elle était affectueuse et bonne pour lui, et le prenait par la main quand elle l'invitait à se mettre à table: mais son beau front restait pur comme un lis, et, quand mes joues s'empourpraient soudain à sa vue, elle souriait avec la douce naïveté de l'innocence.

Un après-midi, un caporal de ma compagnie vint m'avertir que le régiment quitterait le bivac le lendemain à neuf heures du matin pour se rendre dans les environs de Gheel ou de Moll, et que je devais me tenir prêt à suivre la compagnie, soit à pied, soit sur l'une des voitures de bagages. Ce soir-là, je ne racontai pas d'histoires; nous étions tous quatre silencieusement assis autour du foyer et gémissant sur le fatal départ. Bethken se lamentait à l'endroit de *son pauvre Belge*, qui, bien sûr, retomberait malade en reprenant la rude vie de soldat; j'assurais les bonnes gens de ma profonde reconnaissance et m'efforçais de contenir mes larmes au milieu des preuves répétées de douce et fraternelle sympathie que me donnait Bethken.

Le lendemain matin, quand nous entendîmes au loin les tambours battre la marche, Bethken me donna deux tartines et deux œufs durs qu'elle avait eus de la servante du curé, et que, bon gré mal gré, je dus mettre dans mon sac. Puis vint le triste moment du départ; les yeux humides, nous nous serrâmes la main, et les braves gens me promirent de prier Dieu pour moi. Bethken suivit de loin *son Belge* jusqu'au village, où mon régiment débouchait précisément sur la grande route; je me joignis aux sous-officiers de ma compagnie. Ceux-ci acclamèrent mon retour par des cris de joie : « Ah ! voilà notre petit fourrier ! » s'écriaient-ils. En défilant je vis encore Bethken qui me salua; je courbai la tête, car mes yeux s'emplissaient de de larmes; mais combien mon émotion fut plus grande encore quand en me retournant un peu

plus loin, j'aperçus la pauvre Bethken appuyée contre une maison et le visage couvert de son tablier... Ce jour-là, je savourai avec un battement de cœur les œufs qu'elles m'avait donnés, de même que l'une des deux tartines ; je laissai l'autre dans mon sac comme un souvenir... Je l'y conservai pendant bien des mois et jusqu'à ce qu'elle fût tout à fait réduite en miettes. L'image de la douce Bethken me suivit plus longtemps encore ; mais elle s'affaiblit avec le temps, et il ne m'en resta que le reconnaissant souvenir des soins que m'avaient prodigués et de l'affection que m'avaient témoignée les bons et simples habitants de la chaumière.

Ce n'est que seize ans après que j'ai revu une seconde fois le village de Balen, et je me suis rendu à l'endroit où le *Belge* malade avait reçu un si affectueux accueil. La hutte avait disparu ; personne ne sut me dire au juste ce qu'étaient devenus les parents de Bethken, ni elle-même : seulement, on semblait se souvenir vaguement qu'autrefois l'humble chaumière d'un pauvre ouvrier s'élevait en ce lieu. Une visite postérieure à Balen n'eut pas de résultat plus satisfaisant.

III

Du bivac de Balen, nous nous rendîmes à la petite ville de Gheel et dans les villages environnants ; puis à Moll, et enfin à Turnhout.

Mon père vint me voir dans cette ville et passa deux jours avec moi. J'appris de lui que mon frère avait, comme moi, pris du service dans l'armée belge, et qu'il était volontaire dans un régiment cantonné sur la frontière aux environs de Westwezel. Dès le premier jour de son arrivée, mon père avait sans doute parlé à mes supérieurs ; car, à ses paroles d'affection et d'encouragement, il mêlait de temps en temps des avis dans le but de me faire comprendre que je devais me montrer un un peu plus *homme*, et, comme il disait, secouer ces allures d'un enfant qui n'a jamais mangé que du pain blanc. Je le compris parfaitement et lui fus reconnaissant de ses conseils ; mais j'étais d'avis que mes dispositions naturelles valaient mieux que la rudesse de caractère et l'apparente insensibilité qu'on semblait demander d'un bon soldat. Mon père retourna chez lui à pied ; il n'avait guère moins de dix lieues à faire dans un jour. Je l'accompagnai pendant deux heures, je pris congé de lui en l'embrassant et je regagnai Turnhout.

Les volontaires, retenus depuis quelques mois déjà dans l'inaction sur les frontières, commençaient à murmurer de ce qu'on ne les conduisait pas à l'ennemi ; mais on leur fit comprendre que les grandes puissances européennes étaient occupées à Londres à conférer sur le sort de la Belgique, et que, comme la Hollande refuserait infailliblement de se soumettre à leur décision, il n'y avait qu'à prendre patience pendant quelque temps ; le jeu ne tarderait pas à s'engager sérieusement. En attendant, nous errions sans relâche dans la Campine anversoise, hébergés partout, dans les villages et les hameaux. Ces pérégrinations durèrent jusqu'au mois de juillet 1831.

Le printemps était de retour ; j'assistais pour la première fois au réveil de la nature renaissante ; mon âme rêveuse était fraîche et pure comme la bruyère. Ce ne sont pas mes excursions postérieures dans la Campine qui m'ont donné le sentiment des beautés de la bruyère ; non, ce fut dans un moment où je sortais de l'enfance, que j'appris à ressentir toutes les impressions qu'elle m'a fait éprouver, à compter les herbes et les humbles fleurs qui font sa parure, à recueillir ses bruits, à pénétrer ses secrets, à l'aimer, à la chérir comme si mon berceau se fût trouvé dans ses plaines vierges et solitaires. C'est le vif et puissant sounenir de cette heureuse époque de ma vie qui, vingt ans plus tard, m'inspira ces lignes :

« Combien notre âme doit avoir d'amour et de jouissances, dans les jours de la jeunesse, pour enfermer à jamais en soi tout ce qui l'entoure, et l'envelopper d'affection comme d'un impérissable voile ! Hommes, arbres, maisons, paroles, tout, — vivant ou animé, — tout devient une partie de notre être ; à chaque objet nous attachons un souvenir aussi beau, aussi doux que notre jeunesse elle-même. Notre âme déborde de force, elle lance des étincelles et des reflets de sa vie sur toute la création ; et, tandis que nous saluons d'un hymne joyeux et incessant le bonheur qui nous sourit à tous, enfants ou jeunes gens, dans un avenir sans bornes, tout dans la nature chante et se réjouit à l'unisson avec nous.

» Ah ! combien j'aime la bruyère, le tilleul, la ferme, la chapelle et tout ce qui me parlait au temps où les roses de la jeunesse et les lis de la chaste poésie des premières années couronnaient mon front ! Ils ont partagé mes jouissances, je les ai vus s'épanouir voluptueusement et resplendir sous la chaude lumière du soleil, alors que, dans ma joyeuse insouciance, je m'élançais dans le chemin inconnu des destinées humaines. Ce sont mes vieux compagnons de jeu, mes amis. Chacun d'eux me rappelle un souvenir agréable, une douce émotion ; ils parlent la langue de mon cœur ; toutes les fibres les plus délicates de mon âme tressaillent à leur appel avec une juvénile énergie, et, dans un calme et religieux attendrissement, je remercie

le Seigneur de ce qu'il laisse couler, même dans le cœur glacé de l'homme désenchanté, la bienfaisante source du souvenir [1]. »

Ce fut aussi dans les premiers temps de ma vie militaire que j'appris à connaître les habitants de la Campine, que je m'initiai à leurs mœurs et que j'étudiai à fond leur simple et beau caractère. Partout où arrivait le *petit fourrier* belge, il se faisait bientôt aimer de gens dont le cœur sympatisait si fort avec le siens par la douceur des instincts, par la simplicité des goûts, et par une indicible soif de généreuses affections. Il s'asseyait avec ces braves gens près du foyer, autour de la marmite aux vaches, et racontait de merveilleuses histoires; il joignait les mains et priait avec eux en s'asseyant à la table rustique; il les suivait à l'église et s'agenouillait à côté d'eux; il s'en allait aux champs avec les jeunes gens et aidait à leurs travaux; il était surtout le favori des enfants, qui se promenaient avec orgueil en se suspendant à ses deux mains, et pleuraient bien souvent à chaudes larmes quand leur bon ami, *le Belge*, devait les quitter pour se rendre dans un autre cantonnement.

IV

Après huit mois de cette vie de repos dans les villages de la Campine, les chasseurs Niellon reçurent une organisation régulière sous le nom de deuxième régiment de chasseurs à pied, et ce ne fut qu'alors qu'on leur donna un uniforme militaire en drap vert, à parements, collet et lisérés rouges.

Le bruit courait que les Hollandais réunissaient des forces considérables, avec l'intention d'envahir le territoire Belge. Ces bruits furent répandus et démentis plusieurs fois. Cependant, vers la fin du mois de juillet 1831, nous fûmes tous rassemblés sur une bruyère voisine de Turnhout. On nous y annonça, au milieu des plus vives acclamations, que le prince Léopold avait fait son entrée à Bruxelles, en qualité de roi des Belges, et, suivant l'antique usage, avait juré fidélité à la constitution du pays.

Douze jours après, dans la nuit du 1er au 2 août, tandis que nous reposions tranquillement dans nos quartiers au vieux Turnhout, nous fûmes réveillés tout à coup par le tambour d'alarme, et nous nous rendîmes en toute hâte au lieu où se réunissait ordinairement la compagnie. On nous conduisit dans les ténèbres et par des chemins détournés jusqu'à une immense plaine couverte de bruyères et située entre Ravels, Baerle, Hertog et Weelde.

1. *L'Auberge du village*, dans les *Scènes de la vie flamande.*

Nous y trouvâmes le reste de notre régiment ainsi qu'un autre bataillon de volontaires, qui y étaient déjà campés. On procéda à l'inspection de nos armes et de nos gibernes, afin que nous fussions, le lendemain matin, en tenue de combat, car un corps ennemi considérable avait passé la frontière et se trouvait non loin de nous. Nous entendions, en effet, des hennissements de chevaux et, par intervalles, un lointain murmure sourd et indéfinissable, qui annonçait le voisinage d'une nombreuse réunion d'hommes. Dans l'ombre, nous nous serrions mutuellement la main avec enthousiasme; nous étions heureux que l'occasion nous fût enfin donnée de verser notre sang pour la patrie. Personne d'entre nous ne doutait de la victoire; tous, nous avions une ferme et courageuse résolution; tous, nous éprouvions une confiance sans bornes.

Cependant l'approche d'une grande bataille faisait sur moi une profonde impression; après avoir pris part à l'élan spontané et aux mutuelles excitations du premier moment, je penchai la tête sur ma poitrine et pensai à mon père, ainsi qu'à tous ceux qui m'étaient chers. Cette aspiration suprême vers les choses et les personnes aimées est comme le testament de l'âme; quiconque, étant jeune, court un grand danger loin du lieu où il est né, sentira toujours s'élever dans son cœur un mélancolique et tendre adieu à tout ce qu'il regrette et craint de perdre.

Afin que le lecteur puisse comprendre les événements qui vont suivre, il est nécessaire de donner quelques explications sur cette invasion du territoire belge par les Hollandais.

L'armée belge était dans le plus déplorable état. Le congrès national, siégeant à Bruxelles, avait consacré son temps aux importantes délibérations d'où venait de sortir notre belle et incomparable constitution, et au choix d'un souverain. On avait décrété, sur le papier, une armée respectable, mais qui n'existait pas en réalité. Le service des munitions de guerre n'était point organisé; rien n'était prévu; les régiments qui se trouvaient en présence de l'ennemi, avaient à peine à leur disposition de la poudre pour un seul jour. Beaucoup de généraux et la plupart des officiers n'avaient jamais fait la guerre régulièrement; le courage et l'intrépidité ne manquaient pas, mais l'expérience et la prudence faisaient complètement défaut.

Les forces militaires de la Belgique, en dehors de la garde civique, qui était plutôt un embarras qu'une aide, pouvaient s'élever à trente mille hommes, et étaient partagées en deux grandes divisions. La première, *l'armée de l'Escaut*, occupait les environs d'Anvers, sous le commandement du général de Tieken de Terhove, qui avait son quartier général au village de Schilde; la seconde,

l'armée de la Meuse, se trouvait aux environs de Hasselt, sous les ordres du général Daine. Ces deux corps étaient séparés l'un de l'autre par treize heures de marche.

Les Hollandais avaient, au contraire, composé et organisé l'armée d'invasion avec le plus grand soin. Leurs forces, commandées par le prince d'Orange et le duc de Saxe-Weimar, comptaient quarante mille hommes de troupes régulières, et trente mille gardes nationaux, auxquels il fallait ajouter quatre mille chevaux et soixante-douze pièces de canon. Une moitié de cette armée entra en Belgique du côté du Limbourg, pour attaquer l'armée de la Meuse; l'autre marcha vers Turnhout pour nous refouler vers Anvers.

Le deuxième régiment de chasseurs à pied, qui occupait la bruyère de Ravels avec quelques bataillons irréguliers, composait la soi-disant *brigade d'avant-garde*. Nous étions, en tout, au nombre de huit cents et nous possédions deux pièces de campagne; on nous avait adjoint une vingtaine de chasseurs à cheval chargés de faire le service des dépêches. La division hollandaise, qui avait pris pied à Welde sur le territoire belge, était une avant-garde d'un millier d'hommes.

Nous ignorions toutes ces circonstances; nous ne savions qu'une seule chose, c'est que les Hollandais étaient près de nous et que nous allions nous battre.

Dès que les premières lueurs du matin commencèrent à dissiper les ténèbres, les deux compagnies d'élite de chaque bataillon furent envoyées en tirailleurs contre l'ennemi; les compagnies du centre, dont je faisais partie, demeurèrent longtemps massées en réserve et inactives. Une vive fusillade dura sans interruption pendant toute la journée; mais, comme nos tirailleurs étaient abrités par des taillis ou des arbres, nous eûmes peu de blessés. Quelques chasseurs hollandais furent faits prisonniers ou plutôt passèrent de notre côté. Pas un seul ne parlait ni le hollandais ni le français : tous étaient Prussiens ou Suisses. A mesure que la fusillade se prolongeait, on commençait à sentir la disette imminente de munitions; dès midi, les chasseurs à cheval vinrent chercher les paquets de cartouches des compagnies du centre pour les porter aux tirailleurs. L'idée que bientôt nous nous trouverions sans poudre en face de l'ennemi inquiétait nos officiers. En ma présence, notre brave commandant, le général Niellon, fit amener notre unique caisson, déjà vide, et appela un sergent de notre compagnie nommé Nagels, intrépide enfant de Fontaine-l'Évêque. Le général prit pour pupitre le pommeau de sa selle et écrivit au crayon un billet, en demandant un brave pour aller chercher de la poudre... à Anvers! Le sergent reçut ordre de brûler le pavé de la chaussée, et, dans le cas où les chevaux s'abattraient, d'en prendre d'autres chez les paysans, dût-il pour cela employer la force.

Pendant ce temps, nos tirailleurs fusillaient sans relâche les avant-postes hollandais, qui ripostaient avec une égale vivacité. La nuit arriva sans que, de part ni d'autre, aucun résultat eût été obtenu; chaque homme de ma compagnie avait encore dix cartouches, et des jours devaient s'écouler avant que nous pussions en recevoir d'autres.

Nous avions peine à comprendre pourquoi on ne nous faisait pas marcher en avant pour attaquer l'ennemi dans ses retranchements; dans notre conviction, les Hollandais eussent pris la fuite à notre approche, puisque, malgré leur grand nombre, ils n'osaient pas nous aborder. Le manque de poudre irritait beaucoup d'entre nous, et déjà on murmurait à voix basse, parmi les soldats, les mots de trahison et de défection.

Le lendemain matin, quand les brumes de la nuit montèrent vers le ciel, nous aperçûmes à l'horizon lointain une ligne grise qui semblait se mouvoir; elle s'étendait sur toute la longueur de la bruyère. Peu à peu nous reconnûmes un détachement de cavalerie; c'étaient probablement des cuirassiers; car des épaules des cavaliers jusque sur la croupe des chevaux descendait un ample manteau qui leur donnait à nos yeux la taille et l'apparence de géants. Ces cavaliers étaient suivis de rangs épais de fantassins dont les milliers de fusils brillaient comme l'éclair sous les premiers rayons du soleil. Le défilé ne finissait pas; bientôt la bruyère, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, parut couverte d'ennemis. Pendant la nuit, toute l'armée hollandaise s'était rapprochée de ses avant-postes; et, tandis que les cuirassiers faisaient un détour pour aller occuper la route d'Anvers, les Hollandais déployaient leurs troupes dans la plaine, comme pour nous offrir le combat.

Nous contemplions avec surprise, mais sans crainte, la ligne immense de l'ennemi qui, déployant ses ailes, s'avançait lentement vers nous. Le corps d'armée que nous avions en vue pouvait s'élever à vingt mille hommes; il comptait quarante pièces d'artillerie et une nombreuse cavalerie. Comme je l'ai dit, nous étions huit cents hommes, sans chevaux, et nous n'avions que deux pièces de campagne. Nous étions adossés à une jeune sapinière; à quelque distance en avant de nous s'étendait une mare. Nos deux canons, masqués à une centaine de pas de nous par un coin du bois de sapins, étaient chargés à mitraille.

J'oubliai la guerre et le danger que je pouvais courir, tant l'imposant et terrible spectacle qui se déroulait devant moi fascinait mon imagination;

le soleil s'était levé dans un ciel d'un bleu splendide, et ses rayons se brisaient sur l'acier des armes, de sorte que la ligne des troupes hollandaises m'apparaissait comme une resplendissante ligne de feu.

Le grondement d'une dizaine de canons de gros calibre m'arracha à ma préoccupation; je fus saisi d'un frisson d'effroi... Mais, dès la seconde décharge, cette involontaire émotion, ou plutôt ce battement de cœur auquel on ne commande pas, avait disparu : il ne me resta que la conviction du danger, et une fiévreuse envie de combattre, comme si l'agitation et le tumulte de la mêlée devaient me délivrer du sentiment pénible qui me pesait.

Les boulets hollandais allèrent, pour la plupart, tomber dans la mare, dont ils firent jaillir l'eau bourbeuse à une prodigieuse hauteur; un seul de nos camarades fut tué par un boulet, qui lui passa devant la bouche sans le toucher autrement.

De vifs murmures couraient au milieu de nous, et nous voulions nous élancer en avant; mais nos officiers nous supplièrent de ne pas bouger sans l'ordre du général, et, comme les officiers de notre régiment étaient la plupart non seulement aimés, mais respectés, nous restâmes dans les rangs tout en grinçant des dents d'impatience. Encore quelques instants, et l'armée hollandaise serait à portée de fusil; nous voyions avec joie approcher ce moment si ardemment souhaité.

L'ennemi arrêta sa ligne de bataille; il envoya vers nous une soixantaine de lanciers. Nous nous préparâmes à les accueillir par une vive fusillade. Ces cavaliers n'avaient pour mission que de faire une reconnaissance, et de s'assurer du chiffre des forces que les Belges pouvaient avoir en ligne. Les lanciers se précipitèrent au galop avec leurs lances à flammes orange, et, pour leur malheur, vinrent à portée de nos deux pièces, masquées par les sapins. Une double détonation retentit sur la bruyère : dix ou douze cavaliers et autant de chevaux tombèrent sur le sol morts ou blessés. Les autres tournèrent bride en toute hâte, et regagnèrent le corps d'armée. A la vue de cet avantage, quelque mince qu'il fût, une immense acclamation s'éleva des rangs des Belges, et tous s'élancèrent en avant en criant d'une voix tonnante : « Vive la liberté ! vive Léopold ! »

Sans nul doute, ces huits cents hommes se fussent volontiers jetés sur la masse innombrable des ennemis, et qui sait ce qui fût arrivé? Une mort certaine leur était réservée, il est vrai; mais combien n'eussent-ils pas vendu chèrement leur vie dans l'ardeur du premier élan ! Peut-être l'impression de cet héroïque sacrifice eût-elle lourdement pesé dans la balance des événements ultérieurs... Malheureusement la plupart de ces combattants, animés d'un feu patriotique, se virent obligés de faire un détour en présence de la mare dont nous avons parlé, et cela donna aux officiers le temps de les retenir.

Tandis que nos chefs, à force d'ordres et de signes, arrêtaient le téméraire élan de leurs troupes, le canon hollandais tonnait avec une nouvelle force; toute la ligne de bataille de l'ennemi s'ébranla et se précipita en avant pour venger la perte qu'il venait de faire, et nous attendions, avec une joyeuse émotion, l'engagement imminent.

En ce moment, l'un de nos chasseurs à cheval apporta au général un message urgent. Les cuirassiers hollandais avaient coupé le chemin d'Anvers : les Belges étaient cernés de toute part. Malgré les clameurs des volontaires, qui, de rage, se mordaient les poings jusqu'au sang, il n'y avait rien à faire; il nous fallait quitter la bruyère, nous rabattre sur Turnhout, et chercher un passage vers l'intérieur du pays, si toutefois il était possible d'échapper à une défaite certaine ou à la captivité.

Nous prîmes la direction de Turnhout en bon ordre, et prêts encore à faire une vigoureuse résistance. La ville était morne comme une tombe : on n'apercevait dans les rues aucun être vivant; portes et fenêtres étaient fermées comme au milieu de la nuit. Ce spectacle fit sur notre esprit une impression désagréable, et, en effet, il était peu encourageant de voir que tous les habitants avaient pris la fuite ou s'étaient cachés, comme si, dès avant ce jour, ils nous eussent crus impuissants à défendre leurs foyers.

Notre régiment ne s'arrêta pas à Turnhout; nous prîmes le chemin de Hérenthals en suivant les sentiers à travers champs et bois. Il faisait une chaleur excessive; le soleil d'automne dardait sur notre tête des rayons d'une ardeur intolérable; nous n'avions ni à manger ni à boire. A Casterle, la soif dévorante que nous éprouvions fit méconnaître un instant les ordres des officiers. Il y avait dans ce village, au milieu du jardin du curé, un pommier chargé de fruits qui ne devaient être mangeables que deux mois plus tard. L'arbre fut assailli, escaladé, mis au pillage, dépouillé de ses feuilles, dégarni de ses branches par des centaines d'hommes. On implorait une bouchée de ces fruits acides; on se battait pour l'obtenir; on donnait jusqu'à un florin pour une petite pomme verte. On s'imaginait que ce goût aigre apaiserait la soif.

Nous passâmes ainsi huit jours entre Lierre et Louvain exposés au soleil le plus brûlant, marchant chaque jour pendant huit ou dix heures, sans

vivres, sans rafraîchissements, et littéralement grillés par la chaleur. Nous dévorions l'écorce des sapins et nous portions une balle dans la bouche, comme remède contre la soif; la nuit, nous nous couchions sur le sol, pour nous réveiller le lendemain transis par une abondante rosée.

On disait parmi nous que nous étions enveloppés par les Hollandais, et que nos marches et contremarches avaient pour but de nous faire échapper à la poursuite de l'ennemi et de nous permettre de rallier, aux environs de Louvain, le grand corps d'armée belge. Quoi qu'il en fût, nous suivions souvent des routes, nous arrivions toujours dans des villages où les Hollandais nous avaient précédés; car nous trouvions, chemin faisant, des pompons et autres petits objets d'équipement que nos ennemis avaient perdus dans leur marche.

Un jour nous fîmes halte, à midi, dans le voisinage d'un village, nommé Boisschot, je crois, où le sol était encore jonché de la paille qui avait servi de couche aux Hollandais, la nuit précédente. Épuisés de lassitude et de faim, nous nous étendîmes dans un champ pour prendre quelque repos; la veille, nous avions rencontré peu de vivres, et, ce jour-là, nous n'avions encore rien mangé. On me donna l'ordre de me rendre au village avec dix hommes de bonne volonté, pour y chercher les vivres nécessaires à notre compagnie et y prendre, de gré ou de force, tout ce que nous y pourrions rouver. Les volontaires les plus résolus et les plus brutaux se présentèrent. Quand nous arrivâmes au village, les habitants avaient pris la fuite : nous enfonçâmes les portes à coups de crosse, mais ne trouvâmes rien qui fût mangeable. Au milieu du village, nous rencontrâmes un homme et une femme qui n'avaient pas abandonné leur demeure. Nous leur demandâmes du pain ou quelque autre aliment, ils nous répondirent d'un ton plaintif que les Hollandais avaient tout emporté la veille. Mes volontaires, poussés par le désespoir de la faim, se mirent à battre l'homme à coups de plat de sabre et à le menacer de le maltraiter davantage encore. Après une longue résistance, l'homme, épouvanté, nous conduisit dans le jardin, y creusa le sol, et en retira trois énormes pains de seigle enveloppés dans un sac. Nous emportâmes les pains et le sac. Après avoir encore fouillé sans résultat plusieurs masions désertes, nous atteignîmes, hors du village, une chaumière d'argile où se trouvait une jeune femme avec un enfant de trois à quatre ans. Sur nos menaçantes sommations, elle prit, dans le berceau de son enfant, une tartine de pain noir et nous la tendit en disant, les larmes aux yeux :

— Tenez, mes amis, voilà tout ce qui me reste; je l'avais gardé pour mon pauvre petit agneau.

Déjà l'un de mes compagnons avait accepté la tartine et allait y mordre à belles dents; mais les autres s'y opposèrent vivement et lui firent jeter dans le sac le petit morceau de pain.

Touché d'une profonde compassion, je voulus faire rendre la tartine à cette mère infortunée, mais ce fut en vain. Je pris la main de la femme et lui demandai si, moyennant de l'argent, on ne pourrait se procurer du pain dans quelque village voisin. Sur sa réponse affirmative, tous mes compagnons mirent la main à la poche; la plupart donnèrent une pièce de vingt-cinq cents[1]; quelques-uns donnèrent moins, je donnai un peu plus, si bien que la pauvre femme reçut environ cinq francs. Ses larmes coulèrent plus abondantes; mais c'étaient des larmes de reconnaissance, et ses bénédictions suivirent les bienfaisants pillards. Chemin faisant, mes compagnons firent un compromis au sujet de la tartine : nous en reçûmes chacun un morceau gros comme le doigt. Au bivac, les trois pains de seigle furent d'abord partagés à coups de sabre, en gros morceaux, puis coupés avec des couteaux en parts moindres. Depuis le capitaine jusqu'au dernier soldat, chacun en reçut une bouchée.

Le 10 août, dans l'après-dîner, nous passâmes devant les vignobles du village de Wesemael, à un demi-mille environ d'Aerschot. Nous y trouvâmes un nombreux convoi de voitures chargées de pain et de viande qui nous étaient destiné comme approvisionnement. On fit faire halte au régiment, et les sentinelles avancées furent placées à une grande distance, comme si nous devions bivaquer en cet endroit; le peu de chasseurs à cheval qui nous avaient accompagnés depuis Turnhout, furent envoyés sur les hauteurs et dans les chemins éloignés, afin qu'ils pussent nous avertir à temps de l'approche de tout danger. On fit appel, dans chaque compagnie, à quelques hommes déterminés qui reçurent pour mission d'aller chercher à Wesemael ce qu'il fallait pour faire du bouillon.

Une demi-heure après, on voyait devant le front de chaque compagnie une grande marmite à bétail soutenue par des pierres et remplie d'eau. On divisa la viande en morceaux à coups de sabre, et on la jeta dans les marmites; de toute part, accouraient des hommes avec des choux de toute couleur, des céleris, des oignons, de la salade : on jetait tout les végétaux comestibles qu'on peut imaginer dans le récipient où nageait la viande. Le feu pétillait, les flammes, attisées sans cesse, serpentaient autour des marmites, et les hommes de la compagnie, l'œil plein de convoitise, les lèvres humides, contemplaient avidement les bulles de bon augure qui s'élevaient à la surface de l'eau bouillonnante.

1. Cinquante centimes.

On pourrait croire, puisque nous avions du pain à foison, que la faim ne nous tourmentait plus. Il en était bien ainsi; mais l'explication de notre ardent désir de prendre du bouillon, se trouve dans un seul mot : *manger chaud*. Depuis plusieurs jours nous n'avions pris que des mets froids, et encore en quantité insuffisante. Enfin, nous allions nous rassasier de soupe chaude, de viande fumante ! Dans notre opinion, ou, pour mieux dire, de l'avis de nos estomacs affamés, il n'était rien au monde de si friand, rien qui eût une vertu aussi réconfortante que *manger chaud!*

A peine l'eau était-elle entrée en ébullition, que quelques hommes s'efforcèrent de pêcher à la pointe de la baïonnette, qui une feuille de chou, qui un bouquet de céleri, etc. Les autres s'opposèrent à ce larcin; on se poussa, on se battit, on lutta, si bien que les officiers se virent obligés de placer deux sentinelles auprès de chaque marmite. Enfin, lorsque la soupe eut bouilli pendant quelque temps et que les *yeux* commencèrent à se montrer à la surface de l'eau, on s'écria de toute part que la viande était suffisamment cuite. Selon toute probabilité, elle était à peine amollie; mais nous faisions de nécessité vertu : ne fût-elle que pénétrée par la chaleur, elle devait être pour nous un mets exquis. Les officiers se montrèrent disposés à déférer au vœu général; encore quelques minutes et le régiment pourrait faire son repas. Quiconque possédait une gamelle la tenait en main; chacun avait ouvert sa jambette : les lèvres se remuaient avec cette expression caractéristique qu'on remarque chez l'homme qui s'attend à savourer quelque mets friand.

En ce moment décisif, un chasseur à cheval arrive au grand galop, et dit au général quelques mots rapides. Sur-le-champ se fait entendre un tambour qui appelle chacun à prendre les armes et à regagner son rang. L'armée hollandaise est tout près de nous. Nous sommes huit cents hommes, eux probablement sont dix mille et plus. En outre, nous ne pouvons combattre : les ordres positifs nous prescrivent d'éviter l'ennemi et d'aller à Louvain faire notre jonction avec l'armée commandée par le roi... Il n'y a pas de temps pour le réflexion : on renverse les marmites; quelques hommes fichent au bout de leur baïonnette un morceau de viande ou un chou; mais l'eau bouillante qui découle sur eux et leurs camarades les force bientôt à jeter leur butin. Les officiers pressent les compagnies de se mettre en marche, et, quelques minutes plus tard, nous étions loin de là, sur la route d'Aerschot, songeant toujours au repas chaud et au bon bouillon que nous venions de répandre sur le sol...

Nous passâmes la nuit en dehors de la ville d'Aerschot, sur une hauteur qui domine le chemin de Nauwaert, et où nous trouvâmes une partie du 9e régiment de ligne. Nous bivaquâmes en cet endroit, et nous fîmes cuire une nouvelle soupe, cette fois sans être troublés.

Le lendemain, le tambour nous appela aux armes à l'improviste. Nos sentinelles avancées assuraient qu'un nombreux détachement de lanciers hollandais se montraient sur la chaussée de Diest. Comme l'éminence que nous occupions longe cette chaussée et la domine, il nous fallait tâcher d'atteindre la cavalerie ennemie et de l'attaquer avec avantage du haut des collines. C'est du moins ce qui se disait parmi nous au moment où nous quittions le bivac. Nous marchâmes pendant plusieurs heures sans rien rencontrer. Le soleil dardait ses rayons sur nos têtes du haut d'un ciel d'azur; il faisait une chaleur excessive, et, comme nous poursuivions sans relâche notre marche à travers des champs d'avoine et de pommes de terre, sans suivre le chemin tracé, nous nous trouvâmes enfin tellement épuisés par la chaleur et la soif, que plusieurs hommes tombèrent sur le sol et refusèrent de se relever. Quand, par hasard, nous passions dans l'un de ces chemins creux si communs dans cette contrée, des rangs entiers, malgré l'opposition des officiers, appliquaient leur bouche contre les parois humides du chemin, d'où suintait une eau ferrugineuse, et nous demandions ainsi à la terre quelques gouttes qui apaisassent notre soif dévorante. Beaucoup d'entre nous semaient le long de la route les pièces de leur équipement, les capotes surtout, afin de diminuer d'autant le poids de leur sac.

Vers midi, hors d'haleine, à demi morts de soif, à bout de forces et la tête penchée, nous gravissions un coteau dominé par un moulin et une maison. A peine en avions-nous atteint le sommet, qu'un bataillon du 9e régiment, qui nous accomgnait, se précipita dans le plus grand désordre vers un puits, dont la haute poulie s'élevait auprès de la maison. A cette vue, un bon nombre de nos chasseurs s'élancèrent, à leur tour, hors des rangs, pour attraper une gorgée d'eau, si c'était possible. Une véritable bataille s'engagea autour du puits : on se heurtait, on se bousculait, on se donnait des coups, on se meurtrissait pour atteindre au seau. Plusieurs hommes ne trouvant pas d'autre moyen d'apaiser leur soif, plongeaient leur tête brûlante dans le seau et y buvaient à même l'eau glacée, jusqu'à ce qu'on les en arrachât. Les médecins et les officiers suppliaient les hommes de ne pas s'exposer ainsi à une mort certaine; Ils menaçaient, portaient la main à leur épée; rien n'y faisait : nous étions comme furieux de soif.

Cependant, une multitude d'hommes s'étaient jetés sur une grande vigne, dont les verts sarments tapissaient la façade de la demeure du meunier : grappes, feuilles, rejetons, tout, jusqu'au bois et aux racines même, fut dévoré et rongé à titre de rafraîchissement. J'obtins pour vingt-cinq cents, d'un soldat de notre compagnie, deux petites grappes, qui me rendirent bien heureux : leur goût aigre humecta et rafraîchit mon palais desséché.

Nos officiers s'aperçurent bientôt que leurs efforts pour écarter les hommes du puits, seraient inutiles. Les tambours battirent la marche et nous partîmes. A mi-côte, j'aperçus quelques hommes étendus sur le dos, les joues violacées, les lèvres noires comme le charbon; ils étaient sans vie : l'eau glacée les avait tués.

Après une route des plus pénibles et de nombreuses marches et contre-marches sans but apparent pour nous, nous atteignîmes, le soir, au moment où il faisait déjà noir, le sommet d'une colline voisine du village de Lubbeck, à deux milles de Louvain. Nous établîmes notre bivac en cet endroit et fîmes cuire des pommes de terre dans des marmites que nous étions allés chercher au village. Nos officiers nous dirent que, le lendemain, serait livrée une bataille décisive; ils enflammèrent notre courage, et nous rappelèrent les glorieuses journées de la Révolution, et nous conjurèrent de nous battre comme de vrais Belges pour la patrie et pour le roi.

L'armée hollandaise était campée dans la plaine que domine la chaîne de collines : elle avait son quartier général au village de Winghe; mais ses avant-postes s'étendaient jusque dans notre voisinage.

Nos sentinelles avancées avaient ordre, selon la coutume, de s'avertir de loin par ces mots criés à pleine voix : « Sentinelles, garde à vous ! » à quoi les soldats allemands, qui veillaient autour du bivac hollandais, répondaient ironiquement, en s'adressant aux nôtres : *Das der Hund, Schelm, fresse dich !*

La plus grande partie de l'armée belge se trouvait à Louvain, sous le commandement du roi Léopold; notre régiment, avec deux bataillons du 9e, formait l'avant-garde. Nous pouvions donc prévoir qu'au point du jour, nous aurions à supporter le choc de l'ennemi. Bien que cette certitude fût de nature à nous ôter l'envie de dormir, dès que les pommes de terre furent mangées, tous se couchèrent sur le sol, et, succombant sous la fatigue, tombèrent dans un profond sommeil. J'écoutai pendant quelques instants encore le cri des sentinelles, qui retentissait d'un son lugubre dans le silence de la nuit, et faisait lentement le tour du bivac; je songeai à Borgerhout, à mon père et à notre situation critique, et finis par fermer aussi mes paupières pour ne les rouvrir, comme mes camarades, qu'au bruit de la fusillade et du canon...

V

Tandis que nous dormions profondément, un régiment de chasseurs hollandais s'était approché silencieusement de nous. Ses hommes, en rampant sur le sol, s'étaient éparpillés en tirailleurs dans un large champ d'avoine qui s'étendait à proximité de notre bivac.

Les premières lueurs du matin éclairaient l'orient; nous dormions toujours, sans nous douter de l'approche du danger, quand soudain une effroyable détonation nous fit tous bondir. En un instant, nous fûmes sur pied. Des centaines de balles sifflaient à nos oreilles, et déjà beaucoup d'entre nous se débattaient dans leur sang. Pendant un instant, une indescriptible confusion régna parmi nous. Surpris, arrachés brusquement à un sommeil de plomb, étourdis, égarés, nous prîmes au hasard le premier fusil venu, et nous nous mîmes à riaposter en tirant sur les chasseurs ennemis, dont nous apercevions les têtes qui dépassaient l'avoine. Ils ne nous donnaient pas le temps de nous reconnaître, et faisaient feu sans interruption sur notre troupe en désordre.

Mon ami et collègue, le fourrier Walgraff, qui s'était trop avancé, fut frappé à la fois par trois balles, dont l'une l'atteignit au flanc. Trois frères, Jules, Ange et Lucien Grad, coururent jusque tout auprès des tirailleurs hollandais, et emportèrent, sous une grêle de balles, le fourrier blessé hors d'atteinte de l'ennemi. Lucien reçut un coup de feu au bras [1].

Nos officiers réussirent à nous mettre en rang, et nous offrîmes alors à l'ennemi une résistance opiniâtre, mais sans espoir de succès.

Il y avait dans ma compagnie un soldat nommé Blanpain, gaillard aux cheveux très blonds et renommé parmi nous, parce qu'il était capable de manger en une fois tout un seau de pommes de terre. Ce Blanpain fut frappé par une balle sur son baudrier, et renversé en arrière avec tant de violence, qu'il faillit m'entraîner avec lui. On se mit

1 Notre régiment comptait sept frères Grad, tous nés à Ath (Hainaut), d'un même père et d'une même mère. Tous étaient de vaillants jeunes gens qui se distinguaient en toute occasion par leur ardent patriotisme. Lucien, Ange et Jules sont aujourd'hui capitaines dans l'armée belge; un autre est brigadier des douanes, deux sont sergents aux régiments d'élite ou de grenadiers; le dernier est mort. Entre eux tous, Jules fut pendant longtemps mon ami le plus intime.



On nous mit chacun dans un lit. (Page 25.)

en devoir de l'emporter, bien qu'il parût insensible comme un cadavre; mais il ouvrit les yeux avec une indicible stupéfaction, et me demanda tout naïvement :

— Fourrier, ne suis-je pas mort?

On l'aida à se relever, et on le remit à son rang.

Le feu continua avec une grande vivacité jusqu'au moment où un nouveau détachement de chasseurs vint renforcer nos ennemis. On nous donna l'ordre alors de reculer d'une centaine de pas, et l'on nous posta près du village de Lubbeck, dans un verger entouré d'une épaisse haie de hêtres dont les troncs pressés s'entrelaçaient en tous sens. Abrités derrière ce retranchement naturel, nous nous défendîmes encore pendant quelque temps avec avantage, bien qu'une grêle de balles sifflât au-dessus de nos têtes et de nos rangs. Beaucoup d'entre nous furent encore frappés, et les cris et les gémissements des blessés se mêlaient aux détonations incessantes de la fusillade.

Le courage ne nous manquait pas, et l'exemple de notre commandant, le major Maenhout, eût seul suffi à nous rendre intrépides. Ce brave chef de bataillon était à cheval, et, par conséquent, exposé plus que tout autre au feu de l'ennemi. Les officiers voulaient lui faire mettre pied à terre; mais lui, avec un tranquille sourire sur les lèvres, frappait doucement le cou de sa monture pour la calmer, et disait d'une voix que n'altérait aucune émotion :

— Pierrot! tranquille, Pierrot!... ce n'est rien, Pierrot!

En ce moment, une batterie hollandaise apparut au sommet de la colline; elle prit position à une certaine distance de nous, fit entendre une terrible détonation, et vomit sur nous une grêle de mitraille. Heureusement, on avait visé trop haut; les

feuilles et les branches des pommiers sous lesquels nous étions blottis, jonchèrent le sol. La place n'était plus tenable : nous ne pouvions qu'être exterminés jusqu'au dernier si nous demeurions plus longtemps dans le verger. Tout en combattant, nous reculâmes jusqu'à un chemin creux qui descendait vers Louvain. Nous fûmes poursuivis par les Hollandais. et nous dûmes, à plusieurs reprises, changer de direction pour chercher, dans les plis du terrain, un abri contre les balles ennemies. Quelque imminent que fût le danger, nous ne pûmes nous empêcher d'échanger des remarques admiratives sur la rapidité avec laquelle l'artillerie hollandaise manœuvrait ; elle semblait voler sur les hauteurs et sur les collines. Les boulets passaient, pour la plupart, par-dessus notre tête. Nous continuâmes notre retraite sans éprouver de pertes notables et sans presser le pas. Pendant la marche, notre chef de bataillon adressa une verte remontrance à un officier qui avait porté les deux mains à son shako avec un indicible saisissement, parce qu'un boulet venait de siffler à son oreille. Vers midi, nous entrions heureusement dans Louvain, et, comme nous étions épuisés de fatigue, nous nous assîmes par terre dans le voisinage de la porte de Tirlemont.

Pendant que nous combattions à Lubbeck, d'autres avant-postes avaient été attaqués comme nous. On nous raconta que le 12e régiment était en grande partie anéanti.

Quelques soldats faisant partie des corps qui étaient restés à Louvain, vinrent nous trouver et nous dirent, avec des cris d'indignation, que l'armée de la Meuse, surprise par trahison, avait été mise en déroute, et que, vendus par nos chefs eux-mêmes, nous tenterions vainement de résister aux forces supérieures de l'ennemi. Rien n'est plus fatal, pour une armée en présence de l'ennemi, que le soupçon d'une trahison. Nous fûmes consternés par cette terrible nouvelle, et ce n'est que plus tard, lorsque nous vîmes notre vaillant roi Léopold braver l'ennemi comme le dernier soldat, que la confiance revint dans notre cœur.

Pour faire comprendre les événements qui vont suivre, il est nécessaire de donner ici quelques explications.

Lorsque les Hollandais avaient franchi nos frontières, l'armée belge, comme je l'ai dit, était partagée en deux grandes divisions. Le général Daine commandait l'une d'elles, et se trouvait aux environs de Hasselt à la tête de quinze mille hommes. Ordre lui avait été donné de se porter sur Louvain, et de s'y réunir à l'armée de l'Escaut pour offrir ensemble, à l'ennemi qui s'avançait, une bataille décisive. Soit que les ordres eussent été mal compris, soit, comme d'autres le prétendent, que l'exécution en eût été retardée par la funeste obstination du général Daine, l'armée de la Meuse fut coupée par les Hollandais, qui l'assaillirent avec l'avantage du nombre ; elle fit une longue et courageuse résistance, mais fut forcée à à la fin de se retirer en désordre et de se porter sur Liège. Les restes de la moitié de l'armée belge se trouvaient dans cette ville au moment où toutes les forces hollandaises, qui s'élevaient certainement au chiffre de soixante mille hommes, se préparaient à cerner Louvain et à nous forcer d'engager une lutte désespérée.

J'ai lu quelque part que les Belges ne comptaient à Louvain que sept mille hommes [1] ; ce chiffre me semble inexact : avec les troupes auxiliaires de la garde civique, notre nombre pouvait monter à vingt mille hommes ; telle était du moins notre persuasion, et je dois dire que les circonstances n'étaient pas de nature à nous faire exagérer notre estimation.

Tandis que nous étions couchés et endormis sur les boulevards de Louvain, l'armée hollandaise se met tout à coup en mouvement : une moitié gagne par colonnes épaisses et sous la portée de notre grosse artillerie, les collines qui s'étendent à proximité de la ville. Une vive canonnade s'engage des deux parts, et, pendant longtemps, on entend sans interruption le grondement de plus de cinquante bouches à feu.

Notre régiment était campé non loin des batteries ; tout se passait à quelques pas de nous. Dans le premier moment, mes compagnons s'étaient levés ; mais, voyant que les canons seuls prenaient part à la lutte, la plupart se recouchèrent, la tête appuyée sur leur sac, et se rendormirent profondément, comme si ce qui se passait ne les regardait pas. Aussi bien, si quelque boulet devait choisir l'un de nous pour victime, à quoi lui eût servi d'être éveillé ?

Frappé du spectacle de la canonnade, je restai debout, l'œil fixé sur les batteries. Tout à coup, j'aperçus, à mon grand étonnement, un prêtre qui desservait une pièce comme artilleur et la pointait sur l'ennemi. Il portait le costume ecclésiastique, et le tricorne couvrait sa tête. Tous ceux qui ne dormaient pas admiraient le prêtre, qui travaillait avec ardeur, comme s'il n'eût jamais fait d'autre service pendant toute sa vie. Un cri d'effroi nous échappa lorsque nous vîmes sauter un caisson dans son voisinage, et, pendant quelques instants, nous déplorâmes sa mort probable ; mais quand l'épais nuage de fumée se fut éclairci, nous l'aperçûmes

1. *La Belgique depuis* 1830, par Charles Poplimont, Gand, Désiré Verhulst, 1848.

auprès de sa pièce, aussi intrépide et aussi actif qu'auparavant[1].

Le roi était à cheval auprès des batteries; sa physionomie était impassible et portait ce cachet de calme et imposante gravité qui, aujoud'hui encore, commande la vénération à tous ceux qui l'approchent. Sa présence remplit tous les cœurs de courage, l'espoir que, conduits par lui, nous pouvions encore remporter la victoire, éclaircit le nuage que le soupçon de trahison avait jeté dans notre esprit.

Pendant que l'attention de tous était concentrée sur le feu des batteries, les Hollandais avaient pris position sur la montagne de Fer, voisine de la chaussée qui conduit à Malines. De cette hauteur, ils pouvaient anéantir la ville de Louvain. De plus, une de leurs divisions s'était emparée de la route de Bruxelles et nous avait coupé par là toute communication avec la capitale.

Tout à coup un ordre fut apporté à nos chefs : nous fûmes à la hâte disposés en rang serrés et formés en colonne. On dit en peu de mots que nous allions, avec le roi à notre tête, donner l'assaut à la montagne de Fer, pour chasser l'ennemi de cette menaçante position : on nous dit que, comme brigade d'avant-garde, nous avions à prendre la tête de la colonne, à engager l'affaire, et à montrer que les anciens volontaires Niellon étaient dignes de la confiance du roi.

Nous accueillîmes cette nouvelle par de chaleureuses acclamations; mais on nous imposa bientôt silence,afin de prévenir toute confusion et tout désordre.

Suivis par l'armée entière, nous sortîmes par la porte de Malines et arrivâmes au pied de la montagne de Fer, au sommet de laquelle l'ennemi nous attendait. En ce moment, notre lieutenant, nommé Van Diepenbeek, fut tué par une balle qui l'atteignit au front.

Les tambours battirent la charge; les sons belliqueux du clairon et de la trompette retentirent; le commandement *Au pas de charge!* frappa nos oreilles; nous nous élançames vers le sommet de la montagne, et, après une course ardente et passablement désordonnée, nous atteignîmes le plateau. Nous tombâmes à l'improviste sur une batterie qui nous lâcha une bordée qui coucha par terre, bon nombre d'entre nous! Cette terrible décharge jeta une certaine hésitation dans nos rangs, mais, à la voix de nos officiers, nous nous élançames de nouveau la baïonnette en avant, pour enlever les canons.

Un de mes amis, le sergent-major Honoré, eut les deux jambes emportées par un boulet. Notre médecin, le docteur Dardespinne, fit placer le blessé sur son propre cheval, pour l'emmener hors de la mêlée. Le pauvre Honoré chantait encore à pleine voix *la Brabançonne*, tandis que le sang s'échappait par torrents de ses membres fracassés...

1. Ce prêtre a reçu la croix de l'ordre de Léopold, en récompense de sa belle conduite.

Cependant la montagne avait été gravie avec le même élan par les autres détachements; les Hollandais ne purent résister à ce premier choc et se replièrent sur leur centre. Ils donnèrent par là aux Belges le temps et l'espace nécessaires pour déployer leurs régiments. Comme notre course était venue se heurter contre les rangs les plus épais de l'ennemi, bientôt commença sur toute la ligne un vif engagement qui se bornait principalement encore à la fusillade et à la canonnade à une certaine distance. Un de nos tambours, nommé Billocq, tomba frappé d'une balle à la jambe. Un sergent de notre bataillon, Bruxellois, du nom de Jacques, était tellement emporté par l'ardeur du combat, que lors du mouvement de recul des Hollandais, il avait percé leur ligne de bataille avec quelques grenadiers de sa compagnie et était tombé à l'improviste sur les cavaliers qui entouraient le général en chef, duc de Saxe-Weimar. Déjà le sergent belge dirigeait sa baïonnette sur le duc et allait lui percer la poitrine, lorsque les cavaliers tombèrent en force sur lui : il fut renversé à coups de sabre, de même que ses compagnons. On allait achever le sergent et le tuer; mais le prince retint ses hommes, prit le brave Jacques sous sa protection et le fit transporter hors du champ de bataille[1].

La lutte continuait : simple combattant, je ne pouvais savoir ce qui se passait à quelques pas de moi; je ne voyais qu'un immense nuage de fumée qui dessinait la ligne de bataille de l'ennemi; je n'entendais rien que des milliers de coups de fusil qui éclataient sans interruption, la voix terrible du canon qui faisait trembler la montagne de Fer sous nos pieds, le sifflement des boulets et des balles, et parfois aussi les cris de mes frères d'armes, qui, les menbres brisés ou le flanc déchiré, tombaient en poussant une clameur de détresse ou jetaient encore en mourant le cri national : « Vive la liberté! vive Léopold! »

En ce moment, notre régiment reçut l'ordre de se répandre sur les flancs de l'ennemi et de l'in-

1. Le sergent Jacques avait reçu de nombreuses blessures, dont quatre ou cinq à la tête. Le duc de Saxe-Weimar lui fit donner des soins à l'hôpital de Louvain, et le recommanda ensuite lui-même, dit-on, au roi Léopold. Aujourd'hui l'ancien sergent est capitaine dans l'armée belge, et la croix qu'il porte sur la poitrine est la récompense de son héroïque conduite à la bataille de Louvain.

quiéter par un feu de tirailleurs. Nous descendîmes la montagne entre la ville de Louvain et le champ de bataille, et nous fûmes, selon l'usage, dispersés sur une grande étendue de terrain, de façon qu'il ne se trouvait guère qu'une couple d'hommes, tous les cinq ou six pas. Le sol était très accidenté et les champs étaient encore couverts par la moisson; aussi, pendant que nous apercevions parfaitement les Hollandais sur la pente de la montagne, nous ne pouvions voir qu'une partie de nos compagnons. Je me trouvais avec un autre soldat sur le bord d'un chemin creux qui avait au moins dix pieds de profondeur, et, bien que nous fussions encore fort éloignés de l'ennemi, nous tirions sans interruption sur son aile droite.

Pendant ce temps, nous entendions le canon tonner sans relâche sur la montagne, et la lutte semblait y devenir de plus en plus vive.

Tout à coup un terrible cri d'avertissement retentit autour de nous :

— La cavalerie! la cavalerie!

En effet, nous vîmes au même instant une nuée de dragons descendre la montagne pour venir nous attaquer.

On dit ordinairement, parmi les soldats, qu'un fantassin n'a rien à craindre d'un cavalier. Pour de vieux soldats expérimentés, il est possible que ce soit une vérité; mais, pour nous, volontaires, qui avions passé toute notre vie militaire chez les paysans, il en était tout autrement. La vue de ces hommes de haute taille montés sur d'énormes chevaux, un sabre étincelant à la main, nous inspira, non pas de la crainte, mais une sorte d'anxiété. Nous étions postés deux par deux, loin les uns des autres, et ne pouvions apercevoir nos officiers; ainsi séparés et isolés, il nous fallait attendre le choc de la nombreuse cavalerie qui se précipitait sur nous du haut de la montagne.

Arrivés dans la plaine, les dragons se formèrent aussi en une longue ligne, et comme si chacun d'eux eût choisi un tirailleur pour victime, ils s'élancèrent sur nous par couple et le sabre levé.

Je pensai que ma dernière heure était venue; je me sentis pâlir, un frisson terrible me remua, et, de ce moment, mon regard s'attacha si fixement sur les deux ennemis qui semblaient avoir fait choix de nous, que mon compagnon disparut sans que je m'en aperçusse.

Les dragons étaient à moins d'une portée de flèche, lorsque je déchargeai mon fusil sur eux, sans les atteindre; je songeais à recharger mon arme, mais la cartouche me tomba de la main, et j'eus à peine le temps de présenter la baïonnette pour me défendre.

L'un des deux dragons s'élança sur le côté à travers l'avoine, sans doute pour attaquer mon camarade. Je crus entendre son dernier cri d'agonie frapper mes oreilles!

Je présentai la baïonnette, bien décidé, si c'était possible, à me défendre avec acharnement. La conviction que j'allais mourir m'arracha un profond soupir, un regret de la vie; je dis à haute voix :

— Mon père, mon père !

Le sabre du dragon étincela sous mes yeux; il me cria de me rendre; mais je restai muet et, l'anxiété de la mort dans l'âme, je cherchai du regard un endroit où je pusse blesser mon ennemi ou son cheval. Ce dernier était-il effrayé ou le cavalier ne pouvait-il le maîtriser ? ou bien le dragon lui-même voulait-il éviter mon arme et me prendre en flanc pour mieux m'atteindre avec son sabre? Je ne sais; mais mon ennemi tourna deux ou trois fois autour de moi avec une incroyable vélocité, jusqu'à ce que j'eusse réussi à blesser son cheval à l'épaule.

Que se passa-t-il ensuite entre lui et moi ? Je ne sais pas bien. Tandis que je détournais la tête pour échapper au flamboyant éclair de son sabre, je me sentis frappé d'un coup violent et je tombai dans un trou qui parut sans fond à mon imagination égarée. Je descendais, comme si je m'enfonçais dans l'éternité... J'étais tombé en arrière avec mon fusil et mon sac dans le chemin creux; et, étourdi par la chute, je restai pendant un instant étendu sur le dos et sans mouvement; cependant je repris immédiatement connaissance. J'ouvris les yeux et promenai autour de moi un regard stupéfait; puis je levai les yeux au ciel et remerciai Dieu de m'avoir sauvé si miraculeusement d'une mort certaine...

J'entendis deux coups de pistolet éclater au-dessus de moi; je voulus m'éloigner de ce lieu où il y avait encore danger à rester; mais, quand j'essayai de lever mon pied gauche, la douleur m'arracha un cri... Néanmoins je me traînai péniblement, en suivant le chemin creux, dans la direction de la ville.

Lorsque j'atteignis la chaussée et que j'arrivai à l'endroit d'où nous étions montés à l'assaut de la montagne de Fer, la bataille était perdue, et la plus grande partie de notre armée en pleine retraite. Un ou deux régiments combattaient seuls encore sur la hauteur, mais en cédant peu à peu du terrain. La porte de la ville de Louvain qui donne sur la chaussée de Malines vomissait des canons, des charrettes et des voitures par centaines; les conducteurs frappaient les chevaux du fouet ou du plat du sabre.

A côté de moi se trouvait un sergent de mon régiment, nommé Lemaigre, aujourd'hui lieutenant et directeur de l'hôpital militaire de Lierre. Tandis qu'il s'arrachait les cheveux de rage et de dépit, il

aperçut au loin une batterie d'artillerie belge, qui sortait au trot de Louvain : elle se composait de huit pièces de douze. Cette batterie semblait n'avoir pour tout commandant qu'un sergent, et comme Lemaigre connaissait personnellement celui-ci, il l'arrêta et le conjura de diriger sa batterie contre le flanc de l'ennemi, pour retarder notre défaite décisive et couvrir un instant la retraite. Le sergent d'artillerie — mon ami Lemaigre le nommait Matthieu — suivit ce conseil et fit feu de toutes ses pièces; une grêle de mitraille éclaircit les rangs de l'ennemi, et une certaine hésitation se fit vraiment remarquer dans ses attaques contre les derniers braves de notre armée. Je quittai cet endroit et parvint à une certaine distance, en traînant le pied avec d'indicibles douleurs; je m'assis enfin contre un des arbres qui bordaient la route et vis-à-vis d'une grande auberge.

Cependant le dernier régiment belge avait succombé à son tour, et toute l'armée opérait en toute hâte sa retraite dans la direction de Malines, à travers les canons, les caissons et un matériel de guerre de toute sorte. En ce moment courut, de bouche en bouche, le cri : « Armistice ! armistice ! la paix ! » Mais, bien que beaucoup de nos soldats répétassent ce signal, ils n'y ajoutaient pas foi, peut-être parce que de rares coups de canon tonnaient encore dans le lointain. Tout à coup, j'aperçus le roi Léopold mettant pied à terre devant l'auberge et entouré de quelques officiers d'état-major; il semblait tenir conseil avec ceux-ci; bientôt il repartit avec sa suite vers Louvain et dans la direction de l'armée ennemie. J'avais considéré attentivement les traits du roi : une tranquillité triste, mais fière, conservait à sa physionomie son caractère imposant, même dans cette douloureuse circonstance.

Les Hollandais ne poursuivirent pas les Belges : la fusillade avait cessé ; on avait réellement conclu un armistice, et s'est ici que quelques explications sont peut-être nécessaires.

Les grandes puissances, réunies à Londres en conférence, avaient prononcé la séparation de la Belgique et de la Hollande ; et c'était pour résister à cette décision que le roi des Pays-Bas avait envahi notre territoire. La France était chargée d'assurer, par la force au besoin, l'exécution des volontés de la Conférence. A la nouvelle de la défaite de l'armée de la Meuse, les généraux français avaient présumé avec raison que les Belges ne pourraient résister à des adversaires infiniment supérieurs en nombre, et ils avaient marché vers la frontière pour porter secours au roi Léopold. Justement, au plus fort de la bataille de Louvain, au moment où la plupart des régiments belges étaient repoussés avec une grande perte de la montagne de Fer, des officiers français, envoyés par le maréchal Gérard, se présentaient au quartier général des Hollandais, et faisaient comprendre au prince d'Orange et au duc de Saxe-Weimar que, si l'on tirait encore un boulet, l'armée française, au nom des grandes puissances, viendrait leur offrir une nouvelle bataille, dans laquelle les Hollandais auraient infailliblement le dessous. Un chargé d'affaires anglais, que nous avions vu, ce jour-là, à plusieurs reprises à côté du roi Léopold, assistait à cette entrevue. On conclut un armistice qui stipulait que toutes les hostilités seraient suspendues, et que, dès le lendemain, l'armée hollandaise regagnerait la frontière, suivie, mais non inquiétée, par les Français. Ces conditions furent fidèlement exécutées.

Quand tout fut devenu calme autour de moi, je me levai et je tentai de poursuivre ma route en passant d'arbre en arbre. Mon pied était fort gonflé ; j'avais coupé mon soulier, afin de pouvoir l'ôter; et, tout en souffrant beaucoup, je me traînais lentement le long de la chaussée, en m'asseyant de temps en temps pour reprendre des forces.

Le jour commençait à tomber et j'étais encore appuyé contre un arbre, lorque vint à passer un fourgon découvert, dans lequel se trouvaient déjà quelques soldats blessés légèrement. On me demanda pourquoi je restais là tout seul, et sur ma réponse, les conducteurs me hissèrent dans le fourgon.

Lorsque nous arrivâmes à Malines, nous trouvâmes toutes les rues couvertes de soldats belges de tous les régiments et de toutes les armes, bivaquant sur le pavé. Je passai la nuit dans le fourgon. Le lendemain matin, je me rendis, avec l'aide d'un camarade, à la porte d'Anvers, où devaient se réunir les hommes dispersés de notre régiment. Après l'appel, nous devions quitter Malines et reprendre la route de Louvain. Vers onze heures, tout était prêt pour le départ ; quelques blessés au nombre desquels j'étais, devaient suivre en voiture. Cependant, à la porte de la ville, on fit arrêter les chariots, et l'on donna ordre de conduire les blessés à l'hôpital.

L'hôpital où l'on nous déposa n'était établi que transitoirement, et on lui donnait le nom plus modeste d'infirmerie. On nous mit chacun dans un lit, et des sœurs de Charité nous donnèrent des vivres excellents, du vin, des friandises et même de l'argent. Un chirurgien me fit placer le pied dans un cataplasme de farine de lin, et, bien que mes souffrances fussent encore très vives, je tombai bientôt dans un profond sommeil, qui se prolongea pour ainsi dire jusqu'au lendemain.

Mon pied resta très enflé, douloureux et brûlant jusqu'au dixième jour; dès lors une amélioration rapide se produisit; et, une semaine plus tard, je pus quitter l'infirmerie pour regagner mon régiment, qui se trouvait cantonné aux environs de Termonde.

VI

La bataille de Louvain et les événements qui l'avaient précédée avaient donné à tout le monde la conviction que notre défaite devait être attribuée uniquement à la mauvaise organisation de l'armée et à l'absence du sentiment de la discipline, aussi bien chez les officiers que chez les soldats. L'administration, stimulée par un roi plein d'expérience, s'occupa immédiatement de la réorganisation de l'armée. On décida que les officiers incapables seraient priés de donner leur démission, qu'on les remplacerait par de bons officiers retraités, qu'on maintiendrait sévèrement la discipline, et qu'on dompterait avec une impitoyable énergie les dangereuses idées d'indépendance personnelle que les volontaires avaient apportées dans l'armée.

A mon retour au régiment, je me trouvai désigné pour occuper provisoirement l'emploi de sergent-major dans une compagnie autre que celle à laquelle j'avais appartenu jusque-là. Je fis de mon mieux pour mériter la faveur de mes nouveaux chefs, et travaillai même pendant la moitié des nuits, afin de remettre en ordre les écritures arriérées de la compagnie. On parlait avec grand éloge de mon zèle et de mon habileté; personne ne doutait que je ne fusse élevé définitivement au grade de sergent-major. Dans la même conviction, j'écrivis à mon père, avec un joyeux orgueil, pour lui annoncer ma prochaine et infaillible promotion, et je reçus à ce sujet ses affectueuses félicitations.

Quelques jours après, le général inspecteur L'Olivier arriva à Termonde pour diriger la réorganisation de notre régiment. Beaucoup d'officiers, et notre colonel lui-même, furent mis en demi-solde ou définitivement renvoyés; d'autres, que nous ne connaissions pas, nous furent donnés pour chefs. La stricte observation des lois de la discipline fut assurée, et bientôt notre régiment ne se reconnut plus lui-même.

Quand il fut question de faire les nominations aux places vacantes de sous-officiers, je fus examiné par le nouveau colonel. Je n'avais que dix-neuf ans, et, pour comble de malheur, ma maigreur et je ne sais quoi d'enfantin dans la physionomie me faisaient paraître beaucoup plus jeune encore.

Le colonel fut très satisfait de mon mérite; mais il faut, dit-il, qu'un sergent-major puisse inspirer du respect, attendu qu'il est la véritable cheville ouvrière de la compagnie, et est chargé de l'exécution de tous les ordres. Or, au moment où l'on avait pour but de faire sévèrement observer la discipline dans l'armée, il ne pouvait être question d'élever des enfants à ce grade. Il me fit comprendre, d'une voix pleine de bonté, d'ailleurs, que j'étais trop jeune et trop petit pour remplir convenablement des fonctions aussi importantes. J'avais le temps d'attendre, et l'on se souviendrait de moi lorsque le régiment serait fait au nouveau régime. En même temps, je fus désigné pour reprendre, dans une compagnie du premier bataillon, mon ancien service de fourrier.

Ce fut la tête penchée sous le poids du chagrin et du dépit que je quittai la demeure du colonel et la ville pour me rendre au village où se trouvait cantonnée ma compagnie. Chemin faisant, mille pensées tristes me remplirent la tête. Je maudissais amèrement ma jeunesse et ma petite taille, et me plaignais aux arbres de la route, de mon air chétif, qui me faisait traiter dédaigneusement comme un enfant; tandis que, selon mon opinion, un cœur viril et fort battait dans ma poitrine. A tout cela s'ajoutait l'idée que mon père apprendrait avec chagrin ma mésaventure, et m'accuserait peut-être durement de présomption. Mes amis du régiment sauraient pourquoi, contre l'attente générale, je n'avais pas été promu.,. parce que je ressemblais trop à un enfant!

Comme cette circonstance m'avait déjà fait beaucoup souffrir, et que, dans la vie militaire, elle avait été pour moi une source permanente d'humiliations et de désapointements, j'étais devenu excessivement sensible à toute espèce de doute sur ma qualité d'homme.

Deux jours après, je fus incorporé dans ma nouvelle compagnie. Personne ne m'y connaissait, et personne non plus ne semblait disposé à ménager ou à épargner mon caractère tranquille et doux.

Ici commence pour moi une période de malheurs, de souffrances, de surexcitation maladive de l'imagination, de tourments intérieurs créés souvent par mon esprit rêveur et découragé, en un mot, d'épreuves de toute sorte qui devaient épuiser mon peu de force et me conduire au bord de la tombe.

Ma compagnie avait pour capitaine un homme étrange, dont le caractère et la conduite étaient pour tous une énigme indéchiffrable. Il avait servi pendant plusieurs années, comme officier d'état-major, en Turquie; je le soupçonnais parfois d'être lui-même un Turc qui se faisait passer pour Français. Sa taille était assez élevée, ses mouvements brusques et anguleux, sa paroles rude, brève et sévère; ses petits yeux gris étincelaient dans leurs

profondes orbites, et son regard pénétrant imposait à tous, comme le regard de l'aigle. Le plus souvent, en parlant, il frappait violemment le sol du fourreau de son sabre, mêlait à ses paroles les expressions soldatesques les plus énergiques, et avait l'habitude de cracher sans cesse autour de lui, dans toutes les directions. On eût cru parfois que son cerveau était dérangé et qu'il avait quelques atteintes de folie. Dans ces moments, peu lui importait à qui il avait affaire: officiers et soldats, tout devait recevoir et dévorer en silence ses brutales remontrances. Avait-il affaire à ses égaux, il laissait entendre qu'il était prêt à soutenir ses paroles le sabre ou le pistolet au poing: et souvent un duel, infailliblement heureux pour lui, était la conclusion de ses accès de brutalité.

Il se montrait tout aussi rude à l'égard de certains d'entre ses supérieurs: aussi n'était-il pas rare que ceux-ci s'efforçassent de lui faire infliger des peines sévères. Eh bien, — comment cela se faisait, nul ne le savait, — il eut raison de toutes les accusations, même devant le conseil de guerre; toujours il en sortit libre et acquitté. Ses défenses, qu'il rédigeait lui-même par écrit, étaient fermes, énergiques et pleines de talent. Celui qu'il avait pour adversaire se repentait toujours d'avoir engagé la lutte avec lui.

Cependant de nombreuses raisons le faisaient aimer et respecter par la plupart des soldats de la compagnie; quelques-uns même n'eussent pas hésité à exposer leur vie pour lui, s'il l'avait fallu. A la bataille de Louvain, il s'était conduit en intrépide officier, et avait plus d'une fois bravé les balles ennemies avec une incroyable témérité. En toute circonstance, il prenait la défense des soldats contre les officiers inférieurs et les sous-officiers, parfois même contre les officiers supérieurs. Il distribuait une grande partie de sa solde en pourboires aux hommes les plus braves et les plus actifs de la compagnie, et se montrait, par boutades, si bon et si libéral envers eux, qu'on le citait comme un modèle de désintéressement et de générosité.

Il détestait par-dessus tout la distinction de langage et d'allures que certains officiers avaient gardée de la vie civile. De bonnes manières étaient à ses yeux des manières efféminées, et il jurait haut et fort qu'il fallait que quiconque se trouvait sous ses ordres devînt *soldat* dans toute l'acception du mot, ou mourût à la peine.

Avec toute sa grossière rudesse, cet homme incompréhensible avait un esprit à la fois profond et vif; il était fort instruit et, sur l'art militaire, il possédait tout ce que peut renfermer la tête d'un général. Ce mélange singulier de qualités et de défauts de toute espèce en faisait une sorte d'être énigmatique, qui inspirait à la plupart une secrète terreur ou du moins un sentiment d'involontaire éloignement.

Et ce capitaine allait être mon chef! On comprend sans peine à quel point mon caractère timide, ma faiblesse corporelle et ma craintive réserve devaient lui déplaire.

Quand, le sac au dos et le fusil sur l'épaule, j'apparus, pour la première fois, à ma nouvelle compagnie, en un clin d'œil les hommes saisirent leurs armes et furent à leurs rangs. L'adjudant-major du bataillon me conduisit à la compagnie et s'éloigna en disant brièvement :

— Capitaine, voici votre nouveau fourrier.

Ce fut un indéfinissable regard de colère et de dédain que le capitaine me lança; il me toisa de la tête aux pieds, tourna autour de moi, cracha dans tous les sens en grommelant sourdement, et s'écria enfin d'une voix furieuse et avec accompagnement d'une foule de mots énergiques qui ne s'écrivent point :

— Ah çà! qu'ont-ils en tête, là-bas! s'imaginent-ils que ma compagnie soit une école de moutards? On se moque de moi! il faut d'autres hommes que cela pour commander à mes gaillards. Nous verrons, nous verrons; cela ne se passera pas ainsi.

A ces mots, il s'élança sur la place du village, vers le colonel et le major. Tout tremblant de confusion, j'étais allé me placer à mon rang, parmi les sous-officiers, et je vis, de là, le capitaine s'adresser au colonel en gesticulant énergiquement des bras et des jambes et en frappant le sol de son sabre. Il était évident pour moi qu'il protestait contre ma nomination dans sa compagnie et refusait de m'accepter pour fourrier.

Il ne réussit pourtant pas dans ses efforts; car, un instant après, il accourut vers moi, jurant et maugréant, me considéra derechef de la tête aux pieds, et dit d'un ton bourru :

— C'est bien, nous verrons! Fais en sorte de marcher droit et montre que tu as du poil aux dents, sinon je te rendrai la vie dure!

Ne pouvant supporter l'éclair de son regard, je courbai la tête.

— Tête droite! et regarde moi dans les yeux! s'écria le capitaine.

Je ne sais, mais il me sembla que son terrible regard pénétrait jusqu'au fond de mon âme et, saisi d'une vive anxiété et à demi mort de honte, je baissai de nouveau la tête.

— Pour l'amour de Dieu, qui m'a bâti de pareils soldats! il tremble comme une vieille femme! s'écria le capitaine d'un ton méprisant. Viens chez moi à deux heures, ajouta-t-il : nous verrons s'il y a moyen de faire quelque chose de toi.

Dès ce moment, il ne s'occupa plus de moi; seulement, il me lançait encore de temps en temps un

coup d'œil dédaigneux. J'étais tellement décontenancé par ce brutal accueil, que je savais à peine répondre aux questions et aux ordres que m'adressait le sergent-major, mon supérieur immédiat.

A deux heures, je me rendis à la demeure du capitaine ; mon cœur battait avec angoisse et j'étais inquiet comme si un malheur allait m'arriver. J'entrai dans la chambre du capitaine et le trouvai assis à une table et écrivant; il se leva brusquement, me considéra pendant un instant, se plaignit encore qu'on m'eût donné à lui pour fourrier et me demanda enfin d'où j'étais et ce que je savais.

D'une voix humble et douce, je lui parlai de mon père, et je lui dis que j'avais été destiné à l'enseignement. Je lui promis de faire de mon mieux pour lui plaire et le suppliai de ne plus me traiter aussi rudement, parce qu'il me causait, par là, infiniment plus de chagrin qu'il ne voulait m'en faire.

Il parut d'abord écouter mes explications avec plaisir ou du moins avec patience; mais, quand je le priai de me traiter avec plus de douceur, il entra en fureur, à en juger par ses gestes qui accusaient le plus haut degré d'irritation. Les gros mots s'échappaient comme un torrent de ses lèvres, et ses yeux lançaient des éclairs qui me faisaient frissonner. Il reprit enfin son calme, et me dit que j'avais à me dégourdir singulièrement pour devenir soldat.

Quelques instants après, il me prit la main avec bienveillance, et me dit :

— Tu as peur de moi? tu trembles? Comment diable l'idée d'être soldat a-t-elle pu entrer dans ta tête? Tu as l'air d'un moutard encore sur les genoux de sa mère! Allons, prends courage, je ferai de toi un homme. Ce que je fais, c'est pour ton bien... Mais, si tu veux rester enfant, je te préviens que tu ne trouveras pas grâce à mes yeux; chacun son métier. Il y a, ma foi, bien assez longtemps qu'on laisse dans l'armée des *muscadins* et des vieilles femmes faire à leur guise.

Mes réponses craintives, et surtout l'accent découragé de ma voix, lui déplurent. Il se remit à me menacer, à m'injurier, à me traiter de moutard et de blanc-bec, si bien que, cédant à une véritable terreur, je finis par fondre en larmes. Alors sa colère ne connut plus de bornes; il me saisit violemmment par les épaules, me poussa hors de la chambre et ferma la porte derrière moi.

Le cœur brisé, tout à fait abattu, épouvanté de l'avenir qui m'attendait, je regagnai à pas lents mon logement, où je racontai ma mésaventure au sergent-major.

Celui s'efforça de me faire comprendre que le capitaine avait, en effet, d'étranges manières, mais qu'il ne fallait pas prendre la chose au sérieux, plus que le capitaine lui-même. Il ajouta que notre chef avait bon cœur au fond, qu'il était incapable de faire du mal, de propos délibéré, à qui que ce fût; bien plus, ce qui venait d'arriver prouvait qu'il avait beaucoup de sympathie pour moi et qu'il voulait vraiment faire de moi un soldat, en me donnant les qualités de mon état, qui me manquaient évidemment.

Quoi qu'il en fût, la façon dont on voulait s'y prendre pour modifier mon caractère torturait mon cœur, et me jetait dans un véritable désespoir. Chaque jour, le capitaine m'accablait de rudes paroles, et l'on eût dit qu'il s'efforçait de pousser mon esprit, si endurant, à se révolter contre sa brutale conduite; sous mille prétextes, il déchirait en pièces mes écritures; il me punissait pour le plus léger motif, et m'infligeait de sanglantes humiliations en présence des soldats qu'en maintes circonstances j'étais appelé à commander.

Nous quittâmes bientôt Termonde pour nous rendre au camp établi dans le voisinage de Diest; puis nous fûmes cantonnés pendant quelque temps dans divers villages, et enfin nous arrivâmes à Mons, où nous fûmes installés dans la principale caserne.

En novembre 1831, nos sergents-majors partirent pour le dépôt afin de réunir et de mettre en ordre, en les collationnant, les écritures des compagnies. Leur absence fut de six mois, et, durant ce temps, il laissèrent le soin de remplir leurs fonctions aux fourriers. Pour aider ceux-ci dans leur double tâche, un caporal fut adjoint à chacun d'eux. Je me trouvai par là chargé d'une grande responsabilité et d'un pénible travail. Ma timidité me rendait ma tâche beaucoup plus lourde qu'elle ne l'était par elle-même ; l'inquiétude et les soucis m'ôtaient, pour ainsi dire, le sommeil; enfin il m'arrivait de temps en temps de commettre une erreur dans l'exécution des ordres qui m'étaient transmis.

Mon capitaine persistait toujours dans son intention de faire de moi un *soldat*, comme il disait. Je me trouvais forcément en contact avec lui, pour ainsi dire, à toute heure du jour : chaque fois, il me traitait avec la rudesse la plus décourageante; il me punissait impitoyablement et ne manquait aucune occasion de jeter dans mon âme abattue le désespoir et la terreur. Peu à peu mon imagination devint malade et mon intelligence se troubla. Le capitaine, avec ses yeux étincelants, prit pour moi la forme d'un être mystérieux, d'un mauvais esprit attaché à mes pas. Sa voix me donnait le frisson, une parole menaçante de lui me faisait pâlir; la nuit, j'avais des rêves affreux; je me voyais dépérir et mourir, et, chaque fois, l'image du capitaine se dressait à côté de mon lit de mort,



Il se mit à me frapper. (Page 33.)

un rire sardonique sur les lèvres, comme s'il eût goûté un horrible bonheur à compter les derniers instants de sa victime épuisée... Je maigris à vue d'œil; mes joues prirent une teinte jaune et transparente, et, bien que je me plaignisse rarement de mon sort, je sentais en moi le pressentiment d'une mort prochaine.

Il ne faudrait pas croire cependant que mon capitaine fût un méchant homme ; mais qu'importe ! Quand l'imagination, en proie à une surexcitation maladive, se crée des fantômes, elle subit leur influence comme s'ils existaient réellement. C'est ce qui était arrivé pour moi.

J'en étais venu à regarder, non seulement le capitaine, mais tout homme comme un ennemi, comme un être pervers et sans cœur, et à détester du fond de l'âme le monde et la société, dont je me croyais l'innocente victime. Je fuyais mes compagnons : le soir, quand des occupations urgentes ne me forçaient pas à travailler, je me réfugiais dans ma chambre, et, là, seul, la tête dans mes mains, je rêvais, je songeais à ma vie passée. Parfois la douleur me jetait dans une sorte d'extase fébrile ; alors je m'adressais à Dieu, je lui parlais ; je lui disais que je me courbais avec résignation sous le poids de son bras et que j'attendais patiemment le sort que m'avait réservé sa suprême volonté. Tandis que mes camarades s'amusaient hors de la caserne et passaient joyeusement leurs soirées, je m'attachais à torturer mon propre cœur et à ruiner en moi l'énergie morale qui m'était nécessaire pour ne pas succomber sous le chagrin... Je souffrais de cette affection terrible et presque toujours mortelle qu'on nomme mal du pays, ou nostalgie.

Le mal du pays est une étrange et mystérieuse maladie du cerveau. Il trouve la plupart de ses victimes parmi les jeunes soldats ; il en fait aussi parmi les jeunes gens élevés malgré eux dans un

pensionnat, loin de la maison paternelle; parmi les jeunes religieux, parmi les jeunes détenus; en un mot, parmi tous les hommes qui, arrachés trop tôt à leur lieu natal, ont conservé dans une certaine mesure, la sensibilité de l'enfance.

Quand un soldat est menacé du mal du pays, son visage se couvre d'une paleur caractéristique; son regard devient indécis, ses yeux se meuvent lentement; sa tête se penche sur la poitrine. Il semble toujours plongé dans une profonde rêverie, et, si on lui parle, il sort de son rêve avec saisissement, comme un homme qui s'éveille en sursaut. Rien ne lui plaît; son sourire, s'il est encore capable de feindre, a l'amertume et la tristesse d'une plainte. Il évite ses amis et recherche la solitude. Quand ses compagnons vont faire une promenade, il reste dans la chambre; s'ils sont à la caserne, il se cache dans quelque coin écarté où il puisse se livrer en toute liberté à ses maladives songeries.

Il rêve toujours aux mêmes objets : ses yeux voient la maison paternelle, la plaine ou la montagne où s'est trouvé son berceau. Il parle à sa mère absente; il redit les noms de ses amis d'enfance; il voit, il entend tout ce qui lui était cher au pays natal. Son âme se meut dans ce cercle étroit; qu'il soit sous les armes ou non, quoi qu'il fasse, à quelque travail qu'il se livre, il n'y a plus de place dans son esprit pour d'autres pensées.

Cette préoccupation constante et exclusive frappe, en quelque sorte, le cerveau d'une paralysie chronique qui a pour conséquence d'ôter absolument au corps cette excitation nerveuse qui lui est nécessaire. Peu à peu, l'estomac du soldat atteint de nostalgie commence à refuser les aliments : il maigrit rapidement, ses membres s'affaissent et ses mouvements se ralentissent. En même temps, une révolution terrible s'accomplit en lui : ses poumons dessèchent, se retrécissent et engendrent, dans les mystérieuses cavités de la poitrine, ces tumeurs dures et arrondies qui sont un arrêt de mort... Il commence à tousser... On lui donne un billet d'hôpital; ses camarades le suivent d'un regard attristé quand il quitte la caserne d'un pas lent et mal assuré... Ils savent bien qu'il ne reviendra pas.

Que de jeunes soldats prennent ce fatal chemin! Et ce sont toujours les âmes les mieux douées, les cœurs les plus sensibles; l'homme rude et grossier, celui que dominent les instincts matériels, n'est pas saisi par le mal du pays.

Beaucoup de médecins militaires, quand ils aperçoivent les symptômes de ce mal dans un conscrit, s'efforcent de lui obtenir un congé qui lui permette de retourner pour quelque temps à la maison paternelle. Puissent-ils tous agir ainsi! C'est le seul remède, et il est infaillible; tous les autres ne font que hâter le fatal dénouement. Mais il faut appliquer ce remède dès l'apparition des premiers symptômes toujours faciles à reconnaître; car, dès que la nostalgie a déposé dans les poumons les germes de la mort, il est trop tard pour recourir à un secours humain, quel qu'il soit.

Pour comble de malheur, le caporal qui m'avait été adjoint pour m'aider déserta vers cette époque. Il avait falsifié les écritures de la boulangerie et vendu ou emporté ses couvertures. Il me fallait rembourser la valeur de ces derniers objets et d'une quantité considérable de pain; le montant de la somme, qui était énorme pour moi, devait être retenu sur ma solde. De plus, on m'accusa de négligence, de manque d'énergie, voire même de lâcheté.

Ce jour-là, j'eus à subir, de la part de mon capitaine, de cruels reproches qui m'accablèrent et éteignirent ce qui restait encore en moi d'amour pour la vie.

Dans le cours de la soirée, tandis que je déplorais mon malheur, un froid glacial s'empara peu à peu de mes membres; tout mon corps fut agité par de violents frissons. Accoutumé à tout considérer du côté le plus noir, je crus que ma dernière heure était proche. Je m'étais jeté sur mon lit, et bientôt ma tête s'enflamma, ma peau devint brûlante comme si j'eusse été étendu sur un bûcher. Cet état dura jusqu'au milieu de la nuit, et je finis par m'endormir d'un lourd et pénible sommeil. J'avais été en proie à une fièvre ardente qui me reprit désormais chaque jour à des heures différentes, et toujours avec une intensité nouvelle.

L'hôpital m'inspirait, comme à tout simple soldat, une répulsion; j'avais la conviction que, s'il me fallait en franchir la porte, celle-ci ne se rouvrirait jamais que pour laisser passer mon capavre. Pour ce motif je dissimulai mon mal et suppliai les rares camarades qui en savaient quelque chose de n'en point parler.

Le lendemain du premier accès, j'avais écrit à mon père une lettre pleine de lamentations et baignée de larmes; j'allais jusqu'à dire que, s'il voulait être sûr de me trouver encore en vie, il eût à se hâter; mais la pensée que cette lettre causerait à mon père trop d'inquiétude et de chagrin, me décida à lui en écrire une autre dans laquelle je me bornai à des plaintes, tristes toujours, mais plus modérées, et à le prier de venir me rendre visite.

Il me répondit qu'il se rendrait à Mons dans cinq ou six jours; mais il me disait aussi, entre autres choses :

« Tu dis que ton capitaine te traite comme un esclave! Que signifie cela? que fais-tu donc pour être si malmené? Je crois qu'il y a beaucoup de ta

faute dans tout cela: ton caractère n'est pas ce qu'il devrait être. Les idées *philosophiques* qui te trottent en tête sont la vraie cause de ton mécontentement et de ta mauvaise volonté. C'est là ce qui te rend désagréable à tes chefs et à tes camarades qui remarquent sans doute tes mouvements d'humeur, surtout quand tu as à faire une chose qui ne te plaît pas. Crois-moi, change le cours de tes idées, sinon tu seras malheureux aussi bien dans la vie civile qu'au service. La vie n'est pas un songe, comme le prétendent les *philosophes;* c'est une lutte véritable; l'ennemi, c'est le destin; et l'on en est vainqueur quand on sait le regarder en face avec intrépidité[1]. »

Mon bon père connaissait mon cœur, il en savait le fort et le faible, et, dans cette circonstance, il m'indiquait clairement la blessure qui faisait saigner mon âme. Mais, dans l'état où je me trouvais, j'étais incapable de le comprendre; ses sages avis produisirent l'effet de l'huile sur le feu; ils ne firent qu'attiser la douleur qui me minait, et je me crus abandonné de tous, même de mon père!

Le lendemain, la fièvre me prit dans la matinée. Il était dix heures et, saisi par les premiers frissons, j'étais encore étendu sur mon lit à demi vêtu. En ce moment, le capitaine entra dans la chambre; tout effrayé, je me mis sur pieds et, pendant un instant, comprimai les secousses de la fièvre; mais le mal l'emporta et je me pris à trembler plus fort qu'auparavant. Mes joues pâles et mes lèvres bleuies trahissaient, d'ailleurs, suffisamment mon état.

Après m'avoir considéré d'un œil pénétrant, le capitaine dit:

— Tu as la fièvre? mets-toi sur le rapport des malades: il faut aller à l'hôpital.

Il vit combien ce mot me frappait d'épouvante.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il.

— Ah! capitaine, m'écriais-je d'un ton suppliant et en étendant vers lui mes mains jointes, ne me faites pas aller à l'hôpital; je suis sûr que j'y mourrais!

— Tête sans cervelle! murmura-t-il. Je crois, en effet, que tu dis vrai. Eh bien, prends courage, suis moi: je te guérirai, *moi!*

Et, comme je m'habillais avec lenteur, il se mit à tempêter d'impatience, à me reprocher mon manque d'énergie, à m'accabler tellement de gros mots tout en répétant qu'il avait l'intention de me guérir lui-même, que je faillis m'évanouir d'épouvante à la pensée qu'il avait sur moi d'horribles projets.

Je le suivis pourtant quand il quitta la caserne pour me conduire chez lui. J'étais si profondément malheureux, que, chemin faisant, je contemplais un mendiant d'un œil humide, et dis en moi-même avec un vif sentiment d'envie:

— Qu'il est heureux! il est libre!

S'il eût été permis d'échanger mon uniforme et ma charge de fourrier contre les haillons déchirés et la misère de ce mendiant, comme j'eusse remercié Dieu de sa bonté! par quel cri de joie j'eusse salué ma délivranée!

Pendant que nous montions dans la rue Haute dans la direction de la place, nous rencontrâmes le colonel du régiment, M. Le Hardi. De loin déjà, il me regardait avec une évidente compassion, et, quand il fut près de nous, il dit au capitaine:

— Qu'a donc votre pauvre fourrier? il parait être sérieusement malade! Il faut lui donner quelque repos.

Un éclair de reconnaissance jaillit de mes yeux à ces mots de l'excellent colonel; mais le capitaine poursuivit son chemin et répondit en saluant son supérieur:

— Une légère indisposition, colonel; la tête y est pour beaucoup. Je vais le guérir tout à l'heure.

Nous atteignîmes enfin sa demeure et entrâmes dans la chambre où il se tenait d'habitude. Il annonça qu'il allait me faire prendre un remède qui me guérirait infailliblement et pour toujours; ses yeux; fixement arrêtés sur moi, semblaient étinceler d'un feu infernal; ses paroles à double sens accrurent mon effroi.

J'ose à peine l'avouer, mais mon imagination malade me disait que le capitaine allait m'offrir du poison. Un tremblement soudain me saisit et, me sentant chanceler, je m'appuyai de la main sur le dossier d'une chaise.

Cependant le capitaine avait ouvert une armoire, il prit une bouteille et remplit un verre d'une liqueur d'un vert foncé. Le vert était pour moi la couleur caractéristique du poison. Ma terreur devint inexprimable, et je fus comme pétrifié quand je vis le verre s'approcher de mes lèvres! Je refusai d'abord de boire ce breuvage redouté; mais toute résistance fut inutile, et enfin, m'abandonnant à mon sort comme un homme qui accepte le martyre, je vidai d'un seul trait la moitié du verre. La liqueur verte avait l'amertume du fiel, et, dès que je l'eus prise, je sentis mon estomac s'embraser.

Le capitaine me fit asseoir, et, d'une voix bienveillante, entama un long discours sur les qualités qui font un bon soldat; il me promit de s'occuper de mon avancement avec la sollicitude d'un père, si seulement je voulais devenir homme, et, comme il disait, secouer ma *peau d'enfant.* Il qualifia mon penchant à la rêverie et à la tristesse de misérable

1. Je possède encore la plupart des lettres de mon père et des miennes. (*Note de l'auteur.*)

sensiblerie, qui semblerait ridicule même chez une jeune fille de seize ans.

Quelque fondées que pussent être les raisons qu'il m'alléguait à l'appui de son dire, l'égarement de la douleur me les faisait regarder comme un tissu de faussetés et de railleries; j'écoutai, mais mon cœur resta froid comme le marbre.

Déjà le capitaine m'avait fait vider complètement le verre et l'avait rempli pour le seconde fois. Lorsque j'eus bu cette seconde dose de liqueur, mes idées commencèrent à se confondre d'une étrange façon; et, lorsque le capitaine me forçait à répondre, j'avais peine à parler.

Il se leva et dit :

— C'est assez; maintenant, va à la caserne, fourre-toi dans ton lit, et repose-toi aussi longtemps qu'il te plaira. Je donnerai des ordres pour que personne ne te dérange ; ne t'occupe ni de service, ni d'écriture : je te laisse quatre jours de congé et une pleine liberté ! Allons, lève toi, te dis-je, et va-t'en !

Je quittai la chambre. Ce que j'éprouvais, je n'en savais rien; mais je dus m'appuyer des deux mains à la rampe des escaliers pour ne pas tomber.

Lorsque je fus dans la rue, et qu'ayant fait une vingtaine de pas je ressentis l'influence du grand air, je fus obligé de me cramponner aux barreaux d'une fenêtre. Les maisons se mirent à tourner follement autour moi, je vis des milliers de lumières briller devant mes yeux, et, au milieu du tourbillon qui semblait prêt à m'entraîner avec la rapidité de l'éclair, je perdis tout à fait la conscience de moi-même... J'étais ivre, ivre pour la première fois de ma vie.

Heureusement un sergent de notre bataillon passait, en ce moment, dans la rue; il me releva et me conduisit à la caserne, où l'on me mit dans mon lit... Inutile de dire que je fus, ce jour-là, plus malade qu'auparavant.

Mon capitaine avait donné ordre qu'on ne me laissât pas quitter ma chambre sous quelque prétexte que ce fût.

Ce ne fut que le troisième jour que je le revis pour la première fois; il me trouva occupé à dévorer un énorme morceau de viande, avec un appétit extraordinaire.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, il paraît que le remède a produit son effet ! Et la fièvre, est-elle revenue?

Je fus irrité de me voir forcé d'avouer que j'étais réellement guéri de la fièvre: je n'avais plus ressenti le moindre frisson depuis que j'avais pris la liqueur verte.

L'heureux résultat de son traitement parut fort réjouir le capitaine. Il m'encouragea de nouveau à chasser mes idées *folles*, ainsi qu'il les nommait avec quelque raison; enfin il me mit dans la main une pièce de cinq francs et me quitta en disant :

— Tu n'as pas d'argent, bien? Tiens, va te promener et cherche à t'amuser... Quant aux couvertures qu'on t'a volées, n'y songe plus trop : je ferai régler cette affaire.

Suivant son ordre, mais non sans répugnance, j'allai me promener hors de la ville; j'errai pendant plusieurs heures dans la solitude, rêvant à l'affreuse servitude qui pesait sur moi, à la haine sans merci dont je me croyais poursuivi par le capitaine, à l'injustice des hommes, et à mille autres choses aussi raisonnables, que me suggérait la triste et maladive exaltation à laquelle j'étais en proie.

En revenant vers la ville, je rencontrai un pauvre homme estropié qui me demanda l'aumône. Je lui donnai la pièce de cinq francs du capitaine. Le mendiant me regarda avec stupéfation, comme pour me demander si j'étais dans mon bon sens. A ses yeux, un soldat qui donne une pièce de cinq francs devait être fou ou quelque chose d'approchant. Le brave homme, qui ne revenait pas de son étonnement, me suivit du regard pendant au moins un quart d'heure; quant à moi, j'étais heureux que l'argent de celui que je regardais comme l'auteur de mon infortune fût sorti de ma poche sans que ma conscience pût me reprocher d'en avoir profité.

Le lendemain, mon père vint à Mons. Dès que je l'aperçus, je me jetai à son cou en pleurant et faillis succomber sous le poids de l'émotion. Ma pâleur lui inspira une profonde pitié; ses premières paroles furent affectueuses et consolantes; mais après quelques instants, il se mit à me faire de vifs reproches au sujet de ma conduite, et surtout de l'accusation de cruauté et de haine que j'avais portée contre mon capitaine.

Mon père, afin de savoir ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans mes lettres, était allé trouver le capitaine avant de venir à la caserne; le capitaine l'avait reçu avec une cordiale affabilité, l'avait fait dîner avec lui, lui avait parlé de Napoléon et des guerres de l'Empire; en un mot, l'avait traité comme un frère. Il n'avait pas manqué de lui expliquer que toutes mes souffrances n'étaient que dans mon imagination, et de lui dire combien d'efforts il faisait pour me guérir de mes rêvasseries; il l'avait tranquillisé sur mon état, et lui avait promis de prendre soin de moi comme de son propre fils.

Il va de soi que mon père, se trouvant dans une semblable disposition d'esprit, ne pouvait admettre mes doléances. Il me railla avec quelque amertume de mes sottes idées, et finit par se fâcher quand il vit que ni paroles ni raisons ne pouvaient changer ma conviction et que je repoussais, avec

une inflexible obstination et comme une injustice à mon égard, toute consolation qui me donnait tort.

Après avoir passé un jour et demi à Mons, mon père, découragé, retourna à Anvers. Je me sentis plus malheureux qu'auparavant. Personne, personne au monde ne savait me comprendre, pas même mon père!

VII

Dans le cours du mois de mai 1832, le choléra éclata tout à coup à Mons; c'était sa première apparition en Belgique. Cette terrible maladie, qui devait être pour tant de familles une cause de désespoir et d'infortune, fut l'instrument de mon salut.

Afin de mettre, autant que possible, les soldats à l'abri du fléau, on dispersa notre régiment dans les villages de la province de Hainaut; ces mouvements, et la vie plus libre du cantonnement, donnèrent à mon esprit un peu de calme et à mon corps le temps de reprendre quelques forces. Ma pâleur disparut, et, bien que je fusse encore assez faible, tout danger de mort sembla s'être éloigné de moi. Mon sergent-major était revenu du dépôt, et j'avais été délivré, par ce retour, de soucis et de préoccupations qui, dans la disposition où je me trouvais, avaient largement contribué à égarer mes idées.

Nous partîmes bientôt pour la province de Limbourg, afin de surveiller la garnison hollandaise de Maëstricht; nous restâmes quelques temps logés chez le paysan dans les villages qui entourent cette forteresse.

Dans une commune voisine de Maersens, j'eus, un jour, une querelle à propos d'affaires de service, avec un sergent de ma compagnie, homme très brutal et doué d'une force extraordinaire. Dans sa colère, il me frappa violemment au visage, et peut-être m'eût-il maltraité davantage, si le sergent-major n'eût pris ma défense. On parla de la nécessité d'un duel pour venger mon honneur outragé; mais mon énergie était trop à bout pour me permettre de concevoir une telle pensée.

Le capitaine apprit l'événement et me fit venir chez lui. Sur son injonction, je lui racontai ce qui était arrivé; mais je parlais sans doute d'un ton extrêmement abattu, car mes paroles le jetèrent dans une grande colère. Quand mes larmes, longtemps contenues, coulèrent enfin, il me prit par les épaules et me mit à la porte en disant qu'il me guérirait de ma couardise d'enfant comme il m'avait guéri de la fièvre.

Une demi-heure après, le sergent-major vint me dire que je devais passer quatre jours à la salle de police, et que j'avais à le suivre sur-le-champ pour subir ma punition.

La salle de police était une des chambres d'une maison du village construite en pierres. Je m'y rendis sans trop de peine; je savais que quatre jours de réclusion, c'était pour moi quatre jours de solitude et de repos.

Mais quelle ne fut pas ma terreur quand, la porte s'étant refermée sur moi, j'aperçus un visage contracté par la vengeance et la haine me grimacer d'un coin obscur de la chambre!... C'était le sergent qui m'avait frappé une heure auparavant.

Anéanti à cette vue et tout tremblant, je m'arrêtai la tête basse et sans faire un mouvement.

— Ah! ah! lâche, s'écria le sergent d'une voix tonnante, te voilà dans mes griffes! Tu as dis au capitaine un tas de mensonges sur mon compte; mais tu vas le payer cher!

A ces mots il se mit à me secouer, à me frapper et à m'accabler de coups de pied sans trêve ni merci. A demi mort d'angoisse et d'épouvante, je me laissai maltraiter sans proférer une plainte, sans faire de résistance, comme un homme qui perd tout courage et s'abandonne avec résignation à un sort inévitable. Ce ne fut que lorsque mon ennemi se sentit lassé qu'il me donna quelque répit; il s'assit et s'écria en me menaçant du poing :

— Misérable poltron! cela se laisse insulter et maltraiter comme un enfant qui n'a ni cœur ni âme. Tu crois que c'est fini? tu t'imagines que je vais te laisser tranquille? Non, non; tu n'auras pas un instant de repos : tout à l'heure je vais battre d'importance ta capote et je te promets toutes les demi-heures une *râclée* à ne plus voir ni entendre.

Le visage tourné vers la muraille, j'étais blotti dans un coin de l'obscure pièce; je pleurais à chaudes larmes et je tremblais que le sergent ne me fît un mauvais parti.

Je ne restai pas longtemps livré à mes réflexions désespérées; la main de mon brutal ennemi m'arracha de mon coin et me jeta violemment, en me faisant pirouetter, à l'autre extrémité de la chambre. Il se remit à me frapper et à me secouer jusqu'à ce qu'il s'éloignât de nouveau pour se reposer. Cela dura ainsi toute la journée.

Bien que je n'aie fait cette remarque que plus tard, il était évident que le sergent ne voulait pas me blesser sérieusement; car, malgré tous ses coups et ses mauvais traitements, la douleur se dissipait assez vite. Mais, en ce moment, mon esprit terrifié me persuada que mon adversaire était fermement résolu à me martyriser jusqu'à la mort, et ce fut avec des frissons d'épouvante que je vis tomber le soir, dans la conviction que mon ennemi choisirait la nuit pour me porter le coup mortel.

Déjà, à plusieurs reprises, j'avais appelé au secours d'une voix désespérée; mais la sentinelle de garde à la porte, non plus que les gens de la maison, ne semblaient faire attention à mes cris.

Il faisait déjà noir dans la salle de police, quand le sergent m'assaillit de nouveau et, pour la première fois, me fit ressentir une si vive douleur, qu'un cri m'échappa. La conviction que ma dernière heure était venue me jeta dans un désespoir voisin de la folie, et produisit dans mon âme une révolution complète. Transporté d'une rage aveugle, je me mis à me défendre avec une force surprenante; je frappais des deux poings, j'égratignais, je mordais, je déchirais comme un faible animal dont les forces sont doublées par la crainte de la mort.

Le sergent, stupéfait, me lâcha pour étancher le sang qui coulait de son nez; il hurlait, jurait, proférait d'horribles menaces et déclarait qu'il allait me rompre le cou à l'instant; mais moi, tout frémissant d'émotion, je lui criai d'une voix rauque:

— Viens, je t'attends; je suis prêt... La vie m'est à charge, mais je te la ferai payer cher. Viens, que cela finisse! Viens donc!

Il s'élança en effet sur moi et me donna sur le front un coup de poing qui m'étourdit; mes genoux ployèrent sous la violence du coup; mais je me relevai en un clin d'œil et recommençai avec une rage nouvelle à frapper, à égratigner et à mordre. Je devais avoir porté un coup très douloureux au visage de mon adversaire; car, à son tour, il poussa un cri de souffrance et s'éloigna définitivement de moi.

Il dit alors, avec accompagnement d'une foule de gros mots :

— Je ne me bats plus dans l'obscurité. Demain matin, nous règlerons notre compte : je te mettrai en pièces et t'écraserai sous mes pieds.

— Ah! lui criai-je, le jour ou la nuit, cela m'est égal; fais de moi ce que tu voudras. Mais, j'y suis bien décidé, que je meure ou non, si tu me touches encore du bout du doigt, je te déchire le visage.

Le sergent parut céder devant l'étrange surexcitation de mon esprit; peut-être craignait-il que je ne fusse devenu fou. Du moins il me conseilla de me coucher dans le foin et de dormir, en ajoutant que, le lendemain matin, nous nous battrions jusqu'à ce que l'un des deux restât sur le carreau.

Pendant plusieurs heures, je regardai fixement dans l'obscurité; ma poitrine semblait s'être élargie extraordinairement et absorbait l'air par de puissantes aspirations; mes poings étaient fermés convulsivement; la colère et le désir de combattre enflammaient mon front. Plus d'une fois je songeai à me lever et à forcer mon ennemi à une nouvelle et décisive lutte : ce n'était pas que j'éprouvasse de la haine contre lui, non, mais il se passait en moi quelque chose d'inexplicable.

Une fois dans ma vie j'avais enfin tenu tête à un homme, sans ployer. Il était fort comme un géant, et je l'avais vaincu. Le courage était donc une puissance qui pouvait suppléer à la force physique. Ces réflexions gonflaient ma poitrine d'orgueil et de joie. Désormais, non, désormais je ne me laisserais plus insulter!

Le lendemain, quand il fit jour, nous pûmes voir réciproquement sur notre visage les traces de la lutte; tous deux nous avions un œil bleu, et, de plus, les traits de mon adversaire étaient couverts des marques de mes ongles.

Il était remarquablement calmé et se borna à me dire que j'aurais à me battre en duel avec lui quand nous serions sortis de la salle de police. Je lui répondis d'un ton calme mais résolu, que tout m'était égal mais qu'en qualité d'insulté, je choisissais le pistolet, cette arme étant de nature à donner à l'affaire un dénouement plus prompt et plus sérieux; la pire issue me semblait la meilleure.

Vers sept heures du matin, le sergent sortit de la salle de police, où, par conséquent, je demeurai seul.

Dans la solitude, je me mis à méditer sur ce qui m'était arrivé et sur la façon dont j'avais contraint un gaillard fort et redouté à me laisser en paix et à garder le silence. J'évoquais en imagination, sous mes yeux, toutes les personnes qui m'avaient jamais maltraité ou insulté; je parlais à haute voix et prononçais des allocutions pour faire comprendre à ces ennemis que je ne voulais plus supporter aucune humiliation, et que je me vengerais de toute offense. Mille maximes héroïques s'échappaient de mes lèvres en mots retentissants, et la fièvre qui me surexcitait alla si loin, que je me blessai les poings jusqu'au sang, en frappant les murs comme s'ils eussent été les ennemis que je provoquais. Il va de soi que la plus grande partie des menaces que je proférais étaient à l'adresse de mon capitaine.

Une heure après la sortie du sergent, je fus mis en liberté à mon tour.

Aujourd'hui je n'ose supposer que le capitaine eût donné au sergent l'ordre de me maltraiter. Peut-être s'était-il borné à lui conseiller de faire des efforts pour me tirer de mon apathie, ou à lui dire, comme il pouvait le faire, dans son langage soldatesque : « Tâche donc de le dégourdir un peu! » Quoi qu'il en soit, dans ce temps, je me crus certain que le sergent n'avait fait que suivre à la lettre les ordres qu'il avait reçus. Dans cette conviction, je devais être reconnaissant envers le capitaine, car il m'avait guéri de ma puérile

poltronnerie; en un jour, il avait fait de moi un homme, chose qui, selon toute probabilité, ne se serait pas accomplie en plusieurs années sans l'emploi des moyens les plus énergiques.

En entrant dans mon logement, j'y trouvai le sergent, qui paraissait m'attendre.

Sans lui donner le temps de dire un mot, je courus à la malle du sergent-major; j'y pris deux pistolets et m'écriai :

— Voici des armes; allons, et que cela se décide vite !

— Le capitaine a sévèrement défendu tout démêlé entre nous à l'avenir, répondit-il.

— Ce n'est pas cela qui me retiendra ! m'écriai-je.

— Mais, fourrier, peut-être avez-vous rarement tiré au pistolet, peut-être même jamais. Moi, au contraire, je touche une tête de pipe à *quelques* pas.

— C'est égal; pas tant de tergiversations ! mon courage pourrait se refroidir: maintenant je me sens fort. Allons.

Le sergent me tendit la main et me dit en souriant :

— C'est la coutume, d'après les lois de l'honneur, que le duel n'ait pas lieu lorsque l'une des deux parties reconnaît son tort. Eh bien, fourrier, js déclare que je n'avais pas l'intention de vous faire du mal. C'était une plaisanterie que votre résistance obstinée a malheureusement fait dégénérer en lutte sérieuse. Je me suis trompé sur votre compte, et j'avoue que j'avais tort. Oubliez ce qui s'est passé, et soyons bons amis comme auparavant. Si quelqu'un ose encore vous adresser une mauvaise parole, je deviens son ennemi. Eh bien, voyons.

Mon cœur me reprochait mon inflexibilité; le sergent, quelque rude qu'il fût dans son langage et dans ses manières, était au fond un bon garçon qui, maintes fois, m'avait donné des preuves d'affection. Je saisis sa main et je la serrai cordialement en signe de réconciliation. Le sergent tint parole, et, depuis lors, il fut toujours mon ami.

Dans la même matinée, le capitaine me fit dire de me rendre chez lui. Cette fois, je ne me sentis nullement ému; mon cœur battait, à la vérité, mais ce n'était ni de crainte ni d'inquiétude, et je m'excitais moi-même, chemin faisant, à faire comprendre une fois pour toutes à mon capitaine que je voulais être traité en homme.

Quand je parus devant lui, il me regarda dans les yeux pendant quelques instants sans dire un mot, et de ce même regard qui m'avait fait trembler si souvent. De mon côté, je le regardai en face intrépidement, si longtemps et si fixement, que lui-même se lassa le premier, et, secouant la tête, il finit par s'écrier en riant :

— Tu es fou, sur ma parole ! Comme tu regardes avec tes yeux bleus !

— Capitaine, vous m'avez fait appeler, dis-je d'un ton grave; j'attends vos ordres.

De nouveau, il me contempla fixement, et, voyant que ma physionomie restait impassible, il me demanda :

— Es-tu dans ton bon sens, cette fois, ou aurais-tu encore la fièvre?

Je ne répondis pas. Le capitaine s'assit, et sans détacher de moi son œil perçant :

— Raconte-moi, me dit-il, ce qui s'est passé à la salle de police : je suis déjà au courant; ainsi fais en sorte de me dire la vérité, ou sinon...

Sans omettre la moindre circonstance, je lui racontai mon aventure avec le sergent; j'ajoutai même que, si le duel n'avait pas eu lieu, c'était uniquement parce que mon adversaire avait reconnu ses torts. Je finis en disant :

— Et maintenant, capitaine, permettez-moi de vous dire que j'ai pris la ferme et irrévocable résolution de ne plus supporter désormais même l'ombre d'un mépris de la part de qui que ce soit.

— De la mienne non plus ? s'écria le capitaine avec une colère simulée.

Je ne me laissai pas émouvoir, et je répétai :

— De la part de personne. Je sais, capitaine, que vous êtes mon supérieur; mais la loi même qui me soumet à vos ordres vous commande, à vous, d'être juste. J'ai pensé qu'il valait mieux, même au péril de ma vie, me révolter contre la force et l'injustice, que de consumer lentement et de mourir de chagrin à petit feu...

— Que signifie cela? s'écria-t-il. Sais-tu bien que nous sommes devant l'ennemi, et qu'au moindre refus d'obéissance, j'ai le droit de disposer de ta vie?

Je répondis avec une froide fermeté :

— Capitaine, je ferai mon service mieux qu'autrefois; mais, je vous le répète, je veux être traité en homme.

— Et s'il me plaisait de te traiter autrement, que ferais-tu?

— Je n'en sais rien, une folie peut-être !

— C'est inconcevable ! s'écria-t-il en quittant sa chaise.

Et il fit deux ou trois pas dans la chambre.

Tout à coup, il s'élança vers moi, me saisit la main, la secoua très chaleureusement et m'indiqua un siège.

— Tu es un singulier esprit, il y a beaucoup de bon en toi; mais tout cela n'est pas encore débrouillé. Si seulement il pouvait faire un peu clair dans ta tête ! Assieds-toi; je veux avoir avec toi

un entretien sérieux. Assieds-toi donc, répéta-t-il avec impatience.

Dès que j'eus obéi à son injonction, il tira d'un coffre une bouteille et deux verres.

— Ne me fais pas une figure dégoûtée comme cela, dit-il. Crois-tu que je veuille encore te faire boire de la liqueur verte? Non : je la garde pour guérir la fièvre. Ceci est un verre d'excellent madère. Prends, bois : je le veux.

Il n'y avait pas à résister. Bien que toutes ses paroles, et même son affabilité, me semblassent une nouvelle ironie, je dus vider le verre jusqu'au fond.

— Maintenant, fourrier, écoute, dit-il d'un ton très réfléchi. J'ai promis à ton vieux père que je m'efforcerais de donner à ton caractère la fermeté qui lui manque. Tu as la tête dure... J'avoue que cela m'a coûté bien des efforts. Tu as cru que j'étais fâché contre toi, que je te détestais. Je te l'ai laissé croire, parce que cela était utile à mes projets ; mais tu as assez d'esprit pour comprendre que je ne me serais pas occupé tous les jours si particulièrement de toi, si je n'eusse été poussé par un sentiment d'affection et d'estime, ne fût-ce qu'envers ton père. Assez sur ce chapitre. Si je ne me trompe, — qui le saurait avec quelqu'un d'aussi changeant que toi? — si je ne me trompe, tu as assez de force d'âme maintenant pour supporter désormais sans ployer les contrariétés de la vie militaire, et même pour suivre cette carrière avec succès. Cependant, crois-moi, ton caractère est un danger permanent pour toi-même : tu ne connais pas de mesure. Si je voulais continuer mes efforts pour t'arracher aux songes creux et aux billevesées qui te font du mal, tu serais capable de te montrer trop *homme*, de faire des sottises et de causer ton propre malheur. Cela ferait un grand chagrin à ton vieux père. Ainsi, dorénavant, je me conduirai vis-à-vis de toi comme si j'avais affaire à un bon soldat. Toi, de ton côté, justifie cette opinion, et tu verras par expérience que je ne suis pas un méchant homme, comme tu l'as probablement cru jusqu'à présent. Ton père espère que tu seras officier un jour ; il a servi son pays sous Napoléon, et regarde la vie militaire comme une belle carrière. Il dépend de ta bonne volonté de réaliser son espoir. Quant à moi, j'y aiderai autant que je le pourrai.

J'écoutai avec stupéfaction ces paroles du capitaine ; jamais je n'avais trouvé à sa voix ce ton de calme sans affectation et de sincère cordialité, et je me demandais en moi-même, avec défiance, si je devais prendre ses témoignages de sympathie pour la vérité ou pour une nouvelle ironie. Il avait rempli mon verre une seconde fois ; il se leva et me dit de ce ton impératif, sec et bref, qui lui était propre :

— Bois! et marche droit désormais! Ne t'imagine pas que je sois disposé à te traiter comme un soldat de porcelaine qu'on a peur de casser. Je suis capitaine, et j'entends que chacun le sache; mais ce qui est dit reste dit. Retourne à ton logement; chemin faisant, pèse bien mes paroles, et surtout ne t'avise pas de leur prêter un sens qu'elles n'ont pas.

Je fis ce qu'il m'avait dit, et pesai ses paroles si longtemps et si mûrement, que ma colère contre lui — je ne pourrais dire ma haine — se calma, s'affaiblit et disparut enfin tout à fait. Bien que je m'efforçasse encore de me le dissimuler à moi-même, cependant je reconnaissais dans mon for intérieur que, le plus souvent du moins, j'avais péché par exagération.

A dater de ce moment, le capitaine ne fut plus particulièrement brusque et dur pour moi ; il me témoignait même parfois de l'estime et de l'amitié. Il resta bien le même qu'auparavant ; il me lançait encore à la tête une bordée de gros mots à l'occasion ; il crachait et grommelait comme pour les autres ; mais j'avais appris à reconnaître que ni gestes étranges ni brutales paroles ne venaient de son cœur. Je jouis désormais d'un repos et d'une paix dont j'avais été longtemps privé ; mes forces physiques se rétablirent et se développèrent, et, bien que je trouvasse peu de charme à la vie de soldat, je n'eus plus à en souffrir ni à m'en plaindre.

FIN DES SOUVENIRS DE JEUNESSE.



Les voyageurs s'éloignèrent en le raillant. (Page 2.)

LE PÈLERIN DU DÉSERT

Un pèlerin, accablé de fatigue, voyageait dans les arides solitudes de l'Arabie; il contemplait, la tristesse dans l'âme, la vaste étendue qui l'entourait, et cherchait en vain un point où son œil pût se fixer comme sur un phare conducteur. Aucun arbuste ne détachait son feuillage sur le sable mouvant; aucune fleur isolée n'épanouissait son calice; aucune source ne versait ses ondes d'argent sur l'antique linceul qui s'était étendu sur la nature morte.

Une soif ardente tourmentait le pèlerin découragé, car il marchait sur un sable brûlant et sous un ciel plus brûlant encore. Sa bouche était sèche et ses lèvres se collaient l'une à l'autre; l'espoir, ce soutien de la vie, ne l'accompagnait pas; non, il était désenchanté par de longues souffrances et se trouvait dans une situation en harmonie avec la nature désolée qui l'entourait; car tous les rêves de bonheur de la jeunesse lui avaient échappé dans le désert.

Rentrant en lui-même avec désespoir, il dit en soupirant.

— Pourquoi fatiguer mes jambes jusqu'à les paralyser? pourquoi aller plus loin? Rien ne m'attend; je ne vois rien à l'horizon. Le ciel est là tout aussi ardent et la terre tout aussi aride. Non. Que mon triste voyage finisse ici, — ici, au milieu de la plus affreuse solitude.

Il s'avança d'un pas chancelant jusqu'à une éminence de sable, s'assit, pencha la tête, porta la main

devant ses yeux et se mit à pleurer. De ses yeux égarés s'échappaient de temps en temps deux larmes qui coulaient sur ses joues pâles et allaient disparaître à ses pieds dans le sable. Le cœur du pèlerin était en proie à un si profond chagrin, à une si morne douleur, qu'il perdit la conscience et le sentiment de la situation; et bientôt ses larmes cessèrent de couler, comme si elles avaient été les derniers indices de la sensibilité de son âme. Puis il leva la tête et arrêta un œil fixe sur le désert, comme si sa vue égarée eût sondé une tombe sans fond.

Pendant qu'il était là, oublieux de lui-même et semblable à un être inanimé, plusieurs caravanes passèrent devant lui, et quelques voyageurs, pris de compassion, s'approchèrent de lui et lui demandèrent la cause de sa douleur, tout en lui offrant un vase plein d'eau fraîche. A peine le pèlerin eut-il prononcé quelques mots, que les voyageurs lui arrachèrent de la main le vase qu'ils lui avaient offert, et s'éloignèrent en le raillant, comme si l'infortuné eût été un fou, pour la conservation duquel on ne devait pas sacrifier la précieuse eau de source. Pourquoi donc cette outrageante pensée était-elle venue aux membres de la caravane? Le pèlerin ne leur avait rien dit qui pût exciter leurs moqueries; mais en leur exprimant sa reconnaissance, il avait employé un langage si énergique et des paroles si élevées, qu'eux, incapables de les comprendre, s'étaient regardés avec confusion et avaient couvert leur ignorance par un rire général; puis on lui avait arraché le vase salutaire, par ressentiment; — procédé de l'homme sans cœur, qui ne pardonne jamais à ceux qui lui font toucher, par la comparaison, la bassesse de son âme.

Avec douleur et désespoir, le pèlerin vit tour à tour toutes les caravanes disparaître à l'horizon, et, fermant les yeux, il résolut de ne jamais les rouvrir à la lumière du soleil; son cœur adressa au monde un amer adieu.

On ne brise pas si facilement les liens qui nous attachent à la vie; l'agonie du pèlerin était douloureuse et la soif ne le torturait pas moins. Longtemps après, cependant, il en vint à ce moment où l'esprit qui nous anime s'efforce de quitter le corps. Alors il releva tout à coup la tête, comme un homme qui se rappelle une chose oubliée. Il ramena devant lui la harpe suspendue sur son dos et dit :

— Le cygne a son chant suprême!

Et ses doigts tremblants coururent sur la harpe. Les sons qui s'en échappèrent, en frappant son oreille, éveillèrent dans son âme des idées en harmonie avec eux, et la voix de l'instrument se maria à sa voix; il chanta :

« La vie du poète est semblable à un voyage dans les déserts sans limites de l'Arabie.

» Seul en ce monde, avec son âme inquiète et agitée, il ne rencontre jamais rien qui puisse apaiser sa soif inextinguible;

» Mécontent de la nature telle que l'a fait le Créateur, il rêve des choses qui n'existent point;

» Il veut rencontrer, et il cherche des beautés qui ne peuvent se trouver sur la terre, et forme des désirs qui n'y peuvent être satisfaits;

» Semblable à l'aigle, qui ne craint pas de regarder en face le disque ardent du soleil, il s'élève au-dessus des sphères ordinaires de ce monde, et, dans son audace, il offre son amour aux anges du ciel;

» Et les anges du ciel acceptent cet amour, et caressent celui qui a été assez puissant pour monter jusqu'à eux.

» Mais de même que l'aile de l'aigle finit par se fatiguer et le force de se reposer sur la terre.

» Ainsi se fatiguent les ailes de l'imagination, qui forcent le poète à revenir à la terre et à la réalité sensible.

» C'est alors, Dieu du ciel, qu'il sent quel don fatal vous lui avez fait!

» Car la nature est sans couleur, les jeunes filles sont sans beauté, les fruits de la terre sont amers, les fleurs des champs flétries, et la voix des hommes ressemble aux cris des corbeaux affamés qui s'abattent sur une proie.

» Pour celui qui a habité le ciel, qui a contemplé la face resplendissante des anges, et qui a pu dormir avec volupté sur le sein d'un séraphin, bercé par sa voix d'une ineffable douceur.

» O poète, poète, pourquoi ne peux-tu toujours rêver? pourquoi le fruit t'échappe-t-il toujours au moment où tes lèvres s'ouvrent pour le savourer?

» Nul bonheur ne serait comparable au tien, si, avec la force de créer, tu avais reçus aussi la puissance de posséder;

» Car tes désirs sont les désirs d'un dieu, et tu étreins de tes bras la nature créée et incréée, comme si tout — mais tout — t'appartenait!

» Et, quand tu as possédé les apparences de tout, quand le goût de tous les fruits imaginables t'est connu, et quand tu as tour à tour porté ton amour à tous les anges, que peut-il donc encore te rester?

» Rien! La nature désenchantée revêt à tes yeux une couleur grise et sèche; le monde devient pour toi une aride solitude où tu ne rencontres rien, que le sable monotone du chagrin et le soleil brûlant des désirs inassouvis... »

Ainsi le pèlerin esquissait dans ce chant le vide déplorable qui s'était fait dans son âme; lui-même était le poète qui avait caressé toutes les chimères

de l'imagination, et maintenant, le cœur froid et desséché, il voyait s'approcher la mort comme le but désiré de sa triste carrière.

Tandis qu'il poursuivait le chant commencé, son oreille fut tout à coup frappée par un bruit étrange; ses doigts restèrent immobiles sur les cordes de sa harpe et ses lèvres tremblantes s'arrêtèrent entr'ouvertes dans l'émission d'un son, tandis qu'un sourire presque imperceptible venait flotter sur son visage.

Qu'est-ce qui pouvait, au milieu du désert sans bornes, lui causer une telle émotion? Lui-même n'en savait rien; mais il lui semblait que les sons d'une autre harpe s'étaient mariés à la sienne et qu'à sa voix aussi avait répondu une autre voix. Quelle que fût sa curiosité, il n'osait cependant regarder autour de lui, dans la crainte de perdre quelque chose du bruit mystérieux qui avait frappé son oreille.

Bientôt il entendit une puissante voix d'homme qui, malgré son ton grave et austère, était cependant d'une touchante douceur. Le poète se sentit ému jusqu'au fond du cœur; pour la première fois, il rencontrait sur la terre un chant aussi imposant et aussi sublime que ceux qu'il avait entendus souvent dans les extases de son imagination.

Il toucha deux fois avec une énergie convulsive les cordes de sa harpe, et le chanteur mystérieux répondit ainsi à la plainte du pèlerin :

« Oui, la vie du poète est semblable à un voyage dans les déserts sans bornes de l'Arabie :

» Mais les solitudes de l'Arabie ont des oasis et des sources aux ondes d'argent, — des oiseaux au doux chant, des fruits savoureux et des fleurs charmantes.

» Tu as dans ton voyage aperçu de loin ces oasis, mais tu les a dédaignées en cédant à un préjugé, et tu as dit : « Les arbres de la terre ne sont pas » assez verdoyants pour moi et ses fleurs sont sans » couleur et sans parfum. »

» Tu as entendu de loin le murmure du ruisseau et tu as passé sans apaiser ta soif, en disant : « L'eau de la terre est corrompue et répugnante. »

» Tu as vu flotter au loin le voile des jeunes filles; tu as vu leurs longs cheveux ondoyer au vent comme un manteau, et tu as détourné les yeux en disant : « Oh! les filles de la terre ne ressemblent » pas aux anges que j'aime! »

» Tu as vu des oiseaux aux riches couleurs venir t'annoncer qu'en cet endroit un frais berceau était élevé par Dieu pour te recevoir; mais, fermant l'oreille, tu as dit : « Ces oiseaux ne chantent » pas comme ceux que mon imagination a créés ».

» Et tu n'as joui de rien, ni rien possédé, parce que tu n'as rien voulu posséder ni rien savourer.

» Crois-moi, tout ce que peut rêver le poète se trouve aussi sur la terre; car son imagination même ne puise ses créations que dans la réalité.

» Et, avec la puissance de l'imagination, il a aussi la puissance de posséder : la volonté de l'homme est la baguette magique qui peut lui donner le plus grand bonheur, si, comme un insensé, il n'abandonne pas la réalité pour suivre des illusions.

» Poète, poète, goûte les fruits avant de les dédaigner; donne ton amour à une jeune fille avant de proclamer qu'elle n'a pas de cœur, et regarde la fleur avant de mépriser sa couleur.

» Et alors peut-être croiras-tu à la saveur des fruits, au cœur des jeunes filles et à la couleur des fleurs! »

Le pèlerin était toujours immobile; mais, chaque fois que la voix mystérieuse prenait un accent plus grave, de même que le vent, quand souffle l'ouragan, pleure et frémit dans les feuilles du chêne, son cœur battait plus vite, et il retenait son haleine pour écouter.

La voix se tut, et seulement alors le pèlerin se tourna vers l'endroit d'où elle était venue vers lui; il n'eut pas sitôt fait ce mouvement, qu'un profond respect pénétra dans son cœur et il courba profondément la tête en signe de vénération.

Devant lui se tenait un vieillard dont le visage était empreint d'une noblesse remarquable, dont les joues, bien que creusées par les ans, avaient encore gardé toute la fraîcheur de la jeunesse, et dont toute la physionomie, sous ses cheveux d'un blanc de neige, ressemblait à celle d'un dieu. Le vêtement léger qu'il portait était aussi de la plus pure blancheur, et lui donnait l'air d'un prêtre. Il regardait le pèlerin avec bonté et semblait attendre ses paroles.

— O mon père! s'écria celui-ci, qui donc vous a appris ces chants? qui vous a enseigné ce langage qui ravit le cœur d'une si douce extase?

— Poète comme toi, répondit le vieillard, j'ai aussi parcouru le désert de la vie, accablé de tristesse et de douleur; comme toi, j'ai osé dire que la nature créée par Dieu était trop sèche et trop aride; comme toi, j'ai méprisé les oasis toujours vertes de l'Arabie, et les jeunes filles, et les fleurs et les fruits de la terre. Mais, en punition de mon ingrate audace, je tombai alors dans le désespoir et le dégoût de la vie; rentrant en moi-même, j'étudiai avec plus de bonne volonté les choses qui m'entouraient, et j'y trouvai tout ce que j'avais rêvé.

— Se peut-il que je croie cela? s'écria le pèlerin. Avez-vous trouvé l'ange qui a reçu les adorations de votre jeunesse?

— J'ai trouvé cet ange, répondit le vieillard.

— Avez-vous trouvé ces palais aériens qu'avait créés votre imagination?

— J'ai trouvé ces palais.

— Avez-vous aussi rencontré les doux chants, les fruits savoureux, les limpides ruisseaux, les pures et nobles passions, les amis dévoués, et tout le bonheur que vous aviez rêvé?

— J'ai trouvé tout cela, reprit le vieux poète avec un sourire de satisfaction.

Il prit la main du jeune pèlerin, et, se mettant en marche avec lui, il dit:

— Venez avec moi, et je vous montrerai que la terre peut donner plus que ne rêve l'imagination d'un poète.

Et, étendant le doigt dans la direction du soleil couchant, il reprit:

— Ne voyez-vous pas là-bas, derrière ces collines de sable, quelques feuilles vertes qui semblent étendues sur le sol.

— Oui, répondit le pèlerin, je les ai remarquées depuis longtemps; ce sont sans doute quelques plantes rampantes qui sont tombées dans ce désert des mains de l'avare nature.

— Non, non, s'écria le vieillard; ce sont les cimes des arbres qui ombragent mon palais sous leur feuillage éternel; si vous n'aviez pas dédaigné ce peu de verdure, vous y auriez trouvé comme moi le bonheur qui y est caché. Voyez-vous comme l'orgueil vous égare!

Sentant qu'il avait mérité ce reproche, le pèlerin se tut; et tout en marchant, il songea combien de fois il avait dédaigné le bonheur terrestre sans vouloir l'éprouver. Il puisa dans ces réflexions plus d'espoir et de meilleures dispositions à savourer les joies qui lui étaient promises, et qu'il allait rencontrer comme la réalisation de ses rêves enchantés...

Ils atteignirent enfin, mais non sans peine, au sommet des collines sablonneuses désignées par le vieillard. Celui-ci arrêta le pèlerin et lui montra une profonde vallée dont la luxuriante végétation s'étendait sous leurs pieds comme un vert tapis. Le jeune poète, tout stupéfait, leva les bras au ciel et ses yeux se promenèrent sur toutes les beautés de la merveilleuse oasis, tandis qu'il restait muet et comme pétrifié.

— Eh bien! demanda le vieillard triomphant, votre imagination vous a-t-elle jamais offert une contréeaussi riche et aussi belle?

— O mon père, répondit le pèlerin saisi d'un vif enthousiasme, j'ai maintes fois rêvé des fruits d'or que je vois briller ici dans la fraîche verdure des arbres; j'ai souvent entendu en imagination un cœur comme celui des oiseaux de cet oasis enchanteresse; j'ai souvent, dans une heure d'extase, vu des ruisseaux couler comme des filets d'argent au milieu des fleurs qui émaillaient une riante campagne; mais mon imagination n'a jamais été assez puissante pour me faire embrasser d'un seul coup d'œil toutes les merveilles de la nature. Oh! si mon âme ne me montre pas ces choses dans un endroit trompeur, si c'est bien la réalité qui est devant moi, je dois avouer que, dans mes plaintes, j'ai calomnié la nature et la Divinité!

— Le bandeau qui t'aveuglait est tombé, dit le vieillard en descendant vers la vallée avec le pèlerin; hier encore, tu aurais trouvé tout cela sans couleur et sans charme; mais aujourd'hui, ta puissance de jouir est doublée. Viens, et tu pourras jouir de tous les bonheurs que tu as pu rêver; mais surveille bien ton âme, ne lui permets jamais de s'élever dans le ciel trompeur de l'imagination et de former des désirs impossibles à satisfaire; car au moment où le génie des poètes te présentera de nouvelles illusions, toutes les beautés que tu admires maintenant s'évanouiront, sans laisser même un souvenir, comme tes rêves ordinaires.

Le pèlerin comprit l'importance des conseils du vieillard, et, plein du plus vif désir de savourer longtemps les joies de la vie, il résolut de résister courageusement aux assauts de l'imagination, et de s'abandonner sans réserve au bonheur terrestre qui lui était offert. A mesure qu'il descendait plus avant dans la vallée avec le vieillard, l'herbe, qui croissait dans le sable sous leurs pieds, devenait plus épaisse et plus molle; déjà çà et là une humble fleur sortait du sol, comme la messagère d'une nature plus riche; et, par moments, des oiseaux amoureux envoyaient jusqu'à eux, du fond des massifs de verdure encore éloignés, les préludes d'un chant délicieux.

Le jeune poète, transporté du doux espoir des joies prochaines, marchait lentement et dans le plus grand silence. Un air tout chargé du parfum de mille fleurs lui était apporté de l'oasis par la brise, et, en aspirant cet air vivifiant, il sentait son cœur envoyer un sang chaud dans ses veines avec une énergie inconnue; les teintes d'or des fruits, la fraîche verdure de la végétation, les brillantes couleurs des fleurs semblaient déjà plus séduisantes à ses yeux.

Enfin ils arrivèrent au pied des arbres qui couvraient l'oasis comme une voûte de verdure, et, en marchant sur les gazons moelleux, ils foulaient aux pieds des milliers de fleurs odoriférantes qui semblaient étoiler le sol. Le jeune poète, ayant posé le pied sur une d'elles et croyant l'avoir écrasée, se retourna avec une sorte de regret vers l'endroit où elle se trouvait; mais quel fut son étonnement de la voir dresser plus fièrement qu'auparavant son calice aux teintes d'or et d'argent! Il remarqua aussi que toutes les autres fleurs s'étaient relevées et qu'elles ne gardaient

pas la moindre trace de blessures ; il admira l'énergie vitale que la nature possédait en ce lieu, et dès lors posa le pied sans précaution sur les richesses végétales qui couvraient le sol. Mais si l'oasis passa son attente, il lui restait cependant un désir. Ce charmant bosquet, avec ses oiseaux au chant mélodieux, avec ses fruits magnifiques et ses fraîches allées, ne lui semblaient pas avoir atteint le comble de la perfection, puisqu'il n'y découvrait personne autre que le vieillard. Il songeait à part lui que son imagination lui aurait montré, au milieu de cette belle et luxuriante nature, de belles jeunes filles; déjà même il se disait avec une témérité prématurée : «Mes rêves, ô rêves de poète, que vous étiez plus beaux ! » lorsqu'il entendit au fond des vallées des accords de harpe et de sistre auxquels se mêlait une voix d'un timbre aussi sonore que l'argent le plus pur. Une soudaine expression d'attente et de curiosité se peignit sur le visage du pèlerin.

— Mon père ! mon père ! s'écria-t-il, satisfaites à mon désir. Oh ! pour l'amour de Dieu, faites appel à toutes vos forces, et courons ! La voix qui nous arrive est-elle celle de la femme que j'ai longtemps rêvée. Je l'ai entendue bien souvent quand j'implorais l'amour d'un ange créé par mon imagination... Écoutez !... écoutez !... C'est bien elle !

Et, malgré l'avertissement du vieillard, il se dégagea de sa main et courut, comme un fou, dans la direction de l'endroit d'où semblait venir le chant.

— Insensé ! insensé ! s'écria le vieillard avec anxiété, reviens sur tes pas. C'est l'imagination, c'est ton mauvais génie qui te pousse...

Mais le pèlerin était trop surexcité par l'aveugle amour qu'il éprouvait, et, tout en accélérant le pas, il n'entendit pas la voix du vieillard. Il arriva, après une longue course, dans le voisinage d'un berceau couvert d'un épais ombrage ; de grands arbres dont la forme et les feuilles lui étaient inconnues y avaient amoureusement entrelacé leurs branches, et leurs fruits reposaient sur un lit de pampres toujours verts. Devant lui, et près du tronc des arbres, des roses fraîchement écloses, de tout parfum et de toute couleur, étaient disposées en petits berceaux, et, leur calice s'ouvrant sous la fraîche brise du soir, elles répandaient autour d'elles une douce atmosphère qui éveillait dans le cœur des désirs d'amour.

Le pèlerin s'arrêta; il sentait qu'une influence surnaturelle l'entraînait, car, comme si une baguette magique l'eût touché, il se trouvait tout autre qu'il n'était : son cœur battait vivement, gonflé par le désir, et son sang, chassé avec force, envoyait de soudaines rougeurs à ses joues. Un ardent amour brûlait dans son cœur, et, en se représentant l'ange qu'il avait longtemps rêvé, il lui échappait déjà de brûlantes paroles d'amour qui sortaient malgré lui de sa poitrine. L'herbe sur laquelle tomba son regard conservait les formes de plus d'un beau corps de femme qui y avait reposé ; toute sorte d'oiseaux se jouaient au milieu des roses, et se prodiguaient de si vives caresses, qu'il se sentait enflammé.

Après avoir contemplé pendant quelque temps cette scène avec une sorte de délire, il s'enfonça plus avant dans la magnifique forêt, jusqu'à ce que, sortant de l'ombre des arbres, il se trouvât sous les doux rayons du soleil du soir.

Celui qui, en ce moment, eût été le compagnon de voyage du pèlerin, eût vu comme il tremblait et comme il ouvrait les yeux avec stupéfaction ; il eût entendu quels soupirs s'échappaient de son sein et quels cris d'admiration sortaient de ses lèvres.

Une vingtaine de jeunes filles ou plutôt d'anges étaient assises devant lui sur le mol gazon. Un ruisseau qui descendait capricieusement d'une colline amenait l'eau à leurs pieds dans un vaste réservoir. Le cristal transparent de ce miroir liquide doublait le nombre des jeunes filles et rendait au spectateur leur image plus belle qu'il ne l'avait reçue d'abord. Par moments, la surface unie de l'eau s'agitait, et d'innombrables poissons, montrant leurs nageoires rouges ou dorées, venaient caresser les pieds nus des jeunes filles, comme si eux aussi voulaient rendre hommage à leur beauté ; puis ils disparaissaient avec l'eau murmurante du ruisseau.

Les filles de l'oasis puisaient cette eau dans des vases d'argent; puis, la répandant sur leurs têtes, elles peignaient leur soyeuse chevelure, qui retombait sur leurs épaules rosées. Leur costume étrange et charmant s'accommodait avec une rare élégance à leur taille fine et dégagée : des voiles de la gaze la plus légère, semés de pois d'or et d'argent, permettaient à l'œil de deviner les pures et suaves lignes de leurs formes délicates; mais on ne pouvait pas les voir ; et tant de beautés étaient cachées à l'œil, que l'imagination du poète avait encore une belle carrière. A côté d'elles, sur un tapis de fleurs, reposaient les harpes et les sistres dont les sons avaient ravi le pèlerin, et des vases de pur albâtre dans lesquels étaient sans doute renfermés des parfums.

Bien qu'au premier coup d'œil les jeunes filles semblassent égales en grâce et en beauté, il y en avait cependant une parmi elles dont les charmes, après un examen plus attentif, surpassaient ceux de ses compagnes ; en elle se réunissaient même toutes les beautés qui brillaient isolément chez les autres. Sa chevelure était plus longue et plus soyeuse, ses membres plus souples et plus délicats, et ses doigts, qui n'avaient pas encore quitté

les cordes de la harpe, étaient plus fins et plus rosés. Sous ses cils blonds roulaient de chaudes perles semblables aux gouttes de rosée qui attendent le soleil du matin dans le calice des roses : la jeune fille pleurait, non pas de tristesse, mais sous l'impression d'une passion inconnue qui s'était allumée en elle à la vue du pèlerin. Elle seule avait un vêtement de la couleur d'un beau ciel pur, et sur le neigeux albâtre de son cou brillait un collier de perles qui rayonnaient comme une guirlande d'étoiles. La nature était aussi plus belle autour d'elle ; car, à côté de son corps, de nouvelles fleurs ouvraient sans cesse leur calice aux riches couleurs.

Tout frémissant de respect et d'amour, le jeune pèlerin s'avança vers cet essaim enchanteur de jeunes filles ; il était si avide et si plein de désirs qu'il n'arrêta son regard particulièrement sur aucun de ces anges, mais il les embrassa tous d'un seul coup d'œil. En ce moment, il fut tellement ébloui et transporté de joie, qu'il oublia l'ange si longtemps rêvé par son amour de poète, pour laisser errer ses yeux sur toutes les beautés qui lui étaient offertes.

Cependant, s'il eût regardé particulièrement la jeune fille au collier de perles, et si celle-ci eût tourné vers lui ses beaux yeux humides et mourants, il serait peut-être tombé la face contre terre et se fût prosterné devant l'ange en pleurs comme le musulman se prosterne sur le pavé de la mosquée en présence d'Allah.

Les jeunes filles n'avaient pas encore vu l'étranger ; mais, dès qu'il s'approcha du limpide bassin, les petits poissons qui se jouaient à la surface se précipitèrent tout effrayés au fond de l'eau ; les jeunes filles alors levèrent les yeux.

A la vue du pèlerin, elles poussèrent un cri de joie, comme si son arrivée eût été pour elles un bonheur attendu ; elles se levèrent vivement, et, jetant peignes d'ivoire et coupes dans les fleurs du gazon, elles s'avancèrent en souriant vers lui. Celui-ci, dans son étonnement et dans son trouble, n'avait pas remarqué que la jeune fille au collier de perles avait disparu derrière les buissons de roses et s'enfuyait d'un pied rapide à travers les arbres. Dans cet état d'égarement, il était en quelque sorte privé de sentiment, comme un homme qui voit devant lui un objet surnaturel et n'en peut croire ses yeux.

Les gracieuses vierges de l'oasis ne marchaient pas sur la pelouse du pas ordinaire des femmes ; tout en elles, jusqu'au moindre mouvement, était plus moelleux et plus élégant. Il eût été difficile de trouver sur le gazon la trace de leurs pieds : car leur marche était si légère, qu'on eût pu croire que l'air les soutenait ; chaque pas était une gracieuse ondulation qui faisait pencher leurs tailles sveltes d'un côté ou de l'autre ; non, jamais bayadères d'Orient n'avaient traduit leur adoration devant l'autel de leur dieu Vishnou par une pantomime plus séduisante !

Le pèlerin fut ému jusqu'au fond de l'âme, lorsqu'il sentit les doigts charmants des jeunes filles caresser ses doigts, et plus encore quand la joue rose d'une jeune fille vint s'appuyer contre sa joue et qu'il aspira l'haleine parfumée de l'angélique créature. Il ne comprenait ni les paroles d'amour, ni les souhaits de bienvenue qu'elles lui adressaient, et s'abandonnait, tout distrait, à leurs folles caresses. Le geste et la parole naissent des émotions et des sentiments éprouvés par les hommes et servent à les exprimer ; mais, quand un homme est si vivement saisi par un sentiment de bonheur ou de souffrance, que son émotion sort du cercle des sentiments déjà éprouvés, alors ni gestes ni paroles ne peuvent plus être les interprètes de l'âme. Dans une telle situation, l'homme se tait et nage, oublieux de tout, dans le flot de la passion qui l'emporte.

Entraîné par les jeunes filles, qui tournaient autour de lui comme un essaim de tourterelles amoureuses, le pèlerin s'assit sur l'herbe parfumée. Deux des filles de l'oasis se placèrent à ses côtés, et, lui passant leurs bras autour du cou, elles lui firent un coussin mille fois plus doux pour lui que le divan de velours du sultan ; le fils de Mahomet dort sur la soie tissée d'or et d'argent ; mais le pèlerin put reposer sur le cœur parfumé des jeunes filles. D'autres filles de l'oasis prirent leur harpe et leur sitre, et chantèrent un chœur voluptueux, pendant que le jeune inconnu était plongé dans de douces jouissances. D'autres ouvrirent les vases d'albâtre qui contenaient les parfums et les baumes, et vinrent, quand le chœur fut achevé, près du jeune homme, dont elles soulevèrent doucement la tête et oignirent la chevelure des huiles les plus précieuses de l'Orient ; puis, tressant une couronne avec des fleurs qui jaillissaient du sol sous leurs doigts, l'une d'elles la plaça sur la tête du pèlerin. A sa grande surprise, la couronne était formée de fleurs éclatantes mais frêles : de temps en temps des pétales bleus ou rouges tombaient de son front ; ce qui lui annonçait, chaque fois, qu'un calice venait de se détacher de sa tige. Il dit en soupirant :

— Aimables filles de la solitude, quelle fragile couronne vous avez tressée pour moi !

La jeune fille qui lui avait placé la couronne sur la tête répondit :

— Poète, c'est la couronne des joies du monde !

Une pensée de tristesse effleura le cœur du pèlerin ; mais les caresses des jeunes filles assises autour de lui ne lui laissèrent pas le temps de ré-

fléchir, et il s'abandonna comme un enfant aux jouissances et au bonheur. Longtemps il resta dans cette douce société, donnant des baisers à chacune des ravissantes jeunes filles et recevant les leurs.

Mais, par mégarde, il avait froissé sa couronne, en se penchant le front, aux épaules nues des jeunes filles, et peu à peu toutes les fleurs écrasées étaient tombées de leur tige. Il se sentit moins heureux, et déjà il commençait à former de nouveaux désirs; puis il remarqua qu'aucune des jeunes filles qui l'entouraient n'avait la voix de l'amante de ses rêves. Il demanda à l'une des filles de l'oasis :

— Vous avez encore une sœur, mon ange ?

— Oui, poète, nous avons encore une sœur qui nous surpasse toutes en beauté, et dont la voix n'a rien d'égal sur la terre.

— Dis-moi, séduisante fille du désert, dis-moi comment elle est et quelles beautés la font reconnaître des autres ?

— Poète, elle a des cheveux si fins, si épais et si longs, qu'elle peut s'en envelopper comme d'une tunique de soie. Quand elle dort sur une couche de roses et de lis, les fleurs ferment leur calice de confusion; car le corps de ma sœur efface leur éclat par la grâce de la forme et la pureté de la couleur. Elle a des yeux qui peuvent rivaliser avec l'azur du ciel et qui sont toujours humides de larmes d'amour. A son cou est suspendu un collier de perles qu'elle a apporté des régions où elle est née; sa voix porte l'émotion dans tous les cœurs, et, quand on l'entend, on se croit ravi au ciel par une force surnaturelle...

Le visage du pèlerin se troublait de plus en plus à chaque mot qui sortait de la bouche de la jeune fille.

Elle lui avait décrit l'objet de son amour de poète; oui, c'était bien là la femme qu'il avait toujours caressée dans ses rêves; déjà il se formait un avant-goût du bonheur dont il jouirait, s'il pouvait rencontrer et presser sur son cœur cette adorable créature.

— O jeune fille ! s'écria-t-il, conduis-moi vers ta sœur ! Je me sens mourir d'amour.

Il disait ces mots, lorsqu'il vit au loin flotter parmi les arbres un voile bleu; puis il aperçut bientôt la tête de la plus belle des vierges.

Sans dire adieu aux filles de l'oasis, le pèlerin s'élança en courant à la poursuite de la fugitive : mais ses efforts furent vains, car elle était si légère et si rapide, qu'il ne put l'atteindre ; cependant il ne perdait pas son courage : plus la difficulté grandissait, plus son désir devenait vif. Sans nul doute, aveuglé par l'excès de la passion, il eût poursuivi l'objet de son amour jusqu'à succomber à la tâche, si le hasard ne l'eût favorisé. Ayant perdu de vue la jeune fille, il s'était arrêté, désespéré, les bras croisés sur la poitrine, et il croyait avoir perdu pour jamais tout espoir de réaliser ses vœux. Mais tout à coup, sans soupçonner que le poète fût encore là, la jeune fille sortit d'un épais massif de fleurs; et le jeune pèlerin, transporté de joie, s'élança les bras ouverts vers la jeune fille, et, la pressant sur son cœur, il s'écria :

— Je te possède enfin, toi, l'idéal de toutes mes pensées ! toi qui as allumé dans mon cœur la flamme de l'amour ! toi pour qui j'ai versé tant de larmes ! Oh ! je t'en supplie, ne t'éloigne pas de moi !

La charmante jeune fille fixa un long regard sur le pèlerin. Celui-ci, voyant les larmes inonder son visage, se mit, dans son transport amoureux, aux genoux de la vierge de l'oasis, en levant les mains vers elle comme pour implorer grâce.

Un sourire illumina le visage de la jeune fille; ses lèvres s'entr'ouvrirent comme les feuilles d'une rose fraîchement épanouie au soleil du matin ; elle jeta ses bras au coup du pèlerin et le releva en disant :

— Je t'aime, poète !

Au son de cette voix tendrement harmonieuse, le pèlerin leva les yeux au ciel et resta quelque temps immobile; on eût dit une âme illuminée qui, dans une heure d'extase, voit se dérouler sous ses yeux les joies du paradis. D'une voix altérée, il répétait les mots de la jeune fille :

— Je t'aime, poète !

— Tu m'aimes, toi, la plus belle femme du ciel et de la terre, toi que j'ai rêvée toute ma vie !

— Oui, poète, depuis longtemps, je t'aime plus que toute chose, et mille fois j'ai reçu tes baisers passionnés... N'ai-je pas assisté à la naissance de tous tes chants ? n'ai-je pas pleuré et souffert avec toi quand le monde t'abreuvait d'amertumes et que, dans ton désespoir, tu te ceignais le front d'un crêpe de douleur ? Oh ! tu m'as souvent appelée, et toujours j'ai volé près de toi.

— Oui, oui ! s'écria le pèlerin avec un frémissement dans la voix, tu es pour moi une amie depuis longtemps connue : jamais, cependant, je n'ai pu comme aujourd'hui te presser sur mon cœur... Il est vrai, tu as souffert, tu as pleuré quand je pleurais, douce compagne de mon âme, avec qui tu aimais à converser... Mais que je suis plus heureux maintenant ! Je sens les battements de ton cœur répondre aux battements de mon cœur... Mes mains se jouent avec délices dans ta blonde chevelure !... Oh ! si tu savais, brillante perle de la terre, quel bonheur c'est que de te posséder ! quel ravissement s'empare de l'âme en contemplant ton éclat, près duquel s'effacent les appâts de tes sœurs ?

— Mes sœurs, dis-tu, poète? Je n'ai point de sœurs. Les jeunes filles que tu as vues sont des enfants de la terre et portent le nom des diverses joies que la terre peut donner; mais je suis, moi, la fille de l'intelligence; enfant née du mélange d'un rayon de la Divinité avec l'esprit humain : je suis fille du ravissement et de l'extase de l'âme!

— Ton père, quel est son nom? quelle région habite-t-il?

— C'est toi, noble poète, c'est toi qui es mon père et mon amant!... Je suis ta fille et ton amante!... Aussi, moi, comme la déesse fille de Jupiter, je suis sortie vivante de ta tête, et le plus pur rayon de ton âme a formé mon âme. Semblable à un dieu, tu m'as créée pour t'aimer, et, en me créant, tu as versé en moi les trésors d'amour que renferme ton cœur. Juge combien je dois être heureuse d'être en ta présence, puisque je n'existe que par toi et pour toi!... Mais, hélas! ce bonheur sera la cause de ma mort... Oh! si je pouvais conserver seulement jusqu'à demain ton amour et ma vie!

Une profonde douleur vint, peut-être pour la première fois de sa vie, couvrir comme d'un nuage le front de la jeune fille; elle pencha la tête comme une fleur agitée par le vent et baigna le gazon de ses larmes perlées.

Le pèlerin ne comprit pas cette tristesse imprévue, cependant il en fut saisi; l'obscurité de la prédiction l'épouvantait. Il embrassa la jeune fille avec angoisse et s'écria :

— O vierge qne j'adore, la vie est si puissante en toi! Douée de toutes les forces de l'âme et du corps, comment pourrais-tu mourir sitôt?

— O poète! répondit la jeune fille, toujours triste, n'as-tu donc jamais cherché l'énigme de la douleur des poètes? J'ai reçu la vie en même temps que ton amour, et l'implacable sort a décidé que je perdrais la vie dès que ton amour me serait enlevé.

— Oh! mon amour est éternel. Jamais il ne te manquera, non, jamais!

— Hélas! je savais que, dès que tu m'aurais possédée, ton amour pour moi s'éteindrait aussitôt, c'est une loi de la nature humaine à laquelle le poète est soumis comme les autres. Crois-moi, poète, demain, dès demain, une nouvelle création surgira de ton esprit : une jeune fille que tu trouveras plus belle que moi, et, dès ce jour, tu deviendras le père et l'amant de cet autre enfant de ton imagination. C'est pour cela que je fuyais, car ton étreinte devait me tuer.

— Jamais! jamais! répéta le pèlerin avec l'accent de la plus vive passion; non, jamais mon amour pour toi ne peut s'éteindre. J'en jure par ma lyre! mes chants, mes pensées, mes amours seront toujours pour toi. N'es-tu pas la plus belle et la plus charmante fille de l'imagination et de la réalité?... Oh! sèche tes larmes, laisse-moi jouir de tes grâces sans songer à l'avenir; je t'en supplie, bannis ces tristes pensées et fais briller encore à mes yeux ton ravissant sourire : il fait naître en moi le bonheur!

La jeune fille releva la tête; son visage n'était plus baigné de larmes; un doux sourire effleurait ses traits, comme le zéphyr qui, rasant l'eau, en ride légèrement la surface. Elle saisit avec passion les mains du poète et lui dit :

— Ton amour s'est affermi à la vue de mes larmes et ma vie s'en est fortifiée. Eh bien, je bannis mes tristes pensées pour me réjouir avec mon bien-aimé. Écoute... Entends-tu ces chants et ces accords de harpe? C'est la fête que les poètes de la terre t'ont préparée... Viens, allons goûter tour à tour toutes les joies du monde.

Le pèlerin entendait, en effet, un chœur de voix mélodieuses; il se laissa guider par la jeune fille. Le soleil avait disparu depuis longtemps déjà derrière les collines, et le faible crépuscule qui éclairait encore l'oasis ne permettait pas de traverser sans se blesser les épaisses broussailles; mais le collier de perles de la jeune fille guidait, par la vive lumière qu'il jetait, les pas de l'heureux couple. Après un court trajet, ils arrivèrent devant la façade d'un majestueux palais, qui, décoré de gracieux ornements arabes et mauresques, brillait comme un gigantesque bijou au milieu de cette riche nature. Mille lumières étincelaient à travers le feuillage des vignes qui tapissaient les murs du château; et, tandis que les suaves accents de voix de femmes sortaient des massifs de verdure, un chœur d'oiseaux mélodieux répondait au chant des filles de l'oasis.

Le pèlerin entra avec sa bien-aimée dans le superbe palais, et arriva dans une vaste salle. De nombreuses jeunes filles s'y trouvaient assemblées. et il y en avait beaucoup parmi elles que le pèlerin n'avait pas encore vues. Toutes étaient vêtues de légers voiles de soie et portaient les plus riches ornements. Assises devant des tables d'or et d'argent ciselé, elles jouaient de la harpe et chantaient avec une merveilleuse harmonie. Aux murs de la salle étaient suspendus des tableaux qui représentaient les joies que peut donner la terre; dans les panneaux vides, entre les cadres des tableaux, on voyait de longues guirlandes de fleurs formées de rubis, de diamants, de saphirs et d'émeraudes, qui éclairaient la salle comme autant de flambeaux. Un trône étincelant de pierreries s'élevait au milieu de toutes ces splendeurs.

Le pèlerin fut conduit par son amie devant une table; là se trouvait un large lit de repos couvert

de coussins frangés d'or, sur lequel la jeune fille le fit asseoir; puis, assise à côté de lui, elle lui passa son bras autour du cou et fit reposer la tête de son amant sur le mol oreiller; et il reposait ainsi, à demi couché dans les bras de la charmante jeune fille. Le poète, transporté d'amour, jouissait en silence de son bonheur; il regardait fixement dans les yeux de l'amante qu'il avait si longtemps rêvée. Elle fit un signe de la main et dit aux filles de l'oasis :

— Du vin et du nectar pour mon bien-aimé!

Une jeune fille couronnée de fleurs et d'épis de blé posa une coupe d'or devant le pèlerin, tandis que d'autres apportaient dans une gracieuse corbeille des grappes de raisin de tous les goûts et de toutes les couleurs. La jeune fille à la couronne prit une des grappes dans la corbeille, et, la tenant au-dessus de la coupe, la pressa en l'écrasant; le jus pourpre jaillit entre ses doigts délicats et remplit jusqu'au bord la coupe, qu'elle offrit au pèlerin.

Jamais il n'avait savouré vin plus délicieux : il sentit avec la généreuse boisson une vie nouvelle animer ses membres. Après avoir vidé la coupe, il la tendit de nouveau à la jeune fille, et dit avec enthousiasme :

— Verse encore, verse encore, aimable fille du désert! j'ai soif!

Elle pressa une autre espèce de raisin dans la coupe, que le pèlerin vida une seconde fois. Cependant, après avoir goûté un certain nombre de vins différents, le plaisir qu'il y trouvait commença à s'émousser, et bientôt il repoussa avec dégoût la coupe qu'on lui présentait.

Sa bien-aimée fit de nouveau un signe et s'écria avec enthousiasme :

— Que mon bien-aimé soit le roi de la terre; que sa puissance s'élève au-dessus de celle du sultan qui commande aux fils de Mahomet!

L'une des jeunes filles, qui portait sur le front un diadème brillant d'or et de pierres précieuses, s'approcha timidement du pèlerin, et, le prenant par la main, le conduisit jusqu'au trône, où elle le fit asseoir sur un siège orné de la pourpre royale; elle lui mit un sceptre dans la main et lui plaça sur la tête une éclatante couronne d'empereur.

Les jeunes filles, se levant toutes en même temps de leurs sièges, s'agenouillèrent, la tête inclinée jusqu'à terre, devant le poète étonné; puis, relevant leur front virginal, elles entonnèrent un chant de triomphe dans lequel elles célébraient, en les portant jusqu'aux nues, les vertus, la puissance et la gloire de leur seigneur et maître.

— Mensonge! pensait-il en son âme; elles chantent des vertus que je ne possède pas; homme, je suis soumis à toutes les faiblesses humaines; je ne suis pas un dieu; je ne suis, hélas! ni infaillible ni parfait!

Tandis que ces sentiments d'humilité lui venaient à la pensée, un grand bruit causé par des milliers de voix confuses se fit tout à coup entendre en dehors du palais; on eût dit qu'une innombrable multitude avait envahi l'oasis. Le nom du poète pèlerin fut acclamé par la foule, accompagné de mille bénédictions. Un sentiment d'orgueil s'empara bientôt de son esprit, et il s'estima fier de pouvoir commander à une telle multitude. La tristesse, cependant, vint bientôt étendre un voile sur son âme; il ne voyait plus, en effet, de gracieux sourires sur les lèvres des jeunes filles; leurs traits étaient empreints d'une froide expression de respect et de crainte, il n'y avait plus d'amour ni de sympathie. A ses paroles d'amour et de tendresse, on ne répondait plus que par des choses banales et pleines de flatteries affectées; il vit bientôt que ce n'était pas lui, mais bien la couronne qu'il portait qui recevait tant d'hommages. Emporté tout à coup par la colère, il jeta à ses pieds sceptre et couronne, et les brisa avec violence en s'écriant :

— Loin de moi, loin de moi ce bonheur qu'on ne peut partager avec les autres! Pour un baiser de mon ange, je donnerais toutes les couronnes du monde!

Sans prendre garde à son irritation, sa bien-aimée fit encore un signe et s'écria :

— Que mon bien-aimé soit l'homme le plus riche de la terre, qu'il possède plus de trésors que n'en renferment les mines de Golconde!

Sur cet ordre, les jeunes filles apportèrent des monceaux d'or et de pierreries au pied du trône; toute sorte de vases précieux et de magnifiques bijoux gisaient pêle-mêle au milieu de l'or et de l'argent monnayés.

Les yeux du pèlerin étincelèrent d'un nouveau bonheur, et, pendant quelque temps, il se plut à contempler les trésors étalés devant lui. Mais il sentit bientôt que plus il regardait ces richesses entassées, plus son cœur devenait froid, plus un odieux égoïsme et de coupables désirs assaillaient son âme. Il détourna la tête avec mépris.

Sa bien-aimée fit encore plusieurs signes, et chacun de ces ordres apportait au poète pèlerin de nouvelles jouissances, mais il se lassa de toutes; et les chants mêmes des jeunes filles commencèrent à lui devenir indifférents. Tout à coup il s'écria avec impatience :

— Sont-ce là les joies de la terre? Non, non; il n'y a qu'un bonheur, une volupté, — c'est l'amour! Que le ciel éloigne de moi ces jouissances matérielles, qui énervent et étouffent mon âme! Rends-moi ton amour, je ne demande rien de plus!

A ces mots, il descendit de son trône et voulut embrasser sa bien-aimée; mais celle-ci fit un signe de la main et dit :

— Filles de la terre, je vous livre mon bien-aimé; apprenez-lui le bonheur renfermé dans l'amour que l'on goûte ici-bas.

A ces paroles, un mouvement général de joie éclata parmi les jeunes filles, qui vinrent se grouper autour du pèlerin avec une grâce voluptueuse, comme si elles voulaient, à l'envie l'une de l'autre, se disputer son amour. Il fut conduit par sa bien-aimée sur un tapis moelleux orné des dessins les plus riches et qui étaient tout parsemé de roses. Après avoir disposé quelques coussins, elle désigna au pèlerin chacune des jeunes filles et lui dit que ce lit de repos lui était destiné. Il s'y plaça, à demi assis, à demi couché, et se joua, avec une volupté distraite, au milieu des roses éparses autour de lui.

Les vierges de l'oasis s'approchèrent tour à tour du lit : l'une se coucha aux pieds du pèlerin; l'autre passa ses doigts caressants dans la brune chevelure de jeune homme : une troisième appuya sa joue vermeille contre la sienne et lui murmura à l'oreille les plus douces paroles. Toutes les formules d'amour qui aient jamais été iventées lui furent adressées; il vit toutes ses beautés enchanteresses palpiter d'amour à ses pieds, et les embrassa les unes après les autres, toujours certain de presser un cœur brûlant contre son cœur. Mais, quelque volupté qu'il éprouvât, il trouva bientôt aussi que l'amour est impuissant à donner un plaisir éternel. Quand il eut joui des caresses de toutes ces charmantes jeunes filles, quand les paroles brûlantes furent épuisées, il tomba dans une muette rêverie et détourna ses yeux des jeunes filles, comme si leur présence lui eût été indifférente. Elles firent de nombreux efforts pour réveiller son attention, mais sans y réussir ; il tombait dans une préoccupation de plus en plus profonde, et semblait prêter l'oreille à un bruit insaisissable. En ce moment, retentirent dans la salle des accords de harpe qui semblaient venir de cordes de fer et qui dominaient le son des sistres, comme la voix de l'homme domine une voix de femme.

Le pèlerin parut ravi en extase en entendant ces chants; ils semblaient avoir sur lui une magique influence, car il repoussa même sa bien-aimée loin de lui avec vivacité, pour recueillir pleinement et sans trouble le chant des cordes de fer.

— Poète! poète! s'écria son amante en l'étreignant de ses deux bras, oh! écoute-moi, car je sens la mort qui me presse déjà ; mon sang se glace dans mes veines!

Le pèlerin, se rappelant son ancien amour, lui donna un baiser avec un vif sentiment de pitié et de chaleureuse affection.

— Tu meurs?... Oh! oui, je vois déjà la pâleur de la mort sur ton visage; tes yeux deviennent ternes et sans vie; adieu, toi que j'aimais tant!

— Tu vois, dit-elle, tu vois que je t'ai dit la vérité : tu ne m'aimes plus, et je meurs! Mais ce n'est rien, dit-elle en soupirant et avec un consolant sourire; demain, tu aimeras une autre idole, et, dans cette idole, à laquelle tu donneras plus de beauté encore, je revivrai : seulement, j'aurai changé de forme. Oui, oui, poète, tu aimeras encore l'enfant de ton imgination, et cet enfant sera le même. Adieu, je pars!...

Et elle tomba immobile et glacée sur le tapis.

Les autres jeunes filles continuèrent leurs chants et s'efforcèrent de ranimer à leur égard l'amour du pèlerin; mais lui, tout entier au charme des accents virils qu'il venait d'entendre, répondait par un sourire de dédain à leurs muettes supplications. Emporté par la mystérieuse harmonie dans les régions de l'extase et du feu poétique, il saisit une harpe oubliée et fit retentir la salle de sons puissants et graves, tandis que son imagination, vivifiée par le feu sacré de la poésie, faisait passer sous ses yeux mille tableaux variés. Bientôt sa harpe se mit à l'unisson de celle du génie des poètes qui était entré invisible dans la salle, et qui avait su tirer des cordes de fer un chant si imposant. Le pèlerin resta comme plongé dans cette extase de son âme, et joua si longtemps, que ses doigts fatigués le forcèrent de se reposer un peu. Il s'aperçut alors que la mystérieuse harmonie avait cessé de se faire entendre.

Une soudaine émotion d'effroi et de terreur le fit bondir sur son trône, comme s'il eût eu devant lui la geule menaçante d'un tigre; une expression de haine et de dégoût contracta son visage; la harpe s'échappa de sa main défaillante, et il s'arrêta tout tremblant.

Toutes les filles de l'oasis qui lui avaient été présentées comme de vivantes images des joies de la terre avaient subitement disparu, et, à leur place, sous les mêmes vêtements, il ne vit plus que des squelettes décharnés ou d'horribles cadavres. Les fruits qui se trouvaient encore sur les tables avaient pris une teinte grise et sale, et ressemblaient à un monceau de fange ; l'or même avait perdu tout son éclat. En un mot, de toutes les beautés qu'il avait admirées, il ne restait que cendre et poussière ; l'air qu'il respirait était devenu insupportable et avait perdu le parfum des roses et de la myrrhe pour prendre une odeur infecte et nauséabonde. Après avoir contemplé quelques instants les misérables débris de son bonheur, le pèlerin désenchanté quitta le palais d'un pas incertain, et s'enfuit

vers les frais ombrages de l'oasis pour y poursuivre son chant poétique; mais il fut trompé dans son espoir. L'ouragan avait dispersé les feuilles des arbres dans le désert, et précipité les fruits les plus suaves dans la boue; le brûlant simoun avait consumé les fleurs, desséché les limpides bassins, et les oiseaux avaient fui leurs nids dévastés, quitté l'oasis changée en un triste désert.

La vue de cette nature désolée remplit de douleur le cœur du pèlerin, et, tout en cheminant la tête baissée, il versait de temps en temps une larme sur l'herbe brûlée, où, peu de temps auparavant, il s'était assis avec volupté. Il ne lui restait qu'à quitter l'oasis désenchantée; aussi se hâta-t-il de gagner le désert aussitôt que possible; mais il s'égara au milieu des troncs brisés des arbres, et erra longtemps avant d'apercevoir à l'horizon les collines de sable. Comme il déplorait amèrement ce malheur, le vieillard qu'il avait si follement abandonné s'approcha de lui et lui dit avec un sourire expressif :

— Eh bien, poète, as-tu savouré les joies de la terre et joui des plaisirs du monde ?... Tes désirs sont-ils satisfaits ?

— Homme bienveillant! s'écria le pèlerin, quel sentiment d'hostilité vous a poussé à me guider vers cette oasis, puisque votre dessein était de me faire regretter éternellement les jouissances et le bonheur perdus?

— Je suis moi-même ce bonheur perdu, répondit le vieillard; je me nomme l'*Expérience*. La pitié que m'inspiraient tes continuelles illusions de poète m'a décidé à te donner une leçon qui devait t'apprendre en même temps ce que valent le bonheur terrestre et les félicités que tu rêvais, et te prouver que le sort du poète est préférable à celui de l'homme ordinaire, qui ne possède rien en dehors du monde matériel. Tu le vois, déjà les jouissances de la terre t'ont tellement fasciné, que tu ne connais plus le chemin à suivre pour t'en éloigner. Eh bien, je vais te servir de guide, et, chemin faisant, je te donnerai l'explication de ce qui t'est arrivé.

Il prit un autre chemin, et, tout en marchant rapidement avec le pèlerin, il lui parla en ces termes :

— Par les dons que tu as reçus, tu diffères des autres hommes. Le poète reçoit à sa naissance une grande partie de l'esprit de la Divinité; c'est pour cela que son imagination l'emporte toujours sur ses ailes vers les régions célestes, comme si, même avant sa mort, il voulait regagner la demeure de son père. Pour lui, il y a plus d'un monde; son existence n'est pas liée à la terre comme celle des autres hommes; car, avec le rayon de l'esprit divin, il reçoit une puissance créatrice qui lui procure toute sorte de jouissances. Désire-t-il l'amour d'un ange, il se crée un ange adorable; désire-t-il une oasis, il se crée une oasis verdoyante et parfumée. De cette façon, le poète est maître de la nature créée et incréée. Pourquoi, si Dieu t'a doué de facultés plus puissantes pour jouir de tout ce qu'il a fait, pourquoi te plains-tu ? Pourquoi reproches-tu au Créateur que son œuvre ne soit pas parfaite, quand la nature humaine te transporte loin du ciel de l'imagination ?

— Je dédaigne et méprise à bon droit les choses de ce monde, dit le pèlerin en interrompant le vieillard. Depuis que j'ai été dans cette délicieuse oasis, je ne puis me plaire sur la terre; car rien n'y ressemble aux beautés que j'ai trouvées dans ce jardin du désert.

— Crois-tu donc que l'oasis t'ait offert des choses qui n'appartiennent pas à la terre ?

— Oui, je le pense et je le sais; tout n'aurait pas changé si soudainement de forme.

— Tu te trompes, poète, rien n'est changé dans l'oasis; les fleurs, les fruits, les jeunes filles y sont encore, sans avoir subi la moindre transformation; tes yeux seuls ont changé. Il en est ainsi de tout ce qui, par sa nature, est matériel et sensible; cela reste beau et séduisant aussi longtemps qu'on espère et qu'on désire; mais, quand le désir est satisfait par la possession et la jouissance, on est surpris de se trouver trompé; non pas que les choses dont on jouit soient mauvaises en elles, mais parce que la jouissance même nous en désenchante. Pour te mettre à même de savourer les joies terrestres, je t'avais, par une puissance mystérieuse que je possède, privé du génie poétique; aussi longtemps que ton imagination ne te présentait rien de plus beau, tout était pour toi varié, brillant, plein de séduction; mais, dès que l'extase s'est emparée de toi, dès qu'elle t'a égaré et t'a fait voir une nature imaginaire, les biens terrestres ont perdu tous leurs attraits. La jouissance et l'expérience t'ont donné du dégoût pour ce que tu désirais si ardemment. Ainsi la vie humaine est composée d'une alternative de désirs et de déceptions. Personne n'est en ce monde parfaitement heureux; le poète seul peut l'être, autant que la nature humaine le permet; et, pour te rendre un dernier service, je vais t'en indiquer les moyens.

Le pèlerin regarda le vieillard avec étonnement et lui dit :

— Que dois-je donc faire pour être toujours heureux et délivré de la douleur ?

— Écoute. Rentré dans le désert de la vie, tu y trouveras çà et là une oasis semblable à celle que tu viens de quitter; ne va pas plus loin, et savoure, avec reconnaissance envers Dieu, les plaisirs que

la terre te présente; ne laisse pas le génie poétique te visiter pendant ce temps, car son souffle ferait tout évanouir. Non, livre-toi avec confiance aux jouissances qui t'enivrent. Mais prends bien garde à ceci : n'épuise jamais jusqu'à la lie la coupe du bonheur, et c'est toujours avec délices que tu y tremperas tes lèvres. Quand tu sors d'une oasis enchantée pour rentrer dans le désert, prends ta harpe et laisse ton esprit s'élever dans un autre monde; tu rempliras ainsi des jouissances de l'âme les heures de la vie, qui, pour les hommes vulgaires, sont le malheur et le chagrin. Mais tu pourrais trouver parfois que le chemin d'une oasis à l'autre est trop long, et je veux te prévenir aussi sur ce point.

A ces mots, il se pencha jusqu'à terre et cueillit une fleur qui était encore restée dans le gazon. Dès qu'il la tint en sa main, les feuilles se changèrent en or et le calice en diamants étincelants comme une couronne d'étoiles. Il l'offrit au pèlerin et poursuivit :

— Voici l'immortelle fleur du souvenir; dès que la vie te pèsera et que ton esprit refusera de s'élever vers le ciel de l'imagination, tu contempleras cette fleur : le bonheur que tu auras éprouvé auparavant se déroulera comme un tableau sous tes yeux, et tu trouveras dans le souvenir des joies passées une jouissance qui donnera à ton âme une nouvelle force, et te soutiendra jusqu'au bout de ton voyage... Nous voici au sommet des collines de sable; tu vois devant toi le désert de la vie : parcours-le avec courage et ne te plains plus de Dieu qui t'a tout donné, — même le génie du poète.

Le vieillard se tut un instant, puis il ajouta encore :

— Et, si la douleur venait quelque jour à t'accabler tellement, que tu dusses courber sous ses coups ton front abattu, pense avec une noble fierté que la tristesse d'un poète est plus désirable que les plaisirs de l'âme égoïste enchaînée au monde matériel.

Le pèlerin avait jusque-là écouté, avec une respectueuse admiration, les conseils du vieillard. Absorbé par une profonde attention, il remarqua à peine que son guide avait cessé de parler. Il tourna la tête de son côté pour lui adresser des remerciements; mais, sans rien dire, le vieillard avait disparu, et le pèlerin se trouvait seul dans le désert.

Fidèle à ce qu'on lui avait conseillé, il ne fit plus entendre une plainte contre Dieu et ses œuvres, et rien sur terre ne troubla plus son bonheur.

FIN DU PÈLERIN DU DÉSERT



Vers l'année 1480, s'élevaient, dans le voisinage des prairies de l'hôpital, plusieurs petites maisons qui appartenaient au couvent des sœurs vouées au soin des malades, et qui étaient louées à de pauvres gens. La plupart de ces maisons étaient habités par des compagnons de métiers qui épargnaient à grand'peine sur leur salaire de quoi payer le loyer de la semaine, ou par des vieilles gens réduits à vivre, avec la plus stricte économie, de l'argent qu'ils avaient amassé dans leurs jeunes années.

Dans l'une des moins caduques de ces maisons demeurait, à cette époque, une veuve avec son fils unique. Bien qu'elle ne possédât rien au monde, la joie et le bonheur n'en avaient pas moins toujours habité sous son toit : elle supportait sa pauvreté avec la plus grande patience, et n'eût pas échangé son humble condition contre une meilleure en apparence. La laborieuse activité de son fils et la douce affection qu'il lui portait, suffisaient à son bonheur. Comme elle avait concentré tous les sentiments de son cœur aimant sur lui, s'en voir aimée suffisait à sa félicité. A toutes ses prières, à toutes ses aspirations se mêlait le nom de son enfant, et l'amour qu'elle lui avait voué était si immense que sa propre personnalité s'y abîmait tout entière. Le fils, qui payait sa mère d'une tendresse égale travaillait jour et nuit afin qu'elle ne manquât de rien et pour peu qu'il surprît en elle quelque désir, il redoublait d'activité, il prodiguait ses sueurs jus-

qu'à ce qu'il fut assez riche pour pouvoir lui donner l'objet souhaité. L'ardeur qu'il apportait au travail l'avait rendu si habile dans son métier de forgeron, que personne ne surpassait son adresse ni ne pouvait se vanter de faire d'aussi beaux gains que lui. C'était là une des raisons pour lesquelles l'habitation de la veuve était ornée avec plus de goût que les autres. Son fils, qui prenait à son labeur un extrême plaisir, était toujours gai et chantait sans cesse; aussi avait-on oublié son véritable nom pour lui donner le surnom de *joyeux forgeron*.

Depuis quelques mois toute cette joie, tout ce bonheur avaient disparu de la maison de la vieille veuve; maintenant on y versait des larmes, on n'y entendait que des soupirs, et déjà les voisins ne songeaient plus aux chansons du joyeux forgeron qu'à titre de souvenir de jours plus heureux.

C'était un lundi; la veuve, les joues baignées de larmes, était assise auprès du lit sur lequel son fils était étendu. Le robuste jeune homme qui, pendant tant d'années, avait manié le marteau avec aisance et légèreté, qui, pour sa mère, avait répandu tant de sueurs, semblait changé en un squelette décharné. On pouvait sur son cou nu suivre le jeu des muscles amaigris; les clavicules apparaissaient sous la peau aussi visibles que si elles n'eussent été recouvertes que d'un voile transparent; tout son corps semblait consumé par le mal. Son visage ne portait pas le moindre signe de souffrances; seulement une profonde tristesse s'y peignait, et l'on pouvait lire mille pensées déchirantes dans les yeux abattus qu'il tenait fixés sur sa mère. De temps en temps toutefois une expression de bonheur venait encore illuminer son pâle visage : ce n'était pas un sourire, mais quelque chose d'incompréhensible, une secrète pensée qui donnait plus d'éclat à son regard et semblait l'éloigner de la tombe ouverte devant lui; alors la mère affligée, voyant le rude combat engagé dans l'âme de son fils entre l'espérance, l'amour et de mortels tourments, saisissait sa main osseuse et soupirait pleine d'inquiétude; un seul mot s'échappait de ses lèvres : le nom de son fils mourant :

— Quintin! ô Quintin...

Après qu'ils se furent contemplés longtemps ainsi, la veuve se mit de nouveau à verser d'abondantes larmes, et dit enfin d'une voix étouffée :

— Quintin, mon pauvre fils, ne désires-tu rien? N'as-tu pas soif?

— Non, ma mère; mais vous? Je ne vous vois rien manger! Vous pleurez sur moi pendant des jours entiers, et vous faites tort à votre santé. Oh! que je suis malheureux! Je mourrai, je le sens bien, non pas de la maladie de mon corps, celle-là pourrait peut-être épargner ma vie; mais il y a une chose qui depuis longtemps me pousse vers la tombe, qui m'ôte tout repos pendant la nuit, qui me fait désirer la mort pendant le jour. O ma mère! ma mère!

Et un torrent de larmes coula sur ses joues desséchées par la fièvre.

La veuve se leva, et se faisant violence pour dissimuler sa tristesse, elle serra dans ses bras avec une douce passion le corps épuisé de son fils, et étancha les larmes sous ses baisers.

— Quintin, dit-elle, oh! dis-moi ce qui te déchire ainsi le cœur! Confie ce secret à ta mère! Peut-être saurai-je guérir le chagrin qui te mine. Et alors, Quintin, peut-être ne seras-tu pas perdu pour moi. Ah! si cela se pouvait!

Quintin garda le silence; seulement son regard s'attacha plus fixement encore sur les yeux de sa mère, sans que les pleurs cessassent de couler abondamment sur ses joues.

— Dis-moi donc, reprit la mère, dis-moi le secret que renferme ton cœur! Je t'en supplie, parle, au nom de Dieu!

Un soupir, triste comme un gémissement sortit de la poitrine de Quintin : il se couvrit le visage des deux mains et dit d'une voix qui trahissait une si violente émotion qu'on pouvait craindre que sa vie ne se brisât :

— Vous avez faim, ma mère! Depuis trois jours vous n'avez pas mangé. Croyez-vous que je ne le sache pas? Oh! sûrement j'en mourrai.... Je vous vois dépérir, vous n'êtes plus qu'une ombre.... et c'est pour moi que vous souffrez, pour moi seul!

— N'est-ce que cela? répondit la mère avec courage et presque avec un joyeux orgueil. Va, console-toi alors et ne te fais pas tant de chagrin. Souffrir de la faim pour toi, mon Quintin! pour toi! Oh! que Dieu me soit témoin que la seule consolation qui me reste sur la terre est de souffrir pour mon enfant!

— Avoir des bras qui sont bons à quelque chose! s'écria Quintin avec désespoir; soupirer après le travail comme après le bonheur, et savoir que sa mère dépérit de faim, sans pouvoir lui gagner un morceau de pain noir! Mon Dieu, je serais indigne de votre miséricorde, si je ne mourais pas!

Cette exclamation avait beaucoup fatigué le malade; aussi sa tête, un instant soutenue par l'exaltation, s'affaissa-t-elle sans force; il reprit avec plus de calme :

— Mais, ma mère, ne nous reste-t-il donc rien qui ait quelque valeur? rien qui puisse s'échanger contre un morceau de pain?

— Rien, mon fils, répondit tristement la vieille femme; j'ai tout vendu; ne songe plus à ce moyen de salut.

L'infortuné Quintin se tordait dans son lit avec

un si violent désespoir, que l'on entendit ses os craquer sous la couverture.

— Vous mourrez donc de faim! s'écria-t-il avec rage; moi qui déjà touche à la mort, je vous verrai succomber à côté de mon lit. Oh! non, cela ne sera pas! Oh! je vais me lever et vous montrer ce que peut pour sa mère l'amour d'un fils.... Donnez-moi mes habits, et si, avant deux heures, vous n'avez pas mangé, que Dieu me punisse du feu éternel!... O ma mère, ma mère, le doux Jésus ne s'est pas irrité de mes coupables paroles!... Je me sens des forces! Je renais!

On eût dit, en effet, que le jeune Quintin venait d'échapper soudain à l'étreinte de la maladie; il remua les bras comme un homme qui se prépare à un travail pénible, et ses mouvements étaient si libres et si énergiques que sa mère ne savait que penser d'un tel changement; elle n'osait s'abandonner tout à fait à l'espoir de voir un miracle s'accomplir chez son fils et demeurait stupéfaite, incertaine, à le regarder d'un œil ébahi.

Cependant Quintin avait mis ses vêtements avec une promptitude extraordinaire; mais quelque effort qu'il fît pour surmonter la faiblesse de son corps, on voyait bien qu'il ne s'était opéré que peu de changement dans son état; bientôt, en effet, ses mouvements devinrent plus lents, son haleine plus courte; vaincu, épuisé, il embrassa une fois encore sa mère en tremblant, et, poussant une exclamation de désespoir, il s'affaissa sur une chaise.

— O ma mére chérie, s'écria-t-il, je voulais aller travailler pour vous, mais..! je ne puis pas!

En ce moment, la porte de la maison s'ouvrit, et une religieuse du couvent entra, un panier au bras.

— Mère Metsys, dit-elle, j'apporte quelque chose pour notre malade Quintin. Mais qu'y a-t-il donc, mes bonnes gens? Quel malheur est arrivé ici, que vous soyez là à pleurer tous les deux?

Ni la mère ni le fils ne répondirent à cette question. Comme c'étaient d'honnêtes gens, et qu'ils n'avaient jamais imploré le secours d'autrui, la honte les empêchait de faire connaître leur détresse. Où est l'ouvrier laborieux qui pourrait dire, sans en souffrir, d'une voix suppliante : « J'ai faim ! »

La sœur ne prit pas garde au silence de ces infortunés; elle déposa sur une table le panier qu'elle portait et en tira une bouteille, puis elle versa dans un verre un bon coup de vin rouge.

— Quintin, dit-elle avec gaieté, voilà qui vous donnera du courage et vous fortifiera : tenez, videz-moi cela!

— Si ma mère boit ce verre, dit Quintin avec une physionomie suppliante, je promets d'assister à dix messes pour vous, sœur Ursule.

— Buvez, reprit la sœur, je donnerai aussi un verre à votre mère.

— Oh! dans ce cas, j'assisterai à vingt! s'écria le forgeron ému et les yeux remplis de larmes de joie.

Quand tous deux, pressés par tant d'instances, eurent pris chacun un verre de vin, la sœur mit son panier sous les yeux de Quintin en disant :

— Oh! j'ai bien autre chose encore!... Voyez un peu.

A peine Quintin eut-il jeté un regard dans le panier qu'il leva les bras au ciel et s'écria :

— Bonne Ursule, vous ne savez pas ce que vous nous apportez. J'oserai pourtant vous le dire à vous, à vous qui, comme un ange de miséricorde, venez nous soulager et nous consoler. Ma sœur... ma vieille mère n'a rien mangé depuis trois jours et elle se meurt de faim!

— Seigneur Dieu! est-il possible? s'écria la religieuse. Dépêchez-vous donc; voici pour vous un pain de pur froment et un bon morceau de viande.

L'émotion de la veuve était si grande qu'elle ne put toucher au pain, ce qui, du reste, n'était plus aussi nécessaire, car le vin qu'elle avait bu lui avait rendu quelques forces. Pendant que la religieuse l'engageait à manger, Quintin avait insensiblement attiré à lui une des mains de la sœur Ursule, sans que celle-ci s'en fût aperçue. Mais, au bout de quelques instants, elle retira vivement cette main, car elle y avait senti un souffle ardent.

— Mais, Quintin, s'écria-t elle, que faites-vous donc?

— Pardonnez-moi, ma sœur, dit le jeune homme, oh! ne vous fâchez pas si j'ai mouillé votre main de mes larmes ; ce sont des larmes de reconnaissance et de respect!

La nonne rougit, saisie d'un sentiment de confusion, car le regard de Quintin se fixait sur elle animé d'un feu extraordinaire; on eût dit qu'il était en adoration devant elle. Pour échapper à cette situation qui l'embarrassait, elle se mit tout à coup à parler d'autre chose.

— Oui, mère Metsys, dit-elle, il y a beaucoup de gens malades en ce moment; et même ici, dans le voisinage, il y en a trois qui sont au lit : le tisserand Viken, le charpentier Balens et Hans le tapissier. Je porte aussi aux deux premiers quelque petite chose, quand je puis l'obtenir; mais le tapissier Hans travaille sur son lit pour notre couvent...

— Que fait Hans pour votre couvent, ma sœur? dit Quintin en l'interrompant précipitamment.

— Il peint des images imprimées pour des lépreux, répondit-elle; il ne s'en acquitte pas très bien, mais, comme il est malade, nous n'y regardons pas de près... Tenez, en voilà justement que je viens de prendre chez lui.

Elle tira du panier un paquet d'images et les donna à Quintin qui les examina une à une.

— Ma sœur, dit-il enfin, il me semble que je saurais faire mieux que cela.

— Oh! vous voulez rire, Quintin! Hans le tapissier tisse tous les jours des dessins dans ses tapis; c'est ce qui fait qu'il s'y connaît un peu; mais vous qui êtes forgeron, comment cet ouvrage vous conviendrait-il?

Quintin se leva vivement, et, s'adressant à la sœur, il dit avec fierté :

— Sœur Ursule, il n'y a ni forgeron, ni tapissier, ni peintre qui sache faire une pompe comme celle que Quintin Metsys a faite sur le marché aux Souliers! C'est vrai, je ne me suis jamais servi de couleurs, et peut-être gâterai-je d'abord quelques images; mais n'oubliez pas, ma sœur, qu'un fils qui travaille pour sa mère n'est pas un ouvrier ordinaire. Peut-être réussirai-je, il y a là quelque chose qui me le dit.

— Eh bien, Quintin, voici des images. Essayez ce que vous pourrez faire. Que votre mère m'accompagne au couvent, je lui donnerai des couleurs et des pinceaux.

— Allez, ma mère, allez vite, s'écria Quintin transporté. Oh! je vais pouvoir travailler, et, si je réussis, je guérirai, bien sûr, car vous ne souffrirez plus de la faim par ma faute. Allez vite!

Quand sa mère fut partie avec la sœur, il prit les images l'une après l'autre en pensant aux couleurs dont il en peindrait les différentes parties : ici du bleu, là du jaune, ici du rouge ou du vert. Cette méditation solitaire lui enflamma tellement la tête que ses joues amaigries trahirent encore le reste d'un sang généreux; il promenait son doigt sur les figures comme s'il était déjà occupé à les peindre. Les images qu'il avait sous les yeux étaient bien loin d'être bonnes et leurs défauts n'échappaient pas à Quintin; car, pendant ses années d'apprentissage, il s'était familiarisé avec le dessin; les travaux d'art qu'il avait exécutés en fer témoignaient assez de son expérience et de son goût.

Lorsque sa mère fut de retour avec les couleurs, il se remit au lit, disposa devant lui une planche carrée, et, à demi assis, commença à peindre. La vieille veuve était tellement curieuse de voir le résultat du travail de ce fils si dévoué, qu'elle suivait avec une attention pleine d'anxiété tous les mouvements du pinceau.

Quoique Quintin travaillât très lentement, au bout d'une heure il eut cependant couvert une image des plus belles couleurs et des teintes les plus délicates. Ravi de son propre ouvrage, il s'écria :

— O ma mère, voyez, je serai bientôt guéri; cela dépasse mon attente.

La vieille femme ne connaissait rien à l'art sur lequel Quintin consultait son jugement; mais elle se laissa séduire par l'éclat des couleurs et s'arrêta stupéfaite, muette d'admiration devant l'image peinte.

— Quintin, s'écria-t-elle tout à coup, si je la portais au couvent pour la faire voir?

— Tout à l'heure, mère, quand j'en aurai fait quelques unes encore. Rendez moi celle-ci, pour que je la mette devant moi.

— Vas-tu donc les peindre toutes de la même manière, Quintin?

— Non, mère, mais celle-ci a beaucoup de défauts, et je veux les voir pour les corriger dans la seconde.

La vieille femme était aussi joyeuse, aussi transportée que si un inexprimable bonheur lui fût survenu; ce qui l'enchantait, ce n'était pas que son fils sût si bien colorier des images, car elle ne s'en doutait guère, et à peine se promettait-elle quelques *stuivers* de son travail, si toutefois on voulait bien l'accepter; mais elle se réjouissait du contentement de son enfant, qui, soutenu par la passion du travail, paraissait se trouver beaucoup mieux, et qui, après avoir achevé la troisième image, avait fait entendre par manière d'exclamation, les premiers mots d'une de ses chansons oubliées. De temps en temps, dans son ravissement, elle interrompait l'assiduité du peintre pour l'embrasser, et celui-ci disait en riant :

— Laissez-moi donc travailler, mère; vous m'empêchez de continuer!

Lorsque la quatrième image fut terminée, la bonne femme insista tellement auprès de son fils pour obtenir de les porter toutes à sœur Ursule, qu'il finit par y consentir, et la mère Metsys courut aussi vite que possible vers le couvent, qui se trouvait à quelques portées d'arbalète de la ville. Elle frappa à la porte avec précipitation et attendit, le cœur palpitant, qu'on vînt lui ouvrir.

Une sœur très âgée parut au guichet; voyant que c'était une femme du peuple qui avait frappé, elle ouvrit lentement et demanda :

— Que voulez-vous, bonne femme?

— Sœur Ursule est-elle au couvent?

— Non, sœur Ursule est sortie; revenez demain.

A ces mots elle prit la porte et fit à la vieille femme un signe qui voulait dire : « Retirez-vous que je ferme la porte. »

La mère Metsys ressentit un vif chagrin de ce que la sœur Ursule était absente, et, retenue par un sentiment plus fort qu'elle, elle ne put faire un pas pour s'éloigner du couvent.

— Avez-vous encore quelque chose à dire? demanda la sœur.



L'abbesse prit le livre. (Page 6.)

— Oui, ma sœur, répondit la vieille femme en tirant les images de son capuchon, ayez la bonté de remettre ces images à la sœur Ursule et lui dire que c'est Quintin Metsys, le forgeron, qui les a faites...

— Ah! mon Dieu! quelles affreuses images! s'écria-t-elle. Cela fait mal à voir; pour tout l'or du monde je ne voudrais pas avoir une pareille image dans mon livre de prières! Pourtant je les montrerai à la sœur Ursule.

— Ne sont-elles pas bien, ma sœur? demanda la mère inquiète.

— Fi, quelle horreur! répondit brusquement la sœur.

Et là-dessus il fallut se résigner à partir.

Le cœur brisé et l'âme pleine de tristesse, la mère revint auprès de son fils. Lui dirait-elle le résultat de sa démarche et le rejetterait-elle dans son mortel désespoir? Mais saurait-elle retenir ses larmes et rester assez maîtresse de sa physionomie pour ne pas trahir l'accueil qu'elle avait reçu?

Elle s'affligeait cependant à tort des dures paroles de la sœur, car ces paroles avaient un tout autre sens que celui que leur attribuait la mère Metsys. Pour comprendre sa méprise, il faut savoir que les images peintes par Quintin représentaient des lépreux, des impotents et des pestiférés: le jeune forgeron les avait rendus avec tant de naturel, peut-être même avait-il exagéré la nature par excès de sentiment, — que la sœur, voyant des scènes affreuses et frappée de leur vérité, en avait ressenti du dégoût et s'était écriée: « Quelle horreur! »

La mère, ignorant le motif de cette exclamation, avait compris que la religieuse trouvait les peintures mauvaises.

A peine était-elle sur le seuil de sa demeure que déjà son fils s'écriait:

— Eh bien, mère, qu'en dit-on?

La pauvre femme tomba tout en pleurs dans les bras de son fils, et l'excès de son chagrin l'empêcha de prononcer une seule parole; tout en pleurant elle couvrait de caresses passionnées son pauvre Quintin, qui cachait sa tête dans le sein de sa mère. Plus les malheurs de ces infortunés étaient intolérables, et plus leur amour s'exaltait. Si leurs soupirs étouffés n'eussent trahi leur souffrance, on eût cru facilement que la joie les transportait, car ils se donnaient mutuellement les preuves les plus vives d'une ardente tendresse. L'intime douleur qui les déchirait les poussait à se consoler réciproquement, car tous deux comprenaient également l'étendue de leur misère. Enfin Quintin parla :

— Ma mère, ma mère chérie, que faire? Tout nous trompe, tout nous repousse, mon Dieu !

— Mon enfant, s'écria avec égarement la mère désespérée, mon enfant bien-aimé, je t'ai nourri de mon lait, j'ai toujours travaillé pour toi comme une esclave, lorsque tu étais jeune. Toi aussi, tu m'as aimé comme un bon fils, et par un pénible travail de tous les jours tu as pourvu aux besoins de la vieille mère. Eh bien, Quintin, s'il le faut... s'il nous faut mourir, si la mort te pousse dans la tombe, si je succombe à la faim.... oh! il nous reste du moins une bienheureuse certitude : nous mourrons ensemble !

Un long embrassement suivit ces paroles; on n'entendit plus dans la chambre que les pénibles aspirations de deux poitrines oppressées par la douleur et parfois une voix éteinte qui murmurait :

— Ma mère, ô ma mère bien-aimée!

Depuis longtemps déjà ils se tenaient embrassés, silencieux et pleurant, car, dans leur tristesse inexprimable, ils étaient comme enchaînés l'un à l'autre par leur mutuel amour, lorsqu'ils entendirent soudain une voix qui demandait à la porte :

— Où demeure le forgeron Quintin Metsys?

La vieille femme se hâta de sécher les larmes qui mouillaient son visage, et voulut aller ouvrir la porte; mais avant qu'elle eût atteint celle-ci, quatre personnes pénétraient à la fois dans la chambre.

Les deux premières étaient madame l'abbesse du couvent des Sœurs hospitalières et un prêtre qui l'accompagnait. Ensuite venaient sœur Ursule et une autre religieuse portant sous le bras un grand livre. Les visiteurs fixèrent tous avec étonnement les yeux sur Quintin qui avait déposé son pinceau, et qui, honteux, inquiet, s'attendait à une sévère réprimande.

L'abbesse s'approcha de lui, et, lui montrant les premières images qu'il avait coloriées, lui demanda d'une voix qui accusait évidemment une grande bienveillance :

— Est-ce vous, jeune homme, qui avez peint ces images?

— Oui, madame l'abbesse, répondit Quintin le cœur serré; mais j'espère que, si j'ai le bonheur d'obtenir vos bonnes grâces, je pourrai, avec le temps, acquérir plus d'habileté. Pardonnez-moi, vénérable dame, d'avoir gâté ces images; oh! pardonnez-le-moi au nom de ma malheureuse mère!

— Gâté! s'écria l'abbesse avec étonnement; vous êtes bien modeste, jeune homme. Je suis venue pour vous dire qu'on n'a jamais vu plus belles images que celles que vous avez peintes!

Ces paroles frappèrent comme un coup de foudre Quintin interdit; son visage déjà si pâle se couvrit d'une pâleur plus mortelle encore, et il tremblait de tous ses membres, comme saisi d'un mal subit; tout à coup il tendit les bras vers sa mère et s'écria :

— O ma mère, ma mère chérie !

L'heureuse femme le comprit : elle se précipita vers lui avec un élan passionné et tomba haletante sur le sein de son fils.

A ce touchant spectacle d'amour et de bonheur, les quatre personnes qui en étaient témoins se sentirent si vivement émues que des larmes s'échappèrent de leurs yeux.

— Quintin Metsys, s'écria l'abbesse, voudriez-vous faire quelque chose pour moi?

En entendant la voix de l'abbesse, la mère avait cessé d'étreindre son fils, mais elle gardait une de ses mains dans les siennes et resta debout à côté de lui. Quintin, plongé dans une sorte d'extase, répondit :

— Parlez, Madame, je suis votre obéissant serviteur.

L'abbesse prit le livre des mains de la sœur, et, le montrant au jeune homme, lui demanda s'il voulait peindre pour elle les images de la passion de notre Seigneur qui s'y trouvaient. Quintin répondit qu'il n'oserait entreprendre cette tâche, dans la crainte de gâter le précieux missel; mais les éloges qui lui furent prodigués par l'abbesse et par le prêtre lui donnèrent enfin le courage d'accepter cette grande œuvre.

Dès qu'il eut promis, les quatre visiteurs se préparèrent à partir; mais auparavant la sœur Ursule s'approcha de Quintin et lui dit à l'oreille :

— Continuez, jeune homme. Madame l'abbesse est satisfaite au plus haut point de votre ouvrage, elle ne tarit pas sur votre mérite.

Et d'une voix plus douce elle ajouta :

— Votre mère n'aura plus à souffrir aucune privation. Ayez bon courage!

On ne saurait imaginer de quelle douce émotion

ces paroles remplirent le cœur de Quintin; il adressa un regard de reconnaissance à sœur Ursule et dit d'une voix altérée :

— Je prierai toujours pour vous, toujours! et ma mère aussi!

Lorsque l'abbesse fut partie avec sa suite, l'heureuse mère revint auprès de son fils, et, jetant deux florins d'or sur sa palette, elle s'écria :

— Vois, Quintin, vois ce que l'abbesse m'a donné pour prix de ton travail! Nous sommes riches, mon enfant, immensément riches! Je vais bien vite chercher tout ce qui t'a manqué dans ta maladie!... Et tu guériras, mon Quintin bien-aimé! Tous nos maux sont passés; nous allons de nouveau vivre heureux!

— Ne vous ai-je pas dit qu'un fils qui travaille pour sa mère n'est pas un ouvrier ordinaire? Oh oui, la douleur que j'ai ressentie en voyant votre détresse, m'a rendu peintre. C'est Dieu lui-même qui a dirigé ma faible main!

. . . .

. . . .

Quintin travailla longtemps au livre de l'abbesse; mais, quand l'œuvre fut terminée, on y remarqua déjà de merveilleux progrès, qui lui valurent une généreuse rémunération. Il reçut d'autres travaux du même genre qu'il exécuta toujours à la satisfaction de chacun. Enfin il s'ennuya de peindre des images imprimées, se mit à composer lui-même les sujets, et, bien qu'il y trouvât d'abord quelque difficulté, il parvint à vaincre en peu de temps tous les obstacles que lui présentait la pratique de l'art.

Pendant dix mois encore il demeura faible et malade et ne put guère s'éloigner de la maison; mais il mit ce temps à profit pour apprendre tout ce que ne lui avait pas départi la généreuse nature, si bien que, lorsqu'il sortit pour la première fois, il fut déjà salué partout comme un peintre célèbre.

L'argent ne lui manquait plus; il alla habiter avec sa vieille mère une belle maison, et prit soin d'elle avec le même amour, jusqu'à ce que, heureuse de voir son fils devenu la gloire de sa patrie, elle s'endormit doucement dans ses bras de l'éternel sommeil.

FIN DE QUINTIN METSYS

L'AMATEUR DE DAHLIAS

Vous aimez, sans doute, mon cher lecteur, à contempler une fleur de dahlia; peut-être même n'êtes-vous pas éloigné de la proclamer reine et de la mettre sur le trône du royaume de Flore aux lieu et place de la poétique et charmante rose; mais songez-y trois fois avant de prendre vous-même le titre d'amateur de dahlias. Vous croyez sans doute, dans votre honnête simplicité, que pour être amateur de dahlias il suffit d'aimer les dahlias. Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez grandement. Quelque hardie que puisse paraître cette assertion, elle trouvera son excuse auprès de vous quand je vous aurai dépeint un amateur véritable.

Il y a trois sortes d'amateurs, les riches, les bourgeois et les pauvres gens. Parmi eux c'est la bourgeoisie dans l'aisance qui s'est éprise pour les dahlias de la passion la plus effrénée, et c'est elle qui servira exclusivement de modèle à mon esquisse.

Donc, apprenez que l'amateur de dahlias est, pendant la plus grande partie de l'année, un homme qui renie son pays, sa famille, ses amis, et se tient, comme un misanthrope, à l'écart de tous. La nuit, le doux sommeil fuit son chevet; il est assailli par cent dahlias qui lui trottent en tête et le tiennent éveillé. S'il pouvait, comme Josué, arrêter la création dans sa course, il ne ferait assurément jamais nuit, sauf en hiver, lorsque les dahlias ont disparu. Il quitte son lit avant le lever du soleil; mouillé par la rosée et frissonnant sous le froid du matin, il se tient immobile comme une statue devant un dahlia; il compte les feuilles, imprime dans son esprit ses couleurs, ses moindres nuances; il lui parle, s'éloigne, revient et retombe de nouveau dans sa profonde contemplation. L'appelle-t-on pour dîner, il arrive lorsque tout est froid et mange sans savoir ce qu'il fait. Il ne parle pas, regarde à peine sa femme et ses enfants, et, comme s'il était chassé de table, s'élance au bout d'un instant dans le jardin. Ici il gratte la terre autour d'un tubercule de dahlia, là il enfonce un bâton pour soutenir une fleur, un peu plus loin il suspend une feuille de papier pour en ombrager une autre, et il passe sa journée ainsi, jusqu'à ce que grommelant contre le soleil qui disparaît, il se voie forcé de rentrer à la maison. Vous croyez qu'en ce moment, du moins, il va parler aux siens? Oui, de dahlias et de dahlias seulement; et, comme sa femme est fatiguée depuis longtemps de cet éternel sujet de conversation, elle se comporte comme si son mari n'existait pas. De temps en temps il feuillette, pour la centième fois, un catalogue de dahlias qu'il sait par cœur depuis plusieurs mois, et va enfin se coucher de très bonne heure, non pour dormir, mais pour songer en liberté à ses dahlias.

Le lendemain, même vie. Venez-vous lui parler d'une affaire importante, il ne vous écoute pas, il vous conduit auprès de ses fleurs. Là il commence sa litanie habituelle: — Voilà une belle fleur, hein? Voyez, quelle forme délicate! quelle pureté de nuance! n'est-ce pas? Y a-t-il rien au monde qui soit plus beau que le dahlia? — En vain faites-vous des efforts pour l'amener à un autre sujet: dites-lui que les vingt-quatre articles sont acceptés[1], il vous regarde comme pourrait le faire un habitant de la lune: à coup sûr les fameux articles n'ont pas plus de sens pour l'un que pour l'autre. Dites-lui que la maison de son meilleur ami est brûlée, il vous répondra: — Il avait de beaux dahlias. On les aura sans doute foulés aux pieds; ce serait dommage? — Parlez-lui d'un chef-d'œuvre né de la main de Wappers, il s'écriera avec dédain: — Qui saurait peindre un dahlia? C'est impossible! impossible! — Dites-lui que son fils mène une vie déréglée, il assurera que cela vient uniquement de ce que le jeune homme aime mieux les jolies filles et les cabarets que les dahlias, et cette fois au moins il a raison. Demandez-lui l'âge de ses enfants, il s'y perdra et donnera à Joseph les années de Sophie; il a oublié tout ce qui le touche. Au contraire, il sait de point en point l'histoire du dahlia, et vous dira tout d'une haleine que le dahlia est originaire du Mexique, où il croît à l'état sauvage et ne donne que des fleurs *simples* et en forme d'étoile: qu'il a reçu son nom d'André Dahl, botaniste suédois, auquel il a été dédié; que cette plante fut envoyée pour la première fois en Espagne en 1789, par Vicente Cervantes, directeur du jardin botanique de Mexico; que le Jardin des plantes de Paris ne le reçut qu'en 1802, etc.

Je ne vous conseillerais pas de blâmer, dans un pareil moment, la folle passion de l'amateur, et de montrer par là que vous estimez quelque chose

1. Important traité qui consacra en 1839 la séparation de la Belgique et la Hollande.

au-dessus des dahlias : il deviendrait votre ennemi mortel, voire refuserait-il de vous saluer pendant le reste de sa vie. Lui si débonnaire, d'ailleurs, qu'il en est réduit à faire tuer chez le voisin ses pigeons et ses lapins, il est capable de se battre et de frapper quand il s'agit de l'honneur du dahlia. Et si jamais vous le voyez apparaître avec un œil bleu, n'accusez pas son excellente femme ; c'est quelque autre amateur de dahlias qui l'a mis en cet état. Il ne faut pas croire non plus que cet homme puisse souffrir la vue d'autres fleurs ; la rose n'est rien pour lui ; il foule aux pieds l'œillet parfumé ; il donne à la chèvre les tiges fleuries du compagnon ; son fumier se compose de plantes arrachées d'ancolie, de pivoine, d'œillet de poète, de digitale pourprée, de giroflée, de radiaire, de campanule, du muflier, de lis, d'auricule, et de bien d'autres fleurs singulières et charmantes, tant aimées par nos pères et que l'amateur de dahlias déteste à l'égal de l'ivraie.

Pour le plus grand malheur de l'amateur de dahlias, le Créateur a trouvé bon, dans sa sagesse, que l'été ne durât pas douze mois. Cela abrège singulièrement la vie de notre homme. Vous savez, cher lecteur, que la marmotte est un animal qui passe les quatre mois d'hiver à dormir immobile et insensible, et qu'elle ne s'éveille qu'au moment où le soleil revient couvrir la terre de verdure. L'amateur dont nous parlons ressemble étonnamment à cet animal : dès que l'approche des gelées l'a obligé de transporter dans la cave ses tubercules bien-aimés, la vie perd tout charme pour lui ; son cœur se glace, son œil s'éteint, ses mouvements s'alanguissent, et il tombe dans une sorte d'engourdissement intellectuel qui dure jusqu'au retour du printemps. Cet état de torpeur et d'affaissement chagrin est d'ailleurs sans inconvénient ; il revoit même de temps en temps, pendant cette période, ses amis longtemps oubliés ; il montre une tranquille affection pour sa femme et ses enfants ; il accorde une paresseuse attention à ses affaires négligées, et mérite à tous égards le nom d'excellent homme. On peut dire que nul n'est soumis aussi directement que lui aux influences célestes. A peine le premier mois de l'année s'est-il écoulé qu'il jette, chaque jour, de longs regards vers le ciel ; celui-ci est-il bleu, ses yeux rayonnent à la vue du consolant azur ; le ciel est-il gris et nuageux, un voile de tristesse couvre ses traits assombris. Après une longue et pénible attente, le lent et tardif mois de mai vient enfin chasser les neiges de février. L'amateur de dahlias se lève, un jour, de bonne heure ; il sent, du fond de sa chambre à coucher, qu'il s'est fait un changement dans la nature pendant la nuit ; son cœur bat, son sang précipite son cours ; il s'habille, frémissant d'émotion. Comme Noé en pareille occurrence, il ouvre la fenêtre de son arche ; mais au lieu d'envoyer une colombe à la découverte, il descend lui-même les escaliers quatre à quatre, ouvre la porte et s'élance dans son jardin.

Voyez quelle expression de bonheur illumine son visage ! il mesure d'un œil ravi les profondeurs du ciel, et comme la colombe délivrée il bat des ailes ou, pour mieux dire, des bras, afin de dégourdir ses membres roidis. Si vous avez jamais suivi avec quelque intérêt les merveilleuses transformations de la nature, vous devinerez ce que ressent l'amateur de dahlias. Pendant la nuit Dieu a envoyé sur la terre le vent du sud, sa bienfaisante haleine ; la terre, obéissant au Créateur, a entr'ouvert son sein et chargé l'air d'enivrantes odeurs. Sur le sol en fermentation plane une magique et invisible vapeur qui nous donne la douce conviction qu'il ne gèlera plus, et nous apporte l'heureuse nouvelle du réveil des plantes. L'amateur de dahlias s'arrête quelques instants tout attendri ; il aspire à longs traits l'air printanier, et sent la vie redoubler en lui ; il s'avance d'un pas hâtif et rajeuni dans les sentiers de son jardin et les parcourt en sautillant, aussi joyeux que le poisson qui frétille dans les ondes natales. Tout à coup il s'arrête : comme il sourit doucement ! Ses lèvres balbutient un aimable compliment de bienvenue ; devant lui la perceneige balance gracieusement ses clochettes d'argent. Comme la colombe de Noé, il a trouvé sa branche d'olivier, le gage que la nature lui donne de sa résurrection. D'une main tremblante il cueille la délicate fleur et s'enfuit à la maison.

— Femme ! femme ! s'écrie-t-il d'une voix enthousiaste, voici l'été, nous allons revivre !

La femme est occupée de son ménage ; à peine jette-t-elle un regard de côté sur son mari et dit d'un ton indifférent à un petit enfant qui crie à s'égosiller :

— Ah ! voilà des fleurs pour notre petit Léopold !

Le père présente avec précaution les fleurs à l'enfant : mais le petit fripon les met dans sa bouche, en mange la moitié et broie le reste entre ses doigts. Je ne sais pas au juste quel sentiment saisit le cœur du père, mais il hausse les épaules, pince les lèvres, et gagne sans mot dire une autre chambre.

La personne dont j'ai fait choix pour modèle de ce portrait se nomme M. Fruyts, et habite un des faubourgs d'Anvers ; c'est un brave bourgeois, jouissant d'une honnête aisance, âgé d'une cinquantaine d'années, de mœurs simples et paisibles et d'un excellent caractère : son unique défaut est la rage des dahlias.

En vous disant tout à l'heure qu'il quitta avec dépit son indifférente famille et se rendit dans une

autre chambre, j'eusse dû ajouter que cela arriva le 1er mars de l'année 1839.

M. Fruyts s'était assis devant une table sur laquelle se trouvaient quelques cahiers chargés de notes, de petits morceaux de plomb et tout ce qu'il faut pour écrire. En feuilletant les cahiers il se parlait de temps en temps à lui-même :

— Je plante *Anna Maria* sur la première ligne; c'est une belle fleur aux pétales roulés en oreille de souris et terminée par une pointe pourpre. Je place derrière *Buonaparte* avec sa tige roide et sa couleur marron, à côté de *Waterloo* aux feuilles oranges et délicatement ployées. Planterai-je encore *Défiance?* Ce dahlia ne *donne* pour ainsi dire pas. Sans cela il n'est pas mal; j'aime assez sa nuance chocolat au lait, je le placerai au milieu, avec *Englands pride*, *Don Carlos*, *Formosa* et *Henriette Knyff.* Mais où planter le roi de ma collection? où mettre mon *Striata formossissima?* Il ne faut pas décider cela à la légère. Voyons, réchissons bien. Si je le mets en avant, sur la première ligne, les amateurs n'apprécieront plus mes autres fleurs; si je le mets dans la dernière rangée, leurs yeux seront fatigués avant d'y arriver; c'est ce que je ne veux pas non plus. Si je le mets au milieu, on ne le verra pas de loin. Mais où donc le mettrai-je?

En se posant cette question, M. Fruyts se frappa vivement le front de la paume de la main : plongé dans une profonde méditation, il laissa son buste se pencher sur la table, et resta si longtemps à penser avec obstination à l'insoluble question, qu'il sortit tout à coup de sa songerie tout surpris, et se mit à se frotter les yeux comme un homme qui vient de dormir.

— Eh bien, s'écria-t-il tout haut, où donc placerai-je mon *Striata formosissima?*

Les murs restèrent muets et l'exclamation de M. Fruyts sans réponse. Tandis qu'il se frappait le front de nouveau, mais avec plus de désespoir, un autre amateur de dahlias, M. Bielens, ouvrit la porte et avança la tête dans la chambre en disant :

— Voilà un beau petit temps, hein?

M. Fruyts courut au devant de lui, l'attira par la main jusqu'au milieu de la chambre, se planta devant lui, le regarda fixement dans les yeux, et répéta avec une sorte de colère sa question :

— Où planterai-je mon *Striata formosissima?*

M. Bielens considéra son ami avec étonnement et faillit se mettre à rire; mais il se contint et engagea la conversation en ces termes :

BIELENS.

Voyez-vous, Fruyts, c'est là une chose qu'il ne faut pas décider en un jour. Il se passera peut-être six semaines encore avant que nous puissions planter nos dahlias. Réfléchissez encore bien à l'affaire; j'en ferai autant de mon côté; et dans huit jours nous déciderons la question.

FRUYTS, *avec joie.*

Voilà qui est bien parlé. Je vois que vous appréciez la valeur de mon *Striata formosissima.* Personne ne le possède à cent lieues à la ronde; dès cette année il me vaudra cinq ou six médailles. Pour le coup je battrai si bien les amateurs de Merxem qu'ils en perdront la tête.

BIELENS.

Mais l'avez-vous bien conservé? L'avez-vous mis dans du son bien sec, comme je vous l'ai conseillé?

FRUYTS.

Mais oui, et cet hiver il n'y a pas eu d'eau dans ma cave.

BIELENS *l'interrompant.*

A propos, Fruyts, je suis venu pour vous parler sérieusement d'une affaire; ne marierons-nous pas nos enfants après Pâques? Ils se connaissent depuis assez longtemps, et, comme il n'y a pas d'obstacles, pourquoi les ferions nous languir plus longtemps?

FRUYTS, *qui a pris un des cahiers qui se trouvent sur la table.*

Bielens, traduisez-moi donc cela en flamand; je ne sais à quoi on songe de faire tous ces catalogues en français! Seulement le nom de ce dahlia.

BIELENS, *lisant.*

« N° 756. *British Queen*, Welss. Belle forme, » pétales en oreille de souris, fond blanc, passant » au pourpre et bordé de violet. Bien fait; tige » roide. » Le mariage de votre fille avec mon fils reste-t-il fixé après Pâques?

FRUYTS, *tout songeur.*

Ce doit être une belle fleur, hein? Blanc bordé de violet, en oreille de souris! J'en donnerais dix francs! Me conseillez-vous de l'acheter?

BIELENS, *avec impatience.*

Voyons, monsieur Fruyts, je ne parle plus de dahlias avant que vous ne m'ayez répondu. Nos enfants se marieront-ils après Pâques, oui ou non?

FRUYTS, *hochant la tête, avec dépit.*

Eh bien, oui, certainement oui. Êtes-vous satisfait? Voici ma main et ma parole. Et maintenant dois-je acheter le *British Queen?*

BIELENS.

Mais on ne se marie pas ainsi, vous le savez bien; il faut que nous nous entendions bien sur l'affaire. Vous donnez sans doute à votre fille une petite somme ronde?

FRUYTS.

Oui, pour en finir, oui sur tous les points! Plus tôt la chose se fera, mieux ce sera. Autrement ce mariage pourrait tomber dans la saison des dahlias. Prenez soin de tout; je vous donne d'avance mon consentement. Mais, dites-moi, avez-vous déjà retiré vos dahlias de la cave, Bielens?

BIELENS.

Oui, hier matin je les ai mis germer sous verre. Je vais bouturer...

FRUYTS.

Il faut que je sorte les miens de la cave aujourd'hui aussi. J'irai les voir quand vous serez parti.

BIELENS.

C'est juste, j'ai déjà passé trop de temps ici. Topez là pour le mariage de nos enfants. Je veillerai à tout. Et, pour faire convenablement les choses, je vous enverrai dès ce matin mon fils; il vous demandera lui-même votre consentement. Vous ne l'intimiderez pas, n'est-ce pas?

FRUYTS.

Ne craignez rien; je lui répondrai simplement: *Oui!* Vous pensez bien que lorsque j'aurai vu mes tubercules il ne me restera pas grand temps pour jaser avec votre fils. Ainsi soyez tranquille. A cet après-midi!

Dès que M. Bielens fut parti, une expression de satisfaction se peignit sur les traits de M. Fruyts. Comme un homme qui fait ses préparatifs à la hâte et avec impatience, il parcourut la chambre en tous sens, prenant un couteau dans l'armoire, un marteau dans le tiroir, un assortiment d'étiquettes sur la cheminée, un plateau de bois par terre, et enfin un crayon avec une main de papier. Les poches et les mains pleines, le plateau sous le bras il alla trouver sa femme et lui demanda la clef de la cave. Mais sa tendre épouse le regarda avec une paire d'yeux qui accusaient plutôt la raillerie que l'étonnement.

— Comment, la clef! s'écria-t-elle. Les dahlias vont-ils déjà arriver? Dans ce cas, la maison va redevenir un enfer. Vous aviez retrouvé votre bon sens depuis quelque temps, mais la folie va recommencer, hein? Vous avez l'air d'un boutiquier dont on va vendre les meubles... Il y a de quoi être honteux!

L'amateur blessé au vif frappa du pied avec impatience et dit d'une voix tremblante:

— La clef, vous dis-je!

— Allons, allons, dit la femme en riant, ne me mordez pas! La voilà, la clef!

M. Fruyts arracha brusquement la clef des mains de sa femme, mais il sentit toute sa colère tomber à mesure qu'il s'enfonçait dans la cave et s'approchait de ses dahlias bien-aimés. Ah! comme son œil se promène avec bonheur sur les planches où sont rangés les tubercules! Voyez! chacun d'eux porte un numéro imprimé sur une feuille de plomb; mais ce n'est pas pour lui-même que l'amateur a pris cette précaution; il connaît ses tubercules mieux que ses enfants; il sait leurs noms et prénoms, leur lieu de naissance, leurs qualités, leur âge. Bientôt un heureux songe s'empare de son imagination: son esprit ravi évoque magiquement devant lui, dans la demi-obscurité de la cave, toute la collection en pleine fleur et dans toute sa splendeur! Ici c'eût été *Miss Colt*, cette rose satinée, là *Conqueror* aux pétales de velours brun délicatement déployés, plus loin *Fireball*, globe aux ardentes couleurs, *Nonpareil*, mélange de deux nuances; puis *Topaze* à la robe d'or, *Virgin Queen* à la tunique d'argent, et *Sambo* aux teintes noires. Mille autres dahlias apparaissent sur les derniers plans, et leurs fleurs de mille nuances forment un immense damier, ravissent le regard de l'amateur fasciné. Il lui semble que le soleil a répandu ses plus brillants rayons dans son obscure cave; il se sent caressé par le souffle du zéphyr, énivré par de pénétrants parfums. En un mot, il savoure les délices d'un paradis inconnu. O dahlia! quelle douce récompense tu donnes à ton serviteur!

M. Fruyts demeura longtemps rêveur sous le charme qui le captivait. Quand la magique apparition se fut enfin évanouie, il jeta un regard orgueilleux sur une caisse de bois, placée dans un coin de la cave, à l'étage le plus élevé, et dit à voix basse:

— Il est là, dans cette caisse, mon *Striata formosissima!* il dort sur son lit de son! Noble fleur! Ils ont dit que tu ne vaincrais pas le *Stri-*

ped perfection, mais ils ne te connaissent pas. Ils ne savent pas comme tes lignes d'un brun pourpre rayonnent de ton cœur de neige ! Ils osent comparer tes raies éclatantes aux taches ternes du *Striped perfection*. Oh ! ils se trompent, l'envie les aveugle ; mais tu te vengeras, tu remporteras partout la médaille d'honneur !

Laissons M. Fruyts dans sa cave en compagnie de ses tubercules chéris, et allons retrouver sa femme dans la cuisine. La jeune fiancée du fils de Bielens arrive justement de la ville. Comme elle a passé devant la demeure de son futur mari, nous ne nous doutons pas que celui-ci ne lui ait glissé à l'oreille quelques mots de sa prochaine visite, car à peine a t-elle salué sa mère qu'elle ajoute précipitamment :

— Maman, Frans va venir tout à l'heure demander le consentement de papa. Lui viendrez-vous un peu en aide ?

— Oui, oui, mon enfant, répond la bonne femme en caressant de la main le front de sa fille. Laisse-moi faire. Si la chose ne réussit pas aujourd'hui, elle ne se fera jamais. Ton père est de bonne humeur : il est occupé à retirer de la cave ses dahlias.

Cette nouvelle parut réjouir la jeune fille :

— Ah ! s'écria-t-elle, nous nous marierons après Pâques, n'est-ce pas, maman ?

— Eh ! ma fille, ne sois donc pas si pressée ! dit la mère en souriant. Tu seras mariée pendant assez longtemps ; ne crains rien. Je ne veux pas dire que tu aies tort. Frans est un brave et honnête garçon. Il est soigneux, vigilant, et ne gagne pas mal à son comptoir. Vous vous êtes bien conduits tous les deux. Oui, oui, ce sera pour après Pâques !

La jeune fille répondit par un regard de reconnaissance. Elle s'assit silencieuse et préoccupée auprès de la fenêtre ; sa mère se remit aux petits soins du ménage. Bientôt après parut Frans Bielens ; il avait le costume et presque la tournure d'un jeune dandy et s'avançait d'un pas délibéré. A peine pouvait-on remarquer en lui une légère émotion, et ce fut d'un air tout à fait dégagé qu'il salua les deux dames en disant à la mère :

— Madame Fruyts, vous savez pourquoi je viens ici. Mes parents approuvent ma démarche ; vous aussi vous consentez à m'honorer du nom de fils ; il ne dépend que de M. Fruyts de nous rendre tous contents et heureux. Ayez donc la bonté de lui demander pour moi un instant d'audience ; je voudrais bien lui parler en tête-à-tête.

— Mais êtes-vous pressés tous deux aujourd'hui ! s'écria la mère d'un ton de douce moquerie. Je vois bien que vous voulez battre le fer tandis qu'il est chaud. Vous avez raison, puisque vous vous aimez bien. Attendez un moment, je vais appeler M. Fruyts.

Elle s'approcha de la porte de la cave et cria :

— Jean, montez pour un instant ; il y a quelqu'un qui désire vous parler.

Un sourd grognement ressemblant à un *oui* répondit à cet appel. Du moins la brave femme l'interpréta ainsi et revint auprès des enfants en disant :

— Il va venir !

Tous trois attendirent quelque temps et non sans une certaine angoisse l'apparition de M. Fruyts. Enfin ils entendirent dans la cave un grand vacarme : on eût dit que l'on lançait contre le mur des bouteilles vides et que les débris volaient avec fracas d'une paroi à l'autre. La cave semble un enfer en miniature d'où la voix de M. Fruyts s'élève comme celle d'un damné : le nom de *Striata formosissima* retentit en accents éplorés au-dessus de l'escalier, et vient frapper comme une malédiction les deux amants effrayés.

Madame Fruyts, rouge de colère, s'élance pour faire expier à son mari les dégâts qu'il a causés ; mais celui-ci apparaît, et à sa vue sa moitié demeure interdite et sans voix.

Tout, dans la personne de Fruyts, accuse un affreux désespoir. Ses cheveux épars se dressent sur sa tête ; sa chemise est sortie de son gilet, indice des coups dont il a labouré sa poitrine ; son pantalon est souillé de boue et ses sabots noirs sont tachés des débris de tubercules que dans sa rage il a foulés aux pieds. D'une main il tient la petite caisse de bois dont il éparpille le son sur le plancher ; de l'autre il serre convulsivement un tubercule qui semble brisé. Ses traits, oh ! oui, ses traits témoignent du plus profond désespoir. Ses sourcils s'abaissent sur ses yeux ; les coins de sa bouche se retirent convulsivement en arrière et laissent voir ses dents qui grincent comme si elles allaient mordre. Ainsi qu'un tragédien, il s'avance d'un pas saccadé et promène autour de lui un regard sauvage et hagard. Les deux femmes sont stupéfaites et sans parole : la jeune fille tend vers son père des mains suppliantes ; la mère met le poing sur la hanche d'un air menaçant. Quant au jeune homme, il semble piqué de la sotte situation dans laquelle il se trouve placé. Il en devine sans doute la cause, car un sourire d'incrédulité flotte sur ses traits. La mère commence l'explication en s'écriant :

— Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire, fou que vous êtes ? Avez-vous envie de nous dévorer ?

Le père jette un regard farouche sur sa femme sans répondre.



— Hors d'ici, freluquet !... (Page 14.)

LA MÈRE.

A-t-on jamais vu de la vie chose pareille ? Quelle folie vous prend ? Voyez donc, on dirait qu'il vient de tuer quelqu'un ! (*Elle adoucit railleusement la voix.*) Vous avez sans doute laissé tomber un de ces chers petits dahlias ? Pauvre ami ! Faut-il pour cela faire une vie semblable ?... pour de pareilles bagatelles !

LA FILLE. *Elle veut prendre le bras de son père.*

O mon père, qu'est-il arrivé ? dites-le moi.

LE PÈRE, *la repoussant.*

Laisse-moi ! Ne me parle pas ! Otez-vous de ma vue ! (*Il aperçoit le chat couché auprès du poêle et lui lance un si rude coup de pied que l'animal se sauve en hurlant.*) Misérable et fainéante bête ! Je te tuerai, sorcière que tu es ! Il ne se passera pas deux jours que tu ne fasses le plongeon avec une pierre au cou... Est-ce pour cela que je te nourris ?

LA MÈRE, *avec colère.*

Mais qu'est-ce qui te prend donc ? Vas-tu mettre tout sens dessus dessous dans la maison ? (*Elle se place devant lui, les poings sur les hanches.*) Finiras-tu cette sotte comédie, où je te mets à la porte, entends-tu ?

Cette menace calma un peu M. Fruyts, car il avait grand'peur de sa femme. Il continua à se promener machinalement dans la chambre, sans plus mot dire, tandis que les deux femmes et le jeune homme attendaient qu'il fût apaisé. De temps en temps, le malheureux amateur se frappait le front de la main et semblait en proie aux

plus vives tortures morales. Enfin il ne put comprimer plus longtemps dans son sein sa rage et sa douleur, et, mesurant le jeune Bielens d'un regard menaçant, il s'écria :

— Que venez-vous faire chez moi, gratte-papier ? Vous réjouir sans doute à la vue du mal que votre père m'a fait ? Mais je saurai bien le retrouver, votre fameux père ! Il ne gardera pas un dahlia dans son jardin, dussé-je payer des voleurs pour qu'ils aillent les mettre tous en pièces.

LE JEUNE HOMME, *avec calme, mais blessé.*

Je ne sache pas, monsieur Fruyts, que mon père vous ait jamais fait de mal... Hier encore vous étiez bons amis !

LE PÈRE, *avec aigreur.*

Amis! Oui, grand merci de ces prétendus amis qui vous font sournoisement tout le tort qu'ils peuvent !

LE JEUNE HOMME.

Mais quel si grand mal mon père vous a-t-il donc fait, monsieur Fruyts?

LE PÈRE.

Comment? comment? N'a-t-il pas, l'an dernier, fait périr tous mes plus beaux dahlias... par envie, par jalousie? Et ne m'a-t-il pas traîtreusement volé la médaille qu'il a gagnée, dites?

LE JEUNE HOMME, *surpris.*

Mon père a fait périr vos dahlias? Je ne savais pas cela.

LE PÈRE, *avec une colère croissante.*

Oui, ne m'a-t-il pas dit de planter mes meilleurs dahlias sur du fumier de cheval, et n'est-ce pas par sa faute que les taupes les ont tous dévorés?

LE JEUNE HOMME.

Si vous l'entendez ainsi, je n'en disconviens pas; mais, vous le savez, mon père a fait comme vous : les taupes ont dévoré ses dahlias aussi.

LE PÈRE, *éclatant.*

Ruse! ruse! Avec quels dahlias a-t-il donc gagné la médaille, dites! Fausseté et mensonge! Mais je lui avais pardonné, j'avais tout oublié depuis longtemps. Il me paiera cher, pour le coup, ce qui est arrivé aujourd'hui... Dites-le-lui de ma part : de ce moment, plus d'amitié entre nous! Et vous qui faites si bien le sournois et le joli cœur, vous pouvez aussi rester chez vous! Si ma fille ose encore vous dire un mot, je la fourre dans un couvent pour le reste de sa vie. (*La fille se met à pleurer.*)

LA MÈRE, *d'un ton moqueur.*

Comment un homme de quarante-cinq ans peut-il faire un train pareil! Quand donc saurons-nous qui est mort?

LE PÈRE.

Méchante femme que tu es, tu te moques toujours de mes chagrins. Je sais, moi, ce qui est arrivé, et je ne l'oublierai pas de si tôt. J'en vivrai dix ans de moins!

LE JEUNE HOMME.

Voyons, monsieur Fruyts, dites-moi donc quel nouveau malheur mon père vous a causé?

LE PÈRE, *dans la plus grande colère; une larme vient dans ses yeux.*

Ton hypocrite de père savait que je possédais un dahlia comme il n'y en a pas à cent lieues à la ronde. Il me l'enviait encore, parce qu'il se doutait bien que cette année je gagnerais la médaille... Eh bien, le perfide! que me conseille-t-il? (*Il donne à sa voix un ton doucereux.*) Jean, me dit-il avec une mine perfide; Jean, placez votre *Striata formosissima* dans un baquet rempli de son; de cette manière, il restera bien sec... Et qu'en est-il arrivé? Tenez, je ne puis retenir ma colère!...

LA FEMME.

Eh bien, qu'est-il arrivé?

LE PÈRE, *avec tristesse.*

Ce qui est arrivé? Écoutez, et voyez quelle trahison! Les rats ont trouvé le son, et après en avoir mangé la plus grande partie, ils ont rongé aussi mon *Striata formosissima*. Voilà ce qui est arrivé!

LA MÈRE, *éclatant de rire.*

Eh! mon Dieu, ce n'est que cela! Il n'y a personne de mort! ni bras ni jambes cassés! Est-ce là une raison pour vous conduire ainsi, pour faire dire aux voisins que les rats ont aussi rongé le contrat de mariage de votre fille?

LE PÈRE.

Assez! assez! (*Au jeune homme.*) Hors d'ici, ferluquet!... Vite !

LA FILLE, *pleurant.*

Oh! mon bon père, ne le chassez pas! Vous avez promis que nous nous marierions!

LE PÈRE.

Te marier? avec le fils de mon plus grand ennemi, du coquin qui a livré aux rats mon *Striata formosissima?* Te marier avec lui! Jamais! J'aimerais mieux te donner au bossu Vanoken.

LA MÈRE.

Allons, en voilà assez! Finissons-en! (*Elle prend son mari par les épaules, le pousse hors de la maison, et ferme la porte à clef.*)

M. Fruyts demeura quelques instants devant la porte, mais, voyant que celle-ci était bien fermée, il se dirigea d'un pas chancelant vers le coin de terre où il avait l'intention de planter ses dahlias. Il tenait toujours le fragment de racine de son *Striata formosissima*, et le froissait convulsivement entre ses doigts crispés. Sa tête se penchait tristement, de gros soupirs s'échappaient de sa poitrine. Arrivé à la pièce de dahlias, il contempla le sol, puis, tenant sous ses yeux la racine mutilée, il lui dit :

— *Striata formosissima!* reine des fleurs, je t'ai perdue! Je vois mes ennemis rire et battre ironiquement des mains. Je n'aurai pas de médaille; mes espérances se sont évanouies avec toi. Oh! si les rats avaient su que chaque coup de dent qu'ils te donnaient me mordait au cœur! Si j'eusse pu prévoir cette catastrophe, j'aurais rempli ma cave de fromage et de viande pour rassasier ces animaux voraces. Mais ces lamentations sont maintenant inutiles, hélas! tu es perdu pour moi! Calamité!

Et, d'un mouvement fébrile, il lança au loin, comme une malédiction, le fragment de tubercule.

Pendant toute la journée, M. Fruyts se promena, désespéré et souffrant, dans les sentiers de son jardin; son égarement alla même si loin, qu'il refusa de manger, ce qui ne lui était jamais arrivé. Toutes les prières de sa fille, tous les reproches de sa femme échouèrent devant son chagrin : on ne put le décider à rentrer à la maison et à s'asseoir auprès du feu.

Vers la tombée du soir, M. Fruyts était assis sur un banc de bois au milieu de son jardin. Le froid faisait trembler ses membres et claquer ses dents. Dans cette situation, il commença à éprouver quelque remords de la rudesse avec laquelle il avait traité sa fille et le jeune Bielens; mais, à chaque instant, la pensée que les amateurs de dahlias se moqueraient de lui venait réveiller sa douleur. La colère se ralluma en lui avec une nouvelle vivacité, quand, en levant la tête, il aperçut le jeune Bielens qui s'approchait, un petit paquet sous le bras.

Il étendit précipitamment la main vers le visiteur, comme pour lui montrer la porte et lui ordonner de sortir; mais le jeune homme s'avança bardiment, et tendit à l'amateur une lettre close. M. Fruyts saisit la lettre avec impatience, et la déploya avec un sourire ironique.

Ciel! quel rayon de lumière anime tout à coup le visage de M. Fruyts! Quelle rougeur subite enflamme ses joues! Pourquoi ce cri de joie qui s'échappe de sa poitrine? Assurément, ce billet renferme une heureuse nouvelle... Il lit :

« Je soussigné, fleuriste à Anvers, déclare que j'ai livré aujourd'hui à M. François Bielens un tubercule du véritable *Striata formosissima.* »

C'était la signature de l'horticulteur le plus renommé et le plus digne de foi de la ville.

— Vous possédez un tubercule du *Striata formosissima?* s'écria M. Fruyts en extase. Vous ne me trompez pas? Non, non, c'est la vérité, n'est-ce pas? Laissez-moi le voir.

Il saisit des mains du jeune homme le petit paquet, en arracha le papier et la mousse, et tâta le tubercule en tous sens avec un sourire si ravi qu'on voyait assez le plaisir qu'il y trouvait.

— Oh! c'est un tubercule du *Striata formosissima!* murmura-t-il.

Une idée soudaine assombrit ses traits.

— Eh bien, dit-il en soupirant, vous êtes bien heureux, Frans, de posséder ce dahlia; vous pouvez gagner avec lui autant de médailles que vous voudrez.

— Moi? dit le jeune homme. Non, monsieur Fruyts. Je savais que M. V... avait reçu d'Angleterre, depuis quatre jours, un tubercule du *Striata formosissima.* Comme M. V... est mon ami, je n'ai pas désespéré du succès de ma tentative. Et vous voyez combien elle a été heureuse. M. V... m'a cédé son unique exemplaire. Nul autre que moi ne le possède aux environs ni peut-être même dans toute la Belgique. Consentiriez-vous à l'accepter de moi comme une preuve de la part que je prends à votre chagrin?

Un cri s'échappa de la poitrine oppressée de M. Fruyts; il fit un pas en avant, saisit le tubercule, et le pressa d'une main sur son cœur, tandis que de l'autre il entraînait le jeune Bielens vers la maison. Sa fille pleurait, assise auprès du poêle, et de grosses larmes perlaient sur ses joues. Madame Fruyts appuyait sa tête sur sa main; l'expression de son visage n'était rien moins qu'at-

trayante; que d'accusations à l'adresse de son mari on y pouvait lire! Mais lui, dans sa joie, ne remarqua rien, et s'écria en élevant au-dessus de sa tête le précieux tubercule :

— Hourra! hourra! j'ai retrouvé mon *Striata formosissima!* Allons, femme, oublions tout, et ne fais plus si piteuse mine. Va prendre à la cave une bonne bouteille.

» Et toi, ma chère Thérèse, dit-il en prenant sa fille par la main, pardonnne-moi aussi, mon enfant, d'avoir été un instant cruel. Viens, Frans, viens, mon fils!

Il mit la main de sa fille dans celle de Frans, et s'écria :

— Vive le *Striata formosissima!* Soyez heureux, et mariez-vous après Pâques!

FIN DE L'AMATEUR DE DAHLIAS

LA NOUVELLE NIOBÉ

Dieu brise ce qui refuse de se courber sous sa main.

J. Cats.

Il y a quelques années (c'était vers le milieu de 18..), vivait à Anvers une riche veuve du nom de Clotilde de Valburg. Comme elle était d'une beauté remarquable et ne manquait pas de ce qu'on est convenu d'appeler *esprit*, elle s'était crue, étrange prétention! appelée exceptionnellement à jouir de tous les plaisirs et de toutes les joies de ce monde. Ainsi que toutes les femmes du même genre, elle redoutait les pensées sérieuses et les généreuses émotions, comme des ennemis d'une vie douce et paisible; par le même motif, elle était devenue insensible à tout ce qui ne touchait pas directement à son bonheur tel qu'elle le concevait. Un malheureux était pour elle un objet d'indifférence, sinon d'aversion; elle n'avait pas pour ses enfants mêmes, bien qu'ils fussent beaux comme des anges, cette vive affection maternelle, dernier sentiment qui s'envole du cœur d'une femme... Mais une robe qui n'était pas faite à son goût, une chinoiserie sans valeur brisée, la vue d'un bijou au cou d'une autre femme et mille autres frivolités du même genre, exerçaient sur elle une telle influence, qu'on eût cru parfois qu'elle était victime de la plus grande infortune.

Un jour, cette femme se trouvait dans un petit salon de sa splendide demeure. A demi étendue sur un canapé de damas rouge, elle avait les yeux négligemment fixés sur les pages d'un roman, dont les leçons n'étaient rien moins que morales. Lisait-elle? peut-être; mais celui qui l'eût vue sans la connaître eût pu croire que l'indolence l'empêchait d'ouvrir tout à fait les yeux. Tout, dans l'appartement attestait la richesse et les goûts frivoles de celle qui l'habitait; la cheminée et les tablettes des fenêtres étaient chargées de ces objets fragiles dont l'usage est une énigme pour ceux qui les possèdent aussi bien que pour ceux qui les voient, et qui le plus souvent ne diffèrent des jouets d'enfant que par leur prix. La lumière qui pénétrait avec peine dans ce voluptueux séjour n'était pas pure et vive comme la lumière du soleil; mais tamisée par d'épais rideaux, elle se transformait en une teinte rosée qui donnait à tous les objets une nuance indécise et molle.

Pourtant ce salon était animé par la présence de six charmants enfants qui, craignant de faire le moindre bruit, étaient occupés sur le tapis à chercher des images dans un grand livre. Ils n'osaient parler et n'exprimaient leur joie ou leur étonnement que par des signes et des gestes. Ils savaient qu'au moindre trouble leur mère les eût sur-le-champ exilés dans une autre chambre. L'aîné de ces jolis enfants pouvait avoir une douzaine d'années, tandis que le plus jeune en comptait à peine trois. Ils étaient trois frères et trois sœurs et paraissaient s'aimer tendrement, car un doux et affectueux sourire illuminait leurs visages et leurs petites mains se rencontraient souvent. J'ai vu mainte fois des scènes semblables reproduites par le pinceau, un groupe d'enfants beaux comme des anges, emblème des plaisirs purs et innocents. Oui, c'était bien cela; — ces visages sereins qu'aucun souci n'a encore ridés, — ces cheveux blonds auxquels l'âge ni le fer n'ont porté aucune atteinte, — ces petits bras potelés et ces membres délicats que le travail n'a pas fatigués, que les excès n'ont pas flétris... En un mot c'était bien la nature humaine dans toute sa fraîcheur, gracieuse et pleine de vie comme les premières feuilles et les premières fleurs du printemps!

Et croyez-vous que le regard de la mère se repose plutôt sur ces petits anges que sur le livre d'un écrivain corrupteur? Non, elle ne les regarde pas. Et cependant son cœur n'est pas vide de tout sentiment maternel; mais il est aussi rempli des enchantements, des séductions de la vie mondaine.

Depuis une heure environ, elle était sur le canapé, sans avoir fait un mouvement, lorsqu'on frappa doucement à la porte; un domestique entra dans le salon, et dit en s'inclinant :

— Madame, une femme s'est présentée quatre fois pour vous voir depuis quelques jours. Je l'ai toujours renvoyée; cela paraît une femme du commun...

— Vous avez bien fait, Pierre; qu'on me laisse en paix; je ne suis pas visible pour de pareilles gens. Mais si M. Eugène de Valenge se présente, introduisez-le et témoignez-lui beaucoup de déférence. Vous savez, c'est ce jeune homme qui m'a ramenée hier du concert.

Le domestique fit de la tête un signe affirmatif et reprit :

— J'oubliais de vous dire, madame, que la femme dont je viens de vous parler attend votre réponse dans l'antichambre. Elle pleure à fendre le cœur, et paraît avoir une grâce à implorer de votre bonté.

Madame de Valburg se leva du canapé et frappa deux ou trois fois du pied avec impatience sur le tapis, puis elle s'écria :

— Jamais de repos! Voyons, quelle espèce de femme est-ce? Comment se nomme-t-elle?

— Madame, elle est mal vêtue et se fait annoncer sous le nom de Caroline Soeteveld; elle dit qu'elle est votre belle-sœur.

A peine ces dernières paroles s'étaient-elles échappées des lèvres du domestique qu'une vive rougeur colora le visage de madame de Valburg. Elle étendit impérieusement la main et répondit avec colère :

— Pierre, je vous défends de laisser entrer cette femme; dites-lui que je ne suis pas à la maison. Allez!

Mais à peine le domestique était-il sorti qu'on entendit dans l'antichambre des cris désespérés et comme le bruit d'une lutte. La porte du salon s'ouvrit tout à coup, une femme encore jeune se précipita dans l'appartement et vint tomber aux pieds de madame de Valburg. Celle-ci était rouge de colère ou de confusion, peut-être de ces deux sentiments à la fois. Elle releva orgueilleusement la tête et jeta un regard de dédain sur l'infortunée qui tendait vers elle ses mains suppliantes. Madame de Valburg fit signe à ses enfants de quitter le salon, et dit en se tournant vers la femme agenouillée :

— Eh bien, qu'est-ce que cela signifie? A quoi tend cette comédie? Dites, que me voulez-vous?

La jeune femme attacha sur les yeux de madame de Valburg un regard suppliant comme une prière et dit d'une voix pleine de larmes :

— Oh! madame, ne me parlez pas ainsi! Je suis malheureuse et dans une mortelle affliction. Ayez pitié d'une infortunée qui implore à genoux votre secours!

L'insensible Clotilde laissa la pauvre femme à genoux et s'éloigna d'elle de quelques pas, puis elle reprit son livre et répondit avec un calme feint :

— Je n'ai pas le temps d'écouter toutes ces lamentations. Si vous désirez quelque chose de moi, cette façon dramatique d'entrer en matière n'est pas celle qui vous mènera à votre but; mais, puisque je ne puis échapper au récit de votre histoire, venons y tout de suite et faites-le aussi court que possible.

Il était facile de voir que ces paroles, prononcées d'un ton aigre, blessaient vivement la jeune femme; mais un secret motif l'obligeait sans doute à les supporter, car elle tordait ses bras avec angoisse pendant qu'elle se disait : « Mon Dieu, mon Dieu! il me faut dévorer cet affront! » Elle se leva et répondit non sans une certaine fierté :

— Madame, il a fallu une impérieuse nécessité pour m'amener à cette démarche, car je sais que les liens du sang qui nous unissent sont pour vous plutôt un motif de haine que d'affection. Mais ayez pitié de nous, je vous en supplie! Sauvez-nous du déshonneur et de la misère, ne soyez pas insensible à ma prière... et je bénirai votre nom comme celui d'un ange!

Pour toute réponse, madame de Valburg prit sur la table une sonnette d'argent et l'agita deux ou trois fois.

— Pierre, dit-elle au domestique qui vint prendre ses ordres, dites qu'on attelle ma voiture!

Et, se tournant vers la femme éplorée :

— Vous voyez bien, dit-elle, que, si vous continuez ainsi, je n'aurai pas le temps de vous écouter jusqu'au bout. Encore une fois, soyez brève.

Une légère rougeur, indice d'une sourde indignation, teignit les joues de l'infortunée; mais elle se contraignit de nouveau et dit d'une voix rapide :

— Madame.... ma sœur... Vous le savez, bien que nous fussions dans le besoin, nous ne vous avons jamais demandé de venir à notre aide; mon mari est actif, laborieux, et nous savons nous contenter de peu; mais la main de Dieu s'est appesantie sur nous. Voici deux ans déjà que mon mari a perdu son emploi, et, depuis ce fatal événement, nous avons vécu de promesses et d'espérances. Il y a six mois, nous avons voulu entreprendre un petit commerce, et pour cela nous avons emprunté une somme importante; mais un homme déloyal nous a trompés et nous avons tout perdu. Mon mari est en prison à cause d'un billet qu'il n'a pu payer; un de mes enfants est à l'hôpital; notre mobilier sera vendu de par la loi vendredi; après-demain je serai chassée de notre demeure; je n'ai ni argent ni pain et je souffre pour tous les miens, pour mon mari dont l'honneur est en péril, pour mon enfant qui va mourir à l'hôpital, pour mon autre enfant qui demande en vain à manger à sa mère et qui, dans deux jours, aura, comme moi, la rue pour asile et le pavé pour couche. Oh! madame, oublierez-vous, dans de pareilles circonstances, que vos enfants et les miens ne sont pas tout à fait d'un sang différent? Permettrez-vous qu'une mère, qu'une femme infortunée quitte une autre mère sans emporter de consolation?

Madame de Valburg se sentit blessée de ce que celle qui l'implorait osât rappeler la parenté qui les unissait; elle y vit une injure, et la colère s'alluma en elle.

— Que puis-je faire à tout cela? répondit-elle d'un ton rude.

— Madame, répondit la pauvre mère en fondant en larmes, voici ce que j'implore de vous; ayez la bonté de nous prêter une somme de trois cents francs. Avec cet argent, je délivre mon mari de la prison, je retire mon enfant de l'hôpital, et je paie le loyer de notre demeure... Pensez un peu quelles bénédictions nous appellerons sur vous... sur vous qui nous aurez sauvés du gouffre de misère et d'infamie qui nous menace!

Pendant quelques instants, elle attendit avec anxiété les paroles qui allaient sortir de la bouche de madame de Valburg ; celle-ci répondit enfin :

— Je n'ai pas l'habitude de prêter de l'argent pour faire des ingrats. Si votre mari n'eût pas mené pendant si longtemps une vie inutile, vous ne seriez pas dans l'état où vous êtes. N'espérez donc pas que je consacre mon argent à encourager la fainéantise. Vous pouvez vous retirer; voyez à vous sauver vous-mêmes de la misère dans laquelle vous vous êtes jetés par votre faute. Si vous croyez que je vais me charger de votre entretien, vous vous trompez grandement. N'avez-vous pas entendu que je vous ai dit de vous retirer. Voilà la porte !

A ces insultantes paroles, la pauvre femme se mit à verser un torrent de larmes. Elle crut d'abord suffoquer de douleur, mais une noble colère s'empara d'elle tout à coup, et, se redressant devant madame de Valburg, elle lui dit, la tête haute :

— Ah! madame, il ne vous suffisait pas de faire maltraiter par vos laquais une mère infortunée; il fallait que votre bouche même insultât à son malheur; il vous fallait la jeter à la porte comme un chien ! Avez-vous donc oublié votre propre histoire? Ne savez-vous plus que votre mari était mon frère, et que la moitié des richesses dont vous jouissez m'a été injustement ravie? Savez-vous aussi, femme orgueilleuse, que vous ne possédez rien au monde et que vous ne faites que toucher les revenus d'une fortune à laquelle j'ai plus de droits que vous, dont vous ne pouvez pas hériter, tandis qu'elle peut me revenir?

Madame de Valburg qui, de rage, s'était affaissée sur le canapé, se leva vivement, et s'écria d'une voix tremblante :

— Insolente! quelle infâme calomnie osez-vous proférer?

— Une calomnie! répliqua l'autre, une calomnie ! Le testament de mon oncle ne nous instituait-il pas ses héritiers, mon frère et moi? N'avez-vous pas, par vos perfides conseils, excité mon frère à me priver de la part qui m'appartenait? Oui, oui, c'est bien ainsi que les choses se sont passées, et dans les derniers jours de la vie de mon oncle, vous et mon frère avez pris possession de sa demeure; vous avez osé dire qu'il ne voulait pas me voir, et il est mort en m'appelant comme son enfant chérie! Quel mal n'avez-vous pas dit de moi, noble dame; quelles calomnies n'avez-vous pas accumulées sur mon nom, pour arracher à mon excellent oncle un second testament et me dépouiller de tout ce que son affection me destinait? Je sais tout cela; car, à son lit de mort, j'ai pardonné à mon frère et je me suis réconciliée avec lui. Il était moins coupable que faible... C'est vous seule, madame, vous seule qui m'avez traîtreusement volée, et la haine cruelle que vous nous portez le témoigne assez hautement!

La fureur de madame de Valburg monta à son comble; le sang enflamma ses joues et elle éclata en menaçantes invectives :

— Comment? vous dépouiller? Moi, vous dépouiller? Insolente que vous êtes! Sortez à l'instant de chez moi, ou je vous fais, ainsi que vous l'avez dit, jeter à la porte comme un chien! Vous osez venir souiller ma maison de vos calomnieuses accusations! Partez, vous dis-je; bon gré, mal gré, ce coup de sonnette va vous faire sortir d'ici!

— Taisez-vous, s'écria la jeune femme avec une dignité calme; n'ajoutez pas la violence à l'injure. Et ne croyez pas que je songe à vous arracher par mes reproches ce que vous avez refusé à mes prières; non, vous pourriez jeter devant moi des monceaux d'or, que je ne voudrais pas souiller ma main en les ramassant. Gardez votre argent et vos vices! Je souffrirai, mais, dans mes douleurs, j'aurai du moins cette satisfaction de pouvoir m'estimer plus grande et meilleure qu'une noble dame, qui n'a pas regardé comme un crime de plonger toute une famille dans la misère!...

Madame de Valburg n'était plus capable de répondre aux reproches de son accusatrice; l'expression de ses yeux trahissait seule sa rage concentrée. Elle n'osa pas cependant agiter la sonnette dans la crainte de provoquer un scandale plus grand, et elle continua d'écouter la jeune femme.

— N'oubliez pas, disait celle-ci, n'oubliez pas les termes du testament de mon oncle; tous ses biens, qui reposent aujourd'hui sur la tête de vos enfants, reviendront aux miens si les vôtres quittent ce monde avant eux. Ainsi, s'il plaisait au Seigneur, je pourrais encore, vous vivante, posséder vos richesses.

A ces mots, un sourire d'ironie se dessina sur les lèvres de madame de Valburg; elle parut délivrée d'un lourd fardeau.

— Femme, dit-elle d'une voix plus affermie, vous perdez la tête; en vérité, vous n'avez pas le sens commun, et, maintenant que je m'en aper-

çois, je vous pardonne vos folles injures. Espérez-vous donc, dans votre égarement, que vos deux chétifs enfants vivront plus longtemps que les miens, qui jouissent d'une si belle et si florissante santé? Vous déraisonnez!...

— Madame, répondit la mère infortunée, celui qui lit au fond des cœurs y voit mes désirs, et il sait que je regarderais comme un crime impardonnable de souhaiter la mort d'un de vos chers et innocents enfants. Oh! non, que le ciel vous conserve une nombreuse postérité! Mais vous, madame, pourquoi croyez-vous qu'il soit impossible à Dieu d'étendre sa main sur les riches et les heureux de ce monde? Ne visite-t-il donc que les malheureux? Vous ne craignez rien pour vos enfants... Ne les aimez-vous donc pas? Moi, pauvre mère que je suis, j'ai bien souvent regardé avec effroi mes deux petits enfants malades et souffrants, car je redoute le fléau que le ciel nous a envoyé, la plaie terrible qui s'étend sur la terre comme un immense linceul!

Madame de Valburg s'était calmée depuis que la jeune femme avait cessé ses accusations, elle répondit d'un ton railleur :

— Vous parlez toujours de Dieu, vous autres, gens de rien. Peut-être est-ce là pour vous une consolation facile; mais, au fond, cela ne change rien aux choses! Mes enfants ne sont pas près de mourir, croyez-le bien.

— Madame, madame! s'écria l'autre; et se reprenant, elle continua : Ma sœur, ma sœur, ne blasphémez pas Dieu. Il y a peu de mois vivaient bien des familles dont le fléau a effacé jusqu'au nom!

L'accent prophétique de ces paroles fit une profonde impression sur madame de Valburg; elle pâlit, et dit d'une voix émue :

— Quel fléau? quel fléau?

— Oh! madame, vos enfants n'ont pas grande part dans votre affection; car, sans cela, vous les eussiez bien des fois déjà enveloppés de vos bras pour les garantir, si c'était possible, du terrible choléra...

Un tremblement soudain parcourut le corps de madame de Valburg, et de visibles signes d'effroi se trahirent en elle; mais bientôt, comme si elle se fût sentie honteuse d'une émotion qu'elle regardait comme une marque de faiblesse, elle se remit. Puis, montrant la porte et agitant la sonnette :

— Je vous le demande une dernière fois, dit-elle, voulez-vous, oui ou non, sortir de chez moi? Je suis lasse de ces lamentations, et je vous engage à vous retirer, à moins que vous ne vouliez qu'on vous chasse. Et ne revenez plus jamais, car ma porte sera fermée pour vous!

— Je pars, répondit la jeune femme en se dirigeant vers la porte; adieu!

Lorsque madame de Valburg se trouva seule, elle ne put, quelque effort qu'elle fît, chasser de son esprit l'obsédante idée du choléra; les paroles de la jeune femme retentissaient de nouveau, une à une, à son oreille, et la contraignirent cette fois à de sérieuses réflexions. Elle sonna à deux reprises, car le domestique n'avait pas répondu au premier appel. Enfin il parut sur le seuil du salon; mais son attitude était si étrange, son visage si pâle, et ses mouvements si craintifs, qu'à sa vue, madame de Valburg poussa un cri, et dit :

— Oh! Pierre! qu'y a-t-il? Pourquoi êtes-vous si pâle?

— Madame, répondit Pierre d'une voix triste, je n'ose vous dire quel malheur nous menace.

— Parlez, Pierre, parlez, je vous l'ordonne! dit madame de Valburg en l'interrompant.

— Madame, le choléra est ici près, chez M. Tesseniers : déjà son fils Victor est mort, et ce matin il m'a encore dit bonjour...

Cette terrible nouvelle chassa toutes les idées mondaines du cœur de madame de Valburg, que l'amour maternel, subitement réveillé, saisit tout entière; elle joignit les deux mains et s'écria :

— O mon Dieu, mes enfants! Vite, Pierre, amenez-moi mes enfants! Faites venir ici la bonne et la femme de chambre!

— Madame, répondit le domestique avec plus de tristesse encore, vos enfants sont au jardin et paraissent en bonne santé : je vais les chercher. Mais, quant à vos femmes, je dois vous dire que la cuisinière les a tellement effrayées par ses lamentations, qu'il serait inutile d'aller à leur recherche : elles ont toutes quitté votre maison et se sont enfuies!

On comprendra facilement la peine et la colère que ressentit madame de Valburg en se voyant privée de services auxquels elle était habituée; cependant la pensée que ses enfants n'étaient pas atteints par le fléau lui donna du courage.

Les enfants entrèrent en sautant dans le salon, tout heureux de ce que leur mère les eût appelés; ils chassèrent bientôt par leurs caresses l'expression de tristesse qui couvrait le front de madame de Valburg. Cependant celle-ci avait remarqué que son fils aîné était venu à elle le dernier et ne s'était pas empressé comme de coutume. Elle enferma ses six enfants dans ses bras avec un élan d'affection qu'elle n'avait pas connu jusque-là, et ce ne fut que plus tard qu'elle fit attention à son fils aîné et s'aperçut qu'une pâleur soudaine s'était répandue sur son visage. Un horrible pressentiment la fit tressaillir.

— Es-tu malade, mon cher enfant? demanda-t-elle.



Son fils aîné était étendu sur le sol. (Page 21.)

— Non, maman, répondit l'enfant; mais mes oreilles tintent. Je vois une foule de lumières devant mes yeux... Ah! je souffre maintenant!

Madame de Valburg s'élança comme égarée par la folie, et appela le domestique, qui accourut aussitôt.

— Pierre, s'écria-t-elle, Eugène a le choléra... Vite, allez chercher un médecin, le premier venu. Envoyez ici tous ceux que vous trouverez; surtout n'oubliez pas M. Schippers. Trouvez-moi aussi une femme. Oh! Pierre, je vous en supplie, courez de toutes vos forces; je ne vous laisserai pas sans récompense.

Le domestique disparut, et madame de Valburg revint auprès de ses enfants. Mais quelle douloureuse exclamation s'échappa de son sein, comme un cri de mort! Son fils aîné était étendu sur le sol; ses membres se raidissaient comme s'ils allaient se briser : ses pieds s'agitaient convulsivement, et ses yeux, profondément enfoncés, lui donnaient l'air d'un cadavre vivant.

Oh! celui qui eût vu cette mère se jeter sur son enfant et baigner de ses larmes les traits défigurés du pauvre petit; celui qui l'eût vue presser ses lèvres sur ces lèvres bleuies et s'efforcer de faire passer une partie de son âme dans ce corps souffrant; celui qui l'eût vue, folie de désespoir, se relever et courir, son enfant malade dans les bras, autour du salon, comme si elle eût voulu échapper à la poursuite de la mort; et s'il eût entendu les cris lugubres et sauvages qui remplissaient l'appartement, celui-là eût assurément donné la moitié de sa vie pour sauver cette femme de ses mortelles douleurs! Mais l'amour d'une mère n'est pas un infaillible bouclier contre les atteintes de la mort. L'enfant devint glacé dans les bras maternels qui le serraient avec passion; ses joues s'affaissèrent comme si la chair se fût fondue sous la peau; ses

petits doigts se ridèrent, comme s'ils eussent été flétris par une brûlure subite, et, hélas! le globe de ses yeux se dessécha et se ternit! Cependant l'enfant n'avait perdu ni le sentiment ni l'intelligence, car, au milieu de ses souffrances, il répondait par des caresses à l'amour de sa mère, et s'écriait d'une voix vibrante comme le cristal :

— A boire, à boire! J'ai soif!

La mère éplorée courut à la cuisine avec son fils et lui donna le premier liquide qui lui tomba sous la main; puis elle revint au salon, en proie à une douleur toujours plus vive.

Dans son égarement, elle n'avait pas entendu les cris plaintifs de ses autres enfants; elle les avait même repoussés quand ils avaient couru après elle et s'étaient attachés à ses vêtements. Il lui semblait qu'un spectre la poursuivait et voulait s'emparer de son fils; les attouchements même de ses enfants lui donnaient un frissonnement de terreur. Épuisée, elle s'affaissa enfin sur le tapis avec son précieux fardeau, et tous deux demeurèrent, non pas sans connaissance, mais sans mouvement. Sur ces entrefaites, une des petites filles s'approcha de sa mère, et dit d'une voix plaintive :

— Oh! maman, les oreilles me tintent aussi... moi aussi j'ai mal!

Madame de Valburg fixa sur sa fille un douloureux regard, passa le bras autour de sa taille, l'attira contre elle, et demeura affaissée, entre ses deux enfants malades. Les autres se groupaient autour de leur mère, en pleurant et en gémissant.

Tout à coup parut à la porte du salon un homme tout vêtu de noir; son apparition en ce moment ressemblait à l'arrivée d'un messager de la mort; mais lui, à la vue de cette lugubre scène, pencha la tête et essuya deux larmes qui brillaient dans ses yeux.

— Infortunés! dit-il en soupirant.

Au son de cette voix, madame de Valburg sembla se réveiller; elle s'élança, et volant vers le médecin, elle tomba à genoux devant lui, tendit ses mains suppliantes, et s'écria en versant un torrent de larmes :

— Oh! monsieur Schippers, ayez pitié de moi! Pour l'amour de Dieu, sauvez-les de la mort! Voyez, je rampe à vos genoux, je baise la poussière de vos pieds, comme une esclave! Oh! dites, sauverez-vous mes enfants?

Le médecin s'empressa de la relever, et, dans son trouble, passa le bras autour de son cou, comme pour lui donner une marque d'affection; une vive compassion l'agitait lui-même et le mettait aussi hors de lui; pendant un instant, il regarda en silence madame de Valburg dans les yeux, mais il retrouva bientôt son courage et s'approcha des enfants malades.

— Pauvre mère! dit-il, vous me faites pleurer, quand j'ai besoin de tout mon sang-froid. Calmez-vous, le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous vous l'imaginez. Cette maladie est dangereuse, mais elle n'est pas toujours mortelle; et quelque terrible que soit l'état de vos deux enfants, il ne m'en reste pas moins quelque espoir.

En ce moment, le domestique entra dans le salon avec un autre médecin. Monsieur Schippers reprit :

— Pierre, conduisez votre maîtresse et ses quatre enfants en bonne santé dans une autre pièce, le plus loin possible de celle-ci... Madame, cette mesure est nécessaire. Allez et ne vous abandonnez pas trop à votre chagrin; cela pourrait exercer une fâcheuse influence sur vos enfants.

Quand le domestique voulut exécuter l'ordre du médecin, et dit à sa maîtresse qu'il était prêt à l'accompagner, celle-ci courut à ses enfants malades, les embrassa en gémissant, et s'écria d'une voix navrante :

— Eugène! Virginie! Adieu pour toujours! Mon Dieu, mon Dieu, je ne vous verrai plus!...

Elle chancela, et serait tombée sur le parquet, si le domestique ne l'eût reçue dans ses bras et ne l'eût emmenée dans une chambre éloignée. Là, elle s'affaissa, comme inanimée, dans un fauteuil, pencha sa tête sur sa poitrine et ne fit plus un mouvement, si ce n'est pour s'assurer de temps en temps avec la main que ses enfants étaient toujours autour d'elle.

Le domestique l'avait quittée pour aller aider les médecins; mais ceux-ci le renvoyèrent bientôt auprès de madame de Valburg; il s'approcha doucement de sa maîtresse et sépara d'elle la fille aînée, qui donnait déjà des signes de maladie. Il se retirait sur la pointe du pied comme un voleur, en s'efforçant de ne pas éveiller l'attention de la mère! mais ce fut en vain. Elle ouvrit les yeux, en poussant un cri déchirant, se jeta au-devant du domestique, et arracha l'enfant de ses bras :

— Clotilde! s'écria-t-elle, en attachant sur sa fille un œil égaré, ma Clotilde, mon enfant bien-aimée... toi qui portes le nom de ta mère, tu mourrais! Je te livrerais à la mort!...

Mais elle sentit sur son sein les mouvements convulsifs de l'enfant, et vit ses yeux enfoncés dans l'orbite :

— Clotilde! dit-elle avec le plus profond abattement, regarde encore une fois ta mère, ma pauvre enfant, — toi aussi tu me quittes, toi, cet autre moi-même! Hélas! il le faut donc! Tenez, Pierre, voilà mon plus cher trésor... Adieu! adieu!

Elle courut au fauteuil et s'y affaissa lourdement en éclatant en sanglots. Après être demeurée un instant immobile, l'œil fixe, évanouie peut-être,

elle parut revenir à la vie, et un transport intérieur agita visiblement son âme. Elle se leva soudain et tomba à genoux en élevant les mains vers le ciel. L'ardente prière qui s'échappait de ses lèvres était insaisissable : les mots : pardon, grâce, vanité, péché, s'entendaient seuls au milieu de ces gémissements. Elle ressemblait en ce moment à Marie-Madeleine repentante, et versait des larmes de sang sur les erreurs de sa vie passée. Cette prière, cette confession directement adressée à Dieu, dura longtemps; elle se releva enfin, toujours aussi souffrante mais un peu plus calme, et appela à haute voix le domestique, qui parut à l'instant :

— Pierre, dit-elle, comment vont Eugène, Virginie et Clotilde? Oh ! parlez, mon ami, ne me cachez pas la vérité...

Le domestique fondit en larmes, mais ne répondit pas à la question.

— Il suffit, il suffit! reprit-elle d'une voix sourde, je comprends votre douleur. Dieu le veut ! J'ai, depuis un instant, appris à me soumettre à sa volonté toute puissante. Puissé-je, par cette soumission, mériter sa grâce et sa miséricorde! Mais, hélas! je le sens, l'épreuve n'est pas achevée... Pierre, mon ami, je vous en prie, allez sur-le-champ chez mon homme d'affaires; dites-lui de payer dès aujourd'hui le billet de monsieur Soeteveld, qui est en prison. Prenez aussi cette bourse; elle contient quelques pièces d'or. Portez-la à madame Soeteveld, ma belle-sœur, celle qui était ici ce matin, et priez-la de venir immédiatement me trouver. Dites-lui mon malheur et mes souffrances, elle ne refusera pas. Je la connais maintenant !

Le domestique prit la bourse et disparut. Sensiblement soulagée par la prière, madame de Valburg se rapprocha des trois enfants qui lui restaient, et les considéra tour à tour attentivement. Elle ne remarqua aucun changement dans leur physionomie, et se mit à les couvrir de baisers et de caresses avec une expression qui trahissait encore l'égarement; on eût dit qu'une joie folle avait tout à coup pris dans son cœur la place de la tristesse. Mais cette joie devait être de courte durée. Tandis qu'assise sur le fauteuil, elle contemplait ses enfants avec une sorte de volupté maternelle, déjà le terrible choléra s'était glissé dans leur sein. Tout à coup, le petit Frédéric tomba comme une masse de plomb sur le sol, et s'agita, en râlant, dans d'horribles convulsions; ses pieds battaient le parquet, et ses membres se contractaient dans les spasmes les plus affreux.

Dire de quelle douleur ce spectacle déchira le cœur de la mère, serait chose impossible; on comprendrait même difficilement qu'une femme pût supporter ces incessantes tortures, si l'on ne savait que des secousses multipliées finissent par épuiser la sensibilité nerveuse. Pendant quelques instants, madame de Valburg contempla son enfant qui se roulait sur le sol et de ses ongles se labourait sa chair; elle restait immobile et comme pétrifiée; puis tout à coup elle bondit, et, saisissant l'enfant, courut avec lui vers le salon où se trouvaient les médecins.

Là seulement il lui échappa un cri, et elle tomba inanimée avec son fils sur le tapis. Pauvre mère! d'un rapide coup d'œil elle avait aperçu les cadavres de son Eugène et de sa Virginie!

Quand elle revint à elle, longtemps après, elle se retrouva dans le salon et sur le fauteuil qu'elle avait quittés. Une jeune femme tenait une de ses mains et s'efforçait, avec une tendre sollicitude, de la rappeler à la vie. Madame de Valburg promena des yeux égarés autour de l'appartement, et parut rassembler ses souvenirs; en voyant ses deux enfants auprès d'elle, elle dit à la jeune femme, avec une énergie toujours croissante :

— Caroline, j'ai été coupable envers vous; oui, coupable de cruauté et d'injustice. Vos paroles ont été comme une prédiction; — vous le voyez, je suis malheureuse et abandonnée. Le Seigneur m'a visitée et m'a frappée dans tout ce qui m'est cher. J'espère pourtant qu'il ne me laissera pas seule sur la terre : peut-être, dans sa bonté, m'accordera-t-il la vie d'un de mes enfants; mais, pour cela, j'ai besoin de votre pardon. O ma sœur, le bandeau qui m'aveuglait est tombé! Dites, me pardonnez-vous le mal que je vous ai fait?

La jeune femme fondit en larmes et dit d'une voix pleine de sanglots :

— Oh! madame, j'ai prié Dieu pour vous! Il y a longtemps que je vous ai pardonné. Je comprends votre douleur, vos angoisses; car, moi aussi, je suis mère, et j'aime les enfants de mon frère comme les miens. Oh! je ne veux pas vous quitter avant que nous ayons sauvé ceux qui peuvent encore être épargnés; nous pleurerons ensemble, et peut-être le Tout-Puissant laissera-t-il sa miséricorde descendre sur nous. Oui, je le sens, vous serez mère encore et vous aurez le bonheur de revoir le sourire de ceux pour qui vous tremblez.

— O Caroline, puissiez-vous dire une seconde fois la vérité! Ne voyez-vous pas comme ma Régina est déjà pâle? Mais écoutez-moi sans m'interrompre : je n'ai pas agi loyalement envers vous, Caroline. Il est vrai, je vous ai ravi l'héritage de votre oncle; il est vrai, j'ai été une vaine, orgueilleuse et cruelle femme... l'arrogance m'avait rendue aveugle; mais le malheur dissipe avec une irrésistible puissance les ténèbres où j'étais plongée : je ne suis plus ce que j'étais, et ce serait aujourd'hui un bonheur pour moi si vous vouliez

me donner de bon cœur le nom de sœur. Je comprends aussi maintenant la puissance de Dieu et les consolations de la prière; mais tout cela ne suffit pas à ma réconciliation avec celui qui me punit. Je ne puis vous rendre les biens dont je vous ai dépouillée, puisqu'ils reposent sur la tête de mes enfants; mais je les élèverai dans la pensée qu'ils n'en sont pas les légitimes possesseurs, et je leur ferai considérer la restitution de cette fortune comme une religieuse obligation. Quant à moi, je vous déclare que, dès aujourd'hui, la moitié de mes revenus vous appartient...

— Oh! je ne le veux pas! s'écria la jeune femme.

— Je vous jure devant Dieu, reprit madame de Valburg, que je ne toucherai plus à la part que je me suis injustement appropriée! et je vous en supplie, Caroline, ma sœur, ne refusez pas. Voulez-vous, par votre refus, accroître ma douleur? Oh! si je n'implore pas à genoux votre consentement, c'est que je suis épuisée, anéantie! Parlez, Caroline, parlez! Vous ne répondez pas? Il en coûte trop à votre généreux cœur d'accepter mon offre : eh bien, je ne vous demande pas de paroles, donnez-moi seulement un baiser de pardon et de réconciliation, et que le Seigneur en soit témoin!

Les deux femmes s'embrassèrent étroitement et demeurèrent longtemps unies dans cette douce étreinte. Il y avait, dans cette scène, quelque chose de sublime : le ciel semblait descendu sur la terre...

. . . .

. . . .

Quelques jours après, deux femmes traversaient d'un pas lent le marché aux Souliers; l'une d'elles était extrêmement pâle et vêtue de deuil; l'autre semblait plus jeune et moins affligée. Un petit garçon marchait entre elles en leur donnant la main. Elles entrèrent dans la cathédrale, et gagnèrent, derrière le grand autel, la chapelle de la Sainte-Croix. Là, la dame pâle fit agenouiller l'enfant sur le prie-Dieu au pied du crucifix, joignit ses petites mains, et dit d'une voix pleine de tristesse :

— Prie Dieu, Gustave.., prie-le pour les âmes de tes frères et de tes sœurs, et remercie-le de ce qu'il t'a laissé auprès de ta mère.

L'enfant obéit religieusement, courba la tête dans une pieuse attitude, et dit d'une voix douce et émouvante :

— Notre père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié!

FIN DE LA NOUVELLE NIOBÉ

SCIENCE ET FOI

J'errais, seul avec mon âme, dans les champs dépouillés.

L'hiver, de son souffle glaçé, avait ravi à la nature sa parure verdoyante ; les arbres étaient nus, le feuillage ne murmurait plus, et tout éveillait dans mon cœur de sombres pensées.

Je cherchais l'énigme de cette agonie de la nature, et je sentais ma poitrine se soulever plus lentement sous le poids des froides réflexions qui m'assaillaient.

Je ressemblais à la nature engourdie, car la méditation assoupissait la force vitale dans mon corps.

L'énigme de la vie se dressait devant moi !

Un vieillard, au dos courbé, était tristement assis au bord du chemin, sur le tronc d'un arbre déraciné par la tempête.

Le vent agitait sur son front les boucles de sa chevelure, blanche comme la neige ; deux larmes glacées coulaient dans les rides profondes qui sillonnaient ses joues, et le morne soleil de l'hiver dardait sur son crâne luisant ses rayons obliques.

Il porta à sa paupière une main maigre et osseuse, et tandis que les larmes séchaient sur sa joue, il dirigea devant lui son doigt encore humide et dit :

— Mon cœur est aussi nu que les champs, aussi sombre que l'atmosphère, aussi dépouillé que les arbres, aussi froid que la glace qui enchaîne le ruisseau endormi.

» Car j'ai fouillé profondément dans mon âme, et j'ai demandé compte à l'esprit qui m'anime de ses plus secrètes émotions.

» J'ai cherché l'énigme de tout ce qui m'entoure, l'incompréhensible principe duquel tout dérive.

» Cette recherche était un blasphème, et la punition qui s'ensuivit fut lourde à supporter.

» A chaque réponse que me donnait l'esprit, une partie de mes jouissances m'échappait ; à chaque énigme résolue, la foi qui console et la confiance qui soutient, se desséchaient dans mon sein.

» Tout devint mensonge et imposture à mes yeux, tout jusqu'au service de Dieu lui-même.

» Les gracieuses illusions de la jeunesse me quittèrent avant le temps ; mes sourcils abaissés assombrirent mon regard ; deux rides profondes s'imprimèrent sur mon front, et de glaciales et accablantes pensées devinrent mon partage.

» J'atteignis l'hiver de la vie sans avoir vu les frais ombrages de l'été ni les doux fruits de l'automne.

La pitié descendit dans mon cœur, et je répondis d'une voix douce et compatissante :

— O mon père, si les nuages de la vieillesse pèsent sur votre vie, si votre front penche vers la terre ;

» Ne pouvez-vous donc consoler et nourrir votre cœur désolé par le souvenir de temps meilleurs? L'espoir d'une vie future et bienheureuse est-il donc impuissant à vous ranimer et à vous soutenir, que vous vous approchiez en pleurant de la tombe?

— Mon fils, reprit le vieillard avec un sourire amer, tu ne connais pas la vie de l'homme!

» Jadis, j'ai été jeune et fort comme tu l'es maintenant ; les roses fleurissaient sur mes joues et tout me souriait dans la belle nature ;

» Mon œil en comprenait les magiques couleurs et les séduisantes transformations ;

» Et j'admirais alors l'œuvre du Créateur ; car je croyais. Je savais prier et rendre grâces.

» Mais les jours de l'enfance passèrent, comme le feu follet qui, par une chaude soirée d'été, s'élève joyeusement, danse et s'éteint pour ne jamais reparaître.

» Je croyais alors que la vie donnait assez de joie pour qu'on en put oublier les douleurs,

» Et tout joyeux, j'entrai, naïf et crédule, dans la grande société humaine.

» Ma main pressait cordialement la main de tous ; je croyais que l'amour était au fond de toutes les âmes des hommes.

» Je croyais cela, car j'avais reçu la richesse en partage.

» Un jour, la misère vint m'étreindre de ses bras terribles, — et j'appelai avec confiance mes amis à mon secours.

» Je vis alors combien peu il y a d'amour dans le cœur des hommes.

» Car tous m'abandonnèrent et se raillèrent de mon désespoir.

» Je vis chacun d'eux emporter une partie de ce que je possédais.

» Un seul demeura auprès de moi. Dans l'infortune et les peines qui m'accablaient, il sécha les larmes amères qui baignaient mes joues ;

» Et il buvait avec moi le calice du malheur.

» Oh! il reposait sur mon cœur et dans mon cœur ; comme la reconnaissance faisait battre ma poitrine contre la sienne!

» Mais la mort, la jalouse mort, lança une flèche dans son sein.

» Et la tombe béante reçut son corps inanimé, et la terre glacée recouvrit le seul homme que j'aimasse au monde...

» Et c'était pour l'éternité !

» Alors je cherchai le bonheur dans l'amour.

» Pauvre je vivais tranquillement du travail de mes mains, et maintes fois d'amères sueurs coulaient sur mon front brûlant.

» J'eus une tendre épouse et d'aimables enfants.

» Et je sentis le bonheur et la joie renaître dans mon cœur.

» Quant à Dieu, je n'y songeais pas !

» Mais il vint à passer dans le monde un terrible fléau ; la faux de la mort se promena sur la terre,

» Et toutes les têtes chéries sur lesquelles reposaient la paix et le bonheur de ma vie, toutes furent frappées.

» Ma femme, mes fils, mes filles, vinrent tour à tour expirer sur mon sein.

» Je les ai vus tous, là, sur mes genoux, mourir au milieu d'indicibles tortures de l'âme et du corps.

» Quand les yeux de mon premier-né se troublèrent, et que deux fois déjà son âme était venue jusqu'à ses lèvres.

» Je supplai le seigneur de lui faire grâce ;

» Mais il n'écouta pas mes supplications, car une affreuse convulsion contracta les membres de mon fils et chassa de son corps épuisé l'esprit qui l'animait.

» Désespéré, je gisais étendu au milieu de leurs cadavres glacés. Je les appelais dans mon égarement.

» Les morts n'entendent pas !

» Alors j'aspirai à pleins poumons l'air empesté qui les entourait. Combien le sommeil éternel m'eût été doux !

» Mais je ne pus mourir : le calice n'était pas encore vidé jusqu'à la lie...

» Et tout ce que j'aimais descendit avec eux dans la tombe.

» Une infranchissable barrière sépara le père de ses enfants.

» Et je restai seul au monde.

» Alors mon regard remonta dans le passé, et je calculai la somme de mes peines et de mes plaisirs.

» Et je trouvai que les instants de véritable joie comparés aux heures de tristesse sont comme *un* est à *mille !*

» Je me dressai contre Dieu, plein de colère et de blasphème ; je lui dis :

» — Est-ce donc uniquement pour la souffrance » que tu as créé l'homme ?

» Pourquoi n'as-tu pas laissé dormir la poussière » inanimée dans la paix et le repos de la nature » incréée?

» Et le Seigneur me punit encore une fois de mon blasphème ; car mon cœur devint froid :

» La foi m'abandonna tout à fait, je ne sus plus ni pleurer ni me plaindre.

» Alors une fatale insensibilité vint tenir sa coupe de fiel toujours collée à mes lèvres.

» Et les jours de ma vie devinrent pour jamais sombres et couverts de nuages !

Le vieillard se leva, et je le vis s'éloigner lentement.

Son front appesanti se penchait en avant ; il marchait péniblement et courbé sous le poids de ses tristes souvenirs.

Sa terrible prédiction jeta mon cœur dans une sombre préoccupation.

Déjà je voyais, dans l'avenir, les spectres lugubres du malheur et de la désolation s'avancer au-devant de moi.

Pourtant j'avais encore confiance en Dieu.

Mon œil s'éleva suppliant vers le ciel.

Et un rayon de consolation et de miséricorde chassa les tristes réflexions qui m'assaillaient.

Je dirigéai mes pas vers le temple du Seigneur, car mon âme avait besoin d'être consolée.

Mes pas errèrent au hasard dans les sentiers capricieux du cimetière,

Et je m'assis sur un banc à demi pourri devant une fosse ouverte.

Là je vis les faces grimaçantes des morts, et mon regard tomba, avec anxiété, dans les yeux profonds des crânes endormis.

Tout à coup je frémis, et un frisson glacial parcourut mon corps, car une main maigre et osseuse touchait la mienne.

Et le vieillard était debout à côté de moi.

— Mon fils, dit-il en me montrant du doigt un crâne blanc et nu, vois-tu cette tête ?... Ce fut celle de mon père !

Et un torrent de larmes et d'amers sanglots brisèrent sa voix.

Et le crâne riait ironiquement de sa tristesse.

Puis, changeant la direction de son doigt, il toucha un crâne plus petit, et dit :

— Vois-tu ceci? Ce fut mon premier-né ! il était jeune comme toi et pourtant il mourut.

» Ceci est la tête de ma femme, si belle, si douce.. et ceci celle de mon ami !

» C'est dans ces crânes dépouillés que repose mon espoir, ma paix, mon bonheur !

» Vois, les contractions convulsives de la douleur y persistent encore après la vie.

» Il y a une place, au milieu de ces ossements, pour toi aussi, mon fils.

» Et alors tes yeux seront creux comme ceux-là, et l'eau du ciel blanchira et rougira ton crâne.

Tandis que, l'âme pleine d'angoisses, je voulais rejeter loin de moi, comme un pénible cauchemar, les paroles du vieillard, il attendait ma réponse.

Une femme au pâle visage se glissa doucement devant nous.

Sous ses larmes flottait un sourire aussi doux, aussi séduisant que l'espérance elle-même.

Ses doigts délicats tenaient des couronnes de fleurs, et elle était enveloppée d'un crêpe funèbre. Elle s'agenouilla sur une fosse récemment creusée, et répandit des fleurs sur la terre.

Le vieillard me montra de nouveau des crânes, et me dit :

— O mon fils, connais-tu la vie maintenant? Comprends-tu que le mot de toute l'énigme, c'est *néant!*

— Ne le crois pas, mon fils, s'écria la femme en pleurs, ne le crois pas!

Elle leva les yeux au ciel, et dit, comme une prophétesse illuminée par l'esprit de Dieu :

— C'est là qu'est l'éternelle solution de toutes les énigmes, — de la vie et de la mort, — du bonheur et de l'infortune!...

» Moi aussi, j'ai été visitée par Dieu ; moi aussi, un époux, un enfant m'ont été ravis.

» La terre glacée couvre aussi leurs cadavres ;

» Et pourtant j'ai trouvé la consolation dans cet éternel mot de l'énigme : « Dieu! »

En ce moment le rêve de désespoir qui m'accablait s'évanouit.

Je baisai avec reconnaissance la main de la femme qui venait de me consoler et de m'éclairer, et mon cœur se souleva contre le désolant vieillard.

Et je lui demandai hardiment son nom.

Il me répondit : « Je suis la Science ! »

Et, à la même question la femme répondit : « Je suis la Foi ! »

Elle me couvrit de son manteau, et dès lors aucune pensée désespérée n'a pu m'atteindre sous cette égide sacrée!

Je reçus en partage le repos, le bonheur et la paix.

FIN DE SCIENCE ET FOI ET DU TOME SEPTIÈME



Clara gisait étendue par terre. (Page 5.)

LA VENGEANCE DIVINE

Ce fut en l'an 1604 que Philippe le Bon, duc de Bourgogne, s'endormit dans le Seigneur, à Bruges. A la suite de cette mort, son fils unique, Charles, surnommé le Téméraire, prit le gouvernement des États de son père. — La Néerlande faisait une belle partie de ceux-ci.

Pour témoigner l'amour qu'ils portaient au duc, les habitants de la ville d'Anvers célébrèrent son inauguration par de nombreuses démonstrations de joie. Cela arriva le jour de la Sainte-Trinité, l'année suivante.

Toutes les rues étaient plantées d'arbres verts et tendues de draps de mille couleurs : les façades des maisons étaient si coquettement revêtues de mousse et ornées de guirlandes si parfumées, qu'à l'intérieur de la ville on croyait respirer l'air pur des champs. Des anagrammes latins et des vers néerlandais étaient suspendus en foule au-dessus des portes, et d'innombrables cages d'oiseaux décoraient l'appui des fenêtres. C'était un concert de cris, de chants et d'acclamations si émouvants que la joie faisait battre plus vite le cœur de tous ceux qui l'entendaient. Le velours éclatant et les étoffes brodées d'or ornaient les statues de la Vierge placées aux angles des rues, et les drapeaux, semés de pierres précieuses, étincelaient comme une partie de la voûte céleste. C'était vraiment un spectacle magnifique, enchanteur !

Les ornements les plus remarquables et les plus curieux de la ville étaient les emblèmes

que l'on avait érigés sur les places publiques.

Sur le Marché-aux-Bœufs se trouvait une petite étable ingénieusement construite en paille. L'un des côtés était ouvert. On y voyait une femme richement vêtue de soie rouge, à la mode juive. Elle tenait sur ses genoux l'enfant Jésus et le montrait avec orgueil aux anges qui venaient l'adorer. Trois jeunes gens, tenant une houlette de berger, étaient agenouillés devant. Cela représentait la naissance du Sauveur.

Sur le quai, dans une petite maison de la même forme, se trouvait aussi une femme tenant son enfant sur son genou maternel. Trois hommes couronnés, dont l'un était nègre, s'inclinaient jusqu'à terre devant l'enfant et brûlaient dans des vases l'encens et la myrrhe en l'honneur de Jésus. Un quatrième personnage sciait des planches en petits morceaux. Ce dernier était saint Joseph, et les autres les trois Rois.

Dans toutes les rues il y avait des choses de ce genre. Devant l'Hôtel-de-Ville, on voyait la sainte Trinité; dans la rue aux Laines, la fuite en Égypte; au *Kipdorn*, Anne avec sa fille élue, et nombre d'autres scènes. Cependant peu de gens s'arrêtaient devant les groupes que nous venons d'énumérer; la plupart couraient au Marché-au-Bétail. Là se trouvait en effet le plus bel ornement de la ville.

Sur une haute estrade, disposée comme un autel et placée contre la façade d'une maison, la jeune vierge Marie priait Dieu dans son oratoire. Un ange, aux longues ailes, descendait par intervalles de la fenêtre supérieure, s'agenouillait devant la Vierge et disait : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ! » Et il remontait ensuite comme un véritable esprit céleste. Ce spectacle réjouissait grandement la foule, car de leur vie les bonnes gens n'avaient rien vu de pareil. Ils battaient des mains avec une joie folle et poussaient de vives acclamations, chaque fois que l'ange se montrait à la fenêtre. Un grand nombre de jeunes gens avaient déjà vu fonctionner vingt fois ce remarquable ouvrage, et cependant ils restaient toujours là, avec la même curiosité. Ils faisaient peu attention à l'ange; la jeune fille seule leur avait par sa beauté ôté l'envie de se promener.

C'était une modeste enfant de dix sept ans. Ses formes sveltes se dessinaient avec tant d'aisance et de grâce sur le siége, qu'elle semblait la vision réalisée d'un peintre grec. Un bandeau d'or brillait sur son front de marbre, et ses blonds cheveux tombaient en boucles soyeuses sur ses épaules. Sur ses genoux, au-dessous d'un bracelet d'argent, reposaient cinq doigts fins et délicats qui semblaient sculptés dans l'agate. Les rubans de ses sandales s'enroulaient si bien autour de ses petits pieds; les larges plis de la robe de soie laissaient si bien deviner un corps charmant, que beaucoup d'entre les spectateurs étaient bien près de passer de l'admiration à l'adoration.

A onze heures du matin, deux jeunes gentilshommes vénitiens débouchèrent de la rue des Sœurs-Noires.

Ils s'approchèrent de la jeune fille, se regardèrent mutuellement et s'écrièrent avec surprise :

— Qu'elle est belle ! qu'elle est belle !

— Pardieu, Roberto, dit Giovanni, voilà bien la plus belle madone du monde. Je ne crois pas, en vérité, que jamais les lagunes de notre ville natale aient porté une aussi charmante fille. Si nos artistes savaient nous faire des portraits de saints comme cela, j'en deviendrais du coup l'adorateur juré. Et toi, Roberto, tu es aussi un amateur des tableaux vivants. Parle donc ! Pourquoi regardes-tu si fixement ce grand garçon ailé ?... C'est l'ange Gabriel !

Roberto était tellement saisi et charmé par la beauté de la jeune fille, qu'il n'écoutait pas son ami. Il comprit cependant ses derniers mots et répondit d'un ton préoccupé :

— Un ange ! oh ! oui... c'est un ange ! Et, sans en dire davantage, il reporta les yeux sur la séduisante image.

Giovanni poussa un tel éclat de rire qu'il attira sur lui l'attention de ceux qui l'entouraient ; mais l'ange descendit de la fenêtre en ce moment, et fit de nouveau affluer la foule avec curiosité. Roberto resta inébranlable et ferme à la même place. Chaque fois que la jeune fille remuait la tête ou la main, il retenait son haleine, pour ne pas perdre le frôlement de sa robe, car c'était un bruit enchanteur pour le jeune homme. Giovanni rit d'un ton moqueur.

— Roberto, s'écria-t-il, tu sembles changé en statue de sel ! n'entends-tu pas ? Que diable vois-tu donc ?

Roberto ne dit mot, étendit la main et désigna du doigt la jeune fille.

— Voilà l'ange, dit-il en soupirant.

Giovanni appuya en riant ses deux mains sur les épaules de Roberto et le secoua vivement.

— Non, rêveur, dit-il, voilà l'ange là ! et il montrait la fenêtre. Roberto, poursuivit-il, qu'as-tu ? es-tu fou ? ou veux-tu aussi faire le tableau vivant ? Vraiment, je ne te comprends pas. Pourquoi me regarder si fixement dans les yeux ? Par sainte Catherine martyre, Roberto, si tu ne parles pas je me sauve, car tu as deux prunelles qui brillent... Oh ! deviendrais-tu enragé ?

A cette dernière apostrophe, les traits de Roberto changèrent d'expression. Il regarda son ami d'un œil égaré, dit d'une voix sourde :

— Oh ! Giovanni ! — et s'éveilla de son étrange rêve.

Giovanni se moqua fort de son ami, et celui-ci se mit aussi à rire à ses propres dépens.

— Ah ! ah ! comment puis-je être aussi sot ! devine un peu où je suis allé, Giovanni ?

— Dans l'antichambre de l'enfer avec le diable qui t'emporte, répondit son ami avec une feinte colère.

— Non, reprit Roberto, plus loin! J'étais dans le ciel, agenouillé, avec mon amour terrestre, aux pieds de la Mère de Dieu. Que le Sauveur me pardonne ce péché!

Il reporta les yeux sur la jeune fille et s'écria :

— Allons-nous-en! allons-nous-en! j'ai assez rêvé !

Ils entrèrent dans la courte rue des Bouchers et s'entretinrent, chemin faisant, de la ravissante jeune fille. Roberto ne pouvait se la mettre hors de la tête. Il se riait de sa passion, et cependant d'ardents désirs brûlaient dans son cœur.

— Ah! se dit-il entre les dents, elle sera à moi.

— Je plains la fillette, dit tristement Giovanni, car, lorsque tu tombes amoureux d'une femme, tu ressembles à un démon qui guette une âme coupable. Il te faudra tant de temps pour arriver au but. Je ne le ferais pas, Roberto! ce serait un grand péché de faire violence à cette enfant.

— Oh là! Giovanni! que parles-tu de faire violence? nous ne la tenons pas encore. Tu joues le rôle du renard qui prêche la passion. Tu n'es pas dégoûté non plus d'un pareil gibier.

— Sur ma parole, Roberto, je parle sérieusement. Ne la séduis pas, ce serait un gros péché de plus sur notre compte déjà si chargé. A propos, reprit-il, quand allons-nous un peu rabattre de ce compte?

— Ta, ta, ta! tu es vraiment un éternel tourment; nous avons tout le temps, ou, pour mieux faire, nous ferons un pèlerinage à Rome avec nos péchés.

Ils se turent un instant et tournèrent à gauche vers la vieille Bourse.

— Quoi que tu dises ou non de cette jeune fille, reprit Roberto, il faut me seconder, Giovanni ; nous nous sommes juré l'un à l'autre une assistance fraternelle.

— Oui, répondit son ami, nous nous appartenons réciproquement corps et biens.

Ils se trouvaient dans la rue du Change. Ils poussèrent la porte d'un cabaret et y entrèrent.

II

Le soleil était encore au-dessus de l'horizon, ses rayons rouges tombaient comme une pourpre ardente sur les vitres étincelantes des maisons. Au crépuscule, quelques façades étaient devenues noires et sombres; d'autres étaient dorées par un feu resplendissant. Le coloris de la ville était magique en ce moment. Des milliers d'hommes de toute nation affluaient comme un torrent dans les rues. Espagnols et Portugais à vastes manteaux croisés sur la poitrine et à plumes flottantes sur la tête; Français aux pourpoints étroits et aux hauts-de-chausses rayés de lignes innombrables; Allemands aux courts surtouts et aux hauts-de-chausses blancs; Italiens aux joues brunies et à l'œil étincelant, et la tête ombragée de hauts chapeaux à larges bords. On pouvait voir tour à tour tous les peubles de la terre circuler au milieu de la population indigène. C'était un curieux spectacle que ce fouillis innombrable de têtes, ces chaperons noirs, ces manteaux rouges, ces cuirasses étincelantes, ces chevaux écumants, ces pesants cavaliers armés de lances. Toute cette foule se confondait tellement qu'elle ressemblait à un tapis vivant, où la soie de mille couleurs se mêlait à l'or et à l'argent. Des cris de joie montaient en bruyantes acclamations du sein de la multitude vers le ciel.

Déjà le soleil était invisible pour les habitants de la ville. Les toits seuls recevaient encore les rayons du soleil du soir, tandis que la plupart des façades se dessinaient dans la rue comme un crêpe noir. Comme il commençait de faire obscur, les groupes et les trophées finissaient aussi. La charpente était démontée et les maisonnettes de paille démolies.

Tandis qu'on était occupé de cette besogne sur le Marché-au-Bétail, quelques hommes armés se tenaient sous le portail de l'église du couvent des Dominicains. On pouvait, malgré l'obscurité, reconnaître à la forme de leurs vêtements que ce n'étaient pas des Anversois. Leurs chapeaux étaient trop hauts, et leurs petits manteaux, qni ne couvraient que l'épaule, trop riches. Leurs plastrons d'acier scintillaient sous l'unique lumière qui brulât à l'entrée du cimetière, de longues rapières traînaient bruyamment sur le pavé en pierres de taille, et des boucliers d'une forme élégante se heurtaient les uns contre les autres.

— Eh bien, Piétro, demanda l'un de ceux qui se trouvaient à l'entrée, ne vois-tu encore rien venir?

— Non, messire Roberto, répondit le personnage interpellé, elle reste toujours immobile.

— Giovanni, dit Roberto à son compagnon, il me semble que mon projet ne te sourit guère. Tu te tais comme si tu étais triste.

— Je le suis en effet, Roberto; nous ne sommes pas à Venise. Je crois que cette affaire ne tournera pas à notre avantage; à Anvers on rend justice même au moindre citoyen.

— Tu étais toujours le premier à mener à fin une périlleuse entreprise ! et maintenant tu crains, Giovanni ?

— Je ne crains rien, tu le sais, Roberto ; mais j'ai pitié de cette pauvre jeune fille. Pourquoi faut-il que la beauté dont Dieu l'a douée soit pour elle une cause de perdition ?

— Cette pitié se passera. Je te connais, Giovanni ; tu seras bientôt mon rival.

Le personnage qui se trouvait près de la porte de l'église se retourna vivement :

— Vite ! vite ! dit-il d'une voix étouffée, elle descend.

Sur cet avis tous quittèrent le portail ; quatre hommes, portant une litière, s'approchèrent. Ils s'avancèrent doucement et avec précaution jusque près de l'endroit où s'étaient trouvés la Vierge et l'ange. La jeune fille descendait justement l'escalier. Elle portait encore le costume sous lequel elle avait joué la vierge Marie. Au moment où elle allait mettre son petit pied dans la rue, Roberto la reçut dans ses bras, l'enleva sans peine du sol et la jeta dans la litière.

La jeune fille appela au secours, mais ses cris se perdirent au milieu des hourras que les Vénitiens poussaient avec intention sur la place. Ils traversèrent rapidement la rue Peterselie et tournèrent à gauche au bout du Borchgracht. Maintes gens s'arrêtèrent pour regarder cet étrange cortège ; mais les feintes clameurs de fête des Vénitiens les empêchèrent d'entendre les gémissements et les cris de la jeune fille enlevée.

Les pêcheurs et les matelots se répandirent en foule, le soir, dans la ville, avec d'ardentes torches goudronnées. Les enfants dansaient en cercle autour de feux ce joie. Mainte chanson populaire oubliée sortait d'une bouche joyeuse... Et la malheureuse jeune fille passa désespérée au milieu de cette allégresse générale et traversa la rue des Crabes jusqu'au-dessus du pont de pierres voisin du Marché-aux-Poissons.

Là une petite porte s'ouvrit sur le cri : Hurra ! En un instant la jeune fille fut vivement tirée de la litière et entraînée dans la maison. Elle poussa un profond soupir et tomba inanimée sur le sol. Roberto et Giovanni entrèrent seuls ; les autres hommes coururent en criant vers le Marché-aux-Poissons.

La porte fut verrouillée et la jeune fille fut transportée dans une pièce très éloignée.

Là, Roberto la déposa doucement sur un fauteuil et plaça sa lampe devant elle sur la table. Il la contempla avec l'avidité du désir.

— Eh bien, Giovanni, nous tenons le trésor. Qu'elle est belle ainsi endormie ! je me contiens à peine.

— Roberto ! Roberto, dit Giovanni avec un soupir, regarde-la bien ! vois comme elle est pure, comme elle est belle, comme elle est ravissante !... Et tu pourrais souiller cette sainte enfant ? Sur mon âme, Roberto, tu vas te charger là d'un péché qui criera vengeance à Dieu.

— Tu veux rire, Giovanni ! tu plaisantes ! ce n'est pas là ton langage ordinaire. Je ne lui ferai pas de mal, je veux seulement m'en faire aimer... et qu'est-ce que cela fait ? ce n'est pas la première. Va-t'en, Giovanni, je t'appellerai, si je juge ton secours nécessaire.

— Dieu nous voit, Roberto... Adieu !

En disant ces mots, il passa dans une autre pièce. Il était fort triste, car il ne pouvait regarder de bon œil l'acte qui venait d'être commis. Il appuya la tête sur une table, et, tout en songeant, finit par s'endormir.

Roberto s'était assis auprès de Clara évanouie. Il tenait les mains glacées de la jeune fille dans les siennes, et y posa mainte fois ses lèvres brûlantes. Il vit enfin avec joie que le sein de la jeune fille commençait à se soulever. En attendant qu'elle revînt à elle, il jouait passionnément avec les magnifiques boucles de ses cheveux blonds, et fit tant qu'elle ouvrait enfin ses yeux bleus, en poussant un nouveau cri.

Tout égarée, elle s'enfuit en gémissant dans un coin de la chambre ; elle s'agenouilla, joignit les mains et dit d'une voix suppliante et pleine de larmes.

— Au nom de Dieu, messire, je vous en prie, ne me faites pas de mal ! Ciel ! ne me touchez pas.

Roberto s'approcha d'elle avec un doux sourire et répondit :

— Lève-toi, charmante fille ; je t'aime trop pour te tourmenter. Tu es la déesse de mon âme et je suis, moi, ton humble et obéissant esclave. Ordonne, mon ange, et j'accomplirai à l'instant ton désir.

— Oh ! messire, dit-elle, si j'ai trouvé grâce devant vous, laissez-moi partir. Je prierai pour vous ; — car ma pauvre et vieille mère m'attend...

— Partir, ma belle, partir ! Non, pas encore ; tout à l'heure ! Sais-tu, ma fille, que les traits que lancent tes yeux m'ont frappé au cœur. Si tu veux répondre à mon amour, je fais de toi une femme riche. Lève-toi donc, ma bien-aimée !

Il la prit par-dessous les bras et la fit se mettre debout.

Elle repoussa avec effroi loin d'elle les mains du jeune homme, et s'écria en fondant en larmes :

— Messire ! que voulez-vous donc faire de moi ? Si vous me touchez encore... je meurs à vos pieds... un froid mortel me glace... ah ! quel horrible sort !

Et elle s'appuya désespérée contre le mur.

Roberto la regardait avec des yeux égarés. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner par de bonnes paroles, il la saisit vivement par le bras et la ramena de force sur le siège qu'elle venait de quitter. Clara poussa un cri douloureux sous la main que Roberto avait placée sur sa bouche. Elle se débattit avec une sorte de rage contre le bras robuste de son ennemi et parvint à lui échapper encore une fois. Irrité par cette résistance, Roberto poursuivit à travers la chambre la jeune fille épuisée. Dans cette course, la table se renversa avec la lampe. L'huile éteignit la flamme, et la chambre tomba dans l'obscurité.

On n'entendit plus que quelques cris douloureux de la pauvre fille.

— Ma mère! ma mère! mon Dieu! à mon secours!

Un quart d'heure après, la chambre était aussi silencieuse que s'il n'y avait eu personne. Enfin Roberto sortit des ténèbres.

— Giovanni! Giovanni! cria-t-il avec une effrayante expression.

Son ami s'éveilla et vint avec sa lampe. Dès que les pâles rayons de celle-ci tombèrent sur Roberto, Giovanni tressaillit d'effroi.

— Ciel! s'écria-t-il, tu es souillé de sang. Au nom de Dieu! qu'y a-t-il? Parle! comme tu es pâle! tes cheveux se dressent sur ta tête! Roberto!

Roberto ne parla pas; il ne le pouvait. Il prit la lampe et conduisit son ami dans la chambre.

— Tiens! tiens! dit-il en lui montrant un cadavre.

— Malheur! s'écria Giovanni, dont les yeux se remplirent de larmes; quel horrible spectacle!

Roberto pencha la tête comme un homme qui se sent coupable.

— *Mea culpa!* murmura-t-il.

Clara gisait étendue par terre, elle tenait encore à la main le poignard de Roberto; le sang s'était figé par grandes plaques sur ses vêtements déchirés; sa bouche et ses joues étaient bleuies.

Un cri de saisissement échappa à Giovanni dès qu'il aperçut le sang. Il se frappa la poitrine avec compassion et regarda silencieusement le corps inanimé. Roberto pleurait et sanglotait avec désespoir.

— Giovanni, dit-il en soupirant, pardonne-moi ce crime. Oh! pardonne-moi, mon ami, et viens à mon aide, car je suis plein de découragement et de désolation.

— Roberto, répondit Giovanni, je te viendrai en aide. Je vois que ce n'est pas toi qui a versé ce sang. Ne pleure pas: un homme ne doit pas pleurer. Cache ton repentir dans ton cœur; Dieu seul saura l'y trouver.

— Qu'allons-nous faire, Giovanni? Ce cadavre m'épouvante. Ferme-lui les yeux, je t'en prie, car il me regarde.

— Roberto, perds-tu courage? Tu as commis un crime, sois donc assez homme pour en supporter les conséquences. Ne tremble pas devant les hommes. Dieu seul est juge des crimes secrets. Ote-lui ton poignard, Roberto.

— Oh! non, non, non, laisse-le lui. Je ne voudrais pas porter sur moi le sang versé. Non! non!

— Laisse-moi faire, dit Giovanni après un instant de réflexion. Je vais voir s'il n'y a personne dans la rue. Reste ici.

— Moi, rester ici, près de ce cadavre, Giovanni! j'aimerais mieux me faire pendre! Non!

— Alors, sors toi-même.

— Par où?

— Jusqu'à l'Escaut. Pas par le Marché-aux-Poissons, mais par la rue du Sac, à côté de l'église de Borcht.

Roberto quitta la maison et revint quelques instants après.

— Tout repose, dit-il; je n'ai pas entendu âme qui vive; l'air est lourd, les chiens aboient dans un morne silence.

Giovanni souleva le cadavre et le plaça sur son épaule.

— Suis-moi, Roberto, dit-il.

Ils franchirent la petite porte et s'avancèrent d'un pas prudent dans la longue rue des Crabes.

Le corps inanimé pendait sur le dos de Giovanni. Le sang coulait encore de la blessure sur son visage.

Roberto le suivait, en proie à une inquiétude qui touchait à la terreur. Chaque fois que le vent sifflait contre les façades de bois des maisons, il frissonnait et s'arrêtait immobile. Ils arrivèrent heureusement et sans encombre jusqu'à l'église de Borcht. Là ils entendirent au loin les pas du veilleur de nuit. Ils se cachèrent à la hâte tout tremblants derrière un angle du mur de l'église.

Le cri: « Il est deux heures! » vint rebondir contre le vieil édifice. Roberto saisit avec angoisse son ami dans ses bras.

— Oh! Giovanni! murmura-t-il d'une voix altérée.

— Que vois-tu? demanda celui-ci tout bas.

— Là!...

Le chien du veilleur se dirigeait vers eux; il s'approcha hardiment, renifla à leurs jambes, sentit le cadavre, mais n'aboya pas.

— Eh! Spit! Spit! cria le veilleur de nuit, — et le chien disparut.

Dès qu'ils se furent assurés de l'éloignement du veilleur, ils se glissèrent le long des murs de l'église jusqu'au bord de l'Escaut.

— Prends le poignard, Roberto, et jette-le dans l'eau.

Roberto fit ce qu'on lui disait.

Giovanni laissa descendre le cadavre de son épaule sur ses bras et le lança avec force dans le fleuve.

L'eau écuma avec fracas et ouvrit ses vagues pour recevoir le cadavre. La lune sortit de derrière un nuage et laissa voir Clara emportée, comme une nacelle, par les flots doucement agités.

III

Huit jours s'étaient écoulés depuis le terrible événement que nous venons de raconter. Roberto avait déjà oublié son affreux forfait, et s'amusait, sans soucis et sans remords, avec son ami Giovanni. Ils ne laissaient pas passer une heure sans un nouveau plaisir. Tantôt c'était la chasse, tantôt une partie de danse, tantôt un joyeux festin d'amis.

Ce jour-là, ils se rendirent le matin sur les bords de l'Escaut. Le vent était assez fort et l'aspect du fleuve agréable, tant les flots déroulaient régulièrement leurs lames à la suite les uns des autres.

— Il fait beau temps, Giovanni. Si nous faisions une petite excursion?

— Ce serait bien, Roberto.

— En ce cas, allons à la recherche du batelier.

Ils revinrent bientôt avec le maître de la barque, — et, après s'être pourvu de boissons et de vivres, — la nacelle fut détachée du bord.

— Où allons-nous, messires? demanda le batelier.

— Descends la rivière, répondit Roberto, mène-nous aussi loin que tu pourras.

La barque fendit triomphalement les eaux du fleuve, pavillons déployés, et disparut bientôt derrière la Tête-de-Flandre.

Depuis quelques jours, les matelots avaient remarqué de leurs navires qu'une petite lumière se montrait toutes les nuits dans les roseaux. C'était aux environs du Lazaret, sur les bords de l'Escaut. D'abord ils s'écrièrent d'une seule voix : — Voilà un feu follet! mais d'autres remarquèrent qu'un feu follet flotte et erre au gré du vent, et qu'au contraire la petite flamme qu'on apercevait dans les roseaux, ne dansait en ondoyant que de minuit à une heure du matin et ne changeait pas de place. Quatre d'entre les plus résolus entreprirent, une nuit, de se rendre auprès de la flamme mystérieuse et d'en rechercher la cause.....

. . . .

Les deux gentilshommes vénitiens avaient déjà descendu le cours du fleuve en s'amusant dans tous les villages qui se trouvaient sur ses bords.

Grâce à de continuelles libations, le batelier avait perdu de sa vigilance. Il remarquait bien que le vent commençait à souffler violemment du sud-est; mais, rendu téméraire par la boisson, il ne tint pas compte de cet avertissement. Il était neuf heures du soir avant qu'il n'engageât les jeunes gens à retourner vers la ville. Ils entrèrent dans la barque, hissèrent les voiles au mât et quittèrent le rivage.

La barque vola comme un trait ailé à l'encontre des flots agités et fit retomber l'eau du fleuve en pluie sous l'impulsion de sa poupe arrondie.

— Comme nous marchons bien, hein, Giovanni? Il me semble que la vie du marin est très agréable. Écoute! les pavillons résonnent comme des fouets. Vois comme notre barque se penche gracieusement sur le côté.

Le batelier tenait bravement tête au vent et dirigeait son embarcation avec beaucoup d'habileté; une sueur froide découlait sur son visage.

— Mauvais vent! dit-il entre ses dents; nous passerons difficilement le banc de sable.

— Giovanni! s'écria Roberto enthousiasmé, as-tu jamais rien vu de plus beau que les mille crêtes écumantes des vagues? Vois comme elles brillent argentées sous les pâles lueurs de la nuit!... Pourquoi ne parles-tu pas? aurais-tu peur?

—Oh! non, Roberto, je n'ai pas peur; mais je sais l'imminence du danger que nous courons et j'en mesure l'étendue de sang-froid.

Une vague grossissante monta le long de la barque; elle lança sa crête frisée par-dessus le bord et couvrit d'eau Roberto.

— Coulons-nous bas, batelier? demanda-t-il avec un calme affecté. Que diable est-ce là?

— Ce n'est rien, messire, répondit le batelier; c'est là-bas qu'est le danger; et il fit tourner légèrement son esquif, nous y serons bientôt! ajouta-t-il d'un ton triste.

Comme ils devaient louvoyer sans cesse à droite et à gauche, ils gagnaient peu sur la distance. Il était minuit avant qu'ils n'atteignissent le banc de sable.

— Messires, s'écria le batelier, retirez vous un peu, faites que vous soyiez toujours sous le vent et que la voile fasse contre-poids. — La mort nous guette.

Les vagues se dressaient au-dessus du banc de sable et se heurtaient les unes contre les autres avec un bruit lugubre. La barque venait, comme perdue d'avance, s'offrir à leur rage. Elles l'emportèrent comme une plume sur leurs cimes, la secouèrent violemment; puis une autre vague s'abattit écumante sur elle, et la nacelle s'abattit en cra-

quant entre les deux masses d'eau. Une pluie d'eau salée glaça les voyageurs effrayés.

Ils flottèrent ainsi longtemps dans l'obscurité sans beaucoup avancer. Leur situation était affreuse, car leur barque dansait au-dessus des vagues, comme une mouette qui de ses ailes blanches effleure les flots, s'élève, descend, tournoie et s'enfonce...

Tout à coup un coup de vent furieux passa en rugissant sur l'Escaut. Le mât se brisa et tomba avec la voile dans le fleuve. L'eau montait jusqu'au genoux des voyageurs, la barque allait couler bas.

Le batelier leva les bras au ciel, baissa la tête en pleurant et pria pour les enfants qui devaient vivre du fruit de ses sueurs.

— Oh ! Giovanni, s'écria Roberto avec désespoir, nous allons mourir... sans confession! Sort affreux! L'enfer avec ses flammes dévorantes brûle pour nous sous les flots.

— Roberto, répondit Giovanni, un homme doit savoir mourir; la mort ne me fera pas trembler sous son regard, quelque menaçant qu'il soit.

La barque désemparée et sans mât, restait pour ainsi dire toujours à la même place. Les flots furieux venaient tour à tour se briser contre ses flancs, et chacun d'eux lui laissait une partie de son eau. Le batelier ne tarissait pas en lamentations. Roberto gardait le silence; un cuisant remords lui faisait penser à la vengeance divine.

Tout à coup la barque s'enfonça et ne fit plus que surnager. Les trois voyageurs s'y cramponnèrent convulsivement ; des plaintes sourdes et des cris de mort se mêlèrent au fracas des vagues triomphantes, qui passèrent aussitôt par-dessus les noyés; l'eau salée leur entrait dans la bouche à chaque aspiration, leurs corps s'engourdissaient ; tout autre sentiment que celui de la conservation personnelle était mort en eux.

Une grande chaloupe, à leurs cris de détresse, se détacha du Lazaret et vint à leur secours à force de rames.

Arrivés sur le lieu du naufrage, les matelots carguèrent les voiles et repêchèrent les deux Vénitiens agonisants et le batelier. Ils mirent le pied avec une joie reconnaissante sur le bâtiment sauveur, Roberto embrassa son ami avec effusion.

— Messires! cria le pilote, veuillez passer à l'avant. Ne vous effrayez pas de cette lumière qui tremble là-bas. Ce n'est rien.

Giovanni passa sur l'avant avec son ami. Il serait impossible de rendre le saisissement et la terreur qui s'emparèrent de Roberto. Il tomba en poussant un grand cri dans les bras de Giovanni et rejeta toute l'eau qui avait envahi sa poitrine pendant le naufrage.

Le cadavre de Clara était là avec ses vêtements de vierge déchirés et le poignard de Roberto à la main. La petite flamme qui dansait perpétuellement au-dessus de sa tête, éclairait d'une sinistre lueur ses lèvres bleues et ses joues souillées de fange. Dès que Roberto se fut approché du corps inanimé, le sang recommença de couler sur ses vêtements trempés d'eau.

Giovanni ne parlait pas. Il soutenait son ami défaillant, et laissait tomber sur lui une larme de compassion. Il aracha le poignard de la main du cadavre et le jeta dans le fleuve.

Sur ces entrefaites, le vent avait diminué de violence. La chaloupe étant très grande et très-forte, il n'y avait plus à se préoccuper d'aucun danger. L'un des matelots s'approcha des deux jeunes gens avec une bouteille d'eau-de-vie de grain.

— Messires, dit-il, voici un petit coup pour vous réchauffer.

Giovanni pinça si fortement son ami au bras que celui-ci revint à lui.

— Assieds-toi et ne parle pas. Sur ton âme, taistoi !

Il prit le petit verre des mains du matelot et le tendit à Roberto.

Celui-ci s'assit sur le banc.

— Qu'allez-vous faire de ce corps ? demanda Giovanni; mon ami s'en est tellement effrayé qu'il en est à demi-mort; vous auriez dû nous prévenir!

— Oui, sans doute, messire; mais nous n'en avons pas eu le temps. Vous étiez presque morts, vous autres. Je ne croyais pas que le cadavre d'un autre pût vous faire peur. Mais, écoutez, je vais vous conter l'affaire en deux mots.

Il s'appuya contre le mât, passa la jambe gauche par-dessus la jambe droite, et dit :

— Nous venons de pêcher ce cadavre au milieu des roseaux. Ce que cela signifie, nous n'en savons pas plus que vous. Seulement il est évident que la main de Dieu pèse sur ce corps mort. Le poignard qu'il tient à la main... Tiens, où est-il? L'avez-vous pris, vous autres?

— Non, répondit Giovanni ; je ne voudrais pour rien au monde toucher à ce cadavre.

— C'est bien étonnant! Je vous jure, messires, que tout à l'heure encore cette main tenait un poignard à manche d'or et orné de pierres précieuses. Tiens ! voilà la blessure qui saigne ! Qu'est-ce que cela?

Il fit silencieusement le signe de la croix.

— Nous sommes bien heureux d'avoir pêché ce corps saint, reprit-il. Cela nous vaudra la rémission de bon nombre de nos plus gros péchés.

Roberto se tenait toujours comme s'il eût été sans connaissance.

On s'imagine facilement ce qui se passait dans son cœur. De pénibles soupirs lui échappaient dans

les ténèbres. — Ses dents claquaient de froid et d'anxiété.

Ils étaient arrivés devant la ville. La cloche de l'église de Borcht sonna une heure, et la petite flamme s'enfonça dans les profondeurs de la nuit.

La chaloupe chargée du ravisseur, de l'assassin et de la victime aborda enfin à la porte du Chantier.

Giovanni se hâta de tirer sa bourse de son pourpoint, paya généreusement le batelier, entraina son ami anéanti et disparut sous la porte.

IV

C'était le matin. Le soleil illuminait déjà les toits quand Roberto s'éveilla à côté de son ami. Il était extrêmement pâle ; ses yeux et ses joues étaient profondément creusés par le remords et l'angoisse. A peine put-il sortir du lit avec l'aide de Giovanni.

— Roberto, mon malheureux frère, qu'as-tu? mon digne ami, mon compatriote, la mort t'a-t-elle frappé ?

— Non, répondit Roberto en soupirant, je ne mourrai pas aujourd'hui. Mon cœur bat encore fort contre la poitrine ; je suis si triste, mon ami, triste et inquiet jusqu'au fond de l'âme.

— Infortuné Roberto, chasse de ton esprit le souvenir de cet accident, cela n'aggrave ni la faute ni le châtiment.

— Notre naufrage n'était rien, Giovanni. Mon âme a subi d'autres tortures. Un rêve affreux a plané sur ma tête.

— Ce sont de chimériques visions, Roberto. Elles ne doivent pas faire d'effet sur un cœur viril. Tiens, bois un verre de vin, cela te fortifiera. Tu es très faible. Tu as sans doute rêvé de notre malheur, pendant la nuit?

— Non, pas cela. Écoute et prends en pitié ton frère de cœur. Je dormais. Tout à coup le monstre le plus affreux qu'on puisse imaginer vint se poser sur ma poitrine; de ses deux coudes, il pressait sur mon cœur jusqu'à l'écraser ; ses yeux brillaient comme des charbons ardents et me regardaient fixement ; j'étais baigné de sueur et je gémissais dans mon âme. Le monstre grinça les dents d'une manière horrible et m'étreignit si cruellement de ses griffes que la respiration s'arrêtait dans mon gosier. — J'étouffais. — Je fis des efforts pour chasser ce spectre, mais je ne pouvais bouger. Mes bras étaient paralysés à mes côtés. J'ai bien souffert alors, Giovanni ; j'ai cru mourir. Grâce aux efforts désespérés que je faisais pour te dire un dernier adieu, le fantôme me lâcha. — Je ressentis un grand soulagement ; le mouvement courut comme un baume dans mes membres paralysés, et je me tournai vers toi. — J'allais t'embrasser, mon ami. Ciel? à côté de moi gisait le corps inanimé, l'horrible cadavre de la jeune fille, vivant et menaçant, avec ses lèvres bleuies et ses joues souillées de fange. Elle m'embrassa avec une jalouse passion, ses bras me brûlaient comme un cercle de fer rouge. Après m'avoir soumis pendant quelque temps aux plus affreuses tortures, elle se mit à rire comme rient les morts, et me livra de nouveau au monstre. Cet impitoyable spectre m'ouvrit violemment la bouche et plongea sa griffe dans la blessure du cadavre. Il m'introduisit dans la gorge des caillots de sang figé que j'avalai en respirant. Giovanni! en ce moment, j'eusse échangé ma position contre la pire place de l'enfer. Si tu avais pu me venir en aide, mon ami! Je te regardais pour t'appeler... Oh ! tu étais plus affreux encore que le monstre! un pâle squelette avait pris ta place. Il posa sa main osseuse sur ma poitrine, et le froid de la tombe courut dans mes veines. J'avais perdu tout espoir. Mes yeux se perdaient au milieu des fantômes hideux qui se pressaient en hurlant autour de mon lit; les franges des rideaux s'étaient transformées en chauve-souris; de lugubres hiboux s'étaient suspendus au ciel du lit; des singes, des démons, des sorcières, un chaos de monstres aux yeux sanglants, me piétinaient sur la poitrine. Des feux follets dansaient triomphalement au milieu de cette ronde infernale. Ma couverture était un linceul : des têtes et des os de mort roulaient en craquant sur le lit... Je succombais sous ces horribles visions, quand je m'éveillai, pâle et épuisé, à ta voix amie, Giovanni !

En terminant ce récit, Roberto laissa tomber avec découragement sa tête sur la table. Sa conscience le rongeait et lui criait à haute voix qu'il fallait expiation et réconciliation. Giovanni prenait une vive part à l'accablement de son ami. Il le consola par toutes les affectueuses paroles qu'il put trouver en ce moment. Roberto écoutait peu ce qu'il lui disait. Le lugubre rêve lui pesait sur le cœur comme un lourd rocher. Giovanni le força à quitter l'auberge et à l'accompagner malgré lui dans des lieux où il croyait qu'il pourrait trouver de la distraction.

Il était plus de onze heures du soir quand ils regagnèrent leur demeure. Ils se mirent à souper et burent bravement. Giovanni versa avec intention à rasades répétées le vin dans le verre de Roberto. Après qu'ils se furent entretenus pendant quelque temps, Roberto alla se mettre au lit avec inquiétude et méfiance. Dès qu'il eut tiré les rideaux, il recula et se laissa tomber, tout épouvanté, sur le siège.

— Giovanni ! s'écria-t-il, regarde ! — La voilà encore !

Giovanni courut furieux au lit. Il pâlit et s'arrêta brusquement.

— Diable! s'écria-t-il, qui se joue ici de la vie de mon ami?

Et il prit en main la tête de mort qui se trouvait sur le lit.

— Roberto, continua-t-il, tu t'effraies pour un misérable fragment de squelette! Quel mal cela peut-il nous faire? Sois homme, mon ami; tu te tueras toi-même.

A ces mots, il ouvrit la fenêtre et lança le crâne avec force contre le mur opposé. Les morceaux tombèrent dans les ténèbres, en rebondissant sur le pavé de la rue.

— Roberto! mon ami, dit-il, allons nous coucher.

— Oh! non, Giovanni, je n'ose pas. — J'ai peur et je suis inquiet. Ce lit est mon banc de torture; — je n'ose plus y étendre mes membres épuisés. Attendons ici le soleil en veillant; nous nous reposerons ensuite. Je t'en prie, Giovanni, ne m'accuse pas de lâcheté!

Et une larme perla dans ses yeux.

— Je te plains, mon cher Roberto! ne pleure pas, mon ami. J'aurai assez de courage pour nous deux; je te suivrai et te défendrai jusque dans l'enfer. Je te le jure, au nom de Dieu!

— L'enfer, dis-tu, Giovanni? Ne parle pas de l'enfer; il brûle là!

Et il porte la main à son front.

Giovanni consola longtemps encore son ami découragé.

Il était passé minuit. Ils avaient beaucoup bu, et déjà un certain nombre de bouteilles vides se trouvaient sur la table.

Roberto entendit bruire quelque chose et tourna la tête vers le fond de la chambre. Il se sauva en poussant des cris de terreur derrière le lit et s'écria :

— Giovanni, Giovanni! à l'aide! au secours! délivre-moi de ses mains!

Giovanni vit le spectre au milieu de la chambre, le cadavre de la jeune fille enlevée, avec ses lèvres bleuâtres et ses vêtements mouillés. L'eau en découlait fumante et calcinait le parquet de chêne. Elle tournait d'un air menaçant le poignard meurtrier du côté où Roberto s'était caché. Un épais nuage, semblable à un brouillard éclairé de vaporeuses lueurs rougeâtres, l'enveloppait.

Giovanni fut d'abord tout saisi; mais comme il n'avait jamais connu la crainte, il éclata bientôt en paroles de colère contre le fantôme.

— Attends, dit-il, si tu es vraiment un esprit, je saurai bien te renvoyer dans l'abîme!...

En disant ces mots, il détachait de la muraille une pesante arbalète, en tendait les ressorts d'acier, ramenait la corde en avant, et plaçait le trait de fer.

— Tu vas sentir, dit-il, si je suis ou non habile archer.

Il visa le cadavre et lâcha la corde. Le trait n'eut pas le temps de siffler, tant le but était proche. Le jeune homme s'étonna grandement, car le cadavre ne tomba pas, comme il s'y était attendu. Au contraire, il s'effraya davantage et non sans raison, quand le fantôme, grinçant des dents, ayant saisi le trait de la main, le renvoya avec une telle force qu'il s'enfonça dans la muraille à côté de lui. Sur ces entrefaites, Roberto gisait demi-mort derrière le lit; une froide sueur couvrait tout son corps. Giovanni, égaré par la boisson et d'ailleurs naturellement intrépide de caractère, ne pouvait se contenir de colère et de dépit. Il ne voulait pas reculer pour la première fois de sa vie. Dans son courroux, il saisit un glaive de combat, en étreignit convulsivement la poignée de ses deux robustes mains et courut, furieux, sur le spectre. Au moment où il levait sur la tête de celui-ci le gigantesque glaive, une heure sonna. Il fit retomber la lame d'acier avec une fébrile énergie sur le fantôme, et par l'élan du coup pencha si fort le corps en avant qu'il tomba à plat, la face contre terre. Le spectre avait disparu. Giovanni s'était grièvement blessé, car son visage était couvert de sang. Il se releva avec peine, s'approcha de son ami et le trouva étendu sans parole et sans sentiment derrière le lit.

Le soleil envoyait déjà dans la chambre ses rayons du matin, quand Roberto revint à la vie dans les bras de Giovanni.

V

Le lendemain, les jeunes gens changèrent de demeure. Giovanni se mettait le cœur à la torture pour diminuer les angoisses de son ami. Il acheta un puissant narcotique et força Roberto à en prendre tous les soirs. Il en résulta un sommeil si profond, que le corps et l'âme reposaient à la fois chez lui.

Giovanni savait bien que le spectre vengeur venait toujours chaque nuit dans la chambre, mais il ne s'inquiétait plus de cette funèbre apparition. Il n'en parlait jamais à Roberto; au contraire, il faisait tout ce qu'il pouvait pour la lui faire oublier. Au commencement, il gagna peu sur l'esprit de son ami. Celui-ci devenait plus pâle de jour en jour et semblait s'avancer d'un pas rapide vers la tombe. Enfin, au bout de quelques mois, il retrouva, grâce à l'oubli, l'espérance et le repos. Il s'imagina que la vengeance de Dieu s'était dé-

tournée de lui, et Giovanni le confirma dans cette pensée par ses consolantes paroles.

Ils vécurent ainsi jusqu'à la fin du mois de mars de l'année 1469. Giovanni profita des jours du carnaval pour forcer son ami à s'égayer et à s'amuser. Roberto avait repris courage; une légère teinte rosée ramena la vie et la couleur sur ses joues, et son cœur se remit à battre aussi vivement et aussi fort qu'il l'avait fait jadis sous le ciel de Venise.

C'était le jeudi saint. Les rues étaient sans cesse encombrées de promeneurs. Jeunes filles, hommes, femmes, enfants, tout était sur pied. C'était un beau jour pour la foule, car les prêtres avaient orné leurs églises de magnifiques tombeaux, dont la vue réjouissait les spectateurs pieux.

Les deux Vénitiens prirent occasion de la visite des églises pour lancer des regards assassins à mainte innocente jeune fille. Ils visitèrent tous les temples, en offrant poliment de l'eau bénite à toutes les demoiselles qui y entraient. Dans toutes ces allées et venues, ils burent tant de verres de vin avec leurs amis, que, le soir, ils se trouvèrent avoir la tête très légère.

Alors Roberto redevint hardi et oublia tous les avertissements qui lui avaient été envoyés d'en haut. Il était de si bonne humeur et si gai, que Giovanni s'en étonnait. Tout en buvant, ils parlaient d'amour et de jeunes filles, et réveillaient réciproquement en eux les mauvaises passions par des discours licencieux.

— Çà, Giovanni, dit Roberto, allons chercher fortune : il n'est encore que dix heures et les églises restent ouvertes jusqu'à minuit.

— Je le veux bien, Roberto; allons, nous trouverons peut-être une ancienne connaissance.

Il y avait encore beaucoup de monde dans les rues. Les capuchons de femme, plus noirs encore que les ténèbres, glissaient comme des ombres le long des murs.

— C'est bon signe, Giovanni, dit Roberto; les chères enfants ne sont pas encore couchées... J'ai bien envie de parler à cette cape-là. Ah! elle entre au couvent des Dominicains!

— Si nous la suivions?

Les jeunes gens se hâtèrent d'entrer dans l'église; mais la jeune fille qu'ils poursuivaient avait échappé par la rapidité de sa marche à leur insolent amour.

L'aspect du temple était merveilleux. Peu de lampes brûlaient devant les saintes images. Aussi la lumière n'atteignait ni les angles profonds de l'église, ni la haute voûte, et ses rayons semblaient pâles à cause de leur diffusion. Sur les hautes murailles des nefs, les piliers gigantesques projetaient leur ombre en longues raies noires. Au contraire, une rouge et éclatante réverbération de feu tombait sur l'arc d'or de l'autel qui occupait le centre du chœur, et, par son imposant effet, élevait les cœurs vers Dieu. Grâce à cette concentration de lumière, quelques rayons tombaient dans les parties plus sombres des nefs latérales. Là, elles éclairent d'une lueur douteuse la statue de marbre blanc qui en ressemble à un spectre habitant de la tombe. Le murmure des prières et le bruit des chaises ne troublaient pas le silence du temple.

— Viens, dit Roberto à son ami, faisons le tour de l'église. Nous ne devons pas perdre notre temps à rêver. J'aperçois là-bas un groupe de jeunes filles; mais je suis fâché que leurs visages soient dans l'ombre.

— Je vais prier un instant près du tombeau de Notre-Seigneur, Roberto. Nous avons fait aujourd'hui plus de mal que de bien, et Dieu pourrait bien s'irriter de notre indifférence envers lui.

— Va donc, Giovanni, je vais te rejoindre; attends-moi.

Giovanni quitta son ami, franchit une porte, et se trouva bientôt à l'endroit où les croyants étaient agenouillés devant le tombeau de notre Sauveur; il s'y mit en prière.

Roberto, sans égard pour la sainteté de la demeure de Dieu, parcourait l'église avec un regard de désir, et s'arrêtait devant chaque femme avec une attention marquée. Toutes baissaient les yeux à son approche. Il se trouvait, par là, trompé dans son espoir, mais ne perdait pas courage. Au moment même où il touchait au terme de sa course, il aperçut une jeune fille vêtue de noir qui lui faisait signe du doigt. L'obscurité du lieu ne lui permettait pas de distinguer ses traits. Néanmoins il se réjouit intérieurement à la vue de son attitude digne et de sa magnifique robe de soie. Au moment où elle avait appelé le jeune gentilhomme, elle quitta sa place et se dirigea d'un pas léger vers l'entrée de l'église. Quelque rapide que fût la marche de Roberto, il ne pouvait l'atteindre; elle semblait glisser sur les dalles. Le jeune homme ne remarqua pas cela. Il la vit ouvrir dans le portail la porte qui conduisait sur le cimetière. Il s'approcha avec anxiété de ce lieu si effrayant, et se demanda s'il devait suivre oui ou non la femme. Enfin, il fit appel à tout son courage, poussa la porte et posa le pied gauche sur une pierre tumulaire.

Le champ de repos des morts est effrayant. Là, toutes les pensées sont tristes et amères, et le cœur bat péniblement au milieu du morne silence des tombeaux. Là, le pied des vivants foule la poitrine d'un père mort et la dépouille inanimée d'un frère. Sous cette froide terre repose la chevelure bouclée de la bien-aimée, — et la joue rosée que nous ado-

rions y est baisée et dévorée par les vers : l'âme se remplit d'horreur quand on foule des herbes qui sont nourries de la vie des hommes et ont leurs racines sur les crânes des cadavres. Et l'orfraie aux yeux brillants veille perchée sur les croix de pierre et se lamente comme un démon de la nuit.

Roberto ressentit aussi ces émotions. Il lui semblait que les esprits enveloppés de longs linceuls se tenaient debout et veillaient auprès des aiguilles tumulaires. Il poursuivit cependant sa route, car il apercevait la jeune fille plus loin. Les mains jointes, elle était agenouillée sur le banc de l'ossuaire. Une seule petite lumière répandait sa lueur douteuse sur les centaines de têtes de mort qui y formaient un amas menaçant. Le temps avait recouvert quelques-unes d'entre elles d'une mousse verdâtre; d'autres, lavées par la pluie, ressemblaient à de la chaux blanche. Toutes avaient les yeux creux, la bouche béante, les dents brillantes.

Roberto ne jeta qu'un coup d'œil sur ces lugubres débris et n'osa plus ensuite y reporter les yeux.

Qui peut aussi supporter sans angoisse le froid et affreux regard d'une tête de mort?

Le jeune homme se plaça à l'autre extrémité du banc et dit à la jeune fille en prière :

— Noble demoiselle, je remercie Dieu de ce que votre esclave ait trouvé grâce devant vos beaux yeux; je suis ravi que vous ayez daigné me faire un signe.

Il attendit, pendant quelques instants, la réponse de la jeune fille. Une voix douce, mais d'un accent étrange et effrayant, sortit de sa poitrine, et elle dit :

— Priez pour les âmes de ceux qui sont morts sans confession!

Roberto s'émut à ces mots. Il devint tout pâle et se mit à trembler tellement que le banc tremblait sous lui.

Cette voix lui semblait la voix de la jeune fille enlevée qui était morte sous ses baisers. Mais c'était impossible, se dit-il, et il reprit bientôt toute son audace. Il murmura pendant quelques instants, comme s'il priait réellement, et dit ensuite :

— Il est certain, mademoiselle, que la prière d'une aussi jolie fille que vous, doit plaire à Dieu; vos douces lèvres ont sans doute délivré mainte âme du purgatoire et maint amant de ses douleurs!

Elle répondit :

— Les tombes des morts ne répètent pas les paroles d'amour, messire! La prière et le repentir seuls montent d'ici jusqu'à Dieu, qui nous voit et nous entend.

Le jeune homme se rapprocha de la jeune fille.

— Faut-il, dit-il, que nous passions notre jeunesse dans les idées noires? Faut-il attendre pour jouir que la mort nous étreigne et que nous soyons couchés ici sous une pierre glacée?

Et elle répondit :

— Heureux ceux qui ne brûlent pas sous cette pierre des feux de l'enfer pour d'horribles forfaits qui crient vengeance au ciel, Roberto!

A ces mots, Roberto fut impatient et mécontent.

— Ah! elle me connaît, se dit-il; c'est sans doute une jeune fille de ma connaissance. Elle s'amuse à me faire un petit sermon.

— Vous m'avez appelé dans l'église, dit-il à haute voix. Je m'étonne que vous n'ayez rien à me dire que ces tristes et froides sentences.

— C'est l'amour qui m'envoie vers vous, la bonté et la miséricorde de Dieu pour un pécheur; si l'amour ne m'accompagnait pas, je ne resterais pas plus longtemps ici.

— Ah! ah! pensa Roberto, cela va un peu mieux.

La jeune fille reprit :

— Vous avez commis un crime affreux, Roberto. Dieu, dans sa miséricorde, attend longtemps avant de punir. Priez et suppliez, l'instant solennel est là.

— Moi, prier? au moment où vous venez de m'adresser de si douces paroles d'amour et de sympathie! Prier, maintenant? Non, je ne prierai pas; j'aimerais mieux, par reconnaissance, entourer mon ange de mes deux bras. Le voulez-vous?

— Au nom de la passion de Notre-Seigneur, je vous conjure, messire, de prier et de pleurer, car le feu de l'enfer brûle sous vos pieds!

— Oh! ma chère, laissez-moi donc toucher et baiser vos joues de rose de mes lèvres tremblantes, car le feu qui me brûle c'est le feu de l'amour, tout aussi ardent que le feu de l'enfer.

— Prier ou m'embrasser, vous pouvez choisir, réfléchissez bien; pour la dernière fois, voulez-vous réconcilier avec Dieu votre âme coupable? voulez-vous prier?

— Non!

— Alors, embrassez-moi!

L'audacieux jeune homme étreignit de ses deux bras la taille de la jeune fille et la pressa avec force sur sa poitrine.

Oh! quel terrible instant que celui-là! Un cri affreux alla frapper les murs de l'église; les hiboux hurlèrent et le vent siffla douloureusement sur les colonnes tumulaires, car Roberto sentait un squelette se débattre en craquant entre ses bras; le visage de sa bien-aimée était une affreuse tête de mort, et il avait déposé un baiser sur l'ivoire glacé d'un crâne blanchi!

Elle lui sourit en grimaçant, et il reconnut le cadavre de la jeune fille enlevée. Il s'affaissa sans

mouvement devant le banc; la cloche faisait retentir douze fois sa voix lugubre sur les tombeaux.

Giovanni, qui avait longtemps cherché son ami, entrait précisément dans le cimetière. Il vit le spectre relever Roberto et s'éloigner avec lui. Furieux, il courut sur lui et le saisit d'une fiévreuse étreinte.

— Roberto! s'écria-t-il, mon ami! je te suis jusque dans l'enfer!

Le sol s'entr'ouvrit avec un bruit sourd; une flamme rouge et ardente, une fumée grise et épaisse et une infecte odeur de soufre sortirent en même temps de l'abîme; la terre referma ses entrailles, et l'enfer salua par des hurlements de triomphe l'arrivée de Roberto!

FIN DE LA VENGEANCE DIVINE



Il dirigea ses pas vers une maison. (Page 4.)

UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE

I

Par une matinée du mois de septembre, un jeune paysan sortit de la ville de Hal, en Brabant, et prit un chemin de traverse qui devait le mener à Alsemberg.

Son costume se composait d'un chapeau à trois cornes, d'une longue redingote en gros drap et de culottes courtes attachées au-dessus du genou par des boucles d'argent. Il portait sur l'épaule un bâton au bout duquel pendait un panier vide.

Ce jeune homme n'était point d'une beauté remarquable; les traits de son visage étaient assez communs, et ses membres semblaient affaissés par un travail précoce; toutefois les couleurs de la santé brillaient sur ses joues, et la douce expression de ses yeux attestait la bonté de son cœur.

Il avait d'abord marché très vite; mais, dès qu'il se crut loin des regards curieux, il ralentit le pas, et courba la tête comme préoccupé d'une pensée pénible.

Parfois il s'arrêtait, murmurant entre ses dents ou montrant le poing avec un geste de menace; mais bientôt il reprenait sa marche en soupirant. Au détour d'un bois qui longeait le sentier, il vit marchant devant lui une femme qui portait sur sa tête un grand panier plat. Il la reconnut : c'était la boutiquière de D'worp, femme avisée

d'ailleurs, mais qui passait pour fort bavarde et fort curieuse des affaires d'autrui.

Le jeune villageois essaya, mais inutilement, de rester en arrière afin d'éviter sa compagnie : elle avait entendu le bruit de ses pas et s'était retournée.

Il continua donc sa marche à contre-cœur et la rejoignit dans le sentier sinueux.

— Quel plaisir de vous rencontrer, Urbain! Comment était le marché à Hal?

— Passable.

— Avez-vous appris la nouvelle. C'est terrible, n'est-ce pas?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Vous ne savez pas cela, Urbain? C'est un bruit qui court la ville. On a reçu des nouvelles d'Allemagne. Les Prussiens, les Français et d'autres encore ont déclaré la guerre à notre impératrice Marie-Thérèse. On va se battre à mort, là-bas; et qui sait si la guerre ne viendra pas nous chercher aussi en Brabant? Alors les pauvres paysans seraient encore une fois pillés, incendiés, massacrés!...

Que Dieu nous en préserve!

Le pauvre paysan, absorbé dans ses réflexions semblait n'avoir rien entendu.

Elle le regarda un instant avec un sourire moqueur et lui dit :

— Urbain, mon cher garçon, où cours-tu donc ainsi la tête baissée, comme si tu avais perdu une aiguille? Est-ce que tu as du chagrin?

— A coup sûr je ne suis pas gai, mère Geerts.

— Voyons, dis-moi ce que tu as sur le cœur?

— En aurai-je moins de chagrin si je parle?

— Non, mais ton silence te rendra plus triste. Allons, raconte-moi ce qui te tourmente.

— Non, mère Geerts, parlons plutôt d'autre chose. Ne disiez-vous pas qu'on va se battre en Allemagne?

— Ainsi, mon petit, tu veux me cacher la cause de ta tristesse; s'écria-t-elle d'un air triomphant. Tu crois que je ne sais pas tout? Écoute : Tu aimes Cécile, la jolie fille de Roosens. Tout le monde à D'worp croyait que tu allais l'épouser. Tes parents et les siens étaient depuis longtemps d'accord. C'est même pour cela que Cécile, bien qu'elle donne dans l'œil à tous nos garçons, n'est pas demandée en mariage. Tu avais même déjà commencé des achats de toute sorte pour ton mariage... N'est-ce pas vrai?

— Tout le monde sait cela? murmura Urbain.

— Oui, et ce que tout le monde sait aussi, c'est que, depuis quelques mois, Marc Cops, le fils de la *Pomme d'Or*, le bambocheur qui finira par mettre sa mère dans la fosse, que Marc, dis-je, s'est toqué de Cécile, et qu'il jure à qui veut l'entendre qu'elle sera sa femme. Mais il y a pourtant des choses que peu de gens savent; pour quelles raisons, par exemple, la mère Roosens a-t-elle retiré si brusquement la parole qu'elle t'avait donnée, et veut-elle à présent marier sa fille au brutal Marc Cops?

— Oh! c'est bien facile à comprendre, répondit Urbain, la mère Roosens est victime d'une contrainte très dure. L'amman[1], n'épargne ni promesses ni menaces, pour la forcer de reprendre sa parole. Comme il est le second magistrat de D'worp, il peut faire bien du mal au meunier, le mettre à l'amende, le dénigrer auprès du baron et du *drossart*[2], et peut-être même la faire renvoyer du moulin.

— Blagues! mon garçon, dit la paysanne en riant, faux prétextes sous lesquels la mère Roosens cache son jeu. Elle ne craint pas l'amman, sois-en sûr. Elle a un trop long bail, et notre seigneur le baron est trop juste. Non; elle n'a qu'un souci, — l'argent. La mère Roosens a beau être paralysée de la jambe droite, c'est une fine mouche, une rusée mère commère qui calcule tout et ne laissera pas échapper la chance de gagner quelque chose, si l'occasion s'en présente... Elle a cinq enfants, sans compter Cécile qui est l'aînée. La mère Roosens n'aimerait pas à donner une grosse dot à sa fille...

— Nous ne demandons rien, absolument rien, s'écria le jeune homme.

— Oui, mais ce que vous offrez ne lui semble pas suffisant. A son compte, Cécile, la belle Cécile, vaut beaucoup plus. Elle n'est pas vendue à son prix.

— Vendre? Quel langage, mère Geerts!

— Ce n'est qu'une manière de parler... et, ma foi, à tout bien considérer, la mère Roosens n'a pas tout à fait tort. Car enfin, si tu épouses Cécile, elle devra demeurer avec tes parents, sans avoir même un chez-soi. Elle sera obligée de travailler pour eux, et au fond elle ne sera qu'une servante.

— Une servante? Cécile? comment osez-vous dire cela?

— Mais ce n'est pas moi qui le dis, c'est la mère Roosens.

— Quoi! la mère de Cécile aurait prononcé des paroles comme celles-là?

— Ton père les a entendues plus d'une fois de sa bouche.

— Et pourrait-elle croire réellement que Cécile ne serait pas aimée et honorée chez nous plus que nous tous? C'est à ne pas comprendre!

1. Officier représentant le seigneur dans les anciennes juridictions féodales de Belgique.

2. Premier officier de justice dans les anciennes juridictions féodales de la Hollande et de la Belgique.

— C'est une frime, probablement. Ah! c'est une femme rusée. Certes, elle aimerait mieux te donner sa fille à toi qu'au brutal Marc. Mais, selon son calcul, elle croit avoir trouvé le moyen de décider ton père aux plus grands sacrifices. Elle tâche de l'amener à *se déshabiller avant d'aller se coucher*, comme dit le proverbe.

— Mais comment savez-vous tout cela? demanda le jeune homme étonné.

— C'est bien simple : le meunier a confié son chagrin à mon mari, car maître Roosens a beaucoup d'amitié pour toi, et il regrette fort d'être réduit à faire une pareille injure à ton père, son plus vieil ami. Mais tu sais que le meunier n'est pas maître chez lui. Sa femme porte les culottes, et il n'ose la contrarier.

— Ah! si votre supposition pouvait être vraie, s'écria joyeusement Urbain. Les exigences de la mère Roosens ne seraient qu'une menace, et lors même que mon père persisterait à refuser de quitter sa ferme, elle ne donnerait pas la main de Cécile à Marc?

— Je ne suppose pas cela; tout au contraire. La mère Roosens est une femme entêtée ; quand une fois elle a dit quelque chose, il faut que cela se fasse, coûte que coûte. D'ailleurs, l'amman va maintenant presque tous les jours au moulin pour lui arracher une décision. Je comprends ce qui le pousse. Cécile est la bonté, la douceur même. Marc paraît à moitié fou d'amour pour elle, et l'amman croit que cet amour domptera le caractère sauvage de son neveu. Par suite, sa sœur, la veuve Cops, serait délivrée du terrible chagrin que lui cause la mauvaise conduite de son fils. Pour obtenir ce résultat, il est prêt à tous les sacrifices. Et quand même la femme Roosens exigerait une grosse somme...

— Hélas! hélas! je suis bien malheureux! soupira le jeune homme. Que je meure de désespoir, peu importe, c'est que Dieu l'aura voulu. Mais cette pauvre Cécile! Devenir la femme de Marc l'ivrogne! Elle le déteste, elle en mourrait... Et rien pour me consoler! Ah! que faire, que faire?

— Une résolution courageuse peut seule te sauver. Que ton père consente à ce qu'exige la mère Roosens.

— Il ne veut pas.

— Le père Couterman doit le vouloir; il n'y a pas d'autre moyen.

— Ah! ce serait trop cruel pour mon pauvre père, je n'ai pas encore osé le lui demander.

— Alors dis adieu à toute espérance ; Cécile sera, la femme de Marc... Qui sait? Elle ne regrettera peut-être pas longtemps ce mariage, car Marc est un garçon éveillé; il peut s'amender. Sa mère est riche; elle lui donnera l'auberge. *La Pomme d'Or* est un joli gagne-pain.

Urbain secoua tristement la tête.

— Allons, allons, sois homme et ne désespère pas, dit la paysanne. A ta place j'aborderais carrément mon père, et je lui ferais comprendre que quand on a qu'un enfant... Le père Couterman, s'il a du cœur, ne peut pas reculer devant un sacrifice, quelque grand qu'il soit.

— Ah! répondit le jeune homme, il m'en coûte beaucoup d'affliger si profondément mon brave père. Lui demander qu'il se dépouille de tout ce qu'il a gagné à la sueur de son front! Mais c'est pour Cécile; je le ferai pour la pauvre Cécile aujourd'hui même.

— C'est une bonne résolution, Urbain. Si tu réussis dans cette tentative, tu me remercieras plus tard de mon conseil.

Ils étaient entrés dans le chemin d'Alsemberg et approchaient d'une belle et grande maison demi-cachée dans le feuillage sur la gauche de la vallée.

Là s'élevait autrefois le château seigneurial de D'worp, brûlé de fond en comble par les armées de Louis XIV.

Rebâti dans le style moderne. il montrait encore quelques vestiges de son architecture primitive. De chaque côté de la porte d'entrée il y avait une tour massive dans les fondements de laquelle on avait ménagé trois ou quatre caves voûtées pour servir de prison aux assassins et aux voleurs, car les seigneurs de D'worp, ayant droit de haute et basse justice, possédaient une potence et un pilori.

La mère Geerts dit à son compagnon en regardant l'une des deux tours :

— Tiens, Urbain, chaque fois que je passe par ici, je sens un frisson glacial qui me court dans tous les membres. J'étais jeune : oui, il y a bien vingt ans de cela, car nous sommes en 1741. Là, sous la tour à gauche de la porte, on avait enfermé un certain Frans Neefs, un pauvre diable accusé d'avoir volé du bois. C'était au cœur de l'hiver, et, cette nuit-là, il faisait si terriblement froid, que Frans Neefs gela dans sa prison. Lorsqu'on y entra le lendemain matin, on s'aperçut avec horreur que les rats... non, c'est trop affreux à raconter... le malheureux n'était plus reconnaissable. Je me trouvais par hasard au château, pour une commission, que l'on m'avait donnée, et je vis le mort lorsqu'on le sortit de son cachot. Cette vue fit sur moi une telle impression qu'aujourd'hui encore, après vingt ans, je crois voir le cadavre devant mes yeux. Et chaque fois que je mange un peu trop le soir, j'en rêve la nuit comme si cela s'était passé hier... Regarde, Urbain, voilà les archers qui sortent du château avec un prisonnier.

— C'est Lucas Stoppelenk, le cordonnier de

Beersel, qui s'est battu la semaine dernière à la *Pomme d'Or*.

— Oui, oui, je connais l'affaire... Il a cassé le bras au fils du charron d'un coup de bâton. On le mène à Beersel pour y être jugé, car le seigneur de Beersel l'a réclamé pour son vassal. C'est heureux pour lui; maintenant il en sera quitte pour quelques semaines de prison et un peu d'argent. Ici on l'eût banni ou pendu, car le baron notre seigneur veut absolument extirper cette vilaine habitude de batailles et de rixes, et avant son départ pour Vienne, il a ordonné au drossart d'être impitoyable pour les querelleurs. Tu connais bien Bastien Voet, de Grootheyde?

— Marchons, mère Geerts, je suis pressé, interrompit le jeune homme.

— Parce que l'ammam est avec eux, n'est-ce pas? Il est l'ennemi de ton bonheur, et tu aimes mieux ne pas le rencontrer?

— Comme vous dites. Venez, je vous prie.

— Non, je veux les voir passer.

— En ce cas, au revoir, la mère.

— Suivras-tu mon conseil, Urbain?

— Oui, ce matin même.

—Au revoir. Les voilà. Vois, il lui ont lié les mains derrière le dos...

Urbain continua son chemin et se dirigea vers le village dont le clocher s'élevait au-dessus de la route. Mais bientôt il tourna à gauche, descendit dans une vallée ombreuse, traversa un petit pont et dépassa deux moulins établis l'un près de l'autre, sur un petit cours d'eau.

Le pauvre garçon se retrouvant seul pensait avec amertume à son triste sort. Effrayé de la tentative qu'il avait résolu de faire auprès de son père, il rassemblait tout son courage pour ne pas reculer au moment décisif.

Plus loin, lorsqu'il passa devant un troisième moulin, le cœur lui battit bien fort, et il regarda timidement à la ronde. C'était là que demeurait Cécile... mais il ne vit personne.

Il dirigea ses pas vers une maison éloignée du moulin d'une portée de flèche. Le fumier devant l'étable ouverte, le vergé ombragé de superbes pommiers, les champs qui s'étendaient sur la colline derrière la maison, comme des tapis diaprés, la charrue étincelante, les fenêtres peintes en vert, tout cela indiquait la demeure d'un laboureur bien aisé.

Urbain entra dans la maison, déposa son panier et se laissa tomber sur un banc près de la table.

—Bonjour, Urbain; le marché a-t-il été bon? lui demanda un valet de ferme occupé dans un coin à tresser, ou plutôt à raccommoder un panier.

— Bonjour, Blaise. Où est mon père?

— Je n'en sais rien. Le père Roosens est venu ici lui dire quelques mots à la hâte. Le meunier avait l'air triste; votre père paraissait fâché. Il a parlé un moment à voix basse avec votre mère, puis il est sorti avec le père Roosens.

— Du côté du moulin?

— Peut-être sont-ils allés au village. Si je ne me trompe, le meunier est venu pour une affaire très pressée, car il priait à mains jointes votre père de le suivre. Voulez-vous que j'aille voir si votre père est au moulin?

Le jeune homme fit un signe négatif.

— Votre mère est dans l'étable. Irai-je lui dire que vous êtes de retour du marché?

Comme il ne recevait pas de réponse, il regarda son jeune maître avec compassion et poursuivit son travail en silence.

Ce valet de ferme, Blaise Slypsteen, était un pauvre garçon contrefait. Il avait une épaule plus haute que l'autre, une bouche énorme, des bras démesurément longs, et il boitait de la jambe gauche. C'était un enfant trouvé. Lorsqu'il eut cinq ans, les directeurs de la maison des pauvres tâchèrent de le placer comme vacher dans quelque ferme, mais personne ne voulut de lui. La femme Couterman seule consentit par pitié à prendre l'enfant sous son toit. Depuis lors elle l'avait bien traité, et, comme Blaise ne rencontrait partout que rebuffade et moquerie, excepté dans la maison de ses bienfaiteurs, il leur était très dévoué. Il partageait leurs joies et leurs peines. Aussi nourrissait-il contre Marc Cops une haine si furieuse, qu'il ne pouvait la cacher même en sa présence, lorsqu'il le rencontrait par hasard. Cela naturellement avait valu plus d'une taloche et plus d'un coup de poing au pauvre Blaise.

Après avoir regardé quelques temps son jeune maître en silence, il demanda timidement :

— Puis-je vous parler, Urbain?

Le jeune homme était tout à fait perdu dans ses réflexions et se demandait avec effroi si son sort ne se décidait pas en ce moment. Il n'avait à attendre que des malheurs, et peut-être était-il déjà trop tard pour essayer ou espérer encore quelque chose.

Il fit signe au valet qu'il préférait ne pas causer.

—De Marc, dit Blaise.

Ce nom sembla tirer Urbain de ses sombres pensées.

— De Marc? répéta-t-il. Que sais-tu de Marc?

— Regardez mon oreille gauche, Urbain.

— Elle est ensanglantée. Qu'est-ce que cela signifie?

— J'étais allé au village, faire une commission pour la fermière. Près de la porte des *Trois-Rois*, se tenait Marc avec cinq ou six vauriens de son



Marc leva sa pinte de grès. (Page 18.)

espèce. Il avait sans doute encore bu, car il criait très haut et agitait les bras comme un moulin à vent. Je m'approchai petit à petit pour entendre ce qu'il disait. Il parlait de vous et de Cécile Roosens. Il affirmait alors avec de terribles blasphèmes que dans six semaines Cécile serait sa femme, et il menaçait de rompre le cou à qui essaierait de l'empêcher. Lorsque j'entendis qu'il disait du mal de vous et vous traitait de vilain lourdeau, je n'y tins plus. Je m'élançai près de lui en criant qu'il était un misérable ivrogne, le tourment de sa mère! Je voulus ensuite m'esquiver, mais le brutal me tenait déjà, et m'arracha presque les oreilles. Ah! si mes regards avaient été des couteaux!... Il me lâcha alors, et me décocha un coup si furieux, que je roulai de l'autre côté du chemin. Votre ami Karl, le fils du sonneur, voulut me défendre; mais il reçut aussi une rude volée de coups.

Le jeune fermier s'était levé et murmurait en serrant les poings.

— Cela ne peut pas durer. Ah! si j'avais été là!

— Vous n'auriez pu rien faire, Urbain. C'est une bête féroce; il est fort comme un géant, et tuerait un homme comme une grenouille; vous surtout qu'il hait à la mort. Ah! fuyez-le : il arriverait malheur. Pensez à votre mère, à Cécile...

Urbain se laissa retomber sur son banc et posa sa tête sur la table en soupirant :

— Rien, rien pour moi que la douleur impuissante et muette. Mon Dieu, ayez pitié de moi!

En ce moment deux femmes portant chacune un seau de lait entrèrent dans la chambre. La fermière, assez âgée, au visage maigre et flétri, mais à la physionomie avenante et douce, était la mère Couterman; la seconde, robuste paysanne aux joues rouges comme des pommes, était Thérèse Broets la vachère.

La femme Coutermanjeta sur son fils un regard de compassion, puis elle dit au valet.

— Blaise, va à l'écurie avec ton panier, mon garçon. Vous, Thérèse, menez les vaches dans le verger et préparez la lessive pour demain.

Les domestiques, voyant que la fermière avait envie de causer avec son fils sortirent sur-le-champ.

— Allons, mon pauvre Urbain, prends courage et ne t'afflige pas ainsi, dit la fermière. Les choses iront mieux que tu ne crois.

— Non, mère, tout espoir est perdu.

— Au contraire, nous avons encore un espoir.

— Comment? encore un espoir? Ne vous trompez-vous pas, mère? lequel? Parlez, je vous en prie.

— Le meunier est venu ici. Il nous a dit que sa femme s'était engagée avec l'amman à prendre aujourd'hui même une résolution à propos de sa fille, et que, les propositions de ton père ne lui paraissant pas satisfaisantes, il faudrait bien qu'elle donnât à Marc la main de Cécile... Ne te trouble pas ainsi, mon fils; tu n'as aucune raison de désespérer... Ton père, cédant aux instances du meunier, a décidé de modifier ses offres, de telle façon que la mère Roosens les acceptera probablement.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria le jeune homme. Quel bonheur inattendu! Mon père consent à ce qu'exige la mère Roosens.

— Non, pas tout à fait.

— Pas tout à fait, mère? Quelle autre chose peut-il lui proposer?

— Voici : Ton père cherchera une petite ferme. Il t'installera complètement; pour commencer il te donnera une couple de vaches, un cheval, et te pourvoira de tout. En un mot, il t'aidera jusqu'à ce que ton exploitation soit bien en train. Il faudra bien qu'il emprunte de l'argent pour tout cela, mais c'est pour ton bonheur et cela le console.

— Mon bon père, dit le jeune homme les larmes aux yeux; mais tout cela ne me sauvera pas, mère. Je sais maintenant que la mère Roosens ne changera rien à ses exigences. Elle veut que mon père me cède sa ferme avec tout ce qu'il possède. C'est cruel, c'est inhumain, mais ce qu'elle a décidé doit se faire. Je suis condamné, mère; la pauvre Cécile deviendra la femme de Marc, et moi, je mourrai de chagrin.

— Mais comment peux-tu parler ainsi? Attends du moins, pour te désespérer, que tu connaisses le résultat des efforts de ton père.

— Inutile, mère, gémit Urbain. Au premier mot de mon père, la mère Roosens repoussera impitoyablement ses propositions.

— Tu te trompes sans doute, mon enfant. Depuis une heure ton père est au moulin. C'est signe que la chose est fortement débattue des deux côtés... Et peut-être qu'à la fin, tout est possible, n'est-ce pas?

— Que voulez-vous dire, mère?

— Peut-être ton père, vaincu par mes prières et mes larmes, satisfera-t-il complètement au désir de le mère Roosens. Alors, j'en suis sûre, ton mariage avec Cécile serait célébré sans retard Nous demeurerions avec toi. Je connais ton cœur, Urbain; au fond il n'y aurait rien de changé.

— Oui, mère chérie, nous serions deux alors à vous aimer et à vous bénir. Et si, jusqu'à ce jour j'ai honoré mon père, si je lui ai obéi avec une entière soumission, que ne ferais-je pas alors? un mot, un signe de lui serait un ordre pour moi, comme s'il venait de Dieu même. Ah! j'accepterais le sacrifice parce que la nécessité m'y contraint; mais je serais rongé de remords si jamais je pouvais oublier tout ce que mon père et vous avez fait pour le bonheur de votre enfant!

— Voilà ton père qui revient du moulin! Je l'aperçois là-bas! s'écria joyeusement la mère Couterman. Mais bientôt une expression d'anxiété assombrit son visage.

Urbain, qui avait couru à la fenêtre, regarda un instant tout tremblant d'inquiétude. Il n'en pouvait douter, l'affaire n'avait pas réussi, car son père semblait triste et ses gestes exprimaient un profond regret.

— Hélas! hélas! tout est perdu, mère! s'écria le jeune homme. Cécile est condamnée.

— Malheureux enfant! mon cœur se brise! gémit la vieille femme les larmes aux yeux.

Le fermier approchait de la porte de sa demeure. C'était un homme d'environ soixante ans, sec et maigre, usé par le travail; mais ses yeux étaient encore vifs; et sa haute taille restait droite et ferme dans sa marche. Il y avait dans son attitude quelque chose qui inspirait le respect; on devinait que son énergie morale devait suppléer à sa force physique.

Lorsqu'il entra dans sa maison, il était prêt à donner un libre cours à sa colère contre la femme Roosens. Mais il se contint en voyant pleurer sa femme et son fils.

Il s'assit sur le banc à côté d'Urbain et lui dit :

— Allons, un peu de courage, mon pauvre enfant. Ton sort est cruel, mais le temps guérit les blessures du cœur. Là où l'homme est impuissant, il doit se résigner, et se consoler en pensant que ce qui arrive est la volonté de Dieu.

— Le dernier espoir est donc perdu, mon père? murmura le jeune homme tout abattu. Vous avez résisté aux exigences de la mère Roosens? Cécile

deviendra la femme de Marc? J'en mourrai de chagrin.

— Mourir, mon fils? Pour sûr ça fait bien du mal, de renoncer à l'espérance de toute sa vie : mais on n'en meurt pas.

— Ah ! mon père, croyez-moi, je ne pourrai le supporter : Cécile, la femme de Marc ! Et je verrai cela... tous les jours ! Mon Dieu ! savoir qu'elle est malheureuse, qu'elle succombe sous la brutalité d'un débauché sans âme ! la voir languir à petit feu, elle, l'amie de mon enfance, que vous me destiniez pour femme... Et je pourrais vivre avec un pareil poignard dans le cœur ?... Ah ! j'avais espéré en votre bonté, mon père.. mais...

Le père Couterman jeta sur son fils un regard perçant; mais Urbain baissa les yeux, poussa un soupir et demeura muet.

— Je me trompe sans doute, dit le fermier en secouant la tête. J'ai fait tout ce qui était possible et assurément tout ce qui était raisonnable. Pense donc, Urbain, j'ai offert à la mère Roosens de t'établir dans une ferme, de te donner mon bétail, mon cheval et tout mon argent comptant; mais cette femme est sans pitié.

— Mon père, mon père, si dans votre bonté infinie vous eussiez fait quelque chose de plus !... s'écria le jeune homme.

— Quelque chose de plus? Tu m'étonnes. Que veux-tu dire ? Toi aussi, Urbain, tu pourrais souhaiter...? Impossible !

La mère Couterman, qui jusque-là n'avait fait que pleurer dans un coin de la pièce, accourut près de son mari, lui jeta les bras autour du cou et s'écria :

— Thomas, Thomas, laissez-vous fléchir, ne restez pas impitoyable ! Ah ! comment pouvez-vous envisager si froidement la douleur de notre pauvre enfant ? Quel plaisir l'argent et les biens peuvent-ils nous procurer, lorsque pour les conserver nous aurons condamné notre fils unique au désespoir ? Cédez notre ferme à Urbain et à Cécile puisque la mère Roosens l'exige. Nous demeurerons chez nos enfants, et ils nous aimeront d'autant plus que nous nous serons dépouillés de tout pour les rendre heureux !

— Mon père, mon bon père, ajouta Urbain, si je pouvais l'oublier un seul instant, si ma gratitude, mon respect pour vous pouvaient jamais s'affaiblir je ne mériterais pas de mourir saintement. Pitié, pitié pour moi !

— Pitié ? répéta le fermier d'un ton amer.. Oui, tu dois être malheureux jusqu'à l'égarement, pour demander quelque chose d'aussi déraisonnable. Je n'aurais pas cru cela de toi, mon fils.

— Thomas, laissez-vous fléchir ! sauvez Urbain, sauvez Cécile par une bonne parole, supplia la fermière.

— Oui... vous êtes mère, dit Couterman; votre amour pour votre fils vous aveugle, mais Urbain, lui, est un homme.

— Pardon, pardon, mon père ! Le désespoir m'égare...

— En effet, mon fils. Ni toi ni ta mère, n'avez conscience de ce que vous demandez, reprit Couterman avec tristesse. Je suis né dans cette ferme, sous cette fenêtre fut mon berceau; dans ce coin de la cheminée il me semble encore voir ma mère à son rouet, chantant ou me racontant des histoires; là, sur cette grande chaise, mon vieux père s'est endormi pour toujours en me bénissant. Il n'y a pas un brin de gazon dans cette ferme que je n'aie arrosé de mes sueurs, pas un arbre, pas une pierre qui n'aient été les amis de mon enfance : mes joies, mes peines, mes amours sont gravés sur tout ce qui m'entoure. C'est ma vie même... Et je devrais, dans mes vieux jours, quitter ce toit paternel et errer dans le monde comme un étranger.

— Mais mon Dieu, non, Thomas, interrompit sa femme, nous demeurerons ici. Rien ne sera changé...

— Mon père, je vous obéirai toujours avec amour, avec soumission ! soupira le jeune homme

— Rien ne sera changé? répéta le fermier en secouant la tête. Qui peut le savoir? La mort n'est-elle pas là pour mettre à néant la volonté de l'homme? Si Urbain épouse Cécile ; ne peut-il pas mourir? Ne sommes-nous pas tous mortels? Alors voilà Cécile restée seule, ou avec ses enfants, propriétaire de tout notre bien. Et si elle se remariait, — son second mari serait-il aussi bon pour nous, vieilles gens usés, qui mangerions trop et ne travaillerions pas assez? Oh ! élevez-vous, je le comprends, contre ces tristes suppositions, mais il ne faut pas reculer devant la raison et la vérité. N'y a-t-il pas assez d'exemples de ces déplorables coups du sort. Nous ne voyons que cela de tous côtés. Étienne, le mendiant octogénaire, qui vient ici le samedi demander un morceau de pain, a été un fermier aisé. Il s'est aussi dépouillé de tout au profit de son fils. Son fils est mort le premier, puis sa bru ; et ainsi les biens ont passé par héritage dans des mains étrangères qui ne s'occupent plus du vieux mendiant... Et Charles Deroeck, et Jacques Steen, d'Esschenbeck? Chacun connaît leur histoire. Ils *se sont déshabillés avant d'aller se coucher*, et ils ont cruellement expié leur imprudence. Ne pense point, Urbain, qu'un sentiment d'égoïsme me fait parler ainsi. Si j'étais seul, je sacrifierais probablement tout, par amour pour toi, mais ta mère peut nous survivre à tous. Ne

devons-nous pas craindre qu'elle puisse être réduite à mendier un jour son pain, comme le pauvre Étienne? Devons-nous rendre de pareilles choses possibles en nous soumettant aux exigences de la femme Roosens? Jamais, non jamais!...

— N'est-ce que la crainte d'événements aussi incertains qui vous retient? s'écria sa femme avec force; eh bien! Thomas faites ce qu'exige la femme Roosens! sauvez mon fils, qu'il soit heureux du moins. Si mon sort en devient malheureux, je le supporterai avec résignation et en bénissant Dieu.

— Je comprends cela, une mère! répliqua son mari. Vous donneriez votre cœur même si on vous le demandait... mais mon devoir est d'empêcher ce sacrifice. Je suis bien sûr qu'Urbain comprend clairement l'affaire maintenant et ne souhaite plus que nous lui abandonnions notre ferme. Parle, Urbain, dis que j'ai raison.

Le jeune homme poussa un cri d'angoisse et posa sa tête sur la table. Il sanglotait amèrement, et ne répondit pas.

Couterman le regarda un instant en silence. Il luttait contre son propre cœur. Mais la raison eut le dessus, car il murmura :

— Cela ne se peut pas; cela ne doit pas être.

On entendit tout à coup des plaintes au dehors.

— Voilà Cécile! s'écria la mère. Comme elle gémit! Qu'y a-t-il, chère enfant?

Elle n'avait pas achevé qu'une jeune fille entra, les yeux rouges, et ruisselants de larmes.

— Sauvez-moi! s'écria-t-elle, en sautant au cou du vieux Couterman, sauvez-moi du désespoir et de la mort. Si vous m'abandonnez, je suis perdue!

— Calme-toi, Cécile, mon enfant, dit le fermier en se dégageant doucement de son étreinte. Quel nouveau chagrin trouble tes sens?

— Hélas! il faut que j'épouse Marc! Ma mère l'a décidé. L'amman vient dans une heure, et alors on prononcera mon arrêt irrévocable. Marc est un homme sans religion. Il jure, il blasphème; il est emporté, brutal et cruel. Je le hais, je le déteste, j'en ai peur comme du mauvais esprit. Je ne veux pas être sa femme, son esclave; je ne veux pas vivre avec lui. Dussé-je mourir de faim, il ne prendra pas à mes côtés la place qui appartient à Urbain, à Urbain seul. Horrible, horrible! Marc, le méprisable ivrogne me serrerait dans ses bras! Le premier baiser qui effleurerait mon front serait la souillure de ses lèvres impures! O Dieu! laissez-moi mourir.

Elle tomba comme évanouie sur une chaise et mit ses mains sur ses yeux. Urbain et sa mère s'approchèrent d'elle en pleurant, et voulurent lui prendre la main; mais Cécile sauta debout, courut droit au fermier, et s'agenouillant devant lui :

— Ayez pitié! s'écria-t-elle les mains jointes! Vous seul pouvez me sauver. Cédez au désir de ma mère. Ne craignez rien, vous resterez le maître ici; je travaillerai comme une esclave pour vous, pour vous seul; je préviendrai vos moindres souhaits : Je lirai dans vos yeux ce qui peut vous faire plaisir; je vous aimerai comme un père, comme un bienfaiteur, presque comme un Dieu! Vous refusez? Vous me condamnez à mourir? ah! grâce, grâce!

Urbain et sa mère s'agenouillèrent aussi devant le fermier et répétèrent d'un ton déchirant :

— Grâce! grâce!

— Mes enfants, mes enfants, vous feriez pleurer une pierre, murmura Couterman en s'essuyant les yeux. Levez-vous et attendez avec espoir. Je vais tenter un dernier effort. Restez tranquilles, dans quelques minutes je reviendrai avec une réponse décisive. Peut-être apporterai-je de bonnes nouvelles.

Il sortit en toute hâte et s'achemina vers le moulin.

Bientôt il entra dans la chambre où la mère Roosens, incapable de marcher, était assise dans un fauteuil. Elle était entourée de trois petites filles qui jouaient en silence. Son mari était assis près d'une table, la tête dans ses mains. Ils avaient l'air de se quereller, car à l'entrée du fermier, elle menaçait encore son mari du doigt.

— Enfants, dehors! dit-elle.

Les petites filles sortirent en courant.

— Ah! ah! père Couterman, vous revenez? Je croyais que vous ne remettriez plus le pied chez nous. Qu'est-ce à dire? Êtes-vous revenu à de meilleures idées? Quoi qu'il en soit, soyez le bienvenu et prenez un siège.

— Mère Roosens, dit tristement le vieillard, votre fille est chez nous. Elle est si malheureuse, la pauvre enfant, que le spectacle de son désespoir m'a brisé le cœur.

— Bah, bah! nous connaissons cela. N'y faites pas attention, demain ce sera fini, répondit-elle en ricanant.

— Non, non, vous vous trompez; votre Cécile n'est pas une fille ordinaire. Si vous la forcez d'épouser Marc Cops, elle en mourra peut-être; car son nom seul la fait trembler comme un roseau. Je ne suis pas son père, mais pour la sauver je suis prêt aux plus grands sacrifices.

— Ah! ah! que voulez-vous dire? Expliquez-vous.

— Je ferai changer notre bail et j'y ferai inscrire le nom de mon fils comme mon associé pour les trois quarts. Je lui donne aussi en pleine propriété les trois quarts de tout ce que je possède.

— Cela commence à aller, répondit la femme Roo-

sens avec un sourire triomphant. Mais alors notre Cécile ne serait pas véritablement maîtresse de la ferme?

Son mari s'était levé et lui cria, moitié suppliant, moitié indigné :

— Mais Catherine, vous n'avez donc pas de cœur? Comment pouvez-vous torturer ainsi notre vieil ami? Ce qu'il vous offre est beaucoup trop et vous hésitez encore!

— Taisez-vous et tenez-vous coi! s'écria-t-elle en faisant un geste impérieux. Que connaissez-vous à ces choses-là? Je n'hésite pas; je maintiens ma décision. Si le fermier n'adhère pas à mon projet tel que je l'ai arrêté, l'amman recevra ma parole aujourd'hui même, et Cécile épousera Marc. Il est inutile de faire d'autres propositions, je ne veux pas en entendre parler.

Les larmes jaillirent des yeux du vieux Couterman. Il secoua un instant la tête, puis il dit avec un profond soupir :

— Si je fais une sottise, que Dieu me la pardonne. Et si j'accepte votre condition, mère Roosens?

— Sans réserve?

— Sans la moindre réserve.

— Alors Urbain pourrait épouser Cécile.

— C'est bien certain?

— Recevez-en ma parole.

— Mais l'amman, mère Roosens?...

— Que nous importe l'amman? ne sommes-nous pas libres? et pourvu que nous fassions notre devoir et respections la loi, le baron notre seigneur n'est-t-il pas là pour nous protéger contre les injustices!

— Eh bien, mère Roosens, pour le bonheur de mon fils et de Cécile, je consens, et je lenr abandonne ma ferme. Cela me coûte beaucoup, mais maintenant que le sacrifice est fait, pas un mot de regret ne tombera de mes lèvres.

— Merci, vous êtes un brave homme! s'écria la femme Roosens avec une explosion de joie victorieuse. Donnez-moi la main.

Elle lui serra la main avec force et reprit :

— Tenez, père Couterman, vous ne me croyez peut-être pas, mais cela me faisait de la peine d'être réduite à vous affliger. Aussi, pourquoi rester si longtemps déraisonnable? Dieu soit loué! maintenant tout est dans l'ordre, et je me réjouis doublement; car je l'avoue, j'aime cent fois mieux donner ma fille à Urbain qu'au grossier Marc Cops. Nous allons donc redevenir bons amis comme auparavant, n'est-ce pas?

— Je ne demande pas mieux. La vie est trop triste sans amitié.

— Buvons un verre à la santé de nos enfants! dit le meunier.

— Oui, vous avez raison, Jean, allez chercher une bonne bouteille, répondit sa femme qui l'approuvait peut-être pour la première fois de sa vie.

— Restez, mon ami, je ne puis pas accepter votre offre en ce moment, dit le fermier. Il faut que je m'en retourne; nos enfants m'attendent, pleins d'inquiétude et de crainte. Je ne peux pas les laisser souffrir plus longtemps, n'est-ce pas?

— C'est vrai, répliqua la mère Roosens. Allez donc vite, et ramenez immédiatement votre femme et votre fils. Je veux les embrasser tous les deux. Ce sera fête ici aujourd'hui. Je ferai faire du café et chercher des gâteaux. Nous boirons du vin. Courez, courez vite.

— Je vous accompagne, dit le meunier en sortant sur les pas de son voisin.

Urbain se tenait sur la porte de la ferme. Lorsqu'il vit que son père riait et que le meunier agitait son chapeau en signe de joie, l'espoir entra dans son cœur. Il courut à leur rencontre et sauta au cou de son père en s'écriant :

— Père, père, quelles nouvelles?

— Tu te maries, mon fils, tout est arrangé.

— Cécile sera ta femme, ajouta le meunier. Embrasse ton beau-père, mon cher Urbain.

Le jeune homme serra le meunier dans ses bras et dit avec une joie délirante :

— Soyez bénis tous deux? Comme Cécile va être heureuse et ma pauvre mère donc!

Et s'élançant vers la ferme avec la rapidité d'une flèche, il se précipita dans la chambre en criant :

— Mère, tout est arrangé. Je puis me marier. Cécile, Cécile, vous serez ma femme! Je suis votre fiancé! Dieu! comment peut-on supporter une si grande joie sans perdre la tête? Il faut que je saute, que je danse, que je crie, ou je deviens fou!

Et en effet il se mit à bondir comme un insensé à travers la chambre. Il s'arrêta près de la porte de la cour et cria :

— Eh! eh! Blaise, Thérèse, accourez vite, vite; je vais épouser Cécile. C'est décidé.

En ce moment les deux pères entrèrent dans la maison.

On échangea des embrassades et plus d'une larme de joie mouilla le carreau.

Urbain, tout à fait fou, dansait avec sa mère, avec Cécile, avec le valet, avec la servante, et remplissait la maison de ses cris de joie, jusqu'à ce qu'enfin tout le monde quittât la maison pour aller célébrer la fête au moulin et embrasser aussi la mère Roosens.

II

Quelques jours plus tard, Cécile Roosens, après avoir traversé rapidement le village, suivit un

chemin battu qui coupait d'abord la prairie, puis cotoya le cours sinueux d'un ruisseau.

Il était visible que la jeune fille se sentait bien heureuse, car un doux sourire se jouait sur ses lèvres, la joie rayonnait dans ses yeux, ses petites mains se frottaient à tout moment.

— Pourvu que ma cousine veuille bien me prêter sa robe de noces pour modèle, se disait-elle; sans cela, je serai fagottée comme une vieille grand'mère. Et pourquoi ne me la prêterait-t-elle pas? Je garantis qu'on ne la chiffonnera point. Ma cousine n'est pas trop serviable, il est vrai, mais elle a toujours été mon amie, et elle ne peut me refuser...

Tout à coup, elle fut interrompue dans son monologue par le son de plusieurs voix jeunes et fraiches qui l'appelaient par son nom.

Elle s'arrêta et aperçut, en se retournant, deux jeunes filles qui accouraient; c'étaient deux de ses amies : Lisbeth, la fille du maître d'école et Claire, la fille du tisserand.

— Cécile, dit l'une d'elles hors d'haleine, nous t'avons reconnue de loin, et comme nous avons une commission à faire par là, nous sommes très contentes de faire un bout de chemin avec toi.

— Oui, Cécile, ajouta l'autre, on parle tant de toi à cette heure, que nous souhaitons naturellement d'apprendre quelque chose de ta propre bouche; mais depuis huit jours on ne te voit plus nulle part au village. Je crois même que tu n'as pas été à l'église dimanche?

— Oh! oh! rectifia Lisbeth, cela serait grave! J'ai vu Cécile dimanche à la première messe; mais elle a filé si vite à la fin, que je l'ai vainement cherchée sur le pré... C'est donc vrai, Cécile, que tu vas épouser Urbain Couterman?

— Certainement, répondit la jeune fille du meunier, dans cinq semaines.

— Si tôt? Alors tu n'as certes pas de temps à perdre : car c'est une grandre affaire, n'est-ce pas, que d'acheter, de préparer et d'arranger tout ce qu'il faut pour entrer en ménage... et surtout la toilette de noces! Je l'ai bien vu quand ma sœur aînée s'est mariée, pendant deux mois notre maison a été toute sens dessus dessous; nous ne savions où donner de la tête.

— Et où vas-tu comme cela, Cécile? demanda Lisbeth.

— Je vais à Plattesteen, faire une commission chez ma cousine à la ferme de Roonaarde.

— Quel bonheur! nous allons à Bois-Chapelle, chercher du fil à la métairie de Pierre Snoach, pour une pièce de toile que mon père doit tisser, dit Claire. C'est presque le même chemin. Marchons donc tout en causant. Quel beau temps, n'est-ce pas? Mais n'allons pas si vite, nous aurions trop de peine à parler.

— Cécile, as-tu déjà pensé à ta toilette de noces! demanda Lisbeth. La mode a changé, sais-tu? Au dernier jour de marché j'ai vu un mariage à Hal. La mariée portait une robe de dessous en étoffe jaune unie, et, là-dessus, une tunique verte à fleurs rouges, ouverte par devant. Le corsage était très étroitement lacé, échancré en rond autour du cou, et se terminait en pointe; les manches étroites et courte, et l'avant-bras couvert de fausses manches en dentelle ruchée. Son bonnet était petit et peu garni; mais autour de sa tête s'enroulait une guirlande de nœuds de satin et une couronne de fleurs blanches. C'était si joli, si pimpant que je ne saurais le dire!

— Cela devait être charmant en effet, dit la fille du meunier avec un gai sourire

— Et toi, comment seras-tu habillée, Cécile? demanda Claire. Ce n'est pas un secret, n'est-ce pas? Dis-le nous donc.

— Ce n'a pas été une petite affaire, répondit Cécile. Depuis cinq jours on a joliment discuté là-dessus chez nous. Mais, Dieu merci, j'ai fini par l'emporter. Figurez-vous, mes amies, que ma mère voulait m'habiller d'une étoffe à fleurs larges comme des choux, qui m'aurait fait paraître bossue : avec un pli dans le dos, des manches courtes bien serrées au coude, et par là-dessus un grand bonnet à falbalas de l'autre siècle, j'aurais eu l'air d'une petite mère du jour des Innocents.

Les jeunes filles éclatèrent de rire.

— Ces vieilles femmes! Elles ne peuvent pas souffrir que la jeunesse se pare un peu. Il ne t'aurait plus manqué qu'une grande tabatière et une canne à bec de corbin, dit Claire en riant.

— Oui, je sais bien ce qui te tracasse, dit Lisbeth. Mère Roosens est un peu regardante, on le sait; elle aura sans doute voulu employer sa propre robe de noces pour...

— Non, non, ne dites pas cela, interrompit Cécile. Ma mère ne regarde pas aux frais; ce n'est qu'une affaire de goût.

— Mais enfin, comment seras-tu mise, Cécile?

— Eh bien! tout à fait comme ma cousine de Plattesteen qui a épousé, il y a deux mois, le fermier Dalings. C'est-à-dire, pas les mêmes nuances. J'ai choisi un vert plus tendre et de plus petites fleurs. Nous avons acheté l'étoffe à Hal hier, et la couturière est à la maison. Je vais à Plattesteen chercher la robe de noces de ma cousine. A mon retour, la couturière commencera tout de suite à couper la mienne. Vous avez vu ma cousine à l'église, quand elle s'est mariée. N'était-elle pas bien mise, et n'a-t-on pas fait l'éloge de sa toilette?

— Charmante et très riche en effet. Elle a fait faire sa robe à Bruxelles, et elle sait ce qu'il lui en coûte.

— Ainsi ton mariage se célèbre dans cinq semaines? Et ne crains-tu pas qu'il puisse être retardé? demanda Claire.

— Retardé? répéta Cécile. Nos parents sont d'accord sur tout. Quel empêchement pourrait-il y avoir?

— Je n'en sais rien, Cécile, dit la fille du tisserand, mais si l'on devait en croire Marc Cops...

— Et que dit-il? demanda Cécile.

— Il crie tout haut que tu n'épouseras pas Urbain et se vante qu'il peut l'empêcher et qu'il l'empêchera. Je l'ai entendu pas plus tard qu'avant-hier.

— Paroles de fou, menaces en l'air! répondit Cécile. Il y a déjà des écrits entre nos parents. Nous ne craignons pas Marc : mon mariage est fixé, et rien ne peut l'empêcher ni le retarder.

— C'est bien dommage que tu n'aies pas pu avoir un peu de sympathie pour Marc, dit Claire.

— De la sympathie pour un ivrogne qui fait mourir sa mère de chagrin? s'écria Cécile avec aversion.

— Pour un blasphémateur? ajouta Lisbeth. Un batailleur brutal qui ne respecte rien! Dernièrement encore il a battu mon frère parce qu'il voulait défendre Blaise, par amitié pour Urbain. Il croit pouvoir tout faire impunément parce que l'amman est son oncle.

— Mais il se fût amendé, Cécile; car il t'aime avec une telle passion, qu'il en est comme fou. Je le tiens de la servante de sa mère. L'amman avait donné beaucoup d'espoir à Marc, son neveu. Le pauvre garçon avait promis de se corriger, et je crois qu'il eût tenu parole, car il ne buvait presque plus; il rentrait à son heure à la maison, et il était devenu doux et prévenant avec sa mère. Depuis qu'il sait que tu vas épouser Urbain, il n'y a plus que pleurs et désespoir à *la Pomme d'or*. Marc reste des journées entières et la moitié des nuits dehors, et s'il rentre une fois par hasard, il fait une vie d'enfer. Il jure, il brise tout, il injurie sa vieille mère...

— Et il est toujours ivre, n'est-ce pas? murmura Lisbeth.

— C'est bien malheureux tout de même, continua Claire, le plus beau garçon du village, et avec cela riche! Lui qui aurait pu avoir une vie si belle, va se perdre par amour.

— Allons donc! Il a toujours été un ivrogne, dit Lisbeth.

— Pas du tout, répliqua Claire. Auparavant il buvait parfois un verre de trop. Quoi d'étonnant à cela pour le fils d'un cabaretier? Mais il soignait bien la métairie, et sa mère n'avait point particulièrement à s'en plaindre. Mais depuis qu'il a jeté les yeux sur Cécile, et s'est aperçu qu'elle ne veut pas entendre parler de lui, il a mal tourné et a perdu la tête à moitié. Il ne sait plus ce qu'il fait ni ce qu'il dit. Tantôt il crie qu'il se tuera à force de boire, tantôt qu'il va s'enrôler, tantôt qu'il fera un malheur. Hier il disait à sa mère qu'il veut se faire pendre. En un mot, le malheureux garçon perd l'esprit, et le mieux qui puisse encore lui arriver serait d'être mis dans une maison de santé; sans cela, Dieu sait quelle triste fin il aura! si on le trouvait mort demain ou après-demain dans le biez de quelque moulin, cela n'étonnerait personne.

— Ce sont de tristes choses; mais à qui la faute? demanda Lisbeth.

— En tout cas, c'est bien malheureux, reprit Claire, de devoir mourir si jeune ou de perdre l'esprit. Celui qui aime à ce point là, n'est pas entièrement corrompu; et, je l'avoue franchement, si Marc m'avait aimée, s'il avait demandé ma main, j'aurais consenti, avec la conviction que je pourrais le sauver et faire de lui un brave et honnête homme. Son sort affreux m'inspire de la compassion... Et toi, Cécile, tu ne dis rien? N'éprouves-tu pas aussi quelque pitié pour le pauvre Marc, qui n'est malheureux que parce qu'il t'aime trop?

— Que veux-tu dire? répondit Cécile en soupirant. Je plains Marc, et, si je pouvais le consoler d'une autre façon, je le ferais volontiers; mais j'aime Urbain depuis des années, et je n'éprouve pas la moindre inclination pour Marc Cops, au contraire. Ce n'est pas ma faute, n'est-ce pas?

— Nullement, Cécile. L'amour ne se commande pas, c'est une chose qui doit venir toute seule.

— Nous devons nous séparer ici, dit Claire, en s'arrêtant avec ses compagnes à un carrefour. Nous allons tout droit, jusqu'à Bois-Chapelle. Toi, Cécile, tu traverses le ruisseau, à gauche. Dimanche c'est la kermesse à Beersel. N'y vas-tu pas?

— Certes que j'y vais, répondit Cécile. Ce serait la première fois que je n'irais pas à la fête chez mon oncle à Beersel. J'y resterai probablement jusqu'à mardi.

— Oui, mais tu es sur le point de te marier, dit Lisbeth.

— Qu'est-ce que cela fait? répliqua Claire, si Urbain y va aussi. D'ailleurs on n'y danse pas; le curé l'a défendu; mais il y aura fête tout de même, il y a des prix magnifiques pour le tir à l'arc.

— Eh bien, adieu, ou du moins à dimanche, à Beersel, dirent les jeunes filles.

Cécile Roosens traversa un petit pont et continua son chemin à travers les champs. Peu à peu

elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et s'abandonna sans le vouloir à de tristes réflexions. Elle inclinait à croire que l'amour de Marc était la seule cause de son malheur. Pouvait-elle lui en vouloir? Les paroles de Claire, qu'elle avait écoutées en silence, l'avaient émue de pitié, et maintenant elle se répétait qu'elle ferait volontiers tout son possible pour sauver Marc du désespoir; mais elle ne pouvait pas l'aimer, oh non!... quand même elle n'eût pas connu Urbain Couterman.

Elle arriva, en se parlant ainsi, à un endroit où le chemin s'encaissait des deux côtés dans un petit bois que de grands hêtres couvraient de leur ombre épaisse.

A l'un des détours du sentier, elle entendit tout à coup prononcer son nom. Reconnaissant aussitôt la voix qui l'appelait, elle pâlit avant même de relever la tête et s'arrêta comme clouée au sol.

Marc était devant elle!

C'était un grand jeune homme aux larges épaules et aux membres robustes. Ses traits, d'ailleurs réguliers et beaux, portaient l'empreinte d'une passion sauvage et d'une fatigue accablante. Ses habits étaient en désordre et souillés de boue.

Il contemplait Cécile tremblante avec une sorte d'enthousiasme. Ses lèvres souriaient : ses yeux étincelaient d'admiration et de joie. Il n'y avait rien dans son expression qui pût inspirer de l'effroi à une jeune fille, car son visage n'avait rien de violent ni de brutal.

— Vous rencontrer ici, Cécile, dans cette solitude! s'écria-t-il. Je bénis Dieu pour ce bonheur inattendu. Vous allez savoir du moins quel feu dévorant vous avez allumé dans mon cœur.

La jeune fille fit mine de passer son chemin.

— Laissez-moi passer, Marc, dit-elle. J'ai à faire une commission pressée.

Marc lui barra le passage.

— Écoutez-moi, je vous en supplie. Faites-moi cette grâce... Vous voulez continuer votre chemin? Je ne vous laisse pas aller. Ah! ne me refusez pas cette consolation suprême; ce serait signer mon arrêt de mort, celui de ma mère, et celui d'autres personnes encore, peut-être. Vous tremblez, Cécile? vous avez peur de moi? Restez, rien qu'un moment... vous n'avez à craindre ni outrage ni violence de l'infortuné Marc. Je ne suis pas ivre en ce moment. Par pitié, Cécile!

— Eh bien, parlez vite.

— Cécile, Cécile, dit-il en levant vers elle ses mains jointes, si vous saviez comme je vous aime! les mots ne s'auraient l'exprimer. C'est une folie, une rage. J'avais rêvé que vous seriez ma femme. Je voulais m'amender pour être digne de vous; je voulais vous rendre heureuse, et ma mère en même temps; vous entourer de tout ce que la richesse et l'amour peuvent inventer pour faire envier votre sort par toutes les femmes. Pour mériter ne fût-ce que votre amitié, je me serais traîné à vos pieds comme un esclave. Oh! oui, car vous auriez été mon bon ange, l'ange sauveur de ma mère et de ma pauvre âme égarée!... Vous baissez les yeux, Cécile, vous ne m'accordez pas même un regard de pitié! Vous voulez donc que je meure? Vous voulez la mort de ma mère?

— Non, non, Marc, balbutia-t-elle avec une vive émotion. Si je pouvais vous consoler, vous secourir, je le ferais avec joie, mais...

— Vous le pouvez, Cécile, refusez la main d'Urbain. Soyez ma femme, acceptez la vie que je vous offre.

— Pauvre garçon! soupira Cécile avec un doux sourire qui, mieux que les paroles, attestait combien la demande de Marc lui paraissait insensée.

— Ah! je comprends que vous ne pouvez pas rompre tout de suite avec Urbain; mais, pour l'amour du Ciel, Cécile, ne me tuez pas sans pitié. Laissez-moi espérer!

— Espérer? Que pouvez-vous espérer?

— Faites retarder votre mariage.

— Impossible, Marc... Et d'ailleurs, à quoi cela vous avancerait-il?

— Cela prolongerait du moins ma vie, Céciles Et qui sait? le temps vous rendrait peut-être moin. dure pour moi.

— Ce sont de folles idées, Marc, répondit-elle d'une voix ferme. J'aime Urbain depuis mon enfance, et je l'aimerai tant que je vivrai. Sur ce point bannissez toute espérance.

Uu blasphème fut la seule réponse de Marc qui se tordit les mains avec désespoir.

— Vos souffrances me font peine, je l'avoue, Marc, reprit-elle, mais on ne change pas son cœur. Je vous ai écouté plus longtemps qu'il ne convient. Il faut que je continue mon chemin... Quoi! vous voulez m'en empêcher? Oseriez-vous me retenir de force?

— Oui, j'emploierai la violence s'il le faut, gronda-t-il en la saisissant par le bras. Criez, appelez à l'aide, cela m'est égal, dussé-je casser la tête au premier qui viendra. Restez encore un moment, je le veux!... Je vous en prie.

La jeune fille s'arrêta. Elle avait vraiment peur de Marc : les yeux du jeune homme lançaient des flammes et un affreux sourire contractait ses lèvres. On eût dit d'un fou.

— C'est donc décidé, irrévocablement décidé? demanda-t-il d'une voix sombre. Même la conviction que le jour de votre mariage sera aussi le jour de ma mort ne vous fera pas retarder d'une heure le triomphe d'Urbain? Pas même la pensée que vous creusez en même temps la tombe de ma



— J'emploierai la violence, s'il le faut ! (Page 12.)

pauvre mère? Dans cinq semaines, n'est-ce pas? Répondez, répondez-moi, Cécile.

— Je n'ose pas vous tromper, murmura-t-elle.

— Vous me tromperiez par pitié si vous ne me haïssiez pas; mais je le sais bien, vous souhaitez que Marc disparaisse de ce monde. Eh bien que votre vœu soit rempli! Je boirai jour et nuit, jusqu'à ce qu'il me reste à peine la force d'aller me jeter à l'eau. Et alors, quand vous verrez enfouir dans un coin écarté du cimetière le cadavre du réprouvé; quand vous verrez aussi porter en terre le corps de sa vieille mère, dites-vous : « C'est mon ouvrage, c'est moi qui les ai tués... » Adieu Cécile, vous l'avez voulu, adieu!... Mais avant cela, on entendra parler de moi. Vous n'êtes pas encore mariée; non, de par le diable qui guette mon âme, vous n'êtes pas encore mariée!...

Et il partit à pas précipités, proférant d'horribles blasphèmes.

La jeune fille, à demi évanouie, appuyée contre le talus élevé du chemin creux, n'entendit pas heureusement ces dernières paroles.

Elle demeura encore quelques instants immobile, puis elle releva la tête et regarda avec anxiété autour d'elle. Dès qu'elle fut assurée que Marc avait disparu, elle mit ses mains sur ses yeux et se prit à pleurer.

Lorsqu'elle eut un peu soulagé son cœur, elle murmura à voix basse :

— Pauvre Marc! son sort est affreux, mais est-ce ma faute? Puisse Dieu, dans sa bonté, lui inspirer de meilleures pensées!... Ses yeux enflammés semblaient vouloir me percer d'outre en outre. Comme elles étaient terribles, ses malédictions sur lui-même! Certes, il est en démence et capable de tout. Je sentais mes jambes fléchir; je craignais de tomber en faiblesse à ses pieds.

Elle se remit en marche pour continuer sa

route, puis elle hésita et s'arrêta de nouveau au bout de quelques pas. N'était-ce pas de ce côté qu'elle avait entendu la dernière fois la voix de Marc? Si elle allait le rencontrer encore!...

Cette pensée la fit frémir.

Elle poussa un profond soupir et reprit à pas précipités le chemin du village.

En peu de temps elle atteignit le petit vallon où était le moulin de son père, elle se disposait à y entrer lorsqu'une réflexion la retint. Sa mère et la couturière attendaient avec impatience la robe de sa cousine. Si elle ne la rapportait pas, sa mère insisterait sans doute pour lui faire une robe de noces à la vieille mode. Et c'est ce que Cécile ne voulait pas.

Elle passa devant la maison de son père et entra dans la ferme du père Couterman.

La mère revenait de Hal, et tous étaient réunis pour admirer une pièce de coton imprimé qu'elle avait achetée pour en faire des rideaux de lit.

Urbain le premier aperçut la jeune fille, et s'écria joyeusement :

— Cécile, voyez donc quelle belle étoffe et quelles jolies fleurs. Ma mère veut orner la maison comme un petit palais pour le grand jour. Mais qu'avez-vous? vous semblez triste; avez-vous pleuré! Votre mère...

La jeune fille raconta sa rencontre avec Marc, et, quoiqu'elle s'efforçât d'atténuer les choses, Urbain et son père étaient indignés, et plus d'une fois ils interrompirent son récit.

— Tiens-toi tranquille, Urbain! dit le père. Laisse continuer Cécile. Jusqu'à présent je ne vois pas grand mal. Contiens-toi, tu es trop emporté.

L'instant d'après, c'était le tour d'Urbain.

— Mon père, vous ne laissez pas parler Cécile. Calmez-vous, ne vous agitez pas ainsi! c'est mon affaire.

Mais lorsqu'elle raconta que Marc l'avait retenue de force, au moment où elle voulait fuir, le père et le fils se levèrent d'un bond, et s'écrièrent en tendant le poing :

— Quoi! il a osé vous toucher! Vous prendre par le bras et vous forcer d'entendre ses propos d'ivrogne! Cela passe toutes les bornes! Il faut que cela finisse!... Aujourd'hui, aujourd'hui même!

Urbain avait été prendre dans un coin un gros bâton noueux avec lequel il se disposait à sortir. Mais son père, non moins irrité, lui barra le passage en disant :

— Qu'est-ce que cela signifie? Que veux-tu faire, imprudent! Remets ce bâton à sa place et rassieds-toi. N'entends-tu pas ce que je te dis, Urbain?

Le jeune homme obéit de mauvaise grâce et avec lenteur. Lorsqu'il se fut rassis, le père Couterman, qui contenait sa propre colère, pour calmer son fils, lui dit :

— Il ne faut pas se laisser emporter par la colère, mon fils, c'est ainsi qu'on fait de ces sottises qu'on a lieu de regretter plus tard. Où allais-tu avec cette canne?

— Chercher Marc, lui demander compte de son insolence et lui casser les reins... Mais maintenant ma colère est un peu passée; j'avais tort, mon père.

— Certes, tu avais tort. Marc est beaucoup plus fort que toi, et il serait enchanté si tu lui fournissais l'occasion de te maltraiter. Je le chercherai, cet après-midi, et, dussé-je aller jusqu'à *la Pomme d'Or*, je lui dirai, oui, je lui dirai que s'il ose encore parler à Cécile, je lui tords le cou.

— Allons, allons, mon père, calmez-vous aussi, dit Urbain en lui posant le bras sur l'épaule. Vous vous faites du mauvais sang; cela vous rendra malade.

— Mais, dit la mère Couterman, il me semble que vous n'avez pas plus de raison l'un que l'autre. La chose est bien simple : plaignez-vous au drossart. La justice n'est-elle pas là, Thomas, pour veiller sur le repos des honnêtes gens?

Le conseil serait bon, répondit le fermier, si le baron notre seigneur était au château, et si nous pouvions adresser nos plaintes à lui-même; mais le drossart nous renverrait à l'amman, et celui-ci, qui nous hait sous le vain prétexte que nous rendons son neveu malheureux, se réjouirait de notre chagrin.

— Mais, Thomas, j'ai appris au village que le baron a fait annoncer sa prochaine arrivée. On l'attend d'un jour à l'autre au château.

— Oui, on dit cela depuis trois semaines. Vienne est si loin d'ici; et d'ailleurs, l'été tire à sa fin. Il n'est pas probable que le baron revienne cette année.

— Avec tout cela, je me trouve dans un cruel embarras, et je ne sais que faire, dit Cécile. La couturière est chez nous sans ouvrage; ma mère m'avait envoyée chez la cousine de Plattesteen pour lui emprunter sa robe de noces. Si je ne la rapporte pas, je crains qu'on ne me fasse une vilaine robe à la vieille mode, qui me rendra laide, et qui ne plaira pas à Urbain. Mon père est à Alseghem, je n'ose plus aller seule à Plattesteen.

— N'est-ce que cela? Je vous accompagnerai, Cécile, s'écria Urbain.

— Pas toi, mon fils; c'est moi qui la conduirai à Plattesteen.

— Mais, mon père, murmura le jeune homme, vous ne voulez jamais rien me permettre. Je ne

suis pourtant plus un enfant. Si Marc est fort, je ne le crains pas.

— Patron, laissez-moi accompagner Urbain, dit le valet qui s'était tenu derrière la porte.

— Tais-toi, Blaise, grommela le fermier. Au premier danger tu détales comme un lièvre. Je ne te reproche pas ta timidité, mon garçon; tu es faible et estropié. Mais il faut ici un homme calme et courageux. C'est moi qui conduirai Cécile à Plattesteen.

— Pourquoi ne vous accompagnerais-je pas, père? demanda Urbain sur un signe de sa mère. A nous deux nous sommes plus forts qu'un, et Marc n'osera pas nous insulter si nous le rencontrons.

— Oui, Urbain, mais je redoute ton emportement. Promets-tu de rester calme, quoi qu'il arrive?

— Je vous obéirai, mon père.

— Thomas, ne feriez-vous pas bien de prendre par Zickendriesch? dit la fermière. C'est un petit détour, mais vous seriez certains de ne pas rencontrer Marc.

— En effet, femme, vous avez raison. L'homme raisonnable évite le danger quand il peut. Viens, Cécile. Urbain, prends ton bâton et n'oublie pas tes promesses.

Tandis que le vieillard sortait avec la jeune fille, la mère Couterman retint son fils et lui souffla à l'oreille :

— Veille sur ton père, Urbain : il est encore plus emporté que toi. Tâche qu'il reste calme, et si vous voyez Marc de loin, revenez tous les deux, plutôt que de vous colleter avec cet ivrogne. Tu ne l'oublieras pas, Urbain?

— Non, mère, soyez tranquille.

Et il se hâta de rejoindre son père.

III

C'était le dimanche, jour de kermesse à Beersel. La cloche du village venait de sonner une heure. Le meunier et sa fille, le père Couterman et son fils, avec Blaise leur valet de ferme, gravissaient la colline escarpée où serpente le chemin qui conduit à Beersel.

Le beau temps et la fête les avaient mis en joie et en belle humeur.

Ils s'étaient vêtus de leurs plus beaux habits, non pas seulement parce que c'était dimanche, mais surtout parce qu'Urbain allait pour la première fois se présenter à Beersel chez les parents des Roosens comme le fiancé de Cécile.

Il portait un tricorne en feutre, un long gilet de coton à fleurs, une longue redingote de drap avec de grands boutons, une culotte courte et des bas bleus bien serrés sur ses jambes nerveuses; ses souliers étaient d'une forme élégante et leurs boucles d'argent étincelaient au soleil.

Les deux vieillards étaient vêtus à peu près comme le jeune homme, avec cette différence que leurs chapeaux étaient moins retroussés, et que leurs cheveux longs tombaient sur leurs épaules. La couleur de leurs habits était aussi plus foncée.

Tous trois portaient une légère canne à pomme d'argent, servant plutôt d'ornement que de défense.

La toilette de Cécile paraissait plus simple que celle des trois hommes. Elle portait une robe verte à fleurs rouges à corsage très étroit lacé par devant. Ses bras étaient nus jusqu'au coude. Sur ses cheveux ramenés sur le sommet de la tête, elle portait un léger bonnet de dentelles. Mais ce qu'elle avait de plus pittoresque, c'était un grand mouchoir de couleur, attaché sur sa cornette, et retombant sur ses épaules en plis gracieux qui encadraient son joli visage.

Déjà la joyeuse compagnie avait atteint le bois des béguines et malgré la pente assez raide du chemin, ne cessait de causer et de rire.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le plateau, ombragé de vieux chênes, le meunier se mit à côté du père Couterman et continua de bavarder avec lui en échangeant maintes prises de tabac. Peu à peu, Urbain et Cécile restèrent en arrière et Blaise resta entre les deux groupes, mais plus rapproché des vieux.

Ceux-ci parlaient de Marc et se réjouissaient qu'il eût quitté le village pour tout de bon. Il y avait eu une scène si violente dans sa maison, que le drossart, appelé par la veuve, avait dû intervenir, et Marc aurait certainement été mis en prison, si son oncle n'avait parlé pour lui.

Là-dessus Marc s'était enfui furieux, jurant qu'il allait se faire soldat, et qu'il ne reverrait jamais sa mère. Et en effet il y avait de cela cinq jours, et personne à D'worp ni dans les environs ne l'avait vu, personne n'avait eu de ses nouvelles.

Il n'y avait donc plus à craindre que ce jeune forcené, dans un moment d'ivresse, n'injuriât ou ne maltraitât Urbain.

Cécile et Urbain ne pensaient guère à Marc. Se tenant par la main, ils marchaient doucement, n'échangeant que des paroles entrecoupées. Toute leur âme avait passé dans leurs regards.

Au bout du plateau ils atteignirent un endroit découvert qu'ils avaient peut-être vu cent fois. Mais en ce moment les beautés de la nature semblèrent leur causer une émotion inconnue. Ils s'arrêtèrent ravis d'admiration et Urbain s'écria:

— O Cécile, qu'il fait beau ici!

— Oui, Urbain ; si beau, qu'on voudrait avoir des ailes pour traverser la vallée.

Ce qui excitait à ce point leur enthousiasme, c'était le paysage qu'ils avaient sous les yeux : la Senne coulant à travers la vallée, la vallée couverte de riants villages étagés les uns sur les autres et se détachant sur le vert clair des hêtres et le vert sombre des chênes. Tel était le tableau.

Ils seraient restés longtemps absorbés dans leur contemplation, si Blaise, accourant à eux, ne leur eût crié :

— Eh ! Urbain, avancez donc. Votre père n'est pas content de vous voir rester aussi en arrière.

— En effet, à quoi pensons-nous donc ? Nous oublions le monde entier, murmura le jeune homme, en jetant un regard d'intelligence à sa fiancée. Venez, Cécile, dépêchons-nous.

Ils rejoignirent bientôt leurs parents. Le père Couterman gronda un peu. Mais lorsqu'Urbain, d'une voix attendrie, essaya de peindre la beauté de la vallée de la Senne, le visage du fermier devint pensif, et il secoua la tête en silence.

— Oh ! oh ! mon garçon, s'écria le meunier en riant, qu'est-ce qui te monte ainsi la tête ? Si tu n'y prends pas garde, l'amour te fera perdre la cervelle.

Le fermier s'arrêta, et dit d'un ton sérieux :

— Non, c'est une preuve certaine, qu'Urbain aime sincèrement et profondément sa fiancée. Je m'en souviens comme si c'était hier : lorsque la mère d'Urbain m'avoua enfin qu'elle souhaitait d'être ma femme, quelque chose comme un voile tomba de mes yeux, et je m'arrêtai de même sur le bord de la vallée de la Senne, sentant mon cœur battre et bénissant Dieu d'avoir fait le soleil si clair et la nature si belle. Tout m'y semblait admirable.

Le vieillard avait prononcé ces paroles d'un ton si pénétré, d'une voix si touchante, que tous ses auditeurs sentirent leurs yeux mouillés de larmes.

Urbain prit la main de son père et la baisa en murmurant avec émotion :

— Merci, merci pour ma bonne mère. Je sens dans mon propre cœur combien vous l'avez aimée.

— Venez donc, mes amis, dit le meunier ; nous n'arriverons jamais à Beersel. Dieu sait combien de temps nous resterons encore à prendre le café chez mon frère. Nous risquerons de ne pas voir grand'chose du tir.

Ils pressèrent le pas et devinrent un peu plus silencieux, car le soleil était brûlant, le chemin escarpé, de sorte qu'ils étaient assez fatigués lorsqu'ils entrèrent dans la ferme de Willem Roosens, à Beersel.

Ils n'y trouvèrent que la fermière en grande toilette, qui après des saluts sans fin, leur apprit que le *mayeur*[1] était venu chercher son mari pour assister à la réception des archers étrangers. La plupart des membres de leur société devaient même prendre part au tir ; aussi avait-on résolu de ne pas prendre le café, mais de souper tous ensemble à la ferme. Le mieux était donc d'aller tout de suite au milieu du village pour voir le cortège, si c'était possible.

On suivit le conseil de la fermière.

Près de la petite église, et devant la porte du cabaret qui avait *le Cygne* pour enseigne, le cortège était prêt à se mettre en marche, précédé de la société qui offrait le concours. D'abord le bedeau, portant la grande bannière, où l'on voyait le corps de saint Sébastien criblé de flèches. Puis, le fou, agitant les grelots de sa marotte, et tâchant de faire rire les spectateurs par ses cabrioles et ses grimaces, puis la musique composée de deux tambours et d'un fifre. Derrière eux, le roi de la corporation tout constellé de médailles, de cuillers d'argent, de fourchettes et de pinces à sucre gagnées par les membres dans de précédents concours ; puis quatre petits garçons coiffés d'immenses chapeaux d'osier pour les préserver de la chûte des flèches.

Suivaient une centaine de tireurs inscrits, tous hommes robustes portant de longs arcs.

Sur un signe du roi, les tambours exécutèrent un roulement de marche que le fifre accompagna de ses sons suraigus. Tout le cortège des villageois s'ébranla, et se dirigea dans un assez beau désordre, vers un chemin creux qui conduisait à une prairie où était dressée une haute perche.

On avait placé beaucoup de bancs tout autour, et le cabaretier du *Cygne* avait même dressé sur l'herbe une tente où il servait à boire et à manger.

Le père Couterman et sa compagnie prirent place à une distance suffisante pour n'être pas atteints par les flèches, et se firent servir chacun un verre de bière.

Blaise, le domestique, était assis à côté de son maître et regardait, la bouche béante, au sommet et sur les deux côtés de la perche, les beaux oiseaux dont les plumes rouges volaient au vent.

La nouvelle des finançailles d'Urbain et de Cécile s'était répandue à Beersel depuis une semaine, et beaucoup d'amis et de connaissances venaient les complimenter, ainsi que leurs parents et trinquer avec eux.

Karl, le fils du sacristain de D'worp se distinguait entre tous par la chaleur de ses félicitations. Son amitié pour Urbain lui inspira des paroles qui

1 Maire du village.

émurent vivement Cécile et lui firent battre le cœur.

Ces marques de sympathie réjouissaient les deux vieillards, et remplissaient Urbain de joie et d'orgueil. Ses regards semblaient dire à tous :

— Oui, je serai le mari de la plus jolie fille de D'worp.

Cécile était complètement heureuse.

Ces compliments et ces cérémonies durèrent fort longtemps, et ce fut seulement lorsqu'ils furent terminés que nos amis purent prêter leur attention au spectacle du tir à l'arc.

Il y avait beaucoup de mouvement sous la perche. Les tireurs, l'arc à la main, étaient debout attendant leur tour. Les jeunes garçons aux larges chapeaux d'osier couraient çà et là pour ramasser les flèches. Une flèche touchait-elle la tringle de fer ou l'un des oiseaux de bois sans le détacher, un murmure de regret s'élevait parmi les archers et les villageois; mais l'un des oiseaux était-il abattu, sa chûte était saluée par d'unanimes applaudissements, et de joyeuses acclamations.

Au bout de deux heures, l'oiseau-roi tenait encore ferme sur la pointe de la perche, et ses plumes rouges s'agitaient sans cesse, comme pour défier les archers. Un des oiseaux de côté et beaucoup de petits oiseaux tenaient encore.

Urbain, qui avait regardé la perche pendant quelque temps, tourna les yeux vers sa fiancée. Il la vit avec étonnement pâlir tout à coup.

— Cécile, qu'y a-t-il? Vous sentez-vous mal? demanda-t-il.

— Ah! j'en tremble encore. J'ai cru voir Marc...

— Marc! où cela?

— Entre les arbres, derrière la tente; mais il a disparu dans le chemin creux.

— Comment serait-il possible? Marc est soldat. Soyez en sûre, vous vous êtes trompée, ma chère; ce sera quelqu'un qui lui ressemble. L'avez-vous bien vu?

— Je n'en sais rien, Urbain ; peut-être ai-je mal vu ; car si c'était Marc, il ne s'enfuirait pas comme quelqu'un qui a peur, lui qui ne craint rien et ne respecte rien.

— Oubliez cette vision, Cécile... tenez, voilà l'oiseau de côté qui tombe. L'heureux archer jette son chapeau en l'air.

Mais un voile de tristesse était descendu sur le visage de la jeune fille, et malgré les efforts d'Urbain elle resta triste.

Tout à coup elle s'écria d'une voix étouffée :

— Ah! je ne m'étais pas trompée : le voilà?

— Marc, Marc ici! gronda le jeune homme en serrant les poings. En effet, le fils de *la Pomme d'Or* se trouvait sur la prairie entouré d'une dizaine de compagnons; parmi eux quelques valets de ferme de D'worp qui le suivaient pour boire à ses frais. Il frappa si violemment sur la table avec un pot de grès que le bruit retentit dans toute la plaine.

— Vite, *baes*[1] vite, quatre cruches de bière. Avant le soir nous viderons une tonne entière. Ce sera fête aujourd'hui !

— Vive Marc! s'écrièrent ses compagnons qui ne cessaient de lever le coude pour profiter de la bonne aubaine.

Tandis que Marc versait à la ronde et engageait ses compagnons à boire, il jetait de temps en temps à Urbain un regard enflammé qui semblait dire :

— Attends un peu. Tu n'en as pas fini avec moi ; nous nous reparlerons.

Cécile baissait les yeux et tremblait de peur.

Plus d'une fois Urbain irrité avait fait un mouvement pour se lever et pour demander compte de sa hardiesse à cet ivrogne grossier; mais son père l'avait retenu, en lui disant :

— Mon fils, je t'en conjure, tiens-toi tranquille, sois calme, ton bonheur en dépend. Marc est rusé dans sa haine. Le seul moyen qui lui reste pour empêcher ton mariage, c'est une rixe avec toi. Et qu'y risque-t-il? Il est las de la vie, tandis que la tienne, Urbain, si le vaurien ne parvient pas à la troubler, sera pleine de joie et d'amour. Sois sourd et aveugle, et s'il va trop loin, laisse-moi faire. Je vous défendrai, Cécile et toi, contre votre ennemi.

— Vous, mon père? Il vous insulterait, vous battrait peut-être; vous êtes déjà vieux ! Et que dirait ma mère si j'étais assez lâche pour vous laisser maltraiter à ma place, sans vous défendre?

— C'est égal, je veux que tu te tiennes coi, et que tu maîtrises ton emportement. Ta désobéissance m'irriterait fort.

— Eh bien, mon père, je serai calme, mais à une condition : Dès que vous vous lèverez et perdrez votre sang-froid, je reprendrai ma liberté et je ferai tout ce que la colère m'inspirera.

— Soit, Urbain. Nous verrons qui de nous deux a le plus d'empire sur lui-même.

Quant au meunier, il était d'un caractère si craintif qu'il lui était impossible de se fâcher, et qu'il tremblait à l'idée d'une querelle.

— Contiens-toi, mon fils, voilà l'ivrogne qui s'approche ! dit le fermier.

En effet, Marc s'approcha une pinte à la main, et dit à la jeune fille, en jetant à Urbain un regard de défi :

— Si je ne puis boire à votre bonheur incer-

1. Baes, c'est à-dire maître, cabaretier.

tain, Cécile, du moins je bois à votre santé. *A vous !*

La jeune fille ne dit mot, et tous se tinrent immobiles.

— Allons, trinquez avec moi, Cécile, je le veux !

— Trinque, mon enfant, lui dit son père.

Cécile regarda son fiancé.

Celui-ci fit un signe de refus.

— Quoi! vous osez l'empêcher de me rendre raison ? gronda Marc en grinçant les dents. Croyez-vous donc être déjà marié ? Ah, ah ! il passe beaucoup d'eau par la Senne en un jour. Nous verrons.

— Cécile Roosens est ma fiancée, vous n'avez rien à faire avec elle, dit Urbain en se contenant; passez votre chemin et tuez vous à boire si vous voulez ; mais laissez les honnêtes gens en paix.

— Elle boira avec moi ! rugit Marc.

— Elle ne boira pas ! répliqua le jeune Couterman.

Marc vomit un blasphème et leva sa pinte de grès sur la tête de son rival... mais tout à coup il tomba en arrière, et sa pinte lui échappa de la main. Se relevant aussitôt, il vit avec une stupeur mêlée de honte, que c'était Blaise, le domestique, qui l'avait fait tomber en le prenant par les jambes. Il saisit le pauvre bossu par la gorge, le souleva de terre, et le jeta à quelques toises plus loin sur le gazon.

Blaise hurlait d'une façon lamentable, et chacun croyait qu'il avait quelque membre cassé.

Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair. Les villageois et même les archers accoururent de tous côtés, les plus forts entourèrent Marc, et le réduisirent à l'immobilité, malgré ses efforts désespérés pour se jeter sur Urbain. Il était surtout furieux contre Karl, le fils du sacristain, qui le tenait à bras le corps.

Les cris de détresse de Blaise avaient fait supposer au *mayeur* qu'une rixe violente s'était élevée. Il arriva sur les lieux avec son garde champêtre, et ordonna à Marc de se tenir tranquille et de répondre à ses questions. Mais Marc était comme enragé et jurait si effroyablement que le mayeur lui fit lier les mains sur le dos pour qu'on pût l'enfermer dans le souterrain du château.

Pendant qu'on exécutait ces ordres, survint l'amman auquel on était allé annoncer *au Cygne* le danger que courait son neveu.

L'amman exerçait sans doute une grande influence sur Marc, car il lui suffit de quelques paroles pour le calmer et lui faire promettre de s'abstenir de toute violence.

Là-dessus l'amman intercéda en sa faveur, et s'engagea à le ramener à D'worp, et à veiller sur lui toute la journée.

Comme Blaise s'était levé et qu'il n'avait rien de cassé, le mayeur céda aux prières de l'amman; et celui-ci, suivi de loin d'une troupe de villageois curieux, quitta Beersel avec son neveu.

Le tir avait été interrompu, et la plus grande confusion avait régné sur la plaine. Les amis et connaissances de Roosens et de Couterman les avaient entourés et s'efforçaient de les rassurer, si, contre toute apparence, Marc osait reparaître sur le pré, ils se mettraient tous ensemble contre lui et l'empêcheraient bien de recommencer ses violences.

Les tambours rappelèrent les archers, et le concours continua.

Cécile était encore toute tremblante; mais Karl s'approcha d'elle et lui dit :

— Rassurez-vous, nous sommes délivrés de ce forcené. Son oncle l'amman l'a emmené à D'worp. Pendant ces trois jours de fête, Marc ne peut pas revenir à Beersel, sinon le *mayeur* le jettera immédiatement en prison. Ne doutez pas de mes paroles; j'ai suivi Marc, et je l'ai vu disparaître avec son oncle dans le chemin de D'worp.

Cette bonne nouvelle dissipa toute inquiétude.

— Mais où est le pauvre Blaise ? Est-il blessé ? demanda Cécile.

— Non, on croit qu'il est faible, mais il est dur comme du bois. Je l'ai rencontré d'abord près du *Cygne*, et plus tard je l'ai vu près de la ferme de votre oncle. Lorsque je lui ai demandé s'il ne revenait pas au tir, il m'a répondu en souriant qu'il avait besoin de se promener et de prendre l'air. Il ne lui manque rien, et je crois même qu'il est fier de son exploit ; car c'est lui qui a renversé le terrible Marc.

— Le pauvre garçon a peut-être préservé Urbain d'un mauvais coup.

— Oui, ma chère, dit Urbain, nous lui devons de la reconnaissance, et nous n'oublierons pas son dévouement.

Une longue acclamation retentit : l'oiseau-roi venait de recevoir un si furieux coup de flèche qu'il vacillait sur sa broche de fer.

Cela enflamma le courage des tireurs et tous se mirent à viser l'oiseau-roi qui, bien que souvent touché, resta pendant une heure encore à la pointe de la perche.

Les archers commençaient à murmurer et à dire qu'on l'avait enfoncé trop fort; déjà le soleil descendait à l'horizon.

Enfin un jouteur plus heureux atteignit en plein l'oiseau-roi qui tomba en tournoyant sur le gazon. Tout le monde entoura le vainqueur pour le féliciter. La fête était finie. Beaucoup de gens se disposaient à partir.

L'oncle de Cécile avertit ses invités que l'heure

du souper était sonnée depuis longtemps, et qu'ils avaient à le suivre sans retard à la ferme.

Le père Couterman, prévoyant bien qu'il pourrait s'attarder à souper, chargea un de ses amis, Vervliet, d'annoncer à sa femme qu'Urbain et lui ne rentreraient probablement que très tard, vers dix heures; qu'elle ne devait donc pas s'inquiéter.

Chemin faisant ils rencontrèrent Blaise. On le félicita de sa courageuse action, mais il répondit à peine; il paraissait de très sombre humeur, quoiqu'il n'eût aucune lésion.

— Tu dois avoir faim, j'en suis sûr, dit l'oncle de Cécile. Viens avec nous, j'aurai soin qu'on ne te laisse manquer de rien et qu'on te serve à boire tant que tu voudras. Tu feras kermesse à la cuisine avec mes domestiques.

Déjà un certain nombre d'amis et de connaissances étaient réunis à la ferme. Aussitôt les présentations commencèrent. Urbain et Cécile durent recevoir les félicitations de chacun des invités et répondre à leur protestations d'amitié et de sympathie.

Quelques minutes après, ils étaient assis, au nombre de plus de vingt, autour de la grande table.

Les mets furent nombreux et abondants : boudins, rôti de veau, gigot de mouton, poulets, jambon et riz au lait doré au safran.

Pendant longtemps on but du faro et du lambic, puis on passa au vin de Bordeaux et au vin blanc de Tours. Tant que l'on mangea, la conversation languit; les plats immenses sortaient de la cuisine et disparaissaient en un clin d'œil. Mais une fois que des six énormes poulets il ne resta plus que les carcasses dénudées, on commença à fêter plus vivement les bouteilles, et les langues se délièrent.

Chacun voulait boire à la santé des fiancés. On vanta la beauté et la gentillesse de la cousine Cécile, la bonté et l'activité du futur cousin, et l'on fit pour eux les plus ardents souhaits de bonheur. Puis les plaisanteries allèrent leur train, et l'assistance éclata de rire. Un jeune parent de Cécile chanta une chanson de noce, dont les paroles, quoique depuis longtemps connues de tout le monde, firent perler une larme dans l'œil de plus d'un convive.

Marc était oublié comme s'il n'avait jamais existé. La gaieté régnait sans partage. Le cœur de Cécile battait d'orgueil et de bonheur; car tout ce qui se faisait et se disait là était en l'honneur de son fiancé.

La chaleur du vin semblait rendre aux vieillards la vivacité de la jeunesse, et réveiller leurs plus agréables souvenirs. Tout le monde était heureux.

Néanmoins, le père Couterman disait déjà qu'il se faisait tard, et qu'il devait bientôt quitter la compagnie. Il avait promis à sa femme de rentrer vers dix heures, et il en était plus de neuf.

Cécile qui, suivant sa coutume, devait passer les trois jours de fête à la ferme de son oncle, ne retournait pas ce soir-là à D'worp; aussi tâcha-t-elle de retenir son fiancé le plus longtemps possible; car elle sentait bien qu'après son départ il n'y aurait plus de joie pour elle.

Le meunier, qui peut-être avait bu un coup de trop, s'efforça aussi de retenir le père Couterman, enfin il se leva en déclarant que rien au monde ne le ferait rester plus tard.

— C'est bien, dit le père Roosens, vous pouvez partir si vous voulez, moi je reste. *Il fait trop gai ici.* Ma femme sera encore levée; veuillez lui dire en passant que je couche ici, chez mon frère. Demain, au point du jour, je serai de retour. Elle grognera bien un peu, mais jusqu'à présent je n'en suis pas mort.

On échangea de fortes poignées de main et Cécile rappela à son fiancé sa promesse de revenir le lendemain de bonne heure.

Dans la cuisine, Urbain appela son valet de ferme mais on lui dit que, depuis plus d'une heure, Blaise était parti pour aller boire un dernier verre au *Cygne*.

Cela les embarrassa, et Urbain voulait retourner dans la salle du festin pour attendre Blaise; mais le vieillard, déjà mécontent parce qu'il était si tard, répondit qu'il valait mieux aller le chercher au cabaret.

A peine avaient-ils fait quelques pas hors de la ferme qu'ils virent leur valet se glisser hors du taillis comme un voleur et venir dans le chemin.

— Que fais-tu là? D'où viens-tu? demanda le fermier étonné?

— Je suis encore troublé de l'événement du tir, répondit-il. J'ai besoin d'air, maître, et je me suis promené un peu dans les champs. Il fait clair de lune.

— Tu ne ressens pas de mal, n'est-ce pas, Blaise? Sans cela il faudrait le dire. As-tu bien bu et bien mangé?

— Je n'ai aucun mal. J'ai mangé, outre les boudins et le veau rôti, un poulet presque tout entier.

— Allons, allons, assez causé, vite en route! grommela le père Couterman. Il fait clair de lune maintenant, mais là-bas, au-dessus de Loth, je vois un gros nuage qui pourrait bien nous arroser... et nous avons nos plus beaux habits.

Et il partit d'un pas si rapide que les autres avaient peine à le suivre, et qu'Urbain, qui avait

envie de causer encore, dut y renoncer, — faute de souffle.

Après une demi-heure de cette marche forcée, il dit enfin :

— Mais, père, où courez-vous ainsi ! cela ne viendra pas à cinq minutes près, le pauvre Blaise doit être à bout de forces. Marcher ainsi sans dire mot, ça n'est guère amusant quand on a le cœur plein.

— Ne vous occupez pas de moi, dit Blaise, je ne suis pas fatigué.

— Mais, mon fils, tu rêves sans doute, répliqua le vieillard mécontent. Ne vois-tu pas que le nuage noir est déjà presque sur nos têtes? N'en doute pas, il va pleuvoir. Et que dira la mère, si nos bons habits sont gâtés?

Il pressèrent encore leur marche, et bientôt Urbain sentit que son père avait raison. La lune disparut tout à coup derrière le gros nuage et la pluie commença à tomber. Bientôt il fit si noir qu'on ne voyait presque plus devant soi.

Ils approchaient du bois des Béguines et pouvaient être à un quart de lieu de leur demeure, lorsque, en passant dans un creux très profond, ils crurent entendre un bruit singulier dans les taillis qui le bordaient. On eût dit un homme ou un animal se frayant un chemin dans le feuillage. Ils s'arrêtèrent étonnés.

— Qu'est-ce que cela peut être? Arrête, Urbain, écoute! dit le fermier.

Un sifflement aigu retentit derrière eux près du chemin.

Blaise s'élança en avant. Mais de ce côté aussi on entendit siffler.

— O mon Dieu! des voleurs, des meurtriers, balbutia le domestique en se réfugiant dans les jambes de ses maîtres. Ils vont nous tuer.

— Il y va de notre vie, Urbain, murmura le vieillard. Mets-toi derrière moi. J'ai mon couteau ouvert dans la main.

— Moi aussi, père, répondit Urbain, laissez-moi me placer devant; moi vivant, nul ne vous touchera.

Une voix terrible s'élança du taillis et cria :

— Ils sont dans le filet! Tombez dessus; tuez-les !

— Ciel, Marc ! mon ennemi ! s'écria Urbain. Si l'un de nous deux doit tomber..

— Que ce soit le méchant ivrogne, gronda le fermier; mon couteau...

Mais il n'avait pas achevé, qu'ils virent dans les ténèbres une forme humaine accourant à eux.

— Arrière, arrière! s'écria le vieillard avec force. Le premier qui approche, je le saigne.

Un coup terrible fut porté. Blaise poussa un hurlement de douleur... mais au même instant l'assaillant tomba à la renverse en criant :

— Aïe! Aïe! Ils m'ont percé le cœur. Ah ! je meurs! Et, comme si ce cri de détresse avait subitement refroidi la rage des autres, quelques-uns s'enfuirent en criant : Au meurtre! au meurtre! au secours ! Des autres, au nombre de dix au moins, essayèrent de relever leur compagnon blessé, et l'appelèrent par son nom, dans l'espoir qu'il pourrait encore leur répondre.

— Venez, venez, père, quittons cet horrible lieu ! dit Urbain au bout d'un instant.

Il prit le vieillard par la main et l'entraîna en avant; mais à peine avaient-ils fait cinquante pas que six des compagnons de Marc accoururent, et et les saisirent par les bras et les épaules. Un d'eux leur dit :

— Vous êtes d'infâmes meurtriers. Vous avez transpercé le pauvre Marc de vos couteaux. Il est mort. Nous devrions vous assommer ici, mais non; votre châtiment ne serait pas assez terrible; vous mourrez à la potence, sur la roue ! Nous vous conduisons en prison. Le drossart fera justice de votre affreux attentat !

Le père Couterman et Urbain se laissèrent conduire, pousser et bousculer sans rien dire, sinon qu'ils n'avaient fait que défendre leur vie menacée; mais les autres soutenaient que Marc avait seulement eu l'intention de provoquer Urbain et de vider leur querelle à coups de bâton. Ils étaient donc bien des meurtriers, puisqu'ils avaient joué du couteau.

Après ce court échange de paroles, le fermier et son fils gardèrent le silence. Sans doute ils sentaient toute l'horreur de leur situation, car ils pleuraient à sanglots. A peine de temps à autre, entendait-on ces exclamations entrecoupées de gémissements : « Mon pauvre père... mon malheureux fils !

Arrivés au château, ils furent enfermés sous une des deux grandes tours. Le gardien montra deux portes noires et dit :

— Le fermier ici; son fils là. C'est l'ordre du drossart : on ne peut pas enfermer deux prévenus dans le même cachot.

Alors les deux prisonniers se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'écrièrent en fondant en larmes :

— Mon père, prenez courage : Dieu ne vous abandonnera pas !

— Mon pauvre fils, ne désespère pas : nous avons défendu notre vie. Le tribunal des Échevins sera juste.

— Ma mère ne mourra-t-elle pas en apprenant ce malheur ?

— Si, du moins, nous étions là, mon fils, pour la soutenir et la consoler ! Mais Blaise sera déjà rentré, il est si imprudent ! Ah ! ma pauvre femme,



La mère Couterman était tombée à la renverse. (Page 25.)

vous avez déjà reçu le coup. Que Dieu vous soutienne !

Ils furent séparés violemment et enfermés chacun de son côté.

Le vieux fermier se laissa tomber sur la paille humide, et se mit à pleurer en implorant la protection divine. Il faisait complètement noir dans son cachot; aucune lumière ne venait du dehors.

Bientôt il entendit des bruits lointains, et le sol frémit sous le roulement de nombreuses charrettes, ce qui lui fit supposer qu'il faisait jour depuis longtemps; mais comment le savoir dans ces affreuses ténèbres!

Il ne s'était cependant pas trompé, car la porte de son cachot s'ouvrit, et livra passage à la lumière du jour.

— Père Couterman, dit le geôlier, vous êtes libre, et vous pouvez rentrer chez vous.

— Libre ! je suis libre! merci, mon Dieu, pour ma pauvre femme.

— Votre fils reste prisonnier, puisque c'est lui qui a fait le coup. L'amman a été ici et l'a visité dans son cachot. Il m'a donné l'ordre de vous mettre en liberté.

— Urbain s'est accusé lui-même?

— Je n'en sais rien. Mais comme le cadavre ne porte la trace que d'un seul coup, c'est sûrement votre fils qui l'a donné.

— Hélas! sortir seul d'ici! Mais nous avons défendu notre vie ensemble et nous sommes tous deux innocents ou coupables.

— Oui, c'est ce que le drossart recherchera. Il viendra probablement ici demain.

— Laissez-moi embrasser mon pauvre fils, je vous en supplie.

— Personne ne peut être admis auprès de lui.

— Mais moi, son père?

— Personne au monde : l'amman l'a strictement défendu.

Le fermier avait posé sa main sur son front et semblait réfléchir profondément. Comme il restait immobile, le geôlier lui dit :

— Allons, allons, pas de bêtises. Rentrez chez vous, père Couterman, et consolez votre femme : c'est un rude coup pour elle.

— Oui, oui, vous avez raison, gémit le vieillard. Menez-moi dehors, je suis un messager de malheur, mais je vole...

Et sans attendre son guide, il monta l'escalier en courant, et s'enfuit hors du château.

IV

Le soleil n'était pas encore sur l'horizon, mais déjà l'on entendait çà et là un oiseau gazouiller sa chanson du matin.

Dans la ferme du père Couterman, les vaches commençaient à mugir et les porcs à grogner, mais au-dessus de tous les bruits résonnait le chant aigu du coq, éveillé par l'appel incessant d'un cop voisin.

Nul autre son ne troublait le silence de la ferme. La mère Couterman, après un sommeil agité, descendit de sa chambre et regarda de tous côtés, comme si elle cherchait quelqu'un.

— Pas rentrés! soupira-t-elle; que peut-il être arrivé, ô ciel ! mais Blaise est peut-être à l'écurie; il doit savoir...

Et ce disant, elle sortit et ouvrit la porte de l'étable, mais elle eut beau appeler son valet de ferme, personne ne répondit.

— Lui non plus! je meurs d'inquiétude, murmura-t-elle. Le vilain rêve m'a troublée; je suis toute tremblante! O Dieu, je vous en supplie, faites que ce ne soit qu'un rêve!

Lorsqu'elle rentra dans la maison, elle y trouva la servante qui venait de descendre, et qui allumait le feu.

— Thérèse, dit-elle, personne n'est encore de retour. Je crains un malheur!

— Mon Dieu, maîtresse, comme vous êtes pâle! répondit la servante. Ne vous troublez pas ainsi. Vous avez tort, j'en suis sûr.

— Je n'en puis rien, Thérèse. Depuis que je connais le fermier, c'est la première fois qu'il passe la nuit dehors.

— Mais aussi, c'est une circonstance comme on en voit guère, une fête, un souper chez l'oncle de Cécile avec des parents et des amis. Le père Roosens ne regarde pas à une bouteille; ça devait être un joyeux festin... et qui sait si le fermier résiste bien au vin? Les amis l'ont retenu. Je suis sûre qu'il rentrera tantôt.

Ses paroles ne semblèrent pas faire baucoup d'effet sur la fermière, car elle leva les yeux au ciel et soupira profondément.

— Allons, vous n'êtes pas raisonnable, fermière, reprit la servante. Quand notre voisin Vervliet est venu nous dire hier au soir que le fermier et Urbain restaient à souper chez l'oncle de Cécile, ne vous ai-je pas dit tout de suite qu'ils rentreraient sans doute bien tard? Ils se sont laissé retenir si longtemps qu'ils auront couché là, sur le conseil de leurs amis. Il pleuvait cette nuit. Ils seront restés à Beersel pour ne pas gâter leurs beaux habits.

— Ah ! vous êtes heureuse, Thérèse! Si je pouvais être tranquille comme vous! répliqua la fermière. Mais je n'ai pas dormi de toute la nuit, et j'ai rêvé de si vilaines choses que je n'ose pas vous raconter les affreuses visions qui m'ont donné la sueur froide. Je frémis encore de tous mes membres.

— Je le crois bien, c'est la rencontre avec le méchant Marc sur la plaine du tir, n'est-ce pas? Quand notre voisin Vervliet vous l'a racontée, je tremblais aussi comme une feuille. Mais tout a bien fini, et l'amman a ramené son neveu à D'worp. Il n'y avait plus rien à craindre de lui.

Tout en bavardant, la servante continuait son ouvrage; elle allumait le feu, balayait le carreau et nettoyait la vaisselle; la fermière l'écoutait avec distraction, s'approchant de la fenêtre, allant sur le seuil de la porte et regardant dehors avec anxiété; puis elle rentra dans sa chambre, trompée dans son attente et de plus en plus inquiète.

Elle se laissa tomber sur une chaise en poussant un soupir étouffé, et dit :

— Thérèse, je ne tiens plus sur mes jambes. Vous ne comprenez pas mon agitation? C'est mon rêve affreux de cette nuit... Le fermier, Urbain et Blaise revenaient à la maison à travers les ténèbres. Tout à coup ils furent attaqués par Marc qui tenait un grand couteau à la main... J'ai entendu leurs cris de détresse retentir dans mon cœur; je les ai vus tomber, j'ai vu leur sang couler... Et je ne tremblerais pas? Et je ne mourrais pas d'effroi ?

La servante s'approcha de sa maîtresse et lui prit la main :

— Mais, chère maîtresse, où sont donc vos esprits? Que peut Marc contre trois hommes? Et l'amman n'avait-il pas assuré qu'il empêcherait son neveu de quitter *la Pomme d'Or*? Le fermier et Urbain ont couché à Beersel. Ils sont maintenant en route pour revenir. Je parie qu'ils descendent déjà la colline. Ah! j'entends quelqu'un. C'est eux, pour sûr.

Toutes deux se levèrent avec un cri de joie et s'élancèrent pour sortir; mais elles furent déçues lorsqu'elles virent paraître dans la baie de la porte la boutiquière de D'worp.

— Pas d'empêchement? dit-elle. Ah! pauvre mère Couterman, je déplore votre malheur; mais il ne faut pas désespérer...

— Mon malheur? mon malheur? répéta la fermière, pâlissant. Par pitié, parlez, que voulez-vous dire?

— Vous ne savez donc rien? demanda l'autre étonnée. Blaise ne vous a-t-il pas raconté ce qui s'est passé cette nuit?

— Nous n'avons pas encore vu Blaise, répondit la servante. Parlez vite, mère Geerts, qu'avez-vous appris?

— De terribles choses. Cette nuit, quand le père Couterman, son fils et le domestique revenaient de Beersel, ils ont été attaqués dans l'obscurité par Marc et quelques-uns de ses compagnons.

— Mon rêve! gémit la fermière. Hélas! Marc les a frappés de son couteau?

— Non, non, ils n'ont reçu aucune blessure.

— Merci, merci ô Dieu, vous avez exaucé ma prière! s'écria la mère Couterman en levant les bras au ciel. Ah! ils vivent!... Où sont-ils maintenant, mère Geerts? Encore à Beersel?

— Laissez-moi donc parler, dit la boutiquière, vous allez tout savoir. Mais soyez forte, car vous êtes assez malheureuse. Il y a un mort...

— Blaise, le pauvre Blaise? gémit la servante en portant son tablier à ses yeux.

— Mais non, le mort est Marc.

— Marc mort? Ciel! qu'allons-nous apprendre? dit la fermière dont la subite pâleur attestait qu'elle devinait une partie de la vérité.

— Si vous ne restez pas calme, fermière, je n'ose pas continuer, dit la boutiquière. C'est bien malheureux, en effet, mais ils défendaient leur vie, et, s'ils ont abattu l'ivrogne furieux...

— Quoi! mon mari, mon fils, ce seraient eux qui!...

— Oui, avec leurs couteaux.

— Ciel! Et où sont-ils? où sont-ils donc?

— Ils sont prisonniers dans le cachot, sous le château.

Un cri d'angoisse retentit dans la chambre. La mère Couterman cacha sa figure dans ses mains; un torrent de larmes coula sur ses joues, et elle ne cessait de crier :

— Mon pauvre mari, mon malheureux fils! En prison, comme des scélérats, des meurtriers! Ah! Dieu miséricordieux, ne nous abandonnez pas. Nous n'avons pas mérité un sort si affreux...

Elle se laissa tomber sur une chaise en gémissant.

— Ah! quel bonheur! les voilà qui reviennent! s'écria la servante. J'aperçois là-bas notre maître.

Cette nouvelle inattendue rendit à la fermière toutes ses forces. Elle se leva d'un bond, courut à la porte, et sauta au cou de son mari.

— Thomas, Thomas! vous êtes libre! Ah! le ciel soit loué, je puis encore vous serrer sur mon cœur! Mais Urbain, où est-il?... Vous ne répondez pas? Hélas, hélas! mon pauvre enfant!

— Soyez calme, ma chère Anne, dit le fermier en la ramenant dans la maison. L'affaire n'est pas si grave que vous le pensez. Nous devons en attendre le résultat avec confiance. Vous voyez bien que je ne perds pas courage; au contraire, j'espère que cette triste aventure aura une heureuse fin.

Le père Couterman ne disait pas la vérité. Il dissimulait ses propres angoisses pour consoler sa femme. Cela se voyait assez sur sa figure blémie, car il fermait souvent les yeux pour comprimer ses larmes, et ses joues et ses lèvres tremblaient convulsivement.

Il fit asseoir sa femme, s'assit à côté d'elle, lui prit la main, et lui dit d'un ton très calme en apparence.

— Allons, prenez courage, Anne. Soyez sûre que vous n'avez pas lieu de craindre. Nous avons défendu notre vie menacée; la loi donne à chacun ce droit-là. Naturellement ce malheureux événement doit être examiné par le drossart, pour que le tribunal des échevins puisse juger en connaissance de cause. Mais alors Urbain sera certainement libre; et qui pourra nous faire honte de ce que, attaqués pendant la nuit, nous nous soyons défendus contre ceux qui voulaient nous assassiner?

— Ils voulaient vous assassiner, ô ciel! balbutia la femme dont l'angoisse s'était un peu dissipée.

— Blaise ne vous a-t-il pas tout raconté? demanda le fermier.

— Blaise! Blaise n'est pas rentré, répondit la servante.

— Pas rentré? Blaise n'est pas rentré! répéta le fermier avec un véritable effroi. Est-il possible! Ah! le pauvre garçon!

— Que voulez-vous dire, maître? demanda la servante, lui serait-il arrivé malheur?

— Je n'en sais rien, répondit Thomas tout pensif. Il a reçu, dans l'attaque de nos ennemis, un rude coup, et il a poussé un cri affreux... Et il n'est pas rentré? Je n'ose pas dire ce que je pense.

Le servante se mit à sangloter tout haut. Depuis de longues années, Blaise était son compagnon; il avait un si bon cœur et il était si serviable pour elle, que par la force de l'habitude elle le considérait comme un frère. Elle comprenait bien ce

que craignait le fermier, et déplorait le sort du malheureux Blaise..

La femme Couterman n'avait guère pris garde à cet incident. Elle pleurait, se lamentait et n'écoutait même plus les consolations que lui prodiguaient son mari et la boutiquière. Elle ne songeait qu'a son fils. Elle le voyait assis dans un sombre cachot, sur une botte de paille; elle le voyait fondre en larmes, et l'entendait soupirer et se plaindre, et répéter le nom de sa mère.

Tout à coup elle se leva et se dirigea vers la porte, pour aller, disait-elle, voir son pauvre enfant. Mais son mari la fit rasseoir, et lui affirma que sa démarche serait inutile, puisqu'il était sévèrement défendu de laisser entrer qui que ce fût dans la prison.

Le fermier recommença ses explications, et réussit du moins à calmer un peu sa femme. Elle cessa de sangloter tout haut, et se contenta de pleurer en silence. Le pauvre homme avait aussi le cœur bien gros, et il eût voulu se soulager en pleurant avec elle; mais il fallait qu'il se contînt pour la rassurer.

Tout à coup Cécile Roosens parut à la porte avec son père. Ils entrèrent et regardèrent tout le monde avec stupeur.

— Quoi? Qu'est-il arrivé? Où est Urbain? demanda la jeune fille, frémissant d'inquiétude.

Leur arrivée inattendue, à pareille heure, avait tellement surpris les Couterman que personne ne répondit.

— Un petit paysan de Beersel est venu ce matin au point du jour, à la ferme de mon oncle, dit-elle. Il a raconté qu'il y a eu, dans les ténèbres, un terrible combat entre Urbain et Marc, et même il a dit que Marc a été blessé, grièvement blessé par Urbain. Le petit paysan s'était sauvé de la bataille... Ah! parlez donc, où est Urbain?

Elle sauta au cou de la fermière et répéta les larmes aux yeux :

— Parlez! votre silence m'effraie. Ma mère, dissipez mon inquiétude, où est-il? où est-il?

— Nous sommes bien malheureux! soupira la mère Couterman en serrant convulsivement la jeune fille contre sa poitrine. Marc est mort; Urbain est en prison, sous le château.

Cette nouvelle frappa Cécile comme un coup de foudre. Elle se mit à pousser des plaintes amères, et comme l'épanchement de sa douleur donnait un nouvel aliment à celle de la fermière, les deux femmes se mirent à remplir la maison de gémissements qui arrachèrent des larmes à tous les assistants.

Enfin, épuisées, elles se laissèrent tomber sur un banc, pleurant et sanglotant dans le sein l'une et l'autre.

Le fermier, puisant des forces dans le sentiment du devoir, se mit à faire valoir toutes les raisons qui pourraient rendre du courage à Cécile et lui faire envisager l'événement et ses suites probables sous des couleurs moins noires. Il raconta comment la chose s'était passée; comment, attaqués dans l'obscurité par des gens qui criaient : « Tuez-les! » ils avaient tiré leurs couteaux pour défendre leur vie... et que si Marc était devenu la victime de son propre guet-apens, on ne pouvait pas leur en faire un crime, puisque le droit de légitime défense est inscrit dans la loi. Urbain ne pouvait donc pas être retenu longtemps en prison, et de ce malheureux événement il ne leur resterait qu'un pénible souvenir.

A force de répéter ces assurances, tâche dans laquelle il fut aidé par le meunier, la boutiquière et la servante, il parvint à ramener un peu d'espoir au cœur des deux femmes. Cécile, nature courageuse, essuya ses larmes la première et dit d'un ton résolu :

— Mais que faisons-nous ici? Nous ne pouvons pas laisser ce pauvre Urbain dans son cachot sans secours et sans consolation. Venez, mère Couterman, nous tâcherons de le voir.

— Impossible, dit le fermier, personne n'est admis dans la prison.

— Qui résiste aux prières d'une mère désolée?

— L'amman l'a sévèrement défendu.

— Ah! si le baron était au château! s'écria Cécile, pleurant de nouveau. Il ne serait pas impitoyable. Quand mon oncle le jardinier vivait encore, j'allais souvent au château. Le baron me témoignait beaucoup de bonté J'obtiendrais bien de lui la permission d'accompagner la mère d'Urbain dans son cachot. O Dieu, qu'Urbain doit être malheureux! Emprisonné, enchaîné peut-être, pleurant et se lamentant dans les ténèbres... Mais parlez donc, père Couterman; parlez, mon père; nous ne pouvons pas pleurer ainsi éternellement. Que faut-il faire?

— Attendre jusqu'à ce que le drossart ou le banc des Échevins ait prononcé sur l'affaire, répondit le fermier. Nous raffermir et nous consoler les uns et les autres, nous résigner et avoir confiance dans la justice de Dieu.

— Attendre! nous résigner! s'écria la jeune fille avec une ironie amère. Et laisser Urbain languir dans son cachot sans qu'une voix amie lui crie : « Prends courage! »

Elle se laissa tomber sur une chaise et soupira.

— O Dieu, ayez pitié de nous! Voilà donc notre sort si envié! Hier encore, nous étions pleins d'espérance et de joie, et maintenant nous n'avons plus que crainte et désespoir!... Ah! non, n'essayez plus de me consoler; laissez-moi pleurer : j'en

ai besoin, cela du moins soulage mon cœur...

Elle se jeta encore au cou de la fermière, et toutes les deux mêlèrent de nouveau leurs larmes amères.

Pendant ce temps le meunier avait pris Couterman à part et lui demandait de nouveaux détails sur l'attaque de Marc, mais Couterman, à bout de forces, ne répondait guère et s'absorbait dans un sombre silence.

En ce moment, un jeune homme entra dans la maison. C'était Karl, le fils du sacristain, et l'ami d'Urbain, Au lieu d'avoir l'air triste, il paraissait irrité ou indigné.

— Une semblable injustice est inouïe et crie vengeance au ciel, dit-il en gesticulant violemment. Je viens vous avertir, père Couterman, qu'il faut vous tenir sur vos gardes, car il se brasse une méchanceté contre vous. Ce matin j'ai entendu parler l'amman à l'*Aigle*, et j'ai appris de sa bouche ce qui s'est passé cette nuit. Il ose prétendre qu'Urbain, sans avoir reçu ni coup ni bourrade, a frappé Marc d'un coup de couteau.

— Marc avait déjà terrassé notre pauvre domestique d'un coup terrible, dit le fermier.

Cécile et la fermière écoutaient tremblantes d'anxiété.

— Mais je sais bien que c'est une fausseté, continua Karl. Je connais Urbain depuis notre enfance. Il est incapable de faire du mal à un poulet, tandis que Marc n'aurait pas hésité à assommer un homme.

— Nous avons été attaqués, reprit le père Couterman, par beaucoup d'hommes qui, déjà de loin, nous menaçaient de mort. Blaise, qui se tenait derrière nous, était tombé par terre peut-être la tête brisée. Si jamais des gens ont légitimement défendu leur vie, c'est bien nous.

— Je n'en doute pas, répondit Karl, et j'ai pu le pressentir par le récit même de l'amman, quoiqu'il ait tâché de tourner les choses autrement. Certes, Urbain était dans son droit mais ne vous y fiez pas trop. L'amman est votre ennemi, et il dit tout haut qu'il regarde comme un devoir sacré de venger sur Urbain la mort de son neveu. Vous savez que le baron, notre seigneur, avant de se mettre en voyage, a ordonné de punir les querelleurs, les batailleurs, avec la plus grande sévérité. L'amman s'en prévaudra pour exciter les échevins et le drossart contre Urbain et pour le faire condamner.

La mère Couterman recommença à sangloter si fort que Cécile, malgré sa frayeur, s'efforça de l'apaiser.

— L'amman peut nous haïr, les échevins et le drossart examineront l'affaire avec impartialité, dit le fermier.

— Ne le croyez pas, je vous en conjure, riposta Karl. Vous avez tout à craindre, si vous laissez votre ennemi agir sans vous remuer.

— Mais que puis-je faire? le baron est absent, hélas!

— Il faut, pour commencer, aller parler au drossart, et lui expliquer comment les choses se sont passées. Ce n'est pas un homme injuste...

— C'est-à-dire, interrompit le meunier, que je n'ai pas non plus grande confiance en lui. Il est venu deux fois chez nous parler en faveur de Marc et nous conseiller d'accorder la main de Cécile au neveu de l'amman. Et ce qu'il nous a dit d'Urbain n'était pas une preuve d'amitié.

— Il a fait cela à la prière de l'amman; mais dans les affaires de la justice, il est impartial. Donc si on laisse grandir en lui une idée fausse, sans l'éclairer mieux... !

— Eh bien, je suis prêt! je vais à l'instant chez le drossart, s'écria le fermier.

— Maintenant c'est inutile, père Couterman, vous ne le trouveriez pas. Il est allé au château avec le greffier. Il sera probablement de retour dans une heure. Dites-lui bien tout, en pleine sincérité. Racontez-lui que depuis longtemps l'amman est votre ennemi et vous veut du mal. Allez aussi chez chacun des échevins. N'épargnez aucune peine, courez du matin au soir, mettez vos parents et vos amis en campagne. C'est nécessaire : car croyez-moi, l'amman traite votre fils de meurtrier, et il annonce déjà la peine qu'il subira.

— Quelle peine? bégaya le fermier épouvanté.

— Je ne vous le dirais pas si je n'espérais vous stimuler et vous prouver la nécessité d'agir pour défendre mon pauvre ami contre la fausseté de ses ennemis. Quelle peine? La peine des meurtriers : la potence ou la roue.

Un cri déchirant se fit entendre, et avant que personne pût voler à son secours, la mère Couterman était tombée à la renverse. Elle agitait les pieds et portait à la gorge ses mains frémissantes, comme si elle se sentait suffoquer. Elle voulait parler, mais elle n'articulait que des sons étranglés.

Chacun s'empressa pour secourir la pauvre femme. On la leva sous les épaules avec les plus grands efforts, car son attaque de nerfs lui prêtait une force de résistance extraordinaire.

Le fermier et tous les autres la croyaient frappée d'apoplexie. Alors le pauvre homme n'y tint plus; il fondit en larmes et sanglota d'une manière plus déchirante encore que Cécile elle-même.

— Anne, criait-il, chère Anne, reviens à toi. Oh! Dieu, prenez pitié de nous! ma pauvre femme, qui n'a jamais fait que le bien, serait la première victime de notre malheur? Si le sacrifice de ma vie pouvait écarter de nous cette catastrophe, avec quel

bonheur je le ferais! Anne, Anne, entendez-moi.

La fermière continuait à se débattre. Son visage était blanc et ses lèvres étaient bleues.

Tout à coup un frisson parcourut ses membres; elle s'évanouit et tomba sur le flanc, les yeux fermés.

— Un médecin ! le docteur ! Karl, courez chercher le docteur, je vous en supplie, s'écria le fermier pâle comme un linge, car il se figurait que sa femme était peut-être morte, ou qu'elle ne survivrait pas à cette crise violente.

Lorqu'il eut vu partir Karl, il mit la main sous la tête de sa femme, et, toujours pleurant, il dit aux autres, qui paraissaient frappés de stupeur.

— Aidez-moi à porter ma pauvre femme sur son lit. Je sens mes jambes plier sous moi, mais nous ne pouvons pas perdre courage... Un peu plus haut, père Roosens. Là ! maintenant elle peut reposer. Priez Dieu pour elle, mes amis. C'est tout ce que nous pouvons faire en ce moment.

Les autres courbèrent la tête et joignirent les mains en silence. Cécile et la servante s'agenouillèrent. Thomas alla s'asseoir près du lit, prit la main glacée de la fermière et fixa ses yeux brûlés par les larmes sur le visage de cire de sa femme pour y épier quelque signe de vie.

Il se passa longtemps avant qu'elle fît un mouvement, et peu à peu le fermier désespéré se figura qu'elle ne se réveillerait plus.

Il étouffa un cri de joie, lorsqu'il vit enfin sa poitrine se soulever faiblement, et le sang revenir à ses lèvres.

Elle ouvrit ses yeux tout grands et regarda son mari avec une sorte d'égarement qui le fit trembler.

Mais la pauvre femme retrouva aussitôt ses esprits, car elle se remit à pleurer et à sangloter.

Tout le monde se rapprocha du lit. Le fermier posa ses lèvres sur le front décoloré de sa femme et lui dit :

— Chère Anne, prenez courage, cela ira mieux : le docteur vient, il vous guérira.

— Guérir ? répéta la malade avec l'ironie du désespoir. Qu'est-ce qui peut me guérir, malheureuse que je suis ? mon fils est ma vie... s'il est condamné, j'en mourrai.

Ces tristes paroles firent frémir les assistants ; le fermier baissait la tête, écrasé par un sombre découragement.

Tout à coup il prit la main de sa femme, et lui dit gravement, d'une voix ferme et claire.

— Anne, pardonnez-moi. Je vous ai fait souffrir, sans le vouloir, uniquement pour vous voir et vous consoler. Votre enfant est votre vie, n'est-ce pas ? S'il vous était rendu, libre et disculpé, vous guéririez ? Eh bien, consolez-vous. Je possède le moyen infaillible de le faire sortir de prison. Il est innocent, et je peux le prouver. Ne me demandez pas d'explications à présent; mais croyez-moi, avant une demi-heure vous serrerez Urbain dans vos bras.

La mère Couterman le regarda avec un sourire rayonnant, et rassembla toutes ses forces pour élever ses bras jusqu'à lui.

— Ne doutez pas, continuait-il, je tiendrai ma promesse et je remplirai mon devoir. Urbain sera libre, et nul ne l'accusera plus. En attendant, soyez calme, ma bonne Anne; et quoi qu'il arrive, j'espère que, soutenue par votre fils, vous prendrez courage et aurez confiance en Dieu.

Il se dirigea lentement vers la porte. Chacun le suivit des yeux avec étonnement. Quel était son dessein ? Qu'allait-il faire ?

Cécile seule courut à lui, l'embrassa et lui dit, les yeux brillants de reconnaissance.

— Soyez béni, mon père ; que Dieu vous conduise !...

Le père Couterman disparut derrière la haie de son verger.

V

Les seigneurs de D'worp possédaient un tribunal avec droit de haute, moyenne et basse justice ; il avaient donc le pouvoir de prononcer des arrêts de mort.

Ils nommaient, pour exercer ce droit en leur nom, un drossart, et, sous celui-ci, un amman : ce dernier était surtout chargé de la poursuite et de la garde des malfaiteurs ; ils disposaient, pour le service du tribunal, d'un greffier, d'un huissier, d'un préteur ou garde-champêtre, et de quatre fusiliers.

Le tribunal proprement dit était composé de sept échevins, choisis parmi les habitants notables de la commune. Aucun accusé ne pouvait être reconnu coupable, ni puni, qu'en vertu d'un jugement prononcé par ces échevins à la majorité des voix.

Le baron était-il au château, s'il se présentait une cause importante ou difficile, il exerçait par ses conseils une grande influence sur la délibération.

Cela était-il bien régulier? C'est ce que personne n'eût osé rechercher, d'autant moins que le baron était renommé pour sa justice, et que chacun considérait son intervention comme une garantie contre les justiciers et les échevins qui se laissaient parfois guider par des motifs d'intérêt personnel ou local.

Le tribunal siégeait à peu de distance de l'église, dans un bâtiment qu'on nommait la Maison

de Loi. Mais les caves où l'on enfermait les prévenus se trouvaient sous la grosse tour, à gauche de l'entrée du château. Comme les appartements particuliers du baron étaient situés loin de là, au bout de la grande cour, les personnes de sa maison n'avaient pas à craindre que leur repos fût troublé par les cris ou les plaintes des détenus.

Les cachots consistaient en quatre caves voûtées. Immédiatement au-dessus, éclairée par une fenêtre, était la chambre de torture, où l'on voyait divers instruments rouillés qui servaient autrefois à donner la question aux accusés. On ne les employait plus depuis longtemps, parce que le baron était un ennemi déclaré de cette cruelle pratique. D'ailleurs, personne ne pouvait être torturé que par l'ordre exprès des échevins, et ces gens simples croyaient qu'ils ne pouvaient faire mieux que d'agir selon le vœu de leur Seigneur et maître.

Au-dessus de la chambre de torture il y avait deux autres pièces : Dans la première, la plus grande, on voyait quelques lourdes chaises et une table avec une sonnette de cuivre et tout ce qu'il faut pour écrire. C'est là qu'on interrogeait provisoirement les détenus, ou qu'on les confrontait les uns avec les autres, pour préparer l'instruction avant de renvoyer les causes devant le banc des échevins. L'autre pièce, où il n'y avait qu'un long banc de bois, servait de salle d'attente aux témoins, à l'huissier et aux gardes.

Quelque temps après que le geôlier eut mis le père Couterman en liberté, l'amman se promenait de long en large dans la plus grande de ces deux pièces.

C'était un homme long et maigre, aux traits durs, aux petits yeux brillants. Le tremblement nerveux de ses lèvres minces indiquait un caractère passionné qui ne savait ni aimer ni haïr à demi.

Il se parlait à voix basse, laissant échapper de temps à autre une parole de colère, agitant l'index comme pour menacer, ou souriant d'un air de triomphe.

Tiré de ses réflexions par un bruit qui venait de l'étage inférieur, il entra dans la salle d'attente, il dit à deux jeunes paysans assis sur le banc.

— Voilà le drossart qui arrive. Songez bien répéter votre déposition telle que je l'ai reçue.

— Soyez tranquille, seigneur amman, répondirent-ils, nous n'y changerons rien.

— Il est bien certain, n'est-ce pas, que mon neveu n'avait pas d'autre intention que de forcer Urbain à se battre à coups de bâton?

— Très certain, monsieur.

— Eh bien, soyez donc prudents. Si le drossart vous fait appeler, dites ce que vous savez. Mais soyez clairs dans vos réponses, et parlez le moins possible.

Il revint dans la grande chambre. Presque en même temps le drossart entra, suivi du greffier, de l'huissier et de deux gardes. Il s'assit dans le fauteuil après avoir échangé un salut avec l'amman. Celui-ci s'assit à sa droite, le greffier à sa gauche; l'huissier et les deux gardes restèrent debout près de la porte.

Le drossart avait l'air imposant et paraissait profondément pénétré de la dignité de ses fonctions. Il était très gros, tenait en marchant la tête renversée en arrière et se balançait sur ses jambes courtes. L'expression de son visage était grave et fière, de sorte que beaucoup de personnes le regardaient comme un homme sévère et même dur, malgré ses joues molles et ses lèvres pendantes, indices d'un caractère faible.

Il posa en silence son chapeau sur la table, arrangea quelque peu les boucles de sa perruque, puisa une prise dans sa tabatière d'or, renvoya d'un signe l'huissier et les deux gardes dans la salle voisine, et dit enfin :

— Amman, voilà un déplorable événement : un meurtre à D'worp! Notre seigneur en sera aussi affligé qu'irrité. Si les coupables étaient des vauriens étrangers, on pourrait considérer le fait comme un demi-malheur; mais des habitants de D'worp! de bons fermiers, c'est une honte pour la commune! Le greffier m'a déjà donné quelques détails chemin faisant. Dites-moi brièvement, je vous prie, comment la chose est arrivée.

— C'est bien simple, monsieur le drossart, répondit l'amman. Hier, dans l'après-midi, au grand tir de Beersel, mon neveu Marc Cops, qui avait bon cœur au fond, le pauvre garçon, a voulu trinquer à la santé de Cécile Roosens. Urbain Couterman, devenu orgueilleux et suffisant depuis qu'il est le fiancé de cette jeune fille, lui a défendu de trinquer avec Marc. Depuis longtemps déjà cet hypocrite avait provoqué mon neveu par ses gestes moqueurs, de sorte qn'à la fin une rixe violente s'éleva entre eux, rixe qui prit fin à ce moment par l'intervention du mayeur et de la mienne. Marc, déçu dans sa plus chère espérance, et de plus raillé et insulté, devait naturellement éprouver le désir de se venger, comme tous les jeunes gens en pareil cas. Il résolut de chercher querelle à son rival, s'il pouvait le rencontrer quelque part et de châtier son insolence par quelques coups de bâton. Hier au soir, Marc se trouvait avec plusieurs de ses amis aux environs du bois des Béguines, lorsque les Couterman passèrent par cet endroit; mais à sa première menace, le

pauvre Marc fut traîtreusement frappé d'un coup de couteau, et tomba baigné dans son sang, la poitrine transpercée. Les amis de Marc menèrent les Couterman en prison, car ils ne savaient pas lequel des deux avait commis le meurtre, et s'ils n'étaient pas coupables tous deux; mais ce matin, au petit jour, lorsque j'allai visiter le cadavre avec le médecin nous ne découvrîmes qu'une seule blessure très profonde, et j'en conclus naturellement qu'Urbain était le seul coupable. Je me rendis à la prison pour l'interroger; il reconnut sans détour qu'il avait donné le couteau et tué mon pauvre neveu. J'ordonnai alors au geôlier d'élargir le vieux Couterman. Voilà, monsieur le drossart, le récit bien simple de l'événement. Dans la salle à côté il y a deux jeunes gens qui accompagnaient Marc au moment fatal. Ils sont prêts à attester que mon neveu et ses amis n'avaient d'autres armes que leurs cannes ordinaires.

Le drossart garda quelques instants le silence et réfléchit sans lever les yeux. Puis il huma une prise et dit :

— Hum ! hum ! pourvu que vous ne tourniez pas trop la chose d'un côté. Marc était votre neveu et vous parlez de lui comme d'un garçon doux et tranquille, tandis qu'au contraire... La justice ne connait point de parenté.

— Que voulez-vous dire ? s'écria l'amman en maîtrisant son dépit. Vous ferez bientôt un coupable de la victime !

— Mais comment nomme-t-on cela, lorsque quelqu'un guette une ou plusieurs personnes dans l'obscurité, pour les attaquer et les maltraiter ? Je plains votre malheureux neveu, et vous aussi, amman, qui pleurez sa mort; mais, hum ! hum ! cette affaire n'est pas claire comme de l'eau de source.

— Pas claire ! répliqua l'amman indigné. Était-elle autre chose qu'une querelle ordinaire où l'on eût seulement échangé quelques coups de bâton ? En tirant leurs couteaux, des gens perfides et méchants ont changé cette rixe en scène de meurtre.

— Vous accusez donc aussi le vieux Couterman ?

— Non : mais comme nous avons trouvé sur les lieux deux couteaux ouverts, il est clair que le père Couterman avait aussi l'intention de faire un sanglant usage de cette arme, s'il en avait trouvé l'occasion. Mais il ne s'en est pas servi, et je ne tiens pas à ce qu'il soit maintenu en cause.

— On a trouvé deux couteaux ? murmura le drossart. Hum ! hum ! cela aggrave la situation d'Urbain, en faisant supposer que les Couterman aussi bien que Marc avaient soif de vengeance, et ne songeaient pas seulement à leur défense.

— C'est ainsi, M. le drossart. Et la preuve, c'est qu'Urbain avoue avoir crié avant de savoir ce qu'on lui voulait : « Le premier qui approche, je le saigne. »

Le drossart aspira une nouvelle prise et se tut un moment selon son habitude.

— Quelle peine pensez-vous devoir requérir contre Urbain ? demanda-t-il.

— La corde ou la roue, M. le drossart.

— Hum ! hum ! la corde ? C'est un peu fort.

— Et pas de circonstances atténuantes ?

— Aucune. Le baron nous a strictement prescrit d'être impitoyable pour les querelleurs et les batailleurs. Que dirait-il si nous ne punissions pas de mort un meurtrier ?

— Eh bien, amman, vous pouvez requérir la peine de mort si le fait est trouvé assez grave. Mais il me paraît douteux que le banc des échevins la prononce. Commençons l'audience maintenant.

Il agita la sonnette de cuivre; l'huissier et les deux gardes parurent.

— Amenez le prisonnier Couterman, dit-il. Votre parenté avec Marc, continua-t-il en s'adressant à l'amman, doit naturellement vous pousser à trouver Urbain coupable et à aggraver son crime. Moi, juge supérieur de notre seigneur le baron, je ne puis partager cette prévention. Laissez-moi donc seul interroger l'accusé, et n'intervenez que lorsque je vous y inviterai.

— C'est bien, je me tairai ! grommela l'amman mécontent.

Urbain parut entre les deux gardes. Le pauvre garçon avait les mains enchaînées. Ses yeux étaient rouges à force de pleurer ; mais il tenait la tête haute, et regardait les juges d'un œil calme et assuré.

Après avoir humé une prise, le drossart lui demanda d'un ton solennel, et en mesurant ses mots :

— Vous vous nommez Urbain Couterman, vous êtes âgé de vingt-quatre ans, et vous êtes né à D'worp ?... Cette nuit, à dix heures, un meurtre a été commis, près du bois des Béguines, sur Marc Cops, habitant de cette commune. Expliquez-nous comment le fait est arrivé.

— Je revenais de Beersel avec mon père et notre valet de ferme, lorsque près du bois des Béguines, nous entendîmes tout à coup du bruit et des coups de sifflet, devant et derrière nous sous les arbres. Nous crûmes à une attaque de voleurs de grand chemin, et nous tirâmes nos couteaux pour nous défendre. Tout à coup je reconnus la voix de Marc qui criait à ses compagnons : « Mes amis, ils sont dans le filet ; tombez dessus, tuez-les !... »

— Cela n'est pas vrai, s'écria l'amman. Les amis de Marc attesteront que rien de pareil n'a été dit :



Elles traversèrent un petit pont. (Page 36.)

— Monsieur l'amman, vous oubliez ma recommandation, dit le drossart sévèrement... Continuez, Urbain.

— A ces cris je fus convaincu que notre vie était en danger, reprit le jeune homme avec calme. Lorsque je crus voir dans les ténèbres que nos agresseurs se ruaient vers nous, je leur criai : « Venez, si vous l'osez : le premier qui approche, je le saigne ! »

— Monsieur le drossart me permet-il de donner un renseignement? demanda le greffier qui jusqu'alors avait noté silencieusement les paroles de l'accusé.

— Certainement; parlez, greffier.

— C'est que les seuls témoins qui aient déjà fait leur déclaration, Jean Goens et Lucas Stichelbant, — ils sont dans la salle d'attente, — affirment que ce n'est pas Urbain, mais son père qui a proféré cette menace. Charles Stichelbant est même convaincu, dit-il, que c'est aussi le père et non Urbain qui a donné le coup de couteau.

—Hum ! hum ! cela embrouille l'affaire, dit le drossart.

— Mais pourquoi s'arrêterait-on à ces petites particularités, objecta l'amman, puisque Urbain s'avoue coupable?

— A-t-on interrogé Couterman père? demanda le drossart.

— Non, à quoi bon ?

— Il faut l'interroger...Accusé, poursuivez votre déclaration.

— En ce moment, reprit Urbain, notre domestique reçut un coup terrible ; je crus que mon père était atteint, et je plantai mon couteau dans la poitrine de l'agresseur sans le reconnaître.

— Et vous ne saviez pas que c'était Marc?

— Non, monsieur le drossart; je le supposais, mais je ne le savais pas.

— Ainsi, vous vous avouez coupable du meurtre qui a été commis cette nuit sur Marc Cops?

— Oui, monsieur.

— Il y a pourtant un témoin qui affirme que c'est votre père qui a porté le coup.

— On accuse mon père? balbutia Urbain avec une sorte de surprise inquiète.

Mais il se contint et reprit avec calme :

— Le témoin n'a pas pu distinguer cela dans l'obscurité. Il est peut-être sincère, mais il se trompe.

— Et c'est bien vous qui avez crié que le premier qui s'approcherait serait saigné?

— Moi, et nul autre, messieurs.

— Vous vous reconnaissez donc expressément coupable du meurtre? Avez-vous encore quelque chose à ajouter?

— Pas autre chose, M. le drossart, si ce n'est que je n'ai fait que défendre la vie de mon père et la mienne, et que je croyais en avoir le droit en ma qualité d'homme libre. Je déplore la mort de Marc Cops, malgré la haine mortelle et injuste qu'il me portait; mais j'ose vous le demander, monsieur, si l'on vous attaquait la nuit en vous menaçant de mort, que feriez-vous?

— Hum! hum! répondit le drossart en secouant la tête, ce serait une tout autre affaire. Moi, je ne vais pas épouser une jeune fille qui est aimée par d'autres, et je n'ai pas des amis qui m'aideraient à coups de bâton. Le banc des échevins jugera..... Gardes, ramenez le prisonnier dans son cachot, et vous, huissier, introduisez les deux témoins. Ensuite vous irez dire au père Couterman que je le prie, et au besoin que je lui ordonne de venir immédiatement pour être interrogé par nous.

Jean Goens et Luc Stichelbant furent introduits, et le drossart leur adressa différentes questions. Il parut ressortir de leurs explications qu'en effet Marc n'avait pas eu d'autre intention que de chercher querelle à Urbain Couterman, de se battre avec lui, et de lui appliquer quelques coups de bâton.

Naturellement ces témoins parlèrent dans un sens qui devait les disculper d'avoir été parmi les agresseurs. Ils avaient même fait tout leur possible, affirmaient-ils, pour détourner Marc de son projet, et ils n'avaient pas eu l'intention de se servir de leurs cannes, ni de prendre part à la rixe. Ils n'avaient pas entendu les cris : « Tombez dessus, assommez-les. »

Le drossart, qui ne les croyait pas aussi innocents, ne manifesta son incrédulité qu'en répétant « hum! hum! » à différentes reprises.

A cette question « qui a menacé le premier de frapper de son couteau celui qui s'approcherait? » Les deux témoins étaient d'accord pour répondre que c'était Couterman père. Il était facile de distinguer sa voix de celle de son fils, et ils l'avaient reconnue. Sur le point de savoir quel était le vrai coupable, ils différaient d'avis. Jean Goens ne doutait pas que ce ne fût Urbain, et Luc Stichelbant affirmait que, dans sa conviction, le coup de couteau avait été donné par le vieux Couterman. Il prétendait qu'au moment du crime, il était très près derrière Marc, dans l'intention de le retenir. Autant que l'obscurité l'avait permis, il avait remarqué que le coup de couteau venait du côté où il avait entendu la voix du vieux Couterman... Il n'avait pas encore fini de s'expliquer lorsque l'huissier reparut à la porte.

— Monsieur le drossart, dit l'huissier, j'ai rencontré le fermier Couterman sur ma route. Il venait de ce côté pour vous faire une déclaration importante, à ce qu'il dit. Peut-il entrer?

— Pas encore. Conduisez-le dans la salle d'attente. Que Jean Goens et Luc Stichelbant vous suivent. Mais empêchez-les de communiquer ensemble... Stichelbant croit que c'est le père qui a fait le coup. Qu'est-ce que cela signifie? grommela le drossart. Êtes vous sûr, amman, de tenir sous clef le vrai coupable?

— Puisqu'Urbain avoue.

— Hum! hum! Et rien qu'une seule plaie?... Il y avait encore d'autres personnes présentes que ces deux témoins?

— Huit ou dix, M. le drossart. Il y en a qui habitent Beersel, d'autres Meighemheide, un Esschembeck, et un autre Alsemberg. Nous les interrogerons le plus tôt possible.

— Naturellement, amman, c'est le seul moyen de jetter une plaine lumière sur cette vilaine affaire. Entendons maintenant le vieux Couterman.

— Vous n'apprendrez de lui rien de nouveau; il vient pour accuser Marc et se blanchir, lui et son fils.

— En tout cas il est nécessaire de savoir comment il explique la chose.

Il sonna l'huissier et lui donna ses ordres. Un instant après, le vieux fermier parut. Il salua respectueusement les magistrats et semblait tranquille et calme, quoique son visage portât encore la trace des souffrances qu'il avait endurées.

— Vous désirez être admis en notre présence! lui demanda le drossart. Eh bien, qu'avez-vous à nous apprendre?

— Messieurs, dit le vieillard, hier soir, après ce déplorable malheur, on nous a conduits à la prison, mon fils et moi. Personne ne nous demanda lequel de nous avait porté le coup mortel. Ce matin le geôlier a ouvert ma prison en me disant que je pouvais retourner chez moi. C'eût été mon devoir de refuser ma liberté. Si j'ai gardé le silence, c'est

pour ne laisser à nul autre qu'à moi-même le triste soin d'apprendre à ma femme la fatale nouvelle. Maintenant je ne puis résister à la voix de ma conscience, et je viens vous dire : Urbain est innocent; c'est moi, Thomas Couterman, qui ai donné le coup de couteau, c'est moi seul qui suis coupable.

— Vous coupable? Votre fils serait innocent? s'écria l'amman. Impossible, vous ne dites pas la vérité.

— Hum! hum! le témoin Stichelbant est peut-être le seul qui ait bien vu, murmura le drossart. L'affaire devient très obscure... Allons, père Couterman, expliquez-nous en toute sincérité comment le fait est arrivé; n'essayez pas de nous tromper, car la justice a l'œil perçant et le bras long. Parlez!

Le fermier raconta l'agression comme l'avait fait son fils, mais il s'attribua la menace au premier qui s'approcherait. Et, interrogé de plus près sur ce point, il répondit :

— J'ai crié : « Arrière, arrière, le premier qui m'approche, je le saigne! » Tous les compagnons de Marc et mon fils lui-même attesteraient que c'est moi positivement, qui ai proféré ces paroles, car j'ai crié de toutes mes forces.

— Ainsi, c'est vous qui avez commis le meurtre de Marc Cops!

— Oui, monsieur le drossart, pour défendre notre vie menacée. Mon fils est tout à fait innocent.

— Ne savez-vous donc pas qu'il déclare avoir donné le coup?

— Mon fils s'accuse lui-même? s'écria le fermier pâlissant.

Mais il maîtrisa son trouble et ajouta tristement.

— Ah! le pauvre enfant! Il se charge pour me sauver! Il pense que je pourrai mieux que lui consoler et soutenir sa mère.

— Croyez-vous réellement votre fils capable de sacrifier sa vie pour vous? demanda le drossart; la possibilité d'être condamné à la potence ne la retiendrait-elle pas de cet excès de générosité?

— Par amour pour sa mère et pour moi il souffrirait tout, même le supplice..

— Vous prétendez avoir été dans votre droit en exerçant la légitime défense; n'est-ce pas vous ou votre fils qui avez porté le premier coup?

— Non, monsieur, le premier coup a touché mon valet Blaise, et si rudement qu'il a poussé un cri terrible.

— Qu'on aille chercher ce valet, dit le drossart. Il est peut-être au lit; est-il en état de marcher?

— Ah! monsieur le drossart, répondit le fermier, depuis le fatal événement, le pauvre Blaise a disparu sans laisser de traces. Je n'ose dire ce que je crains...

— Parlez sans crainte, je vous l'ordonne.

— Je pense, monsieur, que mon domestique a été mortellement atteint à la tête, et que les auteurs de ce meurtre ont enterré ou caché son corps, pour faire disparaître cette preuve de leur crime.

— Ou bien vous avez fait fuir ce témoin dangereux pour vous, répliqua l'amman.

— En tous cas, lui répondit le drossart, vous ordonnerez des recherches pour le retrouver mort ou vif.

— J'obéirai, monsieur, mais je suis convaincu que nous ne trouverons rien.

— Ainsi, Thomas Couterman, vous maintenez que c'est vous qui avez mortellement frappé Marc?

— Oui, messieurs, je répète et j'affirme que c'est moi qui suis le seul coupable, s'il y a un coupable. La loi ne peut pas vouloir qu'un homme libre, assailli dans l'obscurité, se laisse assommer par le premier venu sans défendre sa vie... Comme le cadavre de Marc ne peut porter qu'une blessure, il n'a été porté qu'un seul coup; et comme c'est moi qui l'ai porté, je vous prie de me conduire en prison pour être jugé, et de faire mettre en liberté mon fils qui est innocent.

— Hum! hum! Cela est facile à dire, grommela le drossart. Huissier, s'écria-t-il, conduisez cet homme dans la salle d'attente et faites-le garder à vue.

Lorsque l'huissier eut exécuté cet ordre, le drossart demanda à l'amman :

— Qu'en pensez-vous? Mettrons-nous Urbain en liberté?

— Je déclare m'y opposer formellement, répondit-il. Le vieux Couterman essaie d'embrouiller l'affaire et de nous faire perdre la piste. Ah! les Couterman sont rusés et retors! Nous n'avons pas encore fini avec eux. Mais si, trompés pas leurs ruses, nous élargissions Urbain, qu'arriverait-il alors? Il prendrait la fuite, et il ne vous resterait plus à punir que l'hypocrite générosité du père. Chacun se moquerait de nous, et M. le baron serait furieux de notre étourderie.

— C'est vrai, vous avez raison... Qu'on ramène Urbain Couterman devant nous!

Quand le jeune homme reparut, le drossart lui dit :

— Faites attention à ce que vous allez répondre, votre vie peut en dépendre. Est-il bien certain que c'est vous qui avez donné le coup de couteau à Marc?

— Très certain.

— Votre père s'en est reconnu l'auteur.

— Mon père? s'écria le jeune homme visiblement inquiet.

— Ah! vous hésitez! dit le drossart.

— Non, monsieur, je n'hésite pas, dit le jeune homme d'une voix ferme. Je reconnais bien là

mon bon père. Pour me sauver il se sacrifie ; mais je vous en conjure, messieurs, n'écoutez pas ses fausses déclarations; c'est l'amour pour son unique enfant qui les inspire.

L'interrogatoire se poursuivit encore longuement; mais malgré tous les efforts du drossart pour ébranler Urbain dans ses explications, il persista à affirmer qu'il était le seul auteur du meurtre.

Le drossart, fatigué et mécontent, fit reconduire le prévenu en prison. Il pris trois prises coup sur coup, et regarda fixement la table en poussant de dépit force « hum! hum! » Puis redressant tout à coup la tête.

— Amman, dit-il, il y a un moyen de découvrir la vérité. A-t-on le couteau avec lequel le coup a été porté ! on saura par là auquel, du père ou du fils, le couteau appartient.

— On a trouvé deux couteaux, répondit l'amman. Les couteaux des deux Couterman.

— En effet, on a trouvé deux couteaux, vous me l'avez déjà dit. C'est comme si le diable s'en mêlait pour brouiller l'écheveau!... Ah! mais cela ne fait rien ; il doit y avoir du sang à l'un des deux couteaux, et le propriétaire de ce couteau est le véritable meurtrier.

— Malheureusement le ciel nous a ravi cette preuve.

— Le ciel ? Hum! hum ! Comment, le ciel s'en mêle aussi !

— Il a plu toute la nuit. Lorsque ce matin, à l'aube, on a trouvé les couteaux, la pluie les avait entraîné à quelque distance. Et non seulement l'eau du ciel les avait lavés, mais en outre ceux qui les avaient trouvés avaient cru devoir les rincer dans une flaque d'eau pour en ôter la boue, avant de me les apporter. Aussi n'y trouvet-on plus qu'un peu de rouille.

— Hum! hum ! nous ne pouvons pourtant pas rester ici jusqu'à demain. Qui dévidera cet écheveau ?

— Si nous n'en sortons pas autrement, nous pouvons, pour ce cas extraordinaire, demander au banc des échevins la permission de donner la question à Urbain.

— La question? à quel effet ? Il reconnaît avoir donné le coup de couteau; voulez-vous le forcer de se déclarer innocent ? C'est le monde renversé.

— Je n'y pensais pas. Non, la question ne nous aiderait pas.

— C'est insupportable, amman. Je crains qu'on ne se moque de notre embarras. Qu'allons-nous faire ?

— C'est tout simple, M. le drossart. Nous entendrons de nouveaux témoins et examinerons l'affaire de plus près. En attendant, puisque les Couterman s'avouent tous les deux coupables, tenons-les sous les verroux jusqu'à ce que nous ayons découvert la vérité. De cette façon, nous serons certains que le coupable ne se dérobera pas au châtiment par la fuite.

— C'est bien, vous avez raison, dit le drossart en aspirant une prise. Venez, amman; ce fatigant interrogatoire n'a duré que trop longtemps... Citez les autres témoins pour après-demain, et faites rechercher activement le valet de ferme.

Il sonna et ordonna à l'huissier de mettre le vieux Couterman en prison, et d'empêcher toute communication entre le père et le fils.

Après quoi il quitta le château avec l'amman et le greffier, en murmurant :

— Hum ! hum ! deux accusés s'avouant coupables pour un seul coup de couteau ! Je me trouve dans le même cas que le roi Salomon qui avait à juger deux mères pour un seul enfant.

VI

Quelques jours plus tard, de bon matin, Cécile était en train d'habiller ses deux plus jeunes sœurs, et elle se dépêchait tellement que sa mère, assise tout près de là, dans un fauteuil, lui disait en grondant :

— Cécile ! avec quelle rudesse traites-tu ces enfants ! N'as-tu pas le temps de les habiller comme il faut? Tu te lèves avant le jour, tu cours chez la mère Couterman, tu reviens, et à peine es-tu ici depuis quelques minutes que le sol te brûle les pieds, et que tu veux retourner...

— Oui, ma mère, c'est vrai, répondit Cécile en continuant d'habiller ses sœurs. Cette pauvre mère Couterman est maintenant toute seule avec la servante, et je ne la consolerais pas dans son malheur! et je ne l'aiderais pas le plus possible dans son travail! Songez donc, mère, si vous étiez dans sa position!...

— Il ne faut pas exagérer, Cécile. L'ouvrage doit se faire tout de même. Mais soit... Comment va la mère Couterman à présent?

— Mieux, beaucoup mieux. Dans les premiers jours elle ne cessait de pleurer. Mais, par le fils du sacristain et moi, nous sommes parvenus à lui rendre courage. Elle est encore très faible, mais elle ne pleure plus autant.

— Elle espère donc que les Couterman seront acquittés?

— Nous l'espérons tous, ma mère, et vous aussi, n'est-ce pas?

La femme Roosens haussa les épaules.

— C'est-à-dire, je le souhaite, Cécile, c'est tout naturel; mais l'espérer ?... Les Couterman ont tiré

leurs couteaux et tué Marc. Leur position est grave, car l'amman n'épargnera aucun moyen pour les faire condamner et l'amman a la langue acérée, tu le sais.

— Oui, ma mère, mais maître Pypers, l'avocat qui viendra de Bruxelles est renommé pour son éloquence et il saura bien les défendre.

— Ah! vraiment, la mère Couterman a pu se résoudre à prendre un avocat de Bruxelles? Cela lui coûtera les yeux de la tête. Il la ruinera.

— Non, ma mère, il sera raisonnable. C'est Karl qui est allé le trouver à Bruxelles. L'avocat viendra demain à D'worp pour prendre des renseignements et discuter avec nous les moyens de défense. Vous voilà habillés, enfants; allez jouer au verger.

La jeune fille prit un balai et se mit à frotter le parquet.

— Ce Karl doit être un brave garçon, dit la mère Il court de porte en porte pour parler en faveur des Couterman. L'échevin Bertens nous a dit hier qu'il avait plaidé chez lui pendant plus d'une heure pour démontrer l'innocence des Couterman.

— Que Dieu le récompense pour sa généreuse amitié! dit Cécile. Il doit être éloquent, car il a obtenu du drossart, malgré l'amman, que les prisonniers pourraient recevoir leur nourriture de chez eux.

— Ah! alors la mère Couterman pourra voir son mari et son fils?

— Non, mère, pas cela.

— La servante, alors, ou celui qui portera les aliments?

— Non; il est strictement défendu de les voir. Le geôlier reçoit les aliments. Hier au soir la servante n'a rien pu savoir de lui, si ce n'est qu'Urbain et son père sont en bonne santé, et nous prient d'attendre avec confiance. On a déjà fait beaucoup de démarches pour qu'il soit permis à la mère Couterman de voir les pauvres prisonniers. Karl et deux échevins ont intercédé auprès du drossart. Il consentirait volontiers, car il a bon cœur; mais l'amman s'y oppose énergiquement.

— L'amman est furieux, Cécile, parce que Thomas Couterman et son fils s'obstinent à s'accuser eux-mêmes. Cependant le coup de couteau ne peut avoir été donné que par un seul.

— En effet, ma mère.

— Et, crois-tu, Cécile, que ce soit le père? Beaucoup de gens pensent, avec l'amman, que personne autre qu'Urbain ne peut avoir porté le coup.

— Oui, l'amman veut se venger sur Urbain, et il fera tout au monde pour faire retomber sur lui la faute, si faute il y a; mais il n'y réussira pas, ma mère; la disparition de Blaise, le valet, que les assaillants ont lâchement assassiné, sera la preuve que les Couterman ont été attaqués dans une intention malfaisante. Tous les deux seront certainement acquittés.

— L'amman prétend que les Couterman ont fait fuir leur domestique, et les apparences sont pour lui, car, quoiqu'on ait exploré tous les bois, tous les fossés et tous les étangs des environs, et que les recherches continuent, on ne trouve pas le corps de Blaise.

— Dieu sait où les meurtriers l'ont caché, mais on finira bien par le trouver.

— Urbain se déclarerait-il coupable pour épargner une condamnation à son père? En ce cas, le pauvre garçon se trompe fort, car tu diras ce que tu voudras, Cécile, ils pourraient bien être condamnés tous les deux. Urbain fait donc une sottise, si louable que soit son intention.

— Savez-vous ce que pense Karl, ma mère? Il suppose qu'Urbain n'a point d'autre but que de rendre l'instruction difficile, espérant la retarder jusqu'au retour de M. le baron. On l'attend sous peu de jours. Ah! si le baron était au château, nous n'aurions pas à redouter la fausseté de l'amman! J'irais le trouver moi-même, et je lui raconterais tout sans détour et sans crainte.

— Toi! Tu oserais aller au château parler pour Urbain? murmura la mère Roosens.

— Pourquoi pas, mère! M. le baron me connaît depuis mon enfance... Je lui prouverais que, dans cette affaire, l'amman ne cherche qu'à assouvir sa haine.

Il y eut un moment de silence. Cécile continuait son ouvrage; sa mère secouait la tête d'un air pensif.

— Ma fille, dit-elle avec tristesse, tu n'agis pas prudemment. C'est très bien d'être généreux, mais il ne faut pas oublier que la vie ne finit pas du jour au lendemain, ni perdre de vue l'avenir. Tu espères qu'Urbain sera acquitté; beaucoup de gens à D'worp en doutent.

— Les partisans de l'amman, mère. Ils sont bien rares.

— Tout est possible, mon enfant. Suppose qu'Urbain soit condamné; alors tu ne peux plus l'épouser; car la peine d'un meurtre doit...

— Oh! ma mère, interrompit la jeune fille, pourquoi m'attrister ainsi? J'étais si pleine de confiance. Vous voulez m'ôter l'espoir.

— Oui, cela ne fait rien; tu dois bien entendre la vérité. J'ai beaucoup d'enfants, plusieurs filles qui doivent encore être mariées et toi avant toutes, Cécile. Si tu n'es pas prudente, et si tu donnes prise à la malignité dans cette affaire, alors, dans le cas où Urbain serait condamné, ton mariage avec d'autres jeunes gens de bonne famille...

— Ma mère, ma mère, comment osez-vous me

parler de pareilles choses tandis qu'Urbain innocent pleure et languit dans sa prison? s'écria la jeune fille avec indignation? C'est lui seul que j'aime, si je ne l'épouse pas, je n'en épouerai jamais d'autre.

Elle fut interrompue par l'arrivée de Karl, le fils du sacristain.

— Bonnes nouvelles, s'écria-t-il. Le baron est arrivé hier au soir au château.

— Serait-il vrai? O bonheur, alors nous n'avons plus d'injustice à craindre! dit Cécile toute joyeuse. Aujourd'hui même nous pourrons voir et consoler les prisonniers.

— Le baron est donc arrivé pendant la nuit? en êtes-vous bien sûr? demanda la mère Roosens.

— Il était dix heures passées. A D'worp tout le monde était au lit, de sorte que personne n'en a rien su hier. Mais ce matin le chasseur du château a répandu la bonne nouvelle dans tout le village.

— Ah! que la mère Couterman va être heureuse! Venez, Karl, courons le lui dire.

— Elle le sait déjà, répondit le jeune homme; j'ai passé d'abord chez elle. Elle a pleuré de joie. Elle m'a envoyé vous chercher, Cécile. La servante est prête avec le déjeuner des prisonniers. et la pauvre fermière n'ose pas rester seule à la ferme.

— Je vous suis, Karl; mais attendez un instant, je cours mettre mes vêtements des dimanches.

— Qu'est-ce que cela signifie, Cécile? demanda sa mère.

— C'est pour aller chez M. le baron. Vous pouvez trouver cela imprudent, ma mère; mais ma conscience me dit que je dois le faire, et je le ferai. La liberté d'Urbain, le bonheur de ma vie peuvent en dépendre, et j'hésiterais? Non, non, pas une minute.

Elle ouvrit une porte et disparut dans la chambre voisine. Au bout d'un instant, elle reparut toute habillée.

— Enfin, me voilà prête, dit-elle. Cela ne va pas aussi vite qu'on le voudrait, mais pour paraître devant M. le baron...! Les beaux habits ne font pas de mal... A bientôt, mère, je vous apporterai de bonnes nouvelles. Venez, Karl, j'ai hâte de me réjouir avec la mère Couterman de l'arrivée du baron.

Elle se dirigea vers la ferme, suivie du jeune homme.

La mère Couterman, dès qu'elle entendit la voix de la jeune fille, se leva de sa chaise et vint sur le seuil de sa porte. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, en louant Dieu de sa miséricorde, car le retour du baron leur semblait un décret de la Providence, au moment où elles avaient besoin de sa protection contre la haine de l'amman.

La fermière était encore très pâle, et l'on pouvait lire sur les traits altérés de son visage les souffrances qu'elle avait endurées et qu'elle endurait encore; mais la bonne nouvelle l'avait rendue si heureuse que la joie et l'espérance rayonnaient dans ses yeux.

— Ne vous fatiguez pas, fermière, dit Karl; puisque vous voulez aller au château avec Cécile, rasseyez-vous.

— Quoi! vous voulez aller avec moi parler au baron? demanda la jeune fille.

— Oh certainement! La bonne nouvelle m'a rendu mes forces.

— Tant mieux! qui n'écouterait avec intérêt, avec respect une mère intercédant pour son fils? D'ailleurs M. le baron vous connaît aussi... Mais nous oublions nos pauvres prisonniers. La servante est prête à leur porter le déjeuner. Voyons d'abord, Thérèse, ce que vous avez dans ce panier?... Du pain, du beurre, du jambon et quatre œufs durs! Pourvu qu'ils ne se donnent pas une indigestion!...

— Thérèse, tâchez donc de savoir des domestiques si le baron est déjà levé, dit Karl.

— Si je puis voir Pierre, le chasseur, je le saurai tout de suite

Cécile glissa secrètement quelque chose dans le panier et poussa doucement la servante hors de la maison.

— Cécile, mon enfant, qu'as-tu mis là dans le panier? demanda la mère Couterman avec inquiétude. Tu sais que le panier est toujours soigneusement visité. Si l'on y trouve autre chose que des aliments, nous ne pourrons plus rien envoyer.

— Ce que j'ai caché dans le panier! Une lettre pour Urbain.

— Une lettre, ô ciel!

— Quelle imprudence! s'écria Karl. Et que contient cette fatale lettre?

— Ces simples mots: « Cher Urbain, prenez courage, Cécile pense à vous, que ne peut elle adoucir votre sort! »

— Mais le geôlier découvrira la lettre! soupira la vieille femme.

— Il ne pourra toujours pas la lire, elle est écrite dans une langue que personne ne peut comprendre, si ce n'est Urbain et son père.

— Cécile, Cécile, j'avais plus de confiance dans votre esprit, murmura Karl mécontent. Ce que vous avez fait là est une déplorable étourderie. Je cours après la servante.

— Ah! ah! ah! dit la jeune fille en riant, je vous ai attrapé tous les deux. Vous savez qu'il y a dans notre verger de grosses poires savoureuses que personne ne possède à D'worp. J'ai mis deux

de ces poires dans le panier. Urbain les connaît bien. Ne saura-t-il pas que c'est moi qui les envoie, et n'y lira-t-il pas sans écrit ce que mon cœur veut lui dire ?

— Une ingénieuse invention en effet ! dit Karl rassuré.

— Plaisanter dans notre situation ! gronda la fermière.

— Pardonnez-moi, ma mère, dit Cécile. Il y a si longtemps que nous ne faisons que pleurer et gémir ! L'arrivée du baron me rend si joyeuse que j'ai presque envie de chanter et de danser... Vous voyez que j'ai mis mes plus beaux habits. Puisque vous m'accompagnez, arrangez-vous un peu pour paraître devant le M. baron en état convenable.

— Je n'ai qu'à mettre un autre bonnet et un beau mouchoir par-dessus.

— C'est encore trop tôt, dit Karl. Le baron dormira plus tard que de coutume à cause de la fatigue du voyage. Il faut être prudent avec ces grands seigneurs. Si l'on se présente chez eux à des heures indues, ils sont de mauvaise humeur. Il est à peine huit heures. Il faut attendre le retour de la servante ; elle pourra nous dire si le baron est déjà descendu. Nous avons donc tout le temps. Asseyez-vous, Cécile, et voyons un peu ce que vous allez dire au baron, car c'est vous qui porterez la parole.

— C'est tout simple, répondit-elle ; je lui raconterai comment le malheur est arrivé et je lui expliquerai les causes de la haine de l'amman contre Urbain.

— D'après moi, Cécile, ce projet ne vaut rien, reprit Karl. Notre première idée était au cas où le baron reviendrait, de solliciter de lui pour la mère Couterman la permission de voir les prisonniers, et pour vous celle de l'accompagner. Je crois qu'il vaudrait mieux nous en tenir à cette idée, pour le moment. Si vous êtes admise dans la prison vos conseils amèneront probablement Urbain à reconnaître que ce n'est pas lui qui a donné le coup de couteau.

— Ah ! mon pauvre mari qui resterait seul en prison ! soupira la vieille femme.

— Mieux vaut un seul que deux, la mère. Je ne me le cache pas, cette double reconnaissance, ce double aveu sera mal pris par le baron, car l'amman prétend, et en cela du moins il n'a pas tout à fait tort, que les Couterman n'ont inventé ce moyen que pour embrouiller l'affaire et égarer la justice. Le baron est très susceptible sur ce point-là. Il veut que la justice soit entourée du plus grand respect. Il est à craindre que cette circonstance étrange ne le dispose défavorablement, de même qu'elle force, pour ainsi dire, le drossart à faire tout ce que désire l'amman.

— Le drossart est-il contre nous ? Lui si juste pourtant.

— Oui, il est juste au fond, la mère, mais il est faible, comme tous ceux qui ont bon cœur. L'amman lui fait croire que les procédés d'Urbain et de son père sont un grave outrage à la justice, un outrage qui devrait être sévèrement puni, même indépendamment du meurtre de Marc Cops. Maintenant que le baron est revenu, il faut que le doute s'éclaircisse. C'est pour cela que vous devez d'abord, à mon avis, demander la permission de voir les prisonniers. Si vous l'obtenez, faites comprendre à Urbain et à son père la nécessité d'un aveu sincère. Du moment que vous saurez avec certitude qui a donné le coup fatal, retournez auprès du baron et dites-le-lui. Il vous en saura gré, et le drossart aussi, parce que vous les aurez tirés d'un cruel embarras. L'avocat de Bruxelles est également d'avis qu'il vaudrait infiniment mieux n'avoir qu'un seul accusé à défendre. La justice ne connaît ni générosité ni amour filial. Elle cherche la vérité et se venge de quiconque veut la déguiser, n'importe pour quel motif : J'ai bien compris le mobile du père Couterman et d'Urbain, mais...

La servante fit tout à coup irruption dans l'appartement et se laissa tomber sur une chaise avec des gestes qui témoignaient du plus profond désespoir.

— Mon Dieu, mon Dieu, secourez-moi, je m'évanouis, s'écria-t-elle... Non, non, ne me consolez pas. Laissez-moi pleurer ; c'est trop affreux !

— Quoi ? qu'est-il arrivé ? Parlez, Thérèse, vous nous faites trembler. Urbain...? demanda Cécile pâle comme un linge.

— Non, pas Urbain, sanglota la servante.

— Ciel, mon pauvre mari ! s'écria la mère Couterman.

— Non, pas le fermier non plus.

— Qui, alors ?

— Hélas, le pauvre Blaise !... qui aurait jamais cru qu'il pouvait se passer d'aussi terribles choses ?

— Mais quoi donc ? Que savez-vous de Blaise ?

— Il est mort.

— Mort ?

Les brigands l'ont tué. Ah ! ce brave garçon, il n'avait pourtant pas mérité une si malheureuse fin !

— A-t-on trouvé son cadavre ? demanda Karl.

— Non, pas son cadavre ; mais c'est égal, on sait maintenant qu'il a été tué... Laissez-moi pleurer, mes larmes m'étouffent. Le meilleur garçon du monde, travailleur, doux, serviable, innocent comme un agneau, que je regardais comme mon frère ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

La mère Couterman et Cécile, profondément émues par la triste nouvelle, se regardaient avec une muette angoisse.

— Mais, Thérèse, parlez donc clairement. Qu'avez-vous appris au sujet de Blaise? insista Karl.

— On a trouvé son bonnet, son bonnet de coton tout trempé de sang.

— Où?

— Au fond du bois des Béguines, dans le taillis.

— En êtes-vous bien sûre, Thérèse? Qui vous l'a dit?

— J'ai vu son bonnet, Karl. Ah! Je frémis encore en y pensant; il était tout raide de sang caillé. Ah! pauvre Blaise! pauvre Blaise!

— Vous avez vu le bonnet de Blaise! où cela? au château?

— Non, entre les mains du garde Diercks, qui allait le porter au drossart. Un fagotier de Kesterbeck l'a trouvé ce matin, au point du jour, au bois des Béguines, et l'a apporté à D'worp. Laissez-moi pleurer encore!... Un si bon garçon! Il n'était pas beau c'est vrai, mais si bon cœur!

La fermière et Cécile, malgré leur émotion, essayèrent de consoler la servante.

Karl les laissa faire un moment, puis il reprit :

— Dieu ait l'âme du pauvre Blaise! Nous ne doutions plus de sa mort, n'est-ce pas, depuis le fatal événement! Remercions plutôt le ciel de ce qu'il nous apporte maintenant la preuve de ce orfait. Ah! les témoins prétendent qu'aucun d'eux n'a donné le moindre coup de bâton? C'est donc Marc qui doit avoir frappé mortellement le valet à la tête. Cette circonstance seule suffit pour démonrer que la vie d'Urbain et de son père était en danger et qu'ils avaient le droit de la défendre par tous les moyens... mais tout cela nous fait oublier les pauvres prisonniers. Eh bien, Thérèse, savez-vous si M. le baron est levé?

— Oh! le chasseur m'a dit qu'il est descendu depuis plus d'une heure. Vous savez bien, fermière, le chasseur Pierre qui autrefois venait souvent causer avec moi. C'est un bon garçon... Et, puisque Blaise est mort... il vous conseille de venir tout de suite au château; car tout à l'heure M. le baron recevra beaucoup de visites et alors ce serait peut-être difficile. Pierre, par amitié pour moi parlera au valet de chambre, afin qu'il vous introduise auprès du baron.

— Oh! venez vite alors, ma mère, ne perdons pas un instant! s'écria Cécile.

Elle entra dans la chambre voisine et revint aussitôt en disant :

— Tenez, voilà votre bonnet et votre mouchoir. Laissez-moi vous aider. Vous voilà prête. Bon courage et bon espoir. Venez.

Elles quittèrent la ferme, et allèrent à travers le fond de la vallée aussi vite que le permettaient les jambes raidies de la fermière; puis traversèrent un petit pont et gravirent l'autre colline.

La rapidité de leur marche les empêchait de causer. Elles arrivèrent au grand chemin du village, et bientôt à l'avenue de beaux arbres au bout de laquelle s'élevaient les tourelles du château.

Leur cœur battit bien fort quand elles aperçurent la tourelle gauche avec ses meurtrières, quand elles se dirent que là, dans ces souterrains, les êtres qui leur étaient chers se trouvaient enchaînés et couchés sur la paille. Mais elles n'osèrent parler, de peur de s'attrister l'une l'autre.

Pierre, le garde, qui se tenait devant la porte, leur dit :

— Thérèse m'a prévenu de votre arrivée. J'ai parlé au valet de chambre. Suivez-moi.

Elles traversèrent la cour et pénétrèrent dans le château. Un laquais en livrée leur ouvrit la porte d'une chambre.

— Entrez et attendez ici, dit-il. L'amman est avec M. le baron. Lorsqu'il eut refermé la porte derrière lui, les deux femmes se dirent avec inquiétude :

— L'amman auprès du baron! Hélas, pourquoi avons-nous tardé si longtemps? mon cœur me disait que je devais être ici avant notre ennemi.

— Que dira l'amman au baron? murmura la vieille fermière. Il noircira haineusement mon mari et mon fils.

— Oui, et par ses fausses accusations il aigrira le baron contre nous. Ah! je suis toute découragée.

— Tout se déclare contre nous! gémit la mère Couterman. Si M. le baron nous reçoit avec colère, que pouvons nous espérer? Ah! nous sommes bien malheureuses, Cécile!

Elles se couvrirent le visage avec les mains pour cacher les larmes qui leur venaient aux yeux.

— Allons, allons, pas de faiblesse, mère, dit la jeune fille. Il faut aller jusqu'au bout. Peut-être nous trompons-nous. L'amman n'osera point parler à M. le baron comme il parle aux autres; le respect le rendra prudent, et d'ailleurs le baron a assez d'esprit pour distinguer le vrai du faux.

Cécile poursuivit son raisonnement et elle avait réussi à remonter un peu le courage de la fermière et le sien, lorsque la porte se rouvrit, et que le valet vint leur dire:

— Suivez-moi : M. le baron vous permet de paraître devant lui.

Elles le suivirent dans le vestibule, où elles rencontrèrent l'amman qui leur jeta un regard de raillerie et de triomphe. Elles, le cœur serré et tremblantes d'inquiétude, courbèrent la tête en guise de salut, baissèrent les yeux et passèrent en silence.

Au bout du vestibule, une double porte ou-



— Messieurs, s'écria le valet... (Page 45.)

verte permettait aux deux femmes de voir de loin un vaste et beau salon.

— Mère, levez la tête et tenez-vous bien, voilà M. le baron, murmura Cécile.

Le noble seigneur de D'worp avait la main appuyée sur le bord d'un bureau. C'était un homme de haute taille, aux traits fermes et au regard perçant. Dans ses riches habits de soie et de satin brodés d'or, l'épée au côté, et avec sa fière attitude, il devait nécessairement inspirer le respect à tous ceux qui l'approchaient.

Aussi fit-il une profonde impression sur les deux femmes. Elles tremblaient de tous leurs membres, et osaient à peine avancer, car elles voyaient clairement que le baron avait l'air très courroucé; l'expression froide et sévère de son visage leur ôta tout espoir d'un accueil favorable.

Le baron leur montra deux chaises devant le bureau.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, dit-il; vous venez me parler en faveur de ceux qui ont souillé par un meurtre le sol de cette seigneurie? Ah! je suis bien peiné de savoir que des innocents tels que vous ont à souffrir aussi de ce crime; mais le devoir est inexorable. Il faut un exemple pour empêcher que d'autres, dans l'avenir, ne se rendent coupables de pareils forfaits.

— Ah! monsieur le baron, on vous a trompé, dit Cécile en soupirant. Depuis longtemps l'amman est l'ennemi des Couterman; il les accuse de meurtre, tandis qu'ils n'ont fait que défendre leur vie menacée.

— Oui, cela se passe toujours ainsi, répliqua le baron avec un sourire amer. Excités par la haine, la jalousie, la boisson, les rivaux se cherchent querelle, et se battent à coups de poing, à coups de bâton, jusqu'à ce que l'un deux, aveuglé par la rage, tire son couteau et change la ridi-

cule dispute en une scène de sang. Il y a eu, depuis quelques années, trop de ces scènes de violence et de passion féroce. Il faut que cela ait un terme!... Oui, femme Couterman, je compatis à votre malheur et à vos larmes; j'ai pitié de votre sort; mais je ne puis qu'engager mes justiciers à faire leur devoir.

— Ah! ma mère, ne perdez pas tout espoir, comprimez vos larmes, lui souffla Cécile à l'oreille.

— Retournez chez vous, poursuivit le baron, et attendez le verdict du banc des échevins; mais ne vous laissez pas abuser par un vain espoir; l'affaire des Couterman est grave, très grave.

La jeune fille joignit les mains, et dit avec l'accent d'une ardente prière :

— Ah! monsieur le baron, vous qu'on renomme et bénit pour votre justice, ne nous renvoyez pas sans nous entendre! On ne vous a pas dit la vérité. Je vous en supplie, laissez-moi vous expliquer comment cette malheureuse affaire est arrivée; et, si une parole contraire à la vérité s'échappe de mes lèvres, chassez-moi honteusement. Je l'aurai mérité.

— Eh bien, parlez, je vous écoute, répondit le baron profondément touché par les prières de la jeune fille.

Cécile se mit à raconter l'histoire de son amour pour Urbain, de leurs accordailles, de la jalousie de Marc Cops, l'ivrogne incorrigible, le fléau de sa mère; elle raconta la fête des archers, l'attaque de Marc à cette fête, et enfin elle en vint à l'agression nocturne.

Voyant que le baron l'écoutait avec attention, il lui sembla qu'elle produisait sur son esprit une impression favorable. Cela l'encouragea. Elle peignit la position des Couterman dans cette agression, le danger qu'ils couraient, et tout cela avec des couleurs si vivantes que son auditeur ému secoua la tête d'un air ébranlé. Elle n'oublia pas de parler du coup mortel reçu par Blaise, et de son bonnet retrouvé plein de sang. Elle tira de tout cela cette conséquence que les Couterman étaient innocents, puisqu'ils n'avaient fait qu'user du droit de légitime défense qui appartient à tous, et elle termina par un chaleureux appel à la justice bien connue et à la paternelle bonté du baron pour implorer l'élargissement immédiat des prisonniers.

Le gentilhomme réfléchit un moment en silence. Il paraissait lutter contre l'impression que la parole ardente de la jeune fille avait produite sur son esprit.

— Je sais depuis longtemps, dit-il enfin, que vous êtes une jeune fille d'esprit, Cécile Roosens, et que vous avez une langue dorée. Si l'amman a aggravé par haine l'affaire des Couterman, votre amour vous pousse naturellement à l'atténuer. Mettre les prisonniers en liberté m'est impossible, fussé-je même convaincu de leur innocence.

— Ah! monsieur le baron, soyez-leur miséricordieux! nous vous bénirons jusqu'à notre dernière heure, s'écria la femme Couterman en levant les mains vers lui.

— Mais, ma bonne femme, répondit le baron, je ne puis pas entraver le cours de la justice. Le banc des échevins prononcera. Chacun, il est vrai, tâchera de connaître mon sentiment sur cette triste affaire, et, si j'en voyais le moyen, je parlerais en faveur des Couterman, pour qu'on ne soit pas trop sévère à leur égard. En effet, s'ils ont tiré leurs couteaux, l'heure et le lieu ne font de cet incident qu'une rixe ordinaire, mais l'inexplicable attitude des accusés m'empêche de parler pour eux. Il n'y a eu qu'une seule blessure et les deux Couterman prétendent l'avoir faite. Quelle sera l'inévitable conséquence de cette ruse destinée à fourvoyer la justice? Le banc des échevins va se trouver dans un cruel embarras. Ou bien il devra laisser le véritable coupable impuni, ou bien condamner un innocent. Sans doute il jugera dans ce dernier sens, car les échevins sont des hommes aussi; ils seront irrités contre ceux qui les mettent dans cette pénible alternative — et qui sait quel arrêt sévère ils prononceront? Peut-on les en blâmer, puisque le fait même de se moquer ainsi de la justice est déjà un délit?... Mes paroles vous affligent, je le comprends... Voulez-vous rendre un véritable service aux prisonniers et me disposer favorablement à leur égard? Dites-moi franchement qui des deux a donné le coup de couteau. Cela rendrait du moins immédiatement la liberté à l'un d'eux. Dites-moi donc lequel a frappé Marc Cops. Vous devez le savoir.

— Nous ne le savons pas, monsieur, répondit Cécile.

Une expression de mécontentement assombrit le visage du baron.

— Permettez-moi de dire encore un mot, gracieux seigneur, dit Cécile. Lorsque nous avons été admises en votre présence, nous n'avions pas d'autre intention que celle de vous demander la faveur de visiter les deux Couterman dans leur prison, et, si nous l'obtenions, de n'en user que pour les décider à déclarer la vérité tout entière, sans réticence. Oui, monsieur le baron, nous sentions nous-mêmes qu'ils agissaient imprudemment, et nous les aurions bien décidés par nos conseils, et au besoin par nos larmes, à cesser toute feinte.

— Donc, si l'on vous donnait accès auprès des prisonniers, vous pourriez me dire lequel des deux a frappé Marc Cops?

— Oui monsieur; nous ferons du moins notre possible, et l'effet n'est pas douteux. Ayez pitié, soyez bon, donnez-nous cette permission.

— Eh bien, retournez chez vous, je ne puis pas résoudre cela moi-même, mais j'en parlerai au drossart. Il viendra tout à l'heure. Je vous enverrai un messager pour vous faire savoir si l'autorisation vous est accordée.

Les femmes s'étaient levées et se confondaient en remerciements.

— N'épargnez aucune peine pour savoir la vérité, dit encore le baron. N'oubliez pas que le sort des Couterman en dépend, car s'ils continuaient à se moquer de la justice, le banc des échevins serait inexorable pour eux.

— Nous ferons tout, tout ce que nous pourrons, gracieux seigneur, répondit Cécile déjà près de la porte. Nous vous rapporterons un aveu complet, n'en doutez pas.

Elles reculèrent de quelques pas dans le salon pour livrer passage à un valet qui venait annoncer que le drossart demandait à être reçu.

— Il vient à propos. Nicolas, conduisez ces braves gens au parloir. Ils y attendront que je les fasse appeler.

Lorsque les deux femmes furent seules au parloir, la fermière se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer à chaudes larmes. Le langage sévère du baron l'avait épouvantée, et elle ne voyait plus que roue et potence. Pour sûr son mari et son fils seraient condamnés, puisque les paroles touchantes de Cécile n'avaient pu convaincre le seigneur de leur innocence. Que restait-il à espérer!

La jeune fille, au contraire, paraissait pleine de courage et de confiance. Elle avait bien vu que le baron était disposé à croire à l'innocence d'Urbain et de son père. Une seule chose le retenait : leur double aveu. Admises à visiter les prisonniers, elles sauraient bien faire disparaître cette cause de mécontentement. Cela disposerait favorablement les échevins, et, malgré les imputations calomnieuses de l'amman, ils rendraient une sentence d'acquittement, il n'en fallait pas douter.

Elle s'efforça de relever le courage de la pauvre fermière par ces assurances consolantes, et elle redoublait d'efforts lorsque le garde ouvrit la porte et leur dit :

— Femme Couterman, Cécile Roosens, suivez-moi. J'ai ordre du drossart de vous conduire dans la tour de la prison. Vous pouvez voir les prisonniers, et rester avec eux une demi-heure. Pas davantage. Venez.

Elles le suivirent à travers la cour jusqu'au pied de la tour. A l'appel du garde, la lourde porte s'ouvrit, et le geôlier parut avec ses clefs.

Les deux hommes causèrent un moment à voix basse.

— C'est bien, dit le geôlier, restez ici; moi je ferai la garde en haut; il n'y a rien à craindre d'ailleurs ; ils sont doux comme des agneaux. Dans la salle d'audience, dites-vous ?

— Oui, pendant une demi-heure.

— Compris... Montez devant moi, mère Couterman, l'escalier est raide et usé. Voulez-vous que je vous donne la main ! Cécile est jeune et elle a de bonnes jambes ; elle peut se passer de l'aide du vieux Gérard.

Le geôlier les introduisit dans la salle d'audience.

— Attendez ici, je vais chercher les prisonniers, dit-il.

Les deux femmes étaient si émues qu'elles ne pouvaient parler. Leur cœur battait avec force. Elles allaient revoir ceux qui leur étaient si chers, — et, après une bien longue séparation, les serrer dans leur bras, les consoler, leur donner un moyen de salut.

Un bruit de chaînes résonna dans l'escalier, et avant que les deux femmes eussent le temps de s'approcher de la porte, Urbain était dans les bras de sa mère, qu'il pressa ardemment sur son cœur, autant que ses chaînes le lui permettaient. Mais bientôt il se dégagea de cette étreinte, et serra les mains de Cécile avec mille exclamations de joie, comme s'il n'avait plus rien à craindre ni à déplorer pour lui-même, Cécile s'apprêtait même à en exprimer sa surprise, lorsque le père Couterman entra à son tour. Alors les embrassements et les cris de joie recommencèrent.

Après ces premières effusions, les prisonniers durent raconter ce qu'ils avaient souffert, mais ils parlaient de leurs propres souffrances avec une surprenante légèreté de cœur. Ce qui leur avait causé le plus de peine, c'était de se voir séparés de celles qu'ils aimaient, et de les savoir désolées de leur sort.

Toutes ces explications firent pendant quelque temps oublier aux deux femmes la mission qu'elles avaient à remplir. Cécile s'en souvint la première et dit :

— Nous n'avons qu'une demi-heure à rester ici. Le temps est précieux. Soyez calmes et écoutez-moi. Urbain, mon cher Urbain, tout peut dépendre de la réponse que vous allez me faire. Les échevins, le drossart et le baron lui-même sont très irrités de ce que vous vous reconnaissez tous les deux coupables. Il n'a pourtant été donné qu'un seul coup de couteau, n'est-ce pas : et un seul de vous peut l'avoir donné? Nous avons promis au baron de lui rapporter un aveu sincère. Alors il vous sera favorable et vous protégera contre la

fausseté de l'amman. Déclarez-nous donc franchement qui de vous a frappé Marc de son couteau.

— Moi! moi! répondirent en même temps le père et le fils.

— Ah! Urbain, soyez mieux avisé, je vous en supplie. Avouez votre innocence, et vous sauvez votre père et vous-même.

— Vous souhaitez que je fasse peser sur mon père une faute que j'ai commise? dit froidement le jeune homme. C'est moi, moi seul qui ai frappé Marc Cops.

— Ciel! s'écria Cécile les larmes aux yeux. Vous, Urbain? Ce n'est pas possible... Mais puisque Dieu a permis ce malheur... Et vous, père Couterman, avouez-vous que vous êtes innocent?

Le fermier répondit avec la même tranquillité :

— Urbain vous trompe. C'est moi qui ai frappé Marc Cops. Allons, Urbain, mon cher fils, renoncez à votre inexplicable résolution. Vous vous avouez coupable par amour pour moi, pour me soustraire à la peine de mon action. Mais réfléchissez que je suis vieux et cassé, que je ne puis plus guère travailler, que mes jours sont comptés, tandis que vous êtes jeune et avez de longs jours devant vous. Vous pourrez, Cécile et vous, soigner votre pauvre mère jusqu'à ce que le Seigneur la rappelle à lui. Abandonnez-moi à mon sort. Quel qu'il soit, je le subirai courageusement et sans plainte. Mon cher enfant, pense à Cécile, pense à ta mère... Vois, je lève vers toi mes mains suppliantes.

— Inutile, mon père, inutile, répliqua Urbain. Rien ne peut m'ébranler dans l'aveu de la vérité. Moi, qui ai donné le coup de couteau, je me déclarerais innocent et je vous laisserais condamner! Ah! lorsque nous avons été entendus par le drossart, vous vous êtes déjà reconnu coupable. Je déplorai et j'admirai votre généreux sacrifice. Croyez-vous donc que dans mes longues nuits de captivité la résolution de ne pas me laisser enchaîner à une lâcheté ne s'est pas enracinée en moi? Vous laisser condamner, vous, mon père à qui je dois la vie? Jamais!

— Vous voulez donc rester en prison tous les deux et laisser votre pauvre femme, votre mère, sans appui et sans consolation? dit Cécile. Ah! ayez pitié d'elle. Celui de vous qui s'avoue innocent sera libre sur le champ.

— Et l'autre? demanda le fermier.

— L'autre comparaîtra devant le banc des échevins, mais il sera acquitté.

— L'autre, c'est moi! s'écria Urbain.

— Non, moi seul j'ai frappé pour ma défense, riposta le père. Laissez-moi répondre de mon fait devant le tribunal.

— Jamais, père! Je n'étouffe pas la voix de ma conscience.

La fermière et Cécile pleuraient et se tordaient les mains, en regardant les prisonniers avec une stupeur mêlée d'angoisse. Lequel des deux avait porté le coup? Elles ne pouvaient le savoir.

Après un moment de silence, Cécile reprit courage et fit de nouveaux efforts pour obtenir un aveu sincère; la mère se joignit à elle, mais tout fut inutile. Elles se traînèrent à genoux et arrosèrent le parquet de leurs larmes. Rien ne put ébranler le père ni le fils. Ils maintinrent leurs affirmations avec une fermeté froide, jusqu'à ce que le geôlier vint les avertir que la demi-heure était passée.

Le moment de la séparation brisa le courage du père et du fils. Les pleurs jaillirent de leurs yeux, et ils tâchèrent de consoler un peu les deux femmes; mais ils repoussèrent de la main leurs dernières supplications.

— Descendez, dit le geôlier aux deux infortunées. Le garde vous ouvrira la porte.

La fermière et Cécile descendirent, muettes et désespérées.

Arrivées dans la cour, elles se disposaient à quitter le château sans revoir le baron. Mais elles le trouvèrent hors de la porte, causant avec le drossart.

— Eh bien, demanda-t-il, lequel des deux est le coupable!

— Ah! nous ne le savons pas, M. le baron! soupira Cécile.

— Ils restent obstinés?

La jeune fille fit tristement un signe affirmatif.

— Ah! c'est trop fort! murmura le baron courroucé. S'ils sont jugés avec sévérité, qu'ils ne l'attribuent qu'à eux-mêmes. Ils se moquent de la justice!

La femme Couterman et Cécile, au comble de la tristesse et de l'inquiétude, s'éloignèrent en sanglotant.

VII

On était au vendredi. De bon matin il y avait déjà beaucoup de monde devant la maison communale de D'worp, car le banc des échevins devait prononcer son arrêt dans l'affaire des deux Couterman, accusés de meurtre volontaire sur la personne de Marc Cops.

De toute part, sur les chemins qui descendaient des hauteurs ou qui venaient de la vallée, on voyait accourir une foule curieuse; car malgré le peu de temps qui s'était écoulé depuis l'événement, l'affaire, vu ses étranges circonstances, avait fait beaucoup de bruit dans les villages d'alentour.

Chacun se demandait comment le banc des échevins de D'worp se tirerait de là. Il ne paraissait pas admissible qu'ils condamnassent sciemment un innocent; mais alors comment atteindre le coupable ? Et le bruit courait qu'une condamnation capitale serait prononcée. Contre qui? Contre le père ou contre le fils? ou contre tous les deux?

Il n'était donc pas étonnant que dans les différents groupes de curieux on discutât sur l'issue probable du procès; ici, avec calme, là, avec passion; plus loin, avec des remarques plaisantes sur l'embarras des échevins.

Les amis des Couterman, et ils étaient nombreux — se reconnaissaient à leur réserve. Ils semblaient tristes et consternés.

Karl, le fils du sacristain, et sa sœur Lisbeth se tenaient à quelques pas de l'auberge *du Chasseur*. Ils causaient à voix basse et plaignaient le sort des Couterman qui estimés et aimés jusqu'alors, comme les plus braves gens de D'worp, allaient être probablement condamnés comme de vils meurtriers.

La boutiquière de D'worp s'approcha du jeune homme et lui dit en soupirant.

— Terrible affaire, n'est-ce, pas Karl? La position des Couterman est mauvaise?

— Mauvaise, très mauvaise, mère Goerts, répondit-il. J'en suis tout découragé.

— Croyez-vous qu'ils seront condamnés?

— J'en suis presque certain.

— A la potence?

— Qui peut le savoir, la mère? Je le crains.

— Mais il y a des amis des Couterman parmi les échevins?

— Ils sont devenus leurs ennemis. Comment les hommes peuvent-ils changer ainsi? Au commencement j'ai trouvé le drossart et les échevins disposés à admettre que les Couterman étaient en état de légitime défense. Maintenant personne ne veut entendre une parole favorable. Tous paraissent profondément aigris.

— Mais M. le baron est toujours là; Karl!

— Ah! le baron est encore plus irrité que les autres.

— Impossible!

— Le drossart me l'a dit lui-même. C'est tout de même incompréhensible, mère Goerts. Le baron a fait comparaître les deux Couterman devant lui. Après leur avoir dit qu'il n'y avait évidemment qu'un seul d'entre eux qui pouvait être le coupable, il leur a conseillé, il les a priés, suppliés, d'avouer franchement qui a donné le coup de couteau, ajoutant qu'alors on serait disposé à l'indulgence. Tout a été inutile. Alors il les a menacés de la corde, de la roue; — mais plus terribles étaient ses menaces, plus le père et le fils s'obstinaient à s'accuser eux-mêmes; cet entêtement exaspère le baron et les échevins. A présent ils suivent l'inspiration de l'amman. Je ne serais point étonné que les Couterman fussent condamnés à être pendus; mais, hélas! c'est leur propre faute.

— Ils ne seront pas condamnés à mort, mon frère, dit Lisbeth; le bonnet ensanglanté de Blaise prouve que Marc avait frappé le premier, et si rudement qu'il a brisé le crâne du pauvre domestique.

— Oui, ma sœur, mais l'amman soutient que tout cela est une ruse des Couterman qui ont fait fuir ou cacher leur domestique. Maintenant que les juges sont aigris contre eux, ils croient toutes les insinuations de l'amman. Et d'ailleurs, où est le domestique? où est resté son cadavre? on a tout exploré à une lieue à la ronde.

— Mais vous, Karl, vous ne croyez pas que l'amman dit la vérité?

— Ah! je ne sais que croire! soupira le jeune homme.

— Voyez, voilà la mère Couterman qui vient avec Cécile Roosens et Thérèse, la servante, dit la boutiquière. Comme la pauvre fermière a maigri en peu de temps! Elle tremble sur ses jambes; si Cécile ne la soutenait pas, elle tomberait. Malheureuse mère! Un pareil sort dans ses vieux jours!

— Venez, mon frère, allons les consoler.

— Oui, Lisbeth, tu as raison, mais que dire pour leur rendre un peu de courage?

— Un mot d'amitié fait toujours du bien, frère.

— Elles s'arrêtent là-bas et ne viennent pas à la maison communale, dit la mère Goerts. La pauvre femme veut voir encore une fois son mari et son fils, lorsqu'ils sortiront du château... Pour la dernière fois, peut-être!

La mère Couterman, Cécile et la servante s'étaient arrêtées près d'une maison pour attendre le passage des prisonniers.

A peine furent-elles reconnues, qu'on accourut de tous côtés, et bientôt elles furent entourées d'une foule sympathique. Ces curieux bienveillants se tenaient par respect à une certaine distance, mais regardaient de tous leurs yeux et la bouche béante, ces deux femmes qui tenaient aux accusés par les liens d'épouse, de mère et de fiancée.

Karl et sa sœur percèrent les rangs, et tandis qu'ils serraient avec compassion les mains des deux malheureuses créatures, Lisbeth leur dit :

— Bon espoir, fermière. Cela ira mieux que vous ne croyez. Urbain et son père ont défendu légitimement leur vie. Dieu est juste. Il éclairera le banc des échevins.

Pour toute réponse la vieille femme leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir.

— Pauvre mère Couterman, que venez-vous faire ici? demanda Karl. Pourquoi vous exposer ainsi à de terribles émotions? Voulez-vous donc vous rendre malade, dangereusement malade! Retournez chez vous, et attendez le résultat avec confiance. Après l'arrêt des échevins je viendrai vous informer aussitôt de ce qu'ils auront décidé. Suivez mon bon conseil.

La fermière secoua la tête en signe de refus.

— Mais vous, Cécile, vous aurez plus de raison. Reconnaissez votre devoir. Ramenez la pauvre fermière chez elle.

— Non, Karl, nous restons ici, répondit-elle. Nous voulons tenter un dernier effort. La vue de la pauvre femme peut leur faire une impression favorable. Qu'importent les pleurs et la souffrance dans notre malheureuse position?

— Quelle est votre intention?

— Implorer les prisonniers à genoux de dire la vérité.

— On ne vous permettra pas d'approcher.

— C'est égal, nous voulons essayer.

En ce moment une voiture passa et la personne qui s'y trouvait salua amicalement la fermière.

— C'est notre avocat de Bruxelles, murmura Cécile. Ah! que Dieu lui prête une éloquence irrésistible!

— Eh bien, puisque vous refusez de rentrer, je resterai avec vous, dit Karl. Prenez courage, car si mal que l'affaire se présente, tout espoir n'est pas perdu, loin de là. On ne peut pas savoir ce que les échevins décideront. Votre avocat est un homme instruit qui connaît mieux que nous...

Il fut interrompu dans ces assurances, auxquelles il croyait très peu lui-même, par un mouvement de la foule qui se sépara et se dirigea vers la route où elle se rangea, en criant :

— M. le baron! voilà M. le baron!

En effet, l'heure de l'ouverture du tribunal approchait, et le seigneur de D'worp, qui avait quitté son château à cet effet, se dirigeait vers la maison communale, en compagnie du drossart, et suivi d'un chasseur en costume vert et d'un valet de pied en livrée.

Partout sur son passage les fronts se découvraient et s'inclinaient avec respect.

Lorsqu'il fut près de l'endroit où se tenait la famille éplorée des accusés, Cécile et la femme Couterman tendirent les mains vers lui, et leurs yeux noyés de larmes demandèrent grâce.

Le baron leur jeta un regard de pitié, et secoua tristement la tête, comme pour dire :

— Pauvres gens, j'ai pitié de votre malheur; mais hélas, je ne puis rien pour vous!

Un cri de désespoir sortit de la gorge des deux femmes, et le baron passa. Arrivé à la maison communale, le drossart donna un ordre au sergent et à ses quatre hommes qui prirent immédiatement le chemin de la prison, après avoir mis le sabre hors du fourreau.

— Ils vont chercher les prisonniers, se disait-on, tandis qu'une bande de curieux et de gamins suivait les gardes jusqu'au pied de la tour.

Ils n'attendirent pas longtemps, et virent bientôt les deux accusés traverser le pont, les mains enchaînées, et marchant l'un et l'autre entre deux gardes.

Le père Couterman et son fils ne paraissaient nullement atterés; malgré l'accusation terrible qui pesait sur eux, ils portaient la tête haute, regardaient fièrement les gens en face, et saluaient d'un sourire leurs amis et leurs connaissances.

Pour beaucoup de personnes leur attitude était un problème. Les Couterman étaient-ils sûrs de leur acquittement ou puisaient-ils dans le sentiment de leur innocence cette étonnante fermeté qui leur permettait de sourire lorsque tout le monde pensait qu'ils étaient menacés de mort? Peut-être pensaient-ils que leur double aveu empêcherait le tribunal échevinal de condamner l'un ou l'autre.

Quoi qu'il en fût, leur visage, bien que portant la trace de cruelles souffrances, ne trahissait ni crainte ni honte, et voilà pourquoi chacun les regardait avec étonnement.

Tout à coup ils virent accourir à leur rencontre la mère Couterman et Cécile Roosens; par un mouvement bien naturel ils leur ouvrirent les bras, autant que leurs chaînes le permettaient, mais les gardes se mirent entre eux le sabre nu, et empêchèrent les femmes d'approcher.

La fermière et Cécile tombèrent à genoux, supplièrent en pleurant les Couterman de dire la vérité, les adjurant sur tous les tons de ne pas repousser cette dernière planche de salut.

Le vieux Couterman et son fils essuyèrent une larme, mais ne répondirent point à ces ardentes prières. En tout cas on ne leur en laissa point le temps, car les gardes, voyant que la foule faisait cercle, poussèrent les prisonniers en avant et intimèrent aux femmes l'ordre de rester en arrière.

Quelques instants après le triste cortège atteignit la porte de la maison communale. Les accusés furent introduits dans une salle où les juges avaient déjà pris place autour d'une grande table.

Au milieu était assis le drossart, président du banc des échevins. Il devait diriger les débats, mais sans voix délibérative. A sa droite le baron qui n'était lui que comme spectateur; à sa gauche le greffier, et sur les autres siéges les sept échevins ou juges, dont les voix seules allaient déci-

der du sort des accusés. Sur une chaise, du côté gauche, était l'amman, demandeur ou accusateur, et de l'autre côté en face, le défendeur ou avocat.

Les témoins, une dizaine de jeunes paysans, étaient assis sur un long banc, au fond de la salle. Il n'y avait pas d'autres personnes présentes, car l'audience n'était pas publique.

— Otez les chaînes aux accusés! commanda le drossart.

On amena les Couterman, déliés, jusqu'à un banc au milieu de la salle. On les fit asseoir à quelque distance l'un de l'autre. Entre eux était un garde le sabre nu, et deux autres étaient placés aux extrémités du banc.

Tout était prêt : le drossart frappa de son maillet de bois trois coups sur la table, et cria d'une voix forte :

— Au nom de notre noble seigneur, j'ouvre le tribunal pour rendre la justice, d'après le droit des tribunaux suprêmes.

L'amman dit en montrant du doigt les accusés :

— Je me présente contre ces gens.

L'avocat répliqua :

— Et moi je me présente pour ces gens.

L'affaire n'était instruite que pour la forme, car tout avait été soigneusement recherché, pesé, médité, et le tribunal était prêt pour un jugement définitif. L'amman ainsi que l'avocat avait déposé un mémoire écrit, et les échevins en avaient déjà pris connaissance dans une précédente réunion.

Le drossart devait donc passer très légèrement sur l'interrogation des accusés et des témoins, s'il semblait qu'il ne dût pas en sortir de nouveaux éclaircissements.

— Thomas Couterman, maintenez-vous votre déclaration? demanda-t-il. Est-ce vous qui avez tué Marc Cops?

Urbain se tourna vers son père et tendit ses mains vers lui. Mais le fermier répondit sans s'émouvoir :

— Oui, monsieur le drossart, moi seul.

— Et vous, Urbain Couterman, persistez-vous à prétendre que vous avez porté à Marc Cops le coup mortel?

— Mon fils, mon fils, aie pitié de ta mère, de Cécile, dit le vieillard dont les yeux s'emplirent de larmes.

— C'est moi seul qui ai donné le coup; mon père cache la vérité par amour pour moi, son unique enfant, répondit le jeune homme d'une voix ferme.

Un mouvement de dépit contracta les lèvres des échevins, et le front du baron se rembrunit.

— Soit! dit le drossart ; si un jugement sévère vous frappe, ne l'attribuez qu'à votre opiniâtreté.

Il se tourna vers les témoins, et leur adressa beaucoup de questions; mais comme nul d'entre eux ne modifiait ses réponses, il donna de nouveau sur la table trois coups de maillet et dit :

— La parole est au demandeur : que personne n'interrompe.

L'amman commença sa plaidoirie contre les accusés avec une passion non déguisée. Après avoir dépeint l'attaque nocturne comme une rixe ordinaire entre jeunes gens, du moins dans l'intention de Marc Cops, il montra les Couterman, emportés et vindicatifs, tirant leurs couteaux et changeant en scène de meurtre cette querelle d'abord insignifiante. Il accusa les Couterman d'hypocrisie, et soutint que, malgré la réputation de bonté que quelques villageois leur attribuaient, ils étaient au fond méchants et haineux. La preuve, c'est que Thomas Couterman, quinze ans auparavant, avait déjà comparu devant le tribunal pour avoir frappé le fermier Wellens, si rudement, que le malheureux en avait presque perdu l'œil, et était resté six semaines au lit. Selon lui, Urbain seul avait pu donner le coup de couteau, et si son père s'en accusait aussi, c'était uniquement dans l'espoir d'égarer la justice. Mais cette ruse grossière, pas plus que la disparition du domestique, ne pouvait empêcher les échevins de tirer vengeance, au nom de la loi, d'un meurtre abominable. Au contraire, cette fausseté qui, si elle pouvait réussir, devait attirer le ridicule sur les magistrats de D'worp, méritait d'être sévèrement punie, dans le but salutaire de faire un exemple pour l'avenir. Et puis les deux Couterman s'avouaient coupables, le tribunal ne pouvait faire autrement que de les condamner tous les deux. C'est pourquoi il requérait contre le père et le fils la peine des meurtriers; pour le père la potence, vu son grand âge, et pour le fils la roue, jusqu'à ce que mort s'en suivît.

Le discours de l'amman avait fait une profonde impression sur les juges. En d'autres circonstances, ses gestes furieux, ses lèvres contractées et son langage plein de haine leur eussent probablement paru exagérés; mais, comme ils étaient pour la plupart aigris par leur position embarrassée, leur cœur était ouvert à tout ce qui pouvait être défavorable aux accusés.

— Le défenseur a la parole, dit le drossart.

L'avocat commença d'une voix légèrement émue. Il sentait qu'il marchait sur un terrain défavorable, et il avait peu d'espoir de réussir. Cependant il voulait remplir sa mission en conscience. Il commença donc à suivre l'accusation dans son affirmation, et peignit comme elle l'attaque nocturne,

mais avec d'autres couleurs. Il montra comment les Couterman, menacés de mort, n'avaient fait qu'user du droit de légitime défense qui appartient à tout homme libre. A ce point de vue les Couterman étaient irréprochables, et le devoir du tribunal était de les acquitter sans entamer leur honneur et même sans la moindre amende. Que M. l'amman n'eût point parlé sans prévention ni sans haine contre les accusés, cela ressortait évidemment de ce qu'il avait reproché au vieux Couterman, un fait attestant au contraire la bonté de son cœur et la noblesse de son caractère. Oui, Thomas Couterman avait, quinze ans auparavant, donné un coup violent à un certain fermier Wellens, et, à la suite de ce fait, il avait comparu devant le tribunal. Mais comment cela était-il arrivé? Wellens avait surpris dans son jardin un jeune garçon qui fuyait à travers la haie avec des pommes tombées qu'il avait ramassées.

Dans sa fureur aveugle il avait couru derrière l'enfant, l'avait rejoint dans le chemin, saisi par le cou, et jeté sur le pavé, avec tant de violence, que le sang du pauvre petit sortait de son nez et de sa bouche. Le fermier continuait néanmoins à le maltraiter et jurait qu'il tuerait le petit voleur. En ce moment passa Thomas Couterman, et comme le fermier furibond ne voulait pas écouter ses bonnes paroles, il tâcha de lui arracher par la force l'enfant couvert de sang. Il s'ensuivit une lutte dans laquelle Wellens reçut un coup à la tête. Oui, Thomas Couterman fut traduit en justice pour ce fait, mais le tribunal l'acquitta, le félicita de sa bonne action, et condamna au contraire le fermier Wellens à une forte amende et à des dommages-intérêts envers les parents de l'enfant. L'avocat ajouta que les deux Couterman étaient aimés et estimés de tous ceux qui les connaissaient, et que le fait si perfidement expliqué par l'amman ne pouvait que fortifier ces sentiments. Il ne parla qu'en passant du valet Blaise et de sa disparition après l'agression nocturne. Il n'insista pas non plus sur le double aveu des Couterman, quoiqu'il leur eût vivement déconseillé cette résolution; mais c'étaient là des détails sans intérêt. Le point capital qui était prouvé par toutes les circonstances était que les accusés, attaqués dans les ténèbres par un homme connu pour sa brutalité, son caractère dangereux, et, de plus vivement surexcité par l'ivresse et la rage, s'étaient défendus légitimement, et qu'aucun tribunal au monde ne croirait devoir punir les victimes d'une semblable agression nocturne. Il fit pour terminer un dernier appel au sentiment de justice des échevins, et conclut à l'acquittement immédiat des accusés.

L'avocat avait été visiblement embarrassé pour expliquer et pour excuser le double aveu, et c'était là le vrai nœud de l'affaire. Ses paroles avaient fait quelque impression sur deux ou trois échevins, mais les autres haussaient les épaules et pinçaient les lèvres.

— La parole est au demandeur pour la réplique, dit le drossart.

— Je n'ai rien à ajouter, répondit l'amman d'un air de triomphe, sinon que je persiste dans mes premières conclusions : Pour Thomas Couterman, la corde; pour Urbain, la roue.

— Et vous, défendeur?

— Si je n'étais pas intimement convaincu, dit l'avocat, que messieurs les échevins acquitteront les accusés, je leur démontrerais qu'il ne peut pas être question ici de peine capitale, attendu que toutes les circonstances plaident en faveur des Couterman; mais alors vous pourriez supposer que j'ai le moindre doute sur la nature du verdict que vous allez prononcer. Non, je n'ai aucun doute. Si l'on pouvait condamner d'honnêtes gens qui n'ont fait que défendre leur vie contre un ivrogne furieux, contre un homme qui, — *horresco referens*, — osait battre sa propre mère, on commettrait une criante injustice, et le tribunal de D'worp se souillerait d'une tache ineffaçable. J'ai dit.

— Alors, nous allons clore les débats, répondit le drossart.

Mais le baron et deux ou trois échevins étaient d'un autre avis, et ils invitèrent le drossart à voix basse à faire un nouvel effort pour décider les accusés à changer de système; car rendre un arrêt, un arrêt de mort peut-être, avec la certitude d'y envelopper un innocent, cela les effrayait tellement qu'ils ne s'y fussent résolus qu'à la dernière extrémité.

— Thomas Couterman, dit le drossart, vous avez entendu tout ce qu'on a invoqué à votre charge et en votre faveur. N'avez-vous rien à ajouter?

Le vieillard se leva et répondit :

— Messieurs les juges, je me soumets humblement, quant à moi, au jugement que vous allez prononcer, persuadé que chacun de vous se demandera en conscience ce qu'il aurait fait lui-même dans une circonstance telle que cette agression nocturne. J'espère donc que, si vous croyez devoir punir, votre jugement ne sera pas aussi sévère que M. l'amman le demande. Mais permettez-moi de vous exposer que M. l'amman vous pousse à condamner un innocent. Il est bien certain que le coup mortel n'a été porté que par l'un de nous. C'est moi qui l'ai donné. Pourquoi donc comprendre mon fils dans l'accusation et dans le jugement? Comment feriez-vous taire plus

tard la voix de votre conscience, si vous condamniez un innocent? Pourquoi une double condamnation à mort, comme le requiert l'amman ; le vrai coupable ne suffit-il pas? Devez-vous frapper en même temps mon fils qui est innocent? Je vous connais depuis longtemps, messieurs les échevins; vous êtes des gens honnêtes et craignant Dieu, j'ai foi en votre justice.

— Et vous, Urbain, demanda le drossart, reconnaissez-vous que c'est votre père, et non vous, qui a frappé Marc Cops?

— Dieu récompense mon père de son amour sans bornes, dit Urbain; mais pour me sauver je ne renierai pas lâchement la vérité, et je ne laisserai pas condamner mon père innocent. C'est moi seul qui ai frappé Marc Cops; n'essayez pas davantage messieurs, de m'arracher une autre déclaration; je vous suis reconnaissant de vos louables efforts, mais ils sont inutiles. C'est moi seul qui suis coupable, et, si quelqu'un doit être puni, la punition, pour être juste, ne peut atteindre que moi.

Le baron, le drossart et les échevins se regardaient avec un grand embarras et semblaient cruellement désappointés. Quelques-uns, conseillés par l'amman, voulaient même quitter la salle pour aller délibérer dans une pièce voisine; mais d'autres, sur l'esprit desquels les paroles du vieux Couterman avaient produit une profonde impression, soutenaient qu'il convenait de remettre le prononcé à un autre jour. Leur cœur ne pouvait se résoudre à condamner un innocent. Peut-être le temps jetterait-il un peu de lumière sur cette ténébreuse affaire.

L'amman insistait vivement pour un jugement immédiat, les échevins et le drossart interrogeaient le baron du regard, comme s'ils espéraient de lui un conseil qui les tirât de leur triste et ridicule incertitude; mais le gentilhomme, dont l'hésitation égalait celle des juges, levait les épaules sans rien dire :

— Quelque résolution que vous vouliez prendre, messieurs les échevins, dit le drossart, retirez-vous dans la pièce voisine, et délibérez avec calme et avec sagesse.

Les juges allaient se lever, lorsqu'ils furent tout à coup frappés de surprise. Une rumeur étrange s'élevait devant la maison communale; on eût dit qu'une émeute soulevait la population de D'worp, si calme d'ordinaire; qu'elle manifestait son mécontentement par des cris ou qu'elle voulait même menacer les juges.

Le baron, irrité de la hardiesse de ses vassaux se leva pour sortir; mais il n'était pas encore au milieu de la salle, qu'il recula frappé de stupeur.

Sur le seuil de la porte venait d'apparaître un être difforme, un jeune paysan qui avait plutôt l'air d'un sauvage ou d'un animal que d'une créature humaine. Ses habits déchirés étaient tout souillés de boue; une partie de ses cheveux se dressait en grosses mèches ébouriffées; le côté droit de sa tête était enveloppé de linges dont l'affreuse couleur brun-rouge paraissait n'être que du sang caillé. Un de ses yeux était gros comme une pomme, et toute sa figure, de ce côté, était pleine de taches noires, bleues et jaunes. Il était évident que ce jeune homme avait reçu un terrible coup. Peut-être s'était-il blessé ainsi en tombant d'une hauteur.

Le doute cessa lorsque Urbain, qui le reconnut d'abord, s'écria joyeusement :

— Blaise Slypsteen, notre domestique! Il vit, il vit!

Blaise haletait fortement, et ne parvenait pas à reprendre haleine; il essuyait avec sa manche la sueur qui découlait de son front; sans doute il avait couru jusqu'à épuisement de forces. Tout le monde s'attendait à une nouvelle tournure de l'affaire, car ce témoin pouvait mieux que tout autre, expliquer comment l'agression et le meurtre s'étaient passés. Les échevins avaient repris place sur leurs fauteuils.

— Blaise Slypsteen, dit le drossart, vous étiez présent lorsque Marc Cops fut tué d'un coup de couteau. Expliquez-nous avec franchise ce que vous savez de cet événement.

— Messieurs, s'écria le valet de ferme sans faire attention à la question du drossart, vous voulez condamner mes bons maîtres... mais vous pouvez me pendre, me rouer... Plutôt mourir à la potence que d'être ingrat et lâche et de brûler éternellement en enfer. Laissez aller mes maîtres en liberté. C'est moi qui suis coupable; c'est moi qui ai tué le vilain et méchant Marc Cops. Il l'avait bien mérité, messieurs; voyez ma tête... Mais c'est égal, pendez-moi!

Un murmure d'étonnement courut dans la salle. On espérait voir clair dans cette affaire, et voilà qu'il y avait trois accusés au lieu d'un!

— Mon père, mon père, Dieu soit béni! ce n'est donc pas vous qui avez donné le coup de couteau? murmura Urbain d'une voix étouffée.

— Ah! quel bonheur! Ce n'est donc pas lui, Urbain, qui a frappé Marc! répondit le fermier sur le même ton.

— Encore une nouvelle ruse! grommela l'amman. Ces gens-là se moquent impudemment de la justice!

Le baron dit quelques mots à l'oreille du drossart. Celui-ci frappa trois coups de maillet sur la table et s'écria :

— Que personne ne parle sans ma permission!

Peut-être ce témoin est-il plus sérieux que nous ne pensons; écoutons-le avec calme... Blaise Slypsteen, vous prétendez que c'est vous qui avez tué Marc Cops. Pouvez-vous le prouver?

— Certes, messieurs; mais je ne le puis pas en deux mots.

— En autant de mots que vous voudrez; mais soyez sincère surtout.

— Il faut savoir, messieurs, commença le domestique, que l'impie Marc Cops avait l'habitude de me maltraiter. Quelques jours avant le malheur, il m'avait presque arraché une oreille. Dire que je l'aimais pour cela, vous ne le croiriez pas. A la kermesse de Beersel il voulut, par haine et par jalousie, empoigner mon jeune maître Urbain, et le frapper à la tête avec une pinte de grès. Je m'interposai pour détourner le coup, mais Marc me saisit à la gorge et me jeta à dix pas si rudement, messieurs, que j'entendis craquer mes côtes. Je me demandai si les faibles n'étaient créés que pour être battus, et les forts pour maltraiter impunément les autres. J'enviai le petit animal qui, plus faible encore que moi, a pourtant un aiguillon pour se défendre et se venger. Cela me donna l'idée de me fabriquer aussi un aiguillon; car j'avais résolu en moi-même de ne plus supporter un seul coup de Marc sans en tirer vengeance. Je quittai la plaine du tir, et me rendis au cabaret du *Cygne*. Là, je cherchai dans tous les coins de la cour sans trouver ce que je souhaitais. Alors je me dirigeai vers la ferme de Guillaume Rossens. En furetant dans la cuisine, je découvris dans un coin un fer assez long qui semblait détaché d'un gril. Je le glissai à travers ma poche et le cachai dans un côté de ma culotte. Plus tard, pendant que mes maîtres étaient à souper je dis aux autres valets que j'allais boire un coup au *Cygne*. Mais c'était une feinte : j'allai dans les champs, je cherchai une grosse pierre, et j'y aiguisai mon fer jusqu'à ce qu'il fût bien pointu. J'étais fermement décidé à éviter Marc autant que possible, car Dieu m'a donné encore moins de courage que de force, mais s'il arrivait que le méchant ivrogne me maltraitât encore sans raison, je ferais comme la guêpe, je me défendrais avec mon aiguillon. Lorsque, vers dix heures, par une nuit très noire, je traversai avec mes maîtres le bois des Béguines, et que nous entendîmes Marc Cops crier : « Ils sont dans le filet! Tombez dessus! Tuez-les! » Je devins fou de peur et je rampai derrière mon patron. Tout à coup je reçus un coup si terrible que ce fut comme si le tonnerre m'avait brisé la tête. Il ne resta en moi d'autre sentiment que celui de la vengeance. Je tirai mon fer et je piquai fortement dans la direction de celui qui m'avait frappé. Marc cria : « J'ai le cœur percé, je meurs! » Ce cri de mort me glaça de terreur; j'avais commis un meurtre! il me faudrait l'expier sur la roue, car l'amman est l'oncle de Marc...

— Taisez-vous un moment, dit le drossart... Les paroles de ce garçon, dit-il à voix basse en se tournant vers le baron et les échevins, respirent la vérité. En effet le corps de Marc porte une blessure si petite que le médecin a douté d'abord qu'elle eût été faite avec un couteau.

— Mais si tout cela avait été inventé après coup pour nous embrouiller davantage? dit l'amman qui s'était rapproché. Les Couterman sont les gens les plus rusés et les plus retors du monde.

— Blaise, où avez-vous laissé ce fer pointu? demanda le drossart.

— Je l'ai gardé pour me défendre dans les bois, dit Blaise en tirant de dessous ses vêtements une pointe de fer longue et mince; tenez, messieurs, le voilà. C'est avec cela que j'ai tué Marc Cops... Vous trouvez mon langage hardi? Ça m'est égal, je sais bien le sort qui m'attend, mais je ne crains ni potence ni roue, s'il faut acheter ma vie au prix de celle de mes bienfaiteurs qui m'ont toujours traité comme un fils et comme un frère, qui m'ont aimé et protégé tandis que les autres n'avaient pour le pauvre bossu que mépris et que raillerie.

— Et depuis cette fatale nuit vous n'avez vu aucun des Couterman ni de leurs amis, vous ne leur avez point parlé?

— A personne, monsieur.

— Continuez votre déposition. Que fites vous après avoir donné le coup à Marc Cops?

— Je m'enfuis dans le bois, reprit le domestique. Bientôt épuisé par la perte de mon sang, je tombai évanoui dans le taillis. Lorsque je revins à moi, il faisait encore nuit. Je souffrais horriblement à la tête et j'avais perdu mon bonnet. La crainte d'être arrêté et roué vif me poussa en avant; je courus aussi longtemps que mes jambes purent me porter et je tombai enfin, à bout de forces, au bord d'un ruisseau, au plus profond de la forêt de Soignes. Je m'y tins caché jusqu'à ce que la faim me fit chercher mes semblables. Je fus recueilli par pitié dans une hutte de charbonniers, bien résolu à fuir à l'autre bout du monde dès que l'enflure de ma tête et de mon œil, qui me rendait horrible, aurait un peu disparu... Ce matin de très bonne heure un homme de Beersel qui venait acheter des sabots est entré dans la cabane de mes pauvres hôtes. Il m'a reconnu, et m'a raconté tout ce qui s'était passé à D'worp depuis ma fuite. Lorsque j'ai appris de lui que ce matin le père Couterman et Urbain allaient être condamnés à mort comme coupables d'un méfait que j'ai seul commis, la peur et l'angoisse m'ont pris. Ma conscience m'a crié que, si je laissais mourir mes

généreux bienfaiteurs à ma place, il n'y aurait pas de salut pour mon âme! Je me suis mis à courir, à courir, à courir et dix fois, en chemin, je suis tombé de fatigue; mais, Dieu soit loué, j'ai pu arriver à temps pour sauver mes bienfaiteurs. Me voici maintenant, messieurs. Condamnez-moi à mort tout de suite; c'est tout ce que je vous demande.

— Thomas Couterman, vous avez entendu le témoignage de votre domestique! Prétendez-vous être coupable?

— Non, monsieur le drossart, je n'ai pas fait usage de mon couteau, répondit le fermier.

— Et vous, Urbain?

— Ni moi non plus, monsieur; je n'ai frappé personne, même avec la main.

— Vous avez donc menti au tribunal? Qu'est-ce que cela signifie?

— Ah! messieurs, dit Thomas Couterman, nous avions tiré tous les deux notre couteau pour nous défendre. L'action de notre domestique nous était tout à fait inconnue, et nous avions l'intime conviction qu'un de nous devait avoir donné le coup. Je ne doutais pas que ce ne fût mon fils. Il allait se marier; toute une vie d'amour et de joie l'attendait; il pouvait soigner sa vieille mère et travailler pour elle. Moi, je suis vieux, usé, j'ai mon compte de jours en ce monde. Je résolus donc de prendre la faute sur moi, faute s'il y avait. Et voyez, mes bons messieurs, si mon noble enfant ne méritait pas un pareil sacrifice : il avait de son côté la conviction que j'avais frappé Marc; et, pour sauver son vieux père, il s'est accusé lui-même, et n'a pas chancelé, quoiqu'on le menaçât de la potence et de la roue. Il ne peut plus être question de peine capitale contre nous; mais si le tribunal estime que nos fausses déclarations, qui ont prolongé ces débats, doivent être punies, punissez-moi; mais ne frappez pas en mon fils le sentiment le plus généreux.

— Par grâce, messieurs, s'écria Urbain, punissez-moi seul ou laissez-moi partager en tout le sort de mon père. Ne me séparez pas de lui. Joie ou peine, bonheur ou malheur, tout doit être commun entre nous.

— Monsieur le drossart, je demande la parole, s'écria l'amman qui voyait bien que ses victimes allaient lui échapper

Quand la parole lui fut donnée, il déclara qu'il abandonnait l'accusation de meurtre contre les Couterman, mais qu'il requérait une punition exemplaire pour leurs mensonges. Cinq années de bannissement et la confiscation de la moitié de leurs biens ne lui semblaient pas une peine trop forte. Quant à Blaise Slypsteen, le véritable auteur du meurtre, avec des circonstances atténuantes, l'amman laissait aux échevins le soin de lui mesurer le châtiment.

L'avocat répliqua quelques mots pour montrer le peu de fondement et l'exagération de ces conclusions; mais les juges n'y firent pas plus d'attention qu'aux nouvelles accusations de l'amman. Ils étaient tous profondément émus et quelques-uns avaient les larmes aux yeux.

Ils jugèrent inutile de se retirer pour délibérer. Ils rapprochèrent seulement leurs têtes les unes des autres, et donnèrent leurs votes au drossart qui frappa bientôt trois coups pour faire silence, et annonça solennellement :

— Voici le jugement du tribunal de D'worp, prononcé à l'unanimité, au nom de notre noble seigneur, en cause de Thomas Couterman, Urbain Couterman et Blaise Slypsteen, tous trois accusés ou soupçonnés de meurtre volontaire sur Marc Cops; les deux premiers reconnus innocents du fait, seront mis immédiatement en liberté. Le troisième est également acquitté comme ayant agi dans le cas de légitime défense... L'audience est levée!

Le fermier, son fils et Blaise étaient tombés dans les bras les uns des autres en poussant des cris de joie... Mais dès que l'autorisation de s'en aller vint frapper leurs oreilles, ils pensèrent à ceux qui attendaient au dehors, avec des battements de cœur. « Ma femme, ma mère! Cécile! Thérèse! » s'écrièrent-ils en même temps, et quoique les échevins et le baron lui-même voulussent leur serrer les mains, ils se précipitèrent vers la porte.

— Libres! libres! Ma mère, Cécile, louez Dieu, nous sommes libres! criait Urbain en courant audevant des femmes en pleurs.

Sa mère faillit mourir de joie entre ses bras. Lui, dans l'égarement de son bonheur, serrait également sa fiancée sur sa poitrine, et, pour la première fois, il l'embrassa sur le front. Le père arriva aussi, et tous mêlèrent leurs embrassements et leurs actions de grâce.

— Un peu plus loin, Blaise sanglotait dans les bras de Thérèse, la vachère. Chacun, dans la foule, agitait son bonnet ou son chapeau. Karl, le fils du sacristain s'approcha avec une dizaine d'amis, et, malgré la résistance d'Urbain, ils le prirent sur leurs épaules et le portèrent chez lui en triomphe. Leurs joyeuses acclamations répétées de toute part, retentissaient jusqu'à l'autre côté de la vallée.

Quelques semaines après, c'était grande fête à D'worp. A l'entrée de la commune, s'élevait un arc de triomphe orné de verdure, de guirlandes de fleurs, et d'inscriptions de diverses couleurs. Toutes les maisons étaient égayées de feuillage ou

de bannières. Il s'agissait d'un double mariage. Urbain Couterman et Cécile Roosens allaient se jurer amour et fidélité au pied des autels, de même que Thérèse la vachère et Blaise Slypteen, le pauvre bossu.

Le père Couterman avait fait bâtir à la hâte une maisonnette en bois dans son verger. C'est là que devait demeurer Blaise avec sa femme; de sorte que tous nos amis, après avoir aimé et souffert ensemble, allaient vivre les uns auprès des autres, jusqu'à ce que le Seigneur les rappelât à lui.

FIN D'UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE



UNE DETTE DE CŒUR

I

Par un après-midi du mois de janvier 1847, deux jeunes gens suivaient joyeusement, en chantant et en sifflotant, le chemin qui conduit de Ninove à Bruxelles.

Ils paraissaient toucher à leur seizième année, et leur extérieur annonçait de jeunes collégiens qui profitent de la liberté du dimanche pour secouer le fardeau des études, et déployer leurs ailes dans l'air et l'espace.

L'un, de taille élevée, et quelque peu maigre, avait de grands yeux noirs pleins de vivacité et des traits fins, sur lesquels se lisaient les premiers indices d'un caractère réfléchi et d'une sensibilité profonde. L'autre était gros, avec des joues rebondies et un regard éteint. Il ne pouvait devenir qu'un homme insignifiant, destiné à faire peu de bruit dans le monde, et incapable de beaucoup de bien comme de beaucoup de mal.

Le temps était très froid; la terre et les ruisseaux étaient, depuis plusieurs jours, couverts d'une épaisse croûte de glace; mais comme le soleil avait brillé toute la journée, et que son rouge disque de feu rayonnait encore au couchant, cette belle journée d'hiver avait mis les jeunes gens en belle humeur, et leur exubérance de vie se dépensait en rires et en joyeuses plaisanteries.

Peut-être une circonstance particulière n'était-

elle pas étrangère à ces heureuses dispositions. Il n'y avait pas longtemps que le premier janvier était passé, et nos jeunes gens avaient sans doute dans leur poche quelques francs, reste de leurs étrennes. Voilà qui donne singulièrement d'assurance, surtout dans ces premières années de la jeunesse, où l'on sent qu'on n'est pas encore tout à fait un homme, mais où l'on aspire à le paraître.

A une bonne demi-lieue de Bruxelles ils arrivèrent devant un cabaret renommé.

— Franz, n'as-tu pas soif? demanda l'un des deux adolescents.

— Et toi Victor? répondit l'autre.

— Moi? pas encore.

— Ni moi non plus.

— Si nous buvions malgré cela un verre de bière pour la soif à venir?

— Ma foi oui, nous pouvons encore nous permettre cette fantaisie là.

N'était-ce pas déjà le fait d'un homme d'entrer dans un cabaret, et de crier d'un ton de commandement.

— Eh! la fille, deux verres de bière!

Aussi les deux compagnons entrèrent-ils tête levée, en exprimant hardiment leur volonté, pendant qu'ils prenaient place à une table.

Quatre autres personnes étaient assises autour du poêle; l'une d'elles lisait à haute voix un article de journal, et interrompait parfois sa lecture par des exclamations de pitié.

Il était question dans cet article de la terrible famine qui régnait en Flandre, à la suite de la maladie des pommes de terre et du chômage complet des filatures. Toutes les ressources des communes flamandes étaient épuisées, et les pauvres habitants, mourant de faim, fuyaient par milliers vers d'autres parties du pays pour chercher un morceau de pain. Mais comme la dureté des temps avait amené partout une extrême détresse, l'accès des villes et des villages était interdit aux malheureux ouvriers des Flandres. Ils erraient sans secours jusqu'à ce que l'épuisement ou la maladie les terrassât, et que la mort vînt mettre un terme à la misère du plus grand nombre.

La voix attendrie du lecteur éveilla l'attention des jeunes gens. Victor surtout semblait prendre un vif intérêt à ce triste récit :

Le lecteur continua :

« Il fait froid, n'est-ce pas? Ici, dans le calme de la mort, le cœur se serre d'épouvante et d'horreur. Nous sommes dans le royaume de la famine.

» Voyez-vous ces formes humaines à demi nues qui se traînent par groupes à travers les champs. Que ces pauvres êtres ont de peine à mouvoir leurs membres raidis par la neige! Une souffrance inexprimable contracte leur visage; leur œil est sans vie; ils ont faim, et ils cherchent des aliments. En voilà un qui tombe... il ne se relèvera plus; puis encore un, puis un autre. Les groupes s'éclaircissent; ils sèment leurs cadavres le long du chemin; — personne ne se retourne pour secourir un frère tombé, car chacun sent également le froid de la mort dans sa poitrine oppressée. — La famine chasse en avant ces squelettes vivants; ils courbent de plus en plus la tête sous le poids du désespoir, et marchent plus loin sans dire un mot... toujours plus loin — peut-être jusqu'à ce que le dernier soit tombé... Portez vos regards du côté de ces arbres, là bas. Voyez-vous sur la neige ces taches grises qui remuent? Ce sont des animaux qui cherchent une proie, n'est-ce pas? — Eh bien, non, non, ce sont des hommes, des femmes et des enfants qui rampent en gémissant dans un champ de navets, et qui, de leurs doigts amaigris et meurtris jusqu'au sang, grattent le sol durci par la gelée pour lui arracher une heure de vie. Là aussi il y en a qui gisent inanimés, tenant dans leur main crispée la nourriture conquise et inutile...

» Là, devant nous, une petite église élève vers le ciel bleu son clocher pointu. C'est un village renommé par l'industrieuse activité de ses habitants. Il y a peu d'années, dans chacune de ses cabanes, résonnait le bruit du travail et les chants joyeux... Aujourd'hui, tout est silencieux. On dirait que les habitants sont plongés dans un profond sommeil.

» Erreur! A l'intérieur, derrière ces murailles muettes, il y aussi de ces squelettes qui se regardent les uns les autres avec désespoir, et qui attendent en silence que Dieu les rappelle à lui.

» Ouvrez une porte, n'importe laquelle — la famine n'épargne personne — Voyez, le tisserand flamand est assis là sur son métier brisé. A côté de lui, sur un peu de paille, gît le cadavre de l'aîné de ses fils, un autre enfant embrasse ses genoux et le supplie de lui donner à manger; un peu plus loin la mère est accroupie; elle serre contre son sein tari son dernier né encore à la mamelle, et mouille de larmes ses lèvres altérées. Pauvre femme! son cœur maternel saigne, car elle voit les yeux de son petit enfant s'éteindre, et elle sent qu'il va mourir dans ses bras! Malheur, malheur! au milieu de la famille muette un spectre ricanant est debout : l'inexorable mort qui guette et qui attend... »

Lorsque le lecteur en vint à ce passage de l'article de journal, il fut tout à coup interrompu par l'entrée d'une bruyante société, parmi laquelle il y avait un grand nombre de ses amis qui lui serrèrent gaiement les mains.

Le journal fut mis de côté, et l'on parla de sujets moins tristes.

L'un des deux jeunes gens se leva, et dit à son compagnon :

— Tiens, Franz, partons, sans cela il fera tout à fait nuit avant que nous arrivions à la maison. Je ne sais, mais les rires de ces gens-là me font mal.

Lorsqu'ils furent hors du cabaret, et qu'ils eurent marché quelque temps en silence Franz, dit à son ami :

— Victor, pourquoi es-tu devenu tout à coup si triste? Certes, le sort de pauvres gens des Flandres est bien digne de pitié; mais nous ne pouvons rien pour les secourir.

— Ah! si j'étais riche! soupira Victor. Quel bonheur j'aurais à faire le bien, et à voler au secours de nos malheureux frères des Flandres!

— Cela serait difficile.

— Avec de l'argent on peut tout, Franz. J'achèterais à Bruxelles un grand chariot; je le chargerais complètement de denrées et de comestibles; je partirais avec cela pour la Flandre, dans les environs de Thielt, de Deerlyk, où l'on dit que régne la plus grande misère. Là j'irais de cabane en cabane visiter les familles mourantes, et, comme l'ange de la consolation, je crierais à ces désespérés : Louez Dieu et soyez contents; voici la vie!

— Ne vas-tu pas pleurer, maintenant, Victor?

— Je ne puis penser à tant de souffrances sans me sentir profondément ému.

— Mais lors même que tu serais riche, à quoi cela servirait-il? De toutes les villes du pays on envoie de grosses sommes en Flandre; à la bourse d'Anvers, les négociants ont souscrit en un seul jour pour quatre-vingt-mille francs : le gouvernement vient en aide aux communes les plus pauvres... Et tout cela n'empêche pas que des centaines de mille hommes souffrent encore de la faim. Que pourrais-tu donc faire avec ton unique chariot?

— C'est vrai! soupira Victor comme désillusionné, l'homme est impuissant contre ce terrible fléau!

Mais l'instant d'après il ajouta avec force :

— Cependant, pour sauver des milliers d'hommes, il faut bien commencer par quelques-uns. Oh! si je pouvais en préserver seulement dix de la famine, j'en serais heureux toute ma vie!

— Mais nous ne le pouvons pas, et par conséquent nous avons tort de nous attrister. Parlons d'autre chose... Est-il vrai que ton père va quitter sa place à la fabrique de Saint Gilles ?

— Oui, Franz, c'est vrai ; à la fin du mois il devient facteur chez M. Greeps, le riche négociant de la rue de Flandre. Il est très content; son nouveau bureau sera près de Molenbeck et de notre maison, et il touchera cinq cents francs de plus. Il faudrait voir comme ma mère est joyeuse! Oui, car depuis que les temps sont si durs, les affaires de son magasin n'allaient pas trop bien, et elle croit qu'il ne sera pas impossible à mon père de me faire admettre l'année prochaine comme commis surnuméraire dans le bureau de M. Greeps.

— Et moi, dit l'autre, tu sais que mon père avait l'intention de faire de moi un commis voyageur; c'est changé, maintenant; mon oncle, le vétérinaire, désire que j'aille à l'Université pour étudier la médecine. Il paierait une partie de la dépense. Je n'ai pas beaucoup de goût pour cette profession. Visiter nuit et jour des malades, et voir mourir les gens! n'entendre que plaintes et gémissements!

— Si j'étais à ta place, Franz, j'accepterais avec joie. Guérir les malades, consoler ceux qui souffrent, qu'y a-t-il de plus beau et de plus noble au monde?

Ils continuèrent ainsi leur chemin, causant de choses et d'autres, sans retrouver cependant leur gaieté et leur bonne humeur d'auparavant.

Dans l'intervalle, le soleil était descendu derrière l'horizon, et une brume grise annonçait l'approche de la nuit.

Ils pouvaient être encore à un quart de lieue du faubourg de Molenbeck, lorsque Victor s'écria avec surprise :

— Franz, Franz, vois donc, là devant nous, à côté de la route.

— Quoi donc?

— Cette femme, là.

— Eh ! bien, c'est une paysanne qui se repose.

— Se repose-t-on sur la terre gelée? Non, ce sont de pauvres gens; ils ont froid. Comme ils sont là ramassés sur eux mêmes! Il me semble que je les vois trembler.

Les deux amis continuèrent leur route, et s'approchèrent de la femme assise par terre.

Ce devait être une mère, car elle tenait un petit garçon de trois ou quatre ans sur ses genoux et serré contre sa poitrine, tandis qu'une petite fille de onze ou douze ans dont la tête frisée s'appuyait contre son épaule, paraissait dormir...

Les vêtements de ces malheureux quoique très-pauvres et bien insuffisants contre l'âpre froidure, écartaient l'idée que ce pussent être des mendiants. Aussi Victor hésitait-il à leur adresser la parole, et peut-être aurait-il passé sans mot dire, car la femme tenait les yeux baissés, et les enfants ne bougeaient pas ; mais, lorsqu'il vit que des larmes sileucieuses roulaient dans les yeux de la mère, il s'arrêta, et demanda d'une voix attendrie :

— Femme, pourquoi pleurez-vous?

Un triste hochement de tête et un profond soupir furent la seule réponse qu'il obtint. Si la femme avait besoin de secours, peut-être compre-

nait-elle qu'elle ne pouvait rien attendre de deux jeunes gens à peine sortis de l'enfance. Peut-être aussi était-elle tout à fait découragée.

— Dites-le moi toujours, reprit Victor presqu'en suppliant. Je vois bien que vous êtes malheureuse.

— Oui, oui, bien malheureuse, abandonnée de Dieu et des hommes, soupira la femme.

— Mais, bonne femme, vous ne pouvez pourtant pas rester assise là sur la terre gelée avec vos pauvres petits enfauts?

Cette phrase encore n'obtint pas d'autre réponse qu'un soupir désolé et de nouvelles larmes.

Sans doute la jeune et douce voix de Victor avait retenti dans le cœur de la petite fille, car elle parut s'éveiller de son assoupissement et regarda l'inconnu d'un air d'agréable surprise. La pauvre enfant était terriblument amaigrie, ses joues creusées étaient blanches et décolorées, et ses yeux bleus semblaient se noyer dans la vapeur humide qui en amortissait l'éclat. Malgré cette maigreur cadavérique et cette pâleur de spectre, l'enfant était encore d'une beauté saisisante, et le regard reconnaissant de ses yeux incertains, le doux sourire qui se dessinait sur ses lèvres délicates étaient si charmants et si attendrissants, que Victor en fut touché jusqu'au fond de l'âme.

C'est pour cela qu'il répéta sa question avec plus d'insistance :

— Mais, femme, vous ne pouvez cependant pas rester ici toute la nuit. Vous géleriez.

— Si Dieu, quand nous nous serons reposés un instant, nous rend un peu de forces, j'irai frapper à la porte de quelque ferme, et demander à coucher dans la grange; mais cette aumône m'a déjà si souvent été refusée!

— Venez-vous des Flandres, femme?

— Oui, monsieur. J'espérais trouver quelque assistance à Bruxelles; les gardes-ville m'ont chassée et conduite jusque hors de Molenbeck. Après un long et pénible voyage, sans autre nourriture qu'un petit morceau de pain sec, nous nous sommes assis là, épuisés et désespérés...

Victor mit la main à la poche pour tâter ou compter son argent, et dit en tendant la main à la pauvre femme :

— Allons, la mère, il faut vous lever. Je ne suis qu'un jeune garçon et je n'ai pas beaucoup d'argent, mais je vous aiderai tout de même.

— Ah! monsieur, répondit-elle en soupirant, je ne sais pas ce que vous voulez faire pour nous, mais dans tous les cas soyez béni mille fois de votre charité.

Franz se pencha sur l'épaule de son ami et murmura quelques mots à son oreille.

— Quoi! répliqua Victor, nous laisserions mourir de faim ou de froid une pauvre mère avec son enfant à la mamelle! Et nous avons de l'argent dans notre poche! Non, non, femme, vous allez venir avec nous et vous mangerez, ce soir même.

Franz, qui jusque-là n'avait pris aucune part à cette bonne œuvre, mais qui commençait à se sentir confus de son indifférence, aida la femme à se lever, en se disant tout bas que son ami avait raison, et qu'on ne p ut pas laisser souffrir si cruellement son prochain lorsqu'il suffit peut-être d'un seul franc pour le sauver.

Comme les deux amis avaient repris la chaussée dans la direction de Bruxelles, cela parut effrayer la pauvre femme.

— A Bruxelles! murmura-t-elle: on me chassera de nouveau.

— Non; venez à Bruxelles, la mère, répondit Victor, ou du moins à Molenbeck. Ne craignez rien; je connais là une auberge où on loge les gens à très bon marché. Vous y dînerez et vous y passerez la nuit. J'ai bien assez d'argent pour cela. Rassurez-vous, mère, ce n'est qu'à dix minutes d'ici.

— Si ce n'est que pour une nuit, je veux payer la moitié, s'écria Franz.

— Faites de nous selon votre bon cœur, dit la femme. Nous ne pouvons que vous bénir pour vos bienfaits. Mais soyez sûrs qu'il y a un Dieu au ciel qui vous paiera la dette de la pauvre mère.

Ils se mirent en marche.

Victor avait pris la petite par la main. Après lui avoir adressé quelques mots d'encouragement, il lui demanda son nom.

— Je m'appelle Micke Corebloem, monsieur, répondit l'enfant d'une jolie petite voix argentine.

— Micke Corebloem[1]? C'est un joli nom; et tu es une belle petite fille, avec tes grands yeux bleu de ciel et ta tête bouclée, dit Victor d'un ton caressant pour donner de la confiance à l'enfant.

— Est-ce que nous allons avoir à manger, monsieur? demanda l'enfant. Est-ce que nous pourrons dormir? Dans un lit?

— Oui, dans un lit moelleux, et vous pourrez manger tant que vous voudrez.

— De la soupe?

— Oui, de la soupe.

— Et de la viande aussi, monsieur?

— De la viande aussi.

— Chaude?

— Sans doute.

— Et ma mère et mon petit frère, auront-ils aussi de la viande?

— Naturellement, Micke, vous mangerez tous ensemble.

1. En français: Mariette Fleur de seigle.



Ils se mirent en marche. (Page 4.)

— Oh ! Dieu, cher monsieur, que cela sera bon. Si mon père pouvait être avec nous !

— Où est votre père ?

La voix de l'enfant changea tout à fait d'accent, elle répondit d'un ton plein de tristesse :

— Mon père est mort.

— Depuis longtemps?

La petite fille compta sur ses doigts amaigris et murmura.

— Un, deux, trois, quatre... cinq jours, monsieur.

Pas plus de cinq jours!... Hélas! le père de cette misérable famille avait-il été victime de la famine?

Le jeune homme n'osa pas adresser cette question à la petite fille, il tourna la tête vers la mère, et vit qu'elle était de quelques pas en arrière, et qu'elle avançait avec peine, et en chancelant, à côté de Franz.

Il s'approcha d'elle et lui dit :

— Femme, cet enfant est trop lourd pour vous. Ne saurait-il marcher un peu?

— Le pauvre agneau dort, monsieur, répondit-elle. Il est un peu malade... de fatigue. Nous sommes en route depuis l'aube de cette longue et rude journée.

— Venez, donnez-moi l'enfant ; je suis fort, je le porterai, s'écria Victor.

Et, malgré sa résistance, il lui prit son cher fardeau.

Le petit garçon n'ouvrit pas les yeux, et, croyant sans doute que c'était toujours sa mère qui le portait, il jeta les bras autour du cou de Victor, et le tint étroitement serré.

Un sentiment de fierté singulière faisait battre le cœur du jeune homme. Il avait la conscience d'accomplir une noble tâche, et cela le rendait heureux comme un roi.

Aussi les regards curieux ou moqueurs des quelques passants qu'il rencontra ne lui causèrent-ils ni confusion ni embarras. D'ailleurs il faisait presque nuit, car on voyait de loin les réverbères allumés dans les rues de Molenbeck.

La petite fille revint se placer à côté de Victor, lui prit la main avec une sorte de tendresse suppliante, et lui demanda encore :

— Oh ! nous aurons de la viande chaude, n'est-ce pas, cher petit monsieur? Tout de suite, hein? J'ai si faim!

— Oui, oui, Micke, sois contente, tout de suite, à l'instant même.

La demande de la petite fille éveilla tout à coup une nouvelle idée : s'il conduisait ces pauvres gens dans une auberge, peut-être attendraient-ils encore longtemps leur souper, car c'était dimanche, et les cabarets doivent fourmiller de monde.

Il se tourna vers son ami, et lui dit à demi-voix, en français :

— Quand on veut aider les malheureux, il faut le faire largement et de bon cœur. Nous avons mangé à Dilbeck un bon morceau de jambon; je n'ai plus faim. Mon dîner m'attend à la maison, sur le poêle. J'ai bien envie de mener ces pauvres gens chez nous, et de leur donner mon dîner. Ainsi du moins ils auront des aliments chauds, et sans être obligés d'attendre.

— Ne fais pas cela, murmura Franz; que dirait ta mère si elle te voyait tomber tout à coup dans sa maison avec toute cette troupe d'inconnus?

Victor se disposait à répondre à cette froide observation, mais la femme lui dit d'un ton sérieux :

— Monsieur, vous avez un noble cœur, et je vous remercie du fond de mon âme; mais monsieur a raison, vous pourriez être réprimandé à cause de nous. Conduisez-nous plutôt dans une auberge.

— Ainsi, femme, vous avez compris ce que nous disions? balbutia Franz.

— Oui, monsieur, dans mon enfance j'ai demeuré à Lille.

— Bon ! s'écria Victor, vous ne connaissez pas ma mère? Si vous allez à l'auberge, tout le monde vous regardera avec curiosité ou indifférence, et et qui sait comment vous y serez reçue? Dans notre maison, où un bon feu est allumé, l'amitié et la cordialité vous attendent.

La petite fille lui caressa de nouveau la main, comme pour l'encourager. L'idée de s'asseoir auprès d'un poêle bien chaud souriait sans doute à l'enfant.

— Oui, Micke, dit-il, tu verras quelle bonne soupe épaisse et grasse ma mère sait préparer, et puis avec cela du bœuf bien tendre, et des pommes de terre étuvées avec du persil, nageant dans la sauce, à la Bruxelloise; tu t'en lècheras les doits.

Micke Corebloem se mit à piétiner de joie, comme si elle avait envie de danser. Victor s'aperçut alors qu'à force de maigrir la pauvre enfant était devenue légère comme une plume, et qu'il aurait pu l'élever en l'air sur une seule main.

Et, comme il voyait que la mère hésitait encore :

— Non, femme, ne soyez pas inquiète, dit-il, il faut me laisser faire. Mon projet me rend heureux; ne m'empêchez pas de l'exécuter.

— Soit ! répondit la veuve ! Dieu veuille qu'il ne vous arrive rien de désagréable à cause de nous!

A une portée de fusil plus loin, Victor montra une boutique et dit :

— Tenez, cette vitrine éclairée, où pendent ces bonnets de femme et ces rubans, c'est la maison de mon père.

Quoique la boutique parût très petite, la maison était pourtant passablement élevée, mais, comme c'est l'usage dans les villes populeuses, les parents de Victor louaient à des étrangers les appartements supérieurs. Sans cela ils n'auraient certainement pas pu supporter un si lourd loyer.

— A ce soir, Victor, dit Franz en serrant la main de son ami. A neuf heures, à la société de gmynastique. On va élire un président. Ne manque pas de venir.

Il salua également la femme et s'éloigna, peut-être très content au fond de pouvoir quitter une si étrange compagnie.

— Je croyais d'abord que ce jeune monsieur était votre frère, dit la veuve à Victor.

— Non, c'est mon ami... maintenant, reprenez votre enfant dans vos bras; je marche en avant, soyez sans crainte.

Les pauvres gens traversèrent une étroite boutique de mercerie, et suivirent, confus et tremblants, leur jeune guide jusque dans une arrière-boutique où une petite fille, âgée de douze à treize ans, était assise près d'un poêle ardent.

— C'est ma petite sœur, dit Victor.

Et, se tournant vers l'enfant, il demanda :

— Claire, où est ma mère?

— Elle est en haut.

— Tant mieux. Ne l'appelle pas et ne fais pas de bruit... Asseyez-vous, femme; viens près du poêle, Micke, voici une chaise... pas si près, tu pourrais te brûler. Chauffe tes petites mains de loin.

Et quand il vit la mère et l'enfant bien installées au coin du feu, il sortit de la chambre en disant à voix basse :

— Je vais appeler ma mère et lui dire combien vous êtes malheureux. Elle vous accueillera amicalement, soyez-en sûre.

La petite Claire et Micke Corebloem se regardaient de loin, avec beaucoup d'attention, mais sans dire un mot.

Le petit garçon, assis sur les genoux de sa mère, avait flairé le parfum qui s'échappait de deux ou trois casseroles fumant sur le poêle. La femme elle-même sentait son estomac se contracter de faim. C'est avec une véritable peine de cœur qu'elle retenait son enfant dont les petites mains se tendaient vers les casseroles.

Victor redescendit avec sa mère. La pauvre étrangère se leva, et, après un salut craintif, baissa la tête comme une coupable.

Madame Leemans était une personne charitable et d'un cœur excellent, cependant elle avait trouvé très imprudent que son fils eût amené dans sa maison des inconnus, peut-être de méchants mendiants. Aussi regarda-t-elle l'étrangère avec méfiance, sans dire un mot.

Victor lui poussa le coude, et murmura à son oreille d'un ton suppliant :

— Allons, ma chère mère, soyez généreuse, ne la rendez pas honteuse.

— Femme, vous êtes des Flandres, n'est-ce pas? demanda madame Leemans, d'un ton presque indifférent.

— Oui, madame, de Deerlyk, près d'Harlebeke.

— Est-il vrai que vous souffriez de la faim depuis plusieurs jours?

— Nous n'avons rien pris, madame, que ça et là un morceau de pain sec. Nous sommes en route depuis ce matin, nous tombons de fatigue.

— Mais vous êtes mariée. Où est votre mari?

La pauvre femme fondit en larmes et répondit à travers ses sanglots étouffés :

— Dieu a rappelé mon malheureux mari dans le ciel. Il est mort, madame; mort de désespoir et de misère. Hélas! hélas! je suis seule maintenant, abandonnée de tout le monde.

Les larmes de l'étrangère touchèrent profondément madame Leemans. Elle s'approcha d'elle, lui prit la main, et lui dit d'un tout autre ton :

— Allons, allons, bonne femme, ne pleurez pas si amèrement. Nous sommes tous mortels. Espérez des jours meilleurs... Je vais dresser la table et vous donner, à vous et à vos petits enfants, un vrai souper de dimanche. C'était le dîner de mon fils; mais il a dîné ailleurs.

— Votre fils a un bon cœur, répondit la malheureuse. Oh! madame, combien vous devez bénir le ciel!

Victor avait déjà mis la nappe sur la table, et s'empressait d'y poser aussi les fourchettes, les cuillers et les assiettes, avec l'activité d'une jeune servante. Il prit la soupe fumante sur le poêle et dit gaiement à sa mère qui allait reprendre la parole :

— Non, ma mère, ne leur demandez plus rien. Tout à l'heure, quand leur faim sera apaisée. Maintenant à table, à table.

Madame Leemans, à présent que sa méfiance était un peu dissipée, commençait à trouver du plaisir à sa bonne action. Elle voulut prendre le petit garçon sur ses genoux et lui donner à manger pour laisser à la mère la liberté de ses mouvements.

Victor traîna Micke Corebloem sur sa chaise auprès de la table, et souffla sur sa soupe, pour qu'elle ne se brûlât pas. Puis, lorsqu'il eut servi lui-même la viande, il la découpa en petit morceau sur l'assiette de Micke, tout en lui adressant des paroles d'encouragement, tant et si bien qu'il finit par faire rire la petite fille, et qu'elle s'enhardit à le regarder en face, comme s'ils étaient de vieux amis.

Quand le repas toucha à sa fin, madame Leemans se remit à causer avec l'étrangère et lui demanda comment il se faisait qu'on l'avait trouvée assise avec ses enfants, affamée et abandonnée sur la route de Ninove.

— Ah! madame, répondit-elle, il y a en Flandre des milliers de pauvres gens encore plus malheureux que nous. Il en meurt de besoin et d'épuisement qui jamais n'avaient été pauvres. Nous demeurions à Deerlyk, et vivions contents de notre sort. Mon mari était tisserand, et outre cela, il jouait du violon dans les fêtes et les kermesses. Si nous n'avions rien de trop, nous gagnions du moins honnêtement notre pain. C'est alors que la récolte des pommes de terre a complètement manqué, et que la tisseranderie a chômé partout en Flandre, de sorte qu'il était devenu impossible de trouver de l'ouvrage nulle part. En quelques mois toutes les épargnes étaient dépensées, et des milliers de gens affamés erraient à la ronde sans que les bourgeois ou les communes pussent rien faire pour leur venir en aide. A Deerlyk et dans les environs régnait partout la plus profonde misère, et les plus pauvres étaient forcés de chercher du secours ailleurs, s'ils ne voulaient pas mourir de faim. C'est ainsi que je partis aussi avec mon mari et mes enfants. Il espérait recevoir quelque aumône dans les villes environnantes en jouant du violon; mais les villes et les villages ne pouvaient pas secourir leurs propres pauvres, et chassaient tous les mendiants étrangers, ou du moins leur refusaient toute assistance. Çà et là néanmoins, chez quelque fermier compatissant, on nous donnait un morceau de pain. Nous avons erré ainsi et souffert de la faim pendant six semaines, couchant dans une grange ou dans une écurie, souvent gelés jusqu'aux os... Mon pauvre

homme est tombé malade de misère et de chagrin. Dieu l'a rappelé à lui. Il est couché dans le cimetière de Papignies dans le pays Wallon. Il y a six jours de cela; il m'a fallu renfoncer mes larmes dans mon cœur brisé afin de chercher ailleurs du secours pour mes enfants. C'est ainsi que je me rapprochai peu à peu de Bruxelles, avec l'espoir que dans cette riche et grande ville je pourrais trouver assistance pour une pauvre mère presque mourante! mais on m'a chassée et repoussée jusque sur la chaussée de Ninove... Épuisée, je me suis assise par terre... J'espérais que le repos me rendrait assez de forces pour chercher quelque part un abri sous un hangar ou contre une meule de grains, lorsqu'enfin le bon Dieu m'envoya un ange, pour sauver mes enfants, pour les préserver de la mort, peut-être. Cet ange, madame, c'est votre fils. Soyez certaine qu'à mon lit de mort je prononcerai encore son nom béni avec la dernière prière que j'enverrai au ciel.

Durant ce récit, la pauvre femme avait plus d'une fois essuyé les pleurs qui coulaient de ses yeux; aussi Victor et sa mère étaient-ils profondément émus. Le jeune homme se mit à parler tout haut pour combattre l'émotion qui le gagnait, en jetant à ses hôtes des paroles encourageantes.

Lorsque madame Leemans demanda à la pauvre femme où elle comptait se rendre le lendemain, et si elle avait quelques parents ou amis dont elle pût réclamer l'assistance, celle-ci lui répondit qu'elle avait un frère, premier violon à l'orchestre du grand théâtre de Lille. Il ne laisserait probablement par sa sœur dans le besoin, mais Lille, c'était si loin! et faire ce trajet à pied avec ses enfants, c'était chose presque impossible.

— Mère, ne savez-vous pas ce que peut coûter le voyage en troisième classe d'ici jusqu'à Lille par le chemin de fer? demanda Victor.

— Non, mon fils; mais ce doit être assez cher.

— Il n'y faut pas songer, répliqua la veuve avec un soupir. Pour nous trois, douze francs au moins.

— Hum! douze francs! répéta Victor à voix basse en secouant la tête. C'est égal, vous irez demain à Lille par le chemin de fer.

— Que veux-tu faire? demanda sa mère étonnée. Où crois-tu trouver ces douze francs?

— Et ma tirelire?...

— Ah oui! je suis curieuse de la voir... si tu y trouves encore la moitié de douze francs, ce sera, je crois, bien heureux.

— Laissez-moi faire, mère, c'est mon affaire. Je vais à neuf heures à notre société de gymnastique. J'y compte des amis qui ont aussi un bon cœur et dont la bourse est mieux garnie que la mienne. Qui sait si je ne reviendrai pas ce soir avec le prix du voyage, et même une poire pour la soif par dessus le marché. Ah! tenez, mère, je suis si heureux qu'il me prend des envies de danser avec cette jolie petite Micke.

Mais Micke ne l'entendait plus; l'enfant, appesantie par la nourriture fortifiante, par la chaleur du poêle et par la fatigue, s'était tout doucement endormie, tenant sur ses genoux une poupée que la jeune Claire lui avait donnée.

Le petit garçon dormait également.

— Madame, dit la veuve, si monsieur votre fils voulait avoir la bonté de nous conduire à l'auberge? Nous sommes harassés de fatigue et nous aspirons après un peu de repos.

— Certainement, certainement, répondit Victor. Venez avec moi... Eh! Micke Corebloem, réveillez-vous; il est temps d'aller dormir dans un bon lit bien chaud.

L'enfant sauta de sa chaise en souriant et prit la main de Victor, prête à le suivre.

Ils étaient déjà tous près de la porte, lorsque madame Leemans les retint tout à coup et dit, après un instant de réflexion :

— Attendez un moment! aller coucher à l'auberge! Qui sait quels lits on vous donnera? Peut-être fait-il bien froid dans une chambre où on n'allume jamais de feu... si seulement mon mari était à la maison?... mais en son absence... c'est dommage... je ne puis...

— Mère, mère, restez dans ces bonnes idées! s'écria Victor dont les yeux brillaient de joie. Je sais où est mon père. J'irai le trouver. Croyez-vous donc, mère, qu'il vous désapprouvera parce que vous aurez été bonne et charitable pour les malheureux?

— Non, non, je le sais bien, répondit-elle en souriant. Sur ce point, père et fils se ressemblent. Eh bien, voici ce que je propose : dans notre cuisine il y a eu du feu presque toute la journée; il y fait chaud. J'y ferai un bon lit avec un matelas et une paillasse, et vous dormirez là-dessus moëlleusement et tranquillement. Attendez ici quelques instants.

Elle sortit en courant, sans écouter les remerciements et les bénédictions de l'étrangère.

Alors celle-ci recommença à combler Victor de ses témoignages de gratitude. Il pouvait être certain que Dieu le récompenserait de ses bontés; car sans doute le père des innocentes créatures qu'il avait protégées, priait déjà dans le ciel pour le sauveur de ses enfants.

Le jeune homme répondit qu'il ne demandait pas d'autre récompense que de les voir là, bien remises et satisfaites.

Un instant après, madame Leemans ouvrit la

porte qui donnait accès à la cuisine, et cria :

— Venez, venez, le lit est dressé.

Tandis que la veuve marchait vers la cuisine, tenant dans ses bras son petit garçon endormi, la petite fille courut à Victor, lui saisit les deux mains, et le regardant dans les yeux avec reconnaissance, elle balbutia :

— Dormez bien, monsieur Victor; je dirai une bonne prière pour vous avant de fermer les yeux.

— Dormez bien, Micke Corebloem, répondit le jeune homme, ému jusqu'aux larmes.

Lorsque la mère et les deux enfants furent couchés et chaudement couverts, et que madame Leemans rentra dans la chambre, Victor lui sauta au cou en s'écriant :

— Mère, mère, vous êtes une noble femme; il faut que je vous donne un bon baiser pour cela.

— Eh bien, eh bien, finis donc, tu m'étrangles.

— Merci, merci de votre bonté, mère !... Maintenant je cours retrouver mon père, puis je vais à notre société de gymnastique. Tenez, mère, croyez-moi si vous voulez, il me semble que je suis riche à millions !

— Ah ! tu es fou... un bon et brave fou. Cours vite, si tu veux encore trouver ton père au *Lion blanc*.

Le lendemain, de bon matin, après avoir donné à la pauvre famille du café bien chaud avec des grosses tartines, Victor et sa mère conduisirent leurs protégés au chemin de fer, et les quittèrent, comblés de leurs bénédictions.

Au moment où le train partait, une voix argentine retentit, criant :

— Adieu, adieu, monsieur Victor.

Et le jeune homme attendri répondit :

— Adieu, adieu, le ciel vous protège, Micke Corebloem.

II

Victor Leemans pensa longtemps encore à la pauvre femme des Flandres, et à Micke Corebloem. Mais peu à peu ce souvenir s'affaiblit avec le temps ; trois ou quatre ans plus tard il avait presque oublié le grand bonheur qu'il avait éprouvé à faire du bien à des inconnus.

C'est qu'aussi le sort imposa prématurément au jeune homme des devoirs virils. A peine avait-il atteint sa vingtième année, que son père lui fut enlevé par une cruelle maladie.

Comme les bénéfices de la petite boutique de sa mère étaient très insuffisants pour subvenir à l'entretien du ménage, Victor, par son travail, fut obligé de contribuer à augmenter les ressources, et d'assurer, autant que possible, l'éducation de sa sœur.

Lui, qui avait été si généreux envers des étrangers, il ne pouvait manquer de remplir avec zèle cette sainte mission.

Non seulement il s'acquitta scrupuleusement de ses fonctions chez M. Greps, mais il tâcha encore de se procurer des écritures supplémentaires, en dehors de ses heures de bureau, pour accroître son salaire.

Durant les premières années qui suivirent la mort du père, la situation de la famille Leemans fut très critique, et plus d'une fois la mère et le fils avaient passé tristement la soirée, la main dans la main, essayant de se donner mutuellement du courage, affectant d'espérer un avenir meilleur, et versant à la dérobée des larmes silencieuses sur la dureté des temps.

Mais, Dieu merci, ils parvinrent à franchir cette passe difficile, car à mesure que les années s'écoulaient, Victor vit augmenter ses appointements, et sa sœur Claire devint une laborieuse et habile couturière.

Un certain bien-être entra dans le ménage. S'ils ne pouvaient pas mettre grand'chose de côté, du moins ils n'étaient plus dans la gêne.

Et par-dessus tout cela, la conscience du devoir accompli, et leur mutuelle affection n'étaient-ils pas un trésor inépuisable de contentement et de bonheur?

Un autre soleil bienfaisant se levait encore sur l'horizon de la modeste famille. Un premier amour, cette pure et tendre fleur de l'âme, était éclos dans le cœur de Victor.

Lorsqu'il était encore un petit garçon et qu'il allait à l'école communale, il avait joué souvent avec les enfants d'un maraîcher dans un grand jardin où de beaux rosiers et d'humbles violettes répandaient leurs parfums autour des couches de choux et de céleris. De cette époque de sa vie il ne lui était resté que le souvenir d'une petite fille aux joues fleuries et aux grands yeux bruns, qui savait si bien courir, et qui dansait et sautait si gaiement! Ce qu'il avait encore moins oublié, c'est qu'elle aimait beaucoup jouer avec lui, et qu'il avait aussi bien du plaisir à courir et à vagabonder dans le grand potager tout verdoyant avec la petite Christine Verdonk !

Le temps cependant avait affaibli le souvenir de ces joies de son enfance, et lorsqu'un jour, il rencontra par hasard son ancienne compagne dans une maison du voisinage, où on l'avait invité à prendre le café, il eut d'abord beaucoup de peine à la reconnaître, car Christine Verdonk était devenue une jolie jeune fille, fraîche et charmante, encore gaie, mais modeste et réservée.

Il n'était donc pas étonnant que l'étincelle qui

couvait dans son cœur depuis son enfance se rallumât tout à coup, et remplît son cerveau de doux rêves d'avenir.

Bientôt la reconnaissance réveilla la sympathie de part et d'autre, et comme ils ne s'en cachèrent pas longtemps à leurs parents, les deux mères se mêlèrent de l'affaire et ne tardèrent pas à tomber d'accord. Évidemment, se dirent-elles, Victor et Christine étaient nés l'un pour l'autre.

Il est bien vrai que les Verdonk ne possédaient pour tout bien que ce qu'ils gagnaient chaque jour, et qu'ils avaient assez de peine pour élever leurs nombreux enfants; mais Christine, honnête, bonne et bien portante, promettait d'être une femme de ménage exemplaire; ce qui, à cette époque surtout, n'était pas une valeur à dédaigner.

Quant à Victor Leemans, il gagnait déjà deux mille francs, et il n'avait encore que vingt-sept ans. L'avenir lui réservait donc les moyens d'assurer un heureux sort à sa femme, et même aux enfants que Dieu lui enverrait.

Madame Leemans, par égoïsme maternel, résista bien un peu; mais il fut décidé en définitive que Victor et sa fiancée — si le mariage avait lieu — habiteraient l'étage supérieur de la maison. De cette façon, madame Leemans, au lieu d'être privée de la présence de son fils, aurait une fille de plus qu'elle aimerait tendrement.

Un obstacle inattendu vint traverser le bonheur des jeunes gens. Monsieur Greps, le patron de Victor, perdit beaucoup d'argent à la Bourse, et fut en outre si gravement atteint par la faillite d'un négociant de Cologne, qu'il fut obligé de fermer sa maison de commerce. Mais, quatre mois après, sur la recommandation de M. Greps, Victor obtint un emploi avantageux dans une des plus importantes maison de Bruxelles. Quoique la famille Leemans se trouvât fort gênée par cette longue interruption des appointements de Victor, les jeunes gens devenaient de jour en jour plus impatients.

On était alors au mois de février 1857. Le mariage devait se célébrer à Pâques, ou quelques jours après.

Les gens riches, en pareille circonstance, vont dans deux ou trois magasins, choisir et commander en peu de temps un mobilier complet et somptueux. Mais, chez les petits bourgeois, qui ne peuvent disposer que d'une somme modique, les choses ne se passent point ainsi. Ceux-ci font comme les oiseaux des champs qui rassemblent en chantant, fétu par fétu, et plume à plume, les matériaux de leur demeure et du nid de leurs petits. Tantôt quelques chaises dans une vente, tantôt une table sur la grand'place, puis une pièce par ci et une pièce par là, les amis contribuant aussi par des petits cadeaux... et c'est ainsi qu'on finit par orner complètement le séjour d'un couple heureux.

C'était un samedi.

Claire Leemans était assise dans l'arrière-boutique, occupée à coudre de la toile neuve. Elle n'avait pas d'argent pour faire des cadeaux à son frère, mais elle lui destinait le produit de son travail et de ses veilles, des rideaux de fenêtres, des essuie-mains, des nappes, des serviettes, enfin tout le linge d'un ménage.

Faisait-elle des rêves couleur de rose tout en travaillant? Il faut le croire, car souvent un frais sourire entr'ouvrait ses lèvres... Parfois aussi un léger soupir soulevait sa poitrine.

Madame Leemans, allait et venait, de la cuisine à la boutique. Tout à coup elle s'arrêta devant sa fille et lui dit :

— Sais-tu bien, Claire, ce qui me préoccupe encore le plus? eh bien, c'est la noce.

— Comment cela, mère? La noce aura lieu après Pâques, n'est-ce pas une affaire arrêtée?

— Oui, mon enfant, mais je veux parler de la fête, du repas de noce. De mon temps cela n'était pas difficile : une bonne soupe, du bouilli aux choux de Bruxelles, du rôti avec des pommes de terre, un poulet bien tendre et un peu de dessert; et c'était tout. Aujourd'hui, les gens ne sont plus aussi simple; si modeste, il n'y a plus de noce où l'on ne voie paraître sur la table dix ou douze plats avec des noms français qu'un chrétien a peine à prononcer.

— Mais, ma mère, répondit la jeune fille, d'ici à Pâques il me semble que vous avez assez de temps pour y penser. Notre voisin, le traiteur Volders, vous dira là-dessus, en quelques minutes, tout ce que nous voudrons savoir.

— Oui, mon enfant, mais j'ai peur de Volders. Il ne traite que des gens riches, et, si ses ragoûts français sont poivrés sur la table, ils ne sont pas moins poivrés pour la bourse. On ne peut pas sauter plus haut que ses forces, sous peine de se rompre le cou. Vous êtes jeunes, vous autres, et vous dites en riant : « Allez toujours, bonne mère, bien vivre un jour n'est pas la ruine. » Mais ce n'est pas ainsi que le boulanger fait son compte.

— Oh! mère, pourquoi vous inquiéter si longtemps d'avance? murmura la jeune fille. Vous verrez que cela ira tout seul.

— Tout seul, mon enfant? Rien ne va tout seul, je me réveille en sursaut en y pensant. La noce, la maison de ville, l'église, les voitures, de l'argent partout, beaucoup d'argent. Et les habits de noce, les habits de noce surtout!... et avec cela notre Victor, que le bonheur aveugle, ne fait qu'acheter, acheter, comme si l'argent lui poussait dans la poche! Sois certaine, Claire, que nous ferons une triste mine, quand il s'agira d'acquitter la note à payer.

— Chut! Ne parlons plus de cela, ma mère, dit Claire en se levant. Je vois Christine dans la boutique. Sa mère est avec elle, elles ont encore une fois les mains chargées de vaisselle. Christine ne perd pas de temps... l'heureuse fille!

En effet, une jeune fille aux joues fleuries, et brillante de santé, entra dans la chambre, suivie d'une femme âgée sur les traits de laquelle se lisait la bonté.

Toutes deux portaient différents ustensiles de cuisine, presque tous en fer-blanc tout neuf et brillant comme de l'argent.

Elles posèrent tout cet attirail sur la table, et Christine embrassa la mère de Victor avec une vive effusion de tendresse, tandis que Claire, de son côté, se jetait au cou de la mère de Christine... sincère et doux présage des joies de famille qui leur étaient réservées!

Alors commença entre ces quatre femmes une inspection détaillée de chaque article; ceci coûtait tant; cela était neuf de forme et bien étamé; on placerait cet objet d'un côté de la cuisine, et celui-là de l'autre. Il valait mieux, d'après madame Leemans, ranger le tout ensemble, avec d'autres vases de verre et de faïence, sur un bahut, où leur aspect frapperait mieux les visiteurs.

Ce que disaient ces gens simples n'avait rien de bien particulier: mais chacune voulait dire son mot sur cette affaire importante. A la fin elles se mirent à parler toutes ensemble, et à rire, et à plaisanter, si bien que quelqu'un qui se fût trouvé dans la boutique aurait pu croire qu'il y avait au moins vingt femmes en train de bavarder dans la pièce voisine.

Tout à coup il se fit un grand silence, les jeunes filles s'écrièrent joyeusement:

— Victor! Victor!

Victor était maintenant un beau jeune homme, à la taille svelte et élancée, aux yeux vifs et noirs, dont le fier et tranquille regard faisait supposer que l'expérience prématurée de la vie lui avait donné l'assurance et l'énergie, sans émousser sa sensibilité naturelle; il y avait quelque chose de sérieux même dans le sourire qui ent'rouvrait ses lèvres.

Il entra et posa un gros paquet de papiers sur la table. Puis il embrassa ses deux mères en leur souhaitant gaiement le bonjour, et il serra tendrement les mains de celles que jusqu'alors il pouvait encore nommer ses deux sœurs.

Les jeunes filles, curieuses de connaître le contenu du paquet qu'il avait apporté, se dégagèrent, en s'écriant:

— Victor, Victor, qu'avez vous là? qu'y a-t-il dans ce paquet?

— Ah! oui, dit le jeune homme en se dirigeant vers la table avec un sourire plein de mystère, je vais vous le montrer; mais ne soyez pas trop saisie, Christine, car il faut vous attendre à un choc étourdissant.

— Allons, allons, voici un couteau, dépêche-toi de couper la ficelle, s'écria Claire avec une impatience fébrile.

— Non, non, petite sœur chérie, pas comme cela, je saurai bien défaire les nœuds.

Victor ouvrit le paquet et étala sur la table, avec un sourire triomphant, douze cuillers et douze fourchettes d'argent. L'éclat de ces objets était si vif, que Claire se frotta les yeux.

Toutes demeurèrent un moment silencieuses, le regard fixé sur ce trésor inespéré, tandis que le jeune homme leur disait:

— C'est le cadeau de noce de Franz Strooband. Vous savez bien, mon ancien condisciple de l'athénée. C'est un drôle de garçon, mais il n'oublie pas ses amis. Ces cuillers et ces fourchettes brilleront à notre noce!

— Jusque là, il faut les serrer dans l'armoire, dit madame Leemans.

— Mère, mère, dit Claire, n'y touchez pas avec vos mains; vous avez travaillé dans la cuisine.

—Ah! mon enfant, quel trésor! C'est à peine si j'oserai m'en servir pour manger. C'est pour des millionnaires, s'écria madame Leemans en levant les mains au ciel.

—Et en argent, en pur argent! dit la mère de Christine; mais, mon garçon, si j'y connais quelque chose, il y en à là pour quatre ou cinq cents francs!

— Allons, dit Victor, je ne veux pas vous tromper plus longtemps. Ce n'est pas de l'argent véritable; ce n'est que de l'imitation, de l'argenture. On appelle cela du Ruolz, mais aujourd hui les gens riches eux-mêmes n'emploient presque plus autre chose.

— Ah! c'est beau tout de même! s'écria Christine en se frottant joyeusement les mains, serrons cela bien vite dans le buffet. Puis nous monterons aussi toute cette batterie de cuisine.

Elle savait bien pourquoi elle disait cela. Tout le mobilier qu'on avait déjà apporté se trouvait en haut, et elle pouvait ainsi contempler d'un seul coup d'œil toutes ses richesses.

Ils sortirent tous de la chambre pour monter à l'étage supérieur. Christine voulut d'abord étendre une nappe sur la table en bois d'acajou, et y placer les cuillers et les fourchettes à côté des assiettes blanches, pour admirer l'effet de tous ces objets éclatants. Il fallut la contenter Ah! que tout cela était beau! Et comme les invités de la noce allaient être étonnés et ouvrir de grands yeux!

A la fin cependant on finit par serrer les cuillers et les fourchettes. Puis on commença, comme de

coutume, à ranger la pendule et les lampes sur la cheminée, à déplacer les tables, les chaises et les armoires, et l'on fit quelques pas en arrière pour juger de l'effet de ce nouvel arrangement, puis on recommença de nouveaux essais, et les deux mères discutaient gaiement et chaleureusement avec Claire, tandis que Victor, saisissant l'occasion, murmurait tout bas à l'oreille de Christine :

— Ma chère Christine comme le temps marche lentement, n'est-ce pas ? Quel interminable et triste carême ! Ah ! que ne sommes-nous déjà à Pâques !

La jeune fille ne répondit pas, mais un singulier sourire de bonheur parut sur ses lèvres.

— Ah ! mon Dieu ! voilà que j'entends ma soupe qui se répand sur le feu, s'écria tout à coup madame Leemans. Nous oublions l'heure, il faut que je descende pour dresser le couvert. Madame Verdonk, vous restez à dîner avec nous ; vous l'avez promis hier. Pas d'excuses, j'ai fait la cuisine tout exprès pour cela, il est trop tard pour refuser.

Un quart d'heure après, ils étaient tous assis autour de la table. Avant de plonger la cuiller dans le potage, madame Leemans dit d'un ton grave et solennel :

— Mes enfants, prions du fond de notre cœur, pour remercier Dieu qui nous permet d'être si heureux.

Tout en mangeant les mets simples mais savoureux dont se composait le repas, on ne parla que de la noce ; et l'on calcula, et l'on supputa, et quoique la question d'argent jetât çà et là quelques nuages sur le ciel bleu, la gaieté des convives ne s'assombrit pas, car Victor leur fit entrevoir l'espérance d'une prochaine augmentation d'appointements. S'ils devaient rester, quelque temps encore, débiteurs du fabricant de meubles et du tapissier, au bout d'une couple d'années ils s'acquitteraient facilement en faisant des économies.

Le jeune homme, pendant que son patron était à la Bourse, avait la permission de venir chez sa mère, mais il fallait, après une heure et demie de liberté, retourner à son bureau, et, en ce moment surtout, il devait se garder d'une apparence même de négligence.

C'est pourquoi, après avoir murmuré encore quelques paroles à l'oreille de sa fiancée, et embrassé sa mère, il prit son chapeau et s'élança légèrement dans la rue.

Comme il était heureux ! Comme il se frottait les mains, tandis que de ses lèvres s'échappaient de joyeuses exclamations ! Comme la vie lui souriait !

Dans le bureau où il était employé il y avait beaucoup de commis, dont plus de la moitié touchaient des appointements plus considérables que les siens. Il voyait donc moyen de gagner davantage, s'il parvenait à se rendre digne de la bienveillance du patron et du maître clerc. Il y réussirait certainement par un zèle constant une exactitude et une ponctualité incessantes.

M. Groothans se montrait rarement dans le bureau ; aussi n'était-il pas facile de se faire distinguer par lui. Il se montrait d'ailleurs extrêmement froid avec ses commis, et ne leur parlait guère ; cependant, deux jours auparavant, il avait fait venir Victor Leemans dans son cabinet, pour lui dire que son ancien patron, monsieur Greps, l'avait recommandé de nouveau à sa bienveillance. Puis il avait interrogé Victor sur sa famille, ses projets et ses ressources et lui avait adressé quelques bonnes paroles d'encouragement.... Quelle promesse pour l'avenir !

Cette pensée fit éclore un joyeux sourire sur les lèvres du jeune homme, et il précipita sa marche. Il vit bien au cadran du clocher d'une église qu'il n'était pas encore l'heure de rentrer au bureau, mais il se disait qu'un excès de ponctualité ne pouvait pas lui faire de tort.

Lorsqu'il fut arrivé au bureau, où personne n'était encore rentré, un domestique vint l'avertir qu'il eût à se rendre au cabinet de monsieur Groothans.

— Monsieur sait donc que je suis déjà ici ? demanda-t-il avec étonnement.

— Probablement, il m'a dit : allez chercher le commis qui vient d'arriver au bureau.

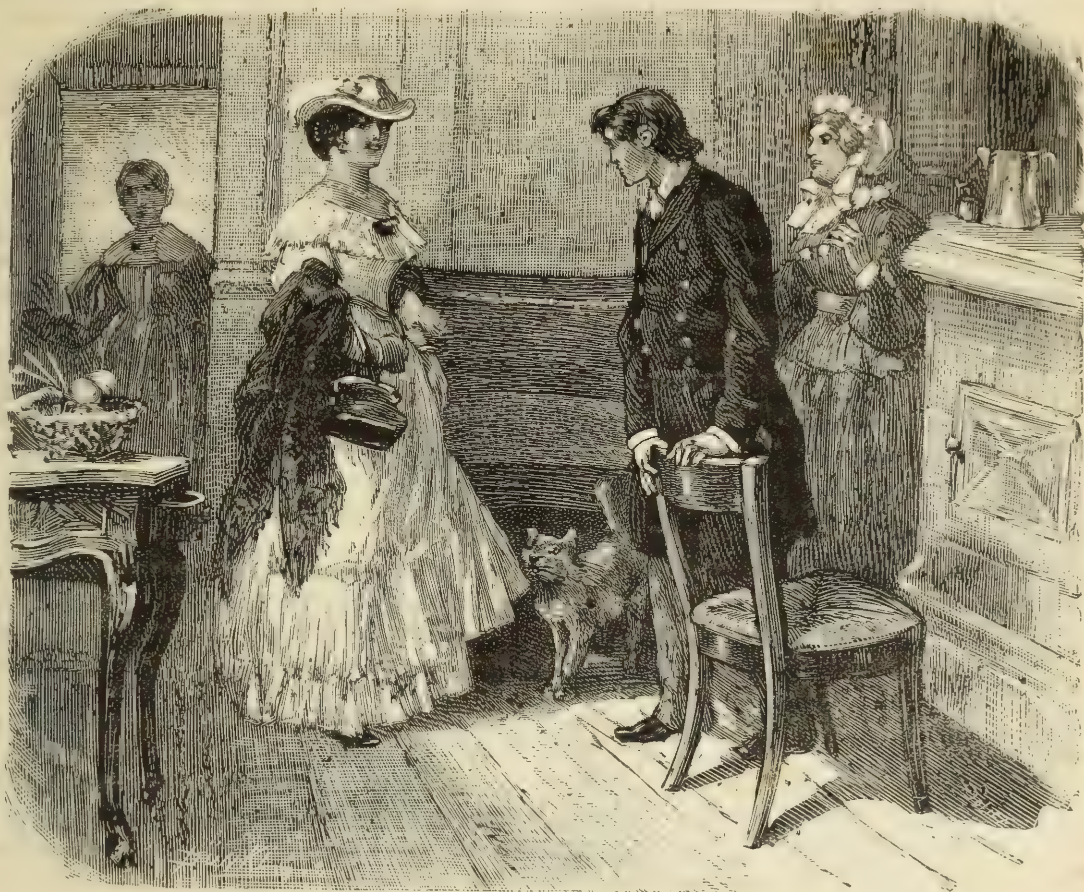
Victor se hâta de se rendre à l'appel de M. Groothans. Il trouva son patron dans son cabinet, les yeux fixés sur une lettre, et plongé dans ses réflexions. C'est seulement quand le jeune homme eut pris la liberté de s'annoncer à haute voix que M. Groothans releva la tête, et lui dit :

— Ah ! c'est vous, monsieur Leemans ? fort bien... Approchez. Voici un mandat de six mille francs que vous irez toucher à la Banque Nationale. Prenez ce papier. Vous irez ensuite, sans perdre de temps, verser cette somme entre les mains de M. Deroeck, marchand de draps, rue Haute. Il a la goutte, et ne peut quitter sa maison ; c'est un de mes meilleurs amis : remettez l'argent à lui-même, en mains propres et, autant que possible, sans qu'une autre personne de sa maison sache ce que vous venez faire chez lui. Voici une quittance qu'il signera. Je crois pouvoir compter sur votre discrétion. Avez-vous bien compris mes intentions ?

— Oui, monsieur, très bien compris.

— Eh bien, allez, remplissez votre message, et rapportez-moi la quittance, toujours discrètement.

Victor, heureux et flatté de cette marque de confiance, quitta le bureau, et se dirigea à grands pas vers la banque. Mais, au détour de la première rue, il se sentit frapper sur l'épaule, et une voix cria à son oreille :



Madame Leemans et son fils se levèrent... (Page 17.)

— Eh! Eh! Victor, où cours-tu ainsi à perdre haleine? Y a-t-il quelque part un incendie?

— Franz, mon ami, ne me retiens pas, répondit le commis. J'ai une commission pressée à faire.

— Où vas-tu?

— A la Banque.

— Eh bien, je t'accompagne un bout de chemin; je sais faire d'aussi grandes enjambées que toi.

Ils continuèrent à marcher et échangèrent quelques mots sur la position actuelle de Victor et sur son prochain mariage.

Puis Franz Strooband reprit :

— On ne te voit plus nulle part, Victor; c'est comme si tu n'étais plus de ce monde. Hier au soir encore, au théâtre de la Monnaie, j'ai regardé dans tous les coins de la salle pour voir si je ne te découvrirais pas quelque part. J'étais si transporté par l'inexprimable talent de la chanteuse italienne, que j'éprouvais le besoin d'épancher mon admiration. Te rappelles-tu comme nous discutions autrefois sur le mérite des artistes de la Monnaie? il y a bien longtemps de cela, mais je m'en souviens toujours avec plaisir.

— Il y a donc une chanteuse italienne au théâtre de la Monnaie?

— Comment, Victor, tu ne sais pas cela? La signora Fioraliso, une perle, belle comme un ange, et qui chante comme un rossignol. Elle ne donnera que quatre représentations avant son départ pour Londres. C'est aujourd'hui la seconde. Il faut venir voir et entendre la signora Fioraliso. Viens ce soir, tu seras bien heureux, et tu m'en remercieras.

Victor s'excusa en disant qu'il ne pouvait pas disposer de sa soirée, mais qu'il irait peut-être entendre cette merveille le lendemain, si la chose était possible. Cependant, il n'en était pas certain, car il ne voulait pas y aller seul, et il devait re-

garder à la dépense, l'argent coûtant si cher à gagner.

A l'angle d'une des rues qu'ils traversèrent, Franz lui serra la main et lui souhaita le bonjour, après l'avoir encore vivement engagé à aller au théâtre de la Monnaie avant que cette admirable cantatrice italienne quittât Bruxelles.

Victor avait bien d'autres choses en tête que le théâtre et les cantatrices italiennes. Il oublia immédiatement les recommandations de son ami, et pressa le pas de telle sorte qu'au bout de quelques minutes il arriva à la Banque.

Devant le guichet où il avait à toucher le montant de son mandat, il y avait au moins dix ou douze personnes, probablement aussi pressées que lui, car elles se poussaient tellement qu'il fallait veiller à ne pas perdre son tour. Et il arrivait constamment du monde.

Malgré sa timidité naturelle, Victor poussa comme les autres, et résista avec force aux efforts de ceux qui voulaient le dépasser pour aborder le guichet. Son patron lui avait recommandé de se hâter, et le jeune homme avait à cœur de s'acquitter fidèlement de sa mission.

Son tour arriva enfin, et il reçut, en échange de son mandat, six billets de banque de mille francs chaque, qu'il serra soigneusement dans son carnet.

Alors, délivré de son inquiétude, il se rendit à la rue Haute, et fut introduit par un domestique dans le cabinet de M. Deroeck. Il trouva ce dernier assis auprès d'une table, le pied enveloppé et étendu sur un escabeau.

— Vous venez de la part de M. Groothans ? lui demanda le négociant.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous de l'argent pour moi ?

— Six mille francs. Veuillez signer cette quittance, je vais vous remettre la somme.

— Ce cher ami Groothans ! Portez-lui, je vous prie, mes sincères remerciements.

M. Deroeck prit une plume et se disposa à signer, mais il entendit tout à coup une exclamation douloureuse sortir de la poitrine du jeune homme, et il leva la tête en le regardant avec étonnement.

Celui-ci, pâle comme un mort, comptait et recomptait ses billets de banque d'une main tremblante, secouait son carnet vide, cherchant dans toutes ses poches, balbutiant, haletant, et paraissant en proie à un accès de fièvre.

— Eh ! bien, eh bien, qu'avez-vous ? que vous est-il arrivé ? demanda le marchand de draps ?

Mais Victor, comme s'il n'eût pas entendu la question, continuait à manifester, par des gestes animés, son agitation toujours croissante.

— Parlez donc ! que se passe-t-il ? répéta M. Deroeck.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Victor. Cinq mille... cinq mille seulement... il manque un billet de mille francs !

— Et où l'avez-vous laissé ? perdu ?

— Je n'en sais rien, monsieur, on m'a positivement payé six mille francs à la Banque.

— On vous aura donné un billet de moins.

— Oh ! non, non, je les ai comptés deux fois !

— Oui ; mais ce n'est pas la première fois qu'il se trouve à la banque des voleurs à la tire qui en moins d'un clin-d'œil font disparaître un billet de banque sans que personne s'en aperçoive.

Victor recommença à fouiller dans ses poches avec la plus vive agitation, et à chercher par terre, tout autour du cabinet, comme un fou. A la fin il poussa un cri déchirant, et, levant les mains vers le ciel, il s'écria :

— O Dieu, ayez pitié de moi ! que faire, que faire ?

— Cette perte me met dans un cruel embarras, dit le marchand. J'avais besoin de toute cette somme de six mille francs ; mais je prendrai néanmoins les cinq mille francs, et je vous en donnerai quittance.

— Que faire ? que faire ? répéta Victor avec l'accent du désespoir.

— C'est votre affaire, lui répondit l'autre. Il faut vous débrouiller avec votre patron..... Donnez-moi les cinq mille francs ; voici votre quittance... Laissez-moi seul maintenant. J'ai un travail pressé à terminer.

Le pauvre Victor quitta la maison de M. Deroeck, et erra longtemps par les rues sans savoir où il allait. Tout tournait devant ses yeux ; il chancelait comme un homme ivre. Mille francs perdus ! Tout disparaissait devant cette pensée.

L'édifice de son avenir était renversé ! tous ses rêves détruits.

— Que le bonheur de l'homme dépend de peu de chose ! Il y avait deux heures à peine qu'il voyait le ciel s'ouvrir devant lui ; la vie lui souriait comme une source d'inaltérable félicité : ses yeux lui représentaient dans un lointain brumeux, sa propre image assise à côté d'une tendre mère et d'une sœur chérie... Plus loin, une toute jeune femme qui lui présentait à baiser un petit enfant tout riant qui lui murmurait à l'oreille le nom si doux de père !

Et maintenant le sort cruel avait soufflé sur tous ces beaux châteaux de cartes, ils gisaient là ruinés, anéantis !

Sans qu'il en eût conscience, ses jambes le ramenèrent à la Banque devant le guichet où il avait échangé son mandat. Tout était tranquille et soli-

taire autour de lui; les bureaux paraissaient vides.

Cependant un commis, dont l'attention avait été éveillée par ses gestes étranges, ouvrit le guichet et lui demanda :

— Que cherchez-vous là? Avez-vous perdu quelque chose?

Victor, les larmes aux yeux, lui apprit le malheur qui lui était arrivé.

— Ah ! cela ne nous regarde pas, répondit le commis très froidement. Vous viendriez nous dire que nous vous avons donné trop, que nous ne vous écouterions pas davantage. N'avez-vous donc pas compté les billets qu'on vous a donnés?

—Si, si, très exactement.

— Eh bien, alors, pourquoi venez-vous chercher ici?

Et le guichet se referma.

Victor sortit de la banque la tête basse et le cœur brisé et se traîna, à demi-mort de frayeur et de honte, vers la demeure de son patron; mais il sonna à la porte de la maison d'habitation, pour n'être pas obligé de passer par le bureau.

Lorsqu'il entra tout tremblant dans le cabinet, M. Groothans lui demanda :

— Ma commission est-elle faite? M. Deroeck a-t-il été content?

— Ah! monsieur, ayez pitié d'un malheureux garçon! répondit Victor d'une voix suppliante; si votre indulgence me manque, il n'y a plus d'espoir pour moi...

— Que signifient ces étranges paroles? dit monsieur Groothans d'un ton sévère, et prévoyant déjà que sa commission n'avait pas été faite comme il convenait.

Victor raconta en peu de mots, mêlés de larmes et de prières, comment il avait perdu mille francs, et pourquoi il ne rapportait qu'une quittance de cinq mille. Il espérait que M. Groothans l'excuserait, il était prêt à rembourser les mille francs, pourvu qu'il eut un an pour s'acquitter. Chaque mois il en rembourserait une partie.

Lorsqu'il eut achevé son récit et répondu à quelques questions de son patron, il resta tremblant et suppliant, attendant que M. Groothans prononçât sa sentence.

Le commerçant secoua la tête d'un air mécontent, le regarda dans le blanc des yeux, et lui dit très sévèrement :

— Je ne vous connais pas, monsieur; je ne vous ai admis chez moi que sur la recommandation de M. Greps. Je veux bien croire à votre probité, mais rien ne me dit que ma confiance soit fondée. Dans ce temps de dissipation et de mœurs légères, beaucoup de jeunes gens...

— Ayez pitié de moi, monsieur! Ah ! je suis un honnête homme!

— Soit! je vous le répète, je suis disposé à vous croire; mais, il y a un an à peine, un certain Berthold Loons, qui prétendait avoir perdu une somme de quatre mille francs à peu près de la même façon, m'a tenu le même langage. J'ai eu la faiblesse de le croire, et je lui donnai du temps... pour me rembourser, croyez-vous? non, pour me voler davantage... Pourquoi ce cri de désespoir? Je ne vous accuse pas... Ce Berthold Loons, a fui hors du pays, et l'on a découvert plus tard qu'il avait dépensé mon argent avec des femmes de mauvaise vie.

— Grâce, monsieur, grâce! gémit Victor. Je suis malheureux, mais le ciel m'est témoin que je préférerais mourir que de m'approprier malhonnêtement un seul centime.

— Bon, bon, je vous crois; mais Berthold Loons disait aussi la même chose. Voici mes conditions : je vous donne trois jours pour me rapporter les mille francs. En attendant vous ne pouvez plus paraître dans les bureaux. Si vous me les rapportez, vous pouvez reprendre votre place. Si vous ne me les rapportez pas, je serai forcé de déposer une plainte en justice contre vous. Je ne veux pas être dupe une seconde fois.

— Monsieur, monsieur, vous me condamnez à la honte, à la mort! s'écria Victor en se laissant tomber à genoux. Ma mère est pauvre; mille francs sont pour moi un trésor introuvable.

— Épargnez-moi ces gémissements, répliqua le patron inflexible. Vous avez mon dernier mot, il est irrévocable. Allez maintenant.

Mais le pauvre garcon, fou d'angoisse et de désespoir, se traîna sur ses genoux et levant vers M. Groothans ses mains suppliantes.

— Eh bien! monsieur, sortirez-vous! Dois-je appeler mes domestiques? demanda le négociant en étendant le bras vers le cordon de la sonnette.

Victor, frappé d'une terreur mortelle, se leva en poussant un cri et sortit de la maison en courant.

Il ne s'aperçut pas que les passants s'arrêtaient pour le regarder, ni que les gamins le montraient au doigt. Il tenait sa tête entre ses mains comme s'il avait reçu un coup douloureux sur le crâne; il bégayait des mots sans suite et chancelait comme un homme ivre.

C'est seulement lorsque quelques bourgeois, pris de compassion, l'arrêtèrent au passage pour lui demander s'il était malade, et lui offrir des secours, qu'il revint quelque peu à la conscience de lui-même et qu'il surmonta son désespoir, pour ne pas se donner plus longtemps en spectacle aux passants.

Hélas! qu'allait-il faire maintenant? Comment détourner le calice d'amertume et de honte qui

s'offrait à ses lèvres ? Par quel moyen conjurer le sort affreux qui le menaçait, lui et sa famille ?... Une plainte en justice ! Le procureur du roi, le tribunal, la condamnation, la prison ! Spectres horribles qui avaient pris possession de son cœur saignant, qui le rongeaient et l'écrasaient, et le déchiraient fibre par fibre ! Lui, un dissipateur, un fripon, un voleur ?... et sa mère, et sa sœur, et sa fiancée ! ô Dieu ! Tel était le désordre de son esprit que, lorsqu'il rentra dans la maison de sa mère, il raconta sans aucune précaution le malheur dont il venait d'être victime, quoique la mère de Christine fût encore présente.

Ce fut comme un coup de foudre pour madame Leemans. Elle tomba à la renverse sur une chaise en poussant un cri de désespoir, et demeura étendue, pâle et sans mouvement.

Claire, qui s'empressa autour de sa mère avec Victor et madame Verdonk, pour la rappeler à elle, remplissait la chambre de ses cris et de ses gémissements.

Le jeune homme sentit la cruelle imprudence qu'il avait commise. Il était le seul homme dans la maison, et, si découragé qu'il fût, il ne devait pas oublier les devoirs que sa position lui imposait.

Aussi, dès que sa mère fut revenue de son évanouissement, il essaya de la consoler en lui faisant envisager l'événement sous des couleurs moins sombres ; mais la veuve désespérée versa un torrent de larmes amères, tandis que Claire ne cessait de gémir et de sangloter.

— Où chercher mille francs ? En trois jours ! Nous sommes perdus, anéantis, déshonorés. Hélas, hélas, la mort serait un bonheur pour nous. Nous, des trompeurs, des voleurs ! Nous des voleurs, ô Dieu !

Victor, touché par cette douleur extrême, prit les mains de sa mère et lui dit d'un ton calme :

— Allons, ma chère mère, ne pleurez pas si fort : vos larmes me percent le cœur. Nous avons tort. Tout n'est pas perdu. Nous deviendrons pauvres pour quelque temps. Mais notre honneur, notre bonne renommée peut du moins être sauvée. Écoutez-moi. Je vais trouver mon ami Strooband ; s'il ne peut pas grand'chose par lui-même, il me sera du moins de quelque secours. De là je cours chez mon ancien patron M. Greps, puis chez mon parrain le charpentier ; même, s'il le faut, à la fabrique où feu mon père a travaillé. Je connais encore beaucoup d'autres personnes qui ont de l'argent et qui m'estiment. De cette façon, je finirai bien par rassembler les mille francs, et je conserverai ma place dans le bureau de M. Groothans ; alors, mère, notre bonne réputation restera sans tache. Il n'y aura que du temps perdu pour Christine et pour moi. Nous nous soumettrons avec résignation à la volonté de Dieu.

Il vit avec bonheur que le front de sa mère se rassérénait à ces paroles, et qu'un rayon d'espoir se rallumait dans ses yeux.

— Je cours, je vole, s'écria-t-il. Consolez-vous et ne pleurez plus, avant de connaître le résultat de mes démarches... Mais à vous, madame Verdonk, à vous seule j'ai une secrète prière à adresser : que Christine ne sache rien de ce terrible événement ! Que personne ne lui en dise un mot. Peut-être sera-t-il possible de lui épargner ce coup fatal. Vous me le promettez ? Eh bien, je cours, avec espoir et courage.

Le jeune homme était-il sincère ? Croyait-il réellement à la réussite de ses efforts ?... Ce fut du moins avec le sourire sur les lèvres et la confiance dans les yeux qu'il prit son chapeau et sortit de sa demeure.

Une demi-heure après, madame Leemans et sa fille étaient assises près de la table, dans la petite chambre derrière la boutique. Quelques bijoux de peu de valeur étaient étalés devant elles : deux paires de boucles d'oreille en or, trois bagues, un collier et une montre en argent. Elles ne pleuraient plus. L'espoir de voir Victor trouver le secours qui le sauverait, leur avait sans doute rendu un peu de courage, une autre raison encore les avait obligées de comprimer ou de cacher leurs larmes. A chaque instant il entrait dans la boutique des personnes qui demandaient à être servies, et il fallait bien user de dissimulation envers les femmes du voisinage qui n'eussent pas manqué, avec leur curiosité indiscrète, de chercher à savoir la cause de leur tristesse.

Hélas ! elles étaient pourtant encore bien malheureuses, et leur cœur était serré d'une cruelle angoisse. Dans la supposition que Victor ne réussirait qu'en partie dans ses démarches, elles avaient tiré de la commode leurs modestes bijoux, même l'anneau de mariage de la mère, et pendant près d'une demi-heure elles avaient pesé, estimé et et calculé ce qu'ils pouvaient bien valoir, si elles les vendaient Mais après tous leurs calculs, elles finirent par reconnaître, avec un soupir de découragement, que le tout ensemble ne leur procurerait pas beaucoup plus de cent francs.

Elles venaient de remettre leurs bijoux dans le tiroir, et restaient assises tristement devant la table, comprimant avec peine les larmes qui leur venaient aux yeux, lorsque Victor rentra avec un visage souriant..

— Eh bien, eh bien ? demandèrent les deux femmes les yeux brillants d'espoir.

— Cela va bien, mère, répondit-il.

— Ah ! Dieu soit loué ! As-tu trouvé les mille francs ?

— Pas encore tout à fait, mais demain sans aucun doute. J'ai toujours deux cents francs dans mon portefeuille.

— Et demain tu auras le reste?

— Où est madame Verdonk? demanda le jeune homme avec inquiétude.

— Elle est retournée chez elle.

— Ciel! elle va parler de mon malheur à Christine.

— Non, elle a promis de se taire. Mais racontenous maintenant comment tu as réussi. Tu dois avoir de bonnes nouvelles, car tu sembles content.

— Oui, ma chère mère, j'ai bon espoir, je suis presque certain de pouvoir rembourser les mille francs demain. Alors je garde mon emploi chez M. Groothans.

— Et qui viendra à ton aide?

— Franz Strooband. Il m'a déjà prêté deux cents francs dont il pouvait disposer. Il ira chercher demain les huit cents francs restants chez son oncle. Nous ne devons pas douter qu'il ne les obtienne, à ce qu'il dit; son oncle est riche et généreux... et Franz dût-il même inventer quelque histoire et s'accuser lui-même de n'importe quelle étourderie, demain il me tirera d'embarras.

— Oh! le généreux jeune homme!

— Et ton parrain, et M. Greps, que disaient-ils?

— Je ne suis pas allé chez eux; c'était inutile.

— En effet, moins il y a de gens qui le savent...

— Maintenant, ma chère mère, dit Victor en se passant convulsivement la main sur le front, maintenant je vous supplie de me laisser reposer un peu, j'ai la tête si fatiguée que j'en suis tout étourdi. Un peu de repos me fera du bien.

— Repose-toi, repose-toi, répondit madame Leemans. Je comprends que tu sois bien abattu après une pareille agitation! N'en parlons plus aujourd'hui.

Le jeune homme recula sa chaise jusque contre la muraille, et s'y laissa tomber, la tête appuyée sur sa main comme quelqu'un qui veut dormir. Mais il était facile de voir, aux rides de son front et de ses joues, et aux contractions nerveuses de ses membres, qu'il était encore en proie à la plus vive agitation.

C'était bien naturel, d'ailleurs; le pauvre garçon craignant de renouveler les mortelles inquiétudes de sa mère, avait menti en lui disant qu'il avait le ferme espoir d'être sauvé, car il était lui-même livré au plus profond désespoir. Toutes les personnes dont il était allé implorer le secours l'avaient éconduit par des paroles évasives, soit qu'elles ne fussent pas en mesure de lui rendre service, soit qu'elles ne voulussent pas lui prêter leur argent. Une ou deux d'entre elles avaient même paru douter de la probité de Victor.

Le jeune homme, consterné de cette supposition, avait bu jusqu'à la lie l'amer calice de l'humiliation et de la honte.

Un seul avait été généreux envers lui; son ami Strooband lui avait donné tout ce qui lui restait de ses menus plaisirs d'étudiant, et maintenant, il lui faudrait rester au moins trois semaines sans argent, ou faire des dettes. De son oncle il avait été à peine question, et encore était-ce pour assurer qu'il ne se laisserait toucher par aucune prière pour prêter ne fût-ce que cent francs.

Victor était donc en proie à une douleur inexprimable et à un découragement complet. Il envisageait avec terreur le sombre avenir qui s'ouvrait devant lui, non seulement son bonheur perdu, mais la prison et la honte comme le terme qui l'attendait.

Le cœur d'une mère est si clairvoyant! Madame Leemans commença bientôt à se douter que son fils lui avait caché la terrible vérité. Elle se tut néanmoins et dévora en silence les sanglots qui montaient de sa poitrine oppressée.

Claire aussi tenait fixé sur son frère son regard plein d'inquiétude et de compassion.

Ce pénible silence fut interrompu tout à coup par quelques coups frappés légèrement sur le comptoir de la boutique.

— Claire, va voir, dit la mère. Il y a quelqu'un, c'est une dame; dépêche-toi.

La jeune fille courut à la boutique. Il s'y trouvait, en effet, une dame d'une beauté remarquable, dans une très élégante toilette. Elle était accompagnée d'une jeune fille qui portait un petit sac de cuir, et qui avait l'air d'une femme de chambre.

— Que désirez-vous, madame? demanda Claire. Des rubans?

— Vous vous appelez Claire Leemans, n'est-il par vrai? demanda la dame.

— Pour vous servir, madame.

— Vous avez une mère... et un frère qui se nomme Victor?

— Oui. Madame désire-t-elle leur parler?

— Où sont-ils?

— Là, dans la chambre, répondit Claire étonnée du ton étrange de ces questions.

Mais la dame, faisant signe à la suivante de l'attendre là, se dirigea tout droit vers la porte vitrée qu'elle ouvrit et entra dans la chambre avant que Claire eût le temps de prévenir sa mère. En voyant paraître cette riche étrangère, madame Leemans et son fils se levèrent pour la saluer.

La dame les regarda sans rien dire, avec son visage souriant.

— Qui avons-nous l'honneur de recevoir? balbutia la mère Leemans.

— Je suis la signora Fioraliso; vous avez sans doute entendu parler de moi? répondit la dame.

— La célèbre chanteuse du théâtre de la Monnaie? Oh! oh! s'écria Victor avec un accent d'admiration et de respect.

— Quoi, vous ne me reconnaissez plus? s'écria la dame avec une nuance de tristesse.

Victor, sa mère et sa sœur secouèrent la tête d'un mouvement simultané. Ils n'avaient jamais eu, pensaient-ils, l'honneur de voir cette inconnue.

— Mon nom est Marie Fioraliso, reprit-elle. Savez-vous ce que signifie le mot italien Fioraliso? En français, bluet ou fleur de blé; en flamand, Corebloem.

— O Dieu, est-il possible! Vous seriez Micke Corebloem! s'écria le jeune homme.

— Oui, Victor Leemans, répondit la jeune dame en lui prenant la main. Je suis l'enfant que vous avez sauvée de la famine; je suis Micke Corebloem. Ah! voilà encore le poêle auprès duquel j'ai réchauffé mes membres raidis par le froid. Voilà la table sur laquelle on m'a servi le repas qui m'a rendu la force et la vie. Derrière cette porte était le lit où j'ai rêvé du ciel et de ses anges... Venez, madame Leemans, laissez-moi vous rendre le baiser que vous avez donné de si bon cœur à la pauvre fille, lorsqu'elle est montée en chemin de fer.

Elle se jeta au cou de la mère de Victor, et l'embrassa avec la plus tendre affection.

A ce tableau, des larmes d'attendrissement jaillirent de tous les yeux.

Lorsque cette émotion fut un peu calmée, madame Leemans demanda :

— Et votre mère vit-elle encore?

— Oui; elle habite près de Florence un petit bien de campagne. Elle est contente, mais les voyages lui font du mal.

— Et votre petit frère?

— Il est resté avec elle, il est déjà fort avancé dans son éducation musicale, et il deviendra, j'espère, un excellent artiste, et tout cela, c'est à vous que nous le devons.

D'autres questions encore furent adressées à la signora Fioraliso. Pour satisfaire la curiosité bien naturelle de ses interlocuteurs, elle prit un siège et dit :

— Asseyons-nous un moment... Vous nous aviez donné les secours nécessaires pour nous rendre en France. Nous arrivâmes à Lille, chez mon oncle, qui comme vous le savez, était premier violon à l'orchestre du Grand Théâtre. Le brave homme nous aida selon ses moyens. Je gagnai bientôt ses bonnes grâces, et il fut pour moi comme un tendre père. C'est de lui que j'appris la musique dès mon enfance, je devins assez forte sur le piano, et mon oncle disait que j'avais une voix pleine de promesses. Trois ans plus tard nous partîmes pour Paris, où mon oncle venait d'obtenir une place à l'orchestre de l'Opéra. Je suivis avec fruit les cours du Conservatoire, jusqu'au moment où mon oncle m'emmena en Italie, où on lui offrait la place de chef d'orchestre du théâtre d'une petite ville. J'apprenais, j'étudiais et je travaillais du matin au soir. Que vous dirais-je de plus? Ma voix se développa, et j'obtins en peu de temps la faveur du public. Le bon Dieu m'a comblée de ses grâces, et maintenant j'ai une grande renommée et je gagne de l'argent, beaucoup, beaucoup d'argent.

Ces derniers mots firent une singulière impression sur madame Leemans, elle leva la tête et ouvrit la bouche comme si elle allait parler; mais un regard suppliant de Victor arrêta la parole sur ses lèvres.

— Ainsi, vraiment, vous ne me reconnaissiez pas? dit la jeune dame en soupirant. Vous aviez oublié Micke Corebloem? Je devais bien m'attendre à cela de la part de personnes si généreuses. Vous ne vous souvenez pas du bien que vous avez fait : c'est naturel. Mais moi je ne l'ai pas oublié; je me souviens des anges de bonté qui ont sauvé de la faim et de la mort la pauvre mère et ses enfants abandonnés; moi, du moins, je n'ai jamais méconnu au fond de mon cœur à qui la signora Fioraliso, la cantatrice encensée, est redevable de son bonheur et de sa renommée..... et si j'ai consenti à promener ma « célébrité » hors de l'Italie, ce n'a été que dans l'espoir de vous revoir encore une fois.

Elle ne s'arrêta point à l'expression de la reconnaissance de la mère Leemans et de Claire; mais elle contempla un instant le jeune homme avec une attention mêlée de surprise, en murmurant tout bas :

— Mon rêve ne m'a point trompée. Son visage est le miroir de son noble cœur...

Puis, d'un ton de solennité :

— Monsieur Victor, êtes-vous libre?

— Libre? Comment l'entendez-vous, mademoiselle.

— Êtes-vous marié?

— Pas encore, hélas!

— Vous ne me croirez peut-être pas, mais à chaque progrès que je faisais, à chaque nouvel hommage que je recevais, je pensais à vous. Et je trouvais une récompense plus douce dans la certitude que je serais un jour capable de vous payer la dette de Micke Corebloem; si la reconnaissance est un sentiment que l'on peut comparer à l'amour, la générosité et la bienfaisance sont des germes d'où l'amour naît facilement... Victor, voulez-vous

accepter ma main et partager ma fortune et ma renommée! J'assurerai le bonheur de votre mère et de votre sœur.

— Impossible, impossible! soupira le jeune homme.

Cette réponse parut attrister la jeune femme. Elle regarda Victor d'un air de doux reproche, et elle allait lui demander les motifs de son refus, lorsqu'une jeune fille entra vivement dans la chambre sans faire attention à personne, et s'élança au cou du jeune homme, en s'écriant avec un accent plein d'angoisse :

— Victor, mon pauvre Victor, oh! ne pleurez pas, ne vous désespérez pas, Dieu viendra à notre aide.

— Vous le voyez, mademoiselle, dit le jeune Leemans. Il y a des liens si étroits et si purs qu'on ne peut les rompre. Mademoiselle Christine Verdonk, ma fiancée!

— Ah! ainsi soit-il, s'écria la jeune femme. Pourvu que je puisse espérer que vous serez heureux. Je le prévoyais, et je m'attendais même à vous trouver marié. Laissez-moi embrasser comme une amie la jeune fille que vous avez trouvée digne de vous.

Et, en effet, elle embrassa Christine Verdonk qui, stupéfaite et à moitié méfiante, se laissa serrer dans les bras de l'étrangère.

— Écoutez, dit celle-ci, je suis obligée de vous quitter pour aujourd'hui. Mais attendez-moi au théâtre. Demain je pars avec mon oncle. Vous devez venir voir et entendre ce que, grâce à votre assistance, Micke Corebloem est devenue dans le monde des arts. Voici trois billets de spectacle. Vous viendrez, n'est-ce pas! Votre présence me sera plus précieuse que celle des têtes couronnées. J'ai apporté aussi un cadeau, un petit souvenir pour mon sauveur. Veuillez l'accepter pour l'amour de moi. En achevant ces mots elle rentra dans la boutique et revint immédiatement avec un petit coffret de cuir. Elle posa cet objet sur la table en disant :

— Voilà mon cadeau pour monsieur Victor. N'ouvrez pas le coffret en ma présence, je vous en prie. Demain j'apporterai aussi quelques petits présents pour vous, madame Leemans, et pour vous, mademoiselle Claire, qui m'avez un jour confié votre plus belle poupée pour me consoler, et pour vous surtout, mademoiselle Christine. Ah! vous m'êtes bien chère, car mon bienfaiteur vous aime, et le bonheur de sa vie repose sur vous... Maintenant, au revoir jusqu'à demain.

A ces mots elle s'éloigna précipitamment.

Tous la suivirent un moment des yeux avec stupeur; mais aussitôt ils ramenèrent leurs regards vers le coffret avec la plus vive curiosité.

Madame Leemans l'ouvrit et en tira une belle montre d'or avec une longue et lourde chaîne enrichie de brillants.

— Oh! le beau cadeau! Ah! mon Dieu! comme cela pèse! Du véritable or! cela vous éblouit, murmuraient les femmes en se passant la montre de main en main pour l'admirer à leur aise.

Le jeune homme, quoique souriant, paraissait plongé dans ses pensées et ne partageait pas tout à fait l'enthousiasme des autres.

— Mais, Victor, lui dit sa mère, pourquoi ne parais-tu pas content de ce magnifique présent? C'est un trésor. Si nous voulions le vendre, on nous en donnerait peut-être mille francs.

— Le vendre? Vendre le cadeau de Micke Corebloem! soupira-t-il tristement.

— Tenez, tenez, voici une lettre, dit Claire qui tenait le coffret d'une main et de l'autre tendait à son frère un petit papier plié.

Victor le déplia et lut, pendant que les femmes étaient suspendues à ses lèvres :

« A mes bienfaiteurs,

» Micke Corebloem ne vous doit pas seulement la vie, mais aussi sa fortune et sa renommée. Elle ne sait comment le reconnaître. Acceptez, de sa main, une petite partie des fruits de votre bienfait. Si ce présent ne pouvait pas contribuer à votre bonheur, servez-vous en pour faire en mon nom, à d'autres malheureux, le même bien que vous avez fait à Micke Corebloem. »

Ils se regardèrent tous les uns les autres, comme pour se demander l'explication de cette énigme. La signora Fioraliso voulait-elle dire que si on n'acceptait pas la montre il faudrait l'employer en aumônes? C'était peu probable.

Victor prit le coffret des mains de sa sœur, l'examina avec attention, et leva un petit sachet de satin qui en cachait le fond... Tout à coup il pâlit, et quoiqu'un sourire éclairât son visage, il se mit à trembler de tous ses membres.

— Victor, Victor, mon pauvre fis, qu'as-tu? demanda la mère.

— Ah! grand Dieu! en croirai-je mes yeux, s'écria le jeune homme en tirant quelques papiers de la boîte. Voyez, voyez, un billet de mille francs!... et encore un, et encore, et encore! Dix! Dix mille francs!... Je les accepte de Micke Corebloem; c'est ma délivrance, notre honneur, notre bonheur! Ma mère, ma sœur, maintenant nous sommes riches! Christine, ma chérie, nous nous marions immédiatement! tout de suite. Réjouissons-nous et rendons grâces à Dieu.

Il sauta au cou de sa mère, et pendant quelques minutes ce fut, parmi tous les personnages de cette scène, un échange de baisers et un concert de joie.

Madame Leemans s'interrompit la première et s'écria, dominant le bruit :

— Oh! mes enfants. Le vieux proverbe dit bien vrai : un bienfait trouve toujours sa récompense! les dettes de cœur sont sacrées, et vous voyez qu'elles rapportent parfois de beaux intérêts. Ah! l'heureux coffret! Dire qu'il contient le bonheur de toute une famille!

— Nous sommes riches... riches! exclama le jeune homme. Christine, faites vite faire votre robe de noce! Une vie nouvelle et brillante commence pour nous. Renfermez cet argent. Je prends un billet de banque de mille francs. Je cours chez M. Groothaus. Je ne veux pas que le soupçon plane sur moi une minute de plus. Je reviens tout de suite, libre, fier, heureux! Christine, allez appeler votre mère! Nous ferons une petite fête, et nous boirons un verre de vin en l'honneur du bon ange que Dieu nous a envoyé... Oh! merci, merci, Micke Corebloem!... Dansez, sautez, soyez gaies jusqu'à mon retour.

Et il sortit de la maison en courant.

CONCLUSION

Il n'y a pas longtemps je rencontrai un de mes amis qui faisait une quête dans Bruxelles au profit d'une pauvre veuve malade et de ses enfants. Il était heureux, car ses efforts avaient réussi et il espérait encore obtenir une souscription très considérable dans une maison située à l'autre extrémité de la ville.

N'ayant rien de mieux à faire ce jour-là, je l'accompagnai, et il me raconta en détail l'histoire d'un négociant qui avait autrefois sauvé la vie à une pauvre fille, et l'avait aidée, par ses bienfaits, à devenir une célèbre cantatrice. Il ne savait pas l'histoire jusqu'au bout, mais ce dont il était certain, c'est que le négociant avait pris la cantatrice pour commanditaire et que c'était à cette association qu'il devait sa rapide fortune.

Il me parla avec les plus grands éloges de la bienfaisance du négociant, mais surtout de l'inépuisable générosité de sa mère et de sa femme, qui étaient enchantées chaque fois que l'on faisait appel à leur aide pour soulager la misère ou les souffrances d'autrui. La sœur du négociant, qui était mariée avec un docteur, était connue dans son quartier comme la providence des pauvres : la charité était chez ces gens une vertu de famille.

Nous parlâmes encore de la louable prévoyance de la cantatrice qui, en plaçant son argent dans une maison de commerce honnête, s'assurait, avec une fortune sans cesse croissante, des garanties contre l'adversité à venir. Et nous déplorâmes l'imprudence de certains artistes qui, après une vie de dissipation, après la perte de leur voix, tombent du luxe le plus effréné dans l'abîme de la misère.

Nous étions encore sur ce sujet lorsque mon ami me montra une grande maison en me disant :

— C'est là que nous devons aller pour notre quête.

Nous sonnâmes, et je lus sur la plaque en cuivre de la porte :

Victor Leemans et Cie

Nous fûmes introduits par une servante dans une espèce de petit salon. Le négociant parut aussitôt le sourire sur les lèvres.

Tandis que mon ami lui exposait l'objet de sa visite, mon attention fut attirée par un tableau suspendu à la muraille. Je m'approchai, et le regardai avec curiosité. Cet objet m'inspira le désir de connaître entièrement l'histoire de M. Leemans, et me donna même l'idée de la raconter un jour à mes amis sous des noms d'emprunt.

La toile en question représentait une campagne en hiver, avec de la neige et des arbres dépouillés. Sur le premier plan, trois pauvres gens étaient assis : une mère avec ses deux enfants. A côté d'eux, deux jeunes gens qui avaient l'air de leur faire l'aumône; à l'arrière-plan, à demi noyé dans la brune empourprée par le soleil couchant, un ange tenant sur ses genoux un livre ouvert, et sur la première page de ce livre, le génie céleste écrivait quelque chose, sous ces mots en lettre d'or :

Debet Deus.

Et sous le tableau, on lisait en lettres d'or plus grandes :

Qui donne aux pauvres prête à Dieu.

FIN D'UNE DETTE DE CŒUR



Tais-toi, oh ! tais-toi !... (Page 2.)

L'EXPIATION

Il est des jours d'automne si sombres et si tristes, que la nature semble pleurer et attendre, avec une profonde désolation, le sommeil de l'hiver, comme si ce sommeil devait être sans fin. C'était un de ces jours mornes et sinistres.

Le vent hurlait à travers les branches dépouillées des taillis, et leur arrachait leurs dernières feuilles.

Une pluie fine, froide comme la glace, tombait sans interruption sur la terre et détrempait les chemins.

Malgré le vent et la tempête, un lugubre silence régnait dans les champs et dans les bois. On n'entendait que le sinistre croassement des corbeaux qui seuls semblaient se réjouir de la tristesse de la nature, et baignaient avec volupté leurs ailes noires dans le vent et dans la pluie.

Et cependant, dans cette solitude, par ce temps affreux, une jeune femme s'avançait péniblement dans la fange d'un chemin de terre. Ses vêtements misérables sont collés à son corps, l'eau découle de sa tête et de ses épaules. Elle marche vite, sa poitrine halète; la sueur et la pluie se mêlent sur son front; elle semble chassée comme quelqu'un qui fuit un grand danger.

Qui peut donc être cette infortunée ?

Hélas ! elle est si maigre que son corps semble s'être fondu sous les tristes haillons qui la couvrent, et elle chancelle sur ses jambes en marchant péniblement dans la boue et l'eau, sans conscience

de sa situation. Son visage est pâle et blême; ses yeux, profondément enfoncés dans l'orbite, sont ternes et vitreux; la souffrance et la douleur ont gravé deux rides profondes à côté de sa bouche.

Et cependant, ce visage flétri atteste encoreune beauté disparue.

Telle qu'une fleur brûlée par le vent du nord, elle laisse encore deviner l'éclat et la vie d'autrefois. Ses yeux sont si doux, si languissants, si résignés; son regard est comme une continuelle prière implorant pitié et miséricorde.

Pauvre fille, si jeune encore et, déjà brisée par la douleur, rose à peine épanouie et déjà dévorée par un ver rongeur! vieille et flétrie dès le printemps de ta vie; qu'as-tu donc fait pour que Dieu fasse peser si visiblement sa malédiction sur toi?

Et la malheureuse poursuit sa course désespérée au milieu des ornières inondées; elle trébuche, s'enfonce et chancelle dans la fange, sans jeter sur le chemin son regard égaré.

De temps en temps, elle semble sortir de son égarement, et jette les yeux, avec un inexprimable amour, avec angoisses, avec terreur parfois, sur un petit paquet qu'elle a caché sous son mouchoir, et qu'elle serre de ses deux bras contre son sein.

Alors, je ne sais quelle sainte expression illumine son visage; elle devient ineffablement belle d'énergie et de sentiment; son regard rayonne de fierté et de courage en s'élevant vers le ciel comme une rapide prière.

Que porte-t-elle donc dont la vue seule fasse briller ce feu dans ses yeux ou en fasse couler de grosses larmes semblables à des perles étincelantes?

Ah! l'infortunée est mère! son enfant souffre... elle le sait... elle voit les joues de la pauvre créature se contracter... elle tremble et lève les yeux vers Dieu... Mais la physionomie de l'enfant se calme: Il dort.

Elle baise ses petites lèvres froides, sourit, cache la tête de l'enfant pour la protéger contre la pluie, et s'élance avec une nouvelle hâte dans le chemin.

Peu de temps après, l'enfant commença à se plaindre, mais si doucement, si bas, que sa mère seule eût pu l'entendre.

Comme si cette plainte eût été un cruel coup de fouet, elle pressa encore sa marche; mais les cris de l'enfant devinrent plus douloureux et lui déchirèrent le cœur de plus en plus.

Elle s'arrêta, regarda autour d'elle et courut au pied d'un chêne dont le feuillage plus robuste n'avait pas encore été emporté par le vent.

Là, elle tira l'enfant de dessous son mouchoir, étouffa ses cris sous ses baisers, et dit d'une voix navrée:

— Tais-toi, mon pauvre enfant, tais-toi! cher innocent agneau, tu es roide de froid; tiens, mets tes petits pieds dans mon sein; tais-toi, oh! tais-toi!...

Et de sa douce haleine maternelle elle s'efforçait de rendre la vie et la chaleur aux membres engourdis de l'enfant.

Cependant celui-ci redoublait ses cris, et se lamentait en se débattant et en tendant d'un air suppliant vers sa mère ses pauvres petits bras amaigris.

Aux gémissements de l'enfant se mêlait un cri déchirant qui fit tressaillir la jeune fille égarée, et donna à ses traits l'expression du désespoir et de la terreur:

— De la nourriture! de la nourriture! s'écria-t-elle avec désolation. Tu demandes de la nourriture? La faim déchire tes entrailles, la soif dessèche ta chère petite bouche! O mon Dieu, que faire!

Toute frissonnante et comme si la fièvre l'eût saisie, elle pressa son sein d'une main convulsive et dit en soupirant:

— Rien, plus rien! Ah! peut-être une goutte encore! viens, viens!

A ces mots, elle s'éloigna du chêne et s'enfonça à travers les taillis jusqu'à un endroit où elle fût cachée par d'épaisses broussailles.

La pluie redoublait de violence; le vent sifflait plus lugubrement à travers les sapins; les corbeaux croassaient joyeusement au milieu de la tempête...

Tous ces bruits sinistres rendaient plus triste encore la solitude de la nature en deuil; et il régnait un si profond silence au-dessus de l'endroit où la mère s'était réfugiée, qu'on eût dit qu'elle avait disparu dans une tombe avec son enfant.

Mais bientôt l'infortunée sort de nouveau du taillis.

Un torrent de larmes baigne ses joues, une pâleur mortelle couvre son visage; elle tremble et chancelle sur ses jambes. Elle jette un regard d'inexprimable angoisse sur son enfant qui pleure, tombe à genoux par terre au pied de l'arbre, et lève les bras au ciel en s'écriant:

— O mon Dieu, vous m'avez abandonnée! Plus une seule goutte! L'affreuse pensée! Ah! si mon sang avait remplacé le lait de la mère! Ah! je mérite mon sort; je courbe ma tête coupable sous la verge qui me frappe. Mais, Seigneur, exigez-vous donc la mort de mon innocent enfant, comme expiation de ma faute? Le verrai-je mourir sous mes yeux éteints? Oh! non, non! Si mes souffrances ne sont pas assez horribles, je vous en supplie, faites-moi vider le calice jusqu'à la lie, et, s'il le faut, que votre foudre m'écrase au bord de la

tombe : je vous bénirai, ô Dieu de bonté... mais mon enfant, mon enfant, mon Dieu ! Grâce, grâce, laissez-le vivre !

Épuisée par cette lamentation, elle laissa tomber sa tête sans force sur son épaule; ce mouvement porta son regard sur le taillis de chênes.

Elle dut y apercevoir une chose qui lui causait une joie extrême; car tout à coup ses yeux étincelèrent de bonheur, et elle s'écria avec enthousiasme :

— Ah ! merci, merci, ô mon Dieu !

Elle courut un peu plus loin au bord du chemin, et y cueillit à quelques sarments de ronces une poignée de mûres sauvages qui, exposées au nord, mûrissaient plus tard qu'ailleurs.

Elle revint sous l'arbre avec ce présent du ciel, s'assit à terre, posa sur ses genoux l'enfant toujours pleurant, et pressa le jus noir des mûres sur ses lèvres désséchées.

L'enfant avala avec avidité le suc rafraîchissant; et à peine la première soif de la pauvre petite créature fut-elle apaisée, qu'elle se mit à sourire et à caresser de ses petits bras débiles les joues de sa mère.

Les mûres n'étaient pas toutes pressées que déjà l'enfant refusait cette étrange nourriture. Cependant le sourire de reconnaissance persistait sur ses petites lèvres; il était soulagé.

La femme le mit sur ses genoux et fixa par terre son regard pensif.

Des larmes abondantes jaillirent bientôt de ses yeux et elle dit :

— Ah! je n'en puis plus! Un peu de repos! Du repos, du repos pour moi! Ah! où trouverais-je jamais le silence de ma conscience? C'est donc bien vrai! Je suis si coupable, si criminelle, que mon vieux père lui-même va en mourir de chagrin? Mon crime était donc bien grand, ô mon Dieu! pour que mon enfant dût vivre sur la terre, méprisé, raillé et repoussé, ou mourir de faim sur mon sein? Ah! j'étais ignorante, innocente... Je ne savais pas combien de fiel et de poison renferme le calice de l'amour. Je l'ai aimé, aimé comme j'aurais aimé un ange! J'avais confiance, une aveugle confiance, en celui que mon âme regardait comme le modèle de la beauté et de la générosité! Il est parti! Il m'a laissée seule devant mon repentir et la vengeance de Dieu...

L'infortunée se tut un instant, puis reprit ses lamentations :

— Je suis folle, ma pauvre tête s'égare. Pourquoi suis-je assise ici? Je me repose! Je me repose, alors que mon vieux père gît sur son lit de mort et expire victime de ma faute!... Quand un homme de notre village m'a apporté la sinistre et terrible nouvelle, je me suis élancée à travers les ténèbres et la tempête, pour le voir encore une fois en ce monde, et pour implorer son pardon avec des larmes de sang... Et que trouverai-je, ô mon Dieu? Sa juste malédiction! Ma présence ne lui rendra-t-elle pas plus amère l'heure de la mort? Et ne briserai-je pas le cœur de ma pauvre et bonne mère, en lui montrant sa fille comme un spectre, brisée et anéantie par la misère et par la honte?

Elle couvrit son enfant de larmes et reprit :

— Et toi, innocente créature, te déposerai-je sur le lit de mort de mon père? Te livrerai-je au mépris et à la haine d'une famille dont tu dois rester l'éternel opprobre? C'est affreux! C'est affreux!

Sa tête se pencha davantage encore, et elle dit d'un ton lugubre :

— Ah! si une mort inconnue guérissait nos souffrances à tous deux? Si cette muette solitude nous recouvrait comme un linceul?... La faim accomplirait l'œuvre...

Elle se tut; un sourire égaré contractait ses lèvres; le sombre feu du désespoir rayonnait dans ses yeux.

Mais la main de l'enfant se leva vers elle et caressa ses joues.

Cet attouchement l'arracha à son découragement; elle fut prise d'un frisson terrible, et se mit à couvrir son enfant de baisers avec l'égarement de la folie.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'ai-je dit? s'écria-t-elle. Qu'as-tu donc fait sur la terre, pauvre créature, pour que j'ose désirer ta mort? Toi, toi, mon enfant, mourir! Oh! non, non! Ma faute a troublé mon esprit, perverti mon âme peut-être? Quoi! j'ose douter de la bonté de ma mère! Je doute de la bonté de Dieu lui-même! Allons, allons, que la malédiction de mon père me frappe, je l'ai méritée; méprisée, repoussée par ma mère, je mourrai sous le coup; mais du moins elle viendra en aide à mon innocent enfant; elle en aura soin... elle l'aimera peut-être! Allons!

Elle se leva brusquement, cacha l'enfant contre son sein, et s'élança avec une nouvelle énergie à travers la pluie et la tempête...

FIN DE L'EXPIATION



MAITRE VALENTIN

I

Certes, de tout l'été de l'année 1858, il n'avait pas fait un temps si frais et si beau que ce jour-là. Après quelques semaines de chaleurs excessives, il avait plu la veille avec abondance, et la nature, animée d'une vie nouvelle, semblait avoir retrouvé la jeunesse et la vigueur des premiers jours du printemps.

Cependant le soleil brillait de nouveau de tout son éclat dans le ciel d'un bleu sans nuages; mais à l'orage de la veille avait succédé une petite brise du sud-ouest qui murmurait dans le feuillage et qui remplissait l'air d'un parfum rafraîchissant.

Il était près de cinq heures de l'après-midi, lorsque Hélène, la fille unique de Minnens, le fabricant d'huile, franchit la grille à l'extrémité du jardin de son père, et s'engagea dans un sentier qui conduisait dans les champs.

Elle portait au bras un léger panier.

La taille élancée de la jeune fille lui donnait de loin l'apparence d'une femme faite. Pourtant, elle devait être fort jeune encore, car son pur et doux visage portait l'empreinte d'une simplicité candide, et le sourire qui se jouait sur ses lèvres avait cette naïveté et cette aimable franchise que les années ne font que trop tôt disparaître.

Parfois, tandis qu'elle poursuivait son chemin toute rêveuse, une expression sérieuse effaçait le

sourire de ses lèvres, et alors ses grands yeux bleus s'éclairaient de la lumière d'une pensée profonde ou d'une émotion secrète.

Les seigles, sous l'haleine du vent d'ouest, agitaient leurs vagues autour d'elle; les bluets et les coquelicots s'inclinaient devant ses pas, comme pour rendre hommage à une fleur plus belle. Les champs de lin faisaient chatoyer le bleu clair de leur têtes fleuries ; les abeilles bourdonnaient par essaims sur le rouge sanglant des trèfles, et les innombrables calices blancs et pourpres, épanouis sur la sombre verdure des pommes de terre, semblaient remercier Dieu qui, dans sa miséricorde, avait écarté de la plante la fatale maladie.

Lorsque la jeune fille eut atteint une hauteur d'où elle pouvait embrasser du regard toute la vallée qui s'étendait à ses pieds, elle fut frappée de la splendeur de la nature rafraîchie. Elle jeta autour d'elle un long regard plein d'admiration, leva les yeux au ciel en priant,... puis pressa le pas de nouveau, comme si elle était pressée d'atteindre le but de sa promenade.

Quelques minutes plus tard, elle tourna à gauche dans la vallée et suivit un sentier sinueux qui la mena devant la porte d'une toute petite maisonnette.

Elle entra, s'approcha du lit où gisait une vieille femme malade, lui prit la main, et lui dit avec douceur :

— Eh bien, ma bonne Thérèse, comment avez-vous passé la nuit? Avez-vous pu dormir un peu? Cela va mieux, n'est-ce pas?

La femme secoua la tête et dit d'une voix faible :

— Hélas! non, mademoiselle, cela ne va pas mieux. Je crois que cela ne durera plus longtemps.

— Allons, Thérèse, il ne faut pas perdre courage comme cela. Que de fois n'a-t-on pas vu des gens qui étaient presque à l'agonie se lever de leur lit de souffrance et vivre encore longtemps! Cela dépend de la volonté de Dieu et de sa miséricorde. Ma propre tante, qui demeure à Waereghem, n'a-t-elle pas été cinq mois si malade, qu'on l'a administrée deux fois? Je l'ai veillée et soignée. C'est pour cela que je n'ai pas pu venir vous voir plus tôt. Maintenant, elle se porte comme un poisson dans l'eau et elle est beaucoup plus jeune de cœur qu'auparavant. Il en peut être ainsi de vous, et il en sera ainsi, Thérèse, si vous prenez courage, si vous avez confiance en la bonté de Dieu. Soyez certaine que vous êtes beaucoup mieux aujourd'hui.

La malade murmura un remercîment et se mit à pleurer.

— Des larmes? dit la jeune fille jouant de l'étonnement. Ah ! ce n'est pas bien de vous désespérer ainsi sans raison. Vous souffrez, hélas! et beaucoup, je le sais; mais il faut prendre patience, dans la pensée qu'avant quinze jours peut-être vous pourrez vous asseoir à votre porte, sous le ciel bleu. Vous ne me croyez pas? Mais je gage que vous serez dans les champs avec les autres, pour récolter les pommes de terre. Elles ont réussi cette année, et ce sera une fête. Il me semble que vous pleurez davantage ! Est-ce que mes paroles vous attristent? Cette douleur n'est pas naturelle pendant que votre état s'améliore. Allons, dites-moi, Thérèse, pourquoi vous versez des larmes si amères?

La malade leva ses yeux humides vers la jeune fille avec un sourire d'espérance, et soupira :

— Ah! mademoiselle, si vous pouviez savoir ce que souffre mon cœur maternel! Si mon mari vivait encore, j'envisagerais la mort avec résignation ; mais, ma pauvre enfant, ma malheureuse petite Catherine, qui restera seule au monde, sans soutien, sans assistance...

— Allons, allons, s'écria la jeune fille, ne pensez pas à cela. Que signifie ce langage, puisque vous guérirez? Vous secouez la tête et ne me croyez pas? Supposé que Dieu, contre toutes les probabilités, vous appelle là haut pour vous réunir à votre mari, pensez-vous qu'il n'y ait pas de personnes charitables pour assister votre petite Catherine jusqu'à ce qu'elle soit en état de pourvoir elle-même à ses besoins?

— Elle ira à l'hospice et sera placée chez des étrangers. Hélas! il est dur, le morceau de pain que les pauvres orphelins reçoivent des mains étrangères!

— Mais non, Thérèse, votre enfant ne sera pas à la charge du bureau de bienfaisance. Si cette certitude vous est nécessaire pour vous consoler et vous fortifier, eh bien, je vous promets de soigner pour vous votre petite Catherine, si votre maladie devait avoir une fin imprévue.

— Vous? s'écria la mère profondément émue et les yeux rayonnants de joie. Vous protégeriez ma pauvre enfant?

— Doutez-vous de la sincérité de ma promesse?

— Je crois en vous comme en la bonté de Dieu même. Ainsi, mademoiselle, si je meurs, vous assisterez ma pauvre petite Catherine?

— Je ne dis pas, Thérèse, que je la ferai riche, mais j'aurai soin qu'elle ne manque de rien et je veillerai sur elle jusqu'à ce qu'elle puisse se subvenir à elle-même. Votre mari a travaillé chez nous, et mon père, qui ne me refuse jamais rien, me permettra de réaliser complétement les promesses que je vous fais. Votre petite Catherine

est une bonne et gentille enfant, que j'aime beaucoup. Je veillerai avec bonheur à ce qu'elle ne devienne pas malheureuse en ce monde.

Thérèse rassembla ses forces avec peine, saisit la main de la jeune fille, y appuya ses lèvres et l'arrosa de larmes de reconnaissance en murmurant :

— Soyez béni, ange de bonté ! maintenant, je puis mourir, la mort ne m'effraye plus. Son père et moi, nous prierons pour vous là-haut, près du Seigneur...

La jeune fille comprima son émotion et répondit en souriant :

— Ah ça ! Thérèse, pourquoi parler toujours de mort ? Je dis que vous guérirez. Ne vous sentez-vous pas beaucoup plus forte qu'auparavant? il vaut toujours mieux que la mère vive pour élever son enfant, n'est-ce pas? Ce sera ainsi. Tenez, j'ai apporté quelque chose de bon : du pain blanc, un aile de poulet et une bouteille de bon vieux vin, que ma mère m'a donnée pour vous. Cela aidera à restaurer vos forces; demain, vous serez encore mieux. Maintenant, il faut que je m'en retourne, car il y a encore quelqu'un de malade à l'autre bout du village, et je voudrais le voir aussi aujourd'hui... Soyez assurée, Thérèse, que la promesse que je vous ai faite est certaine, votre petite fille ne manquerait de rien si vous ne guérissiez pas. Je ne vous dis cela que parce que c'est une assurance qui vous fortifie et peut hâter le retour de votre santé, car vous n'êtes pas à beaucoup près aussi malade que vous le croyez. Ainsi, bon espoir et bon courage. A demain; je vous apporterai des confitures de cerises que ma mère fait en ce moment. Au revoir !

Et, comblée des bénédictions de la veuve, Hélène quitta la maisonnette et descendit vers le fond de la vallée, d'où un large chemin se dirigeait vers le village.

A peine avait-elle fait une centaine de pas, qu'elle vit quelqu'un qui venait par un sentier latéral. C'était une robuste fille de paysan, aux bras musculeux et aux joues écarlates, qui revenait du travail des champs.

Hélène Minnens s'arrêta au bord du chemin en souriant amicalement et cria de loin :

— C'est vous, Monique? Toujours grosse et fleurie comme une pivoine. Je suis ravie de vous revoir en bonne santé après cinq mois d'absence.

— Vous voilà donc enfin revenue au village? dit la paysanne avec une expression de joie. Je croyais que vous nous aviez dit adieu pour de bon. Nous regardions toujours après vous, même à l'église mais votre chaise restait vide. Votre tante est guérie?

— Tout à fait guérie, Monique, mais qu'ai-je ouï dire? Vous allez vous marier avec le fils du meunier?

— Oui, dès que nous verrons chance d'obtenir une ferme.

— Je vous en félicite, c'est un bon garçon.

— Cela me chagrine fort, Hélène, d'être obligée d'attendre si longtemps. Je voudrais déjà être dans mon ménage; mais il faut prendre patience et faire de nécessité vertu.

En causant ainsi, les deux jeunes filles avaient continué à suivre le chemin côte à côte. Monique, lorsqu'elle eut cessé de parler de son futur mariage, jeta les yeux sur le panier d'Hélène et demanda :

— Mais où êtes-vous allée, que je vous rencontre dans les champs à cette heure?

— La veuve de Jean le charpentier, là-bas, est si malade! Elle est pauvre et a besoin de secours, répondit Hélène en soupirant.

— Cela ne l'aidera pas beaucoup. Elle a déjà la croix rouge sur le dos, et elle mourra avant qu'il se passe quinze jours.

— Hélas! je le sais bien, Monique. Mais si la charité consiste à donner des secours matériels, c'est une œuvre de miséricorde bien plus méritoire de consoler les âmes malades et de rendre la mort douce à ceux que Dieu rappelle à lui. Croyez-moi, mon amie; toutes les tortures que le corps peut endurer ne sont pas aussi terribles que les souffrances de certains infortunés en voyant la mort s'approcher. Pour le savoir, il faut avoir vu des malades et avoir assisté à leurs derniers instants.

— Oh! Seigneur! Hélène, taisez-vous, vous me faites frémir, interrompit la jeune paysanne. Je n'ose presque pas l'avouer, mais j'ai peur des malades. Et, pour tout l'or du monde, je n'oserais entrer dans la maison où je sais qu'une personne peut mourir pendant que je serais près de son lit.

— Et si tout le monde pensait comme vous, les malades resteraient donc sans aide? Lorsqu'une vache est malade dans votre étable, vous lui portez bien secours. Vous pouvez devenir malade vous-même, Monique : que diriez-vous, si chacun vous fuyait et vous laissait là comme une pauvre créature abandonnée!

— C'est vrai, Hélène, mais je n'y puis rien faire; c'est plus fort que ma volonté, et je me suis demandé souvent comment vous pouvez trouver du plaisir à visiter, les malades.

— Comme vous vous trompez! répondit Hélène d'un ton grave. Il n'y a pas de plus grand bonheur sur terre que de faire le bien et de compatir aux souffrances de ses semblables. Chaque fois que je reviens de voir un malade, j'entends en moi une voix secrète qui me dit que j'ai bien fait aux yeux de Dieu, et je me sens plus courageuse, plus forte et, si j'ose le dire, plus pure et plus noble, comme

si le bienfait donnait à mon âme quelque chose des anges célestes.

— Je ne comprends ces grands mots qu'à moitié, murmura Monique avec hésitation. C'est sans doute ainsi que parle votre cousine qui est sœur hospitalière à Courtrai ? Je gage dix contre un, Hélène, que, si vous laissez vos idées se porter de ce côté, vous finirez par entrer au couvent.

— Si je pouvais seulement entrer au couvent et devenir sœur hospitalière ! s'écria la jeune fille. Quoi de plus grand et de plus noble que de consacrer toute sa vie à Dieu et à l'humanité souffrante ? Mais je suis enfant unique, et mes parents ne veulent pas entendre parler de cela. Je n'ose plus en souffler mot de peur d'affliger mon père. D'ailleurs, il y a partout des maladies et des souffrances, et celui qui veut faire le bien en trouve encore l'occasion dans un village, si petit qu'il soit.

Après une courte réflexion, la jeune paysanne reprit :

— Cette bienfaisance coûte de l'argent; mais quand on est riche comme vous...

— Qu'est-ce que cela veut dire, Monique ? Votre père possède peut-être une plus grande fortune que le mien, quoiqu'il n'y paraisse pas, et vous le savez bien.

— Ce n'est pas la même chose. Vos parents gagnent leur argent facilement; mais nous, qui travaillons du matin jusqu'au soir plus que nos chevaux, nous ne possédons pas un centime qui ne nous ait coûté une goutte de sueur. Il n'est donc pas étonnant que nous épargnions et que nous y regardions à deux fois avant de dépenser quelque chose.

— Cela ne coûte pas tant d'argent que vous croyez, Monique. Avec une parole amicale ou consolante, on rend souvent un pauvre ou un malade plus heureux qu'avec de l'argent. Ce n'est pas seulement la faim du corps qui fait souffrir ; souvent l'âme a faim d'amitié et de consolation. Celui qui a un pareil trésor dans le cœur s'enrichit en le partageant avec son prochain.

— Toujours ces grands mots, Hélène ! Je vous comprends à peine, et vous m'embrouillez le cerveau... Voyez là-bas, près de notre maison, mon père qui m'appelle. Il craint que je ne perde quelques minutes, et ne peut pas souffrir qu'on prenne haleine un moment. Hélène, dimanche après la grand'messe, nous causerons plus longtemps, mais pas des malades, n'est-ce pas ? Adieu ; mon père agite les bras comme s'il était fâché.

Hélène Minnens suivit un instant des yeux la jeune paysanne, puis continua son chemin. Elle secoua la tête et se dit :

— Pauvre Monique, qui ne sait pas combien la pratique de la charité rend heureux ! Elle a bon cœur pourtant. Comme dit ma cousine, c'est un sentiment qu'on ne comprend que si on l'a reçu en naissant. Moi qui pensais à Monique pour demander des secours en faveur de la petite Catherine... Sans doute, la malheureuse veuve mourra, et j'eusse volontiers pleuré près de son lit; mais mes pleurs lui auraient appris qu'il n'y a plus d'espoir... La promesse qu'on fait à une mère mourante est sacrée, même lorsqu'on la fait pour adoucir son agonie. Comment la remplirai-je, cette promesse ? Faire élever l'enfant uniquement à la charge de mes parents, cela sera difficile, et je ne puis laisser les autres malheureux sans secours.

Sa tête se courba sous le poids d'une profonde réflexion ; elle approchait insensiblement de l'endroit où un grand tilleul ombrageait la route de sa puissante couronne de verdure. Les racines noueuses de l'arbre s'étaient par le temps élevées au-dessus du sol et formaient comme une sorte de banc que couvrait un fin gazon.

La jeune fille, toujours pensive, y prit place pour se reposer, et murmura :

— Oui, ma première idée était bonne. J'irai parler de la petite Catherine à la baronne, à la femme du notaire, chez le bourgmestre et chez d'autres, même chez Monique. Je toucherai leur cœur, et ils me donneront quelque chose pour la pauvre orpheline. Et si je ne réussis qu'à moitié ou même pas du tout, alors je dirai à mes parents ce que j'ai promis à la mère mourante. Cela me coûtera de la peine ; mais, si le bienfait n'en coûtait pas un peu, quel mérite y aurait-il à faire le bien ? Et puisqu'ils ne veulent pas que je devienne sœur hospitalière, il est bien juste qu'ils me permettent de satisfaire mon penchant inné pour aider et consoler ceux qui souffrent. Allons, allons, ne perdons pas courage, la pauvre veuve verra du haut du ciel que la fraternité chrétienne veille sur son enfant.

Elle prit son panier pour se lever, mais, dans le mouvement qu'elle fit, ses yeux aperçurent entre les racines de l'arbre une feuille de papier pliée qu'un écolier ou un passant avait probablement laissée tomber en cet endroit.

Elle la ramassa et la déplia pour voir ce que c'était. Au premier coup d'œil elle reconnut que c'était une double feuille entièrement couverte d'une écriture serrée. Çà et là, il y avait quelques mots raturés; mais tout le reste, écrit d'une main exercée, était très lisible.

La jeune fille y fit peu d'attention d'abord, pendant qu'elle cherchait le commencement de la lettre pour savoir à qui elle pourrait la rendre.

Mais à peine eut-elle lu les premières lignes



— Approchez encore un peu. (Page 8.)

que son attention fut vivement excitée, et ses yeux exprimèrent une soudaine surprise. Parfois elle secouait la tête, poussait un soupir ou interrompait sa lecture pour réfléchir à ce que lui apprenait cette lettre, qui était conçue en ces termes :

« Lisseghem, le 27 juin 1858. »

» Mon cher Henri,

» Pardonne-moi si, la première fois que je t'écris depuis notre séparation, j'abuse de ta bonté et de ta patience. Je suis extrêmement malheureux. Du fond des chagrins où je suis plongé, ma pauvre âme s'élève vers toi pour te demander soulagement et consolation. Ouvre ton cœur, je t'en supplie, et reçois du moins les plaintes d'une personne qui, dans sa triste solitude, a soif d'un mot d'amitié, comme le pèlerin dans le désert aspire après la goutte d'eau qui doit le rafraîchir et peut-être le sauver de la mort.

» Te souviens-tu encore de ce que nous disaient nos professeurs à l'école normale? Comme ils remplissaient nos jeunes cœurs d'une noble ambition et d'amour pour l'enseignement! N'allions-nous pas devenir les bienfaiteurs de l'humanité! répandre la lumière et la vertu! Tout le monde n'allait-il pas nous estimer, et ne devions-nous pas être aimés et respectés du peuple tout entier, au bonheur duquel nous allions nous sacrifier!

» J'espère que tu es plus heureux que moi, et tu l'es sans doute, car Ostende est une ville où l'on est pas hors du monde. Mais, pour moi, la réalité est une amère raillerie.

» Quelques jours après ma nomination d'instituteur, j'arrivai à Lisseghem le cœur plein de joie et de fierté. Sais-tu ce j'ai trouvé? Une vieille maison délabrée pour salle d'école, si laide et si

malpropre, que j'en étais confus et humilié; une trentaine d'enfants avec des sabots aux pieds et des loques déchirées autour du corps; pour moi-même, une demeure qui ne serait même pas assez bonne pour abriter des mendiants, et, par-dessus le marché, une population qui m'était hostile et me voulait du mal, même avant de m'avoir vu.

» Il y a au village une école particulière, et tous les habitants influents protègent cet établissement; pourquoi? Je n'en sais rien. A ma grande surprise, je n'ai pas tardé à découvrir que les villageois considèrent ici l'école communale comme une chose qui leur est imposée par la force et qui leur coûte injustement de lourds sacrifices, attendu que, dans leur opinion, l'école privée est plus que suffisante. L'instituteur communal est pour eux un étranger inutile, qui n'est au village que pour dissiper une partie des fruits de leur travail.

» Je devais supposer que le conseil communal qui m'a nommé m'aurait du moins soutenu. Hélas! depuis que je me suis plaint au bourgmestre du mauvais état du bâtiment d'école, tous les membres du conseil sont irrités contre moi, comme si je leur avais méchamment déclaré la guerre. On craint à Lisseghem que le gouvernement n'oblige la commune à construire une nouvelle maison d'école, et on me considère comme un homme dangereux qui pourrait devenir la cause d'une aggravation des impôts communaux.

» On me poursuit et on me calomnie, les uns dans la crainte que je ne gagne de nouveaux élèves au préjudice de l'école privée, les autres parce qu'ils haïssent l'homme qui touche un peu d'argent de la caisse communale. C'est une véritable conspiration; on blâme tout ce que je fais et tout ce que je ne fais pas. Le père d'un de mes élèves m'avait dit un jour qu'on me traitait d'orgueilleux et de misanthrope, parce que je ne me montrais jamais dans aucune réunion. Le dimanche suivant, j'entrai à l'estaminet le plus fréquenté, et j'y passai une heure de l'après-midi. Le lendemain, il n'y eut qu'un cri contre moi, comme si j'étais devenu tout à coup un ivrogne.

» Depuis lors, je reste chez moi, seul, toujours seul dans ma pauvre et triste petite chambre, à lire, ou dans le jardin, à rêver sur un banc à ma désillusion amère ou à mon sombre avenir.

» Un plus grand malheur encore, mon ami : je suis pauvre, tu le sais, et ce que je gagne ici ne suffit pas à mon misérable entretien. J'ai été trompé. On m'avait fait croire que la rétribution des élèves payants égalerait au moins le chiffre de mes appointements. Or, il n'y a pas dix élèves qui payent. Et encore, si je veux les conserver, je dois me laisser payer en pain par le boulanger, en œufs ou en blé par le fermier, en souliers par le cordonnier, et ainsi de suite.

» Pour m'établir ici, j'ai été obligé de contracter quelques petites dettes ; déjà plusieurs fois on m'a fait des affronts et l'on m'a profondément humilié en me demandant publiquement de l'argent.

» Si j'osais seulement écrire à madame d'Overvliet,tu sais, cette dame qui a contribué à payer les frais de mon éducation. Je dois t'avoir raconté que mon père était jardinier au château de cette dame. Lorsque le choléra sévissait dans la Flandre occidentale, madame Vans Overvliet en fut atteinte. Tous ses domestiques prirent la fuite et l'abandonnèrent. Mon père et ma mère veillèrent seuls auprès d'elle, et elle croit que c'est à mes parents qu'elle doit d'avoir conservé la vie.

» Elle a promis à ma mère mourante de récompenser son dévouement en s'occupant de mon avenir. Elle l'a fait jusqu'à présent, et, si faibles qu'aient été ses secours, je dois l'en remercier. Mais, depuis que mon éducation est terminée, je ne puis plus penser à elle pour des secours pécuniaires. Elle me l'a formellement déclaré lorsque j'allai lui annoncer ma nomination. Elle est vieille, et ses résolutions sont inébranlables.

» Situation sans espoir! Aucun moyen de me rendre utile; méprisé, haï et humilié, ne sachant comment me conduire pour bien faire; être honteux et rougir sous le regard des gens qui me reprochent ma pauvreté! Je croyais plus que personne aux séduisantes prédictions de nos professeurs et de nos livres. Quelle désillusion!

» Cependant, tout cela ne m'aurait pas si profondément plongé dans l'abîme du découragement car, en vivant de privations, je parviendrai à payer mes dettes avant la fin de l'année. Ce qui me rend malheureux et me comble de chagrin, c'est le complet isolement de mon âme. J'ai soif d'un mot d'amitié, d'un sourire fraternel, d'un épanchement du cœur, d'un peu d'encouragement... Et personne au village qui s'approche de moi, qui me tende la main; rien que l'indifférence, la défiance et la haine!

» Si j'avais seulement une mère, une sœur, j'aurais du moins quelqu'un à aimer et je ne serais pas toujours avec mes sombres pensées. Je le sens bien, cette éternelle rêverie dans la solitude mine les forces de mon esprit et de mon corps. Je frémis à l'idée de devenir malade. Être étendu sur un lit et souffrir au milieu de gens qui vous haïssent!

» Ah! si j'avais seulement quelques fleurs pour distraire mon esprit, si je pouvais, en élevant des plantes, faire sortir de terre les amis que je ne trouve point parmi les hommes! Mais non; mon

jardin est si petit, qu'on le parcourt en quelques enjambées, et le pauvre maître d'école l'a entièrement planté de pommes de terre pour ne pas souffrir du besoin.

» A côté de l'école demeure un fabricant d'huile qui est riche; il a un grand jardin ombreux où règne un silence de mort, comme si son terrain n'était jamais foulé par une créature vivante. Pourtant il doit être plein de fleurs, car, le soir, je respire les parfums qui s'élèvent par dessus la haie, et alors je revois en imagination le château de madame d'Overvliet et les riches parterres où je travaillais à côté de mon bon père. Ces souvenirs me font mal. Ils me prouvent, par comparaison, toute l'humilité, toute l'amertume de ma vie présente.

» Plus d'une fois j'ai eu envie de demander à mon riche voisin l'autorisation de me promener de temps en temps dans son beau jardin; mais le chagrin et le découragement m'ont rendu craintif. Il me semble que j'ai peur de tout et de chacun.

» Je prévois le moyen de salut que tu me montreras, si tu n'as pas peur de répondre à cette longue lettre. Une épouse, une compagne, n'est-ce pas? En effet, alors nous serions deux pour porter notre lot douloureux, et peut-être le malheur partagé deviendrait-il le bonheur? Mais j'oublie que je suis laid et que mon visage défiguré doit détourner de moi toutes les femmes. De pareilles idées me sont défendues, et j'ai, depuis mon enfance, fermé mon cœur à un espoir impossible.

» Non, non, il n'y a pas de remède. Une nuit sans fin est descendue sur moi. Si tu pouvais parfois me voir frémir et pâlir dans ma sollitude! C'est que j'envisage l'avenir sombre, et je m'effraye d'une conviction terrible. Tu le sais, un jeune homme pauvre qui accepte les fonctions d'instituteur dans un village est lié à ces fonctions jusqu'à la fin de ses jours. Mon Dieu! suis-je donc condamné aux travaux forcés à perpétuité, et je souffrirai, je me plaindrai jusqu'à ce que la mort vienne briser la chaîne du pauvre galérien! Tu secoues la tête, n'est-ce pas? Ce qui me fait parler ainsi, c'est la maladie du pays, crois-tu? En effet, mais la nostalgie est une terrible maladie, car elle brise en même temps le corps et l'âme.

» Je dois finir. Pardonne-moi, réponds-moi ou ne me réponds pas; la conviction d'avoir épanché dans un cœur ami mon chagrin amer et mon découragement profond, est du moins pour moi une joie salutaire et une lumière plus vive dans les ténèbres de ma vie.

» Ton fidèle ami et condisciple.

» VALENTIN STOOP. »

Hélène Minnens avait lu toute cette lettre sans songer qu'elle commettait peut-être une coupable indiscrétion en surprenant ainsi les secrets de la vie d'un inconnu.

Sans doute, en d'autres circonstances, elle ne l'eût pas fait, car elle avait un tact exquis, une connaissance parfaite des lois de la convenance. Mais les premières lignes de la lettre l'avaient, pour ainsi dire, entraînée, et elle l'avait lue d'un bout à l'autre, tantôt soupirant, tantôt souriant, et finissait par essuyer une larme.

Elle s'aperçut, seulement en achevant sa lecture, que le soleil était très bas sur l'horizon, et, étonnée d'avoir perdu tant de temps sous le tilleul, elle passa son bras dans l'anse de son panier et se remit en marche vers le village.

Elle tenait encore la lettre à la main et se disait tout bas :

— Pauvre jeune homme! Maladie du cœur, besoin d'amitié, de fraternité! Et personne pour lui dire le mot sauveur, personne qui lui tende la main! Oh! les hommes! les hommes! Ils laisseraient mourir leur prochain sans faire un effort pour le consoler et le secourir. Comment cela se peut-il? Un cœur si sensible! Personne au village n'a donc vu ce que demande son regard plaintif? On me disait : « Le nouveau maître d'école est un pédant, un ours, un misanthrope... » Et c'est, hélas! une pauvre âme qui soupire après un peu d'affection, qui souffre et demande assistance dans l'abîme de son isolement. Ah! je remercie Dieu qui a fait tomber cette lettre entre mes mains. Peut-être pourrai-je guérir ce malade et lui faire aimer la vie. Pourquoi pas? Il faut peu de chose pour cela. Je dirai à mon père de l'inviter de temps en temps à se promener dans notre jardin. Le pauvre garçon aime les fleurs, je parlerai de mes fleurs avec lui. Mais un homme, je ne sais pas!... C'est si étrange, et les gens du village... Il est laid, il faut bien que ce soit vrai, puisqu'il le dit lui-même et le répète si tristement...

Elle touchait en ce moment à la grille du jardin de son père. Elle regarda encore une fois avec une expression d'hésitation le papier qu'elle tenait à la main, se demandant, sans doute, comment elle le ferait parvenir au maître d'école. Lui laisser deviner ou supposer qu'elle l'avait lu ne lui semblait pas raisonnable; il en serait sans doute confus et humilié en sa présence. Mais comment lui adresser ce papier? Faire dire par un des garçons du village ou l'un des ouvriers de son père qu'il l'a trouvé? S'il n'y avait pas d'autre moyen, il faudrait bien recourir à ce petit mensonge.

En réfléchissant ainsi, elle s'arrêta tout à coup souriante devant la haie qui séparait le jardin de son père de celui de l'école. Elle écarta légèrement les

branches et jeta un coup d'œil dans le petit potager. Assurée que personne ne s'y trouvait, elle passa le bras à travers le feuillage et laissa tomber la lettre sur le banc placé à l'intérieur, contre la haie, et où elle avait vu plus d'une fois, de sa fenêtre, le maître d'école s'asseoir et rêver.

II

Depuis une demi-heure, les enfants avaient quitté l'école. Valentin Stoop, l'instituteur, entra dans son jardin, s'avança à pas lents dans le chemin unique, resta un instant en contemplation devant les grands arbres qui s'élevaient derrière la haie, puis continua sa marche et se laissa tomber sur un banc de bois.

Il eût été difficile de deviner son âge, car la petite vérole l'avait défiguré, et, quoiqu'il ne fût pas si absolument laid qu'il le pensait, il avait des raisons de supposer qu'il ne ferait jamais naître un doux penchant dans le cœur d'une femme. Il était grand et bien pris. L'expression de ses yeux indiquait un esprit calme et rêveur, plein de bonté et de tristesse.

Il était vêtu de noir, avec une cravate blanche. Ses habits, plus recherchés et mieux soignés qu'on ne pouvait s'y attendre chez un pauvre instituteur de village, montraient peut-être bien la corde à certaines places, mais ils étaient soigneusement brossés; et l'on pouvait conclure de la blancheur immaculée de son linge, que le chagrin ne lui avait pas fait perdre l'instinct des soins personnels.

Lorsqu'il s'était assis sur le banc, il avait jeté un regard désolé sur sa demeure délabrée et sur son petit jardin. Les murailles noires, d'où le plâtre se détachait par plaques, et les pommes de terre dont la culture devait aider à soulager sa misère, firent éclore sur ses lèvres un sourire amer, et il détourna le visage comme pour se soustraire à ces témoins de sa pauvreté et de son humiliation.

Peu à peu il s'abîma dans des pensées plus douloureuses encore. Sa tête tomba sur sa poitrine, et il demeura immobile comme une personne endormie. Un profond silence régnait autour de lui. Le bruit lointain du moulin à huile eût seul pu troubler sa rêverie, s'il n'y avait pas été accoutumé.

Au bout d'un quart d'heure, il releva la tête. Il lui sembla que quelqu'un l'avait appelé. Le mot *maître* avait bien frappé son oreille; mais, comme il était sujet à de pareilles illusions des sens, il doutait, et regarda autour de lui.

Alors, il entendit appeler son nom, son nom de jeune homme, par une voix d'une douceur étrange; c'était un son qui pénétra jusqu'à son cœur et le fit se lever comme en sursaut. Il entendit de nouveau la voix qui criait :

— Monsieur Valentin! monsieur Valentin!

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta comme si une apparition avait frappé ses regards.

Au-dessus de la haie de son voisin, entre les feuilles d'un bosquet de seringat, il aperçut une ravissante tête de femme; des yeux bleus qui le regardaient avec amitié, des lèvres roses qui lui souriaient avec une expression si franche et si cordiale, qu'il en fut à la fois intimidé et confus, et regarda avec stupeur la jeune inconnue qui l'appelait.

— Approchez un peu, je vous prie, maître, dit Hélène, j'ai quelque chose à vous demander. Excusez ma hardiesse; je veux vous prier de me rendre un léger service. Vous êtes bon et serviable, vous ne me refuserez pas.

Le maître d'école s'approcha de la haie, se découvrit respectueusement et répondit d'une voix émue :

— Mademoiselle, ce serait un honneur et un bonheur pour moi de pouvoir faire quelque chose qui vous fût agréable; mais je doute... Parlez, je vous en prie, et, si cela m'est possible...

— Oh! monsieur Valentin, ce que j'ai à vous demander n'est ni si grave ni si important que vous le croyez. Il me paraît que vous avez coutume d'envisager les choses trop sérieusement. Il faut avoir l'esprit plus léger. L'homme a déjà assez de chagrin ici-bas pour qu'il ne s'en fasse pas lui-même par ses idées.

En parlant ainsi, elle riait avec une douce raillerie qui décontenança si fort le pauvre maître d'école qu'il ne sut que dire, et qu'il se demanda avec étonnement comment cette jeune fille avait su lire du premier coup d'œil au fond de son cœur; comment il se faisait qu'elle le nommât de son nom de baptême comme une amie ou une sœur. Le connaissait-elle, par hasard? Il ne se rappelait pourtant pas l'avoir jamais vue.

Peut-être Hélène avait-elle du plaisir à voir cette profonde stupéfaction. Quoi qu'il en soit, elle reprit après un moment de silence :

— Eh bien, approchez encore un peu, vous me forcez de crier. Je vais vous dire ce que je désire de vous. Vous aimez les fleurs, n'est-ce pas, et vous connaissez à fond l'horticulture?

— Quoi! vous savez, mademoiselle...? balbutia l'instituteur, de plus en plus étonné.

— On me l'a dit et je le crois. Je suis la fille de votre voisin le fabricant d'huile. Pendant cinq mois, j'ai été absente. Je suis restée à Waereghem, chez ma tante qui était malade. Mais, Dieu soit loué! elle est tout à fait guérie. Maintenant, me voilà revenue chez mes parents. J'avais ici, dans

ce jardin, beaucoup de fleurs; car, ainsi que vous, monsieur Valentin, j'adore ces favorites de la nature. Mais, en rentrant à la maison, j'ai trouvé presque toutes mes fleurs desséchées, et je crois que j'en perdrai plus de la moitié. Cela me fait grand'peine, et, quand je vois mes pauvres plantes penchées tristement vers la terre, j'en pleurerais presque, si l'on pouvait perdre courage pour si peu. Vous me donnerez des conseils, n'est-ce pas? Vous me direz ce que j'ai à faire pour ranimer mes fleurs, du moins celles qui ne sont pas tout à fait mortes?

— Vos plantes, mademoiselle, sont mortes des suites de la longue sécheresse que nous avons eue, répondit le maître d'école à demi délivré de sa timidité. Votre jardinier a probablemant négligé de les arroser à temps.

— Notre jardinier, monsieur Valentin, est un vieux brave homme qui s'entend mieux à cultiver des légumes qu'à soigner des fleurs. Il dit qu'il les a arrosées abondamment, mais que ces perpétuels arrosements rendent la terre dure comme une pierre et font, par là même, périr nos plantes les plus délicates.

— Il a raison, mademoiselle; mais il y a un moyen de prévenir cela : c'est de couvrir la terre, autour des plantes, de fumier et de paille. Alors, l'eau ne tombe pas immédiatement sur la terre, et celle-ci reste fraîche et molle.

— Vous voyez bien, monsieur Valentin, que vous êtes grand connaisseur, s'écria joyeusement la jeune fille. Notre jardinier ne savait rien de cela. S'il l'avait su!... Maintenant, il est trop tard pour recourir à ce moyen.

— Nullement, mademoiselle. Il y aura encore de la sécheresse. D'ailleurs, si votre jardinier entoure les plantes malades d'un peu de fumier sec, l'eau dissoudra la matière nutritive et la fera pénétrer jusqu'aux racines. Vous le verrez : les fleurs qui ne sont pas tout à fait mortes auront de nouvelles feuilles avant peu et grandiront avec vigueur.

— Merci de votre bon conseil, monsieur Valentin, dit la jeune fille. Je ne comprends pas bien toutefois, malgré la clarté de votre explication, comment il faut s'y prendre. Ayez l'obligeance de venir dans notre jardin et de me montrer comment je dois faire; je vous en serai très reconnaissante.

— Dans votre jardin, mademoiselle? balbutia l'instituteur hésitant.

— Et pourquoi pas, monsieur Valentin? Vous qui aimez les fleurs et la verdure, vous devez avoir souhaité plus d'une fois de vous promener sous nos grands arbres. Satisfaites ce désir pour me rendre service. Venez, je vous montrerai mes fleurs; il y en a encore que vous verrez avec plaisir. Refuseriez-vous? Oh! monsieur Valentin, il faut accepter ce qu'on vous offre de bon cœur.

— Mais vos parents, mademoiselle? Ils pourraient se formaliser de ma hardiesse.

— Mes parents désirent depuis longtemps faire plus ample connaissance avec vous; mais eux aussi n'osaient pas vous en parler. C'est comme cela que beaucoup de gens ne frayent pas ensemble, quoiqu'ils se sentent portés les uns vers les autres par la sympathie. Mes parents savent que je vous invite, et ils vous attendent.

— S'il en est ainsi, mademoiselle, je vais me hâter. Votre invitation est trop gracieuse pour que j'ose refuser.

— Je vous remercie, monsieur Valentin, de votre obligeance. Je me tiendrai à la porte pour vous introduire et vous présenter à mes parents. Vous verrez comme ils vous accueilleront amicalement!

En achevant ces mots, elle retira sa tête et disparut derrière le bosquet de seringat.

Le maître d'école, dans une immobilité complète, contempla quelques instants encore l'endroit où sa jolie tête, éclairée par des yeux d'un bleu si doux, s'était montrée dans un cadre de verdure à fleurs blanches. Puis il se retourna et gagna l'école tout rêveur. Il monta à sa petite chambre, changea de redingote et s'arrangea du mieux qu'il put. Ses lèvres remuaient, et il murmurait à voix basse : « Monsieur Valentin, monsieur Valentin. » Il souriait doucement; il y avait de la joie dans son regard, et, contre son habitude, il levait la tête et marchait délibérément lorsqu'il se dirigea vers la demeure de son voisin.

Il fut pris d'une émotion nouvelle en apercevant sur le seuil de la porte la charmante jeune fille, qui, avec une impatience d'enfant, lui faisait signe de se hâter.

Elle le prit par la main et le conduisit dans la maison en disant :

— Il y a déjà longtemps que je me tiens à la porte, monsieur Valentin, et mes parents vous attendent. Venez par ici, dans cette chambre... Tenez, les voilà.

Le fabricant d'huile, Jean Minnens, était un homme robuste, avec des joues rouges et une figure commune, qui indiquait l'amour de la bonne chère et d'une vie aisée. Sa femme, malgré son embonpoint, portait encore les restes d'une grande beauté; il y avait plus de finesse dans ses traits, et dans ses yeux plus de vivacité.

Au premier coup d'œil, on reconnaissait en eux des campagnards enrichis, car, bien qu'ils fussent habillés à la mode de la ville, il y avait dans leur extérieur quelque chose qui rappelait les paysans.

Hélène conduisit le maître d'école devant ses parents, qui le regardèrent avec indifférence et restèrent assis.

— Voici, leur dit-elle, M. Valentin Stoop, qui depuis longtemps voulait vous demander l'autorisation de se promener quelquefois...

— Et pourquoi en parler à d'autres sans m'en avoir dit un mot? demanda le fabricant d'huile d'un ton brusque.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit l'instituteur. Je n'oserais nier que je n'aie eu souvent ce désir, mais soyez certain que je n'en ai jamais parlé à personne.

— Alors, comment ma fille peut-elle le savoir?

Hélène avança une chaise et invita le maître d'école à s'asseoir. Elle espérait échapper ainsi à la question de son père.

— Asseyez-vous, monsieur, dit la mère. Puisque vous êtes en conversation avec mon mari, il serait impoli à nous de vous laisser debout. Pas de timidité, faites comme si vous étiez chez vous.

— Oui, oui, maître, répéta le fabricant d'huile, comment pouvez-vous expliquer cela, que ma fille sache ce dont vous n'avez parlé à personne?

— Eh bien, père, s'écria la jeune fille, quoi d'étonnant à cela? Je l'ai deviné.

— Impossible. Tu ne dis pas la vérité. Je n'aime pas qu'on me prenne pour jouet, et je veux savoir de qui tu as appris que le maître voulait me faire une pareille demande.

— Ne te fâche pas, mon petit père, dit Hélène en le caressant. Écoute, je vais t'expliquer cela. Quoique ma chambre soit située tout à fait à l'extrémité de notre maison, je puis, de ma fenêtre, voir de loin le jardin de l'école. Depuis que je suis revenue, j'ai remarqué plus d'une fois sur le banc, près de la haie, un homme qui courbait la tête et qui restait longtemps immobile, dans cette position. Je me suis dit : « Notre maître d'école doit avoir du chagrin. » N'est-ce pas, monsieur Valentin, vous aviez un peu de chagrin.

— Je rêve et je réfléchis beaucoup, en effet, mademoiselle, repondit-il. Et comment pourrait-il en être autrement? Je suis toujours seul avec mes idées.

— Vois-tu bien, père, que je ne me trompais pas! C'est que ceux qui ont un cœur sensible et compatissant devinent, pour ainsi dire, les peines des autres. En voyant M. Valentin si tristement assis dans son pauvre petit jardin où il ne vient que des pommes de terre, j'ai supposé qu'il devait souhaiter se promener dans notre grand jardin, d'autant plus que j'ai ouï dire qu'il est grand connaisseur et amateur de fleurs.

— Soit! répondit le fabricant d'huile; fais donc à ton gré, Hélène. Le maître peut se promener dans notre jardin tant qu'il lui plaira.

— Vous nous ferez plaisir, monsieur, et vous ne nous gênerez en aucune façon, ajouta la mère; car, excepté notre Hélène, il n'y a personne de nous qui aille beaucoup au jardin.

— Oserai-je profiter de votre bonté? balbutia l'instituteur. Je crains que mon indiscrétion...

— Oui, je vous le conseille, dit en riant le fabricant d'huile, essayez de résister au caprice que cette petite fille s'est fourré dans la tête. Elle n'en départira pas, et saura bien vous mener comme elle nous mène, sa mère et moi. Voudriez-vous faire des cérémonies, maître? Je n'y tiens nullement. Ce que je dis, je le pense. Promenez-vous dans le jardin, venez dans la maison aussi souvent qu'il vous plaira; et, si cela ne vous plaît pas, c'est encore bien.

— Certainement, monsieur, vous serez toujours le bien venu, ajouta sa femme en guise de correctif.

— Voyez-vous, monsieur Valentin, que vous ferez plaisir à mes parents? s'écria la jeune fille. Venez, venez, ne perdons pas de temps. Mon père doit aller à la fabrique surveiller ses ouvriers, ma mère aussi a sa besogne. Nous, allons au jardin. Je veux vous montrer mes fleurs tout de suite.

Dans le vestibule, elle lui dit en souriant et presque à l'oreille :

— Mon père est un homme singulier : il a le meilleur cœur du monde, mais il veut le cacher, et c'est pour cela qu'il a l'air un peu brusque; ma mère aussi est très bonne, et elle aime bien que je secoure les pauvres et que je console ceux qui souffrent.

Le maître d'école se laissa conduire dans le jardin comme un enfant docile. La voix de l'aimable jeune fille résonnait à son oreille comme une musique enchanteresse, et il n'écoutait pour ainsi dire pas ce qu'elle disait, tant il était absorbé par ses douces et vagues pensées. Il n'était plus ému ni intimidé; maintenant qu'il était avec sa petite protectrice, hors de la présence de ses parents, il se sentait plein de joie et de courage. Il s'était même enhardi jusqu'à lui sourire avec reconnaissance lorsqu'elle lui dit qu'elle était charmée d'avoir lié connaissance avec lui.

Hélène montra du doigt une petite élévation.

— Là-bas, dit-elle, derrière le grand frêne pleureur, sont mes fleurs. Il faut me dire tout ce que vous savez et ne pas m'épargner vos explications; alors, le jardinier sera étonné de mon érudition, et je vous serai reconnaissante de votre obligeance. Nous y sommes. Voyez comme ces pensées sont petites et chétives. L'année dernière, je les ai reçues en cadeau de la baronne; elles

étaient si grandes et si belles, alors! maintenant, ce n'est plus rien. C'est à cause de la sécheresse, n'est pas, monsieur Valentin?

— Non, mademoiselle, ce n'est pas la sécheresse seule. Pour avoir toujours de belles fleurs et conserver l'espèce, on ne doit pas laisser les tiges s'allonger trop; en septembre, il faut en couper tout le feuillage ou les repiquer, car les plantes qui ont trop grandi périssent pour la plupart en hiver ou ne donnent, l'année suivante, que des fleurs toutes petites. Telle est la première condition pour bien cultiver la *viola tricolor*.

— Comment nommez-vous cette fleur? demanda la jeune fille.

— *Viola tricolor*, mademoiselle.

— Vous savez le latin?

— Non, mademoiselle, mais je connais les noms de beaucoup de fleurs et de plantes.

— Toutes les plantes ont-elles donc un nom?

— Oui, mademoiselle.

— Les petites et les grandes?

— Toutes.

— Et cette herbe singulière, là, qui ressemble à une plume pour un chapeau de femme?

— C'est la *stifia pennata*, mademoiselle.

— C'est drôle! et cette plante avec ses belles feuilles tachées?

— *Hydrargea japonica variegata.*

— Quel nom bizarre! Ma tante me l'a donnée comme une rareté.

— Elle est jolie sans être rare. Mais, là où elle est, elle mourra probablement.

— Pourquoi?

— Parce que, mademoiselle, toutes les plantes à feuilles tachées ou rayées veulent être placées à l'ombre. Ces taches ou marbrures, que nous considérons comme une beauté, sont une espèce de maladie. Les plantes qui en sont atteintes craignent le grand soleil, et on ne peut pas trop les arroser non plus, car elles périssent facilement. D'ailleurs, l'*hortensia* commun exige également un terrain légèrement humide et ombragé.

— Voyez, monsieur Valentin, c'est mon père qui m'a acheté ces lis, il y a deux ou trois ans, pour ma fête. Ils étaient magnifiques et pleins de fleurs. Maintenant, il reste à peine une petite fleur languissante sur chaque tige. Notre jardinier les a cependant bien fumés, dans l'espoir de les fortifier.

— Le fumier est presque toujours mortel pour les plantes à caïeux, telles que les lis, les tulipes, les jacinthes et autres. Le *lilium lancifolium* que monsieur votre père vous a donné demande de la terre de bruyère. Dans un terrain aussi lourd que celui-ci, il doit insensiblement dépérir.

— Ce beau lis croît-il sur la bruyère?

— Non, mademoiselle, ce qu'on appelle terre de bruyère est une terre artificielle composée de feuilles mortes, de bois pourri, de sable et d'un peu de terre de jardin. Les fleurs les plus délicates que nous tâchons de cultiver ici sont originaires de toutes les contrées du monde; les unes croissent sur les montagnes, les autres dans les vallons, dans les bois, dans les prairies, dans les plaines sablonneuses. Comme on ne peut procurer à chacune d'elles le sol particulier qui lui convient, on a cherché un mélange qui pouvait, en général, être favorable à toutes. Ce mélange s'appelle terre de bruyère. Les plantes les plus faibles y trouvent une nourriture abondante, et leurs racines pénètrent facilement dans ce sol spongieux. Mais ce qui, d'après moi, constitue le principal avantage de la terre de bruyère, c'est qu'elle laisse suinter l'eau et que jamais, même en hiver, elle ne maintient les racines dans une humidité permanente. Car cette humidité est la cause qui fait périr nos fleurs les plus délicates et les plus belles, lorsque nous voulons les cultiver dans la terre ordinaire.

— Mais, monsieur Valentin, dit la jeune fille étonnée, comment savez-vous tout cela si bien?

— C'est, mademoiselle, que mon père était jardinier dans un grand château où il y avait un très grand jardin, avec beaucoup de fleurs de couches, de bâches et de serres. Jusqu'à ma quatorzième année, j'ai travaillé avec lui. Depuis lors, j'ai pris plaisir à lire les livres qui traitaient de la botanique et du jardinage.

— Ah! je vois bien qu'il ne suffit pas d'aimer les fleurs, soupira la jeune fille. Pour trouver du plaisir, beaucoup de plaisir à leur culture, il faut être connaisseur comme vous, monsieur Valentin... J'attendais beaucoup de ces balsamines, mais la sécheresse leur a enlevé toute leur force.

— Elles sont trop près des arbres, mademoiselle; la balsamine et *l'aster sinensis* encore plus demandent le plein air, le voisinage des grands végétaux empêche leur croissance.

— Puisque vous connaissez tout ce qui concerne les plantes, vous pourrez probablement me dire aussi pourquoi la plupart de mes giroflées sont simples cet été. L'année dernière, j'ai acheté de la semence à Bruxelles, et presque toutes mes giroflées étaient doubles.

— Je n'en connais pas la cause avec certitude, répondit l'instituteur en haussant les épaules. Cela dépend un peu de la culture et de la récolte des graines. Cette culture exige plus de soins que n'en peut donner un amateur ordinaire. Mieux vaut acheter de nouvelles semences chaque année. Il y a, à Paris, à Londres et ailleurs, de grands établissements où l'on s'applique à chercher les bonnes semences. Par exemple, on sème une grande quantité de fleurs; on arrache tout ce qui

est faible ou médiocre; on mêle convenablement les formes et les couleurs pour obtenir les nuances et les figures que l'on désire; on couvre les plantes d'un tente chaque fois qu'il menace de pleuvoir, afin de préserver la semence de l'humidité... Lorsque j'étais petit garçon, j'aimais beaucoup les giroflées, et j'en remplissais tous les ans mon petit jardin particulier. Les meilleures semences du *cheiranthus annuus* viennent d'Erfurth, en Allemagne. On les y nomme *levkojen*.

Il y eut un moment de silence. La jeune fille paraissait réfléchir.

— Ah! monsieur Valentin, dit-elle tout à coup, que vous êtes heureux de savoir ainsi les noms des fleurs et des plantes! Pour vous, elles sont des amies et des connaissances, et, lorsque vous vous promenez dans un jardin ou dans les champs, c'est comme si toutes les créatures de Dieu vous saluaient en vous disant leur nom.

— En effet, mademoiselle, c'est une grande satisfaction.

— Si je n'étais fille, je voudrais l'apprendre. Mais c'est trop difficile. Peut-être ne saurais-je répéter aucun nom, quand même vous auriez la bonté de me les dire très lentement.

— Pour cela, il ne vous en coûtera qu'un souhait, mademoiselle.

— Vous voudriez m'apprendre les noms de tout ce que je vois ici, monsieur Valentin? Et vous croyez que cela ne serait pas au-dessus de mes forces?

— C'est trop facile, mademoiselle. Voici le moyen fort simple. On place en terre, au pied de chaque plante, une petite planchette où le nom est écrit très lisiblement. Chaque jour, en se promenant, on la lit presque sans y prendre garde. Et, en peu de mois, tous ces noms sont si profonment gravés dans notre tête, que nous ne pouvons plus les oublier.

— Je prierai mon père de faire faire de ces planchettes. Aurez-vous la bonté de dire au peintre ce qu'il doit y mettre?

Le maître d'école lança à la jeune fille un regard suppliant.

— Vous parlez de bonté, vous, la bonté même, répondit-il. Je vous en prie, permettez-moi de vous prouver ma reconnaissance autant que je le pourrai. Je façonnerai moi-même les planchettes et les piquerai en terre.

— Vous, façonner les planchettes par centaines!

— J'en ai fait plusieurs milliers en ma vie, mademoiselle. Oh! ne me refusez pas, ce travail me rendra heureux dans ma solitude.

— Puisque vous le désirez, j'accepte pour vous faire plaisir. Mais voici un banc, monsieur Valentin; je suis un peu fatiguée, asseyons-nous, je vous prie.

Elle s'assit. Le maître d'école resta debout devant elle.

— Q'est-ce que cela signifie? dit-elle en riant. Pourquoi ce banc est-il là?

Le timide jeune homme s'assit loin d'elle, à l'autre bout du banc.

— Oui, mais pas là! s'écria-t-elle. Nous serions obligés de parler trop haut. Plus près, plus près encore. Je voudrais causer confidentiellement avec vous d'autres choses que de fleurs... Soyez franc, monsieur Valentin, et ne me cachez rien, sinon je me fâcherai.

— Que désirez-vous savoir, mademoiselle?

— Monsieur Valentin, vous êtes malheureux, n'est-ce pas?

— Je ne suis pas très heureux, en effet.

Elle leva le doigt d'un air de menace, et dit :

— Oh! monsieur Valentin, vous usez de réticence avec moi; votre cœur n'est pas plein de chagrin? et vous ne pleurez pas, et vous n'êtes pas découragé?

— Eh bien, si, répondit-il ému, j'étais malheureux et profondément découragé. Mais, depuis une heure, il me semble que le ciel s'est rempli d'une nouvelle lumière et mon cœur d'un nouveau courage.

— Vous faites des compliments et vous voulez me flatter ; mais parlons sérieusement : pourquoi êtes-vous malheureux?

— C'est difficile à dire, j'ai été trompé dans mon attente. Lorsque je quittai l'école normale pour venir à Lisseghem, j'étais plein de joie et d'espérance. Je voulais me dévouer entièrement à mes fonctions, répandre l'instruction et la science parmi la population qui m'avait appelé, me sacrifier à son bien-être et rendre service à tout le monde. Je comptais mériter ainsi l'estime et l'amitié de chacun. Je suis orphelin, sans autre parents que quelques cousins éloignés qui ne me connaissent pour ainsi dire pas. Je croyais trouver une famille au milieu de laquelle j'aurais passé ma vie. Hélas! je n'ai trouvé ici que la résistance et l'hostilité. Personne qui me parle, pas un cœur qui sente la moindre affection pour moi. Je suis seul comme dans un désert, comme dans une nuit éternelle de l'âme.

— N'exagérez-vous pas un peu, monsieur Valentin?

— Oh! non, au contraire.

— C'est qu'une fois qu'on s'abandonne aux idées tristes, on est naturellement porté à l'exaspération et l'on se croit plus malheureux qu'on ne l'est en réalité. Ma tante était comme cela aussi. Elle en est



Je me disposais à assommer l'animal... (Page 18.)

devenue malade; heureusement j'ai pu triompher peu à peu de son découragement.

— Je ne crois pas exagérer, mademoiselle. A peine osé-je adresser encore la parole à quelqu'un, de peur d'apprendre le mal qu'on dit de moi dans le village.

— Vous voyez bien! Comment se fait-il alors que je n'aie encore entendu dire de vous que du bien! L'un loue votre conduite réservée, l'autre votre érudition, un troisième votre politesse, un quatrième vos soins paternels pour vos élèves.

L'instituteur regardait la jeune fille avec étonnement. Il eût voulu douter; mais comment ne pas croire aux douces paroles d'une personne qui ne pouvait avoir aucune raison de le tromper.

— Serait-il vrai? s'écria-t-il les yeux brillants de joie. Il y a dans le village des gens qui ne sont pas fâchés contre moi? Je me suis donc trompé?

— Ce sont vos idées et vos rêveries solitaires qui vous ont induit en erreur; quand le chagrin nous a mis un sombre nuage devant les yeux, nous voyons tout noir.

— C'est vrai, mademoiselle, soupira le maître d'école, j'ai pu être injuste. Cependant, dans le principe, j'ai fait tout ce qui était possible pour gagner les bonnes grâces de tout le monde. On m'a repoussé...

— Non, non, c'est parce qu'il n'y a pas dans le village des gens qui vous comprennent ou qui aient assez d'instruction pour causer avec vous. Maintenant, vous avez quelqu'un qui vous écoutera avec grand plaisir et qui vous sera reconnaissante de vos renseignements. Nous nous promènerons tous les jours dans ce jardin, nous parlerons des fleurs, des beautés de la nature et de toutes les choses utiles. Vous m'instruirez, je serai votre élève; venez tous les après-midi, après l'heure de la classe Je vous attendrai avec impatience et avec joie.

— Oh! mademoiselle, murmura le maître d'école attendri, vous êtes si aimable et si bonne pour moi, que je me demande comment je puis avoir mérité pareil honneur et pareil bonheur. Je ne viendrai pas tous les jours, ce serait abuser de la générosité et de la faveur de vos parents; merci, mille fois. Cette seule journée vaut des trésors pour mon âme attristée.

— Non, non, ne vous levez pas encore, dit Hélène. Je dois vous faire un aveu, car vous ne me comprenez pas bien. Je ne suis certainement pas malheureuse, car je suis l'enfant gâtée de mes parents, et tout le monde m'aime au village. Pourtant je m'ennuie souvent, et alors je deviens triste comme dans un pénible isolement. Quelque chose me manque ; une personne avec qui je puisse parler d'autre chose que des choses du ménage ; un homme intelligent, un cerveau qui pense, un cœur qui sent. Vous voyez bien que, si vous avez la bonté de venir ici aussi souvent que cela vous sera possible...

Le nom de la jeune fille retentit dans l'éloignement.

— Je viens, je viens, mère! cria Hélène, qui se leva et se mit à marcher dans le sentier.

Chemin faisant, elle dit au maître d'école :

— Je sais ce que c'est : Il faut que j'aide ma mère à faire quelque chose. Ne manquez pas de venir demain. Me le promettez-vous?

— Puisque vous le voulez, mademoiselle...

— Non, je vous en prie, nous nous garderons l'un l'autre de l'ennui. Ne m'appelez plus mademoiselle. Vous n'avez pas de sœur? Eh bien, supposez que je suis votre sœur. Appelez-moi Hélène; de cette façon, je ne serai pas obligé de répéter si souvent le mot *monsieur*.

— Oh! mademoiselle Hélène, dit l'instituteur en soupirant, comment pourrai-je jamais reconnaître une amitié si fraternelle?

— Il y a un moyen.

— Parlez, je me jetterais au feu pour vous prouver...

— Ce n'est pas si terible : il faut me promettre que vous ne vous chagrinerez plus, que vous serez courageux, et que vous aurez plus d'espoir dans la vie.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, mademoiselle; mais, depuis cet après-midi, je me sens heureux et plein de courage. Et je crois que je ne m'affligerais pas, en eussé-je les motifs les plus légitimes.

— Quoi! déjà guéri, Valentin? dit la jeune fille toute joyeuse.

— Je le crois vraiment.

— Restez dans ces bonnes dispositions, c'est la seule récompense que je souhaite. La vôtre sera l'amitié d'Hélène.

En ce moment, ils approchaient de la maison. Madame Minnens était sur le seuil.

— Oh! mère, s'écria la jeune fille, M. Valentin sait tant de belles choses sur les fleurs qu'on l'écouterait pendant des heures. C'est si amusant et si instructif, ce qu'il raconte! Il revient demain pour continuer la leçon.

— Oui, répondit la mère, s'il veut t'obéir quand tu as quelque chose en tête, tu lui donneras beaucoup de besogne. — Excusez-la, monsieur.

— Je lui suis très obligé, madame, et je regarderai comme un honneur de pouvoir faire quelque chose qui lui soit agréable.

— Eh bien, maître, faites ce qu'elle vous demande. D'ailleurs, il n'y a pas moyen de lui rien refuser.

Le jeune homme salua profondément la mère et la fille, et sortit. A la porte, il rencontra le fabricant d'huile, qui lui dit :

— Eh bien, maître, comment trouvez-vous notre Hélène? N'est-ce pas qu'elle a bonne langue? elle parle comme un avocat. Son éducation nous a coûté assez d'argent! Et bon cœur aussi, n'est-ce pas?

— Oh! monsieur Minnens, répondit l'instituteur avec admiration, comme vous devez bénir le ciel qui vous a donné pour enfant un ange si pur. Elle est bonne, généreuse, aimable, intelligente, instruite; lis et rose à la fois, un trésor inappréciable..

— Ah! ah! maître, arrêtez? interrompit le fabricant d'huile avec un gros rire de satisfaction. Je sais bien que ma fille est aimable et instruite, et vous n'avez pas besoin de me dire cela en latin de cuisine.

Blessé tout à coup dans ses sentiments d'une manière si grossière, le maître d'école devint rouge de honte et baissa les yeux.

Le fabricant d'huile lui prit la main et la secoua avec force.

— Eh bien, eh bien, dit-il, vous prenez tout de travers. Je ne voulais pas vous faire de peine, au contraire ; mais il ne faut pas être si susceptible, sans cela vous ne vous habituerez jamais dans notre village. Nous sommes des gens encore un peu sauvages. Je suis charmé que vous ayez une si bonne opinion d'Hélène. Elle aime à causer avec les gens d'esprit et les gens instruits. Je suis sûr que vous avez pris plaisir à sa conversation. Venez nous voir, maître, de temps en temps, aussi souvent qu'il vous plaira. Je ne ferai pas beaucoup de compliments avec vous, mais vous n'en serez pas moins le bienvenu.

A ces mots, il rentra chez lui.

Le maître d'école regagna sa demeure, ouvrit sa chambre d'étude et ferma la porte. Ses yeux rayonnaient de bonheur. Il leva les mains au ciel et dit d'un ton profondément ému :

— Merci, merci, ô dieu ! qui as laissé tomber sur moi un rayon de ta grâce ; qui as envoyé un de tes anges pour ouvrir à ma pauvre âme ulcérée le ciel de l'amitié.

Et, succombant à son émotion, il se laissa tomber sur une chaise, tandis que ses regards se perdaient dans le vague comme s'il avait eu des visions enchanteresses.

III

« Lisseghem, le 27 août 1858.

» Cher Henri,

» Merci pour ta bonne lettre. Il faut que l'amitié soit un sentiment bien puissant, puisqu'elle te faisait lire dans mon avenir. Tu m'annonçais qu'une étoile se lèverait à l'improviste dans la sombre nuit de mes chagrins. Eh bien, l'étoile s'est levée, et elle fait rayonner sur ma vie l'éclat d'un bonheur infini.

» La lumière m'est apparue sous la forme d'une jeune fille qui, par pitié, par bonté de cœur, peut-être par sympathie secrète, est venue à moi et m'a fait passer comme par enchantement d'un abîme de douleurs dans un paradis de délices. C'est la fille de mon riche voisin le fabricant d'huile. Grâce à elle, ses parents sont devenus mes amis. J'ai trouvé une famille et, de plus, une sœur, douce comme un ange, simple, pleine de sentiment et d'intelligence, une créature d'élite. Je me promène chaque jour avec elle dans le beau jardin de son père ; nous parlons des fleurs, de la poésie de la nature, de la bienfaisance envers les pauvres et les souffrants...

» Elle me conseille, elle m'encourage, elle m'apprend comment on peut et l'on doit s'élever au-dessus de toutes les contrariétés de la vie. Ah ! si tu pouvais l'entendre ! Inspirée par la pitié ou par un sentiment incompréhensible, elle a mesuré toute la profondeur de ma tristesse et deviné mes pensées les plus secrètes. Chacune de ses paroles verse un baume sur les plaies de mon cœur.

» Je le vois bien, elle veut me guérir et me faire aimer comme un bienfait cette vie que je commençais à détester et qui me semblait un pesant fardeau. Cette bonne Hélène, si elle savait à quel point sa généreuse entreprise a réussi ! Je me sens si gai et si fier, que je n'échangerais pas mon sort contre celui d'un roi. C'est étonnant, il y a des moments où je me demande si, depuis deux mois, je n'ai pas été le jouet d'une illusion de mes sens, d'un rêve décevant. Lorsque, assis à côté d'elle sur le banc, dans le jardin, j'ai l'air d'écouter ses douces paroles, je n'entends souvent que le son de sa voix. Cette voix, mon ami, inonde mon cœur d'un bonheur calme et profond, et il me semble que je n'appartiens plus à la terre.

» Tu souris ? Tu crois que je me cache à moi-même la source de mon émotion ? Je suis homme, n'est-ce pas ? et le sentiment que tu m'attribues s'élève en nous sans que nous le sachions. Que ne supposerais-tu pas si je te disais que son visage est aussi beau que son âme et que la plus fraîche rose du printemps pâlit auprès d'elle ? Et cependant tu te trompes, et la seule pensée que tu peux supposer cela me blesse comme une calomnie. S'il y a sympathie entre moi et l'ange qui m'a tiré de l'abîme du désespoir, ce sentiment n'est que de l'amitié, mais une amitié pure et véritable, dégagée de toute pensée matérielle.

» Tu ne me crois pas ? Comment peux-tu en douter ? Je suis pauvre. Penses-tu que les parents d'Hélène, qui prisent l'argent très haut, m'accueilleraient ainsi, s'ils pouvaient présumer la possibilité d'une inclination telle que tu l'entends ?

» Personne ne se méfie de moi, ni elle ni ses parents, et je ne me défie pas de moi-même. Ne suis-je pas laid, et cette difformité de mon visage n'est-elle pas une garantie certaine ? Elle est si belle, Henri, qu'à côté d'elle je suis un véritable monstre de laideur ; et libre à toi de me trouver insensé, mais, je te dis la vérité, si la beauté m'était offerte maintenant, je refuserais : cette amitié pure, cette affection céleste, immatérielle et idéale comme l'amour des anges, m'est si chère et me procure un bonheur si ineffable, que je ne voudrais pas la mettre en danger même pour l'espoir de voir se nouer entre elle et moi un lien indissoluble. Non, non, mon cœur reste fermé à tout autre sentiment que l'amitié ou la reconnaissance ! Ce sentiment a pris en moi les proportions d'un culte. Ne demandé-je pas souvent dans mes prières que Dieu me donne l'occasion de verser pour elle la moitié de mon sang, de lui sacrifier ma vie ? Mon respect seul égale ma gratitude.

» J'ai fait beaucoup d'efforts pour te convaincre, Henri, et je ne crois pourtant pas avoir réussi. Soit : l'avenir te dira que j'étais franc avec toi.

» Voilà deux mois — deux minutes ou deux siècles — que je passe tous les jours quelques heures avec elle. Dans le principe, je n'osais pas aller si souvent chez elle ; mais elle a décidé ses parents à me prier de lui donner des leçons. Aujourd'hui, elle est mon écolière.

» Quelle intelligence claire et prompte ! Je me dis souvent qu'elle pourrait peut-être instruire son

maître. Peut-être n'a-t-elle eu en vue que de multiplier mes visites, car j'ai eu beau prier qu'on ne me payât pas cet honneur et ce bonheur, il a fallu accepter le prix de mes leçons. Cela m'humiliait d'abord. Aujourd'hui, je l'en bénis du fond du cœur. Elle est généreuse, charitable et compatissante à l'excès. Elle visite les malades du village et assiste les indigents. Elle m'a permis de prendre part à ses bonnes œuvres. L'aumône sanctifie ce que je reçois de ses parents, doux lien de plus entre elle et moi! Et je si pouvais souffrir quelque chose pour cela, j'en remercierais le ciel.

» Quelle incroyable influence l'angélique jeune fille exerce sur moi et sur tout le monde! Je suis devenu gai, spirituel et aimable. Je souris à tous sans méfiance; on me fait des avances de tous côtés Je suis devenu l'ami de presque tout le village. Mes élèves ne me paraissent plus si malpropres ni si stupides. Il y a parmi eux de gentils enfants et de vives intelligences; ils apprennent mieux; je crois qu'avec le temps j'en ferai quelque chose.

» Tout à mes yeux est éclairé d'une plus vive lumière. Les fleurs mêmes, les champs, toute la nature me parait changée et mille fois plus belle qu'auparavant. Qu'elle soit bénie, celle qui m'a éveillé ainsi à une nouvelle vie!

» Juge de mon bonheur : elle a une tante très riche à Waereghem, qui a été très malade et qui doit bien certainement sa guérison à Hélène. Il est en question que cette tante donne une fête de famille pour célébrer son rétablissement. Hélène veut que je sois présent et elle dit qu'elle me fera inviter par sa tante. Nous partirons d'ici dans une belle voiture ouverte que prêtera le baron. Je traverserai le village dans ce brillant équipage, assis à côté d'elle ou de son père.

» Pardonne-moi, Henri, de bavarder comme un enfant qui va à la kermesse. Je suis si content, si heureux, que je ne cesserais pas d'écrire si je ne craignais de t'ennuyer par une trop longue lettre. Adieu, je te serre main.

» Ton ami dévoué.

» VALENTIN STOOP. »

IV

Un dimanche du mois de septembre, les habitants de Lisseghem, en revenant de la grand'messe, aperçurent une belle voiture attelée de deux chevaux qui stationnait devant la maison du fabricant d'huile.

Dans un village isolé comme l'est celui-là, le moindre événement, si insignifiant qu'il soit, attire l'attention générale. Aussi les badauds s'arrêtèrent-ils dans la rue pour savoir qui cet équipage avait amené dans la commune ou qui devait y monter.

Leur curiosité fut bientôt satisfaite. Ils virent madame Minnens et sa fille Hélène sortir de la maison dans leur plus riche toilette, comme si elles allaient à une noce. Les deux femmes prirent place l'une à côté de l'autre dans le fond de la calèche, et le fabricant d'huile se plaça en face d'elles, après avoir donné l'ordre à ses gens d'appeler le maître d'école.

Celui-ci sortait en ce moment de sa demeure, il était également vêtu avec soin et ganté de blanc. Quoiqu'il n'eût que quelques pas à faire pour atteindre la voiture, il salua les villageois à droite et à gauche, en souriant à chacun. Ses yeux brillaient de joie et de fierté.

A peine l'heureux maître d'école eut-il pris place dans la voiture à côté du fabricant d'huile, que le fouet claqua. Tous les paysans se découvrirent, Valentin et Hélène agitèrent les mains pour leur rendre leur salut, et la voiture, pareille à un char de triomphe, partit au grand trot, passa devant l'église et prit le chemin de Waereghem.

Jean Minnens, le fabricant d'huile, était ce jour-là d'une humeur charmante; il trouvait le temps magnifique, un peu chaud pour le mois de septembre, mais la rapidité de la course faisait passer sur la voiture une petite brise fraîche. Il faisait ses réflexions là-dessus en un langage si joyeux et si explicite, qu'Hélène trouvait à peine le temps d'exprimer le plaisir qu'elle éprouvait de voyager dans une belle voiture ouverte, et de pouvoir embrasser d'un seul coup d'œil toute la nature qui se déroulait devant ses regards comme un tableau mouvant.

On causa des champs et de la culture, et le maître d'école profita de cette occasion pour mêler à la conversation d'utiles enseignements et des aperçus poétiques.

Il y avait pourtant quelque chose qui lui paraissait étrange. M. Minnens et sa femme échangaient des regards d'intelligence et regardaient parfois leur fille avec une expression fugitive de joie qui cachait sans doute une pensée secrète.

Tout à coup M. Minnens demanda en plaisantant à l'instituteur :

— Ne trouvez-vous pas, maître, que notre Hélène, telle qu'elle est assise là, avec ses joues vermeilles, sa robe blanche et ses rubans rouges, est la plus belle fleur qu'on puisse imaginer?

Valentin, surpris par cette question à brûle-pourpoint, se contenta d'incliner légèrement la tête.

— C'est que, voyez-vous, reprit le fabricant d'huile, nous avons eu toutes les peines du monde

à lui faire mettre cette robe blanche. Elle voulait aller chez sa tante avec sa vieille robe des dimanches. Avouez qu'elle est dix fois mieux ainsi:

— La robe est très jolie, dit Valentin; mais, chez ma demoiselle Hélène, la toilette ne peut embellir les dons de Dieu.

— Quoi ! s'écria le fabricant d'huile, pour faire un compliment à Hélène, vous reniez la vérité ?

— Voyons, père, ne parlons pas de ces choses-là, interrompit la jeune fille, vous me rendez confuse. Pour vous plaire, j'ai mis ma robe neuve; elle me gêne un peu avec tous ces rubans et ces nœuds, et je ne sais si elle ne m'enlaidit pas; mais, puisque vous la trouvez belle, j'en suis charmée. Parlons d'autre chose maintenant.

— Hélène, dit la mère, comment peux-tu être si capricieuse? Tu es à croquer avec cette nouvelle robe.

— Seriez-vous aussi d'avis, maître, que les beaux habits peuvent jamais enlaidir quelqu'un? demanda M. Minnens. Qu'est-ce qu'un oiseau sans plumes? Et vous-même, ne tâchez-vous pas toujours de paraître à votre avantage? Je ne le blâme pas, loin de là; mais vous ne devez pas toujours me contredire et donner raison à Hélène dans ses lubies.

— Je vous en prie, monsieur Minnens, laissez ma personne hors de cause, répondit en soupirant le maître d'école, à qui cette conversation était pénible. Comme j'ai été défiguré dans mon enfance par une maladie cruelle, il faut bien que je fasse mon possible pour diminuer l'impression défavorable que mon visage produit sur tout le monde. Mais mademoiselle Hélène...

— Il est vrai, interrompit le fabricant d'huile, que le sort vous a cruellement maltraité, et vous ne gagnez pas assurément à vous trouver à côté d'Hélène; je me le suis dit souvent. Quand je vous vois vous promener à côté d'elle dans notre jardin, cela me fait penser à l'ombre et à la lumière, à la nuit et au jour. La laideur pour un jeune homme...

— Ce n'est pas bien, père, de vous amuser constamment à dire des choses désagréables à M. Valentin, murmura la jeune fille d'un air mécontent.

— M. Minnens dit la vérité, et elle ne me blesse pas, répondit l'instituteur avec une sorte de résignation.

— Si mon père n'exagérait pas, je l'écouterais avec patience, mais non sans chagrin, reprit Hélène. Je ne sais quel plaisir on peut prendre à chagriner inutilement les gens. Pour moi, je ne m'aperçois plus que Valentin n'est pas comme tout le monde. Dans le principe, je le regrettais bien un peu pour lui, mais aujourd'hui je ne le vois plus. La pureté de l'âme, la sensibilité du cœur, la force de l'esprit, tout cela est aussi une beauté qui vaut plus que toutes les autres.

Le maître d'école ouvrit la bouche pour remercier la noble jeune fille de ses nobles paroles; mais le père ne lui en laissa pas le temps.

— Là, là, dit-il en riant. Voyez donc cette fille qui donne des leçons à son père, et elle a réellement assez d'expérience pour le faire avec raison. Ah! ma fille, il est temps que nous te cherchions un bon mari. Tu as trop d'esprit pour une jeune fille.

— En effet, Hélène, ton père a raison, ajouta la mère, tu es assez âgée maintenant pour être à la tête d'un ménage, et ta tante est du même avis. Si nous avions suivi son conseil, tu serais déjà mariée depuis un an. Nous n'avons pas d'autres enfants, et nous voudrions bien, avant de mourir, te voir dans ton ménage.

— Quoi ! vous revenez à ces ennuyeuses ouvertures ? dit Hélène d'un ton chagrin. Je suis encore beaucoup trop jeune et je ne pense pas à ces choses-là.

— Figurez-vous, maître, dit le fabricant d'huile, quelles folies cette petite fille se met dans la tête. Elle veut être sœur noire, et elle espère qu'à la longue nous consentirons à la laisser entrer au couvent. J'en rêve la nuit, et c'est le souci de ma vie. Certes, jusqu'à ce qu'Hélène soit mariée, je n'aurai pas un jour de tranquillité. Je veux être grand-père avant de mourir; c est la seule récompense que je demande à Dieu. Ai-je tort ? Parlez donc; je ne sais ce que vous avez à songer ainsi.

— Sans doute vous avez raison, monsieur Minnens, dit Valentin en hésitant. Pourtant, je me permettrai de vous faire observer que le mariage est une chose pour laquelle il faut avoir quelque penchant. En effet, le bonheur de la vie entière n'en dépend-il pas ? Il ne faut donc pas y mettre trop de précipitation.

— Bah ! bah ! enfantillages que tout cela ! s'écria le fabricant d'huile. Hélène a beau se montrer indifférente, qu'elle rencontre seulement un beau jeune homme, bien fait, aimable et spirituel, avec une fortune convenable, naturellement, et vous la verrez tout à coup changer d'idée. Dieu sait si cela n'arrivera pas beaucoup plus tôt que nous ne pensons. C'est surtout en pareille affaire qu'on n'est pas sûr du lendemain : ma femme peut témoigner de quelle singulière façon nous avons fait connaissance et comme notre mariage a été vite conclu. Il faut que je vous le raconte. Figurez-vous que, lorsque j'étais garçon, je tenais à ma liberté autant qu'à la vie. Mes parents me pressaient aussi de choisir une femme, car j'ap-

prochais de la trentaine; mais je refusais les plus beaux partis et je ne voulais pas entendre parler de mariage. Mon père était marchand de lin. Un jour, je me rendis à Sweveghem pour voir du lin sur pied et conclure quelques marchés. Je m'en allais, sifflotant et faisant tournoyer mon bâton, dans un sentier solitaire, non loin d'une grande ferme. Tout à coup je me sentis mordu à la main gauche par un grand chien qui m'avait suivi en traître. Je me retourne, et je me disposais à assommer l'animal avec mon bâton, lorsque tout à coup un paysan, un ouvrier, sort du taillis voisin, saisit le chien, l'entraîne et disparaît avec lui dans le fourré, en me montrant du doigt la ferme. Je restai là tout ensanglanté, car la mauvaise bête m'avait fait une profonde et douloureuse morsure. Mais la colère me fit oublier mon mal; je courus, furieux, vers la ferme, bien résolu à me venger sur le propriétaire du chien s'il ne me faisait pas des excuses satisfaisantes. Les gens de la ferme exprimèrent le regret de ce qui était arrivé; mais ils trouvèrent que cela ne valait pas la peine de faire tant de tapage et me dirent que, si je n'étais pas satisfait de leurs excuses à propos d'une chose qu'ils n'avaient pu prévenir, je pouvais faire tout ce qui me plairait, même les citer en justice. Le fermier prétendait en outre que j'avais certainement menacé le chien avec mon bâton, qu'autrement cela ne serait pas arrivé. J'écumais d'indignation et de rage, et, comme le fermier et ses ouvriers m'entouraient en me menaçant du poing, il s'en serait suivi une lutte sanglante. J'avais déjà levé mon bâton et je me disposais à frapper, lorsque je vis tout à coup paraître une charmante jeune fille, fraiche comme une rose, portant un bassin rempli d'eau et quelques linges. Elle m'adressa la parole en termes si aimables et si doux, que je la regardai avec stupeur. Malgré ma résistance, elle me contraignit à m'asseoir avec une douce violence, en me disant que le chien était une méchante bête et qu'on avait eu tort de le détacher de sa chaîne. Elle me consola, me calma et elle apaisa l'irritation de ses parents. — En même temps, elle lava mes blessures avec une légèreté de fée et les pansa aussi adroitement qu'un chirurgien. Elle me considérait d'un air si compatissant, que je ne pouvais détacher mon regard de ses grands yeux bleus... Pour abréger, voulez-vous que je vous dise, maître, quelle fut la suite, de cette morsure de chien? Je restai toute la journée à la ferme, j'achetai au fermier tout son lin, et, le soir, quand je partis, je dis au revoir à ma future fiancée. Quelques semaines plus tard, nous étions mari et femme. A ma demande, le chien fit partie de sa dot. Il était vieux, il est mort quelque temps après. Je l'ait fait empailler comme souvenir; mais l'empailleur m'a trompé et, petit à petit, le chien est tombé en pièces. C'est seulement pour vous dire, maître, qu'un jeune homme ou une jeune fille, qui sort sans penser à rien, ne peut pas répondre de ne pas rentrer au logis avec une résolution grave ou un engagement définitif. Ces unions précipitées sont souvent les meilleures. Demandez plutôt à ma femme si nous n'avons pas été heureux parce que notre amour est né d'une morsure de chien!... Mais voyez donc comme le temps passe vite à bavarder ainsi; nous voilà déjà à Waereghem. Je vois là-bas les peupliers du jardin de la tante Vleugels!

En effet, la voiture ne tarda pas à s'arrêter devant une assez grande maison sur le seuil de laquelle parut une femme âgée, vêtue d'une robe de soie ample et raide, dont les plis remplissaient presque toute l'embrasure de la porte. Elle était grosse et pesante comme une hydropique; mais ses yeux étaient vifs et il y avait quelque chose de spirituel dans le sourire et les paroles avec lesquels elle accueillit ses invités.

Après l'échange des compliments d'usage, on entra dans la maison. Depuis l'arrivée de la voiture, la tante Vleugels regardait le maître d'école. Son visage ne devait pas lui produire une impression favorable, car elle détournait les yeux chaque fois qu'ils rencontraient ceux de Valentin, comme si elle eût cru qu'il y avait impolitesse de le regarder en face.

— Ma chère tante, dit Hélène, voici M. Valentin Stoop, qui nous a fait l'honneur et le plaisir d'accepter votre aimable invitation.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit la tante. Si je dois en croire ce que ma nièce m'a écrit de vous à diverses reprises, rien n'égale la bonté de votre cœur, sinon l'étendue de votre intelligence et de votre instruction. Excusez-nous, je vous en prie; nous sommes des gens de la campagne, simples et sans façon, et peut-être notre conversation vous semblera un peu vulgaire, mais vous connaissez le proverbe : « La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. »

L'instituteur se disposait à répondre, mais la tante se tourna vers le fabricant d'huile et lui dit avec un regard d'intelligence :

— J'avais bien envie d'inviter quelques amis, mais j'ai changé d'idée. Il vaut mieux que nous restions en famille pour causer plus librement et plus franchement. Personne ne sera à table avec nous, excepté le tanneur, M. Steenput, avec sa femme et son fils; ils sont nos cousins éloignés.

– Tu sais bien Hélène, que, lorsque tu suivais l'école ici, tu jouais quelquefois avec un gentil petit garçon, Casimir Steenput; il était beaucoup plus

âgé que toi, mais vous étiez bons amis tout de même. Tu ne t'en souviens peut-être plus?

— Je crois bien que je m'en souviens, ma tante, répondit la jeune fille en cherchant dans sa mémoire. Un garçon avec des yeux noirs et des cheveux frisés? qui m'apportait des nids d'oiseaux?

— Précisément! tu ne l'as pas oublié, ma nièce, Le petit garçon est devenu un homme aujourd'hui; il habite Courtrai, il fait le commerce de lin et il paraît en train d'y faire sa fortune. Ils sont là au fond du jardin, sous la tonnelle; viens, tu leur souhaiteras le bonjour et tu renouvelleras connaissance avec eux avant que nous nous mettions à table. L'instituteur trouvera du moins quelqu'un pour lui tenir tête dans la conversation, car Casimir est une intelligence d'élite et un causeur spirituel.

Il se fit au jardin un nouvel échange de saluts et de compliments. Le tanneur et sa femme paraissaient très empressés de dire mille choses flatteuses au fabricant d'huile, et ils ne tarissaient pas dans l'expression de la joie que leur causait cette heureuse occasion de lier plus ample connaissance avec des personnes distinguées qui jouissaient d'une si haute estime dans tous les environs.

M. Casimir était certainement un joli garçon, mais sa façon de se mettre et de se tenir indiquait trop qu'il le savait. Son abondante chevelure était artistement frisée et reluisait de pommade; ses moustaches noires étaient relevées en croc à force de cosmétique; ses vêtements d'étoffe légère étaient d'une coupe recherchée. Il avait pour cravate un ruban bleu de ciel dont les bouts, passés dans un anneau d'or ouvragé, s'étalaient sur les piqûres de sa chemise de toile fine. Sa main gauche était enfermée dans un gant jaune-paille, si juste et si serré, qu'on eût pu compter les veines de ses mains sous la peau mince qui les comprimait; à sa main droite, qu'il avait dégantée, brillait un gros diamant. Rien n'était négligé en lui, et c'était vraiment un joli et charmant jeune homme. Quand la tante Vleugels lui présenta sa nièce, il s'inclina jusqu'à terre devant Hélène Minnens et se confondit en compliments. Il parlait avec tant de volubilité, de recherche et même de hardiesse, qu'Hélène en devint toute rouge et ne savait que répondre.

On eût dit que la supériorité de ce jeune homme lui imposait. Elle baissa les yeux et balbutia quelques paroles inintelligibles. Cependant sa timidité ne fut que passagère, car elle releva bientôt la tête et sourit avec douceur, pendant que son regard exprimait un inexplicable étonnement. Casimir s'inclina de nouveau jusqu'à terre, puis il dit avec un accent d'humilité :

— Mademoiselle, je vous prie de me pardonner si quelque chose dans mes paroles a pu vous blesser. Je suis ému et interdit; c'est le grand honheur, le bonheur, le souvenir de mon enfance... Je puis à peine en croire mes yeux. Quoi! mademoiselle, c'est vous qui êtes la petite Hélène? vous, belle et imposante comme une reine? vous l'enfant dont les yeux brillaient de plaisir, et qui battait si joyeusement des mains lorsque j'avais le bonheur de lui apporter un nid d'oiseaux? Il y a au moins douze ans que je n'ai pas revu cet ange de mon enfance; mais son doux rire m'a poursuivi pendant tout ce temps-là. Cet ange est devant moi, plus beau, plus adorable qu'autrefois. Oh! je suis si ému... je ne sais plus ce que je dis, mes idées s'embarrassent... pardonnez-moi les paroles sans suite que la force du souvenir m'arrache malgré moi.

Hélène avait de nouveau baissé la tête. Elle ne comprenait pas ce qui se passait en elle. Confuse de son étrange embarras, deux fois elle avait voulu interrompre le beau parleur, mais chaque fois la parole avait expiré sur ses lèvres; elle était sans doute sous l'influence d'un charme puissant, car son cœur battait d'une joie secrète, et elle écoutait le langage du jeune homme comme une douce musique qu'elle n'avait jamais entendue.

Casimir, quoiqu'il feignît l'humilité et l'émotion, paraissait prendre plaisir à l'embarras de la jeune fille; sans attendre de réponse, il poursuivit immédiatement le cours de ses flatteries.

Les parents, restés un peu à l'écart, causaient entre eux à voix basse, et jetaient de temps en temps un coup d'œil joyeux sur les deux jeunes gens.

Seul, comme un étranger ou comme un intrus, le maître d'école était debout à deux pas d'Hélène : il entendait ce que Casimir lui disait.

Assurément, ce n'étaient que des cérémonies et des compliments; mais pourquoi le beau langage et les manières élégantes de ce jeune homme l'affligeaient-t-ils? Peut-être parcequ'on le laissait là seul, sans lui adresser la parole et sans s'apercevoir, pour ainsi dire, de sa présence.

A ce moment, la jeune fille se tourna vers lui et dit à Casimir :

— Monsieur, j'oubliais de vous présenter mon meilleur ami, l'ami de mes parents, l'instituteur; M. Valentin Stoop est un homme d'esprit, un noble cœur, et nous l'estimons beaucoup à cause de son érudition et de ses beaux sentiments.

Casimir jeta un regard étrange sur le visage du maître d'école, mais il lui prit la main, et, souriant d'un air aimable :

— Je suis heureux, monsieur, dit-il, infiniment

heureux de cette rencontre qui me procure l'honneur de faire votre connaissance; avant votre arrivée, madame Vleugels m'avait déjà parlé de vous, et les grands mérites qu'elle vous reconnait me faisaient aspirer à l'honneur et au plaisir de serrer la main d'un homme aussi remarquable que vous. J'ai toujours eu de la sympathie et du respect pour les instituteurs; ils sont les membres les plus utiles de la société, les piliers de la civilisation, les dispensateurs des lumières; si je me croyais digne de votre amitié...

Il fut interrompu par la tante qui le prit par l'épaule, en s'écriant d'un ton joyeux.

— Ta ta ta! vos belles paroles feraient oublier à tout le monde que mon dîner peut se refroidir. A table, à table, mes amis, nous aurons tout le temps de causer au dessert.

On la suivit dans la salle à manger, où elle désigna à chacun sa place; naturellement, Casimir Steenput fut placé à côté d'Hélène Minnens; il se défendit bien quelque peu d'un pareil honneur dont il se prétendait indigne, mais il finit cependant par obéir. D'ailleurs, la tante le voulait.

Le maître d'école fut placé au bout de la table, entre la femme du tanneur et la mère d'Hélène.

Le dîner commença et la conversation languit pendant le premier service; mais chacun remarqua et admira l'empressement de Casimir à servir sa voisine, à prévenir ses moindres désirs, si bien que la jeune fille en était toute confuse.

L'instituteur voyait tout cela d'un air calme et indifférent, mais son esprit s'absorbait dans des réflexions plus ou moins tristes. Pourquoi? Il n'en savait rien; mais ce dîner, dont il se promettait tant de plaisir, ne répondait nullement à son attente, et il eût donné beaucoup pour être bien loin, dans sa petite chambre solitaire.

La conversation presque confidentielle qui s'était engagée entre la mère d'Hélène et la femme du tanneur, et qu'il entendait malgré lui, puisqu'il se trouvait assis entre elles deux, n'était pas de nature à l'égayer. Elles disaient des choses comme celle-ci.

— Mon Dieu, madame Steenput, que monsieur votre fils est un jeune homme aimable et bien élevé! C'est plaisir de voir comme il se met en quatre pour servir notre Hélène; quelles manières élégantes et distinguées! on croirait qu'il a été élevé dans un palais de roi.

— Notre fils n'est pas un vilain homme et il connait son monde, madame Minnens; mais que vous avez une ravissante fille! si réservée, si simple, si jolie, que je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré une plus charmante personne.

— Ils sont très bien tous les deux, et si notre Hélène n'avait pas les yeux bleus, on pourrait les prendre pour frère et sœur.

— Voyez comme mademoiselle Hélène le remercie par un doux sourire de son empressement. Il me semble que les deux jeunes gens ne sont pas mal ensemble, loin de là. C'est naturel, ils paraissent nés l'un pour l'autre; s'ils allaient s'aimer réellement, qu'arriverait-il?

— Ce qu'il arriverait, madame Steenput? c'est très simple, n'est-ce pas? nous ne contrarierons pas le penchant des jeunes gens, et nous ferions les préparatifs d'une belle et joyeuse noce.

— Je pense, madame Minnens, que la chose est plus avancée que nous ne croyons et, dès demain, je vais songer à la robe que je me ferai pour la fête nuptiale.

— Pas si vite, madame Steenput, notre Hélène est une singulière fille : qui sait si ce n'est point par pure politesse qu'elle répond aux compliments de M. Casimir? Certes, je souhaite la voir mariée avec un homme si aimable et si spirituel; mais elle est encore jeune, et je ne voudrais pas la contraindre. D'ailleurs, on ne fait pas d'elle tout ce qu'on veut. Elle est très bonne, mais d'un caractère très ferme! — n'est-ce pas, monsieur Valentin, c'est étonnant combien Hélène est décidée et inébranlable quand une fois elle a pris une résolution?

Le maître d'école, tiré tout d'un coup de sa rêverie, ne savait que dire; car il n'avait pas perdu de vue Hélène et son voisin, et il n'avait pas entendu la question de madame Minnens.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Valentin, demanda celle-ci, vous êtes assis entre nous deux sans entendre ce que nous disons, cela n'est pas poli. Êtes-vous malade?

— Excusez-moi, je vous prie, madame, balbutia l'instituteur, c'est la chaleur, sans doute; je me sens un peu indisposé; cela va se passer.

— Il faut faire un effort sur vous-même, monsieur Valentin, et montrer à nos amis que vous êtes un homme d'esprit. J'espère que vous ne resterez pas silencieux comme cela.

— M. Casimir Steenput parle si bien et il a un esprit si brillant, que tout ce que je pourrais dire n'aurait aucun sel, répondit l'instituteur avec une nuance d'ironie qui échappa aux deux femmes.

Elles ne firent plus attention à lui et reprirent leur conversation.

Pendant ce temps, l'amitié semblait grandir entre les deux jeunes gens. Casimir parlait plus haut, il racontait des choses plaisantes et amusait toute la table par ses saillies et sa causerie spirituelle. La jeune fille avait perdu beaucoup de sa timidité; elle paraissait prendre beaucoup de plaisir à l'entretien de son voisin, et riait avec



Ils gesticulaient... (Page 22.)

abandon chaque fois qu'une nouvelle anecdote ou un trait d'esprit lui en fournissait l'occasion.

Comme Casimir ne négligeait pas de mêler de temps en temps à sa causerie quelques délicates flatteries pour Hélène, et des allusions transparentes à sa beauté, les joues de la jeune fille se couvraient parfois d'un vif incarnat; mais cette émotion passagère se dissipait bien vite.

Insensiblement une certaine familiarité parut s'établir entre Casimir et Hélène, du moins de la part du jeune homme. Il lui parlait bas à l'oreille comme s'il avait des secrets à lui confier; une fois même, en se penchant vers elle, il toucha du front les cheveux blonds de sa voisine.

L'instituteur se sentit pâlir; un frisson glacial parcourait ses membres, et il tenait les yeux baissés pour ne plus voir ce qui l'agitait ainsi. Cependant, il resta maître de lui et releva la tête en souriant d'un air ironique, comme s'il se moquait de son propre égarement.

On était arrivé au dessert. Les convives ayant bu quelques verres de vin, toutes les langues se délièrent et la salle se remplit du bruit des conversations animées, auxquelles le maître d'école seul ne prenait point de part.

Le fabricant d'huile paraissait être grand connaisseur et surtout grand amateur de bons vins. Du moins, il n'avait pas cessé de vanter la cave de la tante Vleugels et d'engager tout le monde à boire, ce qui ne semblait plaire que très médiocrement à la tante. Elle ne se fit pas faute de le taquiner sur ce qu'elle appelait son plus grand défaut. Il l'accusa en riant d'avarice, mais elle lui jeta à la tête une aventure qui le fit se mordre les lèvres et lui ferma la bouche. Il y avait un an, à pareil jour, que Jean Minnens, assis à la même table, avait si copieusement bu, qu'il en était

devenu gris. Il avait cherché querelle au notaire, un homme paisible et posé, et l'avait si gravement outragé, que le brave homme avait pris la fuite, et que, depuis lors, il ne saluait plus la tante Vleugels, ni Hélène, ni personne de leur famille.

Cette histoire calma quelque peu la gaieté exubérante du fabricant et arrêta pour un instant son inextinguible soif; mais, comme M. Casimir, malgré les attentions qu'il ne cessait de prodiguer à Hélène, ne perdait pas non plus une gorgée et vidait son verre avec une régularité exemplaire, M. Minnens recommença bientôt ses libations, malgré le mécontentement visible de la tante Vleugels. Celle-ci, à bout de patience, se leva, et interrompit le festin en disant :

— Assez, mes amis, assez : il fait trop chaud ici pour certaines personnes. Le café est servi sous la tonnelle; veuillez me suivre.

Malgré la répugnance du fabricant d'huile, il fallait obéir. On quitta la salle à manger.

Casimir, comme un jeune homme du grand monde, offrit son bras à Hélène. D'abord, elle n'osait pas l'accepter; mais sa propre mère lui fit comprendre que c'était l'usage dans la bonne société, et la jeune fille, toute rougissante et tremblante de tendre embarras, se laissa persuader.

Quand on fut sous le berceau de verdure, chaque invité prit sa tasse de café debout; puis on se mit aussitôt à se promener dans le jardin. Le tanneur et le fabricant d'huile étaient devenus très bons amis. Ils marchaient dans les chemins du jardin, parlaient souvent tous les deux à la fois et gesticulaient comme si chacun d'eux avait peine à faire comprendre à son interlocuteur ce qu'il voulait dire.

Casimir, Hélène et les deux mères avaient pris un autre sentier. En ce moment, la jeune fille avait demandé au maître d'école pourquoi il se tenait si tranquille et si éloigné, il avait répondu qu'il se sentait un peu indisposé. Hélène, dont l'attention fut détournée par quelques mots de Casimir, se contenta de dire une parole consolante à l'instituteur, et ne parut plus s'occuper de lui.

Valentin, accablé sous le poids d'une tristesse qui l'étonnait et le rendait confus, s'en alla la tête baissée, le long des parterres; mais ses yeux ne voyaient pas les fleurs; il essayait de lire dans son propre cœur et d'analyser le sentiment qui l'agitait si violemment. Il s'avança ainsi jusqu'à l'extrémité du jardin, derrière un bosquet touffu, près duquel il y avait un siége rustique.

Il s'y laissa tomber et demeura longtemps immobile, les yeux fixés au sol, comme s'il comptait les grains de sable, et murmura enfin :

— O ciel! est-ce que je perds l'esprit? J'ai honte de moi-même; quoi! la haine aurait pénétré dans mon cœur? Non, non, ce n'est qu'une erreur passagère de mes sens. La surprise, une crainte vaine pour l'existence d'une amitié qui faisait mon bonheur, et que je croyais éternelle, enfant que j'étais!... C'est donc là la raison cachée de la gaieté de M. Minnens : un mariage! Casimir Steenput est un joli garçon, il est intelligent, spirituel, et paraît avoir un bon cœur. Si une inclination profonde naissait entre elle et lui, ai-je le droit de m'en affliger? Si cela peut faire son bonheur et celui de ses parents, ne dois-je pas, au contraire, bénir le Seigneur de la joie qu'il envoie à mes bienfaiteurs! Oui, oui, ce mariage, s'il vient à se faire, doit me réjouir...

Sans doute sa bouche n'était pas le fidèle interprète de son cœur, car, à ces derniers mots, un gros soupir souleva sa poitrine oppressée. Il demeura longtemps plongé dans ses douloureuses rêveries.

Bientôt un doux sourire entr'ouvrit ses lèvres, et il reprit :

— Qu'y a-t-il de si étrange ou de si extraordinaire? Hélène se montre aimable et polie envers ce beau jeune homme. Pourquoi pas? Elle l'a bien été pour moi, qui le méritais certes mille fois moins. Demain, elle me racontera en riant tout ce qu'il a dit. Dans peu de jours, elle l'aura oublié. Allons, allons, pas d'enfantillage; l'amitié, le soleil de ma vie, ne court aucun danger; ce sont des enfantillages, des chimères que je me crée.

Il se leva et marcha rapidement, bien résolu à se montrer moins taciturne et à effacer la mauvaise impression que son silence avait pu faire sur les convives.

Mais, en tournant le bosquet, il vit de loin Hélène assise sur un banc à côté de Casimir. Le jeune homme avait tressé uue couronne de fleurs et l'essayait sur le front de sa compagne, comme dans leur enfance. Les deux mères étaient près de là et s'applaudissaient tout haut de la douce amitié que leurs enfants se témoignaient l'un à l'autre.

L'effet de ce spectacle inattendu sur l'esprit du pauvre maître d'école fut profond, car il recula en pâlissant, se traîna tout chancelant jusqu'à la chaise qu'il venait de quitter, et se cacha la figure dans ses mains, effrayé de la violente émotion qui venait de le saisir. Peu de temps après, il fut tiré de ses réflexions par la voix du fabricant d'huile qui lui criait d'un ton brusque :

— Du diable! maître, qu'avez-vous aujourd'hui? Nous vous cherchons partout, et vous voilà dormant ou rêvant dans ce coin sombre? Hâtez-vous! il y a là-bas sur l'horizon un gredin de nuage noir qui ne me dit rien de bon. Les chevaux sont attelés; il faut partir: je ne voudrais pas rentrer au logis

trempé comme un canard ni être obligé de passer la nuit ici, où l'on meurt de soif. Vite, courez un peu, sinon vous serez cause que les belles robes de ma femme et de ma fille seront perdues.

Le maître d'école le suivit jusqu'à la maison, où l'on échangeait les derniers adieux.

— Où donc êtes-vous resté, monsieur Valentin, dit Hélène. Je vous ai cherché des yeux cent fois. Vous avez passé le temps en compagnie des plantes et des fleurs? Ma tante est amateur, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle, et, d'ailleurs, je ne me sens pas très bien. J'ai un peu mal à la tête, balbutia l'instituteur.

Casimir lui prit les mains de nouveau et lui dit d'un ton affectueux :

— Monsieur, je n'ai pas eu l'occasion de faire avec vous aussi ample connaissance que je le désirais; mais ce que mademoiselle Hélène m'a dit de vous me fait désirer vivement de devenir votre ami. Y consentez-vous?

— C'est trop de bonté, monsieur, répondit Valentin avec un accent de sincère gratitude. Si l'amitié d'un pauvre et humble instituteur peut avoir quelque prix à vos yeux, c'est un honneur dont je vous suis parfaitement reconnaissant.

— Allons, allons, plus de compliments, nous nous verrons assez tôt, s'écria le fabricant d'huile en poussant sa femme et sa fille dans le vestibule. Vite, vite, en voiture, ou bien nous serons pris avant d'être à la maison.

Un instant après, la voiture roulait dans le chemin de terre en rase campagne. M. Minnens, peu confiant dans le cocher, s'était placé à côté de lui et avait pris les rênes. Il fouettait tellement les chevaux que sa femme criait grâce, craignant qu'il ne fît un malheur. Du reste on ne disait mot dans la voiture. Hélène était plongée dans ses réflexions; elle repassait probablement dans sa mémoire tout ce qui s'était passé pendant cette journée, et peut-être répétait-elle les unes après les autres toutes les paroles qui avaient résonné à ses oreilles depuis quelques heures.

On eût pu croire qu'elle était triste; mais, de temps en temps, un sourire fugitif effleurait ses lèvres et une joie secrète étincelait dans ses yeux.

L'instituteur, assis en face d'elle, détournait les yeux et ne la regardait que de loin en loin, à la dérobée. Ce qu'il croyait lire sur le visage de la jeune fille rêveuse semblait l'épouvanter.

Madame Minnens essaya plus d'une fois de rompre ce silence embarrassant, mais Hélène disait qu'elle était trop fatiguée, et le maître d'école avait mal à la tête.

Les premières gouttes de pluie commençaient à tomber lorsqu'ils atteignirent Lisseghem. On descendit devant la porte du fabricant d'huile. Madame Minnens voulait faire entrer Valentin pour lui donner un remède contre le mal de tête, mais il s'excusa sous prétexte qu'il avait besoin de repos.

Hélène prit son parti contre les instances de sa mère. Elle dit qu'il avait raison de vouloir rentrer chez lui, que le calme et la solitude le remettraient.

Le maître d'école fut étonné et peut-être froissé que, pour la première fois, la jeune fille semblât désirer son éloignement; mais n'avait-elle pas, aussi bien que lui, des raisons pour souhaiter d'être seule, et pour pouvoir se demander ce qui se passait dans son cœur?

V

L'instituteur avait passé une nuit très agitée et, dans sa pénible insomnie, il avait eu tout le temps de réfléchir à sa situation.

Sans doute la clarté s'était faite dans son esprit et le calme dans son cœur, car il avait repris son travail journalier avec courage et patience, et il avait mis plus de zèle encore que d'habitude à instruire ses élèves. Cependant, quelque effort qu'il fît pour se défendre d'un souvenir importun, l'image de Casimir Steenput se présenta souvent à ses yeux, et il revit plus d'une fois Hélène, la couronne de fleurs sur la tête et le bonheur dans les yeux, sourire au beau jeune homme.

Alors une expression de regret se lisait sur sa physionomie; il levait les épaules d'un air de pitié comme s'il se trouvait ridicule, et il continuait ses leçons sans se laisser troubler davantage par ses souvenirs.

La journée se passait cependant, et l'heure de sa visite chez M. Minnens approchait. En même temps, Valentin devenait plus mélancolique, et l'on eût dit qu'il était oppressé par une crainte secrète. Il parvenait bien à chasser ces pensées inquiètes, mais non la tristesse qu'il éprouvait en sentant vivre au fond de son cœur un sentiment que ni la raison ni le devoir ne pouvaient étouffer.

La classe finie, les élèves retournèrent chez eux. Valentin entra dans sa chambre et se rhabilla, suivant sa coutume, pour sortir; mais ses mouvements étaient si lents et si distraits, qu'il semblait ne pas avoir conscience de ce qu'il faisait.

Les autres jours, il était si pressé d'aller donner sa leçon à Hélène! En effet, la récompense qu'il attendait, c'était une promenade avec elle dans le jardin, sa douce amitié, ses paroles encoura-

geantes : la source où son âme désolée avait puisé la force, la gaieté et la foi.

Et maintenant, depuis un quart d'heure, il laissait fuir le temps, allant dans la classe comme s'il avait oublié quelque chose, puis dans son petit jardin, où il s'assit un instant, abîmé dans ses réflexions.

Mais son nom, prononcé par une voix bien connue, le tira de sa rêverie et le fit pâlir d'émotion.

Alors il revit, à travers le feuillage du bosquet de seringats, cette tête charmante qui s'était montrée à lui, pareille à l'étoile de la consolation et du salut. Ses yeux bleus étaient plus doux que jamais, plus aimable était le sourire qui, comme un rayon céleste, remplissait le cœur d'une clarté et d'une joie indéfinissable.

— Valentin! Valentin! criait Hélène; ce n'est pas bien de rester assis là, et c'est me rendre inquiète sur votre santé. J'ai désiré toute la journée le moment de votre visite; depuis hier, je sens un inexplicable besoin de votre présence. Vous n'êtes pas malade, j'espère? J'en serais fort affligée.

— Non, mademoiselle, je ne suis pas malade, répondit l'instituteur. Je vous remercie de votre bonté.

— Mais vous êtes pâle, Valentin, et triste, me semble-t-il.

— Ce n'est rien, mademoiselle; c'est le dîner d'hier qui m'a rendu malade; mais, à présent, c'est fini.

— Venez, venez chez nous, Valentin.... J'ai à vous dire quelque chose qui vous fera plaisir. C'est un secret, un grand secret que je ne puis confier qu'à vous. Venez vite, je vous en prie.

Le maître d'école resta un instant immobile après qu'Hélène eut disparu. Un sourire rayonnant éclairait sa physionomie, pendant qu'il se disait à lui-même :

— Un secret qui m'étonnera et qui me fera plaisir... Me faire plaisir! Un secret! Qu'est-ce que cela peut être, ô ciel?

Et il sortit du jardin d'un pas léger, tout frémissant de joie.

Au milieu du vestibule, il poussa un profond soupir. Il s'arrêta, et l'expression joyeuse de son visage se changea en une amère raillerie.

— Insensé! murmura-t-il, où s'égarent tes idées? Hélas! c'est triste d'être ainsi le jouet de chimères qui m'assombrissent l'esprit malgré moi. Le secret qu'elle va me confier, ne le connais-je pas?... Mais il doit me faire plaisir. Ah! il doit! qui sait?... Non, non, l'impossible ne deviendra pas possible pour moi. Je devrais avoir honte de mes doutes ambitieux. Allons, allons, étouffons cette risible, cette coupable espérance. Serais-je capable de payer d'ingratitude sa bonté sans bornes? Si elle est heureuse, ne dois-je pas m'en réjouir? Ah! mon cœur, tu peux te révolter contre la fatalité; je te dompterai! Souffre et pleure : dusses-tu cesser de battre, qu'importe, si tu la sais heureuse?

Pour échapper à ses réflexions, il ouvrit la porte et se dirigea en toute hâte vers la maison du fabricant d'huile.

Il entra, comme de coutume, dans la chambre où se trouvaient les livres et les cahiers d'Hélène. Il salua la jeune fille et prit quelques papiers, pour commencer la leçon habituelle.

— Non, non, Valentin, dit-elle, mon esprit n'est pas à l'étude aujourd'hui. Je suis si troublée, si joyeuse et si effrayée en même temps, qu'il m'est impossible de prêter mon attention à l'étude. Suivez-moi, je veux être seul avec vous, mon cœur a besoin d'épanchement. Ce que j'ai à vous dire, je ne puis le dire à personne que vous. Je serais honteuse qu'un autre pût deviner ce qui m'agite ainsi; mais vous êtes mon ami, mon bon et fidèle ami...

Elle conduisit le maître d'école au fond du jardin et lui désigna un banc. Lorsqu'il fut assis à côté d'elle, il la regarda avec curiosité; mais la jeune fille balbutia quelques mots, rougit et se tut, comme si elle ne savait de quelle manière commencer sa confidence.

— J'écoute, mademoiselle, murmura l'instituteur d'un voix singulièrement émue. C'est donc bien grave, bien terrible, ce secret?

— Terrible? Oh non! s'écria Hélène, étonnée des propre hésitation. Mais je ne sais vraiment pas... vous allez rire de moi, et pourtant c'est grave; si grave, que j'en ai peur, Valentin! vous avez vu hier M. Casimir Steenput. Quelle impression vous a-t-il faite?

— C'est un joli garçon, répondit tranquillement le maître d'école.

— Et il a de l'esprit, n'est-ce pas, beaucoup d'esprit?

— Je crois, en effet, que sous le rapport de l'esprit, il n'est pas mal partagé.

— De quel ton froid et singulier vous dites cela, reprit Hélène avec une nuance de mécontentement; mais, c'est vrai, vous n'êtes pas resté avec nous et vous n'avez presque rien entendu de sa spirituelle conversation. Pourquoi étiez-vous toujours éloigné de nous? J'ai cru un instant que vous aviez de l'aversion pour M. Casimir, et cela m'a fait de la peine.

— Vous vous êtes trompée, mademoiselle; j'étais un peu malade, et, comme je voyais que vous vous amusiez beaucoup en causant avec

lui, je ne voulais pas troubler votre plaisir.

— Oh ! oh ! Valentin, s'écria-t-elle en le menaçant du doigt, vous étiez jaloux !

Ce mot fit monter le rouge au front de l'instituteur, il baissa les yeux et se tut comme un écolier pris en faute.

— Bah ! je dis cela pour rire, reprit doucement Hélène. Certes, vous avez beaucoup d'esprit et j'aime à vous entendre ; mais vous ne devez pas vous affliger si je prends plaisir à écouter une autre personne, surtout quand elle est aussi polie et aussi spirituelle que M. Casimir Steenput. Si vous aviez pu l'entendre ! Tout ce qu'il dit est aussi intéressant que le plus beau livre ; il parle de tout avec connaissance, avec l'expérience du monde et avec tant d'esprit, qu'on l'écouterait des semaines entières. Vous l'avez assez entendu Valentin, pour vous en faire une idée. Pensez-vous que j'exagère ?

Le maître d'école, à qui le mot *jaloux* résonnait encore dans les oreilles, était dans un grand embarras.

— Non, mademoiselle, répondit-il avec effort, vous n'exagérez pas ; M. Steenput est bien certainement un jeune homme que Dieu a favorisé des dons les plus rares. J'ai admiré son éloquence ; c'est un causeur spirituel, et je comprends que vous vous soyez parfaitement amusée en sa compagnie. Jaloux ? Si je pouvais lui envier quelque chose, ce serait son mérite éminent.

— Vous prenez mes paroles trop au sérieux, Valentin.

— Une pareille jalousie, mademoiselle, est un éloge pour lui en même temps qu'elle prouve que je me sens petit et insuffisant en sa présence.

— Que le son de votre voix est singulier en ce moment ! soupira la jeune fille ; je ne l'ai jamais entendu ainsi, vous êtes peut-être encore un peu malade, Valentin ?

— Non, mademoiselle, votre reproche, votre supposition m'a fait peine.

— Pardonnez-moi, mon bon Valentin, je l'ai dit pour rire. Si j'avais pu prévoir que vous seriez sensible à ce mot !... N'y pensez plus, je vous en prie.

Le maître d'école, comme s'il voulait se punir lui-même, reprit avec un accent d'enthousiasme :

— M. Casimir n'a pas seulement un esprit supérieur et une âme d'élite, c'est aussi un homme d'une rare beauté.

— N'est-ce pas ? Il y a quelque chose de noble, de distingué dans sa figure ? s'écria la jeune fille avec une grande joie.

— Oui, quelque chose qui indique la bonté du cœur et la douceur du caractère.

— Qu'il a de beaux cheveux !

— Oui, mademoiselle, de magnifiques cheveux noirs.

— Et ses yeux ?

— Superbes, mademoiselle !

La jeune fille demeura quelques instants pensive et les yeux baissés. Valentin avait peut-être épuisé tout son courage pour faire ainsi l'éloge exagéré d'un homme qu'il haïssait, contre sa raison et sa volonté. Il gardait également le silence.

La jeune fille leva la tête la première et dit :

— Mes idées sont si troublées, que j'oublierais presque pourquoi je vous ai appelé. Valentin, répondez-moi franchement, comme un véritable ami. Croyez-vous, si Casimir Steenput se mariait, qu'il rendrait sa femme heureuse ?... Vous me regardez d'un air étrange ! Ne me comprenez-vous pas ? Si je deviens sa femme, serais-je heureuse ?

— Je le pense, mademoiselle, balbutia le maître d'école.

— Vous n'en êtes pas certain ?

— De quoi est-on certain ? Vous l'avez vu une fois à peine, mademoiselle. Je sais que vos parents désirent ce mariage ; peut-être êtes-vous disposée à accomplir leur souhait ; mais, si vous alliez épouser quelqu'un que vous n'aimez pas réellement ? Un mariage sans amour, c'est un jardin sans soleil, où toutes les fleurs du cœur doivent périr faute de lumière.

— Qu'est-ce que l'amour ? le savez-vous, Valentin ? demanda la jeune fille.

— Je le sais peut-être, répondit-il tristement : peut-être ne le sais-je pas ; ce sentiment m'est interdit. Dans tous les cas, les paroles ne peuvent le définir.

— En effet, dit Hélène en hésitant, c'est quelque chose de si profond, de si étrange, de si puissant, de si indéfinissable ! Une image qui nous poursuit sans relâche, notre cœur qui bat d'une émotion secrète, notre âme qui voudrait avoir des ailes pour voler à l'endroit où il respire, le monde entier qui s'illumine pour nous d'une clarté inconnue ; tout nous parle de lui, nous murmure son nom à l'oreille, nous agite et nous réjouit, comme si c'était déjà un bonheur que de penser à lui... Est-ce de l'amour cela, Valentin ?

— C'est de l'amour, mademoiselle, répondit-il d'une voix étouffée.

Une légère rougeur colora les joues de la jeune fille. Elle murmura :

— Voilà, mon ami, l'aveu que je voulais vous faire. Je n'aurais pas osé ouvrir mon cœur à un autre que vous ; mais avec vous je suis sans crainte et à mon aise comme avec un frère, comme avec une sœur. Tout ce que je vous ai dit, je l'éprouve pour lui depuis hier... Maintenant que vous avez mon secret, conseillez-moi, délivrez-moi du doute,

de l'inquiétude qui m'agite. Parlez à cœur ouvert. Si je devenais sa femme, serais-je heureuse ?

Le pauvre Valentin luttait péniblement contre lui-même, et il eut besoin de toute sa force pour comprimer les larmes près de jaillir de ses yeux. Cependant, il puisa un peu de courage dans le sentiment du devoir, peut-être dans le désespoir même, car il répondit d'une voix presque assurée :

— Si vous seriez heureuse, mademoiselle? Si M. Casimir ne rend pas sa femme heureuse, qui donc le fera jamais ? Beauté du visage, bonté du cœur, esprit, éducation, fortune, il a tout ce qui peut assurer le bonheur sur la terre.

Hélène lui prit la main et la serra avec une vive reconnaissance.

— Vous êtes un véritable ami et un noble cœur! dit-elle. Un pareil changement dans ma vie m'effrayait plus que je ne puis le dire, mais maintenant je suis tranquille.

— Ainsi, vous allez vous marier? demanda l'instituteur.

— Oui, Valentin, vous avez décidé de mon sort. Un mot de vous eût suffi pour me faire reculer; mais, puisque vous m'assurez que je serai heureuse, pourquoi résisterais-je plus longtemps au vœu le plus ardent de mes bons parents ? Ils ont insisté toute la journée pour obtenir mon consentement. Ma mère m'a même suppliée, les larmes aux yeux. Mais je n'osais prononcer le oui décisif avant de vous avoir vu et consulté. Maintenant, au retour de mon père qui est de nouveau à Waereghem, je lui ferai bien plaisir en lui apprenant que je consens. Apprêtez-vous pour la noce, Valentin, car mes parents sont extrêmement pressés... Vous ne m'écoutez pas et vous baissez la tête. Me trompé-je ? on dirait qu'il y a des larmes dans vos yeux ; avez-vous du chagrin, Valentin ?

Un soupir fut sa réponse.

Hélène lui prit la main.

— Allons, allons, dit-elle, vous ne pouvez pas être triste, tandis que je me sens heureuse. Allez-vous me cacher quelque chose ? Parlez, Valentin ; si quelque chose vous afflige, je vous consolerai.

Au bout d'un instant le maître d'école répondit d'une voix émue :

— Oh ! mademoiselle, pardonnez-moi, je devrais me réjouir en apprenant qu'une nouvelle et heureuse vie va s'ouvrir pour vous, je le sais bien; mais une crainte invincible me domine. J'étais abandonné, désespéré, malheureux ; je désirais la mort comme une délivrance; votre amitié, votre bonté, votre pitié pour une créature déshéritée, m'ont tiré de l'abîme. Maintenant, le sombre nuage de la désolation est de nouveau devant mes yeux. Votre amitié était la lumière de ma vie. Si cette lumière doit me manquer, je retombe pour toujours dans l'affreuse nuit de l'abandon et du désespoir.

— Quelles idées, Valentin ! s'écria la jeune fille étonnée. Vous vous trompez. Écoutez ce que mes parents ont résolu quand nous serons mariés : Casimir demeurera ici. Mon père lui cèdera la fabrique. Vous viendrez chez nous tous les jours, notre maison sera la vôtre; Casimir aime les fleurs; il a des goûts poétiques; il cause volontiers, et il aime les gens d'esprit comme vous. Soyez content, Valentin : au lieu de perdre un ami, vous aurez un ami de plus et à nous deux nous serons assez forts pour vous défendre. Vous vivrez comme deux frères, et moi, comme vous dites, je serai la lumière qui rayonne sur votre amitié. Vous voyez bien, Valentin, que vous avez aussi des raisons pour sourire à l'avenir. Dites-moi donc que le nuage noir a disparu, et que vous êtes consolé et heureux.

L'instituteur sourit tristement et secoua la tête. Il balbutia quelques paroles inintelligibles et parut très embarrassé. Mais tout à coup il se leva et dit à Hélène :

— Mademoiselle, voilà votre mère qui vous cherche, sans doute.

— Ma mère ? répéta-t-elle. Tant mieux ! Venez, Valentin; puisque je suis fortifiée par votre approbation et vos conseils, je vais tout confier à ma mère. Elle sera si contente !

— Il faut que je rentre, on m'attend, murmura le maître d'école. D'abord, je ne dois pas être présent à cet entretien.

— Pourquoi pas, Valentin ? un autre homme, je le comprendrais; mais vous, ce n'est pas la même chose. Je voudrais que vous puissiez être témoin de la joie de ma bonne mère.

— Impossible, mademoiselle, le bourgmestre... le curé doit venir me parler... de choses importantes. Peut-être attend-il déjà.

— Eh bien, si vous ne pouvez pas faire autrement, allez, mon ami; demain, je vous raconterai tout et je vous dépeindrai la joie de mes parents, surtout celle de mon père. Ce sera le plus beau jour de sa vie. Adieu, Valentin, à demain. Oh ! que nous serons heureux tous ensemble !

La jeune fille prit un chemin pour rejoindre sa mère.

Valentin murmura un adieu tranquille, sortit du jardin et se dirigea vers sa demeure, pensif et secouant tristement la tête. Arrivé dans sa petite chambre, il croisa les bras et resta longtemps immobile, le regard perdu dans l'espace.

Tout à coup, poussé par une idée subite, il s'approcha d'un miroir et se regarda. Un profond soupir, pareil au cri du désespoir, s'échappa de sa

poitrine. Un frisson de dégoût et d'effroi le saisit, et il recula jusqu'à la table. Là, il se laissa choir sur une chaise, mit ses mains sur ses yeux et pleura si amèrement que les larmes tombaient en perles humides à ses pieds.

VI

« Lisseghem, 16 septembre 1858.

» Mon cher Henri,

» Depuis quatre jours, je veux t'écrire, mais chaque fois la plume me tombe de la main. Je ne sais plus ce que je fais. Mon âme est entraînée dans un tourbillon de pensées désespérantes ; elle flotte indécise, effrayée, souffrante...

» L'homme est-il une créature sans force, jouet de quelque chose qui vit en lui sans qu'il le sache, victime du sort qui le pousse irrésistiblement? Y a-t-il des créatures que Dieu lui-même a marquées du sceau du malheur ?

» Henri, la jeune fille qui m'avait sauvé du désespoir, dont l'amitié m'avait éveillé à une vie nouvelle... elle va se marier ! Le ciel qui m'avait un instant montré tout son éclat va se fermer pour toujours. J'ai tellement peur de l'obscurité qui va se faire, que je voudrais mourir. Ris du pauvre insensé, tu as raison. Je ne mérite que la raillerie et peut-être un peu de pitié de toi, seul. Elle me promet la continuation de son affection et l'amitié de son mari, j'ai foi dans ses promesses, et cependant je pleure, je souffre cruellement, je tords mes bras dans les convulsions du désespoir. Incompréhensible, n'est-ce pas ?

» T'expliquerai-je cette douloureuse énigme ? Je le dois, malgré la rougeur qui me brûle le front... Henri, pardonne-moi l'égarement de mes sens agités... Henri, je l'aime ! non pas comme aimerait un autre, mais comme un maudit tel que moi peut seul aimer : c'est une maladie du cerveau ; et la profondeur, la puissance de ce sentiment me stupéfie tellement, que je m'effraye parfois à l'idée que je suis réellement atteint de folie. Peut-être serait-ce une grâce de Dieu, un bonheur ! Mais pourquoi en douter ? Quoi de plus insensé ? Le crapaud qui ose aimer la rose, comme s'il espérait que la reine des fleurs pourra jamais jeter un regard de commisération sur... Et c'est dans mon cœur qu'elle a déposé d'abord l'aveu de son amour pour un autre ! Ses parents me parlent tous les jours de ce mariage. Personne ne se défie de moi, personne ne m'épargne ; à un autre on ne confierait pas ainsi ses émotions les plus secrètes, mais on ne me regarde pas comme un homme. Ils ne supposent pas que derrière ce masque de glace que la maladie a imprimé sur mon visage, il y a une âme, une pauvre âme qui est devenue tout amour, précisément parce que l'amour lui est interdit.

» Je dois faire un chant nuptial. Son père ne cesse de m'en parler. Il veut un poème dont chaque vers respire la félicité. Je le ferai, il sera joyeux et beau, dussé-je l'écrire avec le sang qui coule des plaies de mon cœur et avec les larmes de mes yeux... Quelle malédiction pèse sur moi ! Pourquoi Dieu m'a-t-il fait naître ? Ai-je demandé à sentir cet enfer brûler dans mon sein ? La mort...

» Ce que je te disais tout à l'heure, je l'ai écrit dans un accès de démence, comme j'en ai souvent depuis peu ; mais j'ai pleuré, et maintenant je suis plus calme sans être moins malheureux. Mes paroles t'auront effrayé ; sans doute tu crois que, dans cette surexcitation fiévreuse, je pourrais faire des folies et manquer au respect de ma profession ou de moi-même ? Non, non, je suis le premier à rire de ma déraison, et je suis honteux d'être sans force pour étouffer ce ridicule orgueil de mon âme. D'ailleurs, il y a une chose qui me préserve de toute démarche insensée.

» Je l'aime, Henry, je l'aime d'un amour sans bornes, d'un amour si ardent, que je voudrais donner tout mon sang pour lui épargner un seul moment de chagrin. Elle est pour moi un génie, un ange, quelque chose de si pur, que je crandrais de la profaner par le seul soupçon de mon amour ; que ce soupçon l'humilierait et l'affligerait ! Je cacherai donc à tout le monde ce que je souffre au fond du cœur. Si Dieu exauce ma prière, je parviendrai à étouffer cet amour.

» Oui, je feindrai d'être gai, et je le serai peut-être par la conviction qu'elle est heureuse, et, si parfois mon âme a encore besoin d'épanchement, je m'enfermerai dans ma petite chambre pour pleurer à mon aise et demander au ciel la force et la lumière.

» Ah ! je commence à trembler... La noce ! Il faut que j'y assiste, que je dise des vers et que je chante même en son honneur... mais je le ferai... si je vis encore.

» Dimanche, il vient dîner chez son futur beau-père, le vin coulera à flots pour arroser le contrat ; il faudra que je le félicite. Ah ! si je pouvais le haïr ! Mais il est beau, bon et intelligent ; il est digne d'elle, et, quoiqu'il me fasse endurer le martyre, je me sens forcé de l'estimer. Il me semble même que je pourrai l'aimer parce qu'Hélène sera heureuse par lui.

» Démence ! mes pensées tourbillonnent dans ma tête ; mon cerveau s'obscurcit ; mon ami, mon unique ami, plains mon sort, aie quelque pitié pour la malheureuse phalène qui a roussi ses ailes à la

lumière, et qui, brûlée, brisée et mourante, succombe à la honte et au désespoir... Adieu! fasse le ciel que ce ne soit pas pour la dernière fois.

» Ton malheureux ami

» VALENTIN STOOP. »

VII

Le dimanche, vers midi, Valentin était assis dans sa petite chambre, tout habillé, comme s'il fût revenu de la grand'messe. Une lettre ouverte se trouvait devant lui sur la table, il y jetait de temps en temps les yeux, quoiqu'il parût plongé dans de profondes réflexions, puis il secouait la tête d'un air souriant en signe d'approbation.

— Oui, oui, se disait-il, le bon Henri a raison: sous le coup d'une aussi soudaine désillusion, on se sent mortellement atteint et l'on désespère de trouver assez de courage pour surmonter la douleur; mais chaque heure qui s'écoule adoucit la souffrance, et, en peu de temps, on acquiert assez de force pour se soumettre avec sang-froid et résignation à une chose que l'on peut changer. Qu'elle soit heureuse, elle le mérite; si ce M. Casimir l'aime et la respecte, je l'estimerai et je lui en saurai gré. Ce que j'ai souffert et ce que je souffre encore est la punition de mon fol orgueil, il n'en est pas coupable. Il y a bien encore au fond de mon cœur un sentiment secret qui me porte à le haïr, mais je finirai par l'étouffer. Non, je ne serai pas ingrat. Le sentiment caché et insouciant m'a surpris. Maintenant, je suis de nouveau maître de moi. J'écrirai demain à Henri que je rougis de la lettre insensée que je lui ai envoyée.

Un son de cloche retentit.

Valentin se leva et dit:

— Une heure! Hâtons-nous et montrons à chacun un visage gai et amical. Ah! qu'il est faible, l'homme qui lutte contre son prope cœur. Voilà encore ce frisson glacé qui me reprend: j'aurai du courage, je tiendrai la lettre de mon noble ami devant mes yeux et je puiserai du courage dans ses conseils.

En achevant ces mots, il quitta sa chambre et sortit de sa demeure.

Lorsqu'il se présenta chez M. Minnens, la compagnie était prête à se mettre à table. Il salua tout le monde en souriant, et chacun l'accueillit avec des marques d'estime et de sympathie. Casimir Steenput lui serra la main et lui exprima le vif désir qu'il avait de gagner son amitié, parce qu'Hélène lui avait donné des preuves de la bonté et de la noblesse de son cœur. Les convives furent placés dans le même ordre que chez la tante Vleugels, et tout se passa d'abord de la même façon, si ce n'est que l'instituteur prenait quelquefois part à la conversation et souriait faiblement quand les autres éclataient de rire à quelques plaisanteries de Casimir. Le fabricant d'huile était extrêmement gai et ne parlait que de la noce splendide qu'on célébrerait. A chaque instant, il engageait les convives à boire, parce que, disait-il, on ne devait pas avoir soif chez lui comme chez la tante Vleugels; il avait constamment la bouteille à la main, prêt à verser. Les femmes et l'instituteur résistaient à ses instances. Son futur gendre seul lui tenait tête, soit qu'il aimât le bon vin, soit pour plaire au père d'Hélène.

Ce dernier but fut pleinement atteint, car, si le fabricant d'huile voyait de mauvais œil la sobriété obstinée des autres, il prisait très haut Casimir, qui montrait qu'il pouvait supporter le vin, cette boisson des gens comme il faut, et qu'il ne vivait pas uniquement dans le monde des buveurs de bière.

Insensiblement le visage du maître d'école s'assombrit de nouveau. Il était redevenu silencieux et détournait les yeux, comme pour échapper à la vue des choses qui l'attristaient et le faisaient souffrir.

En effet, si bien que Casimir Steenput supportât le vin, sa tête ne tarda pas à s'échauffer. Encouragé par le père d'Hélène, il devint de plus en plus hardi. Son langage, sans être inconvenant, perdit la réserve qu'un jeune homme doit garder en présence d'une jeune fille, surtout lorsque, comme ici, il la voit pour la seconde fois seulement.

Il semblait à l'instituteur que Casimir ne pouvait pas aimer Hélène profondément ni sincèrement. Il pensait que l'amour n'existait pas sans le respect, sans la timidité, cette pudeur du sentiment.

Les paroles libres et hardies du jeune homme, qui firent monter plus d'une fois le rouge de la honte au visage d'Hélène, blessaient Valentin et lui perçaient le cœur. Il ressentait l'injure faite à Hélène et s'étonnait vivement que la jeune fille, si sensible et si pudique, se contentât de rire des familiarités de Casimir. Petit à petit la haine et l'envie, qu'il avait vaincues jusque-là, pénétrèrent dans son cœur et y prirent racine. Il ne s'accusait plus, car ce n'était plus l'amour ou l'égoïsme qui le poussait, c'était son respect et sa reconnaissance pour Hélène. Un homme qui, déjà avant son mariage, oubliait tous les égards dus à la future compagne de sa vie, ne ferait-il pas expier à sa femme l'ennui d'un lien que le véritable amour n'avait pas noué? Peut-être la rendrait-il malheureuse. La noble fille qui, par compassion, par bonté d'âme, avait donné son amitié au pauvre maître d'école, pourrait devenir la victime d'un égoïste sans cœur? Valentin frémissait à cette idée.



Le fabricant d'huile entra dans la chambre. (Page 58.)

Bientôt le fabricant d'huile se mit en devoir de raconter à Casimir l'histoire de la morsure du chien et de son mariage. Le vin l'avait rendu expansif et bavard; son récit n'en finissait pas et il ne voulait pas que Casimir détournât un instant son attention.

Casimir loua fort la plaisante façon de raconter du fabricant d'huile; mais il se plaignait que cette histoire l'eût privé pendant si longtemps du plaisir da causer avec sa fiancée.

Les autres ne comprirent pas ce que M. Minnens, étourdi, répondit à Casimir; mais celui-ci crut pouvoir y puiser le droit de prendre un dédommagement. Il se leva, ouvrit les bras et fit mine d'embrasser Hélène.

La jeune fille se leva en poussant un cri et courut vers sa mère. Celle-ci lui céda sa place et alla s'asseoir auprès de Casimir. On en rit pendant un quart d'heure; on se moqua de la punition infligée au jeune homme, et chacun, sans en excepter lui-même et Hélène, s'amusa fort de ce plaisant incident.

Après que l'on eut criblé Casimir de quolibets, de plaisanteries, celui-ci se leva en disant :

— Je prie l'honorable compagnie et surtout la cruelle Hélène de m'excuser. Permettez-moi d'aller un instant au jardin prendre l'air, le temps de fumer la moitié d'un cigare. Venez avec moi au jardin, monsieur Valentin, dit Casimir. Je vous en prie, faites-moi ce plaisir.

L'instituteur semblait hésiter. Peut-être avait-il peur de se trouver seul avec l'homme qu'il haïssait sans le vouloir; mais il n'osa pas résister aux instances d'Hélène et suivit le jeune homme dans le jardin.

A peine Casimir se trouva-t-il en plein air, qu'il s'arrêta étonné, se frotta le front et murmura :

— C'est singulier, on croirait que les arbres tournent... l'effet de l'air frais... Ce n'est rien, c'est passé. Voici un cigare, Valentin. Je vous appelle Valentin tout court, parce qu'il faut que nous devenions amis. Hélène le désire, et je le souhaite de tout mon cœur. Voici du feu, camarade.

— Je ne fume pas, répondit l'instituteur.

— Vous ne fumez pas? Dans quel monde avez-vous donc été élevé, Valentin? C'est dommage, vous eussiez goûté quelque chose qui est digne de brûler entre les lèvres d'un roi. Quarante centimes la pièce! Je n'en fume jamais d'autres. C'est exquis, mais cela coûte cher. Il y a des jours où je fume pour cinq ou six francs de cigares avant de rentrer le soir. Cela m'embê... je veux dire, cela me peine que vous ne fumiez point. Une fois marié, je ne devrai pas regarder à quelques cigares, et j'aurais eu du plaisir à vous en fournir gratis, votre vie durant. Au moins, Valentin, si vous ne fumez pas, vous devez aimer un bon verre de bourgogne? J'aime ce vin par dessus tous les autres. La cave du beau-père semble bien pourvue; nous y ajouterons ce qu'il y manque et nous ne permettrons pas que le vin moisisse ou tombe de vieillesse. Voyez-vous, mon ami, la vie n'a qu'un temps, et l'on est mis au monde pour faire du bien au fils de son père. Vous dînerez souvent chez nous, Valentin. Je suis d'une force étonnante dans l'art de rédiger un menu. Les amateurs de la bonne chère à Courtrai — et il n'en manque pas — le savent bien; vous aurez donc une vie de prince, et non celle d'un pauvre maître d'école. Qu'en dites-vous, Valentin? serons-nous bons amis, amis intimes?

Casimir marchait très vite et faisait de grands pas. Il était certainement sous l'influence du vin et les mots étaient déjà sortis de sa bouche avant qu'il sût ce qu'il allait dire. Ses paroles étranges étonnèrent d'abord le maître d'école. Il y a un proverbe qui dit : *In vino veritas.* D'après cela Valentin devait-il croire que Casimir était un homme matériel et un dissipateur? Et Hélène? elle serait la femme d'un pareil égoïste? elle serait malheureuse et le resterait jusqu'à la fin de ses jours?

L'instituteur avait peur de l'inspiration de son esprit; peut-être n'était-elle que l'inspiration de la haine. Mais remplirait-il son devoir, le devoir sacré de la reconnaissance, s'il abandonnait sa bienfaitrice à ce terrible danger, sans tenter du moins quelque chose pour connaître le sort qui l'attendait ou qui la menaçait?

Poussé par ces réflexions, il résolut de saisir cette occasion de savoir ce que Casimir avait au fond du cœur et ce qu'Hélène pouvait attendre de lui.

Lorsque Casimir lui demanda : « Serons-nous amis intimes? » Valentin prit la main qui lui était tendue et répondit affirmativement, malgré l'aversion qu'il ressentait.

Losqu'ils furent près du banc où Valentin avait passé de si belles heures à côté d'Hélène, Casimir lui dit :

— Asseyons-nous, je suis fatigué et mes jambes sont un peu pesantes... Je veux causer avec vous de confiance. Donnez-moi la main et dites-moi franchement si je puis compter sur vous comme sur un ami fidèle?

Valentin n'osait pas répondre. De pareils mensonges, en pareille circonstance, lui semblaient bien coupables; mais son compagnon ne lui laissa pas le temps de la réflexion et répéta sa question avec tant d'instance, que l'instituteur lui fit un signe de tête affirmatif en murmurant quelques paroles confuses.

— Je vous remercie et je ne laisserai pas votre bonne volonté sans récompense, dit l'autre. J'avais une raison particulière pour désirer d'être seul avec vous, Valentin; je voulais vous demander un service. Vous ne me le refuserez pas, je puis en être certain, n'est-ce pas?

— Parlez, je ferai tout ce qui me sera possible, répondit l'instituteur.

— Je n'en doute pas, Valentin, vous êtes un garçon d'esprit et vous me comprendrez. Voici la chose. Je sais que vous avez une grande influence sur Hélène; elle m'a dit aujourd'hui même qu'elle eût refusé ma main si vous ne lui aviez pas conseillé ce mariage. Ma belle-mère future vous écoute aussi volontiers. Eh bien, je vous prie d'user de toute votre influence pour hâter mon mariage.

— Vous êtes donc bien pressé?

— Très pressé! Ce n'est pas que je sois personnellement désireux de perdre ma liberté. Si je pouvais rester garçon jusqu'à quarante ans, je ne demanderais pas mieux, car le mariage est une lourde chaine.

— Quoi! que dites-vous là? interrompit Valentin avec un sentiment d'indignation qu'il avait peine à cacher. Le mariage est une lourde chaîne, avec une fiancée comme mademoiselle Hélène?

— Hélène ou une autre, qu'importe! répondit Casimir d'un ton léger et avec un rire ironique. Le mariage est la mort de toute gaieté; mais on ne fait pas ce qu'on veut, et une fortune telle que celle du fabricant d'huile vaut bien quelques sacrifices. Réfléchissez en outre qu'Hélène héritera encore d'une somme assez ronde de sa tante Vleugels. La tante est usée, elle ne fera pas de vieux os... Mais j'oublie ce que je voulais vous dire. Je suis jeune et je me suis amusé; mon commerce est un peu en arrière. Si mon mariage devait être différé, mes affaires pourraient s'embrouiller de

telle sorte, que les mauvaises langues... En un mot, il y a des choses que je ne veux pas vous expliquer, mais que vous comprendrez facilement. J'ai donc pleine confiance en vous, et je compte que vous m'aiderez en ami de tout votre pouvoir pour décider la mère Minnens et sa fille à faire célébrer notre mariage le plus promptement possible. Je vous en récompenserai; je vous ferai un très beau cadeau.

En achevant ces mots, il frotta son pouce sur son index replié, comme s'il comptait de l'argent.

Le maître d'école était pâle; il tenait les yeux baissés et luttait avec effort contre l'indignation et la colère qui l'agitaient. Peut-être eût-il réussi à se maîtriser assez pour cacher la haine que lui inspirait le langage insensible et égoïste du jeune homme; mais Casimir ajouta :

— Nous ne pouvons pas nous laisser mettre dans le sac par ces paysans, Valentin, et, si cette petite Hélène croit que je vais soupirer des mois entiers...

— O ciel! vous ne l'aimez donc pas? murmura le maître d'école d'une voix tremblante.

— Si, vous avez tort d'en douter, dit Casimir en riant. Je l'aime plus que je ne puis dire. Est-ce qu'on n'aime pas toujours une jolie fille? Mais des visages comme le sien se rencontrent en foule en ville, et l'on n'a pas besoin de venir au village pour en trouver. La fortune, voyez-vous, Valentin, vaut infiniment mieux que deux yeux bleus. Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas, vous me rendrez le service que j'attends de vous? Je ne regarderai pas à une couple de mille francs pour vous récompenser.

Le maître d'école, indigné, ne put se contenir plus longtemps. Il répondit d'une voix étouffée :

— Monsieur, taisez-vous! le vin vous fait perdre la raison; taisez-vous! ou sinon...

— Oui, j'ai bu un verre, Valentin; mais je sais très bien ce que je dis. Si j'avais pu vous parler ce matin, comme je le désirais, je vous aurais dit exactement la même chose.

— Eh bien, monsieur, s'écria le maître d'école tremblant d'indignation, alors vous êtes un insensé ou un effronté!

Casimir s'était levé et regardait le maître d'école avec stupéfaction

— Eh bien, qu'est-ce que cela signifie? dit-il. Jouez-vous la comédie, Valentin, ou est-ce sérieux?

— La comédie? C'est vous qui jouez ici une indigne et lâche comédie pour abuser des gens simples, mais honnêtes et loyaux!

— Ainsi vous refusez de me rendre ce petit service que...

— Le service pour lequel vous voulez me donner de l'argent? interrompit Valentin avec une amère ironie. Vous me croyez assez vil pour vous vendre la confiance qu'Hélène a en moi. Vous verrez comme je répondrai à cette injurieuse proposition. Je ne vous le cache pas, dès aujourd'hui, vous avez en moi un ennemi, un irréconciliable ennemi. Je répéterai à Hélène et à ses parents ce que vous m'avez dit, et, dussé-je sacrifier ma vie pour empêcher votre mariage, j'arracherai cette âme innocente de vos griffes, être cupide que vous êtes!

Casimir, comprenant seulement alors ce qui se passait, se mit dans une grande fureur et accabla le maître d'école de reproches et d'injures.

— Hypocrite, lui dit-il, n'êtes-vous pas honteux? Quoi! vous feignez de l'amitié pour moi, vous m'arrachez les vers du nez, et vous me tendez des pièges pour vous armer de mes paroles! Vous n'êtes qu'un misérable lâche!

— O mon Dieu? si je n'étais pas instituteur, si j'étais libre! s'écria Valentin en se tordant les bras.

— Eh bien, que feriez-vous?

— Je n'en sais rien; mais vous, qui êtes la lâcheté même, vous ne me traiteriez pas de lâche impunément.

Des voix, venant de la maison, retentirent dans le jardin; probablement on avait entendu le bruit de la querelle.

— On vient, dit Casimir se contenant. Prenez garde à vous, effronté! Si vous dites un mot de moi à Hélène ou à ses parents, je nie tout; je vous accuse de mensonge, de fausseté et de jalousie; je vous rends ridicule, haïssable, et je vous fais mettre à la porte comme un malotru que vous êtes. Venez maintenant et ne faites mine de rien. Nous nous reverrons.

— Adieu, murmura Valentin au comble de la colère; adieu. Je me respecte trop et je respecte trop les braves gens chez qui nous sommes, pour leur donner le spectacle de notre querelle. D'ailleurs, je vous hais et vous méprise trop pour ne pas perdre tout mon sang-froid en votre présence. Nous verrons qui l'emportera.

A ces mots, il se retourna et se dirigea vers la petite porte du jardin.

— Vous partez? ricana Casimir. Vous me laissez donc libre de vous habiller là-bas à ma façon! Je ne vous croyais pas si bête.

— Faites ce que vous voudrez, grommela Valentin; je connais mon devoir et j'aurai mon tour. Tout n'est pas fini entre nous.

Il marcha rapidement dans le sentier, atteignit la petite porte et s'en alla par les champs, de crainte que quelqu'un de la maison ne courût derrière lui pour lui demander l'explication de son étrange conduite.

Lorsqu'il se crut assez loin pour être hors de vue, il ralentit son pas et se mit à gesticuler en

raisonnant avec lui-même. Parfois son visage s'assombrissait et il regardait l'espace comme s'il était pris d'un doute; mais alors il secouait la tête avec énergie et tâchait de se délivrer de cette pénible hésitation. Il atteignit ainsi les grands tilleuls et s'assit sous leur ombrage.

Il laissa retomber sa tête sur sa poitrine et s'abîma dans de tristes pensées. Bientôt après, il releva subitement la tête, ses yeux brillèrent de joie et il s'écria :

— Oui, oui, il faut que j'aille à la ville demain matin... Mais la classe ?... Bah ! la classe ! Qu'importe un jour de chômage lorsque le bonheur de toute ma vie est en jeu ? Je vais chez le bourgmestre; je lui dirai que je dois aller acheter des livres classiques, que l'inspecteur scolaire veut me parler, qu'une personne de ma famille est malade..., n'importe quoi enfin, il faut que j'aille à la ville.

En achevant ces mots, il se leva, rebroussa chemin, prit un sentier de traverse et se mit à marcher si rapidement, qu'on eût pu croire qu'il était poursuivi.

VIII

Le lendemain, deux heures avant la tombée de la nuit, le maître d'école rentra au village, le bâton de voyage à la main. Il passa devant sa demeure et s'arrêta à la porte du fabricant d'huile.

Au lieu d'entrer tout de suite, comme il en avait l'habitude, il tira la sonnette et dit à la servante, qui parut dans le vestibule :

— Allez de ma part demander à M. Minnens quelques moments d'entretien.

La servante l'introduisit dans une chambre d'attente et lui dit en riant, sans lâcher la poignée de la porte :

— Oui, oui, maître, il paraît que vous avez sujet d'avoir peur. Qu'avez-vous donc fait hier pour qu'on soit si fâché contre vous ici ? Tâchez seulement de calmer monsieur, car je l'ai surpris deux ou trois fois montrant les poings et prononçant votre nom d'un air furieux. Vous aurez bu quelques verres de vin, maître, et quand on n'en connait pas la force... Bon, bon. C'est seulement pour vous dire que vous ne devez pas vous attendre à un accueil amical, du moins au commencement... J'y vais, j'y vais; asseyez-vous.

L'annonce du courroux de M. Minnens n'effrayait pas Valentin. Il s'y attendait, car il lui paraissait probable que Casimir l'avait accusé de choses qui devaient le rendre haïssable aux yeux d'Hélène et de ses parents. Mais le triomphe de cet homme perfide ne pouvait pas durer longtemps. Ce que Valentin avait appris en ville était assez grave pour leur dessiller les yeux à tous.

On allait le remercier de ce qu'il avait fait et le nommer le sauveur d'Hélène.

C'étaient là les idées qui le faisaient sourire si gaiement tandis qu'il était seul, attendant l'arrivée du fabricant d'huile. Il entendit bientôt ouvrir la porte de la cour et se tint prêt à prendre la parole avant que M. Minnens eût le temps de lui adresser des reproches.

Mais il poussa un cri étouffé, lorsqu'il vit Hélène entrer dans la pièce où il se trouvait.

La jeune fille le regarda d'un air triste.

— Ah! Valentin, que s'est-il passé hier ! Quelle sanglante injure vous avez faite à M. Casimir! Vous ne vous en souvenez plus, peut-être ? Vous l'avez menacé d'empêcher son mariage avec moi et de dire du mal de lui à mon père. Que vous a donc fait ce pauvre, ce bon Casimir, pour que vous soyez son ennemi ? Mais non, ne vous excusez pas, mon ami; vous êtes sans doute plus malheureux que nous. C'est le vin, n'est-ce pas ? Mon père vous a fait boire, et vous n'y êtes pas habitué.

— Le vin n'y est pour rien, mademoiselle, répondit l'instituteur d'une voix calme, mais ferme. Ma conscience ne me reproche rien. Ce que je fais m'est ordonné par mon devoir et par ma reconnaissance pour vos bontés. Je vous en prie, permettez-moi de ne pas vous donner d'explications pour le moment. Il faut d'abord que je parle à votre père. Si vous voulez ensuite, je vous démontrerai que M. Casimir Steenput est indigne de votre estime.

— Hélas ! il est donc vrai, soupira la jeune fille, votre menace était réelle ? Vous le haïssez donc, lui qui ne vous a jamais fait aucun mal ?

— Oui, je le hais, grommela l'instituteur, parce qu'il est votre ennemi, l'ennemi de votre bonheur... Mais je vous expliquerai cela tout à l'heure, lorsque j'aurai parlé à votre père.

— Peut-être mon père refusera-t-il de venir. Il est si irrité de votre conduite d'hier, qu'il a dit qu'il ne voulait plus vous voir. Avouez lui, mon ami, que le vin vous avait étourdi. Demandez pardon à Casimir : il est généreux, il acceptera votre justification.

— Je ne me sens pas coupable, mademoiselle ; au contraire, j'ai la conviction de remplir un devoir sacré. Je ne puis taire ce que je sais de M. Casimir.

— Je vous le répéterai moi-même, Valentin; c'est une innocente plaisanterie, une raillerie d'un homme qu'on a trop fait boire. Il vous a dit, n'est-ce pas, que le mariage, même avec une fiancée qu'on aime, est une lourde chaîne ; qu'une fortune passable vaut mieux que les plus jolis yeux bleus, et beaucoup d'autres choses du même genre ? Mais il a dit cela pour se moquer de vous; ne le com-

prenez-vous pas? Sans cela, comment me l'eût-il raconté lui-même en riant?

— Oh! l'homme faux! grommela l'instituteur avec un accent de haine furieuse.

La jeune fille, stupéfaite, recula d'un pas. L'expression de la figure de Valentin l'avait frappée de surprise; ses dents étaient serrées et le feu sombre de la colère étincelait dans ses yeux.

Elle le regarda un instant d'un air interrogateur, se rapprocha de lui, lui prit la main et dit avec compassion :

— Mais, au nom du ciel, mon pauvre ami, que vous arrive-t-il? Changer ainsi en un jour, cela n'est pas naturel; vous êtes malade, Valentin, il faut prendre du repos.

— Du repos? répéta-t-il avec une raillerie amère. En effet, cela me ferait du bien. J'ai fait cinq heures de chemin aujourd'hui. Je viens de la ville, mademoiselle, et ce que j'y ai appris au sujet de Casimir Steenput...

— Vous avez été à la ville? prendre des renseignements sur Casimir? vous procurer des armes contre lui?

— Pour le connaître tel qu'il est.

— Fi! fi! Valentin c'est une mauvaise action! s'écria la jeune fille indignée. Je ne vous en croyais pas capable.

— Votre père en jugera autrement, mademoiselle, et vous aussi, vous me remercierez plus tard pour le service que je vous rends.

— Oh! Valentin, croyez-moi, vous êtes insensé, dit la jeune fille avec tristesse. Il y a une chose implacable qui vous égare. Vous croyez apprendre quelque chose de nouveau à mon père? Nous savons tout mieux que vous.

— Impossible, mademoiselle : vous ne savez pas dans quel terrible état se trouve le commerce de Casimir, quelle vie de dissipation il mène et combien sa conduite parle contre lui.

— Asseyez-vous, mon ami, dit Hélène avec un air de triomphe. Je vois bien que je dois vous guérir d'une nouvelle maladie. Écoutez-moi avec calme, et vous reconnaîtrez que vous êtes le jouet d'une singulière illusion des sens. Casimir est sincère. Ce que j'aime le plus en lui, c'est son étonnante franchise. Dès le premier jour, il m'a parlé des affaires de son commerce, de son genre de vie. Il était si complètement seul en ville, sans famille et sans amis, et il avait tant de chagrin! Plus tard, lorsque notre union a été fixée par nos parents, il m'a tout confessé.

— Tout? C'est impossible! s'écria le maître d'école.

— Tout, jeunesse et égarements, faute de la main d'un ami pour le conduire et lui faire aimer son devoir. Il a invoqué mon secours pour le ramener à une existence utile et sérieuse. Si j'ai éprouvé si vite un irrésistible penchant pour lui, ç'a été surtout parce que je voyais en lui une belle âme à sauver d'un fatal égarement. C'est le même sentiment qui m'avait poussé vers vous, Valentin.

L'instituteur s'agitait sur sa chaise et se tordait les poings. Il admirait l'inépuisable bonté d'Hélène, qui, même lorsqu'elle le croyait coupable de calomnie et de haine, n'avait rien perdu de sa douceur et continuait à lui donner le nom d'ami; mais cette admiration même le faisait souffrir et lui inspirait une rage secrète, lorsqu'il pensait que cet ange de douceur et de pureté pouvait devenir la victime d'un homme indigne.

Pauvre Hélène! elle était ensorcelée, l'amour l'avait tout à fait aveuglée! Mais son père ne méconnaîtrait pas des faits positifs; et, puisqu'il prisait l'argent par-dessus tout, il ne passerait pas si facilement par-dessus l'embarras des affaires de Casimir. Et ainsi Valentin croyait pouvoir empêcher ce fatal mariage.

Comme il restait silencieux et paraissait n'avoir rien à répondre aux dernières paroles de la jeune fille, celle-ci crut avoir triomphé de son agitation. Elle lui prit de nouveau la main et lui dit de l'air le plus aimable et le plus joyeux :

— Eh bien, mon ami, oubliez un instant d'égarement. J'arrangerai tout pour le mieux.

— Jamais! Ce mariage doit vous rendre malheureuse pour toute votre vie.

— Mais vous ne savez pas ce que vous dites, Valentin.

— Je le déconseillerai, je l'empêcherai, dussé-je m'attirer la haine et le mépris du monde entier! Vous n'épouserez pas un hypocrite, qui ne vous aime pas et qui ne cherche qu'à se mettre en possession de votre fortune pour la dissiper en prodigalités. Non, non, il ne sera jamais votre fiancé. Votre père m'écoutera, mademoiselle; il ne voudra pas son unique enfant au chagrin, à l'abandon, à la misère.

La jeune fille, profondément blessée, leva la tête avec fierté et le regarda d'un air de reproche.

Des larmes coulaient de ses yeux, et elle dit d'un ton sec :

— Qui vous donne le droit de me parler ainsi, monsieur? Un hypocrite? Casimir, un hypocrite, un dissipateur? Vous empêcherez mon mariage? C'est la récompense de ma bonté. Je ne croyais pas que votre cœur pût contenir autant d'envie; mais, vous aussi, ne me connaissez pas. Allez, dites à mon père et à ma mère tout ce que vous voudrez. Casimir ne possédât-il pas un centime et eût-il fait de grandes folies, cela m'est égal. Je veux avoir un époux qui me doive quelque chose, pour aimer quelqu'un de toute mon âme, il faut

que je lui aie fait du bien. Telle est ma nature. Casimir sera mon fiancé, et rien n'est assez puissant pour l'en empêcher.

L'instituteur, dominé par le fier langage de la jeune fille et effrayé de la fermeté de sa résolution, joignit les mains et dit en suppliant :

— O mademoiselle ! ô Hélène ! par l'amitié que que vous m'avez montrée, par votre bonté pour le pauvre maître d'école, je vous en conjure, ouvrez les yeux, ne vous mettez pas pour toujours dans la peine. Conservez votre liberté et votre main pour la donner à un homme qui vous aime sincèrement et qui vous rende heureuse.

La jeune fille se trompa sur le véritable sens de ces paroles, car elle poussa un cri d'indignation et recula d'un pas.

— Quoi, monsieur? Que veut dire ceci? répondit-elle fièrement. Votre haine pour lui aurait-elle réellement une source secrète? J'ai refusé de le croire. C'est impossible, ce serait le comble de la démence! Et cependant votre conduite, votre langage... Adieu, monsieur; entre vous et moi, tout est fini. Votre orgueil me blesse au dernier point, et, quoique je ne me crusse pas capable de haïr quelqu'un, je sens que je vous haïrai désormais.

Valentin leva les mains vers elle et allait se justifier, lorsque la porte s'ouvrit violemment et le fabricant d'huile entra dans la chambre en s'écriant d'un ton courroucé :

— Ce coquin est encore là? Laisse-nous, Hélène! Je vais lui régler son compte définitif, à ce méchant envieux. Il apprendra à oublier le chemin de notre porte, s'il n'est pas las de vivre.

Il poussa sa fille hors de la chambre, ferma bruyamment la porte derrière elle, et, sans laisser au maître d'école le temps de placer un mot, il reprit du même ton brutal :

— Quoi! après les scandaleuses inconvenances que vous avez commises hier, vous osez encore mettre le pied chez moi? Si je ne me retenais pas, je vous prendrais par l'épaule et vous jetterais dans la rue!

— Épargnez-moi, de grâce, je ne mérite pas...

— Non, certes, vous ne le méritez pas. Vous méritez le mépris de chacun. Nous, innocents, nous attendons de vous quelque reconnaissance, et vous, dès que l'occasion se présente, vous crachez sur nous votre venin; vous crevez d'envie, vous outragez des gens dont vous n'êtes pas digne de brosser les souliers. Vous connaissiez mon vœu le plus ardent, vous voyiez avec quelle joie Hélène acceptait ce mariage; la beauté, l'esprit, l'éducation de Casimir, tout cela vous crevait les yeux. Vous aviez la conviction que nous allions être tous heureux. Cette conviction vous remplissait d'envie, et vous avez eu la ridicule et folle audace de dire que vous, vous, un homme de rien, un misérable maître d'école affamé, vous empêcheriez le mariage de ma fille! Et vous osez encore vous montrer ici! Vous ne songez donc pas que, dans ma juste colère, je puis vous rompre bras et jambes!

A ces mots, il montrait à Valentin ses deux poings fermés et paraissait prêt à se livrer réellement à des voies de fait.

L'instituteur le regarda tristement, mais sans crainte ni confusion.

— Eh bien! s'écria le fabricant d'huile en frappant du pied, êtes-vous venu pour me braver ou me narguer? Vous êtes là muet comme un crapaud gonflé de venin.

L'instituteur répondit tranquillement :

— J'attends que vous me permettiez de parler. Après cela, je m'en irai, et, si vous croyez devoir me retirer votre bienveillance, je n'approcherai plus jamais de votre porte. Ce me sera un chagrin sans bornes, mais la certitude que je remplis un devoir sacré me donnera la force de ne pas succomber à ma douleur. Vous êtes père, et, puisqu'il s'agit ici du bonheur de votre unique enfant, vous voudrez du moins entendre ce que j'ai à vous dire.

— Eh bien, qu'avez-vous à dire? grommela le père, plus ou moins dominé par le calme de Valentin.

— Vous croyez, monsieur Minnens, que Casimir Steenput aime votre fille? cela n'est pas vrai. C'est un égoïste, sans aucune sensibilité.

— Ah! ah! quelle stupidité! Il est fou d'amour.

— Oui, d'amour pour votre argent; il ne convoite que votre fortune, afin de pouvoir continuer sa vie de dissipation.

— J'écoute, j'écoute, grogna le fabricant d'huile avec un rire nerveux et en pinçant les lèvres. Je veux voir jusqu'où va votre méchanceté. Ne vous retenez pas, maître, parlez en toute franchise.

— Il est vrai, monsieur, que Casimir Steenput avait beaucoup bu hier et qu'il m'a dit des choses qu'il aurait tues en d'autres circonstances; mais ses paroles m'ont prouvé clairement qu'il n'éprouve ni amour ni amitié pour votre fille. Il n'a qu'un seul but, se rendre maître de votre fortune, afin d'en...

— Et c'est là tout ce que vous avez à m'apprendre? s'écria M. Minnens avec une ironie triomphante. Pauvre imbécile! nous savons mieux que vous ce que Casimir vous a dit au jardin. Il s'est moqué de vous, afin de s'assurer si vous n'aviez pas une envie furieuse au fond du cœur. Son soupçon a été fondé. Vous êtes un homme affreux, gonflé d'un fol orgueil, si extravagant et si risible, que je n'ai pas la force de me fâcher de cette incroyable

vanité. Est-ce bien possible? un homme aussi laid et aussi pauvre que vous oser lever les yeux sur... Mais je me tais, l'idée seule d'un si monstrueux aveuglement me bouleverse...

— J'ai été à la ville, et j'y ai appris sur Casimir des choses qui vous ouvriront probablement les yeux, dit le maître d'école avec le même calme.

— Ah! vous avez été à la ville? comme un espion, pour rechercher les ennemis de Casimir et recueillir les calomnies de leur bouche ! Que savez-vous?

— Le commerce de M. Steenput est fort dérangé, on dit qu'il est criblé de dettes.

— C'est faux. Il est un peu en arrière, oui, mais qu'importe! son père n'est-il pas là pour tout réparer?

— Et s'il avait dissipé en partie le bien de son père? Si son père lui-même était gêné, et si tous deux convoitaient votre fortune pour combler l'abîme creusé par la mauvaise conduite de Casimir? Hélène ne serait alors qu'un moyen d'atteindre leur but, et la misère et l'abandon seraient son lot.

Ces derniers mots firent une profonde impression sur M. Minnens. L'argent était sa corde sensible. Sous le coup d'une émotion fiévreuse, il saisit la main de Valentin, la serra à l'écraser, et lui dit avec un grognement de fureur :

— Cruel, vous me faites souffrir impitoyablement. Si vous mentez, vous méritez qu'on vous écrase la tête comme à un serpent venimeux. Les preuves, les preuves!

— Des preuves matérielles, je n'en ai pas, répondit Valentin; mais ce que je vous dis me paraît suffisant pour vous décider, comme père, à un sérieux examen, et pour vous faire retarder toute résolution définitive, jusqu'à ce que vous sachiez à quel homme et à quel sort vous allez livrer votre enfant.

— Ainsi, vous n'avez d'autre preuve que la médisance des mauvaises langues? s'écria le fabricant en retroussant ses manches comme pour jeter le maître d'école par la fenêtre. Hors d'ici, hors de ma maison! Plus vite que cela, et n'essayez pas de m'en imposer par votre calme hypocrite, ou je ferai un malheur.

En effet il avait saisi le jeune homme par l'épaule et il le traînait vers la porte; puis il le conduisit dans le vestibule, où il le poussa vers la porte.

Tandis que Valentin s'éloignait, le fabricant d'huile, furieux, cria derrière lui :

— Vous quitterez notre village, car votre nature envieuse corromprait tous nos enfants. Je vous donne deux mois, jusqu'à ce que le mariage soit célébré. Si vous restez ici, et que le spectacle de notre bonheur ne vous fasse pas crever d'envie, je vous ferai mourir de faim et de chagrin, hypocrite, menteur, calomniateur que vous êtes.

Valentin n'entendit pas ces dernières menaces; il était déjà dans la rue et regagnait lentement sa demeure.

La conviction d'avoir obéi à un rigoureux devoir lui donnait un peu de force; mais le chagrin de n'avoir pu sauver Hélène l'agitait profondément. Aussi, lorsqu'il mit la main à la serrure de la porte, les larmes jaillirent de ses yeux.

IX

« Lisseghem, le 24 septembre 1858.

» Mon cher Henri,

» Lorsque je t'ai écrit, il y a huit jours, comment on m'avait maltraité et mis à la porte chez M. Minnens, j'étais écrasé par le désespoir, et la fièvre me faisait perdre la tête.

» Je vois par ta réponse que ma surexcitation t'effraye. Je n'ai pas de nouvelles à t'apprendre; mais je suis redevenu plus calme, et je considère comme un devoir de te rassurer.

» Oui, mourir, cela peut te paraître étrange, mais jamais je n'ai été plus calme qu'en ce moment. Si malheureux, si triste que je sois, je suis tranquille et fort. Jusqu'aujourd'hui, il était resté en moi quelque chose d'enfantin. En effet, que signifient les petites contrariétés qu'on rencontre dans sa première jeunesse? Ce ne sont pas ces choses-là qui forment l'homme et qui le fortifient contre l'adversité. Pour devenir fort, il faut souffrir des coups cruels et répétés; quand on est convaincu qu'on a vidé le calice du malheur jusqu'au fond, alors on se redresse contre le sort injuste, et l'on est tout étonné de découvrir en soi tant de courage et tant de force. Hélène épousera le dissipateur. Il n'y a rien à y faire, ils sont tous ensorcelés. On en parle dans tout le village, et, quoique je n'aie pas franchi le seuil de ma porte de toute la semaine, je n'ignore rien de ce qui se passe. Les enfants de mon école, en jouant dans la cour, parlent de ce mariage. Casimir vient presque tous les jours chez M. Minnens.

» Hier soir, la servante de mon voisin m'a dit par-dessus la haine que Casimir voulait se venger de moi et me provoquer au pistolet, mais qu'Hélène lui avait ordonné de me laisser tranquille. Le feu de la rage a fait un instant brûler mon front, mais j'ai maîtrisé ce premier mouvement. Ah! que je suis malheureux et misérable! pourtant je n'oublierai pas que je suis chrétien.

» Je ne puis rester à Lisseghem, j'y deviendrais malade, je mourrais à petit feu. Hier, j'ai adressé une pétition au ministre des travaux publics pour obtenir une place dans l'administration des chemins de fer ou des postes. Je prierai le bourgmestre de me laisser lire le journal, je me présenterai pour toutes les places vacantes. Quoi que je doive devenir, je bénirai celui qui me donnera le moyen de quitter Lisseghem.

» Ce n'est pas que le fabricant d'huile ait exécuté ses menaces ou essayé de me nuire. Non, depuis qu'il m'a chassé de chez lui, il ne s'est rien dit dans le village de cette affaire. Hélène l'a fait renoncer à sa vengeance. Ame admirable, elle est si profondément bonne, mon ami, si noble et si généreuse, qu'elle me protège encore, bien qu'elle me croie coupable d'envie et d'ingratitude.

» Non, matériellement, ma position n'a pas empiré; au contraire, ma classe s'améliore; mais il faut que je m'éloigne d'ici, l'air de Lisseghem m'étouffe et ma vie ne serait qu'un éternel chagrin.

» Imagine-toi, mon ami, que, le soir, dans les ténèbres, quand je suis assis au fond de mon jardin, rêvant et pleurant, j'entends quelquefois derrière les arbres résonner sa douce voix. Cela me fait trembler comme un roseau; mon cœur bat à se rompre, mes larmes coulent sans que je m'en aperçoive...

» Hier, c'était dimanche, j'étais allé à la première messe... A la porte de l'église, je la rencontrai : elle ne me rendit pas mon salut, elle ne fit aucun signe, mais elle me regarda en face avec un regard triste, plein de pitié et d'amitié; oui, Henri, plein de cette douce amitié qui, un jour, avait transformé pour moi ce monde en un vrai paradis. Je ne sais ce qui se passa en moi. Je sentis mes genoux plier, il me sembla que j'allais tomber à ses pieds et lui demander pardon, mais la sainteté du lieu et mon respect pour elle me retinrent. Elle avait disparu. Depuis lors, je vois toujours ce regard; il me poursuit sans cesse, il ne me laisse pas de repos.

» C'est étrange et inexplicable. Pourquoi suis-je ainsi sensible aux moindres choses? Pourquoi suis-je ainsi assailli contre ma volonté par des rêves que je ne puis chasser? L'amour : à toi, à toi seul j'ose l'avouer. Oui, je l'aime plus que je ne puis dire, et je n'en rougis pas, du moins devant ma conscience. Ce sentiment restera secret; il durera jusqu'à la fin de ma vie, mais personne au monde, que toi, mon fidèle ami, ne saura, quand je mourrai, quel culte et quelle incurable tristesse seront descendus avec moi dans la tombe.

» Je sais bien que je suis indigne d'elle, que ma laideur, ma pauvreté et mon humble origine creusent un abîme entre elle et moi; mais ce n'est pas moi qui ai évoqué dans mon cœur ce sentiment d'amour, il est né malgré moi et à mon insu. J'ai lutté, je l'ai combattu, j'ai essayé de l'étouffer. Vains efforts! C'est mon destin de l'aimer jusqu'à mon dernier soupir. Et ne crois pas que ce soit sa beauté qui a fait à mon cœur cette blessure qui ne peut guérir. Non, non, c'est la bonté, la noblesse, la pureté de son âme.

» Ah! et elle épousera un homme sans cœur, qui ne l'aime pas! Elle sera malheureuse pour toute sa vie. Et moi, qu'elle a plongé dans un chagrin mortel, je ne puis la défendre contre ce sort affreux! Voilà la source, l'unique source de ma souffrance et de mon effroi; mais je ne puis pas y penser, mes larmes mouillent mon papier, ma tête brûle et ma vue s'obscurcit. Adieu, cher ami, plains-moi.

» Ton malheureux et fidèle camarade,

» VALENTIN STOOP »

* L'épisode qui termine *Maître Valentin* a pour titre *la Fiancée du Maître d'école*.

FIN DE MAITRE VALENTIN



Les écoliers quittèrent l'école... (Page 2.)

LA FIANCÉE DU MAITRE D'ÉCOLE

I

L'instituteur Valentin était dans son école, debout devant un grand tableau noir sur lequel il écrivait des règles à la craie. Sa main ne paraissait pas très ferme, car de temps en temps il effaçait une lettre mal formée.

Des trente enfants qui se trouvaient là, assis devant des pupitres usés et malpropres, la plupart tenaient leurs yeux fixés sur leurs livres, mais non sans jeter à la dérobée un regard oblique sur l'horloge, qui allait marquer quatre heures. Parfois, ils tournaient leurs yeux étonnés vers le maître, comme s'ils ne pouvaient comprendre pourquoi il traçait un exemple sur le tableau au moment où la classe allait finir. Il n'avait donc aucune idée de l'heure qu'il était? Valentin avait écrit, en grandes et belles lettres, les mots suivants : « Abandon, tristesse, amitié, guérison, reconnaissance, désespoir, langueur, maladie, mort. »

Il contempla son travail et secoua la tête avec regret, en reculant d'un pas, comme s'il eût été surpris de ce qu'il venait d'écrire. Était-ce sorcellerie? Le résumé de sa vie et de son triste avenir était là, devant ses yeux. Et il avait écrit cela, croyant former des mots indifférents. Rien ne pouvait donc le guérir, et c'était vainement qu'il essayait de soustraire son âme à cette obsession. Il poussa un profond soupir et passa l'éponge sur

tout ce qu'il avait écrit. Puis il reprit la craie et se remit à l'œuvre; mais à peine avait-il tracé le premier mot que le poids de l'horloge descendit et le premier coup de quatre heures retentit dans la classe.

On entendit un bruit de sabots, d'ardoises, et de pupitres qu'on fermait; les écoliers se levèrent et quittèrent l'école en saluant le maître, qui regardait la pendule avec stupeur. Il demeura quelques temps immobile, plongé dans ses réflexions. Puis, prenant un balai dans un coin, il se mit à balayer lentement et distraitement le plancher de l'école.

Il fut bientôt interrompu dans cet humble travail par une voix qui lui fit une si étrange impression, que le balai tomba de ses mains et que le rouge de la honte lui monta au visage.

Le fabricant d'huile, le père d'Hélène, était devant lui, non pas avec un visage courroucé et un regard plein de reproches, mais souriant doucement et avec une mine attristée, comme un homme qui éprouve un violent chagrin.

— Maître, lui dit-il, vous êtes étonné de me voir ici, n'est-ce pas? Voulez-vous me donner quelques minutes d'entretien?

Le maître d'école le conduisit dans une petite chambre où il n'y avait pour tous meubles qu'une table en bois blanc, quelques chaises de paille, et une encoignure, servant probablement de buffet, car on y voyait un couteau et un pain entamé.

— Veuillez vous asseoir, monsieur Minnens, dit Valentin. Un pauvre maître d'école qui est encore garçon n'a pas beaucoup de meubles. Excusez-moi donc si...

— Maître, interrompit le fabricant d'huile, en vérité, je ne vous comprends pas : vous ne paraissez pas fâché contre moi, après les torts que j'ai eus envers vous?

— Pourquoi serais-je fâché contre vous?

— Vous n'êtes donc pas un homme comme tous les autres? Je m'attendais à être reçu avec d'amers reproches, et peut-être même à être mis à la porte. comme j'ai agi avec vous. Ce ne serait que justice, je le mérite, et vous êtes maître chez vous. Je dois convenir que je ne serais pas si bon.

— Mais, monsieur Minnens, j'ai la ferme conviction que vous vous êtes trompé, égaré, et que vous me croyiez capable de fausseté. J'ai attribué à cette erreur vos procédés envers moi.

Minnens serra la main de Valentin en disant :

— Vous êtes vraiment un brave homme, maître, Quant à moi, je suis un être brutal et emporté; mais le cœur est bon, n'en doutez pas. Oui, maître j'ai été trompé, odieusement trompé. Vous seul aviez raison, et je dois vous remercier sincèrement de ce que vous avez fait. S'il y a encore moyen de sauver ma pauvre enfant du malheur, c'est vous, mon ami, qui serez son sauveur. Sans vous, nous serions tombés aveuglément dans le piège que des gens perfides avaient tendus sous nos pas.

— Ainsi, vous êtes convaincu aujourd'hui que Casimir n'aime pas votre fille et qu'il ne convoite que sa fortune? murmura l'instituteur avec une joyeuse surprise.

— Convaincu, maître, tout à fait convaincu. Vos paroles, bien que je vous en aie si mal récompensé, m'avaient inquiété. Après beaucoup d'hésitation, je suis allé à la ville et j'ai pris des informations chez des personnes qui connaissent Casimir de près et qui ont même été en relations d'affaires avec lui. Sa position est encore bien pire que ce que vous croyiez! Le trompeur est endetté jusqu'aux oreilles. Il a forcé son père à grever lourdement ses biens pour le sauver du déshonneur et de la honte, maître : car, si le vieux Steenput avait refusé ce pénible sacrifice, le tribunal s'en fût certainement mêlé. Et vous pensez que le chagrin de son père et le danger qu'il a couru lui-même l'ont porté à se corriger? Nullement : il dissipe plus d'argent encore qu'auparavant, surtout depuis qu'il est question de mariage avec ma fille. Ah! dans quel abîme j'allais me précipiter! Mais vous, vous m'avez averti et retenu à temps. Moi, qui ai travaillé depuis mon enfance pour amasser sou à sou ma petite fortune; j'aurais vu jeter par les fenêtres mon pauvre argent, si durement gagné! et, dans mes vieux jours, j'aurais été réduit à la pauvreté... Oui, oui, car maintenant je pénètre ce perfide complot. La dot d'Hélène y aurait passé immédiatement; puis il aurait laissé à son beau-père le choix entre de nouveaux et constants sacrifices et la honte de son enfant. Je me serais peut-être dépouillé de tout. Tenez, ces réflexions me font trembler; je n'y veux plus penser, car j'en deviendrais malade... Si vous saviez, maître, combien j'ai du chagrin.

— Pourquoi avez-vous du chagrin, monsieur Minnens? dit le maître d'école. Puisque les ruses et tromperies sont découvertes, le danger est passé; nous devons, au contraire, bénir le ciel qui a éclairé votre raison avant qu'il fût trop tard. Cette bonne Hélène, elle était menacée d'une vie pleine de tristesse et d'infortunes... Dieu merci, la voilà sauvée!

— Hélas! elle n'est pas sauvée, mon ami! soupira le fabricant d'huile en secouant la tête.

— Pas sauvée? Comment l'entendez-vous? Vous me faites frémir! Hélène aurait-elle...?

— C'est une perfidie infâme qui dépasse toute imagination. Il n'y a qu'un vaurien qui puisse inventer et employer de pareils moyens. Jugez-en! Après avoir appris sur son compte des choses qui

m'épouvantent, je vais trouver Casimir Steenput et je lui adresse des reproches; il essaye de me tromper par de fausses explications. Je le quitte pour prendre de nouvelles informations. Que fait-il? Il saute dans une voiture et court à Lisseghem. Alors le gredin s'est jeté aux pieds d'Hélène et lui a tout avoué en versant des larmes de crocodile; oui, il s'est fait plus noir qu'il n'est. Il s'est confesssé, il a demandé pardon, il a imploré ma fille et l'a conjurée de le sauver de la mort et de la damnation éternelle. Il a eu la cruauté de faire croire à Hélène qu'il se tuerait de désespoir s'il devait perdre son amour; que la fortune et l'argent lui étaient indifférents, que, si elle seule ne le condamnait pas, il prouverait bien que cette bonté était suffisante pour le rendre fort et le réconcilier avec nous, avec Dieu et avec le monde. Que sais-je encore? Le démon a parlé comme un ange, et Hélène s'est, hélas! laissé entortiller de plus en plus dans ses filets.

— Et elle a refusé d'ouvrir les yeux à l'évidente vérité?

— Ouvrir les yeux, maître! Elle n'a plus d'yeux que pour le perfide qui l'a ensorcelée, au point qu'elle accepte sans crainte la guerre contre ses parents. Casimir Steenput ou le couvent, nous pouvons choisir...

— Oh! plutôt mille fois le couvent! s'écria le maître d'école.

— Mais, maître, vous êtes aussi insensé que les autres, — pardonnez-moi ces paroles amères. — Le couvent! ma fille unique, se faire nonne? que me reste-t-il alors en ce monde? Non, non, je veux savoir pour qui j'ai travaillé. Ma pauvre femme et moi, nous resterions seuls jusqu'à la fin? Et vous vous réjouissez parce qu'Hélène veut aller au couvent! Vous n'avez donc pas un grain de pitié pour nous? En effet, nous n'en méritons pas de votre part.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur, dit l'instituteur. J'envisage le mariage de votre fille et de Casimir comme un malheur immense pour elle. S'il n'y a pas d'autre moyen que le couvent d'empêcher cette fatale union, béni soit le couvent qui sauve votre enfant de l'abîme!

— Égarement, folie! s'écria M. Minnens impatienté. Je veux avoir des petits-enfants; ma fille se mariera, bon gré, mal gré! Et tenez, maître, vous ne me croirez peut-être pas, mais, si l'on me menace encore du couvent, sur ma parole, j'accorde la main d'Hélène à Casimir. Je veux être grand-père, fût-ce d'un tas de petits vauriens, cela m'est égal; ne me parlez donc plus de couvent, car vous me feriez faire des folies.

Valentin regarda le fabricant d'huile avec effroi et murmura :

— Vous mèneriez donc aveuglément votre fille à sa perte? Impossible! vous êtes père...

— Oui, je suis père, et je l'ai assez prouvé en travaillant comme un esclave.

— Ce Casimir Steenput est un homme méprisable, monsieur Minnens. La seule pensée qu'Hélène pût être en son pouvoir devrait vous frapper de terreur.

— Je ne le sais que trop. Ne me parlez plus de cet hypocrite. Je chercherai un autre mari pour Hélène, un brave garçon ayant un peu de fortune. Et, qu'il soit beau ou non, il acceptera sa main. Je vois bien, que, par mon amour aveugle pour mon enfant, j'ai perdu toute autorité sur elle; mais il n'est jamais trop tard pour s'amender. Soyez certain que, dès que j'aurai trouvé un époux sortable pour elle, elle m'obéira, ou je lui montrerai qu'il n'y a chez moi d'autre volonté que la mienne.

— Vous la contraindriez?

— Oui, oui, elle pliera ou elle se brisera.

— Hélas ! monsieur Minnens, un mariage sans amour doit être aussi un grand malheur.

— L'amour ! ricana le fabricant d'huile. Qu'est-ce que l'amour ? un enfantillage d'un moment... Quand il y a de l'argent, il n'y a pas besoin d'amour.

— Vous vous trompez, monsieur : pour un cœur sensible comme votre fille, la vie sans une affection réciproque est une nuit éternelle.

— Rêves de cerveau malade, maître. Par exemple, vous êtes laid de visage, n'est-ce pas? Mais, si vous aviez de la fortune, pensez-vous que j'hésiterais à vous donner la main d'Hélène?

— A moi, juste ciel ! bégaya le maître d'école saisi d'une vive émotion.

— Pourquoi pas aussi bien à vous qu'à un autre? J'y ai pensé plus d'une fois. Vous avez bon cœur, de l'esprit, et vous ne dissipez pas votre argent.

Valentin secoua la tête d'un air pensif.

— Et pourquoi pas? répéta M. Minnens. Pensez-vous que vous ne rendriez pas ma fille heureuse?

— La rendre heureuse! s'écria l'instituteur avec une explosion involontaire. Ah! dussé-je verser pour cela jusqu'à la dernière goutte de mon sang!

— Il n'est pas question de sang; tout cela, ce sont des mots sonores et vides. Si vous possédiez seulement quelque chose? mais vous êtes pauvre comme Job : voilà l'impossibilité.

Valentin avait eu un instant d'illusion, mais les derniers mots du père d'Hélène chassèrent ses rêves; il releva la tête et le regarda avec un sourire d'ironie.

— Il ne faut pas rire, reprit M. Minnens ; ce que je dis est très sérieux... Mais je suis venu pour vous demander un service. Puisque vous désirez si ardemment le bonheur de ma fille, vous ne me refuserez pas. Vous connaissez Hélène. Nous en avons fait une enfant gâtée. Elle est volontaire et obstinée, lorsqu'elle s'est mis une chose en tête. Elle veut absolument épouser Casimir Steenput, et je dois avouer que je ne sais pas si, en fin de compte, elle ne nous obligera pas à satisfaire son fatal désir. Cette crainte me rend malheureux. Nous avons tout essayé, épuisé tous les moyens. Peine inutile ! Dans cette situation, maître, personne ne peut nous sauver, excepté vous.

— Moi ?

— Vous seul, maître. Oubliez mes torts, et prêtez-nous votre aide. Venez chez nous, causez avec Hélène, employez toute votre influence sur elle, tout votre esprit, toute votre éloquence pour la convaincre qu'elle doit renoncer à ce mariage.

— Mais..., mais je n'oserais pas, balbutia le maître d'école.

— Vous n'oseriez pas ? Pourquoi ?

— Hélène me hait.

— Quelle idée folle !

— Elle me l'a dit elle-même.

— Il est possible qu'elle vous ait dit quelque chose comme cela dans un moment de dépit; mais comment cela serait-il vrai, tandis que, depuis lors, elle n'a cessé de plaider en votre faveur et même de vous défendre contre Casimir ? Oui, dans mon égarement, je voulais vous faire du mal. Casimir voulait tirer de vous une vengeance sanglante. Hélène nous a retenus. Elle est encore votre meilleure amie, soyez-en sûr.

— Ange de bonté ! murmura l'instituteur.

— Eh bien, vous viendrez, n'est-ce pas ? Peut-être aurez-vous assez de puissance sur elle pour la sauver... Tenez, si vous y parveniez, je ne serais point avare, je vous récompenserais bien. Donnez-moi la main, c'est une promesse sérieuse que je vous fais. Si, par vos conseils, Hélène renonce à ce mariage et au couvent, je vous achète un nouveau mobilier et j'arrange toute votre maison ; et, si vous avez besoin d'un peu d'argent pour payer vos dettes, je vous le prêterai à long terme et sans intérêt. Cela vous va-t-il ?

Valentin, consterné de cette affaire, sentait le rouge de la honte lui monter au front.

— De l'argent ! vous voulez me donner de l'argent ? grommela-t-il.

— Toute peine mérite salaire, maître, et pour un pauvre diable comme vous, une pareille offre n'est pas à dédaigner. Peut-être cela ne vous semble-t-il pas assez pour le service que j'attends de vous ? Eh bien, faites de votre mieux, je serai généreux et je payerai vos dettes, voulez-vous ?... Vous ne répondez pas ?

Valentin le regarda avec un douloureux étonnement. Tout le monde, amis et ennemis, le croyait donc vénal ! Sa pauvreté connue donnait à chacun le droit de le croire bas et vil, de l'outrager et de l'humilier ! Mais il comprima le sentiment d'indignation qui l'agitait, et il allait consentir, lorsque l'on frappa tout à coup à la porte :

— Restez, je vous en prie, monsieur Minnens, dit-il en se levant. Je vais voir ce que c'est.

C'était le facteur de la poste, qui lui remit une grande lettre et s'en alla sans rien dire.

La forme étrange de cette lettre surprit et effraya Valentin. Elle était scellée de quatre cachets noirs et il lui semblait qu'il s'en exhalait une odeur de cerceuil. En tout cas, ce ne pouvait être qu'une lettre de mort.

Il rentra en regardant le message avec hésitation.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le fabricant d'huile avec curiosité. Avez-vous perdu quelqu'un de votre famille ?

— Je suis orphelin et n'ai pas de famille.

— Tant pis, maître ! Sans cela, ce serait peut-être la nouvelle d'un héritage. Ouvrez la lettre, vous verrez ce que c'est.

— J'ai peur, murmura Valentin.

— Pourquoi ?

— Ah ! je n'ai qu'un ami au monde ; me serait-il enlevé ?

— Mais ouvrez donc la lettre ! répéta M. Minnens avec impatience. Cette hésitation est un enfantillage. On dirait que vous prenez plaisir à vous inquiéter.

L'instituteur, sans prendre garde à ces paroles, ouvrit l'enveloppe. Elle contenait une lettre et un autre papier plus grand et plus épais. Valentin déplia d'abord la lettre et la parcourut avec une surprise croissante. Tout à coup, il pâlit et ses mains commencèrent à trembler.

— Qu'avez-vous ? Un malheur ? demanda le fabricant d'huile.

— Paix, paix, je vous en prie, murmura Valentin d'une voix étouffée. Laissez-moi lire !... Impossible, je rêve...

— Mais dites donc ce que c'est ! vous me faites mourir de curiosité.

— Je ne sais pas, la tête me tourne... Cent mille francs ! à moi ? Je serais riche !... Tenez, monsieur Minnens, lisez vous-même. Si mes yeux m'avaient trompé...

Le fabricant d'huile lut d'abord la lettre, puis déploya le second papier.

— Un testament... d'une madame Van Overvliot ! dit-il en appuyant sur chaque mot. Cela paraît sérieux :

« Je donne et lègue à Valentin Stoop, actuellement instituteur communal à Lisseghem, une somme de cent mille francs, à lui payer en argent, libre et sans frais, par mes héritiers légaux, et ce, en récompense des fidèles services que m'ont rendus ses parents... »

— C'est en règle. Il n'y a pas de doute possible, acheva M. Minnens.

Il ôta son chapeau qu'il avait gardé sur sa tête, s'inclina profondément et cérémonieusement devant le maître d'école abasourdi, et reprit d'un ton plein de respect :

— Monsieur Stoop, je vous félicite, et j'espère que, malgré votre fortune, vous aurez la bonté d'oublier ma conduite passée envers vous. Votre amitié sera un grand honneur pour moi.

— O mon Dieu ! pardonnez-moi, dit à voix basse le maître d'école : j'ai osé accuser d'avarice la protectrice de mon enfance, et jusqu'à sa mort elle me comble de ses bienfaits ! Bénie soit sa mémoire.

— Je brûle d'annoncer cette étonnante nouvelle à ma femme et à Hélène; monsieur Stoop, mon cher monsieur Stoop, je vous en prie, ne prenez pas de résolution avant mon retour. On ne peut savoir, l'argent fait des miracles. Ah ! puissé-je réussir ! Oui, je réussirai. Adieu, à bientôt. Vous l'aimerez encore, malgré votre richesse? Inutile de me répondre; je sais ce que je sais. Adieu... adieu.

En achevant ces mots, il sortit en courant.

Valentin, resté seul, et encore à moitié étourdi, reprit les papiers qu'il venait de recevoir, et, convaincu enfin qu'il n'avait pas fait un rêve, se livra à tous les transports de sa joie. Enfin, fatigué d'arpenter sa petite chambre à grands pas, il se laissa tomber sur une chaise, ouvrit le tiroir de sa table et en tira une feuille de papier sur laquelle il se mit à écrire avec une rapidité fiévreuse.

Après avoir écrit deux pages, il s'arrêta et relut :

« Oui, mon ami, la fortune rend l'homme égoïste : voilà les rêves coupables qui m'entraînent. Hélène aime Casimir, on ne peut pas aimer deux hommes à la fois. Ce qui m'agite est une démence. L'argent m'ôterait-il le masque que la petite vérole a mis sur mon visage? Je ne serai plus pauvre, mais je conserverai ma laideur. Dieu merci, ma conscience triomphe. Elle épousera ce Casimir; soit! J'accepte la sainte mission qui m'est dévolue. Je suis riche, je veillerai sur elle. Ces cent mille francs me donnent le moyen d'être son ange gardien. C'est là désormais le but de ma vie. Si Casimir dissipe sa dot et la fortune de ses parents, je serai là pour l'aider à son insu et la préserver du besoin. Ah ! cette mission est assez belle pour mon cœur. J'aurai donc le droit de l'aimer en secret, lorsque je ne vivrai plus que pour son bonheur, sans que personne le sache que toi, mon ami! Dieu merci j'ai trouvé le moyen d'être heureux! Béni soit le ciel, qui me permet de consacrer toute ma vie, toutes mes actions, toutes mes pensées à celle que j'aimerai jusqu'au tombeau! »

Il entendit du bruit dans le vestibule, cacha sa lettre dans le tiroir de sa table et se leva.

Le fabricant d'huile rouvrit la porte, posa son chapeau sur une chaise, prit la main de l'instituteur, et, le regardant bien en face :

— Monsieur Stoop, dit-il, vous aimez notre Hélène, n'est-ce pas? Parlez, je vous en prie. Pourquoi le cacher? Vous n'êtes plus un enfant et vous ne devez pas rougir pour cela. Dites franchement que vous l'aimez avec ardeur?

Valentin, ainsi subitement interrogé, paraissait disposé à trahir le secret de son cœur; mais l'aveu expira sur ses lèvres, il ne balbutia que des mots inintelligibles.

— C'est ainsi : j'en sais assez, mon bon monsieur Valentin, reprit le fabricant. Je vous faciliterai la voie... Voulez-vous être l'époux d'Hélène?

— Moi! le mari de... de votre fille? murmura l'instituteur, tremblant sur ses jambes. La douce Hélène, ma fiancée? Impossible, impossible!

— Cela ne dépend que de vous, monsieur; j'en ai causé avec ma femme et avec Hélène; dites oui, et c'est affaire conclue.

— Conclue! conclue! s'écria Valentin hors de lui, à force de surprise. Hélène consent-elle à ce mariage?... O Dieu, ne me laissez pas mourir en ce moment!

— Oui, elle donnera son consentement, monsieur.

L'instituteur faillit se trouver mal, il s'affaissa sur une chaise et regarda le fabricant avec de grands yeux et la poitrine haletante, comme s'il allait tomber en syncope.

Le père d'Hélène paraissait ravi de l'effet que ses paroles avaient produit sur Valentin. Lorsqu'il vit que le jeune homme se remettait un peu de son émotion, il reprit :

— Que n'avez-vous vu, cher monsieur, la joie de notre Hélène à la nouvelle de votre héritage! Elle paraissait presque aussi heureuse que vous, et elle remerciait Dieu de sa bonté...

— Oh! assez, monsieur, laissez-moi respirer! soupira le maître d'école. Ne me faites pas perdre l'esprit.

— Sans doute, sans doute, mon bon monsieur Stoop, Hélène vous a toujours aimé, et, si ce Casimir n'était pas survenu... mais maintenant, voyez-vous, cent mille francs aplanissent bien des difficultés. Les choses sont changées, et, avec un

peu de persévérance, nous convertirons bien Hélène. Si elle résiste à toutes nos prières, eh bien, je suis là pour la contraindre.

— La contraindre! Vous voulez la contraindre? exclama Valentin, subitement désillusionné, avec un ricanement de désespoir. Ah! vous me trompez! Vous venez me remplir le cœur de bonheur, pour l'écraser ensuite sous votre cruelle ironie. Barbare! le ciel vous pardonne le mal que vous me faites!

— Eh bien, sur quelle épine avez-vous donc marché? Vous faites une mine!... on dirait que vous voulez me mordre. Nous sommes des hommes; laissons là ces enfantillages.

— C'est assez, monsieur, cessez vos plaisanteries déplacées, interrompit Valentin. Si vous ne voulez pas causer à cœur ouvert, il est peu convenable, du moins, de vous amuser plus longtemps de mes souffrances; si vous êtes insensible, la nature m'a donné un cœur qui ne résiste pas à l'ironie.

Valentin avait levé la tête, et dans ses yeux brillait l'indignation de la fierté.

Le fabricant d'huile, dominé par le ton du jeune homme, répondit d'un air plus humble :

— Allons, ne vous fâchez pas, mon cher monsieur Stoop; j'oubliais pour un instant que vous n'êtes plus le même. Cent mille francs, cela vous donne droit à l'estime et au respect. Pardonnez-moi donc; chacun chante selon sa voix. Je ne suis qu'un simple paysan, mais, si j'ai dit quelque chose qui vous fût désagréable, qui pût vous blesser, soyez certain que c'est sans le vouloir. Restons amis. Acceptez-vous la main de ma fille?

— Vous m'offrez une chose qui ne vous appartient pas, répondit l'instituteur.

— Quoi! je ne pourrais pas disposer à mon gré de la main de ma fille?

— Non; c'est mal faire que de séparer la main du cœur.

— Nous verrons. Consentez seulement à devenir le fiancé d'Hélène. Le reste est mon affaire.

— Je n'y consens pas. Je ne veux pas l'acheter et devenir son bourreau.

— C'est pourtant une jolie fille, et sa fortune dépassera la vôtre.

— Je vous en prie, cessez de me tenter. Je suis faible, je pourrais succomber.

— Vous ne l'aimez donc pas?

— O mon Dieu! je ne l'aime pas! répéta douloureusement Valentin. Si je ne l'aimais pas plus que mon propre bonheur, pourrais-je vous résister un seul instant?

— Vous êtes incompréhensible, permettez-moi de vous le dire, monsieur Stoop : vous l'aimez et vous la refusez pour fiancée!

— Je ne veux pas, comme un tyran, l'épouser par contrainte.

— Et si elle consentait?

— Si elle consentait librement, s'écria Valentin avec feu, j'en mourrais peut-être de gratitude et de bonheur avant d'avoir entendu le oui conjugal sortir de sa bouche au pied de l'autel!...

— Exagérations que tout cela, exagérations qui nous éloignent du but, dit le fabricant d'huile avec une nuance d'impatience. Parlons comme des gens raisonnables. Je comprends bien qu'Hélène ne peut pas oublier en un seul jour le beau Casimir, qui l'a si complètement ensorcelée. Il faut un peu de temps pour cela. Mais on ne peut pas non plus se plier aux lubies d'une jeune fille aveuglée. J'ai quelque chose à dire aussi dans ma maison. Supposez que je doive recourir à quelque rigueur pour la faire changer d'idée, qu'est-ce que cela vous fait? Pourvu qu'elle consente à devenir votre fiancée, vous accepterez sans doute sa main avec joie?

— Si vous la contraignez, jamais! répondit Valentin, fortifié contre la tentation par cette discussion même. Renoncez à vos projets et à votre espérance, monsieur Minnens. Je suis un honnête homme, non seulement dans les choses d'argent, mais encore dans les choses du sentiment. Vous voulez faire de moi le tyran et le bourreau de votre enfant! Je l'aime trop pour consentir jamais à pareille cruauté.

Le fabricant le regarda d'abord avec une surprise mêlée de dépit; puis, avec une colère croissante :

— Vous vous moquez de moi, vraiment, grommela-t-il. Vos paroles n'ont pas de sens. Quoi! vous aimez Hélène, et vous me forcez à la donner en mariage à Casimir Steenput? Croyez-vous qu'elle sera plus heureuse avec lui qu'avec vous? Vous avez donc une bien mauvaise opinion de vous-même? Eh bien, soit; vous serez la cause de son malheur et vous nous condamnez tous au chagrin et peut-être à la misère. Je vous remercie, monsieur, de tant d'intérêt. Adieu, vous me voyez pour la dernière fois.

Ces paroles étaient-elles calculées pour produire un effet décisif sur l'esprit de l'instituteur, ou étaient-elles sincères? Quoi qu'il en soit, Valentin pâlit, et, lorsqu'il vit M. Minnens faire réellement un pas vers la porte pour sortir, il courut derrière lui, lui prit le bras et lui dit avec une vive agitation :

— Ciel! monsieur, que voulez-vous faire?

— Ce que je veux faire! me soumettre au sort auquel vous ne me permettez pas d'échapper. Je vais donner mon consentement au mariage d'Hélène et de Casimir.

— Oh! non non, c'est impossible!

— Casimir ou le couvent : il n'y a pas d'autre choix. Or, comme je ne veux pas du couvent...

— Et vous souffrirez qu'Hélène épouse ce détestable trompeur?

— Je vais mettre mon nom au bas du contrat de mariage. Vous m'avez enlevé mon dernier espoir.

— Elle sera malheureuse toute sa vie.

— Je le sais bien; mais puisque vous refusez de de la sauver! Ce qu'on ne peut empêcher, il faut bien le supporter, dût-on en mourir de chagrin.

Le maître d'école se tordit les bras; son regard était plein d'effroi, et il murmurait tout bas, comme s'il eût oublié la présence de M. Minnens :

— Elle, la femme de cet homme, elle, en sa puissance! Esclave ou victime jusqu'au tombeau. Une vie de tristesse et de larmes! Elle, cet ange pur, la protectrice, la bienfaitrice du pauvre maître d'école, condamnée à ce sort affreux! et ne pouvoir l'assister ni la sauver!

— Là, là, calmez-vous, monsieur Stoop, vous vous laissez toujours entraîner à l'exagération, dit le fabricant. Envisagez l'affaire avec sang-froid. Vous paraissez réellement avoir trop d'amour pour notre Hélène, et l'excès de votre affection vous fait reculer devant ce qui pourrait lui être désagréable. Permettez-moi de vous dire que c'est une grande faiblesse, et que vous manquez de générosité, du moins en ceci. Elle sera votre femme ou celle de Casimir. Repoussez-vous sa main, vous la condamnez, non seulement au malheur, mais peut-être à la misère, au déshonneur; vous le savez aussi bien que moi; elle vous a consolé lorsque vous alliez mourir de chagrin. Elle a été votre amie, d'abord par pitié, puis par affection pour vous. Cent fois, vous avez parlé de votre éternelle reconnaissance. Où est maintenant cette reconnaissance? Je ne veux pas croire que l'argent vous a changé; non, le courage vous manque. Un autre à votre place dirait : « Elle m'a fait du bien, elle m'a secouru lorsque j'étais pauvre et abandonné, je l'en récompenserai, je la sauverai de l'infortune, malgré sa propre volonté, quelque sacrifice qu'il m'en coûte. » L'homme qui connaît son devoir raisonnerait ainsi, car vous ne pouvez nier que vous essayeriez du moins de la rendre heureuse, n'est-ce pas?

— Oh! oui, je l'essayerais, soupira Valentin. Toute ma vie n'aurait pas d'autre but.

— Quelle démence! et vous pouvez consentir à la laisser épouser un gredin sans honneur, tandis que vous n'avez qu'à vouloir pour détourner d'elle cette disgrâce?

— Je suis prêt à essayer! s'écria l'instituteur.

— Je ne demande pas autre chose. Le reste me regarde.

— Parlez. Que dois-je faire?

— Peu de chose; aujourd'hui il est trop tard, et il nous faut du temps pour ramener Hélène à la raison. Sa mère et moi, nous la prêcherons tant, que vous ne rencontrerez plus de difficultés. Venez chez nous demain. Si la chose est assez avancée, vous proposerez vous-même ce mariage à Hélène. Si elle hésitait encore, votre éloquence aplanirait les derniers obstacles.

— Moi, parler de mariage à Hélène! Jamais je n'oserais; si je n'étais pas si laid...

— Bah! bah! vous vous faites tort à vous-même. Ne vous souvient-il plus que, lorsque vous étiez encore pauvre, Hélène même disait qu'elle ne remarquait plus la laideur de votre visage? Qui sait si, en quelques jours, Hélène n'ouvrira pas les yeux et n'acceptera pas votre main avec joie et avec amour?

— Oh! s'il était possible!

— C'est très possible : mais, pour cela, il faut montrer un peu de courage. Que pouvez-vous craindre? N'agissez-vous point par gratitude, pour la sauver? Eh bien, viendrez-vous demain matin?

— Je viendrai, répondit Valentin, dont les yeux brillaient de joie en serrant énergiquement la main au fabricant.

— C'est convenu donc; je vous quitte, monsieur Stoop : il n'y a pas de temps à perdre. En attendant, tâchez de vous fortifier dans vos idées, et surtout n'oubliez pas que, si Hélène n'est pas votre femme, elle épousera Casimir, pas de milieu. Votre arrêt sera irrévocable.

— Oh! j'aurai du courage, soyez tranquille, dit Valentin, pour la sauver des mains de Casimir, je donnerais volontiers tout mon sang.

Le fabricant d'huile prit son chapeau et serra la main du jeune homme.

— Restez dans ces bonnes dispositions, dit-il. Tout ira selon nos vœux. Hélène vous aimera et vous sera reconnaissante. Adieu, mon gendre, à demain.

En achevant ces mots, il sortit de la maison.

II

Cette nuit-là, le maître d'école avait mal dormi. Agité par le changement soudain survenu dans sa position, à moitié fou de bonheur en pensant qu'Hélène pouvait devenir sa femme, et tremblant de crainte à l'idée qu'il allait faire acte d'égoïsme, il ne pouvait presque pas trouver de repos, il se roulait et se retournait dans son lit, en proie à une pénible insomnie, jusqu'à ce qu'enfin, vers le matin, la fatigue le fit tomber dans un lourd sommeil.

A peine le soleil s'était-il levé au-dessus des vapeurs de la nuit, que Valentin fut réveillé par deux coups frappés discrètement à sa porte.

Il ouvrit ses yeux appesantis, écouta un instant, laissa tomber sa tête sur l'oreiller et fit comme s'il n'avait rien entendu. Mais on frappa de nouveau jusqu'à ce que l'instituteur tout à fait réveillé sortit de son lit à contre cœur. Il s'habilla à la hâte et ouvrit la porte pour voir qui venait le troubler de si bonne heure.

Le bourgmestre de la commune entra dans la chambre, le chapeau à la main et le sourire aux lèvres. Il dit qu'il venait d'apprendre, après la première messe, quel héritage considérable Valentin venait de faire, et qu'il croyait de son devoir, comme le chef de la commune et comme ami, de venir l'en féliciter. Il ajouta à cette entrée en matière tant de flatteries sur l'esprit, l'érudition et la bonté de M. Stoop, sur la justice de Dieu et sur le bonheur qu'il éprouvait lui-même à voir un homme si distingué récompensé selon ses mérites, que Valentin ne trouva à répondre que de vagues excuses.

D'après le bourgmestre, il était impossible qu'un homme qui venait d'hériter de cent mille francs continuât à instruire les enfants un jour de plus; par affection pour M. Stoop, et pour lui en épargner la peine, il avait arrangé l'affaire avec le curé; le fils du sacristain donnerait des leçons aux enfants jusqu'à la nomination d'un autre instituteur.

Comme Valentin le remerciait sincèrement de son obligeance, le bourgmestre profita de cette occasion pour lui dire qu'il avait, dans le plus bel endroit du village, une maison inoccupée. C'était une espèce de bien de campagne ou un petit château bien bâti et pas humide avec un grand jardin. Cette habitation valait bien certainement mille francs de loyer; mais pour garder à Lisseghem un homme aussi distingué, il ferait le sacrifice de la lui louer huit cents francs par an.

Cependant, le bourgmestre remarqua que Valentin, encore tout ensommeillé, baillait de temps en temps. Il comprit qu'il serait importun en restant plus longtemps. Il répéta ses félicitations avec force courbettes, et se retira.

Valentin fut contrarié d'apprendre qu'on avait déjà jasé de son héritage après la première messe, devant la porte de l'église. Le village entier en était donc instruit? et, si le bourgmestre, un homme sec et raide qui ne lui avait jamais témoigné beaucoup de bienveillance, était venu l'éveiller de si bon matin, ne devait-il pas s'attendre à beaucoup d'autres visites? Il n'en douta pas longtemps car, entendant du bruit devant la porte de l'école, il souleva un coin du rideau et vit dans la rue un grand nombre de villageois qui regardaient sa maison d'un air ébahi, comme s'ils s'attendaient à quelque apparition miraculeuse.

Valentin se dépêcha de se mettre en grande toilette, car c'était pour lui un jour solennel à plus de titre.

A peine avait-il commencé à se faire la barbe, qu'on frappa à la porte de sa chambre. Un grognement de dépit fut sa réponse. Il sentait le besoin d'un domestique car c'était une chose étrange et ridicule même d'aller lui-même, avec son menton savonné et le rasoir à la main, ouvrir la porte à des gens qui accouraient chez lui uniquement parce qu'il avait hérité de cent mille francs. Cependant, il ne voulait pas être impoli : il dissimula donc sa contrariété, et dit :

— Entrez.

Trois ou quatre fermiers, parents de ses élèves, entrèrent dans la chambre. Ils parlaient tous ensemble de la joie que leur causait son bel héritage et le comblèrent de félicitations. Après ceux-ci il en vint d'autres, même des femmes, — car le chemin était frayé, — et bientôt la petite chambre de l'instituteur fut pleine de gens de toute condition, qui semblaient intarissables dans l'expression de leur joie, de leur estime et de leur amitié.

Ceux qui espéraient quelque chose, ou qui avaient quelque chose à vendre, n'oubliaient pas de se recommander en même temps à sa faveur. Ici, c'était un propriétaire qui voulait lui céder une ferme; là un marchand de guano qui vantait sa marchandise pour le cas où M. Stoop prendrait son plaisir dans l'agriculture; là, un jeune homme qui lui demandait sa protection pour obtenir une place d'huissier.

Ceux qui possédaient quelque chose et qui avaient des filles l'invitaient à les honorer de sa visite : Thérèse, Isabelle, Philomène lui avaient toujours porté beaucoup d'estime, et avaient appris son bonheur avec un plaisir extrême.

D'abord Valentin était tout confus, la rougeur avait monté à son front, parce qu'il se trouvait ainsi à demi vêtu, devant une foule de gens allant et venant. Mais la bassesse des flatteries outrées qu'on lui adressait lui donna bientôt assez d'aplomb pour ne pas accorder à tous ces compliments plus d'importance qu'ils n'en méritaient. A l'arrivée des premiers, il s'était essuyé à la hâte, et avait déposé son rasoir. Mais il ne tarda pas à se mettre tout à fait à son aise, savonna de nouveau son menton, se rasa et s'habilla, tout en répondant ça et là quelques mots.

Ces visiteurs bruyants quittèrent vivement la chambre lorsqu'ils virent entrer le curé. Mais, à peine le pasteur fut-il sorti, après quelques paroles de félicitations, qu'une foule d'autres villa-



Elle marchait les larmes aux yeux. (Page 16.)

geois se bousculèrent pour s'approcher de M. Stoop. Cela dura ainsi pendant plusieurs heures. Le notaire vint se recommander au nouvel enrichi, qui voudrait sans doute acquérir quelque propriété à Lisseghem. Puis des charpentiers, des maçons et des tailleurs vinrent lui offrir leurs services.

Étourdi et attristé par un sentiment de mépris pour toutes ces platitudes, Valentin se disposait à fermer définitivement sa porte, lorsqu'une voiture s'arrêta devant l'école, et M. le baron lui-même vint féliciter l'homme, au respectueux salut duquel il ne répondait généralement que par un imperceptible signe de tête.

Cette visite déplut fort à Valentin ; il reçut le baron avec une si froide politesse, que celui-ci abrégea sa visite et remonta dans sa voiture, convaincu que l'argent ne fait que du mal aux gens sans naissance, et les remplit d'un insupportable orgueil.

Valentin, a bout de patience, appela le fils du sacristain, qui avait déjà commencé à instruire les enfants, tant la journée était avancée.

— Mon ami, dit-il, je vous remercie de votre bonté ; mais j'ai encore un autre service à vous demander : placez un des plus grands élèves près de la porte de la rue, chargez-le de dire à toutes les personnes qui se présenteront pour me voir que je n'y suis pas, pour personne absolument, Voilà trois heures que je suis levé et je n'ai pas encore eu le temps de respirer. La tête me tourne, je veux qu'on me laisse tranquille, au moins pendant quelques instants.

— Ah ! monsieur Stoop, répondit le sacristain avec un sourire malin, ainsi va le monde, vous êtes maintenant un homme riche.

— Sans doute, mon ami, je vois bien que les roses de ce jardin ne grandissent pas sans épines, mais un homme riche doit manger tout comme un

autre. Soyez complaisant et faites ce que je vous demande, qu'on tienne les visiteurs éloignés de ma chambre.

— Il en sera fait comme vous le désirez, monsieur, fût-ce le roi lui-même, je ne permettrais pas qu'on vous dérangeât.

Valentin ferma sa porte au verrou; il devait avoir réellement faim, car il alla droit à l'armoire, prit un pain et s'en coupa une tranche épaisse de deux doigts.

Assis sur une chaise, il se mit à manger son pain avec un véritable appétit, tandis qu'un sourire légèrement railleur se jouait sur ses lèvres. Peut-être pensait-il que cette épaisse tranche de pain était un déjeuner bien frugal pour l'homme riche qu'on avait élevé toute la matinée jusqu'au troisième ciel; peut-être réfléchissait-il aux bassesses que l'argent fait commettre au commun des hommes.

Quoi qu'il en soit, ses idées prirent bientôt une autre direction, car il cessa tout à coup de manger, posa le reste de son pain sur la table, et se mit à marcher dans sa chambre en se parlant à lui-même et en s'arrêtant parfois pour regarder autour de lui.

Le moment était venu d'aller trouver Hélène pour lui demander sa main. C'était assurément là le sujet de ses réflexions. Elle pourrait consentir! qui sait? l'argent est si puissant, il change les gens comme par enchantement; d'ailleurs, n'avait-elle pas toujours eu beaucoup d'amitié et d'affection pour lui? Elle avait même dit qu'elle ne remarquait plus qu'il fût plus laid qu'un autre. Ah! il y avait de l'espoir, beaucoup d'espoir. Mais si cependant elle refusait et repoussait sa proposition avec horreur?... Alors, il faudrait attendre avec un peu de patience: le temps ouvrirait peu à peu les yeux de la jeune fille. Son père avait raison, le premier devoir à remplir, c'était d'arracher Hélène des filets de Casimir Steenput; Valentin ne pouvait hésiter, quelques pleurs ne le feraient pas reculer; il aurait du courage; la reconnaissance et le véritable amour le lui prescrivaient.

C'est ainsi que raisonnait le maître d'école. Certes, la possession des cent mille francs, et l'encens que chacun lui avait prodigué pendant cette matinée, n'avaient pas été sans influence sur lui. Il se sentait beaucoup plus fort qu'auparavant; les idées qui avaient fait naguère fléchir son courage et sa hardiesse, le laissaient maintenant froid et réfléchi; du moins, il le croyait.

Malgré sa défense, il fut troublé dans ses rêveries par un coup frappé à la porte. Il leva la tête avec dépit; la voix du fils du sacristain lui cria de dehors:

— Monsieur Stoop, votre voisin le fabricant d'huile vient d'envoyer quelqu'un pour vous prier de vouloir bien passer chez lui.

— J'y vais; dites que j'y vais immédiatement, dit Valentin en se levant.

Il mit à la hâte une paire de gants blancs, et traversa la rue, où il ne rencontra heureusement personne pour l'ennuyer encore de félicitations.

Lorsqu'il fut près de la demeure d'Hélène, la porte s'ouvrit toute seule, et le fabricant d'huile, qui l'attendait probablement, l'introduisit sans mot dire dans une chambre où madame Minnens, la figure cachée dans un mouchoir, pleurait à chaudes larmes.

Cette attitude surprit Valentin comme un mauvais présage; il regarda le fabricant d'un air interrogateur, et remarqua que celui-ci avait la figure enflammée et les yeux étincelants d'un homme qui vient de se mettre dans une violente colère.

— Eh bien, monsieur, murmura le jeune homme, votre tentative a échoué, n'est-ce pas? Naturellement, nous devions nous y attendre.

— Ma tentative n'a nullement échoué, répondit le fabricant d'huile. Loin de là, la chose est faite et résolue.

— Et Hélène?

— Hélène consent.

— Elle consent? à mon mariage avec elle. Impossible!

— C'est comme je vous le dis, et vous apprendrez ce consentement de sa propre bouche.

Valentin ne pouvait croire à cette nouvelle: le pressentiment qu'on avait employé la contrainte pour déterminer le consentement de la jeune fille lui faisait peur.

— Mais pourquoi madame Minnens est-elle donc si triste? Pourquoi vous-même paraissez-vous si irrité? demanda-t-il.

— Certes, je ne prétends pas, monsieur Stoop, que cela ait réussi en une fois et sans un peu de peine. Il n'y a plus d'enfants aujourd'hui, ils se révoltent contre leurs parents, et, pour les ramener à la raison, il n'y aura bientôt plus d'autre moyen que de briser leurs dures têtes.

— Ciel! vous auriez pu maltraiter cette pauvre Hélène? s'écria Valentin avec horreur.

— Ah çà! allez-vous recommencer, monsieur Stoop? grommela le fabricant d'huile avec un mouvement d'impatience. Vous êtes un homme d'une faiblesse rare. Hier, nous avons reconnu ensemble que coûte que coûte il fallait détourner ma fille d'un mariage avec Casimir Steenput, vous étiez prêt à tout pour nous aider à atteindre ce but. Vous vouliez donner votre vie, la dernière goutte de votre sang, que sais-je encore, pour la tirer des filets de ce trompeur. Et voilà que vous revenez

avec un tas de *si* et de *mais*, comme si vous espériez qu'à la première entrevue, Hélène volerait dans vos bras, en vous disant : « Mon fiancé chéri, marions-nous sur le champ. » Cela ne pouvait pas se passer ainsi, vous le savez mieux que moi.

— Mais, monsieur Minnens, de la violence, de la contrainte contre elle, la bonté, la douceur même !

— La douceur ? Oui, parlez-m'en ! elle a une tête de roc ; mais, moi, une fois que je suis monté, j'ai une volonté de fer, et vous comprenez qui doit l'emporter à la fin.

— Tenez-moi pour faible, accusez-moi de lâcheté, vous avez peut-être raison, monsieur Minnens, car je ne me sens pas la force d'accepter d'Hélène une chose que les mauvais traitements...

— Bah ! bah ! vous rêvez, les mauvais traitements ? C'est une façon de parler. Je ne dis pas qu'au commencement, irrité par la résistance, je n'étais pas près de sortir de ma peau. Peut-être même lui ai-je montré le poing ; mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Je ne sais, je ne me sens pas bien. Je suis fatigué, balbutia le jeune homme. Si vous me permettiez de m'en aller ? Hélène, vous, votre femme et moi, nous aurions le temps de nous calmer. Je reviendrai demain, cet après-midi...

— De mieux en mieux ! s'écria le fabricant. Je m'échine pendant trois heures à débarrasser votre chemin de tous les obstacles ; je parviens à obtenir d'Hélène qu'elle se déclare prête à vous dire qu'elle consent, et au dernier moment, vous prendriez la fuite comme un écolier timide ! Pensez-vous que je pourrais recommencer souvent sans risquer une attaque d'apoplexie ? Vous parlez de mauvais traitements ; mais, si je vous écoutais, n'en seriez-vous pas la première cause par vos incertitudes et vos hésitations ?

Valentin Stoop ne fit pas grande attention à l'irritation du fabricant d'huile ; il regardait tristement la mère d'Hélène, qui avait découvert son visage.

— N'est-ce pas, madame Minnens, demanda-t-il, qu'il vaudrait mieux laisser un peu de repos à Hélène ? On ne peut agir sans un peu de compassion avec cette pauvre enfant. Vous avez pleuré, madame ?

— Oui, mon cher monsieur Stoop, répondit la mère avec de nouvelles larmes, je pleure ainsi depuis bien des jours. Je suis malade. Si mon enfant doit être malheureuse, j'en mourrai, soyez-en sûr.

— Vous pensez, n'est-ce pas, madame, qu'elle serait malheureuse si nous la contraignions à un mariage qui l'effraye ?

— Oh ! non, non : ce qui me fait mourir d'inquiétude et d'effroi, c'est la crainte, l'affreuse crainte qu'elle ne devienne la femme de ce maudit Casimir Steenput.

Valentin la regarda avec étonnement. Elle leva les mains vers lui d'un air suppliant, et dit :

— Mon cher, mon bon monsieur Stoop, je vous en conjure, prêtez votre concours à des gens qui sont mortellement affligés. Vous seul pouvez encore la sauver. Vous êtes le seul espoir qui nous reste. Soyez généreux, rappelez-vous l'amitié que nous vous avons témoignée. Souvenez-vous de la bonté et de l'affection d'Hélène. Protégez-la, protégez-nous contre le terrible malheur qui nous menace. Soyez notre sauveur; nous vous serons éternellement reconnaissants et nous prierons Dieu pour vous.

— Je ne demande pas mieux, répondit le jeune homme, profondément touché par ces supplications. Bien que M. Minnens en ait ri, je dis encore que je sacrifierais volontier mon sang et ma vie au bonheur d'Hélène ; mais employer la violence pour lui arracher un consentement pénible, cette idée seule me fait frémir, et je me sens effrayé, en effet, comme si j'allais me rendre coupable d'un méfait.

— Eh bien, soit, s'écria le fabricant d'huile en frappant du pied avec fureur. Partez, monsieur Stoop, je ne vous retiens plus, ce ridicule jeu d'enfant a duré assez longtemps, je veux être délivré de tous ces tracas. Je vais de ce pas annoncer à Hélène qu'elle peut épouser Casimir, et je signe au contrat. Comme cela, vous aurez atteint votre but, n'est-ce pas ?

Il se dirigea, en effet, vers la porte pour exécuter sa menace, mais sa femme et Valentin le retinrent malgré sa résistance.

— Laissez-moi tranquille, je ne veux rien entendre. A quoi bon cette lutte sans espoir contre un sort inévitable ? M. Stoop n'aime pas notre fille, vous le voyez bien, femme ; lui aussi nous a trompés.

Valentin leva les yeux au ciel en soupirant pour protester contre cette calomnie.

— Il n'y a rien de pendu au plafond, reprit le fabricant, et des regards désespérés n'ont jamais rien guéri. Voulez-vous être le mari de ma fille, oui ou non ? je vous le demande pour la dernière fois. Vous palissez ; pensez-vous qu'Hélène vous mangera ? Elle donnera son consentement, je vous l'assure ; ne comprenez vous plus le flamand, monsieur Stoop ! Vous souhaitez peut-être réellement qu'Hélène devienne la femme de Casimir Steenput ? Pour l'amour de Dieu, dites-le franchement !

Valentin réfléchissait et paraissait rassembler tout son courage. Il murmura quelques paroles à peine intelligibles ; mais M. Minnens en saisit ce-

pendant une au passage, car il recula d'un pas et grommela :

— Qu'entends-je? me trompé-je? Vous parlez de couvent. Voulez-vous me rendre furieux et me pousser à faire un malheur?

— Non, non, mon parti est pris. Je suis prêt, monsieur Minnens, répondit le jeune homme. Que désirez-vous que je fasse?

— Vous le savez bien : offrir votre main à Hélène, et ne pas faire le poltron avec elle.

— Où est Hélène?

— Elle est au salon, et attend votre visite.

— Eh bien, conduisez-moi vers elle. L'homme, comme vous le disiez, doit puiser du courage dans le sentiment de son devoir et dans la rigueur de la destinée.

Les deux parents le suivirent dans le salon.

Hélène était assise près de la fenêtre. Elle avait pleuré, car ses joues portaient encore la trace de larmes; ses yeux étaient secs, mais son visage était d'une pâleur mortelle.

En voyant paraître Valentin, elle tressaillit, mais elle comprima aussitôt cette émotion et fixa sur lui un regard dont la singulière fermeté frappa le jeune homme d'étonnement et d'inquiétude.

Il y eut un moment de terrible silence. Valentin oublia de saluer, tant il était confus et agité. Le fabricant d'huile s'était placé derrière le maître d'école, de telle façon que celui-ci ne pouvait voir les signes menaçants qu'il faisait à sa fille.

— Voici M. Valentin Stoop, dit-il, qui nous fait l'honneur de te demander en mariage. Tu acceptes sa main avec joie, n'est-ce pas?

Et, comme la jeune fille restait muette, il lui fit, derrière le dos de Valentin, un signe qui la fit frémir de nouveau.

Alors, elle répondit avec un soupir douloureux :

— Oui, oui, j'accepte sa main avec joie.

— Et vous, monsieur Stoop, vous consentez à devenir mon gendre, vous me promettez de rendre ma fille heureuse.

— Je promets que, si mademoiselle me jugeait digne de devenir son époux, tous les instants de ma vie, toutes mes pensées, tous les battements de mon cœur seraient consacrés à reconnaître cette suprême faveur.

— C'est assez, dit le père, il ne m'en faut pas davantage, le reste s'arrangera tout seul. Le consentement réciproque est donné, je vais m'occuper du contrat. Nous battrons le fer pendant qu'il est chaud. Venez, monsieur Stoop, nous allons arroser cela d'un bon verre de vin.

Mais Valentin ne paraissait nullement disposé à s'en aller. Il regarda avec pitié et les larmes aux yeux la pâle jeune fille qui semblait désespérée et qui se tordait les mains dans une étreinte convulsive.

— Venez, venez, répéta M. Minnens, en tirant Valentin par le bras et le traînant vers la porte, ne défaisons pas ce qui est fait et ne gâtons pas les choses par une hésitation intempestive.

Tout à coup Hélène se leva, courut vers le jeune homme, lui prit les deux mains, le ramena au milieu de la chambre, et le regardant avec des yeux qui exprimaient une ardente prière :

— Valentin, Valentin, dit-elle d'une voix étouffée, avez-vous oublié ce que j'ai fait pour vous? Non, toute amitié pour moi n'est pas morte dans votre cœur; eh bien, je vous en supplie, payez-moi votre dette! exigez de mon père qu'il me laisse seule avec vous, toute seule; je vous en saurai gré, je vous bénirai.

Épuisée par la surexcitation de ses nerfs, effrayée peut-être par les gestes de son père, elle se laissa retomber sur sa chaise et attendit toute haletante l'effet de sa prière.

Valentin se retourna et dit d'une voix ferme au fabricant d'huile :

— Hélène a raison, monsieur Minnens, ce n'est pas ainsi qu'on peut décider de l'acte le plus important de la vie. Je vous en prie, accordez-moi un entretien avec votre fille. Peut-être réussirai-je à lui faire envisager ce mariage avec moins d'effroi.

Le fabricant trépigna avec impatience et refusa en grognant d'accéder à ce désir.

— Vous m'avez mis dans une cruelle alternative, reprit Valentin; je fais la même chose si vous me refusez, je retire mon consentement et je quitte votre maison pour toujours.

La mère Minnens essaya de calmer son mari et de lui faire comprendre que Valentin, par son éloquence, donnerait probablement une heureuse tournure à cette triste affaire. On ne pouvait pas, d'ailleurs, pensait-elle, être aussi implacable envers cette pauvre Hélène, on obtiendrait beaucoup plus d'elle par la douceur que par la violence et la brutalité.

— Soit, monsieur, dit le fabricant, nous allons vous laisser seuls; mais n'oubliez pas que vous êtes un homme, et que la moindre faiblesse de votre part vous condamnera, ainsi que notre enfant, à un malheur éternel.

— Je ne l'oublierai pas, soyez sans inquiétude.

Les parents sortirent et fermèrent la porte derrière eux.

— Nous voilà seuls, mademoiselle, dit le jeune homme en s'approchant de la fenêtre. Vous avez l'air bien souffrant.

Hélène se jeta à genoux devant lui, leva ses mains tremblantes, et lui dit d'une voix qu'elle s'efforçait de contenir pour n'être pas entendue du dehors :

— O Valentin, ayez pitié de moi. Je suis la victime d'une contrainte cruelle. On vous a trompé;

sans cela, vous que je croyais bon et généreux comme un ange, vous ne consentiriez pas à devenir le bourreau de la pauvre Hélène. Non, non, vous ne serez pas sans pitié. Dès que vous saurez que ce mariage, auquel je suis contrainte par la force, peut me rendre malheureuse, vous le repousserez... Vous vous taisez? Oh! dites un mot, ne me laissez pas mourir à vos pieds d'effroi et de désespoir!

Le jeune homme fut obligé de rassembler ses forces pour retenir ses larmes. Il releva la jeune fille, la fit asseoir, et lui dit :

— Calmez-vous, je vous en prie, mademoiselle; parlons tranquillement. Votre vœu le plus ardent est donc toujours de devenir la femme de Casimir Steenput? Pauvre enfant, ne savez-vous donc pas ce qu'il est?

— Je le sais, Valentin; c'est un malheureux jeune homme qui s'est égaré faute de bons conseils. Son cœur est bon et généreux. Il se tuera de désespoir si je l'abandonne : il perdra son âme... mais je le sauverai. Et vous, Valentin, vous, mon ami, vous m'aiderez, n'est-ce pas?

Le jeune homme, ému d'une sincère et profonde pitié, lui prit la main. Elle ne la retira point.

— Écoutez-moi un instant à votre tour, dit-il. J'ai besoin de me disculper à vos yeux. La démarche que j'ai faite auprès de vous aujourd'hui doit vous paraître hardie et ambitieuse : il faut qu'il y ait une raison puissante pour que moi, qui jusqu'aujourd'hui ai tremblé devant vous, Hélène, comme un enfant craintif, j'aie le courage d'oser vous dire : Soyez la femme d'un homme aussi laid que moi. Mais le respect même, la reconnaissance, l'intérêt de votre bonheur, me donnent cette hardiesse extrême. Casimir Steenput vous a mis un bandeau sur les yeux. Ses flatteries, son langage insinuant vous ont ensorcelée, son unique but est de posséder la fortune de vos parents pour la dissiper dans la débauche. Si vous devenez sa femme, vous mènerez une vie de douleur et d'abandon. Je n'ai pas oublié quel inappréciable bienfait votre amitié a été pour le pauvre instituteur. Le sort qui vous menace m'effraye tant, que j'offrirais volontiers ma vie pour détourner de vous cette malédiction. Votre père refuse de vous laisser entrer au couvent, il préférerait vous laisser épouser Casimir Steenput. Dans son angoisse, il est venu me conjurer de vous sauver; le seul moyen, le seul, c'est votre mariage avec moi. Je le déplore, mais il n'y a rien à y faire, la fatalité commande et elle est inflexible. Vous pouvez m'accuser d'orgueil et repousser avec mépris la main d'un homme qui ne mérite peut-être pas un doux regard de vous; mais moi, obéissant au devoir et à la reconnaissance, je lutterai jusqu'à la fin pour vous défendre contre la fausseté et les convoitises de Casimir Steenput, et pour vous préserver d'un malheur irréparable.

Dès les premiers mots, la jeune fille, désillusionnée, avait retiré sa main. Elle le regardait d'un œil sévère, et peu à peu un sourire ironique se dessinait sur ses lèvres. Lorsqu'il eut fini, elle se leva lentement, redressa la tête et répondit :

— Vous aussi, monsieur, vous êtes inflexible! Au lieu d'un ami, je trouve en vous un bourreau de plus! Vous voulez me forcer à un mariage sans amour, à un mariage que j'abhorre?

— Sans amour de votre part, bégaya Valentin.

— Et vous, monsieur, oseriez-vous dire que vous m'aimez?

— Je vous aime plus que la lumière de mes yeux.

Hélène fit un pas en arrière.

— Quoi! dit-elle avec une indignation profonde. Je ne voulais pas le croire, mais cela serait vrai? Voilà donc la source impure de votre complaisance pour mon père abusé! C'est vous qui le poussez à me tourmenter ainsi? Eh bien, soit! monsieur, écoutez ce que je vais vous dire : ma mère pleure des journées entières; ses sanglots me déchirent le cœur. Mon père est tellement aveuglé, tellement abusé, que, pour la première fois de sa vie, il a levé la main sur moi afin de m'arracher mon consentement. Il m'a battue, moi, sa seule, sa malheureuse enfant. Cueillez les fruits de cette violence, monsieur; traînez à l'autel votre esclave mourante; emmenez-la dans votre demeure, dans la prison; mais ne vous étonnez pas si votre victime dépérit et meurt lentement sous vos yeux. Et alors, quand la pauvre fille qui, par compassion et par générosité, est venue vers vous, sera étendue sans vie devant vous, frappez-vous la poitrine et dites-vous : « Oui, je fus son bourreau et son meurtrier... » Voilà ma main, monsieur; la voilà.

Valentin la regarda en tremblant, mais ne bougea pas. Il semblait changé en pierre.

La jeune fille ne lui laissa pas le temps de maîtriser son émotion : elle marcha vers la porte de la chambre et murmura en s'en allant :

— Vous avez raison, monsieur, l'impitoyable fatalité commande l'affreux sacrifice. Je consens à notre mariage. Allez le dire à mon père.

Valentin demeura un instant comme atterré, puis il sortit vivement du salon et se dirigea vers la porte de la rue; mais le fabricant d'huile lui barra tout à coup le chemin et lui demanda en riant :

— Eh bien, mon bon monsieur Stoop, où courez-vous? La joie, peut-être? Vous êtes bien pâle! Parlez, qui sera le fiancé : Casimir ou vous?

— Je n'en sais rien. Casimir probablement, balbutia le jeune homme, presque sans savoir ce qu'il disait.

— Quoi ! s'écria M. Minnens, bouillant de colère, elle aurait refusé? J'en aurai un coup de sang.

— Non, non, elle a consenti.

— Eh bien, alors, entrez; un verre de vin vous remettra.

— Je suis trop ému, répondit Valentin. La tête me tourne. J'ai besoin de repos. Laissez-moi aller, je vous prie.

Et, en achevant ces mots, il marcha en toute hâte vers la porte.

— Si c'est ainsi, je comprends votre agitation, grommela le fabricant. Reposez-vous un peu. Tout à l'heure j'irai chez vous pour causer du contrat; car nous n'allons pas laisser pousser l'herbe sur ce projet, n'est-ce pas?

Mais Valentin avait déjà disparu et n'entendit pas ces derniers mots.

III

« Mon cher Henri,

» Il y a huit jours, je t'ai écrit que j'avais renoncé à mon mariage avec Hélène, parce que l'avenir de cette union contrainte me faisait reculer. En effet, la vie avec une femme qui ne voit dans son mari qu'un égoïste et un bourreau doit être un supplice. Et cependant aujourd'hui je viens te dire : C'est décidé, tout à fait décidé, je vais l'épouser.

» Ne m'accuse pas de faiblesse, je voudrais échapper à cet avenir menaçant, mais le devoir est inflexible.

» Hier est venue ici une femme qui nous a dit, en versant des larmes amères, qu'elle a été la victime de la fausseté de Casimir. Il en a rendu d'autres encore malheureuses.

»Cédant aux instances de la mère Minnens, j'ai consenti à faire de nouveaux efforts auprès d'Hélène. Elle m'a reçu avec la même froideur, et elle était convaincue que cette femme était payée par nous pour calomnier Casimir et le lui faire haïr; quel incroyable aveuglement!

» Elle est ensorcelée.

» Après deux jours de vains efforts pour ouvrir les yeux à Hélène, j'allais renouveler mon refus absolu; il me semblait qu'il n'y avait plus d'espoir. Je revenais d'une triste promenade dans les champs et me disposais à entrer chez M. Minnens pour lui déclarer que mon mariage avec sa fille était impossible et que, dès le lendemain, je quitterais Lisseghem.

» Dans ces dispositions, j'arrivai sur la place du village. J'y aperçus Casimir Steenput appuyé contre un arbre et me regardant insolemment avec un sourire ironique. Ce que son regard me disait figea mon sang dans mes veines; mon indignation était telle que, dominé par un sentiment d'aversion, je baissai les yeux pour ne pas rencontrer son regard venimeux. Il triomphait, le méchant! Son regard disait clairement que, malgré tous nos efforts, Hélène ne s'échapperait pas de ses filets, qu'elle lui appartiendrait, quoi que nous pussions faire pour la défendre contre lui. Il se moquait de moi et me défiait. Son rire était celui d'un démon triomphant de la défaite d'une pauvre âme. Peut-être eussé-je pu m'oublier, car ma colère furieuse me faisait monter le sang au cerveau : mais heureusement, lorsque je relevai les yeux, Casimir avait disparu.

» Cette apparition, ce défi, me donnèrent tout à coup le courage qui m'avait manqué jusque-là.

» Non, non, Hélène ne pouvait pas tomber au pouvoir de ce trompeur. Quelques instants plus tard, mon contrat de mariage était signé. Hélène a mis son nom à côté du mien sans rien dire, avec une soumission muette.

» Elle sent aussi que nous sommes tous dominés par une implacable fatalité.

» Pauvre Hélène? elle est toujours aveuglée par ce Casimir, je le sens bien; son amour pour lui est aussi ardent que mon amour pour elle. Aussi ne l'importunerai-je pas des témoignages de mon affection. Je me tairai et ne lui ouvrirai mon cœur que lorsqu'elle sera vaincue par les preuves de mon respect, de mon dévouement, de ma soumission absolue.

» Elle a dit que je voulais faire d'elle mon esclave. Je lui donnerai un esclave qui obéira à un signe de son doigt, qui épiera un regard de ses yeux pour prévenir ses moindres désirs. Peut-être retrouverai-je ainsi avec le temps l'amie, la sœur que j'ai perdue. Et qui sait? le cœur humain est si étrange!

» Il y a des moments où je suis le jouet de rêves séduisants. Alors, mon cœur bat de joie, et le monde s'illumine pour moi d'une lumière éclatante. Moi qui, depuis mon enfance, me croyais condamné à une vie triste et solitaire, je vais devenir l'époux d'une belle et pure jeune fille que j'osais aimer en secret d'un amour qui ne devait finir qu'avec ma vie. De pareilles idées suffiraient à me rendre fou de bonheur. Et cependant, mon ami, il y a d'autres moments où l'avenir me fait frémir, et où j'envisage avec terreur l'affreuse existence dont elle me menace. Ces fantômes me poursuivent sans cesse et me font souffrir inutilement; car maintenant il n'y a plus à reculer. Si

ma vie doit être malheureuse, je trouverai la force et le courage dans la conviction que je ne pouvais échapper à cette destinée sans exposer Hélène au malheur, à la misère et peut-être au déshonneur.

» Il y a maintenant quatre jours que nous avons signé le contrat. Son père fait l'impossible pour hâter notre mariage. Dans un mois, je serai marié.

» J'ai acheté à une heure de marche d'ici un bien de campagne. C'est un vieux petit château rebâti à la moderne, avec un vaste jardin et un parc plein de grands arbres. Hélène aime les fleurs : notre jardin en sera plein. Je ferai construire des serres et des volières. Nous aurons des chevaux et de belles voitures, une calèche surtout. Je meublerai ma maison de tous les petits objets de luxe qui peuvent plaire à une femme. Je veux pour elle être magnifique et même prodigue. Pourvu que je puisse lui arracher un sourire!

» Ne m'accuse pas d'imprévoyance. Je suis encouragé dans mes efforts par ses parents et par la tante Vleugels. Ils donnent à Hélène, en attendant qu'elle hérite d'eux, une pension annuelle de cinq mille francs, et ils mettent en même temps à ma disposition, pour m'installer, une somme égale à la moitié de ma fortune.

» Tu vois bien, Henri, que je suis assez riche pour entourer Hélène de tout le bien-être et de tout le luxe qui peuvent rendre une femme heureuse. Oh! si elle consentait à l'être! Si elle finissait par reconnaître que je suis devenu son époux, non par égoïsme, ni parce que je me croyais digne d'elle, mais par amour, par reconnaissance, par dévouement? Quel beau rêve, s'il pouvait durer ou se réaliser jamais! Hélas! hélas!

» Mais je ne veux pas fermer ma lettre sur une plainte. Tu sauras en temps utile le jour de mon mariage. Je me flatte du doux espoir que tu viendras à Lisseghem pour faire connaissance à ma noce avec la compagne de ma vie. Ses parents t'inviteront également. Je t'en prie, ne me refuse pas le bonheur de te serrer la main en ce jour solennel. J'ai tant de choses à te dire!

» Ton ami dévoué.

» VALENTIN STOOP. »

IV

Le 25 novembre 1858 devait être pour Lisseghem un jour solennel et joyeux, car la place du village était décorée avec beaucoup de luxe et de goût.

Les tilleuls étaient bien, dans cette saison avancée, dépouillés de leur verdure; mais les habitants avaient planté, depuis la maison de M. Minnens jusqu'à l'église, une double rangée de sapins verts reliés entre eux par des bandes de calicot de diverses couleurs; à chaque arbre un écusson portait quatre vers composés par le fils du sacristain, ou bien ces seuls mots : « Vive Valentin Stoop! vive Hélène Minnens! »

Aux maisons flottaient des bannières tricolores; il y avait même des couronnes de feuillage suspendues en travers de la rue, ou des guirlandes de fleurs artificielles. Partout on voyait les lettres V et H répétées sous deux mains entrelacées, emblème de l'amour conjugal.

Tout à coup les cloches commencèrent à sonner avec une force inusitée; le tonnerre de quatre ou cinq canons retentit derrière le cimetière.

La porte de l'église s'ouvrit au large et un flot d'hommes, de femmes et d'enfants reflua dans la rue, où ils se placèrent sur deux rangs, devant l'entrée du cimetière, pour jouir à leur aise du spectacle de cette riche et belle noce.

Sans doute le fabricant d'huile avait promis de donner à boire quelques tonneaux de bière dans les principaux cabarets, car on voyait un grand nombre de gens qui se frottaient les mains et qui criaient à pleins poumons pour mériter cette largesse.

La noce entra à l'église aux sons joyeux des cloches sonnant à toute volée, au milieu des murmures approbateurs et des félicitations bruyantes de la foule qui agitait ses casquettes et ses chapeaux.

Le cortège était superbe; derrière les nouveaux mariés et leurs parents venaient la tante Vleugels, quelques autres membres de leur famille, le bourgmestre, le notaire et même le docteur, un petit homme gros et court, sur les lèvres duquel semblait stéréotypé un sourire étrange, quelque chose d'amical et d'amer à la fois.

La fiancée portait une couronne de fleurs d'oranger et une robe de satin blanc. Ce vêtement blanc et ondoyant, avec ses reflets d'argent, stupéfiait par sa richesse les femmes et les filles, dont l'œil suivait chaque pli, chaque mouvement de l'étoffe.

M. Stoop était vêtu, ainsi que l'exige un usage inexplicable, absolument de la même manière que pour un enterrement, c'est-à-dire tout en noir, avec une cravate blanche et des gants blancs.

Cette mise solennelle lui allait très bien et faisait paraître moins sensible la laideur de son visage.

Valentin était sorti de l'église avec sa femme à son bras, mais il sentait qu'elle était agitée d'un frisson nerveux, et qu'elle retirait son bras peu à peu et d'une façon presque imperceptible. Il n'osa pas la retenir et la laisser libre sans manifester aucune tristesse.

A l'église, tout s'était bien passé. Hélène avait prononcé le *oui* d'une voix ferme, le cœur de Valentin avait battu d'espoir, et, devant l'autel du Seigneur, il avait rêvé qu'Hélène accepterait son sort avec résignation et lui pardonnerait peut-être ce qu'il avait fait pour son bien. Mais, à présent, quel affreux réveil! Le seul contact du bras de son mari la faisait tressaillir, et, peut-être, sans le savoir, par un sentiment d'invincible aversion, elle s'éloignait de lui!

On avait poussé de vives acclamations lorsque les nouveaux mariés étaient sortis de l'église, mais à peine avaient-ils fait quelques pas sur la place du village, que tout le bruit cessa, malgré les signes du fabricant d'huile pour les faire recommencer, comme si quelque événement inattendu avait frappé tous les villageois de mutisme.

Les seuls mouvements qui indiquassent encore la joie publique, étaient les ondulations de la foule, chaque fois qu'elle se portait en avant du cortège pour voir encore une fois la mariée.

Quelque chose d'inexplicable frappait donc tout le monde d'étonnement. Hélène était si pâle, si affreusement pâle, que son visage se confondait avec la blancheur de son voile et de sa robe. Elle marchait les larmes aux yeux. On ne pouvait pas le voir, mais il y avait assurément des larmes dans son expression douloureuse et dans le frémissement de ses lèvres décolorées.

Valentin n'était pas moins pâle. Cette première marque d'aversion après le mariage l'avait profondément effrayé. L'attitude de sa femme, tous les signes de sa résignation désespérée, la pensée qu'elle se considérait comme une victime et qu'il était resté pour elle un bourreau détesté, tout cela lui avait rempli le cœur d'angoisse. Plongé dans de douloureuses réflexions, il avait presque perdu la conscience de lui-même. Lui aussi tenait la tête baissée et marchait d'un pas incertain.

Tous deux avaient l'air de gens qui ont escorté un ami au cimetière, et qui pleurent la perte d'une personne chère. Ceux qui faisaient partie du cortège étaient gais et riants. Toutes ces hésitations et ces frayeurs apparentes des jeunes filles le jour de leur mariage, que signifient-elles? Le lendemain, elles sont déjà habituées à leur nouvel état, et elles se moquent de leur enfantillage de la veille. C'est ce que pensaient les gens de la noce, d'autant plus qu'ils allaient se mettre immédiatement à table, où les attendait un festin somptueux. Quelques verres d'un vin généreux et quelques couplets en leur honneur auraient bientôt déridé le front et délié la langue des mariés. Telle était du moins l'opinion du père Minnens, qui marchait derrière Valentin avec une expression de triomphe, en gesticulant joyeusement, et ne se faisant pas faute de le railler sur sa taciturnité.

Lorsqu'on fut près de sa demeure, il cria à haute voix et en riant :

— A-t-on jamais vu un mari pareil, qui laisse courir sa femme comme si elle lui était inconnue! Qu'est-ce que cela signifie? Voulez-vous bien vite donner le bras à votre femme, comme il convient! Le monde pourrait croire que vous vous haïssez.

En disant ces mots, il prit le bras de sa fille et le passa sous celui de Valentin. Aucun des deux n'osa résister, et ils entrèrent ainsi dans la maison aux applaudissements de la foule et du père triomphant.

— A table, à table, mes amis! s'écria celui-ci; il n'y a pas un instant à perdre. M. et madame Stoop doivent partir à cinq heures pour prendre à Courtrai le train de Paris, et il y a à manger pour toute une journée entière. Tenez, voilà la soupe; à table!

Valentin conduisit sa femme à la place d'honneur, où deux fauteuils étaient placés pour elle et pour lui. Alors, il crut pouvoir rompre le silence et dit :

— Allons, ma chère Hélène, prenez un peu de courage, asseyez-vous. Vous avez besoin de repos, n'est-ce pas!

Ces mots : « Ma chère Hélène » que Valentin avait, sans le vouloir, prononcés d'un ton de protection, comme un mari, agitèrent vivement la pauvre fiancée. Une teinte bleue se mêla à la pâleur de son visage, et elle se laissa tomber, presque défaillante, sur son fauteuil, en poussant un cri d'angoisse. Tout le monde l'entoura pour lui demander si elle se sentait indisposée. Sa mère lui prit la main, prête à pleurer; mais Hélène, par un pénible effort, parvint à se maîtriser, et murmura :

— Ne sois pas inquiète, chère mère, ce sont les nerfs; cela va se passer.

Mais, en levant la tête, elle rencontra le regard triste de Valentin qui l'implorait avec des yeux pleins d'amour. Elle retomba sans force contre le dossier de son fauteuil, et se mit à trembler et à frissonner comme une personne en proie à une violente attaque de nerfs.

Le docteur lui tâta le pouls, secoua la tête d'un air mécontent, et dit :

— Mes amis, c'est plus grave que nous ne pensions. Non pas qu'il puisse en résulter des suites sérieuses, mais pour le moment madame Stoop a besoin d'un repos absolu. Elle doit se coucher pendant une heure ou deux.

A ces mots, le fabricant d'huile se fâcha et frappa du pied avec impatience. Mais le docteur lui coupa la parole.



Valentin s'élança pour l'aider. (Page 24.)

— Non, non, monsieur Minnens, pas de colère. Votre fille est malade, et, comme père, vous devez avoir pitié d'elle. Elle souffre : une pareille fièvre nerveuse est très douloureuse chez les femmes. Or, je suis médecin, et, que vous y consentiez ou non, madame Stoop doit prendre du repos.

— Eh bien alors, qu'on l'assiste au moins. Vous êtes là hésitant comme un homme qui ne sait où donner la tête. Donnez-lui le bras, M. Stoop, et conduisez-la à sa chambre. C'est votre affaire maintenant. Peut-être, si vous aviez montré un peu plus de courage...

Valentin fit un pas en avant pour suivre le conseil un peu brutal de son beau-père ; mais Hélène, par un mouvement d'inquiétude, avait pris le bras de sa mère et celui du docteur. Elle se leva en chancelant, et monta péniblement l'escalier, suivie de la tante Vleugels, de son père, de Valentin et de quelques autres membres de la famille. Le docteur voulait la mener à son lit : mais elle dégagea son bras et se jeta sur un sofa en répondant d'une voix étouffée :

— Non, non, pas sur mon lit ; je suis bien ici. Pour l'amour de Dieu, laissez-moi en paix, laissez-moi respirer.

Et, comme Valentin murmurait quelques paroles d'encouragement, elle jeta autour d'elle un regard suppliant.

— Je vous en prie, soupira-t-elle, faites silence autour de moi ; par pitié, ne parlez pas. Ces voix m'irritent les nerfs. Descendez tous, et laissez-moi seule.

Sur l'ordre du docteur, qui donna raison à la malade, et sur les instances du père, qui ne voulait pas laisser refroidir le dîner, tout le monde sortit, excepté le docteur, la mère, la tante et Valentin.

Hélène avait fermé les yeux et appuyé sa tête contre le dossier du canapé ; ses nerfs paraissaient

se calmer, car elle n'était plus agitée que par de rares frissons.

Le docteur fit remarquer à voix basse que l'accès était sans doute passé et que la malade serait bientôt rétablie. Il ne lui fallait qu'un peu de repos.

On se tint donc tranquille, et personne ne dit mot. La tante Vleugels descendit pour rassurer les convives, et ne tarda pas à remonter.

Enfin Hélène rouvrit les yeux et regarda sa mère sans rien dire. Celle-ci s'approcha, lui prit la main et l'encouragea doucement par de consolantes paroles. Le docteur et la tante Vleugels, de leur côté, essayèrent de la convaincre que l'agitation de ses nerfs serait bientôt calmée et qu'elle ne ressentirait plus rien de cette petite indisposition.

Valentin hésita longtemps, il ne savait que faire, ni comment se conduire; lui seul, le mari, n'osait approcher de sa femme. Elle paraissait accepter avec reconnaissance les consolations des autres; mais, s'il lui parlait, sa voix ne la ferait-elle pas retomber dans une nouvelle attaque? Cependant, il ne pouvait rester immobile et en apparence insensible. La mère Minnens et la tante le regardaient d'un air de reproche et leurs yeux l'appelaient auprès de sa femme.

Il s'approcha, le cœur battant, et murmura d'une voix à peine intelligible :

— Le ciel soit loué, Hélène, de vous avoir délivrée de cette affreuse indisposition !... Prenez courage, ma chère, tantôt vous pourrez descendre et recevoir les félicitations de nos amis.

Ce qu'il craignait, et pis encore, se réalisa à l'instant. Le seul son de sa voix avait fait courir des tressaillements sur les lèvres et les joues de la malade; mais, au mot de *félicitations*, un rire amer contracta sa bouche, ses pieds et ses mains s'agitèrent par secousses violentes, comme si ses nerfs se tendaient tout à coup.

La mère et la tante levèrent les bras au ciel en poussant un cri d'angoisse. Valentin recula de quelques pas, cacha sa figure dans ses mains et se mit à pleurer.

Le docteur imposa silence aux deux femmes et s'efforça de les convaincre qu'elles s'alarmaient à tort. Il ôta à Hélène sa couronne nuptiale et lui mouilla le visage avec de l'eau fraîche. Elle essaya d'écarter ses mains, mais il était facile de voir que ses mouvements n'obéissaient plus à sa volonté.

Le médecin travailla longtemps en vain pour triompher de l'attaque de nerfs; le mal empirait de plus en plus.

Le vieux praticien sembla même s'effrayer, en voyant tout à coup une rougeur ardente monter au front de la malade, et en sentant son pouls s'accélérer avec une vitesse extraordinaire.

Il se leva, tourna la clef de la porte dans la serrure et la mit dans sa poche. Puis il dit à voix basse aux deux femmes qui le regardaient en tremblant :

— Soyez raisonnables et prenez courage. Pas d'hésitation. Donnez-moi des linges, un mouchoir, un bassin. Il faut que je saigne madame. Silence, pour l'amour de Dieu! Cela ne signifie rien et cela la guérira. C'est fini en un instant.

La mère Minnens eût sans doute rempli la chambre du bruit de ses plaintes, si le docteur ne l'avait pour ainsi dire réduite au silence et forcée de lui donner les linges dont il avait besoin.

Qui donc l'assisterait dans cette opération? Il se tourna vers le marié; mais en le voyant pleurer à chaudes larmes, il le laissa tranquille et invoqua l'aide de la tante Vleugels. On couvrit Hélène d'un drap de lit pour ne pas tacher sa belle robe; le docteur lui ouvrit la veine, et le sang jaillit dans le bassin que tenait la tante Vleugels.

Valentin, qui jusqu'à ce moment, plongé dans une immense douleur, n'avait pas eu conscience de ce qu'on faisait, fut tiré de son abattement par un cri perçant de la mère Minnens; il tourna les yeux vers Hélène et vit le sang qui coulait dans le bassin, le sang de sa fiancée; sa prédiction allait-elle donc s'accomplir, et n'avait-il épousé qu'un cadavre?

Il tomba sur un fauteuil et cacha son visage dans ses mains.

Le docteur eut bientôt bandé la piqûre. Hélène paraissait épuisée, mais fort tranquille et probablement délivrée de son attaque de nerfs. Aidé de la mère et de la tante, le docteur la porta sur son lit, arrangea les oreillers sous sa tête, jeta un drap sur elle, et recommanda le silence le plus absolu.

Au bout de quelques minutes, on frappa à la porte. Le docteur ouvrit après avoir caché tout ce qui avait servi à la saignée.

Le fabricant d'huile, déjà un peu animé par le vin, entra et demanda :

— Eh bien, comment cela va-t-il ici? N'est-ce pas encore fini?

— Cela va mieux; Hélène repose, répondit la tante Vleugels.

— Ah çà! descendez donc tous pour vider un verre à la santé des nouveaux mariés. Une belle noce, vraiment! On se croirait à un enterrement. — Et vous, mon beau-fils, allez-vous continuer à geindre pour une bagatelle qui sera passée tout à l'heure? Le beau marié qui, le jour de ses noces, oublie de boire et de manger!

Il se disposait à continuer sur ce ton, mais sa femme, indignée de ces plaisanteries en un pareil moment, lui ferma la bouche et le poussa hors de la chambre.

Quelle nouvelle annonça-t-il à ses convives en

redescendant? On ne sait, mais peu à peu le bruit redoubla dans la salle à manger, et, quelques heures plus tard, le son des voix, le bruit des chansons, montaient distinctement jusqu'au premier étage. Étrange et triste jour de noces pour le pauvre Valentin ! La nuit — sa première nuit de noces — le trouva assis avec madame Minnens auprès du lit d'Hélène, tous deux pleurant et le cœur brisé, quoique la malade fût mieux et parût reposer tranquillement.

V

« Lisseghem, le 25 mars 1859.

» Mon cher Henri,

» Depuis que je t'ai annoncé avec une certaine joie que ma femme Hélène n'est plus alitée, j'ai pris plus d'une fois la plume pour t'écrire, mais chaque fois le découragement m'a vaincu. Je suis honteux de t'ennuyer ou plutôt de t'attrister sans cesse par mes plaintes désespérées, car je ne doute pas que tu ne prennes une part très vive à mes souffrances.

» Il y a des situations affreuses, sans issue, si fatales et si irrévocables, qu'elles anéantissent même en nous le besoin d'épanchement. Ce besoin, je l'éprouve de nouveau et je veux te confier le terrible supplice auquel je suis condamné. Si tu crois que j'ai été imprudent, excuse-moi : si tu me trouves coupable, pardonne-moi ; si réellement j'ai erré, je l'expie amèrement.

» Voilà plus de trois mois que je t'ai écrit. Depuis, je suis allé avec ma femme habiter notre petit château. Quelle vie ! C'est la nuit, une nuit éternelle...

» Hélène va et vient comme une ombre ; elle ne parle pas, et, si par hasard elle répond, lorsque je m'enhardis à lui parler, c'est d'une façon si brève et si laconique, qu'on dirait que parler lui fait mal.

» Cependant elle est douce et patiente, polie et amicale en apparence ; mais elle me fuit, et jamais je ne puis l'approcher sans la chercher et la surprendre. Mais alors, hélas ! un poignard me perce le cœur. Dès qu'elle entend le son de ma voix, dès que le bruit de mes pas lui révèle mon approche, ce même frisson nerveux l'agite tout entière. Lorsque parfois elle rencontre mon regard sans s'y attendre, ses yeux se remplissent d'effroi et d'horreur, comme à l'aspect d'une affreuse apparition. Elle erre dans les chambres du château et dans les allées du parc comme un fantôme, comme une âme en peine. Elle pleure et soupire en secret ; elle devient chaque jour plus maigre et plus pâle.

» Rien, rien au monde ne paraît assez puissant pour l'arrêter sur le chemin fatal qui finit au cimetière. O mon Dieu, fortifiez-moi, éclairez mon pauvre esprit ; inspirez-moi, indiquez-moi le moyen de la défendre contre cette terrible fin ! Oui, oui, Henri, elle mourra, parce qu'elle se sent liée à cet homme disgracié qu'elle hait de toutes les forces de son âme. Et moi, insensé, qui espérais par mille preuves de soumission, de dévouement et d'amour, obtenir au moins d'elle indulgence et pardon ! Tous mes efforts ont échoué ; bien plus, j'ai acquis la conviction que tous mes actes, au lieu de la fléchir, ne font que l'affliger et l'irriter davantage. J'ai fait construire une grande serre où j'ai rassemblé mille fleurs et plantes rares, j'y ai fait un rocher d'où tombe sans cesse une eau vive. Des poissons rouges qui viennent manger dans la main nagent entre les pierres moussues. Sous un dais de grenadille grimpante, un banc de mousse invite au repos. J'ai été l'architecte et le jardinier de ce petit paradis, dans l'espoir qu'Hélène prendrait quelque plaisir à s'y asseoir.

» Hélas ! elle ne veut pas aller dans la serre, sous prétexte que la chaleur et les parfums des fleurs lui attaquent les nerfs. Mais je vois bien ce que c'est : j'ai respiré dans cet air, j'ai touché ces fleurs, j'ai construit ce palais enchanté, moi, l'être détesté !

» Quand elle était jeune fille, elle avait un plaisir extrême à se promener en voiture ouverte. J'en ai acheté une avec deux beaux chevaux. Elle n'a pas encore voulu y mettre le pied ; elle ne peut plus supporter les cahots d'une voiture, dit-elle. Je lui envoie, sans qu'elle le sache, des malades et des pauvres, et je l'engage à les assister et à les consoler : mais elle se contente de faire distribuer des aumônes par une servante.

» Ah ! je le vois bien, elle ne prend plaisir à rien. Elle aspire après l'heure de la délivrance, et, comme la tombe brise tous les liens, elle veut vivre comme une morte pour hâter l'instant souhaité. Dans la pièce où elle se tient souvent, elle baisse tous les rideaux et rend tout si sombre autour d'elle, que les yeux ont peine à s'habituer à cette demi-obscurité. Elle fuit toute clarté, elle hait tout bruit. Les domestiques connaissent ses désirs et y obéissent. Moi-même, je n'ose plus parler haut. Notre demeure est comme une caverne habitée par des spectres muets.

» Dans les commencements, ses parents venaient nous voir souvent avec son père, qui se moquait de son incompréhensible tristesse ; elle était aussi silencieuse qu'avec moi. Mais avec sa mère, quand elles sont absolument seules, elle montre un peu

plus de confiance; à chacun elle donne pour explication qu'elle se sent très malade et que sa conduite n'est que la conséquence de son affection nerveuse.

» Si je tremble en présence d'Hélène comme un enfant craintif, je me suis du moins senti un peu de courage pour repousser les railleries grossières et les injustes reproches de son père. Un jour, je lui ai fait comprendre que ma patience était à bout et que je ne voulais pas être plus longtemps l'objet de ses grossièretés.

» Depuis lors, il n'est pas revenu, et j'en remercie le ciel. Cela m'ennuie affreusement de m'entendre accuser sans cesse de lâcheté, et d'entendre constamment des menaces de violence contre Hélène, pour vaincre son prétendu entêtement.

» Peut-être me taxeras-tu aussi de lâcheté. Quelquefois je doute moi-même si ma faiblesse n'est pas la cause de ce qui arrive. Mais, Henri, qui serait assez cruel pour adresser une parole dure à ce pauvre agneau, assez inhumain pour maltraiter cet ange? Oui, c'est un ange. Elle est aussi malheureuse que moi, et jamais une plainte, jamais un reproche, rien.

» Une autre raison me retient et fait de moi son esclave timide. Je croyais, avant mon mariage, l'aimer avec toute la puissance dont le cœur humain est capable. Quelle erreur! Maintenant je l'aime mille fois plus, à tel point que je me laisserais volontiers couper la main pour un seul de ses doux sourires.

» Et la voir mourir! Sentir en mon cœur la soif d'un amour partagé, et vivre à ses côtés avec la certitude que je suis son bourreau et son meurtrier!

» Pourquoi Dieu m'a-t-il donné la fortune qui m'a conduit là? Était-ce une malédiction? Moi, moi, le meurtrier d'Hélène! Mon ami, comprends-tu toute l'horreur d'un pareil sort? Si l'homme pouvait se débarrasser de la vie avant que Dieu l'appelle, avec quelle joie je briserais ce nœud conjugal, sous lequel la mort creuse deux tombes! Ah! si elle retrouvait la liberté, si elle ne se savait plus liée à un être détesté, comme elle se guérirait vite? Mais comment? Elle est condamnée, elle doit souffrir ainsi que moi, jusqu'à ce que son âme soit délivrée, — elle l'a dit, — jusqu'à ce que son bourreau la voie étendue sans vie et se dise : « C'est moi qui l'ai tuée. »

» Mes sens s'égarent. Il faut que je reprenne haleine et que je me calme. Tu crois que mon imagination s'égare, que j'exagère beaucoup, qu'Hélène souffre d'un mal nerveux et que je me figure à tort qu'elle me hait. Je me suis aussi flatté pendant quelque temps de cet espoir. Mais, deux circonstances ont fait tomber le bandeau de mes yeux. Casimir Steenput a épousé une femme de mauvaise réputation, qui a hérité récemment d'une certaine fortune. Il a eu l'insolence de nous envoyer une lettre de faire part. Lorsque cette surprenante nouvelle m'arriva, j'espérais un moment qu'elle pourrait contribuer à la guérison d'Hélène. Je pensais que son amour aveugle pour Casimir était la source de sa haine contre moi et de sa tristesse. Pour m'assurer de l'effet de cette nouvelle sur elle, je posai la lettre ouverte sur la table d'une chambre qu'elle traverse souvent, et je restai à l'extérieur, caché derrière une fenêtre, pour l'observer. Elle allait éclater en larmes, sans doute, peut-être s'évanouir, mais cette émotion pouvait exercer une influence salutaire sur sa guérison.

» Comme je me trompais! Hélène s'approcha de la table, en effet, de ce même pas lent et sans force qui lui est devenu particulier. Elle prit la lettre, la lut, la replaça sur la table, et s'éloigna avec un léger sourire. Elle ne donna pas d'autre signe d'émotion. Elle ne dit pas un mot de cette nouvelle, et il ne s'est fait aucun changement dans son état ni dans sa manière d'être.

» Elle ne regrette même plus Casimir Steenput; tout est mort en elle, excepté son aversion pour moi. En pourrais-je douter? Elle a écrit son arrêt et le mien de sa propre main. Un jour que j'entrais dans les appartements sombres et solitaires du château, et que je me creusais la tête pour inventer quelque chose qui pût la consoler ou la ranimer, je remarquai sur le plancher quelques petits morceaux de papier déchirés que je n'y avais pas jetés. Elle seule pouvait l'avoir fait. Je ramassai les morceaux de papier, et le mot *mariage* que je vis écrit sur l'un d'eux de la main de ma femme excita tellement ma curiosité, que je rassemblai soigneusement tous les autres petits morceaux et m'enfermai dans ma chambre pour les rapprocher. Ce que j'y lus c'était les paroles que j'avais dites moi-même à Hélène, et qu'elle avait gravées dans sa mémoire comme la vérité fatale sous le poids de laquelle nous devions succomber tous deux : « Un mariage sans amour est un jardin sans soleil, où les fleurs du cœur doivent mourir faute d'air. » Un mariage sans amour! Qu'est-ce que l'absence d'amour, là où il n'est pas même permis de songer à l'indifférence? N'est-ce pas la haine? Et devoir vivre ainsi! La voir dépérir sous mes yeux comme une fleur rongée par un ver mortel. Savoir que mon regard, que ma voix, que ma présence la tuent! et ne pouvoir mourir pour la sauver, pour briser sa chaîne d'esclavage. Et l'aimer d'un amour insensé!

» Mon bon ami, si je ne t'écris plus après aujourd'hui, pense que c'est que mon sort s'accomplit

avec une impitoyable régularité, parce que j'ai perdu tout mon courage, parce qu'elle est déjà morte à mes yeux, et que cette affreuse conviction me rend indifférent à la vie et même à la fidèle amitié. Adieu.

» Ton malheureux ami,

» VALENTIN STOOP »

VI

Hélène était assise dans son fauteuil sous une des hautes fenêtres du château. Quoique les rideaux fussent baissés et fermés avec soin, le salon était assez éclairé, parce que le soleil du matin tombait d'aplomb sur la fenêtre et que sa lumière traversait l'étoffe des stores.

Le chagrin et la maladie avaient rendu la pauvre Hélène presque méconnaissable. De la charmante jeune fille, brillante de jeunesse et de santé, il ne restait rien qu'une pauvre créature maigre, pâle et languissante, dont les mouvements lents et sans force devaient faire croire à une mort plus ou moins prompte, mais inévitable.

A peine voyait-on encore une vivacité maladive dans ses yeux bleus, qui semblaient nager dans un cristal brillant, absolument comme des perles. On eût dit que le globe de ses yeux était devenu transparent, et que son regard fixe rayonnait des profondeurs de son cerveau.

Pendant qu'elle était ainsi immobile, son cerveau travaillait sans doute, car de temps en temps un soupir soulevait sa poitrine et elle secouait la tête avec découragement.

Un mouchoir blanc était posé sur ses genoux, et ses doigts le pliaient nonchalamment, tandis que ses idées étaient ailleurs. Puis, elle le lâchait, pour recommencer un instant après, sans en avoir conscience, comme un enfant débile dont l'esprit est trop faible pour prêter pendant quelque temps son attention à une chose.

Il y avait déjà longtemps qu'elle était plongée dans ces tristes rêveries, lorsque soudain un étrange frisson parcourut ses membres.

Elle se leva comme en sursaut, prêta l'oreille et écouta avec effroi un bruit à peine perceptible.

Sa crainte parut se confirmer, car elle se mit à trembler et leva les yeux au ciel. Une plainte, un seul mot, tomba de ses lèvres :

— Lui!

Elle se laissa retomber sur sa chaise, baissa profondément la tête, et fixa les yeux au sol, comme pour se soustraire à une apparition redoutée.

La porte s'ouvrit tout doucement et un homme entra sur la pointe des pieds. Après avoir fait deux ou trois pas, il s'arrêta et regarda Hélène avec l'expression d'une profonde pitié et d'une grande tristesse. Cet homme était Valentin Stoop. Lui aussi paraissait maigre et malade; on eût dit qu'il s'était passé bien des années depuis son mariage, tant ces quelques mois d'une vie sombre et sans espoir l'avaient vieilli.

Retenu par une crainte insurmontable, il fit en hésitant quelques pas de plus. Il était évident que ce n'était pas sans intention qu'il était entré dans cette pièce, car les mouvements de sa tête et l'expression de ses yeux disaient qu'il s'encourageait lui-même à un nouvel effort.

Ce qui le frappait ainsi d'irrésolution, c'était l'attitude et les tressaillements nerveux de sa femme. Elle l'avait donc entendu venir, malgré les précautions qu'il avait prises pour ne pas faire de bruit. Son approche lui inspirait la crainte et l'horreur.

Mais ne le savait-il pas d'avance, et n'était-ce pas toujours ainsi? Il avait résolu malgré ces signes d'aversion, de lui parler longuement. Il avait respecté assez longtemps l'isolement et le silence de sa femme. Peut-être, avec un peu de hardiesse, pourrait-il provoquer une explication franche, et qui sait si ce n'était pas le moyen de la tirer de sa secrète et mortelle tristesse? Par amour, par compassion pour elle, il fallait l'essayer, si pénible que fût l'idée de la tourmenter encore.

Ces réflexions lui donnèrent la force de s'approcher de la malade.

Arrivé auprès d'elle il dit d'un ton craintif :

— Hélène, ne tremblez pas ainsi. Je ne suis pas venu pour vous dire quelque chose de désagréable. La douleur de vous voir malade, le sentiment du devoir qui me prescrit d'essayer quelque chose, et ma conscience qui me reproche de vous laisser languir lâchement!... Non, je ne viens pas vers vous, poussé par une pensée égoïste. La pitié, l'am... l'inquiétude... Maîtrisez votre agitation, je ne veux pas vous causer de chagrin. Allons, Hélène, consentez pour un moment à ce sacrifice douloureux, mais nécessaire. Laissez-moi vous parler : soyez miséricordieuse, c'est une grâce, un bienfait que j'implore de vous. Puis-je espérer que vous m'écouterez avec patience et avec un peu d'indulgence?

— O mon Dieu, que je suis malade! soupira Hélène. Ma tête tourne; je vous écouterai, mais, pour l'amour de Dieu, monsieur, parlez bas!

Il y avait dans le son de sa voix quelque chose de pénible qui attestait une résignation sans espoir, mais il semblait que l'agitation de ses nerfs avait cessé. Valentin prit courage et dit aussi doucement que possible :

— Hélène! chère Hélène! c'est donc décidé. Il n'y a rien à y faire? Vous restez sans pitié pour

vous-même et pour les autres! Vous abrégez votre vie et marchez à pas rapides vers le terrible but de votre tristesse. Vous le savez, mais vous vous plaisez à cette affreuse certitude; vous voulez mourir! non pas parce qu'on vous cause volontairement une souffrance quelconque, mais pour vous venger de celui que vous supposez capable d'un fol orgueil et d'un égoïsme cruel!

— Me venger? murmura Hélène; que Dieu, qui lit dans mon cœur déchiré, vous ôte ces injustes idées.

— Peut-être me trompé-je, Hélène. Vous êtes si bonne, si généreuse! L'amour de la vengeance est un sentiment qui doit vous être étranger, mais la haine? Ne le niez pas : ce qui vous fait dépérir ainsi sans espoir, c'est de vous savoir enchaînée à jamais à un homme qui ne vous inspire que de l'aversion; c'est que vous croyez qu'une misérable fortune a rendu le pauvre maître d'école ingrat et égoïste, et qu'il a accepté votre main par intérêt et par amour de lui-même. Valentin est cependant resté ce que le pauvre maître d'école était pour sa généreuse bienfaitrice : un homme qui se reconnaît indigne de vous et qui donnerait volontiers sa vie pour vous épargner un moment de chagrin. Ne secouez pas la tête, Hélène... Qu'ai-je fait, depuis que le mariage m'a donné sur vous des droits que le monde considère comme sacrés? Ne vous ai-je pas respectée en tout, même dans l'éternelle tristesse qui vous fait mourir lentement sous mes yeux? Tous mes vœux, toutes mes pensées, toute ma vie, ne tendent-ils pas à trouver quelque chose qui vous puisse consoler et faire revivre? Au lieu de commander comme je le pouvais, n'ai-je pas obéi au moindre regard de vos yeux? Est-ce la conduite d'un mari égoïste, ou d'un esclave respectueux et dévoué?

— Que vous êtes cruel pour moi, monsieur! dit Hélène, d'un ton plaintif. Vous vous trompez, je ne vous hais point, je vous suis reconnaissante, sincèrement reconnaissante, je suis sensible à votre générosité... Mais, ayez pitié d'une pauvre femme dont la volonté est anéantie par ses nerfs.

— Sans doute, je suis cruel... en ce moment du moins, poursuivit Valentin, car je sais et je vois, Hélène, combien ma seule présence vous fait souffrir. Mais je ne puis plus reculer, je dois obéir à un inflexible devoir. Vous ne croyez pas que j'ai accepté votre main par pur dévouement. Voilà la source de votre aversion et de mon impuissance à lutter contre votre mal. Avouez-le, Hélène, vous pensez qu'un sentiment caché m'a aveuglé, n'est-ce pas? c'est là ce que votre cœur ne peut pardonner.

Elle fixa sur lui un regard étonné, comme si elle l'accusait de fausseté ou de dissimulation.

— Ah! Hélène, dit-il avec un accent de désespoir, je ne puis nier ce que j'ai osé vous dire moi-même un jour, une seule fois. Mais, s'il en est ainsi, l'amour qui grandit dans notre cœur, à notre insu, est-il un si grand crime, qu'il doive être expié par la mort de deux personnes?

— De deux personnes? répéta Hélène.

— Comment en serait-il autrement? reprit Valentin, d'un ton tristement railleur. Je vous vois périr sous mes yeux; chaque jour, je mesure le progrès du mal terrible qui doit vous emporter. Cette affreuse certitude, mon impuissance à vous sauver, à chasser l'horrible spectre qui se tient à vos côtés; la tombe béante sous vos pas; cette perpétuelle terreur, ces rêves affreux dans des nuits sans sommeil... Ah! si vous regardiez d'un œil attentif le malheureux objet de votre aversion, vous remarqueriez que ses cheveux ont grisonné et que l'inquiétude a creusé des rides profondes dans son visage amaigri.

Hélène, attendrie par le son de sa voix et effrayée par ses paroles, le regarda. Elle leva vers lui ses mains suppliantes, et soupira :

— Pitié! pardon! ne devenez pas malade : je vous en supplie, n'ajoutez pas cette peine à mes souffrances.

— Merci, merci, Hélène, de cette bonne parole, s'écria Valentin, dans les yeux duquel le bonheur alluma une étincelle. Je me serais trompé? Ciel! si je pouvais l'espérer. Vous ne me haïssez pas assez pour me laisser mourir sans compassion. Mais quelle est donc l'impénétrable cause de votre dépérissement?... Non, Hélène, soyez forte, maîtrisez vos nerfs. « Ne devenez pas malade, » avez-vous dit. Il faut si peu de chose pour me guérir; un sourire de vos lèvres, non pas un sourire à mon adresse, mais un simple signe de courage, serait pour mon cœur un baume bienfaisant, une source d'espoir, une lumière salutaire. Mes paroles vous agitent. Je parle trop haut, n'est-ce pas? Je me tairai; je vous laisserai reposer un peu.

La malade avait courbé la tête plus profondément encore. De temps en temps, des frissons presque imperceptibles parcouraient ses membres.

Valentin épiait ces signes menaçants avec une attention inquiète. Lorsqu'il pensa qu'elle était redevenue plus calme, il reprit :

— Ne craignez rien, Hélène, je ne veux rien demander pour moi-même. S'il le faut, je vous épargnerai religieusement le désagrément de ma présence. Pour toute récompense, je ne vous demande qu'une promesse.

— Une promesse.

— Oui, Hélène. Si jusqu'à présent vous m'avez rencontré trop souvent sur vos pas, si j'ai paru vous chercher et vous suivre comme un espion,

c'était parce que l'inquiétude et le chagrin de vous savoir malade et malheureuse ne me laissaient point de repos et me poussaient malgré moi aux lieux où j'espérais vous voir, ne fût-ce que de loin. Mais sortez de votre tristesse, consentez à vous distraire un peu, fuyez cet isolement perpétuel, et je me tiendrai éloigné de vous, et j'attendrai courageusement la nouvelle de votre rétablissement. Il ne fait pas encore bon dehors, mais dans la serre il y a tant et de si belles fleurs ! Pourquoi ne vous promèneriez-vous pas un peu dans cette douce atmosphère, vous qui avez toujours aimé les beautés de la nature ? Hélène, promettez-moi que vous l'essayerez. Je ne vous en demande pas davantage. Cela me rendrait si heureux ! Puis-je espérer que vous ne me refuserez pas cette faveur?

— Vous désirez que j'aille dans la serre ? dit la malade en hésitant.

— Je vous en conjure, Hélène, pour votre propre bien.

— J'irai, monsieur.

— Vous irez ? s'écria Valentin, comme s'il ne pouvait croire à la sincérité de cette promesse.

— Oui, j'essayerai si mes nerfs peuvent le supporter.

— Quand, Hélène ?

— Dès que je me sentirai assez forte.

— Cette semaine?

— Aujourd'hui si je puis.

— Il fait si beau ce matin ! le soleil donne sur la serre, Hélène. Cette douce chaleur de printemps fait revivre.

— Eh bien, je vous prouverai que je suis de bonne volonté. Laissez-moi seule quelques instants. J'irai dans une demi-heure.

— Merci, merci. Dieu soit loué ! murmura Valentin, qui s'empressa de sortir.

Il entra dans une autre pièce, souriant et tout ranimé, y prit un coussin de velours rouge sur un sofa, et le porta dans la serre, où il le déposa sur le banc sous le berceau de grenadille.

Alors il parcourut la serre en tous sens et rassembla un grand nombre de fleurs devant le berceau. Il les rangea d'après leur taille, en assortissant les couleurs, en forma une sorte d'amphithéâtre qu'Hélène pût embrasser d'un seul coup d'œil lorsqu'elle serait assise sur le banc. La sueur lui coulait du front. Il s'éloigna et contempla son ouvrage comme un artiste qui veut juger du mérite de son tableau.

Mais le pauvre Valentin était si heureux, qu'il levait constamment les yeux au ciel pour remercier Dieu.

Après avoir contemplé son massif de fleurs une dernière fois, il fit un signe d'approbation et murmura en tirant sa montre :

— C'est bien ainsi, cela lui fera plaisir de voir toutes ces richesses réunies. Encore un quart d'heure. Ah ! c'est comme un rêve. Me serais-je trompé, en effet ? Elle ne me haïssait pas ? Peut-être ce sentiment diminue-t-il en elle; peut-être le temps l'étouffera-t-il tout à fait. Non, pas trop d'espoir; la désillusion pourrait m'être mortelle. Mais, quoi qu'il en soit, acceptons la joie du moment. Puisse Hélène guérir de son mal !

Il jeta un coup d'œil sur le berceau ; une nouvelle idée surgit dans son esprit. En murmurant des paroles joyeuses il courut deux fois au fond de la serre, et en rapporta deux grands mimosas, qu'il posa des deux côtés du berceau. Il était heureux, ses yeux étincelaient. En effet, les deux mimosas, avec leurs magnifiques fleurs, d'un jaune velouté, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention d'Hélène, et peut-être de faire naître un sourire sur ses lèvres.

Il était encore occupé à ranger les deux caisses où croissaient les jeunes arbres, lorsque soudain la porte de la serre s'ouvrit, et Hélène entra.

Valentin, surpris avant l'heure fixée, se rappela les conditions qu'il avait mises lui-même à la promesse de sa femme. Il la salua sans rien dire et se disposait à sortir par une autre porte; mais à sa grande joie, un signe d'Hélène le retint.

La malade s'approcha du berceau et s'assit sur le coussin. Elle paraissait un peu ranimée; du moins, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur le beau massif de fleurs, un sourire fugitif effleura ses lèvres.

— Vous permettez que je reste ici avec vous? murmura Valentin à la fois étonné et craintif.

— Et qui me dirait le nom de toutes ces belles fleurs?

— Quoi ! vous voulez que je parle, que j'épanche tout l'enthousiasme que m'inspirent ces enfants de la nature que j'ai élevés, soignés, caressés, dans l'espoir, Hélène, que vous...

— Soyez calme, je vous en supplie, monsieur. Dites-moi, sans agitation, quel est le nom de ces jolies petites fleurs qui sont là, au pied des azalées. Ce sont des bruyères étrangères, n'est-ce pas ?

— Oui, Hélène, ce sont des *erica* du cap de Bonne-Espérance.

— Et cette singulière plante, là, près du grand *camellia*, qui a des fleurs comme des brosses rouges?

— C'est le *callistoma* de la Nouvelle-Hollande. Remarquez, Hélène, la forme bizarre de ses feuilles. Elles ressemblent à de petites courroies d'une teinte vert fauve toute particulière. Tel est l'aspect de presque toutes les plantes de ce grand pays, et on peut les reconnaître à cela du premier coup d'œil. La nature y est étrange et puissante. Tout

y a des formes très différentes de celles qu'affectent les animaux et les végétaux des autres parties du monde... Je vous fatigue, n'est-ce pas, Hélène?

— Non, tant que vous restez calme et ne parlez pas trop haut, répondit-elle, je puis suivre vos explications sans sentir mes nerfs.

— J'attendrai quelques instants.

— Ce n'est pas nécessaire. Au contraire, ce que vous me dites me fait beaucoup de plaisir. Cela me rappelle des jours plus gais et plus beaux. N'attendez pas ma réplique; parler m'est pénible. Dites-moi tout ce que vous savez sur les belles fleurs qui sont là devant moi, luttant entre elles de beauté. Je vous en prie, Valentin, continuez.

« Valentin! Valentin! » avait-elle dit pour la première fois depuis son mariage d'un ton agréable. Elle allait peut-être oublier pour toujours le mot de *monsieur*.

Heureux et plein d'espoir, Valentin la regarda sans mot dire; mais la désillusion ne se fit pas attendre.

— Eh bien, Valentin, j'écoute, dit Hélène.

Alors, il se mit à parler avec une imprudente animation de la nature des plantes, de leur patrie, de leur utilité, de leurs vertus, de leur culture et de leur beauté. Au commencement, comme ses explications ne portaient que sur les fleurs, tout alla bien et un faible sourire d'Hélène l'avait même récompensé de ses peines. Bientôt il commença à mêler à ses explications des choses qui firent une impression défavorable sur les nerfs de sa femme, sans qu'il y prît garde, aveuglé qu'il était par sa joie. Ses idées et ses espérances l'emportèrent dans l'avenir, il prédit à Hélène sa prochaine guérison, parla de promenades dans les champs avec lui, en voiture découverte, de promenades dans les bois. Le printemps allait venir, les arbres déployer leur verdure, les oiseaux recommencer leurs chansons et construire leurs nids; Hélène reconnaîtrait son dévouement, lui pardonnerait, deviendrait son amie, et la vie, qui jusqu'à présent avait été pour tous deux une nuit ténébreuse, deviendrait un paradis de bonheur et peut-être d'amour.

A peine avait-il prononcé ces derniers mots, qu'il poussa un cri d'angoisse; Hélène semblait en proie à une violente attaque de nerfs; ses bras tremblaient comme des roseaux; ses regards exprimaient une étrange inquiétude.

— O ciel! ma chère Hélène, qu'avez-vous? s'écria Valentin pâle comme un mort.

— Taisez-vous, je vous en supplie, monsieur, j'ai trop présumé de mes forces. Cet air m'étouffe.

Elle voulut se lever, mais l'agitation excessive de ses nerfs rendit ce mouvement difficile. Valentin s'élança pour l'aider, lui passa les bras autour de la taille et voulut la soulever; mais comme si ce contact la brûlait, elle se leva, jetant un cri perçant, et courut vers la porte de la serre.

Avant de l'atteindre, elle s'arrêta encore en chancelant et se mit à tousser péniblement. On eût dit qu'elle avait la poitrine attaquée.

Valentin avait suivi sa femme de loin; mais cette toux sèche et creuse le cloua à sa place, et le fit trembler plus fort encore que sa femme. C'était la première fois qu'il l'entendait tousser ainsi. Hélas! la phthisie envahissait ses poumons. Elle était condamnée.

Quand elle eut disparu, il demeura longtemps immobile, les cheveux hérissés et les yeux fixés sur la porte. Enfin il sortit à son tour et se laissa tomber sur un siège, la tête dans les mains.

Il y avait une demi-heure qu'il était assis ainsi, lorsqu'il entendit des voix dans le vestibule.

Valentin se disposait à s'éloigner pour ne pas être dérangé par quelque voisin, mais la porte s'ouvrit et madame Minnens entra.

— Qu'y a-t-il, mon gendre? demanda-t-elle d'un air surpris. Vous avez pleuré? Pourtant, la servante me dit que sa maîtresse va beaucoup mieux depuis quelques jours.

— Je l'ai cru aussi, ma mère, répondit-il, mais nous nous sommes laissé abuser par une apparence trompeuse; Hélène est encore très malade.

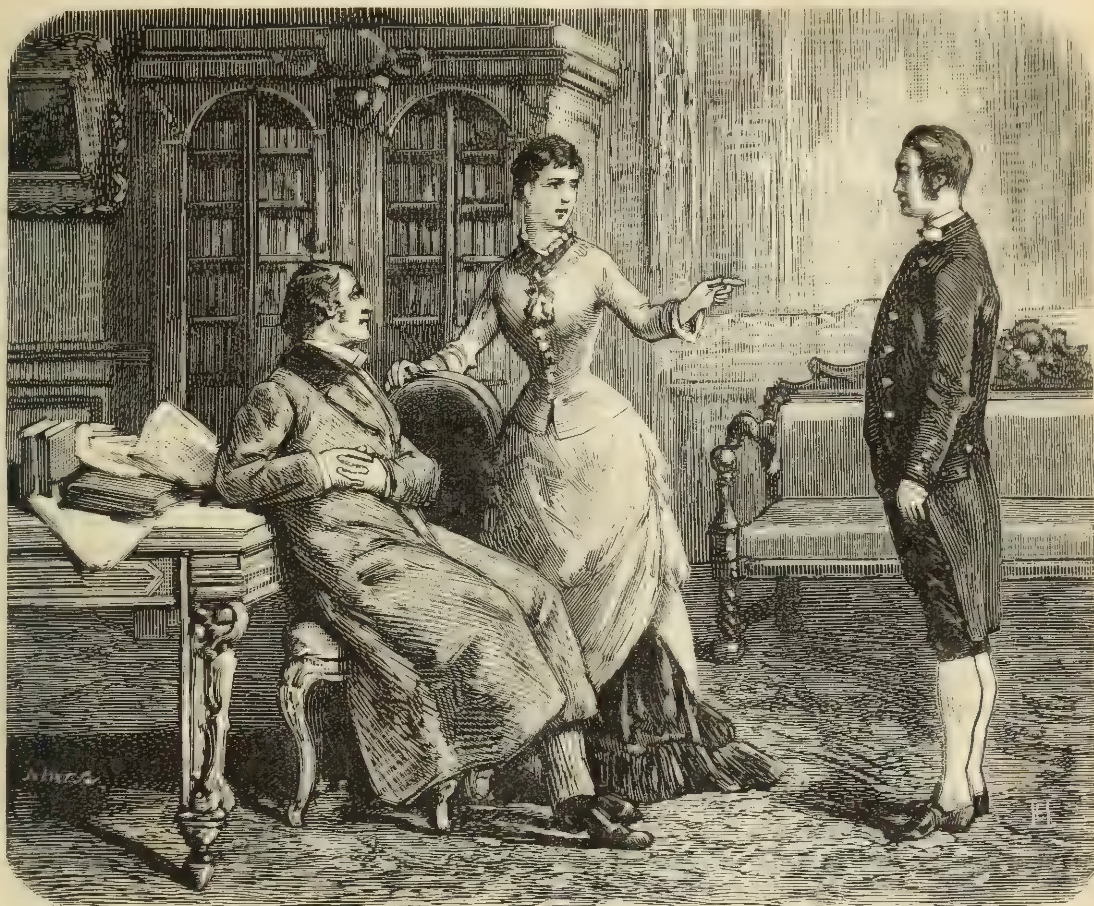
— Je n'en doute pas, Valentin. Elle ne peut pas guérir tout à fait en quelques jours; mais si, au lieu de pleurer avec découragement, vous faisiez quelque chose pour la récréer?

— Ah! si vous saviez tout ce que j'ai tenté!

— Oui, en silence, sans oser le lui dire. Ce n'est pas cela qu'il faut faire. Mon mari ne se trompe pas. Il est souvent grossier et malhonnête, mais il voit juste. Il ne faut pas satisfaire dans tous ses caprices une femme qui souffre d'une maladie nerveuse et qui veut toujours être seule. Si, dès le principe, vous aviez montré du courage et parlé avec l'autorité qui vous appartient, son mal serait probablement guéri depuis longtemps.

— C'est possible, ma mère, dit-il en versant de nouvelles larmes; mais, quoi qu'il arrive, vous n'aurez pas à me reprocher d'autre tort qu'un excès d'amour et de respect pour votre enfant.

— Je le sais, Valentin, et je connais la noblesse de votre cœur. Ce qui vous manque, c'est la confiance en vous-même. Si vous l'aimiez et respectiez moins, ce serait heureux pour vous et pour elle dans la conjoncture présente. Il n'est pas trop tard; les maladies nerveuses chez les femmes ne sont jamais incurables. Je suis venue pour tenter un essai. Venez avec moi près d'Hélène? Nous lui parlerons sérieusement de sa maladie et lui ferons



— Jean, attelez la voiture. (Page 29.)

comprendre que cela ne peut pas durer toujours ainsi.

— Que j'aille auprès d'Hélène? Impossible! ma présence agiterait tellement ses nerfs qu'elle serait incapable de causer avec vous.

— Mais je ne vous comprends pas. Vous ne voulez donc rien essayer? Osez lui parler hardiment, et vous verrez.

— Je lui ai parlé ce matin hardiment et à cœur ouvert. Elle s'est même fait violence pour triompher de son aversion pour moi, la pauvre victime! Elle a été bonne et amicale; elle est même venue avec moi dans la serre, et la vue de ses fleurs lui a fait plaisir.

— Ah! vous me réjouissez! C'est un signe infaillible qu'elle guérira.

— Non, c'est une apparence trompeuse. Elle fut bientôt à bout de ses forces. Ma présence produisit son effet accoutumé. Ses nerfs furent plus forts que sa volonté; elle s'enfuit avec effroi et s'enferma chez elle.

— Et vous l'avez suivie?

— Non.

— Il fallait la suivre, lutter contre son mal, l'empêcher de retomber dans ses idées sombres.

— Inutile! c'est fini; tout espoir est mort en moi. Pourquoi? Je ne puis, je ne dois pas le dire à sa mère; mais je suis convaincu que ce serait une coupable cruauté de la faire souffrir encore.

— Imagination, chimère! dit la mère avec impatience. Je vais auprès de ma fille. Ce que vous n'osez pas essayer, je l'accomplirai, je l'espère du moins. En attendant, tâchez de vous remettre un peu, Valentin, et effacez les traces de vos pleurs; car on ne doit aborder les malades de son espèce qu'avec un visage souriant : tenez-vous prêt à vous rendre auprès d'Hélène. Elle vous fera probablement appeler elle-même.

Valentin la regarda sortir, et murmura en levant les yeux au ciel.

— Pauvre mère! elle aussi est déçue par une espérance menteuse. Oh! cette toux, cette toux sèche, c'est la voix de la mort qui monte de ses poumons.

Madame Minnens trouva sa fille étendue dans un fauteuil près de la fenêtre.

— Bonjour, mon enfant, cria-t-elle de loin; tu dois être contente de me voir, car il y a déjà quelque temps que je ne suis venue au château.

Dès qu'Hélène reconnut la voix de sa mère, elle se leva, vint au-devant d'elle et l'embrassa.

— Merci, chère mère, de ta bonne visite, dit-elle : je prêtais l'oreille du matin au soir, espérant t'entendre venir. Mais, hélas! que de fois j'ai été déçue!

— Et comment te portes-tu, Hélène? On m'a dit que tu paraissais beaucoup mieux depuis quelques jours. Cela m'a fait plaisir. M'a-t-on trompée? Tu as l'air bien triste.

— Non, mère, depuis quelques jours, en effet, je me sentais plus forte et l'esprit plus léger; mais hélas! c'est inexplicable, c'est fatal : quand j'entends sa voix, quand je vois ses yeux étincelants fixés sur moi, il me semble qu'un orage s'élève en moi et qu'une terreur secrète glace mon sang dans mes veines.

— Viens, Hélène, dit madame Minnens en la ramenant à son fauteuil; asseyons-nous et réponds-moi franchement. Ce sera moins inexplicable que tu ne crois. Ton père m'a envoyée vers toi avec une mission spéciale que j'ai promis de remplir. Je t'en supplie, n'essaye pas d'échapper à mes exhortations par des plaintes ou par des soupirs, car je ne reculerai pas, même devant des larmes.

Elle lui prit la main et dit :

— Hélène, tu es mariée. Au lieu de remplir tes devoirs d'épouse, comme tu l'as juré devant Dieu, tu rends ce pauvre Valentin malheureux, si malheureux, que ses cheveux noirs ont grisonné... Ne te mets pas à pleurer, Hélène, cela ne m'empêchera pas de te dire toute la vérité. Valentin est la générosité même; la bonté de son cœur le rend peut être faible, mais un ange ne montrerait pas plus de patience et de dévouement. Il devient malade de chagrin parce qu'il te voit souffrir; et toi, pour le récompenser, tu nourris contre lui une haine invincible. Et tu crois que Dieu ne te demandera pas compte d'une si cruelle injustice.

— Mère, mère, tais-toi, balbutia Hélène, je ne le hais point.

— Tu ne le hais point? répéta la mère étonnée. Et ta conduite depuis ton mariage atteste le contraire.

— C'est possible; j'ai cru aussi que je le haïssais; mais, depuis huit jours, un rayon de lumière est descendu dans mon âme. Ce qui me fait trembler en sa présence, ce qui me le fait fuir, c'est un sentiment d'effroi insurmontable. La cause de cette peur, ne la devines-tu pas, mère?

— Ce sont des idées folles, Hélène. Tu dois les chasser.

— Et d'ailleurs, Valentin n'a-t-il pas été l'instrument de la cruelle contrainte que mon père a voulu exercer sur moi?

— Ah! Hélène, tu sais bien que le seul but de Valentin était de t'épargner une vie malheureuse.

— Oui, je sais du moins que toi, ma mère, et peut-être aussi M. Stoop, vous l'avez cru. Mais Dieu m'a créée pour me dévouer, pour me sacrifier volontairement au bonheur et à la consolation des autres. Toute violence devait trouver ma nature rebelle, toute violence devait me briser. Juge, en outre, combien mon âme devait être aigrie et blessée, puisqu'on avait exercé sur moi la violence la plus grave qu'on puisse infliger à une créature humaine, à une femme. J'ai cru longtemps que ce ressentiment était la seule chose qui m'éloignait ainsi de lui... Car, sois-en sûre, je ne le hais point. Sa bonté angélique, sa patience, les mille tentatives qu'il fait pour m'être agréable, tout cela ne me laisse pas insensible... Ah! s'il devenait malade par ma faute! Ses cheveux ont blanchi! O Dieu! Et je lui suis reconnaissante, et je voudrais le consoler, lui demander pardon, l'encourager... Mais il y a entre lui et moi un obstacle dont la seule pensée me bouleverse et me glace... Vois, mère, vois comme je tremble!

— Sois forte, Hélène, dit madame Minnens en serrant la main de sa fille avec joie; quelles bonnes paroles tu viens de dire! Si le pauvre Valentin avait pu t'entendre, il serait tombé à tes pieds pour te remercier.

— Et cela suffirait pour me remplir de crainte et me faire tomber dans une crise nerveuse, soupira Hélène.

— Si je ne savais le contraire, je croirais, Hélène, que ton esprit est dérangé! murmura madame Minnens. La gratitude et l'amitié t'épouvantent. Que dirais-tu donc de l'inimitié, de la haine?

— L'amitié, dis-tu, mère? Ah! s'il pouvait n'être que mon ami!

— Ton ami? Mais il t'aime comme la lumière de ses yeux.

— Je le sais, et c'est là l'abîme qui me tient éloignée de lui.

— Ce sont là des idées maladives, mon enfant. Chasse ces folles rêveries. Une femme qui souhaite que son mari ne l'aime pas, est-ce que ce n'est pas absurde?

— Hélas! tu ne veux pas me comprendre, mère!

— Allons, Hélène, prends une bonne résolution. Tu es maintenant dans une disposition favorable. Viens avec moi trouver Valentin, et répète-lui tout ce que tu viens de me dire, pas autre chose, et il en sera fou de joie.

Elle s'était levée et voulait prendre le bras de sa fille pour l'emmener, mais Hélène résista.

— Non, mère, dit-elle, laisse-moi, je t'en prie. Tu désirais avoir l'explication de ma conduite envers lui. Pourquoi ne veux-tu donc pas écouter ni comprendre cette explication?

— Eh bien, parle, mon enfant!

— Mère, l'amitié se contente d'une douce parole et elle n'exige pas davantage; mais l'amour, où est la limite de ses exigences?

— J'ai compris depuis longtemps, mais c'est un enfantillage auquel je ne veux pas m'arrêter; tu es mariée et tu as des devoirs à remplir. Puisque tu refuses de me suivre auprès de Valentin, je vais lui dire que tu le pries de venir près de toi.

— Oh! épargne-moi, mère, je t'en supplie. Je crois également que je finirai par surmonter ma crainte; mais donne-moi un peu de temps.

— Non, non! s'écria madame Minnens en riant; il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Ne t'écoute pas ainsi, Hélène, cela te rend faible et irrésolue. Laisse-moi faire; avant que je retourne à la maison, tout sera fini, et je pourrai annoncer à ton père, à sa grande joie, que toi et Valentin, vous êtes devenus les gens les plus heureux du monde.

Hélène sauta au cou de sa mère et essaya de la retenir.

— Aie pitié, sois miséricordieuse, dit-elle en sanglotant. Vois comme mes nerfs s'agitent. Demain, demain.

— Non, aujourd'hui, mon enfant, répondit madame Minnens; je veux porter de bonnes nouvelles à la maison. Avant une demi-heure, vous aurez échangé le baiser de la paix et de la réconciliation définitives.

Elle détacha avec effort les mains d'Hélène de ses épaules et courut vers la porte.

— Mère! mère! ne me fais pas mourir! cria Hélène. O mon Dieu! elle ne m'entend pas!

Et elle s'enfuit en frémissant par une autre porte.

On entendit plusieurs portes se fermer violemment derrière elle, puis tout rentra dans le silence, comme si le château était inhabité.

VII

Il était de grand matin; le soleil devait être levé depuis une demi-heure; mais sa lumière, encore faible, indiquait qu'il n'avait pas eu le temps de s'élever au-dessus des brouillards de la nuit.

Valentin était assis dans une pièce du château, devant une table couverte de registres et de papiers; une lampe éteinte attestait qu'il avait veillé une partie de la nuit. Cette pièce était sans doute son cabinet d'étude. Un des pans de mur était caché par sa bibliothèque. De l'autre côté, un grand bureau avec pupitre, au pied duquel on voyait un pesant coffre-fort en fer; un peu plus loin, dans un coin, il y avait une assez grande malle de voyage, sur laquelle on avait attaché avec des courroies un paletot d'hiver et un parapluie dans un étui de cuir.

Valentin travailla encore quelque temps avec attention; il avait étendu sur sa table ou rangé en petits tas, une grande quantité de papiers sur lesquels on voyait des caractères de couleur. C'était des actions d'entreprises industrielles ou des titres d'emprunts d'État, à côté de billets de banque, et il était sans doute occupé à en faire un bordereau, car il écrivait sur une liste les numéros et la valeur de chaque pièce. Enfin il additionna le tout, écrivit le total sur sa liste, ramassa les papiers, en fit un paquet et murmura.

— De cette façon, elle aura au premier coup d'œil une connaissance complète de ses affaires. Cela lui épargnera toute difficulté.

Il se leva, s'approcha du coffre-fort et plaça soigneusement les valeurs dans un des coins. Puis il prit quatre ou cinq billets de banque de mille francs, et se disposa à les enfermer dans un portefeuille de cuir qu'il tira de sa poche à cet effet; mais il demeura immobile pour mieux réfléchir. Il secoua la tête en signe de dénégation, laissa tomber deux des billets de banque dans le coffre-fort, puis, après une nouvelle hésitation, encore un troisième :

— Deux mille francs, se dit-il, c'est assez. Cela me suffira. Ce que je prendrais de plus pourrait lui manquer ou la priver d'un plaisir.

Au moment de fermer le coffre-fort, il y jeta encore une fois un long regard, y prit une feuille de papier pliée, la déploya, la regarda avec une tristesse croissante, la remit à sa place et ferma le coffre dont il mit la clef dans sa poche. Puis il vint se rasseoir à sa table et laissa retomber sa tête dans les mains.

— Partir! soupira-t-il, sans adieu! Ne plus la voir, être mort pour elle et mort à toute espérance! Ma pauvre âme lutte encore contre l'idée de cette éternelle séparation; mais le temps de la faiblesse est passé. J'aurai au moins le courage d'accomplir ce dernier et suprême sacrifice. Pauvre Hélène! elle se fait violence pour me cacher son aversion. Hier soir, après le départ de sa mère, elle m'a

demandé pardon, et a tenté de me faire croire que son mal diminue. Mais cette toux affreuse! dix fois, cette nuit, elle m'a fait trembler. Non, non; s'il reste encore un espoir, une chance de guérison, elle ne peut être que dans la suppression complète de la cause de son mal. Le lien qui l'étouffe doit être brisé. Il ne faut plus qu'elle me voie, le sentiment de la délivrance et de la liberté dilatera sa poitrine et rendra à son esprit un calme bienfaisant. Si Dieu a pitié d'elle et permet qu'elle guérisse, elle vivra heureuse et paisible. Si le terrible mal est trop profondément enraciné dans ses poumons, et si elle doit... si elle doit mourir, du moins les derniers jours qui lui restent seront tranquilles.

Une larme brilla dans ses yeux, mais il l'essuya, surmonta sa douleur, et reprit le fil de ses réflexions.

— Mes cousins pourraient la troubler dans la paisible possession de mes biens. Puisque je serai mort pour tout le monde, ce testament que j'ai fait en sa faveur la préservera de tout trouble... L'Amérique est si grande! Je redeviendrai maître d'école, je mangerai un pain amer et peut-être languirai-je loin de ma chère patrie; mais je souffrirai pour elle, et cette idée me soutiendra. Ah! si, contre toute attente, le ciel miséricordieux la laissait guérir! Je l'aurais donc sauvée, sauvée d'une mort affreuse... La quitter pour toujours, ne plus jamais la voir! Mais quel espoir pour récompense!

Le son de la pendule retentit dans l'appartement.

— Sept heures! murmura Valentin. Elle ne peut pas encore être descendue. Encore une heure à attendre! Pourvu que je puisse cacher mon émotion! pourvu que ma voix et mon hésitation ne trahissent pas l'angoisse qui me déchirera le cœur au moment de la séparation; mais je serai fort, la fatalité réclame ce sacrifice.

Il courba plus profondément la tête et s'abîma dans ses réflexions. Depuis longtemps il était immobile à la même place, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une surprise mêlée d'effroi.

Sa femme était entrée dans son cabinet, dans cette pièce où elle n'avait plus mis le pied depuis le jour de son mariage; elle était debout auprès de lui, le regardait en souriant doucement et lui dit :

— Vous êtes étonné, Valentin, de me voir de si bonne heure, n'est-ce pas! J'ai entendu que vous étiez levé avant l'aube. J'ai craint que vous ne fussiez indisposé, et, depuis qu'il fait jour, je n'y tiens plus! je ne saurais prendre de repos avan de m'être assurée par mes yeux que ma crainte était vaine.

— Merci de votre bonté, Hélène, murmura Valentin, vous vous êtes alarmée à tort. Si je me suis levé un peu tôt, c'est parce que des réflexions assez tristes ont troublé mon sommeil vers le matin. J'ai passé quelques heures à lire.

Hélène prit un siège et s'assit en disant d'une voix amicale :

— Valentin, vous me permettez, n'est-ce pas, de me reposer un peu ici? Vous ne désirez pas que je quitte cette chambre? Ma présence ne vous gêne pas.

— Ah! Dieu! Hélène, comment pouvez-vous parler ainsi, s'écria Valentin les yeux pleins de larmes. Vous voir, rien que vous voir, est pour moi le suprême bonheur.

— Valentin, vous avez beaucoup écrit cette nuit, dit-elle sans répondre à son exclamation.

— Écrit? Non.

— Et cependant, ces taches d'encre à vos doigts?

— Ah! oui, en effet, balbutia-t-il, j'ai fait quelques annotations dans notre livre de fermages. Je l'avais oublié.

— Vous avez beaucoup de chagrin; je vous laisse souffrir, n'est-ce pas, Valentin, reprit-elle. Je vous en prie, pardonnez-le moi. Cette cruelle maladie me rend injuste envers vous; mais je vous répète encore ce que je vous disais hier : je me sens beaucoup mieux; je suis convaincue que, dans peu de temps, je serai tout à fait guérie. Prenez patience, mon ami. Je veux faire des efforts pour dompter mes nerfs; dès que j'y serai parvenue, j'essayerai de reconnaître votre bonté pour moi, et, si je le puis, je vous ferai oublier le chagrin que je vous ai causé. Aujourd'hui mes forces sont encore insuffisantes; mes nerfs exigent encore du calme et de la prudence; mais, plus tard, plus tard, je l'espère du moins... Et vous, Valentin, je vous en prie, espérez-le avec moi.

Tandis que sa femme lui parlait ainsi avec une amitié véritable, Valentin la regardait avec une joyeuse surprise. Partirait-il? Quitter Hélène, maintenant que par ses prédictions elle lui entr'ouvrait le ciel? Renoncer à l'heureuse vie qu'elle lui promettait? Mais une autre idée assombrit bientôt son visage. N'est-ce pas un des caractères distinctifs de cette maladie, qu'à mesure que la mort approche, les malades se croient plus près de leur guérison? Et cependant, s'il se trompait? Si, réellement Hélène pouvait encore guérir sans qu'il eût besoin de lui dire un dernier adieu? Ne pouvait-il pas retarder son départ de quelques jours! Pourquoi devait-il entreprendre précisément ce jour-là son douloureux voyage.

Toutes ces idées traversaient avec la rapidité de l'éclair le cerveau du malheureux Valentin, ému et ravi comme il l'était par les paroles de sa femme. Il chancelait dans sa résolution et ne trouvait plus la force de répondre.

— Croyez-moi, Valentin, continua Hélène, mon plus grand désir est de ne plus vous causer de chagrin. Au contraire, si mes forces le permettent, je ferai tout ce qui pourra vous être agréable. J'irai ce matin dans la serre, pas longtemps, mais j'y retournerai. Vous me montrerez les fleurs, n'est-ce pas ? Avec calme, sans agitation, pour quelque temps encore. Ainsi peu à peu je reprendrai mes forces, et quand le beau mois de mai fera tout reverdir au dehors, nous irons nous promener ensemble dans le parc et dans la campagne. Ma mère a raison, on doit lutter contre les idées folles, surtout lorsqu'elles vous rendent ingrat et vous font oublier vos devoirs.

Valentin, maîtrisant à peine son émotion, leva les mains au ciel pour lui rendre grâce; mais ses bras retombèrent aussitôt, et il pâlit soudain en voyant sa femme prise d'un violent accès de toux.

Cet accès ne dura pas longtemps, mais la toux était sèche et creuse, comme si elle sortait de poumons entamés. Hélène remarqua le pénible effet que sa toux avait produit sur son mari.

Pour le tranquilliser, Hélène lui dit en souriant :

— Pauvre Valentin, vous êtes si effrayé de me voir malade, que la moindre aggravation de mon mal vous rend malheureux. Cette fois vous vous affligez à tort; avant-hier au soir, j'ai été longtemps assise devant ma fenêtre ouverte, et j'ai pris un froid; mais cela n'a aucune gravité; dans quelques jours, il n'en restera plus de trace.

— Oh ! je vous en conjure, Hélène, soyez prudente, dit Valentin : quand on est faible et maladive comme vous, on ne doit pas s'exposer au grand air. Il secoua tristement la tête, et reprit sur un autre ton :

— Hélène, voyez-vous cette malle toute prête? J'attendais que vous fussiez levée pour vous dire que je désire faire une excursion à Ostende.

— A Ostende? répéta Hélène étonnée; à Ostende, en cette saison?

— Vous savez bien, Hélène, que mon unique ami, le bon et fidèle compagnon de mon enfance, demeure à Ostende. Hier au soir, je suis allé au *Lion rouge*, pour parler à l'aubergiste du fermage de notre prairie, j'y ai rencontré un marchand ambulant, qui m'a appris que mon ami est très malade et garde le lit depuis deux semaines. Cette fâcheuse nouvelle m'a empêché de dormir, et j'ai résolu de partir pour Ostende... du moins, Hélène, si vous ne désapprouvez pas mon projet. Il serait cruel de savoir mon ami malade, mortellement malade, et de ne pas aller le voir.

— Certes, il faut aller à Ostende, répondit-elle; les devoirs du cœur, de l'amitié, doivent être sacrés pour vous. Quand comptez-vous partir?

— Aussitôt que possible. Par la diligence qui traverse le village à neuf heures, sinon je pourrais manquer le train du chemin de fer.

— La diligence, Valentin? Prenez notre voiture, elle vous mènera plus rapidement et vous serez bien moins secoué.

— Non; je préfère la diligence.

— Pourquoi? Depuis plusieurs mois les chevaux n'ont pas quitté l'écurie, cette petite course leur fera du bien.

— Mais si, pendant mon absence, vous vouliez sortir en voiture?

— Oh! mes nerfs ne pourraient pas encore le supporter. Serez-vous longtemps absent, Valentin?

— Je n'en sais rien. Vous comprenez, Hélène, un ami malade... Peut-être que ma présence le consolera, l'encouragera... S'il me priait de rester quelques jours?...

— Il faut faire selon ses désirs, aussi longtemps que cela peut lui être utile, et agréable à vous-même. Mais vous prenez la voiture, n'est-ce pas?

— C'est-à-dire, je préférerais...

Hélène se leva et tira le cordon de la sonnette.

— Que voulez-vous faire? demanda Valentin.

— Rien. Je ne veux pas vous laisser partir par cette vieille diligence.

Un domestique parut.

— Jean, attelez la voiture, dit-elle. Dans un quart d'heure, il faut qu'elle soit devant la porte, prête à partir pour Courtrai.

Le domestique disparut.

— Non, plus d'observations, c'est bien ainsi, dit-elle à son mari. Votre voyage me réjouit, Valentin : depuis hier au soir, j'avais formé le projet de vous engager à faire, non pas une petite excursion comme celle-ci, mais un plus long voyage.

— Que voulez-vous dire? Je ne comprends pas, bégaya Valentin surpris, et supposant que sa femme avait deviné sa secrète intention.

— Voyez-vous bien, Valentin, depuis quelques jours, il s'est fait un peu de lumière dans mon esprit, et cela m'a permis d'écouter la voix de ma conscience. Depuis des mois, vous avez usé votre vie dans la tristesse et la solitude, à côté d'une femme malade qui vous a mal récompensé de vos soins généreux. Maintenant encore, elle ne se sent pas la force de vous épargner tout chagrin... mais cela viendra avec le temps, dans peu de temps peut-être. J'ai pensé qu'en attendant vous devriez faire un voyage à Paris, en Suisse, en Italie, pour vous distraire et vous récréer devant la belle nature du Midi. Vous oublierez les maux soufferts en contemplant les merveilles de ces contrées bénies, et, à votre retour, je serai probablement assez bien guérie pour que vous trouviez en moi l'amie et l'épouse dévouée qui... jusqu'à présent vous a... vous a manqué... Je tousse... Ne faites pas atten-

tion, Valentin... Mon rhume est probablement plus fort que je ne croyais; mais ne vous inquiétez pas... Eh bien, si vous suiviez mon conseil? Un voyage en Italie, la patrie des arts? Et vous qui connaissez et qui aimez les fleurs, quel plaisir vous auriez à voir grandir à l'état sauvage celles que nous devons élever ici et conserver sous verre!

Réellement, Valentin commençait à chanceler dans sa résolution, au point qu'il était disposé à renoncer à son voyage; mais la toux inquiétante de sa femme le décida.

Le domestique vint anoncer que la voiture était attelée. Hélène lui donna l'ordre d'y porter la malle de son maitre.

— Eh bien, Valentin, dit-elle, tout est prêt. On ne doit pas retarder l'accomplissement d'une bonne résolution. Venez, je veux vous voir partir. J'espère que cette petite absence vous fera du bien.

Il la suivit vers la porte extérieure. Chemin faisant, il lui dit encore :

— Mais, Hélène, il n'est pas absolument nécessaire que je parte aujourd'hui. Mon ami n''est pas en danger de mort. Demain, après-demain, il sera encore temps.

— Ah! mon bon Valentin, répondit-elle sans se retourner, le chagrin vous a aussi rendu faible. Cette longue mélancolie brise le courage et la volonté de l'homme, et le fait tomber dans une incompréhensible irrésolution. J'en fais l'expérience par moi-même. Je n'ai pas encore la force de faire ce qui est mon devoir, ce que je désire faire, ce que je reconnais bon et juste. Mais je suis femme et je suis malade; vous, Valentin, vous êtes homme, et vos nerfs ne sont pas malades; vous ne pouvez pas chanceler ainsi dans vos résolutions. Votre unique ami est malade... S'il allait mourir sans vous avoir vu, ne le regretteriez-vous pas amèrement?

— En effet, murmura Valentin, il y a des circonstances où la moindre hésitation peut devenir une lâcheté. Il faut faire son devoir, si pénible qu'il soit.

Dans le vestibule où attendait la voiture, Hélène dit encore :

— Amusez-vous bien, Valentin. Essayez du moins, si votre ami n'est pas trop malade; et, en même temps, pensez à votre voyage en Suisse et en Italie. Dans tous les cas, quand vous serez revenu d'Ostende, nous en recauserons, et je vous prouverai que je n'ai jamais eu une meilleure idée... Bon voyage, Valentin! Vous semblez indécis? M'auriez-vous, par hasard, caché la vérité? Craignez-vous que votre ami... Ces larmes dans vos yeux.

— Je crains... je n'en sais rien; mais, comme vous dites, Hélène, je suis homme, et s'il allait mourir sans que j'eusse eu le courage de...

Il passa la main sur son front comme pour éclaircir ses idées, puis tira de sa poche une petite clef qu'il présenta à Hélène en disant d'une voix hésitante :

— Ah! j'oubliais de vous donner la clef du coffre-fort.

— Je n'en ai pas besoin, répondit-elle en regardant son mari avec une attention singulière.

— Si, Hélène ; à la fin de la semaine, le meunier viendra recevoir le prix de la terre qu'il nous a vendue. Si je n'étais pas revenu, payez-le et faites-lui signer une quittance, que vous trouverez toute préparée dans le coffre-fort. Près de cette quittance, il y a encore deux autres papiers que je vous prie de lire avec attention, un peu avant l'arrivée du meunier. Il est absolument nécessaire que vous ayez connaissance de ces deux papiers pour causer avec lui. Vous les lirez, vous les lirez, n'est-ce pas, Hélène?

— Pourquoi craignez-vous que je refuse de satisfaire votre désir ? demanda Hélène, étonnée et inquiète de son insistance, et plus encore de son étrange agitation.

Sa voix était altérée, ses lèvres tremblaient, et son visage était d'une pâleur extrême. Il sentait qu'il allait se trahir et que le courage allait lui manquer. Il prit la main de sa femme entre les siennes et lui dit avec une précipitation fiévreuse :

— Adieu ! Hélène, adieu ! Veillez sur votre santé et pensez quelquefois au pauvre et malheureux Valentin.

A ces mots, il s'élança dans la voiture et cria au cocher d'un ton bref :

— En avant !

Le cocher fouetta ses chevaux, qui partirent au grand trot, et en un instant la voiture disparut dans l'avenue des tilleuls. Hélène demeura longtemps immobile et pensive, les yeux fixés sur la grille par où la voiture était sortie.

« — Pensez quelquefois au pauvre et malheureux Valentin, » murmura-t-elle. Il a dit ces mots avec un accent si douloureux... Que craint-il? Que mon mal ne s'aggrave pendant son absence?

Elle rentra à pas lents et continua du même ton pensif :

— Malheureux, il l'est certainement. Je l'ai rendu malheureux, mais je veux réparer le mal que je lui ai fait. Dieu me prêtera la force, je le sens bien. C'est singulier, je n'ai pas senti la moindre agitation nerveuse en sa présence. Au contraire, s'il n'avait pas eu le projet d'aller voir son ami malade, il me semble que j'aurais volontiers passé toute la matinée auprès de lui. Il était également calme et tranquille. Son voyage à Os-

tende le remettra, à moins que son ami ne soit dangereusement malade; à son retour, je me montrerai gaie et aimable.

Elle alla s'asseoir près de cette même fenêtre devant laquelle elle avait passé bien des jours dans des songeries désespérées depuis son mariage. Mais son esprit était agité par des pensées inquiètes, car elle se leva presque immédiatement et répéta encore :

— Pensez quelquefois au pauvre Valentin. Une crainte étrange me saisit. Pourquoi a-t-il insisté plusieurs fois pour me faire lire les papiers du coffre-fort? Sa voix était si étrange! Il paraissait me supplier de ne pas négliger cette lecture. Que peuvent contenir ces papiers? Des explications sur l'achat de la terre du meunier? Quelles explications? Je ne sais; il y a là dedans quelque chose qui m'inquiète, à tort peut-être; cependant, je n'aurai pas de repos avant de savoir ce qu'il voulait dire.

En achevant ces mots, elle monta et entra dans la chambre de son mari. Elle mit la clef dans la serrure du coffre-fort, l'ouvrit, et aperçut sur les autres liasses deux papiers pliés qui paraissaient placés là tout exprès pour attirer son attention.

Elle prit le premier papier, qui avait l'air d'une lettre, et le déplia. Elle le parcourut lentement, sans agitation apparente; puis elle pâlit, poussa un cri perçant, et se laissa tomber sur une chaise en tremblant de tous ses membres. Sa poitrine haletait; une image lui troublait la vue et elle sentait que ses forces allaient l'abandonner. Elle lutta contre cette faiblesse, essaya d'appeler au secours, mais la voix lui manqua. Alors, elle fit un effort suprême, courut en chancelant jusqu'à l'angle de l'appartement, et tira le cordon de la sonnette.

Une servante accourut.

— Marie, lui dit-elle en cachant autant que possible son agitation, courez au *Lion d'or*, au *Cygne*, pour avoir une voiture, un cheval, deux chevaux, de bons chevaux... Vite, vite, je vous en prie! je vous récompenserai bien.

— Madame, répondit la servante, il est probable que je ne trouverai plus de voiture dans le village. C'est aujourd'hui lundi, tout le monde est au marché de Courtrai.

— Allez chez le notaire.

— La femme du notaire et ses deux filles sont parties tout à l'heure en voiture, pour aller au service du fermier Roecks, à Hautbois.

— Chez le baron, alors! Allez, Marie, courez, courez partout, offrez de l'argent, beaucoup d'argent... Il faut que j'aille à Courtrai tout de suite, sans retard. Allez, allez, Marie. J'attends avec une impatience fiévreuse.

Elle alla se rasseoir, posa sa tête sur la table et se mit à pleurer abondamment.

Lorsqu'elle eut dégonflé son cœur à force de pleurer, elle essaya de lire à travers ses larmes ce que son mari lui écrivait. Voici ce que contenait la la lettre :

« Hélène,

» J'ai accepté votre main par pur dévouement; vous avez cru que j'étais poussé par un autre sentiment, et vous m'avez haï. Si cette erreur de votre esprit m'avait rendu seul malheureux, j'aurais supporté mon triste sort sans me plaindre; mais vous en êtes devenue malade, et j'ai suivi pas à pas, le cœur torturé, avec une terreur croissante, le mal qui minait vos forces et me faisait craindre un coup mortel.

» Car, Hélène, maintenant j'ose vous le dire, je vous aimais d'un amour si pur, si désintéressé, que ce sentiment d'adoration pour une créature humaine devait paraître coupable aux yeux de Dieu. Je savais cependant que ma présence était la seule cause de votre langueur et pouvait vous mener au tombeau; mais je suis faible, je le reconnais; du moins, cet amour sans bornes que j'ai pour vous m'avait ôté toute mon énergie.

» Longtemps j'ai prié le ciel de m'éclairer, je me suis creusé la tête pour trouver quelque chose qui pût contribuer à votre guérison. Vous savez ce que j'ai essayé et ce que j'ai fait. Tout a été inutile, parce que le poignard qui vous a percé le cœur est resté dans la plaie. Ce poignard était ma présence... Je vous demande pardon, Hélène, de ne pas l'avoir reconnu plus tôt, pardon pour ma faiblesse et pour l'amour qui m'obscurcissait l'esprit. Il n'y a qu'un moyen de vous rendre la santé et la paix du cœur, ce moyen, je vais vous le révéler. Je pars pour Ostende, puis pour l'Angleterre et, de là, pour les pays inconnus de l'immense Amérique... »

Elle interrompit sa lecture et se leva avec angoisse.

La servante montait l'escalier. Il y aurait peut-être moyen de rattraper Valentin avant qu'il fût à Courtrai; sinon, elle suivrait son époux jusqu'à Ostende, jusqu'en Angleterre. Elle le ramènerait en triomphe, lui demanderait pardon, l'embrasserait et lui montrerait, par les témoignages d'affection les plus ardents, qu'il s'était trompé. Elle le rendrait heureux enfin, car maintenant elle comprenait quel noble et généreux cœur elle avait méconnu.

La servante entra et dit :

— Madame, il n'y a pas de voiture à espérer. Le baron est également parti pour Courtrai. Il n'y

a au château que des domestiques, et ils n'osent pas vous rendre le service que vous leur demandez.

— O Dieu! prenez pitié de moi! s'écria Hélène avec désespoir. Pas de voiture? Vous me faites mourir, Marie.

— Madame, reprit le servante, l'aubergiste du *Cygne* dit qu'il y a une voiture à vendre chez M. Rosseels, et qu'il la louera peut-être. Il y a encore un bon cheval dans l'écurie du *Cygne*.

— Mais, malheureuse, courez chez M. Rosseels, dites-lui que j'achète sa voiture. Vite, vite!

La servante disparut. Hélène, après avoir exhalé un instant sa douleur en plaintes amères, reprit la lecture de la lettre de son mari.

« Oui, Hélène, quand cet écrit vous apportera mon dernier adieu, je serai déjà sur l'Océan. Considérez-moi comme mort pour vous et pour le monde entier. Soyez libre et jouissez en paix de la vie que Dieu vous rendra. Ne m'accusez pas d'insensibilité. Vous quitter, me séparer de vous pour toujours, ne plus vous voir, c'est une nuit éternelle, un enfer de souffrances que j'accepte pour ma pauvre âme. Croyez, au contraire, je vous en supplie, que ce départ est le sacrifice le plus pénible qu'on pouvait exiger d'un homme sensible tel que moi. Si je n'étais pas soutenu par l'idée que ma résolution amènera votre guérison, si ce n'était pas pour vous que je me condamne à cet horrible sort, je succomberais avant que mon pied eût touché le sol américain. Mais penser à vous, prier Dieu pour qu'il vous rende la santé et la joie du cœur, vous voir et vous suivre avec les yeux de mon âme, telle sera désormais ma vie... Et, loin de vous, dans un autre monde, je vous aimerai encore avec la même sincérité, jusqu'à ce que la tombe se ferme sur la pauvre victime d'un dévouement méconnu et d'un amour malheureux.

» Je vous laisse tous mes biens, et vous demande comme un dernier bienfait d'en disposer librement et selon votre bon plaisir. Si quelqu'un voulait vous inquiéter à ce sujet, le testament que j'ai déposé dans le coffre-fort vous garantira contre toute difficulté.

» Adieu, Hélène, pardonnez-moi tout le mal que je vous ai fait involontairement. Adieu, adieu.

» VALENTIN STOOP. »

Arrivé à la fin de cette lettre, elle pouvait à peine distinguer les mots, tant ses larmes coulaient en abondance.

Hélène se leva et ouvrit le coffre-fort en s'adressant mille reproches amers. Elle prit le second papier et lut sur l'enveloppe : *Ceci est mon testament*... Un cri perçant souleva sa poitrine oppressée; elle courut, les bras levés au ciel, jusqu'au milieu de la chambre et tomba à genoux.

— Dieu, Dieu miséricordieux, s'écria-t-elle, prenez pitié de moi! Son testament? Il serait mort pour moi? Non, non, ne me punissez pas si cruellement dans votre courroux! Prêtez-moi votre secours, je l'honorerai, je l'aimerai; je serai pour lui une compagne dévouée et reconnaissante. Oui, oui, je tiendrai le serment que j'ai fait devant votre autel... Hélas! hélas! trop tard! trop tard!

. . . .

Lorsque Valentin, après sa douloureuse séparation, avait commencé le voyage qui devait l'éloigner pour toujours de ce qu'il aimait — de sa femme et de sa patrie, — il s'était senti un instant écrasé sous un désespoir sans bornes. Bientôt cependant la conviction qu'il remplissait un devoir sacré lui avait rendu un peu de force, et il reprit assez d'empire sur lui-même pour comprimer les larmes qui lui montaient aux yeux. Le cocher pouvait voir dans la voiture, et Valentin ne voulait pas donner à son cocher des raisons de s'étonner de l'attitude de son maître. Dans son affliction profonde, il se réjouit un peu de voir que les chevaux couraient avec une rapidité extrême. Il n'y avait plus à revenir sur sa détermination, toute hésitation était devenue impossible, et il sentait que la force et le courage lui reviendraient à mesure qu'il s'éloignerait davantage d'Hélène.

A peine avait-il dépassé le village, qu'il sentit la voiture s'arrêter. Il s'imagina qu'il était arrivé quelque accident à la voiture ou aux chevaux. Mais, avant qu'il eût le temps d'interroger le cocher, la portière de la voiture s'ouvrit et le notaire monta sans façon, s'assit à côté de Valentin, et lui dit, tandis que les chevaux reprenaient leur course :

— Vous permettez n'est-ce pas, monsieur Stoop? Entre amis, on n'a pas besoin de demander. Vous allez à Courtrai? J'y vais également. Mon intention était de prendre la diligence; comme le temps est assez beau, j'étais venu l'attendre sur la chaussée; mais, puisque l'occasion se présente de voyager en compagnie d'un ami, j'aime beaucoup mieux cela que de me laisser disloquer les membres dans ce vieux corbillard. Votre voiture est douce, monsieur Stoop. Mais pourquoi le cocher pousse-t-il si follement les chevaux? Il pourrait nous casser bras et jambes et la voiture avec nous. Rien ne brûle, n'est-ce pas?

Le notaire était un petit homme, gros et court, aux joues couleur lie de vin, à la physionomie ouverte et joviale. Contrairement à l'habitude de la plupart de ses confrères, c'était un intarissable bavard, car il avait parlé avec volubilité, sans même remarquer que M. Stoop n'écoutait pas ce

qu'il disait et paraissait absorbé dans de tout autres idées.

Si le notaire y avait fait la moindre attention, il ne lui eût pas été difficile de deviner que son arrivée était fort désagréable au propriétaire de la voiture. Cependant il remarqua la distraction profonde de Valentin.

— Vous avez du chagrin, n'est-ce pas mon bon monsieur Stoop? demanda-t-il. Votre femme est-elle toujours aussi malade? Il ne faut pas perdre courage pour cela. L'été va venir... Ce cocher nous jettera positivement contre les arbres!... Vous paraissez indisposé, monsieur Stoop...

Laisser plus longtemps le notaire sans réponse était impossible, Valentin répondit d'un air contrarié :

— Je ne suis pas indisposé, cher monsieur, mais je n'ai pas bien dormi... Est-il arrivé quelque accident à votre cheval ou à votre voiture?

— Nullement, cria le notaire, ils se portent parfaitement l'un et l'autre. Mais ma femme et mes filles s'en sont emparées pour aller aux funérailles du fermier Roecks, un cousin éloigné de ma femme. Elles sont allées là, non par intérêt pour le défunt, mais parce qu'il y aura beaucoup de monde. Et voilà comme le notaire doit aller à pied, se faire cahoter dans ces affreuses patraques qu'on appelle des diligences, sans doute par ironie!

Après un moment de silence, il reprit :

— L'histoire du fermier Roecks est assez singulière. Vous devez l'avoir connu ; il venait souvent chez votre beau-père, avec qui il faisait des affaires. Ne le connaissiez-vous pas?

— Je ne l'ai jamais vu.

— En effet, il n'y a pas longtemps que vous êtes dans le pays, et vous vivez très retiré. Tant mieux, cela abrégera le voyage, et, comme vous êtes de mauvaise humeur et n'avez pas envie de causer, je parlerai tout seul, ne fût-ce que pour m'amuser moi-même... Ce damné cocher!...

Sans en demander la permission, il descendit une des glaces de la voiture et cria :

— Que diable! Jean, est-ce là trotter comme un homme qui a l'esprit sain? on ne peut pas dire un mot ici dedans sans s'égosiller à crier. Modérez votre allure, nous avons tout le temps.

Le cocher obéit, et le notaire, remontant la glace, dit à Valentin :

— Ce fermier Roecks était un être orgueilleux, avare et si grossier, qu'on l'avait surnommé le porc-épic. Il occupait depuis de longues années une des plus belles et des meilleures fermes du canton. Un jour, il reçoit une lettre par laquelle le propriétaire lui apprend son intention de vendre la ferme et le prie de la montrer avec les terres qui l'environnent aux amateurs qui se présenteraient. Cette nouvelle transporta Roecks de fureur ; pendant quinze jours sa maison fut un véritable enfer; ses domestiques ne savaient à quel diable se vouer. A force d'y réfléchir, il s'avisa d'un moyen qui lui paraissait infaillible. Ce fut de déprécier la ferme autant que possible, de représenter les terres comme étant de mauvaise qualité. Vous allez voir comment cela lui réussit. Un après-midi, une voiture de louage s'arrêta dans la cour de la ferme, un vieux monsieur en descendit, qui le pria de lui montrer la propriété. Il y consentit de mauvaise grâce, grognant contre tous ces visiteurs importuns qui lui faisaient perdre son temps, et conduisit l'étranger au pas de course à travers les champs et les prairies qui faisaient partie de son exploitation, sans lui laisser le temps de rien examiner. Chemin faisant, il dénigrait toute la culture : les terres étaient mauvaises, les prairies trop sèches ou trop humides; il fallait travailler comme un esclave pour gagner de misérables récoltes. Le vieillard, tout en sueur, faisait de temps à autre quelques observations, mais Roecks y répondait d'une façon si malhonnête, qu'il lui ferma la bouche. Alors l'étranger lui dit qu'il ne le retiendrait pas plus longtemps et qu'il resterait jusqu'au lendemain pour tout voir à son aise.

— Votre propriétaire, ajouta-t-il, m'a assuré que vous me prêteriez volontiers un lit pour une nuit. D'ailleurs, je vous récompenserai bien.

Roecks répondit brutalement qu'il n'avait pas de lit disponible, que tous ses domestiques étaient aux champs et qu'il ne pouvait lui offrir qu'un plat de pommes de terre. Le vieux monsieur s'éloigna mécontent, et Roecks, en le voyant partir, se frotta les mains d'un air de triomphe. Le visiteur retourna du côté des champs et rencontra un peu plus loin un vieux paysan qui travaillait courageusement au milieu de ses enfants. Il lui demanda quelques renseignements, et le vieux paysan les lui donna avec tant de complaisance, que l'étranger, charmé, accepta le souper qui lui était offert avec une si franche hospitalité, puis il retourna à Courtrai. Un mois se passa. Le fermier Roecks n'avait plus vu d'amateurs, ni rien appris de la vente de la ferme. Tout à coup une voiture s'arrêta encore dans sa cour et le même vieux monsieur en descendit.

» — Encore vous! dit Roecks d'un air rogue; qu'est-ce que cela signifie?

» — Cela signifie, dit l'étranger en prenant une chaise et en s'asseyant avec un sans-gêne qui stupéfia le fermier, cela signifie que l'homme que vous avez si mal reçu il y a un mois, est aujourd'hui le propriétaire de la ferme et de tous les biens que vous cultivez.

» — Vous?

» — Moi-même; j'ai acheté le tout. Je suis M. Favrel, de Gand.

» — Le riche Favrel, le millionnaire?

» — Justement. Tout cela m'appartient, et comme je ne veux pas avoir pour locataire un homme aussi grossier, aussi mal élevé, aussi brutal que vous, vous quitterez la ferme dans un an, à l'expiration de votre bail.

» Roecks, comme frappé de la foudre, essaya d'abord de faire accroire à M. Favrel qu'il avait fait un mauvais marché, que les terres étaient de qualité inférieure; puis, changeant de tactique, il offrit d'augmenter le prix de son fermage, et s'excusa, puis supplia, mais en vain; M. Favrel fut inflexible : il avait déjà loué la ferme au brave Zoons, le même qui l'avait reçu avec tant de cordialité, et si Roecks ne partait pas volontairement, il le ferait expulser par les gens de loi. Ceci se passa ainsi, monsieur Stoop; Zoons succéda à Roecks dans la ferme de M. Favrel, et Roecks, bien qu'il ait eu la chance de trouver immédiatement une autre exploitation, en conçut un dépit et une colère si grande, qu'il mourut d'un épanchement de la bile. On l'enterre aujourd'hui. Que pensez-vous de cette histoire ? C'est une bonne leçon n'est-ce pas?

Il se tut un instant, espérant que Valentin ferait quelques observations; mais celui-ci resta absorbé dans ses réflexions.

— Eh bien, que pensez-vous de mon histoire? répéta le notaire. La punition est dure, j'en conviens; mais ne serait-il pas à désirer que, de temps en temps la grossièreté des paysans reçut quelques leçons ?

— Oui, oui, sans doute, ce serait à désirer, dit Valentin, s'éveillant enfin de ses méditations. Mais pardonnez-moi ma distraction, j'ai d'autres choses en tête, et je voulais vous poser une question. Puisque vous êtes notaire, personne mieux que vous ne peut me dire ce que je désire savoir.

— Tout à votre service, monsieur Stoop, j'écoute.

Valentin, qui avait repris toute la lucidité de son esprit, continua :

— J'ai un ami qu'il est inutile de vous nommer. C'est un singulier personnage, une espèce de misanthrope. Il vit de ses rentes et demeure seul avec une de ses sœurs. Il a aussi deux frères, mais il est en désaccord avec eux au sujet d'un héritage, et depuis longtemps ils ne s'entendent plus. Mon ami prétend qu'ils le calomnient, qu'ils le persécutent, et lui rendent la vie impossible. Aveuglé par une sorte d'exagération maladive, il a pris une résolution extrême. Il veut quitter l'Europe à l'insu de tout le monde, chercher un abri de l'autre côté de l'Océan et passer pour mort. J'ai combattu son projet de toutes mes forces, mais il n'y a rien à y faire. Or, voici la difficulté : Il veut partir avec un peu d'argent, mais il veut assurer tous ses biens à la sœur qui demeure avec lui, à l'exclusion de tous les autres. Il craint, que lui parti, ses autres frères et sœurs n'invoquent la loi pour enlever la possession et la propriété de ses biens à cette sœur, seul objet de son affection. Il m'a consulté sur ce qu'il doit faire pour la garantir de tout trouble. Je lui ai conseillé de laisser un testament en faveur de sa sœur. Ce conseil était bon, n'est-ce pas ?

— Ah ! ah ! mon brave monsieur Stoop, répondit le notaire en riant, vous vous êtes fourvoyé ; un testament ! Un testament est sans valeur et sans force tant que le testateur n'est pas mort, c'est-à-dire tant que son décès n'est pas légalement constaté.

— O mon Dieu ! qu'ai-je fait? s'écria Valentin pâlissant.

— Tiens, comme cela vous émeut ! ce que vous avez fait, monsieur Stoop? Une sottise, pour dire le mot; c'est facile à comprendre. Ce sont des affaires de notaires et d'avocats. Si votre ami est parti sans laisser quelques éclaircissements sur son existence, ses frères invoqueront la loi pour faire mettre ses biens sous séquestre, et la sœur avantagée sera mise à la porte avec son testament, ni plus ni moins. C'est comme je vous le dis.

Valentin avait fait un grand effort sur lui-même pour cacher ce qu'il éprouvait.

— Ah ! dit-il, je suis vraiment au regret d'avoir donné un mauvais conseil...

— Un conseil ridicule.

— Oui, un conseil ridicule à mon ami ; mais, puisqu'il ne veut confier son secret à personne, n'y avait-il aucun moyen de laisser sa sœur en paisible possession de ses biens par un acte sous seing privé?

— Oui, certes, pour autant qu'il ne s'agisse pas d'aliénation, il pouvait lui laisser avec son testament, qui aurait eu son effet plus tard, une procuration, un plein pouvoir. Alors, personne n'aurait eu le droit de la troubler.

— Et en quels termes une pareille procuration sous seing privé doit-elle être conçue?

— Comme toutes les autres procurations.

— Je vous en prie, dites-moi comment elle doit être faite.

— Demain, chez moi, je vous donnerai un modèle. A quoi servirait de vous la dicter maintenant? Vous l'oublieriez.

— C'est que je me dépêcherais d'écrire à mon ami. Il n'est pas encore parti et il serait encore temps de l'empêcher d'être la victime de ce que vous appelez avec raison ma sottise.

— Mais j'y pense, répondit le notaire, j'ai vu l'année dernière, dans votre cabinet, un formulaire

où vous trouverez toutes les espèces de procurations.

— Je vous remercie, dit Valentin dont les yeux brillèrent de joie, je vous remercie de tout cœur.

Il se leva et descendit la glace de sa voiture.

— Jean, arrêtez devant l'auberge, dans le faubourg, dit-il, vous donnerez à manger aux chevaux sans les dételer.

— Vous n'allez pas jusqu'en ville, demanda le notaire.

— Si, plus tard, répondit Valentin; mais, auparavant, j'ai à terminer une affaire au faubourg.

Le notaire continua à bavarder sans que Valentin prêta la moindre attention à sa conversation.

La voiture s'arrêta bientôt devant l'auberge du faubourg, et le tabellion reprit son chemin après l'échange d'une poignée de main avec notre héros.

— Jean, faites manger les chevaux, dit Valentin, et dans cinq minutes soyez prêt à partir.

Il entra dans la maison, demanda un verre de bière et prit un journal pour se dérober à l'attention des consommateurs. Ses pensées étaient si loin du lieu où il se trouvait, qu'il oublia l'heure. Dix minutes s'étaient écoulées quand le cocher vint lui demander ses ordres.

Valentin sortit, sauta dans la voiture et cria :

— Retournez au château, Jean. Brûlez le pavé et ne vous arrêtez pour personne.

Lorsqu'il se sentit ramené avec une vitesse extraordinaire vers le but où il tendait, son esprit se calma un peu et il commença à comprendre quelle fatale imprudence il avait commise. Il n'était pas marié sous le régime de la communauté; les cousins éloignés, qui, lorsqu'il était pauvre, n'avaient jamais voulu le connaître, étaient venus le voir depuis son mariage et espéraient hériter de lui. S'il était parti sans avoir rencontré le notaire, ces cousins n'auraient pas manqué d'inquiéter Hélène. Heureusement, il était encore temps de tout réparer, Hélène ne soupçonnait rien. Il rentrerait donc au château, sous prétexte d'avoir oublié quelque chose, il écrirait à la hâte cette procuration et la laisserait sur la table, dans une enveloppe à l'adresse de sa femme; puis il repartirait de nouveau, après lui avoir dit adieu pour la dernière fois.

Il resta plongé dans ces réflexions jusqu'à ce qu'il vît de loin, entre les arbres, le clocher du village. Il allait donc la revoir encore! Cette idée l'émut d'une joie involontaire, et il sourit même avec une sorte de bonheur enfantin... Mais, en songeant que cet adieu devait être éternel, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine et soupira profondément.

Lorsque la voiture eut atteint le grand chemin, auquel aboutissait l'avenue du château, Valentin fit arrêter et sauta à terre.

— Jean, dit-il, vos chevaux écument de sueur, impossible de les mettre à l'écurie en cet état; promenez-les pendant une demi-heure, puis rentrez doucement.

Il traversa l'avenue, atteignit la porte et entra dans le château sans être vu de personne. Il pouvait donc monter à sa chambre, à l'insu de tout le monde; il ne lui fallait que quelques minutes pour écrire la procuration, puis il irait dire adieu à sa femme et repartirait pour toujours.

Il repoussa avec énergie les doutes et les hésitations qui l'assaillaient de nouveau, et monta l'escalier avec précaution pour ne pas trahir sa présence.

La porte de sa chambre était ouverte. Il entra sans faire de bruit. Mais il devint pâle comme un mort et frémit des pieds à la tête en voyant son coffre-fort ouvert, et, devant la table... devant la table, Hélène était assise, la tête couchée sur des papiers. Elle paraissait endormie.

Ciel! Hélène avait lu sa lettre! Que faire maintenant? S'en retourner en silence sans la réveiller? Mais la procuration?

Il retint son haleine et réfléchit un instant. Les idées traversaient son cerveau avec la rapidité de l'éclair. Ne pouvait-il pas écrire cette procuration à Courtrai ou ailleurs et la lui envoyer par la poste?

Déjà il avait fait un pas en arrière pour se retirer, lorsqu'il crut voir briller une larme entre les doigts de sa femme... Il tendit le cou et remarqua avec une émotion profonde que la tête d'Hélène reposait sur sa lettre et que ses larmes en avaient presque entièrement effacé l'écriture... Son courage faiblit.

— Hélène! dit-il, avec un soupir, pauvre Hélène!

Elle se leva, poussa un cri perçant, recula d'un pas, le considéra en frémissant, comme si elle ne pouvait en croire ses yeux; puis, sans lui laisser le temps de faire un mouvement, elle courut vers lui, les bras ouverts, et s'écria :

— Vous, vous, Valentin! vous ici! Dieu m'a exaucée!

Elle se laissa tomber sur sa poitrine, lui jeta les bras autour du cou et l'étreignit avec force, pleurant et riant tout ensemble.

Valentin, frappé d'une angoisse secrète, la laissa le combler de ses témoignages de joie, sans montrer qu'il y fût sensible. Ciel! si son esprit était égaré! Elle l'embrassait avec une ardeur fébrile. L'amour sincère et véritable pouvait seul inspirer de pareils épanchements.

— Allons, Hélène, calmez-vous, dit-il. Puisque vous connaissez maintenant mon projet, ne me faites pas faiblir au moment des adieux.

— Des adieux! des adieux! s'écria-t-elle avec un rire à moitié insensé et sans le lâcher. Ah!

Dieu m'a rendu mon cher époux, aucune force humaine ne peut me l'arracher.

— Le devoir ordonne, Hélène. Le sort est inexorable.

Elle tomba à genoux à ses pieds, leva vers lui ses mains tremblantes, résista à ses efforts pour la relever et s'écria d'une voix suppliante :

— Non, laissez-moi ; c'est ainsi que je dois être. Pardon ! pitié ! Ne parlez plus de départ, Valentin. Me quitter aujourd'hui, c'est me tuer. Restez, et vous me sauverez pour la seconde fois, et vous me rendrez la santé, la vie, le bonheur. Je vous serai soumise, je vous honorerai, je vous chérirai, Valentin... Je vous aimerai comme vous m'avez aimée vous-même. Je l'ai promis à Dieu et j'en tiendrai fidèlement ma promesse. Oh ! faites-moi grâce ! Pour guérir, pour vivre longtemps, je n'ai besoin que de votre affection, que du baiser de la réconciliation.

Elle se releva, l'étreignit de nouveau dans ses bras, et s'écria :

— Oh ! donnez-moi ce baiser, le premier baiser de mon époux bien-aimé.

Cette fois, Valentin ne résista plus. Il serra Hélène sur son cœur avec une ardente effusion de tendresse et mouilla son front de larmes d'ineffable béatitude.

Mus par une même idée, tous deux levèrent les yeux au ciel ; ils ne disaient rien, mais dans leurs regards rayonnait la reconnaissance envers Dieu, qui, après les plus douloureuses épreuves, les rendait les plus heureux de la terre.

VIII

« *A Henri Nagels, à Ostende.*

« Hurrah ! j'ai un fils. Il s'appellera Henri. Mère et enfant bien portants. Dieu soit loué !

» VALENTIN STOOP. »

FIN DE LA FIANCÉE DU MAITRE D'ÉCOLE



Il joue et folâtre à côté d'elle avec ses enfants. (Page 3.)

LA MISSION DE LA FEMME

Lorsque Dieu voulut couronner son œuvre admirable par la création de l'humanité, il fit d'abord l'homme et marqua sa destinée en ces termes :

« Qu'il règne sur les poissons de la mer, sur les oiseaux de l'air, sur les animaux des forêts, sur toute la terre ! »

Le Créateur, en contemplant le chef-d'œuvre de ses mains, dit encore :

— Il n'est pas bon que l'homme reste seul; je vais lui donner une aide, une compagne semblable à lui! Et ce ne fut que lorsque la compagne d'Adam, lorsque la femme eut surgi sous la main de Dieu, que l'humanité fut seulement créée dans toute sa merveilleuse plénitude.

Si l'homme doit être la source de toute force, la femme sera la source de tout amour; si lui commande par sa puissance physique et par la hauteur de sa raison, — elle règnera, consolera, rendra heureux par la grâce de ses traits, par la magique douceur de sa voix, par l'inépuisable trésor de bonté que renferme son âme.

Amour, tendresse, douceurs, tels sont les éléments principaux dont Dieu a formé l'âme de la femme; aimer, guérir, consoler, telle est sa destination sur la terre.

Considérons maintenant la vie de la femme, et cherchons si, dans la société humaine, elle remplit bien la mission qui lui est imposée par la Providence.

La petite Berthe compte douze ans.

Son jeune frère fait retentir la maison de ses cris sauvages; il monte à cheval, il joue avec sabre et fusil, il bat du tambour, il brise son instrument, il court, il saute, il grimpe, il crie...

La petite Berthe, elle, est assise tranquillement à côté de sa mère. L'excellente enfant a une poupée; elle l'habille et fait sa toilette, elle la met dans son berceau, elle la gronde et lui donne de bons conseils... Et qu'elle châtie ou qu'elle caresse, dans cet essai instinctif d'une mission dont elle n'a pas encore conscience, sa petite voix est si douce, si affectueuse, que la mère regarde, le cœur palpitant, et essuie ses yeux que mouille une larme d'émotion.

Berthe aime à laver et à habiller ses petites sœurs; elle s'efforce de venir en aide à sa mère et la supplie de lui permettre de se rendre utile. S'il y a une aumône à faire, un secours à porter à des nécessiteux, c'est dans sa main que doit se trouver la pièce de monnaie, c'est de sa main que le pauvre doit recevoir le secours.

Ainsi Berthe apprend à aimer, à soigner, à consoler avant de savoir ce qui deviendra plus tard l'objet de son amour.

Les années se passent pour Berthe dans une calme innocence. Cependant elle grandit; sa taille svelte abandonne les formes indécises de l'enfance; les roses de ses joues diminuent; son front se pare de la blancheur de lis d'une virginale pureté.

Un matin, elle s'éveille pleine d'émotion; elle ne sait ce qui se passe en elle; mais tout rayonne et brille d'une splendeur inaccoutumée à son œil étonné, et tout chante autour d'elle les joies de la vie. Elle sent battre son cœur d'un bonheur dont elle ne se rend pas compte, et ce cœur déborde d'un sentiment nouveau et inconnu. Hier encore, son regard s'arrêtait sur tous les visages, sans embarras et avec une aimable candeur; maintenant elle baisse les yeux quand elle va à l'église avec sa mère. Elle a senti que le regard des jeunes gens fait monter à son front le rouge de la pudeur et que ce regard la trouble et l'effraie.

Bientôt le jour se fait dans son esprit; elle comprend ce que c'est que ce feu qui s'efforce de s'enflammer en elle. Le sentiment inquiet de sa pudeur se révolte contre la mystérieuse émotion qui agite son cœur; elle s'attache davantage encore à sa mère, elle cherche l'isolement et fuit toute société.

La révélation d'une destination pleine de dangers l'a effrayée; la crainte que, dans les aspirations qui l'entraînent, il n'y ait qu'un instinct terrestre et coupable, la fait reculer d'anxiété... Mais c'est en vain! Sa destinée lui crie :

— Tu aimeras! tu aimeras! Dieu t'a créée pour l'amour!

En effet, malgré tous ses efforts, son cœur déborde d'amour. Elle n'ose encore y laisser pénétrer une image d'homme, mais cependant elle aimera, il faut qu'elle aime! Qui?

Berthe tournera-t-elle vers Dieu toutes les forces de son âme, et épanchera-t-elle, dans la contemplation de sa miséricorde et de sa majesté, tous les trésors de son amour? Deviendra-t-elle l'épouse du Christ? s'agenouillera-t-elle entre les quatre murs d'une cellule, et y priera-t-elle pour l'humanité en en expiant les fautes, jusqu'à ce que son âme aimante remonte à sa source? C'est là aussi une forme de l'amour!

Fera-t-elle participer les enfants du travailleur à la lumière de la civilisation, de la doctrine du Christ et de la moralité? Instruira-t-elle, dans les écoles du dimanche, les enfants du pauvre, et leur enseignera-t-elle comment, dès l'enfance, on peut s'armer contre la misère et le vice? Arrachera-t-elle de ces jeunes cœurs, avec une sollicitude maternelle, les germes du mal, et les remplira-t-elle de pudeur, de résignation et de crainte de Dieu, — afin que l'ouvrier trouve aussi dans son épouse une compagne qui remplisse vis-à-vis de lui la véritable mission de la femme, consoler, aimer et faire espérer? C'est là aussi une forme d'amour.

Ira-t-elle, elle, riche jeune fille, chercher dans les couloirs étroits et les sombres ruelles les pauvres petits enfants malades avant qu'ils n'aient encore essayé leurs premiers pas? Les transportera-t-elle dans un bâtiment bien aéré pour y laver leurs membres meurtris, y panser leurs blessures, y renouveler leurs vêtements? Veillera-t-elle jour et nuit au chevet de l'enfant de l'ouvrier, épiant sa respiration, humectant et rafraîchissant ses petites lèvres, le soignant et le dorlotant, jusqu'à ce que la mort soit chassée du petit lit? C'est là encore une forme sublime de l'amour.

Pour autant que le lui permettait sa position sociale, Berthe, par toutes ces œuvres de miséricorde réservées à la femme, a donné l'essor au sentiment d'amour que Dieu a mis dans son âme; mais enfin cependant son cœur est plus vivement touché par le regard d'un jeune homme.

Je pourrais vous peindre comment ce jeune homme, — généreux, mais rendu indomptable par le sentiment exagéré de sa force et de sa liberté, s'est éloigné d'elle; comment, dans son isolement, elle a senti le ver de la douleur ronger son sein; comment les souffrances qui déchiraient son cœur l'ont fait dépérir... Mais à quoi bon rappeler un mal guéri?

Le jeune homme est revenu à elle; il l'a acceptée

pour femme devant l'autel; elle est devenue l'appui et la compagne chérie de son bien-aimé.

Voyez, Berthe est assise au milieu de sa nombreuse famille. Le plus jeune de ses enfants repose encore sur son sein : il y puise sa vie; un autre repose sa petite tête sur ses genoux; les autres jouent naïvement et innocemment autour d'elle.

Le nouveau-né de Berthe dort : elle le pose dans son berceau, elle épie pendant un instant son sommeil et revient ensuite aux petits joueurs; elle les fait s'agenouiller, joint leurs petites mains et leur apprend à prier Dieu; elle leur dit comment l'homme sur la terre doit lever avec reconnaissance son regrrd vers le ciel, comment il doit se dévouer à l'amour de son prochain, comment il doit être bienfaisant et miséricordieux; elle ne connaît pas d'autre source de bonheur que celle que le Créateur a fait couler dans son sein : l'amour.

Voyez-la, assise dans le silence de la nuit, auprès d'un petit lit. La main du Seigneur l'a visitée; la maladie a étendu l'un de ses enfants sur la couche de douleur. Berthe est pâle; ses yeux sont rougis par les larmes. Elle caresse du regard son pauvre enfant, elle presse ses petites mains sur ses lèvres, elle compte les palpitations de sa poitrine, elle tremble, elle frissonne au moindre mouvement; elle s'agenouille, elle prie, elle implore l'aide de Dieu, si elle pouvait, comme le pélican symbolique, chasser, au prix de son sang, la mort de ce chevet, elle n'hésiterait pas un instant; elle donnerait son sang avec joie, avec gratitude, si le sourire de la santé pouvait briller de nouveau sur le visage altéré de l'enfant bien-aimé....

L'époux de Berthe est un homme énergique et courageux; il veut, par sa propre élévation, agrandir l'avenir de ses enfants. Il fait le commerce. Le désir de la richesse lui fait défier et braver avec audace les vicissitudes du sort...; mais cela ne lui suffit pas : il prend part à l'ardent combat des partis politiques; bien souvent il rentre, le soir, épuisé par la lutte, blessé dans son orgueil, trompé dans son attente. Son front est sillonné de rides, son cœur plein d'amertume et de dégoût de la vie.

Combien Berthe est tendre et ingénieuse dans sa lutte d'amour contre ces tortures de l'esprit! Comme sa voix consolante est pénétrante et douce! Comme elle essuie avec sollicitude la sueur du front de son mari; comme elle sait verser la force et le courage dans son âme, jusqu'à ce que, oubliant les rudes querelles du jour, il joue et folâtre à côté d'elle avec ses enfants sur les genoux, et, réconcilié avec la vie, sourit au lendemain...

Vienne un coup imprévu de la fortune le frapper dans son commerce, menacer sa position sociale et l'existence de ses enfants, il murmurera, se désespérera, s'irritera, maudira le sort peut-être, et épanchera son dépit sur sa bonne femme elle-même... Mais elle lui cachera sa propre tristesse, et, l'humeur toujours sereine, la voix toujours aussi douce, elle lui parlera de l'impénétrable volonté de Dieu, d'espérance, de retour du bonheur, et, peu à peu, elle lui rendra un nouveau courage et une nouvelle confiance dans l'avenir.

Et la vie de Berthe se passera ainsi dans un long et continuel sacrifice d'elle-même. Le Seigneur rappellera au ciel quelques-uns de ses enfants; déchirée par une ineffable douleur, elle verra le dernier souffle s'échapper de leurs petites lèvres mortes. Plus tard ses fils s'abandonneront à l'aveugle au torrent orageux des plaisirs de la jeunesse et s'exposeront à mille dangers, à mille pièges, à mille vices. Elle, sur ces entrefaites, soignera, épargnera, travaillera, tremblera, s'effrayera; elle saignera par toutes les blessures que le temps et le destin auront faites dans son cœur de mère, jusqu'à ce que, épuisée, anéantie, courbée sous le poids des années, elle soit devenue une vieille femme...

En effet, Berthe a perdu sa beauté : ses yeux ont perdu leur éclat, sa tête est blanchie, son visage est ridé, sa voix est incertaine et bégayante.

Le cœur de cette femme paralysée, chez laquelle la vie agonise, doit être vide et froid, n'est-ce pas? Elle a si généreusement semé sur sa route les étincelles de son amour, que la flamme doit être éteinte dans son âme?

Erreur! la femme doit aimer aussi longtemps qu'il reste un souffle dans son sein.

Maintenant Berthe a reporté son amour sur les enfants de ses fils et de ses filles. Elle va d'une famille à l'autre; elle chante pour endormir les petits marmots; pour les plus grands elle a toujours quelque friandise; elle sait de jolies chansons de son jeune temps et elle connaît de si belles histoires! Ah! la bonne grand'mère! Elle redevient enfant avec les enfants! Oh! quel mot est plus de nature à faire éclore la joie dans un cercle de famille que ce mot : *grand'mère!* Dites-le, et vous verrez comme les enfants l'acclameront en battant des mains et en dansant de bonheur; car ce mot est pour eux le symbole de la bonté parfaite, de la condescendance sans bornes, de la céleste patience...

Dans cette rapide esquisse, j'ai suivi la vie de la femme dans son développement naturel; je l'ai prise comme enfant, comme jeune fille, comme mère et comme aïeule; et j'ai tâché de vous montrer le rayon d'amour qui, dans toutes ces situations, illumine sa route avec un redoublement

d'éclat. Permettez-moi de terminer ces considérations par une histoire courte et vraie; elle vous prouvera, mieux que tout ce que je vous ai dit, que pour une femme, *vivre* et *aimer* sont deux mots qui ont la même signification.

Non loin de la place du Château, dans notre ville d'Anvers, se trouve l'hospice des Enfants-Trouvés, bâtiment où l'on donne asile aux malheureux orphelins, où on les élève et les instruit. A côté se trouve un autre édifice où l'on enferme les hommes et les femmes frappés du terrible fléau de la folie. Ces deux bâtiments ne sont séparés l'un de l'autre que par un mur dans lequel est pratiquée une porte commune, car les fous et les orphelins ont la même chapelle pour prier Dieu.

C'était en 1830, dans la nuit sinistre du bombardement. Jusque-là, suivant les usages de la guerre, la garnison de la citadelle avait épargné l'hospice des Enfants-Trouvés et la maison des fous, et avait lancé bombes et boulets dans une autre direction; mais quelques volontaires de l'armée belge crurent que de ces bâtiments ils pourraient tirer avec avantage sur l'ennemi; ils pénétrèrent dans l'hospice des Enfants-Trouvés et se mirent à faire feu sur la citadelle.

Ainsi attaquée de l'intérieur d'établissements de bienfaisance que toutes les nations considèrent comme un terrain neutre, la garnison hollandaise s'irrita et fut transportée du désir de se venger. Les bouches à feu furent dirigées sur l'hospice des Enfants-Trouvés, et les projectiles incendiaires firent pleuvoir la destruction et la mort sur l'habitation des pauvres orphelins et des malheureux insensés.

Déjà quelques bombes sont tombées dans la cour et ont brisé avec un formidable éclat toutes les vitres des deux bâtiments.

L'incendie menace de se déclarer...

Que faire ?

On ne peut laisser les fous enfermés et les orphelins qui se lamentent exposés au danger d'être brûlés vifs ?

Mais à quel moyen recourir? Le temps presse; chaque minute peut être la dernière qui reste pour le salut !

Les administrateurs des établissements font ouvrir toutes les portes ; ils donnent la liberté aux fous et aux orphelins, afin qu'ils puissent se sauver eux-mêmes si c'était encore possible...

Alors fous et folles s'élancent comme un torrent dans la cour au milieu des orphelins épouvantés.

La rouge lueur d'une mer de feu illumine cette scène lugubre.

Les hommes, comprenant le péril, hurlent de terreur et de rage; ils s'élancent, renversant les orphelins dans leur course désordonnée; uniquement préoccupés du soin de leur conservation personnelle, ils franchissent la porte en courant...

Mais que font les femmes folles dans cette situation critique? Voyez, les cris plaintifs des enfants les ont touchées... Chacune d'elles prend un, deux, trois orphelins; elle les serre sur sa poitrine; elle les cache dans son sein; elle penche son corps au-dessus d'eux; elle tournent le dos au côté d'où les coups de canon frappent leur oreille comme la foudre, d'où les torrents de flammes paraissent sortir. Elle a oublié son propre danger, la pauvre folle ! Elle place son corps entre l'enfant et les bombes meurtrières, dans l'espoir qu'au prix de sa vie elle le protégera contre la mort et le sauvera !...

C'est la vérité, ce que je vous raconte.

Ainsi, voici la femme privée de raison, d'intelligence, n'ayant plus de conscience du sentiment; rien d'humain ne semble plus rester en elle; son âme elle-même est égarée. Elle ne sait ce qu'elle dit, ce qu'elle pense; tout est mort en elle, tout, excepté la flamme sainte et cachée de l'amour !

Infortunée martyre de la misère humaine, du fond de l'abîme de la folie, elle rend encore témoignage de la mission de la femme sur la terre :

— *Aimer !*

FIN DE LA MISSION DE LA FEMME



— Vois-tu, là, entre ces fleurs, cette jeune demoiselle ? (Page 7.)

LE GANT PERDU

I

Étrange passion qui s'empare tout à coup des habitants de l'Europe! Partout, dans les villes et les villages, on apprête les valises et les malles, on consulte des cartes géographiques, on discute des plans de voyage. Tous les cœurs aspirent après l'espace, tous les yeux brillent d'un désir impatient; on bat des mains à chaque nom étranger qui, pareil à un phare, marque l'itinéraire projeté. Paris, Bruxelles, Amsterdam, Rhin, Italie, on vous salue comme des promesses d'ineffables jouissances! Mais le nom qui, plus que tous les autres, excite des cris d'enthousiasme, c'est le tien, ô chef-d'œuvre de l'artiste divin, le tien, ô Suisse, terre superbe et bénie!

Écoutez ces prières qui s'élèvent des bords de l'Escaut! C'est la voix d'un vieillard qui s'écrie les larmes aux yeux :

— Je vous remercie, mon Dieu, je verrai du moins la Suisse avant de mourir.

D'où vient cette fièvre subite de voyages? qui donne ainsi des ailes à nos âmes!

C'est qu'une année de travail, de soucis, et de luttes vient de s'écouler. Les juges ont jugé, les avocats ont plaidé, les étudiants ont travaillé, les rentiers ont économisé, les marchands ont calculé, pesé et tremblé ; mais aujourd'hui, hourra! aujourd'hui, c'est le mois de septembre.

Cher et beau mois! que tes jours sont clairs, que ton soleil est doux, que ton air est vif et sain! Tu ornes la verdure d'une teinte si charmante, qu'on dirait que de chaque feuille tu veux faire une fleur. Tu jettes sur les montagnes et les vallées cette pourpre changeante qui se reflète sur tous les objets, et qui rend plus douce à tous les yeux la nature, baignée comme dans un brouillard doré.

Oui, septembre est le gardien économe des présents de l'année. Ses prédécesseurs les prodiguent et à pleines mains; mais lui en répand ensuite ce qui reste, pour que l'homme, avant l'arrivée du sombre hiver, se sente renaître encore une fois au milieu d'un second et splendide printemps.

Septembre est aussi le mois de la délivrance et de la liberté. Ceux qui ont passé toute l'année à travailler, à compter et à réfléchir, il les soulage en souriant du pesant fardeau de leur vie journalière et leur crie : « Élevez vos cœurs, privilégiés de la terre! en avant, en avant, à travers le monde! Jouissez plus et mieux pendant ma courte durée que pendant le reste de l'année, et peut-être aussi que pendant le reste de votre vie. En route! en route! vous êtes libres de devoir, de travail et de souci. »

Déjà les convois de chemin de fer et les bateaux à vapeur se remplissent d'Anglais, de Russes, de Français, d'Allemands; les uns vont à l'est, les autres au nord, le plus grand nombre au midi. Les villes de bains et les hôtels retentissent de tous les idiomes, comme si le monde était menacé d'une nouvelle confusion des langues!

Parmi tous ceux qui avaient attendu le mois de septembre avec une impatience fiévreuse, il n'y en avait pas de plus heureux qu'Herman Van Borgstal et Max Rapelings. Voisins et amis depuis leur enfance, ils avaient été ensemble à l'école, ils avaient suivi ensemble les cours de l'Université et subi en même temps leur premier examen, quoique Herman étudiât le droit et que Max se destinât à la carrière médicale.

Cette étroite amitié les avait prémunis contre les entraînements de la vie d'étudiant, et leur avait permis de conserver dans toute leur fraîcheur les illusions de la première jeunesse, d'autant plus que leurs parents habitaient la ville universaire, et qu'ils n'avaient point été prématurément éloignés du foyer de la famille. Au contraire, elle les avait stimulés, car leur plus ardent désir était de marcher de pair dans la voie du progrès et de la science.

Durant leurs études universitaires, ils avaient passé une partie de leurs vacances, tantôt à Ostende, tantôt à Blankenberghe, tantôt à Spa. Ils avaient même visité presque entièrement les pittoresques Ardennes. Leurs parents, qui étaient à leur aise, et qui possédaient une jolie fortune bourgeoise, — surtout la mère d'Herman, — récompensaient leur zèle et leurs progrès en leur fournissant les moyens de puiser dans les plaisirs du voyage un nouveau courage et de nouvelles forces pour continuer leurs difficiles études.

Max Rapelings avait un oncle qui avait passé l'automne précédent en Suisse, et qui lui avait raconté tant de merveilles de cette admirable nature alpestre, qu'à force d'en causer avec son ami Herman, Max lui avait communiqué une ardente envie de visiter aussi la patrie de Guillaume Tell. Ils devaient passer tous deux leur dernier examen dans le courant de l'année, si Max, en redoublant d'ardeur, pouvait se rendre capable de subir en même temps deux difficiles épreuves. La tâche leur semblait lourde, et ils hésitaient d'autant plus à courir le risque d'un échec, que la nécessité ne les pressait point. Ils étaient donc sur le point de se résigner à suivre les cours pendant une année de plus, lorsque leurs parents, pour les encourager, leur dirent ces simples paroles :

— Si Herman devient avocat cette année, et Max médecin, ils pourront faire un voyage en Suisse :

— En Suisse! en Suisse! s'écrièrent les jeunes gens transportés de joie.

Ils se mirent bravement à l'œuvre, s'encourageant l'un l'autre à ne pas manquer le but souhaité, ils travaillèrent jour et nuit, et passèrent enfin leur examen avec distinction.

Mais le mois de septembre, le plus favorable pour un voyage en Suisse, était encore bien loin.

En l'attendant, ils s'exercèrent à l'étude de la langue allemande, qu'ils possédaient déjà en partie, achetèrent des plans et des guides de voyage, ne cessant d'interroger l'oncle qui avait vu les Alpes, et s'entretinrent enfin avec tant d'enthousiasme de montagnes gigantesques, de lacs bleus et d'immenses mers de glace, qu'à l'approche du mois de septembre ils étaient à moitié fous de désir et de joie.

Enfin, le jour si longtemps désiré est arrivé. Dans la gare de Gand, au milieu de la cohue des voyageurs et des curieux qui se pressent le long d'un train composé de nombreuses voitures, les deux familles réunies serrent les mains des deux jeunes gens. L'un deux, Herman, est remarquable par sa jolie figure, par ses cheveux noirs et bouclés, par ses joues fraîches et ses yeux brillants. Tout en lui trahit une grande simplicité de cœur et une sensibilité profonde. Une joie sans bornes rayonne dans son regard, mais il cause tout bas avec sa mère, comme s'il craignait de laisser deviner aux étrangers les sentiments qui l'agitent.

L'autre jeune homme n'est pas beau, loin de là : ses traits manquent de régularité, et il a une épaule plus haute que l'autre, suite d'une chute qu'il a faite étant tout petit. Pauvre Max, ses condisciples de l'Université, pour le taquiner, l'appelaient parfois *le Bossu;* mais il paraît s'être tout à fait consolé de sa difformité, et l'avoir même oubliée. Tandis qu'Herman écoute les derniers conseils et les adieux de sa mère, Max interpelle chacun à voix haute, : « Au revoir! » va, vient, s'agite et se remue comme si le sol lui brûlait les pieds.

Plusieurs de ses amis l'entourent et lui conseillent de prendre le chemin de fer du Luxembourg pour traverser la belle vallée de la Moselle et la ville de Trèves, où l'on admire, outre la colossale *Porta Nigra*, une chaussée romaine, des bains romains et des monuments qui transportent le spectateur étonné en pleine civilisation païenne. Puis, en suivant cette route, il pourra passer une couple d'heures dans la coquette Nancy, et s'arrêter à Strasbourg pour visiter la cathédrale, célèbre dans le monde entier. Mais le jeune docteur répond qu'ils vont directement jusqu'en Suisse en traversant par Paris, et qu'à leur retour ils visiteront tout ce qui méritera de les arrêter au passage.

La voix des garde-trains annonce le départ... Herman embrasse sa mère, dont les yeux se mouillent de larmes comme si elle craignait de ne plus revoir son fils chéri. Elle parle de dangers, de rochers à pic, de précipices sans fond; mais il lui coupe la parole par un tendre baiser d'adieu.

Max Rapelings serre gaiement la main de ses parents et de ses amis; il écoute un instant les recommandations de madame Van Borgstal. Celle-ci sait bien que Max, quoiqu'il semble le plus étourdi des deux est cependant le plus prudent. Il est d'ailleurs de deux ans plus âgé qu'Herman, et il a plus d'expérience du monde. Aussi la mère le prie-t-elle d'éviter en Suisse les périls du voyage et confie-t-elle son fils à ses bons soins. Mais le sifflet de la locomotive retentit, le train se met en marche, et Max saute en voiture en s'écriant :

— Hourra! en Suisse !

Tant que le train est en vue, on se salue en agitant les mouchoirs; mais bientôt il n'y a plus qu'un petit point noir sur la voie avec un petit nuage de fumée... Ils sont partis.

II

Le train qui s'arrête à Berne dans l'après-midi du 5 septembre amenait un nombre extraordinaire de touristes. Le quai de débarquement fut immédiatement couvert d'un fourmillement de gens de tout pays. Les hommes, coiffés de chapeaux de feutre, la poche de voyage et la gourde au côté, et, portant à la main ou sur l'épaule la couverture bigarrée, avaient tout à fait l'aspect de gens qui vont entreprendre le tour du monde; quelques-uns s'étaient déjà pourvus de l'*alpenstock* de sept pieds de long pour gravir les montagnes. Quant aux dames et aux demoiselles, pour montrer que, dans la libre Suisse, elles entendaient s'affranchir du joug de la mode, elles avaient choisi les costumes les plus étranges et les plus capricieux. C'était surtout dans leurs coiffures que l'on remarquait cette variété. Il y avait des chapeaux de paille, de soie, de feutre, de velours, retroussés, rabattus, allongés, tordus, avec des rubans, des fleurs, des perles, des oiseaux, des coquilles... ; des robes larges et des robes étroites, des brodequins coquets et d'épais souliers de montagne, des manteaux de toutes les coupes, beaucoup de jolis visages, peu de laids; des blondes, des brunes, des noires...

Il semble qu'un voyage de plaisir fasse perdre aux gens les plus formalistes quelque chose de leur roideur; car on parlait haut, on s'appelait l'un l'autre, et l'on riait gaiement sans prendre souci de ses voisins. On pouvait lire dans tous les yeux ce cri parti du cœur :

— Nous voilà donc en Suisse !

La foule se porta rapidement vers l'extrémité de la gare, où les plus pressés se bousculaient pour prendre leurs bagages.

Un peu à l'écart du mouvement de cette foule, un jeune homme, appuyé contre la muraille, contemplait avec un joyeux étonnement toute cette animation. Devant lui se trouvaient quelques Suisses, venus sans doute des villages voisins. Il vit des femmes portant une certaine coiffure de dentelle noire qui se tenait droite et roide comme les ailes d'un papillon gigantesque; des jeunes filles coiffées du chapeau de paille à fleurs des bergères, d'où s'échappaient des tresses qui leur tombaient jusque sur le dos; des hommes habillés entièrement de drap couleur rouille; des petits enfants attifés absolument comme leurs grands parents; des visages bouffis, du linge éclatant de blancheur, des habits bigarrés... Un instant il crut assister à la représentation d'une paysannerie au théâtre royal de Gand.

Un autre jeune homme qui avait une épaule plus haute que l'autre, et qui, depuis un moment, se frayait un chemin à travers la foule, comme s'il cherchait quelqu'un, frappa sur le bras du rêveur et lui cria en flamand :

— Eh bien, Herman, est-ce ainsi que tu commences? Tu n'y verras plus goutte avant que nous ayons atteint les montagnes. Sois un peu plus

avare de ton enthousiasme, jusqu'à ce que nous voyions des choses vraiment grandioses. Viens, j'ai trouvé enfin notre malle.

— Mais tu n'as donc pas d'yeux, Max? Vois donc ces jolies Suissesses; quels costumes charmants et pittoresques!

— Oui, oui, elles sont fraîches et gentilles, ces fleurs des Alpes; mais ce n'est pas ici le lieu de les admirer; nous en verrons des milliers avec des costumes plus jolis et plus étranges encore; tu sais bien ce que mon oncle nous a dit... Mais dépèche-toi, ou nous reperdrons notre malle.

Herman prit en riant le bras de son compagnon. Tous deux se dirigèrent vers la sortie de la gare, mirent leur malle sur la petite charrette d'un commissionnaire et entrèrent en ville.

Ils tournaient les yeux de tous côtés et ne furent pas peu étonnés de voir que les maisons étaient de la même architecture qu'à Gand et à Paris. D'après leur idée, de toutes les villes de Suisse, Berne devait être la plus *moyen âge*, ou du moins avoir conservé une physionomie propre et caractéristique. Déjà ils murmuraient contre l'oncle qui les avait trompés.

Ce qui causait leur désappointement, c'est qu'ils ne voyaient près de la gare que des constructions modernes qui, là comme partout, n'avaient d'autre style que la froide, monotone et insupportable ligne droite. Herman adressa la parole au commissionnaire et lui demanda en allemand si toutes les maisons de la ville étaient semblables à celles-là, et s'il n'y avait pas de rues qui rappelassent l'aspect de l'ancienne Berne.

— Ces messieurs désirent voir de vieilles rues? répondit l'autre; ils n'auront pas besoin d'aller loin pour cela. Ils m'ont dit de porter cette malle à l'*Aarberg-Gasse*. Encore quelques pas, et nous y sommes. C'est une belle rue, du moins pour qui aime la vieille Suisse.

— Un peu plus loin, ils tournèrent un coin de rue.

— Nous entrons dans l'*Aarberg-Gasse* messieurs, dit le commissionnaire.

— Ciel! qu'est-ce ci? s'écria Herman en levant les mains. Si quelqu'un me disait que je suis en Espagne ou à Constantinople, je le croirais, sur ma parole.

— Admirable! vraiment pittoresque! On se croirait transporté, comme par enchantement, dans un pays inconnu, murmura Max.

Pour des Flamands, la surprise des jeunes voyageurs était toute naturelle, car certaines rues de Berne ont en effet un aspect si caractéristique et si étrange, qu'on ne voit rien de pareil ailleurs, même dans les autres villes de la Suisse.

La plupart de ces rues sont fort larges; au milieu d'elles à des distances rapprochées, sont des fontaines publiques, dont l'eau tombe de tous côtés dans de grands bassins, du sein desquels s'élève une haute colonne. Sur ces colonnes on voit les statues de personnages célèbres dans l'histoire du pays ou dans l'Ancien Testament. Tout est taillé dans la pierre. On voit aussi des bas-reliefs représentant des animaux ou des fleurs, dont quelques-uns sont coloriés. Sur plusieurs de ces monuments flottent des bannières peintes. Les maisons y sont hautes et grandes, avec des toits en saillie. Chaque fenêtre est un balcon garni d'une balustrade en fer d'une forme plus ou moins artistique. Derrière la balustrade, il y a un coussin brun, rouge ou vert, et ce lieu de repos est protégé contre la pluie et le soleil par une petite tente en toile rayée.

— Ce qui étonne le plus les étrangers, c'est la circulation des piétons dans les galeries qui forment comme une seconde rue sous les maisons de chaque côté de la rue; le rez-de-chaussée étant bâti en retrait, les étages sont soutenus par de massives colonnes formant des arcades, au fond desquelles se trouvent les magasins et les boutiques. Les demeures des bourgeois sont aux étages supérieurs.

Comme les habitants marchent généralement sous les arcades, le long des boutiques, même par les plus beaux jours, on ne voit guère d'autres personnes dans les rues que celles qui vont prendre de l'eau aux fontaines; mais sous les galeries circule le flot mouvant d'une bourgeoisie active et laborieuse.

Herman et Max, disposés comme ils l'étaient à l'admiration et à l'enthousiasme, s'arrêtèrent stupéfaits devant toutes les étranges beautés que l'*Aarberg-Gasse* étalait à leurs yeux.

Aux balcons, au milieu des fleurs, se montraient çà et là une jeune fille à demi assise, à demi couchée, prenant le frais, — car le temps était chaud — puis des hommes, et enfin, aux étages supérieurs, des ouvriers qui, appuyés contre leur coussin, fumaient le cigare ou la pipe. On eût pu se croire en Orient. Mais ce qui attirait plus particulièrement leur attention, c'étaient les allées et venues, autour des fontaines, de jeunes filles dont les bras nus, les costumes bizarres, les poses charmantes, avaient quelque chose de biblique et faisaient penser à l'histoire d'Isaac et de Rébecca.

Après avoir exprimé leur surprise par quelques joyeuses exclamations, les jeunes gens étaient entrés, sur les pas de leur guide, dans la rue qu'ils cherchaient. Chemin faisant, ils s'arrêtèrent près des fontaines pour voir de près les sculptures des vasques et admirer les grâces des jeunes Suissesses.

Le commissionnaire arrêta sa charrette du côté gauche de la rue, montra une toute petite porte sous la galerie à moitié sombre, et avertit les voyageurs que c'était la demeure de la personne dont ils lui avaient donné le nom.

Il prit la malle, la porta devant la petite porte, et se disposait à sonner lorsque l'on vint ouvrir. C'était une femme âgée qui dit, en assez bon français, avec un sourire plein de cordialité :

— C'est le neveu de M. Van Heuvel avec son ami que j'ai l'honneur de saluer? Soyez les bienvenus, messieurs, et veuillez me suivre. J'espère que vous serez aussi contents que ce bon M. Van Heuvel. Elle marcha jusqu'au fond du vestibule et s'arrêta au pied d'un étroit escalier de pierre en forme de vis. Cet escalier était en pierre blanche, très usé et fendu en plus d'un endroit. Il recevait à peine une lumière douteuse par une petite fenêtre étroite et longue comme une meurtrière.

Tout en montant, nos deux amis échangèrent un regard de déception. L'oncle leur avait préparé un singulier gîte, pensaient-ils. Dehors tout était beau, pittoresque et coloré comme un paradis; ici, ils gravissaient avec peine les marches boîteuses d'un colimaçon de pierre qui allait les conduire sans doute dans un bâtiment sombre et délabré : quelque halle du moyen âge ou quelque vieille prison.

Max Rapelings souriait d'un air ironique comme pour se moquer de leur désillusion. Herman Van Borgstal soupirait profondément; mais ils continuèrent à suivre en silence la vieille femme qui les conduisit à travers un long corridor du premier étage, et leur ouvrit enfin la porte d'une grande chambre.

Les jeunes gens poussèrent une exclamation joyeuse : « Ah! » firent-ils. La vieille femme leur dit :

— Je le savais bien, messieurs! la même chose est arrivée à votre oncle. Lui aussi s'est mis à crier : *Ah!* C'est que vous ne connaissez pas les coutumes de Berne. Il y a ici plusieurs ménages dans chaque maison. Ce qui se passe en dessous ne regarde pas le locataire d'en haut.

Max paya le commissionnaire. Herman fit le tour de l'appartement et admira le luxe et l'élégance des meubles. Ils se trouvaient dans une vaste pièce dont le plancher était couvert d'un épais tapis; le long des murs, il y avait des chaises et des canapés garnis de velours, des commodes, un bureau et un lit, le tout en mahoni, d'une forme très élégante. Tout y était d'une propreté extrême et promettait aux occupants tout le confort désirable.

Après qu'Herman eut, d'un coup d'œil rapide, fait l'inspection de cet agréable ameublement, il souleva le rideau d'une des fenêtres, et s'écria gaiement :

— Ah! qu'il fait bon ici! Max! mon cher Max, nous demeurons dans la belle rue, nous avons des balcons avec des coussins, et sous nos yeux une fontaine à quatre jets d'eau.

— Messieurs, dit la vieille, voici la pièce que votre oncle avait aussi à sa disposition. Sa chambre à coucher était là; mais, comme cette chambre est un peu petite, nous avons placé un second lit pour un de vous dans le coin de ce salon. Vous pouvez choisir.

— Ce sera le mien. Je prends pour moi le lit du salon, s'écria Herman.

— A votre aise, messieurs, répondit la vieille. Voici la clef de votre appartement et la clef de la maison. Allez et venez avec la même liberté que si la maison était à vous. Si vous désirez quelque chose, vous n'avez qu'à sonner.

Les jeunes gens, touchés d'un si cordial accueil, remercièrent chaleureusement leur hôtesse.

— Votre oncle, dans sa lettre, a prié mon mari de vous mener voir les curiosités de la ville, dit-elle; mais, malheureusement, mon mari est parti pour Lausanne, où l'appelaient des affaires urgentes, et il ne reviendra que ce soir très tard. La promenade sera donc pour demain.

Au moment de sortir, elle revint sur ses pas et demanda :

— J'oubliais : comment se porte le bon M. Van Heuvel?

— Parfaitement, madame, et il nous a chargés de vous faire mille compliments de sa part, répondit Max. Quand il parle de l'Aarberg-Gasse et de votre maison hospitalière, les larmes lui viennent aux yeux.

— Je le crois, dit-elle en souriant. M. Van Heuvel est resté ici plus de quinze jours. Il s'était pris d'une si vive amitié pour mon mari, qu'ils passaient des journées entières à se promener ensemble à Berne ou dans les environs. Mon mari l'a même accompagné à travers les Alpes, de Lauterbrunnen jusqu'au Grindelwald. Votre oncle est un brave, spirituel et aimable homme.

— Mais, madame, pardonnez-moi ma curiosité, comment avez-vous fait la connaissance de M. Van Heuvel? demanda Herman.

— C'est fort simple. Nous avons habité longtemps Genève, où nous avons fait le commerce d'horlogerie. Un horloger de Gand venait nous y voir souvent. En Suisse, l'amitié dure longtemps. Cet horloger avait donné à M. Van Heuvel une lettre par laquelle il nous priait de le bien accueillir. D'ailleurs, messieurs, nous louons ordinairement ce salon et cette chambre aux touristes étrangers, lorsqu'ils nous sont recommandés. Et

maintenant, à plus tard, jusqu'à ce que vous ayez besoin de quelque chose.

A ces mots, elle quitta l'appartement.

A peine fut-elle sortie, que Max Rapelings fit un bond de joie et s'écria :

— Vive la Suisse! Notre pain est tombé dans le miel. Logés comme des princes, chez des gens qui ont des cœurs d'anges.

— Oui, oui, dit Herman, vois, nous sommes sur la rue et nous avons des balcons.

Il ouvrit la fenêtre et se laissa glisser de tout son long sur le coussin.

— Je suis un Turc, un sultan! dit-il nonchalamment.

— Avoue que mon oncle n'est pas bête, dit Max.

— Oh! c'est un homme de génie! Je le bénis du fond de mon cœur. Sans lui, nous serions logés dans quelque hôtel, au milieu de touristes vulgaires, comme on en rencontre partout. Hourrah pour ton oncle! Je vais allumer un fin manille, et tâche, si tu le peux, de m'arracher de ce coussin avant que la dernière bouffée de fumée ait disparu dans les airs.

— Ah çà! mon bon Herman, pas de bêtises; ce long voyage en chemin de fer nous a couverts de poussière jusqu'aux yeux. Il faut d'abord nous débarbouiller, tirer nos vêtements de la malle et nous arranger un peu. Tes cheveux ont l'air d'un buisson de couleuvres. Après cela, nous délibérerons sur ce que nous avons à faire.

— Tu as raison, Max. Le bonheur m'étourdit. Je ne sais. C'est peut-être l'air des montagnes qui commence à me travailler; mais il me semble que mon cœur se fond de joie.

A ces mots, il s'approcha du lavabo qui se trouvait près du lit, et se mit à sa toilette. Son ami en fit autant dans la chambre voisine, et, comme la porte était ouverte, ils pouvaient causer et plaisanter à leur aise.

— Ah çà! Herman, demanda le jeune docteur, pourquoi t'es-tu pressé si fort de prendre pour toi le lit qui est dans le salon?

— Parce qu'il n'y a pas de rideaux. Je préfère un lit sans rideaux.

— Hypocrite, c'est parce qu'il est plus près du balcon.

— Tu pourrais avoir raison, Max. Il me semble que je pourrais rester assis là des journées entières, les yeux fixés sur les eaux jaillissantes de la fontaine.

— Je crois, coquin, que tu regarderais beaucoup moins la fontaine que les fleurs des Alpes qui s'épanouissent sur ses bords. C'est ton affaire. Mais que t'importe le balcon quand tu es dans ton lit! Aurais-tu, par hasard, l'envie de passer la nuit à la belle étoile, sur ce coussin rouge?

— Qui sait, mon cher Max, si la lune brille?... La lune, en Suisse, doit être une chose superbe. Tout est beau et charmant en Suisse.

— C'est fini, s'écria Max, me voilà frais et dispos comme un poisson dans l'eau. Promesse oblige. J'ai pris l'engagement d'écrire à mon père et à mon oncle dès que nous serions arrivés à Berne. Aujourd'hui, c'est mon tour, et demain ce sera le tien : chaque jour une lettre, telle est la loi, et je suis chargé d'en assurer l'exécution. Je vais donc m'acquitter tout de suite de cette tâche pour être tout à fait libre. Quant à toi, Herman, étends-toi sur ton balcon et fume ton cigare; sans cela tu ne pourrais pas te taire.

Il s'assit à la table où se trouvait tout ce qu'il fallait pour écrire, et commença sa lettre.

Herman alluma un cigare et se coucha à demi sur le balcon. D'abord il regarda assez longtemps la fontaine, puis il laissa errer ses yeux le long du balcon, et, après embrassé du regard tous les objets qui le frappaient le plus, il se mit à analyser les détails et à examiner de plus près les mille objets de couleurs variées qui faisaient ressembler cette rue à une ville des Flandres en temps de kermesse, ou lorsqu'un personnage considérable y fait sa joyeuse entrée.

Enfin, à moitié étourdi, il se renversa sur le dos, souffla, avec un sourire indescriptible, la fumée de son cigare en l'air et demeura dans cette position, les yeux levés au ciel. Son visage exprimait une sorte de béatitude et d'extase causée par le sentiment d'un complet contentement. Mais il ne put se tenir longtemps tranquille et se retourna de nouveau vers la rue.

Tout à coup il poussa un petit cri de surprise. De l'autre côté de la rue, presque en face de lui, une jeune fille venait de paraître au balcon parmi les fleurs et la fraîche verdure, et, lorsqu'Herman s'était retourné, son regard avait rencontré tout à coup le regard de cette jeune fille. Il y avait dans ses yeux quelque chose d'étrange et de profond qui fit courir un frisson dans les veines du jeune avocat.

Tous deux se regardèrent pendant quelques minutes avec étonnement: mais bientôt la jeune fille se détourna et se mit à lire un livre qu'elle tenait à la main. Cette jeune demoiselle était entièrement vêtue de noir. Elle avait des cheveux très noirs qui tombaient en mèches bouclées sur ses épaules; ses yeux, également noirs, brillaient comme des perles de jais... Mais sa figure était pâle, et se détachait sur tout ce noir comme le visage d'une statue de marbre. Cependant, en dépit de cette pâleur, elle était réellement charmante. Telle fut du moins l'impression qu'elle produisit sur Herman.

Aussi le jeune homme tenait-il son regard fixé sur elle avec une sorte de stupeur; il respirait à peine, tant cette étrange, cette surprenante beauté l'avait frappé.

La jeune fille pensant probablement qu'on ne la regardait plus, releva les yeux et les porta, comme par curiosité pure, sur le jeune homme dont le visage trahissait une profonde émotion. Elle regarda le ciel, puis baissa de nouveau la tête sur son livre.

Herman ne savait que penser. Il lui avait semblé que de ces beaux yeux noirs une plainte douloureuse et désespérée s'était élevée vers Dieu. Son cœur avait frémi de pitié à l'idée que la pauvre fille était peut-être la victime d'une cruelle maladie ou de quelque autre malheur. Être si belle, si jeune, et souffrir comme une martyre, cette pensée avait dissipé sa joie.

— Eh! Herman, s'écria Max, viens donc ici, que je te lise ce que j'ai écrit sur l'Aarberg-Gasse. Il n'écoute pas, le songe creux! la fontaine l'aura ensorcelé, Herman, Herman, Herman! S'est-il donc endormi?

En parlant ainsi à voix haute, il s'approcha du balcon.

— Tiens, tu es éveillé! Tu es donc devenu sourd comme un pot?

Herman mit un doigt sur ses lèvres pour inviter son ami au silence.

— Eh bien, qu'y a-t-il? Tu fais une figure de mélodrame. Qu'est-ce qui se passe?

— Viens, assieds-toi, Max, et parle à voix basse. Vois-tu là, entre ces fleurs, de l'autre côté de la rue, cette jeune demoiselle?

— Pauvre fille, elle est malade, murmura Max.

— Malade peut-être; mais quel visage! Raphaël aurait-il pu rêver une plus suave et plus noble créature?

— Je n'en sais rien, mon cher Herman; mais ce que je sais bien, c'est qu'elle n'est pas arrivée trop tard à la distribution des jolis visages. Ce blanc si pur sur ce noir mat fait un singulier effet; sur ma parole de médecin, elle est malade, n'en doute pas.

La jeune fille leva de nouveau les yeux et fixa son regard directement sur Herman. Elle aperçut en même temps son ami.

— Elle te regarde avec une singulière attention, dit Max étonné.

— Crois-tu?

— Ses yeux te cherchaient, cela est certain.

— Elle t'a regardé aussi.

— Oui, après? Est-ce qu'un laid personnage tel que moi vaut la peine d'être regardé?

— Vois, Max, elle lève encore ses yeux plaintifs vers le ciel; elle pousse un long soupir; c'est un soupir douloureux, une prière à Dieu pour obtenir assistance et miséricorde! Ah! cela me fend le cœur! Si jeune!

— Oui, c'est une triste chose que cette fatale maladie qui moissonne les plus belles et les plus tendres fleurs avant même qu'elles soient épanouies. Pauvre enfant, encore un an, encore quelques mois, peut-être!

— Non, Max, tu te trompes. Elle souffre de quelque peine morale.

— Tu la connais donc?

En ce moment parut au balcon, derrière la jeune fille pâle, un homme de haute taille, avec des cheveux gris, des favoris blancs et un visage farouche.

Dès qu'il aperçut les jeunes gens, il leur lança un regard défiant où brillait tout autre chose que la bienveillance; puis, se penchant vers la jeune fille, il lui dit quelques mots qui devaient être un ordre sévère, car elle se leva, regarda encore une fois le ciel en soupirant et disparut du balcon.

Le vieillard ferma la fenêtre avec une certaine violence, du moins à ce que pensèrent les jeunes gens indignés.

— Eh bien, crois-tu que je me trompe? demanda Herman. N'as-tu pas, comme moi, la conviction que cette pauvre créature succombe sous une cruelle tyrannie? Ah! qu'il y a de méchantes gens en ce monde? Et comment la justice divine souffre-t-elle que cet incapable vieillard fasse mourir de chagrin cette tendre fleur?

— Mais, pour l'amour de Dieu, mon rêveur de poète, où t'emportent tes idées? Voilà que tu charpentes tout un drame dans ton imagination : une jeune fille opprimée, un enchanteur, un géant, un dragon à sept têtes, que sais-je? Il ne manque plus qu'un chevalier, un paladin, pour délivrer la vierge captive. Aurais-tu envie de jouer ce rôle?

— Ce que je dis est vrai, Max; toutes les railleries ne peuvent pas ébranler ma conviction.

— Mais, je te le demande encore, la connais-tu?

— Comment la connaîtrais-je? C'est une Suissesse.

— Tu n'en peux pas savoir là-dessus plus que moi. A Berne, les bons bourgeois portent le même costumes que les gens aisés dans tous les pays.

— Oui, Max, mais ces cheveux d'un noir de corbeau, et ses yeux si noirs et si brillants?

— On les trouve partout. Ils me paraissent aussi rares en Suisse que chez nous. Si tu me disais que c'est une Italienne, une Espagnole ou une Provençale, je croirais plus facilement que tu as deviné juste.

— Soit, Max. Italienne ou Anglaise, il est triste de penser que cette pauvre enfant est condamnée à mourir si jeune... Car elle mourra; il me semble voir la mort dans ses yeux.

— Elle n'est pas la seule, Herman; il y en a beaucoup qui meurent de cette fatale maladie, dans le monde entier.

— Ces médecins, ces médecins! s'écria Herman avec une nuance de dépit; à force de sonder les souffrances humaines, ils n'ont plus de compassion. Peux-tu contempler cette infortunée jeune fille sans que ton cœur frémisse de pitié et d'indignation?

— Mais qu'est-ce qui te prend, mon cher Herman? demanda le jeune docteur abasourdi. J'ai pitié de tous les malheureux et aussi de cette jeune fille pâle, bien que j'ignore qui elle est et ce qui la rend malade. Mais, pour l'amour de Dieu, que pouvons-nous y faire? Les gens d'en face nous sont étrangers, et nous n'avons rien à démêler dans leurs affaires. Allons, allons, tout cela, c'est de l'enfantillage, nous ne sommes pas venus en Suisse pour pleurer sur des malheureux inconnus. Je vais vite cacheter ma lettre et la faire porter au bureau de poste.

Herman, excité par ses propres paroles et par ses tristes prévisions, ne quittait pas des yeux le balcon garni de fleurs. Il lui semblait qu'on remuait les rideaux de la croisée, et que quelqu'un regardait secrètement pour s'assurer s'il n'avait pas encore quitté son poste d'observation. Était-ce la jeune demoiselle ou le vieillard rébarbatif qui l'espionnait ainsi?

Tandis qu'il essayait de pénétrer ce mystère en regardant plus attentivement à travers les vitres, la sonnette retentit tout à coup avec bruit dans le salon.

— Mais, Max, deviens-tu fou? s'écria-t-il. Que fais-tu là?

— Eh! mais je sonne pour appeler quelqu'un qui porte ma lettre à la poste. Si cette sonnette est une cloche, est-ce ma faute?

A peine avait-il achevé sa phrase, que la maîtresse de la maison entra dans l'appartement.

— Excusez-moi, madame, dit Marx, si je vous ai dérangée involontairement. Mon intention était d'appeler la servante pour l'envoyer porter ma lettre au bureau de poste.

— Donnez, donnez, monsieur, répondit la bonne femme en souriant. Il n'y a pas de servante ici, je n'ai pas d'enfants. Les femmes suisses, même dans la bonne bourgeoisie, ne craignent pas de faire elles-mêmes leur ménage.

Elle se disposait à sortir avec la lettre, mais Herman quitta le balcon et s'approcha d'elle en disant :

— Madame, je vous en prie, permettez-moi de vous demander quelques renseignements.

— Toute à votre service, monsieur. Une minute seulement pour donner cette lettre à un commissionnaire, et je reviens.

— Que vas-tu lui demander? Des renseignements sur la jeune fille pâle d'en face? grommela Max.

— N'est-tu pas, comme moi, curieux de savoir qui elle est?

— En effet; mais à quoi cela peut-il nous servir? Si tu es amateur de mystères, n'en soulève pas le voile. Le récit de notre hôtesse va faire évanouir tout ton château magique avec son dragon ailé et sa princesse captive, et il n'en restera rien qu'une malheureuse fille qui souffre d'une maladie de langueur.

— Nous allons le savoir. Voilà notre hôtesse qui revient. Peut-être as-tu raison; mais c'est égal, ce mystère me trouble la cervelle.

— Vous voulez me demander des renseignements pour visiter la ville? dit-elle, je vous en prie, messieurs, attendez jusqu'à demain, sinon mon mari en aurait beaucoup de regrets.

— Ce n'est pas pour cela, madame, que je m'adresse à votre complaisance, dit Herman. J'ai vu là, au balcon d'en face, une jeune fille qui paraît malade et languissante. Est-elle du pays?

— Non, monsieur; le monsieur et la demoiselle dont vous parlez sont des étrangers, des voyageurs comme vous, répondit l'hôtesse avec un certain air de mystère.

— De quel pays sont-ils?

— Je ne le sais pas positivement, monsieur. Ils ont loué l'appartement d'en face pour un mois, et il y a déjà plus de quinze jours qu'ils sont à Berne. De temps en temps, ils s'absentent pour deux ou trois jours; mais où vont-ils, c'est ce que je ne saurais vous dire.

— Pardonnez-moi, madame, observa Max en souriant, cela me semble fort simple; ils font des excursions dans les environs ou dans les montagnes.

— C'est probable, monsieur; mais toujours est-il qu'ils n'en disent rien à leur hôtesse. Il faut croire qu'ils ont leurs raisons pour être réservés et mystérieux.

— Et ne soupçonnez-vous pas ces raisons, madame? demanda Herman d'un air très sérieux.

— Oui et non. Cela ne me regarde pas; mais ma voisine d'en face m'a parlé un jour du vieux monsieur et de la demoiselle pâle en des termes qui ont éveillé ma curiosité et ma pitié.

— Votre pitié, madame?

— Oui, monsieur. La jeune fille paraît très-malheureuse, ses mouvements sont lents, son regard plaintif et languissant; elle soupire souvent, et ma voisine l'a surprise un jour pleurant à chaudes larmes.



Il ramassa le gant. (Page 19.)

Max qui, pendant ce temps, s'était approché du balcon, se retourna en s'écriant :

— Voyez, voyez ! le tyran est là dans la rue; il marche donnant le bras à sa victime.

Ils s'approchèrent tous de la fenêtre et jetèrent un coup d'œil dans la rue. Herman crut voir que la jeune fille inclinait la tête sur sa poitrine d'un air découragé et se laissait conduire en chancelant.

— Ainsi, madame, dit-il avec un soupir, vous ne savez pas qui ils sont, ni de quel pays ils viennent?

— Ma voisine a essayé de le savoir, mais le vieux monsieur lui a donné à entendre que de pareilles questions lui étaient désagréables. Ils parlent très bien le français ; mais, lorsqu'ils se disent quelque chose entre eux, ils murmurent d'une façon presque inintelligible des mots d'une langue étrangère. D'après la voisine, le vieux monsieur serait Russe.

— Ah! diable, un Russe! s'écria le jeune médecin en pinçant les lèvres d'un air moqueur.

— Je t'en prie, Max, ne plaisante pas sur des choses aussi sérieuses, murmura Herman.

Et, se retournant vers l'hôtesse, il demanda :

— Et n'avez-vous pas de raison de supposer que le vieux monsieur maltraite la jeune fille?

— Non, au contraire; le vieux monsieur, lorsqu'il lui adresse la parole, le fait avec une douceur, une tendresse qui... qui inspire de mauvaises idées à ma voisine; mais il est vrai qu'elle est un peu pessimiste de caractère.

— Mais quelles idées, madame?

— Ce qu'elle pense n'est sans doute pas fondé. Elle se figure que le vieux veut obliger la jeune fille à l'épouser.

— Quelle infamie! s'écria Herman.

— Oui ; mais, monsieur, ce n'est qu'une simple supposition.

— Votre voisine n'a-t-elle donc jamais adressé la parole à la jeune personne?

— Celle-ci n'est jamais seule, pas un instant : toujours, toujours, le vieux est à ses côtés. Elle couche dans une chambre qui, comme la vôtre, s'ouvre sur la pièce où se trouve le lit du vieux monsieur. Personne ne peut donc approcher d'elle.

— Sous peine d'être happé par le dragon à sept têtes! murmura Max.

— Quelle horrible histoire! soupira Herman.

— Peut-être n'y a-t-il pas un mot de vrai dans tout cela, reprit l'hôtesse. Peut-être, est-ce simplement un père désolé qui conduit sa fille en Suisse, dans l'espoir que l'air pur des montagnes la guérira.

— Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi !...

— Oui, mon cher Herman; mais assez de ces histoires de loup-garou, reprit Max. J'ai faim, moi, j'ai envie de manger un morceau. Nous serions bien reconnaissants à madame si elle voulait nous indiquer un restaurant, ainsi qu'un endroit d'où nous puissions jouir ce soir de la vue des Alpes, si le ciel est assez clair.

— Rien de plus simple, messieurs. Au bout de cette rue, il y a un chemin qui conduit vers l'Aar; vous trouverez là un pont, et, de l'autre côté du pont, un sentier qui monte au *Schanzli*. On se procure là tout ce que l'on veut, et vous pouvez y souper ayant devant les yeux les Alpes et toute la ville. Il y a encore d'autres endroits du même genre; mais mon mari ne serait pas content si vous parcouriez la ville sans lui.

— Je vous remercie, madame, nous allons au Schanzli.

Quelques minutes plus tard, ils descendaient l'escalier. A la porte, l'hôtesse appela un voisin qui se montra tout disposé à indiquer le chemin aux jeunes étrangers. Ils suivirent leur guide jusqu'au bout de la rue, à travers la place de l'Orphelinat. Là, il leur montra un chemin qui allait vers la rivière et, au delà de celle-ci, un sentier qui grimpait le long de la montagne pour atteindre enfin une jolie construction; c'était le Schanzli.

A peine le guide eut-il le dos tourné, que Max éclata de rire, et dit avec un air de pitié ironique :

— Pauvre Herman! pauvre poète! voilà tout son château de cartes qui s'écroule.

— Que veux-tu dire?

— Allons, allons, cela s'est-il jamais vu? Un drame moyen âge qui finit par un Russe! C'est matériel, c'est grossier, c'est la mort de toute poésie.

— Russe ou non, la pauvre enfant est fort à plaindre, et, si seulement le Russe était un Flamand de la Flandre orientale, je ne dis pas que je ne ferais pas un effort pour le contrecarrer dans son barbare dessein.

Ils continuèrent à causer du même sujet jusqu'au moment où ils arrivèrent au pont. Alors Max, frappant du pied avec une feinte colère, s'écria :

— Ah ça ! quel démon envieux a donc jeté cette languissante personne sur notre passage, pour empoisonner notre joie et nos plaisirs, ou du moins pour les altérer d'une façon si déplorable? Nous n'avons plus d'yeux pour contempler la nature ; voilà que nous descendons de cent pieds de haut, nous avons sous les yeux un paysage délicieux et nous n'en avons rien remarqué! Si je ne t'avais pas averti, nous eussions traversé l'Aar sans daigner jeter un regard sur ses eaux bleues aux reflets d'opale. Si tu vas rester absorbé et distrait comme cela pendant tout le voyage, tu seras un agréable compagnon! Et comme tu pourras bien raconter ce que tu auras vu en Suisse! Allons, allons, plus de nuages dans notre ciel! Il sera temps, à la maison, de pleurer sur les infortunes des gens.

— Tu as raison, mon bon Max, dit le jeune avocat. Mon imagination a pris son vol, poussée par un sentiment de commisération ; mais tu sais comme je suis prompt à m'exalter ; c'est une émotion passagère. Demain, je n'y serais plus. Que dis-je? dans un quart d'heure, tu me verras gai et de bonne humeur comme auparavant. Vive la Suisse ! la Suisse seule!

— Bravo! voilà comme il faut être, dit Max. Durant ce mois de septembre, nous n'avons d'yeux que pour admirer les beautés de la nature, et de cœur que pour jouir des chefs-d'œuvre de Dieu... Ce sentier est assez roide ; la conversation est difficile ici.

— Ah! ah! tu commences déjà à souffler comme un phoque! que sera-ce donc quand nous gravirons le... le Faulhorn! D'après ton oncle, cette montagne a plus de huit mille pieds de haut. Le Schanzli est-il bien à trois cents pieds au-dessus... au-dessus de l'Aare? Je n'en sais trop rien.

— Tu souffles toi-même comme une locomotive, répondit Max en continuant à monter. Nous n'y sommes pas encore habitués. Souffler n'est rien, pourvu que nous avançions. Dis donc, Herman, as-tu remarqué, en regardant les noms de la carte, quelles douces désinences les Suisses emploient pour les diminutifs?

— Oui. Le mot *Schanzli* ne signifie pas autre chose que petit *schans*, c'est-à-dire petit fort. Il doit y avoir eu là autrefois une fortification, un boulevard. Peut-être y est-il encore. C'est ainsi

que les Suisses disent *Mänli*, *fräuli*, *kindli*, *blumli*, comme les Flamands pourraient dire : *Manlyn*, *vrouwlyn*, *kindlyn*, *bloemlyn*, *maagdelyn* (petit homme, petite femme, petit enfant, petite fleur, petite vierge...). Ouf! taisons-nous.

— Oui, taisons-nous jusqu'en haut.

— Aussi, Max, pourquoi grimpes-tu si vite? On dirait que tu montes à l'assaut du fort.

— Je n'en sais rien; mais cela me paraît un grand bonheur de s'éreinter comme cela pendant quelques instants.

— J'en sue!

Ils arrivèrent ainsi, en causant par intervalles, au pied d'un escalier de pierre, et, l'ayant monté, ils atteignirent la terrasse sur laquelle s'élevait le Schänzli.

C'était un grand bâtiment entouré d'arbres, sous lesquels s'étendaient de longues rangées de tables et de chaises. Sur les côtés où cette terrasse touchait à la montagne, on avait établi une rampe, ou balustrade en fer. Les deux Flamands virent une cinquantaine de messieurs et de dames — des voyageurs comme eux, probablement, — qui, rassemblés en petits groupes, étaient assis çà et là autour des tables, sous les arbres, les yeux dirigés vers les Alpes. Max, qui voulait choisir une place favorable, marchait à quelques pas en avant de son ami. Il s'arrêta tout à coup, se retourna et mit un doigt sur ses lèvres, en souriant d'un air mystérieux et railleur.

— Pst! silence! murmura-t-il, en prenant le jeune avocat par le bras, comme pour le faire retourner. Fuis, malheureux : le diable nous tend un nouveau piège.

— Je t'en prie, ne nous rends pas ridicules, dit Herman, qui s'approcha d'une table.

— Mais elle est là, là-bas, contre le bâtiment, avec son tyran.

— Je le sais, Max. Sois convenable.

— Ah! ainsi tu l'as déjà remarquée? Voilà qu'elle te regarde aussi. Qu'est ce donc qui l'a avertie secrètement de ta présence? Cela ressemble à du magnétisme. En effet, cette jeune fille pâle doit être un merveilleux *sujet*. Si l'on pouvait faire avec elle des expériences sur la puissance de la seconde vue...

— Allons, tu radotes, dit Herman avec dépit. Tiens-toi tranquille, cette pauvre fille va croire que nous nous moquons d'elle.

— Soit. D'ailleurs, j'ai une faim de loup et j'éprouve le besoin de me réconforter avec quelque chose de mieux que des œillades languissantes. Je vais soigner le souper.

A ces mots, il se dirigea vers la maison.

Elle aussi le regardait très fixement, et avait l'air de vouloir lui demander pourquoi il la regardait ainsi. Cependant sa physionomie demeurait immobile, et n'exprimait d'autre sentiment que la curiosité ou l'étonnement.

Le jeune avocat crut remarquer en ce moment que le vieillard qu'il considérait comme un tyran fléchissait de son côté sous le poids de quelque noir chagrin, car il était assis près de la jeune fille, le front dans ses mains et le regard fixé à terre. Pleurait-il par hasard de ne pouvoir briser autrement la volonté de sa victime qu'en la faisant mourir de changrin?

— Hourra! me voici avec armes et bagages, s'écria, assez haut pour que la jeune fille pût l'entendre, le jeune médecin qui, suivi de trois garçons, accourait vers son ami.

Mais ce bruit avait tiré le vieillard de sa sombre rêverie. Il se leva et jeta un regard de reproche à Herman, dont l'apparition au Schänzli l'étonnait ou l'irritait.

Les jeunes gens virent qu'il adressait tout bas quelques paroles à sa compagne. Celle-ci quitta également son siège, et tous deux s'éloignèrent, sans doute pour regagner la ville par le côté opposé.

En s'en allant, la jeune fille avait jeté un dernier regard du côté d'Herman, et il semblait à ce dernier que dans ce regard il y avait une plainte mortelle ou un appel à sa compassion.

— Vieillard sans âme! bourreau! murmura-t-il entre ses dents.

— Dieu soit loué, les voilà partis, dit Max. Sans cela, leur présence eût gaté notre souper, du moins pour toi. En ce qui me concerne, je ne sais quel effet produit l'air de ces montagnes, mais il me semble que je dévorerais un bœuf.

Pendant ce temps, les garçons s'occupaient de servir.

— Souper ainsi au grand air, sur une montagne, avec la ville sous les pieds et les Alpes neigeuses devant les yeux, c'est un plaisir royal, dit Max... Ah! c'est bien autrement poétique que tous les visages pâles et tous les tyrans de la terre! J'ai commandé un vrai festin de Balthazar. J'avais demandé du chamois, mais le chamois fait malheureusement défaut dans l'office du Schänzli.

— Du chamois! qu'est-ce que cela?

— Je ne sais comment nommer cet animal en flamand. Les Français disent chamois et les Allemands *gemes*. C'est le chevreuil des Alpes. Je veux en manger avant de quitter la Suisse, quand même la chair de chamois coûterait cent francs la livre. Et toi, Herman, n'es-tu pas, comme moi, curieux de l'histoire naturelle, quand on peut l'étudier avec les dents?

— Nous trouverons de la viande de chamois dans les montagnes, répondit Herman pensif.

— Ah ça! viens-tu de voir encore une fois la demoiselle pâle? demanda en riant le jeune docteur. Te voilà rêveur et pensif comme un étudiant dans sa chambre, lorsqu'il voit s'approcher le jour de l'examen, et que la perspective d'un échec se dresse devant ses yeux. Allons, à table! Tiens, voilà, pour commencer, un filet de bœuf aux champignons qui me fait venir l'eau à la bouche.

— Oui, mangeons répondit Herman. Je n'y pensais plus ; mais voilà que je sens aussi une faim d'enragé.

— Hourra! le bandeau magique est tombé. L'estomac l'emporte.

Ils se mirent à souper, mangèrent avec beaucoup de plaisir un menu préparé avec art et burent quelques verres de bon vin.

Ils n'échangèrent pas d'autres paroles que les suivantes :

— Il me semble, dit Max, que, pour un paladin ou un chevalier errant, tu ne joues pas mal de la fourchette. Je suis obligé de me presser, sinon tu ne me laisseras que des os et des arêtes.

— Maintenant, elle sera déjà rentrée, murmura Herman.

— Quoi! ça va recommencer? Tu en parles encore ?

— C'est toi qui m'y fais penser avec ton paladin. N'en parlons plus, je ne demande pas mieux.

— Vrai, c'est ton avis?

— Sans doute... J'ai pitié d'elle ; cette pitié est profonde. C'est un sentiment qui trouble mon imagination. J'aimerais donc beaucoup mieux ne plus m'en occuper du tout.

— Eh bien, faisons un traité. Celui qui parlera encore d'elle payera une bouteille de vin.

— C'est convenu.

Ils entendirent causer derrière leur dos. C'était une famille française qui s'était approchée du gardefou et qui regardait les Alpes. Un monsieur, probablement un habitant de Berne, leur expliquait à haute voix ce qu'ils voyaient.

Nos amis se retournèrent, allumèrent chacun un cigare et écoutèrent les explications de l'officieux cicerone.

— Le temps n'est pas très favorable, dit-il ; mais, à présent que le soir vient, les vapeurs vont probablement descendre plus bas dans les allées. Nous ne voyons maintenant qu'une partie des Alpes et de l'Oberland bernois.

— Mais ce sont des nuages, monsieur, objecta une petite fille, des nuages transparents. Il me semble que je puis voir à travers.

— Vos yeux vous trompent, mon enfant, répondit le bourgeois. Toutes les montagnes que vous voyez là-bas, à l'horizon, s'élever hors du brouillard nébuleux, sont, depuis le commencement du monde, couvertes de neiges éternelles. Le soleil, en dardant ses rayons sur ces surfaces blanches qui les renvoient, et en pénétrant dans les crevasses et les profondeurs, produit l'illusion qui vous fait croire que la cime de neige est transparente.

— On dirait, monsieur, que ces montagnes ne sont pas très éloignées de la ville, interrompit une autre petite fille, et papa prétend qu'elles sont à plusieurs lieues d'ici.

— Quinze, vingt lieues, et plus encore.

— C'est extraordinaire! s'écria un jeune garçon; il me semble que, si mon bras était assez long, je pourrais mettre la main sur la plus haute montagne là-bas.

— Fi! Albéric, dit une vieille dame ; ce que tu dis là, mon garçon, est une magnifique bêtise.

— Voyez, reprit le bourgeois, là, à main gauche, vous avez le Wetterhorn ; il est plus loin que Grindelwald, et il a une hauteur de onze mille quatre cents pieds; puis vient le *Schreckhorn*, haut de douze mille cinq cents pieds; puis l'*Eiger* et le *Monck* (le Moine), et la *Jungfrau* (la Vierge). Cette dernière est la plus blanche de toutes les montagnes et l'une des plus hautes.

— Quelle est la plus haute, monsieur? demanda une jeune fille.

— N'apercevez-vous pas là, un peu à gauche, ce pic blanc, pointu et presque imperceptible ? C'est le *Finsteraarhorn*, le plus haut des glaciers qui nous interceptent l'horizon, Il mesure treize mille cent soixante pieds au-dessus du niveau de la mer.

— Mais c'est au contraire le plus petit, dit le jeune garçon.

— C'est à cause de la grande distance, mon enfant, répondit l'autre.

Max Rapelings poussa son compagnon du coude et dirigea son doigt en bas, bien au-dessous d'eux.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda Herman, je ne vois rien.

— Au delà de l'Aar, près du pont.

— Quoi ?

— La demoiselle pâle avec son tyran.

— Ah! tu dois une bouteille de vin! Mais comment peux-tu reconnaître les gens de si loin? La lumière du jour est déjà fort obscurcie.

— Je l'ai fait pour rire.

— Bon! cela te coûte une bouteille.

— Soit, jusqu'à ce que j'aie ma revanche, ce qui ne peut tarder.

— Maman, allons nous asseoir à cette table là-bas, dit une des jeunes filles. — N'est-ce pas, monsieur, le soleil va se coucher? Nous pouvons voir cela assis aussi bien que debout.

La famille française reconnut que l'enfant avait

raison et s'éloigna pour prendre place à une table voisine.

Les deux amis, en buvant une tasse de café et en fumant leur cigare, contemplaient les sommets des Alpes et se faisaient part l'un à l'autre des réflexions que cet admirable spectacle leur suggérait.

Pendant le jour, les sommets des Alpes leur étaient apparus comme des cimes d'un blanc vif, teintées à peine çà et là d'une nuance d'un vert ou d'un bleu pâle. Maintenant le soleil, descendant de plus en plus à l'ouest, commençait à les inonder d'une lumière jaune et rougeâtre qui gagnait en vivacité et en éclat à mesure que l'obscurité se répandait dans les vallées. C'est un spectacle que la plume ne peut décrire. Les montagnes de neige semblent s'agiter dans le ciel et être animées d'une lumière vivante et mobile qui pénètre jusque dans leur sein. Ces géants antédiluviens n'ont plus ni corps ni pesanteur ; ils sont devenus quelque chose de vaporeux, de magique, de changeant et d'incertain comme les rêves des poètes. Pendant plus d'une heure les jeunes gens avaient suivi des yeux ce phénomène de la nature, jusqu'à ce que, s'effaçant peu à peu, il finit par disparaître tout à fait.

Néanmoins ils restèrent assis, car ils avaient lu dans leur *Bædeker* que tout n'était pas terminé par là, et que le phénomène que les Suisses appellent *Alpglüken* (incendie des Alpes) devait encore se manifester.

— Vois donc, Herman, comme il fait noir là-dessous ! Les lanternes du pont ressemblent à de petits vers luisants qui rampent sur le bord de l'Aare... Dors-tu ? Ah ! je sais bien à quoi tu penses.

— Impossible.

— Tu penses à la jeune fille pâle ?

— La seconde bouteille de vin ! s'écria Herman triomphant.

— Je suis pris, c'est vrai. Mais oserais-tu dire que tu ne pensais pas à la jeune fille pâle ?

— Bon, cela fait trois, va toujours.

— Eh bien, à quoi donc pensais-tu pour être ainsi à rêvasser, les yeux perdus dans le vague?

— Il faut que tu saches, Max, que, lorsque j'étais encore enfant, j'ai vu un jour un grand tableau qui représentait l'Olympe, le ciel païen. Jupiter, Apollon, Bacchus, Junon, Diane, Cérès et tous les autres dieux et déesses y étaient assis sur des nuages clairs, d'un jaune d'or, qui recevaient la lumière de leur propre sein. Cette partie du tableau ressemble étonnamment aux glaciers sous les rayons du soleil couchant. Eh bien, j'étais en train d'assigner une place sur les Alpes à Jupiter et à chacun de ses co-dieux et déesses ; et je recomposais ainsi, mais sur une immense échelle, le tableau qui m'avait tant frappé dans mon enfance.

— Attention, l'incendie des Alpes commence.

En effet, au pied des Alpes on commençait à apercevoir une faible lueur rougeâtre ; peu à peu cette lueur monta et devint plus vive, puis elle se transforma en un brasier ardent, comme si le globe terrestre était en feu. Ce phénomène fait ressembler chaque glacier à un volcan en ignition, devenu transparent par la force du feu, et dans l'intérieur duquel on croirait voir bouillonner la lave, car le brasier n'est pas seulement au dehors, il rayonne et étincelle jusqu'au fond du roc séculaire de la montagne.

Aucun peintre, aucun poète ne peut rendre sur sa toile ou sur le papier la magnificence de ce prodige de la nature. Il trouble et confond le spectateur ; il fait penser à la puissance de Dieu et à la grandeur de ses œuvres ; on se sent si petit, si infime, que ce sentiment du néant de notre être mêle quelque chose de pénible, quelque chose d'humiliant au bonheur d'avoir pu contempler un pareil spectacle au moins une fois en sa vie.

Les Flamands demeurèrent longtemps silencieux, ainsi que les autres personnes qui, du Schänzli, contemplant les Alpes et se tenant immobiles, ne laissaient échapper que des cris étouffés d'admiration, comme si cet émouvant spectacle leur eût arraché à tous une prière d'actions de grâces.

Enfin l'incendie des Alpes s'éteignit peu à peu, et touristes et promeneurs redescendirent du Schänzli, afin d'aller puiser dans le sommeil de nouvelles forces pour grimper et de nouvelles facultés pour admirer.

Herman Van Borgstal et Max Rapelings en firent autant. Ils suivirent la foule, qui descendait par le plus court sentier vers l'Aar, et peu de temps après ils arrivèrent dans l'Aarberg-Gasse.

Il y faisait passablement noir. Les deux amis avaient beau regarder autour d'eux, ils ne pouvaient plus distinguer sous quelle arcade de la sombre galerie ils devaient chercher la petite porte de leur logis.

— Ah ! j'y suis ! dit Max. Voici le balcon de la demoiselle pâle, et en tirant une ligne un peu oblique...

— Hem ! cela fait quatre bouteilles, s'écria Herman.

— Oui, mais je romps notre traité pour l'avenir, dit Max. Sans cela je finirais bien par payer le vin pendant tout le voyage. Parle de la demoiselle pâle tant que tu voudras, je m'en moque.

— Elle dort, la pauvre enfant ! soupira Herman.

— Tiens ! que voudrais-tu qu'elle fît ? Si je pouvais seulement en faire autant ! Tous ces cahots du chemin de fer, et puis ces longues heures passées à m'écarquiller les yeux pour regarder, m'ont complétement brisé. Je suis moulu. Et toi, Herman?

— Je n'ai pas la moindre envie de dormir. L'Olympe avec ses dieux et ses déesses se promène constamment devant mes yeux.

— Voici notre porte. Viens, donne-moi la clef.

Ils entrèrent dans le vestibule et trouvèrent dans l'escalier une lampe allumée, comme l'hôtesse le leur avait dit.

Arrivé dans sa chambre, Herman ouvrit la fenêtre et s'étendit sur le balcon, comme s'il avait l'intention d'y passer la nuit.

— Veux-tu bien fermer la fenêtre tout de suite! lui cria Max.

— Ah! il fait si frais et si bon ici! répondit son ami.

— Frais! oui, beaucoup trop frais. J'ai bien senti sur le Schänzli que, la nuit, l'air des montagnes fraîchit à vous geler. Ta mère m'a chargé de veiller sur ta santé; je suis docteur en médecine. Tu ne te donneras pas une pleurésie... Vite, au lit! Si tu ne te sens pas l'envie de dormir, aie du moins, pour l'amour de Dieu, un peu pitié de moi.

Herman quitta le balcon et ferma la fenêtre.

— Tu deviens quelquefois ennuyeux, murmura-t-il. Mais je ne veux pas que tu sacrifies ton repos à tes appréhensions pour ma santé. D'ailleurs, l'air est vraiment froid. Bonne nuit, Max!

— A demain, Herman, et ne rêve pas trop de la jeune fille pâle.

— Bon, cela fait cinq bouteilles!

— Le traité est rompu. Dors bien.

La lampe fut éteinte, et, quelques minutes après, nos deux Flamands fatigués dormaient comme s'ils ne devaient jamais se réveiller.

III

Le lendemain matin, de très bonne heure, Herman était assis au balcon, tandis que son ami ronflait encore comme un bienheureux.

Le jeune avocat, dont le sommeil avait sans doute été troublé après le premier repos par des rêves plus ou moins tristes, s'était levé sans faire de bruit et s'était placé au balcon malgré la fraîcheur de la température.

Il y était déjà depuis une couple d'heures, fumant, pensant et rêvant, regardant les allées et venues des habitants autour de la fontaine, et de temps en temps dirigeant un regard vers le balcon garni de fleurs.

Derrière cette fenêtre fermée, derrière ces épais rideaux se passait, pensait-il, un drame affreux, un drame enveloppé des ténèbres du mystère et d'un silence de mort, et qui devait faire descendre au tombeau la pauvre victime, sans que personne ici-bas eût connu ni déploré ses souffrances. Combien d'horribles événements s'accomplissent ainsi au sein des familles, et restent ensevelis pour toujours dans un secret impénétrable!

Herman avait le cœur extrêmement jeune et sensible. Sa raison lui disait bien quelquefois que tout cela n'existait que dans son imagination. Le vieux monsieur pouvait être le père de la jeune fille, comme l'hôtesse l'avait dit; mais Herman était poète, du moins de caractère, et, depuis qu'il avait été pris d'une si profonde commisération, il ne pouvait plus éloigner de ses yeux l'image de la jeune fille: il s'était même senti un instant prêt à verser des larmes sur sa malheureuse destinée.

C'est dans un de ces moments d'attendrissement qu'il vit la fenêtre s'ouvrir lentement. La jeune fille pâle parut au balcon et tourna sur-le-champ les yeux vers lui. Elle s'attendait donc à sa présence, ou peut-être l'avait-elle aperçu à travers le rideau.

Quoi qu'il en fût, son visage resta calme et immobile, et elle s'assit sur le coussin, les yeux fixés sur le même livre où elle avait lu ou feint de lire la veille.

Herman la contemplait avec des battements de cœur et s'efforçait de pénétrer par le regard jusqu'au fond de son âme, pour y sonder sa souffrance et écouter ses plaintes.

Elle lui paraissait encore plus belle que la veille. Il lui sembla que sa pâleur n'était pas absolue, et qu'une teinte rosée, pareille au tendre coloris de la rose la plus délicate, se montrait sur ses joues.

Elle restait assise, pour ainsi dire, dans une immobilité complète. A de longs intervalles, elle levait cependant les yeux au ciel et jetait à la dérobée un coup d'œil vers Herman, sans doute pour voir seulement s'il était encore là.

Lui aussi conservait l'attitude indifférente d'un curieux que le hasard seul aurait amené à sa fenêtre; il éprouvait un profond respect pour la pauvre malade, et craignait de se rendre coupable envers elle d'indiscrétion ou d'impolitesse.

En effet, toutes ses suppositions touchant l'oppression sous laquelle elle gémissait pouvaient être sans fondement. Et quel droit avait-il de se mêler du sort de cette jeune fille étrangère, venue peut-être du cœur de Russie avec la seule intention de chercher, sous un ciel plus doux, un soulagement à sa cruelle maladie.

Ainsi rêvant et réfléchissant, il resta assis très longtemps sur son balcon, jetant de temps en temps un coup d'œil furtif du côté de la jeune étrangère.

Il pouvait bien être huit ou neuf heures du matin.

La porte de la chambre à coucher s'ouvrit tout doucement et Max Rapelings, tout habillé, entra à pas de loup dans le salon, croyant surprendre son ami encore au lit; mais il poussa un cri de désap-

pointement lorsqu'il trouva le lit vide et Herman, également tout habillé, assis au balcon.

— Ah ! traître, lui cria-t-il, tu me laisserais dormir toute la matinée !... Elle est là, peut-être?

Herman fit un signe affirmatif. Le jeune médecin, poussé par la curiosité, s'approcha du balcon et s'assit sur le coussin à côté de son ami.

— Ah ça ! qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Depuis combien de temps es-tu assis là ?

— Je n'en sais rien. Depuis des heures.

— T'a-t-elle envoyé un message pour t'annoncer qu'elle paraîtrait de si bonne heure à sa fenêtre ?

— Non, Max ; mais depuis que les premières heures de l'aube ont pénétré dans ce salon, il m'a été impossible de fermer l'œil, et je me suis levé.

— Moi, c'est tout le contraire qui m'est arrivé. J'ai dormi comme un loir. Et, maintenant encore, je dois me frotter les yeux pour m'éveiller tout à fait... Une grave et triste pensée m'effraye.

— Bah ! et c'est... ?

— Je me demande si, hier au soir, au Schänzli, tu n'as pas versé un peu d'opium ou d'un autre narcotique quelconque dans mon verre, pour pouvoir composer ton affreux drame à ton aise, sans être dérangé.

— Allons, mon ami, laisse là pour un instant cette insipide plaisanterie, dit Herman, et ne ris pas si haut. Là ! elle t'a entendu, et elle s'en va. Voilà ce que c'est, elle se figure que nous nous moquons d'elle. La voilà partie ! Que va-t-elle penser de nous ? Soyons gais et plaisantons entre nous, soit, mais restons du moins polis, comme il sied à des gens bien élevés.

— Mais, mon bon Herman, deviens-tu aveugle, ou bien la jeune fille pâle t'a-t-elle complétement tourné la cervelle ? N'as-tu pas remarqué qu'elle a tourné tout à coup la tête, comme pour écouter un bruit dans l'intérieur de l'appartement ? C'est son tyran qu'elle a entendu venir ou qui lui a parlé sans doute... Qu'est-ce encore ? On frappe à la porte du salon. C'est peut-être elle qui vient nous rendre visite. Tout est possible en Suisse, puisque toi qui es un dormeur endurci...

Herman avait couru à la porte et il l'ouvrit. La personne qui entra dans l'appartement avec un franc sourire était le maître de la maison, un homme déjà âgé, mais encore vert.

— Mes jeunes messieurs, dit-il en allemand, permettez-moi de vous serrer la main. Vous êtes le neveu et l'ami de ce bon M. Van Heuvel. Je me sens on ne peut plus heureux de pouvoir satisfaire ses vœux. Je me serais présenté beau coup plus tôt ; mais les habitants des pays de plaine se fatiguent facilement en Suisse... Si vous êtes prêts, messieurs, vous allez me faire l'honneur de venir déjeuner immédiatement avec moi au *Schweizer-hof*. Après cela, je ferai de mon mieux pour vous montrer ce qui mérite d'être vu dans notre ville de Berne.

Les jeunes gens remercièrent avec effusion leur hôte de sa complaisance et se déclarèrent prêts à le suivre.

Il les conduisit près de la station du chemin de fer, dans un magnifique hôtel où il commanda un déjeuner exquis.

Cet homme paraissait fort instruit et admirateur passionné de sa patrie. Il commença sur-le-champ son rôle de guide et de cicerone, et les deux jeunes Flamands l'écoutèrent avec un vif intérêt. Chemin faisant, ils avaient rencontré des soldats tout armés qui semblaient venir de la gare, et ils s'étonnaient de ce qu'un certain nombre de ces soldats marchassent accompagnés de jeunes filles et même de demoiselles très distinguées, qui avaient l'air d'être leurs sœurs.

Le bourgeois leur donna à ce sujet l'explication suivante :

— Il n'y a pas, en Suisse, de soldats proprement dits, comme on les comprend dans la plupart des pays de l'Europe, et pourtant chacun y est soldat. Les jeunes gens que vous avez vus passer dans la rue avec leurs armes appartiennent à la classe d'élite de vingt à trente-quatre ans. Tous les ans, ils sont convoqués pendant quelques semaines pour se perfectionner dans le service militaire ; ils reviennent maintenant de cet exercice. La deuxième classe est la réserve, de trente-quatre à quarante ans ; puis enfin vient la *landwehr*, à laquelle tous les Suisses appartiennent jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans. Notre pays est à peine un peu plus grand que la moitié de la Belgique pour ce qui regarde la population, et cependant, au premier cri d'alarme, nous pouvons mettre sur pied près de deux cent mille hommes. Une pareille armée, entièrement composée de tirailleurs, n'est pas à dédaigner. Dieu a créé les Alpes, messieurs, pour être l'éternel boulevard de la liberté en Europe. Souvent des nations puissantes ont paru menacer dans son indépendance notre inoffensive république. Qu'elles y viennent ! le lion suisse leur montrera qu'ici du moins la force brutale ne peut rien contre le droit, et alors notre vieux Mutz fera sentir aussi aux assaillants de la Suisse ses griffes héroïques, comme il l'a déjà fait plus d'une fois.

— Le vieux Mutz, qu'entendez-vous par là, monsieur ? demanda Herman qui avait écouté avec intérêt les paroles du fier bourgeois.

— Vous l'apprendrez tout à l'heure par vous-mêmes, répondit-il. Partout, à Berne, sur les fontaines, sur les maisons, sur les monuments, vous trouverez la figure d'un ours dans toutes les positions. Cet ours, qui constitue les armes de

Berne, est pour nous le symbole de la liberté. Le peuple a personnifié ce symbole et nomme l'Ours de Berne le vieux Mutz.

— Et nous aussi, nous Belges, nous ne laisserions pas anéantir notre indépendance sans résister, dit Herman. Malheureusement, Dieu ne nous a pas donné des Alpes pour rempart contre la violence et la force.

— Oh ! je le sais bien, messieurs; la Belgique, avec son roi populaire, avec sa bourgeoisie industrieuse, avec ses larges et libérales institutions, est l'objet de l'admiration de l'Europe. J'ose le dire sans faire tort à mon pays : la Suisse est la Belgique du Sud.

— Erreur ! ceci est une politesse exagérée, s'écria Max Rapelings. Dites plutôt que la Belgique est la Suisse du Nord.

— Soit, messieurs, nous ne discuterons pas plus longtemps sur les mots. Il suffit de dire que, s'il y a des peuples qui ont le droit de se donner le nom de frères, ce sont d'un côté les Belges et les Hollandais, et de l'autre les Suisses... Venez maintenant, nous n'avons pas de temps à perdre; car, si vous voulez partir demain pour l'Oberland, je n'aurai pas, pour cette fois du moins, le plaisir de passer plus d'un jour en votre compagnie.

— Oh ! mon Dieu, répondit Herman, rien ne nous force à partir précisément demain.

— Comment, rien ne nous force? interrompit son ami. Mais notre itinéraire doit être suivi. Commences-tu déjà ? Nous reviendrons ici, d'ailleurs, à notre retour de Genève.

— Eh bien, nous partirons demain. Cependant...

Jusque-là, ils avaient parlé allemand.

Le jeune docteur poussa Herman du coude et murmura en flamand, au moment où ils sortaient du *Schweizer-hof* :

— Ah ça ! pas de folies, entends-tu ? Tu voudrais rester à Berne, à cause de notre balcon et de la jeune fille pâle ; mais ce n'est pas pour cela que nous sommes venus en Suisse. Je veux voir des montagnes, moi.

— Tu en verras; tais-toi seulement; notre hôte pourrait se formaliser de tes apartés.

Leur guide les conduisit à travers la *Neuen-Gasse*, leur montra le *Kafig-Thurm*, une vieille tour qui sert de prison, et les mena dans la *Murks-Gasse* (rue du Marché).

Là, ils purent contempler le vieux Berne dans tout son pittoresque, mieux encore que dans la rue où ils étaient logés.

Des fontaines avec les plus merveilleuses statues, des eaux jaillissantes au milieu de la rue, des galeries sombres sous les maisons, des pignons bariolés... Aussi nos Flamands ébahis regardaient-ils de tous côtés autour d'eux, écoutant à peine les courtes explications que le bourgeois de Berne leur donnait sur tout ce qu'ils voyaient.

Il regarda alors sa montre avec une intention particulière et leur dit :

— Venez, messieurs, dépêchons-nous : vous allez voir ce que le peuple de Berne, sans doute par un amour exagéré de la patrie, voudrait faire passer pour la huitième merveille du monde. Dix heures moins quelques minutes... C'est précisément le moment... Voici le *Zeitglocken-Thurm*, que l'on nomme en français la *Tour de l'Horloge*. Faites attention, le jeu commence.

Ils virent sur le pignon de la vieille tour, pas très haut au-dessus de la rue, un grand nombre de figures extraordinaires. Un coq se mit à battre des ailes et chanta aussi naturellement que s'il eût été vivant. Puis une troupe d'ours marcha en cortège autour d'une sorte de roi qui, lorsque l'heure sonne, retourne un sablier et compte avec son sceptre les coups qu'une autre personnage frappe avec un marteau sur la cloche. Le coq chante encore une fois; puis la farce est jouée, pour recommencer de nouveau au bout de chaque heure.

Beaucoup d'étrangers, de bourgeois et d'enfants s'étaient arrêtés pour voir cette singulière représentation ; puis chacun continua son chemin.

— Venez par ici, messieurs, dit le bourgeois, je veux vous montrer comme une nouveauté la grande cave de Berne. Regardez aussi en passant cette fontaine avec sa drôle de statue. On l'appelle la *Kindlifresser-Brunnen*.

— Voilà encore le diminutif, murmura Max Rapelings à l'oreille de son ami. En flamand nous dirions : *kindlynvreters-bron* (source de l'Ogre).

Ce qu'ils voyaient était la plaisante image d'un homme occupé à dévorer des enfants, tandis que d'autres enfants étaient passés dans sa ceinture, ou entassés dans sa gibecière, comme des provisions. Une bande d'ours armés se tenaient fièrement à ses pieds. Le tout était doré, argenté et peint de couleurs vives.

— Entrons maintenant dans la cave sous la halle aux grains, dit le bourgeois, et goûtez-y, si le cœur vous en dit, notre bière bernoise ou notre vin. Votre oncle, M. Van Heuvel, m'a assuré que les Belges, et surtout les Gantois, sont amateurs d'un bon verre de bière.

Ils entrèrent sous une large et sombre voûte, soutenue de chaque côté par des pilliers massifs. Ils entendaient bien qu'il devait y avoir là une grande foule; mais comme ils venaient de la rue où le soleil brillait de tout son éclat, ils ne purent d'abord distinguer les objets, quoiqu'il y eût des



Le robuste animal se dressait à moitié hors de l'eau. (Page 26.)

chandelles allumées sur un grand nombre de tables.

Leur guide leur montra les gigantesques tonneaux empilés les uns sur les autres et qui, suivant leurs inscriptions, ne contenaient pas moins de vingt à vingt-cinq mille chopes.

Au bout de quelques instants, les Flamands s'habituèrent à la lumière des chandelles, et regardèrent curieusement autour d'eux.

Alors ils virent le costume national de la ville dans toute sa pittoresque originalité, et en outre les costumes de tout le canton de Berne, car il y avait là, autour des tables, plusieurs centaines de personnes, venues évidemment de la campagne, soit pour apporter des denrées au marché, soit pour rendre visite à quelques-uns des soldats-citoyens temporaires.

Ils remarquèrent des chapeaux de paille, des coiffures étranges et en même temps des têtes nues; mais le costume le plus répandu était un corsage de velours noir, avec des manches de toile ou de coton d'une blancheur éclatante, et des jupes rayées de différentes couleurs. Chez la plupart, la couleur sombre de ce velours était relevée par une double chaîne d'argent, qui, attachée au-dessous de l'épaule par une agrafe à tête de lion, passait sous le bras et allait se rejoindre par derrière, sur l'épaule, à un ornement de la même espèce. Ce qui étonnait le plus Herman, c'était de voir que chez quelques-unes des jeunes Suissesses les cheveux partagés en deux longues tresses, descendaient jusqu'à terre.

Après avoir goûté la bière et passé un bon quart d'heure à regarder cette étrange réunion, nos deux amis se disposaient à se lever lorsqu'une société se mit à chanter non loin d'eux.

Dès les premiers sons, leur attention fut éveillée, et ils prièrent leur guide de rester là encore quel-

ques instants. Le chant qu'ils entendaient, sans être parfait, était très joli et très harmonieux. Les voix se disposaient d'elles-mêmes d'après leur sonorité, et il en résultait des accords d'autant plus saisissants que l'art y était évidemment étranger et qu'ils n'avaient d'autre source que la délicatesse d'oreille et l'instinct musical des chanteurs.

Les Flamands n'avaient jamais entendu un chant de cette espèce. Cela ne ressemblait pas mal à ce qu'on appelle un chant tyrolien, compliqué de parties graves et basses.

Lorsque les dernières notes résonnèrent dans l'immense cave, nos amis ne purent s'empêcher de battre des mains pour manifester leur satisfaction.

Un jeune homme en habit de soldat se leva et s'approcha du bourgeois, qui était visiblement le guide des deux étrangers. Il le connaissait certainement, car il lui serra affectueusement la main et demanda :

— Ces messieurs parlent peut-être l'allemand? Oui, cela me fait plaisir. Ils paraissent aimer nos *lieds* suisses. Pourquoi donc rester assis si loin de nous? Pour leur faire plaisir, nous allons chanter ce que nous savons de mieux, d'après nous du moins.

— Venez, messieurs, acceptons cette offre amicale, dit le bourgeois à ses hôtes.

Et, comme il se levait, il leur dit à l'oreille :

— Cela vous étonne? Telles sont nos mœurs, surtout parmi le peuple. Ne craignez rien, je connais ces joyeux chanteurs. Ce sont des gens de Munsingen, de braves et honnêtes gens.

Par un hasard, ou plutôt par une ironie du sort, il arriva que Max Rapelings dut prendre place entre deux des plus jeunes et des plus charmantes jeunes filles, tandis que Herman fut obligé de s'asseoir entre son hôte et le jeune soldat.

Immédiatement on adressa de tous côtés la parole aux deux étrangers pour leur demander d'où ils venaient et comment ils trouvaient la ville de Berne. On entre-choqua les verres et l'on but en l'honneur des deux pays libres, la Belgique et la Suisse. Il ne fallut que quelques minutes pour que nos Flamands se sentissent tout à fait à leur aise, au milieu de frères et de sœurs.

Max Rapelings surtout paraissait heureux et fier, ou du moins il feignait de l'être pour taquiner son ami. En même temps il causait avec ses deux charmantes voisines, autant que le lui permettait sa connaissance imparfaite de la langue allemande, et s'efforçait d'être spirituel et amusant. Il se remuait sur sa chaise comme un poisson sur le gril, se frottait les mains, et montrait si clairement qu'il voulait dire : « Je suis au ciel, » que tous le regardaient en riant.

Au signal donné par un des chanteurs, on entonna une belle chanson; c'était une suite de strophes avec solos, refrain et chœurs répétés *bocca chiusa*.

Après ce chant, on en exécuta encore deux ou trois autres. Dans les intervalles, on se communiquait naturellement ses observations, et Max Rapelings ne négligea pas, comme on le pense bien, de reprendre chaque fois sa conversation avec les deux jolies Suissesses.

Les deux Flamands se trouvaient si bien, surtout le jeune médecin, qu'ils n'auraient jamais songé à se lever si leur guide ne les eût engagés à continuer de visiter la ville.

On échangea des remerciements et des adieux amicaux. Max reçut même, à sa grande surprise, une cordiale poignée de main de chacune de ses voisines, et c'est ainsi qu'ils sortirent de la cave, malgré les instances de Max pour rester un peu plus longtemps.

— En fait d'ours et d'ogres, grommelait-il en flamand, j'aime encore mieux ces aimables petites Suissesses.

— Allons, pas de sottises, murmura Herman avec un dépit joué : notre itinéraire doit être suivi à la lettre. Il faut que nous voyions tout Berne aujourd'hui.

— Ah! ah! il est jaloux! il m'envie une épaule trop haute. On ne craint jamais quelqu'un qui est laid.

— Oui, tu sais bien ce que dit le proverbe?

— En effet, « gardez-vous des marqués, » n'est-ce pas? Tu te venges parce que je me suis moqué de tes rêvasseries sur la demoiselle pâle. Ceci est autre chose... Ces aimables Suissesses méritent bien un plus long souvenir; mais vive la liberté! Loin des yeux, loin du cœur.

Chemin faisant, leur guide leur fit remarquer l'hôtel de ville, les fit passer par la belle et grande rue de la Justice (Gerechtigkeits-Gasse); et dit enfin :

— Nous arrivons maintenant au pont Nydecko : il a cent quatre-vingts pas de long et plus de cent pieds de haut. Il repose sur trois arches; celle du milieu n'a pas moins de cent soixante-dix pieds de large.

Un peu plus loin, il leur montre une rampe en pierre de taille auprès de laquelle beaucoup de personnes se pressaient pour regarder dans un fond.

— Ceci est la célèbre fosse aux ours de Berne, dit-il. Passez par ici à tel moment que vous voudrez, toujours vous y trouverez des gens de tout âge qui regardent et qui s'amusent à jeter du pain ou des fruits à ces bêtes féroces. Tenez, voici une bonne place. Voyez les tours d'adresse de ces ours, et comme ils élèvent leurs bras en l'air, ainsi que de vrais mendiants.

— On dirait qu'ils possèdent une intelligence

humaine et qu'ils veulent se rendre aimables, repartit Herman en riant.

— Oui, monsieur; mais en 1861 on a eu une preuve terrible du peu de confiance qu'il faut mettre dans ces témoignages d'amabilité. Un capitaine anglais est tombé dans la fosse, et les ours l'ont tué et déchiré en pièces.

Tandis que Max Rapelings était tout à fait absorbé dans la contemplation des divertissantes culbutes des ours, Herman, en jetant un regard de côté, remarqua une dame enveloppée dans un châle rouge, qui avait laissé tomber un gant jaune et qui allait sans doute le perdre, puisqu'elle continuait son chemin. Il ramassa le gant, courut après la dame, et lui dit en français :

— Madame, vous avez perdu quelque chose.

La dame se retourna. Herman demeura comme cloué au sol... Cette dame n'était autre que la jeune fille pâle de l'Aarberg-Gasse, qu'il n'avait pas reconnue d'abord, parce qu'elle portait un châle de couleur.

Elle fit un pas vers lui, prit son gant avec un sourire reconnaissant et lui dit d'une voix dont la douceur était extrême :

— Je vous remercie infiniment, monsieur.

Mais immédiatement parut à côté d'elle le vieux monsieur à la figure rébarbative, qui fixa sur le jeune homme un regard perçant et interrogateur.

En ce moment, Max se retourna et cria à voix haute à son ami :

— Eh! Herman, viens vite, voilà des ours qui se battent avec fureur.

Cet appel fit sur la jeune fille et sur le vieux monsieur une impression extraordinaire; il les frappa visiblement de stupeur et d'effroi. Ils se retournèrent et s'éloignèrent en toute hâte, comme s'ils avaient reconnu dans le jeune médecin un ennemi redouté.

Max Rapelings avait remarqué cette rencontre inopinée; il quitta le Suisse, qui s'amusait toujours à regarder dans la fosse, courut à son ami, l'envisagea bien en face et s'écria avec étonnement :

— Tu es pâle! que t'a-t-elle dit? Son tyran t'a-t-il insulté? Tu ne réponds pas? Hélas! c'en est fait encore une fois de notre gaieté pour toute la journée! Je donnerais cinq francs aux pauvres pour que tu ne rencontrasses plus jamais la jeune fille pâle et son dragon.

— Tais-toi, tais-toi, Max, j'ai entendu sa voix. Elle est merveilleusement douce et insinuante; elle résonne encore au fond de mon cœur comme un cri de détresse?

— Comment, un cri de détresse? S'est-elle plainte à toi? Que t'at-elle dit?

— Pas autre chose que : « Je vous remercie infiniment, monsieur. »

— Et tu appelles cela un cri de détresse? Si tu ne touches pas à la folie...

— Oui, mais sa voix était plaintive, et son sourire...

— Oh! oh! t'a-t-elle souri? Diable! cela commence à devenir grave.

— Son sourire est si doux, si triste, si plaintif!

— Bon! tu vas parler en vers, maintenant? Il me semble que ce n'est pas ici le vrai lieu, à côté de la fosse aux ours. Tiens-toi bien, Herman, voici notre hôte qui vient. Pour l'amour de Dieu, ne parle pas de la demoiselle pâle en sa présence, car il pourrait croire que tu n'as pas ton bon sens.

— On passerait des heures entières à regarder ces vilains faiseurs de tours, dit le bourgeois; mais nous devons mettre notre temps à profit. Suivez-moi, messieurs, nous allons retraverser le pont.

Après avoir parcouru deux ou trois rues, ils arrivèrent devant la cathédrale, un magnifique monument gothique qui se distingue par la beauté de ses ornements sculptés. Le guide officieux montra aux jeunes gens, à l'ouest de l'église, la statue équestre, en cuivre, de Rodolphe Van Erlach, un héros patriote, et, du côté sud, la statue de Berthold Van Zœhringen, un autre vaillant chef du peuple suisse.

— Cette place plantée d'arbres et pourvue de bancs est l'ancien cimetière, ajouta le bourgeois. Elle est à plus de cent pieds au-dessus du niveau de l'Aar. Approchez jusqu'à son extrémité, là-bas, votre regard tombera d'aplomb sur le quai de la rivière... L'inscription que vous voyez sur cette pierre atteste qu'en 1654 un étudiant Théobald Weinzah est tombé dans cet abîme sans en éprouver aucun mal.

Pendant qu'il prononçait ces dernières paroles, les jeunes gens avaient mesuré du regard cette vertigineuse profondeur.

— Brr! la tête m'en tourne, s'écria Max. Et vous dites, monsieur, qu'un étudiant est tombé de cette hauteur sans s'être entièrement brisé?

— Sans s'être fait le moindre mal. Lisez l'inscription.

— Cela y est en effet. Ce sont des choses pourtant qu'il faudrait voir pour les croire, à moins qu'un miracle...

— Mais chacun n'est pas si heureux, reprit le conteur en guise de correctif. Il y a environ huit ans, deux personnes de Neuchâtel sont également tombées de là. Mais vous pouvez penser en quel lamentable état on les a ramassées.

— Quelle belle chute d'eau là-bas! dit Herman. J'entends d'ici le grondement de la rivière écumante. Ne vois-je pas, tout près de là, des gens occupés à pêcher, et d'autres qui mangent assis à des tables?

— C'est la Schwelle (enflure), où l'Aar retenue, tombe de quelques pieds de haut.

— Quelle espèce de poisson prend-on là? demanda Max.

— Des truites.

— Ah! des truites? des truites saumonées?

— Oui, et d'autres aussi.

— Il faut que nous mangions des truites avant de quitter la Suisse. C'est le meilleur poisson qu'il y ait au monde.

— Êtes-vous amateurs de poissons, messieurs?

— Oui, de truites surtout.

— Vous plairait-il de dîner là, dans le fond? Vous pourrez manger des truites tant qu'il vous plaira, et, qui plus est, les voir pêcher pendant que nous serons à table.

Les deux amis applaudirent à cette proposition.

— Venez, nous descendrons au *Pré de la Schwelle*, dit le bourgeois en menant nos jeunes gens par un escalier de pierre qui descendait jusqu'au bord de l'Aar.

Là ils montèrent sur une barque qui les passa de l'autre côté de la rivière, et, deux minutes après, ils étaient assis sous des arbres touffus, devant un grand restaurant nommé *Schwellenmatt*. A quelques pas d'eux, l'Aar tombait transversalement d'une certaine hauteur et formait ainsi une cascade large de plusieurs centaines de pieds, dont les flots blancs et écumeux, bondissant comme par-dessus un obstacle, retombaient dans une sorte de bassin naturel, et là, grondant et mugissant, étaient refoulés avec une vertigineuse rapidité, et tourbillonnaient violemment pour chercher un nouveau lit à leur cours interrompu.

Assez loin de la cascade, on avait placé quelques ouvrages en bois qui formaient comme autant de passages où les poissons étaient pour ainsi dire forcés de s'engager. Mais dans ces passages se trouvaient des filets en forme de nasse ou de sac, dans lesquels on prenait constamment une grande quantité des plus beaux poissons.

Lorsque le bourgeois eût commandé le dîner, il invita ses convives à suivre le garçon au-dessus de la chute d'eau; ils le virent lever les filets et y choisir les poissons qu'ils avaient commandés.

Leur amphitryon leur dit :

— Ce grand et beau poisson est une truite saumonée; les autres, beaucoup plus petits, sont des truites communes, et ces autres, plus petits encore, sont des poissons à frire. Ils sont tous encore très vivants, et dans une demi-heure ils nous seront servis cuits, frits ou gratinés. Pris ainsi tout frais hors de l'eau, le poisson est un mets très friand; et vous voyez bien, messieurs, aux consommateurs qui sont assis à table, qu'on aime le poisson frais à Berne. Venez, nous allons nous mettre là-bas à une table près de la cascade, et, en attendant que notre dîner soit prêt, nous boirons une bouteille de vin du pays. Il n'est pas exquis de qualité, mais comme vous êtes curieux, vous voudrez goûter sans doute le vin que produisent nos montagnes.

Assis près d'une table, les yeux fixés sur la cascade écumante, les deux Flamands admiraient en silence la situation pittoresque du *Schwellenmatt*.

Ils jouissaient d'un spectacle saisissant. A leurs pieds, les flots grondant tournoyaient, bondissaient, se brisaient, et bouillonnaient comme s'ils étaient animés d'une rage furieuse; plus loin, de l'autre côté de l'Aar, ils voyaient le terrain sur lequel la ville est bâtie s'élever à pic à une hauteur de plus de cent pieds, de sorte que les maisons paraissaient suspendues en l'air.

— Je voudrais demeurer dans une maison pareille, dit Herman.

— Non pas moi, répondit Max.

— On doit voir de très loin de là, et l'on jouit probablement toujours de la vue des Alpes neigeuses.

— Oui, Herman, mais réfléchis donc. Suppose un tremblement de terre, une secousse violente. Cela ne suffirait-il pas pour faire descendre toute la ville de Berne dans l'Aar?

— Heureusement, mon jeune monsieur, que notre ville est assise sur un roc vif; c'est un fondement solide, soyez-en sûr. Ah! voici le commencement de notre dîner; vous allez me dire, messieurs, si l'on s'entend à accommoder le poisson à Berne.

On leur servit successivement différentes espèces de poissons et on finit par des écrevisses. Probablement la promenade à travers la ville, aidée de l'influence de l'air pur des montagnes, avait aiguisé l'appétit des convives; car ils trouvèrent tout si bon et si bien préparé, qu'ils affirmèrent n'avoir jamais si bien dîné. La truite saumonée surtout était l'objet de leurs éloges.

A la fin du repas, Max débita la boutade suivante qui prouvait qu'il avait copieusement dîné :

— Ouf! je crois, en vérité, qu'il y a un grand trou dans mon estomac depuis que je suis en Suisse. Herman, mon garçon, je voudrais bien pouvoir jeter un coup d'œil dans notre intérieur : cela doit ressembler assez bien à un *aquarium* où nagent toute sorte de poissons.

— Si on nous voyait manger comme cela à Gand, on ne croirait pas que nous pussions y survivre, murmura Herman. Et, chose singulière! je me sens encore et de si bonne disposition et la tête si libre, qu'il me semble que je serais de force à recommencer.

— C'est l'air des montagnes, messieurs, dit le

bourgeois, la longue promenade, la tension d'esprit et surtout l'excellence du poisson suisse.

— Ah! Herman, j'ai trouvé un bon moyen de te faire oublier la jeune fille pâle, s'écria Max en flamand, tandis que le Suisse s'était levé pour aller commander le café.

— Bah! aurais-tu par hasard envie de me pousser dans ce tourbillon mugissant?

— Non, mon cher ami, je ne te haïs pas assez pour cela.

— Et quel est ce merveilleux moyen?

— Simplement te faire manger. Tu as beau rire, ce que je dis est sérieux. Ton imagination vagabonde est ordinairement occupée à rêvasser sans te laisser de repos; mais quand tu as bien mangé, ne fût-ce qu'une demi-douzaine de truites, alors tu deviens humain et raisonnable. Oui, oui, Herman, depuis que nous sommes en Suisse, tu n'as ton bon sens que lorsque tu es bien repu.

— Ah! ah! ne dirait-on pas que j'ai mangé seul, dit en riant le jeune avocat, et que tu m'as regardé faire, les bras croisés? Notre hôte ne pouvait détourner les yeux de toi et te considérait avec stupéfaction, tandis que tu travaillais de la fourchette comme un tisserand de sa navette, insatiable gourmand que tu es!

Peut-être eussent-ils continué sur ce ton d'exagération leur discussion amicale, si leur compagnon n'était revenu avec le garçon qui apportait le café et un choix de liqueurs assorties.

Les cigares furent allumés, on se mit à son aise, on regarda la cascade, et l'on causa de la Suisse et de son honnête, vaillante et industrieuse population. On résolut de rester là une couple d'heures; il y faisait si frais et si bon! et d'ailleurs on avait bien le droit de se reposer un peu après une aussi longue promenade. Le Suisse y consentit, non seulement parce qu'il se plaisait fort dans la compagnie des jeunes gens, mais surtout parce qu'il avait l'intention de les conduire à une demi-lieue hors de la ville et que le repos après le dîner devait leur donner des forces pour ce nouvel exercice. Après la première heure, Max Rapelings remarqua que son ami devenait de plus en plus taciturne et il se disposait à le lui reprocher, lorsque leur guide se leva, évidemment pour aller payer la carte du dîner. Un vif débat s'engagea sur ce point entre le jeune docteur et l'honnête Bernois; mais Max eut beau protester, il se vit forcé comme étranger et comme invité, d'accepter l'hospitalité de son amphitryon. Celui-ci se dirigea vers la maison.

Max regarda en souriant son compagnon qui paraissait de nouveau plongé dans de profondes réflexions.

— Herman, lui dit-il, veux-tu *redîner?*

— Comment *redîner?* je ne te comprends pas.

— Te voilà encore abîmé dans tes rêveries, et l'image de la pauvre infortunée jeune fille pâle se dresse devant tes yeux!

— C'est vrai, Max, que peut-on y faire? Je suis trop sensible. Tu ne saurais croire quelle profonde pitié son triste sort m'inspire. Je voudrais chasser ces idées; mais, comme tu le dis, l'imagination me domine.

— Emploie mon moyen: mange encore une demi-douzaine de truites.

— Fi! Max, tu es un impitoyable railleur, et tu n'as point de cœur. Pour une pauvre fille malade, tu n'as trouvé jusqu'ici d'autres paroles de commisération que des plaisanteries banales et de ridicules turlupinades!

— Allons, messieurs, dit leur guide qui revenait, nous allons voir encore rapidement quelques curiosités de notre ville, puis faire une dernière promenade à l'*Enge* (la Gorge); cela pourra peut-être vous fatiguer un peu, mais vous n'en dormirez que mieux. Oui, il faut que nous allions à l'Enge. Vous ne pouvez quitter Berne sans l'avoir vue.

Ils repassèrent l'Aar en barquette, montèrent par l'escalier de pierre vers la ville haute et se trouvèrent bientôt devant un grand et beau monument en pierre grise.

— C'est la maison du conseil du *Bund*, dit le Bernois, ou, comme on dirait à Bruxelles, le palais de la nation ou des représentants. Vous voyez, messieurs, que la Suisse ne manque ni d'architectes habiles ni de goût. Le palais du *Bund* suisse a été exécuté en style florentin par Studer. Admirez devant le palais cette belle fontaine avec sa statue de femme en cuivre. Cette femme s'appelle *Berna*, et c'est la personnification poétique de ma chère ville natale.

Comme ils avaient quitté la place et qu'ils passaient devant la tour Saint-Christophe pour se diriger vers la porte de l'Aarberg, le bourgeois répondit à une question d'Herman:

— La Suisse se compose de vingt-deux cantons, et celui de Berne est le plus grand. Chaque canton est un État indépendant pour tout ce qui ne concerne pas les affaires générales du Bund (confédération). Ces affaires générales sont la défense du pays, les douanes, le service des postes, la monnaie, la fabrication et la vente des poudres. A la tête du Bund se trouve l'assemblée fédérale, composée du conseil national et du conseil des États. Ces corps législatifs sont choisis par le peuple. Tout Suisse est électeur et éligible dès qu'il a atteint l'âge de vingt ans. Dans l'assemblée fédérale on choisit un conseil fédéral qui administre les affaires publiques, absolument comme un ministère. Je pourrais vous parler plus longtemps, messieurs, des belles et libérales institutions de la Suisse,

mais cela serait bien superflu avec des Belges, dont la belle constitution est presque la même pour la nôtre, à part quelques points de détail.

Il fut interrompu dans ses explications par Max Rapelings qui lui dit :

— Tenez, si je ne me trompe, voici madame qui vient vers nous.

— En effet, c'est ma femme, répondit le Bernois. Elle est sortie probablement pour faire une commission en ville.

La dame vint à leur rencontre, et l'on entama une conversation animée sur tout ce que les jeunes gens avaient vu et admiré. Herman et Max exprimèrent la vive gratitude dont ils étaient pénétrés pour la généreuse hospitalité qu'on leur avait donnée et surtout pour la franche amitié qu'on leur témoignait, et qu'ils n'oublieraient jamais.

Au moment où ils allaient quitter la vieille dame, celle-ci leur dit :

— A propos, messieurs, j'oubliais de vous apprendre une nouvelle. Vous savez bien, la jeune fille malade qui demeurait au balcon d'en face ? Elle est partie.

— Partie ! s'écria Herman comme atterré.

— Oui, partie pour Genève et de là pour l'Italie. Le vieux monsieur, devenu cette fois plus communicatif, l'a dit à son hôtesse. Elle en était très étonnée, car le Russe devait encore rester deux semaines. Vers midi il est rentré dans une voiture à deux chevaux, il a fait charger son bagage, il a largement payé ma voisine, et, fouette cocher ! ils sont partis comme s'ils fuyaient quelque poursuite inquiétante.

— Pour l'Italie ! soupira le jeune avocat comme s'il ne pouvait pas le croire.

— Ah ! ah ! l'Italie est assez loin. Bon voyage ! s'écria Max tout joyeux.

Le bourgeois étonné demanda si ses jeunes amis connaissaient l'étrangère malade ; mais sa femme lui expliqua qu'ils l'avaient vue à son balcon et qu'ils s'étaient sentis, comme tout le monde, pris de pitié pour cette pauvre enfant souffrante. Elle traversa l'esplanade devant la gare du chemin de fer, puis son mari et nos deux Flamands continuèrent leur chemin.

Tout à coup Max Rapelings tira une pièce de cinq francs de sa poche et la montra à son ami.

— Que veux-tu faire ? demanda celui-ci.

— Tu vas le voir, répondit Max.

Et s'écartant un peu, il mit la pièce d'argent dans la main d'un petit gamin qui le regarda un instant tout hébété, la bouche béante, comme s'il le prenait pour un fou, mais qui ne tarda pas à détaler avec son trésor inattendu.

— Que faites-vous, monsieur ? demanda le Bernois. Ce garçon n'est pas un mendiant. Il n'y a pas de mendiants à Berne.

— Il faut avoir reçu un coup de marteau pour avoir de pareilles lubies, grommela Herman.

— C'est un vœu, répondit Max avec un sourire ironique. J'ai promis de donner cinq francs aux pauvres si certaine chose arrivait. Une parole est une parole.

L'instant d'après, il murmurait victorieusement à l'oreille de son ami :

— Mon vœu de la fosse aux ours. Elle est partie pour l'Italie et de là elle retourne en Russie. Il est à espérer que maintenant tu deviendras un peu plus gai.

— Bah ! tu n'as pas sujet de triompher ainsi. Je suis plus joyeux que toi de la savoir partie.

— Oui, il y paraît. Tu comptes les pavés de la ville un à un.

— Tais-toi ; que peut penser notre hôte de ces aparté impolis !

Ils ne parlèrent plus de la jeune étrangère, et, au bout d'une petite demi-heure ils arrivèrent à l'*Enge*.

L'*Enge* est une presqu'île formée par un méandre de l'Aar, au-dessus de laquelle elle s'élève à plus de cent pieds. On y trouve des avenues nombreuses, des bois, des collines et des vallées. La ville de Berne y a bâti un somptueux café. On y jouit d'une fort belle vue des Alpes de l'Oberland. Il y a des bancs et des sièges de tous côtés, et il y fait si beau et si agréable qu'on peut s'y promener sans ennui pendant des heures, ou rester assis en regardant les bords pittoresques de l'Aar ou les cimes lointaines des montagnes neigeuses. Ainsi firent aussi nos Flamands, et lorsque, après avoir soupé au café de l'*Enge*, ils dirigèrent leurs pas vers leur logis, le soleil commençait déjà à se rapprocher de l'horizon.

Ils auraient bien voulu jouir une seconde fois du spectacle grandiose qu'ils avaient tant admiré sur le Schänzli, mais ils étaient à la fin tellement fatigués, que leurs jambes avaient peine à les porter. Ils convinrent avec leur hôte que, le lendemain, de bonne heure, ils déjeuneraient avec lui à sa table et que, vers dix ou onze heures, ils partiraient par le chemin de fer pour Thun, afin de commencer leur voyage dans l'Oberland. Ils passeraient la nuit à Interlaken, se feraient conduire en voiture à Lauterbrunnen, et de là ils iraient à pied à Grindelwald en traversant le *Vengern-Alp*. Ils graviraient ensuite le Faulhorn, qui a huit mille pieds de haut, et descendraient vers Brienz. Puis ils devaient traverser le Brünig et le lac des Quatre-Cantons, se diriger vers Lucerne et faire l'ascension du Righi. Enfin ils devaient, par Fluelen et le Saint-Gothard, atteindre la vallée du Rhône et ainsi revenir à Berne par

Genève, Lausanne et Fribourg. Tel était l'itinéraire qu'avait suivi M. Van Heuvel, et qu'ils se proposaient de suivre à leur tour.

Leur malle devait rester à Berne et ils ne prendraient avec eux que ce qui leur était absolument indispensable en voyage. A cet effet, ils se proposaient d'acheter le lendemain une sorte de besace en cuir, ainsi qu'une gourde pour porter au côté.

En causant ainsi de leur départ du lendemain et de leur voyage, ils arrivèrent dans l'Aarberg-Gasse et montèrent immédiatement à leur chambre, fatigués, harassés, et presque sans haleine. Ils s'assirent sur un canapé et y restèrent sans rien dire jusqu'a ce qu'Herman, sous l'influence de ses secrètes réflexions, se mit à rire tout à coup.

— Qu'est-ce qui te prend, maintenant? grommela Max Rapelings. Est-ce de moi que tu ris?

— Nullement, répondit le jeune avocat. Je ris de ma propre simplicité. Croirais-tu, Max, que je continue à avoir toujours devant les yeux les traits de la jeune fille pâle? Depuis que son regard plaintif m'a frappé pour la première fois, son image me poursuit sans cesse. Je me demandais l'explication de l'empire étrange que cette inconnue, cette étrangère exerce sur moi.

— Bah! la seule explication, c'est ta nature, ta sensibilité extrême. N'en est-il pas toujours de même chez toi? Dès que tu vois quelque chose qui te paraît beau, surprenant ou intéressant, ton imagination prend le galop et tu commences à rêvasser comme un poète inspiré. Heureusement, le lendemain, il ne reste plus de trace de ce feu de paille, sans quoi tu deviendrais un bien ennuyeux compagnon. La demoiselle pâle a été un agréable incident de notre voyage. Si plus tard nous pensons encore à elle, ce sera, comme tu dis, pour rire de ta simplicité.

— Non, cette fois tu te trompes, répliqua Herman en secouant la tête. La chose était plus grave que tu ne crois. Je n'ose presque pas l'avouer; mais pourtant, dans les flots écumants de la cascade, dans le bois de l'*Enge*, dans l'air, dans les nuages, sur les Alpes neigeuses, partout je ne voyais que ce doux visage qui me regardait d'un air plaintif. Mon imagination prompte à se frapper n'en est pas la seule cause. J'explique l'étrange puissance de son regard sur moi par la situation particulière où je me trouvais lorsque je la vis pour la première fois. Là, sur le balcon, sous le ciel pur, ému et exalté par un profond sentiment de bien-être, touché par l'aspect de cette singulière et belle rue, je me sentais si heureux de vivre et si disposé à l'admiration, que toutes mes impressions devaient être vives et exagérées en proportion de mon enthousiasme même. Maintenant que je sais qu'elle est partie et que nous ne la reverrons plus, cet inexplicable enchantement se dissipe.

— Pauvre Herman, murmura le jeune médecin déjà à moitié assoupi. Un enchantement? la jeune fille pâle aurait-elle emporté ton cœur à Genève? C'est impossible! une jeune Russe que nous ne connaissons pas, peut-être la fille d'un Cosaque.

— Tu railles encore, Max; ce n'est pas cela. Je me suis sérieusement interrogé là-dessus, mais je n'ai rien trouvé dans mon âme que la pitié, une pitié outrée, surnaturelle, quelque chose comme un rêve maladif de mon imagination frappée. Et crois-moi, maintenant que je suis calme et que j'envisage clairement la chose, je ne sens pas en moi d'autre sentiment qu'un intérêt bien naturel pour les souffrances d'une malheureuse jeune fille. Tu fermes les yeux, Max. Tu es fatigué, n'est-ce pas?

— En effet, je n'en puis plus.

— Eh bien, va te coucher.

— Et toi, Herman?

— Je veux d'abord écrire encore une lettre à ma mère. C'est mon tour aujourd'hui. Je ne lui dirai pas seulement toutes les belles choses que nous avons vues à Berne, mais je veux causer avec elle de la jeune fille pâle. Maintenant que l'illusion est dissipée, je me sens assez de liberté d'esprit pour entretenir ma mère de cette étrange agitation de mon cœur.

Il prit la plume et se mit à écrire, tandis que Max Rapelings disparaissait dans sa chambre en murmurant un « bonsoir » à peine articulé. Herman écrivit pendant une heure entière et ferma enfin sa longue lettre.

Au lieu d'aller se coucher, il se mit au balcon, le regard fixé sur la fenêtre d'en face. A quoi rêvait-il là, et quel cours prenaient ses idées, c'est ce qu'il est difficile de deviner; mais, au bout d'une demi-heure, il ferma la fenêtre, prit la lampe, entra dans la chambre de son ami et demanda :

— Max, Max, dors-tu?

— Pourquoi me réveiller? Qu'est-ce qu'il te faut, grommela Max, mécontent.

— Il m'est venu une idée : nous avions projeté de finir notre voyage en Suisse, par Genève; si nous commencions au contraire par Genève?

— Quel rêve infernal est-ce là? ricana Max. Voilà qu'il veut nous faire courir après la jeune fille pâle. Va te coucher et laisse-moi dormir.

Honteux de sa propre folie, Herman sortit de la chambre et se mit au lit en murmurant.

IV

Parmi les nombreux voyageurs qui descendaient du train à Scherzlingen pour prendre place dans

le bateau à vapeur du lac de Thun, se trouvaient Herman Van Borgstal et Max Rapelings.

Ils paraissaient extrêmement animés et joyeux. C'est qu'aussi il faisait le plus beau temps du monde. Le soleil brillait d'un éclat si vif dans le ciel d'un bleu profond que l'œil avait peine à en supporter les rayons.

Les autres voyageurs, hommes et femmes de tous pays, épars sur le pont du bateau ou assis çà et là sur des chaises et des banquettes, ne paraissaient pas de moins bonne humeur. Tous promenaient autour d'eux des regards brillants d'enthousiasme, en riant d'avance du plaisir qu'ils se promettaient. On se trouvait encore sur la rivière de l'Aar; mais on allait atteindre bientôt le lac de Thun et voguer sur une de ces mers bleues des Alpes autour desquelles la nature a entassé ses merveilles avec une aveugle prodigalité.

Qui ne s'est pas senti touché, dans les expositions publiques, par ces tableaux enchanteurs où l'artiste allemand a peint, d'une main amoureuse, les lacs des montagnes de sa patrie?

Le miroir bleu et tranquille des eaux, les roches brunes, surgissant du sein de l'onde, les collines vertes dans la vallée adjacente, le ruisselet d'argent qui vient en murmurant verser ses eaux dans le grand lac, le jeu de la lumière et des couleurs, des brouillards pourprés et des ombres transparentes... tout cela éveille dans le cœur de l'habitant des pays de plaines un sentiment d'admiration et un soupir d'envie :

— Que c'est beau! que c'est pittoresque! Dieu veuille qu'une fois en ma vie je puisse voir ces lacs des montagnes!

La plupart des passagers du bateau venaient, comme les jeunes Flamands, pour la première fois en Suisse. Leur souhait allait être accompli; le bateau avait commencé sa marche et allait bientôt quitter le lit de l'Aar pour naviguer sur une mer de près de quatre lieues de longueur.

A peine accordèrent-ils un regard à la situation pittoresque de la ville de Thun, aux châteaux et aux jardins de plaisance qui embellissent les bords de l'Aar.

Le château de Shadau eut seul le privilège de détourner leurs regards des beautés de la nature. Il s'élève sur la rive droite de l'Aar, au milieu d'un parc délicieux. — Il est très grand et se distingue par une multitude de tourelles, de balcons et de galeries, et quoique le style de son architecture ne soit pas très remarquable, il commande l'attention par sa position et par son aspect gothique.

Mais voilà qu'un cri de joyeuse surprise s'élance de toutes les poitrines. Max Rapelings lève les bras au ciel, Herman Van Borgstal lui prend la main et la serre sans mot dire; une larme d'émotion brille dans tous les yeux... Le bateau à vapeur est sorti de l'Aar et vogue sur une surface bleue de plus d'une lieue de large. Sous cette première impression, les voyageurs se taisent, toutes leurs facultés semblent concentrées dans leurs yeux; leur poitrine est haletante, leur cœur palpite.

Pour l'homme qui, comme nos Flamands, est né dans un pays plat, où le moindre accident de terrain prend le nom de montagne, la première vue d'une de ces mers des Alpes est un spectacle qui saisit tout son être et le plonge dans une admiration dont l'intensité a quelque chose de douloureux, quelque chose qui dépasse la nature humaine.

Cependant ce sentiment s'affaiblit peu à peu pour faire place à la plus vive jouissance, à une sorte de triomphe orgueilleux de la conscience humaine; car si le monde est si splendide et si merveilleusement beau, ne devient-il pas plus grand aussi, celui que Dieu a fait roi de la création?

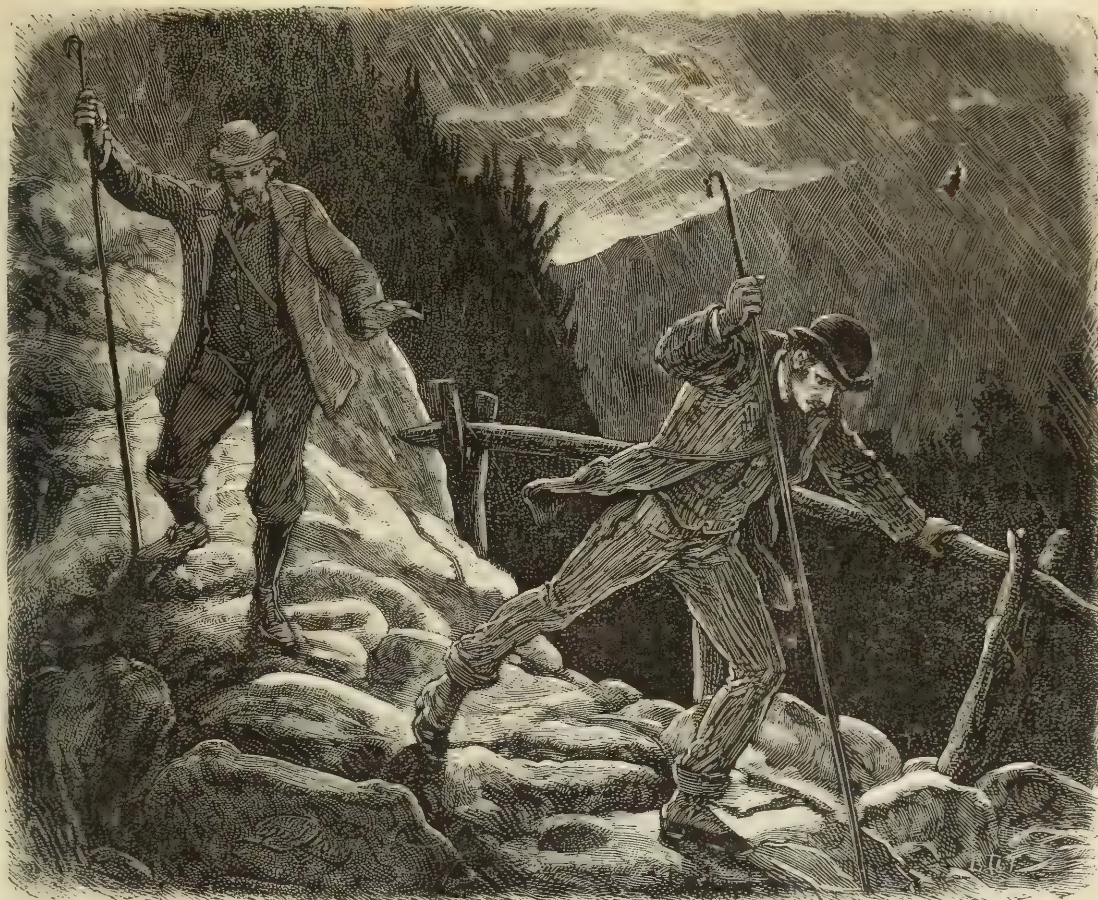
— Bonté du ciel, s'écria Max avec enthousiasme, qu'ils sont malheureux ceux qui doivent mourir sans avoir vu de pareilles choses! Ils étudient dans les livres, ils amassent de la science, ils parlent de la nature, et, hélas! ils ne connaissent pas la terre sur laquelle ils vivent! Sous l'impression des chefs-d'œuvre de Dieu, mon âme est tellement émue, que pour un rien je pleurerais d'attendrissement et de pitié pour nos amis de Gand, qui ne verront peut-être jamais la Suisse.

— Je puis à peine respirer, murmura Herman. C'est incroyable, et je doute encore si je ne rêve pas. Que sont les merveilles des *Mille et une Nuits* en comparaison de cette nature grandiose et enchantée!

— Dieu soit loué dans ses œuvres! Mon cœur déborde de reconnaissance, s'écria Max Rapelings hors de lui.

— Contiens-toi, lui dit son ami, on nous regarde de toute part... Ah! maintenant du moins, tu es sérieux, mon bon Max. Ah! que c'est beau, ici, n'est-ce-pas? Vois là, à gauche, le rivage qui sort de l'eau presque à pic, peut-être jusqu'à trois mille pieds de hauteur, sa partie inférieure tapissée de vignes; au-dessus, des bois épais, de jolis chalets, de vieux châteaux, des rochers sombres, des cascades écumantes, et tout cela par plans étagés, comme si nous regardions la toile du fond d'un immense théâtre, peinte par la main d'un créateur même.

— Oui, Herman, tout ici est étonnant et admirable. Mais ce qui m'absorbe et m'écrase, c'est la vue de ces gigantesques montagnes, de ces rochers, de ces plaines de glace étincelantes qui bornent là-bas l'horizon. Leur pied baigne dans le lac bleu, et



Ils rebroussèrent chemin. (Page 34.)

leur tête touche au ciel. Assurément elles doivent avoir plus de dix mille pieds de haut.

— On dirait, Max, que l'air et la lumière sont animés ici d'une vie propre. Regarde contre le flanc de ces montagnes, dans les vallées, ce jeu des couleurs parcourant une gamme de mille teintes presque insaisissables, cette pourpre tendre et enchanteresse qui se répand dans les crevasses et qui nous montre cela comme noyé dans un rêve.

— Ce qui me donne presque le vertige, dit le jeune médecin, c'est que je perds le sentiment de la proportion et des distances. Le lac de Thun a une lieue de large, et il me semble que je pourrais lancer une pierre d'un bord à l'autre.

— Cela me fait le même effet, répondit Herman, Je frémis en contemplant là-bas ces montagnes de glace, comme si je craignais de les voir s'affaisser sur nous, et je sais pourtant qu'elles sont éloignées de cinq ou six lieues, et peut-être davantage.

— C'est une singulière illusion des sens. Vois-tu là-bas, contre la sombre chaîne de rochers, ces plaines d'un vert tendre qui rompent çà et là la nudité monotone de ses flancs? Eh bien, ces lignes vertes, — je le sais parce que mon oncle me l'a dit, — ces lignes vertes sont des bois, des bois avec de grands arbres, dans lesquels on pourrait s'égarer pendant plusieurs heures. Les crevasses entre les montagnes nous paraissent des gorges très étroites, et je suis bien sûr que la ville de Paris y danserait à l'aise. J'ai comme toi la conscience que mes yeux ont perdu la notion de la dimension des objets. Sans doute cette confusion de l'esprit s'affaiblira et cessera à mesure que notre vue s'habituera à cette nature grandiose.

Un voyageur qui se tenait depuis quelques minutes dans leur voisinage, et qui avait écouté leur conversation leur dit en allemand :

— Si je ne me trompe pas, ces messieurs sont Néerlandais.

— Nous sommes Belges, monsieur, répondit Max Rapelings, Néerlandais, si vous voulez nous nommer ainsi.

— Et vous venez en Suisse pour la première fois? Je l'ai bien compris, car je connais un peu la langue néerlandaise. Ces messieurs sont peut-être de Bruxelles?

— Non, de Gand.

— Une belle ville, où fleurit l'industrie. J'y suis allé trois fois déjà. Vous admirez la Jungfrau! une superbe montagne, n'est-ce pas?

— Ah! c'est la Jungfrau, que nous avons déjà vue du Schänzli, à Berne? Comme il est blanc, éclatant et majestueux, ce pic gigantesque! Et son immense sommet n'est que neige et glace?

— Une neige éternelle, monsieur : hiver ou été, la Jungfrau est toujours parée de sa robe claire et étincelante. On la nomme la *Jungfrau* (la Vierge), non seulement à cause de ce vêtement virginal, mais parce que jusqu'en 1863 personne n'avait jamais gravi sa cime neigeuse. Depuis quelques années elle n'est plus vierge sous ce rapport : en 1863, une dame a tenté, — avec le secours de guides courageux, bien entendu, — de grimper jusque sur le sommet le plus élevé de la Jungfrau... A côté, vous voyez le Mœnch (le Moine) et le Eiger. — De ce côté, le Stockhorn, se dressant comme une quille, les trois sommets de la Blümlisalp, le Freundhorn, le Balmhorn le Doldenhorn, et d'autres géants de l'Oberland. Je les connais bien, car je fais tous les ans un petit voyage à travers la Suisse. Le village que nous venons de longer est Gouten. Maintenant le bateau se dirige obliquement vers Spiez, une vieille petite ville, très pittoresquement située dans une plaine, près du bord du lac.

— Mais que vois-je là-bas? murmura Herman en étendant son doigt dans l'espace.

— Vous voyez le vieux château d'Erlach, répondit le voyageur.

— Non ce n'est pas cela que je veux dire, répliqua le jeune avocat; là-bas, dans l'eau... un animal, un monstre qui nage, et des hommes dans dans deux petites chaloupes qui lui donnent la chasse. Ce ne peut être un poisson ; cela me paraît grand comme un éléphant.

Tandis que le bateau les rapprochait avec rapidité de l'objet qui causait leur étonnement, ils s'écarquillaient les yeux pour reconnaître ce que c'était que cet animal qui nageait comme un monstre marin et paraissait de temps en temps sauter à demi hors de l'eau.

— Ah! je vois ce que c'est, dit le voyageur en riant, c'est un taureau qui a pris la fuite et qui, se voyant poursuivi, a sauté dans l'eau. Les gens des chaloupes essayent de le repousser vers le rivage, de crainte que la bête furieuse ne se noie; mais, pour ce qui me regarde, je crois qu'un taureau, et surtout celui-ci, pourrait nager assez longtemps pour atteindre l'autre bord du lac.

Pendant qu'il parlait ainsi, les Flamands étaient entièrement absorbés par le spectacle de la peine que se donnaient les gens des chaloupes pour barrer le chemin au taureau vers le milieu du lac, et le pousser ainsi vers le rivage. Mais le robuste animal, dès qu'on s'approchait de lui, se dressait à moitié hors de l'eau et sautait de côté comme un vrai poisson, hors de l'atteinte des barques.

La plupart des passagers suivaient des yeux cette singulière chasse. Max Rapelings avait même couru à l'arrière pour voir le taureau de plus près.

Cependant le bateau s'arrêta à Spiez pour y descendre quelques personnes et en prendre d'autres. Le voyageur qui avait causé avec nos deux amis aperçut une personne de sa connaissance et laissa Herman Van Borgstal tout seul.

Le bateau reprit sa course : Herman allait se porter vers l'arrière pour rejoindre son ami, lorsque tout à coup il s'arrêta et pâlit de surprise. Ses yeux ne le trompaient-il pas? était-ce bien elle qu'il voyait? La jeune fille vêtue de noir, là-bas, sur une banquette, près du gaillard d'arrière? Quelle autre pouvait-ce être, puisque le vieux Russe était assis à côté d'elle, le front penché?

Pas moyen de douter plus longtemps. Voilà qu'elle lève la tête, elle le reconnaît et le regarde aussi étonnée que lui-même. Tous deux semblent se demander comment il est possible qu'ils se rencontrent ainsi sans cesse.

Mais la jeune fille, comme intimidée par le regard perçant du jeune homme, laissa retomber sa tête sur sa poitrine et baissa les yeux.

Pendant une minute, — un siècle pour son cœur, — Herman avait considéré la jeune fille, oubliant le monde entier, lorsque Max Rapelings revint auprès de lui et lui dit à haute voix :

— Enfin le taureau est à terre. Ce n'a pas été sans peine. Mais ils ne l'ont pas encore pour cela. Vois donc là-bas, Herman, ils courent après lui; mais il saute au-dessus des haies et des troncs d'arbres, et semble se moquer d'eux.

Herman, complètement absorbé dans la contemplation de la jeune fille, demeurait immobile et n'entendait peut-être pas ce que son ami lui disait.

— Ah ça, es-tu sourd? cria Max, ou le fais-tu pour me vexer? Si ce n'était que la jeune fille pâle doit être en ce moment à Genève, je croirais que le diable l'a ramenée devant tes yeux.

— Tais-toi, pour l'amour de Dieu! tais-toi! dit

le jeune avocat d'une voix suppliante. Ne bouge pas, cela pourrait la blesser.

— Bonté du ciel ! c'est bien elle ! Hélas ! c'en est donc fait une seconde fois de notre joie, soupira Max, aussi surpris que son ami de cette apparition inattendue.

— D'où vient-elle ? murmura-t-il après un instant de silence. Est-elle sortie comme une sirène du lac bleu ? Cela commence à m'effrayer.

En ce moment le vieux compagnon de la demoiselle pâle aperçut les deux jeunes gens. Un frisson parcourut visiblement ses membres, et lui aussi ouvrit de grands yeux, tant il était surpris de la rencontre ; mais cette impression ne fut que passagère. Un nuage de tristesse assombrit son visage et une expression de dépit et d'impatience contracta ses lèvres. Il parut murmurer quelques paroles à l'oreille de sa compagne. Tous deux se levèrent et disparurent dans la cabine du bateau.

— Je commence réellement à croire qu'il y a de la sorcellerie là-dessous, dit Max Rapelings. Voyons, parle maintenant, d'où est-elle venue ? Elle n'est pas tombée du ciel sur le bateau, n'est-ce pas ?

— Mais non, Max, elle est montée à Spiez, pendant que nous regardions le taureau.

— Mais Spiez n'est pas sur la route de Genève. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? Qui sait si la jeune fille pâle ne nous suit pas avec son Russe sans que nous le sachions ? Mais parlons sérieusement. Je comprends la chose. Il a annoncé qu'il allait partir pour Genève et l'Italie, afin de nous égarer si nous avions réellement eu envie de le suivre et si, dans cette intention, nous avions tâché de savoir quelle direction il se proposait de prendre. Voilà ce que c'est que d'avoir regardé si imprudemment cette jeune fille dans l'Aarberg-Gasse.

— Hélas ! oui, Max, c'est cela, répondit le jeune avocat avec un mélange de tristesse et de colère. Le cruel oppresseur de la pauvre fille a remarqué que son malheureux sort m'a inspiré de la pitié. Il craint que nous n'entreprenions quelque chose pour le troubler dans l'accomplissement de sa méchante action, et il essaye de nous échapper. Qui sait si Dieu lui-même ne m'a pas...

— Là, mon cher ami, voilà que tu recommences encore à rêver, dit Max en riant. Laisse-moi tranquille avec ta lamentable histoire de jeune fille opprimée et de tyran sans âme. Qu'en peux-tu savoir ? Cette énigme commence à m'agacer aussi ; elle me porte sur les nerfs. Crois-moi, je donnerais bien cent francs à présent pour voir le Russe et sa pâle compagne de voyage sur le sommet neigeux de la Jungfrau. Comme nous étions gais ce matin, et heureux, et disposés à l'admiration et à l'enthousiasme ! C'est fini encore une fois. La nature a perdu toute sa beauté, notre plaisir est empoisonné.

— Mais, non, tu exagères, Max.

— Je n'exagère pas. Je ne puis m'amuser seul. Quand je te vois si pensif et si mélancolique, toute ma gaieté s'en va.

— Si nous descendions dans la cabine ? demanda Herman en bredouillant, comme s'il n'avait pas conscience de ses paroles.

— Encore mieux ! Crois-tu que je veuille me disputer avec le Russe ? Quel droit avons-nous de le poursuivre de notre espionnage indiscret ? C'est probablement un honnête homme et un homme comme il faut ; il est peut-être malheureux. Pourquoi irions-nous le froisser ? Je ne permettrai pas que tu t'attires un duel en Suisse, surtout avec un Russe. Songe à ta mère, Herman.

— Tu as raison, répondit le jeune avocat avec un soupir étouffé. Oublions que la jeune fille pâle est à bord du bateau à vapeur.

Le voyageur qui avait déjà causé avec eux s'approcha de nouveau, et dirigeant sa main au-dessus du lac, il dit :

— Avez-vous remarqué ce rocher en saillie devant lequel nous avons passé tout à l'heure ? On le nomme le Nez. Un peu plus loin, vous avez le mont Béat, sur lequel, à trois mille pieds de haut, il y a une caverne : l'ermitage de Saint-Béat. On dit que ce saint fut le premier apôtre de cette contrée et habita cette caverne. Ne remarquez vous pas ce filet d'eau blanche qui descend de la montagne par ce trou ? Après les grandes pluies, ce ruisseau grossit quelquefois tout à coup si fort qu'il remplit toute l'ouverture et retombe avec un grondement de tonnerre... Voilà d'autres montagnes encore, entre autres le Roth, Rothhorn de Sigriswel, haut de plus de sept mille pieds... Nous approchons de Neuhaus, où le bateau s'arrête ; c'est à une petite lieue d'Interlaken. Il y a là des voitures en foule. Mais, comme il y a beaucoup de passagers sur le bateau, je vous conseillerai, messieurs, si vous ne voulez pas aller à pied à Interlaken, de vous hâter quand nous toucherons terre. Vous savez peut-être qu'Interlaken signifie « entre les lacs ». Si ce terrain d'alluvion n'était pas là, la mer de Thun ne formerait qu'un seul lac avec la mer de Brienz, qui est presque aussi grande. Aujourd'hui, les deux lacs sont en communication par l'Aar ; mais ce bateau ne peut entrer dans le lac de Brienz, à cause des moulins établis sur l'Aar.

Herman était absorbé dans ses pensées. En vain il s'efforçait de prêter une oreille attentive aux paroles de l'obligeant voyageur, il n'y pouvait parvenir ; son esprit était en bas, dans la cabine, avec la jeune fille pâle.

Max Rapelings s'en apercevait bien et l'avait déjà poussé deux ou trois fois du coude pour le tirer de ses rêveries.

Le bateau à vapeur aborda au quai de Neuhaus, une place ouverte où l'on ne voyait qu'une seule maison.

Tous les voyageurs sautèrent à terre dès qu'ils le purent et coururent vers les voitures pour s'en assurer une. Max Rapelings et Herman Van Borgstal firent de même ; mais le premier arrêta son ami près des voitures en disant :

— Non, laisse d'abord sortir le Russe du bateau pour voir ce qu'il en adviendra, sans cela nous pourrions par hasard descendre dans le même hôtel à Interlaken... et le paladin et le dragon pourraient avoir la fantaisie de s'entre-déchirer. Je suis responsable envers ta mère. Nous suivrons la voiture du Russe, non pour le plaisir de le suivre, mais pour le guetter et choisir un hôtel éloigné du sien.

Herman n'écoutait plus; il voyait la pâle étrangère descendre du bateau sur le quai et se diriger vers les voitures. Comme Max et lui étaient cachés en partie derrière le coin de la maison, parmi la foule des voyageurs, il pouvait regarder la jeune fille et son compagnon sans qu'eux-mêmes le remarquassent. Aussi dévorait-il des yeux celle qui, depuis son arrivée à Berne, avait pris possession d'une façon si inexplicable.

— Ah! qu'elle est belle, la pauvre fleur languissante! dit-il en étouffant sa voix. Vois, Max, elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine; mais quelle taille svelte; quelle noblesse dans sa démarche! Elle doit appartenir aux plus hautes classes de la société.

— Ah ! ah ! probablement une princesse russe ; dit Max en riant.

— Qui sait?

— La princesse Bolgaradoutski von Tchezisgof, peut-être?

— Ne te moque pas, je t'en prie.

— Tu m'ennuies, Herman ; si je ne te connaissais pas si bien, je croirais, sur ma parole, que la demoiselle pâle t'a volé ton cœur et que c'est pour cela que, sans le savoir, tu es attiré vers elle par une force incompréhensible... Allons! allons! pas d'enfantillage... Ils montent en voiture... Fouette cocher, et en route, à leur suite.

Mais quelque empressement qu'ils missent à faire le tour pour prendre une voiture, partout on leur répondit : Loué!

Ils se virent donc obligés de prendre place dans le grand omnibus de la poste, et lorsque leur véhicule se mit enfin en marche, la voiture du Russe avait depuis longtemps disparu.

Ils étaient assis dans l'omnibus, au milieu de toute sorte de gens qui, en quatre ou cinq langues différentes, exprimaient leur mécontentement de l'insuffisance des moyens de transport à Neuhaus. Chacun affirmait que dans son pays tout était bien mieux organisé, et il y avait jusqu'à un Espagnol qui ne rougissait pas de débiter ces risibles hâbleries.

Les Flamands, séparés l'un de l'autre par deux Anglais, et le dos tourné vers les fenêtres, ne pouvaient pas voir grand'chose du pays. Ils remarquèrent cependant que la route suivait un terrain plat et était plantée de grands arbres touffus. Si la vue n'eût pas été bornée de chaque côté par des chaînes de montagnes, ils auraient pu se croire dans les plaines fertiles de la Flandre.

Après un trajet d'un bon quart d'heure, l'omnibus atteignit la petite ville d'Unterseen, qui n'est séparée d'Interlaken que par l'Aar. Il y avait là, le long de la route, beaucoup de belles maisons, tant de bois que de pierre, et sur chacune d'elles on pouvait lire ces mots : *Gasthof Hôtel* ou *Pension*. C'est là, en effet, plutôt qu'à Interlaken, que beaucoup de gens, pour échapper au grand mouvement des voyageurs, choisissent leur gîte. On voyait aussi bon nombre de voitures, venues de Neuhaus, arrêtées devant les hôtels où elles avaient descendu leurs voyageurs.

— Tiens, vois, devant cet hôtel, la voiture de la jeune fille pâle; dit Herman à son ami en Flamand.

— Je crois que tu as la berlue, répondit Max. Leur voiture est verte, et celle que tu me montres là est jaune.

— Non, elle est verte, sois en sûr.

— D'un jaune verdâtre, peut-être ; mais qu'est-ce que cela prouve? Il y avait à Neuhaus plus de vingt voitures de la même couleur.

— C'est vrai, je deviens idiot, murmura Herman en souriant tristement. Où sont donc mes idées.

— Si tu la vois encore deux fois, tu deviendras tout à fait fou, mon pauvre ami.

— C'est bien possible, Max.

Pendant ce temps, l'omnibus avait traversé une double rangée de maisons, passé les deux ponts sur l'Aar et débouchait sur la grande place ou promenade d'Interlaken.

— *Schweizerhof;* hôtel suisse! cria le cocher.

Comme c'était précisément l'hôtel que leur avait indiqué l'oncle de Max, nos deux amis descendirent de l'omnibus et entrèrent dans l'hôtel, où ils demandèrent une chambre à deux lits. On les prévint qu'il y avait une table d'hôte à deux heures et une à cinq.

— Lavons-nous les mains, dit Max, quand ils furent dans leur chambre, cela rafraîchit.

Lorsqu'ils eurent terminé cette ablution, Max, qui avait fini le premier, s'approcha de la fenêtre et leva les mains au ciel en signe d'admiration. Cette fenêtre donnait sur les magnifiques glaciers de la Jungfrau, qui, éclairés obliquement par le soleil, paraissaient devenus tout à fait transparents, comme s'ils n'étaient formés que d'une congélation de vapeurs aériennes.

Max demeura pendant quelques instants absorbé par la contemplation de ce tableau grandiose ; il allait appeler son ami à la fenêtre lorsqu'il le vit debout au milieu de la chambre, les bras croisés sur sa poitrine et le regard attaché au parquet.

Il secoua la tête avec un dépit mêlé d'impatience et dit :

— Herman, pour l'amour de Dieu, laisse la fille pâle courir au diable, si cela lui plaît. Viens ici, à la fenêtre. Regarde, la Jungfrau nous sourit dans le lointain ; c'est un spectacle émouvant et splendide.

Le jeune avocat s'approcha de la fenêtre, jeta un coup d'œil sur l'horizon, mais ne prononça pas un seul mot pour exprimer qu'il fût sensible à la grandeur de ce majestueux spectacle.

Max lui frappa rudement sur l'épaule en disant :

— Sais-tu bien, Herman, que cela devient insupportable? Si tu continues ainsi, j'en serais réduit à faire des monologues pendant tout le voyage. Je viens de garder le silence pour voir si tu ne le romprais pas. Ah bien oui! j'ai pour compagnon de route un sourd-muet. C'est amusant, vraiment!

— Ah! sois un peu indulgent pour moi, cela se passera, soupira Herman.

— Non! non! mon indulgence ne ferait qu'accroître ta folie. Il faut jouer cartes sur table. Puisque le Russe est à Interlaken, nous le rencontrerons probablement encore aujourd'hui, peut-être plus d'une fois... Si nous partions sur-le-champ?

— Mais pour quel endroit? La journée est déjà très avancée.

— En effet, c'est embarrassant, cela dérangerait tout à fait notre plan de voyage.

— Cependant, mon bon Max, tu as raison. Partir, partir immédiatement serait le plus sage. La demoiselle pâle me fait peur.

— Mais tu m'effrayes encore bien plus, Herman ; ta voix est sombre, tes yeux hagards. Jouerais-tu la comédie pour t'amuser à mes dépens?

— Non, je n'ai nulle envie de plaisanter, crois-le bien.

— Eh bien, sois franc : qu'est-ce qui se passe en toi?

— Je n'en sais rien, Max.

— Tu n'en sais rien?

— Je suis dominé, irrésistiblement dominé par une puissance incompréhensible. Ma raison, ma volonté, tout mon être est absorbé par une seule pensée : Elle! Je suis ensorcelé!

— Possédé par la jeune fille pâle! Ciel! voilà qui devient terrible. J'ai envie de prendre la fuite avec toi vers les Flandres.

Mais il vit briller les yeux de son ami comme s'ils se mouillaient de larmes. Cette vue donna soudain un autre cours à son humeur. Il ferma la fenêtre, prit un siège et dit d'un ton de compassion :

— Assieds-toi, Herman, et causons sérieusement. Je n'ai pas envie de rire. Sois sincère avec moi : quelle est la nature de l'agitation que te fait éprouver la vue inattendue de la jeune étrangère?

— Je ne le sais vraiment pas.

— Tu n'es donc plus mon ami?

— Ah! Max, plus que jamais!

— Eh bien, alors, pourquoi dissimuler avec moi? pourquoi ne pas m'avouer que tu es amoureux!

— Amoureux, moi! répéta Herman avec un sourire ironique qui attestait une profonde incrédulité, amoureux de la jeune fille pâle! Je croyais, Max, que tu ne voulais plus plaisanter.

— Mais, bonté du ciel! tire-moi donc toi-même de cette cruelle incertitude, si tu ne veux pas mettre également mon esprit en péril!

— Que te dirai-je? J'ai beau regarder en moi-même, m'interroger sérieusement, je n'y trouve pas d'amour. De la pitié seulement. Comment ce sentiment acquiert-il en moi une puissance si extraordinaire, c'est ce que je ne puis expliquer que par la surexcitation, l'enthousiasme et la sensibilité nerveuse qui ne m'ont pas quitté un instant au milieu de cette émouvante et saisissante nature.

— Ce que tu me contes là, mon cher Herman, est passablement obscur. Mais, puisque tu raisonnes ton mal, tu dois pouvoir également en triompher. Ainsi, tu es bien certain que ce n'est pas un sentiment de sympathie particulière, ou, pour parler plus clairement, que ce n'est pas l'amour qui te trouble ainsi?

— Très certain.

— Eh bien, alors, laissons les choses suivre leur cours, et vive la joie! En Suisse comme tu le dis, l'homme sent les facultés de son âme doublées et tout grandit en lui, jusqu'à ses faiblesses. C'est l'effet d'une nature enchanteresse, de la dimension gigantesque des choses, de l'air des montagnes si plein de vie, et doué peut-être d'une électricité propre.

— Oui, murmura tristement Herman, c'est tout cela à la fois... et de plus, c'est l'attrait d'un mystère qui absorbe mon esprit et m'agite fiévreusement les nerfs. Max, sur le bateau à vapeur, je l'ai regardée longtemps dans les yeux. Ces yeux plaintifs me parlaient, mais je ne comprenais pas ce qu'ils me disaient. Me demande-t-elle assistance contre son tyran? J'ai cru comprendre qu'elle me disait : « Ayez pitié de moi, sans cela vous voyez bien que je mourrai bientôt. » Souvent je m'imagine que Dieu m'a conduit lui-même sur la route de cette pauvre créature souffrante pour la sauver d'une mort affreuse. Ce sont des rêves, des rêves insensés, je le sais ; je te le répète, le mystère qui l'entoure tourmente mon imagination et irrite mes nerfs.

Max Rapelings le considéra un instant en souriant, lui prit la main et dit :

— Je suis médecin : il m'appartient de chercher un remède, et je crois l'avoir trouvé dans l'homœopathie. *Simile similia curat.* Réponds-moi ; si tu savais d'une manière certaine que la demoiselle pâle est la fille du Russe, et qu'il l'a amenée en Suisse uniquement pour y chercher la guérison ou l'adoucissement de son mal, serais-tu délivré alors de ton agitation maladive?

— Comment peux-tu en douter, Max? Certes, il me resterait au cœur un sentiment de pitié pour elle, je penserais souvent encore à la pauvre fille qui a fait sur moi une si vive impression; mais pourquoi prendrait-elle sur mon esprit un empire trop absolu, si j'avais la conviction qu'elle n'a pas besoin de mon assistance? Quand je saurai qu'elle n'est pas la victime d'une terrible oppression, mon imagination n'aura plus aucun motif de créer des fantômes, et je reviendrai calme et joyeux pour jouir avec toi des beautés de la nature alpestre.

— Eh bien, c'est décidé, s'écria Max en se levant. Nous allons nous faire servir un beefsteak ici ; puis, à cinq heures, nous dînerons et souperons tout à la fois, si bien qu'il nous restera encore quelques heures de loisir.

— Que veux-tu faire? demanda Herman étonné.

— Nous allons chercher le Russe. Je veux, si c'est possible, te ménager aujourd'hui une vingtaine de rencontres avec sa compagne. De cette façon, la vive impression qu'elle a faite sur toi s'émoussera à force d'être répétée. D'ailleurs, si nous pouvons savoir où ils se sont logés, alors j'essayerai, — moi, pas toi, — d'apprendre qui ils sont et quelle est leur situation respective. Au besoin, je demanderais même au Russe, — bien entendu, avec toute la politesse imaginable, — l'explication de son étrange conduite à notre égard. En un mot, je veux connaître le mystère qui te tourmente.

— Si tu pouvais réussir, tu me rendrais un grand service, à moi et à toi-même.

— Oui, mais il y a une condition, Herman; je te connais, tu parais doux comme un agneau, mais tu manques du calme nécessaire. Tu pourrais, dans un mouvement d'irritation, menacer ou insulter le Russe. Je suis responsable pour nous deux. Tu vas me promettre que, dans tous les cas, tu te tiendras tranquille et que tu ne feras rien, ni par paroles, ni par gestes, ni par regards, qui puisse froisser le moins du monde ces personnes, qui sont pour nous des étrangers.

— Je te le promets.

— Suis-moi donc et laisse-moi faire.

Ils descendirent l'escalier et demandèrent deux beefsteaks.

En attendant, Max Rapelings ouvrit le guide de Baedeker et se mit à y chercher les noms des hôtels d'Unterseen et d'Unterlaken, ainsi que les noms et la situation des promenades et des endroits où il pouvait espérer rencontrer le Russe et la demoiselle pâle; car il ne doutait pas qu'ils n'allassent, comme les autres voyageurs, visiter ce que ces vallées offraient de remarquable.

Dès qu'ils furent servis, ils se hâtèrent de satisfaire leur appétit ; puis ils sortirent de l'hôtel.

— Maintenant, allons d'abord à Unterseen, dit Max Rapelings tout en marchant. Peut-être était-ce réellement leur voiture que tu as vue arrêtée. Lorsque l'esprit et les nerfs sont surexcités à ce point, on arrive quelque fois à une étonnante force d'intuition qui ne ressemble pas mal à ce que dans le magnétisme on appelle seconde vue...

» Mais, quoique nous poursuivions en ce moment un objet particulier, ce n'est pas une raison pour rester insensibles ou aveugles devant les beautés de la nature. Puisque nous sommes en promenade, nous en profiterons pour visiter Interlaken en détail. Quel site admirable et enchanteur, n'est-ce pas? Entouré de tous côtés de montagnes qui se perdent dans le ciel, de rochers nus et de collines vertes; assis dans un bassin dont le sol déploie une puissance de végétation peu commune ! et ce paradis, baigné par deux des plus beaux lacs de Suisse, semble toucher au pied de la gigantesque et étincelante Jungfrau !

— Heureux l'homme qui peut finir ici ses jours ! dit Herman.

— Non, non, au contraire, dit Max. La mort ne peut être qu'amère ici. Quelle tristesse ne doit pas inspirer l'idée de se séparer pour jamais de toutes ces belles choses ? Plus la mort nous enlève de biens, plus cruelle est sa venue. Mais pourquoi, juste ciel, parlons nous de la mort au milieu d'une nature qui déborde de force et de vie ? Sois donc

un peu plus gai, Herman, par amitié pour moi.

—Mais je suis gai, mon bon Max. Quand j'ai pu causer un instant avec toi des folles idées qui m'agitent, je sens que je redeviens fort; c'est comme un baume qui se répand sur mon cerveau et qui me rafaaîchit l'esprit. Tiens, voilà l'Aar; du haut de ce pont nous pouvons nous mirer dans ses eaux bleuâtres.

—On dirait qu'on y a fondu du savon. Elles sont bleuâtres sans être bleues, une couleur comme celle de ces perles eu verre laiteux... Cette eau vient du lac de Brienz et se jette dans le lac de Thun. Viens, Herman, ne perdons pas trop de temps; et d'ailleurs, regarder couler l'eau n'est pas bon pour les gens rêveurs.

Ils passèrent le deuxième pont et arrivèrent à Unterseen. Là, ils se promenèrent longtemps devant les hôtels et les auberges, essayant de percer les fenêtres du regard, mais sans rien découvrir qui pût leur faire supposer que les personnes qu'ils cherchaient fussent logées là.

Max interrogea même quelques bourgeois pour savoir si l'on n'avait pas vu à Unterseen un vieux monsieur avec une jeune fille pâle; mais il n'obtint que des haussements d'épaules ou des réponses aussi peu satisfaisantes.

— Viens, et retournons-nous en, dit Herman. Ils ne sont pas ici.

—Je le crois en effet, répondit Max; mais avant de quitter Unterseen, fais au moins attention à ce que tu vois. Regarde, Herman, ces maisons suisses toutes en bois, mais si pleines de goût, si vives de coloris, si gaies qu'on les prendrait pour des pavillons de plaisance. Les balcons et les galeries sont si délicats et si aériens, qu'on douterait presque qu'ils pussent supporter le poids d'un homme. Et ces fleurs, cette variété de couleurs, et ces ornements sculptés sur chaque pièce de bois!... Oh! que les Suisses doivent avoir le cœur libre et content pour lutter ainsi avec les enchantements de la nature alpestre, non seulement en grandeur, mais aussi en élégance!

— Charmant, charmant! bredouilla Herman. Cependant j'aime encore mieux ces vieilles maisons là-bas. Elles sont bâties également avec art, mais le temps les a couvertes d'une teinte brun foncé, et elles me semblent mieux en harmonie avec la nature environnante que les nouvelles maisons, coquettes ou parées, qu'on a élevées ici pour l'usage des étrangers.

—Ce que tu dis là, Herman, est bien la preuve que ce ne sont pas nos yeux qui voient les objets, mais bien notre âme. Tu es mélancolique et tu trouves beau ce qui est noir et sombre : je suis plus léger d'esprit, et j'admire ce qui est clair et gai comme mon humeur... Viens, partons; peut-être rencontrerons-nous la pâle inconnue à la promenade, sous les grands noyers.

— Il me vient encore une idée qui m'a souvent donné à réfléchir, dit Herman. Il y a des peintres et des sculpteurs éminents en ce monde: leurs œuvres étonnent souvent par leur caractère grandiose, et certes ils méritent notre admiration. Mais as-tu jamais éprouvé qu'une vieille œuvre d'art, ou même une ébauche plus moderne, si imparfaite qu'elle soit, saisit souvent notre esprit et fixe notre attention, par cela seul qu'elle est défectueuse et qu'elle semble naïve? Quelle en est la raison? Je ne la trouve pas. Nous avons vu à Gand, à Bruxelles et à Paris des bâtiments magnifiques et complets au pont de vue de l'art, mais l'impression que nous en avons reçue est-elle bien aussi profonde et aussi agréable que celle des maisons de bois d'Unterseen?

— Dieu soit loué! tu deviens raisonnable, s'écria Max avec une véritable joie. Continue ainsi et nous aurons encore du plaisir en voyage.

— Tu sais bien, Max, qu'en parlant on s'exerce à maîtriser les pensées dont on est assailli. Je me sens déjà beaucoup plus fort.

— Et si tu rencontres la jeune fille pâle?

—Ah! sa rencontre me troublera de nouveau, c'est probable; mais si je pouvais la voir pendant longtemps, si tu parvenais à savoir qui ils sont, si le voile du mystère était levé...

— Eh bien, marchons un peu plus vite. Je vois là-bas un châle rouge sous les noyers, qui sait si ce n'est pas elle?

— Non, non, tu te trompes, Max, celle-ci est une vieille et joue avec un enfant.

— Diable, Herman, tu vois de loin! En effet, ce n'est pas elle. Soit, nous saurons bien la trouver, Interlaken n'est pas plus grand que le plus petit village des Flandres, et il est impossible qu'on ne s'y rencontre pas une vingtaine de fois par jour.

Ils arpentèrent très longtemps, en long et en large, la promenade devant les hôtels et regardèrent de tous côtés. Ils se croisèrent avec des centaines de touristes et entendirent toutes les langues du monde résonner à leurs oreilles; mais ils n'aperçurent personne qui ressemblât au Russe et à sa pâle compagne.

Max Rapelings se taisait depuis quelques minutes et tenait les yeux fixés à terre, comme s'il avait renoncé à toute nouvelle recherche.

— Mais, mon bon Max, demanda le jeune avocat étonné, vas-tu maintenant devenir rêveur à ton tour? Dans ce cas, il faut nous plaindre mutuellement. Retournons à l'hôtel, et que Dieu dispose selon sa volonté du sort de la jeune fille.

— Tu es un étrange songe-creux, répondit Max sur le ton de la raillerie. Je ne me suis jamais senti

de meilleure humeur, et, si je dois être gai pour deux, je me sens au niveau de ma tâche. Ce n'est pas cela; c'est la question que tu as posée tout à l'heure qui me trotte dans la cervelle.

— Quelle question?

— Pourquoi une œuvre d'art naïve, quoique défectueuse, fait-elle quelquefois sur nous une impression plus profonde et plus agréable que le chef-d'œuvre d'un maître? Il est difficile à résoudre, ton problème; je crois pourtant que j'ai trouvé la solution. Ce que l'homme cherche dans une œuvre d'art, c'est le langage de l'âme d'un autre homme. Quand nous contemplons un chef-d'œuvre grandiose, qu'y voyons-nous? Nous savons qu'on ne peut s'élever à une pareille hauteur par sa force propre et particulière; nous savons que le talent de l'artiste est dû en grande partie à de pénibles études. En un mot, l'Académie, l'école, le style dominant ne sont pas étrangers au résultat obtenu. Nous avons donc affaire là, non pas seulement avec un homme seul, mais avec une partie de l'humanité tout entière. Mais une simple œuvre d'art, n'eût-elle pour auteur qu'un charpentier ou un forgeron, lorsqu'elle porte un certain cachet, est l'expression d'un seul individu; c'est l'épanchement, la manifestation d'une seule âme, et c'est pourquoi aussi nous y reconnaissons plus de personnalité et nous nous sentons plus touchés dans les cordes cachées de notre nature intime. Car chaque homme vient au monde entièrement neuf, puis l'éducation, la science, le... brr! ma foi! je m'embrouille dans ma pédanterie comme dans un écheveau de fil. Quel tas de sottises je viens de débiter là! la tête m'en tourne. Sont-ce là des raisonnements à faire en Suisse, les yeux fixés sur la reine des montagnes, l'incomparable Jungfrau?

— Parlons d'autre chose, Max.

— Oui, oui, je descends de mon ciel nébuleux. Mais voilà je ne sais combien de fois déjà que nous arpentons cette place sans apercevoir le Russe et sa compagne. Il faut en conclure quelque chose.

— Qu'ils ne sont pas à Interlaken.

— Pas précisément, Herman; mais j'en conclus que, puisque nous ne les rencontrons pas à la promenade, nous devons les chercher ailleurs. Viens, entrons dans cette boutique, nous achèterons des alpenstoks.

— Des Alpenstoks? Pourquoi?

— Le Russe doit être sur la Jungfrau; nous allons l'y suivre... Ne me regarde pas de cet air stupide et écoute : j'ai lu dans Baedeker qu'il y a quelque part, sur une hauteur, un hôtel *de la vue de la Jungfrau*, et que là aussi on trouve de grandes et belles promenades. Tu vois cela d'ici. Ils seront là; peut-être à l'hôtel Ober, où nous toucherons, chemin faisant. En tout cas, je vois que presque tous les voyageurs, tant hommes que femmes, et même les enfants, se promènent avec un alpenstok. Cela donne une contenance, et puis on a l'air d'avoir gravi déjà toutes les montagnes de la Suisse.

Quelques minutes plus tard ils sortaient de la boutique, portant chacun un bâton de sept pieds de long, gros comme un manche à balai, et garni à sa partie inférieure d'une pointe d'acier. Ce bâton n'est pas seulement utile pour gravir et descendre les montagnes, mais aussi, en cas de besoin, pour servir d'arme défensive.

Max Rapelings le comprit sur-le-champ, car à peine était-il dans la rue qu'il se mit à s'escrimer contre un arbre, et à imiter ce qu'il avait vu faire autrefois en Belgique par les lanciers, Herman saisit le bâton de son ami et l'empêcha de continuer.

— Finis donc, Max; on nous prendra pour des enfants ou des collégiens.

Le jeune docteur, marchant en avant, dit avec gravité :

— Des enfants, des collégiens? Que ne le sommes-nous encore! Doux printemps de la vie qui va se fermer pour nous! Nous sommes venus en Suisse, Herman, pour y déposer notre jeunesse; jouissons-en donc pour la dernière fois dans toute sa naïve simplicité. En Flandre, nous attendent au retour les soucis d'une carrière sérieuse, l'esclavage de la mode, l'assujettissement à toutes les exigences d'un monde formaliste.

— En effet, Max, jouissons encore jusque-là de notre jeunesse, insoucieux, croyants et libres de corps et d'esprit. Mais pour cela il n'est pas indispensable de jouer la comédie en pleine rue et de faire rire les gens à nos dépens.

— Tu crains peut-être qu'*elle* ne nous voie? Mais ne remarques-tu pas, Herman, que tout le monde devient enfant ici? Anglais, Russes, Français, jeunes et vieux, tous rient, jubilent et jouent ici comme si chacun avait oublié son âge. Je le comprends bien. En présence de cette nature vierge et primitive, le faux vernis de convention et de cérémonial nous échappe sans le savoir. L'homme reprend sa simplicité naturelle et sa jouissance de la vie... Mais, juste ciel! serais-je à mon tour ensorcelé? Je commence à rabâcher comme un vieux pédant. Foin de ces vaines billevesées! En avant sur la montagne! Le russe n'a qu'à bien se tenir ou je le cloue avec mon bâton contre un rocher où il desséchera pendant l'éternité, comme un papillon piqué sur son bouchon par un collectionneur!... Pas de bêtises, entends-tu, Herman? Ce que je dis du Russe n'est qu'une simple plaisanterie, pour rire un peu.

Ils gravirent la colline verte, parcoururent toutes



Elle résiste encore un moment. (Page 44.)

les promenades autour de l'*Hôtel de la vue de la Jungfrau,* et demandèrent même à un garçon d'hôtel des nouvelles de la demoiselle pâle; mais ils ne purent obtenir le moindre renseignement.

Ils descendirent à Interlaken, recommencèrent leur promenade et se dirigèrent enfin vers un grand chalet très orné, qui se trouvait au milieu d'un jardin et paraissait appuyé contre de hautes roches escarpées.

Max avait lu dans son *guide* que c'était un établissement de *molkenkur* (cure au petit-lait), où l'on guérissait ou essayait de guérir les malades en leur faisant boire d'énormes quantités de lait battu.

— Vous autres médecins, vous êtes de drôles de corps, dit Herman, qui paraissait d'humeur plus enjouée. Chacun de vous connaît un moyen particulier pour guérir les plus graves maladies. L'un fait manger beaucoup, l'autre fait jeûner; celui-ci prescrit l'eau claire tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, celui-là plonge son malade dans la fange, ou lui fait avaler des centaines de livres de raisins; cet autre le fait cuire dans un bain de vapeur, cet autre a recours aux poudres, aux frictions, ou à cent autres moyens différents. Dis-moi, n'inventeras-tu pas aussi quelque chose pour guérir tous les maux du monde avec de l'eau claire, ou avec une seule petite bouteille?

— Mais si je trouvais la bonne bouteille?

— Tu crois donc, Max, qu'il y a des remèdes universels?

— Oui, certes, Herman.

— Et tu ne ris pas en disant cela?

— Je ne ris pas du tout; mais le plus difficile est de découvrir ce remède encore inconnu. Peut-être réside-t-il dans le magnétisme.

— Ah! Max, pour l'amour du ciel, ne parlons pas de magnétisme, car cela n'en finirait pas...

Sais-tu que je commence à m'ennuyer de courir si longtemps après le Russe?

— C'est un sorcier, Herman, et il s'est rendu invisible pour nous. Grand bien lui fasse! je ne me soucie plus de ce loup-garou.

— Eh bien! Max, étrennons nos alpenstoks : grimpons sur cette montagne.

— Que veux-tu aller faire sur ces rochers nus, sans guide? As-tu envie de te casser le cou?

— Il y a un sentier frayé. Si tu as peur de si peu de chose, je te plains.

— Eh bien, tentons l'aventure; mais sois prudent, Herman, nous ne connaissons pas l'endroit; ne va pas tomber dans l'Aar.

Ils avaient franchi un pont de bois derrière le Kurhaus, et se trouvaient au pied d'un escarpement dont la partie inférieure était composée de rochers nus. Un sentier étroit courait obliquement vers le haut, et çà et là, aux endroits périlleux, on avait établi quelques traverses de bois en guise de rampe.

C'est cette hauteur que nos Flamands se mirent en devoir d'escalader. Ils haletaient et soufflaient, poussaient des cris d'effroi, vrais ou simulés, et regardaient avec de grands yeux vers le fond, croyant donner sans doute une preuve de leur intrépidité. Plus tard, à mesure qu'ils poursuivraient leur voyage en Suisse, ils devaient voir et faire bien d'autres choses. Mais il en est ainsi du voyageur à son début; ce qui le fait d'abord pâlir d'effroi, il l'accomplit le lendemain en riant de sa naïve timidité de la veille.

Quoi qu'il en soit, Herman et Max montaient de plus en plus, trouvant de distance en distance une bande de gazon ou de petits bois où ils s'asseyaient pour reprendre haleine et se reposer, ayant sous leurs pieds Interlaken, et devant leurs yeux la Jungfrau. Ils avaient erré de cette façon pendant une grosse heure sur le versant de la montagne lorsqu'ils s'arrêtèrent à mille pieds peut-être au-dessus d'Interlaken, qui leur paraissait comme assis au fond d'un abîme vertigineux.

Tout à coup le jeune avocat demanda :

— Max, n'entends-tu pas un étrange grondement sous nos pieds? C'est comme si l'on faisait rouler des chariots dans l'intérieur de la montagne.

— Je l'entends depuis longtemps, répondit Max; peut-être est-ce l'écho d'avalanches lointaines. Tu sais, les chutes de neige dont mon oncle nous a parlé si souvent. Écoute, ce dernier grondement est beaucoup plus fort. Il me semble que notre montagne en tremble. Peut-être est-ce le tonnerre.

— Le tonnerre, Max! le ciel est bleu et transparent.

— Oui, mais qui sait si en Suisse il ne tonne point quand le ciel est clair? Il me semble que j'ai lu quelque chose de ce genre.

Un bruit beaucoup plus violent retentit dans le lointain.

— En effet, c'est le tonnerre, dit Herman.

— Alors dépêchons-nous de redescendre. Le tonnerre sur une montagne, cela peut être dangereux.

— Ah! ah! qu'est-ce qui te prend? s'écria Herman en riant. Est-ce l'influence de cette belle nature qui te rend si peureux? L'orage, si c'est un orage, doit régner dans le bas, derrière la montagne. Peut-être est-il encore à vingt lieues d'ici. Ton oncle nous a parlé d'orages qui éclatent dans le fond des vallées, tandis que le spectateur, sur la montagne, a le ciel bleu sur sa tête et voit l'éclair serpenter en zigzags sous ses pieds. Si nous pouvions jouir de ce spectacle!

— Cela suffirait pour te faire oublier tous les Russes et toutes les demoiselles pâles de la terre.

— Je le crois, Max; cela doit être grandiose et émouvant. Veux-tu monter encore un peu plus haut? Nous atteindrons peut-être le sommet de la montagne.

— J'y consens, hâtons-nous.

Ils saisirent leur alpenstok et se mirent à grimper avec un redoublement d'énergie.

Insensiblement les coups de tonnerre devenaient plus distincts. Un entre autres éclata avec tant de fracas que les jeunes gens s'arrêtèrent indécis.

— Il me semble que l'orage se rapproche, dit Max; il ne ferait pas bon ici à le voir déchaîné sur sa tête.

— Bah! l'air est encore pur et bleu comme le lac de Thun, dit Herman. As-tu peur?

— Non; mais je suis responsable pour nous deux. Aïe, aïe! vois donc ces chevaux gris là-haut dans le ciel, accourant comme des locomotives par-dessus le sommet de la montagne! Vite, vite, descendons. En voilà assez d'un pareil spectacle. Dieu sait si nous n'allons pas rouler comme des morceaux de bois ou de pierre jusque dans l'Aar.

Ils rebroussèrent chemin dans le sentier et se mirent à courir vers le bas avec toute la rapidité dont ils étaient capables. Au commencement, cette descente n'était pas dangereuse, parce que le chemin était bordé de chaque côté par des pins ou des arbrisseaux; mais à quatre ou cinq cents pieds au-dessus de l'Aar, la montagne devenait toute nue et le sentier très escarpé.

— Quel bonheur que tu aies eu l'idée d'acheter des alpenstoks, sans cela nous eussions été jolis garçons! dit Herman.

— Oui, c'est Dieu lui-même qui m'a inspiré cette

précaution... Mais tais-toi, Herman, et fais bien attention à tes pieds. Écoute comme il tonne derrière nous. On dirait que la montagne est secouée dans ses fondements. Bon! voilà qu'il commence à pleuvoir : des gouttes grandes comme des écus de cent sous... Et quelle obscurité soudaine!

Comme poursuivis par le tonnerre et les éclairs, ils atteignirent cependant sans encombre le pied de la montagne; mais dans l'intervalle l'orage s'était déclaré et avait étendu ses ailes noires sur la vallée; et comme si toutes les cataractes du ciel s'étaient ouvertes pour un nouveau déluge, il tombait une pluie si drue qu'en moins d'un instant toute la vallée parut transformée en un immense étang.

Herman e' Max traversèrent le pont en courant et passèrent devant le Kurhaus; ils étaient obligés de s'appeler à chaque instant, car la nuit était venue, le ciel et la terre semblaient se confondre; d'effroyables coups de tonnerre retentissaient de tout côté, les éclairs fendaient la nue et illuminaient l'horizon de leur éclat aveuglant, après quoi, toute la vallée retombait dans les noires ténèbres de la nuit.

Les pauvres Flamands se réfugièrent dans leur hôtel, aussi mouillés que s'ils sortaient de l'Aar. L'eau coulait par torrents de leurs vêtements, et ils n'osèrent même pas entrer au salon, de peur de gâter les tapis et les chaises.

— Brrr! Ainsi devait être Jonas, lorsque la baleine le rejeta sur le rivage, s'écria Max en se frottant les yeux. Tout est grand en Suisse, même la pluie. Il pleut ici par ruisseaux. Herman, Herman, mon ami, où es-tu? Vis-tu encore?

— Je nage dans mes habits, répondit le jeune avocat. Quel bain! Je croyais qu'il ne faisait que neiger en Suisse.

— Le Russe aurait-il bu comme nous cette tasse de thé?

— Tais-toi avec ton Russe; ma mémoire est noyée. Il me semble que je suis à moitié fondu...

Pendant qu'ils conversaient ainsi, les domestiques s'occupaient de leur ôter leurs vêtements trempés.

On leur conseilla de monter sans aucun retard. Il y avait un poêle dans leur chambre, on y ferait du feu et on leur apporterait ce dont ils avaient besoin. Ils n'avaient qu'à pendre leurs habits à côté de leur porte, on les ferait sécher soigneusement dans la cuisine, jusqu'au lendemain matin.

Ils n'étaient pas montés depuis cinq minutes, que le poêle, bourré de bois très sec, était déjà rouge et jetait une grande chaleur.

A la demande de Max, on leur apporta pour souper un poulet et du thé.

Ils n'avaient guère envie de manger et ne pensaient qu'à se réchauffer près du poêle.

D'abord, ils ne cessèrent de rire et de plaisanter sur le beau résultat de leur première ascension, se demandant l'un à l'autre ce qu'ils avaient à attendre encore après un pareil commencement... Mais la fatigue et surtout la chaleur du poêle leur donnèrent une si grande envie de dormir, que Max se leva et dit :

— Allons, allons, je n'ai pas envie de servir moi-même de portemanteau et de faire sécher mes habits sur mon dos. D'ailleurs c'est malsain, et je suis médecin. Je vais tout ôter et me glisser entre mes draps.

— Écoute comme il pleut, dit Herman.

— Bon, cela m'importe peu, le bruit de la pluie battante fait dormir paisiblement.

— En effet. Bonne nuit!

V

Le lendemain, à neuf heures du matin, les deux jeunes Flamands étaient assis dans une voiture découverte sur la route d'Interlaken à Grindelwald.

Le temps était gris et brumeux, et ne promettait rien de bon pour ce jour-là. On apercevait bien distinctement les objets dans le bas; mais, à une certaine distance et à une certaine hauteur, le regard se perdait dans une impénétrable nuée de brouillard. Quant aux hautes montagnes, on distinguait leurs flancs et les objets qui s'y trouvaient, jusqu'à une hauteur de mille pieds environ, mais leur partie supérieure restait cachée dans les nuages.

Herman et Max n'avaient, par conséquent, aucun sujet d'enthousiasme; ils regardaient silencieusement le cours torrentueux de la Lutschine, dont la route suivait le bord. Cette rivière, considérablement enflée par la pluie de la veille, n'était qu'une succession non interrompue de cascades écumantes et mugissantes. Non point que ses eaux fussent précipitées par de subites déclivités du sol; mais parce que son lit était parsemé de blocs de rochers qui s'étaient détachés des montagnes avoisinantes. Plusieurs de ces blocs étaient gros comme des maisons. Les eaux de la Lutschine, dans leur course impétueuse, rebondissaient contre ces obstacles et jetaient leurs flocons d'écume jusque sur la rive. Ses flots bouillonnaient, hurlaient et grondaient, formant des tourbillons vertigineux, comme s'ils étaient des êtres vivants, luttaient avec rage contre la force qui tentait de les arrêter.

— A quoi penses-tu, Herman? demanda le jeune

docteur, remarquant que son compagnon ne regardait plus le torrent et contemplait avec une attention soutenue le tablier de la voiture.

— A quoi pensé-je? ma foi, je ne le sais pas moi-même. Si fait pourtant; je me disais qu'il est évident que la Lutschine a creusé ici son propre lit et probablement même toute cette vallée, et je me demandais si tous les torrents et tous les fleuves n'auraient pas tracé également le sillon dans lequel ils s'écoulent.

— Voilà qui est étrange! s'écria Max. Est-ce qu'il y aurait entre les âmes de deux bons amis tels que nous quelque lien secret et comme une sorte de magnétisme?

— Tu ne rêves que magnétisme! Espères-tu donc y trouver la panacée universelle?

— Qui sait? je le considère du moins comme un remède puissant contre les maladies du cerveau et des nerfs.

— Ainsi, tu ajoutes vraiment foi aux miracles que l'on raconte du magnétisme? Il est avéré pour toi qu'un bon *sujet* peut, en certaines circonstances, voir les yeux fermés à travers un mur, ou entendre ce qu'on dit à cinquante lieues de distance, ou prédire ce qui se passera dans cent ans?

— Non, non, je ne me fais pas de ces illusions, Herman; mais ce qu'on ne peut nier, c'est le rapport secret qui existe entre les âmes humaines, et l'influence, la puissance qu'elles peuvent exercer l'une sur l'autre par le regard ou par la volonté. Cette puissance pourra un jour être appliquée avec des résultats étonnants à la guérison des maladies nerveuses, si l'on parvient à découvrir les lois qui la régissent... Mais ne parlons plus de cela. Je voulais dire seulement que, comme toi et à la même minute, je me demandais si tous les ruisseaux et toutes les rivières ne se sont pas creusé leur propre lit et leur propre vallée.

— Il n'y a qu'une difficulté à cela, objecta Herman. Si l'on suppose le globe terrestre parfaitement rond au moment de la création, il ne pouvait pas exister alors de ruisseaux ni de rivières, puisque l'eau n'eût trouvé, dans la forme de la terre, aucune cause déterminante pour prendre son cours d'un côté plutôt que de l'autre.

— En effet; mais tu oublies l'attraction du soleil et de la lune.

— Que fait cette attraction à notre problème? Cette action des grands corps célestes sur notre globe ne peut avoir pour effet que d'attirer les eaux, et non de les faire couler çà et là en torrents ou en fleuves... Mais laissons-là cette discussion cosmologique, elle m'alourdit le cerveau.

— Il faut bien parler de quelque chose, Herman, achève ton raisonnement. Tu supposes que, dès la création, il a existé des inégalités sur la face du globe terrestre?

— Oui.

— Tu te trompes. Il suffisait qu'il y eût dans le globe terrestre une force capable de produire ces inégalités. Et de fait, il en est ainsi. L'intérieur de la terre n'est autre chose qu'un amas de métaux en fusion. Par la force d'expansion de ce foyer se sont produits dans tous les temps et se produisent encore des exhaussements et des affaissements qui ont décidé de la première direction des eaux qui s'écoulaient. Vint ensuite l'érosion continue des rives par les ruisseaux et les rivières, et surtout l'action perturbatrice de l'eau, lorsque, après de violentes tempêtes, elle se précipite en mugissant et en se brisant du haut des montagnes. Je me figure que la Lutschine a eu autrefois un lit fort étroit à quelques mille pieds au-dessus de son lit actuel, et que par la suite des siècles elle a creusé la vallée où elle coule maintenant.

Le cocher, qui était assis devant eux et qui jusque-là avait conduit ses chevaux en silence, retourna la tête.

C'était un homme déjà âgé, dont les cheveux grisonnaient. Il avait évidemment écouté avec une attention soutenue la conversation de nos deux Flamands, car il leur dit en allemand :

— Excusez ma hardiesse; ces messieurs oublient le travail des glaciers ou mers de glace.

— Vous comprenez notre langue? s'écria Max avec étonnement.

— Ces messieurs parlent danois ou hanovrien, répondit le cocher. J'ai été guide dans ma jeunesse, et pendant plusieurs mois j'ai parcouru toute la Suisse avec deux professeurs danois qui faisaient collection de simples et de minéraux des Alpes. Leur langue n'était pas précisément la même que la vôtre, mais elle y ressemblait beaucoup. Dans ce que vous venez de dire, j'ai distingué aussi des mots allemands, et d'autres même qui appartiennent au patois suisse.

— Nous parlons flamand, la langue des Flandres, mon brave homme.

— Vraiment? Les Flandres seraient-elles un rameau de la grande patrie allemande?

— D'après la langue, indubitablement; mais nous sommes une nation indépendante comme les Suisses, et comme eux aussi nous voulons rester libres et indépendants... Pourquoi disiez-vous, mon ami, que nous avons oublié les montagnes de glace? Vous nous compreniez donc?

— Pas tout à fait, monsieur, mais je comprenais du moins sur quoi roulait votre conversation. Vous n'avez probablement pas encore vu de glaciers ou mers de glace. Visitez-en seulement un, et vous serez convaincu que leur travail seul a pu

suffire pour creuser toutes les vallées, si profondes qu'elles soient. C'était le sentiment des professeurs danois : ils croient qu'autrefois la Suisse toute entière n'a été qu'un seul et immense glacier, et je les ai entendus raisonner très longtemps et très profondément là-dessus.

On approchait de l'endroit où le torrent furieux allait se séparer en deux bras.

Le cocher expliqua à ses deux voyageurs que le bras qu'ils allaient suivre jusqu'à Lauterbrunnen s'appelait la Lutschine blanche, tandis que l'autre, qui avait sa source première dans les glaciers de Grindelwald, portait le nom de Lutschine noire, dû à ce que ses eaux, à force de charrier des pierres d'ardoises brisées, devenaient dans leur course brunes et limoneuses.

— Messieurs, leur dit-il encore, il est à regretter que vous n'ayez pas eu un meilleur temps; le brouillard borne la vue et rend les objets gris; sinon vous eussiez pu admirer ici les plus beaux paysages de la Suisse. C'est du moins ce que m'ont dit maintes fois des peintres que j'accompagnais jusqu'ici, ou que j'ai conduits plus tard dans ma voiture à Lauterbrunnen ou à Grindelwald. Mais par ce temps brumeux il y a peu de chose à voir.

— Qu'est-ce que cela ? quelle est cette profonde et noire ouverture entre deux formidables hauteurs ? demanda Max.

— C'est une gorge ou crevasse entre deux montagnes de milliers et de milliers de pieds de hauteur. La Lutschine blanche coule au fond.

— Devons-nous donc passer par là ?

— Oui, monsieur, jusqu'à Lauterbrunnen. Mais ne soyez pas inquiets, c'est un beau et bon chemin.

A peine s'étaient-ils engagés depuis quelques minutes dans la nébuleuse gorge des montagnes, qu'Herman, jusque-là très pensif, fut tiré de sa rêverie par des sons étranges qui semblaient résonner dans les nuages comme une musique aérienne. Il y avait quelque chose de si plaintif dans ces accents mystérieux, que le jeune avocat en parut troublé et regarda fixement son ami.

Celui-ci se mit à rire d'un air ironique.

— Eh bien, quoi ? vas-tu recommencer ? dit-il. Tu crois peut-être que la demoiselle pâle gémit au-dessus de nos têtes... Bon ! Elle est à Interlaken, assise devant un bon déjeuner, et, à moins que le Russe ne coure réellement après nous, il n'y a pas de danger que nous rencontrions jamais cet hérétique sorcier. Ces sons que tu entends ne sont que l'écho du fameux cor des Alpes ? Notre oncle ne nous en a-t-il point parlé assez !

— Quelle étrange et triste musique ! soupira Herman; on croirait entendre le dernier cri de détresse d'un mourant.

— Cela prouve une fois de plus que ce n'est pas notre oreille seulement, mais notre âme qui perçoit les sons, et que chaque âme les perçoit dans le ton de sa disposition propre. Ces accents me semblent à moi un chant céleste, comme si les chœurs des anges s'envoyaient les uns aux autres le salut mutuel au-dessus des nuées grises du brouillard... Écoute : les sons deviennent plus distincts, et il me semble que je vois le jeune garçon qui souffle dans le cor des Alpes... Mais quelle étrange créature est là, debout, assise ou couchée à côté de lui ? Un jeune ourson ou un gnôme ? C'est ici le pays des gnômes; mon livre les nomme *bergmanlein*.

— Je crois que c'est un homme sans jambes que l'on montre pour de l'argent, dit Herman.

— Ciel ! quel heureux hasard ! s'écrie le jeune médecin.

— Un heureux hasard ? Que veux-tu dire ?

— C'est une maladie dont on nous parle beaucoup dans nos études ; mais il faut venir en Suisse pour en voir des échantillons choisis. Ce gnôme est un crétin, un goîtreux, et des plus beaux, sois-en certain.

— Est-ce aussi ton âme qui, par sympathie, trouve beau cet abominable monstre ? En ce cas, tu dois être quelque peu laid à l'intérieur.

— Ah ! tu commences à railler, mon cher Herman ! Hourra ! alors le temps se remettra peut, être au beau. Mais maintenant je n'ai pas le temps d'attendre. Je ne donnerais pas mon goîtreux pour cent francs. Hé ! cocher, arrêtez que je descende !

A côté du pauvre crétin se tenait un jeune garçon qui soufflait si violemment dans son cor des Alpes, que son visage se gonflait comme une outre et que ses yeux semblaient prêts à lui sortir de la tête. Les sons plaintifs qu'il tirait de son instrument, répercutés par les rochers, couraient et rebondissaient de montagne en montagne, toujours en s'affaiblissant, au point qu'on se figurait les entendre tout en haut, dans le ciel même, ou à des lieues de distance.

Herman, qui était également descendu de voiture, avait pris le cor des Alpes des mains du jeune garçon, pour examiner de près le grossier instrument. C'était une sorte de cor recourbé de cinq ou six pieds de long, fait de bois ou d'écorce d'arbre.

Pendant ce temps, Max Rapelings était occupé à passer l'inspection du goîtreux. L'infortuné pouvait avoir une cinquantaine d'années, car sa chevelure était tout à fait grise. Il avait une grande et grosse tête, une large bouche et des lèvres enflées. Ses mains étaient également boursouflées et d'une couleur bleuâtre. Ses jambes étaient très courtes, si bien qu'il paraissait assis lorsqu'il était debout

ses yeux roulaient dans leur orbite sans que la moindre étincelle d'intelligence révélât s'il avait ou non conscience de sa propre vie.

Herman frémit de dégoût et de pitié.

Quant à Max Rapelings, il était toujours occupé à tourner autour du crétin, à l'examiner par devant et par derrière, à prendre ses mains dans les siennes, et à tâter son horrible goître. Il lui adressa plusieurs fois la parole et essaya de lui arracher un son articulé; mais tout ce qu'il obtint après de longs efforts, ce fut un grognement sourd, comme celui d'une bête féroce que l'on agace.

— Viens, viens, Max, tu me répugnes, murmura le jeune avocat entraînant son ami vers la voiture. J'ai donné un pourboire au jeune garçon, éloignons-nous de ce triste spécimen de la misère humaine.

Lorsqu'ils furent remontés dans leur véhicule et que celui-ci eut repris sa course :

— Nous ne sommes pas heureux ce matin, dit Herman en soupirant. La Suisse a aussi ses jours clairs et ses jours sombres.

— Mais la vue d'un pareil crétin vaut toute une journée de voyage pour moi, répondit Max.

— Ces médecins, ces médecins! cela palpe et pelote un affreux morceau de chair comme un boucher qui veut acheter un bœuf au marché. Tu vas te laver les mains, j'espère, dans la première eau que nous rencontrerons. Je n'ose presque pas rester assis à côté de toi.

— Je vous conseille de parler, messieurs les avocats! riposta Max en riant. Ce que nous faisons matériellement, vous le faites au moral. Lorsque vous visitez un assassin dans sa prison et que vous concertez avec lui sur les moyens de faire croire au jury que l'agneau noir est blanc comme neige, comment appelez-vous cela? affaire de profession, devoir relatif exceptionnel!

— Tu as raison, Max, je me tais.

— Eh! mon brave homme, y a-t-il beaucoup de ces crétins dans le pays? demanda le jeune docteur au cocher.

— Non, monsieur. Dieu soit loué! ces malheureux deviennent rares en Suisse. Autrefois c'était bien différent : dans le canton du Valais, on comptait un crétin sur vingt-cinq habitants. Dans les autres cantons, il n'y en a jamais eu beaucoup, et leur nombre diminue insensiblement par toute la Suisse. Ce vilain mal s'engendre dans les vallées sombres, profondes et humides; car les enfants qui sont nés et élevés sur les montagnes n'y sont jamais sujets.

» ...Nous approchons de Lauterbrunnen, messieurs. Avez-vous toujours l'intention, pour aller à Grindelwald, de passer par-dessus le Wengern-Alp?

— C'est notre itinéraire.

— Vous pourrez le regretter, messieurs.

— Bah! et pourquoi cela?

— Si le temps était clair, messieurs, je ne vous en dissuaderais pas; au contraire, c'est du haut du petit Scheideck et du Wengern-Alp, plus que de tout autre poste, que l'on peut voir tomber des avalanches de neige dans cette saison avancée! mais le temps vous interdit cet espoir. En outre, les bois, les vallées, les sommets des montagnes resteront couverts de nuages, et vous-mêmes, messieurs, vous sentirez qu'un nuage vous enveloppe de tous côtés. Par conséquent, vous ne verrez rien ou peu de chose, et vous vous serez fatigués inutilement sur un chemin dont le trajet ne dure pas moins de huit heures.

— Que nous conseillerez-vous donc, mon ami?

— Le plus simple et le plus sage, messieurs, est de dîner à Lauterbrunnen, de visiter le Staubbach, et puis de vous faire conduire à Grindelwald dans ma voiture. Si vous y tenez beaucoup, vous pourrez faire l'ascension du Wengern-Alp demain, du côté de Grindelwald.

— Mais alors il faudra rester en voiture toute la journée? dit Herman. C'est ennuyeux, je voudrais marcher.

— Eh bien, monsieur, il y a un moyen de vous satisfaire. Je vais vous ramener au pont des deux Lutschine, et de là vous pouvez gagner Grindelwald à pied, en vous promenant. C'est une marche de trois heures pour vous, et bien suffisante, je pense, pour contenter votre envie de promenade.

Les Flamands convinrent de suivre le conseil de leur cocher. La perspective de grimper huit heures durant dans le brouillard, de ne rien voir, et peut-être d'être trempés comme la veille, leur souriait médiocrement et les fit reculer.

— Ces messieurs visiteront-ils le Staubbach avant ou après le dîner? demanda le cocher.

— Avant le dîner, si nous avons encore le temps, répondit Max.

— Il vous restera assez de temps, je pense, messieurs; le Staubbach n'est qu'à une dizaine de minutes de l'hôtel. Ces messieurs veulent-ils me permettre de leur servir de guide?

— Sans doute, vous nous ferez plaisir.

— Ayez donc la bonté d'entrer à l'hôtel pendant que je change de chevaux. On y vend d'excellent kirschwasser et du bon vin. Je viendrai vous avertir.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel du *Steinbock* (le bouquetin). Les Flamands entrèrent et demandèrent un verre de kirsch (eau de cerises). Les Suisses donnent ce nom à leur eau-de-vie parce qu'elle est distillée avec des cerises fermentées.

Le cocher vint bientôt les prévenir qu'il se

tenait à leurs ordres pour les mener voir le Staubbach.

Ils marchèrent pendant quelque temps entre des petites maisons de paysans, sur le bord d'une vallée étroite qui, par un temps clair, devait être extrêmement pittoresque. Mais en ce moment elle était cachée en grande partie, sous un brouillard gris, car la lumière du soleil, la vie et l'âme de la nature, était absente.

Tout à coup, et sans s'y être attendus, ils aperçurent le Staubbach, dont leur *Baedeker* parlait comme d'une des merveilles de la Suisse. Il ne fit cependant pas une grande impression sur eux, et ils se regardèrent pour se demander :

— N'est-ce que cela ?

Le cocher, qui lut cette déception sur leur visage, leur donna l'explication suivante :

— Oui, messieurs, la journée est très défavorable pour visiter le Staubbach. Remarquez que le roc monte d'aplomb et même qu'il surplombe. Le ruisseau qui tombe de là-haut a une chute de neuf cent cinquante pieds, et vous pouvez dire que vous contemplez probablement la plus haute cascade du monde. Mais sans soleil rien n'est beau. Venez ici dans la matinée d'un beau jour, et vous verrez toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se refléter dans l'écharpe d'argent de la rivière. S'il fait du vent, le ruisseau flotte deçà et delà, le long du rocher, comme un immense ruban de soie, ou bien il se recourbe comme un serpent, ou bien encore se balance dans les airs et se résout en poussière avant de toucher le sol, en arrosant les terres voisines d'une pluie de gouttes étincelantes.

Les Flamands demeurèrent pendant quelque temps devant cette chute d'eau de près de mille pieds de hauteur. S'ils ne la trouvèrent ni large, ni torrentueuse, ils jugèrent du moins que le point de vue dont ils jouissaient en cet endroit était assez beau et assez extraordinaire pour les payer de leur petite excursion à Lauterbrunnen.

A leur retour à l'hôtel, un petit garçon vint à leur rencontre avec un canon affûté sur un morceau de bois. Il posa le canon à terre et y mit le feu à une dizaine de pas de distance des voyageurs.

La détonation rebondit contre la muraille de rochers et de là contre les montagnes du côté opposé, dont chaque anfractuosité, chaque pli, chaque gouffre renvoya un écho distinct. On eût cru entendre cent coups de canon se succédant sans intervalle, jusqu'à ce que le dernier écho s'éteignit en grondant dans les profondeurs lointaines de la vallée.

— Donnez quelques *batz* à ce gamin, messieurs, c'est son gagne-pain, murmura le cocher.

A peine avaient-ils dépassé de quelques pas le petit canonnier, qu'un autre enfant sortit d'une hutte avec une marmotte dans ses bras.

Ils regardèrent un instant ce petit animal, dont la forme ressemble à celle d'un lièvre en raccourci, avec des pattes dont il se sert comme de mains. — On le trouve, leur dit le cocher, sur les hautes montagnes neigeuses.

Cela leur coûta encore quelques sous. Ils avaient encore la main à la poche, lorsqu'une petite fille vint leur offrir une espèce de petite fleur blanche qui, d'après le guide, croissait sur les hauteurs les plus inaccessibles des Alpes, ce qui fait qu'on la considère comme une rareté, car il faut s'exposer à se rompre le cou pour aller la cueillir.

— On m'avait dit, mon brave homme, qu'il n'y avait pas de mendiants en Suisse, observa Max.

— En effet, messieurs, ce ne sont pas des mendiants, répondit le cocher. Partout sur votre route, vous rencontrez des petits garçons et des petites filles, et même des hommes qui soufflent dans le cor des Alpes, vous offrant des fleurs ou des fruits, vous montrant des marmottes ou des chamois ; mais si vous passez sans rien leur donner, il arrivera rarement que l'on vous demande quelque chose. Et d'ailleurs, qu'importe à messieurs les voyageurs de donner quelques *batz* (centimes) aux pauvres gens ?

Ils atteignirent l'hôtel et entrèrent. Le repas était servi, et comme il n'y avait ce jour-là, à cause du temps peu favorable, que cinq ou six voyageurs à Lauterbrunnen, on avait attendu nos deux amis pour se mettre à table.

Une grosse heure plus tard, Max Rapelings et Herman Van Borgstal étaient assis de nouveau dans leur voiture pour retourner à *Zweilutschinen*, où commence le chemin qui conduit à Grindewalh.

Le temps paraissait s'améliorer ; l'étroite vallée était beaucoup plus claire et le brouillard était remonté le long des montagnes.

Ce qui depuis un instant attirait leur attention était un spectacle étonnant pour les habitants d'un pays de plaines.

Ils voyaient çà et là, contre les hautes croupes des montagnes, dans les crevasses, et même entre les arbres, un petit flocon de fumée s'élever comme une plume, si mince, si léger, que lorsque Max le remarqua pour la première fois, il s'écria :

— On dirait, sur ma parole, que ce pic là-bas fume sa pipe.

Mais le petit flocon de fumée s'étendit peu à peu et devint une épaisse et forte vapeur, puis, comme s'il était animé d'une vie mystérieuse, il se mit à rouler le long des pentes, à grimper ou à descendre, et à se transformer de mille façons, et enfin, comme un vrai nuage, il monta vers le ciel,

où, dissipé par une cause invisible, il disparut dans l'air, sans laisser derrière lui aucune trace de son existence.

Ils remarquèrent bientôt le même phénomène en vingt endroits différents, et, comme ce singulier spectacle leur arrachait des cris de surprise, le cocher leur dit :

— Ce que vous voyez, messieurs, est l'effet dû soleil et de la chaleur sur les brouillards. Voilà que tout s'anime; peut-être fera-t-il très beau demain.

— Et pas aujourd'hui? demanda Herman.

— Aujourd'hui vous pourrez bien, de temps en temps, apercevoir le soleil à travers une déchirure des nuages, du moins pendant une couple d'heures; mais plus tard, dans la soirée, quand l'air se rafraîchira, vous verrez descendre sur les vallées le même manteau de brouillard.

Le cocher se retourna vers son cheval.

— Une leçon de météorologie comme celle que nous recevons ici, dit Max à son compagnon, aucun professeur de physique ne pourrait nous la donner. Des nuages naissent et disparaissent sous nos yeux, comme si nous avions payé pour découvrir les secrets de leur formation.

— C'est vrai, répondit Herman. Vois-en un là-bas qui se remue et se recourbe comme un serpent... Voilà qu'il disparaît tout à coup; où est-il passé?

— Je le comprends bien. Là-bas, dans le ciel, nous voyons des nuages. Qu'est-ce que c'est que ces nuages? De l'humidité, de la vapeur d'eau, n'est-ce pas? Ici, dans la vallée, il fait naturellement très humide à la suite de la pluie d'hier, nous le sentons bien; mais les brouillards y sont invisibles pour nous, parce que la chaleur de la terre les désagrège et leur fait perdre leur densité. Le jeu des nuages qui nous étonne n'est qu'un effet de la chaleur et du froid. Un courant d'air froid traverse-t-il les brouillards suspendus, ils se resserrent sur son passage et deviennent visibles pour nous sous la forme de nuages; survient-il ensuite un courant d'air plus chaud qui les touche, ils redeviennent invisibles en se dilatant. Je crois que le soleil doit luire derrière les montagnes qui nous entourent, ne fût-ce que par intervalles. Sa chaleur produit dans l'air le brouillard qui se meut sans que nous puissions nous en apercevoir... Vois, vois... que te disais-je? Là-bas, au bout de ces étroites chaînes de montagnes, la vallée est inondée d'un rayon de soleil brillant. Chapeau bas, salut à sa douce lumière, le grand peintre est là.

— Ah! cela fait du bien au cœur, dit Herman. Dans cette lumière grise, dans le ciel nébuleux, on gagnerait le mal du pays.

— Arrêtez, s'il vous plaît, cocher, cria Max un peu plus loin. Vous allez retourner à Interlaken, nous descendrons ici pour marcher à pied. C'est un magnifique paysage.

— Ne vous l'ai-je pas toujours dit, messieurs? En fait de paysages et de vues pour les peintres, on ne trouve probablement rien de plus beau dans toute la Suisse. N'oubliez pas que vous devez passer là-bas sur le pont en bois. Vous ne pouvez pas manquer la route qui conduit à Grindelwald... Adieu, messieurs, je vous remercie et vous souhaite un bon voyage.

Les Flamands étaient là debout, leur alpenstock dans une main et un petit paquet bouclé dans l'autre.

Il semblait à Max Rapelings que de ce moment seulement commençait son voyage en Suisse, et vraiment il ne se trompait pas. En chemin de fer, en bateau à vapeur, en voiture, ce n'est pas voyager; mais seuls et libres, sans guides, loin de tous regards étrangers, marcher au milieu de la nature primitive, s'arrêter, ramasser des pierres, cueillir des fleurs, s'asseoir, se relever et raisonner de ce qu'on voit, causer et rire, c'est là voyager, c'est là vivre!

A peine avaient-ils marché pendant dix minutes, avec de longs temps d'arrêt et en regardant de tous côtés, qu'ils arrivèrent à un endroit tellement pittoresque que, d'un mouvement simultané, ils levèrent les bras au ciel dans un transport d'admiration.

Ils n'étaient pas loin d'un rocher dont leur regard ne pouvait mesurer la hauteur sans leur donner le vertige. Par une étroite déchirure de cette montagne tombait une cascade qui brillait sous les rayons du soleil comme si une source de vif-argent s'échappait là du sein de la terre.

Le cours d'eau, avant d'atteindre le pied du rocher, coulait avec un doux murmure entre des blocs de marbre veiné, parmi lesquels il y en avait beaucoup que le temps avait tapissés de mousse. Un peu au delà de cette source pittoresque, la montagne était couverte de plantations de toute espèce croissant en amphithéâtre, d'arbres, de fleurs et d'arbustes qui, étagés à des hauteurs énormes les uns au-dessus des autres, avaient l'air d'être peints sur le roc, car il était incompréhensible qu'ils pussent y pousser des racines.

Cependant ce n'était pas ce spectacle qui avait rempli les voyageurs d'admiration. Le jet d'eau, en retombant, répandait, d'après la direction du vent, une poussière d'eau qui, aidée par les rayons du soleil, développait à cet endroit une étonnante force de végétation. Dans le voisinage du ruisseau murmurant et jusqu'à une certaine distance, tout était si vert, et d'un vert si tendre, si frais et si pur,

qu'on ne pouvait rassasier ses yeux de la vue de cette riante couleur. Çà et là, sur un tapis du plus fin gazon, gisaient des blocs de rochers détachés des flancs de la montagne; mais la vitalité de cette nature était si puissante que, même sur ces rochers, les plantes et les arbres les plus divers déployaient leur feuillage éclatant, comme si cet air humide suffisait seul à les alimenter.

— Quel paradis! s'écria Herman. On nous a parlé dans notre enfance de jardins enchantés : l'imagination des poètes n'atteint cependant pas ce que nous voyons ici. Viens, Max, asseyons-nous un peu auprès de cette eau babillarde.

— J'allais justement te le proposer, dit le jeune docteur, gravons cette belle nature dans notre esprit d'une façon ineffaçable.

Ils traversèrent le gazon et s'assirent au bord du ruisseau, sur une grosse pierre que la mousse avait garnie d'un moelleux coussin vert. Tous deux regardèrent un instant le bouillonnement de l'eau dans les petits golfes; mais Max ne pouvait se taire.

— Eh bien! Herman, dit-il, causons un peu. Une émotion que l'on communique aux autres devient plus vive et s'imprime plus profondément dans la mémoire.

— Non, Max, je t'en prie, ne trouble pas le plaisir tranquille qui déborde dans mon âme. Il me semble que je resterais assis là pendant une année entière. La vie en ce lieu ne peut être qu'un long et doux rêve.

— Eh bien! reste; moi, quand je suis ému, il faut que je me remue; je vais me promener un peu dans ce jardin céleste.

En achevant ces mots, Max s'éloigna lentement pas à pas, tantôt grattant la roche avec la pointe de son couteau, tantôt cueillant une fleur sur sa tige, plus loin ramassant quelques pierres de couleur. Comme il retournait au ruisseau, il remarqua de loin un objet jaune qui se détachait en clair sur le gazon; croyant trouver là une pierre rare, il marcha dans cette direction, et ramassa l'objet.

Tandis qu'il l'examinait en le retournant dans ses mains, un sourire étrange se dessinait sur ses lèvres. Il retourna vers son ami et lui cria de loin :

— Eh, Herman, il paraît que nous ne sommes pas les premiers que ce lieu enchanteur ait attirés. Il y a des dames qui viennent rêver ici; des dames, des demoiselles, — ladies anglaises, sans doute, — car, vois, quels longs doigts effilés! et cependant une main d'enfant! A moins que les nymphes des montagnes ne tiennent ici leur sabbat pendant la nuit... Mais il n'est pas à supposer que la mode des gants jaunes ait déjà pénétré dans le monde des esprits.

Herman, frappé d'un pressentiment secret, s'élança debout et prit le gant jaune des mains de son ami.

— Ciel! s'écria-t-il, c'est son gant!

— Qu'est-ce qui te prend? Quoi? son gant? à qui?

— A elle, à la demoiselle pâle.

— Allons, tu es fou. Crois-tu donc que la demoiselle pâle passe tout son temps à perdre ses gants?

— Dis tout ce que tu voudras, Max, c'est le même gant que j'ai ramassé à Berne, près de la fosse aux ours. Oh! je ne me trompe pas.

Max Rapelings poussa un éclat de rire.

— Est-ce qu'à la fabrique tous les gants paille ne se ressemblent pas? Crois-tu qu'il n'y ait au monde que la jeune fille pâle qui possède des doigts effilés? Tu pousses la rêverie trop loin. Je crois vraiment que cette fois tu te moques de moi.

— Non, non, Max, c'est un de ses gants, n'en doute pas.

— Et elle serait à Interlaken! Est-ce que le Russe aurait fait un pacte avec le diable et envoyé ici ce gant par magie, pour nous faire damner? Cela commence vraiment à devenir terrible.

— Sorcellerie ou non, c'est son gant.

— Allons donc, quel enfantillage! En tout cas, arrière les ruses de l'enfer et les tentations du démon!

Et, en finissant ces mots, il prit le gant et le lança aussi loin qu'il put dans le ruisseau.

Herman poussa un cri de colère et courut sur les pierres chancelantes, les pieds dans l'eau, pour le rattraper. Il parvint à le saisir, le rapporta à pas lents, le mit dans son portefeuille, et plaça celui-ci dans la poche intérieure de son paletot, sur son cœur.

Il éprouvait sans doute quelque confusion de la singulière émotion qu'il avait montrée, car il dit à son ami, qui riait tout haut d'un air moqueur :

— Pourquoi attacher tant d'importance à une chose si simple? Nous ne reverrons probablement pas la demoiselle pâle. Le gant sera un souvenir pour moi. Il me semble que cela en vaut bien la peine. Jusqu'à présent, la jeune fille pâle a dominé tout notre voyage.

— Prends garde, Herman, n'est-ce pas tenter la malice du diable? Avec ce gant ensorcelé sur ton cœur, tu n'auras plus un seul instant de repos. Dieu sait si ce n'est point la pâle étrangère elle-même qui est dans ton portefeuille.

— Amuse-toi à mes dépens, Max, cela ne m'empêchera pas de conserver avec soin ce souvenir. Ce qui m'arrive depuis quelques jours ne se rencontre qu'une fois dans la vie.

— Et quand nos amis du pays te demanderont ce que tu as rapporté de Suisse, tu leur montreras

un vieux gant jaune que tu as trouvé le long d'un chemin? J'ai envie d'acheter dans la première ville où nous nous arrêterons douze douzaines de gants paille, avec des doigts effilés, et de dire qu'ils ont appartenu à l'impératrice des Français.

— Viens, Max, continuons notre chemin, et cesse tes railleries. Tu ramasses bien des pierres sur les bords de tous les ruisseaux, et te charges comme un mulet. Chacun son goût.

— Cela serait au mieux, mon cher ami, si tu n'avais pas des billevesées de tête, répondit Max en reprenant son alpenstock. Je veux bien me taire sur ce maudit gant, mais c'est à condition que tu resteras de bonne humeur; s'il en était autrement, je te prendrais ta relique de force, dussé-je me battre avec toi pour l'avoir.

— Tu verras, Max, que le gant ne me rendra pas plus mélancolique. Je reconnais cependant que la pluie d'hier et le temps triste de ce matin ont un peu assombri mon esprit.

— Eh bien, ne parlons plus de ce gant, parlons de ce que nous verrons en route, et tâchons d'être gais.

Ils étaient entrés dans le chemin qui mène à Grindelwald et marchaient d'un bon pas.

Pendant plusieurs heures, ils regardèrent autour d'eux et causèrent des beautés du paysage qui se déroulait sous leurs yeux. Le chemin qu'ils suivaient était une chaussée de gravier, tracée sur le bord de la Lutschine noire qui descendait dans la vallée, bouillante et mugissante, sur un lit de rochers émiettés.

Sur l'autre bord de la Lutschine et même parfois de son sein s'élevaient des montagnes hautes comme le ciel qui bornaient la vue comme un mur gigantesque. Du côté de nos voyageurs, au contraire, on voyait de temps en temps de vertes prairies et des vergers plantés d'arbres fruitiers. Le noyer y prédominait. Mais à peu de distance de ce terrain arable, la montagne se dressait également vers le ciel, soit nue, soit couverte en bois de pins croissant en amphithéâtre; et de son sein rocheux s'échappait çà et là un filet d'eau qui, de loin, paraissait complètement immobile et ressemblait assez à un écheveau de fil blanc pendu à quelque branche d'arbre.

Comme le cocher l'avait prédit, les vapeurs s'épanouissaient peu à peu au-dessus de la vallée, et les sommets des montagnes étaient devenus invisibles.

De loin en loin, le long du chemin, nos deux Flamands rencontraient quelques maisons de paysans, dont la forme particulière attirait leur attention; ils traversèrent même de beaux villages; ils virent aussi des hommes, des femmes et des jeunes filles qui travaillaient dans les champs, et ce fut avec autant de curiosité que de plaisir qu'ils contemplèrent toutes ces formes de la vie en Suisse.

Il y avait déjà quelque temps qu'ils n'échangeaient plus de remarques; le chemin était devenu très roide, et la longue montée les avait fatigués.

Ils s'assirent par terre, non loin d'un rocher à pic qui pouvait avoir mille pieds de haut et qui surplombait tellement que son aspect donnait le frisson. En effet, à sa base gisaient d'immenses blocs de pierre qui s'étaient détachés du sommet et qui donnaient à penser que toute cette montagne pourrait bien, un jour ou l'autre, s'écrouler sur l'étroite vallée et l'écraser.

La vue de ce rocher menaçant frappa sans doute vivement l'imagination d'Herman, car il le mesura d'un regard fixe et obstiné, et pâlit même sous l'impression d'une idée effrayante.

— Tu vois, Herman, dit le jeune docteur, que la nature travaille toujours et sans relâche à anéantir les montagnes et à niveler la surface de la terre. Quand elle aura atteint ce but, toute vie sur notre globe ne deviendra-t-elle pas impossible? Heureusement les volcans sont là pour...

— Mon Dieu, c'est horrible! murmura Herman.

— Qu'est-ce qui est horrible? demanda Max. Le gant commence-t-il à travailler? A quoi penses-tu?

— Comme l'imagination, en présence de cette nature émouvante, peut s'égarer dans des fantastiques visions? répondit le jeune avocat avec un sourire qui avait quelque chose de forcé. Je me disais : s'il y avait deux personnes là-haut, et que l'une des deux donnât une secousse à l'autre, rien qu'une petite secousse, qu'adviendrait-il de la malheureuse créature? On ne trouverait en bas que des restes méconnaissables, n'est-ce pas?

— C'est évident, Herman; d'autant plus qu'on ne tomberait pas ici sur un matelas.

— Cette idée, Max, me fait frémir d'horreur.

— Oui, oui, tu recommences à tourner au noir. Lève-toi, et continuons notre promenade : il ne fait pas bon ici pour toi.

Ils reprirent leur marche, s'arrêtèrent souvent encore et entrèrent même dans un cabaret, au village de *Burg-lauenen*, pour y boire un verre de vin. Comme l'hôte se montrait fort communicatif et répondait avec beaucoup d'obligeance à toutes leurs questions, ils restèrent longtemps à causer avec lui des merveilles naturelles de cette contrée et des mœurs de la Suisse.

Ils furent si satisfaits de leur halte dans ce cabaret et des renseignements qu'ils y avaient obtenus, qu'ils entrèrent encore dans deux autres maisons semblables; il s'ensuivit que le temps leur parut très court et qu'ils virent avec surprise le jour pencher vers son déclin.

Cela les décida à faire la dernière lieue en toute hâte, de sorte qu'ils arrivèrent à Grindelwald harassés de fatigue et haletants, lorsqu'il commençait déjà à faire nuit.

Ils entrèrent dans le premier hôtel qui s'offrit à eux et se laissèrent tomber sur des sièges, devant la table où une douzaine de convives étaient déjà en train de souper.

Malgré leur lassitude, ils furent enchantés de pouvoir satisfaire sans retard un appétit aiguisé par leur longue marche à l'air vif des montagnes.

Ils mangèrent donc copieusement de tous les plats, burent encore un bon verre de vin, après quoi ils demandèrent qu'on les conduisît à leur chambre.

L'hôtel était entièrement construit en bois de sapin et devait être tout neuf, car les murs des chambres consistaient en murailles nues. Le plancher craquait et fléchissait sous les pieds des deux amis, et lorsqu'ils se trouvèrent dans une chambre à deux lits et que le garçon les eut quittés, Max éleva la bougie en riant et s'écria :

— Des planches par-dessus, des planches par-dessous, des planches de tous côtés! Nous demeurons dans une grande boîte à cigares. Si ce nid d'oiseau s'enflammait, il brûlerait comme un feu de paille et nous serions rôtis en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Herman ouvrit la fenêtre et cria :

— Ciel! je vois un glacier, une mer de glace presque devant notre porte. Quelle chose étonnante que cette lumière phosphorescente qui colore le glacier de mille teintes diverses! Mais est-ce bien un glacier?

— Tu en doutes, Herman? Ne sens-tu pas que l'air est gelé là-dedans? Brrr! Quel froid! Viens, ferme la fenêtre, sans cela nous allons nous attirer quelque bonne maladie. Demain nous aurons tout le temps de voir le glacier. Ah ça, est-ce que nous serons obligés de grimper là-dessus?

— C'est probable. Ton oncle y a bien été. L'air est froid, en effet. J'en frissonne. Max, n'y aurait-il pas moyen de faire allumer du feu ici?

— Du feu dans une maison en bois d'allumettes? Tu plaisantes?

— Alors nous n'avons qu'à aller nous coucher; sous les couvertures du moins on a chaud.

En moins de deux minutes, le jeune avocat se trouva enfoui sous les couvertures, par-dessus lesquelles il avait étendu par précaution tous ses vêtements.

— Eh bien, pourquoi restes-tu assis à cette table? demanda-t-il à son ami.

— Je vais d'abord écrire une lettre à la maison, répondit Max.

— Bah! bah! tes doigts seront gelés.

— Oui, Herman; mais, hier au soir, après notre bain forcé à Interlaken, nous avons négligé d'écrire. Faillir une fois à notre promesse, cela peut s'excuser; mais deux jours de suite, que penserait-on de nous là-bas?

— Il n'y a pas de poste à Grindelwald.

— Dors toujours et laisse moi tranquille, j'aurai bientôt fini.

Max Rapelings se mit à écrire. Ce travail dura plus longtemps qu'il ne le croyait. Rien d'étonnant à cela, car il voulait décrire en abrégé tout ce qui les avait frappés, le lac de Thun, l'orage dans les montagnes, le Staubbach et le paradis dans la vallée de la Lutschine. De description en description sa lettre s'allongeait démesurément.

Lorsqu'il fut près d'arriver au bout, il voulut lire à son ami un passage relatif au gant jaune; mais il se ravisa en entendant la bruyante respiration d'Herman.

— Heureux gaillard! murmura-t-il, à peine au lit, et il dort déjà comme une souche! Tant mieux, cela prouve que la demoiselle pâle ne lui trotte plus guère dans la tête. Finissons vite notre lettre, je suis jaloux de lui, le sommeil envahit mes paupières.

Il se rassit et se remit à écrire. Mais tout à coup il entendit un violent craquement de planches et la voix de son ami, qui criait, avec l'accent du désespoir :

— Max! Max! au secours, à l'aide! vite! Le crétin, le Russe... O Dieu! trop tard, elle est morte!

Le jeune docteur s'élança vers son ami, le secoua rudement et l'appela par son nom.

Herman se réveilla, le front mouillé d'une sueur froide. Il regarda d'un air anxieux autour de la chambre et murmura :

— Ciel! Max, des rêves aussi effroyables vous donneraient des cheveux gris en l'espace d'une nuit.

— Tiens-toi tranquille, dit le jeune docteur. Bois une gorgée d'eau froide, cela te rafraîchira.

— Le ciel soit loué! Max, ce n'était qu'un rêve, c'est fini; une espèce de cauchemar.

— Je m'explique ce qui trouble ton sommeil, mon ami; nous avons probablement soupé trop tard et trop copieusement.

— Si tu savais, Max, ce que j'ai rêvé! Mais non, tu te moquerais de moi.

— Tant mieux, Herman. Je donnerais bien cinquante francs pour pouvoir rire une bonne fois en ce moment.

— Imagine-toi, Max, que je me promenais sur la crête du rocher, tu sais, ce rocher en saillie dont la vue me fit frissonner pendant notre promenade. Tout à coup j'aperçois, tout près de

l'extrême bord, un homme qui voulait entraîner une jeune fille vers l'abîme ; mais la pauvre victime se débattait et poussait des cris déchirants pour appeler à l'aide. Horreur ! c'était le Russe qui allait précipiter la demoiselle pâle du haut du rocher. Elle me reconnaît et me crie que Dieu m'a envoyé pour la sauver. Je m'élance... mais les forces de la jeune fille l'abandonnent. Le Russe la tient penchée sur le bord de l'abîme. Là, par un dernier effort, un effort surhumain, elle résiste encore un moment. Je vais atteindre le meurtrier ; déjà je lève mon alpenstock pour lui briser le crâne... Mais tout à coup je sens comme une bête fauve ramper entre mes jambes, elle se dresse contre mon corps et m'écrase la poitrine sous la pression irrésistible de ses bras d'un rouge de feu. Frémissant et hurlant de rage, je regarde le monstre qui paralyse mes efforts... C'est le crétin, le goitreux, qui est sorti d'une crevasse du rocher. Pendant ce temps la jeune fille pousse un dernier cri de détresse, et mes yeux voient l'infâme Russe lancer l'infortunée dans le gouffre. Ah ! ce fut une si terrible scène que, rien qu'en te la racontant, je sens encore la sueur de l'épouvante perler sur mon front.

— Bah ! bah ! n'y pense plus, Herman. C'est tout bonnement le cauchemar, causé par notre souper trop tardif. Essaye de te rendormir ; mais ne te couche pas sur le dos, car le cauchemar reviendrait.

— Le cauchemar était le crétin, ce monstre informe et dégoûtant qui m'écrasait la poitrine.

— Où est le gant ? demanda Max Rapelings avec un sérieux réel ou affecté.

— Pourquoi me demandes-tu cela d'un air si singulier ?

— Dieu sait, Herman, si ce n'est pas le gant qui a causé ton cauchemar.

— Tu vas donc continuer cette mauvaise plaisanterie ? Il me semble qu'elle a duré assez longtemps.

— Réponds, où est le gant ?

— Dans mon portefeuille, tu le sais bien.

— Et le portefeuille ?

— Dans mon paletot, sur le lit.

Max tâta sur la couverture, trouva le portefeuille et s'écria :

— Vois, le gant a reposé justement sur ta poitrine ; c'est là le cauchemar qui te suffoquait.

— Mais, pour l'amour de Dieu, Max, plaisantes-tu ou parles-tu sérieusement ?

— Sérieusement ou non, je ne veux pas dormir dans la même chambre que cet objet ensorcelé. Je jette le gant maudit par la fenêtre.

— Max, pas d'enfantillage !

Le jeune docteur ouvrit la fenêtre, et jeta le gant dehors, dans les ténèbres.

— Je n'y comprends plus rien, dit le jeune avocat stupéfait, et je me demande quel est le plus fou de nous deux.

Max éclata de rire.

— Ainsi se vérifie encore le proverbe, dit-il. Pour convaincre un fou de sa folie, il faut avoir l'air d'être plus fou que lui. Allons, allons, le charme est rompu. Ferme les yeux, Herman, et dors bien ; je souffle la bougie[1].

1. L'épisode qui suit *le Gant perdu* a pour titre : LA JEUNE FEMME PÂLE.

FIN DU GANT PERDU



Il descendit à pas précipités. (Page 7.)

LA JEUNE FEMME PALE[1]

I

— Il n'est plus loin de neuf heures, dit Max, qui déjeunait seul avec son ami dans la salle à manger de l'hôtel. Nous avons dormi comme des marmottes. Moi, du moins; car si tu as encore rêvé du gant jaune, ton repos n'aura pas été aussi complet que le mien.

— Je n'ai plus rêvé de rien, répondit Herman, et je me sens aussi frais et aussi bien disposé qu'à notre arrivée à Berne. La journée est magnifique! le soleil luit au dehors.

— Pourvu que tu ne retrouves pas un prétexte pour retomber dans tes extravagances! Heureusement nous ne courons pas le risque de rencontrer la jeune fille pâle sur la mer de glace, et tu ne portes plus le gant ensorcelé sur ton cœur, comme hier.

— Max, tu m'ennuies avec ce gant. Qu'y avait-il de plus simple que de vouloir garder un pareil souvenir? Si cet objet pouvait faire réellement quelque impression sur moi, ce n'était que par suite de ta conduite peu amicale.

— Comment? qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie qu'avec tes éternelles railleries à l'endroit de ce gant, tu m'as monté une espèce

1. L'épisode qui précède *La jeune Femme pâle* a pour titre *le Gant perdu*.

de scie toute la journée, que tu m'as agacé les nerfs, et qu'enfin tu as contribué à me surexciter.

— Oh ! oh ! mon cher Herman, le prends-tu si sérieusement? Désormais, je ne parlerai pas plus de gant que de sa pâle propriétaire, si tant est que ce soit son gant, ce dont je doute très fort.

— Tu peux en parler tant que tu voudras, Max; l'indisposition d'hier soir était une crise, et ma sensibilité maladive est entièrement calmée. Tu aurais beaucoup mieux fait de laisser le gant dans mon paletot. Nous n'y aurions probablement plus pensé.

— Le crois-tu ? demanda Max en secouant la tête. Ah ! tu ne connais pas les lois de ce terrible magnétisme. Qui peut affirmer qu'un objet chargé du fluide d'une personne n'exerce pas une certaine influence sur une autre? N'as-tu jamais rien lu sur le magnétisme Mesmer?

— Balivernes! Tu as tellement l'habitude d'être peu sérieux qu'en ce moment même tu te moques de toi sans le savoir.

— Comment cela?

— Que parles-tu de magnétisme, puisque tu es convaincu que ce n'était pas le gant de la jeune fille pâle?

— Non, ce n'était pas son gant.

— Si fait, à coup sûr, c'était son gant.

— Eh bien, Herman, crois-en ce que tu voudras; je suis ravi de t'en avoir délivré. Comme tu le dis toi-même, ce gant devient une affreuse scie.

– Et j'eusse voulu le garder, ne fût-ce que pour ne pas obéir toujours en esclave à tes caprices.

Un garçon s'approcha des jeunes gens. Il leur offrit quelque chose, et leur dit avec un sourire singulier :

— Ces messieurs ont, je crois, laissé tomber ce gant par la fenêtre. Peut-être me trompé-je, car il a plutôt l'air d'un gant d'enfant ou de...

Herman poussa un cri de joyeuse surprise, et voulut s'emparer du gant; mais Max le prévint et mit l'objet retrouvé dans sa poche en disant au garçon :

— Vous ne vous trompez pas, merci, mon ami.

Le garçon s'éloigna.

— Sapristi! voilà qui devient inquiétant, grommela le jeune médecin. Ce maudit gant s'attache à nous comme un fléau. Je le jetterai au feu avant que nous sortions.

— Allons, allons! assez de sottises. Donne-moi ce gant et n'en parlons plus.

— Je le brûlerai, te dis-je!

— Et moi je te dis que tu ne le brûleras pas, s'écria Herman avec impatience. Je l'ai tiré de l'eau, il m'appartient; ce serait bien étrange que tu eusses le privilège de faire toujours tes volontés. Suis-je ton subalterne ou ton domestique?

Max jeta sur son compagnon un regard sérieux, puis il se mit à rire.

— Oserais-tu encore refuser de croire, dit-il, que le gant est ensorcelé ou enchanté? Le voilà près d'allumer la guerre entre Herman Van Borgstal et Max Rapelings. Il ne manquait plus que cela!

— Tu ne brûleras pourtant pas le gant.

— Eh bien, non; mais c'est moi qui le garderai.

Un homme entra dans la salle. Il portait un costume complet de drap de couleur de rouille, un chapeau de feutre grossier, un grand col de toile très blanche, et tenait à la main un bâton noueux.

Il ôta son chapeau et dit :

— Ces messieurs désirent un guide, un conducteur, pour aller visiter le glacier ?

— Ah! vous êtes notre guide? répondit Max; c'est bien, mon ami, dans quelques minutes nous serons prêts.

— Puis-je demander à ces messieurs si leur intention est de faire une course ou une longue promenade là-bas sur la mer de glace?

— Oh ! aussi longue que possible, s'écria Herman.

— C'est-à-dire, ajouta Max, s'il n'y a pas de danger.

— Non, messieurs, avec un bon guide, il n'y a pas le moindre danger. Nous qui parcourons le glacier depuis notre enfance, nous connaissons toutes les crevasses, tous les entonnoirs, tous les gouffres, et nous savons quels sont les endroits qu'il faut éviter... Ayez la bonté d'attendre quelques instants, je cours à la maison chercher des cordes.

— Eh! dites donc, mon brave homme, cria Max. Vous allez chercher des cordes? A quoi doivent-elles servir? Est-ce pour nous hisser pardessus les rochers? C'est que je ne suis nullement amateur de cet exercice.

— Non, monsieur, c'est une précaution. Je ne sais pas où vous voudrez aller sur le glacier. Il y a des endroits où l'on doit marcher sur d'étroits degrés taillés dans la glace et sur des flots de neige. C'est en pareil cas que servent les cordes, pour nous attacher tous les trois à une certaine distance les uns des autres... Si par malheur l'un de nous tombe dans un fond, il reste suspendu aux deux autres, et on le remonte ainsi...

— Brrr! je ne veux pas entendre parler de cordes.

— As-tu donc peur de si peu de chose? demanda Herman; et serait-ce par hasard l'impression de mon horrible rêve qui agirait encore sur ton esprit?

— Cela pourrait bien y être pour quelque chose,

Herman, mais on m'a rendu responsable de tout ce qui peut nous arriver.

— Une promenade sur la mer de glace doit laisser un beau souvenir. Cet homme dit qu'il n'y a aucun danger; il ne prend des cordes que par précaution.

— Soyez complètement tranquilles, messieurs, dit le guide. Une fois sur le glacier, vous n'irez que là où il vous plaira, et si vous préférez ne pas vous servir de cordes, vous arrangerez votre promenade en conséquence.

Au bout de quelques minutes le guide revint avec un paquet de cordes sur l'épaule et portant dans la main une sorte de pic ou de hache pour tailler au besoin des marches dans la glace.

Max le regarda avec une méfiance mêlée d'inquiétude. Herman, au contraire se frottait les mains et paraissait très satisfait.

Ils remplirent leurs gourdes d'eau mélangée d'un peu de kirschwasser, et ils quittèrent l'hôtel, leur alpenstock à la main. L'idée qu'ils allaient gravir le glacier les avait tellement saisis qu'aucun des deux ne pensait plus au gant, et probablement le souvenir de la jeune fille pâle allait rester pendant toute cette journée effacé de leur esprit par l'impression plus forte du spectacle d'une nature sauvage.

Après avoir marché pendant un quart d'heure, ils se trouvèrent sur les bords de la Lutschine noire et au pied du glacier.

Pendant qu'ils regardaient avec stupeur l'imposante montagne de glace, le guide leur dit :

— Ce que vous voyez ici, messieurs, n'est que la fin de la mer de glace, le défilé par où elle sort des montagnes, en s'affaissant avec une lenteur continue. Heureusement ici la chaleur plus grande fait fondre la glace à mesure qu'elle avance, sans cela Grindelwald et peut-être même toute la vallée de la Lutschine seraient ensevelis sous un glacier de plusieurs mille pieds de hauteur.

— Je ne comprends pas, dit Herman. Voulez-vous dire que cette immense montagne de neige se meut et avance réellement?

— Oui, c'est cela, monsieur, le glacier est toujours en mouvement, quoique nous ne puissions pas voir son progrès lent. Là, à son pied, il y a de grands tas de pierres de toutes dimensions; ces pierres ont été détachées de plus haut, peut-être d'une cime à plusieurs lieues d'ici, par le frottement du glacier, et sont tombées ainsi sur la glace. Tout ce qui tombe sur la surface de la mer de glace finit par descendre ici dans la vallée, où la glace fondante dépose les pierres.

— Mais d'où vient toute cette glace? demanda Herman.

— Remarquez, messieurs, dit le guide, que sur les plus hautes montagnes il ne pleut jamais, mais il neige abondamment. Le vent chasse la neige vers les fonds; celle-ci y descend d'ailleurs par son propre poids sous forme d'avalanches; plus bas le soleil a un peu de force et il pleut quelquefois. Cela rend la neige humide et elle se fond, puis elle gèle chaque nuit, surtout pendant l'hiver. Vous voyez bien qu'une partie de la glace doit fondre, car la Lutschine noire sort de dessous le glacier; son eau n'est autre chose que de la glace fondue.

— La mer de glace est sans doute très étendue? demanda Max.

— On peut y marcher pendant de longues heures, dans le même sens, messieurs, sans en trouver la fin.

— Et comment parvient-on là-dessus? Doit-on grimper contre la glace? Cela me semble impossible, et dans tous les cas je n'en ai pas la moindre envie.

— Non, messieurs, on a frayé un bon chemin sur le flanc du Mettenberg. Il monte roide, et vous vous fatiguerez bien un peu, mais en deux heures et demie de marche, nous arriverons sur le bord de la mer de glace. Ici, au bas, il n'y a pas autre chose à voir que la grotte sous la glace. Nous la visiterons en passant. Elle en vaut la peine, et il ne vous faudra que quelques minutes pour cette visite. Venez, messieurs, ce drapeau rouge que vous voyez là-bas flotte sur la grotte.

Au pied de la montagne de neige ils entrèrent dans une sorte de trou creusé comme un corridor voûté sous la glace. Ils pénétrèrent ainsi dans le corps même du glacier avec le sentiment, assez peu rassurant, que quelques centaines de pieds de glace étaient suspendus au-dessus de leurs têtes.

La grotte, à son entrée, recevait un jour suffisant du dehors, et ses parois semblaient transparentes comme le cristal. Mais plus loin brûlaient quelques chandelles dont la lumière vacillante et fumeuse allumait çà et là des étincelles phosphorescentes dans la glace.

Tandis que les Flamands étonnés et silencieux s'extasiaient devant ce bizarre jeu de lumière, des sons étranges et mystérieux vinrent tout à coup frapper leurs oreilles. Herman en fut si surpris qu'il poussa un cri étouffé.

— Ciel! s'écria-t-il, qu'est-ce ci? J'ai cru à un malheur.

Ils virent dans un coin deux vieilles femmes, vêtues du costume suisse, et tenant sur leurs genoux un petit instrument à corde nommé sistre. Le son plaintif des cordes métalliques avait saisi Herman, qui d'ailleurs était très sensible à tous les sons qui, par leur nature particulière, agissent sur l'organisme nerveux.

Les vieilles femmes avaient entonné un chant

qui ne pouvait être autre chose qu'un *lied* des siècles passés : cette mélopée lente, même traînante, empruntait à l'accompagnement du sistre, et à la voix cassée des chanteuses, un accent si lamentable que l'esprit d'Herman en fut assombri et que Max de son côté ne put s'empêcher de rire.

Ils donnèrent une pièce de monnaie aux deux vieilles et sortirent de la grotte.

Max Rapelings se frotta les yeux pour s'habituer de nouveau à la lumière du soleil, et cria en flamand, pendant qu'ils marchaient sur les pas de leur guide :

— Heureusement que nous n'avons pas rencontré ces deux sorcières hier. J'aurais cru moi-même qu'elles étaient des émissaires de notre Russe. Il faut être possédé du diable pour épouvanter les voyageurs dans cette sombre glacière, avec cette horrible musique de chat?

— Pourquoi parles-tu du Russe maintenant? demanda Herman ; vas-tu encore recommencer ?

— Tiens, je croyais que cela t'était devenu indifférent!

— Eh bien, soit, dis ce que tu voudras ; je ne m'en soucie nullement. Tu trouves donc que cette musique est une musique de chat ?

— Certes, et bien pis encore.

— Tu as tort, Max, cela ressemble en effet à des miaulements sauvages, mais il y a dans ce chant quelque chose de bizarre, de mystérieux qui m'a singulièrement remué.

— Dis plutôt quelque chose d'infernal ; et maintenant que j'y pense, cette musique me paraît tout à fait en harmonie avec cette galerie souterraine. Que peut-on attendre de mieux dans une montagne de glace que ces sirènes miaulantes ?

— Ce chant me restera longtemps dans la mémoire, dit Herman pensif, il résonne encore à mes oreilles.

— Je sais bien pourquoi, mais je ne veux pas le dire !

— Quel enfantillage !

— Eh bien, je t'ai vu pâlir au premier son du sistre. Tu croyais entendre la voix de quelqu'un qui criait au secours. Qui était ce quelqu'un ?

— C'était encore la suite de mon vilain rêve.

— Permets-moi donc, mon cher Herman, de féliciter la jeune fille pâle de la bonne opinion que tu as de son talent. Elle serait peu flattée d'apprendre que tu as cru reconnaître sa voix dans un charivari de matous.

— Messieurs, nous commençons à nous élever bien haut, leur dit le guide. Suivez-moi, et si vous vous sentez fatigués, nous nous reposerons en chemin. On souffle bien un peu, mais une minute d'arrêt suffit pour vous remettre.

Ils commencèrent courageusement leur ascension, sans presque se parler ; mais, au bout d'une demi-heure, ils se laissèrent tomber sur le bord du sentier, criant qu'il leur serait impossible de soutenir pendant trois heures la fatigue d'une telle marche.

Le guide sourit de leur confusion et leur dit :

— Vous n'êtes pas encore habitués à monter, messieurs, cela viendra. Reposez-vous un peu. Il faut pourtant que l'ascension de la mer de glace ne soit pas une chose bien difficile puisqu'il y a des femmes, et même des enfants, qui passent par ce chemin.

Soit qu'ils eussent honte leur faiblesse, soit qu'un peu de repos leur eût en effet rendu des forces, les Flamands se relevèrent en riant, et se remirent en route.

Jusque-là, ils avaient marché dans un sentier frayé à travers des pâturages et des bois de sapins suspendus au flanc de la montagne, et qui ne leur paraissait avoir rien de périlleux, bien qu'il fût très escarpé. Mais bientôt ils furent obligés de marcher sur le bord des rochers, ayant sous leurs yeux des abîmes de mille pieds de profondeur, tandis que, de l'autre côté du sentier, le roc se dressait à pic comme une muraille, et que parfois même sa masse imposante surplombait au-dessus de leurs têtes.

Tout ce qui les entourait était si incommensurablement grand, si confus, si déchiré, si bouleversé, qu'il leur sembla qu'un épouvantable tremblement de terre devait avoir exercé ses ravages sur toute cette nature alpestre.

Puisqu'il y avait des milliers de pierres tombées au pied des rochers, pourquoi une de ces pierres n'aurait-elle pas pu se détacher au moment même où ils passaient ?

A un endroit où le sentier côtoyait l'arête vive d'un gouffre béant et sombre, Max Rapelings s'arrêta et dit très sérieusement :

— Brrr ! J'en ai assez de la mer de glace, retournons en arrière, Herman, ma tête tourne comme une girouette.

— A quelle hauteur sommes-nous arrivés ici? demanda Herman à son guide.

— A quatre mille pieds environ, répondit l'autre.

— Sans plaisanterie, Herman, balbutia le jeune docteur, nous ferions mieux de redescendre. Cela commence à devenir horrible, et Dieu sait ce qui suivra encore. — Oui, moque-toi de moi à ton tour ; ta mère m'a confié le soin de ta sûreté ; si l'un de nous tombait de cette élévation, quatre mille pieds! on n'en retrouverait plus rien, si ce n'est peut-être ses chaussures... En outre, ces abîmes attirent les gens par une espèce de magnétisme.



Il poussa la pierre. (Page 10.)

— Bah! bah! Max, c'est parce que nous voyons ces choses-là pour la première fois. Tu entends bien que des enfants même ne craignent pas de marcher le long de ce rocher. Ton oncle un homme âgé et prudent, y est bien allé aussi. Comme il se moquerait de nous s'il apprenait que nous, jeunes et forts, nous avons fait volte-face par frayeur!

— Ne soyez pas inquiet, monsieur, à cause de l'étroitesse du chemin, dit le guide. Les chevaux y passent bien.

— Les chevaux! s'écria Max.

— Oui, monsieur, les chevaux!

— Et que viennent faire ici les chevaux?

— Ils transportent des voyageurs sur la montagne, surtout les dames. Ici le chemin est encore large, messieurs, mais dans quelques minutes nous arriverons à l'endroit où les chevaux s'arrêtent parce qu'ils ne peuvent pas aller plus loin. A partir de là nous n'aurons plus devant nous qu'un petit sentier taillé à la hache, qui serpente le long du pan de rocher. Pour beaucoup de voyageurs, la route devient alors bien plus effrayante; mais c'est une idée sans fondement, il n'y a absolument rien à craindre.

Max se laissa persuader et continua à monter.

Un quart d'heure après, ils parvinrent à un endroit où l'on avait établi une enceinte de pierres pour laisser manger et reposer les chevaux.

Il n'y avait pas de chevaux en ce moment, mais on voyait là deux chaises à porteurs avec leurs bâtons.

— Il y a des dames sur le glacier, dit le guide. Elles sont portées dans ces fauteuils par deux hommes, l'un devant l'autre derrière. Il faut quatre hommes robustes pour porter de pareils sièges ils se relayent de temps en temps, sans quoi ce travail ne serait pas possible.

Les Flamands s'étaient assis sur des pierres contre le rocher pour se reposer un instant.

Max Rapelings tenait les yeux fixés avec une hésitation inquiète sur l'étroit sentier qui montait de là contre le flanc nu du roc et courait sur le bord d'un épouvantable abîme.

— Je fais une réflexion, Herman, dit-il en secouant la tête. Les phrénologues prétendent que l'homme a sur la tête différentes bosses, et que sous chacune de ces protubérances se trouve le mobile d'une de nos passions ou d'une de nos qualités. J'ai cru jusqu'à présent que cela pouvait être à moitié vrai, mais à présent je suis convaincu du contraire.

— Est-ce la vue de cette imposante montagne qui t'a suggéré cette idée? demanda Hermann avec un sourire moqueur. Quel rapport ton esprit découvre-t-il entre ces protubérances de notre crâne et les bosses gigantesques qui s'élèvent de la terre?

— Il n'y a que la différence du petit au grand, Herman. Mais ce n'est pas cela. Il me semble que dans ce système ce n'est pas une seule bosse, mais cinquante qui devraient pousser sur notre tête pour chaque passion ou pour chaque qualité. Prenons pour exemple le courage ou le manque de courage. Il y a des gens de guerre qui ne tremblent pas au milieu du feu et du sang, et qui reculent effrayés lorsqu'ils rencontrent un troupeau de vaches. D'autres héros domptent avec plaisir un cheval écumant, et frémissent à la vue d'une araignée. D'autres rient de tout ce qui est surnaturel, et n'osent pas aller se coucher sans lumière. En un mot, on peut être courageux, très courageux dans les grandes occasions, et en même temps avoir peur de certains objets parfois insignifiants : de chats, de souris, de crapauds, de quelque chose de blanc dans l'obscurité, d'une tête de mort, etc. Il y a donc différentes espèces de courage et de peur, et toutes ne peuvent pas prendre leur source sous la même bosse!

— Mais, pour l'amour de Dieu, Max, pourquoi ces idées te viennent-elles en cet endroit?

— Parce que je me trouve dans le même cas que les héros dont je viens de parler. M'as-tu jamais connu pour lâche? N'as-tu pas dit cent fois que Max Rapelings n'avait peur de rien?

— En effet.

— Eh bien tu t'es trompé, mon ami; depuis mon enfance je n'ai jamais osé monter sur une échelle de dix échelons; regarder en bas, ne fût-ce que du premier étage dans la rue, me fait courir des frissons par tous les membres.

— Mais, mon bon Max, s'écria le jeune avocat étonné, parles-tu sérieusement? Reculerais-tu devant une tentative que des femmes et des enfants accomplissent sans s'effrayer. Vraiment tu me stupéfies; je ne te reconnais plus.

— Et moi, Herman, je ne me reconnais pas moi-même; je suis convaincu par ma raison que le danger n'existe pas, et cependant la vue de ce chemin me fait frissonner. Ma raison et ma volonté sont impuissantes à triompher de cette inexplicable faiblesse. C'est probablement que je n'ai pas la bosse des ascensions... Dieu sait si je ne suis pas ensorcelé comme tu l'étais hier.

— Ce sont les nerfs, Max. On ne peut rien contre cela. Retournons, c'est un bien faible sacrifice pour moi; mais que dira ton oncle à cette nouvelle?

— Eh oui, je le sais bien, s'écria Max en se levant avec résolution; toi et tes amis vous rirez de moi toute la vie, n'est-ce pas? Non, non, je grimperai jusqu'au haut, quand même je rencontrerais ton crétin ou ton Russe pour me barrer le chemin. En avant, en avant, et suis-moi, si tu peux!

Depuis une dizaine de minutes, ils marchaient au milieu d'un silence complet et solennel, dans un sentier où deux personnes pouvaient à la rigueur se croiser, à condition que l'une des deux se rangeât contre le roc pour laisser passer l'autre. Max n'osait pas tourner les yeux vers le précipice; il regardait droit devant lui.

Tout à coup il s'arrêta.

— Eh bien, avance donc, dit Herman, qui marchait derrière lui.

— Grand Dieu! s'écria Max d'une voix étouffée; mes yeux me trompent sans doute, c'est impossible!

— Qu'est-ce qui est impossible, Max?

— C'est lui, c'est lui!

— Mais qui?

— Vois, là, tout en haut, dans notre chemin. Ne le reconnais-tu pas?

— Oh! le Russe!

— Et la jeune fille pâle! quand on parle du diable on en voit les cornes. Ils descendent vers nous. Comment nous tirer de là?

— C'est très simple : rangeons-nous contre le rocher, et laissons-les passer.

— Oui, mais, Herman, le gaillard a l'air d'un homme méchant et cruel. Il croit avoir à se plaindre de nous. S'il saisissait cette occasion de se venger! Une seule petite bourrade, et nous sommes *ad patres*.

— Bon Dieu, Max, tu dérailles terriblement! Sommes-nous des enfants! A nous deux, devons-nous craindre le Russe, fût-il deux fois plus fort? D'ailleurs il ne s'agit pas de tergiverser. Fuir comme des lâches, cela ne se peut pas : nous devons donc les rencontrer bon gré mal gré. Je dévisagerai du moins la jeune fille pâle à mon aise et de tout près.

— Herman, je t'en prie, ne dis pas un mot qui puisse blesser le Russe; mais à tout hasard tiens ton alpenstok prêt. Si quelqu'un doit faire ici le saut périlleux, mieux vaut que ce soit lui que nous.

— Mais, Max, mon garçon, si tu vas jouer la comédie maintenant...

— Tais-tois, tais-toi, il nous a remarqués et reconnus.

En effet, le vieux monsieur, suivi d'une demoiselle assise dans une chaise à porteurs, s'était arrêté tout à coup, hésitant, l'œil fixé sur les Flamands. Il parut se consulter un instant avec sa compagne sur ce qu'ils avaient à faire; mais lui aussi probablement, par nécessité, s'était décidé à continuer son chemin, car il descendit à pas précipités de la montagne.

Max Rapelings s'était fait aussi petit que possible pour faire place à l'homme qu'ils redoutaient. Quant à Herman, il était entièrement absorbé par une seule pensée : regarder la demoiselle pâle de près et avec attention.

Celle-ci était poussée sans doute par la même curiosité, car elle tournait la tête à demi, comme pour bien voir le jeune homme que le hasard plaçait si souvent sur son passage, jusque sur les bords de la mer de glace.

Cependant, dès qu'elle l'eut reconnu, elle baissa la tête et regarda devant elle, comme si elle n'avait pas conscience de sa présence. Elle ne jeta sur Herman qu'un seul regard furtif. Ce regard sembla encore à notre jeune Flamand une plainte déchirante, une demande de secours et de délivrance...

Lorsque le Russe fut près des jeunes gens, il les regarda fixement d'un air farouche et courroucé.

Herman ôta son chapeau et salua en même temps l'étranger et sa compagne; mais le Russe grommela quelques paroles entre ses dents et passa sans répondre au salut du jeune homme.

— Le grossier butor! murmura Herman; j'ai envie de lui demander compte.

— Pour l'amour de Dieu, tais-toi, imprudent, dit Max en lui mettant la main sur la bouche. Veux-tu le faire revenir sur ses pas? Un bel endroit vraiment pour se battre en duel avec un Russe!

— Il est déjà loin, répondit Herman; ne parlons plus de ce grossier personnage. Si je le rencontre encore, je lui demanderai quelles raisons il croit avoir pour me traiter de cette façon blessante. Car, avoue-le, Max, sa conduite envers nous devient intolérable... Pauvre malheureuse jeune fille! Sois certain, Max, qu'il la fait mourir lentement, si jeune et si belle! Si l'on pouvait lire dans l'âme de ce méchant homme, on n'y trouverait que grossièreté, égoïsme, cruauté et beaucoup d'autres mauvaises passions peut-être.

— Oui, recommence ton roman, alors nous serons tous les deux ensorcelés, dit Max en soupirant. C'est un voyage de fous que nous faisons ici. Viens, viens, dépêchons-nous; plus tôt nous serons en haut, plus tôt nous aurons le pied ferme. Puisque la jeune fille pâle ose voyager sur ce sentier, je n'hésite plus. Mais il fera beau quand tu me reprendras à gravir le flanc d'un glacier.

Lorsqu'ils arrivèrent au sommet de la montagne, après avoir grimpé longtemps en silence, harassés et à bout de forces, le premier objet qui frappa leurs regards fut une petite maison en bois.

— C'est un chalet, messieurs, dit le guide, où l'on peut se procurer du pain et du lait; mais je vous conseillerais plutôt de prendre une jatte de café chaud et de manger une bonne tartine avant d'aller sur la mer de glace.

Ils entrèrent dans le chalet dont l'intérieur avait l'air passablement propre, et prirent place sur un banc devant une grande table. Une femme déjà vieille parut à l'appel du guide, et leur dit que le café serait prêt à l'instant, puisque l'eau était déjà bouillante.

En effet, quelques instants après, elle leur servit du beurre, du fromage et du pain très blanc.

— Vous demeurez bien haut, ma bonne femme, dit Herman. Comme il doit faire froid ici l'hiver !

— L'hiver je demeure en bas, dans le village, monsieur, répondit-elle. Dès que la neige commence à tomber, même quelques jours plus tôt, je pars d'ici pour n'y revenir qu'au mois de juin. Je suis une pauvre veuve, et c'est ainsi que je gagne mon pain quotidien.

— Mais vous ne demeurez pas seule sur cette haute montagne déserte?

— Si, monsieur, toute seule.

— Et vous ne craignez pas que des voleurs ou malfaiteurs viennent ici la nuit?

— Nous ne connaissons pas cela sur les Alpes, monsieur.

— Oui, mais les ouragans, les tempêtes? Ce doit être une chose effrayante, à six ou sept mille pieds de haut !

— Nous y sommes habitués depuis notre enfance, répondit la vieille.

— Tu ne dis rien, mon bon Max, demanda Herman en flamand. Tu as vraiment l'air sombre; qu'as-tu ?

— Je n'en sais rien, Herman, c'est la fatigue, sans doute.

— Mais cette fatigue se passe vite, et ce café chaud éclaircit les idées et réjouit le cœur.

— Alors, c'est que je suis ensorcelé, Herman le diable sait ce qui me pèse sur l'estomac; je voudrais rire et je ne peux pas.

— Maintenant que tu as vu la demoiselle pâle de près, n'as-tu rien lu dans ses yeux?

— Elle doit avoir du chagrin et souffrir de peines morales, Herman. Elle ne souffre pas d'une maladie de poitrine. Je pourrais te donner sur ce point une longue leçon des symptomatologie, mais je n'en ai point envie. Elle est assez forte de corps, et elle n'est pas, à beaucoup près, aussi pâle que nous nous le figurions. D'ailleurs, le coloris de son visage, si peu prononcé qu'il soit, a cependant de la fermeté et n'est point transparent; ses yeux aussi ne présentent pas cet éclat vitreux, aqueux...

— Si ces messieurs veulent voir la mer de glace, interrompit le guide, il ne faut pas perdre les meilleures heures de la journée.

Ils le suivirent derrière le chalet, puis ils aperçurent tout à coup la mer de glace, au bord de laquelle ils se trouvaient.

C'était une surface immense, pareille à une mer agitée dont les flots auraient été gelés tout à coup pendant la furie. Ici ces flots étaient blancs comme la neige immaculée, là sales et gris, plus loin transparents et bleus ou verts comme du verre de couleur, mais d'un bleu et d'un vert si étranges qu'aucun autre objet dans la nature ne peut en donner une idée. Ailleurs la glace était découpée par la chaleur du soleil en croupes rugueuses, en arêtes vives ou en pointes aiguës, ou fendues en crevasses et en précipices sans fond qui effrayaient l'imagination par la seule idée qu'un touriste imprudent ou malheureux pouvait y trouver une mort affreuse.

Il y avait également de larges bandes qui paraissaient plus unies ou dont les lames présentaient du moins assez de surface pour qu'on pût se promener assez facilement dessus.

De tout côté de hautes montagnes surgissaient hors de la mer de glace, qui montait elle-même le long de leurs flancs, ou plutôt qui en descendait comme un énorme torrent de neige gelée.

Le long des bords du glacier et presque sur toute sa surface, il y avait des pierres et des quartiers de roc, tantôt épars, tantôt amoncelés, que la mer de glace, dans son affaissement graduel et insensible, avait détachés des montagnes.

L'aspect de ce grandiose et magnifique spectacle avait tellement saisi les Flamands, qu'ils ne prêtaient pour ainsi dire aucune attention aux explications de leur guide.

Ce qui les étonnait le plus, c'était la scène d'universelle confusion, d'abandon, de solitude et de tranquillité, qui se déployait là sous leurs yeux. Des montagnes entières brisées et tombées en ruine, une immense mer de glace, dont les flots à moitié fondus avaient perdu toute forme déterminée; pas une herbe, pas un oiseau, pas une créature vivante dans ce désert. C'était comme une création sauvage, homogène, inerte et morte, née du hasard seul ou de la force inconsciente de la matière.

Les Flamands, sur les pas de leur guide, descendirent sur la surface du glacier.

Max Rapelings hésitait à mettre les pieds sur cette glace raboteuse qui suait abondamment sous la chaleur du soleil et qui paraissait très glissante. Cependant il se laissa entraîner par les plaisanteries d'Herman à montrer un peu plus de hardiesse, tout en maugréant entre ses dents :

— Oui, oui, si tu crois que je suis venu en Suisse pour y chercher une catastrophe! C'est bien vrai, ce que dit le proverbe : quand un âne a trop bonne vie, il va danser sur la glace et se casse la jambe.

— Avance toujours, Max, il n'y a pas de danger. Tu ne nous flattes pas avec ton proverbe de l'âne.

— Si jamais ce proverbe d'or a été applicable à quelqu'un... Mais taisons-nous. Il faudrait bien avoir une demi-douzaine d'yeux ici... Vois de ce côté quelle crevasse! Elle a peut-être cent pieds de profondeur. Une petite glissade et voilà le pauvre Max Rapelings enseveli sous la glace et gelé jusqu'à ce que, dans deux mille ans, on l'en retire comme un mammouth pétrifié. Oui, oui, ris toujours, je le dis sérieusement... Patatras! me voilà déjà par terre. Aide-moi à me relever, Herman, car tout seul je ne me remettrais jamais sur pied.

Max Rapelings avait glissé et s'était laissé tomber.

— Tu le fais pour rire, grommela son compagnon. Voyons, relève-toi. Qu'est-ce que notre guide pensera de toi? Heureusement que tu ne t'es pas fait de mal, car tu ris.

— Je ris comme un chien qui a mangé de la moutarde, répondit Max, qui se remit en marche avec une prudence comique. Si je n'étais pas habitué à patiner, je me serais certainement cassé un bras ou une jambe; mais le véritable patineur, quand il sent qu'il va tomber, plie les jambes et se laisse aller. Quand on se brise un membre, le plus souvent c'est parce qu'on se roidit violemment contre... Aïe, aïe, voilà une crevasse beaucoup plus grande. Herman, ne marche pas si près du bord : tu me donnes la chair de poule, et tu sais que je réponds de toi. Tu ne m'écoutes pas? Alors retournons.

— Eh! mon brave homme, cria-t-il en allemand, arrêtez-vous un moment pour l'amour de Dieu! Je veux causer avec vous.

— Que désire monsieur? demanda le guide.

— Dites-moi donc, quand nous aurons couru une couple d'heures autour de la mer de glace, en supposant que ces perpétuels sautillements et trébuchements puissent s'appeler une course, qu'est-ce que nous verrons alors?

— Vous verrez la mer de glace, monsieur.

— Vous parlez comme un livre, mon ami; mais il me semble que la mer de glace consiste premièrement en glace, secondement en neige, troisièmement en arêtes et en trous, quatrièmement en crevasses, en lézardes et en flots, cinquièmement en flots, crevasses et lézardes, sixièmement en lézardes, flots et crevasses, et ainsi de suite, toujours la même chose. Me trompé-je?

— C'est ainsi en effet pour quelqu'un qui a peur, répondit le guide d'un ton goguenard qui blessa le jeune médecin dans son amour-propre, d'autant plus qu'Herman battait des mains et riait tout haut.

— Pour quelqu'un qui a peur? répéta Max avec un dépit simulé. Tiens, Herman, veux-tu que je te montre que vous vous trompez tous les deux et que j'ai du courage à revendre?

— Et que feras-tu?

— Je vais te dire adieu, prendre mon élan et sauter dans cette large crevasse, ni plus ni moins.

Le jeune avocat ne savait que penser. A tout hasard il se plaça entre son ami et la crevasse.

Max éclata de rire à son tour et dit :

— Ah! ah! tu me crois donc bien simple, que tu me supposes capable de risquer une culbute dans cet abîme? Mais revenons à nos moutons, comme disent les Français. Soyez sincère, mon brave homme, il n'y a pas autre chose à voir, n'est-ce pas? de la glace et des pierres, des arêtes et des crevasses?

— Comme vous dites, monsieur, mais tout cela change de forme à chaque pas.

— De forme? Toute forme est absente ici. Je suis d'avis que nous avons assez marché ou plutôt dansé sur la mer de glace. Nous pouvons facilement nous figurer ce qu'il y a à voir là-bas. Je ne remue plus les pieds, sinon pour retourner en arrière... Et dire qu'il nous faut redescendre par ce terrible sentier, à une profondeur de six à sept mille pieds, en côtoyant l'abîme : cette idée seule me fait dresser les cheveux sur la tête!

Herman essaya encore de convaincre son ami qu'il n'y avait pas de danger; mais il s'assura que Max était sérieusement décidé à quitter la mer de glace.

— Eh bien, dit-il, je n'insisterai pas. Je n'ai pas le courage de rire plus longtemps de ta singulière prudence. Allons-nous en.

— Ces messieurs veulent-ils me permettre une observation? demanda le guide. Il y a beaucoup de gens qui n'osent faire qu'une courte promenade sur la mer de glace. Ce n'est pas faute de courage, c'est l'impression produite par un spectacle si nouveau, impression qui dépend du plus ou moins d'excitation des nerfs. Cependant personne ne vient sur la mer de glace, pas même les enfants, sans aller voir au moins l'entonnoir, qui se trouve à une portée d'arbalète d'ici. Je vous engage, messieurs, à me suivre au moins jusque-là; le chemin est très bon.

— Ah! vous appelez cela un chemin! grommela Max, un chemin par-dessus les flots de la mer.

— Je veux dire, monsieur, que, dans la direction de l'entonnoir, la marche est facile. D'ailleurs, messieurs, comme guide je réponds de votre vie tant que vous suivrez les conseils que je vous donne. Moi aussi j'aime bien à rentrer de bonne heure à la maison, près de ma femme et mes enfants; mais puisque vous me payez pour vous conduire, je souhaite que vous voyiez quelque chose de remarquable.

— Viens, mon bon Max, les femmes y vont bien.

— A la grâce de Dieu alors! dit Max, ce n'est pas loin d'ailleurs, et si je refusais, tu me le reprocherais trop longtemps.

Pour arriver jusqu'à l'entonnoir désigné, il fallait passer en même temps par-dessus une arête de glace ou une petite crevasse. Max murmurait et grommelait qu'on l'avait trompé, il suivait pourtant son ami. Bientôt ils entendirent presque sous leurs pieds un mugissement sourd, pareil au bruit d'un torrent.

Max s'arrêta effrayé.

— Ciel! qu'est-ce qu'il y a là-dessous? demanda-t-il; sommes-nous ici au-dessus d'une eau sans fond sur une mince croûte de glace?

— Sur une croûte de glace de quelques centaines de pieds d'épaisseur, répondit le guide.

Et, s'approchant d'Herman, il lui dit :

— Si monsieur veut s'approcher avec moi, il pourra regarder dans l'entonnoir.

Le jeune avocat s'avança jusqu'au bord de l'abîme et regarda au fond.

L'entonnoir était un trou rond creusé par l'eau du glacier. A sa partie supérieure on voyait les parois de glace unies et luisantes descendre d'aplomb, puis étinceler çà et là sous le reflet de la lumière affaiblie et enfin devenir invisibles et disparaître dans la profondeur vertigineuse du gouffre. Il était facile d'entendre qu'une rivière coulait au fond; le clapotement bruyant faisait même supposer que plusieurs cours d'eau s'y rencontraient et luttaient l'un contre l'autre pour se frayer un passage.

Herman trouva ce spectacle si étrange et si sai-

sissant qu'il courut vers son ami, et le prit par la main en s'écriant :

— Viens, viens, Max, il faut voir cela, que tu le veuilles ou non. Il y a là dedans un tapage! on dirait que tous les diables de l'enfer s'y livrent bataille. Et c'est profond, profond!

Le jeune médecin se laissa trainer à trois ou quatre pas de l'abîme, puis il résista et refusa net d'aller plus loin.

— Mais, Max, il n'y a pas le moindre danger; les bords de l'entonnoir sont durs et solides comme un mur.

— Je le sais bien, balbutia le jeune docteur.

— Si tu le sais, pourquoi refuses-tu d'approcher?

— C'est ce que je me demande moi-même.

— Mon cher Max, sais-tu bien que depuis ce matin je ne te comprends plus? Toi d'ordinaire si courageux! serais-tu également ensorcelé, comme tu croyais que je l'étais hier par l'influence magique de ce gant?

— Sous le charme du gant! s'écria Max en se frappant le front de la paume de la main. — Du gant? qui sait? il y a dans mon état quelque chose qui n'est pas naturel.

En achevant ces mots, il fouilla dans la poche de son paletot, fit un bond de côté, ramassa un petit morceau de glace qu'il enveloppa d'un objet caché dans sa main, s'avança plus près de l'entonnoir et lança le tout dans l'abîme.

— Que le Russe essaye maintenant de repêcher le gant fatal! s'écria-t-il d'un air triomphant.

— Quelle lubie est cela? Max, tu es fou! Crois-tu réellement aux sottises que tu as inventées toi-même pour te divertir à mes dépens?

— Non, mais c'est égal. Ce maudit gant m'agace mortellement.

— Peut-être oserais-tu maintenant t'approcher de l'entonnoir?

— Probablement, Herman, je vais essayer.

Il fit deux pas, hésita et s'arrêta.

— Tu vois bien que le gant n'y était pour rien, dit Herman, tu as toujours peur.

— Oui, je n'ose pas regarder dans l'abîme. Cette profondeur m'attire et me trouble. Mais viens, pour te contenter, je vais essayer... Miséricorde de Dieu, c'est la bouche de l'enfer!

Le guide était allé près d'un tas de pierres et apporta un pesant morceau de roc jusqu'au bord de l'entonnoir.

— Faites attention et écoutez bien, messieurs, dit-il, je vais pousser cette pierre dans l'abîme. Vous l'entendrez bondir et rebondir contre les deux parois, et la duré de sa chute vous permettra de juger de l'étonnante épaisseur de la glace sur laquelle nous marchons.

Il poussa la pierre à l'aide de son bâton, et la fit rouler dans le gouffre. Il s'éleva un bruit retentissant pareil à une succession de coups de tonnerre qui devinrent de plus en plus sourds et finirent par s'éteindre entièrement, preuve que l'entonnoir était si profond que le bruit de la chute était devenu imperceptible avant même que la pierre touchât le fond de l'effroyable abîme.

— Quelle nature sauvage et brutale! grommela Max.

— Mais grandiose et majestueuse, n'est-ce pas? dit Herman. Quel spectacle que cette mer de glace!

— Oui, beaucoup trop grandiose. Cela dépasse les facultés comparatives de l'esprit humain; cela pèche par excès.

— Personne n'est-il jamais tombé là dedans? demanda Herman au guide.

— Pas dans cet entonnoir; mais vous pouvez lire sur une pierre du cimetière de Grindelwald, qu'en 1821, le pasteur Mourron a glissé dans une crevasse du glacier, et y a trouvé une mort terrible.

— Çà, mon ami, je t'ai satisfait, malgré la sueur froide qui m'inondait, s'écria Max Rapelings; mais je te déclare maintenant que, si tu veux rester plus longtemps sur la mer de glace, je retourne tout seul sur la terre ferme; si je me casse le cou en chemin faute de guide, ce sera ta faute.

— Non, nous allons redescendre dans la vallée, dit le guide, c'est beaucoup plus facile que de monter. Vous verrez, vers cinq heures, peut-être plus tôt, vous serez de retour à votre hôtel.

Ils quittèrent la mer de glace, repassèrent devant le chalet et se retrouvèrent au haut du sentier effrayant qu'ils avaient suivi pour monter sur le glacier.

Max s'arrêta de nouveau, irrésolu, et murmura, l'œil fixé sur la profondeur qui lui donnait le vertige :

— Non, non, ce n'était pas le gant. Il n'est pas besoin de sorcellerie pour glacer le sang dans les veines de l'homme le plus courageux; si l'ascension était difficile, que sera donc la descente, quand on a constamment cet effroyable abîme sous les yeux?

— Aurais-tu la fantaisie d'établir domicile sur la cime déserte du Mettenberg? demanda Herman.

— Je suis ici entre le mal et le pire; il n'y a pas à choisir. Tais-toi, Herman; parler est dangereux. Descendons à la grâce de Dieu.

Il suivit son ami, d'abord avec une certaine timidité, mais bientôt avec plus de courage. Il reconnut même que les choses allaient mieux qu'il ne l'avait cru, que la descente pouvait devenir une habitude, et qu'au besoin on s'accoutumerait, sans

trop de peine, à se promener sur la mer de glace.

Lorsqu'ils approchèrent du rocher devant lequel e Russe les avait croisés, Herman tourna la tête et dit en continuant à marcher :

— Tiens, vois, Max, j'étais précisément à cette place lorsqu'elle m'a jeté un regard qui semblait vouloir lire au fond de mon âme. As-tu remarqué, cette fois, quel inexplicable chagrin, quelle douleur intime, quelle plainte déchirante exprimaient ses beaux yeux noirs?

— Bah! bah! en avant, ne me parle pas! répondit le jeune médecin. J'ai en ce moment tout autre chose à faire que de penser à des yeux bleus ou noirs.

Ils parvinrent à l'endroit où les chevaux ont coutume de s'arrêter, et s'assirent pour se reposer.

— M'est-il permis de savoir, demanda le guide, si ces messieurs restent encore demain à Grindelwald?

— Nous faisons demain l'ascension du Faulhorn, répondit Herman.

— Un instant! interrompit Max. L'ascension du Faulhorn? Cela n'est pas certain. Cela dépend de certaines circonstances... Dites-moi, mon brave homme, y a-t-il une mer de glace sur le Faulhorn?

— Non, monsieur.

— Et y a-t-il de ces jolis petits chemins comme celui-ci, où l'on peut à chaque minute se rompre le cou?

— Non plus, monsieur. Le chemin y est facile, et l'on n'y marche nulle part, comme ici, contre le flanc du roc nu ou l'arête vive de la montagne. Voulût-on y chercher un endroit pour tomber, on ne le trouverait pas, du moins en suivant le sentier frayé.

— Alors nous risquerons l'ascension.

— Le Faulhorn est plus haut que le Mettenberg, n'est-ce pas? demanda Herman.

— Oui, monsieur, beaucoup plus haut; il mesure au-delà de huit mille pieds.

— Et combien de temps faut-il pour atteindre son sommet?

— Des voyageurs novices, comme vous, messieurs, qui se reposent souvent, restent six heures en route. Mais on peut mettre moins de temps lorsqu'on est habitué à grimper... Avez-vous déjà un guide, messieurs?

— Non; voulez-vous être notre guide?

— Pour demain, cela n'est pas possible, je suis retenu par une famille anglaise pour l'accompagner à Rosenlaui, par le grand Scheideck. Ces messieurs n'ont-ils pas un bagage trop lourd?

— Nous n'avons que nos paletots, une couple de chemises et quelques autres petits objets.

— Alors, messieurs, je vous recommanderai le fils de ma sœur, une pauvre veuve qui a besoin de gagner sa vie. Son fils n'est âgé que de quatorze ans, mais il est fort et alerte comme un jeune homme fait, et aussi bon guide que le meilleur de Grindelwald. D'ailleurs, vous ne lui donnerez que moitié prix.

— Mais nous passerons la nuit sur le Faulhorn, dit Max, et nous voulons descendre de là le lendemain vers le Giesbach et Brienz. Ce garçon nous accompagnerait-il jusque-là?

— Il a fait plus d'une fois ce chemin-là, messieurs, et il revient alors par Interlaken à Grindelwald.

Les Flamands se montrèrent disposés à accueillir la proposition du guide, et lui donnèrent même l'assurance que, si le fils de la pauvre veuve leur rendait le même service qu'un homme, ils lui payeraient le salaire d'un homme.

Ils se levèrent et se mirent à descendre. Comme, à partir de cet endroit, la pente devenait plus facile et côtoyait des bois ou traversait des terrains gazonneux, ils pressèrent le pas et arrivèrent enfin sans encombre dans la vallée de Grindelwald.

Là, Max Rapelings commença tout à coup à piétiner et à rire si fort que les deux autres le regardèrent avec surprise. Il se tenait les côtes, il se tordait : ses éclats de rire ne s'interrompaient que pour laisser passage aux phrases suivantes :

— Ah! ah! ah! ce pauvre Herman! Ah! ah! mon simple, mon naïf, mon crédule ami! comme on peut lui vendre des vessies pour des lanternes!

— Allons, allons, cela va trop loin, dit Herman; tout à l'heure, il faudra te mettre des liens; deviens-tu fou, ou as-tu été mordu d'une tarentule?

— Ah! ah! ah! Tu as cru que j'avais peur là-haut, sur la mer de glace, et en chemin? Je jouais la comédie, mon cher, pour m'amuser à tes dépens.

— Oui vraiment? dit en riant le jeune avocat; tu te sens honteux de ta lâcheté de tout à l'heure? Tu crains que je n'aille la raconter à nos amis de Gand et tu essayes de te laver du reproche? Ainsi tu n'as pas eu peur? à d'autres! Fais accroire cela à de plus simples que nous!

— Je te dis que ce n'étaient que des grimaces.

— Eh bien, console-toi avec l'idée que j'ai donné dans le panneau, et retournons à l'hôtel, car j'ai une faim de crocodile. Veux-tu rester ici et rire de toi-même jusqu'à demain matin? Libre à toi; chacun son goût.

Le jeune médecin sentait bien que sa ruse ne réussirait pas cette fois. Il se leva, prit le bras de son ami et murmura à son oreille :

— Bah! bah! Herman, j'aime mieux l'avouer; j'ai été légèrement troublé sur la mer de glace.

Mais il n'est pas nécessaire d'aller pendre cette nouvelle-là à la cloche du beffroi de Gand.

Au moment où ils entraient à l'hôtel, les voyageurs allaient se mettre à table : quelques-uns y avaient déjà pris place.

Max pinça le bras de son ami, le retint et lui dit tout bas :

— Notre Russe ! sortons de la salle.

— Non, Max, je veux montrer que je ne le crains pas; tiens-toi tranquille, la demoiselle pâle nous regarde.

Mais le vieux monsieur, dès qu'il eut vu entrer les jeunes gens, se leva, arrêta un instant sur eux son regard calme, mais sévère, et cria en français au maître de la maison :

— Un dîner pour deux et une bouteille de Saint-Julien dans l'appartement n° 8.

Après avoir donné cet ordre, il prit le bras de la jeune fille pâle qui s'était levée, et sortit avec elle par une porte au fond de la salle.

Les Flamands voyaient bien qu'il s'éloignait ainsi pour ne pas s'asseoir avec eux à la même table. Cependant ils n'osaient rien dire; mais quand le Russe en sortant retourna la tête pour jeter à Herman un regard de mépris, celui-ci ne put se contenir plus longtemps.

— Grossier personnage, s'écria-t-il, qu'est-ce qui vous pousse à m'outrager ainsi sans motif? Attendez! vous me rendrez raison de votre impertinente conduite.

Et il se disposait en effet à suivre le vieux monsieur; mais Max le saisit par les épaules, le retint avec force et s'efforça en même temps de le calmer. Il lui parla de sa mère, lui dit que tous les voyageurs avaient les yeux fixés sur lui, et le supplia de ne pas gâter tout le plaisir de leur beau voyage par une imprudente précipitation.

Herman était pâle de colère; il criait à haute voix que nul n'avait le droit d'insulter quelqu'un sans provocation. Il voulait, il exigeait une réparation d'honneur...

Le bon Max Rapelings s'effrayait à l'idée qu'un malheur pourrait résulter de cet emportement, En effet, Herman était la bonté même, mais il avait ses moments de vivacité, et alors il était capable de tout. Aussi, Max, retenant de toutes ses forces son ami désespéré, lui déclara qu'il ne le laisserait pas sortir de la salle à manger, dût-il se battre avec lui.

L'irritation d'Herman avait une double cause : non seulement il avait à venger une injure gratuite, mais ce qui ne lui souriait pas moins, c'était l'idée de punir en même temps le cruel tyran, pour tous les maux qu'il faisait endurer à la jeune fille.

Lorsque Max fut parvenu à lui faire sentir l'inconvenance d'un scandale public et lui eut promis de l'aider à obtenir, après le dîner, une réparation d'honneur satisfaisante, Herman s'assit en grommelant, et, encore tout agité, il se mit à table.

L'orage ainsi apaisé pour le moment, les deux amis convinrent, après avoir délibéré longtemps à voix basse, qu'en sortant de table, Max Rapelings se rendrait à l'appartement n° 8, pour parler au Russe et exiger de lui des explications et la réparation de ses grossiers procédés à leur égard. S'il n'était pas reçu d'une manière convenable, Herman demeurerait libre d'agir selon que son honneur offensé le lui conseillerait.

Le jeune docteur n'était pas très enchanté d'une pareille mission, qu'il n'avait acceptée que pour apaiser son ami furieux. Aussi traîna-t-il le dîner en longueur autant qu'il put, et, malgré toutes les prières d'Herman, il ne voulut pas perdre un coup de dent, ni laisser passer au dessert une pomme ou un morceau de fromage.

Cependant il fallait bien en finir; Max se leva et dit :

— Toi, reste assis, Herman, et ne fais semblant de rien. Les voyageurs n'ont pas besoin de savoir ce qu'il y a à démêler entre le Russe et nous. Je monte, et je viendrai te rendre compte ici du résultat de ma démarche.

— Pas de lâche complaisance au moins ! murmura Herman.

— Non, mais de la politesse toujours : on peut bien être sérieux et sévère sans devenir grossier.

Il quitta la salle et demanda à un garçon qu'il rencontra dans le vestibule où était situé l'appartement n° 8.

— Est-ce le vieux monsieur avec la demoiselle malade que vous désirez voir ? demanda le garçon.

— Oui.

— Ils sont partis, monsieur.

— Partis ? Pour quel endroit ?

— Pour Interlaken, sans doute. Il n'y a pas d'autre chemin ici. Tenez, voyez, les voilà là-bas dans leur voiture. Ils se sont arrêtés pour causer avec un autre voyageur.

Max vit en effet, de la porte sur le seuil de laquelle il se trouvait, le Russe et sa pâle compagne, assis dans une voiture, échangeant quelques paroles avec une autre personne qu'à son alpenstok on pouvait reconnaître pour un voyageur.

Après moins d'une minute d'arrêt, la voiture reprit sa course.

Max courut rejoindre son ami et lui dit :

— S'il n'y a pas quelque sorcellerie qui s'en mêle, cela y ressemble terriblement. Voilà que le Russe est parti, probablement par peur. Mais autre chose : j'ai vu un voyageur causer et échanger des saluts avec lui. Prends vite ton chapeau. Ce voyageur doit encore être dans la rue, je le



Ils s'élancèrent vers lui. (Page 17.)

reconnaîtrai, et lui demanderai des renseignements sur le Russe. Ainsi nous saurons du moins qui il est. Viens, dépêche-toi.

Ils sortirent de l'hôtel et regardèrent de tous côtés, mais le voyageur qu'ils cherchaient n'était plus visible.

Comme Max croyait qu'il avait pris la rue montante qui mène à l'extrémité du village où se trouvaient encore quelques hôtels, ils suivirent le même chemin et se promenèrent dans tous les sens, pendant plus d'une heure, mais en vain.

Pendant ce temps, Herman s'était entièrement calmé, et il reconnut enfin avec franchise qu'il avait eu tort de s'exposer ainsi à de grands dangers pour un seul regard équivoque. Il ne craignait pas ces dangers pour lui-même, mais il ne devait pas oublier qu'il avait une mère qui mourrait de chagrin s'il lui arrivait malheur en Suisse. Maintenant il n'était pas probable qu'il revît jamais le Russe; leurs rencontres répétées jusqu'à Grindelwald pouvaient s'expliquer par cette circonstance que le Russe s'était rendu, comme eux, dans l'Oberland bernois par le lac de Thun. Il n'y a pour ainsi dire qu'un seul chemin, qui est suivi par tous les voyageurs. Il n'était donc pas étonnant que des gens qui se trouvaient en même temps sur le chemin se fussent rencontrés plus d'une fois. A présent le Russe était retourné à Interlaken, sans doute pour commencer par Berne son voyage vers Genève et l'Italie qu'il avait annoncé à son hôtesse. Il avait donc pris une direction opposée à celle des deux jeunes gens, et dès lors il était impossible qu'ils le retrouvassent encore ailleurs.

En achevant ce raisonnement, Herman ajouta gaiement :

— Mon bon Max, envisageons toute cette affaire comme un incident terminé de notre voyage;

remercions Dieu, qui m'a préservé des suites de mon imprudent emportement, et n'y pensons plus. Que le soleil de demain éclaire les excursions de deux joyeux enthousiastes de la nature.

— Oui! oui! s'écria avec feu le jeune docteur; que notre cœur soit pour jamais soulagé de ce fardeau! Les aventures de la jeune fille pâle se terminent là. J'ai encore la chair de poule quand je pense qu'elles auraient pu avoir pour dénouement un duel entre un jeune avocat, de Gand, et un abominable cosaque... Mais, Herman, es-tu devenu infatigable. La nuit commence à tomber; je sens mes jambes plier sous moi.

— C'est ta frayeur de ce matin, là-haut sur la mer de glace, qui t'est descendue dans les jambes, dit Herman d'un air railleur.

— Cela me fait plaisir de te voir rire, même à mes dépens. Je voudrais bien profiter de ta bonne humeur pour faire assaut de plaisanteries avec toi, mais l'haleine me manque. Puisque demain matin nous devons grimper six heures durant, il serait prudent d'aller nous coucher sans retard.

— Tu as raison. D'ailleurs, nous n'avons plus besoin de rien savoir concernant le Russe; viens, allons nous mettre au lit.

Ils redescendirent la rue et rentrèrent à l'hôtel.

— C'est à ton tour d'écrire une lettre à la maison, dit Max; mais, après les agitations de la journée, tu auras sans doute peu d'envie de remplir ce devoir?

— J'écrirai la lettre demain matin. Dormons une bonne fois tout notre soûl, Max, et prenons bien nos aises. D'ailleurs, puisque nous avons l'intention de passer la nuit prochaine sur le Faulhorn, je ne sais pas pourquoi nous nous presserions d'abréger celle-ci, comme si nous avions le fouet sur les épaules.

— En effet, Herman, cela nous donnera des forces pour accomplir notre longue ascension.

— Bonsoir donc!

— Bonsoir!

II

Les jeunes Flamands marchaient lentement dans un sentier qui montait presque à pic sur le flanc verdoyant du Faulhorn. La sueur ruisselait de leur visage, et on les entendait haleter et souffler bruyamment. De temps en temps, ils murmuraient contre la difficulté du chemin, mais ils étaient incapables de la moindre conversation. Vingt fois déjà ils s'étaient reposés, et, à peine avaient-ils fait cent pas, qu'ils éprouvaient de nouveau le désir de s'asseoir; mais la présence de leur guide leur donnait le courage de ne pas se montrer trop fatigués.

Ce guide était un jeune garçon d'environ quatorze ans, assez fort pour son âge, avec des yeux vifs et une physionomie intelligente. Il portait sur son dos le bagage des deux voyageurs, gravissait le chemin escarpé avec autant d'aisance que s'il avait marché sur un plancher uni et suivait ceux qu'il appelait « ses messieurs » en sifflotant et en chantonnant à demi-voix.

Quoiqu'il fût très discret et qu'il ne parlât point, à moins que ce ne fût nécessaire pour montrer le chemin ou pour répondre aux questions qu'on lui adressait, il souriait cependant chaque fois qu'il voyait ses messieurs épuisés s'asseoir sur le bord du chemin.

Il pouvait être dix heures du matin, le soleil tombait presque d'aplomb le long des flancs de la montagne et, sous l'ardeur de ses rayons de feu plus encore que sous la fatigue de l'ascension, les voyageurs sentaient leurs membres s'affaisser, comme si un poids de deux cents livres leur eût pesé sur les épaules.

Encore un quart d'heure et ils allaient atteindre un bois épais. Le guide leur avait dit que le sentier traversait le bois, et qu'ils y trouveraient de l'ombre et de la fraîcheur. Cette promesse fut pour eux un stimulant qui les encouragea à rassembler toutes leurs forces; et, quoique leur haleine fût devenue brûlante et que leur cœur battît violemment dans leur poitrine, ils luttèrent énergiquement contre la fatigue pour atteindre le but désiré.

Les premiers arbres de la forêt s'élevaient déjà à cinquante pas et semblaient tendre leurs rameaux vers eux, comme des bras amis qui les invitaient à jouir d'un long repos sous un ombrage frais.

Mais Max Rapelings ne put y tenir plus longtemps. Lorsqu'il entendit le guide dire : « Messieurs, d'ici on voit tout le Grindelwald, » il saisit cette occasion pour se laisser tomber sur le bord du sentier.

— Ouf! murmura-t-il, le Russe... nous aurait-il... à notre insu... transformés, par quelque enchantement... en chevaux ou en mulets?

— Cela y ressemble en effet, répondit Herman en s'asseyant à côté de lui. Ce serait une singulière vengeance. Soufflons un peu. Tais-toi maintenant, Max...

Au bout de quelques instants, le jeune docteur reprit d'une voix plus libre :

— C'est une chose étonnante, Herman. En gravissant les montagnes, les jambes ne se fatiguent presque pas. La poitrine seule semble travailler et souffrir; car à peine a-t-on repris haleine pendant quelques minutes, que l'on se sent tout à fait remis. Au contraire, à la descente, ce sont les jambes

seules qui se fatiguent, tandis que la poitrine reste tout à fait libre, comme si elle ne prenait aucune part à l'exercice du corps. Et dire que nous avons peut-être encore cinq heures à monter! Est-ce que l'haleine ne t'est pas encore revenue, Herman, que te voilà si taciturne?

— Ce garçon a raison d'appeler notre attention sur la vue dont on jouit d'ici, répondit le jeune avocat. Au milieu des merveilles sans nombre qui s'offrent à nos yeux, nous nous blasons petit à petit, et nous devenons pour ainsi dire insensibles à tout ce qui n'est pas plus grand et plus merveilleux que ce que nous avons vu la veille. Qu'elles sont pittoresques et charmantes cependant, ces maisons de Grindelvald, disséminées dans la vallée profonde, ou suspendues sur le flanc des montagnes! Il me semble que j'en vois encore là-haut à plusieurs mille pieds de hauteur.

— Je remarque ici, mieux encore qu'ailleurs, dit Max, ce qui met ma faculté de comparaison en défaut. Devant nous, les trois géants de Grindelwald : le Wetterhorn, le Mettenberg et l'Eiser, élèvent jusqu'au ciel leurs cimes neigeuses; leurs larges collines sont recouvertes par les deux mers de glace. Cet arrière-plan est si énorme, si grandiose, qu'à l'avant-plan tout se rapetisse d'une façon étonnante et perd probablement, à nos yeux, sa véritable dimension.

— Je ne crois pas que ce soit une illusion, Max, c'est la réalité.

— Mais regarde donc ces centaines de petites maisons, Herman, chacune au milieu d'un pré entouré de jardins, elles ne paraisent pas plus grandes que des nids d'oiseaux, et les prés, que des mouchoirs de poche.

— Oui, Max, mais quelle dimension veux-tu qu'une construction de l'homme conserve à nos yeux, lorsque nous devons la comparer à ces montagnes hautes de dix mille pieds?

— Ces petits champs verts, là, dans le bas, ces petits arbres presque invisibles, ces petites maisonnettes ressemblent tout à fait aux villages et aux jardins que nous faisions dans notre enfance avec les jouets des boîtes de Nuremberg.

— Ici la nature primitive règne dans sa pleine majesté. Elle écrase les ouvrages humains par la grandeur immense de ses formes. Si nous entrions dans le bois, Max?

— Non, cela ne serait pas prudent. Nous sommes en pleine transpiration; il doit faire trop frais sous cette ombre épaisse. Nous sommes très bien ici, et nous pouvons nous reposer tant que nous voulons; nous ne sommes pas pressés par l'heure.

Il se tourna vers le jeune garçon, qui était assis à quelques pas plus loin, et lui demanda en allemand :

— Dites donc, mon ami, je vois que toutes ces petites maisons-là, dans le bas, sont accouplées deux par deux. L'une de ces deux est sans doute l'écurie?

— Monsieur se trompe, répondit le petit guide. Dans ces huttes, dont les fenêtres sont peintes en blanc, demeurent les habitants; les autres sont des granges pour mettre le foin.

— L'allemand, que vous parlez si purement, mon garçon, n'est cependant pas la langue des habitants de Grindelwald?

— Non, monsieur, nous avons aussi notre patois suisse; mais nous apprenons le haut allemand à l'école.

— Vous savez donc lire et écrire?

— Oui, monsieur, et calculer aussi, répondit le jeune garçon avec une certaine fierté. En Suisse, tous les enfants savent lire, écrire et calculer, Personne de nous ne peut se dispenser d'aller à l'école pas même ceux qui demeurent sur les hautes *almen*.

— Qu'appelez-vous *almen*?

— Les prairies sur le versant des montagnes, monsieur, comme celles où nous sommes maintenant.

— L'instruction est donc obligatoire en Suisse?

— Oui, monsieur : dans le canton de Berne assurément.

— Mais vous, mon ami, vous n'allez plus à l'école, puisque vous êtes guide?

— Il faut savoir, monsieur, que les guides de Grindelwald, comme ceux d'ailleurs, forment une *gilde* ou corporation; et l'on ne peut devenir guide sans autorisation. Mais je suis le fils d'un guide qui est mort, et c'est pourquoi je puis, quoique jeune encore, exercer la profession de mon père, à condition de prouver par un examen que j'ai appris à l'école tout ce qu'on peut y apprendre. J'ai passé cet examen l'année dernière avec succès et j'en ai obtenu un certificat. Sans cela je n'aurais pas pu quitter l'école, ni par conséquent devenir guide.

— Un crâne peuple, ces Suisses, s'écria Herman. Ils réalisent sans bruit et sans orgueil des progrès que des nations plus grandes considèrent comme désirables, mais comme impossibles à réaliser.

— Si nous reportions notre fardeau un peu plus loin sur la montagne? demanda Max à son compagnon.

— Notre fardeau? quel fardeau?

— Notre corps, veux-je dire. Je ne sais, Herman, si tu es comme moi, mais tout à l'heure je rêvais réellement que j'étais un cheval, et que j'étais chargé de mon propre corps.

— Quelle folie est cela?

— Ah ! si nous n'avions pas à traîner là-haut notre *corpus iners*, comme nous serions vite au sommet du Faulhorn !

— Et que ferais-tu là-haut, Max, si tu n'avais pas d'yeux pour regarder ?

— Nous verrions beaucoup mieux par les yeux de l'âme.

— Bah ! laisse-moi tranquille avec ces sottises. Voilà que le diablotin du magnétisme s'installe de nouveau sur tes épaules. Allons, allons ! en avant ! et tais-toi en marchant, si tu peux, car parler fatigue encore plus que marcher.

Ils se levèrent et entrèrent dans le bois. Le sentier n'était pas moins escarpé que plus bas, et il ne fallut pas longtemps, pour que les voyageurs fussent de nouveau aussi haletants qu'auparavant.

Une seule fois, Max resta en arrière pour remplir ses poches d'une certaine mousse verte qui pendait à toutes les branches, pareille à de longs fils ou à des toiles d'araignée. Mais, pour rattraper le temps perdu, il dut tellement se hâter que, tout hors d'haleine, il demanda grâce à Herman. Celui-ci, pour la punir, faisait la sourde oreille.

Ils continuèrent donc leur chemin à travers le bois, et passèrent ensuite par de grands pâturages et par de sombres forêts de pins, se reposant souvent et causant peu, jusqu'à ce qu'enfin, après trois heures d'une fatigante ascension, ils se virent près d'atteindre la hauteur qu'on nomme Rosalp, d'où ils devaient, au dire de leur guide, jouir d'une perspective qui leur causerait une vive impression.

Assis sur le bord du sentier et tournés du côté d'où ils étaient venus, ils voyaient maintenant sous leurs pieds la vallée de Grindelwald, comme une déchirure profonde et sans fond. Les flancs nus du Mettenberg et du Wetterhorn surgissaient presque à pic de cette profondeur, pareils aux murailles de roc d'un burg gigantesque. Leurs cimes étaient couvertes de neiges éternelles que la lumière du soleil nuançait de toutes les teintes délicates qui séparent le blanc vif du bleu d'azur. Çà et là, la lumière et la neige semblaient se confondre; la limite entre l'une et l'autre était si indécise qu'on eût cru voir une montagne dont la cime atteignait le ciel, ou perçait au travers du firmament.

La vallée de Grindelwald, dont on ne pouvait découvrir le fond, paraissait sombre malgré l'éclatante lumière du soleil. Tout y était gris et obscur, peut-être à cause de l'ombre immense des montagnes invisibles. On voyait cependant, à de grandes hauteurs, des bois et des prairies, des huttes et des chutes d'eau, étagés les uns au-dessus des autres, comme sur des escaliers incrustés dans le flanc escarpé de la montagne.

Non seulement le cœur des deux amis battait chaque fois que leur regard descendait dans cette profondeur qui leur donnait le vertige, mais le silence complet et émouvant qui régnait dans cet abîme les faisait frémir.

— Et là, là, au sein de ce gouffre est le séjour des hommes ! murmura Max. Là est le théâtre de leur activité, de leurs joies, de leurs douleurs, de leurs espérances ! C'est là qu'ils vivent et qu'ils meurent ! Fourmis, fourmis !

— Tais-toi pour l'amour de Dieu ! dit Herman. Qu'est-ce que ces idées de fossoyeur ? Le cœur me bat aussi, mais c'est de joie. Que c'est beau, que c'est splendide ! La Suisse est l'enfant gâté du créateur. Une seule de ces merveilles, si elle existait en Belgique, ferait accourir le pays entier; et ici, il y a de ces beautés par milliers. Mais, qu'entends-je ? des cloches dans ce désert ?

— Tu sais bien, répondit Max; ce doit être des vaches. Nous l'avons déjà entendu souvent, ce bruit. Chaque vache, ici, chaque chèvre même, a une clochette suspendue au cou pour qu'on la retrouve quand elle s'est perdue dans les montagnes. C'est singulier, la multiplicité des échos trouble aussi l'ouïe. Ces tintements viennent-ils de droite ou de gauche, d'en haut ou d'en bas ? Je ne m'en fais pas une idée exacte.

— Hé ! mon ami, où sont les vaches dont nous entendons tinter les clochettes ? demanda-t-il au jeune guide qui se tenait à une dizaine de pas d'eux et regardait dans la vallée.

— Elles paissent là-bas sur la montagne, messieurs, répondit-il. De l'endroit où je suis on peut les voir.

Les Flamands s'approchèrent de leur guide. Celui-ci montra du doigt le dessus de l'étroite déchirure d'une vallée de roches et dit :

— Là, sur l'autre bord, messieurs. Le berger nous a vus et souffle dans son cor des Alpes pour nous saluer. Écoutez comme les montagnes répètent les sons du cor.

— Mais comment est-ce possible, s'écria Herman, mes yeux me trompent-ils ? Les vaches sont sur le bord d'un précipice effrayant où il ne paraît pas y avoir place pour le passage d'un homme. Que font là ces pauvres bêtes ?

— Elles cherchent l'herbe qui pousse çà et là sur les Alpes. Remarquez bien, messieurs, qu'on a taillé là de petits chemins pour que les vaches puissent poser leurs pieds sur un terrain uni.

— Oh !... ah ! je vois quelque chose de bien plus étonnant, s'écria Max.

— Que vois-tu, dis ?

— Un chamois, un *gems*.

— Où ?

— Là-bas, bien au-dessus des vaches, une bête

noire qui se tient sur la pointe d'un rocher, les quatre pieds rassemblés, comme si elle était en train de faire des tours.

— Ce n'est pas un chamois, monsieur, dit le jeune garçon en souriant; les chamois demeurent plus haut. L'animal que vous voyez là-bas au-dessus de la crevasse, sur la pointe d'un rocher, c'est une chèvre. Ah ! les chèvres sont plus hardies que les vaches; mais là où la chèvre marche encore avec prudence, le chamois bondit et vole d'un rocher à l'autre, par-dessus les abîmes, comme s'il avait des ailes.

— Mais que vois-je là-bas, au-dessous ? demanda Herman; ne sont-ce pas des hommes ?

— Oui, monsieur, ce sont des paysans et des paysannes qui font les foins sur une alpe.

— Ils ne paraissent pas plus grands que des lapins, observa Herman. Il faut avoir des yeux de Suisse pour distinguer de si loin les paysans des paysannes. Comment est-il possible qu'ils fassent les foins et travaillent sur une montagne qui est presque à pic?

— L'habitude, monsieur, répondit le guide, la vue claire et le pied ferme.

— Allons, poursuivons, dit le jeune docteur. L'air est très froid ici malgré la chaleur du soleil. Je sens comme un frisson courir dans tous mes membres; cela est dangereux.

Ils ramassèrent leurs *alpenstocks* et se remirent à gravir le sentier avec d'autant plus de courage que leur guide leur annonça que, avant une demi-heure, ils allaient arriver à la *Sennhütte* ou laiterie Bachalp, où l'on pouvait se procurer du vin, du lait, du pain et du fromage, et où les touristes ont l'habitude de manger quelque chose et de se reposer un moment.

Les Flamands étaient de nouveau très fatigués et avançaient en soufflant, sans rien dire, quand ils arrivèrent à un petit monticule de pierres d'ardoises brisées, où ils s'assirent pour respirer un instant.

Le jeune garçon avait aperçu entre les pierres une fleur blanche qu'il désigna par un nom suisse. Pour la cueillir, il essaya de grimper sur le monticule; mais, comme il n'y put réussir faute d'appui, il prit son élan, et bondit contre les pierres.

Un cri d'épouvante et de pitié échappa à nos deux amis lorsqu'ils virent le pauvre garçon tomber sur le côté et rouler en bas du monticule. Ils s'élancèrent vers lui, mais il était déjà debout et s'écria en riant :

— On n'a pas d'assiette sur ces pierres qui bougent. Ce n'est rien, messieurs, ne faites pas attention, je ne me suis pas fait mal.

— Mais votre main saigne, mon ami, votre main gauche. Voyons, je vais panser votre blessure, dit Max.

Et il tira de la poche de son paletot une poche de cuir vert qui était toute garnie de petits couteaux étincelants et d'autres instruments. Il y prit un petit rouleau de bandes de toile et pansa la blessure du jeune guide, qui n'avait d'autre mal qu'une petite coupure au doigt du milieu de la main gauche.

— Voilà qui est fait, dit Max. Notre peur a été plus grande que le mal. Ayez soin seulement de ne pas froisser ce doigt.

— Oui, monsieur, je vous remercie, répondit-il. J'ai quelque chose dans ma poche, qui peut me servir à cela.

En disant ces mots, il tira de la poche de sa veste un objet qui ressemblait à un petit morceau de peau grisâtre.

Herman ouvrit les yeux avec étonnement, prit cet objet des mains du jeune garçon, et murmura :

— O ciel ! qu'est-ce que cela signifie? c'est le gant de la demoiselle pâle !

— Ah ! bon ! le gant de la demoiselle pâle ! répéta Max en riant à se tenir les côtes. Ah ! ah ! ah ! Le gant de la demoiselle pâle est dans l'entonnoir de la mer de glace.

— C'est bien cela, te dis-je, affirma Herman, en regardant le petit morceau de peau avec gravité et presque avec stupeur. Comment ce gant est-il sorti de l'abîme pour nous suivre jusque sur le Faulhorn?

— Cela n'a rien d'étonnant, il est enchanté, Herman.

— Non, je ne ris pas, je t'en prie. C'est bien réellement son gant, le même que nous avons ramassé sur le chemin de Lauterbrunnen.

— Çà, Herman, cesse toi-même ces plaisanteries puériles, répliqua le jeune médecin. Je croyais que nous étions décidément guéris des rêveries creuses et des folies sentimentales, et voilà que tu recommences, et pis encore qu'auparavant ! Tu vas donc maintenant, pendant toute la vie, voir le gant de la jeune fille pâle dans chaque petit morceau de peau ?

— C'est son gant, Max.

— Mais celui-ci est blanc ou gris.

— Il a été jaune; il est encore jaunâtre... et vois ces doigts délicats.

— Mais, pour l'amour du ciel, comment es-tu assez innocent pour croire qu'un gant va sortir du sein de la mer de glace, d'où jamais rien n'est sorti depuis la création du monde? Crois-tu vraiment qu'il y ait de la sorcellerie en jeu, ou que Dieu irait s'amuser à faire un miracle uniquement pour nous détourner de notre route ?

— Je n'en sais rien, Max : cela dépasse vraiment mon intelligence : mais sois sûr que c'est son gant.

— Le plus simple est de demander à ce garçon où il l'a pris, tu verras qu'il le possède peut-être depuis six mois.

— Dites donc, mon ami, demanda-t-il au petit guide, d'où vient ce gant, et depuis quand l'avez-vous ?

— Je l'ai trouvé ce matin sur le bord de la Lutschine, répondit-il. Comme ces messieurs ne voulaient point partir de bonne heure, ne sachant que faire, je me suis promené le long de la rivière. Là, à moitié dans l'eau, parmi les pierres, j'ai trouvé ce gant juste en face de votre hôtel. Je l'ai ramassé parce que la peau peut servir à raccommoder les touches de mon petit harmonium. J'allais en envelopper mon doigt blessé ; mais, puisque le gant appartient à ces messieurs, ils peuvent le garder si cela leur plaît.

Les deux amis se regardèrent l'un l'autre avec une singulière expression de surprise et de doute. Le jeune docteur secoua la tête et demanda de nouveau :

— Connaissez-vous l'entonnoir de la montagne de glace, mon garçon?

— L'entonnoir sur *l'unteren gletscher* (glacier inférieur), monsieur?

— Oui.

— J'ai été plus de vingt fois sur les bords pour y jeter des pierres.

— Savez-vous, mon ami, si quelque chose de ce qu'on a jeté ou de ce qui est tombé dans l'entonnoir a jamais reparu?

— Non, jamais, monsieur.

— Serait-il possible qu'un gant qu'on jetterait dans l'entonnoir sortît par dessous la mer de glace et reparût sur les bords de la Lutschine?

Le jeune homme baissa les yeux pour réfléchir plus profondément et répondit au bout d'un instant :

— Je n'ai jamais entendu raconter rien de pareil; mais, au fait, ce serait possible, puisqu'un homme qui était tombé dans une crevasse sur *l'oberen-gletscher* (glacier supérieur) en est sorti par en dessous.

— Un homme qui est sorti par-dessous la mer de glace? répéta Herman d'un air incrédule. C'est un conte, sans doute?

— Non, monsieur, c'est la vérité. Il y a encore beaucoup de descendants de cet homme qui demeurent à Grindelwald. C'est une histoire que nous racontons aux voyageurs quand nous les conduisons sur le glacier supérieur.

— Eh bien, racontez-la-nous, cette histoire, dit Max.

— Cela s'est passé en l'an 1787, messieurs. Un père de famille du nom de Christian Bohren tomba dans une large et profonde crevasse sur la surface de la mer de glace. Il ne s'était pas mortellement blessé, mais il était resté assez longtemps évanoui. En revenant à lui, il sentit de l'eau qui ruisselait sous lui en abondance, comme s'il était couché sur le lit d'un ruisseau. Dans sa terrible position, c'était encore un faible espoir. Il se mit à ramper en se traînant sur ses mains et sur ses pieds, à travailler et à se débattre pour chercher une issue, jusqu'à ce qu'il parvînt au lit d'un cours d'eau plus large et qu'il pût se tenir debout. Le courant plus large était la Lutschine. Il suivit son cours et parvint ainsi à sortir de dessous la montagne de glace. Heureusement que deux guides et trois voyageurs l'en ont vu sortir, car sans cela, personne dans tout Grindelwald n'eût voulu croire pareille chose. L'histoire est vraie, messieurs, mon père me l'a racontée cent fois et me l'a fait apprendre par cœur. D'ailleurs, le fils aîné de Christian Bohren était un des bons amis de mon père.

— Et tu crois, mon brave garçon, que ce gant aurait glissé depuis l'entonnoir jusqu'au bord de la Lutschine?

— Je n'ose pas affirmer qu'il en soit ainsi, messieurs, mais je ne connais pas d'autre explication.

— Ce garçon raisonne parfaitement pour son âge, dit Herman. Ce qu'il nous a dit prouve bien que c'est son gant.

— C'est dommage, dit Max en ricanant, voilà que tout le merveilleux disparaît, et la chose n'est pas plus miraculeuse que de voir un fétu de paille entraîné par la pluie dans le ruisseau. Marchons, Herman, cela ne vaut pas la peine de nous arrêter si longtemps.

Ils avancèrent en silence ; mais le sentier devenant moins roide et plus facile, Max s'approcha de son ami et demanda :

— Herman, à quoi penses-tu? A ce gant? Où est-il?

— Dans mon portefeuille.

— Prends garde, car, sans être ensorcelé lui-même, le gant pourrait bien t'ensorceler.

— Marche un peu plus vite, Max, je n'écoute plus ces sottises.

— Il me vient une idée. Coupons le gant en petits morceaux que nous sèmerons le long de notre route, comme le petit Poucet fit avec les miettes de pain. Dieu sait si nous ne retrouverons pas le gant miraculeux à Brienz, entier et immaculé, comme s'il sortait de la boutique. Alors il y aurait vraiment de quoi crier au miracle!

— Le couper en morceaux? Tu ne reverras plus le gant de ta vie. Il vaut mille francs pour moi. Il n'est pas question ici de sorcellerie ni de miracle;

la demoiselle pâle elle-même n'y est pour rien. Ne comprends-tu pas, railleur endurci, que ce gant restera le plus beau souvenir de notre voyage en Suisse? C'est tout un roman. Tout y est amené naturellement par le hasard seul. Mais tu verras que, quand nous serons de retour chez nous, personne ne voudra croire à l'histoire de ce gant, tant il nous a merveilleusement suivis, même après que tu l'avais jeté dans le gouffre sans fond de la mer de glace, pour ne jamais le revoir.

— Messieurs, dit le guide, cette cascade est la chute de Mahlebach

Nos deux voyageurs étaient tellement absorbés par leurs réflexions sur le gant retrouvé, qu'ils n'avaient pas fait attention à une petite cascade qui, bondissant à côté d'eux, descendait de la montagne en écumant et en grondant. Ils avaient déjà vu tant de belles choses qu'il en fallait de plus belles encore ou de toutes nouvelles pour réveiller leur enthousiasme. D'ailleurs, ils se sentaient de nouveau très fatigués. Aussi, lorsque le guide leur montra la halte de Bachap, ils poussèrent un cri de joie. C'était l'endroit où ils allaient se reposer et se restaurer quelque peu.

Cette hutte, comme toutes les huttes de berger sur les Alpes, était construite de troncs de pins superposés. Le toit, d'une faible élévation, consistait en planches disposées comme des ardoises; et de grosses pierres, dont il était chargé, le préservaient de la violence des ouragans.

Lorsque les Flamands y entrèrent, ils n'y virent rien que des seaux, des chaudrons et des pots. Un simple banc de bois et une table grossière s'y trouvaient pour le service des touristes. Dans l'âtre pendait une grande marmite au-dessus d'un feu fumant, et un homme se tenait devant pour attiser le feu et veiller à la marmite.

Ce berger s'approcha des voyageurs, qui s'étaient assis sur le banc, et demanda très poliment ce que ces messieurs désiraient prendre.

Sur leur demande, il leur apporta une bouteille de vin, du pain, du beurre et du fromage.

Si frugal que puisse paraître ce repas, les Flamands, affamés par leur ascension, mangèrent de grand appétit, regardant en même temps autour d'eux avec curiosité, et suivant des yeux l'homme pour voir ce qu'il faisait.

Il avait ôté la marmite du feu et l'avait portée dans une autre pièce. Maintenant il avait sans doute un moment de loisir, car il se rapprocha des voyageurs et leur dit en souriant :

— Ceci est, je le vois, du goût de ces messieurs? L'air de ces montagnes agit singulièrement sur l'estomac; cependant il n'est pas prudent de manger trop de fromage quand on n'en a pas l'habitude. Notre fromage est justement renommé dans le monde entier, mais c'est une nourriture pesante.

— Voulez-vous boire un verre de vin avec nous, mon brave homme? demanda Max.

— Ces messieurs sont bien bons. Je ne refuserai pas un verre de vin.

Lorsque l'homme eut bu, Max reprit :

— C'est une vie étrange que vous menez ici, mon ami, tout seul, loin de tout être humain, à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer! En été, cela peut encore être supportable, mais en hiver!

Les Suisses, qui ont l'habitude d'avoir affaire aux voyageurs, savent qu'on peut leur être agréable en satisfaisant leur curiosité sur tout ce qui éveille leur attention. Le berger, voyant par les paroles qu'on lui adressait que les jeunes gens étaient tout à fait étrangers à la vie des Alpes, s'assit sur un coin du banc, prêt à leur donner les explications qu'ils désiraient.

— Messieurs, leur dit-il, en hiver je ne demeure pas ici, et je n'y reste pas d'ailleurs complètement seul. Je suis berger, et je suis les vaches lorsque, à mesure que l'automne approche, elles descendent dans la vallée pour rejoindre enfin le village et y passer l'hiver dans de chaudes étables Alors cette *sennhütte* est abandonnée, et souvent même entièrement ensevelie sous la neige. Lorsque revient le printemps et que la neige est fondue dans la vallée, on mène le bétail dans les prairies les plus basses; à l'approche de l'été, il grimpe sur les montagnes pour chercher enfin la dernière herbe sur les plus hautes Alpes. Telle est notre vie : reculer devant la neige et reprendre du terrain à mesure que la neige l'abandonne.

— Avez-vous beaucoup de vaches, et où sont-elles? demanda Herman.

— J'en soigne environ quatre-vingts, monsieur; elles sont maintenant disséminées sur les Alpes, çà et là entre les collines et les montagnes. Un jeune garçon, qui est mon aide, les garde et veille à ce qu'elles ne s'éloignent pas trop.

— Mais comment pouvez-vous traire quatre-vingts bêtes qui se tiennent parfois sur des rochers inaccessibles?

— C'est un rude travail en effet, monsieur, mais pas si difficile que vous le croyez. Les vaches viennent deux fois par jour, à un signal du cor des Alpes, ou d'elles-mêmes, à la *sennhütte*, pour se faire traire.

— L'herbe doit être très maigre sur ces froides hauteurs; les vaches ne peuvent pas donner beaucoup de lait ici, fit observer le jeune médecin.

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit le berger, c'est une erreur. L'herbe des Alpes est très douce et très grasse. Nos bonnes vaches donnent chaque jour, lorsqu'elles sont sur les montagnes,

quinze à vingt litres de lait, et une de ces vaches peut produire pour cent francs de fromage en un seul été. Vous voyez, messieurs, que ces pauvres bêtes payent largement les soins qu'on leur donne. Sans bétail, la Suisse serait un désert. Avec son bétail et par lui, c'est une terre bénie du ciel.

Herman avait pris en main un morceau de fromage et demanda en le regardant :

— Vous avez fait ici ce fromage vous-même?

— Oui, monsieur.

— C'est ce fromage que l'on apprécie dans le monde entier, et que les Français connaissent sous le nom de fromage de Gruyère?

— En effet, monsieur, *Greyerzer Kase*, *Scweizer Kase*.

— Et n'est-ce pas abuser de votre complaisance que de vous demander comment vous préparez cet excellent fromage?

Le berger se leva et dit :

— Ces messieurs sont désireux de s'instruire. S'ils veulent me suivre, je vais leur montrer comment nous faisons le fromage. C'est fort simple ; mais les autres peuples ne peuvent pas l'apprendre de nous. C'est de l'herbe des Alpes que vient le bon goût et la supériorité de notre fromage.

Il les conduisit dans une autre pièce qu'il appelait la fromagerie et leur dit :

— Nous cuisons d'abord le lait, puis nous le faisons cailler au moyen de présure prise dans l'estomac d'un veau. Alors nous laissons couler le petit-lait, nous travaillons et pétrissons le fromage blanc, pour en exprimer l'humidité autant que possible. Nous donnons à ces fromages frais la forme qu'il convient, nous les enveloppons de linges trempés dans la saumure, et nous les rangeons sur des planches pour les laisser mûrir. Tous les jours on retourne les fromages et on humecte les linges. Enfin, on transporte ces fromages dans la vallée, où on les conserve jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur pleine maturité. Voilà tout l'art de la fabrication du fromage sur les Alpes, messieurs.

Les Flamands le remercièrent de sa complaisance, lui demandèrent encore quelques explications de détail, et retournèrent se mettre à table.

Le berger était resté dans la fromagerie pour y ranger quelque chose; il allait et venait avec un seau à chaque main, continuant sa besogne journalière jusqu'au moment où nos voyageurs se levèrent et l'appelèrent pour payer leur écot.

Ils ne lui demandèrent pas leur compte, mais lui mirent dans la main une petite pièce d'or, disant que, si c'était trop, il pouvait regarder le surplus comme la rénumération de sa complaisance.

L'homme les remercia et dit, lorsqu'ils étaient sur le seuil de sa cabane :

— Encore deux heures, messieurs, et vous arriverez à l'hôtel sur le Faulhorn.

— Encore deux heures! soupira Max Rapelings. Il y a déjà six heures que nous sommes en route.

— C'est probablement parce que ces messieurs se sont reposés souvent et longtemps; à partir d'ici, le chemin devient beaucoup plus facile, et suit pendant très longtemps un terrain presque uni. Bon voyage, messieurs!

— Brr! Il gèle ici, grommela Max. J'en frissonne. Si nous mettions nos pardessus?

— Non, non, marchons, un peu plus vite; dans trois minutes nous serons en transpiration. Tu vois bien que le chemin n'est pas si uni que le prétend cet honnête berger?

— Tu as raison; la chaleur que l'on se procure par le mouvement est la plus saine. Dépêchons-nous.

Ils marchèrent longtemps à pas légers et en causant gaiement de toute sorte de choses, même du petit gant. Cette fois, Max consentit à peser plus sérieusement la singularité de l'incident, et il reconnut qu'il y avait quelque chose d'étonnant et même de merveilleux dans le fait de ce gant, si souvent retrouvé. Herman prétendait que c'était le gant que la jeune fille pâle avait laissé tomber, près de la fosse aux ours, à Berne. Max ne voulait pas l'admettre; mais quoi qu'il en fût, il avait jeté le gant dans un torrent près de *Zweiluschinen*, il l'avait laissé tomber par la fenêtre, dans l'obscurité, à Grindelwald, il l'avait jeté dans un abîme d'une effrayante profondeur, sur la mer de glace, et chaque fois le gant leur était revenu; il les avai même suivis jusque sur le Faulhorn. Si ce n'était qu'un concours de circonstances naturelles, on ne pouvait méconnaître que le hasard n'eût créé presque un roman complet.

Enfin, sacrifiant de nouveau à son amour de la plaisanterie, Max reprit :

— Oui, c'est un roman, et cela ne m'effraye pas médiocrement. Car enfin, si le hasard a poussé si loin cette aventure, le hasard voudra peut-être y donner un dénouement. Qui nous dit que la fin ne sera pas une scène de tragédie?

— Tu ne peux pas rester sérieux dix minutes, murmura Herman. Si j'étais plus faible d'esprit, tes ridicules bavardages me farciraient la tête de sornettes. Le Russe est peut-être maintenant à trente ou quarante lieues d'ici, et toutes relations entre lui et nous sont pour toujours rompues. Tu secoues la tête, en doutes-tu?

— Je suis presque convaincu du contraire.

— Mais pour quelle raison?

— Écoute, Herman, écoute; car, cette fois, du moins, je vais parler sérieusement. Te souviens-tu que ce matin, après nous être reposés en regardant



Herman aperçut une hutte... (Page 30.)

la vallée béante, nous avons traversé un bois épais?

— Certainement, c'est alors que tu es resté en arrière pour détacher de la mousse des arbres.

— Et te souviens-tu aussi que pendant plus d'une heure je me suis tu, et n'ai pas plus répondu à ce que tu disais que si j'étais sourd comme un pot?

— Qu'est-ce que cela veut dire, pour l'amour du ciel! s'écria Herman. Si tu étais sourd, c'était de fatigue.

— Non, Herman, je n'osais pas te communiquer mes pensées, de peur que cette confidence ne te causât trop de frayeur.

— Et pourquoi vas-tu me la faire maintenant?

— J'ai eu une hallucination, une vision, fruit des égarements de mon cerveau troublé... C'est si effrayant de voir son meilleur ami dans la situation la plus horrible!

— Ah! ah! dit le jeune avocat en riant, te voilà en train de chercher un dénouement tragique à notre roman. Fais voir si tu as l'imagination féconde.

— Prends-le comme tu voudras, Herman. Voici la chose sans enjolivement et dans toute sa simplicité. Tandis que j'avançais à travers la sombre forêt, réfléchissant et rêvant, je vis tout à coup, par les yeux de l'âme, une contrée formée entièrement de montagnes rocheuses et d'effroyables abîmes. Nous, avec nos alpenstoks à la main, nous marchions haletants et suants, jusqu'au moment où nous arrivâmes sur le bord d'une vallée dont les flancs à pic et l'incommensurable profondeur nous donnaient le vertige. Alors quelque chose d'étonnant, quelque chose d'inexplicable frappa mes regards. Sur l'autre bord du ravin se tenait le Russe, la demoiselle pâle à côté de lui. Tandis que je dirigeais mes regards vers eux, je remarquai avec stupeur que la jeune fille pâle était oc-

cupée à dévider un écheveau de fil. Ce fil, qui paraissait tendu au-dessus de la vallée, était d'un rouge de sang. En le suivant des yeux, je vis que la jeune fille en tenait un des bouts et le tirait à elle, tandis que l'autre bout était attaché à ton cœur, ou plutôt au gant que tu portes dans ton portefeuille sur la poitrine. Tu sentais sans doute la secrète attraction, car tu m'appelais à ton secours, criant que l'abîme exerçait sur toi une puissance magnétique et que tu t'y précipiterais infailliblement si je ne te retenais. Je te saisis par le milieu du corps et nous luttâmes tous deux en unissant nos forces : mon sang se glaça dans mes veines. Un frisson mortel me traversa l'épine dorsale ; car j'avais la conviction que toute résistance était inutile et que la demoiselle pâle nous entraînerait dans le gouffre dont l'insondable sein s'ouvrait béant devant nous comme un horrible tombeau. En effet, rien n'y fit : le fil se tendit de plus en plus, nous chancelâmes sur le bord du gouffre, nos pieds perdirent leur dernier appui, je me cramponnai à ton corps... et nous roulâmes dans l'effroyable abîme.

— Et le roman finit ainsi? dit Herman d'une voix étouffée.

— Non, la vision ne finit pas ainsi. Encore un moment. Nous ne tombâmes pas dans l'abîme, mais nous volâmes, attirés par la puissance magique du fil, jusqu'à l'autre bord. Là, la jeune fille pâle te reçut dans ses bras avec un joyeux cri de triomphe qui résonna dans toutes les montagnes ; quant à moi, je volai dans les bras du Russe, et celui-ci me serra sur sa poitrine à me briser les côtes. Puis le Russe leva la main au-dessus de ta tête et s'écria : « Béni soit le fiancé de la nymphe des abîmes! qu'il devienne le roi du pays des ténèbres et qu'il prenne possession de son royaume. » Et en disant ces mots il te donna une secousse, et toi et ta fiancée, vous fûtes précipités à dix mille pieds au moins dans le gouffre. J'avais dégagé une de mes mains et saisi le Russe à la gorge. Mais lui, sans se laisser émouvoir le moins du monde, me dit :

« — Le père de la fiancée doit être présent à la fête des noces; l'ami du fiancé conduire les promis à l'autel. Viens, mon gaillard, ce n'est qu'un simple saut !

» Nous te suivîmes dans l'abîme sans fond où je n'arrivai que réduit en pièces et en morceaux. Et ainsi finit le roman, de même que le combat, faute de combattants. Voilà un dénouement artistique ! De tous les personnages il ne reste que des bras et des jambes, et encore, en quel état !

Herman, qui n'avait pas écouté sans quelque émotion, poussa à la fin un bruyant éclat de rire; le jeune docteur en fit de même. Il était très fier de son histoire qui d'après lui, pouvait être mise en parallèle avec les romans de nos jours, où l'on donne comme réelles et véritables beaucoup de choses plus invraisemblables encore.

Herman reconnut que ce récit n'était pas composé sans art; mais il fallait, suivant lui, s'appeler Max Rapelings pour coudre ensemble un si monstrueux assemblage de sérieuse bouffonnerie.

En causant ainsi ils avançaient toujours. Ils s'arrêtèrent pendant quelques instants sur le bord du lac Bachalp. C'était une grande étendue d'eau dans un bassin rocheux entre des montagnes. Il se récrièrent à cette vue, tant il leur semblait étrange de trouver encore, à une hauteur de sept mille pieds un lac sur lequel on eût pu facilement faire naviguer des bateaux.

Peu de temps après ils virent de la neige attachée au flanc des montagnes et passèrent même très près de cette neige. Ils sentirent en même temps que l'air devenait très froid, et commencèrent à frissonner chaque fois que, pour se reposer, ils s'asseyaient seulement pendant deux ou trois minutes sur le bord du chemin.

— C'est étonnant, je ne suis pas à moitié si fatigué que ce matin, dit Herman ; je crois qu'au bout de quelques jours, on serait tout à fait habitué à ces ascensions.

— C'est l'effet de l'air âpre et froid, dit Max. La chaleur que nous produisons en nous-mêmes, à force de marcher, nous sert à combattre le froid extérieur; et, puisque la marche et la chaleur sont devenues pour nous une source de bien-être, tu ne dois pas t'étonner que nous ne soyons pas fatigués.

Ils avaient gravi quelques marches taillées dans un pan de rocher.

— Voyez là-haut, messieurs, l'hotel du Faulhorn. Encore une heure, nous y sommes, dit le jeune guide.

— Encore une heure, marronna Max, et il en est déjà trois ! Allons, un peu de courage, Herman, sinon nous n'arriverons pas aujourd'hui.

— Que parles-tu de courage? dit Herman en riant; quelqu'un de nous reste-t-il en arrière, si ce n'est toi qui as eu assez de temps pour dévider le fil sanglant de ta vision?

— Dites donc, mon ami, à quelle heure dîne-t-on sur le Faulhorn? demanda Max au petit guide.

— A deux heures, je pense, monsieur; mais on prépare sur-le-champ à dîner pour les voyageurs qui le désirent

— On ne peut probablement pas s'y procurer grand'chose ?

— Oh ! si, monsieur.

— De la viande aussi ?

— Oui, de la viande fraîche, et tout ce que ces

messieurs ont trouvé à leur hôtel de Grindelwald. Sur le Faulhorn demeure un brave aubergiste très obligeant et qui connaît la cuisine aussi bien que le meilleur cuisinier français. Je l'ai ouï dire souvent par les voyageurs.

— Ah ! ah ! s'écria Max ! Alors je vais joliment me régaler; et je te conseille, Herman, de ne pas surveiller cette fois le mouvement de mes mains. La tête t'en tournerait... En avant, en avant, il me semble que je flaire l'odeur de la cuisine.

— Je voudrais bien savoir, dit Herman, qui de nous deux a la plus grande faim... une faim particulière, une faim de mets chauds.

— Oui, de la soupe chaude, de la viande chaude, un gigot de mouton, ne fût-ce qu'un gigot de chèvre.

— Ne parle pas de ces mets appétissants, je sens mon estomac qui danse de joie.

— Mais d'où cette nourriture, ces provisions arrivent-elles sur le Faulhorn ?

— Tout cela est porté à dos d'homme sur la montagne, messieurs.

Enfin, après avoir encore marché lestement pendant une bonne demi-heure, les Flamands parvinrent à une grande maison de bois située au pied d'une dernière montagne en forme de quille.

C'est l'hôtel du Faulhorn, dit le jeune garçon. Mais pour jouir de la vue qui attire ici les touristes, il faut être là-haut sur le sommet le plus élevé. C'est encore quinze minutes à grimper.

— Oui, oui, grommela Max, nous avons tout le temps. Je veux d'abord aller voir un peu là dedans comment se comporte la cuisine.

Ils entrèrent dans l'hôtel où cinq ou six autres voyageurs étaient en train de prendre du thé ou du café.

Un homme gros et rond vint à leur rencontre avec un visage souriant, les salua par quelques paroles amicales et leur demanda en très bon français s'ils passeraient la nuit sur le Faulhorn.

— Oui, monsieur, répondit Max. Mais la longue ascension... vous comprenez... Nous sommes affamés, et nous mangerions bien volontiers quelque chose.

— Un dîner?

— Oui, oui, un dîner complet.

— Je regrette de n'avoir pas grand'chose pour le moment : un morceau de rôti et une épaule de chamois.

Max fit un bond comme s'il avait envie d'embrasser l'hôte.

— Herman, mon cher Herman, du chamois, de la viande de chamois ! s'écria-t-il; que cela doit être bon sur une montagne de plus de huit mille pieds de haut !

— Ces messieurs sont-ils pressés ?

— Pressés ? Nous mourons de faim.

— J'aurai besoin d'une bonne demi-heure pour préparer leur dîner. Il faudra que ces messieurs prennent patience jusque-là.

— Donnez-nous un verre de kirsch en attendant.

Le jeune garçon s'approcha et présenta aux deux amis leurs paletots.

— Messieurs, leur dit-il, il fait très froid ici.

— En effet, répondit Herman, c'est comme en plein hiver chez nous. L'air vif me saisit : dépêchons-nous de mettre nos paletots. N'y a-t-il pas de feu ici ?

— Si ces messieurs désirent du feu, ils n'ont qu'à demander; mais le bois coûte aussi cher ici que le pain ; on l'apporte également à dos d'homme sur la montagne.

L'hôte versa aux voyageurs le kirsch demandé et leur dit :

— Encore une demi-heure, messieurs, une bonne demi-heure. Je ferai de mon mieux pour vous préparer un dîner convenable.

— Et il y aura de la viande de chamois ?

— De la viande de chamois pour dix personnes. Si ces messieurs veulent en attendant gravir la cime de Faulhorn, on peut se procurer ici des couvertures pour un franc.

— Des couvertures ? A quoi doivent servir ces couvertures ?

— Il fait très froid sur le sommet du Faulhorn, messieurs. On s'enveloppe d'une couverture de laine comme d'un manteau, sans cela on n'est pas à son aise là-haut.

— Eh bien, votre idée est bonne, monsieur; nous allons grimper sur le Faulhorn; cela nous fera passer le temps.

On apporta deux couvertures de laine blanche, toutes pareilles à celles dont on se sert pour couvrir les lits, et on les leur pendit sur les épaules.

Max Rapelings faillit éclater de rire lorsqu'il vit son ami marcher devant lui ainsi affublé; il parla de revenants et des trois mages; mais Herman, qui riait tout aussi fort de la tournure du jeune médecin, n'entendait pas ce qu'il disait.

Comme le chemin montait tout droit, ils eurent besoin de toutes leurs forces et gardèrent le silence, jusqu'à ce que, au bout d'un quart d'heure d'ascension, ils arrivèrent sur le sommet de la montagne où ils s'arrêtèrent en extase, les bras levés au ciel.

— Eh bien, Herman, qu'en dis-tu ? demanda Max après un silence de quelques minutes.

— Je ne sais que dire ni que penser, répondit son ami, plongé dans une admiration profonde. Il me semble que nous sommes ici au sommet de la terre. Tout un monde s'étend là sous nos yeux. Maintenant je ne me sens plus petit dans la nature : je suis grand, grand comme un géant, moi,

qui peux embrasser ainsi d'un seul coup d'œil toute une création.

— Voilà des glaciers maintenant, s'écria Max. Il y en a des milliers, dirait-on... C'est une mer immense avec des flots agités, et chaque flot est une montagne de plus de dix mille pieds de hauteur.

— Tais-toi, Max, tais-toi un instant... Jouissons en silence de ce majestueux spectacle.

Ils regardaient de tout côté avec stupéfaction, si étourdis de toutes ces choses d'une grandeur incommensurable, qui les entouraient de toute part, qu'ils se frottaient le front pour éclaircir leurs idées.

Leur guide se rapprocha, et, montrant du doigt l'espace, il leur dit :

— D'ici, messieurs, on voit à quarante lieues de distance, et même plus loin. Voilà le Schrekhorn, 12,500 pieds de hauteur; plus loin le Finsteraarhorn, 13,230 pieds, et plus loin, à droite, la Jungfrau, le Breithorn, le Blumlisalp, le Wildstrubel, et une quantité d'autres montagnes dont je pourrais vous dire les noms : mais cela aurait peu d'intérêt pour ces messieurs. Les points éloignés que notre vue distingue d'ici sont : de ce côté, les montagnes du Jura et les frontières de France; de l'autre côté, le Pilate sur le Righi, près de la ville de Lucerne, et là, du côté du sud, le pic du Diable, une montagne située dans la vallée du Rhône.

— Mais quelle est cette surface d'un vert clair, là-bas, dans cette effrayante profondeur? demanda Herman.

— C'est une partie du lac de Thun, monsieur.

— Le lac de Thun, s'écria Max, cette mer bleue où il y a un bateau à vapeur?

— Oui, monsieur.

— Mais comment est-ce possible!... Herman, lorsque nous montons sur le beffroi, à Gand, nous osons à peine regarder dans la rue, et ici notre œil mesure d'un seul regard des abimes de plusieurs mille pieds de profondeur!

Le jeune avocat n'entendait pas ce que lui disait son ami. Il était entièrement absorbé dans la contemplation de ces milliers de montagnes dont les cimes blanches ou bleuâtres semblaient se fondre en une seule et incommensurable mer de glace.

— Les naturalistes enseignent, dit-il tout rêveur, que la lave, à cause de l'absence de l'eau, n'est qu'un monde désert et sans vie. C'est ainsi que doit être le globe de la lune, un chaos silencieux et inanimé.

— La neige que nous voyons est éternelle, dit Max; sous un pareil linceul aucune étincelle de vie ne peut luire. Ce monde de glace restera donc mort jusqu'à la fin des siècles? Cette pensée m'épouvante.

Ils se turent de nouveau et regardèrent de tous côtés. Les abîmes surtout captivaient leur attention; souvent ils restaient pendant plusieurs minutes muets et stupéfiés, regardant dans ces effroyables profondeurs qui s'ouvraient comme autant de crevasses béantes et sombres entre les montagnes les plus rapprochées.

— Cette perspective te fait-elle le même effet qu'à moi, Herman? demanda enfin le jeune docteur. Il me semble qu'on doit être bientôt rassasié d'un spectacle où tout affecte la figure d'un bloc inerte et uniforme : du moins les détails n'y ont aucune valeur. Ces géants majestueux nous crient : C'est nous que vous devez regarder, nous seuls et rien autre. Mais chaque fois qu'on tourne les yeux vers eux, on les trouve toujours couverts de leur linceul de neige, dormant depuis le commencement du monde dans leur informe majesté! Pourquoi rester ici plus longtemps? De la glace et de la neige, de la neige et de la glace : c'est grandiose, mais c'est monotone...

— C'est la faim qui parle, n'est-ce pas? Tu voudrais descendre à la cuisine?

— Je l'avoue, mon cher Herman. Il fait si terriblement froid ici, même sous mon enveloppe de fantôme, que je me sens des crampes d'estomac.

— Froid? Max! avec ces grosses couvertures? Je transpire.

— Oui, d'admiration et d'enthousiasme sans doute. Je suis tellement à bout, que je donnerais tous les glaciers du monde pour une côtelette de chamois.

— Restons encore un peu, Max. On ne jouit pas deux fois en sa vie d'un pareil spectacle.

— Nous reviendrons ici après le dîner. Ce que je veux surtout voir d'ici, c'est le coucher du soleil. Cela doit être splendide.

— Messieurs, dit le jeune garçon, on nous crie que la table est servie.

— Qui crie?

— Le cor des Alpes, messieurs, je connais le signal.

— Hourrah! s'écria Max, qui descendit la montagne en courant, au risque de se casser le cou. Du chamois, du chamois, je le sens.

En bas, devant la porte, le jeune garçon leur dit :

— Messieurs, maintenant je vais à l'office. Si vous avez besoin de moi, l'hôte me fera appeler.

En entrant à l'hôtel, nos deux Flamands trouvèrent la table toute servie. Ils ne devaient pas dîner seuls, car trois autres voyageurs y avaient pris place, et tenaient déjà la cuiller à la main.

Max Rapelings et son ami s'assirent également

et mangèrent en silence le potage et les deux premiers plats; mais lorsqu'enfin on servit l'épaule de chamois, la langue du jeune médecin se délia, et il entama avec les autres convives une conversation animée sur le goût de la chair du chamois. Il prétendait qu'on ne pouvait rien imaginer de plus savoureux. Herman soutenait au contraire que cette viande était sèche, et qu'elle n'avait de goût que par sa sauce piquante et fortement épicée. Les avis étaient également partagés entre les autres convives.

Les Flamands firent ainsi connaissance avec les trois autres voyageurs. C'étaient trois jeunes Parisiens, un peintre, un clerc de notaire et un voyageur de commerce. Ils venaient de Meyringen par le grand Scheideck, et devaient descendre le lendemain, avant le lever du soleil, vers Grindelwald. Leur gaieté et leurs spirituelles saillies plurent si fort à nos deux amis, qu'ils étaient encore en train de prendre un verre de bourgogne en leur compagnie lorsque déjà la clarté du jour avait sensiblement diminué.

— N'allons-nous pas remonter sur le Faulhorn pour voir le coucher du soleil? demanda Herman à son ami.

— Tu m'y fais penser, dit Max. Ces messieurs ne voudraient-ils pas aussi jouir de ce spectacle? cela doit être magnifique là-haut.

Les Parisiens acceptèrent la proposition, et bientôt ils gravissaient tous ensemble le Faulhorn, enveloppés dans des couvertures blanches, le cou et les oreilles entortillés dans des mouchoirs de poches et des écharpes, comme s'ils allaient à la découverte du pôle Nord.

Arrivée sur le sommet, la joyeuse troupe devint quelques instants sérieuse.

Le spectacle grandiose que les Flamands avaient contemplé sur le Schanzli, à Berne, avec une admiration si enthousiaste, se déroulait devant leurs yeux, mais sur une échelle cent fois plus large. Tous les versants occidentaux des glaciers paraissaient en flammes; ce feu avait des milliers de teintes différentes; il flottait et vacillait dans le ciel et rendait les cimes de glace transparentes, comme si elles fussent devenues immatérielles. A côté de ces sommets incendiés, les vallées se détachaient comme de noirs et insondables abîmes et ajoutaient encore à l'illusion qui faisait croire que les montagnes de neige n'appartenaient pas à la terre, mais nageaient libres et impondérables dans l'océan des cieux.

Le silence ne dura pas longtemps. Les Parisiens commencèrent bientôt à exprimer à haute voix et avec un flot de paroles leurs remarques sur ce majestueux phénomène de la nature. Insensiblement leur gaieté revint tout entière, et, pour ne pas s'ennuyer en attendant l'*Alpengluhen*, ils se mirent à faire assaut de plaisanteries et de bons mots.

Lorsqu'enfin tous les glaciers furent devenus incandescents, comme s'ils étaient pénétrés d'un feu rouge de sang, l'un d'eux s'écria :

— C'est incroyablement grand et admirable en effet. Mais voilà plus d'une heure que nous sommes ici debout par un froid de dix degrés. Nous avons tout vu. L'incendie s'affaiblit déjà. Je vais faire comme le soleil, je vais me coucher. Qui est raisonnable me suive!

— Il a raison, murmura Max à l'oreille de son ami. Nous devons nous lever demain de très bonne heure. Je ne voudrais pas être grillé une seconde fois par le soleil. Si nous ne sommes pas en route à six heures du matin, ce sera de notre part une grande sottise.

— Je voudrais rester encore ici des heures! répondit Herman, ne fût-ce que pour jouir du calme et du silence de la nuit, et pour voir disparaître la nature dans le sein des ténèbres.

— Tiens, les Parisiens descendent déjà de la montagne. Il fait trop froid ici, cela peut devenir malsain.

— Eh bien, allons nous coucher, Max.

Ils pressèrent le pas pour rattraper les Parisiens. Arrivés à l'hôtel, chacun prit la bougie qu'on lui présentait, et ils se souhaitèrent réciproquement une bonne nuit et un bon voyage.

III

On frappa deux ou trois fois avec force à la porte de la chambre à coucher des deux amis.

Max s'éveilla en sursaut et s'écria :

— Et! qu'y a-t-il? que voulez-vous?

— Messieurs, il est cinq heures, répondit de l'extérieur la voix du jeune guide.

— Je ne me lève pas encore, grommela Herman en se frottant les yeux.

— Ni moi non plus, déclara Max. C'est bien, mon garçon, reviens frapper dans une petite heure.

Ils s'enveloppèrent de nouveau dans leurs couvertures; mais, comme ils entendaient dans l'hôtel un grand bruit d'allées et venues, et que le son des voix montait du rez-de-chaussée jusqu'à leur chambre, ils ne purent se rendormir.

Après s'être retournés inutilement dans leurs lits pendant plus d'une demi-heure, ils se levèrent et s'habillèrent à la hâte, car il faisait un froid piquant : puis ils descendirent dans la salle à manger où un poêle était allumé.

Pendant qu'ils étaient en train de déjeuner, leur guide entra :

— Messieurs, leur dit-il, il y a encore un voyageur qui est descendu vers Brienz; c'est pour cela que j'étais venu vous éveiller. Il eût peut-être été agréable à ces messieurs de faire la route en société, d'autant plus que le temps est très brumeux et que, pendant la plus grande partie de la matinée, on ne pourra voir que peu de chose du paysage.

— C'est dommage que nous ne nous soyons pas levés, dit Herman. Peut-être pourrions-nous, en nous pressant, rejoindre encore.

— Tais-toi, interrompit Max en flamand, ne devines-tu pas qu'il y a quelque anguille sous roche?

— Et qu'y aurait-il sous roche?

— Le Russe qui est encore une fois dans notre chemin, et le fil qui t'attire pour courir derrière lui. J'ai précisément rêvé cela cette nuit.

— Ne commence pas à railler de si bonne heure, Max!

Et, se tournant vers le guide, il demanda :

— Avons-nous vu ce voyageur ici hier au soir?

— Non, messieurs, il est arrivé à l'hôtel pendant que vous étiez allés sur le Faulhorn avec cette société française. Il a soupé à la hâte et il est allé se coucher tout de suite. Son guide m'a dit que ce monsieur est déjà venu plus d'une fois sur le Faulhorn. Il y a à peine un quart d'heure qu'il a pris le chemin de Brienz.

— Et comment est-il, jeune ou vieux? Quel est son extérieur?

— C'est un homme de grande taille, qui parle français, et qui porte des favoris gris, presque blancs.

— Eh bien, que te disais-je? demanda le jeune docteur étonné lui-même. Voilà que nous allons retrouver le Russe au milieu d'un désert.

— N'est-il pas accompagné d'une jeune fille qui a l'air maladif? demanda Herman.

— Il est tout seul avec son guide, répondit l'autre.

— Seul, tout seul! murmura le jeune avocat avec effroi. Ciel, si c'est lui, qu'a-t-il donc fait de la pauvre demoiselle?

— Qui sait, Herman, si son cadavre brisé ne gît pas au fond de quelque gouffre?

— Dis donc, mon garçon, demanda Herman, qui paraissait réellement inquiet, ce voyageur, n'est-il pas vrai, est un homme long et maigre, avec une figure pâle et des yeux noirs étincelants?

— Non, monsieur, au contraire; il est passablement gros, il a de grosses joues, de grands yeux bleus, et un nez si rouge que je me demandais s'il ne s'était pas heurté le visage contre quelque chose. Il a même dit en riant à son guide que cela provenait du vin de Bourgogne.

Nos deux Flamands n'avaient pas attendu la fin de cette explication pour éclater de rire. Le Russe avait un nez rougi par le vin! Cette image, qui détruisait toute illusion, leur donna sujet de rire de leur propre crédulité.

— Messieurs, dit enfin le jeune garçon, il serait bon de commencer le voyage de bonne heure. Maintenant il fait encore froid et nébuleux; mais plus tard, dans la matinée, si le soleil perce à travers les brouillards, il fera très chaud.

— Nous partons immédiatement, lui fut-il répondu.

Les Flamands appellèrent l'hôtelier et payèrent leur dépense. Quelques minutes après, ils étaient sur le seuil de la porte, leur alpenstock à la main, prêts à se mettre en route.

Ils regardèrent de tout côté devant eux, très étonnés de ne plus rien voir de ce qui les avait frappés la veille.

Toute la nature était couverte d'un voile gris. Les montagnes, les vallées et les abîmes avaient disparu, et à leur place on n'apercevait plus qu'un brouillard impénétrable. On eût dit que le ciel et la terre étaient confondus dans un chaos informe. Nos voyageurs pouvaient bien distinguer les objets à une cinquantaine de pas de distance dans toutes les directions, et très facilement, à une distance moindre; mais plus loin leur vue était bornée par une nuée de vapeurs suspendue sur eux et autour d'eux comme un rideau fermé. Lorsqu'ils se furent mis en marche sur les pas de leur guide, le jeune médecin demanda :

— Quelle est donc la cause de ce singulier brouillard, mon garçon?

— Nous nous trouvons dans les nuages, monsieur.

— Dans les nuages? s'écria Herman. Ah! nous sommes dans les nuages! Il y a des gens qui prétendent que sur les plus hautes montagnes on peut se laver les mains dans les nuages. Je ne vois pas comment on pourrait faire cela ici.

— C'est pour rire qu'on parle ainsi, répondit le jeune garçon. Cependant, messieurs, il y a bien là quelque chose de vrai. En descendant plus bas, nous rencontrerons probablement des nuages plus épais, et vous verrez alors que le brouillard ne mouille pas moins que la pluie.

— Hourrah! s'écria Herman; cela nous promet de nouvelles surprises. J'étais déjà de mauvaise humeur en voyant ce temps désagréable; mais maintenant je regretterais que le soleil dissipât tout à coup le brouillard.

— Eh bien, qu'est-ce? grommela Max; est-ce qu'il va falloir descendre dans cet abîme comme

cela, droit devant nous à travers la brume, sans savoir ce qui nous attend plus loin? C'est effrayant.

Lorsque du sommet du Faulhorn on regarde en bas du côté de Brienz, toute la hauteur paraît n'être qu'un seul et étroit pan de muraille, presque à pic, qui descend à plus de six mille pieds, et va rejoindre ainsi le fond d'un immense et terrible abîme.

Cette incommensurable profondeur, qui les avait fait frémir la veille, nos Flamands allaient y plonger maintenant. La perpective était peu encourageante, et, pour des touristes novices, il y avait réellement de quoi s'inquiéter.

— Ne craignez rien, messieurs, dit le guide; le chemin est difficile à la vérité; mais il n'y a pas le moindre danger. Nous devons tourner ainsi autour du Faulhorn. Dans une heure nous arriverons sur un meilleur terrain, c'est-à-dire que nous ne serons plus obligés de côtoyer l'abîme.

— Une heure! grommela Max qui avait envie de s'arrêter; une heure entière à marcher comme cela, les yeux sur cet épouvantable gouffre, par un sentier qui doit avoir été frayé par les chèvres ou les chamois!

— Viens donc, Max, tu nous fait perdre un temps précieux! dit le jeune avocat.

— Oui, oui, tu as beau dire, Herman, tu n'es pas responsable, toi; mais si un malheur nous arrivait, il me semble que je n'oserais plus retourner à la maison.

— Puisque ce garçon déclare qu'il n'y a pas le moindre danger.

— Si je pouvais seulement voir devant moi! mais cet infernal brouillard! On courrait tout droit dans un précipice sans le savoir.

— Ce garçon connaît le chemin; c'est son métier. Voudrais-tu rester sur le Faulhorn ou retourner à Grindelwald?

— A la grâce de Dieu alors, Herman! La Flandre n'a pas de montagnes hautes comme le ciel, mais on y trouve du moins des chaussées unies et commodes, et on n'y court pas à chaque instant le danger de se rompre le... Oh! que diable est-ce que ce chemin-là? Les pierres se dérobent en roulant sous nos pieds.

— C'est pour cela qu'on nomme cette montagne le Faulhorn, dit le guide. Comme ces messieurs le savent bien, *Faul* signifie pourri, vermoulu. Cette montagne est formée de pierres d'ardoise qui se fendent et se brisent facilement par l'humidité. Le terrain du versant sur lequel nous marchons maintenant n'est formé que de monceaux de pierres qui sont tombées depuis des siècles du haut du Faulhorn et qui roulent pour ainsi dire encore tous les jours dans le fond. Mon père croyait que le Faulhorn devait avoir été autrefois de plusieurs mille pieds plus haut qu'il ne l'est aujourd'hui, et qu'avec le temps, il s'abaisserait jusqu'à devenir une petite montagne, parce que son roc n'est pas assez dur.

— Oui, oui, grommela Max, en s'arrêtant tout à coup et en plantant son alpenstock entre deux pierres, donnez-nous des leçons de géognosie, comme si nous étions ici sur les bancs de l'Université; mais si vous croyez que je ferai encore un pas de plus, vous vous trompez. Qui diable a imaginé le premier de conduire les gens par ici, sur un sentier replié en zigzag comme un ruban, à l'extrême bord d'un épouvantable précipice? Si du moins on pouvait avoir le pied ferme entre toutes ces pierres chancelantes! Un seul faux pas, et nous roulons à une profondeur de mille pieds à travers cet affreux brouillard.

Herman croyait que son ami avait envie de plaisanter; il reconnaissait lui-même que ce sentier n'était pas des plus faciles ni des plus agréables; mais il avait confiance dans l'expérience du guide.

Après quelques efforts pour décider son compagnon à continuer le voyage, il dit d'un ton à moitié fâché :

— Tu parles de prudence, Max? La prudence n'est elle pas, dans la plupart des cas, le manteau de la crainte? Le plus souvent n'est-on pas prudent faute de courage?

— Courage! courage! grogna Max. Je te l'ai déjà dit. A la maison, je n'ose pas même regarder du second étage dans la rue : c'est une crainte que j'ai eue dès mon enfance.

— Nous gelons ici. Tu es docteur, et tu vas nous attirer une pleurésie sur les reins.

— Mais, Herman, pour l'amour de Dieu, accorde-moi du moins le temps de m'accoutumer à la vue de cet abîme... Et toi, mon garçon, tu es bien certain que l'on ne court pas le risque de tomber dans le précipice?

— Impossible, monsieur, quand même on le voudrait.

— De plus en fort. Si je sautais d'ici je ne roulerais pas jusqu'au fond brisé en mille pièces?

— Non, monsieur, je vais vous le démontrer tout de suite; car il fait ici trop humide et trop froid pour s'y arrêter longtemps. Tenez : faites attention, monsieur.

Et le jeune garçon se laissa tomber de côté sur le bord de l'abîme.

— Pour l'amour du ciel, cessez cette affreuse comédie! s'écria Max pâlissant.

Le guide était étendu à terre, immobile, à quelques pas plus loin, avec un sourire ironique sur les lèvres.

Il se releva, retourna auprès des Flamands stupéfiés, et dit :

— Ces messieurs voient bien qu'il n'y a pas de danger.

» Le versant de la montagne leur paraît beaucoup plus escarpé qu'il ne l'est en réalité. Cela provient de la profondeur de la vallée et du manque d'habitude.

— Je suis un imbécile, dit Max avec un soupir, mais c'est égal, on ne me rattrappera plus sur ce chemin. En avant maintenant, car je suis à moitié gelé.

Ils marchèrent très longtemps sans dire un mot. Enfin ils arrivèrent à un endroit où le brouillard semblait éclairci en partie, du moins autour d'eux; mais ils virent devant eux, dans le fond, une brume beaucoup plus épaisse et blanche, qui avait des formes déterminées et dont la surface extérieure paraissait faite de hauteurs et de bas-fonds, comme une chaîne de montagnes.

Ils s'arrêtèrent devant ce nouveau spectacle pour se reposer un peu.

— Qu'est-ce que cela? demanda Herman.

— Ce sont les nuages, monsieur, répondit le jeune guide. Les gens de Brienz, lorsqu'ils regardent en l'air maintenant, voient au-dessus d'eux un ciel nuageux. Peut-être pleut-il dans la vallée; il y a plu indubitablement une partie de la nuit.

— Et les nuages que les gens de Brienz ont au-dessus de leur tête, nous les voyons maintenant sous nos pieds?

— C'est bien cela, messieurs. Encore quelques minutes et nous traversons un de ces nuages. Il est suspendu là-bas contre la montagne et se trouve tout à fait sur notre chemin. Ces messieurs devront fermer leurs paletots, car nous ne sortirons pas du nuage sans être passablement mouillés.

— Et si ce brouillard blanc dans la vallée était une nuée d'orage, nous verrions les éclairs briller et nous entendrions le tonnerre gronder sous nos pieds? demanda Max

— Certainement, messieurs; nous voyons cela très souvent.

— Je ne sais pas comment je pourrai faire croire cela à ma mère, murmura Herman pensif. Mille pieds au-dessus des nuages, — au-dessus des nuage d'où la pluie tombe sur les campagnes.

Ils continuèrent leur voyage, les yeux fixés sur le nuage qui semblait vouloir leur barrer le chemin. Plus ils en approchaient, plus il devenait évident pour eux que ce nuage n'était qu'un brouillard plus épais. Et lorsqu'ils y furent entrés enfin, ils ne sentirent qu'une grande humidité qui tombait sur leur tête et sur leurs vêtements comme une fine et abondante rosée.

Au bout de quelques minutes, leurs paletots étaient, extérieurement du moins, tout à fait mouillés.

Le jeune docteur, qui marchait en avant, les mains étendues, s'arrêta tout à coup et s'écria joyeusement :

— Ah! ah! je pourrai dire que je me suis lavé les mains dans les nuages! Vois, vois comme elles sont mouillées : je les frotte l'une contre l'autre et les essuie avec mon mouchoir de poche. Qu'on refuse de le croire si l'on veut, ce n'en est pas moins la vérité.

Le jeune avocat l'imita, et ils s'amusèrent longtemps de la peine qu'ils se donnaient pour recueillir la rosée dans leurs mains, afin de pouvoir affirmer sincèrement chez eux qu'ils avaient réellement lavé leurs mains dans les nuages.

Enfin le jeune médecin s'écria :

— Marchons un peu plus vite pour être hors du nuage. Quel froid croissant! un froid qui me remonte dans la moelle des os et me pénètre d'outre en outre! Si cela durait quelque temps, on pourrait prendre ici un vérirable bain.

Ils se mirent à marcher rapidement, et même à courir, quand le terrain le leur permettait.

Depuis quelques miuutes le sentier les avait éloignés du bord de l'abîme. Ils avaient passé devant un petit lac que le guide leur avait désigné sous le nom de *Huttenbodensee*. Plus loin ils entrèrent dans une épaisse forêt de sapins, entièrement pénétrée et remplie d'un brouillard gris, et où régnait un triste crépuscule, comme si le soir était venu. Ils échangèrent quelques observations sur le silence morne de cette forêt, sur ce jour opaque et sombre, beaucoup plus triste que l'obscurité de la nuit, et ils finirent par se sentir envahis à ce point par la mélancolie de ce lieu solitaire qu'ils se turent complètement.

Le chemin descendait toujours très rapidement vers le fond et présentait parfois les difficultés de nature à effrayer le jeune docteur; soit que Max fût honteux de sa pusillanimité récente, soit qu'en effet, comme il le disait, l'homme s'habitue à tout, il sautait hardiment hors du chemin frayé, et se plaisait à marcher en avant de son compagnon et même du guide.

C'est ainsi qu'il fut par hasard le premier à atteindre la lisière de la forêt. Là il s'arrêta tout à coup, les bras levés au ciel, et cria, comme quelqu'un qui appelle à l'aide :

— Un chamois, un chamois! Vite, vite, Herman, un chamois! — Bah! je crois que le chamois sait voler. Dieu me pardonne! il est déjà à une demi-lieue d'ici.

— Que parles-tu de chamois? dit Herman d'un ton railleur. Tu veux encore m'en faire accroire.



Il crispait les poings. (Page 39.)

— Qu'avez-vous vu, monsieur ? demanda le guide, en regardant autour de lui.

— Un chamois, mon garçon, un chamois !

— Tout est possible, monsieur ; mais je crois que vous vous êtes trompé.

— Trompé ? Un animal d'un brun foncé, pareil à une grande chèvre avec une tête blanchâtre et deux petites cornes noires recourbées comme des crochets ?

— En effet, monsieur, ce doit être un chamois ; où l'avez-vous aperçu.

— Là-bas, contre ce rocher. Il sautait de côté et en l'air ; oui il semblait avoir des ailes. En un clin d'œil il était bien loin, et il a disparu derrière la hauteur dans le brouillard.

— Cela m'étonne, monsieur ; les chamois ne se laissent pas approcher de si près, et ils évitent tous les chemins foulés par le pied de l'homme. Celui-ci aura peut-être été chassé des montagnes voisines par des chasseurs. J'en doute encore ; mais cependant, d'après ce que dit monsieur, ce ne peut pas être un autre animal qu'un chamois.

— Ces animaux doivent être bien difficiles à attraper ici, dit Herman.

— Très difficiles, monsieur. Il n'y a que les hommes les plus robustes et les plus hardis qui osent choisir le périlleux métier de chasseurs de chamois. Il faut épier les animaux avec beaucoup de ruse et les suivre jusque sur les plus hautes Alpes et sur les rochers les plus inaccessibles. Si l'on n'a pas le pied ferme et la vue perçante, on court grand risque, à cette chasse, de rencontrer bientôt sa fin. Dans sa jeunesse, mon frère a été chasseur de chamois, et il m'a souvent fait promettre de ne jamais essayer de l'imiter.

Près d'un pont de bois jeté sur un ruisseau qui descendait dans le fond, le guide leur expliqua que c'était le Giesbach, la source du torrent qui,

à trois lieues plus loin, à Brienz, forme la chute d'eau que beaucoup de touristes vont voir, et qui tombe dans le lac par plusieurs cascades successives.

Ils étaient parvenus entre des collines vertes où ils aperçurent tout à coup, à l'improviste, un grand nombre de vaches, broutant çà et là, jusque sur le sentier.

Max Rapelings s'arrêta avec hésitation et refusa de suivre son camarade ; du moins il regarda autour de lui pour trouver un autre passage.

— Ah çà ! ne vas-tu pas avoir peur de vaches inoffensives ? lui demanda son compagnon.

— Non pas des vaches, répondit-il, mais du *muni*. Je crois qu'il se tient là-bas, juste sur notre chemin, et il nous regarde d'un air peu amical.

— Allons, allons, tu vois bien que notre jeune guide rit de tes craintes.

— Il peut rire tant qu'il lui plaira. Je sais ce que j'ai lu dans *Bædeker*. Comme je suis responsable, de pareils avertissements n'échappent pas à mon intention. Lis plutôt, à la page 131 : « Partout où l'on rencontre des bêtes à cornes, on doit se tenir éloigné autant que possible du taureau ou muni. » Bœdeker, qui a voyagé par toute la Suisse, et qui est consulté par tout le monde comme un oracle, est pour moi plus croyable qu'un jeune garçon qui est, par nature, insouciant et imprévoyant.

Le petit guide, suivi d'Herman, passa hardiment au milieu des vaches, Max Rapelings, grommelant et dépité de l'imprudence de son ami, fit au contraire un long détour.

Le passage franchi, ils discutèrent encore un instant sur cet incident, et ils finirent par en rire tous les deux.

Herman aperçut une hutte et demanda au guide :

— Peut-on se procurer du fromage, là ?

— Du fromage et du pain, du lait et du beurre, monsieur, répondit le jeune garçon.

— A peine avaient-ils fait quelques pas de plus, qu'un voyageur parut sur la porte de la hutte.

— Ciel, le Russe ! s'écria Max en s'arrêtant tout à coup.

— Est-il possible ? balbutia Herman stupéfait.

— Mais lorsque l'étranger, suivi de son guide, quitta la hutte pour venir à leur rencontre, le jeune garçon leur dit :

— C'est le voyageur qui est parti ce matin de l'hôtel du Faulhorn. Il descend aussi vers Brienz.

— Non, ce n'est pas le Russe, reprit Max. Celui-ci est gros, avec une figure rubiconde.

— Ces messieurs vont à Brienz ? demanda l'étranger lorsqu'il se trouva près d'eux ; en ce cas, nous pourrons voyager de compagnie, ajouta-t-il en français. Vous avez peut-être intention de prendre quelque chose dans la sennhütte ? J'y ai eu très froid et je vais essayer de me réchauffer un peu. Je prends donc les devants, mais je marcherai assez lentement pour vous permettre de me rejoindre bientôt. A tout à l'heure, messieurs.

En achevant ces mots, il s'éloigna avec son guide.

Les Flamands entrèrent dans la hutte et demandèrent du pain et du fromage.

Pendant ce court repas, Herman fit quelques remarques sur la ressemblance de ce voyageur avec le Russe, du moins quant à la taille et aux favoris blancs ; mais le jeune docteur mangeait en toute hâte et ne répondait pas.

— Prends garde, Max, tu vas t'étrangler, dit Herman en riant. Ah çà ! mais pourquoi secoues-tu ainsi la tête d'un air profond ? Te demanderais-tu encore si cet étranger n'est pas le Russe ? Nous n'avons pas le temps de nous amuser ici à des fariboles.

— Non, non, tu te trompes. C'est une toute autre idée qui m'occupe.

— Laquelle ?

— Eh bien, il me semble que cet étranger est le voyageur qui a causé à Grindelwald avec notre Russe et avec la jeune fille pâle.

— En es-tu sûr, Max ?

— Pas très sûr ; mais je ne risque pas grand'chose à le lui demander. Il serait étrange qu'ici, perdus dans le brouillard, au milieu d'un lieu sauvage, nous apprissions quel est l'homme qui nous préoccupe et nous tourmente depuis que nous sommes en Suisse.

— Oui, et que nous puissions obtenir des renseignements sur le malheureux sort de la jeune fille pâle.

— Viens, nous mangerons notre pain et notre fromage en marchant. Paye ces bonnes gens. Je suis impatient de savoir si je me suis trompé.

Ils se remirent en route avec une grande rapidité, et au bout d'un quart d'heure ils avaient rejoint le voyageur.

— Un temps nébuleux, messieurs, dit celui-ci en continuant d'avancer. Pour vous, qui voyagez probablement pour voir la Suisse, cela est très regrettable. En ce qui me concerne, cela m'est bien égal, pourvu que je puisse me fatiguer. Dans ma famille tout le monde a la goutte ; mon père en est mort. Depuis six ou sept ans, je fais chaque automne un voyage à pied à travers la Suisse, non pour voir quelque chose, mais pour me préserver de la goutte. C'est un vieux médecin allemand qui m'a donné ce conseil. Jusqu'à présent j'ai réussi à me garantir de mon ennemi, quoique dans l'occasion je ne me refuse pas une bonne bouteille de vin.

— Monsieur ne vient-il pas de Grindelwald? demanda Max Rapelings.

— Et de quel autre endroit viendrais-je?

— Excusez mon indiscrétion, monsieur. N'avez-vous pas causé là avec un monsieur étranger qui était dans une voiture?

— Je ne m'en souviens pas.

— Avec un Russe.

— Un Russe? Je ne connais pas de Russes.

— Un monsieur qui était accompagné d'une jeune fille pâle et maladive.

— Ah! maintenant je sais ce que vous voulez dire. Et vous pensez que ce monsieur est un Russe?

— Oui.

— Un Russe! s'écria le voyageur en poussant un grand éclat de rire. Un Russe? C'est un Flamand comme moi, un Flamand de Gotleghem, près de Gand.

Herman et Max se regardèrent d'abord avec stupeur, puis avec une certaine confusion de leur simplicité; cependant ils finirent par imiter l'hilarité de leur interlocuteur.

— Vous êtes un Flamand de Gotleghem et nous sommes des Flamands de Gand, dit Max dans sa langue maternelle. Parlons alors la langue de notre chère patrie.

— Ah! ah! vivent les Gantois! s'écria le voyageur.

— Comme cela nous réjouit le cœur, reprit Herman, chaque fois que nous entendons parler notre langue maternelle en pays étranger! c'est comme si la ville de Gand sortait tout à coup du brouillard devant nos yeux. N'est-ce pas, monsieur, qu'il est bien doux d'entendre tout à coup la langue de son pays au milieu de ces montagnes?

— Cela m'est bien indifférent, répondit le voyageur. Flamand ou Français, peu m'importe, pourvu que je puisse me préserver de la goutte... Vous semblez étonnés, messieurs? Mon Dieu, je suis marchand de guano. C'est vous dire que la poésie et moi...

L'aspérité du chemin distança un peu nos jeunes amis du voyageur, qui n'avait pas interrompu sa marche.

— Maintenant, dit Max à Herman, je regrette moi-même que notre rêve soit évanoui. Adieu tous les Russes, les demoiselles pâles et les tyrans! Tout cela va tourner en une vulgaire histoire de paysans. Tu peux jeter le gant, va, Herman!

— J'ai presque envie de suivre ton conseil, répondit son ami. Mais, non; je veux garder le gant comme un souvenir de notre crédulité naïve. Tiens, voilà que nous arrivons à un bout de chemin moins difficile; nous allons pouvoir causer plus à l'aise.

Herman se mit à marcher à côté du marchand de guano et lui demanda:

— Monsieur, pouvons-nous savoir le nom de la personne que nous prenions pour un Russe.

— Son nom est Jacques Halewyn.

— J'ai déjà entendu ce nom-là, ce me semble. Et comment s'appelle sa fille?

— Sa fille? Sa nièce, voulez-vous dire? Elle s'appelle Florence Halewyn, et elle est la fille de son frère. Il paraît, messieurs, que M. Halewyn et sa nièce vous inspirent beaucoup d'intérêt?

— Oui, c'est une chose singulière. Nous avons rencontré cinq ou six fois ce monsieur avec la jeune fille maladive, et nous avons supposé, — pourquoi? je n'en sais rien, — que c'était un méchant homme et qu'il rendait cette demoiselle très malheureuse!

— Vous ne vous êtes pas trompés, messieurs; c'est un méchant homme, en effet, un être égoïste et sans cœur.

— Un tyran?

— Un cruel tyran.

— Et elle, monsieur?

— Elle? Elle est la plus misérable créature de la terre.

— O ciel! comment entendez-vous cela, monsieur?

— Je veux vous dire qu'elle est malheureuse, profondément malheureuse.

— Je vous en prie, monsieur, pardonnez-moi toutes ces questions, dit Herman; ce que nous avons rêvé en route pourrait donc être vrai? Le Russe s'évanouit; mais le sort lamentable de la pauvre jeune fille resterait une réalité?

— Allons, allons, ne commence pas à rêver de nouveau, répliqua Max Rapelings en riant. M. Halewyn est un oncle qui conduit sa nièce en Suisse pour rétablir sa santé.

— Vous vous trompez, monsieur, et votre ami a raison, reprit le marchand. Cet oncle est un tyran sans âme, un homme qui ne connaît rien au monde que son propre intérêt: j'en sais quelque chose; il m'a déjà intenté deux procès. Pour me dépouiller de ce qui m'appartient, il m'accuse d'avoir empiété sur son terrain. Vous ne sauriez croire combien cet homme est avare et cupide.

— Avare? murmura Max. Et il voyage en Suisse avec sa nièce, et il la fait porter sur les montagnes; oui, jusque sur le glacier de Grindelwald. Cela coûte de l'argent...

— Oui, cela coûte de l'argent; mais qu'est-ce que cela fait à un avare, lorsqu'il n'agit ainsi que pour pouvoir mettre la main sur un héritage de deux cent mille francs qui ne lui appartient pas?

— Vous piquez ma curiosité, monsieur, dit Herman, et si vous vouliez avoir la bonté...

— De vous expliquer la chose plus en détail? Pourquoi m'y refuserais-je? Ce sont des faits que

chacun sait et raconte dans notre commune et dans les villages voisins. Essayez de marcher à côté de moi, messieurs, je vous ferai connaître cet homme sans cœur, tel qu'il est.

Et il donna à ses jeunes compagnons l'explication suivante, interrompue de temps en temps par les inégalités du chemin :

— Le père de Jacques Halewyn, qui habitait Gand, a gagné beaucoup d'argent au temps des Hollandais dans le commerce des cotons. A sa mort, il a laissé à chacun de ses deux fils un demi-million. D'après la notoriété publique, Jacques Halewyn doit être maintenant riche de six cent mille francs; mais cela ne suffit pas à l'avare : il entrevoit la chance de s'approprier en outre deux cents autres mille francs, et il consacre toute sa vie à atteindre ce but. Florence est la fille de son frère; elle n'a pas de parents, et Jacques Halewyn est son tuteur. Il tient la malheureuse fille enfermée dans son château...

— Ah! il a un château? dit Max.

— Oui, un vieux château délabré, si sombre et si triste que l'angoisse vous serre le cœur, rien qu'à le voir en passant.

— Hélas! la pauvre fille y traîne sans doute une bien cruelle existence au fond de quelque cachot? murmura Herman entre ses dents.

— Pas si vite, mon jeune monsieur, dit le marchand, n'attelez pas la charrue devant les bœufs. Jacques est assez malin pour se soustraire à la loi et pour exécuter son odieux projet, sans donner à personne le droit de se mêler de ses affaires.

— Son odieux projet : mais quel projet? demanda Herman avec l'accent d'une curiosité surexcitée.

— Vous ne comprenez pas? Jacques possède plus d'un demi-million; la jeune Florence jouit d'une fortune personnelle de deux cent mille francs. Si Jacques meurt le premier, alors la nièce hérite de son oncle; mais si Jacques survit à la jeune fille, alors l'oncle hérite de sa nièce. Il n'y a pas d'autres héritiers, et il ne peut pas s'en présenter d'autres, à moins que Florence ne se marie. Cela est assez clair, ce me semble, pour vous faire deviner quel peut être le projet de l'avare.

Les jeunes gens exprimèrent leur incrédulité par un léger hochement de tête.

— Ne comprenez-vous pas, continua l'autre, que Jacques Halewyn, pour entrer en possession des deux cent mille francs de sa nièce, doit atteindre un double but : éloigner la jeune fille du mariage, et la faire mourir prématurément?

— Mais c'est horrible cela! s'écria Herman avec indignation.

En ce moment, le chemin devint tout à coup si étroit et la descente si rapide, qu'ils ne pouvaient plus marcher qu'avec peine l'un derrière l'autre.

Losrqu'il redevint possible de reprendre la conversation, Max demanda :

— Ainsi cette pauvre jeune fille est restée enfermée depuis son enfance dans ce vieux château? Elle n'a donc pas reçu une éducation convenable? Cela ne me semble pas moins affreux.

— Vous vous trompez, monsieur; Jacques Halewyn est trop fin et trop rusé pour éveiller sans utilité les soupçons du monde. Il a envoyé sa nièce dans les premières maisons d'éducation du pays; et lorsque parfois elle revenait pour quelques semaines à la maison, il faisait venir de Gand à grands frais les meilleurs professeurs et les meilleures institutrices. On eût dit qu'il voulait prodiguer sa fortune pour donner à sa nièce la même éducation qu'à une fille de roi. S'il agissait ainsi, c'était pour cacher son jeu. Aussi longtemps que Florence resta enfant, les choses continuèrent sur le même pied; mais dès qu'il put craindre que ses projets ne fussent soupçonnés, il la fit revenir chez lui et l'enferma dans son château. Ce séjour est pour elle une véritable prison, sombre et triste comme une maison de détention. La pauvre Florence y est entourée de domestiques, vieux, moroses, sans cœur, qui sont dévoués à Jacques comme s'ils lui avaient vendu leur âme; de froids et cruels bourreaux qui, du matin au soir, chagrinent et tourmentent la malheureuse victime par leur lâche espionnage. Vous pouvez penser, messieurs, l'horrible vie que cela doit être pour une jeune fille qui aspire après un peu de liberté, qui sait qu'elle est belle et riche, et qui possède tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'un honnête homme.

— Une horrible vie! en effet. Pauvre Florence! soupira le jeune avocat.

— Jacques Halewyn ne reçoit-t-il donc jamais personne? demanda Max.

— Il reçoit de la société; mais quelle société! Deux petits rentiers, le notaire, trois ou quatre de ses fermiers, un agent d'affaires et le secrétaire de la commune, tous gens de cinquante, soixante et soixante-dix ans.

— Mais ces gens-là ne voient pas ce qui se passe avec la nièce, et comment elle est opprimée par cet once avide?

— Ils le voient sans aucun doute; mais qu'est-ce que cela leur fait, puisqu'ils ne vont au château que pour s'emplir le ventre et boire du bon vin? En un mot, et quoi qu'il en soit, la malheureuse Florence, à force de chagrin et d'ennui, a commencé à languir et à dépérir; si bien que l'avide Halewyn survivra certainement à sa nièce. Ce sont deux cent mille francs que l'insatiable tyran serrera alors dans sa caisse en disant : « Ils sont à moi. »

— Non, cela n'est pas certain, grommela Herman, les dents serrées par l'indignation.

— Comment, pas certain! Croyez-vous par hasard que Jacques Halewyn mourra le premier? Les Halewyn sont des hommes aussi solides que des arbres, et à moins qu'il ne leur arrive un accident, ils vivent jusqu'à quatre-vingts ans. La pauvre Florence pourrait vivre aussi longtemps, si on ne la poussait pas dans le tombeau à force de la tourmenter.

— Mais si c'est vrai, ce que vous dites là, monsieur, remarqua Herman avec plus de calme, il doit y avoir un moyen d'arracher l'innocente victime à son cruel bourreau.

— Oui, je vous conseille d'essayer : en dix ans vous ne parviendrez pas même à adresser une seule parole à la jeune fille, vous surtout jeune homme, car vous êtes précisément de ceux dont la figure seule fait frémir Jacques Halewyn de crainte et de colère.

— En effet, nous en avons déjà eu la preuve, répondit Max.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur, dit Herman. Je suis avocat : il doit y avoir dans les lois un moyen d'empêcher un pareil méfait; car c'est un crime, un crime affreux de miner, par cupidité pure, la vie d'une innocente enfant. Il doit y avoir un conseil de famille : au besoin j'irai parler au procureur du roi. Ah! si j'avais l'assurance que vous ne vous trompez pas, monsieur, je remuerais ciel et terre pour empêcher ce méchant homme d'assassiner ainsi l'enfant de son propre frère.

— Et vous auriez raison, monsieur; mais qui vous parle d'assassiner? La faire souffrir moralement, la tourmenter et la faire mourir d'ennui, oui.

— Pardonnez-moi mon objection, dit Max. Un doute s'élève dans mon esprit. Peut-être êtes-vous trompé vous-même, sans le savoir, par les apparences. Si l'oncle, en effet, voulait faire périr sa nièce d'ennui, comment se ferait-il qu'il la menât en Suisse? Si l'on peut s'ennuyer quelque part, ce n'est assurément pas au milieu des merveilles de la nature, au milieu des majestueuses splendeurs que nous admirons.

— Ah, ah! ceci est une autre histoire, répliqua le marchand de guano. Vous comprenez, messieurs, qu'une héritière qui a deux cent mille francs de dot, avec des espérances d'un demi-million, qu'une pareille héritière, dis-je, affriande beaucoup de jeunes gens; et si par-dessus le marché elle est aussi belle que la malheureuse Florence, il est bien certain que beaucoup de jeunes godelureaux la feront figurer dans leurs rêves. Et c'est ici le cas : nous voyons de temps en temps apparaître dans notre village des jeunes gens de la ville, pomponnés et frisés, qui viennent flâner autour du vieux château comme s'ils avaient perdu quelque chose; mais le boule-dogue veille et tient la brebis enfermée dans l'étable dès qu'il entrevoit seulement le bout du museau d'un de ces loups gantés de paille. Cependant je crois que depuis un mois l'effroi s'est emparé de lui, et qu'il s'est mis à craindre que ni portes, ni verrous, ni grilles, ni vigilance ne suffisent pour lui assurer le trésor si ardemment convoité. Il y a un jeune lieutenant de lanciers qui depuis bientôt six semaines se promenait presque tous les jours dans notre commune, qu'il arpentait dans tous les sens, disant partout qu'il délivrerait la pauvre fille, que l'oncle avare y consentît ou non. D'après ce qu'on dit, il avait déjà suborné une des servantes du château, et Jacques Halewyn l'avait découvert par une lettre même du lieutenant, que cette fille devait remettre entre les mains de Florence. Alors la peur lui a pris et il s'est enfui en Suisse pour empêcher le lieutenant d'approcher de sa nièce. Il espère que, dans l'intervalle, le régiment de lanciers auquel appartient le bel amoureux quittera la garnison de Gand, ou que le lieutenant se fatiguera de ses courses infructueuses, et les laissera tranquilles, sa nièce et lui. Croyez-moi, quoi qu'il arrive, la pauvre enfant est condamnée : Jacques Halewyn héritera d'elle, et la tombe muette n'accusera pas l'avare.

Les jeunes gens adressèrent encore à leur compagnon de route un grand nombre de questions; mais ses réponses ne lui apprirent aucune nouvelle particularité.

Cette conversation les avaient fatigués; ils se turent et marchèrent pendant longtemps en silence.

Enfin ils arrivèrent à un endroit où le chemin frayé descendait très rapidement, et avec des replis et des ressauts très brusques contre l'escarpement de la montagne. Le marchand, plus habitué à ce genre d'exercice, arriva en bas quelque temps avant ses compagnons et continua son chemin pendant qu'ils étaient encore sur la hauteur, ce qui fournit aux deux jeunes gens restés un peu en arrière l'occasion d'échanger leurs idées.

— Ce Jacques Halewyn n'est pas un mince gredin, dit Max, si du moins ce monsieur dit la vérité.

— Un trompeur égoïste, un oppresseur inhumain, pis qu'un assassin! s'écria Herman. Maintenant je suis enchanté que le hasard ait mis sur mon passage ce lâche voleur d'héritages. Je ne pensais guère me mêler jamais de plaider, mais maintenant, qui sait? si, par le peu de science que je possède, je pouvais tirer le pauvre agneau languissant des griffes du loup vorace, si elle me devait une longue et heureuse existence, ah! je béni-

rais Dieu de m'avoir donné la noble mission d'avocat, et en même temps la force de la bien remplir.

— L'idée n'est pas mauvaise, répondit Max, à la condition d'agir avec un désintéressement absolu.

— Que veux-tu dire!

— Crois tu que je ne voie pas, Herman, ce qui se passe en toi! A peine le roman du Russe est-il terminé que tu es en train d'en composer un autre. Cela commence à m'inquiéter. Avec toutes ces belles illusions dans la tête, nous oublions la plupart du temps que nous sommes en Suisse. Ouvrons plutôt tout notre esprit et tout notre cœur aux beautés de la nature.

— Pourquoi me parles-tu de roman, Max? Sois sérieux du moins une fois en ta vie. La chose est trop importante pour en plaisanter.

— Dis tout ce que tu voudras, Herman; si jamais tu as forgé un roman, c'est certainement en ce moment.

— Mais quel roman?

— Ecoute. Je vais te le raconter en trois mots. Il y avait une fois une belle jeune fille qui était opprimée et tourmentée par un tuteur inhumain. Un jeune avocat prit sa défense, travailla, courut, plaida et se démena avec tant de dévouement et de persévérance qu'il parvint à délivrer la pauvre victime des mains de son bourreau. La jeune fille, par reconnaissance, donna sa main au courageux avocat; ils se marièrent, eurent beaucoup d'enfants, et vécurent heureux jusqu'à la vieillesse la plus reculée. J'ai vu représenter ce drame avec dénouement heureux au théâtre de Gand, lorsque j'étais encore un petit garçon. Ose dire que ce n'est pas là le roman que tu es en train de forger, peut-être sans en avoir la conscience bien nette?

— Tu es assommant et insupportable! s'écria le jeune avocat avec impatience. Ce que tu débites là n'est qu'un tas de ridicules enfantillages. Penses-tu que si Jacques Halewyn venait me dire: «Prenez ma nièce pour fiancée, je l'accepterais?» Le mystère s'est évanoui maintenant, et avec lui la fièvre de l'imagination et le charme, le prestige de l'inconnu. Il ne me reste que la pitié et le désir de débuter dans ma carrière d'avocat par un grand acte d'humanité. Ne ris pas de ce vœu, ne te moque pas de ce projet, car je t'avertis que, pour la première fois de ma vie, je me verrais forcé de te cacher mes pensése. Et cela me rendrait malheureux.

— Et je ne le serais pas moins, Herman, répondit le jeune Esculape. Si je me suis trompé, pardonne-le moi. En effet, si tu pouvais arracher sa victime à ce misérable avare, ce serait une belle et noble action. Et puisque tu sembles si fermement résolu à le tenter...

— Oui, dès que nous serons de retour à Gand.

— Eh bien donc, je t'aiderai. Tu sais que Max Rapelings, quoique un peu moqueur, a le cœur bien placé. D'ailleurs, tant que nous serons amis, je ne souffrirai pas que tu fasses quelque chose de bien sans que j'en aie aussi ma part.

Herman lui prit la main et la serra avec force.

— Je te remercie, Max, dit-il. Ah! je sais bien que tu as un noble cœur et que tu ne me refuseras pas ton assistance pour délivrer la malheureuse enfant!

Le marchand de guano, pensant que ses deux jeunes compagnons restaient en arrière parce qu'il marchait trop vite, s'était arrêté pour les attendre.

— Le brouillard ne se dissipera peut-être pas de toute la journée, dit-il. La Suisse n'est belle que par un temps clair. Dans les montagnes il y a souvent de ces journées grises et nébuleuses; même il m'est arrivé dans un de mes précédents voyages de rester toute une semaine sans apercevoir le soleil. Mais il faut prendre le temps comme il vient. Encore une heure et demie, et nous sommes à Brienz, ou, pour mieux dire, au pied de Giesbach. Si vous êtes fatigués, messieurs, je marcherai un peu plus lentement.

— Nous ne sommes pas très fatigués, répondit Max, et cela m'étonne. J'ai toujours ouï dire qu'il est plus fatigant de descendre une montagne que de la gravir. Cette opinion n'est assurément pas fondée.

— Cela dépend de la manière dont on veut l'entendre, répliqua le marchand. La descente est plus facile, en effet; mais le lendemain on a les jambes presque engourdies, et l'on a mal dans les pieds, du moins quand on n'a pas l'habitude des longues marches. On n'éprouve pas cela quand on a monté : un court repos vous remet complètement.

Après qu'ils eurent marché encore un certain temps en silence, le marchand demanda :

— Ces messieurs passent-ils la nuit à l'hôtel du Giesbach ou à Brienz?

— Ni à l'un ni à l'autre, monsieur, répondit Herman.

— Ils retournent peut-être comme moi à Interlaken par le bateau à vapeur?

— Non plus, monsieur. Notre intention est de prendre la diligence pour gagner Lucerne par le Brunig.

— Il est trop tard aujourd'hui, messieurs. On perd beaucoup de temps à causer ainsi chemin faisant. Nous ne serons pas à Brienz avant midi. Le dernier départ de la diligence est à onze heures quarante-cinq minutes.

— Nous serons donc obligés de passer la nuit à Brienz? dit Max. Ce sera une journée perdue.

—Oui, et vous ne vous ennuierez pas médiocrement. Il pleuvra probablement cet après-midi. — En outre, hormis le Giesbach, il y a peu de chose à voir à Brienz.

— Fâcheux contre-temps! s'écria Herman.

— Il y a cependant un moyen, reprit le marchand; mais il est coûteux. En prenant une chaise de poste, vous serez encore à Lucerne avant le soir. Cette chaise de poste se paye soixante-dix à quatre-vingts francs.

— Quel est ton avis là-dessus? demanda Herman à son ami. C'est cher, mais cela vaudrait peut-être encore mieux que de perdre ici toute une journée inutilement.

— Non, non, quatre vingts francs, c'est trop, répondit Max; ennuyons-nous plutôt un peu. Nous pouvons mieux employer cet argent.

— Ces messieurs retournent-ils chez eux par Lucerne? demanda le marchand.

— Non, notre plan de voyage est de gagner Fluelen, en traversant le lac des Quatre-Cantons, pour nous rendre à Genève par le Saint-Gothard.

—Mais auparavant nous grimperons encore sur le Righi demain, ajouta Max.

— C'est une belle montagne, dit le marchand. Du haut du Righi-Kulm on jouit d'une vue admirable et grandiose. J'y pense maintenant, vous y rencontrerez probablement Jacques Halewyn et sa nièce.

— Sont-ils donc allés aussi à Lucerne pour faire l'ascension du Righi? demanda Herman avec surprise.

— Oui; M. Halewyn m'a dit à Grindelwald qu'il partait directement par Brienz et Interlaken pour Lucerne afin de visiter le Righi. Si vous le voyez, veuillez le saluer de ma part. Cela lui fera plaisir. Et, comme il me veut du mal, j'aime encore mieux me conduire avec lui comme si je ne soupçonnais rien de ses mauvaises intentions.

— Jacques Halewyn sur le Righi? murmura le jeune docteur. Que penses-tu de cela, Herman?

— C'est assez grave, Max. Je pense que nous ne devons pas monter sur le Righi. Si je dois jamais revoir M. Halewyn, que ce soit plutôt en Flandre pour arracher de ses mains sa pauvre victime par des moyens légaux.

— Cependant il y a beaucoup d'hôtels sur le Righi; et nous trouverons peut-être moyen de l'éviter. Nous ne pouvons pas continuer notre voyage sans avoir visité le Righi.

— Dis ce que tu voudras, Max, je ne monte pas sur le Righi, répondit le jeune avocat d'un ton décidé. Si je rencontrais encore une fois ce méchant homme et qu'il me regardât de nouveau d'un air de défi, je me laisserais entraîner à commettre quelque imprudence. Ce n'est pas ainsi que je puis atteindre mon but. Il m'a blessé à Grindelwald dans mes sentiments d'honneur, ne l'oublie pas.

— Eh bien! nous laisserons donc là le Righi, et nous irons directement de Lucerne à Fluelen.

Un peu plus loin le marchand reprit :

— N'entendez-vous pas un certain bruissement? Nous approchons de la chute supérieure du Giesbach. Par ce temps sombre et brumeux elle n'est pas belle. C'est fâcheux; le Giesbach, qui, en sept sauts, c'est-à-dire en sept chutes d'eau, tombe de rocher en rocher d'une hauteur d'environ douze cents pieds, est une des curiosités les plus remarquables de la Suisse, et il est visité annuellement par plusieurs milliers d'étrangers. Nous ne sommes plus loin de la chute supérieure; mais, pour jouir d'un beau point de vue, il faut atteindre l'endroit que l'on nomme la terrasse.

Ils commençaient en effet à descendre une côte très richement plantée d'arbres, et virent bientôt au-dessous d'eux la première chute du Giesbach, qui sort en écumant et en mugissant d'une étroite crevasse de la montagne, dont le flanc à pic paraît s'élever au moins à quatre cents pieds.

Le temps nébuleux diminuait de beaucoup le plaisir qu'ils eussent éprouvé dans la contemplation de la cascade. Aussi s'empressèrent-ils de descendre par un chemin largement frayé jusque sur la terrasse.

— Là ils eurent, autant que le brouillard le permettait, une vue générale de tout le Giesbach. Des cascades bondissaient au-dessus et au-dessous d'eux. Mais comme la nappe d'eau n'est pas très large, ce spectacle ne fit pas sur eux l'impression qu'ils s'en étaient promise.

Le marchand leur dit :

— S'il ne fait pas mauvais temps ce soir, je vous conseillerais de prendre une barque à Brienz et de revenir ici. C'est une promenade agréable, et vous verrez un effet d'illumination qui en vaut la peine, bien que, d'après moi, on l'ait trop surfaite. Là, dans cet hôtel, on sonne la cloche pour annoncer aux voyageurs que le spectacle va commencer, quelques instants après, au bruit du canon, on éclaire la cascade avec des feux de Bengale, alternativement blancs, verts et rouges. Le Giesbach devient un brasier ruisselant : son écume, parsemée d'étincelles de couleur, semble transformée en un torrent de diamants, de rubis et d'émeraudes. Mais ce tableau, je dois l'avouer, n'a éveillé en moi qu'un sentiment de répulsion. Que

gagne-t-on à faire ressembler cette nature grandiose à l'apothéose finale d'un opéra? Des feux du Bengale, pour faire jouer la comédie par les merveilles de la Suisse! Et cependant cet artifice, cette fantasmagorie attire tous les ans plus de vingt mille voyageurs à l'endroit où nous nous trouvons.

— Vous avez raison, monsieur, dit Herman; mais puisque nous ne savons que faire ce soir de notre temps, nous viendrons néanmoins voir l'illumination du Giesbach.

— Pour vous rendre cette petite excursion plus agréable encore, vous ferez bien de commander votre barque à l'avance et surtout d'en louer une qui soit montée par des jeunes filles.

— Par des jeunes filles? répéta Herman. De jeunes Suissesses?

— Oui, monsieur, elles rament comme de vrais matelots. Fort jolies d'ailleurs et fort gracieuses sous leur costume suisse, elles chantent en ramant de jolies chansons avec beaucoup de charme et même avec beaucoup d'art.

— Oui, oui, s'écria Herman avec animation, il faudra naviguer dans une de ces barques.

Cela me rappellera mes aimables amies de la cave de Berne, ajouta Max.

— Heureux pays où les hommes et la nature luttent à qui mieux mieux pour changer la terre en un paradis! s'écria Herman avec enthousiasme. Paysages enchantés, montagnes immenses, lacs bleus, toutes les merveilles de la création... ce n'est point encore assez. Des jeunes filles charmantes vous accueillent le sourire aux lèvres; elles dirigent la barque légère sur le clair miroir des eaux, en chantant des *lieds* qui vous emportent loin de la terre. Si l'on peut réellement appeler la vie un rêve, c'est en Suisse. Mais quel beau rêve que celui-là!...

— Ta, ta, ta, le voilà encore qui chevauche sur son dada, dit Max en riant d'un air railleur. Quant à moi, depuis que nous marchons dans ce brouillard gris et froid, mon admiration pour ce paradis a quelque peu diminué.

Le marchand, descendant plus loin, les mena dans un endroit où l'on pouvait passer sous une des chutes du Giesbach, et leur dit que, par un temps clair, quand le soleil luit, c'est un magnifique spectacle que le paysage vu à travers la nappe d'eau de cette cascade. Toute la nature paraît alors en mouvement et colorée de toutes les couleurs du prisme.

Arrivés au pied du Giesbach, au point où il se jette dans le lac de Brienz, ils s'arrêtèrent encore quelques minutes; mais, comme le brouillard les empêchait de rien distinguer sur la hauteur, le beau paysage resta en grande partie voilé pour eux.

Ils s'éloignèrent avec un sentiment de tristesse, entrèrent dans une barque et se firent conduire à travers le lac vers Brienz, où ils débarquèrent une demi-heure après pour descendre à l'hôtel de *l'Ours*.

Comme ils exprimaient le désir d'avoir un bon dîner, l'hôtelier leur dit qu'ils feraient infiniment mieux d'attendre la table d'hôte qui allait être servie une heure plus tard.

Quand ils se furent un peu reposés, le marchand de guano leur proposa une promenade dans Brienz pour passer le temps.

— Il est bien vrai, leur dit-il, qu'il n'y a rien de bien remarquable à y voir, surtout quand le paysage environnant est caché par le brouillard, mais pour des gens qui n'ont pas été à Meyringen, Brienz offre encore d'assez jolis spécimens de l'architecture suisse, c'est-à-dire de ces coquettes et singulières maisons de bois nommées chalets, qui étonnent les étrangers par leur construction pittoresque.

Max et Herman prirent en effet grand plaisir à regarder certaine rue qui était pour ainsi dire entièrement recouverte par les saillies des toits. Chaque maison, si petite qu'elle fût, avait son balcon, que le charpentier avait orné de découpures, ou auquel il s'était efforcé de donner une forme artistique. L'escalier conduisant aux étages supérieurs était suspendu contre le pignon latéral des maisons et avait le pied dans la rue.

Ils s'étaient arrêtés devant une fontaine près laquelle trois ou quatre jeunes filles étaient occupées à laver. Max Rapelings avait entamé la conversation avec elles, et comme elles n'étaient nullement farouches et qu'elles répondaient avec esprit à ses questions, les jeunes gens auraient pu facilement oublier l'heure du dîner, s'il n'avait pas commencé tout à coup à pleuvoir.

Ils s'empressèrent donc de dire adieu aux jeunes Suissesses et coururent à leur hôtel, où ils arrivèrent justement au moment où l'on allait servir le potage.

Quelques personnes avaient déjà pris place à table. On parlait haut et l'on se plaignait généralement du mauvais temps; la plupart des convives regrettaient d'être privés par là d'une partie des attraits de leur voyage.

Herman essaya de déterminer son ami à prendre une chaise de poste, et, dans son empressement à profiter de ce moyen de transport, il maugréait tout bas contre la lenteur du service.

Le marchand trouvait cette grande hâte déraisonnable, quel que pût être d'ailleurs le parti auquel on s'arrêterait; car, d'après lui, quand on est bien et commodément assis quelque part, il ne faut jamais se presser de changer de place. D'ail-

leurs, s'ils partaient pour Lucerne, ils y arriveraient avant neuf heures, assez à temps pour avoir une bonne nuit de repos. Il pleuvait très fort à ce moment et le ciel était très sombre : la voiture devrait donc rester fermée, car l'on ne pouvait pas espérer de voir grand'chose en route.

Un monsieur assez âgé, qui était assis à côté d'Herman, et qui avait écouté cette conversation, dit alors que lui et un de ses amis avaient eu également l'idée d'aller à Lucerne en chaise de poste, mais qu'ils avaient reculé devant l'élévation du prix; si les jeunes gens voulaient prendre avec eux une voiture à frais communs, chacun n'entrerait que pour un quart dans la dépense.

Cette proposition ayant été acceptée, on pria l'hôtelier de retenir un postillon.

Il y avait à peine quelques minutes que l'on avait servi le café, que l'hôtelier entra dans la salle à manger, et cria :

— Messieurs, la chaise de poste vous attend devant la porte.

Les jeunes gens serrèrent la main du marchand de guano et le remercièrent de son aimable compagnie.

Ils montèrent en voiture avec leurs deux nouveaux compagnons. Le conducteur fouetta ses chevaux, et ils partirent d'une allure assez rapide.

Leurs nouveaux compagnons étaient des gens âgés qui ne parlaient pas beaucoup ; l'un des deux surtout paraissait d'assez méchante humeur et se plaignait de temps en temps de sa santé.

Soit que la pluie eût rendu glissante la route sur le Brunigberg, soit que les chevaux n'eussent pas été menés assez vivement, il était déjà près de six heures lorsqu'on approcha de la ville de Sarnem.

Là le voyageur morose demanda la permission de descendre pour quelques minutes dans le meilleur hôtel; il éprouvait le besoin de prendre quelque chose de chaud, et voulait se faire servir une tasse de thé très fort.

Herman et Max, n'ayant pas envie de prendre du thé, s'assirent devant une table particulière et se firent servir un verre de kirsch.

Herman tira machinalement son portefeuille et se mit à le feuilleter. Max Rapelings, qui le considérait avec un léger sourire de moquerie, lui demanda :

— Que cherches-tu dans ton portefeuille?

— Je n'en sais rien moi-même, répondit son ami. Je m'ennuie ici.

— C'est le gant qui travaille sans que tu t'en doutes.

— Non, je ne pense plus au gant.

— Tu le regardes cependant, Herman. Que te dit-il?

— Ah! je n'ai guère envie de plaisanter maintenant; je n'ai pas la moindre idée en tête.

Et refermant son portefeuille, il se disposait à le mettre dans sa poche, lorsqu'une apparition inattendue le frappa d'une agitation si soudaine que, se levant tout à coup, il appuya sa main sur la table et laissa échapper le portefeuille sans s'en apercevoir.

Par une porte qui s'ouvrait au fond de la salle, Jacques Halewyn venait d'entrer suivi de sa nièce. Le vieillard pâlit visiblement, et un frisson parcourut ses membres lorsqu'il aperçut les jeunes gens; mais il fit semblant de ne les avoir pas vus et gagna précipitamment la porte de la rue. La jeune fille le suivait la tête baissée, plus malade en apparence et plus triste que jamais.

Une minute après, Herman entendit la première chaise de poste s'éloigner. Sans trop savoir ce qu'il faisait, et sous l'impression de cette rencontre imprévue, il courut à la porte.

Ni lui ni personne ne remarqua que, par un mouvement de son paletot, il avait tomber à terre son portefeuille qui était posé sur la table.

Il revint bientôt, se jeta sur une chaise et dit à Max, qui n'était pas moins étonné que lui :

— Pauvre enfant, n'est-ce pas? l'as-tu bien regardée cette fois, Max? Hélas! elle ne vivra plus longtemps.

— Elle a du chagrin, beaucoup de chagrin, en effet, répondit le jeune médecin. J'en demeure stupéfait! Est-il donc écrit là-haut que nous ne pourrons faire un pas en Suisse sans rencontrer les ennemis de notre plaisir?

— Les ennemis de notre plaisir?

— Eh oui, depuis que nous sommes poursuivis ainsi par le sort jaloux, tout notre voyage est gâté. Je pensais que nous allions oublier le Russe, le bourreau et sa victime, du moins jusqu'en Flandre... et crac! les voilà qui surgissent de nouveau devant nos yeux comme s'ils sortaient de terre! Dieu sait si, à Lucerne, nous n'allons pas tomber aussi dans le même hôtel. Cette fois tu t'es bien tenu, Herman; mais s'il t'avait insulté de nouveau par ses regards ou par ses gestes?...

— Oh! je n'aurais pas été maître de moi; le seul aspect de cet homme sans âme fait bouillir mon sang dans mes veines.

— J'ai envie de ne pas aller à Lucerne du tout.

— Il y a un moyen infaillible de l'éviter, Max; nous chercherons un hôtel de second rang.

Leurs deux compagnons s'étaient levés et se disaient prêts à continuer le voyage.

Max et Herman les suivirent à la voiture en murmurant tout bas contre le hasard qui se plaisait à placer sur leur chemin M. Halewyn et sa

nièce, et qui leur ménageait peut-être encore une nouvelle rencontre.

Ils parvinrent ainsi à Alpnach-Gestad, où la voiture s'arrêta un moment. Les jeunes gens descendirent pour se dégourdir les jambes.

Tout à coup Herman poussa un cri d'inquiétude en fouillant dans sa poche.

— Que t'arrive-t-il? As-tu perdu quelque chose? demanda Max.

— Ciel! mon portefeuille, mon portefeuille! murmura Herman en pâlissant.

— Bon! pourquoi t'agiter ainsi? Si ton portefeuille est perdu, achètes-en un autre à Lucerne,

— Quel malheur!

— Parce que le gant est dedans? Tu m'étonnes. Herman.

— Le gant? qui diable pense au gant! Tu oublies que mon argent est dans le portefeuille?

— Ton argent?

— Oui; huit cents francs en billets de la Banque de France, tu le sais bien.

— Diable! s'écria le jeune docteur, qui s'émut à son tour; c'est un malheur, en effet; notre voyage en sera déplorablement abrégé. Je possède à peu près la même somme, mais ce n'est pas assez. Nous pourrions écrire à ta mère et attendre sa réponse à Lucerne. Mais ne te trompes-tu pas? Cherche un peu bien dans toutes tes poches. Attends; je vais voir si ton portefeuille n'est pas dans la voiture.

— Non, non, c'est inutile, répliqua Herman, qui était resté immobile et plongé dans ses réflexions. Je sais maintenant où il est; je l'ai laissé sur la table de l'hôtel, à Sarnen. L'apparition inattendue de M. Halewyn et de sa nièce m'a étourdi au point que j'ai oublié le portefeuille. Que faire maintenant?

— C'est bien simple, Herman : dire adieu à nos compagnons de voyage, prendre une autre voiture et retourner à Sarnen comme le vent. Peut-être le portefeuille est-il encore sur la table où tu l'as laissé.

Ils firent comprendre à leurs compagnons de voyage qu'il leur était impossible de continuer leur route jusqu'à Lucerne; ils louèrent une autre voiture et ordonnèrent au cocher de les conduire à Sarnen sans perdre une minute. De là cet homme devait les ramener à Alpnach et les conduire à Lucerne.

Ils roulèrent pendant assez longtemps sans rien dire. Max rompit le premier le silence.

— Je lutte contre moi-même, dit-il en secouant la tête. J'ai envie de rire de ma propre crédulité, et je suis réellement honteux de mes superstitions; mais cela ne sert de rien; je ne puis chasser l'idée que c'est ce maudit gant qui nous attire ce malheur.

— Ne plaisante pas en ce moment, je t'en prie, mon ami, répondit Herman; ne parle plus de ce gant : pareille chose peut arriver à tout le monde par des circonstances imprévues.

— Aurais-tu perdu ton portefeuille si tu ne l'avais pas tiré de ta poche pour regarder le gant?

— Quelle sotte question! L'apparition de M. Halewyn est la seule cause...

— Mais qui ou quoi avait arrangé les choses de telle sorte que tu venais précisément de tirer ton portefeuille quand M. Halewyn est apparu pour te donner des distractions?

— Assez d'enfantillage, Max; la perte de ces huit cents francs qui devaient nous permettre de prolonger notre beau voyage en Suisse est une bien fâcheuse circonstance.

— Mais, Herman, je ne suis pas moins désolé que toi.

— Pourquoi railles-tu alors?

— Je suis au contraire très sérieux; chacun a ainsi ses moments de trouble. Je n'y puis rien faire, il y a dans ce concours de circonstances bizarres quelque chose d'étrange qui m'effraye.

— Ce qui nous arrive depuis que nous sommes en Suisse est incompréhensible en effet, répondit Herman en soupirant. Le fait qui nous afflige n'est-il pas assez grave par lui-même?... Et pourquoi, du reste, parlons-nous comme si le portefeuille était définitivement perdu? Allons, allons, chasse tes folles idées. Si nous retrouvons le portefeuille avec son contenu, toute raison d'attribuer à cet événement une cause extraordinaire ou surnaturelle ne disparaît-elle pas en même temps?

— Tu crois cela? Eh bien, tu te trompes. Que tu retrouves le portefeuille ou que tu ne le retrouves pas, d'autres complications résulteront de cet incident, tu verras.

— Mais lesquelles?

— Ah! c'est ce que j'ignore. Peut-être Jacques Halewyn a-t-il repris la route des Flandres, et le destin veut-il nous obliger à le suivre dans son voyage.

— Assez, tais-toi. Nous approchons de Sarnen, et nous saurons bientôt ce qui nous est réservé.

Quelques minutes plus tard la voiture s'arrêta devant l'hôtel, et les jeunes gens, entrant tout droit, allèrent directement à la table près de laquelle Herman était assis lorsque l'apparition de M. Halewyn et de sa nièce l'avaient surpris si inopinément.

Ils n'aperçurent l'objet perdu ni sur la table ni dessous.

Ils appelèrent l'hôtelier et lui expliquèrent comme quoi Herman avait déposé son portefeuille sur cette table, et l'avait oublié en sortant. Ils s'étonnaient de ne plus le retrouver, et ils ne doutaient pas que quelqu'un ne l'eût pris, pro-

bablement pour le mettre de côté, jusqu'à ce qu'on vînt le réclamer.

L'hôtelier jeta sur eux un regard plein de méfiance et de mécontentement, surtout lorsqu'ils lui dirent que le portefeuille contenait une somme de huit cents francs en billets de banque.

— Soyez calmes et prudents, messieurs, leur dit-il. Si vous aviez oublié un portefeuille ou quelque autre objet dans ma maison, vous le retrouveriez à la même place, ou je vous le remettrais immédiatement. Mon hôtel est sûr, et tous mes domestiques sont des gens éprouvés. Ne dites donc rien qui puisse mettre en doute leur probité. Vous avez probablement perdu votre portefeuille ailleurs.

Les jeunes gens continuèrent à chercher et remuèrent les chaises et les banquettes. Cette persistance irrita de plus en plus l'hôtelier. Il appela à haute voix toute sa famille et tous ses serviteurs, et leur dit :

— Ces messieurs affirment qu'ils ont laissé ici, sur cette table, un portefeuille contenant une forte somme en billets de banque. Ils ne le retrouvent pas, et ils en tirent probablement la conséquence qu'un de nous doit l'avoir pris.

Tous levèrent les épaules en murmurant, et exprimèrent leur indignation d'une pareille supposition.

— Nous n'accusons personne absolument, dit Herman. Il peut être venu ici des étrangers ; pourquoi vous fâcher contre moi à cause de cela ! Je soutiens et j'affirme que j'ai oublié mon portefeuille sur cette table. Si je ne le retrouve pas, c'est tant pis ; mais fussiez-vous deux cents, vous ne me feriez pas accroire que le portefeuille s'est envolé.

— C'est un peu fort ! riposta l'hôtelier. Vouloir entacher ainsi la bonne renommée de ma maison. Si je ne me retenais...

Et il crispait les poings et regardait les jeunes gens avec des yeux enflammés.

Un personnage, qui était assis dans un coin de la salle, se plaça devant l'aubergiste.

— Mon ami, lui dit-il, restez calme et soyez raisonnable. Ces messieurs ont perdu une somme assez considérable. Cela n'est pas agréable. Ils croient avoir oublié leur portefeuille ici. Peut-être se trompent-ils : ils se trompent probablement. Mais vous entendez bien qu'ils ne soupçonnent ni n'accusent personne. S'ils ne retrouvent pas le portefeuille, ils supporteront ce désagrément sans douter de la probité des gens de votre maison.

— Qu'ils le déclarent alors, s'écria l'hôtelier, car s'ils pensaient...

— Non, non, interrompit l'autre, pas d'amertume. Le mieux est de chercher encore une fois avec soin. Et, si on ne retrouve pas l'objet, ce sera une preuve certaine qu'il n'a pas été perdu ici.

Les domestiques suivirent son conseil et cherchèrent dans tous les coins de la salle, derrière les buffets et les rideaux. L'étranger s'approcha des jeunes gens, s'assit sur une chaise à côté d'eux et se mit à les encourager amicalement et à les consoler de cette perte probable. Apprenant qu'ils repartaient le soir même pour Lucerne, il leur dit qu'il devait se rendre également dans cette ville, mais qu'il passerait la nuit à Sarnen pour attendre le passage de la malle-poste.

Les Flamands lui offrirent une place dans leur voiture. Il les remercia cordialement de leur politesse et accepta leur proposition.

Pendant ce temps les domestiques avaient cessé leurs recherches infructueuses et entouraient, la bouche béante, l'aubergiste qui grommelait tout bas au milieu de la salle.

Herman se leva et dit :

— Il n'y a rien à faire, il faut nous résigner et nous consoler de cette perte. Allons, remontons en voiture, et disons-nous que mieux vaut encore cela qu'une jambe ou un bras cassé. Nous serons un peu plus tôt à la maison, voilà tout.

Sur ces derniers mots, ils avaient déjà fait quelques pas pour rejoindre leur voiture lorsque, tout à coup, un des domestiques parut à la porte entre-bâillée d'une chambre voisine et cria de là tout en souriant, au maître de l'hôtel :

— Monsieur ! monsieur ! venez donc voir par ici : voilà qui est singulier ! voilà qui est étrange ! Ce polisson de Mops a trouvé le portefeuille.

Tous coururent vers la chambre voisine. Là, le valet montra un petit chien brun qui dormait dans un panier, le museau appuyé sur le portefeuille si longtemps cherché.

— Je vous demande pardon, messieurs, balbutia l'aubergiste à demi confus ; mais qui aurait pu croire que cette maudite bête aurait traîné votre portefeuille dans son nid ? C'est du moins la preuve que rien n'avait été oublié sur la table, mais que vous l'aviez laissé tomber à terre.

Nos deux Flamands, dans leur joie d'avoir retrouvé leur argent, — car le portefeuille n'avait pas été ouvert, — répondirent à l'hôtelier d'un ton amical et récompensèrent généreusement le domestique. Puis ils remontèrent en voiture, donnèrent la meilleure place à leur nouveau compagnon de voyage et recommandèrent au cocher de les conduire à Lucerne avec toute la rapidité possible.

D'abord, et tout naturellement ils ne causèrent pas d'autre chose que de cet incident singulier.

Lorsqu'ils eurent causé et ri assez longtemps de

ce portefeuille perdu et retrouvé, la conversation prit un autre cours. Les deux amis apprirent de leur compagnon de route qu'il était Français et qu'il appartenait à une maison des environs de Bordeaux. Il avait fait précédemment un petit voyage en Suisse pour son plaisir, et il y avait remarqué, à cette occasion, qu'on pouvait très facilement y faire le commerce des vins français.

Il demanda alors à son tour quelques explications aux jeunes gens, afin de les mieux connaître et de savoir s'ils se proposaient de passer quelques jours à Lucerne.

— Nous avions le projet de monter demain sur le Righi, répondit Max ; mais, à notre grand regret, nous devons renoncer à visiter cette montagne, pour une raison toute particulière.

— A votre place je ferais l'ascension du Pilate, dit le Français.

— Le Pilate est-il une belle montagne, monsieur?

— Comme montagne il est infiniment plus beau que le Righi, quoique ce dernier devienne de plus en plus à la mode. Il y a cinq ou six ans, j'arrivais directement de Bâle à Lucerne, dans l'unique intention de monter sur le Righi, car on m'avait raconté des merveilles de cette montagne. Mais, lorsque je me trouvai à Lucerne sur le quai, on me montra du côté gauche une montagne entièrement couverte d'arbres et de vertes prairies. C'était le Righi. Du côté droit, et s'élançant pour ainsi dire du fond du lac vers le ciel, s'élevait une montagne roide, rocheuse, sauvage, sombre et d'un aspect réellement saisissant. On me dit que c'était le Pilate, que l'on avait tracé un chemin contre son flanc nu, chemin qui n'avait pas coûté moins de vingt-cinq mille francs, et que l'on pouvait atteindre sa cime en quatre heures. Vous comprenez, messieurs, que je n'hésitai pas une minute dans mon choix, et je grimpai sur le Pilate. Maintenant encore c'est un des souvenirs les plus vivaces qui me soient restés de mon premier voyage en Suisse. Il y a deux bons hôtels sur le Pilate. Gravissez cette montagne, messieurs, et vous me remercierez de mon bon con seil.

— Votre description est intéressante. Que le Pilate doit être beau à voir! s'écria Herman.

— Beau ? c'est-à-dire laid, sauvage, âpre, et en ce sens une des plus attrayantes montagnes de la Suisse, du moins eu égard au peu de difficultés que présente son ascension.

— L'idée n'est pas mauvaise, dit Max. De cette façon nous visiterons tout de même une montagne dans les environs de Lucerne. Si ce n'est pas le Righi, ce sera le Pilate. Monsieur a piqué ma curiosité. Et toi, Herman ?

— La mienne aussi. C'est décidé, nous monterons demain matin sur le Pilate.

— Si c'est là votre intention, messieurs, dit le Français, je vous dirai que, pour visiter le Pilate, vous n'avez pas besoin de vous faire conduire jusqu'à Lucerne. Sur notre route, à cinq quarts de lieue de la ville, se trouve le village d'Hergiswyl, au pied même du Pilate.

— Merci de ce bon avis, monsieur, nous le suivrons, dit Max Rapelings.

— Alors je devrai bientôt vous dire adieu, messieurs. Regardez par la portière, à votre main gauche ; cette sombre hauteur est le pied du Pilate. Je payerai la voiture d'Hergiswyl jusqu'à Lucerne.

Les Flamands lui répondirent que la voiture était payée jusqu'à Lucerne même ; le Français n'avait donc pas autre chose à faire que de donner un bon pourboire au cocher.

Il se remit à parler du mont Pilate, du premier hôtel sur le *Klemsenhorn* et du second qui est situé beaucoup plus haut, au pied de l'*Ezel* (l'âne), du chemin que l'on appelle *Krisiloch* et qui monte comme un tuyau de cheminée à travers le corps de la montagne, et de beaucoup d'autres détails encore, jusqu'au moment où ils atteignirent Hergiswyl. Là les Flamands échangèrent une cordiale poignée de main avec leur compagnon de voyage et lui dirent adieu[1].

1. L'épisode qui suit *la Jeune femme pâle* a pour titre : L'ONCLE ET LA NIÈCE.

FIN DE LA JEUNE FEMME PALE



— Jacques Halewyn sur ce banc ? (Page 3.)

L'ONCLE ET LA NIÈCE[1]

I

Max et Herman entrèrent à l'hôtel.

Ils ne trouvèrent dans le salon du rez-de-chaussée qu'un vieux monsieur, une dame et deux petits garçons, qui tous étaient occupés à feuilleter leurs guides de voyage, sans doute pour décider de quel côté ils se dirigeraient le lendemain. A l'entrée de nos deux amis, ces voyageurs levèrent à peine la tête.

Herman et son ami passèrent en s'inclinant, se mirent à table et demandèrent à l'hôtelier de leur servir n'importe quoi pour leur souper.

On leur apporta un poulet froid avec de la salade.

Pendant qu'ils faisaient honneur à ce repas, Max dit au garçon qui les servait :

— Nous désirerions que l'on portât dans notre chambre tout ce qu'il faut pour écrire.

— C'est aujourd'hui mon tour, dit le jeune avocat.

— Je le sais bien, Herman; ce que j'en fais est pour te rappeler un devoir important que nous avons déjà négligé une fois.

— J'y pense depuis une heure. Ma lettre sera longue, car nous avons vu bien des choses, et il nous est survenu beaucoup d'événements en

1. L'épisode qui précède *l'Oncle et la Nièce* a pour titre : *la Jeune Femme pâle*.

peu de temps. Et l'incident de mon portefeuille? Mais ce soir je suis incapable d'écrire. Laisse-moi attendre jusqu'à demain : je pourrai consacrer une partie de la matinée à écrire ma lettre. Puisque nous allons monter sur le Pilate, pourquoi nous presser si fort ?

— Encore un jour perdu !

— Oui, mais crois-moi, je tombe de sommeil; les morceaux restent suspendus au bout de ma fourchette. Le voyage de ce matin me pèse dans les jambes, et ce long cahotement dans la voiture m'a donné une telle envie de dormir que je ne puis plus tenir les yeux ouverts. Si tu veux rester levé, Max, tu en es libre, quant à moi, je vais me mettre au lit pour n'obliger personne à m'y porter.

— Eh bien, soit ! écris une longue lettre demain matin ; je crois que tu as raison, Herman. Je ne resterai pas non plus deux minutes les yeux ouverts... *Kellner*, donnez-nous de la lumière.

Les Flamands s'étaient levés passablement tard et s'étaient fait servir à déjeuner dans leur chambre.

Herman avait commencé à écrire une lettre à sa mère. Comme il était en retard de deux jours, il voulut se le faire pardonner par un récit circonstancié de tout ce qu'ils avaient vu et de tout ce qui leur était arrivé. La lettre promettait donc d'être longue.

Il était impossible à Max Rapelings de se taire pendant une heure entière; aussi troubla-t-il plus d'une fois son ami par ses réflexions. Enfin il lui dit :

— Ah ça, qu'est-ce que je fais ici pendant que tu es absorbé par ta narration ? Je ne puis pourtant pas rester dans cette chambre comme un muet, les bras croisés sur la poitrine.

— Descends, répondit Herman. N'as-tu pas remarqué hier soir que notre hôtel est situé sur le rivage du lac des Quatre-Cantons ?

— Oui, le jardin touche au lac.

— Eh bien, va te promener au bord du lac : le soleil brille de tout son éclat; ce doit être un magnifique spectacle.

— Tu as raison, Herman ; si je reste là, tu n'en auras jamais fini. Je descends dans le jardin de l'hôtel; viens m'y trouver après que tu auras achevé ta lettre.

— Dis donc, Max, raconterai-je à ma mère de quelle singulière façon nous avons retrouvé le gant sur le Faulhorn, entre les mains d'un petit guide suisse ?

— Certainement; cela fera rire une bonne fois nos parents, surtout si tu leur écris en même temps que ce terrible Russe s'est métamorphosé en un Flamand de Corteghem.

— Ne lui annoncerai-je pas aussi que j'ai l'intention, dès mon retour en Flandre, de sauver la jeune fille pâle, la nièce de Jacques Halewyn, des mains de son perfide oppresseur ?

— Non, cela serait dangereux.

— Pourquoi ?

— Ta mère sait que les avocats ne travaillent jamais pour rien. Elle ne croirait pas à ton désintéressement.

— Tu te moques encore une fois ?

— Pas le moins du monde : ta mère se forgerait immédiatement le même petit roman que je t'ai raconté hier au soir. Un jeune avocat qui, sans être prié, prend la défense d'une belle orpheline opprimée...

— Bah, bah ! quand je lui dirai que nous ne voulons pas faire l'ascension du Righi et que nous allons, au contraire, grimper sur le Pilate uniquement pour ne plus la rencontrer...

— Alors elle ne sera guère moins inquiète ; elle se dira : Mon fils a peur d'une belle et malheureuse jeune fille; il doit avoir ses raisons pour cela.

Herman se leva en riant, saisit l'incorrigible railleur par les épaules, et le poussa hors de la chambre.

— Tu es né pour me tourmenter, lui cria-t-il; va-t'en, va-t'en, et avise-toi de revenir avant que j'aie fini !

Le jeune docteur descendit l'escalier et demanda à l'hôtelier si l'on pouvait aller au jardin pour voir la mer ou plutôt le lac.

— Oui, monsieur, répondit celui-ci, vous y trouverez deux bancs pour vous asseoir, et de là vous verrez le lac tout à fait sous vos pieds. Ces bancs sont placés là tout exprès pour les voyageurs, et l'on y jouit d'une très belle vue sur le Righi.

A peine Max Rapelings avait-il fait quelques pas dans le jardin, qu'il s'arrêta frappé d'admiration et laissa errer ses yeux sur la perspective grandiose et charmante à la fois qui se déroulait sous ses regards.

Le lac des Quatre-Cantons, que l'on nomme dans le pays *Vurwaldstaller-sée*, s'étendait devant lui, pareil à un miroir d'un vert clair dont la surface était agitée çà et là par des rides au reflet d'opale et d'argent. De la place où il se trouvait, il voyait cette eau tranquille s'étendre jusqu'à Küssnacht, à une distance de plusieurs lieues. Des bateaux à vapeur, avec leur long panache de fumée, de petites barques, avec leurs voiles blanches, de petites chaloupes, avec leurs rames, naviguaient dans le lointain, allant et venant d'un point de la côte à l'autre, sur les bords du lac; et, comme baignés par ses eaux transparentes,

étaient assis de jolis villages au milieu de jardins et de vergers fertiles. Et immédiatement après ces villages, d'immenses montagnes élevaient vers le ciel leurs croupes rugueuses. Leurs versants étaient couverts de bois touffus qui semblaient rangés les uns au-dessus des autres, comme s'ils étaient en mouvement et s'efforçaient à l'envi de grimper sur la hauteur; d'abord les arbres au large feuillage, et derrière ceux-là, dans la couche d'air plus froide, les pins aux feuilles effilées comme des aiguilles, que leurs troncs droits et leurs branches pendantes faisaient ressembler de loin à de gigantesques candélabres. A l'horizon lointain, et à moitié noyée dans l'azur du ciel, se montrait çà et là une cime neigeuse des Alpes.

Sur cette nature imposante et enchanteresse le soleil brillait d'un admirable éclat. La surface du lac était-elle agitée par une petite brise ou par le sillage d'un bateau à vapeur, il se dégageait de là des milliers d'étincelles; on eût cru voir des fontaines ruisselantes de pierreries et des pluies d'or et d'argent. Le long des montagnes, dans les crevasses et dans les vallées, entre les arbres des bois rangés en amphithéâtre, le jeu de la lumière du soleil jetait mille teintes diverses et changeantes. Si les hauteurs en saillie et la surface des eaux étaient inondées d'une clarté plus vive, les objets plus éloignés et les profondeurs étaient noyés dans une vapeur purpurine si tendre et si pure, que l'imagination d'un peintre ne saurait rien inventer de plus charmant.

Max Rapelings était resté un instant plongé dans la contemplation de ce magnifique paysage; puis il tourna la tête pour regarder également la partie du lac qui s'étendait à sa droite; mais de ce côté le jardin était planté de grands arbres, et il y avait aussi un parterre de grands dahlias qui interceptaient la vue.

Il fit donc quelques pas vers les bancs dont l'hôtelier lui avait parlé, sans toutefois quitter des yeux le vaste lac et le sommet du Righi.

Mais arrivé près des bancs, un autre genre de surprise l'attendait; il recula de quelques pas en arrière et s'arrêta à demi caché derrière les dahlias.

— Ciel ! murmura-t-il en lui-même, est-ce bien possible ! le Russe? Jacques Halewyn sur ce banc? Pas de doute, c'est lui !

Il regarda autour de lui.

— Seul ! pensa-t-il; où peut être la jeune fille pâle? Dans l'hôtel ! Et si Herman allait la rencontrer ? Vraiment, si ce n'est pas de la sorcellerie, voilà qui y ressemble singulièrement. Fuir le Righi pour ne pas le rencontrer, et le trouver ici au pied du Pilate!... Mais, que vois-je ! Il faut qu'il ait du chagrin. Il reste insensible aux beautés de cette merveilleuse nature, et ses regards ne se détachent pas du sol... Ne vois-je pas même une larme briller dans ses yeux? Quel danger nous menace donc ici ? Je vais avertir Herman...

Mais Jacques Halewyn leva la tête et aperçut celui qui semblait l'espionner.

Max Rapelings n'osa plus s'éloigner. Il prit son parti et s'avança hardiment vers le banc.

Le vieux monsieur devait l'avoir reconnu; il regarda l'arrivant bien en face avec une expression où se mêlaient la surprise, la tristesse et la colère.

Max le salua et balbutia en français :

— Un beau temps, monsieur ! Quel admirable paysage !

— Parlez votre langue maternelle, dit Jacques Halewyn en flamand d'une voix tremblante. Ah ! je vous connais, je sais ce que vous venez chercher ici. C'est indigne et inhumain ce que vous faites-là; vous n'avez donc pas de cœur que vous poursuiviez ainsi sans pitié un malheureux vieillard et une pauvre jeune fille malade !

— Vraiment, monsieur, je ne vous comprends pas, murmura Max.

— Vous ne me comprenez pas? Comment? Vous n'avez peut-être jamais vu ma nièce avant ce jour, n'est-ce pas? Et parce qu'elle possède une certaine fortune, vous feignez de l'amour pour elle, et dans cet amour de commande vous puisez le droit d'empoisonner ma vie, de poursuivre une jeune fille souffrante jusqu'en Suisse ! Ah ! si j'étais plus jeune ! ce n'est pas impunément que vous vous permettriez tant d'outrages et de persécutions ! Mais aujourd'hui le vieillard impuissant deviendrait probablement votre victime. Ma pauvre nièce resterait sans appui dans le monde, et alors il vous serait facile, — loups affamés que vous êtes, — de dévorer l'agneau abandonné. Vous ne convoitez que sa fortune pour pouvoir la dissiper, et vous osez dire que vous l'aimez !

— Moi? répondit le jeune médecin, qui avait écouté ces reproches avec le plus grand étonnement. Moi, j'ai dit que j'aimais votre nièce ?

— Non, pas vous, mais le lieutenant, votre compagnon. Lui, qui a été assez effronté pour lui déclarer son faux amour dans une lettre.

— Mon compagnon, le lieutenant? répéta Max.

— Oui; où est-il donc, votre compagnon?

— Mon ami est là, dans l'hôtel, où il écrit une lettre à sa mère.

— Grand Dieu ! s'il avait l'impudence d'outrager Florence !

Et le vieillard se disposait à rentrer; mais Max lui barra le chemin et dit d'un ton dont le calme et la gravité étonnèrent M. Halewyn :

— Restez, monsieur, vous regretteriez amère-

ment ce que vous voulez faire. Vous êtes la victime d'une singulière méprise. Mon compagnon est un jeune avocat, et moi, je suis docteur en médecine. Avant la journée d'hier nous n'avions jamais entendu prononcer votre nom. Oui, jusqu'à Grindelwald même, nous vous avions pris pour un Russe.

Le vieillard lui jeta un regard perçant; mais il y avait dans l'accent du jeune homme tant de franchise et de conviction, qu'il se mit à douter.

— Et pourquoi alors nous avez vous suivis constamment depuis Berne? demanda-t-il.

— J'avais l'intention de vous faire la même question, monsieur, répondit Max. Nous avons appris sur le Faulhorn, de la bouche d'un marchand de guano, qui vous étiez. Il nous a dit que vous alliez à Lucerne pour faire l'ascension du Righi. L'excursion au Righi se trouvait aussi sur notre programme de voyage; mais pour échapper à votre poursuite incessante, ou du moins pour ne pas vous rencontrer, nous avons renoncé à monter sur le Righi et résolu de faire l'ascension du Pilate.

— Dites-vous la vérité? demanda Halewyn en secouant la tête.

— Pourquoi suspectez-vous ma sincérité?

— C'est que je me trouve ici pour la même raison. J'étais convaincu, je ne sais trop pourquoi, que vous aviez découvert notre itinéraire et que vous nous suivriez sur le Righi. Nous sommes venus au Pilate pour vous éviter.

— C'est un bizarre concours de circonstances, monsieur. Si vous voulez rentrer dans l'hôtel maintenant, vous en êtes libre; mais laissez mon ami en paix et ne le cherchez pas. Il croit avoir des motifs de vous haïr, quoiqu'il n'eût jamais entendu parler de vous auparavant.

— De me haïr?

— Oui, monsieur. Ces motifs existent-ils réellement? c'est ce dont je ne puis juger, quoique d'ailleurs je sois porté à croire que l'on a trompé mon ami, du moins en exagérant singulièrement les choses. Dans tous les cas, je pourrais au besoin vous demander ce qui vous donne le droit d'insulter deux jeunes gens qui ne vous connaissent pas et qui ne vous cherchent point.

— Des motifs de me haïr? murmura le vieillard avec une expression de douleur. M. Dorn, le marchand de guano, vous a-t-il dit du mal de moi?

— Pas grand'chose de bon, je l'avoue.

— Hélas! jamais de la vie je n'ai fait le plus léger tort à personne, dit Jacques Halewyn, et pourtant il y a beaucoup de gens qui m'en veulent. Déjà deux fois mes calomniateurs ont été condamnés par le tribunal; mais cela ne sert de rien.

— Voyez-vous, monsieur, mon compagnon a un cœur sensible et généreux. Vous l'avez profondément blessé à Grindelwald. Il s'imagine d'ailleurs que c'est vous qui rendez votre nièce malade. La pâleur de la pauvre jeune fille lui a inspiré une grande pitié. Si vous ne l'offensez pas, il ne vous dira rien de désagréable, il est trop bien élevé pour cela; mais ne le regardez pas d'un air équivoque, ou il saisira l'occasion de venger du même coup la blessure de son honneur et les souffrances de votre nièce, souffrances qu'il vous attribue. Vous êtes donc entièrement le maître de la situation, et c'est avec raison que je vous rends responsable de tout ce qui peut arriver.

En prononçant ces derniers mots, Max Rapelings se retourna pour s'éloigner; mais le vieillard le retint.

— Accordez-moi encore un instant, monsieur, lui dit-il. Vous m'avez l'air d'un honnête homme et d'un homme raisonnable. Asseyez-vous, je vous en prie.

Lorsqu'ils eurent pris place tous les deux sur le banc, le visage tourné vers le lac, le vieux monsieur demanda :

— Êtes-vous Gantois?

— Oui, monsieur, de la paroisse de Saint-Pierre, à Gand.

— Et votre compagnon n'est pas deuxième lieutenant aux lanciers?

— Il est avocat et fils de madame van Borgstal.

— Madame van Borgstal? la veuve du banquier?

— Comme vous dites.

— Est-il possible! vous ne me trompez pas?

— Mais, monsieur, pourquoi vous tromperais-je?

— Et vous êtes médecin?

— Ancien interne de l'hôpital de Byloke et docteur en médecine. Mon nom est Max Rapelings, pour vous servir.

— Votre père est également médecin?

— En effet.

Le vieillard prit la main du jeune homme et lui dit avec émotion :

— Pardonnez-moi les graves soupçons que j'avais conçus contre vous. J'ai étudié le droit dans ma jeunesse. Votre père a été pendant longtemps mon ami intime, et parmi tous les souvenirs de mes belles années d'études, son image est toujours vivante dans ma mémoire.

Il serra la main de Max avec force; mais le jeune homme paraissait recevoir ces témoignages d'amitié avec une certaine répugnance. Du moins il restait froid et conservait un air défiant.

— Hélas! vous aussi, vous croyez que je suis un méchant homme, un avare, un homme intéressé, un despote sans âme, n'est-ce pas? soupira M. Halewyn. Ne secouez pas la tête, je connais



...Max Rapelings, qui était resté en arrière avec lui... (Page 14.)

les bruits que répandent les gens de Gorteghem; je devine ce que le marchand de guano vous aura dit. Il est mon ennemi parce que je n'ai pas voulu lui permettre d'empiéter sur ma propriété. Le tribunal lui a donné tort, et il se venge par des calomnies. Ne vous a-t-il pas dit que je désire la mort de ma nièce pour hériter d'elle?

— Cela y ressemble plus ou moins, répondit Max d'un ton équivoque qui blessa et attrista visiblement le vieillard.

— Mais c'est faux, monsieur, absolument faux! s'écria-t-il. Elle est l'enfant de mon frère, le dernier rejeton de notre race. Si je pouvais par ma mort lui assurer une vie longue et heureuse, je descendrais dans la tombe avec joie. Je ne pense qu'à elle, je souffre pour elle, je travaille, je me dévoue pour elle. Tout le reste m'est indifférent. Je n'ai plus de frères ni de sœurs, plus de parents, pas d'enfants, elle est tout pour moi, ma chère Florence. Et je souhaiterais sa mort! Mais c'est affreux! Lorsque vous m'avez surpris sur ce banc, des larmes me venaient aux yeux, et mon cœur était gonflé d'amertume, uniquement parce que ce matin elle se plaignait de mal de tête et ne voulait pas se lever. Ah! le voyage en Suisse ne lui a pas fait de bien; elle est encore plus malade que lorsque nous avons quitté la Flandre!... Vous savez, ô mon Dieu! que si elle devait mourir je ne lui survivrais pas.

En disant ces mots, il avait de nouveau les yeux remplis de larmes.

— Calmez-vous, monsieur, dit Max Rapelings, touché de compassion. Vous êtes malheureux, je le vois bien. Si vous êtes pour quelque chose dans l'état maladif de mademoiselle votre nièce, ce ne peut-être que par suite d'une erreur.

— Encore! s'écria M. Halewyn. Vous ne me croyez donc pas?

— Si, monsieur, je vous crois et je vous comprends. Permettez-moi seulement de vous poser une question.

— Volontiers, j'ai confiance dans votre franchise.

— Eh bien, veuillez me dire s'il est vrai que vous teniez votre nièce enfermée dans votre château comme dans une prison, et que vous la priviez de toute liberté, cette source de toute force, de tout courage, de toute vitalité?

Le vieillard baissa les yeux comme embarrassé de répondre.

— S'il en est ainsi, il pourrait bien se faire que, sans le savoir, vous fussiez la cause de la maladie de votre nièce, continua Max Rapelings d'un ton tranquille et doux.

— Le marchand de guano ne vous a-t-il point parlé de mon autre nièce? demanda M. Halewyn en relevant la tête.

— Ah! vous avez encore une autre nièce? Je ne le savais pas.

— Il vous l'a caché avec intention, afin de me rendre haïssable à vos yeux. Écoutez-moi donc, monsieur, je vais essayer de vous faire comprendre les raisons de ma conduite, et alors vous m'approuverez, je l'espère. Mon frère avait deux filles mineures, l'une âgée de douze ans et l'autre de neuf. A son lit de mort il me supplia de veiller sur ses deux jeunes orphelines et d'avoir pour elles l'affection d'un bon père. Je le lui promis et j'ai tâché d'accomplir fidèlement cette promesse. Mais il est probable que ma vigilance n'a pas été assez grande, car il est arrivé un terrible malheur. Frédérique, l'aînée de mes nièces, avait achevé son éducation et était revenue au château pour l'habiter avec moi. Je lui laissais beaucoup de liberté, et m'efforçais de lui rendre la vie agréable; y avait-il quelque part un divertissement auquel les gens bien élevés pouvaient prendre part, je l'y conduisais. Nous allions souvent à Gand, aux fêtes des grandes sociétés. En un mot, je ne me méfiais pas encore du monde, et je croyais devoir en agir ainsi pour faciliter à ma nièce le moyen de contracter un bon mariage. Hélas! comme je me trompais! Peut-être mon frère m'accuse-t-il du haut du ciel, d'où il nous regarde, sa fille et moi!

— Et ce malheur? demanda Max, dont la curiosité était vivement excitée.

— Ce malheur? Comment il devint possible, c'est ce que je ne sais pas encore. Parmi tous ceux qui paraissaient aspirer à la main de Frédérique, il y avait un jeune homme qui ne lui convenait sous aucun rapport, le fils d'un banqueroutier, qui était lui-même un dissipateur sans cœur et sans honneur. Elle se laissa tellement fasciner par lui, qu'elle résista à toutes les remontrances, à mes conseils paternels, à mes avertissements, à mes larmes. Je fus bien obligé de céder. Elle épousa donc l'homme qui l'avait amenée à ce point d'aveuglement; et lui, le malheureux, n'eut rien de plus pressé que de réclamer devant les tribunaux les deux cent mille francs qui appartenaient à sa femme. Ils allèrent habiter Bruxelles. Le mari acheta des chevaux anglais; il devint sportsman acharné, et perdit de fortes sommes en pariant sur le turf. Il joua, donna des fêtes et gaspilla l'héritage de Frédérique, absolument comme si ces deux cent mille francs ne devaient pas avoir de fin. Se voyant enfin près de sa ruine, plutôt que de réduire son train de maison à Bruxelles, il contraignit sa femme à le suivre à Paris, où il dissipa en peu de temps ce qui leur restait encore. Nous ne savions pas dans quelle position Frédérique se trouvait; car soit qu'elle eût honte de nous l'avouer, soit qu'elle fût réellement aigrie contre nous, elle avait rompu toute relation avec moi et avec sa sœur. Hélas! ce que la pauvre enfant avait souffert et dévoré en silence ne saurait se décrire; son indigne mari, tout en dissipant sa fortune au jeu et dans d'infâmes orgies, n'avait pour elle que des outrages et des moqueries, et lorsqu'enfin elle voulut, par ses tardifs avertissements, prévenir un désastre complet, il la maltraita si cruellement et si longtemps, que la malheureuse jeune femme n'y put résister et fut atteinte d'une maladie mortelle. Alors le misérable la délaissa sans argent, sans amis et sans espérance. Elle vendit le peu de meubles qui lui restaient encore, et vint frapper un soir à la porte du château de Gorteghem. Pendant trois mois nous l'avons vue mourir; elle pleurait toute la journée, et ne faisait qu'invoquer Dieu pour lui demander pardon de ce qu'elle appelait un criminel égarement. Sa sœur Florence, qui la soigna avec le plus tendre dévouement, dut entendre cent fois les avertissements qu'elle lui donnait afin de la préserver, elle aussi, d'un sort si misérable et d'une si triste fin. Quant à moi, elle m'accusait souvent, convaincue, disait-elle, que si je ne l'avais pas exposée aux dangers du monde, elle aurait eu une existence longue et heureuse... Et sur son lit de mort, — cruel souvenir, elle m'embrassa et me dit encore avec un accent qui me perça le cœur: « Mon oncle, je vous pardonne; je prierai mon père dans le ciel de vous pardonner aussi; mais veillez, veillez sur ma sœur! » Ces mots, dans la bouche d'une mourante, qui, malgré sa conduite passée, m'était aussi chère que la lumière de mes yeux, firent sur moi une impression ineffaçable. L'idée que je puis avoir été réellement la cause de ses souffrances et de sa mort prématurée me poursuit comme une malédiction.

— Si vous avez erré, monsieur, ce n'a été que par excès de tendresse, dit Max.

— C'est vrai, mon ami; l'excès de tendresse m'a rendu faible, répondit en soupirant Jacques Halewyn.

— Et ne craignez-vous pas, monsieur, que cet excès d'affection ne vous amène aujourd'hui à pécher par l'excès contraire?

Le vieillard secoua la tête avec un triste sourire, comme s'il était persuadé que le jeune homme se trompait complètement.

— J'ai peut-être tort, continua celui-ci; mais pardonnez à un docteur en médecine de vous adresser quelques questions dictées par un véritable intérêt. Quel âge a mademoiselle Florence?

— Dix-huit ans.

— Elle est douce de caractère?

— Douce comme un agneau. Cependant, depuis quelque temps, la maladie a un peu réagi sur ses nerfs; son humeur devient inégale, parfois fantasque; après le moindre signe d'impatience, elle me demande pardon les larmes aux yeux.

— Tousse-t-elle beaucoup?

— Presque pas; cela étonne tout le monde. Le plus pénible de son état est une insurmontable tristesse, un profond découragement.

— C'est bien cela, je ne me trompe pas! s'écria Max triomphant, comme un médecin qui a découvert les symptômes d'une maladie cachée.

— Que voulez-vous dire? murmura le vieillard surpris.

— Voyez-vous, monsieur, l'effroi que la fin malheureuse de sa sœur a inspiré à votre nièce lui a permis de lutter pendant de longues années contre les penchants impérieux de la nature humaine. Mais il vient un temps où cette lutte épuise les forces et prépare une proie à la tombe. Le moral et le physique ont d'étroites analogies : sans le mouvement du corps, pas de digestion réconfortante, pas de respiration qui renouvelle les forces vitales, pas de sang rouge; sans le mouvement de l'esprit, pas d'action de l'âme sur le cerveau et sur les nerfs. C'est comme un foyer qui, faute d'air, commence par fumer et finit par s'éteindre complètement, tandis qu'en soufflant dessus on pourrait y faire briller une vive et joyeuse flamme.

— Inutile, tout est inutile, s'écria le vieillard. Hélas! Dieu a décidé que je survivrais aux enfants de mon frère; en moi s'éteindra toute notre race.

— Pourquoi croyez-vous cela, monsieur?

— Que peut l'homme contre l'impitoyable maladie qu'on nomme la phtisie?

— Mais vous vous trompez, monsieur, votre nièce n'est pas phtisique. Sans doute, si l'on n'emploie aucun moyen pour faire circuler son sang avec plus de force, si on n'arrache pas son âme à la torpeur où elle languit, la maladie dont vous parlez pourrait attaquer ses poumons; mais jusqu'à présent cela n'est pas à craindre.

— Mais, docteur, comment pouvez-vous le savoir? demanda M. Halewyn étonné. Vous ne connaissez pas ma nièce.

— Je l'ai déjà rencontrée assez souvent, et j'ai eu l'occasion de l'examiner avec des yeux de médecin. Une vive pitié m'y poussait; et ne suspectez pas ma sincérité : je vous répète avec la plus entière conviction que votre nièce n'est pas phtisique.

— Elle est pourtant gravement malade; qu'a-t-elle à votre avis? demanda le vieillard de plus en plus dominé par la parole ferme et décidée de Max Rapelings, qui montrait en cette circonstance qu'il pouvait être sérieux dans l'exercice de sa profession.

— Ce qu'elle a, monsieur; elle a ce que nous appelons une chloro-anémie, autrement dit les pâles couleurs. Cette indisposition n'est pas très difficile à guérir; mais elle devient souvent, faute d'être assez rapidement combattue, le chemin par lequel un ver mortel se glisse jusqu'au cœur de la plus belle fleur.

— Eh bien, docteur, dites-moi ce que je dois faire pour écarter ce ver redoutable?

— Demeurez-vous encore longtemps en Suisse, monsieur?

— Non; cela m'est devenu tout à fait impossible. Une lettre que j'ai reçue à Berne m'oblige à retourner en Belgique. D'ailleurs, Florence se plaint que l'air vif des montagnes lui fait mal. Notre vieux médecin m'avait dit pourtant que je devais lui faire respirer l'air des plus hautes montagnes. Je suis ici depuis hier au soir avec l'intention de la faire transporter sur le Pilate. Les porteurs sont prêts; mais elle ne veut plus gravir de montagnes et me conjure de retourner en Flandre. A midi nous repartons; cependant ce prompt départ me contrarie beaucoup : nous avions résolu d'aller à Amstegg et d'y passer quelques jours; on nous a assuré que cet endroit, protégé de toute part contre les vents froids, jouit d'une température très douce.

— Je songeais justement à vous conseiller de repartir pour la Belgique, dit Max. Là seulement vous pouvez mettre en pratique d'une manière efficace le moyen que je vais vous conseiller. Ce moyen est fort simple : invitez à votre château des gens spirituels et amusants, des jeunes filles de l'âge de votre nièce, des jeunes gens. Conduisez-la dans des sociétés où il y ait un peu de plaisir et de gaieté. Vous secouez la tête, monsieur.

Voyez-vous, si l'on peut comparer le corps humain à une machine électro-magnétique, l'estomac est le métal, les poumons sont l'acide, et le cerveau est le point où les deux pôles sont mis en communication. Produisez cette communication par les mouvements de l'esprit, et vous verrez se changer les ténèbres de la langueur en une brillante lumière de vie.

— Il est probablement déjà trop tard, dit M. Halewyn en hochant la tête, mais cependant votre conseil est sage et bon en lui-même. J'y avais déjà pensé. Oui, j'essayerai de trouver dans notre commune quelques compagnes, quelques amies pour Florence.

— Ce ne sera pas suffisant, répliqua Max. Il faut recevoir du monde à votre château et conduire votre nièce dans la société.

— Impossible, docteur, tout à fait impossible, répondit le vieillard; Florence ne le voudrait pas. La seule idée d'un pareil projet l'épouvanterait. Ce sentiment vous étonne, je le comprends, mais vous le trouverez tout naturel lorsque vous saurez que Florence a pris l'irrévocable résolution de fuir le mariage comme un malheur. Elle ne se mariera jamais. Tant que je vivrai elle restera avec moi : si je viens à mourir, elle cherchera dans le cloître un refuge contre les dangers auxquels sa pauvre sœur a succombé. Elle a peur des jeunes gens et de tous les hommes en général; car elle voit dans chacun d'eux le semblable du tyran sans âme qui a fait mourir de chagrin la pauvre Frédérique. D'ailleurs elle a perdu tout courage; la conviction qu'elle est atteinte de la phtisie et condamnée à mourir jeune est si fortement enracinée dans son esprit, que rien au monde ne peut détruire ni seulement affaiblir en elle cette affreuse croyance.

— Où est mademoiselle Florence maintenant? demanda Max; ne pourrais-je pas la voir? Il me semble que je pourrais bien lui inspirer un peu de courage.

— Oh! non, ne l'espérez pas, docteur; pas à présent du moins. Elle est encore au lit, malade, désolée et indifférente à tout. Elle se lèvera tout à l'heure; j'essayerai de la décider à consentir à votre visite. Mais toutes vos bonnes paroles resteront infructueuses... Quand montez-vous sur le Pilate?

— Ce matin, monsieur, dès que mon ami aura fini d'écrire sa lettre; ou bien après le dîner, s'il y reste trop longtemps occupé.

— Votre ami est-il un bon garçon?

— Excellent, monsieur, un véritable cœur d'or.

— Et moi qui le considérais comme l'ennemi de mon bonheur sur terre! s'écria le vieillard. Lorsque je vous ai entendu parler flamand près de la fosse aux ours, à Berne, je ne doutai pas un instant que votre ami ne fût le jeune lieutenant de lanciers qui avait en effet menacé de suivre ma nièce jusqu'en Suisse. Le lieutenant est un dissipateur, un débauché, un fat orgueilleux, absolument comme le mari de ma pauvre Frédérique... Je voudrais voir votre ami avant votre départ pour le Pilate. Vous m'obligeriez en lui demandant si ma visite lui serait agréable.

— Ah! monsieur, il ne lui faut pas tant de cérémonie, je vais aller l'appeler, et il s'empressera de venir à vous.

Max Rapelings rentra dans l'hôtel et monta à sa chambre; son ami lui cria de loin :

— Je viens justement de finir. En voilà une lettre! Huit pages! Si ma mère n'est pas contente, elle sera bien difficile. Je lui ai raconté : ta frayeur sur le Faulhorn, ce jeune garçon qui s'est laissé tomber sur le bord de l'abîme pour te donner du courage, la méprise concernant le Russe, la rencontre du marchand de guano, l'histoire de Jacques Halewyn, l'épisode du goîtreux...

Mais il lut sur le visage de Max qu'il devait être survenu quelque chose de grave.

— Eh bien! eh bien! s'écria-t-il en s'interrompant tout à coup, qu'as-tu donc pour approcher ainsi à pas comptés? As-tu vu le Russe!

— Mieux que cela, répondit le jeune médecin : pendant tout le temps que tu as passé ici à écrire, j'ai causé avec lui, avec le Russe, avec Jacques Halewyn lui-même.

— Pas possible! Tu plaisantes, Max. D'ailleurs c'est ton habitude.

— Regarde-moi, ai-je envie de plaisanter? Tu seras encore bien plus étonné quand je t'apprendrai que M. Halewyn, que ce terrible Russe désire te parler pour te demander pardon de l'offense qu'il t'a faite par erreur. Ah! tu vois bien que le destin avait un but mystérieux lorsqu'il t'a fait oublier ton portefeuille! Sans cet incident, nous fût-il jamais venu à l'idée de monter sur le Pilate, et ne serions-nous pas, à l'heure qu'il est, sur le bateau à vapeur de Fuelen? Nous devions rencontrer ici M. Halewyn et sa nièce. C'est pourquoi nous devions passer la nuit à Hergiswyl.

— Ah ça, nous tombons donc de miracle en miracle! ce serait vraiment à en perdre l'esprit. Mais je ne te crois pas, je ne puis pas te croire.

— Descends avec moi, Herman; M. Halewyn t'attend dans le jardin de l'hôtel.

— Mais, pour l'amour de Dieu, donne-moi quelques explications! répliqua le jeune avocat, je crains que tu ne sois en train de me jouer un tour de ta façon.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps; nous pourrions devenir impolis si nous le faisions

attendre trop longtemps. Viens, descendons; je te dirai chemin faisant... M. Halewyn a eu une autre nièce qui est morte très malheureusement des suites d'un mauvais mariage. Cela inspire à mademoiselle Florence et à lui-même une antipathie profonde, mêlée de crainte, contre tous les jeunes gens. La jeune fille a résolu de ne jamais se marier. Ils t'ont pris pour le lieutenant de lanciers dont le marchand de guano nous a parlé. Il sait maintenant qui nous sommes. Il n'est ni tyran ni un monstre. Bien loin d'opprimer sa nièce, il mourrait volontiers pour lui rendre la santé. C'est la crainte d'un mariage fatal pour elle qui le pousse à la tenir éloignée du monde. Mademoiselle Florence se figure qu'elle est phtisique et se croit condamnée à une mort prématurée.

— La phthisie, ô ciel! s'écria Herman avec effroi.

— Oui, mais en cela elle se trompe complètement, et je suis convaincu que si on peut lui ôter de la tête ces dangereuses idées, elle guérira bientôt. J'ai indiqué le remède à son oncle. Nous la verrons tantôt probablement; je veux essayer si je ne parviendrai pas à faire renaître le courage dans cette âme languissante. Et même je te prierai de vouloir bien m'y aider par quelques-unes de ces bonnes et chaleureuses paroles dont tu possèdes le secret; mais non, tu te laisseras emporter par ton imagination et tu effrayeras ces braves gens.

— Ne crains rien : par pitié pour cette pauvre jeune fille, je saurai bien me contenir. Laisse-moi participer à ta noble tentative.

— Eh bien! soit; mais veille sur toi-même; un seul mot équivoque, et tu fais tomber dans l'eau mon projet.

— Ah! tu as un projet! Et quel projet?

— La guérir, la guérir radicalement. Ils partent à midi pour retourner en Flandre; mais, dans trois semaines ou un mois, nous y serons de retour aussi. Je saurai faire comprendre à l'oncle quels sont les moyens qui doivent infailliblement guérir sa nièce. Le voilà là-bas, assis sur le banc; sois calme et réservé, ou tu les éloignerais de toi comme si tu étais un homme dangereux.

— Tu m'effrayes, murmura Herman. Encore un autre roman!

— Non, puisqu'ils partent... Vois, il se lève et vient vers toi.

Jacques Halewyn s'avança en souriant à la rencontre du jeune avocat.

— Permettez-moi, monsieur Van Borgstal, dit-il, de vous serrer la main. Vous êtes le fils d'un brave et honnête homme que j'estimais beaucoup, et qui, comme banquier, m'a rendu quelques services. Pardonnez-moi mon erreur à votre sujet : votre ami vous a dit sans doute que je vous prenais pour un jeune lieutenant de lanciers dont la conduite m'avait donné des motifs de mécontentement?

— En effet, monsieur, répondit Herman en serrant cordialement la main qui lui était tendue. La chose est sans importance. Nous nous sommes trompés bien plus gravement sur votre compte.

— C'est ce qu'il paraît, monsieur. Vous avez cru, n'est-ce pas, que j'étais un méchant homme, un bourreau, le tyran de ma nièce?

— J'en conviens, dit Herman; mais le visage de la jeune fille souffrante, quelques renseignements équivoques qu'on nous avait donnés à Berne..., ajoutez à cela l'imagination un peu vive de deux jeunes gens... vous comprenez, monsieur, c'étaient des rêves, des rêves ridicules, n'en parlons plus. Je m'estime heureux de pouvoir serrer la main d'un ami de mon père.

— Et moi je me réjouis, monsieur Van Borgstal, de vous trouver sans rancune. Vous me pardonnez donc mes procédés quelque peu impolis?

— A votre tour, monsieur Halewyn, pardonnez-moi la haine que j'avais vouée au Russe inhumain, au bourreau supposé de la jeune malade.

— Je suis plutôt tenté de vous remercier de la générosité d'âme qui vous inspirait cette pitié pour ma pauvre nièce. Mais pour le moment je dois me contenter de vous souhaiter un bon et joyeux voyage en Suisse.

— Vous partez aujourd'hui pour la Belgique? demanda le jeune avocat.

— Oui, après le dîner.

— Et vous n'allez pas quelquefois à Gand?

— Pas souvent, monsieur Van Borgstal; mais, pour vous obliger, je suis prêt à tout. Vous souhaitez peut-être que je porte de vos nouvelles à votre mère?

— Ah! monsieur, ce serait une grande joie pour elle de voir quelqu'un qui m'a rencontré en Suisse. D'ailleurs, vous pourriez lui raconter, si c'était votre bon plaisir, comment nous avons été tous les deux le jouet de la plus singulière méprise. Cette aventure la divertirait. Nous lui en parlons bien dans nos lettres, mais cela ne fait pas le même effet que le récit d'un témoin oculaire.

— Eh bien, mon jeune ami, soyez tranquille : le jour de mon arrivée, ou certainement le lendemain, j'irai la voir. Elle saura tout ce...

Il s'interrompit en voyant que les jeunes gens paraissaient frappés de surprise et tournaient les yeux vers l'hôtel.

— C'est ma nièce, dit-il. Elle s'est levée et elle me cherche.

La jeune fille venait de leur côté par le sentier qui tournait autour du parterre de dahlias. Elle était entièrement vêtue de noir, comme les jeunes

gens l'avaient vue à Berne. Ses vêtements, quoique simples, étaient riches et de bon goût : sa taille était svelte et élancée, et, malgré sa pâleur, c'était incontestablement une très jolie femme.

Lorsqu'elle aperçut les deux étrangers à côté de son oncle, elle parut saisie de crainte et s'arrêta hésitante. Peut-être allait-elle retourner sur ses pas, mais son oncle lui cria en riant :

— Viens, viens donc, Florence : nous nous sommes trompés; ces messieurs sont de braves et honnêtes jeunes gens qui désirent te présenter leurs hommages.

La jeune fille s'approcha avec une visible méfiance et vint se placer à côté de son oncle pour se mettre sous sa protection.

M. Halewyn lui présenta l'un après l'autre les deux jeunes gens en disant :

— Voici M. Max Rapelings, un savant docteur en médecine, le fils d'un des meilleurs amis que j'ai eus dans ma jeunesse; son compagnon est M. Van Borgstal, avocat et fils de mon ancien banquier. Ils sont Gantois tous les deux et bons Flamands comme nous.

Florence s'inclina légèrement et murmura, le front rougissant :

— Nous avons rencontré plus d'une fois ces messieurs sur notre route : à Berne, à Grindelwald, à...

Et, comme si elle craignait d'en dire davantage, elle se mit à balbutier et se tut.

— C'est étrange, mademoiselle, dit Herman; nous vous croyions en route pour l'Italie, lorsque votre présence sur le bateau à vapeur de Thun vint réellement nous surprendre...

— Qu'y a-t-il d'étrange là-dedans? demanda Max Rapelings. Presque tous les voyageurs suivent le même chemin en Suisse. Il serait beaucoup plus étonnant que l'on ne se rencontrât pas plus d'une fois.

La jeune fille tenait les yeux baissés et ne paraissait pas encore revenue de sa première crainte. Son attitude, sa pâleur, le faible son de sa voix, tout en elle trahissait la maladie et le découragement.

Son oncle murmura quelques mots à son oreille pour lui faire comprendre qu'elle n'avait aucune raison d'avoir peur de ces jeunes gens, et qu'elle devait se montrer un peu plus aimable avec des compatriotes qui étaient des gens du meilleur monde, et qui allaient les quitter tout à l'heure pour monter sur le Pilate.

— Venez, messieurs, dit-il, asseyons-nous un instant; la vue de ce lac, le plus beau de la Suisse, est un spectacle dont on ne peut pas espérer jouir souvent en sa vie.

Les jeunes gens obéirent à son invitation. Sur les instances de son oncle, Florence s'assit entre lui et Max Rapelings. Elle paraissait avoir moins peur de celui-ci que de son compagnon.

Herman, pour rompre le silence qui les embarrassait tous, se mit à parler avec animation de la délicieuse et saisissante nature qui les entourait : du beau lac, des hautes montagnes, des jolis villages dont les clochers s'élançaient vers le ciel, du sein des jardins fleuris situés sur l'autre rive, du soleil brillant dans le bleu profond du ciel et de sa lumière magique inondant cette admirable création.

La jeune fille se taisait et tenait le regard baissé, comme indifférente à cet obstacle; mais de temps en temps elle redressait la tête tout à coup; on eût dit que, à certains moments, la voix douce et la parole sympathique du jeune avocat faisaient vibrer secrètement les cordes de son cœur.

Enfin elle s'écria, comme si elle pensait tout haut, en levant les yeux vers le ciel :

— Qu'ils sont heureux ceux auxquels Dieu a donné la santé et la force nécessaires pour admirer ses œuvres et pour en jouir! Mais une pauvre malade! Tout est sombre devant ses regards voilés.

Sa voix était si triste et si désespérée, que les deux jeunes gens en frémirent.

— Vous vous trompez, mademoiselle, dit Max Rapelings, répondant à une pensée qu'elle n'avait pas exprimée. Oui, vous vous trompez. Je vous en prie, laissez-moi vous tâter le pouls.

La jeune fille, surprise d'une pareille demande, retira sa main.

— Mais c'est mon droit qu'on me refuse ici! s'écria Max Rapelings en riant et en relevant la tête avec une fierté bien jouée. M. Halewyn sait bien que j'ai reçu, avec mon diplôme de docteur en médecine, la mission d'interroger tous ceux qui sont malades ou qui croient l'être. La reine, lorsqu'elle est malade, doit tendre le bras à son médecin comme la plus humble des bourgeoises. N'ayez pas peur de moi, mademoiselle; j'espère bien que, avant deux ans écoulés, j'aurai tâté le pouls à la moitié de la ville de Gand, dussé-je pour cela accompagner mon père dans ses visites.

— Monsieur est médecin et il a beaucoup d'expérience, Florence, dit l'oncle; ce qu'il te demande lui est inspiré par l'intérêt et par la sympathie.

La jeune fille, sans résister davantage, tendit sa main au jeune docteur.

Celui-ci tint pendant assez longtemps le poignet entre les doigts.

— N'est-ce pas, monsieur, murmura Florence, que je suis malade, très malade?

— Et quelle maladie croyez-vous avoir? demanda Max.

La jeune fille poussa un soupir de désespoir et posa sa main sur sa poitrine :

— Je le sais bien, dit-elle; c'est là que siège le mal terrible.

— Mon Dieu, quelle affreuse pensée! s'écria Herman en levant les mains au ciel.

Une larme brilla dans les yeux de M. Halewyn.

— Bien! bien! dites tout ce qu'il vous plaira, reprit Max; un médecin ne se laisse troubler par rien. Voulez-vous que je vous explique de quoi vous souffrez, mademoiselle? Vous n'avez pas d'appétit, et quand par hasard vous mangez passablement, votre repas vous pèse sur l'estomac. Alors vos nerfs s'agitent, et vous vous sentez envahie par une tristesse irrésistible que nous nommons mélancolie. Vous êtes faible et vite fatiguée; la nuit votre repos est léger; vous ne dormez pas bien, et vous avez souvent des rêves qui vous attristent.

— Qui vous a dit tout cela, monsieur? demanda la jeune fille en regardant son oncle d'un air de reproche.

— Personne ne me l'a dit, mademoiselle, répondit Max avec un certain orgueil. Je suis médecin pour le dire aux autres... J'ai donc bien deviné?

— Oui, monsieur, c'est étonnant.

— Pourquoi montrez-vous donc votre poitrine, mademoiselle? C'est l'estomac, l'estomac seul qui est dérangé, ou plutôt affaibli. Fasse Dieu que je n'aie jamais à traiter de cas plus graves! je guérirais tous mes malades; et alors je serais certainement le premier médecin du monde.

— Vous les gueririez tous? répéta Florence d'un air de doute. Hélas! je ne suis pas de ceux-là. Encore quelques mois et j'irai retrouver ma sœur là-haut. Vous me trompez par compassion, monsieur; mais je sais trop bien que mon sort ne peut plus changer.

— Moi, je vous tromperais? Et pourquoi? Tenez, mademoiselle, croyez-moi, si la chose était possible, je voudrais changer de poumons avec vous, uniquement pour vous ôter de la tête la déplorable idée qui cause votre langueur.

— Oh! mademoiselle, je vous en prie, croyez-le, s'écria Herman presque suppliant. Mon ami considère son art comme une mission sacrée; il ne peut pas vous tromper. Combien je remercie Dieu qui lui permet de vous donner une explication aussi consolante!

— Ah! si je pouvais le croire! Mais, messieurs, comment ai-je pu mériter l'intérêt que vous me témoignez? demanda la jeune fille.

— Ah! s'écria Max Rapelings, je suis docteur en médecine, soldat de l'humanité souffrante, et partout où l'ennemi, c'est-à-dire la maladie, se montre, nous entrons en lutte.

— Quel spectacle pour un cœur sensible! s'écria Herman d'une voix profondément émue. Qu'il est horrible de penser qu'une si jeune fille, douée de tous les biens qui peuvent lui assurer une vie longue et heureuse, pourrait devenir la victime d'un mal imaginaire!

— D'un mal imaginaire! répéta Florence.

— Oui, d'une erreur de votre esprit, mademoiselle. Pour guérir complétement vous n'avez qu'à le vouloir, affirma Max.

— Guérir? croyez-vous vraiment que je pourrais encore guérir? Et que devrais-je faire pour cela, monsieur le docteur? demanda-t-elle.

— Je l'ai déjà dit à votre oncle, mademoiselle, et j'espère qu'il s'efforcera de suivre mon conseil. En ce qui vous concerne particulièrement, vous restez trop assise, et vous ne marchez pas assez. Pour rétablir votre estomac affaibli, vous devez vous promener avant chaque repas, d'abord avec mesure, selon vos forces, puis insensiblement de plus en plus. Alors les aliments ne vous pèseront plus sur l'estomac, et vous dormirez d'un sommeil réparateur; en outre, il est nécessaire que vous rassembliez votre courage et que vous preniez goût à la vie.

— Mais quels médicaments, monsieur?

— Pas de médicaments, pas d'autres que le mouvement, l'espoir, la gaieté et la confiance. Pour le surplus, suivez les conseils de votre oncle; et s'il veut vous conduire à Gand ou à Bruxelles pour vous procurer des distractions et un peu de plaisir, gardez-vous bien de refuser. Le mouvement du corps seul ne suffit pas : l'homme a une âme qui doit vivre également; sa nourriture consiste dans l'attention éveillée, dans les pensées, les émotions, les satisfactions; en un mot, dans le mouvement du cœur et du cerveau. Me comprenez-vous bien, mademoiselle?

— Oui, monsieur

— Et suivrez-vous mon conseil?

— J'essayerai, monsieur. Hélas! j'ai déjà essayé tant de moyens.

— Ah! mademoiselle, vous doutez encore, je le vois. Vous n'avez pas une foi entière en mes paroles. Pourtant, si vous voulez me promettre sincèrement de suivre mes prescriptions, je consens à rester responsable de votre santé et de votre vie. Si j'étais un homme indépendant, qui pût disposer d'une fortune personnelle, je n'hésiterais point à y engager tout ce que je possède.

— Ne refusez pas plus longtemps de le croire, mademoiselle, ajouta Herman d'un ton persuasif. Je suis un homme indépendant, moi, et je dispose d'une fortune personnelle. Eh bien! Je suis si complètement convaincu de la science et de la sincérité de mon ami, que j'engage mon héritage

paternel comme garantie de la vérité de sa consolante prédiction.

— Merci, merci, monsieur! balbutia la jeune fille, dont les beaux yeux noirs brillèrent soudain d'un rayon d'espoir et de confiance.

Le vieil oncle prit la main de Max Rapelings et la serra avec force.

— Lors même que je n'aurais pas foi en la sincérité de vos paroles, dit-il, je vous bénirais pour la consolation que vous nous apportez. D'autres médecins nous ont dit à peu près la même chose plus d'une fois...

— Et vous avez douté, monsieur ?

— Ah ! c'est tout différent. Ils avaient l'air de douter eux-mêmes; ils n'avaient pas comme vous cette confiance absolue, cette foi jeune et ardente qui se communique et pénètre dans les cœurs avec la force irrésistible d'un courant électrique.

— Je vous remercie à mon tour de vos bonnes paroles, répondit le jeune médecin en se levant; mais puisque je suis devenu votre docteur, ne fût-ce que pour une couple d'heures, vous allez commencer dès à présent à faire usage de mes remèdes. Mademoiselle Florence est restée trop longtemps au lit : ce sera bientôt l'heure du dîner. Si elle demeure assise là, elle ne pourra pas manger, ou bien elle se sentira indisposée cet après-midi. Je vois là-bas un grand pont jeté au-dessus d'un détroit du lac. Il doit être agréable de regarder dans cette eau claire. Promenons-nous de ce côté. Dès que mademoiselle se sentira fatiguée, nous reviendrons sur nos pas... Eh bien, on hésite ? Allons, en route, en route, c'est l'ordonnance de votre médecin.

Florence bégaya un refus; mais Max prenait un ton si péremptoire qu'on eût dit qu'il avait le droit de commander. Sa vivacité, sa rondeur et sa gaieté, qui rendaient toute méfiance impossible, appelèrent un sourire sur les lèvres de la jeune fille. Mais ce sourire attestait qu'elle n'avait pas encore grande confiance dans ses pronostics.

— Eh bien, puisque cela semble faire plaisir à ces messieurs, promenons-nous un peu, dit-elle. Le docteur me croit plus faible que je ne suis; la fatigue ne m'abat point si vite que l'on pense.

— Tant mieux, mademoiselle, cela prouve une fois de plus que j'ai raison.

Ils se levèrent tous ensemble, sortirent du jardin et suivirent la rue qui les ramena un peu plus loin au bord du lac. M. Halewyn était resté de quelques pas en arrière avec sa nièce, évidemment pour causer avec elle des paroles du docteur, ou pour lui donner de plus amples renseignements sur ces amis inattendus.

Les jeunes gens profitèrent de l'occasion pour échanger aussi quelques mots.

— Ah ! si cette pauvre fille pouvait guérir, dit Herman ! quelle noble et sainte tâche ! Je ne sais, mais il me semble que je te bénirais toute ma vie pour une pareille cure.

— Eh bien, bénis-moi, je la guérirai.

— Positivement?

— Sans le moindre doute.

— Franchement, je t'admire, dit Herman, et je suis vraiment jaloux.

— Jaloux ? déjà !

— Jaloux de ton pouvoir. Retrouverait-elle sitôt le courage et la foi perdue ?

— Pas encore tout à fait, mais cela viendra. C'est moi maintenant qui vais commencer un roman.

— Un roman ? quel roman ?

— Désormais il n'est plus question d'un avocat qui veut délivrer une orpheline des mains d'un tyran; c'est un médecin qui va arracher une fille souffrante des mains de la mort.

— Et à la fin du roman, le médecin épousera-t-il la jeune fille qu'il aura sauvée.

— Si le médecin n'avait pas une épaule plus haute que l'autre; s'il était joli garçon, qui sait? Mais, dans tous les cas, un pareil espoir serait un crime de sa part. Sauverait-il le corps pour opprimer l'âme ? Il faut qu'elle ait une lumière dans sa vie, et ce n'est pas moi qui suis cette lumière. Si son oncle suit mes conseils, Dieu lui fera bientôt rencontrer celui qui peut la rendre heureuse.

— Oui, s'ils suivent ton conseil ; mais je crains que ni M. Halewyn ni sa nièce n'aient assez de courage pour cela.

— Ceci est mon affaire : dès que nous serons de retour en Flandre, je cours à Gorteghem.

— Tu oserais, Max ?

— Oser ? un médecin ne pourrait pas aller voir ses malades ? Toutes les portes sont ouvertes pour nous.

— Elle est belle, n'est-ce pas, Max ?

— Oui, oui ; elle sera bien encore plus belle dans trois ou quatre mois, quand j'aurai ramené un peu de couleurs sur ses joues. Je prends le succès à cœur, car c'est mon premier pas dans la carrière, c'est ma première bataille. Peut-être trouverai-je bien quelque remède en Flandre : du fer et de la magnésie, du vin de quassia, c'est à voir. Je consulterai mon père à ce sujet, il connaît particulièrement cette sorte de maladie.

— Il me semble que j'aimerais mieux être médecin qu'avocat, murmura Herman. Comme tu gagnes vite la confiance et la sympathie des clients ! Mademoiselle Halewyn m'accorde à peine une parole; avec toi elle est aimable et confiante comme si elle te connaissait depuis des années.



— Je vous souhaite un bon voyage. (Page 25.)

— C'est mon épaule bombée qui me vaut ce privilège. On n'a pas peur de moi. Tout a son bon et son mauvais côté en ce monde. Mais taisons-nous là-dessus; ils sont derrière nous et peuvent nous entendre.

En effet, M. Halewyn et sa nièce revinrent se placer à côté d'eux. Cette dernière semblait avoir perdu quelque chose de sa réserve, car un doux sourire se jouait sur ses lèvres.

Ils se mirent à échanger leurs observations sur les magnifiques paysages qui les entouraient et suivirent ainsi, en causant gaiement, le nouveau chemin que l'on avait taillé dans le vif de la montagne, sur le bord du lac. Lorsqu'ils furent arrivés au pont, ils regardèrent un instant dans l'eau, qui était claire comme un miroir, et continuèrent leur promenade vers le village de Stansstad et même plus loin, sans prendre garde au temps qui s'écoulait rapidement.

Il n'y avait pas moyen, d'ailleurs, de s'ennuyer en compagnie de ces joyeux jeunes gens. Max Rapelings ne tarissait pas en bons mots et en spirituelles saillies qui faisaient rire tout le monde. Herman évitait autant qu'il pouvait le regard de la jeune fille et lui adressait rarement la parole directement; mais, sous l'influence d'un sentiment qui le dominait sans qu'il en eût conscience, il trouvait parfois des sujets d'enthousiasme et d'admiration; ses paroles étaient comme des étincelles jaillissant d'une âme remplie de reconnaissance envers Dieu et d'amour pour la nature.

Au commencement, Florence s'imaginait que le jeune avocat ne faisait ces efforts d'éloquence que pour ranimer son courage et pour détourner son esprit des pensées tristes. Elle lui en savait gré du fond du cœur; mais bientôt, et sans s'en rendre compte, elle subit l'influence de sa parole chaleureuse et poétique, et la nature commença à briller

à ses yeux d'une lumière et d'un éclat qui lui étaient restés inconnus jusqu'alors. Elle sentait sa poitrine se dilater, et il lui sembla à la fin que chaque parole faisait descendre dans son sein plus de courage, plus de force et plus de vitalité.

Max Rapelings, de son côté, ne laissait pas échapper l'occasion de répéter que mademoiselle Halewyn n'était pas sérieusement malade, et que sa complète guérison ne demanderait pas beaucoup de temps. Il en était convaincu maintenant plus encore qu'auparavant.

Ils s'arrêtaient souvent pour jouir de la vue des hauteurs environnantes et pour admirer les pittoresques et riants paysages qui se déployaient sous leurs regards charmés. A chaque nouveau repli des montagnes, lorsqu'ils trouvaient un endroit favorable, ils s'asseyaient pour laisser reposer Florence.

Ils avaient déjà fait plus de trois quarts de lieue de chemin, et ni les jeunes gens ni la jeune fille ne songeaient encore à revenir.

Si calme et si résignée que fût sa nièce, M. Halewyn ne pouvait comprendre comment elle marchait si longtemps sans se plaindre de la fatigue, et surtout comment elle avait écouté depuis plus d'une heure les paroles enthousiastes de M. Van Borgstal sans qu'il fût question de migraine.

Il dit à Max Rapelings, qui était resté en arrière avec lui :

— C'est étonnant, docteur, je ne reconnais plus ma nièce. Hier encore tout la fatiguait et l'ennuyait, et la voilà qui marche courageusement et qui sourit comme si elle avait perdu jusqu'au souvenir de sa maladie. Ce changement me semble inexplicable.

— La raison en est pourtant facile à comprendre, monsieur Halewyn, répondit Max. Si nous avons quelque pouvoir de réveiller en mademoiselle Florence une espérance de guérison et une étincelle de gaieté, c'est uniquement parce que nous sommes jeunes comme elle. Connaissez-vous le magnétisme, monsieur? Non? Alors je prendrai un autre exemple. Dans certaines circonstances données, faites résonner dans une pièce où il y a un piano la corde d'un autre instrument, et vous entendrez, à l'intérieur du piano, répondre la corde sympathique ou correspondante. Il en est de même de l'âme humaine : elle se laisse toucher par des sons ou par des sensations sorties d'une âme qui a quelque sympathie avec elle et qui éveille en elle un écho. Pourquoi, monsieur, recherchez-vous la société des gens âgés? Parce qu'il sont l'écho de votre propre caractère, de votre humeur; mais condamner constamment la pauvre Florence à une pareille société, c'est la tenir plongée dans une nuit où rien ne peut rendre le ressort à son âme assoupie.

— Hélas! combien je regrette de ne pouvoir suivre entièrement votre conseil ! dit M. Halewyn. Je ferai cependant tout ce qui sera possible; vous devez avoir raison, docteur. La vérité seule peut donner à votre langage cet accent d'irrésistible conviction. Je suis fâché de ne pas vous avoir connu plus tôt. N'aurez-vous pas la bonté de venir nous rendre visite à Gorteghem ?

— Certes je viendrai, monsieur; mademoiselle Florence est aujourd'hui ma cliente, et avant qu'elle soit guérie je ne la lâche pas. Pourrais-je oublier que j'ai répondu de sa vie?

— Ne doutez pas de ma reconnaissance sans bornes, docteur, lors même que vos généreux efforts devraient échouer... Mais n'est-il pas temps de retourner sur nos pas? Ma nièce pourrait avoir mal calculé ses forces.

— En effet, monsieur, c'est assez; il ne faut abuser de rien... Eh! Herman, cria-t-il, volte-face! nous retournons.

Son ami et la jeune fille le regardèrent tous deux avec étonnement comme pour dire :

— Déjà!

— Mais Florence, dit l'oncle, voilà près d'une heure que nous nous promenons; nous avons à refaire le même chemin pour retourner à l'hôtel.

— Ah! je ne suis pas fatiguée, mon oncle, répondit-elle, et je m'en étonne moi-même. Depuis que nous sommes en Suisse, je ne me suis pas encore sentie une seule fois aussi forte.

— D'ailleurs, ajouta M. Halewyn en tirant sa montre, il nous reste à peine le temps d'arriver à l'hôtel pour l'heure du dîner.

— Bah! promenons-nous encore jusqu'à cette colline, là-bas, dit Herman.

— Non, à l'hôtel immédiatement, repartit Max en riant. Le docteur l'ordonne.

— Ah? alors il n'y a rien à répliquer, dit le jeune avocat en plaisantant; on nous commande et on nous mène comme si nous étions des soldats : obéissance passive et sans murmure! Heureusement que ce fier général est mon ami, sans cela!...

Ils revinrent sur leurs pas. Quoique Florence ne parlât pas encore beaucoup, la conversation continua d'être vive et animée. Au moment où ils allaient rentrer au village d'Hergeswyl, le hasard fit que Max Rapelings et son ami étaient un peu en arrière.

— Ne chercheras-tu pas maintenant à savoir si c'est *son* gant que tu portes sur ton cœur? demanda le jeune docteur.

— Pour l'amour de Dieu, ne parle pas de cela, répondit Herman. Il n'en faudrait pas davantage

pour blesser au vif la pauvre demoiselle. Si elle savait que nous nous sommes occupés d'elle pendant tout notre voyage, elle pourrait croire qu'on s'est moqué d'elle. Pour ce qui te regarde, Max, ce ne serait que la pure vérité. Laisse-la partir sans ces motifs de défiance.

— Tu as raison, Herman; je n'en parlerai pas avant d'être à Gorteghem, et j'attendrai le moment favorable. En tous cas, il faudra que je sache à quoi m'en tenir. Je ne rirai pas peu, je t'en avertis, si je viens à apprendre que ce n'est pas son gant. Eh bien, tu t'es promené longtemps seul avec ma malade; que t'a-t-elle dit?

— Pas grand'chose; elle ne parle pour ainsi dire pas et semble encore très craintive. Ses réponses brèves et ses rares observations m'ont étonné par leur profondeur; sa candeur, jointe à cela, est une chose ravissante.

— Mais toi, de quoi as-tu parlé tandis que tu gesticulais, comme un poète qui récite des vers?

— J'ai parlé des beautés de la nature; elle y a pris plaisir.

— Et pas d'autre chose? Tu me trompes.

— Non, Max, je ne te tromperais pour rien au monde; je respectais sa timidité. Cependant à la fin elle était devenue un peu plus enjouée, et elle m'a dit, en regardant le noir Pilate, des choses qui prouvent qu'elle est très heureusement douée sous le rapport de l'intelligence et du sentiment.

— C'est bien, Herman; reste calme et réservé..., mais avançons, M. Halewyn est déjà sur la porte de l'hôtel et nous attend.

On était déjà à table; M. Halewyn et sa compagne prirent place. Sans plus de cérémonies, Max Rapelings s'assit auprès de la jeune fille. Herman était vis-à-vis d'elle.

Pendant la première partie du dîner, on ne parla pas beaucoup. Le docteur seul causait tranquillement avec sa voisine des différents mets, lui indiquant ce qu'elle pouvait prendre et ce qu'elle devait refuser, et se comportant à son égard comme un petit tyran. Elle lui obéissait en souriant, d'autant plus qu'elle se sentait un appétit extraordinaire et que le docteur ne lui défendait pas de le satisfaire.

Il en résulta que Florence mangea avec plus de plaisir que de coutume et qu'elle se promit, à son retour en Flandre, de faire chaque matin une aussi longue promenade.

Le docteur leva son verre et demanda :

— Puis-je avoir l'honneur de boire à la santé de mademoiselle Halewyn?

— Ma nièce ne boit jamais de vin, dit l'oncle.

— En effet, mademoiselle n'a pas encore touché à son verre, répondit Max. Pas de vin? Mais Dieu a créé le vin pour donner la force et le courage aux cœurs faibles ! Il n'est nuisible que par l'abus qu'on en fait, ou lorsqu'on est trop fort pour en avoir besoin.

Il appela l'hôtelier et lui dit :

— Vous devez avoir de meilleur vin dans votre cave, du vieux vin : du Saint-julien, du Paulliac, du Léoville, du Château-margaux, n'importe : le prix n'y fait rien. D'autres verres et une bouteille de Château-margaux.

— Mais quelle est donc votre intention, monsieur? demanda l'oncle tout surpris.

— Mon intention est de conseiller à mademoiselle Florence de boire un ou deux verres de ce vin fortifiant.

— Oh ! elle ne le fera pas !

— Non ! C'est ce que nous allons voir. Je suis médecin et maître de mes malades.

La bouteille de Château-margaux fut apportée et les verres remplis.

— Buvons maintenant à la santé de mademoiselle Halewyn, dit Max à son ami. Elle nous fera raison, pour obéir aux prescriptions de son docteur.

La jeune fille, quoique disposée à rire de la tyrannie de Max Rapelings, se sentait dominée par la conviction qu'elle avait affaire à un homme instruit et animé des meilleures intentions.

Elle vida son verre à petites gorgées, et, bien qu'elle ne parlât pas beaucoup, on pouvait lire, dans ses yeux brillants d'un éclat plus vif, qu'elle était gaie et contente.

Peu de temps après, Herman prit son verre et proposa un toast à l'heureux retour de M. Halewyn et de sa nièce en Flandre.

Le vieillard répondit qu'il leur était très reconnaissant de ce souhait. Boire à son tour au joyeux voyage de ses jeunes amis lui semblait superflu, dit-il, car, d'après son opinion, ils avaient dans leur cœur un trésor inépuisable de gaieté et de bonne humeur, et ils devaient être heureux partout où ils se trouvaient.

La conversation devint plus vive et plus animée. Les jeunes gens se mirent à raconter les incidents de leur voyage, à parler de tout ce qu'ils avaient vu et admiré, des singulières émotions de Max sur la mer de glace et sur le Faulhorn et de beaucoup d'autres choses qui firent plus d'une fois rire les auditeurs de tout leur cœur.

Le temps passa vite ainsi; déjà la plupart des convives avaient quitté la table depuis longtemps, et Herman était encore en train de vanter le spectacle dont on jouit du haut du mont Pilate ou du Righi-Kulm, au moment où le

soleil se lève tout à coup derrière les montagnes. L'oncle de son ami lui en avait fait une description exacte et détaillée; ce devait être quel que chose d'admirable, de magique.

Personne ne songeait à donner le signal du départ. Le jeune médecin, sous l'empire d'une secrète pensée, s'écria :

— Nulle part on ne peut être mieux que là où l'on est bien. Le Pilate ne s'écroulera pas encore aujourd'hui. Vous m'avez dit, monsieur Halewyn, qu'en Flandre vous aviez l'habitude de faire le soir une partie de piquet, et qu'il vous est pénible d'en être privé depuis si longtemps. Eh bien, je suis aussi grand amateur du jeu de piquet, moi. Faisons une partie; peu importe l'enjeu; ce sera pour l'honneur, pour le vin, pour le café, comme il vous plaira.

Cette proposition inattendue parut surprendre l'oncle, ou du moins elle appela son attention sur le temps qu'ils avaient passé si gaiement à table, presque sans s'en apercevoir.

— Dans un autre moment, monsieur Rapelings, j'accepterais votre offre avec joie, dit-il; mais maintenant nous devrons ajourner cette partie jusqu'à ce que j'aie l'honneur de vous recevoir à ma campagne de Gorthegem. Nous oublions que le temps ne s'arrête pas. Je dois aller commander une voiture; quant à vous, messieurs, si vous ne voulez pas arriver sur le Pilate dans l'obscurité, vous n'avez plus une heure à perdre.

Il se leva pour appeler le maître d'hôtel.

— Mais, mon cher oncle, dit la jeune fille, nous pouvons tout aussi bien partir demain matin.

— Tu oublies, Florence, dit-il, que je ne puis pas différer plus longtemps notre départ... Jugez-en, messieurs : on a construit une nouvelle chaussée dans notre commune. Il y a trois mois cédant aux instances de notre bourgmestre, j'ai invité le gouverneur de la province à dîner à ma maison de campagne, à l'occasion de l'inauguration de cette chaussée. On m'écrit que cette cérémonie aura lieu le quinze de ce mois et sera honorée de la présence du gouverneur. Si je pars aujourd'hui même, il me restera à peine quatre jours pour préparer au plus haut fonctionnaire de notre province une réception convenable.

— C'est peu, en effet, dirent les jeunes gens.

— Mais, mon cher oncle, vous aviez décidé que nous partirions demain, objecta Florence.

— Oui, pour te permettre de faire l'ascension du Pilate. Que ferions-nous ce soir tout seuls à Hergiswyl?

— Je voudrais voir le lever du soleil avant de quitter la Suisse. Cela doit être magnifique et saisissant; montons aussi sur le Pilate, puisque c'était notre premier projet.

— Parles-tu sérieusement, Florence? s'écria M. Halewyn.

— Je ne suis pas du tout fatiguée, répondit-elle. Une fois de retour en Flandre, je regretterais peut-être de n'avoir pas vu le lever du soleil du haut d'une montagne.

— Ces jeunes filles, ces jeunes filles! qu'en pensez-vous, docteur? demanda M. Halewyn en secouant la tête.

— Le courage et la confiance en ses forces est pour le malade le meilleur des remèdes, répondit Max. Qu'importe, monsieur, que vous arriviez un seul jour plus tard en Flandre? Demain matin, à dix heures, vous êtes de nouveau ici. Il y a, à une lieue et demie du sommet de la montagne, un grand hôtel; nous pourrions y passer la nuit. Il est beaucoup plus avantageux pour vous de partir pour la Belgique le matin; alors vous ne serez pas obligés de tant voyager de nuit; ce qui est malsain pour mademoiselle.

— Eh bien, mes amis, si cela ne vous gêne pas, nous vous accompagnerons sur le Pilate.

Comme l'oncle disait qu'il voulait laisser ses bagages à l'hôtel, Max lui conseilla d'emporter un ou deux gros châles et même une couverture de laine pour préserver Florence des refroidissements subits.

M. Halewyn pria l'hôtelier de faire appeler des porteurs, et lui recommanda en même temps de tenir prête pour le lendemain, à dix heures précises, une voiture qui pût les conduire à Lucerne.

Peu de temps après, toute la compagnie se trouvait réunie devant la porte de l'hôtel, prête à se mettre en route.

La jeune fille était assise sur un fauteuil commode porté par deux hommes robustes. Deux autres hommes marchaient derrière pour relayer les premiers. A côté de cette espèce de chaise à porteurs marchaient l'oncle et les deux jeunes gens, tenant chacun un long alpenstok à la main.

Ils firent des comparaisons de toute sorte dont on rit beaucoup; l'un parla de procession escortée de porte-flambeaux, l'autre de pèlerins qui partent pour la terre sainte, le troisième d'une reine qui fait sa joyeuse entrée, assise sur son trône.

On traversa ainsi des vergers fertiles, de gras pâturages, et l'on passa devant un cabaret, où l'on paya à boire aux porteurs pour leur donner du courage.

Plus loin le paysage devint d'une beauté remarquable. On côtoya de sombres forêts de pins et des torrents mugissants. Comme cette partie de la montagne reste tout à fait dans l'ombre l'après-midi, les voyageurs n'avaient pas à souffrir de la chaleur du jour.

Au contraire, l'air y était si doux et si frais que

sans y penser on ouvrait la bouche pour le respirer à pleins poumons.

Florence ne voulut pas rester plus longtemps sur sa chaise à porteurs; elle avait envie de marcher, disait-elle; la nature était trop belle et trop charmante en cet endroit pour qu'on y passât si vite.

On se promena donc lentement dans cette belle contrée. Florence s'arrêta sur le bord du ruisseau d'argent qui descendait entre les pierres, avec un doux murmure; elle interrompait sa marche, tantôt pour cueillir une fleur, tantôt pour regarder plus haut. Elle jouissait avec délices de ces beautés de la nature; le vieil oncle la contemplait avec un étonnement joyeux, car ses regards brillaient d'un éclat inaccoutumé.

On la laissa faire selon sa fantaisie, et, quoique chacun sentît qu'il eût été plus raisonnable de ne pas perdre tant de temps en route, on la suivit sans observations, comme on fait avec un enfant gâté dont on respecte même les caprices.

Max Rapelings était fier de ce changement favorable dans l'état de la jeune fille; c'était son ouvrage, pensait-il. Herman, dont elle ne paraissait plus avoir peur, écoutait ses douces et naïves paroles comme une musique délicieuse. Ce visage pâle cachait une âme tendre, sensible et poétique; elle avait reçu une éducation très soignée; elle montrait une vive intelligence, de l'esprit même, et quel parfum de pureté virginale sa candeur jetait sur tout ce qu'elle disait, sur tout ce qu'elle faisait!

Le jeune avocat, quoique profondément touché, se conduisit avec une extrême prudence. Il épiait les moindres regards de la jeune fille pour deviner et prévenir ses désirs, s'élançait pour cueillir la fleur ou pour ramasser le caillou de couleur qui paraissait attirer son attention; il parlait avec un enthousiasme poétique de tout ce qu'elle regardait, mais il le faisait avec tant de simplicité et de mesure, que l'oncle même admirait la complaisance du généreux jeune homme. M. Halewyn comprenait que le docteur et son ami s'efforçaient de donner du courage à Florence et d'éloigner de son esprit l'affreuse idée d'une mort douloureuse et lente. Combien n'était-il pas surpris et charmé que, jusqu'à présent du moins, ils y eussent complétement réussi!

On arriva enfin à l'endroit où la cime rocheuse du Pilate se dresse presque à pic vers le ciel. A partir de là, il n'y a plus d'autre chemin qu'un étroit sentier que l'on a creusé à grands frais le long de ses flancs, et qui monte encore plus haut, avec des zigzags sans fin, jusqu'au Klimsenhorn.

Florence reprit place dans sa chaise à porteurs.

On ne pouvait plus songer à causer. Au bout d'un quart d'heure les jeunes gens demandaient déjà grâce et voulaient se reposer toutes les cinq minutes.

Le chemin était si roide qu'il fallait vraiment être Suisse, disait Max, pour en inventer un pareil. Mais chaque fois, après un instant d'arrêt, ils continuaient à grimper, trainant la jambe, soufflants, suants et haletants, comme des chevaux surchargés.

Florence, commodément assise dans sa chaïse, riait de leurs plaintes et de leurs murmures. Les jeunes gens criaient de temps en temps pour demander grâce à la reine qui, disaient-ils, regardait sans pitié, du haut de son palanquin, ses pauvres esclaves accablés sous le poids de leur insupportable corvée.

Ils rencontrèrent encore sur leur route un grand nombre de crevasses et d'abîmes de nature à donner le vertige à Max Rapelings; mais le héros de fraîche date ne s'en inquiéta guère, assurant même qu'en Suisse on ne s'effraye que de ce qu'on voit pour la première fois.

Ils avançaient très lentement sur le long et roide sentier, et parvinrent enfin, à la tombée de la nuit, sur le Klimsenhorn, où s'élevait un grand hôtel.

Les jeunes gens savaient que de là on était parfaitement à même d'assister aussi au lever du soleil, et comme ils se sentaient très fatigués, ils entrèrent à l'hôtel pour y passer la nuit.

Dans une vaste salle, très élégamment meublée et où se trouvait un beau piano, ils ne virent pas moins de vingt personnes assises à une longue table. C'étaient des voyageurs de tout âge et de tout pays. Les uns soupaient, les autres buvaient du thé, d'autres encore lisaient des journaux ou feuilletaient des guides de voyage.

Nos quatre Flamands prirent également place à table, et se firent servir un bon souper.

Peu de temps après on alluma les lumières, et la table fut desservie.

— Eh bien, monsieur Halewyn, dit Max, y eut-il jamais un meilleur moment que celui-ci pour faire une partie de piquet? Je vous défie à ce jeu, oui, oui, à moins que vous ne soyez de première force, vous n'aurez pas facilement raison de moi.

— N'êtes-vous donc pas fatigué, monsieur? demanda l'oncle.

— La fatigue de la montée se passe tout de suite.

— En effet, c'est presque incompréhensible... Eh bien, voyons si vous êtes aussi fort que vous le prétendez. Je crois au contraire que ce sera le vieillard qui vaincra le jeune homme.

Le garçon apporta des cartes, et le docteur se mit à jouer au piquet avec l'oncle. Tous deux met-

taient de l'amour-propre à gagner la partie, car tous deux avaient vanté leur savoir.

Pendant ce temps, Herman et Florence s'amusaient à feuilleter des livres qui se trouvaient sur la table, et qui étaient illustrés d'un grand nombre de gravures, surtout de vues de la Suisse. Le jeune avocat faisait les plus grands efforts pour cacher son émotion. Il causait très indifféremment en apparence des points de vue qu'ils voyaient dans les livres. Ce tête-à-tête, cette conversation intime et à voix basse avec cette douce et charmante jeune fille le rendaient si heureux que, pour rien au monde, il n'eût voulu l'abréger.

Florence, de son côté, trouvait sans doute aussi beaucoup de plaisir à feuilleter ces livres, car, pas plus qu'Herman, elle ne faisait attention aux exclamations et aux interjections que les vicissitudes du jeu de piquet arrachaient de temps à autre à M. Halewyn et à Max Rapelings.

On entendit tout à coup les sons du piano. Une demoiselle blonde était assise devant l'instrument. Deux autres jeunes filles et trois ou quatre jeunes gens se tenaient debout en cercle autour d'elle.

D'un mouvement simultané, Herman et Florence tournèrent à demi leurs chaises et écoutèrent la musique avec beaucoup d'attention.

Lorsque le morceau fut fini, Herman lui dit :

— Cette demoiselle joue bien.

— Très bien, en effet, répondit Florence; mais elle ne vise qu'à l'agilité des doigts et à la justesse. Cela ne suffit pas. Sans le sentiment et l'expression, le piano n'est qu'un instrument sans âme.

— Mademoiselle Halewyn serait-elle musicienne? demanda le jeune avocat étonné de cette observation.

— C'est-à-dire, monsieur, répondit-elle, que dans le temps je jouais passablement; mais depuis une couple d'années j'ai très rarement ouvert mon piano. Cela m'agite les nerfs, dit notre vieux médecin.

Leur conversation fut interrompue par le chant d'une des demoiselles qui s'était mise au piano. C'était une romance anglaise. La chanteuse avait une jolie voix, mais la musique de son morceau était étrange et peu mélodique.

Une autre demoiselle lui succéda et chanta en français. Ensuite un jeune Allemand qui avait une belle voix de contralto chanta dans sa langue maternelle un air patriotique.

Enfin toute cette société quitta le piano et revint se mettre autour de la table.

— Ah! ah! le docteur est vaincu! s'écria M. Halewyn triomphant.

— Vous êtes trop fort pour moi, monsieur, je le reconnais, dit Max; mais revenez dans une quarantaine d'années, quand j'aurai votre âge; d'ici là j'aurai le temps de me perfectionner. D'ailleurs, à l'occasion je vous prierai de me donner des leçons, et vous aurez la bonté de ne pas me les refuser.

— Venez à Gorteghem, docteur, je vous expliquerai tous les secrets du jeu de piquet.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Halewyn; avant trois semaines vous me verrez à votre château.

— Cette jeune demoiselle française chante avec expression, n'est-ce pas, Florence? dit M. Halewyn à sa nièce. Cela doit t'avoir causé un sentiment pénible; mon enfant, où est le temps où tu charmais tout le monde par le moindre son qui sortait de ta bouche?

— Quoi? que dites-vous, monsieur? mademoiselle Florence serait-elle une bonne chanteuse? demanda Herman. Elle me l'a caché; ce n'est pas bien. Nous serions si heureux de l'entendre!

— C'est impossible, dit l'oncle. Cela lui fait mal à la poitrine.

— En voilà une idée bizarre! s'écria Max en riant. Ainsi vous voudriez empêcher les gens de marcher, sous prétexte que cela fait mal aux jambes? La voix, le chant est la gymnastique naturelle des poumons. Sans doute, quand on veut courir trop longtemps ou trop vite, on se fatigue ou l'on se casse la jambe; mais ce n'est pas le cas ici. J'autorise mademoiselle Florence, en ma qualité de médecin, à chanter un seul morceau.

La jeune fille résista longtemps à leurs prières; cependant les instances d'Herman finirent par l'ébranler.

— Mais, messieurs, dit-elle, je ne connais par cœur que l'accompagnement d'un seul morceau, et encore est-ce une romance flamande.

— Tant mieux! s'écria Max. On chante ici en anglais, en français et en allemand : que la langue d'Arteveld y retentisse aussi. Cela réjouira nos cœurs flamands.

— C'est une romance du poète Charles Versnaeyen, et elle a pour titre la *Mendiante*... Vraiment, messieurs, excusez moi, je n'ose pas...

— Allons, Herman, conduis mademoiselle au piano, dit le jeune médecin. Qu'elle ne soit pas timide : chacun fait ici ce qu'il veut.

Herman lui offrit le bras et la conduisit au piano. Son cœur battait d'orgueil et de bonheur.

La ritournelle de la romance commença. Dès les premières mesures, on comprit que la jeune fille était une excellente pianiste.

Elle chanta les premiers vers avec une certaine hésitation; mais, ce moment de timidité passé, elle oublia tout ce qui l'entourait, se laissa entraîner par l'effet que la musique exerçait sur ses nerfs délicats, releva la tête et remplit la salle

d'accents dont le timbre argentin et la douceur charmante enchantèrent tout le monde. La romance était une complainte, et les paroles mêmes avaient un certain rapport avec sa situation. Cela donnait à son chant la vérité et l'émotion pénétrante d'une plainte de l'âme. Sa voix était si pure, si veloutée et si touchante, que tous les auditeurs étaient sous le charme.

Des voyageurs se levèrent pour écouter : on eût entendu trotter une souris.

Herman, qui était resté debout contre la jolie chanteuse, paraissait ravi en extase. Immobile et n'osant presque pas respirer, il tenait ses yeux étincelants fixés sur Florence. Une admiration profonde rayonnait dans son regard, et toute son attitude trahissait une muette adoration.

Ce qui le tenait, comme toutes les autres personnes présentes, suspendu aux lèvres de la jeune fille, ce n'était pas seulement son chant. Sous l'influence de la musique, Florence paraissait complétement transfigurée. Ses yeux noirs brillaient d'enthousiasme ou amortissaient leur éclat d'après les mouvements de la romance; elle frémissait, elle haletait, elle regardait le ciel avec exaltation. L'être matériel s'était retiré d'elle; il ne restait plus qu'une âme qui chantait et qui, sans le savoir peut-être, répandait sur son auditoire, comme une pluie de perles précieuses, les trésors de sa tendre et profonde sensibilité.

Lorsque la dernière note de ce chant divin cessa de vibrer dans le salon, et que Florence se leva, la plupart des voyageurs quittèrent la table et entourèrent la jeune chanteuse pour la remercier du plaisir extrême qu'elle leur avait procuré. Les jeunes gens la félicitèrent dans les termes plus chaleureux; une vieille dame lui serra les mains avec attendrissement; elle fut comblée d'éloges et d'admiration en trois ou quatre langues.

Pauvre Florence! des larmes de bonheur rayonnaient dans ses yeux; elle souriait de joie et d'orgueil, elle tremblait et chancelait sur ses jambes, et cependant elle se sentait forte et pleine de courage.

Herman ne desserra pas les dents en ramenant la jeune artiste auprès de son oncle. La présence de tout ce monde et peut-être le vertige qui s'emparait de son cerveau faisaient expirer sur ses lèvres les témoignages de son enthousiasme.

M. Halewyn félicita sa nièce, mais il exprima la crainte qu'une si vive émotion lui fît mal.

Max Rapelings, après avoir fait son compliment à la jeune virtuose, se tourna vers son ami et dit en riant :

— Eh bien, mon bon Herman, que dis-tu maintenant de ma malade?

— Tais-toi, tais-tois, ne trouble pas mon ravissement, murmura le jeune avocat. L'ange de la musique est descendu du ciel; sa douce voix transporte et pénètre les âmes. De chaque son qui tombe de ses lèvres jaillit une source d'émotion pure, d'ineffable jouissance, d'inexprimable bonheur. Il me semblait entendre le chœur des esprits célestes chanter devant le trône du Seigneur.

— Veux-tu bien te taire pour l'amour de Dieu! interrompit Max. Ne vois-tu pas que tu rends mademoiselle Halewyn confuse avec tes grands mots?

— C'est vrai, ajouta l'oncle avec une certaine sécheresse; il ne faut pas exagérer les choses.

Heureusement pour Florence, quatre ou cinq voyageurs s'approchèrent d'elle pour la prier de vouloir bien leur faire l'honneur de chanter encore un morceau après qu'elle aurait pris quelques instants de repos. Elle semblait disposée à se rendre à leur prière; mais Max Rapelings lui tâta le pouls et dit :

— Votre vieux médecin a raison, mademoiselle, la musique vous émeut trop. Plus de romances ce soir. Vous tremblez, votre sang se précipite dans vos veines.

— Il est possible, monsieur le docteur, que la musique ne me fasse pas de bien, murmura-t-elle; mais, depuis deux ans, c'est mon premier moment de vrai bonheur.

— Je le comprends, mademoiselle. Peut-être eût-on mieux fait de ne pas vous interdire absolument la musique. Si vraiment elle est un besoin de votre âme, une longue privation ne peut que vous rendre de plus en plus impressionnable. Nous verrons demain ce que nous devons en penser. Mais aujourd'hui je ne fais qu'accomplir un devoir en vous défendant la musique et le chant d'une manière absolue.

Les voyageurs comprirent les paroles du jeune médecin, car il s'était exprimé en français, et ils n'insistèrent pas davantage.

Après avoir remercié encore une fois l'excellente cantatrice, ils retournèrent à leurs places.

La société à laquelle appartenait la jeune demoiselle anglaise se retira pour aller se reposer.

Il y avait un vieux monsieur qui cria à haute voix :

— Venez, Nathalie, ce n'est pas le moment de s'amuser plus longtemps. Le cor des Alpes nous éveillera demain entre quatre et cinq heures. Celui qui n'est pas sur pied à cinq heures ne verra pas le lever du soleil.

— A quatre heures du matin! dit M. Halewyn en regardant Max Rapelings d'un air interrogateur. Nous n'avions point pensé à cela. Florence n'a pas coutume de se lever de si bonne heure. Elle ne peut pas abuser de ses forces.

— Non; vous avez raison, monsieur, il ne faut pas trop tendre l'arc, répondit le jeune médecin. Mademoiselle Florence devra se reposer au moins jusqu'à sept heures.

— Mais, docteur, répondit tristement la jeune fille, je ne verrai donc pas le lever du soleil avant de quitter la Suisse?

— Je ne puis pas le permettre, mademoiselle.

— Ayez pitié de moi.

— Je réponds de votre santé.

— Et si je me sentais assez forte et assez bien portante au moment où le cor des Alpes sonnera?

— Ce serait différent, mademoiselle; mais cela me semble impossible. Ce long voyage et cet air vif doivent vous avoir fatiguée. Ce chant plein d'expression et de sentiment a agité vos nerfs; vous avez besoin de repos.

— Eh bien, mon cher oncle, retirons-nous donc bien vite et souhaitons le bonsoir à ces messieurs.

Il y avait déjà quelques moments que le docteur et son ami se trouvaient seuls. Herman, abîmé dans de profondes réflexions, regardait d'un œil vague les dessins du tapis de la table et ne soufflait mot.

Max Rapelings l'examina avec un sourire narquois et s'écria :

— Hé! Herman, dors-tu? Que diable vois-tu de si étonnant dans le tapis de cette table?

— Ce que je vois? murmura le jeune van Borgstal; je vois ses beaux yeux noirs noyés dans les larmes que l'émotion fait monter à ses paupières; j'entends sa voix; ses accents retentissent à mon oreille et remplissent mon cerveau...

— La douce muse t'a donc véritablement ensorcelé?

— Mais toi, Max, tu es donc seul resté insesible?

— Pas le moins du monde : je croyais vraiment qu'un ange avait pris la place de ma malade.

— De ta malade, de ta malade! grommela Herman.

— Ah çà, qu'est-ce qui te prend, mon ami?

— Je n'en sais rien; je suis agité : la tête me tourne.

— Oui, c'est que ton imagination a encore une fois pris son vol dans les nuages. Tu étais monté à un joli diapason, tantôt avec ton langage exalté, presque incompréhensible, et surtout avec tes yeux égarés! La pauvre Florence aura cru que tu avais envie de la dévorer. Heureusement j'avais précisément raconté à M. Halewyn que toi, de même que sa nièce, tu avais résolu de ne te marier jamais, ou du moins très tard, parce que sans cela ta mère, que tu aimes tendrement, serait seule au monde! Je lui ai parlé de ton affection pour ta mère d'une façon qui a excité son admiration. Il est très sensible sur cette corde-là, et son estime pour toi en a redoublé. Autrement l'exagération de tes paroles lui eût bien certainement inspiré quelque défiance. En outre, je lui ai fait comprendre que tu es sujet à ces accès d'exaltation, indépendamment de ta volonté, et sans la moindre intention.

— Quelle âme! un ange sur la terre! le génie du sentiment! Dans une pareille bouche, la musique est une langue céleste.

— Ta, ta, ta, te voilà de nouveau dans les nuages comme un pauvre fou. Tu as la tête trop chaude, ami; toutes ces effusions-là, autant de lubies! Après un bon repos cette nuit tu seras calmé, je te connais. Puisque nous devons nous lever demain matin à quatre heures, je ne serais pas fâché d'aller me coucher. Viens, Herman; d'ailleurs, ce soir tu ne dirais que des sottises.

Le jeune avocat suivit son ami le sermonneur en secouant la tête et en murmurant tout bas entre ses dents quelques phrases entrecoupées, mais cependant sans faire aucune résistance.

II

A peine une lueur imperceptible annonçait-elle l'approche du jour, qu'Herman entra dans la chambre de son ami et lui demanda :

— Eh bien, Max, il est cinq heures depuis longtemps; est-ce que tu ne te lèves pas?

Le jeune docteur ouvrit les yeux et répondit avec dépit :

— Pourquoi diable viens-tu te planter là comme un spectre devant moi? Lis. Laisse-moi tranquille. Les garçons ont déjà crié dans le corridor que la montagne tout entière est enveloppée d'un épais brouillard et que le soleil a remis son apparition à un autre jour. Voilà comme cela se passe en Suisse. Retourne bien vite dans ton lit et dors encore deux ou trois heures.

— Mais Max, si M. Halewyn et sa nièce étaient déjà descendus.

— C'est impossible; ils savent aussi qu'il n'y a rien à voir là dehors. En ce qui concerne mademoiselle Florence, je lui ai défendu de se lever de si bonne heure. Elle doit être fatiguée; peut-être est-elle malade; le piano et le chant l'agitent d'une façon extraordinaire.

— Comme elle chante bien, n'est-ce pas?

— Oui, beaucoup trop bien; mais tais-toi et va te coucher.

— Je ne peux pas dormir, Max, j'ai rêvé toute la nuit. Chaque fois que je fermais les yeux, il me semblait entendre un ange ou un génie répéter le même chant à mes oreilles.

— Ma foi, je n'ai guère mieux dormi. La mu-



Garez-vous, messieurs. (Page 29.)

sique, lorsqu'elle est réellement inspirée, exerce une influence magnétique; elle met les nerfs du musicien en communication avec le système nerveux de ceux qui l'écoutent. Il s'est donné aussi un concert dans mon cerveau, mais c'est une raison de plus pour essayer de nous reposer encore quelques heures.

— Quel trésor de sensibilité! Quelle voix enchanteresse!

— Oui, Herman, si tu veux continuer à causer tout seul à l'air froid, libre à toi. Je m'enfouis sous les couvertures et ne dis plus un mot. Dors bien.

Le jeune avocat, reconnaissant que son ami avait raison, retourna dans sa chambre et se remit au lit.

Lorsqu'ils descendirent une couple d'heures plus tard, ils virent M. Halewyn et sa nièce assis à table. La jeune fille avait le visage tourné vers la porte et les attendait évidemment avec impatience. Lorsqu'ils parurent, elle se leva, les salua avec un gai sourire et s'écria joyeusement :

— Ah! ah! monsieur le docteur, votre malade se lève plus tôt que vous, c'est une preuve que vos bons conseils ont produit un effet favorable. Ces messieurs ont-ils bien dormi? Le soleil n'était pas...

— Asseyez-vous, messieurs, interrompit l'oncle, le déjeuner est prêt. »

— Vous nous avez attendus, mademoiselle, c'est trop de bonté, murmura Herman.

— Eh bien, déjeunons, s'écria Max en s'asseyant, mais ne m'empêchez pas d'exercer en même temps ma profession comme il convient; mademoiselle Florence va me dire comment elle a passé la nuit.

— Si bien, si bien, répondit-elle, que jamais depuis deux ans je ne me suis sentie si courageuse,

et, — pourquoi ne le dirais-je pas? — aussi heureuse que ce matin; et, le croyez-vous, docteur, j'ai faim, grand'faim.

Max Rapelings lui tâta le pouls.

— Je n'y comprends vraiment rien, dit-il, votre sang coule bien un peu plus vite dans vos veines, mais votre pouls est régulier. Si je ne savais pas qu'hier encore vous étiez toute languissante, je croirais tenir la main d'une femme forte et bien portante. C'est surprenant.

— Oui, mon cher docteur, répondit Florence, je vous en aurai une éternelle reconnaissance; vous avez fait un miracle en ma faveur.

— Moi, mademoiselle? je n'ai encore rien fait du tout.

— Ah! docteur, vous m'avez mis au cœur l'espérance de la guérison.

— Ainsi, mademoiselle, vous avez foi dans mes paroles?

— Une foi entière dans vos bonnes paroles, oui, docteur. D'où vient cela? Je ne saurais l'expliquer. Vous me diriez que je serais complètement guérie demain, que je vous croirais tout aussi fermement. Votre puissance sur mon esprit est incompréhensible, c'est comme du magnétisme.

— Du magnétisme? s'écria Max Rapelings tout joyeux, connaissez-vous cette manifestation de la mystérieuse sympathie des âmes?

— J'ai vu une fois, à ma pension, un Français qui faisait dire des choses surprenantes par sa fille endormie. Il appelait cela du magnétisme. Je n'en sais pas davantage, monsieur le docteur. Je crois, du reste, que ce magnétisme n'est qu'une plaisanterie, une illusion, un charlatanisme pour extorquer de l'argent aux personnes crédules.

Cette dernièrs remarque blessa un peu l'amour-propre de Max Rapelings, qui était un chaud partisan du magnétisme; il se mordit les lèvres et continua à déjeuner en silence.

Herman semblait quelque peu intimidé; c'était à peine s'il se permettait un mot de temps en temps, et cela avec tant de réserve que la jeune fille lui demanda :

— M. Van Borgstal n'a-t-il pas bien dormi?

— Passablement, mademoiselle, répondit l'avocat. Je n'ai pas besoin de vous dire, je pense, que durant toute la nuit une voix d'une douceur étrange et de l'expression la plus touchante a résonné à mes oreilles et dans mon cœur.

— Vous exagérez et me flattez, monsieur, murmura-t-elle tandis qu'un léger incarnat se répandait sur ses joues.

— Oh! non! vous êtes une artiste consommée.

Florence, se tournant vers Max Rapelings avec un sourire, lui demanda :

— Eh bien, docteur, que pensez-vous? La musique me fait-elle du mal?

— Pas du tout, mademoiselle, répondit-il. J'allais justement dire à M. Halewyn qu'il doit vous permettre de temps en temps cette distraction charmante qui sera pour votre sensibilité une sorte d'épanchement salutaire. L'art est un exercice nécessaire pour vos nerfs, mais en tout il faut de la modération. J'en causerai à Gorteghem avec le vieux médecin.

Tandis que la jeune fille lui témoignait de nouveau sa vive reconnaissance, son oncle se leva et demanda le compte au garçon.

— Il faut nous hâter de descendre à Hergiswyl, dit-il aux jeunes gens. Pour ce qui vous regarde, messieurs, je vous remercie du fond du cœur de votre agréable compagnie. Au revoir, en Flandre, où j'attends le docteur à ma maison de campagne.

— Comment! vous nous quittez, monsieur? s'écria Herman d'une voix qui trahissait une pénible surprise.

— Mais, monsieur Van Borgstal, c'est décidé ainsi depuis hier, puisque vous et votre ami, vous montez plus haut sur la montagne, dit le vieillard.

— Certainement; nous allons jusque sur l'Ezel, répondit Max, on y jouit d'une superbe vue. M. Halewyn nous y accompagnera, je l'espère.

— Oui, mon cher oncle, montons aussi sur l'Ezel, dit la jeune fille en suppliant.

— Impossible, ne m'en parlez pas, répondit M. Halewyn avec une sorte de dépit. Pour arriver sur l'Ezel il faut grimper encore pendant une heure et demie; avec le retour cela fait au moins quatre heures de perdues. Je dois et je veux retourner à la maison; un jour de retard me mettrait dans l'impossibilité de préparer une réception convenable au gouverneur de notre province. Nos porteurs sont prêts devant la porte de l'hôtel, souhaitez un bon voyage à ces messieurs, Florence.

— Bah! je crois que mon ami rêve, dit le jeune avocat; qu'irions-nous faire là-haut sur l'Ezel? Par cet épais brouillard il n'y a rien à y voir.

— Le soleil paraîtra sans doute avant que nous atteignions le sommet, repartit Max. Ce brouillard sur la montagne est un signe de beau temps. Lisez plutôt dans votre *Bædecker* :

> Si Pilate porte un chapeau,
> Certe alors le temps sera beau.

— Oui, Max, mais nous gravirons encore tant de montagnes!

— Allons seulement jusqu'au *Krisiloch*, le chemin y monte à travers le pan d'un rocher comme à travers une cheminée. Il faut grimper sur des échelles, c'est un endroit à voir. Si nous passons

ainsi sans nous arrêter devant les choses les plus curieuses et les plus belles!... M. Halewyn ne nous refusera pas du moins de nous suivre jusque-là, puis nous retournerons tous ensemble vers Hergiswyl.

— Et à quelle distance ce Krisiloch se trouve-t-il d'ici ? demanda l'oncle.

— A cinq quarts de lieue.

— Je regrette encore de vous refuser, mais il le faut absolument. En voyageant nuit et jour, je pourrai à peine arriver à temps pour les apprêts les plus nécessaires. Tu es triste, Florence, tu voudrais accompagner ces messieurs au Krisiloch, je le vois bien; mais je t'ai satisfaite autant que possible. Sois donc raisonnable.

— Être de nouveau toute seule! soupira la jeune fille.

— Mais Max, s'écria le jeune avocat, que nous importe après tout ce Krisiloch ? Qu'il soit beau et rare, tant qu'on le voudra, il ne mérite pas que l'on cause à mademoiselle Halewyn un seul moment de contrariété.

— Ah! pour peu que ma malade y tienne, descendons tous ensemble vers Hergiswyl, dit Max.

— Merci, messieurs, merci! s'écria la jeune fille dont les yeux brillèrent d'une joie triomphante. Merci, docteur, la seule idée que vous alliez me quitter me rendait déjà malade.

— Cependant à Hergiswyl nous serons bien obligés de prendre congé de vous, mademoiselle.

— Oui, à Hergiswyl, mon bon docteur; mais pas encore maintenant. Ah! que je suis contente!

— Je regrette vraiment, messieurs, dit l'oncle, que, par complaisance pour ma nièce, vous renonciez à votre excursion projetée sur l'Ezel. Excusez une jeune fille maladive...

Tout en suivant M. Halewyn hors de l'hôtel, les jeunes gens protestèrent qu'ils ne faisaient pas le moindre sacrifice et qu'ils considéraient comme un bonheur et comme un honneur de pouvoir accompagner mademoiselle Florence et lui pendant quelque temps encore.

Dès que les porteurs aperçurent les voyageurs, ils accoururent avec leur chaise et la posèrent à terre devant la jeune fille.

Celle-ci refusa d'y prendre place et dit qu'elle voulait descendre la montagne à pied jusqu'au moment où elle se sentirait fatiguée. Mais le médecin, l'oncle et Herman lui-même lui firent comprendre que la pente était trop rapide et le chemin trop difficile. Il ne fallait pas qu'elle abusât de ses forces; ce pouvait être dangereux; si elle désirait aller à pied, elle serait libre de satisfaire cette envie dans les endroits où il y aurait des bois et où la route deviendrait plus unie.

Florence s'installa dans la chaise à porteurs et la société se mit à descendre.

Le chemin était si étroit et si peu praticable qu'on ne pouvait marcher deux de front et qu'il était également très malaisé de causer.

A peine les jeunes gens échangeaient-ils de loin quelques mots avec Florence, qui paraissait extrêmement joyeuse et qui s'était mis en tête de faire rebondir contre les rochers les plus élevés les sons argentins de sa voix en éveillant ainsi une succession d'échos harmonieux.

Soit que ces cris finissent par la fatiguer ou que la montagne refusât de lui répondre, elle cessa ce jeu et se mit à regarder la nature sauvage qui l'entourait.

— Je ne comprends pas, dit M. Halewyn au docteur qui avait trouvé moyen de marcher à côté de lui, non, je ne comprends vraiment pas ce qui se passe chez ma nièce. Elle est trop impressionnable : une parole décourageante suffit pour l'abattre, le moindre encouragement la relève. Je ne l'ai jamais vue ainsi.

— C'est une preuve monsieur, qu'il faut lui faire entendre beaucoup de paroles encourageantes.

— Oui, j'essayerai. C'est une étrange fille, docteur. Elle a une pleine confiance en vous et paraît croire fermement qu'elle guérira. Mais savez-vous ce que je crains? C'est que, dès qu'elle ne vous verra plus, elle ne perde toute son énergie et qu'elle ne courbe de nouveau la tête devant le spectre menaçant de la consomption.

— Non, monsieur, en cela vous vous trompez; il lui restera toujours quelque chose de cette disposition favorable, et, comme vous retournez à votre château pour y recevoir une nombreuse compagnie et pour donner un grand dîner, cette distraction contribuera beaucoup à donner un nouveau cours à ses idées. Si l'occasion se présente, faites-la jouer du piano et chanter en présence de vos convives. La musique est une seconde âme pour elle, les éloges qu'elle mérite si bien la rendent heureuse.

Leur attention fut attirée par les cris de Florence qui, montrant du doigt le bord du chemin, dit à Herman :

— Monsieur Van Borgstal, cueillez, je vous prie, cette fleur bleue pour moi, à votre pied, là dans l'herbe.

— C'est l'*Aquilegia alpina*, dit le jeune docteur, qui s'était approché.

Mais Herman, sans l'écouter, courut vers la jeune fille et lui tendit la fleur.

— Elle est belle, n'est-ce pas, mademoiselle? dit-il, c'est comme une étoile d'azur.

Florence considéra un instant la jolie Aquilegia,

tira de sa poche un petit carnet de voyage, et mit la fleur entre les feuillets.

— Je vous remercie, monsieur Van Borgstal, dit-elle d'un ton pénétré et les yeux brillant d'une joie singulière. Maintenant j'ai un souvenir. Chaque fois que je regarderai cette petite fleur, je penserai au mont Pilate, au bon docteur qui doit me guérir et à son ami dont la parole éloquente réveillerait l'espérance et l'amour de la vie, même dans le cœur d'un mourant. Cette fleur me consolera dans ma triste solitude, elle me rappellera ce que vous m'avez dit tous les deux, elle me répétera sans cesse : « Courage, Florence, courage, vous n'êtes pas condamnée à mourir si jeune. »

— Et vous, mademoiselle, croirez-vous ce que la fleur vous dira?

— Je tâcherai.

— Je vous en supplie, mademoiselle, promettez-moi que vous n'en douterez plus; promettez-moi que vous aurez foi dans la vie, dit le jeune avocat d'un ton suppliant.

— Cela vous ferait donc bien plaisir, monsieur?

— J'en serais extrêmement heureux.

— Eh bien, je vous le promets; que le Ciel vous récompense tous les deux de votre généreux intérêt pour une pauvre malade. Il faut que nous nous quittions là-bas et j'ai peur de la solitude. Priez Dieu pour moi, afin qu'il protège la pauvre Florence contre le découragement et la maladie.

Le jeune avocat fut si touché de ces paroles, qu'une larme brilla dans ses yeux. Il balbutia quelques paroles inintelligibles, et ralentit sa marche pour dérober son émotion à la jeune fille.

Il marcha longtemps seul, la tête penchée sous le poids de ses profondes réflexions, soupirant et secouant la tête, comme s'il luttait contre ses propres idées. Insensiblement il devint très mélancolique et son visage s'assombrit. On eût dit qu'une peine secrète s'était emparée de son esprit. La pensée que Florence allait reprendre ses idées noires dès qu'elle serait seule lui inspirait une compassion pleine d'anxiété et lui rendait plus douloureuse encore l'approche de la séparation.

Jusque-là la petite troupe avait marché dans un épais brouillard, mais en ce moment le soleil perça les nuages et inonda le paysage d'une vive lumière.

Tous, excepté Herman, poussèrent un cri de joyeuse surprise; Florence s'élança de sa chaise à porteurs et courut à côté du docteur. Elle se mit à causer avec lui de la splendeur de la nature en cet endroit et de l'admirable jeu de lumière que le soleil, vainqueur enfin des nuages, étalait sous leurs yeux.

Le brouillard était encore suspendu entre les arbres des forêts, dans les vallées et sur le versant occidental des collines; ici épais et gris, là léger et pourpré, plus loin blanc et transparent comme une gigantesque toile d'araignée.

En fixant les yeux sur ces nuées, les voyageurs n'y remarquent d'abord qu'un calme complet : mais bientôt un souffle presque imperceptible d'air frais réchauffé par le soleil vint traverser le brouillard. A l'instant tout devint vie et mouvement; les nuages couraient, roulaient et se contournaient contre la hauteur comme poussés par une puissance mystérieuse. Puis ils s'évanouirent l'un après l'autre dans l'air, et il n'en resta plus rien. Jusqu'alors le paysage avait été caché dans le brouillard matinal, et maintenant il y régnait une lumière et une couleur éclatantes. Ce splendide coup d'œil fit pousser à Florence des cris d'admiration. Son oncle et Max Rapelings échangèrent leurs observations, mais chacun sentait bien que le sens poétique de Herman et son langage animé leur manquaient. Son ami lui adressa la parole pour exciter son enthousiasme; Florence elle-même lui demanda les raisons de sa mélancolie, mais il s'excusa sur un léger mal de tête. Son attitude et le ton singulier de ses paroles parurent plonger tout à coup la jeune fille dans des pensées non moins tristes. Elle aussi songeait à la prochaine séparation; elle retourna à pas lents vers sa chaise à porteurs, y prit place et devint dès ce moment silencieuse et pensive.

L'oncle ne voulut pas en faire l'observation; il comprenait parfaitement que Florence retournait à contre cœur en Belgique, et qu'elle eût préféré passer encore quelques jours dans la compagnie de Max Rapelings.

Le clairvoyant et joyeux docteur ne lui avait-il pas inspiré comme par miracle le ferme espoir de sa guérison? Ne continuait-il pas à fortifier en elle cette consolante croyance?

Au fond, M. Halewyn partageait les regrets de sa nièce, et si cela eût dépendu de lui, il aurait prolongé son séjour en Suisse; mais c'était impossible, il fallait partir sans retard. On vit enfin le clocher de l'église d'Hergiswyl s'élever au-dessus des vergers, et quelques minutes après on atteignit l'hôtel devant la porte duquel stationnait la voiture qui devait conduire M. Halewyn et sa nièce à Lucerne.

— Voici le moment de la séparation, dit le vieillard : il nous serait extrêmement pénible de dire adieu à notre excellent docteur, si nous n'avions par la certitude de le revoir sous peu à Gorteghem. Vous pouvez penser, docteur, avec quelle impatience ma nièce et moi nous allons attendre votre retour. Vous tiendrez votre promesse, n'est-ce pas, et vous viendrez nous voir aussitôt que vous serez rentré à Gand?

— Tout de suite, dès le premier jour, répondit Max Rapelings.

Florence se tenait les yeux baissés près de la voiture, elle penchait la tête sur sa poitrine et paraissait triste et découragée.

— J'espère que M. Van Borgstal nous fera également l'honneur de venir nous voir, reprit l'oncle; j'ai l'intention d'aller inviter madame Van Borgstal, avec l'espoir que son fils voudra bien accompagner sa mère dans sa visite.

— Vous inviterez ma mère? Ah! c'est trop de bonté, monsieur, bégaya Herman, profondément touché.

— Disons-nous un dernier adieu, messieurs, reprit l'oncle. Je dois encore aller voir à Lucerne au *Schweizerhof* s'il n'est pas arrivé de lettres pour moi. Nous pourrions manquer le train du chemin de fer pour Bâle; je vous souhaite un bon voyage, messieurs, et un heureux retour en Flandre.

Max Rapelings prit les mains de Florence et lui dit :

— Vous paraissez bien triste, mademoiselle? Une séparation est toujours pénible, n'est-ce pas? Ayez bon courage, cependant, et ne pensez plus à la maladie. Suivez mon conseil : mouvement du corps, gaieté du cœur. Je vous retrouverai probablement en Flandre tout à fait guérie. Adieu.

— Adieu, adieu, mademoiselle, ajouta Herman d'une voix étouffée.

Tout à coup des larmes jaillirent des yeux de la jeune fille et elle se mit à pleurer à sanglots.

— Mais, Florence, mon enfant, qu'as-tu? demanda le vieillard; nous reverrons ces messieurs en Flandre.

— Oui, mon cher oncle, répondit-elle en sanglotant; mais j'ai peur, mon cœur déborde. Ah! si nous pouvions rester encore quelques jours en Suisse... avec le docteur qui a si bien deviné mon mal et qui peut seul me guérir! Pourvu que je ne redevienne pas malade en son absence!... si le mal empirait de façon à devenir incurable! Hélas! il me semble que tout mon courage et tout mon espoir restent en Suisse! Mais venez, mon oncle, cela deviendrait insensé, nous devons partir, le sort est impitoyable; je triompherai de mon émotion. Adieu, adieu!

Elle s'élança en voiture avec son oncle, donna elle-même avec un accent fiévreux le signal du départ et se cacha la figure dans les mains.

Herman et son ami, restés seuls, avaient tous les deux les larmes aux yeux : ce dernier s'écria avec étonnement :

— Ah ça! qu'est-ce que cela signifie, un médecin qui pleure? Mais aussi, dans sa reconnaissance, cette jeune fille attendrirait une pierre. Je crois, sur ma parole, que l'image d'un mal terrible l'obsédera de nouveau en mon absence; mais ce n'est rien : une fois en Flandre, je chasserai définitivement ces fatales idées.

— Pauvre Florence, que Dieu la protège! murmura le jeune avocat sans écouter son ami.

— Viens maintenant, Herman; prenons une bonne résolution, dit le jeune médecin, cette émotion sera bientôt passée; continuons notre voyage comme si rien ne s'était passé. Ils sont partis, amusons-nous et soyons de bonne humeur, cherchons un bateau et ne perdons pas de temps.

Herman le suivit sans dire un mot; son compagnon ne s'en étonna nullement, car il trouvait tout naturel que son esprit impressionnable restât assombri par la séparation et par le spectacle du chagrin de la jeune fille.

Lorsqu'ils arrivèrent au bord du lac, il fixa les yeux sur l'autre rive et demanda :

— Herman, il me vient une idée : ne ferions-nous pas mieux de monter sur le *Righi?*

— Comme tu voudras, cela m'est indifférent, répondit Hermantd'un air distrait.

— Nous n'avons pas encore vu le lever du soleil. Nulle part, mieux que sur la crête du Righi on ne peut jouir de ce magnifique spectacle; d'ailleurs en agissant ainsi, nous reprenons notre premier plan de voyage. Nous regretterions plus tard d'avoir passé le Righi sans y monter.

— Eh bien, soit; allons sur le Righi.

Ils approchèrent de la rive et trouvèrent immédiatement une barque. Max ordonna aux rameurs de mettre le cap droit sur le lac et de les conduire de l'autre côté, au village du Weggis, où commence le chemin qui mène au Righi.

Ils furent bientôt au milieu du lac.

Herman était assis sur un des bancs du derrière et tenait tout pensif ses yeux fixés sur le fond de la barque.

Max, debout, regardait les beaux paysages et les montagnes qui entouraient le lac. Pendant longtemps il s'efforça d'appeler l'attention de son ami sur l'admirable et pittoresque situation du *Vierwaldstätter-see* (lac des Quatre-Cantons), mais il n'obtint pour toute réponse que quelques paroles sans suite.

Alors il s'assit à côté de son ami, le regarda un instant et lui dit :

— Pauvre poète, cette séparation t'a profondément ému, n'est-ce pas? Allons, allons, cela se passera. Je conviens qu'il y a beaucoup de raisons pour avoir compassion de Florence; mais en tout il faut savoir garder la mesure. Vas-tu encore penser à la malade pendant tout le reste de notre voyage? Pourquoi ne me réponds-tu pas?

— Oh! Max, murmura le jeune avocat en s'éveillant de sa rêverie, je voudrais t'adresser

une prière, te supplier de me donner une preuve de ton amitié, une preuve de la bonté de ton cœur mais je n'ose pas. Tu me traiteras de fou, d'insensé, et pourtant ma demande est si sérieuse que la seule crainte de ton refus me rend très malheureux.

— Diable ! s'écria Max Rapelings, de quel ton tu me dis cela ! on dirait le prologue d'une tragédie. Si je ne te connaissais pas bien, tu m'effrayerais; voyons ce que tu désires de moi. Si ce n'est pas absolument impossible, je m'empresserai de te satisfaire. Ainsi, parle.

— Partons pour la Flandre, Max.

— Pour la Flandre? aujourd'hui?

— Oui, sur-le-champ.

— Ah ça, qu'est-ce que c'est que cette nouvelle lubie? s'écria le jeune médecin. Depuis plus d'un an, nous avons aspiré après ce voyage, comme après le plus grand des bonheurs, et maintenant tu voudrais quitter la Suisse?

— Je n'y trouverai plus désormais ni repos ni plaisir, soupira Herman.

— Mais la raison d'un si étrange changement?

— La raison... un sentiment de pitié, la révolte de ma conscience contre notre inhumanité.

— Sois clair, je t'en prie.

— Eh bien, je serai clai; car il n'est plus question ici d'une fantaisie de mon imagination. Ton insensibilité envers une pauvre fille malade me fait de la peine. Quoi! tu es médecin, tu rencontres une jeune fille languissante, qui semble condamnée à une mort prématurée; Dieu te donne le pouvoir de la sauver, et toi, tu l'abandonnes à la maladie et au désespoir ! Pourquoi? Pour jouir de la vue de quelques montagnes. Ah! si j'étais médecin et si l'on mettait entre mes mains la vie d'une si pure et si charmante jeune fille, je la sauverais, non seulement au prix de quelques jours de plaisir, mais même, s'il le fallait, au prix de mon propre sang.

— Bah, bah ! tout ce que tu dis là n'a ni fondement ni sens commun, répondit Max; Florence attendra mon retour avec patience et confiance, et je la guérirai bien sans être obligé pour cela d'interrompre notre beau voyage en Suisse.

— Que tes paroles sont froides! Tu n'as donc pas de cœur pour de pareilles souffrances? s'écria le jeune avocat. Elle t'attendra avec confiance. Mais elle pleure, la malheureuse, elle fléchit sous une affreuse inquiétude, elle dépérit. Son âme te demande des forces et des consolations; à mesure qu'elle s'éloigne, tout son courage s'en va et elle redevient malade, gravement malade, hélas! Et si au retour tu trouvais son mal incurable, ta dureté ne serait-elle pas la cause d'un si terrible malheur?

— Quand ton imagination prend ainsi son essor, il n'y a plus moyen d'échanger avec toi une seule parole raisonnable, grommela Max mécontent. Avec une pareille exagération de sentiment, on ne dit que des folies et tu prends les rêves pour la réalité. Continuons notre voyage en Suisse; bientôt tu riras toi-même de ta surexcitation.

— C'est possible; il se peut que je ne sois qu'un pauvre fou, dit Herman avec un sourire amer; mais que ferai-je encore en Suisse? Ici tout me sera indifférent; j'aurai du chagrin et je serai poursuivi par les inquiétudes les plus cruelles. Oui, Max, je t'en prie, crois-moi : il me sera impossible de penser à autre chose qu'à elle, à sa maladie, à ses souffrances, à sa désolation. Quel attrait ce pays peut-il encore avoir pour moi, lorsque entre la nature et nous se place constamment l'image d'une pauvre jeune fille malade qui implore notre pitié à mains jointes et avec des yeux pleins de larmes? Ah! je la vois là devant moi, une voix secrète me crie que c'est une cruauté de la laisser souffrir et languir, tandis que notre présence seule suffit pour la protéger contre le découragement, la maladie... et peut-être contre la mort.

Le jeune docteur le considéra avec une expression ironique.

— Tu es encore une fois le jouet de ta sensibilité féminine, dit-il; en tout cas, demain, comme d'habitude, cette émotion extraordinaire aura complètement disparu.

— Ne crois pas cela, répondit Herman ; si je pouvais retourner en Flandre tout seul ! Mais je ne suis pas son médecin, moi. C'est toi qu'elle appelle, c'est de toi qu'elle attend la consolation et le secours contre le désespoir qui s'empare de son âme.

— Mais comment peux-tu le savoir?

— C'est toi qui me le demandes, Max? toi qui crois au magnétisme. Qui expliquera les relations secrètes qui existent entre deux âmes dont l'une languit parce que l'autre souffre?

— Il est possible, en effet, murmura Max, que tu voies dans ton âme émue des choses qui se passent loin de nous.

Pendant cette conversatian, il avait ouvert son guide de voyage et paraissait très occupé d'y chercher quelque chose.

— Oh! mon ami, aie pitié de la pauvre Florence, murmura Herman, écoute la voix de ton cœur, tu es son médecin, tu t'es rendu responsable de sa vie; fais un sacrifice, ce sera un acte d'humanité.

Le jeune docteur lui dit en tenant son livre ouvert.

— Tu as un singulier caractère, Herman ! je ne veux pas voyager ainsi au milieu de toutes ces perplexités. Quel prix la nature aura-t-elle pour nous, si nous ne la regardons pas, et si nous pensons toujours à autre chose ? D'ailleurs, dans l'exagération même de tes paroles, il y a peut-être quelque chose de sérieux et de vrai. Florence pourrait en effet être atteinte de découragement, si elle devait rester encore un mois entier sans revoir son docteur. Je veux bien, à ta prière, faire un grand sacrifice, mais il faut que, de ton côté, tu sois également raisonnable. Nous allons changer notre plan de voyage. Demain nous partons pour le Saint-Gothard ; il faut absolument que nous voyions cette montagne ; de là nous allons à Meyringen par la Furka et le Grimsel, et nous revenons à Berne par le lac de Thun ; de cette façon nous serons à la maison dans huit jours ; cela te satisfait-il ? Es-tu content maintenant ?

Herman lui prit la main et la serra avec une véritable joie.

— Ah ! je savais bien, dit-il, mon cher Max, que tu avais un bon cœur. Huit jours encore, c'est long ! Mais je n'osais pas espérer un pareil sacrifice de ta part.

— J'y mets une double condition, Herman.

— Je les accepte.

— Sans les connaître ? D'abord nous délibérerons chaque matin pour savoir si nous n'avons pas de nouvelles raisons de reprendre notre premier itinéraire. Tu pourrais facilement changer d'avis sur ce point ; mais ne crains rien : si tu persistes dans ton sentiment actuel, nous serons certainement à la maison dans huit jours.

— Non, non, cette fois je ne changerai pas.

— Bon, nous verrons bien ; la seconde condition, c'est que tu me récompenseras de ma condescendance. Sois de bonne humeur, Herman, aie l'esprit vif et le cœur gai, et ne m'isole pas ainsi au milieu des beautés et des merveilles de la nature qui me laissent également insensible, quand je ne partage pas mon plaisir avec toi.

— Je suis de bonne humeur, Max, répondit le jeune avocat ; la certitude que cette pauvre Florence te reverra bientôt me rend heureux. La nature me paraît plus splendide que jamais.

— Eh bien, commence donc un peu à regarder autour de toi, car nous approchons de Weggis. Nous embrassons d'ici, pour ainsi dire, d'un seul regard, tout le lac des Quatre-Cantons. Là-bas est la ville de Lucerne. Quelle admirable situation, le pied baigné par un lac ravissant, entourée d'une végétation luxuriante, de châteaux et de jardins de plaisance !...

— Florence doit être à Lucerne maintenant, interrompit le jeune avocat.

— Mais vois donc, Herman, là, derrière notre dos, ce géant monstrueux avec ces cornes rocheuses qui semblent vouloir percer le ciel. C'est le sombre Pilate. Son aspect seul inspire l'effroi. Comment un pareil pic peut-il être venu là ? il se dresse isolé au milieu de verts paysages. Et dire que ce matin nous étions encore là-dessus ! Tu ne dis rien, Herman ?

— Là-dessus, je l'ai conduite au piano, il me semble que j'entends encore son doux chant de rossignol.

— Ah ça ! est-ce que désormais je n'obtiendrai plus d'autre réponse de toi ? Si tu ne veux pas tenir tes promesses, je retire également les miennes.

— Pardonne-moi, Max ; ses pleurs au moment du départ m'ont si profondément touché qu'il me faut un peu de temps pour l'oublier ; mais sois certain que dans une heure ma mélancolie sera dissipée. Parle des beautés de la nature, mon ami ; j'écoute avec grand plaisir, quoique je ne dise pas grand chose.

— Oui, il est bientôt temps, s'écria Max Rapelings en riant, voilà notre barque qui touche au rivage. Nous allons manger un morceau sur le pouce à Weggis et puis nous nous dépêcherons de grimper sur la montagne. Chemin faisant, nous pouvons nous reposer aussi longtemps et aussi souvent que nous le voudrons, pourvu que le temps reste favorable et que nous puissions voir demain matin le lever du soleil. Voilà sur le rivage l'hôtel de la Concorde ; il est une heure, la table d'hôte est peut-être servie.

Ils descendirent sur le quai et entrèrent à l'hôtel, où en effet une douzaine de personnes étaient en train de dîner. Il se trouva qu'Herman était assis à côté d'une vieille dame qui parlait français et qui, d'après ce qu'elle disait, venait de Schaffouse, où elle avait vu la célèbre chute du Rhin ; le fleuve allemand y tombe entre des rochers de plus de vingt pieds de haut et l'élan des eaux est si puissant qu'elles forment en tombant une voûte sous laquelle on peut passer. On y entend un éternel roulement de tonnerre qui vous étourdit, et l'on reste comme pétrifié sur ce sol qui tremble au choc des eaux furieuses. La vieille dame décrivait ce spectacle saisissant avec un tel flux de paroles que l'on eût dit d'un autre torrent qui tombait de ses lèvres avec un bruit incessant.

Herman, plongé dans de tout autres réflexions, était bien obligé, quoique à contre-cœur, de répondre de temps en temps, ne fût-ce que par politesse. Mais à la longue il se sentit tout étourdi par l'intarissable bavardage de la vieille dame. Celle-ci avait jeté son dévolu sur lui et s'efforçait de lui démontrer, par une nouvelle recrudes-

rence de mots, qu'elle disait bien la vérité.

Elle supposait qu'il ne la croyait pas, et se hâtait de répondre à des objections qu'il n'avait pas faites, tant et si bien qu'elle finit par l'excéder au delà de toute mesure. La sueur perlait sur son front; il luttait vainement contre cet insupportable bourdonnement qui l'empêchait de penser à Florence et à sa maladie.

Cependant, si importun que fût ce babillage, dont il lui fallut soutenir l'assaut tout le temps du dîner, il en éprouva un certain soulagement, en ce sens qu'au bout d'une heure, il n'était plus en proie à cette fiévreuse tension d'esprit qui avait tant chagriné Max.

Il prit donc son ami par le bras pour l'entraîner hors de l'hôtel, et, une fois arrivé à la porte, il s'élança en avant sur la route, les bras levés au ciel, comme un prisonnier rendu à la liberté.

— Que Dieu nous préserve de ce moulin à paroles! s'écria-t-il; viens, mon cher Max, fuyons, elle court peut-être après nous.

— Tel est notre lot sur terre, répondit le jeune médecin d'un air railleur; aujourd'hui ravi et transporté par un chant céleste, demain crispé par l'agaçant grincement de la scie sous la lime d'un charpentier impitoyable. Il faut prendre le temps comme il vient... Allons respire, Herman, respire; vois ton éloquente compagne sur le seuil de l'hôtel; elle te salue d'un air aimable. Ne t'envoie-t-elle pas même un baiser du bout des doigts?

— Sur ma parole, elle est complètement folle, répondit Herman, qui, malgré sa confusion, ne pouvait s'empêcher de rire.

— Bravo! nous redevenons gais, s'écria le jeune docteur. Voilà ce que c'est, don Juan que tu es! Tu fais perdre la tête aux jeunes et aux vieilles. Quoique j'aie une épaule plus haute que l'autre, je ne t'envie pas ton nouveau bonheur... Viens, je vois là-bas des guides qui stationnent; nous en prendrons un pour porter nos paletots, car il me semble qu'il fait très chaud.

Ils mirent leurs légers paquets sur le bras d'un des guides, et commencèrent l'ascension du Rhigi.

Le chemin les mena à travers de fertiles vergers; ils furent surpris de voir là, en plein air, des amandes et des figues croître en abondance; mais le guide leur fit comprendre que Weggis est protégé par le Righi contre les vents du nord et de l'est, et possède par conséquent un sol très chaud; c'est pourquoi Weggis est le potager de Lucerne.

Plus loin le guide leur dit en montrant du doigt la terre.

— Messieurs, nous marchons ici au-dessus d'un terrain qui fut, il y a environ soixante-dix ans, enseveli sous un torrent de boue et de terre. Ce torrent de boue coulait très lentement, par bonheur; sans cela des centaines de personnes y auraient peut-être perdu la vie. Il a cependant englouti plusieurs maisons et une grande étendue de terres cultivées.

— Un torrent de boue! et d'où venait-il? demanda Max.

— Du Righi, monsieur.

— Oui, mais quelle était la cause d'un si étrange phénomène?

— Je ne le sais pas bien, monsieur; on l'explique de différentes manières. Le Righi est formé de plusieurs espèces de pierres; il y a même des couches de sable et d'argile; on croit que ces couches, naturellement peu fermes, amollies par les longues pluies, ont été écrasées tout à coup par le poids du roc supérieur et se sont écoulées dans la vallée.

— Mais ce fleuve de boue aurait pu enterrer tout Weggis.

— Oui, monsieur, de même que l'ancien village de Goldeau est enterré sous le Rossberg.

— Il y a un village enterré sous une montagne? dit Max Rapelings, tout un village?

— Quatre villages, monsieur. Du haut du Righi, vous verrez la place de ce formidable écroulement.

— Et comment cela est-il arrivé?

— Il avait plu très fort et très longtemps pendant les années 1805 et 1806, messieurs. Les couches intermédiaires de la montagne étaient sans doute détrempées. Le 2 septembre 1806, à cinq heures de l'après-midi, une grande partie du Rossberg descendit à une profondeur de mille pieds dans la vallée, écrasa et enterra quatre villages et fit périr plus de cinq cents personnes. Que Dieu fasse grâce à leurs âmes!

Et l'homme, ôtant son chapeau, fit un signe de croix.

Ils poursuivirent leur chemin en silence; Herman pensait toujours à Florence. Il était peu disposé à prêter attention aux objets matériels, si beaux et si intéressants qu'ils fussent.

Max Rapelings réfléchissait de son côté avec une sorte d'horreur au sort des pauvres gens qui dormaient ensevelis pour jamais sous le Rossberg. Il les voyait assis près de leur foyer, joyeux et paisibles, ou travaillant dans les champs, ou encore priant dans les églises; il entendait tout à coup un bruit pareil à un roulement de tonnerre sourd, mais formidable; le ciel se remplissait de sable et de poussière, la lumière du soleil était obscurcie et la montagne roulait comme un torrent déchaîné sur le village tranquille... Là où régnaient un instant auparavant la vie, l'amour, la joie et l'espérance, il n'y avait plus maintenant qu'un épouvantable amas de rochers brisés, recouvrant le tom-

beau dans lequel cinq cents personnes gisaient écrasées.

Après s'être laissé aller ainsi à la pitié pendant quelques instants, Max ne tarda pas, selon son habitude, à envisager le côté scientifique de la chose. Il essaya de s'expliquer à lui-même comment la partie supérieure d'une montagne, lorsqu'elle ne surplombe pas, peut descendre dans la vallée. D'après l'explication du guide, ce phénomène lui semblait assez compréhensible. Si la couche détrempée se trouve sur un plan incliné, la partie supérieure de la montagne glissera dessus et, une fois mise en mouvement, elle acquerra tout de suite une grande rapidité par son propre poids. S'il lui manque un appui contre le bord de la vallée, alors elle tombe, se brise d'elle-même et écrase tout ce qu'elle rencontre.

Arrivé au bout de ses réflexions, il dit à son ami :

— Herman, je pense là à quelque chose d'étrange : on nous parle de cinq cents personnes ensevelies sous une montagne avec leurs demeures, leurs vêtements, leurs meubles et leurs outils. Avec le temps, la pluie détachera une partie de ces pierres; les roches brisées se rejoindront, un ciment calcaire remplira les intervalles; en un mot, rochers, terre, maisons et hommes seront agglomérés en une seule masse. Il faudra probablement des milliers d'années pour en venir là; mais si, après ce long espace de temps, d'autres créatures humaines pratiquent des fouilles ou font sauter des mines dans cette montagne, ils trouveront les habitants de Goldau pétrifiés avec tout ce qui leur a appartenu. Je me demande si l'homme, à cette époque, aura encore la même forme qu'à présent. Peut-être quelque philosophe du monde futur viendra-t-il expliquer que les habitants de Goldau appartenaient à une race encore imparfaite et informe. Qu'en penses-tu?

— Moi? balbutia Herman; est-ce que ce sont des réflexions, cela ? Ces docteurs, ces médecins, toujours matériels, même dans leurs rêveries.

— Garez-vous, messieurs; voilà des chevaux, s'écria le guide.

En effet, derrière eux venait une nombreuse compagnie : trois ou quatre jeunes filles à cheval, une vieille dame dans une chaise à porteurs, et quatre ou cinq messieurs à pied.

Cela donna à Herman l'occasion de regarder derrière lui sur la route qui descendait à perte de vue. Cinquante voyageurs au moins, hommes et femmes à pied ou à cheval, seuls ou par groupes, gravissaient la montagne.

— Il y aura donc aujourd'hui beaucoup de monde sur le Righi? demanda Max Rapelings au guide.

— Comme tous les jours, monsieur, répondit-il; toutes les heures les bateaux à vapeur de Lucerne amènent une foule de nouveaux voyageurs à Weggis; on fait également l'ascension du Righi, de Kussnacht, de Arth et de Goldau. L'hôtel sur le Righi a deux cents chambres à coucher, et il n'est pas bien sûr, messieurs, que vous y trouviez place, non plus qu'à l'hôtel sur le Staffel.

— Bah! puisque les autres y couchent bien! dit Max.

Son ami s'était arrêté pour regarder les voyageurs qui montaient.

— Eh! Herman, s'écria-t-il, as-tu pris racine? avance donc!

Lorsque le jeune avocat se fut rapproché de son ami, celui-ci lui souffla à l'oreille avec un accent de moquerie :

— Ainsi, rêveur que tu es, tu espères que la jeune fille pâle va monter sur le Righi et tu t'écarquilles les yeux pour voir si elle n'arrive pas à cheval là-bas. Mais non; le roman est décidément achevé. Mademoiselle Florence est maintenant en France ou à Bâle.

Herman secoua la tête en souriant.

— J'ai une singulière imagination, dit-il; en effet, je m'étais laissé aller à penser que la malade pouvait se trouver parmi les demoiselles qui chevauchent là-bas; mais c'est un enfantillage.

— Certes, oui, un enfantillage ridicule. Je sais bien pourquoi tu te sens troublé malgré ta volonté : c'est le gant qui travaille.

— Vas-tu recommencer à m'ennuyer avec ce gant? grommela Herman; nous y avons trouvé en effet une source de plaisanteries interminables; mais la source est tarie maintenant, il faudra chercher autre chose.

— A ta place je m'en déferais toujours, tu sais que le magnétisme est une puissance mystérieuse.

— Eh bien, puisque tu ne cesserais d'ailleurs pas d'en parler, je déchirerai le gant en petits morceaux et je les jetterai au vent... Cependant tu m'obliges à sacrifier un souvenir qui m'était cher.

Max Rapelings retint la main de son ami en lui disant :

— Je ne sais vraiment pas comment je dois t'adresser la parole; tu n'entends plus la plaisanterie. Conserve le gant : si j'en ai ai parlé, c'est que j'espérais parvenir à te faire rire. Plus un mot là-dessus. Marche un peu plus vite : nous allons comme des limaces.

Le chemin courait depuis quelque temps sur le flanc d'une montagne rocheuse.

— Messieurs, dit le guide, nous arrivons à la *Felsenthor* (porte du rocher); le chemin passe dessous.

— On peut bien appeler cela porte du rocher, dit Max, deux énormes blocs de rocher avec un troisième placé transversalement dessus. Il y a des arbres et de la verdure çà et là, sur la pierre nue; comment peuvent-ils y pousser des racines?

— Messieurs, dit l'homme en montrant le rocher, vous pouvez voir ici une espèce de pierre que l'on considère généralement comme la cause première de l'écroulement de Goldau. Ce sont des galets et des cailloux agglomérés par un mortier calcaire. Nous l'appelons *Nagelflue*, en français *brèche*. Cette pierre, messieurs, est très dure, mais elle repose sur une couche qui est plus tendre, et c'est sur cette couche qu'elle a glissé à Goldau pour descendre dans la vallée.

Max Rapelings ramassa un petit morceau de brèche et le mit dans sa poche. Ils continuèrent leur chemin sans avoir de conversation suivie; il faisait chaud et ils se sentaient fatigués. Ils avaient d'ailleurs assez à faire de regarder les étrangers qu'ils rencontraient à chaque instant ou qui les dépassaient.

Ils arrivèrent bientôt à un hôtel, et le guide leur dit :

— C'est le *Kaltbad* (bain froid), messieurs, où les malades viennent se faire guérir par le traitement à l'eau froide; c'est, du reste, un bon hôtel, toujours rempli de voyageurs bien portants et amis de la tranquillité. Ces messieurs poursuivront-ils directement leur voyage ou bien iront-ils au *Kanzli?*

— Qu'est-ce que c'est que cela le Kanzli?

— C'est une hauteur en saillie, messieurs, d'où l'on jouit d'un incomparable point de vue sur le pays environnant et sur le lac de Lucerne. Ce détour ne vous fera pas perdre plus de dix ou quinze minutes.

— Mais tous les voyageurs vont-ils au Kanzli? demanda Herman en regardant sur la route.

— Allons, allons, s'écria Max en flamand, qu'est-ce encore que ces hésitations? Vas-tu refuser le magnifique spectacle du Kanzli, de crainte que, pendant ce temps, la demoiselle pâle ne monte le chemin ordinaire du Righi?

— Tu plaisantes toujours, Max, répondit le jeune avocat : je me demandais seulement si le Kanzli nous récompesera bien de la fatigue de cette excursion. Mais puisque tu es d'un autre sentiment, en route pour le Kanzli!

— Dans une demi-heure, nous retrouverons le chemin ordinaire, près de l'hôtel, sur le Staffel, dit le guide.

Ils traversèrent de riches pâturages, atteignirent le Kanzli et regardèrent avec admiration au-dessous d'eux. Leur vue s'étendait de nouveau sur une partie du lac des Quatre-Cantons, qui leur apparaissait comme un miroir uni de cristal vert; les bateaux à vapeur et les barques semblaient autant de taches noires sur sa surface brillante. La ville de Lucerne, avec ses tours, ses maisons et ses jardins de plaisance, était paisiblement assise dans le lointain, au bord du lac, au milieu des campagnes fertiles. Le Pilate, à la cime grise et déchirée, s'élançait droit vers le ciel. Le regard s'étendait à plusieurs lieues de distance, par-dessus ces campagnes vertes, où les jolis petits chalets suisses étaient semés par milliers.

Après avoir joui longtemps de ce ravissant spectacle, ils reprirent leur chemin et atteignirent, au bout d'une bonne demi-heure, l'hôtel sur le Staffel, où ils burent un verre de vin et mangèrent un petit pain beurré avec du fromage.

Encore quarante minutes de marche, et ils allaient arriver au sommet du Righi. Cette idée leur donna un nouveau courage; ils saisirent leur alpenstock et se remirent à monter.

Max Rapelings, pour éveiller l'attention de son ami, se mit à parler de mademoiselle Halewyn, de la véritable nature de sa maladie et des moyens de la guérir tout à fait. Ce genre de conversation plut davantage à Herman; il semblait écouter, sans la moindre distraction, et répondait de temps en temps avec une entière liberté d'esprit.

Un peu plus loin le guide leur dit :

— Messieurs, voilà l'hôtel sur le Righi.

— Deux grands hôtels, observa Max Rapelings.

— Oui, monsieur, l'ancien et le nouveau; on pourrait bien en ajouter encore un troisième, car, chaque année, les voyageurs deviennent de plus en plus nombreux. Là-bas, sur cette hauteur devant l'hôtel, est l'endroit d'où la vue s'étend sur presque toute la Suisse. Ces messieurs descendent-ils du Righi demain?

— Oui, demain matin.

— Alors, je passerai la nuit ici ou sur le Staffel pour porter également leurs paquets en descendant.

Les Flamands entrèrent à l'hôtel, où ils eurent beaucoup de peine à obtenir une chambre à deux lits, sous le toit.

L'hôtel fourmillait de voyageurs; toute la salle était remplie de gens de toute les nations : hommes, femmes, enfants allaient et venaient, parlaient et s'interpellaient dans toutes les langues.

Le jeune docteur voulait sortir immédiatement; il était déjà tard, et la nuit allait tomber.

Herman, qui se sentait fatigué, exprima le désir de se reposer au moins un quart d'heure, il s'assit près d'une table.

Mais, aussitôt qu'il eut jeté un regard autour de la salle, il se leva, prit le bras de son ami et lui dit à l'oreille :

— Viens, Max, sortons au plus vite, la vieille dame de Weggis est assise là-bas, dans le coin. Je ne sais, mais elle m'inspire une inconcevable aversion. Elle m'a tellement agacé les nerfs, que je frémis encore à sa vue.

— C'est du magnétisme en sens contraire, à rebours, répondit Max, du magnétisme répulsif.

— N'importe ce que c'est, fuyons, elle nous a vus.

Ils sortirent de l'hôtel, et trouvèrent à la porte leur guide, qui les accompagna sur la hauteur. Il y avait là au moins trente à quarante touristes.

Les Flamand restèrent longtemps absorbés dans la contemplation du magnifique panorama qui se déroulait sous leurs yeux et se tournèrent de tous côtés sans rien dire :

Herman cessa même de penser pour un iustant à la jeune fille dont l'image l'avait poursuivi jusque-là, sans qu'il pût s'y soustraire.

Du point où ils étaient, leur vue s'étendait sur plus de cent lieues à la ronde ; devant eux, le Righi descendait droit et roide dans la *Zuydersée ;* d'un autre côté ils voyaient à une profondeur de quatre mille pieds le lac des Quatre-Cantons, pareil à une croix verte, et cependant il leur paraissait si rapproché, qu'il leur prenait envie de ramasser des pierres pour les jeter dedans. Plus loin se dressait encore le monstrueux Pilate avec ses cornes de rocher; plus loin encore, par delà Lucerne et du côté de Zurich, ils découvraient, pour ainsi dire, tout un monde de riches et fertiles campagnes parsemées de villes et de villages, de bois et de collines verdoyantes, et traversé par des rivières qui serpentaient comme des rubans d'argent les paysages lointains.

Mais ce qui finit par attirer toute leur attention, c'était la vue des Alpes neigeuses, qui, à l'arrière-plan, formaient comme un arc du cercle immense au centre duquel ils se trouvaient. D'un seul coup d'œil ils embrassaient ainsi des milliers de montagnes.

Le guide leur dit le nom des principales et des plus éloignées, mais ils ne l'écoutaient pas. Que leur importait le nom de quelques-uns des points de cet immense et écrasant univers alpestre?

A peine lorsqu'il leur désigna les géants de l'Oberland bernois : l'Eiger, le Moine, la Jungfrau et surtout le Faulhorn, firent-ils attention et applaudirent-ils avec joie comme s'ils saluaient de vieux amis qu'ils ne devaient peut-être plus revoir.

Herman, malgré son admiration profonde, retournait de temps en temps la tête pour observer le mouvement des voyageurs qui devenaient de plus en plus nombreux; car les premières rougeurs du soir commençaient à se refléter sur les Alpes. Le lever et le coucher du soleil sont deux spectacles qui attirent matin et soir, sur le sommet du Righi, tous les voyageurs de l'hôtel.

Les Flamands avaient déjà vu deux fois ce spectacle, qui n'avait plus pour eux l'attrait de la nouveauté. Aussi Max Rapelings parlait-il de retourner à l'hôtel pour aller se coucher tout de suite; il était très fatigué, disait-il, et d'ailleurs il avait encore à écrire une lettre à son père. Le lendemain, dès quatre heures, il faudrait se retrouver sur la hauteur; car il ne voulait pour rien au monde manquer le lever du soleil, après avoir gravi deux montagnes pour le voir.

Herman au contraire prétendait n'être plus fatigué et voulait assister au coucher du soleil. Il faisait bien un peu froid, mais on pouvait se promener pour se réchauffer. Max Rapelings suivit donc son ami du côté où il y avait le plus de voyageurs. Ils se promenèrent pendant près d'une heure en long et en large, tantôt regardant l'incendie croissant des Alpes, tantôt écoutant ce que disaient les voyageurs entre eux, tantôt mesurant du regard la profondeur de la vallée où Goldau était enterré avec ses cinq cents habitants sous le Rossberg, et qui leur apparaissait comme un ténébreux et insondable abîme.

Plus d'une fois déjà, Max avait engagé son ami à retourner à l'hôtel ; enfin il déclara qu'il allait se coucher tout seul. Pour toute réponse, Herman lui prit le bras et poussa un cri étouffé, comme si quelque chose l'effrayait.

— Qu'est-ce qui te prend encore une fois? s'écria Max, tu m'écrases le bras.

— Tais-toi, tais-toi ! s'écria le jeune avocat, elle est là.

— Qui ?

— Elle, Florence, là, devant nous. Cette demoiselle avec ce châle rouge et ce chapeau noir.

— C'est de la sorcellerie ! je crois en effet que c'est elle, répondit Max. Mais pourquoi es-tu si agité ? Nous nous trompons probablement. Il fait presque noir. Je vais aller la regarder de près.

Le jeune médecin s'approcha de la demoiselle désignée; mais, à peine l'eut-il envisagée, qu'il accourut vers son ami, le saisit par le bras et l'entraîna vers l'hôtel, en lui disant à voix basse :

— Fuis, fuis, malheureux.

— Pourquoi ? Que t'est-il arrivé ?

— Fuis, c'est le vieux moulin à paroles de Weggis. Quelle folie aussi ! Croire que mademoiselle Halewyn est ici sur le Righi ! Elle est probablement déjà à Paris. Tu rêves toujours. Mangeons quelque chose bien vite, et allons nous coucher.

— Soit, allons ! répéta le jeune avocat, ému et désappointé[1].

1. L'épisode qui suit et termine *L'Oncle et la Nièce* a pour titre : *Un Sacrifice*.

FIN DE L'ONCLE ET LA NIÈCE



— Herman... monsieur Van Borgstal! (Page 6.)

UN SACRIFICE[1]

I

Il faisait encore nuit, mais une pâle lueur, messagère du soleil levant, commençait à poindre à l'orient.

Le cor des Alpes rompit le silence de la nature; ses sons plaintifs résonnaient sur la cime du Righi.

A l'instant s'éleva, dans toutes les chambres des deux hôtels, un bruit extraordinaire de voix joyeuses, de gens qui s'appelaient les uns les autres, de portes qu'on ouvrait et qu'on fermait. Chacun s'habillait avec une impatience fiévreuse pour ne pas manquer le spectacle grandiose que le cor des Alpes annonçait.

Lorsque Herman et Max s'empressèrent à leur tour de sortir de l'hôtel, ils ne purent s'empêcher de rire. Ils voyaient devant eux une procession de spectres fuyants, qui couraient à toutes jambes pour atteindre la hauteur d'où l'on dominait les vastes perspectives de l'orient. Tous les voyageurs, hommes, femmes et enfants, étaient enveloppés de couvertures blanches ou bigarrées, de châles, de manteaux, et avaient la tête et le cou couverts de mouchoirs et d'écharpes de toutes les formes et de toutes les couleurs.

L'empressement de cette foule paraissait d'autant plus singulier que les étoiles brillaient encore

1. L'épisode qui précède *Un Sacrifice*, a pour titre : *L'Oncle et la nièce.*

dans le firmament d'un bleu sombre, et que, à quelque distance, les objets disparaissaient encore, pour ainsi dire, dans un crépuscule gris et froid.

Cependant les Flamands suivirent les autres sur la hauteur, mais en se tenant autant que possible à distance des plus bavards et des plus bruyants, pour ne pas être troublés dans la contemplation des merveilles qu'on leur avait promises. Silencieux, ou n'échangeant que de courtes observations, ils tenaient l'œil fixé sur l'horizon du côté de l'orient et jetaient de temps en temps un coup d'œil rapide derrière eux, vers les Alpes neigeuses, dont le sommet commençait à paraître enflammé. Droit devant eux, à quelques lieues, s'étendait la large vallée, à plusieurs mille pieds de profondeur. Au-dessus des lacs et des rivières étaient suspendus, immobiles, des nuages blancs, ressemblant de loin à des chaines de montagnes; les bois étaient encore cachés dans le brouillard nocturne; au fond des abimes, derrière le côté occidental des croupes rocheuses, régnait encore une obscurité impénétrable.

— Singulière réflexion que je fais là ! dit Herman; tout est encore indistinct et sans forme; on peut à peine distinguer les uns des autres le ciel, la terre, les montagnes, les eaux, les hauteurs et les vallées. Je me figure que, comme des génies antédiluviens, nous regardons ici le désordre, le chaos primitif.

— Oui, et que nous attendons, le cœur palpitant, que le tout-puissant : *Fiat lux, que la lumière soit!* sorte de la bouche du Créateur pour transformer le chaos en un monde admirable.

— C'est bien là ce que je voulais dire, Max... Vois, là, derrière nous, les montagnes de glace, les géants neigeux des Alpes. Leurs sommets voient le soleil qui est encore caché pour nous; ils sont déja dorés et irrisés, tandis que là, dans le fond, tout est encore morne et endormi dans le crépuscule gris.

— Oui, répondit le jeune médecin; mais, tandis que nous regardons du côté des Alpes, le soleil pourrait nous surprendre. Tiens, vois, déjà des bandes rougeâtres, marquent la place ou sa lumière créatrice va paraître. La clarté commence à se répandre; les bois et les montagnes prennent des formes moins indécises. Les bandes rouges deviennent brillantes comme de la lave en ébullition; les brouillards se remuent; une vie mystérieuse anime les vapeurs; elles se balancent et s'agitent, c'est la dernière lutte de la nuit contre le jour... Fais attention, le Créateur répète le *Fiat lux* qui éveille le monde à la vie!

La poitrine d'Herman se souleva et il poussa un long cri d'admiration.

Le soleil majestueux s'était levé tout à coup derrière l'horizon. Du moins ce ne pouvait être que le flambeau du jour, ce foyer rouge et étincelant qui, pareil à un feu électrique colossal, envoyait dans toutes les directions ses rayons aveuglants et inondait toute la nature de ses torrents de lumière.

Les Flamands furent obligés de fermer les yeux ou de les détourner de ce spectacle grandiose Au bout d'un instant, le foyer devint de plus en plus doux, et alors ils reconnurent comment le soleil, en donnant à tout la couleur, la forme et la vie, leur avait donné réellement une représentation de la création originelle.

Les brouillards se dissipèrent, les nuages montèrent plus haut dans le ciel; un bruit mystérieux s'éleva de toute la nature, comme si, dans la matière sensible, palpitait aussi un cœur vivant.

Longtemps les Flamands contemplèrent ce spectacle incomparable, muets d'étonnement et d'admiration, jusqu'à ce que les brouillards montant le long et autour du Righi-Kulm, s'épaissirent en véritables nuages et interceptèrent la vue dans plus d'une direction. Ils virent alors la plupart des voyageurs retourner les uns après les autres à l'hôtel, et se trouvèrent enfin complètement seuls.

— Cette indescriptible tableau vaut seul un voyage en Suisse, dit Herman. Je ne m'étonne plus maintenant que certains peuples aient adoré le soleil comme l'image de Dieu, de sa grandeur et de sa toute-puissance.

— Oui, répondit Max, de toutes les œuvres de la création, c'est la plus grande et la plus belle... Mais il fait terriblement froid et humide ici. Il me semble que je suis gelé. Faisons comme les autres, Herman; tous ces gens-là vont se remettre au lit pour se réchauffer.

— Au lit, maintenant, Max?

— Certainement, il n'est pas encore six heures. Nous avons tout le temps. Pour voyager ainsi des journées entières, il ne faut pas surmener son cheval. Quand le corps est exténué, l'âme perd sa force de jouissance.

— Dormir? Tu pourrais dormir maintenant? répéta Herman.

— Qui sait? Je veux du moins essayer; et, si nous ne dormons pas, nous nous reposerons et nous nous réchaufferons. Sois raisonnable, Herman, et suis mon bon conseil.

Ils retournèrent à l'hôtel et montèrent dans leur chambre...

Une couple d'heures après, ils étaient avec leur guide sur la porte de l'hôtel, prêts à redescendre le Righi.

A peine avaient-ils suivi la pente pendant quel-

ques centaines de pas, que Max Rapelings interpella son ami :

— Eh bien, Herman, tu ne dis rien, et tu as l'air soucieux.

— En effet, et c'est un peu ta faute.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, Max, que tu as eu tort de me condamner à rester couché dans mon lit, les yeux ouverts, pendant deux longues heures. Dieu t'a doué d'un heureux naturel : tu as dormi, peut-être. Mais ne comprends-tu pas que des milliers d'idées doivent m'avoir traversé l'esprit pendant cette longue insomnie ?

— Pas des idées tristes, je l'espère ?

— Si fait, hélas ! des idées fort tristes. Pendant tout ce temps, la pauvre Florence m'est apparue, toute en pleurs, et t'appelant à son secours.

— Y aurait-il réellement du magnétisme sous jeu ? murmura le jeune docteur en souriant. On dit en effet qu'il y a des personnes qui, sous l'influence d'une force mystérieuse, ont l'intuition de ce qui se passe à de grandes distances. Mais tu prends tes hallucinations et tes rêves pour des réalités. Le magnétisme n'est pour rien là dedans.

— Je reconnais, Max, que ce ne sont que des terreurs imaginaires ; mais elles n'en assombrissent pas moins mon esprit. Que veux-tu ? Ma pitié pour cette pauvre malade est extraordinaire. Je me tiens pour convaincu, à tort ou à raison, que Florence aspire après ton retour comme après un bienfait qui doit la préserver de la mort.

— Exagération à part, tu as peut-être raison, répondit Max flatté par les paroles de son ami. Oui, Florence doit désirer ma présence. Peut-être regrette-t-elle la société de celui qui lui a rendu si vite la confiance et la vie ; mais, s'il fallait satisfaire les vœux des malades, ce ne serait pas assez d'un médecin pour chacun d'eux. M. Halewyn est probablement à Gorteghem maintenant. Les préparatifs pour la réception du gouverneur de la province, et surtout la fête que l'on doit donner en son honneur, permettront à Florence d'attendre mon retour sans impatience et sans chagrin. Qu'est-ce que huit jours ? Ce soir nous couchons à Andermatt ; demain nous faisons l'ascension du Saint-Gothard, et à la fin de la semaine nous sommes de retour à Berne.

— Oui, tu as raison, Max, je ne suis qu'un rêveur, murmura le jeune avocat, en secouant la tête. C'est pourtant inexplicable : je ne puis chasser de mon esprit l'idée que la pauvre Florence est en ce moment beaucoup plus malade que tu ne le supposes... Mais ne t'en occupe pas davantage ; tout à l'heure ce nuage de mon cerveau se dissipera.

Il se tut un instant, puis il s'écria tout à coup :

— Mon Dieu, que vois-je là ? Ce n'est pas possible !

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Max. Tu me fais peur. Tu vas me faire croire que l'image de Florence s'est dressée devant tes yeux, invisible pour le commun des profanes.

— Vois, vois, au loin, Max, tout au bas du chemin, M. Halewyn.

— M. Halewyn ? Mais en effet ! c'est lui... Lui ici ! Je ne sais plus que penser. Si ce n'est pas de la magie, l'explique qui pourra. C'est positivement lui, avec ses favoris blancs et son paletot brun. Il marche la tête penchée et le regard baissé : c'est son habitude. D'où vient-il ? Il attend le gouverneur de la province à Gorteghem... et le voilà qui se promène sur le Righi ! Mon esprit s'égare à chercher...

— Il est tout seul ! Et Florence ? dit Herman, qui ne quittait pas des yeux le vieillard et n'écoutait pas les réponses de son ami.

— Allons, allons, ce mystère m'agace et m'impatiente, dit Max. Marchons un peu plus vite ; M. Halewyn nous expliquera lui-même cette énigme.

Ils virent que le vieillard, absorbé dans ses réflexions, continuait à monter, la tête basse, et qu'il ne les apercevrait vraisemblablement pas avant d'être tout près d'eux.

C'est ce qui arriva en effet. Les jeunes gens furent obligés de l'appeler par son nom et de le saluer à haute voix pour le tirer de sa préoccupation.

Il s'arrêta et les considéra avec stupeur, comme s'il ne pouvait en croire ses yeux.

— Vous ici, sur le Righi, messieurs ? dit-il. Je pensais à vous à l'instant même, et je vous voyais en idée sur la me ci du Saint-Gothard, poussant des cris d'admiration.

— Et nous qui, il n'y a pas dix minutes, calculions que vous pouviez déjà être en Flandre ! s'écria le jeune médecin.

— Mademoiselle Florence n'est pas avec vous ! demanda Herman. Je vous en prie, monsieur, donnez-nous des nouvelles de sa santé.

Le vieillard secoua la tête.

— Mauvaise, mauvaise ! soupira-t-il.

— Mauvaise, ô ciel ! s'écria le jeune avocat. Je le pensais bien. Vois-tu, Max, que je ne me trompais pas ! Et où est la pauvre fille, monsieur ?

— Elle est à l'hôtel, sur le *Staffel*, à un quart de lieue d'ici environ. Elle est au lit et ne se sent ni la force ni le courage de se lever.

— Pardonnez-moi, monsieur Halewyn, dit Max Rapelings en l'interrompant ; mademoiselle Flo-

rence est malade, dites-vous? Que vient-elle donc faire sur le Righi?

— Je ne le sais pas moi-même, répondit M. Halewyn d'un ton désolé. J'aurais mieux fait de suivre fidèlement votre conseil et de retourner à la maison; mais une fois que ma pauvre nièce se laisse aller au découragement, il n'y a pas moyen de lui refuser quelque chose.

— C'est donc elle-même qui vous a déterminé à monter sur le Righi? C'est incompréhensible. Cela m'inspire une certaine inquiétude... Et la réception du gouverneur de la province, monsieur?

— Venez, je redescends la montagne avec vous jusqu'au Staffel, dit le vieillard; je ne veux pas interrompre plus longtemps votre marche. D'ailleurs je n'ai rien à faire, je me promène par ennui, pour me distraire de mes douloureuses pensées. Je vous expliquerai, chemin faisant, pourquoi vous me rencontrez sur le Righi.

Et, rebroussant chemin avec les jeunes gens, M. Halewyn reprit :

— Vous avez vu, messieurs, qu'à Hergiswyl, au moment de notre séparation, Florence ne pouvait retenir ses larmes. Depuis lors elle a perdu courage et s'est sentie malade. Notre départ de Suisse lui inspirait une crainte secrète. Je ne pouvais pas la consoler; je devais retourner chez moi pour recevoir le gouverneur de la province Nous arrivâmes ainsi à Lucerne, au Schweizer-Hof, où je trouvai une lettre à mon adresse. Dans cette lettre on m'annonçait que l'inauguration de la chaussée était retardée de quinze jours, à la demande du gouverneur lui-même. Cela me donnait la liberté de rester encore deux semaines en Suisse si nous en avions la fantaisie. La joie de Florence était indicible; dans son agitation maladive elle exagère tout. Elle se sentait guérie tout à coup et se réjouissait comme si le Ciel lui eût accordé un bonheur inappréciable. Elle voulait, sans perdre un instant, aller au bateau à vapeur pour se rendre à Fluelen. Vous savez, messieurs, que c'est là que l'on doit aborder pour gagner Amstegg; le village où, suivant votre premier projet, vous deviez séjourner pendant quelques jours. C'est aussi la route vers le Saint-Gothard. Je devinais bien pourquoi Florence avait si grande hâte de se rendre à Fluelen; et, lorsque je l'interrogeai à ce sujet, elle en convint sans détour. Elle espérait vous rejoindre, docteur, et vous revoir, ne fût-ce que pendant quelques minutes. Je ne comprends pas quelle étrange influence, quelle attraction vous exercez sur ma nièce. On serait presque tenté de de croire que vous êtes devenu pour elle la santé et la vie même. Cela ressemble à ce qu'on appelle le magnétisme.

— Le magnétisme! s'écria Max Rapelings avec une joie qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Qui sait, monsieur? C'est une force mystérieuse, une attraction secrète entre les âmes, dont personne encore n'a pu découvrir les lois.

— Mais non, mon jeune ami, à part la sensibilité exagérée d'une jeune fille maladive, la chose me paraît toute naturelle. Par vos bonnes paroles vous avez relevé le moral de ma nièce, et vous lui avez inspiré de la confiance. Cette confiance, elle l'a perdu dès qu'elle a cessé de vous voir. Est-il étonnant après cela qu'elle désire se retrouver auprès de vous, pour que vous lui rendiez le courage et l'espérance?

— Pauvre demoiselle Florence! soupira Herman, qui, jusque-là, avait écouté avec un trouble croissant. Elle est donc vraiment très malade, monsieur?

— Cependant, reprit Max, elle ne pouvait pas supposer que je serais sur le Righi, puisque nous ne savions pas nous-mêmes que nous y viendrions.

— Je me suis creusé la tête pour me l'expliquer, répondit le vieillard, et j'avoue que je n'y suis point parvenu. Nous arrivions sur le quai pour prendre le bateau qui va à Fuelen. Pendant que nous attendions la cloche du départ, il se fit un revirement soudain dans les idées de Florence; elle ne voulait plus aller à Fuelen ce jour-là, et désirait, au contraire, monter sur le Righi. Il suffirait d'envoyer nos bagages à Amstegg, où nous serions arrivés dans la soirée du lendemain. Elle disait que, si elle avait une si grande envie de monter sur le Righi, c'était seulement pour voir de là le lever du soleil; mais son désir était si ardent, que j'en demeurai tout stupéfait. En vous rencontrant tout à l'heure, je me demandais, docteur, si vous n'aviez pas dit à ma nièce que vous aviez l'intention de visiter le Righi.

— Nullement, monsieur, nous n'y avons songé qu'après votre départ.

— C'est un inexplicable concours de circonstances.

— Et quand mademoiselle Florence est-elle redevenue malade? demanda Herman, qui ne songeait qu'aux souffrances de la jeune fille.

— Tout alla passablement bien jusqu'à mi-côte, répondit le vieillard. Florence, — c'est la première fois que je fais cette observation, — Florence ne peut pas supporter la solitude.

— Vous voyez bien, monsieur, que je vous disais la vérité! s'écria Max.

— Oui, docteur, vous aviez raison. Assise ainsi pendant des heures entières dans sa chaise à porteurs, ma nièce restait plongée dans ses pensées et devenait de plus eu plus mélancolique, et, lorsque nous arrivâmes à l'hôtel sur le Staffel, elle avait perdu de nouveau tout son courage. Elle ne



Il brisa contre le roc la tête du pauvre agneau affamé... (Page 11.)

voulait même plus se laisser porter jusque sur le Righi-Kulm. Après une fort triste soirée, elle est allée se mettre dans son lit, qu'elle n'a plus quitté.

— Mais qu'éprouve-t-elle? qu'a-t-elle? demanda Max Rapelings.

— Je n'en sais rien, docteur. Elle a la fièvre et se plaint de maux de tête. Ces maladies de langueur sont incompréhensibles. On serait tenté de croire qu'elle ne souffre que des maux purement imaginaires, que ce ne sont que des caprices. Mais la mort, qui en est tôt ou tard la conséquence, prouve bien, hélas! que tous ces changements d'humeur ont une cause fatale.

— La mort! murmura Herman épouvanté : oh! non, non, cela ne peut pas être.

— Bah! imaginations que tout cela, dit Max Rapelings en riant. Je vous répète, monsieur Halewyn, que votre nièce n'est pas sérieusement malade. Ce qui trouble ses nerfs et pourrait finir par la rendre réellement malade, vous savez ce que c'est, monsieur, elle le dit elle-même : la solitude. Eh bien, suivez mon conseil, hâtez-vous de retourner en Flandre. Conduisez votre nièce dans le monde, recevez nombreuse compagnie. Ne lui laissez pas le temps d'être seule avec ses idées noires.

— Je le ferai, docteur, répondit le vieillard en poussant un profond soupir; mais j'en ferai l'épreuve sans beaucoup d'espoir. Je ne le sens que trop bien, Dieu a décidé que je resterais seul sur la terre... Voilà l'hôtel sur le Staffel. Puis-je vous inviter à entrer un instant? J'irai annoncer votre présence à Florence, et elle se lèvera probablement pour venir vous saluer.

Les jeunes gens assurèrent qu'ils ne continueraient pas leur voyage sans avoir vu mademoiselle Florence et remonté son courage.

Poussé par une secrète impatience, Herman

marcha en avant et entra le premier dans l'hôtel.

Il vit dans une salle du rez-de-chaussée Florence, assise auprès d'une table, le front dans les mains, et si profondément plongée dans ses tristes idées qu'elle ne le vit pas approcher.

— Mademoiselle, vous êtes malade ? bégaya-t-il.

Le son bien connu de cette voix douce et amicale frappa la jeune fille comme le coup d'une baguette magique. Elle se leva, le visage illuminé par un sourire de bonheur et s'écria :

— Herman !... monsieur Van Borgstal ! Mes nerfs malades me trompent-ils ?... Ah ! et voilà mon docteur, mon bon docteur... C'est donc Dieu lui-même qui, dans sa miséricorde, vous envoie pour me consoler ?

Elle prit la main de Max Rapelings et balbutia, profondément émue :

— Ah! que je suis contente! C'est comme si vous m'apportiez la vie. C'est étrange, étrange! Ce qui m'arrive maintenant, je l'ai demandé au Ciel dans mes prières depuis hier.

— Calmez-vous, mademoiselle, interrompit Max Rapelings d'un ton sérieux; votre oncle m'a dit que vous vous sentiez de nouveau malade.

— Oui, malade, désolée, malheureuse, répondit-elle; mais votre arrivée seule, docteur, me rend la force et le courage.

— Voyez-vous bien, monsieur Halewyn, que vous vous êtes trompé? dit Max Rapelings. Mademoiselle n'est pas malade du tout.

— Elle me stupéfie, dit le vieillard. Ah! Florence, tu m'as donc trompé? Pourquoi m'effrayes-tu, hélas! par cette feinte aggravation de ton mal?

La jeune fille regarda son oncle avec surprise, comme si elle ne comprenait pas le sens de son reproche.

— Une feinte aggravation de mon mal! répéta-t-elle. Moi, vous tromper, mon cher oncle? non, j'étais bien malade, très malade, je vous assure, et je souffrais beaucoup. Mais à présent, l'arrivée de mon cher docteur... Peut-être me trompé-je moi-même, peut-être n'y a-t-il rien de changé dans mon triste état, mais il me semble que la confiance m'est revenue et que je m'éveille à une vie nouvelle. Ce n'est pas ma faute; je ne le comprends pas, mais je n'en remercie pas moins le bon Dieu pour la douce consolation qu'il envoie à une pauvre malade.

Max Rapelings prit une chaise et s'assit à côté de Florence; il lui tâta le pouls et se mit à l'interroger sur son indisposition de la veille. Son ami prit également place devant la table.

Tous deux rivalisèrent d'éloquence et de persuasion pour convaincre la jeune fille qu'elle avait tort de se laisser abattre, et qu'elle guérirait infailliblement. Ils lui promirent une longue et heureuse vie, lui répétèrent toutes les raisons et toutes les assurances qu'ils lui avaient déjà données à Hergiswyl; en un mot, ils la consolèrent si bien que Florence ne voulut plus entendre parler de sa maladie, et qu'elle donna elle-même un autre cours à la conversation. Elle pria Herman de lui décrire le lever du soleil, tel qu'il l'avait vu sur la pointe du Righi.

Le jeune avocat épancha dans cette narration, non seulement tout l'enthousiasme de son admiration, mais aussi l'immense joie qui le transportait. Il prêta au soleil un éclat merveilleux, à la nature des beautés infinies; et, pendant un quart d'heure, il tint la jeune fille ravie, suspendue à ses lèvres, comme si sa parole eût été la musique la plus douce et la plus délicieuse.

Lorsque cette description fut terminée, et que les jeunes gens eurent échangé encore quelques réflexions sur ce sujet, on leur demanda par quel hasard ils se trouvaient sur le Righi; et, à cette occasion, il fut reconnu unanimement qu'ils avaient tous été poussés par une attraction secrète et irrésistible vers l'endroit où ils devaient se rencontrer. On causa, on s'amusa et l'on rit comme si l'on n'avait jamais pensé au chagrin ni à la maladie.

L'oncle considérait sa nièce avec stupeur et secouait la tête d'un air pensif; mais il n'en était pas moins satisfait de la voir subitement consolée et de bonne humeur.

Le temps se passait ainsi; on ne songeait pas à se séparer.

Enfin l'oncle dit :

— Florence, nous ne pouvons pas trop exiger de la complaisance de ces messieurs. Tu le vois, ils ont leurs alpenstocks avec eux : ils étaient en route pour descendre la montagne, lorsque le hasard me les fit rencontrer. Souhaite-leur un bon voyage, et ne les retiens pas plus longtemps.

La jeune fille le regarda d'un air inquiet et surpris.

— Docteur, vous me quittez déjà! dit-elle en soupirant; et sa physionomie s'attrista tout-à-coup. Oh ! je vous en supplie, ayez pitié de moi, ne partez pas encore!

— Mais, mademoiselle, répondit Max Rapelings, nous ne pouvons pas élire domicile sur le Righi. Il faut que nous soyons à Fluelen avant le soir. N'aviez-vous pas aussi l'intention de descendre jusqu'à Weggis?

— Sans doute, docteur, après le dîner.

— Eh bien, puisque vous ne vous sentez plus malade, préparez-vous à vous mettre en route, nous descendrons la montagne de compagnie.

— Je n'ose pas accepter votre offre gracieuse, dit l'oncle, nous dérangeons votre voyage.

— Ne faites pas attention à cela, monsieur,

s'écria Herman! c'est une faveur pour nous que l'occasion d'être agréable à mademoiselle Florence.

— Eh bien, soit; je vous remercie de tout cœur, messieurs; je vais chercher les porteurs.

A peine M. Halewyn était-il sorti de la salle, que Florence saisit les deux mains de Max Rapelings et leva sur lui ses yeux suppliants.

— J'ai une prière à vous adresser, docteur, dit-elle, m'accorderez-vous ce que je désire?

— Probablement, mademoiselle. Qu'est-ce?

— Je voudrais rester toujours avec vous et ne plus jamais vous quitter.

Un frémissement courut dans les veines d'Herman, qui regarda la jeune fille d'un air abasourdi.

— Vous comprenez, mademoiselle, que pareille chose est impossible, répondit Max Rapelings, avec un sourire. Chacun de nous a sa route à suivre ici-bas.

— Oui, sans doute, mais pourquoi nous séparer? Pourquoi me laisseriez-vous aller seule, aussi longtemps que nos chemins suivent la même direction? Vous allez à Saint-Gothard, nous à Amstegg; ce village est plus loin que Fluelen sur votre route. Laissez-moi donc aller avec vous.

— N'est-ce que cela, mademoiselle? s'écria Herman tout joyeux; votre aimable et charmante société sera un bonheur pour nous.

— En effet, ajouta Max, pourquoi supposez-vous, mademoiselle, que nous ayons l'idée de refuser?

— Mon oncle m'a déjà grondée parce qu'il se figure que je suis trop indiscrète avec vous. Il me reproche d'abuser de votre bonté. Il se défendra de vous suivre, de crainte de vous gêner et d'être un obstacle à vos plaisirs. Je vous en prie, docteur, persuadez-le que notre société ne vous est point à charge. Faites-le par pitié pour une malade : je vous en serai si reconnaissante!

Max Rapelings, étonné, plongea son regard dans les beaux yeux noirs de la jeune fille pour tâcher de pénétrer la cause de cet ardent désir. Elle comprit assurément le sens de ce regard profond, car elle répondit sans hésitation :

— Mon oncle n'y comprend rien non plus. Jusqu'à présent j'avais peur de tous les jeunes gens; mais de vous! ah! je voudrais que vous fussiez deux frères et que je pusse être votre sœur! Votre gaieté et votre bonne humeur seraient la source inépuisable où je viendrais puiser le courage et l'espérance...

— Bah, bah, fiez-vous à moi pour cela, mademoiselle; je suis votre médecin, et M. Halewyn ne refusera pas de suivre mon conseil. Nous irons ensemble à Amstegg.

— Alors je fais encore une plus belle proposition, s'écria Herman. Il y a trop de monde sur le bateau à vapeur; louons une barque particulière. Nous voguerons tout à fait seuls, sous le clair soleil, bercés sur le beau lac et les yeux fixés sur les merveilles de la nature. Nous nous figurerons que nous sommes à Venise. Oui, quoique je ne sois qu'un mauvais musicien, et que ce soit hasardeux d'oser chanter en présence d'une artiste consommée, je connais un chant de rameurs, une barcarole. Tu sais bien, Max?

> Ma légère gondole,
> Sur l'eau, dans la nuit, vole
> Vers le pays charmant
> Où le bonheur m'attend...

— Allons, deviens-tu fou? interrompit le jeune médecin; chanter dans un hôtel! Tu veux donc qu'on te prenne pour un musicien ambulant?

— Ah! que c'est joli; que c'est gai! s'écria Florence les larmes aux yeux. Monsieur van Borgstal, vous avez une jolie voix de ténor!... que je suis contente! Le chant, c'est la fleur de la vie, la voix de l'âme.

— Tout est prêt, messieurs, dit M. Halewyn en rentrant dans la salle. Dans deux ou trois minutes les porteurs seront devant la porte. Florence, va dans ta chambre, ferme ton sac de voyage, et fais-le descendre par le garçon. Nous ne pouvons pas faire attendre longtemps ces messieurs.

La jeune fille, en s'éloignant, jeta encore un regard suppliant au jeune docteur.

Celui-ci se mit immédiatement en devoir de prouver à M. Halewyn que, puisqu'il avait comme eux l'intention de se rendre à Fluelen, c'était un hasard qui leur fournissait l'occasion de passer toute cette journée ensemble. L'oncle refusa d'abord, sous prétexte qu'il ne voulait pas les priver de leur liberté. Il comprenait bien leur généreuse intention, mais il se faisait un scrupule d'en abuser. Herman se joignit à son ami pour vaincre la résistance du vieillard et donna surtout pour raison que ce long voyage en compagnie de mademoiselle Florence leur permettrait de lui inspirer une confiance moins sujette à s'ébranler, et de la prémunir contre de nouveaux découragements.

M. Halewyn, qui ne leur avait résisté que par pure politesse, se laissa convaincre sans trop de peine et finit par accepter avec plaisir leur proposition.

Ils devaient donc se rendre ensemble à Fluelen et à Amstegg; puis les jeunes gens disaient adieu à leurs compagnons dans ce dernier village, pour aller passer la nuit à Andermatt, au pied du mont Saint-Gothard.

Quelques minutes plus tard, Florence se plaça dans sa chaise à porteurs, et toute la société se mit à descendre.

Max Rapelings avait engagé une conversation suivie avec M. Halewyn. Herman marchait le plus souvent à côté de la chaise à porteurs et échangeait avec Florence quelques mots sur le paysage et sur le plaisir qu'ils se promettaient de leur traversée sur le lac des Quatre-Cantons.

Par un sentiment de bienséance, il n'osait pas rester constamment auprès de la jeune fille; et pressait le pas de temps en temps pour se rapprocher de M. Halewyn et de Max.

Depuis quelques minutes, il marchait entre les deux groupes et venait de s'arrêter pour attendre les porteurs, lorsqu'il vit Florence sauter à bas de sa chaise et venir vers lui.

— Que fais-tu, ma nièce? tu vas te fatiguer, dit l'oncle, qui s'était retourné par hasard. Nous avons encore près de trois heures à marcher.

— Le terrain est uni ici et la pente presque insensible, mon cher oncle, répondit-elle. Dès que je me sentirai fatiguée, je remonterai dans ma chaise.

— Un peu de mouvement fera beaucoup de bien à mademoiselle, dit Max.

— Oui, oui, docteur, ne vous inquiétez pas de moi, continuez votre conversation avec mon oncle. J'ai une question à faire à M. Van Borgstal au sujet de sa mère.

Le jeune docteur reprit sa marche et continua à causer avec l'oncle.

— Au sujet de ma mère, mademoiselle? demanda Herman en réglant son pas sur celui de la jeune fille.

— Oui, monsieur, répondit-elle, c'est une idée qui m'est revenue cent fois à l'esprit depuis hier au soir. Il m'était resté un souvenir très confus de ma première enfance; ce souvenir est devenu peu à peu plus clair dans mon esprit. Je me trompe peut-être, mais, — je ne sais pourquoi, — je me réjouissais en songeant que je connaissais peut-être votre mère.

— J'en serais bien heureux, mademoiselle.

— Mon oncle m'a dit que vous étiez le fils unique de madame Van Borgstal. C'est ce qui m'a fait douter... N'avez-vous pas eu une sœur qui s'appelait Amélie?

— Ma sœur Amélie vit encore, répondit le jeune homme étonné des paroles de Florence. Ma sœur est mariée et elle habite Bruxelles.

— Ah! alors je connais votre mère! N'est-ce pas une grande et belle femme, avec des grands yeux bruns, et un sourire si doux qu'on se sent attiré vers elle par un sentiment de confiance et d'amitié?

— Mais, grand Dieu! comment est-ce possible? s'écria Herman; en trois mots vous venez de tracer le portrait de ma mère d'après nature.

— Quand on est malade, la mémoire acquiert une puissance étonnante. Je n'avais que dix ans lorsque j'eus l'occasion de voir une seule fois madame Van Borgstal, et je la revois encore là, devant mes yeux, comme si cela datait d'hier. C'est dans le grand pensionnat de Jette-Saint-Pierre que j'ai connu votre sœur Amélie. Oui, monsieur. Je ne la connaissais pourtant pas particulièrement. Votre sœur était dans les classes supérieures; elle avait au moins six ans de plus que moi. Mais, pendant la maladie de sa fille, madame Borgstal est venue plusieurs fois à la pension. J'ai vu un jour éclater sa joie maternelle, lorsque, ayant encore les yeux pleins de larmes, elle entendit qu'on lui criait de loin : Votre enfant est sauvée! Oh! je n'ai rien oublié; elle me distingua entre toutes les petites pensionnaires, et elle me fit présent d'une jolie boîte de bonbons; en même temps elle m'embrassa, — ici sur la joue gauche, — mais un baiser si doux et si tendre, qu'elle m'apparut comme la mère que Dieu m'avait prématurément enlevée... Ce sont les rêves d'un esprit malade; je suis encore une grande enfant, n'est-ce pas?

Herman avait de la peine à retenir les larmes d'attendrissement prêtes à s'échapper de ses yeux. Pour faire diversion, il s'écria à haute voix :

— Max, Max, arrête-toi un instant; apprends une chose inattendue : mademoiselle Florence connaît ma mère aussi bien que moi-même.

— Il n'y a plus rien qui m'étonne, répondit en riant le docteur. Depuis que nous sommes en Suisse, nous tombons de surprise en surprise.

Ils attendirent que Florence les eût rejoints; Herman répéta alors à son ami tout ce que la jeune fille lui avait raconté; ils échangèrent quelques observations à ce sujet, et ainsi la conversation devint générale. Il faut croire qu'Herman n'éprouvait plus le même désir d'être seul avec Florence, ou que son émotion durait encore; car, pendant quelque temps, il ne s'éloigna plus de son ami.

La jeune fille, obéissant aux conseils de son oncle, remonta dans sa chaise à porteurs, à la condition d'en descendre de nouveau dès qu'elle serait un peu reposée.

Le jeune avocat marchait à côté de M. Halewyn et avait l'air d'écouter la conversation de ce dernier avec Max; mais, au commencement, il lui fut impossible de prêter la moindre attention à ce qu'ils disaient. Florence connaissait sa mère! Elle sentait encore sur sa joue le baiser qu'elle avait reçu d'elle! Que signifiait ce nouveau concours de circonstances? Pourquoi ces deux femmes, — une mère et une jeune orpheline, — avaient-elles échangé cette tendre et amicale étreinte, il y avait huit ans déjà? Était-il dans la volonté de Dieu de

réunir ces trois créatures par un même lien?

Toutes ces pensées se croisaient dans son cerveau, enveloppées d'une sorte de brouillard. Cependant insensiblement son émotion s'apaisa et finit par se calmer tout à fait. Interpellé par Max, il prit part à la conversation, tout en jetant de temps à autre un regard amical du côté de Florence.

La jeune fille descendit de nouveau de sa chaise à porteurs et rejoignit son oncle et nos deux amis. Le chemin traversait en ce moment une prairie très unie, et elle ne se sentait pas du tout fatiguée. Elle s'ennuyait de voir ces deux messieurs causer si gaiement avec son oncle et de ne rien entendre de leur entretien.

Elle se mit donc à marcher pendant quelque temps à côté du jeune médecin, qui, pour la distraire, mêlait à la conversation une foule d'amusantes anecdotes, de gais propos et de spirituelles saillies.

Les accidents du chemin la ramenèrent ensuite à côté d'Herman, qui marchait une couple de pas en arrière.

Après un instant de silence, Florence dit comme une personne qui pense tout haut :

— Quel bonheur d'avoir une mère! une mère qui nous aime, qui souffre avec nous, qui sait lire dans les yeux de son enfant la cause de son chagrin, et qui verse le baume de sa tendresse sur la moindre de ses douleurs! Ah! si Dieu ne m'avait pas rendue sitôt orpheline, je ne serais pas tombée malade. Il y a dans le cœur de toute créature humaine un besoin d'épanchement; mais ce besoin peut-il trouver une satisfaction plus grande que dans le cœur d'une mère, toujours aimant, toujours ouvert, source inépuisable de confiance et d'inaltérable amour? Telle est votre mère pour vous, n'est-ce pas, monsieur Van Borgstal?

— C'est bien beau et bien vrai ce que vous dites là, mademoiselle, murmura Herman. J'ose à peine l'avouer; mais je ne puis entendre parler de ma mère avec tant de sentiment sans en être profondément touché. Sous ce rapport je suis encore simple et naïf comme un enfant. Comme vous le dites si bien, mademoiselle, ma mère est pour moi l'image de l'amour le plus sincère, le plus tendre et le plus pur.

— Oh! je sais bien que vous êtes un bon fils et que vous aimez tendrement votre mère!

— Qui vous a dit cela, mademoiselle? demanda le jeune avocat d'un air surpris.

— C'est mon oncle qui me l'a dit; mais je l'aurais facilement deviné. Quel est le cœur noble et sensible qui n'aimerait point sa mère? Hélas! il faut avoir perdu la sienne, comme moi, pour mesurer toute la puissance de cette loi naturelle. Quant à vous, monsieur Van Borgstal, l'amour que vous portez à votre mère doit être bien profond et bien sincère, puisque vous avez résolu de ne jamais la quitter aussi longtemps qu'elle vivra. Mon oncle m'a dit que vous ne vous marierez jamais, uniquement pour pouvoir rester auprès de votre mère et ne point la laisser finir ses jours dans l'isolement.

Herman ne savait que répondre : contredire la jeune fille lui était impossible; confirmer ce qu'elle disait, il n'en avait nulle envie. Il balbutia donc quelques réserves.

— Non, non, reprit Florence, n'essayez pas de dissimuler vos mérites, monsieur; votre conduite envers votre mère est noble et belle, et elle m'inspire de l'estime et du respect, parce que tout orpheline que je suis, ou plutôt, en ma qualité d'orpheline, je sais apprécier à sa valeur un pareil sentiment. Ainsi je n'ai ni père ni mère, et le besoin d'aimer quelqu'un à leur place m'a poussée à reporter tout l'amour dont mon cœur est capable sur mon vieil oncle, qui est pour moi un second père. Comme vous, monsieur, j'ai résolu de rester avec lui jusqu'à la fin de sa vie ou de la mienne.

— En cela vous avez grand tort, mademoiselle. permettez-moi de vous le dire, se récria Herman avec un tel accent de désappointement que la jeune fille en fut tout étonnée.

— Tort? répéta-t-elle.

— Oui, certes, mademoiselle; le dévouement ne doit pas être un sacrifice; vous ne devez pas être une victime; car ainsi vous anéantissez même la possibilité du dévouement.

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais essayer de me faire comprendre : vous demeurez avec votre oncle dans un vieux château sombre; vous n'y voyez que de vieilles gens; vous n'y entendez jamais une voix qui trouve un écho dans votre âme. Pauvre cœur isolé qui, sans le savoir, languissez dans un désert, demeurez ainsi et laissez votre beau printemps s'écouler sans verdure et sans fleurs; qu'avez-vous eu de la vie? Rien que les ténèbres, l'ennui, le découragement, le chagrin...

— Vous exagérez, monsieur, dit Florence.

— J'exagère, mademoiselle? Mais la maladie qui vous épouvante, qu'est-elle autre chose que la suite d'un triste isolement? Un éternel hiver qui tient votre âme enfermée dans un cercle de glace? Quoi! vous avez de l'esprit, vous êtes instruite, la musique est un besoin de votre cœur, vous êtes une artiste distinguée, et vous vous cloîtrez dans un sombre et vieux château, sans autres compagnons, sans autres auditeurs que les murs humides de votre prison! Oh! ne dites pas que cela vous plaît ainsi; ne dites pas que la reconnaissance et

l'amour que vous avez pour votre oncle vous rendent ce sacrifice agréable et facile. Vous vous trompez par générosité : vous avez cru à tort que vous étiez atteinte d'une maladie qui mettait vos jours en danger; mais pourquoi vous êtes-vous plu à croire que vos craintes étaient fondées? Votre sacrifice ne serait-il pas un suicide? Et, dans ce cas, qu'est-ce donc que ce dévouement, qui laisserait votre oncle seul et désolé dans la vie?

— Que vos paroles sont dures et sévères, monsieur Van Borgstal! balbutia la jeune fille au comble de l'étonnement. Êtes-vous donc fâché contre moi?

— Oh! non, mademoiselle, je me laisse emporter par mes idées, répondit Herman en riant de sa propre exaltation. Cependant il y a quelque chose de sérieux dans ce que je dis. Ne sentez-vous pas, au fond, que j'ai raison?

La jeune fille secoua la tête et baissa les yeux.

— Ah ça! il me semble que vous ne vous ennuyez pas du tout à vous deux! s'écria Max, qui s'était arrêté avec M. Halewyn pour les attendre. On dirait que vous ne vous doutez pas de notre présence. De quoi causiez-vous donc si sérieusement?

— D'une chose très simple, répondit Herman. J'essayais de convaincre mademoiselle Florence que la solitude lui fait mal.

— C'est surprenant, dit l'oncle; depuis une demi-heure le docteur me soutient absolument la même chose. Est-ce par suite d'un accord arrêté d'avance entre vous deux?

— Cela devient plaisant, sur ma parole, reprit Max; si ce n'est pas le magnétisme qui s'en mêle, alors c'est le hasard qui se moque de nous. Depuis que nous sommes en Suisse, on dirait que mon ami et moi nous n'avons qu'un seul cœur pour sentir, un seul cerveau poor penser...

— Cela prouverait uniquement, interrompit le vieillard, qu'il y a entre vos deux esprits une grande sympathie.

— Ah! que c'est beau, exclama la jeune fille, deux cœurs qui battent à l'unisson! que cette douce et pure amitié doit vous être chère, messieurs!

— Florence, dit le vieillard, nous nous sommes arrêtés en cet endroit parce que, à partir d'ici, le chemin devient étroit et pierreux, et la pente très rapide. Il faut remonter dans ta chaise à porteurs et ne plus en sortir avant que nous soyons arrivés au bas de la montagne. Tu as marché assez longtemps, puisque nous passons toute la journée en compagnie de ces deux aimables jeunes gens.

En effet, à partir de là, le chemin devenait très difficile, et les voyageurs se virent obligés de marcher les uns derrière les autres. En outre, ils commençaient à se fatiguer, car le soleil tombait d'aplomb sur eux et la température était brûlante. Ils ne pouvaient donc échanger que quelques mots de temps en temps.

L'après-midi était déjà avancé lorsqu'ils arrivèrent à Weggis, et entrèrent à l'hôtel de la Concorde pour dîner.

Le repas fut très gai : Florence, fortifiée par sa longue promenade, avait bon appétit et ne refusa pas de vider une couple de verres de vin.

Herman était plus réservé; des idées singulières lui traversaient le cerveau; mais personne ne s'en aperçut, car il s'efforçait de prendre part à la conversation avec une certaine gaieté.

Les voyageurs n'avaient pas de temps à perdre : aussi, même avant que le dîner fut fini, Max se leva de table et se rendit sur le quai pour chercher une barque. Il revint bientôt annoncer qu'il avait loué un joli petit bateau, avec des bancs commodes, et léger comme une gondole vénitienne.

Herman et Florence coururent à la barque tout joyeux et s'installèrent à côté l'un de l'autre sur le banc d'arrière.

Max Rapelings qui vint bientôt les rejoindre avec l'oncle, dit en badinant à son ami :

— Voyez-vous, l'égoïste? toujours pressé de prendre la meilleure place. Aurais-tu fait un complot avec mademoiselle pour exclure le docteur de votre société? Mais cela ne vous réussira pas cette fois-ci. Venez, monsieur Halewyn, asseyez-vous ici près de moi; ils ne pourront rien se dire que nous ne l'entendions.

— Tu as été créé et mis au monde pour me taquiner, grommela Herman; mais il faut supporter beaucoup de choses d'un ami.

— Oui, docteur, je vous en prie, dit Florence, restez ainsi le visage tourné vers moi : nous pourrons causer gaiement tous ensemble, comme si nous étions à la maison assis autour d'une table.

Pendant qu'ils échangeaient des paroles, les rameurs de la barque leur avaient déjà fait faire un bon bout du chemin sur le lac.

La surface du lac, d'un vert clair, était unie comme un miroir; çà et là seulement les rayons du soleil faisaient jaillir des rides de l'eau comme un scintillement d'or liquide ou un ruissellement de pierreries. Des barques, des chaloupes à voiles et des bateaux à vapeur se croisaient dans tous les sens. De jolis villages avec leurs petites églises, leurs chalets pittoresques et leurs vergers verts souriaient de loin aux voyageurs, pareils à ces jouets de Nuremberg qui font les délices des enfants. De toutes parts, autour du lac des Quatre-

Cantons, s'élevaient des montagnes, tantôt en pente insensible comme des collines, et couronnées de jardins de plaisance et de vieux châteaux; tantôt raides et rocheuses, d'un escarpement effrayant; plus loin poussant jusque dans le cœur du pays leurs chaînes colossales couvertes de sombres forêts, ou cachant dans les nuages leurs cimes brumeuses.

— Combien les Suisses doivent aimer leur pays! s'écria Florence, et comme ils doivent être reconnaissants envers celui qui leur a prodigué toutes ces merveilles! La Suisse est pour moi la couronne de la création, et le lac des Quatre-Cantons le plus beau diamant de cette couronne.

— La comparaison est poétique et juste, dit Herman; mais peut-être les habitants du pays ne sentent-ils pas aussi profondément toute la grandeur et toute la majesté de leur patrie. Nous autres, nés et élevés dans les pays de plaine, nous sommes, dès nos premiers pas au milieu de cette nature alpestre, touchés d'un sentiment d'amour, de respect et de reconnaissance pour le créateur de ces merveilleux chefs-d'œuvre.

— Terre bénie! s'écria la jeune fille. Tout est ici bienfaisant et beau. Tandis que le soleil verse ses chauds rayons sur le lac étincelant, une brise fraîche se joue autour de notre barque; l'air est plein des plus doux parfums... Tenez, j'ouvre la bouche pour mieux respirer. Je voudrais amasser dans ma poitrine une provision de cet air vivifiant...

En causant ainsi, ils regardaient, avec une animation que rien ne lassait, les magnifiques paysages qui se déroulaient devant leurs yeux comme un gigantesque panorama.

Ils avaient traversé le défilé des Nez et atteint l'élargissement de Buochser. Leurs regards se portaient sur les effroyables pans de roc du Burgerstock.

A cet endroit un bateau à vapeur passa près d'eux avec une grande rapidité et fit balancer leur petite barque sur l'eau comme un berceau d'enfant.

Florence poussa un cri de joie et dit :

— Vite, monsieur Van Borgstal, votre barcarolle, votre chant de gondolier; c'est le vrai moment : notre barque bat la mesure...

Herman ne se fit pas prier et entonna vivement la barcarolle. Sa voix mélodieuse résonnait sur l'étang jusque dans les cavités des montagnes environnantes. A la deuxième strophe, Florence mêla sa voix à celle du jeune homme, et Max chanta la partie de basse. Lorsque le refrain fut repris pour la troisième fois, le vieillard lui-même fit chorus avec les autres.

La scène se termina par un éclat de rire universel, auquel s'associèrent même les rameurs de la barque. On voyait aussi sur le rivage du village de Gersau des gens qui agitaient leurs chapeaux en signe d'applaudissements. Florence battait des mains comme une enfant naïve. C'était une joie, un plaisir! Elle, qui jusqu'alors avait langui dans la solitude et l'abandon, elle ne se doutait pas que la vie fût si agréable et si belle?

— Ah! ça, mais cela va trop loin! murmura l'oncle à moitié confus. Je crois que ces messieurs m'ont ensorcelé aussi. Vais-je par hasard devenir fou sur mes vieux jours? Voilà que je me laisse entraîner sans le savoir, et que je me mets à chanter à tue-tête comme un jeune homme de vingt ans!... Non, non, tais-toi, Florence, ne chante plus. Nous approchons du rivage; que penseraient de nous tous ces gens-là?

— Votre oncle a raison, dit Max : voyez tout ce monde là-bas qui nous regarde.

— Chanter, chanter sous le soleil radieux, au milieu des œuvres admirables du Créateur, voilà vivre, vivre doublement, murmura Florence encore tout agitée par la joie. Mais, comme vous dites, mon oncle, nous sommes trop près du rivage. Tiens, que signifie cette singulière croix de bois contre ce rocher?

Un vieux matelot, qui se tenait au gouvernail et qui n'attendait évidemment que cette question pour mériter une récompense supplémentaire par ses explications, se leva et dit en bon français :

— L'endroit où cette croix est plantée est le *Kindlismord*.

— Le *Kindlismord?* (meurtre de l'enfant), répéta Max.

— Un crime affreux a été commis là, reprit le vieux rameur. Un pauvre joueur de violon vint un jour ici dans une barque avec son enfant : l'enfant avait faim et demandait du pain en pleurant. Il faut croire que le malheureux père était devenu fou de misère et de désespoir, car il aborda à cet endroit et brisa contre le roc la tête du pauvre agneau affamé...

Ce récit sonna comme un accord faux dans la joyeuse disposition d'esprit des jeunes gens; ils baissèrent la tête sans rien dire.

— Il y a donc aussi des taches dans le beau ciel de la Suisse? grommela Max.

— En Suisse les crimes sont plus rares qu'ailleurs, répondit le rameur; mais nulle part l'homme n'est parfait, et le malheur habite partout.

Ils passèrent bientôt devant l'embouchure de la *Muotta*, devant le Wytenstein qui se dresse hors des eaux, pareil à une quille solitaire, et se montrèrent l'un à l'autre avec effroi le sauvage Achsenberg, qui s'élevait dans le lointain.

Le vieux marinier, se voyant accepté pour cicerone, continua à leur expliquer ce qu'ils voyaient; il leur nomma les villages et les montagnes, et leur dit enfin :

— Nous voici maintenant sur *Urner see*, renommé dans le monde entier parce qu'il baigne le pays où demeurait l'héroïque Guillaume Tell, et où il a préparé et accompli la délivrance de sa patrie. Voyez-vous, là, tout en haut, sur la rive droite, ces deux maisons? Il y a là un plateau qu'on appelle le *Grütli*. C'est l'endroit où, par une nuit tranquille et sombre de l'année 1307, trente-trois hommes intrépides se rassemblèrent et jurèrent, à la face de Dieu, de délivrer leur pays de la tyrannie et de l'esclavage. Et le fait suivant vous prouve, messieurs, que les Suisses saluent cet endroit avec respect, comme le berceau de leur liberté. En 1783, l'abbé Raynal, un riche Français, voulut y élever un monument à ses frais; mais l'autorité cantonale d'Uri refusa son offre et lui donna de son refus la raison suivante : « Ce plateau est universellement connu, et ce qui s'y passa autrefois est gravé d'une manière ineffaçable dans le cœur de tous les Suisses. Par conséquent il n'est pas besoin d'un monument particulier pour rappeler à ce peuple la liberté dont il jouit encore, grâce au courage héroïque de ses ancêtres. »

— Les Suisses sont un noble et digne peuple, dit Max Rapelings.

— Mademoiselle et ces messieurs connaissent sans doute l'histoire de Guillaume Tell? Qui ne la connaît pas? poursuivit le matelot. Vous savez que, dans ce temps-là, notre patrie était cruellement opprimée et profondément humiliée. Un tyran du nom de Gessler, gouverneur nommé par l'empereur Albert, régnait sur nous avec une cruauté féroce et nous courbait sous un joug de fer. Il avait fait planter sur la place du marché d'Altorf, où il demeurait, un poteau coiffé de son chapeau, et il exigeait que chaque Suisse s'inclinât en passant devant ce poteau et se découvrît comme devant le gouverneur lui-même. Le cœur fier de Guillaume Tell refusa de subir cette humiliation. Le tyran, pour le punir, le condamna à enlever d'un trait d'arbalète une pomme placée sur la tête de son fils : s'il manquait la pomme, le bourreau devait lui trancher la tête sur l'heure. Guillaume qui était un excellent tireur, enleva la pomme; mais Gessler, remarquant qu'il avait caché une seconde flèche dans son pourpoint, lui demanda ce qu'il en voulait faire. Tell répondit sans trembler : « Si ma flèche avait touché la tête de mon malheureux fils, celle-ci aurait percé ton cœur impitoyable. » Le gouverneur, au lieu de rendre à Guillaume Tell la liberté promise, le fit arrêter de nouveau et charger de chaînes... Vous visiterez probablement Altorf, messieurs; vous y verrez une petite tourelle élevée à l'endroit où le fils de Tell s'est tenu, la pomme sur la tête, et, à une centaine de pas plus loin, une fontaine à la place d'où Guillaume a tiré. Enfin, à un quart de lieue d'Alfort, est situé Bürglen, village natal du libérateur de notre patrie.

La petite caravane écoutait avec plaisir les explications du vieux rameur qui s'exprimait très correctement en français, et qui semblait pénétré d'orgueil patriotique et d'amour de la liberté.

— Il y a en Suisse un grand nombre de ces endroits consacrés, reprit-il. Vous voyez là-bas le sauvage Achsenberg, et à son pied une chapelle. Cet endroit se nomme plateau de Tell ou saut de Tell. Il faut savoir que le farouche Gessler voulait conduire Guillaume enchaîné à son château de Kussnacht. Il le fit jeter dans une barque et y entra lui-même pour veiller sur son prisonnier. Mais une effroyable tempête se déchaîna sur le lac; gouverner le bateau devenait impossible, et tous allaient infailliblement trouver la mort dans les flots écumants. On détacha les fers de Guillaume Tell pour lui confier le gouvernail. Il maîtrisa en effet l'esquif affolé, et le mena jusqu'au rivage où vous voyez cette chapelle. Là il sauta à terre et repoussa de nouveau du pied la barque dans les flots.

Le tyran arriva cependant sain et sauf à Brunnen, et de là à Arth, pour regagner son château. Mais, en route, il fut attendu par Tell, qui lui perça le cœur d'une flèche. Cependant tout n'était pas fini par là, messieurs! Beaucoup de batailles furent livrées, beaucoup d'exploits accomplis, des torrents de sang versés, avant que la liberté de la Suisse fût définitivement établie telle que nous en jouissons aujourd'hui... Et je veux vous faire juger par un seul fait de l'intrépidité et de l'audace avec lesquelles nos pères combattaient leurs ennemis. Nous sommes passés non loin du défilé des Nez devant un village qu'on appelle Burgenstadt. Les femmes y jouissent encore du privilège d'aller les premières à l'offrande dans l'église. La raison en est que les femmes de Burgenstadt, en 1315, prirent part aux combats contre l'armée autrichienne, et assurèrent par leur vaillance une victoire éclatante à leur pays.

Le vieux rameur donna encore d'autres explications aux jeunes gens qui le questionnaient jusqu'à ce qu'enfin, la traversée achevée, on débarqua à Fluelen.

Là, beaucoup de voitures attendaient les voyageurs pour les conduire soit à Altorf, soit à Andermatt. Toute la compagnie s'installa dans une voiture découverte.

Chemin faisant, Florence devint pensive et dis-



Florence fuyait devant un taureau. (Page 23.)

traite. Interrogée sur les causes de ce changement, elle répondit sans hésiter que l'approche du moment des adieux l'attristait. Encore une heure peut-être, et il faudrait se séparer de nouveau, puisqu'elle devait descendre avec son oncle à Amstegg, tandis que le docteur et son ami continueraient leur voyage jusqu'à Andermatt.

Il ne lui fut néanmoins pas difficile de décider les jeunes gens à rester encore une soirée de plus avec elle. Ils ne demandaient pas mieux que de prolonger les heures agréables qu'ils devaient à la compagnie de la douce et sensible jeune fille. Ils passeraient donc également la nuit à Amstegg. D'ailleurs, il était déjà tard, et le soir allait tomber.

A Amstegg ils descendirent tous ensemble dans un assez bel hôtel, où M. Halewyn retint pour son usage un salon et deux chambres à coucher donnant sur la rue. Les deux jeunes gens eurent chacun une chambre à l'étage au-dessus.

Tandis que la compagnie était attablée et causait gaiement en soupant, les sons d'un piano résonnèrent tout à coup dans la maison; Florence poussa un cri de joie, comme si cette musique lui promettait un grand bonheur.

L'hôtelier leur dit que c'était sa petite-fille qui jouait; mais que, s'il plaisait à mademoiselle ou à ces messieurs de faire de la musique, le piano était à leur disposition.

Florence ne se le fit pas dire deux fois. Tout le monde se leva et se rendit au salon où se trouvait le piano.

La jeune fille, qui avait perdu toute sa timidité, se mit à jouer tout ce qu'elle savait de mémoire. Elle chanta des romances françaises et flamandes, et même de grands morceaux d'opéras connus.

Herman et son ami s'enhardirent aussi à chanter des chansons sérieuses et comiques. S'ils n'étaient pas bons musiciens, ils avaient des voix

jeunes et de jeunes cœurs. Enfin ils chantèrent tous ensemble les airs les plus connus. Quel plaisir, quelle gaieté, quel enthousiasme! C'était une véritable kermesse, une fête cordiale. Aucun d'eux ne ressentait la moindre fatigue de cette journée si bien remplie et de ce long voyage.

Ce fut seulement lorsque l'oncle les réduisit au silence pour ainsi dire par force, et déclara que Florence devait absolument se coucher, qu'ils s'aperçurent tous qu'ils étaient non seulement fatigués, mais harassés, et qu'au premier moment de relâche ils s'assoupiraient sans s'en douter.

Tout en chantant, la jeune fille, avec une ruse naïve, avait imploré de son médecin une nouvelle complaisance. Les jeunes gens qui ne se sentaient plus la force de lui rien refuser, avaient résolu de passer encore à Amstegg toute la journée du lendemain pour se reposer avant de monter sur le Saint-Gothard. On emploierait cette journée non à voyager, mais à se promener, à flâner, à causer et s'amuser sans fatigue, se serait un beau jour pour eux et pour Florence !

Chacun prit sa bougie et monta à sa chambre en se souhaitant une bonne nuit.

II

Herman Van Borgstal n'avait pas bien dormi. Sa nuit avait été occupée, tantôt par de doux rêves et par d'heureuses prévisions, tantôt par des doutes affligeants et de tristes incertitudes.

Il s'était levé et avait pris place devant une table, près de la fenêtre, pour écrire une lettre à sa mère. Le papier reçut probablement les confidences entières de son âme émue, car il souriait en écrivant, ses yeux étincelaient, et l'exaltation se lisait dans tous ses traits; un moment il laissa tomber sa plume et s'écria à haute voix, comme pour convaincre sa mère d'une vérité importante :

— Elle vous connaît, elle vous aime, elle est belle, intelligente et bonne comme un ange ! Elle montre encore avec joie et orgueil la place où vous l'avez baisée tendrement sur la joue. Oh ! mère, il faudrait la voir maintenant ! Cette jolie enfant, ce frais bouton de rose est devenu un lis superbe dont la pureté virginale, dont l'éclat doux et tranquille vous charmeront.

Puis il reprit la plume et traça sur le papier ces paroles enthousiastes, pour se remettre à parler tout haut à sa mère l'instant d'après.

Au bout d'une heure, il arriva à la fin de sa longue lettre, non sans de nouvelles et nombreuses interruptions. Après l'avoir cachetée, il la mit dans la poche de son paletot.

Cependant il resta assis, songeant et réfléchissant. D'abord son sourire joyeux attestait que ses réflexions devaient être d'une nature agréable, mais petit à petit, son esprit mobile se tourna vers des idées moins encourageantes, car un voile de doute inquiet assombrit sa physionomie, et il laissa tomber sa tête dans ses mains en poussant un profond soupir.

En ce moment, la porte de sa chambre s'ouvrit doucement, et Max Rapelings entra sur la pointe du pied, sans que Herman le remarquât. Le jeune docteur considéra un instant son ami avec un sourire ironique, puis il donna à son visage une expression d'inquiétnde, et s'avança vers la fenêtre.

Il regarda Herman en face, sans rien dire, et, lorsque celui-ci en exprima son étonnement, il lui demanda :

— N'as-tu rien à me dire?

— Mais qu'aurais-je à te dire? murmura le jeune avocat. Tu as un air si singulier, Max! T'est-il arrivé quelque chose de désagréable?

— Ah! que j'ai mal dormi! répondit Max en soupirant. J'ai la tête pleine de billevesées. Si cela dure longtemps ainsi, le pauvre Max en deviendra tout à fait fou avant de revoir son pays natal. Il paraît, Herman, que tu es également poursuivi par des pensées inquiètes, puisque je te trouve levé de si bonne heure et déjà tout habillé?

— J'ai profité de l'occasion pour écrire à nos parents, Max. Pendant la journée nous n'en eussions pas trouvé le temps.

— Et tu as bien dormi?

— Passablement, Max.

— Vraiment? Et tu n'as pas été troublé par un flot de pensées, par des rêves continuels?

— Je ne prétends pas cela. J'ai pensé au plaisir que nous avons goûté hier.

— Et pas à autre chose?

— Et en même temps à la candeur, à la naïveté charmante de mademoiselle Halewyn.

Max Rapelings se laissa choir sur un siège et marmotta en soupirant :

— Combien j'envie ta froideur, Herman! Ah! je ne me sens pas heureux. Je suis confus et j'ai peur; mon cœur a besoin d'épanchement...

— Ah çà, répondit le jeune avocat, non sans une certaine frayeur, nous sommes restés trop longtemps sérieux, n'est-ce pas? C'est un besoin de la nature qui te pousse par ici pour te moquer un peu de ton ami?

— Non, non, c'est sérieux cette fois. Crois-tu donc Herman, que le pauvre Max Rapelings, parce qu'il est plus ou moins contrefait, n'a pas du tout de cœur? Moucheron, mite ou papillon, tout ce qui touche à la flamme se brûle les ailes.

— Sois clair, je t'en supplie, que veux-tu dire?

— Oh! je sais bien, murmura Max avec une

étincelle de reproche dans les yeux, il y a beaucoup de gens qui, à ma place, cacheraient leur chagrin et souffriraient en silence; mais je suis un ami véritable moi, et ni honte ni crainte ne peuvent me retenir ni me rendre coupable de dissimulation.

Herman, qui commençait à croire que son ami parlait sérieusement, le regardait avec une inquiétude croissante.

— Supposons un instant, Max, dit-il, que tu ne viennes pas pour te divertir à mes dépens. J'attends avec impatience la confidence que tu me promets.

— Est-elle pénible? balbutia Max d'un ton courageux. Herman, mon ami plains-moi... je suis amoureux, éperdument amoureux!

— Toi! s'écria Herman subitement effrayé. Toi amoureux! Et de qui?

— Cela n'est pas difficile à deviner. Le médecin a guéri sa malade; mais, hélas! la malade a causé à son tour bien du mal à son médecin.

— C'est impossible, impossible! s'écria Herman tout tremblant. Tu me trompes. Mais ce serait de ta part une bien cruelle plaisanterie.

— Écoute, reprit Max Rapelings, sans faire en apparence aucune attention à l'agitation de son ami; écoute, je vais te dire ce qui me rend malheureux : sous le doux regard de ses yeux noirs, sous le charme de son esprit candide, sous la séduction d'une voix angélique, mon âme a succombé et, rêveur insensé, je me suis mis à faire des projets d'avenir et à bâtir des châteaux en Espagne. Quel bonheur inaltérable je me promettais! Mais ce brillant et somptueux édifice ne pouvait pas rester debout : il tombait en ruine chaque fois que ma raison jalouse évoquait la triste réalité. L'objet de mon amour est si naïf que son cœur ne sait peut-être pas encore ce que c'est qu'aimer; et, s'il le savait, serais-je bien celui qu'elle choisirait? Elle a résolu, irrévocablement résolu, de fuir le mariage comme un danger terrible : son oncle ne le redoute pas moins qu'elle; quant à mon père, consentirait-il? Et, si j'étais assez favorisé de la fortune pour obtenir l'amour de cet ange, que d'insurmontables obstacles!...

— Tu railles, tu railles, interrompit Herman avec anxiété.

— Crois-le si tu veux, je sens la blessure dans mon cœur et ne la cache pas.

— Hélas! quel affreux malheur! s'écria Herman. Plût à Dieu que nous ne fussions jamais venus en Suisse! La fin de toutes ces joies devait donc être un malheur, une malédiction?

— Une malédiction, Herman?

— Oui, oui, et pis encore! je sens les larmes jaillir de mes yeux! Notre tendre amitié serait brisée! Entre nous se dresserait un obstacle éternel, une implacable et monstrueuse passion : la jalousie! Oh! non non, fuyons ces lieux funestes pour sauver notre amitié; pas de femme entre nous.

Herman avait prononcé ces paroles en faisant des gestes violents et avec l'accent du plus profond désespoir; il avait même pris sa valise afin de tout préparer pour un départ immédiat; mais il la laissa retomber et regarda Max Rapelings avec stupéfaction en l'entendant tout à coup éclater de rire.

— Ce n'est pas vrai! tu n'aimes pas Florence? s'écria-t-il avec une expression de bonheur contenu.

— Badinage! plaisanterie pure! pour t'arracher à tes rêves égoïstes.

Herman se laissa aller sur un fauteuil, et dit avec un dépit sincère :

— Max, Max, tu as agi cruellement avec moi. Je ne t'aurais jamais cru capable d'une aussi froide cruauté.

— Quelle cruauté? Pouvais-je deviner que tu fusses si éperdument amoureux de ma malade? Est-ce que tu me l'as jamais dit? Cela t'apprendra à faire des cachoteries avec moi et à me déguiser ce qui se passe dans ton cœur. Je t'en veux : c'est une leçon que j'ai voulu te donner.

— Max, mon cher Max, je n'osais pas même m'avouer la vérité, et je me disposais à aller t'éveiller pour te demander conseil... conseil et consolation, car je suis bien tourmenté.

— Ta, ta, tu dissimules, hypocrite; je croyais te surprendre au lit, et, en regardant par le trou de la serrure, je t'ai vu remuer les bras comme un tragédien qui répète son rôle, et je t'ai entendu déclamer sur les anges, les roses et les lis.

— Tu m'as écouté!

— Oh! c'était bien inutile; dès hier je connaissais les rêves tristes ou gais qui devaient t'agiter; c'est pour cela que je t'ai débité, par pure plaisanterie, les grands sentiments qui troublaient mon âme!... N'étaient-ce pas mot pour mot tes propres pensées? Nie-le, si tu l'oses?

— Je ne le nierai pas; c'est la vérité, Max.

— Eh bien, puisque tu en conviens, je te pardonne ta dissimulation. Toute plaisanterie à part, causons un peu sérieusement. Je veux te prouver que tu as en moi un ami qui ne mérite nullement la défiance; tandis que toi, absorbé par un sentiment exclusif, tu ne songeais qu'aux beaux yeux et à la jolie voix de mademoiselle Halewyn, moi je ne cessais de penser à toi. Si je n'ai pas bien dormi cette nuit, ce qui est exact, c'est parce que je m'inquiétais de ton bonheur et de ton avenir; car, il ne faut pas se le dissimuler, l'affreux roman du gant jaune marche avec rapidité vers un dénoue-

ment heureux ou triste. J'aurais dû le prévoir; j'aurais pu encore l'empêcher avant-hier, maintenant il est trop tard; d'ailleurs, je ne suis pas moins coupable que toi.

— Toi, coupable? répéta Herman.

— Oui, car si ces relations devenaient jamais pour lui une source de chagrin, je devrais encourir au moins la moitié de la responsabilité : le fait est que j'ai caressé aussi certain espoir pour moi-même et que je me suis bercé de certains rêves d'avenir.

— Parle clairement, Max, je t'en prie, tu me fais souffrir.

— Toujours défiant! Hier, lorsque nous étions assis dans la barque, il m'a suffi de regarder bien au fond des yeux de la charmante fille pour me dire : Florence n'est pas malade; elle deviendra une femme forte. Elle a un cœur excellent, elle est sensible, intelligente, spirituelle, en un mot, elle est charmante; et de plus, ce qui n'est pas à dédaigner, elle a deux cent mille francs de dot. Elle possède donc moralement et matériellement tout ce qu'il faut pour rendre mon ami Herman parfaitement heureux.

— Max, mon bon Max, t'es-tu réellement dit cela? s'écria le jeune avocat en lui serrant les mains avec reconnaissance.

— Ne te hâte pas de me remercier ou de m'admirer : il y avait beaucoup d'égoïsme dans mes réflexions. Peut-être, sans cet intérêt personnel, eussé-je été moins généreux. Vois-tu, je me disais : mon ami Herman se mariera un jour ou l'autre; avec un cœur comme le sien, ce dénouement est infaillible; sa femme ne me connaîtra peut-être pas; je deviendrai un étranger dans sa maison...

— Jamais, jamais! interrompit Herman, une amitié comme la nôtre doit être éternelle!

— Mais, me disais-je encore, si Herman devient le fiancé de la douce Florence, alors j'aurai contribué à son bonheur... le pauvre Max ne sera pas pour sa femme un inconnu, mais un bon et cher ami. Alors, comprends-tu, alors je ferais pour ainsi dire partie de ta famille. Je jouerais avec tes enfants, et, s'ils étaient malades, je les soignerais et je les guérirais. Je les aimerais comme la lumière de mes yeux... Leur mère ne m'empêcherait pas de les aimer; car les douces paroles qu'elle a prononcées sur le Righi résonnent encore à mes oreilles. Ne m'a-t-elle pas dit : « Je voudrais que vous fussiez frères et que je puisse être votre sœur?... » Ah! tu es vraiment fou, Herman, voilà que tu te mets à larmoyer.

— Et tu trouves cela étonnant? murmura Herman en riant à travers ses larmes. Mais c'est le ciel que tu ouvres devant mes yeux : amitié, amour, bonheur infini : mon cœur se fond dans ma poitrine. O Max, je vivrais entre deux anges, car ton âme n'est faite que de bonté et de dévouement.

— Mais voici le revers de la médaille, reprit le jeune docteur : tu as remarqué, je le pense du moins, que, pendant toute la journée d'hier, je t'ai donné vingt occasions de causer seul avec Florence. Pendant ce temps, moi j'ai fait tous mes efforts pour préparer prudemment l'oncle au dénouement de notre roman. M. Halewyn est un brave homme, mais il a la tête dure. Tout à l'heure, pendant que tu étais en train de jouer la tragédie tout seul, j'ai voulu le convaincre qu'il devait conseiller à sa nièce de se marier, parce que ce serait le plus sûr moyen de faire cesser l'isolement qui leur rend la vie si triste à tous les deux. Il n'entend pas de cette oreille-là, du moins jusqu'à présent. Je me suis presque mis en colère. Naturellement je ne veux pas qu'il me suppose des arrière-pensées à ton sujet. Au contraire, je ne laisse point passer une heure sans répéter sur tous les tons que tu t'es toi-même voué au célibat, du moins jusqu'à l'âge de trente-six ans.

— Oh! oh! Max, ce n'est pas bien! quelle imprudence!

— Tu crois cela? Mais, sans cette assurance, M. Halewyn nous aurai fuis comme des gens dangereux, qui menacent son repos et son bonheur. Maintenant il ne voit en nous qu'une paire de bons amis, jeunes gens simples et naïfs qui, par pitié et par générosité, font tout ce qui leur est possible afin d'égayer sa nièce et de la distraire de ses idées de maladie. S'il savait l'espoir que tu nourris au fond de ton cœur, il partirait aujourd'hui même, peut-être sans nous dire adieu. Il y a quelque peu d'égoïsme au fond de ses réflexions. Il sent que, si la présence de sa nièce venait à lui manquer, et qu'il dût habiter tout seul son vieux château, la vie lui deviendrait bientôt insupportable... Et ta mère, Herman, n'espère-t-elle pas de son côté que tu te marieras très tard? Elle a aussi peur de se voir seule et délaissée. Comment triompher de ces appréhensions et leur épargner à tous deux un chagrin réel?

— Tais-toi, Max, je t'en prie, tu m'assombris l'esprit, soupira le jeune avocat.

— Oui, je le sais bien; mais fermer les yeux pour ne pas voir l'ennemi, ce n'est pas le moyen de gagner la bataille. Je ne parlerai pas d'un dernier doute; c'est ton affaire à toi. Mademoiselle Florence a-t-elle quelque conscience de l'amour qui s'éveille dans son cœur? C'est ce que je ne saurais dire. Elle est encore si naïve! Mais qu'une sympathie secrète la pousse vers toi, c'est pour moi chose claire comme le jour.

— Le crois-tu vraiment, Max?

— Et toi, ne le crois-tu pas ?

— J'ose à peine l'espérer. La mort malheureuse de sa sœur... elle frémit à la seule idée de sacrifier sa liberté.

— Bah ! folies que tout cela ! L'homme qu'elle aimera sera doué à ses yeux de toutes les qualités qui peuvent assurer le bonheur de sa vie.

— Florence est-elle descendue ? demanda Herman.

— Non, mais son oncle m'a dit qu'elle allait se lever.

— Le soleil paraît d'un éclat !... quelle belle et joyeuse journée cela nous promet !

— C'est-à-dire, Herman, que tu te trompes cette fois.

— Comment cela ?

— Comprends-moi bien : je raisonne froidement. Dans la disposition d'esprit où tu te trouves maintenant, il ne serait pas convenable de rester plus longtemps dans la compagnie de M. Halewyn. Ce serait le tromper, pour ainsi dire. Nous devons agir en honnêtes gens ; nous ne saurions, il est vrai, partir avant le dîner ; mais laisse-moi faire, j'inventerai quelque bon prétexte pour que nous puissions continuer notre voyage vers le Saint-Gothard.

Le jeune avocat ne voulut pas d'abord admettre cet arrangement, et fit beaucoup d'objections ; mais, si pénible qu'il lui fût de prendre si tôt congé de Florence, il finit par se soumettre aux bonnes raisons de son ami. Celui-ci lui dit :

— En pareille occurrence il faut se faire désirer. Mademoiselle Halewyn redeviendra triste et sentira ce qui lui manque. De cette mélancolie, l'amour naît plus puissant et plus passionné que du plus doux tête-à-tête. Nous abrégerons notre voyage. Je déviderai petit à petit cet écheveau de fil devant ta mère, et je ferai la même chose à Gorteghem, avec l'oncle... Viens maintenant ; Florence est peut-être descendue depuis longtemps. Est-ce que mon plan ne te convient pas ?

— Je te remercie, Max, tu as un bon cœur. Mais, je l'avoue, cet adieu prématuré m'attriste...

— C'est naturel ; mais, pour mériter un si grand bonheur, il faut bien savoir souffrir un peu.

Ils étaient déjà sur l'escalier lorsque Max Rapelings ajouta en descendant :

— Je n'ai pas besoin de te recommander la réserve. Tu t'es montré hier si prudent et en même temps si aimable avec les Halewyn, que j'en ai été très étonné. Moi qui craignais de te voir tomber dans l'exagération ! Cela me prouve, Herman, que, sous l'empire d'un sentiment vrai et profond, tu sais être sérieux. Reste de même ce matin.

Ils ouvrirent la porte de la salle. Florence vint à leur rencontre, gaie et souriante. Elle paraissait bien portante, et même un léger incarnat colorait ses joues. Elle s'écria joyeusement qu'elle se sentait extrêmement forte et qu'elle avait envie de marcher, de beaucoup marcher pendant cette journée.

A peine avaient-ils échangé les compliments d'usage, que Max Rapelings prononça quelques paroles afin de préparer la jeune fille à les voir continuer leur voyage pour le Saint-Gothard ; mais Florence ne lui laissa pas le temps de s'expliquer clairement.

— Quel beau temps aujourd'hui ! s'écria-t-elle. Le ciel est d'un bleu sans nuage, et l'air d'une douceur charmante. L'hôtelier nous a dit que sur la montagne, en face de l'hôtel, il y a de magnifiques bois et de fraîches prairies. On arrive même par là à un glacier. Je veux essayer si je ne puis pas, toute seule et sans l'aide de personne, gravir cette montagne et puis me reposer, et causer. Ah ! docteur, nous aurons encore plus de plaisir qu'hier.

— Mademoiselle, ne vous formalisez pas, balbutia Max Rapelings, si avant midi nous sommes obligés de...

— Mais, mon digne docteur, nous ne revenons que dans l'après-midi, poursuivit-elle avec animation. J'ai déjà retenu un jeune garçon pour porter quelques rafraîchissements sur la montagne, et au besoin pour montrer le chemin. J'ai rêvé toute la nuit de ce projet. Mon oncle trouvait d'abord que c'était une folie ; mais il a fini par y consentir, N'est-ce pas, mon cher oncle ?

— Qui pourrait te refuser quelque chose, surtout lorsque la satisfaction d'un caprice semble te rendre si heureuse ? répondit M. Halewyn avec un sourire. Je suis curieux de te voir grimper sur la montagne. Après les dix premières minutes tu y renonceras.

— Nous verrons bien, mon oncle, nous verrons bien ! Et, si la force et le courage me manquent réellement, alors nous redescendrons dans la vallée. Je ne risque rien d'essayer ; mais ne vous hâtez pas trop de triompher, mon oncle : si je ne me trompe, vous serez stupéfait.

Herman considéra l'animation de la jeune fille avec un muet étonnement. Il se mit à espérer que son ami serait contraint d'accéder aux désirs de Florence. La séparation serait ainsi retardée jusqu'au soir, et peut-être même jusqu'au lendemain.

En effet, quoi que Max Rapelings s'efforçât d'alléguer pour déconseiller la promenade sur la montagne, et quelque raison qu'il ajoutât pour prouver que son ami et lui étaient forcés de reprendre avant midi le voyage interrompu, il ne put résister aux douces prières et aux ardentes supplications de sa malade. D'ailleurs, M. Halewyn

insistait aussi pour obtenir de lui cette dernière marque d'obligeance et d'amitié.

Il finit donc par consentir à tout, en murmurant avec dépit, comme un soldat vaincu :

— Je m'incline devant une puissance mystérieuse. Nous sommes le jouet d'un sort incompréhensible. Eh bien soit, encore un jour.

Quelques instants après ils étaient tous réunis au pied de la montagne et regardaient d'un air de doute et d'ironie le sentier escarpé qui montait en zigzag, comme un ruban, entre le gazon et les arbrisseaux. Aucun d'eux ne pouvait croire que Florence fût capable de parvenir au tiers seulement de la hauteur; mais la jeune fille, qui s'applaudissait d'avance de son triomphe, se mit courageusement à grimper.

Après dix minutes des plus grands efforts, elle s'appuya toute hors d'haleine contre le pan rocheux de la montagne et murmura :

— Ouf! Je n'en puis plus... c'est... plus difficile que je ne pensais.

— Renoncez à cette difficile ascension... mademoiselle, dit Max qui la suivait, vous n'arriverez jamais... jusqu'en haut de la montagne.

— Mais, docteur, répondit-elle, vous n'êtes pas moins essoufflé que moi. Cela se passera. Nous nous reposerons souvent. Je ne renonce pas si vite à la lutte. Je veux voir jusqu'où vont mes forces... Allons, allons, debout, messieurs! C'est déjà fini. En avant!

C'est ainsi qu'après de nombreux repos et des temps d'arrêt assez longs, ils montèrent de plus en en plus haut, jusqu'à ce qu'enfin la jeune fille, harassée et épuisée, se laissât tomber sur un bloc de rocher.

— Hélas! je me suis abusée sur mes forces, dit-elle toute découragée. Je sens bien maintenant que je suis encore très faible!

— Ah! mademoiselle, comment pouvez-vous être aussi injuste envers vous-même! s'écria Herman. Ce que vous venez d'accomplir est le fait d'une femme forte et courageuse. Voyez donc comme nous sommes essoufflés et haletants; nous ne sommes pas moins fatigués que vous.

— Oui, monsieur Van Borgstal, répondit-elle avec un sourire de reconnaissance, la bonté de votre cœur vous fait toujours trouver quelque raison de m'encourager et de me flatter... mais c'est bien triste pour moi. Voyez, encore trois portées de flèche, et nous étions au sommet de la montagne. Entrevoir le but et retomber vaincue, épuisée, sans pouvoir l'atteindre! n'est-ce pas bien cruel?

— Repose-toi bien, Florence, nous redescendrons lentement dans la vallée, dit M. Halewyn. Ce que tu as fait est déjà un vrai miracle. Sois-en contente pour aujourd'hui.

— Eh bien, puisqu'il ne peut en être autrement, il faut bien que je me soumette! dit-elle en soupirant. Cependant j'aurais béni Dieu du fond du cœur si j'avais pu atteindre la cime de la montagne! C'est peut-être un enfantillage, mais dans cette victoire remportée sur ma faiblesse, j'aurais puisé la conviction que je ne redeviendrais plus malade. Mais hélas!...

— Ne parle pas tant, ma nièce, interrompit l'oncle, cela te fatigue trop.

On se tut pendant quelque temps.

— Si tu es tout à fait reposée maintenant, Florence, dit M. Halewyn, nous allons redescendre tout doucement.

Tout le monde se leva.

— Descendre? murmura la jeune fille en regardant alternativement vers le pied et vers le sommet de la montagne. Descendre? mais il me semble que mes forces sont revenues. Il y a encore de l'espoir. Je veux essayer.

On s'efforça de la faire renoncer à ce projet; mais elle résista à toutes les représentations amicales, donnant pour raison dernière qu'elle ne savait pas comment cela se faisait, mais que la cime de la montagne exerçait sur elle une mystérieuse et irréristible attraction. Elle voulait tenter un dernier effort pour satisfaire, s'il était possible, cet étrange et fiévreux désir de son cœur.

On se remit donc à grimper, en se reposant souvent, Florence désespéra encore plus d'une fois, mais enfin, aidée de Max qui la précédait et qui la tenait par la main pour lui rendre l'ascension plus facile, elle arriva sur le plateau qui forme le sommet de la montagne, et malgré son épuisement, elle s'écria avec une joie triomphante :

— J'y suis, j'y suis! J'ai vaincu, Dieu soit loué!

Elle se tut et s'assit toute haletante sur le gazon, à côté de son oncle, qui n'était pas moins fatigué.

Il y eut un long silence.

Florence, la première, retrouva assez de souffle pour reprendre la conversation. Son cœur débordait de joie; il y avait vraiment quelque chose d'enfantin dans le bonheur que lui procurait l'accomplisssement de ses souhaits. Elle ne cessait de répéter :

— Non, non, je ne suis plus malade! Le bon docteur a fait un miracle. Il me semble que, dès aujourd'hui, je pourrais gravir toutes les montagnes de la Suisse. Qu'un voyage à pied comme celui-ci est donc salutaire! Plus de chaise à porteurs. Marcher, beaucoup marcher; il me faut de l'espace et du mouvement.

M. Halewyn regarda sa nièce avec un sourire de satisfaction, mais en même temps avec un extrême étonnement. Il ne pouvait en croire ses yeux; il s'imaginait que ce courage apparent

n'était qu'un nouveau caprice, une bravade, qui ne durerait pas longtemps.

Les jeunes gens félicitèrent la jeune fille sur son énergie et sur cette force de volonté qui l'avait mise en état d'accomplir ce qu'ils regardaient eux-mêmes comme un prodige. Florence jouissait de leurs éloges avec tant de joie et tant d'orgueil que ses grands yeux noirs en étaient rayonnants.

— A tout travail son salaire ! s'écria Max. Si ma malade est un ange, elle n'est pas de la famille de ceux qui peuvent vivre sans manger. Je suis cuisinier ; je vais dresser la table. Que cela va nous sembler bon, sur l'herbe, au sommet d'une montagne, sous le beau ciel de Dieu?

Il appela le jeune garçon, prit le panier aux provisions, étendit une nappe sur le gazon, y plaça les assiettes, et servit au milieu un poulet froid.

Cette occupation lui fournit l'occasion de débiter mille plaisanteries qui faisaient éclater de rire ses auditeurs. Il avait cherché longtemps un moyen de faire tenir la bouteille debout sur la nappe ; mais enfin, n'y pouvant parvenir, il alla ramasser une grande pierre plate et la laissa tomber entre les assiettes. Sur cette pierre il plaça triomphalement la bouteille, avec les verres tout autour, et réclama l'admiration de l'assistance pour son ingénieuse invention.

Quand tout fut prêt il s'écria :

— A table ! à table ! Prenez chacun une chaise et asseyez-vous sur l'herbe. Nous ne ressemblons pas mal aux vieux Romains, qui mangaient couchés sur des lits de repos en pente. Quant à moi, je vais imiter l'attitude que j'ai apprise de mon tailleur.

Il vit que Florence, ne sachant probablement pas comment prendre place au festin, s'était agenouillée devant la nappe.

— Pas comme cela, mademoiselle, dit-il. Cette position vous fatiguerait trop.

— Je veux prier, répondit la jeune fille.

— Prier? répéta Max étonné du ton solennel de sa voix.

— Si nous, en ce lieu et à ce moment, nous ne nous sentions point portés à remercier Dieu de sa bonté, dit-elle, où le besoin de prier s'éveillerait jamais en nos âmes ? Puisque nous sommes si gais et si heureux, n'oublions pas celui qui est la source de toute félicité.

Tous courbèrent la tête en silence. Une larme brilla dans les yeux d'Herman. Peut-être se sentait-il incapable de prier ; jamais Florence ne lui avait paru si belle qu'en ce moment où, les mains jointes, elle adressait au ciel de ferventes actions de grâces. Dans son exaltation, il croyait voir la jeune fille entourée d'une auréole lumineuse qui la transfigurait en une créature angélique.

Sans doute cette impression profonde eût tempéré leur franche gaieté si Florence elle-même, dès qu'elle eut fini sa prière, ne les eût remis immédiatement dans leurs bonnes dispositions.

On mangea du meilleur appétit, et on but quelques verres de vin fortifiant, tout en causant le plus gaiement du monde. Max surtout était intarissable en spirituelles saillies.

A la fin, Florence se levant par un mouvement plein de vivacité, s'écria:

— Ah! que la vie est belle, que la vie est bonne! Et dire que souvent, pendant ma triste maladie, j'ai prié Dieu de me délivrer de ce fardeau! mais plus de réflexions attristantes. Venez, messieurs, promenons-nous maintenant, promenons-nous sans but, flânons et causons...Non, non, docteur, je ne suis pas fatiguée; je veux marcher, me donner du mouvement; je le sens bien, vous aviez raison; c'est là le puissant remède qui me rendra forte contre le mal!

La société traversa de vastes prairies dont la surface n'était accidentée que par de petits vallons ou par des collines en pente douce. A leur gauche, à quelque distance, le flanc rocheux de la montagne descendait presque à pic dans le fond d'une large vallée; mais les voyageurs se tenaient autant que possible éloignés des bords de cette profondeur vertigineuse, parce que Florence en avait peur. D'ailleurs le sentier frayé à travers le gazon leur montrait la route qu'ils pouvaient suivre en toute sécurité.

Tout ce qu'ils voyaient était pour eux sujet d'étonnement et d'observations intéressantes: les bois d'un vert sombre qui semblaient grimper sur le versant de la montagne opposée ; les Alpes couvertes de neiges,dont les cimes transparentes et irisées bornaient l'horizon du coté droit; le silence solennel et la majestueuse sublimité de cette nature primitive...

Max Rapelings trouva l'occasion de donner à ses compagnons quelques explications scientifiques sur la géogonie alpestre, sur la formation probable des montagnes, des vallées, des mers de glace et des lacs. Dieu lui-même avait-il créé le monde avec ces inégalités? ou bien le foyer intérieur avait-il çà et là brisé, déchiré et soulevé la croûte de la terre? ou enfin le globe terrestre avait-il été entouré d'une mer dont les houles et les courants violents avaient creusé des vallées et formé des montagnes?

L'oncle prenait plus de plaisir à ces entretiens sérieux qu'aux épanchements d'une joie enfantine. Il écoutait les paroles du docteur avec une attention soutenue; peu à peu il lui présenta des objec-

tions et il finit par discuter chaudement les différents systèmes ou les différentes hypothèses de géogonie qui avaient été produites dans ces derniers temps par certains savants téméraires. Le docteur et M. Halewyn s'arrêtaient souvent, et, pour appuyer leurs opinions contradictoires, traçaient avec la pointe de leurs alpenstoks, sur le sol, des cercles ou d'autres signes géodésiques.

Florence et Herman trouvaient que ce n'était ni l'heure ni le lieu de se livrer à ces froides et creuses recherches ; aussi, tandis que l'oncle et Max Rapelings s'embrouillaient de plus en plus dans leur savante discussion, les deux jeunes gens avaient pris les devants et repris leur joyeuse causerie sans but, simple et naïve, sautant d'un sujet à un autre, pleine de la douce et pure joie qui inondait leurs jeunes cœurs.

Cependant, sans qu'ils s'en aperçussent, leur entretien avait aussi pris insensiblement une tournure moins superficielle ; car, depuis quelques minutes ils causaient sérieusement, sans regarder le paysage et sans faire attention à la nature qui les entourait.

Probablement Herman disait des choses qui faisaient réfléchir la jeune fille, car elle l'écoutait très attentivement et manifestait son approbation par de légers signes de tête.

— Oui, oui, mon ami a raison, conclut le jeune avocat en terminant un long raisonnement, il y a des moments où l'homme est dominé par une puissance mystérieuse ; dans ces moments-là, notre volonté est pour ainsi dire paralysée ; nos idées semblent venir d'une autre source que de notre cerveau, et nous nous sentons poussés malgré nous vers des démarches ou des événements qui nous effrayent et auxquelles nous voudrions échapper.

– En effet, répondit Florence, j'ai éprouvé la même chose. Lorsque je vous ai vu assis pour la première fois au balcon, à Berne, il m'a semblé que d'un seul regard je pouvais lire jusqu'au fond de votre cœur. Dès ce moment-là je savais, ou du moins je croyais savoir que Dieu vous avait doué d'une âme bonne, compatissante, généreuse, et — comment est-ce possible ? — dès lors je vous connaissais déjà tel que vous êtes réellement. Les belles journées qu'il nous a été donné de passer ensemble n'ont pas démenti ma première impression.

— Ah ! mademoiselle, vous me jugez avec trop d'indulgence, murmura le jeune avocat tout ému.

Mais elle ne se laissa pas détourner de son idée et reprit :

— Plus tard, lorsque nous vous entendîmes parler le gantois avec votre ami près de la fosse aux ours, à Berne, vous passâtes à nos yeux pour le lieutenant de lanciers, notre ennemi, un homme qui méditait de me faire subir le même sort auquel a succombé ma pauvre sœur Frédérique. Dès ce jour-là, j'aurais dû vous craindre et vous haïr. Mais cela me fut impossible ; j'avais beau imaginer toute sorte de griefs contre vous, je pensais à vous sans haine et sans colère. Mon oncle me parlait constamment de votre fausseté, de votre cupidité, de votre impudence... Je voulais vous fuir, et chaque fois que je vous rencontrais, mon cœur était saisi d'une joie involontaire. Ces mouvements contradictoires m'étonnaient et m'effrayaient comme un insondable mystère.

— Ce mystère, mademoiselle, laissez-moi l'appeler autrement, répondit Herman avec une certaine agitation. Cette puissance inconnue qui, bien que nous fussions des étrangers l'un pour l'autre, soumettait nos esprits à la même influence et nous inspirait les mêmes idées, cette force qui nous poussait irrésistiblement vers des lieux et des personnes que nous voulions éviter, ce bonheur singulier qui nous réunissait si souvent au moment où nous nous y attendions le moins, ne le méconnaissez pas plus longtemps : c'était la volonté de Dieu même !...

Il prononça ces derniers mots avec une expression si étrange et avec une telle passion, que Florence, étonnée, le regarda en souriant.

— Vous prenez les choses bien sérieusement, dit-elle ; sans doute il ne se fait rien ici-bas sans la permission du Ciel ; mais une rencontre de circonstances extraordinaires peut bien être aussi un effet du hasard.

Le jeune avocat baissa la tête et se tut. Il semblait tout à fait découragé par la froide observation de la jeune fille.

— Ce que je viens de dire vous attriste ? demanda-t-elle. Pourquoi... Vous ne répondez pas ? Aurais-je, sans le savoir, prononcé des paroles qui pouvaient vous être désagréables ? Je vous en prie, monsieur, pardonnez-le-moi.

Herman releva la tête et répondit :

— Non, non, nous ne sommes point le jouet d'un hasard aveugle. Si je n'étais retenu par la crainte, je vous ferais partager entièrement ma conviction, car j'ai une preuve matérielle, irrécusable, de l'influence qu'une puissance supérieure exerce sur nous.

— Une preuve matérielle ? murmura Florence d'un air étonné.

— Je n'ose presque pas vous en parler, répliqua-t-il. C'est tellement étrange, tellement surprenant ! Et, si je m'étais trompé, vous vous moqueriez de moi. Peut-être seriez-vous froissée de ma hardiesse... mais n'importe ! vous me pardonneriez cette erreur de mon imagination... Mademoiselle, près de la fosse aux ours, à Berne,



Le sang jaillit. (Page 29.)

j'ai eu le bonheur de ramasser votre gant. Possédez-vous encore ce gant?

— Quelle singulière question! dit-elle en riant. Il est probablement dans ma malle, avec d'autres gants fanés. J'ai acheté une nouvelle provision de gants à Lucerne.

— Ainsi, vous n'avez pas perdu ce gant une seconde fois?

— Non; du moins que je sache,

— Alors je me suis trompé. Je suis vraiment un écervelé, un enfant, soupira Herman confus et découragé.

— Attendez donc, reprit Florence en appuyant sur son front l'index de sa main droite. Il me semble que j'ai oublié ce gant dans une voiture sur la route d'Interlaken à Grindelwald. Oui, je m'en souviens maintenant.

— Voyez-vous bien, mademoiselle! s'écria Herman triomphant.

Elle secoua la tête d'un air de doute, pour lui faire entendre qu'elle ne le comprenait pas.

— N'êtes-vous pas descendue de voiture à un endroit que l'on nomme les Deux-Lutchines? demanda-t-il.

— Vous m'effrayez, monsieur. En effet, je me suis promenée là quelques instants sur les bords d'un ruisseau qui tombait en cascades blanches d'ecume. Comment pouvez-vous le savoir? Étiez-vous présent?

— Ah! mon Dieu, je vous remercie! je ne m'étais pas trompé! s'écria le jeune avocat transporté de joie.

Il tira son portefeuille de sa poche et remit le gant à la jeune fille.

Celle-ci le regarda curieusement, y glissa ses doigts et murmura toute stupéfaite :

— C'est mon gant, le même que j'ai laissé tomber à Berne! Et vous l'avez trouvé pour la seconde fois? c'est inexplicable.

— Oui, mademoiselle, inexplicable, en effet, sans l'intervention d'une puissance supérieure, s'écria Herman avec un trouble et une agitation qu'il s'efforçait vainement de maîtriser. Écoutez l'histoire singulière de ce gant. Mon ami le trouva sur le gazon, à côté de la cascade dont vous parliez tout à l'heure. Je le reconnus au premier coup d'œil pour le vôtre. A quoi? je ne saurais le dire; c'est une conviction qui me vint du plus profond de mon âme. Mon ami, se moquant de ce qu'il appelait ma folie, jeta le gant dans le courant du ruisseau. Obéissant à je ne sais quelle impulsion mystérieuse, et avant d'avoir la conscience de ce que je faisais, je me précipitai dans le lit de la cascade pour aller chercher à travers les pierres l'objet qui m'attirait avec une force invincible. Je le mis dans mon portefeuille, bien décidé à le conserver éternellement en souvenir de la jeune malade inconnue dont le regard doux et plaintif avait fait sur moi une ineffaçable impression. Comment cela se fit, je n'en sais rien, mais, à partir du moment où je portai ce gant si près de mon cœur, il se passa en moi quelque chose d'incompréhensible; je ne pensais qu'à vous, je ne rêvais que de vous, mes yeux ne voyaient plus que votre image; en un mot, vous remplissiez toute ma vie... Pardonnez mon émotion : mon respect pour vous est infini; laissez-moi continuer, je vous en prie... Mon ami, dans sa manie de plaisanter, prétendait qu'une parcelle de votre âme était cachée dans le gant, et que cet objet était chargé d'un fluide magnétique qui m'ensorcelait. Il badinait, et cependant il disait la vérité. Pour me soustraire à cette influence réelle ou supposée, il jeta le gant par la fenêtre, à Grindelwald, dans l'obscurité. Le lendemain un garçon de l'hôtel nous le rapporta. Sur la mer de glace, Max le rejeta dans un abîme sans fond, bien persuadé cette fois qu'aucun œil humain ne le reverrait plus jamais. Le lendemain, nous montâmes sur le Faulhorn, qui a huit mille pieds de haut, comme vous savez, et là, sur cette montagne, le gant nous revint. Notre jeune guide l'avait trouvé le matin même sur les bords de la Lutchine. Mon ami, pour plaisanter selon son habitude, exprima l'idée que le gant était un lien invisible entre votre cœur et le mien, un fil magnétique, qui, malgré l'espace et la distance, établissait un rapport secret entre nos deux âmes. Sa plaisanterie, était encore une vérité. Ah! mademoiselle, vous deviez me haïr comme un ennemi; une jeune fille étrangère et inconnue devait me rester indifférente; nous avons voulu nous éviter l'un et l'autre; mais la Providence, qui dispose des destinées humaines, nous a réunis malgré nous. Résisterez-vous plus longtemps à la conviction que la main de Dieu elle-même nous mène vers une inévitable destinée?

— Je ne vous comprends pas bien, dit Florence d'une voix mal assurée. De quelle destinée voulez-vous parler? Oui, il est possible que le Ciel, par des voies impénétrables, m'ait ramenée en présence de celui qui devait me consoler et me guérir. Plus d'une fois, dans mes prières, j'en ai exprimé mon ardente reconnaissance.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire, balbutia Herman avec une nuance de dépit.

— Je vous en supplie, parlez clairement alors, monsieur.

Clairement? Hélas! à quoi bon, si votre cœur est assez indifférent pour ne pas me comprendre? Ne voyez-vous pas ce que la sainte volonté de Dieu vous ordonne? Vous ne pouvez pas retomber dans l'isolement; l'isolement vous tuera. Il faut qu'il y ait quelqu'un à vos côtés pour vous défendre contre la tristesse et le découragement, quelqu'un qui ait pour unique but de vous rendre heureuse, qui sème continuellement sous vos pas les fleurs sans cesse renaissantes du dévouement, de la tendresse et de l'amour! un ami, un frère... un fiancé!

Florence tenait la tête baissée : elle avait compris cette fois ce que le jeune homme voulait dire, car elle murmura à voix basse :

— Un fiancé? Je tremble...

— Quel sort resplendissant de joie et de bonheur! s'écria Herman avec enthousiasme. Deux cœurs débordant de foi et d'espérance; deux êtres jeunes, qui, la main dans la main, entrent dans le chemin de la vie, mettent tout en commun, se consolent et se soutiennent l'un l'autre, partagent les mêmes plaisirs et les mêmes peines, et confondent leurs deux existences dans le sentiment de leur félicité et dans une immense reconnaissance envers le Créateur qui leur a fait cette magnifique destinée!

Herman, en parlant ainsi, regardait avec une attente fiévreuse la jeune fille, qui paraissait en proie à une lutte intérieure. Le moment était solennel. Qu'allait-elle répondre?

— Tableau séduisant! murmura-t-elle. Le ciel sur terre! mais ce ciel ne s'ouvrira jamais pour moi!

— Vous n'avez pas de confiance en l'avenir? s'écria Herman. Je vous rendrais malheureuse, moi, qui donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour vous épargner le plus petit chagrin!

— Oh! je le sais bien, répondit la jeune fille. Vous, vous, la bonté et la douceur même, vous n'auriez pas le courage de faire souffrir la pauvre Florence...

— Et vous, mademoiselle?

Une vive rougeur monta au front de la jeune fille.

— Je voudrais être votre sœur, dit-elle, pour posséder votre amitié, pour me consacrer à vous seul! Ah! si Dieu m'avait donné ce doux nom, chaque battement de mon cœur eût été un souhait de bonheur pour vous. Mais hélas!...

— O Florence, dites un seul mot, et vous me rendez fou de joie. Dites-le, et ce ciel radieux devient le nôtre.

— Impossible! impossible! balbutia la jeune fille avec un accent plein d'angoisse et de découragement. L'ombre pâle de ma sœur Frédérique se dresse devant moi. Elle me regarde avec des yeux en pleurs, elle me rappelle une promesse inviolable, elle me crie que je dois vous fuir...

— Ciel! il n'y aurait donc plus d'espoir?

— Non, il n'y en a pas.

Ils demeurèrent un instant silencieux.

— Fatal obstacle qui s'est élevé entre nous, soupira Florence; sombre nuage qui assombrit pour toujours le ciel de notre douce amitié!

— Beau rêve, rêve enchanteur qui s'évanouit! murmura le jeune homme. Ah! pourquoi ai-je laissé cet amour germer et grandir ainsi au fond de mon cœur?

— Oh! Herman, soyez généreux, ayez pitié de la pauvre Florence, dit-elle. Ne me parlez plus de choses pareilles. Restez un ami, un frère pour moi. Ne vous éloignez pas, ne me rejetez pas dans mon triste isolement. Croyez-moi, mon âme vous bénira pour ce sacrifice.

— Eh bien, soit, répondit le jeune avocat avec un profond soupir. Oui, acceptons ce sort cruel; que ma vie devienne sans but, qu'une seule et amère idée remplisse désormais mon esprit : le regret, l'éternel regret du bonheur perdu!

La jeune fille émue s'arrêta timidement, et fit même un pas en arrière pour attendre son oncle.

Ce mouvement désespéra Herman.

— Vous voulez me quitter? s'écria-t-il; mes paroles vous blessent? Dès aujourd'hui vous me fuiriez comme un ennemi? Oh! non, non, restez, je vous en supplie. Du moins, ne me reprenez pas votre amitié. Ne craignez plus rien : nous redeviendrons des enfants insoucieux et naïfs, nous rirons et nous nous amuserons comme auparavant.

La jeune fille, avec un peu d'hésitation, revint se placer à côté de lui.

Par un effort suprême de volonté, Herman parvint à feindre la gaieté et se mit à parler de mille choses indifférentes, quoique, au fond du cœur, il souffrît cruellement.

Florence, de son côté, s'efforçait de soutenir la conversation sur un ton dégagé; mais, comme ils étaient profondément émus l'un et l'autre, ils n'y réussirent pas.

Florence, embarrassée par ces efforts infructueux, inventa un moyen singulier de distraire le jeune homme de ses tristes idées, et en même temps de se tirer elle-même de sa situation difficile.

— Je pensais là à l'étonnante histoire du gant, dit-elle, et en y réfléchissant bien, — vous ne me croirez peut-être pas, — mais je suis presque certaine que nous nous sommes trompés tous les deux. Non, ce n'est pas mon gant, car il devait y avoir une marque de fabrique à l'intérieur. Et il n'y a pas de marque semblable. Faites-le-moi voir encore une fois.

Herman le lui tendit avec une feinte indifférence.

Elle s'enfuit avec le gant, et s'écria en riant aux éclats :

— Ah! ah! il y a une parcelle de mon âme dans ce morceau de peau? Je veux vous punir de votre crédulité. Vous ne l'aurez plus; je veux le jeter au fond du premier précipice que nous rencontrerons. Cela vous apprendra!

Comme Herman avait fait un mouvement pour la suivre, elle grimpa avec une surprenante agilité sur une hauteur gazonnée et disparut aux regards du jeune homme.

Blessé par l'indifférence de la jeune fille, il marcha lentement sur ses traces. La tête penchée sur sa poitrine, il était plongé dans une rêverie désespérée. Florence, la douce Florence, si sensible pour toute chose, n'était insensible qu'à ses vœux et à sa douleur! La mort malheureuse de sa sœur n'était pas le seul obstacle que le sort eût élevé entre elle et lui. Son cœur n'était pas accessible à un sentiment plus intime et plus tendre que l'amitié. L'idée que Dieu lui-même avait destiné leurs âmes à une union éternelle n'était donc qu'un vain rêve!

Pendant qu'il réfléchissait ainsi, il crut tout à coup entendre dans le lointain un cri de détresse et en même temps un mugissement sourd et prolongé comme celui d'une bête furieuse.

Il s'élança avec angoisse dans le sentier escarpé qui conduisait sur la hauteur.

Sur le plateau verdoyant de la montagne, il n'aperçut d'abord que quelques vaches qui, toutes, avaient la tête tournée du même côté. Il fit encore quelques pas en avant et gravit une petite éminence...

Là il vit un spectacle dont l'horreur lui glaça le sang dans les veines et lui fit dresser les cheveux sur la tête : Florence fuyait devant un taureau qui, excité sans doute par son châle rouge, courait après elle, les cornes baissées, et en poussant

des beuglements furibonds. Encore une minute, et la bête furieuse allait lancer l'infortunée jeune fille en l'air d'un coup de corne et écraser son corps sous ses pieds!

Herman, plus mort que vif, s'élança pour la défendre et la sauver. Mais, avant qu'il eût pu atteindre l'endroit fatal, Florence était tombée du haut d'un escarpement de la montagne. Affreuse certitude! Elle gisait blessée au fond d'un épouvantable abîme!

Le jeune homme sentait ses jambes se dérober sous lui; il voulait crier, il voulait courir; il ne le pouvait pas...

Mais les forces lui revinrent tout à coup. Il passa comme une flèche devant le taureau et sauta, d'une hauteur de dix ou douze pieds, du côté où Florence avait disparu.

Il se trouvait là sur un rebord étroit, pareil à un sentier frayé pour les chèvres. Sous ses pieds, la montagne descendait presque à pic à une effrayante profondeur.

Il jeta autour de lui un coup d'œil rapide comme l'éclair. Le gant était à ses pieds. Pas autre chose d'elle, rien! Oui, oui, elle gisait blessée au fond de l'abîme.

Sans se soucier s'il risquait sa propre vie, il rampa vers le bas jusqu'à un rocher qui faisait saillie, et là, se retenant aux aspérités de la pierre, il se coucha à plat ventre, avança la tête par-dessus le bord et regarda dans le sombre précipice; mais il ne put distinguer l'objet confus et sans forme qui gisait comme un point rouge entre les blocs de roche, à plusieurs mille pieds de profondeur.

Haletant, consterné, pâle comme un linge; presque mourant de désespoir, il se releva.

Alors il remarqua, un peu plus sur le côté, un endroit où la montagne descendait par une pente moins escarpée. Ce chemin le conduisait peut-être au fond du gouffre.

Dans cette idée, il remonta de nouveau à l'endroit où il avait trouvé le gant et suivit rapidement le sentier sur le bord du roc.

Un cri d'angoisse sortit de sa poitrine oppressée, lorsqu'il vit M. Halewyn et Max Rapelings venir à sa rencontre.

Il leva les mains vers le ciel et s'écria :

— O malheur, malheur! Dans cet abîme! Je la suis, je veux mourir près de son crops brisé. Max, par ici, par ici.

Il voulait dépasser son ami; mais celui-ci effrayé de la pâleur mortelle de son visage, ouvrit les bras et le retint.

— Pour l'amour du ciel, Herman, demanda-t-il, qu'est-il donc arrivé? Quel rêve affreux t'agite? De quoi parles-tu? de qui?

— Florence... un taureau... elle gît au fond de l'abîme! balbutia le jeune homme, qui, tout à fait hors de lui, se débattait violemment pour s'arracher des bras de son ami.

— Mais tu te trompes, s'écria Max. Florence vit et elle est saine et sauve. Elle est assise là, derrière le coin de la montagne, et elle est occupée à enlever la terre du bas de sa robe. Elle nous envoie chercher après toi.

Un rire effrayant, mélangé d'une joie immense et d'une cruelle incertitude, contracta le visage d'Herman.

— Écoute, c'est sa voix, dit le jeune docteur en se retournant. Et regarde, la voilà elle-même qui vient vers nous.

Le jeune avocat demeurait immobile; il fixait sur la jeune fille, qui s'approchait, des yeux si hagards et si effrayés qu'on eût pu croire qu'un spectre était sorti de terre devant lui.

Mais, lorsque Florence eut parlé et prononcé son nom, tous ses doutes s'évanouirent. Un cri, un horrible cri qui semblait lui déchirer la poitrine, retentit dans les montagnes. Cette secousse violente était plus douloureuse peut-être pour sa sensibilité nerveuse que la certitude du plus affreux malheur.

Il tremblait, il chancelait, et finit par tomber en poussant une sourde plainte contre la paroi du rocher. Ses yeux se fermèrent; il était pâle comme un cadavre et ne respirait plus.

Tous s'élancèrent pour le soutenir et pour l'assister.

Max Rapelings dénoua sa cravate; Florence lui tenait les mains en pleurant; mais, comme il restait sourd à ses cris de désespoir, elle se laissa tomber à genoux et s'écria d'une voix suppliante, en levant les yeux vers le ciel :

— Mon Dieu, Dieu juste, Dieu tout-puissant, prenez ma vie, mais jetez un regard de miséricorde sur cette pauvre victime de la pitié. Grâce, grâce pour lui et pour moi!

Elle retourna près du jeune homme évanoui, prit sa tête entre ses mains, la mouilla de ses larmes et l'appela par son nom avec l'accent de l'amour le plus ardent et du plus profond désespoir.

Cette voix trouva sans doute un puissant écho dans le cœur d'Herman, car il rouvrit les yeux, regarda autour de lui et jeta sur la jeune fille un coup d'œil surpris et interrogateur. En la voyant lui sourire à travers ses larmes, il se leva et dit :

— Je me souviens! Ah! Florence, mes yeux peuvent encore vous voir vivante! Il y a une joie violente et plus fatale que le plus mortel désespoir... Ne sois pas si affecté, mon cher Max; c'est fini. L'effroi, la terreur... Cela va se passer.

La jeune fille, afin de lui prouver qu'il avait eu tort de s'inquiéter, lui expliqua qu'elle avait sauté sur le sentier pour éviter les atteintes du taureau et qu'en même temps elle avait jeté le châle rouge dans le précipice.

Elle était tombée, il est vrai, et avait éprouvé une forte secousse, mais d'ailleurs elle n'avait eu aucun mal.

Max Rapelings demanda à son tour quelques explications sur la rencontre d'Herman avec le taureau, car il ne doutait pas que son ami n'eût été aux prises avec l'animal furieux. Mais le jeune homme ne fit à ce sujet qu'une réponse brève et distraite.

En ce moment le docteur remarqua avec surprise le gant qui gisait par terre, à l'endroit où Herman était tombé évanoui. Il regarda son ami d'un air interrogateur.

— Oui, oui, je ne m'étais pas trompé, répondit Herman en souriant tristement. C'était, c'est son gant! Fatal souvenir qui m'a rejeté dans un fol égarement... et qui m'a fait au cœur une cruelle et inguérissable blessure!

Il prit le gant, le lança dans une profonde crevasse du rocher, et reprit d'une voix sombre :

— Loin, loin de moi tout ce qui peut me rappeler ce terrible événement! Ah! je voudrais fuir, fuir au bout du monde, pour me soustraire à ce souvenir funeste. Allons-nous-en, et oublions pour jamais ce que j'ai cru voir aujourd'hui!

En achevant ces mots, il se mit à marcher à pas précipités dans le sentier.

Un peu plus loin, lorsque le chemin fut devenu plus large et la pente moins rapide, les autres le rejoignirent et se placèrent à côté de lui, s'efforçant de calmer son agitation par de bonnes paroles.

Il souriait et faisait des efforts sur lui-même pour leur persuader qu'ils n'avaient aucune raison d'être inquiets sur son compte. Il ne lui manquait rien, disait-il; il ne ressentait qu'une certaine fatigue dans les jambes, suite inévitable du choc nerveux qu'il avait éprouvé.

M. Halewyn et Max Rapelings voulaient le soutenir, mais il refusa absolument leur aide, disant qu'il marcherait très bien seul.

Lorsque enfin Florence, malgré sa résistance, le contraignit à s'appuyer sur son bras, une étincelle de joie, un rayon de bonheur brilla dans ses yeux, et pendant assez longtemps il parut délivré de ses sombres préoccupations. Mais cette éclaircie ne dura guère; insensiblement sa tête retomba sur sa poitrine, et il parut replongé dans une sorte d'insensibilité rêveuse.

Lorsque son ami ou la jeune fille le tiraient de cette espèce de somnolence en lui adressant quelques paroles d'encouragement, il relevait parfois la tête par un mouvement nerveux, regardait d'un œil fixe et égaré dans l'espace, et frémissait comme si la terrible scène de la chute de Florence dans l'abîme se représentait encore à ses yeux. Alors un gémissement sourd soulevait sa poitrine, et il se mettait à sourire en se moquant de la faiblesse et de la folie de son imagination.

Voyant que ses amis restaient inquiets de son état, il se fit violence pour prendre part à la conversation et pour feindre une gaieté qui était bien loin de son cœur. Il parvint ainsi à les tranquilliser un peu; il prétendait aller beaucoup mieux; il ne lui fallait, disait-il, qu'un peu de repos pour se remettre tout à fait du coup violent qui l'avait frappé.

Ils arrivèrent ainsi sur le bord du rapide escarpement, au pied duquel est situé le village d'Amstegg.

Il était beaucoup plus facile de descendre que de monter; cependant Herman éprouvait si souvent le besoin de reposer que son ami proposa d'envoyer en avant le jeune garçon qui portait les provisions pour faire venir une chaise à porteurs; mais le jeune avocat ne voulut pas en entendre parler, répétant toujours qu'à l'exception d'une grande fatigue bien naturelle, il n'éprouvait absolument rien.

En effet, après un court repos, il rassembla de nouveau ses forces et continua à descendre. C'était une chose touchante que l'empressement de Florence à soutenir le jeune homme au risque de tomber elle-même et de se faire du mal. Voyait-elle une pierre dans le chemin, elle prenait les devants pour l'écarter. Une branche de pin menaçait-elle de le frapper au visage, elle courait la relever ou la briser. On eût dit que cette pâle et maladive jeune fille avait été douée tout à coup d'un courage et d'une force viriles. En même temps elle parlait à Herman un langage où respirait un intérêt si tendre et une sollicitude si inquiète, qu'en toute autre circonstance, ce témoignage eût suffi pour transporter le jeune homme au comble du bonheur.

Mais, en ce moment, il était presque insensible. Il suivait Florence presque machinalement, et, malgré le sourire reconnaissant qui se dessinait sur ses lèvres, l'expression de son visage restait immobile, et il y avait dans sa physionomie quelque chose de vague, comme s'il pensait à tout autre chose qu'à ce qu'il voyait.

Enfin on arriva à l'hôtel à Amstegg. Là on voulut faire prendre à Herman une jatte de fort bouillon, mais il refusa, sous prétexte qu'il ne désirait rien et qu'il n'avait besoin de rien que d'un peu de repos. Il dit qu'il allait se mettre au lit pour une

heure ou deux, après quoi il viendrait souper avec ses compagnons de voyage.

Il fit un nouvel effort sur lui-même et soutint que l'inquiétude de son ami n'avait aucune espèce de fondement. Que lui manquait-il en effet? Devaient-ils supposer qu'il deviendrait malade pour un peu d'agitation qui n'avait aucune raison de se prolonger? Il ne tarderait pas à leur prouver que leur sollicitude et leur bonté leur inspiraient de fausses alarmes.

En achevant ces mots, il quitta la salle avec son ami et monta à sa chambre.

Max lui tâta encore le pouls, il voulut lui faire apporter un bain de pied bouillant; mais Herman lui répondit en souriant que tous ces soins étaient superflus et qu'il n'avait absolument besoin de rien. Il était convaincu, disait-il, que, s'il pouvait dormir une heure ou deux, il serait ensuite complètement remis. Il ne fallait donc que le laisser en repos; c'était tout ce qu'il demandait.

Il se mit au lit avec une certaine impatience de ton et de gestes, il tira les rideaux parce que la lumière du jour le fatiguait.

Max Rapelings resta assis à son chevet dans un fauteuil. Le cœur lui battait en l'entendant respirer.

Que devait-il penser? que devait-il craindre? Son imagination lui rappelait certaines maladies, plus redoutables les unes que les autres, qui peuvent trouver leur cause dans une émotion violente. Il l'avait bien vu, ce n'était pas l'effroi qui avait frappé le plus profondément le cœur de son ami, c'était la joie qui l'avait pour ainsi dire foudroyé, lorsque celle qu'il supposait broyée et brisée, lui était apparue tout à coup pleine de vie. Ces deux terribles secousses se suivant de si près étaient bien capables de briser le cœur d'un homme; mais de tels effets sont rares heureusement. Non, non, Herman avait par sa nature l'humeur très mobile; ses nerfs étaient plus habitués à ces sensations vives que ceux d'un homme plus froid et moins impressionnable, et c'est aussi pour cela qu'ils devaient résister à des émotions violentes. Comme il l'avait dit lui-même, dès qu'il aurait pris un peu de repos, son indisposition serait tout à fait passée, ou du moins bien diminuée.

C'est ainsi que Max Rapelings luttait contre les réflexions pleines d'anxiété qui le faisaient frissonner et s'efforçait de ramener la tranquillité dans son propre cœur. Il y réussit enfin, surtout quand il entendit que la respiration de son ami était égale et douce.

Alors il entr'ouvrit un peu les rideaux, considéra un instant le visage d'Herman; puis il se rassit dans son fauteuil et murmura avec joie :

— Il dort, il dort tranquille; ce ne sera rien. Ah! j'étais en proie à une frayeur horrible! Mais Dieu soit loué! je me trompais.

En ce moment la porte de l'appartement s'ouvrit, et M. Halewyn entra sur la pointe du pied.

Max mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence.

— Eh bien, demanda M. Halewyn en parlant à voix basse à l'oreille du docteur, comment va M. Van Borgstal?

— Il dort paisiblement : ne le réveillez pas. Nous avions tort de nous inquiéter.

— Pauvre Florence! dit le vieillard en soupirant. Elle est en bas qui pleure à attendrir un cœur de pierre. Elle m'envoie pour m'informer de l'état du malade. Comme elle sera contente de cette bonne nouvelle!

En achevant ces mots, il sortit de l'appartement avec les mêmes précautions que lorsqu'il était entré.

Max le suivit dans le corridor. Il vit Florence en pleurs sur la marche supérieure de l'escalier.

Elle le regarda avec des yeux qui imploraient ardemment une réponse rassurante.

— Mademoiselle, lui dit Max, vous avez eu tort de vous alarmer ainsi. Il dort, il dort paisiblement. Tout à l'heure il viendra vous dire lui-même qu'il se sent bien portant et aussi dispos qu'auparavant.

— Vous ne me trompez point par pitié? demanda-t-elle.

— Voulez-vous le voir dormir, mademoiselle?

— Oh! non, non, Dieu m'exaucera; je vais encore prier. Ne troublons pas son repos : venez, mon oncle, je suis consolée, j'attendrai avec patience.

Max Rapelings rentra dans l'appartement, se rassit dans son fauteuil au chevet du lit et écouta le faible bruit qui lui prouvait que son ami continuait à dormir derrière ses rideaux d'un sommeil réparateur.

III

Une heure après, Max Rapelings ouvrit la porte de l'appartement de son ami et regarda dans le couloir pour voir si personne ne venait; son visage pâle trahissait une vive inquiétude.

Il poussa une interjection étouffée en apercevant le propriétaire qui arrivait au bout du couloir. Il lui fit signe d'approcher et lui dit à l'oreille d'une voix contenue :

— Dites-moi, je vous prie, monsieur, y a-t-il un médecin dans ce village?

— Non, répondit l'hôtelier, notre commune est trop petite pour cela. En cas de besoin, nous allons chercher un médecin à Altorf. Votre camarade est-il vraiment malade?

— Oui, monsieur.

— Gravement malade?

— Je n'en sais rien : cela pourrait devenir plus grave. Diable! pas de médecin à Amstegg! Qu'on attelle tout de suite une voiture et qu'on aille en chercher un à Altorf. Qu'on ne regarde pas à l'argent, mais qu'on se dépêche; fallût-il crever les chevaux, je payerai tout. Je vous en supplie, monsieur, venez-moi en aide avec zèle, et je vous en serai éternellement reconnaissant.

— Ne vous inquiétez pas ainsi, monsieur, dit l'hôtelier d'un ton très calme; je vous comprends : un ami si loin de votre patrie, cela vous effraye; mais ce ne sera rien. Nous avons déjà vu ces choses-là plus d'une fois : un coup de soleil, un refroidissement, une fièvre...

— Qu'on aille chercher un médecin! s'écria Max Rapelings, exaspéré par la froideur de l'hôtelier.

— Mais j'y pense, reprit celui-ci ; il y a un moyen de vous satisfaire immédiatement, monsieur. A quelques pas d'ici est l'hôtel de l'Étoile. Depuis quelques jours un médecin célèbre, professeur dans une université d'Allemagne, y est descendu. Je vais l'envoyer chercher; les médecins ne refusent jamais de venir lorsqu'on invoque leur secours.

— Dieu soit loué! Je vous remercie... permettez-moi de vous faire encore une prière. Vous savez que nous sommes venus ici avec un vieux monsieur et une jeune demoiselle un peu pâle?

— Oui, la pauvre enfant paraît fort triste; elle doit avoir pleuré.

— Eh bien, il ne faut pas qu'ils sachent qu'on est allé chercher le médecin, cela leur causerait une cruelle inquiétude. Et pourquoi les faire souffrir, peut-être sans raison? Vous comprenez, monsieur?

— Sans doute, sans doute, ils n'en sauront rien. On fera entrer le docteur par la porte de la cour.

— Encore un mot, monsieur. Être ainsi tout seul avec mon ami! c'est cruel; je puis avoir à chaque instant besoin de quelque chose. Je voudrais avoir à ma disposition un domestique adroit, un homme de confiance; n'importe ce que cela coûterait.

— J'en ai un dont vous serez content, monsieur, répondit l'hôtelier. Il ira d'abord prévenir le docteur, puis il viendra se mettre à votre service. Soyez donc tranquille, monsieur, votre souhait va être accompli sur-le-champ.

A ces mots il redescendit l'escalier.

Max Rapelings rentra dans la chambre et regarda pendant quelque temps dans une immobilité complète le lit dont les rideaux étaient ent'rouverts. Sans doute Herman était en proie à une fièvre brûlante, car il bredouillait des phrases incompréhensibles, portait souvent la main à son front et poussait des plaintes étouffées, comme si un feu dévorant lui consumait le cerveau. Parfois il semblait pris d'une crampe, car il faisait des soubresauts et se détirait les membres sous la couverture par des mouvements brusques et nerveux.

Le jeune docteur s'approcha plus près du lit, contempla avec angoisse le visage égaré de son ami, et se laissa retomber sur sa chaise avec un profond soupir.

— Doute affreux, mortelle incertitude ! murmura-t-il. Mon Dieu ! mon Dieu ! ne m'ôtez pas le flambeau de la science ! Ah ! j'essaie de me tromper moi-même. Les fatals symptômes ne sont-ils pas complets et incontestables? Non, non, la sensibilité, la crainte m'aveuglent. Il y a d'autres maladies, il y a certaines fièvres qui peuvent se développer de la même manière.... mais la céphalalgie, le délire, le transport au cerveau?

Il se leva et se mit à marcher à grands pas dans la chambre comme un homme qui veut échapper par le mouvement à des pensées qui le tourmentent.

Deux coups légèrement frappés à la porte le tirèrent de sa douloureuse préoccupation. Il sortit de la chambre et trouva sur le palier un domestique d'un certain âge qui lui dit :

— Monsieur, le médecin va venir tout de suite, il me suit. Monsieur a-t-il encore quelque chose à me commander? Je suis exclusivement à son service.

— C'est bien, mon ami, répondit Max. Laissez-moi seul avec le docteur. Mais tenez-vous prêt à venir dès que je sonnerai. Personne ne peut entrer que vous... Et vous, ne faites mine de rien, ne parlez de rien, et faites en sorte qu'on ne sache rien en bas de ce qui se passe ici. Je vous récompenserai généreusement.

— Soyez tranquille, monsieur, mon maître m'a fait connaître votre désir; j'ai compris... Voilà le docteur qui monte l'escalier. J'attends vos ordres.

Le personnage qui parut sur le palier était un homme d'environ cinquante ans, tout à fait vêtu de noir, d'une physionomie sérieuse qui inspirait le respect.

Max Rapelings alla au devant de lui et lui dit :

—Monsieur le professeur, combien je vous dois de reconnaissance pour votre obligeance! Dans cette chambre est couché mon ami, avec tous les symptômes d'une fièvre cérébrale; je n'ose presque pas dire le mot: il me fait frémir de terreur et de désespoir : une méningite!

—Une méningite, une inflammation de la membrane du cerveau? répéta le vieux médecin. Non, non, vous vous serez trompé, monsieur. Dites-moi,

comment votre ami est-il devenu malade? Son mal a-t-il une cause connue?

Max Rapelings lui expliqua comment Herman, croyant qu'une jeune fille avec laquelle il se trouvait en société venait de tomber dans un précipice, avait été frappé d'une terreur excessive, et comment il avait été secoué plus violemment encore en voyant tout à coup reparaître saine et sauve à ses yeux celle qu'il croyait morte. Comment, à la suite de ces deux émotions successives, il s'était senti accablé et rompu de fatigue, et comment enfin il avait succombé à une irrésistible envie de dormir.

Dans cette explication, et dans la description des symptômes qu'il avait observés, il employa d'une façon si précise et si heureuse les termes techniques, que le professeur, étonné, lui demanda :

— Monsieur est étudiant en médecine?

— Docteur en médecine et en chirurgie, monsieur, répondit Max. Mais, je le sens bien maintenant, il me manque l'expérience et le calme. Venez, venez, voyez par vous-même. Dites-moi si je puis espérer.

Le professeur se dirigea vers la chambre désignée :

— J'ai donc affaire à un confrère, dit-il ; à un confrère qui me prouve qu'il a fait d'excellentes études. Cela facilitera ma tâche.

— Je vous en prie, parlez doucement, dit Max à voix basse. Mon ami a encore de temps en temps des intervalles de lucidité. Il pourrait comprendre ce que nous disons.

Tous deux prirent des sièges et s'assirent en silence auprès du lit. Le professeur tenait le regard attaché sur le jeune malade et épiait les signes sur lesquels il devait asseoir son jugement.

Max Rapelings, au contraire, épiait avec angoisse et le cœur palpitant, sur le visage du vieux médecin, la moindre contraction de ses traits; mais rien ne vint trahir sa pensée, pas une ride, pas un froncement de sourcil.

Moment plein d'anxiété! Le premier mot qui allait sortir de sa bouche devait être ou un arrêt de mort, ou la fin d'une affreuse anxiété!

Le professeur se leva, prit sa chaise, la porta jusqu'à la fenêtre et fit à Max Rapelings signe de le suivre.

Lorsque tous deux furent assis, ce dernier demanda, la poitrine oppressée et respirant à peine :

— Eh bien, monsieur le professeur! Parlez, je vous en prie.

— Je ne puis que vous dire ce que vous savez aussi bien que moi, monsieur, répondit-il. Il est impossible de méconnaitre les symptômes.

— Ciel ! s'écria Max, en passant ses mains dans ses cheveux, ce serait vraiment une méningite?

— Vous n'en avez pas douté un seul instant, mon jeune collègue, une méningite, période d'exaltation.

Max, complètement découragé, laissa retomber sa tête sur sa poitrine, poussa un cri étouffé et se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Allons, mon jeune ami, ne vous laissez pas abattre ainsi par le désespoir, dit le professeur. Souvenez-vous que vous êtes médecin et qu'il y a là un malade que vous ne guérirez pas avec des pleurs. Prenez courage, et tâchez de trouver la force nécessaire à l'accomplissement d'un devoir pénible.

Max Rapelings essuya ses larmes avec un geste convulsif.

— Ah! je comprends maintenant, s'écria-t-il, pourquoi la sensibilité et la pitié sont de mauvaises qualités pour un médecin. Elles l'aveuglent et le paralysent. Puisqu'il le faut, eh bien, j'oublierai que ce malade est mon unique ami, qu'il est plus qu'un frère pour moi... La méningite n'est pas toujours mortelle.

— Pas toujours, non, pas toujours, grommela le professeur en secouant la tête ; mais je n'en ai pas vu beaucoup dans ma vie...

Max lui mit la main sur la bouche et lui dit d'une voix suppliante :

— Ah ! monsieur, soyez généreux, laissez-moi du moins un rayon d'espoir, Si faible qu'il soit, j'en ai besoin pour ne pas perdre la tête, pour ne pas succomber. Je veux lutter jusqu'au bout. Que faut-il faire?

— Vous le savez bien: comprimer, arrêter le mal avec violence, et ainsi briser son cours, si c'est possible.

— Oui, oui, lui tirer du sang, beaucoup de sang.

— Et des sinapismes aux pieds; de l'eau froide sur la tête et du calomel à l'intérieur.

A ces mots le professeur se leva et tira de sa poche un étui vert rempli de lancettes et d'instruments de chirurgie.

— Vous lui tiendrez le bras, et vous recevrez le sang dans ce bassin, dit-il.

— Mon Dieu, soupira Max avec épouvante, comme élève interne d'un grand hôpital, j'ai vu opérer beaucoup et j'ai beaucoup opéré moi-même; mais son sang à lui, à Herman, le sang de mon pauvre ami, ce n'est pas la même chose! Peut-être la force m'abandonnera-t-elle.

Il tira le cordon de la sonnette : le domestique parut.

On lui fit tenir le bassin en lui disant quel service on attendait de lui.



M Halewyn s'était mis devant la fenêtre. (Page 34.)

Max Rapelings parla au malade afin de lui faire comprendre, si c'était possible, qu'on avait l'intention de lui tirer du sang. Mais Herman fixait sur lui des yeux sans regard qui attestaient assez que, pour le moment du moins, il n'avait aucune conscience de ce qui se passait en lui et autour de lui.

Le jeune docteur rassembla tout son courage prit le bras de son ami et le présenta à la lancette que le professeur tenait prête entre ses doigts.

Le sang jaillit dans le bassin, tandis que Max Rapelings détournait les yeux et tremblait si fort, qu'il faisait trembler également le bras de son ami.

Ce n'est que lorsque le malade eut perdu une quantité considérable de sang que le professeur ferma la piqûre et lui banda le bras.

Le valet avait disparu avec le bassin et revint presque immédiatement.

Max, qui avait repris un peu de courage, lui ordonna d'aller à la cuisine, d'y faire chauffer en toute hâte de la farine de lin, et d'en faire un cataplasme avec beaucoup de moutarde; puis de l'apporter tout brûlant. S'il n'y avait pas de farine de lin dans la maison il fallait tâcher de s'en procurer à quelque prix que ce fût.

— Venez dans un quart d'heure à l'hôtel de l'Étoile, dit le professeur au domestique. Je vous remettrai quelque chose que vous apporterez à monsieur.

Et, se tournant vers son jeune confrère, il poursuivit :

— J'ai du calomel dans ma malle; vous ne serez donc pas obligé d'envoyer à Altorf. En toute autre circonstance, je regretterais de devoir quitter un malade dans une circonstance aussi critique; mais maintenant que vous ne conservez plus aucun doute sur la nature de la maladie, vous savez parfaitement bien aussi, monsieur, quels sont les

moyens que la science nous prescrit d'essayer. Ma malle est prête; il faut que je me rende à Lucerne, où je suis appelé pour un très malheureux accident. Je retarderais bien mon départ d'un jour, mais cela n'est pas nécessaire. La méningite est une maladie connue, et, à l'exception des remèdes généraux dont nous avons parlé, il n'y a rien en quoi l'on puisse avoir quelque confiance. Je vais donc vous quitter, en souhaitant, sans oser l'espérer, que la nature fasse pour l'ami qui vous est si cher un de ces miracles qu'elle opère quelquefois dans le corps humain.

— Oh ! monsieur, consolez-moi, donnez-moi un peu d'espoir, dit Max Rapelings, en tendant les mains vers lui d'un air suppliant.

— Fussiez-vous étranger à la science, je ne pourrais pas vous tromper par pitié. Mais vous êtes médecin, et vous pouvez calculer aussi bien que moi les chances qui restent encore; car je pense bien que vous avez déjà vu de ces cas-là. Je vous donnerai un conseil. Si votre ami a des parents, écrivez-leur immédiatement. Ce serait une trop lourde responsabilité pour vous si, pour première nouvelle de sa maladie, ils recevaient une lettre de deuil. Vous le savez, l'inflammation des membranes du cerveau peut avoir un dénouement rapide, mais le plus souvent elle dure plusieurs jours. Les parents de votre ami pourraient avoir le temps de venir jusqu'ici et de fermer les yeux de leur malheureux fils... ou, qui sait ? d'assister à sa guérison. Dans tous les cas, vous vous serez acquitté d'un devoir impérieux. Et maintenant, adieu, monsieur, soyez ferme et courageux.

Max Rapelings, muet et tremblant, le suivit des yeux et écouta le bruit de ses pas aussi longtemps qu'il put l'entendre. Alors il rentra dans la chambre, alla pendant quelques instants de droite à gauche comme un insensé et murmura d'une voix rauque :

— Une méningite ! Et il en mourrait ? O Dieu miséricordieux, ayez pitié de nous !... Écrire, il faut que j'écrive ? Pauvre mère ! Et c'est ma main qui doit lui faire cette terrible blessure... qui la tuera peut-être ? Ah ! je ne lui dirai pas tout, je comprimerai mon propre désespoir pour lui laisser quelque espérance... Mais il faut qu'elle sache pourtant qu'un grave danger menace son fils. Elle viendra, elle accourra; son amour lui donnera des ailes. Hélas ! je la vois déjà dans ce long et triste voyage, arrosant le chemin de ses larmes maternelles...

Il s'assit devant la table, prit une feuille de papier, et se mit à écrire en se parlant à lui-même. Sa main tremblante courait avec rapidité sur son papier, comme si sa plume était devenue un outil pensant. Parfois le nom de Florence ou de M. Halewyn tombait de ses lèvres. Sa voix redevint même plus clair et plus forte lorsque les mots « l'amour, un amour immense » sortirent de sa bouche.

En moins de quelques minutes il eût rempli deux pages. Il ferma sa lettre avec les mêmes mouvements fiévreux et se levait pour aller tirer le cordon de la sonnette, lorsque le domestique entra avec une casserole fumante, et posa sur la table la farine de lin et la moutarde demandées.

— Monsieur, voici le petit paquet que le professeur m'a remis, dit-il.

— Y a-t-il un bureau de poste à Amstegg ? demanda le jeune docteur.

— Oui, monsieur.

— Quand part le courrier pour Lucerne?

— Ce soir même.

— Portez vite cette lettre.

Le valet sorti, Max répandit la farine de lin sur un linge, prépara le sinapisme, et le posa tout fumant sur les pieds du malade.

Pendant qu'il était encore occupé à l'attacher, une crampe soudaine contracta les membres d'Herman, qui se mit à crier d'un ton déchirant :

— A l'aide, Max, Max... Morte ! Là, cet objet rouge... du sang sur ces rochers... Adieu, Max... le gouffre... mon tombeau !

Le jeune docteur lui souleva la tête.

— Herman, mon ami, dit-il, je suis ici. Sois calme. Je te guérirai.

Le malade resta un moment immobile; mais alors, comme si la voix de son ami avait éveillé un douloureux écho dans son cerveau, il murmura :

— Guérir ?... brisée... morte pour toujours... un fantôme, un spectre !... va-t'en, va-t'en !... mère, ma chère mère, je suis de retour.., oh ! les montagnes... ces yeux noirs... tout est fini !... pauvre mère!

Max Rapelings arrangea la couverture, ferma les rideaux, et recula jusqu'au fauteuil où il se laissa tomber frissonnant et découragé.

Il était facile de voir aux mouvements convulsifs de son visage qu'il luttait péniblement pour retenir les larmes qui lui venaient aux yeux. Mais il devint plus calme. Il regardait le plancher et ne bougeait plus. Plongé dans ses pensées pleines d'angoisse, il avait l'air d'une statue de pierre.

Tout à coup, saisi d'une crainte nouvelle, il se leva en sursaut, et s'écria :

— Ces pas... cette voix ! Florence ! monsieur Halewyn !

Il courut à la porte et porta la main à la clef, comme s'il allait fermer. Un triste sourire se dessina sur ses lèvres. Il lâcha la clef et mumura :

— A quoi bon ? Je ne peux pas les laisser dans l'ignorance jusqu'à ce qu'un malheur imminent... Pauvre fille, pourrez-vous supporter ce coup terrible ? Du courage, il nous faut du courage !

Florence entra avec son oncle.

— Ayez pitié de nous, Monsieur, bégaya-t-elle, ne nous cachez rien. Est-il vrai que votre ami est malade, gravement malade, mortellement malade?

— Il est malade, très malade, répondit Max Rapelings hésitant; mais il n'y a pas de raison de craindre que... que le mal...

En ce moment, un gémissement pénible se fit entendre derrière les rideaux, et Herman cria d'un ton qui fit frémir la jeune fille et qui lui glaça le sang dans les veines :

— Morte... morte... avec mon âme! je vais mourir, je veux reposer... là, au fond de l'abîme. Mère, mère, adieu!

Florence recula en tressaillant, chancela sur ses jambes et s'élança vers le jeune docteur en poussant un cri d'angoisse. L'effroi et la douleur lui avaient troublé l'esprit; elle ne savait plus ce qu'elle faisait, car elle jeta les bras autour du cou de Max Rapelings, laissa tomber sa tête sur la poitrine du jeune homme, et demanda en sanglotant qu'il la consolât.

Le pauvre garçon était si ému lui-même, qu'il ne se sentait pas la force de dire une parole rassurante. La vue des larmes de Florence lui avait ôté tout son courage, et il s'était pris à pleurer lui-même.

Les yeux de M. Halewyn étaient également humides, et il jeta sur sa nièce désolée un regard triste et irrésolu.

— Viens, Florence, dit-il au bout d'un moment. Le mal est assez grave par lui-même. Ne l'exagère pas. M. Van Borgstal est jeune et fort; la nature triomphera de sa maladie. N'est-ce pas, docteur, c'est aussi votre conviction? Parlez, je vous en prie.

Max Rapelings, qui était parvenu à rassembler ses forces, conduisit la jeune fille près d'une chaise et s'assit à côté d'elle en disant :

— Je voudrais vous cacher la vérité, mais je ne le puis pas. Moi aussi j'ai besoin de consolations. L'ami, le frère, rendent le médecin impuissant. Oui, la maladie qui fait couler nos larmes est grave, dangereuse, souvent fatale; mais on peut en guérir; on en guérit même assez souvent. Espérons donc, espérons en sa force, en sa jeunesse, en sa bonne constitution. Je veillerai et je ferai tout ce que prescrit la science. Vous, mademoiselle, qui lui rendez aujourd'hui la pitié qu'il éprouvait si profondément pour vous, priez, oh! priez pour lui. Car là où le secours des hommes est impuissant, il ne reste que le recours vers Dieu.

— Hélas! répondit-elle en soupirant, le voilà étendu là comme un pauvre martyr, lui qui a sacrifié son beau voyage par commisération pour une pauvre fille inconnue! Quelle récompense! Moi, infortunée, je suis la cause de son malheur! Ah! je mourrais avec joie, si ma mort pouvait lui rendre la santé!

— Mais non, il n'y a point de votre faute, mademoiselle, répliqua Max. Voilà des idées folles qui n'ont pas le moindre fondement. Pourquoi être à ce point injuste envers vous-même? Le désespoir rend impuissant. Tâchons plutôt de prendre un peu de courage. Les plaintes ne peuvent rien contre le mal. Aidez-moi plutôt à guérir notre pauvre ami. J'ai besoin d'eau citronnée, d'eau froide et fraîche, venant de la source, pour le désaltérer, pour calmer sa soif brûlante.

Florence fut debout en un clin-d'œil.

— Vous aider, je puis vous aider? s'écria-t-elle. Oui, oui, luttons ensemble contre sa maladie! Je vole, j'ai compris : uue limonade froide, de l'eau qui découle des glaciers...

Et elle sortit en courant.

— Fasse Dieu que nous n'ayons point à pleurer sur deux malades! soupira M. Halewyn.

— Non, ne craignez pas cela, répondit Max. L'activité du cerveau, les mouvements du cœur, si pénibles qu'ils soient, ne peuvent pas faire de mal à votre nièce, au contraire, ces secousses activent la circulation de son sang. C'est une heureuse idée qui m'a inspiré de la prier de m'assister. Elle y trouvera le courage et la force que je ne pourrais pas lui donner par mes paroles.

Herman ne cessait de s'agiter dans son lit en balbutiant mille phrases confuses, décousues et inintelligibles; il ne s'interrompait que pour pousser des cris perçants poussés par la vivacité de ses souffrances.

— C'est le mal qu'il a dans la tête, dit Max. Pauvre ami! il souffre terriblement.

— Mais quelle est donc cette cruelle maladie? demanda l'oncle.

— C'est une inflammation des méninges, ou membranes du cerveau, monsieur.

— Un mal aussi violent ne peut pas durer longtemps, sans doute?

— Oh! si, sept ou huit jours; plus ou moins, on ne peut pas le savoir d'avance.

— On dirait, docteur, que les nerfs de l'homme devraient se rompre dans ces crampes violentes.

— Oui, monsieur, cependant ce n'est pas la période la plus dangereuse du mal. Le *collapsus*, le relâchement doit suivre. Si sa constitution peut résister pendant plusieurs jours à cette lutte muette et sombre, alors il est sauvé, et il sortira de cette maladie comme s'il ne lui était rien arrivé. Il ne lui resterait plus qu'une grande faiblesse, mais qui serait bientôt passée.

— Et vous espérez cet heureux résultat, n'est-ce pas, docteur?

— Je commence à espérer, monsieur. Votre présence et l'aide de mademoiselle Florence me donnent du courage. Il n'est jamais bon de rester seul quand on est affligé ou effrayé.

Florence rentra, apportant sur un plateau deux carafes et quelques tasses.

— Voici la limonade et l'eau glacée, dit-elle. S'il vous manque quelque chose, docteur, ne m'épargnez pas. Permettez-moi de vous être utile; j'en ai besoin, cela me donne un peu de courage.

— Mais, mademoiselle, il y a un domestique....

— Non, non, je vous en supplie, pas de domestique. Je suis ici la garde-malade, je veux être votre servante. Allons, donnez à boire à votre ami : il n'y a pas trop de jus de citron dans la limonade, je sais comment elle doit être.

Max Rapelings remplit une tasse à moitié, ouvrit les rideaux, et essaya de verser la limonade dans la bouche de son ami.

La vue des yeux hagards et des traits égarés du jeune homme arracha un cri à Florence, mais elle se fit violence, et continua à regarder le malade, muette et tremblante...

Après des efforts souvent renouvelés, le docteur se retourna :

— Impossible de lui ouvrir la bouche, dit-il en soupirant. Il faut attendre... c'est fâcheux pourtant. Il devrait prendre beaucoup de cette boisson, beaucoup, beaucoup!

— Laissez-moi essayer à mon tour, dit Florence, j'ai soigné aussi ma pauvre sœur Frédérique. Et, sans attendre le consentement du docteur, elle prit la tasse et l'approcha des lèvres du malade.

Il lui résista également; du moins ses dents restaient convulsivement serrées.

Elle se pencha sur le lit, approcha sa bouche de l'oreille du jeune homme, et lui dit d'un ton insinuant :

— Herman, Herman, buvez; c'est moi, moi, votre amie, Florence!

Le malade ouvrit la bouche et vida la soucoupe.

— Il me reconnaît! s'écria joyeusement la jeune fille.

— C'est surprenant, le charme dure jusque sur le bord de la tombe! marmotta Max Rapelings entre ses dents.

La jeune fille avait rempli une nouvelle tasse et la présentait aux lèvres du jeune homme.

— Ah! vous me reconnaissez, pauvre ami! buvez, buvez, nous vous guérirons, dit-elle.

Le malade but encore, puis, tout à coup, il leva les bras, les jeta autour du cou de la jeune fille pour l'embrasser, et s'écria :

— Merci, chère mère, merci, tu es si bonne!

— O mon Dieu! il me prend pour sa mère, dit la jeune fille, les larmes aux yeux. Sa mère! Pauvre femme qui ne sait pas que son malheureux enfant... Mais non, non, plus de larmes : travailler, veiller, lutter... Parlez, docteur, avez-vous ici tout ce dont vous avez besoin?

— J'appellerai le domestique, répondit Max, pour qu'il m'apporte quelques coussins, surtout un oreiller de crins pour élever la tête du malade.

— Oui, il reposera plus facilement ainsi; je comprends, je sais ce que vous désirez, dit Florence qui sortit de la chambre en courant.

Elle rentra presqu'aussitôt portant un coussin sous son bras, et suivie du domestique qui en portait encore deux autres.

— Allons, docteur, dit-elle, relevons un peu sa tête, cela le soulagera. Ma sœur aussi devait être couchée ainsi, et nulle autre que moi ne pouvait arranger ses coussins.

Le domestique, qui était resté dans l'appartement après avoir allumé les lumières, ne sortit que lorsque Max Rapelings se tourna vers lui et lui fit comprendre, d'un signe de tête, que, pour le moment, il n'avait plus besoin de ses services.

Mais, avant de sortir, il dit au jeune médecin.

— Monsieur, il m'est venu une idée que mon maître a approuvée. Vous voyez bien cette porte fermée, dans le coin de la chambre? C'est une autre chambre. Le voyageur qui l'occupait est parti tout à l'heure par la malle-poste du soir. Si monsieur le trouve bon, je porterai son bagage dans cette chambre ; de cette façon il pourra rester constamment près du malade, et prendre un peu de repos s'il en a envie.

— Ah! c'est une bonne idée, mon ami, répondit Max. Vous êtes un brave garçon et un homme de bon sens; j'aurai du plaisir à vous récompenser.

— J'ai eu un moment l'intention, reprit le garçon, de vous offrir de me coucher par terre sur un matelas dans un coin de cette chambre; mais je me dresserai un lit en bas, tout près de la sonnette, et, comme je suis décidé à ne pas me déshabiller, au moindre signal je me tiendrai prêt à vous servir.

Il mit une clef dans la serrure de la porte fermée, et sortit.

— Maintenant, tout ce qu'il nous reste à faire, mes amis, dit Max, c'est d'attendre patiemment et en silence. Dans une fièvre de cette nature, tous les bruits sont désagréables et douloureux pour le malade, bien qu'il ne le fasse pas voir. Nous lui donnerons à boire de temps en temps, et nous lui rafraîchirons la tête avec des linges

mouillés. Pour le surplus, il faut le laisser en paix.

Ils prirent place sur trois chaises et n'échangèrent plus que quelques paroles brèves et à voix basse.

Il se passa ainsi plusieurs heures sans qu'aucun changement se manifestât dans l'état du malade. Il continuait à balbutier dans son délire des phrases entrecoupées auxquelles on ne pouvait attacher aucun sens sinon que la chute supposée de la jeune fille dans l'abîme et sa réapparition soudaine lui travaillaient le cerveau. Souvent il prononçait le nom de sa mère et appelait son ami Max; mais, lorsque celui-ci lui adressait la parole, il ne manifestait par aucun signe qu'il s'aperçût de sa présence.

Florence ne pouvait se tenir tranquille sur sa chaise. A chaque instant elle voulait renouveler les linges trempés d'eau glacée sur le front du malade, lui donner à boire, ou arranger mieux ses oreillers.

Elle cherchait par cette activité à maîtriser l'angoisse et le chagrin qui l'agitaient si vivement. Au moindre mouvement du docteur, elle était devant le lit à côté de lui, elle l'assistait, donnait de la force et ouvrait son cœur à l'espérance dans la miséricorde de Dieu.

C'est ainsi qu'ils souffraient ensemble, qu'ils espéraient, qu'ils craignaient, qu'ils aimaient ensemble; et par cette fusion de leurs émotions, de leur amitié et de leur amour pour le pauvre malade, il se forma une si fraternelle communion entre les deux âmes, qu'ils n'avaient plus besoin de la parole pour se communiquer les pensées qui s'élevaient en eux. Uu simple regard leur suffisait.

L'oncle Halewyn étant allé chercher quelque chose dans sa chambre trouva à son retour le jeune docteur et sa nièce assis tous deux devant le lit, la main dans la main, et versant des larmes. Le vieillard, malgré son étonnement, fut profondément touché par ce tableau : il lui semblait voir un frère et une sœur pleurant ensemble sur les souffrances d'un frère bien-aimé.

Il essaya de consoler les jeunes gens, et lorsqu'il y eut à peu près réussi, il dit à Max :

— Monsieur Rapelings, j'ai une pleine confiance dans votre savoir et dans votre expérience, mais seul ainsi, votre responsabilité est trop grande. L'hôtelier dit qu'il y a un bon médecin à Altorf. Ne voudriez-vous pas l'appeler ?

— Vous avez raison, monsieur, mais il est trop tard pour aujourd'hui.

— Pas du tout. Il y a en bas un homme qui est tout prêt à aller à Altorf, si nous le désirons. Puis-je l'envoyer ?

— Oui, votre conseil est bon et prudent, mais il n'est pas nécessaire qu'on oblige ce médecin à faire ce voyage la nuit. Demain nous pourrons constater peut-être quelque changement. Que le docteur vienne dans la matinée.

Lorsque l'oncle se fut acquitté de son message et qu'il rentra dans la chambre, il surprit un sourire sur les lèvres des jeunes gens, et il leur demanda la cause de cette disposition d'esprit favorable.

— Il est plus calme, dit Florence d'une voix contenue; il ne souffre plus autant : son délire diminue. Écoutez, mon cher oncle, il ne parle plus, et il paraît reposer. Le docteur espère; il croit que notre pauvre malade va mieux.

Elle fut interrompue dans ses heureux présages par un cri douloureux d'Herman et par un craquement du lit sous la violence de ses mouvements convulsifs.

Elle poussa un profond soupir et se rassit toute découragée.

Cependant elle se calma bientôt.

Ainsi se passa le temps, ainsi s'écoulèrent les heures jusqu'à ce que minuit sonnât à la tour de l'église.

Alors Max Rapelings conseilla à la jeune fille et à son oncle d'aller se coucher. Il n'avait plus besoin d'aide pour le moment, et il voulait veiller seul auprès du lit de son ami. L'oncle, au contraire, voulait tenir compagnie au docteur pendant que sa nièce irait se reposer. Ils étaient hommes et pouvaient passer la nuit sans dormir; mais Florence ne devait pas abuser de ses forces ni s'exposer à retomber malade elle-même. Le combat de générosité dura si longtemps, et Florence paraissait si contrariée, si désolée de quitter la chambre, qu'il était plus de deux heures du matin lorsque le vieillard parvint à emmener sa nièce et que tous deux dirent adieu au docteur jusqu'au lendemain.

Pendant toute la nuit Max resta assis au chevet de son ami. Heures tristes et amères pour son cœur fraternel ! Le délire et l'agitation convulsive avaient augmenté. La maladie n'avait pas encore atteint son plein développement.

Le lendemain matin, lorsque M. Halewyn monta seul l'escalier et parut sur le palier, il vit le domestique sortir de la chambre du malade avec un bassin plein de sang; il demanda avec angoisse ce que cela signifiait, et il obtint pour réponse :

— Non, le jeune monsieur ne va pas plus mal. On l'a saigné encore une fois. Le médecin d'Altorf est près de lui. C'est un homme très savant et de beaucoup d'expérience.

A la porte de la chambre, il rencontra Max Rapelings avec le vieux docteur qui sortait précisé-

ment. Tous deux échangeaient encore quelques mots sur la maladie et les moyens de guérison qu'on pouvait essayer.

— Ah ! monsieur Halewyn, dit Max, entrez, je vous prie, et veillez un instant sur mon pauvre ami. Il n'y a pas encore de changement, mais cependant il ne va pas plus mal.

Le vieillard approcha une chaise du lit et s'assit tranquillement, écoutant la respiration pesante du malade derrière les rideaux, et les mots inintelligibles qui s'échappaient constamment de ses lèvres.

Tout à coup la voix d'Herman devint forte et claire; il semblait en proie à un violent accès de délire; tandis que M. Halewyn écoutait avec anxiété les paroles du jeune homme, le malade murmura distinctement :

— Mère, je l'aime... ardemment, jusqu'au tombeau... Florence... que Dieu lui donne... ma fiancée... votre fille... je ne peux vivre sans elle... la mort... la mort...

Et puis il poussa un profond soupir et il retomba soudain dans une immobilité complète, comme si ses nerfs s'étaient brisés dans cette tension convulsive.

— Sa fiancée? Florence? Il l'aime éperdument ! Il ne peut vivre sans elle ! dit M. Halewyn en se levant tout effrayé. Quel nouveau malheur nous menace ici ? Ce qu'il dit là dans son délire, serait-ce la vérité ? Mais alors, s'il guérit, nous serions obligés d'ouvrir dans son cœur une nouvelle source de chagrin et de désespoir? Il ne nous a a donc pas crus lorsque nous lui avons assuré et répété que Florence n'acceptera jamais la main d'aucun homme.

Max Rapelings rentra.

— Notre pauvre malade va passablement bien, dit-il. La fièvre cérébrale suit son cours naturel. On ne peut pas encore se prononcer. Le médecin d'Altorf est un homme instruit et sensé; mais il n'a rien pu dire sur la méningite que je ne connusse déjà.

Il s'approcha du lit et posa une nouvelle compresse sur le front brûlant de son ami. M. Halewyn s'était mis devant la fenêtre. Il le rejoignit et lui demanda :

— Et mademoiselle Florence, a-t-elle bien passé la nuit ?

— Vous pouvez le penser ! docteur, répondit-il. A peine les premières lueurs de l'aube entraient-elles dans sa chambre, qu'elle voulait déjà se lever; mais je l'ai forcée de rester au lit. Elle ne peut pas compromettre si imprudemment sa santé.

— Vous avez raison, monsieur; le repos de la nuit est indispensable.

Le vieillard demeura un instant plongé dans ses réflexions, puis il reprit en secouant la tête :

— Regrettable complication ! Docteur, vous êtes un homme raisonnable et posé, et l'on peut parler avec vous, en toute confiance, de choses que l'on voudrait tenir cachées au monde entier. Votre ami, dans son délire, vient de prononcer distinctement des paroles fort claires qui me remplissent de crainte et de tristesse. Il disait à sa mère qu'il aime éperdument ma nièce et qu'il veut l'avoir pour fiancée, qu'il ne peut pas vivre sans elle.

— N'y faites pas attention, monsieur, répondit Max avec embarras; c'est une des suites ordinaires des dérangements du cerveau, de pousser le malade à tout exagérer.

— Mais saviez-vous que cette inclination eût germé dans son cœur ?

— Je le savais depuis hier matin. C'est pour cela que nous voulions vous quitter et que nous avons insisté si longtemps pour continuer notre voyage en Suisse. C'est vous-même, monsieur, qui nous en avez empêchés. Qu'y a-t-il d'étonnant à pareille chose? Deux jeunes gens que Dieu semble avoir créés l'un pour l'autre.

— Quoi ! ma nièce aurait aussi...

— Je n'en sais rien; mon ami ni moi nous ne l'avons pas interrogée à ce sujet. Vous ne pouvez méconnaître, monsieur, que, tout en faisant nos efforts pour la distraire et l'égayer, nous n'avons pas cessé de témoigner le plus grand respect à mademoiselle Florence.

— C'est malheureux, et je plains sincèrement le pauvre jeune homme, dit M. Halewyn. Ma nièce ne peut pas se marier. Ce serait donc un amour sans fin possible ?

— Ne parlons pas de cela maintenant, monsieur, répondit Max. Si mon ami guérit, il ne saura plus rien de tout ce qu'il a dit dans son délire; et, si son âme monte au ciel, elle emportera avec elle le souvenir de ce qui vous trouble et vous inquiète sans motif.

— Mais s'il parlait ainsi en présence de Florence? Elle ne peut pas entendre, je ne le veux pas.

— Que voulez-vous que je vous réponde, monsieur? murmura Max en haussant tristement les épaules. Si vous croyez que votre intérêt vous commande de me laisser seul à Amstegg, je ne peux pas vous empêcher de partir.

— Partir ! répéta le vieillard en repoussant cette idée avec indignation. Vous laisser seul quand votre ami est en danger de mort ! Vous me prenez donc pour un homme sans cœur ?

— Décidez, monsieur, vous êtes libre. Je ne sais quel conseil vous donner.

— Non, je veux rester jusqu'à ce que votre ami soit sauvé ou jusqu'à ce que notre présence vous

devienne inutile. Si je pouvais tenir Florence éloignée du malade !

— Le pourrait-elle ? Y consentirait-elle, monsieur ?

Le vieillard secoua la tête en signe de dénégation.

— Eh bien, acceptons donc patiemment ce que nous ne pouvons éviter. Il est à croire que mon ami n'exprimera plus distinctement les mêmes idées. Du moins, jusqu'à présent, je n'ai rien entendu de pareil. La saignée l'a agité et surexcité pour un instant. Maintenant il est tranquille de nouveau, et ce qu'il murmure est inintelligible ou n'a aucun sens. S'il arrivait qu'il recommencât à dire des choses que mademoiselle Florence ne doit pas entendre, nous trouverions bien un moyen de la faire sortir de la chambre...

— Taisez-vous, monsieur, taisez-vous, interrompit le vieillard. Ces pas... Elle est là.

La jeune fille s'avança jusqu'auprès du lit, regarda un instant Herman en silence, puis demanda au docteur comment allait le malade. La réponse de Max la remplit de joie. Sans doute, pendant sa longue nuit d'insomnie, elle avait été assaillie par la terrible pensée que peut-être, à son réveil, elle trouverait le pauvre jeune homme à l'agonie. Il n'y avait rien de changé dans son état; ils pouvaient espérer ! C'était une première victoire remportée sur le mal, pensait-elle.

Dans son exaltation elle s'écria qu'Herman guérirait infailliblement, elle en était convaincue; elle le sentait à la joie involontaire qui la pénétrait.

Max Rapelings, malgré le désir qu'il avait de la croire, se vit contraint, pour la préserver d'une désillusion funeste, de combattre cet espoir irréfléchi ou du moins de le modérer beaucoup.

Mais il n'y réussit pas. Florence conserva son courage et sa confiance, d'autant plus que, dans le courant de cette journée, le malade devint de plus en plus calme, ne délira presque plus, et reposa si paisiblement que, vers le soir, Max Rapelings, qui était resté assis auprès de son lit, dit à M. Halewyn et à sa nièce :

— Le *collapsus*, la détente commence. Dieu soit loué ! la première crise est traversée. Espérons que sa constitution sortira également victorieuse de cette nouvelle épreuve. Maintenant le malade n'a plus besoin que d'un repos absolu. Suivez mon conseil, retirez-vous. S'il arrivait quelque chose, si votre aide ou votre présence pouvaient m'être utiles, je vous ferais prévenir immédiatement par le domestique.

M. Halewyn et sa nièce ne suivirent ce conseil qu'après avoir passé encore une heure dans la chambre du malade.

Le lendemain et les deux jours suivants, le malade resta dans le même état. On l'entendait respirer, mais il demeurait étendu sur le dos sans faire le moindre mouvement; il ne voyait pas, il n'entendait pas, tout sentiment semblait éteint en lui. Son visage, très amaigri, était d'une pâleur cadavérique, et sans le léger mouvement de sa poitrine, attestant qu'une âme habitait encore ce corps insensible, on aurait cru voir un mort.

C'était dans la nuit du sixième jour après la fatale promenade sur la montagne. Florence avait résolu de veiller, pour permettre au pauvre Max de prendre un peu de repos. Malgré toutes les objections que ce projet avait soulevées, elle avait voulu absolument rester, et elle était restée auprès de lui. Le docteur s'était jeté tout habillé sur son lit, dans la chambre voisine, et était tombé endormi, accablé sous le poids d'une insurmontable fatigue. M. Halewyn était étendu dans un fauteuil, près de la fenêtre, et dormait également.

Déjà les premières lueurs de l'aube matinale faisaient pâlir la lumière de la lampe... Le soleil devait être levé derrière les montagnes, car bientôt ses rayons, inondant la vallée de Madéran, pénétrèrent dans la chambre.

Depuis de longues heures, Florence était assise à côté du lit, priant en silence.

Elle portait de temps en temps ses regards sur la figure immobile et détendue du malade, qui ne s'était pas plus remué de toute la nuit que si c'eût été un cadavre; puis elle joignait de nouveau les mains, levait vers le ciel ses yeux suppliants et continuait à demander à Dieu grâce et assistance pour le pauvre patient.

Tout à coup elle poussa un petit cri étouffé de surprise et de joie. Elle croyait que le jeune homme avait fait un mouvement... Cependant il était toujours immobile. S'était-elle trompée? L'espérance et l'inquiétude lui troublaient-elles l'esprit ?

Non, non, il remuait les bras sous la couverture, et il sembla à la jeune fille que d'imperceptibles frémissements lui parcouraient le visage... Mais, si ce n'était pas un rêve, sa joie ne fut pas de longue durée, car il retomba immédiatement dans la plus complète immobilité.

Ces secousses violentes, — cette joie vive et cette amère désillusion, — rendirent la jeune fille presque folle. Elle se leva et posa sa main sur le front glacé du malade, se pencha sur lui, lui murmura à l'oreille de douces et consolantes paroles, et effleura sa figure de sa chaude haleine, comme si elle voulait verser une partie de sa propre vie dans la poitrine du jeune homme.

— Herman, Herman, s'écria-t-elle enfin d'une voix étouffée, écoutez-moi ! C'est Florence, qui

vous... qui vous aime!... Ah! ne me laissez pas mourir! Réveillez-vous, réveillez-vous... Hélas! toujours sur le bord de la tombe! Vous vouliez donner votre sang pour me voir bien portante et heureuse; si je pouvais donner une partie de mon être pour vous voir revivre! Herman, Herman...

Elle se redressa soudain et recula d'un pas en arrière. Les yeux du jeune homme étaient ouverts! Mais aucune étincelle d'intelligence ne brillait encore dans son regard fixe et vitreux...

La jeune fille, troublée, n'osait point parler; elle était pâle et elle tremblait; mais son visage était illuminé par un rayon d'espérance.

Alors le malade étendit ses membres et tourna sa tête sur le côté; ses yeux commençaient à s'animer, car il les fixait avec une sorte de stupeur égarée sur la jeune fille. Un faible sourire entr'ouvrit ses lèvres pâles, et il murmura très distinctement :

— Florence!... vous!... Où suis-je?

Et en disant ces mots, il tira sa main de dessous la couverture, et essaya de la tendre à la jeune fille.

Elle prit sa main, et s'écria avec une joie fiévreuse, en versant des larmes de bonheur qui brillaient comme des perles sur ses joues :

— Herman, mon pauvre ami, vous avez été malade. Dieu m'a exaucée : vous allez guérir. Tenez-vous tranquille, restez en repos...

— Max, où est Max? balbutia le jeune homme.

— Oh! il sera fou de bonheur, répondit-elle. Écoutez, il vient, ne bougez pas, posez votre tête sur l'oreiller.

Et, sans réfléchir que le bruit et les secousses pouvaient faire du mal au pauvre jeune homme, elle courut jusqu'à la porte qui communiquait avec la chambre voisine et y frappa fortement, elle éveilla également son oncle, et, quand le jeune docteur, ému et effrayé, entra dans la chambre, elle s'écria en battant des mains:

— Il vit, il voit, il parle; il me reconnaît, il vous demande.

— Ah! Dieu est bon! s'écria Max Rapelings.

Il s'élança vers le lit et déposa un baiser fraternel et triomphant sur le front de son ami, lui prodigua toutes les consolations que lui suggérait son amitié, et l'assura qu'il serait bientôt guéri. Il n'avait qu'à se tenir en repos. La maladie était vaincue.

Des larmes d'attendrissement tombaient de tous les yeux. M. Halewyn lui-même avait peine à se retenir de pleurer; ils comblèrent le jeune homme encore à moitié délirant de félicitations et de démonstrations de joie.

Le malade porta la main à son front et fit signe qu'il voulait parler.

— J'ai été malade; oui, je me souviens... qui m'a guéri? demanda-t-il.

Ils le regardèrent sans répondre.

— Ai-je rêvé? reprit-il. Je voyais un ange, un esprit céleste... qui me donnait à boire... C'était la vie que je buvais... ce breuvage circulait dans mes veines comme un feu doux... et vivifiant... Cet ange l'avez-vous vu?

— Florence! murmura le jeune docteur avec étonnement.

— Florence? répéta le malade. Où est-elle?

L'oncle et Max Rapelings se retournèrent.

Florence était agenouillée à l'autre bout de la chambre, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, adressant à Dieu d'ardentes actions de grâces.

Le malade la vit et s'écria :

— Oh! oui, oui, le voilà, voilà le bon génie, l'ange qui m'a guéri!

IV

Après une demi-heure donnée aux épanchements de la joie fiévreuse que tout le monde ressentait à cause de l'heureuse guérison d'Herman, celui-ci manifesta le désir de se lever, ne fût-ce que pour un instant. Il lui était pénible de rester couché.

M. Halewyn et Florence s'éloignèrent et regagnèrent leur appartement, jusqu'au moment où le domestique viendrait les avertir qu'ils pouvaient retourner près du malade.

La jeune fille ne cessait de se livrer à l'expansion de sa joie; mais elle finit par remarquer que son oncle demeurait taciturne, et secouait la tête comme si quelque pensée l'inquiétait.

— Mais, mon cher oncle, s'écria-t-elle, à quoi pensez-vous donc ainsi? Pourquoi cet air soucieux? Vous reste-t-il des craintes? Non, non, il est guéri, tout à fait guéri; il reprendra bientôt ses forces. Vous avez entendu ce qu'a dit son ami, et son ami est un savant médecin, vous le savez bien. Ah, ah, sa mère, madame Van Borgstal, va venir! Elle le croyait peut-être perdu pour elle, la pauvre femme, et le trouvera sauvé et tout à fait guéri. Quelle joie pour elle!

— Assieds-toi, Florence, dit l'oncle. J'ai à t'interroger sur un point de la plus haute importance. Tu sais qu'il n'y a qu'une seule chose au monde qui me préoccupe, c'est ton bonheur. Je te parlerai comme un père à sa fille. Réponds-moi avec confiance et avec franchise.

La jeune fille le regarda avec un étonnement qui n'était pas exempt d'inquiétude.

— Pendant que je me trouvais seul au chevet de M. Van Borgstal, reprit le vieillard, il a pro-



Il courut, en chancelant, à la rencontre de sa mère. (Page 43.)

noncé dans son délire des paroles étranges, mais pourtant très claires, qui me firent trembler de surprise et de crainte. Il parlait d'amour, de fiancée, de mariage, et il prononçait ton nom. Savais-tu qu'un semblable sentiment fût éclos dans son cœur?... Ne sois pas confuse, ma bonne Florence, je ne veux pas te faire de peine.

— Je le savais, balbutia-t-elle.

— Depuis quand?

— Il venait de m'en faire l'aveu au moment de mon fatal accident. C'était même pour l'interrompre que je m'étais mise à gravir la hauteur.

— Il t'a déclaré qu'il t'aimait?

— Non, mon oncle, il voulait me persuader que le mariage me rendrait heureuse; mais il ne parlait pas de lui.

— Et toi, Florence, tu l'as bien compris, du moins?

— Oui, je l'ai compris.

— Tu m'as caché cela, Florence! Ce n'est pas bien, dit M. Halewyn en soupirant.

— Mon cher oncle, ne m'accusez pas, dit-elle tout émue. Je n'en étais pas certaine. Et puis sa maladie, l'effroi, les angoisses, tout cela a fait que je n'y ai plus pensé.

Il y eut un moment de silence.

— Le mal serait déjà grand, reprit le vieillard, si cette malheureuse inclination devait être pour le pauvre jeune homme une source de chagrin, du moins pendant quelque temps. Mais ce serait pis, bien pis, Florence, si ton cœur s'était également laissé entraîner.

Il regarda sa nièce d'un air interrogateur. Une vive rougeur monta à ses joues ordinairement si pâles, et elle courba le front, toute confuse sous le regard de son oncle.

— Hélas! ce que je craignais est donc vrai! murmura le vieillard avec un accent de profonde

tristesse. Je ne te fais pas de reproches, Florence. Je sais que ces sentiments s'éveillent en nous sans que nous le sachions. Herman Van Borgstal est un bon et noble jeune homme, d'une famille honorable et distinguée. Je ne t'accuserai ni ne te gronderai; mais tu écouteras la saine raison et tu étoufferas dans ton cœur une inclination qui compromet le bonheur de ta vie entière. As-tu oublié si vite, en si peu de jours, le sort infortuné de ta sœur Frédérique?

— Oh! non, mon cher oncle, répondit Florence. Ma sœur? elle est toujours là devant mes yeux! Mais M. Van Borgstal est la douceur, la bonté même; il est incapable de faire le moindre mal à quelqu'un. Il mourrait plutôt que de me...

— En ce moment, oui, Florence, je le crois; mais la nature humaine est si changeante! et plus on est sensible et impressionnable, plus on est sujet à devenir inconstant. La passion est un feu dévorant qui consume avec une incroyable rapidité les choses dont elle doit s'alimenter et vivre, puis elle s'éteint. Ton père, à son lit de mort, ne m'a-t-il pas confié ton sort? Le dernier soupir de ta sœur n'a-t-il pas été une prière pour te préserver éternellement du danger qui te menace aujourd'hui? Aie donc pitié de moi et de toi-même. La responsabilité qui pèse sur moi est terrible. Supposons que les vœux de M. Van Borgstal puissent se réaliser : tu serais donc sa femme, et, d'après la loi, indissolublement unie à son sort et soumise à sa volonté. Ton oncle, le frère de ton père, perdrait même le droit de te donner le moindre conseil, et de demander compte à ton mari de sa conduite envers toi. Ah! si ton époux sentait au bout de quelque temps son amour se refroidir? Si tu finissais par lui devenir indifférente... Ne tremble pas ainsi, Florence. Ne t'imagine pas que je crée des fantômes pour t'épouvanter. C'est la triste histoire de tant de ménages!... Alors ton mari déserterait la maison où l'ennui habiterait avec lui; il te laisserait seule et chercherait à se distraire avec des amis, peut-être en faisant des dépenses folles. Et toi, pauvre délaissée, tu retomberais malade, tu en mourrais peut-être! et moi, témoin muet et désespéré de ton malheur, je n'aurais ni le pouvoir ni le droit de te sauver ou de te consoler. J'en mourrais, c'est sûr. Mort pleine d'angoisse et d'amertume! car j'aurais peur de retrouver là-haut ton père qui me crierait : « Frère, qu'as-tu fait de mon enfant?... » Tu pleures, Florence? Tu me trouves cruel? Ah! je le sais bien, tous les mariages ne sont pas si malheureux; mais la possibilité, le danger seul... Je ne me sens pas la force de te pousser dans cette voie obscure et incertaine. Voyons, parle, console-moi... dis-moi que, de même que ta sœur Frédérique, tu es irrévocablement décidée à t'abandonner aux vicissitudes du sort, et à courir les chances...

— Non, non, mon oncle, vous avez raison, interrompit la jeune fille en poussant un profond soupir. J'ai peur. Le mariage est une terrible loterie. N'y pensons plus. Je tâcherai d'oublier ce qui s'est passé en Suisse... Retournons en Flandre, j'ai besoin de repos; j'aspire maintenant après la solitude.

— Nous ne pouvons point partir si vite, objecta M. Halewyn. M. Van Borgstal est à peine sorti d'une crise mortelle; le quitter ainsi, sans avoir la certitude qu'il soit tout à fait guéri, serait inhumain. Nous partirons demain, s'il continue à aller mieux...

Il fut interrompu par l'entrée du domestique qui vint leur annoncer que le malade désirait leur présence.

M. Halewyn dit à sa nièce en se levant :

— Sois prudente, maintenant, Florence; ne laisse pas deviner que nous avons parlé entre nous de choses si délicates. Montre-toi affable et amicale envers lui comme auparavant; n'afflige pas inutilement ce pauvre jeune homme, mais garde une certaine réserve, pour que sa fatale espérance, que la maladie a peut être affaiblie, ne vienne pas se réveiller avec une nouvelle force.

— Ne craignez rien, mon oncle, murmura-t-elle, puisque tel est mon sort, je trouverai la force de le supporter avec patience.

En entrant dans la chambre, ils virent Herman assis dans un fauteuil près de la fenêtre. Il était pâle et maigre; cependant, à leur vue, un gai sourire vint ranimer ses traits allongés, et il tendit la main à la jeune fille.

Florence s'arrêta en hésitant. Elle sentait le rouge de la confusion monter à son front.

— Allons, courage, ne lui refuse pas cette preuve d'amitié, murmura le vieillard à son oreille.

La main qu'elle tendait au malade tremblait dans la sienne; mais, comme, sans le remarquer, le jeune homme lui exprimait sa reconnaissance en termes chaleureux, elle fut bientôt délivrée de sa timidité, et retrouva la présence d'esprit nécessaire pour lui repondre.

Un instant après, elle était assise en face de lui, ne le regardant qu'à la dérobée, et lui adressant rarement la parole, avec une réserve qui attestait qu'un grand changement s'était produit en elle.

Dans le courant de cette journée, M. Halewyn profita de toutes les occasions pour laisser les deux amis seuls ensemble, et s'éloigner avec sa nièce. Il revint souvent, à la vérité, mais chaque

fois sa présence était de plus courte durée. Il avait évidemment pour but de préparer le plus promptement possible Herman et sa nièce à un adieu définitif.

Herman ne faisait pas la moindre observation à ce sujet. Comme il était encore très faible et qu'il ne parlait pas beaucoup, il était difficile de deviner si l'attitude réservée de Florence faisait quelque impression sur lui. Du moins il n'en montrait aucun chagrin.

Le jeune docteur se doutait bien de ce qui était arrivé. Il voyait clairement que l'oncle devait avoir parlé à sa nièce des choses du cœur, et qu'il avait probablement essayé de détruire pour jamais dans cette jeune âme la douce espérance qui y était éclose.

Il comprenait que Florence était profondément affligée et ne se soumettait qu'avec douleur à cette cruelle contrainte. Il avait pitié de la jeune fille, et cependant il n'osait rien dire ni rien tenter pour convertir M. Halewyn à d'autres idées. D'ailleurs, il ne s'en reconnaissait pas le droit, et les circonstances lui paraissaient dans tous les cas très peu favorables. Le doute était moins décourageant pour son ami qu'un arrêt définitif; et, comme Herman paraissait encore insensible à la froideur évidente de Florence, il n'était pas prudent de risquer des démarches qui pouvaient avoir pour résultat une explication plus nette, désespérante pour le malade.

Cependant Max ne renonçait pas à la lutte. Dans son opinion, Florence et Herman étaient nés l'un pour l'autre, et leur mariage devait assurer leur bonheur à tous deux. Peu importait au surplus comment les choses finiraient en Suisse. Il était décidé à aller à Gorteghem anfin de faire comprendre à l'oncle, par des moyens efficaces et calculés, que de cette union dépendait la vie et le bonheur de sa nièce. Et il avait la ferme conviction de réussir. Il avait sauvé son ami d'une maladie grave; avec l'aide de Dieu il le sauverait bien aussi d'une affection de l'âme. Herman devait être heureux; c'était le but, la volonté, et le plus ardent souhait de son fraternel ami Max Rapelings.

Dans l'après-midi, M. Halewyn annonça qu'il retournait en Flandre. A cette nouvelle, Herman montra une grande tristesse, et ses yeux se remplirent de larmes; mais il eut la force de les comprimer, et le vieillard lui persuada qu'il ne se pressait de retourner à Gorteghem que pour préparer au gouverneur la réception depuis longtemps annoncée.

Le jeune médecin qui, pour le bien-être de son ami, désirait maintenant l'éloignement de M. Halewyn, vint au secours de celui-ci; si bien que son départ fut accepté en apparence avec résignation...

Le lendemain matin Max Rapelings et le convalescent étaient assis dans un salon du rez-de-chaussée de l'hôtel. Herman, quoique très faible, avait voulu descendre pour voir partir Florence.

Les deux amis ne disaient rien. Herman se faisait violence pour cacher la tristesse qui oppressait son cœur : Max n'osait point parler, de crainte que ses paroles n'eussent pour conséquence de donner un nouvel aliment à l'émotion de son ami et peut-être d'ouvrir la source de ses larmes prêtes à couler.

Un frisson parcourut leurs membres lorsqu'ils entendirent les claquements d'un fouet, et qu'ils virent en même temps une voiture attelée de deux chevaux s'arrêter devant la porte de l'hôtel.

Les garçons descendirent deux ou trois malles qu'ils portèrent dans la voiture.

M. Halewyn et sa nièce descendirent quelques minutes après.

Le cœur du malade battait violemment, mais il se fit violence et s'appuya sur le bord de la table pour être debout en échangeant avec elle ses tristes adieux, peut-être les derniers.

M. Halewyn prit la main du docteur et la serra cordialement, en lui exprimant sa reconnaissance en des termes chaleureux et profondément sentis.

Mais Max n'eut pas la force de dissimuler son mécontentement; il retira sa main. Le vieillard le regarda d'un air étonné, mais il n'ajouta rien.

Pendant ce temps, Florence et Herman se tenaient l'un devant l'autre et se regardaient tristement.

— Pour toujours? demanda Herman, résigné en apparence.

— Pour toujours, dit-elle avec un soupir. Adieu.

— Adieu donc. Oubliez-moi!

— Au revoir, monsieur Van Borgstal, murmura l'oncle. Nous devons nous presser de partir. Il nous reste à peine le temps d'arriver à Fluelen avant le départ du bateau à vapeur. Venez, ma nièce.

Florence marcha vers la porte, monta en voiture avec son oncle st se cacha dans le fond.

Le fouet claqua de nouveau, la voiture s'ébranla, et fut en peu d'instants loin d'Amstegg.

Florence tenait les yeux baissés et paraissait absorbée dans de douloureuses pensées. Le vieillard la considérait avec compassion, et secouait de temps en temps la tête sans rien dire. Et qu'eût-il dit, en effet? Il pouvait juger de l'excès du chagrin qui gonflait le cœur de sa pauvre nièce; mais la pénible impression de la séparation était encore trop récente. Il fallait laisser à son émotion le temps de se calmer : alors elle se laisserait consoler et elle écouterait les bons conseils ; car c'était au fond une fille raisonnable et courageuse.

Le cocher, pour mériter le gros pourboire qui

lui avait été promis, menait ses chevaux à fond de train et traversa Altorf sans s'y arrêter.

Les voyageurs pouvaient avoir dépassé cette petite ville d'un bon quart de lieue, lorsqu'une des roues de la voiture se détacha. Celle-ci pencha sur le côté comme si elle allait verser.

Aux cris de M. Halewyn, le cocher arrêta ses chevaux et descendit de son siège pour voir ce qui était arrivé.

— C'est un petit accident, monsieur, dit-il. Veuillez descendre un instant avec mademoiselle. Il y a une vis qui s'est détachée. Elle ne peut pas être tombée bien loin; je la retrouverai tout de suite.

En disant ces mots il se mit à chercher à côté de la route, mais il eut beau aller et venir, il ne trouva rien.

— Vous auriez dû avoir plus de soin de votre voiture, grommela M. Halewyn, très mécontent. Nous allons certainement arriver trop tard pour le départ du bateau à vapeur.

— Cela se pourrait bien, en effet, monsieur. J'en suis fort contrarié, mais ce n'est pas de ma faute. J'ai un de mes domestiques qui est particulièrement chargé de soigner les voitures.

— Et qu'allons-nous faire maintenant si vous ne retrouvez pas la vis? Nous ne pouvons pourtant pas rester ici éternellement.

— Un quart-d'heure, monsieur, pas davantage. Ayez patience jusque-là. Je vais voir une de mes connaissances. Cette homme me donnera un coup de main.

Il détela les chevaux, avec l'aide du passant il poussa la voiture sur l'accotement de la route. Après avoir détaché la vis de l'autre roue, il monta sur un des chevaux, laissa l'autre sous la garde de son camarade, et reprit au trot le chemin d'Altorf.

M. Halewyn passa le temps à murmurer contre cette fâcheuse contrariété qui allait probablement les condamner à s'ennuyer très longtemps et très inutilement à Fluelen; car ce n'est que toutes les trois ou quatre heures que les départs ont lieu de Fluelen pour Lucerne.

La jeune fille disait de temps en temps un mot pour calmer le dépit de son oncle et l'engager à prendre patience; mais le plus souvent elle restait pensive et silencieuse.

Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure que le cocher revint; puis il lui fallut encore quelque temps pour remettre sa voiture en état.

Lorsque tout fût fini, l'oncle demanda :

— Le bateau à vapeur est sans doute déjà parti maintenant?

— Oui, monsieur, l'heure est malheureusement passée, répondit le cocher.

— Eh bien, conduisez-nous à Fluelen à l'hôtel de l'Aigle. Nous y attendrons le prochain départ.

Cette fois tout alla bien. Les voyageurs arrivèrent sans encombre à l'hôtel indiqué.

Il s'assirent devant la table, et M. Halewyn, pour consommer quelque chose, demanda du thé et du pain.

Il y avait déjà une heure qu'ils étaient assis là. Le vieillard avait essayé à différentes reprises de remonter le moral de sa nièce sans toutefois lui parler de M. Van Borgstal; mais la jeune fille rêveuse restait indifférente à tout, malgré les efforts qu'elle faisait sur elle-même pour répondre aux paroles de son oncle.

M. Halewyn, visiblement ennuyé, avait pris un journal. Peut-être y avait-il trouvé des nouvelles intéressantes, car, depuis quelques minutes, il était resté absorbé par sa lecture.

Florence se leva.

— Mon oncle, lui dit-elle, je vais un peu devant la porte, sur le quai. Ne vous dérangez pas de votre lecture, je ne m'éloigne que d'une dizaine de pas.

Une fois dehors, elle s'approcha du bord du lac et regarda au loin en souriant tristement sur le clair miroir des eaux. N'était-ce pas sur cette surface verte que la barque où il était assis à côté d'elle avait navigué? Ces montagnes de rochers n'avaient-elles pas répété les sons de sa voix, lorsque tous ensemble, pleins de joie et de bonheur, ils avaient chanté en chœur la barcarolle flamande.

Mais un nuage de mélancolie et de découragement assombrit son visage, et elle regarda le mouvemement de l'eau dont les petites vagues venaient mourir à ses pieds avec un bouillonnement imperceptible.

— Pauvre Herman, dit-elle avec un soupir. Il n'est pas comme moi l'esclave d'un sort implacable. Il se bercera encore d'un espoir qui ne peut se réaliser! Quelle douleur profonde j'ai lue dans ses yeux! Ah! je le sens bien par moi-même. Il y a quelque chose dans l'homme qui est indépendant de sa volonté et de sa raison. Et pourtant, je dois l'oublier. Lutter contre notre propre cœur, quel devoir cruel! Pleurer sur nos propres douleurs, et pleurer sur ses souffrances à lui, l'être aimé!...

Elle se tut et resta immobile. Elle s'abîmait de plus en plus profondément dans sa désolation, car ses yeux restaient vaguement fixés sur l'eau, et elle demeurait étrangère à tout ce qui l'entourait.

Un bruit sourd et rapproché la tira de sa rêverie. C'était le bateau à vapeur qui arrivait à Fluelen.

Il était déjà très près de la côte, car elle pouvait distinguer les nombreux passagers qui se trouvaient à bord.

Je ne sais quel instinct secret lui faisait tenir les yeux fixés sur le bateau qui s'approchait. Tout à coup ses regards étincelèrent; son visage exprima tour à tour le doute, l'étonnement et la joie, et elle concentra toutes ses facultés dans ses yeux, pour reconnaître les traits d'une dame de haute taille, tout habillée de noir, qui, debout derrière la proue du navire, regardait du côté de Fluelen.

Profondément émue, ballotée entre une espérance timide et une incertitude inquiète, Florence fit quelques pas en avant pour s'approcher de l'endroit où les voyageurs devaient passer en débarquant. Elle voulait la voir de près, cette dame en noir dont l'approche la troublait d'une si étrange façon.

Lorsque l'étrangère fut près de cette jeune fille qui la regardait si fixement et avec une si singulière expression, elle s'arrêta et regarda à son tour avec un étonnement mêlé d'incertitude cette demoiselle inconnue.

Tout à coup un rayon de lumière parut éclairer son esprit. Elle fit un pas en avant, et demanda tout agitée :

— Mademoiselle Halewyn?

— Madame Van Borgstal? murmura Florence.

— Mon fils, mon fils? Parlez! Je viens trop tard, n'est-ce pas? ô mon Dieu! dites...

— Il vit, il est sauvé! s'écria joyeusement la jeune fille.

— Sauvé! vous me trompez!

— Non, non, il est guéri, tout à fait guéri.

— Ah! bénie soit la bouche qui annonce cette bonne nouvelle à sa mère! s'écria madame Van Borgstal en serrant la jeune fille sur son cœur et en l'embrassant tendrement.

— Guéri, il est guéri! répéta-t-elle. Redites-moi cette bonne parole... Vous pleurez aussi? Ah! vous avez raison; il mérite votre pitié; il vous aime si passionnément, le pauvre garçon! Mais son ami m'a écrit des choses de si mauvais augure; il a pourtant été très malade, n'est-ce pas?

— Oui, madame, gravement malade, dangereusement malade; mais nous l'avons tous soigné et veillé comme un frère chéri. J'ai prié, beaucoup prié pour lui, et heureusement Dieu m'a exaucée!

Madame Van Borgstal, exaltée par les douces paroles de la jeune fille, par l'expression de ses beaux yeux noirs pleins de feu, et par l'excès de sa propre joie, saisit les deux mains de Florence et la regarda bien en face.

— Je sais tout, dit-elle; je connais l'espérance qui trouble l'esprit de mon fils; il me l'a écrit... Et vous, mademoiselle, vous en coûterait-il beaucoup de vous confier au cœur d'une femme, d'une mère, et de lui avouer que vous n'êtes pas restée insensible à un aussi ardent amour?

Florence se jeta au cou de madame Van Borgstal, l'embrassa sur la joue et murmura :

— J'étais encore petite enfant, lorsque je rêvais déjà que vous étiez ma mère. Si je pouvais vous nommer de ce nom, je serais au comble du bonheur. Mais, hélas! cet heureux sort m'est interdit!

— Comment? ce serait impossible! pourquoi?

— Mon oncle...

— Votre oncle? En effet, où est-il?

— Là, dans cet hôtel, madame.

— Conduisez-moi vers lui. Je veux lui parler. Je le connais depuis longtemps. C'est un brave homme et un cœur d'or.

Les deux femmes disparurent sous la porte de l'hôtel.

V

Max Rapelings, tout à fait seul maintenant avec son ami, s'était aussitôt mis en devoir de le consoler et de lui rendre un peu de courage; mais il avait beau renouveler ces fraternelles tantatives. Herman ne lui répondait presque pas; le plus souvent même il n'écoutait pas ses paroles et s'abandonnait à des rêveries sans fin dont il était impossible de le tirer.

Ce mutisme inquiétait le jeune docteur : il commençait à craindre de nouveaux dangers. Herman était encore extrêmement faible : ce chagrin rongeur, suivant de si près une maladie mortelle, pouvait lui devenir très funeste, ou tout au moins ralentir sa guérison et la rendre incertaine.

Ne sachant qu'inventer, Max, en désespoir de cause, conseilla à son ami de faire une courte promenade au grand air, ne fût-ce que quelques pas. Il espérait que la vue des montagnes, l'influence de l'air et de l'espace pourraient rasséréner un peu la triste humeur d'Herman, et le tirer de la sombre préoccupation où l'avait plongé le départ de Florence.

Il donna le bras au convalescent, et le mena à quelque distance de l'hôtel, au pied d'une montagne où les rayons obliques du soleil répandaient une douce chaleur.

— Il fait bon pour toi ici, dit-il; assieds-toi sur cette pierre pour un moment. Je vais chercher des chaises.

Il est impossible qu'un homme qui relève d'une longue et pénible maladie reste insensible aux beautés de la nature. Il les considère avec joie comme un monde, comme une vie qui allait lui échapper et qui lui est rendue d'une façon ines-

pérée. Herman ressentit aussi cette impression. Il regardait autour de lui, le visage éclairé d'un gai sourire d'admiration; il embrassait d'un seul coup d'œil les bois verdoyants, les rochers nus, les jolis chalets à côté du lit pierreux du torrent et les sommets de glace des hautes Alpes qui étincelaient au soleil, et se confondaient avec l'azur du ciel, par-dessus les cimes gigantesques des autres montagnes.

Mais son regard s'attacha surtout avec une sorte de fixité douloureuse à un sentier qui, non loin de l'endroit où il était assis, gravissait la hauteur, pareil à un serpent blanchâtre. Florence avait foulé ce sentier : moments d'ineffable bonheur qui étaient perdus pour toujours!

Son visage s'assombrit, un profond soupir souleva sa poitrine, et il laissa retomber sa tête d'un air découragé.

Max accourut avec un jeune garçon qui portait deux chaises et un coussin.

— Voilà, s'écria le jeune docteur en arrangeant le coussin sur une des chaises, voilà qui sera commode pour toi, Herman. Tu pourras pendant quelque temps, jouir de l'air frais et de la douce chaleur sans te fatiguer.

Lorsqu'ils furent assis tous deux, Max reprit après un moment de silence :

— Herman, ce n'est pas bien à toi de me faire tant de peine. Pourquoi ne causes-tu pas un peu? Cela dissiperait ta tristesse et me consolerait en même temps, car ton mutisme me fait cruellement souffrir.

— Mon bon et généreux ami, soupira Herman, pardonne-le-moi. Mille pensées tourbillonnent dans mon cerveau; ma tête est encore si faible!

— Mais à quoi penses-tu? Il vaut peut-être mieux ne pas le dissimuler plus longtemps. A mademoiselle Florence, n'est-ce pas? toujours Florence!

— Max, veux-tu que nous partions aujourd'hui pour la Flandre? demanda Herman.

— Partir aujourd'hui? impossible. Tes forces ne te permettent pas encore de supporter un si long voyage... et d'ailleurs ta mère est en route maintenant pour la Suisse. Nous devons attendre son arrivée.

— Oui, ma mère. Ah! que je suis impatient de la voir! Quand arrivera-t-elle?

— Demain, après-demain, on ne peut pas le savoir au juste. Mais qu'elle soit partie dès qu'elle a reçu ma lettre c'est ce dont nous ne devons pas douter. Sois donc moins triste, Herman; elle te consolera et dissipera complètement ton chagrin.. Tu secoues la tête? Pourquoi ce sourire d'amère ironie sur tes lèvres? Tout espoir, tout courage est-il donc étouffé dans ton cœur?

— Du courage? que puis-je encore espérer? répliqua Herman avec amertume. N'a-t-elle pas elle-même changé ma vie en une nuit éternelle? Le cruel arrêt n'est-il pas tombé de ses lèvres? Je l'entends encore; il résonne à mon oreille, il me glace le cœur. Adieu, m'a dit la cruelle, adieu pour toujours!

— Herman, Herman, comment peux-tu te tourmenter toi-même, et moi avec toi, par des idées aussi injustes et aussi insensées? Insensible, elle? pauvre fille! Si tu avais pu la voir près du chevet de ton lit; elle pleurait, elle priait, elle souffrait, elle comptait les battements de ton cœur; ta vie était sa vie. Ah! si jamais quelqu'un a été aimé ici-bas, c'est bien toi, Herman. L'apparente froideur de Florence a une autre cause; je te l'ai déjà démontré bien des fois; mais, hélas? ton cœur est fermé à toutes les idées qui ne nourrissent et ne caressent pas ton sombre désespoir.

Herman ne paraissait pas l'entendre. Il tenait les yeux fixés au loin sur une voiture qui venait de s'arrêter devant la porte de l'hôtel. Pourquoi cette voiture attirait-elle son attention? Il n'eût pas su le dire lui-même, car comme la route du Saint-Gothard passait par là, à chaque instant des voitures s'y arrêtaient.

— Tu as tort, continua Max, de rester si obstinément sourd à toute consolation. Dès que nous serons de retour en Flandre, j'irai à Gorteghem. Tu sais que j'ai beaucoup d'autorité sur Florence. Pendant ta maladie, nous sommes devenus réellement frère et sœur par l'épanchement de notre amitié réciproque, de notre sollicitude et de notre commune affection pour toi. Elle ne me cachera pas que son cœur aspire après un bonheur que toi seul peux lui donner. M. Halewyn a peur. Le sort infortuné de sa nièce Frédérique le fait reculer. Mais il est bon et généreux par nature; il hésitait déjà... encore quelques efforts, et je le convaincrai. Cette victoire devient le but de ma vie. Sois certain que je le convertirai. Oui, oui, Florence, la douce, l'aimable Florence doit devenir la fiancée de mon ami; car il y a une voix qui me crie : Dieu lui-même le veut... Ne crois-tu pas à cet heureux présage?

Herman, comme frappé par un choc violent, se leva d'un bond et s'écria, tremblant de surprise :

— Ciel, je rêve, je suis fou, c'est impossible! c'est une illusion de mes sens égarés...

— Ah! mon pauvre ami, qu'as-tu? calme-toi! dit Max en le prenant dans ses bras.

— Là, là, Florence!... et, en croirai-je mes yeux, ma mère, ma bonne mère! Elles viennent vers nous! M. Halewyn nous fait signe. Ce

n'est pas un miracle, ce n'est pas un rêve...

Et, rassemblant toutes ses forces, il courut en chancelant, avec un joyeux empressement, à la rencontre de sa mère, lui jeta les bras autour du cou, et tomba, riant de bonheur, et bénissant Dieu, sur son cœur palpitant.

Les autres n'entendaient pas les paroles ardentes et confuses que la mère et le fils échangèrent entre leurs tendres embrassements.

Max Rapelings était pâle de surprise et de bonheur. Il avait peine à croire ce qui se passait sous ses yeux. La puissance mystérieuse qui avait dominé tout leur voyage en Suisse venait encore de ramener Florence et la mère d'Herman dans un lieu que la jeune fille ne devait jamais revoir! qu'est-ce que cela signifiait?

M. Halewyn et sa nièce étaient restés à quelques pas en arrière, et quoiqu'on vît des larmes briller dans leurs yeux, ils regardaient le jeune docteur avec un sourire de bonheur tel que le pauvre garçon en tremblait lui-même de joie.

Après de longs embrassements, après l'épanchement de son bonheur inespéré dans le sein maternel, Herman plongea ses yeux dans ceux de sa mère comme pour l'interroger sur la présence de mademoiselle Halewyn.

— Mon pauvre enfant, dit madame Van Borgstal, je te comprends. Tu me demandes ce que je t'apporte? Qu'est-ce qu'une mère peut apporter à son fils bien-aimé, sinon la consolation et le bonheur? Tu as souffert, n'est-ce pas? Ah! tes lettres me l'ont fait pressentir; et la noble jeune fille m'a tout dit. Reçois la récompense de ton pur amour. Dans mes bras, mes enfants, scellez vos fiançailles sur le sein d'une mère. Herman, mon fils, elle est ta fiancée!

La vallée retentit de cris joyeux, pendant que madame Van Borgstal et M. Halewyn embrassaient leurs enfants.

Max Rapelings seul était silencieux; il pleurait; un ruisseau de larmes coulait le long de ses joues... Il paraissait triste.

Cette attitude du jeune docteur frappa tout le monde de stupeur. Lorsque Herman se retourna vers son ami et le vit ainsi immobile et pleurant, il poussa un cri d'angoisse et pâlit comme si une pensée terrible le frappait tout à coup.

Il prit la main du jeune docteur et lui dit :

— Max, Max, ne me rends pas malheureux. Pourquoi pleures-tu si amèrement?

Max Rapelings redressa la tête, et murmura en riant à travers ses larmes :

— Je succombe à mon émotion, à ma joie. Ah! le ciel m'a refusé un pareil bonheur sur terre; mais te voir heureux, mon bon, mon cher Herman, me comble d'une félicité inexprimable. Le plus heureux de nous tous, ce n'est pas toi, c'est le pauvre Max!

Florence, profondément attendrie par les paroles du jeune homme et par l'étendue de son amitié pour Herman, s'élança vers lui et le serra tendrement dans ses bras.

— Vous serez notre ami fidèle, notre frère, s'écria-t-elle. Nous demeurerons tous ensemble, c'est décidé. Ce que le cœur a si étroitement uni doit rester uni pour toujours!

Et les échos de la vallée de Maderan répétèrent joyeusement :

— Pour toujours, pour toujours!

VI

CONCLUSION

Aujourd'hui le château de Gorteghem est rebâti en partie. Les girouettes dorées resplendissent sur ses tourelles, le soleil caresse ses pignons blancs, les fleurs répandent leurs parfums le long de ses sentiers, les oiseaux gazouillent dans ses bosquets, d'heureux habitants demeurent dans ses murs : la musique et le chant envoient leurs notes joyeuses à travers ses fenêtres...

Là vivent dans le calme et la paix du cœur, et dans la douce sérénité d'un bonheur inaltérable, les personnages que ce récit a fait connaître au lecteur : une mère, un vieil oncle, deux charmants époux, et leur ami toujours fidèle et dévoué, Max Rapelings.

Ce dernier est médecin de la commune; il guérit les malades, assiste les pauvres, console les affligés et égaye tout le monde par son aimable enjouement et par ses spirituelles saillies. Le sacrifice est resté un besoin de sa nature aimante.

Allez à Gorteghem par une belle journée de printemps, c'est une agréable promenade : l'épine des haies embaume les chemins de ses frais parfums, et l'alouette remplit les airs de ses mélodieuses chansons.

En outre, les habitants du château sont si aimables et si hospitaliers! Entrez hardiment au château; et si la chance vous favorise, vous les trouverez ensemble dans un salon du rez-de-chaussée. Vous verrez avec quelle admiration souriante ils contemplent les jeux de deux petits enfants, de deux petits garçons aux yeux d'un noir de jais, pleins de feu, jolis et joufflus comme deux petits anges descendus du ciel.

Et puis vous verrez les enfants grimper sur les genoux de Max Rapelings, et crier de leurs petites voix argentines.

— Parrain docteur, parrain docteur, aller en Suisse à dada.

Et le bon docteur, pour satisfaire les petits enfants, les mettra à cheval sur ses genoux, et remuera les jambes, en chantant une chanson qu'il a composée exprès pour eux :

Hue, hue, petit dada,
Avec ta p'tite queu'de rat,
Vite en route pour que l'on puisse
Visiter la belle Suisse,
Pays d'amour et de gaîté,
D'héroïsme et de liberté.
Terre de grandeur infinie
Et par la main de Dieu bénie.
Hue, hue, petit dada!

FIN D'UN SACRIFICE

